

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1900)

DOUZIÈME ANNÉE

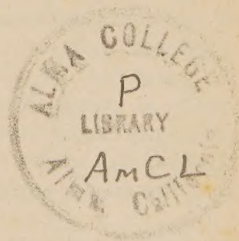
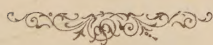
L'AMI DU CLERGÉ

PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1900)

TOME DOUZIÈME

(Janvier à Décembre 1900)



LANGRES

Maison Saint-Pierre, rue Tassel

MDCCCC

41226

v. 22
1900
suppl.

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Douzième année)

SOMMAIRE

Conférences opportunes : La profanation du Dimanche. — 1^{re} Conférence : Le fait de la profanation du dimanche (par le travail), 1. — 2^e Conférence : Le fait de la profanation du dimanche (par l'indifférence et la débauche), 3.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — IX. La sainte communion ; ses effets, 5.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — VII. Pour le deuxième dimanche après l'Épiphanie : *in Joan.*, II, 1-3 (d'après saint Jean Chrysostome), 8.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* : Première notion des sacrements, 12.

CONFÉRENCES OPPORTUNES :

LA PROFANATION DU DIMANCHE ¹

1^{re} Conférence

LE FAIT DE LA PROFANATION DU DIMANCHE

(Par le travail)

Messieurs, il y a dans la cathédrale de Châlons une pierre sépulcrale qui porte pour inscription ces simples mots : « Souvenez-vous de sanctifier le dimanche. » Sous cette pierre repose le corps de Mgr de Prilly. Ce vénérable évêque, après avoir exhorté toute sa vie ses diocésains à la sanctification du dimanche, avait voulu leur prêcher encore ce devoir du fond de sa tombe. Et il pensait avec raison que cette recommandation suprême était la meilleure des épitaphes.

En effet, Messieurs, de toutes nos plaies sociales, je ne crains pas de dire que la profanation du dimanche est la première et la plus lamentable. Nous allons étudier à fond cet affligeant sujet. Commençons.

1^o Le travail est voulu de Dieu.

2^o Le travail du dimanche est défendu par Dieu.

3^o La profanation du dimanche par le travail est chez nous une plaie nationale.

I. — Le travail est voulu de Dieu

Dieu a créé le travail. Il l'a créé en même temps que le monde. Quand il déposait l'homme naissant

sur la terre, c'était pour qu'il la cultivât. La loi du travail est la loi de l'Origine.

Dieu a imposé le travail. Après l'avoir en quelque sorte incorporé à l'homme innocent, il l'a commandé à l'homme déchu. Sur la terre révoltée qui ne produisait plus que des épines, Dieu a dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » La loi du travail est la loi de la Chute.

Dieu a sanctifié le travail. Que dis-je ? il l'a divinisé. Jésus-Christ, Dieu fait homme, a travaillé pendant trente ans dans un atelier. La loi du travail est la loi de la Rédemption.

Il faut donc, Messieurs, que le travail soit une chose bien belle, pour que Dieu s'en soit épris ! Il faut donc que la sueur qui découle du front de l'ouvrier soit bien noble, pour que Jésus-Christ ait voulu la sentir sur son front ! Il en est ainsi. La goutte de sueur qui perle au front d'un homme est chose sacrée. Elle a été créée, imposée, sanctifiée par Dieu. Elle vient de Dieu. Elle est voulue de Dieu.

Un homme riche, aujourd'hui arrivé au sommet de l'âge, raconte qu'un jour, tout jeune enfant, élevé par une vieille grand'mère, il vit dans le jardin de la maison un ouvrier qui travaillait. « Je lui adressai la parole, mais ma grand'mère m'interrompant me dit : « On ne dérange pas un homme qui travaille. » Et, ajouta-t-elle avec un accent que je n'oublierai jamais : « Ne vois-tu pas qu'il est tout « en sueur ? » La sueur en effet décollait de son front, tandis qu'il s'appuyait sur sa pioche, et ma grand'mère voulut que je remplisse moi-même la coupe qui devait le désaltérer. » — Oui, Messieurs, la foi et la raison nous disent qu'il faut respecter, admirer, bénir la sueur de l'homme, la sueur, ce quelque chose de chaud et de vivant qui monte au visage de l'homme, pour l'avertir que l'activité tout entière de la vie passe dans son travail pour le féconder.

Ainsi donc, Messieurs, le travail est saint. Le travail est voulu de Dieu. Ceci dit et compris, j'arrive à ma seconde proposition :

II. — Le travail du dimanche est défendu par Dieu

Remarquez d'abord que ces deux propositions qui semblent se combattre peuvent très bien s'accorder ensemble. La vertu finit où l'excès commence. L'eau arrose, rafraîchit, féconde ; mais si elle est trop abondante, si elle tombe sans fin et

¹ Rappelons, pour l'apprendre à nos abonnés nouveaux, que l'auteur de ces *Conférences opportunes* est M. l'abbé Gibier, curé de Saint-Paterne d'Orléans. Une première série, sur la *Presse*, a été publiée l'année dernière.

si elle se précipite sans règle, elle inonde, elle renverse, elle engloutit tout. — Le feu réjouit, réchauffe, vivifie; mais s'il n'est pas contenu dans de justes limites, il incendie, il brûle, il pulvérise tout. — Le vin, dit la Sainte Ecriture, épanouit le cœur de l'homme et surexcite ses sens; mais s'il est bu avec excès, il ébranle, il abrutit et il tue. — Ainsi le travail. Il cesse d'être saint et il devient sacrilège, dès qu'il dépasse les bornes que le Tout-Puissant lui assigne. Le travail du dimanche est défendu par Dieu. Est-ce vrai? Oui c'est vrai.

Dès l'origine, *sous la loi de nature*, la Bible nous montre Dieu qui crée le monde en six périodes et qui se repose le septième jour. Qu'est-ce à dire? Est-ce que Dieu n'est pas au-dessus du repos, comme il est au-dessus de la peine? Sans doute. Mais par cette expression la Bible veut nous faire comprendre que l'institution du repos hebdomadaire est aussi ancienne que le monde, qu'elle se réfère au repos mystérieux du Créateur, qu'elle est enracinée dans la volonté et presque dans l'essence divine.

Et plus tard, *sous la loi de crainte*, qu'est-ce que j'entends? J'entends Dieu qui parle à Moïse et qui lui dit: « Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat. Tu travailleras six jours; le septième, c'est le repos du Seigneur ton Dieu. Ce jour-là tu ne feras aucun travail, ni toi, ni ta femme, — ni ton fils, ni ta fille, — ni ton serviteur, ni ta servante, — ni les animaux qui sont à ton service, — ni les étrangers qui sont dans ta maison. » — Comme c'est clair, détaillé, incisif, simple, majestueux!... Et ne dites pas, Messieurs, que cette loi si précise, si impérieuse, si rigide, a été abolie dans la suite. Non. Elle demeure aussi sacrée, aussi obligatoire pour nous, dans notre vie affairée et notre civilisation bruyante, qu'elle l'était pour les vieux patriarches sous la tente du désert, pour les Hébreux dans la terre promise ou dans la captivité. Elle est faite pour l'homme de tous les temps et de tous les lieux. Elle a une valeur éternelle et un rayonnement illimité.

Sous la loi de grâce, le repos hebdomadaire est déplacé, il est transféré du dernier jour de la semaine au premier jour, en souvenir de la résurrection de Jésus-Christ, et pour marquer le passage de l'ancienne alliance à la nouvelle. L'Eglise a fait ce grand coup; elle en avait le droit. Elle abandonne la langue et les rites de la synagogue; elle ne parle plus du sabbat; elle institue le jour du Seigneur, le dimanche. Elle ne change pas la substance du précepte; elle en modifie simplement la lettre et l'application. Et je n'en finirais pas, si je me mettais à vous citer les avertissements et les anathèmes des Pères les plus éloquents, les enseignements des Pasteurs, les définitions des Conciles, les décrets même des pouvoirs civils qui rappellent et revendiquent sans cesse l'obligation du repos hebdomadaire et les droits du dimanche.

J'en atteste la loi de nature, la loi de crainte, la loi de grâce: le dimanche est le jour du Seigneur.

Le travail est voulu de Dieu, il est saint. Mais le

travail du dimanche est sacrilège, il est défendu par Dieu. Et cependant, ouvrez les yeux et regardez. Comment va le monde? Et en particulier comment se comporte notre pays? Ayons le courage de dire la vérité:

III. — La profanation du dimanche par le travail est chez nous une plaie nationale

Cette plaie date du XVIII^e siècle. On vit dans ce siècle néfaste, sous l'influence de l'école philosophique qui a perverti nos pères, on vit les grandes églises, trop petites autrefois, se vider peu à peu de tout ce qui tenait la tête de la société française. Et comme le corps suit toujours la tête, on vit le peuple à son tour se déshabituer du chemin du temple. Vint la Révolution. Ridicule, elle voulut remplacer le dimanche par le décadi. Violente, elle supprima les prêtres et les édifices religieux, et les masses contractèrent l'habitude de vivre sans culte. Au milieu des guerres de l'Empire, les Français entraînés sur tous les sentiers de l'Europe, désapprirent totalement le sentier de l'église. Enfin, pendant ce siècle, nous avons assisté à un accroissement extraordinaire de l'activité humaine, de l'industrie, des moyens de transport, de la production à outrance. On a dit et redit que les besoins multiples d'une société avancée exigeaient le travail universel, intense, ininterrompu. A force de le dire, on a fini par le croire et par le faire croire au peuple, et le dimanche a perdu son caractère de jour férié.

Tenez. Nous avons à l'heure qu'il est 300,000 employés de chemins de fer, 20,000 facteurs, je ne sais combien d'employés des télégraphes et des téléphones, qui sont la plupart condamnés au travail du dimanche, sous peine d'être mis sur le pavé, sans feu ni lieu. Nous y reviendrons.

Tenez. Qu'un étranger vienne à Paris ou dans une de nos grandes villes le dimanche. Que voit-il? Des ouvriers en habits de travail, des magasins ouverts, des chantiers publics et privés en pleine activité, et une foule affairée qui court comme de coutume à sa besogne.

Chose plus affligeante encore: le travail du dimanche se généralise effroyablement dans nos populations rurales. Le paysan n'est pas forcé comme l'ouvrier des villes de céder à la volonté d'un patron sans pitié ou aux exigences d'un service sans arrêt. Mais, à mesure qu'il se déchristianise, il cède à l'entraînement du mauvais exemple et à la soif du gain, et il ne connaît plus ni fête ni dimanche. Le dimanche comme les autres jours de la semaine il va aux champs; il pousse devant lui ses bêtes de somme, il bat son blé, et courbé sur sa motte de terre il détourne de Dieu sa pensée et son regard.

Dieu a dit: « Vous travaillerez six jours, et vous vous reposerez le septième. » Et le bruit de l'atelier, le mouvement du comptoir, l'étalage des magasins, le chariot qui passe et la charrue qui se traîne, bravent comme par un accord fatal la vo-

lonté divine. Il y a dans le grincement de la scie, dans les coups du marteau, dans l'aiguille plus discrète et non moins coupable, un cri de rébellion qui semble dire : Non, je n'obéirai pas ! *Non serviam* ! Ce cri se propage des villes aux hameaux. Il monte de la terre indocile sous le ciel irrité. Les parents l'ont appris à leurs enfants, le maître à l'ouvrier, le riche au pauvre, l'impie qui abuse de ses talents et de sa fortune au misérable qui tremble sous lui.

C'est une plaie nationale. Les Juifs, les Musulmans, les Chinois vénèrent et observent le jour du repos. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, ces victimes séculaires du schisme et de l'hérésie, ont conservé le dimanche avec une sainte obstination parmi leurs croyances en ruine et leurs pratiques abolies. La France l'a oublié. Le travail du dimanche est chez nous un crime national. Il n'existe dans les mêmes proportions chez aucun peuple.

Conclusion

Par vos paroles et par vos exemples, Messieurs, protestez contre cette violation publique de la loi de Dieu. — Lamoricière était en exil à Bruxelles. Un jour Thiers arrive de Paris, et écrit au général pour le prier de venir le trouver le lendemain dimanche à 7 heures. « Je vais à Waterloo, lui faisait-il savoir ; j'ai besoin de vous pour mieux étudier le champ de bataille dont je dois écrire l'histoire. » — Et Lamoricière lui répond : « Oui, je serai chez vous demain, non à sept heures, mais à huit, car je vais à la messe. »

Allez, Messieurs, et faites de même. Gardez votre dimanche, on vous suivra. Nous ne serons pas loin du salut, le jour où nous viendrons tous au pied des autels chanter le même *Credo* et goûter les douceurs de la fraternité chrétienne sur le terrain neutre et sacré de la religion !

2^e Conférence

LE FAIT DE LA PROFANATION DU DIMANCHE (*suite*)

(*Par l'indifférence et la débauche*)

Messieurs, vous n'êtes pas sans savoir qu'au mois de juillet dernier le ministre du commerce, par deux décrets simultanés, a décidé : 1^o que l'Etat dans ses adjudications *devait* inscrire au cahier des charges une clause établissant un jour de repos par semaine ; 2^o que les départements et les communes *pouvaient* insérer la même clause en même circonstance. Ces deux décrets très récents vous prouvent l'importance et l'actualité du sujet qui nous occupe.

Le travail du dimanche, vous ai-je dit, est une plaie nationale. Tout le monde commence à le comprendre, même les gens les plus éloignés de notre foi religieuse.

Mais voici bien autre chose. Dans sa fameuse Encyclique sur la Condition des ouvriers, Léon XIII

a dit : « Qu'on n'entende pas par le repos du dimanche une plus large part faite à une stérile oisiveté, ou encore moins, comme un grand nombre le souhaitent, un chômage fauteur des vices et dissipateur des salaires. » Vous l'entendez ? Il n'y a pas que le travail qui profane le dimanche. Ce saint jour, hélas ! est trop souvent profané par l'indifférence et par la débauche. Voyons cela. Je vais essayer de tout dire sans trop offenser vos oreilles.

I. — La profanation du dimanche par l'indifférence

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Voilà une belle parole et bien vraie. L'indifférent la fait mentir et la répudie. Il est borné dans sa nature, non moins borné dans ses vœux. Il ne se doute guère qu'il vient du ciel, et il ne pense pas du tout à y remonter. Comme un arbre dont la cime aurait été foudroyée, il vit par les racines plutôt que par le sommet. Pendant six jours, il travaille ou il se repose, et quand le septième jour arrive, que fait-il ? Le voit-on s'arrêter et s'agenouiller ? Non.

Il ne prie pas. Il y a une terrible parole, dois-je vous la citer ? Pourquoi pas ? La voici : « Le chrétien est très inférieur à un musulman. Le Juif est pire qu'un chrétien. L'idolâtre est pire qu'un Juif. Le porc est pire que l'idolâtre. Mais l'homme qui ne prie pas est pire que le porc. » C'est raide. Que voulez-vous ! Le mot n'est pas de moi. Il est d'Abd-el-Kader, de ce fameux Arabe qui, après avoir lutté pendant quinze ans contre nos meilleurs généraux, vint rendre son épée à Lamoricière, et qui mourut à Damas en 1883, fidèle ami de la France. L'indifférent ne prie pas plus le dimanche que les autres jours. Que fait-il donc ? Il s'agite ou il végète.

Il s'agite dans des visites inutiles, dans des plaisirs souvent dangereux, dans des parties de campagne, dans des voyages devenus si fréquents depuis que le pays est sillonné de chemins de fer et que les distances sont effacées en quelques minutes sous les roues brûlantes de la locomotive. Ah ! il y a, le dimanche, des lieux plus fréquentés que l'église, et des portes qui s'ouvrent devant l'impatience d'une foule plus empressée que celle qui vient à l'église : ce sont les gares et les embarcadères. La rage des déplacements s'empare de plus en plus de nos populations affolées et déracinées. Et au milieu de ce brouhaha universel, de ces wagons qui grincement et de ces voyageurs qui crient, que devient le jour du Seigneur ? Il disparaît, il est submergé, il n'existe plus. — Le dimanche, l'indifférent s'agite, ou bien

Il végète. Ce n'est plus une toupie roulante, c'est un potiron qui bouge à peine. Il a rêvé une existence tranquille : il la possède, il s'y installe, il évite toutes les secousses, il se met en garde contre les émotions violentes. Il descend lentement, très

lentement, le second versant de la vie, celui qui regarde les tombeaux. Il cultive son champ, il fait le tour de sa maison, il lit son journal, il savoure son déjeuner. Il se promène, il invite des amis, il se procure des plaisirs honnêtes ou à peu près. Après avoir ainsi vécu ou plutôt végété, il meurt, et la main sur la conscience il dit : « Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. Je suis un honnête homme. Je n'ai ni tué, ni volé. » — Oui, mais *Dieu, comment l'avez-vous traité ?* — Je n'y ai pas pensé. — Avez-vous prié ? — Non. — Avez-vous au moins assisté chaque dimanche à la messe ? Avez-vous donné à vos frères l'édification de votre présence dans le lieu saint ? Avez-vous accordé à votre âme et à vos destinées éternelles le jour sacré que vous leur deviez ? — Non. — Cependant vous avez été baptisé ? — Oui. — Vous avez fait votre première communion ? — Certainement. — Vous avez vu chaque dimanche la foule envahir le temple, et dans cette foule il y avait votre fille, votre femme, votre voisin, votre ami peut-être ? — Oui, j'ai vu tout cela. — Eh bien, ô homme, vous êtes sans excuse, et le même Dieu qui vous a ouvert la porte de cette vie pour vous y faire entrer, se trouvera sur le seuil de l'autre monde pour vous demander compte d'une existence, dans laquelle vous avez eu du temps pour tout, excepté pour la chose essentielle et uniquement importante. Dieu réprouve les dimanches de l'indifférent. — Il y a pire encore. C'est

II. — La profanation du dimanche par la débauche

Bon gré mal gré, l'homme ne peut pas toujours travailler ; et voici ce que notre siècle a imaginé pour éluder la loi divine, tout en cédant aux exigences de la nature humaine. La ferme, l'atelier, le magasin, le chantier se ferment, mais *le soir et non le matin*, au profit du plaisir et non au profit de la sanctification, pour peupler les rues et les places publiques et non pour peupler l'église. La liberté n'est rendue à l'ouvrier que lorsque l'heure sacrée du dimanche est déjà passée, et qu'il ne reste plus que le loisir inoccupé, les dangers de la licence et les pièges de la corruption. Et par ce calcul coupable qui donne la matinée du dimanche au travail et qui en réserve le soir au plaisir, la part de Dieu disparaît entre une tâche impie qui s'achève et une orgie qui commence. Voyez plutôt.

Ce jeune homme ne vient pas à l'église le dimanche. Il prend de grands airs avec la religion, cette vieille chose âgée de dix-neuf siècles. Il la regarde de haut, il la juge, il la méprise, tout au moins il s'en passe, comme on se passe d'un objet inutile. Et où est-ce que je le retrouve ? Dans des compagnies suspectes, sinon tout à fait mauvaises. Qu'est-ce que j'entends sur ses lèvres ? Des discours licencieux, des chansons malsonnantes qui insultent la morale. C'est un cheval échappé qui foule aux pieds son honneur et même sa santé, qui effraie les âmes honnêtes, qui désespère le cœur paternel par ses dérèglements précoces.

Cette jeune fille ne vient pas à l'église le dimanche. Mais elle ne reste pas non plus au foyer domestique. Elle ne sait pas se contenter des plaisirs innocents qui reposent le corps sans inquiéter l'âme, qui distraient l'esprit sans souiller la conscience. Il lui faut du bruit, des spectacles troublants, des jouissances malsaines. Elle joue sans pudeur avec son innocence, et elle laisse gaiement, follement, tomber la couronne virginale de son front flétri.

Ce père de famille, cet ouvrier qui a travaillé toute la semaine, ne vient pas se reposer à l'église le dimanche. Il n'a plus les joies pures de l'église, sanctifiées et bénies par la religion, animées par la prière, élevées et agrandies par le spectacle de nos cérémonies saintes. Il a en revanche les joies ignobles du plaisir, avec les vapeurs du vin pour encens, les accents de la débauche pour louanges, le cabaret pour temple, et la vue d'une famille ruinée pour spectacle. Le voyez-vous *ce malheureux* descendant jusqu'à la ressemblance de l'animal domestique, qui mange sa pâture après avoir fait son labeur, que dis-je ? descendant plus bas encore, car l'animal est retenu par la loi de l'instinct ; mais l'homme ne connaît pas cet instinct protecteur, il emploie ce qui lui reste d'intelligence à éteindre ce qui lui reste d'énergie. Le voilà devenu comme une machine, n'ayant plus ni pensée, ni parole, ni conscience, victime éplorée, alourdie, hébétée de la crapuleuse ivresse. Après avoir engouffré avec de faux amis dans des satisfactions inutiles le travail et les sueurs de la semaine, il rentre *au logis*, et là, grand Dieu, quelles scènes déchirantes ! La maison tout entière est ébranlée par des cris de haine, de vengeance et de désespoir, par des récriminations et des discordes, quand ce n'est pas par des injures et par des violences. Que peuvent bien devenir les pauvres enfants élevés sous de pareilles influences, condamnés ainsi dès leur plus bas âge au contact du désordre, de l'intempérance et du vice ?

Voilà ce que c'est, Messieurs, que d'*avoir déchristianisé le peuple*, d'avoir tari dans son âme les croyances, et dans sa vie les pratiques religieuses !! On lui a donné, dites-vous, la liberté ? Elle est jolie, votre liberté ! la liberté de descendre dans les derniers abîmes, de passer d'un labeur qui brise à une débauche qui corrompt, et de perdre du même coup et dans la même soirée la santé du corps, la noblesse de l'âme et le pain de la famille !

Laissez-moi, Messieurs, vous dire ces choses. *Elles ne sont point pour vous*, mais vous devez cependant y faire attention, car elles se passent trop souvent à votre porte et sous vos yeux. Il faut que vous sachiez qu'il y a dans la société des parties malades, et que ce grand blessé qui est le peuple n'aura sa guérison que le jour où il viendra régulièrement dans nos temples reposer son corps et transfigurer son âme, sous le beau soleil, sous les chauds rayons du dimanche catholique !

Conclusion

Allez, Messieurs, *allez chercher* ceux que le travail enchaîne, ceux que l'indifférence paralyse, ceux que le plaisir avilit. A ce peuple qui a perdu la foi, à cette foule qu'on pervertit et qu'on désespère, allez *crier* la grande parole de l'apôtre : « La religion est utile à tout ; elle garde les promesses de la vie présente et les promesses de la vie future. » Allez *dire* à vos frères qu'ici on se relève, qu'ici on se console, qu'ici on s'ennoblit, — qu'ici on apprend à être résigné, honnête, content de son sort, sobre dans la prospérité et courageux dans l'épreuve, — qu'ici on trouve la porte du ciel et les meilleures joies d'ici-bas. Allez *faire comprendre* à vos contemporains que le dimanche n'est pas fait pour quelques-uns, mais *qu'il appartient à tous*.

Oh ! la pitoyable erreur ! Il y a chez nous des gens qui ont de la religion, et il y en a d'autres qui n'en n'ont pas, et nous acceptons cela comme une situation normale. Eh bien non, cela n'est pas dans l'ordre. La religion dans la société, c'est comme le sang dans le corps humain. Le sang n'est pas la spécialité du cœur et des poumons, il est le besoin et la vie de tous les membres. De même la religion. C'est un malheur et un désordre qu'elle soit localisée dans une portion du corps social. Elle doit circuler partout pour tout vivifier.

A vous, Messieurs, de rendre au dimanche toute sa popularité et à la religion toute son extension et toute sa plénitude. De tous les actes civilisateurs que vous puissiez exercer, de tous les bienfaits que vous puissiez répandre autour de vous, celui-là est le plus efficace et le plus nécessaire.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

IX

LA SAINTE COMMUNION. — SES EFFETS

Résumé analytique

Jésus-Christ a institué l'Eucharistie pour être la nourriture spirituelle des chrétiens. Voici les premiers effets qu'elle produit :

1. Une union étroite entre Jésus-Christ et l'âme fidèle. Les autres sacrements communiquent la grâce, celui-ci met en contact avec nous l'auteur de la grâce et de la vie.

2. Caractères merveilleux de notre union avec Jésus-Christ. Etendue du don que Dieu nous fait dans la communion.

3. La première conséquence de cette union est l'augmentation de la grâce sanctifiante et des habitudes surnaturelles ; par suite, le progrès dans la vertu, une plus grande facilité à faire le bien, un plus grand pouvoir sur le cœur de Dieu, plus de mérites pour le ciel.

Conclusion : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam.*

Qui manducat me, vivet propter me.

Celui qui me mange vivra par moi. (Joan., vi, 58).

Mes frères,

Il vous tarde que je vous entretienne du banquet en vue duquel Notre-Seigneur a institué le sacrement de son amour, de la sainte communion, dans laquelle vous recevez le vrai pain descendu du ciel pour donner la vie au monde. Les figures qui annonçaient l'Eucharistie, les paraboles qui s'y rapportent, les termes dans lesquels le Sauveur l'a promise et instituée, nous montrent clairement l'intention qu'il a eue d'en faire la nourriture spirituelle des chrétiens, et par là le gage de la résurrection et de la glorieuse immortalité. Vous portez envie au saint vieillard Siméon, lorsque vous lisez dans l'Evangile qu'il eut le bonheur de recevoir l'enfant Jésus dans ses bras et de le presser sur son cœur. Oubliez-vous qu'un bonheur bien plus grand vous est préparé à la sainte Table, si vous vous en approchez avec cette vivacité de foi, cette ardeur de charité qui amenait tous les jours Siméon au temple pour y attendre Celui qui serait la consolation d'Israël ? Vous ne vous approchez pas seulement de l'Enfant-Dieu pour le prendre dans vos bras, vous le recevez dans votre cœur, il s'unit à vous de la manière la plus étroite, bien qu'il reste caché sous l'apparence du pain, il demeure en vous pour que vous viviez de sa propre vie. Siméon appelait le Sauveur le salut, la lumière, la gloire d'Israël ; le Dieu de l'Eucharistie sera pour vous le salut par les mérites de son sang, la lumière par l'intelligence qu'il vous donnera de sa doctrine, la gloire par la grâce qu'il déposera en vous comme gage de la vie éternelle. Ce sont ces admirables effets de l'Eucharistie que nous devons expliquer aujourd'hui. C'est un océan dans lequel nous allons nous plonger, assurément nous ne pourrions en sonder toutes les profondeurs, mais avec le secours de la grâce, nous découvrirons au moins quelques-unes des merveilles qui y sont cachées. Pour procéder avec ordre, nous essaierons de bien concevoir d'abord le *mode d'action* de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puis nous en conclurons l'*effet principal* de sa présence en nous, et de là nous déduirons les *conséquences particulières*.

1. Les sacrements sont des signes sensibles de la grâce invisible qu'ils produisent. Dès que le pain et le vin ont été changés sur l'autel au corps et au sang de Jésus-Christ, il ne reste plus que les apparences du pain et du vin, qui sont désormais le signe sensible de l'Eucharistie. Est-ce que ce sont ces espèces sensibles, ou bien le corps et le sang de Jésus-Christ qui produisent les effets sacramentaux ? La réponse à cette question est facile. Si on conçoit les espèces du pain et du vin séparément du corps et du sang de Jésus-Christ, quels effets surnaturels peuvent-elles produire ? C'est uniquement parce qu'elles renferment la chair et le sang du Sauveur qu'elles sont un ins-

trument efficace de la grâce ; c'est donc le Dieu-Homme présent tout entier dans l'Eucharistie sous l'apparence du pain et du vin, c'est l'auteur même de la grâce, qui s'unit à ceux qui reçoivent ce sacrement, leur applique ses mérites, leur communique ses grâces et les sanctifie¹. C'est pourquoi l'action propre de l'Eucharistie diffère essentiellement de celle des autres sacrements. Sans doute tous les sacrements sont des instruments efficaces de la grâce, et la produisent dans les âmes par une force qui leur est inhérente en vertu des mérites du Sauveur. Mais dans le sacrement de l'Eucharistie, le Christ agit par lui-même, il ne donne pas seulement ses trésors, mais il se donne en personne, en corps et en âme, avec tous ses mérites, qui sont appliqués à chacun selon ses dispositions particulières.

Pour mieux comprendre cela, rappelons-nous les miracles que Jésus-Christ a faits pendant sa vie mortelle. Sans doute il les opérait par la toute-puissance de sa divinité, mais avec le concours de sa nature humaine inséparablement unie à la nature divine. Cette nature humaine était l'instrument de la divinité, et toutes ses actions étaient à la fois divines et humaines : quand on touchait son corps (humain), une vertu (divine) en sortait pour guérir tous les malades. (Luc, VI, 19). C'est de la même manière que Jésus opère les effets de l'Eucharistie par le moyen de son corps, qui y est réellement présent et qui est intimement uni à celui du fidèle. Les saints Pères comparent cet effet à celui qui est produit par un charbon brûlant ou par un fer rouge : le fer et le feu ne font qu'un, le feu brûle celui qui touche le fer, ainsi la divinité sanctifie celui qui reçoit le corps du Sauveur sous l'apparence sensible du pain.

Ceci posé, demandons-nous quel devra être l'effet principal produit dans l'âme par la sainte Eucharistie. Le Sauveur nous l'a donné à entendre lorsqu'il a dit : « Celui qui me mange vivra par moi, » de cette vie surnaturelle dont il est la source puisqu'il a dit aussi : « Je suis la voie, la vérité et la vie, je suis le pain de vie. » Dès lors que Jésus s'est fait dans l'Eucharistie notre nourriture, qu'il vient en nous et que nous restons unis à lui, ne comprenez-vous pas que la vie divine qu'il a reçue du Père nous est communiquée, de telle sorte qu'il y a une véritable communauté de vie et un échange de sentiments d'amour entre Jésus et nous, par conséquent entre le Père, le Saint-Esprit et nous, et que, si cette union n'est pas détruite par notre faute, elle devient le commencement de l'union éternelle avec Dieu dans le ciel, un gage assuré de la gloire éternelle ? « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui ; comme je vis par mon Père, celui qui me mange vivra aussi par moi. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Cette union si étroite de vie et d'amour créée par l'Eucharistie entre la personne du Fils de Dieu

(entre la Trinité tout entière) et l'âme du fidèle distingue donc essentiellement ce sacrement des autres. Nous avons rangé tous les sacrements en deux catégories : les sacrements des vivants et ceux des morts. Or les sacrements des morts ont pour effet d'effacer les taches des péchés et de réparer les blessures qu'ils ont faites à l'âme ; les sacrements des vivants augmentent la grâce sanctifiante que l'âme possède et lui fournissent des grâces actuelles pour la fortifier dans les combats de la vie : ainsi la confirmation, l'extrême-onction, l'ordre, le mariage perfectionnent les dispositions intérieures du chrétien dans un but spécial, seule l'Eucharistie a pour effet de retremper toutes les forces de l'âme dans une union étroite avec le principe de sa vie spirituelle, Jésus-Christ, et de la maintenir dans cette union tant que le péché mortel n'y met pas obstacle. Les autres sacrements sont des canaux qui amènent en nous les eaux de la grâce ; celui-ci en fait jaillir la source même au fond de notre cœur ; c'est le sacrement par excellence, le plus auguste, le plus merveilleux des sacrements.

2. On ne peut donc mieux préciser l'effet essentiel de l'Eucharistie qu'en le faisant consister dans une étroite union de vie et de sentiments avec Jésus-Christ et, par lui, avec Dieu. De cette union admirable découlent d'eux-mêmes les autres effets de la sainte communion. Puisque l'Eucharistie est la nourriture spirituelle de l'âme, elle doit y produire les mêmes effets que produit dans le corps la nourriture matérielle. Celle-ci conserve et augmente en nous la vie naturelle, en répare les pertes et nous procure certaines jouissances ; il en sera de même de l'Eucharistie par rapport à la vie surnaturelle. Mais avant d'entrer dans le détail, nous devons nous étendre encore sur l'effet principal dont nous venons de parler.

Mais comment pourrions-nous, tant que nous ne connaissons Dieu ici-bas que dans le miroir de la création, nous faire une idée, même approximative, de cette union avec lui qui est produite par l'Eucharistie ? Disons pourtant le peu que nous en savons, et pénétrons pas à pas dans l'ombre de ce mystère. — De même que la nourriture corporelle entre dans notre corps pour y entretenir la vie, ainsi le Sauveur pénètre dans le plus intime de notre âme pour nous faire vivre de sa vie. Cette union est si étroite que les Pères la comparent à celle de deux morceaux de cire fondus ensemble. Ce n'est pas seulement une union morale, une communauté de sentiments, c'est une union physique, substantielle, qui fait de nous les membres du corps de Jésus-Christ ; sa chair est dans notre chair, son sang dans notre sang, sa vie dans notre vie : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. » (Joan., VI, 59). C'est l'union de la branche avec l'arbre : « Je suis la vigne et vous les rameaux. » (xv, 5). Par suite de cette union, ce n'est pas Jésus qui est changé en nous, mais nous qui

¹ Franzelin, *De Euchar.*, thes. xviii.

sommes changés en lui, et nous pouvons dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20). Aucune des unions de la terre ne peut être comparée à celle-ci, qui fond deux vies ensemble, en faisant de celle du Christ le principe de la nôtre, comme la vie du Père est le principe de la vie du Fils : « De même que je vis par mon Père, celui qui me mange vivra aussi par moi. » Celui, dit l'Apôtre, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous, n'a-t-il pas dû nous donner *tout* avec lui ? Voici comment saint Thomas explique ce mot *tout*. Il n'y a rien au monde en dehors de la nature spirituelle, de la nature corporelle et de la nature divine. La nature corporelle renferme tout ce qui tombe sous les sens ; à la nature spirituelle appartiennent les anges et les âmes humaines, avec leurs facultés et leurs perfections ; la nature divine est commune aux trois adorables personnes de la Trinité. Puisque Dieu le Père nous donne dans l'Eucharistie le corps et le sang de son Fils, ne recevons-nous pas ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans la nature corporelle ? Puisqu'il nous donne l'âme et la vie de ce Fils bien-aimé, cette âme ornée de toutes les perfections imaginables, plus sainte que tous les anges du ciel et tous les saints de la terre, ne nous donne-t-il pas tout ce que la nature spirituelle renferme de plus élevé ? Enfin en se donnant lui-même avec le Fils et le Saint-Esprit dont il est inséparable, ne nous donne-t-il pas aussi en présent la nature divine ? Et ce n'est pas une union imaginaire, mais très réelle. Quand nous regardons un objet, dit saint François de Sales, ce n'est pas cet objet qui s'unit à notre œil, mais seulement une toute petite image qui s'y produit ; quand nous appliquons notre intelligence à une étude, c'est par une image intellectuelle que les objets de nos pensées sont présents en nous ; mais dans la sainte communion, il n'y a pas seulement une image ou une idée de Jésus-Christ, mais la réalité de sa chair, de son sang, de son âme, de sa divinité ; nous possédons vraiment Dieu, nous le portons en nous.

Oh ! mes frères, si nous comprenions bien cela, si nous y réfléchissions sérieusement, avec quels transports d'amour nous nous approcherions de cet hôte divin, qui vient nous communiquer sa nature et nous faire vivre de sa vie ! « Faites, Seigneur, lui dirions-nous avec saint Bonaventure, que mon âme ait sans cesse faim de vous, nourriture des anges, soutien des âmes saintes, notre pain quotidien, surnaturel, où se trouvent toutes les douceurs, toutes les jouissances. Que mon cœur soupire toujours après vous, qui faites les délices des anges, source de lumière éternelle, torrent de volupté sainte qui inondez la maison de Dieu ! »

C'est là, mes frères, tout ce qu'il nous est donné de comprendre, en cette vie, au sujet de l'union de vie et d'amour que la sainte Eucharistie établit entre le Sauveur et nous. En communiant

saintement, nous la sentons mieux que nous ne pouvons l'exprimer, et comme chaque communion bien faite la rend plus étroite, nous devons nous efforcer de communier souvent pour en mieux profiter.

Mais il est temps de parler des autres effets de la sainte Eucharistie, que l'on peut regarder comme des conséquences du premier. Nous n'en étudierons qu'un seul aujourd'hui : l'augmentation de la grâce sanctifiante.

3. De même que la nourriture corporelle conserve et développe la vie naturelle, ainsi la sainte communion conserve et développe dans l'âme la vie surnaturelle, qui consiste essentiellement dans la possession de la grâce sanctifiante. Vous savez parfaitement, mes frères, que la sainte Eucharistie ne donne pas au pécheur la vie de la grâce, mais qu'elle la suppose déjà dans l'âme ; il n'est point permis au pécheur qui a conscience d'une faute grave, de s'approcher de la sainte Table : il y mangerait sa propre condamnation, il commettrait un affreux sacrilège. Chacun doit faire un sérieux examen de conscience avant de communier, et demander au sacrement de pénitence le pardon de ses péchés, pour venir au festin du Seigneur avec la robe nuptiale de l'innocence. L'Eglise a toujours éloigné des saints mystères les pécheurs indignes d'y participer ; elle les oblige à faire pénitence, à recevoir l'absolution avant de venir à la sainte Table. C'est une préparation nécessaire à la sainte communion, soit qu'on l'envisage comme nourriture de l'âme, ou comme l'union de l'âme à Jésus-Christ. — De même que la nourriture corporelle n'est pas destinée aux morts, mais aux vivants, et ne peut que nuire à un estomac mal disposé, ainsi l'Eucharistie n'est pas la nourriture des pécheurs qui sont en état de mort, mais des justes qui ont la vie surnaturelle. — Jésus vient, dans l'Eucharistie, s'unir à notre âme comme à une épouse chérie : il faut donc qu'elle ait avec l'état de grâce la charité qui lui fait aimer par dessus toute chose son céleste époux.

Mais puisque l'Eucharistie est un sacrement des vivants, elle doit nécessairement augmenter la grâce sanctifiante dans l'âme qui la reçoit avec de bonnes dispositions. Cet effet, tout intérieur et surnaturel, échappe aux sens ; mais cependant il se manifeste en quelque manière au dehors, car nous voyons que les personnes pieuses qui communient souvent, augmentent en vertus, deviennent plus humbles, plus douces, plus obéissantes, plus mortifiées, évitent plus facilement le péché, se corrigent de leurs défauts, et persévèrent dans la pratique du bien. De même que l'âme est le principe de nos différentes facultés, la grâce sanctifiante est le principe de toutes les vertus, et c'est elle qui développe dans notre âme la foi, l'espérance, l'amour de Dieu, la haine du monde, la crainte du péché ; dès lors, toute augmentation de la grâce sanctifiante se traduit par

un progrès dans quelque vertu, et ainsi se vérifie la promesse faite par Notre-Seigneur à ses fidèles disciples : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient avec abondance. » (Joan., x, 10).

De cette augmentation de grâces, de vertus et de mérites, il résulte que Dieu écoute avec plus de complaisance les prières que nous lui adressons pour nous-mêmes et pour nos frères, vivants ou défunts. Unis intimement à Jésus-Christ qui prie en nous et avec nous, nous touchons plus sûrement le cœur de Dieu, nous recevons plus vite ce que nous demandons. De là vient le pieux usage d'offrir nos communions à l'intention des personnes pour qui nous prions.

Enfin, avec la grâce et la charité, croissent notre zèle et notre ardeur pour le bien. « L'amour de Jésus-Christ nous presse » de faire quelque chose pour lui, dit l'Apôtre (II Cor., v, 14). Comment recevrons-nous les marques les plus touchantes de l'amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie sans être porté à y répondre par un zèle toujours plus grand pour sa gloire et pour notre salut ? La grâce est comme un vent favorable qui enfile les voiles de notre nacelle pour la pousser plus rapidement au port, c'est comme la sève qui se répand dans les branches pour leur faire produire de bons fruits. Notre-Seigneur l'a dit, pour nous encourager à le recevoir souvent : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruits, » et il a ajouté : « parce que sans moi vous ne pouvez rien faire. » (Joan., xv, 5). Il est donc vrai de dire que sans la communion il n'y a pour le chrétien ni piété solide, ni progrès dans la vertu, ni perfection, ni espoir de salut.

Dites-moi maintenant, mes frères, si cette première conséquence de notre union avec Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie n'est pas une source de richesses spirituelles, un trésor inestimable ? Croître en vertus et en mérites, porter des fruits abondants pour le ciel, acquérir une puissance sans bornes sur le cœur de Dieu, voir toutes nos prières exaucées, marcher de progrès en progrès vers la perfection que Dieu exige pour nous couronner dans la gloire éternelle, que pouvons-nous désirer de plus ? Allons donc puiser à cette source d'eau vive que le Fils de Dieu a fait jaillir pour notre salut, et disons avec la Samaritaine : « Seigneur, donnez-moi de cette eau pour que je n'aie plus soif » des faux biens de la terre (Joan., iv, 15) ; donnez-moi ce pain descendu du ciel pour être la vie du monde. (Joan., vi, 33). Je le mangerai avec joie tous les jours de ma vie terrestre, pour mériter de m'asseoir un jour à votre banquet éternel. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

VII

POUR LE 2^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

I. — Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était ; et Jésus aussi fut convié aux noces avec ses disciples.
(Jean, ii, 1-2).

1. Voyez la bonté de Jésus : il vient honorer le mariage, et loin d'en rougir, il y assiste avec sa mère et ses disciples, il le rehausse par des dons magnifiques et il saisit cette occasion pour manifester sa gloire. Mais aujourd'hui quels sont les mariages auxquels Jésus et Marie pourraient assister ? Hélas ! Les motifs qui président le plus souvent à ces unions sont en opposition avec la vertu. Ici, c'est la fortune qu'on a choisi, parce qu'on la regarde comme la source du bonheur sur la terre ; là, ce sont les qualités extérieures dont on a subi le charme ; et bien des fois encore ce sont toutes ces choses qui flattent l'orgueil et séduisent les cœurs. Aussi le mariage finit par devenir une chaîne qu'on ne supporte qu'avec peine ; on voudrait parfois revenir sur ses promesses les plus sacrées, on n'hésite même pas à briser des liens qui paraissaient devoir durer jusqu'à la fin de la vie, et on tombe dans une servitude scandaleuse.

2. D'autre part, admettons que les sentiments les plus purs et les plus élevés aient formé ces unions. Mais considérez les festins, les réjouissances qui suivent la célébration de ces mariages, même entre chrétiens. Où sont-elles les prières qui montent vers le ciel pour demander à Dieu le bonheur de ces jeunes époux ? Entendez-vous de tous ceux qui sont les témoins, des paroles qui rappellent les austères devoirs de la religion, les responsabilités que l'on assume en entrant dans cette vie nouvelle ? Et ce ne sont pas seulement ceux qui parlent, mais encore ceux qui écoutent, dont la conscience finit par être souillée au milieu de ces réunions mondaines. Aussi la présence du prêtre à de pareils festins serait un scandale plutôt qu'un sujet d'édification ; car il n'y a, sinon en toutes, du moins dans la plupart de ces réunions, que des occasions de péchés, puisqu'on n'y garde point la décence, la modestie et la sobriété qui doivent régner parmi les chrétiens.

3. Il en serait tout autrement si les familles et les époux n'oubliaient point que le mariage est un sacrement. Écoutez l'Apôtre nous disant : « Ce sacrement est grand ; mais, je vous le déclare, dans le Christ et dans l'Eglise. » (Eph., v, 32). Ah ! c'est ici qu'il faut redire aux pères et mères, aux jeunes gens et aux jeunes filles : *Sursum corda !* En haut les cœurs ! Ayez du mariage cette estime si belle et si grande que la religion vous en donne. Ce sera pour vous jouir de ce bonheur de

la vie de famille, qui ne passe pas, mais qui croît et grandit à mesure que les années s'ajoutent aux années. Alors ce ne sera point en vain que l'Eglise aura prié sur vous, lorsque vous lui avez demandé de bénir votre union : « Daignez, Dieu tout-puissant, accompagner des faveurs de votre bonté ce que vous avez établi par votre providence, et conservez dans une longue paix ceux que vous unissez par un lien si légitime. »

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Les motifs qui président le plus souvent aux mariages sont en opposition avec la vertu.* — « Quand on est sur le point de contracter une alliance, on s'occupe uniquement de l'argent et des terres, des diverses possessions qui doivent constituer la dot, absolument comme s'il était question d'une transaction commerciale. Voici une expression dont on se sert pour parler du mariage : Le contrat est passé entre un tel et une telle. Voilà quel prix on attache aux dons de Dieu : on se marie comme on achète et comme on vend. Les précautions sont même plus grandes dans la rédaction d'un acte de mariage que dans celles d'un acte de vente ou d'achat. Mais apprenez de quelle façon les anciens faisaient choix d'une femme et tachez de les imitez. Comment donc y procédaient-ils ? En tenant compte avant tout des bonnes mœurs, des heureuses qualités, des vertus de l'âme. Aussi n'avaient-ils nul besoin de l'appareil des écritures ; la sagesse de la fiancée tenait lieu de tout. Je vous en conjure, ne cherchez ni les trésors ni les possessions ; cherchez la réserve et la modestie, la piété, la philosophie chrétienne, parce que cela l'emporte de beaucoup sur toutes les richesses. Du reste, si vous avez en vue les choses de Dieu, les autres vous seront données par surcroît ; si vous cherchez uniquement ces dernières, elles vous échapperont¹. — Que nul de vous n'accepte donc d'être enrichi par sa femme ; ce sont là de honteuses richesses qui vous exposent à bien des humiliations. *Ceux qui veulent être riches, est-il dit, tombent dans la tentation, s'exposent à des désirs inutiles et nuisibles, se prennent au piège, encourent la ruine et la mort.* (I Tim., vi, 9). Quand vous ne chercherez point la fortune dans le mariage, vous trouverez tout le reste sans effort. Quel est celui qui laisse de côté le principal pour se préoccuper des choses secondaires ? — Quant à la beauté du corps, ne la recherchez pas non plus : elle déborde d'orgueil et d'arrogance, elle jette dans l'abîme de la jalousie, elle inspire souvent les plus indignes soupçons. Mais cette femme plaît, dira-t-on. Oui, pour un mois ou deux, au plus pour une année, et puis, plus rien, la merveille s'est fanée par l'habitude ; quant aux maux dont la beauté fut cause, ils n'ont pas disparu : toujours même faste, même fierté, même dédain. Rien de semblable chez la

femme qui n'a pas le même extérieur ; l'amour du commencement se maintient avec une égale force, et cela parce qu'il a sa source dans la beauté de l'âme et non dans la beauté du corps. Est-il quelque chose de plus beau que le ciel, quelque chose de plus admirable que les astres ? Nous ne les admirons cependant plus comme au premier jour. Voilà ce que c'est que l'habitude, elle émousse l'étonnement ; à plus forte raison quand il s'agit de la femme. Qu'il survienne une maladie, et tout disparaît sur l'heure. Demandons à la femme la bonté, la modération, la sagesse : ce sont là les signes auxquels on reconnaît la vraie beauté. Imitons Dieu qui recherche avant tout la beauté de l'âme, et méprisons la beauté qui nous flatte¹. »

2. *Considérez les festins et les réjouissances qui suivent la célébration de ces mariages, même entre chrétiens.* — « Qu'on ne me dise pas : C'est un usage. Quand il y a péché, n'invoquez pas l'usage. Du moment que l'on commet un mal, détruisez l'usage, quelque ancien qu'il soit ; et, s'il s'agit d'un bien, introduisez-le, ne craignez pas d'innover. Du reste, que ces honteuses pratiques ne datent pas de loin, mais qu'elles soient récemment implantées, vous pouvez vous en convaincre en vous rappelant de quelle manière Isaac épousa Rebecca, et Jacob Rachel. Ce sont là deux mariages mentionnés dans l'Ecriture ; elle nous dit comment ces épouses furent amenées dans la maison de leur époux ; mais elle ne rapporte rien de semblable à ce que nous blâmons. On voit là des convives réunis, une table un peu plus qu'ordinaire, des parents invités au repas des noces ; mais aucun instrument de musique, ni flûtes, ni cymbales, aucun de ces honteux usages pratiqués de nos jours... Un père a travaillé si longtemps, en gardant cette jeune vierge avec sa mère, pour l'empêcher de rien dire ou de rien entendre de pareil, et voilà que dans un seul jour vous dissipez ces trésors d'innocence, vous livrez son âme aux attraites de tous les plaisirs ! N'est-ce pas de là que proviennent les maux dont vous aurez à souffrir dans la suite ? — Mais voudriez-vous peut-être entendre des chants harmonieux ? Il ne le faudrait pas, mais je vais m'accommoder à votre exigence : n'écoutez pas des chants sataniques, écoutez des cantiques spirituels. — Vous voulez voir des danses ? Contemplez le chœur des anges. Mais, direz-vous, comment peut-il se faire que je le voie ? Si vous éloignez les désordres, Jésus-Christ viendra assister à vos noces ; si Jésus-Christ y vient, le chœur des anges y vient aussi. Si vous le voulez, il fera maintenant des miracles comme autrefois ; il changera maintenant encore l'eau en vin, ou, plutôt, ce sera un miracle plus étonnant : il changera votre joie dissolue et votre froide concupiscence en délices spirituelles. Voilà ce qui est changer

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LXXIII, n. 4, trad. Vivès.

² *Ib.*, *In Ep. ad Eph.*, Hom. XX, n. 3.

¹ S. Chrys., Paulo ante ut supr.

² *Ib.*, *In illud* : « Propter fornicationem unusquisque suam uxorem habeat » (I Cor., vii, 2), n. 2, trad. Vivès.

l'eau en vin. Là où sont vos joueurs de flûte, Jésus-Christ n'est pas; dès qu'il entre, il les chasse tout d'abord, et alors il fait des miracles. Quoi de moins attrayant qu'une pompe mondaine, où tout est désordre et confusion? Rien n'est plus agréable que la vertu, rien n'est plus doux que la décence, rien n'est plus désirable que la sainteté. Que quelqu'un suive mes conseils pour la célébration de son mariage: il connaîtra les joies véritables. Après avoir orné votre maison avec vos propres ressources, appelez les voisins, et les amis, et les parents; appelez ceux que vous savez être justes et priez-les d'être satisfaits des apprêts exécutés. Qu'il n'y ait ni musique ni danseurs: c'est une dépense inutile et déshonnête. Que le Christ soit votre premier invité, et vous savez en qui vous devez l'inviter: *Celui, dit-il, qui le fera pour l'un des moindres de mes frères, le fera pour moi.* (Matth., xxv, 40) ¹. »

3. *C'est un grand sacrement.* — « Pourquoi donc est-il si grand? C'est qu'une jeune vierge, dont la vie tout entière s'est écoulée dans la réserve et l'isolement, s'attache dès le premier jour à un homme qu'elle n'a jamais vu, et l'aime comme son propre corps. C'est que l'homme, de son côté, met au dessus de toutes les femmes, également dès le premier jour, une femme avec laquelle il n'a pas encore échangé un regard, ni même une parole, et qu'il la préfère à ses amis, aux membres de sa famille, sans en excepter les auteurs de ses jours. Les parents, à leur tour, tout disposés qu'ils sont à déplorer une perte quelconque, à traduire même en jugement celui qui leur aurait ravi la moindre partie de leurs biens, non contents de donner leur fille à celui qui pour eux est un étranger, quelquefois un inconnu, partagent encore avec lui leur patrimoine. Nul ne les y contraint, ils agissent en cela d'une manière spontanée; bien loin de se croire victimes d'une perte, de gémir et de se lamenter quand on emmène leur fille, quand on brise ainsi les liens de toute la vie, ils ne savent comment exprimer leur reconnaissance; ils regardent comme un bonheur cette séparation et le sacrifice d'argent qui l'accompagne. Frappé de tout cela, voyant avec admiration ces deux êtres renoncer à leurs anciennes liaisons pour contracter de nouveaux nœuds, et cette nouvelle alliance l'emporter tout à coup sur les affections les plus anciennes, S. Paul ne consent pas à voir dans ce fait une chose purement humaine; c'est en Dieu qu'il cherche la source de cet amour qui comble ainsi d'une joie mutuelle et ceux qui donnent et ceux qui reçoivent le don même de la vie; et c'est pour cela qu'il s'écrie: *C'est là un grand sacrement.* De même qu'un enfant, peu de jours après sa naissance, reconnaît ses parents du regard, sans pouvoir encore prononcer une parole, de même l'époux et l'épouse, sans avoir besoin ni de sug-

gestion ni de conseil, se reconnaissent en quelque sorte et s'unissent au premier regard. Ayant vu le même fait se produire éminemment dans l'union du Christ et de l'Eglise, l'Apôtre demeure frappé d'étonnement et d'admiration. — Mais comment le Christ et l'Eglise ont-ils éprouvé le même sentiment? Comme l'époux quitte son père pour se rendre auprès de son épouse, ainsi le Christ, descendant du trône paternel, est venu vers l'épouse qu'il s'était choisie; il ne nous a pas immédiatement appelés à lui dans le séjour céleste; c'est lui qui s'est abaissé vers nous. Lorsque vous entendez dire qu'il est venu sur la terre, n'allez pas cependant vous imaginer qu'il a changé de demeure: ce n'est pas là un déplacement, mais bien une condescendance; alors même qu'il est avec nous, il est toujours avec son Père. Voilà pourquoi cette parole: *C'est là un grand sacrement.* Il est grand même quand il a lieu parmi les hommes; mais quand il s'accomplit dans la personne du Christ et dans celle de l'Eglise, c'est alors surtout que je m'étonne et que j'admire. Aussi, à peine a-t-il dit: *C'est là un grand sacrement*, qu'il ajoute: *Mais je parle du Christ et de l'Eglise.* (Eph., v, 22). Sachant donc ce qu'il y a de sublime et de mystérieux dans le mariage, de quelle grande chose il est la figure, n'y pensez pas sans de sérieuses réflexions, et ne vous proposez pas la richesse pour but quand il s'agit de prendre une femme, car le mariage n'est pas un négoce, une spéculation: c'est l'union intime de deux vies ¹. »

II. — Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit: « Ils n'ont plus de vin. » (Jean, ii, 3).

1. Combien sont nombreuses les familles qui auraient besoin d'exciter la compassion de Marie et d'obtenir son intercession auprès de son divin Fils! Voyez d'abord cette famille où règne la méintelligence entre les époux. Les cœurs sont divisés parce que la femme oublie cette parole de saint Paul: « *Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur.* » (Eph., v, 22). C'est l'ordre qui est renversé: au lieu d'obéir, elles cherchent à faire prévaloir leur volonté et se substituent à l'autorité légitime que Dieu a établie, car il leur dit dans la personne de la première femme: « *Vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera.* » (Gen., iii, 16). Ce n'est point impunément que la femme viole ce précepte: elle prépare tout à la fois son propre malheur et celui de son mari ainsi que celui de ses enfants; car là où il n'y a point l'obéissance, il y a le désordre, la désunion et surtout des querelles sans cesse renaissantes, et qui se produisent à la moindre occasion.

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Coloss.*, Hom. xii, 6-7, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *Laus Maxim. et quales ducendæ sint uxores*, n. 3, trad. Vivès.

2. Mais si la femme doit être soumise à son mari, le mari, d'autre part, doit aimer sa femme. Ecoutez l'Apôtre disant : « *Vous, maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle.* » (Eph., v, 25). Ah ! si l'obéissance est demandée à la femme, combien davantage l'amour est commandé à l'homme ! Car dès le jour où la femme se sent aimée, tout lui est facile est léger ; elle s'appliquera même à prévenir les moindres désirs de son époux. Dans les relations ordinaires de la vie, nous n'hésitons point à faire la volonté de ceux dont nous connaissons les sentiments d'affection ou d'amitié qu'ils professent envers nous : à plus forte raison une épouse qui pourra compter sur l'affection de son mari ne voudra jamais lui occasionner la moindre peine. De là naîtra le bonheur dans la famille ; il y règnera la paix, l'harmonie, et la grâce du sacrement produira des fruits de sanctification.

3. La femme, cependant, ne doit point abuser de l'amour de son mari pour se croire affranchie d'une respectueuse déférence et d'une obéissance entière envers lui. De là encore cette parole de saint Paul : « *Que la femme craigne son mari.* » (Eph., v, 33). Quelle est cette crainte que l'Apôtre exige de la femme chrétienne ? Il ne s'agit point de cette crainte servile qui est le partage des esclaves, ni de la crainte filiale qu'un enfant doit avoir pour son père. Nous croirions volontiers que saint Paul parle ici de cette crainte qui consiste à redouter par dessus tout de faire de la peine à ceux qu'on aime, ou bien de cette crainte que des disciples doivent professer à l'égard de leur Maître dont ils ont une grande estime et dont ils aiment à recevoir les leçons. Il s'agit donc ici d'une crainte de respect et de soumission, parce que la femme doit être dans la dépendance à l'égard de son mari ¹.

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur.* — « Pourquoi cela ? C'est que l'harmonie régnant entre eux, les enfants sont bien élevés, l'ordre existe parmi les domestiques ; les voisins, les amis et les parents respirent le vivifiant parfum qui s'exhale de cette famille. S'il en est autrement, tout est dans le désordre et la confusion. Encore un exemple : si les chefs d'une armée sont d'accord les uns avec les autres, l'ensemble marche avec régularité ; qu'ils se divisent, et tout est bouleversé de fond en comble. C'est ce qui se passe aujourd'hui. — Voilà la recommandation de l'Apôtre. Mais quoi ! Comment le Maître a-t-il dit : *A moins de renoncer à sa femme ou bien à son mari, on ne peut pas me suivre* ? (Luc, xiv, 33). Puisque la soumission a pour modèle celle qu'on doit au Seigneur, comment au nom du Seigneur faut-il qu'ils se sépa-

rent ? Il le faut sans nul doute. Une comparaison n'indique pas toujours une égalité. Ou bien voici le sens du texte qui nous occupe : Obéissez comme sachant bien qu'en cela vous servez le Seigneur. Ou bien voici comment on peut l'entendre : Quand vous respectez la volonté de votre mari, persuadez-vous que c'est au Seigneur lui-même que vous obéissez. S'il est vrai que *celui qui résiste aux autorités humaines, aux magistrats de la cité, résiste à l'ordre établi par Dieu* (Rom., xiii, 2), beaucoup plus cela peut-il se dire de la résistance à l'autorité du mari. La volonté de Dieu s'est manifestée dès l'origine. — Etablissons donc que l'homme tient la place de la tête et la femme celle du corps. Du reste, le raisonnement de saint Paul nous offre clairement cette image : *Comme le Christ est le chef de l'Eglise et le sauveur de son propre corps ; mais aussi, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être en tout à leurs maris.* Observez que ces paroles : *L'homme est la tête de la femme comme le Christ est la tête de l'Eglise*, sont suivies de celles-ci : *Sauveur de son propre corps* ; et, dans le fait, le corps est sauvé par la tête. On peut dire que ce sont là les fondements de la société conjugale, la part faite à chacun des époux dans les devoirs que l'amour inspire, à l'un une prévoyante autorité, à l'autre une soumission confiante ¹. C'est pourquoi un homme sage faisant une longue énumération des béatitudes, ne manque pas d'y placer celle-ci : *Et la femme qui vit d'accord avec son mari.* (Eccli., xxv, 2). Il y revient dans un autre passage, et il fait de nouveau figurer cet accord parmi les béatitudes, disant : *Heureux l'homme qui demeure avec une femme de bon sens* ². » (Ib., 11).

2. *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise.* — « Vous avez vu la mesure de la soumission, voyez celle de l'amour. Vous voulez que votre femme vous obéisse comme l'Eglise au Christ : soyez plein de sollicitude pour elle comme le Christ pour l'Eglise. Faudrait-il pour elle donner votre vie, être mis en pièces, subir tous les tourments, vous ne reculerez pas ; et, quand vous aurez fait tout cela, vous n'aurez rien fait de semblable à ce qu'a fait le Christ ; vous le feriez pour une personne qui vous est unie déjà, il l'a fait pour une âme qui le repoussait et le détestait. A force de sollicitude il a triomphé de son aversion, de sa haine, de ses délais, de son humeur volage ; il l'a mise à ses pieds, et ce n'est ni par les menaces, ni par de dures paroles, ni par la peur, ni par rien de semblable. Agissez de la même façon envers votre femme. La verriez-vous pleine de fierté, dédaigneuse, inconséquente, vous pourriez vous aussi la mettre à vos pieds par votre sollicitude, par votre amour et votre dévouement. Il n'est pas de puissance pareille à celle-là, surtout entre l'homme et la femme. Un

¹ S. Thom., *In exposit. Epist. ad Eph.*, cap. v, lectio x, vers. 33.

² S. Chrys., *In Ep. ad Eph.*, Hom. xx, n. 1.

³ *Ib.*, *In princip.*, trad. Vivès.

serviteur, on pourrait le dompter par la crainte, et peut-être encore ne feriez-vous par ce moyen que l'obliger à prendre la fuite; mais la compagne de votre vie, la mère de vos enfants, la cause de votre bonheur véritable, il ne faut pas essayer de l'enchaîner par la peur et les menaces. Il faut l'attacher par l'amour et la bienveillance. L'union peut-elle exister quand la femme tremble devant son mari? Et quelle joie peut avoir le mari lui-même quand il traite sa femme comme une servante et non comme une personne libre? Avez-vous souffert pour elle, ne le lui reprochez pas; le Christ ne vous en a pas donné l'exemple : *Il s'est livré lui-même pour elle, afin de la purifier et de la sanctifier*. (Eph., v, 26). Elle était donc impure, souillée, difforme, avilie. Quelle que soit la femme que vous prendrez, elle ne sera jamais dans l'état où le Christ a pris l'Eglise; elle ne sera jamais aussi loin de vous que l'Eglise l'était du Christ, et cependant il ne lui a témoigné ni répulsion ni haine, à cause de sa difformité¹. Avouez-lui, au contraire, que vous l'aimez. Que d'autres abusent un jour de semblables déclarations, cela se comprend; mais une jeune vierge, pleine d'ingénuité, n'y trouvera qu'un motif de plus de respect et d'obéissance, bien loin de s'enorgueillir. Montrez-lui que vous trouvez votre bonheur à vivre avec elle, que vous préférerez la maison à la place publique. Les amis ne doivent venir qu'en seconde ligne et même les enfants qu'elle vous a donnés; faites-lui comprendre que vous les aimez tous à cause d'elle. Quand elle a fait quelque chose de bien, donnez-lui des éloges, témoignez-lui votre admiration; quand elle commet de ces fautes si communes à la jeunesse, n'employez que de douces représentations. Enseignez-lui à n'aimer d'autre ornement que celui de la décence et de la modestie; ne cessez pas de l'instruire sur ce qui peut contribuer à son bonheur². »

3. *Que la femme craigne son mari.* — « L'Apôtre ne s'en tient plus à l'affection seule. Que veut-il donc? Une crainte respectueuse. La femme n'est que la seconde autorité. Il ne faut pas qu'elle exige l'égalité d'honneur, elle est au-dessous de la tête. Il ne faut pas non plus que l'homme la méprise comme un être inférieur, puisqu'elle est le corps; si le corps est méprisé par la tête, la tête elle-même périra. L'amour doit faire équilibre à l'obéissance. Comme la tête, ainsi le corps : que celui-ci prête à celle-là le concours des mains, des pieds, de tous les autres membres; mais que la tête, en qui réside l'entendement, veille sur l'ensemble. Rien de plus heureux qu'une telle union. On me demandera peut-être comment l'amour peut exister avec la crainte. C'est alors qu'il arrive au plus haut degré. Ces deux sentiments sont loin de s'exclure; la crainte ne voit

que la tête, l'amour envisage l'unité du corps, dont la tête n'est qu'un membre. C'est pour y faire régner l'ordre et la paix que Dieu a soumis la femme à l'autorité de l'homme. Où serait l'égalité, plus de paix possible. Il ne faut pas qu'une famille soit démocratisée, ni que tout le monde commande : il faut de toute nécessité un pouvoir unique. C'est un principe invariable dans le domaine temporel; si les hommes sont spirituels, la paix est sûre, on n'a plus besoin de la garantir³. Il ne faut pas croire que l'Apôtre fasse tort à la femme parce qu'il dit qu'elle est dans l'obligation de craindre : elle y gagne plutôt, puisque le principal reste toujours à la charge du mari, l'obligation d'aimer. Et si la femme ne craint pas? me dira quelqu'un. Vous, aimez-la, faites ce qui vous concerne. Si les autres n'accomplissent pas leurs devoirs, accomplissons le nôtre. Vous avez entendu Paul : *Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ*. Que vous fait l'insoumission d'autrui? Pour ce qui vous regarde, obéissez à la loi de Dieu. C'est un exemple qui trouve ici sa parfaite application. Que la femme, lors même qu'elle ne serait pas aimée, se tienne dans la crainte, afin que rien ne manque de son côté; que le mari, lors même que la femme serait sans crainte, l'aime toujours, pour ne rien omettre non plus : chacun aura sa propre récompense². Que l'homme donc soit irréprochable, et la tête étant saine, le reste du corps ne subira pas d'atteinte. Saint Paul a parfaitement déterminé dans quelles conditions la femme et le mari doivent être pour arriver à ce résultat, en imposant à l'une le respect et la crainte, à l'autre un amour qui n'exclut pas le respect. Mais comment réaliser ces conditions? L'Apôtre nous a dit le *pourquoi*; c'est à moi de vous dire le *comment* : c'est de mépriser les richesses, de n'avoir en vue que les qualités de l'âme, et surtout de se tenir dans la crainte de Dieu³. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION.

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

a

Première notion des sacrements

— *Mardi dernier, le bon Dieu a envoyé à Paul une petite sœur. Dès le lendemain on l'a portée à l'église en grande cérémonie; après quoi les cloches ont sonné un joyeux carillon, et une ample distribution de dragées a été faite. Dites-nous, Paul, la raison de tout cela?*

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Eph.*, Hom. xx, n. 2, trad. Vivès.

² *Ib.*, n. 8.

¹ S. Chrys., n. 4, ut supr.

² *Ib.*, n. 5.

³ *Ib.*, n. 6.

— La raison de tout cela, c'est le Baptême reçu par ma petite sœur.

— Savez-vous ce qu'est le Baptême ?

— Le Baptême est un sacrement.

— Il y a six mois, Monseigneur l'évêque a visité cette paroisse. On lui a présenté des petits garçons et des petites filles, qui sont venus tour à tour s'agenouiller devant lui, pieux et recueillis. Pourquoi ?

— C'était afin que Monseigneur l'évêque leur administrât la Confirmation.

— La Confirmation est-elle aussi un sacrement ?

— Oui, elle est encore un sacrement.

— Jeanne ne pourrait-elle pas nous citer un troisième sacrement ?

— Quand nous ferons notre première communion, nous recevrons le sacrement d'Eucharistie.

— Les veilles de fête, surtout, beaucoup de personnes viennent dans l'église s'agenouiller au confessionnal où le prêtre se tient assis. Ernest, dites-nous ce qui se passe alors ?

— Ces personnes confessent leurs péchés et en reçoivent le pardon.

— N'est-ce pas là une grâce bien extraordinaire ?

— Oui, assurément.

PM 91

— Quel nom lui donne-t-on ?

— On l'appelle le sacrement de Pénitence.

— Connaissez-vous, Hélène, un cinquième sacrement ?

— Quand bonne maman était très malade, M. le curé est venu la voir un jour avec les enfants de chœur ; il était accompagné de nombreux fidèles. On m'a dit qu'il lui avait donné le sacrement d'Extrême-Onction.

— Cela fait déjà cinq sacrements que vous connaissez. Cécile nous en indiquera bien un sixième ?

— Mon frère aîné Pierre a été, cette année, ordonné prêtre par Monseigneur l'évêque. C'était une très belle cérémonie à laquelle j'ai assisté.

— Et la prêtrise est aussi un sacrement ?

— C'est le sacrement de l'Ordre.

— On nous a dit déjà les noms de six sacrements. Il en est un encore, et je suis bien sûr qu'aucun d'entre vous n'ignore son nom. Quel est-il ?

— Le sacrement de Mariage.

— Connaissez-vous, Emile, quelque autre sacrement ?

— Je n'en connais pas d'autre.

— Il n'existe, en effet, que ces sept sacrements, comme nous le verrons bientôt.

Auparavant, il convient que vous sachiez parfaitement ce que c'est qu'un sacrement.

Ce sera l'objet de la présente leçon, après toutefois que nous aurons élucidé une question préalable touchant l'existence des sacrements avant Notre-Seigneur Jésus-Christ.

b

Sacrements de la loi ancienne

Eugénie, les sacrements que nous possédons aujourd'hui existaient-ils déjà avant Notre-Seigneur ?

— Non ; ils n'existaient pas avant lui.

— N'y avait-il pas, cependant, quelques sacrements spécialement établis par Dieu ?

— Il y eut plusieurs sacrements sous la loi de nature et sous la loi écrite, mais ils différaient essentiellement des sacrements de la loi nouvelle.

— Qu'entendez-vous en disant qu'il y avait des sacrements sous la loi de nature et sous la loi écrite ?

— J'entends qu'il y avait des signes sacrés qui signifiaient la grâce et servaient à l'acquérir.

— Pourquoi dites-vous qu'ils différaient des sacrements de la loi nouvelle ?

— Parce qu'ils signifiaient la grâce autrement et ne la produisaient pas de la même manière.

— En quoi différaient-ils ?

— En ce que : 1^o ils ne signifiaient prochainement et immédiatement que la sainteté légale et extérieure, et figurativement seulement la grâce sanctifiante, tandis que les sacrements de la loi nouvelle signifient et confèrent réellement cette grâce.

2^o Les sacrements de la loi ancienne étaient des signes prophétiques de la Passion de Jésus-Christ ; les sacrements de la loi nouvelle en sont des signes commémoratifs.

3^o Les sacrements de la loi ancienne ne produisaient pas, comme ceux de la loi nouvelle, la grâce par eux-mêmes, par leur propre vertu, mais par la vertu de la foi en Jésus-Christ, en tant qu'ils étaient les témoignages, les signes de cette foi.

— Vous avez dit qu'il y avait certains sacrements sous la loi de nature et sous la loi écrite ou mosaïque. N'y en eut-il pas également dans l'état d'innocence, c'est-à-dire dans le temps qui s'écoula de la création d'Adam jusqu'à sa chute ?

— Ni l'Ecriture, ni la Tradition ne font mention de sacrements existant dans l'état d'innocence, qui d'ailleurs fut de courte durée.

— Ne pourriez-vous pas donner quelques raisons qui expliquent pourquoi il n'y eut pas alors de sacrements ?

— Dans l'état d'innocence, l'homme n'avait pas besoin de sacrements comme remèdes contre le péché, puisque le péché n'existait pas.

Il n'en avait pas besoin non plus comme moyens de perfection pour l'âme, puisque la plus parfaite harmonie régnait dans la nature humaine.

D'où l'on peut conclure justement à l'absence de tout sacrement dans l'état d'innocence.

— En fut-il de même sous la loi de nature et sous la loi écrite ?

— Il ne pouvait pas en être de même.

— Pourquoi ?

— Parce qu'après le péché, personne ne peut être sanctifié autrement que par Jésus-Christ.

— D'où vous concluez ?

— Qu'il était nécessaire qu'il y eût, avant la venue de Jésus-Christ, quelques signes, des rites ou des cérémonies, au moyen desquels l'homme pût attester sa foi au Sauveur futur, et qu'on appelle communément « sacrements. »

— Les Pères et les Conciles n'ont-ils rien affirmé touchant l'existence des sacrements de la loi ancienne ?

— Plusieurs les ont comparés aux sacrements de la loi nouvelle, et ont par là-même admis leur réalité.

— Quel est l'enseignement des théologiens à cet égard ?

— Les théologiens enseignent communément qu'il y a eu des sacrements aussi bien sous la loi de nature que sous la loi mosaïque.

— *Ces sacrements étaient-ils aussi nombreux que ceux de la loi nouvelle ?*

— Ils étaient bien moins nombreux, surtout sous la loi de nature.

— *Combien de temps a duré la loi de nature ?*

— Elle a duré depuis la chute d'Adam jusqu'à la loi mosaïque, et même pour les non Juifs jusqu'à la loi évangélique.

— *Quels furent les sacrements de la loi de nature ?*

— On s'accorde généralement à reconnaître qu'il y en eut au moins un, appelé remède commun, institué pour effacer le péché originel.

— *Y en eut-il davantage sous la loi écrite ou mosaïque ?*

— Oui ; car outre la Circoncision, figure du Baptême, et le « remède commun » qui dut persévérer pour ceux à qui la Circoncision ne pouvait être appliquée, on en distingue trois classes :

1^o La consécration des prêtres et des autres ministres, figure du sacrement de l'Ordre ;

2^o La manducation de l'agneau pascal et des pains de proposition, figure de l'Eucharistie ;

3^o Les expiations et les ablutions par lesquelles les Israélites étaient purifiés des souillures légales, figure du sacrement de Pénitence.

— *Puisque ces sacrements et ces cérémonies ne conféraient pas la grâce par eux-mêmes, comment les adultes pouvaient-ils acquérir la vraie sainteté ?*

— Ils le pouvaient par la contrition parfaite et en tant qu'ils participaient à ces sacrements et à ces cérémonies avec foi au Christ promis et charité pour Dieu.

— *A quoi leur servaient les sacrements, si la justification ne leur était accordée qu'en raison de leurs dispositions personnelles ?*

— Ils servaient à disposer les âmes à faire les actes nécessaires pour obtenir la grâce de la justification.

— *Mais les petits enfants n'étant pas capables de ces dispositions ni d'aucun acte, n'étaient-ils pas justifiés par la seule réception du sacrement ?*

— Non ; ils l'étaient par la foi et les dispositions de ceux qui leur faisaient conférer le sacrement.

— *N'y avait-il pas encore, sous la loi ancienne, d'autres moyens de sanctification ?*

— Oui ; la prière, les sacrifices, et toutes les bonnes œuvres accomplies avec ces mêmes sentiments de foi et de charité.

— *Le salut était-il donc possible à tous les hommes avant Notre-Seigneur ?*

— Il était possible à tous sans exception.

+

— *Puisque les hommes pouvaient se sauver et aller au ciel avant comme après Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'aurait-il pas été indifférent pour vous, Marcel, de naître sous la loi de nature ou sous la loi écrite ?*

— Il était, au contraire, beaucoup plus avantageux et mille fois préférable que le bon Dieu me fit naître sous la loi de grâce.

— *La raison ?*

— La raison, c'est que la condition des chrétiens est meilleure à beaucoup d'égards que celle des hommes antérieurs à Jésus-Christ, et même que celle des Juifs.

— *Comment cela ?*

— Sans parler des autres avantages, les sacrements de la loi nouvelle sont plus nombreux, plus efficaces, plus faciles à recevoir que les sacrements de la loi ancienne.

— *Par conséquent ?*

— Grâce à ces sacrements, il m'est plus aisé d'obtenir la grâce, De la recouvrer lorsque je l'ai perdue, De l'augmenter jusqu'à la fin, D'acquérir une place meilleure dans le ciel.

— *Et ainsi ?*

— Je dois m'estimer très heureux et remercier Dieu de la grâce inappréciable qu'il m'a faite de venir au monde sous la loi de grâce et d'appartenir à l'Eglise catholique.

c

Nature des sacrements de la loi nouvelle

— *Si vous vouliez bien connaître une chose quelconque, Pierre, que feriez-vous ?*

— Je commencerais par m'informer exactement de ce qu'est cette chose.

— *Et ensuite ?*

— J'examinerais avec attention et en détail les diverses notions qui m'auraient été fournies.

— *C'est là, mes enfants, ce que nous avons fait jusqu'ici ; — et avec grand profit, je le constate, — pour toutes les vérités fondamentales et les points plus importants de la doctrine chrétienne.*

Or, d'après le Rituel romain, « il n'y a, dans l'Eglise de Dieu, rien de plus saint, de plus utile, de plus excellent » que les sacrements.

Pour en bien connaître et pénétrer la nature, nous emploierons donc la méthode qui nous a si utilement servi jusqu'ici.

Récitez-nous, Henriette, la définition du sacrement, telle que la donne le catéchisme ?

— Un sacrement est un signe sensible d'une grâce invisible, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour notre sanctification.

+

— *Pourriez-vous, Léon, nous dire quelle est l'étymologie du mot sacrement ?*

— Sacrement vient d'un mot latin formé lui-même d'un verbe qui veut dire « sacrer », d'où la signification de « chose sainte, chose sacrée, » qu'il évoque tout d'abord à l'esprit.

— *Que désignait ce mot chez les Romains, qui les premiers l'ont employé ?*

— Deux choses, savoir :

1^o La somme d'argent que les plaideurs déposaient comme gage, dans un lieu sacré, avant l'issue du procès ;

2^o Le serment de fidélité que les soldats prenaient sur les étendards avant le combat.

— *Les écrivains ecclésiastiques ne lui ont-ils pas attribué d'autres sens ?*

— Oui ; ils l'ont employé pour exprimer :

Un secret, en tant qu'il est une chose sacrée ;

Un mystère sacré ;

Le signe lui-même de la chose sacrée et secrète ;

Le signe qui nous consacre à Dieu et nous sanctifie, c'est-à-dire le sacrement proprement dit, tel qu'il vient d'être défini.

— *Les Grecs ne se servent-ils pas d'un autre terme pour désigner les sacrements ?*

— Les Grecs se servent du mot « mustèrion », mystère.

+

— D'après la définition du catéchisme, tout sacrement, Robert, doit être : premièrement ?

— Un signe sensible.

— Secondement ?

— Il doit être institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire par Dieu lui-même.

— Troisièmement ?

— Il doit produire notre sanctification.

— Et ces trois conditions sont absolument nécessaires pour constituer un véritable sacrement ?

— Oui, elles sont de toute nécessité, en sorte que si l'une manque, il n'y a pas de sacrement.

— Le Pater enseigné par Notre-Seigneur lui-même n'est donc pas un sacrement ?

— Le Pater n'est pas un sacrement, car c'est une prière et non le signe d'une grâce, et il ne produit pas la grâce par sa propre vertu.

— L'eau bénite est-elle un sacrement ?

— L'eau bénite manque au moins de deux conditions pour être un sacrement : elle n'est pas d'institution divine, et elle ne produit pas par elle-même la grâce sanctifiante.

— Du moins, la bénédiction donnée par l'évêque doit être un vrai sacrement ?

— Nullement ; cette bénédiction, en effet, même donnée par l'évêque, n'est pas instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour signifier et produire la grâce.

— Il reste donc établi ?

— Que trois conditions sont nécessaires pour constituer un sacrement de la loi nouvelle :

1^o Un signe sensible ;

2^o L'institution divine ;

3^o La production de la grâce.

— Comment savez-vous que telle est la nature exacte des sacrements ?

— Je le sais par l'enseignement des Pères et des Conciles, particulièrement du Concile de Trente.

— Qu'est-ce que le Concile de Trente ?

— Un concile général tenu au xvi^e siècle contre l'hérésie des protestants.

— Qu'a-t-il défini au sujet des sacrements ?

— Il a défini et formulé très expressément la doctrine catholique touchant la nature, l'institution, le nombre, les effets, etc., des sacrements.

— Quelle sera donc la source sûre où nous puiserons les enseignements qui nous sont nécessaires sur les sacrements en général et sur chacun d'eux en particulier ?

— Ce sera principalement les définitions de ce saint Concile, qui sont dogmes de foi.

1^o Signe sensible

— Je suppose, Edouard, que Paul ait l'intention de vous inviter à jouer avec lui. Pourriez-vous connaître par vous-même cette intention ?

— Non ; il serait nécessaire que Paul me manifeste son intention.

— Mais si Paul vous fait un geste de la main pour vous inviter ?

— Ce sera alors un signe qui me fera connaître son désir.

— Si, au lieu de cela, il vous appelle à haute voix ?

— Ce sera encore un signe évident de sa volonté.

— Il ne peut vous appeler, parce que vous êtes hors de sa présence, et il vous écrit ?

— Sa lettre sera un signe indiquant son intention et sa pensée.

— Ce geste, cette parole, cette lettre, que sont-ils donc ?

— Ce sont des signes sensibles.

— Qu'est-ce donc qu'un signe sensible ?

— Un signe sensible est une chose perçue par les sens, et qui en fait connaître une autre qu'on ne perçoit pas.

— Lorsque j'aperçois de la fumée dans le lointain, je conclus qu'il y a du feu à cet endroit. Toute autre personne conclurait-elle de même ?

— Oui, sans aucun doute.

— Pourquoi ?

— Parce que la fumée est le signe naturel du feu.

— Je vois un ruban rouge à la boutonnière d'un officier, et je juge aussitôt que cet officier est décoré et qu'il a bien mérité de la patrie. Tout le monde jugera-t-il de même ?

— Oui, dans le pays où cette décoration est connue ; non, dans un pays étranger.

— D'où vient cette différence ?

— C'est que le ruban rouge attaché à une boutonnière ne signifie pas la récompense du mérite par lui-même, mais seulement d'après une convention, un accord établi entre le gouvernement et les citoyens d'une même nation.

— Vous distinguez alors ?

— Je distingue deux sortes de signes :

1^o Le signe naturel,

2^o Le signe conventionnel.

— Les sacrements sont-ils des signes naturels ou bien des signes conventionnels ?

— Ce sont des signes conventionnels, parce qu'ils ont été déterminés par Dieu et ne pouvaient l'être que par lui.

— Ne vous est-il pas arrivé, Marguerite, de rencontrer parfois de petites croix dans les champs ou sur le bord des chemins ? Que signifient ces croix ?

— Elles rappellent qu'un malheureux accident est arrivé à cet endroit.

— On peut donc les appeler... ?

— Des signes commémoratifs d'événements passés.

— Mes regards se portent sur Pierre, et je le vois aussitôt rougir. Cette rougeur subite n'est-elle pas un signe ?

— Oui ; elle signifie que Pierre est présentement en faute.

— Est-ce encore un signe commémoratif ?

— Non, mais c'est un signe démonstratif, c'est-à-dire qui indique et révèle une chose présente.

— De gros nuages noirs se traînent à l'horizon. De quoi sont-ils le signe ?

— Ils sont le signe d'une pluie prochaine.

— Vous appelez ce signe ?

— Un signe pronostique ou prophétique, parce qu'il signifie une chose future.

— Ne peut-on pas établir une nouvelle distinction entre les divers signes ?

— Oui ; on peut diviser les signes en signes commémoratifs, démonstratifs et prophétiques.

— *Est-ce que cette distinction s'applique aux sacrements ?*

— Elle s'y applique parfaitement.

— *Comment cela ?*

— Les sacrements sont tout à la fois :

1^o Les signes commémoratifs de la passion de Jésus-Christ, cause de notre sanctification ;

2^o Les signes démonstratifs de la grâce qu'ils produisent ;

3^o Les signes prophétiques de notre gloire future, à laquelle est ordonnée notre sanctification comme à sa fin dernière.

— *Dites-nous, Augustin, s'il n'existe pas en dehors de celles déjà indiquées, une autre manière de distinguer les signes entre eux ?*

— On peut encore diviser les signes en signes spéculatifs et en signes pratiques ou efficaces. Les premiers sont ceux qui ne produisent pas, les seconds ceux qui produisent ou opèrent ce qu'ils signifient.

— *A quelle catégorie appartiennent les sacrements ?*

— A la deuxième, car ils confèrent la grâce en même temps qu'ils la signifient.

— *Nous avons suffisamment étudié ce qui caractérise le signe sensible dans les sacrements.*

Il nous reste à dire en quoi consiste ce signe, et comment il signifie la grâce qu'il produit.

+

Paul, vous avez assisté au baptême de votre jeune sœur. Qu'est-ce qu'a fait le prêtre pour administrer ce sacrement ?

— Le prêtre a pris de l'eau bénite qu'il a versée sur la tête de l'enfant, et il a dit en même temps, en latin : « Marguerite, je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— *Est-ce là tout le signe sensible qui constitue le sacrement ?*

— C'est tout le signe sensible, à n'en pas douter.

— *Dans ce signe, ne distinguez-vous pas deux choses ?*

— Oui ; il y a l'action de verser l'eau et les paroles que prononce le prêtre : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— *Expliquez-nous comment ces deux choses forment le signe sensible du sacrement de baptême : l'eau d'abord ?*

— L'action de verser l'eau sur la tête de l'enfant est une chose sensible.

Cette eau versée, qui se voit, peut faire connaître une chose qui ne se voit pas, savoir, l'effet du baptême.

— *Est-ce que seule cette action de verser l'eau n'exprimerait pas cet effet du baptême ?*

— Non : il faut encore les paroles.

— *Pourquoi ?*

— Parce que l'eau a plusieurs propriétés, les unes utiles, les autres nuisibles : elle lave, elle rafraîchit, elle éteint le feu ; un bain peut être bon pour la santé, tandis qu'on peut y prendre une maladie ou s'y noyer.

L'action de verser l'eau ne signifierait pas un effet plutôt qu'un autre sans les paroles.

— *Les paroles prononcées par le prêtre sont donc aussi une partie essentielle du signe sensible ?*

— Oui : l'action de verser l'eau et les paroles ne forment qu'un seul tout, un seul signe sensible.

— *Quel est le rôle que remplissent les paroles ?*

— Les paroles précisent et déterminent le sens de l'application qui est faite de l'eau. Elles indiquent que c'est une ablution, une purification.

— *Nous pourrions rechercher de même ce qui constitue le signe sensible dans chacun des autres sacrements. Toutefois cet exemple suffit. Car cette indication du signe sensible viendra plus à propos, lorsque nous parlerons de chaque sacrement en particulier.*

Il nous reste donc à montrer, en suivant le même exemple du baptême, comment le sacrement est le signe d'une grâce invisible.

+

Vous rappelez-vous, Camille, à quoi sert le signe en général ?

— Il sert à révéler une chose secrète, cachée, inconnue, ou qui ne tombe pas elle-même sous les sens.

— *Vous rappelez-vous également ce qu'est la grâce divine ?*

— La grâce est un don surnaturel, communiqué intimement et directement à l'âme même.

— *C'est donc avec raison que l'on dit qu'elle est invisible ?*

— Oui ; car elle échappe complètement à nos sens.

— *Maintenant, dites-nous ce qu'opère en nos âmes la grâce du Baptême ?*

— Par le Baptême l'âme est purifiée du péché et reçoit une vie nouvelle.

— *Ne trouvez-vous pas que l'on ne pouvait prendre un meilleur signe que l'ablution et la purification du corps par l'eau, pour indiquer les effets du Baptême ?*

— Cela est de toute évidence.

— *Montrez-nous néanmoins que vous l'avez bien compris ?*

— On emploie l'ablution par l'eau pour administrer le saint Baptême, parce que de même que l'eau enlève les souillures du corps, de même la grâce efface de l'âme la souillure du péché.

— *Il est donc facile, en connaissant et voyant le signe sensible du sacrement, de connaître les effets particuliers que la grâce opère dans les âmes ?*

— Très certainement.

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que les sacrements sont en général des signes empruntés à la nature ou à la vie ordinaire, d'un usage commun et universel, dont personne n'ignore les propriétés.

— *Conséquemment ?*

— Il suffit, pour connaître la grâce du sacrement, d'appliquer à la nature ou à la vie ordinaire ces propriétés naturelles connues des signes sacramentels.

— *Ne voyez-vous pas déjà, dans ce simple fait, éclater l'infinie sagesse et bonté de Dieu ?*

— Oui, et c'est une première preuve que les sacrements sont d'institution divine.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : La profanation du Dimanche. — 3^e Conférence : La profanation du dimanche au point de vue religieux, 17.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XII. Pour la fête de la Purification : Visite d'une femme chrétienne à l'église, 19.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — VI. La création (suite) : Les anges gardiens, 23.

Deux instructions pour la fête de saint Vincent, patron des vigneron, 25 et 26.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — VIII. Pour le troisième dimanche après l'Épiphanie : in *Matth.*, VIII, 2-3 (d'après saint Augustin), 28.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : LA PROFANATION DU DIMANCHE

3^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE AU POINT DE VUE RELIGIEUX

Messieurs, la profanation du dimanche est la première de nos plaies sociales. Nous avons constaté son existence. Il faut maintenant l'étudier dans ses conséquences. Vous allez voir que cela en vaut la peine. Et d'abord, tenez-vous à la religion et voulez-vous la garder intacte pour vous, pour vos enfants, pour votre siècle ? Oui, vous le voulez. Oui, vous y tenez, parce que vous êtes des hommes intelligents et droits, des hommes prévoyants et honnêtes. Un jour qu'on menaçait la liberté de l'Eglise, Bossuet justement indigné s'écriait : « Pour moi, j'y mettrais ma tête ! Je ne relâcherai rien de ce côté-là... » Ainsi diriez-vous, si on voulait vous arracher la religion de vos pères. Eh bien, Messieurs, puisque la religion vous est chère, cher aussi doit vous être le dimanche, car :

1^o La profanation du dimanche est la ruine de la religion ;

2^o La sanctification du dimanche est le salut de la religion.

I. — La profanation du dimanche est la ruine de la religion

Sans dimanche, pas de religion. Un peuple sans dimanche est bientôt un peuple sans Dieu. Il perd assez vite la foi, l'habitude, même l'idée religieuse.

1^o Un peuple sans dimanche perd la foi religieuse.

Les choses qui ont été imparfaitement apprises s'oublient facilement dès qu'on cesse de les

étudier. Que de jeunes gens deviennent des illettrés qui cependant ont autrefois appris à lire et à écrire ! Pourquoi ? Parce que de douze à vingt ans ils ont totalement délaissé la lecture et l'écriture. Ainsi s'en va de la mémoire la foi religieuse, si on néglige de l'entretenir et de la cultiver. Comment la cultiver et l'entretenir ? *Dans les livres ?* Les livres, les bons surtout, coûtent cher, et d'ailleurs la plupart des hommes n'ont ni le temps ni le goût des lectures sérieuses.

C'est le dimanche, à l'église, au pied de la chaire, qu'on apprend la religion. Messieurs, ce n'est pas un spectacle vulgaire que celui de ces quarante mille chaires de France où monte chaque dimanche le prêtre catholique, et d'où il conquiert à sa parole, toujours ancienne et toujours nouvelle, toujours simple et toujours grande, le tribut général du respect, alors même que plusieurs lui refusent le triomphe complet de la foi. Le sacerdoce schismatique d'Orient et d'Occident est un sacerdoce muet. Les évêques hérétiques d'Angleterre ne sont que de gros rentiers qui font circuler des Bibles plus ou moins frelatées. Et quand même les ministres protestants répandraient la vraie Bible, peuvent-ils prétendre qu'ils obéissent à la voix du Christ qui a dit : Allez et parlez ? Et les philosophes ont-ils capacité, compétence, autorité pour enseigner l'humanité ? Ce sont des hommes souvent d'un beau talent. Mais, hélas ! ils n'ont pas de doctrine, ils ne peuvent pas faire marcher sous leur discipline le plus petit des villages, et ils meurent sans progéniture spirituelle. Le sacerdoce catholique seul possède l'art divin de captiver constamment l'attention de la multitude, de la réunir à jour fixe autour de sa chaire, et d'en obtenir sans effort d'éloquence le triomphe même de l'éloquence, la conviction et la persuasion.

Que si un peuple ne vient pas régulièrement entendre la parole de son clergé, qu'arrive-t-il ? Vous n'avez qu'à regarder autour de vous. *Depuis cinquante ans*, au sommet des tours et des clochers les cloches sonnent comme aux beaux jours anciens, mais les masses ne répondent plus à leur appel. Le prêtre, héraut de l'Evangile, annonce du haut de la chaire les divins préceptes et les vérités éternelles, mais les églises ne sont pas remplies. De là, la plus prodigieuse ignorance qui fut jamais. Ainsi donc, un peuple sans dimanche perd vite la foi religieuse. Il descend plus bas encore :

2^o Un peuple sans dimanche perd l'habitude et même l'idée religieuse.

Il tombe dans l'indifférence pratique, dans l'infidélité radicale, presque dans l'animalité. Il ne sait plus prier. Ne me dites pas qu'ayant cessé de prier chaque dimanche à l'église, il pourra prier chaque jour à la maison. Vous savez bien qu'il n'en est rien. Quand on ne s'agenouille plus sur le pavé de nos temples, on ne s'agenouille pas davantage devant l'autel du foyer ; on ne prie plus à l'église, on ne prie plus en famille, on ne prie plus dans son cœur. On vit sans culte et sans

foi. On s'ensevelit dans la matière et, comme la bête, on reste courbé vers la terre, sans jamais regarder le ciel. Et alors que voit-on ? A la place du jour du Seigneur, le jour de Satan ; — à la place de l'église, le cabaret hideux ; — à la place du pasteur, l'orateur du club ou de la société secrète ; — à la place de l'Evangile, l'ignoble pamphlet, — à la place du Symbole et du Décalogue, la chanson obscène. Sainte justice de mon Dieu, qu'allez-vous faire de nous ? qu'allons-nous devenir ? Un demi-siècle encore d'une pareille impiété, et nous serons prêts pour tous les châtiments et pour les décadences irrémédiables et définitives. La profanation du dimanche est la ruine de la religion. Sans dimanche, pas de religion !... Ne restons pas plus longtemps, Messieurs, sur ces désolantes perspectives.

II. — La sanctification du dimanche est le salut de la religion

Contemplez le peuple qui a son dimanche et qui le sanctifie. Il vient à l'église. Il y entre comme chez lui. Il y est accueilli comme un roi par la grande voix des orgues. Il y a sa place. C'est là que sa petite fille bien parée a fait sa première communion. C'est là qu'il est venu pleurer sur la dépouille mortelle de ses parents et de ses amis. C'est là qu'en un jour d'enchantement il a juré fidélité à la compagne de sa vie. Là il est chez lui.

Là il trouve *le vrai*. Cette pauvre âme du peuple, dites-moi, est-elle assez négligée, sacrifiée, oubliée dans l'ardente mêlée de la vie, oubliée presque fatalement par tous ces hommes de peine dans l'écrasement de la tâche journalière ? Heureusement au centre de la cité et au centre du hameau, se dresse le temple, et là, dans le plus simple et le plus sublime des langages, il se dit des choses que nous trouvons toutes naturelles, mais qui auraient ravi le génie de Platon, s'il lui eût été donné de les entrevoir dans les visions incomplètes du cap Sunium. C'est le festin de la vérité auquel sont conviés non seulement les grands, les puissants, les intellectuels, les riches, mais les enfants, les femmes, les ouvriers, tous les petits. Là, chaque dimanche, à l'église, le peuple trouve le vrai.

Là il trouve *le bien*. En même temps que la vérité lui est apportée toute faite, la morale lui est enseignée avec tous les détails qui la composent, avec les principes qui la font obligatoire, avec les sanctions qui la montrent impérieuse, avec les moyens qui la rendent possible. C'est dans nos églises que le peuple apprend à penser, à sentir, à vouloir, à agir noblement. Là il trouve le vrai. Là il trouve le bien... Ce n'est pas suffisant. « Tant pis, dit J.-J. Rousseau, si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain. Il lui en faut encore pour le manger avec joie. » C'est vrai. Au peuple qui travaille et qui souffre il faut un peu de joie, non la joie de la taverne qui enivre et qui tue, mais la joie du temple qui élève et qui vivifie.

Là il trouve *le beau*, le vrai beau, le beau inté-

gral, le beau moralisateur. Là il trouve un musée des Beaux-Arts composé pour lui, — un livre de lecture choisi à son intention, — une vraie leçon de choses mise à sa portée et capable au besoin de lui en remplacer bien d'autres. Là il trouve l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, l'éloquence, l'harmonie des figures, des couleurs, des sons et des idées, — toutes les richesses de la nature et tous les artifices de l'art, — toutes les combinaisons du savoir et toutes les intuitions de la pensée servies par toutes les patiences du labeur, — en un mot toutes les attractions possibles qui se concertent pour pénétrer par les portes des sens jusqu'au sanctuaire de l'âme.

Viens, ô peuple, viens du milieu de tes champs et du fond de tes ateliers, de la poussière de tes magasins et de tes bureaux, viens chaque dimanche à l'église ! — Viens chercher le vrai, le bien, le beau. Viens entendre Dieu et lui parler. Viens te reposer et te sanctifier. Viens chanter, pleurer, espérer dans l'atmosphère ensoleillée de nos offices. Viens..., et tu échapperas à la flétrissure dont sont marqués les peuples impies.

La sanctification du dimanche est le salut de la religion. On me fait ici une objection.

III. — Objection

Elle est dans votre esprit et presque sur vos lèvres. Vous me dites :

Un peuple qui a son dimanche peut très bien ne pas le sanctifier et le profaner dans des plaisirs grossiers.

C'est possible. Mais

1^o *Il aurait tort.* Et s'il agit de la sorte, je le blâme. Quand je réclame pour tous le repos du dimanche, je n'entends pas par là un repos quelconque, v. g. le repos de l'inaction ou de la débauche, mais le repos moralisateur et religieux. L'homme ne saurait se reposer comme une machine qui cesse de fonctionner, ou comme un animal qui mange et qui dort. L'homme n'est ni animal ni machine. Il a un Dieu à servir et une âme à sauver. — Beaucoup, dites-vous, n'y penseront pas et abuseront de leur dimanche :

2^o *Que vous importe ?* Les hommes sont libres, et ils peuvent user mal de leur liberté. Plaignons-les. Tâchons de les amener à des résolutions meilleures. Mais n'a-t-on pas prétendu que le droit au repos hebdomadaire n'existe pas, sous prétexte qu'un certain nombre d'hommes en feront un mauvais usage ? Non. Ce droit existe pour tous. La cause du dimanche est juste. Embrassons-la avec ardeur, plaidons-la avec persévérance, et elle finira par émouvoir la conscience publique et par s'imposer à l'opinion. — Beaucoup de ceux qui auront leur dimanche, dites-vous encore, n'en viendront pas davantage à la messe :

3^o *Qu'en savez-vous ?* Ils auront la liberté d'y venir, c'est déjà beaucoup, et moi j'ai la certitude qu'il y a un nombre considérable de travailleurs qui ne demanderaient pas mieux que de sanctifier

leur dimanche, s'ils le pouvaient. Allons, Messieurs, ramenons le peuple au pied des autels, et relevons la société en la christianisant.

4^e *Donnons l'exemple.* C'est l'exemple venu de haut qui a jadis déchristianisé les petits. L'ouvrier a vu son patron, le paysan a vu le bourgeois, l'homme de la campagne a vu l'homme de la ville, le serviteur a vu son maître, l'administré souvent a vu son supérieur violer publiquement le dimanche, commander, exiger, surveiller des travaux, vendre scandaleusement, acheter sans scrupule, s'occuper de tout, excepté de Dieu, et ne plus paraître à la messe. La religion s'en est allée par le mauvais exemple. Elle reviendra par le bon exemple. Travaillons ensemble, Messieurs, à la restauration de la loi dominicale. Faisons rentrer dans les mœurs le dimanche catholique, et assurons ainsi l'avenir religieux de notre pays!

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XII

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION

Visite d'une femme chrétienne à l'église

Tulerunt illum in Jerusalem.

Ils portèrent l'enfant à Jérusalem. (Luc, xi, 22).

La sainte Vierge était sûrement heureuse et bien heureuse de porter son enfant à Jérusalem, les quarante jours légaux expirés, mais son bonheur n'était pas moindre à elle de revoir le temple, de le parcourir, d'en baiser les pierres, pour elle pleines de souvenirs, et d'y adorer la majesté de Dieu.

L'an dernier, dans cette même fête, après avoir mis en regard les sentiments de Marie et les vôtres, sa conduite et votre conduite, je vous engageais à faire des visites fréquentes à l'église, en mémoire de sa visite au temple de Jérusalem, et les raisons de ce conseil, vous les devinez de vous-mêmes, elles ressortent de nos enseignements d'alors.

Vous êtes faites pour voir Dieu de plus près, vous qui avez participé douloureusement et vaillamment à l'action créatrice de Dieu. Entre Lui et vous il existe des relations uniques, incomparables, divines en quelque sorte. Coopératrices de la divinité, vous désirez connaître de tout près cette puissance adorable qui a daigné se servir de vous pour faire une œuvre intelligente, sublime, que ne sauraient accomplir les séraphins les plus élevés, les plus rapprochés de Dieu. Vous êtes allées « prendre une jeune âme dans le ciel, » suivant le mot du poète, et vous voulez voir le Maître de ce

ciel qui a eu besoin de vous pour faire œuvre de vie, qui a fourni l'âme tandis que vous donniez votre chair et votre sang. Voilà pourquoi vous éprouvez le besoin de prier, de venir à l'église, comme Marie au temple.

Et puis, créatures plus délicates, âmes plus exposées, plus sensibles, pour ainsi parler, et plus fragiles, vous souffrez davantage; et c'est une nécessité pour vous de décharger vos peines multiples. Où irez-vous, sinon à l'église où réside le Maître qui les reçoit, les comprend et les adoucit?

Ce que cette église, ce temple dit à une femme chrétienne, voilà ce que je voudrais vous exposer; ou plutôt je vous demande, pendant que je vous parlerai, d'achever vous-mêmes ma pensée, et de songer tout bas à ces mille choses intimes, que Dieu et vous seules connaissez, et qui vous touchent le plus, qui vous remuent surtout quand vous y réfléchissez, et qui surgissent pour vous, comme des grâces sensibles, de tous les pavés de cette église.

Si vous voulez bien, nous allons y faire un petit voyage.

I

C'est pour de hautes et miséricordieuses raisons que la liturgie catholique a placé un bénitier à l'entrée. L'église, c'est l'hôpital des âmes. Lorsque vous y venez, vous avez l'âme toute souillée; couverte de mille blessures plus ou moins graves; mais voici le premier désinfectant, le premier baume appliqué sur les plaies: l'eau bénite. Silence aux pensées du dehors, soyez toute au recueillement, vous êtes dans le lieu saint. Dieu vous voit; Jésus-Christ, du fond de son tabernacle, vous regarde entrer. Prenez alors avec respect de l'eau bénite, c'est un des sacramentaux de l'Eglise, c'est-à-dire qu'il ne produit pas son effet par lui-même sur votre âme, il n'agit que suivant vos dispositions intérieures, en proportion de votre ferveur. Si vous faites votre signe de croix machinalement, sans un sentiment d'amour de Dieu, de regret de vos fautes, son effet demeure nul; mais si, en traçant ce signe sacré sur vous-même, vous dites à la manière du publicain, avec une profonde contrition, au souvenir de vos faiblesses: « Mon Dieu! ayez pitié de moi qui suis une pauvre pécheresse! » Dieu seul et ses anges savent à quel point votre âme peut devenir pardonnée et transfigurée. Et pourquoi ne feriez-vous pas aussi le triple signe de la croix sur le front, sur les lèvres et sur la poitrine, pour consacrer ainsi à Dieu vos pensées, vos paroles, vos affections? Le prêtre le fait au commencement de son office ou quand il va réciter l'Evangile, afin que ses lèvres soient plus pures, moins indignes de prononcer les divines paroles; mais vous, est-ce que vous n'allez pas ici ouvrir devant Dieu votre esprit pour l'adorer, votre bouche pour le louer, votre cœur pour l'aimer?

Commençons maintenant notre voyage par le baptistère.

1. Vous êtes dans votre église natale. Un jour on vous a apportée ici toute petite enfant, comme Marie et Joseph apportèrent l'enfant Jésus au temple : *Tulerunt Jesum*. Le ministre de Jésus-Christ vous a arrêtée sur le seuil parce que, créature profanée, vous n'aviez pas le droit de pénétrer plus avant. Quel solennel langage il a tenu à vos ayants cause, à vos parrain et marraine qui vous servaient de caution ! Quelles recommandations tendres et inquiètes, quels efforts pieux pour chasser le démon qui vous possédait ! Dans votre bouche il a mis le sel, symbole de la sagesse, en disant : « Puisse cette enfant garder toujours le goût de la nourriture céleste ! »

Que de choses il a demandées pour vous, et avant tout que vous n'ayez point l'aveuglement du cœur : *Omnem cæcitatem cordis*. Puis quand vous commenciez à devenir la chose de Dieu, il a tracé lentement sur votre front le signe de la croix en intimant au démon la défense de ne jamais violer ce signe béni qui est désormais une barrière infranchissable à l'enfer : *Nunquam audeas violare*. Et pour guérir votre esprit aveuglé et troublé par les désordres originels, il a ajouté : Seigneur, donnez-lui « la lumière de l'intelligence, la science vraie, la doctrine sainte. »

La « science vraie, » il n'y en a qu'une seule, et c'est la plus négligée : la science de Dieu. C'est sur ses divines matières que le jour où vous comparaitrez devant Dieu, vous passerez un examen rigoureux et pratique. Il vous sera demandé si vous avez connu, étudié cette science, si vous l'avez appliquée dans votre conduite ; et si vous alléguez que le temps vous a fait défaut, votre bon ange vous dira : « Vous l'aviez cependant reçue au baptême, apprise plus tard au catéchisme, entendu professer dans la chaire chrétienne. Vous saviez que c'était « la seule chose nécessaire » et vous l'avez laissée pour des choses accessoires, futiles ou perverses ! » *Scientiam veram*.

Après ces prières et ces instructions, le prêtre vous a placé sur la tête l'étoile, symbole de gloire, de protection, de prise de possession, et vous a fait entrer dans l'Eglise de Dieu. *Ingrederere* ! Et vos répondants, afin de prouver qu'ils les ont bien comprises, ont récité les éléments de la prière divine et de « la vraie science, » le *Credo* et le *Pater*.

Ce n'est pas tout. Il a ouvert vos oreilles à la grâce, à la voix céleste : *Ephpheta, quod est adaperire*, et lorsque vous avez eu définitivement renoncé à Satan, il a consacré votre corps par des onctions saintes, consacré votre poitrine afin de l'animer de généreuses résolutions pour les combats à venir, consacré vos épaules afin que vous trouviez plus doux le joug de Jésus-Christ. Après ces consécérations solennelles, dites-moi si vous n'êtes pas une chose sainte, séparée du monde, des choses profanes, et n'appartenant plus ni au démon, ni à vous-même, mais à Dieu seul ! Quel respect vous devez professer, ô chrétienne ! pour votre corps qui porte tant de marques divines, la

marque de son propriétaire et de son Dieu, pour ce corps que l'Eglise n'a pas rendu immatériel, angélique, parce qu'il est chair, mais qu'elle élève si haut, à un tel degré d'honneur, de pureté et de sainteté que nous sommes, si nous l'écoutons, des anges dans notre chair : *Angeli in carne* !

2. Quand votre cœur fut ouvert à l'amour de Dieu, votre esprit à la science de Dieu, vos oreilles à la parole de Dieu, l'Eglise insistant sur les principales vérités de la foi, inquiète parce qu'il s'agissait de poser en vous-même les fondements inébranlables de la vie surnaturelle, demanda encore à votre parrain et à votre marraine qui parlaient en votre nom : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant ? Croyez-vous en Jésus-Christ ? Croyez-vous au Saint-Esprit ? Croyez-vous à la sainte Eglise ? » Et quand eux-mêmes, devenus soudain graves et réfléchis par ces précises et profondes interrogations, eurent répondu : « Oui, j'y crois ! » elle versa sur votre front l'onde régénératrice et conféra à votre âme, avec la pureté de l'innocence, une splendeur toute céleste.

Alors il y eut grande joie au ciel et sur la terre. Les cloches retentirent ravies, et leurs accents annoncèrent à tous les échos qu'une jeune âme souillée était devenue un jeune ange, que celle qui était faite pour la nuit de la réprobation était belle comme le jour, que la chrysalide terrestre avait brisé son horrible enveloppe pour se transformer en une habitante céleste, prête à s'envoler auprès des esprits séraphiques si Dieu permettait que ses liens de chair fussent brisés. Vous veniez de recevoir un beau nom qui se répétait au ciel parmi les légions des élus. Votre sainte protectrice se penchait sur la terre pour y contempler cet être de grâce et de bonté sur qui elle veillerait désormais, et votre ange tout heureux de l'honneur qui lui était fait de vous garder sans vous quitter jamais, se fondait en actions de grâces et goûtait sa plus belle journée du ciel depuis que Dieu l'avait créé.

La joie de l'Eglise se doublait d'une affection toute maternelle, mêlée pour vous d'une sorte de vénération. Aussi ne sut-elle quels honneurs et quelles tendresses vous prodiguer. A ses yeux vous étiez une reine, elle vous fit donc sur la tête une onction royale avec le saint chrême ; vous étiez parfaitement pure, et elle vous revêtit d'une robe blanche ; vous étiez l'enfant de Dieu et le sien, par conséquent un enfant de lumière, et elle remettait à vos répondants un cierge allumé, symbole de la candeur brillante de votre âme, de la clarté de vos bons exemples et de l'ardeur de votre foi. Et elle continuait de multiplier les exhortations, les recommandations pressantes, les avertissements, afin que cette robe blanche vous ne la souilliez jamais, que cette lumière vous ne l'éteigniez pas, « que vous marchiez toujours honnêtement comme en plein jour, » que votre lumière brille aux yeux des hommes pour qu'ils voient vos œuvres bonnes, et glorifient votre Père des cieux.

Elle terminait par ces mots pleins de sollicitude :

« Garde intacte la grâce de ton baptême ; observe les commandements de Dieu. » O petite fiancée du Christ ! vis de telle sorte « que le jour où le Seigneur t'appellera aux noces divines, tu puisses accourir au devant de lui avec tous les saints dans la cour céleste, et que tu possèdes la vie éternelle pour jamais ! »

Cette admirable scène se passait là, à ces fonts baptismaux que vous apercevez. Le héros de ce drame, l'objet de toutes ces tendresses, de toutes ces complaisances, c'était vous ! Et pendant que le ciel vous contemplait, les anges continuaient à vous saluer comme une sœur, les cloches à vous chanter comme une jeune triomphatrice. Je vous le demande, peut-on entourer de plus d'honneur une humble petite créature de chair ! et comme il faut que nous soyons grands pour qu'on nous prodigue ces enseignements, cette onction royale, ces témoignages de vénération et d'amour ! Et cependant, si l'on considère bien, avec les yeux de la foi, cette âme baptisée créée à l'image de Dieu, souillée d'abord, puis purifiée, transformée, trempée dans le sang de Jésus-Christ, devenue par la grâce participante à la nature divine, on doit déclarer que l'Eglise n'a rien exagéré pourtant, elle n'a fait que reproduire aussi bien que possible sous ces formules humaines les mystères qui nous divinisent.

3. L'Eglise cependant n'était point satisfaite encore : pour vous, elle pouvait quelque chose de plus, et pour vous elle voulut épuiser sa puissance.

Quelle grâce allait-elle donc vous conférer, après tant de grâces ? Quels secours ajouter à tant de secours ? Vous étiez belle devant Dieu, devant le ciel et la terre, et pendant quelques années sûrement vous garderiez cette innocence et cette blancheur. Quelle joie pour votre bon ange, et avec quelle complaisance il vous regardait ! Ah ! combien peu, depuis que vous avez l'usage de la raison, vous lui avez procuré l'occasion désirée de jouir de belles journées comme celle-là !

Mais dans le petit enfant enveloppé de langes et vagissant à peine, l'Eglise voyait déjà cet être supérieur et délicat de la femme chrétienne, la plante gracile laissait deviner l'épi, le bouton informe annonçait la fleur. Qu'il lui faudrait de protections à cette humble plante, à cette chère âme qui un jour raisonnerait, aimerait, agirait dans la plénitude de sa liberté ! Ah ! cette liberté dangereuse, si dès maintenant elle pouvait la lier et la restreindre du côté du mal, pour l'augmenter et lui donner un épanouissement complet du côté du bien !

Elle a trouvé un moyen : c'est de la consacrer à Marie, qui n'a jamais voulu jouir que de la radieuse liberté des enfants de Dieu, jamais de la triste liberté des enfants du démon. C'est pourquoi je vous vois portée sur des bras chrétiens, faire ce petit voyage où je vous suis, depuis les fonts baptismaux jusqu'à l'autel de la sainte Vierge : *Tulerunt Jesum.*

Là, on vous a déposée, couchée sur l'autel même qui est devenu ainsi votre berceau, et le prêtre, tout en priant pour vous, regardait l'image de Marie et disait : « O Marie ! je vous la présente, je vous l'offre. Prenez-la pour vous ! Gardez-la pure, bonne, innocente, chrétienne. Elle vous appartient maintenant à un titre particulier, vous avez charge d'elle. Il ne sera pas dit qu'une enfant de Marie puisse périr ! Eclaircissez cette jeune âme de toutes vos lumières afin que jamais elle ne fasse un usage dépravé de sa liberté. Et si quelque jour elle tombait, vous accourriez aussitôt, ô bonne Mère, pour la relever et la remettre sur le chemin de l'obéissance et du devoir ! »

II

Dix ou douze ans se sont passés. Un jour, dans une solennité qui réunissait une foule nombreuse de chrétiens, je vous vois partir du sanctuaire et vous diriger vers le baptistère, modeste, les yeux baissés, les traits illuminés, un cierge à la main. C'est le jour de votre première communion.

1. L'enfant a grandi et l'Eglise la contemple avec intérêt, avec amour. Vous êtes l'espérance, et vous êtes belle comme elle. Vous n'avez pas encore l'expérience de la vie, mais vous en savez déjà quelque chose. Que de vérités vous ont été enseignées, de conseils prodigués ! Mais c'est en vain que l'on vous a montré l'existence sous des couleurs sérieuses ou sombres : tout vous apparaît si beau que partout ce ne sont que couleurs roses, surtout en ce jour qui vous semble inondé d'une lumière qui ne vient point du soleil ordinaire de nos journées ; et c'est bien vrai : la lumière qui vous éclaire si doucement vous vient d'un autre soleil, de Jésus, le soleil divin qui règne dans votre âme d'où il rayonne et illumine toute chose.

Et vous vous avancez, heureuse, vers ce lieu sanctifié où vous avez jadis reçu l'innocence baptismale, et la main étendue, pour prêter serment sur l'Evangile, vous dites avec une fermeté capable d'affronter le martyr : « Mon Dieu ! je renonce de tout mon cœur à Satan, à ses œuvres, à ses pompes, et c'est pour Jésus-Christ seul que je veux vivre et mourir ! »

Comprenez-vous bien alors toute la portée de ces engagements ? Non, sans doute. Cependant, cette fois vous les preniez, non par procuration comme au jour de votre baptême, mais par vous-même, et vous vous disiez qu'il s'agissait de choses graves. L'assemblée, l'imposante solennité, le langage du prêtre, plus ému et plus élevé que de coutume, tout vous l'affirmait. Mettons toutefois, ce qui est vrai, que votre esprit n'ait pas été alors pleinement ouvert à la vérité intégrale, à la science de la vie : il s'est ouvert depuis, il sait que ce furent là des promesses saintes et sérieuses.

Aussi je ne saurais trop vous conjurer de venir souvent ici à l'église auprès du baptistère. C'est là que vous êtes née, c'est votre vrai berceau. Age-nouillez-vous à côté, baissez ces pierres sacrées et

en quelque sorte maternelles, renouvelez avec foi, avec ferveur les engagements de votre baptême ; faites un retour sur votre conscience, sur votre vie et pénétrez-vous de l'importance de vos promesses. Ce n'est pas aux hommes que vous les avez faites, mais à Dieu.

Vous avez renoncé à *Satan*, c'est-à-dire au mal et au prince du mal. Vous avez dit : « Plus rien de commun désormais avec lui. Je ne suis pas de son parti, je n'écoute pas ses conseils, je renie ses étendards, je renonce à lui et à la société des méchants qu'il inspire. Je n'ai qu'un Maître : Jésus-Christ, aujourd'hui et pour toujours ; je n'accepte que ses enseignements, je n'appartiens qu'à Lui. »

Vous avez renoncé à *ses œuvres*, à toutes les pensées, paroles, actions qui déplaisent à Dieu et qu'il vous interdit pour votre bien ; à toutes les occasions de péché ; aux compagnies perverses qui vous poussent au mal et qui vous font croire que vous êtes fortes, pour vous entraîner plus sûrement à une irrémédiable ruine. Car, sachez-le bien, personne n'est fort quand Dieu l'abandonne, et il abandonne toujours les âmes présomptueuses ; il permet pour les humilier et les éclairer de ces fautes secrètes « qui font monter au front de subites rougeurs, » dit le poète, ou même de ces fautes publiques qui affichent la honte. Vous avez renoncé aux livres frivoles ou mauvais, aux romans où s'étale la passion impure, misérables ouvrages dénués de tout mérite, mais qui gardent l'attrait du fruit défendu, stimulent la curiosité du mal, et laissent au fond du cœur des plaies et d'indélébiles souillures.

Vous avez renoncé à *ses pompes*, c'est-à-dire à ses maximes et à ses vanités.

Il y a deux écoles : celle du monde et celle de Jésus-Christ.

La première n'est qu'une école de désobéissance à l'Eglise. Elle dit avec les anciens matérialistes : « Mangeons et buvons, car demain nous mourons. Heureux ceux qui vivent dans l'abondance, la volupté, la jouissance ! Abandonnez-vous au plaisir pendant que vous êtes jeunes, afin que le jour où vous sentirez les atteintes de la vieillesse vous puissiez au moins dire : J'ai joui de la vie ! Suivez vos inclinations. C'est folie de se gêner pour autre chose que pour ses plaisirs. Acquérez de la fortune, peu importe par quel moyen ; l'argent est toujours solide ; les espèces sonnantes remplacent la conscience aujourd'hui, et vous donnent la plus sérieuse de toutes les considérations. Si l'on vous outrage, vengez-vous pour laver votre honneur ! » Voilà les tristes *maximes* du monde.

L'autre dit avec Jésus-Christ : « Heureux ceux qui pleurent ! heureux les pauvres ! car Jésus-Christ a pleuré et a été pauvre. Fuyez les plaisirs malsains qui souillent et font gémir votre âme. Fréquentez plutôt la maison en deuil que la maison du festin. Malheur aux riches, car ils ont reçu dans ce monde leur consolation ; leur or ne

les suivra pas au delà du tombeau, mais seulement les malédictions des pauvres qu'ils n'auront pas secourus. Pardonnez comme Jésus a pardonné. Vivez dans l'amour du sacrifice. Soulagez toute misère et marchez les yeux fixés sur le ciel, car c'est la patrie. Cette vie n'est pas frivole, mais grave, comme un lieu d'exil. »

Enfin vous avez renoncé aux *pompes* de Satan, aux vanités du monde. L'homme est pris par les sens, par les yeux surtout, c'est pourquoi Dieu a fait si beaux les cieux, si belle la nature, pour nous élever vers lui, nous attirer à lui. Le démon aussi s'est emparé de nos sens, pour nous illusionner et nous séduire. Tout ce qui brille, qui frappe l'imagination, perle vraie ou perle fausse, éclat durable ou lueur trompeuse, saisit l'homme et surtout la femme. Aussi accueille-t-elle volontiers les entreprises du luxe, les parures plus ou moins modestes où elle cherche à plaire, à se distinguer, ces ajustements où il y aurait tant à reprendre, même du côté du goût, qui excitent tant de jalousies, font naître tant de pensées perverses. Elle donne alors tout à l'extérieur, son cœur plein de ces misérables vanités n'a plus de place pour l'Evangile. La chrétienne de nos jours ne connaît plus les lois de Dieu, mais seulement les lois du monde, les lois de la mode. Parlez-lui des choses de Dieu : elle pense à la toilette de sa voisine ou aux plis de sa robe, à la parure du lendemain ou aux prochains divertissements.

O chrétienne, où sont donc les promesses de votre baptême ! Combien vous avez besoin de revenir souvent ici pour vous rappeler les engagements que vous y avez pris, les frivolités et les hontes auxquelles vous avez renoncé !

« Quand vous avez prononcé ces paroles : « J'y renonce ! » dit saint Augustin, ce n'étaient pas les hommes, mais les anges qui inscrivait votre serment dans les cieux. Prenez garde que cet ennemi auquel vous avez renoncé ne se reconnaisse seul dans vos œuvres ! Vous êtes *chrétiennes*, ne déshonorez pas cet illustre nom par un affreux contraste, lorsqu'on vous voit professer et pratiquer une doctrine contraire. Vous portez le nom de *fidèles*, et vous montrez l'infidélité dans vos actions en violant la promesse solennelle que vous avez faite ! Vous entrez dans le temple saint pour offrir vos vœux au Seigneur, et un instant après l'on vous voit mêlées à des sociétés corrompues, on vous entend tenir un langage impudique où retentit la licence tapageuse, où se peint ce vice qui ne doit pas être nommé entre chrétiens... Chrétiennes parjures, qu'y a-t-il qui vous rapproche de ces pompes du démon auxquelles vous avez renoncé ? *Quid tibi et pompis diaboli quibus renuntiasti ?* »

2. Chaque fois donc que vous passerez devant ce baptistère, renouvelez avec contrition les promesses de votre baptême, afin de redevenir pure et blanche aux yeux de Dieu, comme vous l'étiez au jour où vous avez été baptisée, où vous y êtes allée de vous-même, parée de vos vêtements

immaculés de première communiant et mieux encore de la grâce de Dieu. Puis, poursuivez votre chemin comme autrefois et poussez jusqu'à la chapelle de la sainte Vierge. Agenouillez-vous auprès de l'autel de Marie sur lequel on vous a déposée tout enfant : *Tulerunt Jesum*.

Ah ! c'est bien pour vous l'endroit sinon le plus sacré de l'église, au moins celui qui vous touche le plus. Vous y êtes venue tout enfant prier avec la pieuse inconscience de l'âge, puis, à mesure, la lumière se faisait dans votre âme, vous voyiez que cette vie a un but : et qu'il vous était doux, jeune fille, de poursuivre ce but en compagnie de Marie, sous son aile, à la clarté encourageante de ses yeux ! Ici vous avez prié, vous avez pleuré aussi, larmes de regret, de componction, de désespoir de ne pouvoir être meilleure, plus digne de votre admirable Mère ; larmes d'amour, de joie, de bonheur aussi quand vous aviez eu l'énergie de faire quelque sacrifice pour elle, et qu'à ses pieds vous veniez célébrer votre triomphe en implorant avec son sourire de nouvelles grâces.

Vos meilleures journées, c'est donc ici que vous les avez passées, c'est pourquoi vous y reviendrez souvent, pour revivre votre félicité, la faire renaître si elle avait disparu, vous armer de nouvelles résolutions, et jouir de la paix du cœur.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE ¹

Première partie : Le Dogme

VI

LA CRÉATION (suite)

Les anges gardiens

Plan

1. Leurs fonctions.
2. Services qu'ils nous rendent pendant notre vie, — après notre mort.
3. Nos devoirs envers eux : les remercier, les honorer, les invoquer.
4. Saint Pierre en prison délivré par un ange.

Il est toute une classe d'anges qui veillent continuellement au salut des hommes, avons-nous dit en finissant notre dernier entretien. Ce sont ces anges que nous appelons *anges gardiens*.

1. — Leurs fonctions variées nous sont clairement enseignées dans la sainte Ecriture et dans les savants ouvrages des Pères de l'Eglise. Les uns gardent les nations, chacun la sienne ; les autres l'Eglise universelle. Il en est qui sont chargés du soin de chaque diocèse en particulier, de chaque ville, de chaque paroisse. Comme une armée immense, ils occupent toute la terre pour défendre le genre humain contre les attaques des démons.

Mais ce qui est pour nous plus consolant encore, c'est que chaque homme a son ange gardien.

Ecoutez ces paroles d'un prophète : « Le Seigneur vous a confié aux soins de ses anges, et il leur a ordonné de vous accompagner et de vous garder partout. Ils vous porteront dans leurs mains pour vous préserver du mal. » (Ps. xxxiii et xc). Ecoutez ce que dit Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Prenez garde de scandaliser les enfants, parce que les anges des enfants voient toujours la face du Père céleste. » (Matth., xviii, 10). « Qu'elle est grande, la dignité de notre âme, s'écrie ici saint Jérôme, puisque dès la naissance chacune a un ange pour la garder ! »

2. — Maintenant, mes frères, comment énumérer tous les services que nous rendent ces fidèles compagnons de notre vie ? — D'abord ils veillent au salut de nos âmes. Ils nous font éviter les pièges du démon et nous détournent du vice. Ils nous éclairent, nous aident, nous fortifient, nous consolent par de bonnes inspirations. — Non seulement ils s'intéressent au salut de notre âme, mais aussi à notre santé, à notre vie corporelle. A quels accidents n'avons-nous pas été exposés dans notre enfance ! Aujourd'hui, quand nous y pensons, nous avons peine à comprendre comment nous sommes encore debout. Ah ! c'est que nos anges gardiens étaient là !... Quels dangers n'avons-nous pas courus depuis dans mille occasions ! La foudre, le feu, l'eau, les animaux furieux, les maisons croulantes, les voitures renversées, les chutes affreuses : tout nous a menacés et rien ne nous a nui. Ah ! c'est que nos anges gardiens étaient là ! — Enfin ils prient pour nous et ils offrent à Dieu nos prières, nos larmes, nos bonnes œuvres, comme un encens d'agréable odeur brûlé dans un encensoir d'or.

Mais la mission des anges gardiens ne finit pas avec la vie de la terre. Elle dure tant que l'homme n'est pas arrivé à sa destinée éternelle. Ainsi des anges accueillent nos âmes au sortir de ce monde, les présentent au tribunal de Dieu et les introduisent dans le ciel. Si la porte leur en est fermée pour un temps, ils les accompagnent au purgatoire, où ils les consolent jusqu'au moment de leur délivrance. Quant à celles qui sont réprouvées, ils ne les abandonnent qu'au seuil de l'enfer.

3. — Tels sont quelques-uns des services inappréciables que nous rendent les anges gardiens. Disons maintenant un mot des devoirs que nous avons à remplir envers eux. Ils sont au nombre de trois : nous devons les remercier, les honorer et les invoquer.

a) Nous devons les remercier puisqu'ils nous rendent chaque jour de grands services. Rien ne contriste plus le cœur d'un ami fidèle et dévoué que l'ingratitude. Or, trouvez un ami comparable à un ange gardien ! Celui-là nous reste, quand même tous les autres nous abandonnent ; et si nous savons en user, il suffit... La meilleure manière de remercier nos bons anges, c'est de suivre toujours les bonnes pensées qu'ils nous inspirent.

b) Nous devons les honorer en les saluant le matin et le soir. Les saints n'y manquaient pas, et quand ils passaient dans une ville ou dans un

¹ Commencé en 1899, n° 46.

village, ils avaient coutume d'offrir leurs devoirs aux anges tutélaires du lieu. — Nous devons encore les honorer en respectant leur présence, c'est-à-dire en ne faisant jamais rien qui puisse leur déplaire. Si nous avions toujours à côté de nous un homme respectable, un évêque ou le pape, nous permettrions-nous de mauvaises actions? Jamais! Nous craindrions de les offenser. Mais nos anges gardiens ne sont-ils pas en quelque sorte plus respectables, puisqu'ils sont couronnés de gloire et qu'ils jouissent de la vue de Dieu?

c) En troisième lieu, nous devons les invoquer. Puisque d'un côté ils s'intéressent à nous et que, de l'autre, ils ont tant de crédit auprès de Dieu, pourquoi ne pas les prier souvent? Pourquoi ne pas demander leur secours dans nos tentations, dans nos peines, dans nos maladies, dans nos voyages, dans les dangers que nous pouvons courir? Plus nous mettrons de confiance dans nos anges gardiens, plus ces bons anges nous obtiendront de grâces spirituelles et corporelles.

4. — Nous terminerons aujourd'hui encore notre entretien par une charmante histoire qui nous est rapportée par un des évangélistes et qui convient parfaitement à notre sujet, l'histoire de saint Pierre délivré par un ange.

« Hérode ayant vu que la mort de Jacques avait fait plaisir aux Juifs, fit saisir Pierre, le mit en prison et le donna à garder à quatre bandes de soldats de quatre hommes chacune, dans le dessein de le faire mourir devant le peuple après la fête de la Pâque. Pendant que Pierre était ainsi gardé en prison, l'Eglise faisait sans cesse des prières pour lui. Mais la nuit qui précéda le jour où Hérode avait résolu de l'envoyer au supplice, comme Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et que les sentinelles qui étaient devant la porte gardaient la prison, voilà que l'ange du Seigneur parut, et le lieu fut rempli de lumière; et l'ange, poussant Pierre par le côté, le réveilla et lui dit : « Levez-vous promptement. » Au même moment, les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : « Mettez votre ceinture, et attachez vos souliers. » Il le fit, et l'ange ajouta : « Prenez vos vêtements et suivez-moi. » Pierre donc sortit et il le suivait, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût véritable, mais s'imaginant que ce qu'il voyait n'était qu'un songe. Lorsqu'ils eurent passé le premier et le second corps de garde, ils vinrent à la porte de fer par où l'on va à la ville, et elle s'ouvrit d'elle-même devant eux; de sorte qu'étant sortis, ils allèrent jusqu'au bout de la rue, après quoi l'ange le quitta tout à coup. Alors Pierre reconnut que Dieu l'avait délivré par un ange, et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs personnes étaient assemblées et priaient. Comme il frappait à la porte, une fille nommée Rhode vint pour écouter : ayant reconnu la voix de Pierre, elle en eut une si grande joie qu'au lieu de lui ouvrir, elle courut dire dans la maison que Pierre était à la

porte. Ils lui dirent : « Vous avez perdu l'esprit. » Mais elle les assura que c'était lui. Sur quoi ils disaient : *C'est son ange*. Cependant Pierre continuait à frapper, et lorsqu'ils eurent ouvert, l'ayant vu, ils furent saisis d'un extrême étonnement. Mais Pierre leur raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison. » (Actes des Ap., ch. xii; Evang. de la fête des saints Ap. Pierre et Paul, au 29 juin).

Cette histoire résume pour ainsi dire tout ce qui nous est enseigné touchant nos anges gardiens. — Elle nous montre bien que Dieu emploie les anges pour exécuter ses volontés à l'égard des hommes. Il aurait pu lui-même délivrer son apôtre : il se sert d'un ange. Les anges sont donc des intermédiaires entre Dieu et nous. — Elle nous montre aussi la puissance de ces esprits célestes. L'ange pénètre dans la prison et en sort, sans que les gardes puissent s'en apercevoir. Les ténèbres d'un cachot sont profondes, surtout la nuit : la présence de l'ange les change aussitôt en lumière éclatante. Saint Pierre dort entre deux soldats, et il est lié par deux chaînes : l'ange ne fait que le toucher, les chaînes tombent. On arrive à la porte de la ville, et c'est une énorme porte de fer : elle s'ouvre d'elle-même devant eux. — Enfin cette histoire nous apprend combien les premiers chrétiens étaient familiarisés avec la croyance aux anges gardiens. Ceux qui priaient pour saint Pierre, ne pouvant s'imaginer qu'il fût lui-même à la porte, s'écrient aussitôt : *C'est son ange!* Ils croyaient donc que l'ange gardien de saint Pierre venait leur apporter quelque avertissement. Des avertissements extraordinaires, combien de personnes prétendent en avoir reçus! Combien prétendent avoir éprouvé de très vifs pressentiments de certains faits heureux ou malheureux arrivés plus tard! Rien ne nous empêche de penser que c'est encore là une mission que remplissent nos bons anges. Au moins, nous venons de le voir, les premiers chrétiens avaient cette croyance.

Voilà donc bien les saints anges rendant à l'homme des services de tout genre. N'est-ce pas le cas de répéter avec saint Jérôme : « Qu'elle est grande, la dignité de notre âme, puisque Dieu nous donne des anges pour la garder! » Constamment, dès notre enfance, la nuit comme le jour, partout, petits ou grands, pauvres ou riches, justes ou pécheurs, nous sommes accompagnés d'une sentinelle vigilante qui nous protège, et cette sentinelle est plus qu'un général d'armée : c'est un ange de Dieu. Vraiment le Seigneur nous traite comme des princes et des rois. Nous le sommes en effet, puisque nous sommes destinés à partager un jour le royaume de Jésus-Christ. Puissions-nous y arriver tous, afin de bénir éternellement avec les anges la bonté infinie de notre Dieu!

DEUX INSTRUCTIONS POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT

PATRON DES VIGNERONS

1^{re} Instruction

Da, Pater, morituris vinum vitæ.

Donnez, ô notre Père, à ceux qui doivent mourir le vin qui réjouit la vie.

Mes frères,

En cette joyeuse solennité de saint Vincent, vous êtes venus nombreux au pied de cette chaire, et vous attendez de moi que je vous parle dignement du vénéré patron à qui s'adressent en ce jour votre culte et votre amour. Je ne pourrai donc, pour satisfaire votre pieuse attente, je ne pourrai mieux faire que de vous rappeler d'abord *pourquoi saint Vincent a été choisi pour le patron des vigneron*s, ensuite *par quels moyens ceux-ci peuvent mériter ses faveurs*.

I

1. C'était le 11 janvier de l'année 304, dans la ville de Saragosse, en Espagne. Dans une vaste salle transformée en chapelle, l'évêque de la ville, saint Valère, venait de monter à l'autel; et, selon la coutume, un diacre, qui ce jour-là était saint Vincent, assistait l'évêque dans la célébration des saints mystères.

Tout à coup, d'une extrémité à l'autre de la cité, une clameur formidable s'élève et retentit : « Mort aux chrétiens ! Les chrétiens aux lions ! Au bûcher les chrétiens ! » C'est le gouverneur idolâtre de la contrée, l'impie Dacien, qui vient d'entrer dans Saragosse, porteur d'un nouvel édit de persécution ; et ce sont ses lieutenants, toute une armée de satellites et de bourreaux, qui se précipitent altérés de sang dans les rues de la ville, en poussant ces cris de haine et de mort.

A ces clameurs furieuses, la terreur s'empare des malheureux chrétiens réunis dans l'enceinte sacrée, et quelques-uns, les plus timides, éclatent en gémissements et en sanglots.

Le jeune diacre alors se tourne, calme et grave, vers ce peuple éperdu. D'un geste solennel il commande le silence ; puis, se jetant aux pieds du vénérable évêque : « Père, lui dit-il, laissez inachevés les rites saints à peine commencés ; daignez consacrer de suite la coupe eucharistique ; donnez à ceux que la mort vient chercher le vin de vie : *Da, Pater, morituris vinum vitæ*. Versez-leur ce vin qui guérira leurs alarmes : *Mærentibus, Pater, merum propina* ; afin que dans ce breuvage céleste ils puisent une joyeuse intrépidité en face des supplices : *Ut bibant et exhauriant gaudia mortis impavida*. »

Le saint évêque entend la prière de son diacre. Il bénit et consacre le calice eucharistique. Le diacre Vincent prend alors sur l'autel, selon l'usage de ce temps, la coupe pleine jusqu'aux

bords du précieux sang, et l'élevant aux regards des fidèles de toute la hauteur de son bras, il dit d'une voix forte : « *Sanguis Christi, vinum cæli* ! Voici le sang du Christ, le céleste vin des âmes ! » Et le peuple de répondre : « *Amen, credimus* ! Oui, oui, nous le croyons ! » Et tous, l'un après l'autre, ils viennent boire à la coupe sacrée que leur présente le bienheureux Vincent, ils y viennent boire la résignation et l'énergie divine qui fait les martyrs, ils y viennent boire l'intrépidité dans les tourments et la force qui triomphe de la mort.

L'Eglise, mes frères, a recueilli le souvenir de cette scène inoubliable ; elle s'est rappelé le jeune diacre Vincent se jetant aux genoux de son évêque et le suppliant de procurer au peuple fidèle en péril le vin de vie épanché du calice consacré. Et elle a compris, dans sa tendre sollicitude pour ses enfants de la terre, elle a compris que cette prière tombée un jour des lèvres du jeune diacre aux pieds de son évêque, le B. Vincent dans la gloire des cieux ne se refuserait pas à la reprendre pour l'adresser à Dieu lui-même et lui redire, prosterné devant sa face adorable : « *Da, Pater, morituris vinum vitæ* : Père tout-puissant, très libéral et très bon, donnez aux pauvres mortels, donnez le vin, consolation et soutien de leur triste vie. *Mærentibus, Pater, merum propina* : Versez-leur avec abondance ce vin qui guérira leurs misères et leur donnera de goûter un peu de joie avant la mort : *Ut bibant et exhauriant gaudia mortis impavida*. »

Et c'est pourquoi, mes frères, lorsque l'Eglise a voulu, parmi les habitants du ciel protecteurs de la terre, choisir pour chaque corps de métier un patron spécial, elle n'a point cru devoir mettre sous un autre patronage que celui de saint Vincent les travaux et les espérances des vignerons.

2. Mais il est, mes frères, dans la vie du glorieux héros de cette fête, un autre trait encore qui suffirait à lui seul à justifier ce choix.

Sorti le dernier de l'assemblée sainte, après que tous les fidèles se furent dispersés, le pieux diacre reconduisait l'évêque à sa demeure, soutenant de son bras jeune et vigoureux le vénérable évêque aux pas chancelants de vieillesse. Tout à coup une troupe de soldats se jette sur eux, les couvre de blessures, les charge de chaînes et les pousse avec mille blasphèmes au palais du gouverneur. Celui-ci les traîne à sa suite de ville en ville jusqu'à Valence. Là, il ordonne qu'on les sépare. Vincent est amené seul à son tribunal. Il refuse héroïquement de sacrifier aux idoles. Alors, à coups de massue, on lui brise les pieds, les bras et tout le corps ; ses os sont disloqués de force ; des ongles de fer rougis au feu déchirent ses chairs et ses entrailles ; puis, dans cet état affreux, on le précipite dans un cachot jonché de débris de verre et d'épines aux longs dards. Méprisant ce nouveau supplice et comme insensible à ses cuisantes douleurs, l'héroïque martyr se jette à genoux sur les débris de verre et les épines sanglantes, et levant vers le ciel son regard plein de

désir, il s'écrie : « Oh ! qui me donnera de ce vin béni du Christ que tant de fois, durant les saints mystères, j'ai présenté de mes mains au peuple des fidèles ! Qui me donnera de désaltérer à tes bords la soif ardente de mes lèvres, ô divin calice du sang de Jésus mon Sauveur ! »

L'Eglise, mes frères, n'aurait-elle gardé de son glorieux diacre martyr que ce seul souvenir, n'aurait-elle recueilli que cette seule parole de ses lèvres mourantes, ce souvenir et cette parole auraient suffi, je le répète, à faire placer par l'Eglise sous le patronage de saint Vincent ces contrées privilégiées où croît la vigne, cette plante si précieuse. Car elle le sait bien, la sainte Eglise, celui qui désirait avec tant d'ardeur, dans sa prison d'angoisse, quelques gouttes épanchées du calice de bénédiction, ne saurait demeurer sourd à la prière du pauvre vigneron qui, pour prix de ses sueurs, sollicite du ciel, lui aussi, dans l'angoisse de son âme, quelques quelques flots épanchés de ce fleuve vermeil que l'automne fait jaillir à pleins bords dans les riches celliers.

II

J'ai dit, mes frères, pourquoi saint Vincent est le patron des vignerons.

Or, patron des vignerons, saint Vincent, lorsque en leur faveur il interpose auprès de Dieu sa bienveillante intercession, plaide une cause facile et presque entièrement gagnée d'avance. Dieu, en effet, semble se complaire dans ce présent du vin qu'il a fait à l'homme, et s'applaudir d'avoir créé à l'usage et pour la joie de la race humaine ce fruit incomparable. En vingt endroits des Saintes Ecritures, ce Dieu bon, ce Père le meilleur des Pères, s'abandonne à faire l'éloge du vin. Et n'avons-nous pas vu dernièrement, dans une page d'Evangile dont les paroles sont encore dans toutes les oreilles, Notre-Seigneur Jésus-Christ ouvrir la série de ses divins miracles par un aimable changement d'une eau vulgaire en un vin généreux aux noces de Cana ? N'est-ce pas une preuve de ce que je vous disais, mes frères, que saint Vincent, plaidant auprès de Dieu la cause du vin et des vignerons, plaide une cause facile et chère au cœur de Dieu lui-même ?

Mais encore faut-il mériter d'intéresser saint Vincent en notre faveur et nous rendre dignes qu'il prenne en mains notre cause. Or, trop souvent l'on se rend indigne des faveurs de cet aimable protecteur. Je m'explique.

Vous rappelez-vous cette scène du Calvaire ? Jésus en croix est brûlé d'une soif dévorante. Les soldats qui le gardent ont avec eux du vin mêlé de fiel. Ils trempent une éponge dans ce breuvage amer, la piquent à la pointe d'une lance et la présentent aux lèvres de Jésus. Mais, nous dit l'Evangile, il n'en voulut point boire.

Or, mes frères, beaucoup, même parmi ceux qui fêtent en saint Vincent un patron honoré, n'ont à offrir à Jésus, comme les soldats du Golgotha, qu'un breuvage d'amertume, qu'un vin empoi-

sonné de fiel. Une coupe d'infidélités et de blasphèmes, de profanations et d'outrages, d'injustices et de haines, et d'impures convoitises : voilà ce qu'ils réservent à leur Dieu, et cette coupe est pleine, pleine à déborder, et Jésus doit la vider jusqu'à la lie, et chaque jour nouveau de nouveau la remplit. Oui, des chrétiens abreuvant sans cesse Jésus, leur Maître et Seigneur, leur bienfaiteur, leur meilleur ami, leur Père, d'ingratitude, d'ignominies et d'opprobres. Pour apaiser l'inextinguible soif d'amour dont il brûle pour eux, c'est un calice de malédiction et de dégoût qu'ils élèvent jusqu'à ses lèvres divines. Et ils prétendraient obtenir du ciel un calice de bénédiction, une coupe d'abondance ? Ils paient de la plus noire ingratitude les présents de leur Dieu, et ils osent bien encore attendre de lui chaque année le plus doux de ses présents, ce vin salutaire et généreux qui met au cœur les douces joies et répand partout autour de lui la richesse et la gaieté ?

Il me semble entendre d'ici saint Vincent crier du ciel à ces vignerons infidèles, à ces mauvais chrétiens : « Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice et observez sa loi, si vous voulez qu'ensuite la bénédiction du Seigneur et la prière des saints vos protecteurs fassent de la terre, pour vous, jaillir l'abondance des biens. Commencez par chanter à Dieu chaque jour le cantique de l'adoration, de la reconnaissance et de l'amour, et Dieu rendra à vos lèvres chaque année, dans les automnes féconds, les chants de fête des joyeuses vendanges. Que de vos cœurs monte vers Dieu la pure flamme de la prière, et sur vos coteaux couverts de vignes, Dieu versera les chauds rayons de l'astre bienfaisant des jours, il en écartera les gelées meurtrières et les fléaux destructeurs. Encore une fois, cherchez premièrement le royaume de Dieu et l'accomplissement de sa loi, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Ecoutez, mes frères, cet avertissement que votre saint patron vous renouvelle par ma bouche en ce jour. Et que ce soit votre résolution à tous, en cette belle solennité, de vous occuper avant toute autre chose et toujours d'accomplir la volonté de Dieu, afin que tous les biens d'ici-bas vous soient donnés avec largesse. C'est la grâce que je vous souhaite en terminant, par l'intercession du bienheureux saint Vincent. Ainsi soit-il.

2^e Instruction

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera surajouté. (Matth., vi, 33).

Mes frères,

Il y a une vingtaine d'années, c'était un beau jour que la fête de saint Vincent ! Les caves étaient pleines, et, comme dit le proverbe latin, quand le vin remplit les caves, la joie aussi remplit les

cœurs. L'église était comble à pareil jour, et comme on avait autant à remercier qu'à demander, la fête de saint Vincent se célébrait avec un empressement et un entrain magnifiques. Bien facile alors était la tâche du prédicateur chargé de faire entendre à l'assemblée la parole de Dieu : il s'adressait à des auditeurs mis en belle humeur par de bonnes récoltes et tout disposés à entendre célébrer leur saint patron.

Aujourd'hui, hélas ! il n'en est plus de même. Les fronts sont devenus soucieux ; les mauvaises années se sont succédé avec une régularité désespérante ; les rangs des vigneronns fidèles à saint Vincent s'éclaircissent de plus en plus. Bien difficile dès lors est devenue la mission du prêtre. Il lui faut maintenant faire entendre des vérités dont l'évidence s'impose malheureusement et qui sont, par leur nature même, difficiles à faire accepter.

C'est pourtant ce que je vais essayer auprès de vous, comptant sur votre bon esprit et votre bienveillante attention. Je vous parlerai tout simplement, à cœur ouvert, dans le seul désir de vous voir convaincus comme je le suis moi-même.

I

Un jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ venait de parler des biens temporels, il ajouta cette parole étonnante par laquelle je commençais : *Querite primum regnum Dei* : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire cherchez avant tout que Dieu règne sur vous par ses commandements ; *et hæc omnia*, et le reste, c'est-à-dire, dans sa pensée, les biens temporels, tout cela vous sera surajouté.

Dans le monde, on propose bien des moyens de faire fortune : pour l'un c'est le commerce, pour un autre l'agriculture, d'autres recourent aux spéculations financières, à l'industrie, pour ne parler évidemment que des moyens honnêtes. Et personne ne parle de cet autre moyen que je viens de vous indiquer, de ce moyen qui a été proposé par la vérité même, par Celui qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, par Celui qui gouverne toute la création avec une sagesse infinie. C'est lui qui a dit : Cherchez avant tout à être bons chrétiens, et en plus du salut de vos âmes, Dieu vous accordera les biens du corps.

Mais ici, il s'agit de nous entendre. Si Dieu promet aux bons chrétiens les biens de la terre, cela veut-il dire qu'il suffira d'aller à la messe pour qu'aussitôt, et d'une manière infaillible, on fasse de bonnes récoltes ? Cela veut-il dire que quand la gelée et la grêle ravageront le vignoble, ces fléaux dévastateurs feront un triage soigneux entre les propriétés particulières, épargnant la vigne du bon chrétien pour servir davantage sur celle du mauvais ? Non, évidemment. La religion est faite *premièrement* pour le salut de nos âmes, et non pas nécessairement pour le bien de nos corps. Mais *en fait*, il arrive souvent, presque régulièrement, que Dieu, par un effet de sa bonté, daigne aux biens de l'âme surajouter les biens du corps.

II

Mais là où l'on comprend mieux encore la vérité de cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est quand on réfléchit à cette pensée que la plupart du temps les fléaux naturels sont le châtiment du péché.

Il y a dans la sainte Ecriture une parole qui devrait être écrite en lettres d'or sur les murs des demeures particulières et dans les assemblées délibérantes. La voici : *Justitia elevat gentem* : Ce qui fait la grandeur d'une nation, c'est l'observation des commandements de Dieu ; *miseros autem facit populos peccatum* : et ce qui précipite les peuples dans la misère, c'est le péché.

Si vous pouviez consulter l'histoire du genre humain, vous constateriez que les grandes iniquités ont toujours été suivies de terribles catastrophes. Dieu souffre longtemps en silence l'oubli de ses lois : il fait luire son soleil sur ses amis et sur ses ennemis ; on dirait qu'il n'a donné aucune espèce de sanction temporelle à l'observation de ses commandements. Mais lorsque cette ineffable miséricorde, au lieu de porter les hommes à l'aimer davantage, semble, au contraire, les rendre plus audacieux dans le mal, alors Dieu a d'autres moyens de leur faire sentir qu'il est le maître, et les éléments conjurés viennent châtier la terre révoltée. Oui, c'est de la justice de Dieu que nous sont venus les fléaux qui ravagent nos campagnes et la vigne en particulier ; ce sont nos péchés qui les ont attirés sur nous, spécialement la profanation des saints jours. Oh ! ne vous récriez pas contre cette doctrine, ne la contestez pas, car le bon sens, car la raison, car l'histoire de l'humanité vous réduiraient au silence.

Mais, me direz-vous, de tout temps on a péché, et pourtant on faisait de bonnes récoltes. — Oui, mes frères, de tout temps on a péché ; mais jamais on n'a péché comme aujourd'hui. Voulez-vous savoir quel est le plus grand de tous les péchés ? Eh bien ! le voici. Le plus grand péché qu'on puisse commettre, ce n'est pas la calomnie qui noircit une réputation jusque-là intacte ; le plus grand péché ce n'est pas le vol, quoi qu'on en dise dans un certain monde ; le plus grand péché que l'on puisse commettre, ce n'est pas même la honteuse immoralité. Le plus grand de tous les péchés, c'est le mépris de Dieu, c'est Dieu mis de côté, c'est Dieu oublié, chassé de la vie des individus et des sociétés, c'est Dieu privé de l'honneur et du culte auxquels il a droit comme Maître et Souverain de l'univers. Le plus grand de tous les péchés, c'est l'irrégion, parce que l'irrégion c'est un démenti flagrant donné à Dieu, c'est un soufflet moral infligé à sa face, c'est l'outrage le plus sanglant, le mépris de l'honneur qu'il mérite, le mépris de l'amour qu'il nous porte.

Or, vous le savez comme moi, voilà le grand péché d'aujourd'hui, ce qui n'empêche pas, bien entendu, les autres de s'épanouir en toute liberté. On péchait autrefois, sans doute ; on offensait Dieu gravement, si vous voulez ; mais enfin on

revenait à lui, on s'humiliait devant lui et, finalement, on reconnaissait son souverain domaine sur nous; tandis que depuis vingt ans l'irrégion a fait parmi nous des progrès épouvantables : on affecte de se passer de Dieu, plus de prière; son dimanche, on le lui vole; son nom adorable, on le couvre d'outrages; chaque matin des milliers de feuilles déversent le blasphème sur sa Majesté sainte. Ah! vous dites qu'on a péché de tout temps! Non, on n'a jamais péché comme aujourd'hui; et ce sera le privilège infamant de notre époque d'avoir commis le plus grand des péchés, l'indifférence religieuse.

Or, c'est une remarque que je ne fais que vous indiquer tout bas, c'est précisément depuis vingt ans que la vigne se meurt, frappée de stérilité. Voilà une coïncidence terrible, réfléchissez-y bien, vigneron qui m'écoutez; depuis vingt ans seulement on commet le plus grand de tous les péchés, l'indifférence religieuse; depuis vingt ans seulement, plus de bonnes années pour l'agriculture en général, et surtout pour la vigne en particulier.

III

Mais je ne voudrais pas vous avoir signalé le mal sans vous indiquer en même temps le remède. Il n'y en a qu'un : c'est le retour à Dieu. On l'a demandé à la science, mais la science est bien obligée de se reconnaître impuissante. Puisque c'est du péché que vient le mal, eh bien! c'est du retour à Dieu que viendra le remède.

Cela veut-il dire que du moment que vous serez revenus aux pratiques religieuses, vous allez voir le vin remplir vos cuves et vos ceps ployer sous le poids des raisins? Hélas! si pour un homme sérieux qui reviendra à son devoir, il en reste cent, il en reste mille qui persèverent dans le péché, évidemment la réforme ne sera pas suffisante pour agir sur l'ensemble. Pour obtenir un résultat général et universel, comme une modification de température, il faut une cause également générale et universelle, un retour de la masse des citoyens à la pratique de leurs devoirs envers Dieu. Que la France revienne à Dieu comme nation, que chaque semaine le jour de Dieu y soit observé dans l'ensemble, que les droits de Dieu y soient généralement respectés, et alors les fléaux naturels ne seront plus un châtement, ils ne seront plus qu'une épreuve que Dieu permettra parfois, mais seulement dans des cas très rares et pour des raisons souverainement justes et sages.

Aussi je suis épouvanté quand je songe à la responsabilité qu'encourent aujourd'hui ceux qui ont de l'influence sur leurs semblables, et qui ne s'en servent pas pour Dieu, bien plus, qui s'en servent contre Dieu! Les voilà, les grands coupables des maux dont vous souffrez : ce sont ceux qui par leurs écrits perfides, par leurs discours menteurs, par leur enseignement falsifié, ont déraciné les croyances religieuses du cœur du peuple, et l'ont jeté dans la voie fatale de l'indifférence religieuse!

Que faire alors? Puisque des conversions isolées ne suffisent pas, il faut que tous pratiquent la recommandation de l'Esprit-Saint : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (Eccli., xvii, 12). Nous sommes chargés les uns des autres pour le salut de nos âmes. Dieu veut que nous nous fassions du bien mutuellement, en un mot que nous soyons apôtres. Tous, nous avons une certaine influence autour de nous; eh bien! il faut nous en servir pour faire aimer Dieu et faire respecter ses lois. Tout l'espoir de l'avenir est là. Il fut un temps où il n'y avait dans le monde entier que douze chrétiens; mais ces douze chrétiens se sont remués, ils se sont dévoués, ils se sont sacrifiés pour la gloire de Dieu, et le monde a été converti. Il en est de même aujourd'hui, et la plus belle œuvre que nous puissions faire à présent, c'est l'apostolat mutuel, c'est le bon exemple, c'est l'encouragement donné aux pratiques religieuses. Faites quelque chose pour Dieu, mes bien chers frères, et il vous rendra au centuple en bénédictions, même temporelles, ce que vous aurez fait pour sa gloire.

Ce sont là des pensées bien sérieuses, sans doute, mais il était nécessaire de vous les rappeler. Daigne saint Vincent vous les faire bien comprendre, et surtout vous obtenir de Dieu la volonté nécessaire pour agir en conséquence! C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

VIII

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

I. — Voilà qu'un lépreux l'adorait, disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » (Matth., viii, 2).

1. Telle est la figure de toutes les âmes couvertes de la lèpre du péché. Dès l'instant où elles arrivent à comprendre leur malheur, elles se tournent vers Dieu, lèvent vers lui leurs yeux chargés de larmes et lui demandent leur délivrance. C'est l'histoire de David, disant : *Seigneur, j'ai crié vers vous des profondeurs de l'abîme.* (Ps., cxix, 1-2). Le lépreux de l'Évangile était dans un abîme par rapport à son corps, car il était condamné à vivre loin de la société des hommes et il endurait d'horribles souffrances. C'est le sentiment de sa propre conservation qui lui inspire sa prière, car ayant eu connaissance des miracles que Jésus-Christ accomplissait, il conçut aussitôt l'espérance d'en obtenir la guérison. Il fut exaucé au delà de ses désirs, car s'il fut délivré de sa lèpre extérieure, il fut aussi délivré de sa lèpre intérieure,

c'est-à-dire de ses péchés, car Jésus-Christ guérissait les corps et les âmes en même temps.

2. Pourquoi donc oublierions-nous cet exemple qui nous est donné ? Quoi ! nous oserions croire qu'il n'y a en nous ni taches ni rides, et que notre âme ne sait pas ou ne sait plus ce que c'est que la lèpre du péché ? Le prophète, bien qu'il eût été pardonné, disait toujours : *Seigneur, si vous observez les iniquités, qui pourra le supporter ? Mais en vous est la propitiation, et, à cause de votre loi, je vous ai attendu avec patience.* (Ib., 4). Hélas ! les créatures ne peuvent souffrir le pécheur, la terre demande à s'entr'ouvrir sous ses pas, l'enfer voudrait le recevoir, Dieu le repousse : et le pécheur supporte lui seul ses iniquités. Il inspire de l'horreur à tous, et il n'en a pas pour lui-même. Il y avait dans le cœur du lépreux de l'Evangile d'autres sentiments, puisqu'il alla vers Jésus, malgré les foules, et, s'étant approché de lui, il lui dit : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir.*

3. Qui donc, pécheurs, pourrait vous arrêter, alors que tout vous appelle à demander votre délivrance ? Ecoutez le prophète qui vous dit : *Le Seigneur est plein de miséricorde, et on trouve en lui une abondante rédemption.* (Ib., 7). C'en est donc pas la pensée de l'impuissance de la miséricorde de votre Dieu, ni le nombre de vos infidélités, qui peut arrêter sur vos lèvres cette parole qui appelle le pardon et finit par l'obtenir. Ah ! pauvres pécheurs, cessez de vous plaire à vous-mêmes, cessez d'aimer ce qui est mal, cessez de vous dissimuler votre misérable condition. Pouvez-vous être heureux et avoir des jours tranquilles en vivant loin de Dieu et de Jésus-Christ, loin des grâces des sacrements et de la table eucharistique, loin de l'Eglise votre mère et de vos frères ? Criez des profondeurs de votre abîme, vous serez exaucés, et vous reprendrez votre place au sein de la famille chrétienne.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Seigneur, j'ai crié vers vous des profondeurs de l'abîme.* — « Voyez Jonas : il a crié du fond d'un abîme ; il n'était pas seulement sous les flots, il était encore dans les entrailles du monstre, et cependant ni ce corps ni les flots n'ont pu empêcher sa prière de parvenir jusqu'à Dieu, et le ventre de l'animal n'a pu étouffer sa voix suppliante. Elle a tout franchi, tout traversé, et elle est arrivée aux oreilles de Dieu ; si toutefois on peut dire qu'elle a rompu tous les obstacles pour parvenir aux oreilles de Dieu, puisque les oreilles de Dieu étaient dans le cœur du suppliant. Car où pourrait être privé de la présence de Dieu celui dont la voix est fidèle ? Cependant, nous devons savoir aussi de quel abîme nous avons à crier vers le Seigneur. Cet abîme est notre vie mortelle. Quiconque s'y reconnaît plongé crie, gémit, soupire, jusqu'à ce qu'il en soit tiré et qu'il parvienne à Celui qui siège au dessus des chérubins, au dessus de toutes ses créatures, non seulement corporelles, mais aussi spirituelles ; jusqu'à ce que l'image de

Dieu, qui est l'homme, soit délivrée par Dieu même de cet abîme dans lequel, ballottée par des flots incessamment agités, elle est comme toute déformée. Et si Dieu ne renouvelle et ne fait revivre cette image, qu'il a imprimée en l'homme en le formant, elle est toujours dans l'abîme ; car s'il ne la délivre, elle ne cesse d'être au fond de cet abîme. Mais, lorsque l'homme crie, il s'élève et il en sort, et ses prières empêchent qu'il y soit aussi profondément enfoncé. En effet, ceux-là sont au plus profond de l'abîme qui ne croient même pas être dans ce lieu ténébreux. L'Ecriture dit : *Lorsque le pécheur est tombé au plus profond de l'iniquité, il méprise tout.* (Prov., XVIII, 3). Lorsqu'un homme se voit accablé sous la masse de ses péchés de chaque jour, et comme écrasé par le nombre et par le poids de ses iniquités, si on lui dit d'implorer la clémence de Dieu, il répond par des sarcasmes. Il dit : « Si les forfaits déplaisaient à Dieu, serais-je encore vivant ? Si Dieu s'occupait des choses humaines, après tous les crimes que j'ai commis serais-je, non seulement vivant, mais même heureux ? » Il arrive souvent, en effet, à ceux qui sont plongés au fond de l'abîme, de prospérer au milieu de leurs iniquités. Ils y sont d'autant plus enfoncés qu'ils paraissent jouir d'un plus grand bonheur. Car une félicité trompeuse n'est qu'un malheur plus redoutable. Ces hommes disent encore : « Puisque j'ai déjà fait tant de mal et que ma condamnation est imminente, pourquoi ne ferais-je pas tout ce que je pense ? » Ainsi raisonnent les brigands qui n'ont pas d'espoir : « Le juge ne pourra que me faire mourir pour dix homicides comme pour un seul, pourquoi ne commettrais-je pas tous ceux qui se présenteront ? » Voilà ce que c'est que de tomber au plus profond de l'abîme et de tout mépriser¹. »

2. *Seigneur, en vous est la propitiation.* — « C'est l'espérance donnée même au pécheur englouti dans les profondeurs de l'abîme, par Celui qui est venu remettre les péchés. Le pécheur, en effet, s'est regardé lui-même de toutes parts ; il a regardé sa vie et il l'a vue couverte de turpitudes, chargée de crimes de toutes sortes. Il n'a rien trouvé de bon en lui, rien ne s'est présenté à lui dans la sérénité de la justice. Et voyant tout autour de lui tant et de si graves péchés, tout saisi d'épouvante il s'est écrié : *Si vous examinez les iniquités, Seigneur, qui pourra le supporter ?* Il a vu que toute vie humaine était comme environnée des hurlements de ses péchés ; il a vu que toutes les consciences étaient accusées par leurs propres pensées, et que pas un cœur ne se trouvait assez pur pour avoir confiance en sa propre justice. Il faut donc que le cœur de tout homme mette sa confiance dans la miséricorde de Dieu, car en lui il y a la propitiation. Et quelle est-elle, si ce n'est le sacrifice de propitiation ? Et quel est le sacrifice, sinon celui qui a été offert pour nous ? Le sang innocent répandu pour nous a effacé tous les péchés des coupables ; le prix inestimable qui

¹ S. Aug., *In Ps.* cxxix, n. 1, trad. Vivès.

a été payé a racheté tous les captifs de la main de l'ennemi qui les tenait esclaves. *La propitiation est donc en vous.* Car si elle n'était en vous, si vous vouliez n'être que juge et ne point faire miséricorde, vous examineriez toutes nos iniquités et les rechercheriez : mais alors qui pourrait le supporter ? Qui pourrait se présenter devant vous et dire : Je suis innocent ? Qui se tiendrait debout devant votre tribunal ? Nous n'avons donc qu'une seule espérance, c'est que *la propitiation est en vous. A cause de votre loi, je vous ai attendu.* Quelle loi ? Celle qui fait des coupables ? En effet, une loi sainte, juste, excellente, a été donnée aux Juifs (Rom., VII, 12), mais elle a pu les rendre coupables. Car ils n'ont pas reçu une loi qui pût donner la vie (Gal., III, 21), mais une loi qui fit connaître au pécheur ses fautes. Le pécheur s'était oublié, il ne se voyait pas lui-même ; la loi lui a été donnée pour qu'il se vît. La loi l'avait rendu coupable, l'auteur de la loi l'a délivré, car l'auteur d'une loi est maître. La loi est donnée pour effrayer le méchant et le serrer dans les liens de ses fautes ; car une loi ne délie pas du péché, elle montre le péché. Et peut-être celui qui parle, soumis au joug de la loi, a-t-il reconnu, étant au fond de l'abîme, combien il avait transgressé la loi, et il s'est écrié : *Si vous examinez nos iniquités, Seigneur, qui pourra le supporter ?* Il y a donc une loi qui vient de la miséricorde de Dieu ; il y a une loi de propitiation qui vient de Dieu. Il y a eu d'abord une loi de crainte ; celle-ci est une loi d'amour. La loi d'amour accorde le pardon des péchés ; elle les efface dans le passé, elle nous avertit de les éviter dans l'avenir. Elle n'abandonne pas dans le chemin l'homme qu'elle accompagne, et elle fait son compagnon de celui qu'elle conduit dans ce chemin ¹. »

3. *Le Seigneur est plein de miséricorde, et on trouve en lui une rédemption abondante.* — « Magnifique parole ! Il était impossible de dire mieux, puisque le *Seigneur rachètera lui-même Israël de toutes ses iniquités.* (Ps., CXXIX, 8). Israël, sans doute, porte le poids de ses péchés, mais la miséricorde de Dieu lui vient en aide. Le Seigneur nous a donc précédés sans péché, pour effacer les péchés de ceux qui le suivent. Ne présumez pas de vous-mêmes, mais que votre confiance repose sur la première veille du matin. Voyez Celui qui est votre tête ressusciter à cet instant et monter au ciel. Il n'y avait en lui aucune faute, mais vos fautes sont effacées par lui. *Il rachètera lui-même Israël de toutes ses iniquités.* Israël a bien pu se vendre et devenir esclave du péché, mais il ne peut se racheter par lui-même de ses iniquités. Celui qui n'a pas commis le péché vous rachète du péché. De quoi vous rachètera-t-il ? De telle ou telle iniquité ? De toutes vos iniquités. Que l'homme désireux de s'approcher de Dieu ne redoute donc aucune de ses iniquités ; seulement, qu'il s'approche de lui de tout cœur, qu'il cesse de faire ce qu'il faisait aupara-

vant et qu'il ne dise pas : Cette iniquité ne me sera pas remise. Si, en effet, il le disait, il ne se convertirait pas, en raison même de l'iniquité dont il croirait ne pouvoir obtenir le pardon, et, continuant à commettre d'autres fautes, il n'obtiendrait pas la rémission des iniquités pour lesquelles il ne craignait pas. Etant donc au fond de l'abîme, ne dédaignez pas de crier vers le Seigneur et de lui dire : *Si vous examinez nos iniquités, qui pourra le supporter ?* Ayez les yeux fixés sur lui, attendez-le à cause de sa loi. Quelle loi vous a-t-il donnée ? *Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons à nos débiteurs ce qu'ils nous doivent.* (Matth., VI, 17) ¹. Car nous savons de science certaine que chacun obtiendra l'indulgence de Dieu dans la mesure de celle qu'il aura lui-même pratiquée envers son prochain. Notre prière pour nos péchés arrivera bien vite aux oreilles du Tout-Puissant, si nos oreilles ne se ferment pas aux prières de ceux qui nous ont offensés. Celui qui s'est fait une règle de la clémence envers les fautes du prochain contre lui, est assuré de trouver pour lui-même la clémence dans l'amour de Dieu. Aussi est-il écrit : *Celui qui est porté à la miséricorde sera béni.* (Prov., XXII, 9). En effet, il nous est remis comme nous remettons à ceux qui nous ont nui par méchanceté. Or, les manières d'exercer notre miséricorde sont nombreuses, et toutes nous sont d'un grand secours pour obtenir le pardon de nos fautes ; mais aucune n'est aussi efficace que le pardon accordé du fond du cœur à ceux qui nous ont offensés. Soyez donc portés à l'indulgence envers les fautes d'autrui, afin d'obtenir par là que le Juge tout puissant vous accorde le pardon de vos péchés et la participation avec tous les saints aux félicités de l'éternelle vie ². »

II. — Jésus, étendant la main, toucha le lépreux, disant : « Je le veux, sois guéri. » Et à l'instant sa lèpre fut guérie. (Matth., VIII, 3).

1. C'est encore une figure du pécheur qui reçoit la rémission de ses péchés. Bien que l'affection du médecin soit grande, et son opération puissante, nous devons néanmoins nous humilier et confesser nos péchés. Remarquez que dès l'instant où le lépreux eut adressé sa prière il a été guéri, et il n'y a eu aucun intervalle entre l'action de Jésus-Christ et son commandement. Et cette merveille nous la retrouvons dans nos sacrements : Jésus-Christ touche et parle lui-même, ou par sa grâce ou par ses ministres. Aussitôt les actes accomplis, les paroles dites, l'âme est entièrement guérie et la lèpre du péché disparaît. Ne regrettons donc pas d'être obligés de nous humilier et de confesser nos péchés devant Dieu. C'est absolument nécessaire, car il est dit : *Celui qui cache ses crimes ne sera pas dirigé, mais celui qui les confesse et*

¹ S. Aug., *In Ps.* CXXIX, n. 2 et 3, trad. Vivès.

² S. Aug., *In Ps.* CXXIX, n. 12, trad. Vivès.
³ *Ib.*, Serm. CCCIV, n. 2 et 3.

les abandonne obtiendra miséricorde. (Prov., xxviii, 13).

2. Il nous reste cependant le devoir d'aller au saint tribunal faire au prêtre l'aveu de nos péchés pour en recevoir l'absolution. Nous avons une figure de cette obligation dans l'ordre que Jésus-Christ donna au lépreux, disant : *Allez vous montrer au prêtre.* (Matth., viii, 4). Combien la confession est utile et nécessaire ! Rien n'est plus propre à réformer les mœurs que la confiance que l'on fait de sa vie à un ami fidèle et sage qui peut nous aider de ses services et de ses conseils. Or, voici que par la confession nous découvrons les maladies et les plaies de notre âme au prêtre qui tient la place de Jésus-Christ et qui est soumis, de la manière la plus sévère, à la loi d'un inviolable silence. Ainsi prosternés à ses pieds, la tête découverte, le regard baissé vers la terre, élevant des mains suppliantes et donnant d'autres marques d'humilité chrétienne, nous sommes portés à rechercher et à implorer la clémence divine avec plus d'ardeur et de persévérance.

3. Enfin Jésus-Christ dit au lépreux : *Allez offrir le don prescrit par Moïse.* (Ib.). Nous aussi nous devons offrir des présents à Dieu : ce sont nos pénitences et nos satisfactions, c'est-à-dire compenser par nos œuvres l'injure que nous avons faite à Dieu par nos péchés. Il y a une satisfaction, et c'est la plus importante, qui nous est imposée par l'autorité du prêtre ; encore faut-il qu'elle soit accompagnée de la résolution ferme et bien arrêtée de faire tous nos efforts pour éviter les péchés à l'avenir. En effet, satisfaire c'est rendre à Dieu l'honneur qui lui est dû. Mais il est clair que nul ne peut lui rendre cet honneur s'il n'est résolu à fuir absolument le péché. Par conséquent, c'est détruire les causes du péché et ne point favoriser l'entrée de ses suggestions dans nos cœurs. En sorte que la satisfaction est comme une purification qui efface tout ce que les souillures du péché ont laissé de taches dans notre âme, et nous délivre des peines auxquelles nous serions soumis pour un temps ¹.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Nous devons nous humilier et confesser nos péchés.* — « Si Dieu exige la confession, c'est pour sauver le pécheur qui s'humilie ; s'il condamne celui qui ne se confesse pas, c'est pour punir le pécheur orgueilleux. Soyez donc triste avant la confession, mais tressaillez d'allégresse après la confession, car dès cet instant vous serez guéri. Votre conscience avait laissé l'humeur s'amasser, et l'abcès s'était tuméfié ; il vous faisait cruellement souffrir et ne vous laissait nulle relâche. Le médecin emploie tantôt de douces paroles et tantôt il tranche dans le vif ; il emploie le fer pour vous guérir en vous châtiât par des afflictions. Reconnaissons la main du médecin, confessez vos péchés ; que par cette confession toute l'humeur parte et s'écoule ; alors

réjouissez-vous, alors tressaillez d'allégresse : ce qui reste sera facilement guéri. Que celui qui doit être jugé se réjouisse, s'il a craint celui qui devait le juger, car il a prévu et prévenu par sa confession l'arrivée de son juge (Ps., xciv, 2), et quand celui-ci sera venu, il jugera le peuple avec équité. Que pourront les ruses de l'accusateur devant un tribunal où la conscience est le témoin, où vous et votre cause serez présents devant un juge qui ne cherche pas de témoignage extérieur ? Il vous a envoyé un avocat ; à cause de lui, et par lui, confessez vos fautes ; plaidez vous-même votre cause devant lui, car il défend qui se repent, il demande grâce pour qui accuse ses fautes, et il juge qui est innocent. Pouvez-vous craindre pour votre cause lorsque votre avocat est lui-même votre juge ? Mais les hommes pourraient craindre d'être dans le mal au moment de leur jugement : qu'ils abandonnent à celui qui doit les juger le soin de les corriger. Qu'ils se corrigent dès maintenant, et ils n'auront point à craindre lorsqu'ils seront jugés ¹. C'est pourquoi, nous tous qui vivons encore sur la terre, confessons nos péchés de peur qu'en différant nous ne venions à périr avec les impies. Voyez comment il a promptement apaisé la colère du Seigneur celui qui s'est écrié : *J'ai reconnu mon péché et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : Je confesserai mon injustice au Seigneur.* (Ps., xxxi, 5). Il dit qu'il confessa, et déjà il est pardonné. Remarquez que le Psalmiste ne dit pas : *J'ai confessé* et vous m'avez remis, il dit : *Je confesserai*, et, par le fait même, il montre que, s'il n'avait pas encore confessé de bouche, il avait déjà confessé dans son cœur. Dire : *Je confesserai mon iniquité*, c'est déjà l'avoir confessée, et par conséquent vous avez, ô Dieu, pardonné l'impiété de mon cœur. Ma parole ne s'était pas encore fait entendre, ma confession n'avait pas encore été formulée, et l'oreille de Dieu avait entendu ce qui se prononçait dans mon cœur. Et que s'en est-il suivi ? *Vous avez pardonné l'impiété de mon cœur.* Dieu est toujours prêt à nous pardonner nos fautes, si nous ne différons pas de recourir à lui. Si, au contraire, nous différons, craignons que sa colère ne tombe sur nous ². »

2. *Nous devons aller au saint tribunal faire au prêtre l'aveu de nos péchés pour en recevoir l'absolution.* — « Que celui qui a le cœur touché ne se repente pas d'une manière incomplète : il doit découvrir les secrets de sa vie devant Dieu dans la personne du prêtre, et prévenir le jugement par la confession. Le Seigneur ordonna aux lépreux qu'il voulait guérir d'aller se montrer aux prêtres (Luc, xvii, 14), enseignant ainsi qu'il faut confesser soi-même ses péchés, et non point seulement les faire connaître par un messenger ou par lettre. Il leur dit de se montrer en personne, tous, et non point un seul pour tous les autres. Ayant péché par vous-même, portez vous-même la honte de vos fautes. C'est par un effet de sa misé-

¹ Catech. Conc. Trident., Pars II, *De Pœnitent.*

² S. Aug., *In Ps.* LXVI, n. 7, trad. Vivès.

³ *Ib.*, Liber de salutaribus Documentis, cap. LVI.

ricorde que le Seigneur ne veut pas que personne puisse se repentir suffisamment dans le secret de son cœur. Car, en s'accusant lui-même devant le prêtre et en triomphant de la honte par la crainte de Dieu offensé, le pécheur mérite l'indulgence; et ce qui avait été criminel dans l'action devient digne de pardon par la confession; et si l'âme n'est pas encore totalement purifiée, cependant, ce qui lui avait causé la mort n'est déjà plus un obstacle à ce qu'elle vive. Le pécheur a déjà offert une satisfaction importante, parce qu'il s'est mis au dessus de la honte, puisqu'il ne cache au représentant de Dieu rien de ce qu'il a commis. Car le Seigneur, qui est à la fois juste et miséricordieux, réserve les droits de sa miséricorde dans l'exercice de sa justice, comme ceux de sa justice dans l'exercice de sa miséricorde. Remettre, en effet, les péchés à un coupable, c'est un acte de miséricorde; mais celui qui est juste doit exercer la miséricorde selon la justice; il doit faire attention non seulement à l'objet, mais encore au motif de la douleur du pécheur, et voir, je ne dis pas s'il faut que la justice s'exerce à son égard, mais s'il est digne de miséricorde. Car la justice seule le condamnerait. Celui qui sollicite la grâce par un travail de l'âme, mérite assurément la miséricorde; or, c'est bien un travail de l'âme de se soumettre à ressentir de la confusion; et comme cette confusion est une grande peine, celui qui l'endure pour Jésus-Christ se rend digne de pardon. Et ce sont les prêtres qui ont reçu mission de nous absoudre de nos péchés. Le Seigneur, après avoir rendu Lazare à la vie, dit à ses disciples de le délier pour nous annoncer que le pouvoir de délier les consciences devait être confié aux prêtres : *Tout ce que vous aurez délié sur la terre, dit-il, sera délié dans le ciel* (Jean, xi, 44; Matth., xviii, 18); c'est-à-dire : Moi, le Seigneur, avec tous les ordres de la milice céleste et tous les saints qui sont dans ma gloire, nous louons ceux que vous louez et nous confirmons la sentence par laquelle vous liez ou vous déliez. Il ne dit pas : par laquelle vous croyez lier ou délier, mais : par laquelle vous exercez un acte de justice ou de miséricorde. D'ailleurs, pour ce que vous faites à l'égard des pécheurs, je suis censé l'ignorer¹. Que personne donc ne vienne dire : « Je fais pénitence en secret, je la fais sous les yeux de Dieu; Dieu de qui j'attends mon pardon, sait que je fais pénitence dans mon cœur. » Est-ce donc inutilement que Notre-Seigneur a dit : *Ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel*? Est-ce donc sans motif que les clefs du royaume de ceux ont été données à l'Eglise de Dieu? Voulez-vous donc priver de leur effet, rendre inutiles l'Evangile, les paroles de Jésus-Christ? Est-ce que nous cherchons à vous tromper? »

3. *Nous devons offrir nos pénitences et nos satisfactions.* — « Ecoutez ce que dit David dans la préoccupation où le tient son péché, et dans

son désir d'obtenir le pardon du mal qu'il a commis : *Si vous aviez voulu un sacrifice, dit-il au Seigneur, je vous l'aurais certainement offert; mais des holocaustes ne vous seraient pas agréables*. (Ps., L, 18). N'offrirons-nous donc rien? Viendrons-nous à Dieu les mains vides? Et comment l'apaiserons-nous? Faites donc votre offrande. Vous avez en vous quelque chose à offrir. N'achetez pas au loin des provisions d'encens, mais dites : *En moi, mon Dieu, sont les vœux que je vous rendrai pour votre louange*. (Ps., LV, 12). N'allez pas chercher hors de vous une victime à immoler : cette victime, vous la trouverez en vous-même : *Un esprit contrit et humilié*. (Ps., L, 19). Dieu méprise au contraire les taureaux, les boucs et les bœufs; ce n'est plus le temps de les lui offrir. Ils lui étaient offerts lorsqu'ils étaient une figure et une promesse; les choses promises étant venues, les promesses ont été retranchées⁴. Ainsi, non content d'offrir religieusement ce sacrifice, il nous apprend, en parlant ainsi, ce que nous devons offrir nous-même à Dieu. Il ne suffit pas, en effet, de changer de vie, de devenir meilleur et de renoncer aux œuvres de péché, il faut encore satisfaire pour ses fautes passées, par la douleur de la pénitence, par les gémissements de l'humilité, par le sacrifice d'un cœur contrit et en joignant l'aumône à ces œuvres de satisfaction. Car, *heureux les miséricordieux*, a dit le Sauveur, *parce qu'ils obtiendront miséricorde*. (Matth., v, 7). Il ne nous est pas commandé seulement de nous abstenir du péché, mais : *Priez pour vos fautes anciennes*, dit l'Esprit-Saint, *afin qu'elles vous soient pardonnées*. (Eccli., xxi, 1). Pierre était déjà fidèle, il en avait même baptisé un grand nombre en Jésus-Christ. Considérez donc cet Apôtre : il présume de lui-même, et il est repris; il se laisse dominer par la crainte, et il se fait une profonde blessure; il pleure, et il est guéri. Voyez encore : après la descente du Saint-Esprit, un homme appelé Simon, qui avait reçu le baptême de Jésus-Christ, voulut, par un trafic abominable et impie, acheter l'Esprit-Saint à prix d'argent; et cependant Pierre, tout en lui adressant de vifs reproches, lui donne le conseil de faire pénitence. (Act., viii, 22). L'apôtre saint Paul lui-même, qui écrivait cependant à des fidèles, leur dit : *Je crains que Dieu ne m'humilie lorsque je serai retourné chez vous, et que je ne sois réduit à en pleurer plusieurs qui, après avoir péché, n'ont pas fait pénitence*. (II Cor., xii, 21). Nous sommes donc entourés non seulement des commandements qui nous ordonnent de faire le bien, non seulement des exemples de ceux qui l'ont pratiqué, mais encore de ceux qui ont recouvré, par la pénitence, le salut qu'ils avaient perdu par leurs péchés². »

¹ S. Aug., *In Ps. L*, n. 21, trad. Vivès.

² *Ib.*, *De Temp.*, Sermon. CCCII, cap. v, n. 12.

⁴ S. Aug., *De Vera et Falsa Pœnitent.*, cap. x, trad. Vivès.

² *Ib.*, *De Temp.*, Sermon. CCCXII, cap. III, n. 3.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : La profanation du Dimanche. — 4^e Conférence : La profanation du dimanche et le niveau moral, 33.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — VII. La création (suite) : *La Terre, la Lumière, le Firmament, les Mers*, 35.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — IX. Pour le quatrième dimanche après l'Épiphanie : *in Matth.*, VIII, 21 et 25 (d'après saint Jean Chrysostome), 37.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — X. Les effets de la sainte communion (suite), 41.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXVIII. Entretien de Jésus avec Nicodème, 44.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : L'institution divine, 46. La production de la grâce, 47.

CONFÉRENCES OPPORTUNES :

LA PROFANATION DU DIMANCHE

4^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE ET LE NIVEAU MORAL

Mes frères, la profanation du dimanche abaisse le niveau religieux. Je disais cela aux hommes il y a deux jours. Aujourd'hui, m'adressant à tous, je continue le même sujet, et j'ajoute : la profanation du dimanche abaisse le niveau moral. Il m'eût été facile de choisir un enseignement mieux adapté à la fête de ce jour. Je ne l'ai pas voulu. L'heure est grave. Les prophètes n'ont pas le droit de s'attarder dans des considérations théoriques. Ils ont le devoir d'annoncer les vérités nécessaires, les vérités qui sauvent. J'entre donc tout de suite dans mon sujet. Pour entretenir et développer la vie morale, que doit être le dimanche ? Il doit être : 1^o le jour du repos, et 2^o le jour de la religion.

I. — Le dimanche doit être le jour du repos

Le travail, tel que l'ont fait les exigences du monde moderne, devient de plus en plus absorbant. La société ressemble à un mécanisme immense qui saisit chaque individu, et ne lui laisse aucune liberté. C'est à qui marchera le plus vite et produira davantage. C'est un combat acharné pour satisfaire aux besoins pressants de l'existence. C'est la lutte pour la vie. Malheur à qui est en retard ! Or, dans cette activité fébrile qui secoue notre siècle, il y a un immense danger.

J'admire ce paysan qui remue péniblement le sol sous le froid de l'hiver et sous les ardeurs du soleil, qui se lève de bonne heure et qui se couche tard, qui, du matin au soir, verse ses sueurs sur une terre ingrate. Son œuvre est belle et féconde. Il gagne son pain et celui de sa famille, il prépare à l'humanité le blé, les légumes et la viande qui la nourrissent, le vin et le cidre qui la désaltèrent. Mais quel danger dans cette vie toujours attachée à la glèbe, souvent surmenée ! Comme il est à craindre que cet homme oublie la dignité de son être, ne regarde que la terre, et n'ait d'autre ambition que de manger, boire, dormir et amasser quelques sous ! Ah ! *vienne le dimanche !* Que la charrue s'arrête, que la pioche se repose. Et ce paysan, ce laboureur, ce vigneron se relèveront à leurs propres yeux. Pendant un jour, ils se souviendront qu'ils ne sont ni des bêtes de somme ni de vils atomes dans l'immense nature, mais qu'ils sont des hommes. Pendant un jour, ils se rappelleront qu'ils ont une âme. C'est le dimanche que fonctionne la vie spirituelle et morale.

J'admire cet employé de bureau ou de magasin qui est enlevé chaque jour, depuis trente ans, à ses foyers, de six heures du matin à six heures du soir. Son œuvre est importante et féconde. Il se tient au service du public. Il fait des comptes, il rédige des actes, il tient en ordre des papiers d'affaires. Sans lui point d'administration sérieuse, point de négoce prospère. Mais quel danger dans cette vie monotone, terne, assujettissante ! Comme il est à craindre que cet homme se confine et se rétrécisse dans l'horizon borné de ses occupations machinales ! Ah ! *vienne le dimanche !* Que le bureau reste vide et que le magasin se ferme. Et ces employés auront une échappée vers le dehors, vers les hauteurs. Pendant un jour, ils se souviendront qu'ils ne sont ni des calculateurs, ni de pures intelligences, ni de simples chiffres dans l'immense addition, mais qu'ils sont des hommes. Pendant un jour, ils se rappelleront qu'ils ont une âme. C'est le dimanche que fonctionne la vie spirituelle et morale.

J'admire cet ouvrier qui pétrit notre pain, qui fait nos vêtements et nos souliers, qui construit nos maisons... ; et cet autre qui, loin du soleil, cherche dans les profondeurs souterraines les charbons et les minerais... ; et cet autre qui transforme la matière dans l'air malsain des ateliers, au milieu du bruit des machines... ; et cet autre, debout sur sa locomotive, qui a le visage à la fois brûlé par le foyer et cinglé par la bise, le froid et la neige, et qui veille à la sécurité de tous, sans pouvoir, sous peine de catastrophe, se permettre un seul moment, je ne dis pas de défaillance, mais même d'inadvertance ou de distraction. L'œuvre qu'ils font est grande et féconde. Ils manipulent le bois, le fer et la pierre. Ils asservissent les éléments à nos usages. Ils conduisent en vainqueurs la machine muette et soumise. Mais quel danger dans ce travail sans trêve et sans merci... , et comme il est à craindre que tout ce peuple

s'appesantisse et se matérialise! Ah! *vienne le dimanche!* Que ce bruit s'arrête. Que le silence se fasse. Et ces hommes respireront. Pendant un jour, ils se souviendront qu'ils ne sont ni des machines, ni des outils vivants, ni des rouages dans l'immense engrenage, mais qu'ils sont des hommes. Pendant un jour, ils se rappelleront qu'ils ont une âme. C'est le dimanche que fonctionne la vie spirituelle et morale. — Pour entretenir et développer la vie morale, le dimanche doit être le jour du repos. Est-ce assez? Est-ce tout? Non. Il doit être encore et surtout

II. — Le jour de la Religion

On peut faire trois choses le dimanche : s'instruire, se récréer, se sanctifier.

1^o *S'instruire*, c'est bien. Un peu de science éloigne de la religion, et beaucoup y ramène. Les hommes ne seront jamais trop cultivés, trop savants. Et je félicite l'ouvrier, le bourgeois qui profite des loisirs de son dimanche pour faire de bonnes lectures, pour entendre de bonnes conférences historiques, scientifiques, littéraires. Mais ne nous faisons pas illusion. La science toute seule est impuissante à élever le niveau moral d'un peuple. Elle ne nous guérit pas de la maladie de l'absolu. Elle ne nous révèle pas le sens de la vie. Elle ne nous instruit pas de nos origines et de nos destinées. Ce n'est pas la science qui guérit les cœurs meurtris. Ce n'est pas la science qui calme les passions. Ce n'est pas la science qui maintient la soumission aux lois, le respect des magistrats et de la propriété, l'honneur des familles, la sécurité des Etats et la paix du monde. Et si les âmes s'abaissent et se corrompent, c'est en vain que les peuples savent lire, écrire et calculer, font des ponts et des forteresses, amassent des navires, des canons et des soldats. Que faire donc le dimanche? S'instruire? C'est bien. Mais ce n'est pas suffisant. Que faire?

2^o *Se récréer*? Oui, c'est permis, c'est utile, c'est même nécessaire. Mais, attention! voilà que le dimanche on multiplie si bien les réunions profanes, les exercices, les banquets, les promenades, les courses, les concours, que le service de Dieu devient impossible, noyé qu'il est dans une multitude infinie d'attractions extérieures, de fêtes civiles, d'exhibitions foraines. Est-ce avec tout cela que vous allez *moraliser* la nation? Est-ce en précipitant la jeunesse dans des distractions sans mesure et sans fin, est-ce en dissolvant de plus en plus la vie de famille, que vous allez favoriser la vie morale et faire éclore de nobles âmes? Il faudrait être bien naïf pour l'espérer. — Et puis, autre chose. Voilà que le dimanche s'ouvrent partout et à chaque heure les lieux de plaisir, qui sont les uns la ruine de la santé et de la bourse, les autres la ruine de la vertu et de la conscience. Avec cela, *on démoralise* un peuple, on lui apprend à goûter sans cesse au fruit défendu, on le détourne du devoir austère, on l'habitue à la

recherche ardente du plaisir grossier et de la volupté cynique. Oui, on peut se récréer le dimanche, pourvu que ce soit honnêtement et modérément. Mais la récréation, si innocente que vous la supposiez, suffit-elle à entretenir, à développer la vie morale? Evidemment non. Que faire donc le dimanche?

3^o *Se sanctifier*. En même temps qu'il est le jour du repos, le dimanche doit être le jour de la religion.

La religion, en effet, est le *frein* qui empêche la vie morale de s'échapper et de se perdre. Que diriez-vous si on enlevait à la locomotive le frein qui la retient sur les pentes et qui la sauve des emballements? Ce serait idiot et criminel, mécaniciens et voyageurs iraient ensemble se casser les reins dans les précipices. A l'homme aussi il faut un frein. Il y en a un : c'est la religion. C'est la religion qui arrête les exaltations de l'orgueil, les emportements de l'envie, les saillies de l'intempérance, les avidités de la luxure. C'est la religion qui apaise les enfants indociles, les parents impatients, les époux irrités. C'est la religion qui met au cœur des chefs l'humilité, la modération, le dévouement; au cœur des sujets l'obéissance et le respect. C'est la religion qui empêche les grands de fouler aux pieds les petits, et les petits de dévorer les grands. En dehors de la religion pas de frein.

La religion est un frein. Elle est de plus le *levier* qui aide la vie morale à monter et à s'épanouir. C'est si évident que les sceptiques les plus déterminés sont bien obligés d'en convenir. Il y a cinquante ans, le sceptique *Sainte-Beuve*, parlant de la morale des honnêtes gens, déclarait que cette morale n'était que du christianisme utilisé. « On a détruit en partie le Temple, disait-il, mais les morceaux en sont bons. » Oh! on a détruit le Temple! pourquoi donc ne pas le reconstruire, puisqu'on reconnaît qu'on en a besoin, et que les morceaux en sont bons? — Et ces jours-ci, un autre sceptique, *Lavis*, vient d'écrire que : « L'Eglise donne à l'immense foule, des préceptes, des espérances, des terreurs, une explication de l'existence, et somme toute le peu de vie morale qui l'élève au-dessus de l'animalité. L'Eglise supprimée, qui donc et quoi la remplacerait? » Entendez-vous? Pour qu'un universitaire aussi peu cléricale que M. Lavis avoue publiquement qu'il n'y a de vie morale que dans et par la religion, il faut que ce soit fameusement vrai. Or, pas de religion sans dimanche. Donc, pour élever le niveau moral, faisons du dimanche non seulement le jour du repos, mais encore et surtout le jour de la religion.

Travaillons ensemble, mes frères, à la restauration du dimanche catholique. L'heure est grave. Il n'est permis à personne aujourd'hui de se tenir à l'écart, et de contempler à ses pieds, en spectateur curieux, mais passif, le flot des événements. Sanctifions et faisons sanctifier autour de nous le jour du Seigneur. En retrouvant son dimanche,

le peuple retrouvera toute sa religion et sa vraie noblesse. Et nos églises consolées redeviendront pour tous ce qu'elles doivent être :

C'est une île de paix sur l'océan du monde.
On entend de plus loin le bruit du flot qui gronde,
Sur ce seuil de l'éternité !

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

VII

LA CRÉATION (suite)

L'œuvre des six jours : 1^{er}, 2^e et 3^e jours

(La terre. — La lumière. — Le firmament. — Les mers)

Plan

1. Création de la terre. — La longueur des jours de la création.

2. 1^{er} jour : la lumière ; ses bienfaits ; les couleurs.

3. 2^e jour : le firmament ou l'air ; ses bienfaits ; l'aurore et le crépuscule ; les vents.

4. 3^e jour : les océans ; leurs bienfaits (salure, marée, tempêtes) ; arrosage de la terre, communication entre les peuples).

1. — « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Il créa d'abord le ciel, et en créant le ciel il fit les anges ou les créatures invisibles : nous en avons parlé dans nos entretiens précédents. Il fit ensuite le monde visible, c'est-à-dire la terre et tout ce qui s'y rapporte.

Au commencement donc, rien de tout ce que nous voyons n'existait. Quand le moment marqué dans ses décrets éternels fut venu, Dieu créa la terre, comme il avait créé le ciel, d'une seule parole ou plutôt d'un seul acte de sa volonté. Mais la terre n'avait pas de forme arrêtée ; elle était comme noyée dans une masse d'eau et d'épais brouillard ; elle était par conséquent sans beauté et sans ornements. Elle serait restée éternellement dans cet état, si Dieu ne l'avait façonnée, embellie et disposée pour en faire le séjour de l'homme. — La sainte Ecriture nous apprend qu'il employa six jours à ce travail, à cet arrangement, à cette décoration. Que chacun de ces jours soit un espace de 24 heures, ou un espace de temps plus long, c'est une question que nous abandonnerons aux disputes des savants et des philosophes. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que Dieu créa le ciel et la terre en un instant et tout d'un coup, et qu'il fit les autres créatures successivement. C'était afin de nous apprendre qu'il est libre d'agir comme il lui plaît. — Il employa donc six jours à cette œuvre, et pendant ces six jours les merveilles se succèdent sans interruption. Puisque ces merveilles sont faites exprès pour nous, nous devons être heureux de les connaître, heureux de les admirer. D'ailleurs la création est

le premier livre dans lequel Dieu veut que les enfants des hommes lisent son existence, sa puissance, sa bonté et toutes ses perfections adorables. C'est pourquoi je veux en faire passer en détail toutes les pages sous vos yeux.

2. — Le premier jour, Dieu dit : « *Que la lumière soit*, » et la lumière fut ; et Dieu vit que la lumière était bonne, c'est-à-dire conforme aux desseins de sa divine sagesse. Quelle bonne chose en effet que la lumière ! Qui ne bénirait Dieu de l'avoir faite ! Toutes les créatures aiment la lumière, toutes s'en réjouissent. Demandez à cette personne aveugle, à cet infortuné qu'un accident ou la maladie a privé de la vue, demandez-lui ce que son cœur désire le plus : « La lumière ! la lumière ! » s'écriera-t-il. Que désireraient par-dessus tout ces malheureux prisonniers qu'on enfermait autrefois, pendant de longues années, dans des cachots obscurs ? Revoir la lumière du jour !... — Les plantes même ne peuvent s'en passer. Sans la lumière, elles ne porteraient ni fleurs ni fruits ; elles resteraient pâles, languissantes et stériles, et périraient bientôt. Aussi voyons-nous la plante renfermée dans un appartement tendre avec effort ses rameaux, ses feuilles et ses fleurs vers la fenêtre par où rayonne la lumière, et les pommes de terre oubliées dans nos caves allonger quelquefois de vingt pieds leur frêle tige, pour atteindre au soupirail par où perce le jour.

Une admirable propriété de la lumière, c'est de colorer tous les objets et de nous les faire aisément distinguer. Au lieu d'une campagne aux mille couleurs, comme nous l'avons, imaginons-la entièrement blanche comme, par exemple, quand la terre est couverte de neige. La lumière du soleil est fortement réfléchie par cette blancheur universelle : le jour en est considérablement augmenté, tout y est éclairé et visible ; cependant tout y est confondu, il faut pour ainsi dire deviner les objets. On ne peut distinguer les rochers d'avec les maisons, les arbres d'avec la colline qui les porte, les terres cultivées d'avec celles qui ne le sont pas. On voit donc tout et on ne distingue rien. Tel aurait été l'aspect de la nature, si Dieu nous avait donné la lumière sans la propriété de colorer les objets. Mais grâce à cette propriété de la lumière qui peint et habille tout ce qui nous environne, chaque chose est rendue reconnaissable et nous n'avons pas d'effort à faire pour démêler ce que nous cherchons : la couleur nous l'annonce tout de suite.

Dieu a varié les couleurs, non seulement pour nos besoins, mais encore pour nos plaisirs. Chaque plante, chaque fleur, chaque feuille, chaque oiseau, chaque animal a sa couleur propre, son vêtement particulier, sa livrée spéciale ; de sorte que nous contemplons les créatures avec un plaisir toujours nouveau et toujours renaissant.

3. — Le second jour, Dieu créa le *firmament*. C'est cette masse d'air qui enveloppe la terre de toutes parts et que nous voyons au dessus de nos têtes, comme une grande voûte peinte en bleu, où

les étoiles semblent fixées comme autant de petits clous d'or. Jusqu'à quelle hauteur s'étend l'air ? On l'ignore : on conjecture de 15 à 20 lieues, au delà desquelles il devient de plus en plus subtil, de plus en plus froid. — C'est l'air qui nous fait vivre. Il entre dans nos poumons, il y séjourne le temps nécessaire pour donner la force et le mouvement à nos organes. Une fois qu'il a perdu son efficacité, il nous quitte ; un air nouveau le remplace et produit le même effet. Nous vivons donc dans l'air, comme les poissons vivent dans l'eau. — C'est l'air qui fait que nous pouvons parler ensemble. L'air en effet transmet le son produit par nos lèvres, et avec le son, la parole, et avec la parole la pensée. Sans l'air par conséquent point de conversation, point de chant, point de musique : nous serions tous comme des êtres sourds et muets. — C'est l'air qui nous apporte tous les bruits, tous les sons qui se produisent autour de nous. On peut regarder ces bruits, ces sons, comme autant de messagers qu'il nous envoie, à chaque instant, pour nous dire ce qui se passe souvent à des distances considérables : à nous de profiter de l'avis. — C'est l'air qui nous apporte aussi les odeurs, qui nous informe de la bonne ou mauvaise qualité des viandes, et qui nous fait respirer le parfum des fleurs.

Sans l'air, le soleil nous enverrait tout à coup sa lumière le matin, et nous la retirerait tout à coup le soir. Ce passage subit des ténèbres au grand jour et du grand jour aux ténèbres, fatiguerait les organes de notre vue et pourrait les détruire. Bien des voyageurs surpris par une nuit soudaine pourraient s'égarer, et la plupart des oiseaux seraient en danger de périr. Mais grâce vous soient rendues, ô Père céleste, vous avez prévenu tous ces inconvénients ! Plus d'une heure avant son lever, le soleil lancera ses rayons au sommet de l'air, qui nous les renverra en les courbant et les affaiblissant : nous aurons ainsi l'aurore, pour nous préparer doucement à la clarté du jour. Il en sera de même le soir, plus d'une heure après le coucher du soleil : et nous aurons le crépuscule avec des teintes de plus en plus faibles, pour habituer nos yeux aux ténèbres de la nuit.

Quand l'air, ce zélé serviteur de Dieu, se déplace ou s'agite, il prend alors le nom de vent ; il souffle avec violence, il balaie, il purifie les lieux que nous habitons. Sans lui, les grandes villes deviendraient bientôt autant de cloaques infects, qui seraient inhabitables. De plus, il prend soin de nous échauffer et de nous rafraîchir tour à tour. Mais nous ressemblons à ces maîtres exigeants qui ne sentent jamais le mérite de leurs domestiques, et qui ne voient que leurs défauts. Il ne nous est peut-être jamais arrivé une seule fois de remarquer les services assidus que les vents nous rendent, tandis que nous éclatons en plaintes dès qu'ils nous contrarient.

4. — Le troisième jour, Dieu *sépara les eaux d'avec la terre*. Il commanda à toutes les eaux qui la couvraient de se réunir en un même lieu

pour former les *mers* ; la terre parut à sec et les plantes furent créées.

Ici encore que de merveilles qui sont autant de bienfaits nouveaux ! Les eaux de la mer occupent les deux tiers de notre globe. Enfermées dans des barrières qu'elles ne peuvent franchir, elles devraient naturellement se corrompre et infecter le monde. Mais Dieu y a pourvu. — D'abord ces eaux, on ne sait comment, se trouvent salées, au point que ni les animaux ni l'homme ne pourraient en boire. Ni les pluies qui souvent y retombent, ni les fleuves qui sans cesse y mêlent leurs ondes ne peuvent en adoucir l'amertume. — De plus, Dieu ne laisse pas les eaux de la mer demeurer stagnantes. Chaque douze heures, l'Océan monte et descend, s'élève et s'abaisse en quelques endroits jusqu'à quarante et cinquante pieds. Ce mouvement alternatif de la mer, montant pendant six heures et se retirant pendant six autres heures, est connu sous le nom de *flux* et de *reflux* ou de *marée*. — Un autre moyen pour entretenir la salubrité des mers, c'est le vent et les tempêtes. Ils creusent la mer jusque dans ses abîmes et lancent jusqu'aux nues ses montagnes de flots. Tel le laboureur diligent remue un monceau de blé et le secoue dans les airs pour empêcher qu'il ne fermente. Cependant, malgré les vents et les tempêtes, la mer en fureur respecte les bornes que Dieu lui a tracées. Il lui a dit : « Tu viendras jusque-là et tu n'iras pas plus loin ; là tu briseras l'orgueil de tes flots. » Elle se souvient de cette parole et s'arrête devant un grain de sable.

C'est la mer qui est chargée d'arroser la terre. De soi-même la terre est aride ; pour qu'elle produise, il faut l'arroser : Dieu en a chargé la mer et les vents. Sans cesse les vapeurs de la mer s'élèvent vers le ciel et forment des nuages ; ces nuages légers, les vents les transportent de côté et d'autre, puis les laissent retomber sur la terre en rosée, pluie, neige et frimats. Et tout ce qui a soif se désaltère.

C'est la mer qui facilite les communications entre les différents peuples, et qui en fait pour ainsi dire une seule famille. Elle couvre, avons nous dit, les deux tiers de notre globe. Lorsqu'on envisage cette grande étendue d'eau, il semble, d'un côté, que c'est autant de terrain perdu, et d'un autre côté, qu'elle empêche les hommes de se connaître. Mais en réalité rien n'est plus faux. La mer est comme une route immense, ou plutôt c'est comme un million de routes dirigées dans tous les sens, et ouvertes aux besoins du commerce. Que nous serions à plaindre si nous étions obligés de faire venir par terre toutes les choses dont nous manquons ! Le calcul suivant va vous le faire sentir : un vaisseau porte jusqu'à un million deux cent mille livres ; or, en comptant deux mille livres pour un cheval, il faudrait, pour transporter cette charge, trois cents chariots à deux chevaux.

Chrétiens mes frères, dans nos cantiques sacrés nous invitons la lumière, l'air, les vents, les eaux, la mer à bénir le Seigneur ; mais c'est nous qui

avons le plus besoin de cette invitation. Depuis que le Seigneur les a faits, ils ne cessent de le bénir, à leur manière, en exécutant ses ordres. C'est donc à leur tour de nous dire : Enfants des hommes, bénissez le Seigneur et rendez-lui grâces de ce qu'il nous a créés pour votre service. Ainsi soit-il !

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

IX

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

I. — Voilà qu'une grande tempête se leva sur la mer, de sorte que la barque était couverte de vagues. (Matth., viii, 21.)

1. Qui ne voit dans cette grande tempête dont Jésus-Christ et ses disciples furent assaillis sur le lac de Tibériade, une image des tempêtes qui menacent notre foi ! Le navire qui nous porte, c'est la terre. Les passagers, ce sont tous les hommes qui accomplissent leur traversée du temps à l'éternité. Les justes s'appliquent à la vertu et sont fermes dans la doctrine, tandis que les pécheurs, épris d'eux-mêmes, se laissent dominer par les passions. Aussi, quand la tempête survient, les justes luttent avec courage contre la fureur des flots, et finissent par triompher ; les pécheurs, au contraire, deviennent eux-mêmes semblables aux vagues furieuses de la mer, jetant l'écume de leurs infamies, et bientôt ils ne tardent pas à être les victimes de cette autre tempête de ténèbres qui est réservée aux méchants pour toute l'éternité. (Jud., v, 13). Quant à nous, agissons avec circonspection, non comme des insensés, mais comme des hommes sages, parce que les jours sont mauvais. (Eph., v, 15-16).

2. Qui pourrait, cependant, venir au secours de tous ces pauvres naufragés, avant qu'ils soient engloutis dans les profondeurs de la mer ? O Dieu, choisissez un autre Noé pour qu'il construise une autre arche qui viendra recueillir toutes ces âmes qui sont en péril ! Et Jésus-Christ a été envoyé : il a édifié cette nef de salut qui s'appelle l'Eglise. La voici devant vous, sans cesse assaillie par toutes sortes de tempêtes. Depuis de longs siècles, elle sillonne en tous sens la terre de ce monde, brave les orages et les flots soulevés, et s'en va à la recherche des âmes en péril pour les recueillir dans son sein et les conduire vers les rivages de l'éternité bienheureuse. Ah ! vous pouvez entrer dans ce beau navire, vous ne ferez point naufrage, car l'Eglise a pour elle les promesses divines. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (Matth., xvi, 18).

3. Telle est notre destinée. Comme l'Eglise notre mère nous essayons des tempêtes : ce sont les tribulations. Job l'a dit : *L'homme né d'une femme, vivant peu de temps, est rempli de beaucoup de misères.* (Job, xiv, 1). En tout et partout, nous trouvons des sujets de souffrances et de contradictions. Saint Paul l'écrivait aux Thessaloniens : *Vous savez vous-mêmes, leur disait-il, que c'est à cela que nous sommes destinés.* (I Thess., iii, 3). Il en donnait la raison à Timothée : *Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution.* (II Tim., iii, 12). Nous serions donc bien à plaindre, si nous trouvant ainsi dans la tribulation, nous ne pouvions pas placer notre espérance en Dieu et compter sur son secours. Saint Paul relève nos courages et dissipe nos craintes : *Dieu, nous dit-il, est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par dessus vos forces, mais il vous fera tirer profit de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer.* (Rom., x, 13).

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Nous avons ici une image des tempêtes qui menacent notre foi.* — « Il en est à peu près de notre vie à tous comme de celle de Paul : *Au dedans des luites, au dehors des craintes.* (II Cor., vii, 5). Mais Paul était vraiment un pilote. Quant à nous, parfois nous jouissons du calme ; parfois aussi nous sommes ballottés par la tempête ; parfois notre nonchalance, notre indifférence nous expose à mille maux ; cela, parce que nous n'écoutons pas l'Apôtre, et que nous ne cherchons pas à diriger notre course conformément à ses ordres. (Act., xxvii, 21). Maintenant aussi, les passagers entendent de sa bouche ces paroles : *Veillez sur vous ; car après mon départ des loups ravissants pénétreront dans vos rangs... Dans les derniers temps il y aura des jours difficiles, des hommes épris d'eux-mêmes, avares, orgueilleux.* (Act., xx, 28, 29 ; II Tim., iii, 1, 2). Or, cette tempête est encore la plus redoutable de toutes. Demeurons là où il nous recommande de demeurer, c'est-à-dire dans la foi ; là nous serons dans un port sûr. Écoutez-le de préférence au pilote qui est en chacun de nous : je veux parler de la raison. Ne suivons pas les ordres ni de celle-ci ni ceux de tout autre guide ; mais seulement les ordres de Paul ; car il a connu par expérience bien des sortes de tempêtes. N'apprenons pas à les connaître par notre expérience ; évitons la peine et la perte qu'elle nous coûterait. Écoutez ces paroles : *Ceux qui veulent devenir riches tombent en de graves tentations.* (I Tim., vi, 9). Croyons-en ce qu'il nous dit. Voyez plutôt ce qu'il est advenu de ceux qui n'y ont pas cru. Ailleurs, l'Apôtre nous dit quelle est la cause des naufrages : *Ils ont fait naufrage touchant la foi.* Pour vous, conclut-il, *demeurez dans les doctrines qui vous ont été enseignées et que vous avez crues.* (I Tim., i, 19). Rapportons-nous-en à Paul. Fussions-nous au plus fort de la tempête, nous n'aurons aucun danger à redouter. Dussions-nous encore comme Paul passer quatorze jours sans pren-

dre de nourriture, dût toute espérance de salut nous être ravie, dussions-nous être environnés de ténèbres et d'obscurité, nous pourrions nous rire de ces dangers si notre foi n'éprouve pas de défaillance. Le navire qui nous porte, c'est la terre; une infinité de méchants et de scélérats y font leur passage; il y a des rois, il y a leurs satellites, il y a des justes comme Paul, il y a des prisonniers, des captifs du péché. Si nous prêtons à Paul notre confiance, nos fers seront brisés, Dieu lui accordera notre salut. Contesteriez-vous cette vérité, que les passions et les péchés soient de lourdes chaînes? Elles chargent non pas les mains, mais l'homme entier. Pour les rompre, il faut Dieu lui-même. Il suffit d'une seule de ces choses pour susciter un péril; mais lorsque s'y joignent les tempêtes, à quels dangers ne sera-t-on pas exposé? Il faut si peu de chose pour causer notre perte! Il suffit de la famine, de l'orage, de la méchanceté des passagers, de l'inclémence du temps. Mais Paul a pu braver tous ces périls. Nous ferons de même ¹. »

2. *Jésus-Christ a édifié cette nef de salut qui s'appelle l'Eglise.* — « Ce n'est point en superposant des briques et des pierres qu'il a bâti son enceinte; il ne l'a point entourée de fossés, il n'en a point hérissé les abords de pieux, il n'a point élevé des tours pour garantir sa sécurité, il lui a suffi de prononcer deux simples paroles, et ces paroles l'ont mieux défendu que les remparts, que les tours, que les fossés et toute autre fortification. Et quelles sont ces paroles dont la vertu est si extraordinaire? *Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Voilà le rempart, voilà l'enceinte, voilà les défenses dont nous parlions; voilà notre port et notre asile. Et jugez par cette circonstance de la force inexpugnable de ce rempart. Le Sauveur ne dit pas seulement que les complots des hommes ne prévaudront point contre elle; mais pas même les complots, les machinations de l'enfer: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, c'est-à-dire à quelques assauts que l'Eglise soit en butte, quels que soient les dangers qui l'assailliront, fussent-ils capables de nous conduire dans l'enfer, l'Eglise restera toujours immobile. Le Seigneur pouvait sans doute la mettre à l'abri de tous les dangers. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Parce qu'il est plus digne de lui de la laisser exposée aux épreuves que de l'en préserver, pourvu qu'il veille à ce qu'il ne résulte pour elle, de ces attaques, aucun préjudice. S'il a permis qu'elle eût à subir toute sorte de tentation, c'est afin de l'éprouver davantage, car *la tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve.* (Rom., v, 3-4). Pour montrer sa puissance avec plus d'éclat, il arrache l'Eglise des portes mêmes de la mort. Voilà pourquoi il a permis à la tempête de s'élever, et ne lui a pas permis de l'engloutir. Si nous admirons un pilote, ce n'est pas lorsqu'il navigue par une brise favorable, ni lorsque, ayant

eu continuellement le vent en poupe, il ramène le bâtiment sain et sauf; mais lorsque la mer étant agitée, les flots irrités, l'ouragan déchainé, il oppose son art à la violence des vents, et arrache son vaisseau aux fureurs de la tempête. Ainsi fait le Christ: abandonnant l'Eglise, tel qu'un vaisseau, aux flots du siècle, il n'a point apaisé la tempête, mais il a sauvé l'Eglise de ses fureurs; il n'a point calmé la mer, mais il a mis le navire en sûreté. Les peuples se sont soulevés de toutes parts comme des flots en furie; les esprits mauvais se sont donné carrière, comme des vents funestes; la tourmente est devenue générale. Chose étonnante: non seulement la tempête n'a point abîmé le vaisseau, mais le vaisseau a calmé la tempête. En effet, les nombreuses persécutions auxquelles l'Eglise a été sujette, loin de la submerger, ont été apaisées par l'Eglise. Et comment, de quelle manière, par quelle vertu? Par la vertu de cette sentence: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle...* Vous étonnerez-vous si Dieu, qui par sa parole a consolidé le ciel, a fondé la terre et emprisonné la mer, se sert d'une parole pour assurer l'existence de l'Eglise, mille fois plus précieuse que le ciel, la terre et la mer? ² »

3. *Nous avons à essayer des tempêtes: ce sont les tribulations.* — « Il n'y a pas de tribulations qui puissent nous renverser et nous perdre. Notre perte ne peut venir que de notre lâcheté. Vous demandez comment? Si nous sommes vigilants, si nous demandons à Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés au delà de nos forces, si nous lui restons toujours étroitement unis, nous serons toujours inébranlables, toujours invincibles. Tant que son secours sera avec nous, les tentations souffleraient-elles avec plus de violence que tous les vents réunis, elles ne nous ébranleront pas plus que le choc d'une paille ou d'une fleur légère. Ecoutez Paul: *Parmi tous les maux, nous demeurons victorieux* (Rom., viii, 37); et encore: *Je crois que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous* (Ib., 18); et ailleurs: *Les afflictions si courtes et si légères de la vie présente produisent pour nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.* (II Cor., iv, 17). Vous le voyez: il appelle choses légères les plus grands périls, les naufrages, les afflictions de toutes sortes. Imitez-la, cette âme de bronze, que les liens du corps ne peuvent amollir. Vous êtes dans la pauvreté? Mais elle n'égale pas le dénûment de Paul endurent la faim, la soif et la nudité; car le dénûment, il ne le souffrit pas un jour, mais tous les jours de sa vie apostolique. Où est la preuve? Il la donne lui-même: *Jusqu'à cette heure nous avons faim et soif, nous sommes nus.* Eh quoi! alors qu'il avait acquis une gloire sans rivale dans l'apostolat, il souffrait de tels maux: il avait passé vingt ans dans ces tribulations, quand il écrivait ces lignes: *Je connais un homme en Jésus-Christ qui fu-*

¹ S. Chrys., *In Act. Apost.*, Hom. LIII, n, 4 et 5, trad. Vivès.

² S. Chrys., *In Inscription. Actorum*, Hom. II, n. 1. t. Vivès.

ravi, il y a quatorze ans, jusqu'au troisième ciel; si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne le sais pas (II Cor., xii, 2); et ailleurs : Trois ans après j'allai à Jérusalem (Gal., i, 18); et encore : J'aimerais mieux mourir que voir quelqu'un me ravir cette gloire. (I Cor., ix, 15). Ailleurs il écrivait avec plus d'énergie encore : Nous sommes devenus les ordures du monde. (Ib., iv, 13). Quoi de plus terrible que la faim, que le froid, que les embûches que nous tendent des frères, qu'il appelle des faux frères ? Ne le traitait-on point de peste du monde, d'imposteur, de fléau ? Ne succombait-il pas sous les verges ? Que ces souffrances soient présentes à notre esprit, pensons-y, souvenons-nous-en, et nous ne faiblirons jamais, serions-nous accablés de maux sans nombre. Qu'il nous soit donné d'être aimés dans le ciel, et toutes les afflictions nous paraîtront légères ; qu'il nous soit donné de bien conduire nos intérêts en vue du ciel, et les choses de la terre ne seront de nulle importance pour nous. Que sont-elles, ces choses ? Ombre et rêve. Quelles qu'elles soient, n'espérons, n'attendons que les biens du ciel, et les afflictions ne nous sembleront rien ni par leur nature ni par leur durée. Que sont-elles, en effet, auprès des châtiments de l'autre vie ? Que seraient dix mille ans auprès de l'éternité ? Une goutte d'eau comparée à l'océan. Mettez-vous les biens de la terre en parallèle avec ceux du ciel ? Ici la distance est encore plus grande : *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ces biens.* (I Cor., ii, 9). Et la jouissance de ces biens sera éternelle¹.

II. — Les disciples s'approchèrent de Jésus et l'éveillèrent, disant : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » (Matth., viii, 25).

1. Nous avons ici un exemple que nous devons suivre dans nos tribulations : c'est de recourir à Dieu pour qu'il vienne à notre aide et qu'il nous délivre. Ce ne fut point en vain que les apôtres s'adressèrent à Jésus-Christ. David le savait bien, puisqu'il nous dit : *Lorsque je l'invoquais, le Dieu de ma justice m'a exaucé.* (Ps., iv, 2). Quelle consolante vérité ! Dès que nous sommes affligés, nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu pour être soulagés ou délivrés dans la mesure de ses desseins providentiels par rapport à notre salut. S'il juge qu'il est bon pour nous de souffrir, il viendra à notre aide non pas selon nos désirs, mais pour nous faire tirer profit de l'épreuve. S'il croit, au contraire, nous exaucer pleinement, nous devons reconnaître qu'il récompense notre fidélité à nous soumettre à sa sainte volonté. Mais soyons assurés que nous sommes exaucés de toute façon, parce qu'il répond toujours à notre prière par ses consolations ou ses délivrances dans la mesure de notre justice.

2. C'est pourquoi ne nous laissons point aller au murmure ni dominer par des sentiments de dé-

fiance à l'égard de Dieu, lorsqu'il ne vient pas à notre secours comme il nous plairait d'être secourus. Alors ce sera l'heure de renouveler avec plus d'ardeur toute soumission à sa volonté, et heureux serons-nous si nous pouvons dire avec David : *Seigneur, vous m'avez mis au large dans la tribulation (Ib.), c'est-à-dire, vous avez élargi mon cœur, vous me rendez capable de supporter l'épreuve à laquelle vous me soumettez, afin que je puisse conquérir les biens de la vie future.* C'est la conduite que Dieu suit à l'égard de ses amis. Il les prépare par les tribulations aux rudes combats de la vie, il les fait passer par les épreuves les plus douloureuses afin qu'ils deviennent fermes et énergiques, en sorte que les généreux soient plus généreux, et supportent tous les assauts du démon sans jamais faiblir. C'est l'histoire de Job, qui ne fut délivré de ses tribulations qu'après en avoir triomphé.

3. Quand notre prière s'élève vers Dieu aux heures où nous sommes dans la tribulation, il y a un écueil que nous devons éviter : c'est de ne point mêler à nos prières des sentiments que la charité condamne. En effet, les tribulations ou mieux les tempêtes que nous essayons sont l'œuvre le plus souvent des créatures qui vivent à nos côtés. Notre nature est si mauvaise qu'elle est portée à vouloir rendre le mal pour le mal, au lieu de triompher du mal par le bien. (Rom., xii, 21). C'est pourquoi appliquons-nous à ne point apporter devant Dieu le souvenir des injures que nous avons reçues. Nous nous exposerions à avoir, non pas les sentiments d'un suppliant, mais d'un accusateur. Souvenons-nous, au contraire, de la parole de Jésus-Christ, disant : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient ; afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes.* (Matth., v, 44-45).

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Lorsque je l'invoquais, le Dieu de ma justice m'a exaucé.* — « Si le prophète s'exprime de la sorte, ce n'est pas seulement pour nous apprendre que sa prière a été exaucée, mais pour nous enseigner à nous-mêmes ce que nous devons faire si nous voulons que Dieu nous exauce promptement, et nous accorde l'effet de nos prières avant même qu'elles soient terminées. Le roi-prophète, en effet, ne dit pas : *Lorsque je l'ai invoqué, mais : Lorsque je l'invoquais, il m'a exaucé.* C'est la promesse que Dieu lui-même a faite par son prophète à celui qui l'invoque : *Pendant que vous parlerez encore, je dirai : Me voici.* (Is., lviii, 9). Car ce qui donne à la prière cette puissance de persuasion sur le cœur de Dieu, ce n'est point la multitude des paroles, c'est une conscience pure, et la pratique des bonnes œuvres. Voulez-vous savoir ce qu'il dit à ceux qui vivent dans le mal, et qui s'imaginent cependant le fléchir par la longueur de leurs prières ? *Lorsque vous multiplierez vos prières,*

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Hebr.*, Hom. xxviii, n. 4, trad. Vivès.

je ne vous écouterai point ; lorsque vous étendrez vos [mains, je détournerai mes yeux de vous. (Is., I, 15). Avant toutes choses, celui qui prie doit avoir de la confiance, et il obtiendra infailliblement ce qu'il demande. Aussi le prophète a-t-il dit : *Il a exaucé ma justice*, montrant ainsi cette confiance en Dieu dont son âme est toujours remplie quand il s'approche de lui. Or, ne pensez pas que ces paroles lui soient inspirées par un sentiment de vaine présomption ; s'il parle ainsi, ce n'est point pour se faire valoir, mais pour notre instruction et pour nous donner à tous une leçon des plus utiles. Vous auriez pu dire : « Il a été exaucé de Dieu parce que c'était David, mais pour moi qui suis si petit et qui ai si peu d'importance, je ne puis rien espérer. » Il nous montre donc que si Dieu l'a exaucé ce n'est pas sans de sages raisons, et que s'il rejette vos prières, ce n'est point à la légère et comme au hasard, mais il examine toujours avec le plus grand soin les œuvres de celui qui le prie. Si vous pouvez présenter vos œuvres à l'appui de votre prière, vous serez toujours exaucé ; mais si elles vous font défaut, fussiez-vous un David, vous ne pourrez jamais fléchir le cœur de Dieu. Voyez les avares : ils ne tiennent aucun compte ni de la dignité, ni de quelque autre considération que ce soit : ils ne considèrent que ceux qui ont de l'argent, et se montrent disposés à tout faire pour eux. Ainsi Dieu, qui aime la justice, ne renverra jamais les mains vides le juste qui vient le prier. Quant à celui qui n'a point cette justice, et dont l'âme est souillée des vices contraires, il a beau prier et supplier, ses efforts sont inutiles, parce qu'il n'a point en lui la puissance de persuasion. Voulez-vous donc être tout-puissant auprès de Dieu, présentez-vous devant lui avec cette justice. Or, ne croyez pas que la justice soit une vertu particulière : c'est la vertu considérée dans son ensemble et comme la réunion de toutes les vertus. C'est dans ce sens que Job était juste : il avait toutes les vertus qu'un homme peut pratiquer ; il ne s'abstenait pas de tel ou tel vice pour s'en permettre un autre ¹. »

2. *Seigneur, au jour de la tribulation, vous avez élargi ma voie.* — « Il ne dit point : Vous avez écarté les afflictions ; ni : Vous m'avez délivré des tentations ; mais : En les laissant subsister, vous m'avez mis au large. Dieu fait paraître les ressources infinies de sa sagesse et de sa puissance, non seulement en nous délivrant de nos tribulations, mais en nous les faisant supporter avec une merveilleuse facilité lorsqu'elles persistent. Cette conduite fait éclater à la fois la puissance de Dieu et la vertu de ceux qui sont victimes de ces tribulations, parce que, d'un côté, Dieu donne la force qui met au large et console l'âme affligée ; et, de l'autre, il laisse peser sur elle l'épreuve pour étreindre de près sa négligence et la guérir du relâchement et de la mollesse. Comment, me direz-vous, Dieu peut-il mettre au large au milieu de l'affliction ? C'est ce qu'il fit pour les trois enfants

dans la fournaise et pour Daniel dans la fosse aux lions. Il n'a point éteint les flammes de la fournaise pour garantir ces enfants de leur atteinte ; il n'a point fait mourir les lions pour mettre Daniel à l'abri de leur férocité ; mais alors que le feu était des plus ardents, et que les lions étaient là prêts à dévorer leur proie, les justes jouirent de la plus grande liberté. (Dan., III, 24 ; VI, 14). L'âme est encore mise au large dans un autre sens, lorsqu'accablée sous le poids des tribulations, elle se voit délivrée de ses passions et d'une multitude de maladies intérieures ; car c'est vraiment alors qu'elle voit s'élargir la voie devant elle. ⁴ Mais entendez la voix de l'Apôtre proclamer la grande liberté que l'âme trouve au sein de l'affliction. Ecoutez saint Paul vous énumérant lui-même les fruits qu'elle produit : *La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et cette espérance n'est pas confondue.* (Rom., V, 3-5). Voyez s'il est possible de dire combien l'âme s'étend et se dilate au milieu de la tribulation, qui devient pour elle comme un port où elle aborde avec joie. *La tribulation*, dit-il, *produit la patience.* Quoi de plus calme et de plus tranquille, en effet, que l'homme véritablement patient et qui supporte facilement toutes les afflictions ? Quoi de plus fort que celui qui a passé par l'épreuve ? Que peut-on comparer au plaisir intime qui en est le précieux fruit ? Saint Paul nous énumère trois sujets de joie différents qui naissent de l'affliction : la patience, l'épreuve et l'espérance des biens futurs. C'est ce que le sage prophète veut exprimer lorsqu'il dit à Dieu : *Vous avez élargi ma voie dans la tribulation.* Il a dit précédemment : *Dieu m'a exaucé* ; il explique en quoi Dieu l'a exaucé. Ce n'est point en lui accordant des richesses, il n'en demandait pas ; ce n'est point en obtenant de triompher de ses ennemis, tel n'était point l'objet de sa prière : Dieu l'a exaucé en lui donnant le calme et la tranquillité qu'il goûte désormais au milieu même de la tribulation ². »

3. *Nous ne devons point mêler à nos prières des sentiments que la charité condamne.* — « Celui qui se présente pour prier Dieu doit avoir l'attitude, les pensées, les sentiments d'un suppliant ; pourquoi donc prendre la figure d'une autre personne, d'un accusateur ? Comment pouvez-vous espérer obtenir le pardon de vos péchés, quand vous venez prier Dieu de punir les péchés des autres ? Que votre prière n'ait donc rien d'impitoyable, qu'elle soit pleine de calme, qu'elle ait pour ainsi dire un visage gracieux et agréable. Telle est la prière où règne la douceur, et qui ne souhaite point de mal à ses ennemis ; tandis que la prière qui est faite dans un esprit opposé ressemble à une femme emportée à la fois par l'ivresse et la folie, ou bien à un sanglier en fureur. Aussi le ciel lui demeure-t-il impitoyablement fermé. La prière, au contraire, qui s'inspire de la douceur chrétienne, a je ne sais quoi de mélodieux, de doux, de digne des oreilles des rois, quelque chose qui est à la fois

¹ S. Chrys., *In Ps. IV*, n. 1, t. Vivès.

⁴ *Ib.*, n. 3, t. Vivès.

² *Ib.*, n. 4.

suave, harmonieux et mesuré. Aussi une prière semblable, loin d'être exclue de la scène, reçoit les couronnes qui lui sont dues; car elle se présente avec une lyre d'or, avec des vêtements où l'or éclate également. Aussi charme-t-elle son juge par son attitude, par ses regards, par sa voix, et personne ne songe à la repousser des célestes palais. Elle répand dans toute l'assemblée une joie ineffable. La prière vraiment digne des cieux, celle qui emprunte aux anges mêmes leur voix, est celle dont le langage n'a point d'amertume, et ne fait entendre que des paroles de douceur. Lorsqu'elle adresse ses supplications à Dieu pour d'injustes ennemis, pour des persécuteurs, les anges l'écoutent dans un profond silence, et, lorsqu'elle a cessé de parler, ils ne se lassent pas de l'applaudir, de la louer, de l'admirer. Faisons nous-mêmes à Dieu de semblables prières, et nous serons exaucés. Lorsque nous nous présentons devant Dieu, figurons-nous que nous parlons non pas devant une réunion ordinaire, vulgaire, mais devant une assemblée composée de tout l'univers, ou plutôt de tous les peuples qui habitent les cieux, et au milieu desquels est dressé le trône du Roi des cieux, qui prête une oreille attentive à notre prière. Faisons en sorte que notre prière soit digne de paraître au milieu de cette assemblée. Lorsque nous sommes pour entrer dans l'assemblée des anges, préparons-nous avec plus de soin que ne s'exerce le joueur de harpe ou de lyre, pour ne laisser échapper aucun son qui blesse l'harmonie. Que notre langue, semblable à l'archet qui touche l'instrument, ne fasse entendre que des accents agréables, harmonieux, cadencés, et animés d'une pensée céleste. Lorsque nous nous présentons devant Dieu pour lui adresser nos supplications et nos prières, faisons résonner les cordes de notre âme en faveur de nos ennemis; c'est ainsi que nous mériterons de voir exaucées les prières que nous faisons pour nous-mêmes... Si nous savons donc soumettre notre prière à cette règle, nous pourrions dire à Dieu avec confiance: *Exaucez ma prière*. Non seulement alors vous retirerez de votre prière les plus grands avantages, mais vous comblerez de joie Dieu qui vous écoute; parce que vous lui demanderez des choses qui sont vraiment conformes à ses commandements, et qu'il vous accordera on ne peut plus volontiers. Voilà ce qui est digne de l'adoption divine, voilà ce qui nous marque véritablement du caractère de ses enfants: *Soyez miséricordieux*, nous dit-il, *comme votre Père céleste qui est dans les cieux* (Luc., vi, 36); et encore: *Priez pour ceux qui vous font du mal, afin que vous soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux*. (Matth., v, 44). Que peut-on comparer à une semblable prière? Ce n'est ni aux anges, ni aux archanges, mais au Roi des cieux lui-même qu'elle nous rend semblables. Or considérez quelle confiance fait éclater dans ses prières celui qui devient semblable, autant qu'il est en lui, au Roi des cieux¹.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

X

LES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION (suite)

Résumé analytique

La sainte communion, avons-nous dit, en nous unissant étroitement à Jésus-Christ, augmente en nous la vie de la grâce. De plus :

1. Elle est une *source de délices* : le corps affamé a du plaisir à manger, ainsi l'âme jouit en recevant le pain céleste; plus on s'en rassasie, plus on le désire, plus on éprouve de plaisir à le manger. Dieu refuse quelquefois aux âmes saintes ces consolations sensibles, pour les éprouver ou pour les punir de quelques négligences, mais cela n'empêche pas le fruit de la communion.

2. Elle *efface les péchés véniels*, calme les mouvements des passions, fortifie contre les tentations, et préserve des chutes mortelles, si toutefois on communie avec dévotion.

3. Elle est un *gage de la vie éternelle*, puisqu'elle procure à l'âme l'immortalité bienheureuse et au corps le droit de ressusciter comme membre de Jésus-Christ.

Conclusion : *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie!*

Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

(Joan., vi, 52).

Mes frères,

Partout où notre divin Sauveur a séjourné pendant sa vie mortelle, il y a répandu ses bienfaits, il y a laissé les traces les plus fécondes de son passage. Il est venu dans le sein de la Vierge immaculée, et il l'a élevée au-dessus de toutes les créatures en lui conférant l'incomparable dignité de Mère de Dieu. Dans la maison de Zacharie, il a sanctifié Jean-Baptiste. A Bethléem, il a fait de sa pauvre étable un paradis où les anges, les bergers et les rois venaient l'adorer. Dans le temple de Jérusalem, il a rempli Siméon et Anne des plus douces consolations de la grâce. En se plongeant dans le Jourdain, il a donné à l'eau des fleuves la vertu de purifier les âmes des taches du péché. Pendant les trois ans de son ministère public, il a semé sur ses pas les miracles, guérissant les paralytiques, les sourds, les muets, les aveugles, ressuscitant les morts, nourrissant avec quelques pains des milliers de personnes, convertissant les pécheurs pour en faire ses disciples, apprenant aux hommes à tout sacrifier pour gagner le ciel. Enfin, la veille de sa mort, il a préparé dans le cénacle un festin dans lequel il s'est donné lui-même en nourriture à ses disciples, et auquel pourront prendre part toutes les générations jusqu'à la fin des temps.

Nous avons commencé à expliquer les merveilleux effets de cette divine nourriture. Nous avons considéré d'abord le Dieu-Homme, Jésus-Christ auteur de la grâce, s'unissant intimement par

¹ Ib., n. 4 et 5, t. Vivès.

l'Eucharistie à l'âme du fidèle pour la faire vivre de sa propre vie. Nous avons vu que la première conséquence de cette union, de cette communauté de vie et de sentiments, c'était l'augmentation de la grâce sanctifiante, le développement de la vie surnaturelle dans toutes ses branches, le progrès dans la vertu, le zèle pour la pratique du bien et l'accomplissement de la loi de Dieu. Nous achevons aujourd'hui l'étude des effets particuliers de l'Eucharistie. Nous en avons mentionné quatre : la nourriture eucharistique produisant dans l'âme les mêmes effets que la nourriture matérielle dans le corps, doit augmenter ses forces, lui procurer de vraies jouissances et réparer les pertes quotidiennes ; mais en outre, tandis que la nourriture terrestre ne peut nous préserver de la mort, cette nourriture céleste nous assure la vie éternelle. Ainsi donc l'Eucharistie augmente toutes les forces vives de l'âme, comme nous l'avons expliqué dans la dernière instruction, lui procure de délicieuses jouissances, la préserve du péché et en répare les tristes effets, enfin elle est un gage assuré de la vie éternelle. Puissiez-vous faire pénétrer profondément ces vérités dans vos cœurs, avec la grâce du Dieu de l'Eucharistie !

1. La nourriture que nous prenons chaque jour nous cause une jouissance sensible en apaisant notre faim et en produisant le bien-être du corps. Il en est de même de la nourriture spirituelle de l'Eucharistie. L'âme pieuse est remplie de délicieuses émotions quand elle s'approche de ce sacrement, et la communion rassasie la faim et la soif de l'âme, c'est-à-dire cet ardent désir, ce besoin impérieux que nous éprouvons d'être unis à Dieu. Le Psalmiste exprime d'une manière toute poétique ces délicieux effets en mettant dans la bouche de l'époux des Cantiques cette invitation : « Venez, mes amis, buvez et enivrez-vous ! » L'ivresse spirituelle n'est autre chose que ce ravissement qui élève l'âme au-dessus du monde et de toutes les préoccupations des choses de la terre, pour lui faire trouver dans la possession et l'amour de son Dieu une joie, une satisfaction inexprimables. Celui qui s'approche dévotement de la sainte table éprouve la vérité de ces paroles de saint Laurent Justinien : « Le chrétien qui s'est donné complètement à Jésus-Christ, ravi par la présence de ce divin époux, est tout rempli de joie et de délicieuses émotions, tout illuminé d'une lumière céleste, fortifié dans la foi, animé d'une nouvelle ardeur de dévotion, et il se sent attaché à son Dieu par les liens d'une brûlante charité. Ce sont là, ô mon Jésus, ajoute ce saint auteur, les délices que vous préparez à vos chastes amis dans cet ineffable mystère, et qui dépassent tout ce que le monde peut imaginer de plus enivrant¹. » Comment pourrait-il en être autrement ? La sainte Eucharistie est la véritable manne qui a en elle seule le goût de tous les mets les plus délicieux ; c'est cette table royale où le Seigneur a préparé à

ses amis « un repas composé de mets de choix et de vins excellents, » selon la prophétie d'Isaïe (xxv, 6) ; c'est un festin offert par Celui dont le nom seul est plus doux qu'un rayon de miel, par Celui dans la compagnie duquel il n'y a jamais d'amertume. (Sap., viii, 16).

Le pain du ciel a encore sur celui de la terre un autre avantage : celui-ci, quelque bon qu'il soit, peut causer du dégoût, si on en prend trop ; mais celui-là excite toujours un nouvel appétit, une faim qui augmente à mesure qu'on la satisfait. Plus on s'approche souvent de la sainte table, plus on expérimente combien le Seigneur est doux et son festin agréable ; aussi peut-on appliquer à l'Eucharistie ces paroles de l'Ecriture : « Ceux qui me mangent ont encore faim, et ceux qui me boivent ont encore soif » (Eccli., xxiv, 29) ; c'est-à-dire, celui qui a une fois goûté les délices de la sainte communion ne peut jamais s'en rassasier, il y retourne toujours avec un nouveau plaisir, il sent le besoin de s'en nourrir encore. Mais cette faim n'est pas un tourment, ce n'est que l'occasion de se procurer de nouvelles délices, puisque le Sauveur a dit : « Celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif » (Joan., vi, 35), c'est-à-dire, ne sera plus tourmenté par l'amour et le désir des faux biens de la terre. Aussi les âmes qui se désaltèrent souvent au calice du Seigneur savent se sacrifier généreusement au service de Dieu et du prochain ; imitant la libéralité du Dieu qui se donne tout à elles, elles sont prêtes à donner leurs biens, leurs richesses, leur vie pour assurer leur salut et celui de leurs frères.

Cette douceur n'est pas toujours une impression sensible. Il arrive souvent que Notre-Seigneur, quoiqu'il soit réellement dans notre âme, ne lui fait point sentir les doux effets de sa présence, mais, au contraire, la laisse dans la sécheresse et l'aridité, pour l'éprouver ou la purifier. Cette âme n'est pas privée des bienfaits divins, car elle jouit du moins de son union avec Dieu et de l'augmentation de la grâce, mais cette jouissance est cachée dans les profondeurs de l'âme et n'a point de retentissement dans les facultés sensibles. D'autres fois cette privation des douceurs divines vient de ce que l'âme est encore trop attachée aux biens et aux jouissances terrestres ; c'est une punition et un avertissement. Saint Augustin raconte que tant qu'il ne se fut pas débarrassé complètement de toute attache aux soucis terrestres, aux illusions de la vanité et à l'amour des richesses, il ne trouvait aucun goût aux choses divines ; mais lorsqu'il eut chassé de son âme toutes ces vaines préoccupations, il s'écria avec des transports de joie : « Quel bonheur de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu, qui êtes ma gloire, ma richesse et mon salut ! » L'âme éprouvée par les sécheresses spirituelles, sans qu'il y ait de sa faute, doit se rappeler ce que dit l'auteur de l'*Imitation* : « Quand vous ne ressentez en vous que peu ou point de

¹ De disc. et perf. mon., cap. 19.

¹ Confes., ix, 1.

dévotion, vous devez surtout vous humilier, mais non point vous abattre ou vous attrister avec excès. Dieu donne à un certain moment ce qu'il avait refusé... Il faut savoir attendre la grâce de la dévotion avec une espérance ferme et une humble patience¹. »

2. Un autre effet de l'Eucharistie est celui que le Concile de Trente indique brièvement en ces termes : « C'est un remède par lequel nous sommes délivrés des fautes quotidiennes et préservés des mortelles². » La nourriture corporelle sert souvent de remède aux maladies, et c'est sous forme de nourriture ou de boisson que nous prenons les substances destinées à guérir le corps. De même l'Eucharistie peut être appelée un remède aux maladies de l'âme, parce qu'elle a une vertu spéciale pour les guérir ou pour nous en préserver. — Les péchés véniels sont de vraies maladies de l'âme ; ils ne lui donnent pas la mort, mais ils diminuent ses forces, sa santé surnaturelle, l'ardeur de sa dévotion et la disposent à succomber aux grandes tentations. Or, la sainte communion est déjà un remède assuré contre le péché véniel par la préparation qu'elle exige : les actes de charité, de contrition, de bon propos que produit le pieux fidèle avant d'aller communier, sont autant de moyens efficaces pour chasser les fautes vénielles et en obtenir le pardon. Aussi, dès que le Sauveur arrive en personne pour s'unir à cette âme, il lui applique la vertu expiatoire de son sang, il la lave et la purifie pour qu'elle soit plus digne de devenir son épouse, il achève l'œuvre commencée par la pénitence. Ainsi l'Eucharistie est un remède assuré contre les fautes quotidiennes qui échappent aux âmes même les plus parfaites. — Les passions de notre nature corrompue sont aussi des maladies de l'âme. La sainte communion, en augmentant par la grâce nos forces surnaturelles, diminue celles de la chair, calme ses révoltes et nous fournit des armes pour la réduire à l'obéissance. La lumière qu'elle répand nous fait découvrir les dangers qui nous environnent, et nous empêche de tomber dans les pièges tendus par nos ennemis. « Si vous êtes gonflé du poison de l'orgueil, dit saint Cyrille, allez recevoir ce sacrement et cet humble pain vous rendra humble ; si vous êtes agité du souffle de l'envie, recevez ce pain généreux, il vous rendra charitable ; si vous êtes tourmenté par les tentations de l'intempérance ou par les révoltes de la chair, recevez ce sacrement où vous boirez « le vin qui fait germer les vierges³. » Tout ce passage du saint docteur, que nous ne pouvons citer en entier, n'est que le commentaire des paroles bien connues du Sauveur : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui êtes fatigués, et je vous soulagerai. » — La communion est encore un puissant secours contre le démon. Quand Jésus-Christ est dans notre cœur, ne faut-il pas que le tenta-

teur s'éloigne ? Et quand même tous les démons se réuniraient alors pour nous attaquer, ne serions-nous pas plus fort qu'eux si nous n'abandonnons pas notre tout-puissant auxiliaire ? « Le sang de Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, éloigne de nous les démons et fait descendre les anges du ciel⁴. » Et il affirme que, en sortant de la sainte table, nous sommes comme des lions pleins d'ardeur, prêts aux plus terribles combats. — Dès lors que la sainte communion augmente toutes nos forces surnaturelles, étouffe les passions, diminue les dangers des tentations, il s'ensuit naturellement, mes frères, qu'elle nous préserve des péchés mortels. Plus la vie de la grâce est active en nous, plus nous sommes garantis des attaques du démon, plus les attraites du vice sont diminués, moins nous sommes exposés à commettre le péché mortel. Si une personne, après avoir communiqué, retombait aussitôt dans le péché mortel, ce serait une preuve que ses dispositions ne répondaient pas à la sainteté de l'acte qu'elle a accompli. Sans doute l'homme est inconstant et fragile, la puissance des mauvaises habitudes est terrible ; mais si malgré tous les remèdes, le vieil homme reste toujours le même, si au lieu de faire des progrès dans la vertu on retombe toujours plus bas, que faut-il en conclure, sinon qu'on résiste volontairement à la grâce ou qu'on communie mal ? — Pour recevoir tous les fruits d'une communion, il faut communier avec une vraie dévotion, une ardente charité ; il ne suffit pas d'être exempt de péchés mortels, il faut se défaire de l'affection aux péchés véniels et éviter les fautes délibérées, car elles déshonorent l'âme appelée à la dignité d'épouse du Christ, elles salissent la robe nuptiale dont elle doit être revêtue. « Ce ne sont que des péchés véniels, » dites-vous : j'en conviens, mais si vous ne faites rien pour les effacer, ce sont des taches qui vous rendent moins agréable aux yeux de votre céleste époux. Vous ne voudriez pas venir à l'église avec des vêtements sales et déchirés : pourquoi osez-vous aller communier avec l'affection à certains péchés véniels, avec des pensées d'orgueil, des sentiments de haine, des doutes sérieux sur la pureté de votre cœur ? Est-ce au milieu de ces vilaines idoles que vous voulez dresser le trône où Jésus vient s'asseoir ? Non, mes frères, il n'est pas possible que la sainte Eucharistie produise en vous les merveilleux effets que nous venons d'énumérer si vous ne vous y préparez convenablement, et si vous ne travaillez sérieusement à votre perfection en coopérant à la grâce. Alors vous verrez la vérité de ces belles paroles de saint Ambroise : « Nous avons tout en Jésus-Christ et Jésus-Christ est tout pour nous. Avons-nous une blessure à guérir, il est le remède ; sommes-nous faibles, il est notre force ; craignons-nous la mort, il est la vie ; désirons-nous le ciel, il en est le chemin ; sommes-nous dans les ténèbres, il est la lumière ; avons-nous faim, il est notre nourriture⁵. »

¹ *Imit.*, l. iv, ch. 15.

² Sess. xiii, cap. 2.

³ S. Cyrille, *In Joan*, cap. vi, lib. 4.

⁴ Hom. 45, *In Joan*.

⁵ *Hecum.*, vi, cap. 4.

3. Il nous reste à parler du dernier effet de l'Eucharistie : elle est pour nous le gage de la vie éternelle. « Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. » (Matth., x, 22). Le salut éternel, la gloire du ciel, couronne de nos mérites, voilà le but final où se rapportent tous les effets de l'Eucharistie, comme tous les efforts de la vie chrétienne. Si la communion augmente la grâce, remplit l'âme de délicieuses jouissances et d'un avant-goût du ciel, si elle nous fait entrer dans la plus étroite participation à la vie du Christ, si elle calme les passions et nous aide à éviter le péché, en un mot, si elle nous fait avancer tous les jours dans la voie du salut, n'est-ce pas pour nous faire arriver heureusement au terme, pour nous mettre un jour en possession de Dieu dans la gloire ? Voyez ce petit ruisseau qui coule paisiblement entre des rives étroites ; il grossit peu à peu et devient à la longue un fleuve majestueux qui se jettera dans la mer après avoir porté la fécondité dans les campagnes qu'il traverse. Ainsi le sacrement de l'Eucharistie est comme une source pure où le Seigneur invite ses fidèles à se désaltérer ; ceux qui boivent de cette eau salutaire croissent bientôt en grâce et en vertu, marchent rapidement à la perfection jusqu'à ce qu'ils entrent dans le divin océan des joies éternelles. Le Seigneur, qui leur a donné ici-bas sa chair et son sang, leur donne dans le ciel sa gloire et sa béatitude. « Heureux ces serviteurs que le Seigneur trouvera prêts au moment de son arrivée : en vérité je vous le dis, il les établira sur tous ses biens, » ils règneront à jamais avec lui. (Luc, xii, 37.) Les effets de la sainte Eucharistie ne sont donc pas limités au temps de la vie terrestre, ils s'étendent jusqu'à l'éternité ; elle unit déjà l'homme à Dieu ici-bas, mais c'est pour consommer cette union d'une manière indissoluble dans la vie future, car le Seigneur l'a promis : « Celui qui mange ce pain, vivra éternellement. »

Le corps lui-même aura sa part à ce merveilleux effet de la sainte Eucharistie. La communion est la nourriture de l'âme, mais c'est le corps qui la reçoit. Notre-Seigneur descend en corps et en âme dans le corps du fidèle, par conséquent ce corps est sanctifié par le contact de celui du Christ, il vit par le Christ, il contracte donc avec lui une sorte de parenté. Déjà au baptême notre corps était devenu le temple du Saint-Esprit, et nos membres les membres de Jésus-Christ, mais cette mystérieuse union est consommée et consacrée par la manducation de la chair et du sang du Seigneur. Dès lors le Fils de Dieu, uni si étroitement à notre corps, l'aime à un titre spécial, le défend contre les révoltes des passions, et s'il ne peut lui communiquer encore les célestes prérogatives de son corps glorieux, il lui donne du moins la certitude de la résurrection future. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Joan., vi, 55) ¹. — L'Eucharistie est donc à un

double titre le gage de la vie éternelle : pour l'âme qui verra se consommer au ciel son union définitive avec Dieu, pour le corps qui participera par la résurrection à la gloire du Rédempteur. Elle ne nous dispense pas de mourir, parce que la mort est le châtiment du péché, mais elle met dans notre corps un germe d'immortalité qui nous fera sortir vainqueur du tombeau pour commencer une vie nouvelle. Jésus-Christ, dit l'Apôtre, « reformera notre corps de misère en le rendant conforme à son corps glorieux. » (Philipp., iii, 21).

Tels sont, mes frères, les merveilleux effets de l'Eucharistie. Si vous les résumez rapidement, vous y trouverez comme une esquisse de toute la vie de Jésus-Christ. Il s'est fait homme pour s'unir à notre pauvre nature, pour donner aux hommes la vie, et une vie surabondante ; ses délices sont d'habiter avec les enfants des hommes. Il a souffert et il est mort pour nous délivrer du péché et de ses funestes conséquences ; il est ressuscité pour régner, en corps et en âme, à la droite de Dieu dans le ciel. En se donnant à nous par la communion, il réalise le but de sa vie : il s'unit à nous de la manière la plus étroite, il augmente en nous la vie surnaturelle, il nous comble de délices spirituelles, il nous préserve de la mort du péché et il nous prépare à la gloire éternelle. Il est descendu du ciel pour nous y faire monter ; il s'est fait Fils de l'homme pour que nous devenions fils de Dieu ; avant de quitter la terre il nous a laissés dans son divin sacrement, avec sa présence réelle, le pain qui entretient la vie, le vin qui réjouit le cœur, le remède qui guérit toute maladie, le gage de la résurrection et de la glorieuse immortalité. Demandons-lui tous les jours ce pain transsubstantiel, ce pain quotidien sans lequel nous tomberions d'inanition sur le chemin de la vie ; allons le recevoir souvent et saintement et nous en éprouverons les heureux effets ; nous vivrons de Dieu, par Dieu et pour Dieu, et Dieu sera notre vie, notre bonheur, notre couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXVIII

ENTRETIEN DE JÉSUS AVEC NICODÈME (Jean, iii)

Après avoir chassé du temple les vendeurs et les changeurs, Jésus passa à Jérusalem les jours des solennités pascales ; et comme s'il eût voulu prouver aux Juifs qu'il avait le droit d'agir comme il avait fait, il accomplit dans la cité sainte un grand nombre de miracles. Beaucoup crurent en lui, non pas tous : tant il est vrai que les miracles eux-mêmes ne suffisent pas à donner la foi. Parmi les nouveaux croyants, les uns ne craignaient point de se déclarer pour Jésus ; d'autres se contentaient de s'attacher à lui par la sympathie du cœur, mais sans oser la manifester.

¹ Franzelin, *De Euchar.*, th. xix, p. 304.

² Commencées en 1896, n° 46.

De ce nombre était un pharisien nommé Nicodème. Cet illustre personnage, membre du Sanhédrin, c'est-à-dire de la plus haute assemblée juive, brûlait du désir d'entretenir Jésus, soit afin de lui exprimer son attachement, soit afin de lui demander quelques explications. Sa foi n'était point encore assez vive pour qu'il risquât de se compromettre aux yeux du public et à ceux de ses collègues du Grand Conseil. Aussi choisit-il la nuit pour son entrevue avec Jésus.

Le discours qu'il tient, en abordant le Sauveur, trahit son embarras : « Maître, nous savons que vous êtes venu de Dieu, car personne ne peut faire les prodiges que vous accomplissez, à moins que Dieu ne soit avec lui. » Le ton de sa voix, ce début, laissent pressentir que des difficultés subsistent dans son esprit. On sent qu'il veut dire : « Sans doute, étant donnés les miracles que vous avez accomplis, il est impossible que vous ne soyez point l'envoyé de Dieu, mais enfin il reste des points à éclaircir. »

Avec une bonté qui dut toucher le pharisien, Jésus l'interrompt, il va au-devant des objections préparées, et instruit avec une admirable condescendance ce disciple qu'il veut gagner. Et ce qu'il dit à cet homme, il le redira à toutes les générations, il le dit à chacun de nous. Écoutons donc avec respect cette leçon du Sauveur, donnée dans une amicale intimité, sans doute sur la terrasse de la maison, par une douce nuit de printemps.

« En vérité, en vérité je te le dis : si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu... Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne pas de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de l'action de l'Esprit chez qui-conque est né de lui... »

Et il continuait : « Si je vous dis des choses terrestres et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous dis des choses célestes ? Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils unique dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.

« Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or voici sur quoi portera ce jugement : c'est que la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car tout

homme qui agit mal, hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient jugées. Mais celui qui agit selon la vérité, vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu. »

Que tout cela est beau, profond, touchant, instructif ! Aussi Nicodème qui, dans le début, avait interrompu deux fois le Sauveur, garde le silence et écoute ravi. La nuit était déjà avancée quand il quitta Jésus. Mais comme il dut méditer ces paroles en plus d'un point mystérieuses encore pour lui ! Comme il s'en retourna chez lui, heureux, transformé, gagné tout entier à la cause du Messie !

Cherchons-y aussi, pour nous, quelque enseignement pratique, en les repassant, en les méditant et en nous les appliquant.

Combien de chrétiens se conduisent avec la pusillanimité de Nicodème ! Que de fois, nous-mêmes peut-être, nous avons été trouver Jésus avec les mêmes craintes, le même respect humain ! Peut-être, comme cet Israélite, par peur de compromettre notre situation, nous n'avons point osé nous déclarer chrétiens, nous montrer disciples de Jésus-Christ. Moins encore, par crainte des railleries ou des critiques du monde, nous nous sommes cachés pour remplir nos devoirs religieux ; nous sommes allés à la messe, le dimanche, dans une paroisse ou une chapelle éloignées ; nous avons demandé la permission d'accomplir le devoir pascal dans une autre église que celle de notre paroisse. Sans doute, il peut y avoir à cela des raisons légitimes, des motifs graves et plausibles. Toutefois ne cédon-nous point trop facilement à la peur, aux raisons qu'elle grossit ? Ne voit-on pas des chrétiens qui ont la foi et aiment Jésus-Christ, s'abstenir de fréquenter les sacrements, d'assister à un office public, au salut, aux vêpres, malgré le désir qu'ils en auraient, par crainte, par timidité ? Et pourtant, dans leur demeure, ils sont fidèles à s'agenouiller, à prier matin et soir. Ce sont des chrétiens qui ne vont trouver Jésus que la nuit !

Ces jeunes gens, ces jeunes filles qui se cachent pour s'approcher des sacrements, par peur des railleries de leurs compagnons ou de leurs compagnes, qui n'osent s'afficher franchement ce qu'ils sont, ni donner ouvertement l'exemple, eux aussi vont trouver Jésus la nuit.

Ces parents qui tolèrent sous leur toit, en présence de leurs enfants, des blasphèmes, des propos impies ou libertins ; qui n'ont point le courage de prendre la défense de Jésus-Christ, de sa morale et de sa religion, et qui peut-être, le soir, lui demanderont pardon de leur faiblesse, ces parents vont trouver Jésus la nuit.

Ces chrétiens, ces chrétiennes qui n'assistent plus guère à nos solennités, qui ont oublié le chemin de l'église et de la table sainte et qui ne songent à se réconcilier avec Dieu qu'au seuil de l'éternité, vont trouver Jésus la nuit, nuit de la dou-

leur, de la maladie, de l'angoisse, de l'agonie qui commence. Heureux encore quand ils le trouvent !

Enfin, ils vont trouver Jésus la nuit, ces malheureux pécheurs qui ont vécu longtemps dans la nuit du péché, la nuit du doute, la nuit des passions, et qui viennent chercher aux pieds du divin crucifié la miséricorde et le pardon qui ne sont jamais refusés. Pour eux comme pour Nicodème, cette nuit se transforme en une douce et bienheureuse veillée qui l'emporte sur les plus joyeuses journées mondaines.

Quelle parole encore pleine d'avertissements pour nous que celle-ci : « Il faut naître pour entrer dans le royaume des cieux. » Sans doute par les sacrements, par le baptême, la communion, la confirmation, la pénitence, une vie nouvelle, spirituelle, surnaturelle nous a été donnée, rendue. Mais combien souvent nous la perdons ! Chaque fois que le péché tue cette vie en nous, il faut naître. Et dans la pratique de nos actions, n'avons-nous pas besoin, plus encore, de naître à une vie chrétienne, conforme à l'Evangile, à une vie de charité, de chasteté, d'humilité, de piété et de prière ? Il y a si longtemps, peut-être, que l'ange de Dieu peut redire à notre âme la parole du livre de l'Apocalypse : « Vous avez l'apparence de la vie, et vous êtes morts ; » vous ne vivez plus en chrétiens, vous n'êtes plus que des cadavres de chrétiens.

Deux vérités ressortent aussi de l'entretien du Sauveur avec son nocturne visiteur. La première, c'est que les savants selon le monde sont parfois fort ignorants des choses de Dieu, de leur âme, de l'éternité ; tandis que des âmes simples, sans instruction, possèdent la vraie science, la seule nécessaire, la science du ciel et des moyens de le gagner. La seconde vérité est qu'il faut préférer cette dernière science à toute autre ; non que nous devions condamner ou délaisser les sciences humaines, naturelles, car elles aussi viennent de Dieu et peuvent conduire à lui ; mais il faut ne leur assigner que le second rang et les y maintenir. Que les parents surtout retiennent bien ces deux vérités, exposés qu'ils sont à reléguer, chez leurs enfants, la science du catéchisme et de la religion loin derrière les connaissances apprises à l'école. Il y a là une lamentable erreur, hélas ! trop commune de nos jours.

Comment terminer mieux cette instruction qu'en vous citant l'*Imitation de Jésus-Christ* sur la vaine science ? « On a beau lire et savoir, il faut toujours en revenir à l'unique principe. C'est moi — dit Jésus — qui donne à l'homme la science, et aux enfants une plus claire intelligence que ne le fait l'enseignement humain. Qui m'entend deviendra bientôt sage et fera de grands progrès dans la vie de l'esprit. Malheur à qui veut apprendre des hommes beaucoup de choses curieuses, et s'inquiète peu de savoir me servir ! Viendra le temps où Jésus-Christ, le maître des maîtres, le Seigneur des anges, apparaîtra, demandant à tous ce qu'ils savent, c'est-à-dire examinant chaque conscience.

« En un moment, j'élève l'esprit humble et l'introduis plus loin dans l'éternelle vérité qu'on n'y parviendrait après dix années d'étude dans les écoles. J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste, sans choc d'arguments. J'enseigne à mépriser les choses terrestres, à dédaigner ce qui passe, à rechercher et goûter les biens éternels, à fuir les honneurs, à supporter les scandales, à n'espérer qu'en moi, à ne désirer rien hors de moi, et à m'aimer ardemment par-dessus tout. Tels, en m'aimant ainsi, ont appris des choses divines dont ils parlaient d'une façon merveilleuse. Les livres n'ont qu'un langage qui néanmoins n'éclaire pas tout le monde, car seul j'enseigne intérieurement la vérité, je scrute les cœurs, pénètre les pensées, provoque les œuvres et distribue à chacun ce qu'il me plait ¹. »

Ainsi que Nicodème, allons trouver Jésus, allons lui demander de nous instruire ; non seulement la nuit, c'est-à-dire dans nos peines, dans nos tentations contre la foi, aux heures du doute et de l'obscurité ; mais aussi le jour, c'est-à-dire dans nos joies, dans la paix du cœur et dans le calme de l'âme ; toujours. Il nous accueillera avec la même bienveillance, la même condescendance ; nous sortirons de nos entretiens avec lui, éclairés, raffermis, plus décidés que jamais à le servir et à l'aimer, en un mot à naître à une vie nouvelle, plus fervente encore et plus pieuse.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION.

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

2^e Institution divine

— Dites-nous, Reine, ce qu'il y a de plus précieux, de plus recherché parmi les biens de ce monde ?

— C'est l'argent, la monnaie qui sert à procurer tous les autres biens.

— Et qui est-ce qui a le droit de faire de la monnaie, de lui donner sa valeur et son cours ?

— Le gouvernement seul, c'est-à-dire l'autorité suprême dans un pays.

— Qu'advierait-il, si un simple particulier se permettait de fabriquer de la monnaie, sans y être autorisé ?

— Cette monnaie serait de la fausse monnaie et n'aurait pas la moindre valeur.

— De plus ?

— De plus, celui qui l'aurait fabriquée serait arrêté et condamné.

— Maintenant faisons l'application aux sacrements.

Qu'est-ce que les sacrements ?

¹ *Imit.*, lib. III, cap. XLIII, n. 2-4.

— Ce qu'il y a de plus saint, de plus excellent, de plus précieux dans la religion.

— *Pensez-vous que les hommes aient pu instituer les sacrements ?*

— Non, les hommes ne pourraient pas instituer de vrais sacrements.

— *Pourquoi ?*

— Parce que les sacrements contiennent la grâce sanctifiante, et que Dieu seul peut dispenser cette grâce.

— *Pendant l'histoire nous dit que les païens autrefois avaient établi différents rites religieux qu'ils appelaient mystères et auxquels ils se faisaient initier, y attachant une grande importance ?*

— C'étaient de faux mystères, de faux sacrements, qui n'avaient pas la moindre valeur et ne pouvaient conférer aucune sainteté à l'âme. Plusieurs même étaient des rites tout à fait abominables auxquels on ne pouvait participer sans crime.

— *Mais l'Eglise, elle, n'a-t-elle pas le pouvoir d'établir des sacrements ?*

— Non ; le pouvoir de l'Eglise ne s'étend qu'aux cérémonies qui accompagnent l'administration des sacrements.

Elle ne peut rien changer de ce qui est l'essence même des sacrements, ni par conséquent en établir aucun.

— *Les évêques n'ont donc pas ce pouvoir ?*

— Nullement.

— *Les conciles ?*

— Non plus.

— *Le pape du moins a-t-il ce pouvoir ?*

— Le pape lui-même ne pourrait établir aucun sacrement.

— *Qui donc, alors, a institué les sacrements ?*

— C'est l'Homme-Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Savez-vous d'une manière certaine que Jésus-Christ est l'auteur des sacrements ?*

— Oui, je le sais d'une manière tout à fait certaine.

— *Comment donc le savez-vous ?*

— Je le sais par l'enseignement de l'Eglise, par l'Ecriture sainte et par la tradition.

— *Est-ce là une vérité définie et de foi catholique ?*

— Le Concile de Trente a porté le décret suivant :

« Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle n'ont pas été tous institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 1).

Il est donc de foi que Jésus-Christ a institué tous les sacrements.

— *Vous avez dit que l'Ecriture sainte enseignait cette vérité : comment cela ?*

— Nous lisons dans l'Ecriture sainte, par exemple, que Jésus-Christ a institué la sainte Eucharistie le Jeudi Saint, la veille de sa mort.

— *En parlant de chacun des sacrements nous dirons quand et comment Jésus-Christ les a établis.*

Vous avez ajouté que la tradition, elle aussi, affirmait cette même vérité ?

— Elle l'affirme en termes formels. C'est ainsi que saint Ambroise, pour citer son témoignage seulement, dit :

« L'auteur des sacrements, quel est-il, sinon le Seigneur Jésus ? »

+

— *A présent, une dernière question :*

Est-ce comme Dieu, ou comme homme, que Jésus-Christ a institué les sacrements ?

— C'est à la fois comme Dieu et comme Homme.

— *Comment, en tant que Dieu, a-t-il institué les sacrements ?*

— Il les a institués par le pouvoir d'autorité suprême qui appartient à Dieu seul, puisque la vertu du sacrement ne peut venir que de Dieu.

— *Comment les a-t-il institués en tant qu'homme ?*

— Par un pouvoir ministériel plein et absolu, qui est dit aussi pouvoir d'excellence.

— *Pourriez-vous nous dire en quoi exactement consiste ce pouvoir ?*

— En trois choses.

— *La première ?*

— C'est que le mérite même et la vertu du Christ opèrent dans les sacrements, car les sacrements nous appliquent les mérites de la Passion.

— *La deuxième ?*

— C'est que les sacrements sont administrés au nom de Jésus-Christ.

Les ministres des sacrements, en effet, représentent la personne du Christ et agissent en son nom.

— *La troisième ?*

— C'est que Jésus-Christ, en tant qu'homme, a pu non seulement instituer les sacrements, mais encore produire, sans les sacrements et par le seul empire de sa volonté, l'effet même des sacrements, par exemple lorsqu'il a remis les péchés à Marie-Madeleine, au paralytique, etc.

— *Quels sentiments doit exciter dans notre cœur cette vérité maintenant bien claire pour nous, que Jésus-Christ est l'auteur de tous les sacrements ?*

— Un sentiment de vive reconnaissance pour notre bon et miséricordieux Sauveur ;

Un sentiment de profond respect pour les sacrements, que leur institution même rend si vénérables et si saints.

8^e Production de la grâce

— *Pour quelle fin, Victor, Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il institué les sacrements ?*

— Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué les sacrements pour nous communiquer sa grâce et nous sanctifier.

— *N'est-ce pas pour cela que dans la définition du sacrement il y a ces mots : « institué par Jésus-Christ pour notre sanctification ? »*

— Oui, c'est le sens exact de ces mots.

— *Les sacrements ne sont donc pas de simples cérémonies instituées pour exciter en nous des sentiments de foi et de piété ?*

— Non, très certainement.

— *Où bien des signes indiquant que Dieu accorde certaines grâces à notre foi ?*

— Pas davantage.

— *Où encore des marques de la profession chrétienne, qui distinguent parmi les hommes les fidèles des infidèles ?*

— Non plus ; car ils ont été établis spécialement pour produire la grâce.

+

— *Comme cette doctrine, mes enfants, peut n'être pas très bien comprise de plusieurs d'entre vous, nous allons essayer de vous en donner une idée plus claire à l'aide d'une comparaison.*

D'où vient, Henriette, l'eau si abondante, si limpide et si pure, qui coule par tous les robinets des fontaines publiques de ce village ?

— Elle vient d'une source très éloignée.

— *Comment cette source est-elle mise en communication avec nos fontaines ?*

— Par un canal construit tout exprès pour transmettre aux fontaines l'eau de la source.

— Notre-Seigneur n'a-t-il pas comparé sa grâce à une eau vive ?

— Oui, lorsqu'il a dit : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, celui-là n'aura plus jamais soif. »

— Quel est le canal par lequel il nous transmet l'eau vive de la grâce ?

— Ce sont les sacrements.

+

— N'est-ce pas la sainteté de celui qui administre le sacrement, qui fait que la grâce est produite ?

— Non. Que celui qui administre le sacrement soit juste ou pécheur, le sacrement produit toujours son effet et confère la grâce à ceux qui n'opposent point d'obstacle.

— Mais alors, les dispositions de ceux qui reçoivent les sacrements sont les vraies causes que la grâce est produite ?

— Les mauvaises dispositions de ceux qui reçoivent les sacrements seraient, en certains cas, un obstacle à la grâce du sacrement et au sacrement lui-même, et empêcheraient par conséquent celui-ci d'exister ou de produire son effet.

Les bonnes dispositions, au contraire, font disparaître cet obstacle, mais elles ne sont pas les causes de la grâce.

— Ne pourriez-vous pas expliquer cela par une comparaison ?

— S'il n'y avait pas de fenêtre dans un appartement, la lumière du soleil ne pourrait pas pénétrer pour éclairer cet appartement.

Lorsque cette fenêtre existe, on ne peut pas dire que c'est elle qui produit la lumière, mais c'est toujours le soleil par lui-même.

— D'où vous concluez ?

— Que les dispositions de l'âme sont par rapport aux sacrements ce que les fenêtres d'une maison sont par rapport à la lumière du soleil.

— Alors, vous affirmez ?

— Que c'est par leur propre vertu que les sacrements produisent la grâce dans ceux qui n'y mettent point d'obstacle.

— Les théologiens ne se servent-ils pas d'un terme spécial pour exprimer cette manière dont la grâce est produite par les sacrements ?

— Ils disent que les sacrements produisent la grâce *ex opere operato*.

— Ce qui signifie ?

— En vertu de l'œuvre opérée ou accomplie.

— Par opposition à quelle autre expression ?

— Par opposition à ces autres termes : « *ex opere operantis*, en vertu de l'œuvre de celui qui agit, » c'est-à-dire de celui qui administre ou reçoit le sacrement.

— Cette question, Gustave, me paraît trop nécessaire à préciser pour que l'Eglise n'ait pas tenu à le faire.

Et, en effet, le Concile de Trente a une définition très explicite à ce sujet.

Lisez-nous en le texte.

— « Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle ne confèrent pas la grâce qu'ils signifient, ou qu'ils ne confèrent pas la grâce elle-même à ceux qui n'opposent point d'obstacle, donnant à entendre qu'ils ne sont autre chose que des signes extérieurs de la grâce ou de la justice reçue par la foi, ou des marques de la profession chrétienne, qui distinguent parmi les hommes les fidèles des infidèles : qu'il soit anathème. » (Sess. III, can. 6).

« Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle ne confèrent pas la grâce *ex opere operato*, mais que la seule foi aux promesses divines suffit pour recevoir la grâce : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 8).

+

— Je voudrais, mes enfants, avant de terminer cette question, vous proposer une objection à résoudre. Si vous ne l'avez pas encore entendu formuler, vraisemblablement elle se présentera un jour ou l'autre à votre esprit.

Ecoutez bien, et surtout que l'on s'applique à chercher la réponse. Une note excellente sera donnée à celui qui trouvera le mieux ce qu'il faut dire.

Voyons, Joseph, je suppose qu'un incrédule vous dise : « Vous prétendez que les sacrements produisent la grâce par eux-mêmes, par leur propre vertu. Jamais je ne pourrai croire que des éléments si simples, des signes où je ne vois que des choses naturelles, puissent contenir et produire une chose aussi surnaturelle, aussi divine qu'est la grâce. »

Que répondriez-vous à cela ?

— Je répondrais que Dieu est tout-puissant et qu'il peut faire tout ce qu'il veut et comme il lui plaît ;

Qu'il a bien formé le corps de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature, avec un peu de boue ;

Qu'il suffit que nous sachions qu'il accomplit telle œuvre, et que nous n'avons pas à lui demander compte de la manière dont il agit.

— Dites-nous, Elisabeth, si Joseph, selon vous, a bien répondu ?

— Il me semble qu'il a bien répondu.

— Qu'ajouteriez-vous à sa réponse ?

— Je dirais, par exemple, que si les hommes se servent d'un simple fil de fer suspendu aux poteaux du télégraphe, pour transmettre jusqu'au bout du monde leurs pensées et leurs volontés, Dieu peut aussi se servir d'instruments débiles en apparence pour accorder aux hommes le plus grand de ses dons, la grâce.

— A votre tour, Albert, qui paraissez avoir une bonne réponse à nous communiquer ?

— Un peintre de génie, avec un pauvre petit pinceau, peut exécuter un grand et magnifique tableau.

Pourquoi Dieu, dont la science et la puissance sont infinies, ne pourrait-il, par le moyen des sacrements, créer ce sublime chef-d'œuvre qui est l'âme régénérée et transformée par la grâce ?

— Très bien. Maintenant, Louise, tirez la conclusion qui résume ces diverses réponses ?

— C'est que les sacrements ne sont que comme des instruments entre les mains de Dieu, pour produire la grâce, et que Dieu en reste l'unique auteur.

— En d'autres termes ?

— Les sacrements sont la cause instrumentale de la grâce ; Dieu en est la seule cause efficiente et principale.

+

— Quelle résolution prenez-vous, Henri ?

— Je remercie Dieu, tous les jours, de ce qu'il a bien voulu donner les sacrements à son Eglise pour nous sanctifier.

— Et vous, Madeleine ?

— Je prends la résolution de ne parler jamais qu'avec respect des sacrements, parce que :

1^o Ils sont des signes, faciles à comprendre, qui nous font connaître les plus insignes bienfaits de Dieu ;

2^o Ils ont pour auteur Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ;

3^o Ils nous sanctifient en produisant efficacement la grâce dans nos âmes.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : La profanation du Dimanche. — 5^e Conférence : La profanation du dimanche et les besoins du corps, 49. — 6^e Conférence : La profanation du dimanche et la vie de famille, 51.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — VIII. La création (suite) : *La Terre, les Astres*, 53.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XI. La préparation et l'action de grâces, 55.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — X. Pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie : *in Matth.*, XIII, 25 et 30 (d'après saint Augustin), 58.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXIX. Jean-Baptiste rend une dernière fois témoignage à Jésus-Christ, 63.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — PREMIÈRE ANNÉE. *Le Semeur.* — IX. Saint Matthieu. — Les Synoptiques, 65.

Les fins dernières : Le jugement. — II. Dieu nous fera passer par divers jugements. — I. *Nous serons jugés par Dieu à la fin de notre vie et à la fin du monde*, 69. — II. *Le juge, les accusations et les sentences seront toujours les mêmes dans les divers jugements que nous aurons à subir*, 74.

sommeil, pas même la nourriture la plus fortifiante. L'homme ne peut pas toujours travailler. Que dis-je !

Les animaux eux-mêmes ont besoin d'un repos périodique. Si je suis bien renseigné, à Paris, les chevaux de fiacre ont un jour de repos sur cinq, et les chevaux d'omnibus un jour de repos sur quatre. Heureuses bêtes ! Les cochers, les conducteurs d'omnibus et de trains, les pauvres ouvriers ne sont pas toujours aussi bien traités. Combien qui ne peuvent pas disposer d'une journée sur sept ! Il semblerait que, dans une société sans religion, l'être humain a moins de valeur, mérite moins d'égards que les animaux sans raison. Notre siècle refuse à l'homme ce qu'il accorde à l'animal... C'est un crime de lèse-humanité. Non, l'homme ne peut pas toujours travailler. Tenez :

Les métaux eux-mêmes ont besoin d'un repos périodique. Un savant vient de reconnaître expérimentalement que dans les ateliers les fils électriques ne se comportent point semblablement tous les jours de la semaine. Du lundi au samedi, leur capacité conductrice va diminuant ; puis, grâce au repos dominical, elle reprend toute sa vigueur. Il en est de même des outils. Il en est de même des machines, qu'on évite de surmener, et qu'on laisse au repos de temps en temps. Si donc l'homme devait toujours travailler, sa condition serait plus dure que celle des animaux, plus dure même que celle des êtres animés, puisque les chemins de fer imposent des temps d'arrêt aux muscles d'acier de leurs locomotives. Je réclame donc pour le corps de l'homme le repos périodique.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : LA PROFANATION DU DIMANCHE

5^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE ET LES BESOINS DU CORPS

Messieurs, la profanation du dimanche est la première de nos plaies sociales. Elle abaisse le niveau religieux et le niveau moral de la nation. Elle fait plus : elle atteint l'homme jusque dans son être physique. Elle déprime non seulement la vie religieuse et la vie morale, mais la vie matérielle ; non seulement les âmes, mais les corps.

L'homme n'est pas un pur esprit comme l'ange. Il a un corps. Et à ce titre il a besoin du repos périodique, du repos hebdomadaire, du repos dominical. Et, bien qu'il mange le dimanche comme les autres jours, il peut et il doit ce jour-là se reposer. C'est une nécessité de sa nature autant qu'une loi de sa conscience. — Je réclame donc pour le corps de l'homme :

I. — Le repos périodique

L'homme ne peut pas toujours travailler. C'est évident. Les philosophes, les savants, les économistes, tout le monde en convient. L'expérience universelle en fait foi. Le travail sans trêve épuise bientôt les santés les plus robustes. Il faut à l'homme un repos périodique, et ce repos périodique, rien ne peut le remplacer, pas même le

II. — Le repos hebdomadaire

L'homme doit se reposer. Mais quand ? Un jour sur sept.

C'est la loi du Créateur. Elle date de l'origine du monde. Elle a été promulguée sur les cimes enflammées du Sinaï. Elle a été ratifiée par Jésus-Christ et par son Eglise. Dieu qui a fait le corps humain, qui en a pesé les forces, calculé l'énergie et déterminé la durée, a dit : « Tu travailleras six jours, et tu te reposeras le septième. » Un jour de repos sur sept, c'est la loi du Créateur.

C'est l'usage de tous les peuples. On a tenté parfois de changer cela... : vaines tentatives..., elles se sont effondrées sous la risée publique. La Révolution française avait changé les monnaies ; c'était son droit. Elle avait changé les mesures de longueur et de capacité ; c'était encore son droit. Mais un beau jour elle voulut changer la semaine, et elle institua le décadi. Rien ne put accréditer en France cette innovation encore plus ridicule que sacrilège. Et les paysans, à qui on reprochait de se reposer le septième jour et non le dixième, répondaient avec une naïveté pleine de vérité et de malice : « Nos bœufs connaissent le dimanche, car au bout du sixième jour, leurs mugissements semblent appeler les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. » Un jour

de repos sur sept, c'est la loi du Créateur, c'est l'usage de tous les peuples.

C'est le besoin de l'être humain. C'est la proportion exacte qui convient à l'homme. Nous sommes ainsi faits et, si audacieuse ou si folle qu'elle soit, l'impiété ne peut pas changer les conditions fondamentales de notre nature. Chaque jour de travail entame notre provision de vitalité nerveuse, si bien qu'à la fin du sixième jour, par suite de ces dépenses accumulées, le travailleur sent le poids de la fatigue et du surmenage. C'est alors qu'intervient la détente du repos hebdomadaire; il y retrempe ses forces et ses nerfs, et ainsi restauré, il peut se remettre au travail avec une ardeur nouvelle. « Tu travailleras six jours, dit l'Exode, mais tu te reposeras le septième jour pour laisser refroidir ton fils et ton serviteur... *Ut refrigeretur filius et ancilla tua.* » Oh ! la belle expression de ma vieille Bible ! Le repos hebdomadaire, c'est le rafraîchissement de la pauvre créature humaine. — Je réclame pour le corps de l'homme le repos périodique, le repos hebdomadaire, et j'ajoute :

III. — Le repos dominical

L'homme a besoin d'un jour de repos sur sept. Et ce jour doit être le dimanche. Cela, messieurs, vous semble tout naturel. Mais les beaux esprits de la libre-pensée ont une peur horrible du dimanche, et leur impiété pudibonde se croirait souillée rien qu'à prononcer ce mot sacro-saint. Laissons-les. Et avec le bon sens, avec le genre humain, avec la religion, disons que le jour du repos doit être le dimanche.

D'abord *le jour du repos doit être le même pour tous.* S'il variait suivant les usines, les professions et le bon plaisir de chacun, ce serait la ruine de tout travail économique sérieux et de toute vie de famille. Les chantiers sont désorganisés, si les ouvriers se reposent les uns le dimanche, les autres le lundi, ceux-ci le samedi et ceux-là le jeudi. Il n'y a plus de foyer domestique, si la mère va travailler aujourd'hui dans une fabrique, le père demain dans une autre, et les enfants après-demain dans une troisième. Il faut un jour de repos déterminé, le même pour tous. Lequel sera-ce ? Le dimanche évidemment. Parce que la loi divine désigne ce jour, est-ce une raison pour l'éviter ?

D'ailleurs, *tous les peuples civilisés* sont ici d'accord avec la loi divine. A la dernière exposition tenue à Paris en 1889, un congrès international s'est prononcé sur cette question. Ce congrès était composé de gens de toutes nations et de toutes croyances. Or, lorsque ces hommes venus de tous les points de l'horizon eurent à prendre une résolution commune, ils décidèrent : 1^o que tout homme, tout travailleur avait besoin d'un jour de repos par semaine, 2^o que ce jour de repos ne pouvait être autre que le dimanche.

Il n'y a pas à hésiter là-dessus. D'autant plus que le dimanche offre à l'homme non pas un repos

quelconque, mais *le repos moralisateur et religieux.* Et ceci est capital. Le corps ne saurait être vraiment soulagé, quand l'âme demeure accablée. Le délassement physique n'est possible et complet qu'à la condition d'être accompagné du délassement moral, c'est-à-dire de la liberté de l'esprit, de la joie du cœur, de la paix de la conscience, trésors inséparables de la fidélité à Dieu et au dimanche catholique. — La chose est prouvée. Il faut au corps de l'homme le repos périodique, le repos hebdomadaire, le repos dominical... On me fait une objection. J'y réponds.

IV. — « On mange tous les jours ; donc il faut travailler tous les jours. »

1^o *Si c'était vrai*, ce serait peu glorieux pour notre siècle et lamentable pour tous.

Comment ! Je l'ai dit, dans les écuries bien tenues on donne réglementairement un jour de repos sur quatre à un cheval de travail. Et l'homme, pour manger tous les jours, devrait travailler tous les jours ? Qu'il demande alors à être cheval ! Il aura un sort meilleur.

Comment ! Nos pères trouvaient le moyen de sauvegarder la liberté de leur dimanche, et nous, nous aurions fait dix révolutions pour aboutir à la pitoyable nécessité du travail ininterrompu ? Comment ! Il avait donc raison, le socialiste de 1848, Pierre Leroux, qui disait : « Je propose de graver sur le Panthéon, au dessus de l'inscription : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante, » celle-ci : « La Révolution est venue, et l'ouvrier a été obligé de travailler un jour de plus par semaine pour vivre. » — On mange tous les jours, donc il faut travailler tous les jours. Si c'était vrai, ce serait pour notre orgueilleux XIX^e siècle la pire des hontes. Mais non,

2^o *Ce n'est pas vrai*, du moins en règle générale.

D'abord *rien mal acquis* ne profite jamais. Le jour que vous prenez au Seigneur ne vous profitera pas non plus. « Je connais deux moyens bien sûrs de devenir pauvre, dit le curé d'Ars : c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui. » Cela s'est vu, messieurs. Cela se voit encore. Dieu ne bénit pas le travail du dimanche.

Et puis, à travailler tous les jours, même le dimanche, *on s'use* avant l'âge ; à force de surmener la pauvre machine humaine, on en brise les ressorts. Bientôt on s'aperçoit que pour manger du pain tous les jours de sa vie, il eût mieux valu n'en pas semer le dimanche, et qu'en somme on a dévoré l'avenir à force de se préoccuper du présent. Quelle pitoyable sagesse ! « On mange tous les jours, donc il faut travailler tous les jours, » disent les prudents du siècle. Et moi je vous dis avec une prudence plus éclairée, parce qu'elle est fondée sur la parole de Dieu et sur l'expérience universelle : On mange tous les jours, donc il faut se reposer le dimanche.

De grâce, messieurs, donnons à l'ouvrier, à l'employé, à tous, donnons-nous à nous-mêmes le

dimanche, le dimanche tout entier, le beau dimanche avec sa pure et douce matinée, avec son réveil paisible que ne hante point le cauchemar du travail forcé. Et, en sauvant les corps, qui sait si on ne sauvera pas les âmes? Tout se tient. Oh! que la religion est donc belle et bienfaisante! Oh! qu'elle est utile à tout! Aimons-la. Prati-quons-la. Elle est notre meilleure amie. Elle est la clef d'or qui délivre ici-bas les esclaves du travail, et qui leur ouvre là-haut les portes du ciel.

6^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE ET LA VIE DE FAMILLE

Messieurs, la profanation du dimanche atteint l'homme dans son être religieux, dans son être moral, dans son être physique. Elle est préjudiciable à son corps et à son âme, à ses intérêts matériels autant qu'à ses intérêts spirituels. Je n'ai pas tout dit. Ce grave sujet a des profondeurs que vous ne soupçonnez pas et que je dois vous faire explorer.

L'homme n'est pas un être solitaire. Il a une famille. Et à ce point de vue encore la question du dimanche est une question capitale. Comment vais-je m'y prendre pour vous dire ici tout ce qu'il faudrait dire? Allons toujours. La matière est très vaste. Tenons-nous-en à l'essentiel. D'abord je vous fais remarquer que :

I. — La vie de famille est chose infiniment précieuse

Elle est pour l'homme un arôme qui le réjouit, une chaîne qui le retient, une force qui le porte et qui l'élève, une flamme qui le purifie. Elle est pour tous une source de *félicité*. Elle entretient au foyer la paix et l'union. Elle en sauvegarde les intérêts même temporels. Elle l'investit du respect, de la confiance, de la considération publique. Elle lui prépare des alliances honorables et avantageuses. La vie de famille est encore une source de *moralité*. Le père et la mère, unis dans les mêmes joies et dans les mêmes peines, dédaignent les jouissances factices, souvent malsaines, du dehors. Elevés sous de telles influences, les enfants prennent de bonnes habitudes, et s'ils doivent plus tard connaître des heures difficiles et se laisser choir dans quelques défaillances, ils ne seront jamais tout à fait mauvais. Le souvenir du foyer ou les arrêtera sur le bord des précipices, ou déterminera pour eux le retour au bien. La vie de famille enfin est une source de *prosperité* pour la société civile et pour la société religieuse. Les destinées des peuples dépendent du foyer. Là s'élabore l'avenir de la religion et de la patrie. Là se forment les honnêtes gens, les bons chrétiens, les meilleurs citoyens. C'est assez. Vous êtes tous de mon avis. La vie de

famille est chose infiniment précieuse. — J'ajoute une seconde remarque : c'est que

II. — La vie de famille est aujourd'hui chez nous très menacée

Elle est menacée par les *déplacements* continuels qui promènent le foyer détruit de la campagne à la ville, et d'une ville dans une autre. Elle est menacée par mille *distractions* étrangères qui font que, si on a un foyer, on n'y reste presque jamais : distractions qui éloignent tantôt l'homme de sa femme et de ses enfants, tantôt les enfants de la présence du père et de la mère. Et puis la vie de famille est menacée par les exigences particulières du *travail* contemporain. Voyez ces laboureurs, ces ouvriers des villes, ces commis de magasin, ces employés des divers services publics. Ils partent dès le matin à la besogne, sans avoir pu seulement embrasser leurs enfants encore endormis, et les voilà sur le chantier, dans les champs, au bureau, ou bien incorporés comme des rouages à des machines irrésistibles et brutales. Souvent ils prendront leurs repas loin de la maison. Ils reviennent le soir harassés de fatigue, incapables de jouir des douceurs du foyer. Ainsi s'écoulent avec une désolante uniformité les six jours de la semaine. Vraiment dans notre monde moderne la vie de famille devient de plus en plus difficile, de plus en plus rare. Avec cela, supprimez le dimanche, et c'en est fait de cette pierre angulaire de toute société.

III. — La profanation du dimanche est la ruine de la vie de famille

Dans cette famille sans dimanche, je cherche l'*union*, je cherche des joies et des espérances communes, et je rencontre des êtres à peine juxtaposés, je rencontre des souffrances qu'on porte en maugréant, et des discordes qui s'exaspèrent et s'aigrissent. Dans cette famille sans dimanche, je cherche l'*ordre* et la bonne tenue, et je ne trouve ni la propreté de la maison, ni la propreté des habits, ni, hélas! la netteté de la conscience. Un médecin, il y a quelques années, disait au parlement de Berlin : « J'ai eu l'occasion de visiter plus de 9.000 ouvriers, et j'ai constaté que pour tous ceux qui travaillent le dimanche, à l'atelier ou chez eux, ce travail avait le plus fâcheux effet. Dans leurs maisons régnaient la malpropreté et la discorde. La vie au cabaret avait remplacé la vie de famille. » Dans cette famille sans dimanche, je cherche *des enfants* bien élevés. Je les cherche vainement. Le dimanche est le seul jour de la semaine où l'ouvrier puisse remplir les obligations sacrées de la paternité à l'égard de ses enfants. Le dimanche profané, la vie de famille fait défaut, et l'éducation n'existe plus. La profanation du dimanche est la ruine de la vie de famille. C'est trop clair. C'est encore plus triste.

Regardons, messieurs, le second aspect, l'aspect lumineux et consolant de cette grave question, et voyons s'épanouir

IV. — La vie de famille sous la douce influence du dimanche

1^o Le dimanche *on se retrouve*. On retrouve sa maison. « Chez soi on est chez soi, même sous un toit de chaume, » dit un proverbe japonais. Le dimanche, l'artisan devient l'égal des rois; non point par la possession d'une félicité factice, mais par la possession de son foyer béni. On retrouve les siens. L'époux est rendu à l'épouse, le père aux enfants. Ils peuvent enfin se voir et s'aimer. « Qu'est-ce que le dimanche? demandait une mère à son enfant. — Mère, répondit-il, c'est le jour où l'on a le temps de s'aimer. » Oh! la belle parole, et combien vraie! Le dimanche on retrouve sa maison, les siens, son âme. Le travailleur se ressaisit. Au lieu d'appartenir à l'atelier, au patron, à la machine, il s'appartient, et il appartient à son cher entourage. Il est père, époux, homme enfin, dans la plus magnifique acception de ce mot.

2^o Le dimanche *on se retrempe*. On se retrempe dans le repos. L'ouvrier dépose ses outils dans un coin : « Dormez, leur dit-il, dormez pendant vingt-quatre heures; c'est aujourd'hui jour de repos. » Il détend ses muscles fatigués, son cerveau, son cœur. Et puis il prend avec lui sa femme et ses enfants, et ensemble ils vont à la maison du Seigneur Dieu. Le dimanche on se retrempe dans la lumière et dans la prière. A l'église, le père apprend à estimer l'autorité quasi sacerdotale dont il est revêtu pour commander. A l'église, la mère apprend le dévouement qui doit être sa vertu de tous les instants. A l'église, les enfants apprennent à obéir à leurs parents. Et ce qui est le complément indispensable de cette science, à l'église le père, la mère et les enfants puisent dans la prière la force nécessaire pour les sollicitudes et l'abnégation de la vie quotidienne. A l'église, on remercie Dieu pour la semaine qui s'en va, on le prie de bénir la semaine qui arrive, un instant on quitte la terre et l'on monte vers le ciel avec les nuages d'encens, avec les beaux chants sacrés. Le dimanche, on se retrouve, on se retrempe. De plus,

3^o Le dimanche *on se concerte*. Les époux se content leurs peines, leurs désirs et leurs espérances. Ils dressent leurs plans pour l'éducation des enfants. Ils mettent de l'ordre dans leurs affaires. L'établissement du budget de l'ouvrier, si réduit que soit son train de vie, si modestes que soient les conditions de son existence, exige un temps d'arrêt, un moment de réflexion. C'est le dimanche que le père et la mère se concertent sur la façon d'organiser leur intérieur, d'utiliser au mieux leurs ressources, d'équilibrer leurs recettes et leurs dépenses. On se retrouve, on se retrempe, on se concerte. — Enfin, que dire de

V. — La journée du dimanche passée en famille

Comment peindre ces enfants parés de leurs plus beaux habits, ce père et cette mère qui atta-

chent sur eux des regards attendris, ces parents et ces enfants qui vont ensemble chanter les louanges de Dieu et respirer l'atmosphère sanctifiante et embaumée des divins offices, dans cette jeune ou vieille église où il n'y a d'autres vides que ceux qu'a faits la maladie ou la nécessité, sous la présidence de ce prêtre qui est encore plus un père et un ami qu'un pasteur et un maître?

On revient à la maison. Le repas commun est frugal, mais il est plus joyeux qu'à l'ordinaire. La famille est au complet. L'âme s'épanouit en doux souvenirs, les cœurs s'ouvrent, les langues se délient, la gaieté déborde dans les entretiens intimes.

Et puis on invite ou l'on visite des amis, des proches, des frères. On prend avec eux des délassements variés, mais toujours simples, qui remplissent l'âme d'une vraie satisfaction, sans l'enivrer ou la fatiguer jamais. On engage une promenade innocente, des jeux inoffensifs, des causeries à la fois joyeuses et décentes. Et alors entre parents, enfants, voisins et amis, c'est un échange charmant de sourires aimables, de regards francs et honnêtes, de poignées de mains cordiales, une communication mutuelle de paix suave et de joie pure. Oh! la journée reposante et belle!

Les délassements, d'ailleurs, n'excluent pas les bonnes œuvres. Les mains se reposent des œuvres serviles en s'employant aux œuvres de charité et de zèle. On va visiter ceux que la maladie tient isolés, ceux qui sont dans le deuil. On va visiter les faibles, les petits, les pauvres, les affligés, les délaissés; on va visiter les tombes des parents et des amis défunts, et déposer sur leurs cendres une fleur, une larme, et une prière.

Le soir arrive. Après avoir prié ensemble dans la même église, on prie encore ensemble devant l'autel du foyer. On a passé la journée chez soi, on ne s'y est point ennuyé. Le corps et l'âme sont contents. On s'endort d'un sommeil tranquille. Et le lendemain cette famille, si doucement rafraîchie et si saintement reposée, se lèvera avec le premier rayon de l'aurore. Ce père, sentant derrière lui une femme qu'il aime et de chers enfants dont il a reçu les caresses, reprendra avec un courage rajeuni son travail interrompu par la prière et fécondé par le repos. Le dimanche sanctifié, cela met du cœur dans la poitrine et de la force dans les bras.

Conclusion

Qu'en dites-vous, Messieurs? Si c'est là de la poésie, c'est la plus belle des poésies. Hâtons-nous de la faire germer dans les faits. Rendons au peuple son dimanche, pour qu'il puisse se livrer tout entier aux impressions purifiantes de la vie de famille. Rendons au peuple son dimanche, il en a besoin pour sa vie religieuse, pour sa vie morale, pour sa vie matérielle, pour sa vie domestique. Si le dimanche n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il existe. Mais, hélas! il n'existe pas pour tous. Tâchons, messieurs, de le faire rentrer

dans les mœurs. Par nos exemples, par nos conseils, par notre zèle et nos efforts, concourons à effacer du front de la France chrétienne la tache que le mépris public de la loi dominicale y a imprimée. Faisons cela, messieurs. J'y travaille de mon mieux. Je compte sur votre collaboration. Et je demande à Dieu de bénir nos communs efforts!

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

VIII

LA CRÉATION (*Suite*)

L'Œuvre des six jours : 3^e et 4^e jours

(La terre. — Les astres)

Plan

1. Apparition de la terre. — L'extérieur de la terre : les plantes (couleur verte, nombre et variété, la graine).
2. Les arbres fruitiers ; le blé et la vigne.
3. L'intérieur de la terre.
4. La création des astres. — Le soleil, sa grosseur et sa distance.
5. La lune, ses bienfaits.
6. Les étoiles (nombre, grosseur, distance).

Nous n'avons pas fini de considérer les merveilles que Dieu opéra le troisième jour de la création du monde. Après la mer, c'est la terre qui appelle à son tour notre attention.

1. — La terre sortit des eaux, après leur avoir creusé des abîmes dans ses entrailles ; mais elle était nue et stérile. Le dessein de Dieu, en la tirant des eaux, était de la rendre féconde, de la parer d'une belle verdure, de la couvrir de plantes et de toutes sortes d'arbres pour les besoins et les plaisirs de l'homme. C'est ce qu'il fit encore le troisième jour. Alors le Seigneur dit : « Que la terre produise de l'herbe verte et des arbres qui portent des fruits et qui renferment leur graine. » A cette parole la terre devient tout à la fois une prairie, un jardin et un immense verger.

La première chose qui frappe ici, c'est le choix que Dieu fait de la couleur verte pour le vêtement de la terre. Cette couleur en effet aussi bien que le bleu du ciel, délasse et soutient notre vue, tandis que les autres la fatiguent et l'épuisent. Supposez toutes les campagnes teintées en blanc ou en rouge : notre œil ne pourrait en soutenir l'éclat sans avoir beaucoup à souffrir. Supposez-les obscurcies par des couleurs plus sombres : leur aspect deviendrait pour nous triste et lugubre. Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités.

Mais qui dira le nombre et la variété des plantes ! Dans le moindre espace d'une prairie, vous avez des milliers d'espèces différentes qui se distinguent entre elles par la tige, les feuilles, les

fleurs et les fruits. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, dans la même espèce chaque plante a sa couleur, sa nuance, son tissu, son odeur propres, qui empêchent de la confondre avec les autres.

Les plantes doivent porter des graines pour se perpétuer sur la terre : c'est Dieu qui l'a ainsi voulu, et il s'est chargé lui-même de veiller à la conservation de ces germes précieux. Voyez quels soins y apporte sa divine Providence. Ce petit bouton qui renferme la graine ou le fruit, elle le couvre d'abord de trois ou quatre enveloppes bien unies, bien serrées, afin de le protéger contre le froid, la chaleur, les insectes, les vents et la pluie. L'enveloppe extérieure est plus dure et offre plus de résistance ; celle qui touche la graine est fine comme le duvet, pour ne pas la blesser. A mesure que ce germe grossit, les enveloppes s'ouvrent et s'élargissent, non pas entièrement ni tout d'un coup, mais peu à peu, pour ne pas exposer la petite créature au danger de périr. Enfin le bouton s'épanouit et donne naissance à une fleur parée des couleurs les plus belles, embaumée du parfum le plus doux. C'est au milieu de cette riche demeure que le fruit naît et qu'il grandit. Si la plante doit se propager au loin, Dieu donne des plumes à la graine, et quand elle est prête à partir, il commande aux vents de venir la prendre sur leurs ailes et de la déposer dans les lieux que sa Providence lui a désignés. Voilà ce que Dieu fait pour le fruit de la moindre plante. Comment examiner tout cela de près, sans se rappeler ces paroles de notre divin Sauveur : « Hommes de peu de foi ! Si votre Père céleste prend soin d'une herbe qui croît aujourd'hui et qu'on coupe le lendemain, que ne fera-t-il pas pour vous ? Pourquoi vous défier de sa Providence ? »

2. — La bonté de notre Père céleste se montre d'une manière non moins éclatante dans la création des arbres fruitiers. — D'abord tous les arbres dont les fruits servent à notre nourriture ne s'élèvent jamais à une grande hauteur. Où en serions-nous, s'il fallait cueillir les pommes ou les pêches sur des arbres aussi élancés que les pins ou les peupliers ? — Ensuite ces arbres sont en rapport avec les différents climats de la terre. Les pays chauds produisent des arbres à feuilles plus larges et à fruits plus rafraîchissants. Dans les pays froids croissent les arbres résineux, les pins, les cèdres, les sapins qui abritent l'homme contre les neiges par l'épaisseur de leur feuillage et lui fournissent, pendant l'hiver, des flambeaux et l'entretien de ses foyers.

Il n'est pas besoin de vous faire remarquer avec quelle agréable variété et quelle abondance les fruits se succèdent avec les saisons, dans nos climats tempérés. Mais parmi les plantes que nous connaissons, il en est deux qui sont répandues à peu près partout et dont la vertu est inappréciable : l'une, herbe grêle et fragile, qui ne se distingue ni par sa feuille, ni par sa fleur, ni par son parfum ; l'autre, bois inutile et rampant, qui

n'est pas même propre à faire une cheville. Ce sont néanmoins ces deux plantes sans vigueur et sans beauté, le froment et la vigne, qui soutiennent la force de l'homme et répandent la joie dans son cœur. Ce sont ces humbles plantes qui changent la terre et l'eau en pain et en vin : pain et vin qui, dans nos communs repas, changés en notre corps et en notre sang, nous font vivre de la vie temporelle, et dans les repas sacrés, changés au corps et au sang de l'Homme-Dieu, nous font vivre de la vie éternelle.

3. — Si les richesses qui couvrent la surface de la terre excitent à bon droit notre admiration et notre reconnaissance, celles qui sont renfermées dans ses entrailles ne sont pas moins précieuses. La terre a neuf mille lieues de circuit, trois mille lieues de diamètre, en sorte qu'il faudrait descendre quinze cents lieues pour arriver à son centre. Les mines les plus profondes ne descendent pas à un quart de lieue. Ainsi à peine effleurons-nous son écorce. Cependant, dans ce peu que nous connaissons de la terre, la Providence nous offre des trésors sans nombre. Nous trouvons tour à tour les diamants, les marbres, les pierres précieuses, les pierres à construire, les pierres qui donnent l'huile d'éclairage, les pierres qui alimentent les foyers de nos maisons et de nos usines, les métaux. Parmi les métaux, le fer devait rendre à l'homme les plus grands services. Aussi le Créateur l'a-t-il répandu avec profusion dans la nature, tandis qu'il ne nous a donné qu'avec réserve ceux dont le besoin se fait le moins sentir.

Il est donc vrai, ô mon Dieu ! l'homme ne peut faire un pas sur la terre ni creuser sous ses pieds qu'il ne trouve partout des richesses qui n'y ont été placées que pour lui. Il peut voir partout qu'il est l'objet d'une bonté qui a prévu tous ses besoins, qui a placé partout de quoi occuper ses mains, de quoi exciter son industrie, de quoi gagner son cœur. Et pourtant, au milieu de tant de soins, de tant de bienfaits, l'homme demeure ingrat !

4. — Arrivons au quatrième jour de la création. Ce jour-là le Seigneur fit le *soleil*, la *lune*, les *étoiles* et les autres *astres* qui brillent dans le ciel. Quel spectacle bien digne aussi, celui-là, d'attirer nos regards et notre attention !

La lumière était déjà créée, il est vrai, la lumière était déjà répandue partout ; mais Dieu jugea à propos de lui donner un nouveau foyer, un nouveau réservoir. Il fit donc briller ce soleil qui est la gloire de la nature. Supposez que nos savants aient été consultés, avant la création du soleil, sur le moyen d'éclairer et d'échauffer la terre, c'est-à-dire un globe de neuf mille lieues de tour. De combien de flambeaux n'auraient-ils pas cru avoir besoin ? Mais, pour les tirer d'embarras, supposons qu'on leur ait dit : On peut éclairer et échauffer la terre au moyen d'un seul foyer, il s'agit uniquement de savoir quelle devra être la grandeur de ce foyer et à quelle distance il faudra

le placer. Qu'auraient imaginé nos astronomes et nos mathématiciens ? Ne seraient-ils pas encore à chercher la réponse ? Dieu dit une seule parole, et voilà qu'un globe de feu quatorze cent mille fois plus gros que la terre est lancé dans l'espace, et va se suspendre à trente-huit millions de lieues au-dessus de nos têtes, juste au point fixé par le calcul du suprême architecte ! Si le soleil était plus près de nous, la terre serait brûlée ; tandis qu'elle serait glacée, si sa distance était moindre. Et voilà six mille ans que le soleil répand partout la lumière, la chaleur et la vie, sans rien perdre de son éclat et de sa vertu ! Et voilà six mille ans qu'il se lève et se couche sans manquer un seul jour et sans s'écarter d'une ligne de la route qui lui a été tracée ! Quelles merveilles ! Il semble que Dieu ait fait ce bel astre pour nous donner une idée de la perfection de la divinité : comme Dieu, le soleil est unique ; ce qu'il y a de plus beau et de plus riche sur la terre semble misérable et pâle en sa présence ; il voit tout, il agit partout, il ne change jamais.

5. — La même parole qui créa le soleil pour présider au jour fit aussi la lune pour présider à la nuit. Il y a une grande différence entre ces deux astres. Le soleil éclaire par lui-même comme un flambeau allumé ; la lune n'éclaire que comme un miroir qui renvoie en partie la lumière reçue d'ailleurs. La lune n'a pas plus de lumière à elle que la terre ; mais éclairée par le soleil, elle devient comme la terre visible et lumineuse.

Mais quoiqu'on ne puisse la comparer au soleil, la lune n'en est pas moins un des plus beaux objets de la nature, un des plus grands bienfaits du Créateur. Elle éclaire les ténèbres de la nuit et repose les yeux par la douceur de sa lumière. Elle permet à l'homme de prolonger le jour et d'éviter les chaleurs de l'été, en voyageant de nuit. Ses changements de figure qui reviennent régulièrement aux quatre quartiers de sa course, ont servi à tous les peuples pour mesurer le temps et fixer les époques. Elle sert encore aujourd'hui à tous les navigateurs pour trouver leur position sur la mer. La lune est comme une grande horloge que Dieu a exposée aux regards des hommes.

6. — Que dire des étoiles ? Avez-vous quelquefois essayé d'en compter le nombre ? Nul homme ne le pourra jamais, car les étoiles sont innombrables. Depuis l'invention des lunettes qui grossissent les objets, on en a découvert des milliers là où l'œil nu n'aperçoit rien, et plus on perfectionne ces instruments, plus on en découvre.

Quelle ne doit pas être leur grosseur ! A la distance où elles sont placées, notre soleil serait à peine visible, et cependant nous avons dit que le soleil est quatorze cent mille fois plus gros que la terre. C'est donc le prodigieux éloignement des étoiles qui fait qu'elles ne paraissent que comme des points brillants. Et quand on pense que ces globes de feu sont semés dans les plaines du ciel aussi nombreux que les grains de

poussière dans nos campagnes ; quand on pense que ces astres énormes sont suspendus dans un air subtil, sans appui, sans colonnes, sans rien qui les soutienne ; quand on pense qu'ils marchent tous dans l'espace, sans guide visible, sans char, sans machine, et que cependant ils ne s'entrechoquent et ne s'embarrassent jamais ; quand on pense que tous leurs mouvements sont si bien réglés, si précis, que nos astronomes peuvent annoncer cent ans d'avance, avec exactitude, leurs positions et leur cours, on reste vraiment anéanti devant la puissance et la sagesse infinies du Créateur.

Le saint roi David n'avait-il pas raison de s'écrier : « Les cieus racontent la gloire de Dieu et l'espace est rempli des ouvrages de ses mains. Le jour et la nuit nous en parlent, et il n'est personne sur la terre qui ne comprenne ce langage ! » Oui, quiconque a des yeux pour voir, quiconque a un cœur pour aimer ne peut rester insensible à tant de merveilles, à tant de bienfaits. Mais si ces ouvrages admirables nous ravissent aujourd'hui, que sera-ce quand il nous sera donné de contempler à découvert toutes les perfections de Celui qui en est l'auteur ! C'est là le bonheur des anges et des saints. Puissions-nous l'avoir nous-mêmes en partage durant l'éternité !

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XI

LA PRÉPARATION ET L'ACTION DE GRÂCES

Résumé analytique

La communion sacramentelle ne produit ses effets que dans les âmes bien disposées. Elle exige :

1. De la part du *corps* : le jeûne et une tenue convenable.

2. De la part de l'*âme* : l'état de grâce, qui suffit pour éviter un sacrilège, mais non pour communier saintement.

3. Il faut en outre exciter dans l'intelligence une foi vive, une grande humilité, se recueillir profondément et purifier ses intentions.

4. Enfin il faut exciter dans le cœur le plus ardent amour pour Jésus-Christ, un sincère regret de nos fautes, et de bonnes résolutions pour l'avenir.

5. Pour augmenter les fruits de la communion, il faut la faire suivre d'une pieuse action de grâces.

Conclusion : *Omni habenti dabitur, et abundabit.*

Omni habenti dabitur, et abundabit.

On donnera à celui qui a déjà, et il sera dans l'abondance. (Matth., xxv, 29).

Mes frères,

En parlant des effets admirables du sacrement de l'Eucharistie, nous avons remarqué qu'ils ne pouvaient se produire que dans les âmes bien disposées. La sainte communion n'augmenterait pas la vie et les forces d'une âme, si cette âme

était en état de péché mortel, c'est-à-dire dans l'état de cadavre spirituel. Le pain n'est pas fait pour ceux qui sont morts ; la nourriture qui n'est pas reçue et digérée par un estomac sain, est plus nuisible qu'utile : il en serait de même de l'Eucharistie, si elle était reçue avec de mauvaises dispositions. Aussi l'apôtre saint Paul recommandait-il déjà aux fidèles de s'examiner sérieusement avant de s'approcher de la sainte table, de peur d'y manger leur propre condamnation. Il est donc de la plus haute importance pour le chrétien d'être parfaitement instruit des dispositions que demande la sainte Eucharistie.

Remarquons d'abord qu'il y a trois manières de recevoir la communion : l'une est purement sacramentelle, l'autre purement spirituelle, la troisième est à la fois sacramentelle et spirituelle. — Communier en état de péché, c'est recevoir un sacrement, mais sans profiter de ses effets ; c'est même se charger la conscience d'un sacrilège : c'est la réception purement sacramentelle. — Communier spirituellement, c'est avoir dans le cœur une foi vive à la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie et un ardent désir de nous unir à lui pour avancer dans la vertu. Cet acte, que l'on peut faire en tout temps et en tous lieux, n'est pas un sacrement, mais peut produire quelques-uns des effets du sacrement, parce que Dieu tient compte de nos bons desirs et ne refuse jamais d'écouter nos prières. De même que le désir du baptême peut quelquefois remplacer le sacrement, ainsi le désir de communier peut produire quelques-uns des effets de la communion, surtout s'il était matériellement impossible de la recevoir. — La communion à la fois spirituelle et sacramentelle est la réception du sacrement de l'Eucharistie avec de bonnes dispositions : ce sont ces dispositions préparatoires qui vont nous occuper aujourd'hui. « Si toutes les choses saintes doivent être traitées saintement, il n'en est point qui exigent du chrétien une plus grande sainteté que ce divin sacrement¹, » a dit le Concile de Trente ; et en réponse aux protestants, d'après lesquels les péchés même mortels ne sont pas un obstacle à la communion, pourvu qu'on ait la foi, il a formulé la condamnation suivante : « Si quelqu'un dit que la foi seule suffit pour se disposer à recevoir le sacrement de l'Eucharistie, qu'il soit anathème. »

1. Les dispositions que l'Eglise exige de ceux qui vont communier sont de deux sortes : les unes se rapportent au corps, les autres à l'âme.

Le corps doit être en état de recevoir et de digérer la sainte hostie, autrement il ne pourrait pas la prendre comme nourriture. Mais de plus, l'estomac doit être à jeun depuis minuit, à moins qu'il ne s'agisse du saint viatique. « Il a plu au Saint-Esprit, dit saint Augustin, de suggérer à l'Eglise de porter cette loi du jeûne par respect pour un si grand mystère ; » car le pain du ciel doit

¹ Sess. XIII, cap. VII.

être reçu avant le pain de la terre. Cette loi est universelle, elle est très stricte et ne souffre d'exception que pour les malades : une goutte d'eau avalée volontairement suffirait pour rompre le jeûne eucharistique.

L'Eglise nous apprend, par cette sévérité, que si l'intérieur de notre corps doit être si net et si pur, l'âme doit être purifiée avec beaucoup plus de soin encore des moindres imperfections. La faim qui accompagne le jeûne, nous rappelle aussi avec quelle sainte avidité nous devons soupirer après la nourriture céleste de nos âmes. Laissez-moi ajouter que tout, dans la tenue du corps, la propreté des vêtements, doit respirer la simplicité et la modestie, qu'il faut ouvrir convenablement la bouche et avancer la langue au moment où le prêtre approche l'hostie, de peur qu'elle ne tombe à terre, qu'il faut éviter de la briser avec les dents, et l'avaler sans efforts. Si elle reste adhérente au palais, il faut attendre que la salive la détache naturellement.

2. Arrivons aux dispositions de l'âme, qui doivent être le principal objet de nos soins lorsque nous nous préparons à communier. Je suppose, bien entendu, que l'âme s'est mise en état de grâce par une bonne confession, si elle en sentait le besoin. Cette préparation éloignée est absolument nécessaire pour éviter de commettre un sacrilège, mais elle n'est pas suffisante pour retirer de la sainte communion tout le fruit nécessaire à notre salut. Commettrait-on un péché véniel en s'approchant de la sainte Table sans autre disposition que la pureté de conscience ? Non, mais on se priverait des grandes grâces que Notre-Seigneur a promises à ceux qui feraient de sérieux efforts pour se préparer à les recevoir. « Venez à moi, dit-il, et je vous soulagerai ; » venez, malgré tous les obstacles, ne reculez devant aucun sacrifice, faites des efforts pour vous approcher de moi, et je vous comblerai de grâces. Tous ceux qui ne prient que de bouche et sans aucune dévotion n'entreront pas dans le royaume des cieux, quand même ils crieraient tous les jours : « Seigneur ! Seigneur ! » De même ceux qui communient sans piété, sans préparation sérieuse, s'exposent, par leur manque de correspondance aux grâces de Dieu, à ne point faire leur salut. Vous ne direz donc pas, mes frères : « Je n'ai point de péché mortel sur la conscience, je puis aller communier, le bon Dieu n'en demande pas davantage. » Vous vous purifierez autant que possible de tous vos péchés véniels et vous vous exercerez aux actes de dévotion qui sont les plus agréables à notre divin Sauveur. Mais comme il y a dans l'âme deux facultés principales, l'intelligence et la volonté, vous devrez préparer l'une et l'autre avec soin au grand acte que vous voulez accomplir.

3. L'intelligence est faite pour la vérité, elle la recherche comme son bien et sa nourriture. Elle y arrive ou par ses forces naturelles, ou à l'aide de la foi. En face de ce redoutable mystère qui dé-

passé infiniment toutes les forces de la raison, il faut que l'intelligence se soumette humblement à croire à la parole du Fils de Dieu : l'exercice de la foi est la première préparation à une bonne communion.

Vous vous représenterez donc le Sauveur instituant la sainte Eucharistie dans le Cénacle, prononçant sur le pain et le vin ces simples paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et vous adorerez ce corps et ce sang présents sur l'autel. Puis, donnant un libre essor à votre foi, vous reconnaîtrez que ce Jésus présent dans l'Eucharistie est le même qui est né pour vous à Bethléem, qui a tant souffert et qui a versé tout son sang pour vous sur le Calvaire, le même qui règne maintenant à la droite de son Père dans le ciel. C'est lui qui est descendu du ciel pour vous sauver, c'est lui qui guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds. C'est lui qui ressuscitait les morts et remettait les péchés. Vous lui ferez voir toutes les maladies, toutes les plaies de votre âme, vous lui direz comme les sœurs de Lazare : « Celui que vous aimez est malade, » ou comme l'aveugle : « Seigneur, faites que je voie la beauté de la vertu, la laideur du péché, les dangers du monde, la nécessité de travailler à mon salut. » Vous lui parlerez comme un ami à son ami, comme un enfant à son père, et vous lui demanderez tout ce dont votre âme a besoin.

Cette foi vive produira en vous de grands sentiments d'*humilité*. Le centurion de Capharnaüm, voyant que le Sauveur voulait lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison, pour guérir son serviteur, s'écrie : « Non, Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ! » Considérez votre misère, vos péchés, votre ingratitude ; songez que celui que vous allez recevoir est le Créateur du ciel et de la terre, le Juge suprême des vivants et des morts, et vous vous jetterez à ses pieds pour reconnaître combien vous êtes indigne de lui donner asile dans votre cœur. Toutefois vous ne perdrez pas confiance, car c'est lui qui vous invite, qui vous oblige à venir à sa Table, vous pourrez lui dire comme Samuel à Héli : « Me voici, parce que vous m'avez appelé » (I Reg., III, 5), et vous le remercerez d'avoir envoyé ses ministres pour vous inviter à son festin, et vous vous approcherez de lui en toute humilité.

La préparation de l'esprit comporte encore deux choses : le *recueillement* et la *pureté d'intention*.

Il paraît superflu de faire remarquer que l'âme qui se dispose à communier doit faire trêve à toute autre occupation, et rassembler toutes les forces de ses facultés pour les diriger sur son Sauveur. Mais, hélas ! la légèreté de notre pauvre nature est si grande qu'on ne saurait trop veiller sur les mille causes de distraction qui peuvent se présenter. Si vous aviez à comparaître devant un roi de la terre pour lui demander une grande grâce, vous laisseriez-vous distraire par les passants ? Prêteriez-vous l'oreille à tous les bruits ? Laisseriez-vous vos yeux s'égarer sur de vaines curiosités ? Comment se fait-il donc qu'ayant à

parler au Roi des rois, au Tout-Puissant en personne, vous ne puissiez contenir ni vos sens, ni votre imagination ? Soyez-en persuadés, cela vient d'un manque de foi. Vous ne pouvez pas, j'en conviens, éviter toutes les distractions, il y en a une foule qui vous occupent malgré vous ; mais vous pouvez et vous devez éviter les distractions réfléchies et volontaires, vous devez éviter les occasions de dissipation extérieure, vous devez chasser les préoccupations étrangères, dès que vous vous apercevez qu'elles sont un manque de respect envers Notre-Seigneur. Pensez aux grâces innombrables dont vous avez besoin, et qui vous seront accordées si vous les demandez humblement. Pensez aux conséquences qu'une communion bien faite peut avoir pour votre salut. Repassez dans votre mémoire les promesses du divin Sauveur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, je le ressusciterai au dernier jour... », il demeure en moi et moi en lui, » etc. Evitez surtout de laisser errer vos regards autour de vous. Et vous porterez à la sainte Table un esprit recueilli en Dieu, disposé à profiter des grandes grâces du sacrement.

Il n'y a que peu de chose à dire de la pureté d'intention. A l'époque où nous vivons, il y a peu de chrétiens qui communient uniquement par respect humain, ou pour s'attirer l'estime du monde ; on s'éloigne au contraire des sacrements pour faire comme les autres. Il peut arriver cependant qu'on s'approche de la sainte Table par un sentiment de vanité, pour se faire croire plus pieux qu'on ne l'est, ou bien uniquement parce qu'on craindrait d'être remarqué si on ne communiait pas à tel jour de fête. On est jaloux de voir certaines personnes communier souvent, et on veut le faire aussi souvent qu'elles. Enfin on finit par aller communier uniquement par routine, sans s'y préparer, sans songer à ce que l'on fait. Voilà, mes frères, les abus contre lesquels il faut vous prémunir, en vous rappelant que la sainte communion est la nourriture de vos âmes, que vous devez aller la recevoir pour obéir au précepte du Sauveur, pour lui être agréables, pour vous unir de plus en plus à lui et vous perfectionner dans la pratique de la vertu, que vous devez y aller aussi souvent que l'exigent vos besoins spirituels, mais toujours par obéissance à votre directeur. Communiez souvent, mes frères, mais communiez saintement. Et pour cela préparez-vous avec le plus grand soin à chaque communion ; suivez bien les conseils de votre confesseur, et n'ayez d'autre intention que de plaire à Jésus-Christ et de lui obéir en allant lui demander la nourriture de vos âmes, le pain qui donne l'immortalité.

4. Pour que la préparation de l'âme soit complète, ce n'est pas assez des bonnes dispositions de l'esprit ; il faut y joindre celles du cœur. La volonté est dans l'âme la faculté maîtresse, celle qui commande aux autres de se diriger vers le but connu par l'intelligence. Le mobile le plus

puissant pour l'ébranler est l'amour, c'est pourquoi on confond la volonté avec le cœur. C'est à l'intelligence de considérer tous les motifs qui doivent nous faire aimer notre Sauveur Jésus caché dans l'Eucharistie, mais c'est à la volonté de produire les actes d'amour et les ardents desirs qui porteront notre cœur vers lui. Or, remarquez-le bien, mes frères, ces actes sont à la portée de tout le monde. Quelqu'un dira : « Je ne puis pas jeûner, je ne puis pas faire l'aumône, » personne ne peut dire : « Je ne puis pas aimer. » Il n'y a pas besoin de traverser les mers pour trouver la charité (Deuter. xxx, 42), elle est à côté de nous, elle est en nous ; pour aimer il n'est pas nécessaire d'être riche, d'être savant, d'être puissant : il suffit de le vouloir. Vous savez ce que peut l'énergie de la volonté de l'homme, elle triomphe de tous les obstacles, elle dompte les bêtes sauvages, elle change la face du monde, elle commande à la nature entière, rien ne peut la faire fléchir si elle est décidée à la résistance.

C'est cette faculté si puissante, si libre de ses déterminations, qu'il faut tourner tout entière vers Dieu par l'amour le plus ardent. Qui comprendra jamais tout ce que l'amour du Fils de Dieu a fait pour nous, tout ce que nous lui devons de reconnaissance pour ses immenses bienfaits, mais en particulier pour la bonté avec laquelle il se donne à nous dans l'Eucharistie ? Et lorsqu'il dépend uniquement de nous de l'aimer, lorsque nous avons déjà si souvent éprouvé que l'amour des créatures que nous lui préférons quelquefois remplit notre cœur de trouble et de remords, comment ne l'aimerions-nous pas par-dessus toute chose, ainsi qu'il le mérite ? Comment surtout ne l'aimerions-nous pas au moment où il se fait si petit pour venir dans notre cœur ? Lorsqu'il demanda par trois fois à saint Pierre : « M'aimes-tu ? » l'apôtre répondit sans hésiter : « Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime. » Quoique Jésus lise dans nos cœurs comme dans celui de saint Pierre, il veut que nous lui disions combien nous l'aimons, et qu'en redoublant d'ardeur pour lui plaire nous lui prouvions que nous l'aimons tous les jours davantage.

La véritable dévotion avec laquelle nous devons nous disposer à recevoir Jésus Christ dans la sainte communion, consiste donc essentiellement dans l'amour de cet adorable Sauveur : non pas dans des élans sensibles de tendresse, mais dans la volonté sincère de l'aimer par-dessus toute chose à cause de son infinie bonté. Mais ce sentiment d'amour doit en produire deux autres : l'un par rapport au passé, l'autre par rapport à l'avenir. Par rapport au passé, c'est le profond regret de nos fautes : bien que nous les ayons lavées dans le bain de la pénitence, nous devons sans cesse les pleurer et les expier par l'ardeur de notre amour, comme Madeleine qui inondait de ses larmes les pieds du Sauveur, et de qui il a été dit : « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, vi, 47). Par rapport à l'avenir, l'amour doit produire de fermes

résolutions de mieux servir Dieu. Quand Zachée eut reçu chez lui Notre-Seigneur, il s'empressa de lui promettre de réparer abondamment tous les torts qu'il avait pu causer au prochain, et de donner aux pauvres la moitié de sa fortune. Que donneriez-vous au Seigneur, pour tous les bienfaits dont il vous a comblé et dont il veut vous combler encore ? Il vous demande votre cœur, il veut que vous lui restiez attaché comme la branche de vigne au cep, il veut que vous viviez de sa vie, vie de charité, de renoncement à vous-même, de dévouement à Dieu et au prochain. Il se donne tout à vous, mais il veut votre cœur tout entier. Formez donc la ferme propos de travailler à votre salut, de fuir le péché, de tendre à la perfection, demandez la grâce de tenir fidèlement cette résolution, et vous pourrez, après avoir reçu la sainte communion, vous écrier : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. »

5. Pour ne rien perdre des fruits de la sainte communion, mes chers frères, vous ne manquerez pas de la faire suivre d'une fervente action de grâces. La reconnaissance vous y oblige, car le bienfait que vous avez reçu est le plus grand que Dieu puisse accorder en cette vie à une créature. Mais votre intérêt spirituel l'exige aussi, car c'est en ce moment que vous pouvez puiser plus abondamment à la source même des grâces. C'est l'opinion commune des théologiens, que les effets sacramentaux de l'Eucharistie ne se produisent pas seulement au moment où nous recevons cette nourriture céleste, mais pendant tout le temps que le Sauveur reste corporellement présent en nous. Sous la douce influence de ce contact divin, notre âme peut se façonner de plus en plus à la ressemblance de Jésus-Christ, s'abîmer dans cet océan de vie pour mourir complètement à elle-même et au monde. Lorsque Notre-Seigneur, dans sa douloureuse agonie, était étendu sur la terre arrosée de son sang, un ange vint du ciel pour le fortifier ; ce n'est pas un ange, mais le Roi des anges et des hommes qui vient en vous pour vous donner de nouvelles forces, c'est le bon Pasteur qui vient charger sur ses épaules sa pauvre brebis : est-ce que vous resterez sourd à sa voix, insensible à ses avances ? En quittant le cénacle, il avait d'abord chanté le cantique d'action de grâces, puis il avait dit à ses apôtres : « Levez-vous, et allons ; » si vous prêtez l'oreille, vous entendrez aussi une voix qui vous dit à chacun : « Lève-toi, fais pour moi ce sacrifice, renonce à tes passions, regarde le ciel, ne cherche plus le bonheur sur la terre. » Que vous faut-il pour répondre à cette voix ? Le courage de faire un effort décisif. Quand le ferez-vous, si ce n'est au moment où Jésus est avec vous pour vous soutenir ? Seriez-vous assez lâche pour qu'il vous dise comme aux apôtres endormis : « C'est ainsi que vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? » Veillez et priez, mes frères, pendant que vous possédez votre Sauveur, renouvelez devant lui les actes d'adoration, de foi, d'humilité, de contrition, de charité qui vous ont pré-

parés à le recevoir, offrez-lui de bon cœur tous les sacrifices que son amour demande, et faites entre ses mains le serment d'une inviolable fidélité, restez en lui pour qu'il reste en vous.

Si on permettait à un indigent de prendre dans un immense trésor tout ce qu'il voudrait, ne puiserait-il pas à pleines mains dans ce monceau d'or sans perdre un instant, sans se lasser jamais ? Puisque Jésus-Christ vous ouvre ses trésors et vous invite à y puiser, est-ce que vous vous retirez les mains vides ? Ah ! mes frères, s'il y a tant d'âmes qui, même en s'approchant souvent des sacrements, font si peu de progrès, soyez sûrs que c'est à cause de leur négligence à s'y préparer et à payer le tribut de la reconnaissance. Des dix lépreux guéris par Notre-Seigneur, un seul alla le remercier ; imitez le zèle et la reconnaissance de ce pauvre Samaritain, et soyez assurés que chacune de vos communions marquera pour vous un accroissement de ferveur et un progrès dans la vertu, car le Sauveur a promis de donner avec abondance à celui qui est déjà riche, et il a menacé de retirer ses grâces à celui qui les dédaigne. Puisse donc avec empressement à la source des eaux vives qui peuvent seules désaltérer votre cœur, et vous verrez ses flots mystérieux jaillir jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

X

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

I. — Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint, et sema de l'ivraie au milieu du blé, et il s'en alla. (Math., XIII, 25).

1. Jésus-Christ nous parle, sous la figure d'une parabole, des épreuves que l'Eglise rencontre dans le monde par suite de notre négligence et de l'envie du démon ; car nous nous livrons au sommeil au lieu de veiller et de prier. Il ne s'agit point ici du sommeil naturel, et encore moins du sommeil de la grâce, qui quelquefois se dit du repos de la gloire éternelle, mais du sommeil du péché ou même de la négligence. Ce sont tous les chrétiens que l'Apôtre exhorte en ces termes : *Levez-vous, vous qui dormez, et sortez d'entre les morts* (Eph., v, 14) ; ou bien : *Jusques à quand, paresseux, dormirez-vous ?* (Prov., vi, 9). Qu'est-ce qu'un champ qui n'est point gardé ? Il est exposé aux incursions des voleurs. Qu'est-ce qu'une bonne semence qui une fois jetée en terre est abandonnée à elle-même ? Jésus-Christ nous a répondu, disant : *L'esprit malin vient et enlève ce qui a été semé dans le cœur ;* ou bien : *Les sollicitudes de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent cette bonne semence et elle reste sans*

fruit. (Matth., XIII, 19, 22). Telle est la destinée des âmes qui ne veulent point veiller et prier.

2. Aussi l'ennemi, dès qu'il voit que notre âme n'est point gardée ou que nous ne faisons rien pour que la grâce produise du fruit, il accourt et il sème l'ivraie dans notre champ, c'est-à-dire au milieu de notre cœur, et bientôt apparaissent les péchés, car du cœur viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes (Matth., xv, 19), et voilà l'ivraie dans le champ de l'Eglise, et elle va croître au milieu du pur froment que le Père placera un jour dans son grenier du ciel. C'est le démon qui accomplit chaque jour cette œuvre mauvaise, car il est là sans cesse autour de nous cherchant qui il pourra dévorer. (I Pier., v, 8). Ah ! le Psalmiste savait bien qu'il devait veiller et prier, puisqu'il nous en parle, disant : *Il est assis en embuscade dans les lieux cachés pour tuer l'innocent. Il lui dresse des pièges dans le secret, comme un lion dans sa caverne.* (Ps., x, 9).

3. Ah ! quand les âmes chrétiennes qui veillent et prient, voient ainsi l'ivraie mêlée aux moissons du Seigneur, elles sont remplies d'une grande tristesse, elles souffrent pour l'Eglise et pour elles-mêmes d'être condamnées à vivre avec tous ces amateurs du monde, avec tous ces hommes qui cherchent leurs intérêts, méprisent les préceptes évangéliques, et sont un sujet de scandale pour leurs frères. Aussi y a-t-il des craintes dans les cœurs des fidèles, parce qu'ils savent l'influence pernicieuse des mauvais exemples ; car s'ils sont aujourd'hui le pur froment qui germe et croît pour le ciel, n'ont-ils pas à craindre d'être changés en cette ivraie mauvaise qui est destinée à être arrachée et jetée au feu ? Ils sont bien semblables au juste Loth habitant au milieu de ceux qui tourmentaient son âme par leurs œuvres détestables. (II Pier., II, 7). Ne soyons donc pas étonnés d'entendre les justes redire avec David : *Jugez-moi, Seigneur, et distinguez ma cause de cette race qui n'est pas sainte.* (Ps., XLII, 1).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Nous nous livrons au sommeil au lieu de veiller et de prier.* — « Il y a le sommeil de l'âme et celui du corps. Nous avons tous besoin du sommeil corporel ; car s'il nous manque, l'homme dépérit, le corps lui-même dépérit. En effet, la fragilité de notre corps ne peut longtemps soutenir la veille et l'application active de l'âme. Si l'âme s'applique trop longtemps au travail, le corps fragile et terrestre devient incapable de la soutenir et de supporter son action ; il tombe en défaillance et succombe. C'est pourquoi Dieu a donné au corps le sommeil qui répare les forces de ses membres, afin que ceux-ci puissent soutenir l'âme pendant qu'elle veille. Mais ce que nous devons éviter, c'est de laisser notre âme s'endormir ; car le sommeil de l'âme est un sommeil funeste. Salulaire est le sommeil du corps, qui répare les

langueurs du corps ; mais le sommeil de l'âme, c'est l'oubli de Dieu. Toute âme qui oublie son Dieu est endormie. C'est ce qui explique le langage de l'Apôtre envers ceux qui oublient Dieu et qui, dans les rêves de cette sorte de sommeil, délirent au point d'adorer les idoles. En effet, ceux qui adorent les idoles ressemblent à ceux qui voient en rêve de vaines images. Au contraire, que leur âme vienne à s'éveiller, elle comprend quel est celui qui l'a faite, et elle n'adore plus ce qu'elle a fait elle-même. L'Apôtre leur adresse donc ces paroles : *Levez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts, et le Christ répandra sur vous sa lumière.* (Eph., v, 14). Etait-ce le corps qui dormait dans celui que réveillait l'Apôtre ? C'était une âme endormie qu'il éveillait, et il l'éveillait pour que le Christ l'éclairât. C'est donc en veillant de cette manière, que le Psalmiste dit : *O Dieu, mon Dieu ! Dès que la lumière paraît, je veille et j'aspire à vous.* (Ps., LXII, 2). Vous ne sauriez en effet veiller en votre âme, si une lumière ne se levait sur vous, qui vous tirât de votre sommeil. C'est le Christ qui éclaire les âmes et les fait veiller ; si au contraire il ne leur donne sa lumière, elles restent dans le sommeil. C'est pourquoi le prophète dit au Seigneur dans un autre psaume : *Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne dorme jamais du sommeil de la mort.* (Ps., XII, 4). Quant aux âmes qui dorment pour s'être détournées de lui, elles ont sa lumière près d'elles pendant leur sommeil, mais elles ne la voient pas, parce qu'elles dorment. Il en est pour elles comme pour celui qui dort, pendant le jour, du sommeil du corps : déjà le soleil est levé, déjà le jour donne sa chaleur, et cet homme est comme au milieu de la nuit, parce qu'il ne veille pas et ne peut voir le soleil déjà levé. De même, certaines âmes sont engourdies et dorment encore, quoique le Christ soit présent auprès d'elles et que la vérité leur ait été prêchée. C'est à vous qui êtes éveillés de dire chaque jour à toutes ces âmes : *Levez-vous, vous qui dormez, et ressuscitez d'entre les morts, et le Christ vous éclairera.* (Eph., v, 14). En effet, votre vie et vos mœurs doivent veiller dans le Christ, pour que les autres hommes encore endormis en ressentent l'action, pour que le bruit de vos veilles les tire de leur assoupissement, et qu'eux-mêmes s'éveillent et commencent à dire avec vous dans le Christ : *O Dieu, mon Dieu, dès que la lumière paraît, je veille et j'aspire à vous* ¹.

2. *C'est le démon qui accomplit cette œuvre mauvaise.* — « Les démons veulent être vos maîtres. Et quels sont ces maîtres ? Des envieux de votre sort. Ils porteront nécessairement envie à votre liberté, ils voudront sans cesse vous posséder, ils voudront sans cesse vous rendre tels qu'ils puissent vous entraîner avec eux. Il y a en effet dans ces esprits méchants une malveillance invétérée et un violent désir de nuire ; ils se réjouissent des malheurs des hommes, et s'ils

¹ S. Aug., *In Ps.* LXII, n. 4, trad. Vivès.

parviennent à nous tromper, ils se repaissent de nos égarements. Et que cherchent-ils ? Non pas des victimes sur lesquelles ils dominent éternellement, mais des victimes avec lesquelles ils soient damnés éternellement, semblables au scélérat malveillant qui accuse un innocent. S'il est brûlé vif, ce scélérat sera-t-il moins brûlé, parce qu'un autre le sera avec lui ? Mourra-t-il moins, s'ils sont deux à mourir ? Sa peine n'est pas diminuée, mais sa méchanceté se nourrit du mal d'autrui. « Qu'il meure avec moi, » dit-il, et il ne prétend pas ne pas mourir lui-même, mais il cherche une consolation dans le mal d'autrui. Tel est le démon¹. — Il est encore le roi de tous les péchés, le séducteur qui nous entraîne dans le péché. On ne lui reproche ni l'adultère, ni l'ivrognerie, ni la fornication, ni le vol du bien d'autrui : l'orgueil seul l'a fait tomber. Et comme l'envie est la compagne de l'orgueil, il est impossible que le superbe ne soit pas envieux. Par l'effet de ce vice, suite inévitable de l'orgueil, le démon, après sa chute, a porté envie à l'homme encore debout, et il s'est efforcé de le séduire, afin que l'homme ne pût monter jusqu'à la hauteur d'où il avait été précipité. Il s'est donc mis en demeure de lui faire commettre de véritables péchés, parce que nous avons un juge devant lequel on voudrait en vain alléguer des mensonges. Car si notre cause avait dû être portée devant un homme, que le démon eût pu tromper par de fausses accusations, il ne se serait pas grandement préoccupé de nous amener au péché, parce qu'il lui eût suffi de tromper le juge pour opprimer des innocents, pour entraîner dans son propre jugement ceux qu'il avait circonvenus, et les faire condamner avec lui. Mais maintenant, comme il sait avoir affaire à un juge que l'on ne pourrait tromper, et comme il sait que ce juste juge ne fait point acception des personnes, il ne veut traduire à son tribunal que des accusés dont la condamnation soit inévitable, en raison même de la justice du juge. C'est donc uniquement par envie qu'il s'applique à nous faire pécher, parce que l'envie est l'inséparable compagne de l'orgueil ; et le mal qui empêche la perfection, c'est l'orgueil. Qu'un homme se vante de ses richesses, qu'il se vante de sa beauté, de ses forces corporelles, tous ces avantages sont périssables, et il n'y a qu'à se rire de ceux qui se vantent de biens périssables, dont la perte a lieu le plus souvent de leur vivant même. Mais le vice capital, c'est l'orgueil, parce que l'homme qui a déjà fait des progrès dans le bien, s'il vient à en écouter les suggestions, perd tout le progrès qu'il a pu faire. Enfin, tous les vices sont à craindre en raison du mal que l'on fait ; l'orgueil est à craindre en raison du bien que l'on fait². »

3. Les âmes chrétiennes sont remplies de tristesse en voyant l'ivraie mêlée aux moissons du Seigneur. — « Vous n'ignorez pas que tous ceux

qui progressent en vertu, et qui gémissent dans leur désir de la cité céleste, qui se savent voyageurs sur terre, qui marchent dans la bonne voie, qui ont fixé leur espérance, comme une ancre, dans le désir de cette terre qui est à jamais stable ; vous n'ignorez pas, dis-je, que cette sorte d'hommes, cette bonne semence, ce froment du Christ, gémit au milieu de l'ivraie, et y géмира jusqu'à ce que vienne le temps de la moisson, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde, comme l'a déclaré l'infailible vérité. (Matth., xiii, 18). Elle gémit donc au milieu de l'ivraie, c'est-à-dire au milieu des méchants, des hommes de fraude et de séduction, des hommes qui trouble la colère ou qu'empoisonne l'esprit de ruse ; elle regarde tout autour d'elle et voit qu'elle est avec eux comme en un même champ dans le monde entier, que tous reçoivent la même pluie, que tous sont exposés au même souffle des vents, que tous sont nourris par les mêmes douleurs, et qu'ils jouissent tous ensemble de ces dons communs de Dieu, accordés sans distinction aux bons et aux méchants, par celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes. (Matth., v, 45). Elle voit donc, cette race d'Abraham, cette sainte semence, elle voit combien de choses elle partage en commun avec les méchants, dont elle sera un jour séparée : égalité de naissance, condition semblable de nature humaine, poids égal d'un corps mortel, même usage de la lumière, sort commun à l'égard des prospérités et des adversités du monde, elle voit donc combien il y a pour elle de choses communes avec les méchants, avec lesquels cependant elle ne fait point cause commune, et alors elle s'écrie : *Jugez-moi, mon Dieu, et distinguez ma cause d'avec celle de la race qui n'est pas sainte.* Maintenant, dans le voyage de cette vie, vous ne me donnez point encore une place distincte, parce que je vis avec l'ivraie jusqu'au temps de la moisson ; vous ne me donnez encore ni une place distincte, ni une lumière distincte ; distinguez du moins ma cause. Qu'il y ait une distinction entre celui qui croit et celui qui ne croit pas en vous. Leur infirmité est la même, mais leur conscience n'est pas la même ; leur fatigue est la même, mais leur désir n'est pas le même. Le désir des impies périra ; quant au désir des justes, si celui qui a promis de le réaliser n'était infailible en ses promesses, nous aurions lieu de douter qu'il fût jamais accompli. La fin de notre désir est celui même dont nous avons la promesse. Il se donnera lui-même, parce qu'il s'est donné lui-même ; il se donnera comme immortel à nous devenus immortels, parce qu'il s'est déjà donné comme mortel à nous encore mortels : *Jugez-moi, mon Dieu, et distinguez ma cause d'avec celle de la race qui n'est pas sainte*¹. »

¹ S. Aug., *In Ps.* xcvi, n. 11, trad. Vivès.

² S. Aug., *In Ps.* lviii, Pars II, n. 5.

¹ S. Aug., *In Ps.* xlii, n. 2, trad. Vivès.

II. — « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. » (Matth., XIII, 30).

1. Quelle bonté de notre Dieu ! En supportant les méchants dans le monde, il a en vue notre bien, et il espère ainsi les ramener à lui. Hélas ! combien de fois nous avons parlé et agi autrement envers les pécheurs, et même nous lui avons dit, comme les serviteurs du père de famille dirent à leur maître : *Voulez-vous que nous allions arracher l'ivraie ?* Mais Dieu ne tarde pas à réprimer ce zèle qui n'est pas ordonné selon la charité. Nous nous exposerions à déraciner le froment et à dévaster la moisson, c'est-à-dire à empêcher que l'ivraie se change en froment : car nous briserions le lien de la paix et nous montrerions une indignation qui peut-être ne serait pas toujours inspirée par des motifs surnaturels. Or, quoiqu'il nous soit pénible de vivre au milieu des méchants et d'être parfois les témoins impuissants de leurs désordres, nous devons nous souvenir que *tout coopère au bien pour ceux qui aiment Dieu, pour ceux qui sont appelés à être saints.* (Rom., VIII, 28).

2. Il est donc de notre devoir, non seulement d'attendre le temps de la moisson pour cette séparation, mais encore d'entrer dans les vues de Dieu. Et comment ? Voyez ce qu'il fait : il supporte les méchants, mais il n'est point souillé par eux, il ne leur donne des marques d'estime qu'autant que cela est nécessaire pour les ramener à lui ; et s'il continue de les combler de ses bienfaits, ce n'est point pour participer à leurs péchés, mais pour leur montrer qu'il est tout disposé à leur rendre son amitié ; il y a même, dans les châtements dont il les frappe, un appel à sortir de leurs égarements, puisqu'il leur donne le temps de se repentir. Voilà l'exemple que nous devons imiter. Vivons au milieu des méchants sans participer à leurs désordres, cherchons à leur faire du bien, et pratiquons à leur égard la correction fraternelle autant que le permettent la condition et le rang de chacun. C'est ainsi que nous suivrons le conseil de saint Paul nous disant : *Ayez par dessus tout la charité, qui est le lien de la perfection.* (Coloss., III, 14).

3. Mais si telle doit être notre conduite à l'égard de tous les méchants, combien faut-il que nous nous montrions davantage miséricordieux à l'égard de nos ennemis et de tous ceux qui nous ont fait du mal ! C'est cet exemple encore que Dieu nous donne, et Jésus-Christ nous le rappelle, disant : *Quant à vous, aimez vos ennemis, faites du bien et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut ; car il est bon pour les ingrats même et pour les méchants. Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.* (Luc, VI, 35-36). Telles sont les vertus qui nous sont demandées : l'amour et la miséricorde envers nos ennemis. Nous sommes, ou du moins il nous semble que nous sommes le froment qui croît et mûrit pour le jour de la moisson, mais il y a à côté de nous l'ivraie qui croît

de même pour être ensuite jetée au feu. Nous éprouvons une certaine peine à la voir prospérer, parce que nous croyons qu'elle nous prend quelque chose des biens que Dieu nous destinait, et, de plus, nous avons à lutter contre son influence pernicieuse. Ah ! n'écoutons point d'autres voix que celle de Jésus-Christ, nous disant : *Aimez vos ennemis*, et vous travaillerez ainsi à les rendre semblables à vous-mêmes.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Dieu, en supportant les méchants, a en vue notre bien.* — « Le méchant a sa place marquée en ce monde. Ce n'est pas sans un dessein particulier que Dieu, qui prévoit tout, l'a créé, le nourrit, fait lever son soleil sur lui, répand la pluie sur ses champs ; ce n'est pas sans une raison profonde que Dieu use à son égard d'une si grande patience, malgré toute sa malice et les désordres de sa vie. Non, ce n'est pas sans raison ; il a ici sa place marquée. Nous ne pouvons en découvrir toutes les raisons, mais elles sont connues de Dieu qui sait disposer toutes choses dans sa sagesse. Ainsi, pour ne point parler des autres, quelle place occupait ici-bas l'impie Antiochus ? Or, c'est par lui que le peuple de Dieu a été châtié et éprouvé ; c'est par lui que les Machabées sont parvenus à la couronne des cieux. Il avait donc sa place ; il était méchant, mais Celui qui est inaccessible au mal l'a fait servir au bien. De même que, parmi les hommes, les méchants font un mauvais usage des créatures qui sont bonnes, ainsi le Créateur, qui est bon, fait un bon usage des méchants. Lui, qui a créé le genre humain tout entier, sait quel parti il doit en tirer. C'est l'orfèvre qui porte, qui pèse, qui équilibre le métal. Le peintre sait où placer les ombres pour embellir son tableau, et Dieu ne saurait point où placer le pécheur pour établir l'ordre dans la création ? Si la patience de Dieu n'avait conservé les pécheurs dans les siècles qui ont précédé, d'où naîtrait aujourd'hui cette multitude de fidèles ? Il épargne donc les méchants pour qu'ils donnent le jour aux bons ; je dis aux bons par la grâce de Dieu, car toute la masse du péché a été condamnée. Quoi de plus mauvais que le démon, et que de biens Dieu a fait sortir de sa perversité ! Le sang du Rédempteur n'aurait pas été versé pour notre salut sans la méchanceté du traître disciple. Or, lisez l'Evangile et voyez ce que l'auteur sacré a écrit : *Le démon mit dans le cœur de Judas le dessein de livrer le Christ.* (Jean, XIII, 2). Le démon et Judas étaient tous deux mauvais ; l'instrument est comme l'ouvrier qui l'emploie. Le démon a fait mauvais usage de son instrument, Dieu les a fait servir tous deux à un bon usage. Tous leurs efforts tendaient à notre perte, Dieu les a fait tourner à notre salut¹. — Ne croyez donc pas que les méchants soient inutiles en ce monde et que Dieu ne tire d'eux rien de bon. Tout méchant vit

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. cccr, cap. v et vi, n. 4, trad. Vivès.

pour se corriger, ou il vit pour éprouver le bon et l'exercer. Plaise à Dieu que ceux qui maintenant nous exercent se convertissent et soient exercés à leur tour avec nous ! Cependant, tant qu'ils nous exerceront, nous ne les haïrons point, parce que nous ignorons si chacun d'eux persévéra jusqu'à la fin dans le vice qui fait de lui un méchant. Souvent, en effet, vous paraissez haïr un ennemi, et vous haïssez un frère à votre insu. Les Ecritures nous apprennent que le démon et ses anges sont destinés au feu éternel ; ils sont les seuls pour lesquels il n'y a point à espérer d'amendement ¹. »

2. *Entrons dans les vues de Dieu qui nous apprend, par sa conduite, à supporter les méchants.* — « L'Eglise renferme dans son sein des bons et des mauvais, que nous désignons souvent sous le nom du froment et de la paille. Que personne ne quitte l'aire avant le temps ; qu'il supporte d'être mêlé à la paille pendant que se fait la séparation ; qu'il supporte ce mélange dans l'aire, car dans le grenier il n'aura plus à en souffrir. Le vanneur viendra pour séparer les méchants des bons. Il y aura même alors une séparation des corps que précède ici-bas la séparation des esprits. Soyez toujours séparés des mauvais par les sentiments du cœur, mais ayez avec eux pour un temps l'union extérieure que conseille la prudence. Cependant ne négligez pas de reprendre ceux qui dépendent de vous, qui sont confiés, à quelque titre que ce soit, à votre sollicitude, par vos avertissements, vos enseignements, vos exhortations, vos menaces. Agissez sur eux par tous les moyens qui sont en votre pouvoir. Ne négligez pas de reprendre les méchants, sous le prétexte que nous trouvons dans les Ecritures et dans les exemples des saints qui ont vécu avant ou après la venue du Sauveur, que les bons ne sont point souillés par leur union avec les méchants. Vous pouvez éviter de deux manières d'être souillé par les méchants : soit en leur refusant votre consentement, soit en les reprenant ; et j'appelle ne pas consentir, ne point prendre part à leurs œuvres. Or, vous y prenez part en vous y associant par la volonté ou par l'approbation que vous donnez à leurs œuvres. Aussi l'Apôtre nous donne-t-il cet avertissement : *Ne prenez point de part aux œuvres stériles des ténèbres.* (Eph., v, 14). Et comme ce serait peu de n'y point donner son consentement, si l'on négligeait le devoir de la correction, il ajoute : *Mais plutôt condamnez-les.* D'abord, il ne faut pas leur donner votre consentement, ni vos éloges, ni votre approbation. Il faut ensuite user à leur égard de la réprimande, de la correction, et, si cela est nécessaire, de la répression. Tout en accomplissant ces devoirs, il faut éviter de s'enorgueillir et penser à cette sentence de l'Apôtre : *Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber.* (I Cor., x, 12). Que la réprimande ait au dehors des accents sévères et terribles, mais que l'âme conserve toute la dou-

ceur de la charité. *Si quelqu'un est tombé par surprise en quelque faute, dit le même Apôtre, vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de l'instruire dans un esprit de douceur, chacun de vous réfléchissant sur soi-même et craignant d'être tenté comme lui. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.* (Gal., vi, 1-2). Et dans un autre endroit : *Il ne faut pas qu'un serviteur du Seigneur dispute, mais il doit être modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient, reprenant avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espérance que Dieu, pour la leur faire connaître, leur donnera un jour l'esprit de pénitence, et qu'ainsi ils sortiront des lacets du démon qui les tient captifs sous sa volonté.* (II Tim., ii, 24). Evitez donc également de consentir au mal en l'approuvant, de négliger le devoir de la correction, ou de le remplir avec orgueil ¹. »

3. *Combien nous devons être davantage miséricordieux à l'égard de nos ennemis.* — « Tous les méchants, tant qu'ils sont méchants, exercent les bons. Si vous êtes bon, vous n'aurez pour ennemi qu'un méchant. Or, c'est pour vous une règle invariable de bonté d'imiter la bonté de votre Père. Car il n'est pas possible que vous ayez des ennemis et que Dieu n'en ait point. Mais vous, vous n'avez pour ennemi qu'un homme créé avec vous, et Dieu a pour ennemi celui qu'il a créé. Nous lisons souvent dans les Ecritures que les méchants et les injustes sont les ennemis de Dieu ; et Dieu, contre qui nul ennemi n'a de grief à alléguer, envers qui tout ennemi est un ingrat, parce que c'est de lui qu'il tient tout ce qu'il a de bon, Dieu les épargne cependant. Car quelque affliction qu'il leur envoie, il ne le fait que par miséricorde. L'homme n'est livré aux tribulations que pour reconnaître dans son abaissement celui qui est le Très-Haut. Mais vous, qu'avez-vous donné à cet ennemi que vous avez tant de peine à supporter ? S'il est l'ennemi de Dieu qui lui a donné tant de choses, et qui cependant fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber sa pluie sur les justes et les injustes ; vous qui ne pouvez ni faire lever le soleil, ni faire tomber la pluie, ne pouvez-vous du moins accorder cette seule chose à votre ennemi, que vous, homme de bonne volonté, vous gardiez la paix qui vous est promise sur terre ? (Luc, ii, 14). Donc, puisque vous avez reçu comme une règle de charité d'aimer votre ennemi en imitant votre Père, puisqu'en effet Jésus a dit : *Aimez vos ennemis*, et comment serez-vous exercé dans ce commandement, si vous n'avez à supporter aucun ennemi ? Vous voyez donc qu'un ennemi vous sert à quelque chose, et que la clémence de Dieu qui épargne les méchants vous sert à obtenir miséricorde ; car, si aujourd'hui vous êtes bon, vous l'êtes devenu après avoir été mauvais, et si Dieu n'épargnait pas les

¹ Ib., In Ps. lrv, n. 4.

¹ S. Aug., De Temp., Serm. lxxxviii, cap. xviii, n. 19 et 20, trad. Vivès.

méchants, vous ne seriez pas là pour lui rendre aujourd'hui des actions de grâces. Que celui qui vous a épargné épargne donc aussi les autres : car il ne faut pas, parce que déjà vous l'avez franchie, fermer la porte de la clémence¹. Mais qu'avez-vous à redouter de votre ennemi ? Que toutes ses attaques ne troublent point en vous l'amour que vous lui portez. En effet, cet homme convoite ce qu'il aperçoit en vous ; mais un autre ennemi caché, le démon dont vous souffrez les attaques, convoite vos autres biens secrets et médite de dérober et de dévaster vos trésors intérieurs. Mettez-vous donc ces deux ennemis devant les yeux : l'un qui vous attaque à décover, l'autre qui se cache ; celui qui est visible, l'homme, et celui qui est caché, le démon. L'homme est ce que vous êtes selon la nature humaine, il n'est pas encore ce que vous êtes par la foi et par l'amour, mais il pourra le devenir. Donc, puisqu'ils sont deux, voyez l'un des yeux du corps, l'autre des yeux de l'intelligence ; aimez l'ennemi visible, et gardez-vous de l'ennemi invisible². »

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXIX

JEAN-BAPTISTE REND UNE DERNIÈRE FOIS
TÉMOIGNAGE A JÉSUS-CHRIST

Après les fêtes pascales pendant lesquelles avaient eu lieu l'expulsion des vendeurs et l'entretien avec Nicodème, Jésus quitta Jérusalem en même temps que la foule des pèlerins, et se rendit, avec ses disciples, en Judée où il séjourna un certain temps.

Il continuait là ses prédications, sans doute aussi ses miracles, et ses disciples baptisaient. Quel baptême conféraient-ils alors ? Était-ce le baptême véritable, le baptême chrétien, sacramentel, ou simplement « un baptême d'eau, » comme celui de Jean-Baptiste ? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, à quelque distance de là, à Ennon, près d'un bourg nommé Salim, le Précurseur continuait ses prédications et baptisait ceux qui venaient l'entendre.

Or, il s'éleva une discussion entre les disciples de Jean et certains Juifs, ou plutôt un Juif qui, d'après saint Chrysostome, se serait vanté d'avoir été baptisé par les disciples de Jésus. Les disciples de Jean auraient riposté en affirmant que le baptême conféré par leur maître était supérieur, plus efficace. Du moins recoururent-ils au Précurseur pour lui faire trancher la question. Leur langage trahit le sentiment de mécontentement et de jalousie qui les anime : « Maître, disent-ils à Jean-Baptiste, celui qui était avec vous, au delà

du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise et tous vont à lui¹. »

Le Précurseur n'a garde de partager l'impression de ses disciples, il est trop désintéressé et trop humble pour cela. Aussi, écoutez sa réponse, si belle et si instructive : « L'homme ne peut rien recevoir s'il ne lui a été donné du ciel. Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Moi, je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux qui est présent et l'écoute se réjouit grandement à cause de la voix de l'époux. Cette joie qui est la mienne est complète. »

Saint Jean avait déjà appelé Jésus l'Agneau de Dieu, il le nomme ici « l'époux. » Cette particularité a frappé Bossuet, il relève ainsi la suavité de ces paroles du Précurseur : « Saint Jean nous découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'époux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère, il en a fait un même tout avec lui. En elle, il a épousé sa sainte Eglise, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride. Il a épousé les âmes saintes, les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles ; leur donnant non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande². »

Jésus était le divin fiancé de l'Eglise ; mais l'ami de l'époux, celui qui, chez les Juifs, était chargé de préparer la noce et d'y présider, était incontestablement Jean-Baptiste. Son ministère n'avait eu d'autre but que les préparatifs de la joyeuse fête des noces, et la présentation de l'époux à l'épouse. Les foules qui commençaient à se presser autour de Jésus, formaient une annonce évidente du prochain mariage : la voix de l'époux avait retenti et Jean l'avait entendue avec un indécible bonheur. Aussi, poursuit-il, « il faut que lui croisse, et que moi je diminue. » Il ajoute pour compléter son témoignage en faveur de Jésus : « Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre, et parle de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Et ce qu'il a vu et entendu, il l'atteste, et personne ne reçoit son témoignage. Celui qui a reçu son témoignage a attesté que Dieu est véritable ; celui que Dieu a envoyé dit des paroles de Dieu, car Dieu ne donne pas l'esprit avec mesure. Le Père aime le Fils et a tout mis entre ses mains. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; quant à celui qui ne croit pas au Fils, il ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui³. »

Tel fut le dernier témoignage rendu par Jean à Jésus. On sent sous ces paroles une instance pressante de la part du Précurseur à ses disciples, de croire en Jésus, de se rallier à lui après sa mort qu'il devine prochaine, car sa mission est finie.

¹ Jean, III, 26.

² Bossuet, *Elévations*, 24^e semaine, 1^{re} élév.

³ Jean, III, 27-36.

⁴ S. Aug., *In Ps.* LIV, n. 4, trad. Vivès.

⁵ *Ib.*, n. 6.

Arrêtons-nous aux plus pratiques des réflexions que nous suggèrent ce fait de la vie de saint Jean-Baptiste et les paroles qu'il prononça dans cette circonstance.

Ce fut un sentiment de jalousie qui poussa les disciples de Jean-Baptiste à se plaindre à leur maître des succès qui semblaient s'attacher aux débuts du ministère des disciples de Jésus. Ce même sentiment ne se glisse-t-il point trop facilement dans le cœur de ceux qui font profession d'approcher Jésus de plus près, dans le cœur des chrétiens ordinaires eux-mêmes, lorsqu'ils ont à faire quelque chose qui touche à Dieu ou à son Eglise? A propos d'un don légué à l'Eglise par une personne que nous estimons inférieure à nous, don peut-être plus riche, plus magnifique que celui que nous avons fait nous-mêmes; au sujet de l'ornementation d'un autel, d'une statue, mieux réussie que celle de l'autel ou de la statue dont nous sommes chargés; à l'occasion de chants, de musique, quoi encore? d'un décor pour une fête, entrepris par d'autres que nous; peut-être même jusque dans l'offrande d'un pain bénit, de fleurs pour les autels, n'avons-nous pas laissé percer dans nos paroles, dans notre appréciation, je ne sais quelle jalousie plus ou moins avouée? Si par hasard nous avons été chargés d'une œuvre de zèle, comme de catéchiser des enfants pauvres ou arriérés, de visiter des malades, n'avons-nous point éprouvé une certaine envie à l'égard de ceux ou celles qui réussissaient mieux? Ces misères sont-elles inconnues de nous, inouïes parmi nous? De tels sentiments décèlent bien alors que ce n'est pas la gloire de Dieu que nous recherchons, mais la nôtre, ou notre amour-propre, notre satisfaction, dans ce que nous paraissions entreprendre pour le Seigneur.

Débarrassons-nous de telles pensées. Ainsi que saint Jean, réjouissons-nous de voir Dieu glorifié, honoré, servi, peu importe par qui, pourvu qu'il le soit. Redisons souvent, afin de purifier nos intentions, le verset du psaume *In exitu* : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* » Non point pour nous, Seigneur, non point pour nous, mais pour votre nom, toute gloire! » La jalousie souillait les sacrifices de Caïn, ne la laissons pas gâter nos bonnes œuvres et le bien que nous essayons de faire.

Quelle leçon et quel exemple d'humilité dans cette parole de Jean : « Il faut que Jésus croisse, mais que moi je diminue! » Nous devrions redire souvent, sans cesse : « Il faut que Jésus croisse en moi. » Par le baptême, Jésus a été greffé sur nous, nous devons nous transformer en lui; il faut qu'il nous absorbe tellement que nous disparaissions. C'est-à-dire que nos mauvais penchants, nos habitudes perverses, nos défauts doivent diminuer chaque jour, pendant que Jésus, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, doivent grandir.

Oportet illum crescere : c'est la pensée qui inspirait les saints dans les pénitences, les mortifications, les privations de toute sorte qu'ils s'imposaient. Tout dans leur vie tendait à ce but, faire croître Jésus en eux.

Oportet illum crescere : il faut qu'il grandisse en moi, le Jésus doux et humble, miséricordieux, charitable, chaste. La disons-nous quelquefois, cette parole? Nous appliquons-nous à la réaliser surtout?

Oportet illum crescere : j'entends bien que nous prononçons souvent ces mots au fond de notre cœur, mais au lieu de s'appliquer à Jésus-Christ, ils signifient pour nous : « Il faut que ma maison, que mes champs, mes vignes, mes biens, mes revenus, mes plaisirs, mes jouissances s'accroissent. Travaille, veille, économise, prive-toi, pour arriver à ce but! »

Oportet illum crescere : il faut que Jésus sans cesse croisse en nous, qu'il finisse, pour ainsi dire, par occuper en notre âme, en notre vie, toute la place. Le chrétien devrait être comme un autre Jésus-Christ. Oui, mais pour croître, il est nécessaire qu'il vive déjà en nous, qu'il y soit implanté. On ne saurait cultiver, faire grandir une plante qui n'existe pas, et peut-être Jésus n'est plus en nous. Par le péché mortel, nous l'avons arraché de notre cœur, nous l'avons chassé en le crucifiant de nouveau, *ursum crucifigentes*.

Me autem minui : il nous faut diminuer, il faut replanter Jésus-Christ dans notre âme, par le repentir, la confession, la pénitence, et lui céder la place. Qu'il règne en maître dans nos pensées, dans nos sentiments, dans notre vie entière!

Me autem minui : diminue, orgueil qui empoisonne mes actions les plus saintes; diminue, amour-propre qui gâte mes actes, mes démarches les plus méritoires; diminue, amour du bien-être qui me livre à la sensualité; diminuez, avarice, attache aux biens de la terre, amour de l'or et de l'argent qui me faites commettre des injustices, me durcissez et me fermez le cœur sur les souffrances, les besoins et la misère du pauvre; diminuez, nonchalance et paresse qui m'arrêtez lorsque je veux me dévouer aux œuvres de zèle qui exigent de la gêne, des fatigues, des privations.

C'est la foi, une foi vive, agissante, qui fera grandir Jésus en nous, et diminuer le vieil homme avec ses passions. A tout prix obtenons-la, ranimons-la cette foi, si nous voulons être sauvés, car voici la dernière parole de Jean-Baptiste, qu'il ne faudra jamais oublier : « Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle, » c'est-à-dire, l'homme de foi est sûr d'aller au ciel, tandis que « celui qui ne croit pas ne verra pas la vie, mais au contraire, la colère de Dieu demeurera sur sa tête. » Que le ciel nous préserve d'un pareil malheur!

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST ¹

II. — LA VIE PUBLIQUE

II. — Première année

Le Semeur

IX

SAINT MATTHIEU. — LES SYNOPTIQUES

La guérison du paralytique avait laissé aux foules un sentiment profond de la puissance de Jésus. Mais en elles c'était la crainte qui dominait : « Nous avons vu aujourd'hui des merveilles ! » s'écriaient les Galiléens « avec stupeur. » Après les avoir étonnés, le Sauveur veut maintenant les attirer. Les miracles de puissance étaient faits pour frapper, pour arrêter et faire réfléchir les âmes, mais les miracles de miséricorde auront pour but de les gagner. Les premiers, c'était la foudre qui ébranle les nuées ; les seconds, la pluie douce qui, après les coups de tonnerre, tombe du ciel sur les campagnes altérées et fait pousser les tiges vertes des futures moissons.

Il quitte sa maison où les pharisiens disputent tumultueusement « sur la puissance du Fils de l'homme, » et suivi de la foule qu'il instruit tout en marchant, il se rend sur les bords du lac de Tibériade, à quelques pas de là. Il y avait affluence au péage et grand mouvement sur le port. Les caravanes y stationnaient qui venaient de Damas, de Tyr ou de Jérusalem, et les Romains y avaient placé de nombreux publicains ou percepteurs d'impôts, pour visiter les marchandises.

Ces publicains étaient ainsi appelés parce qu'ils versaient d'avance dans le trésor public l'argent prélevé sur le peuple. Leurs chefs étaient des hommes de marque de l'ordre équestre ; ils affermaient les impôts d'une ou de plusieurs provinces et choisissaient des percepteurs pour les recueillir. Ordinairement ceux-ci étaient des gens du pays, connaissant à fond la langue et les mœurs ; souvent c'étaient des hommes de la classe la plus infime, qui s'enrichissaient dans cette carrière de rapine, en exigeant plus que le dû, et qui ne reculaient pas devant les dernières vexations.

Les Juifs les haïssaient parce qu'ils leur extorquaient de l'argent, mais plus encore parce qu'ils étaient au service des Romains, de l'étranger, de l'oppresser du pays. A leurs yeux les publicains étaient des voleurs, et de plus des renégats de leur patrie, des apostats, des impies, qui levaient pour l'ennemi, pour les païens, des tributs qui n'étaient dus qu'à Dieu et à son temple. Aussi les considéraient-ils à l'égal des prostituées, des hommes les plus vils, des gens de la dernière catégorie.

C'est parmi ces petites gens que Jésus va choisir un apôtre qui deviendra aussi son premier évangéliste.

I. — Comme il passe devant la douane, un homme nommé Lévi est assis à son bureau. Ce publicain connaît Jésus, il l'a vu, il l'a entendu, et comme beaucoup d'autres de sa profession, il voudrait converser avec lui, s'attacher à sa personne, comme ces heureux apôtres qui le suivent. Mais tout le retient, ses habitudes acquises, sa situation lucrative, surtout sa profession qui l'humilie. Le Maître est bon, mais jamais il ne consentirait à accueillir un de ces publicains si décriés, si impopulaires.

Pendant qu'il s'entretient de ces pensées, de ces regrets, Jésus les lit dans son cœur. Il cherche une belle âme, bien humble, aimante, détachée d'elle-même. La voilà. Il regarde Lévi et lui dit : « Suis-moi ! »

Aussitôt le publicain, plein de joie, abandonne tout, son encre, ses registres, son bureau, se lève et le suit. Cette parole remplissait le plus doux et le plus vif de ses désirs, il est pleinement heureux.

Comme le Sauveur avait dit à Simon : « Désormais tu t'appelleras Céphas, » il dut aussi dire à Lévi : « Tu t'appelleras maintenant Matthieu, c'est-à-dire don de Dieu, Théodore. » Car Lévi change son nom à partir du jour inoubliable de sa vocation, pour indiquer le changement qui s'opérait dans son âme, dans sa vie désormais consacrée à « suivre Jésus. » Dans son bonheur il lui offre un grand festin, en sa propre maison.

L'appel de Matthieu, l'entrée du Sauveur chez lui, ce festin solennel furent un grand événement dans la ville. Chacun le commente suivant les dispositions de son esprit ; les scribes en gémissent, les publicains et les pécheurs en sont ravis, car, pour la première fois, dans cette société qui les méprise et les accable de son haut dédain, ils sentent quelqu'un qui ne les rejette pas.

Pécheurs, ils le sont, ils demeurent convaincus de leur bassesse : les pharisiens orgueilleux les ont-ils en effet assez criblés de leurs railleries, de leurs reproches, assez cloués au pilori ! Cependant ces docteurs hautains et inhumains valent-ils mieux qu'eux ? S'ils sont publicains et exacteurs, n'est-il point parmi eux d'hommes qui aient été poussés aux exactions parce qu'on les a écartés et aigris ? Beaucoup d'entre eux voudraient réparer, mais on les repousse comme des lépreux ; on paralyse ainsi tous leurs élans de justice et de bonne volonté.

Mais voilà que Jésus est venu chez Matthieu, un des leurs, il s'y est mis à table, il a accepté un grand festin préparé en son honneur. Ils en sont tout fiers, ils se sentent relevés par cette démarche, et ils se portent en grand nombre à la maison de leur heureux ami ; eux aussi se mettent à table, à côté des disciples du Maître, moins pour partager l'abondance des mets que pour le voir, le contempler, recueillir ses douces paroles.

Les pharisiens et les scribes se sont également transportés au logis du publicain Lévi. Ils murmurent et ne déguisent point leur mécontente-

¹ Cette *Vie de N.-S. J.-C.* a été commencée en 1898, n° 1.

ment. Cependant ils n'osent faire des reproches à Jésus, c'est aux disciples qu'ils adressent leurs plaintes.

— Pourquoi votre Maître mange-t-il et boit-il avec des publicains et des pécheurs ? Pourquoi vous aussi vous attablez-vous avec eux ?

Mais le Sauveur les a entendus et il leur répond à claire et haute voix pour être compris de tout le monde : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui sont malades ; allez donc et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Je ne suis pas venu appeler à la pénitence les justes, mais les pécheurs. »

Il donne son sens précis à la parole d'Osée trop peu méditée par les pharisiens. (Osée, vi, 6). « Le sacrifice est un acte d'une très haute vertu, la vertu de religion, mais j'aime mieux la compassion pour les pauvres, pour tous ceux qui souffrent dans leur âme enchaînée par le péché ou dans leur corps torturé par des maladies qui souvent ont pour cause le péché. Ceux-ci, je les appelle à la pénitence afin qu'ils se relèvent, se délivrent et se purifient. Aussi bien beaucoup d'entre eux sont-ils devant Dieu supérieurs à tant de faux justes orgueilleux et méprisants. »

Or parmi les pharisiens s'étaient glissés des disciples de Jean. C'était un jour de jeûne prescrit non par la loi, mais par leurs coutumes particulières. Ils jeûnaient et voyant Jésus assis avec ses disciples autour de ce splendide festin, ils se scandalisent en eux-mêmes et se prennent à mal penser. Peut-être aussi se souviennent-ils que Jean-Baptiste est en prison, pendant que Jésus se réjouit ici dans la maison du publicain. Cependant c'est bien de lui que leur Maître leur a dit : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Ils gardent d'ailleurs au fond du cœur une préférence bien naturelle pour celui qui les a instruits le premier, et dont les enseignements austères sont restés la règle de leur vie ; leur préférence s'est même peu à peu mêlée de jalousie. Les pharisiens ont habilement exploité cette passion défiante, prévenue, haineuse, et ils leur suggèrent des sentiments amers, des paroles dures.

— Pourquoi les pharisiens et nous, lui disent-ils, jeûnons-nous fréquemment, multiplions-nous les prières, pendant que vos disciples mangent et boivent ?

Jésus se montre doux pour eux, car ils ne parlent pas ainsi d'eux-mêmes, et il leur rappelle un mot de Jean qui doit être pour eux un trait de lumière. Le Précurseur s'était appelé un jour l'ami de l'époux, quand ses disciples se plaignaient de ce que Jésus baptisait et que tout le monde courait après lui : « L'ami de l'époux, leur avait-il dit, se réjouit à la porte quand il entend la voix joyeuse de l'époux. Cette joie c'est la mienne. Il faut qu'il grandisse et que je diminue. » (Jean, iii, 29). Reprenant la même délicieuse image, le Sauveur leur dit, sans un mot de reproche d'ailleurs :

— Est-ce qu'ils peuvent jeûner et pleurer, les

filis et les amis de l'époux, tant que l'époux est avec eux ? Il est là, au milieu d'eux, et vous voudriez les faire jeûner et gémir ?

Puis songeant au temps de la séparation, et déchirant un coin du voile de l'avenir, il ajoute, non sans tristesse :

— Le moment viendra où l'époux leur sera enlevé, et en ces jours-là ils jeûneront.

Et par avance il souffre des angoisses de ses apôtres quand il les laissera orphelins et qu'ils devront s'en aller seuls, à travers le monde, pour prêcher un Evangile que le monde refusera d'accepter. Cette question audacieuse des disciples de Jean lui révèle d'ailleurs quelles montagnes de préjugés il faudra enlever même chez les meilleurs. Comment leur faire comprendre la loi nouvelle, comment rompront-ils avec la loi mosaïque, les sacrifices sanglants, les rites extérieurs ? Il essaie de leur donner l'intelligence de sa doctrine qui les étonne. Les pharisiens l'observaient, drapés dans leurs magnifiques vêtements, tandis que les disciples de Jean ne portaient que des manteaux usés, de vieille étoffe sans consistance, et trouée. Cela lui fournit une comparaison :

— Personne, dit-il, ne met une pièce d'étoffe neuve à un vieux vêtement ; autrement le neuf emporte le vieux, et la déchirure se fait pire.

Le judaïsme, c'est le vieux vêtement troué qui ne saurait supporter l'étoffe neuve de l'Evangile. La loi nouvelle ne vient point pour rapiécer l'ancienne. Il faudra donc changer le vêtement tout entier, mais combien peu auront cette sagesse ! Presque tous en effet demeureront attachés à leurs vieilles loques, brillantes autrefois, désormais hors de service.

Pendant ce temps le vin circulait dans les rangs des convives, Jésus en prend occasion d'une autre image saisissante :

— On ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres, autrement le vin fait éclater les outres, qui sont perdues, et il se répand sur la terre. Mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves. Ainsi outres et vin se conservent.

Les assistants comprenaient vaguement que ces paraboles renfermaient un blâme des observances traditionnelles, ancrées dans la coutume, et sans doute qu'en eux-mêmes ils se disaient : « Il veut donc tout changer ? Il s'assied à la table d'un publicain, d'un homme de rien ; il n'impose à ses disciples aucune pratique extérieure pénible. Où veut-il nous conduire, et comment le suivre ? Comment renoncer à nos rites, à nos habitudes, à nos observances légales, auxquelles nous tenons et à bon droit, puisque c'est la loi de Moïse qui nous les prescrit ? » Il y avait bien aussi les traditions pharisaïques, qu'ils confondaient avec la loi, mais Jésus connaît toute la faiblesse humaine, qui s'attache étroitement à des riens, il sait qu'il faudra du temps pour réformer les idées surannées et étroites, faire tomber les préventions. Aussi ajoute-t-il en souriant avec une adorable condescendance :

— Il est vrai que celui qui boit du vin vieux n'apprécie pas tout de suite le nouveau. Il dit : Le vieux est meilleur. (Luc, v, 39; Matth., ix; Marc, ii).

Les Apôtres écoutent aussi, car leurs esprits sont imbus des mêmes préjugés. A eux non plus le Sauveur n'imposera pas sa doctrine brusquement et tout d'une pièce. Dans la création spirituelle comme dans la création matérielle, tout se fait progressivement et lentement. Ce n'est qu'à la Pentecôte, quand sera terminée l'œuvre de la création intérieure, qu'ils comprendront, accepteront et aimeront l'Evangile dans son ensemble et dans ses détails, qu'ils rejeteront la vieille loi de servitude pour embrasser la nouvelle loi d'amour.

« O sagesse divine, s'écrie saint Bernard, ô doux médecin ! Avec quel art vous m'appliquez l'huile et le vin pour guérir mon âme ! O vous, fortement suave et suavement fort ! fort pour me défendre et suave dans mon cœur ! Et cependant votre nom est une huile répandue plus encore qu'un vin répandu. » (*In Cant. Sermon. 16*). S'il s'appelle le médecin, il se dit aussi l'époux, l'époux de l'âme. Prenons garde de l'éloigner, dit saint Jérôme, le Christ notre époux. On l'éloigne par le péché, c'est alors qu'il faut gémir et jeûner. Heureux au contraire ceux qui s'unissent à lui dans l'Eucharistie : « Personne alors ne peut vous l'ôter, vous le ravir, à moins que vous vous ravissiez vous-même à lui ! » (S. Ambros., *in cap. v. Lucæ*).

II. — Saint Marc et saint Luc nous ont aussi raconté le fait de la vocation de saint Matthieu, mais il faut la lire dans le premier évangéliste et voir avec quelle humilité il parle de lui-même. Les autres ne le désignent que par son ancien nom, comme s'ils eussent pris à tâche d'écarter de sa mémoire l'opprobre de sa profession. Mais lui, il s'appelle nettement Matthieu, il montre jusqu'au bureau de douane où il était assis, il nous conduit dans sa maison, mais pour que nous la voyions regorgeant de « publicains et de pécheurs : » *multi publicani et peccatores*. Quand il énumère les douze apôtres, au lieu que les autres évangélistes écrivent « Matthieu et Thomas, » lui il écrit : « Thomas et Matthieu le publicain, » (x, 3), afin de mieux faire ressortir et son indignité et la grande miséricorde du Sauveur.

Tout de suite on pressent une belle âme, humble et franche, aimant son pays, ses compatriotes de Palestine, les Juifs, pour lesquels d'ailleurs il rédige son Evangile. Alors le temple est encore « le lieu saint » (xxiv, 15), Jérusalem « la cité sainte » (iv, 5), tout le monde peut visiter le champ de Hacedama. Il veut prouver aux Juifs que Jésus-Christ est le fils d'Abraham, le Messie attendu. Huit fois il le désigne sous le nom de fils de David et il fait comparaître tous les prophètes pour que leur témoignage imposant prouve qu'il est bien le Christ, enfanté par une vierge (i, 23), né à Bethléem, terre de Juda (ii, 7), le Fils de Dieu rappelé de l'Egypte (ii, 23). Le théâtre principal de son apostolat, c'est bien la Galilée des

nations (iv, 14), et son portrait, comme Isaïe l'a bien retracé et buriné : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé en qui je me suis complu. Il ne disputera pas, il ne criera point, sa voix ne s'entendra pas sur les places publiques, il n'achèvera pas de rompre le roseau brisé, ni d'éteindre la mèche qui fume encore. » (xii, 18). Zacharie a annoncé qu'il serait livré pour trente pièces d'argent (xxvii, 9), David que sa robe serait tirée au sort (xxvii, 35). Aussi son dernier cri sera : « Toutes les prophéties sont accomplies ! » *Consummatum est*.

Ce qui domine dans son œuvre, c'est sa tendresse pour ses aveugles compatriotes. Il les excuse : ce ne sont pas eux qui ont crucifié le Christ, mais les princes des prêtres, mais les scribes et les pharisiens qui ont soulevé le peuple. Aussi rapporte-t-il les anathèmes les plus terribles contre eux et l'on sent qu'il y met une véritable complaisance. Il parle en témoin, il raconte ce qu'il a vu, avec naturel, sincérité, sans s'attacher à la chronologie ni à la suite des faits. Il peint la figure du Christ telle qu'elle lui est encore présente, douce plus encore que majestueuse, attirante plutôt qu'austère. Surtout, à la connaissance des lieux, des coutumes, des termes spéciaux qu'il emploie, comme le *numisma census*, on sent qu'il est du pays, qu'il a appartenu à la douane.

Il composa son Evangile en syro-chaldaïque, la langue alors parlée à Jérusalem. L'original a disparu, il ne nous reste qu'une traduction grecque à laquelle peut-être il aurait lui-même présidé, mais qui fait toujours regretter le texte primitif. Cependant il y a une question plus grave qui occupe depuis près d'un siècle la science rationaliste et à sa suite la science catholique, c'est la question des *synoptiques*.

Les trois premiers évangélistes — les trois synoptiques — ont des ressemblances étonnantes. Ils reproduisent exactement et souvent dans les mêmes termes la même partie de la vie de Notre-Seigneur. Presque rien de son apostolat en Judée, comme s'il s'était exclusivement confiné dans la Galilée. Et cependant il y a entre eux de grandes divergences de détails. Qu'en conclure, sinon ou qu'ils se sont fait des emprunts, ou qu'ils ont travaillé sur un fond commun, immuable, qui les a retenus, et qu'ensuite ils se sont abandonnés chacun librement à leur génie propre ? Reuss a compté le nombre des versets communs et en a trouvé de 330 à 370. Il en reste 330 propres à saint Matthieu, 68 à saint Marc, 541 à saint Luc. Les deux premiers ont ensemble près de 180 versets qui manquent à saint Luc ; celui-ci et saint Marc, une cinquantaine que ne possède pas saint Matthieu. Quant à saint Marc, il lui en manque 230 ou 240 qui se trouvent dans saint Matthieu et dans saint Luc.

Deux systèmes opposés sont soutenus avec une égale ténacité par les savants contemporains : le système des emprunts réciproques ou de *mutuelle dépendance*, et celui des *sources com-*

munes qui seraient des sources écrites suivant les uns, ou une simple tradition orale suivant les autres. Paul Schanz et Patrizi tiennent pour la mutuelle dépendance; Cornély, Fouard, Fillion, pour les sources. Il est bon de constater d'abord que les divergences entre savants sont infiniment plus considérables qu'entre nos évangélistes. Rien n'égale la variété de leurs hypothèses, sinon l'énergie de leurs affirmations. C'est saint Matthieu qui a la priorité, disent Keim et Hilgenfeld. — Non, c'est saint Marc, répond Storr, l'auteur de la *Marcushypothese*. — Cependant, ajoutent d'autres, Marc ne suffit pas comme fond commun des synoptiques, ceux-ci durent travailler aussi sur un recueil des discours du Seigneur, les *λογια*, l'*Urmatthæus*. — Non, dit Sabatier, il n'y a pas d'autre source commune que le Marc actuel, sauf peut-être les derniers versets. — Erreur! réplique Holzman, il y a eu un proto-Marc, plus long que le nôtre. — Plus court, affirme Reuss. Et il ajoute: L'accord parfait entre deux ou plusieurs livres ne peut être expliqué par la tradition orale. — « Seul, riposte Paul Schanz, quelque critique solitaire prétend encore éliminer de l'évangile de saint Luc toute dépendance par rapport aux deux autres. »

En toutes ces discussions nous ne voyons ni un touchant accord ni une éblouissante vérité.

Il est certain qu'après la mort du Sauveur, il y eut une catéchèse orale qui servit à l'instruction des fidèles. L'Evangile n'étant pas encore fixé par l'écriture, il fallait une sorte d'Evangile parlé. Nous voyons d'ailleurs par les discours de saint Pierre et de saint Paul le thème général de leur enseignement. (Act., II, 14-36; x, 34-43; XIII, 16-41). Chaque samedi les chrétiens se réunissaient, ils s'entretenaient de la vie et de la mort du Sauveur. A Jérusalem, où naquit la première catéchèse orale, les apôtres leur parlaient plutôt du ministère de Jésus en Galilée, soit parce qu'eux-mêmes le connaissaient mieux, puisqu'ils y avaient sans cesse accompagné le Maître et parce que c'était leur pays; soit parce que les souvenirs de Judée étaient présents à toutes les mémoires. On sait comment se fait le catéchisme. Celui qui instruit les enfants leur apprend une formule, qu'il explique ensuite, qu'il développe et qu'il fait réciter de nouveau comme un résumé devenu plus lumineux de l'enseignement donné. A force de redire les mêmes formules, il les grave dans la mémoire, les fixe dans l'esprit. Ainsi en fut-il des premiers chrétiens de Jérusalem, ils écoutaient et renaient la plupart du temps mot à mot, surtout quand il s'agissait des discours du Sauveur, tout ce qui leur était constamment exposé et répété. (Voir *Revue Biblique*, octobre 1892: *La question synoptique*, par le P. Semeria).

« On a remarqué mille fois, dit M. Renan, que la force de la mémoire est en raison inverse de l'habitude qu'on a d'écrire. Nous avons peine à nous figurer ce que la tradition orale pouvait retenir aux époques où l'on ne se reposait pas sur les notes qu'on avait prises ou sur les feuillets

que l'on possédait. La mémoire d'un homme était alors comme un livre, elle pouvait rendre compte des conversations auxquelles on n'avait pas assisté. »

C'est un fait incontestable que l'usage de l'écriture a affaibli la mémoire. La tradition orale suffirait donc à expliquer et les ressemblances et surtout les divergences qui existent entre les trois premiers évangélistes. Ils ont puisé à une source commune, puis ils ont suivi librement leur genre personnel. On comprend alors ces ressemblances intermittentes, qui ont torturé l'esprit des exégètes. Comment! écrit Godet, « saint Luc copierait servilement saint Matthieu pendant un quart de ligne; puis il s'affranchirait de lui dans le quart suivant?... Qui peut admettre l'idée d'un pareil placage?... Non, une pareille œuvre de marqueterie ne fût jamais devenue cette narration constante, simple et limpide que nous admirons dans notre Evangile! »

Il est difficile toutefois que saint Luc par exemple n'ait pas eu entre les mains les évangiles de saint Matthieu et de saint Marc. Les *Synoptiques* auraient donc pu travailler et d'après les documents fournis par la tradition orale, et d'après des sources écrites, particulièrement les évangiles déjà composés, ce qui concilierait les deux systèmes.

Papias nous apprend que saint Matthieu écrivit en hébreu la collection des paroles divines, *λογια* — cette collection pouvait être rédigée déjà, — et saint Irénée ajoute que saint Marc et saint Luc ont enregistré dans leurs œuvres la prédication de saint Pierre et de saint Paul. Ce serait une cause possible des divergences signalées. Saint Jérôme appelle encore l'Evangile de saint Matthieu l'Evangile des apôtres, *secundum Apostolos*. Du moins la plupart le croient, dit-il, *ut plerique autumant*. (*Contra Pelag.* III). Alors saint Matthieu aurait la priorité, ce qui est conforme à la tradition historique.

Les immenses travaux des rationalistes ne sont pas absolument désintéressés, ils ont pour but d'enlever aux Evangiles leur autorité divine et par contre-coup de frapper, d'abattre l'Eglise. Jusqu'ici leurs coups n'ont pas porté. Des catholiques comme Cornély, Patrizi, Paul Schanz, les ont d'ailleurs hardiment suivis sur ce terrain scientifique. Il convient aussi de remarquer qu'il n'est pas de foi que saint Matthieu, saint Marc et saint Luc soient les auteurs des trois premiers Evangiles, ni que saint Matthieu ait rédigé le sien avant les autres. Si donc on prouvait que saint Matthieu n'est pas le rédacteur du premier évangile, ou que cet évangile n'a été composé qu'en l'an 80, l'Eglise n'en serait pas atteinte, puisqu'elle ne s'est pas prononcée. Cela soit dit pour bien préciser la question. Mais il serait téméraire de s'inscrire en faux contre la tradition qui a constamment tenu l'apôtre saint Matthieu pour l'écrivain inspiré qui a écrit l'œuvre placée au premier rang dans le catalogue des livres du Nouveau Testament.

Surtout nous plaignons les malheureux qui livrés à leurs brillantes mais stériles ressources, ne recueillent de leurs longues études que le doute. Nous comprenons mieux la grande parole de saint Augustin : « Je ne croirais pas à l'Evangile si l'autorité de l'Eglise n'était là, » et nous remercions Dieu de nous avoir fait naître dans la pleine lumière de la vérité, qui exclut toute incertitude.

LES FINS DERNIÈRES : LE JUGEMENT

II

Dieu nous fera passer par divers jugements

I. — NOUS SERONS JUGÉS PAR DIEU A LA FIN DE NOTRE VIE ET A LA FIN DU MONDE

1. Il n'y a rien de plus certain et de plus solidement établi que la vérité des divers jugements auxquels nous sommes destinés ; et chacune des diverses sentences que Dieu prononce sur nous concourt à notre glorification ou à notre condamnation. Voici d'abord le jugement caché : à mesure que notre vie s'écoule sur la terre, Dieu examine les voies que nous suivons, quelles sont nos actions. Il pèse tout dans la balance de sa justice, et il juge selon nos mérites. Le jugement manifeste viendra plus tard : à l'heure de notre mort et à la fin du monde. L'un sera particulier et l'autre général. Ce sont ces deux jugements manifestes que l'Eglise propose spécialement à notre foi dans ses symboles. Cette croyance, les apôtres l'ont prêchée dans le monde entier ; nos pères nous l'ont transmise, et tous nous devons confesser de bouche et de cœur, en union avec tout le peuple chrétien, que Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu le Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts. Il n'y a pas de salut en dehors de cette foi, car l'Apôtre nous a dit : *Il est nécessaire que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.* (Hébr., xi, 6). Et c'est par la profession de cette foi que les enfants de l'Eglise se distinguent des enfants du siècle, qui vivent sans espérance.

2. Cette croyance n'est point née avec le christianisme ni le partage exclusif de l'Eglise catholique. Nous la retrouvons plus ou moins altérée, plus ou moins explicite, au fond de toutes les religions et parmi tous les peuples ; car nos actions ont toujours été regardées comme autant de semences que nous jetons en terre et que nous retrouverons par delà le tombeau, ayant produit un fruit de bénédiction ou un fruit de malédiction. Non, les païens n'ignoraient point que tout le bien que nous faisons est destiné à être récompensé, et que le mal est une source de châtiments pour les pécheurs. C'est donc avec raison que Job exprimait cette croyance générale, lorsqu'il disait : *Dieu*

rendra à l'homme selon ses œuvres, et il traitera chacun selon ses voies. (Job, xxxiv, 11). L'Apôtre ne s'est pas exprimé autrement dans son épître aux Romains : *Dieu, leur écrivait-il, rendra à chacun selon ses œuvres : à ceux qui, par la persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité, la vie éternelle ; mais à ceux qui ont l'esprit de contention, qui ne se rendent pas à la vérité, qui acquiescent à l'iniquité, ce sera la colère et l'indignation.* (Rom., ii, 6-8). Il n'est donc pas étonnant que les païens eussent pour leurs dieux plus de crainte que d'amour. Ils se sentaient tellement coupables, que leurs sacrifices n'avaient pas d'autre but que d'apaiser leurs divinités. Job, qui connaissait cependant le vrai Dieu, quoiqu'il fût gentil, disait : *Seigneur, je redoutais toutes mes œuvres, sachant que vous ne pardonneriez pas si je péchais.* (Job, ix, 28).

3. Mais qu'avons-nous besoin d'en appeler au témoignage des sages de l'antiquité, alors que nous entendons une voix qui ne cesse de nous redire la parole que Dieu a dite à Cain : *Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la récompense ? Et si tu fais mal, le péché ne sera-t-il pas à ta porte ?* (Gen., iv, 7). Quelle est cette voix ? C'est notre conscience, qui nous parle de jugement et de tribunal, de récompenses et de punitions ; et lorsque nous avons commis le péché, elle nous montre notre juge ; elle ne cesse de châtier et de mordre. Ah ! combien nous serions malheureux si nous n'entendions plus la voix de notre conscience qui nous parle du jugement à venir ! Dieu, en punition de notre endurcissement, nous abandonnerait à cette déplorable condition du pécheur qui vit dans des troubles continuels et des craintes sans cesse renaissantes : *Le bruit de la terreur est toujours à ses oreilles, et quoiqu'il y ait la paix, lui soupçonne toujours des embûches. Il ne croit pas qu'il puisse revenir des ténèbres à la lumière, il voit un glaive de tous côtés autour de lui. Il a étendu sa main contre Dieu, et il s'est raidi contre le Tout-Puissant.* (Job, xv, 21-25). Le juste, au contraire, écoute avec joie sa conscience qui lui rappelle ses devoirs, lui parle des mérites qu'il peut acquérir, lui montre les récompenses qui l'attendent et la fin de ses combats, et il s'écrie, dans l'amour et la reconnaissance : *Il me reste à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée.* (II Tim., iv, 8).

Exposition

1. Voici d'abord le jugement caché que Dieu prononce maintenant. Plus tard viendront les jugements manifestes.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Dieu juge dès maintenant, et dès le commencement du monde il a jugé, quand il chassa du paradis et éloigna de l'arbre de vie nos premiers parents coupables d'une faute grave. (Gen., iii, 23). Il a aussi exercé un jugement quand il condamna les anges prévaricateurs dont le prince, après avoir été son propre séducteur, séduisit les hommes par jalousie.

(II Pier., II, 4). Et ce n'est pas sans un juste et profond jugement de Dieu que, dans les régions de l'air ou sur la terre, la vie des démons et des hommes est si misérable, si remplie d'erreurs et de souffrances. Mais quand même personne n'eût péché, ce serait encore par un bon et équitable jugement, que la créature raisonnable demeurerait à jamais unie à son Dieu dans l'éternelle béatitude. De plus, en dehors de ce jugement général que Dieu exerce sur les démons et sur les hommes en les condamnant à la misère à cause des premiers péchés, il juge encore chacun en particulier sur ses œuvres propres, qui dépendent de son libre arbitre. Car les démons le prient de ne point les tourmenter (Matth., VIII, 29) ; et c'est avec justice qu'il les épargne ou qu'ils subissent le châtiment dû à leur perversité. Pour les hommes, ils expient leurs fautes, souvent publiquement, toujours du moins en secret, par les peines que la justice de Dieu leur inflige, soit en cette vie, soit après la mort¹. » — « Aussi les Ecritures mentionnent deux jugements : l'un secret, et l'autre manifeste. Le jugement secret s'exerce actuellement, et l'apôtre saint Pierre en parle de la sorte : *Voici le temps où le Seigneur commencera son jugement par sa propre maison.* (I Pier., IV, 17). Le jugement secret est donc une peine qui éprouve un homme pour le purifier ; ou qui l'avertit, afin qu'il se convertisse ; ou, s'il a méprisé l'appel et la loi de Dieu, qui le frappe d'aveuglement, pour sa condamnation. Le jugement manifeste est celui que rendra le Seigneur lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, tous confessant alors que lui seul est le Juge souverain qui distribuera aux bons leur récompense et aux méchants leur punition. Mais cet aveu ne servira point de remède aux peines des méchants ; au contraire, il mettra le comble à leur damnation. Selon moi, le Seigneur a parlé de ces deux jugements, l'un secret, l'autre manifeste, quand il a dit : *Celui qui croit en moi est passé de la mort à la vie, et il ne viendra pas en jugement* (Jean, V, 24), c'est-à-dire en jugement manifeste. Car la souffrance par laquelle il passe de la mort à la vie, Dieu châtiât ainsi tout fils qu'il reçoit, est un jugement secret. *Mais celui qui ne croit point en moi*, dit-il encore, *est déjà jugé* (Ib., III, 18) ; c'est-à-dire que, par ce jugement secret, il est déjà tout prêt pour le jugement manifeste. Ceux-là donc que n'aura pas corrigés le secret jugement de Dieu seront punis, comme ils le méritent, par le jugement manifeste². »

A mesure que notre vie s'écoule sur la terre, Dieu examine nos voies, et nous juge selon nos mérites. — Vous le voyez, nous sommes continuellement l'objet d'un jugement secret de Dieu : il considère nos pensées, nos désirs, nos actions, il recueille nos paroles, et tout est examiné par lui, tout est soumis à sa justice, et il

prononce la sentence ; mais cette sentence, Dieu peut la changer si le pécheur change de vie, et ce n'est qu'une fois nous sortis de ce monde qu'elle sera définitive et irrévocable. Souvenons-nous de ce qu'il dit aux ouvriers qui voulaient arracher l'ivraie du milieu du froment : *Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la brûler ; mais le froment, rassemblez-le dans mon grenier.* (Matth., XIII, 30). Nous avons ici une figure du jugement secret que Dieu prononce contre les pécheurs, et s'ils restent pécheurs jusqu'à la fin de leur vie, la sentence s'accomplira, c'est-à-dire ce sera l'ivraie qui sera arrachée et jetée au feu. Ce jugement secret revêt le plus souvent une autre forme, c'est-à-dire que Dieu, par les peines et les afflictions qu'il nous envoie, veut arriver à nous faire pressentir le châtiment qui nous est réservé si nous demeurons dans le péché ; et c'est ce jugement secret de sa justice et de sa miséricorde que nous devrions appeler de tous nos vœux puisqu'il nous purifierait de tous nos péchés et nous préserverait des rigueurs du jugement manifeste. Ah ! combien le Prophète a raison de nous dire : *Dieu a préparé son trône pour rendre ses arrêts !* (Ps. IX, 8). Et voici que de ce trône de puissance, de justice et de vérité, il sort à chaque instant notre jugement ; un jour il en sortira notre sentence définitive pour l'éternité, car tout est préparé dès maintenant, les supplices, les couronnes et les jugements. O mon Dieu ! prononcez sur moi chaque jour un jugement de miséricorde, parce que chaque jour j'ai le malheur de vous offenser, et alors je n'aurai rien à craindre de la manifestation de votre jugement, quand viendra le jour où vous rendrez à chacun selon ses mérites.

C'est la foi de l'Eglise catholique. — Il y a deux sortes de jugements, ou mieux, comme s'exprime le Catéchisme du concile de Trente¹, deux époques auxquelles chacun de nous est nécessairement obligé de comparaître devant Dieu, pour rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses actions, de toutes ses paroles, et pour entendre ensuite la sentence de son Juge. C'est lorsque nous quittons la vie qu'aura lieu le premier jugement, qui est appelé *particulier*. Dès que nous aurons rendu notre dernier soupir, nous serons présenté devant le tribunal de Dieu, et là nous subirons un interrogatoire rigoureux, complet et impartial, sur tout ce que nous aurons fait, dit ou pensé dans les jours de notre vie sur la terre. Il y en a un autre qui aura lieu à la fin du monde, et qui est appelé *général*. Lorsque tous les hommes de tous les siècles seront réunis ensemble, le même jour et dans le même lieu, ils comparaitront tous devant le tribunal de leur souverain Juge, pour entendre, sous les yeux et en présence les uns des autres, le jugement que Dieu aura porté contre

¹ S. Aug., *De Civit. Dei*, lib. XX, cap. I, n° 2. Trad. Vivès.

² Ib., *In Ps. IX*, n. 1. Trad. Vivès.

¹ Catech. Conc. Trident., Pars I, *De Symb.*, cap. VII, n. 5 et seq.

chacun d'eux. Cette sentence qui frappera les méchants ne sera pas leur moindre peine ni leur moindre châtement, tandis que les saints et les justes trouveront dans la sentence de bénédiction dont ils seront l'objet une partie de leur récompense, puisque leurs vertus et leurs mérites y seront manifestés dans tout leur éclat. C'est pourquoi l'Eglise d'abord dans le symbole des Apôtres nous invite à dire : « Je crois en Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts. » C'est ensuite dans le symbole de Nicée, où nous disons : « Je crois en Jésus-Christ qui viendra de nouveau, mais dans la gloire, pour juger les vivants et les morts. » C'est enfin dans le symbole de saint Athanase, où ce dogme est exprimé d'une manière plus complète. Voici ce qui nous est enseigné : « Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. A son arrivée, tous les hommes ressusciteront avec leurs corps, et rendront compte de leurs actions. Ceux qui auront fait le bien entreront dans la vie éternelle, et ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel. » Telle est la foi de l'Eglise : elle ne peut être plus formelle ni plus ancienne. Il est vrai qu'il ne s'agit ici que du jugement général, mais l'Eglise croit et a toujours cru que l'âme est tout d'abord jugée immédiatement après sa séparation du corps, et que son sort est fixé d'une manière irrévocable par ce jugement particulier. Voici en effet la touchante prière qu'elle adresse à Dieu lorsqu'un de ses enfants quitte ce monde : « Seigneur, dit-elle, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié en votre présence, s'il ne reçoit par vous le pardon de toutes ses fautes. Que votre sentence ne condamne donc pas celui que vous recommandez ma prière faite avec une foi sincère ; mais que, par le secours de votre grâce, il mérite d'éviter l'arrêt de votre vengeance. » Il est donc évident que l'Eglise, depuis son origine et dans le cours des siècles, a cru et croit encore à un jugement particulier et à un jugement général : à un jugement particulier, selon cette parole de saint Paul dans son épître aux Hébreux : *Il est arrêté que tous les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés* (Hébr., ix, 27) ; à un jugement général, parce que *Dieu a fixé un jour pour juger le monde selon la justice, par Celui qu'il a destiné à en être le juge.* (Act., xvii, 31). Voilà notre foi, et c'est la foi de l'Eglise catholique.

2. Cette croyance, nous la rencontrons au fond de toutes les religions, au sein de tous les peuples.

Cette vérité a été conservée d'une manière surprenante parmi les païens.

Écoutons Platon qui nous dit : « Lors donc que les morts ont été conduits au lieu du jugement par le Dieu qui les transporte, ils commencent par être jugés, tant ceux qui ont pratiqué durant leur vie la vertu, la religion et la justice, que ceux qui en ont méconnu les devoirs. Chacun, selon son mérite, reçoit la récompense de ses bonnes actions, et ceux qui sont jugés indignes de tout pardon sont précipités dans le Tartare pour n'en

jamais sortir. » (Dialog. sur l'âme). Platon nous rapporte encore qu'on croyait que le juge arrêtait les ombres, arrivées sur le bord de l'Achéron, et que les âmes, après avoir séjourné quelque temps dans un lieu ténébreux, étaient transportées sur les rives du Cocyte, et que là, le jugement était prononcé. N'avons-nous pas ici des traces plus ou moins précises du dogme du jugement que nous devons subir ?

Plutarque, à son tour, nous dit : « Pour moi, je ne puis me résoudre à croire que l'âme de l'homme doive périr, et qu'elle ne subsiste pas après la mort. Mais si elle subsiste après la mort, il est convenable qu'elle soit punie de ses crimes ou récompensée de sa vertu. »

Écoutons encore Socrate. Voici comment il ouvre le récit des choses que l'on croyait de son temps sur le jugement des morts : « Personne, dit-il, ne craint la mort, à moins qu'on ne soit tout à fait insensé et lâche. Ce qui fait peur, c'est de commettre l'injustice, puisque le plus grand des malheurs est de descendre dans l'autre monde avec une âme chargée de crimes. Je veux te prouver par un récit que la chose est ainsi : tu prendras ce récit pour une fable, mais moi je le crois plein de vérité. » Et Socrate, au cours de son récit, rappelle cette grande vérité qu'il y avait sur les hommes une loi qui a toujours subsisté et subsiste encore parmi les dieux, à savoir, que celui des mortels qui avait mené une vie juste et sainte jouirait d'un bonheur parfait, et qu'au contraire celui qui aurait vécu dans l'injustice et l'impiété irait dans un séjour de punition et de supplice. Or les dieux réglèrent que les hommes ne seraient mis en possession de leur bonheur ou condamnés au châtement que lorsqu'ils auraient été jugés, une fois morts et dépouillés de tout.

En présence de cette croyance ainsi constatée par un philosophe païen, qui ne pense à cette parole de nos saints Livres : *Il y aura, à la fin de l'homme, la révélation de ses œuvres ?* (Eccl., xi, 29). Aussi les incrédules ont été amenés à reconnaître que les dogmes du grand Juge, du jugement dernier et de la vie future, même en se corrompant, ne s'effacèrent jamais complètement. L'un d'entre eux a écrit : « Les théologies grecque et romaine, qui résumèrent les traditions de l'Égypte et de l'Orient, nous dépeignent les formalités terribles du jugement des morts. Les juges consignaient les ombres, parvenues au bord de l'Achéron, dans certain lieu ténébreux et terrestre. Après quelque temps d'un séjour réglé par les destins, les âmes arrivaient sur les rives du Cocyte et le jugement était prononcé sur ceux qui étaient demeurés vertueux, sur ceux qui s'étaient entraînés entre le vice et la vertu, et sur ceux enfin qui avaient commis des crimes qui ne pouvaient s'expier ¹. »

C'est donc avec raison que saint Chrysostome nous dit : « Bon nombre de philosophes ont ap-

¹ Voir le *Catéch. du concile de Trente*, traduct. Gagey, Notes, t. I, p. 156.

profondi ce sujet, et quoiqu'ils l'aient affirmé en séparant le corps de l'âme, ils ont cependant proclamé la réalité d'un jugement. C'est une chose tellement manifeste que personne ne l'ignore, et que les poètes mêmes et tous les gentils sont unanimes sur la question du jugement et du tribunal. Ainsi voilà le Grec qui partage à cet égard la croyance commune, le Juif qui croit fermement à cette vérité, et tout homme. Pourquoi vous séduire vous-mêmes ? Vous me tenez à moi ce langage, mais que direz-vous à Dieu qui a façonné nos cœurs, qui connaît le fond de nos pensées, qui, possédant la puissance et la vie dans leur plénitude, pénètre plus avant qu'un glaive à double tranchant ? »

Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. — C'est ainsi que l'Apôtre appelait aux Romains la vraie doctrine touchant le jugement. Leurs philosophes ne s'étaient point attachés à la connaissance de Dieu, et Dieu les avait livrés à leur sens réprouvé. (Rom. I, 28). Aussi, pour montrer aux fidèles de Rome la contradiction qui existait entre les actes des philosophes et ce qu'ils enseignaient ou paraissaient croire, l'Apôtre continue, disant : *Croyez-vous, ô homme, vous qui commettez le mal que vous condamnez chez les autres, que vous échapperez au jugement de Dieu ?* (Ib., II, 3). En effet, quelle excuse pourrait faire valoir celui qui fuit la lumière et qui se plaît dans l'obscurité ? De tels hommes ne sont point contraints et tyrannisés, mais ils se laissent persuader par l'injustice et acquiescent à l'iniquité. « Voyez au contraire cette pauvre veuve qui, assise sur la place publique, tend la main, et dont le corps est souvent mutilé : elle croit au jugement. Interrogez-la sur l'immortalité de l'âme, sur la providence de Dieu, sur la résurrection des corps, sur la juste rétribution de nos œuvres, sur le compte qu'il faudra rendre un jour, sur ce tribunal redoutable, sur les récompenses réservées aux bons, sur les châtiments dont sont menacés les méchants, et sur d'autres sujets semblables : vous l'entendrez répondre avec certitude et assurance, tandis que le philosophe, fier de ses longs cheveux et de son bâton, après avoir dépensé bien des paroles, après bien d'inutiles bavardages, sera dans l'impuissance d'ouvrir la bouche, de dire un seul mot sur ces mêmes questions. Alors vous reconnaîtrez comment Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé au monde pour confondre les sages. (I Cor., I, 27). En effet, les vérités que ceux-ci, aveuglés par leur orgueil et leur arrogance, n'ont pu découvrir, et parce qu'ils repoussaient les enseignements de l'Esprit, et parce qu'ils attendaient tout de leurs propres pensées, ces vérités, des pauvres, des hommes méprisés, des hommes étrangers à toute science profane, les ont toutes parfaitement connues, instruits qu'ils étaient par la doctrine céleste à laquelle ils étaient attachés. »

Je redoutais toutes mes œuvres, sachant que vous ne pardonneriez pas, si je péchais. — Combien nous sommes loin de partager cette crainte ! Job ne mettait point sa confiance dans les peines dont il souffrait, ni dans la patience avec laquelle il souffrait ; ses afflictions comme sa soumission à la volonté divine lui paraissaient suspectes. Il craignait que ses maux ne fussent que de purs châtiments qui le rendaient malheureux au lieu de le convertir, et que sa vertu ne fût que l'effet d'un courage naturel où la grâce n'avait aucune part. Ah ! Job le savait bien que le Seigneur n'ignore rien des voies de l'homme et qu'il pèse les esprits. (Prov., XVI, 2). De là cette crainte qui le tourmentait. Or, si Job qui n'avait point péché devant Dieu était ainsi dans le trouble, si la rigueur de la justice divine dont le poids l'accablait l'empêchait de parler pour sa propre justification, nous, pécheurs, que dirons-nous ? Quelles frayeurs devraient saisir notre âme ! Il est vrai, nous connaissons par une douce expérience les miséricordes de notre Dieu, mais pourrions-nous compter sur une indulgence que nous ne chercherions pas à mériter ? Hélas ! combien de nos actions que nous regardons comme vertueuses, seront jugées sévèrement par le Souverain Juge ! Pensons-y. Nos œuvres, Dieu les voit et les examine ; nous, au contraire, nous n'en connaissons pas les mérites, mais il viendra un temps où tout nous sera manifesté, le bien et le mal que nous aurons fait. Alors l'illusion ne sera plus possible, et ce sera trop tard pour nous repentir et expier nos péchés. Voulez-vous savoir quel est le remède qui peut nous sauver d'une pareille situation ? Saint Paul nous l'indique, disant : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions certainement pas jugés.* (I Cor., XI, 31). Voilà le jugement qui peut nous dérober et nous cacher au jugement de Dieu. Job s'y soumit en toute humilité, et Dieu fit céder en lui la crainte à l'amour.

3. *Notre conscience nous parle de jugement et de tribunal, de récompenses et de punitions.* La conscience parle à tous les hommes, aux justes comme aux pécheurs. Pour ne point entendre sa voix, il faudrait méconnaître les dons que nous avons reçus, être privé de l'usage de la raison ou être tombé au-dessous des animaux. Le pécheur au milieu de ses excès, emporté par sa passion, ne peut lui imposer silence, et à chaque instant il s'élève d'au dedans de lui-même ce cri : « Si tu fais bien, tu seras récompensé ; si tu fais mal, tu seras puni. » Car cette science du bien et du mal est innée en nous, Dieu nous l'a donnée et l'a gravée au fond de notre nature. Et savez-vous pourquoi ? Il a voulu que notre conscience fût notre conseillère dans la pratique du devoir et de la vertu, qu'elle vînt à notre aide dans nos combats, et qu'ainsi nous puissions parvenir à mériter les couronnes qu'il nous réserve dans son amour ; en sorte que l'homme qui s'interroge lui-même et qui prête attention aux divers mouvements de son âme, entendra toujours cette voix lui dire : « Tes jours s'écoulaient sous le regard de

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Coloss.*, Hom. II, n. 6. T. Vivès.

² S. Chrys., *De Mutat. nominum*, Hom. IV, n. 5. T. Vivès.

ton juge qui, au terme de ta vie, te demandera compte de ce que tu auras fait, dit ou pensé. » Un philosophe païen, Sénèque, le savait si bien qu'il disait : « Je m'observe dans l'attente de ce jour qui jugera toute ma vie. » Mais demandez à l'homme qui a commis le mal, s'il n'a pas entendu cette voix lui dire qu'un jour elle l'accusera au jugement de Dieu, car, comme le dit saint Chrysostome, « est-ce que vous ne vous condamnez pas vous-même quand vous faites le mal ? Y a-t-il un seul homme qui ne se blâme et ne se condamne, toutes les fois qu'il a prévariqué ? Le hasard pourrait-il seul expliquer cette disposition si sage en vertu de laquelle tout pécheur flétrit ses propres désordres ? Il y a dans cette disposition une évidente sagesse. Vous vous condamnez donc vous-même ; et celui qui vous inspire cette pensée, laisserait les choses aller indifféremment ? Voici la règle universelle et absolue : Parmi les hommes qui pratiquent la vertu, il n'en est aucun, hérétique même ou gentil, qui ne croie au jugement. Parmi les hommes adonnés aux vices, sauf un petit nombre, aucun n'accepte le dogme de la résurrection. C'est ce qu'annonçait le psalmiste en ces termes : *Vos jugements seront ôtés de devant sa face*. (Ps., ix, 27). Pourquoi cela ? Parce que ses voies sont souillées en tout temps. *Mangeons et buvons*, disaient-ils, *car demain nous mourrons*. (Is., xxii, 13). Voyez-vous à quelles tristes gens convient ce langage ? Ce sont les plaisirs de la table qui inspirent cette négation de la résurrection. L'âme ne peut supporter, non, elle ne supporte pas le jugement de la conscience. Il en est d'elle comme de l'homicide qui, avant de répandre le sang, commence par se demander à lui-même s'il ne sera pas découvert. S'il écoutait sa conscience, il ne mettrait pas aussi promptement ses desseins mauvais à exécution. Cependant le criminel n'ignore pas la sentence ; mais il feint de l'ignorer, pour n'être pas torturé par le remords et par la frayeur ; sans cela, il serait impuissant à commettre son forfait. Ainsi en est-il des pécheurs : ils savent bien que c'est mal de pécher ; mais, se roulant quotidiennement dans cette fange, ils ne veulent pas le savoir, encore que leur conversion ne leur dissimule rien. Il y aura donc, oui sûrement il y aura un jugement, il y aura une résurrection, et Dieu ne laissera pas sans rétribution les actions humaines¹. »

Combien nous serions malheureux si nous n'entendions pas notre conscience qui nous parle du jugement à venir ! — PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il ne s'agit pas ici d'un déluge, ni d'un châtement dont la mort est le terme, mais de châtements qui commenceront à la mort pour ceux qui ne croient pas au jugement. Et qui donc en est revenu, direz-vous, pour nous l'affirmer ? Si vous parlez de la sorte en vous jouant, vous faites mal ; il ne faut pas se jouer en pareille matière ; il n'est pas ici question de choses légères, mais des choses les plus terribles. Si vous

parlez sérieusement et si vous pensez qu'il n'y a plus rien après cette vie, comment osez-vous vous dire chrétien ? Pourquoi venez-vous à l'église ? Mais dites-moi, n'y a-t-il aucune différence entre les bêtes de somme, les animaux immondes et nous ? S'il n'y a ni jugement, ni récompense, ni tribunal, pourquoi les dons qui enrichissent la nature humaine, pourquoi la raison, pourquoi cet empire sur toutes choses, pourquoi est-ce nous qui commandons et les créatures qui obéissent ? N'est-ce pas pour nous aveugler sur les dons de Dieu que le diable a recours à ces manœuvres ? Il confond les sujets et les maîtres, semblable à un esclave méchant et misérable qui s'efforcerait de réduire un homme libre à l'état d'abjection que comporte le châtement. Mais non seulement à raisonner ainsi il n'y a plus de jugement, il n'y a plus même de Dieu : il est, en effet, dans les procédés de l'esprit du mal de ne jamais présenter de face ses erreurs, il a recours à des moyens détournés, pour que nous ne nous tenions pas sur nos gardes. S'il n'y a pas de jugement, Dieu n'est plus juste : ceci soit dit humainement parlant ; si Dieu n'est pas juste, il n'est pas Dieu. S'il n'y a point de Dieu, tout s'évanouit, il n'y a plus ni vice ni vertu. Aucune de ces conséquences, il est vrai, n'est exposée clairement par notre ennemi. Voyez-vous néanmoins le dessein qu'il a en vue ? Son but est de nous ravaler du rang d'hommes au rang des brutes, au rang même des démons. Ne nous laissons pas séduire. Oui, vous serez jugé, malheureux, infortuné que vous êtes. Je sais bien ce qui vous entraîne à raisonner de la sorte. Vous avez commis bien des péchés, vous avez fait bien des chutes, vous n'avez plus confiance ; et vous supposez que les choses se mettront en harmonie avec vos raisonnements¹. » Hélas ! Il n'est pas rare encore de nos jours d'entendre des chrétiens parler comme parlaient ceux dont saint Chrysostome vient de nous entretenir. Nous ne saurions donc trop affirmer notre foi tant par nos paroles que par nos actes, à l'encontre de ceux qui ne croient pas à un jugement à venir.

Le pécheur vit dans des troubles continuels et des craintes sans cesse renaissantes. — Le Psalmiste nous en parle, disant : *La désolation et le malheur sont dans leurs voies ; et ils n'ont pas connu la voie de la paix*. (Ps., xliii, 7). Qui peut en douter ? Ne vous arrêtez pas à cette joie bruyante qu'il fait éclater, à cette prospérité selon le monde, qui répond à ses désirs, à tous ces plaisirs dont il s'enivre. Ah ! si vous pénétriez au fond de son âme, vous n'y verriez que le trouble et l'agitation. Aussi la chute d'une feuille le fait frissonner ; la moindre maladie dont il est atteint semble être le coup fatal qui doit le conduire au tombeau ; il ne voit partout que des dangers et des embûches ; en sorte qu'il est saisi de crainte alors qu'il n'y a pas sujet de trembler. De même que Caïn craignait d'être exposé à la vengeance de tous les hommes qu'il rencontrerait sur son che-

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Coloss.*, ut supr.

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Coloss.*, Hom. II, n° 5, ut supr.

min, ainsi le pécheur éprouve des sentiments de crainte à l'occasion de tout ce qu'il ressent en lui-même et au sujet de tout ce qu'il voit autour de lui. Mais écoutons saint Chrysostome nous dépeindre cette vie épouvantable du pécheur qui ne veut pas entendre le cri de sa conscience : « Lamech ne craignit pas de confesser les meurtres qu'il avait commis. Qui l'avait amené à faire une telle confession ? C'est sa conscience seule, ce juge incorruptible. La lâcheté l'avait conduit au péché, et il avait commis le forfait projeté ; aussitôt sa conscience se révolte, elle élève la voix, elle lui montre la grandeur de ses fautes et les châtiments terribles qu'il a mérités. La nature du péché est ainsi : avant de l'accomplir, au moment où on va le commettre, l'esprit est dans les ténèbres et l'égarément ; mais, après l'acte criminel, la déraison en est pour nous visible, claire, évidente ; une volupté insensée et rapide nous remplit d'une douleur continuelle, enlève toute tranquillité à notre conscience, laissant le coupable couvert de confusion. Dieu, dans sa bonté, a voulu qu'il y eût en nous un tel accusateur, toujours éveillé et criant sans cesse au dedans de nous pour demander l'expiation de nos péchés. Cela ressort des faits eux-mêmes. Le débauché ou tout autre qui commet le crime ne peuvent vivre tranquilles en cet état de péché, quand même ils pourraient se dérober à tous les yeux ; ayant en eux cet accusateur infatigable, ils craignent les soupçons, une ombre leur fait peur, ils frémissent devant ceux qui connaissent leur crime et même devant ceux qui ne le connaissent pas ; il y a dans leur esprit une tempête, une agitation, un bouleversement continuel. Le sommeil lui-même n'a pour eux aucune douceur, il est rempli de frissonnements et de craintes ; ils ne trouvent pas de plaisir dans leurs repas ; les entretiens de leurs amis ne peuvent les réjouir ni les délivrer de l'anxiété qui les ronge ; ils portent en eux un bourreau qui les accable sans cesse de coups et de blessures ; ils vont traînant partout, à l'insu des autres, l'expiation terrible et permanente de leur folie, devenus ainsi leurs propres juges et leurs propres accusateurs. Et pourtant, un pareil coupable, s'il veut, comme c'est son devoir, tirer profit de ce secours de sa conscience, s'il s'empresse de confesser ses péchés, de montrer sa plaie au médecin qui le guérira sans le condamner, s'il veut accepter les remèdes, ne parlant qu'à lui seul, et sans que personne en sache rien, enfin, s'il a soin de dire toute la vérité, un tel coupable peut facilement racheter ses fautes. Confesser ses péchés, c'est, en effet, les effacer et les soustraire au jugement de Dieu¹. »

Conclusion

Nous serons donc jugés par Dieu. Tout nous le dit. C'est là notre foi. Mais ne nous contentons pas de l'affirmer de bouche et de cœur, faisons encore passer cette confession dans notre vie. Nos actions, nos paroles, nos pensées devraient être

inspirées par ce sentiment : nous rendrons compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait, dit ou pensé ; il pèsera tout dans la balance de sa justice. Or chacun de nos pas nous rapproche de ce terme où Jésus-Christ nous dira : *Rendez-moi compte de votre gestion.* (Luc, xvi, 2). Et si ce soir ou demain cette parole nous est dite, pourrions-nous lui répondre en toute confiance : *Seigneur, je suis prêt et ne suis point troublé ?* (Ps., cxviii, 60). Ah ! s'il n'en était point ainsi, tombons à genoux tout de suite, et disons-lui : *Jugez ma cause et rachetez-moi : en vertu de votre parole, donnez-moi la vie.* (Ib., 154).

II. — LE JUGE, LES ACCUSATIONS ET LES SENTENCES SERONT TOUJOURS LES MÊMES DANS LES DIVERS JUGEMENTS QUE NOUS AURONS A SUBIR.

1. Le juge, c'est Jésus-Christ ; il a été établi de Dieu juge des vivants et des morts. C'est de lui que saint Jacques a dit : *Il n'y a qu'un législateur et qu'un juge qui peut perdre et sauver.* (Jac., iv, 12). Jésus-Christ l'a déclaré lui-même, disant : *Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné à son Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.* (Jean, v, 26). Et cette puissance judiciaire, Jésus-Christ l'exerce dans le jugement particulier comme il l'exercera dans le jugement dernier. Dans le premier jugement, Jésus-Christ ne descend pas du ciel pour juger une âme, mais il répand en elle une lumière qui lui fait voir et comprendre qu'elle est jugée, c'est-à-dire qu'elle est admise au bonheur du ciel ou condamnée aux supplices de l'enfer. Il se montrera tout autrement comme notre Juge dans le jugement dernier : *Tous les hommes le verront venant sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.* (Luc, xxi, 27). N'est-il pas convenable que les hommes reconnaissent la justice du Fils de Dieu fait homme, alors que tous n'auront point reconnu son amour ? De là cette parole qu'il a dite lui-même : *Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, afin que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père.* (Jean, v, 22).

2. Les accusations qui seront portées contre nous dans ces divers jugements, nous sont suffisamment indiquées par cette parole du Sage : *Quant à toutes ces choses qui se font, Dieu les appellera en jugement, pour tout ce qui aura été commis par erreur, que ce soit bien ou mal.* (Eccl., xii, 14). C'est cette vérité que saint Paul rappelait à Timothée : *Les péchés de quelques hommes, lui écrivait-il, sont manifestes, et les devançant au jugement ; mais ceux de certains autres les suivent. Et pareillement les œuvres bonnes sont manifestes, et celles qui ne le sont pas ne peuvent rester cachées.* (I Tim., v, 24). Ah ! savons-nous quelle sera notre condition dès que notre âme sera séparée de notre corps ! Souve-

¹ S. Chrys., *In Gen.*, Hom. xx, n° 3. Trad. Vivès.

nous-nous de cet économe infidèle auquel son maître vint dire : *Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends-moi compte de ton administration, car désormais tu ne pourras plus la conserver.* (Luc, xvi, 1). Mais s'il est vrai, comme le dit l'Esprit-Saint, qu'il y a, à la fin de l'homme, la révélation de ses œuvres, combien la révélation qui doit avoir lieu à la fin du monde sera plus éclatante et plus solennelle ! *L'ouvrage de chacun, dit l'Apôtre, sera manifesté ; car le jour du Seigneur le mettra en lumière, et il sera révélé par le feu.* (I Cor., iii, 14). O mon Dieu, accordez-nous la grâce de nous souvenir constamment de ce jour où nos œuvres seront examinées et jugées en présence de tous les hommes !

3. La sentence qui sera prononcée par Jésus-Christ tant à l'heure de notre jugement particulier qu'à la fin du monde, sera irrévocable et notre sort sera fixé à jamais : le ciel ou l'enfer. Il n'y a pas d'autre alternative pour nous : *Si l'arbre tombe au midi ou à l'aquilon, en quelque lieu qu'il tombe, il y restera.* (Ecclé., xi, 3). A mesure que les âmes sortent de ce monde, le Souverain Juge prononce sur elles une sentence de bénédiction ou de condamnation selon leurs mérites ou leurs démérites ; elles entrent dans la joie de leur Maître ou elles sont jetées dehors dans les ténèbres extérieures. Mais quand viendra le jour du jugement dernier, Jésus-Christ promulguera de nouveau ces diverses sentences en présence de tout le genre humain. *Après avoir placé les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde. Il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Allez loin de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges.* (Matth., xxv, 33, 34, 41). Ah ! dans le jour de ce grand jugement, puisse le prince de ce monde n'avoir en nous rien qui lui appartienne ! et nous trouvant ainsi unis à Jésus-Christ, nous serons du nombre des élus qui posséderont à jamais le royaume qui nous a été préparé depuis le commencement du monde.

Exposition

1. *Jésus-Christ a été établi de Dieu juge des vivants et des morts.* — Les apôtres en avaient été tellement instruits par Jésus-Christ que saint Pierre, parlant au centurion Corneille et à toute sa maison, leur dit : *Jésus-Christ nous a commandé de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui que Dieu a établi juge des vivants et des morts.* (Act., x, 42). D'autre part, saint Paul, prêchant à Athènes, en présence de l'Aréopage, ne craignit point de parler du jugement dernier en affirmant que Jésus-Christ en serait le Souverain Juge : *Dieu, disait-il, annonce maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, fassent pénitence, parce qu'il a fixé un jour auquel il doit juger le monde avec équité par l'homme qu'il a établi, comme il en a donné la preuve à*

tous, en le ressuscitant d'entre les morts. (Act., xvii, 30). Il est vrai, l'Apôtre ne parle ici que du jugement dernier, mais entendez-le exprimer sa foi dans le jugement particulier : *Il est arrêté, dit-il, que tous les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils sont jugés.* (Hébr., ix, 27). De là cette espérance qui remplissait de joie le cœur de saint Paul, quand il méditait sur les jugements à venir : *J'ai combattu, disait-il, le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il me reste à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, juste juge, me rendra en ce jour.* (II Tim., iv, 7-8). Ames chrétiennes qui allez habiter un monde meilleur, entendez la voix de votre Juge qui vous dit : *Venez et vous serez couronnés.* (Cant., iv, 8). Et cette voix de votre Juge, vous l'entendrez encore, alors que réunies à votre corps vous paraîtrez devant son tribunal en présence de tous les hommes. Et pourquoi ne voudriez-vous pas que Jésus-Christ soit notre Juge ? Voyez : Jésus-Christ étant la sagesse engendrée et la vérité qui procède du Père, son image parfaite et substantielle, le pouvoir de nous juger ne peut appartenir qu'à lui et à lui seul. Pour exercer un jugement, il y a trois choses qui sont nécessaires. D'abord le pouvoir de forcer les sujets à subir le jugement : *Ne vous laissez pas, est-il dit, faire juge si vous n'avez pas la force de briser les trames de l'iniquité.* (Ecclé., vii, 6). Il faut, en second lieu, une rectitude pleine de zèle, de telle sorte qu'on prononce ses jugements non par haine ni par amertume, mais uniquement par amour pour la justice : *Dieu corrige celui qu'il aime ; il se complait en lui comme un père dans son enfant.* (Prov., iii, 12). Ce qui est requis enfin, c'est la sagesse ; car il est dit : *Un juge sage jugera son peuple.* (Ecclé., x, 1). Les deux premières choses sont des conditions préalables à tout jugement ; la troisième est celle qui constitue, à proprement parler, la forme même du jugement, puisque l'essence du jugement consiste dans la loi de sagesse et de vérité selon laquelle on le prononce. Or comme le Fils est la sagesse engendrée et la vérité qui procède du Père, par la raison qu'il est son image parfaite, c'est proprement au Fils de Dieu qu'il faut attribuer le pouvoir de juger ¹. C'est pourquoi nous devons reconnaître que nous sommes destinés à être jugés par Jésus-Christ ; et que le pouvoir lui en a été conféré par Dieu parce qu'il est mort et ressuscité pour notre salut. *Aucun de nous, dit l'Apôtre, ne vit pour soi, et nul ne meurt pour soi. Mais, soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur, soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car c'est pour cela que le Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin de dominer et sur les morts et sur les vivants. Nous paraîtrons tous devant le tribunal du Christ.* (Rom., xiv, 7-10).

¹ S. Thom., iii Pars, q. lxx, art. 1.

Dieu lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. — Voici comment saint Thomas explique cette déclaration de Jésus-Christ : « Il paraît, d'après saint Chrysostome, que la puissance judiciaire ne convient pas au Christ en tant qu'il est homme, et ne lui appartient qu'en sa qualité de Dieu : « Ne soyez pas étonnés, dit-il, de cette parole. Ce n'est pas en sa qualité d'homme qu'il doit exercer le pouvoir de juger; il est juge, parce qu'il est d'une manière ineffable le Fils de Dieu. Mais comme le pouvoir dont il était question dépassait la dignité de la nature humaine, l'Evangile résout cette difficulté en disant : Que cela ne vous surprenne pas, par la raison qu'il est le Fils de l'homme, car il est en même temps Fils de Dieu. Ce qu'il prouva par les effets de sa résurrection. Aussi ajoute-t-il : *L'heure viendra où tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de Dieu* ¹. » Sachons néanmoins que Dieu, tout en conservant le pouvoir primordial de juger, confère aux hommes la puissance judiciaire sur ceux qui sont soumis à leur juridiction. Voilà pourquoi il est dit : *Jugez selon la justice; car c'est là le jugement de Dieu* (Deut., I, 16), par l'autorité de qui vous prononcez vos jugements. Or Jésus-Christ, même dans sa nature humaine, étant le chef de l'Eglise, et Dieu ayant mis tous les êtres à ses pieds, il est évident que la puissance judiciaire lui appartient, en tant même, qu'il est homme. Aussi saint Augustin veut-il que cette parole de l'Evangile soit ainsi entendue : Ce n'est pas précisément en raison de sa nature humaine qu'un tel pouvoir lui est donné, car alors tous les hommes le posséderaient comme lui, et c'est là l'objection de saint Chrysostome. Ce pouvoir résulte de la grâce que le Christ possède comme chef universel de la nature humaine ². Et de la sorte la puissance judiciaire lui appartient pour un triple motif : 1^o A cause de son union et de son affinité avec les hommes; car de même que Dieu exerce son action par les causes moyennes ou secondes, lesquelles sont plus rapprochées des effets, de même il exerce son jugement par le Christ homme, afin que le jugement soit plus aisément accepté des hommes; ce qui fait dire à l'Apôtre : *Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités : il a été tenté de toutes les manières, moins le péché, pour nous donner l'exemple. Allons donc avec confiance au trône de sa grâce.* (Hébr., IV, 15). — 2^o Au jugement dernier, comme dit saint Augustin, aura lieu la résurrection des corps; et cette résurrection, Dieu l'opérera par le Christ en tant qu'il est Fils de l'homme, tout comme il ressuscite les âmes par le Christ en tant qu'il est Fils de Dieu ³. — 3^o Saint Augustin dit encore : « Il était juste que ceux qui devaient être jugés vissent leur juge. Or c'étaient les bons et les méchants qui devaient être jugés. Il fallait donc que dans le jugement ce fût la forme de serviteur

qui se manifestât aux uns et aux autres, et que la forme de Dieu fût uniquement réservée pour les bons ⁴. »

Cette puissance judiciaire Jésus-Christ l'exerce maintenant, et plus particulièrement lorsqu'une âme sort de ce monde. — PAROLES DE SAINT THOMAS : « Comme le Père a donné toute puissance judiciaire, et comme maintenant la vie humaine est gouvernée par le juste jugement de Dieu, c'est lui qui juge toute la terre, ainsi que l'a dit Abraham (Gen., XVIII, 25), on ne peut douter que ce jugement qui s'exerce sur les hommes en ce monde, n'appartienne à la puissance judiciaire du Christ. C'est pour cela que, dans le psaume, on lui applique les paroles du Père lui disant : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied.* (Ps., CIX, 1). De là vient qu'il a dit lui-même, aussitôt après sa résurrection : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.* (Matth., XXVIII, 18). Il y a un autre jugement de Dieu par lequel, au moment de la mort, il est donné à chacun, par rapport à l'âme, ce qu'il a mérité; car les justes, après leur mort, demeurent dans le Christ, comme le désire saint Paul, tandis que les pécheurs sont précipités dans l'enfer. Il ne faut pas croire, en effet, que cette distinction ne provient pas du jugement de Dieu, ou que ce jugement n'appartient pas au pouvoir judiciaire du Christ, lorsque surtout il dit lui-même à ses disciples : *Lorsque je serai parti et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez où je suis moi-même.* (Jean., XIV, 3). Ainsi être enlevé n'est autre chose que mourir, afin que nous puissions être avec le Christ, parce que tant que nous vivons dans notre corps mortel, nous sommes éloignés du Seigneur. (II Cor., V, 6) ⁵. »

Mais cette puissance judiciaire il l'exercera tout autrement dans le jugement dernier. — PAROLES DE SAINT THOMAS : « Lorsqu'on a acquis des biens pour quelques-uns, il s'ensuit qu'on doit leur en faire part. Or la dispensation des biens entre plusieurs nécessite le jugement, afin que chacun reçoive dans la mesure qui lui est due. Il est donc parfaitement convenable que le Christ soit établi juge par Dieu sur les hommes qu'il a sauvés, selon cette même nature humaine dans laquelle il a accompli les mystères du salut humain. Il est, en effet, de toute convenance que les justiciables voient leur juge; or, c'est une récompense décernée par le jugement, de voir dans sa nature Dieu en qui réside l'autorité du juge. Il a donc fallu que Dieu fût vu en sa qualité de juge, non dans sa nature propre, mais dans celle qu'il a revêtue, par les hommes qui doivent être jugés, tant bons que méchants; car si les méchants voyaient Dieu dans la nature de la divinité, ils obtiendraient par là-même une récompense dont

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. XXXIX, n. 3.

² S. Aug., *In Joan.*, Tract. XIX, n. 16.

³ *Ib.* n. 17; Tract. XXIII, n. 13.

⁴ S. Aug., *De Temp.*, Serm. CXXVII, cap. VII, n. 10. — S. Thom., III Pars, q. LIX, art. 2.

⁵ S. Thom., Opusc. II, *Compendium Theolog.*, cap. CXLII.

ils se sont rendus indignes. C'est aussi une récompense de gloire correspondant à l'humiliation du Christ, qui a voulu s'abaisser jusqu'à subir un jugement injuste sous un juge humain; ce qui fait que pour exprimer cette humiliation, nous confessons d'une manière nominale dans le Symbole, qu'il a souffert sous Ponce-Pilate. Il avait donc droit à cette glorieuse récompense, d'être établi par Dieu, dans la nature humaine, juge de tous les hommes morts et vivants, selon ces paroles de Job : *Votre cause a été jugée comme celle d'un impie, vous recevrez la justice que vous méritez.* (Job, xxxvi, 17). Et comme la puissance judiciaire appartient à la gloire du Christ aussi bien que le triomphe de la résurrection, le Christ paraîtra dans sa judicature, non avec l'humiliation qui appartenait au mérite, mais sous les dehors glorieux qui conviennent à la récompense. C'est pour cela qu'il est dit dans l'Evangile, qu'on verra le Fils de l'homme venant sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. La vue de sa gloire éclatante sera un sujet de joie pour ses élus qui l'auront aimé et auxquels est faite cette promesse : *Ils verront leur roi dans sa gloire.* (Is., xxxiii, 17). Mais pour les impies, elle sera un sujet de confusion et de deuil, parce que la gloire et la puissance du juge remplit de crainte et de tristesse ceux qui ont à redouter la damnation. De là vient qu'il est dit dans Isaïe : *Que les peuples jaloux voient vos merveilles, et que le feu dévore vos ennemis,* (Is., xxvi, 11); et quoiqu'il paraisse dans une forme glorieuse, on reconnaîtra néanmoins en lui des traces de sa passion, non défectueuses, mais glorieuses et honorables, afin que cette vue comble de joie les élus, qui reconnaîtront devoir leur délivrance à la passion du Christ, tandis qu'elle pénétrera de tristesse les pécheurs, qui auront méprisé un si grand bienfait. C'est pourquoi il est dit : *Tout œil le verra, et ceux mêmes qui l'ont percés, et tous les peuples de la terre se frapperont la poitrine en le voyant.* (Apoc., i, 7) ¹.

2. *Quant à toutes ces choses qui se font, Dieu les appellera en jugement.* — Quelles sont les choses qui composeront la matière des jugements que nous aurons à subir ? Ce sont toutes nos actions, c'est-à-dire toute notre vie tant intérieure qu'extérieure sera examinée pour savoir si elle a été conforme à la loi divine; car *ce ne sont pas ceux*, dit saint Paul, *qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ce sont les observateurs de la loi qui sont justifiés.* (Rom., ii, 13). Mais écoutons Jésus-Christ nous disant : *Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux. Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé, en votre nom que nous*

avons chassé des démons, et en votre nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui opérez l'iniquité. (Matth., vii, 21-23). Prenez donc entre vos mains la loi divine, qui n'est autre chose que la volonté de votre Père céleste dont vous devez faire votre règle de conduite, parcourez-en chacun des préceptes, et voyez où vous en êtes de leur observation. Ah ! combien vous seriez heureux si vous pouviez vous rendre le témoignage que vous n'avez rien fait, ni rien dit, ni rien pensé qui puisse avoir offensé Dieu ! Hélas ! nous n'en sommes point arrivés à ce degré de perfection, et c'est avec raison que saint Jean nous dit : *Si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur, et connaît toutes choses.* (I Jean, iii, 20). Car tout sera examiné, pesé au poids de la balance de la justice, le bien et le mal : *Le Seigneur connaît toute science, il a sondé l'abîme et l'âme des hommes. Aucune pensée ne lui échappe, et aucune parole ne se dérobe à sa vue.* (Eccli., xlii, 18-20). Il en sera tellement ainsi qu'il nous faudra rendre compte de ces paroles oiseuses et inutiles que nous prononçons sans mesure : *Je vous déclare*, a dit Jésus-Christ, *que toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement. Car c'est par les paroles que tu seras justifié, et par les paroles que tu seras condamné.* (Matth., xii, 36-37). Le Souverain Juge ne s'arrêtera pas à examiner seulement nos actions et nos paroles, il ira jusqu'à nous demander compte de nos pensées; car du cœur viennent les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. *C'est là ce qui souille l'homme.* (Matth., xv, 19-20). Aussi le Sage nous dit : *L'impie sera interrogé sur ses pensées; et le bruit de ses discours ira jusqu'à Dieu, pour le châtiment de ses iniquités.* (Sages., i, 9). — Et cet examen s'étendra non seulement sur le mal que nous aurons fait, mais encore sur le bien que nous aurons fait ou que nous aurons omis de faire : *Le Seigneur connaît mes pensées et il sait combien elles sont vaines,* (Ps., xciii, 14), c'est-à-dire nous croyons que notre observation de la loi divine a quelque mérite devant Dieu, que nos bonnes œuvres nous font acquérir des mérites pour le ciel, et que nous sommes riches en vertus. Or, le jour de notre jugement, nous nous apercevrons de notre dénuement parce que nous n'aurons pas apporté des intentions droites et pures dans le bien que nous aurons fait. Quelle récompense pourrions-nous recevoir, alors qu'elle nous aura été accordée par les hommes sur la terre ? (Matth., vi, 1). Quant au bien que nous aurons omis, souvenons-nous de la parabole des talents. Le serviteur paresseux qui n'avait pas fait valoir le talent qui lui avait été confié, fut jeté dans les ténèbres extérieures. (Matth., xxv, 30). Enfin il sera exigé un compte rigoureux de ceux qui ayant beaucoup reçu auront peu fait valoir, car il est dit : *A celui à qui on a*

¹ S. Thom., cap. cccxli, ut sup.

donné beaucoup, on demandera beaucoup; et de celui à qui on a confié beaucoup, on exigera davantage. (Luc, xii, 48).

Qui donc pourra soutenir un pareil jugement? Qui en sortira justifié? Saint Paul nous répond : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions certainement point jugés.* (I Cor., xi, 31).

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME : « Il y a un juge pour le pécheur : n'enlevez pas au Fils unique son privilège; à lui est réservé le jugement. Voulez-vous cependant juger de votre côté? Il est une espèce de jugement infiniment utile et nullement compromettant. Dressez dans votre conscience un tribunal; faites-y asseoir la raison, et amenez devant elle toutes vos prévarications. Recherchez les péchés de votre âme, demandez-lui un compte rigoureux, et dites-lui : Pourquoi ce forfait-ci, pourquoi celui-là? Si, pour se dérober à ces questions, elle s'efforce de s'occuper des autres, répondez-lui : Je ne t'interroge pas sur ce sujet; ce n'est pas de cela que tu as à te justifier. Que t'importe qu'un tel soit méchant? Mais toi, pourquoi prévariquais-tu de telle ou telle manière? Défends-toi, n'accuse pas; songe à ta cause et non à celle des autres. Réduisez-la souvent à cette extrémité. Puis, si elle n'a rien à vous répondre, si elle a recours à des subterfuges, frappez-la de verges comme une esclave impudente et rebelle. Dressez chaque jour le tribunal, représentez-vous le fleuve de feu, le ver rongeur et tous les autres supplices; ne permettez pas à votre âme d'entretenir de nouveaux rapports avec le démon et ne supportez pas qu'elle vous tienne ce langage effronté : Celui-là est venu à moi, celui-ci me tend des pièges, tel autre m'induit à mal. Dites-lui de votre côté : Si tu le veux, tous ces efforts seront inutiles. Si elle réplique : Je suis attachée au corps, je suis revêtue de chair, j'habite dans le monde, je vis sur la terre. Ce ne sont là, dites-lui, que des subterfuges et des prétextes. Un tel aussi était revêtu de chair, et quoique dans le monde et sur la terre il n'en a pas moins vécu d'une manière irréprochable, et toi aussi, quand tu fais le bien, tu es revêtue de chair. Si un pareil langage la pénètre de douleur, ne retirez pas pour cela votre main : au contraire, vous parviendrez à l'en délivrer. Insiste-t-elle encore : Cette personne m'a indignée; dites-lui : Mais ne t'est-il pas facile de ne pas t'emporter? Combien de fois n'as-tu pas comprimé ta colère? La beauté de cette femme, poursuivra-t-elle, m'a embrasée; répondez-lui : Tu pouvais en venir à bout également; et citez-lui alors l'exemple de ceux qui en ont triomphé; citez-lui l'exemple de la première femme qui disait : *Le serpent m'a trompée*, et qui nonobstant ne fut pas pour cela justifiée. (Gen., iii, 13). Lorsque vous instruisez ce procès, que personne n'intervienne, que personne n'aille vous troubler. Lorsque vous vous levez de table pour aller vous reposer, voilà le temps favorable, voilà le moment d'entamer le jugement : votre lit, votre petite chambre en seront le théâtre. C'est la recommandation que le prophète nous faisait quand il

disait : *Ce dont vous vous entretenez dans vos cœurs, déplorez-le sur votre couche.* (Ps., iv, 5). Punissez-vous sévèrement de ces petites choses pour n'approcher jamais des grandes. Faites ainsi chaque jour et vous comparâtiez avec confiance devant le tribunal suprême ¹. »

Rendez-moi compte de votre administration, car désormais vous ne pourrez plus la conserver. — Cette voix que vous aurez entendue si souvent dans les jours de votre vie, vous l'entendrez pour la dernière fois dès votre sortie de ce monde, et alors vous qui n'aurez jamais voulu vous entretenir avec Dieu, il faudra bien que vous lui rendiez compte d'abord des biens temporels que vous avez reçus. Vous reconnaîtrez que loin de vous en être servi pour votre salut, ils ont été pour vous des occasions de péchés, en maintes circonstances; et qu'au lieu d'en témoigner de la reconnaissance à Dieu, vous vous en attribuez tout le mérite. Hélas! combien vous gémirez sur votre ingratitude! — Vous aurez ensuite à rendre compte des grâces de salut dont Jésus-Christ vous aura comblés jusqu'à votre dernier soupir, et il vous dira : Où sont-ils les fruits de votre baptême, de vos confessions et de vos communions? Qu'avez-vous fait des mérites de mon Incarnation, de ma passion et de ma mort sur la croix? Quelles excuses pourrez-vous faire valoir, vous qui avez méprisé tous ces trésors d'infinie miséricorde ou qui vous êtes montrés si négligents pour les faire valoir? — Il vous faudra enfin rendre compte de cette parole de Dieu qui vous aura été souvent adressée en bien des manières. Voilà *l'avertisseur* que nous trouverons au sortir de ce monde. (Luc, xii, 58). Elle était avec nous, cette parole de Dieu, pendant que nous étions dans le chemin, elle était opposée à nos désirs, à nos convoitises. Nous pouvions nous accorder avec elle en nous soumettant à ses préceptes. Voici qu'elle nous place devant notre juge, et c'est elle qui nous accusera devant Jésus-Christ de l'avoir méprisée et d'avoir vécu en dehors de ses enseignements. Quand Dieu nous poursuit de ses châtiments, nous sommes amenés parfois à reconnaître que sa colère s'appesantit sur nous, ah! puissions-nous n'avoir point à dire le jour du jugement : *L'indignation du Seigneur est venue sur moi* (Job, iii, 26), car elle pèserait sur nous durant toute l'éternité.

Combien cette révélation sera plus éclatante et plus solennelle à la fin du monde! — PAROLES DE SAINT BERNARD : « Malheur à moi, quand viendra ce jour du jugement, quand seront ouverts ces livres d'où seront tirés tous mes actes et toutes mes pensées, pour être récités devant le Seigneur. Alors, la tête baissée à cause de la confusion de ma conscience coupable, je serai tremblant et agité devant le Seigneur, me rappelant les iniquités que j'aurai commises. Et lorsqu'on dira de moi : Voici l'homme et ses œuvres; je ramènerai devant mes yeux toutes mes fautes. Car la puis-

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xlii, n. 3 et 4. T. Vivès.

sance divine fera que, pour chacun, les œuvres bonnes et mauvaises se représenteront à sa mémoire et seront vues en un clin d'œil avec une promptitude merveilleuse, afin que la science que l'on acquerra ainsi, accuse ou excuse la conscience, et qu'ainsi à la fois chacun en particulier et tous ensemble soient également jugés.

Chacun jugera ses actions, et le regard
De tous plongera au fond du cœur de tous.

Ce que nous avons à présent honte d'avouer, sera révélé alors à tout le monde, et ce que nous dissimulons ici-bas, la flamme vengeresse le brûlera tout.

Ce feu terrible, sans que rien retienne
Ses ardeurs, promènera partout ses ravages.

Plus longtemps Dieu nous attend, afin que nous nous corrigions, plus sévèrement il nous jugera, si nous négligeons de le faire ¹.

3. *La sentence qui sera prononcée par Jésus-Christ tant à l'heure de notre jugement particulier qu'à la fin du monde sera irrévocable.* — Le temps de mériter et de démériter cessant au moment de la mort, il est convenable que chacun soit jugé sur ses actes, et rien ne peut nous prouver pourquoi la sentence serait différée. Croyez-vous donc que ce laps de temps qui s'écoulerait entre le jugement et la sentence ne serait point un sujet d'affliction pour les justes ? Ne seraient-ils pas tourmentés par l'incertitude qui pèserait sur eux ? D'autre part, quelle différence y aurait-il entre les justes et les pécheurs dans cet état de crainte et de doute sur leurs destinées ? « Il est très juste et très salutaire de croire, dit saint Augustin, que les âmes subissent le jugement au sortir de la vie, avant ce grand jugement où elles doivent se présenter avec les corps qui leur auront été rendus, pour subir ensuite les châtiments éternels dans cette même chair avec laquelle elles ont péché. Qui donc a fermé ses oreilles aux paroles évangéliques avec une obstination si opiniâtre, qu'il n'ait point entendu ces vérités dans l'histoire de ce pauvre qui après sa mort fut emporté dans le sein d'Abraham, et de ce riche dont le texte sacré décrit les tortures dans l'enfer ? Ou bien qui a pu les entendre sans les croire ? ² » Or s'il y a eu jugement, il y a eu une sentence, et cette sentence est définitive, car il n'est pas possible que le pauvre Lazare qui a été admis dans le ciel puisse y trouver le bonheur s'il n'a pas la certitude de ne jamais le perdre, comme le mauvais riche ne se tourmenterait pas sur le salut de ses frères qu'il a laissés dans le monde, s'il avait l'espérance de voir un jour une nouvelle sentence venir mettre un terme à ses souffrances. Non, Dieu ne juge pas deux fois sur la même chose (Nahum, I, 9), car il n'infligera pas deux peines pour le même péché ; seulement la peine qui n'avait pas été complètement infligée avant le dernier jugement, le sera alors, les mé-

chants étant désormais punis dans leur corps aussi bien que dans leur âme ¹.

C'est pourquoi le sort des âmes est à jamais fixé par la sentence qui est prononcée dans le jugement particulier. — Nous allons rapporter ici les témoignages des Pères que saint Thomas a cités en faveur de cette thèse, à savoir, que les âmes sont précipitées par le démérite en enfer pour y recevoir leur peine, aussitôt après la dissolution des liens du corps ; ou bien qu'elles sont élevées par le mérite dans le ciel pour y recevoir leur récompense, quand des fautes vénielles qu'elles doivent expier ne retardent point leur essor. Voici d'abord saint Grégoire qui dit : « Il est clair comme le jour que les âmes des justes, aussitôt qu'elles sortent de la prison du corps, sont reçues dans le céleste royaume, » et le grand docteur le prouve par l'exemple de saint Paul qui disait : *Je désire ma dissolution pour être avec Jésus-Christ.* (Philipp., I, 23). Donc, conclut saint Grégoire, qui ne doute pas que Jésus-Christ est dans le ciel, croit également que l'âme de saint Paul y est aussi ². Et saint Grégoire ajoute plus loin : « Puisque la vérité même (Jésus-Christ) atteste que le mauvais riche fut précipité en enfer, quel homme sensé niera que les âmes des méchants soient enfermées dans les flammes éternelles ? » Et encore : « Si Lucifer et ses anges, dégagés de toute enveloppe matérielle, sont tourmentés par un feu matériel, qui s'étonnera que les âmes endurent le même supplice avant d'avoir repris leur corps ? ³ » — Écoutons saint Augustin : « Les justes de l'ancienne alliance ont suivi Jésus-Christ dans son ascension, et ceux qui quittent aujourd'hui la terre se rendent auprès de lui dans les cieux ; là ces âmes saintes attendent la résurrection qui doit compléter leur bonheur en les réunissant à leur corps glorieux, et les âmes des méchants tremblent à l'attente du jour qui précipitera dans les peines éternelles l'instrument de leurs crimes ⁴. » Saint Augustin s'exprime ailleurs d'une manière plus complète et plus formelle : « Les justes et les saints contemplent le Verbe sans figure ni caractères tracés ; ce qui est pour nous sur le parchemin, ils le voient dans la face de Dieu ⁵. » — Saint Jérôme a dit : « Nous savons que notre Népotien est avec Jésus-Christ et que, mêlé aux chœurs des anges, il contemple ce qu'il admirait et vénérât avec nous sur la terre, et maintenant il nous dit : *Les choses que nous avons entendues, nous les voyons dans la cité de Dieu.* » (Ps., XLVII, 9) ⁶. Et dans un autre endroit en parlant de sainte Paule : « Elle jouit maintenant de ces richesses et de ces biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus et que le cœur de l'homme n'a point compris ⁷. » — Saint Cyprien a dit : « Qui ne s'efforcera de parvenir dans une si vive lumière, afin de se réjouir aussi-

¹ S. Thom., Supplém., q. LXXXVIII, art. 1, ad 1.

² S. Grég., *Dialog.*, IV, cap. XXV, n. 408, t. III.

³ *Ib.*, cap. XXIX, n. 418.

⁴ S. Aug., *Lib. De ecclesiast. Dogmat.*, cap. XLVI.

⁵ *Ib.*, In Ps. CXIX.

⁶ S. Hieronym., *Ep.* LX, n. 395, T. I.

⁷ *Ib.*, *Ad Eustoch.*, *Ep.* CVIII, n. 31, T. I.

¹ S. Bern., *Méditat. De humana condit.*, cap. II, n. 4. T. Vivès.

² S. Aug., *De Anima et ejus origine*, lib. II, cap. IV, n. 8.

tôt dans le Seigneur, en recevant les récompenses du ciel après le supplice et les tourments de la terre ? » Et plus bas : « Quelle gloire de s'élever triomphant vers le ciel après avoir vaincu l'enfer, de devenir le cohéritier de Jésus-Christ et de prendre possession du céleste royaume ! » Et plus bas encore : « Quelle sécurité de sortir glorieux de ce monde, quel bonheur ineffable de fermer un instant les yeux qui voyaient les choses périssables, et de les rouvrir aussitôt pour contempler Dieu et Jésus-Christ ! ¹ »

Venez, les bénis de mon Père... Eloignez-vous de moi, maudits. — PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME : « Voulant faire ressortir l'équité de la sentence, Jésus-Christ commence par louer les hommes vertueux, ceux qui furent dociles à ses préceptes. De peur que les méchants ne prétextent qu'ils n'avaient rien, il les condamne par l'exemple de ceux qui se trouvaient dans la même condition qu'eux : il oppose les impudiques aux vierges, le serviteur esclave de son ventre au serviteur fidèle, celui qui avait enfoui le talent à celui qui en rapporta deux, les pécheurs, quels qu'ils soient, aux justes. Ce parallèle repose parfois sur l'égalité, comme dans ce dernier exemple et dans celui des vierges ; parfois il s'aggrave par l'inégalité, comme lorsque le Sauveur dit : *Les hommes de Ninive se lèveront et condamneront cette génération.* (Matth., XII, 41). L'égalité reparaît dans le texte : *Eux-mêmes seront vos juges.* (Ib., XXV, 27). Puis encore l'inégalité : *Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? Combien plus les êtres temporels !* (I Cor., VI, 2). Poursuivant le parallèle d'égalité, le divin Maître compare les riches aux riches et les pauvres aux pauvres. Il prouve par là, non seulement que la sentence est juste, puisque d'autres dans la même condition ont suivi la voie droite, mais de plus que les pécheurs n'ont pas même accompli les choses où la pauvreté n'est pas un obstacle, comme donner à boire à celui qui a soif, visiter le prisonnier et l'infirmes. Après avoir loué les hommes de bien, il fait entendre quel a toujours été son amour pour eux : *Venez, les bénis de mon Père.* Ils sont bénis, et bénis par le Père. Quant aux autres, il leur dit : *Eloignez-vous de moi, maudits.* Il n'ajoute pas : Par mon Père ; car Dieu ne les maudit pas lui-même, c'est leur propre vie qui les maudit. En parlant aux élus il avait dit : *Venez, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.* Ce n'est plus la même chose ici ; le feu a été préparé pour le diable et ses anges. Le royaume, c'est pour vous que je l'ai préparé ; mais le feu, je l'ai préparé pour le diable et ses anges, non pour vous. Si vous y tombez, c'est que vous l'avez voulu, c'est à vous seuls que vous devez vous en prendre. C'est ainsi devant toutes les créatures réunies, parmi les splendeurs de sa gloire ineffable, que Jésus-Christ vous proclame et vous couronne ; il reconnaît avoir reçu de vous la nour-

riture et l'hospitalité ; il ne rougit pas d'un tel aveu, dans le but d'ajouter à l'éclat de votre triomphe. Tandis que les uns sont punis par la justice, les autres sont couronnés par la grâce. Auraient-ils accompli des œuvres sans nombre, ce serait toujours la divine bonté qui, pour des choses au fond sans importance ou de peu de valeur, leur décernerait une pareille gloire, une place dans les hauteurs du ciel, un immortel royaume ¹. »

Dans le jour de notre jugement, puisse le prince de ce monde n'avoir rien en nous qui lui appartienne ! — PAROLES DE SAINT GRÉGOIRE : « Le prince de ce monde viendra à l'heure de notre mort chercher en nous ses œuvres. S'il s'est adressé à Jésus-Christ, pour trouver quelque chose qui lui appartint, à Celui qui n'avait rien de commun avec lui, nous, misérables pécheurs, que ferons-nous alors que nous avons commis tant de péchés ? Que répondrons-nous à cet adversaire qui trouvera en notre âme bien des choses qui viennent de lui ? Nous n'avons aucun refuge ni aucune espérance, si ce n'est de nous unir intimement à Celui dans lequel le démon n'a rien trouvé. Alors, quoiqu'il trouve quelque chose de lui en nous, il ne pourra nous ravir puisque nous serons devenus les membres de Jésus-Christ. Mais que nous sert de lui être unis par la foi, si nous en sommes séparés par nos actions ? Car il a dit : *Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux.* Il faut donc joindre à la foi les bonnes œuvres ; il faut effacer par des larmes continuelles les péchés que nous avons commis ; il faut expier par des actions de piété qui naissent de l'amour de Dieu et du prochain, toutes les iniquités de notre vie passée, et de plus ne jamais refuser de faire du bien à nos frères quand nous le pouvons. Car nous ne saurions devenir les membres de notre Sauveur, si nous ne nous attachons à lui et ne témoignons notre compassion au prochain dans ses misères ². »

Conclusion

Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car en votre présence, nul homme vivant ne sera justifié. Mon esprit a été dans l'anxiété sur mon sort ; au dedans de moi mon cœur s'est troublé. Je me suis souvenu des jours anciens, j'ai médité sur toutes vos œuvres, sur les ouvrages de vos mains je méditais. J'ai étendu mes mains vers vous : mon âme est pour vous comme une terre sans eau. Exaucez-moi promptement, Seigneur, mon esprit a défailli. Ne détournez pas votre face de moi, autrement je serai semblable à ceux qui descendent dans le tombeau. Dès le matin, faites-moi entendre la voix de votre miséricorde, parce que c'est en vous que j'ai espéré. (Ps., CXLII, 2-8).

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LXXIX, n. 2, T. Vivès.

² S. Grég., *Hom. in Evang.*, Lib. II, Hom. XXXIX, n. 8 et 9.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ S. Cyr., *De Exhortatione Martyrii*, cap. XIII, n. 675. — S. Thom., *Supplém.*, q. LXIX, art. 2.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : La profanation du Dimanche. — 7^e et 8^e Conférences : La profanation du dimanche et l'intérêt national, 81 et 83. — 9^e et 10^e Conférences : Que faire? 85 et 86. — 11^e et dernière Conférence : Conclusion, 88.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — IX. La création (suite) : *Les poissons, les oiseaux,* 90.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XI. Pour le dimanche de la Septuagésime : *in Matth., xx, 4 et 8* (d'après saint Bernard), 92.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : LA PROFANATION DU DIMANCHE

7^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE ET L'INTÉRÊT NATIONAL

Messieurs, la profanation du dimanche atteint l'homme dans sa vie religieuse, dans sa vie morale, dans sa vie physique, dans sa vie domestique. Elle est également préjudiciable à l'individu et à la famille. Ce n'est pas fini. Elle atteint la nation elle-même dans ses fibres les plus vitales : dans ses intérêts moraux et dans ses intérêts matériels.

Une nation a donc des intérêts moraux ? Oui, certes. La prospérité d'un peuple consiste sans doute dans l'essor de son agriculture, de son commerce et de son industrie, dans la puissance de son armée et de sa flotte. Mais il y a autre chose, il y a plus, il y a mieux. La prospérité d'un peuple consiste surtout dans la valeur morale de chaque citoyen, et dans l'union de tous les citoyens entre eux. Or la profanation du dimanche 1^o démoralise, et 2^o divise la nation.

I. — La profanation du dimanche démoralise la nation

Ceci, Messieurs, est la conséquence de tout ce que vous m'avez entendu dire. La valeur collective de la nation résulte de la valeur individuelle des membres qui la composent. Or, que voulez-vous que deviennent les citoyens d'un peuple sans dimanche ? Atteints du même coup dans le corps et dans l'âme, dans leur religion et dans leur vie de famille, ils se démoralisent presque fatalement. La profanation du dimanche les condamne à l'esclavage, à l'abrutissement, à l'exaspération.

Que les masses vouées aux travaux manuels, c'est-à-dire les quatre cinquièmes au moins de la population, n'observent plus le jour du repos, et aussitôt elles redescendent à l'esclavage antique,

c'est-à-dire à cet ordre de choses, à cet état social abominable qui permettait à quelques millions de citoyens de chômer tous les jours de leur vie aux dépens des dix-neuf vingtièmes de leurs semblables, changés en bêtes de service. Quoi ! Nous parlons sans cesse de liberté. Nous sommes les fils de cette France qui prétend avoir porté à tous les autres peuples la liberté dans les plis de son drapeau. Et chez nous, après dix-neuf siècles de christianisme et cent ans de révolutions, je vois des millions d'hommes qui sont privés de la liberté de leur foi et de leur conscience, de la liberté de leur travail et de leur repos, de la liberté de leur famille et de leur tendresse paternelle, de la liberté indispensable à leur moralité, à leur santé et à leur vie ! La profanation du dimanche nous ramène en plein paganisme. Elle fait des esclaves. Elle enserre et elle broie dans un engrenage de fer les libertés les plus nécessaires et les plus saintes. Oui, le champ du travail est glorieux comme un champ de bataille. Oui, la servitude ouvrière est honorable à l'égal de la servitude militaire. Mais si elle est ininterrompue, elle devient écrasante, intolérable, démoralisante. Elle enchaîne, et j'ajoute qu'

Elle abrutit ses victimes. Voyez-vous tous ces hommes qui n'ont pas de dimanche ? Leur pauvre corps est défiguré, voûté, poudreux, noirci, et n'a quelquefois presque plus rien d'humain. Leur pauvre conscience est inculte, insouciant du vrai et du bien, morte comme un timbre de plomb. Leur pauvre cœur s'atrophie dans de basses satisfactions matérielles, ou se gonfle d'un sombre désespoir, ou s'enivre d'implacables représailles. On dirait qu'ils n'ont plus d'âmes. Passer comme un troupeau les yeux fixés en terre, et renier le reste, est-ce donc être heureux ? Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme. — La profanation du dimanche enchaîne et abrutit ses victimes.

Elle les exaspère. Toute cette foule humaine qui n'a pas de dimanche en arrive bientôt à se convaincre et à dire tout haut que l'autorité de Dieu n'existe pas, que la justice est un mot vide de sens, que la vie n'a d'autre but que le plaisir, et que le monde appartient aux plus forts et aux plus heureux. Obligée de subir le frein, elle le ronge en murmurant, elle s'aigrit, elle s'irrite, elle se révolte, elle prend en dégoût et en haine cette société qui a ses privilèges du dimanche, tandis que tant d'autres sont astreints à un travail sans relâche. Et si un beau jour cette société, qui compte dans son sein tant d'hommes asservis, abrutis, aigris, volait en éclats, je n'en serais point étonné. — Esclavage, abrutissement, exaspération : tels sont les résultats de la profanation du dimanche. C'est de la sorte qu'un peuple se démoralise et se décompose.

II. — La profanation du dimanche divise la nation

La science pendant ce siècle, Messieurs, a fait des merveilles. Elle a supprimé les distances.

Voici *la vapeur* qui rapproche physiquement les hommes et les choses. Rien ne lui résiste. Elle emporte tout, à travers les montagnes aplanies et les ravins comblés. Elle nous mène en moins de deux heures d'Orléans à Paris, en moins de deux jours de Paris à Constantinople. Voici *le télégraphe* électrique qui rapproche les esprits. La foudre apporte les nouvelles. Elle fait vibrer la pensée humaine aux quatre coins du globe. Voici *le téléphone* qui rapproche les sons. Voici *le télescope* qui rapproche le ciel de la terre. Par lui nous remportons sur l'espace une victoire étonnante. Nous envoyons là-haut nos regards, nos regards chargés de nos calculs. Nous interrogeons les rayons des étoiles, nous apprenons le nom des métaux cachés dans ces mondes lointains, nous leur arrachons le secret des distances épouvantables qui les séparent et qu'ils franchissent. Tout ceci est merveilleux. Un rapprochement universel s'opère et s'exécute sous nos yeux. La parole, le son, le regard, les corps, les connaissances, les personnes et les choses, tout se précipite, tout se rapproche...

Quand je dis *tout*, Messieurs, je me trompe. Une exception se présente, énorme, monstrueuse. Il est un rapprochement devant lequel la science s'arrête impuissante : c'est *le rapprochement des cœurs*. A mesure que l'unité s'affirme dans l'ordre scientifique, il semble que dans l'ordre social la désunion triomphe chaque jour davantage. Des gens nés sur le même sol et qui reposeront au même cimetière, paraissent plus éloignés de mœurs, de langage, d'intérêts et d'affections que s'ils fussent nés aux deux antipodes.

Ceci, Messieurs, est un grand malheur. Et je ne crains pas de dire que la profanation du dimanche est en partie responsable de ce malheur national. Oh ! *si le dimanche était observé*, au moins une fois par semaine la religion, puissance magique, ramasserait tous les éléments de la nation, ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien, ceux qui souffrent aujourd'hui et ceux qui souffriront demain, tous les citoyens en un mot, et elle en ferait un peuple de frères. Voyons, Messieurs, pouvez-vous contester la force unitive, pacifiante et réconciliatrice du dimanche catholique ?

Voici *le prêtre* au milieu de sa paroisse. Il n'a pas d'âge. Il n'appartient à aucun parti. Il est en dehors des classifications sociales. Il s'adresse à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les opinions honnêtes et loyales. Il est l'homme de tous. Médiateur unique, ses mains sont tendues vers tous pour les amener au pied des mêmes autels.

C'est dimanche. Il ouvre les portes de *son église*. Le monde a des distinctions légitimes et nécessaires ; l'orgueil les rend parfois intolérables, et l'envie voudrait les supprimer, ou plutôt les retourner à son profit. Le palais dédaigne la chaumière, et la chaumière jalouse le palais. L'égalité s'écrit follement partout, et elle n'existe nulle part. Je ne vois que l'église et le cimetière pour réunir

la masse des hommes. Mais le cimetière n'unit, n'égale que les morts. L'église est l'unique école de fraternité pour les vivants. Partout ailleurs les classes sont divisées, et la division appelle l'antipathie et la guerre. Quand la majorité d'un peuple a perdu l'habitude de se réunir un jour sur sept à l'église, vous savez où elle va. La classe aisée va aux réunions d'affaires où elle apprend à grossir ses capitaux, au théâtre où elle rit de tout, des vertus encore plus que des vices. La classe pauvre va au cabaret, au club, à la loge, où elle apprend à maudire sa condition et à détester les conditions supérieures. Et ces deux peuples ennemis ne se rencontrent plus que pour se montrer le poing et s'entredévorer. Les voilà au contraire réunis à l'église, ces hommes venus de tous les coins d'une ville, de tous les étages de la société, de tous les horizons de la vie. La religion va leur parler. J'écoute :

D'abord le prêtre leur donne à tous le même titre, *le titre de frères*. Ailleurs qu'à l'église, quand un homme s'adresse à ses semblables, il les appelle « citoyens » ou il les salue du nom d'« amis. » Ces appellations sont respectables, elles sont nobles, elles disent quelque chose ; mais elles sont froides et mortes, quand je les compare à l'appellation toute chaude et toute palpitante que le prêtre jette sur son auditoire en lui disant : Mes frères. D'un mot il proclame la grande unité de la famille humaine, il efface la ligne divisionnelle entre les grands et les petits, il renverse les murs de séparation, il comble les abîmes. Il réconcilie et fusionne ses auditeurs en promenant sur leurs têtes le niveau de la fraternité chrétienne. Et puis, écoutez la suite :

Il leur distribue à tous *la même doctrine*. Et quelle doctrine ? Une doctrine de justice, de charité, de respect mutuel. « O hommes, leur dit-il, vous êtes un peuple de frères. Dieu est votre commun Père, aimez-vous donc les uns les autres. Vous riches, vous êtes les aînés de la famille, les privilégiés ; votre opulence n'est pas un mérite, elle n'est qu'une responsabilité. Et vous pauvres, vous êtes moins bien partagés, mais non moins tendrement aimés que les autres ; votre médiocrité n'est pas une honte, elle n'est qu'une épreuve. Devant Dieu les conditions sociales ne comptent pas. Il mesure notre personne et non notre piédestal, il récompense les vertus et non les titres. Il pèse les œuvres, et non les écus. O hommes, voilà la vérité ! Soyez justes ; soyez bons, soyez modérés, soyez patients. O hommes, voilà le devoir ! » Imaginez, Messieurs, sous ces oracles qui descendent du ciel toutes les âmes attentives. Imaginez de plus tous ces chrétiens s'agenouillant ensemble de temps en temps à la même *table de communion*, et proclamant par là qu'ils sont plus que des frères, qu'ils sont tous membres d'un même corps qui est Jésus-Christ. Imaginez toutes les communes de France faisant chaque dimanche de leur église leur maison de famille... Ne trouvez-vous pas que la nation ne s'en porterait pas plus mal et qu'elle aurait tout à

y gagner? Ne trouvez-vous pas que la paix sociale en bénéficierait grandement? Supprimez au contraire le dimanche, et toutes ces manifestations, tous ces essors, tous ces actes de fraternité vraie disparaissent. La profanation du dimanche achève de diviser la nation.

Je m'arrête, Messieurs. La cause du dimanche n'est pas seulement une cause religieuse et humanitaire. C'est une cause patriotique et nationale. Je vous adjure d'y penser. A l'œuvre, Messieurs! Il y a des hommes néfastes qui travaillent avec acharnement à démoraliser et à diviser la nation. Opposons à de tels attentats la fermeté de nos convictions, la ferveur de nos prières, la ténacité de nos résistances, et l'intrépidité de notre apostolat!

8^e Conférence

LA PROFANATION DU DIMANCHE ET L'INTÉRÊT NATIONAL (suite)

Messieurs, la profanation du dimanche est préjudiciable à l'individu, à la famille, à la société. Elle compromet les intérêts moraux de la nation. C'est déjà quelque chose, c'est beaucoup. On raconte de Bismarck l'anecdote suivante. Il venait d'être avisé qu'un paquebot allemand avait été sauvé par la courageuse intervention du commandant d'un autre navire, anglais ou français, on ne savait pas encore bien. « Si c'est un Anglais, dit Bismarck, donnez-lui de l'argent. Si c'est un Français, donnez-lui la croix. » Oui, Messieurs, au-dessus de l'argent il y a l'honneur, il y a le courage, il y a le juste, le vrai, le bien. Au-dessus des intérêts matériels il y a les intérêts moraux. Or la profanation du dimanche démoralise la nation. C'est vu.

Plaçons-nous maintenant sur le terrain des intérêts matériels. Et ensemble constatons que la profanation du dimanche 1^o ne peut pas enrichir un peuple, et 2^o n'enrichit pas la France.

I. — La profanation du dimanche ne peut pas enrichir un peuple

Expliquons-nous. Il est possible que quelques individualités réalisent de magnifiques fortunes en se jouant de la vie humaine, en travaillant et en faisant travailler fêtes et dimanches. Mais la richesse de quelques-uns ne fait pas le bien-être de tous. Et nos progrès matériels ne sont en réalité que de vaines conquêtes et des progrès quasi stériles, si la foule humaine demeure courbée sur le sillon d'un labeur sans trêve. Que quelques hommes fassent fortune par un travail incessant, plus qu'ils ne feraient par un travail intermittent, c'est possible. Mais la question n'est pas là. Ce travail incessant est-il profitable à la grande masse de la nation? Est-il une source d'enrichissement pour la collectivité sociale? Je réponds carrément : Non.

D'abord la profanation du dimanche mène à l'épuisement. — C'est cruel. Un repos périodique est nécessaire à l'homme. Sa puissance de travail n'est pas illimitée. Si le repos normal manque, le travailleur ne tarde pas à s'affaïsser, victime expiatoire en quelque sorte du défi jeté à la nature. A-t-on le droit de malmenier ainsi la machine humaine, de lui demander plus qu'elle ne peut donner, d'en user les rouages avant le temps? C'est cruel. C'est intempestif. L'excitation de la vie moderne va sans cesse en gagnant d'intensité. Après six jours passés dans la fournaise, dans la fièvre des affaires, dans cette atmosphère surchauffée qui nous enveloppe, il faut à l'homme un jour pour se ressaisir et se refroidir. Plus les existences se compliquent, plus les compétitions s'avivent, et plus aussi éclate la nécessité de la trêve hebdomadaire. Vouloir s'en passer, c'est *maladroit*. En travaillant le dimanche, on prétend produire davantage. Eh bien, on se trompe, on se trompe grossièrement. L'homme reposé par le dimanche est plus joyeux, plus fort, plus vaillant, fournit un meilleur travail; et la somme des énergies individuelles ainsi accrue donne une nation plus énergique aussi et plus puissante. En somme, le repos du dimanche n'est pas une perte sèche pour la production. Il en est la condition même. Le travail continu tarit la source de la production en exténuant le travailleur. Tout comme le mouvement perpétuel, le travail perpétuel est à la fois une chimère et un non-sens économique. Il épuise. Belle manière en vérité d'enrichir un peuple!

Ou bien encore il mène au chômage par la surproduction. A force de toujours travailler, on finit par trop produire. Et, quand la production est trop abondante, les machines sont obligées de se ralentir et de s'arrêter, les heures de travail diminuent, les bras ne trouvent plus d'emploi, le salaire baisse ou disparaît tout à fait. C'est le chômage, et avec le chômage la misère pour tous, surtout pour l'ouvrier qui n'a pas de rentes, qui vit au jour le jour de son travail. — Ajoutez à cela, Messieurs, que la profanation du dimanche aboutit facilement à la *malfaçon*. Le travail est moins surveillé. Et l'ouvrier surmené, fourbu, aigri, est très excusable de ne fournir que de la mauvaise besogne. Tout le monde y perd : le propriétaire, le patron, le travailleur.

Les ingénieurs, les fabricants, les architectes, tous les économes sont ici d'accord avec la morale religieuse, et l'expérience universelle proclame que la profanation du dimanche ne peut pas enrichir un peuple.

II. — La profanation du dimanche n'enrichit pas la France

Voici d'abord un fait significatif. En 1789, on était fidèle chez nous à observer le dimanche, et nous avions quatre millions de pauvres sur vingt-six millions d'habitants. Aujourd'hui, le dimanche est violé, et sur trente-cinq millions d'habitants nous avons sept millions de pauvres. Qu'en dites-

vous ? Trouvez-vous que la profanation du dimanche a enrichi la France ?

Encore un autre fait, non moins significatif. Comparons la France non plus à elle-même dans le passé, mais aux autres nations dans le présent. La loi du dimanche est respectée en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, et dans tous ces pays l'industrie et le commerce sont plus prospères qu'en France. *L'Allemagne* à l'heure qu'il est nous fait subir des défaites économiques plus lamentables peut-être que nos défaites militaires de 1870. Son exportation dépasse de plus en plus la nôtre. Dans nos colonies elles-mêmes, au Tonkin et en Cochinchine, ce ne sont pas nos produits qui dominent, mais ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne.

L'Angleterre et l'Amérique sont certes deux nations très puissantes. Elles couvrent l'Océan de leurs pavillons et les terres de leurs colonies. L'Angleterre, du fond de sa petite île, s'est fait un empire plus vaste que celui d'Alexandre et de César. Elle compte cent soixante-quinze millions d'hommes qui lui obéissent. Les Etats-Unis font sentir jusqu'au cœur de la vieille Europe la puissance redoutable de leur commerce, de leur industrie et de leur agriculture. Or chez les Anglais et chez les Américains, le dimanche est observé. Ces deux peuples si actifs, si pressés, pour lesquels le temps est de l'argent, dès que la cloche a annoncé le jour du Seigneur, s'arrêtent respectueux et obéissants. Plus de bruit d'enclume, plus de roulement de charrettes, point de poste, à peine quelques trains de chemin de fer. — Regardons d'un peu plus près :

L'Angleterre. Où le commerce est-il plus actif, l'industrie plus florissante que dans cette île aussi jalouse qu'enviée de ses voisins, — où mille voiles apportent chaque jour les tributs des deux mondes, que mille autres navires courent ensuite distribuer à tous les peuples de la terre, — où des milliers de puissantes machines, servies par des millions de bras, fabriquent plus d'étoffes qu'il n'en faudrait pour vêtir tous les enfants d'Adam répandus sur la surface du globe habité ? Or, dans cette perpétuelle activité de la pensée et de la main, — dans ce tourbillon de projets, de craintes, d'espérances, — dans cette lutte et cette concurrence fiévreuse d'intérêts qui rendent cette terre plus mobile et plus agitée que ne le sont les flôts qui baignent ses rivages, — il est inouï qu'un jour de dimanche un seul atelier, un seul bureau, un seul comptoir soit ouvert, qu'un seul magasin blesse le regard chrétien par l'étalage de ses marchandises, qu'on fasse ostensiblement ce qui s'appelle une affaire. Dernièrement arrivait dans le bassin de La Rochelle un steamer anglais avec un chargement de houille. C'était un samedi soir. Dès le lendemain matin dimanche les grues à vapeur étaient sous pression, les manœuvres arrivaient en grand nombre pour le déchargement, lorsque le capitaine, Anglais et protestant, se présentant sur le pont, déclara qu'il ne permettrait à personne de décharger son navire le dimanche : « On n'est pas

habitué dans mon pays, dit-il, à travailler le dimanche. On n'a jamais travaillé à bord ce jour-là, on ne commencera pas aujourd'hui. » — « Nous Anglais, disait *Macaulay* à la tribune de son pays, nous ne sommes pas plus pauvres, mais plus riches, parce que depuis des siècles nous donnons au repos un jour sur sept. Cette journée-là n'est pas perdue. Pendant que l'industrie s'arrête, que la charrue se repose dans le sillon, que la Bourse est silencieuse, que la fabrique laisse éteindre ses fourneaux, il se fait un travail tout aussi important au bien-être des nations que celui qui s'accomplit dans les jours ouvrables. L'homme, cette machine des machines, répare ses forces, se remonte, et retourne le lundi à son travail avec l'esprit plus lucide, le cœur plus satisfait et une nouvelle vigueur physique. » Ceci, Messieurs, est remarquable. Chaque dimanche, l'Angleterre, cette nation industrielle, dont on peut dire que toute la pensée est dans le calcul et toute l'âme dans l'ardeur du gain, s'arrête brusquement comme un vaisseau qui s'assoit sur ses ancres. L'Angleterre protestante donne à la France catholique, de qui elle devrait la recevoir, cette leçon de respect pour le jour dont la religion a consacré le repos. Elle n'en est que plus riche. Non, Messieurs, la profanation du dimanche ne peut pas enrichir un peuple. La profanation du dimanche n'enrichit pas la France.

Encore un mot. *Ne sont prospères que les nations que Dieu bénit.* Dieu a des droits sur les sociétés, et, comme les sociétés n'existent plus dans l'autre vie, c'est ici-bas que Dieu les châtie ou les récompense. Donc, sans être téméraire, on peut affirmer 1^o que la prospérité des nations protestantes s'explique en grande partie par leur fidélité au dimanche, 2^o que Dieu ne saurait bénir un peuple qui habituellement, publiquement, officiellement, foulerait aux pieds la loi du dimanche, loi essentielle, loi divine par excellence. — La profanation du dimanche compromet les intérêts moraux et les intérêts matériels de la nation. C'est prouvé, archi-prouvé.

Conclusion

En somme, la profanation du dimanche est une de nos grandes plaies sociales. Elle est un des plus grands crimes et une des plus grandes infortunes de la société contemporaine. L'homme de ce siècle, égoïste et sans religion, se démène et se surmène, dérobant à Dieu tout ce qu'il peut et ne tenant nul compte des lois du Créateur. Mais aussi en s'agitant de la sorte contre l'ordre éternel, il s'use le corps et l'âme, — la race s'affaiblit, — Dieu s'en va. Et nous voyons des peuples en pleine activité tomber en décadence et mourir de vouloir trop vivre. Grâce à nous, Messieurs, que telle ne soit pas notre histoire ! Revenons à la sanctification du dimanche. Là est le salut du corps et de l'âme, de la religion et de la famille. Là est le principe fondamental de l'ordre public et de la prospérité sociale.

Que faire alors ? Je vous le dirai dimanche.

9^e Conférence

QUE FAIRE ?

Messieurs, la profanation du dimanche est la première de nos grandes plaies sociales. Il ne suffit pas de la constater, il faut la guérir. Que faire ? Descendons des généralités, quittons les cimes, et explorons attentivement le terrain des applications pratiques. Je vous ai montré le mal ; il me reste à vous indiquer les remèdes qui ont chance de réussir. Et d'abord aujourd'hui étudions le devoir de l'Etat et des grands services publics par rapport à la loi dominicale.

I. — Que faut-il demander à l'Etat ?

I. — *Faut-il demander à l'Etat une loi prohibant le travail du dimanche ?* L'Etat est législateur. Et, pour arrêter un fléau social tel que la profanation du dimanche, il aurait certainement le droit de légiférer.

1^o *Ce serait expéditif.* L'intervention de la loi est une solution simple, commode, à la portée de tous. Le repos du dimanche est désirable ? Vite une loi. Le gendarme et le magistrat entrent en scène, et tout de suite voilà notre idéal réalisé à la façon d'une consigne qui s'étend sur tout le pays. La chose n'est pas chimérique. Elle existe. Pour sauvegarder le bienfait du dimanche,

2^o *Certains peuples, et non des moindres, ont édicté des lois,* quelques-unes même très récentes, à ce sujet. L'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche ont toute une législation sur la cessation du travail le dimanche, sur la fermeture des boutiques ou au moins des cabarets soit toute la journée, soit à certaines heures, sur l'interruption partielle des chemins de fer, des postes et autres services publics. — Je n'ai ni à louer ni à blâmer ici les peuples qui font appel au bras séculier pour imposer le repos du dimanche. Je veux seulement poser une question, et y répondre sincèrement, à mes risques et périls :

3^o *Cette loi qui est possible dans divers pays est-elle possible chez nous ?* Je ne le crois pas.

Une loi sur le dimanche serait chez nous *très difficile à faire*. La question est complexe en elle-même et au point de vue de l'état des esprits, et un projet de loi sur une telle matière, s'il n'était pas rejeté d'emblée, ferait pendant dix ans la navette du Palais-Bourbon au Luxembourg.

Une loi sur le dimanche serait chez nous *très difficile à appliquer*. Nous avons là-dessus l'expérience de la loi de 1814. Elle est vite tombée en désuétude. Elle n'a guère servi qu'à entretenir contre le dimanche des haines et des préventions de plus en plus obstinées. Un mouvement de renaissance dans le sens du dimanche n'a commencé à se produire qu'à partir de l'abrogation formelle de la loi de 1814, en 1880, et ce mouvement s'est accentué depuis lors. L'intervention de la loi en faveur du dimanche n'a pas abouti. Elle aboutirait moins encore aujourd'hui. Elle augmenterait en pure perte la puissance centralisatrice de

l'Etat. Elle paralyserait les initiatives individuelles. Elle discréditerait la cause dominicale. Je vous donne ici mon opinion personnelle. Vous êtes libres de ne pas la partager. Mais moi je suis d'avis qu'en France une loi sur le dimanche n'est pas possible.

II. — *Ce qu'il faut demander à l'Etat, c'est simplement l'exemple.* Comprenez-moi. Il ne s'agit pas de l'Etat imposant le respect du dimanche à des particuliers ; il s'agit de l'Etat s'imposant ce respect à lui-même. Et qui oserait soutenir que l'Etat peut se soustraire à ce respect sans faillir à son devoir et sans trahir son mandat ?

L'Etat est *patron*, le plus grand des patrons, il commande à un nombreux personnel. Il a des chantiers, des ateliers, des manufactures. Nous lui demandons d'assurer le repos hebdomadaire à tous ceux qu'il fait travailler. Nous demandons que les travaux ordonnés, concédés ou autorisés par l'Etat, les départements et les communes, soient suspendus le jour du dimanche. En un mot :

Aux dépositaires du pouvoir, soit dans la cité, soit dans la patrie, nous demandons *des exemples*. Qu'importe que ce musée, ce prétoire, ce palais s'achèvent quinze ou vingt jours plus tôt ? Mais ce qui importe beaucoup à la société, ce qui la désoriente et la scandalise, c'est de voir la main de l'Etat ou de la commune dans cet édifice qui s'élève, dans cette rue qu'on réfectionne, etc. Le peuple apprend à une telle école comment on brave l'autorité de Dieu, comment on se passe de la religion, comment on se moque du dimanche, expression abrégée, mais complète, de tout le christianisme.

A côté de l'Etat, je vois de grandes administrations qui s'y rattachent plus ou moins : chemins de fer, postes, télégraphes, téléphones :

II. — Que faut-il demander à ces grands services publics ?

Ils emploient une immense armée de travailleurs. On compte 300.000 employés de chemins de fer, soit avec leurs familles plus d'un million de Français, auxquels il faut ajouter 20.000 facteurs et je ne sais combien d'agents télégraphistes et téléphonistes. Nous ne pouvons pas nous désintéresser de tout ce monde.

I. — *Il y a là certainement quelque chose à faire.* Sur 300.000 employés de chemins de fer nous en avons 250.000 qui n'ont pas de dimanche et qui sont soustraits habituellement à la vie de famille. Il n'en va pas de la sorte en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Belgique. Ainsi, en Angleterre la proportion des trains de marchandise est de 38 0/0 de moins le dimanche qu'en semaine. En Belgique, où le trafic international est considérable, tous les agents ont au moins un dimanche sur deux. On ne peut citer qu'une seule contrée d'Europe, la Turquie, où le repos hebdomadaire soit encore moins observé sur les chemins de fer qu'en France : les Musul-

mans seuls en prennent à leur aise plus encore que nous. Il y a là quelque chose à faire.

II. — *Quoi donc ?* Pour ne pas m'égarer dans cette question délicate et complexe, laissez-moi vous citer les vœux émis par le Congrès international du repos hebdomadaire tenu à Paris en 1889. Ce congrès n'avait rien de clérical, rien de confessionnel. Il était présidé par Léon Say, un protestant, et par un philosophe rationaliste, Jules Simon. Voici les vœux exprimés par ce congrès.

1^o *Par rapport aux chemins de fer :*

Que les gares de petite vitesse restent fermées les dimanches et fêtes, sauf pour la livraison des animaux vivants et de certains articles alimentaires sujets à une rapide détérioration.

Que les dimanches et fêtes ne soient pas comptés dans les délais de livraison et d'expédition des marchandises à petite vitesse.

Que les dimanches et fêtes, le nombre des trains de marchandise à petite vitesse soit réduit autant que possible.

Que les bases des salaires ne soient pas combinées de façon à faire désirer aux agents le travail du dimanche et des jours fériés.

Que les travaux de construction, d'entretien de la voie et des ateliers de réparation, soient arrêtés les dimanches et fêtes, sauf les cas d'urgence.

2^o *Par rapport aux postes, télégraphes et téléphones :*

Réduction, le dimanche, du service des agents à une ou deux distributions, et limitation de l'ouverture des bureaux à environ deux heures le matin et deux heures l'après-midi.

Suppression le dimanche du service à domicile des mandats postaux, des colis postaux ou des articles de messagerie qui ne sont pas susceptibles de s'avarier, mais liberté pour chacun de les retirer au bureau à des heures déterminées.

Limitation le dimanche de l'ouverture des bureaux télégraphiques et téléphoniques.

Arriver à ce que tous les agents aient au moins deux dimanches entiers par mois et cinquante-deux jours de repos par an.

Droit reconnu à chaque conseil municipal de restreindre dans sa commune le service postal du dimanche, sur le vœu de la majorité des intéressés.

Prière au public d'éviter tout ce qui peut augmenter le travail des employés le dimanche, pour les chemins de fer, postes, télégraphes, téléphones, messageries.

III. — Car le public a en cette matière des devoirs à remplir

1^o *Agissons sur l'opinion.* Dans le double intérêt du personnel et des chefs, les grandes administrations que je viens de nommer ne demandent pas mieux que de procurer à leurs employés le repos hebdomadaire. Mais elles attendent que l'opinion se prononce. Que le public parle donc, et qu'il sollicite par la voie de la presse ou autre-

ment une atténuation de service, une jouissance au moins partielle du dimanche en faveur des agents des chemins de fer et des postes. Encouragés et soutenus par l'opinion, les directeurs de ces services si compliqués seront heureux de soulager l'immense armée du travail qui fonctionne sous leurs ordres.

2^o *Clients des chemins de fer et des postes,* diminuons autant que possible la somme de service que nous leur demandons le dimanche. Ne mettons à la poste le samedi soir ou le dimanche matin que les lettres ou paquets urgents. Sur toutes les feuilles d'expédition de marchandises en petite vitesse, faisons figurer la mention de « ne pas livrer le dimanche, » et par lettre inhibitoire défendons à la gare de nous livrer le dimanche des marchandises à domicile. C'est par de telles initiatives que nous ferons peu à peu rentrer le dimanche dans les mœurs, que nous le rendrons possible à beaucoup qui en sont privés. Et puis, autre chose encore :

3^o *Vous êtes actionnaire* des grandes compagnies. Je m'incline chapeau bas devant vous, car vous êtes une puissance, vous êtes le maître, le patron véritable. Vous tenez les cordons de la bourse. C'est de vous qu'émanent le conseil d'administration, le directeur. Or votre rôle ne doit pas se borner à percevoir tranquillement les revenus de vos actions. Elevez la voix dans les assemblées générales. Parlez. Interpellez. Le jour où les actionnaires le voudraient bien et s'entendraient pour le vouloir, le repos dominical serait acquis au personnel, au moins dans une large mesure.

Conclusion

Il y a quelque chose à faire. J'entends dire : *Non, ce n'est pas possible*, Pardon. Vous savez le mot de Talleyrand : « On crée le fait, en rappelant qu'il existe. » Or, à force de dire que le dimanche est impossible, nous finissons par le croire et par le faire croire aux autres. Le dimanche est nécessaire : donc il est possible. *Le dimanche est nécessaire.* Vous l'ai-je assez dit ? Il est nécessaire à la vie matérielle, à la vie morale, à la vie domestique de tous. Il est nécessaire à la religion et à la patrie. *Il est possible*, à la condition que tout le monde le veuille et s'y mette : l'Etat, les services publics, les braves gens. J'ai tracé aujourd'hui brièvement le devoir de l'Etat et des services publics. Dans huit jours, je détaillerai les devoirs qui s'imposent à la conscience de tous.

10^e Conférence

QUE FAIRE ? (suite)

Messieurs, la profanation du dimanche est la première de nos grandes plaies sociales. Il faut la guérir. Tout le monde doit s'y mettre : d'abord l'Etat, en donnant l'exemple du respect pour le saint jour du dimanche ; ensuite les grands ser-

vices publics, en atténuant ce jour-là la besogne de leurs employés ; enfin les particuliers, les braves gens, tous les bons citoyens, tous les vrais chrétiens. Attention ! Ma conférence d'aujourd'hui est un examen de conscience.

I. — Les propriétaires

Je m'adresse d'abord *aux propriétaires*, et je leur demande de ne pas faire travailler le dimanche.

Vous *commandez le samedi* un travail que vous auriez pu, avec un peu moins d'imprévoyance, commander la veille ou les jours précédents. Vous n'exigez pas précisément le travail du dimanche, mais c'est votre commande tardive et votre hâte qui l'imposent.

Vous faites construire ou réparer *des maisons*. Rappelez-vous que c'est le dimanche que s'opèrent le plus facilement les malfaçons préjudiciables à vos intérêts, par suite du relâchement de la surveillance et de la maussaderie d'un travail contre nature, qui s'apprête à prendre sa revanche le lundi. Rappelez-vous que vous n'avez pas le droit de priver l'ouvrier de son repos hebdomadaire. N'oubliez donc pas de stipuler avec vos entrepreneurs, dans les cahiers des charges, le chômage de vos travaux le dimanche : faute de cette précaution, vous ne pourriez pas plus tard le leur imposer.

De même encore, quand vous louez *une ferme*, une métairie, pourquoi ne pas insérer dans le bail une clause prohibant le travail du dimanche ? Ce serait une indication sérieuse qui aurait quelque chance d'être respectée et obéie.

II. — Les industriels

J'arrive *aux industriels*, qui ont à leur service de nombreux travailleurs.

Ils *doivent* se procurer à eux-mêmes et procurer à leurs hommes le repos du dimanche. Vous savez l'histoire de ce soldat légendaire qui crie à son capitaine : — « J'ai fait un prisonnier ! — Amène-le, dit le chef. — Mais, répond le soldat, je ne puis pas, c'est lui qui me tient. » Les chefs d'industrie qui ne se donnent ni trêve ni repos sont les prisonniers de leur industrie et les premières victimes d'un égoïsme inintelligent. En épuisant leurs employés, ils s'épuisent eux-mêmes. En forçant la production, ils l'exagèrent et la déprécient. En poussant au maximum l'utilisation et le rendement du capital fixe, ils tuent le capital vivant. La justice, la charité, la prudence leur font un devoir de respecter le dimanche.

Ils *le peuvent généralement*. Prenons l'industrie du bâtiment. L'année dernière, le Congrès des entrepreneurs et des architectes a proclamé nécessaire et possible le repos du dimanche. Prenons une industrie plus compliquée : la meunerie. Le 23 février 1898, le Congrès de la meunerie discutait le repos du dimanche et décidait, par 58 voix contre 45 et 8 abstentions, que les moulins continueraient à marcher toute la semaine. Le

grand nombre des dissidents n'est-il pas la preuve que, si on le voulait, les ouvriers meuniers pourraient très bien bénéficier du dimanche ; que la marche ininterrompue des moulins n'est pas nécessaire au fonctionnement normal de la meunerie ?

Je sais, Messieurs, qu'il est des *métiers qui exigent le travail ininterrompu*, v. g. les hauts-fourneaux, les ateliers à feu continu. Il faut tenir compte de ces exigences techniques insurmontables. Mais je sais aussi que, dans de telles industries qui rendent le repos complet du dimanche irréalisable, il peut et il doit y être suppléé par d'autres jours de congé, de manière que l'ouvrier ait cinquante-deux jours de liberté dans l'année, et par des combinaisons d'équipes qui assurent à tous la jouissance d'un certain nombre de dimanches. L'industrie, quelle qu'elle soit, n'a pas le droit de prévaloir contre la loi divine et contre les besoins essentiels de la nature humaine.

III. — Les commerçants

Je dis la même chose *aux commerçants*. Qu'ils s'arrangent de manière à libérer leur personnel le dimanche, en fermant boutique ce jour-là.

Leurs affaires n'en souffriront pas. Le cardinal Gousset, archevêque de Reims, était désolé de voir la profanation du dimanche se généraliser dans sa ville épiscopale. Il mande à son palais un des grands commerçants de Reims, un bon catholique, et il lui demande de vouloir bien, pour le bon exemple de tous, cesser toute espèce de vente le dimanche et les jours de fête. Celui-ci se récrie et déclare la chose absolument impossible : ses intérêts commerciaux seraient atteints et l'avenir de ses enfants compromis. « Eh bien, dit le cardinal, cessez dorénavant toute vente le dimanche ; calculez exactement chaque soir les bénéfices de la journée, et si, à la fin de l'année, ils n'égalent pas ceux de l'année précédente, je m'engage à combler le déficit. — Mais, Eminence, vous n'y songez pas... — A la condition toutetois, reprit aussitôt le cardinal, que si votre gain est, au contraire, en excédent, vous me verserez cet excédent pour mes bonnes œuvres. » A la fin de l'année, le cardinal reçoit à l'archevêché le riche commerçant qui, tout joyeux, lui dit : « Eminence, je viens acquitter mon engagement en vous apportant 6,000 francs. C'est l'excédent de mes profits de cette année sur les années précédentes. » Messieurs, lorsqu'on cherche avant tout le règne de Dieu, le reste vient par surcroît. On ne s'appauvrit pas, on ne se ruine pas en respectant le dimanche.

« *Je ferais si les autres fermaient.* » Oui, je vous comprends. Mais pourquoi ne pas vous entendre ? C'est possible, puisque cela existe dans beaucoup de villes. Dans cette ville d'Orléans, je vois les pharmacies fermées le dimanche. On ne meurt pas davantage pour cela. Si tous les magasins étaient fermés le dimanche, on n'en vivrait pas moins bien. — C'est vrai, me dit-on, mais la clientèle ? Que dira la clientèle ? — J'y arrive.

IV. — Les acheteurs

Les acheteurs ont, en effet, dans cette question une grande responsabilité, car le commerce est véritablement le serviteur et l'esclave de sa clientèle.

Les ouvriers et employés sont à peu près unanimes à appeler de leurs vœux le repos dominical.

Les patrons, presque tous, il faut le dire à leur louange, ne demanderaient pas mieux que d'entrer dans cette voie humanitaire et libérale.

Mais *les acheteurs* ?... Il est évident que le jour où il n'y aura plus d'acheteurs, il n'y aura plus de vendeurs. Si les clients cessaient d'aller dans les magasins le dimanche, il est clair que les magasins se fermentaient comme par enchantement. Que faire alors ? Je vais vous le dire avec ma liberté toute apostolique.

N'achetons pas le dimanche... C'est possible, si nous le voulons. En Suisse, en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis, on s'abstient d'acheter le dimanche. Or, dans tous ces pays, les repas ne sont-ils pas aussi bien servis le dimanche, les toilettes aussi fraîches, les maisons aussi bien tenues, les réceptions aussi brillantes qu'en France ? *N'achetons pas le dimanche*. Puis, pour nos achats de la semaine, favorisons les magasins qui ferment le dimanche. « Ils ont des droits à une compensation, dit Mgr de Nancy, pour les sacrifices qu'ils s'imposent en restant fermés. Ils ont droit d'être encouragés et soutenus, puisqu'ils contribuent au succès de la grande cause dominicale. »

Ici je m'adresse *aux femmes*, lesquelles, dans la question du dimanche, ont un rôle considérable. La femme est la dispensatrice du budget. Dans le ménage, si c'est l'homme qui gagne l'argent, c'est la femme qui le dépense. C'est elle qui traite avec les fournisseurs. C'est d'elle, par conséquent, sans qu'elle s'en doute, que dépend en grande partie la fermeture ou l'ouverture des magasins le dimanche. On a dit que lorsqu'une cause avait pour elle les femmes, elle était sûre du succès. Ce que femme veut, Dieu le veut. Allons, Mesdames, prenez en mains la cause du dimanche et faites-la triompher de tous les préjugés contraires, des usages courants et, si c'est nécessaire, de vos propres habitudes. Respectez le dimanche et faites-le respecter autour de vous.

Et, si je voulais entrer *dans les détails*, que de choses encore j'aurais ici à dire ! Hommes, je reviens à vous et je vous signale quelques résolutions à prendre. — Pourquoi habituellement aller le dimanche chez le coiffeur ? Si vous renonciez à leur demander de vous raser et de vous couper les cheveux le dimanche, tous les coiffeurs, sans exception, seraient obligés de fermer boutique ce jour-là. — Pour de menues réparations du logement ou des meubles, n'ayez pas recours le dimanche au serrurier, au menuisier, au plombier, au tapissier, au fumiste. — Vous vous mariez, vous héritez, vous testez, vous vendez, vous achetez, j'allais

dire vous mourez. Pour tous ces actes vous recourez au notaire. N'allez pas le trouver le dimanche, comme on a trop souvent l'habitude de le faire, surtout à la campagne.

Conclusion

Allons, Messieurs, *mettons-nous tous à l'œuvre*, tous : prêtres et laïques, hommes et femmes, propriétaires, industriels, commerçants, clients et acheteurs.

Assurons-nous à nous-mêmes et assurons à nos frères *un jour de repos*, de liberté et de sanctification. Faisons cela. C'est une question de fraternité, de justice, de dignité. Qu'au moins un jour sur sept la tâche quotidienne soit suspendue. Que le rude labeur de la ruche humaine s'arrête, que chacun cesse d'être un rouage dans son mécanisme, qu'il retrouve la pleine possession de son âme, de sa personne, de son temps.

Mais je l'ai dit et je le répète, *c'est à l'initiative privée*, c'est à la libre volonté de chacun de nous qu'il appartient de doter la France de ce bienfait. Nous obtiendrons plus de la liberté que de la contrainte. Les codes du peuple, disait Portalis, se font avec le temps, mais on ne les fait pas. Agissons donc de façon à préparer l'avenir. Et alors, quand le retour au dimanche sera un fait accompli, d'un bout de la France à l'autre, dans les champs, dans les ateliers et dans les magasins, un immense soupir de soulagement et d'allégresse, un grand cri de bénédiction s'élèvera de toutes les poitrines. En retrouvant son dimanche, la France retrouvera son Dieu. Et elle sera de nouveau la France très chrétienne, la France très prospère, la France très glorieuse, la France modèle et reine des nations !

11^e et dernière Conférence

CONCLUSION

Messieurs, j'achève aujourd'hui la vaste question de la profanation du dimanche. C'est ma onzième conférence sur ce capital sujet. Je n'ai pas tout dit, mais je crois avoir dit l'essentiel. Je ne sais pas si j'ai été à la hauteur de ma tâche. J'ai du moins conscience d'avoir fait tout mon possible pour vous instruire, pour vous émouvoir, pour éveiller dans vos âmes de salutaires pensées et des résolutions pratiques. Il me reste à conclure par un mot destiné aux dirigeants, aux ouvriers, à tous.

I. — Aux dirigeants

Je m'adresse *aux dirigeants*, et je leur dis : Donnez le dimanche, sanctifiez le dimanche.

1^o Donnez le dimanche.

Tous ceux qui à un degré quelconque font partie de *l'élite sociale*, ceux qui ont reçu de la Providence le don de la fortune, ou la supériorité de l'intelligence, ou l'avantage d'une situation influente, tous ceux-là doivent travailler plus que

d'autres à la restauration du dimanche. La société serait mauvaise et elle mériterait d'être détruite, elle cesserait d'être chrétienne et elle redeviendrait païenne, si les plus instruits ne se sentaient pas les plus responsables, — si les plus fortunés ne justifiaient pas les faveurs de leur destinée par des services rendus, — si les plus heureux n'apportaient pas le réconfort et la consolation aux plus déshérités. Sans doute il est chimérique d'espérer découvrir à la souffrance des hommes une panacée universelle. Et cependant il est certain que l'on peut apporter des remèdes à beaucoup de leurs maux. Et le repos du dimanche est un de ces remèdes, dont les siècles ont éprouvé la vertu. Donc les classes supérieures doivent faire tout le possible pour rendre à tous le repos du dimanche.

Hommes haut placés par la fortune, par la situation, par l'intelligence, donnez le dimanche à vos inférieurs, à vos subordonnés, à vos clients, à vos ouvriers, à vos employés, à vos fournisseurs. — Femmes du monde, vous êtes pressées d'avoir une robe ou un manteau : n'obligez pas la couturière à faire travailler ses ouvrières la nuit et le dimanche. Vous seriez servies à point; mais toutes ces pauvres créatures seraient exténuées. Donnez le dimanche!

2^o Sanctifiez le dimanche.

Est-ce assez, pour sanctifier le dimanche, d'une *petite messe basse* sans prédication? Que cela suffise quelquefois aux personnes chargées d'affaires et instruites d'ailleurs de leur religion et de leurs devoirs, je le comprends. Mais cela suffit-il communément à tant de chrétiens qui ne sont chargés que du poids de leurs loisirs, et qui manquent de l'instruction religieuse la plus élémentaire? Cette petite messe entendue à la hâte, ces regards distraits, cet esprit préoccupé de mille pensées étrangères, ces oreilles ouvertes au moindre bruit, ces genoux qui fléchissent à peine devant la majesté du Très-Haut, tout cela fait-il à la religion beaucoup d'honneur? Tout cela constitue-t-il un dimanche vraiment chrétien?

La *chasse* est un délassement permis. On peut en user le dimanche. Mais que pensez-vous de la chasse pratiquée tous les dimanches, — du matin au soir, — loin de la femme et des enfants, loin de la vie de famille? Est-ce bien l'idéal du dimanche catholique? Je me permets d'en douter. Et des hommes graves, bien informés, pas méticuleux du tout, m'ont dit plus d'une fois que ce délassement pris dans la mesure excessive que je viens de dire n'était pas sans danger. — Hommes dirigeants, hommes responsables, ne redoutez pas la longueur de nos offices, la pompe de nos cérémonies, les avertissements de la parole sainte. Revenez à la simplicité antique. Je ne vous interdis pas le dimanche tout voyage, tout délassement, toute distraction. Mais je vous conseille de quitter le moins possible votre paroisse, votre famille. Là est votre place. Là sont vos vraies joies. J'ajoute surtout que

Là *votre exemple* est nécessaire. C'est après

vous que le peuple a quitté l'Eglise, c'est après vous qu'il y reviendra. Il y reviendra quand vous lui en aurez montré longtemps le chemin, quand votre assiduité, votre attitude, votre recueillement, vos prières lui auront persuadé que Dieu est là, qu'il nous voit, qu'il nous écoute, et qu'il y a à croire et à pratiquer, non pas un avantage temporel, mais un devoir sacré pour tous. Magistrats, administrateurs, chefs des armées, organes de la pensée publique, riches, nobles, puissants, sanctifiez le dimanche, semez le bon exemple, et par votre zèle renouez la chaîne depuis trop longtemps brisée de la tradition religieuse. On vous a suivis, quand vous descendiez; remonte, et l'on vous suivra de même. Cette évolution ne se fera pas en un jour, mais, n'en doutez pas, elle se fera. Vous réparez à l'heure présente les scandales du dix-huitième siècle et vous préparez la glorieuse résurrection du vingtième siècle. Hommes de transition, vous ne pouvez pas réussir tout de suite, votre rôle est beau quand même!... Il consiste à vous laisser broyer entre les défaillances du passé et les reviviscences de l'avenir!

Et maintenant

II. — Aux ouvriers

Je m'adresse *aux ouvriers* et je leur dis : Jouissez du dimanche, mais n'en abusez pas.

1^o N'abusez pas du dimanche.

N'imitiez pas ces hommes malheureux et coupables qui profitent de leur liberté pour passer le dimanche dans les cabarets, loin de leur famille, dépensant en quelques heures la paye de la semaine, et donnant le soir à leur foyer les exemples les plus déplorables. — N'imitiez pas non plus ces autres, moins coupables mais non moins aveugles, qui profitent de la liberté de leur dimanche pour s'imposer un travail manuel que Dieu défend. Vous connaissez des ouvriers ruinés par la débauche; en pourriez-vous citer un seul ruiné par l'observation du dimanche? Non, ce scandale n'a pas encore été donné à la terre, car il est écrit: « J'ai beaucoup vécu, et je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa famille mendiant son pain. » Donc,

2^o *Jouissez du dimanche*, jouissez-en honnêtement, religieusement.

Plus que n'importe qui, *vous avez besoin de Dieu*. C'est en vain que l'impiété s'efforce par tous les moyens de démoraliser et de déchristianiser la classe ouvrière. Nous sommes instinctivement religieux. Notre pensée comme notre front est naturellement tournée vers le ciel, et ce n'est que par une déviation violente que nous nous détournons de Dieu. Les Indiens ont dans leurs proverbes une image qui exprime pittoresquement cette vérité. Ils disent: « De quelque côté que vous incliniez la torche, la flamme se redresse et monte vers le ciel. » Oui, l'homme, surtout l'homme qui travaille et qui souffre, a besoin du dimanche pour se tourner vers Dieu et pour aller chercher là un rayon, un baume, un point d'appui, un peu d'azur, un peu d'espoir, un peu de force morale.

Viens donc, ouvrier, viens chaque dimanche au saint sacrifice *de la messe*, viens parler à Dieu, l'entendre, le remercier de ses bienfaits, contempler ses perfections infinies, chanter ses louanges, t'élancer dans son sein sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour. Viens ! à la messe tout est grand, tout est beau, tout est instructif, éloquent, persuasif : ce temple, ces chants sacrés, ces anges invisibles et présents, cet orgue qui frémit ou qui se tait, ce prêtre qui préside, ce Jésus-Christ qui s'immole, tout ce peuple qui prie, tout nous parle d'obéissance, d'abnégation, de dévouement, de fraternité.

Pères de famille, ménagères, ne vous excusez pas, pour manquer la messe, sur les travaux du foyer domestique et sur les soins que vous devez à vos enfants. Ce que vous devez d'abord à votre postérité, c'est l'exemple. Quoi ! vous violez le troisième commandement de Dieu, et vous espérez que vos enfants observeront le quatrième ? Vous voulez qu'ils vous respectent, et vous ne leur apprenez pas à respecter Dieu ? Ah ! je vous le prédis, parents dénaturés et aveugles, vos soins seront superflus, vous vous évanouirez dans vos projets, vos enfants feront votre tourment ici-bas, et vous répondrez là-haut de votre âme et de la leur !

Il ne me reste plus qu'un dernier mot à dire.

III. — A tous

Je m'adresse à tous, et je dis : Espérons et travaillons.

1^o *Travaillons* à restaurer la loi dominicale. Voulons-nous empêcher les corps de s'affaïsser sous le poids d'un labeur ininterrompu et écrasant ? Travaillons à la restauration de la loi dominicale. — Voulons-nous empêcher les âmes de se démoraliser et de s'abrutir ? Travaillons à la restauration de la loi dominicale. — Voulons-nous empêcher les foyers de se dissoudre et de se décomposer ? Travaillons à la restauration de la loi dominicale. — Voulons-nous empêcher la France de descendre aux derniers abîmes ? Travaillons à la restauration de la loi dominicale. — Voulons-nous enfin empêcher la religion de s'en aller et de périr ? Le voulons-nous ?... C'est une question de vie ou de mort. Dans les trois domaines du vrai, du beau et du bien, la religion chrétienne a tracé depuis dix-neuf siècles des sillons glorieux qui résument toute la civilisation, et à travers les agitations de ce siècle que n'a-t-elle pas fait dans la sphère des arts, de la pensée et des œuvres utiles ? La croix de moins dans le monde, ce serait un vide épouvantable. Eh bien, voulons-nous empêcher la croix de s'éclipser à l'horizon, et le christianisme de sombrer sous la poussée du paganisme renaissant ? Travaillons à la restauration de la loi dominicale.

Ne dites pas qu'il faudrait ici réformer notre société tout entière, et que la tâche est trop difficile. Je réponds à cela que, quand une cause est juste, elle finit toujours par s'imposer à l'opinion. Or la cause du dimanche est une cause juste, une

cause sacrée. — Je sais bien encore que, pour avoir obtenu la liberté du dimanche, vous n'aurez pas obtenu sa sanctification. Qu'importe ! Les âmes sont libres, et si elles se perdent, c'est sur elles que retombe toute la responsabilité. Tant pis pour ceux qui usent mal du dimanche ! Qu'au moins nous puissions nous rendre devant Dieu le témoignage que nous avons tout fait pour donner à tous en ce jour la liberté de se sauver ! Travaillons à la restauration de la loi dominicale.

2^o *Espérons !*

La *raison* nous dit qu'il est impossible que les hommes demeurent longtemps hors de la nature. Il faut qu'ils périssent ou qu'ils y rentrent. Or la France doit vivre, la France veut vivre. Donc elle reviendra aux lois de la vie, et par conséquent à cette loi primordiale du repos dominical et de la sanctification du septième jour. — Les *faits* sont là pour encourager nos espérances. Nos églises se remplissent. Tout ce qui est honnête, tout ce qui est intelligent revient à la messe. Nous avons des millions d'industriels et de commerçants qui respectent le dimanche et qui le font respecter autour d'eux. La profanation du dimanche est une de nos plaies sociales, oui, mais cette plaie est guérissable. Mettez-vous-y, Messieurs. Travaillons ! Espérons ! Et que Dieu bénisse notre apostolat !

FIN

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

IX

LA CRÉATION (suite)

L'Œuvre des six jours : 5^e jour

(Les poissons. — Les oiseaux)

Plan

1. Les poissons : leur structure.
2. Leur fécondité.
3. Leur variété, des infiniment petits aux énormes cétacés.
4. Les oiseaux : leurs nids.
5. Leur tendresse pour leurs petits.
6. Leur conservation.
7. Leur utilité.

Le cinquième jour de la création, Dieu fit les poissons et les oiseaux.

1. — Cette mer immense, dont nous avons parlé, ces fleuves, ces rivières, toutes ces eaux qui occupent une si grande partie du globe, ne devaient pas demeurer stériles. Dieu voulut les peupler d'une multitude de nouveaux êtres vivants et animés. Là encore, que de merveilles bien dignes de nous occuper un moment !

Vous connaissez tous la structure des poissons. Comme leur corps est admirablement disposé pour le mobile élément qu'ils habitent ! Destinés à vivre

dans l'eau, il faut qu'ils puissent s'y mouvoir facilement. Dieu leur donne un corps flexible, aplati sur les côtés et aiguë par la tête; il les couvre de fortes écailles bien serrées, bien unies, et enduit ce vêtement d'une espèce de graisse huileuse, qui les rend plus glissants et facilite leurs évolutions. Des rames naturelles ou des nageoires sont placées autour de leur corps et leur permettent de se diriger dans tous les sens. Un organe plus curieux encore est une vessie remplie d'air, qu'ils ont dans l'intérieur et qu'ils peuvent reserrer ou gonfler à leur gré. La resserrent-ils? Ils deviennent plus pesants et descendent. La gonflent-ils? Ils deviennent plus légers et remontent. Telle est la forme des poissons que nous rencontrons le plus ordinairement; mais cette forme varie d'une façon merveilleuse avec chaque espèce, et ces espèces sont innombrables.

2. — Quand Dieu eut créé les poissons, il les bénit en disant : « Croissez, multipliez-vous et remplissez toutes les eaux de la terre. » Admirez la fécondité étonnante de cette bénédiction! La mer est comme un immense vivier, qui prodigue d'inépuisables aliments à tous les peuples de la terre. Ainsi cette année, comme l'année dernière, des nuées de harengs et de morues viendront se faire prendre sur nos côtes, afin de servir de nourriture à des millions d'hommes; et l'année prochaine, en la même saison, il en reviendra tout autant. Et malgré cette consommation prodigieuse, leur nombre ne diminuera point. Ont-ils approvisionné les différents peuples, ces poissons s'en retournent sous les glaces du nord, s'y multiplient sans péril et reviennent l'année suivante par milliards, marchant à la suite de quelques chefs, en ordre de bataille, non pour combattre, mais pour se faire prendre plus commodément. Et, chose singulière! ces poissons qui naissent et qui vivent dans les eaux salées de la mer, ne sont point salés. Il faut qu'on les sale, quand on veut en conserver la chair ou l'envoyer au loin; mais c'est encore la mer qui fournira le sel.

Ce que l'Océan est pour toute la terre, un champ que Dieu ensemence et où l'homme n'a que la peine de moissonner, les lacs, les fleuves, les rivières le sont pour chaque royaume, chaque province, chaque canton. On y pêche tous les ans et pendant l'année entière, et toujours les eaux se remplissent de poissons d'abord imperceptibles, mais qui croissent comme à vue d'œil et qui se multiplient bientôt à leur tour. Une seule carpe, échappée aux filets des pêcheurs, suffit pour repeupler toute une rivière, grâce à ses trois cents milliers d'œufs.

3. — « Remplissez toutes les eaux de la terre, » a dit le Seigneur en bénissant les poissons. Et pour peupler toutes les eaux de la terre, sa puissance et sa sagesse se sont jouées de toutes les difficultés. Il a fait pour la goutte d'eau des êtres dont la petitesse échappe à notre vue, et pour l'immensité de l'Océan, des êtres dont la grandeur nous étonne. — Depuis l'invention des lunettes qui grossissent les objets, on a décou-

vert dans l'eau croupie, surtout dans celle où l'on a fait infuser quelque plante, tout un monde d'animaux invisibles à l'œil nu et inconnus aux anciens. Il y en a des milliers dans une seule goutte d'eau, et cependant chacun d'eux a sa forme spéciale. Il y en a de ronds, il y en a de plats, il y en a d'ovales, il y en a qui changent de forme à chaque instant. Mis à sec, ils meurent; humectés de nouveau, ils ressuscitent après des années entières et jusqu'à vingt fois. Humilions-nous en voyant Dieu si grand et si admirable dans des choses si communes! — Mais tandis que nous nous perdons dans une goutte d'eau, à considérer des êtres infiniment petits, voici l'énorme *baleine* qui s'avance du Nord, dormant sur l'Océan, comme une île flottante de cent, de deux cents pieds de long, sur laquelle on aperçoit des coquillages et quelquefois même des plantes. Le matelot est sur le point d'y débarquer, lorsqu'elle se réveille et d'un coup de sa queue fait chavirer ou peu s'en faut le navire. Quoique l'animal le plus énorme qui existe, elle trouve dans l'homme un maître redoutable. Il s'en ira jusque dans les glaces du nord lui faire reconnaître son empire. Monté sur une frêle barque, il lui lance un dard acéré, qui entre dans sa chair et en fait jaillir des flots de sang. Elle aura beau bouleverser la mer, elle aura beau s'enfoncer dans les abîmes : le fer la suit et avec le fer un long câble dont le bout est dans la barque. Elle finira par succomber, et son cadavre offrira de riches produits à ses audacieux vainqueurs.

Ainsi partout éclate la puissance de Dieu, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, et sa bonté pour l'homme est inépuisable. Et pourtant, nous n'avons encore examiné que la moitié des ouvrages du cinquième jour.

4. — La parole toute-puissante qui peupla les eaux de la terre, fut suivie d'une autre qui remplit les airs de nombreux habitants; et les oiseaux, aussi bien que les poissons, publient la sagesse et la providence admirables du Créateur.

Cette sagesse infinie paraît de la manière la plus sensible dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids. Et d'abord, quel autre que le Créateur leur a appris qu'ils auraient besoin de nids et comment il fallait les construire pour recevoir des œufs et les échauffer? Lors donc que le printemps est venu et que les arbres se couvrent de feuilles, mille ouvriers commencent leurs travaux. Voici des maçons, des charpentiers, des tisserands, qui travaillent avec une perfection à ravir. Chacun choisit les matériaux qui lui conviennent; chacun a son goût et une façon propre de se loger et de se meubler. La maison bâtie, ils ne manquent pas d'en tapisser l'intérieur de plumes légères ou de l'étoffer avec de la laine ou même avec de la soie, pour mieux réchauffer leurs petits à naître. Et pour cela, quels sont leurs outils? Voyez l'hirondelle : son nid est un vrai chef-d'œuvre d'élégance et de solidité, et cependant elle n'a d'autre instrument que son bec. Supposez le plus habile architecte, avec sa science et ses outils, et

mettez-les à l'œuvre l'un et l'autre : nous savons certainement d'avance qui réussira le mieux.

5. — La sagesse infinie du Créateur se montre encore d'une manière non moins éclatante dans la tendresse des oiseaux pour leurs petits, dans les soins qu'ils prennent pour trouver et apprêter une nourriture convenable à leur jeune famille, dans leur dévouement et leur industrie pour la sauver du danger. Examinez une poule devenue mère de famille : elle n'est plus la même. Elle était auparavant gourmande et insatiable : maintenant elle n'a plus rien à elle. Trouve-t-elle une graine, une mie de pain, ou même quelque chose de plus abondant et qui pourrait se partager : elle ne songe qu'à ses petits, toute la trouvaille est pour eux. Sont-ils rassasiés : elle les rassemble et les réchauffe sous ses ailes. Cette mère naturellement timide ne savait que fuir auparavant : à la tête de ses poussins, elle ne connaît plus le danger, elle se battrait contre un lion, s'il le fallait.

Toutes ces merveilles d'industrie, d'adresse, d'instinct, sont chaque jour sous nos yeux, et c'est à peine si nous les remarquons, c'est à peine si nous pensons à la sagesse infinie qui les inspire. Notre-Seigneur nous y invite pourtant dans un endroit de l'Evangile. Ainsi pour nous représenter sa tendresse à l'égard des pêcheurs, il la compare à la sollicitude maternelle de la poule : « Jérusalem ! Jérusalem ! disait-il, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! »

6. — Mais Notre-Seigneur appelle notre attention d'une manière toute spéciale sur le soin que sa Providence prend des oiseaux. Ecoutez-le : « Considérez, nous dit-il, les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils ne ramassent point de provisions dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. » En effet sa Providence n'a rien oublié pour assurer leur conservation et leur bien-être. Tous ces arbres, toutes ces plantes variées qui couvrent la terre, cette multitude prodigieuse d'insectes que nous sommes quelquefois tentés de regarder comme inutiles et même comme nuisibles : tout cela sert à nourrir les oiseaux, tout cela c'est comme une table abondamment pourvue, où chaque espèce est invitée à prendre les mets qui lui conviennent.

Non seulement notre Père céleste les nourrit ; mais encore il les habille, non pas tous de la même robe ni de la même couleur, mais chacun d'une robe et d'une couleur différentes ; et dans ces robes et ces couleurs, quelle élégance ! quelle variété de formes ! quelle richesse de nuances ! Cependant ces vêtements s'usent au bout de quelque temps ; aussi chaque année, quand approche la saison des frimas, tous les oiseaux se dépouillent de leurs plumes et reçoivent gratuitement un habillement neuf, avec lequel ils peuvent braver impunément les rigueurs de nos climats.

Mais si la divine Providence prend tant de soin

de ces petits oiseaux, dont une paire ne vaut qu'une obole, suivant le langage de Notre-Seigneur dans l'Evangile, quel soin ne prendra-t-elle pas de nous, pour qui non seulement les oiseaux, mais le monde entier a été créé ?

7. — Oui, les oiseaux ont été créés pour nous : leur chair nous nourrit, leurs plumes nous servent à mille usages, leur chant nous réjouit, ils nous débarrassent d'une quantité d'insectes et de reptiles dont la trop grande multitude serait un fléau. Ce sont des musiciens que notre Père céleste a placés auprès de nos demeures, de la demeure du pauvre surtout, pour charmer nos douleurs et chanter ses bienfaits. Cela est tellement vrai, que les oiseaux qui chantent ne se trouvent que dans les lieux habités ; que, quand l'homme dort, ils se taisent, et ne recommencent à chanter que pour saluer son réveil. Voyez l'innocente alouette, par exemple, elle nous mange bien quelques graines, mais comme elle est heureuse de nous dédommager par de joyeux concerts ! Quand l'homme traverse la campagne, au matin d'un jour d'été, la vigilante musicienne se lève au bruit de ses pas : elle monte en chantant, elle monte encore, tant que dure sa chanson et que l'homme peut l'entendre ; quand son seigneur a passé, elle redescend et se repose pour être prête à recommencer encore.

Recueillons-nous aussi, mes frères, et adorons la sagesse, la puissance et l'inépuisable Providence de Dieu, qui a créé pour nous tant de choses merveilleuses. Demandons-lui la grâce d'en faire toujours un bon usage, pour sa plus grande gloire et notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XI

POUR LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

I. — **Le maître étant sorti, vit des ouvriers qui se tenaient sur la place sans rien faire, et il leur dit : « Allez, vous aussi, travailler à ma vigne. »** (Matth., xx, 4).

1. Qui n'a point entendu cette invitation du Seigneur ? Prêtez l'oreille, et vous l'entendrez encore à cette heure. Nombreux sont les chrétiens qui restent indifférents à tant d'amour et qui continuent à oublier leur salut. Il y en a, cependant, qui voudraient se remettre au travail, mais ils préfèrent écouter la voix du respect humain ; ils regimbent contre l'aiguillon et vivent comme s'ils ne comprenaient pas. Aussi sont-ils ce qu'ils étaient avant leur conversion, c'est-à-dire prévaricateurs : *Si ce que j'ai détruit*, dit saint Paul, *je le rétablis, je me constitue moi-même prévaricateur.* (Gal., ii, 18). Quelle étrange contradiction

dans l'homme ! Il a le courage d'offenser Dieu, il en gémit, il voudrait revenir sur ses pas, mais il n'a pas la force de réagir contre la crainte chimérique de son semblable, et il vit loin de la voie de la justice, gardant son péché et même continuant à le commettre.

2. Il y en a d'autres qui, ayant répondu à cette invitation, croient qu'il leur suffit de s'abstenir de tout péché pour être de bons et fidèles serviteurs. Ils oublient ainsi la parole que leur adresse l'Ange de l'Apocalypse : *Que celui qui est juste devienne encore plus juste ; que celui qui est saint se sanctifie encore.* (Apoc., xii, 11). Dieu, il est vrai, pardonne les péchés, mais il demande ensuite des fruits de pénitence ; il a rendu sa grâce, son amitié au pécheur, mais il reste au pécheur le devoir d'acquiescer des vertus et des mérites. D'ailleurs nul ne peut tout d'un coup, à moins d'une grâce extraordinaire, expier tous ses péchés et atteindre le sommet de la perfection. Il faut qu'on puisse dire du chrétien ce qu'on disait de Jésus-Christ : *Il croissait et avançait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* (Luc, ii, 52). C'est à cette condition qu'il n'aura point la destinée du figuier stérile qui fut maudit. (Matth., xxi, 19).

3. Que Dieu nous vienne en aide pour nous donner la force de correspondre à notre vocation ! Prenons exemple sur saint Paul. Persécuteur des fidèles, il se rendait à Damas ; c'était le loup qui allait ravager le petit troupeau du Père Céleste, et Jésus-Christ lui apparut pour l'arrêter dans sa voie mauvaise. Ainsi prévenu par cette grande grâce, Paul répondit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* (Act., ix, 6). Nous ne devons point avoir d'autre parole en nos cœurs et sur nos lèvres ; et cette parole, il nous appartient de la redire en toutes circonstances dans une disposition d'esprit et de cœur qui prouve que si nous avons eu le malheur d'offenser Dieu, nous reconnaissons notre erreur et sachons vouloir employer notre vie à travailler au salut de notre âme. C'est pourquoi, quelle que soit notre condition, de quelque manière que nous soyons appelés, appliquons-nous par notre conduite à nous séparer de ces chrétiens qui ne vivent point selon la volonté de Dieu et qui passent leurs jours dans une oisiveté déplorable.

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *Il y en a qui préfèrent écouter la voix du respect humain.* — « Le Seigneur a pitié de vous, il vous ménage, il tempore ; on dirait jusqu'à ce jour qu'il ferme les yeux et se bouche les oreilles, et ne veut point laisser sortir un mot de reproche de ses lèvres ; il diffère de frapper pour montrer combien il est prêt à pardonner. Mais vous jusqu'à quand tarderez-vous et ferez-vous comme si vous ne compreniez pas ? (Rom., ii, 4). Quand cesserez-vous de dédaigner la grâce ? Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. (Act., ix, 5). Vous savez bien que la bonté de Dieu vous invite à faire pénitence : continuerez-vous plus longtemps à endurcir votre cœur et, dans votre impénitence, à amasser

sur votre tête des trésors de colère pour le jour des vengeances ? Ce n'est pas l'endurcissement, direz-vous, mais le respect humain qui vous retient et vous perd. Qu'importe, si vous n'en périssez pas moins ? O retenue insensée, ennemie du salut, étrangère à tout vrai sentiment de convenance et d'honneur ! C'est d'elle que le Sage disait qu'elle *traîne le péché à sa suite.* (Eccli., iv, 25). Est-il donc honteux pour l'homme de céder à Dieu la victoire et de s'humilier sous sa main puissante ? Ce n'est pas ce que pensait David, ce roi plein de gloire, quand il s'écriait : *J'ai péché contre vous, Seigneur, et j'ai mal agi sous vos yeux ; je le confesse, Seigneur, afin que vous soyez reconnu juste dans vos paroles, et que vous demeuriez victorieux dans les jugements contre vous.* (Ps., l, 5-6). Il n'est victoires pareille à celle de se laisser vaincre par la majesté de Dieu, pas de triomphe comparable à celui de se soumettre à la puissance de l'Eglise notre mère. Aveuglement étrange ! on n'éprouve aucune retenue quand il faut se souiller, et on en a lorsqu'il s'agit de se purifier ! *Il y a,* dit le Sage, *une honte glorieuse* (Eccli., iv, 25) : c'est de rougir de pécher, et non pas de confesser son péché ; avec cette honte-là, on recouvre enfin la gloire que le péché avait fait évanouir. Vous savez qu'on place au second rang parmi les bienheureux ceux dont les iniquités sont couvertes (Ps., xxxi, 1) et les péchés voilés. Or le manteau qui les voile et les recouvre est celui dont il est dit : *La confession est une beauté à ses yeux.* (Ps., xcv, 6). Que ne vous vois-je paré de cette beauté-là ! Je vous dirais avec le prophète : *En confessant vos fautes, vous avez acquis une sorte de lustre, et un éclat tel qu'on pourrait croire que la lumière même est votre vêtement.* (Ps., ciii, 1). *Revenez, Sunamite, revenez vite, que nos yeux vous contemplent.* (Cant., vi, 12). *Levez-vous sans retard, reprenez vos forces, et revêtez la robe du salut.* (Is., v, 1). *Vous dormez un sommeil de mort : réveillez-vous, et ouvrez les yeux à la lumière que le Christ fait briller pour vous.* (Eph., v, 14). *Car un mort ne saurait plus rien confesser, il est comme s'il n'était plus.* (Eccli., xvii, 26). Vous oublierez-vous jusqu'à la fin, dormirez-vous jusqu'à votre dernier sommeil, vous qui êtes un sujet de larmes pour les fidèles ? Vous montrerez-vous longtemps opiniâtre ? Prenez donc pitié de votre âme et réconciliez-vous avec le Dieu qui se plaît à confondre la vanité de ceux qui ne cherchent qu'à plaire aux hommes. (Ps., lvi, 9)¹.

2. *Que celui qui est juste devienne encore plus juste.* — « C'est être parfait que d'aspirer sans cesse à le devenir, et c'est s'éloigner de la perfection que de cesser d'y tendre. Où sont donc ceux qui disent : C'est assez comme cela pour nous, nous n'avons pas la prétention de valoir mieux que nos pères ? O chrétiens, est-ce vous qui tenez ce langage, est-ce bien vous qui ne voulez point avancer dans la vertu ? Voudriez-vous donc reculer ? « Je ne veux ni l'un ni l'autre, me répondrez-vous.

¹ S. Bern., *Ad Eustach.*, Ep. clxxv, n. 2 et 3, t. Vivès.

Je ne demande qu'à vivre tel que je suis et à demeurer dans l'état où je me trouve; à Dieu ne plaise que je devienne pire, mais je ne tiens pas à devenir meilleur. » Vous voulez tout simplement l'impossible, car il n'y a rien de stable en ce monde et encore moins dans l'homme, dont il est dit : *Il passe comme une ombre, on ne le trouve pas deux fois de suite dans le même état.* (Job, xiv, 2). L'Auteur même des hommes et des temps n'est pas demeuré dans le même état, quand il apparut sur la terre au milieu des hommes, mais *il passait*, dit l'Ecriture, *en faisant le bien et en guérissant tous les malades.* (Act., x, 38). Il passait non pas en ne faisant rien, non point dans l'indolence et la paresse, ou d'un pas lent et paisible, mais selon l'expression d'un prophète : *Il s'avance à pas de géant dans sa carrière.* (Ps., xviii, 6). Il faut courir pour l'atteindre, sans cela que vous servirait-il de le suivre ? Voilà pourquoi saint Paul nous crie : *Courez, mais courez si bien que vous arriviez au but.* (I Cor., ix, 24). Gardez-vous de fixer à votre course, si vous êtes chrétien, un autre terme que celui que Jésus-Christ s'est assigné à lui-même, selon la remarque de l'Apôtre : *Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* (Philipp., ii, 8). Si longtemps que vous couriez, si vous ne courez jusqu'à la mort, vous n'atteindrez pas le but et n'obtiendrez pas la justice; or le prix de cette course, c'est Jésus-Christ même. Si vous vous arrêtez quand il avance à grands pas, non seulement vous ne vous approchez point du but, mais le but même s'éloigne de vous, et vous vous exposez à cette malédiction du Psalmiste : *Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous périront.* (Ps., lxxii, 27). Si donc c'est courir que d'avancer, en cessant d'avancer vous cessez de courir, et dès qu'on cesse de courir on recule; d'où il suit que ne vouloir plus avancer, c'est effectivement reculer. Jacob vit une échelle sur laquelle les anges montaient ou descendaient, il n'en vit pas qui parussent s'arrêter et se reposer; c'est la figure de la vie, où il n'y a point de milieu pour nous entre croître et décroître. Voyez notre corps par exemple, il est dans un changement continu, il perd s'il n'acquiert quelque chose; ainsi en est-il de notre âme : il faut nécessairement qu'elle avance ou qu'elle recule ¹.

3. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* — « O faveur vraiment inestimable de la bonté divine ! Elle inonde de l'éclat d'une lumière céleste le corps de celui qui n'est pas même encore capable d'ouvrir les yeux de l'âme aux rayons de cette lumière, elle répand sur lui la clarté qu'elle ne pouvait pas encore répandre en lui. *En même temps une voix se faisait entendre.* (Act., ix, 4). Les témoignages que rendent la lumière et la parole sont bien dignes de foi, et il n'y a point lieu de douter de la vérité quand elle entre dans notre âme en même temps par nos yeux et par nos oreilles. Et la voix disait : *Saul, Saul, pour-*

quoi me persécutes-tu ? Saul est pris sur le fait; il ne peut ni feindre, ni nier. Il tient à la main les lettres de sa cruelle mission, de son autorité exécutable, de l'injuste pouvoir qui lui est donné. *Saul dit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur : Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes.* Alors *Saul, tremblant et frappé de stupeur, dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* (Ib., 5). Voilà le modèle d'une vraie conversion. *Mon cœur est prêt*, dit-il, *Seigneur, mon cœur est prêt.* (Ps., cvii, 2). Je suis tout prêt et sans trouble dans l'âme pour garder vos commandements. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Parole courte, mais pleine de sens, mais vive et efficace, mais digne d'obtenir un bon accueil ! (I Tim., i, 15). Combien peu font preuve d'une telle obéissance, font une telle abnégation de leur propre volonté, au point de ne se réserver qu'une seule chose, non point leur volonté, mais la volonté de Dieu, et de s'écrier sans cesse : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Ou bien avec Samuel : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute !* (I Rois, iii, 10). Hélas ! nous avons bien plus d'imitateurs de l'aveugle de l'Evangile que de ce nouvel apôtre ! Le Seigneur avait dit à un aveugle : *Que voulez-vous que je fasse pour vous ?* (Luc, xviii, 41). Quelle bonté, Seigneur, quel honneur et quelle grâce ! Est-ce donc ainsi que le Seigneur s'informe de la volonté de son esclave pour la faire ? En vérité, cet aveugle était bien aveugle, pour n'avoir point vu cela, pour ne s'en être point ému, et ne s'être point écrié : « Dieu me préserve de vous le dire, Seigneur, dites-moi plutôt ce que vous voulez que je fasse, car l'ordre exige, non que vous vous informiez de ma volonté, mais que je m'inquiète de la vôtre. » Vous voyez combien il était nécessaire qu'il se fit là une vraie conversion. Il en est encore de même aujourd'hui, telle est la faiblesse et la perversité de plusieurs. On est obligé de leur demander quelle est leur volonté, et de leur dire aussi : Que dois-je faire pour vous ? au lieu de dire eux-mêmes : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Les ministres et les vicaires du Christ sont dans la nécessité de chercher ce que ces hommes veulent qu'on leur commande, non point quelle est la volonté du maître. L'obéissance de ces gens-là n'est pas complète, ils ne sont point disposés à obéir en toutes choses, ils n'ont point l'intention de suivre partout Celui qui n'est pas venu sur la terre pour faire sa volonté, mais celle de son Père céleste ¹.

II. — *Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à son intendant : « Appelez les ouvriers, et payez-leur le salaire. »* (Matth., xx, 8).

1. Les ouvriers de la parabole sont appelés à recevoir leur salaire, lorsque le soir est venu, c'est-à-dire lorsqu'ils ne peuvent plus travailler, car personne ne peut agir pendant la nuit. (Jean,

¹ S. Bern., *Ad abb. Guarin. Alp.*, Ep. ccliv, n. 4 et 5, t. Vivès.

¹ S. Bern., *In convers. S. Pauli*, Serm. I, n. 2 et 6, t. Vivès.

ix, 4). Ils avaient bien mérité d'être rétribués de leurs fatigues, parce qu'ils avaient supporté le poids du jour et de la chaleur. Il en sera de même pour nous à la fin de notre vie : *Chacun recevra sa récompense selon son travail.* (I Cor, III, 8). Or voici quelle sera cette récompense. En échange des fatigues et des peines que nous aurons acceptées avec patience, des œuvres de miséricorde que nous aurons accomplies et des sacrifices que nous aurons embrassés, Dieu nous fera entrer en possession de son royaume ; car il est écrit : *Les justes recevront le royaume d'honneur et le diadème de gloire de la main du Seigneur.* (Sages., v, 16). *C'est pourquoi faisons le bien, ne nous laissons point : car en ne nous lassant pas, nous recueillerons la moisson en son temps.* (Gal., vi, 9).

2. Alors notre vie dans le royaume de notre Dieu sera bien différente de notre vie sur la terre. Nous serons dans le repos, affranchis de toute peine et de toute crainte. Nous ne connaissons plus aucun mal : le mal temporel et le mal spirituel, c'est-à-dire la souffrance et le péché. Nous aurons accompli notre expiation, et la justice divine sera satisfaite. Il n'y aura plus qu'un sacrifice de louange et d'amour qui sera offert dans le ciel, car nous serons comblés de toutes sortes de biens. *Seigneur, les enfants des hommes seront enivrés de l'abondance de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos délices.* (Ps., xxxv, 9). Aussi nous comprenons la joie de David qui, vers la fin de son pèlerinage, considérant les biens que le Seigneur lui avait promis, chantait son bonheur dans ses psaumes, disant : *Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur.* (Ps., cxxi, 1).

3. Mais ce bonheur, si grand soit-il, ne saurait cependant satisfaire notre cœur. Il faut que Dieu se donne à nous en récompense, c'est-à-dire il n'y aura pour nous de vrai bonheur que celui qui consiste à jouir de Dieu, à le voir et à le posséder, non plus dans les ombres de la foi ou dans des énigmes, mais face à face : *Nous voyons maintenant à travers un miroir en énigme ; mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais imparfaitement ; mais alors je connaîtrai aussi bien que je suis connu moi-même.* C'est la vision béatifique, et c'est cette récompense dont Dieu a parlé à Abraham, disant : *Marche devant moi, et je serai ta récompense grande à l'infini.* (Gen., xvii, 1 ; xv, 1). A l'œuvre donc, justes et pécheurs, c'est Dieu qui sera votre récompense. Vous, justes, plus vous aurez travaillé, plus vous jouirez de Dieu, plus vous le verrez et plus vous le posséderez. Vous, pécheurs, reprenez courage, car à quelque heure de votre vie que vous vous convertissiez, ce sera toujours Dieu qui sera votre récompense grande à l'infini.

PAROLES DE SAINT BERNARD.

1. *En échange de nos fatigues et de nos peines, Dieu nous donnera son royaume.* — « Il nous

est agréable de voir à quel prix facile et bas Jésus-Christ a voulu que l'on pût acheter tout ce qu'il y a de plus précieux. Depuis qu'il a paru, on paie le royaume des cieux de nos pièces de monnaie, c'est-à-dire un verre d'eau froide, et la bonne volonté ; et pourtant, aujourd'hui même, au milieu d'un si grand nombre de riches, on trouve à peine quelqu'un qui l'achète. O honte ! Et nous aussi, qui avons déjà commencé à en faire l'acquisition, nous nous plaignons, nous murmurons, comme si ce presque rien qu'on exige de nous était quelque chose de grand. Ne pourra-t-il pas cependant se glorifier avec raison, l'heureux trafiquant qui aura obtenu ce poids éternel et immense de gloire, pour un moment de tribulation aussi court que léger, et qui aura ainsi gagné le salut pour rien ? N'est-ce pas qu'aujourd'hui vous entendez, de côté et d'autre, des plaintes et d'aigres murmures : « Ceci est mauvais, ceci est ennuyeux, ceci est insupportable, qui pourrait faire cela ? » Il n'est presque personne qui estime les choses à leur juste valeur et qui dise : *Les souffrances de cette vie ne sont point en rapport avec la gloire à venir qui éclatera en nous.* (Rom., viii, 18). On ne trouvera de juste estimateur que lorsque cette gloire aura commencé à se faire voir. Alors, celui qui se plaint et qui trouve le prix trop lourd, se glorifiera, lorsque, sortant du marché, c'est-à-dire de ce monde où a lieu le trafic, il rentrera dans la maison de son éternité, emportant avec lui le bien précieux qu'il aura acquis pour si peu de chose. Un homme selon le cœur de Dieu, un homme simple, sans fiel, étranger à cet artifice, ou mieux à cette négligence et à cette infidélité des acheteurs, David, le saint roi, disait : *Parce que je n'ai point connu le trafic, Seigneur, je me souviendrai de votre justice seule* (Ps., lxx, 16), c'est-à-dire je ne me rappellerai point mes justices pour exagérer mes travaux, pour exalter mes mérites, bien mieux, je ne ferai mention que de votre justice qui vous a engagé gratuitement envers moi en vertu de votre promesse. *Ewaucez-moi dans votre vérité, dans votre justice, et n'entrez point en jugement avec votre serviteur* (Ps., cxlii, 1), parce que si j'entreprends de me justifier, ma bouche me condamnera. Voilà comment, ajoute-t-il, *j'entrerais dans la puissance du Seigneur.* (Ps., lxx, 14). C'est parce que je n'établirai pas mes justices qu'il me rendra puissant maintenant dans le combat, et plus tard, dans le royaume ; c'est parce que j'avouerai mes faiblesses (II Cor., x, 16), car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Comme il mène prudemment son affaire auprès de Dieu, celui qui, oubliant sa justice, rapporte tout à la miséricorde ; de même, il achète avec sagesse, celui qui refuse de pratiquer la ruse et l'avarice dans son trafic, et qui, après avoir rencontré cette pierre précieuse, dépense non seulement tout ce qu'il a, mais encore se donne lui-même avec plaisir et bonheur. Mais nous, tièdes, rusés, ingrats, sans dévotion, plus amis du plaisir que de Dieu, à grand-peine pouvons-nous nous retenir de dire cette parole

infidèle et coupable de murmure : C'est mauvais ; c'est lourd ¹. »

2. *Notre vie dans le ciel sera bien différente de notre vie sur la terre.* — « Il faut diriger l'esprit là où il doit aller : nous devons nous hâter vers l'heureuse demeure où nous resterons toujours et où nous ne craignons plus de mourir. Que si nous aimons cette vie caduque et passagère où nous travaillons tant, où en mangeant, en buvant et en dormant, nous parvenons à peine à satisfaire les nécessités de la chair, combien plus devons-nous affectionner davantage la vie éternelle où nous n'éprouverons aucune fatigue ; où régnera toujours la souveraine joie, le bonheur suprême, l'heureuse liberté et la pure félicité ; où les hommes seront semblables aux anges de Dieu et où les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père ! (Matth., xiii, 43). Nulle tristesse ne s'y fera sentir, nulle angoisse, nulle douleur, nulle crainte, nulle fatigue, nulle mort, mais toujours une santé inaltérable. La malice ne s'y élève pas, la misère de la chair ne s'y fait point sentir. On n'y trouve nulle maladie, nulle nécessité ; il n'y a ni faim, ni soif, ni froid, ni chaud, ni langueur causée par le jeûne, ni tentation de l'ennemi, ni volonté de pécher, ni faculté de le faire, mais la joie, mais l'allégresse règnent complètement. Car, associés aux anges, les hommes seront éternellement sans aucune infirmité de la chair. Là se fera sentir la délectation infinie, la béatitude perpétuelle ; quiconque y entre, y est toujours retenu. Là est le repos des fatigues, la paix contre les ennemis, le charme de la nouveauté, l'assurance de l'éternité, la suavité et la douceur de la vision de Dieu. Et qui ne désirerait avec ardeur d'habiter ce séjour à cause de cette tranquillité, de cette suavité, de cette éternité et de cette vision de Dieu ? Là, nul n'est étranger, mais tous ceux qui mériteront d'y parvenir seront en repos dans leur propre patrie, toujours joyeux et toujours satisfaits de la vue du Seigneur. Et plus ici-bas on sera obéissant à la volonté de Dieu, plus là-haut on sera récompensé ; plus on aimera Dieu, plus on verra de près Celui qu'on désirera voir. Mais voyez, d'autre part, combien les jours de l'homme sont semblables à l'ombre, ils ne connaissent point de repos : et il n'est vraiment rien, lorsqu'il paraît se tenir debout. Pourquoi donc amasse-t-il des trésors sur la terre, puisque passent sans s'arrêter et ce qui est amassé et celui qui amasse ? Et vous, homme, quel profit attendez-vous en ce monde, qui produit des ruines et aboutit à la mort ? Plût au ciel que vous fussiez sage et que vous comprissiez votre vocation ! ² »

3. *Nous verrons et nous posséderons Dieu.* — « Nous jouirons de Dieu en trois manières différentes dans l'éternelle et parfaite béatitude : nous le verrons dans toutes les créatures ; nous le possé-

derons même en nous ; et, ce qui est infiniment plus agréable et plus heureux encore, nous connaîtrons la Trinité même en elle, et nous contemplerons cette gloire sans aucun voile, avec l'œil pur du cœur. Car la vie éternelle et bienheureuse sera précisément, pour nous, de connaître le Père et le Fils avec le Saint-Esprit, et de voir Dieu tel qu'il est, je veux dire, non pas tel qu'il est en nous, par exemple, ou dans les autres créatures, mais tel qu'il est en lui-même. On peut regarder toute autre vision de Dieu, comme l'écorce, comme l'enveloppe du blé, mais la connaissance de Dieu tel qu'il est, c'est le comble de la béatitude, c'est le suc même du froment, la fine fleur du blé, dont se rassasie la sainte Jérusalem. (Ps., cxlvii, 14). Mais plus cette béatitude est grande, plus elle se dérobe à nos yeux, attendu que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a conçu l'éclat, la douceur, le bonheur qui nous attendent dans cette connaissance-là. C'est une vraie paix de Dieu qui surpasse tout sentiment ; à combien plus forte raison excède-t-elle toute parole humaine ! Aussi, que personne n'essaie de rendre ce que personne n'a encore pu ressentir. Le Seigneur lui-même a dit : *On versera dans votre sein une bonne mesure, une mesure bien pressée, bien agitée, une mesure enfin qui se répande par dessus les bords.* (Luc, vi, 38). Elle sera pleine de toutes les créatures ensemble et pressée dans notre homme intérieur, elle sera agitée dans notre homme extérieur, et elle se répandra par dessus les bords en Dieu même, car c'est là que se trouve le comble de la félicité, là qu'est la gloire suréminente, là enfin que se rencontre la béatitude éternelle qui déborde. Nous pouvons nous faire une idée approchée de la manière dont nous le verrons dans les créatures et dont nous le posséderons en nous-mêmes, par les prémices de l'esprit que nous avons déjà reçues. Mais la connaissance de Dieu en lui-même, elle nous est tout à fait inconnue : c'est quelque chose d'admirable et de tellement fort, que nous ne pouvons y atteindre. Quant à la manière dont on doit le voir dans les créatures, il ne nous est pas impossible de le comprendre, attendu que dès à présent même on le voit ainsi. (Rom., i, 20). Un jour viendra où nous suivrons l'Agneau partout où il ira, et le retrouverons dans toutes les créatures. Quant à la manière dont nous devons l'avoir en nous, nous disons que Dieu remplira notre force raisonnable de la lumière de sa sagesse, en sorte qu'aucune science ne nous fasse défaut en quoi que ce soit. Il remplira notre force concupiscible de l'eau de sa justice, en sorte que nous ne désirions plus qu'elle. Pour ce qui est de l'irascible, quand Dieu l'aura rempli, il régnera en nous une tranquillité parfaite, et nous serons remplis d'une paix divine qui nous portera au comble de la joie et du bonheur ¹. »

¹ S. Bern., *In Nativit. Dom.*, Sermon. iv, n. 2, trad. Vivès.

² S. Bern., *De cognit. hum. Condit.*, cap. xiv et xv, n. 36-38, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Fest. omn. Sanctor.*, Sermon. iv, n. 3 et seq., trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. —

1^{re} Instruction : *Memento homo*, 97. — 2^e Instruction : La chasteté des deux Joseph en regard des mœurs actuelles, 99.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — X. La création (suite) : *Les animaux*, 102.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XII. La communion indigne, 103.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — VII. L'Eucharistie (sa nature), 107.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XII. Pour le dimanche de la Sexagésime : *in Luc.*, VIII, 10 et 11 (d'après saint Augustin), 108.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

1^{re} Instruction

MEMENTO, HOMO

Memento, homo, quia pulvis es.

Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Mes frères,

Depuis le jour de la chute originelle, elle n'a point cessé de retentir aux oreilles de l'humanité, cette voix de mort : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » Mais, remarque saint Augustin, cette attristante parole exige, pour ceux qui de tout temps ont eu foi au Messie, une contre-partie nécessaire. Car s'il a été justement dit à l'homme déchu : « Tu es terre, et tu retourneras à la terre, » il a été dit aussi à l'homme racheté : « Tu es du ciel, et tu retourneras au ciel¹. »

En ce jour où l'Eglise nous convie aux austères réflexions et aux graves souvenirs, *Memento, homo*, arrêtons-nous un instant à méditer chacune de ces deux pensées : *notre retour à la terre, notre retour au ciel.*

I

Le retour à la poussière

Les disciples du monde comme ceux de l'Evangile le savent et se le disent : « Poussière, tu t'en iras de nouveau en poussière. » Sans doute les uns et les autres n'envisagent pas de la même

façon cette éventualité fatale, et ne tirent point, dans la pratique, de cette inéluctable vérité les mêmes conclusions. Mais tous confessent également que l'homme n'est, dans son corps, qu'un admirable mais fragile édifice de sable et d'argile, animé d'un merveilleux souffle de vie, mais condamné d'avance à la désagrégation, à la décomposition, et à l'écroulement final dans la commune poussière où viennent se mêler toutes les ruines. Le plus impie est d'accord sur ce point avec l'auteur de nos saints Livres appelant l'homme une herbe, une fleur : tout cela brille et verdeioie l'espace de quelques aurores ; puis l'herbe se dessèche, et la fleur tombe et meurt : *Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos.*

1. Et vraiment, quel serait celui de nous assez insensé pour refuser de se souvenir qu'il n'est que poussière ? La violente éloquence des choses est là pour nous le rappeler à tous les instants. Dans les rêves enchantés de l'enfance, dans les fièvres de l'adolescence, dans la sève exubérante du premier tiers des années de l'homme, on peut n'y point songer, c'est vrai. Mais dès que s'effeuillent les premières fleurs du printemps de la vie, dès que se font sentir les premières déchéances de notre chair, alors l'âme se porte d'elle-même vers les choses graves, vers les côtés sérieux de la destinée ; on commence à compter le peu de pas qui séparent le berceau de la tombe ; la brève mesure de nos journées terrestres, l'infime durée du rôle que nous avons à jouer sur la scène de ce monde, déjà se fait sentir à nous avec je ne sais quel mélange de malaise et d'angoisse ; et l'on se surprend à songer à la mort.

Et certes, les occasions ne sont point rares, qui viennent renouveler sans cesse et raviver en nous cette affligeante préoccupation.

C'est d'abord, *au dedans de nous-mêmes*, toute une série continue de phénomènes plus ou moins douloureux, dont notre corps est le siège et la victime, par suite de ce lent travail de décomposition « qui nous entame vivants, » et fait que nous mourons un peu chaque jour, longtemps avant le dernier soupir final. Lorsque, parvenus au faite de la vie, il ne nous reste plus qu'à redescendre la pente des années, nous sentons littéralement les ténèbres, le froid, la rigidité de la mort nous envahir peu à peu. Nous ne remarquons pas jour par jour peut-être cette invasion progressive de notre être par les forces destructives du trépas ; mais nous la constatons à de certains intervalles, et nous en gémissons. Ce sont nos forces qui déclinent ; c'est notre agilité qui va s'affaiblissant ; c'est la lumière qui se retire par degrés de nos yeux fatigués ; c'est une lassitude plus grande et plus lourde après un travail pourtant moins considérable que les labeurs d'autrefois ; ce sont des infirmités inconnues qui pèsent sur notre organisme ébranlé ; ce sont des brèches de plus en plus inguérissables à ces murailles derrière lesquelles s'abritait notre vie ; c'est un besoin de plus en plus impérieux de nous

¹ S. Augustin, Sermon xci, de *Concordia fratrum*. Edition d'Anvers, 1576.

replier derrière les remparts de la prudence, loin des aventureuses entreprises et des excès d'un autre âge; ce sont les rides qui se creusent dans les chairs affaïssées; c'est la tête qui blanchit ou se découronne; c'est la poussière en un mot qui se désagrège et tend à retourner à la poussière; c'est toute la substance de l'homme qui, par mille secrètes blessures, rappelle à l'homme qu'il est de terre et qu'il s'en ira bientôt à la terre.

Et *en dehors de nous*, les avertissements ne sont pas moins fréquents et significatifs. Toute invasion nouvelle dans nos alentours d'une maladie dangereuse; toute catastrophe sanglante; tout sinistre où sombrent des groupes entiers d'existences humaines; tout trépas subit enlevant à nos côtés l'un de nous, sans que rien nous ait préparés à cette brusque apparition de la mort; ou même simplement toute tombe s'ouvrant, à l'heure prévue, pour engloutir quelqu'un de ceux qui faisaient partie du cercle de nos amitiés ou de nos relations: autant de voix éloquantes des choses, qui forcent les plus oublieux et les plus insouciantes à se souvenir de la poussière finale où ils disparaîtront à leur tour.

Voilà donc le fait, le fait brutal et indéniable: le retour de toute chair à la poussière originelle. Devant ce fait inéluctable, force est à tous de s'incliner. Mais, je l'ai dit, tous ne le font pas de la même manière.

2. Il en est, et le nombre en est grand, qui, enfermant toutes leurs espérances dans l'étroit horizon de ce monde, perdent toute sagesse et toute raison à la pensée de ce terme final de chaque vie humaine. Quelques-uns, dans leur affolement, vont jusqu'à prôner un lâche suicide. Ils ont supputé ce que la vie pouvait leur offrir de joies d'une part, de tristesses de l'autre; et trouvant la somme des douleurs supérieure à celle des plaisirs ici-bas, ils ont déclaré que la vie ne valait pas la peine d'être vécue, et ils ont conclu à rejeter le fardeau de l'existence, sans attendre l'heure marquée par Dieu!... La plupart, jé me hâte de le dire, ne vont point jusque-là. Ils ne songent aucunement à en finir avec l'existence; mais, puisque la vie est courte et que la mort est proche, ils tâchent à entasser le plus de jouissances possible dans ce peu de jours qu'ils ont à passer sur la terre. « Couronnons-nous de roses, disent-ils, avant qu'elles se fanent! » Que tout cela est triste, mes frères, n'est-il pas vrai, profondément triste! Et, à la vue de ces hommes qui ne pensent qu'à jouir avant de mourir, on ne peut s'empêcher de songer à ces animaux qui n'ont souci que de s'engraisser, en attendant le départ pour la boucherie...

Tout autre nous apparaît le langage et l'attitude des vrais chrétiens à cette pensée de la dissolution finale.

II

Le retour au ciel

Le chrétien, fidèle disciple de l'Evangile, n'est pas toujours exempt de quelque déplaisir à la

pensée de la mort. Que certains justes consommés dans la charité hâtent de leurs soupirs impatients l'instant de leur dissolution, afin d'être plus tôt réunis au Christ, *Cupio dissolvi, et esse cum Christo*: ce n'est là qu'une exception. En général, les bons chrétiens eux-mêmes ne se défendent pas de toute appréhension et tristesse en songeant à la mort. Mais il n'en est pas moins vrai que cette tristesse n'a rien de commun avec l'affolement des désespérés ou des viveurs. C'est que, pour le fidèle nourri des enseignements de la foi, le retour à la poussière n'est que le commencement du retour vers le ciel.

Formé à l'école des patriarches, il dit avec Tobie: « Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie meilleure que Dieu promet à ceux qui le servent. » Il répète avec Jacob: « La vie est un pèlerinage, le voyage de quelques jours d'un homme en route pour l'éternité: *Dies peregrinationis meæ*. » Il adore avec Abraham la main de Dieu qui ne nous tire de cette demeure présente, *Exi de domo tua*, que pour nous mettre en possession de la vraie terre de promission, *Et veni in terram quam monstravero tibi*. Il comprend avec Job qu'un corps qui retourne en poussière, c'est une prison qui s'écroule et d'où s'échappe, pour s'élancer enfin librement vers sa véritable patrie, l'âme fille de Dieu, fille du ciel.

Et alors, faisant réflexion sur lui-même et sur son propre corps, il se demande pourquoi il s'occuperait de tant fortifier, de si bien murer cette prison où gémit son âme. Rassasier ce corps de tout ce qu'il désire, nourrir cette chair de toutes les abondances, la saturer, l'enivrer de toutes les délices, n'est-ce pas resserrer plus étroitement dans sa prison la céleste captive? N'est-ce pas, pour ainsi dire, obstruer toutes les avenues, fermer toutes les issues par où elle peut encore prendre jour sur le ciel? Dans ce corps bien repu qui l'accable de son poids, comment l'âme pourrait-elle se dilater à l'aise? Elle s'anémie, elle s'étiole; elle arrive à n'avoir plus aucune vigueur pour désirer le bien, pour détester le mal; elle ne tarde pas à mourir comme peuvent mourir les âmes, à mourir de l'absence totale de Dieu. Et dans cet état, comment pourra-t-elle, cette âme qui vient du ciel, s'en retourner au ciel?

Voilà, mes frères, voilà pourquoi les saints, et non pas seulement les saints, mais les vrais chrétiens de tous les temps, ont fait à leur corps, par les armes de la pénitence, la guerre que le Christ a ordonnée dans l'Evangile. Il y a sans doute bien des degrés dans les pratiques de mortification au moyen desquelles on peut tenir la chair en laisse, pour l'empêcher de se révolter contre l'esprit. Il n'est pas donné à tous d'imiter les saints anachorètes dans leurs veilles et leurs macérations, dont la durée et la rigueur font frémir notre délicatesse. Mais il y a un minimum de pénitence obligatoire pour tous, et nul ne peut s'y refuser sans grand danger pour son âme. Ce

minimum de pénitence nous est indiqué par l'Eglise; et, mes frères, si nous savons comprendre nos véritables intérêts, nous observerons les jeûnes et les abstinences commandés par l'Eglise, principalement pendant le Carême.

Pourquoi faut-il, hélas ! que les habitudes de pénitence disparaissent des mœurs d'une société qui n'a plus guère de chrétien que le nom ? « Bientôt les lois de l'Eglise, malgré les dispenses multipliées qu'elle accorde, ne seront plus qu'une légende ou un souvenir bon à mettre dans un recueil de codes surannés, pour mémoire. ¹ » Chose déplorable ! c'est la classe des riches, de ceux qui pourraient le plus facilement et le plus utilement retrancher à leur corps quelque chose de ses appétits ou de ses plaisirs, c'est elle qui se prive le moins. Trop de chrétiens et de chrétiennes placés dans des situations considérables de fortune, de renom, de naissance, sont tentés de redire cette parole d'un grand seigneur du moyen âge : « Dieu regardera à deux fois avant de damner une personne de ma race. »

Ah ! le croyez-vous vraiment ? Parce que vous êtes opulent, considéré, puissant, vous croyez-vous au-dessus des lois de Dieu ? Prenez garde, riche orgueilleux ! Si je comprends bien l'Evangile, vous êtes, aux yeux de Dieu, moins que ce pauvre ouvrier, moins que cette pauvre femme qui travaille depuis l'aurore jusqu'au soir, afin de gagner le pain sec pour toute sa famille.

Je sais bien que l'on se fait aujourd'hui, même à certains foyers qui veulent continuer de s'appeler chrétiens, un Evangile à sa façon que l'on oppose à l'Evangile du Christ, un Evangile tout de compromis, d'accommodements et de transactions avec les délicatesses de l'esprit mondain, un Evangile qui apprend à avoir deux maîtres à la fois, à servir en même temps Bélial et le Christ. Ah ! les belles traditions patriarcales des vieux foyers chrétiens, où sont-elles, et qu'en a-t-on fait ?

Il faut y revenir, mes frères, à ces antiques traditions, qui seules peuvent faire de nous des élus et des saints. Si nous voulons diriger sûrement et sans dévier notre retour au ciel, la vraie patrie de nos âmes, il faut nous remettre résolument et franchement à la suite et à l'école des patriarches, comme nous l'avons fait déjà précédemment. Nous y travaillerons cette année encore pendant le Carême; et la vie du patriarche Joseph, dans ses rapports avec celle du second Joseph, le saint époux de Marie, et avec celle aussi de Notre-Seigneur, fera l'objet de notre édification. Courage donc, mes frères, pour Dieu et pour nos âmes ! Passons fructueusement ce Carême dans la méditation, la pénitence et la prière. Ainsi soit-il.

2^e Instruction

LA CHASTETÉ DES DEUX JOSEPH EN REGARD DES MŒURS ACTUELLES

Mes frères,

Saint Ambroise, écrivant un traité sur l'histoire du premier patriarche Joseph, disait de celui-ci à la première page : « Parmi l'admirable variété des vertus qui furent en ce bien-aimé fils de Jacob, on voit briller avant tout, d'un éclat tout céleste, le lis très pur de la chasteté ¹. »

Ce que dit saint Ambroise du premier Joseph, il l'applique pareillement au second, le chaste époux de Marie, dont le premier Joseph était, sur ce point, la figure.

Voyons donc, mes frères, jusqu'à quel point de délicatesse et, si j'ose dire, d'intransigeance, nos deux patriarches ont poussé le culte de la belle vertu. — Nous mettrons ensuite en regard de cette sainte intransigeance le spectacle des lâches compromissions qui sont devenues maintenant trop fréquentes en cette matière.

I

Sainte intransigeance des deux Joseph en matière de vertu

1. L'un des derniers en âge parmi les fils de Jacob, mais le premier pour les grâces aimables du corps et l'innocence de l'âme, le jeune Joseph encourut la jalousie de ses frères. Vendu par eux au prix de vingt deniers, il est emmené captif en Egypte et cédé comme esclave à Putiphar, général des troupes de Pharaon.

Le Seigneur, Dieu de ses pères, lui fait trouver grâce devant son maître; et, ayant reçu de celui-ci l'autorité sur toute sa maison, il la gouvernait avec de pleins pouvoirs, allait et venait, ici ou là, selon qu'il lui plaisait.

Cependant, la femme de Putiphar jette les yeux sur Joseph. Lui trouvant un extérieur agréable, elle conçoit de coupables désirs à son sujet et le sollicite au mal. Sainte horreur de Joseph pour une proposition aussi criminelle ! Mais cette femme insensée n'en cherche que plus obstinément à satisfaire ses désirs. Et Joseph, un jour, étant entré dans la maison pour y remplir ses fonctions habituelles, cette misérable, en l'absence de tout témoin, le saisit par son manteau et de nouveau le provoque au mal. Que fait alors notre saint jeune homme ? Je vous l'ai dit, mes frères, il pousse la vertu jusqu'à une sainte intransigeance : il ne parle pas, il ne discute pas : il fuit. Et non seulement il fuit, mais, dédaignant de retirer son vêtement des mains de l'Egyptienne, il le lui abandonne pour s'échapper plus promptement. Il aime mieux s'exposer à la calomnie, et par la calomnie à la colère de son maître, aux rigueurs de la prison, à la mort peut-être, que de prolonger

¹ Mgr Mermillod, *Conférences aux dames de Lyon*, La vie surnaturelle.

¹ S. Amb., *De Patriarcha Joseph liber unus*, n. 1.

d'un seul instant le danger d'un tête-à-tête avec son indigne maîtresse.

La voilà, mes frères, cette belle droiture de la vertu qui, rencontrant sur sa route les provocations du libertinage, refuse de rien entendre, passe et s'éloigne avec horreur, préférant à la voie large et fleurie du désordre l'étroit sentier bordé d'épines du devoir : *Sicut lilium inter spinas*.

Certes ils sont tentés non moins puissamment que les autres, ces victorieux de la génération chaste; et ce n'est pas sans luttes, sans déchirements peut-être, qu'ils arrivent à triompher de la tentation. Quelle vertu, par exemple, fut mise à plus dure épreuve que celle de Joseph? Quels assauts de tous les jours n'eut-elle pas à soutenir : *per singulos dies*, dit l'historien sacré! « Il était, écrit saint Ambroise, dans les chaudes années de l'adolescence, à cet âge où la passion s'allume si vite et parle si fort au cœur de l'imprudente jeunesse; il était seul, abandonné, sans affection, sans famille sur cette terre d'exil et de captivité. Et voilà que s'offrait à lui une tendresse sans mesure; et celle qui lui faisait ainsi part de sa tendresse, c'était sa maîtresse. Elle avait pour elle le rang, la fortune, la beauté peut-être; elle se faisait tour à tour caressante, menaçante; elle lui parlait, le suppliait; mieux que cela encore : elle poussait la séduction jusqu'à l'attirer, avec une douce violence, par son vêtement. » Vraiment, le démon qui le tentait dans cette femme était légion; et ce démon eût pu dire au vertueux Joseph, après la tentation, ces paroles de dépit adressées par les esprits mauvais à saint Dominique, vainqueur en semblable circonstance : « Tu as vaincu, tu as vaincu; car tu as été dans la fournaise et tu n'as pas brûlé! *Vicisti, vicisti; quia in igne fuisti et non aruisti*. »

Ainsi en fut-il de Joseph; ainsi en est-il, mes frères, on peut l'affirmer, de tous ces illustres amants de la chasteté qui ont vécu dans la Synagogue ou dans l'Eglise. Tous ont eu à soutenir d'âpres combats pour triompher du vice et de ses séductions. Nul homme, en effet, n'est à l'abri des saillies impétueuses de la concupiscence et des appétits déréglés. Le démon a reçu de Dieu permission de s'approcher de toutes les âmes et d'engager la lutte avec elles. Il est vrai que si Dieu permet ces assauts du démon, il élève en même temps dans nos âmes le rempart de sa grâce avec laquelle nous sommes assurés de vaincre, si nous voulons seulement nous armer d'énergie et nous défendre. Seulement, les âmes molles et lâches ne savent point soutenir la lutte : à la première apparition de l'ennemi elles courent à lui et lui rendent les armes. Les grandes âmes, au contraire, sentant venir la tentation, se retranchent fortement derrière les murailles de la grâce divine. Il ne s'agit, elles le savent, que de se tenir là et de déployer dans la résistance une persévérante énergie. L'ennemi arrive, livre l'assaut, mais c'est en vain : il échoue, il se brise; il doit

battre en retraite. La vertu a triomphé, parce qu'elle a combattu. Car nul n'est tenté au-dessus de ses forces; et il n'y a tentation si violente que l'on ne puisse surmonter, avec l'aide de Dieu, par la correspondance à la grâce et par la garde vigilante et fidèle de son âme.

Elle est donc bien mal venue, cette jeunesse du jour si obstinément attachée à ses danses et à ses désordres, à s'excuser sur les exigences de l'âge et de la nature. « Ne venez pas, s'écrie sévèrement saint Augustin, accuser devant moi la chair et la nature! *Noli carnis accusare naturam*. Car j'en crois là-dessus, plutôt que vos arguties menteuses, la parole du souverain Créateur disant : « Sous vous seront vos appétits charnels. » Trêve donc, conclut le saint docteur, aux vaines excuses! Mais confessez sincèrement vos torts et voyez à prendre désormais pour modèle l'exemple du chaste Joseph, lis de pureté parmi les buissons ardents de la convoitise ¹. »

2. Non moins que le premier Joseph, le second Joseph, le chaste époux de Marie, nous est un exemple d'exquise délicatesse dans l'angélique vertu. Marie, son épouse, porte en son sein le fruit mystérieux qu'elle a conçu de l'Esprit divin. Mais saint Joseph ignore ce céleste mystère, et il lui semble avoir sous les yeux l'évidence d'une lourde faute commise par sa fiancée. Nul retard alors : il ne peut supporter la pensée d'habiter avec celle qui a cessé d'être pure à ses yeux; il n'aura plus rien de commun avec elle, il la renverra : *Voluit dimittere eam*. Il faut qu'un ange même vienne du ciel lui révéler l'ineffable mystère qui s'est accompli dans Marie et rassurer sa délicatesse en alarme.

II

Les lâches compromissions des mœurs actuelles

Et maintenant, mes frères, une question : Ces exemples de nos deux saints patriarches se recommandent-ils seulement à notre admiration, sans s'imposer à nous dans la pratique comme une obligation? Cette délicatesse, cette intransigeance en matière de mœurs, cette haine vigoureuse du vice impur et de tout ce qui y ressemble, ce culte sévère du devoir, sont-ce là des choses que nous demeurions libres d'imiter ou de ne pas imiter? Reconnaissons sur ce point, mes frères, toute l'étendue de nos obligations. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur*, a dit le Christ, *parce qu'ils verront Dieu*. Ils ne verront donc pas Dieu, ceux qui n'ont pas le cœur pur. Or, la pureté du cœur est-ce autre chose que l'amour de la belle vertu, sans fausses complaisances pour le vice contraire?

Et si vous trouvez que ces paroles du Maître ne commandent point cette mâle intransigeance dont j'ai parlé, entendez cette autre parole de Jésus : « Si ton œil te scandalise, arrache-le, et

¹ S. Aug., *De Continentia*.

jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi entrer aveugle en la vie éternelle, que d'être jeté, en possession de tes deux yeux, à la géhenne de feu. » Est-elle assez formelle cette fois, la parole du Christ ? Fait-elle aux chrétiens une obligation assez rigoureuse de rejeter loin de soi avec vigueur tout ce qui peut porter ombrage ou préjudice à l'angélique vertu ; de rompre résolument, radicalement, avec les habitudes et les influences vicieuses ; de ne garder en cette matière ni ménagement, ni réserve ?

Que dire alors de cette tendance générale aujourd'hui dans notre société dite chrétienne, à admettre comme de bon ton une frivolité de mœurs qui n'est, à tout prendre, qu'une apostasie pratique de l'Evangile ? Que dire de ces indulgences, de ces tendresses que l'on a pour le vice, pourvu qu'il se présente sous des formes aimables et polies ? Que dire de ces sourires complices, sur certaines lèvres d'où ne devraient tomber que des anathèmes ? On ne sait plus rougir du vice chez les autres ; et pour soi-même, on s'arrange de manière à lui faire la part aussi large que possible, même dans une vie pieuse ou soi-disant telle. Il est, je vous le jure, mes frères, une chose qui donne beaucoup à songer : c'est ce scandaleux partage que font de leur vie et de leur cœur entre Jésus-Christ et le démon, des personnes qualifiées de dévotes, qui ont la prétention de résoudre, en dépit de l'Evangile, le difficile problème de servir à la fois Dieu et Baal. On veut mener de front la prière et la coquetterie, la vie intérieure et les fréquentations mondaines, les bals et la communion, les sentimentalités fades et molles et l'amour de Dieu. Le monde, c'est vrai, a des excuses pour tout cela : « C'est la mode, dit-on, c'est le progrès moderne de la vie. » — « Tout ce qu'on voudra, répond ici le P. Faber, mais la question après tout est de savoir si nos voies modernes sont la droite voie ; car, si la route a un bout et que la porte du ciel ne soit pas à ce bout, avec tout leur éther et leur fleur d'orange, le sort de ces âmes dévotes à bon marché deviendra fort critique, s'il n'est désespéré. Et je me figure que saint Bernard, le saint à la langue de miel, s'il eût rencontré sur son chemin quelqu'une de ces âmes à la grande mode, lui eût servi de son miel à peu près en ces termes : « Madame, faites tous vos efforts pour échapper à l'enfer, dont vous suivez « bel et bien le chemin ; et souvenez-vous qu'on ne « doit pas se moquer de Dieu, mais traiter sérieusement avec lui ¹. »

Et quel bonheur se promet-on donc de ces compromissions toujours dangereuses, sinon toujours coupables ? « Vous serez savants comme des dieux, » disait le tentateur à nos premiers parents. — « Vous serez heureux comme des dieux ! » fait-il entendre de même à ces âmes qui se partagent entre la religion de l'Evangile et la religion du

plaisir. Erreur, mes frères, le bonheur n'est pas là ; le bonheur n'est que dans la vertu, dans le devoir résolument accepté, noblement pratiqué. Nous n'avons pas idée des joies supérieures et incomparables que nous contristons en nous, par ces lâches complaisances pour le fruit défendu, par ces concessions faites à la mollesse, par ces soupirs et ces retours vers les joies malsaines du vice, joies qui n'effleurent un instant notre cœur que pour le noyer ensuite de longs et profonds dégoûts. Ah ! si nous savions le don de Dieu ! si nous savions être résolument chrétiens, résolument vertueux ! « Mon Dieu ! chantait le Roi-Prophète, qu'elle est grande l'abondance des délices que goûtent dans l'intime de leur cœur ceux qui vous aiment et vous servent ! » L'Ecriture est toute pleine du récit de ces joies que savourent les serviteurs de Dieu et les amants de la céleste chasteté.

Ces joies sont si pénétrantes parfois qu'elles répandent une secrète douceur jusque sur nos plus amères douleurs ; et, par la vertu de ces joies toutes divines, il y a des heures dans la vie où l'on est heureux de pleurer, où l'on jouit de souffrir, où l'on cueille véritablement des raisins sur des épines et des figues sur des ronces, au spirituel s'entend. « Je voyais la chasteté, dit à ce propos saint Augustin racontant ses dernières luttes ; elle marchait toute radieuse d'une joie pure et sereine, et comme l'eût pu faire une amie ou une sœur, elle m'invitait à venir ; à sa suite marchaient des enfants et des vierges, une nombreuse jeunesse, et des âmes innocentes et saintes de tous les âges, de toutes les conditions. Elle m'apparaissait comme une mère non stérile, mais féconde, enfantant la foule des vraies joies que vous faites s'épanouir en elle, ô Dieu qui êtes son époux ! ² »

Saint Augustin, vous le savez, mes frères, ne resta pas plus longtemps hésitant ; il se jeta, sans plus regarder en arrière, entre les bras de la céleste chasteté. Et alors seulement il trouva le repos et la félicité pour son cœur, après les avoir si longtemps et si vainement demandés aux voluptés des sens. Faisons comme lui, mes frères, et ainsi que lui nous goûterons dans la pratique de la vertu ici-bas des douceurs supérieures aux délices de la chair, en attendant de goûter au ciel ce que l'œil de l'homme n'a pas vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur n'a pu concevoir, les suavités infinies que Dieu réserve à ceux qui le servent dans l'innocence de leur cœur. Ainsi soit-il.

¹ P. Faber, *Conférences spirituelles*. Sur les illusions, I.

² Psalm., xxx, 20.

³ *Confes.*, viii, 11.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

X

LA CRÉATION (*suite*)

L'œuvre des six jours : 6^e jour

(Les animaux)

Plan

1. La création des animaux. — Les animaux domestiques.
2. Leurs qualités : force, agilité, docilité, sobriété.
3. Les services qu'ils nous rendent : le cheval, le bœuf, l'âne, le chien.
4. Convenance des animaux domestiques avec les climats : le chameau, le renne.
5. Les animaux sauvages.

1. — Le sixième jour, Dieu commença par créer les animaux domestiques, les bêtes sauvages et toutes celles qui rampent sur la terre.

Parmi ces nouvelles créatures, ce sont les animaux domestiques qui nous intéressent le plus. On ne peut les étudier un instant, sans se sentir touché de la prévoyante bonté du Créateur. Ces animaux étant destinés à devenir les serviteurs de l'homme, à vivre dans sa compagnie, à partager son travail, à l'aider de toute manière, Dieu leur a donné en partage les principales qualités qui constituent les bons domestiques.

2. — Il n'est pas besoin de vous faire remarquer la force et l'agilité de la plupart d'entre eux : vous les connaissez ; mais laissez-moi attirer votre attention sur leur docilité vraiment prodigieuse. Le bœuf, par exemple, connaît sa force et la puissance de ses armes, lui qui oppose ses cornes aux animaux féroces qui l'attaquent. Or, comment se fait-il qu'un troupeau de bœufs tout entier se laisse mener, pousser, maltraiter même par le fouet d'un enfant, par le bâton d'un petit pâtre, sans songer à la vengeance, sans essayer de se défendre et de se révolter ? N'y a-t-il pas là de quoi nous étonner ? Quelle obéissance ! Quelle soumission ! Quel respect ! Il saute aux yeux que ces animaux aiment la compagnie de l'homme, aiment les étables où il les loge ; on voit même qu'ils se trouvent heureux de renoncer à leur liberté pour le servir. Mais d'où peuvent leur venir de pareilles inclinations, si ce n'est de l'ordre que Dieu leur a donné d'obéir à l'homme comme à leur maître ? Si vous en doutez, essayez d'apprivoiser les lions, les tigres et les loups ; essayez de les réunir en troupeaux et de les confier à un berger ; essayez de les employer à votre service : vous n'y réussirez jamais.

Non content de nous avoir donné, dans les animaux domestiques, des serviteurs robustes, agiles et obéissants, Dieu les a encore créés avec des habitudes de sobriété tout à fait avantageuses pour l'homme. Tandis que les animaux sauvages

mangent beaucoup et ruineraient bientôt leur maître, la plupart des animaux domestiques mangent peu et travaillent beaucoup ; un peu d'herbe, même la plus sèche, ou le moins précieux de tous nos grains leur suffit. C'est là toute la récompense qu'ils attendent de leurs services. Dieu a poussé plus loin la prévoyance : il a voulu que cette nourriture se trouvât partout. Les plaines, les vallées, les montagnes sont comme autant de tables toujours servies et qui fournissent abondamment à la nourriture des serviteurs de l'homme.

3. — Pour ce peu que nous leur donnons, combien de services ils nous rendent ! Faut-il nous porter rapidement d'un lieu dans un autre ? Le cheval paraît sensible à cet honneur. Au moindre signe, il part ; il varie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter, dès qu'il connaît la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières, rien ne le décourage. Il aime à partager les dangers de son maître. Il va au devant des hommes armés. Le son de la trompette, la voix des chefs, le bruit du combat réveille son courage ; il se rit de la peur.

Voici maintenant le bœuf qui s'avance à pas lents. Moins souple, moins agréable dans ses formes que le cheval, ce nouveau domestique ne nous est pas moins utile. Vos champs ont besoin d'être ensemencés : mettez-lui un joug sur les épaules, attachez-le à la charrue, et il tracera patiemment vos sillons. Quand le jour de la récolte sera venu, il vous aidera encore à transporter dans vos greniers les riches produits de la terre. Faut-il conduire au loin des fardeaux de tout genre ? Vous n'avez qu'à parler : il est toujours prêt à obéir.

Mais le cheval et le bœuf sont des domestiques d'un prix assez élevé ; leur nourriture est encore coûteuse. Le pauvre restera donc sans aide, lui cependant qui en a le plus besoin ? O Providence de mon Dieu ! vous ne pouviez l'oublier. Vous avez créé tout exprès pour lui un nouveau serviteur : il n'a qu'une petite taille, mais il est robuste ; il ne va pas bien vite, mais il va longtemps ; et, ce qu'il fallait avant tout au pauvre, il est facile à nourrir : les chardons du chemin font son meilleur repas.

Maintenant que dirons-nous du chien, le plus fidèle ami de l'homme ? Comment compter tous les services qu'il nous rend ? Il garde nos troupeaux, nos maisons, notre personne ; il nous assujettit les bêtes des champs et des forêts. On peut dire qu'il ne vit que pour son maître. Il s'afflige de son absence, il saute de joie à son retour. Et cette fidélité est la même pour tous, pour le pauvre comme pour le riche ; rien ne saurait le changer, pas même les mauvais traitements : il caressera la main qui vient de le frapper. Son maître est-il devenu pauvre et aveugle, il le conduira de porte en porte, implorant pour lui la

pitie des passants. Le pauvre aveugle est mort : tout le monde l'oublie, car les pauvres n'ont point d'amis ; personne n'ira pleurer sur sa tombe, personne excepté son chien : entre lui et son maître, c'est à la vie et à la mort.

L'homme trouve, dans le cheval, le bœuf et l'âne, des voitures commodées ; dans le chien une garde sûre, un guide fidèle. Mais il y a des choses qui lui sont plus nécessaires : la nourriture et le vêtement ; c'est encore dans les troupeaux qu'il va les chercher.

Cela est donc vrai : les animaux domestiques ne sont placés auprès de nous que pour nous aider et nous donner. Si nous faisons peu d'estime des services qu'ils nous rendent et des présents qu'ils nous offrent, c'est qu'ils recommencent tous les jours ; on n'y pense plus. Mais au fond, n'est-ce pas là ce qui devrait nous toucher davantage et augmenter notre reconnaissance envers Dieu ? Et le moins que nous puissions faire, quand nous recevons du bien, n'est-ce pas de daigner nous en apercevoir ?

4. — En parlant des plantes, nous avons dit de quelle manière admirable Dieu les avait créées en rapport avec les différents climats de la terre. Il en est de même pour les animaux domestiques.

Dans les pays chauds, on rencontre des plaines immenses et arides, où le cheval, le bœuf et l'âne ne trouveraient ni eau ni pâturages. Telles sont les contrées qu'habitent les Arabes. Dieu leur donne le chameau, qui est comme le navire du désert. Son pied est taillé pour marcher d'un pas sûr au milieu des sables ; il peut y faire plusieurs centaines de lieues chargé d'un énorme fardeau. Sa nourriture sera une poignée d'herbes sèches ou de graines communes, et, grâce à un estomac spécial dont le Créateur l'a pourvu pour conserver l'eau dont il a besoin, il restera toute une semaine sans boire.

Dans les pays froids du Nord, où la neige couvre la terre six mois de l'année, Dieu donne au pauvre Lapon un animal non moins précieux, une espèce de cerf, qui sert à la fois de cheval et de vache, et se nourrit de la mousse qu'il sait trouver lui-même sous la neige. Le renne est la richesse des Lapons comme le chameau celle des Arabes ; et même, sans ces deux espèces, les Lapons et les Arabes ne pourraient pas vivre dans les pays qu'ils habitent.

5. — Après avoir béni la bonté de Dieu dans la création des animaux domestiques, voulez-vous admirer une fois de plus toute l'étendue de sa Providence ? Considérez les bêtes sauvages. Sans cabanes, sans magasins, elles sont mieux nourries, plus agiles à la course, plus fortes, d'un poil plus fin et plus poli que la plupart des animaux auxquels nous donnons nos soins. La Providence ne les oublie pas dans leurs forêts et leurs montagnes. Aussi nos Livres saints nous représentent-ils les petits du lion criant chaque jour vers Dieu pour avoir leur proie, comme nous-mêmes lui demandons chaque jour le pain qui nous nourrit.

Si quelques-uns de ces animaux nous causent parfois du préjudice, il nous en dédommagent, en nous débarrassant des cadavres, et en faisant la guerre aux espèces qui trop nombreuses seraient un véritable fléau.

Il nous resterait maintenant à parler des autres animaux que Dieu fit encore le sixième jour ; mais nous n'en finirions pas, si nous voulions considérer toutes les merveilles dont le monde est rempli : il faut nécessairement se borner. Ce que nous avons vu suffit et au delà pour nous faire admirer la sagesse et l'ordre qui règnent dans les œuvres de Dieu. Là rien d'inutile, là tout a un but, tout est à sa place, tout s'enchaîne. Otez les plantes, vous détruisez les oiseaux ; ôtez les oiseaux, les insectes dévorent les plantes ; ôtez les animaux domestiques, l'homme incapable de cultiver ses champs tombera à l'état sauvagé. Oui, ce que nous avons dit suffit et au delà pour nous faire lire dans le livre de la création tout ce que Dieu a bien voulu y écrire pour nous, son existence, sa puissance, sa bonté et toutes ses perfections infinies. Heureux celui qui veut ouvrir les yeux pour voir et son cœur pour comprendre ! Pour lui, le monde devient un temple : tout lui parle de Dieu, partout Dieu lui est présent. Cette pensée de Dieu le porte au bien et le détourne du mal, et il marche d'un pas sûr vers la glorieuse éternité. Heureux donc celui qui sait bien lire dans le grand livre de l'univers !

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XII

LA COMMUNION INDIGNE

Résumé analytique

La communion indigne est un péché très grave ; c'est une sorte de déicide. Afin d'en être à jamais préservés, examinons :

I. — *Sa malice*

1. Communier indignement, c'est s'attaquer directement à Jésus-Christ.
2. C'est renouveler la trahison de Judas.
3. C'est renouveler toutes les injures infligées à Notre-Seigneur durant sa Passion.

II. — *Ses causes*

1. Le manque de foi.
2. Le manque de courage pour mener une vie sérieusement chrétienne.

III. — *Ses effets*

1. Elle produit d'affreux remords.
2. Elle amène l'endurcissement.
3. Et souvent elle cause l'impénitence finale.

Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem ?

Comment êtes-vous entré ici sans avoir revêtu la robe nuptiale ? (Matth., xxii, 12).

Lorsqu'un roi invite ses sujets à célébrer avec lui les noces de son fils, ceux qui ne répondraient

à son appel que par le dédain sembleraient bien coupables ; mais ceux qui ne se rendraient au palais que pour insulter le souverain, ou qui profiteraient de cette occasion pour tramer un complot contre lui et attenter à sa vie, seraient des traîtres, dignes du dernier supplice. Le monarque dont parle l'Évangile, ce monarque qui admet à sa table tous ses sujets, qui veut même que les salles du festin se remplissent des mendiants, des aveugles et des boiteux amenés de tous les carrefours, nous représente le divin Sauveur appelant tous les hommes au banquet de l'Eucharistie, pour y célébrer l'alliance de son Fils avec notre humanité ; et les reproches qu'il fait à celui qui déshonorait sa table par une tenue indigne, nous donnent à entendre que si nous recevons la sainte Eucharistie dans de mauvaises dispositions, nous nous exposons aux plus terribles effets de la colère divine. Le malheureux qui n'avait pas voulu revêtir la robe nuptiale qu'on donnait aux invités, ne put pas même trouver une excuse ; « il resta muet, » dit le Sauveur, et le roi commanda à ses serviteurs de lui lier les pieds et les mains pour le jeter dehors. Ce sera donc là, mes frères, le châtiment du malheureux qui aura profané le corps et le sang de Jésus-Christ et n'aura pas fait pénitence de son crime : cité au tribunal du souverain Juge, il ne pourra dire un seul mot pour excuser sa conduite, il ne pourra point trouver de défenseurs, et sera livré pieds et mains liés aux exécuteurs des vengeances divines, c'est-à-dire qu'il lui sera impossible de faire un mouvement pour échapper à l'éternel châtiment de sa faute.

Il y a, dit le catéchisme, deux sortes de communions : la bonne et digne communion faite en état de grâce, et la communion indigne faite en état de péché mortel. La bonne communion sera plus ou moins fervente, suivant qu'on aura mis plus ou moins de soins à y apporter les dispositions dont nous avons parlé, mais il n'y a pas de degrés dans la mauvaise communion : toute communion faite en état de péché mortel est un horrible sacrilège, une trahison infâme, une insulte à la personne adorable du Fils de Dieu et à la Trinité entière, une sorte de déicide aussi coupable que celui des Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur. Que Dieu vous préserve, mes frères, de commettre jamais un si affreux forfait, d'aller à la sainte Table pour y manger votre propre condamnation ! Vous reculez d'horreur à la seule pensée de la trahison de Judas, de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement ; éprouvez-vous le même sentiment de frayeur à la pensée d'une communion sacrilège ? Quand vous étiez dans l'heureuse innocence de l'enfance, quand vous avez fait votre première communion, il vous semblait qu'il était impossible de commettre de sang-froid un pareil crime ; mais depuis que votre conscience s'est émoussée au contact de sociétés dangereuses ou frivoles, votre foi a diminué, et avec elle votre crainte du sacrilège. Aussi ne sera-t-il pas inutile de vous rappeler la *malice*

d'une communion indigne, quelles en peuvent être les *causes*, et quelles en sont les funestes *conséquences*.

I

Lorsque Dieu donna sa loi aux Hébreux sur le Sinaï, il ordonna que tout le peuple restât à une certaine distance au pied de la montagne ; Moïse seul devait monter au sommet pour s'entretenir avec lui. Cependant les enfants d'Israël avaient dû se purifier pendant trois jours par le jeûne et la prière pour se préparer à assister même de loin à ce terrible spectacle. Cela, mes frères, peut vous donner une idée de la sainteté que Dieu est en droit d'exiger de ceux qui s'approchent si près de lui dans la sainte communion. Le Saint des Saints du temple de Salomon n'était qu'une figure de nos tabernacles, et pourtant le grand-prêtre seul pouvait y pénétrer, une fois par an, pour offrir le sang des victimes. L'arche d'alliance ne renfermait que des souvenirs des bienfaits de Dieu, et cependant tous ceux qui osaient la toucher sans être revêtus du caractère sacerdotal étaient punis de mort. Voyez donc avec quel tremblement de crainte et de respect, avec quelle pureté de corps et d'esprit vous devez venir recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, et comprenez bien tout ce qu'il y a de criminel dans une mauvaise communion.

1. Qu'est-ce donc, mes frères, que mal communier ? C'est s'attaquer directement à Jésus-Christ, l'insulter en face. Par les autres péchés, nous abusons des bienfaits de Dieu, nous demandons aux créatures le bonheur qui n'est qu'en Dieu ; par la communion sacrilège, nous offensoons Dieu en personne, nous l'atteignons directement, nous recevons Jésus-Christ réellement présent sous les saintes espèces, mais pour le livrer à ses ennemis, aux démons qui règnent dans notre cœur. Nous le recevons dans une âme qui s'est abîmée dans la fange des passions, dans un cœur révolté contre lui, qui a secoué son joug en disant : « Je ne vous obéirai plus ; » nous le forçons à habiter avec les vices les plus hideux, à descendre dans un tombeau bien plus infect que celui de Lazare, car l'âme en état de péché est cent fois plus dégoûtante qu'un cadavre en décomposition. N'est-ce pas là se rendre coupable d'un affreux outrage contre le Dieu de toute sainteté, contre le Tout-Puissant dont la majesté remplit le ciel et la terre ? N'est-ce pas un attentat contre la personne même de Dieu, un crime de lèse-majesté divine ? Ce qui porte à son comble la malice du péché mortel, c'est la haine de Dieu, c'est l'outrage par lequel on lui préfère les plus viles créatures ; or, où ces conditions se trouvent-elles mieux réalisées que quand l'homme ose écraser pour ainsi dire la majesté de son Dieu sous les pieds de Satan ? N'est-ce pas alors que le démon doit sentir satisfaite toute sa haine contre Dieu, puisqu'il le voit comme un prisonnier et un esclave dans un cœur où lui règne en maître ?

2. Communier en état de péché mortel, c'est renouveler la trahison de Judas. Après sa sanglante agonie au Jardin des Oliviers, Notre-Seigneur, fortifié par le ministère d'un ange, se releva pour aller au devant de ses bourreaux. « Levez-vous, dit-il à ses apôtres, allons, celui qui doit me trahir approche. » Celui qui devait le trahir, mes frères, c'était un disciple qui avait reçu de la bouche du divin Maître, pendant trois ans, les leçons et l'exemple de la charité, de l'humilité, de la miséricorde, un apôtre qui venait d'être élevé à la dignité de pontife de la nouvelle alliance, et que le Sauveur appelait tendrement son ami. Le voilà à la tête d'une troupe armée, il s'approche seul à la rencontre du Sauveur qu'il sait être le Fils de Dieu, il le salue du nom de Maître qu'il avait l'habitude de lui donner, et il dépose sur ses lèvres un baiser. Le baiser de Judas, mais n'est-ce pas le résumé de toutes les ignominies de la passion ? « Ah ! que mes ennemis me maudissent, disait David, je puis le supporter, mais un ami, un commensal, » un homme comblé de mes bienfaits, un apôtre ! Qui l'aurait jamais imaginé ? Comment la foudre n'éclate-t-elle pas à l'instant pour le consumer !

Eh bien, mes frères, le crime du pécheur qui communie indignement est-il moindre ? N'est-ce pas une infâme trahison, puisque ce pécheur est un enfant de Dieu, enrichi autrefois de tous les trésors de la grâce ? Il a juré fidélité au Christ et à l'Eglise, cent fois peut-être ses péchés lui ont été pardonnés, et voilà qu'il s'approche de son Sauveur pour le livrer à Satan, il s'avance sous les dehors hypocrites de l'amitié et du respect, il demande et il reçoit le baiser de la communion, mais, nouveau Judas, il trahit son Dieu en le serrant sur son cœur dans un embrassement parjure !

3. Communier indignement, c'est renouveler toutes les injures qui ont été faites à Notre-Seigneur pendant sa passion. Non, mes frères, les soufflets, les crachats, les coups de fouet, la couronne d'épines ne lui ont pas été plus sensibles que les outrages qu'il devait endurer des traîtres qui le reçoivent en état de péché mortel. Il était venu sur la terre pour nous sauver en souffrant et mourant pour nous, il savait que ses souffrances seraient le remède de nos maux et son sang le prix de notre liberté, aussi il allait avec joie au devant de son martyre ; mais la vue des communions sacrilèges qui se commettront jusqu'à la fin du monde peut-elle avoir produit en son âme autre chose que le sentiment de la plus profonde douleur et de la plus grande tristesse ? Jésus a institué le sacrement de l'Eucharistie pour perpétuer sa présence, pour étendre à tous les hommes les bienfaits de son Incarnation et mettre à leur portée la nourriture qui doit entretenir en eux la vie surnaturelle, et voilà que des malheureux, au lieu de profiter de ce remède, le changent en un poison mortel et trouvent leur perte à la source même de la vie ! Que pouvait-il y avoir de plus

sensible au cœur de Jésus ? — Mais il faut ajouter, en s'appuyant sur le témoignage de saint Paul, que mal communier c'est commettre un déicide. « Celui qui mange indignement de ce pain ou boit indignement à ce calice est responsable du corps et du sang du Seigneur, » c'est-à-dire, ainsi que l'expliquent unanimement les saints Pères, est aussi coupable que s'il attentait à la vie du Fils de Dieu. On n'exagère donc rien lorsqu'on dit que les pécheurs qui font une mauvaise communion renouvellent, autant qu'il dépend d'eux, le sacrilège déicide des Juifs. Notre-Seigneur ne souffre point à présent de cet attentat, mais il a réellement souffert dans son agonie et dans les tourments de sa passion tout ce que ces crimes abominables devaient lui causer de douleur.

II

Maintenant que vous avez bien vu ce qu'est une mauvaise communion, nous allons, mes frères, en rechercher les causes. C'est encore saint Paul qui nous guidera. Ne dit-il pas que ceux qui viennent à la sainte Table pour y manger leur propre condamnation, ne discernent pas le corps du Seigneur ? C'est-à-dire qu'ils ne distinguent pas ce divin sacrement d'une nourriture ordinaire, qu'ils s'en approchent sans la foi à la parole du Sauveur, sans le respect que sa majesté exige.

1. Le manque de foi, voilà, mes frères, la cause éloignée des mauvaises communions. Ce que Notre-Seigneur demandait, surtout aux Juifs, avant le miracle de la multiplication des pains, figure de l'Eucharistie, c'était la foi : « Cherchez à vous procurer non la nourriture qui périt, mais celle qui dure jusqu'à la vie éternelle, » leur disait-il, et ensuite : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez à Celui qu'il a envoyé. » Ceux donc qui ne croient pas fermement à la parole de Dieu ne sont pas dans le chemin du salut et ne peuvent pas profiter des sacrements. Mais d'où vient ce manque de foi ? Souvent du manque d'instruction religieuse, plus souvent encore du milieu de légèreté mondaine et d'indifférence dans lequel on a vécu, des mauvaises lectures et des mauvais exemples. « Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera encore de la foi sur la terre quand il y reviendra ? » a demandé Notre-Seigneur lui-même. Hélas ! nous voyons de nos yeux la réalisation de cette prophétie : on chasse la foi de notre société moderne en supprimant tout mobile surnaturel, en détournant les yeux du but véritable de la vie pour les tourner vers les joies et les biens de la terre. On chasse Dieu de l'école, de l'atelier, de toutes les institutions sociales. Comment conserver la foi dans ce monde qui a érigé en divinités l'or et le plaisir ? Dès qu'on n'a plus la foi, ou bien on quitte la pratique des sacrements, ou bien si on s'en approche encore quelquefois, on se confesse sans examen, sans contrition, et on communie sans remords en mauvais état.

2. Une autre cause des communions sacrilèges, c'est la fausse conscience qu'on se forme si facilement aujourd'hui dans ces habitudes de vie molle, indifférente, païenne. Dieu nous a donné la lumière naturelle de la conscience pour nous diriger dans la pratique du bien, en nous détournant des écueils du vice, mais cette lumière s'obscurcit facilement dès que l'âme est envahie par les passions ou par les soucis exagérés des biens terrestres. On n'est plus effrayé de la malice du péché, on se fait illusion sur sa gravité, on méprise les lois les plus importantes parce qu'on n'entend plus la voix de Dieu qui les proclame, parce qu'on ne pense plus à sa justice qui les sanctionne. On vit dans le péché sans s'en douter, on y reste sans crainte, on devient incapable de faire un effort pour se convertir. Si, malgré cela, on conserve des habitudes extérieures de religion, voyez-vous, mes frères, combien il sera facile de faire une mauvaise confession, de tomber dans le sacrilège, et, une fois qu'on y sera tombé, combien difficile d'en sortir ! Qu'elles sont malheureuses ces personnes qui veulent servir deux maîtres, qui associent les pratiques de la piété à l'amour du monde, qui caressent leurs passions en secret et vont communier pour faire comme les autres !

Je n'ai fait que vous indiquer les deux causes principales des mauvaises communions : dans l'esprit, la foi éteinte par l'indifférence ; dans le cœur, la voix de la conscience étouffée par l'amour des choses du monde. Pesez bien ces considérations et tenez-vous en garde contre les écueils que je vous ai signalés. Que si vous aviez eu le malheur d'y échouer déjà, ne vous croyez pas perdu sans retour ! Dites comme les Apôtres : « Seigneur, sauvez-nous, car nous allons périr ! » Oui, priez, priez, demandez la lumière, demandez le repentir, vous serez exaucé, vous goûterez les joies du pardon ; enfant prodigue, mais repentant, vous viendrez vous jeter au cou de votre père et il vous donnera une fois encore le baiser de paix.

III

Enfin, mes frères, pour vous inspirer une horreur encore plus grande de la communion indigne, nous allons en examiner les funestes conséquences. Je ne veux pas vous induire en erreur en vous laissant croire que c'est le plus grand de tous les crimes, et qu'il mène toujours à la perte éternelle : Dieu est trop bon pour ne pas offrir au pécheur, jusqu'au dernier moment, la grâce du pardon. Mais ce pardon sera d'autant plus difficile à obtenir qu'on aura plus souvent abusé de la grâce par de mauvaises communions, car chacun de ces sacrilèges a plongé l'âme dans de plus grandes ténèbres et un plus grand endurcissement. Si nous comparons les effets de la bonne communion à ceux de la mauvaise qui en sont tout l'opposé, nous comprendrons facilement que celle-ci produit au lieu de la joie le remords, au lieu d'une augmentation de grâce l'endurcissement, au

lieu d'une assurance du bonheur éternel le plus grand danger de mort éternelle.

1. Le mauvaise communion produit dans l'âme d'affreux remords. Il est impossible que l'homme coupable ne rentre pas quelquefois en lui-même et ne se demande pas ce qu'il adviendra de lui après la mort. Or, celui qui a conscience d'avoir trahi son Dieu pour le livrer au démon, d'avoir foulé aux pieds le sang de son Sauveur, peut-il goûter la paix de l'âme et jouir d'un instant de bonheur ? Le Psalmiste a décrit ce triste état en disant : « Le pécheur verra ce qu'il a fait et entrera en fureur, il grincera des dents et séchera de frayeur, mais ses vains désirs périront, » ses regrets ne lui serviront à rien s'il résiste encore à la grâce. Mais peut-être qu'à la longue ces remords cesseront et que la conscience s'émoussera complètement. Oh ! mes frères, c'est là le plus terrible des châtiments de Dieu, lorsqu'il en vient à retirer sa lumière de telle sorte que l'âme, plongée dans les ténèbres, ne voit même plus son état, n'entend plus la voix qui l'appelle à la pénitence, et tombe dans une telle indifférence que rien ne peut plus la réveiller de sa léthargie.

2. Il y a, mes frères, certains remèdes qu'on donne aux malades, non pas pour les guérir, mais pour les empêcher de sentir leurs maux : le pauvre malade peut se croire sauvé, il s'endort tranquillement, mais c'est pour ne plus se réveiller. L'endurcissement du pécheur habitué au sacrilège produit quelque chose d'analogue : l'âme ne sent plus les remords de la conscience, elle ne sent plus son malheur, mais c'est précisément ce qui l'empêche de songer à recourir au seul vrai remède qui la sauverait, la pénitence. Il est facile de comprendre pourquoi les mauvaises communions produisent, plus que tout autre péché, l'endurcissement du cœur. Ce qui fait la vie de notre âme c'est la grâce sanctifiante, la charité par laquelle nous aimons Dieu par dessus toute chose et mettons en lui toutes nos espérances. Or, les péchés qui ne s'attaquent qu'indirectement à la majesté divine, bien qu'ils nous privent de la grâce, n'enlèvent pas de l'âme toute disposition à aimer Dieu ; tandis que la communion sacrilège, qui, comme nous l'avons vu, est une attaque directe et immédiate contre Dieu, un mépris de son infinie bonté, une trahison infâme, tend à arracher de l'âme toutes les racines de la charité, et à fermer entièrement le cœur à la grâce.

3. De là résulte, mes frères, la plus funeste conséquence des mauvaises communions : l'impénitence finale, la mort dans le péché, dans la haine de Dieu, la mort éternelle. Celui qui reçoit indignement le pain eucharistique a déjà en lui le principe de la vie éternelle, celui qui le reçoit indignement mérite la mort éternelle. Le convive insolent, qui s'était assis à la table du roi sans revêtir la robe nuptiale, fut saisi, garrotté et jeté dans la prison ténébreuse où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents ; l'imprudent Osa, qui avait porté la main sur l'arche de

l'ancienne alliance pour la soutenir, fut puni de mort; la présence de cette même arche dans le pays des Philistins infidèles ne fut pour eux qu'une cause de fléaux de tout genre. Il en sera de même de l'Eucharistie pour ceux qui la profanent : elle sera la vie pour les bons, mais la mort pour les méchants, selon la parole de saint Thomas. Car l'impénitence finale est le fruit le plus naturel de l'aveuglement de l'esprit et de l'endurcissement du cœur. Pharaon ne voulut pas reconnaître, dans les coups qui l'atteignaient, la main du Seigneur : il fut frappé dans son orgueilleuse obstination. Le pécheur ne veut pas rendre au Dieu de l'Eucharistie l'hommage de foi et de respect qu'il demande : la main du Seigneur est armée pour le corriger, l'enfer est ouvert sous ses pas, le glaive de la mort est suspendu sur sa tête, il a déjà mangé la sentence de sa condamnation, comment échappera-t-il à la perte éternelle ? — « Il pourra se confesser avant de mourir, » me direz-vous. — Sans doute, il est possible que Dieu lui en accorde la facilité, mais voudra-t-il profiter de cette dernière grâce ? N'est-il pas bien plutôt à craindre qu'il ne meure, comme Judas, dans le désespoir ? Et si, au contraire, une mort subite le saisit au moment où il y pense le moins, que deviendra-t-il ?

Nous devons toujours, mes frères, travailler à notre salut avec crainte et tremblement, mais nous ne devons rien craindre autant que de faire une communion sacrilège. Nous pouvons échapper à la justice des hommes, mais nous n'éviterons jamais la justice de Dieu. Examinons donc sans indulgence notre conscience, scrutons tous les replis de notre cœur où la passion peut cacher son œuvre de mort, purifions-nous souvent par une pénitence sincère et de bonnes confessions, afin de ne jamais aller à la sainte Table sans la robe nuptiale de l'innocence. C'est dans la fournaise de l'Eucharistie que le Sauveur nous communique l'ardeur dévorante de ce feu de charité qu'il est venu allumer sur la terre ; mais cette fournaise, comme celle de Babylone, a aussi des flammes vengeresses pour consumer ceux qui s'en approchent avec une audace téméraire, malgré la défense du Seigneur. Servez le Seigneur avec crainte, mes frères, et n'approchez de ses redoutables mystères qu'avec une religieuse frayeur. Que la foi et l'amour vous y conduisent, que l'humilité et l'innocence vous y accompagnent, et après avoir été sur la terre les commensaux du Fils de Dieu, vous serez dans le ciel les cohéritiers de sa gloire. Ainsi soit-il.

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

VII

L'EUCHARISTIE

(*Sa nature*)

Vere est cibus.

C'est vraiment une nourriture.
(Joan., vi, 56).

C'est de son corps sacré, c'est de sa divine substance, c'est de lui-même que Notre-Seigneur Jésus-Christ parle lorsqu'il dit : « Ma chair est vraiment une nourriture. » Eclairés des lumières de la foi, nous ne nous scandalisons pas de cette parole divine comme les gens de Capharnaüm qui disaient : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Nous savons et nous croyons qu'il réalise cette parole dans l'Eucharistie, qui est l'aliment supérieur à tout autre par lequel notre âme de nature spirituelle peut entretenir en elle la vie surnaturelle. — Que l'Eucharistie soit un aliment, et un aliment surnaturellement et divinement substantiel, cela ressort des paroles de Jésus-Christ, de la manière dont ce divin aliment nous est donné, et enfin de la substance même de cet aliment.

I. — Jésus-Christ a parlé de l'Eucharistie comme d'un aliment véritable et de nature supérieure ; rien de plus net et de plus précis dans l'Evangile. Parlant de la manne qui tombait chaque jour dans le désert, il dit : « Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel qui donne la vie au monde. — Seigneur, lui dit-on, donnez-nous toujours de ce pain. » Il répond : « Je suis le pain de vie. » Beaucoup murmuraient de ce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Mais lui : « Ne murmurez pas, dit-il. Oui, je suis le pain vivant descendu du ciel..., et cet aliment que je vous donnerai, c'est ma chair immolée pour le salut du monde. » Nouvelle impression de scandale : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? » Jésus précise son affirmation : [« Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme..., vous n'aurez pas la vie en vous ; car ma chair est vraiment une nourriture... Qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui... Celui qui me mange vivra par moi. Voilà le vrai pain descendu du ciel... Cela vous scandalise!... Et cependant les paroles que je vous ai dites, sont esprit et vie. » On ne peut rien demander de plus précis pour affirmer que Notre-Seigneur a parlé de l'Eucharistie comme d'un aliment, mais de nature et d'origine supérieure.

II. — Que l'Eucharistie soit instituée comme nourriture, cela ressort de la manière dont le divin Sauveur nous a donné cet adorable sacrement. D'abord, de la *matière* dont il se sert, le pain et le vin qui étant l'aliment le plus habituel

de l'homme, sont un signe sensible de l'intention de Notre-Seigneur et du don qu'il nous fait. Qui dit pain et vin, dit aliment. — Cela ressort aussi de la *forme* du sacrement, c'est-à-dire des paroles de la consécration : « Mangez, ceci est mon corps. » C'est bien ce qu'il avait dit : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair. » Tout cela implique absolument l'idée de nourriture ; mais voici ce qui la complète. — Le froment ne peut devenir pain et aliment qu'après avoir été broyé sous la meule ; le vin ne peut devenir une boisson qu'en passant par le pressoir ; la chair des animaux n'est apte à alimenter notre vie qu'après avoir subi les atteintes de la mort. Ces caractères ne manqueront pas au pain et au vin eucharistiques, au corps et au sang de Jésus-Christ : « Mangez, dit-il, ceci est mon corps livré pour vous, » c'est-à-dire immolé comme l'agneau de la Pâque ; écrasé, anéanti dans les angoisses de l'agonie, sous les affronts, les soufflets, les coups, la flagellation, le couronnement d'épines, les douleurs du crucifiement ; en un mot broyé sous la meule des souffrances physiques, foulé sous le pressoir des douleurs morales. Vous le voyez, mes enfants, le dessein du divin Sauveur est complet, et la manière dont il se donne implique absolument l'idée de nourriture.

III. — Ajoutons : nourriture, aliment de nature supérieure, surnaturelle, divine ; nécessaire, nous l'avons dit, pour entretenir en nous la vie surnaturelle. — Ce pain descendu du ciel n'a rien perdu de sa divine origine. Il est vivant. Cette chair, c'est le corps de Jésus ressuscité et glorieux ; et s'il est vrai que les paroles de la consécration ont la force d'attirer le corps de Jésus sous l'espèce du pain, et son sang sous l'espèce du vin, il est vrai aussi qu'elles n'ont pas la force de les tenir séparés. Là où le corps se porte, Jésus-Christ se trouve tout entier ; là où est attiré le sang du Sauveur, tout entier aussi Jésus-Christ se trouve. C'est assez qu'une fois ils aient été séparés dans la mort. Jésus-Christ ne meurt plus. — Pain vivant ayant la vie par lui-même comme Dieu, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il soit le pain de vie, le pain qui donne la vie ? Sous les apparences du pain et du vin, la substance de l'aliment eucharistique, c'est donc le corps et le sang du Sauveur animés par son âme avec le levain de sa divinité, qui est pour nos âmes un ferment de vie surnaturelle, de résurrection glorieuse et de droit à la bienheureuse éternité.

Terminons, mes enfants. Dans les paroles de la consécration se trouvent en parenthèse ces deux mots : *Mysterium fidei*, mystère de foi. L'Eucharistie est bien cela, un mystère qui dépasse comme tout ce qui est divin notre intelligence bornée ; un mystère de foi qui s'impose à notre croyance comme tout ce qui est révélé de Dieu. Pour nous, qui avons reçu la lumière de la foi et qui marchons à cette lumière, le dogme eucharistique ne nous cause ni scandale ni étonnement. Une seule chose peut nous surprendre : c'est

qu'il n'attire pas davantage les âmes, et que, malgré l'adhésion de notre-esprit, il laisse si souvent notre cœur trop froid. Puissions-nous désormais y mettre plus d'amour ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XII

POUR LE DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

I. — « Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère de Dieu. » (Luc, VIII, 10).

1. Cette parole, Jésus-Christ, à l'heure présente, l'adresse à tous ses amis, à tous ceux qui le suivent avec amour et fidélité, car il a voulu que tous, pasteurs et brebis, nous ayons des précepteurs dans la foi. Les pasteurs reçoivent la connaissance du mystère de Dieu tant pour eux-mêmes que pour le prêcher dans le monde ; les brebis sont instruites par le ministère des pontifes et des prêtres. C'est d'abord le Souverain Pontife qui a reçu mission de paître les agneaux et les brebis (Jean, XXI, 28). Puis viennent les évêques qui ont été établis pour gouverner l'Eglise de Dieu. (Act., XX, 28). Ce sont ensuite les prêtres qui sont envoyés par le Souverain Pontife et les évêques, comme Jésus-Christ envoyait ses disciples dans les villes et les lieux où il devait aller. (Luc, X, 4). Ce sont enfin tous les fidèles qui reçoivent des messagers de la bonne nouvelle l'instruction et la direction qui leur sont nécessaires pour parvenir à la vie éternelle, qui consiste en ce que tous connaissent Dieu le Père comme seul vrai Dieu, et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. (Jean, XVII, 3).

2. C'est pourquoi saint Jacques nous donne ce conseil : *Rejetant toute impureté et tout excès de malice, recevez avec docilité en vous la parole de vie, qui peut sauver vos âmes. Mais pratiquez cette parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes.* (Jac., I, 21-22). Mais comment pouvons-nous arriver à entrer dans ces dispositions ? Jésus-Christ nous l'a indiqué directement dans sa prière : *Mon Père, a-t-il dit, je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits.* (Matth., XI, 25). Jésus-Christ désigne ici sous le nom de sages et de prudents, tous ceux qui se flattent d'être lumière et ne sont que ténèbres ; les petits au contraire, ce sont ceux qui sont ténèbres et le reconnaissent en toute humilité, disant : *Seigneur, c'est vous qui faites luire mon flambeau ; mon Dieu, illuminez mes ténèbres.* (Ps., XVII, 28). Appliquons-nous donc à devenir comme des petits enfants pour mériter d'être instruits du mystère de Dieu.

3. Il est possible parfois que nous ne comprenions pas la parole qui nous est adressée ou que nous ne la croyions pas en rapport avec notre condition. Mais nous devons constater qu'il y a deux sortes de prédicateurs : l'un qui est visible, c'est le ministre de Jésus-Christ, le dispensateur des mystères de Dieu ; l'autre, c'est Jésus-Christ, c'est l'Esprit-Saint : voilà les maîtres qui parlent au dedans de nous-mêmes par leurs inspirations, leurs lumières et les grâces spirituelles, tandis que les prédicateurs nous prêchent la parole de Dieu. S'il nous arrive donc de ne pas trouver dans la parole qui nous est prêchée la nourriture dont nos âmes ont besoin, tournons-nous vers Jésus-Christ notre maître intérieur, il a les paroles de la vie éternelle (Jean, vi, 69) ; demandons-lui de nous donner l'intelligence du mystère de Dieu et de nous montrer l'enseignement que nous devons en retirer pour le bien de notre âme : *Seigneur, donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne vos commandements.* (Ps., cxviii, 73).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Dieu a voulu que tous, pasteurs et brebis, nous ayons des précepteurs dans la foi.* — « Il faut que chacun de nous reçoive sans vanité ce qu'il doit apprendre de l'homme, et que celui qui peut enseigner les autres communique sans vanité et sans orgueil ce qu'il a reçu. Ne tentons point celui dans lequel nous avons mis notre foi, de crainte qu'aveuglés par les ruses et la perversité de l'ennemi, nous ne nous refusions à aller dans les églises pour écouter et comprendre l'Evangile même, à lire le texte sacré, à écouter ceux qui sont chargés de le lire et de l'expliquer, dans l'espérance sans doute d'être ravis jusqu'au troisième ciel soit avec notre corps, soit sans notre corps, ainsi que s'exprime l'Apôtre, pour y entendre des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme de rapporter, pour y contempler Notre-Seigneur Jésus-Christ et entendre l'Evangile de sa bouche plutôt que de celle de l'homme. Tenons-nous en garde contre ces tentations si pleines d'orgueil et de danger. Souvenons-nous que l'apôtre saint Paul même, quoique instruit par la voix divine et céleste qui l'avait terrassé, fut confié à un homme pour recevoir de lui les sacrements et être introduit dans l'Eglise de Dieu. Au centurion il avait été révélé par un ange que ses prières étaient exaucées et ses aumônes agréées par Dieu, et néanmoins il fut envoyé à Pierre, non seulement pour participer aux sacrements, mais même pour apprendre ce qu'il devait croire, ce qu'il devait espérer, ce qu'il devait aimer. Un ange sans doute pouvait remplir tous ces ministères, mais qu'en serait-il de la condition humaine, si Dieu ne voulait pas transmettre sa parole aux hommes par l'organe des hommes ? Comment se réaliserait ce passage de l'Ecriture : *Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple* (I Cor., ii, 17), si Dieu ne rendait plus ses oracles du sein de ce temple humain, et s'il faisait entendre du haut du

ciel et par le ministère des anges tout ce qu'il voudrait enseigner aux hommes ? Et enfin la charité qui nous unit dans le nœud de l'unité, que pourrait-elle pour le mélange et la fusion des cœurs si les hommes n'avaient rien à apprendre de leurs semblables ? Aussi l'Apôtre se garda-t-il de renvoyer à un ange cet eunuque qui ne comprenait pas ce qu'il lisait dans le prophète Isaïe ; et les mystères de l'Ecriture ne furent à l'élude de Dieu ni expliqués par un ange, ni révélés intérieurement par une lumière céleste sans le concours d'aucun homme ; Dieu plutôt lui adressa Philippe qui connaissait le prophète Isaïe, et l'Apôtre s'asseyant à côté de lui, lui expliqua dans un langage humain les mystères de la prophétie. Et Moïse qui conversait avec Dieu, n'accueillit-il pas aussi avec sagesse et sans orgueil les conseils que son beau-père, étranger à la nation des Hébreux, lui donnait pour l'administration et le gouvernement de ce peuple si nombreux ? Il savait sans doute que, quel que soit l'homme qui dicte un sage conseil, il faut l'attribuer non à celui qui le donne, mais au Dieu immuable qui est la vérité même. (Ex., xviii, 29) ¹. »

2. *Vous avez révélé ces choses aux petits.* — « Que signifient ces paroles ? L'opposition que le Sauveur y établit vous le fera comprendre. Parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents ; il n'ajoute pas : Et vous les avez révélées aux insensés et aux imprudents ; non, mais : *Vous les avez révélées aux petits.* Aux sages et aux prudents qui ne sont dignes que de risée, aux arrogants qui se flattent d'une fausse grandeur et qui sont trop réellement enflés d'orgueil, le Seigneur oppose non pas les insensés, les imprudents, mais les petits. Quels sont ces petits ? Les humbles. Vous avez donc caché ces choses aux sages et aux prudents. Sous le nom de sages et de prudents, Jésus-Christ désigne les orgueilleux, comme il nous le fait comprendre lorsqu'il ajoute : *Et vous les avez révélées aux petits.* Vous les avez donc tenues cachées pour ceux qui ne sont pas petits. Quels sont-ils ? Ceux qui ne sont pas humbles. Or, quels sont ceux qui ne sont pas humbles, si ce n'est les orgueilleux ? O voie du Seigneur ! ou elle n'était pas tracée, ou elle restait cachée pour nous être découverte un jour. Quelle est la cause de ce tressaillement du Seigneur ? C'est que cette voie a été révélée aux petits. Nous devons donc être petits, car si nous voulons être grands, nous estimer sages et prudents, n'espérons point cette révélation. Quels sont les grands ? Les sages et les prudents. *Les hommes qui se disaient sages, sont devenus fous.* (Rom., i, 22). Le remède est dans une conduite opposée. Si vous êtes devenu fou en vous disant sage, avouez votre folie pour devenir sage. Mais avouez-la sincèrement, avouez-la intérieurement, car cet aveu n'est que l'expression de la vérité. Si vous en convenez, que ce ne

¹ S. Aug., *De doctrina christiana*, Prolog., n. 5-7, trad. Vivès.

soit pas seulement devant les hommes : reconnaissez-le devant Dieu ; car en vous-même, comme dans tout ce qui vous touche, vous n'êtes véritablement que ténèbres. En effet, qu'est-ce que la folie, sinon le cœur rempli de ténèbres ? L'Apôtre dit : *Ces hommes qui se disaient sages sont devenus fous*. Mais qu'étaient-ils avant de se dire sages ? *Leur cœur insensé était obscurci*. (Ib., 21). Avouez donc franchement que vous ne pouvez être à vous-même la lumière. Tout au plus êtes-vous l'œil, mais vous n'êtes pas la lumière. Or, que sert d'avoir un œil ouvert et sain si la lumière lui fait défaut ? Reconnaissez donc que vous n'êtes pas la lumière qui peut vous éclairer, et écrivez-vous avec le Psalmiste : *C'est vous, Seigneur, qui ferez luire le flambeau qui m'éclaire, c'est par votre lumière que vous dissiperez mes ténèbres*. (Ps., xvii, 29). Ce qui est en moi n'est que ténèbres, mais vous êtes la lumière qui dissipez mes ténèbres et m'inondez de vos clartés, moi qui ne suis point de moi-même la lumière et qui ne puis participer à la lumière qu'en vous ¹. »

3. *Il est possible que nous ne comprenions pas la parole de Dieu ou que nous ne la croyions pas en rapport avec notre condition*. — « C'est ici qu'il nous faut rappeler ces paroles du Seigneur : *Que celui qui peut comprendre, comprenne*. (Math., xix, 12). Quant à celui qui ne peut comprendre, qu'il ne m'attribue pas son impuissance, qu'il n'en accuse que la lenteur de son esprit, et qu'il s'adresse à Celui qui ouvre le cœur, pour qu'il y répande les dons de sa grâce. Enfin, si pour quelques-uns l'impossibilité de comprendre vient de ce que je ne m'exprime pas comme je le devrais, qu'ils pardonnent à la fragilité humaine, et qu'ils supplient la divine bonté. Nous avons tous pour maître intérieur Jésus-Christ. Tout ce qui, dans les paroles que je vous adresse et que vous entendez, vous paraît difficile à comprendre, demandez-en l'explication dans votre cœur à Celui qui m'enseigne ce que je dois vous dire, et qu'il vous en donne à chacun l'intelligence comme il le juge à propos. Il sait ce qu'il doit donner, et sur qui tombent ses dons ; il exaucera celui qui le prie et ouvrira à celui qui frappe. Mais quand même il n'accéderait pas à votre demande, gardez-vous de dire que Dieu vous abandonne. Il peut différer d'accorder ce qui lui est demandé ; mais il ne laisse souffrir personne de la faim. S'il ne donne point sur l'heure, c'est qu'il veut exercer et augmenter nos désirs ; ce n'est pas qu'il dédaigne notre prière. Considérez donc attentivement ce que je voudrais vous dire et qui peut-être est au-dessus de mes forces ². Vous entendez donc la parole de Dieu. Que le Seigneur en soit béni, lui et sa gloire. Vous êtes tous ici réunis et suspendus aux lèvres du dispensateur de la parole de Dieu. Ne faites pas attention à l'organe matériel qui vous l'annonce : ceux qui ont faim ne considèrent point la pau-

vreté du vase, mais l'excellence de la nourriture qu'il contient. Dieu vous éprouve. Vous êtes réunis dans cette enceinte, et vous écoutez la parole de Dieu ; mais la tentation seule fera voir dans quelles dispositions vous la recevez ; vous vous trouverez dans des circonstances où il faudra montrer ce que vous êtes. Celui qui se livre aujourd'hui à des clameurs injurieuses écoutait hier avec plaisir. Voilà donc pourquoi je vous parle ; je vous avertis par avance, et je me garde bien de vous taire que le jour de l'interrogatoire viendra pour vous. *Car le Seigneur interroge le juste et l'impie*. Voilà ce que vous venez de chanter et ce que nous avons chanté ensemble : *Le Seigneur interroge le juste et l'impie*. Et qu'ajoute le Psalmiste ? *Celui qui aime l'iniquité hait son âme*. (Ps., x, 6). Il est dit dans un autre endroit : *L'impie sera interrogé sur ses pensées*. (Sages., i, 9). Dieu ne vous interroge point comme je vous interroge. J'interroge votre langue, Dieu interrogera vos pensées. Dieu, qui m'ordonne de vous annoncer sa parole, sait dans quelles dispositions vous l'écoutez, et le compte qu'il doit en exiger. Il veut que je vous la distribue ; il s'est réservé de vous en demander compte. Notre devoir, c'est de vous avertir, de vous enseigner, de vous reprendre, mais non de vous sauver, de vous couronner ou de vous condamner et de vous envoyer dans l'enfer. C'est le juge qui livrera le coupable à l'exécuteur, et l'exécuteur qui vous jettera en prison ³. »

II. — « La semence est la parole de Dieu. »

(Luc, viii, 11).

1. Jésus-Christ l'a semée, cette parole de Dieu, durant les jours de sa vie mortelle, et cette mission qu'il a remplie en toutes circonstances, il l'a donnée aux apôtres avant de monter au ciel : *Allez, leur a-t-il dit, dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toute créature*. (Marc, xvi, 15). Les apôtres à leur tour se sont donné des successeurs. Les voici. Depuis dix-neuf siècles, les pontifes et les prêtres ne cessent d'annoncer le royaume de Dieu à tous les hommes, soit Juifs ou Gentils, justes ou pécheurs. Cette parole de Dieu, tantôt ils la laissent tomber dans des terrains ingrats et abandonnés, tantôt ils l'ensemencent dans des terres excellentes et fertiles. Or, s'ils la jettent ainsi sans se préoccuper de la nature du sol qui la reçoit, nous, nous avons tout intérêt à n'être point le chemin, ni un endroit pierreux ou rempli d'épines, mais il est de notre devoir d'être une bonne terre qui peut produire cent pour un et de nous faire porter du fruit par la patience.

2. C'est pourquoi il y a pour nous une nécessité absolue, non seulement d'écouter la parole de Dieu, mais surtout de la pratiquer. Il faut que nous en soyons les fidèles observateurs tant au dehors qu'intérieurement, selon le conseil que saint Jacques nous donne, disant : *Pratiquez*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. lxxvii, cap. v, n. 8, trad. Vivès.

² S. Aug., *In Joan.*, Tract. xx, n. 5, trad. Vivès.

³ Ibid., *De Temp.*, Sermon. cxxv, n. 5.

cette parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la pratique pas, celui-là sera comparé à un homme qui regarde dans un miroir le visage qu'il a reçu en naissant. Il s'est regardé, et s'en est allé, et aussitôt il a oublié quel il était. Mais celui qui examine à fond la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui s'y attache, n'écoulant pas pour oublier, mais pour agir, celui-là sera bienheureux dans ce qu'il fera. (Jac., 1, 22-25). Bien avant l'Apôtre, le Psalmiste avait dit : *Heureux l'homme dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui médite cette loi le jour et la nuit.* (Ps., 1, 2).

3. Mais nombreux sont les chrétiens qui ne vont point jusqu'à la pratique de la parole de Dieu ! S'ils l'admirent en elle-même, ils trouvent qu'elle renferme trop d'amertume pour en faire leur nourriture. Ils n'ont pas la force de s'arracher au charme des paroles trompeuses du démon, et leur cœur, ayant conservé quelque affection secrète, les empêche de goûter toute la beauté, toute la douceur de la parole de Dieu. Que ces chrétiens, quand ils la reçoivent, veillent soigneusement pour que le diable ne vienne point l'enlever de leur cœur ; puis, qu'ils s'appliquent à ne point croire pour un temps ; qu'ils ne se laissent point enfin dominer par les sollicitudes du siècle, les richesses et les voluptés de la vie. Alors ils aimeront et garderont cette parole de Dieu, car après s'être humiliés devant lui, ils diront avec le Psalmiste : *Vous êtes doux, Seigneur, et dans votre douceur, enseignez-moi vos justices.* (Ps., cxviii, 68). Recevons donc cette parole de Dieu, quel que soit le ministre qui a été choisi pour nous l'apporter.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Voici les successeurs des apôtres qui sèment la parole de Dieu dans le cœur de tous les hommes.* — « Ceux qui apprennent sont chrétiens. Ceux qui écoutent sans apprendre sont-ils un obstacle pour le semeur ? Rien n'arrête la main du semeur, ni le chemin, ni la pierre, ni les épines ; le semeur jette la semence. S'il craignait qu'elle ne tombe dans la mauvaise terre, il pourrait manquer la bonne terre. Nous aussi nous parlons, nous jetons la semence, nous la répandons. Il y en a qui méprisent, d'autres qui critiquent, d'autres qui se moquent. Si nous les craignons, nous n'avons rien à semer, par conséquent rien à récolter. Il faut pourtant que la semence arrive à la bonne terre. Je sais que celui qui écoute et qui écoute bien, perd d'un côté et gagne d'un autre ; il quitte l'iniquité et trouve la vérité ; il quitte le monde, il trouve Dieu. Quel est le maître qui enseigne ? Ce n'est pas le premier venu, mais un apôtre. C'est un apôtre sans doute, et cependant ce n'est pas un apôtre : *Voulez-vous, dit-il, éprouver quel est celui qui parle en moi ? C'est le Christ.* (II Cor., xiii, 3). C'est le Christ qui enseigne. Sa chaire est au ciel, son école est sur la terre, et son école c'est son propre

corps. La tête enseigne les membres, la langue parle à ceux qui forment ses pieds. C'est le Christ qui enseigne : écoutons, craignons et agissons ¹. Aussi la parole de Dieu parvient-elle aux hommes de bonne volonté comme aux hommes qui ne le sont pas, à temps et à contre-temps. Elle se trouve une place, elle se trouve des cœurs où reposer, elle se trouve une terre où germer et produire du fruit. En effet, qu'il y ait dans l'Eglise des méchants et des injustes qu'elle supporte jusqu'à la fin, le fait est évident. Tels sont ceux qui, semblables à un chemin, méprisent la parole de Dieu ; ou qui s'en réjouissent un moment et qui se dessèchent ensuite comme à la chaleur du soleil, si quelque tribulation survient ; ou enfin qui étouffent par les soucis, les soins et les sollicitudes de ce monde, comme sous les épines de l'avarice, la parole qui avait commencé à germer en eux. Or il y a aussi une bonne terre qui, lorsque la semence y est tombée, porte du fruit et rend trente, soixante ou cent pour un. (Matth., xiii, 3-23). Ceux que figure cette terre, qu'ils aient plus ou moins rendu de fruit, seront tous portés dans le grenier. Il y a donc de ces hommes-là, et c'est pour eux que nous parlons. C'est pour eux que parle l'Ecriture, pour eux que l'Evangile ne garde pas le silence. Mais que les autres écoutent également la parole divine, car peut-être seront-ils demain ce qu'ils ne sont pas aujourd'hui ; peut-être changeront-ils en nous entendant, et les verra-t-on labourer le chemin ou retirer les pierres ou arracher les épines. Que l'Esprit de Dieu parle donc, qu'il parle pour nous, qu'il chante pour nous ; que nous voulions danser ou non, qu'il ne cesse pas de chanter. Car celui qui danse fait mouvoir ses membres conformément à la cadence du chant ; de même celui qui danse à l'air des préceptes divins, règle ses œuvres sur la parole qu'il entend. Que dit le Seigneur dans l'Evangile à ceux qui refusent de le faire ? *Nous avons chanté pour vous, et vous n'avez pas dansé ; nous avons gémi, et vous ne vous êtes pas lamentés.* (Matth., xi, 17). Qu'il chante donc ! nous avons confiance que la miséricorde de Dieu fera qu'il y en ait parmi nous pour nous consoler. Car l'Eglise est troublée chaque jour par les scandales de ceux qui persévèrent opiniâtrement dans leur méchanceté, bien qu'ils entendent la parole de Dieu ². »

2. *Nous devons non seulement écouter, mais observer la parole de Dieu.* — « Votre devoir est d'observer la parole et le nôtre de vous l'enseigner ; car vous êtes auditeurs de la parole et nous en sommes les prédicateurs. Mais, au dedans de nous-mêmes, où l'œil de l'homme ne peut pénétrer, dans cette partie secrète de votre cœur et de votre esprit, où tient école Celui qui vous inspire, nous sommes tous auditeurs et disciples. Je parle au dehors, mais ce divin Maître nous

¹ S. Aug., *Sermo de Disciplina christian.*, cap. xiii et xiv, n. 14 et 15, trad. Vivès.

² S. Aug., *In Ps. cxxviii*, n. 1, trad. Vivès.

excite au dedans. Tous donc nous devons écouter attentivement dans l'intérieur de notre âme, et tous aussi nous devons observer fidèlement cette divine parole au dedans, aussi bien qu'au dehors. Pensez-y bien : s'il est louable d'écouter, combien plus de pratiquer ! Si vous n'écoutez point la parole, vous négligez un de vos devoirs et vous ne construisez rien. Si vous l'écoutez sans la pratiquer, vous ne préparez que des ruines. (Matth., vii, 24-27). On me dira peut-être : « Qu'ai-je besoin d'écouter ce que je n'ai pas l'intention de faire, puisqu'en écoutant sans mettre en pratique je n'élève que des ruines ? N'est-il pas beaucoup plus sûr de ne pas écouter ? » Dans ce monde, la pluie, les vents, les fleuves ne cessent d'exercer leur action. Vous ne bâtissez point sur la pierre, parce que vous craignez qu'ils ne viennent et ne vous renversent ? Vous ne bâtissez point sur le sable, dans la crainte que votre maison soit également détruite ? En vous obtenant à ne rien écouter, vous resterez donc sans asile, la pluie viendra, les fleuves se précipiteront : et serez-vous en sûreté, parce que vous serez entraîné, dépouillé de tout ? Réfléchissez donc sérieusement au parti que vous voulez prendre. Non, vous ne serez pas en sûreté, comme vous l'imaginez, en refusant d'écouter ; sans vêtement pour vous couvrir, sans toit pour vous abriter, vous serez nécessairement écrasé, entraîné, submergé. Si donc c'est un mal de bâtir sur le sable, si c'est un mal encore de ne rien construire, la conséquence est rigoureuse : c'est qu'il est bon de bâtir sur la pierre. C'est donc un mal de ne pas écouter, c'est un mal d'écouter sans mettre en pratique ; il faut donc de toute nécessité écouter et pratiquer ¹. »

3. *Il y en a qui, tout en admirant la parole de Dieu, trouvent qu'elle renferme trop d'amertume pour en faire leur nourriture.* — « Heureuse l'âme qui sait goûter les plaisirs que donne la loi de Dieu, plaisirs où rien de honteux ne la souille, et où les clartés sereines de la vérité la purifient ! Cependant, que celui qui trouve ainsi son plaisir dans la loi de Dieu, et qui l'aime jusqu'à triompher de tous les plaisirs des sens, ne s'attribue pas à lui-même les délices de cet amour. *Le Seigneur répandra sa suavité.* (Ps., lxxxiv, 3). Que, dirai-je donc ? Seigneur, faites-moi goûter cette suavité, ou cette autre ! *Vous êtes doux, Seigneur, et, dans votre douceur, enseignez-moi vos justices.* (Ps., cxviii, 68). Enseignez-moi dans votre douceur, et vous m'enseignerez alors en réalité ; car j'apprends à pratiquer, lorsque vous m'enseignerez dans votre douceur. Du reste, tant que l'iniquité a pour moi des charmes, tant qu'elle conserve de la douceur, la vérité me paraît amère. Enseignez-moi donc dans votre douceur, afin que la vérité me soit douce, et que sa douceur me fasse mépriser l'iniquité. La vérité a bien plus de charme et de douceur, mais le pain n'est agréable qu'à ceux qui ont la santé. Or, est-il rien

de plus excellent, de plus délicieux que le pain céleste ? Oui, mais à la condition que les dents ne seront point agacées par l'iniquité, car il est écrit : *Ce qu'est le raisin vert aux dents et la fumée aux yeux, l'iniquité l'est à l'égard de ceux qui la commettent.* (Prov., x, 26). Que vous sert-il de faire l'éloge du pain, si vous vivez dans le mal ? Vous ne mangez pas le pain dont vous faites l'éloge. Lorsque vous entendez la parole sainte, la parole de justice et de vérité, vous louez cette parole : il serait bien préférable de la pratiquer. Faites donc passer dans vos œuvres cette parole dont vous faites l'éloge. Me direz-vous : « Je le veux, mais je ne le puis » ? Pourquoi ne le pouvez-vous pas ? Parce que vous n'avez pas la santé. Et comment l'avez-vous perdue ? En offensant le Créateur par votre péché. Si donc vous voulez manger avec suavité, c'est-à-dire en pleine santé, ce pain, objet de vos louanges, faites à Dieu cette prière : *J'ai dit : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous.* (Ps., xli, 5) ¹. Mais il y en a peut-être dans cette assemblée qui entreprennent de me juger, et disent : « Je voudrais savoir si le prédicateur qui me parle pratique lui-même tout ce qu'il a entendu ou tout ce qu'il dit aux autres. » Voici ce que je répons : *Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou devant le tribunal de l'homme.* (I Cor., iv, 3). Car si je puis savoir moi-même sous quelque rapport ce que je suis maintenant, il m'est impossible de savoir ce que je serai demain. Mais pour vous, que je vois sous cette impression fâcheuse, Dieu vous délivre de toute inquiétude ! Si j'observe ce que je dis ou ce que j'entends, soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ. (Ibid., 16). Si je ne mets point en pratique ce que j'enseigne aux autres, écoutez cette recommandation du Seigneur : *Faites ce qu'ils vous disent, et ne faites pas ce qu'ils font.* (Matth., xxiii, 3). Si donc vous avez de moi une opinion avantageuse, vous me louez ; si, au contraire, vous en avez mauvaise idée, vous m'accusez, mais sans vous justifier vous-mêmes. Comment vous excuser, en effet, en cherchant à faire retomber l'accusation sur le prédicateur vicieux qui vous annonce la parole de Dieu, alors que votre Dieu, votre Seigneur, votre Rédempteur, Celui qui a versé son sang pour votre rançon, qui vous a enrôlés dans sa milice, qui vous a faits ses frères, de serviteurs que vous étiez, ne cesse de vous mettre en garde contre cette fausse excuse, en vous disant : *Faites ce qu'ils vous disent, ne faites point ce qu'ils font.* Ecoutez donc le bien qu'ils vous enseignent, et abstenez-vous de faire le mal ². »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. clxxx, cap. viii, n. 10, trad. Vivès.

² Ib., *De Temp.*, Sermon. clxxxix, cap. x, n. 10.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. clxxxix, cap. vii-ix, n. 7-9, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. — 3^e Instruction : De la crainte de Dieu, 113. — 4^e Instruction : Du culte privilégié qui est dû à saint Joseph dans l'Eglise, 115.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XI. La création (suite) : *L'homme*, 118.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — VIII. L'Eucharistie (ses mystères), 120.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XIII. Le précepte de la communion annuelle. La communion fréquente, 121.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XIII. Pour le dimanche de la Quinquagésime : *in Luc.*, XVIII, 36-38, et 41-42 (d'après saint Augustin), 124.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

3^e Instruction

DE LA CRAINTE DE DIEU

Mes frères

En se défendant d'acquiescer aux coupables sollicitations de la femme de Putiphar, Joseph lui disait : « Vous voyez que mon maître m'a remis toutes choses en garde : serais-je assez misérable que de trahir sa confiance ? Et comment pourrais-je commettre un si grand crime devant le Seigneur !... Car je crains Dieu. *Deum enim timeo.* »

C'est une crainte du même genre qui empêchait saint Joseph de prendre pour épouse celle qu'il croyait coupable devant Dieu : « Ne crains plus, lui dit à ce propos l'ange du Seigneur, ne crains plus. *Noli timere.* »

Parlons, mes frères, de cette crainte salutaire, pour constater d'abord qu'elle est trop rare parmi nous, et pour expliquer ensuite ses différentes sortes.

I

Combien est rare la crainte de Dieu

Tous les chrétiens ont reçu au baptême « une semence de l'Esprit-Saint, » selon l'expression de Tertullien. Toutes les vertus surnaturelles et tous les dons de cet Esprit divin sont déposés, comme en germe, dans l'âme du jeune néophyte, par la vertu de l'onde baptismale. La crainte de Dieu, on le sait, est l'un de ces dons, le dernier « par ordre de liste » (P.^r Faber), mais non le dernier par ordre d'importance.

Ce germe des vertus et des dons en général, de la crainte de Dieu en particulier, il eût fallu le cultiver, lui permettre croissance, lui faire porter en nous, par l'exercice et la patience, un fruit

persévérant. Mais cette culture spirituelle, si essentielle, si nécessaire, est généralement négligée ou même totalement omise. Et l'on a pu, relativement à la matière qui nous occupe, distinguer trois catégories de chrétiens.

1. Il y a d'abord ceux qui, ayant laissé mourir en eux la foi de leur baptême, « ne prennent pas la peine, n'ont plus le temps » de croire en Dieu ; ou bien croient en un Dieu faussé, mutilé, privé de la plupart des attributs et perfections du Dieu véritable qui règne dans les cieux. Pour ce Dieu nouveau, une religion nouvelle a été créée : la religion de l'honnête homme ; religion point compliquée, sans dogme précis et sans autre morale que celle, très vague, de l'honneur. Ne cherchez pas la crainte de Dieu chez les gens de cette religion ; le Dieu « bonasse » (Mgr Gay) qu'ils confessent ne leur inspire ni crainte ni respect. Et, quant à l'honnêteté de ces *honnêtes gens*, je vous conseille, mes frères, de ne pas trop vous y fier. Car, lorsqu'on ne craint pas Dieu, et que d'autre part on s'assure de n'être pas vu des hommes, il y a gros à parier que l'on fera, vienne l'occasion, bon marché de la conscience ; et que l'honneur cédera le pas, sans grands scrupules, à la passion voluptueuse ou cupide. On vous rendra votre bourse, s'il s'y cache seulement quelque menue monnaie ; mais si l'or y scintille, l'honnêteté, j'en ai peur, ne tiendra pas devant ses magiques reflets. Je craindrais tout, mes frères, d'un homme qui ne craint pas Dieu.

2. A côté de ces gens à qui il ne reste de leur baptême qu'un vain nom, il en est d'autres, croyants fidèles, — Dieu en soit loué ! — mais à qui fait défaut d'une façon habituelle, dans la pratique de la vie, la crainte salutaire de Dieu. Ils croient et adorent ce que l'Eglise propose à leur foi et à leur culte ; mais ils ne sont pas assez pénétrés, dans les profondeurs intimes de l'esprit et du cœur, du sentiment des redoutables perfections de Dieu.

Faut-il parler d'abord, en ce genre, de ceux qui se font une règle d'éviter, dans les considérations de la religion, tout ce qui les effraie, et vont jusqu'à censurer les prédicateurs qui osent parler de ces sujets ? On peut dire de ceux-là qu'ils ont « peur d'avoir la crainte de Dieu. » Autrefois on ne savait pas de moyen meilleur, pour retirer les pécheurs de leurs désordres et tenir les bons dans un état habituel de ferveur, que de rappeler assez fréquemment les uns et les autres au souvenir de nos fins dernières, de la mort, du jugement, de l'enfer. Mais aujourd'hui, au dire des chrétiens dont je parle, il faut laisser de côté ces considérations chagrines, et ne prêcher de la religion que ce qu'elle a d'aimable et de consolant. Un jour viendra, hélas ! où ces étranges gens se trouveront jetés brusquement par le trépas en face de ces effrayantes réalités dont ils s'obstinent, avec une puérilité sans nom, à détourner les yeux en cette vie ! Certes, le plus mauvais moment que l'on puisse choisir pour envisager l'horreur de tomber entre les mains du Dieu vivant, c'est

celui où l'on est précipité devant le tribunal de Jésus-Christ. Il est bien tard alors, il est trop tard ! C'est dès maintenant qu'il faut craindre les jugements de Dieu, afin que, comparaissant enfin devant notre juge, notre crainte se change en joie, selon cette parole du Psalmiste : « Bienheureux celui qui craint le Seigneur. *Beatus vir qui timet Dominum.* »

Le défaut que je signale ici est non moins ridicule que funeste. Aussi la plupart des personnes de religion y échappent ; mais elles n'en ont pas pour cela une crainte de Dieu beaucoup plus accusée et plus véritable. Car, si l'on ne manquait pas de cette sainte frayeur, en userait-on si cavalièrement avec Dieu ? Sans doute une certaine familiarité avec Dieu est la chose la plus naturelle à un chrétien ; et rien au fond n'est plus honorable pour Dieu, rien n'est plus selon son cœur que cette filiale simplicité à son endroit. L'Incarnation semble même avoir eu pour but, entre autres desseins de Dieu, « de révéler la possibilité de cette familiarité sublime, et d'y inviter tout le genre humain ¹. » — Mais, si la familiarité contenue dans de justes limites honore le Seigneur et réjouit son cœur de Père, il n'est rien peut-être qui le choque davantage que la familiarité dégénérant en sans- façon. Entre hommes d'inégales condition et dignité, le sans-gêne est déjà mal-séant au plus haut point. Entre la créature et le Créateur, il devient quelque chose d'horrible.

Or n'est-ce pas du sans- façon et du mieux qualifié, que ces prières sans préparation, sans attention, sans piété, sans respect ; que ces sacrements reçus à la légère, disons le mot : à la va-vite ; que ces irrévérences, ces postures déplorables, ces conversations et ces rires dans les églises où Dieu habite ; que ces habitudes de compter les affaires de Dieu et de sa gloire comme très accessoires ; que cette toute dernière place accordée à Dieu dans ses pensées et ses préoccupations de chaque jour, alors qu'on s'absorbe dans le soin des méprisables intérêts d'ici-bas ; que cette manie de prononcer à tout propos, avec une légèreté et une étourderie souverainement déplacées, ce nom trois fois sacré de Dieu que l'Écriture appelle terrible : *Sanctum et terribile nomen ejus* ? Peut-on se jouer ainsi de la Majesté infinie de l'Éternel !

Et n'est-ce pas encore se jouer de Dieu que de vouloir ruser avec lui dans la réforme de nos vices ? Nous savons avoir en nous toute sorte d'habitudes mauvaises qui vivent plus ou moins à découvert dans le fond de notre nature ; nous savons d'autre part par la foi que le regard de Dieu nous perce d'outre en outre, et que nous ne pouvons rien déguiser à ses yeux. Eh bien ! malgré cela, nous essayons de nous couvrir aux yeux de Dieu d'une inconscience qui nous rende plus excusables. Nous affectons de nous ignorer nous-mêmes, sans vouloir pénétrer dans ce replis de notre cœur où se cachent des passions mal reconnues, inavouées. Nous laissons cette partie de

notre intérieur avec les rideaux soigneusement tirés, la porte condamnée, comme ces galetas où l'on a entassé tant de rebuts et de vieilleries, que l'on ne se sent pas la force d'aller y mettre un peu de propreté et d'ordre ; et nous semblons croire que Dieu n'y saurait entrer, parce que nous refusons d'y pénétrer nous-mêmes ; qu'il ne saurait y rien voir, parce que nous-mêmes nous n'avons pas le courage d'y porter la lumière. Est-ce là être sérieux avec Dieu ? Et n'être pas sérieux avec Dieu, quelle chose épouvantable !

3. Les exemples de ce genre sont malheureusement trop multipliés. Malgré tout pourtant, il y a encore parmi nous des âmes, en grand nombre, saintement possédées du sentiment de la crainte de Dieu. Elles se tiennent, elles se sentent habituellement sous le regard de l'Éternel ; et cette pensée de la Majesté divine qui voit, qui scrute toutes leurs démarches, toutes leurs intentions, pénètre leur vie et leur cœur d'une révérence sans bornes et d'un profond respect. « C'était là, je pense, l'un des secrets de la sainteté des patriarches. L'Écriture, en effet, semble résumer leur vie, leurs œuvres et leurs vertus, en ces quelques mots qu'elle dit de chacun d'eux : « Il marcha « ici-bas devant la face du Seigneur ! »

Cette crainte du Seigneur n'exclut du reste ni une douce intimité, ni un tendre amour, ni une joyeuse paix. L'âme en cet état ressemble à cette fille d'un roi de l'ancienne Grèce, embrassant avec un mélange de tendresse et de frayeur les genoux du roi son père Agamemnon. C'est là du moins le caractère de cette crainte que l'on a appelée filiale ; car il y a différentes sortes de craintes de Dieu : c'est ce qui me reste à vous expliquer.

II

Nommons, puisqu'il le faut, une première sorte de crainte, bien indigne celle-là de trouver place dans le cœur d'un chrétien engendré sous la loi d'amour, et fils non plus de l'esclave, mais de l'épouse : c'est celle que les théologiens appellent une crainte d'esclave, par opposition aux deux autres : la crainte du serviteur, et la crainte de l'enfant ou crainte filiale.

1. La crainte d'esclave, ou crainte *servilement servile*, consiste à redouter uniquement le châtiment du péché, sans détester aucunement le péché lui-même. On ne voit, dans la faute à commettre, que les menaces dont elle est précédée et les verges dont elle est suivie, et l'on ne fait nul cas de l'outrage ou de l'offense qu'elle inflige à la Majesté divine. On a peur de Dieu, on redoute un coup de foudre, et, à cause de cela, on se retient de pécher, mais on n'en continue pas moins à aimer et à vouloir positivement ce que Dieu déteste et condamne. Dieu dit à l'âme : « Je te défends ! » Et l'âme répond : « Je veux quand même ; et, malgré ta défense, si je savais un moyen d'échapper à ta colère, j'agis au mépris de toi. » L'amour du péché est donc

¹ Mgr Gay, *Vertus chrétiennes* : La crainte de Dieu.

⁴ Mgr Gay, *l. c.*

là tout entier subsistant, et, par suite, l'amour de Dieu y est nul. — Une semblable crainte de Dieu est un phénomène effrayant dans le monde des consciences; c'est une crainte coupable, et qui ne fait qu'enflammer davantage le courroux divin. « Mieux vaut pourtant, dit un auteur, avoir cette crainte que de n'en point avoir du tout; c'est un ignoble frein, mais enfin c'est un frein ¹. » Il n'en est pas moins vrai qu'une pareille crainte ne suffit pas, loin de là, pour arracher une âme à la damnation, et que cette âme sera nécessairement perdue si elle ne s'élève pas plus haut.

2. Là où la crainte devient chrétienne et salutaire, c'est quand à la peur du châtement vient s'ajouter le désir de posséder Dieu, et l'appréhension de le perdre par le péché. Dans cet état, l'âme se détache du mal et s'attache positivement au bien, afin d'échapper au danger de compromettre son salut et de se rendre Dieu contraire. Il y a là, on le voit, un commencement de cet amour de Dieu dit de concupiscence; et ce commencement d'amour a fait donner à la crainte en pareil cas le nom de crainte *initiale*. Ce n'est plus une crainte d'esclave, d'où serait exclu tout sentiment d'amour. Ce n'est point encore une crainte d'enfant, où l'amour aurait plus de part que l'effroi. C'est une *frayeur de serviteur* tremblant devant son maître, mais l'aimant aussi, et redoutant, par dessus toute autre peine, d'être chassé de sa maison et de le perdre.

Sans être héroïque, ce sentiment n'en est pas moins louable et bon. Dieu le recommande en cent endroits des Ecritures, même sous la Nouvelle Loi, la Loi d'amour. Et, pour nous pardonner, si nous avons eu le malheur de tomber dans le péché, ce Dieu aux condescendances adorables veut bien se contenter de cette disposition, bien qu'imparfaite encore, de notre cœur. Jointe à l'aveu sincère de nos fautes au saint tribunal de Pénitence, elle s'appelle attrition, et suffit à nous obtenir le bienfait de la justification.

3. Mais au-dessus de cette crainte déjà recommandable du serviteur, il y a une crainte meilleure, celle de l'enfant, la crainte *filiale*. L'âme qui en est possédée, s'éloigne du péché non par la peur du châtement qui pourrait s'ensuivre pour elle, mais par une sainte horreur de l'injure qui en résulterait pour Dieu. La seule pensée d'une offense faite à l'infinie Majesté de Dieu jette l'âme dans un trouble profond. C'est bien l'enfant tendrement respectueux qui ne peut supporter l'idée de voir son noble père outragé par un misérable provocateur.

Cette crainte qui se fonde sur l'amour parfait n'est pas de précepte assurément, mais qu'elle est désirable ! Ne devrait-elle pas être plus commune chez des chrétiens habitués à saluer Dieu chaque jour du bon titre de Père : Notre Père ! Ah ! si nous avions cette crainte glorieuse, de combien de frayeurs méprisables ne serions-nous pas délivrés ! L'homme en qui la crainte de Dieu est absente

est fatalement asservi à mille craintes vaines puérides et lâches : « La crainte de Dieu ne les dirige plus, disait David; aussi on les a vu trembler là où il n'y avait nul sujet de s'effrayer. ⁴ » Au contraire, l'âme qui ne craint que d'offenser Dieu demeure invinciblement vaillante et paisible. Elle redit avec le grand-prêtre Joiada :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Elle est à l'abri en ce monde de bien des soucis et de terreurs cruelles, en attendant d'aller se reposer à jamais dans le sein du « Père qui est aux cieux. » Ainsi soit-il.

4^e Instruction ²

DU CULTE PRIVILÉGIÉ QUI EST DU A SAINT JOSEPH
DANS L'ÉGLISE

Mes frères,

Voici bientôt revenir la fête de saint Joseph. Il convient de nous y préparer dignement, afin d'en recueillir tout le fruit désirable. Taisons-nous donc un instant du premier Joseph qui n'était, après tout, que la figure prophétique de notre saint Patriarche, et concentrons sur celui-ci notre religieuse attention.

De la neuvaine de jours qui nous sépare de sa fête, faisons une neuvaine de prières et de pieuses considérations sur la vie de ce glorieux Père.

Saint Joseph n'est parmi nous ni assez connu ni assez honoré; et je veux essayer de réagir, en ce premier soir de notre neuvaine, contre le trop peu de place accordé, parmi les pratiques de la piété contemporaine, à la dévotion à saint Joseph.

Je vous montrerai que ce grand saint a droit dans l'Eglise à un culte privilégié, à cause de *la suréminente dignité à laquelle il a été élevé* par Dieu dans la sainte Famille; et à cause de *ses titres tout particuliers à l'affection et à la reconnaissance de Jésus et de Marie*.

I

1. Saint Joseph, mes frères, tenait auprès du Verbe fait homme, la place de Dieu le Père dont il était le remplaçant, le représentant, le chargé d'affaires. Il était, en d'autres termes, comme le père de Jésus. Marie elle-même l'appelait le père de son divin Fils : « Votre père et moi, dira-t-elle à l'enfant, nous vous cherchions dans la douleur. » Si Marie donnait à saint Joseph le titre de père de Jésus, Jésus de son côté, on peut le croire, parlait comme sa mère et ne donnait pas à Joseph d'autre nom, dans la douce intimité de Nazareth, que celui caressant de « père. » Jamais sans doute les Nazaréens ne l'entendirent appeler différem-

¹ Ps., XIII, 35.

² Cette instruction et les huit suivantes, sur les Sept douleurs et les Sept allégresses de saint Joseph, sont destinées à servir de neuvaine préparatoire à la fête du saint Patriarche.

ment le bon patriarche qui le soignait avec tant d'amour ; et ils s'y trompèrent au point de prendre Jésus à son tour pour « le fils du charpentier Joseph. »

Père adoptif de Jésus ! Savons-nous bien comprendre tout ce que renferme d'incomparablement glorieux pour saint Joseph ce titre que nul jamais, ni avant, ni après, n'a partagé avec lui ? Dans la famille des hommes ordinaires, c'est le père qui adopte pour sien un enfant étranger ; mais dans la sainte Famille, c'est bien plutôt Jésus qui adopte Joseph pour père. Bien avant le jour où l'ange viendra dire au saint Patriarche de prendre, sans rien craindre, Marie pour épouse, et de recevoir sous sa garde l'enfant qui va naître d'elle et de l'Esprit-Saint ; bien avant ce jour, bien avant tous les jours créés, de toute éternité, le Verbe éternel a jeté les yeux sur le juste Joseph, et l'a choisi pour être son père aux yeux des hommes, lorsqu'il viendrait sur la terre revêtu de notre humanité. Comme il a, parmi toutes les autres femmes, choisi Marie pour mère, il a de même choisi saint Joseph parmi tous les autres hommes pour en faire son père adoptif, par l'effet d'une prédilection unique et singulière. « Toutes les créatures angéliques et humaines, futures ou possibles, étaient sous ses yeux, comme en une vaste galerie de tableaux et de portraits ¹, » et c'est sur deux de ces créatures seulement, c'est sur Marie et Joseph qu'il a arrêté de préférence ses regards avec une infinie complaisance, pour faire de l'une sa mère et de l'autre comme son père. — Oh ! qui dira jamais tout ce que, ce choix, je le répète, renferme de gloire et d'honneur pour saint Joseph ? Père de Jésus par l'adoption d'amour privilégié que Jésus a faite de lui ! Se peut-il, sur la terre et dans le ciel, après l'honneur sans nom accordé à Marie d'une maternité divine, une dignité plus grande, une dignité même semblable ?

Et Dieu, mes frères, n'aurait sur la terre élevé si haut saint Joseph, que pour l'abaisser dans le ciel ? Il ne l'aurait préféré à tous les hommes dans ses prédilections de fils adoptif, que pour le tenir aujourd'hui comme en disgrâce à je ne sais quelle place inférieure du royaume céleste ? C'est là une supposition qui choque la délicatesse de nos sentiments les plus intimes. Non certes, saint Joseph n'a pas déchu ; il n'a point perdu dans le ciel la place d'honneur qu'il avait sur la terre ; il est le premier près du trône du Père, après l'Homme-Dieu et la Vierge-Mère. Or, s'il est le premier près de Dieu, pourquoi n'est-il pas honoré parmi les hommes comme il le mérite, et se voit-il relégué à je ne sais quelle place de cinquième ordre dans la dévotion et la confiance des chrétiens de nos jours ?

2. Autre considération. Saint Joseph a été uni si intimement ici-bas à Jésus et à Marie dans tous les mystères de l'enfance et de la vie cachée, que les théologiens et les pieux auteurs n'ont pas hésité à donner aux trois incomparables personnages

composant la sainte Famille le nom de Trinité terrestre. « Ils étaient trois, dit le P. Faber, et cependant il semblerait qu'ils n'étaient qu'un, » un dans l'unité merveilleuse d'un triple amour qui allait, sans fin et perpétuellement accru, de l'un à l'autre. Or qui voudrait prétendre, sans une audace téméraire et voisine de l'impiété, que Dieu a brisé cette Trinité terrestre qu'il avait formée lui-même à l'image de l'infinie Trinité des cieux ? qu'il a violemment séparé ceux qu'un même amour avait toujours si étroitement unis ? qu'il a fait du ciel pour notre patriarche comme un exil où saint Joseph, époux et père, serait privé de la tendre intimité d'autrefois avec son fils adoptif et son épouse ?

Laissez-moi vous citer une anecdote à ce propos. Le pape Pie IX manda un jour auprès de lui le peintre Andréa Barti, l'un des premiers artistes de Rome, et lui commanda, pour sa chapelle particulière, un tableau représentant le ciel ouvert, avec, sur les degrés de la hiérarchie céleste, la multitude des esprits bienheureux rangés en chœurs au pied du trône de l'Eternel. L'artiste, sûr de son génie, se mit à l'œuvre avec une ardeur joyeuse ; lui, si habile toujours, il se surpassa encore dans une toile merveilleuse, peignant aux yeux la gloire de la cour céleste avec tant d'éclat et de puissance que le regard ravi ne s'en pouvait presque détacher. Aussi triomphait-il en se présentant devant Pie IX. Mais celui-ci arrête sur le tableau un œil mécontent ; le doux sourire habituellement répandu sur ses traits se glace tout à coup : « Mon ami, dit-il avec un accent de tristesse, vous avez oublié quelqu'un dans votre toile. — Et qui donc, très Saint-Père ? — Comment ! dit le pape. Mais saint Joseph ! — Que Votre Sainteté me pardonne, répond l'artiste ; saint Joseph n'est pas oublié : tenez, très Saint-Père, ne l'apercevez-vous pas ? — Et le peintre de montrer, confondu dans la foule des bienheureux, le saint patriarche. — Eh quoi ! mon bon André, s'écrie Pie IX ; eh quoi ! est-ce bien cette place que vous donnez au ciel à saint Joseph ? Comment vouliez-vous que j'aie le chercher à cet endroit ? Non, non, mon cher fils, ce n'est point là, c'est près de Jésus et à côté de Marie, plus haut que tous les saints et les anges, que vous allez me mettre saint Joseph. Car au ciel, entendez-vous bien, il n'a pas d'autre place. »

Après ce témoignage rendu à la dignité du père nourricier de Jésus, rien ne servirait d'invoquer en sens contraire le témoignage rendu de saint Jean-Baptiste par le Sauveur disant de celui-ci dans saint Matthieu : « Entre les enfants de la femme, il n'en est point de plus grand que Jean-Baptiste ¹. » Car ces paroles du Christ doivent s'entendre du mérite et du rang de Jean-Baptiste comme prophète, ainsi que l'explique saint Luc complétant la pensée de saint Matthieu, et écrivant : « Il n'est point né de la femme un plus grand prophète que Jean ². » Il ne s'agit donc nul-

¹ Le P. Faber, *Bethléem* : Le sein du Père éternel.

¹ Matth., XI, 11.

² Luc., VII, 28.

lement de mettre en parallèle la grandeur du fils de Zacharie et celle de saint Joseph. Celui-ci est hors de pair. Son titre de membre de la Trinité terrestre, de chef de la sainte Famille, de père nominal de Jésus, le rend supérieur à toute la hiérarchie céleste, si l'on en excepte Marie. Et, s'il a été dit de celle-ci qu'elle est une toute-puissance suppliante, on a toutes les raisons de penser que saint Joseph participe, lui aussi, en quelque chose à cette toute-puissance. A défaut d'ailleurs de sa suréminente dignité personnelle, la tendresse et la reconnaissance de Marie et de son divin Fils suffiraient à lui assurer ce pouvoir en quelque sorte infini.

II

Quels ne sont pas en effet les droits de saint Joseph à l'affectueuse reconnaissance de Jésus et de sa divine Mère ? Depuis l'heure où, sur la parole de l'ange, il s'est dévoué à recevoir Marie pour son épouse, bien qu'il sût qu'elle serait moins à lui qu'à l'Esprit-Saint, depuis cette heure jusqu'à la dernière heure de son dernier soir, il n'a vécu que pour servir Jésus, le Dieu fait pauvre, opprimé et souffrant, il n'a vécu que pour garder Marie, le lis de Dieu. Et, dans cette faction qu'il monte, pour ainsi parler, à la porte du tabernacle auguste de la sainte Famille, il n'a pas un instant de défaillance, malgré les assauts parfois furieux qu'il lui faut essuyer du dehors. Son dévouement semble plutôt croître avec les difficultés et les périls, son amour grandir avec les amertumes et les peines. — Il a fait une totale abnégation de lui-même aux pieds de cet enfant qui n'est même pas le sien, qui est le fils du Tout-Puissant, et que le Tout-Puissant pourrait bien défendre et protéger sans son secours. N'importe ! Il n'entre point dans tant de considérations. Il ne pense qu'à se donner, qu'à se renoncer, qu'à se dépenser, qu'à se sacrifier en cent manières pour l'enfant. A lui ses fatigues, à lui ses sueurs, à lui ses laborieuses veilles, à lui ses longues journées de marche à travers le désert, à lui ses angoisses, à lui ses douleurs. A lui ses mains pour le recevoir des mains de Marie qui se lassent malgré tout de leur divin fardeau ; à lui sa bouche pour lui parler et lui sourire ; à lui ses lèvres pour le baiser avec un amoureux respect ; à lui ses yeux pour le veiller dans le danger, et pour s'emplir de larmes à la pensée des futures douleurs prophétisées par le vieillard Siméon ; à lui ses bras pour gagner de quoi l'abriter du froid et le préserver de la faim ; à lui son cœur enfin, tout son cœur, pour l'aimer comme nul autre, si ce n'est Marie, ne l'aima jamais en ce monde. — Je le demande, que peut maintenant refuser Jésus à celui qui a tant fait pour lui ? Est-il un saint qui ait mieux mérité de Jésus, qui l'ait plus aimé et mieux servi ? Pendant sa vie mortelle, Jésus rendait à son père adoptif amour pour amour. Qui pourrait dire avec quelle infinie tendresse, après avoir salué Marie au foyer de Nazareth, il se tournait ensuite vers saint Joseph, pour lui parler et lui sourire ! C'était quelque chose de plus que l'amour dont il entoure le reste de ses saints. Car

il y avait dans cette affection de Jésus pour saint Joseph un peu déjà de l'affection qu'il portait à sa divine Mère, quelque chose de *filial*, qui donnait à sa tendresse une puissance et une douceur particulières. Or, vais-je croire qu'au ciel l'Homme-Dieu confond maintenant son père nourricier dans la charité commune dont il réjouit le cœur de ses élus ? qu'il dément dans la gloire cette dilection unique et spéciale dont sur la terre il enveloppa saint Joseph ? C'est là un langage que ne peuvent souffrir les saints qui ont parlé de notre glorieux Patriarche. « Le doute n'est pas permis, s'écrie entre autres saint Bernardin de Sienne : Jésus-Christ qui avait témoigné à saint Joseph pendant ses jours mortels toute l'affection, toute la déférence d'un fils pour son père, non seulement ne lui aura pas refusé dans le ciel ces mêmes gages de tendresse et de considération, mais les aura plutôt complétés et parfaits. » Sur quoi le pieux Gerson ajoute : « Puisque Jésus-Christ a dit : Là où je serai, là sera aussi mon serviteur, celui-là devra être le plus près de lui dans le ciel, qui aura été sur la terre le plus intime et le plus fidèle à son égard, après Marie ¹. »

Du reste, ce que saint Joseph était pour Jésus, il l'était aussi, toutes proportions gardées, pour Marie. Il partageait entre la Mère et l'Enfant ses infatigables soins, sa respectueuse tendresse ; et Marie savait un gré sans bornes à ce père dévoué de tout ce qu'il faisait pour elle-même sans doute déjà, mais encore et surtout de tout ce qu'il faisait pour l'Enfant-Dieu. De son cœur, océan de pureté et par cela même océan d'amour, débordaient sur saint Joseph des flots de reconnaissance attendrie, à chaque marque nouvelle d'intérêt, de dévouement, d'affection, de compassion, qu'elle recevait de cet homme admirable qui ne vivait, ne travaillait, ne souffrait, ne s'inquiétait que pour elle et son Fils ; qui s'oubliait lui-même, parmi tant de périls et de peines, pour ne songer qu'à leurs propres peines et à leurs propres dangers. Après Jésus, qui donc des hommes pourrait prétendre avoir mérité d'être aimé de Marie comme Joseph l'a été ? Et maintenant, dans la Nazareth céleste, Marie n'aurait pour son époux plus rien de cette tendresse de choix dont elle l'a entouré sur la terre ? La grâce et la gloire déformeraient-elles donc la nature, au lieu de la perfectionner ?

Votre piété, mes frères, a répondu. Non, Marie, Reine de gloire, n'a point pour saint Joseph cette sorte d'indifférence qui serait également injurieuse à l'un et à l'autre. La Vierge bénie est heureuse au contraire de contribuer à la gloire de son époux bien-aimé. Elle a en mains, pour nous les distribuer, tous les trésors de la divinité : c'est l'enseignement des Pères. Eh bien ! ces trésors, elle aime à les remettre à son tour aux mains de celui à qui elle a tant et de si grandes et d'éternelles obligations, et à partager avec lui sa souveraine puissance de trésorière céleste.

¹ D'après le R. P. Champeau, *Vie de saint Joseph*, chap. XXI.

Mes frères, puisque tel est le pouvoir de saint Joseph, puisque telles sont ses grandeurs et ses gloires, honorons-le d'un culte particulier, d'une dévotion privilégiée, d'une confiance plus grande encore que celle que nous mettons en l'intercession des autres saints, après Marie; enrichissons-nous des incroyables libéralités qu'il tient à notre disposition; apprenons à le connaître et à l'aimer chaque jour davantage, et faisons-le connaître et aimer autour de nous. Il saura nous rendre au centuple, même dès cette vie, le peu que nous aurons fait pour sa gloire. Allons à Joseph : Jésus le veut, Marie le veut. Ainsi soit-il!

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XI

LA CRÉATION (suite)

L'Œuvre des six jours : 6^e jour (suite)

(L'homme)

Plan

1. La création de l'homme.
2. Perfection de son corps; les sens.
3. Existence de l'âme.
4. Nature et perfection de l'âme : spiritualité, liberté, immortalité.
5. La fin de l'homme.

1. — Jusqu'ici nous avons contemplé bien des merveilles; néanmoins il manque quelque chose encore à l'œuvre divine. De tant d'êtres que nourrit la terre, il n'y en a point encore qui puisse apprécier les beautés et en connaître l'auteur. L'intelligence, la raison leur manquent à tous, et le Créateur est absolument pour eux comme s'il n'était point : pas un cœur pour le remercier, pas un cœur pour l'aimer.

Cet être que toute la nature appelle, vous l'avez déjà nommé : c'est l'homme, le chef-d'œuvre de la création. Nous allons le voir paraître.

Quand il s'agit de créer la lumière, les plantes, les astres, les animaux, Dieu emploie une parole de commandement : *Qu'ils soient*, et ils sont à l'instant. Mais quand il s'agit de créer l'homme, il change de langage : les trois personnes divines semblent tenir conseil et délibérer. Ecoutez cette parole : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Et Dieu pour ainsi dire met lui-même la main à l'œuvre; il prend de la terre, la pétrit entre ses doigts et façonne le corps de sa nouvelle créature. Pour animer ce corps, sa bouche divine tire une âme du néant, et aussitôt le premier homme est là vivant en présence de son Créateur et prêt à recevoir ses ordres.

2. — Au premier coup d'œil, on devine déjà que c'est un être supérieur, un être qui surpasse tous ceux que Dieu a créés jusqu'ici. Regardez :

comme sa démarche est ferme et hardie! son attitude majestueuse! Tandis que tous les animaux courbés vers la terre ne peuvent regarder qu'elle, l'homme se tient droit et élevé; son visage est naturellement tourné vers le ciel pour lequel il est fait, et son regard embrasse toute la nature qui est faite pour lui. Il a en effet sous ses ordres cinq ministres fidèles, qui le font jouir de toutes les créatures sans exception. Ces ministres sont les cinq *sens* dont il est doué. Depuis le firmament où sont les étoiles les plus éloignées jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est visible est du domaine de *l'œil* : grâce à lui aucune beauté de l'univers ne nous échappe. Tous les sons, tous les bruits si variés sont du domaine de *l'ouïe* : grâce à elle, la beauté des concerts et des chants harmonieux nous ravit. Toutes les saveurs agréables, tous les parfums, toutes les sensations délicates viennent nous délecter, grâce au *goût*, à *l'odorat* et au *toucher*. C'est ainsi que toute la création se rapporte à l'homme.

Qu'aux yeux de la raison notre corps est donc noble et admirable, et qu'aux yeux de la foi il est saint et digne de respect! Purifié dans les eaux du baptême, consacré tant de fois par l'onction sainte, par la chair et le sang de l'Homme-Dieu, temple vivant du Saint-Esprit : oh! ne le dégradez pas, ne le faites jamais servir à l'ignominie.

3. — Toutefois, le corps n'est que la moindre partie de nous-mêmes; c'est comme une maison habitée par un hôte céleste. Cet hôte céleste, vous le connaissez : nous l'appelons notre *âme*.

« Faisons l'homme à notre image et ressemblance, » dit le Seigneur en créant l'homme. Comment l'homme peut-il ressembler à Dieu? Ce n'est point par son corps, attendu que Dieu est un pur esprit : c'est donc par son âme. Aussi je n'essaierai point de prouver autrement que nous avons une âme; je ne veux pas insulter à la raison et à la croyance de tout le genre humain. Si quelqu'un se permettait seulement d'en douter, il faudrait hausser les épaules et lui dire : Connaissez-vous Napoléon? Eh bien! écoutez ses paroles : « Je pardonne bien des choses, disait-il, mais j'ai horreur de celui qui ne voit en nous que de la matière. Comment voulez-vous que j'aie quelque chose de commun avec un homme qui ne croit pas à l'existence de l'âme, qui croit qu'il est un tas de boue, et qui veut que je sois comme lui un tas de boue! »

4. — Essayons plutôt de nous faire une idée exacte de la nature et de la perfection de notre âme.

a) D'abord notre âme est un *esprit*, c'est-à-dire un être intelligent, qui pense, qui raisonne, mais qui ne peut ni être vu de nos yeux, ni touché de nos mains, en un mot qui n'a rien de matériel. Que notre âme soit un esprit, il est facile de le prouver. En effet, les opérations de notre âme sont principalement la pensée, la volonté et la mémoire. Supposez que notre âme soit un composé de matière comme notre corps, ses opérations

seraient aussi quelque chose de matériel. On pourrait les voir, les toucher, les partager ; on pourrait dire, par exemple, une pensée blanche, rouge, bleue ; une pensée ronde, ovale, carrée ; un mètre de volonté, un kilogramme de mémoire. Mais tout le monde se moquerait de celui qui tiendrait un pareil langage. Pourquoi ? Parce que tout le monde sent très bien que la pensée, la volonté et la mémoire n'ont rien de matériel. Or, s'il en est ainsi, notre âme n'a rien de matériel non plus ; car la pensée, c'est la même chose que notre âme pensant ; la volonté, c'est la même chose que notre âme voulant ; la mémoire, c'est la même chose que notre âme se souvenant. L'âme de l'homme est donc un esprit, comme le Dieu qui l'a créée à son image.

Mais ce n'est pas tout. Pour que notre âme lui ressemblât davantage, Dieu l'a douée de deux perfections incomparables, la liberté et l'immortalité.

b) Notre âme est *libre* : cela veut dire qu'elle peut, à son gré, faire ce qui lui plaît ou ne pas faire ce qui lui déplaît, obéir ou ne pas obéir, vouloir de telle ou telle manière. C'est en cela qu'elle s'élève au-dessus de toutes les autres créatures. Le soleil, par exemple, n'est pas libre de se lever ou de ne pas se lever chaque matin, de parcourir tel ou tel chemin plutôt que tel autre : il est forcé de faire tout ce qu'il fait. Il en est de même des animaux. Obéissant à l'instinct que Dieu leur a donné, ils font sans apprentissage et sans progrès ce qu'ils ont toujours fait ; ils n'inventent ni ne perfectionnent jamais rien. Ils vivent, mangent et meurent sans savoir pourquoi ni comment. L'homme au contraire sait ce qu'il fait et pourquoi il le fait ; il raisonne ses actions ; il change, il invente, il perfectionne tous les jours. Si nous n'étions pas libres, il serait injuste et absurde de punir le vice et de récompenser la vertu, ou plutôt il n'y aurait plus ni bien ni mal, ni vice ni vertu ; nous serions comme des machines.

c) Notre âme est *immortelle* : cela veut dire qu'elle ne mourra jamais, qu'il est même impossible qu'elle meure. Le corps meurt, quand les parties qui le composent se séparent, quand la chair, les os, le sang s'en vont chacun de son côté ; mais notre âme n'ayant rien de matériel, ne peut pas éprouver de séparation ni de décomposition. Elle ne peut donc pas périr. Une seule chose pourrait l'anéantir : c'est la volonté toute-puissante de Celui qui l'a créée. Eh bien ! loin que Dieu veuille faire mourir notre âme, il déclare au contraire, dans les termes les plus exprès, qu'il veut la faire vivre toujours, autant que lui-même, pendant toute l'éternité. « Les méchants, dit l'Evangile, seront punis dans l'enfer, pendant toute l'éternité ; les bons, au contraire, seront récompensés dans le ciel, pendant toute l'éternité. » (Matth., xxv, 48).

S'il ne suffisait pas ici du témoignage de la raison et de la foi, nous pourrions en appeler au genre humain tout entier. Il n'est pas un peuple ancien ou moderne, civilisé ou barbare, dans

quelque temps, dans quelque pays que vous le preniez, qui n'ait cru à la vie future. Je n'en veux pour preuve que le culte rendu aux morts. Partout et toujours on a respecté les morts ; partout et toujours on a prié, fait prier pour son père, pour sa mère, pour son enfant, pour son ami enlevés par la mort. Sur quoi repose cette pratique universelle, si ce n'est sur ce sentiment invincible que notre âme est immortelle, que le trépas n'est qu'un changement de vie ?

Vous saurez désormais ce qu'il faut penser de cette vilaine parole que vous avez entendue quelquefois peut-être : « Quand on est mort, tout est mort. » Ceux qui la disent sont des orgueilleux qui voudraient se donner raison contre le genre humain tout entier, contre Dieu lui-même. Ceux qui la disent se mettent au nombre des bêtes. Qu'est-ce qui nous distingue en effet des animaux ? C'est que nous avons une âme, une âme libre et immortelle, tandis que les bêtes n'en ont pas et doivent entièrement mourir. Donc dire : « Quand je serai mort, je serai mort tout entier, » c'est dire : « Je suis une bête, une brute, un animal. » Si cela leur fait plaisir, qu'ils le disent et qu'ils le croient, s'ils le peuvent ; mais qu'ils nous permettent d'être un peu plus fiers qu'eux et de déclarer hautement que nous sommes des hommes. C'est bien le moins !

5. — L'homme est donc une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme libre, immortelle, formée sur le modèle de Dieu. Mais pourquoi Dieu a-t-il créé cet être supérieur, cet être privilégié, cet être auquel se rapportent tous les autres ? Nous l'avons déjà indiqué : c'est que Dieu voulait une créature capable de le connaître, de l'aimer, de l'adorer, de le remercier ; c'est pour cela qu'il a donné à l'homme l'intelligence et la raison. Dieu voulait avoir une créature destinée à jouir de son bonheur, à être glorifiée de sa gloire ; et c'est pour lui faire mériter ce bonheur, le plus grand possible, qu'il lui a donné la liberté, car si l'homme n'eût pas été créé libre, il n'eût mérité ni récompense ni châtiment. L'homme étant appelé à cette dignité suréminente, on conçoit que tout se fasse pour lui dans ce monde ; on conçoit même les faveurs que Dieu lui prodigue, les prérogatives dont il le comble.

Saluons donc avec bonheur le premier homme, qui est aussi notre premier père : saluons ce chef-d'œuvre de Dieu ! Il porte écrits sur son front et surtout dans son âme tous nos titres de noblesse. Que nous sommes donc grands, puisque nous avons été créés sur le modèle de Dieu ! Ah ! ne nous laissons aller jamais à défigurer son image par le péché !

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

VIII

L'EUCCHARISTIE

(*Ses mystères*)

*Memoriam fecit mirabilium
suorum.*

Il a éternisé le souvenir de ses
merveilles. (Ps., cx, 4).

L'auteur du psaume cx parle ici, comme historien, de la manne dont le Seigneur nourrit les Israélites dans le désert; mais comme prophète, il parle de l'Eucharistie dont la manne était la figure. — Oui, mes enfants, c'est vraiment dans l'Eucharistie que le Dieu tout-puissant a condensé, éternisé les preuves de sa toute-puissance; il en a fait le chef-d'œuvre de son action merveilleuse sur les âmes. — Oui, l'Eucharistie est la merveille des merveilles, et l'orateur chrétien, lorsqu'il en parle, se heurte à chaque mot à un miracle en ce qui concerne l'action divine, à un mystère en ce qui concerne l'intelligence humaine. Essayons d'esquisser dans un cadre étroit le tableau de quelques-unes de ces merveilles sur lesquelles s'exerce notre foi en y trouvant l'aliment qui la soutient, la développe et la perfectionne en attendant la claire vue du ciel.

1^o Dans l'Eucharistie, la substance du pain et du vin est changée dans la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Quoi d'impossible? Cette même substance du pain et du vin n'est-elle pas journellement changée en notre corps et en notre sang? Ce dernier changement se fait par les forces de la nature, c'est vrai, et le premier est une merveille qui surpasse les forces de la nature, c'est vrai aussi; mais, comme le dit un grand orateur moderne, « l'acte souverain qui accomplit cette merveille ne m'étonne pas plus que celui qui a fait passer la substance du néant à l'être. »

2^o Dans l'Eucharistie, à moins que la foi ne redresse leur jugement, la vue, le toucher, le goût sont trompés en s'arrêtant sur des apparences étrangères à la substance qu'elles nous voilent. Notre Dieu est caché sous les espèces du pain et du vin, comme pour les Israélites la gloire du Seigneur qui remplissait le sanctuaire, s'y manifestait par la nuée qui en voilait l'éclat. Dans l'Incarnation l'humanité servait de voile à la divinité; dans l'Eucharistie les espèces sacramentelles voilent l'une et l'autre. Mais pour la foi qui redresse le jugement de nos sens, il n'y a ni erreur ni illusion à craindre. Les sens voient ce qui paraît; la foi sait ce qui est sous les apparences.

3^o Jésus-Christ est là, comme sur la croix, comme au ciel, tout entier, mais n'ayant pas d'extension propre, n'ayant pas d'autres dimensions que celles qui limitaient le pain et le vin. Dans l'ordre surnaturel, c'est un nouveau mystère,

auquel saint Thomas trouve une analogie dans l'ordre naturel. Les dimensions d'un édifice, dit-il, sont bien adhérentes à l'édifice même, et cependant elles sont perçues par notre œil, c'est-à-dire contenues dans notre œil qui nous en transmet l'impression et nous permet de les juger. Si cela est certain quoique merveilleux, pourquoi regarderait-on comme impossible que le corps de Jésus-Christ puisse être contenu sous une petite hostie, surtout quand on sait qu'il s'y trouve dans l'état de corps glorieux qu'il a revêtu à sa résurrection?

4^o Non seulement Jésus-Christ est tout entier sous les saintes espèces, mais encore sous chaque partie de chaque espèce; comme notre âme qui est tout entière dans notre corps pour l'animer, est tout entière dans chacun de nos membres pour les faire agir. — C'est que le corps de Jésus-Christ, dans le sacrement, est à l'état de substance; et toute substance, comme telle, n'est pas assujettie aux lois de la quantité. Une bulle d'air, une goutte d'eau, une miette de pain contiennent tous les éléments, c'est-à-dire tout ce qui constitue la substance de l'air, de l'eau, du pain. Pourquoi s'étonner qu'une petite parcelle des espèces sacramentelles contienne les éléments substantiels du corps divin, ressuscité et glorieux de Jésus-Christ? — Ici encore il y a mystère et miracle, mais non impossibilité.

5^o Par suite, si les saintes espèces sont partagées, la substance du corps de Jésus-Christ n'est point partagée, comme quand on partage un pain on rompt le pain, mais non pas la substance. Et de même que le pain étant rompu les éléments de la substance du pain sont, en tant que substance, aussi bien dans la plus petite partie que dans la plus grande, de même la substance du corps de Jésus-Christ est aussi bien sous la plus grande ou sous la moindre parcelle des saintes espèces, lorsque celles-ci ont été divisées.

6^o Par suite encore, quoique chaque jour depuis 1800 ans d'innombrables fidèles reçoivent le corps de Jésus-Christ dans la communion, cette divine substance n'en est point diminuée. Nous trouvons à cela une comparaison facile à comprendre, dans la substance de l'air qui a, depuis le jour de la création, alimenté un nombre incalculable de vies, et dans la substance de la lumière qui a illuminé un nombre incalculable de vœux; et cependant l'air a conservé et conservera intégralement ses propriétés vivifiantes, comme la lumière ses propriétés d'éclairage.

Arrêtons-nous, mes enfants, dans cette énumération des mystères et des miracles eucharistiques, qu'il serait facile de prolonger. Plus une œuvre est mystérieuse, plus elle est faite en dehors des lois et des forces de la nature, plus aussi nous devons y reconnaître l'action de Dieu. A ce titre, l'Eucharistie nous apparaît comme une œuvre divine par excellence, et notre foi y reconnaît d'autant plus Dieu qu'il s'y donne à nous d'une manière plus incompréhensible.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XIII

LE PRÉCEPTÉ DE LA COMMUNION ANNUELLE. — LA COMMUNION FRÉQUENTE

Résumé analytique

I. — Précepté de la communion

1. C'est un précepté positif de Notre-Seigneur qui oblige à recevoir l'Eucharistie de temps en temps pendant la vie, quand l'état de notre âme l'exige, et surtout quand on est en danger de mort. L'Eglise a décidé qu'on remplisse ce précepté en communiant chaque année à Pâques.

2. Explication des décrets des conciles de Latran et de Trente.

3. A quel âge commence cette obligation ? Où faut-il communier à Pâques ? Est-on dispensé de communier, si on ne l'a pas fait pendant le temps fixé ?

II. — Utilité de la communion fréquente

1. Puisque l'Eucharistie est une nourriture, il faut la recevoir souvent.

2. C'est le désir formel de Notre-Seigneur.

3. L'Eglise approuve l'usage de la communion même quotidienne ; elle a condamné les jansénistes et mis saint Liguori au nombre de ses Docteurs.

4. Conditions requises pour la communion fréquente.

5. Objections et réponses.

Conclusion : *Venite ad nuptias.*

Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam eternam.

Recherchez non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle. (Jean, vi, 27).

Mes frères,

Nous avons admiré ensemble dans la sainte Eucharistie les merveilles de l'amour de Dieu pour les hommes ; c'est par ce sacrement qu'il a voulu continuer les bienfaits de l'Incarnation et nous faire participer plus étroitement aux fruits de la Rédemption opérée sur la croix. En changeant le pain et le vin en son corps et en son sang, il s'est fait notre nourriture spirituelle, et il a préparé à nos âmes l'aliment qui doit leur conserver la vie de la grâce, et les préparer à celle de la gloire. Les Hébreux ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais celui qui mangera dignement le vrai pain de vie, offert par le Sauveur au monde régénéré, vivra éternellement. Ne devons-nous pas lui dire, comme les Juifs : « O Seigneur, donnez-nous toujours ce pain ! » Ne devons-nous pas nous empresser de répondre au désir qu'a Notre-Seigneur de s'unir à nous ? Ce ne sont pas seulement les riches et les puissants qu'il invite à ce festin royal, mais les pauvres, les aveugles, les boiteux, c'est-à-dire tous les pécheurs. Ne prétextons pas notre indignité pour nous tenir éloignés de la sainte Table ; quand nous serions des enfants prodiges, nous pouvons compter sur la miséricorde de notre Père, pourvu que nous lui demandions notre pardon.

Quelle est, relativement à l'Eucharistie, l'étendue et la gravité du précepté qui nous oblige à la recevoir ? Quelles sont les dispositions requises

pour la communion fréquente que l'on conseille aux âmes pieuses ? Voilà deux questions importantes auxquelles nous tâcherons de répondre aujourd'hui.

I

1. L'obligation imposée à tous les chrétiens de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ résulte des paroles mêmes du Sauveur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas en vous la vie. » (Joan., vi, 54). Mais ces paroles doivent-elles s'entendre d'une nécessité absolue, comme celle du baptême, ou d'un précepté imposé d'une manière générale, il est vrai, mais dont l'observation admet des exceptions ? En d'autres termes, est-il absolument impossible d'entrer au ciel sans avoir reçu la communion ? — Non, mes frères, la seule condition absolument nécessaire au salut, c'est de mourir en état de grâce, c'est d'avoir reçu le baptême, d'avoir obtenu par la pénitence, ou par un acte de contrition parfaite, le pardon des péchés mortels qu'on aurait pu commettre. Les sacrements des morts donnent à l'âme la sève de la vie surnaturelle, font des chrétiens des membres vivants de Jésus-Christ, et les arrachent à la mort éternelle. Un petit enfant meurt aussitôt après son baptême, un autre avant sa première communion, mais sans avoir commis aucun péché mortel, un adulte meurt subitement en état de grâce sans avoir reçu le saint viatique ; ils sont sauvés.

Que signifient donc les paroles de Notre-Seigneur : « Vous n'aurez pas la vie en vous » ? Elles signifient que ceux qui négligent de s'approcher de la sainte Table alors qu'ils pourraient le faire et que le précepté de l'Eglise les y oblige, font un péché mortel, et par conséquent sont privés de la grâce sanctifiante. Elles signifient encore que ceux qui n'iront pas, lorsqu'ils en éprouveront le besoin, chercher dans ce sacrement les secours extraordinaires, nécessaires dans beaucoup d'occasions pour résister aux tentations du démon, pourront être privés de ces secours par une juste punition de leur négligence, et manquer leur salut. De même qu'un homme, quelque fort qu'il soit, ne peut vivre longtemps sans manger, ainsi le chrétien, même en état de grâce, ne peut résister longtemps aux tentations, ni persévérer dans la pratique de la vertu, s'il ne va chercher dans la nourriture eucharistique la force qui lui est nécessaire. La nécessité de la sainte Eucharistie est donc relative à l'état et aux dispositions de chacun.

Toutefois les théologiens s'accordent à reconnaître dans les paroles de Jésus-Christ un précepté grave qui oblige certainement tous les chrétiens, d'abord à l'âge de raison lorsqu'ils ont acquis le discernement nécessaire, puis de temps en temps pendant la vie, enfin à l'heure de la mort. L'Eglise a interprété la volonté de Notre-Seigneur en obligeant ses enfants à recevoir la communion chaque année à Pâques ; le précepté ecclésiastique a déterminé le précepté divin de la communion, comme ceux de la confession, du jeûne, de la sanctification du jour du Seigneur.

2. Dans les premiers siècles, il était inutile d'obliger par des lois sévères les fidèles à communier : ils le faisaient spontanément, aussi souvent que cela leur était possible, et même l'histoire ecclésiastique nous apprend que les premiers chrétiens communiaient toutes les fois qu'ils entendaient la messe, et que les enfants eux-mêmes recevaient les restes du banquet eucharistique. Mais après que les persécutions eurent cessé, la ferveur des chrétiens diminua peu à peu, la plupart des fidèles se contentèrent de s'approcher de la sainte Table aux principales fêtes de l'année; et enfin le relâchement croissant toujours, l'Eglise dut porter une loi positive pour obliger tous ses enfants à communier au moins une fois par an. C'est au quatrième concile général de Latran, en 1215, que cette obligation fut imposée dans les termes suivants : « Tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, arrivés à l'âge de discrétion, devront confesser exactement leurs péchés en secret à leur propre pasteur, au moins une fois dans l'année, accomplir la pénitence qui leur sera imposée, et recevoir avec le plus grand respect, au moins à Pâques, le sacrement d'Eucharistie, à moins que, pour une cause raisonnable, leur pasteur ne juge qu'ils doivent attendre. Autrement, ils ne seront plus admis à entrer dans l'Eglise pendant leur vie, et ils seront privés après leur mort de la sépulture ecclésiastique. » Remarquez bien, mes frères, que ce n'est pas le concile de Latran qui a obligé pour la première fois les fidèles à se confesser et à communier, car cette obligation est de droit divin, mais il exige, sous les peines les plus graves, que tout chrétien s'acquitte au moins une fois par an de ces obligations imposées par l'auteur des sacrement. Jésus-Christ a dit : « Prenez et mangez ; » l'Eglise dit : « Allez communier au moins à Pâques, » elle ne fait que préciser ce qui a été ordonné par son divin Auteur. Le Concile de Trente a renouvelé et confirmé le décret du Concile de Latran, en infligeant l'anathème à ceux qui prétendent que tous les chrétiens, arrivés à l'âge de discrétion, ne sont pas tenus à accomplir le devoir de la communion pascale.

3. A quel âge commence pour l'enfant cette obligation ? C'est au prêtre chargé du salut de son âme de le décider. Il faut que cet enfant comprenne bien l'importance de l'acte qu'il accomplit, il faut qu'il ait reçu une instruction solide pour se bien préparer à communier dignement. C'est pourquoi on n'admet les enfants à la sainte Table qu'après plusieurs années de catéchisme, à un certain âge fixé par les règlements diocésains. — Les Conciles supposent que tous les fidèles se confessent à leur propre curé et communient de sa main, ou ont obtenu de lui la permission de remplir leurs devoirs ailleurs. D'après la discipline actuelle, ils peuvent se confesser à tout prêtre approuvé, mais ils doivent communier dans l'église paroissiale, à moins qu'ils n'aient obtenu une dispense. Le pasteur doit connaître ses brebis, les paroissiens doivent s'édifier mutuellement par l'accomplissement de leurs devoirs, et on ne

comprend pas qu'un lâche respect humain pousse des chrétiens à se cacher pour communier. Il est permis à ceux qui sont en voyage de faire leurs Pâques là où ils se trouvent, mais il ne faut pas entreprendre exprès un voyage de caprice pour pouvoir communier sans être vu. — Quant aux peines portées autrefois contre les délinquants, excommunication et privation de la sépulture ecclésiastique, elles n'ont pas été renouvelées par le Concile de Trente et ne sont plus guère en usage, mais elles montrent l'importance que l'Eglise a toujours attachée à ce précepte. Vous vous souviendrez, mes frères, de cette sévérité des siècles de foi, et vous comprendrez qu'en vous éloignant de la sainte Table, vous vous exposez à des châtiments plus terribles encore, à la mort dans le péché, et aux supplices éternels de l'enfer. Vous n'attendrez pas au dernier jour du temps des Pâques pour commencer votre confession : vous profiterez des instructions du carême pour faire un retour sérieux sur vous-mêmes, vous prierez beaucoup pendant ce saint temps, afin que, si vous aviez eu le malheur de tomber dans le péché mortel, vous puissiez ressusciter avec Jésus-Christ par la grâce des sacrements. Enfin, vous saurez bien que si vous avez négligé de faire vos Pâques pendant le temps prescrit, ou si vous avez fait une mauvaise communion, vous devez vous confesser et communier le plus tôt possible, et que si vous retombez dans quelque péché mortel, vous ne devez pas attendre à l'année prochaine pour rentrer en grâce avec Dieu, mais retourner sans délai au saint tribunal et à la sainte table, de peur que la mort ne vienne vous surprendre avant que vous ayez retrouvé la vie dans le sang de Jésus-Christ.

II

1. Il suffit à la rigueur, mes frères, de communier à Pâques pour satisfaire au précepte de l'Eglise. Mais est-ce assez pour répondre à l'amour infini de Notre-Seigneur ? Est-ce assez pour procurer à notre âme toutes les forces qui lui sont nécessaires pour lutter sans relâche contre le démon ? Est-ce assez pour satisfaire ce besoin impérieux que nous avons de nous unir à Dieu ? Non, assurément. De même que nous prenons tous les jours la nourriture corporelle, quoiqu'il soit possible de passer plusieurs jours sans manger, ainsi nous devrions communier fréquemment, quoique l'Eglise ne nous oblige à le faire qu'une fois par an. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas appris à demander à Dieu notre pain quotidien, pour l'âme aussi bien que pour le corps ? La manne, figure de l'Eucharistie, ne tombait-elle pas du ciel toutes les nuits, et chaque matin les Hébreux n'allaient-ils pas la recueillir ? « Puisque l'Eucharistie est un pain quotidien, dit saint Ambroise, pourquoi ne la recevez-vous qu'une fois par an ? Vivez plutôt de manière à mériter de la recevoir tous les jours ¹. » Si vous prenez tant de soin de vous procurer chaque jour la nourri-

¹ De sacram., lib. 5, ch. iv.

ture matérielle qui ne peut que retarder quelque temps la mort, pourquoi négligez-vous de rechercher la nourriture qui donne la vie éternelle ?

2. Il ne nous est pas possible, mes frères, de douter du désir ardent que Jésus a de s'unir à nous dans la sainte communion. Ce désir, il l'a exprimé à ses apôtres avant la dernière cène¹ ; il en a donné assez de preuves en multipliant les miracles pour se rendre tous les jours présent au milieu de nous ; en ordonnant qu'on fasse tous les jours, jusqu'à la fin des siècles, ce qu'il n'avait fait qu'une fois ; en menaçant des plus terribles châtimens ceux qui s'éloigneraient de la sainte Table ; en nous adressant cette invitation si pressante : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés par le travail et la peine, et je vous soulagerai² » ; et cette autre non moins touchante : « Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira, car on donne à tous ceux qui demandent, on ouvre à tous ceux qui frappent³. » Puisqu'il en est ainsi, pourrions-nous nous flatter d'avoir l'esprit du christianisme, si nous avions peur de communier souvent ? Que peut-on faire de plus avantageux pour le salut que de répondre avec empressement aux desirs du Sauveur ? Par conséquent, que peut-on conseiller de plus utile aux chrétiens que de s'approcher le plus souvent possible de la sainte Table ?

3. Il n'est pas difficile de prouver que l'Eglise a toujours approuvé et recommandé la pratique de la communion fréquente. Les premiers chrétiens, nous l'avons déjà dit, communiaient toutes les fois qu'ils assistaient à la messe. Aux siècles suivants, nous trouvons dans les écrits des Pères de pressantes exhortations à la communion fréquente, et même quotidienne. Les auteurs mystiques du moyen âge ne parlent pas un autre langage, et l'on peut dire que l'empressement mis à recevoir le sacrement d'Eucharistie a toujours été une marque infaillible pour reconnaître la vraie dévotion, et la négligence à s'en approcher, une preuve de relâchement. Voyez comment l'auteur de l'*Imitation* parle des chrétiens qui abandonnent la communion : « Ah ! s'écrie-t-il, qu'ils ont donc peu de charité et de dévotion ! » et recherchant les causes de cette négligence, il dit : « C'est l'ennemi de votre âme qui sachant tout le fruit que vous retireriez de la communion, s'efforce par tous les moyens possibles de vous en éloigner⁴. » Saint François de Sales recommande fortement la communion de tous les dimanches à toutes les personnes pieuses, en les avertissant de s'en tenir aux avis de leur confesseur pour communier plus souvent. Lorsque les jansénistes ont mené au xviii^e siècle une campagne si funeste à la religion en éloignant les fidèles et même les prêtres du sacrement de l'autel, l'Eglise les a condamnés à plusieurs reprises, et au siècle suivant saint Alphonse de Liguori ayant fait triompher la doc-

trine de la communion fréquente, appuyée sur celle de l'amour infini de Dieu pour les pécheurs, l'Eglise a consacré la sûreté de son enseignement en le mettant au nombre de ses Docteurs.

Le Concile de Trente a parfaitement exprimé l'intention de l'Eglise en disant « qu'elle souhaiterait que les fidèles qui assistent à la messe y communiasent, non seulement en esprit et affection, mais par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice¹. » Comment se fait-il qu'il soit si difficile de faire entrer cette idée dans l'esprit des chrétiens ? Pourquoi la plupart des fidèles ont-ils peur de communier souvent ? Cela vient quelquefois de l'éducation, d'une habitude prise dès l'enfance. Nous ne sommes pas encore complètement débarrassés du levain janséniste, il y a encore des pays où l'on fait de la confession et de la communion une sorte d'épouvantail pour les enfants qui s'y préparent. Sous prétexte de les amener à des dispositions plus parfaites, on leur laisse croire qu'il ne faut pas s'approcher de la sainte Table si on n'a pas une pureté angélique, si on ne s'est pas corrigé de tous ses défauts, etc. Ces pauvres enfants s'imaginant que la plus légère faute est un obstacle à la communion, ne vont jamais communier sans une grande appréhension, et y vont le plus rarement possible.

4. Il est donc bien important de se faire une idée exacte des conditions requises pour la communion fréquente. Et d'abord il faut s'entendre sur le sens des termes : « communier fréquemment. » Ce n'est pas communier deux ou trois fois par mois, mais deux ou trois fois par semaine, sinon tous les jours. Nous avons vu que saint François de Sales conseille à tous les chrétiens la communion de tous les huit ou quinze jours, pourvu qu'ils soient en état de grâce, qu'ils n'aient point d'affection au péché et en évitent ordinairement les occasions, c'est-à-dire qu'ils travaillent sérieusement à leur salut, essaient de se corriger de leurs défauts, et tombent rarement dans le péché mortel. — On exige quelque chose de plus pour la communion très fréquente, ou presque quotidienne : ceux qui désirent y être admis doivent éviter habituellement le péché véniel délibéré, s'être déjà corrigé en grande partie de leurs défauts, et consacrer tous les jours un certain temps à la prière et à la méditation. En effet, si on permettait indistinctement à tout le monde la communion très fréquente, beaucoup de chrétiens la feraient avec tiédeur, sans préparation, en conservant des habitudes de vie mondaine et relâchée, donneraient par là aux autres occasion de scandale, nuiraient à la religion et à eux-mêmes. Il est certain que des communions plus rares, mais plus ferventes, sont beaucoup plus profitables que celles que l'on fait par routine. Il y a lieu sans doute, en cette matière, de tenir compte des besoins spirituels et de la situation de chacun ;

¹ Luc, xxii, 15.

² Matth., xi, 28.

³ Luc, xi, 9.

⁴ *De Imit. Christi*, lib. IV, cap. 10.

¹ Sess. xxii, cap. 6.

ce qui sera utile à l'un pourrait être nuisible à l'autre; c'est pourquoi le confesseur est le seul juge de l'opportunité de la communion fréquente. Mais, comme nous l'avons dit, la communion faite deux ou trois fois par mois n'est pas la communion fréquente, et peut être permise à quiconque s'y prépare par une bonne confession.

5. Il nous resterait à répondre aux prétextes que trouvent beaucoup de gens du monde pour se tenir éloignés de la sainte Table. Les uns disent qu'ils n'ont pas le temps, ils ont tant d'affaires : une famille à élever, une grande fortune à administrer, des domestiques à diriger, des procès à soutenir, etc. Mais à quoi serviront toutes ces affaires, si la seule importante, la grande affaire du salut est manquée? Où trouveront-ils la force de rester fidèles à Dieu au milieu de tous les dangers du monde, s'ils refusent de prendre la nourriture eucharistique? D'autres prétendent que ceux qui communient souvent ne valent pas mieux qu'eux et ne se corrigent pas de leurs défauts. Au lieu de critiquer ceux qui s'adonnent à la piété, il vaudrait mieux reconnaître les admirables effets que la sainte Eucharistie a produits dans un si grand nombre de saints, et produit encore au milieu de nous. Pourquoi certains jeunes gens se conservent-ils purs au milieu d'un monde corrompu? pourquoi tant de jeunes filles donnent-elles l'exemple des plus héroïques vertus? pourquoi tant de mères chrétiennes réussissent-elles à élever et à diriger dans la voie du bien une nombreuse famille? pourquoi y a-t-il encore des hommes de foi prêts à sacrifier à leur devoir une fortune ou une position brillante? Voyez si ces gens-là se trouvent dans la catégorie des indifférents, ou parmi ceux qui fréquentent les sacrements. Qu'est-ce qui donne au missionnaire, à la sœur de charité, le courage de se dévouer au salut des sauvages, d'affronter le martyre et la mort sur les plages les plus lointaines? C'est le Dieu de l'Eucharistie.

Les véritables causes pour lesquelles on n'aime pas à entendre parler de la communion fréquente sont l'indifférence religieuse, l'insouciance du salut, dans laquelle on vit habituellement, — l'esprit du monde qui porte à rechercher tout ce qui satisfait les passions, — le respect humain qui nous fait craindre d'être montrés au doigt comme dévots, — et surtout les habitudes mauvaises auxquelles on ne veut pas renoncer. — Non, ce n'est pas la crainte de n'être pas assez bien disposé, ce n'est pas un sentiment exagéré de respect pour la majesté divine, c'est bien plutôt la lâcheté, l'amour du monde, le besoin d'une vie commode, l'attrait du plaisir, qui nous éloignent de la communion.

Examinez votre conscience, mes frères, et voyez si vous ne vous êtes pas fait jusqu'à présent une idée fautive de la communion fréquente et des dispositions qu'elle exige. L'Eglise nous y exhorterait-elle si fortement, le Seigneur Jésus nous y aurait-il conviés d'une manière si pressante, s'il nous était presque impossible d'y être

admis? Ne vous contentez donc pas de communier à Pâques, ou deux ou trois fois dans l'année; écoutez les invitations réitérées que nous vous adressons de la part du Sauveur : « Le festin est prêt, la victime est immolée, venez aux noces de l'Agneau ! » N'imites pas ces insolents qui repoussèrent et mirent à mort les envoyés du roi; vous savez ce que fit le souverain offensé : « Il anéantit ces misérables et brûla leur ville. » Craignez un châtiment semblable, si vous fuyez la sainte Table, si vous méprisez l'invitation du Fils de Dieu. Pourquoi restez-vous dans la froideur de l'indifférence à côté de la fournaise de l'amour? pourquoi mourez-vous de langueur et de faim à côté d'une table chargée de mets délicieux? « Mon cœur s'est desséché, dit le Psalmiste, parce que j'ai oublié de manger mon pain¹. » Oh! je vous en conjure, n'oubliez pas de donner à vos âmes la nourriture céleste que le Seigneur leur a préparée; n'attendez pas que vous soyez des saints pour communier souvent, mais communiez souvent pour devenir des saints. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XIII

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

I. — Entendant la foule qui suivait le chemin, l'aveugle demanda ce que c'était. On lui dit que Jésus de Nazareth passait. Alors il cria, disant : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » (Luc, XVIII, 36-38).

1. Nous sommes ici en présence de deux sortes d'aveugles : l'un qui est privé de la lumière du soleil, et l'autre qui est privé de la lumière de la grâce. Le premier, c'est ce pauvre aveugle qui apprenant que Jésus passe auprès de lui, proclame aussitôt sa foi et lui demande sa guérison; le second, ce sont tous ces Juifs qui, avides d'entendre Jésus-Christ, se sont mis à le suivre, mais qui ne retirent aucun fruit de la parole de Dieu. Ces derniers sont les plus malheureux, car Dieu leur a donné un esprit de torpeur, des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre. (Rom., XI, 8). L'aveugle de Jéricho n'avait point vu Jésus-Christ, il avait seulement entendu la foule qui passait sur le chemin; les Juifs, au contraire, l'entendaient et voyaient les miracles qu'il accomplissait. L'aveugle crut aussitôt; les Juifs se bornaient simplement à louer Dieu. Quel profond aveuglement! Et ce n'est pas au démon que nous pouvons l'attribuer, mais il semble que la cause doit en remonter jusqu'à Dieu lui-même. Quel est ce mystère?

2. Lorsque nous lisons dans l'Ancien Testament que Dieu n'a cessé de combler les Juifs de toutes sortes de biens et d'accomplir des merveilles en leur faveur, nous sommes surpris de les voir

¹ Ps., CI, 5.

d'autre part toujours en révolte contre leur Dieu. Dans les jours de Jésus-Christ, ils se montrent si ingrats et si rebelles qu'ils mettent à mort leur Sauveur. Comment sont-ils tombés dans un si déplorable aveuglement ? L'Esprit-Saint nous répond : *Le commencement de tout péché, c'est l'orgueil.* (Eccli., x, 15). Oui, les Juifs ont été abandonnés à leur malheureux sort en punition de leur orgueil. Ils avaient du zèle pour Dieu, mais ce zèle était sans science ; ils s'efforçaient d'établir leur propre justice, et rejetaient celle qui vient de Dieu par la foi. Ah ! s'ils avaient *cru de cœur pour la justice, et confessé de bouche pour le salut* (Rom., x, 1-10), ils auraient été certainement éclairés par *Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde.* (Jean, I, 9).

3. Mais, hâtons-nous de le reconnaître, ce châtement secret des Juifs a été une cause de salut pour un grand nombre d'entre eux, parce qu'en se heurtant contre cette pierre d'achoppement, ils ont été couverts de confusion, et ainsi humiliés, ils ont cherché le Seigneur et non leur justice personnelle. Alors ils ont cru en Jésus-Christ. Et c'est nous, le peuple de la gentilité, qui, bien que n'ayant point vu ou entendu Jésus-Christ, avons été appelés à être entés à la place des rameaux qui ont été coupés. Ce mystère de miséricorde, saint Paul nous le rappelle en rapportant la parole que le Seigneur avait dite par son prophète : *J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis montré à ceux qui ne me demandaient pas.* (Rom., x, 20 ; Is., Lxv, 1). Aussi nous devons en témoigner notre reconnaissance à Jésus-Christ. C'est lui qui nous a retirés de notre aveuglement, et qui peut encore par ses grâces et son enseignement nous garder de l'orgueil qui a été pour les Juifs la principale cause de leur ruine.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Dieu leur a donné des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre.* — « Comment expliquer ce témoignage et ce que dit l'Evangile : *Ils ne pouvaient croire, parce qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs ?* (Jean, xii, 39). Vous avez entendu la question qu'il s'agit d'examiner, vous en mesurerez toute la profondeur ; mais nous y répondrons comme nous pourrons. *Ils ne pouvaient croire, parce que le prophète Isaïe l'a prédit, et le prophète l'a prédit parce que Dieu a prévu qu'ils ne croiraient point.* Si l'on me demande pourquoi ils ne pouvaient croire, je réponds aussitôt : Parce qu'ils ne le voulaient pas. Dieu a prévu leur mauvaise volonté, et Celui pour qui l'avenir n'a point de secrets a prédit cette mauvaise volonté. Laquelle ? *Dieu leur a donné un esprit de torpeur, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre ; il a de plus aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs.* Je réponds que c'est leur volonté qui leur a mérité ce châtement. Dieu aveugle, Dieu endure en abandonnant, en refusant son secours, ce qu'il fait par un juge-

ment secret, mais qui jamais ne peut être injuste. Voilà ce que les âmes chrétiennes doivent admettre comme un principe certain et incontestable, à l'exemple de l'Apôtre lorsqu'il traitait cette même question si difficile : *Que dirons-nous ?* s'écrie-t-il. *Est-ce qu'il y a en Dieu de l'injustice ? Loin de nous une telle pensée.* (Rom., ix, 14). Si donc il ne peut y avoir en Dieu d'injustice, lorsqu'il donne sa grâce il agit par miséricorde, lorsqu'il la refuse il agit avec justice, parce que toutes ses actions sont réglées sur la prudence et la justice. Or, si les jugements des saints sont justes, combien plus ceux de Dieu auteur de toute sainteté et de toute justice ! Ils sont donc justes, mais impénétrables. Lors donc qu'on vient à discuter de semblables questions : Pourquoi celui-ci est-il traité si différemment de celui-là, pourquoi l'un est-il aveuglé par l'abandon de Dieu, pourquoi l'autre est-il éclairé par sa grâce ? n'allons pas nous arroger le droit de contrôler les jugements d'un juge si élevé, mais écrivons-nous en tremblant avec l'Apôtre : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables !* (Rom., xi, 33) ¹. C'est pourquoi cette conduite de Dieu a été un acte de sévérité contre les Juifs ou plutôt un acte de justice pour leurs méfaits ; car ils avaient assez mérité d'être aveuglés pour ne pas reconnaître le Fils de Dieu. Et Dieu ne leur a point fait une nouvelle blessure, il ne s'est abstenu que de les guérir. De même, en effet, que vous aggravez une fièvre, que vous aggravez une maladie, non pas en donnant une seconde maladie, mais seulement en ne soignant pas la première ; de même, parce qu'ils étaient si criminels qu'ils ne méritaient pas d'être soignés, ils firent d'eux-mêmes, en quelque sorte, des progrès dans leur méchanceté, selon cette parole : *Les méchants et les criminels progressent dans le mal.* (II Tim., iii, 13). C'est ainsi que l'iniquité a été ajoutée à leur iniquité ². »

2. *Les Juifs ont été abandonnés à leur malheureux sort en punition de leur orgueil.* — « Ne croyons pas que la foi dépende si exclusivement du libre arbitre qu'elle n'ait pas besoin du secours de Dieu, et ne croyons pas aussi non plus que la foi ne dépende en rien de notre pouvoir ; mais d'un côté comme de l'autre, reconnaissons la preuve des bienfaits de Dieu. A l'action de grâces pour le pouvoir qu'il nous a donné, nous devons joindre la prière, afin que notre faiblesse ne vienne pas à succomber. Cette foi est celle qui agit par la charité (Gal., v, 6), suivant la mesure que Dieu a donnée à chacun, afin que celui qui se glorifie, se glorifie non en lui-même, mais dans le Seigneur. (I Cor., i, 31). Il n'y a donc rien d'étonnant que les Juifs ne pussent croire ; l'orgueil dominait tellement leur volonté que ne connaissant pas la justice de Dieu, ils ne cherchaient qu'à établir leur propre justice, comme dit l'Apôtre, et par là-même ils ne se sont point soumis à la justice de

¹ S. Aug., *In Joan.* Tract. LIII, n. 5-6, trad. Vivès.

² Ib., *In Ps. Lxviii*, Pars II, n. 12.

Dieu. (Rom., x, 3). Ils se sont enflés de cette justice qu'ils attribuaient non à la foi, mais à leurs œuvres, et aveuglés par cette vaine enflure, ils sont venus heurter contre la pierre de scandale. Ces paroles : *Ils ne pouvaient pas*, doivent être entendues dans ce sens : Ils ne voulaient pas, de même qu'il est dit du Seigneur notre Dieu : *Si nous ne croyons pas, il demeure fidèle, il ne peut se nier lui-même*. (II Tim., II, 13). C'est du Tout-Puissant que saint Paul dit : *Il ne peut*. De même donc qu'en disant de Dieu qu'il ne peut se nier lui-même, nous faisons l'éloge de la volonté divine ; ainsi en disant que les Juifs ne pouvaient croire, nous accusons la volonté de l'homme. Et moi aussi je le dis : ceux qui portent l'orgueil de leurs pensées jusqu'à tout attribuer aux forces de leur volonté, et vont jusqu'à nier que le secours divin leur soit nécessaire pour pratiquer la vertu, ne peuvent croire en Jésus-Christ. A quoi servent, en effet, les syllabes qui composent le nom du Christ, et les sacrements eux-mêmes du Christ, alors qu'on résiste à la foi du Christ ? Or, la foi de Jésus-Christ consiste à croire en Celui qui justifie l'impie (Rom., IV, 5), à croire en un médiateur, sans l'entremise duquel nous ne pouvons être réconciliés à Dieu, à croire en celui qui a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. (Jean, xv, 5). Donc celui qui ne connaissant pas la justice de Dieu qui justifie l'impie, veut établir sa propre justice qui fait voir son orgueil, ne peut croire en lui. Voilà pourquoi les Juifs ne pouvaient croire en lui ; ce n'est pas que les hommes ne pussent être transformés en un état meilleur, mais tant qu'ils nourrissent de semblables pensées, la foi leur est impossible. De là vient leur aveuglement et leur endurcissement, parce qu'il ne peuvent recevoir le secours divin qu'ils refusent d'admettre ¹. Que l'âme donc croie au Christ, qu'elle ne monte pas sur l'orgueil pour passer le fleuve de notre mortalité ; elle passera humblement et plus sûrement. O Juifs, vous vous glorifiez de vos œuvres ; dépouillez-vous de l'orgueil qui vous fait vous glorifier de vous-mêmes, demandez la grâce qui vous fera vous réjouir dans le Christ. Alors vous serez comblés de joie, non en vous-mêmes, mais en lui ². »

3. *Et c'est nous, le peuple de la gentilité, qui avons été appelés à être entés à la place des rameaux naturels qui ont été coupés*. — « Les Juifs voyaient Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa chair ; les Gentils ne l'ont pas vu. Ceux qui l'ont vu l'ont crucifié ; ceux qui ne l'ont pas vu ont cru en lui. O Christ, qu'avez-vous donc fait contre les orgueilleux ? Qu'avez-vous fait ? Nous voyons, parce que vous avez daigné nous ouvrir les yeux, et nous sommes vos membres, nous voyons. Vous avez caché votre divinité, vous avez montré votre humanité. Pourquoi ? *Pour qu'une partie d'Israël fût frappée d'aveuglement, et que la plénitude des Gentils entrât dans l'Eglise*. (Rom., XI, 25). C'est pour cela que vous avez

caché votre divinité, et que vous avez exposé à leurs regards votre humanité livrée à l'opprobre. Ils voyaient sans voir ; ils voyaient la nature mortelle que vous avez revêtue, et ils ne voyaient pas ce que vous étiez ; ils voyaient en vous la forme de l'esclave, ils ne voyaient pas la forme de Dieu (Philipp., II, 6-7) ; la forme de l'esclave par laquelle vous êtes inférieur au Père (Jean, XIV, 28), et non la forme de Dieu de laquelle vous avez dit : *Moi et mon Père nous sommes un*. (Id., x, 30). Ils se sont emparés de ce qu'ils voyaient ; ils ont crucifié ce qu'ils voyaient ; ils ont insulté celui qu'ils voyaient ; ils n'ont pas reconnu celui qui était caché. Ecoutez encore l'Apôtre : *Car, s'ils avaient connu le Seigneur de gloire, jamais ils ne l'auraient crucifié*. (I Cor., II, 8). Gentils, qui avez été appelés, considérez donc les rameaux retranchés de l'arbre par la sévérité de Dieu, et vous, au contraire, qui y avez été implantés par la bonté de Dieu, et avez été admis à participer à la fertilité de l'olivier. Mais pour cela n'ayez pas de vous une idée trop haute, c'est-à-dire ne vous livrez pas à l'orgueil : *Ce n'est pas vous qui portez la racine, c'est la racine qui vous porte*. (Ib., 18). Soyez plutôt effrayés de voir que les rameaux naturels ont été coupés. En effet, les Juifs descendent des patriarches ; ils sont nés de la chair d'Abraham. Et l'Apôtre dit à ce sujet : *Mais, direz-vous, les branches naturelles ont été détachées, afin que je fusse enté en leur place. Soit ; elles ont été brisées à cause de leur incrédulité. Et, quant à vous, vous demeurez ferme par votre foi ; gardez-vous cependant de vous élever dans votre pensée, craignez plutôt. Si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne vous épargnera pas non plus*. (Ib., 19). Or si nous ne devons pas nous élever au-dessus des Juifs, autrefois séparés de la race des patriarches, si nous devons plutôt nous effrayer, combien moins encore devons-nous nous élever au-dessus des récentes blessures de branches séparées depuis peu ! Les Juifs ont été séparés autrefois, et les Gentils entés en leur place ; et de cette greffe les hérétiques ont été coupés et séparés : mais nous ne devons pas non plus nous élever contre eux, de peur que celui qui prendrait plaisir à insulter ceux qui ont été retranchés ne méritât d'être retranché à son tour. Vous donc qui êtes dans l'Eglise, je vous en supplie, gardez-vous d'insulter ceux qui n'y sont pas ; mais plutôt priez pour qu'ils rentrent dans son sein. Car Dieu a la puissance de les insérer à nouveau sur l'arbre. (Rom., XI, 23). C'est des Juifs que l'Apôtre a dit cette parole, et elle s'est accomplie en eux ¹. »

II. — **Jésus lui dit : « Que veux-tu que je te fasse ? » Il répondit : « Seigneur, que je voie. » Et Jésus lui dit : « Vois, ta foi t'a sauvé. »** (Luc, XVIII, 41-42.)

1. Il a suffi à l'aveugle qu'on lui dise que Jésus passait sur le chemin pour qu'il lui adresse sa prière. Nul doute qu'il était, avant sa guérison,

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. LIII, n. 8-10, trad. Vivès.

² Ib., *In Ps.* LXV, n. 11-12.

¹ S. Aug., *In Ps.* LXV, n. 5, trad. Vivès.

du nombre de ceux dont il est dit : *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.* (Jean, xx, 29). Il n'avait pu voir le Sauveur à cause de sa cécité, ni admirer ses miracles. Tout au plus avait-il peut-être entendu parler de lui comme d'un grand prophète que Dieu avait envoyé pour le salut du peuple, et voici qu'il s'élève jusqu'à cette foi parfaite qui lui vaut le salut. Ainsi en est-il de nous tous : nous ne voyons point Jésus-Christ et cependant nous croyons en lui et nous lui adressons nos prières. D'où nous vient cette foi ? L'Apôtre nous répond : *La foi vient par l'audition et l'audition par la parole de Dieu* (Rom, x, 17), c'est-à-dire par la parole des prédicateurs, soit parce que cette parole a Jésus-Christ pour objet, soit parce que la mission des prédicateurs vient de Jésus-Christ. (I Cor., i, 23 ; xi, 23).

2. Nous devons reconnaître, cependant, que la foi est un don gratuit de Dieu qui ne vient d'aucune antériorité de mérite de notre part, ni du libre arbitre tant exalté par les enfants du siècle. Aussi l'Apôtre nous dit : *C'est Dieu qui donne à chacun la foi, selon la mesure qu'il lui plaît.* (Rom., xii, 3). En d'autres termes, Dieu nous distribue ses dons dans la mesure qui nous est nécessaire pour l'édification de la foi. *Les dons du Saint-Esprit qui se manifestent au dehors* sont destinés à chacun pour l'utilité de l'Eglise. (I Cor., xii, 7). Car Dieu accorde les dons de ce genre, non pas les mêmes à tous, mais il distribue à chacun des dons différents : *Il y a diversité de dons spirituels* (Ib., 4) ; ni à tous également, mais à chacun selon une mesure déterminée : *La grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure du don du Christ.* (Eph., iv, 7). Il n'y a que Jésus-Christ à qui ait été donné l'Esprit-Saint sans mesure. (Jean, iii, 34).

3. Mais notre foi ne peut avoir quelque mérite devant Dieu qu'autant qu'elle a pour compagne l'espérance et la charité. Nous le savons, la foi peut exister sans la charité, mais elle ne sert de rien. De là cette parole de l'Apôtre : *Il n'y a que la foi qu'anime la charité qui serve.* (Gal., v, 6). Voilà ce qui établit réellement la séparation des enfants du royaume éternel de ceux de la perdition éternelle. En effet, *la foi, lorsqu'elle est sans les œuvres, est morte* (Jacq., ii, 26), car la foi, c'est la connaissance du Verbe divin. (Eph., iii, 17) : Or, on ne possède et on ne connaît parfaitement Jésus-Christ qu'autant qu'on a en même temps l'amour qui espère. En sorte que si la disposition du cœur pour croire vient du don de la grâce, la détermination à l'égard de ce qui doit être cru vient de l'audition, et c'est cette parole de Dieu reçue dans le cœur qui produit une foi vivante et animée par la charité.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.* — « Jésus-Christ de qui veut-il parler ? C'est de nous et de ceux qui devaient venir après nous. En effet, peu de temps après, lorsqu'il se fut débarrassé aux regards mortels pour affermir la foi dans

les cœurs, tous ceux qui ont embrassé la foi ont cru sans avoir vu, et leur foi avait le plus grand mérite, parce qu'afin de l'obtenir ils ont approché de lui, non pas la main pour le toucher, mais leur cœur pour l'aimer. Et maintenant cette foi brille de tout son éclat dans l'Eglise répandue par tout l'univers. Car Jésus-Christ accomplit aujourd'hui, dans un ordre plus élevé, des guérisons que figuraient les guérisons moins importantes qu'il n'a pas dédaigné d'opérer. Autant l'âme est supérieure au corps, autant la santé de l'âme l'emporte sur la santé du corps. La puissance divine du Seigneur n'ouvre pas maintenant les yeux des aveugles, mais les cœurs non moins aveugles ouvrent les yeux à sa parole. Il ne fait pas sortir les cadavres du tombeau, mais il ressuscite les âmes mortes et ensevelies dans des cadavres vivants. Il n'ouvre pas les oreilles des sourds, mais combien de ceux qui ont les oreilles du cœur fermées les ouvrent sous l'action pénétrante de la parole de Dieu ! Combien chez qui nous voyons succéder la foi à l'incrédulité, une vie sainte à une vie déréglée, l'obéissance à l'indiscipline, et nous disons : « Un tel a embrassé la foi, » et nous sommes dans l'admiration lorsqu'il est du nombre de ceux dont nous connaissions la dureté. Or, pourquoi admirez-vous sa foi, son innocence, sa fidélité ? Parce que celui que vous saviez être aveugle a maintenant les yeux ouverts, parce que vous voyez plein de vie celui que vous saviez mort, parce que celui dont vous connaissiez la surdité entend maintenant ¹. Que celui donc qui ne peut encore voir ce que le Seigneur doit lui révéler ne cherche pas à voir ce qu'il faut croire, mais qu'il commence par croire, pour guérir l'œil qui lui permettra de voir ; qu'il applique au besoin sur cet œil le collyre de la foi pour le guérir et le rendre capable de voir. C'est pourquoi, avant de voir ce qui est encore inaccessible à votre vue, croyez ce que vous ne pouvez voir. Marchez par la foi pour parvenir à la claire vue. La claire vue ne comblera de joie dans la patrie que celui que la foi a consolé pendant la route. C'est ce que nous enseigne l'Apôtre : *Tant que nous sommes dans ce corps, nous dit-il, nous voyageons loin du Seigneur.* (II Cor., v, 6). Et il nous donne aussitôt la raison pour laquelle nous voyageons loin du Seigneur, bien que nous obéissions à la foi : *Car c'est par la foi que nous marchons et non par une claire vue.* (Ib.). Toute notre occupation durant cette vie doit donc être de guérir l'œil de notre cœur pour le rendre capable de voir Dieu. C'est dans ce but que nous célébrons les saints mystères, que nous annonçons la parole de Dieu, que nous vous adressons des exhortations morales qui ont pour objet la réforme des mœurs, la répression des convoitises charnelles et le renoncement au monde, non de bouche seulement, mais de cœur, par un vrai changement de vie ². »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. lxxxviii, cap. ii-iii, n. 2-3, trad. Vivès.

² *Ib.*, cap. iv-v, n. 4-5.

2. *Dieu donne à chacun la foi selon la mesure qu'il lui plaît.* — « Les bonnes œuvres viennent de l'homme, mais ce qui vient de Dieu, c'est cette foi sans laquelle l'homme ne peut accomplir rien de bien, *puisque tout ce qui ne vient pas de la foi est péché.* (Rom., xiv, 23). Que celui qui prie ne se glorifie pas de sa prière, même s'il obtient par elle la grâce de vaincre tout désir des choses temporelles, d'aimer les biens éternels et Dieu qui est la source de tous les biens. C'est la foi qui prie en lui, la foi qui a précédé sa prière, sans laquelle il ne pourrait pas prier : *Car comment invoquer Celui en qui on ne croit pas ? Comment croire en Celui dont on n'a jamais entendu parler ? Comment en entendre parler, si personne ne l'annonce ? La foi vient donc par ce que l'on entend, et l'on entend par la parole du Christ.* (Rom., x, 14, 17). Ainsi le ministre du Christ qui annonce cette foi, selon la grâce qui lui a été donnée, est comme celui qui plante et arrose. Cependant celui qui plante et arrose ne sont rien : tout vient de Dieu qui donne l'accroissement et qui distribue à chacun la foi selon la mesure qu'il lui plaît. (I Cor., iii, 7; Rom., xii, 3). Pourquoi donc, lorsque deux hommes ont entendu la même chose et vu le même miracle, l'un croit-il et l'autre ne croit-il pas ? Cherchez-en le secret dans les profondeurs des richesses de la science et de la sagesse de Dieu, dont les desseins sont impénétrables et dans lequel il n'y a pas d'iniquité, quand il a pitié de qui il veut ou qu'il endure qui il veut ; car ses desseins, quoique cachés, n'en sont pas moins justes ¹. Puisqu'il en est ainsi, il faut imiter l'aveugle qui criait pendant que Jésus passait. Il ne cédait point aux instances de la foule qui voulait lui imposer silence. Il triompha et finit par arrêter le Sauveur. Et vous aussi, criez, désirez la lumière qui est Jésus-Christ. Si cet aveugle a désiré si vivement la lumière du corps, combien plus devez-vous désirer la lumière du cœur ! Crions donc vers lui, non de la voix, mais par notre vie. Que notre vie soit sainte, méprisons le monde, regardons comme rien tout ce qui passe. La multitude voulait empêcher l'aveugle de crier. Et quelquefois ce sont des chrétiens qui vont jusqu'à défendre de vivre chrétiennement. Cette multitude, en effet, marchait avec Jésus-Christ et elle s'efforçait d'imposer silence à cet homme qui réclamait à grands cris, de la bonté du Sauveur, qu'il lui rendît l'usage de la lumière. Oui, il y a des chrétiens de cette sorte, mais sachons en triompher par la sainteté de notre vie et que cette vie soit comme le cri que nous poussons vers Jésus-Christ. Il s'arrêtera certainement, car il sait s'arrêter ². »

3. *La foi doit avoir pour compagne l'espérance et la charité.* — « Vous vous applaudissez de votre foi, vous voyez un grand nombre d'impies croire à la pluralité des dieux et vous vous réjouis-

sez de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Vous faites bien, les démons croient aussi et tremblent. Seront-ils admis à voir Dieu ? Non, il n'y aura pour le voir que les cœurs purs. Or, qui oserait dire que ces esprits immondes ont le cœur pur ? Et cependant ils croient et ils tremblent. Il faut donc que notre foi soit distincte de la foi des démons. Notre foi purifie le cœur, leur foi les rend plus coupables. Leurs œuvres sont mauvaises, aussi disent-ils au Seigneur : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ?* En les entendant parler de la sorte, vous pensez peut-être qu'ils ne le connaissent pas ? *Nous savons*, disent-ils, *qui vous êtes. Vous êtes le Fils de Dieu.* (Luc, iv, 34; Matth., xvi, 16). Pierre a confessé cette vérité et a reçu des éloges, les démons la confessent et sont condamnés. D'où vient cela ? De ce que les paroles sont les mêmes, mais le cœur tout autre. Que notre foi soit donc différente, et ne nous contentons pas de croire. Cette foi ne purifie point le cœur. Cependant l'Apôtre dit : *C'est par la foi que Dieu a purifié les cœurs.* (Act. xv, 9). Mais quelle est cette foi ? Quelle est sa nature ? N'est-ce pas celle que définit l'apôtre saint Paul lorsqu'il dit : *La foi qui agit par l'amour ?* (Gal., v, 6). Cette foi est différente de la foi des démons, différente de la vie des hommes perdus de crimes et de mœurs. Quelle est donc cette foi ? Celle qui agit par la charité, qui espère ce que Dieu a promis. On ne peut donner une définition plus exacte ni plus parfaite. Elle renferme trois choses. La foi, qui agit par la charité, doit toujours être jointe à l'espérance de ce que Dieu a promis. L'espérance est donc la compagne de la foi. Tant que nous ne voyons point ce que nous croyons, l'espérance est nécessaire pour que nous ne perdions point tout courage en perdant tout espoir. Nous nous attristons de ne point voir, mais nous sommes consolés par l'espérance de voir un jour. Voilà donc l'espérance qui est la compagne de la foi. Vient ensuite la charité ; c'est elle qui excite nos desirs, nos efforts, toute notre ardeur pour atteindre cet heureux terme, notre faim et notre soif de la justice. En ajoutant cette troisième vertu, nous avons donc la foi, l'espérance et la charité. Comment n'aurions-nous pas la charité, puisque la charité n'est autre que l'amour ? Or, la foi, telle que la définit saint Paul, agit par l'amour. Faites disparaître la foi, vous supprimez toute croyance ; ôtez la charité, vous anéantissez toute action. Car c'est la foi qui vous fait croire, comme c'est la charité qui vous fait agir. Si vous croyez sans aimer, vous ne vous portez à aucune bonne œuvre, ou, si vous en pratiquez quelqu'une, c'est comme un esclave et non comme un fils, par crainte du châtement plutôt que par amour de la justice ³. »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. lxxx, cap. x, n. 10-11, trad. Vivès.

² S. Aug., *Ad Sixt. Rom. Pontif.*, Ep. cxciv, cap. iii, n. 9-10, trad. Vivès.

³ Ib., *De Temp.*, Sermon. cccxlix, cap. v, n. 5.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. —

5^e Instruction : De la dévotion aux Sept douleurs et aux Sept allégresses de saint Joseph. Première douleur et première joie : L'Incarnation, 129. — 6^e Instruction : Deuxième douleur et deuxième joie : Bethléem, 131.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — I. Première parole, 134.

Cours d'Instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — Première partie : Le Dogme. — XII. La création (suite) : Le paradis terrestre. Création de la femme. Bonheur de nos premiers parents, 137.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XL. Jésus et la Samaritaine, 138.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XIV. Pour le premier dimanche de Carême : in Matth., IV, 1-3 (d'après saint Bernard), 140.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

5^e Instruction

DE LA DÉVOTION AUX SEPT DOULEURS ET AUX SEPT ALLÉGRESSES DE SAINT JOSEPH. — PREMIÈRE DOULEUR ET PREMIÈRE JOIE : L'INCARNATION.

Mes frères,

« Comme père adoptif de Jésus, comme époux de Marie, saint Joseph, » nous l'avons dit et le répétons avec saint François de Sales, « est, par son intercession, tout-puissant dans le ciel. Car, dans la maison de Jésus et de Marie, les autres saints supplient, mais Joseph ordonne, et obtient tout ce qu'il veut ¹. » Nous devons donc avoir à ce très glorieux saint une très grande dévotion.

Mais, entre toutes les pratiques de dévotion en l'honneur de saint Joseph, il en est une qui semble lui être particulièrement agréable : c'est la dévotion à ses sept douleurs et à ses sept joies. Un mot d'abord sur cette dévotion en général ; puis nous méditerons dès ce soir la première de ces douleurs et allégresses.

I

Origine et avantages de cette dévotion

1. Patignani raconte, dans son livre de *La dévotion à saint Joseph*, le fait mémorable qui donna naissance à la dévotion aux sept douleurs et aux sept allégresses du cœur du bienheureux Patriarche.

Deux religieux franciscains naviguaient un jour sur les côtes de la Flandre. Survient une furieuse tempête qui engloutit le navire avec trois cents passagers. Quant à nos religieux, ils réussissent

à s'accrocher à une vergue, et surnagent ainsi pendant longtemps, ballottés au gré des flots.

Cependant trois jours se passent dans cette lutte désespérée contre la mer en furie. Les deux naufragés sentent leurs bras se fatiguer, leurs forces s'épuiser. A chaque instant ils craignent de voir échapper de leurs mains la vergue qui les soutient. Dans cette extrémité, ils ont recours à saint Joseph ; ils l'invoquent toute la nuit à leur aide avec une confiance persévérante. Et voilà que, le jour venu, un homme dans l'âge mûr, au visage plein de douceur et de majesté, apparaît à leurs yeux, debout sur la vergue à laquelle ils se cramponnent avec la dernière énergie. La vue seule de cet inconnu leur communique une force nouvelle et extraordinaire, pendant que l'apparition, après les avoir salués gracieusement, guide l'épave secourable, au milieu de tous les écueils, jusqu'au rivage. Se voyant sauvés, les religieux se jettent à genoux pour remercier Dieu et leur insigne bienfaiteur : « Je suis Joseph, » leur dit celui-ci. Et aussitôt il leur fait connaître les sept douleurs et les sept allégresses principales qu'il avait éprouvées sur la terre, et leur dit combien il désirait qu'on les méditât, ajoutant qu'il accorderait sa protection à tous ceux qui le feraient.

Telle est l'origine de la dévotion aux sept douleurs et joies de saint Joseph. L'Eglise, depuis, a encouragé cette dévotion ; et, pour aider à sa diffusion parmi les fidèles, l'a enrichie de précieuses faveurs. Une indulgence plénière applicable aux âmes du Purgatoire a été accordée par le Souverain Pontife Pie IX aux fidèles qui, après avoir médité et prié en l'honneur des sept douleurs et des sept allégresses du saint Patriarche, sept dimanches consécutifs, en quelque temps de l'année que ce soit, se confesseraient, communieraient, et visiteraient une église pour y prier aux intentions du Souverain Pontife.

2. C'est à bien juste titre que cette dévotion a été accueillie avec faveur dans l'Eglise ; car elle est des plus fécondes en fruits de vertu et de piété. Elle fait passer sous nos yeux, comme en sept tableaux, toute la vie si humble et si cachée, mais si riche et si belle, du bienheureux saint. A pénétrer par degrés dans le cœur de ce bien-aimé Père, à prendre part à ses joies, à compatir à ses tristesses, notre propre cœur est doucement remué, il éprouve de suaves émotions qui ne passent point sans laisser après elles une semence nouvelle d'humilité, d'abnégation, de résignation, de foi, de tendresse, de charité. Et la pratique habituelle de cette dévotion aux douleurs et aux allégresses de saint Joseph, fait que « toutes nos pensées et nos paroles sont comme imprégnées du parfum de l'âme si pure de ce grand saint chéri du ciel ¹. »

La méditation des douleurs du bon patriarche nous rappellera une fois de plus ce que nous nous obstinons sans cesse à oublier et à mécon-

¹ Cité d'après Boënes, *Mois de saint Joseph*.

¹ P. Faber, *Bethléem : Le sein du Père Eternel*.

naître : que la loi de sainteté et de salut est une loi de souffrance ; que pour s'approcher de Dieu, il faut nécessairement souffrir. Notre-Seigneur fut l'homme de douleurs, et ce n'est que par ses souffrances qu'il a racheté le monde. Cette même loi de souffrance qui prit Jésus tout entier du berceau à la croix, enveloppe pareillement tous ceux qui sont siens à un titre quelconque, et elle les atteint en proportion de leur sainteté. Ils cherchent Jésus, et Jésus se donne à eux, mais il ne se donne jamais qu'avec sa croix et sa couronne d'épines : *Jesum, sed hunc crucifixum*. Attentivement méditées, les douleurs de saint Joseph nous feront donc souvenir de cette grande vérité dont les lâches excuses de notre sensualité n'arriveront point à affaiblir la force : c'est que, pour entrer dans la gloire, il faut au chrétien, à l'exemple de Jésus, de Marie, la Mère de douleurs, de Joseph, persévéramment souffrir : *Oportuit pati, et ita intrare in gloriam suam*.

Cette perspective douloureuse ouverte devant nous dans la carrière chrétienne pourrait nous jeter dans un découragement funeste. Mais la considération des joies dont chacune des afflictions de notre saint nous apparaît accompagnée, nous consolera grandement et nous soutiendra puissamment, en nous révélant le secret des voies suaves de Dieu. Car, dans toute vie vraiment chrétienne, de même que dans la vie de saint Joseph, Dieu fait surabonder les consolations parmi la fréquence des douleurs. C'est à tout instant que se réalise pour le véritable disciple du Crucifié la parole du Prophète jetant à Dieu ce cri de reconnaissance : « *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tue...* » Vos célestes douceurs, Seigneur, se multiplient pour moi dans la proportion de mes amertumes. » En pourrait-il être autrement pour l'âme fidèle, enrichie de la présence de cet Esprit divin que le Père et le Fils lui envoient, sous le nom mille fois doux de Paraclet ou Consolateur ? Riche de cet Esprit, elle porte au fond d'elle-même la consolation dans sa source, et il lui suffit de s'ouvrir pour que sur elle s'épanche à flots cette divine consolation. Dans tout chrétien donc résolument dévoué au devoir, les racines de la douleur baignent comme dans un réservoir de joie plus profonde, réservoir qui s'alimente aux pensées d'En-Haut et aux dons de l'Esprit céleste, et dont la foi tient les clefs.

Nous avons besoin de songer de temps à autre, pour nous exciter au courage chrétien, à cette abondance de douceur et de consolation que Dieu mêle ici-bas à la vie de sacrifice de ses fidèles serviteurs. La dévotion aux allégresses de saint Joseph, en nous fournissant l'occasion de réfléchir à cette vérité pleine de réconfort, sera donc pour notre âme, à ce point de vue encore, une dévotion salutaire.

Venons-en maintenant à méditer ensemble la première des allégresses et des douleurs de notre bien-aimé patriarche.

II

L'Incarnation

La première douleur et la première joie que nous honorons en saint Joseph lui vint de l'ineffable mystère de l'Incarnation.

Lié à Marie par une promesse d'union, saint Joseph ne savait encore ni la visite de l'ange à son auguste fiancée, ni le divin mystère accompli dans le sein de celle-ci au cours de cette journée de l'Annonciation. Mais vient un jour pourtant où il doit constater, sans aucun doute possible, la présence en Marie d'un fruit inconnu. Dans sa totale ignorance de l'intervention divine, il sent un trouble affreux l'envahir. Il a mis en sa royale fiancée tout ce qu'il a de pure et profonde tendresse ; il la chérit de toute l'ardeur d'un cœur d'autant plus aimant qu'il est plus chaste et plus droit, ne sachant ce que c'est que de se donner à demi. Il n'est d'ailleurs en Marie rien que d'inexprimablement ravissant et aimable ; et la grâce céleste dont elle est ornée fait sentir autour d'elle son irrésistible attrait, malgré les efforts de l'humble Vierge pour dérober aux regards du dehors les splendeurs sans nom du vivant « Paradis de l'Incarnation. » Saint Joseph a donc voué à Marie toute la tendresse du cœur le plus capable d'aimer qui fut jamais, après le cœur même de Marie et de Jésus. Et voilà qu'une terrible et indéniable réalité semble lui prouver jusqu'à l'évidence que sa fiancée, dédaignant sa tendresse, a trahi la foi jurée en un jour solennel. Oh ! qui dira la douleur de saint Joseph en cet instant, l'accablement de son âme livrée à une véritable agonie ! On en voit dans le monde qui succombent à la violence de cette torture morale, et perdent la vie par l'excès de la douleur. Et pourtant ce que peuvent souffrir en pareil cas des hommes ordinaires, ne se saurait comparer au martyre intérieur dont saint Joseph en cette circonstance eut à subir les poignantes tortures. Car, encore une fois, qui pouvait aimer et par conséquent souffrir comme saint Joseph, ce cœur le plus saint et le plus pur, et par cela même le plus délicat et le plus profond, après le cœur adorable de Jésus et celui de sa divine Mère ?

Vous pouvez deviner sans peine, mes frères, quelle furieuse tempête aurait aussitôt grondé, dans l'affolement de la douleur, au cœur d'un homme vulgaire. A quels emportements ne pousse pas la jalousie, la plus cruelle des passions !

Mais c'est ici que se révèle le grand cœur de saint Joseph, et son esprit plein de droiture et de bonté. Il pourrait dénoncer sa fiancée à la vindicte publique, et la livrer au peuple pour être lapidée. La loi de Moïse l'y autorise¹, sans lui en faire d'ailleurs une obligation. Mais ce parti répugne à la bénignité qui fait le fond de son caractère, et il incline aux moyens de douceur et de charité. Secrètement, sans bruit ni scandale, il rendra à Marie sa parole et sa liberté. S'en remettant de

¹ Deuteron., xxii, 21.

cette affaire à la justice du ciel, il n'y souffrira pas l'ingérence toujours plus ou moins aveugle de la justice humaine. Pour lui, il restera seul avec le martyr de son cœur et le deuil de son âme ; mais il ne veut pas que mal arrive à celle par qui il souffre ces extrêmes amertumes.

Si modérée toutefois, si admirable d'abnégation que soit cette résolution, il craint encore de s'y abandonner trop à la légère. Dans l'intérêt de Marie et de la prudence, il surseoit à son exécution au moins jusqu'au lendemain. Admirez ici, mes frères, le calme que garde en son âme le bon saint Joseph au plus fort de son affreuse torture. Il ne s'emporte point : il se tait, il réfléchit, il attend la nuit qui porte conseil, et il dort de son sommeil ordinaire. C'est dans ce sommeil du juste que l'ange vient lui parler : *Angelus apparuit in somnis ei, dicens* ¹. Que c'est bien là le fait d'un homme supérieur aux faiblesses humaines ! Ah ! si nous étions moins précipités dans nos jugements et surtout dans nos résolutions, que de paroles imprudentes et que d'actions regrettables nous nous épargnerions ! Si nous savions attendre au lendemain, quand nous sommes agités, et donner à la nuit le temps de calmer nos sens, d'apaiser le tumulte de nos pensées et de ramener dans nos âmes la sereine réflexion, « combien nous gagnerions en modération et en sagesse ! L'ange de Dieu viendrait nous visiter dans le sommeil, comme Joseph, et souvent nos difficultés se dénoueraient d'elles-mêmes ². »

Quoiqu'il en soit de nous, la prudente lenteur de saint Joseph lui réussit au delà de toute expression. Un ange vint, et ses paroles versèrent dans l'âme meurtrie du patriarche le baume d'une ineffable consolation : « Fils de David, lui dit-il, ne crains pas de prendre Marie pour épouse ; car ce qui est né en elle est le fruit de l'Esprit-Saint. » Quels traits de lumière ! Quel délicieux apaisement ! Toutes les tortures cessent, tous les nuages se dissipent ; et c'est plus qu'une joie terrestre, c'est une douceur céleste, c'est une ivresse divine, qui inonde à flots l'âme du bien-aimé Père. Car non seulement celle qu'il croyait perdue est tout à coup rendue à sa tendresse ; mais il a de plus la certitude de ne la pouvoir aimer jamais assez, puisque sa chère compagne a mérité d'être l'objet des complaisances mêmes des trois personnes de l'adorable Trinité. Quelle révélation ! A cette pensée son âme n'a pas assez de ravissements, son cœur se fonde de reconnaissance et d'amour. Oh ! de quelle surabondance de suavité Dieu récompense notre patriarche, tout à la fois de sa charité pour Marie, et des souffrances endurées pour la cause de son Fils !

Mes frères, et nous aussi, comme Joseph, souffrons généreusement pour Jésus ; comme Joseph, soyons charitables et bons, indulgents, doux, patients pour le prochain, saintement jaloux de l'honneur de nos frères, au lieu de livrer leur réputation en pâture à la médisance publique ; et

comme Joseph nous recevrons de Dieu une plénitude de consolation. Demandons cette grâce à saint Joseph par le souvenir de sa première douleur et de sa première allégresse.

6^e Instruction

DEUXIÈME DOULEUR ET DEUXIÈME JOIE :

BETHLÉEM

Mes frères,

Bethléem et la grotte de minuit furent le théâtre de la deuxième grande douleur et allégresse du cœur de saint Joseph. Repassons un instant ensemble *les mémorables événements de cette nuit de Noël*. Nous verrons ensuite à ne pas imiter l'aveuglement des Bethléémistes qui refusèrent de recevoir Jésus.

I

La nuit de Noël

Le froid crépuscule d'un soir d'hiver commence à succéder au jour, et la nuit est proche sur Bethléem, au moment où Joseph et Marie pénètrent dans cette ville, au terme d'un lointain voyage. Pour obéir aux édicts de l'empereur, ils ont quitté leur paisible demeure de Nazareth, et sont venus à Bethléem, la patrie de leurs pères, s'inscrire sur les registres publics.

Les augustes voyageurs sont las de cette marche de plusieurs journées à travers les montagnes, et ils soupirent après un repos bien nécessaire, Marie surtout, accablée qu'elle est, sous le double poids de la fatigue et de la grossesse. Joseph, enfant de Bethléem, à ce que l'on croit ¹, a dans cette ville encore bien des parents et des connaissances ; il attend d'eux un bon accueil pour lui et sa jeune épouse, et par cet espoir il encourage Marie à redoubler de courage sur la fin de cette dernière étape.

Hélas ! s'ils étaient seuls, peut-être trouveraient-ils pour eux-mêmes un accueil hospitalier ; mais ils portent au milieu d'eux le Dieu dont il est écrit : « Il viendra parmi les siens comme un étranger. » L'hospitalité orientale, on le sait, fleurit aussi commune que le gazon des prairies ; mais, on le sait aussi, le monde n'est jamais prêt à rendre à Dieu même les services les plus communs, et on lui refuse, à lui, ce que l'on accorde à tous. Aussi qu'arrive-t-il ? Nos saints voyageurs frappent à toutes les portes, et toutes les portes leur demeurent fermées. Les amis d'autrefois, s'il en reste encore, ou ne veulent pas reconnaître Joseph, ou le saluent froidement, s'excusant de n'avoir pas de gîte à lui offrir.

Cruellement déçu, saint Joseph se dirige alors vers une hôtellerie publique. Le maître d'hôtel aperçoit, aux derniers rayons du jour, les habits indigents de son solliciteur, sa tenue modeste, son maigre bagage : alors, il lui déclare sèchement qu'il n'y a plus de place dans sa maison. Si Joseph

¹ Matth., I, 20.

² Champeau, *Vie de saint Joseph*, chapitre v.

¹ Voir les révélations de Catherine Emmerich.

pouvait faire briller quelques pièces d'or à ses yeux, l'hôtel sans doute s'élargirait complaisamment. Mais il est pauvre; et de plus, je l'ai dit, il a le tort de voyager en compagnie de son Dieu. Le pauvre et Dieu : voilà deux visiteurs que le monde ne reçoit qu'à la porte, et encore ! O monde pervers, qui te fermes devant ton Dieu et ne t'ouvres qu'à Mammon, sois maudit, et puissions-nous ne jamais t'appartenir ! Malheur au monde ! *Vae mundo !*

Ce n'est qu'à la dernière extrémité, on peut le croire, que saint Joseph se résigna à conduire sa bien-aimée compagne à la caverne qui allait devenir la grotte de Noël. Nul doute qu'il n'ait parcouru, aux premières ombres de la nuit, la petite ville dans tous les sens, pour y trouver à Marie un logement convenable. Que n'eût-il donné pour procurer à la douce Vierge, en cet instant si critique pour elle, un sûr asile, et comme un nid bien doux et bien chaud, où elle pût déposer en paix le fruit béni de ses entrailles ! De l'or, il n'en avait pas : mais sa liberté, mais sa vie même, il eût avec bonheur sacrifié tout cela, pour payer de ce prix l'abri de quelques jours dont Marie avait besoin. Et de voir son dévouement impuissant et ses efforts inutiles ; de voir sa sainte épouse réduite, en désespoir de cause, à l'horreur d'une caverne perdue où il l'a conduite enfin ; de voir tristement assise sur le rebord d'une mangeoire d'animaux celle qui eût dû partager une couche royale ; de voir couché, grelottant à demi-nu, au fond d'une crèche abandonnée, cet enfant dont le berceau devrait être tendu de soie, de pourpre et d'or, comme celui de Salomon son ancêtre ; de voir cet abandon, ce dénuement, cette détresse de la sainte Famille au sein de la nuit froide et sombre, saint Joseph sent son cœur se gonfler d'une immense tristesse et ses yeux se remplissent de larmes.

Et n'y a-t-il pas encore, dans ce spectacle, en même temps qu'une blessure pour son cœur, une épreuve pour sa foi ? Car, pour juste et saint qu'il soit, il n'est pas exempt pourtant des assauts de la tentation. Et, à l'aspect de cette jeune femme mal vêtue qui se penche vers le petit être frêle étendu à ses pieds, sans forme et sans voix, sur un peu de paille, reste souillé des animaux, la pensée ne lui vient-il pas de se demander : Est-ce bien là vraiment l'Epouse du Très-Haut ? le Fils de l'Eternel ? — Mais non ; la foi de saint Joseph n'a point de ces taches, point de ces ombres. Supérieur à Abraham par la sainteté, il l'est encore par la foi. Il croit, il se prosterne avec Marie, dans l'union d'esprit et de cœur la plus étroite avec elle ; il adore la toute-puissance, l'immensité, l'éternité comme Dieu de ce petit enfant d'un jour ; et des larmes d'amoureuse reconnaissance se mêlent aux larmes que lui arrache le spectacle de ce navrant abandon, par les hommes, du Dieu fait homme pour l'amour d'eux.

Un spectacle nouveau va d'ailleurs s'offrir à la foi du bon saint Joseph, et causer à son cœur une extatique joie. Si les hommes délaissent leur Dieu, du moins les anges viennent lui faire leur cour.

Ils ont, à l'origine des temps, salué des acclamations de leur loyale fidélité le décret qui leur annonçait dans l'avenir l'Incarnation du Verbe. Maintenant que les décrets sont accomplis, que le Verbe s'est fait chair, ils viennent couronner son berceau de l'harmonie de leurs cantiques. Le *Gloria in excelsis* retentit sous les voûtes du ciel avec une infinie douceur. Aux accents de l'hymne angélique, saint Joseph tressaille délicieusement ; son cœur est dans l'allégresse, son âme est dans le ravissement : qui dira toute l'étendue des suavités dont Dieu inonde ses précédentes amertumes ? — Sa joie redouble à l'arrivée des bergers. La foi, l'empressement, la piété de ces nouveaux adorateurs du divin Fils de Marie font oublier à saint Joseph la cause de sa douleur première, le refus des habitants de Bethléem de recevoir Jésus.

Ah ! mes frères, qui nous donnera la foi de saint Joseph et son amour pour Jésus ? Qui nous donnera de faire de ses joies nos joies, de ses douleurs nos douleurs ? Puissions-nous, ainsi que lui, n'avoir pas ici-bas de plus grande consolation que de voir Jésus honoré, béni, adoré ; n'avoir pas de douleur plus amère que de voir Jésus méconnu, repoussé par les siens ! Ce refus de recevoir Jésus est, hélas ! trop commun parmi nous, pour que je n'y insiste pas avec quelque détail, afin d'en préserver tous ceux qui m'écoulent.

II

N'imitons pas les Bethléémites

Il y a, mes frères, plus d'une façon pour Jésus de venir à nous, et pour nous de le repousser. Il vient à nous par ses grâces multiples : et nous y restons sourds. Il vient à nous dans les peines de la vie : et, avec une ignorance pleine de rudesse, nous nous efforçons de fermer notre porte à cette visite importune dont nous méconnaissons le caractère céleste. Il vient à nous dans la personne des pauvres : et trop souvent nous sommes d'une dureté de cœur dont il nous sera demandé compte un jour. Enfin et d'une manière plus intime, il s'offre à nous dans la communion : et quel n'est pas le nombre de ceux qui refusent de l'y recevoir !

Parlons surtout de ces derniers, des déserteurs du devoir pascal.

On peut les distinguer en deux classes : les uns se tiennent éloignés de la sainte table, parce qu'ils ne croient pas à la présence réelle ; les autres, parce qu'ils ont quelque attache secrète à un coupable objet.

1. La première classe, celle des incrédules, n'est que trop bien figurée par la foule des Bethléémites venant visiter la grotte de Noël, sur le bruit des merveilles racontées par les bergers¹. La plupart s'en retournaient avec des signes non équivoques d'incrédulité : on peut le conjecturer du moins de cette universelle indifférence de Bethléem et de la Judée pour un événement d'une telle importance. La pauvreté de l'étable les scandalisait ; ils ne

¹ Luc, II, 20.

pouvaient reconnaître dans cet enfant couché sur la paille, né, pour ainsi dire, au bord du chemin, de parents misérables sans feu ni lieu, le Sauveur d'Israël, le Roi-Messie. Un Messie glorieux, un conquérant, un triomphateur, voilà celui que rêvait l'orgueil national de ces Juifs charnels et grossiers. Mais voici un pauvre enfant issu de parents vagabonds, et présenté par ceux-ci à l'adoration du monde : cela le Dieu-Messie, jamais ! Et tout était jugé pour ces orgueilleux dont le cœur n'était point préparé à goûter le don de Dieu. Et toute sa vie, Notre-Seigneur se heurtera à la même objection, à la même cause d'opposition. Il aura beau multiplier les miracles : les Juifs en masse refuseront de reconnaître le Messie dans un prophète qui a le tort, à leurs yeux, d'être le fils du charpentier Joseph, dans un homme vêtu modestement, qui prêche la pauvreté, l'humilité, la souffrance, le mépris des biens de ce monde. Les prodiges divins du Fils de l'homme n'entameront pas les préjugés opiniâtres de ces Juifs aveuglés par la passion et par l'orgueil, qui ne veulent rien comprendre au règne tout spirituel du Christ.

Hélas ! c'est le même état d'âme que nous constatons chez les incrédules de notre époque. Le silence, l'immobilité, l'aspect de mort auxquels Jésus se réduit au tabernacle, leur orgueilleuse raison s'effarouche, se scandalise, se révolte de tout cela. Les miracles sans nombre dont Jésus a fait précéder l'institution de l'Eucharistie pour établir l'infailible autorité de sa parole ; les miracles de la prédication des apôtres, « ces témoins qui se font égorgés ; » le miracle de dix-neuf siècles d'incessantes et innombrables et amoureuses adorations rendues au Dieu-Hostie, tout cela pour eux ne compte pas ; tous les prodiges accumulés ne feront rien contre les étonnements irraisonnés de leur esprit superficiel. Il leur manque la droiture d'esprit et de cœur de saint Joseph pour croire, sans ambages et sans détours, à la parole de Dieu et de ses envoyés ; il leur manque surtout la délicatesse de sentiment de notre bon patriarche pour concevoir l'amour d'où procèdent les œuvres de Dieu, pour comprendre qu'un amour infini, comme celui de Dieu pour nous, ne vit, ne se nourrit, ne se satisfait que par des condescendances, des abaissements, des sacrifices infinis. — Mes frères, ne soyons pas de ces indignes chrétiens. Croyons en Dieu tel qu'il se révèle à nous : croyons à sa parole, à son amour sans bornes ; croyons à la divine Eucharistie, le chef-d'œuvre de cet amour. Croyons et allons jusqu'au bout de notre foi, en venant au banquet eucharistique, comme l'ordonne l'Eglise, pour y recevoir Jésus.

2. Ne soyons, en effet, pas plus de la seconde classe des déserteurs du devoir pascal, que de la première. Si nous prêtons foi aux enseignements de l'Eglise, ne refusons pas de prêter de même obéissance à ses ordres, principalement en ce qui regarde la communion de chaque année. Notre-Seigneur songeait à ces abstentionnistes de la seconde catégorie, dans la parabole des invités qui s'excusent de venir au festin auquel on les convie.

L'un dit : « J'ai acheté une métairie, il faut que j'aille la voir. » L'autre : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, il faut que je les essaye. » Un troisième : « J'ai pris femme, je ne puis me rendre à votre invitation. » Nous voyons ici, prophétisées par avance, les raisons frivoles ou coupables dont se couvrent ordinairement les transfuges du devoir pascal.

On a acheté une métairie, on a accru ses domaines : raison de l'ambitieux possédé du désir de l'agrandissement. Raison, ou plutôt prétexte. Car il y a, au fond de la conscience, le vrai motif que l'on n'avoue pas, celui-là : ce sont les intrigues perfides, les tromperies malhonnêtes, les injustices et les haines, au moyen desquelles s'est consommé cet agrandissement de domaine et de richesse. On ne veut pas restituer le bien mal acquis ; d'autre part on n'oserait pas se présenter à la communion, les mains chargées du fruit de l'iniquité. On en reste là, on s'abstient.

On a acheté des couples de bœufs, et l'on veut les essayer, les essayer même le dimanche. Pour communier, il faudrait renoncer à ce travail sacrilège des jours défendus ; mais le gain avant tout, si tant est qu'il y ait un gain réel, même au point de vue du monde, à profaner le jour de Dieu ! Plus tard peut-être, on verra ; mais pour l'instant, on n'a pas le temps d'être à Dieu. Pas de repos dominical, pas de confession annuelle, pas de communion pascale.

On a pris femme. Il ne s'agit pas ici évidemment des légitimes satisfactions du mariage, mais des idoles criminelles que, sur l'autel du cœur, s'érige une passion insensée ; mais de la trahison du devoir conjugal et des lois du mariage. On ne veut pas renoncer aux calculs maudits, aux pratiques monstrueuses imaginées pour tuer la vie à sa source. Vous comprenez, mes frères, que, avec cela, on ne puisse pas venir à confesse et à la Table sainte.

Ou bien encore on nourrit en son cœur, contre l'un de ses frères, une haine à laquelle on tient plus qu'à Dieu même ; et l'on refuse de jeter dehors cette haine pour introduire Jésus à la place demeurée libre : on ne communie pas.

Que dirai-je donc à tous ces lâches déserteurs ? Je leur rappellerai la parole du Maître disant d'eux tous dans la parabole citée plus haut : « Nul de ceux-là ne partagera mon festin. » Ils n'ont pas voulu goûter de son banquet eucharistique en cette vie : combien il est à craindre qu'ils soient à jamais privés, dans l'autre vie, du banquet d'éternelles suavités qu'il réserve à ses élus !

« Nul de ceux-là ne partagera mon festin ! » O bon saint Joseph, par le souvenir de votre seconde douleur et joie, obtenez-nous d'être préservés de l'aveuglement de ces nouveaux Bethléémistes, et de faire partie de ces hommes de bonne volonté à qui les anges ont prophétisé la paix sur cette terre et la paix mille fois meilleure et plus réelle de l'éternelle vie.

SERMONS DE CARÈME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

I

PREMIÈRE PAROLE

Résumé analytique

Jésus s'est manifesté à nous sur le Calvaire, comme jadis Dieu à Moïse sur le mont Horeb. Écoutons les enseignements contenus dans cette première parole : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

1. La perfection du chrétien consiste à aimer ses ennemis : Jésus-Christ nous en a donné le précepte, et l'exemple durant toute sa vie.

2. C'est surtout du haut de la croix que le Sauveur a voulu nous prêcher la charité et le pardon des offenses.

3. Sens profond de la prière du Sauveur : il s'adresse à son Père, il ne nomme aucun de ses ennemis, il demande le pardon pour tous les pécheurs de tous les temps.

4. Jésus excuse même ses bourreaux. En quel sens il est vrai de dire que le pécheur ne sait pas ce qu'il fait.

5. Effets merveilleux produits par la prière du Sauveur mourant.

6. Fruit que nous devons en retirer : pardonnons à nos ennemis, et nos péchés nous seront pardonnés.

Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.

Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

(Luc, xxiii, 34).

Mes frères,

Lorsque Moïse gardait, sur le mont Horeb, les troupeaux de son beau-père, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson que les flammes entouraient sans le consumer. Il voulut s'approcher pour contempler de plus près cette merveille, mais le Seigneur lui dit : « N'avance pas jusqu'ici ; quitte tes chaussures, car le lieu où tu marches est une terre sainte. » Alors Moïse se cacha le visage, n'osant regarder Dieu en face, et il écouta la voix du Seigneur qui se révéla à lui comme l'Être éternel, la Cause première de tous les êtres créés, Celui qui *est*, qui a toujours été, qui sera à jamais. Il apprit dès lors que ce Dieu tout-puissant se disposait à descendre au milieu de son peuple pour le délivrer du joug des Egyptiens, l'affranchir de la servitude où il gémissait et le mener dans une terre fertile où coulaient le lait et le miel. (Exod., iii, 1-8).

Seize siècles plus tard, Dieu se manifestait aux hommes, d'une manière bien plus étonnante encore, sur une autre montagne ; ou plutôt il réalisait, sur le Calvaire, ce qui avait été annoncé d'une manière figurative sur le mont Horeb. Les flammes ardentes qui enveloppaient le buisson sans le consumer, c'est l'amour infini avec lequel le Fils de Dieu s'est offert en sacrifice à son Père pour effacer les péchés des hommes. Qu'était-ce que la servitude d'Égypte, en comparaison de l'esclavage auquel étaient condamnés les enfants d'Adam sous l'empire du démon ? Que signifiait la terre promise, sinon le ciel, où Dieu versera éternellement dans le cœur de ses élus des torrents de délices ? A l'entrée de cette période de l'année liturgique où nous célébrons la mémoire des souffrances

et de la mort de notre divin Sauveur, approchons-nous donc, comme Moïse, avec le plus grand respect, du sommet de la sainte montagne. Prêtons l'oreille avec un religieux recueillement aux paroles qui vont tomber des lèvres du Fils de Dieu mourant sur la croix. Dans ce testament suprême, il va résumer toute sa doctrine et nous léguer ses dernières volontés pour que nous en fassions la règle de notre vie. Rien n'est plus sacré pour des enfants que les derniers ordres reçus d'un père mourant : or, Celui qui meurt sur la croix est notre Père, notre Roi, notre Maître, notre Dieu : recueillons pieusement avec son dernier soupir ses derniers enseignements. Nous méditerons aujourd'hui cette première parole du Sauveur agonisant : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Puissions-nous, avec la grâce de Dieu, la bien comprendre et lui faire porter dans nos âmes des fruits abondants.

1. Déjà dans l'ancienne Loi Dieu avait dit à son peuple : « Tu ne chercheras pas à te venger et tu ne garderas pas le souvenir d'une injure ; tu aimeras ton ami (c'est-à-dire ton prochain) comme toi-même. » (Lév., xix, 18). Les pharisiens, interprétant faussement ce commandement, prétendaient qu'on devait aimer les amis et haïr les ennemis. C'est à leurs sophismes haineux que le Sauveur fait allusion lorsqu'il dit dans saint Matthieu (v, 43) : « Vous avez entendu dire : Aimez votre prochain, haïssez votre ennemi ; » et pour réfuter cette fausse doctrine, il proclame solennellement en ces termes le grand commandement de la charité : « Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (Matth., v, 44). *Moi*, votre Créateur, votre Sauveur, votre Roi, votre Juge, *je vous dis*, à vous que j'ai tirés du néant pour faire ma volonté, à vous que j'ai aimés d'un amour éternel, que j'ai rachetés au prix de mon sang, que j'ai comblés de mes bienfaits, à qui je pardonne tous les jours, à qui je promets le ciel si vous observez ma loi, *je vous dis : Aimez vos ennemis*. Ce n'est donc pas assez, Seigneur, d'aimer ceux qui nous aiment ? Non, *car les païens le font bien*. Ce n'est pas assez d'avoir des égards pour nos frères ? Non, *les publicains ne le font-ils pas ?* Le chrétien doit tendre à une perfection plus grande que celle des païens et des pharisiens : il y arrivera, s'il accomplit ce commandement de l'amour des ennemis ; il sera parfait « comme le Père céleste est parfait. » (*Ibid.*, 48).

Le Seigneur Jésus ne s'est pas contenté de nous commander d'aimer nos ennemis ; il a voulu nous donner l'exemple de cette vertu, pour nous en rendre la pratique plus facile. Voyez, mes frères, tout ce qu'il a fait, depuis sa naissance à Bethléem jusqu'à sa mort sur le Calvaire, pour nous apprendre à pratiquer la charité : à peine a-t-il ouvert les yeux qu'il est persécuté par un ennemi qui cherche à le faire mourir. Hérode, ce tyran ombrageux et cruel, a juré de se défaire du nouveau

Roi des Juifs et, pour cela, il fait mettre à mort tous les enfants de Bethléem. Ce sang innocent crie vengeance; que va faire le Fils de Dieu, qui d'un mot pourrait anéantir son ennemi? Il se tait et pardonne. Plus tard, lorsqu'il commence à prêcher son Evangile, il se voit entouré d'ennemis qui l'accusent de soulever le peuple, d'être possédé du démon, qui cherchent à le lapider. Quelle vengeance tirera-t-il de leurs injures? Il passe en faisant le bien, en guérissant les malades, en ressuscitant les morts, en consolant les affligés. Dans le cercle de ses Apôtres, il y a un traître qui l'a vendu pour trente deniers; comment se conduira-t-il à son égard? Il s'abaisse jusqu'à lui laver les pieds, il l'appelle son ami! Pierre, dont il a fait le chef de son Eglise, le renie trois fois à la voix d'une servante; le bon Maître lui pardonne, il laisse tomber sur lui, non les foudres du ciel, mais un regard qui met dans son cœur le repentir. Il est traîné devant les tribunaux, garrotté, flagellé, couronné d'épines, crucifié,... et il se tait.

2. Mais voici Jésus attaché à la croix; son corps n'est qu'une plaie des pieds à la tête, ses yeux ne voient que des ennemis acharnés contre lui, ses oreilles n'entendent que des injures et des blasphèmes, sa langue est desséchée par la soif, tous ses membres sont agités par le frisson de l'agonie; les bourreaux se partagent déjà ses vêtements teints de son sang, les pharisiens lui lancent un dernier défi et une dernière injure. Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que Sodome et Gomorre avaient moins fait pour irriter la justice divine? Le feu du ciel ne va-t-il pas anéantir tous ces scélérats? Non, Dieu a permis que l'iniquité atteigne son comble, pour que la miséricorde triomphe avec plus d'éclat. « Le temps est venu d'avoir pitié de Sion. » (Ps., cr, 14).

Le Sauveur a les pieds et les mains attachés, il ne peut plus faire un mouvement, mais il peut parler; de ses lèvres blêmes va tomber une parole étonnante que répéteront les échos de tous les siècles: « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » O miséricorde infinie d'un Dieu si cruellement outragé par ses créatures! Sa bouche ne s'ouvre que pour appeler la grâce et le pardon sur la tête de ses ennemis! Sa grande, son unique préoccupation, au milieu des douleurs de son agonie, c'est de prier pour ceux qui l'ont attaché à la croix. O merveille de charité, qui dépasse tout ce que la langue humaine peut exprimer, tout ce que l'esprit peut concevoir! O mon Sauveur, n'aviez-vous pas sous les yeux votre sainte Mère, dont l'âme était percée du glaive de la plus cuisante douleur? Le disciple si cher à votre cœur, saint Jean, n'était-il pas là debout au pied de votre croix? Les saintes femmes qui vous avaient suivi jusqu'au sommet du Golgotha, n'avaient-elles pas droit d'espérer au moins une parole de consolation? Et vous ne pensez qu'à vos bourreaux! La charité ne pense pas à soi, mais aux autres. Jésus s'oublie lui-même, il oublie sa mère, ses disciples, ses amis, pour ne

penser qu'à ses ennemis. Peut-on imaginer un plus grand excès d'amour? C'est pour les pécheurs que Jésus est descendu du ciel, c'est pour eux qu'il verse son sang, c'est pour eux qu'il prie, c'est à eux seuls qu'il pense lorsqu'il s'écrie, à la face du ciel et de la terre: « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Entendez-vous? C'est bien un Dieu qui parle, puisqu'il dit: « Père! » C'est bien le Dieu qui est venu apporter aux hommes le grand commandement de la charité, puisqu'il dit: « Pardonnez-leur! » Je vous adore, ô mon Jésus, proclamant ainsi du haut de la croix votre divinité; et je vous supplie de m'accorder la grâce de pardonner à mes ennemis comme vous avez pardonné à vos bourreaux.

3. Mais considérons attentivement le sens de chacune des paroles du Sauveur; nous y découvrirons des trésors de sagesse et sa bonté infinie. Il pourrait faire appel à la justice de Dieu, à sa puissance sans bornes; il se contente d'invoquer sa bonté: « Père! » s'écrie-t-il, non pas « mon Père, » mais simplement « Père, » pour que nous sachions bien que ce Dieu qu'il invoque est notre Père aussi bien que le sien, et pour que le pardon arrive plus vite, puisqu'il le demande pour les hommes, ses frères. S'il n'y a pas de nom plus doux à prononcer pour un fils que celui de père, il n'en est point non plus de plus puissant pour obtenir une grâce. « Père, » il s'agit de créatures que vous avez faites à votre image; « Père, » c'est votre Fils bien-aimé qui vous offre son sang pour expier les crimes de ses frères d'adoption. O Père infiniment bon, *pardonnez!* Au jardin des oliviers, Jésus, prosterné la face contre terre, disait à son Père: « Si c'est possible, si vous le voulez bien, éloignez de moi ce calice; » mais ici il ne met plus de condition, il demande à tout prix le pardon. *Pardonnez* tout, à tous, et chacune de ses blessures est comme une bouche éloquente qui répète: « Pardon! pardon! »

Le Sauveur pourrait dire, en énumérant tous les maux qu'il a soufferts: Père, pardonnez à ceux qui m'ont accablé d'injures et couvert de crachats, qui m'ont flagellé et couronné d'épines; pardonnez à ceux qui m'ont faussement accusé devant les tribunaux, à ceux qui ont demandé ma mort, à ceux qui m'ont condamné au supplice de la croix et qui insultent à mon agonie... Mais non! l'amour oublie le mal pour ne songer qu'à la miséricorde, « il ne se souvient pas des noms de ses ennemis » (Ps., xv, 4); un seul mot résume tout sans blesser personne: « Pardonnez-leur! »

« Pardonnez-leur! » Ce mot comprend non seulement les bourreaux qui ont crucifié Jésus, les pharisiens et les princes des prêtres qui l'ont livré à Pilate, les Juifs qui ont demandé sa mort, mais tous les pécheurs de tous les siècles. Le Sauveur avait devant les yeux non seulement le présent, mais le passé et l'avenir; il prévoyait tous les sacrilèges qui se commettraient jusqu'à la fin du monde, les persécutions que la haine de son nom susciterait contre son Eglise, les hérésies et les

schismes qui la déchireraient, les scandales qui la désoleraient, et, en pensant à tous les auteurs de ces crimes, il s'écriait : « Pardonnez-leur ! » Hélas ! nous occupions aussi une place à ce moment dans la pensée du Fils de Dieu, car quel est celui d'entre nous qui ne l'a pas offensé ? Mais quels que soient nos torts envers lui, ayons confiance, car il a prié pour nous en disant : « Pardonnez-leur ! »

4. Il nous reste à considérer le motif que Jésus mourant invoque pour obtenir le pardon de ses ennemis : « Père, pardonnez-leur, *car ils ne savent pas ce qu'ils font.* » Quel noble désintéressement dans cette parole ! Comment excuser la révoltante injustice avec laquelle Pilate, convaincu de l'innocence du Sauveur, l'a pourtant envoyé à la mort ? Comment excuser la haine des scribes et des pharisiens, la cruauté des bourreaux, les blasphèmes du mauvais larron ? Ah ! mes frères, rien n'est impossible à la charité ; elle a de sublimes inventions pour arriver à ses fins. « Ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Quoi, Seigneur, les Juifs n'ont-ils pas vu s'accomplir en vous toutes les prophéties ? N'ont-ils pas été témoins de vos miracles ? N'ont-ils pas entendu votre parole et reconnu qu'on ne pouvait vous convaincre de mensonge ? Leur incrédulité n'est-elle pas le plus abominable des crimes ? Sans doute ! Et cependant le mystère d'un Dieu caché sous une chair humaine est quelque chose de si infiniment élevé au-dessus de toute intelligence créée, que Jésus a pu dire avec vérité de ses bourreaux : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Saint Pierre répètera cette parole après avoir guéri le boiteux à la porte du temple : « Je sais, mes frères, que vous avez fait cela (crucifié le Fils de Dieu) par ignorance » (Act., III, 17), et saint Paul pourra dire que « si les princes du siècle avaient connu le mystère de la sagesse divine, ils n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire. » (I Cor., II, 8). Ce que saint Maxime explique ainsi : « Les Juifs savaient bien qu'ils versaient le sang d'un innocent, mais ils ne se doutaient pas que ce sang devait effacer tous les péchés du monde. Ils savaient qu'ils condamnaient à mort le Christ, mais ils ignoraient qu'il triompherait de la mort elle-même, et qu'eux-mêmes préparaient ainsi son triomphe. » Le Sauveur a donc bien pu dire : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ; » car ils ne pouvaient pas savoir qu'ils travaillaient à exécuter le plan de la Providence. Aussi leur pardonne-t-il leur crime au moment même où il expire sous leurs coups, ne voulant pas que sa mort soit l'occasion de leur perte, mais de leur salut.

Ne peut-on pas dire aussi de tous les pécheurs qu'ils ne savent pas ce qu'ils font lorsqu'ils offensent Dieu ? Ils ne comprennent pas la gravité de leur faute, ils ne savent pas de quelles délices ils se privent pour toute l'éternité, ils ignorent le prix de la grâce sanctifiante qu'ils perdent, du sang d'un Dieu qu'ils foulent aux pieds. Non, mes frères, si vous compreniez bien cela, vous ne commettriez jamais le péché mortel !

5. A peine la prière du Sauveur mourant a-t-elle été entendue du ciel qu'elle touche le cœur de Dieu, et produit des effets signalés de miséricorde. Un des larrons se convertit, beaucoup d'assistants se frappent la poitrine avec componction, et le centurion ouvrant les yeux s'écrie : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Il nous est permis de croire aussi, avec saint Augustin, que si les premières prédications de saint Pierre convertirent à la foi chrétienne tout d'un coup tant de milliers de Juifs, c'est qu'il y avait parmi eux beaucoup de témoins du drame du Calvaire, qui entendaient encore retentir à leurs oreilles ces paroles de miséricorde : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Tous les jours encore, ce cri du Sauveur opère au milieu de nous de nouveaux miracles ; tous les jours la pensée de la miséricorde divine toujours prête à pardonner ramène au bercail des brebis égarées. « Si quelqu'un de vous a péché, dit saint Jean, nous avons un avocat puissant auprès du Père céleste, Jésus-Christ le Juste par excellence, la victime de propitiation offerte pour nos péchés et pour ceux de tout le monde. » (I Joan., II, 1). C'est avec cette prière sur les lèvres que le Rédempteur est entré dans le sanctuaire de la nouvelle alliance, et il continue à l'adresser sans cesse à son Père pour obtenir le pardon à ses ennemis, à condition qu'ils se frappent la poitrine, qu'ils avouent leurs fautes, et qu'ils pardonnent eux aussi à ceux qui les ont offensés.

6. N'oubliez pas, mes frères, le fruit que vous devez retirer de cette première parole du Sauveur. Sa vie a été un exemple que vous devez étudier et imiter. Par conséquent, si vos frères vous ont offensés, calomniés, persécutés, que devez-vous faire ? Prier pour eux, leur faire du bien, leur pardonner. Si vous cherchiez à venger une injure dans le sang de votre ennemi, seriez-vous les disciples du Christ, qui a versé le sien pour obtenir la grâce de ses meurtriers ? Vous voulez vous venger ! Regardez le Christ suspendu en croix pour vous, vous l'avez offensé, est-ce qu'il se venge autrement qu'en priant pour vous ? Si vous voulez que son sang coule sur vous pour effacer vos fautes, imitez son exemple, répétez sa prière, dites comme lui : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Si le Dieu du ciel pardonne à de pauvres créatures, le Roi à ses sujets, le Chef à ses membres, comment des hommes ne se pardonneraient-ils pas les uns aux autres ? Comment des chrétiens ne pardonneraient-ils pas à leurs frères ? Ce n'est pas assez de dire : « Je ne veux de mal à personne, » il faut témoigner au prochain qu'on l'aime, il faut prier pour lui. « On nous maudit, et nous bénissons, dit saint Paul ; on nous persécute, et nous laissons faire ; on blasphème contre nous, et nous prions. » (I Cor., IV, 12). Prions, non seulement pour nos ennemis personnels, mais pour tous les ennemis de Dieu, pour tous les pécheurs, afin qu'ils reconnaissent leurs erreurs, qu'ils demandent pardon de leurs

crimes, qu'ils fassent pénitence, et qu'ils soient enfin sauvés.

Unissons donc, mes frères, nos plus ardentes prières à celle de Jésus mourant sur la croix, pour la conversion des pauvres pécheurs. Nous ne pouvons rien faire de plus agréable au cœur de notre divin Sauveur, car si rien ne lui a été plus amer que l'ingratitude des hommes, rien n'est plus consolant pour lui que de rencontrer des âmes qui partagent ses sentiments de tendresse et de miséricorde. Prions avec lui pour les pécheurs, pardonnons à ceux qui nous ont offensés, aimons nos frères comme le Christ nous a aimés, et nous verrons se vérifier pour nous sa sublime prière : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XII

LA CRÉATION (suite)

L'Œuvre des six jours : 6^e jour (suite)

(Le paradis terrestre. — Création de la femme. — Bonheur de nos premiers parents.)

Plan

1. Le paradis terrestre. La loi du travail.
2. Empire de l'homme sur toute la nature.
3. Signification mystérieuse du nom d'Adam.
4. Création de la femme ; le premier mariage.
5. Le nom de la première femme ; unité du genre humain.
6. Bonheur de nos premiers parents ; dons naturels, dons surnaturels.
7. « Dieu se reposa » : qu'est-ce que cela veut dire ?

1. — Quand Dieu eut créé le premier homme, il le conduisit dans la magnifique demeure qu'il lui avait préparée. C'était un jardin délicieux, vrai paradis sur terre, où se trouvaient les plus beaux arbres et les meilleurs fruits, et qui était arrosé par des sources abondantes.

Et que devait faire l'homme dans ce jardin de délices ? *Le travailler*, dit la sainte Ecriture. Le travail ! voilà donc la première occupation de l'homme après la prière ; et cette occupation, c'est Dieu lui-même qui la lui impose, au sortir de ses mains. Sans doute, dans l'état d'innocence, le travail n'avait rien de pénible, puisque la terre produisait tout d'elle-même en abondance ; mais toujours est-il que l'homme a été fait pour travailler, pour agir. Créé à l'image de Dieu, il devait imiter son modèle. Est-ce que Dieu n'a pas travaillé, quand il a formé, ouvragé ce bel et vaste univers ? Est-ce qu'il a cessé de travailler depuis le commencement du monde ? Est-ce qu'il ne crée pas tous les jours les âmes des hommes qui viennent à la vie ? Est-ce qu'il ne gouverne pas par sa Providence toutes les créatures ? Ah ! le travail, quelle noble chose ! C'est lui qui associe l'homme

à Dieu, qui en fait le coadjuteur de Dieu et comme son ministre dans le gouvernement du monde. Ainsi le travail pour tous, pour les riches comme pour les pauvres, travail du corps ou travail de l'esprit, voilà l'ordre établi de Dieu. Celui qui ne travaille pas, se dégrade et se met pour ainsi dire au rang des animaux, que Dieu n'a pas obligés de travailler pour vivre. Saluons donc avec bonheur, dans le premier homme, le premier travailleur du monde !

2. — Mais Dieu voulut assigner à l'homme sa place et son rang parmi les créatures. Il amena donc devant lui, dit l'Ecriture, tous les animaux afin qu'il leur imposât un nom, comme étant ses sujets. Déjà Dieu avait dit en le créant : « Faisons l'homme pour commander aux poissons, aux oiseaux, aux animaux et à la terre entière. » Ainsi voilà l'homme établi roi de l'univers et maître absolu de tous les animaux. Quelle magnifique prérogative ! quel honneur ! Cet empire de l'homme devait être bien grand et bien remarquable, puisqu'il en a conservé de si beaux restes, après sa chute. D'abord les animaux domestiques n'ont pas cessé de lui obéir et de l'aider dans ses travaux. Quant aux animaux féroces, il sait, quand il lui plaît, les dompter, les apprivoiser et les faire servir à ses usages ou à ses plaisirs. A sa voix, les entrailles de la terre s'entr'ouvrent et lui offrent abondamment de quoi construire ses maisons et ses machines, de quoi orner ses palais et ses temples. Il se sert des astres pour régler ses travaux et diriger ses voyages sur les mers. Les vents, l'eau, la vapeur le transportent où il veut. L'électricité transmet ses pensées, avec la rapidité de l'éclair, d'un bout du monde à l'autre bout. Il est donc bien vrai que l'homme a été créé pour être roi de la nature entière.

3. — Cette élévation pouvait le porter à l'orgueil. Afin de l'en préserver, Dieu voulut lui donner un nom qui lui rappelât sans cesse son humble origine : il le nomma donc Adam, ce qui signifie *homme terrestre, homme de terre*. Ce qu'était Adam devant Dieu, nous le sommes tous, puisque nous avons tous été formés de sa propre substance. Donc, ô homme ! qui que tu sois, quels que soient ton rang, ta fortune, tes talents, ton emploi, ne t'élève pas dans tes pensées, ne méprise pas tes semblables ; car, après tout, tu n'es devant Dieu, comme les autres, qu'une poignée de poussière.

4. — Cependant Adam était seul sur la terre et Dieu s'était proposé de lui donner une compagne pour partager son bonheur. Il envoya donc à l'homme un sommeil extraordinaire, dit la sainte Ecriture, et pendant qu'il dormait, il enleva sans violence une de ses côtes, dont il forma le corps de la première femme. Après avoir uni à ce corps une âme raisonnable, Dieu présenta cette femme à Adam et l'instruisit de la manière dont il l'avait formée. Adam s'écria : « Voilà bien l'os de mes os, et la chair de ma chair. » Puis Dieu les bénit en disant : « Croissez et multipliez-vous : remplissez toute l'étendue de la terre. »

Ce charmant récit de la sainte Ecriture nous offre plusieurs leçons précieuses à recueillir : — Nous y voyons d'abord, par la manière dont Dieu forma la première femme, en empruntant à Adam une partie de sa chair dans la région du cœur, qu'il doit régner entre l'homme et la femme l'union la plus parfaite. — Nous y voyons ensuite combien le mariage est chose sainte et respectable. C'est Dieu lui-même qui présente l'épouse à l'époux, c'est devant Lui que l'union se contracte, c'est Lui qui la bénit. Ce qu'il a fait pour le premier mariage, il a voulu le faire pour tous. En effet, dans la religion qu'il a établie sur la terre, il faut que le mariage se contracte devant son représentant, devant le prêtre, pour que l'union soit sainte et légitime à ses yeux. — Enfin Dieu nous a donné là une image de ce qui devait arriver plus tard. Ce sommeil d'Adam, qui n'était pas ordinaire, représente la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son côté qui s'entr'ouvre représente le côté de Notre-Seigneur qui fut percé d'un coup de lance et d'où, pour ainsi dire, sortit l'Eglise : car ce sont les mérites de Jésus-Christ sur la croix qui nous ont tous enfantés à la vie divine.

5. — Dieu laissa Adam donner lui-même un nom à son épouse. Il l'appela donc *Eve*, ce qui signifie *mère des vivants*. Comme ce nom est bien choisi ! Eve en effet devait être la mère de tous les hommes, comme Adam devait en être le père. C'est donc de là que nous tirons tous notre origine. Et bien qu'il y ait des peuples si différents des autres quant à la couleur, à la conformation de la tête, aux traits du visage et au caractère ; que les uns soient blancs, comme les Européens, les autres noirs, comme les Ethiopiens, les autres bruns, comme les Arabes et les Mongols, il n'en est pas moins vrai que nous sortons tous de la même tige et qu'Adam et Eve sont à tous nos premiers parents, ces différences qui existent entre les peuples ayant principalement leur cause dans le climat et la nourriture. Ainsi donc tous les hommes ne forment qu'une seule famille. Heureux si nous nous regardions toujours comme des frères, et si nous nous aimions constamment comme les enfants d'un même père et d'une même mère !

6. — Telle est l'histoire de la création de nos premiers parents. Qu'ils devaient être beaux, qu'ils devaient être bons et heureux, au sortir des mains de leur Auteur ! Dieu avait, pour ainsi dire, épuisé en leur faveur tous les trésors de son infinie libéralité. — Il ne s'était pas contenté en effet de leur donner l'intelligence, la raison, la liberté et tout ce qui est nécessaire à l'homme pour exercer son activité sur la terre et faire servir les créatures à son bonheur. — Mais il les avait encore enrichis de toutes sortes de dons surnaturels, auxquels ils n'avaient aucun droit et qu'ils ne pouvaient nullement mériter par eux-mêmes. Ainsi ils connaissaient parfaitement la loi de Dieu et tous ses ouvrages. Leur volonté naturellement portée au bien n'avait aucun penchant vers le mal. Tous leurs sens étaient soumis à la raison. Jouissant d'un corps parfait, sans autre vêtement

que leur innocence, ils n'étaient sujets ni au chaud ni au froid, ni aux douleurs ni aux maladies. Placés dans un jardin délicieux, ils devaient y mener la vie la plus douce, et de là, sans passer par les horreurs de la mort, être enlevés au ciel pour voir Dieu face à face, pour le connaître et l'aimer comme lui-même. Il se connaît et s'aime. Déjà Dieu leur donnait sur la terre un avant-goût de ce bonheur ineffable, en se montrant à eux sous une forme sensible, en leur parlant familièrement comme un ami à des amis. Tel était donc l'état d'innocence et de sainteté de nos premiers parents ; et ce qui augmentait encore leur félicité déjà si grande, c'est qu'ils devaient la transmettre à leurs descendants.

7. — Nous avons fini, mes frères, de raconter les merveilles que Dieu opéra pendant les six jours de la création du monde. Après avoir achevé son ouvrage, *il se reposa*, dit la sainte Ecriture. Cela ne veut point dire que Dieu ait cessé d'agir, puisqu'il crée tous les jours, comme nous l'avons déjà remarqué, les âmes des hommes qui viennent à la vie et qu'il s'occupe constamment du soin de tous les êtres. Cela ne veut point dire non plus qu'il fut fatigué : une puissance infinie ne se lasse jamais. Cette parole de l'Ecriture sainte signifie seulement qu'après les ouvrages du sixième jour, Dieu cessa de produire de nouvelles espèces de créatures. C'est pourquoi Dieu bénit le septième jour et voulut qu'il lui fût à jamais consacré par le repos et la prière, en attendant le repos et le bonheur éternels du paradis, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XL

JÉSUS ET LA SAMARITAINE

Pour ne pas compromettre, par d'inutiles discussions, le bien que pouvaient faire les disciples de Jean-Baptiste, et aussi afin de nous laisser un exemple de la façon dont nous devons garder la paix avec nos frères, Jésus résolut de s'éloigner du voisinage de son Précurseur. Les Pharisiens avaient appris que Notre-Seigneur faisait plus de disciples et baptisait plus de monde que Jean, encore qu'il ne baptisât point lui-même, et des difficultés allaient surgir de ce côté. Le Sauveur quitta donc la Judée afin de retourner en Galilée.

Sur sa route, à travers la Samarie, se trouvait une petite ville, nommée Sichar, près de la terre donnée autrefois en héritage à Joseph par son père Jacob. Il y avait, près de là, un puits dont l'origine remontait à ce patriarche. Dans ces contrées souvent arides où l'élevage du bétail jouait autrefois un si grand rôle, il était rare que l'usage d'une source fût libre, surtout pour des étrangers. Rien de plus naturel que Jacob ait

voulu assurer son indépendance sous ce rapport. Ce puits existe encore aujourd'hui ; il est entouré des ruines d'une ancienne église construite au-dessus. Sa profondeur est de vingt-cinq mètres.

Ce puits de Jacob avait été creusé près de la route qui menait en Galilée, et probablement des arbres l'environnaient. Il était environ midi lorsque le Sauveur arriva en cet endroit. La chaleur était accablante, la marche à travers les montagnes d'Ephraïm avait été pénible. Jésus, fatigué de la route, s'assit sur la margelle du puits, pendant que les quatre ou cinq disciples qui l'accompagnaient se rendaient au bourg voisin afin de s'y procurer des vivres.

Or, tandis qu'il se reposait là, une femme du pays vint puiser de l'eau. A sa vue, touché d'une miséricordieuse compassion pour le triste état de cette âme que sa science divine lui montrait à découvert, le Sauveur lui adressa la parole : « Femme, donne-moi à boire. » Souvent le plus sûr moyen de gagner un cœur est de lui demander un service. Jésus pouvait avoir soif, mais il avait surtout soif de gagner les âmes.

La Samaritaine fut étonnée d'entendre Jésus lui demander à boire, car une inimitié séculaire et profonde divisait les Juifs et les Samaritains, et au costume comme à l'accent du Sauveur, cette femme ne pouvait se méprendre sur sa nationalité. « Comment, répondit-elle, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? » car, ajoute l'Evangile, « les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains. » Ce serait déflorer le dialogue qui s'établit alors entre Jésus et cette femme, que de le couper de réflexions. Écoutons-le d'abord tel que le rapporte saint Jean, les réflexions viendront d'elles-mêmes ensuite.

« Jésus répondit : « Si vous saviez le don de Dieu et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous-même, peut-être, lui auriez fait cette demande, et il vous aurait donné une eau vive. » — La femme lui dit : « Vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et lui-même en a bu, ainsi que ses enfants et ses troupeaux ? » — Jésus répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra, en lui, une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle. » — Et la femme de dire : « Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » — Jésus reprit : « Allez, appelez votre mari et venez ici. — Je n'ai pas de mari, » répondit-elle. — Et Jésus : « Vous avez raison de dire : Je n'ai pas de mari, car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; en cela vous avez dit vrai. »

« Je vois, Seigneur, dit la femme, que vous êtes prophète : nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. — Femme, répondit Jésus, croyez moi, l'heure vient où vous n'adorerez le

Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous autres, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons : car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car le Père cherche ceux qui l'adorent ainsi. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. — Je sais, reprit la femme, que le Messie qui est appelé le Christ doit venir. Lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. — C'est moi qui le suis, lui dit Jésus, moi qui vous parle. »

Au même instant arrivèrent les disciples, et ils s'étonnaient de ce que Jésus parlait avec une femme. Cependant aucun n'osa lui dire : « Que demandez-vous ? » ou : « Pourquoi parlez-vous avec elle ? »

Jésus était fatigué, il oublia sa fatigue pour gagner à Dieu l'âme de cette pauvre femme. C'est qu'il sait le prix d'une âme, lui qui dira un jour : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » C'était une âme pécheresse, vivant dans un scandaleux désordre : raison de plus pour tenter de la tirer de la fange, au risque de paraître scandaliser ses apôtres. Que c'est bien là le bon pasteur qui court après la brebis perdue et qui prononcera l'adorable parole dont la miséricorde a encouragé tant de pécheurs : « En vérité, je vous le dis, il y a plus de joie au ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes ! »

Est-ce ainsi qu'agit notre zèle, est-il éclairé à cette lumière ? Ne nous laissons-nous point aller à mépriser les pécheurs de notre entourage, à leur témoigner un dédain qui les éloigne de Dieu au lieu de les rapprocher, qui les endurent au lieu de les ramener ? Est-il inouï, rare, que des fidèles se choquent, se scandalisent parce que leur pasteur ou une personne pieuse font visite à des pécheurs publics, condescendent à les traiter avec douceur et charité ? Esprits étroits et pharisaïques qui ne comprennent rien au zèle ni à la charité !

Sans doute, nous ne devons pas exposer notre foi ni notre vertu en fréquentant des impies ou des libertins ; mais ne pourrions-nous point, en surmontant notre timidité ou notre répugnance, adresser à de pauvres pécheurs égarés quelques paroles amies, quelques réflexions chrétiennes, quelques conseils qui deviendraient peut-être pour eux, à la longue, une semence de salut, de retour sur eux-mêmes ? Et ne dites pas avec un égoïsme peu chrétien : « Je ne suis pas chargé de ces âmes, après tout ! » Non, mais vous oubliez l'histoire du bon Samaritain qui eut pitié du voyageur tombé entre les mains des voleurs ; vous ignorez que la sainte Ecriture nous affirme que « celui qui convertira son frère égaré sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés ¹. »

¹ Jacques, v, 19-20.

. Oh ! si nous comprenions la valeur d'une âme, même souillée de fange, si nous en connaissions le prix, rien, ni prières, ni démarches, ni instances, ni fatigues, ni affronts, rien ne nous coûterait pour en sauver au moins une, afin d'assurer le salut de la nôtre et d'effacer tous nos péchés.

A l'exemple du Sauveur, que nos conversations, même tenues par manière de récréation, aient toujours pour but d'édifier, de faire du bien. Que de nos lèvres ne s'échappe jamais une seule parole capable de scandaliser. Lorsqu'il s'agit surtout d'entretiens tête-à-tête avec une personne d'un autre sexe, qu'ils soient graves, réservés et imposés par les convenances ou la charité. Ne nous laissons point aller, en pareille circonstance, à des conversations légères, enjouées, trop familières, qui pourraient mal édifier et devenir une occasion de péché. Les disciples sont surpris de voir Jésus entretenir une conversation seul avec une femme. Que de fois on pourrait s'étonner de nos conversations ! Les saints, les saintes étaient plus forts que nous, et ils prenaient plus de précautions, ils s'entouraient d'une plus forte sauvegarde.

Comme la Samaritaine, il nous arrive parfois d'aller puiser de l'eau à la fontaine des affections, des amitiés humaines. C'est aussi sur le midi, lorsque notre cœur se trouve accablé, n'en pouvant plus ; il veut se soulager, étancher la soif qui le dévore. Hélas ! il ne voit pas, il ne reconnaît point Jésus-Christ qui est assis là, qui l'attend et lui demande à boire, c'est-à-dire lui demande son affection, les aspirations de sa vie.

Da mihi bibere : Donne-moi à boire ; oui, il a soif de nous aimer, d'être aimé de nous, et il sollicite l'aumône de nos cœurs.

Donne-moi à boire, il y a assez longtemps, pauvre vieillard, que tu puises aux sources amères de l'amitié humaine, qui souvent trompe et trahit. Donne-moi à boire, à moi le Dieu de ton baptême et de ta première communion, lassé de te poursuivre. J'ai soif de ton repentir, de tes regrets, de tes prières, de ta conversion, j'ai soif de te pardonner, de te guérir, de te sauver.

Donnez-moi à boire, pères et mères de famille, j'ai soif de vous bénir, soif de vos demandes et de vos adorations ; j'ai soif de vos enfants que vous n'élevez pas chrétiennement, à qui vous ne donnez pas le bon exemple.

Donnez-moi à boire, jeunes gens, jeunes personnes, qui courez aux sources des divertissements dangereux, des plaisirs coupables ; j'ai soif de rendre votre jeunesse pure, sainte, vertueuse ; j'ai soif de vos combats pour la chasteté et la vertu.

O vous tous, si vous saviez le don de Dieu et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire ; vous lui feriez vous-mêmes cette demande et il vous donnerait d'une eau vive !

Vieillards, demandez l'eau vive de la miséricorde, du pardon, de la paix, de l'espérance du ciel, et vous n'aurez plus soif des biens de la terre ni des consolations humaines.

Pères et mères, demandez l'eau vive de la foi, de la connaissance de la grandeur de votre mission ; l'eau vive du devoir aimé et généreusement rempli ; l'eau vive de la grâce qui vous fera élever votre famille dans la crainte du Seigneur et dans la fidélité à la religion.

Jeunes gens, jeunes enfants, demandez l'eau vive de l'amour pour la vertu, de l'horreur pour le péché, de la fuite des mauvaises lectures et des dangereuses compagnies.

Quiconque, quels que soient son âge et sa condition, boit de cette eau vive que Jésus donne aux siens, n'a plus soif des plaisirs mondains, ni de l'or et des biens de la terre ; il dédaigne tout cela et en use comme n'en usant pas, s'en sert comme ne s'en servant pas. L'eau vive de la foi, de l'espérance et de la charité chrétiennes que Jésus-Christ lui donne, « devient en lui une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle, » c'est-à-dire que de ce cœur, ainsi que les gerbes d'eau d'une fontaine abondante, jaillissent les bonnes œuvres, les prières, les mérites, les actes de vertu qui conduisent à la vie éternelle.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XIV

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

I. — Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, afin d'être tenté par le diable. (Matth., IV, 1.)

1. Combien notre condition par rapport aux tentations est différente de la condition de Jésus-Christ ! Il vient au désert sous la conduite de l'Esprit-Saint à l'effet d'y être tenté ; et nous, les tentations, nous les rencontrons partout, et les choses de ce monde sont pour nous un sujet continuel de tentations. Il y en a en nous de toutes sortes : *La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair : en effet, ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas tout ce que vous voulez.* (Gal., v, 17). Et si nous regardons autour de nous, nous verrons le démon, comme Eve le vit au paradis terrestre, prenant toutes les formes pour nous porter au péché : *Le diable, dit saint Pierre, comme un lion rugissant rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer.* (I Pier., v, 8). C'est donc avec raison que Job nous dit : *La vie de l'homme sur la terre est un combat.* (Job, III, 1). Dieu l'a voulu ainsi, et s'il a permis que Jésus-Christ, son divin Fils, fût soumis à la tentation, pourquoi voudriez-vous en être exemptés ?

2. Aussi nous ne devons pas accuser la bonté de Dieu, malgré cette dure condition qui nous est faite, car s'il permet que nous soyons tentés, c'est en vue de notre bien. Loin de vouloir nous perdre, il veut nous éprouver et nous fournir une occasion

de mérites par les victoires que nous remportons sur les ennemis de notre salut. Voyez Job : combien les tentations auxquelles il a été soumis, ont été pour lui un triomphe, une moisson de vertus ! C'est dans ce sens que David disait : *Seigneur, nous nous sommes réjouis pour les jours auxquels vous nous avez humiliés, pour les années où nous avons rencontré les maux.* (Ps., LXXXIX, 15). Les plus grands saints ne sont arrivés au ciel qu'à travers les tempêtes des tentations. D'ailleurs soyez sans crainte : *Dieu est fidèle, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par dessus vos forces ; mais il vous fera tirer profit de la tentation, afin que vous puissiez persévérer.* (I Cor., x, 13).

3. Pour qu'il en soit ainsi, il faut que nous lui soyons fidèle à notre tour, c'est-à-dire que nous ayons recours à lui et que nous fassions de nos jours des jours de veilles et de prières. Il nous a d'ailleurs donné ce précepte : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.* (Matth., xxvi, 41). C'est nous dire : Méfiez-vous de vous-même, ayez recours aux suffrages de la prière ; demandez le secours que vous n'avez pas en vous-même et vous le recevrez. Soyez prudent, car si vous avez besoin de la prière pour votre âme, vous avez aussi besoin de la prudence pour votre chair qui est faible. (Ib., x, 16). Et Jésus-Christ a tellement voulu nous montrer combien sa grâce nous est nécessaire qu'il nous a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (Jean, xv, 5). D'autre part il nous a enseigné à le prier, non seulement pour ne pas succomber à la tentation, mais encore pour la prévenir, puisqu'il nous invite à dire dans l'Oraison dominicale : *Et ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal.* (Matth., vi, 13).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *Nous rencontrons partout des tentations.* — « C'est d'abord notre corps. Je ne puis le fuir ni le chasser loin de moi. Il faut que je le porte partout, puisqu'il est attaché à moi ; il ne m'est pas permis de le tuer, je suis dans l'obligation de le soutenir, et quand je le nourris, c'est un ennemi que j'engraisse contre moi. Si je mange suffisamment et s'il se fortifie, sa santé et ses forces se tournent contre moi. Le monde m'entoure et m'assiège de toutes parts, et par les cinq ouvertures du corps, c'est-à-dire par la vue, par l'ouïe, par le goût, par l'odorat et par le toucher, il me blesse de ses flèches, et la mort entre dans mon âme par les fenêtres. L'œil regarde et il détourne le sentiment de l'âme. L'oreille écoute et elle fait fléchir l'intention du cœur. L'odorat empêche la pensée. La bouche parle et trompe. Par le tact, l'ardeur de la passion est excitée à la suite d'une petite occasion, et si cette occasion n'est pas aussitôt rejetée, soudain tout le corps est embrasé et enflammé. D'abord il agace un peu la chair par une pensée ; ensuite, il souille l'esprit par une délectation honteuse ; et enfin par le consentement au mal, il subjugue l'âme. Or, le diable, que je ne

puis voir et qui partant est à l'abri des coups, tend son arc et dispose ses flèches pour me blesser soudain. Il a dit qu'il fallait cacher ces embûches et il s'est écrié : *Qui le verra ?* (Ps., LXXIII, 5). Il a posé un piège dans l'or et l'argent et dans tous les objets dont nous abusons, lorsque nous y trouvons des délectations coupables et en sommes saisis. Non seulement il y a tendu un piège, mais il y a attaché de la glu. Cette glu, c'est l'amour des biens, c'est l'attache de la parenté, la cupidité de l'honneur et la volupté de la chair : toutes choses qui caressent l'âme et la retiennent, pour qu'elle ne puisse s'envoler sur les ailes de la contemplation, vers les places de la céleste Sion. Les flèches du démon sont la colère, l'envie, la luxure et les autres maux qui blessent les âmes. Et qui est-ce qui a le pouvoir d'éteindre ces traits de feu ! Hélas ! le fidèle lui-même est souvent blessé de ces armes. Malheur à moi ! Que de pièges me sont tendus ! De toutes parts les flèches volent, partout des tentations, périls à droite et à gauche ; où que je me tourne, pas de sécurité. Et ce qui adoucit, et ce qui attriste, et ce qui blesse, je crains tout : la faim et la nourriture, le sommeil et les veilles, le travail et le repos, combattent contre moi. Le jeu ne m'est pas moins suspect que la colère, car dans mes divertissements, j'ai scandalisé bien des personnes. Je ne redoute pas moins la prospérité que l'adversité. Par sa douceur, la suavité me rend inattentif, et elle me trompe. L'adversité ou bien tout ce qui a quelque amertume comme des potions désagréables, me rend timide et craintif. Je crains plus le mal que je fais en secret, que celui que je commets en public. Le mal que personne ne voit, nul ne le blâme, et où l'on ne craint pas la réprimande, la tentation s'approche en sûreté, et l'iniquité se commet avec plus de facilité. Partout la sagesse, partout le péril, partout la crainte, et comme si on vivait en pays ennemis, il faut regarder de côté et d'autre, et à tout bruit détourner la tête et promener ses regards ¹. »

2. *Si Dieu permet au démon de nous tenter, c'est en vue de notre bien.* — « Quand le démon tente les serviteurs de Dieu, il leur procure des avantages ; s'il ne les fait point tomber dans ses pièges, il les instruit. Dieu les fait tourner souvent au profit des âmes. Les assauts qu'il livre pour perdre les hommes, jamais ses serviteurs ne pourraient les soutenir, si la bonté divine ne les adoucissait ou ne les arrêtait. Bien que le démon cherche toujours à tenter les amis de Dieu, néanmoins, s'il n'en a pas reçu le pouvoir, il ne peut arriver au bout de ses désirs. De là vient que toute volonté du démon est toujours injuste ; néanmoins, par la permission de Dieu, sa puissance est juste. De lui-même, le mauvais ange est injuste quand il cherche à tenter les serviteurs du Seigneur ; mais il ne peut éprouver ceux qui doivent l'être, qui si le ciel le lui permet. Aussi est-il écrit au livre des Rois, que *l'esprit mauvais du Seigneur*

¹ S. Bern., *Medit. de Humana conditione*, cap. XII, n. 33-34, trad. Vivès.

agitait Saül. (I Rois, xvi, 14). C'était chose juste, puisque c'était l'esprit du Seigneur; mais pourquoi était-il mauvais? Et s'il l'était, pourquoi était-il l'esprit du Seigneur? Mais dans ce passage se trouvent exprimées en deux mots la juste puissance de Dieu et la volonté injuste du diable. Car cet esprit était mauvais à raison de la volonté perverse qui l'animait, et esprit du Seigneur, à cause du pouvoir qu'il avait reçu et qui était juste. Le démon ne commande pas le vice, il y porte; il ne peut enflammer le foyer de la concupiscence que là où il a aperçu auparavant les fortes délectations de pensées. Si nous éloignons de nous les images impures, aussitôt l'esprit ennemi se relève confus et les armes de la tentation sont rompues et brisées¹. Il faut donc que vous sachiez que jamais personne ne vivra sur la terre sans éprouver quelque tentation. Quand l'une cesse, on doit en attendre une autre avec assurance: que dis-je, avec assurance? C'est bien plutôt avec crainte que je dois dire: et si nous demandons d'en être délivrés, ne nous promettons jamais, dans ce corps de mort, un repos entier et une parfaite liberté. Et il faut que nous considérions sur ce sujet que la bonté avec laquelle Dieu nous traite est si grande, que lorsqu'il souffre que nous soyons longtemps occupés par certaines tentations, c'est afin que nous échappions à d'autres plus périlleuses, et que lorsqu'il nous délivre promptement de certaines épreuves, c'est pour nous exercer par d'autres qu'il prévoit plus utiles pour nous². C'est pourquoi reconnaissez que le Seigneur votre Dieu vous soumet à bien des épreuves; il s'éloigne un peu, il détourne son visage, mais ce n'est pas dans un mouvement de colère. C'est pour vous éprouver, non pour vous réprouver. Il vous a attendu avec patience, attendez-le à votre tour, attendez le Seigneur, agissez en homme. Vos péchés ne l'ont point vaincu, que le fouet dont il s'arme ne vous éloigne pas non plus, et vous finirez par être béni. Mais quand sera-ce? Au lever de l'aurore, quand le jour commencera à poindre, quand il aura établi fermement Jérusalem dans la gloire sur la terre³. »

3. *Veillez et priez, afin de ne pas entrer en tentation.* — « Vous savez de qui vient cet avertissement, et en quel temps il a été donné. Car ce sont des paroles que Notre-Seigneur a dites à ses apôtres, quand l'heure de sa passion approchait. Or, considérez que c'était lui qui devait souffrir, non passes disciples: néanmoins ce n'était pas pour lui qu'il disait qu'il fallait prier, mais seulement pour eux. Aussi avait-il dit à Pierre: *Je vous déclare que Satan a demandé de vous cribler comme le froment: mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point; et un jour, lorsque vous serez converti, vous confirmerez vos frères.* (Luc, xxii, 31-32). Si les apôtres avaient tant à craindre pendant la passion de

Notre-Seigneur, combien avons-vous plus de sujets de craindre lorsque nous sommes nous-mêmes au milieu des épreuves! Veillez donc et priez pour ne point entrer dans la tentation: car de tous côtés vous êtes environnés de tentations. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Écriture Sainte que *la vie de l'homme sur la terre est un combat.* (Job, iii, 1). Si donc notre vie est pleine d'un si grand nombre de tentations, il est clair que nous devons nous tenir sur nos gardes, et vaquer à la prière avec assiduité, pour ne point succomber à la tentation. Voilà pourquoi nous disons dans la prière que Notre Seigneur nous a apprise: *Ne nous induisez pas en tentation.* (Matth., vi, 13). Puisque vous êtes ainsi environnés de toutes parts et pressés continuellement par la tentation, que sa vérité vous couvre d'un bouclier afin que, si les ennemis vous attaquent de tous côtés, vous trouviez aussi de tous côtés une défense. Or, il est manifeste que le bouclier qui peut nous couvrir n'est autre qu'une protection spirituelle: *La vérité divine vous servira de défense et de bouclier. Vous n'aurez point de ces terreurs qui arrivent durant la nuit; vous ne craindrez point la flèche qui vole durant le jour, ni les entreprises qui se font dans les ténèbres, non plus que les attaques ouvertes et les démons du midi.* (Ps., xc, 5-6)¹. Toutefois, on ne peut nier que toutes ces épreuves ne soient pénibles et dangereuses; mais pourtant, au plus fort même de la lutte, si nous résistons courageusement, nous sentons dans l'âme la pieuse tranquillité qui vient d'une bonne conscience. Je crois aussi que si nous avons hâte de chasser de notre esprit toutes ces pensées, dès que nous remarquons leur présence, notre âme s'élève contre elles avec une force toute particulière, et l'ennemi couvert de confusion, se retire loin de nous, et n'est pas disposé à se représenter de sitôt. Mais qui sommes-nous, et qu'est notre force pour résister à de pareilles tentations? Voilà précisément ce que Dieu cherche, voilà où il veut nous amener, afin que, voyant notre faiblesse, et persuadés que nous n'avons de secours qu'en lui, nous recourions à sa miséricorde en toute humilité. Aussi je n'ai cessé de vous demander de tenir toujours à votre portée le sûr refuge de la prière². »

II. — Lorsque Jésus eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim, et le tentateur s'approcha de lui. (Matth., iv, 2-3).

1. Approchons-nous aussi de Jésus-Christ pendant qu'il est tenté, pour apprendre comment nous devons nous comporter à l'égard du démon qui ne cesse de nous poursuivre de ses attaques. Car ici Jésus-Christ se présente comme notre modèle. En effet, s'il est une circonstance dans sa vie où il désire nous voir marcher sur ses traces, c'est bien dans le mystère d'humiliation auquel il s'est soumis pour nous. Non, Jésus-Christ n'a point

¹ S. Bern., *Liber de modo bene vivendi*, cap. lxxviii, n. 156, trad. Vivès.

² Ib., *In Ps. xc*, Sermon. v, n. 3.

³ Ib., *Sermo In Nativ. B. Mar.*, n. 16.

¹ S. Bern., *In Ps. xc*, Sermon. v, n. 1, trad. Vivès.

² Ib., *In Quadrages.* Sermon. v, n. 4.

voulu en supportant cette tentation humilier le démon ou montrer quelle était sa puissance. Il voulait nous instruire, nous donner des leçons d'humilité et de patience. S'il s'est donné comme notre modèle lorsqu'il a lavé les pieds à ses apôtres, combien davantage nous dit-il ici : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même.* (Jean, XIII, 15). L'Apôtre a donc raison de nous dire que nous avons un pontife compatissant qui a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, excepté le péché. (Hébr., IV, 15).

2. Les tentations que nous supportons ne sont point différentes de celles dont Jésus-Christ fut l'objet de la part du démon, et toutes les tentations procèdent de cette triple cupidité : l'amour des jouissances, la vaine gloire et le désir des richesses. Remarquons toutefois que le démon ne nous fait pas subir à tous cette triple tentation ; mais il varie ses attaques selon les dispositions de notre âme ou les conditions dans lesquelles nous nous trouvons. D'autre part il connaît les côtés faibles de notre âme, il sait ce qui peut plus facilement nous entraîner dans le mal, et c'est ainsi qu'il multiplie ses ruses. Enfin il est évident qu'autres sont les tentations dont souffrent les âmes pieuses et autres les tentations auxquelles succombent les pécheurs. Mais toute tentation, quelle qu'elle soit, procède néanmoins de cette triple concupiscence qui, selon l'expression de saint Jean, *ne vient pas du Père, mais du monde.* (I Jean, II, 16).

3. Quant à nous, bien que notre ennemi ne se rebute jamais, appliquons-nous à imiter Jésus-Christ, c'est-à-dire inspirons-nous des Saintes Ecritures et de leurs enseignements pour combattre avec courage et persévérance. C'est là le bouclier dont nous devons nous couvrir ; c'est l'armure que nous devons toujours porter sur nous ; ce sont les flèches dont nous avons besoin pour frapper le démon, à condition toutefois que notre âme s'en pénétrera et sera disposée à profiter des communications intimes qui en découlent. Alors la parole divine, méditée dans le cœur, en sortira comme une flèche ardente qui forcera notre ennemi à se retirer. Mais si nous ne parvenions pas cependant à nous délivrer des attaques du démon à l'aide de la parole de Dieu, ah ! n'oublions pas ce que le Sage nous dit : *Dans toutes vos œuvres, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.* (Eccli., VII, 40).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *Jésus-Christ, tenté par le démon, se présente à nous comme notre modèle.* — « Jésus-Christ, à peine baptisé, vous donne l'exemple d'une vie sainte et religieuse ; il entre au désert ; il jeûne quarante jours et quarante nuits, ne prenant absolument aucune nourriture, opération qui est entièrement au-dessus de la faiblesse humaine, car si chaque jour elle ne prend soin de refaire les défaillances de l'estomac, elle est exposée à une mort certaine. Dieu donc, éprouvant la

faim par un effet de sa puissance, en vertu des besoins de la nature qu'il avait prise, souffrit d'être tenté par le démon. Il ne triompha pas avec moins de sagesse que de patience des pièges que cet ennemi lui tendait, au sujet de l'appétit désordonné de la nourriture, et le repoussa avec confusion. En quoi il vous accorda trois bienfaits, ô homme : un exemple d'humilité, un modèle de patience, et une règle de précaution. Humiliez-vous si vous êtes tenté, parce que le serviteur n'est pas plus grand que le maître. Le Seigneur a été tenté, il faut que le serviteur le soit, parce que *la vie de l'homme sur la terre est une tentation.* (Job, VII, 1). Combien sont multiples et subtiles les embûches du démon, le Seigneur l'indique à Pierre en ces termes : *Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment.* (Luc, XXII, 31). Si vous êtes tenté, souffrez-le avec patience. Car le Seigneur aurait pu d'un mot précipiter son tentateur dans le plus profond des abîmes, il le supporta patiemment et triompha de lui par la raison. Soyez prudent, si vous êtes tenté, dans la crainte que, se transfigurant en ange de lumière, Satan ne puisse vous tromper par l'apparence du bien, ainsi qu'il le fit à l'égard d'Eve, à qui il dit : *Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.* (Gen., III, 5). Résistez avec humilité, avec prudence, avec patience. *Le Seigneur est fidèle,* dit l'Ecriture, *il ne souffrira pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces ; mais il vous fera tirer du profit de la tentation, afin que vous puissiez résister.* (I Cor., X, 13). *Qui vaincra, je le placerai comme une colonne dans mon temple.* (Apoc., III, 12). Et encore il est dit : *Qui aura triomphé, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu.* (Ib., II, 7). Douce promesse et heureuse récompense pour qui courra bien, glorieuse couronne pour qui vaincra. C'est donc pour vous, ô homme, que Jésus-Christ a été tenté ; ce n'est pas pour lui, mais pour vous, qu'il a vaincu le démon¹. »

2. *Le démon varie ses attaques selon les dispositions de notre âme ou les conditions dans lesquelles nous nous trouvons.* — « En tous les hommes, il y a une grande variété de mœurs. Aussi, il y a des vices qui se rapprochent beaucoup des âmes qui sont tranquilles et douces ; il y en a qui touchent de fort près à celles qui sont rudes et âpres. Souvent ce qui plaît aux uns, ne va pas aux autres. Le démon, quand il veut tromper quelqu'un, examine d'abord attentivement sa nature et dirige ensuite ses efforts vers l'endroit où il le voit accessible au péché. Il le tente du côté où il voit que l'incline son humeur dominante ; selon les tendances qu'il trouve, il dresse le plan de la tentation. Que nul donc ne regarde comme empreinte de faute, celle qu'il éprouve d'après sa propre constitution ; mais qu'il lutte de toutes ses forces contre l'impression qu'il éprouve,

¹ S. Bern., *Instruct. Sacerdot.*, Pars I, cap. VI, n. 8 et 9, trad. Vivès.

car, s'il cède au tempérament, il ne résiste nullement à la tentation ou au péché. Que toujours les mœurs rudes et constantes s'opposent également à l'orgueil, à la colère et à la cruauté. Que les mœurs douces et agréables ne cessent de lutter principalement contre la vaine gloire, l'hypocrisie et la fausse piété. Les personnes qui ont ces dernières tendances, se prennent plus facilement aux louanges. Elles ne veulent déplaire à aucun homme ; elles semblent supporter également tout le monde ; elles trompent, et sont trompées, et plus elles plaisent aux hommes, plus Dieu les déteste, comme il est écrit : *Les astucieux et les rusés provoquent la colère du Seigneur.* (Job, xxxvi, 13). Le démon domine davantage sur les superbes et sur les voluptueux. La volupté ne se rassasie jamais, et, une fois assouvie, elle se rallume. Quant à l'homme superbe, il ne sera pas honoré, et il n'amènera pas à terme les résolutions qu'il aura formées¹. Mais il est bon de remarquer qu'en certaines personnes c'est la gourmandise qui tient la première place ; en d'autres, c'est l'impureté. En ceux-ci, c'est l'orgueil qui domine ; en ceux-là, c'est la vaine gloire. Dans les uns, c'est la colère ; dans les autres, c'est l'avarice ou la tristesse, ou quelque vice semblable qui exerce sa tyrannie. Aussi, faut-il que chacun de nous combatte selon la qualité des attaques qu'il subit ; ainsi, tel doit lutter d'abord contre le péché qui est mis au troisième rang ; tel contre celui du quatrième ou du cinquième ; et ainsi, selon que ces vices dominant en nous, réclamant tel genre de guerre, il faut dresser notre campagne d'après les données que nous en avons. Et il faut attaquer le plus fort, de telle sorte pourtant que nous ne négligions pas de combattre les autres qui nous font subir de moins rudes assauts. Faisons de la sorte tout notre possible, nous confiant non sur nos efforts, mais sur le secours de Dieu². »

3. *Imitons Jésus-Christ en nous inspirant des Saintes Ecritures et de leurs enseignements pour résister à nos ennemis.* — « Si l'intelligence seule s'applique aux Saintes Ecritures, elle sera stérile : elle doit être accompagnée de la dévotion. Partout vous la trouverez répandue dans les Saintes Ecritures, comme une semence. Tout y est non seulement subtil, mais suave. *La loi du Seigneur est lumineuse* (Ps., xviii, 9), et sa parole est pleine de feu. La parole de Dieu est stérile en vous, en tant qu'elle n'y produit point l'un ou l'autre de ses effets. Si voyant par l'intelligence, votre cœur est saisi d'un froid glacial, est-ce qu'alors la vertu brûlante de la parole de Dieu n'est pas stérile et sans effet en vous ? Car encore que la fonction du feu soit d'éclairer, néanmoins sa principale force consiste à brûler. Jésus-Christ l'a dit : *Je suis venu mettre le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon de le voir s'enflam-*

mer ? (Luc, xii, 4). Mais la parole de Dieu est une semence, et c'est par elle que la lumière et la chaleur sont répandues sur la terre. Heureux celui en qui l'énergie de la parole de feu produit facilement ses effets¹. Alors s'il s'élève contre vous quelque camp ennemi, et s'il vous faut livrer bataille, saisissez le glaive de l'esprit, qui n'est autre que la parole de Dieu, et par lui vous triompherez sans peine. Mais vous arrive-t-il d'être blessé dans la lutte, ce qui n'est point rare dans les combats, il vous enverra sa parole qui guérira votre blessure et vous tirera des mains du trépas, en sorte que vous verrez s'accomplir en vous ce que demandait le centurion dont la foi a mérité de si grandes louanges, quand il disait : *Seigneur, prononcez une parole et votre serviteur sera guéri.* (Matth., viii, 8). Enfin, si vous chanceliez encore, confessez-le hautement, et écrivez-vous : *Les pieds ont failli me manquer, et peu s'en est fallu que je ne tombasse.* (Ps. lxxii, 2). Il vous affermira par ses paroles, et vous apprendrez par expérience que c'est par la parole du Seigneur que les cieux ont été affermis, et que le souffle de sa bouche a produit toute leur force. (Ps. xxxii, 6)². Car cette parole de Dieu qui est un feu jeté sur la terre par Jésus-Christ ne consume pas, elle éprouve seulement. Tantôt cette vérité divine met sous les yeux du cœur la vue des péchés que l'on a commis, afin, comme dit le Prophète en parlant de lui, que nous soyons préparés aux afflictions en confessant nos iniquités, et en faisant réflexion sur nos péchés. Tantôt cette vérité nous rappelle les supplices éternels que nous avons mérités, afin que nous regardions comme des délices les maux que nous souffrons, en comparaison de ceux dont nous nous voyons préservés. Tantôt elle éveille notre attention sur les récompenses éternelles auxquelles nous aspirons, en nous rappelant fréquemment à la pensée que toutes les afflictions de cette vie ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire que Dieu fera éclater un jour en nous. (Rom., vii, 18). Tantôt, enfin, elle nous remet en mémoire toutes les peines que Jésus-Christ a endurées pour nous, qui ne sommes que des serviteurs inutiles, afin que nous rougissions de ne vouloir pas souffrir pour nous les peines même les plus légères. Mais peut-être la vérité a déjà prévalu dans le cœur de ceux qui m'écoutent, d'autant plus qu'elle est si abondante et si forte, qu'elle donne à ceux qu'elle couvre et qu'elle défend, la puissance non seulement de repousser la crainte de la tentation, mais aussi de la chasser entièrement³. »

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xxiv, n. 2, trad. Vivès.

² Ib., *De Divers.*, Sermon. xxiv, n. 3.

³ Ib., *In Ps.* xc, Sermon. vi, n. 2.

⁴ S. Bern., *De Ordin. Vitæ*, cap. xi, n. 35-36, trad. Vivès.

² Ib., n. 34.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. — 7^e Instruction : Troisième douleur et troisième joie : La Circoncision, 145. — 8^e Instruction : Quatrième douleur et quatrième joie : La prophétie de Siméon, 147. — 9^e Instruction : Cinquième douleur et cinquième joie : L'exil en Egypte, 149.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — II. Deuxième parole, 152.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — IX. L'Eucharistie (ses raisons), 155.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XV. Pour le 2^e dimanche de Carême : *in Matth.*, XVII, 4 et 9 (d'après saint Bernard), 156.

Sermon sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 161.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XIII. Saint Joseph humble et homme d'action, 169.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XIV. Le viatique. La communion spirituelle, 173.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

7^e Instruction

TROISIÈME DOULEUR ET TROISIÈME JOIE : LA CIRCONCISION

Mes frères,

La circoncision de Jésus marqua, pour saint Joseph, la troisième grande douleur et allégresse de sa vie. Rappelons à notre souvenir, pour nous en édifier, *les sentiments éprouvés par notre patriarche en cette circonstance.* Nous méditerons ensuite *sur ce nom de Jésus, salut du monde,* donné à l'Enfant-Dieu au jour de la Circoncision.

I

Sentiments de saint Joseph à la Circoncision

La loi de Moïse ordonnait de circoncire tout enfant mâle au huitième jour de sa naissance. Cette cérémonie se pratiquait au sein même de la famille. Le père en était ordinairement le ministre. Ainsi Abraham, Isaac et Jacob s'étaient montrés saintement jaloux de cette prérogative paternelle, et n'avaient cédé à aucun autre le soin de l'exercer. Ce fut donc à Joseph, comme chef de la Sainte Famille, que revint l'honneur d'imprimer sur le corps de l'Enfant le signe traditionnel qui distinguait entre les nations le peuple de Dieu.

C'était du reste un honneur douloureux ; et douloureux, il le fut surtout, on peut le croire, pour le cœur si sensible de saint Joseph. Il fallait

au tranchant du couteau, tailler au vif dans les chairs du nouveau-né, et répandre les gouttes de son sang. Sous la morsure du fer, l'enfant dut jeter des cris déchirants qui perçaient de douleur le cœur du débonnaire patriarche. Ce n'est qu'au prix d'un héroïque courage, et en faisant à sa tendresse une extrême violence, que saint Joseph put accomplir jusqu'au bout la sanglante cérémonie. Mais, surmontant toute répugnance, il sut demeurer maître de ses affections les plus vives, et immoler sa volonté propre sur l'autel de l'obéissance au précepte divin.

Forte et nécessaire leçon pour nous, mes frères ! En regard de cet exemple de loyale énergie dans le devoir, plaçons la déplorable facilité avec laquelle notre mollesse imagine toute sorte de subterfuges, pour échapper aux obligations les moins discutables. Combien sont-ils par exemple, de parents assez chrétiens pour faire violence à leur cœur, quand il s'agit de châtier des enfants indisciplinés ? Un père, une mère, a peur de faire couler quelques larmes : saint Joseph, lui, reculait-il devant l'effusion même du sang du fils adoptif de son amour ? Et combien sont-ils d'hommes et de femmes, dans notre société actuelle, pour imposer silence à la nature, et obéir coûte que coûte à la loi, rompre avec les habitudes du travail du dimanche, pardonner les injures reçues, briser des liens coupables, restituer, pratiquer l'abstinence, aller à confesse, en un mot accomplir la religion sans faux-fuyants ni détours ? Non, on a toujours mille bonnes raisons de fouler aux pieds les lois de Dieu ; je dis bonnes à nous conduire tout doucement, mais sûrement, à la perdition et au désespoir final. Car si, au témoignage de l'Esprit-Saint, tout sera bien à ses derniers instants pour celui qui craint de désobéir à Dieu, et si le jour de son trépas sera un jour pour lui de bénédiction : *Timenti Deum bene erit in extremis*,¹ la malédiction au contraire, en toute logique, attend celui qui se joue de Dieu et de ses lois. Parce qu'il vous en coûte d'obéir, ô indignes chrétiens, vous éludez les ordres divins, et vous n'observez des commandements que ce qui vous plaît. C'est-à-dire que vous n'obéissez qu'à votre volonté propre, et non à la volonté du Seigneur. Or, sachez-le : la volonté propre ne produit que des fruits morts. Vous jeûnez aujourd'hui, parce que cela vous plaît ; et demain, non. Vous faites pénitence aujourd'hui, parce que c'est votre caprice ; et demain, votre caprice ayant changé comme le vent, vous ne voudrez plus entendre parler de sacrifice ni de mortification. Eh bien ! je vous le dis : Dieu rejette ce jeûne et cette pénitence, fruits de votre volonté propre ; ils ne sont pour lui que mensonge et abomination. Et un jour viendra où vous direz à Dieu qui vous condamnera, ces paroles entendues par Isaïe dans une scène prophétique : « Nous avons jeûné, Seigneur, et vous n'y avez

¹ Eccli., I, 13.

nul égard ; nous avons humilié nos âmes, et vous semblez l'oublier. — C'est que, dira le Juge, au jour de votre jeûne, c'est votre volonté propre que j'ai surprise en vos pénitences. Je veux le sacrifice de l'obéissance avant tout autre sacrifice. ¹ »

Pourtant, mes frères, depuis les jours de saint Joseph l'obéissance nous a été rendue singulièrement plus facile. En donnant pour nous son sang, en se faisant notre victime, l'Homme-Dieu a déchargé la religion chrétienne des rites onéreux et cruels des religions anciennes. Plus de ces coûteuses immolations d'animaux choisis parmi les meilleurs du troupeau ; plus de ces rachats à prix d'argent d'enfants offerts en hommage au Très-Haut ; plus d'effusion de sang humain. Les violents sacrifices d'autrefois ont fait place sur nos autels au sacrifice non sanglant de Jésus-Christ. La douloureuse circoncision a fait place au baptême où tout est douceur, poésie et onction. En comparaison des rigueurs du judaïsme, certes le joug du Christ est doux et son fardeau léger. Ce joug suave du Christ, nous refusons pourtant encore de le porter ! Ah ! tremblons ! Il est, pour l'instant, le Roi qui vient à nous plein de douceur ; mais si nous persistons dans une révolte impie contre sa loi d'amour, il fera usage enfin de ce sceptre de fer dont son Père l'a aussi investi, et il nous brisera dans sa colère, comme le potier brise le vase qui refuse entre ses mains de se laisser façonner.

O Joseph, notre Père, par la douleur que vous a causée votre généreuse obéissance à la loi de la circoncision, obtenez-nous la force d'accomplir toujours, comme vous, notre devoir, quoi qu'il en coûte à notre lâche nature !

Ce ne sera d'ailleurs jamais sans de joyeux dédommagements que nous ferons à Dieu, mes frères, dans l'obéissance, à l'exemple de Joseph, le sacrifice de notre volonté propre. « L'âme obéissante, dit l'Ecriture, a de nombreuses victoires à raconter, » et par conséquent aussi de nombreuses joies à recueillir comme fruit de son obéissance. Ces joies seront différentes selon les différentes personnes, mais elles existeront pour tous. Il en sera pour chacun des héros du devoir comme pour notre patriarche. Voyez celui-ci : il a la douleur d'avoir à répandre le sang du nouveau-né divin ; mais en même temps quelle consolation pour lui de penser que ce sang qui coule sous sa main est un sang rédempteur ! quel bonheur de donner à l'enfant le nom de Jésus, qui veut dire Sauveur ! « Vous l'appellerez Jésus, a dit l'ange, parce qu'il sauvera ceux de son peuple de leurs péchés. » Avec quelle complaisance saint Joseph s'arrête à redire et méditer dans son cœur ce nom béni de Jésus qu'ont prononcé ses lèvres ! Jésus, c'est le pardon de Dieu, jusque-là menaçant et irrité, mais déposant ses foudres et se faisant le Dieu de clémence. Jésus, c'est le sourire de Dieu à la terre admise à la réconcilia-

tion. Jésus, c'est la fin de l'odieux triomphe du noir ennemi sur l'humanité primitive. Jésus, c'est le ciel qui s'ouvre, lui demeuré jusque-là obstinément fermé à l'homme. Jésus, ce sont des chaînes qui se brisent, des sanglots qui s'apaisent, des gémissements qui se taisent, sur la terre et dans les enfers. Jésus, c'est la joie ; Jésus, c'est l'amour. Dans le profond recueillement de son âme, Joseph songe à tout cela, et chacune de ces pensées remplit son cœur d'un ravissement nouveau.

Et nous aussi, mes frères, en compagnie de saint Joseph, méditons un instant le sens renfermé dans ce nom adorable, et appliquons-nous surtout à nous bien pénétrer de cette pensée de l'Apôtre : qu'en Jésus seul est le salut, le salut des individus et le salut des sociétés. C'est ce qui nous reste à considérer.

II

Jésus, salut des individus et des sociétés

Au dernier jour de l'Eden, après la chute originelle, sans Jésus l'humanité était perdue à tout jamais. Mais Jésus était là sous les yeux du Père irrité ; il ne devait apparaître que plus tard sur la terre, mais dans l'éternelle pensée de Dieu il existait déjà. Et, en prévision de ses mérites, Dieu voulut bien consentir à ce que la condamnation prononcée contre l'homme ne fût pas définitive. Déjà Jésus nous sauvait, quatre mille ans avant sa naissance de la Vierge.

C'est donc par Jésus que, de tout temps, les hommes ont mérité le pardon. Si le Seigneur daignait avoir pour agréables les sacrifices de la loi de nature et de la loi de Moïse, c'est uniquement parce qu'ils figuraient le sacrifice du Sauveur et empruntaient de lui, par avance, un mérite qu'ils n'avaient pas d'eux-mêmes. Ainsi la lune ne brille au sein des nuits que de l'éclat emprunté à l'astre de feu que ramènera l'aurore. Les prières et le bon vouloir des humains n'avaient de prix, aux yeux de Dieu, qu'en considération des futures supplications et immolations de l'Homme-Dieu, et de son obéissance qu'il devait pousser jusqu'à la mort.

Ainsi en était-il avant l'Incarnation ; ainsi en est-il encore après. Rien n'est changé sur ce point depuis la crèche et le Calvaire. C'est par Jésus seul que nous valons quelque chose dans l'ordre du salut. Sans lui nous ne pouvons rien. Il est l'arbre, nous sommes les rameaux. Détachés de lui, ne recevant plus de lui la sève surnaturelle, n'espérons pas produire des fruits de vie ; toutes nos œuvres sont mortes, inutiles, et nous-mêmes nous sommes des branches mortes, du bois bon seulement à jeter au feu de l'enfer.

Il a fondé une société, l'Eglise ; et il faut, sous peine d'être séparé du Christ, appartenir à l'Eglise, appartenir non pas seulement à son corps par le baptême, mais à son âme par la charité et la grâce sanctifiante.

Telle est la doctrine du salut, l'enseignement de Jésus-Christ lui-même.

¹ Is., LVIII, 3.

Mais cette doctrine si précise, cet enseignement si catégorique se heurte à l'ignorance et à la présomption de tant de gens aujourd'hui chauds partisans de « la religion du coin du feu. » Ils croient pouvoir se passer de Jésus-Christ, de son Eglise, de ses sacrements. Ce qu'ils rêvent et ce qu'ils pratiquent, c'est une religion sans faits, ni doctrines, ni observances de rigueur. Certes, ils croient en un Etre suprême qu'ils appellent, d'un terme vague, la Divinité. Mais la Divinité, ils entendent rester libres de l'honorer chacun à sa façon, et déclarent n'avoir pas besoin des prêtres. Ils prieront peut-être, mais ils n'iront pas à la messe : pourquoi faire ? Ils prendront peut-être la peine, le remords les y amenant, de demander pardon à Dieu de leurs méfaits ; mais aller à confesse, jamais ! Et ils espèrent avec cela entrer au ciel, si ciel il y a, tout aussi bien que les dévots du Dieu des prêtres.

Pauvres aveugles ! Pauvres infortunés ! C'est donc en vain que le Fils de Dieu est descendu du ciel tout exprès pour sauver les hommes, si vous prétendez vous sauver sans lui ! C'est donc en vain qu'il a institué un sacerdoce et des sacrements, et remis à son Eglise les clefs du ciel, si l'on peut se passer des prêtres, des sacrements, de l'Eglise, et entrer malgré tout, sans plus de difficulté, au séjour du bonheur ! Il vous fait dire qu'il est la voie, et vous pensez, en dehors de lui, arriver quand bien même ? O Joseph ! que signifie ce nom de Jésus, salut du monde, que, sur la parole de l'ange, vous donnez à l'Enfant-Dieu au jour de la Circoncision ? Le monde, aujourd'hui, n'a plus besoin de Jésus pour faire son salut ! O secourable protecteur, priez pour tant d'insensés. Obtenez-leur de votre Fils d'adoption lumière et force. Donnez-leur d'acclamer avec vous, des lèvres et du cœur, dans l'Homme-Dieu, Jésus le Sauveur du monde, et de confesser que nul ne peut être sauvé que par lui.

En Jésus est le salut. Si cela est vrai pour les individus, cela est non moins vrai pour les sociétés. Une société qui a apostasié d'avec le Christ ne tarde pas à se mourir, et dans d'affreuses convulsions d'agonie. *Regnantibus impiis, ruina*, a dit le Saint-Esprit : sous le règne des impies, tout croule, tout périt. Ouvrez les yeux et voyez ce qui se passe de nos jours : les crimes se multiplient dans une effrayante progression ; il y a, d'une part, les drames de la misère par milliers, et d'autre part, l'iniquité des fortunes colossales et scandaleuses ; le pauvre s'arme contre le riche, l'ouvrier contre le patron ; la haine et la menace, le mécontentement, le malaise règnent partout ; on s'attend à tout instant à des catastrophes. La question sociale mise à l'étude par les esprits les plus sérieux, paraît à tous ne pouvoir se résoudre que par un bouleversement effroyable de la société, ou par le retour aux idées de justice et de charité chrétiennes. Le mal est grave, très grave. Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ a cessé de régner sur la société, sur les mœurs, dans les lois, dans

les familles, dans les écoles. Toutefois, je viens de le dire, le remède est connu : c'est le retour à Jésus-Christ. Il faut que, de nouveau, Jésus règne dans l'éducation, dans la famille, dans les lois, dans toutes les classes de la société. C'est à chacun de nous, mes frères, à y travailler par ses prières et par ses efforts personnels. Le Christ n'a pas cessé d'être la vérité et la vie ; et, comme toujours, c'est la vérité, dans la personne du Christ, qui nous sauvera. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain et dans tous les siècles, notre Sauveur !

8^e Instruction

QUATRIÈME DOULEUR ET QUATRIÈME JOIE :
LA PROPHÉTIE DE SIMÉON

Mes frères,

Saint Joseph accomplissait, en compagnie de Marie, un nouveau précepte de la Loi, le quel du reste, pas plus que celui de la circoncision, n'obligeait la Sainte Famille, lorsque s'offrit à lui un nouveau sujet de douleur. Il était venu à Jérusalem, quarante jours après la naissance de Jésus, conduire au temple l'enfant et sa mère : l'enfant pour y être présenté à Dieu, la mère pour y recevoir la purification légale. Dans le temple, à la même heure, se rencontre le vieillard Siméon. Vous savez le reste, mes frères, la scène admirable dont furent témoins les saints parvis, et enfin ces paroles dites à Marie par Siméon : « Cet enfant a été établi pour la perte et le salut d'un grand nombre en Israël ; il sera en butte aux contradictions ; et vous-même, ô mère, un glaive transpercera votre cœur ; et les pensées secrètes de bien des cœurs seront révélées au grand jour. »

De quelle amertume, mêlée toutefois de consolation, la prédiction du vieillard fut la source pour Joseph : c'est ce que nous dirons d'abord en général. Ensuite nous méditerons spécialement avec saint Joseph qui dut y réfléchir longuement, sur ces paroles de Siméon : « Il sera en butte aux contradictions. »

I

Joie et douleur à la prophétie de Siméon

A ne considérer saint Joseph que d'un regard superficiel, on pourrait ne pas lui attribuer une bien large part à la passion de Notre-Seigneur. Mais, pour peu d'attention que l'on prête à cette scène du temple ci-dessus rappelée, on ne peut s'empêcher de reconnaître que saint Joseph a vécu par avance, avec Marie, les mystères douloureux des trois années de la vie publique et du *triduum* sacré de la Passion.

Joseph, pauvre ouvrier sans études, n'avait pas des saintes Ecritures la parfaite connaissance que pouvait en avoir Marie. Celle-ci, dans sa conception immaculée, avait reçu, entre autres dons, celui d'une intelligence spéciale des choses d'En-

Haut ; et, de plus, vierge consacrée dans le temple au Seigneur depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'heure des fiançailles, elle s'était nourrie de la méditation des saintes Lettres et avait appris les secrets du Messie. Aussi pouvait-elle savoir déjà, avant la prophétie de Siméon, à quelles douleurs était réservé son divin Fils, et elle-même avec lui. C'est l'opinion d'un homme savant dans les voies de Dieu, le Père Faber. Selon lui, Marie ne fit que recevoir d'une manière plus parfaite, au jour de la Purification, la connaissance d'une chose qu'elle savait déjà. Ce qu'elle entrevoyait comme dans un lointain discret, elle en eut alors une vision vive et sensible, claire et détaillée jusque dans les moindres circonstances ¹. Mais saint Joseph, lui, n'avait pas, avant sa rencontre dans le temple avec Siméon, cette science des souffrances de l'Homme-Dieu ; et la prédiction du vieillard fut pour lui une révélation des plus douloureuses.

Et ce n'est pas là une souffrance passagère, la blessure d'un jour que le lendemain efface. Désormais à chaque heure le fer va se retourner dans la plaie, et y entrer plus profondément. Saint Joseph pouvait-il ne pas s'entretenir avec Marie, à leur retour à Bethléem, de la prédiction de Siméon ? Et Marie, qui fuyait toute conversation profane, mais qui, sans doute, aimait à parler de son divin Fils, ne devait-elle pas révéler à son époux le sens et la portée de cette prédiction, déroulant à ses yeux qui s'emplissaient de larmes, l'ensemble des prophéties concernant le Messie, ses abjections, ses tortures et sa mort ? Le prophète Isaïe, par exemple, n'avait-il pas décrit, en termes d'une sombre énergie, la Passion du Sauveur ? Marie initiait Joseph à la connaissance de ces pages terribles du livre des révélations ; et ces deux saints personnages vivaient ainsi par avance, si je puis dire, les jours d'horreur et d'angoisse à venir. S'il n'assistait point, par une présence réelle, aux scènes sanglantes du Calvaire, saint Joseph y assista donc chaque jour, d'esprit et de cœur, pendant de longues années, et Bethléem et Nazareth furent pour lui des Calvaires anticipés. La Passion de Jésus était toujours devant ses yeux, et mêlait d'une étrange amertume chacune des joies qui pouvaient lui survenir encore.

Ah ! mes frères, puisse-t-il en être ainsi de nous ! Puisse la Passion du Sauveur être pour beaucoup, être du moins pour quelque chose dans les douleurs de notre vie ! Tant de péchés se commettent qui renouvellent chaque jour cette divine Passion ! Pussions-nous en ressentir une salutaire amertume ! De la sorte nous mériterions d'être de ceux pour qui Jésus venant en ce monde aura été non pas une occasion de ruine et de mort éternelle, mais une cause de résurrection et de vie.

Aussi bien, c'était la pensée de ceux qui devaient être sauvés en grand nombre par Jésus, qui faisait la consolation de saint Joseph dans la poi-

gnante affliction où l'avait jeté la prédiction de Siméon. Il aimait à songer à ces âmes de bonne volonté qui, dans tous les siècles, acclameraient et béniraient Jésus en foules innombrables. Il se résignait aux cruelles tortures de l'Homme-Dieu, il se résignait au long martyre de la Mère de douleur, par la pensée que tant de sang répandu et tant de larmes seraient comme le bain nécessaire où se laveraient toutes les iniquités du monde, où se purifieraient la multitude des âmes rachetées. « *Et livore ejus sanati sumus*, avait dit le prophète. Nous avons été guéris par ses blessures ². » Lui-même ne devrait son salut qu'aux souffrances de Jésus ; père adoptif de l'Homme-Dieu, il deviendrait à son tour l'enfant de ses douleurs : adorable mystère qui jetait son cœur dans un ravissement de reconnaissance sans bornes ! Plus il y songeait, plus ce sentiment de reconnaissance grandissait en lui, développant en son âme une lumière de joie qui rayonnait sur toutes ses tristesses.

O Joseph, notre père, vous étiez assuré pour vous-même de trouver dans le sang de Jésus le salut et la vie ; mais nous ! Ne sommes-nous pas en danger continu de périr, par notre peu de fidélité à correspondre à la grâce du Christ ? Par votre quatrième joie et douleur, nous vous en conjurons, intercédez pour nous, afin que notre vocation soit certaine, et que nous fassions bon profit pour nos âmes des souffrances de l'Homme-Dieu !

II

Tristesse particulière : Jésus contredit

Si affligeante que fût pour saint Joseph la pensée des souffrances physiques du Sauveur en la Passion, elle l'était moins encore pourtant que la pensée des contradictions qui attendaient le Christ de la part d'une multitude d'âmes infidèles. Saint Joseph a rêvé pour cet enfant qu'il saluait naguère du si doux nom de Jésus, les joies d'un règne universel et incontesté sur les âmes ; il a rêvé le monde entier à ses pieds, confessant avec amour sa divine royauté ; les foules accourant à lui dans de perpétuels hosannas ; les pécheurs se convertissant de toutes parts ; les jours des saints refleurissant sur la terre redevenue la terre promise ; l'humanité bénie et heureuse, en possession de la glorieuse liberté des enfants de Dieu ; l'enfer à jamais fermé, l'antique ennemi à jamais muré dans l'impuissance de sa rage jalouse. L'ange n'avait-il pas dit de l'enfant qu'il sauverait ceux de son peuple de leurs péchés ? Et voilà qu'une sinistre prédiction vient frapper de désillusion ce rêve qu'ont formé de concert la tendresse et la foi du bon patriarche. Jésus est le Sauveur ; il vient pour tarir les pleurs de l'humanité : et voilà qu'il deviendra lui-même, pour des multitudes ennemies de sa parole, l'occasion de pleurs éternels et de grincements de dents sans fin ! Il existera des

¹ Faber, *Le Pied de la Croix*, ch. II.

² Isaïe, LIII, 5.

âmes par milliers pour lesquelles il eût mieux valu qu'il ne fût jamais né ! O pensée cruelle pour le cœur de ce père tendrement jaloux des âmes pour son fils d'adoption, et qui les convoite pour lui avec une sorte d'avarice !

Mais, indépendamment de cette perte des âmes, suite et fruit des contradictions éprouvées par Jésus, la possibilité même de la contradiction était pour saint Joseph une amère pensée. Car que pouvait-on bien contredire en Jésus ! Lui la beauté, lui la vérité, lui l'amour, lui la douceur même, il aurait des contradicteurs ! Lui de qui émanent le pardon, la miséricorde et la guérison, il serait contredit ! Il vient apporter du ciel la lumière de vie aux hommes assis dans les ténèbres de la mort, il vient apporter à la terre le bienfait de ses miracles et de sa doctrine, et il serait contredit ! Que Jésus souffrit la mort, saint Joseph s'y soumettait encore, puisque Dieu avait décrété que, sans effusion de sang, il n'y aurait pas de rémission des péchés ; mais que Jésus fût contredit : voilà ce qui semblait au patriarche inconcevable et odieux.

Et pourtant les contradictions sont venues, nous le savons trop ; elles ont éclaté de toute part autour de la personne du Christ, autour de sa Croix, autour de son Eglise. Depuis le Calvaire, ou même depuis la crèche, l'humanité s'est divisée, au sujet de Jésus de Nazareth, en deux camps bien tranchés. Les uns contredisent, haïssent et blasphèment ; les autres croient, adorent et bénissent. Les uns, dans les accès d'une rage qui n'a visiblement plus rien d'un sentiment humain, se ruent sur la croix, la renversent de terre, la précipitent du haut des édifices et des monuments, l'arrachent des lieux où elle bénissait les enfants et consolait les malades, l'expulsent des assemblées où elle mettait comme un cachet de divine autorité sur les sentences de la justice humaine si souvent impuissante par elle-même, la chassent en un mot de partout et ne peuvent nulle part en supporter la vue, tant elle exaspère leur fureur imbécile. Les autres, passionnés pour Jésus-Christ et confirmés dans la foi, baisent avec amour les pieds cloués du Crucifié, lui font hommage de leur volonté et de leur cœur, lui offrent même au besoin leur vie et leur sang, mettent en lui leur unique espérance : *O crux ave, spes unica !* et crient avec l'Apôtre : « Qui nous séparera de l'objet de notre charité, le Christ ? Est-ce la faim, la soif, la persécution ? Non, jamais rien n'arrachera de nos cœurs l'amour de Jésus-Christ ! »

De quel côté est le nombre, il n'importe. Le nombre n'a jamais fait ni le droit, ni la raison, ni la vérité. Constatons seulement, pour le déplorer, qu'en nos temps la fidélité au Christ semble faiblir, et mollir l'adoration à sa Personne et l'obéissance à ses lois. L'Eglise, malgré tout, n'a rien perdu de sa divine assurance. Si fortes, si multipliées que soient de nos jours les attaques des adversaires, elles ne sont rien en regard des contradictions du Calvaire, alors que les ennemis étaient l'immense foule, et les amis quelques individualités perdues

tremblantes dans la cohue innombrable. Cela a-t-il empêché la religion du Christ de s'asseoir en reine sur tous les trônes du monde civilisé, et la croix d'être encore aujourd'hui le premier ornement des tiaras et des couronnes, et la plus noble marque de distinction accordée au mérite ?

Le nombre donc importe peu. Mais de quel côté est la vérité, du côté des fidèles du Christ ou du côté de ses adversaires, voilà ce qu'il importe souverainement de savoir, car c'est une question de vie ou de mort, car si l'on n'a pas la vérité, on suit et on sert forcément l'erreur, et l'erreur religieuse a toujours été féconde en ruines et en catastrophes. De quel côté est la vérité ? Ah ! mes frères, pouvons-nous hésiter quand nous avons d'un côté, avec Marie et Joseph, les apôtres qui sont morts en témoignage de ce qu'ils annonçaient, les martyrs qui ont donné joyeux leur vie pour Jésus-Christ, les vierges qui lui ont sacrifié tout amour humain, les grands bienfaiteurs de l'humanité comme saint Vincent de Paul, les plus profonds génies comme saint Augustin, les cœurs les plus délicats et les plus purs comme la séraphique Thérèse et tant d'autres ; — quand nous avons de l'autre côté, avec le sanguinaire Hérode et les pharisiens hypocrites, tous les malfaiteurs, grands et petits, du genre humain, comme Néron, Robespierre et Ravachol, les imposteurs comme Voltaire qui passent une partie de leur vie à démentir l'autre moitié, qui, en bonne santé, veulent écraser l'« infâme » religion de Jésus-Christ, et, s'ils tombent malades, demandent à se confesser à un ministre de cette même religion. Tous ceux encore qui volent l'épargne du pauvre, qui vendent leur vote ou leur nom pour couvrir les auteurs d'un désastre financier ruineux pour des milliers de familles besogneuses, tous ceux-là appartiennent au camp ennemi de Jésus-Christ. Encore une fois, l'hésitation est-elle possible ? Ne devons-nous pas tous souhaiter d'être avec Marie et Joseph du côté de Jésus ? Si nous n'y sommes pas encore, hâtons-nous de nous y ranger. Si nous y sommes déjà, soyons jaloux d'y demeurer.

9^e Instruction

CINQUIÈME DOULEUR ET CINQUIÈME JOIE :
L'EXIL EN EGYPTÉ

Mes frères,

Les contradictions prophétisées par Siméon ne devaient pas tarder à surgir. Une première persécution faillit emporter dans des flots de sang le berceau de l'Enfant-Dieu. A défaut d'une mort prématurée, ce fut du moins pour Jésus l'exil en pays étranger. Disons d'abord les *douleurs de cet exil*, puis les *joies* qui l'accompagnèrent et le suivirent.

I

Douleurs de l'exil

Hérode voyait, dans le nouveau-né de Bethléem, un rival pour son trône. Il voulut supprimer ce

rival; et pour être plus sûr de ne point faillir dans ses desseins, il ordonna le massacre de tous les petits enfants de Bethléem au-dessous de deux ans.

Mais c'est en vain que l'homme veut lutter avec Dieu. La sagesse humaine est toujours courte par quelque côté, et Dieu déjoue ses plans les plus secrets, ses mesures en apparence les plus infaillibles. Un ange est envoyé du ciel à saint Joseph pendant la nuit : « Levez-vous, lui dit-il, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, et vous y resterez jusqu'à ce que je vous avertisse. »

Il dut en coûter à saint Joseph d'arracher à leur paisible sommeil la divine Mère et son enfant, pour les entraîner précipitamment sur le chemin de l'exil. Jusque-là il avait assisté en simple témoin à la révélation des futures douleurs de Jésus et de Marie. Mais voici qu'aujourd'hui il devenait lui-même, entre les mains de Dieu, un instrument de ces douleurs; il était condamné à enfoncer dans le cœur de son épouse la pointe de ce glaive prédit par Siméon. Voir souffrir ceux que nous aimons, c'est déjà une dure épreuve pour notre tendresse; mais les faire souffrir nous-mêmes, nous-mêmes attacher à leur front les épines de la sanglante couronne, c'est là une indicible torture : torture surtout, mes frères, pour saint Joseph qui avait voué à Marie, vous le savez, une affection que nul autre amour conjugal n'égalait jamais, si pur, si vrai, si profond qu'on le suppose !

Jamais commandement divin n'imposa donc sacrifice plus pénible que le commandement transmis à saint Joseph par le messager de Dieu; jamais pourtant ordre divin ne fut exécuté avec une plus entière soumission et promptitude. Joseph se lève, s'approche de Marie, lui fait part des ordres d'En-Haut; et tous deux aussitôt, sans une plainte, après quelques rapides préparatifs, partent avec leur divin fardeau entre les bras. Qui dira les longues angoisses et les dangers sans cesse renaissants de cette fuite à travers le désert? Dangers du côté des hommes, cruels soldats d'Hérode ou brigands farouches, habitants du désert; dangers du côté des bêtes féroces, en particulier de ces lions dévorants dont il est parlé si souvent dans l'Écriture, contre lesquels Samson et David eurent à combattre, et dont les rugissements sont la terreur des caravanes, et bien plus encore des voyageurs isolés, au long des nuits du grand désert; dangers du côté de ces serpents de feu si communs parmi les sables gris et les pierres rougeâtres de cette région, dont la présence est presque invisible et la blessure mortelle. Aux dangers s'ajoutaient des privations de toute sorte. Le jour et la nuit se succédèrent bien des fois pour nos voyageurs pendant la traversée du désert. Or, si les jours sont brûlants en ces contrées, les nuits par contre y sont glacées. Pendant le jour ils étaient dévorés par les ardeurs d'un soleil contre lequel ils n'avaient nul abri; et pendant la nuit, ils avaient à souffrir du froid.

Ils n'avaient d'ailleurs que peu de vivres, et ils durent connaître le tourment de la faim. A tous ces maux venaient se joindre les fatigues d'une marche presque sans repos. Car il était à craindre que, dans la clairvoyance que donne la haine, Hérode revînt à lancer à la poursuite des fugitifs dans le désert une troupe de ses soldats. Il fallait donc se hâter. On prenait sur le temps nécessaire au sommeil; les fatigues s'ajoutaient aux fatigues, et les douleurs aux douleurs.

Mais, si le bon père s'affligeait de ces maux, c'était moins pour lui-même que pour la douce Vierge et son enfant. Qu'il lui eût été bon de souffrir deux fois plus encore de la faim, de la soif, des ardeurs du jour, des frimas de la nuit, s'il avait pu par là préserver entièrement des mêmes maux Marie et Jésus! Mais il lui fallait assister impuissant aux souffrances de son épouse bien-aimée; et c'était là pour son cœur une amertume indicible. — Grande leçon, mes frères, pour notre égoïsme! Nous, quand nous souffrons, nous ne savons, à l'opposé de saint Joseph, que faire pâtir de ce qui nous arrive tout notre entourage, au lieu de compatir alors, avec plus de tendresse encore, aux peines d'autrui. Ce n'est certes pas là le moyen de gagner les grâces précieuses et particulières attachées à la souffrance. Bien au contraire, verser, quand nous sommes meurtris nous-mêmes, l'huile et le baume sur les plaies de nos frères; nous asseoir auprès du lit d'un pauvre malade quand nous sommes nous-mêmes abattus intérieurement par la maladie, que notre poulx est agité, que notre tête bouillonne; écouter avec patience les plaintes d'un cœur blessé, tandis que nous gémissons secrètement sous un fardeau bien plus lourd; répandre la joie et la lumière sur ceux qui nous entourent par l'accent de notre voix, par nos regards, par nos manières, par notre sourire, quand de graves soucis cachés pèsent sur notre âme, que de tristes craintes et de sombres prévisions tourmentent notre esprit : voilà comment nous rendre les enfants préférés de Dieu, et nous assurer de sa part les plus magnifiques récompenses. Formés à l'école de notre grand patriarche, les saints n'ont pas une autre manière de faire. Ils gardent secrets leurs propres chagrins, ne voulant pas que leurs peines particulières soient cause d'un seul sourire de moins autour d'eux, et ne songeant qu'à adoucir les tristesses de leurs compagnons d'exil ici-bas. Si nous savions, mes frères, combien délicieusement Dieu se charge de les consoler à leur tour!... Mais revenons à saint Joseph.

Les souffrances du désert n'étaient que le prélude des peines plus poignantes et plus durables de l'exil, lorsqu'on fut parvenu sur la terre d'Egypte. Il y a dans l'exil des amertumes de plus d'une sorte, dont l'ensemble constitue l'une des tortures les plus lourdes au cœur de l'homme. L'âme s'affaisse comme sans ressort, et le fardeau s'aggrave avec les jours et les années. Le temps et l'habitude adoucissent les autres peines;

mais l'exil, on ne saurait s'y habituer. Le mirage de la patrie lointaine s'offre sans cesse aux yeux de l'exilé; et plus les jours se multiplient, plus la patrie nous est chère, plus son souvenir nous captive, plus son attrait devient irrésistible.

Le regret cuisant de la patrie absente se compliquait pour Joseph des angoisses continuelles qu'il éprouvait au sujet de Jésus et de Marie. Pour Jésus, Joseph pouvait craindre que la main de ravisseurs cruels ne vint séparer l'enfant de sa mère et de lui-même. Pour Marie, il avait à redouter quelque violence de ces Egyptiens à la corruption proverbiale dans toute l'antiquité. Il était obligé de la laisser seule une partie du temps pour aller à son travail : qu'aurait-elle pu, seule ainsi, contre la brutale oppression de ces barbares? Et, même présent, de quelle protection pouvait-il être, lui si faible et si désarmé, pour son auguste épouse?

A défaut des violences coupables de ces hommes d'Egypte sans frein ni loi, saint Joseph avait du moins à craindre pour la timide Vierge les vexations des femmes égyptiennes, irritées du refus de Marie de prendre part à leur culte idolâtrique, à leurs divertissements, à leurs conversations, à leurs assemblées frivoles et licencieuses. Combien de fois peut-être, à son retour de l'atelier, il trouva Marie en pleurs! Car s'il est dit que Marie en son cœur ne connut jamais la plainte, il n'est point dit que ses yeux ne connurent jamais les pleurs. Or, pour empêcher une seule larme de Marie, saint Joseph eût joyeusement donné son sang jusqu'à la dernière goutte. — Et nous, mes frères, avons-nous si peur de contrister Marie, notre Mère, par nos révoltes contre la loi de son divin Fils!

Un autre sujet encore d'affliction pour saint Joseph pendant le séjour d'Egypte, c'était de voir les infamies sans nom du culte abominable rendu par les habitants aux démons. Les intérêts de Jésus lui étaient trop chers, il était trop avidement jaloux de l'honneur du vrai Dieu et de son Verbe, pour ne pas être blessé au plus intime du cœur des adorations prodiguées à des idoles grossières, et même à de vils animaux, par des prêtres hypocrites abusant de la crédulité populaire. — Fasse le ciel, mes frères, que tombe en nos âmes une étincelle du feu qui brûlait dans l'âme de saint Joseph! Puisse l'honneur de Dieu nous être plus cher que tout, et l'indignation frémir en notre cœur à la vue des outrages infligés à son adorable Majesté!

II

Joies de l'exil et du retour

Si l'Egypte fut pour Joseph et Marie une terre féconde en douleurs, elle leur réservait pourtant encore quelque douceur et quelque joie.

Et d'abord ce n'était pas peu, pour saint Joseph, de sentir Jésus à l'abri des fureurs d'Hérode. L'exil avait du moins cela de bon qu'il mettait une barrière assurée entre la vie de l'enfant et le

glaive du persécuteur. Puisque l'exil c'était Jésus arraché au massacre de Bethléem et sauvé à chaque instant nouveau du péril de mort, il y avait là déjà de quoi se consoler de ses amertumes et bénir ses rigueurs. — A ce propos, comment ne pas songer à tant de parents chrétiens obligés d'exiler eux aussi leurs enfants du village natal, afin de les éloigner des écoles sans Dieu, où ils courraient le risque de perdre la vie de la foi? Pour arracher les enfants à la contagion, cet exil est trop souvent nécessaire, mais qu'il est coûteux parfois! N'importe, parents chrétiens, n'hésitez pas. Prenez modèle sur saint Joseph, et consolez-vous avec lui des rigueurs de cet exil de quelques années, en pensant que c'est le seul moyen de garder l'âme de vos enfants. Invoquez à votre aide ce tout-puissant protecteur de l'enfance. Il sait l'hypocrisie mais cruelle persécution déchaînée contre celle-ci; il sait que c'est Jésus encore que l'on poursuit dans la personne de la jeunesse chrétienne, et que pour tuer ces âmes adolescentes tous les moyens sont bons. Il est avec vous, parents vraiment et énergiquement chrétiens, pour vous aider à sauver ces autres christis naissants de la rage sectaire des nouveaux Hérodes, plus perfides même que celui de la Judée. Il vous donnera courage et secours, si vous vous réclamez, pour vous et vos enfants, avec une confiance sans bornes, de son haut patronage.

Le bonheur de savoir Jésus préservé par l'exil du danger de la mort n'était rien encore au cœur de saint Joseph, en comparaison des consolations toutes célestes dont la présence de Jésus était pour lui la source. Le Verbe incarné n'était pas de ces enfants vulgaires dont les charmes une fois découverts n'offrent plus rien désormais qui provoque à tout instant les étonnements de l'amour. Il était pour Marie et Joseph, dans sa sainte Enfance, ce qu'est Dieu dans le ciel pour les élus : un abîme infini de beauté et d'amabilité, où l'œil créé découvre sans cesse des aspects jusque-là inaperçus qui le jettent dans l'extase, et de nouveaux sujets d'amoureuse admiration. Ainsi le saint Enfant développait constamment une nouvelle beauté. Il semblait toujours à Marie et à Joseph connaître parfaitement Jésus, et sans cesse quelque trait inattendu, quelque divin rayon venait leur révéler en lui tout un monde encore inconnu de charmes. Dès l'Incarnation, l'âme de l'Enfant-Dieu jouissait de la plénitude de ses facultés, en vertu de son union hypostatique avec la divinité; mais il en proportionnait la manifestation graduelle au développement successif des organes corporels. Il ne fit entendre d'abord que les bégaiements inarticulés de la première enfance. Puis bientôt l'âge vint où il put marcher et parler, sortir et s'entretenir avec Marie, écouter les récits de Joseph, le questionner et lui répondre. Alors sa conversation devint leurs délices, et parfois l'exil se changea en un doux paradis¹. Près de l'aima-

¹ Champeau, *Vie de saint Joseph*, ch. XII.

ble enfant, saint Joseph chaque soir oubliait toutes ses peines, et une tendre caresse de Jésus lui paraissait payer assez cher toute une longue journée de fatigue et d'angoisse sur la terre d'exil.

Pourquoi, dans le malheur, ne cherchons-nous pas, ainsi que Joseph, la consolation à sa source, c'est-à-dire en Jésus ? Jésus est le salut de nos âmes ; mais il est aussi la joie de nos cœurs. Pourquoi les déshérités de la fortune et les affligés de ce monde ne comprennent-ils pas une vérité si féconde ? Pourquoi vont-ils sans cesse demander aux créatures une vaine compassion, quand Jésus leur offre un remède efficace pour toutes les plaies du cœur ? Que nous soyons dans la cité fleurie de Nazareth, c'est-à-dire dans le calme et la joie, ou que nous soyons dans l'amère Egypte, c'est-à-dire dans la tribulation, partout et toujours nous avons Jésus avec nous. Il demande à sanctifier nos joies et à les rendre salutaires, il demande à consoler nos peines et à les rendre fécondes. Pourquoi n'allons-nous pas verser dans son sein de frère et d'ami nos peines comme nos joies ? Quels précieux trésors nous laissons s'écouler de nos mains en pure perte, aveugles que nous sommes !

Cependant la présence de Jésus ne faisait point oublier aux exilés la patrie absente. Plus même ils aimaient l'enfant, plus ils désiraient le tirer d'exil, et revoir avec lui la terre sainte. Il se lève enfin le jour béni de la délivrance : l'ange avertit saint Joseph de s'en retourner en Judée. Bonheur de notre saint de porter à Marie cette grande nouvelle ! Bonheur de traverser en paix ce même désert que l'on a traversé une première fois dans le deuil et l'effroi ! Bonheur de se trouver tous réunis sains et saufs au seuil de la patrie ! O bon saint, par cette allégresse de votre âme, je vous en conjure, obtenez-nous la faveur d'une semblable joie, la faveur de nous trouver tous réunis un jour, frères, parents, amis, non plus seulement au seuil, mais au sein de notre véritable patrie qui est le ciel.

SERMONS DE CARÈME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

II

DEUXIÈME PAROLE

Résumé analytique

Le Fils de Dieu, transfiguré sur le Thabor, prouve aussi sa divinité sur le Calvaire en accordant le ciel au larron repentant.

1. Sentiments opposés des deux criminels. Mort impie de l'un ; frayeur qu'elle doit nous inspirer.

2. Humilité, foi, confiance, charité, repentir, confession du bon larron : effets des exemples de la charité et de la patience du Sauveur, et de la grâce.

3. Instructions à retirer de cette conversion. Tous les pécheurs peuvent obtenir leur pardon, car la prière du Fils de Dieu est toute-puissante, mais il faut correspondre à la grâce. Si nous voulons qu'au jugement dernier Notre-Seigneur nous mette à sa droite, il faut imiter le bon larron, et nous préparer à faire une bonne mort.

Hodie mecum eris in paradiso.

Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis.

(Luc, xxiii, 43).

Mes frères,

Quel tableau magnifique présente à nos regards étonnés l'évangile d'aujourd'hui ! Voyez notre divin Sauveur dans la splendeur des clartés célestes : son visage brille comme le soleil, ses vêtements inondés de lumière paraissent plus blancs que la neige. Deux des plus célèbres prophètes de l'ancien Testament, Moïse et Elie, sont à ses côtés ; une nuée descend des hauteurs du ciel, comme pour cacher la majesté invisible de Dieu, et de cette nuée sort une voix mystérieuse qui proclame la divine origine du Christ : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Quels durent être les sentiments de respectueuse frayeur et de saint enthousiasme des heureux témoins de cette scène grandiose !

Mais pourquoi l'Eglise nous représente-t-elle ainsi la gloire du Sauveur transfiguré, alors qu'elle nous invite à le suivre sur le chemin du Calvaire ? C'est surtout pour nous rappeler que Celui qui va souffrir pour nous les plus effroyables tourments et les plus grandes humiliations, est réellement le Fils de Dieu. C'est pourquoi, sur le Thabor, Moïse et Elie s'entretiennent de l'issue prochaine de la vie du Christ, c'est-à-dire du drame du Calvaire. Il y a entre ces deux montagnes une étroite relation : Celui qui apparaît radieux sur le Thabor, entre deux saints de la loi ancienne, sera couvert d'opprobres sur le Calvaire, entre deux scélérats ; Celui dont les vêtements sont plus éclatants de blancheur que la neige, sera dépouillé, honni, crucifié ; son visage plus brillant aujourd'hui que le soleil, sera blême et livide, aura perdu toute sa beauté. Et cependant, au milieu même de ces abaissements et des hontes de ce cruel martyre, le Christ nous apparaîtra encore sur la croix comme le Maître souverain du monde alors que son dernier soupir ébranlera la nature entière, comme le Juge suprême des vivants et des morts alors qu'il dira au bon larron cette parole que nous allons méditer : « Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis. »

1. Voici comment saint Luc expose les circonstances dans lesquelles fut prononcée cette sentence de pardon : « Un des criminels crucifiés avec le Sauveur blasphémait contre lui, disant : Si tu es le Christ, délivre-toi donc et nous avec toi ! Mais l'autre le reprenait en ces termes : Est-ce que tu ne crains pas Dieu, toi qui es aussi condamné à mourir ? Pour nous, c'est justice, nous recevons la peine de nos crimes, mais celui-ci n'a point fait de mal. Puis il disait à Jésus : Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume. Et Jésus répondit : En vérité, je te le dis : Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis. » (Luc, xxiii, 39-43).

Ce n'était pas assez pour les pharisiens haineux

et fourbes d'avoir arrêté le Sauveur au jardin de Gethsémani, comme un dangereux malfaiteur, de lui avoir préféré l'infamé Barabbas, de l'avoir fait condamner à mort par Pilate, ils avaient voulu ajouter encore à la honte de son supplice en le crucifiant entre deux scélérats. L'adorable Jésus, qui avait vu le jour dans une étable entre deux animaux, devait nous donner encore une leçon d'humilité en mourant sur une croix entre deux criminels ; mais il voulait aussi, dans ce moment solennel, nous apprendre par la mort affreuse du mauvais larron à trembler devant sa justice, et par le pardon accordé au bon larron, à tout espérer de sa miséricorde.

Deux malfaiteurs étaient crucifiés, à droite et à gauche du Sauveur, ils n'avaient plus que quelques heures à vivre, l'éternité allait s'ouvrir devant eux et l'auteur de la grâce, la source du salut était à côté d'eux. Y eut-il jamais pour des pécheurs une occasion plus favorable, un motif plus pressant de conversion ? Nous ne pouvons douter que Celui qui était venu chercher les brebis égarées de la maison d'Israël n'ait offert aux deux malheureux la grâce du repentir. Mais l'un d'eux, au lieu de correspondre à cette grâce, blasphémait jusqu'au dernier soupir et s'endurcissait volontairement dans la haine de son Dieu. L'homme meurt le plus souvent comme il a vécu ; il faut un miracle de la grâce pour convertir au dernier moment celui qui a passé toute sa vie loin de Dieu. Des deux larrons qui avaient à côté d'eux le Sauveur du monde et qui voyaient couler son sang et entendaient les derniers battements de son cœur, un seul a correspondu à la grâce, un seul a songé à demander son pardon. Que faut-il donc penser de tant de milliers d'autres pécheurs qui meurent sans que personne leur parle du salut de leur âme, et le plus souvent sans se rendre compte de leur triste état ? Voyez pourtant combien il est vrai que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion. Au moment où le mauvais larron va mourir, une voix se fait entendre pour mettre le remords dans son âme : c'est la voix de son compagnon, transformé soudain en apôtre par la lumière qui a brillé dans sa conscience. « Est-ce que tu n'as pas peur de Dieu, devant qui tu vas paraître ? Veux-tu mourir en le blasphémant ? Nous sommes justement punis de nos crimes, mais Celui qui verse là son sang pour nous, quel mal a-t-il fait ? » « O puissance merveilleuse de la grâce, dit saint Jean Chrysostome, voilà qu'un scélérat de profession est transformé en apôtre et prêche déjà la vertu de la croix ! » Mais c'est en vain : l'infortuné consomme sa perte, il résiste à la grâce, il est perdu pour toujours.

Lorsqu'un pécheur médite sérieusement sur cette triste fin, peut-il ne pas trembler pour lui-même ? Et cependant, combien le mauvais larron a tous les jours d'imitateurs ! Combien de malheu-

reux ne font que rire et blasphémer quand on cherche à les faire rentrer en eux-mêmes, quand on leur parle de la mort, du jugement, de l'éternité des peines de l'enfer ! Ils ne songent qu'à prolonger sur terre leurs criminelles jouissances, ils repoussent toute autre pensée. Ah ! combien il est difficile que la grâce, que Dieu ne refuse pourtant à personne au moment de la mort, les pénètre et les touche au point de changer leur cœur et de leur faire mériter le pardon divin par un repentir sincère !

2. Détournons les yeux du triste spectacle de la mort de l'impie, et après avoir pris une énergique résolution de ne point attendre à l'heure de la mort pour faire pénitence, écoutons la prière que le bon larron adresse au Sauveur avant de mourir. La conscience chargée du poids énorme des crimes de toute sa vie, mais le cœur plein d'amers regrets et d'une entière confiance dans la miséricorde de celui qu'il reconnaît pour son Seigneur et son Juge, il se tourne vers Jésus et lui dit simplement : « Souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume. » L'innocent Joseph disait du fond de sa prison à l'échanson de Pharaon : « Souvenez-vous de moi quand vous serez sorti d'ici ; » le bon larron, en face de son éternité, demande dans les mêmes termes à être délivré non d'une prison terrestre, mais de l'éternelle captivité de l'enfer. Souvenez-vous, semble-t-il dire au Sauveur, de la demande que vous venez d'adresser à votre Père pour les pauvres pécheurs : « Pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font, » et accordez-moi ce pardon, car je ne savais pas ce que je faisais quand je vous offends. — Consacrons quelques instants à approfondir le sens de ces paroles pour bien nous pénétrer des sentiments dont elles sont l'expression.

Remarquons d'abord l'humilité du bon larron. Il n'ose pas dire : « Recevez-moi dans votre royaume, donnez-moi part à votre gloire, » mais seulement : « Souvenez-vous de moi, pensez à moi ! » Il ne se croyait pas digne, lui qui avait passé sa vie à voler, à assassiner, d'entrer dans la gloire éternelle avec le Fils de Dieu, au jour de son triomphe. Pendant que les Juifs lançaient au crucifié leurs mépris et leurs blasphèmes, il confessait hautement ses péchés : « Nous recevons la juste peine de nos crimes. » Il publiait l'innocence du Christ : « Celui-ci n'a point fait de mal. » Il essayait de convertir son malheureux compagnon : « Est-ce que tu ne crains pas Dieu ? » et pour toute récompense il demandait à Notre-Seigneur de ne pas l'oublier, de venir à son secours comme il le jugerait à propos. Quelle humilité, quelle sincérité, quelle soumission à la volonté de Dieu dans cette pénitence !

Nous pouvons y admirer aussi, avec saint Grégoire, *les trois vertus théologiques* de foi, d'espérance et de charité. « Le bon larron était attaché à la croix, il n'avait plus aucun espoir ici-bas,

¹ Sermo in Parasc.

rien dont il pût disposer ; mais il lui restait un cœur pour aimer Dieu, une langue pour confesser sa foi. Voyez comme il se servit de l'un et de l'autre, avec l'aide de la grâce, pour arriver à la justification, selon la parole de l'Écriture : C'est avec le cœur qu'on croit pour être justifié, et avec la bouche qu'on confesse sa foi pour obtenir le salut. Il avait une foi bien vive, puisqu'il reconnaissait que Celui qui mourait à ses côtés allait bientôt régner dans le ciel ; il avait une ferme espérance dans les mérites du Christ, puisqu'il lui demandait de ne pas l'oublier auprès de son Père ; enfin il avait toutes les marques d'une ardente charité, puisque avant de prier pour lui-même, il avait essayé d'amener au repentir le compagnon de ses crimes ¹. » — « O foi admirable, s'écrie Louis de Blois, ô fermeté inébranlable, ô charité incompréhensible d'un pauvre pécheur, enivré du vin généreux qui coulait déjà des membres du Sauveur, sous le pressoir de la croix ! ² » Écoutons encore saint Jean Chrysostome faire l'éloge de cette foi : « Abraham, dit-il, a cru à la parole de Dieu, qui descendait du ciel pour s'entretenir avec lui ; Isaïe a cru en voyant le Dieu de toute majesté assis sur son trône au milieu des chérubins ; Moïse a cru en entendant une voix mystérieuse sortir du buisson qui brûlait sans se consumer ; mais le bon larron n'a vu le Fils de Dieu que sous les traits d'un criminel condamné à mort et cloué à une croix, et il a cru en lui, il a invoqué sa puissance, il s'est confié à sa miséricorde ³. » — « Qui n'admirerait, ajoute le vénérable Bède, la foi de ce voleur ou plutôt la puissance de la grâce ? Les apôtres renient leur Maître, et il le reconnaît pour son Roi, il est attaché au gibet à cause de ses crimes, et il en descend justifié ⁴. » Oui, sa foi a été plus grande que celle des apôtres, qui, même après la résurrection du Sauveur, croyaient ne voir en lui qu'un fantôme ; plus grande que celle des disciples d'Emmaüs, qui n'espéraient plus le salut d'Israël ; plus méritoire que celle de Thomas, qui ne voulut croire qu'après avoir touché de ses mains les plaies du Sauveur.

D'où pouvaient venir cette humilité, cette foi, cette espérance, cette charité, chez un scélérat, chez un homme grossier qui n'avait jamais entendu les prédications de Jésus, ni vu un seul de ses miracles ? Pierre, Jacques et Jean, voyant sur le Thabor leur divin Maître transfiguré et entendant la voix du ciel qui le proclamait Fils de Dieu, crurent sans peine à ce double témoignage, mais qu'est-ce qui a pu forcer le larron à confesser la divinité du Christ rejeté par son peuple, renié par ses apôtres, conspué et blasphémé par la populace ? Ah ! sans doute, c'est l'ineffable douceur avec laquelle Jésus subissait tous ces outrages, c'est surtout l'amour infini

avec lequel Il venait de prier pour ses bourreaux ; c'est enfin la grâce intérieure qui le pénétrait peu à peu, et qui lui inspirait le désir de laver tous ses crimes dans le sang du Sauveur, de mourir pour son amour comme il mourait pour l'amour des hommes, de recevoir ainsi un baptême de sang en même temps que de feu.

3. Quelles instructions puiserons-nous dans cette conversion ? Nous y apprendrons d'abord que tous les péchés, quelque grands et quelque nombreux qu'ils soient, peuvent être lavés dans le sang de Jésus-Christ. Nos fautes sont énormes, mais la miséricorde de Dieu est plus grande ; nos péchés sont plus nombreux que les cheveux de notre tête, mais la bonté du Dieu qui les pardonne est infinie. Nous y verrons aussi la vérité de cette parole de nos saints Livres : « Si l'impie (à quelque moment de sa vie que ce soit) fait pénitence et observe les commandements, il vivra, il échappera à la mort ¹. » Ce n'est pas à Abraham ni à Moïse que Jésus-Christ a dit : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis, » mais à un criminel converti à l'heure de la mort, pour que nous sachions bien « qu'il y a plus de joie au ciel pour le retour d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, ² » et que « la grâce a surabondé là où le péché avait abondé ³. »

Nous pouvons nous demander maintenant quel est ce paradis promis au bon larron. Il ne faut pas entendre seulement par ce mot les *limbes*, ou le *sein d'Abraham*, où les justes de l'ancienne Loi attendaient leur délivrance, mais bien la félicité que procura à ces heureuses âmes l'arrivée du Fils de Dieu au milieu d'elles. En effet, dès que l'âme de Jésus-Christ, séparée de son corps par la mort, mais toujours unie à la divinité, descendit dans les *limbes*, les justes qui s'y trouvaient jouirent de la vue de Dieu, qui constitue la joie essentielle des bienheureux dans le ciel. Ainsi le larron repentant obtint ce jour-là même ce que les apôtres et la sainte Vierge elle-même devaient attendre longtemps encore ; il reçut bien plus qu'il ne demandait et qu'il n'osait espérer. — O mes frères, si vous pouviez comprendre combien Dieu est miséricordieux pour le pécheur repentant, avec quelle joie il lui pardonne, et comme il ouvre avec générosité ses trésors infinis pour le récompenser ! Vous avez été saisis d'étonnement en entendant le Sauveur dire à son Père, en parlant de ceux qui l'avaient crucifié : « Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ; » mais quand vous l'entendez dire au bon larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis, » vous sentez que ce n'est pas un homme qui parle, mais un Dieu.

En effet, mes frères, quoique Jésus-Christ ait souffert dans notre pauvre nature toutes les humiliations possibles, la gloire et la puissance de sa divinité n'ont jamais été tellement obscurcies

¹ S. Gregor., *Moral.*, l. XVIII, 22.

² *Explic. Pass.*, c. 16.

³ S. Joan. Chrys., *De cruce et latrone*.

⁴ *In Luc.*, l. VI.

¹ Ezéch., XVIII, 21.

² Matth., XVIII, 13.

³ Rom., V, 20.

qu'elles n'aient lancé quelques rayons à travers les ombres qui les entouraient. Sur le Thabor, ce royaume divin avait un instant ébloui les yeux des apôtres, et le Christ s'était montré radieux entre Moïse et Elie, comme le juge des vivants et des morts. Sur le Golgotha, suspendu entre le ciel et la terre, au milieu de deux scélérats, au moment de rendre le dernier soupir, il fera encore éclater la toute-puissance d'un Dieu en pardonnant au bon larron, en ordonnant au soleil de cacher sa lumière, et au voile du temple de se déchirer. Ainsi la croix, que les Juifs avaient préparée pour écraser son souvenir sous la honte du plus infâme supplice, devait être pour lui un tribunal d'où il rendrait les souverains arrêts de sa justice, un trône d'où il commanderait en maître à la nature.

Nous ne pouvons achever cette étude sans en tirer pour nous une importante conclusion. Les deux croix qui encadrent celle du divin Jésus, représentent les deux moitiés de l'humanité, les bons et les méchants. Quelle sera la nôtre ? Ah ! voudrions-nous choisir celle du mauvais larron, nous précipiter volontairement dans l'abîme de l'enfer en nous endureissant dans le mal, en résistant à toutes les grâces de Dieu, en insultant Celui qui a donné son sang pour nous ? Qui de nous serait assez misérable, assez insensé pour prendre ce parti ? Non, Seigneur, nous ne voulons pas rester à votre gauche, nous voulons mourir à votre droite, sur la croix du bon larron, en pleurant nos péchés, en répétant après lui : « Souvenez-vous de nous quand vous serez entré dans votre royaume ; » et nous avons assez de confiance en votre bonté pour être sûrs que vous nous direz aussi : « Aujourd'hui vous serez dans mon paradis. »

N'oublions pas, mes frères, que ce qui c'est passé jadis sur le sommet du Calvaire se renouvellera au dernier jour, lorsque le signe du Fils de l'homme, la croix, paraîtra éclatante sur les nuées du ciel, et que tous les morts ressusciteront pour entendre la sentence du dernier jugement. C'est là que pour la dernière fois les deux parts du genre humain, les bons et les méchants, seront réunies ; c'est là que se fera la séparation des boucs et des brebis, et tandis que les méchants seront à jamais chassés de la présence de Dieu, les bons entendront cette douce parole si conforme à celle qui a été prononcée sur la croix : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » Mais si nous voulons partager alors le bonheur des justes, nous devons dès maintenant imiter le bon larron. « Ne rougissons pas, dit saint Jean Chrysostome, d'imiter un homme que le Sauveur n'a pas rougi d'admettre dans sa compagnie ; ne craignons pas de prendre pour modèle celui qui est entré un des premiers dans le ciel. » Imitons sa foi si vive, sa confiance si ferme, sa charité si ardente, son humilité, sa contrition sincère ; pleurons nos fautes, lavons-les dans le sang de Jésus-Christ. C'est pour

nous tous qu'il a prié lorsqu'il a offert sa vie pour obtenir notre pardon, mais il faut que nous priions aussi, il faut que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, il faut que nous nous préparions tous les jours par la pratique de nos devoirs de chrétiens, à mourir comme le bon larron, dans la grâce de Dieu, afin de n'avoir rien à craindre de sa terrible justice, et de pouvoir chanter, avec tous les habitants du ciel, les merveilles de sa miséricorde pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

IX

L'EUCCHARISTIE

(*Ses raisons*)

Non in solo pane vivit homo.

L'homme ne vit pas seulement de pain.

(Matth., iv, 4).

Dans la pensée du divin Sauveur, le mot *pain* désigne ici toute nourriture destinée à soutenir et à développer la vie des corps. Cette nourriture suffit aux animaux, ce pain suffit au corps de l'homme, mais il ne suffit pas à l'homme. C'est que, vous le savez, mes enfants, le corps de l'homme n'est pas tout l'homme. La plus noble partie de nous-même, c'est notre âme.

I. — Dieu se suffit à lui-même parce qu'il existe par lui-même. Notre âme, au contraire, parce qu'elle n'existe pas par elle-même, a besoin, après avoir reçu la vie, de recevoir aussi de quoi la soutenir ; elle a besoin de nourriture. Elle a besoin d'alimenter sa vie aux sources où elle a puisé la vie ; car c'est un principe que toutes choses sont conservées par ce qui les a produites : *Per eadem principia res conservantur per quæ producuntur*. En vertu de ce principe, le corps formé de la terre doit demander sa nourriture à la terre, et l'âme qui vient de Dieu ne trouvera son aliment qu'en Dieu. Au corps, de nature charnelle et d'origine terrestre, il faut un aliment terrestre et charnel ; à l'âme, de nature spirituelle et d'origine divine, il faut un aliment spirituel et divin. A cause des exigences de sa nature, il est donc vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain.

II. — D'autre part, nos âmes rachetées par Jésus-Christ sont appelées à vivre d'une vie surnaturelle. La vie de l'homme régénéré en Jésus-Christ par le baptême revêt deux formes différentes. « Cette vie est double, dit saint Thomas ; l'une extérieure et naturelle, par laquelle nous sommes en rapport avec les choses de ce monde périssable ; l'autre spirituelle et surnaturelle, par laquelle nous sommes en rapport avec le monde des esprits, c'est-à-dire avec Dieu et ses anges. »

(2^a 2^{ae}, q. 23, 1, ad 4). Celle-ci dans laquelle nous entrons par le baptême, dans laquelle nous grandissons par la confirmation, se développe, se perfectionne sur cette terre ; elle n'est complète et définitivement acquise qu'au ciel où elle est consommée en Dieu. Mais pour entretenir, pour développer en nous cette vie surnaturelle et divine, pour la conduire à sa perfection, il nous faut un aliment surnaturel et divin. A cause des exigences de sa fin dernière, il est donc vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain.

III. — Un de nos poètes a dit de Dieu qu'« aux petits des oiseaux il donne la pâture. » Nous, mes enfants, qui, selon le mot du divin Sauveur, valons mieux que tous les oiseaux du bon Dieu, nous qui trouvons la terre chargée des dons de sa Providence pour les besoins de notre corps, trouverons-nous et où trouverons-nous une table dressée pour notre âme ? — En Dieu et en Dieu seul. Sa Providence qui a créé notre âme spirituelle pour vivre d'une vie surnaturelle et divine, n'a pas manqué de lui ménager un aliment surnaturel et divin. Cet aliment de nature supérieure, nous ne le trouvons pas seulement dans la foi aux vérités révélées et dans la divine charité, qui nous font entrer en rapport avec Dieu par la connaissance qu'il nous donne de lui-même et par les impressions en notre cœur de sa grâce et de son divin amour : nous le trouvons surtout dans l'adorable Eucharistie. L'Eucharistie est ce pain de substance supérieure, *panem supersubstantialem*, que Notre-Seigneur veut que nous demandions chaque jour à notre Père du ciel. Ce pain, c'est lui-même se donnant substantiellement à nous, lui qui a dit : « De même que je vis de la vie de mon Père, de même celui qui me mange vivra de moi. » (Jean, vi, 58). Ce pain est le pain descendu du ciel pour aider les âmes à aller au ciel, car « celui qui le mange vivra éternellement. »

Ce pain, vous le connaissez, mes enfants ; vous l'avez désiré, vous l'avez reçu ou vous vous préparez à le recevoir. Il ne vous fera pas défaut pendant le pèlerinage plus ou moins long de cette vie. Il sera le viatique qui vous fera arriver au ciel où vous tendez et où Dieu vous attend.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XV

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÈME

I. — « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici. Si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. » (Matth., xvii, 4).

1. N'avons-nous pas ici une preuve que l'homme se laisse entraîner par ce qui lui plaît et lui procure quelque joie ? Voyez Pierre. Dès qu'il jouit de la présence de Jésus-Christ transfiguré, il se croit en

possession de la récompense qui lui a été promise, il n'a plus d'autre espérance, et il voudrait que cette contemplation dont il est favorisé n'eût point de terme. Combien il se trompait, et combien nous nous trompons nous-mêmes, lorsque nous prenons l'ombre pour la réalité, et que nous nous contentons d'un rayon de bonheur au lieu d'aspirer à aller vivre dans le royaume de la lumière et de l'amour ! Non, quel que soit le Thabor où il plaît à Jésus de conduire ses amis, ce ne sera jamais cette demeure qu'il leur a préparée dans la maison de son Père (Jean, xiv, 2) ; et quelles que soient les formes sous lesquelles il apparaît à de saintes âmes, ce ne sera jamais cette claire vision dont il est dit : *Nous le verrons tel qu'il est.* (I Jean, iii, 2).

2. C'est pourquoi nous devons reconnaître que Jésus-Christ, au milieu de nous, renouvelle le mystère de sa Transfiguration sous d'autres formes et dans d'autres conditions ; car il continue de se montrer à ceux qui marchent à sa suite. Il a dit à tous les fidèles : *Voici que je suis avec vous tous les jours.* (Matth., xxviii, 20). Or, s'il est avec nous, peut-il y être sans nous donner une connaissance de lui-même dans la mesure de notre vocation ? D'autre part il a dit : *Qui croit au Fils a la vie éternelle* (Jean, iii, 36), et si nous joignons à cette foi l'observation de sa loi, il se manifeste certainement à nos âmes : *Celui, a-t-il dit, qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui.* (Jean, xiv, 21). Efforçons-nous donc de nous unir à lui par la foi et l'amour, si nous voulons être l'objet de ses manifestations durant les jours de notre vie.

3. Mais il faut qu'aux heures de ces manifestations, Jésus-Christ nous fasse goûter quelque chose de cette joie que cherche notre cœur. Nous ne pouvons prétendre à jouir de lui comme les apôtres en jouirent sur le Thabor. Quelle est donc la part qui nous est réservée sur la terre ? Saint Paul nous répond : *Le royaume de Dieu n'est ni le manger ni le boire ; mais il est justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint.* (Rom., xiv, 17). Et cette joie qui est toute spirituelle prend sa source dans nos espérances et dans nos tribulations. En effet, elle vient de nos espérances, car Jésus-Christ nous a dit : *Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., v, 12). Elle vient aussi de nos tribulations, selon cette parole de l'Apôtre : *Je suis rempli de consolation, je surabonde de joie dans toutes mes tribulations.* Voilà la part qui nous est faite, et tous ceux qui en jouissent, disent : *Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et nous nous glorifions encore dans les tribulations.* (Rom., v, 2-3).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *Saint Pierre se croyait déjà en possession de la récompense qui lui avait été promise. — « Le Verbe apparaît souvent à des âmes zélées, et*

ne leur apparaît pas sous une seule forme. Pourquoi cela ? C'est sans doute parce qu'on ne peut le voir encore tel qu'il est. Aussi, la vision que nous aurons de lui dans le ciel demeurera toujours, parce que la forme qu'on verra alors subsistera toujours. Car il est le Souverain Etre, et il ne reçoit aucun changement de ce qui est, de ce qui a été et de ce qui sera. Otez le passé et l'avenir : où trouverez-vous place pour le changement et la moindre trace de vicissitude ? Tout ce qui laisse ce qu'il a été pour tendre à ce qu'il doit être, passe par l'être, mais il n'est point. Car, comment peut être ce qui ne demeure jamais en un même état ? Ainsi celui-là seul est vraiment, qui ne sort point de ce qu'il a été pour entrer dans ce qu'il n'est pas, mais dont l'être dure et demeure. Par cela qu'il n'a point été, il est de toute éternité, et par cela qu'il ne sera point, il est pour toute l'éternité. Et c'est par là qu'il s'approprie le véritable être, c'est-à-dire l'être incréé, illimité et invariable. Lors donc que celui qui est ainsi, ou plutôt qui n'est pas ainsi et ainsi, est vu tel qu'il est, cette vision demeure toujours, parce qu'elle n'est mêlée ni altérée d'aucun changement. Et c'est alors qu'un seul et même denier, celui de l'Evangile, est donné à tous ceux qui le verront ainsi, parce qu'il ne se présente à tous que sous une même forme. Car, comme ce qui leur apparaîtra est invariable en soi, ils le regarderont invariablement, et ceux qui le verront ne voudront ni ne pourront rien voir de plus agréable et de plus charmant. Quand donc l'avidité avec laquelle nous le verrons pourra-t-elle être rassasiée ? quand la douceur d'un objet si aimable cessera-t-elle de nous charmer ? quand la vérité frustrera-t-elle nos espérances ? quand enfin l'éternité finira-t-elle ? Mais si le pouvoir et la volonté de le voir s'étendent jusque dans l'éternité, notre félicité ne sera-t-elle pas consommée ? Que manquera-t-il, en effet, à ceux qui le verront toujours, ou que restera-t-il à désirer à ceux qui le voudront toujours voir ? Mais cette vision bienheureuse n'est pas pour la vie présente, elle est réservée pour l'autre, à ceux-là qui peuvent dire : Nous savons que lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Maintenant il apparaît à qui il veut, mais c'est en la manière qu'il veut, non pas tel qu'il est. Quoique vous voyez le soleil tous les jours, vous ne l'avez jamais vu pourtant tel qu'il est, mais seulement tel qu'il éclaire l'air, une montagne, une pierre. Et vous ne pourriez pas le voir de la sorte, si la lumière de votre corps, qui est votre œil, ne ressemblait en quelque façon à cette lumière céleste, par la sérénité et la clarté qui lui est naturelle. De même celui qui est éclairé par le soleil de justice, qui éclaire tout homme venant en ce monde, peut le voir ici-bas tel qu'il éclaire, parce qu'il ne lui est pas tout à fait semblable¹. »

2. *Jésus-Christ se montre à ceux qui marchent*

à sa suite. — « C'est ce que le prophète a voulu nous marquer, quand il a dit : *Notre-Seigneur Jésus-Christ est un esprit présent devant nous, nous vivons dans son ombre parmi les nations* (Thren., iv, 20), parce que nous ne le voyons maintenant que comme dans un miroir en énigme, non pas encore face à face, mais cela ne doit durer que tant que nous vivons parmi les nations. Car il n'en ira pas ainsi parmi les anges, lorsque, possédant une félicité en tout pareille à la leur, nous le verrons aussi bien qu'eux tel qu'il est, c'est-à-dire en la forme de Dieu, non sous des ombres. En effet, les anciens n'avaient que l'ombre et la figure, mais nous, grâce à Jésus-Christ qui s'est rendu présent par la chair, nous possédons la vérité même. Ainsi on ne peut nier que nous-mêmes, à l'égard du siècle à venir, nous ne vivions dans l'ombre de la vérité ; à moins qu'on ne veuille contredire l'Apôtre qui dit : *En partie nous connaissons, et en partie nous devinons* (I Cor., xiii, 9) ; et encore : *Je ne crois pas l'avoir compris*. (Philipp., iii, 13). Car comment n'y aurait-il point de différence entre ceux qui marchent par la foi, et ceux qui voient clairement ce qui est l'objet de notre foi ? Ainsi le juste vit de la foi, et le bienheureux se réjouit de voir ce qui fait l'objet de cette foi. C'est pourquoi l'homme de bien vit ici-bas dans l'ombre de Jésus-Christ, et l'ange se glorifie de contempler la splendeur de sa face immortelle et glorieuse. Mais on ne peut nier que l'ombre de la foi soit bonne, puisqu'elle tempère la lumière qui éblouirait nos yeux faibles et débiles, et les prépare à supporter l'éclat de cette lumière. Car il est écrit que *la foi purifie le cœur*. (Act., xv, 9). Ainsi la foi n'éteint point la lumière, elle la conserve. Tout ce que l'ange voit, quelque grand que ce puisse être, l'ombre de la foi me le garde, et le met comme en dépôt dans son sein fidèle, pour me le découvrir quand il en sera temps. Ne vous est-il pas avantageux de posséder, quoique sans le voir, ce que vous ne pourriez comprendre quand il serait découvert ? La Mère même du Seigneur vivait dans l'ombre de la foi, puisqu'on lui dit : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru*. (Luc, i, 44). Elle vécut aussi dans l'ombre projetée sur elle par le corps de Jésus-Christ, suivant ces paroles de l'ange : *La vertu du Très-Haut vous environnera de son ombre*. (Ib.). Or ce n'est pas une ombre méprisable, que celle qui vient de la vertu du Très-Haut. Il y avait vraiment une grande vertu dans la chair de Jésus-Christ, puisqu'elle a environné la Vierge de son ombre, et, ce qui eût été absolument impossible à une femme mortelle, par l'interposition de ce corps vivifiant, lui a permis de soutenir la présence et la lumière inaccessible de son adorable Majesté. Oui, c'était une vraie vertu, puisque par elle toutes les forces ennemies ont été domptées ; c'est une vertu et une ombre qui chasse les démons et qui sert de protection aux hommes, ou du moins c'est une vertu qui donne la vie, et une ombre qui procure une agréable fraîcheur. Nous

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon xxxi, n. 1 et 2, trad. Vivès.

vivons donc dans l'ombre de Jésus-Christ, nous qui marchons par la foi, et qui nous nourrissons de sa chair, pour vivre de la vie divine. Car la chair de Jésus-Christ est vraiment une nourriture¹. » (Jean, vi, 44).

3. *Quelle est la part qui nous est réservée sur la terre ?* — Il y a deux sortes de joies qu'on goûte dans le Saint-Esprit, l'une à la pensée des biens de la vie future, l'autre dans le support des maux de la vie présente. Il n'y a là rien de charnel, rien de mondain, rien qui sente la vanité. Il n'y a que l'esprit de vérité, la sagesse céleste même dont la douceur se fait sentir également dans la pensée des biens futurs, et dans le support des maux présents. L'Apôtre a dit : *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, oui, je vous le répète, réjouissez-vous*; et nous faisant connaître aussitôt quels sont les motifs de cette double joie, il continue en ces termes : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, le Seigneur est proche*. (Philipp., iv, 4-5). Or, que faut-il entendre par cette modestie, sinon la patience et la mansuétude ? Réjouissons-nous donc à la pensée des choses que nous espérons, et réjouissons-nous aussi des choses que nous avons à souffrir. Car, selon l'Apôtre : *La tribulation produit la patience, la patience l'épreuve et l'épreuve l'espérance, et cette espérance ne nous trompe point*. (Rom., v, 4). — Mais pour que notre cœur devienne capable de ressentir cette double joie spirituelle, il y a deux choses également nécessaires pour pratiquer la justice et pour conserver la paix, deux choses que la Sainte Ecriture nous recommande avec instance. Ainsi l'exercice de la justice semble se renfermer tout entier dans le double précepte de ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions point que les autres nous fissent, selon la recommandation que l'Apôtre en fait aux Gentils, et dans le précepte même du Seigneur qui a dit à ses propres apôtres : *Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent*. (Matth., vii, 41 ; Luc, vi, 31). D'ailleurs, comme nous péchons tous en bien des choses, il est impossible que dans ce lieu et ce temps de scandales (car les anges qui doivent les arracher tous du royaume de Dieu, ne sont pas encore venus s'acquitter de leur mission, et nous ne sommes pas encore citoyens de l'heureuse cité jusqu'aux confins de laquelle le Seigneur fait reposer la paix), il est impossible, dis-je, que nous réussissions à conserver ici-bas une paix inaltérable entre nous, si celui à qui il arrive par hasard de blesser son frère ne prend garde de ne pas se laisser aller à des sentiments pleins de hauteur et d'animosité, en même temps que celui qui se sent blessé fait en sorte de ne pas se montrer inexorable. Efforçons-nous donc à nous montrer aussi humbles pour donner satisfaction à ceux qui ont quelque chose à nous reprocher, que faciles à pardonner à ceux qui nous ont offensés, attendu que non seulement la conservation de la paix

entre nous est à ce prix, mais encore parce que, sans cela, nous ne saurions nous rendre Dieu même propice, puisqu'il ne veut point, en effet, recevoir le présent que lui offre l'homme qui n'a pas commencé par aller se réconcilier avec son frère (Matth., v, 24), et qu'il réclame rigoureusement le paiement de la dette qu'il avait d'abord remise à son serviteur, quand il voit qu'il ne fait pas grâce lui-même à son compagnon de ce qu'il lui doit¹. »

II. — Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur commanda, disant : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts. » (Matth., xvii, 9).

1. Cet ordre que Jésus donne à ses disciples, bien qu'il nous paraisse excessif, ne doit pas nous surprendre. Dans tout le cours de sa vie, nous voyons Jésus-Christ ne faire et ne vouloir faire que la volonté de son Père. S'il s'est humilié, c'est pour faire la volonté de son Père, et s'il accomplit des œuvres qui révèlent sa gloire, c'est encore pour faire la volonté de son Père. C'est de lui et de lui seul qu'il attend sa complète glorification. Aussi peut-il nous dire en toute vérité : *Comme mon Père m'a commandé, ainsi je fais*. (Jean, xiv, 13). Lors donc que ses œuvres manifestent sa gloire comme Fils de l'homme, c'est son Père qui le veut ; et de plus son Père intervient directement, en plusieurs circonstances, pour le glorifier comme étant son Fils bien-aimé en qui il a placé ses complaisances. Il y aura cependant une heure où Jésus-Christ dira à son Père : *Glorifiez-moi en vous-même de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fut*. (Jean, xvii, 5). C'est ainsi que Jésus-Christ a demandé sa glorification, non pas en suppliant son Père, mais en sachant ce qui devait arriver et ce qu'il avait le pouvoir de recevoir.

2. Jésus-Christ, en ordonnant à ses disciples de garder le silence, voulait leur donner une leçon, et cette leçon il la donne aussi à nous tous : c'est de chercher non pas notre propre gloire, mais la gloire de Dieu. Un jour Jésus vit revenir vers lui ses disciples qui manifestaient une joie excessive d'avoir pu chasser les démons, et Jésus réprima tout aussitôt ces sentiments de vanité en leur disant : *Ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux*. (Luc, x, 17-20). Qui oserait affirmer que les disciples n'auraient pas éprouvé quelque satisfaction personnelle en racontant la vision du Thabor ? Et nous-mêmes, ne sommes-nous point portés à nous glorifier des biens dont nous jouissons tant dans l'ordre temporel que dans l'ordre spirituel ? C'est pourquoi sachons profiter de la leçon que Jésus-Christ nous donne en cette circonstance,

¹ S. Bern., *Ib.*, n. 8-10, *ut supr.*

¹ S. Bern., *De Divers.*, Sermon. xviii, n. 4-5, trad. Vivès.

et nous y arriverons si nous suivons le conseil de l'Apôtre qui nous dit : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.*

3. Enfin Jésus-Christ, en demandant le silence à ses trois disciples, voulait encore tenir compte de la faiblesse des autres apôtres, c'est-à-dire ne point leur fournir une occasion de jalousie. C'est ainsi qu'il nous enseignait à nous conduire à l'égard les uns des autres, car il n'y a pas de vice plus répandu parmi les hommes que l'envie ou la jalousie, et bien souvent on croit en être affranchi alors qu'on vit sous son empire. En sorte qu'à tous, Jésus-Christ peut dire avec plus ou moins de vérité : *Votre œil est-il mauvais parce que je suis bon ?* (Matth., xx, 15). Souvenons-nous du jour où la mère des fils de Zébédée demanda pour eux une place d'honneur à Jésus-Christ, lui disant : *Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. Or, entendant cela, les dix s'indignèrent contre les deux frères.* (Matth., xx, 21-24). Ah ! si les apôtres avaient besoin de cette leçon, combien davantage devons-nous veiller pour nous garder de ce vice par lequel la mort est entrée dans le monde ! (Sages., II, 24).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *C'est du Père, et du Père seul, que Jésus-Christ attendait sa complète glorification.* — « Le Fils de l'homme est grandement glorifié, parce que tout ce que le Fils de Dieu a eu par nature, le Fils de l'homme l'a eu par grâce. Dans le Fils de l'homme, c'est-à-dire de la Vierge Marie, Dieu est glorifié. En quoi ? Par la santé qu'il donne aux malades, par l'ouïe qu'il rend aux sourds, par la résurrection des morts, et parce qu'en toutes les œuvres qu'il opère, il accomplit toujours la volonté de son Père. Et Dieu l'a glorifié en lui-même, parce qu'il est un seul Dieu avec le Père, une même divinité, une même majesté, et cette glorification est de toute éternité. Aux approches de sa mort, en tant qu'homme, il demandait à son Père de la lui accorder, lorsqu'il disait : *Père, glorifiez-moi en vous de la gloire que j'ai eue avant que le monde fut.* La gloire qu'il avait comme Dieu, il la voulait avoir en tant qu'homme, afin que la nature humaine unie au Verbe, qui était alors passible et mortelle, devint promptement impassible et immortelle ¹. Cette glorification, il la lui avait déjà accordée au fleuve du Jourdain, par le témoignage de Jean, par la colombe qui apparut sur lui, et par cette voix qu'on entendit : *Voici mon Fils.* (Matth., III, 14). De même sur le mont Thabor, devant les trois disciples, il fut glorifié d'une façon très magnifique, tant par la même voix qu'on entendit encore du ciel, que par cette merveilleuse et excellente transfiguration de son corps, et même par l'attestation des deux que les apôtres virent s'entretenir avec lui. Ce qui

reste donc, c'est que selon la promesse du Père, il soit encore glorifié une fois, et ce sera le comble et la plénitude de sa gloire, à laquelle on ne pourra plus rien ajouter. Mais cette gloire, où lui sera-t-elle donnée ? Ce ne sera pas dans les places publiques, ni dans les rues, sinon dans les places et dans les rues de la ville dont il est dit : *Vos places, Jérusalem, sont pavées d'or, et l'on chantera des chants de joie par toutes vos rues.* (Tobie, XIII, 22). C'est dans ces places que le Fils a reçu du Père une gloire si grande qu'on n'en pourra point trouver de pareille, même parmi les esprits célestes. Car, à qui, parmi les anges, a-t-on dit : *Asseyez-vous à ma droite ?* (Hébr., I, 13). Non seulement il ne s'est point trouvé d'anges, mais il ne s'est pas même trouvé d'archanges, ni d'autres ordres encore plus élevés, qui aient été dignes de recevoir une gloire si excellente. Cette parole glorieuse n'a été adressée à aucun d'eux, et pas un n'en a éprouvé l'effet. Les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances désirent bien sans doute le contempler, mais n'oseraient se comparer à lui. C'est donc à mon Seigneur seulement que le Seigneur a dit et accordé de s'asseoir à la droite de sa gloire, comme lui étant égal en gloire, consubstantiel en essence, semblable par sa génération, pareil en majesté et en éternité. C'est là, oui, c'est là que celui qui le cherchera le trouvera, et ce sera sa gloire ; non une gloire comme celle des autres, mais une gloire digne du Fils unique du Père ¹. » (Jean, I, 14).

2. *Nous devons chercher non pas notre propre gloire, mais la gloire de Dieu.* — « Il est temps que le prophète parle : *La cognée, dit-il, se glorifiera-t-elle contre celui qui s'en sert, ou la scie s'élèvera-t-elle contre celui qui la met en œuvre ? C'est la même chose qu'un bâton, qui n'est que du bois, s'élève contre celui qui en veut tirer quelque usage, ou qu'un homme se glorifie, s'il ne se glorifie dans le Seigneur.* (Is., x, 15). S'il faut se glorifier, saint Paul m'apprend de quoi et en qui je le dois faire : *Notre gloire, dit-il, est le témoignage que nous rend notre conscience.* (I Cor., I, 10). Je me glorifie sans crainte, si ma conscience me rend témoignage que je n'usurpe rien de la gloire de mon Créateur, parce qu'alors je ne me glorifie pas contre le Seigneur, mais dans le Seigneur. S'il en est ainsi, que nul ne désire être loué en cette vie, car tout l'honneur que vous tâchez d'acquérir en ce monde, si vous ne le rapportez à Dieu, c'est un larcin que vous lui faites. En effet, quel sujet avez-vous de vous glorifier, quel sujet en avez-vous, vous qui n'êtes qu'une infecte poussière ? Est-ce de la sainteté de votre vie ? Mais n'est-ce pas l'Esprit qui sanctifie ? Et quand je dis l'Esprit, ce n'est pas le vôtre, mais celui de Dieu. Quelques prodiges et quelques miracles que vous fassiez, si c'est par vous qu'ils s'opèrent, c'est la puissance de Dieu qui se sert de

¹ S. Bern., *De Verbis Domini in Cœna*, Sermon IV, n. 3, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon LXXVI, n. 4 et 5, trad. Vivès.

vous pour les opérer. Le peuple vous donne-t-il des louanges de ce que vous aurez dit quelque chose de bon, et que peut-être vous l'aurez bien dit ? Considérez que c'est de Jésus-Christ que vous tenez votre science et votre sagesse. Car qu'est-ce que votre langue, n'est-ce pas la plume entre les mains de l'écrivain ? Et même on ne fait que vous la prêter ; c'est un talent qu'on vous a confié, et on vous le redemandera avec usure. Si vous êtes vigilant et laborieux, si vous êtes fidèle à correspondre aux grâces de Dieu, vous recevrez la récompense de votre travail. Sinon, on vous ôtera le talent qu'on vous a confié, sans laisser pourtant d'en exiger l'intérêt, et vous serez traité comme un serviteur mauvais et paresseux. C'est pourquoi, que toute la gloire des biens que les différentes grâces de Dieu font paraître en vous, lui soit rapportée comme à l'auteur et au distributeur souverain de tout ce qu'il y a de bon et de louable en ce monde. Et qu'elle le soit, non en apparence seulement comme font les hypocrites, ni par coutume comme font les gens du siècle, ni par une espèce de nécessité comme on oblige les bêtes de somme à porter des charges et des fardeaux, mais comme il est à propos que des saints le fassent, c'est-à-dire avec une fidélité sincère, une piété ardente et une gaieté douce et éloignée de toute licence. Ainsi, en offrant un sacrifice de louanges, et en rendant nos vœux de jour en jour, efforçons-nous avec tout le soin possible de joindre le sentiment à l'habitude, la ferveur au sentiment, la joie à la ferveur, la modestie à la joie, l'humilité à la modestie, la liberté à l'humilité, afin de marcher avec le dégagement d'un esprit épuré de tous les vices, en attendant de sortir en quelque sorte hors de nous-mêmes par l'ardeur de nos désirs et de nos affections, de ressentir une joie et une allégresse toute spirituelle dans la lumière de Dieu et dans les douceurs de l'Esprit-Saint, et de montrer que nous sommes du nombre de ceux que le Prophète avait en vue, lorsqu'il disait : *Seigneur, ils marcheront à la lumière de votre visage, ils se réjouiront toujours en votre nom, et votre justice sera le sujet de leur exaltation et de leur gloire* ¹. » (Ps., LXXXVIII, 16).

3. *Il n'y a pas parmi les hommes de vice plus répandu que l'envie ou la jalousie.* — « Quand Paul s'écrie, en parlant avec bonheur des richesses de son âme : *Ma gloire est tout entière dans le témoignage de ma conscience* (II Cor., I, 12), on ne voit pas qu'il puisse blesser personne, et pourtant le Prophète nous assure qu'à la vue de cette justice le méchant grincera les dents de rage. (Ps., CXI, 9). Voyez-vous comme il est pervers ? Car ces biens ne ressemblent pas à ceux de la terre, que l'on ne peut avoir sans que d'autres en soient privés. Pourquoi donc cette fureur, puisqu'il ne perd rien ? pourquoi ces sentiments d'envie contre les justes à l'occasion de biens qu'il ne veut point acquérir ? N'est-ce pas comme le chien

du proverbe qui ne mange pas de foin et ne veut pas que les autres en mangent ? Mais que le méchant frémissse de rage et grince des dents, il ne saurait ébranler l'œuvre de Dieu ; bon gré mal gré, quand le juste verra Dieu et sera dans la joie, l'impie sera contraint de garder le silence ¹. — Mais que dire lorsque vous parlez avec une langue remplie de ruse et de venin, pour vous approprier la gloire de votre frère, afin de paraître meilleur à cause de son mal, plus glorieux à cause du mépris dans lequel il tombe ? Si l'une de ces choses, recevoir ou chercher la gloire de la part des hommes, est la vanité des ennemis, qu'est la dernière faute, sinon la cruauté des gens sans entrailles ? Si la première, pour employer des termes adoucis, est une tentation humaine, la seconde qu'est-elle, sinon une imitation du démon ? Comment l'imitent-ils ? C'est parce qu'il fut atteint d'orgueil que le démon fut jaloux de celui qui était meilleur que lui, c'est-à-dire de Dieu, et parce qu'il en fut jaloux il en parla mal. De même, les fils de son orgueil, dès qu'ils sont infectés de son vice, c'est-à-dire de l'amour de leur propre excellence, se mettent à être envieux de celle des autres. En commençant à être envieux, ils se mettront, s'ils le peuvent, à parler mal, afin de s'agrandir de ce qu'ils ont enlevé à coups de langue au prochain. Qu'ils feraient mieux d'imiter l'humilité de saint Jean, qui ôta de son fond pour donner à un autre, qui s'efforçait d'être moindre qu'on ne le pensait, afin qu'un autre commençât à paraître ce qu'on ne croyait pas qu'il fût ! Enfin si l'humilité ne vous plaît pas à raison de son honnêteté et de son équité, qu'elle vous plaise au moins à cause de son utilité : nul chemin n'est plus droit ou plus doux pour arriver à la gloire devant Dieu, aucune route n'est plus belle, plus juste, et souvent nulle n'est plus courte pour parvenir à celle qui éclate devant les hommes. *Plus vous êtes grand*, dit l'Écriture, *plus il faut vous humilier en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu et devant les hommes.* (Eccl., III, 20). C'est cette vertu qui a rendu saint Jean glorieux auprès de Dieu et auprès des hommes ². Car il aimait mieux se glorifier sagement dans le Seigneur que vainement en soi-même, parce qu'il préféra recevoir les éloges justes et vrais du Seigneur plutôt que les louanges fausses et trompeuses de sa propre bouche. Aussi fut-il agréable à Dieu et aux hommes ; et sa gloire, c'est la vérité devant Dieu et devant les hommes ; et s'il s'était glorifié, sa gloire n'eût rien été ³. »

¹ S. Bern., *Ad Haimer.*, Ep. CCCXI, n. 1, trad. Vivès.

² Id., *In Nativit. Joan. Baptist.*, Sermon III, n. 5-6.

³ *Ibid.*, n. 5.

⁴ S. Bern., *In Cant.*, Sermon XIII, n. 6 et 7, trad. Vivès.

SERMON SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

DIVISION GÉNÉRALE

- I. Jésus-Christ au jardin des Oliviers.
- II. Jésus-Christ dans Jérusalem.
- III. Jésus-Christ est condamné et conduit au Calvaire.
- IV. Crucifiement et mort de Jésus-Christ.

*Rursum crucifigentes sibimetipsis
Filium Dei, et ostentui habentes.*

Ils crucifient en eux-mêmes de nouveau le Fils de Dieu, et l'exposent à l'ignominie. (Hébr., VI, 6).

Une des plus douces occupations du chrétien, lisant au pied de l'autel notre saint Evangile, c'est d'assister par la pensée aux mystères de la vie temporelle de Jésus-Christ. C'est à cet exercice de piété que l'Eglise nous convie en ce douloureux anniversaire. Quels sentiments de foi et d'amour n'éveille point en nos âmes la contemplation des souffrances et des humiliations de notre divin Maître ! D'autre part, qu'elle n'est pas notre horreur pour tous ces hommes de péché, qui se sont rendus coupables du crucifiement de Jésus, alors que rien ne pouvait le justifier ! Ah ! nous le savons, il y a des âmes qui regrettent parfois de n'avoir pas été les témoins de cet épouvantable forfait, tant pour le réprouver que pour manifester leur amour envers l'auguste victime. Hélas ! il nous était réservé d'assister, cependant, à des scènes non moins douloureuses. S'il est vrai, d'après saint Paul, que des Juifs de son temps crucifiaient par leurs iniquités le Fils de Dieu et l'exposaient à l'ignominie, autant qu'il était en eux, voyez tous ces chrétiens qui, de nos jours, commettent ces mêmes iniquités. De là pour nous le devoir de mêler aux souvenirs de la Passion de Jésus-Christ les tristesses de l'heure présente. C'est ce que nous essaierons de faire en vous racontant ce qui s'est passé au sein du peuple juif. Il ne nous sera pas difficile de montrer que les différentes scènes de la Passion se renouvellent au milieu de nous, sous d'autres formes et dans d'autres conditions.

Mais d'abord, tombons à genoux devant cette croix, d'où viennent les grâces et les lumières qui nous sont nécessaires pour goûter les douceurs de l'ineffable mystère et ressentir en nous les sentiments qui étaient en Jésus crucifié. (Philipp., II, 5).

I. — Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers

I. — Jésus-Christ, en sortant du Cénacle, quitta Jérusalem, et, suivi de ses disciples, il se dirigea vers la montagne des Oliviers. Arrivé à Gethsémani, il leur dit : *Reposez-vous ici pendant que j'irai là-haut pour prier ; priez vous-mêmes,*

afin de ne pas entrer en tentation. Et emmenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il entra dans le jardin où il avait coutume de se retirer. Bientôt il fut saisi d'une angoisse mortelle : *Mon âme,* leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et veillez avec moi.* Ayant ainsi parlé, Jésus s'éloigne de ses amis les plus intimes, et il commence à s'attrister et à être affligé. Contemplez votre doux Sauveur Jésus ! Le voilà devant vous, entrant en agonie. Qu'est-il devenu, ce calme divin que rien ne pouvait altérer en Jésus-Christ ? Il s'est tout à coup changé en une profonde désolation. Les tristesses et les angoisses, semblables à un torrent impétueux, débordent de son sein et le jettent la face contre terre. Devant ses yeux passe et repasse le calice redoutable de sa passion, et avec une tendresse ineffable il parle à son Père. Et que lui dit-il, à son Père ? Ecoutez le cri douloureux qui s'échappe de son cœur troublé par de sombres tableaux : *Mon Père, s'écrie-t-il, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.* Et Jésus livre son âme à de cruelles angoisses... Disciples choisis entre tous, venez consoler votre Maître. Vous avez promis de boire avec lui le calice de sa passion. L'heure est venue d'en approcher vos lèvres. Il vous a associés aux joies de sa transfiguration, c'est à vous maintenant de partager ses souffrances... Mais les disciples ne viennent point. Ils n'ont pu lutter contre le sommeil. Jésus s'avance donc vers eux et les reprenant avec une douceur infinie, il leur demande de veiller et de prier quelques instants avec lui ; puis il s'éloigne pour la seconde fois. Revenu à la même place, il reprend la prière interrompue, disant : *Mon Père, éloignez de moi ce calice. Cependant que votre volonté soit faite et non la mienne.* Et Jésus épuise par la pensée la lie amère du calice redouté. Revenu encore vers ses disciples, il les trouve de nouveau endormis. Alors s'éloignant pour la troisième fois, il va terminer sa prière : *Mon Père, dit-il, si vous voulez, éloignez de moi ce calice. Cependant que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre.* Et Jésus, rentrant dans le silence de la prière, tombe en agonie, et il lui vient une sueur de sang qui découle de tout son corps. Le ciel enfin a pitié de cette grande douleur. Un ange descend vers Jésus, s'approche de lui, s'incline, baise la terre arrosée par le sang divin. Le messager céleste va parler. Que dit-il ?... N'espérons point le savoir, mais considérons plutôt le calice que Jésus voudrait voir s'éloigner de lui.

II. — Que renferme-t-il ? Il y a d'abord le péché du premier homme, les crimes de sa postérité, les siècles de révolte dont l'humanité toute entière s'était rendue coupable envers Dieu. Qu'y a-t-il encore ? Il y a la trahison de Judas, le délaissement de ses disciples, les noires calomnies des scribes et des pharisiens, les blasphèmes de ses bourreaux, l'ingratitude de Jérusalem sa chère patrie, le déicide du peuple juif. Qu'y a-t-il

encore ? L'avenir sombre comme les nuages qui portent la tempête, les triomphes de l'enfer, les erreurs pernicieuses de tous les siècles et les hérésies qui entraîneront les âmes dans les abîmes. Qu'y a-t-il encore ? Jésus en a-t-il épuisé toute la lie amère ? N'y a-t-il plus rien ? Regardez l'autel : il y a là Jésus, toujours en présence d'un nouveau calice, redisant jour et nuit la prière du jardin de Gethsémani. Quelques heures avant d'être trahi et délaissé, quelques heures avant de souffrir sa passion et de mourir sur la croix, Jésus laisse les eaux de la tribulation et de la tristesse envahir son âme, et ce même Jésus ne demanderait point à son Père d'éloigner de lui le calice qu'il trouve dans sa vie eucharistique ? Ecoutez-le disant : O mon Père, si c'est possible, éloignez de moi ce calice ! Cependant que votre volonté s'accomplisse et de non la mienne. O mon Père, que cet autel cesse d'être pour moi un autre jardin de Gethsémani, que d'autres disciples ne viennent plus me trahir ou ne prennent plus la fuite, que dans les rues et sur les places publiques je ne sois plus méprisé ni calomnié ! O mon Père, que votre volonté s'accomplisse ! Faites qu'au sein des familles et dans les réunions, je ne sois plus outragé ni blasphémé, que mes regards ne rencontrent plus l'iniquité dans mes enfants et que leurs prévarications ne viennent plus briser mon cœur ! O mon Père, si c'est possible, éloignez de moi le calice des hérésies, des persécutions et de la corruption des mœurs ! Cependant, ô mon Père, que votre volonté s'accomplisse, car s'il faut pour le salut des âmes que j'ai rachetées boire de nouveau le calice de la trahison et du délaissement, des calomnies et des outrages, des blasphèmes et des insultes, ô mon Père, laissez à l'autel ce calice redoutable, présentez-le à mes lèvres, je brûle du désir de le boire à nouveau ; et si mes enfants ne cessent de le remplir, non, ô mon Père, je ne chercherai point à l'éloigner de moi, je le boirai jusqu'à la consommation des siècles. O mon Père, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne !

III. — Ames fidèles, entourez donc l'autel. Jésus est dans la tristesse, venez veiller et prier avec lui. Au jardin de Gethsémani, pas une âme ne vint le consoler ni compatir à ses peines. Quoi ! aurait-il encore au milieu de nous cette cruelle destinée ? Nul ne se souviendrait qu'il est l'enfant de ses douleurs ? Anges du sanctuaire, laissez passer toutes ces âmes chrétiennes, pour que mon Sauveur Jésus soit à l'autel consolé et visité ; c'est l'heure de la trahison et du délaissement. Voici des soldats, armés de glaives et de bâtons, qui sortent de Jérusalem ; à leur tête marche le disciple perfide : nouveau Cain, il médite la mort de l'innocent Abel. Par quel procédé Judas va-t-il livrer Jésus à ses plus cruels ennemis ? Combien est douloureuse cette scène de la trahison ! Voyez : dans le jardin des Oliviers, Jésus qui est entouré de ses disciples est face à face avec Judas, accompagné d'une garde nom-

breuse. O Judas, arrête ! Il est temps encore de renoncer à ton funeste projet, arrête ! ne va point transformer en signal de mort le symbole de l'amitié ! n'approche pas tes lèvres impures de ce visage divin que Marie sa mère osait à peine couvrir de ses chastes embrassements ! O Judas, arrête ! ce baiser sera pour ton maître le coup de poignard qui le fera mourir sur la croix. Mais non, il ne s'arrête point, l'apôtre infidèle, il s'avance vers Jésus, l'embrasse en disant : *Maître, je vous salue*. Et Jésus répond : *Mon ami, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme*. Ainsi désigné, Jésus se fait connaître aux soldats pour celui qu'ils cherchent, il les renverse à terre à trois reprises par une seule parole. Pierre alors tire l'épée, en frappe un serviteur du grand-prêtre, mais Jésus, toujours bon et généreux, réprime ce zèle impétueux et guérit la blessure ; et il permet enfin que les soldats mettent la main sur lui. Alors les disciples, témoins de ces choses, prennent la fuite et abandonnent lâchement leur Maître à ses ennemis.

IV. — Maintenant, oublions ce lointain souvenir du passé. Nous voici au matin d'une grande solennité chrétienne. Entrons dans le lieu saint. C'est l'heure du sacrifice. Une foule nombreuse prend place à la table eucharistique et va participer au banquet de l'amour... Voyez-vous cette âme ? Eh bien, la grâce de l'absolution ne l'a point justifiée aux yeux de Dieu, parce qu'elle n'a pas été sincère dans sa confession ou parce qu'elle n'a pas la contrition de ses péchés ; et elle va recevoir son Dieu, c'est-à-dire elle le trahira, non plus comme le disciple perfide à la tête d'une troupe de soldats, mais dans la posture de l'adoration et de la prière. Enfin le prêtre se tourne vers elle et lui dit : « Que le corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! » *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam*. Anges du ciel, ministres du Seigneur, chrétiens fidèles, soyez dans la tristesse, votre Dieu est à l'autel victime d'une odieuse trahison. Nous le savons, vos larmes, vos prières n'ont pu le défendre contre cet horrible sacrilège, mais du moins que votre piété recueille les gémissements de son cœur à l'heure où cette âme chrétienne accomplit son crime. « O mon amie, lui dit Jésus, pourquoi êtes-vous venue ? Vous que j'ai rachetée et comblée des dons de mon amour, ne vous ai-je pas admise autrefois avec une grande joie au banquet sacré ? Oh ! pourquoi êtes-vous venue, alors que vous êtes encore sous la puissance du démon ? Pourquoi n'avoir point laissé au tribunal de la pénitence ces voiles trompeurs qui ont mis obstacle à ma grâce ? Pourquoi êtes-vous venue ? Vous voulez donc me trahir, vous voulez que je repose sur votre langue, et c'est pour me livrer au démon ? Moi, la beauté, l'amour, la gloire, vous me préférez à une vile satisfaction, à un peu d'or qui va se fondre entre vos mains, à une joie éphémère qui vous fait rougir ? Oh ! pourquoi êtes-vous venue ? Ne savez-vous donc pas que le démon

habite en vous et qu'il règne sur votre âme que j'ai achetée au prix de tout mon sang? Pourquoi êtes-vous venue? N'est-ce donc pas assez d'avoir commis le péché, et faut-il encore que vous y ajoutiez le sacrilège, que vous mangiez et buviez votre propre condamnation? Oh! pourquoi êtes-vous venue? Vous voulez donc me trahir? Eh bien, accomplissez votre œuvre, mais sachez-le, le jour du remords viendra pour vous. Alors souvenez-vous de ce Dieu que vous trahissez, souvenez-vous de son amour, souvenez-vous de son désir de vivre au milieu de vous. C'est le même Dieu qui aurait voulu pardonner à l'apôtre infidèle sur la montagne des Oliviers. Et maintenant que je vous ai révélé le pardon plein d'amour que je garde à votre repentir, consommez votre crime et laissez-moi aller vers toutes ces âmes qui m'abandonnent. » Ah! n'attendons point que Jésus vienne à notre recherche. Pour l'abandonner, ne choisissons point l'heure où il est trahi, livré à ses ennemis et délaissé par un grand nombre. Que Dieu nous garde d'une semblable lâcheté! Mais ayons assez de foi et d'amour pour prendre la résolution de suivre Jésus à travers ses humiliations et ses souffrances. Plaçons-nous à ses côtés, affirmons hautement que nous sommes ses disciples, surtout aux heures des persécutions et des opprobres. C'est ainsi que nous lui demeurerons fidèles jusqu'à la fin.

II. — Jésus-Christ dans Jérusalem

I. — Obéissant aux ordres des pharisiens, les soldats conduisirent Jésus-Christ chez Anne beau-père de Caïphe. En plaçant sous la haute influence de ce pontife les préliminaires du procès, ils veulent gagner à leur cause le peuple juif; car Anne était regardé par tous comme un homme comblé des faveurs du ciel et comme le dernier représentant de la nationalité hébraïque. C'est donc au tribunal de ce pontife plein d'orgueil et enivré des prospérités humaines, que paraît tout d'abord notre divin Maître. Aussi l'astucieux vieillard se conformant aux intentions des princes des prêtres, cherche à saisir les côtés faibles de l'enseignement de Jésus et à lui arracher des aveux dont on puisse s'autoriser pour obtenir une sentence de mort. Mais il ne peut triompher de la paisible fermeté du Sauveur, qui répond à toutes ses questions par un noble silence. Aussi se hâta-t-il de renvoyer son prisonnier devant Caïphe son gendre, qui était alors grand-prêtre, et c'est dans sa maison que les princes des prêtres se trouvaient déjà réunis. Voici la salle du conseil; les princes des prêtres occupent les sièges de la justice; sur le tribunal, nous apercevons Caïphe et devant lui Jésus entouré d'une foule de soldats et de serviteurs du palais. On interroge Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. Écoutons la réponse qu'il fait au grand-prêtre : *J'ai enseigné publiquement devant tout le monde. J'ai prêché dans les synagogues et dans le temple où les Juifs s'assemblent.*

Je n'ai rien dit en secret. Qu'avez-vous besoin de m'interroger? Demandez à ceux qui m'ont entendu quel a été mon langage, ils savent bien ce que j'ai dit. Et Caïphe ne sait que répondre. D'ailleurs qu'aurait-il pu dire à un accusé qui, devant ses juges, en appelle hardiment au témoignage de ses ennemis? O Caïphe! tu gardes le silence, mais vois un de tes serviteurs répondre pour toi. Il s'avance vers Jésus et le frappe en disant : *Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre?* Écoute la réponse de ton prisonnier : *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* O Caïphe! les anges du ciel en voyant ce ministre d'iniquité outrager d'une manière si barbare le Dieu de toute sainteté, se sont couvert le visage de leurs ailes, et toi tu ne trembles point? Un jour viendra où ton nom sera maudit, et ton zèle imposteur flétri dans le cours des siècles. Il en sera de même pour tous les pécheurs qui se rendent coupables de ton crime.

II. — Mais Caïphe, continuant à se couvrir du masque de l'hypocrisie, recueille les témoignages de ceux qui accusent Jésus-Christ de vouloir détruire le temple et le rebâtir dans l'espace de trois jours. Et le divin calomnié, qui d'un seul mot aurait pu confondre ses ennemis, garde le silence. Caïphe enfin reprenant l'interrogatoire lui pose cette question : *Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu.* A cette interrogation exprimée en termes aussi graves, Jésus répond : *Oui, vous l'avez dit, je le suis; mais je vous le déclare, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel.* Aussitôt Caïphe déchire ses vêtements en signe de deuil et s'écrie : *Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous l'avez entendu, il a blasphémé. Donnez vos voix.* A cet appel tous répondent : *Nous le condamnons, il mérite la mort.* Alors les soldats s'approchent de Jésus, lui bandent les yeux, lui crachent au visage et le frappent en disant : *Christ, prophétise-nous qui t'a frappé!* Et durant toute la nuit Jésus fut abreuvé d'outrages. Ah! heures d'humiliations et de douleurs pour Jésus, pourquoi vous écoutez-vous si lentement? Mais voici les premières lueurs du jour, et mon Sauveur Jésus va passer des mains des soldats devant le grand conseil de la nation, et ses ennemis pourront se réunir en plus grand nombre pour ratifier l'injuste sentence qu'ils ont déjà portée contre lui. Juifs sanguinaires, prenez votre prisonnier, allez par devant Pilate : il vous sera facile par vos clameurs de vaincre ses scrupules de magistrat romain et d'obtenir une sentence de mort contre votre roi, contre votre Dieu! Et Jésus, ayant été condamné par le grand conseil de la nation, fut conduit devant le gouverneur de la Judée.

III. — Mais de nos jours que se passe-t-il dans le monde? Il est vrai, vous n'avez pas rencontré Jésus les mains liées, conduit par des soldats et traîné devant les tribunaux. Un autre spectacle vous est donné. Vous avez vu sa divinité, sa doc-

trine, son Eglise, ses ministres cités au tribunal de la raison. Des hommes qui se sont faits les héritiers de l'œuvre d'un pontife orgueilleux, méprisent tout enseignement religieux, repoussent les préceptes évangéliques et refusent à l'Eglise le droit de gouverner les âmes. Et quand ce premier travail est achevé, on traîne devant d'autres Caïphes les dogmes de notre sainte religion, la mission divine des prêtres et les épreuves d'un jour que traverse l'Eglise. Alors la calomnie n'hésite plus, elle cherche à flétrir tout ce qui touche à Jésus-Christ, les passions se donnent libre cours, et si un de ses ministres ose confondre ces attaques de l'erreur, l'orgueil se retire et laisse à l'ignorance le soin de répondre par l'insulte à des paroles pleines de charité; et les outrages dont Jésus-Christ fut abreuvé dans le palais d'Anne le pontife et dans la maison de Caïphe le grand-prêtre, se renouvellent au sein du peuple chrétien. Or, quelle différence y a-t-il entre ce que nous racontent les historiens sacrés et ce que nous voyons au milieu de nous, entre les hommes qui dans Jérusalem se rendirent coupables envers Jésus-Christ et les chrétiens qui marchent sur leurs traces ? Ah ! s'il y a une différence à établir, s'il y a une première place à occuper sur les sièges du crime, ô honte ! ô infamie ! les chrétiens l'emportent en ingratitude. Arrière donc Anne le pontife et serviteur du palais, arrière Caïphe le grand-prêtre et prince des prêtres, arrière soldats et gardiens du temple ! laissez passer ces chrétiens qui se rendent coupables de votre crime, laissez passer ces chrétiens vos imitateurs, devenus vos maîtres dans l'art d'outrager Jésus-Christ, sa doctrine, ses ministres, son Eglise ! Ah ! il y a donc des hommes qui travaillent le monde pour en faire une Jérusalem décide. Eh bien, ne soyons jamais de ce nombre, mais demandons au contraire à tous ces hommes qui sont nos frères et qui ne veulent pas de notre foi, de ne plus nous faire assister à un spectacle que nous ne pouvons voir sans tristesse. Repoussons de toute l'énergie de notre foi, des calomnies que rien ne justifie. Entourons de notre amour Jésus-Christ, sa doctrine, ses ministres, son Eglise. Travaillons de manière à ce que notre fidélité grandisse à mesure que grandit l'outrage, à mesure que s'élève la calomnie.

IV. — Mais quelles sont ces voix qui partent de la maison de Caïphe ? Ici c'est la voix d'une servante qui dit à Pierre : *Vous étiez avec Jésus de Nazareth.* Là c'est encore la voix d'une autre servante qui dit en désignant Pierre : *Vraiment, c'est un de ses disciples.* Plus loin, enfin, un des serviteurs du palais lui dit : *Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin ?* Et tous les assistants d'ajouter : *Vous êtes Galiléen. Votre accent vous trahit. N'êtes-vous pas de ses disciples ?* Et Pierre par trois fois répond : *Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne connais pas cet homme.* Quelle parole méprisante ! Quoi, Pierre, vous ne connaissez pas cet homme, et cependant c'est à cet homme que vous avez dit sur le chemin de Césarée : *Vous*

êtes le Christ Fils du Dieu vivant. C'est à cet homme que vous avez dit sur le lac de Genezareth : *Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur.* C'est à cet homme que vous avez dit sur le Thabor : *Seigneur, il fait bon être ici.* C'est à cet homme que vous avez dit, il y a quelques heures : *Seigneur, je suis prêt à vous accompagner. Avec vous, j'irai en prison, à la mort.* O Pierre, ne dites plus que vous ne connaissez pas cet homme ! Voyez ce regard qu'il porte sur vous ! Le coq a déjà chanté par deux fois, et Pierre a le bonheur de se souvenir ; il sort du palais, pleure amèrement sa faiblesse, tandis que Judas met un terme à ses jours par un nouveau crime. Mais si l'historien sacré nous a raconté le reniement et le repentir de saint Pierre, le monde à son tour nous parle du reniement d'un grand nombre de chrétiens. Ecoutez : « Moi, nous dit-il, au milieu des réunions où je préside, sur les places publiques où je règne, dans les maisons qui m'ouvrent leurs portes, je dis : « Quoi, vous êtes chrétiens, disciples « de Jésus ? » et on me répond bien souvent : « Nous « ne savons ce que vous dites, nous ne connais- « sons point cet homme. » Or voici ce que je fais pour arracher à leur lâcheté cet aveu criminel ; il me suffit de prononcer une parole, il me suffit d'un sarcasme ou d'un simple sourire ; et ces chrétiens se troublent, balbutient du bout des lèvres ce qu'ils condamnent dans leurs cœurs, et ils tombent sous les coups du respect humain. Voilà mes triomphes sur les âmes que le Sauveur Jésus a rachetées au prix de son sang. » Ah ! chrétiens, si vous ne pouvez pas opposer à ce récit de vos chutes l'histoire de votre repentir, combien vous êtes malheureux ! Car vous finirez par rouler au fond des abîmes, et chaque jour vous vous avancerez davantage dans cette voie du remords, du désespoir que Judas a suivie. Imitiez saint Pierre ; souvenez-vous des inspirations prophétiques que Jésus adressait à vos âmes. Livrez-vous à votre repentir, tombez à genoux et pleurez vos faiblesses. Alors quand le monde viendra nous raconter ses triomphes, nous lui dirons : « Regardez sur le chemin de la pénitence ; les voyez-vous ces âmes, vos victimes d'autrefois ? Les voilà plus fortes que jamais contre le respect humain, et resplendissantes des grâces qu'elles ont trouvées dans le baiser de paix que Dieu leur a donné. »

V. — Mais voici les Juifs qui ont amené Jésus-Christ devant le palais du gouverneur de la Judée. Pilate en voyant arriver les princes des prêtres et les anciens de la nation, s'avance vers eux et leur dit : *De quel crime accusez-vous cet homme ?* Tous répondent : *Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené.* Puis, craignant que le gouverneur prenne la défense de l'accusé, ils s'écrient : *Nous l'avons surpris séduisant le peuple, empêchant de payer le tribut à César, et se disant le Christ-Roi.* Pilate, en entendant cette accusation, rentre dans le prétoire et fait comparaître Jésus à son tribunal. *Etes-vous le roi des Juifs ?* demande le juge. *Dites-vous cela*

de vous-même, répond l'accusé, ou bien l'avez-vous appris par d'autres ? Est-ce que je suis Juif, moi ? continue Pilate. Votre nation et les princes des prêtres vous ont amené devant moi. Voyons, êtes-vous roi des Juifs ? Qu'avez-vous fait ? Jésus, toujours plein de bonté, répond à son juge : *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour que je ne fusse point livré aux Juifs. Bientôt à mon tour, j'exercerai la puissance, mais pour l'heure présente mon royaume n'est point d'ici-bas.* Et Pilate insistant pour savoir s'il était réellement roi, reçoit cette réponse de Jésus : *Oui, je le suis, je suis né et ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. Qu'est-ce donc que la vérité ?* réplique Pilate, et sans attendre une réponse, il s'en va vers les chefs de la nation et les princes des prêtres pour leur dire : *Vous m'avez amené cet homme, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez.* Mais les Juifs pensent autrement, et tous crient, disant : *Cet homme agite le peuple par ses prédications depuis la Galilée jusqu'ici dans toute la Judée.* Dans ces mots, Pilate croit voir une délivrance. Jésus étant de la Galilée et par conséquent de la juridiction d'Hérode actuellement à Jérusalem, il le lui renvoie pour qu'il prononce une sentence dans cette cause criminelle. Dès ce jour les deux représentants de la puissance romaine en Judée redevennent amis. Voilà donc Jésus conduit devant Hérode. A ce tribunal, ses ennemis le poursuivent de la même haine et des mêmes accusations. A son tour, il leur oppose le même silence. Hérode et sa cour le tournent en dérision. Hérode, après l'avoir fait couvrir d'un manteau blanc en signe de moquerie, le renvoie vers Pilate. Ah ! il appartenait bien au meurtrier de Jean-Baptiste de faire porter les livrées d'un insensé à cet Agneau de Dieu qui allait mourir pour le salut de tous les hommes.

VI. — Et maintenant voyez ce qui se passe de nos jours. Entendez toutes ces voix qui disent : « Jadis Jésus de Nazareth fut accusé d'empêcher de payer le tribut à César ; nous, nous disons que ses ministres demandent tout pour eux-mêmes. Jadis Jésus de Nazareth fut accusé d'être un mal-faiteur ; nous, nous disons que c'est un homme de génie, un sage comme il n'y en a jamais eu. Jadis Jésus de Nazareth fut accusé de vouloir séduire le peuple ; nous, nous disons que sa doctrine ne convient plus à notre siècle. Jadis Jésus de Nazareth fut accusé de se faire le Christ-Roi ; nous, nous disons que son Eglise a la prétention de courber toutes choses sous son autorité infaillible. Eh bien, au nom de tous ces crimes, nous citons Jésus-Christ, sa doctrine, ses ministres, son Eglise, au tribunal de la raison, de la science, de la morale, de la liberté, de la charité. O vous donc qui êtes pour nous ce que Pilate fut pour le peuple juif, paraissez, et si vous refusez de nous entendre, renvoyez-nous vers Hérode, il vit encore dans ces hommes

qui demandent le plaisir à toute créature comme dans une rapide jeunesse. A leur école, nous apprendrons à outrager et à calomnier Jésus-Christ, sa doctrine, ses ministres, son Eglise ; et quand nous les aurons couverts du manteau de la superstition, nous les ramènerons vers vous et vous les condamnerez à tout jamais. » Ah ! nous le savons, ces accusations ne sont point dans vos cœurs ni tombées de vos lèvres. Mais voyez autour de vous les efforts incessants que l'on fait pour les imposer à vos croyances. Chaque jour les échos de la publicité contemporaine vous les apportent, et c'est au nom de la liberté, de la science, de la morale, de la charité que l'on vous invite à vous enrôler comme soldats dans cette guerre qui commencée devant le prétoire se prolonge de siècle en siècle et arrive jusqu'à nous. Guerre infâme, s'il en fut jamais, qui compte pour les imitateurs des Juifs autant de défaites que de batailles. Il n'y a donc pas à s'y tromper. Nous nous trouvons en présence d'un monde qui nous poursuit, nous les disciples de Jésus-Christ, de ses outrages et de ses insultes, comme jadis les scribes et les pharisiens poursuivirent Jésus-Christ. A l'œuvre donc, vous tous les imitateurs des Juifs, insultez, frappez, calomniez ! Vous n'avez pas à redouter nos représailles, nous sommes pour vous d'autres Jésus-Christ, et nous nous montrerons réellement comme d'autres Jésus-Christ. Le silence et la prière, voilà nos armes ! — O Jésus, soyez béni de l'héritage de patience et d'humilité que vous avez laissé à votre Eglise ! Ne permettez pas qu'il dépérisse en nos mains. Quand l'outrage et l'insulte viendront nous frapper au visage, quand le mépris et la calomnie viendront empoisonner nos jours, nous nous souviendrons, ô Jésus, de votre silence, de votre patience devant Pilate et à la cour d'Hérode. Alors sachant souffrir comme vous, comme vous nous travaillerons au salut de nos frères, au salut de ces pauvres pécheurs qui ne veulent point revenir à vous, et c'est ainsi que nous comprendrons de plus en plus l'amour que vous nous avez témoigné durant les heures de votre Passion.

III. — Jésus, après avoir été condamné, est conduit au Calvaire

I. — Hérode n'ayant point voulu se prononcer dans cette cause, les Juifs ramenèrent Jésus vers Pilate. Le gouverneur, en les voyant revenir, convoque aussitôt les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple, et leur dit : *Vous m'avez présenté cet homme en l'accusant de soulever le peuple. Je l'ai interrogé devant vous et ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes que vous lui imputez. Hérode, auquel je vous ai renvoyés, en a jugé de même ; il n'y a donc en cet homme rien qui mérite la mort. Je le renverrai après l'avoir fait châtier.* Mais la haine veillait et, d'ailleurs, l'envie ne pouvait être satisfaite. Il lui faut, à ce peuple tombé dans l'aveuglement, le sang du juste, et il l'aura. Aussi les

princes des prêtres persistaient dans leurs accusations et s'efforçaient d'obtenir de Pilate une sentence de mort contre Jésus. Alors le gouverneur, croyant avoir une plus grande influence sur le peuple, s'avance et s'écrie : *C'est la coutume que je vous accorde la délivrance d'un prisonnier. Lequel voulez-vous que je délivre, de Barabbas ou de Jésus qui est appelé Christ ?* Voulez-vous que je délivre le roi des Juifs ? A cette question, le peuple hésite et ne sait que répondre. Mais Pilate ayant renouvelé sa demande, une immense clameur se fait entendre pour exiger la délivrance de Barabbas. Pilate réplique aussitôt, disant : *Que ferai-je de Jésus de Nazareth ?* Et la foule lui répond : *Qu'il soit crucifié !* Le gouverneur ne semble point comprendre, il insiste de nouveau pour renvoyer Jésus, et la foule ne cesse de lui répondre : *Qu'il soit crucifié ! Crucifiez-le ! Crucifiez-le !* En vain Pilate parle de l'innocence de l'accusé, il dit qu'il ne sait que faire de Jésus, et la foule lui répond toujours : *Qu'il soit crucifié !* Et les collines de Sion renvoient ce cri déicide à tout ce peuple avide du sang de Jésus. La tempête, loin de se calmer, redouble, la fureur populaire atteint son paroxysme, de toutes parts on réclame une sentence de mort. Pilate, cependant, résiste toujours et voici qu'il essaye d'un dernier moyen : celui de la commisération. Jésus est donc attaché à la colonne pour y être flagellé. Bientôt tout son corps n'est qu'une plaie des pieds à la tête, le sang s'échappe de ses blessures et jaillit de toutes parts sous les coups des fouets ; on place sur sa tête une couronne d'épines, dans sa main un roseau comme un sceptre, on jette sur ses épaules un manteau de pourpre, puis tous fléchissent le genou devant lui, disant : *Salut, roi des Juifs.* O Pilate, vous avez proclamé l'innocence de votre prisonnier, et vous permettez que les soldats se fatiguent à le flageller ! S'il eût été coupable, qu'eussiez-vous fait ? Ah ! vous pouvez maintenant le livrer à tout ce peuple qui sera sans doute ému à la vue d'une si grande douleur. Mais dès que le gouverneur a présenté Jésus, disant : *Voilà l'homme !* un cri formidable s'élève, disant : *Crucifiez-le ! Crucifiez-le !* Mais, réplique Pilate : *Je ne le reconnais coupable d'aucun crime.* Et les Juifs s'écrient : *Il a mérité la mort, car il s'est appelé le Fils de Dieu. Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point l'ami de César. Car quiconque se fait roi, se déclare contre César.* Et Pilate leur répond : *Est-ce que je crucifierai votre roi ?* Et tous s'écrient encore : *Crucifiez-le ! Nous n'avons pas d'autre roi que César.* Et sur cette seule parole Pilate est vaincu, il n'y a plus pour lui ni devoir, ni justice. L'intérêt seul a dicté sa sentence, il en arrive jusqu'à oublier le conseil de son épouse, il se lave les mains devant le peuple, croyant se laver de sa lâcheté, il livre Jésus aux Juifs et il dit : *Je suis innocent du sang de cet homme juste.* Non, Pilate, cela ne sera point, le sang de Jésus pèsera sur toute ta vie et il te conduira à ta perte ! Et voici que tout le peuple

lui répond d'une seule voix : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !* O peuple juif ! le ciel a exaucé tes vœux. Chaque fois que ton nom vient sur nos lèvres, nous pensons à ce cri déicide que tu fis entendre devant le prétoire, et tes enfants répandus sur la face de la terre rappellent à tous la malédiction qui t'a frappé.

II. — Et maintenant, considérez le chrétien qui se rend coupable du renouvellement de cette condamnation. Ecoutez ! Vous alliez sur le chemin de la vie portant en votre cœur votre doux Sauveur Jésus. Le péché s'est présenté devant vous, les mains pleines de joies faciles et vous promettant des jours heureux sur la terre. Or, au milieu de vous, des voix se sont fait entendre tout aussitôt, disant : « Délivrez-nous Barabbas et crucifiez Jésus de Nazareth. Que le démon vive et que Jésus meure ! Cet homme se dit notre Dieu, notre ami : crucifiez-le, nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ; si vous ne le condamnez pas, vous n'êtes pas notre ami ; notre roi, à nous, c'est le plaisir, c'est le péché. Que Satan vive et que Jésus meure au dedans de nous-mêmes ! » Ah ! toutes ces voix vous les connaissez bien, elles sont toujours là vous demandant la condamnation de Jésus. C'est votre mémoire qui vous dit : Crucifiez Jésus de Nazareth, car il veut que j'oublie la terre pour ne penser qu'au ciel. C'est votre intelligence qui vous dit : Crucifiez Jésus de Nazareth, qui veut m'imposer des pratiques religieuses qui ne peuvent se justifier. C'est votre volonté qui a dit : Crucifiez Jésus de Nazareth, puisque sa loi s'oppose à mes inclinations. C'est votre cœur qui dit : Crucifiez Jésus de Nazareth, c'est l'ennemi de mon bonheur. Et quand votre âme a entendu toutes ces voix et qu'elle n'a pas eu le courage de résister, elle s'est écriée : Je suis innocente du renouvellement de cette condamnation. Je ne puis retenir ma mémoire, captiver mon intelligence, régler ma volonté et diriger mon cœur. Ah ! n'est-il pas vrai, quand cette justification est arrivée sur vos lèvres, c'était l'heure d'un entraînement coupable, d'un oubli plein d'ingratitude, d'une volonté plongée dans le mal, d'un cœur dominé par ses passions. O pécheur, cesse de condamner ton Dieu, ton Sauveur ! O mon frère, arrête ! Tu condamnes Jésus à une mort qui, au lieu de te profiter, ne te rend que plus criminel. Arrête ! Jésus te demande grâce. Le ciel et la terre te demandent grâce pour leur créateur. Arrête ! L'Eglise, les prêtres, les fidèles te demandent grâce pour Jésus qui t'a racheté, qui t'aime et qui voudrait vivre en toi. Ah ! que ce cri déicide ne sorte plus de ton cœur, qu'il ne tombe plus de tes lèvres ! Pécheur, souviens-toi de la malédiction qui pèse sur le peuple juif ; elle sera ton partage et ta punition pour l'éternité, si tu ne t'arrêtes pas dans la voie de l'iniquité.

III. — Jésus, ayant été condamné, est conduit au Calvaire. Quelle différence entre cette sortie de Jérusalem et son entrée triomphante ! Ce n'est plus l'Hosanna, c'est le cri de mort qui retentit. Au lieu de l'amour qui lui faisait cortège, c'est la

haine qui le poursuit. Au lieu de fleurs et de rameaux jetés sur son passage, c'est la croix qui est placée sur ses épaules ; ce sont des insultes, des blasphèmes qui l'accompagnent, et le divin Sauveur s'avance péniblement sur cette route du Calvaire qui est marquée de son sang. Tout nous dit sa grande faiblesse et ses cruelles souffrances. Voyez ses chutes renouvelées, voyez l'aide qu'on lui donne pour porter sa croix : c'est Simon le Cyrénéen ; voyez ce sang qui coule de toutes les plaies de la flagellation et de la couronne d'épines. Il y a cependant des consolations sur ce chemin de la douleur. Voici d'abord Marie qui est là sur son passage. Quelle rencontre ! Quels regards s'échangent entre la mère et le fils ! C'est l'amour, c'est la compassion de la mère qui va vers ce fils bien-aimé, qui voudrait le presser sur son cœur, et cette mère le voit, ce Verbe fait chair, tout couvert d'opprobres et succombant sous le poids de ses douleurs. Ah ! si Marie révéla à Jésus toute son affliction en le retrouvant dans le temple après l'avoir cherché durant trois jours, quelle révélation n'a-t-elle pas dû lui faire là sur le chemin du Calvaire ? Et Jésus, à son tour, qu'a-t-il dit à sa mère ? Il me semble que de son côté il ne pouvait lui dire que la parole qu'il lui avait déjà dite : *Ignorez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui regardent mon Père ?* Ah ! cette croix que Jésus porte sur ses épaules et cette route du Calvaire qu'il doit parcourir, voilà bien les choses de son Père, c'est-à-dire notre salut, notre rédemption. Mais voici les filles de Jérusalem qui, désolées et tout en larmes, apportent à leur divin Maître des témoignages d'amour et de fidélité ! Combien elles auraient désiré pouvoir l'arracher des mains des soldats et des bourreaux ! Voici enfin Véronique ; c'est la femme forte et courageuse que rien ne peut arrêter : elle s'avance et essuie l'auguste face de Jésus. O Véronique, soyez bénie ! par vous, après bien des siècles écoulés, nous voyons encore les blessures et les ignominies qu'avait reçues la sainte face du Sauveur durant les heures de sa Passion. Mais voici que le cortège arrive sur le sommet du Calvaire. Ils sont tous là, les ennemis de mon Sauveur : les scribes et les pharisiens, les princes de la nation et les anciens du peuple ; il y a aussi une foule immense qui se presse, qui s'agite, excitant les soldats et les bourreaux.

IV. — Et depuis ce jour, Jésus-Christ je le vois encore sur le chemin du Calvaire portant toujours sa croix, mais sous une autre forme et dans d'autres conditions. Et depuis ce jour aussi, les ennemis de mon Sauveur je les vois de même sur le chemin du Calvaire, ils le poursuivent de leur haine et de leurs blasphèmes. Voilà l'histoire des enfants des hommes, faisant de tous les lieux où ils habitent, un Calvaire pour y crucifier Jésus-Christ, son Eglise et les âmes qui veulent vivre pieusement dans le monde. Et les bourreaux, c'est-à-dire les pécheurs, y amènent sur ces nouveaux calvaires les Apôtres et les martyrs, et, comme

leur Maître, les Apôtres et les martyrs donnent leur sang. Les pécheurs y amènent encore les confesseurs et les vierges, et, comme leur Maître, les confesseurs et les vierges ont souffert l'insulte et le mépris plutôt que de renoncer au devoir et à la vertu. Mais voyez enfin toutes ces multitudes, de tout âge et de toute condition, qui viennent se placer elles-mêmes à côté de Jésus sur le chemin du Calvaire, car elles ont entendu sa voix leur disant : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.* Et les voilà, tous ces chrétiens, malgré les calomnies et les outrages, malgré les pécheurs, marchant vers le Calvaire pour y être crucifiés avec Jésus ; et là, sur le Calvaire, ils attendront dans l'amour et la patience le jour et l'heure que Dieu aura marqués pour la consommation de leur sacrifice. Allons donc nous aussi hors de la ville, portant notre croix à la suite de Jésus pour être du nombre de ses disciples ; ne nous laissons point arrêter par des considérations trop naturelles, par les inclinations de notre nature, par le respect humain, et même par les peines et les humiliations que nous pouvons rencontrer sur notre route, et un jour nous dirons avec l'Apôtre : *Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde.*

IV. — Le crucifiement et la mort de Jésus-Christ

I. — Voici que les bourreaux dépouillent Jésus de ses vêtements et il s'étend lui-même sur l'instrument du supplice. Quelle scène ! Quel excès d'amour d'un Dieu pour les hommes ! C'est Isaac se plaçant sur le bois du sacrifice, et ce sont des mains de pécheurs qui touchent cette chair immaculée du Sauveur, et le divin Agneau se livre, s'abandonne entièrement aux volontés de l'enfer. C'est l'heure des puissances des ténèbres. Dieu le Père l'a voulu. On enfonce les clous dans les pieds et les mains du Sauveur. Quelles souffrances horribles ! On élève de terre la croix et Jésus apparaît aux regards de tous, crucifié entre deux voleurs ! Ah ! tombons à genoux et disons-lui : « O Jésus ! vous aviez dit que lorsque vous seriez élevé de terre vous attireriez tout à vous. Réalisez votre promesse en attirant tout ce peuple à vous pour qu'il vous aime et vous adore, pour qu'il s'arrête dans son crime en vous priant de lui pardonner ! » Mais cette heure de justice n'est point encore venue : les soldats au pied de la croix se partagent ses vêtements et sa tunique est tirée au sort. Les princes des prêtres passent et disent : *Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ fils de Dieu !* Les scribes et les anciens du peuple lui disent : *Que le Christ, roi d'Israël, descende maintenant de la croix, et nous croyons en lui !* La foule vient et lui jette de sanglantes railleries, disant : *Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même !* Et l'un des voleurs, qui est à ses côtés, lui dit : *Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous avec toi.* Ah ! vous pouvez interroger

l'histoire des nations, elle ne vous dira pas qu'il y a eu des bourreaux, des soldats, des juges, des peuples se réjouissant au spectacle du supplice d'un homme et continuant à le poursuivre de leurs outrages, à le couvrir d'opprobres jusqu'à son dernier soupir. Mais l'histoire vous dira que cette destinée a été le partage, non d'un criminel, mais d'un juste, de Jésus-Christ, Verbe fait chair, né de la Vierge Marie. Et après vingt siècles de christianisme, l'enfer n'a pas assouvi sa haine et chaque jour il suscite des pécheurs qui viennent s'écrier au pied de la croix : *Venez, arrachons-le de la terre des vivants et que son nom ne soit plus rappelé sur la terre*. Mais, reconnaissons-le, au pied de la croix du Calvaire il y avait un groupe béni qui offrait à l'auguste victime ses adorations et ses sentiments d'amour. C'est d'abord Marie, sa mère, qui ressent en son cœur tous les outrages et toutes les blessures que Jésus-Christ reçoit en son corps. C'est ensuite Marie-Madeleine qui vient en présence de tous pleurer sur son bon Maître et le reconnaître pour le Sauveur qui l'a relevé de ses abaissements. Ce sont les saintes femmes dont la fidélité éclate et brille au sein de cette sombre nuit de la Passion. C'est Jean, le disciple bien-aimé, que l'amour a attaché aux pas du Sauveur et qui assiste au sacrifice de l'amour. Tous ces cœurs généreux sont là sur le Calvaire, souffrant de toutes les souffrances de Jésus-Christ et compatissant à ses douleurs. Et vous aussi, âmes chrétiennes, vous y êtes au pied de cette croix, car, n'est-ce pas, vous ne voulez point vous trouver au milieu de cette foule qui blasphème et insulte Jésus-Christ ! Vous y êtes et vous y demeurerez dans des sentiments de foi et de reconnaissance.

II. — Mais hâtons-nous de lever nos regards vers l'auguste victime dont la vie s'écoule si rapidement sur la croix, et recueillons ses dernières paroles. Malgré l'ingratitude des hommes, malgré la haine de ses ennemis, malgré la cruauté de ses bourreaux, malgré ses souffrances, Jésus n'oublie point la mission de Sauveur qu'il est venu remplir dans le monde, et de son cœur jaillit cette ardente prière en pensant à ceux qui le font mourir : *Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*. Quelle bonté ! Jésus oublie tout pour ne voir qu'une chose : la justice divine irritée à cause du crime dont on se rend coupable envers lui, et il demande miséricorde pour ses ennemis. Ah ! la terre ni le ciel n'avaient point encore vu ce spectacles d'ineffable tendresse : une victime priant pour ses bourreaux. Et Dieu le Père a entendu la voix de Jésus. Il s'est apaisé, il a envoyé des grâces de conversion à certaines âmes. Ecoutez la prière de l'un des voleurs qui dit à Jésus : *Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume*. Et Jésus lui répond aussitôt : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*. Quelle consolante promesse ! Le bon larron a demandé simplement un souvenir de Jésus dans son royaume, et il obtient sur l'heure même une

place : il la possèdera avant le coucher du soleil. Quelle belle destinée, de la croix passer dans le paradis ! Voilà une âme qui était souillée de toutes sortes de crimes et de vices, et cette âme, tout d'un coup, monte de l'abîme et s'élève si haut qu'elle mérite d'entrer dans le paradis. Où sont-ils les hommes, les savants, les riches, les puissants qui peuvent accomplir de si glorieuses réhabilitations ? C'est tout à la fois l'œuvre du repentir que la grâce a fait entrer dans cette âme, et l'œuvre de la grâce de Jésus qui a mérité et donné le pardon à ce pauvre pécheur. Voilà les prodiges que Jésus accomplit sur la croix, et ces prodiges nous les voyons se renouveler encore parmi nous, car elle monte toujours vers le ciel la prière de Jésus appelant des grâces de pardon sur les pauvres pécheurs.

III. — Voici maintenant les doux présents du cœur de Jésus : il va se dépouiller entièrement pour nous. Abaisant ses regards vers Marie sa mère, il lui désigne Jean, son disciple, et lui dit : *Femme, voilà votre fils* ; puis il ajoute, en s'adressant à Jean et en lui désignant Marie : *Voilà votre mère*. Quel mystère d'ineffable tendresse ! En vertu de cette divine parole, Marie est devenue mère de tous les hommes, et en son cœur un nouvel amour est apparu : c'est l'amour maternel qu'elle ressent pour chacun de nous. De même, en vertu de cette parole, Jean, qui représentait les chrétiens de tous les siècles, est devenu le Fils de Marie, et nous tous nous ressentons pour Marie un amour filial. O Mère, soyez bénie de nous avoir adoptés pour vos enfants, et vous, le disciple bien-aimé, soyez bénie de nous avoir si bien représentés au pied de la croix ! Jésus lève ensuite un regard plein de tristesse. On dirait que, la terre ne pouvant plus être pour lui un secours, il demande au ciel de lui venir en aide ; il cherche des auxiliaires pour l'assister dans son dernier combat, et n'en trouvant pas, il dit : *O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Quoi ! Jésus ne serait plus le Fils bien-aimé du Père en qui il trouve toutes ses complaisances ? Loin de nous pareille pensée, mais à cette heure, Jésus devant Dieu c'est l'homme pécheur, c'est la victime qui expie pour nous. Si un jour Jacob revêtait les habillements d'Esau pour recevoir la bénédiction d'Isaac, Jésus-Christ, au contraire, a pris le vêtement du pécheur pour recevoir en lui la malédiction qui devait s'appesantir sur nous. Quel amour ! Jésus enfin vaincu par une soif ardente, d'une voix haletante s'écrie : *J'ai soif !* Et les soldats lui présentent du vinaigre. Quelle cruauté ! Donner à boire du vinaigre à Celui qui donne une eau vive jaillissant jusqu'au ciel, qui enivre ses élus au torrent des délices éternelles, qui est pour toutes les âmes douceur, bonté et amour. Voilà bien toute l'amertume qu'apporte le péché. O Jésus ! vous pouvez maintenant interroger les oracles prophétiques qui avaient annoncé votre mission, vous avez tout accompli ! Vous pouvez remettre votre âme entre les mains de votre Père, vous pouvez dire : *Tout est consommé*. Et Jésus, inclinant sa

tête sur la poitrine, rend le dernier soupir. Ah ! si vous croyez que Jésus n'a pas assez souffert, si vous croyez qu'il ne vous a pas assez prouvé son amour, interrogez votre cœur, oubliez le Calvaire : Jésus-Christ est crucifié au milieu de vous, non plus comme un étranger, mais comme un ami ; non plus comme un Dieu inconnu, mais comme un Dieu qu'on adore ; non plus comme un roi qui veut régner, mais comme un roi qui a été acclamé. Ah ! cessez de crucifier votre Dieu, votre Sauveur, et si vous voulez commettre ce crime, que vos âmes du moins entendent les paroles pleines d'amour qui sortent de son cœur !

IV. — Car voici le testament qu'il fait encore en faveur de tous ceux qui le crucifient de nouveau et l'exposent à l'ignominie autant qu'il est en eux. « Ames chrétiennes, leur dit-il, écoutez la voix de mon cœur qui vous aime et qui dit pour vous : Mon Père, pardonnez-leur, elles ne savent pas ce qu'elles font ! O mon Père ! ne regardez point leurs crimes, c'est pour elles que je vous offre mes souffrances, les mérites de ma passion ; envoyez-leur des grâces de repentir. Elles ne savent ce qu'elles font, car si elles me connaissaient bien, non, mon Père, elles ne se rendraient pas coupables de ce crime. Pardonnez, ô mon Père ! pardonnez à toutes ces âmes que j'ai rachetées. Ames chrétiennes ! si vous l'aviez voulu, j'aurais fait de vous mon paradis sur la terre, et vous, vous auriez trouvé votre paradis en moi. Combien je pleure sur votre malheur ! Je vous aurais donné des jours heureux. Pourquoi, âmes chrétiennes, m'outrager alors que j'aurais été en vous et vous en moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je sois votre repos, votre consolation, votre joie sur la terre ? Vous le pouvez encore, mais parlez-moi comme le bon larron m'a parlé sur le Calvaire, et dès cette heure je ferai de vous mon paradis. Ah ! vous voulez poursuivre votre œuvre de péché. Eh bien ! ô vous ma Mère ! recevez toutes ces âmes pour vos enfants, elles ne veulent plus de moi, je ne puis plus rien pour leur salut ; attachez-vous à leurs pas, ne les abandonnez point, et qu'instruites par vous elles connaissent leur malheur. O ma Mère ! ramenez ces âmes dans le devoir, allez à leur recherche, car ces âmes, je les ai rachetées et ce sont vos enfants. Et vous, âmes chrétiennes, recevez Marie, ma mère, pour votre mère. Ce n'est point en vain que l'Eglise l'appelle le refuge des pécheurs. Allez vers votre mère, elle vous protégera contre les coups de la justice de mon Père. Laissez-vous toucher par son amour, puisque je ne puis vous arracher au péché. Souvenez-vous de sa miséricorde, de son amour, et puissiez-vous vous livrer au repentir sous ses bonnes inspirations ! Pécheurs, ne l'oubliez jamais, je vous ai dit et je vous redis encore, en vous désignant Marie : Voilà votre mère ! O mon Dieu ! n'abandonnez point toutes ces âmes chrétiennes ; j'ai souffert sur la croix les tristesses, les angoisses de votre abandon pour leur mériter la grâce de n'être point abandonnées de vous. O mon

Dieu ! que votre miséricorde continue à les protéger et à les préserver de votre justice ! Ames chrétiennes, j'ai soif, et vous me donnez à boire de l'eau du péché. Que sont-ils devenus les jours où j'étais en vous une fontaine d'eau jaillissant jusque dans la vie éternelle ? Ah ! oui, j'ai soif de votre repentir, de vos larmes, de vos vertus et jusqu'à votre dernier soupir je ne cesserai de vous demander à boire. Mais rien ne peut vous arrêter, vous voulez me crucifier de nouveau ; ah ! dites-moi, oui, dites-moi ce que je dois faire pour que vous ne vous rendiez plus coupables de ce crime ? Parlez, et, s'il le faut, je me remettrai à l'ouvrage. Ames chrétiennes, mon amour est vaincu, j'ai épuisé toutes mes inventions, vous ne voulez point renoncer à votre funeste projet, eh bien ! accomplissez votre œuvre et je dis : Tout est consommé. »

Conclusion

Non, Seigneur, tout n'est pas consommé pour le malheur de toutes ces âmes qui vous offensent, et en vous regardant attaché à la croix, je comprends que vous aurez encore des paroles de pardon et des grâces de sanctification pour toutes ces âmes comme pour nous tous. Voici que nous tombons à genoux devant vous et nous vous disons, dans des sentiments de repentir : Seigneur, nous ne voulons plus vous crucifier ! Descendez de cette croix afin de venir demeurer en nos âmes ; cessez de tenir vos bras étendus, afin de nous presser sur votre cœur ; cessez de porter cette couronne d'épines : nous ne porterons plus des couronnes de roses ; cessez de rester les pieds attachés : nous ne voulons plus marcher dans les sentiers de l'iniquité ; que la blessure de votre cœur se referme : nous n'aimerons plus les créatures ni les plaisirs coupables. Ouvrez vos yeux pour voir notre repentir ; relevez votre tête, vous n'aurez plus à rougir de vos enfants ; ouvrez votre bouche pour nous bénir. O Jésus, voyez toutes les âmes prosternées devant vous, ne les repoussez point ! Tous nous portons nos pas vers vous, tous nous levons nos mains vers vous, tous nous vous donnons notre cœur, et vous, ô Jésus, donnez-nous, en ce douloureux anniversaire, le baiser de paix et de réconciliation dont nous avons besoin pour faire fructifier la grâce de salut que vous nous avez méritée en mourant pour nous sur la croix.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XIII

SAINT JOSEPH HUMBLE ET HOMME D'ACTION

Joseph autem vir ejus cum esset justus.

Joseph, l'époux de Marie, était un homme juste.

(Matth., I, 19).

Saint Bernard déclarait qu'il était toujours effrayé quand il voulait parler sur la sainte Vierge, et c'était à bon droit. Comment une

parole humaine, avec les infirmités de notre langage, pourrait-elle redire les mérites, définir les traits admirables de la Mère de Dieu, alors que les anges se déclarent impuissants à le faire ? L'ange Gabriel lorsqu'il se présenta devant elle ne trouva en effet que ces seules paroles : « Je vous salue, pleine de grâce... » Et il s'arrêta, comme interdit, la laissant elle-même toute troublée.

Cependant au moins connaissons-nous d'elle l'enfance, l'éducation, l'incomparable virginité, les douleurs, en un mot la trame de la vie ; tandis que saint Joseph nous demeure presque inconnu : il faut le deviner, l'étudier longtemps pour saisir l'ensemble de sa physionomie. Car tout y est caché, tout y est obscur ; c'est comme la nuit que Dieu a voulue afin d'y faire mieux resplendir les figures lumineuses de Jésus et de Marie, — comme les étoiles apparaissent plus brillantes dans un ciel noir.

Le grand caractère de sa vie, c'est l'*obscurité*, qui contraste avec son étonnante élévation, et en cela il a des rapports tout particuliers avec vous, femmes chrétiennes, dont le grand mérite consiste à être des femmes d'intérieur. Le plus grand éloge en effet qu'on puisse faire de vous c'est de dire : « Elle aime à demeurer chez elle, dans son foyer, auprès de son mari et de ses enfants. » Mais tout en restant dans son rôle obscur, volontairement ignoré, c'était lui cependant qui était le rouage nécessaire, le rouage commandeur : c'était un *homme d'action*. Deux faces que nous étudierons de son visage qui nous attire, à cause même de l'ombre qui l'enveloppe et de la volonté qui en rayonne.

I

Nul homme ne fut plus grand, plus élevé, ni plus humble.

1. Il était de race royale. Par ses aïeux il remontait à David ; il pouvait donc se vanter d'appartenir à la première famille du monde. Il était d'ailleurs de Bethléem, une cité glorieuse, la cité de David, pleine des souvenirs les plus patriotiques et les plus religieux, désignée par les prophètes pour être le berceau du Messie. Chacun de nous a une tendance à se glorifier de son lieu natal ; ce peut être un pauvre petit village, mais pour nous il n'est pas un endroit sur terre qui nous soit plus cher, que nous regardions comme plus honorable et plus sacré.

Or cette charmante ville dont Michée avait dit : « Tu n'es pas la moindre d'entre les principautés de Juda, » Joseph la quitte pour une autre cité décriée, mal famée, où il arrive comme un étranger, Nazareth. Il semble que sa grande passion, le plan bien arrêté de sa vie, ait été de vivre inconnu des hommes, dans la nuit la plus complète. Il choisit Nazareth sans doute parce que Marie l'y conduisit, mais surtout il est heureux d'y vivre ignoré de tous. Ceux qui le rencontrent ne se doutent point que cet artisan, chargé d'outils, qui s'en va commencer sa rude journée, est de la

plus haute lignée ; ce fils des rois s'est appliqué à passer pour un fils du peuple. Disons que c'est aussi pour cela qu'il est devenu si populaire dans les siècles chrétiens. Mais alors il ne songeait qu'à se confondre dans la foule des ouvriers comme lui, gagnant péniblement sa vie et ne se distinguant des autres que par un travail plus constant, une existence plus irréprochable, une bonté qui ne connaissait pas de limites. Le petit-fils de David tient à demeurer mêlé au peuple, avec ceux qui souffrent et dont les misères excitent en lui une immense compassion. Ses qualités personnelles, son habileté dans son métier, l'ascendant dont il jouit sur les Nazaréthains et par ses vertus et ses bons conseils, son honnêteté, son intelligence supérieure lui assignaient un rôle public, les honneurs et les dignités fussent venus le chercher dans sa maison s'il n'eût été décidé avant tout à rester dans la chère obscurité où il se complaisait seul avec Marie, seul avec Dieu, le centre de leurs cœurs.

Apprenez à son exemple à aimer votre intérieur. Vous n'êtes bien que là, vous y êtes reine de ce petit royaume du devoir où s'exerce votre labeur avec votre autorité ; vous y êtes heureuse entre votre mari et vos enfants. Partout ailleurs une chose essentielle vous manque : c'est le bonheur intime, la joie de sentir que vous êtes là où vous devez être, au poste de l'honneur et du gouvernement. Hors de chez vous, vous êtes comme des reines découronnées ou qui ne sont pas dans leur domaine, dans leur royaume. C'est pourquoi lorsque vous perdez votre temps à des conversations inutiles, ou frivoles, ou coupables, vous rentrez dans votre maison avec un poids sur le cœur, une conscience mal à l'aise. Vous êtes sorties de la précieuse obscurité pour laquelle vous êtes faites, vous êtes sorties du devoir.

2. L'Evangile appelle saint Joseph l'époux de Marie, *vir Mariæ*. Ces deux mots lui constituent la plus enviable et la plus sublime des dignités. L'on demeure d'accord que l'ange gardien de Marie fut l'ange Gabriel, qui pendant toute l'éternité se glorifiera de cet incomparable honneur. Cependant l'époux est plus que l'ange, il approche plus de l'épouse, il pénètre mieux dans son intimité. Joseph époux de la reine est donc supérieur à l'ange Gabriel, serviteur de la reine.

Au-dessus de saint Joseph il n'y a que Marie, et au-dessus de Marie, Dieu. Je me trompe cependant : la sainte Vierge est plus élevée que Joseph par sa nature et son privilège de mère de Dieu ; mais dans la maison de Nazareth elle est, par l'ordre social établi par Dieu, l'inférieure de Joseph. Elle lui doit l'obéissance comme toute femme doit obéissance à son mari. Quelle est donc la grandeur de cet homme extraordinaire qui commande à Marie et à qui elle obéit !

Et remarquez bien qu'il exerce son autorité sur elle, parce qu'il est aussi dans l'ordre que chacun use des prérogatives qu'il a reçues et que le chef de famille affirme par conséquent son autorité

chez lui. Mais ne l'eût-il pas voulu faire que Marie l'y eût obligé en quelque sorte, afin d'acquérir le mérite de l'obéissance.

S'il commande, c'est donc par devoir, comme sa divine épouse lui obéit par devoir, et quand il dispose, agit, parle avec autorité, il n'en sent pas moins vivement son infériorité et il s'en humilie. Sa grandeur ne sert ainsi qu'à le rabaisser à ses propres yeux, et qu'à l'enfoncer davantage dans les douces profondeurs de son obscurité.

Ici encore il est votre modèle : la femme dans la maison doit sentir qu'elle est l'inférieure, car il ne faut pas renverser les rôles. Il peut se faire que, par exception, elle soit obligée de prendre la direction des affaires, car la vie est pleine de surprises, d'accidents et d'adversités ; c'est un combat : il reste souvent des blessés et des morts sur le champ de bataille, et quand le capitaine tombe sous le feu de l'ennemi, le lieutenant accourt, et prend le commandement à sa place. Ainsi arrive-t-il dans les luttes de la vie : votre mari est malade, ou son caractère manque d'énergie, s'affaïsse, se décourage, à vous alors de ramasser le sceptre et de conduire la maison. Mais alors même gardez-vous d'agir comme si vous étiez les maîtresses et les souveraines. Tant que le chef est là, on ne commande qu'en son nom. C'est l'ordre, c'est la règle, c'est de plus, à tous égards, une grande habileté ; car ainsi vous n'assumez pas seules une responsabilité qui pourrait vous écraser. N'oublions jamais les principes posés par Dieu même. Marie à coup sûr était, par ses qualités naturelles, son caractère, son intelligence, son cœur, ses vertus sublimes, bien supérieure à saint Joseph, qui ne l'ignorait pas. Cependant elle laisse à son époux la direction, le commandement, elle veut lui obéir, elle s'inspire de ses conseils, parce que c'est l'ordre, et que l'ordre c'est la volonté de Dieu.

3. Fils des rois, époux de la vierge Marie, ce sont là des prérogatives merveilleuses, et cependant Joseph, cet homme obscur, en possède encore une plus glorieuse. Jésus lui dit : « Mon père ! » Quand Marie retrouve son fils dans le temple après trois journées de douloureuses recherches, elle dit à l'enfant : « Voici que votre père et moi nous vous cherchions l'âme pleine d'angoisses. »

On a défini saint Joseph « un voile » qui recouvrait les plus augustes mystères, et rien de plus expressif ni de plus vrai. Précieux voile qui déroba le mystère de l'Incarnation au monde qui ne l'eût pas accepté, au démon qui ne devait pas le connaître encore ! Joseph, par son obscurité même, dérouta Satan, « qui malgré sa pénétrante perspicacité ne comprit rien, dit saint Ignace d'Antioche, ni à la virginité de Marie, ni à son divin enfantement, ni à la mort du Sauveur ; trois mystères de clameur qui ont été opérés dans un divin silence. » (Mgr Gay, 38^e conférence). Ces mystères criaient bien haut cependant la puissance et la miséricorde de Dieu, et quand le Sauveur eut brisé la pierre scellée de son tombeau,

Satan dut s'avouer à lui-même qu'il avait été prodigieusement sot de ne rien voir, de ne rien deviner à l'œuvre de Dieu. Mais il avait d'autre part en saint Joseph un adversaire d'autant plus redoutable que celui-ci ne paraissait point. Il faisait le silence autour des « mystères de clameur, » qui n'éclatèrent que le jour où l'œuvre de Dieu fut achevée.

Mais Joseph savait ce qui se passait derrière le voile, il savait que Jésus était le Fils de Dieu et le fils de Marie, et qu'il n'était, lui, son père qu'aux yeux du monde, l'homme chargé par le ciel de veiller sur l'Enfant-Dieu, de le nourrir et de le défendre.

Ici ses perplexités redoublèrent. Malgré lui, comme chef de famille, il devait commander à Marie et il le faisait, par conscience. Or voilà que maintenant il lui fallait commander à ce petit enfant qui était le Verbe de Dieu en personne et qui, lorsqu'il le prenait sur ses genoux, lui disait : « Mon père ! » Comment échapper à cette humiliante obligation, alors que le Fils de Dieu était venu au monde pour obéir ? L'enfant lui eût reproché de ne pas remplir son devoir de chef de famille : or pour Joseph quelle douleur, quel châtiement qu'un reproche de l'enfant Jésus !

C'est pourquoi il se résigne à commander même au Fils de Dieu ; mais bien loin de se prévaloir de ce privilège unique au ciel et sur la terre, de plus en plus il s'enfonçait dans son humilité, dans son obscurité, dans les douceurs de la vie intérieure où il vivait « caché en Dieu. »

Reportez-vous par la pensée à Nazareth, et jouissez de voir Joseph qui ne se distrairait pas un instant de sa responsabilité, qui ne quitte ni des yeux, ni surtout du cœur l'enfant Jésus son Maître et son Dieu qui lui obéit. Quelle grandeur et quel effacement ! Quelle adoration intense, et, dans cette adoration, quel réel et profond abaissement ! Il connaît Jésus et il se connaît. Aussi ne cessait-il de lui redire tout en lui commandant : « Que suis-je pourtant devant vous ! » Et s'il lui donne des ordres comme un père fait à son enfant, c'est encore pour lui obéir.

La grande préoccupation de saint Joseph c'est de s'effacer ; la vôtre, hélas ! c'est de paraître. C'est là en effet une de vos tendances et de vos infirmités. Vous voulez qu'on vous admire. Jeunes, vous placez votre mérite dans une vaine beauté, et quand les rides sont venues, quand les cheveux s'argentent, vous vous entendez « à réparer des ans l'irréparable outrage » par des procédés vraiment ingénieux, mais qui ne trompent personne que vous-même. Toute femme d'ailleurs voit dans une autre femme une rivale qu'elle s'applique à humilier, à écraser par son luxe, ses propos méchants, la supériorité de son esprit ou de son audace.

Vous aimez surtout que l'on reconnaisse en vous les qualités que vous ne possédez pas ; celles-ci vous arrivent alors comme un gain inespéré qui s'ajoute à un capital sûr, et votre vanité

s'enfle de cet accroissement. En vérité, vous n'appartenez que de bien loin à l'école de saint Joseph, si humble, si modeste, cherchant avant tout à être ignoré.

Et dans le ton, dans le commandement, chez vous quelle hauteur, quelle âpreté ! Vous n'acceptez point la contradiction. Vous avez parlé : la chose est jugée, il faut que l'on se range aux décrets de votre tranchante infaillibilité. Même à l'égard de vos enfants je ne vous trouve aucunement pondérées. Tantôt vous êtes déplorablement faibles, vous leur accordez tout ce qu'ils réclament, raisonnable ou non ; tantôt vous perdez patience, vous vous emportez, vous êtes cassantes, maussades, et votre colère dépassant toutes les bornes, vous ne les punissez pas, ce qui serait parfois mérité, mais vous paraissez vous venger vous-mêmes comme d'une injure reçue, d'un outrage personnel. Est-ce là un principe d'éducation ? Pour élever les enfants il faut cette fermeté silencieuse que nous admirons dans saint Joseph, qui ordonne parce que c'est juste, et qui fait exécuter parce que l'ordre a été donné.

C'est ainsi que dans la vie du grand patriarche saint Joseph vous trouvez des enseignements de modestie, d'amour de votre intérieur, pour vous conduire vous-mêmes ; et d'énergie, de pondération, de douceur et de tranquille rigueur, pour conduire vos enfants.

II

J'ai dit que saint Joseph fut un *homme d'action*, et ne vous en étonnez pas : c'est le privilège des silencieux de savoir manier les hommes ainsi que les événements.

1. Tout ce que nous connaissons de sa vie nous prouve qu'il savait, suivant le mot vulgaire, « se retourner. » Une seule fois nous le voyons abattu : c'est quand apparaissent en Marie les premiers signes de la maternité et qu'il ne comprend rien ni à la situation de la Vierge ni à la sienne. Jusque-là il avait vu clair dans sa propre vie et c'était sa joie. Il se laissait doucement mener par la Providence, il avait confiance en Dieu, il était sûr de son chemin. Ce jour-là le doute le saisit, ce doute, cette crainte qu'on éprouve dans les ténèbres quand on se croit égaré. Il s'interroge, il se sent indigne d'être initié aux mystères de Dieu ; comment toutefois a-t-il mérité d'être ainsi rejeté par le ciel, déchu de la confiance divine ? Il ne le sait pas et il souffre. Mais à partir de l'heure à jamais bénie où Dieu lui députe un ange pour le rassurer, pour l'instruire, rien au monde ne saurait l'ébranler ni le décourager.

Il est plein de ressources. A Bethléem, éconduit de partout, il découvre une grotte isolée et solitaire où l'enfant Jésus pourra naître dans le calme et la majesté qui convenait au fils de Dieu. Pouvait-il naître en effet dans le caravansérail, parmi le pêle-mêle des étrangers et des animaux, même dans une hôtellerie qui regorgeait de visiteurs ? Plus on réfléchit, plus on

admire et plus on adore les desseins de Dieu qui sait concilier à la grotte de Bethléem le dénuement, la sainte pauvreté qu'il aimait, avec le respect qui lui était dû et qu'il apportait au monde.

Quand Joseph laisse Bethléem pour gagner l'Égypte, il ne s'abandonne pas. Dans son courage, ses bras, et j'imagine, dans sa belle humeur pour rassurer la sainte Vierge qui n'échappait point à l'effroi naturel à son sexe, il trouve d'inépuisables provisions de confiance et d'énergie. Et ainsi en va-t-il pour toutes les circonstances pénibles de sa vie, bien calme en apparence et pourtant bien traversée, depuis le jour où il épouse la sainte Vierge d'une manière si providentielle jusqu'au moment fortuné où il la ramène saine et sauve à Nazareth avec l'enfant.

Où puisait-il cette foi, ce caractère qui firent de lui un homme d'action que rien ne démonte ni ne démoralise ? Dans son amour de Dieu, dans sa religion. Il était juste, nous dit saint Mathieu, *cum esset justus*.

David disait : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » *Credidi*. Saint Joseph pouvait ajouter : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé et agi. » Il n'avait pas, lui, une religion de surface, un vernis que les orages de la vie font disparaître, mais une religion de fond dont il ne se séparait pas, comme nous, parce qu'elle tenait à l'essence même de son âme. Combien d'hommes, hélas ! dont l'esprit religieux est si peu adhérent à l'âme qu'il tombe à la première tentation, comme un mauvais ciment à la première gelée ! Et même ceux qui en sont le plus vivement pénétrés ne l'amoindrissent-ils pas à chaque faute, ne fût-elle que vénielle ? Pourquoi en effet péchons-nous, sinon parce que l'esprit religieux nous abandonne un instant, qu'en nous s'affaiblit l'union avec Dieu ainsi que cette conviction intime que le péché lui déplaît et l'outrage ? Nous cessons d'avoir la foi, ou du moins cette foi subit des éclipses, et par là-même nous cessons d'être justes, car le juste vit de la foi. *Justus meus ex fide vivit*.

2. Mais il me semble que pour beaucoup de femmes, même chrétiennes, la religion garde je ne sais quoi de frivole et de convenu qui l'empêche d'être pleinement sincère et vraie.

Pour plusieurs en effet la religion c'est un vêtement bien porté, voilà tout. C'est comme une robe que vous mettez les dimanches seulement, ou un peu plus belle aux jours de fêtes. Rentrées chez vous, de peur de la salir vous l'enlevez et la remettez à l'armoire jusqu'au dimanche suivant.

Telle est votre religion. Vous venez à l'église en bonne tenue, les dimanches, vous y êtes édifiantes, vous suivez l'office sur vos livres, et vous vous scandaliseriez peut-être si les autres n'étaient pas attentives comme vous. Cette attention, cette piété, cette prière, même sérieuse, que vous adressez à Dieu, ces réflexions que vous faites en vous-mêmes, cet exemple extérieur que

vous donnez à la paroisse, c'est le vêtement de l'âme.

A peine sorties, vous pensez à toute autre chose ; vous retombez dans les mêmes fautes, médisances, curiosités indiscrètes, incursions sur le domaine du prochain, plaisanteries qui blessent la pudeur ou la piété. Si vous vous abstenez de ces écarts, vous dirigez votre conduite non plus d'après les principes religieux et surnaturels qui faisaient à l'église l'objet de vos méditations, mais d'après des idées, des considérations purement naturelles et mondaines. Vous avez ôté votre vêtement de religion.

Et cependant, je vous le demande, est-ce que la religion est un simple vêtement extérieur, un habit de cérémonie qu'on pend au vestiaire en sortant ? Est-ce qu'elle ne fait pas le fond de vous-mêmes ? Est-ce que vous ne devez pas en être toutes pénétrées ? Est-ce que ce n'est pas elle qui inspire, dirige vos actions, est-ce qu'elle n'est pas le moteur essentiel qui les produit ?

Pour une chrétienne, il n'est pas une action qui ne soit dictée par la religion, pas une par conséquent qui ne soit méritoire. Vous vivez de religion, sinon vous n'avez pas la justice que Dieu exige de vous ; vous êtes mortes !

Si au contraire vous êtes vraiment chrétiennes, vous priez, vous travaillez par conviction, pour Dieu votre Créateur, pour Jésus-Christ votre bon Maître. Vous avez des enfants parce qu'il le veut : c'est le devoir ; vous les élevez pour lui, vous créez autour de vous une famille pour remplir la mission qui vous est donnée, vous faites respecter sa loi partout, la loi naturelle dans les fins du mariage, la loi divine en observant ses commandements, la loi de l'Eglise en formant une maison chrétienne où l'on se confesse, où l'on communie, où l'on fait maigre le vendredi.

Alors pour vous la religion n'est plus ce vêtement, ce costume qui parfois contraste tellement avec votre conduite que l'on se demande si ce n'est pas un masque. Vous êtes sincères, convaincues, vous appartenez vraiment à Dieu, rien ne détonne dans votre vie, vous êtes foncièrement religieuses, car la religion est au fond de votre âme, comme un foyer intense qui chauffe toutes vos actions ; le royaume de Dieu est au-dedans de vous. *Regnum Dei intra vos est.*

Ah ! la religion, c'est l'âme de l'âme ! C'est la charité qui vous presse d'être bonnes en vous-mêmes d'abord, puis d'être des femmes d'action.

Est-ce que vous n'avez pas un apostolat à exercer ? Peut-on être chrétienne si l'on n'est pas apôtre ? Soyez apôtres par l'exemple d'abord, par un exemple qui ne se démente jamais. Il ne vous est point permis d'avoir des faiblesses : elles démoliraient l'œuvre de votre exemple. Du moment que vous êtes chrétiennes — et vous devez l'être au fond, — on vous examine, on vous regarde, on vous juge, on cherche sans cesse des contradictions entre votre conduite et vos principes.

Soyez apôtres ensuite par la parole, par l'ac-

tion, par la bonté inépuisable que Dieu a déposée dans votre cœur de femme et de mère, qui ne peut voir la misère sans être ému. Il y a aujourd'hui une doctrine déplorable qu'il faut combattre partout, car c'est l'envers de l'Evangile : la doctrine du « Chacun pour soi, chacun chez soi ! » Poursuivez-la, détruisez-la dans vos familles, extirpez-la de l'âme de vos enfants, de peur qu'ils ne deviennent des égoïstes calculateurs et inutiles, et qu'ils ne perdent leur âme. La vraie doctrine chrétienne c'est : « Chacun pour tous ! Aimons-nous les uns les autres ; aimons le prochain comme nous-mêmes ! »

Si vous vouliez ! que de bien vous feriez, que d'âmes vous gagneriez au ciel et comme vous seriez heureuses dans vos maisons, embaumées de religion et de charité ! Vous avez vu parfois ces chiens de chasse pleins de vigueur, que leur maître tient en laisse pour les lancer à l'heure voulue sur le gibier. Ils sont au repos, mais ils aspirent à l'action. Puissiez-vous être comme eux remplies d'ardeur et de volonté, et prêtes chaque fois que vous sortez de cette église, où l'amour de Jésus-Christ vous retient, où votre piété se réchauffe, à vous élancer à la conquête des âmes, par l'action chrétienne !

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XIV

LE VIATIQUE. — LA COMMUNION SPIRITUELLE

Résumé analytique

Notre-Seigneur, comme le bon Samaritain, s'approche du pauvre malade pour le soulager, lorsqu'on lui administre le saint Viatique.

1. Il y a une obligation grave : — pour le chrétien en danger de mort, de recevoir la communion ; — pour ceux qui l'entourent, de la lui procurer.

2. Cérémonies de l'administration du saint Viatique.

3. L'Eucharistie est pour le moribond la consolation suprême, — le souverain remède, — le passe-port pour le ciel.

4. En cas d'impossibilité de communier, il faut exciter le malade à faire la communion spirituelle.

Samaritanus videns eum, misericordia motus est.

Le bon Samaritain vit le malheureux et eut pitié de lui. (Luc, x, 33).

Mes frères,

Vous connaissez la parabole dans laquelle Notre-Seigneur nous représente un Samaritain qui s'approche avec compassion d'un pauvre Juif dévalisé par des voleurs et laissé presque mort sur la route de Jéricho, panse ses blessures avec de l'huile et du vin, et le conduit à l'hôtellerie voisine pour l'y faire soigner. Le bon Samaritain,

c'est le Sauveur lui-même ; le blessé, c'est chacun de nous ; les remèdes, ce sont les sacrements ; l'hôtellerie, c'est l'Eglise. Les sacrements que nous administre la sainte Eglise ont pour effets et de guérir les maladies de l'âme et de la fortifier, comme l'huile et le vin guérissent et fortifient le corps. Mais il est surtout une circonstance de la vie dans laquelle l'action du sacrement nous rappelle spécialement la compassion du bon Samaritain : c'est lorsque le ministre de Dieu porte à un chrétien en danger de mort la sainte communion comme le souverain remède qui doit le soulager et le fortifier au dernier moment contre les ennemis de son salut. Quelle bonté, quelle miséricorde de la part du Sauveur, d'aller lui-même visiter celui qui ne peut plus venir le chercher à l'Eglise ! Quel honneur pour celui qui est l'objet d'une telle visite ! C'est un usage très ancien dans l'Eglise et prescrit par beaucoup de conciles, disent les Pères de Trente, que la sainte Eucharistie soit portée aux malades, et cet usage si vénérable et si utile doit être religieusement conservé¹. » L'Eglise ordonne même qu'on porte le Saint-Sacrement aux malades avec les plus grandes marques de respect, et c'est pour les fidèles un devoir de piété d'accompagner le divin Sauveur, ou du moins de s'agenouiller sur son passage.

Cette dernière communion des malades s'appelle le Viatique, c'est-à-dire la nourriture nécessaire pour le grand voyage de cette vie à l'éternité, voyage (qu'on n'entreprend qu'une fois, et) auquel il est nécessaire de se préparer avec soin, puisque c'est de ce passage de la vie à la mort que dépend toute notre éternité. Nous parlerons brièvement aujourd'hui de l'obligation qui incombe aux malades de recevoir le Viatique, de la manière dont on l'administre, et des consolations qu'il procure aux chrétiens. Puis nous ajouterons quelques conseils sur la communion spirituelle, qui doit remplacer la communion sacramentelle lorsqu'il est impossible au malade de la recevoir.

1. A quoi est obligé un malade qui sent approcher ses derniers moments ? A mettre ordre aux affaires de son âme, afin de n'être pas surpris. Que de fois Notre-Seigneur nous a rappelé cette obligation ! « Je viendrai comme un voleur, à l'heure où vous y penserez le moins. » Voyez, ajoute-t-il, ce mauvais serviteur qui, au lieu de tenir tout en ordre pour le moment de l'arrivée de son maître, se livre à la paresse et à la débauche : son maître arrivera au moment où il n'y pense pas, et le punira sévèrement. Voyez les vierges folles qui n'ont pas préparé l'huile de leurs lampes pour recevoir l'époux, elles ne peuvent arriver à temps au festin nuptial et sont à jamais exclues des joies éternelles. C'est donc pour tous les chrétiens une obligation bien grave de se préparer à faire une bonne mort, et cette obligation est surtout

pressante lorsqu'on est averti par la maladie du danger d'une fin prochaine. C'est surtout alors qu'il faut se souvenir de la parole du Sauveur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » (Joan., vi, 54).

Ces paroles renferment, comme nous l'avons vu, le précepte le plus formel de recevoir la sainte communion aussi souvent que cela est nécessaire à notre salut, et spécialement lorsque nous sommes exposés à de plus grands dangers, à de plus violentes tentations. Or, si jamais le démon rôde autour de nous comme un lion qui cherche à nous dévorer, c'est surtout lorsqu'il n'y a plus qu'un instant qui nous sépare de notre éternité. Il est donc nécessaire d'employer alors tous les moyens que Notre-Seigneur a institués pour notre salut, surtout la confession et la communion. Et si on veut le faire avec fruit, il ne faut pas attendre que les progrès de la maladie aient enlevé l'usage des sens, peut-être même de la raison. Si on se hâte de mettre ordre à ses affaires temporelles, pourquoi retarder toujours le soin du salut ? Si le malade ne comprend pas la gravité de son état, c'est à ceux qui l'entourent de l'avertir, et même de lui faire une sainte violence pour l'obliger à assurer le salut de son âme. Les parents, les amis, tous ceux qui ont quelque influence sur le malade, doivent en user pour lui procurer les secours de la religion et lui ouvrir le ciel.

2. Quelle différence y a-t-il entre le Viatique et la communion ordinaire ? Les mêmes dispositions de l'âme sont exigées, mais du côté du corps, le jeûne n'est pas nécessaire. La formule dont se sert le prêtre en donnant la sainte hostie est toute différente : « Recevez, mon frère, dit-il, le Viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour qu'il vous préserve de l'ennemi malin et vous mène à la vie éternelle. » Ainsi sont indiqués les effets de cette dernière communion, dans laquelle Jésus-Christ se donne en nourriture pour fortifier l'âme, non plus seulement dans les luttes de la vie, mais dans le terrible combat qu'il faudra livrer avant de mourir au perfide ennemi de notre salut. Comment les malades, épuisés par les souffrances, torturés peut-être par le souvenir de leurs péchés passés, tentés par la crainte ou le désespoir, sollicités souvent par toutes sortes de honteuses passions qui se réveillent pour jeter une dernière flamme, pourraient-ils résister à tant d'assauts, s'ils n'avaient en eux la force toute divine que communique l'Eucharistie ?

Les cérémonies de l'administration du saint Viatique sont très courtes. Le prêtre, après avoir aspergé d'eau bénite le malade et les assistants, dit : « Paix à cette maison ! » C'est le salut que Notre-Seigneur a ordonné aux apôtres d'adresser à tous ceux à qui ils porteraient la bonne nouvelle de l'Evangile, c'est la salutation qu'il a adressée

¹ Conc. Trid., sess. xiii, cap. 6.

lui-même à ses apôtres après sa résurrection. La présence du Sauveur apporte la paix, parce que c'est lui qui a vaincu les puissances infernales et réconcilié, par l'effusion de son sang, le ciel avec la terre. La paix, pour le mourant, c'est le pardon des péchés, l'amitié de Dieu, l'espérance du ciel : qui peut lui assurer tout cela, sinon Celui qui est venu sur la terre pour le racheter et le sauver ? Mais les œuvres de Dieu sont souvent exécutées par le ministère des anges ; dans une courte oraison, le prêtre demande au Seigneur d'envoyer son saint ange (sans doute saint Michel) pour garder, protéger et défendre tous les habitants de la maison, et assurer par conséquent la paix dont le malade a besoin. Puis on récite le *Confiteor*, comme à la messe ; le malade s'humilie en demandant publiquement pardon de ses fautes, le prêtre y répond par le *Misereatur*, pour l'assurer de la miséricorde de Dieu, et après avoir récité trois fois les paroles du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, » il lui donne le Précieux Corps du Sauveur, et termine par une prière où il demande à Dieu que cette communion soit efficace pour le salut éternel du malade, et soit en même temps un remède pour le corps et pour l'âme. Après quoi il donne la bénédiction et se retire. — Si la maladie durait encore quelque temps et que le malade en danger de mort désirât communier de nouveau, l'Eglise permettrait de lui donner de nouveau le saint Viatique, mais si le danger disparaissait, il ne pourrait communier qu'à jeun. — L'Eglise attache une si grande importance au saint Viatique qu'elle permet de l'administrer à une personne qui, la veille ou le jour même, aurait communiqué en bonne santé et serait tombée soudain en danger de mort. Elle l'administre même aux pécheurs publics, aux excommuniés, s'ils ont réparé leurs crimes par la pénitence.

3. Pour bien comprendre quelles grandes consolations la visite de Notre-Seigneur apporte aux pauvres malades, revenons à la parabole du bon Samaritain. Celui-ci, nous dit l'Evangile, voyant un malheureux étendu sur la route, tout couvert de blessures, eut pitié de lui. Il y a peut-être autour du malade beaucoup de personnes qui s'occupent de lui, ou du moins de son corps, mais combien qui pensent à son âme et à son salut ? Hélas ! mes frères, n'est-il pas lamentable de voir qu'on met tant d'empressement à chercher un médecin, et si peu à trouver un prêtre ! On craint d'effrayer le malade, on ne veut à aucun prix qu'il se croie en danger, et on s'expose à le laisser mourir sans qu'il ait pensé à son éternité. L'amour de la vie et l'instinct de la conservation agissent si fortement sur tous les malades, qu'il ne leur arrive presque jamais de penser qu'ils vont bientôt mourir. Ayez donc pitié d'eux, prévenez-les, encouragez-les à recevoir la visite du divin médecin des âmes. Ah ! c'est lui qui a pitié de leur état, et qui brûle du désir de se

donner à elles, mais il attend qu'on aille le chercher ; hâtez-vous, car la mort avance à grands pas ! C'est par amour pour nous tous que Jésus-Christ a institué l'Eucharistie, mais c'est spécialement pour donner de la force aux faibles, de l'espoir aux malheureux, un gage d'immortalité aux moribonds. Non seulement il a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai, » mais il a dit aussi : « Celui qui mange ce pain vivra éternellement et je le ressusciterai au dernier jour. » Voilà, mes frères, la consolation suprême pour le mourant ; il va quitter cette vie passagère, vie de souffrances et d'épreuves, et il voit s'ouvrir devant lui l'horizon d'une vie éternelle ; son corps va descendre dans le tombeau, mais pour en sortir un jour à la voix du souverain Juge, se réunir à son âme régénérée, et entrer avec elle dans les joies célestes. Cette seule pensée ne suffirait-elle pas pour calmer les douleurs de l'agonie, ramener le sourire du bonheur sur des lèvres déjà glacées, et ranimer une vie presque éteinte ? Oui, le vrai consolateur, c'est le Dieu de l'Eucharistie.

Comme le bon Samaritain, Jésus s'approche du pauvre malade pour verser sur ses plaies le baume de ses miséricordes. On a dressé un trône pour le recevoir ; toute la famille est réunie pour adresser au Sauveur une suprême prière : « Dites seulement une parole et notre père, notre frère, sera guéri ; » le malade qui a déjà purifié sa conscience par le sacrement de pénitence, s'est recueilli pour renouveler au fond de son cœur les sentiments de foi, d'amour, de contrition. Enfin Jésus s'approche : quel moment solennel ! Il y a vingt, quarante, soixante ans peut-être, le Sauveur descendait pour la première fois dans cette âme radieuse d'innocence. Depuis ce temps-là, peut-être, elle a reçu des blessures bien graves, bien nombreuses ; les brigands des forêts, c'est-à-dire les démons, avaient conjuré sa perte et ont failli l'entraîner dans l'abîme, mais l'ange de Dieu veillait sur elle, et le médecin est venu à temps pour la sauver. Mais elle est encore bien faible, ses blessures sont à peine cicatrisées : voilà son Créateur, son Rédempteur, son Père qui s'approche, qui va se donner à elle comme le souverain remède à tous ses maux. Que craindrait-elle encore ? Elle va recevoir le gage de la vie éternelle. La pensée de la séparation est bien cruelle pour celui qui va quitter la vie, plus cruelle encore pour ceux qui restent sur la terre, mais à la vue de l'Hostie sainte qui s'est offerte pour le salut de tous, et par les mérites de laquelle tous ceux qui ont été unis ici-bas dans la charité, seront réunis là-haut dans la gloire, tous les cœurs ne manqueront pas de s'élever au-dessus des tristesses du présent pour se consoler dans les espérances de l'avenir.

Le soldat affronte tous les périls des combats en pensant à la gloire et à l'honneur de la patrie ; le chrétien sur son lit de mort regarde l'ennemi sans trembler, parce qu'il est sûr de le vaincre, il

quitte la terre sans regret, parce qu'il entrevoit le ciel. De même que le bon Samaritain conduisit le malade dans une bonne hôtellerie pour assurer sa guérison, Notre-Seigneur conduira son fidèle serviteur par le chemin rude et escarpé de la souffrance jusqu'au repos éternel. Ah ! je comprends qu'on s'effraie au moment de franchir le terrible passage de la mort : Dieu a voulu que la mort fût le châtiment du péché, et il n'y a rien en ce monde qui nous épouvante davantage. Qu'elles sont effrayantes, ces dernières luttes que la nature livre aux maladies, sinistres messagères de la mort ! Qu'elles sont affreuses, ces angoisses de l'âme qui va briser les liens qui l'ont attachée si longtemps à un corps qu'elle regardait comme son inséparable compagnon, et qui va se jeter dans une région inconnue ! Ah ! qu'elle serait heureuse de trouver un guide, un protecteur, un ami qui la conduise sûrement au terme d'un si pénible voyage ! Ce guide, cet ami, le voilà, c'est Jésus lui-même ; il connaît bien le chemin des souffrances, il a parcouru d'un bout à l'autre la voie douloureuse du Calvaire, il a reçu sur son corps attaché à la croix les plus terribles assauts de la mort, et il en a triomphé. C'est lui qui va prendre par la main son frère bien-aimé pour le conduire jusqu'au royaume de son Père éternel ! Réjouissez-vous donc, mes frères, à la pensée qu'un jour, à l'instant de votre agonie, la main d'un Dieu viendra vous prendre pour vous arracher à la mort et vous conduire au ciel. Priez tous les jours pour obtenir à votre dernière heure cette suprême consolation !

4. Mais que faire si un malade ne peut pas recevoir le Viatique ? S'il est privé de l'usage de ses sens, il faut prier beaucoup pour lui, et lui procurer l'absolution et l'extrême-onction. S'il y a encore quelque lumière dans son intelligence, il faut lui suggérer le plus ardent désir de s'unir à Jésus-Christ par la foi, la charité et la contrition : en d'autres termes, lui faire faire la communion spirituelle.

La parole de Jésus-Christ : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, » ne peut manquer d'effet à l'égard de ceux qui en ont le plus besoin, de ces malades surtout qui à cause de l'état de leur estomac ne peuvent recevoir la sainte communion. Vous savez, mes frères, que le désir du baptême uni à la charité parfaite remplace ce sacrement ; ainsi le désir de la sainte communion, joint à un ardent amour de Dieu et à la contrition, produit en nous au moins quelques-uns des effets de l'Eucharistie, une union plus étroite avec Dieu et une augmentation de grâce.

C'est le Concile de Trente ¹ qui appelle ainsi *communion spirituelle* l'acte par lequel le chrétien s'unit à Notre-Seigneur dans l'élan d'un ardent amour. Les théologiens sont unanimes à recommander cette pieuse pratique, non seule-

ment aux malades, mais à tous les fidèles, et c'est l'habitude des personnes pieuses de communier spirituellement toutes les fois qu'elles assistent à la messe, ou qu'elles font une visite au Saint-Sacrement. On peut, du reste, le faire en tout lieu et à toute heure ; il suffit de faire un acte de foi à la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel, de se rappeler le besoin que l'on a de le recevoir pour augmenter en vertu et éviter le péché, de s'exciter aussi parfaitement que possible à la contrition, enfin de demander humblement à Notre-Seigneur de vouloir bien produire en nous par sa miséricorde ce que produirait la réception sacramentelle de son corps et de son sang. Celui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, » ne peut manquer d'exaucer ces pieux désirs. De même que les vœux ardents par lesquels les patriarches appelaient la venue du Messie les rendait agréables à Dieu, de même que le désir d'arriver au ciel en fait descendre sur nous des grâces abondantes, ainsi le désir de participer aux fruits de la nourriture céleste doit produire dans l'âme des effets de sanctification. Notre-Seigneur a témoigné plusieurs fois par des miracles combien ce désir de communier lui était agréable : ainsi il a envoyé par un ange la sainte communion à saint Stanislas gravement malade dans la maison d'un hérétique. S'il ne renouvelle pas ce miracle pour tous ceux qui soupirent après le pain de vie, ne devons-nous pas croire du moins qu'il renouvelle ce qu'il a fait pour le serviteur de l'officier de Capharnaüm : il n'alla pas le voir en personne, mais pourtant il le guérit. Oh ! si notre foi était assez vive et notre amour assez ardent, que de grâces nous obtiendrions en récompense de nos bons désirs !

Que ce soit donc aujourd'hui, mes frères, votre résolution bien arrêtée, après avoir entendu tout ce que nous avons dit des délices de la sainte Table, de vous y préparer avec le plus grand soin, et pour cela, de faire tous les jours la communion spirituelle. Vous sentirez ainsi se développer en vous une faim et une soif insatiables de la sainte Eucharistie, vous irez souvent la recevoir, et ces communions fréquentes vous disposeront à faire saintement celle qui doit être la dernière de votre vie, le couronnement de l'édifice spirituel de votre sanctification et l'avant-goût des joies du ciel.

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ Sess. XIII, cap. 8.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. —

10^e Instruction : Sixième douleur et sixième joie : L'avènement d'Archélaüs, 177. — 11^e Instruction : Septième douleur et septième joie : Les trois jours d'absence, 179. — 12^e Instruction : Mort de saint Joseph, 182.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — III. Troisième parole, 185.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XVI. Pour le troisième dimanche de Carême : *in Luc.*, xi, 17 et 26 (d'après saint Jean Chrysostome), 188.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

10^e Instruction

SIXIÈME DOULEUR ET SIXIÈME JOIE :

L'AVÈNEMENT D'ARCHÉLAÛS

Mes frères,

Il est écrit que dans l'existence, l'affliction suit de près l'allégresse. Saint Joseph est tout à la joie du retour, lorsqu'une annonce inattendue vient le replonger dans l'angoisse : Archélaüs, fils d'Hérode, a succédé à son père sur le trône de Judée, lui succédant aussi dans ses desseins pervers. Nous allons dire *le trouble et la douleur* du saint patriarche à cette nouvelle; nous verrons ensuite de quelle manière, après tant de traverses, Dieu l'établit enfin et pour longtemps *dans une douce paix*.

I

Angoisses à la frontière

Le roi Hérode était mort, dévoré par un ulcère affreux, et son royaume avait été divisé en quatre principautés ou tétrarchies. La première avait été donnée à Archélaüs, l'aîné des fils du défunt roi, avec Jérusalem pour capitale; Bethléem en faisait partie. La seconde était la Samarie. La troisième était la Galilée, échue à un autre fils d'Hérode, nommé comme celui-ci Hérode, et surnommé Antipas; Nazareth dépendait de cette principauté. La Pérée enfin formait la quatrième tétrarchie, à l'est du Jourdain.

Archélaüs, sans avoir le génie de son père, en avait la cruauté. Au début de son règne, il venait de faire égorger dans le temple trois mille de ses sujets. Antipas, au contraire, paisible par caractère et bon par politique, s'occupant surtout d'embellir ses Etats et d'y attirer beaucoup d'étrangers, semblait vouloir adoucir de tout son pouvoir le sort de son peuple.

1. Arrivant d'Égypte en Judée, Joseph apprend à

la frontière tous ces changements politiques et ces événements. Son premier dessein était de se rendre directement en Judée, sans doute pour se fixer à Bethléem : peut-être pensait-il qu'il convenait d'élever le Messie dans la ville où il était né. Mais, au récit des atrocités commises par Archélaüs, il s'arrête, en proie à une incertitude cruelle. Car, d'une part, l'ordre de Dieu le presse de rentrer sur la terre d'Israël; et d'autre part, il craint, s'il retourne en Judée, d'exposer Jésus à de nouveaux dangers et Marie à de nouvelles angoisses.

En même temps une vive affliction saisit son cœur. La persécution ne désarmera donc jamais contre le divin enfant Jésus, si inoffensif, si peu ambitieux des trônes d'ici-bas, lui qui donne des trônes dans les cieux ! Les pouvoirs de la terre ne se succéderont donc que pour hériter l'un de l'autre la même haine contre Jésus ! A cette amère pensée, tout l'amour de saint Joseph pour l'Enfant-Dieu devient comme une épine au dard acéré qui se retourne dans la plaie saignante de son cœur. Celui qu'il chérit si passionnément, être si passionnément haï, proscrit, persécuté !

Hélas ! mes frères, vous le savez, ce qui faisait l'objet de l'affliction du grand patriarche n'a point cessé dans le monde ; la guerre des puissants contre Jésus dure et se poursuit depuis les Hérodes et les Archélaüs. Jésus, aujourd'hui, se survit visiblement dans son Eglise ; et comme il a été, lui, persécuté, son Eglise et ses fidèles le seront pareillement jusqu'à la fin des siècles. Lui-même l'a prédit : « Le disciple n'est pas plus que le maître ; s'ils m'ont poursuivi de leur haine, ils vous poursuivront de même. » C'est le duel à mort entre les portes de l'enfer et l'Eglise ; c'est la lutte des intérêts matériels et des passions ambitieuses contre les intérêts supérieurs des âmes et les lois saintes de la justice éternelle codifiées dans l'Evangile ; c'est l'orgueil humain fait roi et qui s'insurge contre la foi en un Dieu caché et en un Dieu crucifié. Voilà ce qui explique seul pourquoi l'Eglise de Jésus-Christ a toujours été persécutée, tandis que les autres religions qui se partagent le monde jouissent de la tranquillité et des faveurs du pouvoir.

Que faut-il craindre, mes frères, de ces persécutions ? Rien pour l'Eglise, qui ne saurait périr. « Les chaînes furent ses premiers jouets dans son berceau ; elle fit ses premiers pas dans les prétoires et les lieux de supplices, et son air natal est l'air des prisons ¹. » Elle n'en est donc pas à son premier assaut et elle reste toujours debout sur son roc invincible : *Non prævalebunt*. Comme aux jours de saint Joseph, le Très-Haut veille, qui la couvre de son invisible protection ; par ses anges ou par la mort, « cet huissier de Dieu, » il intervient à temps pour déjouer les projets des méchants, et l'Eglise ensevelit tous ses persécuteurs.

Mais si l'Eglise en corps a les promesses de l'immortalité, si, toujours attaquée, elle est assurée de demeurer toujours victorieuse, il n'en est pas

¹ Louis Veuillot.

de même des individus et des sociétés. Bien des âmes périssent dans ces tourmentes de haine déchainées contre l'Eglise. Les nations elles-mêmes peuvent faire un triste naufrage dans la foi, sous la conduite des hommes assis au gouvernail de la chose publique, s'ils se laissent aveugler par l'impiété et gouvernent vers les abîmes. Jésus-Christ peut se retirer d'une nation et l'abandonner à ses égarements, à ses ténèbres, à la mort. Daigne saint Joseph, — n'ayons tous, mes frères, — qu'une voix en ces jours pour l'en supplier, — daigne saint Joseph préserver de ce malheur notre Eglise de France ! Patron de l'Eglise universelle, qu'il veuille bien être, d'une façon toute spéciale, le patron de la Fille aînée de l'Eglise, lui rendre son antique splendeur, empêcher la déchristianisation de notre pays, aider à une diffusion plus abondante de la foi parmi nous, et nous préserver de voir à notre tête des Archélaüs, dont tout le génie consisterait à barrer la route à Jésus !

2. Cependant, arrêté par Archélaüs aux frontières de la Judée, saint Joseph se sentait pressé de prendre un parti. Il a recours alors à Celui en qui les saints ont toujours pris leur recours. Il consulte Dieu dans la prière. En réponse à la prière de son fidèle serviteur, Dieu envoie de nouveau son ange ; et saint Joseph reçoit de lui avis de se retirer à Nazareth, sur les terres du bienveillant Hérode Antipas. C'est là que Dieu veut son Fils, là et nulle part ailleurs. Car il entre dans les desseins éternels que le Christ soit appelé Nazaréen : *Quoniam Nazareus vocabitur.*

Si vous êtes véritablement chrétiens, pères et mères qui m'entendez, vous avez dû déjà éprouver une anxiété pareille à celle de saint Joseph hésitant sur le parti à prendre, incertain du lieu où il devait conduire l'Enfant. Vous avez dû vous demander de même, au sujet de vos enfants, à quelle place Dieu les voulait dans le monde, à quel état il les appelait. Les parents ainsi incertains de la vocation de leurs enfants doivent imiter saint Joseph, consulter le ciel dans la prière. Je ne dis pas que Dieu leur enverra toujours, tout de suite, comme à notre patriarche, la lumière désirable : le plus souvent la réponse de Dieu se fera attendre ; il faudra donc persévérer dans la prière. Parfois même, en dépit d'une prière persévérante, aucun indice ne viendra révéler aux parents attentifs la vocation spéciale d'un enfant bien-aimé. « Une vocation peut être de telle sorte, dit le Père Faber, qu'il ne serait pas sans danger de la connaître, cette vocation pouvant, par exemple, renfermer trop de souffrances pour ne pas faire reculer la nature ¹. » Dans ce cas, par une délicate attention de sa paternelle Providence, Dieu se tait et cache ses desseins à la prière la plus instante. Que faire alors ? Car enfin l'heure arrive de prendre un parti. Que faire ? Nous avons cherché l'avis de Dieu, qui se refuse à nous le donner ; dans un sentiment de religieux respect pour la

divine volonté, nous nous sommes, avec tout le soin voulu, mis en quête de cette volonté adorable, et Dieu garde le silence ! Eh bien ! il suffit ; et nous pouvons maintenant nous déterminer librement, en ne prenant conseil que de la simple prudence. Nous avons fait ce qui était de nous : Dieu sera satisfait. Sans nous tenir rigueur d'une ignorance qui n'a rien en nous d'affecté ni de coupable, il arrangera toutes choses au mieux ; et malgré l'insuccès apparent de nos prières, elles auront été loin de rester inutiles.

Priez donc, parents chrétiens ; en dépit de tout, priez pour connaître la vocation de vos enfants. Hélas ! la sainte angoisse, imitée de saint Joseph, que donne la foi relativement à la vocation des enfants, devient chaque jour plus rare, plus inconnue parmi nous ; dans la plupart des familles, on est sur ce point d'une ignorance et d'une insouciance lamentables. Vous oubliez donc, pères et mères, que ce n'est pas le moins rigoureux de vos devoirs d'état, de chercher à connaître et à favoriser la volonté de Dieu sur ces petits êtres qu'il confie à vos soins et à votre responsabilité ? C'est leur malheur, sachez-le, leur malheur en ce monde et en l'autre aussi peut-être, que vous semblez vouloir, en méconnaissant les desseins de la Providence sur eux, et en les engageant, à l'aveugle, dans des voies diamétralement opposées parfois à celles de Dieu. Etre là où Dieu nous veut, voilà le secret des existences calmes, bénies, consolées. Daigne saint Joseph, lui si fidèle à correspondre aux volontés divines et à invoquer en tout les lumières d'En Haut, vous obtenir, mes frères, de lui ressembler sur ce point ! Les joies de Nazareth sont à ce prix.

II

Joies de Nazareth

L'ange a donc tiré Joseph de sa cruelle incertitude. La Sainte Famille regagne en hâte Nazareth. Quelle fut la joie de Joseph et Marie de revoir de loin la gracieuse petite cité coquettement assise parmi les vergers et les fleurs ! Quel fut leur bonheur de retrouver la chère petite maison, témoin déjà de si ineffables mystères qui la leur rendent cent fois plus aimée encore ! Quel plaisir aussi de saluer de nouveau et de baiser avec effusion les parents, les voisins, les amis, après une absence si douloureuse et si longue !

Ces émotions, pour délicieuses qu'elles fussent, ne devaient pourtant point survivre à quelques lendemains. Mais, après les joies écoulées du retour, il restait à Joseph et à Marie la joie durable de la possession de Jésus, au sein d'une atmosphère de paix et d'une vie d'intimité, que nul événement extérieur ne devait plus venir troubler. Qui nous donnera de pénétrer dans le secret de cette pauvre demeure, sanctuaire caché de joies si pures que les anges eux-mêmes les enviaient à Joseph ? Entre Marie pour épouse et Jésus pour fils, entre ces deux tendresses d'une suavité telle que, répartie sur tous les hommes, elle rendrait chacun d'eux mille fois heureux,

¹ Faber, *Conférences spirituelles* : De la vocation spéciale à chaque homme.

saint Joseph vivait dans une extase d'amour continuelle. Il avait à travailler pour gagner le pain de la Sainte Famille, il travaillait même beaucoup, et souvent, vers le soir, la fatigue l'accablait ; mais le ravissement de son âme lui faisait oublier peines, fatigues et labeur. Et jamais un nuage à ce ciel intérieur : car quel sujet de mécontentement pouvait venir à Joseph de Marie, la bien-aimée de l'Esprit-Saint, la toute belle, l'immaculée, sans tache et sans défaut ; ou de Jésus qui, aux grâces aimables du plus charmant des enfants des hommes, ajoutait les perfections infinies d'un Dieu ?

Il semble, mes frères, que dans ce spectacle des joies de Nazareth, il n'y ait place de notre part que pour une pieuse admiration. Et pourtant, que de leçons se dégagent pour nous de ces scènes ravissantes !

1. Et d'abord, de quel enseignement pour les riches et les grands, et de quel encouragement pour les pauvres et les humbles de ce monde, n'est pas ici l'exemple de saint Joseph ! Il est heureux d'un bonheur indicible, lui, charpentier indigent qui vit au jour le jour, et qui veut être le plus obscur des artisans de Nazareth ! Ah ! comprenons-le chacun pour notre part, ce ne sont pas les richesses et les honneurs qui donnent le bonheur ; elles semblent y aider parfois, plus souvent elles y nuisent. Les chagrins domestiques les plus cuisants se rencontrent d'ordinaire, non sous les toits de chaume, mais « sous les plafonds à fresques et dans les salons dorés. » L'orgueil y est plus tyrannique, les susceptibilités plus amères, la jalousie plus cruelle, la colère plus concentrée, « toutes les passions plus exaltées et toutes les douleurs plus profondément senties, parce que les convenances et les nécessités de position forcent à les renfermer dans le secret du cœur ¹. » Il semblerait que les riches parures, que les manteaux fourrés ne permettent point aux souffrances communes de pénétrer jusqu'aux poitrines qu'ils recouvrent ; mais le plus souvent, que de cœurs ulcérés pleurent et saignent sous ces vêtements luxueux ! Dans ce grand monde aux fortunes étonnantes, que de scandales, plus étonnants encore, viennent révéler au peuple des misères cachées qu'il ne soupçonnait pas ! Non, ce n'est pas la richesse qui donne le bonheur ; ou plutôt la seule richesse, saint Joseph nous en instruit par son exemple, c'est la possession de Dieu, et cette richesse-là donne le vrai bonheur. On est assez riche, on est assez heureux quand on a Jésus avec soi et pour soi. Il fait dans le ciel la félicité des élus, mais déjà ici-bas il assure à ceux qui l'aiment les seules joies véritables : *Dans vera cordi gaudia*.

2. Nazareth est encore une école ouverte pour les époux désireux d'asseoir le bonheur et la paix à leur foyer. Marie n'a apporté pour toute dot à saint Joseph que sa pureté et ses vertus ; et Joseph de son côté n'avait rien plus à offrir à Marie. Voyez

pourtant comme à ce vertueux foyer de Nazareth les joies abondent. Eh bien ! de même, laissez-moi vous le dire d'un mot, jeunes filles et jeunes hommes qui songez à contracter devant Dieu une éternelle union, de même c'est sur la vertu qu'il faut fonder votre foyer, si vous voulez qu'il soit béni et que le respect mutuel, l'affection et la concorde y habitent à jamais. De grâce, ne grossissez pas le nombre de ces ménages mal assortis, fruits d'unions malheureuses auxquelles a seul présidé l'argent ou le caprice. Véritables enfers que de pareils foyers ! On n'y sait ni contenir d'une part les saillies de son caractère, ni supporter d'autre part les défauts du conjoint. On n'y échange que des propos pleins d'amertume et de colère. Ce ne sont que plaintes et querelles sans cesse renaissantes. Le semblant d'affection que les époux se portaient l'un à l'autre, n'étant point fondé sur l'estime réciproque et sur des qualités sérieuses et durables, ne tarde pas à disparaître pour faire place à une antipathie voisine de la haine. Et les pauvres enfants nés de ces unions, que deviennent-ils à pareille école ? Elevés par des parents qui reproduiraient à leurs yeux les vertus domestiques de Marie et de Joseph, ils seraient peut-être eux-mêmes d'autres Enfants Jésus. Mais formés par des parents déplorables, ils deviennent presque nécessairement de mauvais fils, en attendant qu'ils deviennent, dans toute la force du terme, de mauvais sujets.

O saint Joseph, le plus aimé et le plus vertueux des époux, et chef à jamais glorieux de la Sainte Famille, multipliez parmi nous les unions saintes et les familles chrétiennes !

11^e Instruction

SEPTIÈME DOULEUR ET SEPTIÈME JOIE : LES TROIS JOURS D'ABSENCE

Mes frères,

Dieu ne laisse jamais la vie sans traverses. Les plus grands saints, sous ce rapport, sont les mieux partagés. La série des épreuves de saint Joseph, bien que longue déjà, n'est pas encore épuisée. Une dernière douleur, la plus cruelle de toutes, est réservée à son cœur paternel : la perte de Jésus pendant les trois jours d'absence. Entrons dans le détail de cette nouvelle *douleur* ; nous comprendrons mieux ensuite *la joie* de notre saint lorsqu'il retrouve Jésus.

I

Douleur de la perte de Jésus

D'après la loi, les Juifs étrangers à Jérusalem devaient monter à la cité sainte trois fois au moins par an, pour y adorer le Seigneur dans son temple : une première fois au temps de la Pâque ; une seconde fois à la Pentecôte ; une troisième fois enfin à la fête des Tabernacles, qui se célébrait après l'achèvement de la moisson et de la vendange. Joseph se rendait chaque année à toutes

¹ Champeau, *Vie de saint Joseph*, ch. xiii.

ces fêtes. Les femmes n'étant pas liées par la loi, Marie restait à la maison pour garder l'enfant, tant que celui-ci ne fut pas en âge d'entreprendre le voyage.

Mais voici que Jésus touchait à l'adolescence ; il avait douze ans, et il pouvait déjà fournir un long chemin. Il se rendit donc à Jérusalem cette année-là, pour la Pâque, avec ses parents. A mesure qu'on approchait de la ville, la prophétie du vieillard Siméon revenait à l'esprit de Joseph avec une force particulière. Déjà, à Nazareth, les joies de la vie de famille étaient comme voilées des ombres sanglantes du Calvaire. Mais c'était à Jérusalem, Joseph le savait de Marie, que le Sauveur devait subir la mort ; et cette ville était pour ce tendre père l'objet d'une religieuse terreur. Chaque pas qui le rapprochait, en compagnie de l'enfant, de la cité au sinistre avenir, aggravait ses mystérieuses angoisses. Mais cette angoisse même au sujet de Jésus, ne faisait que lui rendre celui-ci toujours plus cher. En Joseph, l'amour alimentait la douleur, et la douleur multipliait indéfiniment l'amour. Aussi quand il atteignit avec l'enfant les portes de Jérusalem, il était moins capable que jamais de se passer de Jésus.

1. C'est pourtant à cet instant-là même que Jésus songe à se dérober à lui. La semaine des Azymes est terminée. Les pèlerins en foule s'apprentent à quitter la ville sainte. Ceux de Galilée s'organisent en caravanes, les femmes au centre, les hommes aux deux ailes pour défendre la troupe en cas d'attaque des Arabes pillards, les enfants indifféremment avec les hommes ou avec les femmes. Le soir, on se rassemble par familles sous la tente pour le repos de la nuit.

Sans doute, à l'aller, Jésus a fait route aux côtés de saint Joseph ; et Marie, au retour, peut croire que de même l'enfant accompagne son père. Joseph de son côté pense retrouver Jésus dans la société de sa mère : n'est-il pas naturel que l'enfant partage tour à tour ses préférences entre sa mère bien-aimée et celui qu'il nomme son père ?

L'heure vient cependant de se rassembler aux premières ombres naissantes. Quel bonheur pour nos deux saints époux, de se revoir et de revoir Jésus après un jour d'absence ! Ils arrivent souriants tous deux ; mais, ô terreur ! ni l'un ni l'autre n'a près de lui Jésus ! Jésus a disparu ! Nulle langue humaine n'est capable de redire l'océan d'affliction où furent plongés ensemble Joseph et Marie, lorsqu'il fut bien constaté que Jésus n'était, dans le camp, avec nul autre de la troupe. C'était comme un abîme qui se creusait tout à coup sous leurs pieds. Jésus tenait tant de place dans leur vie et dans leur cœur que lui parti, c'était comme si leur vie s'était soudain éteinte, comme si leur cœur s'était soudain glacé. Il y avait cette nuit-là bien des douleurs sans doute sur la terre ; il y a eu, depuis, beaucoup de nuits témoins d'incroyables douleurs ; mais il n'y eut, il n'y aura jamais de souffrance comparable à celle de Marie et de Joseph, en cette première nuit du retour de Jérusalem. Si elles avaient passé

par le cœur de Joseph et de Marie en ce cruel instant, toutes les gouttes de rosée seraient devenues autant de larmes de sang.

Faisons, mes frères, notre enseignement de cette inexprimable douleur. Elle nous apprend que la perte de Jésus est le plus grand de tous les maux. Posséder tout ce que le monde apprécie et recherche, et avoir perdu Jésus, c'est être le plus infortuné des hommes. Au contraire, avoir tout perdu et posséder Jésus, c'est n'avoir rien perdu, dans la juste et profonde réalité des choses. Nous comprendrions cela, si nous voulions prendre la peine de juger de tout selon la vérité éternelle, et non selon nos petites idées d'un jour. Un philosophe de l'antiquité païenne, dépouillé de son avoir dans un naufrage, déclarait tout joyeux n'avoir rien perdu, parce que son vrai trésor était intérieur, et qu'il le portait partout avec lui. Nous chrétiens, serons-nous moins sages que ce païen ? Jésus le seul bien qui ne passe pas et trésor éternel, sera-t-il pour nous de moindre valeur que ce métal périssable, qu'un accident peut faire à toute heure passer en d'autres mains ? Ah ! si nous savions le don de Dieu ! Mais c'est là une de ces vérités que nous nous habituons à entendre, qui frappent notre oreille sans frapper notre esprit ni surtout notre cœur, que nous laissons passer comme des banalités ou des exagérations, et que nous répudions dans la pratique avec une inconcevable légèreté. Esprits frivoles, cœurs glacés que nous sommes, considérons l'extrême désolation de Joseph et de Marie quand ils ont perdu Jésus. En vain le monde entier avec ses richesses et ses gloires s'offrirait à eux en cet instant : ils ne regarderaient même pas. C'est Jésus qui leur manque, c'est Jésus qu'ils désirent ; et tous les biens à la fois ne sauraient compenser cette perte, alléger leur affliction d'un seul soupir, d'un seul regret. Entrons dans ces mêmes sentiments. Songeons qu'au jour de l'éternité, Jésus sera tout pour nous, qu'en le perdant nous perdrons tout, et veillons à ce qu'il soit tout pour nous déjà en cette vie présente.

2. Ayant perdu Jésus, Marie et Joseph ne s'en tiennent pas à des regrets stériles : ils se mettent à sa recherche. Ils quittent leurs compagnons de voyage, la caravane hospitalière, pour retourner à Jérusalem. — O vous dans cette assemblée qui avez aussi perdu Jésus, n'en restez pas à soupirer vainement sur les joies disparues de votre innocence d'autrefois ; profitez de ce carême pour vous mettre à la recherche de Jésus ; renoncez pour cela à certaines liaisons, sociétés ou habitudes, quelque douceur que vous y trouviez d'ailleurs, et retournez à Jérusalem, au temple, c'est-à-dire à l'église et à cet endroit de l'église qui a nom le saint Tribunal. C'est là que Jésus se cache et vous attend, pour vous donner le baiser de la réconciliation. Unissez-vous d'intention à saint Joseph repartant pour la ville sainte, et recommandez-vous avec confiance à son intercession !

Dans ce retour à Jérusalem, quels noirs pensers venaient assaillir notre infortuné patriarche et

ajouter encore à l'horreur funèbre de son âme ! Le doux enfant était-il à jamais disparu ? Ne devait-il plus revoir ses traits si beaux à la fois de grâce humaine et de divine splendeur ? L'adorable mystère d'un Dieu habitant sous le même toit que ses créatures, dormant entre leurs bras, souriant à leur sourire, se soumettant à leurs ordres, ce mystère ineffable qui avait duré douze années avait-il cessé pour toujours ? Jésus était-il ravi sans retour à l'amour de ceux qu'il nommait tendrement son père et sa mère, et qui ne vivaient que par lui, que pour lui ? O trop cruelle séparation ! ô deuil inconsolable ! — L'incertitude du sort du cher absent était pour saint Joseph un nouveau martyre. Où était Jésus en ce moment ? Tombé peut-être entre des mains barbares qui le torturaient, il appelait son père à son aide, il réclamait le secours de ce bras qui avait dû déjà le dérober aux fureurs d'Hérode, et l'éloigner d'Archélaüs. — Une pensée non moins amère ajoutait une torture d'un autre genre au supplice intérieur du bon patriarche : il avait choqué peut-être les regards du divin Enfant par quelque action indigne de la présence du Fils de Dieu ; et il craignait que, pour l'en punir, Jésus n'eût résolu de se retirer de lui. Or il n'y a pas de plus grande peine, pour une âme qui a mis en Dieu tout son amour, que de craindre de lui avoir déplu ; et cette seule pensée était pour Joseph en particulier un tourment insupportable. Admirable délicatesse ! Puisse Jésus la découvrir en nous ! — Enfin saint Joseph voyait à ses côtés pleurer Marie ; il s'accusait de ces larmes, il en rendait responsable son peu de soin à veiller sur l'enfant ; et elles étaient pour lui comme autant de larmes de feu qui lui brûlaient le cœur. O bien-aimé père, c'est à nous misérables pécheurs, à nous accuser des larmes de la divine Vierge ; ce sont nos péchés qui les font couler, comme ils ont fait couler le sang de Jésus ! Enseignez-nous à ne pas mépriser les larmes de notre Mère, et à nous efforcer d'en tarir la source !

Que l'on multiplie par chacun des instants des trois jours de l'absence toutes ces douleurs accumulées l'une sur l'autre, et l'on aura une idée du cruel martyre qui en résulta pour saint Joseph. S'il ne connut pas les trois jours sanglants de la Passion du Christ, cette agonie des trois jours de la recherche lui en a tenu lieu, et lui a donné par avance une large part à la Passion de l'Homme-Dieu.

II

Joies du recouvrement de Jésus

Par l'immensité de la douleur de Joseph et de Marie à la perte de l'enfant, on peut juger de leur joie lorsqu'ils le retrouvent enfin. Pendant les trois jours de recherches, nul doute qu'ils ne soient entrés plus d'une fois au temple pour consulter le Seigneur, mais jamais ils n'y avaient rencontré Jésus. Le soir du troisième jour, ils y retournent encore, pour mettre de nouveau leurs douleurs devant le Seigneur. Ils passent par la porte Orientale. Près de cette porte était une salle spacieuse,

une sorte d'académie où siégeaient à certaines heures les interprètes de la loi, répondant aux questions, éclaircissant les doutes, réglant les discussions. Joseph et Marie se trouvaient, dès les premiers pas, auprès de l'entrée de cette académie. Certes, leur intention n'était pas d'y pénétrer. Mais voici que leur oreille a perçu un son auquel il leur est impossible de se méprendre. Parmi les voix des docteurs, ils ont distingué la voix de Jésus ! O musique délicieuse pour leur cœur ! O soudain apaisement de toutes leurs douleurs ! C'est comme le passage sans transition d'une noire et mortelle tempête à l'azur enchanteur d'un ciel de fête. Dans le premier saisissement de la joie, ils n'ont point la force de trouver une parole ; c'est un peu plus tard seulement, quand ils sont rentrés en possession de leur trésor, quand ils pressent éperdument Jésus dans leurs bras, que Marie peut lui adresser ce tendre reproche : « Mon fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? »

Cette rencontre de Jésus parmi les docteurs renferme une grande leçon pour certaines âmes particulièrement éprouvées. Ces âmes sont saintes, agréables à Dieu, et très éloignées de consentir à perdre Jésus par le péché mortel. Mais quelquefois c'est Jésus qui se cache d'elles, comme il se déroba aux recherches de Marie et de Joseph. Il leur retire sa présence sensible, et elles peuvent se croire abandonnées de Dieu. Elles n'ont plus que de l'indifférence ou du dégoût pour la prière et les exercices de piété. Elles s'approchent des sacrements avec une sécheresse de cœur qu'elles sont tentées de prendre pour une véritable mort spirituelle ; leur âme est dans les ténèbres, et il leur semble avoir perdu tout ensemble la foi et l'état de grâce ; elles en viennent presque à désespérer de leur salut éternel. — Il est d'aucunes âmes à qui Dieu envoie ces afflictions spirituelles, ainsi qu'aux parents de Jésus, simplement comme une épreuve, pour prendre et leur donner à elles-mêmes une preuve de la solidité de leur foi et de leur amour. Il en est d'autres, en plus grand nombre, pour qui ces délaissements et ces sécheresses sont une vraie punition, un feu purifiant ; il se mêlait à leur dévotion trop d'alliage, trop d'imperfection, trop d'élément sensible, peut-être même trop de mondanité encore : il fallait faire passer cette dévotion par la fournaise des peines intérieures ; leur religion sortira de là épurée comme l'or qui sort du creuset, complètement débarrassé des scories qui l'entouraient. — Quoiqu'il en soit, pour ces dernières âmes comme pour les premières, ce qu'il y a à faire dans les temps de sécheresse et de ténèbres où Jésus se cache, c'est de ne pas s'en rapporter à elles-mêmes et à elles seules sur cet état nouveau qui leur survient ; c'est de chercher Jésus, non pas au hasard de leurs pensées découragées et éperdues, dans les rues incertaines de la Jérusalem obscure de leur conscience, mais dans le temple, près des docteurs, je veux dire près des prêtres chargés du soin des âmes. Leurs lèvres doivent garder la science, et leurs paroles doivent jeter la divine

lumière sur toutes nos ténèbres. C'est par leur voix que Jésus de nouveau se fera entendre à nous, c'est par eux que nous le retrouverons, c'est d'eux que nous le recevrons. L'obéissance, une obéissance totale et pour ainsi dire aveugle à leurs conseils : voilà le seul moyen de sortir de cette agonie intérieure si douloureuse pour nous. Ne manquons point en même temps d'invoquer saint Joseph à notre aide ; et par le souvenir des trois jours d'extrême affliction qui précédèrent pour lui la joie de la rencontre de Jésus, demandons-lui alors d'abréger pour nous le temps de l'affliction semblable où nous sommes plongés.

Ce n'est pas, je le répète, que ces peines intérieures soient un malheur pour nous. Nous en bénissons Dieu au contraire, quand elles seront passées et que nos cœurs se seront ressaisis ; nous en bénissons Dieu comme d'une très grande grâce, car elles produiront en nous les mêmes effets qui en furent la suite en Joseph et Marie : elles nous feront aimer Jésus plus et mieux que jamais. La douleur de l'absence fit éclore en effet dans le cœur des deux saints époux de Nazareth un nouvel amour pour Jésus, l'amour de ce que l'on a perdu et pleuré, et que l'on retrouve ensuite. L'affection n'a pas de plus grande consécration que celle-là. Une mère qui a vu l'ombre de la mort planer sur la couche de son enfant et qui ne l'a arraché à cette funèbre étreinte qu'à force de soins, de veilles et de prières, aime-t-elle cet enfant comme elle l'aimait auparavant ? Oh non ! c'est un nouvel amour, elle est maintenant deux fois sa mère, et elle a pour lui une double mesure de tendresse. Tels étaient les sentiments de Marie et de Joseph pour Jésus lorsqu'ils s'en retournaient avec lui à Nazareth.

Cet accroissement d'amour pour Jésus leur rendait sans doute plus amère la pensée du sanglant sacrifice qui attendait la douce Victime du salut du monde ; mais, tout douloureux qu'il fût, cet amour de Jésus n'en remplissait pas moins leur cœur de suavités sans pareilles. Ils y trouvaient en même temps, Joseph surtout, une source de plus en plus abondante de grâce et de sanctification. Lui qui craignait si vivement, à Jérusalem, d'avoir déplu à Jésus et d'être cause ainsi de sa disparition, s'efforçait d'éviter de plus en plus tout ce qui aurait pu être moins agréable aux regards de son Dieu, surveillant avec un extrême soin tous les mouvements de son âme pour n'y rien souffrir de défectueux, et multipliant les actes de foi, d'humilité, de charité, en un mot de toutes les vertus. C'est ainsi qu'il se préparait à la mort qu'il sentait venir à lui.

O saint Joseph, obtenez à tous les vieillards, à tous ceux qui approchent du terme de la vie, de sanctifier leurs dernières années ou du moins leurs derniers jours par un amour plus grand de Jésus, et par la pratique des salutaires vertus chrétiennes !

12^e Instruction

MORT DE SAINT JOSEPH

Mes frères,

Rien n'est durable en ce monde. Les joies succèdent aux douleurs et les douleurs aux joies, puis vient la mort, et à ce moment joies et douleurs sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été. Mais alors même s'ouvre pour l'âme émigrée d'ici-bas, une nouvelle carrière d'afflictions ou d'allégresses, éternelles celles-là. Considérons en saint Joseph *le modèle* de cette mort précieuse qui assure à jamais le bonheur dans la vie à venir. Nous apprendrons ensuite à l'invoquer comme *patron de la bonne mort*.

I

Mort bienheureuse de saint Joseph

Toute la vie de saint Joseph a été une préparation à la mort. Lors même qu'il n'y songeait pas, chacune des vertus qu'il pratiquait, à un degré héroïque ou ordinaire, chacune des actions, éclatantes ou communes, qu'il opérait en union avec Jésus et Marie, chacune des gouttes de sueur ou des larmes qu'une tendre charité pour ceux-ci lui faisait répandre, tout cela le disposait de loin à une mort prédestinée et glorieuse. Il avait, avec une fidélité de tous les jours et de toutes les heures, accompli la mission dont Dieu l'avait chargé, rempli sa tâche en vaillant serviteur. Commis par le Très-Haut à la garde de Jésus et de Marie, il n'avait pas un instant laissé compromettre entre ses mains l'honneur de la Vierge-Mère et les jours de l'Enfant-Dieu. Aussi quand, parvenu au terme de sa course, l'auguste vieillard s'étendit, pour ne s'en plus relever, sur sa couche dernière, que pouvait-il manquer encore à sa préparation à la mort ?

Il acheva pourtant de s'y préparer par un redoublement d'humilité et d'amour. Au souvenir de ses fautes passées, saint Paul s'écriait : « Ma conscience ne me reproche rien présentement, mais s'ensuit-il que je sois justifié devant le Seigneur ? » Animé des mêmes sentiments, notre patriarche mourant demandait, avec une admirable compunction, pardon au ciel des négligences qui auraient pu trouver place dans sa vie. Il priait Jésus et Marie de se tenir près de lui, d'intercéder pour lui : « O mon fils bien-aimé, disait-il à Jésus, remettez-moi mes péchés et protégez-moi contre les ennemis de mon salut ; j'espère fermement en vos mérites. Obtenez-moi miséricorde de votre Père, devant lequel je vais paraître. » A Marie qui pleurerait silencieusement près de son lit funèbre, il disait de même : « O ma sainte épouse, vous aussi, pardonnez-moi mes irrévérences à votre égard ; j'étais indigne de vivre avec vous. Priez pour moi. »

A ces touchantes paroles, Marie répondait par de nouvelles larmes, larmes d'un cœur qui n'avait rien à pardonner et qui débordait au contraire

d'une reconnaissance sans bornes pour celui qui, avec tant d'abnégation et de tendresse, s'était dévoué à elle-même et à son divin Fils. Jésus, de son côté, répondait à l'humble prière de son père adoptif par de nouvelles splendeurs de grâces ajoutées à celles, incomparables déjà, de cette âme de patriarche, plus pure et plus belle que toutes les âmes des justes de l'Ancienne Loi. La présence encore invisible du Verbe incarné avait sanctifié Jean-Baptiste dans le sein de sa mère : qui dira, dès lors tout ce que sa présence visible de trente années avait accumulé de sanctification dans l'âme de saint Joseph ! Or, ces trésors de sainteté se trouvaient encore accrus d'une effusion toute spéciale et plus abondante de grâce extraordinaire, à ce moment suprême où le Fils de Dieu préparait lui-même à la mort celui qui, pendant la vie, avait été déjà l'objet des amoureuses opérations de sa grâce.

Il n'est donc pas douteux que la mort surprit notre patriarche dans un état de charité tel, qu'il n'y avait plus en lui aucune reprise à exercer de la part de la justice divine. Si, dans son adolescence, il avait pu se rendre coupable de quelques fautes légères, depuis longtemps l'amour parfait dont son cœur était pour Jésus un foyer chaque jour plus fervent, en avait effacé toute trace. Il est écrit de Marie-Madeleine dans l'Evangile : « Il lui a été beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé. » Que dire de saint Joseph, qui avait tant aimé et qui avait si peu à se faire pardonner ! Aussi, au sortir de cette vie, son âme fut portée par les anges dans le sein d'Abraham ; elle n'eut point à passer par les flammes expiatrices où les justes d'autrefois, qui n'étaient pas entièrement purifiés, subissaient, comme ceux de la Nouvelle Loi, pendant un temps plus ou moins long, le châtement de leurs fautes personnelles.

O la belle mort ! la douce, l'heureuse mort, que précède une vie sainte, et que suit une éternité de bonheur ! Puissent nos derniers instants ressembler à ceux de notre glorieux patriarche ! Mais puisse, pour cela, notre vie ressembler à sa vie ! Car nous ne parviendrons là où sont les saints qu'en suivant le chemin par où ils ont passé.

Faisons donc, mes frères, à l'imitation de saint Joseph, de toute notre vie une préparation à la mort. On regarde trop communément la mort comme une chose indépendante de la vie, sans rapport nécessaire avec celle-ci. On fait, en conséquence, comme deux parts de son existence : l'une, celle des plus belles et des plus nombreuses années, que l'on compte bien passer à jouir le plus possible des avantages et des plaisirs de cette terre ; l'autre, celle des années de maladie et de décrépitude, que l'on se propose d'employer à se préparer à la mort. Donc on vivra à sa guise pendant au moins les neuf dixièmes de l'existence ; on oubliera Dieu tout à son aise ; on profanera le dimanche sans plus de façons ; blasphèmes, incontinences, injustices, calomnies, intempérances, immortifications, tous les désordres, toutes les fautes possibles, on les commettra à l'occasion

sans nul scrupule. Et de confession point du tout, naturellement. Le temps de la mort n'est-il pas là pour remédier à tout, mettre ordre aux affaires de sa conscience, redresser les torts de la vie passée ? — Ah ! mes frères, pourquoi nous obstiner dans une illusion contre laquelle on ne cesse de nous mettre en garde ? Comme si la mort n'était pas le couronnement de la vie, de même que l'épi est le couronnement de la tige ! Quoi donc ! Vous avez semé l'ivraie, partout l'ivraie, et vous croyez que sur cette tige stérile, va apparaître tout à coup, au moment de la moisson, un épi de bon froment, que le père de famille sera trop heureux de faire recueillir par ses ministres et déposer dans ses greniers ? Vous avez planté le champ de votre vie d'épines et de ronces, et vous osez prétendre à une récolte de figes et de raisins ! Si ce n'est pas là de la folie, mes frères, dites-moi ce que c'est !

Je ne veux point ici, assurément, m'inscrire en faux contre certains miracles opérés par la miséricorde divine au lit de mort de pécheurs invétérés. On ne peut nier l'infini des miséricordes du Seigneur, les merveilles des derniers sacrements, la conversion soudaine de moribonds jusque-là impénitents. Le salaire accordé aux ouvriers de la onzième heure dans l'Evangile, et le paradis promis au bon larron, rendent sur ce point tout doute impossible, toute controverse insoutenable. Quand donc nous insistons sur l'influence de la vie par rapport à la mort, nous ne devons pas aller trop loin, ni perdre de vue ces grâces signalées par lesquelles, de temps à autre, Dieu se plaît à mettre lui-même exception aux lois de sa Providence. Mais vous venez de l'entendre, mes frères, ce sont là des exceptions ; et ces exceptions, on peut l'affirmer, sont toujours motivées, de la part de Dieu, par quelque raison secrète qui, sans doute, n'existe pas pour nous. Elles sont dues tantôt à l'intervention privilégiée de la divine Mère ou de son puissant époux, tantôt à l'immolation d'un cœur généreux et pur qui se dévoue à souffrir pour obtenir du ciel la conversion d'un pécheur bien-aimé, tantôt à des dispositions cachées ou à des mérites acquis qui rendent moins coupables ou plus excusables, des hommes en apparence très éloignés de Dieu. C'est ordinairement en faveur des âmes inattentives que se produisent ces miracles de la grâce finale, âmes de bonne foi, qui n'ont abusé des grâces divines en aucune époque de la vie. Mais ceux qui sciemment et froidement s'obstinent dans leurs voies mauvaises, qui, par un calcul sacrilège, escomptent pour plus tard, pour le moment de la mort, les facilités du pardon divin, ceux-là ont tout à craindre de l'accomplissement sur eux de cette parole du Christ : « Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. »

Orientez notre vie vers l'éternité, marcher dans la voie des commandements divins, et cela dès nos premiers pas dans la carrière, voilà donc ce que nous avons à faire, à l'exemple de notre glorieux père saint Joseph. C'est là pour nous la véritable préparation à une bonne mort ; prépara-

tion générale et éloignée, mais la seule sûre et la seule infaillible. Il en est une autre toutefois, dont il nous faut dire un mot, car elle peut aider à la préparation générale, et il est bon de la faire connaître aux pécheurs : elle consiste en exercices spirituels particuliers, en dévotions et prières, ayant exclusivement la mort pour objet ; et parmi ces dévotions spéciales, l'une des plus efficaces est la dévotion à saint Joseph comme patron de la bonne mort.

II

Saint Joseph patron de la bonne mort

De temps immémorial on a dans l'Eglise invoqué saint Joseph comme le patron de la bonne mort. Son trépas bienheureux entre les bras de Jésus et de Marie, et sa qualité de père du Juge souverain, ont tout naturellement accrédité près du peuple chrétien cette salutaire dévotion. Des faveurs signalées, dues à sa protection manifeste, ont, de génération en génération, confirmé la foi des fidèles ; les chroniques locales sont remplies du récit de ces prodiges, et chaque jour des faits nouveaux viennent s'ajouter aux anciens pour entretenir la confiance et ranimer la ferveur ¹.

Ne voudrions-nous pas, nous aussi, mettre notre dernière heure sous la protection de ce glorieux saint ? Tous nous mourrons, qui ne le sait ! Et, si la mort n'a rien en elle-même de redoutable, puisqu'elle n'est après tout que la fin de nos épreuves d'ici-bas, il y a au contraire de quoi effrayer les plus intrépides dans la pensée des angoisses qui la précèdent et du jugement qui la suit.

Angoisses qui précèdent la mort : je ne parle pas ici de ceux qui meurent en réprochés, mais de ceux qui, ayant vécu à peu près chrétiennement, arrivent à leurs instants suprêmes. Quel n'est pas alors le déploiement de ruse et de violence du tentateur ! Il redouble ses efforts pour nous induire en quelque faute ou nous jeter dans le désespoir ; et notre âme, plus que jamais troublée par ses illusions, affaiblie par la maladie du corps et en proie à mille craintes, n'a jamais eu plus grand besoin de secours.

Jugement qui suit la mort : qui osera, sans trembler, se présenter devant le tribunal du juge à qui rien n'échappe et dont les arrêts sont éternels ! L'auteur sacré, après avoir fait l'éloge des justes et des sages dont les œuvres sont en admiration aux hommes, conclut par ces paroles si effrayantes : « Et néanmoins l'homme ignore s'il est digne d'amour ou de haine ². » Ce mot de l'Esprit-Saint n'est-il pas une révélation pour nous ? N'est-il pas comme l'éclair qui illumine la nuit de nos consciences endormies, comme le coup de foudre qui trouble la fausse paix de nos cœurs si prompts à s'abuser ? Car nous nous faisons généralement d'étranges illusions sur notre état de conscience. Nous nous croyons toujours trop sûrs de l'amitié de Dieu. Et pourtant,

que de points noirs dans notre vie, avant-coureurs d'orage et de trouble pour l'heure du jugement ! Nous traînons derrière nous tout un passé de péchés mal expiés dont nous n'avons plus nul souci, mais qui continuent à crier vengeance contre nous. Et pour le présent, confessions sans repentir véritable, fautes oubliées par suite d'examen insuffisants et d'inadvertances coupables, pénitences et satisfactions indéfiniment ajournées et finalement omises, devoirs d'état rigoureux et importants négligés d'une façon habituelle et habituellement grave, irrévérrences quotidiennes vis-à-vis de Dieu, voilà trop souvent le triste bilan de notre vie spirituelle. Et c'est avec cela que nous nous croyons des droits à l'amitié de Dieu ? Prenons bien garde que le jugement qui suit la mort ne nous réserve d'affreux mécomptes, et tremblons à la pensée de ce terrible jugement !

Il ne faudrait pas, toutefois, que cette crainte allât jusqu'à nous pousser au désespoir. Bien plutôt doit-elle nous exciter à recourir à celui qui peut, par son intercession, adoucir pour nous les horreurs des derniers instants et les rigueurs du jugement. Allons à Joseph ! Adressons-nous à lui pour obtenir, par son intermédiaire, la faveur d'une bonne mort. Il nous préservera ou nous guérira de la tiédeur, cette maladie spirituelle si dangereuse pour le salut, puisque l'âme tiède est en dégoût à Dieu : *Quia tepidus es, incipiam te evomere*. Il nous disposera ainsi convenablement à la mort et consolera notre agonie. Sainte Thérèse avait remarqué que, parmi ses religieuses, les plus dévotes à saint Joseph étaient celles qui faisaient la mort la plus consolante et la plus édifiante : « J'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, écrit-elle, une paix ineffable ; elles paraissaient entrer dans le ravissement ou dans le doux repos de l'oraison. » Soyons donc nous-mêmes du nombre des personnes dévotes à saint Joseph, afin de recevoir ses consolations à notre heure dernière. Usons de cette dévotion, non pas pour nous seulement, mais pour tous les membres, justes ou pécheurs, de nos familles. Recommandons-les au puissant patronage de notre glorieux saint. Faisons-le dès aujourd'hui. Sainte Thérèse, cette fidèle cliente de saint Joseph, assure ne lui avoir jamais rien demandé au jour de sa fête sans avoir été exaucée. Eh bien ! en ce soir de la fête de notre bien-aimé père, demandons-lui, pour lui et pour les nôtres, la grâce précieuse d'une bonne et heureuse mort : pourquoi, si nous le prions avec une ardente confiance comme sainte Thérèse, ne nous exaucerait-il pas de même qu'elle ? Du reste, que notre dévotion à saint Joseph ne soit pas une dévotion d'un jour, mais une habitude de toute notre vie ; et que la mort vienne nous surprendre avec, au cœur et sur les lèvres, les noms pieusement invoqués de Jésus, Marie, Joseph ! Ainsi soit-il.

¹ Champeau, *Vie de saint Joseph*, chap. xxx.

² Ecclés., ix, 1.

SERMONS DE CARÊME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

III

TROISIÈME PAROLE

Résumé analytique

Ces paroles sont comme le testament du Sauveur.

I

1. A Marie il donne de nouveaux enfants, non seulement saint Jean, mais tous les chrétiens. — Pourquoi cette expression : « Femme » ?

2. Elle n'a rien d'offensant en hébreu. Dans un sens mystérieux elle rappelle que Marie est la femme qui écrase la tête du serpent ;

3. Que Jésus parle ici comme Dieu (ainsi qu'aux noces de Cana), et non comme homme.

4. Elle prouve que Jésus a voulu épargner une douleur de plus à Marie.

II

Aux chrétiens Jésus donne une mère.

1. Pourquoi saint Jean a été choisi pour nous représenter.

2. Comment il s'est acquitté de ses devoirs de fils adoptif.

3. Nous l'imiterons en aimant Marie, en l'honorant, en suivant ses exemples.

Ecce filius tuus. Ecce mater tua.

Voilà votre fils. Voilà ta mère. (Jean, xix, 26-27).

Mes frères,

« Auprès de la croix de Jésus, nous dit l'évangéliste saint Jean, se tenaient sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus, voyant sa mère et le disciple qu'il aimait, dit à Marie : « Femme, voilà votre « Fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà votre « mère. » Et à partir de ce moment, le disciple la prit chez lui. » Avant d'expliquer ces paroles, qui doivent faire aujourd'hui l'objet de nos méditations, jetons d'abord un regard sur ce groupe de personnes qui se tiennent au pied de la croix. Ce sont précisément celles qui se sont signalées par un amour tout particulier pour Jésus-Christ : Madeleine, le modèle de l'amour pénitent ; Marie, femme de Cléophas, mère de deux apôtres⁴, modèle des âmes qui marchent avec ardeur dans le sentier de la perfection ; Jean, le disciple bien-aimé ; enfin Marie, modèle des âmes consumées par le feu de la charité.

Marie ! c'est elle qui se tient le plus près de la croix, parce que c'est elle qui aime davantage le divin Crucifié ; c'est elle aussi qui souffre le plus cruel martyre, puisqu'elle est sa mère. Trois clous attachent le Fils à la croix, trois autres clous transpercent aussi le cœur de sa mère : la connaissance distincte de tout ce que souffre Jésus ; l'amour maternel, qui lui fait ressentir vivement toutes ces souffrances ; et la profonde compassion qu'elle a pour cette innocente victime immolée pour les péchés des hommes. En levant les yeux vers cette tête couronnée d'épines, il lui

semble que ces mêmes épines pénètrent dans son âme ; en voyant ces mains et ces pieds cloués à l'arbre de la croix, il lui semble qu'elle partage ce martyre, ou plutôt elle éprouve en toute réalité ce que lui avait annoncé le saint vieillard Siméon : « Votre âme sera percée d'un glaive de douleur. » Saluons-la du titre de Reine des martyrs, car il est vrai de dire qu'elle a plus souffert alors dans l'intime de son âme, que tous les martyrs dans leur corps ; elle était mère, son cœur était le plus tendre et le plus aimant qu'ait jamais eu aucune mère, elle n'avait qu'un Fils, d'une amabilité infinie, et ce Fils allait mourir sous ses yeux, dans d'indicibles tourments, et sans qu'elle pût lui porter secours.

C'est à ce moment, où l'âme de Marie est comme noyée dans un océan de douleurs, que Jésus, à qui ses atroces souffrances ne peuvent faire oublier ceux qu'il aime tant, laisse tomber de ses lèvres mourantes ces deux mots si pleins de tendresse : « Femme, voilà votre fils. Enfant, voilà ta mère. » Après avoir prié pour ses bourreaux, après avoir ouvert le paradis au bon larron, il abaisse les yeux sur sa mère et sur son disciple qui lui représente tous ceux qui croiront en lui, et il leur dicte ce sublime testament, dont nous allons maintenant peser tous les termes.

I

1. « Femme, voilà votre fils. » Saint Jean dit au commencement de son évangile que le Verbe s'est fait chair pour donner à tous ceux qui le recevraient le droit de devenir enfants de Dieu. Depuis qu'Adam est déchu de la grâce originelle, ses descendants ont perdu l'héritage céleste et le titre d'enfants de Dieu ; pour les recouvrer, il leur fallait un médiateur qui effaçât la faute et obtint le pardon. Ce médiateur, le voilà mourant sur la croix, il a déjà demandé la grâce des coupables : « Mon Père, pardonnez-leur ; » il a déjà promis de leur ouvrir la porte du ciel : « Vous serez avec moi dans le paradis ; » avant de mourir il veut encore nous donner l'assurance que nous sommes rentrés dans tous nos droits d'enfants d'adoption. Il nous a déjà appris à appeler son Père notre Père, il va encore nous donner sa mère, pour que nous ne doutions point que nous sommes bien ses frères. « Femme, dit-il à Marie, voilà votre fils. » Ce n'était pas seulement saint Jean que le Sauveur donnait à Marie pour enfant, mais tous les chrétiens, tous ceux qui recevraient avec la foi du baptême la grâce de la régénération. Oui, ô Marie, voilà vos enfants, vous les prendrez sous votre protection, vous serez leur mère, leur refuge, leur avocate, leur libératrice, parce que votre divin Fils vous les a légués dans le testament qu'il a voulu sceller de son sang.

Avons-nous réellement le droit d'expliquer ainsi la parole du Sauveur ? En douter, ce serait douter que Jésus-Christ soit mort pour sauver tous les hommes. Sans doute ses paroles se rapportent en premier lieu à saint Jean, comme

⁴ Saint Jacques le Mineur et saint Jude.

« Pardonnez-leur » se rapportait en premier lieu à ses bourreaux ; mais n'oublions pas que Celui qui parle ainsi est le Pontife qui va s'immoler pour le salut de tous les hommes, la Victime dont le sang doit cimenter la nouvelle Alliance et rendre aux enfants d'Adam le titre d'enfants de Dieu. Aussi Jésus prie pour tous les pécheurs en priant pour ses bourreaux, il ouvre le ciel à tous les hommes de bonne volonté en l'ouvrant au larron repentant, et il donne Marie pour mère à tous les chrétiens, représentés par saint Jean, en lui disant : « Femme, voilà votre fils. »

2. Cette expression vous paraît peut-être bien dure dans la bouche du meilleur des fils. Pourquoi Jésus, en cet instant solennel, n'appelle-t-il donc pas Marie sa « Mère » ? Ah ! ne croyez pas, mes frères, qu'il ait pu échapper au Verbe divin, au moment même où il allait donner aux hommes la plus grande preuve de son amour, un seul mot qui ne fût pas inspiré par sa sagesse infinie, une seule expression qui dérogeât au respect qu'il devait à sa Mère. Outre que ce mot de « Femme » pouvait s'adresser, dans la langue des Juifs, à toute personne honorable, et même élevée en dignité, il est hors de doute que Jésus l'a choisi pour des raisons mystérieuses qu'il nous est facile de pénétrer.

Rappelons-nous d'abord que le Sauveur a voulu être appelé lui-même le Fils de l'homme, l'Homme des douleurs ¹, l'Homme autorisé par Dieu ², l'Homme établi pour juger le monde, le second Adam ³, c'est-à-dire l'Homme par excellence, le représentant de tous les hommes. C'est sous ce titre que Pilate l'a présenté solennellement aux Juifs qui demandaient sa mort en leur disant : « Voilà l'Homme ⁴. » Marie, mère de Jésus, est donc la Femme par excellence, cette Femme promise dès l'origine comme la Libératrice qui écraserait la tête du serpent, la seconde Eve, la vraie mère des vivants. C'était donc un honneur pour Marie d'être appelée « Femme » dans le sens mystérieux où ce nom lui a été attribué à la première page des saintes Ecritures.

3. Il entraînait aussi sans doute dans les vues du Sauveur de témoigner publiquement qu'il allait mourir pour obéir à la volonté de son Père céleste, qu'il était le Fils de Dieu, qu'il oubliait tout ce qu'il avait de plus cher sur la terre, qu'il allait briser les liens terrestres qui l'attachaient à sa mère, pour consommer sa mission de Rédempteur et le salut du genre humain. De même qu'avant de faire à Cana son premier miracle, Jésus avait dit à Marie : « Femme, mon heure n'est pas encore venue, » pour lui faire comprendre qu'il allait agir avec la toute-puissance de sa nature divine ; maintenant que l'heure est venue de s'offrir en sacrifice à la justice divine, il rappelle encore à sa Mère, en l'appelant simplement « Femme, » que c'est comme Dieu, et non

comme homme, qu'il l'institue Mère de tous les chrétiens. Car il ne se contente pas de déclarer qu'elle sera notre mère ; il fait plus, il établit entre elle et nous un lien véritable de maternité surnaturelle, il la fait notre Mère, il lui donne pour nous un cœur de mère, il met dans sa main les grâces qu'elle répandra sur nous. Un Dieu pouvait seul agir ainsi ; il n'appartenait qu'au Rédempteur de réaliser la sentence prophétique portée contre le serpent : « Je mettrai d'éternelles inimitiés entre toi et la Femme, entre sa race et la tienne. » Nous le savons désormais, c'est Marie qui protégera contre les attaques du démon toutes les générations que le Sauveur lui donne pour enfants, c'est elle que l'Eglise honorera, invoquera, bénira jusqu'à la fin des siècles comme le Refuge des pécheurs, la Mère de la grâce divine, la Cause de notre salut ; car Eve nous avait donné la mort, et Marie nous a donné la vie. « Adam, dit saint Bernard, voulant excuser sa faute, en augmentait plutôt la malice en disant à Dieu : C'est la femme que vous m'avez donnée qui m'a offert de ce fruit, et j'en ai mangé. Mais voici une autre Femme, qui au lieu du fruit de mort va nous offrir le fruit de l'arbre de vie, et au lieu d'une nourriture empoisonnée, la douce manne du ciel. Changeons donc de langage, et disons à Dieu : La Femme que vous nous avez donnée nous a offert le fruit de l'arbre de vie, nous en avons mangé, il a paru bien doux à notre palais, et par lui nous avons été sauvés ¹. »

4. Il nous est permis de croire aussi que Jésus, en appelant Marie du simple nom de « Femme, » a voulu ménager la tendresse de son cœur. « Non, je n'ai pas oublié que vous êtes ma Mère, lui fait dire à ce moment saint Laurent Justinien ; je n'ai pas oublié que vous m'avez nourri, élevé, entouré de tous vos soins ; je n'ai pas oublié toutes les grâces dont je vous ai comblée pour vous rendre digne d'être ma Mère et pour rendre votre nom célèbre dans tous les siècles ². » Vous êtes ma Mère, mais c'est à vous de l'oublier à présent pour que cette pensée ne redouble pas vos douleurs. Oui, mes frères, c'est par la plus délicate attention pour le cœur agonisant de sa Mère, que Jésus a voulu taire ce titre. La proclamer du haut de la croix la mère d'un condamné à mort, crucifié entre deux scélérats, n'était-ce pas faire retomber sur sa tête la moitié de l'infamie du dernier supplice ? N'était-ce pas la désigner à la haine, à l'exécration, aux injures des bourreaux ? Et surtout n'était-ce pas percer son cœur maternel du glaive le plus acéré, en lui rappelant qu'elle allait voir mourir son Fils ?

A ce cœur de mère, Jésus devait une consolation suprême, il la lui donna en l'instituant la mère de ceux qu'il était venu racheter par son sang, qui était le sang de Marie. C'est près de l'arbre de la science du bien et du mal qu'Eve a perdu la

¹ Isaïe, LIII, 3.

² Act., II, 22.

³ I Cor., xv, 45.

⁴ Jean, XIX, 5.

¹ Ex Homil. II super *Missus*. (Lect. 3 noct. diei X decembris).

² De triumpho Christi, cap. 18.

dignité de Mère des vivants; c'est au pied de l'arbre de la croix que Marie reçoit le titre de Mère des chrétiens. A Nazareth, un ange l'avait proclamée mère de Dieu; au Calvaire, le Fils de Dieu l'a faite mère des hommes. C'est par Marie qu'un Dieu est devenu Fils de l'homme, c'est par Marie que les hommes seront enfants de Dieu. La crèche de Bethléem a été le berceau de son premier-né, le Golgotha sera le berceau des frères du Christ, de tous ceux qui ne sont pas nés de la chair et du sang des hommes, mais qui ont été régénérés dans le sang du Fils de Dieu. « Femme, voilà vos enfants! » soyez leur mère, aimez-les, protégez-les, nourrissez-les, défendez-les, conduisez-les au ciel!

II

1. Marie ne faillira pas à ses devoirs; elle conservera dans son cœur cette parole de son Fils, et exécutera fidèlement son mystérieux testament. Mais il faut que les hommes, de leur côté, sachent bien ce qu'ils doivent à Marie; voilà pourquoi le Sauveur, tournant maintenant ses regards sur saint Jean, que l'amour tenait attaché à la croix, lui dit : « Voilà ta mère. » Le disciple bien-aimé avait senti son cœur battre bien violemment, lorsqu'il avait entendu les paroles adressées à Marie; mais qui pourra exprimer le saisissement qu'il dut éprouver lorsque tombèrent sur lui ces deux mots, expression de la dernière volonté de son maître mourant : « Voilà ta mère! » Ah! sans doute, il y eut dans cette âme brisée, anéantie par la douleur, une violente réaction, comme un éclair de bonheur, une sorte d'extase au milieu des déchirements de la plus amère douleur. Lui, le pauvre enfant de Zébédée, devenait l'enfant de Marie, il allait partager son amour avec Jésus, il devrait l'aimer comme sa mère! Heureux disciple, qui la veille avait reposé sa tête sur le cœur de Jésus, et qui recevait aujourd'hui l'ordre exprès de tenir dans le cœur de Marie la place de Jésus! Comme il fait bon au pied de la croix, lorsqu'on y reçoit une telle bénédiction!

Pourquoi le Sauveur a-t-il voulu confier sa mère à saint Jean plutôt qu'aux autres apôtres? Les saints Pères en donnent deux raisons fort plausibles. D'abord saint Jean avait la pureté des vierges, et à cause de cela, il était le disciple bien-aimé de Jésus. « Le Fils de Dieu, dit Théophylacte, a confié au disciple vierge sa Mère vierge. » Il a voulu ainsi nous montrer par là combien il estime la pureté virginale du corps et de l'âme. En second lieu, saint Jean avait toujours témoigné le plus tendre amour pour son Maître; seul de tous les apôtres, il l'avait accompagné jusqu'au Calvaire et était resté auprès de la croix pour recueillir son dernier soupir. C'est à lui, et à son frère Jacques, que le Sauveur avait dit un jour : « Pouvez-vous boire le calice que je boirai? » Et ils répondirent : « Oui, nous le pouvons; » et tous deux tinrent parole : Jacques fut le premier apôtre martyrisé, et Jean partagea avec Jésus et Marie, au pied de la croix, le calice de la passion. Il méritait

donc bien que Jésus le choisit pour lui léguer ce qu'il avait ici-bas de plus précieux.

2. Dès lors, nous dit l'Évangéliste, l'apôtre prit Marie chez lui. De quelle affection, de quels soins vigilants ne dut-il pas l'entourer! quel amour filial ne dut-il pas lui témoigner! Ah! c'est qu'il comprenait mieux que personne la valeur du trésor qui lui avait été confié. Que de fois, au milieu des innombrables sollicitudes du ministère apostolique, alla-t-il chercher auprès d'elle des consolations et des lumières! Mais surtout, quel soin dut-il prendre d'inspirer aux premiers chrétiens une vraie dévotion pour celle qui était vraiment la Mère de Dieu et leur mère! Aimer Marie, honorer Marie, mettre en elle son espoir et sa confiance, telle fut la constante préoccupation du saint apôtre, jusqu'au jour où les liens qui retenaient l'âme de Marie attachée à son corps, malgré la violence de son amour pour Jésus, se brisèrent pour lui laisser prendre son essor vers le ciel.

3. Et nous, mes frères, nous à qui s'adressent aussi ces douces paroles : « Voilà votre mère, » comprendrons-nous comme saint Jean les devoirs que nous impose le testament de notre Sauveur? Quel bonheur et quel honneur pour nous d'être les enfants de la mère de Dieu! Après le bienfait de la Rédemption qui nous a mis au nombre des enfants de Dieu, après les dons que Jésus-Christ nous a faits de sa chair et de son sang, de sa doctrine et de sa grâce, que pouvions-nous recevoir de plus grand, de plus estimable, que le droit d'appeler Marie notre mère? Oui, elle est notre mère, parce qu'elle nous a donné Jésus, l'auteur de notre vie surnaturelle; elle est notre mère, parce qu'elle nous aime de tout l'amour dont elle a inondé son Jésus, et que Jésus lui demande de répandre sur nous. Y eut-il jamais un cœur de mère plus capable d'aimer, plus fort pour se dévouer aux devoirs de la maternité, plus puissant pour faire pénétrer partout son amour? Et ce cœur est celui de notre mère! Oh! chrétiens, combien nous devons l'aimer! Ce nom de mère résume tout ce que nous avons éprouvé dans notre vie de plus tendres et de plus vives émotions, il nous rappelle notre berceau, le toit qui a abrité notre enfance, les moments les plus décisifs de notre existence, les joies et les larmes que nous a déjà coûtées la vie, et si nous n'avons plus cette mère si bonne, son image est toujours présente à notre pensée. Or, tout ce qu'une mère a fait pour nous ici-bas, Marie le fait au ciel, et tandis que notre mère ne nous a donné que la vie temporelle, Marie peut nous assurer la vie éternelle. Nous l'aimerons donc comme des enfants aiment leur mère.

Nous l'honorerons comme la Mère de Jésus et de tous les chrétiens nos frères. Qu'elle est belle, cette famille dont le Fils de Dieu est le premier-né, et dont tous les hommes rachetés par son sang sont devenus les membres, cette famille dont la mère est une Vierge immaculée! Il y a des âmes assez étroites pour s'étonner des honneurs que l'Eglise rend à Marie, et du merveilleux développement de son culte dans toutes les nations catho-

liques. Qu'on nous montre une créature qui ait plus de titres à ces honneurs, et nous oublierons Marie. Mais s'il est impossible de trouver plus de sainteté, plus de puissance et plus d'amour réunis dans un cœur de mère, qu'on nous laisse lui prodiguer avec nos hommages notre plus entière et filiale confiance !

Le cœur d'une mère n'est-il pas toujours le refuge de ses enfants ? Aux jours de l'adversité, sous les coups de l'infortune, alors que les hommes nous abandonnent ou nous méprisent et que toutes les jouissances de la vie nous sont enlevées, nous sommes assez heureux si nous avons encore l'amour d'une mère. Eh bien ! si toutes les mères de la terre abandonnaient leurs enfants, il y a au ciel une mère qui n'abandonnera jamais les siens, parce que sa maternité lui a été conférée pour le salut des hommes et a été consacrée par le sang du Rédempteur. Pécheurs, qui doutez peut-être de la miséricorde de Dieu à cause de vos crimes, ne craignez point, levez les yeux vers Marie, « voilà votre Mère ; » s'il y a encore dans votre cœur une étincelle d'amour pour Marie, réfugiez-vous entre ses bras, appelez-la à votre secours, priez-la avec confiance, il n'y a point d'abîme d'où elle ne puisse vous retirer : vous êtes ses enfants, elle est votre mère.

Comment pourrons-nous, mes frères, témoigner assez de reconnaissance à Notre-Seigneur pour le legs qu'il nous a fait en nous donnant sa mère ? Comment pourrons-nous honorer dignement cette mère qui nous a enfantés dans les larmes au pied de la croix ? Ce n'est pas assez de l'aimer et de l'honorer, il faut l'imiter, et comme elle imiter Jésus. Si, d'après les lois de la nature, les enfants ressemblent aux parents, il en est de même dans l'ordre de la grâce. Chrétiens, « voilà votre mère ! » imitez ses vertus, et Dieu, reconnaissant en vous ceux qu'il a prédestinés à reproduire en eux l'image de son Fils bien-aimé, vous admettra à partager avec elle sa gloire dans le ciel.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XVI

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

I. — Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté, et une maison tombera sur une autre maison. (Luc, xi, 17).

1. Combien il est vrai que rien n'arrête la jalousie dans ses débordements ! Cette passion épouvantable, qui ne laisse après elle que des ruines, aveugle tellement les hommes qu'elle les porte à commettre les plus grands forfaits. Voici les scribes et les pharisiens qui, toujours plus jaloux et plus envieux, viennent de nouveau poursuivre

Jésus de leur haine et de leurs calomnies. Loin de le reconnaître pour leur Messie, ils l'accusent d'agir avec la complicité du démon, ils osent lui demander un signe dans le ciel, alors qu'ils sont témoins des nombreux miracles qu'il accomplit en faveur des pauvres et des malades. C'est ainsi qu'ils ont mis le comble à leur péché et consommé leur malheur ; car ils arrivèrent même à faire condamner Jésus et à le crucifier. Ils furent tellement les esclaves de l'envie qu'il ne connurent point la sagesse de Dieu dans le mystère ; car s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire. (I Cor., II, 8).

2. Mais qu'avons-nous besoin d'en appeler à l'exemple qui nous vient des scribes et des pharisiens, alors que l'envie continue au milieu de nous à semer des divisions, tant dans les familles que dans la société ? Il n'y a pas de vice qui se glisse plus facilement dans le cœur de l'homme ; il n'y en a pas qui exerce un pouvoir plus tyrannique. Malheur à ceux qui se laissent séduire et qui consentent à devenir ses esclaves ! Salomon a dit : *L'ardeur de l'envie ne souffre rien* (Prov., VI, 34) ; plus on lui témoigne d'humilité, de patience, plus l'envieux sent croître son mal ; il semble que rien ne puisse l'apaiser que la ruine et la mort de celui auquel il porte envie. Mais remarquez que l'envieux s'attaque plus à Dieu qu'à l'homme, car ce qui fait l'objet de ses désirs et excite sa jalousie, ce sont précisément les grâces de Dieu qu'il trouve dans l'homme. C'est là cette racine d'amertume (Hébr., XII, 5) qui s'élève contre le ciel et reproche à Dieu les biens qu'il accorde à l'homme.

3. Voilà le vice que nous devons nous efforcer d'arracher de notre cœur et de combattre sans cesse. Comment pourrons-nous avoir la victoire ? Jésus-Christ nous l'a dit : *Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns et les autres.* (Jean, XIII, 34). C'est par l'amour du prochain que nous arriverons à nous guérir de l'envie, car l'Apôtre nous dit : *La charité n'est point envieuse, elle n'agit pas insolemment, elle ne s'enfle point.* (I Cor., XIII, 4). Nous n'avons pas d'autre moyen plus efficace et plus salutaire. Dès que le poison de l'envie pénètre quelque part, la plaie est comme incurable et c'est le cœur qui est blessé. Il faut donc que la guérison vienne du cœur. Or, vous le savez, c'est le cœur qui aime et qui se dévoue. Peut-on porter envie à celui qu'on aime ? Si on le voit comblé des biens de Dieu, on souhaite qu'il en jouisse longtemps, on désire qu'il en reçoive encore de plus précieux ; si on le voit souffrir, on s'intéresse à lui, on souffre avec lui et on voudrait pouvoir le soulager. Ah ! si les Apôtres disaient à Jésus-Christ : « Seigneur, augmentez notre foi, » nous aussi disons cette prière en y ajoutant cette demande : « Seigneur, augmentez notre amour. »

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. Rien n'arrête la jalousie dans ses débordements. — « La guerre est moins fatale que cette passion. En effet, quand la cause de la guerre a

disparu, la haine disparaît aussi; quant au jaloux, il ne se transformera jamais en ami. L'homme qui fait la guerre attaque ouvertement; pour lui, c'est dans l'ombre. Celui-là peut donner souvent une raison plausible de sa conduite; celui-ci ne peut invoquer que sa frénésie et sa volonté satanique. A quoi comparerons-nous une âme ainsi dépravée? A la vipère? A l'aspic? Au ver empoisonné? Rien de pire, rien de plus destructeur que cette âme¹. La jalousie, en effet, est quelque chose de plus funeste même que la racine de tous les maux. L'avare se réjouit quand il reçoit lui-même, tandis que le jaloux se réjouit quand un autre ne reçoit pas, et non de son propre avantage; il regarde comme un bien pour lui les calamités de ses frères, et non sa propre félicité. C'est l'ennemi du genre humain; il va partout frappant les membres du Christ. Que peut-on imaginer de plus frénétique? Le démon est jaloux, à la vérité, mais des hommes et nullement des démons; et vous, hommes, c'est aux hommes que vous portez envie, votre malveillance a vos semblables pour objet, les enfants de la même famille: ce qu'on ne trouve pas chez les démons. Voyez l'envieux: il se dessèche à la vue du bonheur de ses frères; il n'a qu'un désir, celui de ternir leur gloire et de ruiner leurs travaux; il ne cherche pas à s'élever réellement lui-même, il pleure de ce qu'il voit un autre s'élever, il met tout en œuvre pour le jeter à bas. Quelle image aurions-nous pour rendre cette passion? Elle me donne l'idée d'une bête de somme paresseuse et surchargée qui se trouverait attachée avec un cheval plein d'ardeur, et qui, ne voulant pas se lever elle-même, tâcherait d'entraîner l'autre par son poids. L'envieux de même ne songe à rien et ne fait rien pour s'arracher à sa profonde léthargie; il dépense toute son activité pour arrêter celui qui s'élance vers les hauteurs célestes et tromper son essor: c'est un parfait imitateur du diable. En effet, celui-ci voyant l'homme dans le paradis ne s'efforça pas non plus de changer lui-même, il n'eut que la pensée de chasser l'homme du paradis. Le voyant ensuite sur le trône des cieux et les autres se diriger de ce côté, il se préoccupe de la même chose, enrayer et tromper ce mouvement ascensionnel, au risque d'activer pour lui les flammes éternelles. C'est un fait sans exception: l'objet de l'envie y trouve un surcroît de gloire, s'il est toujours vigilant; et l'envieux aggrave chaque jour son état déplorable. C'est ainsi que Joseph parvint au faite des honneurs, Aaron au sacerdoce; les manœuvres des envieux firent que Dieu réitéra sa sentence et que la verge fleurit. C'est ainsi que Jacob fut dans l'opulence et posséda toute sorte de biens. C'est ainsi que les hommes dévorés par la jalousie se sont jetés dans des maux sans nombre. Sachant tout cela, fuyons cette lâche passion; et loin d'imiter les envieux, prions pour eux, ne négligeons rien pour éteindre

en nous cette maladie, et surtout gardons-nous des entraînements de ces insensés qui, voulant accabler les autres, ne cessent d'aggraver leur propre supplice¹.

2. *L'envie continue au milieu de nous à semer des divisions.* — « Il n'y a rien de plus pernicieux que les mésintelligences et les dissensions; ce sont les paroles du Christ: *Tout royaume divisé en lui-même ne subsistera pas*. Et pourtant, quoi de plus fort qu'un royaume à la puissance duquel concourent les revenus, les armes, les remparts, les fortifications, de nombreuses armées, de nombreux chevaux et une infinité d'autres choses? Mais cette puissance s'évanouit lorsque les dissensions intestines s'introduisent dans ce royaume. Il n'y a point de faiblesse comparable à la division et à la discorde; de même que rien n'assure la force et la puissance comme la charité et la bonne intelligence². Mais quelqu'un me dira peut-être: « Ne voyez-vous pas tous les fidèles renfermés dans la même enceinte, vivant dans le même bercail, avec la plus touchante concorde, sans lutte aucune, sous la présidence d'un même pasteur, unanimes dans leurs cris, dans leur attention, dans leurs prières? Comment nous parler ensuite de division et de lutte? » Je parle de lutte et je sais très bien ce que je dis. Je vois ce que je vois; je vois bien que nous sommes dans le même bercail avec le même pasteur; ce que j'estime déplorable, c'est que nous nous livrons à des divisions, quand il y a tant de raisons pour nous maintenir dans l'unité. « Mais quelle division, me direz-vous, apercevez-vous parmi nous? » Ici, aucune; puis l'assemblée dissoute, celui-ci contestera celui-là; l'un injuriera publiquement l'autre; tel ouvrira son âme à l'envie, tel autre à l'avarice et à la cupidité, tel autre à la violence, tel autre à l'amour sensuel, tel autre à la fourberie et à la fraude. Si les replis de votre âme pouvaient être mis sous vos yeux, vous constateriez ce qu'il y a d'exact dans ma proposition, et vous verriez bien que je ne cède à aucun égarement. En temps de paix, les soldats passent sans armes et sans crainte d'un camp dans un autre; mais dès qu'ils se couvrent de leurs armes, que des postes et des sentinelles avancées sont établies, qu'on passe les nuits sans sommeil, qu'on allume des feux entretenus ensuite avec soin, alors c'est la guerre. Ainsi en est-il parmi nous: nous vivons en défiance les uns des autres, nous nous tenons réciproquement sur nos gardes; nous parlons au prochain à l'oreille, un tiers survenant, nous retombons dans le silence et nous changeons le sujet de conversation. Ce n'est pas là agir en hommes qui sont pleins de confiance, mais en hommes que la défiance conduit. Vous me direz peut-être que votre intention n'est pas en cela de blesser qui que ce soit, mais bien de ne

¹ S. Chrys., *In I Ep. ad Corinth.*, Hom. xxxi, n. 4, trad. Vivès.

² *Ib.*, *Advers. Judæos*, Orat. iii, n. 1.

¹ S. Chrys., *Ad Rom.* Hom. vii, n. 6, trad. Vivès.

l'être pas vous-mêmes. Voilà précisément ce qui m'afflige, que nous ayons besoin de veiller sur nous entre frères, pour n'être pas blessé en quelque chose, qu'il nous faille allumer tant de feux, prendre tant de précautions et de soins. A la vue de ces soldats rangés sous les ordres d'un même chef, retournant ensuite leurs armes les uns contre les autres à cause de la passion des richesses, d'autres se raillant et se bafouant entre eux sans raison et se meurtrissant de coups, à la vue de ces victimes plus cruellement frappées que les victimes tombées sur les champs de bataille, je ne saurais trouver de lamentation à la hauteur de mon affliction. Respectez donc, respectez une table à laquelle nous nous asseyons tous, respectez le Christ immolé pour nous, respectez le sacrifice offert sur cet autel. Quoi! après vous être assis à une table comme celle-là, après avoir goûté de cet aliment divin, nous prendrions les armes les uns contre les autres, au lieu de tous nous réunir en armes contre le démon? ⁴ »

3. *La charité n'est point envieuse.* — « L'Apôtre fait gloire à la charité non seulement des biens qu'elle donne, mais aussi des maux dont elle préserve. Elle produit sa vertu, dit-il, et ruine le mal dans sa racine, bien plus, elle l'étouffe dans son germe. Il ne dit pas, en effet : Elle triomphe de l'envie qui se montre ou de l'orgueil qui se fait voir, mais : *Elle n'est ni envieuse, ni inconsistante, ni orgueilleuse*, de telle sorte, chose admirable, qu'elle fait le bien sans peine et remporte des victoires sans combat. L'âme charitable n'a pas de grandes sueurs à répandre pour gagner sa couronne, elle obtient la palme sans de grandes difficultés. Quelle peine peut-on avoir à triompher, quand on ne rencontre pas d'ennemis? *Elle ne se croit pas offensée*. Que disais-je en affirmant qu'elle n'est pas orgueilleuse? Quoiqu'elle souffre pour celui qu'elle aime, elle ne s'en croit pas déshonorée! Remarquez que l'Apôtre ne dit pas qu'étant déshonorée elle supporte vaillamment la honte, mais qu'elle n'éprouve même pas de honte. Quoi donc! Les amis de l'argent ne rougissent pas des dernières bassesses pour obtenir ce vil métal; loin d'en souffrir, ils s'en réjouissent. Et les cœurs charitables seraient plus timides pour rassurer le cœur de ceux qu'ils aiment? *La charité ne cherche point ses propres intérêts*. Son bien-aimé étant tout pour elle, elle croit mal faire de ne pas le délivrer s'il fait mal, et dût-elle le sauver de la honte par son propre déshonneur, elle n'en rougirait pas ou plutôt elle l'estimerait un grand honneur. Ne cherchez donc pas votre bien pour le trouver, vous seriez déçu dans vos espérances : *Que nul, dit l'Apôtre, ne cherche son propre avantage, mais le bien des autres.* (I Cor., x, 24). De fait, nous trouvons notre satisfaction dans la satisfaction du prochain, et lui dans la nôtre. Supposons un homme qui a déposé un trésor dans

la maison de son frère et qui ne peut, quand il veut, ni le chercher, ni l'avoir en sa possession; jamais plus il ne reverra le dépositaire infidèle. Ainsi en est-il de ceux qui séparent leur bonheur du bonheur du prochain, ils se privent des couronnes qu'une conduite contraire leur aurait méritées. *La charité ne s'irrite pas, elle ne pense pas le mal*. Non seulement elle détruit l'empire du vice, mais elle empêche cet empire de s'établir. Et comment agirait-elle, comment s'irriterait-elle, si elle ne veut pas même s'arrêter à un soupçon mauvais contre l'objet de son amour? *Elle ne se réjouit point de l'injustice*, c'est-à-dire du mal des autres. Que dis-je? Elle va plus loin et se réjouit dans la vérité. Elle félicite ceux qui font le bien selon ces paroles de Paul : *Se réjouir avec ceux qui se réjouissent et pleurer avec ceux qui pleurent.* (Rom., xii, 15). Voilà pourquoi la charité n'est point envieuse ni fière; le bien que les autres font, elle se le rend commun ¹. »

II. — Le dernier état de cet homme devient pire que le premier. (Luc, xi, 26).

1. Il n'y a pas de situation plus déplorable que l'état d'une âme vivant sous l'empire d'une mauvaise habitude. Jésus-Christ nous en parle aujourd'hui. Regardez, en effet, une âme qui, ayant été délivrée du péché, y succombe de nouveau et finit par en contracter l'habitude. Elle a pour ainsi dire une seconde nature, ou mieux une nature ajoutée, entée en quelque manière sur ses inclinations. Avez-vous l'habitude de commettre les péchés qui, à l'heure présente, sont si communs, tels que l'orgueil, le blasphème, la médisance, la dissolution, le respect humain, le mépris des devoirs religieux? Vous en gémissiez, vous voudriez vous en corriger et vous n'en avez pas le courage. On dirait même que, fatigués de lutter sans cesse, vous imitez les Hébreux qui seraient volontiers retournés en Egypte pour n'avoir pas à supporter les épreuves de la traversée du désert. Ah! s'il en était ainsi, ce serait à désespérer de votre salut. Comme les Hébreux qui retombèrent si souvent dans leurs péchés, ne virent point la terre promise, de même vous ne pourriez entrer dans le ciel.

2. Mais regardez donc devant vous les moyens si nombreux et si efficaces que Dieu vous présente pour vous aider à sortir de votre malheureux état. Le premier qui dépend de vous, c'est de travailler à acquérir de bonnes habitudes qui remplaceront vos mauvaises habitudes. L'expérience vous enseigne qu'une sainte habitude finit toujours par chasser une habitude coupable. Voyez quel est le péché que vous commettez ordinairement, cherchez la vertu qui y est opposée, et mettez-vous à l'œuvre, c'est-à-dire appliquez-vous à pratiquer de préférence cette vertu; les autres viendront ensuite, et vous n'aurez qu'à leur ouvrir votre

⁴ S. Chrys., *In Ep. ad Rom.* Hom. viii, n. 7 et 8, trad. Vivès.

¹ Ib., *In I Ep. ad Corinth.*, Hom. xxxiii, n. 2, 3, 4.

cœur. Il ne faut pas que l'esprit de convoitise le trouve vide en revenant, parce qu'alors il occuperait non seulement votre âme, mais il y introduirait tous les autres péchés; car Jésus-Christ nous dit : *L'esprit impur s'en va et prend avec lui sept autres esprits pires que lui, et étant entrés dans cette maison, ils y demeurent.*

3. Nous le savons, nous rencontrerons beaucoup de difficultés dans ce travail, et même livrés à nos propres forces nous n'y arriverions jamais. Car l'Apôtre nous dit : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît.* (Philipp., II, 13). Il en était tellement convaincu qu'il disait : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (Ib., IV, 13); et il ajoute ailleurs : *J'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi.* (I Cor., XV, 10). Or si l'Apôtre avait besoin de la grâce de Dieu pour accomplir son ministère, s'il reconnaît que c'était cette même grâce de Dieu qui, étant en lui, avait beaucoup travaillé, nous, pauvres pécheurs, que dirons-nous ? S'il faut la grâce pour faire le bien, combien la faut-il davantage pour sortir du péché ? D'autre part, Jésus-Christ a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* (Jean, XV, 5). Tombez donc à genoux, vous qui voulez sortir de vos mauvaises habitudes, et par le secours qui vous viendra d'en haut du Père des lumières, vous retrouverez votre liberté. Le salut est à ce prix.

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Il n'y a pas de situation plus déplorable que la situation d'une âme vivant sous l'empire d'une mauvaise habitude.* — « C'est une terrible chose que l'habitude; elle est terrible pour l'âme qu'elle saisit et qu'elle enchaîne, surtout lorsqu'elle a pour auxiliaire le plaisir; tandis que la vertu, vers laquelle se dirigent nos désirs et nos efforts, n'est entourée que de difficultés. Aussi le Seigneur, pour délivrer les enfants des Hébreux des habitudes vicieuses contractées pareux en Egypte, les mène dans un vaste désert, bien loin de ceux qui les avaient corrompus; et dans cette solitude, comme dans un monastère, il façonne les âmes, il essaie de toute sorte de remèdes, tantôt de la sévérité, tantôt de la douceur, et il ne néglige aucun des moyens propres à leur rendre une parfaite santé. Et cependant leur malice ne fut pas tout à fait vaincue, et ils se prirent à réclamer les oignons, les aulx et les autres occasions de péché qu'ils avaient eues en Egypte, tant est redoutable une habitude vicieuse ! En fin de compte, malgré cette sollicitude sans bornes de Dieu à leur égard, malgré la bonté et la générosité de cet excellent maître, en dépit de la crainte, des menaces, des bienfaits et des châtiments, malgré ces leçons de tout genre, malgré les prodiges accomplis sous leurs yeux, les Juifs n'en devinrent pas meilleurs¹.

C'est ainsi que l'habitude les ramenait vers l'Egypte, vers les occasions de péché, tant elle a d'empire sur les hommes. L'exemple des païens ne nous l'apprendra pas moins. On rapporte que Platon, qui n'ignorait certes pas combien l'histoire des dieux était mensongère, observait docilement leurs solennités et toutes les cérémonies idolâtriques, incapable qu'il se montrait de résister à l'habitude. C'est de son maître qu'il avait appris cela. Accusé d'avoir introduit des doctrines nouvelles, celui-ci fut bien loin d'atteindre son but; il y perdit même la vie, malgré les efforts qu'il tenta pour se défendre. Que d'hommes ne voyons-nous pas encore aujourd'hui persistant dans l'impiété par suite d'idées préconçues ? Ils n'ont rien à répondre de raisonnable quand on leur reproche de vivre dans les vieilles erreurs, et ils se bornent à nous opposer leurs pères et leurs grands-pères. De là vient que certains philosophes de la gentilité ont appelé l'habitude une seconde nature. Or, elle ne montre jamais autant d'opiniâtreté que lorsqu'il s'agit des dogmes : de tous les changements ceux qui touchent à la religion sont les plus énergiquement repoussés. La honte s'ajoutant à l'habitude, on ne veut pas désapprendre dans un âge avancé, ni recevoir les leçons de ceux qu'on regarde comme moins intelligents que soi-même. Faut-il d'ailleurs s'étonner qu'il en soit ainsi par rapport à l'âme, quand nous voyons chaque jour combien l'habitude a du pouvoir sur le corps¹ ? »

2. *Une habitude bonne finit toujours par nous délivrer d'une habitude mauvaise.* — « L'habitude, je le reconnais, est chose bien difficile à réprimer, et c'est pour cela que je vous engage avec tant d'insistance à contracter une habitude opposée, bonne et vertueuse celle-là, qui ne demeurera pas sans récompense. Puisque, de votre aveu, vous avez tant de peine à rompre une habitude, faites d'autant plus d'efforts pour en venir à bout; car vous savez d'une manière indubitable que si vous contractez l'habitude de ne pas jurer, vous n'aurez plus alors ni labeur ni peine. Quel est le plus difficile, s'abstenir de jurer, ou bien se priver tout le jour de nourriture, n'accorder qu'un peu de pain et d'eau à un corps qui se dessèche ? Assurément ceci est beaucoup plus pénible que cela. Et cependant l'habitude agit avec tant de force et de promptitude, que lorsque les jours de jeûne sont arrivés, on aurait beau nous engager, nous contraindre même à goûter du vin ou de toute autre chose défendue par la loi de l'abstinence, nous aimerions mieux tout souffrir que toucher à des aliments prohibés; et cela, malgré notre penchant naturel pour les plaisirs de la table. C'est l'habitude secondée par la conscience qui nous inspire cette énergie. Il en sera de même par rapport aux jurements; comme l'habitude triomphe maintenant de la plus violente coaction, elle vous rendra supérieurs à toutes les séductions de la parole

¹ S. Chrys. *Advers. Oppugnat. Vitæ Monast.*, lib. III, n. 6, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Corinth.*, Hom. VII, n. 7, trad. Vivès.

et de l'exemple¹. De là le grand avantage d'être habitué à faire le bien. Lorsque l'âme s'est habituée au bien, elle ne cesse, pour aller prier, qu'après avoir accompli sa tâche. C'est ainsi que par habitude nous nous levons avant de prier et nous ne prions qu'après nous être levés, sous peine de mal prier, comme si nous devions offenser Dieu et charger notre conscience. Or, si telle est dans une chose de peu d'importance la force de l'habitude, que nous ne pouvons nous y soustraire un seul jour, ne réglerions-nous pas sagement notre vie en prenant l'habitude de faire l'aumône, et la résolution de ne jamais entrer les mains vides dans la maison du Seigneur? Tant est grande, en effet, cette force de l'habitude dans le bien comme dans le mal; elle nous entraîne sans notre concours. Beaucoup de personnes ont coutume de faire souvent le signe de la croix, sans avoir besoin de se le commander; souvent elles ont l'esprit occupé ailleurs, et cependant par la seule force de l'habitude, qui fait en elles l'office de moniteur, elles portent spontanément leur main à leur front pour se signer. D'autres ont pris l'habitude de ne pas jurer, et ils y demeurent fidèles. Contractons donc celle de faire l'aumône et d'accomplir de bonnes œuvres². C'est pourquoi n'allez pas vous jeter dans l'abîme, parce que l'ennemi vous aura ébranlé. Restez ferme dans vos résolutions; regagnez promptement la place que vous aurez quittée, et n'estimez point injurieux pour vous en aucune façon d'agir ainsi après le coup dont vous avez été atteint. Si vous aperceviez un soldat revenir blessé du combat, vous ne lui adresseriez certainement aucun propos injurieux. L'ignominie pour lui consisterait à jeter ses armes et à se mettre hors de portée des ennemis. Mais tant qu'il soutient avec énergie leurs efforts, il a beau être blessé et céder insensiblement du terrain, personne ne sera assez injuste et assez ignorant des choses de la guerre pour lui en faire un crime. Voilà ce qui vous est arrivé maintenant à vous-même; pendant que vous cherchiez à écraser le serpent, vous avez été mordu. Mais, ayez confiance: un peu de sobriété, et il ne restera plus vestige de cette blessure. Vous réussirez même, soutenu par la grâce de Dieu, à broyer la tête de ce reptile funeste³. »

3. *Dieu opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît.* — « Dieu nous donne et le penchant et la volonté même en acte. Dès que nous le désirerons, il accroîtra l'inclination de la volonté. Je veux, par exemple, produire tel acte de vertu. Dieu opère cet acte vertueux, et il opère par là-même la volonté. Peut-être l'Apôtre s'exprime-t-il de la sorte par un sentiment de pieuse déférence, de même qu'en qualifiant de grâces nos bonnes actions. De même, conséquemment, qu'en les qualifiant de grâces, il n'entend pas nous

dépouiller du libre arbitre, et qu'il nous laisse au contraire notre pleine responsabilité; de même, en disant que Dieu opère en nous le vouloir, loin de nous refuser la liberté, il établit que nos bonnes actions concourent à nous faciliter le zèle et la volonté du bien. Ainsi le faire produit le faire, et l'abstention n'aboutit qu'à l'abstention. Vous avez donné l'aumône? Vous en êtes plus disposé à donner. Vous ne l'avez pas faite? Elle vous coûtera davantage. Vous avez pratiqué la sagesse une journée entière? Vous êtes, par cela même, prêt à la pratiquer une seconde journée. Vous vous êtes négligé? Votre négligence en deviendra plus opiniâtre. La pratique constante du mal aboutissant au mépris, la pratique du bien aboutit à la ferveur. Le méchant, du désespoir, tombe dans une indifférence complète; le juste, songeant à ses bonnes actions, veille de crainte d'en perdre le fruit, *suivant sa bonne volonté*, poursuit l'Apôtre. C'est, à savoir, en vue de la charité, afin d'être agréable à Dieu, de faire les choses qui lui plaisent et qui sont conformes à ce qu'il veut. Non seulement ce langage démontre que Dieu intervient activement, mais il inspire un sentiment de confiance. Dieu veut que nous vivions comme il vit lui-même. S'il le veut, il agit dans ce but, et il le fera certainement, voulant que nous pratiquions la vertu¹. *Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, ceux qui la construisent auront travaillé en vain.* (Ps. cxxvi, 1). Il faut nous appliquer à tous ces paroles non point pour autoriser notre négligence et notre tiédeur, mais pour nous déterminer à faire tout ce qui dépend de nous, et à tout remettre ensuite entre les mains de Dieu, et à placer constamment en lui nos espérances. Sans l'assistance divine, nous ne pouvons réussir en rien; de même, si nous ne répondons au secours de Dieu que par la nécessité et l'oisiveté, le succès nous sera également refusé. *C'est en vain que vous vous levez avant le jour; c'est-à-dire*: Vous avez beau multiplier vos veilles, vous lever de grand matin, retarder le moment de votre sommeil, passer tout votre temps dans le travail et la souffrance, sans le secours d'En-Haut ces efforts purement humains n'aboutiront à rien, et vous ne retirerez aucune utilité de tant de peines. Or si cette protection divine était si nécessaire aux Juifs pour rebâtir leur ville et ses murailles, combien plus nous est-elle indispensable pour marcher dans la voie qui conduit au ciel?² »

¹ S. Chrys., *Ad Philipp.*, Hom. viii, n. 1 et 2, trad. Vivès.

² *Ib.*, In Ps. cxxvi, n. 1.

¹ *Ib.*, *Ad Popul. Antioch.*, Hom. vi, n. 6.

² S. Chrys., *In II Ep. ad Tim.*, Hom. vi, n. 4, trad. Vivès.

³ *Ib.*, *Ad Theodor. Laps.*, lib. II, n. 1.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. — 13^e Instruction : *Nolumus hunc regnare super nos*, 193. — 14^e Instruction : *Joseph vendu par ses frères, le Christ vendu par Judas*, 195. — 15^e Instruction : *Hypocrisie des frères de Joseph et des ennemis de Jésus, Simplicité chrétienne*, 198.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — IV. Quatrième parole, 201.

Deux instructions pour l'Annonciation. — I. Deux femmes et deux anges, 204. — II. Humilité de Marie, 206.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — X. L'Eucharistie (ses effets), 207.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

13^e Instruction

NOLUMUS HUNC REGNARE SUPER NOS

Mes frères,

Sans toucher d'aussi près que saint Joseph à la personne de Notre-Seigneur, le premier Joseph n'en a pas moins avec celui-ci des rapports bien étroits, et il est dans l'Ancien Testament l'une des figures les plus frappantes du Sauveur. Nous allons donc étudier pendant la suite de notre carême, ces rapports entre le patriarche Joseph et l'Homme-Dieu.

Le songe de Joseph dans la Genèse nous fournit l'occasion de mettre en lumière une première similitude. Joseph se voit en rêve adoré par le soleil, la lune et onze étoiles, c'est-à-dire par son père, sa mère et ses onze frères; et ceux-ci de protester avec colère, et de s'écrier : « *Prétends-tu devenir notre roi, et serons-nous réduits à t'adorer ?* » (Gen., xxxvii).

Cette histoire de Joseph est celle même du Roi-Messie *réclamant en vain* des mauvais anges, des Juifs et de tant de parjures chrétiens, l'adoration qui lui est due; mais *forçant enfin tous ses ennemis à adorer* un jour et à confesser en tremblant sa souveraine royauté.

I

Ceux qui refusent d'adorer le Messie

« *Prétends-tu devenir notre roi, et serons-nous réduits à t'adorer ?* » Ce cri de révolte contre le Messie remonte à l'origine des temps; il est plus ancien même que l'humanité. A s'en tenir à l'opinion des plus graves théologiens, il a été poussé par les anges rebelles dont Lucifer était le chef; et c'est ce cri sacrilègement séditieux qui a creusé le lac de feu où se rejoignent l'un après l'autre tous les ennemis impénitents de Dieu et de son Christ.

L'Eternel en effet n'avait pas admis de suite après leur création les anges à la possession du ciel. Il les avait soumis d'abord à une épreuve, comme il devait plus tard mettre à l'épreuve la liberté de nos premiers parents. Ces aînés de la grande famille des intelligences devaient donner la preuve d'une entière soumission d'esprit et de cœur à tous les desseins de l'éternelle Sagesse. Or il entraînait dans ces desseins de Dieu d'envoyer un jour son Verbe sur la terre, et de faire de lui le fils, selon la chair, d'une humble créature humaine; les anges eux-mêmes devaient aux mérites du Fils de Marie leur entrée dans la gloire éternelle; et c'est ce mystère futur de l'Incarnation du Verbe, et de la glorification par celui-ci de toutes les créatures, qu'ils devaient confesser, exalter et adorer.

Mais cet acte de foi et d'humilité répugnait à bon nombre de ces esprits de lumière, si élevés, par leur création seule, au-dessus de la nature humaine, à laquelle le Verbe divin voulait s'unir de préférence à la nature angélique. L'un d'eux, plus orgueilleux que les autres, du fond de son cœur blessé dans sa fierté, laisse échapper cette parole de révolte : *Non serviam*, je n'adorerai pas. « Non, non, s'écrie l'infidèle archange, le fils de la femme ne sera pas mon Dieu. Pas de ciel pour moi plutôt que de le devoir à un acte d'adoration indigne de mon excellence ! » Non content de chercher pour lui-même un centre de félicité et de gloire loin du Christ, il souffle le feu de la révolte dans le cœur des myriades d'anges placés au-dessous de lui. Et, au lieu de leur transmettre une parole d'humilité, de foi, d'espérance et d'amour, « il leur redit une parole homicide et adultère¹, » et il entraîne dans sa ruine une immense portion du monde des purs esprits.

Personnellement vaincu dans sa révolte contre le Christ, Satan n'a point cessé pourtant de faire à Jésus-Christ une guerre désespérée dans l'esprit et le cœur des humains. Sa propre défaite est irrévocable; il est à jamais muré dans sa rage impuissante, et tous ses furieux efforts n'arriveront point à le tirer de cet étang de feu où il expie éternellement le crime de son orgueil. Mais il cherche à arracher les hommes à l'adoration de l'Homme-Dieu, à les pousser à une opposition impie à l'endroit de sa personne, de sa doctrine, de ses commandements. Il travaille à leur inspirer quelque chose de sa haine implacable contre le Fils de Marie, et il leur apprend à redire avec lui : « Nous n'adorerons point ! Prétends-tu donc, ô toi qui te dis le Fils de Dieu, devenir notre roi, et faudra-t-il que nous tombions à tes pieds pour t'adorer ? »

Et ce n'est pas là, mes frères, une vaine fiction. C'est le démon, véritablement le démon, qui mettait au cœur des Juifs déicides cette haine atroce de Jésus, que l'on aurait peine à s'expliquer autrement. Qu'avaient les Juifs en effet à reprocher à Jésus, et d'où pouvait leur venir cette

¹ Combalot, *Grandeurs de la sainte Vierge*.

haine sans nom qu'ils manifestaient contre lui ? Jésus était la douceur même, la bonté même ; de ses lèvres coulait une doctrine vraiment céleste qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer en un homme qui n'avait fait aucune étude ; de ses mains tombait une perpétuelle « semence de miracles, » et miracles tous marqués au coin de la plus ardente charité, de la plus tendre compassion pour les misères humaines. Qu'y avait-il en tout cela qui pût provoquer la fureur de sang des Juifs ameutés en foule innombrable sous le prétoire, au Vendredi Saint ? Croit-on que l'homme soit fait pour détester, pour maudire, pour blasphémer ainsi ? Non, il fallait qu'il y eût derrière les clameurs homicides de cette nation tout entière soulevée dans un même cri de révolte : « *Nolumus hunc regnare super nos* ! Nous ne voulons pas pour roi de ce Messie ! » il fallait qu'il y eût une puissance surnaturelle et mauvaise, celle de l'enfer. Et c'est bien ce qu'exprimait le Christ, quand il disait un jour aux Juifs : « Vous avez pour père le démon ! »

C'est pareillement le démon, mes frères, qui a perpétué dans le monde, depuis le Vendredi Saint, et tout au long des jours de l'Eglise catholique, ce cri provocateur à la souveraine royauté du Christ-Sauveur : « Prétends-tu donc devenir notre roi, et vas-tu croire que l'on voudra t'adorer ? » C'est là, vous le savez, le mot de ralliement de tous les hérésiarques, de tous les sectaires, de tous les ennemis de la sainte Eglise. Ce qu'il y a de remarquable dans ces contempteurs du Christ et de son Eglise, c'est cette rage impatiente qui les possède tous. Ils ne se contentent pas en effet de ne pas prier le genou devant le Dieu-Sauveur que nous adorons ; ils ne se contentent pas de passer près de lui avec une superbe indifférence, ou avec un sourire de dérision ; ils ont pour lui une haine vivace, profonde, agissante, militante. Ils pourraient ne point s'inquiéter de cette Eglise de Jésus-Christ où ils refusent d'entrer, la laisser à ses pratiques et à ses croyances tout au moins inoffensives. Mais non ! ils s'emportent contre elle en des fureurs forcenées, ils la persécutent, ils l'outragent, ils frémissent de ne pouvoir l'écraser en un instant. Evidemment, pour qui veut y réfléchir, ce sentiment n'est pas de l'homme : l'homme n'irait pas jusque-là. Car, en somme, qu'a été, depuis dix-neuf siècles, pour l'humanité, cette Eglise catholique tant abhorrée par ces rageurs sectaires ? N'a-t-elle pas été une insigne bienfaitrice des individus, des sociétés et des peuples, et comme on l'a dit, « la Petite Sœur des pauvres ? » Elle n'a jamais ouvert sa bouche que pour bénir les petits et les innocents, effrayer les oppresseurs, les malfaiteurs, les ouvriers d'injustice et de mal ; elle n'a jamais ouvert sa main que pour donner du pain aux pauvres et recevoir des riches un superflu nuisible en leurs mains, et converti, entre les mains de l'indigent, en vêtements et secours de toute sorte ; elle n'a pas cessé de plaider sans cesse la cause de ceux qui souffrent, et de verser la lumière et la consolation dans les

âmes enténébrées et dans les cœurs meurtris. Et c'est contre cette Mère si véritablement, si incomparablement mère, *nemo tam mater*, que des hommes nourris de ses bienfaits, sentent le besoin de vomir l'insulte, la calomnie, et des cris de mort ! Je dis qu'il y a là un phénomène plus qu'humain, je dis qu'il y a là le démon.

C'est donc s'associer au démon, mes frères, que de s'insurger contre Jésus-Christ et contre son Eglise, que de refuser à celle-ci le respect et la soumission, à celui-là l'adoration ; c'est s'associer à son crime, à sa haine implacable. Mais, qu'on y prenne bien garde, c'est s'associer aussi à son sort infortuné et à sa ruine éternelle. C'est soutenir une bien mauvaise cause et se mettre soi-même en bien fâcheuse situation, que de prendre les armes pour celui qui fut dès l'origine le grand vaincu, qui ne pouvant plus rien pour lui-même, n'a plus désormais qu'un désir : entraîner dans sa défaite le plus qu'il pourra d'âmes abusées. Il le sait bien, ce redoutable ennemi de nos âmes : c'est être vaincu d'avance que de lutter contre le Christ-Roi. Ce n'est donc pas dans l'espérance de se relever de sa défaite, qu'il cherche parmi les hommes des alliés contre le Christ ; ce à quoi aspire sa rage jalouse, c'est à n'être point seul à subir le désespoir éternel et les tortures de l'enfer, c'est à multiplier le nombre des compagnons de son supplice.

Nous, mes frères, laissons les partisans de Satan tenter une réhabilitation impossible de celui auquel ils obéissent ; laissons-les prendre pour maître le Prince des ténèbres. Mais quant à nous, inspirés par une prudence surnaturelle, mettons-nous du côté du plus fort, et le plus fort c'est le Roi-Messie, car c'est à lui que restera le dernier mot ! Permettez-moi d'insister un instant sur ce point.

II

Triomphe final du Roi-Messie

Si les Juifs n'avaient pas été aveuglés par leur rage satanique contre Jésus, ils auraient pu reconnaître déjà que, en faisant l'œuvre du démon, ils embrassaient une cause bien compromise. Car, dès le temps que le Sauveur était au milieu d'eux, les démons confessaient leur infériorité vis-à-vis de lui. « Qu'y a-t-il de commun entre toi et nous, Jésus de Nazareth ! s'écriaient-ils de temps à autre. Laisse-nous en paix. Ou bien permets-nous du moins, en quittant cet homme, d'entrer dans le corps de ces pourceaux ! » — Et n'était-ce pas aussi un cri de défaite déjà que cette clameur poussée par la foule déicide : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Ils semblaient confesser par là que leur crime les exposait à la vengeance d'une puissance supérieure ; mais, tout à leur rage présente, ils n'en persistaient pas moins à réclamer que le Christ fût crucifié.

Si les Juifs contemporains et complices de Caïphe et de Judas, n'ont pas compris, sous l'empire d'une aveugle passion, qu'en refusant l'ado-

ration au Christ, ils engageaient contre plus fort qu'eux une lutte où ils seraient brisés, leurs descendants du moins eussent dû le comprendre, ils eussent dû, se frappant la poitrine, tomber au pied de la croix de Jésus, comme les frères de Joseph devant le trône de leur victime devenue leur seigneur. Car les signes de la revanche du Messie ne tardèrent pas, trop éclatants, trop manifestes. Jamais un oeil humain ne s'y fût trompé ; mais le démon possédait le cœur et les yeux de cette race criminelle, et ils subirent l'excès de leurs maux sans reconnaître la main qui les frappait.

C'est un des leurs qui nous a laissé le récit des châtiments divins sur Jérusalem coupable, et sur tout le peuple. On ne peut s'empêcher d'y faire des rapprochements saisissants entre les tortures infligées au Sauveur par les Juifs, et les tourments infligés à la nation juive par les Romains. Les Juifs avaient voulu voir le Messie flagellé et déchiré de la façon la plus barbare ; eux aussi, au siège de Jérusalem, à mesure qu'ils tombaient entre les mains des soldats de Titus, étaient fustigés cruellement et soumis aux déchirements les plus atroces : *post pugnām verberati, et ante mortem modis omnibus excruciatī*. Aux souffrances physiques infligées à Jésus-Christ, les Juifs avaient ajouté toute sorte d'ignominies et d'insultes ; eux aussi eurent à dévorer de la part des soldats vainqueurs, au milieu de tourments de toute espèce, un surcroît plus pénible encore de moqueries, d'humiliations et d'opprobres : *diversis modis milites eos suffigebant, ludibrii causa*. Ils avaient poussé sur tous les tons cette clameur furieuse qui avait épouvanté Pilate lui-même : *Crucifigatur*, que le Christ soit crucifié ! eux aussi, contrairement à l'usage observé jusqu'alors par les Romains de couper la tête ou de percer de traits leurs prisonniers de guerre, périrent par ce supplice de la croix. Et ces croix étaient placées en face des murs de la ville, comme ils avaient eux-mêmes placé la croix du Sauveur en face de Jérusalem : *contra murum cruci suffigebantur*. Chaque jour, pendant cette guerre d'extermination, plus de cinq cents Juifs étaient ainsi crucifiés : *in dies singulos quingenti*. Ce fut au point que le bois vint à manquer pour cette horrible besogne ¹. Quelle affreuse moisson de croix a germé sur tes collines, ô Jérusalem, à la place de la croix de ton Dieu crucifié ! C'est la vengeance qui se lève, c'est ton Dieu qui te frappe. Souviens-toi qu'il te l'a prédit, et à ce signe, reconnais ton égarement et confesse ton péché !

C'est ainsi, mes frères, que le dernier mot reste à Dieu et à son Christ. L'homme peut s'obstiner dans son orgueil et sa révolte ; mais cela ne dure qu'un temps. Vient le châtiment qui renverse dans le néant de sa poussière, ce ver de terre qui se redressait en vain contre son tout-puissant créateur. Ce qui s'est passé pour la race déicide, se reproduit à toutes les époques pour la race perverse et exaspérante des ennemis de Jésus-Christ.

Ils disparaissent, et lui demeure. L'Eglise qu'il a fondée voit, dans toutes les générations, des aveugles, des insensés, héritiers de la haine judaïque, lui porter des coups furieux, prophétiser sa ruine à bref délai ; et toutes ces tentatives répétées ne servent qu'à ajouter sans cesse de nouveaux chapitres au livre du châtiment des persécuteurs.

Et un jour se lèvera enfin où, sur les ruines du monde expirant, le Fils de l'Homme apparaîtra avec sa croix pour sceptre, établira son tribunal, et citera devant lui toutes les nations à comparaître. Nul alors ne lui dira plus, dans un excès d'audace impie : « Prétends-tu bien être notre Roi, le Dieu que nous devons adorer ? » Mais les rebelles confondus, épouvantés, s'écrieront : « Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus*. » Oui, ils se seront trompés, croyant triompher du Christ sous la bannière du démon. Et il leur sera dit : « Allez au feu éternel préparé pour Satan, ses anges et ses complices, depuis le commencement du monde ! »

Heureux au contraire en ce jour suprême ceux qui se seront montrés pendant la vie les fidèles soldats du Christ ! Ils auront souffert pour lui, mais ils seront couronnés avec lui. Puisse ce sort être le nôtre !

14^e Instruction

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES,
LE CHRIST VENDU PAR JUDAS

Mes frères,

Les frères de Joseph ont jeté celui-ci dans une citerne vide, en attendant de prendre à son sujet une décision dernière. Ils voient venir à ce moment des marchands ismaélites en route pour l'Egypte. Alors Juda, l'un des douze fils de Jacob, dit à ses frères : « Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de vendre Joseph à ces étrangers. » Tous en tombent d'accord et Joseph est livré aux Ismaélites pour vingt pièces d'argent.

Qui ne reconnaîtrait ici la figure prophétique du Christ vendu par un autre Judas, pour quelques misérables pièces d'argent ? Ce crime de Judas occupera ce soir notre attention. Nous en tirerons deux grands enseignements : *la force de la passion non réprimée à ses débuts et le danger d'une mauvaise fin après d'heureux commencements*.

I

Puissance de la passion mal gouvernée

Il y a bien des passions qui peuvent perdre le cœur de l'homme, et faire bientôt d'une âme honnête et vertueuse une âme de scélérat. Les uns cèdent à l'orgueil et à l'ambition, les autres à la colère et à la vengeance, d'autres au vice impur, d'autres encore à l'intérêt sordide ; d'autres, que sais-je ? La liste est longue des passions humaines, et toutes, même les plus bénignes en apparence, sont homicides et meurtrières, toutes

¹ D'après Ventura, *Conf. sur la Passion*, 25^e conf.

sont capables de tuer l'homme en son âme et en son corps.

L'essentiel pour nous, c'est de ne point laisser prendre à la passion, quelle qu'elle soit, dont le germe est en nous, un ascendant trop considérable. Sitôt que la passion naissante lève la tête, comme un jeune reptile qui commence à siffler, il faut lui broyer cette tête contre la pierre, la pierre de la loi divine. Aux premières poussées du vice, il faut répondre par d'énergiques résolutions contraires, par des actes répétés et vigoureux de la vertu opposée. Autrement, de germe qu'elle est encore, la passion deviendra vite une habitude poussant ses racines jusqu'aux dernières profondeurs de l'âme, et exerçant sur celle-ci une tyrannie qu'il sera difficile de secouer efficacement. Un moraliste enjoué a comparé les vieilles habitudes que l'on veut supprimer, aux dents gâtées de longue date et ayant poussé de profondes racines dans la gencive, que l'on veut arracher enfin : on ne réussit dans cette dernière opération qu'en arrachant parfois, avec la dent, une partie de la mâchoire. Ainsi en est-il des passions invétérées ; on n'arrive à les extirper dans la suite que par un travail douloureux, et au prix de cruels déchirements de l'être intérieur tout entier. — Du reste, le plus souvent, quand on a laissé croître en soi, jusqu'à s'en laisser dominer, une passion mauvaise, on n'essaie même plus de la combattre ; on en vient, suprême infortuné, à aimer son mal ; et, loin d'y remédier soi-même, on ne souffre même pas que les autres cherchent à s'en occuper.

Voyez Judas. Au début de la vie publique de Jésus il n'était point possédé de cette passion infâme qui fit de lui le traître en horreur à toutes les générations. Nul doute, en effet, que le Christ n'eût pas appelé au collège apostolique un homme en proie déjà au démon de l'avarice. La première tentation de ce vice sordide dut venir à l'Isca-riote un jour qu'il reçut les présents des saintes femmes ou des malades rendus à la santé. Notre-Seigneur, en effet, dans ses courses à travers la Judée, voyait beaucoup de pieuses personnes, de pécheurs convertis, d'infirmités guéris, de morts même ressuscités, se faire un devoir de religion et de reconnaissance de lui offrir des dons en argent, destinés à subvenir aux nécessités du collège apostolique et aux besoins des pauvres. Or, c'était Judas qui était chargé de porter et de garder la bourse commune qui renfermait ces dons.

A la première atteinte du mal, il lui eût été facile de réagir ; il lui eût suffi de se séparer de cet argent dont la possession excitait sa convoitise et de prier Jésus de le confier à quelque autre. Mais non ; il garde cet argent de malédiction ; il s'y attache chaque jour de plus en plus ; il enferme, avec ce métal captivant, son cœur dans la bourse qui le contient. Il en vient bientôt à se rendre voleur, à détourner à son profit une partie des dons reçus, à faire une bourse à part. « Il était voleur, dit saint Jean, et il thésaurisait : *fur erat, et loculos habens*. » (Jean, xii, 6).

Jésus cependant suivait, de son œil divin, le travail ténébreux qui s'accomplissait dans l'âme de son apôtre. Certes, il ne lui ménageait pas les grâces et les avertissements. Son regard ne cherchait-il pas celui de l'Isca-riote, lorsqu'il prononçait avec tant de solennité et de force : « Bienheureux les pauvres et les affamés ! » ou lorsqu'il disait à ses apôtres : « Thésaurisez, mais pour le ciel. Nul ne peut servir deux maîtres ; vous ne pouvez, à la fois, servir Dieu et Mammon ! » (Matth., vi, 20, 24). N'est-ce pas à Judas qu'il s'adressait particulièrement, quand, envoyant les Douze en mission, il leur faisait cette recommandation : « Prêchez, guérissez, etc. ; mais le tout gratuitement : *gratis accepistis, gratis date*. Et ne désirez posséder ni or, ni argent, ni même monnaie cachée dans vos ceintures. » (Matth., x, 8-9). « Malheur aux riches ! disait encore le Christ, l'œil au front de Judas ; il est plus difficile au riche d'entrer dans le royaume de mon Père qu'au chameau de passer par le trou de l'aiguille. » Et quelle autre leçon encore donnée au malheureux Isca-riote, que cette réponse du divin Maître à saint Pierre un soir que celui-ci avait dit à Jésus : « Nous avons tout quitté pour vous suivre : quelle sera donc notre récompense ? — En vérité je vous le dis, fait le Christ enveloppant les apôtres et Judas d'un inexprimable regard, *aspiciens, dixit illis* (Matth. xix) ; en vérité je vous le dis, vous qui m'avez suivi, au jour de la résurrection et des assises solennelles présidées par le Fils de l'Homme, vous siégerez à ses côtés sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. » Ah ! mes frères, quelle parole ! Quel dernier coup de la grâce ! Jésus comprenait Judas dans cette récompense magnifique promise à ceux qui avaient tout quitté pour le suivre. Car Jésus parlait des douze et Judas était l'un de ces douze. N'était-ce pas là pour l'apôtre infidèle l'occasion de se jeter publiquement aux genoux de son Maître, ou du moins, de l'aller trouver à part pour lui confesser son péché, s'avouer coupable d'avarice et de détournements frauduleux, et protester qu'il voulait véritablement et réellement tout quitter pour s'attacher désormais uniquement à son Seigneur et Dieu !

Ce n'est donc pas, comme vous le voyez, mes frères, la grâce qui a manqué à Judas. Sans parler des miracles sans nombre dont il était continuellement le témoin aux côtés du Sauveur, sans compter les grâces intérieures que Jésus multipliait pour lui, que de fois le divin Maître a provoqué, par ses exhortations et ses discours, son apôtre coupable au repentir et au devoir ! Mais voyant enfin que tout reste inutile, que tout effort de la grâce échoue contre une passion invétérée et opiniâtre, le Maître abandonne le malheureux à lui-même. Il a épuisé tous les moyens de le ramener au bien ; il va le laisser maintenant agir au gré de sa passion : *quod facis, fac citius* : « Ce que tu es obstinément résolu à faire, lui dit-il, hâte-toi de l'exécuter. » Effrayantes paroles dans la bouche du divin Maître ! Nous savons le reste.

Judas livre son Dieu pour trente deniers; et immédiatement après, au lieu de la félicité que promet la passion avant d'être assouvie, c'est un affreux désespoir qui se répand dans son âme, et il court, impatient, à la mort des maudits.

Telle est, mes frères, dans sa tragique horreur, l'histoire en grand de toute passion mal gouvernée. On n'a pas su résister à ses premières atteintes; on s'est amusé de ses premières saillies, comme on prend plaisir aux mutineries naissantes d'un enfant. Elle s'est fortifiée de jour en jour; elle a poussé ses ramifications perfides jusqu'aux derniers retranchements du cœur. La grâce de Dieu est venue au secours de l'âme menacée; aidée de ce renfort puissant, de cette alliée fidèle, l'âme eût pu, par de vigoureux efforts, se défendre de l'envahissement de la passion; mais grâces intérieures, grâces extérieures, inspirations salutaires, exhortations, avis, tout est demeuré inutile. La passion triomphe de ce cœur qui refuse de s'aider lui-même, de lutter, de se défendre. Dieu alors se lasse, il abandonne à son triste sort ce malheureux esclave de la passion, et la fin de cet homme est désespérée comme celle de Judas.

Ce désespoir, il est vrai, n'est pas toujours apparent et accompagné de violence extérieure comme en l'apôtre infidèle; le plus souvent il prend la forme d'une indifférence glacée au lit de la mort; mais il n'en est pas moins réel, et il faut trembler pour le sort éternel de ces trop nombreuses victimes des passions mal combattues.

II

Mauvaise fin après d'heureux commencements

La puissance funeste de la passion, telle que nous venons de l'étudier dans le traître Judas, a de quoi nous effrayer; mais l'exemple de ce traître nous enseigne une chose plus effrayante encore: la possibilité d'une mauvaise fin après un bon commencement de vie. On ne peut douter que Judas n'ait eu une vraie vocation à l'apostolat, puisque Notre-Seigneur lui-même l'y appela de sa bouche. Cela suppose en lui, lors de cet appel, de sérieuses qualités et des dispositions à l'apostolat qui manquaient à bien d'autres: Puis, Dieu donne à chaque homme des grâces en proportion avec la dignité à laquelle il l'appelle. Or, il s'agissait d'une dignité qui ne fut surpassée que par celle de la Très Sainte Vierge, de saint Joseph et peut-être aussi par celle du saint Précurseur. Quels dons et quelles vertus, quelle beauté intérieure et quelle perfection de charité ne furent donc pas en Judas les effets immédiats de cette vocation, qui faisait de lui l'un des douze élus du Verbe incarné! Rien que le seul fait d'avoir quitté lui aussi sa maison, sa famille, son gagne-pain, pour suivre les pas de ce Fils de l'Homme qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête, qui prêchait, partout et toujours, la pénitence, l'humilité, la pauvreté, qui ne promettait d'autres biens à ses disciples que les biens impalpables du royaume des cieux, sans autre apanage ici-bas que la croix, et tollat crucem

suam: rien que le seul fait de ce renoncement révèle en Judas, dans le Judas des commencements de la vie publique, un homme de bons désirs et selon le cœur du divin Maître. Et pourtant, quelle horrible fin!

Ainsi donc, mes frères, on peut avoir servi Dieu fidèlement pendant quarante, cinquante ans et plus; on peut même avoir été très loin dans la voie du renoncement, avoir prié, jeûné, mortifié sa chair pendant la plus grande partie de sa vie, et en arriver, sur la fin de ses jours, aux plus noires trahisons de Dieu et du devoir, aux crimes les plus affreux et au désespoir final. De même qu'il y a en Dieu des mystères de compassion et de miséricorde à l'égard de pécheurs vieillissants dans le crime, il y a pareillement des mystères terribles de rigueur et de justice à l'égard de justes tombant dans le péché après une vie jusque-là exemplaire. La miséricorde a sa bonne mort après une mauvaise vie, sa pénitence aux portes de l'éternité, ses soudaines et toutes-puissantes interventions de la grâce à la dernière minute. Mais, en sens contraire, la jalousie de Dieu et sa vengeance ont de ces mauvaises morts terminant une vie de bien. A l'exemple de Judas viennent se joindre des centaines d'autres exemples dans l'histoire sacrée ou dans les histoires profanes et les annales particulières. Saül, ce préféré de Dieu parmi tous les enfants d'Israël; Salomon, ce bien-aimé du Seigneur, ce sage entre les sages; Tertulien, Osius, Luther, Lamennais, etc., autant d'exemples de morts effrayantes, « funèbres monuments, dit le P. Faber, que la miséricorde a fait élever par la justice un peu dans chaque siècle, pour servir de leçon aux mortels en voyage à travers ce monde ». »

Il y a là, je l'ai dit, un mystère; mais il n'est pas défendu de chercher à l'éclaircir, ce mystère terrible.

D'abord, il est le commentaire pratique de cette parole de l'Écriture que nous n'aurions pas bien comprise sans cela: « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » Il y a pour nous une tentation de présomption dans le témoignage que nous pouvons nous rendre d'avoir fidèlement servi Dieu jusqu'ici. Nous nous croyons alors trop facilement le droit de regarder notre salut comme assuré, le ciel comme nous étant acquis désormais et comme étant, en quelque sorte, notre propriété inamissible. De là à mépriser la grâce, il n'y a qu'un pas. On est resté debout, on a marché sans défaillance et sans écart au droit sentier: on finit par oublier qu'on est redevable de cette constante fidélité au secours de la grâce, et par croire qu'avec ses seules forces on pourra persévérer jusqu'à la fin dans la carrière. Rien ne décourage tant la grâce de Dieu que le mépris que l'on fait d'elle. Cette grâce nous abandonne, ou du moins cesse de nous soutenir autant; et, privée de son soutien habituel, l'âme présomptueuse tombe lourdement. Elle s'est crue trop sûre de

¹ Faber, *Conférences spirituelles*, Sur la Mort, III.

l'amitié de Dieu, trop sûre du ciel, et elle n'est plus digne aujourd'hui que de haine et de colère.

Ensuite, ce mystère d'une mauvaise mort après une bonne vie s'explique par ce fait que ces vies, prétendues bonnes, avaient une conformité plus apparente que réelle aux lois de l'Evangile. Il y a souvent, derrière ces dehors vertueux, des plaies intérieures cachées à tous les yeux, des fautes secrètes qui infectent toute une vie. Il y a un germe que l'on n'a pas voulu arracher, il y a un poison lent que l'on a négligé de rejeter. S'il nous était donné de voir à nu quelques-unes de ces morts qui nous étonnent et nous épouvantent, si nous pouvions suivre tous leurs antécédents jusqu'aux premières origines, nous verrions comment chacune a été préparée et amenée de loin : pour celui-ci le mal a commencé tel jour et dans telle circonstance ; pour celui-là dans telle compagnie ; pour cet autre un sentiment habituel de vanité, de contentement de soi-même, est devenu, en se développant, un péché de Lucifer ; pour cet autre encore, un penchant non réprimé à la critique a bientôt dégénéré en péchés graves contre la charité. Pour un grand nombre qui vivaient dans la tiédeur, c'est une première confession sans repentir réel qui a amené d'autres profanations plus ou moins conscientes et volontaires des sacrements, et finalement la ruine de tout l'édifice spirituel. Toutes ces âmes paraissaient vivre, mais elles étaient mortes : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es*. C'étaient des cadavres galvanisés par certaines habitudes extérieures subsistantes de vie religieuse. Puis un jour le cadavre est tombé : rien n'était plus naturel ; mais pour ceux qui n'avaient pu pénétrer dans le secret de ces existences, il y a eu un grand émoi, et l'on s'est arrêté, stupéfait, devant ces coups surprenants de la Providence divine.

Tout cela, mes frères, est voulu ou permis de Dieu pour notre instruction. Nous devons apprendre de là à nous tenir en garde contre le relâchement, la tiédeur, la suffisance, l'orgueil. Que celui qui est debout encore prenne garde de ne pas tomber comme ces infortunés, faute des précautions nécessaires ! Sachons ne pas oublier un instant le continuel besoin que nous avons de la grâce de Dieu. Appuyons-nous sur Dieu ; réclamons humblement son secours ; attachons-nous à lui par la foi, l'espérance et la prière, et défions-nous de nous sans cesse. A cette condition, notre salut est assuré.

15^e Instruction

HYPOCRISIE DES FRÈRES DE JOSEPH ET DES ENNEMIS DE JÉSUS. — SIMPLICITÉ CHRÉTIENNE

Mes frères,

Avant de se décider à vendre Joseph, ses frères avaient eu d'abord la pensée de le mettre à mort. Mais Ruben, l'un d'eux, les en avait détournés, leur conseillant de le jeter vivant dans une ci-

terne vide et de l'y abandonner à la mort, sans avoir à verser eux-mêmes le sang de leur frère. De la sorte, ils garderaient leurs mains innocentes : *manusque vestras servate innocias*. (Gen., xxxvii, 22).

Souiller leurs cœurs du plus noir forfait, mais conserver leurs mains pures : ô scrupule hypocrite de ces scélérats ! C'est un scrupule de ce genre, mes frères, que nous retrouvons chez les bourreaux de Jésus ; et c'est ici un nouveau trait de ressemblance entre Joseph et le Christ. Les pharisiens, eux aussi, ont juré la mort du juste. Mais quand Pilate leur dit : « Prenez-le et jugez-le vous-mêmes, » ils lui répondent : « Non, c'est à vous de le condamner ; il ne nous est pas permis, à nous, de verser le sang de qui que ce soit ! » (Joan., xviii, 31). Et au même instant, par une nouvelle hypocrisie, ils refusent d'entrer au prétoire de peur de contracter au contact des païens une souillure légale, eux qui ne craignent pas de souiller leurs consciences du plus grand des crimes en réclamant la mort de l'Innocent.

Arrêtons-nous à envisager dans tout ce qu'elle a d'odieux, pour la flétrir, cette détestable *hypocrisie*, à laquelle nous opposerons ensuite l'aimable *simplicité chrétienne*.

I

Hypocrisie

L'hypocrisie revêt des formes diverses, selon les différents individus qui sont atteints de cet ignoble vice, mais elle se manifeste principalement en deux manières : elle consiste, chez les uns, à affecter une régularité scrupuleuse sur les moindres observances et à négliger les devoirs les plus essentiels ; elle consiste, chez les autres, à affecter au dehors une piété qui fait au dedans du cœur totalement défaut.

1. Les pharisiens de l'Evangile nous sont un exemple de l'une et l'autre sorte d'hypocrisie.

a) Nous les voyons d'abord attacher une importance extrême à de petites choses qui ne sont même pas toujours d'obligation, et négliger les prescriptions essentielles et fondamentales du Décalogue. « Malheur à vous, scribes et pharisiens, dit le Christ, malheur à vous qui payez la dime de la menthe, de l'anis et du cumin, et qui négligez les préceptes de la loi. » (Matth., xxiii, 23). Les plantes en question, d'un usage très commun parmi les Juifs, n'étaient pas soumises à la loi de la dime. La loi, en effet, telle qu'elle est énoncée dans le Deutéronome (xiv, 22-23), n'oblige d'offrir la dime que des troupeaux, du froment, de l'huile et du vin. Seulement, de leur autorité propre, les rabbins avaient étendu cette obligation à tous les légumes, à toutes les plantes, et les pharisiens zélés se conformaient rigoureusement à cet usage. Mais les devoirs capitaux de la justice, de la charité, de la miséricorde, de la foi jurée, ils n'en avaient nul souci. — Ou bien encore ils regardaient comme un crime de prendre son repas sans se laver les mains, mais ils s'inquiétaient peu d'avoir le cœur rempli de fiel et l'âme noire de perfidie et de

haine. — Guides aveugles des consciences, ils faisaient peser sur Israël le joug insupportable de pratiques multiples et outrées, toutes en dehors de la loi, et se montraient d'un rigorisme féroce sur des points de minime importance, sans savoir compatir à l'humaine faiblesse : conducteurs stupides, selon l'expression du Christ, qui épargnaient un moucheron mais dévoraient sans scrupule un chameau.

b) Nous voyons, en second lieu, les pharisiens faire montre aux regards d'une piété qui n'était point en eux. Sépulcres blanchis ! disait d'eux le divin Maître ; tout éclat en dehors, tout pourriture en dedans ; montant au temple à certaines heures réglées, se prosternant sept fois le jour d'une certaine façon, récitant certaines formules de prières avec un soin superstitieux de ne changer ni un mot, ni une inflexion de voix, mais le cœur de ces dévots formalistes était loin de Dieu. Tous ces semblants de piété ne procédaient point chez eux d'une sincère religion. A sonder l'intérieur de ces parfaits, on découvrait non pas des imperfections seulement, mais les pires scélératesses de cœur et d'intention : *et videbis abominationes pessimas.* (Ezech., VIII). Quoi qu'il en soit, toutes ces pratiques extérieures, purement extérieures, leur attiraient l'estime, l'honneur et les largesses des Israélites fidèles ; et ce but intéressé de leurs prières, de leurs jeûnes, de leurs austères principes, tenait lieu, dans leur cœur, du désir de plaire à Dieu qui y manquait totalement. Aussi Jésus, qui voulait pour son Père des adorateurs en esprit et vérité, ne pouvait souffrir ces maudits hypocrites et faisait à leur piété menteuse une guerre de tous les instants.

2. Mes frères, la nation juive n'est plus et les pharisiens sont morts. Mais hélas ! ils se survivent dans une foule de chrétiens. Leur zèle outré pour l'observation de détails ridicules et leur mépris des grands commandements de la Loi, sont venus jusqu'au sein des enfants de l'Eglise, et aussi leur forme de dévotion tout extérieure. Il n'est même pas nécessaire d'ouvrir les yeux à ce qui se passe autour de nous ; le pharisaïsme de certaines personnes de religion frappe les plus inattentifs. On voit de ces personnes affecter une régularité extrême dans leurs heures de prière ou de lecture des bons livres, dans leurs pratiques de dévotion et dans la réception des sacrements. Un changement d'heure dans ces exercices ou un manque de nécessité d'ailleurs par un empêchement majeur, pèse à leur conscience comme un grave désordre et elles s'en font scrupule comme d'un péché. Mais entendez-les en conversation : de ces lèvres, tout à l'heure si onctueuses, tomberont à flots la satire et la médisance, avec un ton d'acérbe amertume qu'on ne rencontre point d'ordinaire chez les plus mondains. Voyez-les dans un différend où elles se croient offensées : ces cœurs si délicats, si scrupuleux sur le chapitre du quart d'heure de lecture quotidienne, vont pousser la susceptibilité, l'aigreur, la colère et le ressentiment jusqu'aux dernières limites de la passion. Il

n'y aura point de satisfaction qu'elles n'exigent, point de réparation qui les puisse apaiser ; elles croiront toujours n'avoir pas suffisamment vengé l'offense à elles faite ou supposée faite. L'injustice et la malignité de leurs procédés étonneront jusqu'aux plus emportés par nature. — Du reste, leur vie régulière et leur exacte vertu ne leur donnent-elles pas le droit de rester insensibles à la misère du pauvre, indifférentes aux peines de qui souffre autour d'elles ? Que les gens ordinaires qui ne font pas oraison et ne lisent pas les auteurs spirituels fassent l'aumône et secourent les indigents, visitent les malades, consolent les affligés, fort bien ! Mais ces âmes contemplatives ont assez à faire de réciter à temps marqué leurs prières, de recommencer de nouvelles neuvaines, etc. Et si ces personnes sont épouses et mères, ont une maison à gouverner, il n'y aura de leur part, trop souvent, ni complaisance pour le mari, ni affection pour les enfants, ni vigilance sur les domestiques. Et si des créanciers impatientes — ne vous récriez pas, mes frères, cela s'est vu, cela se voit — réclament le paiement indéfiniment ajourné de dettes invétérées, nos pharisiens et pharisiennes modernes ne voudront point comprendre que payer ses dettes passe avant la lecture spirituelle et l'oraison, et se plaindront des exigences, hélas trop légitimes ! de « cet homme d'argent, de ce profane, » qui les trouble dans leurs dévotions.

C'est là suivre une voie dangereuse. Je conseille à ces personnes qui font profession de se nourrir des auteurs spirituels, de lire avant tout l'Evangile, et en particulier, dans saint Matthieu, le chapitre XXIII, de le relire assez de fois pour le comprendre. Peut-être en viendront-elles à déposer la damnable illusion qui les aveugle sur le danger de ce pharisaïsme dont elles vivent et dont elles peuvent mourir ! Puissent-elles seulement se douter qu'elles font fausse route et que c'est à elles que s'adressent, en droite ligne, ces paroles que le Christ un jour dira à une certaine catégorie de réprouvés : « *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* C'était bien de faire ce que vous faisiez, mais il ne fallait pas négliger le reste. A cause de cela, malheur à vous : *væ vobis !* » (Matth., XXIII).

Inutile de parler longuement de cette autre espèce de christianisme pharisaïque qui cache, sous des apparences de vertu et de piété, la scélératesse d'un cœur pervers. Dieu l'a en abomination non moins que les hommes. Cette hypocrisie détestable sera punie d'humiliations sans nom au jour des révélations du Seigneur. Mais j'ai hâte de dire, pour la confusion de ces nouveaux et infâmes pharisiens, que leurs manœuvres ne restent pas longtemps secrètes, même ici-bas, que leur ignominie ne tarde pas généralement à éclater à tous les yeux et qu'ils tombent bientôt, plus encore que les voleurs et les incendiaires, sous le coup du mépris et du dégoût public. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, je prie les gens sensés parmi vous, mes frères, de ne pas rendre la religion responsable des vilenies de ces « singes de religion, » comme on les a appelés. Loin d'être complice de

la fourberie de ces faux dévots, la religion n'a, au contraire, que des foudres et des anathèmes contre eux. La religion ne place sur ses autels que des personnages ayant poussé la sincérité de leurs convictions jusqu'au martyre, ou du moins, jusqu'à la pratique des plus difficiles et des plus héroïques vertus. Les hypocrites n'usent des dehors trompeurs de la religion que pour capter l'estime et la confiance, pour s'attirer les bonnes grâces et les largesses des personnes bien posées ; les saints, au contraire, par amour pour la vertu, ont encouru volontairement les railleries, les disgrâces et les persécutions mêmes du monde. Et ce sont ceux-là que la religion honore et révere. Donc, encore une fois, la religion n'a rien à voir avec les procédés détestables des hypocrites, et ne doit pas avoir à en souffrir dans l'esprit des hommes sérieux. Ce qu'elle commande, c'est la sincérité partout et toujours ; ce qu'elle inspire au cœur de ses vrais enfants, c'est l'aimable simplicité chrétienne dont je veux maintenant vous dire quelques mots.

II

Simplicité chrétienne

La simplicité chrétienne n'est pas la niaiserie. C'est une noble qualité qui consiste à y aller ouvertement et franchement, sans déguisement et sans détour, avec soi-même, avec le prochain et avec Dieu.

1. Etre vrai, être sincère avec nous-même, quelle plaisanterie, direz-vous peut-être ! Car enfin, que l'on cherche à tromper les autres, c'est un fait souvent constaté ; mais qui a jamais songé à se tromper soi-même ? Et pourtant, mes frères, le manque de sincérité vis-à-vis de soi-même n'est point rare du tout : c'est la plus commune de nos misères. Etonnez-vous tant que vous voudrez : mais la personne que nous avons le plus intérêt à tromper c'est nous-même ; et avec quel succès nous y réussissons ! C'est se tromper soi-même, en effet, que d'éviter de se connaître. Si l'on se connaît à fond, on découvrirait en soi une foule de défauts qu'il faudrait corriger, une multitude de négligences en matière de devoir qu'il faudrait secouer, un sans-gêne et une paresse spirituelle auxquels il faudrait faire une guerre continuelle. Ce serait se mettre bien du travail sur les bras, et l'on n'y tient nullement ; ce serait s'obliger à des exécutions de soi-même, dont la seule pensée fait frémir la mollesse et l'immortification. On évite donc de s'étudier ; on préfère rester dans l'incertain et le nuageux sur son propre état, continuer à faire des examens de conscience très superficiels, à peine suffisants, si même ils le sont, pour éviter la profanation du sacrement de Pénitence. On se propose chaque fois d'y regarder de plus près, mais chaque fois on renvoie au jour suivant l'exécution de ce dessein : car on trouve toujours mille bonnes raisons pour que la chose ne se fasse pas le jour même. De cette manière, on esquivé la connaissance de soi-même, on se débarrasse de l'importunité du devoir, et l'on croit avoir beau-

coup gagné, parce que l'on a réussi à se tromper soi-même. On sent vaguement que, sur certains points de morale, on n'est pas sans reproche ; et parfois il passe en notre âme des lueurs rapides, mais nettes et précises, qui nous éclairent sur le danger de notre situation et posent devant nous, en un formidable point d'interrogation, la question de l'enfer. Mais vite nous fermons les yeux : il pourrait être effrayant de trop approfondir. Ainsi nous allons notre chemin avec une demi-douzaine de points importants qui devraient être tirés au clair, mais que nous laissons dormir « comme des dossiers dans les bureaux interminables d'une cour suprême. » Est-ce là être francs, courageux et sincères avec nous-mêmes ? Est-ce là la belle simplicité chrétienne qui y va sans déguisement et sans détour, qui ne marche pas par quatre chemins, qui, ennemie du fard et du masque, ôte à nos propres défauts les faux dehors dont ils se couvrent, les envisage dans toute leur laideur et leur malice, les combat ouvertement et cherche, non à les ignorer ou à les ménager, mais à les percer à jour et à les extirper ? — Voulons-nous sérieusement acquérir cette noble simplicité ? Deux moyens : avoir l'œil toujours ouvert sur nos intentions et nos actions, pour en discuter la conformité ou la discordance avec la loi divine ; et en second lieu, prier quelqu'un de sage, de désintéressé, de charitable et de discret, notre confesseur par exemple, de nous dénoncer à nous-mêmes nos propres habitudes vicieuses trop souvent palliées à nos regards, même attentifs, par l'amour-propre. De la sorte, si nous sommes humbles, nous ferons de solides progrès dans l'inestimable vertu de simplicité.

2. Voilà donc une première branche de la simplicité chrétienne, être vrais et sincères avec nous-mêmes. Etre de bonne foi avec les autres : voilà la seconde. Il ne faut pas seulement éviter le mensonge formel, il faut encore se montrer au prochain tel que l'on est réellement, ou du moins ne pas vouloir paraître le contraire de ce qu'on est en réalité. Ce serait le péché de pharisaïsme, tel que nous l'avons décrit.

Or, pour entrer dans quelques détails, si nous voulons être francs avec les autres, nous devons premièrement éviter de parler et d'agir d'après autrui. Imiter autrui est toujours plus ou moins un mensonge. Il nous faut avoir des convictions personnelles, ne pas changer de langage à tout propos, ne pas tourner comme des girouettes à tous les vents du dehors. Personne n'agit naturellement en imitant toute sorte de personnes, et à la longue, on finit par n'être plus franc en cessant d'être naturel. Une personnalité qui se laisse apercevoir, fût-elle défectueuse en quelque point, est au moins une vérité ; c'est quelque chose de grand, de pur et de vigoureux, et les saints ont toujours eu quelque personnalité de ce genre.

Une seconde précaution pour rester vrais avec nos semblables, c'est d'éviter, en conversation, les explications et commentaires sur notre propre conduite. Car, à moins de faire de nos entretiens

des confessions en règle, cela nous mène à de faux exposés de nous-mêmes. Il est rare que l'on commente ses propres actions sans sortir de la vérité par quelque endroit, ne serait-ce qu'en supprimant ou atténuant ce qu'il y a de mauvais. C'est se mettre dans une position dont on ne peut se tirer qu'aux dépens de la franchise et de la simplicité, et cela sans y être obligé par qui que ce soit. Car il n'arrive pas une fois sur mille, dans le train courant de la vie, que quelqu'un soit véritablement obligé de donner des explications sur sa conduite. Certes, le monde s'occupe de nous bien moins que nous ne pensons et nos motifs ne sont crus de personne. Taisons-nous donc sur nous-mêmes, à moins que ce ne soit devant un supérieur chargé de nous interroger ¹.

3. Enfin, la simplicité chrétienne nous enseigne à être vrais avec Dieu. Être vrais avec Dieu : ces paroles ont de quoi surprendre, car peut-on n'être pas vrai en cette matière, peut-on chercher à tromper Dieu ? Eh bien ! oui ; presque tous nous cherchons à rendre Dieu dupe de nos mauvaises intentions. Quand nous avons commis le mal, nous nous couvrons devant Dieu de mille fausses excuses et nous nous rassurons aussitôt, comme si en effet Dieu avait reçu pour valables nos excuses, sans en percevoir à jour le mensonge. Nous accomplissons une œuvre de zèle ou de charité par vanité ou amour-propre, et nous ne craignons pas de dire à Dieu : « Vous le savez, Seigneur, c'est le zèle de votre maison ou de votre gloire qui me dévore. » Et ainsi de suite. Peut-on se moquer de Dieu plus effrontément ? Dieu veuille nous venir en aide ! Car nous vivons dans un monde tout couvert des filets et des enchantements du mensonge ; et nous avons grand besoin du secours d'en haut pour en sortir victorieusement, et parvenir à la patrie de la vérité sans ambages et de l'éternelle joie au sein de l'éternelle lumière.

SERMONS DE CARÊME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

IV

QUATRIÈME PAROLE

Résumé analytique

La quatrième parole est à la fois un cri de souffrance, et un cri d'amour et de miséricorde.

I

1. C'est un cri d'indicible souffrance. Pour savoir combien Jésus a souffert dans son humanité, il faut se rappeler qu'il avait déjà demandé au commencement de sa passion le secours de son Père. Tout ce qui s'est passé depuis n'a fait qu'épuiser ses forces physiques et morales, il ne sent plus aucun appui autour de lui, il donne alors un libre cours à sa douleur.

2. Dieu n'a jamais abandonné son Fils en le privant de l'union hypostatique, mais il l'a éprouvé dans son humanité en cessant de lui faire sentir les effets de

cette union : lumière, force, consolation ; tout s'est passé dans son cœur comme si Dieu avait voulu l'abandonner.

3. Les causes de ce délaissement sont que Jésus devait par là expier la folie du pécheur qui abandonne Dieu, — accomplir la prophétie de David (Ps. cxxi), — et nous faire connaître l'excès de ses souffrances.

II

1. C'est un cri d'amour de Dieu : le cœur de Jésus se sentant privé des effets de cet amour, s'élance vers son Dieu, pour ne pas en être séparé.

2. Un cri d'amour et de miséricorde pour les hommes, auxquels Jésus voulait apprendre quel terrible châtiment c'est d'être abandonné de Dieu, — ce qu'ils doivent faire pour éviter ce malheur et faire une bonne mort qu'il leur a méritée par sa prière. Espérons, prions et nous serons sauvés.

*Deus meus, Deus meus, ut
quid dereliquisti me ?*

Mon Dieu, mon Dieu, pour-
quoi m'avez-vous abandonné ?
(Matth., xxvii, 46).

Mes frères,

Notre divin Sauveur était suspendu à la croix, le sang coulait de toutes ses blessures, sa tête couronnée d'épines se penchait péniblement pour jeter un dernier regard sur la Vierge Marie et le disciple bien-aimé, sa poitrine haletante annonçait, par ses soubresauts, que la vie allait bientôt cesser. C'était environ la sixième heure du jour, c'est-à-dire midi. Trente-trois ans auparavant, à minuit, les campagnes de Bethléem avaient été inondées d'une céleste lumière, et les concerts des anges avaient appris aux bergers de la contrée qu'un Sauveur était né dans la cité de David. Un phénomène tout opposé devait annoncer au monde la mort de Celui qui était venu le racheter au prix de son sang. « A partir de la sixième heure, des ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ¹. » Le soleil ne pouvait éclairer de ses rayons le déicide des Juifs, la nature tout entière, les rochers eux-mêmes allaient s'émouvoir, alors que les hommes insultaient au Crucifié par leurs sarcasmes et leurs blasphèmes.

L'heure prédite par Notre-Seigneur ², l'heure où toutes les puissances de l'enfer, secondées par la malice des hommes, accompliraient contre le Christ le plus épouvantable des attentats était donc venue. Le nouvel Adam, chargé de tous les péchés du monde, devait endurer dans son âme plus encore que dans son corps, les plus extrêmes souffrances, le plus douloureux des martyres. « Qu'il descende de la croix, et nous croirons en Lui ³, » disaient avec un rire satanique les scribes et les pharisiens. Non, il ne descendra pas de cette croix où vous l'avez cloué, il y restera pour que le monde croie en lui, il y restera pour souffrir encore pendant trois longues heures les tourments que vous lui avez préparés, il y restera pour que vous sachiez enfin combien lui a coûté votre salut. Représentez-vous, mes frères, ce que durent ajouter de tristesse et d'angoisse aux dernières souffrances de Jésus, ces trois mortelles heures de té-

¹ Matth., xxvii, 45.

² Luc, xxii, 53.

³ *Ibid.*, 43.

⁴ Toute cette seconde partie est inspirée du P. Faber, *Conférences spirituelles*, Sur les illusions, I.

nèbres. Jusque-là, il semblait ne pas sentir qu'il souffrait : il avait prié pour ses bourreaux, converti le larron, consolé sa mère ; mais à présent, voilà qu'il regarde au dedans de lui-même, et il se voit, non seulement bafoué, blasphémé, insulté par les hommes, sans aucun espoir de secours du côté de la terre, mais comme abandonné du ciel qui se cache sous un voile d'affreuses ténèbres. Il n'en faut pas tant pour expliquer le cri de douleur que lui arrache la vue de la mort : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » C'est l'homme qui souffre en Jésus-Christ, c'est l'homme qui jette le cri de détresse, mais comme cet homme est Dieu, comme tous ses actes ont pour but notre salut, il doit y avoir dans cette parole surprenante une vertu mystérieuse : le cri de souffrance de notre Sauveur doit être en même temps un cri d'amour et de miséricorde.

I

1. Pour pénétrer jusqu'au fond des intimes souffrances du cœur de Jésus, il faut nous reporter au début de sa passion, au moment où, dans la grotte du Jardin, il tomba la face contre terre, inondant déjà le sol d'une sueur de sang. Comment un Dieu pouvait-il succomber ainsi à l'appréhension des tourments qu'on lui préparait ? Car, on n'en peut douter d'après les expressions des évangélistes, c'était une véritable frayeur, un dégoût, une tristesse insurmontable aux forces humaines, et Jésus a exprimé tous ces sentiments par une prière aussi étonnante que son cri de détresse : « Mon Père, éloignez de moi ce calice ! Tout vous est possible !¹ » L'humanité du Sauveur avait besoin du secours de Dieu pour soutenir les assauts de l'enfer, et ce secours lui fut apporté par un ange. Ce qui effrayait Jésus, le Saint des saints, c'était de se voir en face de son Père, couvert de toutes les hontes, de toutes les ignominies des péchés des hommes, de porter la responsabilité de toutes les révoltes contre Dieu, de tous les homicides, de toutes les impudicités, de tous les sacrilèges déjà commis et qui se commettront jusqu'à la fin du monde. La pensée qu'un seul homme va être traité comme s'il était coupable de tous ces crimes ne suffisait-elle pas pour le faire mourir de frayeur ? Ce fut donc seulement par l'aide d'un secours tout divin que Jésus se releva pour aller au devant de Judas.

Près de vingt-quatre heures se sont écoulées, et chacune de ces heures a été marquée par de nouveaux tourments ; les coups, les soufflets, les injures, la flagellation, la montée au Calvaire, le crucifiement, ont successivement ébranlé et abattu cette nature si délicate et amené le Sauveur à un état d'épuisement aussi voisin que possible de la mort. C'en est fait de sa vie mortelle, il a répondu pour le genre humain, la justice divine va s'appesantir, terrible, sur Celui qui représente tous les coupables, les ténèbres extraordinaires qui l'enveloppent lui disent assez que le ciel n'a plus qu'à

laisser éclater sa colère et que le moment décisif approche. Mais est-ce que Dieu ne peut pas, dans cette extrémité, envoyer encore au malheureux qui souffre tant un secours ou une consolation ? Est-ce qu'il n'y a plus d'anges au ciel pour exécuter ses ordres ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Voilà le cri de douleur et de détresse que laissent échapper les lèvres mourantes de Jésus. Quoi de plus mélancolique que ce mot deux fois répété : « Mon Dieu, mon Dieu ! » Ce n'est plus un fils qui appelle un père ; la Victime du péché, l'Homme-Dieu devenu le dernier des hommes, n'ose plus se réclamer du titre d'enfant : c'est un coupable qui implore la pitié de son juge. « Pourquoi m'avez-vous abandonné » à la merci de mes ennemis, à la haine de l'enfer ?

Hâtons-nous de dire en quoi pouvait consister, de la part de Dieu, cet abandon qui arracha à son Fils une plainte si déchirante.

2. Comme l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine ne devait jamais se rompre, comment peut-on dire que Jésus-Christ ait été abandonné de Dieu ? Il ne peut être question ici, mes frères, d'une séparation de la divinité et de l'humanité ; jamais, depuis le jour de l'Annonciation, le Christ n'a cessé d'être Dieu, et puisque les trois personnes divines sont inséparables, jamais il n'a cessé d'être uni à l'essence divine, au Père et au Saint-Esprit aussi bien qu'au Verbe. Si l'on entend par cette union la grâce qui en est le lien, jamais non plus le Christ n'a cessé de posséder dans toute sa plénitude l'amitié et les bonnes grâces du Père, jamais il n'a été privé de la charité du Saint-Esprit. Mais on peut comprendre par ce terme d'union à Dieu les effets qu'elle produit ordinairement et qui peuvent cesser ou se modifier sans qu'elle diminue ou change elle-même. Or on peut attribuer à l'union de Dieu avec la nature humaine trois effets principaux, analogues à ceux que la grâce produit en nous : la lumière, la force, et la consolation⁴. Et de même que les plus grands saints sont quelquefois privés de cette lumière qui leur découvre les grandeurs de Dieu, de ce courage qui méprise tous les dangers, ou de ces consolations sensibles qui rendent la pratique de la piété si facile, sans que pour cela leur âme cesse d'aimer Dieu et de lui être agréable ; ainsi le Sauveur s'est vu privé dans son agonie du sentiment de la douce confiance que produit ordinairement la pensée de la présence d'un père ou d'un ami dévoué⁵. Aux ténèbres de la nature qui l'environnaient déjà d'un voile de tristesse, se joignirent d'autres ténèbres qui envahirent le fond de son âme pour y produire le sentiment du plus profond isolement. Dieu était là pourtant, mais Jésus ne le voyait pas, ne sentait pas sa main secourable, tout se passait dans son cœur d'homme comme s'il eût été réellement abandonné de Dieu aussi bien que des créatures, et il put s'écrier dans sa détresse : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

⁴ Crasset, *XLII^e médit. sur la Passion*.

⁵ Reischl, *Comment. sur saint Matthieu*.

⁶ Maldonatus, *in h. loc.*

¹ Marc, xiv, 36.

Pourquoi me refusez-vous ces douces consolations qui tempéreraient ma douleur ? Pourquoi me traitez-vous comme un étranger ? Qu'ai-je fait pour mériter ces rigueurs ? » De même que Dieu, après avoir ordonné à Abraham de lui immoler son fils, arrêta son bras et se contenta de sa bonne volonté, ainsi Dieu le Père aurait pu se contenter de l'obéissance de Jésus, des souffrances qu'il avait déjà endurées, et verser dans son âme humaine des douceurs divines qui auraient calmé toutes ses souffrances. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas voulu ? Quelles ont été les causes du délaissement où Jésus allait expirer ?

3. David a fait retentir dans ses chants prophétiques la plainte que le Sauveur a répétée neuf siècles après du haut de la croix : « Mon Dieu, jetez les yeux sur moi, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » et il ajoute aussitôt : « C'est la voix des péchés dont je suis chargé qui éloigne de moi le salut. » Aux souffrances physiques qui accablaient le Sauveur, Dieu ajouta la torture morale la plus effroyable, afin que la révolte de l'homme fût expiée par la plus méritoire obéissance. Quoi de plus terrible, en effet, pour une âme unie à Dieu comme celle du Christ, de ne plus sentir l'effet de cette union ? Et quel châtiment plus redoutable pour l'homme qui a abandonné Dieu, que de se sentir abandonné de lui ? Pour la créature, ce serait le désespoir ; pour le Christ, souffrant à notre place, ce fut certainement le moment le plus affreux de sa passion.

Une autre cause du cri de détresse du Christ, c'était l'accomplissement de la prophétie de David dont nous venons de parler. Il était nécessaire de montrer aux Juifs que ce psaume se rapportait au Messie, fils de David, et que les malheurs et les plaintes du saint roi n'étaient que des figures de la passion du Sauveur. Aussi l'Évangéliste remarque expressément que Jésus prononça à très haute voix ces paroles : ce ne fut pas le soupir exténué d'un mourant, mais le cri d'un homme qui rassemble toutes ses forces pour exprimer toute sa douleur, et étonner encore ses bourreaux en leur prouvant une fois de plus qu'il est Dieu.

Enfin, cette plainte suprême fut pour tous ceux qui l'entendirent et pour nous qui lisons l'Évangile, une preuve de l'excès des souffrances du Fils de Dieu. Il s'est laissé conduire à la mort comme un agneau, sans rien dire, sans se plaindre de la cruauté des hommes, de la perfidie de Judas, de l'injustice de ses juges ; mais il avait bien le droit de publier à la face du monde que son cœur souffrait le martyre le plus cruel, qu'il devait renoncer, pour expier nos péchés, même à la consolation suprême de sentir en mourant les doux effets de l'amour de son Dieu. Nous ne comprendrons jamais l'excès de cette souffrance, parce que nous ne pouvons pas comprendre le mystère de l'union du cœur de Jésus avec la divinité.

II

1. Cette union étroite et indissoluble opérée entre l'humanité et la divinité par l'Incarnation, avait

pour conséquence un amour pour Dieu et pour les hommes dont le cœur de Jésus a brûlé depuis le premier moment de son existence, et dont il ne cessera de brûler pendant l'éternité. Ne croyons pas, mes frères, que le Sauveur ait oublié un instant cet amour, pour ne penser qu'à ses souffrances. Comme il ne souffrait que par amour, il doit y avoir dans son cri de détresse un cri d'amour et de miséricorde. L'amour ne se repose que dans la possession du bien qu'il recherche, son plus grand tourment est de voir ce bien lui échapper. Or, au moment où le cœur de Jésus ne sentait plus la présence de son Dieu (*Deus meus* !)¹, au moment où il éprouvait ce qu'éprouve un ami délaissé, où il se voyait privé des consolations suprêmes après lesquelles il soupirait, peut-on douter que son amour n'ait redoublé d'énergie et de violence, comme les tourbillons de vent dans une grande tempête, pour lui faire pousser ce cri : « Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime, ne m'abandonnez pas ! » C'était l'excès de l'amour dans l'excès de la douleur.

2. A ce moment suprême, le Christ ne pouvait pas oublier non plus ceux pour qui il allait mourir. « Il nous a aimés et il s'est livré à la mort pour nous² ; » nous occupions donc certainement sa pensée lorsqu'il appelait Dieu à son secours. Il voyait alors à travers la suite des siècles tant de pécheurs que Dieu abandonne à leur sens réprouvé, parce que l'ayant connu ils n'ont pas voulu l'aimer et le servir ; il voyait tant de malheureux surpris par la mort après une vie de désordres, tant d'autres qui résistent jusqu'au bout aux avances de la grâce et meurent en blasphémant leur Dieu. Il voyait toutes ces âmes précipitées en enfer par leur faute, en dépit de son amour et de ses souffrances, et il s'écriait : « Mon Dieu, pourquoi ne puis-je pas sauver tous les hommes, comme si vous m'abandonniez ? » Venez donc au pied de la croix, pécheurs, et voyez quel châtiment vous réserve Dieu, dans sa juste colère, si vous l'abandonnez. Il vous abandonnera à votre malheureux sort, aux mains du démon qui règne dans votre cœur, il retirera peu à peu sa lumière dont vous ne voulez pas profiter, la force de sa grâce contre laquelle vous vous révoltez, ses consolations que vous avez méprisées ; vous essaieriez en vain de vous rattacher à la vie, vous regretterez inutilement les jouissances criminelles auxquelles vous avez tout sacrifié : vos vaines espérances périront avec vous.

Mais n'oublions pas, mes frères, que Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent et mettent en lui leur confiance. Et c'est là surtout ce que nous enseigne la parole du Christ : oui, c'est un cri de miséricorde pour le genre humain³. Quand il nous semblerait que tout est perdu pour nous, que le ciel nous a abandonnés, que l'enfer va s'ouvrir devant nous, ne perdons pas confiance dans les mérites de Celui qui a prié pour nous sur

¹ Reischl, *loc. cit.*

² Ephés., v, 2.

³ Breitensteiner, t. II, pag. 387.

la croix. Saint Paul, faisant allusion à la plainte douloureuse du Sauveur en croix, nous dit que « son cri et ses larmes ont été exaucés à cause de sa soumission à la volonté de son Père ¹. » Comment exaucé, puisque Dieu l'a livré à la mort ? Ne vous arrêtez pas, mes frères, au sens que les paroles du Christ présentent à l'entendement humain ; non, il ne demandait pas d'être dispensé de mourir pour nous, puisqu'au même moment il remettait avec résignation son âme entre les mains de son Père ; mais il demandait pour lui, comme homme et chef de l'humanité, et pour tous les membres de son corps mystique, de n'être point abandonné de Dieu à l'heure de la mort. Vous savez comment il a été exaucé, puisque sa mort a été sa victoire, et la condition de son éternel triomphe. Ayez donc confiance dans la miséricorde du Père céleste ; vous serez exaucés avec Jésus-Christ et par ses mérites, si vous conservez toujours comme lui la soumission à la volonté de Dieu, la confiance et l'amour. « J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai pas confondu pour l'éternité ². »

Qui de nous, mes frères, ne tremblerait de tous ses membres, s'il se voyait soudain en face de la mort ? Rendre compte de toutes les actions, des désirs, des paroles, des pensées d'une longue vie, paraître devant un juge à qui rien ne peut échapper, pour entendre la sentence qui décidera sans appel de notre salut éternel, c'en est assez pour nous inspirer la plus grande frayeur, non seulement aux grands pécheurs, mais même aux justes, qui craignent toujours de trouver cachées dans les replis de leur cœur des fautes dont ils n'ont pas fait pénitence. Et si Dieu permet, pour nous éprouver, que nous soyons assaillis au dernier moment par le démon du désespoir, que nous sentions comme notre divin Maître la privation de toute grâce sensible, qu'est-ce qui nous soutiendra, qu'est-ce qui nous empêchera de succomber ? La pensée de la miséricorde divine, que Jésus a invoquée pour tous les membres de son Eglise. En souffrant les indicibles frayeurs d'un absolu délaissement, il a mérité pour nous la grâce de n'être pas abandonnés à l'heure de la mort, malgré tous nos péchés et nos rechutes ; et en priant son Père pour lui, il nous a donné l'exemple de ce que nous devons faire un jour. Quand nous serions abandonnés de nos parents, de nos amis, du monde entier, quand les grandes eaux des tentations envahiraient notre cœur pour le porter au désespoir, il y a quelqu'un qui ne nous abandonnera jamais, si nous avons recours à lui : c'est le cœur de Jésus. Puissions-nous tous, mes frères, en quittant cette vie, presser amoureusement le crucifix sur nos lèvres, l'arroser de nos larmes, afin que la pénitence et l'amour nous ouvrent le ciel et nous réunissent éternellement à notre Dieu. Ainsi soit-il.

DEUX INSTRUCTIONS POUR L'ANNONCIATION

I

DEUX FEMMES ET DEUX ANGES

Mes chères enfants,

Le ciel et l'enfer se disputent votre âme. Il y a près de vous un bon et un mauvais ange : l'un plein d'amour, l'autre plein de haine ; l'un, pour perdre votre âme, l'autre, pour la sauver. Je voudrais vous les montrer aujourd'hui l'un et l'autre à l'œuvre. Pour cela je vais mettre sous vos yeux deux scènes imposantes de la sainte Ecriture. Elles vous apprendront mieux que toutes mes paroles le rôle que jouent près des âmes le démon et l'ange gardien.

I

Regardez : deux femmes et deux anges sont en présence. D'un côté, Eve et Lucifer ; de l'autre, Gabriel et Marie.

Eve est au milieu du Paradis terrestre, parmi les fleurs et les sourires d'une nature tout enchantée. Marie est à genoux, dans le silence et le recueillement d'une austère cellule.

1. Lucifer se présente à Eve. Il a eu bien soin, pour ne pas l'effrayer, de voiler ses traits. Il a pris la forme d'un être que nous redoutons aujourd'hui, mais qui alors était inoffensif, la forme d'un serpent. Il s'approche d'elle au moment où elle passe auprès d'un arbre mystérieux auquel Dieu avait défendu de toucher. « Pourquoi, lui dit-il avec une douceur feinte et une sympathie menteuse, pourquoi donc ne mangez-vous pas du fruit de cet arbre ? »... Eve sans doute ne va rien répondre : Lucifer ne sait-il pas aussi bien qu'elle la défense de Dieu ? Mais non ! l'imprudente entre en conversation avec lui, et joue avec la tentation. « Dieu, dit-elle, nous l'a défendu ; il nous a même menacés de mort, si nous y touchions. — Mourir ! reprend Lucifer, allons donc ! *Nequaquam moriemini*. Au contraire, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, vous connaîtrez le bien et le mal, vous serez comme des Dieux ! » Oh ! le perfide ! il prend Eve par son côté faible, l'amour-propre. Vous le voyez, le péril augmente ; il est temps qu'Eve brise un entretien déjà trop long, qu'elle ferme l'oreille à ses hypocrites promesses. Mais non, elle les écoute avec plaisir. Elle lève les yeux sur l'arbre de la science du bien et du mal. Jamais les fruits ne lui en ont paru si beaux ni si attrayants : *Erat pulchrum oculis aspectuque delectabile*. Elle étend la main, saisit un fruit, le détache, y goûte, en présente une part à Adam. Et le péché est consommé...

Lucifer a trouvé Eve dans l'oisiveté ; il lui a promis le plaisir ; Eve l'a écouté. Nous verrons tout à l'heure si elle a bien fait.

2. Regardez maintenant Gabriel auprès de Marie. Il la salue avec respect, il semble lui aussi la flatter : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le

¹ Hébr., v, 7.

² Ps., xxx, 2.

Seigneur est avec vous. » Mais ne sentez-vous pas toute la différence qu'il y a entre le ton de révolté de Lucifer qui ne tenait aucun compte des ordres de Dieu, et celui de cet ange, qui, avec une délicatesse infinie, sait en quelques mots s'humilier lui-même, rendre à Marie l'honneur qu'il lui doit, et préserver la Vierge de l'orgueil, en lui montrant Dieu comme l'auteur de toutes les grandeurs qu'il salue en elle ? Marie, cependant, trouve que c'est trop. Elle ne se croit pas digne de titres si magnifiques, pas digne de la visite d'un habitant du ciel. Elle se trouble. Il faut que l'ange la rassure : « *Ne timeas Maria*, ne craignez rien, ô Marie. Vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous enfanterez un Fils, et ce Fils, qui sera le vôtre, sera aussi celui du Très-Haut : *Filius Altissimi vocabitur*. » Etre la mère de Dieu ! voilà un honneur bien autrement flatteur que celui que Lucifer promettait à Eve. Mais Marie n'en est pas éblouie. Elle ne se voit pas un instant elle-même, elle ne voit que la volonté de Dieu. Elle a pris autrefois des engagements. Elle a promis à Dieu de rester vierge ; elle se demande comment les promesses qu'elle lui a faites peuvent se concilier avec celles que l'ange lui fait en ce moment. Elle est prête à renoncer à l'incomparable gloire qui lui est offerte, si elle ne peut, en l'acceptant, rester fidèle à ses vœux. Ce n'est que lorsque l'ange a levé tous ses doutes, qu'elle s'incline : « *Ecce ancilla Domini*. Je suis la servante du Seigneur ; je ne suis ici-bas que pour faire sa volonté ; qu'il fasse donc en moi ce qui lui plaira : *fiat*. » La correspondance à la grâce est parfaite.

L'ange a trouvé Marie dans le recueillement et la prière ; il lui a proposé un devoir à accomplir ; Marie l'a écouté. Nous verrons tout à l'heure si elle a bien fait.

3. Eve a écouté Lucifer, et voilà que son esprit se trouble. Une indéfinissable tristesse remplit son cœur. La nature aussi se voile ; l'air devient moins pur, les fleurs sont moins belles ; les éléments semblent pleurer. Le pas de Dieu se fait entendre : Eve a peur. Elle, si heureuse autrefois de parler avec Dieu, elle le fuit maintenant, elle se cache dans la profondeur d'une forêt... Vous savez le reste. Bientôt il lui faut sortir du Paradis terrestre, telle que nos peintres la représentent, la tête baissée, la honte au front, et la douleur dans l'âme. Elle va rencontrer bientôt le cadavre ensanglanté de son fils Abel, et elle mourra en songeant qu'elle a perdu avec elle Adam et toute sa postérité.

Que le sort de Marie est différent ! Elle a écouté, elle aussi, les promesses de l'ange ; elle y a consenti... Et le ciel s'ouvre, le Fils de Dieu descend dans son sein, et elle va de grandeurs en grandeurs. Elle passe ses jours près du Fils de Dieu, elle monte avec lui au Calvaire, elle coopère avec lui à l'œuvre de la Rédemption du monde, et enfin elle le suit au ciel !

Regardez maintenant, regardez Eve et regardez Marie : Eve a dans ses mains le fruit qui a perdu le monde, Marie a dans ses bras l'enfant qui l'a sauvé.

II

1. Mes enfants, les scènes du Paradis terrestre et de Nazareth se renouvellent chaque jour. Lucifer et l'ange de Dieu viennent près de vous. Lucifer vient surtout quand vous êtes désœuvrées comme Eve, quand vous êtes entourées comme elle des images du plaisir. Il vient à vous non pas sous des traits qui vous feraient peur, mais sous des dehors séduisants. Son langage est toujours le même : « Pourquoi ne pas manger de ce fruit ? Il est si beau, et d'un goût si exquis... Pourquoi ne pas aller avec cette compagne ? Elle n'est pas vertueuse, mais elle est si vive, si gaie, si divertissante !... Pourquoi ne pas lire ce livre ? Votre mère l'a défendu, mais il est si émouvant !... Pourquoi tant vous défier de votre esprit et de votre cœur ? Pourquoi vous confesser, pourquoi communier si souvent ? Ne peut-on pas être bonne sans se condamner à ces pratiques gênantes ? » La conscience proteste : « *Deus præcepit*. C'est la volonté de Dieu. Je crains pour mon innocence... — *Nequaquam moriemini*, répond Lucifer. Vous êtes vraiment trop timide ; ce n'est pas la mort, mais la vie, qui est au fond de ce plaisir. »

Le bon ange vient à son tour. Il vient surtout quand il vous trouve, comme Marie, calmes et recueillies. Il vous fait entendre l'appel de Dieu. C'est lui qui vous parlait, mon enfant, quand au fond de la conscience, une voix mystérieuse vous appelait loin du monde dans le silence du cloître. C'est lui qui vous parlait, à vous, mon enfant, quand au fond de la conscience, une voix mystérieuse vous demandait d'être plus douce, plus obéissante, plus humble, plus généreuse. Qu'avez-vous répondu ? Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que l'ange de Dieu est bien heureux, quand il entend, de la bouche d'une enfant, la réponse de Marie : « *Ecce ancilla Domini*. Je suis la servante du Seigneur. Il me veut loin du monde, *fiat* ! Il me veut près de mon père et de ma mère, *fiat* ! Il me veut heureuse, *fiat* ! Il me veut pauvre et malade, *fiat* ! Il me veut plus sainte, il veut que je lui fasse ce sacrifice : je ne suis ici-bas que pour lui obéir, *fiat* ! »

2. Et puis, qu'arrive-t-il ? — Vous, mon enfant, vous avez écouté le mauvais ange. Au moment de la tentation tout était beau ; maintenant que le péché est commis, tout est triste ; plus de paix dans votre âme, mais le trouble, le remords. Pauvre enfant ! Vous étiez si heureuse autrefois d'être en relation avec Dieu, si heureuse à votre catéchisme, si heureuse à la table sainte. Maintenant on dirait que, comme Eve coupable, vous avez peur ; il vous en coûte d'aller vous mêler à vos compagnes. Sous un prétexte futile, vous retardez votre confession ; vous laissez passer, sans aller à la table sainte, cette belle fête qui vous y avait toujours vue... Pauvre ! Vous aviez espéré le plaisir, vous avez trouvé la tristesse, et la ruine de votre bonheur avec celle de votre vertu.

Qu'il est différent le sort de votre compagne ! Elle a répondu à la voix de son bon ange. Il lui demandait quelque chose de pénible, peut-être : elle a consenti. Mais après le premier moment passé, comme elle est heureuse ! heureuse d'avoir fait cet effort sur elle-même, ce sacrifice ; heureuse d'avoir fait cette confession qui lui coûtait tant : elle sent que Dieu est content ; sa conscience lui donne une première récompense, en attendant celles que Dieu lui prépare au ciel.

Mes enfants, voulez-vous être les filles d'Eve ou les filles de Marie ? Avec le démon, le plaisir ; mais dans le plaisir, l'amertume et la ruine. Avec le bon ange, le devoir et parfois le sacrifice ; mais dans le devoir et dans le sacrifice même, la joie et la vraie grandeur. Choisissez !¹

II

HUMILITÉ DE MARIE

Qui gloriatur, in Domino gloriatur.

Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur.
(I Cor., I, 31)

Personne n'a le droit de se glorifier en soi-même, et l'humilité s'impose à tous, justes et pécheurs. Quant au pécheur, elle est la condition première et indispensable pour la conversion. « L'humilité, dit saint Jean Chrysostome, a fait entrer le bon larron en paradis avant les apôtres. » « Que si, ajoute-t-il, l'humilité est si puissante dans le pécheur, que ne pourra-t-elle pas dans l'âme des justes ? » Point de pardon sans doute pour le pécheur s'il ne s'humilie ; mais aussi point de vertu dans le juste si elle n'a pour base l'humilité ; et de même que le fondement doit souvent être d'autant plus profond que l'édifice est plus élevé, de même l'humilité, base de toutes les vertus, sera d'autant plus profonde que la perfection à laquelle Dieu appelle est plus grande et la vocation plus sublime. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : « Celui qui s'humilie sera élevé. »

Mais il y a dans cette vertu un autre degré qui est la sublimité du genre. Après le pécheur qui s'humilie pour être relevé, après le juste qui en s'humiliant mérite d'être élevé, il y a l'âme élevée qui s'humilie dans son élévation, et en renvoie la gloire et la louange à Dieu l'auteur de tout don parfait. Cette réflexion, mes enfants, nous rappelle naturellement au mystère de ce jour, mystère qui a élevé Marie à un degré d'honneur tel que bien loin d'oser jamais y prétendre, aucune créature humaine n'eût jamais pu le soupçonner ; mystère qui aussi a donné à Marie l'occasion de former des actes de l'humilité la plus parfaite.

L'humilité en Marie conçue sans péché et restée sans tache, ne peut pas être celle du pécheur en voie de conversion. Son humilité est d'abord celle de l'âme juste qui en s'humiliant attire le regard de Dieu et mérite d'être élevée. Elle est, en second lieu, celle de l'âme élevée en honneur, glorifiée, exaltée, qui renvoie à Dieu la gloire de son exaltation.

I

« Sur qui reposera mon esprit, dit Dieu dans Isaïe, sinon sur celui qui est humble et pacifique ? » (Lxvi, 2, Septante). « Si Marie, remarque à ce propos saint Bernard, n'avait pas été véritablement humble, le Saint-Esprit ne se serait pas reposé sur elle. » Et non seulement sans l'humilité Marie n'eût jamais été mère de Dieu, mais ni sa virginité, ni sa charité, ni aucune de ses autres vertus n'eussent été de véritables vertus ; car, dit le même saint Bernard, « l'humilité entre autres vertus attire dans une âme la chasteté, la charité, parce que Dieu donne sa grâce aux humbles. » Écoutons là-dessus saint Jean Chrysostome : « Quelque bien que vous amassiez, prières, jeûnes, aumônes, chasteté, tout cela croule et s'évanouit sans l'humilité ; car, de même que l'orgueil est la source de tout péché, l'humilité est la base de toute vertu. » Marie l'a bien compris : comblée de grâces, remplie de vertus, elle ne relève et ne fait ressortir que sa bassesse ; et saluée par l'Ange comme pleine de grâce, elle estime et elle proclame que c'est parce que Dieu a regardé l'abaissement de sa servante. — N'insistons pas, mes enfants ; aussi bien vous n'ignorez pas, et surtout, mes sœurs, nulle parmi vous n'ignore, d'une part, qu'il n'y a pas plus de vertu sans humilité que d'édifice sans base, d'arbre sans racines ; d'autre part, que si Dieu résiste aux orgueilleux, il donne sa grâce aux humbles : or la grâce, vous le savez aussi, c'est la préparation à la gloire. La gloire que par la grâce l'humilité procure, tous nous l'aurons au ciel ; quelques saints en ont parfois un petit reflet sur la terre. Marie, plus qu'aucun autre, a été glorifiée dès ici-bas par sa maternité divine, et cela parce qu'elle a été humble. — Ajoutons qu'ainsi élevée en honneur elle est restée humble, et d'autant plus humble que Dieu l'avait élevée davantage. C'est là en Marie le triomphe de l'humilité.

II

Quoi d'étonnant si on est humble dans l'abjection ? Mais quelle rare et merveilleuse vertu d'être humble dans l'élévation ! Quelle plus sublime humilité que celle qui ne cède pas sous le poids des honneurs et que la gloire n'enfle pas d'orgueil ? Telle fut l'humilité de Marie. Saluée comme mère de Dieu, elle s'en reconnaît la servante ; humilité d'autant plus précieuse qu'elle se trouve unie à une plus grande pureté, à une plus grande innocence, à une conscience exempte de la moindre faute, et à une plus grande abondance de grâces.

¹ Cette charmante allocution est empruntée aux *Œuvres* de Mgr Laroche, t. VI, p. 17. (Orléans, Herluison ; 7 vol. in-12, 21 fr.). Le t. VI, *Homélies et Entretiens de catéchisme*, et le t. VII, *Retraite aux dames du monde*, se vendent séparément 3 fr. le volume.

Et ici rappelons une remarque faite cent fois. Dans le mystère évangélique du salut du monde, Marie a joué après Jésus le plus grand rôle : il semble que l'Evangile aurait dû faire d'elle une mention fréquente, et nous fournir dans ses paroles de nombreux sujets d'édification. En lisant les récits des Evangélistes, on ne tarde pas à constater le contraire. Marie n'est nommée ou désignée qu'en quelques rares circonstances. Quant à ses paroles, on en relate jusqu'à quatre dans tout l'Evangile : quelques mots à l'ange Gabriel ; le cantique *Magnificat* en réponse à sa parente sainte Elisabeth ; un reproche affectueux à Jésus retrouvé au temple ; puis enfin, aux noces de Cana, deux mots à son Fils et aux serviteurs. C'est tout : mais comme ce silence est éloquent, et comme il prêche l'humilité !

« Et pourtant ce n'est pas seulement dans son silence que brille l'humilité de Marie ; elle éclate bien plus vivement dans ses paroles, » remarque saint Bernard que je suis heureux de vous traduire et de vous citer un peu longuement sur ce point. « L'Ange lui avait dit : Le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Elle se contente de répondre : Je suis la servante du Seigneur. A peine est-elle arrivée chez sainte Elisabeth que celle-ci, éclairée par l'Esprit-Saint sur la gloire particulière de la bienheureuse Vierge, se félicite de sa présence : D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne près de moi ? — Elle constate l'effet merveilleux des paroles de Marie : Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que j'ai senti en moi un tressaillement miraculeux. — Elle exalte la foi de Marie : Que vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous ! — Dignes louanges, continue saint Bernard, mais l'humilité parfaite n'en garde rien pour elle, elle les renvoie à l'Auteur des grâces dont on la félicite : Vous glorifiez, dit-elle, la mère de votre Dieu ; mais mon âme glorifie le Seigneur lui-même. Vous avez éprouvé un tressaillement miraculeux ; mon âme, elle, exulte et est ravie de joie en Dieu mon Sauveur. Vous m'avez proclamée bienheureuse parce que j'ai cru ; mais bien plutôt voici que toutes les générations m'appellent bienheureuse parce que Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.

« Marie veut-elle dire par là qu'Elisabeth se trompe ? Non, car mieux qu'Elisabeth, et mieux que personne, elle connaît l'incompréhensible mystère, l'admirable et divine opération dont elle est le sujet ; mieux que personne, elle sait que bientôt elle sera la mère de l'Homme-Dieu, du Sauveur du monde, du Désiré des nations. Mais c'est ainsi que la grâce de Dieu agit dans les élus : l'humilité ne produit pas en eux l'abjection ; ni l'élévation, l'orgueil. Elevés en honneur ils veillent à ne pas s'enfler de vaine gloire, à rester humbles, tremblants à la pensée des dons qui leur sont faits, et reconnaissants envers l'Auteur de ces

dons ; d'autre part, ils veillent à ce que l'humilité ne dégénère pas en faiblesse et en pusillanimité ; au contraire, moins ils comptent sur eux-mêmes dans les moindres choses, plus ils comptent sur le secours divin dans les plus grandes. »

C'est la doctrine, mes enfants, que saint Bernard prêchait à ses moines ; et il en faisait une application très sévère à ceux d'entre eux qui après avoir quitté les grandeurs du monde pour entrer dans le cloître à l'école de l'humilité, s'y montraient plus susceptibles et plus immortifiés qu'ils n'eussent été dans le monde. Cette leçon sévère, il la faisait surtout à ceux qui sortis d'une basse extraction et ayant été dans le siècle dans une condition très modeste, ne pouvaient supporter le moindre mépris dans la maison de Dieu, sous le faux prétexte de la considération due à leur vocation, mais en réalité à cause d'une humilité mal établie, pour ne pas dire nulle. — Saint Bernard n'est pas ici, et nous ne sommes pas au temps de saint Bernard. A aucun titre, je n'ai le droit de parler son langage et d'en faire l'application à qui que ce soit. Mais le droit que j'ai en ce jour de fête si cher à votre Congrégation, c'est de vous rappeler que Marie en ce mystère de l'Annonciation est un modèle d'humilité, et que si elle s'est mise comme une servante à la disposition de Dieu, ce sera pour nous un honneur trop grand de nous mettre entre ses mains comme un instrument dont il usera selon sa volonté.

J'ai le droit aussi de vous rappeler la doctrine de saint Paul par rapport aux dons et aux grâces que Dieu vous a faits, et de vous dire avec lui : « Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Et si vous avez tout reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si tout cela ne vous avait pas été donné ? » — « C'est pourquoi, concluons-nous avec lui, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. *Qui gloriatur, in Domino gloriatur.* »

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

X

L'EUCCHARISTIE

(Ses effets)

*Comedit... et ambulavit in
fortitudine cibi illius... usque
ad montem Dei.*

Il mangea, et fortifié par cet aliment, il marcha jusqu'à la montagne de Dieu.

(III Rois, XIX, 8).

Le prophète Elie dans le désert, brisé de fatigue, à bout de forces, mourant de faim, mange le pain qu'un ange du ciel lui apporte, et fortifié par cette nourriture miraculeuse, il arrive facilement

à la montagne où Dieu l'appelait. Les saints docteurs voient dans ce fait une figure prophétique des effets de l'Eucharistie, aliment divin, pain venu du ciel pour soutenir nos âmes dans le voyage de l'éternité bienheureuse où Dieu nous appelle et nous attend. Le Concile de Trente nous enseigne que ce sacrement est pour nos âmes en même temps une nourriture spirituelle, un remède au péché, un gage de bonheur futur, un symbole d'union en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ.

I. — C'est une nourriture, les espèces du pain le disent assez, et une *nourriture spirituelle*, puisque la substance voilée sous ces espèces n'est autre que Dieu lui-même. Ce céleste aliment répond à trois besoins de nos âmes. — D'abord il en apaise la faim : nous avons faim et soif de bonheur, et le vrai bonheur ne se trouve qu'en Dieu. Dites-moi, n'est-ce pas dans une communion bien faite que vous avez éprouvé la joie la plus pure, la paix la plus douce, que vous avez goûté combien le Seigneur est bon ? — En second lieu, l'Eucharistie entretient la vie surnaturelle de notre âme, qui a besoin d'un aliment surnaturel ; cet aliment surnaturel qui n'est autre que Dieu lui est donné dans ce sacrement. C'est pourquoi, du temps de saint Augustin, pour dire communier, on disait « recevoir la vie. » — Enfin il ne suffit pas que notre vie soit conservée, il faut aussi qu'elle soit développée, augmentée. Si nous vivons, c'est pour agir, et pour agir il faut plus de forces que pour vivre seulement. Le chrétien doit faire œuvre surnaturelle et divine ; pour cela, il lui faut une force surnaturelle parfois extraordinaire, et cette force il la trouve dans l'aliment divin de l'Eucharistie. C'est pourquoi l'Eglise autorisait les martyrs à la garder dans leurs maisons, à la recevoir dans leurs prisons ; c'est pourquoi, aux états qui demandent une plus grande perfection de vie, elle recommande la communion plus fréquente ; c'est pourquoi un chrétien, en face d'un grand devoir, s'il est sage, ira puiser le courage et la force à la source eucharistique, et pourra dire avec saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

II. — Si l'Eucharistie est une nourriture qui délecte, soutient et fortifie l'âme, elle est aussi, dit le Concile de Trente, *un remède* à nos fautes journalières, pourvu qu'elles ne soient pas mortelles, ajoute saint Augustin, c'est-à-dire à ces fautes vénielles auxquelles le juste lui-même succombe sept fois par jour et dont il ne peut être préservé absolument que par une grâce spéciale. Une alimentation substantielle et appropriée suffit souvent pour guérir les faiblesses, les indispositions, les maladies moins graves de notre corps : tels les effets de l'Eucharistie vis-à-vis de nos faiblesses, de nos fautes journalières, légères à la vérité, mais trop fréquentes ; et cela par le contact divin de Jésus-Christ avec notre âme, par le développement et l'accroissement de la charité qu'il produit en nous et qui répare nos défaillances. Mais surtout la communion est le remède préventif pour

nous empêcher de tomber dans le péché mortel, pour la même raison, par l'accroissement de la charité et la présence en nous de Celui qui a ruiné la puissance du démon. Le pape Innocent III résume cet article en deux mots : « L'Eucharistie remet les péchés véniels et préserve du péché mortel, *venialia delet et cavet mortalia.* »

III. — Le Concile de Trente dit en troisième lieu que ce sacrement est pour nous *le gage de la gloire future* ; c'est comme un acompte que Jésus-Christ nous donne sur la gloire et le bonheur éternels qu'il nous promet. Saint Thomas va plus loin. S'appuyant sur la parole du Sauveur : « Celui qui mange ma chair a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, » il n'hésite pas à dire que la communion avec la grâce nous confère la gloire, dans ce sens que le corps sacré de Jésus-Christ déposé en nous y laisse dès à présent un germe divin de béatitude céleste pour notre âme, de résurrection glorieuse pour notre corps. Lui qui est le principe et la source de la vie, lui qui ressuscitait le fils de la veuve de Naïm par le simple attouchement de sa main, et Lazare par une seule parole de sa bouche divine, comment ne pénétrerait-il pas tout notre être d'un levain particulier de vie et d'immortalité en se donnant tout entier et si souvent à nous dans son adorable sacrement ?

IV. — Enfin la communion est en même temps *un symbole et un lien d'union* de Jésus-Christ avec les membres de son Eglise, et de ceux-ci entre eux, de même que, pour former un seul corps, les membres sont unis ensemble avec la tête. Cette union sera complète et évidente dans le ciel. Sur la terre, cette union de Jésus-Christ avec les fidèles se forme peu à peu dans le cours des siècles ; un des liens qui la resserre davantage, c'est l'Eucharistie. Dans la communion, Jésus-Christ ne fait qu'un avec nous comme le chef ne fait qu'un avec les membres ; et de plus, comme dit saint Paul, malgré notre nombre, nous ne sommes qu'un seul corps, nous tous qui participons à un seul et même pain : *Unum corpus multi sumus omnes qui de uno pane participamus.* Cette union si intime de Jésus-Christ avec nous peut même être regardée comme le premier et principal effet de l'Eucharistie, puisqu'il n'est pour nous une nourriture spirituelle, un remède divin, un germe de gloire et de résurrection, que par suite du contact divin que nous avons avec lui dans la communion.

Ces merveilleux effets de l'Eucharistie nous sont offerts chaque jour au saint sacrifice de la messe. Il ne tient qu'à nous d'en jouir, et nos âmes en seront d'autant plus pénétrées que nous participerons plus souvent à ce divin sacrement et avec des dispositions plus parfaites.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. — 16^e Instruction : Joseph calomnié par la femme adultère, le Christ par la Synagogue, 209. — 17^e Instruction : Joseph renié par le grand échanson, Jésus par le chef des apôtres, 211. — 18^e Instruction : Joseph entre deux condamnés, Jésus entre deux criminels, 214.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — V. Cinquième parole, 217.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XVII. Pour le quatrième dimanche de Carême : in Joan., VI, 11 (d'après saint Jean Chrysostome), 220.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

16^e Instruction

JOSEPH CALOMNIÉ PAR LA FEMME ADULTÈRE,
LE CHRIST PAR LA SYNAGOGUE

Mes frères,

Victime de la haine hypocrite de ses frères, Joseph l'est de nouveau de la rancune d'une femme de mauvaise vie, l'épouse de Putiphar. Celle-ci, en effet, l'ayant en vain provoqué au mal, l'accuse, dans sa colère, des desseins infâmes qu'elle-même avait conçus. Joseph ici figure l'Agneau divin, immolé, lui aussi, aux calomnies haineuses de la Synagogue, cette femme de mauvaise vie, cette prostituée, comme l'appelle le prophète Ezéchiel (xvi, 25 et 35). Toute la durée de la vie publique de Jésus n'a été, de la part de la Synagogue, qu'une sourde campagne de dénigrement et de mensonge contre la personne du Christ; mais, au dernier jour de l'existence mortelle du Sauveur, la Synagogue lève le masque : elle le fait calomnier solennellement, dans tout l'imposant appareil d'un lit de justice, par une nuée de faux témoins. Sachons tirer, mes frères, le bien du mal, et dans ces faux témoignages rendus contre le Christ, cherchons 1^o une nouvelle preuve de la vérité de notre foi, et 2^o une nouvelle horreur pour la calomnie et la médisance.

I

1. Les chefs de la Synagogue se sont rassemblés chez Caïphe pour juger l'Homme-Dieu. Ce ne sont pas des juges, ce sont des bourreaux, ou, selon l'expression du prophète, des loups dévorants que le soir et la rage font sortir de leurs repaires : *judices ejus lupi vespere*. (Sophon., III, 3). Leur président, le grand-prêtre Caïphe, a d'avance publiquement décrété la mort de l'accusé, avant même d'avoir entendu l'accusation. N'est-ce pas lui en effet qui, dans le conseil général de la nation tenu peu de jours auparavant dans sa de-

meure, avait déclaré qu'il fallait immoler le Nazaréen au bien public du peuple ? (Joan., XVIII, 14). Et quel était ce bien public dont se prévalait le perfide ? Il voulait, disait-il, empêcher que, à l'occasion de la conversion des multitudes au Christ, les Romains ne vinssent ôter aux Juifs leurs derniers restes d'indépendance et de nationalité; comme si le Christ avait jamais prêché aux foules qui le suivaient la révolte et la guerre ! Tout était donc fausseté et passion dans ce juge assis à son tribunal, non pour juger, mais pour condamner ! Tous ses assesseurs étaient du reste possédés des mêmes aveugles préventions. Encore une fois, c'étaient des loups affamés, assoiffés du sang de l'Agneau. Que pouvait-on bien attendre de pareils juges ?

Et comment avaient-ils fait comparaître l'accusé devant eux ? Avaient-ils, comme toute autorité agissant légitimement, envoyé au grand jour les défenseurs de l'ordre public, la milice régulière, pour arrêter le Christ ? Mais non ; c'est de nuit, c'est par des valets et des bandits prêts à toutes les besognes, armés d'ignobles bâtons, qu'ils font saisir l'Homme-Dieu en guet-apens. Et c'est un renégat, un traître, un Judas, qu'ils paient pour leur livrer son Maître par surprise. Ah ! Seigneur, si vous aviez été coupable de quelque faute que ce soit, si vous n'aviez pas été l'innocence même, si vous n'aviez pas eu le droit de crier aux Juifs en face : « Qui de vous me convaincra de péché ? » eût-on usé de semblables moyens et de pareils ministres, pour vous amener à comparaître devant les plus hauts représentants de la justice nationale ? Ah ! ces juges qui se cachent pour vous faire arrêter, qui se cachent pour vous juger, donnent à ma foi une nouvelle assurance que ce sont eux les vrais coupables, et que vous êtes, vous, l'innocence et la sainteté même ! Plus que jamais, ô Jésus, je crois donc à votre parole, et je m'attache à vos enseignements !

Où sont maintenant les témoins qui, par la force de leurs dépositions, vont corriger peut-être ce qu'il y a d'inique et de désavantageux dans la personne des juges ? Les voici ; ils sont légion. Mais quoi ! Leurs dépositions sont en contradiction manifeste l'une avec l'autre : *Multi testimonium dicebant, et convenientia testimonia non erant*. (Marc, XIV, 56). Rien qu'à ce désaccord entre leurs dépositions, ne se sent-on pas avec certitude en présence de faux témoins ? Vainement ces calomniateurs se pressent en foule à la barre du tribunal ; il ne s'en trouve pas un seul dont le témoignage ne soit détruit par une déposition contraire. Ou bien leurs accusations sont frivoles et sans consistance ; et, malgré son atroce désir de perdre Jésus, le sanhédrin se voit réduit à les rejeter toutes comme insuffisantes à établir une apparence quelconque de raison. C'est au point que Caïphe, impatienté par l'ineptie de ces accusations, s'écrie : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? » Il préfère interroger le Christ lui-même, afin de tirer de sa bouche un motif de condamnation.

Il est donc vrai que l'iniquité s'est menti à elle-même ? Nous le savions, Seigneur, que vous étiez sans reproche dans votre vie, dans vos discours, dans votre doctrine. Mais qu'il est bon et fortifiant pour notre foi de voir vos ennemis si nombreux, si méchants et si rusés, trompés dans leur malignes recherches, et impuissants à découvrir dans votre existence immaculée, une seule parole, une seule action digne même d'un semblant de reproche ! Quand donc vous nous dites que vous êtes le Fils de Dieu, je vous crois ! Quand vous nous ordonnez d'écouter votre Eglise comme vous-même, je veux vous obéir, en professant de cœur et de bouche ce que l'Eglise enseigne, en accomplissant ce qu'elle commande, en évitant ce qu'elle défend. Vous êtes le Dieu incapable de faillir et de nous tromper, et votre parole est vérité et vie.

Dans le fait, mes frères, quel contraste d'une part entre la rage fébrile des juges, les allégations contradictoires des faux témoins, et d'autre part, les paroles pleines d'une sérénité incomparable et d'un bon sens tout divin de Jésus-Christ ! Tout d'abord il se tait, dédaignant de relever les contradictions de ses accusateurs, et témoignant, par ce majestueux silence, de la vérité de sa cause bien mieux que par de longs discours. Puis il rompt le silence, pour répondre au grand-prêtre qui l'interroge sur ses disciples et sa doctrine : « J'ai toujours parlé publiquement au monde ; j'ai enseigné dans les synagogues et dans le Temple ; et ma doctrine n'a rien de caché. Pourquoi m'interroger ? Entendez plutôt ceux qui se sont faits mes auditeurs. Ils savent ce que je leur ai dit. » (Joan., xviii, 20-24). O réponse ! ô paroles ! Comme celui qui affirme avec tant de majesté avoir publiquement parlé au monde, se révèle le véritable Maître, le vrai Législateur du monde ! — Et quand un valet du Sanhédrin ose souffleter le grand thaumaturge de la Judée et de la Galilée, sur quel ton de dignité, de douceur et d'assurance surhumaines, celui-ci se contente de lui adresser cette modeste question : « Si j'ai mal parlé, montre-le moi ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » — Enfin n'emporte-t-elle pas conviction avec elle, cette dernière réponse du prisonnier à Caïphe qui l'adjure de dire s'il est le Fils du Dieu vivant : « Si je vous l'affirme, dit Jésus, je sais que vous ne me croirez pas, ni ne me délivrerez. *Si vobis dixero, non credetis mihi, neque dimittetis.* N'importe, je vous l'affirme : oui, vous l'avez dit vous-même, je suis le Fils de Dieu ; et en vérité je vous le dis : vous verrez le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel, assis à la droite de la puissance du Père. » De telles paroles ne portent-elles pas leur preuve avec elles, et peut-on hésiter, après avoir assisté à cet interrogatoire de Jésus, à confesser que la vérité et la justice sont du côté de l'accusé, le mensonge et la fourberie du côté des accusateurs ?

1. La scène, mes frères, resta la même aujourd'hui. De nos jours aussi, l'impiété cite à sa barre Jésus-Christ vivant dans son Eglise. Mais quels sont ces

juges qui se donnent mission de condamner l'Eglise ? Deux noms, mes frères, suffiront pour faire connaître ce qu'est en masse ce nouveau sanhédrin imité de celui de Jérusalem. Eh bien ! ces juges intègres, chargés par l'impiété de tous les temps de faire le procès à la Religion catholique, s'appellent ou Voltaire ou Rousseau : Voltaire le grand menteur, l'auteur d'un nouvel Evangile au frontispice duquel devrait s'étaler ce mot tristement célèbre, véritable résumé de ses écrits : « Mentez, mes amis, mentez ; il en restera toujours quelque chose ; » Rousseau, le personnage immoral qui accuse de pauvres servantes de ses propres vols, l'aventurier sans conscience qui se fait chasser de partout, le corrupteur qui fait porter aux Enfants-Trouvés les fruits de ses unions illégitimes, le calomniateur qui se vante lui-même des injustices qu'il commet. Voilà, mes frères, les chefs, les modèles, les idoles des grands-prêtres de l'irreligion contemporaine, de ces gens qui osent mettre l'Eglise sur la sellette. Vous remarquerez, avec Rousseau lui-même, que de ces prétendus philosophes « il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préfère le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. N'ignorant rien, ne pouvant rien, se moquant les uns des autres, si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour se détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ». Tel est, tracé par l'un d'eux, le portrait de ces sages qui veulent confondre l'Eglise de Jésus-Christ. N'est-ce pas en vérité une répétition de la déposition des faux témoins du Sanhédrin, dont les calomnies se détruisaient l'une par l'autre ?

En face de ces sectaires tout-puissants pour démolir, impuissants à rien réédifier, l'Eglise garde l'attitude sereine du Christ devant ses bourreaux. Elle dédaigne de répondre aux insultes, mais elle répond aux questions qui lui sont adressées par une nouvelle affirmation de ses croyances. « D'ailleurs, ajoute-t-elle, je ne me cache pas, moi, dans des antres ténébreux, pour prêcher. Je parle publiquement au monde ; et c'est non à vos pamphlétaires ignorants ou imposteurs qu'il faut en référer, mais à ceux qui ont entendu ma doctrine et l'ont comprise. » Et, sans s'embarrasser des faux témoins qui déposent contre elle, l'Eglise continue d'enseigner ; et l'enseignement qu'elle donne au monde est fécond en œuvres de bienfaisance de toute sorte, tandis que l'impiété n'enfante que ruines, désordres, dissensions, convoitises et révolutions nées dans le sang et éteintes dans le sang. Entre l'arbre aux fruits de vie et l'arbre aux fruits de mort, entre l'Eglise et la Synagogue ou le Convent, peut-on dès lors hésiter ? Hésitera qui voudra, mes frères ; mais pour moi, quand le Fils de l'Homme viendra sur les nuées du ciel pour juger le monde, j'aimerais mieux avoir été de ses adorateurs que de ses accusateurs. Et quand bien même je ne serais pas entièrement certain de mes croyances, je préférerais me tromper à la suite du

¹ Ventura, *Confér. sur la Passion*, 11^{me} conf.

⁴ Rousseau, *Emile*, Livre IV.

Christ, que me tromper en la compromettante société des Antechrists. La chose me paraît infiniment plus rassurante.

II

Il est des gens, je dois le dire, qui confessent leur foi en la divinité de Jésus-Christ, qui croient et adhèrent à l'Eglise Une, Sainte, Catholique et Apostolique fondée par lui, qui ne peuvent lire sans un sentiment de pieuse indignation le récit du jugement inique rendu contre le Christ par le Sanhédrin, mais qui pourtant, chose triste à constater, ne craignent pas d'imiter les faux témoins de la Synagogue, en usant contre leurs frères des mêmes armes que ces parjures contre Jésus, la calomnie et la médisance.

Il n'y avait pas que des calomniateurs parmi les témoins à charge à la dévotion de Caïphe; il y avait aussi les deux témoins qui déposaient avoir entendu Jésus parler de détruire le temple et de le rebâtir en trois jours. Le fait matériel dénoncé par eux était réel; il n'y avait donc pas calomnie, mais seulement médisance. Par malheur, et c'est ce qui arrive à peu près toujours en pareil cas, les paroles du Sauveur étaient rapportées dans un sens tout différent de celui qu'il y avait attaché. Il parlait du temple de son corps qui serait dissous par la mort, mais qu'il ressusciterait après trois jours. (Joan., II, 19, 21). Les déposants, eux, interprétant mal les expressions du Maître, les présentaient comme une menace et un blasphème contre le temple saint de Jérusalem. Sans être une calomnie proprement dite, il y avait donc déjà dans leur rapport quelque chose de calomnieux, puisqu'ils prêtaient faussement aux discours de Jésus un sens qui n'était pas dans la pensée de celui-ci.

Cet exemple nous fait voir le danger de la médisance, et la connexion nécessaire qu'elle a presque toujours avec la calomnie.

On recule généralement devant la calomnie, tant elle est odieuse. Pour peu qu'on ait de droiture d'âme et de probité, la seule pensée d'accuser son semblable de méfaits purement imaginaires cause une instinctive horreur; et, véritablement, il faut être scélérat pour forger ainsi de toutes pièces contre un innocent des accusations éhontées. Mais avec la médisance, on n'y regarde pas de si près! Qu'on y prenne garde cependant! Il est extrêmement rare, je viens de le dire, qu'une médisance ne soit pas en même temps par quelque côté une calomnie. On entend dire du mal d'une personne : presque toujours il arrive que ces bruits défavorables mis en circulation dans la foule se trouvent, après mûr examen, ne reposer que sur des faits sans portée ou des apparences sans fondement. N'importe, on recueille ces bruits, lorsqu'ils nous viennent, comme des choses avérées et certaines, et on se plaît à les colporter à son tour à toutes les portes et à toutes les oreilles. On y aura été trompé cent fois déjà, cent fois on aura reconnu le mal fondé de pareilles rumeurs : eh bien, tant pis! on n'en sera dans la suite ni

plus réservé, ni plus circonspect; on n'en sera, ce semble, que mieux disposé à recevoir ces histoires risquées, et à les publier comme paroles d'Evangile.

A supposer même que tous ces récits soient vrais dans le fond, que d'exagérations sans cesse grossissantes, que de circonstances surajoutées ont bientôt défigurées ce fond premier de vérité! Ne ferait-on, comme les faux témoins du Sanhédrin, que travestir les intentions, prêter une signification étrangère à des paroles réellement prononcées, à des démarches qui ont eu lieu en effet, ne serait-ce pas là déjà accuser faussement le prochain? C'est ainsi que, sans vouloir être calomniateur, on le devient toutefois, et l'on est responsable devant Dieu de la réputation d'un de nos frères injustement flétrie.

D'ailleurs, mes frères, même quand la médisance reste simplement médisance, sans se compliquer de calomnie, elle n'en est pas moins, je dois vous le rappeler, péché grave de son espèce; oui, entendez-le bien, péché mortel de sa nature. En voici la raison : c'est qu'elle ravit au prochain le plus précieux de tous les biens naturels, l'honneur. L'honneur passe bien avant la richesse dans l'estime des hommes; et le plus grand nombre aimeraient mieux se voir frustrés par le vol d'une somme d'argent en quantité assez considérable pour constituer une matière grave, que de se voir lésés par la détraction dans leur réputation. Il n'est personne de nous qui ne conçoive un ressentiment plus amer de la moindre atteinte portée à son honneur, que du préjudice causé à ses affaires par la malignité d'autrui. Mais, étrange contradiction que nous voudrions en vain justifier, nous traitons en nous de péché léger ce qui enlève aux autres ce même honneur que nous estimons pour nous à si haut prix. Dangereuse illusion qui peut nous mener loin, plus loin que nous ne voudrions, nous exclure de la vie éternelle! Nous n'y avons peut-être jamais songé. Pensons-y aujourd'hui sérieusement. Disons-nous qu'il vaut mieux être décrié que détracteur, accusé qu'accusateur, et conformons notre conduite à cette maxime salutaire. C'est le moyen d'obtenir du Fils de l'Homme apparaissant sur les nuées du ciel au dernier jour un jugement miséricordieux.

17^e Instruction

JOSEPH RENIÉ PAR LE GRAND ÉCHANSON, JÉSUS
PAR LE CHEF DES APÔTRES

Mes frères,

Putiphar ayant ajouté foi aux accusations de son indigne épouse contre Joseph, le jeune Hébreu fut jeté en prison. Mais le Seigneur était avec lui et lui fit trouver grâce devant le gouverneur de la prison, qui lui remit la garde de ceux qui y étaient enfermés, et se reposait sur lui du soin de ce qui se passait. — Deux officiers du Pharaon d'Egypte furent amenés prisonniers dans le même temps :

l'un était le grand échanson de la table royale, et l'autre le grand panetier. Le gouverneur les confia à Joseph, qui leur prodigua ses services. Chacun d'eux eut un songe, Joseph le leur expliqua, prédit pour les trois jours la mort à l'un, à l'autre la délivrance. Celui-ci était le grand échanson, et Joseph lui demande seulement, en récompense de ses bons offices, de se souvenir de lui près du Pharaon. Mais, mes frères, le bonheur rend égoïste et ingrat. Une fois rentré en grâce près de son maître, le grand échanson oublie son bienfaiteur ; ou, s'il se souvient de Joseph, il le renie dans son cœur et n'ose se compromettre à plaider la cause d'un esclave étranger.

Qui ne reconnaîtrait ici l'image prophétique du reniement par l'apôtre Pierre, du Christ son ami et son bienfaiteur ? Rappelons à notre souvenir cette histoire de *Pierre renégat*. Puis nous reposerons nos yeux sur le consolant exemple de *Pierre pénitent*.

I

Pierre renégat

Le Sauveur avait dit au premier de ses apôtres : « Avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. » Pierre ne voulait pas comprendre que l'homme ne peut rien sans Dieu, qu'il n'a guère en lui que la faculté de se perdre, et que c'est dans le seul secours d'En-Haut qu'il trouve la force d'accomplir le bien et de résister au mal. Le Sauveur voulut lui ouvrir les yeux par un coup de foudre, en permettant qu'il tombât jusqu'à cet excès de faiblesse et de lâcheté de renier, de maudire et de blasphémer son divin Maître. Sans doute la présomption de Pierre était telle qu'il fallait, pour la guérir, toute la violence de ce remède extrême. Quoi qu'il en soit, le Seigneur ne poussa pas lui-même son apôtre à l'abîme ; il lui retira simplement les secours particuliers dont sa jactance l'avait rendu indigne ; il l'abandonna à sa vanité et à sa fragilité native : et voilà aussitôt le présomptueux de rouler dans les dernières profondeurs du péché.

Il a suivi l'Homme-Dieu de loin et est entré chez Caïphe à sa suite. Il se tient dans la cour parmi la tourbe des valets et se chauffe avec eux. Une servante alors le dénonce aux assistants pour l'un des disciples du Nazaréen. « Moi ! répliquait-il. Je ne connais pas cet homme-là ! » Premier reniement ! — Survient une autre femme qui le reconnaît de même publiquement pour un compagnon de Jésus : nouveau reniement de saint Pierre, mais cette fois aggravé du poids d'un faux serment : *Iterum negavit cum juramento*. (Math., xxvi, 72). — « Inutile de nier, lui crie à ce moment un des serviteurs armés du grand-prêtre, ton langage prouve manifestement que tu es de ces gens-là. Et d'ailleurs on t'a vu dans le jardin avec le Galiléen. » A cette troisième attaque, l'apôtre perd toute contenance, il n'est plus seulement renégat et parjure : il s'abandonne à d'horribles imprécations, à de

sacrilèges anathèmes au sujet de cet homme dont on lui parle : *Cœpit anathematisare, et jurare, et delestari*. (Math., 74 ; Marc, xiv, 71). Oh ! le malheureux, qui prétendait vouloir mourir pour le Christ, et qui repousse maintenant de toutes ses forces, comme une affreuse calomnie, l'honneur de passer pour son disciple, qui a honte même de sembler le connaître ! Le familier, l'ami de cœur, le disciple tendrement chéri de Jésus-Christ, qui nie être même chrétien, qui apostasie et abjure la doctrine et la foi du Christ : quelle chute ! quel abîme !

Pierre renégat, mes frères, c'est nous, nous, infidèles chrétiens qui professons de bouche croire en Jésus, mais qui le renions par notre vie et par nos actes, selon ce mot de l'Apôtre : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant*. (Tit., i, 16). Jusqu'où ne va pas ce reniement pratique que nous faisons de Jésus-Christ ? Nous le renions dans sa vie, sa vie de pauvreté, d'humilité, de justice, de bienfaisance et de charité. Il a beau nous dire qu'il nous a donné l'exemple, afin que, comme il a fait, nous fassions aussi : la vie du Christ, nous n'en voulons pas pour nous-mêmes ; sur le chapitre de la pauvreté, de l'humilité, du renoncement aux aises et aux plaisirs du monde, nous ne voulons rien savoir : *Non novi hominem illum*.

Nous renions le Maître dans sa croix. « Qui m'aime me suive et porte sa croix après moi, » nous dit le Christ. Mais nous voilà, comme Pierre, de protester que nous ne comprenons pas ce langage. La croix, au dire de saint Paul, a été une folie aux yeux des Gentils, et un scandale pour les Juifs. Hélas ! elle est trop souvent pour nous l'un et l'autre tout à la fois : une folie, puisque nous mettons toute notre sagesse à la fuir et à ne rien souffrir ; un scandale, puisque la souffrance provoque chez nous des révoltes et des murmures injurieux à Dieu. Que le Seigneur nous envoie une affliction, et que par là il veuille nous associer à Jésus-Christ souffrant et crucifié : à quels excès dans la plainte, à quels désespoirs même quelquefois ne nous laissons-nous pas entraîner ? On a beau nous dire que cette croix qui nous survient est une portion de la croix du Sauveur, ici Jésus nous est un inconnu et un étranger : *Non novi hominem hunc*.

Nous renions encore Jésus dans son Evangile et sa morale que nous nous obstinons à méconnaître, pour embrasser la morale du monde. Selon l'Evangile, l'homme ne vaut que par la vertu et la sainteté ; selon le monde, il ne vaut que par la puissance et la fortune. Et sur ce point nous sommes avec le monde contre Jésus-Christ. — Selon la morale de Jésus, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs sens, de ceux qui font pénitence, est préférable à la condition du viveur jouissant en abondance de toutes les satisfactions du siècle ; selon les maximes du monde, le bonheur parfait consiste à prendre du bon temps, à se divertir, à ne se priver de rien, à ne se gêner en rien. Et ici encore combien souvent nous abjurons la morale du Christ, pour nous

ranger aux doctrines du monde ! — Jésus-Christ proclame heureux les doux et les débonnaires, les pacifiques et les patients, ceux qui sont offensés et qui pardonnent ; mais pour le monde c'est une lâcheté que de céder de son droit, et de supporter la moindre offense. Et nous, mes frères, là-dessus nous parlons comme le monde, nous agissons comme le monde. A nous voir, à nous entendre, ne pourrait-on pas croire que nous avons véritablement renié le Christ ?

Nous renions le Christ enfin dans ses sacrements, et surtout dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, la divine Eucharistie. Il en est d'abord parmi nous qui le renient formellement, et qui, le regard insolemment fixé sur le tabernacle, déclarent ne pas reconnaître pour leur Dieu le mystérieux prisonnier qui s'y cache. — Ensuite, parmi ceux-là mêmes qui croient à la Présence Réelle, combien encore on pourrait en prendre pour des renégats, à leurs attitudes irrespectueuses ou indécentes, à leurs immodesties, à leurs discours sans retenue dans le saint lieu ! — Ce n'est pas tout : dans ce sacrement où il réside en personne, quoique voilé, il a voulu demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles. Or n'est-il pas étrange que nul n'aille le visiter, que ses temples soient si solitaires et si délaissés ? A peine y voit-on quelques personnes s'entretenir avec lui, lui tenir compagnie, lui offrir le matin et le soir les hommages dus à sa Royauté souveraine. A peine y sommes-nous entrés à certains jours, que l'ennui nous prend et que nous pensons à nous retirer. S'il n'y avait pas un précepte qui nous oblige d'y paraître quelquefois, nous en resterions absents durant des années entières. — Il y a plus encore : ce sacrement de son corps et de son sang, il nous l'a donné comme une nourriture, céleste aliment de nos âmes ; mais ce pain de vie, nous ne le mangeons presque jamais, cette manne divine, nous la dédaignons, nous n'en usons qu'avec indifférence ou dégoût ; souvent, par de sacrilèges profanations, nous nous en faisons un poison. Bref nous traitons l'adorable Eucharistie comme si nous avions renié la foi au Dieu qu'elle renferme : c'est une véritable abjuration pratique, une réelle apostasie¹.

Voilà comment nous renouvelons en nous le crime de Pierre. Or savons-nous à quoi nous nous exposons par là ? Le Christ lui-même va nous le rappeler : « Celui qui m'aura renié, dit-il, je le renierai à mon tour. *Qui negaverit me, negabo eum.* (Math., x, 33). Je ne vous connais pas pour miens, dira-t-il à tous ces chrétiens coupables d'avoir confessé Jésus-Christ de bouche sans le confesser de cœur et de pratique. *Amen dico vobis, nescio vos.* » (Math., xxv, 12). Si donc, mes frères, nous nous sommes rendus coupables de cette sorte de reniement imité de l'apôtre Pierre, sachons, à l'exemple de celui-ci, nous en repentir et corriger nos torts vis-à-vis du Divin Maître.

II

Pierre pénitent

Pierre avait renié son Maître trois fois : à ce moment-là le coq chanta, et l'apôtre se souvint de la prédiction du Sauveur. A ce souvenir, ses yeux se portèrent d'instinct vers le Maître ; déjà ceux de Jésus reposaient sur son infortuné disciple. Leurs regards se rencontrèrent : « Et Jésus s'étant retourné, dit l'Evangéliste, regarda Pierre. » (Luc, xxii, 61).

Ah ! ce regard de Jésus sur Pierre en un pareil moment ! Jésus était en cet instant-là même exposé au feu des outrages des faux témoins qui le calomniaient, des juges qui le condamnaient à mort, des valets qui le souffletaient à l'envi, lui crachaient au visage, l'abreuvaient de railleries d'autant plus amères qu'elles venaient de plus bas. Mais parmi ce déchaînement de fureurs sacrilèges exercées sur sa personne adorable, Jésus semble n'être sensible qu'à la faute de son disciple. Il ne se retourne pas quand la soldatesque insolente lui crie, en le frappant par derrière : « Prophétise-nous, Christ, et devine qui t'a frappé. » Mais le reniement de son Pierre paraît l'avoir atteint d'un coup droit au cœur, et il se retourne, pour jeter au coupable un regard à la fois de compassion et de tendre reproché. Qui dira le mystère ineffable de miséricorde et de bonté renfermé dans ce regard ! Il y a dans l'Evangile de ces traits que le cœur sent bien mieux que la langue ne peut les expliquer ! « Non jamais, s'écrie Théophylacte², la miséricorde divine ne s'est peinte en couleurs plus vives ; jamais Jésus-Christ n'a mieux montré toute la mansuétude de son cœur ; jamais il n'a fait une démonstration plus lumineuse et plus attendrissante de sa bonté ! » Un disciple si aimé, si privilégié de Jésus-Christ, repousse loin de lui comme une injure le seul soupçon de lui appartenir ; il se justifie de cette accusation comme d'un grand affront au moyen de parjures réitérés ; il augmente par cette trahison la joie féroce des ennemis du Sauveur ; et ce Dieu sauveur n'a pour le renégat ni mépris ni colère, mais un regard d'infinité tendresse. O coup d'œil secourable, sans lequel Pierre n'eût jamais senti la misère de sa chute ! Dans ces deux phrases : « Le Seigneur se retourna, et regarda Pierre, » nous avons toute l'histoire de la miséricorde sans bornes de Dieu et de la misère sans fond de l'homme ; nous y voyons comment l'homme tombe de lui-même et ne se relève qu'avec le secours de Dieu. Le coq aurait eu beau chanter : si Jésus n'eût pas jeté à son apôtre en ce moment un regard indicible de douleur et de bonté, Pierre ne se fût pas converti. Et, en effet, nous voyons dans saint Marc qu'après le premier reniement le coq chanta (xiv, 68 ; cf. 72), et pourtant Pierre ne se convertit pas ; il répète à deux reprises encore sa criminelle négation. Comme donc le coq avait chanté en vain après le premier reniement, il eût encore chanté

¹ D'après Bourdaloue, *Exhortation sur le reniement de saint Pierre.*

² Cité d'après Ventura, *Confér. sur la Passion*, 14^e conf.

inutilement; nous dit saint Ambroise, une seconde, une troisième, une dixième, une centième fois, et Pierre fût demeuré dans son obstination et dans sa dureté. Ce qui le tira de l'abîme, ce qui l'empêcha de finir comme Judas peut-être par le désespoir, ce fut le regard amoureux de miséricorde que Jésus ajouta à l'avertissement que Pierre venait de recevoir du chantre de l'aurore.

Ce regard, nous le savons, ne fut pas perdu pour l'apôtre Pierre. Celui-ci avait menti à la fidélité qu'il avait pour son Maître; il y avait, dis-je, menti des lèvres, mais non du cœur. Et, comme une flèche d'amour, le regard de Jésus s'enfonça dans ce cœur resté bon, pour le percer de douleur et de repentir. Transformé soudain, converti, pénitent, voilà l'Apôtre qui quitte ces lieux témoins de sa noire ingratitude ou plutôt de son insigne lâcheté; il sort, il cherche la solitude pour y pleurer à son aise, et pleurer amèrement, tout à l'horreur d'avoir pu rougir un instant de son Maître persécuté et souffrant. Son repentir durera autant que sa vie; ses larmes couleront tout le reste de ses jours avec tant d'abondance qu'elles creuseront leur visible sillon sur ses joues amaigries. Heureuse faute! dirons-nous avec l'Eglise, qui a été rachetée par de telles larmes!

Tout à l'heure, mes frères, à propos de Pierre reniant son Dieu, nous avons parlé de Judas vendant son Maître. On serait tenté peut-être d'accuser Jésus de partialité, et de se demander pourquoi il a accordé une telle grâce de conversion à Pierre et n'a point eu pour Judas pareille attention. D'abord, nous n'avons pas à demander compte à Dieu de ses largesses: il en est le maître absolu et les donne à qui il lui plaît. Mais, du reste, ce serait une erreur de croire que Judas n'a pas reçu, après sa trahison, des grâces de choix pareilles à celle accordée à Pierre. Quand le traître vient saisir son Maître à Gethsémani et que Jésus lui adresse ces paroles d'une infinie douceur: « *Mon ami*, pourquoi es-tu venu ici? » ces paroles d'une divine mansuétude ne valaient-elles pas, croyez-vous, le regard jeté à Pierre? N'étaient-elles pas au même titre une provocation bien puissante au repentir? Et quand encore Jésus se laisse embrasser par Judas, les bras ouverts par le Sauveur au traître n'étaient-ils pas plus persuasifs, plus éloquents, plus irrésistibles encore, si possible, qu'un simple coup d'œil rapide? Non, ce n'est pas la grâce de Dieu qui a manqué à Judas. Dieu n'est jamais en retard de libéralité avec nous. Mais c'est nous qui abusons de ses grâces et qui, leur opposant un cœur de glace, un front de diamant, rendons impossible en nous l'entrée de ce renfort divin. Imaginez Pierre dans le jardin à la place de Judas, Pierre reçu dans les bras de Jésus, et dites-moi s'il n'y fût pas demeuré, ressaisi soudain par l'amour et pleurant, éperdu, au lieu de rompre froidement, comme Judas, cette étreinte affectueuse des bras du Maître, pour se retourner vers les soldats et leur dire: « C'est celui-ci, garrottez-le! »

Tout homme, mes frères, c'est une vérité de foi, reçoit ainsi de Dieu de ces grâces privilégiées, de ces témoignages d'amoureuse compassion, lorsqu'il a commis quelque grave faute qui peut décider de son sort éternel. Il suffit d'être enfant prodigue pour devenir, de la part du Père, l'objet d'une attention pareille à celle accordée à Pierre renégat et à Judas traître à son Seigneur. Jésus alors s'efforce de toucher notre cœur en nous faisant sentir son miséricordieux regard tendrement attaché sur nous, ou en nous faisant entendre intérieurement une parole d'une infinie douceur. Les plus orgueilleux philosophes confessent eux-mêmes, avec Jouffroy, « ces élans intérieurs, ces attendrissements indéfinissables qui les rappellent aux bonnes heures à leurs croyances passées. » Mais, parmi les enfants prodiges, les uns reviennent au Christ, comme saint Pierre, en pleurant de repentir et de joie; les autres s'éloignent de plus en plus, comme Judas, et finissent par une mort désespérée. Non, mes frères, si nous sommes d'autres Pierre par le péché, soyons encore d'autres Pierre par le repentir, et venons tous au saint tribunal de la Pénitence déposer aux pieds du ministre de Jésus-Christ, avec l'ardeur de foi et d'amour contrit du chef des Apôtres, le poids qui surcharge nos consciences: l'heure en est venue, ne tardez plus!

18^e Instruction

JOSEPH ENTRE DEUX CONDAMNÉS, JÉSUS
ENTRE DEUX CRIMINELS

Mes frères,

Avez-vous déjà attentivement considéré ce mystère de Joseph mis en prison entre deux condamnés, prophétisant à l'un sa prochaine rentrée en grâce à la cour du roi, et n'ayant pour l'autre au contraire que des paroles de mort? Et ne trouvez-vous pas ici figuré le mystère semblable du Christ relégué lui aussi entre deux condamnés, promettant au premier l'entrée prochaine au royaume de son Père, mais n'ayant pour le second qu'une sentence de mort? Jésus en croix entre deux criminels! Ne nous hâtons pas, mes frères, de détourner nos yeux de ce révoltant spectacle: il va fournir à notre foi un nouvel accroissement, et à son tour notre piété trouvera de quoi s'édifier en méditant les symboles cachés sous la figure des deux larrons.

I

Jésus entre deux larrons: mystère de foi

En crucifiant le Sauveur entre deux scélérats, les princes des prêtres voulaient que l'opprobre de sa mort fit se démentir tous ceux qui avaient admiré sa vie. Le peuple voyant Jésus mis au nombre des malfaiteurs, le prendrait, croyaient-ils, pour l'un de ces malfaiteurs, et même pour le plus criminel de tous, puisqu'il avait dans le supplice la place la plus marquante, celle du milieu: *In medio*

tanquam princeps latronum, dit saint Bonaventure¹. Ce qu'ils n'avaient pu obtenir de la déposition des faux témoins du Sanhédrin, ils l'espéraient cette fois du déshonneur qu'il y aurait pour le Christ à mourir confondu avec des infâmes : Jésus serait convaincu de mensonge et d'imposture dans ses prétentions au titre de Fils de Dieu, lui qu'on verrait traité comme un repris de justice, l'égal des assassins et des voleurs.

Mais c'est précisément le contraire qui arrive. Les Juifs s'imaginent en avoir fini à jamais avec le nom et la mémoire du Christ, et ils ne font en réalité que rendre plus manifestes, plus éclatantes, sa mission, sa grandeur, sa puissance divines. Ils donnent à Jésus de Nazareth un trait de ressemblance, d'identité de plus avec la figure du Messie, telle que les prophètes l'ont dessinée par avance. Isaïe n'avait-il pas en effet prophétisé en ces termes du Messie à venir : « Il aura une race immortelle, il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été confondu avec les scélérats : *et cum sceleratis reputatus est.* » (Is., LIII, 12). Si donc les Juifs n'avaient pas été aveuglés par une rage directement inspirée de l'enfer, ils auraient compris que faire mourir Jésus entre deux larrons, c'était compléter ce qui pouvait manquer encore à son entière conformité avec le Dieu-Messie des Ecritures, selon cette parole même de Jésus : « Je vous annonce qu'il faut que s'accomplisse en moi ceci encore qui a été prédit : Il a été rangé parmi les scélérats. *Adhuc hoc quod scriptum est, oportet impleri in me : Et cum iniquis deputatus est.* » Les pharisiens se prennent donc dans leurs propres pièges, et l'enfer se ment à lui-même : ils veulent effacer sous la honte et l'opprobre le caractère divin du Fils de l'Homme, mais chaque ignominie nouvelle dont ils l'abreuvent nous est une preuve nouvelle qu'il est le Fils de Dieu, le Désiré des nations, l'Emmanuel. Adorons donc, mes frères, avec une foi nouvelle aussi, ce supplicié cloué au gibet entre deux malfaiteurs ; et que le spectacle des humiliations de Jésus dans sa Passion, loin d'être pour nous un objet de scandale, ne serve qu'à rendre en nous plus vive et plus profonde la croyance en sa divinité.

Du reste, mes frères, la conversion du bon larron va devenir à nos yeux un autre argument encore de la divinité du Crucifié. Car quel spectacle plus édifiant pour notre foi que celui où nous voyons le Sauveur opérer ce miracle, à nul autre pareil, de la conversion d'une âme criminelle ! Une âme à convertir, c'est, disent les saints, une plus grande œuvre que le monde à créer. En créant le monde, Dieu n'avait à vaincre aucune résistance de la part de la matière qui n'existait pas. Mais, quand il veut convertir une âme, il se heurte à des résistances opiniâtres, si opiniâtres parfois que Dieu ne pourrait les briser qu'en faisant violence à la liberté humaine, et qu'elles demeurent invin-

cibles. Or, admirez, mes frères, dans le changement soudain du larron criminel en larron repentant, le prodige éclatant de la puissance du Rédempteur, la force de sa grâce. Voici un homme, scélérat jusqu'au moment où on le crucifie, qui, de voleur et d'assassin, se fait encore blasphémateur, et, jusque sur la croix où il agonise à droite de Jésus, couvre celui-ci d'imprécations et d'injures : « Les deux larrons ses compagnons, nous dit l'Evangéliste saint Marc, l'insultaient de concert. *Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei.* » (Marc, xv, 32). Et voilà cet homme, noir de crimes et impénitent, qui tout à coup, en un instant, par une grâce mystérieuse émanée de Jésus, se sent transformé, d'insulteur se fait suppliant, de criminel, repentant ; devient le premier évangeliste, le premier martyr, le premier confesseur de Jésus-Christ ; son premier apôtre aussi, car il exerce un apostolat de foi et de charité près du mauvais larron de gauche qui continue à blasphémer et à se moquer de Jésus en lui disant : « Puisque c'est toi le Christ, sauve-toi, et nous avec toi. » — « Tu ne crains donc pas Dieu, lui répond le bon larron, pour insulter ce juste ! Nous, c'est justice que nous mourions, et nous recevons le digne châtiment de nos méfaits ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Quel changement, mes frères, et quel prodige ! Et comment ne pas reconnaître un Dieu dans la personne de ce supplicié qui, tout cloué qu'il est à la croix, exerce sur les cœurs une puissance pareille, commande aux volontés les plus rebelles, force un larron endurci à proclamer devant tout le peuple, dans un élan de repentir et de foi, sa sainteté, son empire souverain ! O Juifs, quelle n'a pas été votre folie de placer la croix de Jésus entre celles de deux larrons ! Vous vouliez par là le déshonorer, et vous avez au contraire servi les desseins de sa sagesse, lui offrant vous-mêmes un malheureux sur qui exercer sa miséricorde, une âme coupable à sauver, une précieuse conquête à faire sur le démon !

Ce qui rend la conversion du bon larron plus merveilleuse, c'est qu'elle se produit dans un concours de circonstances telles que tout semble se réunir pour la rendre impossible. Cet homme n'a vu aucun des miracles opérés par Jésus dans le cours de sa vie ; il n'a pas encore assisté d'autre part aux bouleversements extraordinaires de la nature à la sixième et à la neuvième heure de ce jour du Vendredi-Saint, le soleil ne s'est pas encore voilé d'épaisses ténèbres en plein midi, la terre n'a pas encore tremblé, les rochers ne se sont point fendus, les morts ne sont point sortis de leurs tombeaux, le centurion de garde au Calvaire n'a point jeté ce cri d'angoisse : « C'était vraiment le Fils de Dieu ! » et déjà le bon larron, sans prodige apparent qui eût frappé ses yeux ou ses oreilles, confesse la royauté divine de Jésus, et lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume. » — Non seulement il n'a vu aucun miracle, mais de plus il voit dans le Nazaréen son compagnon de sup-

¹ *De perfecta Vita.*

plice, ce qui est le moins capable, humainement parlant, de rappeler un Dieu. Il le voit provoqué par les scribes et les pharisiens à descendre de la croix, et impuissant à relever ce défi. Il le voit insulté par tous, et sans parole pour leur répondre victorieusement. Il le voit baigné des larmes de sa mère qui se tient abîmée de douleur au pied de la croix, et condamné à laisser cette douleur sans consolations. Il entend aussi toutes les accusations que ses ennemis élèvent contre son innocence, et peut croire, au silence de Jésus, que celui-ci est réellement coupable. Il a pu savoir que Jésus s'était fait de nombreux disciples, s'était attaché particulièrement, à titre de compagnons et d'apôtres, douze d'entre eux; et pas un n'est là présent, tous l'ont abandonné, l'un d'eux l'a même vendu à ses ennemis. N'y a-t-il pas là de quoi ébranler la foi la plus robuste, à plus forte raison étouffer dans son germe la foi à peine naissante du bon larron? Dans de telles circonstances, je le répète, la conversion de celui-ci était tout ce qu'il y a de plus humainement impossible; elle était le plus grand miracle que Jésus pût, comme Dieu, accomplir sur la croix. Il n'avait pas besoin maintenant de descendre du gibet pour prouver qu'il était le Fils de Dieu: la conversion du larron le prouvait et le prouve surabondamment.

Il y a donc là, dans ce mystère des trois croix, une grande école ouverte à notre foi. La piété qui se nourrit de la foi va trouver à son tour, dans les détails particuliers de ce mystère, de précieuses considérations.

II

Jésus entre deux larrons : mystère de piété

Dans la pensée des saints Pères et des Docteurs de l'Eglise, les deux larrons crucifiés à droite et à gauche du Sauveur figurent les deux camps opposés de l'humanité par rapport à Jésus. Tous les hommes sont pécheurs, en Adam du moins, *in quo omnes peccaverunt*, dit l'Apôtre. (Rom., v, 12). A ce titre, tous méritent d'être représentés sous la figure des deux larrons de l'Evangile. Mais, de même qu'au Calvaire, il y a les bons et les mauvais larrons. Les premiers sont ceux qui confessent la divinité de Jésus-Christ de bouche, de cœur et d'actes. Les autres sont ceux qui, baptisés ou non, préfèrent demeurer dans les voies de l'infidélité et du crime, et terminent par un dernier blasphème une vie d'iniquité et d'irréligion. Que dirai-je à ces derniers, sinon ce que disait sur la croix du Golgotha le larron de droite à celui de gauche: « Toute crainte de Dieu est-elle donc absente de votre cœur? Ne pensez-vous donc jamais à la mort et au jugement qui la suit? Vous ne croyez pas, dites-vous, à ce jugement; mais enfin êtes-vous si certains qu'il n'aura pas lieu? Sans croire à l'éternité, vous pouvez du moins vous douter qu'elle vous attend et prévoir le cas où vos doutes répondraient à la réalité. Par conséquent, cessez de vivre sans religion, sans justice, sans

morale, comme des animaux sans raison; rendez à Dieu, votre Maître et votre Père, vos devoirs de soumission, d'adoration, de respect et d'amour; fuyez le mal et pratiquez le bien; réparez vos fautes et vos injustices passées, et voyez à les éviter pour l'avenir; par dessus tout priez, demandez à Dieu la foi parfaite qui vous manque, la pleine lumière des vrais enfants du ciel. » Combien de ces gens-là ne savent, à l'exemple du mauvais larron, prier Dieu quelquefois que pour lui demander des avantages temporels, et se plaindre avec colère de n'être pas exaucés! Le mauvais larron disait: « Si tu es le Christ, tire-nous avec toi de ce cruel supplice. » Les mauvais larrons de tous les temps, quand la tribulation vient à eux, s'écrient de même: « Si tu existes vraiment, ô toi que l'on appelle Dieu, fais donc cesser ces atroces souffrances que j'endure sur mon lit de malade; » ou bien: « Mets donc un terme à ces pluies désolantes qui compromettent mes récoltes et retardent mes travaux; » ou bien encore: « Fais-moi donc connaître l'ennemi caché qui a dévasté pendant la nuit mon champ, ma vigne, mon verger. » Voilà à peu près les seules prières qu'adressent au ciel les hommes de l'espèce du mauvais larron, et, je l'ai dit, si le ciel reste sourd à leurs supplications, — et comment en pourrait-il être autrement? — ils se répandent en murmures, en cris de fureur, en blasphèmes. Hélas! les gens de cette sorte sont peut-être plus nombreux qu'on ne pense!

Combien autre est le langage du bon larron! Il a blasphémé tout d'abord lui aussi; mais bientôt il a reconnu avec une vive foi et une admirable humilité que ses souffrances et sa mort étaient le juste châtement de ses crimes, tandis que l'Homme-Dieu, lui, souffrait, sans démerite de sa part, pour les péchés du monde. Et alors, loin de se plaindre de ses maux, le bon larron ne songe qu'aux intérêts supérieurs de son âme; ce qu'il désire, ce n'est pas de descendre de la croix par la vertu du Christ, c'est de monter au ciel avec lui. Il compatit aussi à la misère de l'autre voleur; mais prenant en pitié sa misère spirituelle plutôt que sa misère physique, il s'efforce de le guérir de son aveuglement, de le faire revenir à des sentiments meilleurs, de l'amener au repentir et à la vie éternelle.

Double leçon donnée ici aux personnes désireuses d'être et de rester, comme le bon larron, à la droite de Jésus, parmi les élus du Père. Qu'elles commencent par comprendre que toute peine est ici-bas le châtement du péché, et par accepter toutes les croix de la vie en expiation de leurs fautes et de celles de leurs proches. Sans perdre à se lamenter et à se plaindre un temps qui serait bien mieux employé à s'exercer à la résignation et à la patience, qu'elles n'aient vraiment au cœur qu'un désir: être au ciel avec Jésus, elles et les membres de leur famille, leurs amis, leurs bienfaiteurs, etc. Que ce soit là l'objectif principal de leurs pensées et de leurs efforts. Qu'elles sachent ensuite se faire, auprès des cœurs oublieux de Dieu,

les apôtres de la grâce d'En-Haut. Qu'elles prêchent par la parole quelquefois, par l'exemple toujours. Dieu nous demandera compte non pas de notre âme seulement, mais de celle de quiconque aura été placé dans la sphère de notre influence. Ils sont si nombreux, ces émules du mauvais larron, qui auraient un extrême besoin d'être arrêtés dans leurs blasphèmes et leurs profanations par de salutaires avis ! Croyez-vous que retentiraient toujours en vain aux oreilles et aux cœurs coupables l'avertissement de Disma, le larron repentant, à son compagnon : « N'as-tu donc aucune crainte de Dieu ? » A force de semer le bon grain, on finit bien, bon gré mal gré, par récolter quelque chose. Quoiqu'il en soit d'ailleurs de nos chances plus ou moins grandes de succès, en exerçant l'apostolat près de nos frères, nous aurons toujours fait une œuvre extrêmement méritoire, et nous aurons rendu plus certain pour nous-mêmes l'espoir d'entendre un jour Jésus nous adresser ces paroles : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans mon ciel. »

SERMONS DE CARÈME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

V

CINQUIÈME PAROLE

Résumé analytique

Contraste frappant entre les sentiments de Jésus en croix et ceux des Juifs (la soif et le vinaigre).

1. Jésus a soif comme homme (soif naturelle), et comme Rédempteur (soif surnaturelle du salut des âmes).

2. Mourir de soif est le plus cruel des supplices ; tous les tourments de la Passion avaient préparé pour Jésus ce genre de mort.

3. Dieu a fait maintes fois des miracles pour arracher ses serviteurs aux horreurs de la soif, mais ni le ciel ni la terre n'entendent la plainte du Christ, bien plus, on l'abreuve de vinaigre : *In siti mea potaverunt me aceto*.

4. La véritable soif du Rédempteur, c'est son amour des âmes, son désir de les sauver, le tourment qu'il éprouve à la vue du grand nombre des pécheurs qui se damment.

5. Jésus a eu soif pour expier la soif insatiable de pécher, les rechutes des pécheurs, la vie de plaisirs des mondains, et cette soif durera tant qu'il y aura des âmes à sauver.

6. Les Juifs ne l'ont pas compris, ils ont accepté que le sang du Sauveur retombe sur eux en flots de vengeance ; aujourd'hui encore ils l'abreuvent de fiel et de vinaigre.

7. Ce sont les martyrs, les vierges, tous les saints du christianisme, qui ont répondu à la voix du Christ en lui donnant leur foi, leur amour, leur sang. C'est à nous d'imiter ces exemples pour recueillir l'effet des souffrances du Christ : *Venite, benedicti, sitivi et dedistis mihi bibere*.

Sitio. J'ai soif.
(Joan., xix, 21).

Mes frères,

Il y a, dans le long récit de la passion du Sauveur, une série de contrastes fort remarquable : c'est que d'une part Jésus a répondu par des bien-

faits aux injures et aux mauvais traitements qu'il a reçus, tandis que d'autre part, lorsqu'il a eu besoin d'une consolation ou d'un soulagement, on ne lui a répondu que par de nouvelles insultes ou de nouveaux tourments. Cette observation se vérifie pour chacune des paroles prononcées sur la croix. Les ennemis du Christ l'ont poursuivi sans relâche jusqu'à ce qu'ils l'aient fait condamner à la mort la plus honteuse : eh bien, il demande pardon pour eux à son Père, avant de mourir. — Ses bourreaux ont tout fait pour lui enlever la vie terrestre : il va donner à un pécheur repentant la vie éternelle. — Ses meilleurs amis, ses plus fidèles serviteurs ne peuvent absolument plus rien pour lui être utiles : c'est Lui qui les prend sous sa protection et qui donne un défenseur à sa mère, une mère à ses disciples. — Il veut sauver tous les hommes et il est abandonné de tous, il se tourne vers son Père et il sent lui échapper les consolations de sa tendresse : mais il se jette avec amour, malgré sa détresse, dans les bras de son Dieu. — Enfin, aux douleurs excessives de son âme viennent s'ajouter celles du corps, et surtout une soif dévorante, il pousse ce cri désolé : *J'ai soif !* Que va-t-on lui répondre ?

C'était l'habitude des Juifs d'offrir aux condamnés à mort une potion soporifique destinée à leur enlever, au moins en partie, le sentiment de la douleur des derniers moments. Des femmes compatissantes préparaient ce breuvage, en écrasant dans du vin généreux des larmes de myrrhe, d'aloès ou d'encens, ce qui lui donnait le goût du fiel et la propriété d'endormir la douleur. Avant le crucifiement, on avait déjà offert à Notre-Seigneur cette boisson étrange, il avait approché la coupe de ses lèvres, mais avait refusé d'y boire pour calmer ses souffrances, car il voulait en sentir toute l'amertume et souffrir avec pleine conscience tous les châtements de nos péchés. Conformément à un autre usage, il y avait près de la croix, nous dit saint Jean¹, un vase plein de vinaigre qui pouvait servir à étancher, avec de l'eau, la soif des suppliciés, ou à arrêter les hémorragies de leurs plaies. C'est dans ce vase qu'un des gardes plongea une éponge pour la présenter, à l'aide d'une baguette d'hyssope, aux lèvres du mourant. Quelle réponse, mes frères, à la plainte du Fils de Dieu ! Ses entrailles sont brûlées par la soif, et on lui brûle les lèvres avec du vinaigre. C'était encore l'accomplissement d'une prophétie de David : « Dans ma soif, il m'ont abreuvé de vinaigre². » Mais que signifiait cette soif du Sauveur ? Que signifie ce vinaigre dont on l'abreuve ? C'est ce que nous allons chercher à comprendre aujourd'hui, et nous nous demanderons ensuite ce que nous pouvons faire de notre côté pour calmer la soif de Celui qui sur la croix a tant souffert pour nous.

1. *J'ai soif !* C'est un homme dans les derniers moments de son agonie qui pousse ce cri déchirant.

¹ Joan., xix, 29.

² Ps. lxxviii, 22.

rant ; mais, mes frères, cet homme est Dieu, cet homme est le Rédempteur de l'humanité ; nous devons donc trouver dans ce seul mot quelque chose qui nous rappelle la nature humaine du Sauveur, sa nature divine, et sa mission de Rédempteur. L'Évangile attribue au Sauveur Jésus trois sortes d'actions, qui ont toutes pour principe l'unique personnalité du Fils de Dieu : il y a en effet des actions du Christ qu'un Dieu seul pouvait produire, par exemple la résurrection de Lazare ; il y en a d'autres qui se rapportaient spécialement à sa nature humaine, comme manger, dormir, obéir, prier ; d'autres enfin qui n'ont leur signification complète qu'autant qu'on les rapporte tout à la fois à l'humanité et à la divinité : ce sont les actions de l'Homme-Dieu, du Rédempteur, par exemple l'offrande de sa vie et de son sang pour racheter le monde. Or, il me semble que le sentiment exprimé par le cri que vous venez d'entendre : « J'ai soif ! » se rapporte à chacune de ces trois catégories d'actes. C'est, avant tout, une souffrance corporelle des plus intenses, produite par l'excès des douleurs de la passion, mais c'est aussi une soif surnaturelle, le désir ardent dont le cœur du Fils de Dieu brûle de sauver nos âmes, et la soif que le Rédempteur éprouve de souffrir encore davantage, s'il le fallait pour opérer notre salut. Réunissant ces deux derniers points de vue en un seul, nous aurons à expliquer la soif naturelle dont est brûlée la poitrine haletante du Sauveur, et la soif surnaturelle qui lui fait désirer son immolation pour notre salut.

2. Les blessures et les souffrances du corps, dit saint Cyrille¹, ont cette propriété de dessécher l'intérieur des organes, d'y consumer toute la sève vitale, et d'augmenter la chaleur au point de produire une soif dévorante, et c'est peut-être le plus cruel des supplices que de mourir de cette soif. Or, mes frères, qui a jamais subi plus complètement ce supplice que Jésus ? Que n'a-t-il pas enduré depuis la veille au soir, depuis le moment où il a quitté le cenacle ? Il y a près de vingt-quatre heures qu'il n'a rien pris pour se soutenir, et déjà dans la grotte de l'agonie, il est tombé de faiblesse et a inondé la terre de son sang. Arrêté par une troupe armée, il a été garrotté, traîné à terre, meurtri de coups, conduit de tribunaux en tribunaux, souffleté, maltraité par les soldats et la populace. Après une nuit aussi tourmentée, le lendemain il a comparu de nouveau devant le grand conseil des Juifs, devant Pilate, devant Hérode, il a été flagellé, couronné d'épines, accablé d'injures. Enfin on l'a chargé de sa pesante croix, et on l'a forcé à coups de fouets à la traîner jusqu'au Calvaire, en trébuchant à chaque pas ; on l'a étendu sur cet instrument de supplice, on a étiré tous ses membres pour les attacher avec des clous énormes, on l'a hissé violemment, pour le laisser suspendu durant trois heures aux ardeurs du soleil. Le prophète David lui met dans la

bouche ces paroles : « Ma vie est desséchée comme une motte de terre, et ma langue s'est attachée à mon palais², » et Jérémie celles-ci : « Un feu ardent s'est allumé dans mon cœur et caché dans mes os, je suis tombé en défaillance, ne pouvant plus le supporter³. » Il ne sent plus les clous qui le déchirent, les épines qui lui traversent la tête, mais il est dévoré par un feu dont la flamme augmente toujours, sa poitrine est comme un brasier ardent, il rassemble toutes ses forces pour crier : « J'ai soif ! »

3. Lorsque la servante d'Abraham, errant dans le désert avec son fils Ismaël, n'avait plus une goutte d'eau pour calmer la soif de l'enfant et l'arracher à une mort certaine, Dieu eut pitié d'elle et envoya un ange pour lui indiquer une source d'eau vive. Lorsque le peuple de Dieu manquait d'eau, Moïse frappait de sa baguette un rocher, et aussitôt le roc aride devenait une fontaine intarissable. Le Seigneur a répété ces miracles en faveur de Samson, d'Elie et d'Elisée. Est-ce qu'il restera sourd à la plainte de son fils ? Oui, mes frères. Le ciel ne s'ouvrira pas pour laisser tomber une goutte de pluie rafraîchissante sur les lèvres du Christ, aucun ange ne sera envoyé pour lui offrir un verre d'eau froide, et pas une créature compatissante ne répondra à ce cri déchirant. Celui qui envoie le soleil et la pluie sur les champs du juste et du pécheur, Celui qui a promis à la Samaritaine de lui donner une eau qui la désaltérerait à jamais, Celui qui a invité les âmes altérées à venir boire l'eau qu'il leur offrait, Celui-là même ne pourra obtenir du ciel ni de la terre une seule goutte d'eau !

Voilà pourtant un soldat qui est touché de compassion, il plonge une éponge dans un grand vase, et à l'aide d'un bâton il la présente au moribond. Est-ce donc un rafraîchissement qui adoucira ses souffrances ? Non, non, le ciel ne l'a pas permis ; c'est un nouveau tourment pour le crucifié, c'est un vinaigre dégoûtant dont sa bouche sera encore infectée ! Écoutez à ce propos les paroles prophétiques de David : « J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma tristesse, et nul ne s'est présenté ; quelqu'un qui me consolât, et je n'ai trouvé personne. On m'a donné pour nourriture du fiel, et dans ma soif on m'a abreuvé de vinaigre⁴. » Le fiel et le vinaigre, voilà ce que rend au Christ son peuple, à qui il a donné en héritage une terre où coulent le lait et le miel.

4. « J'ai soif ! » s'est écrié le Sauveur, et nous venons de voir quels tourments cette soif naturelle lui a causés. Mais, comme Dieu et comme Rédempteur il brûlait d'une soif bien plus ardente encore, la soif de donner son sang pour le salut des hommes, de souffrir encore cent fois plus qu'il n'avait souffert, si cela était nécessaire pour payer la dette du péché. Lorsque Jésus, arrêté près du puits de Jacob, disait à la Samaritaine :

¹ Ps., XXI, 15.

² Jérém., XX, 9.

³ Ps., LXVIII, 20-21.

⁴ S. Cyrill. Alex., *Serm. V in Parasc.*

« Donne-moi à boire, » il ne lui demandait pas d'apaiser la soif de sa bouche, mais de contenter le désir qu'il avait de la convertir ; ainsi la soif qui le tourmente sur la croix, c'est surtout l'amour qui le porte à mourir pour nous sauver. « Ma soif, lui fait dire saint Augustin, c'est de vous sauver, je n'aspire qu'à vous procurer le salut ; la vie de vos âmes me préoccupe plus que mes tourments ; j'ai soif de votre bonheur ! »

C'est par amour pour nos âmes que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il a vécu dans la pauvreté, le travail et le mépris, qu'il a prêché trois ans sa doctrine et opéré tant de miracles ; c'est par amour qu'il a voulu souffrir et mourir. Son Incarnation et sa vie tout entière, toutes ses pensées et toutes ses actions n'ont été que les manifestations de cette ardente soif du bonheur de nos âmes. Elle allait grandissant avec lui, elle augmentait à mesure qu'il approchait du but de sa mission divine, elle atteignit son suprême degré d'intensité lorsque cloué sur la croix il attendait la mort. « J'ai soif » de vos âmes, s'écriait-il, donnez-moi vos âmes, je veux leur salut éternel ! C'est ainsi que les commentateurs représentent les dispositions intérieures de notre divin Rédempteur. Mais, comme Dieu, Jésus-Christ savait que parmi cette innombrable quantité d'âmes pour lesquelles il offrait sa vie, il y en aurait beaucoup qui resteraient insensibles aux preuves qu'il leur donnait de son amour infini. Ces pauvres âmes, il voudrait les gagner encore, les arracher à l'enfer dont elles vont être la proie. Que faire pour cela ? Souffrir encore davantage dans sa nature humaine ? Il y consent, il veut à tout prix sauver tous les hommes, et c'est ce désir ardent qui est cause de la soif dont il est dévoré. Il peut dire comme Job : « Qui me donnera que ma demande soit exaucée, et que j'obtienne de Dieu ce que j'attends ? Que celui qui a commencé, achève ; qu'il étende la main et qu'il me frappe ! » Une seule goutte du sang du Fils de Dieu aurait suffi pour racheter le monde : il en a versé des milliers depuis le jour de sa circoncision, et il est prêt à en verser encore plus, si on le lui demande pour le salut de nos âmes, car, dit saint Pierre Chrysologue, ce qui suffisait à la rédemption ne suffisait pas à l'amour du Rédempteur.

5. Ce n'est pas assez pour l'homme d'avoir une fois commis le péché : la passion le porte à pécher encore, il ne se relève le plus souvent que pour retomber ; une soif d'iniquité le tourmente, et quand il a goûté à la coupe enivrante du crime, il y retourne avec fureur. C'est pour expier cette soif insatiable du mal que Jésus a brûlé de la soif du salut des âmes. Lui aussi, il veut recommencer sa passion, subir une nouvelle agonie, une nouvelle flagellation, porter une autre couronne d'épines, monter encore une fois au Calvaire, être cloué de nouveau sur la croix : il a soif de souffrances parce que vous avez soif de jouissances, et que la jouissance ne peut être expiée que par la souffrance.

Son regard de Dieu s'étend en ce moment sur toutes les contrées de la terre, il enveloppe toutes les générations qui s'y sont succédé et celles qui y passeront jusqu'à la fin des temps, il considère toutes ces sociétés civilisées ou sauvages, ces millions d'êtres humains dont la vie s'écoule presque tout entière à la recherche des plaisirs, il voit tous les crimes que l'amour de la jouissance fait commettre sur tous les continents et jusque sur les îles les plus lointaines, et en face de cette innombrable quantité d'âmes immortelles qui se damnent, il crie à son Père : « J'ai soif » de souffrances pour les sauver !

Il est donc vrai de le dire, mes frères, la soif divine du Sauveur n'est pas encore apaisée, car il y a toujours des âmes à sauver. Il l'a communiquée à ses apôtres, aux missionnaires qui vont jusqu'aux extrémités du monde convertir les pécheurs et renverser les idoles. Cette soif durera tant qu'il y aura une âme à ramener à Dieu, un pécheur en danger de se perdre. Chaque fois qu'un enfant reçoit le baptême, qu'un chrétien reçoit l'absolution de ses fautes, qu'une âme pieuse communie ou entend la messe, chaque fois qu'un acte de mortification est pratiqué, qu'une prière est offerte à Dieu pour fléchir sa justice et obtenir miséricorde, c'est comme une goutte d'eau qui rafraîchit la bouche du Sauveur, mais il y a encore des âmes à sauver, et il répète sans cesse : « J'ai soif ! j'ai soif ! »

6. Les Juifs, qui n'avaient trouvé que du vinaigre pour abreuver le Sauveur altéré, ont-ils mieux compris cette soif ardente du salut du monde qu'il le dévorait ? Les derniers spectateurs du drame, nous dit saint Luc¹, s'en retournèrent après la mort de Jésus en se frappant la poitrine ; d'autres s'écriaient : « Oui, c'était bien le Fils de Dieu ! » des femmes pleuraient ; mais combien de pécheurs ont changé de vie ? Hélas ! la masse du peuple a persévéré dans son endurcissement, et cette vigne de choix, plantée de la main même de Dieu, entourée de tous ses soins, enrichie de toutes ses faveurs, n'a produit pour son Sauveur que des ronces et des épines. Et aujourd'hui encore, cette nation réprouvée, dispersée par la vengeance divine aux quatre coins du monde, accablée du mépris de tous les peuples, proteste de sa haine contre le Christ et son Eglise, et abreuve toujours du vinaigre de son incrédulité. Celui vers qui tous les bons chrétiens font monter l'encens de leurs prières. Les Juifs l'ont voulu : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » ont-ils crié en demandant sa mort, et le calice de la colère divine qu'ils ont fait déborder laisse retomber sur eux des châtiments qui les écrasent sans les convertir. Jérusalem a été saccagée, le temple détruit de fond en comble, le culte mosaïque aboli, la nation dispersée, le sceptre de ses rois brisé, et le Juif sourd à la voix de ses prophètes attend toujours son Messie ! « Leurs yeux sont obscurcis,

¹ Job, vi, 8-9.

² Luc, xxiii, 48.

³ Matth., xxvii, 25.

au point qu'ils ne voient plus ¹, » selon la parole de David, et Dieu a déserté leur tabernacle.

7. Mais comment les siècles chrétiens ont-ils répondu au cri du Sauveur ? Quel spectacle admirable, mes frères ! Voyez ces légions de martyrs, de femmes, d'enfants qui donnent au Crucifié non seulement leur foi et leur amour, mais leur sang et leur vie, pour calmer sa soif. Voyez ces autres légions de saints qui se sont retirés du monde, dans les solitudes des déserts ou des cloîtres, pour y faire la guerre à leurs passions, mortifier leur chair, expier leurs péchés et gagner le ciel. Eux aussi ont entendu la voix du Sauveur et ont voulu apaiser sa soif : à leur tour ils ont eu faim et soif de la justice, et ils ont été rassasiés. Et dans toutes les paroisses, dans toutes les familles chrétiennes, voyez ces pères et mères qui élèvent saintement leurs enfants, voyez ces jeunes gens et ces jeunes filles qui se font un honneur de rester fidèles aux promesses de leur baptême : ils savent que Jésus a soif du salut de leurs âmes, ils veulent répondre à son amour et gagner le ciel. Je sais bien qu'il y a à côté de ces bons serviteurs de mauvais chrétiens qui, à l'imitation des Juifs, abreuvant encore le divin Sauveur du vinaigre de leurs iniquités. Je pleure avec vous sur l'aveuglement de ces malheureux ; et je leur répète encore une fois : Regardez la croix où un Dieu meurt pour vous, écoutez ce cri de son cœur : « J'ai soif de vos âmes, je suis venu pour que vous ayez la vie, je ne suis pas venu chercher les pécheurs, mais les justes, afin qu'ils fassent pénitence. » Lui seul a les paroles de la vie éternelle, allez à lui et il fera jaillir au fond de vos cœurs desséchés par le vent des passions ces sources d'eau vive qui atteignent le ciel.

Oui, mes frères, allons tous en ce jour à Jésus crucifié, calmons par nos larmes et nos prières la soif de son cœur, soupignons après les dons de son amour, comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau vive. N'ayons d'autre soif que d'accomplir ses commandements et d'imiter ses vertus. Disons avec David : « Mon âme a soif de vous, Dieu fort, Dieu de vie. Quand me sera-t-il donné de paraître au ciel en votre présence ! » En attendant que vous m'accordiez ce bonheur, donnez-moi, divin Sauveur, les larmes de la pénitence qui me serviront de nourriture nuit et jour, afin que je n'oublie jamais ma misère ; faites que mon âme ait toujours faim et soif du ciel, pour s'y rassasier un jour aux torrents des saintes voluptés. C'est ainsi, mes frères, que travaillant ici-bas à expier vos fautes et à pratiquer la loi de Dieu, vous réjouirez le cœur de Jésus, vous étancherez sa soif, et vous mériterez qu'il vous dise au jour du jugement : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ². » Ainsi soit-il.

¹ Ps., LXXVIII, 24.

² Ps., XLI, 3.

³ Matth., xxv, 35.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XVII

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

Jésus prit les pains et, après avoir rendu grâces, il les distribua à ceux qui étaient assis, et pareillement pour les poissons, tant qu'ils en voulurent. (Jean, VI, 11).

I

1. Nous avons ici une admirable figure de l'institution de la sainte Eucharistie. Le soir de la Cène, Jésus voyait dans le cours des siècles toutes les multitudes de chrétiens qui se mettraient à sa suite, et il en eut pitié : *Ayant pris du pain, il rendit grâces, le rompit et le donna à ses apôtres disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.* (Luc, XXII, 19). Et maintenant, voyez ce qui se passe dans nos temples catholiques ; c'est le divin mystère qui s'accomplit devant vous et pour vous ; c'est toujours le même Jésus qui vous donne son propre corps en nourriture, car sa chair est vraiment une nourriture. (Jean, VI, 56).

2. Remarquez en quel état il se donne à nos âmes : c'est sous l'apparence du pain et du vin, c'est-à-dire en l'état de victime. Il a voulu nous rappeler tous les mystères de sa vie temporelle, et plus particulièrement le mystère de sa passion et de sa mort. C'est toujours Jésus-Christ notre agneau pascal qui est immolé, et nous chantons avec l'Eglise : « O souvenir de la mort du Seigneur, pain vivant qui donnez la vie à l'homme, donnez à mon âme de ne vivre que de vous et de trouver toujours en vous ses délices ! » (*Adoro te*). Ah ! s'il s'agissait d'un pain matériel, combien seraient plus nombreuses les foules qui chanteraient cette hymne d'action de grâces !

3. Nous ne saurions donc apporter une trop grande préparation à la participation de ce divin mystère. Or l'honneur le plus agréable à celui que l'on veut honorer, c'est l'honneur qu'il désire lui-même. Pierre croyait bien honorer son Maître en refusant de se laisser laver les pieds ; et pourtant, c'était tout le contraire. (Jean, XIII, 8). Quant à nous, rendons à Jésus-Christ l'honneur qu'il nous a indiqué par sa loi, et disons-lui en toute sincérité dans des sentiments de repentir : *Lavez-moi encore plus de mon iniquité et purifiez-moi de mon péché. Créez en moi un cœur pur.* (Ps. L, 2, 10).

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *C'est toujours le même Jésus qui nous donne son corps en nourriture.* — « Croyez fermement que sous vos yeux va s'accomplir cette même

cène à laquelle il présidait. Entre l'une et l'autre, aucune différence. Ce n'est point l'homme qui donne l'une tandis que le Christ a donné l'autre : toutes les deux ont pour auteur le Christ. Lors donc que vous voyez le prêtre vous offrir le pain sacré, ne voyez pas en lui le prêtre, voyez en sa main la main du Sauveur lui-même. De même que, dans le baptême, ce n'est pas le prêtre qui baptise, mais Dieu qui, par son invisible puissance, soutient votre tête, de même que ni les anges, ni les archanges, ni aucun esprit céleste n'oseraient se présenter et porter sur vous la main, de même en est-il dans le cas présent. C'est Dieu seul qui nous régénère ; c'est Dieu seul qui nous fait ce don. Lorsque nous adoptons un enfant, n'avez-vous pas remarqué que, au lieu de nous en décharger sur nos serviteurs, nous nous présentons nous-mêmes à la barre du tribunal ? Dieu non plus n'a pas voulu se décharger sur ses anges de ce soin ; lui-même vient et dit : *Ne donnez à personne sur la terre le nom de père.* (Matth., xxiii, 9). Ce n'est pas que vous deviez mépriser vos parents, mais vous devez leur préférer votre Créateur, qui vous a mis au nombre de ses enfants. Or, Celui qui vous a donné ce qu'il y a de plus grand, à savoir lui-même, ne dédaignera pas de vous donner de plus son propre corps ¹. »

2. *C'est toujours Jésus-Christ notre Agneau pascal qui est immolé.* — « Prêtons ici l'oreille, prêtres et fidèles ; apprenons la grandeur de la dignité dont nous avons été revêtus, et frissonnons d'horreur. Dieu nous donne en nourriture sa chair sacrée ; il s'offre à nous à l'état de victime. Quelle excuse avons-nous si, après avoir mangé cet Agneau, nous devenons autant de loups ? si, après avoir mangé cette divine brebis, nous devenons pareils à des loups ravisateurs ? Ce mystère nous interdit non seulement toute rapine, mais la plus légère inimitié. Ce mystère est un mystère de paix, et il ne permet pas que nous préférions à la paix les biens de ce monde. Dieu pour nous ne s'épargne pas lui-même. Quel supplice mériterions-nous si, pour ménager nos richesses, nous négligeons notre âme en faveur de laquelle Dieu ne s'est pas lui-même ménagé ? Chez les Juifs, chaque année, un certain nombre de fêtes instituées par le Seigneur venaient leur rappeler les bienfaits dont ils avaient été comblés : pour vous, c'est chaque jour que ces mystères sacrés vous les rappellent. Ne rougissez donc pas de la croix ; c'est là notre honneur, ce sont là nos mystères, ce sont là les présents dont nous faisons notre ornement et notre gloire. J'aurais beau dire que le Seigneur a déployé le ciel et la terre, qu'il a rempli le sein des mers, qu'il a envoyé ses anges et ses prophètes, je ne dirais rien qui approche de ce bienfait. Le plus grand de tous, c'est qu'il n'ait pas épargné son propre Fils quand il a fallu sauver des serviteurs éloignés de lui ². »

3. *Nous ne saurions apporter une trop grande préparation à la participation de ce divin mystère.* — « Il faut donc, qu'aucun Judas, qu'aucun tentateur n'approche de cette table ; l'amour de l'argent les a perdus tous deux. Eloignons-nous de cet abîme ; n'estimons pas suffisant pour l'accomplissement de notre salut de présenter à la Table sacrée un vase d'or enrichi de pierreries, après avoir dépouillé les veuves et les orphelins. Voulez-vous honorer ce sacrifice, offrez cette âme pour laquelle le Christ a été immolé ; faites-la d'or, cette âme ; lorsqu'elle est de plomb ou d'argile, qu'importe un calice d'or ? N'ayons pas pour unique souci d'offrir des calices d'or, mais d'offrir des calices justement acquis. L'Eglise n'est pas un musée d'or et d'argent, c'est une assemblée angélique : c'est pourquoi il nous faut des âmes, Dieu n'admet des vases ici qu'en vue des âmes. Elle n'était point d'argent, cette table ; il n'était point d'or, ce calice dans lequel le Christ offrit son sang à boire à ses disciples : et pourtant tout n'en était pas moins précieux, ni moins redoutable, parce que tout était plein du divin Esprit. Voulez-vous rendre honneur au corps du Sauveur ? Ne le dédaignez pas, lorsque vous le voyez couvert de haillons : après l'avoir honoré dans l'Eglise par des vêtements de soie, ne le laissez pas dehors souffrir du froid et dans le dénûment. Celui qui a dit : *Ceci est mon corps*, et qui nous a garanti par sa parole la vérité de la chose, Celui-là même a dit également : *Vous m'avez vu ayant faim, et vous ne m'avez pas donné à manger.* (Matth., xxv, 42) ¹. C'est pourquoi approchons-nous de ce festin avec une conscience sans tache. Point de Judas parmi nous, qui s'occupe à dresser quelque embûche au prochain ; point de pervers ; point de fidèle qui cache le venin dans son cœur. Devant vous est le Christ ; c'est Lui qui vous a préparé cette table, car ce n'est pas la puissance d'un homme qui fait des offrandes déposées sur l'autel le corps et le sang du Sauveur. Le prêtre qui, debout, prononce les paroles saintes, n'est que la figure du prêtre véritable, mais la grâce et la vertu de Dieu opèrent seules tous ces prodiges. Loin d'ici donc les chrétiens qui s'abandonnent à la malice, à la rapacité, aux injures, à la haine, à l'avarice, à l'intempérance, à l'injustice, à l'envie, à l'impudicité, et qui cherchent à dépouiller et à tromper leurs frères ; car ils recevraient leur propre condamnation. De même que la nourriture corporelle aggrave l'état de l'estomac qui est déjà malade, de même cette nourriture spirituelle expose à une plus redoutable sentence celui qui la reçoit avec des dispositions criminelles. Que personne n'entretienne de mauvaises pensées : purifions notre cœur, et nous serons alors véritablement les temples du Seigneur. Rendons à notre âme la sainteté désirable, et c'est ce que vous pouvez faire en un seul jour ². »

¹ Ibid.

² S. Chrys., *De proditiōe Judæ*, Hom. II, n. 6, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. L, n. 3, trad. Vivès.

² S. Chrys., *ut supra*.

II

1. Qui n'admirerait cet amour de Jésus-Christ se donnant à nos âmes dans la sainte Eucharistie ? Ici, il n'y a plus de figures, c'est la réalité, et nous pouvons bien dire que l'amour a franchi toutes les bornes et dépassé toutes nos espérances, car Jésus-Christ s'offre à nous sans autre mesure que nos désirs mêmes, et il ne poursuit qu'un but, c'est de venir habiter en nous, afin de nous faire habiter en lui : *Celui, a-t-il dit, qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* (Jean, VI, 57). Telle est la réciprocité pleine de douceur et de condescendance qui nous permet de dire que Jésus-Christ demeure en nous, et que nous demeurons en lui, lorsque nous revenons de la Table sainte.

2. Ah ! combien est belle et glorieuse la transformation qui s'accomplit en nous par la sainte Eucharistie ! Nous arrivons à pouvoir dire comme l'Apôtre : *Je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi.* (Gal., II, 20). Aussi les démons se retirent, les anges accourent, et Dieu est au milieu de nous. De là des grâces sans nombre, de là des préservations et une paix surabondante que nous ne connaissions pas encore. Jésus-Christ, par la communication de son sang, a pacifié toutes choses en nous. C'est donc avec raison que l'Apôtre nous dit : *Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, du médiateur de la nouvelle alliance, Jésus, et d'une asperersion de sang plus éloquente que celle du sang d'Abel.* (Hébr., XII, 24).

3. Il n'en saurait être autrement, car *il a plu au Père que toute plénitude habitât en lui.* (Coloss., I, 19). Votre âme a-t-elle besoin d'être arrosée des eaux de la grâce ? *L'eau que je donnerai, a-t-il dit, deviendra une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle.* (Jean, IV, 14). Avez-vous besoin d'être éclairés ? Ecoutez ce qu'il vous dit : *C'est moi qui suis la lumière du monde. Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.* (Jean, VIII, 12). Craignez-vous encore pour votre salut ? Il vous répondra aussitôt : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* (Jean, XVI, 33). Allez donc vous asseoir dans des sentiments d'amour à la Table sainte, et il vous dira : *Voici que je suis avec vous.* (Matth., XXVIII, 20).

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *L'amour a franchi toutes les bornes et dépassé toutes nos espérances.* — « L'union mystique a lieu par cette nourriture que Jésus-Christ nous a donnée ; c'est le témoignage éclatant de sa tendresse envers nous, et c'est pour cela qu'il a voulu s'unir à notre nature, faire de nous tous son propre corps, nous identifier avec lui comme le corps l'est avec la tête. Il y a là le signe de l'amour le plus ardent. Job laisse entrevoir cette pensée quand il dit de ses serviteurs qu'ils l'aimaient au point qu'ils eussent désiré s'assimiler

sa chair par la manducation. Exprimant donc l'excès de leur amour, ils s'écriaient : *Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair ?* (Job, XXXI, 34). C'est ce que le Christ a fait dans la réalité des choses, et pour mieux gagner notre cœur, et pour nous ouvrir complètement le sien. Il ne s'est pas contenté de s'offrir à la vue de ceux qui l'aiment, il s'est mis entre leurs mains, dans leur bouche, sous leurs dents, mêlant sa substance à leur substance, donnant pleine satisfaction à tout désir. Au sortir de cette table, soyons donc comme des lions respirant le feu, devenus un objet de frayeur pour le diable lui-même, parce que nous aurons l'idée de ce qu'est notre tête et de l'amour qui nous a été témoigné. Les parents font souvent nourrir leurs enfants par des étrangers ; je nourris les miens de ma propre chair, je deviens leur nourriture ; car je veux tous vous ennoblir, vous donner le gage des plus magnifiques espérances. Celui qui se livre à vous dans cette vie, que ne fera-t-il pas dans la vie future ? J'ai voulu devenir votre frère, avoir à cause de vous la même chair et le même sang que vous. Eh bien ! je vous rends cette chair et ce sang par lesquels je suis entré dans votre famille¹. »

2. *Combien est belle la transformation qui s'opère en nous par la sainte Eucharistie !* — « Ce sang divin ravive en nous la fleur de l'image royale, donne à notre âme une incompréhensible beauté, entretient sa noblesse et sa vigueur, y fait circuler la force et la vie. Les aliments que nous prenons et qui renouvellent notre sang subissent une transformation intermédiaire ; mais l'action du sang divin sur notre âme est instantanée, l'âme en ressent immédiatement les merveilleux effets. Ce sang reçu dans un cœur bien disposé, chasse les démons et les tient éloignés de nous, appelle en nous les anges et le Seigneur des anges. Oui, les démons fuient à la vue du sang divin, et les anges accourent. Il a de ses flots purifié le monde entier. Ce sang a lavé le sanctuaire et rendu son éclat au Saint des Saints. Si la simple figure eut tant de puissance dans le temple des Juifs, au milieu de l'Egypte, teignant le seuil des maisons, quelle ne sera pas la puissance de la vérité ? Ce sang a consacré l'autel d'or ; lui seul donnait au souverain prêtre le courage d'entrer dans le lieu saint ; par ce sang avait lieu l'ordination sacerdotale ; il effaçait les péchés alors qu'il n'était encore répandu qu'en image. S'il était déjà si puissant, si la mort reculait ainsi devant l'ombre, de quel effroi, je vous le demande, ne sera-t-elle pas saisie devant la réalité ? Ce sang est le salut de nos âmes, il les purifie, il les ennoblit, il les enflamme, il rend notre intelligence plus brillante que le feu, il donne à l'âme un éclat plus vif que celui de l'or ; en se répandant sur la terre, il nous ouvre l'accès du ciel². Car il y a ici le prix de l'univers, c'est à ce prix que le

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. XLVI, n. 3, trad. Vivès.

² S. Chrys., *ut supra*.

Christ a racheté l'Eglise, c'est de cet or spirituel qu'il l'a toute embellie. Quand on achète des esclaves, on donne de l'or, c'est encore avec de l'or qu'on les pare ; le Christ nous achète et nous pare avec son sang ¹. »

3. *Il n'en saurait être autrement, puisqu'il a plu au Père que la plénitude habitât en Jésus-Christ.* — « Du paradis jaillissait une source qui donnait naissance à des fleuves matériels ; des fleuves spirituels s'élançant de cette table comme d'une source sacrée. Auprès de cette source s'élèvent non des saules infructueux, mais des arbres dont la cime est au ciel, et qui portent sans cesse des fruits incorruptibles. Si quelqu'un est consumé par la chaleur, qu'il s'approche de cette source, et soudain il sera rafraîchi. Elle éteint les funestes ardeurs, elle ranime tout ce qui a été brûlé, non par les rayons du soleil, mais par les traits enflammés de l'ennemi. Elle provient elle-même d'un principe supérieur ; c'est au ciel qu'elle remonte, c'est du ciel qu'elle descend. De nombreux ruisseaux sortent de cette source, l'Esprit les envoie, le Fils les dirige et les conduit au but, en disposant favorablement nos âmes, non par la force et le travail matériels. C'est une source de lumière, elle répand les rayons de la vérité. Là se transportent les puissances célestes pour contempler la beauté de ces canaux ; car elles voient mieux ainsi la grandeur du but que Dieu se propose, elles reçoivent avec plus d'abondance ses mystérieuses clartés. S'il était possible de plonger sa langue ou sa main dans l'or liquéfié, ce serait le moyen de les dorer instantanément ; cela se produit par rapport à notre âme, mais d'une manière plus essentielle, dans nos mystères sacrés. Le fleuve bouillonne avec plus de violence que le feu ; seulement, au lieu de brûler, il lave et purifie tout ce qu'il touche. En sorte que ceux qui participent à ce sang prennent place parmi les anges et les archanges, parmi les habitants des cieux ; ils portent la tunique royale du Christ, ils sont couverts d'une armure divine, c'est trop peu dire, ils ont le roi même pour vêtement. Si cela vous paraît étonnant et merveilleux, vous devez d'autant plus vous approcher avec une conscience pure, et vous parviendrez au salut ; si vous venez avec une conscience souillée, vous trouverez le châtiment et le supplice ². »

III

1. Quant à nous, sachons répondre aux intentions de Jésus-Christ. Voici ce qu'il nous dit : *Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai mêlé.* (Prov., ix, 5). Il est donc de notre devoir de nous asseoir souvent à la table sainte, mais que ce soit avec une conscience pure et après une sérieuse préparation, car l'Apôtre nous dit : *Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice.* (I Cor., xi, 28). Alors nous n'y viendrons pas à la

suite d'une habitude ou à l'occasion d'une solennité de l'Eglise, mais notre amour certainement excitera nos désirs et nous portera à redire avec le Psalmiste : *O mon Dieu, mon âme soupire après vous ! Mon âme a eu soif du Dieu vivant.* (Ps. xli, 2-3).

2. Combien il est triste de voir un si grand nombre de chrétiens ne se mettre point en peine de participer aux divins mystères ! Ils ont entendu, cependant, les serviteurs que le père de famille leur a envoyés pour les inviter, mais ils ne veulent point aller jusqu'à la table sainte. (Luc, xiv, 18). Ils assistent néanmoins à nos assemblées, au saint sacrifice, à nos prières, mais lorsque le prêtre se tourne vers les âmes pour leur donner Jésus-Christ, les âmes restent à leur place, en sorte qu'on répond par l'indifférence à l'amour de Jésus-Christ. Ah ! s'il s'agissait comme pour les Hébreux de recueillir la manne, on se lèverait avec empressement, et nul ne voudrait être exclu d'un semblable festin.

3. Pourquoi donc assister à nos saints mystères et nous abstenir si souvent d'y participer ? Voici ce que nous pourrions dire d'une semblable conduite : « Vous ne faites point la sainte communion, parce qu'il vous faudrait renoncer à votre péché ou sortir de votre négligence ; votre foi et votre amour sont si tièdes, si languissants, que vous n'éprouvez point le désir de recevoir Jésus-Christ. Ou bien, vous vous faites tellement illusion sur l'état de votre âme que votre aveuglement vous conduit à votre perte. » Combien d'autres suppositions pourrions-nous faire en présence de votre indifférence à l'égard de la sainte Eucharistie ! Puisse Jésus-Christ votre Sauveur toucher vos âmes et vaincre toutes les oppositions qu'il rencontre en vous !

PAROLES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

1. *Nous devons nous approcher de la table sainte avec une conscience pure et après nous y être préparés.* — « Je vois beaucoup de fidèles participer au corps du Christ sans préparation et comme au hasard, par habitude ou pour accomplir une loi plutôt que par une conviction sincère et raisonnée. Quand vient le temps de la sainte Quarantaine, quand paraît le jour de la Manifestation du Seigneur, tel on est alors, tel on se présente aux divins mystères. Eh bien ! ce n'est pas là le temps de s'approcher ; ni le carême ni l'Épiphanie ne font que nous en soyons dignes ; tout dépend de la droiture et de la pureté de notre âme. Approchez toujours avec de telles dispositions, jamais d'une autre manière. *Toutes les fois que vous ferez cela, dit l'Apôtre, vous annoncerez la mort du Seigneur.* (I Cor., xi, 26). Songez avec quel respect les anciens participaient à leurs sacrifices : quelles nombreuses pratiques et quelles sages précautions ! Ils ne cessaient de se purifier ; et vous, quand il s'agit d'un sacrifice qui saisit d'effroi les anges eux-mêmes, vous ne portez votre attention que sur la circonstance du temps, et c'est à cela que vous

¹ Ib., n. 4.

² S. Chrys., ut supra.

subordonnez votre décision ! Comment osez-vous paraître devant le tribunal du Christ après avoir reçu son corps avec des mains et des lèvres impures ? Vous n'embrasseriez pas un roi si votre bouche exhalait une odeur fétide ; et vous embrassez le Roi des cieux avec une âme bien plus fétide encore ! L'outrage ne saurait être plus grand. Voudriez-vous vous présenter au sacrifice sans avoir lavé vos mains ? Je ne puis pas le croire. Quoi, vous montrez tant de religion dans les petites choses, et vous ne craignez pas d'approcher des divins mystères et d'y participer avec une âme souillée ! Et cependant, on ne les tient qu'un instant dans ses mains, tandis qu'ils vont entièrement se mêler à l'âme. Ne voyez-vous pas dans quel état de propreté, de décence, de splendeur même on tient les vases sacrés ? Pourquoi cela ? Parce que ces vases sont ainsi disposés pour nous ; ils ne participent pas aux mystères qu'ils renferment, ils ne les sentent pas. Pour nous c'est autre chose. Vous ne voulez pas vous servir d'un vase impur, et vous venez avec une âme impure ! Quelle étrange anomalie ! Dans les autres temps de l'année, vous n'approchez pas, quand même votre conscience n'aurait pas de souillure ; mais durant les solennités pascales, vous approchez, serait-ce même après avoir commis une faute grave ¹. »

2. *Combien il est triste de voir un grand nombre de chrétiens ne point se mettre en peine de participer aux mystères sacrés.* — « O puissance de l'habitude, ô téméraire présomption ! C'est en vain que le sacrifice est offert chaque jour, en vain que nous montons à l'autel ; personne n'y participe. En parlant ainsi, je n'entends certes pas que vous y veniez en aveugles, je vous demande plutôt de vous en rendre dignes. Si vous n'êtes pas dignes du sacrifice, l'êtes-vous de la participation, ou même de la prière ? Vous entendez le ministre saint s'écrier : « Vous qui subissez la pénitence, retirez-vous. » Ils sont au nombre des pénitents tous ceux qui ne participent pas. Si vous êtes au nombre des pénitents, la participation ne vous est pas permise. Examinez donc, je vous en conjure ! la table royale est là devant vous, les anges l'entourent pour y servir, le Roi lui-même est présent ; et vous demeurez dans l'indifférence ? et rien ne peut vous émouvoir ? Est-ce que vous avez des vêtements sordides ? Non, ils sont purs. Prenez donc place, et participez. Il vient chaque jour voir ceux qui s'assoient à sa table, il parle à tous, il dit maintenant au fond de votre conscience : *Ami, comment demeurez-vous là n'ayant pas le vêtement nuptial ?* (Matth., xxi, 12). Il n'a pas dit : Pourquoi vous êtes-vous mis à table ? Il déclare cet homme indigne avant qu'il se soit assis, avant même qu'il se soit approché ; et voici comment il l'interpelle : Comment es-tu venu ici ? C'est ce qu'il nous dit à nous-mêmes

quand nous restons là sans respect et sans décence. Quiconque ne reçoit pas les mystères sacrés mérite ce double reproche ¹. »

3. *Pourquoi assistez-vous à nos saints mystères et refusez-vous d'y participer ?* — « Si quelqu'un qui aurait accepté votre invitation, après avoir lavé ses mains, avoir pris place à votre table, et sur le point de commencer le repas, refusait d'y participer, ne vous ferait-il pas une grave injure ? N'eût-il pas mieux valu qu'il ne se présentât même pas ? Telle est ici votre présence ; vous avez chanté l'hymne sacrée, vous vous êtes rangés parmi les fidèles qui sont jugés dignes, puisque vous ne vous êtes pas retirés en même temps que les indignes ; comment donc restez-vous, si vous ne participez pas à cette table ? « Je sens mon indignité, » me répondrez-vous. Mais alors vous n'êtes pas digne non plus d'entrer en participation de nos prières. Ce n'est pas seulement par les dons placés sur l'autel, c'est encore par les pieux cantiques que l'Esprit-Saint est attiré parmi nous. Supposez encore qu'un roi donne un ordre ainsi conçu : « Si quelqu'un commet telle action, qu'il soit exclu de ma table ! » que ne feriez-vous pas pour éviter ce qu'il défend ? Nous sommes appelés à la patrie céleste, à la table du Roi de l'univers ; et nous demeurons en arrière, nous balançons, nous n'avons aucun zèle, nous n'accourons pas à ce bonheur ? Quel espoir de salut pouvons-nous conserver ? Nous n'avons pas à prétexter notre faiblesse, à rejeter la faute sur notre nature ; l'apathie seule fait notre indignité. Et maintenant, à Celui qui donne l'esprit de componction et qui sait toucher les cœurs, de briser le vôtre, de faire descendre jusqu'au fond la divine semence, afin que vous conceviez et produisiez ensuite de salutaires fruits, sous l'impression de sa crainte ; afin que vous approchiez de lui avec une sainte confiance. Vos enfants, dit le prophète, sont comme les jeunes rejetons de l'olivier autour de votre table. (Ps. cxxvii, 3). Rien de vieux, rien de sauvage, rien de dur et d'inflexible. Ainsi les nouvelles plantations sont propres à porter du fruit, un fruit admirable, celui de l'olivier, comme nous venons de l'entendre ; elles sont de plus pleines de vigueur, pour mériter toutes d'être rangées autour de la table du Seigneur, non avec des sentiments quelconques et comme au hasard, mais avec religieuse crainte. Ainsi mériterez-vous de voir là-haut le Christ avec confiance, et de posséder le royaume des cieux ². »

¹ S. Chrys., *Ibid.*, n. 4 et 5.

² *Ibid.*, n. 5.

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Eph.*, Hom. iiii, n. 4, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Petit Carême sur le patriarche Joseph. — 19^e *Instruction* : Les greniers d'Égypte, les Tabernacles eucharistiques, 225. — 20^e *Instruction* : La Croix, mystère de substitution, 228. — 21^e et dernière *Instruction* : Le triomphe final du Juste, 232.

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix. — VI. Sixième parole, 234. — VII. Septième parole, 238.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XIV. Notre-Dame des Sept-Douleurs : *La douleur est un bienfait*, 241.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XVIII. Pour le dimanche de la Passion : *in Joan.*, VIII, 47 et 50 (d'après saint Augustin), 245. — XIX. Pour le dimanche des Rameaux : *in Matth.*, XXI, 6, et XXVI, 1 (d'après saint Bernard), 250.

Récits et Causeries. — I. Histoire d'un blanc-bec, 255. — II. Devoir, Pouvoir, Vouloir, 256.

PETIT CARÊME SUR LE PATRIARCHE JOSEPH

19^e Instruction¹

LES GRENIERS D'ÉGYPTE, LES TABERNACLES EUCARISTIQUES

Mes frères,

D'esclave et de prisonnier, élevé au rang de vice-roi d'Égypte, Joseph fit renfermer dans les greniers publics une partie du blé des sept années d'abondance. De tous les pays voisins on vint en acheter. Et les frères de Joseph s'étant présentés à leur tour, il leur fit distribuer du blé gratuitement, leur rendant l'argent qu'ils avaient apporté.

Qui, dans ces merveilleux greniers d'Égypte, ne reconnaîtrait la figure de nos tabernacles où le Christ tient en réserve, pour les besoins de la terre entière, un céleste froment, un pain divin, sa propre chair donnée en nourriture aux hommes ? Comme aux jours de Joseph, c'est sans argent que nous, les frères de Jésus, nous pouvons nous procurer ce pain de vie. Le Christ, dit saint Ambroise, ne nous demande ni or ni argent, il exige seulement de nous la foi. Mais cette précieuse foi manque à beaucoup. Il est nécessaire pourtant que tous l'aient en eux, afin de s'approcher de l'Eucharistie et d'y trouver la vie. Voilà pourquoi, en ce soir anniversaire du jour où l'Eucharistie fut instituée, je m'attacherai à prouver la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Hostie sainte. Cela revient à prouver deux choses : 1^o que *Jésus a changé, à la Cène, le pain et le vin en son corps et en son sang* ; et 2^o qu'*Il a donné à ses apôtres et à leurs successeurs le même pouvoir*.

I

La transsubstantiation au Cénacle

Il est nécessaire de préciser tout d'abord quels sont ceux pour lesquels j'entreprends cette démonstration. Ce sont les chrétiens — et ils sont foule, ceux-là ! — qui croient à Jésus-Christ, à sa vie, à sa mort, à sa résurrection, à sa divinité, mais qui sentent leur foi expirer au pied du Tabernacle, ne croient pas à l'Hostie adorable et, en conséquence, ne communient pas. C'est pour ces hommes qui s'arrêtent malheureusement à mi-chemin dans la voie de la vérité, que je parle, et nullement pour les libres-penseurs avérés qui nient la divinité, peut-être même l'existence du Christ Sauveur.

Eh bien ! que ces croyants à demi pénètrent avec moi, à la suite des évangélistes, dans le cénacle où, le soir du premier Jeudi Saint, Jésus vient de faire, en compagnie de ses apôtres, le repas de l'agneau pascal. Le souper a pris fin. La dernière coupe qui, passée de main en main, doit, selon l'ordre du rite pascal, clôturer la fête, a été versée. Le silence s'est fait dans la vaste salle. Jésus se recueille, et les apôtres contemplant le Maître avec le secret pressentiment de quelque chose de grand qui va s'opérer. Tout à coup le front de Jésus s'illumine, il y a dans son attitude une majesté surhumaine plus grande encore que lorsqu'il commandait aux flots sur la mer de Galilée, ou à la mort devant le tombeau de Lazare. Il a pris sur la table du pain azyme ; les yeux levés au ciel, il rend grâces et bénit tout à la fois. Puis soudain, avec un étrange accent d'inspiration et d'autorité : « Prenez et mangez, dit-il à ses apôtres ; ceci est mon corps. » Saisissant ensuite la coupe de vin : « Prenez, dit-il de même, et buvez-en tous, car ceci est mon sang. » Quelles paroles, mes frères ! quelle force, quelle clarté ! Et quand on songe qu'elles émanent du même Dieu qui, d'un mot, fit jaillir du néant l'universalité des êtres et des substances, comment douter de leur efficacité, de leur vérité, comment douter qu'elles n'aient, en effet et de suite, changé le pain au corps du Christ et le vin en son sang ?

Mais il n'en est rien, paraît-il. On ne veut pas que Jésus ait dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » On prétend lui faire dire seulement : « Ceci est le signe ou la figure de mon corps, le signe ou la figure de mon sang. » Or de quel droit, je le demande, vient-on détourner ainsi les paroles du Maître de leur sens naturel ? Si le Christ avait entendu parler de la figure de son corps et de son sang, était-il donc si pauvre d'expressions qu'il ne pût trouver une formule pour cela ? Mais rien, absolument rien ne prouve qu'il parlait au sens figuré ; tout, au contraire, exige que l'on prenne ses paroles au sens littéral et obvie.

Tout ! Et d'abord les prophéties touchant le futur sacrifice eucharistique. Dieu se déclare, par la bouche des voyants d'Israël, dégoûté des sacrifices d'animaux, et réclame une oblation supérieure à tous ces grossiers sacrifices, « la Victime pure qui, de l'Orient à l'Occident, sera offerte en tout lieu

¹ Pour le Jeudi Saint.

parmi les nations ¹. Or, quel est ce sacrifice nouveau et plus parfait qui doit se substituer aux sacrifices anciens et s'offrir en tout lieu de la terre, sinon celui que le Messie à venir devait instituer et offrir à son Père, par les mains de ses prêtres, sur tous les points du monde et à toutes les heures du jour, le sacrifice de la messe? Mais, si le sacrifice de la messe ne renferme point le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin, s'il n'est que la simple offrande d'un peu de pain quelconque, d'une coupe de vin ordinaire, je me demande en quoi ce sacrifice peut être dit supérieur aux victimes choisies qui s'immolaient à Jérusalem en l'honneur du Très-Haut! N'est-il pas, au contraire, manifestement inférieur? Et, figure pour figure, l'agneau pascal par exemple qui s'immolait à la Pâque juive, n'avait-il pas mille fois plus de signification pour représenter le sacrifice du corps et du sang de l'Agneau de Dieu que n'en peut avoir un vulgaire morceau de pain? Les passages des saints Livres où se trouve annoncé le futur sacrifice eucharistique désignent donc nécessairement autre chose que l'offrande d'un peu de pain et de vin. Or, que peuvent-ils désigner de si supérieur aux riches et grasses hécatombes d'autrefois, sinon ce que le Christ a dit être son corps et son sang? Et les expressions des prophètes nous obligent à prendre à la lettre ces paroles du Sauveur : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Chantée d'avance par les prophètes, l'Eucharistie a de plus été promise aux Juifs par l'Homme-Dieu bien avant son institution au soir du Jeudi Saint. Or, la manière dont se passèrent les choses en ce jour de la promesse, montre jusqu'à l'évidence qu'il faut prendre au sens littéral les paroles du Christ au jour de l'institution. Voici, en effet, toute cette scène à jamais impressionnante. Après quelques préambules pour préparer l'esprit de ses auditeurs à l'idée de l'Eucharistie, le Christ conclut : « Je suis le pain vivant, descendu des cieux. Celui qui mange de ce pain vivra éternellement; et le pain que je donnerai au monde pour qu'il vive, ce sera ma propre chair, *caro mea*. » (Joan., vi). Ma propre chair! Peut-on, mes frères, rien de plus précis? Aussi les Juifs ne s'y trompent point : « Sa chair! s'écrient-ils, comment peut-il, celui-là, nous donner sa chair à manger? » Et les voilà de murmurer, de protester, de chercher querelle à Jésus sur ce qu'il vient de dire : *Murmurabant, litigabant*. (Joan., vi, 41, 53). S'ils avaient mal compris sa pensée, pensez-vous que Jésus les eût laissés dans l'erreur? Pourquoi l'aurait-il fait? Il leur prêchait la doctrine de vérité et de vie : son plus cher désir n'était-il pas d'en gagner le plus grand nombre possible à sa foi et à ses enseignements? Quel intérêt aurait-il eu à les choquer volontairement, à les rebuter, à se les aliéner, en les entretenant de dessein exprès dans une méprise funeste? Il lui eût été si facile de leur

dire : « Vous me comprenez mal. Quand je vous parle de ma chair à manger, au fond ce n'est pas d'elle qu'il s'agit! » En semblable circonstance, le Christ parlant de temple à détruire et à réédifier en trois jours, avait eu soin d'expliquer à ses auditeurs qui se méprenaient, qu'il disait cela de son corps ²; et de plus, il s'était servi d'expressions qui s'entendaient plutôt d'un temple vivant comme le corps, que d'un temple de pierre comme celui du mont Moria : « *Dissolvez ce temple*, avait-il dit, *solvite*, et en trois jours je le *ressusciterai, excitabo*. » Mais, dans la scène qui nous occupe, rien de pareil. Les expressions dont il se sert désignent proprement et manifestement sa chair, sa chair vivante, une chair dont on peut se nourrir. Ses auditeurs entendent son langage dans ce sens, s'en étonnent, s'en scandalisent; et loin de s'expliquer en sens contraire, le Sauveur ne fait qu'accentuer sa doctrine avec une nouvelle insistance et énergie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, poursuit-il : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage... » A mesure que le Christ développe sa doctrine, le murmure, le scandale, l'indignation vont croissant autour de lui. Un grand nombre même de disciples qui avaient accepté jusque-là tous les enseignements du Maître, se retirent de lui pour toujours. Le Maître les voit partir avec tristesse. Mais, pour les retenir, il ne dit pas un mot qui puisse leur faire même soupçonner que ce n'est pas de sa chair qu'il s'agit en réalité. « Et vous aussi, dit-il seulement aux douze apôtres, voulez-vous me quitter? » Malgré toute la douleur que lui causerait leur départ, il se résignerait à se séparer de ses apôtres eux-mêmes, plutôt que d'adoucir par le moindre correctif la force de sa révélation touchant l'Eucharistie. C'est donc bien vraiment de la réalité de sa chair et de son sang que parlait le Christ le jour où il promettait l'Eucharistie. Par conséquent c'était vraiment aussi de son corps et de son sang qu'il parlait le jour où il institua ce divin sacrement en disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

La conviction est faite maintenant chez vous, mes frères, j'ose l'espérer, sur le sens des paroles du Christ. Nous ne sommes pourtant pas à bout de preuves. Car, qu'étaient ces paroles du Sauveur au soir du Jeudi Saint? C'était l'adieu à ses amis de celui qui allait mourir. Et ce sacrement qu'il instituait, c'était son testament : *Hic calix novum testamentum* ³. Or, est-ce à l'heure des adieux, dites-moi, que l'on parle à mots couverts, de manière à tromper ceux que l'on a de plus chers ici-bas? N'est-ce pas au contraire l'instant où l'on parle à cœur ouvert, où se révèlent des secrets jusque-là peut-être tenus

¹ Malach., i, 11. — Cf. Isaïe, i, 11; Jérém., vi, 20; Amos, v, 22; Psalm., xlii, 9, 13.

² Joan., ii, 19-21.

³ I Cor., xi, 25.

soigneusement cachés? Cela est d'autant plus vrai pour Jésus à l'égard de ses apôtres que, depuis quelque temps, il ne leur parlait plus en paraboles, mais s'entretenait familièrement avec eux; à tel point que les apôtres, dans la joie qu'ils éprouvaient de si bien le comprendre, s'écriaient naïvement : « Oh ! comme vous nous parlez clairement et sans figure, maintenant ! *Ecce palam, loqueris et nullum proverbium dicis* ¹. » Et de plus, en leur donnant l'Eucharistie comme son testament, le Sauveur ne s'obligeait-il pas, par là-même, à s'exprimer clairement et sans détour sur ce qui en faisait l'objet ? Si quelque chose ici-bas doit être net et précis, s'il y a quelque chose que l'on soit autorisé à prendre au pied de la lettre, avant tout ce sont les paroles d'un testament. Qu'un parent, un ami, un bienfaiteur me lègue par écrit en mourant sa maison, sa vigne, ou son champ, je me croirai légitime propriétaire de ce champ, de cette vigne, de cette maison; et je m'indignerai à bon droit contre le mauvais plaisant qui prétendrait me frustrer de mon héritage, en me disant : « Voici l'image, la photographie de la maison à vous léguée : c'est cela qui vous appartient, mais non pas la maison elle-même. » Non, mes frères, un testament ne se lit pas au figuré; il s'entend au sens premier et naturel des mots. Et s'il arrive parfois que certaines personnes ne savent pas faire leurs testaments et y admettent, par ignorance, des termes obscurs qui en rendent l'interprétation difficile, on voudra bien nous accorder, je crois, qu'il n'en fut pas ainsi de Jésus, et que l'Homme-Dieu a su faire son testament. Il nous a dit, en nous l'offrant en nourriture : « Ceci est mon corps. » Nous devons donc croire qu'il nous a donné son corps. Il nous a dit, en nous l'offrant en breuvage : « Ceci est mon sang. » Nous devons donc croire qu'il nous a donné son sang.

II

La transsubstantiation à l'autel

« Oui, avouera-t-on, convaincu par cette abondance de preuves; oui, le pain, entre les mains du Fils de l'Homme, s'est véritablement changé en son corps, et le vin véritablement en son sang. Mais qui nous assurera que le même étonnant prodige s'accomplisse couramment et d'une façon habituelle entre les mains des prêtres? C'est le miracle à l'état permanent, et nous n'y croyons pas. Pour nous, vos tabernacles sont vides de la présence réelle du Christ. Qu'avons-nous à faire devant vos autels froids et silencieux, à vos tables de communion où l'on ne distribue qu'un vain symbole de la cène du premier Jeudi Saint? Ne vaut-il pas mieux pour nous rester à adorer notre Dieu dans le vaste temple de la nature, où nous l'entrevoyons à chaque pas, où sa grandeur, sa bonté, sa puissance parlent à notre cœur, où les chants libres de l'oiseau et les mille voix

émues des choses soulèvent notre âme dans l'adoration rendue plus facile, et ajoutent comme des ailes à notre prière? »

Mes frères, ce que Dieu demande de nous, ce n'est pas le culte poétique d'une âme plus ou moins éprise des beautés de la nature, c'est le culte obéissant d'une âme soumise aux enseignements de la foi. Or, si vous croyez au mystère de transsubstantiation opéré au Cénacle, vous devez croire de même à la présence réelle de Jésus-Christ dans nos tabernacles sous les espèces eucharistiques. Car, après avoir changé le pain et le vin en son corps et en son sang, Jésus tout aussitôt, par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » a communiqué à ses apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce le même pouvoir qu'il venait d'exercer lui premier, c'est-à-dire le pouvoir de changer aussi le pain en son corps et le vin en son sang.

Quelques-uns de vous, mes frères, protestants sans le savoir, me diront peut-être avec ceux de la Réforme : « C'est mal interpréter les paroles du Christ. Le Christ n'a point dit : « Faites en « mémoire de moi ce que je viens de faire moi-même, » mais : « Faites cela, c'est-à-dire mangez et buvez, en mémoire de moi. » Mes frères, avant même toute argumentation, le simple bon sens suffirait à donner raison à ma traduction contre la traduction protestante. Car il est inouï qu'un homme, réunissant ses amis pour un repas d'adieu, leur dise : « Voici que je vous rassemble à ma table aujourd'hui, pour que vous y mangiez et buviez en souvenir de moi. » Cela n'aurait aucun sens. Car le souvenir suppose l'absence, la disparition de celui dont on se souvient. « Je vous donne ceci en souvenir de moi, » cela veut dire dans toutes les langues et chez tous les peuples : « Je vous laisse une chose que vous puissiez garder près de vous quand je ne serai plus, et qui me rappelle alors à votre pensée. » Ce serait donc rendre l'Homme-Dieu justiciable d'une faute grossière au tribunal du bon sens, que de lui faire dire, à l'heure où il est assis à table avec tous ses apôtres : « Buvez et mangez en mémoire de moi. » L'interprétation protestante est donc manifestement erronée, et l'interprétation catholique s'impose.

Qui du reste, mieux que les apôtres, était à même de saisir dans ses nuances les plus intimes la pensée du Maître? Le Christ les avait choisis pour être les Pères et les Docteurs de son Eglise; il lui importait donc souverainement qu'ils comprissent bien toute sa doctrine, pour la transmettre aux fidèles. Si donc, en leur disant : « Faites ceci en mémoire de moi, » il avait voulu ne pas leur communiquer un pouvoir consécrateur égal au sien, il n'aurait pas manqué de le leur dire très nettement. Il s'y trouvait d'autant plus obligé, si je puis employer ce terme, qu'il voyait ses apôtres comprendre ses paroles dans le sens devenu depuis eux et par eux traditionnel dans l'Eglise, le sens d'un véritable pouvoir de convertir eux aussi le pain et le vin au corps et

¹ Joan., xvi, 29.

au sang de Jésus-Christ. Mais le Christ se tait : c'est donc que les apôtres l'ont bien compris. De plus, cinquante jours après, il leur envoie le Saint-Esprit qui doit compléter leur préparation à l'apostolat, leur enseigner toute vérité, et les confirmer dans l'intelligence des mystères du royaume des cieux. Cet Esprit de lumière change-t-il, sur le point qui nous occupe, les idées et les sentiments des apôtres ? Nullement. Car ils s'en vont, après la Pentecôte, prêcher l'Evangile à toutes les nations ; et partout ils enseignent aux fidèles que par l'effet de la consécration, le pain et le vin deviennent, entre les mains du prêtre, le corps véritable et le véritable sang du Seigneur, « en sorte que quiconque communiera indignement à ce pain et à ce calice consacrés, sera coupable de profanation envers le corps et le sang du Seigneur ¹. »

Et, après tout, mes frères, pourquoi en appeler au témoignage des apôtres, quand nous avons le témoignage du Maître lui-même ? Le Christ n'a-t-il pas dit aux Juifs, dans la scène de la promesse ci-dessus racontée : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » ? Il leur faisait donc une obligation, à eux et à tous ceux à qui l'Evangile serait prêché, de manger sa chair et de boire son sang, sous peine de mort éternelle. Mais s'il n'a laissé sur la terre après lui aucun héritier de son pouvoir consécrateur, comment, pour les Juifs et pour nous, communier à la chair et au sang de l'Homme-Dieu ? Car, après avoir communiqué une première et une seule fois ses seuls apôtres, il a été immédiatement arrêté, mis à mort, et il n'est ressuscité ensuite que pour remonter au ciel. Qui donc, obligés que nous sommes, sous peine de la mort pour nos âmes, de nous asseoir ici-bas au banquet des noces, qui donc changera pour nous le pain et le vin en la chair adorable de l'Agneau immolé ? Car enfin s'il nous faut recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion, il nous faut quelqu'un pour nous le donner, à la place du Christ qui n'exerce plus qu'au ciel un sacerdoce invisible. Il nous faut en un mot un sacerdoce héritier de la puissance divine de consacrer. Et c'est la réalisation jusqu'à la fin des temps de cette parole du Christ à ses envoyés : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Ne doutez donc pas, chrétiens. Approchez-vous avec foi et amour de nos augustes tabernacles. Quand le prêtre, ministre de Jésus-Christ, a mis sur l'autel le pain et le vin, et qu'il a prononcé au nom du Prêtre Eternel ces paroles créatrices : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » sous l'Hostie comme dans le calice c'est Jésus qui s'est fait réellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Approchez-vous, chrétiens, et recevez avec transport dans votre cœur Celui qui, par tendresse pour nous, a voulu demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, dans le saint tabernacle !

On allait dire un jour au roi saint Louis que Jésus venait d'apparaître miraculeusement, à la place de l'hostie, sur l'autel de la chapelle de Vincennes. « Je n'ai pas besoin de ce miracle pour croire à la présence de mon Sauveur dans son sacrement, » repartit le pieux roi. Puisse sa grande foi devenir la nôtre ! Car « celui qui croira en moi, a dit le Christ, qui mangera ma chair et qui boira mon sang, aura la vie éternelle. »

20^e Instruction

LA CROIX, MYSTÈRE DE SUBSTITUTION

Mes frères,

Le patriarche Jacob touchait à son dernier soir. Heureux d'avoir retrouvé celui qu'il avait tant pleuré, son fils Joseph, il voulut le bénir dans la personne de ses enfants, Manassé, et Ephraïm. Il se les fit donc amener, et, dans une prière fervente à l'Eternel, il étendit les mains sur eux. A genoux devant l'auguste aïeul, les deux enfants étaient placés, Manassé, l'aîné, à sa droite, Ephraïm, le second, à sa gauche. Tout à coup le vieillard, par une inspiration d'En-Haut, cessa d'étendre les mains droit devant lui ; mais les plaçant en forme de croix l'une en travers de l'autre, il repose sa droite sur la tête du plus jeune, et sa gauche sur la tête de l'aîné. En vain, croyant à une méprise, Joseph veut lever la main droite de son père de dessus Ephraïm pour la replacer sur Manassé : Jacob refuse, appelant sur le plus jeune, par un dessein exprès, les bénédictions réservées à l'aîné dans les coutumes patriarcales.

Il figurait ainsi, au dire des interprètes, par cette croix symbolique et par le mystère de substitution qu'elle exprimait, la croix future du Sauveur et le double mystère de substitution qui devait un jour s'opérer en elle : *substitution du Gentil au Juif* dans la vocation à la foi et à la grâce de l'Evangile ; *substitution*, dans le châtiement du péché, *du Christ innocent au genre humain coupable*. C'est de ce double mystère que nous nous entretenons ce soir, où tout est aux grands souvenirs que rappelle la croix.

I

Substitution du Gentil au Juif

« *Quid ultra debui facere, et non feci ?* Qu'ai-je dû faire encore pour mon peuple, que je n'aie pas fait ? » Mes frères, les échos de cette église en deuil semblent retentir encore du chant entendu ce matin, des plaintes douloureuses de l'Homme-Dieu à son peuple infidèle : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? Et quoi t'ai-je contristé ? Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? Je t'ai tiré de la terre d'Egypte. Pendant quarante ans, je t'ai conduit dans le désert, je t'ai nourri de la manne, je t'ai introduit dans une terre fertile, etc. » Il n'est que trop vrai, mes

¹ I Cor., xi, 27.

frères : Dieu avait comblé son peuple de ses bienfaits, Israël avait été, durant toute une longue suite de siècles, pour Jéhova comme son enfant. L'Eternel l'avait séparé de la foule déshonorée des Gentils, pour faire de lui une race élue, une nation privilégiée. Il avait multiplié les prodiges en sa faveur pour le tirer de la servitude d'Egypte, et le mettre en possession d'une terre de bénédiction où coulait l'abondance du lait et du miel. Il lui avait donné ses anges pour le garder contre l'incursion des peuplades pillardes, sa loi pour diriger ses pas en assurance dans les sentiers du vrai et du bien, tandis que toutes les autres nations de la terre erraient en aveugles à la recherche d'une sagesse impossible, et soupiraient par la voix de leurs philosophes, des appels désespérés à la lumière et à l'éternelle vérité. Il lui avait donné ses promesses d'une félicité même temporelle sans exemple, attachée à l'observation de sa loi ; et en même temps, une civilisation parfaite dont n'approchaient pas les civilisations païennes les plus avancées, souillées qu'elles étaient par leurs pratiques de l'esclavage à outrance, leurs fêtes immondes de Vénus et de Bacchus, leur immoralité sans nom, leurs sacrifices humains, et leur droit de vie et de mort accordé au maître, au père, à l'époux, sur l'esclave, la femme et l'enfant.

Et cette élection qu'avait faite le Seigneur du peuple d'Israël pour son peuple, cette divine série de miracles de protection et de bonté opérés autour de son berceau, ces bienfaits sans nombre dont Israël vivait et marchait entouré : tout cela était purement gratuit de la part de Dieu. Pour que son peuple n'en ignorât pas, Dieu avait pris soin de le lui dire et redire par la voix de Moïse : « Ce n'est pas à cause de tes mérites, entends-le bien, Israël, s'était écrié le Libérateur, ce n'est pas à cause de tes mérites et de la droiture de ton cœur, que tu entres à la place des nations condamnées à l'extermination, et que le Seigneur ton Dieu te donne en possession cette terre choisie ; car tu es au contraire un peuple à tête dure. Depuis le jour où tu as quitté l'Egypte, jusqu'à ce jour, tu n'as cessé de t'élever contre le Seigneur et de le provoquer à la colère ¹. »

C'était donc par pure bonté que le Très-Haut multipliait à Israël ses attentions et ses faveurs. Israël sut-il enfin s'en montrer digne et reconnaissant ? Hélas ! tel il s'était montré à ses débuts dans l'histoire, tel il devait demeurer à travers tous les âges, le peuple à tête dure provoquant la colère du Seigneur, la race perverse et exaspérante. Bienfaits gratuits et sans cesse renouvelés par la main du Dieu d'Abraham avec une infatigable munificence, incomparables souvenirs d'un passé sans égal dans les annales d'aucune autre nation, espérances immortelles d'un avenir plein de promesses : Israël s'obstinait à oublier tout cela à chaque instant. Le châtement suivait de près, apportant avec lui les leçons du malheur, et

ramenant Israël repentant aux pieds de son Dieu qui se hâtait de le sauver. Mais chaque nouvelle intervention de la miséricorde du Tout-Puissant en sa faveur semblait n'être pour ce peuple ingrat que le signal et l'occasion d'une nouvelle infidélité.

En vain, pour le retenir à lui, Dieu avait fait élever, dans la cité sainte de Jérusalem, un temple dont rien n'égalait la magnificence, avec ses revêtements d'or pur à l'intérieur et à l'extérieur, avec ses cérémonies si grandioses, si attachantes, ses pompes si imposantes, si majestueuses, ses psalmodies si mélodieuses à l'oreille, si suaves au cœur du pieux Israélite. Le peuple à tête dure s'éloignait du temple pour courir sur les hauteurs, aux bois sacrés où se cachaient les idoles des démons, où se célébrait avec des rites infâmes le culte des divinités menteuses et cruelles de Chanaan, de Tyr ou de Sidon.

En vain encore Dieu envoyait à tout instant à ce peuple oublieux et infidèle, des prophètes et des docteurs, se levant l'un après l'autre sur la scène sacrée, et se succédant comme les gardiens d'une ville durant la nuit, avec la consigne de rappeler à Israël les religieuses traditions du passé et les gloires futures du royaume du Messie. Ces envoyés divins étaient méconnus, raillés, contredits, traités de visionnaires et de rêveurs ; on leur préférait les prophètes de Baal ; et le plus souvent leur mission se terminait par quelque sanglante tragédie. « Ils ont souffert, dit l'apôtre saint Paul, les moqueries, les verges, les prisons ; ils ont été lapidés, sciés, mis à la torture ; ils sont morts par le glaive ; ils ont couru çà et là, couverts de peaux de bêtes, dans le besoin, dans l'angoisse, dans l'affliction, se cachant dans les antres et les cavernes de la terre. » (Hébr., xi, 36-38).

Ce fut ainsi, pendant de longs siècles, une lutte étrange entre la bonté de Dieu et la malice de son peuple. « La perfidie des Juifs ne semblait croître que pour ajouter un nouveau degré à la miséricorde de Dieu, et la miséricorde de Dieu ne semblait se prolonger que pour ajouter sans cesse à la scélératesse des Juifs ¹. » La dernière phase de cette lutte, le dernier acte de ce drame, ce fut la descente en personne, au sein du peuple juif, du Fils même de Dieu. Il vint parmi les siens ; mais les siens l'ont méconnu, persécuté, contredit, et enfin mis à mort, comme ils avaient fait des prophètes avant lui. Et, cloué sur le gibet du Golgotha par la haine des prêtres et le criminel aveuglement du peuple, le Christ put jeter à ce peuple en fureur, du haut de sa croix, cette solennelle et douloureuse apostrophe que l'Eglise lui met sur les lèvres :

« Mon peuple, que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ? Je t'ai planté comme une vigne choisie ; et tu n'as eu pour moi qu'une amertume extrême. — Pour toi, j'ai frappé l'Egypte avec ses premiers-

¹ Deutér., ix, 5-7.

¹ S. Jean Chrysostome, *apud* Corn. à Lapidé, in Matth., xxi.

nés ; et toi tu m'as livré à la mort, après m'avoir flagellé. — Je t'ai ouvert un passage à travers les flots ; toi, tu m'as ouvert le flanc avec une lance. — J'ai marché devant toi dans la colonne de nuée ; toi, tu m'as mené au prétoire de Pilate. — Je t'ai nourri de la manne pendant ton voyage au désert ; toi, tu m'as nourri, rassasié de douleurs. — Je t'ai abreuvé de l'eau du rocher pour te sauver de la mort ; toi, tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre. — Pour toi, j'ai frappé d'extermination les rois de Chanaan ; toi, tu as frappé ma tête royale d'un dur roseau noueux. — Je t'ai donné, parmi les nations, le sceptre de la royauté ; toi, tu as couronné mon front d'épines. — Je t'ai fait grand sur la terre par la puissance de mon bras étendu ; toi, tu m'as élevé au gibet de la croix. — Mon peuple, qu'ai-je dû faire encore pour toi, que je n'aie fait ? »

A cet instant suprême, il était temps encore pour le peuple coupable de se frapper la poitrine, comme le centurion de garde au Calvaire, et de répondre à ce dernier appel de la miséricorde divine par un cri final de repentir. Mais non ! les Juifs ne savent que répéter avec fureur leur cri de folie furieuse : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Comme ils ont persécuté le Maître, ils persécutent les disciples. Dès lors c'est fini ; Dieu n'attend plus, Jérusalem est réprouvée, le peuple déicide est rejeté ; et ce sont les nations idolâtres, les Grecs, les Romains, les Gaulois et les Francs nos aïeux, qui vont hériter des promesses faites à Abraham, et entrer les premières, à la place des enfants du royaume, en possession des grands biens de l'Evangile et de la civilisation chrétienne. La ville sainte sera brûlée et rasée, la Judée dévastée, la nation entière exterminée ou dispersée par toute la terre ; et des premiers invités à l'Evangile, il ne restera tout le long des siècles qu'un lugubre souvenir.

Dans cette histoire du peuple déicide, je reconnais, mes frères, bien des traits de notre propre histoire, et comme peuple, et comme particuliers. De la patrie, de notre chère patrie française, je ne dirai qu'un mot : c'est que, comblée comme Israël des plus grands dons de Dieu et objet d'un amour privilégié du Christ, on voudrait faire d'elle aujourd'hui la nation parjure, impie, antichrétienne entre toutes, et par là-même une nation réprouvée comme la race déicide, et vouée à toutes les hontes, à toutes les ruines. Ce que nous avons à faire dans tous les temps, mais surtout en ces jours de la Passion, c'est de prier pour la patrie afin qu'elle ne soit pas rejetée, mais qu'au contraire Jésus règne sur elle de nouveau, et qu'elle apprenne combien il fait bon, pour les nations désireuses de rester grandes et prospères, demeurer à l'ombre de la croix !

Appliquée à la vie chrétienne individuelle, l'histoire de la race maudite se trouve trop souvent devenue la nôtre. C'est sans mérites de notre part que Dieu nous a appelés à l'existence, à la grâce d'avoir pour auteurs de notre vie des parents catholiques et de recevoir le baptême, la

connaissance du vrai Dieu, de pieuses instructions, de bons exemples, et notre Dieu lui-même au jour de la première communion. Nous étions ainsi préférés à des millions d'autres, condamnés à naître et à mourir dans les ténèbres et les horreurs du paganisme. Cette préférence de la part de Dieu était toute gratuite. Avons-nous su lui en être reconnaissants, lui garder la fidélité et l'amour d'un cœur constant à le louer, à le prier, à le servir ? N'avons-nous pas au contraire, par la plus noire ingratitude, à l'exemple de la race juive, fait de nos jours une trame ininterrompue de révoltes, d'iniquités et de profanations ? Les avertissements d'En-Haut ne nous ont point manqué ; la lutte dure depuis longtemps peut-être entre la bonté du Créateur et notre malice à nous, ses ingrates créatures. N'y a-t-il pas des années et des années que nous refusons ainsi de courber notre front orgueilleux sous le joug du Christ, sous la main du prêtre ministre de Dieu au saint tribunal ? Comment tout cela finira-t-il ? Ah ! tremblons que, par une substitution pareille à celle qui s'est opérée à la croix, la grâce ne nous soit enlevée pour être transportée à une âme neuve et innocente encore de l'abus des dons du Seigneur ! Je parle ici surtout pour ces chrétiens de peu d'énergie, qui laissent l'étincelle de la foi ensevelie dans leur âme sous un monceau de cendres, qui ne la rendent pas agissante, qui ne la laissent pas, par le moyen des sacrements, s'attiser et embraser de proche en proche toute leur âme, toute leur vie. Daigne Notre-Seigneur ôter le voile qui couvre les yeux de ces aveugles, et faire que ce ne soit pas en vain qu'il s'est substitué à eux et à nous tous, pécheurs, comme victime, devant la justice de son Père !

II

Substitution comme victime du Christ innocent à l'homme coupable

Mes frères, je viens de parler d'aveugles. Ne serait-ce pas en effet le comble de l'aveuglement, quand le Christ s'est fait pour nous victime, qu'il a pris sur lui, pour l'expier, tout ce que le péché avait pour nous d'inexpiable, et qu'il nous reste, grâce aux souffrances du Christ, si peu à faire personnellement pour obtenir notre pardon, ne serait-ce pas, dis-je, le suprême aveuglement, de ne point accepter ce peu qui nous reste à faire, de ne point nous appliquer, par quelques légers sacrifices de notre part, les mérites de l'ineffable sacrifice du Sauveur ?

Car il est bien vrai que l'Homme-Dieu s'est substitué à nous dans le châtiment du péché. Il a pris nos péchés à son compte, jusqu'à devenir aux yeux de Dieu comme le péché même ; il en a porté la malédiction ; il en a enduré le supplice... O salutaires pensées qu'il nous est doux de méditer encore au pied de votre croix, ô mon Sauveur !

1. Il est devenu pour nous comme le péché même ! Il demeure innocent dans sa chair mille fois immaculée et dans son âme mille fois sainte.

Mais il assume sur lui l'immense fardeau et l'effroyable responsabilité de toutes les iniquités du monde. Si le péché n'entre point en lui, du moins l'universalité des crimes commis depuis l'origine du monde et à commettre encore jusqu'à la fin des temps, l'enveloppe comme d'un épais manteau, et devient comme le revêtement extérieur de son humanité sainte. Sous cette hideuse enveloppe du péché, il paraît tellement défiguré que son Père semble ne plus le reconnaître pour le Fils bien-aimé en qui il a mis de toute éternité toutes ses complaisances : *Nec reputavimus eum*, dit de lui le Très-Haut parlant par son prophète. Il est tel qu'un lépreux couvert, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, de l'immondice du péché. L'impiété, l'oubli de Dieu, le blasphème, le sacrilège, la superstition, l'idolâtrie, la haine, l'injustice, les cruautés de la vengeance, les désirs corrompus de nos cœurs, les criminels amours, les jouissances grossières qui animalisent l'homme et le dégradent, les hontes innombrables des viles passions, tout cela est à vous, ô grand Lépreux, sans nom et sans aspect ! Le prophète Isaïe vous a entrevu dans une de ses visions, et il en a frémi d'horreur. Vous êtes toujours saint, la sainteté même, mais nos péchés ont fait de vous ce je ne sais quoi d'odieux et d'abominable que saint Paul appelle, avec une intraduisible emphase : *Peccatum ! — Eum pro nobis peccatum fecit*. (II Cor., v, 10) ¹.

2. Enveloppé d'iniquités qu'il n'a pas commises, mais dont il porte la responsabilité, il est nécessaire que l'Homme de douleurs devienne pour Dieu un objet de malédiction. Car Dieu déteste le péché et le maudit autant qu'il s'aime et se bénit lui-même, le péché étant la négation de ses infinies perfections. Devenu pour nous comme le péché fait homme, il fallait donc que le Christ fût encore pour nous, à notre place, comme la malédiction faite homme, selon l'énergique expression de l'Apôtre : *Christus factus est pro nobis maledictum, maledictum*. (Gal., III, 13).

Qu'y a-t-il ici-bas de plus affreux que le sort d'un maudit ? Le maudit est pour tous un objet d'horreur. La solitude se fait autour de lui. Ses amis d'autrefois le répudient ; ses ennemis le poursuivent de leur mépris triomphant. Nul pour le consoler. Les liens les plus intimes, les plus sacrés et les plus doux, il les voit se briser ; il n'ose même plus nommer siens ceux dont il porte l'image toujours aimée dans son cœur ; et en proie à de déchirantes séparations et à des deuils sans espoir, il boit jusqu'à la lie un calice d'amertume et de dégoût, et il traîne après lui une tristesse mortelle. — Eh bien ! voilà ce qu'est devenu le Christ, pour s'être rendu devant son Père responsable des iniquités du monde !

Voyez-le au fond du jardin de Gethsémani : il est là seul, comme un maudit, abandonné par ses apôtres endormis, abreuvé de dégoût, éperdu de tristesse, terrassé par la malédiction qu'il sent

tomber sur lui, découragé à mourir. Il est bien un maudit, lui que Judas vend à vil prix comme un rebus de la société. Il est bien un maudit, lui dont Pierre rougit, le répudiant pour son maître, le reniant même pour son concitoyen. Il est le maudit à qui Pilate n'ose rendre justice, bien que persuadé de son innocence. Il est le maudit qu'ont le droit de souffleter, de moquer, de blasphémer impunément les valets du grand-prêtre. Il est le maudit pour cette foule en furie qui réclame son sang sans vouloir rien entendre et qui lui préfère Barabbas. Il est le maudit que réclame et que garde dans ses bras sanglants, depuis la cinquième jusqu'à la neuvième heure du jour, le gibet d'infamie, et c'est l'Eternel lui-même qui a prononcé ici la malédiction : *Maledictus qui pendet in ligno* ¹. Le voilà bien le grand maudit qui n'ose même plus nommer Marie sa mère, au pied de la croix, et qui nomme un étranger le fils de cette divine Mère : « Femme, lui dit-il, c'est celui-ci qui est ton Fils. » Et, dernier mystère plus terrible de malédiction, le Père, son Père, son Dieu, celui dont la miséricorde pardonne encore lorsque la justice humaine n'a plus que des anathèmes, voici que le Père lui-même détourne sa face de dessus ce vivant anathème suspendu au bois fatal entre ciel et terre. Jésus appelle en vain son Père par ses larmes, par ses cris de détresse : Dieu reste sourd, Dieu laisse ce supplicié expier, dans le délaissement et l'abandon universels, les crimes dont il s'est volontairement chargé. Et comme succombant sous le coup de cette suprême malédiction, Jésus jette dans l'espace effrayé ce cri lamentable : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est nous, mes frères, qui méritons d'être maudits quand nous avons péché, puisque le péché appelle nécessairement la malédiction. Nous méritons d'être maudits de Dieu, qui nous eût abandonnés à notre sort désespéré ; maudits par la Vierge notre Mère, qui nous eût rejetés de son cœur à jamais ; maudits par les anges nos gardiens, qui eussent cessé de nous protéger ; maudits par les créatures, qui nous eussent refusé leur secours : le soleil eût refusé de nous éclairer, la terre de nous porter, dès l'instant que nous aurions péché. Mais, parce que le Christ s'est fait pour nous le grand maudit, Dieu daigne retenir des années et des années sur nos têtes l'effet de sa malédiction ; il ne nous en frappera enfin que s'il trépas nous surprend dans une impénitence obstinée ; car il ne veut pas la mort du pécheur, mais attend sa conversion. Marie à son tour daigne s'intéresser aux pécheurs, et redoubler pour eux de sollicitude maternelle : « Tu ne me parles pas de mes pécheurs, » dira-t-elle à une âme sainte dans une extase. Les anges ne se lassent point de nous veiller, malgré nos incessantes rechutes. Les créatures nous restent dociles et soumises. Tout cela, parce que le Christ a été maudit pour nous, a souffert à notre place. Ah ! pécheurs, nos

¹ Monsabré, *Retraite* 1885 : Jésus victime du péché.

¹ Deutér., xxi, 23.

cœurs ne vont-ils pas se fondre de reconnaissance, se briser de repentir, jurer à Jésus désormais une éternelle fidélité, un éternel amour? N'allons-nous pas faire nos délices, pour tous les jours de notre vie, de bénir le Christ fait malédiction pour nous, et d'acclamer sa croix sainte, sa croix adorable, source de nos joies et de nos espérances les plus chères : *O crux, ave, spes unica!*

21^e et dernière Instruction.

LE TRIOMPHE FINAL DU JUSTE

Mes frères,

Nous avons ensemble parcouru, dans quelques-uns du moins de ses traits principaux, l'histoire de Joseph, cette figure du Christ expressive et touchante entre toutes celles de l'Ancien Testament. A la relire dans ses grandes lignes, cette histoire va nous livrer un dernier enseignement bien capable de nous faire entrer plus intimement dans l'esprit de cette joyeuse solennité de Pâques. Nous verrons là en effet que s'il y a pour le juste en ce monde une heure où il est sacrifié à la malice des pervers, ce que j'appellerai *l'heure ténébreuse de l'homme*, du moins viendra aussi pour lui l'heure de la réhabilitation et de la récompense, l'heure du triomphe et de l'Alleluia final, en un mot *l'heure révélatrice de Dieu*.

I

L'heure de l'homme

Jacob aimait Joseph par dessus tous ses frères, parce qu'il était le fruit tardif de sa vieillesse et plus encore parce qu'il était orné de sagesse et de vertu. Les autres fils de Jacob ne pouvaient souffrir cette préférence de leur père, ni surtout les qualités qui la méritaient à Joseph; et ce qui achevait de les irriter, c'était de voir leur vie infâme dénoncée à leur père par le naïf adolescent. Ils en vinrent à le haïr au point de ne pouvoir plus lui parler sans amertume et sans colère.

L'envie, de sa nature, est homicide, surtout quand elle règne entre enfants du même père : il n'y a pires ennemis l'un à l'autre que des frères ennemis, et les exemples qu'en cite l'histoire sont autant de drames affreux dont le tragique souvenir fait frémir encore après vingt et trente siècles. C'est une tragédie de ce genre que méditent les frères de Joseph. Ils complotent de le tuer. Au dernier moment pourtant ils hésitent. A quoi bon se souiller de son sang? L'essentiel est de le faire disparaître et de se débarrasser à tout jamais de sa présence odieuse et gênante. Ils le livrent à vil prix à des marchands de passage et il est revendu en Egypte comme esclave. Chez son maître qui, un instant, apprécie son mérite, il est ensuite accusé d'une tentative d'adultère, lui l'angélique jeune homme, et il expie par des années de cachot le crime d'être resté vertueux devant les provocations d'une femme impure. Et pendant tout ce temps son pauvre vieux père pleure au loin,

traînant dans le deuil des jours qui s'en vont plus rapides au trépas, et réclamant son fils à la bête féroce « qui a dévoré Joseph! »

En tout ceci, remarque l'historien sacré, « le Seigneur fut avec Joseph. » (Gen., xxxix, 2). Le Seigneur est avec Joseph! et cependant, chose qui étonne nos courtes idées, le Seigneur laisse faire. Il laisse Joseph sans défense contre les farouches rancunes de ses frères; il laisse Joseph aux mains des marchands d'esclaves; il laisse Joseph en butte à la calomnie chez Putiphar, et il ne fait rien pour établir son innocence; il laisse Joseph languir des années entières en prison; il laisse le père de Joseph, Jacob, son serviteur fidèle, son ami, en proie à une douleur sans consolation. Dieu semble absent durant toutes ces scènes de la Genèse... Pourquoi cela, mes frères? Ah! c'est parce que c'est l'heure de l'homme et que son heure à lui n'est pas encore venue, lui le Dieu qui voit plus loin que les hommes, et qui est patient parce qu'il a les siècles et l'éternité.

En face de cet exemple de Joseph, mettons l'exemple pareil, mais bien supérieur, du Christ. Lui aussi est proscrit par ses frères. Ses frères, ce sont tous les hommes sans doute, mais avant tout ce sont les Juifs, les premiers appelés à l'adoption du Père, les premiers appelés à partager sa filiation divine : *Vos dii estis, et filii Excelsi omnes*. Sa sainteté leur était un nouveau titre de haine contre lui, car elle condamnait leur justice tout extérieure, leurs faux dehors de religion. Le spectacle de sa vie de pureté et de charité était à lui seul une accusation de tous les instants, élevée contre l'orgueil et l'hypocrisie de leur vie; et cela, avant même que ses lèvres ne vinssent à s'ouvrir pour dénoncer leurs infamies et démasquer leurs vices. Aussi ils frémissent de rage et complotent de le mettre à mort. Plus implacables dans leur vengeance que les frères de Joseph, ils ne s'en tiennent pas à un vain projet de meurtre; ils vont jusqu'à l'exécution, et l'exécution la plus raffinée et la plus barbare qui se puisse imaginer. Ils le crucifient, après avoir versé comme goutte à goutte, par mille supplices divers, tout le sang de ses veines. Jusque sur le gibet où ils l'ont cloué, ils le tourmentent encore; et tandis que, pour l'ordinaire, on respecte l'agonie d'un supplicié, car c'est chose sacrée qu'un moribond, eux perdent toute mesure et insultent à son dernier soupir. En vain contre l'insatiable morsure de ces lions dévorants Jésus appelle son Père à son secours : *Eli, eli, lamma sabachtani!* Le Père est avec son Fils sans doute; mais il laisse faire. Il laisse l'enfer aller jusqu'au bout de la puissance de haine et de mal qui est en lui, rendre aussi complet que possible son triomphe apparent sur l'Homme-Dieu. C'est toujours l'heure de l'homme et Dieu n'intervient pas! On le dirait impassible ou impuissant à défendre la Victime innocente contre la rage de ses bourreaux. C'est sans doute ce que pensent les pharisiens descendus du Calvaire après la neuvième heure du vendredi saint. Ils peuvent croire en avoir fini à jamais avec « cet

imposteur » qui osait censurer leur conduite et voulait réformer Israël. Maintenant il est mort, il gît dans le tombeau, cadavre glacé aux mille plaies béantes. Un bloc de pierre scellé du sceau du Pouvoir, et que dix hommes rouleraient à peine, ferme l'entrée de son sépulcre. De farouches soldats, habitués à la faction et aux veilles, gardent son corps pour empêcher qu'on ne l'enlève point. Oui, les ennemis du juste peuvent le croire enseveli à jamais dans sa défaite; et à la façon dont se termine le long duel engagé entre eux et lui depuis trois années, c'est bien lui le vaincu et ce sont bien eux qui demeurent vainqueurs!

Ne vous hâtez point de triompher, scribes et pharisiens, ou plutôt hâtez-vous de jouir de vos derniers instants de triomphe! Car voici que votre heure expire et que va sonner l'heure de Dieu. Vous vous êtes trompés de moment. Vous vous êtes crus à la fin du grand drame, et c'est seulement le second acte qui commence : c'est la revanche de Dieu. *Alleluia!*

II

L'heure de Dieu

Pourquoi ces fiers soldats de garde à l'entrée du sépulcre s'enfuient-ils éperdus, une pâleur de mort répandue sur leur visage? Où courent-ils ainsi à pas précipités, et que vont-ils annoncer à ces princes des prêtres chez qui ils entrent furtivement? Ah! mes frères, ils vont leur dire que la parole n'est plus à l'homme, mais à Dieu, dans les événements du jour; que Jésus de Nazareth est ressuscité; qu'il s'est fait un grand tremblement de terre, qu'un ange est descendu du ciel, a brisé le sceau du prince des prêtres, a renversé la pierre sépulcrale et s'est assis dessus comme dans une attitude de défi. Son visage jetait des éclairs, ses vêtements avaient l'éclat d'une neige éblouissante. Ils n'ont pu soutenir son aspect et ils ont pensé mourir de frayeur à sa vue.

A ce récit des gardes, les princes des prêtres demeurent interdits; ils frémissent. Peut-être vont-ils, reconnaissant et adorant le doigt de Dieu, s'avouer vaincus dans leur lutte insensée contre l'auteur de la vie, frapper leur poitrine avec l'énergique sincérité d'un repentir égal au crime, et implorer le pardon de leur Sainte Victime? Mais ce serait trop présumer de ces orgueilleux, de ces fils de Bélial; ce serait mal connaître jusqu'à quel degré d'aveuglement peut aller l'homme qui a péché contre la lumière, nié l'évidence même et résisté au Saint-Esprit. Oui, quand une âme est descendue à de certaines profondeurs dans le mal, quand elle a abusé de toutes les grâces et méprisé tous les avertissements, quand elle a mérité d'être abandonnée à elle-même et à sa propre malice par le Tout-Puissant, le ciel avec toutes ses félicités et l'enfer avec toutes ses horreurs seraient impuissants à arracher cette âme à sa criminelle obstination. Non, les princes des prêtres ne songent point à se repentir de leur crime; ils ne ren-

dent point les armes au Dieu qu'ils ont déifié sur sa croix. Ils sentent que la partie est perdue à jamais pour eux; mais ils n'en persistent pas moins, avec un acharnement de damnés, à vouloir soutenir contre le Dieu formidable une lutte impossible. « Taisez-vous, disent-ils aux gardes, sur ce que vous avez vu cette nuit. Prenez ces grosses sommes d'argent, et dites que les disciples de ce Jésus sont venus pendant la nuit et ont dérobé son corps pendant que vous dormiez. Que si le gouverneur vient à apprendre que vous avez, par ce sommeil coupable, trahi votre consigne, nous saurons bien lui persuader de vous laisser en paix, sans vous infliger aucune punition. »

Mais vous avez beau faire, Juifs maudits! Vous n'empêcherez pas, par vos misérables chicanes et vos vains subterfuges, la vérité de se faire jour et d'éclater sur le monde. Vous n'empêcherez pas les apôtres, ces trembleurs de la veille, de devenir soudain des lions intrépides depuis qu'ils ont vu leur Maître ressuscité, et de verser avec joie leur sang en témoignage de ce grand fait. Vous n'empêcherez pas Saul, ce zélé de la Synagogue nourri de vos traditions, de persécuteur se faire lui aussi apôtre et martyr de Jésus ressuscité, parce que celui-ci lui est apparu sur le chemin de Damas, et l'a abattu presque mourant à ses pieds. Vous n'empêcherez pas l'accomplissement de la prophétie prédisant au Christ un tombeau glorieux, pas plus que vous n'empêcherez l'accomplissement de la prophétie faite par le Christ lui-même, de l'entière destruction de Jérusalem et de la dispersion, à tous les coins de la terre, de la race déicide. Vous n'empêcherez pas le monde entier de croire au Christ ressuscité. Vous n'arrêterez pas les adorateurs qui viendront, par centaines de millions dans tous les siècles, à Jésus mort sur la croix, mais sorti victorieux de la tombe le troisième jour, comme il l'avait prédit. Vous ne pourrez rien contre la piété et l'amour des foules rachetées se pressant dans nos temples en cette grande solennité pascale, et faisant, d'un océan à l'autre, de l'Orient à l'Occident, retentir les voûtes sacrées de ce joyeux cri de reconnaissance : « *Alleluia!* Le Christ est ressuscité, *alleluia!* Il a vaincu la mort, *alleluia! alleluia!* »

Aussi bien, mes frères, le mystère du Christ en ce jour, sa Pâque, c'est-à-dire son *passage* des ombres sanglantes du Calvaire aux gloires éclatantes de la Résurrection, tout cela n'est que le prélude de mystères semblables de réhabilitation s'opérant à l'infini pour les justes, victimes en ce monde de la perversité des hommes ou de l'adversité du sort. Pour tous, l'heure de Dieu viendra, et pour beaucoup c'est déjà fait.

Quelques-uns, comme le patriarche Joseph, sont glorifiés dès cette vie. Ils ont longtemps souffert en silence avec une patience que rien ne pouvait décourager; ils ont été persécutés, maudits, injustement emprisonnés; et ils se sont tus. Le Dieu qu'ils servaient avec une fidélité jamais un instant démentie, semblait les avoir abandonnés; et ils n'ont point murmuré. Mais voici qu'un jour leur

constance admirable a lassé la constance même de Dieu : Dieu s'est fatigué de les tenir à l'épreuve avant qu'eux-mêmes se soient fatigués de souffrir. Il a fait éclater leur vertu aux yeux de tous. De l'exilé réduit en servitude, il a fait un vice-roi d'Égypte. De l'innocent cloué au gibet d'infamie par la venimeuse calomnie, il a fait un objet d'admiration et de vénération pour tout le peuple. Il a ressuscité au grand jour de l'opinion celui qui était mort de réputation et d'honneur.

Mais pour un innocent réhabilité en cette vie, combien d'autres sont descendus au tombeau, comme le divin Maître, sans avoir connu l'heure de Dieu ! Combien ont eu pour linceul encore le manteau de dérision dont on s'était plu à les couvrir pendant leur vie ! N'importe ! Ces derniers pas plus que les premiers, n'ont cessé un seul instant de mettre en Dieu leur invincible espoir. Leur dernier soupir a été un dernier acte de foi en la justice et en la bonté de ce Dieu qui toujours pourtant a paru les oublier. C'est qu'ils savaient, ceux-ci comme ceux-là, quel était ce vengeur en qui ils se confiaient. Ils le savaient toujours perché sur la scène du monde, même quand il semble n'être pas là, toujours s'occupant à nous regarder faire, et s'appropriant à redresser les torts, à corriger les injustices, à verser la consolation sur les cœurs meurtris, à déposer des couronnes sur les fronts sanglants, quand le temps en sera venu. Ils étaient sûrs de l'heure de Dieu. Qu'elle vint un peu plus tôt ou un peu plus tard, peu leur importait. Elle viendrait certainement, et ils l'attendaient sans la hâter par des impatiences téméraires, se contentant de redire avec l'Apôtre : « *Scio cui credidi et certus sum...* Je sais en qui j'ai foi, et j'ai l'assurance de recevoir de lui ma récompense à son heure. »

Mes frères, mettons à profit ces admirables exemples et ces grandes leçons. Sachons et nous aussi attendre l'heure de Dieu. Elle est parfois longue à venir. La lenteur est le principal caractère du Créateur dans ses rapports avec les créatures, et cette lenteur nous scandalise souvent, nous ne comprenons pas ces retards que met l'intervention divine pour arriver jusqu'à nous. Malheureux que nous sommes ! sans ces retards qui nous scandalisent, sans cette lenteur qui nous fait murmurer, où serions-nous depuis longtemps ? Si Dieu était comme nous impatient dans ses desirs et hâte dans leur exécution, s'il ne nous avait pas accordé de longs répit après le péché, ne serions-nous pas à gémir maintenant et pour toujours dans les feux dévorants de l'enfer ? Sachons donc attendre l'heure de Dieu, et ne nous permettons pas ces étonnements irrespectueux, ces colères injustes, ces découragements injurieux à Dieu, ces désespoirs même qui parfois risquent de nous perdre. L'heure de Dieu viendra : elle viendra pour l'opprimé comme pour l'oppresser, pour le juste comme pour le pécheur ; et bienheureux qui s'y sera préparé, qui sera trouvé persévérant et fidèle quand elle arrivera. Au sortir du tombeau les portes de la gloire s'ouvriront pour lui toutes

grandes, il mènera au ciel le triomphe du Christ ressuscité, et il chantera à sa suite le cantique de l'éternel *Alleluia*. Qu'il en soit ainsi pour nous tous ! Amen !

FIN

SERMONS DE CARÊME SUR LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

VI

SIXIÈME PAROLE

Résumé analytique

Le sacrifice du Calvaire est le centre de l'histoire de l'humanité, la clef du passé et de l'avenir.

I. — La mort du Christ accomplit tout ce qu'annonçaient :

1. Les sacrifices de la Loi ancienne (holocaustes, victimes expiatoires, offrandes pacifiques), l'immolation de l'agneau pascal, le passage de la mer Rouge, le serpent d'airain, etc.

2. Les figures des grands personnages de l'histoire juive : Adam, Abel, Noé, Isaac, Melchisédech, Jonas, David, Salomon.

3. Les prophéties, qui ont précisé longtemps d'avance tous les détails de la passion et de la mort du Sauveur.

II. — 1. Elle scelle la nouvelle alliance basée sur l'expiation du péché par l'effusion du sang du Fils de Dieu. De là découlent les grâces communiquées par les sacrements, le courage des martyrs, les vertus héroïques des saints, les victoires de l'Eglise sur ses ennemis.

2. Elle nous fait comprendre nos devoirs envers Jésus-Christ : croire à sa parole, pratiquer sa loi. Le jour viendra où, pour nous, tout sera consommé. Sera-ce pour notre bonheur ou notre malheur éternel ? Cela dépend de nous. *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Cum accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatus est.

Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : Tout est consommé.

(Jean, xix, 30).

Mes frères,

L'œuvre de la rédemption des hommes a eu sa place avant l'origine des temps, dans les conseils de la Providence divine, et ses effets se prolongeront dans toute l'éternité. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, dit Dieu à l'homme dans Jérémie, c'est pourquoi je t'ai attiré à moi par miséricorde ¹. » De toute éternité, Dieu avait prévu la chute de l'humanité et décrété sa restauration ; et pendant l'éternité tout entière, les élus chanteront à la gloire du Rédempteur l'hymne de leur action de grâces, car « la miséricorde de Dieu est éternelle ². » L'apôtre appelle le moment où s'est accomplie notre rédemption *la plénitude des temps*, comme si tous les siècles qui ont précédé et qui ont suivi n'avaient leur raison d'être que dans ce précieux instant. Mais, puisque c'est sur la croix que l'œuvre du Rédempteur s'est consommée par son sacrifice, on peut dire aussi que la croix embrasse tous les siècles, qu'elle atteint de ses deux bras d'un bout à l'autre de l'éternité,

¹ Jérém., xxxi, 3.

² Ps. cii, 17.

qu'elle est l'axe autour duquel s'agite l'histoire de toutes les générations, le but final où aboutit l'Ancien Testament et le point de départ du Nouveau. Tous les justes qui ont vécu sous la loi de nature et sous la loi de Moïse n'ont pu espérer leur salut que par les mérites de Jésus crucifié, et les chrétiens n'ont reçu les droits d'enfants de Dieu, d'héritiers du ciel, que par le baptême donné au nom de Jésus-Christ par le signe de la croix.

Ce qui distingue ces deux grandes époques, dont l'une précède et l'autre suit Jésus-Christ, c'est que, pendant la première, le mystère de la Rédemption et de la croix était caché sous des figures et des ombres mystérieuses¹, tandis que dans la seconde il fut dévoilé, et les hommes virent dans son humanité « le Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité, » et reçurent ses enseignements². Tous les symboles, toutes les prophéties de l'ancien Testament tendent à la croix comme à leur centre, pour y trouver leur explication, et toutes les institutions de la Loi nouvelle en découlent comme de leur source. Le passé, le présent et l'avenir, tous les siècles se concentrent, comme à leur foyer, dans l'œuvre de la rédemption, commencée par l'incarnation du Christ et accomplie sur la croix. C'est ce qu'exprime la parole du Sauveur : « Tout est consommé. » Au sixième jour de la création, Dieu accomplit son œuvre : les cieux et la terre, les animaux et l'homme formèrent un parfait ensemble, conforme au plan du Créateur. A la sixième parole prononcée sur la croix, la régénération de l'humanité fut accomplie, le ciel et la terre réconciliés brillèrent d'un nouvel éclat, l'homme racheté reprit dans la création la place qu'il avait perdue. « Tout est consommé, » et le sacrifice du Rédempteur, et les prophéties de l'ancienne Loi, et la réconciliation de l'homme avec Dieu.

Pour bien comprendre la portée de cette parole, nous devons donc considérer deux choses fort importantes. Nous verrons *d'abord* comment se sont vérifiés en Jésus-Christ les types figuratifs et les prophéties de l'ancien Testament, et *en second lieu*, comment ont été parfaitement remplies dans le sacrifice de la croix toutes les conditions de la rédemption et de la sanctification des hommes.

Plaçons-nous donc au pied de la croix, et de là, considérons en esprit : d'un côté les quatre mille ans écoulés avant le Christ, d'un autre les innombrables générations sur lesquelles vont couler les flots de sang qui tombent des plaies du Rédempteur, et demandons-lui de nous faire comprendre comment, « en consommant son sacrifice, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, la cause de leur salut éternel³. »

I

1. « La Loi ancienne, dit saint Paul, ne nous offrait que l'ombre des biens futurs⁴; » elle était

comme une faible aurore, à la lueur de laquelle on ne distingue qu'imparfaitement les objets; le Christ y était annoncé par des prophéties relativement obscures, et représenté par des figures dont on ne pourrait apprécier la ressemblance qu'à sa venue. « Tout arrivait aux Juifs en figure¹, » dit encore l'Apôtre, c'est-à-dire que les événements de leur histoire, la vie de leurs grands hommes, les cérémonies de leur culte étaient comme un miroir où se dessinait peu à peu l'image du Messie et les marques de sa mission.

Les sacrifices formaient sans contredit la partie la plus importante du culte mosaïque. Il y avait des holocaustes dont la chair était brûlée complètement sur l'autel; des victimes pour le péché, dont le sang était répandu et une partie des chairs mangée; enfin des sacrifices pacifiques qui servaient à remercier Dieu d'un bienfait ou à lui demander une grâce. Ces victimes devaient être choisies sans tache et sans défaut. Ce n'étaient que des figures, car il est impossible que le sang des boucs et des génisses efface les péchés. Où se sont donc accomplies les significations de ces sacrifices? Saint Paul répond : « Nous avons été sanctifiés une fois pour toutes par l'immolation du corps de Jésus-Christ². » Ce seul sacrifice a atteint les différents buts de tous les autres : c'est le plus parfait holocauste, consumé par le feu de la plus ardente charité; c'est le don le plus agréable à Dieu, qui ne peut rien refuser de ce qu'on lui demande au nom de son Fils; c'est la seule Victime qui puisse nous réconcilier, puisque « aucun autre nom n'a été donné aux hommes, en qui ils dussent être sauvés³. »

Dieu avait délivré miraculeusement les Juifs de la servitude d'Egypte et les avait établis dans la Terre promise, il leur avait dicté sa loi, les avait nourris de la manne dans le désert et leur avait donné la victoire sur tous leurs ennemis; aussi chaque année, en souvenir de leur délivrance, ils immolaient l'agneau pascal. Et voilà que le Christ est appelé par saint Jean l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde, qu'il donne à ses disciples un pain de vie descendu du ciel, qu'il promet le royaume du ciel à ceux qui pratiqueront sa loi. C'est lui qui délivre les hommes de la servitude du péché, c'est lui qui entre dans le sanctuaire du ciel afin d'y offrir son sang pour notre salut et nous introduire dans la vraie terre promise. — Les Juifs avaient traversé les flots de la mer Rouge pour échapper à l'armée de Pharaon; les chrétiens seront plongés dans l'eau du baptême pour échapper à l'esclavage du démon. — Moïse avait fait dresser dans le désert un serpent d'airain dont la seule vue guérissait les morsures des serpents venimeux; le Christ élevé en croix attirera tous les pécheurs à lui pour guérir toutes leurs blessures. — Les Juifs buvaient l'eau vive qui jaillissait du rocher; les chrétiens boiront à la source des

¹ Coloss., I, 26.

² Joan., I, 14.

³ Hébr., v, 9.

⁴ *Ibid.*, x, 1.

¹ I Cor., x, 11.

² Hébr., x, 10.

³ Act., iv, 12.

grâces qui sortiront, avec les sacrements, du cœur de Jésus entr'ouvert par la lance. Partout, vous le voyez, mes frères, la vérité répond à la figure.

2. Que sera-ce si nous énumérons les personnages illustres de l'ancien Testament qui ont représenté le Messie ? *Adam* a été le père de tous les hommes selon la chair ; Jésus le chef de tous les hommes selon l'esprit. *Abel* a été tué par son frère ; Jésus succombera à la haine de son peuple. *Noé* a sauvé du déluge tous ceux qui sont entrés dans l'arche ; Jésus appellera dans l'arche de son Eglise tous ceux qui voudront échapper à la mort éternelle. *Melchisédech* a offert le pain et le vin ; Jésus se servira de ces deux mêmes substances pour instituer le sacrement de l'autel. *Isaac* a porté au sommet du mont Moria le bois de son sacrifice ; Jésus montera au Calvaire chargé de sa croix. *Joseph* a été vendu à des étrangers pour quelques pièces d'argent, a été jeté en prison, puis a commandé à toute l'Egypte et l'a nourrie pendant la famine ; Jésus vendu, persécuté, mis à mort, triomphera de ses ennemis et nourrira le monde de sa chair et de son sang. *David* a triomphé de Goliath, a supporté la révolte d'Absalom, les injures de Séméï, il a mis sa confiance en Dieu et il a été sauvé ; Jésus triomphera du démon, passera par toutes les humiliations, sera rassasié d'opprobres et verra sa confiance en Dieu récompensée par sa résurrection. *Salomon* a bâti sur une montagne un temple où tous les Juifs venaient adorer Dieu ; Jésus, immolé sur le Calvaire, établira une Eglise où se rendront tous les peuples de la terre pour y trouver le salut. *Jonas* est resté trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine ; Jésus restera trois jours et trois nuits dans le tombeau.

Tous ces faits de l'histoire juive sont autant d'étoiles qui éclairent peu à peu la nuit de l'ancienne Loi pour amener l'aurore et préparer les yeux des hommes à l'arrivée du vrai soleil de justice. Jésus les avait tous présents à son esprit pendant sa vie mortelle, et surtout pendant les trois dernières heures de sa vie, tandis que, suspendu à la croix, il ne pensait qu'à accomplir tout ce qui avait été décrété pour le salut des hommes. Il voyait tous ces tableaux mystérieux passer devant lui, et avec la conscience d'un homme qui a rempli sa mission, il s'écriait : « Oui, je puis mourir, tout est accompli, tout est consommé. »

3. En se rendant pour la dernière fois à Jérusalem avec les douze apôtres, Notre-Seigneur leur disait : « Tout ce qui a été écrit par les prophètes sur le Fils de l'homme va s'accomplir ¹. » Il nous faudrait de longues heures, mes frères, pour recueillir dans l'Ancien Testament toutes les prophéties relatives à la passion du Sauveur, afin d'en voir le parfait accomplissement. Contentons-nous de citer les principales : elles nous suffiront pour admirer la sollicitude merveilleuse avec laquelle la divine Providence avait tout disposé d'avance pour éclairer notre foi. — Vous savez que le Sauveur a voulu faire son entrée triomphale à

Jérusalem sur une ânesse suivie de son petit ânon : ce genre de monture est encore usité en Orient, et sert même aux personnes du plus haut rang. Or ce détail a été prédit cinq cents ans d'avance par le prophète Zacharie : « Réjouis-toi, fille de Sion, voici que ton roi vient à toi, apportant la justice et le salut, pauvre, assis sur une ânesse et sur son petit ¹. » Quel est l'autre personnage en qui se soit accomplie cette prophétie ? — Le prix de la trahison de Judas est écrit en toutes lettres dans le même prophète : « Ils ont fixé mon salaire à trente pièces d'argent ². » — Isaïe a décrit l'un après l'autre tous les tourments de la passion : « Il n'y a plus en lui aucune beauté, c'est le dernier des hommes, l'homme des douleurs, il sera mené à la mort comme une brebis, il se taira comme l'agneau que l'on va tondre et n'ouvrira pas la bouche, il sera mis au rang des scélérats, et il priera pour les pécheurs, il tendra la joue aux soufflets et aux crachats, etc. ³. » — Salomon n'a fait qu'une allusion discrète à la couronne d'épines en invitant les filles de Sion à venir voir sur la tête de leur roi le diadème dont sa mère, ou plutôt sa marâtre, la Synagogue, l'a couronné, mais David a dit en propres termes qu'on l'abreuverait de fiel et de vinaigre, qu'on lui percerait les mains et les pieds, qu'on pourrait compter tous ses os. — Enfin Daniel a fixé l'époque de son sacrifice et de la réprobation des Juifs endurcis ; cette époque est arrivée, nous sommes au milieu de la dernière des soixante-dix semaines d'années qui devaient s'écouler depuis la restauration de Jérusalem jusqu'au drame du Calvaire. Le Christ peut donc mettre le sceau à toutes les prophéties de l'ancienne Loi en prononçant cet avant-dernier mot de son divin testament : « Tout est consommé. »

Par conséquent l'œuvre de la Rédemption et de la Sanctification de toutes les générations humaines est accomplie, le péché est expié, la rançon de l'homme est payée, le règne du démon est renversé, le prince de ce monde est terrassé, l'aiguillon de la mort est émoussé, la sentence de notre condamnation est déchirée, le grain de froment va être jeté dans la terre, mais pour produire bientôt une abondante moisson que les anges récolteront pour remplir les greniers du père de famille, car le ciel est ouvert, il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs, ni serviteurs, ni hommes libres, nous ne faisons tous qu'un avec Jésus, le nouvel Adam, nous sommes par la grâce les vrais enfants d'Abraham, les vrais héritiers des promesses éternelles⁴. Nous ne sommes plus les enfants de l'esclave, mais de la femme libre, par la liberté que le Christ nous a conquise⁵ ; nous sommes affranchis des ténèbres de l'idolâtrie, de la servitude du démon et du joug des passions par la grâce du Rédempteur. Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique, et avec lui tout ce qu'il pouvait

¹ Zach., ix, 9.

² *Ibid.*, xi, 12.

³ Isaïe, l, 6 ; LIII, 3-8.

⁴ Gal., III, 28.

⁵ *Ibid.*, iv, 31.

¹ Luc, XVIII, 31.

nous donner, pour que nous arrivions au salut. Tout a été accompli de la part du Christ pour consommer l'œuvre de la Rédemption : que nous reste-t-il à faire, de notre part, pour être sauvés par les mérites du Christ ?

II

1. « Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir, » a dit le Sauveur. Aussi il a réalisé toutes les figures, accompli toutes les prophéties, et en offrant son sang à son Père pour les péchés des hommes, il a posé les bases d'une nouvelle alliance : « Ce calice, dit-il, est la nouvelle alliance (ou le Nouveau Testament) par la vertu de mon sang. » C'est un Testament, dit saint Paul, parce qu'il n'aura son effet qu'à la mort du Testateur. Par ce Testament est institué un nouveau sacrifice, celui de l'hostie infiniment pure qui sera seule immolée, du levant au couchant, pour honorer dignement la majesté divine ; un nouveau culte remplacera l'ancien, de nouvelles sources de grâces seront ouvertes pour que toutes les générations y puisent le salut, la maison de Dieu (l'Eglise catholique) s'élèvera sur les sept colonnes taillées par la sagesse divine, et tous les peuples y viendront chercher le salut. Voilà les bases de la nouvelle alliance conclue entre le ciel et la terre, voilà le contrat qui sera scellé par le sang du Rédempteur afin qu'il puisse dire en toute vérité, en regardant les siècles à venir comme les générations passées : « Tout est consommé. »

C'en est donc fait, mes frères, un nouvel ordre de choses va commencer, et dès que la promulgation solennelle de la Loi nouvelle sera faite, il ne sera plus possible aux hommes d'espérer leur salut que par les mérites de la croix du Sauveur, par l'observation de ses commandements, par la réception de ses sacrements dans la communion de l'Eglise catholique. La Rédemption est consommée par le Christ, elle va être appliquée à chacun des hommes qui n'y mettront point d'obstacle. De la croix de Jésus-Christ des ruisseaux de grâces vont couler sur le monde régénéré. Ce sera d'abord la grâce du baptême : ainsi que l'a dit le Sauveur à Nicodème : « Personne ne pourra entrer au ciel sans être régénéré par l'eau et le Saint-Esprit. » Ce sera la grâce du sacrement de pénitence : l'homme est faible, il retombera dans le péché sous l'impulsion des passions et les tentations de Satan, mais toutes les fois qu'il demandera le pardon par les mérites du Christ, il l'obtiendra, les péchés seront remis à tous ceux à qui les ministres du Seigneur les remettront. Ce sera la grâce de l'Eucharistie, divine nourriture qui fera vivre les justes de la vie du Christ, comme les branches de la vigne vivent de la sève du cep. Ce sera la grâce de l'Ordre, qui enfantera tous les jours de nouveaux prêtres pour immoler l'agneau sans tache et l'offrir pour les péchés des hommes.

Le Sauveur mourant a sous les yeux toute l'histoire de son Eglise, il la voit lutter contre la fureur des tyrans, contre la haine de l'enfer, contre les mensonges des hérésies, contre les séductions du monde, il contemple ses pénibles

combats, ses glorieux triomphes, il sent que la vertu de son sang passe dans les veines des martyrs, dans le cœur des vierges, dans tous les membres de son corps mystique pour inspirer le dévouement des apôtres, la science des docteurs, la persévérance des humbles de cœur, l'héroïsme des âmes affamées de perfection, et avec la satisfaction d'un homme qui est sûr d'avoir atteint le but de toute sa vie, il s'écrie : « Tout est consommé, » mes élus ne travailleront pas en vain¹, le jour viendra où j'essuierai toutes leurs larmes et où je mettrai entre leurs mains les palmes immortelles de la victoire.

L'Eglise définitivement établie pour conserver la doctrine du Christ, la vertu sanctifiante des sacrements qui ne cesse de couler sur les générations futures, le droit à l'héritage du ciel, les mérites acquis par la pratique des vertus, la défaite de Satan écrasé avec toutes les hérésies sous le pied de la Vierge immaculée, tels sont, mes frères, les grands faits qui dominent l'histoire et qui se réalisent à travers les siècles nouveaux, comme se sont réalisées en Jésus-Christ les figures de l'ancienne Loi. Malgré la rage du démon et de ses adeptes, malgré la fureur du monde et les mensonges de l'hérésie, le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ gouverne, pas un *iota* ne sera changé au plan divin de la Rédemption ni à l'histoire de l'Eglise. « Tout est consommé » depuis le moment où Jésus a donné son sang par amour pour les hommes. Tous les jours le règne de Dieu s'étend par les conquêtes de la foi sur les plages barbares, mais partout et toujours, toutes les âmes de bonne volonté qui éclairées par la grâce invoquent le nom du Seigneur, seront sauvées !

2. Pour nous, mes frères, qui avons le bonheur de connaître et d'aimer Jésus-Christ, nous n'avons qu'à suivre ses pas, qu'à écouter la voix de son Eglise et lui obéir, pour sentir couler sur nous le torrent vivificateur de la Rédemption. Le baptême, la pénitence, l'eucharistie nous rattachent au Christ comme membres de son corps mystique ; gardons soigneusement l'état de grâce sanctifiante, et nous ne craignons pas d'être comme ces sarmements inutiles qu'on coupe pour les jeter au feu. Pour nous doit venir le jour où nous dirons en face de la mort : « Tout est consommé. » Hélas ! quel sera, à ce moment terrible, l'état de notre âme ? L'arbre tombe du côté où il penche, et une fois tombé il ne se relève pas. Si par malheur la mort nous surprenait dans l'état du péché, si à force de remettre à plus tard une conversion nécessaire, à force de résister à la grâce, nous avons compromis notre salut, si nous avons comblé la mesure de nos infidélités et restons endurcis jusqu'à la fin, quel sinistre retentissement aura à nos oreilles ce mot que les échos de l'enfer nous renverront : « Tout est consommé ! » le temps de la pénitence, de la grâce et du pardon, ce temps-là est passé, le péché a consommé son œuvre, c'est la mort éternelle.

¹ Isaïe, LXV, 23.

Oh ! non, mes frères, ne vous exposez pas à ce malheur ! Voyez, au contraire, quelle sera au moment de la mort la joie intérieure des justes, des pénitents qui auront pleuré leurs fautes et fourni au Sauveur l'occasion de consommer en eux l'œuvre de la miséricorde. Avec quelle ardeur de charité ils s'écrieront : « Tout est consommé ! » nous avons souffert, nous avons mortifié notre chair, nous avons renoncé aux joies du monde pour porter notre croix, tous nos maux sont finis ; les yeux fixés sur le divin crucifié, « l'auteur et le consommateur de notre foi ¹, » nous attendons avec confiance l'heureux instant qui nous unira à son triomphe.

Courage donc, mes frères, lutez toute la vie sous les étendards du Christ, combattez le bon combat, et vous recevrez la couronne de justice que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment ². « Il a envoyé la Rédemption à son peuple ³, » il l'a accomplie par le sacrifice du Christ, et il a conclu avec son nouveau peuple une alliance éternelle que vous consommerez par votre persévérance. Ainsi soit-il.

VII

SEPTIÈME PAROLE

Résumé analytique

I. — Sens littéral de la dernière parole du Christ.

1. *Mon Père.* Jésus proclame qu'il est Fils de Dieu, qu'il l'aime, qu'il lui obéit.

2. *Je remets mon âme.* Comme homme, il va mourir ; comme homme, il met en Dieu sa confiance. Il n'a rien d'autre à donner, tout ce qu'il lui reste, il le donne pour notre salut.

3. Avec son âme il confie à son Père celles de tous ses disciples, il les remet *entre les mains* de la miséricorde divine, il leur assure le pardon.

II. — 1. Jésus a prononcé cette parole pour réparer par son obéissance les conséquences funestes de la désobéissance d'Adam.

2. Il a poussé un grand cri, pour apprendre à tous les hommes à mettre leur confiance en Dieu au moment de la mort.

3. Il a incliné la tête, pour nous donner le dernier signe d'adieu, écouter nos prières, accepter la mort et s'offrir en holocauste. Le voile du temple s'est déchiré pour annoncer que l'entrée des cieux nous était ouverte par le sang du Christ.

III. — 1. Apprenons de Jésus mourant à mettre le salut de notre âme avant toute autre préoccupation.

2. Que notre âme soit toujours prête à être reçue dans les mains de Dieu.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

(Luc, xxiii, 46).

Mes frères,

Le sacrifice offert par l'Homme-Dieu pour la rédemption du monde était consommé par l'offrande parfaitement libre qu'il venait de faire de sa vie. Tout ce qui avait été ordonné par la divine

Providence pour le salut des hommes était accompli. Le Sauveur allait rendre le dernier soupir, moins sous le coup des cruelles souffrances que lui avaient fait endurer ses ennemis, que par le généreux effort d'un amour qui acceptait la mort comme la suprême expiation du péché. Il avait pardonné, il avait béni, il avait appelé le ciel à son secours, il avait annoncé la consommation de son œuvre rédemptrice. Mais son testament n'était pas clos. A ce moment décisif, il voulut proclamer une fois encore qu'il était Fils de Dieu, et qu'il s'immolait librement pour le salut des hommes, par obéissance pour son Père. Ce n'est donc pas un homme ordinaire qui lutte contre la mort pour essayer de la faire reculer, c'est un Dieu fait homme, qui pourrait commander à la mort, mais qui l'accepte, et pourquoi ? pour obéir à son Père et remettre entre ses mains la rançon de notre liberté.

Les évangélistes disent expressément que Jésus poussa un grand cri, c'est-à-dire qu'il reçut de la divinité une force extraordinaire pour faire entendre au loin cette parole qui devait être une dernière preuve de sa puissance divine et convertir le centurion. « Oui, cet homme était réellement Fils de Dieu, » répéterons-nous avec ce soldat ; oui, Jésus est notre Rédempteur, il est la voie, la vérité et la vie, il n'y a de salut pour nous qu'en lui. A genoux au pied de cette croix où il expire, demandons-lui de nous faire comprendre ses derniers enseignements, afin que sa mort, comme sa vie, soit le modèle de la nôtre.

Je me propose avec la grâce du Saint-Esprit, de vous expliquer brièvement ce soir le sens littéral de la dernière parole du Sauveur, — ses significations mystérieuses, — et les instructions morales qui en découlent pour nous.

I

1. « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! » Une vie de pauvreté, d'humilité, d'obéissance, de sacrifice, ne pouvait être plus dignement couronnée que par ce cri suprême. Quelle expression de piété filiale, de confiance et de soumission respectueuse dans ces deux mots qui expriment les dernières volontés d'un mourant et résument sa vie tout entière ! Le Sauveur appelle Dieu « son Père. » Deux fois il s'est servi de cette expression au jardin des Oliviers, deux fois il s'en sert sur la croix. Il avait ce mot à la bouche au commencement de son agonie, il le laisse tomber de ses lèvres au moment de mourir. Ce qu'il a enseigné aux Juifs pendant trois ans, ce qu'il a déclaré solennellement devant Caïphe, il le répète en face de la mort : il est Fils de Dieu. Qui donc pourra douter désormais de la divinité du Christ ? Il est sorti du sein de Dieu, il a caché sous le voile de l'humanité l'éclat de la majesté divine, mais il ne fait qu'un avec le Père, et il a le pouvoir de donner à tous ceux qui croiront en lui le titre d'enfants adoptifs de Dieu, de partager avec eux l'héritage du ciel. Chacune des gouttes de sang qu'il a versées, chacune des prières qu'il

¹ Hébr., xii, 2.

² II Tim., iv, 8.

³ Ps., cx, 9.

a adressées à son Père, avait une valeur infinie pour obtenir notre salut, sa mort suffirait pour racheter tous les mondes, parce qu'il est Dieu et homme tout ensemble. « Mon Père, » oh ! c'est une parole d'amour et de tendresse, qui nous rappelle combien ce Fils a aimé son Père, avec quel empressement il s'est soumis à tous ses ordres. Cet amour n'a jamais faibli, même au milieu des plus grandes tribulations et des plus cruels supplices, même lorsque Jésus pouvait se croire abandonné du ciel et de la terre, et avant de mourir il répète encore avec plus d'ardeur : « Mon Père ! »

2. « Je remets mon âme, » ma vie, tout mon être dont l'âme est le principe. Le Sauveur avait déclaré aux Juifs que personne ne pouvait lui enlever la vie malgré lui, qu'il avait le droit de la donner et de la reprendre¹. Cette âme immortelle, qu'il a reçue de Dieu avec la nature humaine afin de la donner pour le salut des hommes, il la remet comme un dépôt sacré entre les mains de son Père, qui la réunira à son corps au jour prochain de la résurrection. Cette expression est empruntée à un psaume, où David poursuivi par l'armée de Saül, entouré d'ennemis de toutes parts, se voyant sur le point d'être pris et livré à la mort, exprime de la manière la plus touchante sa confiance en Dieu : « C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré, je ne serai point confondu, vous serez mon refuge et ma force, vous me tirerez de l'abîme parce que vous êtes mon protecteur, c'est entre vos mains que je remets mon âme². » Quoique Jésus n'ait point à craindre de tomber dans l'abîme où ses ennemis auraient voulu le jeter, il témoigne sa confiance en Dieu dans les mêmes termes que David, parce que comme homme il attend de lui le secours à l'aide duquel il triomphera de la mort et de l'enfer.

« Je remets mon âme. » Les mourants disposent de leurs biens, de leurs champs, de leurs maisons, de leurs trésors ; Jésus qui a vécu pauvre, qui n'avait même pas où reposer sa tête, Jésus à qui on a enlevé même ses misérables vêtements, n'a plus rien à laisser ici-bas à ceux qui l'ont suivi. Il avait un trésor, c'était sa mère, il l'a confiée à saint Jean ; il a abandonné son corps aux bourreaux ; il ne lui reste plus en propre que son âme, sa vie dont il est le maître, il l'a reçue de son Père, il va la lui rendre ; il l'a dépensée tout entière au service de ce Père bien-aimé, il s'est toujours appliqué à faire uniquement ce qui était agréable à Celui qui l'avait envoyé, et il a prédit que quand on l'aurait élevé en croix on reconnaîtrait qu'il n'agissait pas de lui-même, mais pour faire la volonté de son Père³. Voilà qu'il réalise cette parole, en remettant solennellement son âme entre les mains de Dieu, avec tous les mérites qu'elle a acquis depuis le premier moment de l'Incarnation, toutes les souffrances qu'elle a endurées, tous les actes de vertu qu'elle a prati-

qués pour remplir sa mission ; tout cela va être déposé entre les mains de Dieu pour l'expiation du péché et la rançon des hommes. Par cette seule parole : « Je remets mon âme entre vos mains, » Jésus ferme la bouche à tous les hérétiques qui prétendent qu'il n'avait pas une âme humaine, une volonté libre comme la nôtre, et à tous ceux qui nieront l'immortalité de l'âme, car si l'âme mourait avec le corps, qu'est-ce que Jésus aurait donc pu remettre entre les mains de son Père ?

3. Mais, mes frères, élargissons nos idées, pour mieux comprendre le sens des paroles du Sauveur. Rappelons-nous qu'il a voulu ne faire qu'un avec ses disciples, qu'il a prié instamment pour obtenir cette union étroite, en vertu de laquelle tous ceux qui lui sont attachés par la grâce seront un jour là où il est lui-même⁴. Que suit-il de là ? Qu'en recommandant son âme au Père céleste, pour qu'il la reçoive auprès de lui, le Sauveur a recommandé en même temps celles de tous ses fidèles disciples, afin qu'elles fassent heureusement le grand voyage du temps à l'éternité. Comme chef de l'Eglise, il a demandé pour tous ses membres la grâce d'être reçus au sein de Dieu. Les mains de Dieu, ce sont les infinies perfections qui éclatent dans ses œuvres, sa puissance, sa justice, sa sagesse, sa miséricorde ; Jésus, chargé de tous les péchés du monde, a senti s'appesantir sur lui les mains vengeresses de la justice divine, il s'est prosterné à terre, il a offert son sang pour l'apaiser, et au nom des coupables il est monté au Calvaire, il a demandé de n'être point abandonné de Dieu. Maintenant qu'il entrevoit la miséricorde et le pardon prêts à descendre sur la terre réconciliée, il donne libre cours à sa confiance filiale, et demande à son Père de recevoir tous les pécheurs à la grâce du pardon.

Ah ! remercions notre divin Rédempteur de nous avoir préparé un accueil favorable de la part de son Père, et rendons-nous dignes d'être reçus un jour avec lui dans les mains de la divine miséricorde.

II

Si nous voulons pénétrer maintenant les significations mystérieuses de la dernière parole du Sauveur, demandons-nous pourquoi il l'a prononcée, pourquoi il a poussé ce grand cri dont parlent les évangélistes, pourquoi enfin il a incliné la tête avant de rendre le dernier soupir.

1. D'après tout ce que nous venons de dire, il est clair que Notre-Seigneur a voulu prouver par cette parole d'abandon à la volonté de Dieu la parfaite obéissance dont il ne s'était jamais départi. La désobéissance d'un seul homme avait causé notre perte, l'obéissance d'un seul homme devait être cause de notre réparation ; cette obéissance devait aller jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, elle devait être entièrement libre, il fallait donc que nous en ayons la preuve de la bouche même de son auteur : la voilà, avec le

¹ Joan., x, 17.

² Ps. xxx.

³ Joan., viii, 28.

⁴ Joan., xii, 26 ; xiv, 3 ; xvii, 21.

témoignage de son sang : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! »

2. Il n'était pas naturel qu'un mourant, épuisé par les plus cruelles blessures et de bien longues souffrances, fit retentir si haut les derniers accents de sa voix. C'était là, comme nous l'avons remarqué, un miracle opéré par la puissance divine du Christ, mais c'était aussi un grand mystère. Toutes les fois que Dieu a révélé aux hommes ses volontés, il l'a fait avec l'appareil imposant du pouvoir et de la majesté. Sur le Sinaï, il a fait retentir le tonnerre au milieu des nuages et trembler le sol où campaient les Hébreux ; pour préparer les hommes à la venue du Messie, il a envoyé Jean-Baptiste prêcher la pénitence dans le désert ; au jour de la Pentecôte, des tourbillons de vent et des langues de feu ont précédé la descente du Saint-Esprit dans les âmes des apôtres. Nous devons donc croire que si le Sauveur a recours aujourd'hui à un miracle pour faire entendre sa voix, c'est qu'il proclame une vérité qu'il importe à toute l'humanité de connaître et de méditer. Comme il a voulu être notre modèle en tout, il nous a appris en mourant que nous devons nous préparer à la mort par le détachement de toutes les choses de ce monde, ne penser qu'au salut de notre âme, placer tout notre espoir dans la miséricorde de Dieu, et remettre pieusement notre âme entre ses mains.

3. En achevant sa dernière prière, Jésus inclina la tête sur sa poitrine ensanglantée, et rendit le dernier soupir. Saint Jean Chrysostome voit encore là une preuve de la divinité du Christ et de son pouvoir sur la mort. La tête retombe après la mort, et non avant : Jésus au contraire a incliné la tête volontairement, et a rendu ensuite le dernier soupir. Lorsque les enfants d'Aaron offraient une colombe sur l'autel des holocaustes, ils lui inclinaient la tête sous le cou, afin que tout son sang coulât sur le feu sacré. Il semble que le Sauveur ait voulu montrer, en penchant sa tête mourante, qu'il était le véritable holocauste, le seul capable d'apaiser la colère de Dieu. Il voulut aussi indiquer par là qu'il acceptait librement la mort, qu'il lui permettait de s'abattre sur lui. Saint Augustin pense que Jésus a voulu aussi se pencher vers les pécheurs, pour les appeler une fois encore sur son cœur, et leur offrir le baiser de paix, ou pour leur montrer qu'il serait toujours prêt à entendre leurs prières : « Inclinez votre oreille vers moi, disait David, et exaucez ma prière¹ ; » et Ezéchias : « Prêtez l'oreille, et écoutez-moi, Seigneur². » Chrétiens, voilà votre Sauveur qui avant de rendre le dernier soupir penche son oreille vers vous, pour que vous l'invoquiez avec confiance ; approchez donc de sa croix, restez-y fidèlement comme Marie et Jean, afin de mourir dans les bras et sur le cœur de Jésus !

Il était la neuvième heure du jour (trois heures

après midi), lorsque le Fils de Dieu accomplit le dernier acte d'obéissance en remettant son âme innocente entre les mains de son Père. On croit que c'est à la même heure qu'Adam et Eve avaient commis dans le paradis terrestre le premier acte de désobéissance que devait réparer la mort du Christ. C'était aussi l'heure à laquelle on immolait dans le temple les agneaux du festin pascal, mais dès lors que le véritable Agneau de Dieu s'immolait lui-même sur la croix, tous les sacrifices figuratifs allaient cesser. Aussi le voile qui séparait le Saint des saints du sanctuaire se déchira de haut en bas, puisque la voie du sanctuaire céleste était désormais ouverte aux justes ; et tandis que le soleil sorti des ténèbres baissait à l'horizon, les rochers se fendirent sous les secousses d'un violent tremblement de terre, comme pour engloutir les meurtriers du Sauveur, cent fois plus coupables que Coré, Dathan et Abiron. Seuls les Juifs restèrent insensibles, et poursuivant leur victime jusqu'au delà de la mort, ils s'en allèrent chercher des gardes pour empêcher le Fils de Dieu de ressusciter.

Que cet endurcissement insensé nous serve du moins de leçon ! Oui, pleurons avec les saintes femmes la mort de notre divin Rédempteur, pleurons nos péchés qui ont été la cause de sa mort, mais ne quittons pas le Calvaire sans avoir profité des précieux enseignements renfermés dans la dernière parole qui est tombée des lèvres du divin Crucifié.

III

1. « Je remets mon âme entre vos mains, » je vous confie mon âme qui va quitter mon corps mortel, je vous la confie, ô mon Dieu et mon Père, pour que vous la conserviez en dépôt entre vos mains pour me la rendre un jour ! Ces paroles et ces sentiments du Christ nous apprennent avant tout, mes frères, que le salut de notre âme doit être ici-bas notre grande, notre unique préoccupation. Une âme humaine, créée pour le ciel, a plus de valeur que tout l'or et tous les biens du monde ; une âme immortelle vaut mieux que tout ce qui passe, que tout ce qui périt ; une âme rachetée au prix du sang d'un Dieu a un prix inestimable. Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit lui-même : « Que servirait-il à l'homme de gagner tout l'univers, s'il perdait son âme ? » A quoi peuvent nous servir les trésors de la terre, les palais, les couronnes, si l'âme est dépouillée de tout cela à la mort pour être éternellement malheureuse ? Nous devons donc employer tous les instants de notre vie à travailler au salut de notre âme, car une seule minute de négligence peut causer notre perte. Nous devons être prêts à tout quitter, à tout sacrifier, même la vie du corps, pour assurer le salut de notre âme. Est-ce ainsi que nous comprenons le but de la vie ? Craignons-nous plus que la mort le péché qui

¹ Ps., xvi, 6.

² Isaïe, xxxvii, 17.

³ Matth., xvi, 28.

peut nous perdre à jamais ? L'évitons-nous avec soin ? en fuyons-nous toutes les occasions ? Cherchons-nous uniquement à acquérir les trésors de mérites que la rouille ne ronge pas et que les voleurs ne peuvent nous enlever ? Faisons-nous pénitence de nos fautes pour échapper à la justice de Dieu ? Ne nous laissons-nous pas entraîner par l'exemple des mondains à un genre de vie inconciliable avec nos devoirs de disciples de Jésus-Christ ? N'avons-nous pas laissé ébranler notre foi par les discours des méchants, et ne sommes-nous pas devenus insensibles à la parole de Dieu et aux reproches de notre conscience ?

Elle est innombrable aujourd'hui, mes frères, la foule de ces hommes qui ne sont chrétiens que de nom, mais qui ont tout sacrifié à leur fortune, à leur avenir ; ils vivent comme s'il n'y avait ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ni grâce, ni sacrements ; ils vivent comme s'ils ne devaient pas mourir ! Que la mort de Jésus sur la croix vous rappelle sans cesse à vous, mes bien chers frères, que vous avez une âme à sauver, et que vous ne pouvez la sauver qu'avec l'aide de la grâce de Dieu.

« Je remets mon âme entre vos mains ! » Vous répétez avec confiance ces paroles à votre lit de mort, mes frères, si vous avez vécu en bons chrétiens. A l'exemple de votre divin Maître, vous accepterez avec une parfaite soumission le genre de mort que la Providence vous destine. Vous vous serez détachés d'avance de tout ce qui peut être un obstacle au salut, vous aurez purifié votre cœur par une confession sincère, vous vous serez munis du saint Viatique et de l'onction des athlètes du Christ, vous serez prêts, et si le démon vous attaque encore pour vous jeter dans le désespoir, vous approcherez de vos lèvres le crucifix, vous le serrerez sur votre cœur, en vous rappelant que le Fils de Dieu a penché la tête en mourant vers ses fidèles disciples pour écouter leurs prières, et vous murmurerez encore une fois : « Je remets mon âme entre vos mains, » j'abandonne tout le reste, mais je veux sauver mon âme, j'ai mis ma confiance en vous, je ne serai pas confondu !

2. Mais de peur d'être surpris par la mort au moment où vous vous y attendrez le moins, tenez-vous tous les jours, et à tous les instants de la vie, dans la disposition d'un serviteur prêt à rendre compte de son administration, d'un débiteur prêt à remettre à son créancier, la somme qu'on lui a prêtée. Chaque soir, avant de vous endormir, répétez la parole de David, que l'Eglise nous fait chanter à l'office de complies : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ! » Il faut toujours prier et ne jamais se relâcher, puisque la prière est nécessaire pour obtenir les grâces de Dieu, mais entre toutes les grâces il en est une que nous ne devons jamais nous fatiguer de demander à Dieu par les mérites de son Fils : c'est la grâce de la persévérance, la grâce d'une bonne mort. O Jésus, dont le sacrifice a consommé l'œuvre de notre rédemption, accordez-nous la

grâce de porter la croix avec vous tous les jours de notre vie, de suivre vos exemples et de pratiquer votre loi, afin que conservant toujours notre âme dans la sainte charité par les mérites du sang que vous avez répandu pour nous, nous soyons toujours prêts à la remettre entre vos mains jusqu'au jour de la bienheureuse résurrection ! Ainsi soit-il.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XIV

NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

La douleur est un bienfait

*Stabat Mater dolorosa, juxta
crucem lacrymosa.*

Elle était debout, la Mère de douleur, tout en pleurs au pied de la croix.

Pourquoi ceux que Dieu a le plus aimés sont-ils aussi ceux qui ont le plus souffert ? S'il était question de pécheurs, ou de faibles et fragiles créatures portées au mal, ayant la conscience chargée des multiples fautes de la vie, je me dirais : « Ils ont quelque chose à expier dans leur passé et ils l'expient en toute justice. » Mais sur la croix j'aperçois le Fils de Dieu lui-même, cloué entre deux bandits, lui l'homme sans tache et sans reproche, devant qui les anges se trouvent souillés et se considèrent avec confusion ; et à ses pieds, sa Mère, la Vierge immaculée dont la pureté et les mérites font pâlir la splendeur des Séraphins. Pourquoi donc, je ne dirai pas ces douleurs, mais ces tortures inimaginables, inouïes ? N'y a-t-il pas là un contre-sens, une cruauté gratuite de la part de Dieu ?

Ce serait un blasphème d'accueillir même cette pensée. Il est sûr qu'ils n'expient pas pour eux-mêmes, il ne l'est pas moins qu'ils expient pour nous. Ils souffrent pour nous donner l'exemple durant cette vie qui n'est qu'une série ininterrompue, une chaîne de douleurs ; ils souffrent pour que nulle âme chrétienne n'ose jamais se plaindre lorsqu'elle aura regardé seulement le crucifix ; ils souffrent enfin parce que Dieu l'a voulu.

Or à ces êtres les plus parfaits, les plus aimables et les plus aimés qu'il ait créés : je veux dire Jésus, dans son corps qui résumait toute la beauté humaine, et dans son âme, la plus merveilleuse des créatures ; je veux dire Marie qui « mérita » par sa sainteté suréminente d'être la Mère du Sauveur, le Fils du Très-Haut, Dieu n'a pu vouloir que du bien, lui qui les aime plus que tout l'univers. Eh bien ! ce qu'il leur envoie surtout, c'est la douleur. La douleur c'est donc un bien.

Où, c'est un bienfait et le plus grand de tous, car elle nous fait conquérir les biens du ciel, les

seuls durables; elle nous prépare même à garder de haute lutte, s'il le faut, les *biens de la terre*.

Vous qui m'écoutez, mères chrétiennes, vous me comprendrez mieux que d'autres, car votre vie est une vie de peine, depuis le jour où vous enfantez dans la douleur, jusqu'à cette heure finale où la douleur ouvre votre tombe... Marie au pied de la croix est vraiment votre patronne. Aussi aimez-la, invoquez-la, priez-la souvent, regardez-la, et comme elle, au pied de votre croix, pleurez quelquefois, mais restez debout toujours! *Stabat*.

I

Quand je dis que la douleur est un bienfait, je n'ignore point que je vais à l'encontre des idées reçues, mais qu'importe! Les idées reçues demeurent fausses et il faut le dire, le crier avec d'autant plus de force que l'amour des aises, le bien-être, la jouissance tranquille et égoïste de la vie, sont devenus pour la plupart des hommes des dogmes pratiques. On se plaît dans ce monde, on trouve même qu'on y passe parfois des heures bien agréables. On s'y plaît si bien qu'on est tenté de s'endormir parmi ses enivrantes délices, comme un enfant qui s'endort au milieu d'une corbeille de fleurs.

1. Il dort, le pauvre enfant, grisé par le parfum des plantes qui embaument, il le respire avec volupté, et il sourit parmi les beaux rêves qui charment son imagination. Tout à coup, il se sent piqué par un moucheron dont le dard cuisant pénètre dans sa chair, et il s'éveille en pleurant bien fort. Mais il jette un coup d'œil autour de lui et aperçoit une vipère qui s'approchait pour le mordre : s'il ne s'était pas éveillé il était perdu. Il se lève rapidement, et regardant fuir le serpent il pense qu'il vient d'échapper à un grand péril, il en est tout ému, tout tremblant, et il remercie Dieu, il remercie même ce bienfaisant moucheron que d'abord il avait maudit, il apprécie maintenant le bienfait de cette piqûre qui l'a fait souffrir sans doute, mais qui l'a sauvé.

Voilà le rôle de la douleur : c'est l'aiguillon qui vous arrache à la torpeur où vous vous engourdissiez, qui vous rappelle à la réalité des choses et qui, au milieu du tourbillon de la vie où vous ne songiez qu'aux jouissances du corps, aux joies du temps, vous fait souvenir que vous avez aussi une âme, et qu'après les choses du temps qui passent, commencent les choses de l'éternité, les seules importantes, nécessaires, durables.

Dieu ne défend ni la joie, ni le rire, ni les amusements. Heureux ceux qui peuvent rire et chanter sans remords! leur conscience est tranquille, et l'explosion de leur allégresse n'est que l'expression de leur bonheur réel, visible, communicatif. En eux, pas d'arrière-pensée, et dans leurs bruits de fête rien qui sonne faux. Ces éclats de joie ne sont cependant pas exempts de danger. L'Écriture Sainte nous raconte que les enfants de Job passaient leur vie en des festins de famille où ils

se réjouissaient beaucoup et qu'aujourd'hui sans doute on trouverait très innocents. Leur père pourtant n'était pas sans inquiétude, et chaque jour il offrait à Dieu des sacrifices pour l'apaiser s'ils l'avaient offensé dans leurs jeux bruyants et leurs divertissements trop assidus. Dieu jugea sans doute qu'ils étaient sur le chemin de la perdition, car un jour il permit qu'un ouragan ébranlât le toit de la maison où ils étaient réunis pour leurs réjouissances, et tous périrent sous les décombres. Ainsi, sur les prières ardentes de leur père, il leur assurait le salut éternel tout en plongeant l'âme de Job dans une amère douleur.

Ayez pour vos enfants la sollicitude du saint patriarche. Ne redoutez pas pour eux la peine, le travail, mais seulement la vipère qui les guette, je veux dire le péché mortel, l'inconduite, et même quand vous les savez au milieu de réunions de famille, priez encore pour eux, soutenez-les de vos conseils, de vos supplications vers Dieu, de vos expiations, de peur qu'ils ne commettent quelque mal, *ne forte peccaverint filii mei*. (Job, 1, 5). Et si cette joie en famille peut avoir ses écueils pour eux, que dire des divertissements mondains, de ces appâts qui attirent les âmes pour les prendre et les perdre? Comment une mère peut-elle s'endormir tranquille le soir quand son fils n'est pas revenu, quand sa fille n'est pas auprès d'elle? Savez-vous en quelle compagnie, en quelles mains ils sont tombés peut-être? Ah! si vos yeux pouvaient voir ce qu'on vous cache, s'ils pouvaient lire dans les consciences, vous seriez effrayées du changement qui s'est produit chez eux en une nuit, en une heure seulement, où vous n'avez pas veillé!

2. La vie que Dieu nous a donnée est un bien que nous devons apprécier comme inestimable et souverainement précieux, parce que cette vie temporelle porte en germe la vie éternelle. Aussi malgré les tristesses de l'existence et les coups de la fortune, êtes-vous portées à redire comme la jeune captive du poète :

S'il est des jours amers, il en est de si doux!

Et vous vous abandonnez à la joie de vivre. En outre, vous élevez vos enfants dans les idées et les désirs funestes de la jouissance, ils y grandissent, ils se trouvent bien du plaisir quotidien, ils y prennent goût, et bientôt la préoccupation de se le procurer tient la plus grande place dans leur pensée. Ce n'est plus seulement le pain de chaque jour qu'ils réclament, c'est encore la jouissance de demain. Grâce aux vices de l'éducation affadissante et amollie qu'ils ont reçue, le présent et l'avenir sont ainsi enchaînés à la matière, les choses de l'âme ne sont plus que secondaires, les années se passent à regarder la terre arrosée de nos sueurs et que nous dépouillons avidement de ses fruits, et c'est à peine si parvenus à l'âge d'homme ils songent encore quelquefois à Dieu, s'ils se mettent à genoux devant lui.

Ensuite vient le doute, la dépravation l'a amené

par la main, on rit des choses les plus saintes, on se mêle aux compagnies des impies, on s'adonne à la lecture des mauvais livres, et les convictions sont arrachées de l'âme une à une, comme les pierres d'une forteresse démantelée. L'âme : on ne croit plus à l'âme. Dieu : on ne croit plus à Dieu. On traîne sa misérable existence dans les bas-fonds d'une vie purement animale ; on regarde quelquefois le ciel, mais on n'y découvre plus le Maître du ciel. Plus de foi, plus d'espérance, plus de sentiments élevés et dévoués, mais des paroles amères, impies, jouisseuses. Voilà une âme bien perdue, n'est-ce pas ? et il n'est aucune puissance naturelle qui puisse la rappeler à elle-même, à ses destinées éternelles, au ciel, à Dieu.

Vous vous trompez : il est une amie que Dieu lui a réservée comme une grâce suprême, qui va s'asseoir à son chevet, s'entretenir seule avec lui, provoquer de longues et solitaires confidences.

Vous croyiez que rien ne pourrait dompter cet homme qui n'a jamais écouté que sa capricieuse volonté, jamais obéi à personne, et qui répondait durement à tous, même à ses amis, même à sa femme... Regardez comme il est doux et résigné, prévenant même pour ceux qui le soignent, comme il accueille la Sœur qui seule a le secret de lui bien préparer son lit, de ne point faire de plis à son oreiller, comme il est content de la visite du prêtre qui cependant ne lui parle guère des choses qui l'amusaient autrefois, des doctrines, des théories qui le charmaient, mais d'autres doctrines plus élevées, plus sévères, plus consolantes aussi.

Sans doute il a regimbé les premiers jours ; il ne s'est point dépouillé en une heure de son caractère âpre et impatient, il s'est rappelé ses amis, ses protestations devant eux, leurs conversations frondeuses, et il a gardé, et il garde encore un fond de respect humain dans son cœur. Quel changement cependant !

Maintenant il prie, il espère en Dieu, il commence à se résigner, ses souffrances lui amènent à l'esprit l'idée de la mort, et bien qu'il n'en dise rien, il se prépare doucement à paraître devant Dieu. Il s'y prépare dans le souvenir des vérités que son enfance croyait, que son âge mûr a blasphémées, et que sa vieillesse se reprend sincèrement à croire, à adorer, à aimer. Demain il mourra, après avoir reçu les sacrements qui fortifient, et tendu pieusement ses mains aux onctions du prêtre, en murmurant le nom de Jésus, le Sauveur du monde. Le crucifix que vous placerez sur sa poitrine ne sera pas un emblème menteur, car il sera mort en chrétien, après avoir baisé le même Christ qu'a baisé son père expirant. La couche sur laquelle repose son corps inerte est ensoleillée de religieuses espérances, car Dieu a oublié les fautes de sa jeunesse et les ignorances de sa vie, Dieu lui a pardonné, et votre cœur saigne sans doute, mais pourtant une joie intime l'inonde de douceur.

Qui a opéré ce prodige ? La douleur, qui nous fait redevenir enfants avec notre faiblesse, mais

aussi notre humilité, notre foi d'enfants. Dites maintenant qu'elle n'est pas un bienfait, et le plus signalé de tous, puisqu'elle nous conduit à Dieu !

Mais c'est à vous d'aider l'action, de parfaire l'éducation nouvelle de la souffrance. Etablissez-vous au chevet de vos malades, bercez-les comme des enfants par vos paroles encourageantes et élevées, calmez leurs impatiences par ces mots du cœur dont vous avez le secret et qui sont toujours écoutés, fixez dans leur âme le souvenir de Dieu, faites-les prier et espérer, parlez-leur doucement du ciel, d'une autre vie : vous êtes douées, vous avez grâce pour cela. Avec la douleur pour auxiliaresse vous leur procurerez la patience, la résignation, c'est-à-dire le baume le plus réconfortant durant la maladie, une sorte de bonheur car c'est une trêve à leurs heures si pénibles, enfin vous les sauverez. Quelle joie pour vous, filles, épouses ou mères, de penser qu'en leur fermant les yeux vous leur ouvrez le ciel !

II

Si la douleur produit ces merveilles surnaturelles de paix et de salut, elle nous est aussi une arme puissante pour les luttes de la vie. Ce n'est pas seulement quand il s'agit du royaume des cieux qu'il est vrai que les violents le ravissent, c'est également vrai pour conquérir le royaume de la terre. Ne règnent que ceux qui le veulent puissamment. Le peuple ne va qu'à ceux qui viennent à lui, les biens du monde même échoient seulement à qui les recherche avec persistance, non à qui se contente de se croiser les bras et d'attendre qu'ils passent pour les saisir.

1. Chacun de nous est roi, roi de son petit domaine, de son royaume intime, de sa maisonnette, de ses meubles. La royauté la plus enviable même, c'est la plus modeste, celle du charbonnier qui est du moins maître chez lui. Cependant s'il veut garder sa loge, encore faut-il qu'il travaille, qu'il peine, qu'il souffre, sans quoi il ne parviendra pas à la transmettre à ses enfants. A combien de périls il est exposé ! Quand il arrange son bois, il risque de se blesser avec ses outils ; quand le feu est trop ardent, il risque de se brûler et de perdre son charbon. Aussi ne dort-il pas tranquille toutes ses nuits : il veille, se lève, fait le tour de son chantier, et ne se repose un instant que lorsqu'il a tout vu, tout inspecté. Il ne craint pas de voir couler sa sueur ou son sang ; il ne redoute point la fatigue, parce qu'il a été élevé ainsi, qu'il appartient à une race énergique, qui sait tout endurer, et qu'il songe à l'avenir.

Ainsi, il restera roi dans sa loge ; à côté de la sienne il en construira d'autres pour ses fils, et à ceux-ci il communiquera ses fortes mœurs, son amour du travail et de la peine. Autrement il sait bien que s'ils sont paresseux ou gâtés, devenus grands ils vendront sa pauvre loge pour boire. Ne sachant pas souffrir, ne voulant ni se priver ni se contraindre, ils ne sauraient ni amasser ni même garder ce qu'ils ont reçu.

Imitez cet honnête charbonnier qui possède vraiment l'intelligence de la vie, élevez vos enfants dans le mépris de la souffrance. Faites encore qu'ils se plaisent chez vous, dans votre cher et laborieux intérieur, qu'ils y vivent contents de leur sort et n'aspirent pas à vous quitter.

2. L'instruction contemporaine est dangereuse, parce qu'elle est donnée imprudemment et dans un mauvais esprit. En soi toute instruction est bonne, puisqu'elle développe cette faculté précieuse qui est l'esprit, mais il est nécessaire qu'elle soit saine et pratique. Or elle fait naître surtout dans l'imagination des enfants des rêves irréalisables pour eux, elle les transporte dans un monde pour lequel ils ne sont pas faits, où ils ne vivront jamais, elle leur donne des goûts qui ne sont pas de leur condition, et vous-mêmes, mères aveugles, vous vous laissez éblouir par les premières clartés de leur intelligence, par leurs premiers succès que vous vous grossissez, par les éloges qui leur sont décernés et où vous prenez aussi votre part. Votre amour-propre est flatté, vous entrez vous-mêmes complaisamment dans le monde infini des illusions maternelles, où vous installez votre fils sur un trône éblouissant autant qu'imaginaire. Ainsi vous favorisez en eux ces idées fausses qui les perdront et qui avant de les perdre les auront déjà détachés de vous.

C'est en effet un tourment de vivre dans une situation que l'on croit inférieure à ses mérites, et c'est ce tourment-là que vous leur préparez. Aussi regardez-les. Ils ont quinze ou seize ans, le travail manuel leur pèse, la terre les dégoûte, ils méprisent leur campagne, leur maison natale, leur pays ; leur pensée est ailleurs, elle est là où vous l'avez fixée, imprudentes que vous êtes, elle est là où vous n'êtes pas, sachez-le, et il est visible qu'ils s'ennuient auprès de vous dans la compagnie de leurs frères et de leurs sœurs, ils aspirent à faire paraître leurs talents sur un théâtre plus digne d'eux, ils trouvent trop lourd l'outil de leur père, la hache ou la charrue qui leur a donné du pain.

Et un jour ils s'en vont, ils quittent leur foyer, leur mère, sans verser une larme, ils ne vous aiment plus. Pourquoi ? C'est que l'homme est un être complexe, où il faut avant tout maintenir l'équilibre. Il ressemble à un arbre à deux branches que taille le jardinier. Si celui-ci coupe l'une des branches, l'autre absorbe toute la sève, entraîne et fait pencher l'arbre, qui sera disgracieux, ne grandira pas et ne portera que peu de fruits. L'âme aussi a deux branches, l'esprit et le cœur : vous avez donné tout à l'esprit qui a pris pour lui seul toute la nourriture, il n'est rien resté pour le cœur qui s'est étioilé et qui végète. Vous comprenez maintenant pourquoi votre fils ne vous aime pas, pourquoi il s'en va l'œil sec, et comment il se plaindra en des régions où il sera loin de vous, heureux même d'être éloigné de vous. Vous l'avez élevé, c'est vrai, mais vous avez coupé la maîtresse branche, la plus féconde, celle qui

donne les fruits savoureux de l'amour, les seuls nourissants.

Aussi quand ils se dirigent vers une ville plus populeuse, vers « la Capitale » qui les fascine, parce qu'au fond c'est pour eux un lieu de plaisir, vous pouvez vous frapper la poitrine en vous disant : « C'est ma faute ! » Car ils partent, et ne reviendront jamais ! Ou s'ils reviennent parfois passer quelques jours auprès de vous, dans leur pays, ce ne sera que pour y faire de nouvelles victimes, pour entraîner des malheureux comme eux dans le même abîme. Et en quel état reviendront-ils ? Comme le prodigue, l'âme tout en haillon, dépeuplée de convictions et d'espérances, mais comme le prodigue non repentant. Vous sentirez bientôt que ce ne sont plus vos enfants, qu'ils ne vous appartiennent plus, que vous n'avez plus d'empire sur eux, et qu'en réalité ils dédaignent leur bonne femme de mère qui est restée avec ses idées arriérées et son respect suranné des traditions religieuses des aïeux. Combien alors vous souffrirez ! car si je pense à leur âme qui s'égare, je pense aussi à la vôtre qui, comme Rachel, ne se console pas de ce que ses enfants ne sont plus.

Vous ne les avez pas élevés à l'école de la souffrance, du travail, du sacrifice, de la peine quotidienne qui fortifie les bras et affermit les cœurs.

Combien plus sage est la mère de famille qui garde ses fils et ses filles auprès d'elle, dans le rayon protecteur de son œil vigilant ! Les premiers deviendront des vaillants, des hommes, des citoyens énergiques aux idées saines, aux nobles sentiments, jouant avec le labeur le plus dur et heureux d'être de force pour le porter. Les autres grandiront dans l'amour du modeste ménage et de la modeste vertu. Elles se plairont à leur foyer, auprès de leur mère qu'elles aiment tendrement, dont elles sont le soutien et la consolation. Je les vois à côté de vous comme des sœurs plus jeunes, comme des amies respectueuses auxquelles vous confiez volontiers, que vous consultez même quelquefois pour l'ordre et la direction de la maison, et en vérité elles m'apparaissent dans votre demeure comme des anges dans un paradis. Tandis que d'autres, leurs compagnes d'enfance, s'en vont battre le pavé des villes et souvent le trottoir, abandonnées à toutes les misères, exposées à toutes les dépravations de la vie.

Vous serez récompensées, parce que vous avez élevé vos enfants suivant la notion chrétienne du devoir, et qu'il n'y a pas de devoir sans douleur physique, sans mortification de la volonté. Mais c'est au prix de ces souffrances qu'on devient des hommes et des chrétiens.

3. Elevez-les même dans le mépris de la mort.

La science est grande, je le reconnais et je m'incline devant ses découvertes. Peu chrétienne habituellement, elle a rêvé de supprimer la douleur, peut-être aussi pour supprimer le mérite. Je ne la blâme point toutefois de s'être appliquée à nous adoucir les affres de la peine physique et de l'agonie : car l'homme n'est pas héroïque et Dieu

n'exige point que nos souffrances égalent celles de son divin Fils sur la croix. Mais si elle a découvert des moyens puissants d'anesthésie elle est parvenue surtout à multiplier les engins de mort, et par là-même elle a excité les peuples à se ruer les uns contre les autres. Nos enfants seront le terrible enjeu de ces effroyables querelles. C'est une nécessité que nous n'avons point faite, mais qu'il nous faut subir. Elevez-les du moins dans la pensée de la guerre possible de demain, afin qu'ils ne tremblent pas trop au bruit du canon, qu'ils sachent braver la mort pour défendre leur pays, et que leur courage grandisse en proportion du péril.

L'on ne devient pas brave du premier coup. C'est dans la famille, par une vie dure, par l'habitude des privations, la sobriété, le mépris des jouissances, qu'on doit se préparer à ce drame atroce dont la date est plus ou moins rapprochée, mais dont l'échéance est certaine. Nos jeunes gens en seront les principaux acteurs. S'ils n'y sont point façonnés par l'habitude du travail et par l'obéissance, ils tomberont comme des mouches, ou ils lâcheront pied, ou ils critiqueront en de savantes phrases de journalistes les ordres de leurs chefs pour se dispenser de combattre ou pour excuser leurs défaites. L'instruction actuelle pousse au raisonnement, à la discussion, à l'indiscipline, et l'indiscipline mène au désastre. Cette fois, hélas ! c'est nous, c'est le sol natal, c'est la France qui serait perdue !

Eh bien ! laissez-moi vous le dire en terminant, pour leur donner du courage, de la vigueur, avec le mépris de la mort, je ne connais qu'un moyen : c'est de leur communiquer des convictions chrétiennes. Ils sauront alors que le travail est une sainte chose qui nous mérite le repos du ciel ; que la douleur est une semence de gloire ; que le seul homme fort est celui qui sait se renoncer lui-même et porter sa croix à la suite de Jésus-Christ ; que la mort du champ de bataille est une mort enviable et glorieuse à l'envi de celle des martyrs, puisque défendre la France, c'est défendre quatorze siècles de foi, c'est défendre Jésus-Christ dont le soldat français fut toujours malgré tout le missionnaire ; que cette mort, lorsqu'elle est chrétienne, est le commencement de la vraie vie ; que sur la tombe de ceux qui succombent au champ d'honneur on peut bien tresser de belles couronnes : elles n'ont ni gloire ni éclat en comparaison de celles que leur destinent au ciel leurs anges gardiens et les martyrs leurs frères.

Et vous, mères éplorées, vous vous réfugieriez aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui vous montrerait son fils cloué à la croix et qui vous dirait : « Courage ! Moi aussi j'ai souffert ! La douleur passe, et c'est le plus grand bienfait. Elle m'a procuré la joie du ciel, joie infinie que vous partagerez un jour avec moi, et avec eux, pour jamais ! »

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XVIII

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION

I. — Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. (Jean, VIII, 47).

1. Quelle bonté de notre Dieu ! Il ne s'est pas contenté de nous créer à son image et ressemblance. Il a encore voulu que nous puissions devenir véritablement ses enfants. De même qu'un homme peut avoir deux pères, l'un qui l'a engendré selon la nature, l'autre qui l'a adopté par un sentiment d'amour après sa naissance ; de même il a voulu que nous l'ayions tout à la fois pour Seigneur et pour père. C'est ainsi qu'il nous a soustraits à la malédiction de la loi pour nous donner ensuite l'adoption des enfants. Aussi nous pouvons dire sans crainte de nous tromper : *C'est volontairement que Dieu nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures.* (Jac., I, 18). Voilà le grand bienfait de notre Dieu ! Voyez ce que nous sommes. Tandis que nous lui disons : *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre* (Gen., XVIII, 27), nous levons un regard confiant vers lui et nous disons encore : *O notre Père qui êtes dans les cieux !*

2. Mais cette bonté de notre Dieu éclate bien davantage dans la manière dont il a réalisé ses desseins à notre égard. Comme l'enfant d'un homme est homme par nature, nous étions de la même façon des enfants de colère, aussi bien que tous les autres. Or Dieu ne s'est point servi, pour nous conférer cette adoption, d'une créature quelconque, d'un patriarche ou d'un prophète, ou d'un ange ; mais comme il est riche en miséricorde, il nous a envoyé Jésus-Christ son Fils unique ; c'est par ce médiateur divin que nous acquérons le droit de devenir ses enfants : *A tous ceux qui l'ont reçu, nous dit saint Jean, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* (Jean, I, 12). Tel est le but du mystère de l'Incarnation et des autres mystères comme de toutes les grâces qui en découlent : faire de tous les hommes des enfants de Dieu. Saint Paul l'a dit formellement en écrivant aux Galates : *Dieu a envoyé son Fils, afin que l'adoption filiale vous fût accordée.* (Gal., IV, 5).

3. Cette adoption toute gratuite de la part de Dieu, n'implique-t-elle pas quelque obligation de notre côté pour qu'elle devienne une belle réalité ? Les dons de Dieu exigent toujours une certaine réciprocité. Il a fait de nous ses enfants, mais à condition que nous travaillerons à lui devenir semblables par l'observation de sa loi, et surtout par le grand précepte qu'il nous rappelle, disant : *Aimez vos ennemis, faites du bien*

à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux. (Matth., v, 44-45). Vous pouvez donc accomplir de grandes œuvres, vous livrer à des travaux durs et pénibles, acquérir des mérites sans nombre, vous n'obtiendrez effectivement la dignité d'enfants de votre Père céleste que dans la mesure où vous chercherez à lui devenir semblables. Ne serait-ce donc pas une insigne folie, une ingratitude sans nom que de repousser cette grâce pour retourner à votre ancienne condition d'enfants de colère ?

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Dieu a voulu que nous puissions devenir véritablement ses enfants.* — « L'adoption n'est point un fait étranger aux mœurs des anciens, puisque nous trouvons même des femmes ayant adopté des enfants qui ne leur devaient point le jour : ainsi Sara adopta le fils d'Agar ; Lia, celui de sa servante ; et la fille de Pharaon, Moïse ; Jacob lui-même adopta les fils de Joseph. (Gen., xvi, xxx ; Ex., ii ; Gen., xlviii, 5). Quant au mot adoption, nous le voyons jouer un grand rôle dans le mystère de notre foi, si nous en croyons l'enseignement des apôtres. Ainsi saint Paul, en parlant des mérites des Juifs, nous dit : *A eux appartient l'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance et sa loi ; les prophètes sont leurs pères, et c'est d'eux qu'est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même qui est Dieu au-dessus de tout, et béni dans tous les siècles.* (Rom., ix, 4-5). C'est le même Apôtre qui avait dit : *Et nous aussi, nous gémissons en nous-mêmes, en attendant l'adoption des enfants de Dieu, qui sera la rédemption de nos corps.* (Ib., viii, 23). Ailleurs il dit encore : *Lorsque le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi et pour nous faire recevoir l'adoption des enfants de Dieu.* (Gal., iv, 4). On voit par ces paroles mêmes le sens sacramentel de cette adoption. En effet, Dieu n'a qu'un Fils unique qu'il a engendré de sa substance et de qui il est dit : *Ayant la forme et la nature de Dieu, il n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu.* (Philipp., ii, 6). Pour nous, il ne nous a point engendrés de sa substance, nous sommes ses créatures ; il ne nous a point engendrés, mais il nous a faits ; et s'il nous a adoptés, ce fut pour nous rendre frères du Christ, à sa manière. Or, la manière dont Dieu nous a engendrés par sa grâce et par sa parole pour que nous devinssions ses enfants, quand nous n'étions point nés de lui, mais que nous n'étions que créés et faits par lui, cette manière, dis-je, s'appelle adoption. Voilà pourquoi saint Jean a dit : *Il nous a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* (Jean, i, 12). Ainsi vous pouvez le remarquer et le voir, il existe une pratique très répandue parmi les hommes : c'est qu'un homme peut avoir deux pères, un l'ayant

engendré selon la chair, et l'autre l'ayant adopté par un acte de sa volonté, après sa naissance. Si on ne peut donner à cet homme le nom de père, nous ne pouvons pas non plus dire avec justesse *Notre Père qui êtes aux cieux*, à celui de la substance de qui nous ne sommes point nés, mais par la grâce et la très miséricordieuse bonté de qui nous avons été adoptés. En effet, nous l'avons en même temps pour Dieu, pour Seigneur et pour Père : pour Dieu, parce que c'est lui, ainsi que nos parents en tant qu'hommes, qui nous a faits ; pour Seigneur, attendu que nous sommes ses sujets ; pour Père, puisque nous avons reçu une seconde naissance par son adoption ¹. »

2. *Cette bonté de notre Dieu éclate bien davantage en ce qu'il nous a adoptés par Jésus-Christ.* — « Le Verbe était le Fils unique de Dieu, et il n'a point voulu qu'il demeurât seul. La plupart des hommes, lorsqu'ils n'ont point d'enfants et que leur âge ne leur permet plus d'en espérer, en adoptent et se donnent par affection ce que la nature leur a refusé. Voilà ce que font les hommes. Celui au contraire qui a un fils unique, concentre en lui toute sa joie, tout son bonheur, parce qu'il doit seul posséder tous ses biens, et que nul autre ne doit partager avec lui son héritage, et par là-même le diminuer. Telle n'est point la conduite de Dieu. Il avait un Fils unique qu'il avait engendré, et par qui il avait créé toutes choses ; il l'a envoyé dans le monde, afin qu'il ne fût point seul et qu'il eût des frères adoptifs. En effet, nous ne sommes pas nés de Dieu comme le Fils unique, mais nous avons été adoptés par grâce. Le Fils unique de Dieu est venu briser la chaîne des péchés qui nous retenaient captifs, afin qu'ils ne fussent point un obstacle à notre adoption ; il a brisé les liens de ceux qu'il voulait avoir pour frères, et il les a faits ses cohéritiers. C'est ce que dit l'Apôtre : *S'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu* (Gal., iv, 7), et encore : *Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ.* (Rom., viii, 17). Il n'a point craint d'avoir des cohéritiers, parce que son héritage ne s'appauvrit point pour être possédé par un grand nombre. Dieu les possède, et ils deviennent ainsi son héritage. Ecoutez comment les hommes deviennent son héritage : *Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; demandez-moi, et je vous donnerai les nations en héritage.* (Ps., ii, 7). Et comment devient-il lui-même leur héritage ? Le Psalmiste nous l'apprend : *Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice.* (Ps., xv, 5). Que Dieu soit donc notre possession, et soyons aussi la sienne ; qu'il nous possède comme étant notre maître, possédons-le nous-mêmes comme notre salut, comme notre lumière. Mais qu'a-t-il donné à ceux qui l'ont reçu ? *Il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom*

¹ S. Aug., *Advers. Faust. Manich.*, Lib., III, cap. iii, trad. Vivès.

(Jean, I, 12), pour s'attacher au bois à l'aide duquel ils puissent traverser la mer¹. Mais comment a lieu cette naissance? L'Évangéliste nous répond : *Ils ne sont point nés de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais ils sont nés de Dieu.* (Ib., 13). Or, pour leur rendre possible cette naissance divine, Dieu s'est soumis d'abord à une naissance humaine ; car si Jésus-Christ est Dieu, il est aussi né d'entre les hommes. Il n'a voulu chercher sur la terre qu'une mère, parce qu'il avait déjà un Père dans le ciel ; il est né de Dieu pour nous faire enfants de Dieu, il est né d'une femme pour accomplir l'œuvre de notre réparation. Ne soyez donc point surpris, ô homme, de devenir fils de Dieu par un effet de la grâce, puisque vous tirez votre naissance de Dieu par son Verbe. Le Verbe a voulu tout d'abord se soumettre à une naissance humaine pour vous rendre plus certaine votre naissance divine et vous faire dire : Ce n'est pas sans raison que Dieu a voulu naître d'entre les hommes ; il m'a estimé d'un si grand prix qu'il a voulu me rendre immortel en naissant lui-même à une vie mortelle. *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* (Ib., 14). Pourquoi donc vous étonner que les hommes puissent naître de Dieu ? Considérez Dieu lui-même qui veut naître d'entre les hommes². »

3. *Etant devenus les enfants de Dieu, nous devons nous appliquer à lui être semblables.* — « Il n'y a qu'un seul Fils de Dieu par nature, infiniment éloigné du péché ; quant à nous, nous recevons le pouvoir de devenir enfants de Dieu, si toutefois nous accomplissons ses commandements. Nous devenons donc ses enfants par la régénération spirituelle, et nous sommes adoptés pour posséder son royaume, non comme des étrangers, mais comme des créatures qui sont l'ouvrage de ses mains. Ainsi, par un premier bienfait, il nous a tirés du néant pour nous donner droit, comme ses enfants, à jouir avec lui, dans la mesure de nos mérites, de la vie spirituelle. Voilà pourquoi nous devons imiter Dieu, car Jésus-Christ ne nous dit pas : Faites cela parce que vous êtes les enfants ; mais : *Faites cela afin que vous soyez les enfants.* Or, en nous appelant par son Fils unique à cette sublime vertu, il nous appelle à lui devenir semblables. C'est ce qu'il ajoute, disant : *Le Père céleste fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants et descendre la pluie sur les justes et sur les injustes.* (Matth., v, 4)³. Voyez combien est grand ce témoignage de la bonté de notre Dieu ! Il nous est ordonné de l'imiter si nous voulons être ses enfants. Car quel cœur est assez ingrat pour ne pas comprendre de quel soulagement est pour nous, en cette vie, et l'astre qui nous éclaire et la pluie matérielle ? Et ce bienfait, Dieu l'accorde également dans cette vie aux justes et aux pécheurs. Aussi le

Sauveur ne dit pas simplement : Qui fait lever le soleil sur les bons et sur les mauvais, mais *son soleil*, c'est-à-dire celui qu'il a fait, qu'il a fixé dans les cieux, qu'il n'a tiré d'aucune matière préalable, de même que les autres astres dont il est parlé dans la Genèse. C'est lui qui a le droit d'appeler *sien* tout ce qu'il a tiré du néant, et qui nous apprend ainsi avec quelle largesse nous devons donner à nos ennemis, d'après ce précepte, ce que nous n'avons pas créé, mais ce que nous avons reçu de sa munificence. Or, qui peut être disposé à supporter des injustices de la part des faibles, autant que l'intérêt de leur salut l'exige ? Quel est celui qui préfère être victime de l'iniquité, plutôt que de rendre le mal pour le mal ? Qui, à tout homme, donne ou la chose qu'il demande si elle est en sa possession et s'il le peut raisonnablement, ou au moins un bon conseil, témoignage de bienveillance ? Qui fait du bien à ceux qui le haïssent et prie pour ceux qui le persécutent ? Qui est capable de ces généreux efforts, si ce n'est l'homme pleinement et parfaitement miséricordieux ?⁴ Mais écoutez encore Jésus-Christ vous donnant un nouveau motif d'imiter votre Père céleste : *Vous qui êtes mauvais, dit-il, vous savez donner ce qui est bon à vos enfants. Combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le lui demandent.* (Matth., vii, 11 ; Luc, xi, 12). Chose étonnante, nous sommes mauvais et nous avons un Père qui est bon. Quoi de plus évident ? Nous avons entendu le nom qui nous est donné, et voyez quel Père il donne à ceux qu'il vient de qualifier de mauvais. Combien plus *votre Père*, dit-il. De qui est-il le Père ? Des mauvais, sans aucun doute. Et quel Père est-il pour eux ? *Nul n'est bon que Dieu seul.* (Luc, xviii, 19). Ainsi donc, si tout mauvais que nous sommes nous avons un bon Père, c'est afin que nous ne restions pas toujours mauvais⁵. »

II. — Pour moi, je ne cherche point ma gloire. (Jean, viii, 50).

1. Qui d'entre nous pourrait se rendre ce témoignage ? Ce serait l'opposé que nous devrions dire, car nous sommes tous plus ou moins dominés par cette passion de la gloire selon le monde. En effet, nous nous recherchons nous-mêmes en toutes choses, nous prenons occasion de tout pour satisfaire notre vanité, nous nous plaisons à parler des défauts du prochain pour faire ressortir nos bonnes qualités, et dans bien des circonstances nous blessons la charité. Aussi l'avertissement que l'Apôtre donnait aux Galates, il l'adresse encore à nous tous, disant : *Ne devenons pas avides d'une vaine gloire, nous provoquant les uns les autres, envieux les uns des autres.* (Gal., v, 26). Telle ne doit pas être notre vocation. Jésus-

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. II, n. 13, trad. Vivès.

² *Ibid.*, n. 15.

³ S. Aug., *De Serm. Domini in Monte*, Lib. I, cap. xxiii, n. 78, trad. Vivès.

⁴ *Ibid.*, n. 79.

⁵ *Ib.*, *De Temp.*, Serm. LXI, n. 1.

Christ voudrait, au contraire, nous porter à chercher la gloire de notre Père céleste, lorsqu'il nous dit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux* (Matth., v, 16), c'est-à-dire : N'ayez point d'autre intention dans vos bonnes œuvres que la gloire de Dieu.

2. Pour arriver à chercher en tout la gloire de Dieu, nous n'avons qu'à nous convaincre qu'il n'y a en nous aucun sujet de nous glorifier nous-mêmes. Quelles œuvres, en effet, pouvons-nous accomplir, si Dieu nous abandonne à notre propre volonté et nous prive de son secours ? Il est certain que nous ne persévérons pas dans le bien et qu'au milieu de tant de tentations nous ne tarderions pas à succomber sous le poids de notre faiblesse. Nous oublions trop souvent quelle est notre condition depuis le péché. Saint Paul nous en parle, disant : *Dieu a choisi ce qui est vil et méprisable selon le monde et les choses qui ne sont pas, pour détruire les choses qui sont ; afin que nulle chair ne se glorifie en sa présence*. (I Cor., i, 28-29). Or, les choses qui sont en nous, ce sont les œuvres mauvaises, et il se sert de nous, pauvres, méprisables, pour que ses perfections soient manifestées dans nos œuvres. Pouvons-nous donc en présence d'une telle condition nous glorifier de ce qu'il nous donne le pouvoir et les moyens d'accomplir de bonnes œuvres ?

3. Aussi nous devrions dire sans cesse, tant par nos œuvres que par nos paroles : *Au roi des siècles, immortel, invisible, au seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles*. (I Tim., i, 17). Voilà les sentiments qui doivent nous animer, si nous ne voulons pas être du nombre de ceux qui viendront dans les derniers temps, et qui, à l'exemple de l'Antechrist, chercheront leur propre gloire au point de renier leur foi. Quant à nous, si nous comprenons notre vocation, il nous faut vivre de manière à glorifier notre Père céleste et à porter les hommes à le glorifier. Ce n'est qu'à cette condition que nous nous montrerons dignes de la grâce de l'adoption que nous avons reçue. En sorte que quelque bien que nous fassions, il ne nous reste qu'à dire selon le précepte du Maître : *Nous sommes des serviteurs inutiles : ce que nous avons fait, c'est ce que nous avons dû faire*. (Luc, xvii, 10). C'est pourquoi souvenons-nous du conseil que nous donne encore notre Maître, disant : *Prenez garde à ne pas faire votre justice devant les hommes pour être vus d'eux ; autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux*. (Matth., vi, 1).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN

1. *Qui d'entre nous pourrait se rendre ce témoignage ?* — « On est d'autant plus semblable à Dieu qu'on est plus exempt du vice de la vaine gloire. Il est vrai qu'en cette vie il n'est pas possible de le déraciner entièrement du cœur de l'homme, parce qu'il ne cesse de tenter même les

meilleures âmes. Cherchons au moins à surmonter la passion de la gloire par l'amour de la justice ; et si certaines choses, qui tombent sous le mépris du monde, sont bonnes et saintes, quand même l'amour de la gloire humaine en rougirait, qu'il cède à l'amour de la vérité. Car, lorsque l'amour de la gloire l'emporte dans un cœur sur la crainte ou sur l'amour de Dieu, c'est un vice si contraire à la vraie foi que le Seigneur a dit : *Comment pouvez-vous croire, vous qui attendez de la gloire les uns des autres et qui ne recherchez point celle qui vient de Dieu seul ?* (Jean, v, 44). Et, en parlant de ceux qui croyaient en Jésus-Christ et qui craignaient de faire profession publique de leur foi, le même évangéliste dit : *Ils ont préféré la gloire des hommes à celle de Dieu*. (Jean, xii, 43). Ce n'est pas ainsi qu'ont agi les apôtres ; ils prêchaient le nom du Seigneur Jésus non seulement dans les lieux où il était rejeté, mais encore où il était l'objet de la haine la plus profonde. Aussi quand ils eurent triomphé de la dureté des cœurs, ils ne se reposèrent pas dans ces victoires, comme dans le but final de leur vertu ; mais il les rapportèrent à la gloire de Dieu qui, par sa grâce, avait opéré tant de prodiges, et ils enflammaient du même amour divin ceux dont ils étaient chargés, afin que Dieu les fit tels qu'ils étaient eux-mêmes. Car le divin Maître leur avait appris à ne pas être vertueux pour la vaine gloire, lorsqu'il leur disait : *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin d'en être vus ; autrement vous ne recevrez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux*. (Matth., vi, 1). Mais, d'un autre côté, dans la crainte qu'ils ne prissent mal ce qu'il leur disait, et que leurs vertus cachées fussent moins utiles, il leur apprend pour quelle fin ils doivent se faire connaître : *Que vos œuvres, dit-il, brillent devant les hommes, afin qu'ils voient le bien que vous faites et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux*. (Ib., v, 16). Ce n'est donc pas afin qu'ils vous voient, c'est-à-dire afin qu'ils s'attachent à vous par l'estime qu'ils auront conçue de votre manière d'agir, car vous n'êtes rien de vous-mêmes, mais afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux, et que, convertis à lui, ils deviennent, par sa grâce, ce que vous êtes. C'est bien là ce qu'ont pratiqué les martyrs, qui ont autant surpassé par leur nombre que par leur vertu et leur véritable piété les Scévola, les Curtius et les Décus ; car ils ne se donnaient pas eux-mêmes la mort, mais ils la recevaient avec courage, comme ils supportaient patiemment les souffrances qu'on leur faisait endurer ¹. »

2. *Nous n'avons en nous aucun sujet de nous glorifier.* — « Depuis que le péché a fait perdre à l'homme sa grande liberté, c'est-à-dire la liberté de persévérer, la faiblesse où il est tombé a besoin d'être secourue par des dons plus grands et plus efficaces. Il a donc plu au Seigneur, afin d'éteindre

¹ S. Aug., *De Civit. Dei*, Lib. V, cap. xiv, trad. Vivès.

l'orgueil de la présomption humaine, d'agir de manière que nulle chair, c'est-à-dire nul homme ne puisse se glorifier devant lui. Et de quoi l'homme ne peut-il plus se glorifier devant Dieu, sinon de ses propres mérites ? Il a pu en avoir, mais il les a perdus ; et il les a perdus par la chose même qui lui permettait d'en avoir, c'est-à-dire par son libre arbitre. C'est pourquoi il ne lui reste plus d'autre secours pour être délivré que la grâce du Libérateur. C'est donc ainsi que nulle chair ne peut se glorifier devant Dieu, car les pécheurs ne peuvent se glorifier puisqu'ils n'ont rien dont ils puissent tirer gloire. Il en est de même des justes, qui n'ont rien d'eux-mêmes, et dont la seule gloire est Dieu, à qui ils disent : *Seigneur, vous êtes ma gloire, et c'est vous qui m'élevez en honneur.* (Ps., III, 4). C'est donc à tous les hommes que s'adressent les paroles de l'Écriture : *Que nulle chair ne se glorifie devant Dieu* (I Cor., I, 29) ; et c'est aux justes qu'il est dit : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.* (I Cor., x, 17). C'est pour cela que, dans ce lieu de misère où la vie humaine est une tentation continuelle, la vertu se perfectionne dans la faiblesse (Job, VII, 1 ; II Cor., XII, 9) ; et quelle vertu, sinon celle qui inspire à celui qui se glorifie, de se glorifier dans le Seigneur ? C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu que ses saints se glorifiasent dans leurs propres forces, mais en lui seul, de leur persévérance dans le bien ; car il ne leur donne pas seulement, comme au premier homme, un secours sans lequel ils ne pourraient point persévérer, même s'ils le voulaient ; mais il opère encore en eux la volonté de persévérer. Et comme ils ne pourront jamais persévérer, s'ils n'en ont tout à la fois le pouvoir et le vouloir, ils reçoivent de la libéralité de la grâce divine la possibilité et la volonté de persévérer ; car le Saint-Esprit embrase leur volonté d'une si vive ardeur, qu'ils peuvent par cela même qu'ils veulent, et qu'ils veulent parce que Dieu opère en eux le vouloir. Dieu est donc venu en aide à la faiblesse de la volonté humaine, de manière à la porter irrésistiblement au bien par l'action de la grâce divine, et pour que cette volonté, malgré sa faiblesse, ne défailût jamais et ne fût vaincue par aucune adversité. Il arriva de là que la volonté de l'homme, quoique faible et débile, put persévérer, par la vertu de Dieu, dans un état de justice encore imparfaite, tandis que la volonté du premier homme, toute forte qu'elle était, n'a point persévéré, malgré la vertu de son libre arbitre, dans un état de justice plus parfaite, quoique la bonté de Dieu ne lui ait point fait défaut pour lui donner un secours sans lequel il ne pouvait point persévérer, même s'il l'eût voulu, mais qui n'était pas de nature à opérer en lui le vouloir. Ainsi, Dieu a laissé au plus fort le choix et la liberté de faire ce qu'il voulait. Il a réservé aux plus faibles la grâce de vouloir invinciblement le bien, et d'y rester invinciblement attachés. Lors donc que Jésus-Christ dit à Pierre : *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille*

point (Luc, XXII, 32), comprenons que ces paroles s'appliquent à tous ceux qui, comme cet apôtre, sont bâtis sur la pierre. Ainsi, il faut que l'homme de Dieu qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur, non seulement parce qu'il a reçu miséricorde pour être du nombre des fidèles, mais encore pour qu'il reste ferme et inébranlable dans sa foi ¹. »

3. *Ne soyons point du nombre de ceux qui recherchent leur propre gloire au point de renier leur foi.* — « L'Antechrist parlera de lui-même et cherchera sa propre gloire (Jean, VII, 18), et comme le dit l'Apôtre, *il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré comme Dieu.* (II Thess., II, 4). Notre-Seigneur nous a prédit lui-même que l'Antechrist chercherait sa gloire et non la gloire du Père : *Je suis venu au nom de mon Père*, disait-il, *et vous ne m'avez pas reçu ; un autre viendra en son propre nom et vous le recevrez.* (Jean, V, 43). Il a ainsi prédit aux Juifs qu'ils recevraient l'Antechrist qui ne devait chercher que sa gloire, enflé d'un mérite sans réalité, par conséquent n'ayant aucune stabilité, et devant bientôt ne laisser que des ruines. Notre-Seigneur Jésus-Christ au contraire nous a donné un grand exemple d'humilité. Il est égal à son Père, car *au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* (Jean, I, 1). Il a pu dire, et il a dit en toute vérité : *Depuis tant de temps que je suis avec vous, vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, celui qui me voit, voit mon Père.* (Ib., XIV, 8). Il a dit encore en toute vérité : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.* (Ib., x, 30). Si donc le Christ qui est un avec le Père, qui est égal au Père, Dieu de Dieu, Dieu en Dieu, coéternel à Dieu le Père, immortel, immuable comme lui, au-dessus de toute succession de temps, créateur et ordonnateur des temps ; si donc le Christ, parce qu'il est venu sur la terre dans le temps, parce qu'il a pris la forme d'esclave, et qu'il s'est rendu semblable aux hommes, cherche la gloire de son Père et non la sienne, quelle doit être votre conduite, ô homme, vous qui, lorsque vous faites quelque bonne action, vous en attribuez toute la gloire, tandis que si vous commettez le mal vous songez à en déverser injustement la responsabilité sur Dieu ? Considérez ce que vous êtes : vous êtes une simple créature, reconnaissez votre Créateur ; vous êtes serviteur, ne méprisez point votre maître ; vous avez été adopté, mais vous ne le devez point à vos mérites ; cherchez donc la gloire de celui à qui vous devez cette adoption, la gloire qu'a cherché celui qui est le Fils unique de Dieu : *Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui.* (Jean, XVII, 18). L'Antechrist, au contraire, est rempli d'injustice, et la vérité n'est point en lui, parce qu'il doit chercher sa gloire et non la gloire de celui dont il a reçu sa mission, car il a reçu non la mission,

¹ S. Aug., *De Correptione et Gratia*, cap. XII, n. 37-38, trad. Vivès.

mais la simple permission de venir. Nous tous donc qui faisons partie du corps de Jésus-Christ, ne cherchons point notre propre gloire. Si Jésus-Christ a cherché la gloire de celui qui l'a envoyé, combien plus devons-nous chercher la gloire de celui qui nous a créés¹. Mais il arrive que, quoiqu'on fasse devant les hommes pour leur faire croire qu'on méprise la gloire, s'ils supposent par là qu'on en désire davantage, il n'y a pas moyen de détruire les soupçons. Mais celui qui méprise les louanges des hommes, méprise aussi bien leurs soupçons téméraires, bien que cependant, s'il est vraiment homme de bien, il ne méprise pas leur salut; parce que telle est la justice de celui dont la vertu vient de l'Esprit de Dieu, qu'il aime même ses ennemis. Il les aime en ce sens qu'il souhaite que ses envieux, ses détracteurs se corrigent, afin de partager avec eux non la fertilité de la terre, mais celle du ciel. Quant à ceux qui le louent, bien qu'il fasse peu de cas des louanges, il estime beaucoup leur amitié, et il ne veut pas tromper ceux qui le louent, de peur de tromper ceux qui l'aiment; aussi les presse-t-il ardemment de reporter leurs louanges plutôt à Celui de qui nous tenons tout ce qu'il y a de louable en nous². »

XIX

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

I. — Dites à la fille de Sion : « Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur. » (Matth., xxi, 6).

1. Nous entrons dans la grande semaine où s'est accomplie, à un double point de vue, cette parole du prophète que nous avons lue dans le saint Evangile. En effet, Jésus-Christ s'est présenté aux Juifs comme un roi plein de douceur tant dans son triomphe à Jérusalem que dans les jours de sa passion. La première fois, la foule qui le précédait et celle qui le suivait criaient, disant : *Hosanna au Fils de David!* (Matth., xxi, 9). La seconde fois, les pontifes répondirent à Pilate, devant le prétoire : *Nous n'avons point d'autre roi que César.* (Jean, xix, 15). En sorte que Jésus-Christ pourrait nous dire : *Après avoir été élevé, j'ai été humilié et couvert de confusion.* (Ps., lxxviii, 8). Mais à quelque point de vue que nous considérons Jésus-Christ, il nous apparaîtra toujours comme le Roi plein de douceur qui s'est présenté aux Juifs et qui vient encore vers nous; car sous ces deux formes, il est aimable et désirable, parce que, dans ces deux circonstances, il est Sauveur, aussi bien dans son triomphe à Jérusalem que dans les opprobres de sa passion.

2. Mais pourquoi a-t-il voulu, à quelques jours d'intervalle, être exalté et couvert de mépris?

C'est pour notre instruction. Il nous montre d'abord combien est vaine la gloire selon le monde, car tout en étant le Roi immortel des siècles, s'il n'a pu en jouir sur la terre que durant quelques heures, quel sera l'homme assez insensé pour croire que cette gloire tout humaine lui demeurera fidèle? Notre divin Sauveur tenait encore à nous montrer dans son triomphe une image du triomphe qui nous attend dans le ciel, et il devait donc en même temps nous indiquer la voie qui y conduit. C'est ce qu'il a fait dans sa passion. Voilà pourquoi, sitôt après les joies et les triomphes, sont venues les souffrances et les humiliations. Ce sont ces leçons que l'Eglise a comprises et qu'elle voudrait nous voir comprendre, et pour nous y amener, elle nous fait lire en ce jour et le récit de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, et le récit de sa passion.

3. Il y a encore un autre enseignement que nous devons retirer de cette coïncidence. Qui ne sait que notre vie est remplie de vicissitudes, c'est-à-dire que nous passons en un instant de la joie à la tristesse, de la prospérité dans l'adversité, ou encore de la gloire dans l'humiliation? Or Jésus-Christ étant venu pour être notre modèle, il nous devait un exemple pour nous apprendre comment nous aurions à nous comporter dans de semblables circonstances. Vous pourrez interroger toute sa vie, vous n'y trouverez pas un seul fait qui nous le montre exalté et tout aussitôt humilié. Eh bien, cet exemple, il nous l'a donné d'une manière éclatante dans la dernière semaine de sa vie sur la terre. S'il n'avait pas connu les souffrances et les humiliations après son triomphe à Jérusalem, nous n'aurions pas un modèle à imiter en toutes choses. Aussi nous dirons avec saint Paul : *Nous n'avons point un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités, ayant éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, excepté le péché.* (Hébr., iv, 15).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *Jésus-Christ s'est présenté aux Juifs comme un roi plein de douceur tant dans son entrée à Jérusalem que dans les jours de sa passion. — « Si Dieu a tout fait et tout réglé avec nombre, poids et mesure, c'est particulièrement en ce qui a rapport au temps où il s'est montré sur la terre pour y vivre parmi les hommes. Il a réglé ce qu'il a fait, dit et souffert parmi eux, de telle sorte qu'il n'y eût pas un moment de sa vie, pas un iota de ce qu'il a dit, qui ne fût une signification sacramentelle et mystérieuse. Entre tous les jours qu'il a plus particulièrement mis en lumière à nos yeux, nous comptons le jour de son entrée à Jérusalem et le jour de sa mort. Or voici Jésus-Christ recevant les hommages des hommes et entrant, non point à pied, comme il l'avait fait jusqu'alors, mais monté sur une bête de somme, dans les murs de Jérusalem, au milieu des transports de joie et des chants de triomphe de la po-*

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. xxix, n. 8, trad. Vivès.

² Ib., *De Civit. Dei*, lib. v, cap. xix.

pulation tout entière. Mais cette entrée triomphale fut le prélude de sa passion, car elle ralluma contre lui la haine des princes des prêtres. Nous lisons, il est vrai, dans un autre endroit de l'Evangile, qu'ayant appris que la foule allait venir le prendre pour le faire roi, il s'enfuit pour ne pas être élevé sur le trône (Jean, vi, 15); et aujourd'hui qu'on ne le recherche plus, il se présente de lui-même et veut être accueilli comme Roi d'Israël, et proclamé tel par toutes les bouches. Que dis-je ? il fait plus encore, car il n'est pas douteux qu'il porta lui-même les Juifs à faire entendre les acclamations sur son passage. Jésus tient à peu près la même conduite pour sa passion. En effet, tantôt il s'éloigne et se cache des Juifs et ne veut plus se montrer en public dans la Judée parce qu'on cherchait à le faire mourir (Jean, vii, 1); et tantôt, lorsqu'il sait que son heure est venue, comme un homme qui est complètement maître de faire ce qu'il veut, il vient lui-même au devant de la passion¹. C'est ici qu'éclate sa douceur : il paraît comme un agneau qu'on mène à la boucherie, ou qui se trouve entre les mains du tondeur, et n'ouvre point la bouche. En effet, tandis qu'on le chargeait de coups, non seulement il ne faisait point entendre de menaces, mais même il n'ouvrait la bouche que pour articuler ces paroles : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xviii, 34). Mais dans son cortège triomphal, que voyons-nous ? Pendant que les habitants de la ville se préparaient à voler à sa rencontre, lui n'ignorait point ce qu'il y avait de caché au fond de leurs cœurs. Voilà pourquoi il se présente à eux monté non dans un char ou sur des chevaux aux freins d'argent et aux harnais semés de clous d'or, mais il vient humblement, assis sur un modeste ânon que ses apôtres avaient couvert de leurs vêtements. Pourquoi donc voulut-il paraître dans ce cortège, puisqu'il prévoyait qu'il allait sitôt être suivi de la passion ? Peut-être bien ne fut-ce que pour que sa passion lui parût plus amère, venant sitôt après son entrée triomphale : car à peine s'était-il écoulé quelques jours qu'il se vit attaché à la croix, par les mêmes hommes qui l'avaient acclamé, dans le même temps et au même endroit où ils l'avaient applaudi. Quelle différence entre ces cris : *Otez-le, faites-le disparaître de devant nos yeux, crucifiez-le !* (Jean, xix, 15), et ceux-ci : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !* (Matth., xix, 9); entre ces paroles : *Roi d'Israël !* (Jean, xii, 13), et celles-ci : *Nous n'avons point d'autre roi que César !* (Jean, xiv, 15). Qu'il y a loin de ces rameaux verdoyants au bois de la croix, de ces fleurs à ces épines ! On s'était dépouillé de ses vêtements pour les étendre sur ses pas, et voilà qu'on lui arrache les siens et qu'on les tire au sort. Oh ! malheur à toi, péché amer ! car c'est

pour t'expier qu'il lui a fallu s'abreuver de tant d'amertumes¹. »

2. *C'est pour notre instruction que Jésus-Christ a voulu, à quelques jours d'intervalle, être exalté et méprisé.* — « Ce n'est pas sans raison que l'Eglise, qui est animée en même temps de l'esprit de son Epoux et de Dieu, a, par un rapprochement aussi nouveau qu'étonnant, placé aujourd'hui la lecture de la passion de Notre-Seigneur avec la procession des Rameaux ; car si la procession a ses chants de triomphe, la passion a ses gémissements et ses larmes. Quel fruit pouvons-nous recueillir de cette coïncidence ? Et d'abord l'Eglise, qu'enseigne-t-elle aux gens du monde ? Que l'âme mondaine remarque et se pénètre de ceci : c'est que la joie finit toujours par laisser la place à la tristesse. Voilà pourquoi celui qui, pour tout le reste, a voulu commencer par agir avant d'enseigner (Act., i, 1), a montré clairement à tous les yeux, dans sa personne, lorsqu'il se fut fait chair, ce qu'il avait longtemps d'avance annoncé par son Prophète en ces termes : *Toute chair n'est que de l'herbe et toute sa gloire est semblable à l'éclat de la fleur des champs.* (Is., xl, 6). Quel homme, maintenant, osera faire quelque fond sur la gloire temporelle si inconsistante, quand il verra, pour Celui même qui n'a point fait le péché, pour le Créateur des temps et l'Artisan de l'Univers, de si profondes humiliations succéder à de si grands honneurs, le Christ successivement mis à l'épreuve des outrages et des mauvais tourments, et finalement placé au rang des scélérats, dans la même ville et dans le même temps où il avait reçu des honneurs divins, et par le même peuple qui l'avait accompagné, chantant ses louanges ? Telle est la fin de toute joie qui passe, tel est le fruit de la gloire temporelle. Aussi le prophète demande-t-il, dans une prière pleine de prudence, que sa gloire chante les louanges du Seigneur sans qu'il ait ensuite à ressentir les poignantes atteintes des revers (Ps. xxix, 13), c'est-à-dire, qu'il ait son cortège de gloire sans connaître ensuite les humiliations de la passion. Quant à vous, il faut que vous considériez dans la procession la gloire de la céleste patrie, et dans la passion, la voie qui y conduit. En effet, dans la procession, vous vous êtes représenté en esprit dans quels transports de joie et d'allégresse nous nous sentirons un jour enlevés dans les airs au devant de Jésus-Christ ; vous avez senti votre cœur enflammé du désir de voir le jour où le Christ votre Seigneur et votre Chef sera reçu avec tous ses membres dans la céleste Jérusalem, triomphant et victorieux, aux applaudissements, non plus de ses compatriotes de la terre, mais des troupes angéliques et des peuples des deux Testaments qui s'écrieront ensemble : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* (Matth., xxi, 9). C'est ainsi que vous vous êtes représenté le but de votre

¹ S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Serm. iii, n. 1, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Serm. ii, n. 5 et 4, trad. Vivès.

voyage. Mais voici la route qui y conduit. En effet, la voie de la vie se trouve dans les tribulations présentes, c'est là qu'est la voie de la gloire et de la patrie, la voie qui conduit au royaume, selon ce que dit le bon larron du haut de la croix, quand il s'écrie : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez arrivé dans votre royaume.* (Luc, xxiii, 42). Il voyait sur la route de son empire Celui qu'il priait de se souvenir de lui quand il y serait arrivé, et il y arriva lui-même en effet. Mais si vous voulez savoir combien courte est la voie qui y mène, rappelez-vous qu'il mérita d'y entrer le même jour avec le Seigneur. Ce qui rend faciles à supporter les épreuves de la passion, c'est la gloire du triomphe, car il n'y a plus rien de difficile pour celui que l'amour inspire ¹. »

3. *Il y a encore un autre enseignement que nous devons retirer de cette coïncidence.* — « C'est avec infiniment de raison que la passion se trouve réunie à la procession, afin que nous apprenions par là à ne faire aucun fond sur les joies de ce monde, et que nous sachions bien que nos joies d'ici-bas cèdent vite la place à la tristesse. Ne soyons donc point assez insensés pour nous laisser frapper à mort par notre propre prospérité, et aux jours de bonheur, rappelons-nous qu'ils seront suivis de jours mauvais ; car pour les hommes spirituels ainsi que pour les charnels, ce monde est un mélange de biens et de maux. En effet, ne voyons-nous pas que, pour les gens du siècle, si quelquefois les choses arrivent selon qu'ils le désirent, souvent aussi, il en est autrement ? De même pour les hommes spirituels tout n'est pas tristesse, il y a bien aussi quelquefois pour eux des moments de bonheur, leurs jours se composent aussi, comme ceux de la Genèse, d'un soir et d'un matin, et les paroles de Job : *Vous visitez l'homme le matin et aussitôt après vous le mettez à l'épreuve* (Job, vii, 18), se trouvent vraies, particulièrement entendues du temps présent, je devrais plutôt dire du temps qui passe et s'écoule. A peine le siècle présent sera-t-il écoulé tout à fait, qu'il sera suivi de deux siècles bien distincts l'un de l'autre ; car dans l'un il n'y aura que pleurs et que grincements de dents, et dans l'autre, que des actions de grâces et des chants de triomphe ². — D'autre part il convenait que nous eussions un pontife qui fût soumis aux mêmes épreuves que nous en toutes choses, à l'exception du péché, et que, comme les autres hommes, il sût à propos se soustraire ou s'exposer aux chances de la prospérité et aux coups de l'adversité, et nous donner en sa personne l'exemple salutaire de cette double conduite. En effet, s'il faut souvent, par esprit d'humilité, éviter les applaudissements du monde et fuir les prospérités du siècle, il est juste aussi parfois de les accepter : cela peut se trouver dans l'ordre. De même il est quelque-

fois prudent, selon les temps et les lieux, de fuir la persécution des hommes, et quelquefois nécessaire de la souffrir avec courage. Or, c'est dans ces deux choses, je veux dire dans la prospérité et dans l'adversité, que se résume à peu près toute la vie de l'homme, et c'est dans la pratique de ces alternatives que consiste toute notre vertu. Il convenait donc que celui en qui se trouve la plénitude de la vertu, la pratiquât dans tous ses détails, afin de montrer à tous les yeux qu'il savait supporter l'abondance aussi bien que la pénurie. Car, on ne saurait dire que la sagesse de Dieu soit le partage de ceux que tue la prospérité, ni que sa vertu se trouve parmi ceux que l'adversité abat, attendu qu'il est écrit que ceux que tue leur prospérité, ce ne sont que des insensés, et que s'il y en a que l'adversité abat, ce ne peuvent être que les enfants, non pas indistinctement tous les hommes. (Prov., i, 32). Mais toutefois, avec quelle modestie voyons-nous qu'il accepte la gloire que les hommes lui décernent ! C'est monté sur un âne qu'il se présente à son triomphe, au lieu d'arriver dans un char ou sur un cheval magnifique, et il disait : *Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites-lui que le Seigneur en a besoin.* (Matth., xxi, 3). Oui, il en a besoin, mais pour de grandes choses, pour notre salut ; car Dieu est venu pour sauver les hommes, par un effet de son immense miséricorde ³. »

II. — Jésus dit à ses disciples : « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » (Matth., xxvi, 1).

1. Ces paroles du saint Evangile ouvrent le récit de la passion du Sauveur, que l'Eglise place aujourd'hui sous nos yeux. S'il y a un mystère de notre sainte religion qui mérite d'être connu et médité, c'est bien la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pour tous les hommes et pour chacun de nous en particulier que notre Sauveur a souffert et est mort sur la croix ; en sorte que tous, à l'exemple de saint Paul, en regardant la croix, nous pouvons dire : *Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est lui-même livré pour moi.* (Gal., ii, 20). Il n'y a donc pas de récit qui mérite davantage notre attention, et cela d'autant plus que ce que nous disons de sa mort, nous pouvons le dire de toutes les circonstances qui l'ont précédée. Chacune de ses humiliations, chacune de ses souffrances, il les a voulues, il les a endurées en vue de sa mort pour chacun de nous.

2. D'ailleurs, peut-il y avoir pour le chrétien une autre science et plus belle et plus utile que la science de Jésus crucifié ? Nous qui sommes les rachetés du Seigneur, ceux qu'il a délivrés de la main de l'ennemi et qu'il a rassemblés de toutes les nations, n'avons-nous pas à nous faire gloire de

¹ S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Sermon. i, n. 1-2, trad. Vivès.

² S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Sermon. ii, n. 1, trad. Vivès.

³ S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Sermon. iii, n. 1, trad. Vivès.

connaître l'histoire de notre rédemption ? Aussi nous ne pouvons mieux dire que l'Apôtre et dans le même esprit que lui, en répétant ses paroles : *Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !* (Gal., VI, 14). Ah ! nous portés à savoir, nous voulons parfois paraître ne rien ignorer ; eh bien, voilà un sujet bien propre à éclairer nos esprits et à toucher nos cœurs. Quel est le chrétien qui peut lire la passion sans être embrasé d'amour pour Jésus-Christ ?

3. Mais voyez combien cette science de Jésus crucifié vous initie à de belles et grandes vertus. Ici Jésus-Christ vous enseigne la patience : *Il n'a pas ouvert la bouche.* (Is., LIII, 7). Lisez la passion, et vous verrez quand et comment il a cru devoir parler. Il vous enseigne encore l'humilité : *Nous l'avons vu*, dit le Prophète, *et il n'avait plus ni éclat ni beauté.* (Ib., 2). Et saint Paul en parle, disant : *Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort de la croix.* (Philipp., II, 8). Il vous enseigne la charité. Il avait dit à ses apôtres : *Personne ne peut avoir un amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis.* (Jean, XV, 13). C'est donc avec raison que saint Jean nous dit : *Nous avons connu la charité de Dieu en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* (I Jean, III, 16). Et cette patience, cette humilité et cette charité brillent, éclatent en chaque circonstance de sa passion. Ce sont autant d'exemples que nous devons imiter : *Le Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces.* (I Pier., II, 21).

PAROLES DE SAINT BERNARD

1. *C'est pour tous les hommes et pour chacun de nous en particulier que Jésus-Christ a souffert et est mort sur la croix.* — « La passion de Notre-Seigneur suffit très amplement pour effacer toute espèce de péchés. Mais, qui sait si j'y ai quelque part ? Oui, oui, tu y as part, ô homme, attendu que nul autre que toi ne saurait y avoir part. Si ce n'est toi, sera-ce l'ange ? Mais il n'en a pas besoin. Sera-ce le démon ? Mais il ne peut ressusciter. D'ailleurs, si le Christ n'a pas pris la ressemblance des anges, il s'en faut bien qu'il ait pris celle des démons, mais c'est aux hommes qu'il s'est fait semblable, et il s'est montré homme par tout ce qui a passé en lui. (Philipp., II, 7). Il s'est anéanti lui-même et a revêtu la forme de l'esclave ; encore n'est-ce pas simplement d'un esclave qu'il prit la forme, pour être soumis au joug, mais celle d'un mauvais esclave, pour être maltraité, d'un esclave du péché, pour en payer la dette, bien qu'il ne l'eût pas contractée lui-même. L'Apôtre dit qu'il s'est fait semblable aux hommes. Non point à l'homme, attendu que le premier homme ne fut point créé dans une chair de péché, ni même dans une chair semblable à celle qui est sujette au péché. En effet, le Christ s'est plongé au plus épais et au

plus profond de la misère générale des hommes, pour que le regard subtil du malin esprit ne pût discerner ce grand mystère de charité. Ainsi c'est bien dans son extérieur, mais dans son extérieur tout entier qu'il a été trouvé homme, et on ne peut remarquer en lui rien qui le distingue du reste des hommes, en ce qui est de la nature humaine. C'est même parce qu'il fut trouvé homme en toutes choses qu'il a été crucifié. Or, il ne s'est révélé qu'à fort peu de personnes, seulement afin qu'il y en eût qui crussent en lui, et il demeura caché pour tous les autres, attendu que s'ils l'avaient connu, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire. (I Cor., II, 8). En sorte qu'à ce péché unique il unit encore celui d'ignorance, afin qu'il y eût dans l'ignorance de ceux qui le commettaient quelque ombre de justice à leur pardonner leurs fautes. Le premier, l'antique Adam, celui qui fuyait la vue de Dieu, nous a laissé deux choses en héritage, le travail et la douleur ; le travail pour l'agir, la douleur pour le pâtir. Le Christ considéra donc le travail et la douleur, mais pour les prendre l'un et l'autre en mains, ou plutôt pour se jeter entre les mains de l'un et de l'autre, pour se plonger dans le limon même de l'abîme, dont les eaux pénétrèrent jusqu'à son âme. Pendant le cours de sa vie, il eut l'action passive, et à sa mort la passion active, alors qu'il opérait notre salut au milieu de la terre. Voilà pourquoi je me rappellerai tant que je vivrai ses travaux dans la prédication de l'Evangile, ses fatigues dans ses courses, ses tentations dans le jeûne, ses veilles dans la prière, ses larmes dans sa compassion pour ceux qui souffraient. Je me souviendrai de ses fatigues, de ses outrages, de ses crachats, de ses soufflets, de ses moqueries, de ses reproches, de ses clous, et de tout ce qu'il subit en lui ou sur lui. Et maintenant, je puis marcher sur ses traces, j'ai un modèle à suivre, il ne me reste plus qu'à l'imiter et à suivre ses pas. Si je ne le fais point, on me réclamera le sang du Juste qui a été répandu sur la terre, et il ne se trouvera point que je sois étranger au crime insigne des Juifs, si je me suis montré ingrat envers un amour si excessif, si j'ai fait outrage à l'esprit de la grâce, si j'ai tenu pour un sang méprisable et vil le sang même de l'Alliance, si enfin j'ai foulé aux pieds le Fils de Dieu même. (Hébr., X, 29) ¹. »

2. *Peut-il y avoir pour le chrétien une science plus belle et plus utile que la science de Jésus crucifié ?* — « Si saint Paul, notre docteur dans la foi et la vérité, venait aujourd'hui parmi nous, je me persuade qu'il jugerait qu'il ne sait rien autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. (I Cor., II, 2). En ces jours où se célèbre solennellement l'anniversaire de la passion et de la croix du Seigneur, la prédication n'a pas d'objet plus convenable que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

¹ S. Bern., *Serm. In Feria IV Hebdomad. Sanctae*, n. 10-11, trad. Vivès.

Dans tous les autres jours, quel mystère peut-on annoncer qui excite davantage la foi ? Que peut-on entendre de plus salubre ? Que peut-on méditer de plus fructueux ? Qu'y a-t-il de plus tendre pour le cœur des fidèles et de si médicinal pour les mœurs, qu'y a-t-il qui tue les péchés, crucifie les vices, nourrisse et fortifie les vertus, comme la pensée du divin crucifié ? Que saint Paul dise donc au milieu des parfaits la sagesse cachée dans le mystère, qu'il me prêche le Christ crucifié, à moi dont les yeux des hommes même voient les imperfections ; folie pour ceux qui se sauvent, vertu et sagesse de Dieu, très haute et très noble philosophie, au moyen de laquelle je me joue de la sagesse du monde, aussi bien que de celle de la chair. Combien je me croirais parfait, avancé en sagesse, si j'étais au moins auditeur docile de ce crucifié, devenu pour nous par la grâce non seulement sagesse, mais justice et sanctification et rédemption ! (I Cor., I, 30). Si vous êtes attaché à la croix avec Jésus-Christ, vous êtes sage, juste, saint, libre. N'est-il pas sage, en effet, celui qui, élevé de terre avec Jésus-Christ, goûte et cherche les choses d'En-Haut ? N'est-il pas juste, celui en qui le corps du péché a été détruit, en sorte que désormais il n'est plus esclave de l'iniquité ? N'est-il pas saint, celui qui s'est montré comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu ? N'est-il pas libre, celui que le Fils a délivré et qui, dans l'affranchissement de sa conscience, s'applique avec assurance cette parole libre du Fils : *Le prince de ce monde est venu et il n'a rien en moi.* (Jean, XIV, 30). Oui, la miséricorde se trouve véritablement dans le crucifié, en lui se trouve avec abondance la rédemption, en lui, dis-je, qui a si bien délivré Israël de toutes ses iniquités qu'il peut échapper sans atteinte aux attaques du prince de ce monde. Cependant, que celui qui est le bienheureux et véritable Israël, apprenne et sache que cette délivrance n'est pas le mérite de sa perfection, mais la grâce de l'affranchissement opéré par le Seigneur ; c'est-à-dire qu'il ne l'a point méritée parce qu'il n'a commis aucun péché, ou parce que la ruse ne s'est pas rencontrée dans sa bouche, mais parce que celui à qui doit s'appliquer cette louange, c'est-à-dire Jésus-Christ, a purifié ses fautes. Ce divin Maître, en opérant la rémission des crimes par le sang de sa croix, a surtout triomphé des principautés et des puissances à l'endroit même où sa force était cachée. Elle était cachée, mais non perdue, parce que, crucifié à raison de son infirmité, il était vivant par la vertu de sa divinité. Elle était cachée, mais nullement oisive, parce que le crucifié crucifiait le vieil homme dans tous les élus. Il crucifiait le monde à Paul et Paul au monde. (Gal., VI, 14). Il crucifiait le tyran de ce monde et tous les ministres de son antique tyrannie. En cachant la force sous la faiblesse, il couvrit l'hameçon de l'appât. Et l'Esprit homicide, altéré dès le principe du sang humain, en se précipitant sur l'infirmité, tomba sur la puissance ; il fut crucifié lors-

qu'il fondait sur le crucifié. Grâce à votre croix et à vos clous, Seigneur Jésus, je vois la gueule du dragon s'entr'ouvrir pour laisser passer en liberté ceux qu'elle avait engloutis¹. »

3. *Cette science de Jésus crucifié nous initie à de belles et grandes vertus.* — « Pour la patience, elle fut unique ; car, pendant que les pécheurs frappaient sur lui comme des forgerons frappent sur l'enclume, étendaient si cruellement ses membres sur le bois de la croix qu'on pouvait compter tous ses os, entamaient de tous côtés ce vaillant rempart d'Israël et perçaient ses pieds et ses mains de clous, il fut comme l'agneau que l'on conduit à la boucherie ; et semblable à la brebis entre les mains de celui qui la dépouille de sa toison, il n'ouvrit pas même la bouche, il ne laissa pas échapper une plainte contre son Père qui l'avait envoyé sur la terre, pas un mot amer contre le genre humain dont il allait, dans son innocence, acquitter les dettes, pas un reproche à l'adresse de ce peuple qui était son peuple et qui le payait de tous ses bienfaits par de si grands supplices. Voyez combien est grande la patience de Jésus-Christ. Il est mis, on ne peut plus cruellement, à mort comme un voleur dans son propre héritage, par ceux mêmes qu'il était venu sauver, quoiqu'il fût exempt de tout péché tant actuel qu'originel, et même de tout germe de péché : car en lui habite la plénitude de la divinité, non pas en figure, mais en réalité ; en lui, Dieu le Père se réconcilie le monde, je ne dis pas figurativement, mais substantiellement, et il est plein de grâce et de vérité, non point par coopération, mais personnellement, pour accomplir son œuvre. Isaïe a dit quelque part : *Son œuvre est loin d'être son œuvre* (Is., XXVIII, 21), c'est-à-dire, cette œuvre était bien son œuvre, parce que c'est celle que son Père lui a demandé de faire ; et ce qui n'était pas son œuvre, c'est qu'étant tel qu'il est, il souffrit ce qu'il a souffert. — Mais si vous jetez les yeux sur lui, c'est humble de cœur que vous le trouverez. On peut dire que le jugement qu'on a porté de lui dans sa passion est nul (Act., VIII, 33), puisqu'il ne répondit rien à tant de calomnies et à tant de faux témoignages dirigés contre lui. *Nous l'avons vu*, dit le prophète, *et il n'avait plus ni éclat ni beauté.* (Is., LXIII, 2). Ce n'était plus le plus beau des enfants des hommes, mais c'était un opprobre, une sorte de lépreux, le dernier des hommes, un homme de douleur et humilié aux yeux de tous, en sorte qu'il avait perdu toute apparence et toute beauté. O homme, en même temps le dernier et le premier des hommes ! le plus abaissé et le plus sublime ! l'opprobre des hommes et la gloire des anges. Le voilà, couvert de crachats, abreuvé d'outrages et condamné à la plus honteuse des morts, il est mis au rang des scélérats eux-mêmes. Une humilité qui atteint de pareilles proportions, ou plutôt qui dépasse ainsi

¹ S. Bern., *In Domin. Palmar.*, Serm. II, n. 1, trad. Vivès.

toutes proportions ne mériterait-elle rien ? — Or voici que la patience et l'humilité se trouvent admirablement complétées par la charité. En effet, c'est parce que Dieu nous a aimés à l'excès que, pour nous racheter de notre esclavage, le Père n'a point épargné le Fils, et le Fils ne s'est point épargné lui-même. Oui, il nous a aimés à l'excès, puisque son amour a excédé toute mesure, dépassé toute limite, et a été plus grand que tout. *Personne, a-t-il dit, ne peut avoir un amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis* (Jean, xv, 13), et pourtant, Seigneur, vous en avez eu un plus grand encore, puisque vous êtes mort même pour vos ennemis. Nous étions encore vos ennemis, lorsque, par votre mort, vous nous avez réconciliés avec vous et avec votre Père. Quel amour donc fut, est et sera jamais comparable à celui-là ? C'est à peine s'il se trouve des hommes qui consentent à mourir pour un innocent, et vous, Seigneur, c'est pour des coupables que vous endurez la passion, c'est pour nos péchés que vous mourez, c'est sans aucun mérite de leur part que vous venez justifier les pécheurs, prendre des esclaves pour frères, vous donner des captifs pour cohéritiers, et appeler des exilés à monter sur des trônes ¹. »

RÉCITS ET CAUSERIES

I

HISTOIRE D'UN BLANC-BEC

Ceci, c'est une histoire qu'on m'a contée.

A cette époque-là, Pailly n'était pas encore séparé du bourg et de la Guide par le chemin de fer.

A cette époque-là, Pailly, le bon et cher Pailly, n'avait pas encore vu son vignoble dévasté par le phylloxera, et le moulin de pierre faisait orgueilleusement virer ses quatre vergues toujours occupées, au milieu des ceps chargés de grappes.

A cette époque-là, Pailly était chrétien, et chaque dimanche, une longue file d'hommes, de femmes, d'enfants, venus, les uns de la Maison Brûlée, les autres d'Orentay ou des Muids, enfilaient le chemin raboteux qui, par la Perrière et la Gabellière, menait à l'église.

A cette époque-là, on lisait peut-être moins de journaux qu'aujourd'hui : s'en portait-on plus mal ?

Parmi les meilleurs habitants de Pailly, se trouvait un brave et digne homme appelé — je change exprès le nom — le père Jérôme Martin.

A force de travailler, sa taille s'était courbée ; mais dès qu'un mauvais plaisant voulait le houspiller un peu trop, il avait vite fait de se redresser et de riposter par une de ces paroles qui giffent les insolents mieux qu'un soufflet.

Aussi peu s'y frottaient.

D'ailleurs, le vieux Martin était tellement honnête que tous l'estimaient ; tellement serviable que tous l'aimaient ; tellement sage et expérimenté que tous l'écoutaient.

Et quand il groupait chez lui, les jours de fête, tous ses enfants et petits-enfants, ses cheveux blancs lui faisaient un diadème d'argent, et nul souverain n'était mieux obéi en son palais que le bon vigneron de Pailly en son chez lui...

Pâques arriva.

Pâques!... Le jour béni où le Fils de Dieu, trompant la haine de ses ennemis d'alors comme il trompera la haine de ses ennemis d'aujourd'hui, sortit vivant et glorieux du tombeau où, trois jours auparavant, Joseph d'Arimathie avait déposé son corps inanimé.

Pâques!... C'est le moment où, suivant l'exemple de son Maître, la nature, elle aussi, reprend vie. Partout ce ne sont que bourgeons qui éclatent, sèves qui montent, feuilles qui poussent, oiseaux qui chantent!

Pâques!... C'est la fête des cloches!... Sonnez! sonnez!... cloches du vieux clocher!... Sonnez pour la résurrection du Christ!... Sonnez pour la résurrection de la nature!... Mais sonnez surtout pour la résurrection des âmes qui, hier mortes, vivantes aujourd'hui, courent pleines d'allégresse au banquet pascal...

Comme on pense bien, le père Martin avait été fidèle, lui et toute sa famille, au devoir des Pâques. C'était — tous ceux qui l'ont connu l'affirment — un trop fier et trop vaillant chrétien pour manquer à la loi de la Sainte Eglise.

— Si mes parents, disait-il souvent, m'ont fait faire ma première communion, c'est que c'était bien. Ce qui était bien à douze ans, n'a pas pu devenir mal à vingt ans, ni à trente, ni à soixante...

Pas trop mal raisonné, n'est-ce pas ?

Or, ce soir-là, arriva à Pailly un jeune Parisien, allié à une famille du village. C'était un de ces blancs-becs qui s'imaginent avoir poudu la colonne Vendôme parce qu'ils ont un col en fer-blanc et qu'ils lisent le journal le plus avancé de la capitale. Il alla rendre visite au père Martin qui, précisément, en cette fête de Pâques, avait réuni chez lui tout son monde.

Le Parisien, tout fier de ses cheveux pommadés et de ses trois poils de moustache, se mit tout de suite, en vrai petit sot qu'il était, à parler religion.

— En voilà, s'écriait-il en ricanant, un pays

¹ S. Bern., *Serm. In Fer. IV Hebdomad. Sanctæ*, n. 24, trad. Vivès.

arriéré!... Dire qu'on fait encore ses Pâques par ici!... Dire qu'on ferait le tour du village sans trouver quelqu'un d'assez intelligent pour s'affranchir d'une pareille superstition!...

Tout le monde regardait le père Martin. Ses grands fils, tous mariés et tous chefs de famille qu'ils étaient, auraient cru lui manquer de respect, s'ils avaient parlé avant lui. Lentement il se leva, et allant au jeune homme, lui dit de son air le plus naturel :

— Tu te trompes, mon ami, je connais quelqu'un qui n'a pas fait ses Pâques cette année...

— Et qui ne les fera pas ?

— Et qui ne les fera pas... je t'en réponds!...

— Je veux aller le voir... qui est-ce ?

— Inutile!... je vais aller te le chercher.

Le père Martin sortit... Quelques minutes après, il rentra, tenant en laisse Médor, le chien de la cour.

Et comme le jeune blanc-bec, rouge de confusion, voulait se fâcher, le père Martin, sévère et moqueur à la fois, lui dit tranquillement :

— Dame!... Tu sais, mon petit, il n'y a que lui, ici, qui ne fasse pas ses Pâques!...

...

Ceci, c'est une histoire qu'on m'a contée.

II

DEVOIR, POUVOIR, VOULOIR

Voici encore une histoire qui m'a été racontée par un témoin digne de foi.

Elle s'est passée ici-même, à La Chapelle, il y a plus de cinquante ans.

C'était M. l'abbé Sejourné qui était alors curé, et les aînés de la paroisse n'ont pas oublié le zèle avec lequel ce vénérable et digne prêtre cherchait à faire du bien aux âmes de ses ouailles.

Il n'y a presque pas de jour qu'on ne me dise avec respect et attendrissement : « J'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion, j'ai été marié du temps de M. Sejourné... C'était un homme bien estimable ! »

Or, nous raconte le témoin à qui je dois ce récit, un jour, M. Sejourné monte en chaire. L'église, comme toujours, était pleine.

C'était le dimanche de la Passion. Sa prédication fut consacrée à développer cette pensée : *Vous devez faire vos Pâques.*

Il lui fut facile de prouver cette vérité, puisque l'Eglise a reçu de Dieu autorité pour nous conduire, et qu'elle nous commande de communier au moins une fois chaque année dans le temps de Pâques.

Refuser de remplir cette obligation, dit le Catéchisme, c'est non seulement désobéir à l'Eglise, mais encore mépriser le plus excellent bienfait de Jésus-Christ, et scandaliser le prochain.

Le dimanche suivant, jour des Rameaux, M. Sejourné monta de nouveau en chaire. Vous savez quelle assistance il y a toujours ce jour-là à la messe.

Cette fois, il dit : *Vous pouvez faire vos Pâques.*

En effet, qui pourrait nous en empêcher ? Ne sommes-nous pas libres et indépendants ? Est-ce que le respect humain est un motif sérieux aux yeux des gens de cœur ?... Les occupations de la campagne ont beau être pressantes : elles ne le sont pas tellement qu'on ne puisse leur dérober une heure en un mois que dure la quinzaine de Pâques.

La conclusion de M. Sejourné était celle-ci : *Puisque vous le devez et que vous le pouvez, vous ferez vos Pâques !*

...

Il paraît que M. Sejourné avait trop compté sur la bonne volonté de son monde. La plupart sans doute était d'accord avec lui ; mais plusieurs, en sortant de l'église, dirent tout haut :

— *Nous devons, c'est vrai ; nous pouvons, c'est encore vrai ; mais nous ne voulons pas !*

Le vénérable curé l'apprit.

Le jour de Pâques, à la grand'messe, il prit la parole. Il rapporta ce qui avait été dit. Il montra combien étaient coupables ceux qui, voyant aussi nettement leur devoir, refusaient ainsi de l'accomplir. Il pleura de douleur à la vue de leur aveuglement, du mauvais exemple qu'ils donnaient à leurs frères en Jésus-Christ, des terribles responsabilités qu'ils assumaient sur leur tête. Il les supplia de revenir à des sentiments plus chrétiens et plus raisonnables, et son exhortation fut si émouvante que beaucoup qui n'avaient pas fait leurs Pâques se déterminèrent à s'y préparer.

...

Ah ! si je le pouvais, comme j'irais bien trouver cette semaine tous mes chers paroissiens pour leur dire comme M. Sejourné : « Faites vos Pâques ! vous le devez et vous le pouvez ! »

Mais pourquoi cette démarche serait-elle nécessaire ? Est-ce que tous ne connaissent pas leur devoir ?

Que tous donc se montrent fidèles à la loi de Dieu, et que pas un ne répète la parole insensée qui fit tant pleurer M. l'abbé Sejourné : *Je sais bien que je le dois et que je le peux, mais je ne veux pas !*

* Récits empruntés, avec la permission très gracieuse de l'auteur, à *L'Echo de La Chapelle-Saint-Mesmin*, le bulletin paroissial mensuel de JEAN DES TOURELLES. Si ces « histoires » vous amusent, bien chers amis qui les lisez, nous pourrions les (ter) continuer (bis).

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour le jour de Pâques. — La Résurrection de Jésus-Christ, 257.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XX. Pour le dimanche de Pâques : *in Marc.*, xvi, 6 et 7 (d'après saint Augustin), 260.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XV. Notion du sacrifice. Les sacrifices de l'Ancienne Loi, 265.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XIII. Chute d'Adam et péché originel, 268.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. Des sacrements en général (suite) : Nécessité et convenance, 270.

POUR LE JOUR DE PAQUES

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

La résurrection de Jésus-Christ établit la divinité de la religion chrétienne.

Ce fait reconnu authentique, c'est la mission du Sauveur recevant une confirmation éclatante, c'est la prophétie vérifiée par les événements, c'est le christianisme se séparant des religions qui se partagent le suffrage des hommes, pour briller, au milieu d'elles, comme la religion unique, seule vraie, seule éternelle. — Ce fait reconnu faux, c'est la parole du Sauveur convaincue d'erreur, c'est son mandat, prétendu céleste, perdant toute autorité, c'est l'œuvre des apôtres ébranlée jusque dans ses fondements, c'est la ruine de toutes les idées religieuses qui depuis dix-huit siècles font vivre la chrétienté.

La résurrection de Jésus-Christ est, pour ainsi parler, la *place forte* du christianisme.

I. — Il faut le reconnaître. Si le Christ n'est pas ressuscité, les faits qui se rapportent à cet événement sont pourtant de nature à l'accrediter. En effet, après la mort du Christ, son corps fut déposé par des mains fidèles dans un sépulcre, à l'entrée duquel on roula une énorme pierre. Craignant que l'amitié des disciples ne vint de nuit enlever ce corps pour semer le bruit d'une résurrection, les pharisiens, avec l'autorisation de Pilate, firent placer une cohorte de soldats romains à la porte de ce tombeau. Malgré ces précautions jalouses, trois jours après l'ensevelissement, le corps de Jésus ne se trouva plus où on l'avait mis. Comment expliquer cette disparition ? Ou Jésus est ressuscité, ou Jésus a été enlevé.

Mais quels peuvent être les auteurs de ce larcin ?

Sont-ce les ennemis de Jésus-Christ ?

Comment admettre que des hommes qui ont en horreur le nom de Jésus aient enlevé son corps pour fomenter, contre leur gré, le bruit d'une résurrection ? Ils ont pris, au contraire, toutes les mesures pour prévenir cet événement.

Sont-ce les apôtres ?

Comment des hommes timides qui, naguère encore, ont lâchement renié leur Maître ou pleuré devant son gibet, sans oser élever la voix contre ses bourreaux, auraient-ils conçu ce hardi dessein ? Et dans quel but ? Pour s'exposer à des outrages, pour s'attirer de nouvelles haines, pour le plaisir de glorifier un Maître qui les a trompés ? Oh, la singulière entreprise !

Si l'on me disait qu'on les a vus, auprès du sépulcre, le front courbé dans la poussière, étonnant la garde romaine par l'excès de leur douleur, je n'aurais pas de peine à croire ce récit. Mais puis-je supposer qu'ils aient eu la hardiesse de forcer la garde ? Comment admettre que des soldats armés n'aient pas eu raison de onze pêcheurs, dont les mains n'étaient guère exercées qu'à manier des filets ?

Mais je veux croire qu'une lutte s'est engagée entre les soldats et les apôtres, et que ceux-ci ont été les plus forts. D'où vient que les soldats n'ont pas couru sur-le-champ à Jérusalem, pour informer les Juifs de ce qui s'était passé ? D'où vient qu'ils gardent d'abord le silence sur ce prétendu rapt, et que, les mains pleines de l'or des pharisiens, ils disent ensuite, naïvement, qu'on a dérobé le corps de Jésus pendant leur sommeil ? Nous prennent-ils pour des enfants, qu'ils nous donnent de si pauvres raisons ? « Ils dormaient ou ils ne dormaient pas, dit saint Augustin. S'ils dormaient, ils n'ont rien vu ; s'ils ne dormaient pas, ils n'ont pas fait leur devoir. Dans les deux cas, ils doivent être punis. Et vous leur donnez de l'argent ? Ce sont donc de faux témoins. »

En pressant ces considérations, en les développant suffisamment, en les appuyant surtout d'autres considérations tirées soit du caractère des témoins de cette résurrection, soit des circonstances, des temps, des lieux où elle fut publiée, nous pourrions en faire sortir une démonstration lumineuse, irrésistible, de l'authenticité de ce miracle.

Je me contente de les indiquer, car ce sont d'autres arguments que je veux invoquer ici.

II. — Je me place sur le terrain des incrédules, et j'admets que le miracle de la résurrection n'a pas eu lieu. Sans m'inquiéter si le sépulcre de Jésus fut trouvé vide ou non, le troisième jour, je veux croire que les apôtres sont des visionnaires qui n'ont guère enseigné que des fables et des légendes. Je ne m'arrête pas devant les bûchers où les apôtres ont scellé de leur sang la vérité de leur témoignage, pour en tirer l'induction de Pascal que « des témoins qui se font égorger sont dignes de foi ; » je consens à tout expliquer par l'enthousiasme, par une aberration d'esprit, ou par quelque autre raison que votre sagesse me

fournira. Encore que je ne comprenne pas que des témoins de la mort de Jésus, que ces Juifs qui l'ont cloué à la croix et qui l'ont vu descendre dans le sépulcre, soient devenus tout à coup si crédules que de croire, trois jours après, à sa résurrection, néanmoins je nie le miracle, par cela seul que c'est un miracle.

Mais si je rejette sans examen des faits surnaturels, bien que cette méthode ne soit guère rationnelle, me permettez-vous d'user de la même liberté pour les faits qui ne sortent pas de l'ordre naturel ? Il ne suffit pas de dire que les disciples de Jésus-Christ étaient des illuminés, il faut encore expliquer comment ils ont été des saints.

Je vous accorde que le zèle des apôtres puisait sa sève dans un enthousiasme fébrile ; que leur courage qui triomphe des angoisses de la faim, des horreurs de la prison, des violences de la torture, et qui s'est élevé jusqu'à l'héroïsme du martyre, a son origine dans l'obstination d'esprits étroits qu'on affermit dans leurs sentiments par les moyens mêmes qui devraient les ébranler.

Mais ici une barrière m'arrête. Ces hommes que je transforme en des illuminés, pour ne pas recevoir leur témoignage, sont pourtant des hommes sages, modérés, modestes ; leurs écrits en font foi. Ils ne cherchent pas à établir leur empire, à fonder leur crédit ; ils se bornent à glorifier leur Maître ressuscité. Etrange anomalie ! La superstition et la sainteté marchent de concert. Le même homme est une série de contrastes. Il cède aux plus folles imaginations, et il pratique les plus hautes vertus. La douceur et l'humilité, ces deux fruits de la sainteté véritable, je les cueille sur l'arbre de l'illuminisme.

De deux choses l'une — et ce dilemme a toute votre approbation : — ou les apôtres n'étaient pas des visionnaires, ou leur vie n'a eu qu'un faux éclat de vertu.

Qui pourrait avancer cette dernière proposition ? Qui oserait disputer à un Paul, à un Pierre, à un Jean, la gloire d'une vie irréprochable ? « Quelle douceur chez les apôtres, s'écrie Jean-Jacques Rousseau dans un page éloquent, quelle pureté dans leurs mœurs, quelle élévation dans leurs maximes, quelle grâce touchante dans leurs institutions, quelle profonde sagesse dans leurs discours, quel empire sur leurs passions ! » Choisissez parmi les héros de Plutarque, parmi les grands hommes de l'antiquité, celui qui vous paraîtra le plus grand par la majesté de son génie ou par la beauté de son caractère, et mettez-le en parallèle avec ces obscurs Galiléens dont les doctrines soulèvent aujourd'hui tant de protestations. De quel côté est la vraie grandeur, la supériorité morale ? Ne voyez-vous pas qu'en face de ces Galiléens que vous méprisez, tous vos héros du paganisme pâlissent, comme les feux de la nuit devant la clarté du jour ? Oui, les apôtres sont des saints. — Mais alors, ils ne sont ni des fanatiques, ni des visionnaires, ni surtout des imposteurs ; et le témoignage qu'ils rendent à la résurrection de leur Maître est digne de foi ;

ou plutôt cette résurrection est authentique, puisqu'elle a changé de pauvres bateliers en héros !

Mais pour échapper à ces conclusions, vous avez une ressource. La religion de Moïse étant supérieure à toutes les religions de l'antiquité, vous pouvez faire hommage de la vertu des apôtres aux principes de cette religion, qui fut leur premier instituteur. Je me range à ce sentiment, et je dis avec vous que si les apôtres ont été des saints, c'est grâce à Moïse et non pas à Jésus-Christ.

Oui. Mais ici les difficultés abondent. La régénération morale des apôtres n'a pas commencé durant leur attachement au culte de Moïse, elle ne date que de leur liaison avec le charpentier de Nazareth. Avant cette époque, les apôtres partagent toutes les erreurs du peuple juif. Ils rêvent pour la maison de David une destinée glorieuse, pour les descendants d'Abraham le rétablissement de leurs antiques privilèges. Ils se figurent que leur race a une origine particulière. Les Gentils ne sont pour eux que des barbares, à jamais exclus des bienfaits de Dieu, de l'héritage du ciel. La loi de Moïse n'est pas, à leurs yeux, une économie passagère, destinée à préparer l'avènement d'une révélation plus haute ; ils la regardent comme le dernier mot des oracles divins. La croyant éternelle, ils n'ont pas même la pensée qu'elle puisse être abolie.

Avec ces idées étroites, ils ont une intelligence médiocre, qui ne saisit pas même le sens des paroles les plus transparentes. Les paraboles de leur Maître, où, sous une forme allégorique, les vérités les plus hautes sont mises à la portée des enfants, ont besoin pour eux d'éclaircissements. A la mort de Jésus, ils étaient encore des hommes grossiers, ignorants, pleins de préjugés, des hommes dont la moralité ne dépassait pas la mesure la plus ordinaire.

Transportez-vous à quelques jours d'intervalle. Quelle métamorphose !

Les voici, dépouillés de toute aversion à l'endroit des Gentils, prêchant un salut qui n'est plus le patrimoine exclusif de la postérité d'Abraham, mais qui appartient à quiconque le reçoit avec foi, abolissant de cette manière toute démarcation entre les peuples, et fondant sur une double égalité, une commune misère et une commune rédemption, la fraternité de tous les hommes. Les voici, n'ayant de juif que le nom, professant des idées qui les placent à une distance infinie des éminents docteurs de la Synagogue, prêchant une religion qui a été la mère de toutes nos libertés, la source de tous nos progrès, qui ne saurait périr sans emporter avec elle toutes nos grandeurs, et devant laquelle l'incrédulité elle-même s'arrête parfois, saisie de respect, lui rendant d'involontaires hommages, tant la sainteté de l'Evangile parle à notre cœur. Les voici, promenés de prison en prison, jusqu'à ce que leur vie s'éteigne sous la hache du bourreau ou dans les flammes du bûcher, ébranlant leurs juges par l'héroïsme de leur patience,

faisant paraître, sous les murmures d'une populace qui a soif de sang, une douceur, une sérénité si extraordinaires que leur vie et leur mort sont également un prodige.

Quelle cause secrète a fait de ces Galiléens les rivaux, que dis-je ? les maîtres des plus éminents génies ? Les philosophes d'Athènes, avec tout leur savoir, se seraient estimés heureux d'être les écoliers de ces docteurs sans science. Cette révolution morale, les apôtres en font honneur à Jésus-Christ, de la main duquel ils ont reçu l'Evangile qu'ils annoncent.

Mais si le Christ n'est point ressuscité, comme il a prédit lui-même sa résurrection, il n'est plus qu'un imposteur ou qu'un illuminé, et dès lors comment peut-il être l'auteur d'un changement aussi merveilleux ?

En second lieu, si les apôtres n'ont cru à la résurrection de leur Maître que par une crédulité excessive, leur régénération est le fruit d'une erreur, disons mieux, d'une illusion. C'est une illusion qui a ouvert les yeux à Saul de Tarse, et qui d'un persécuteur a fait un apôtre. C'est une illusion qui, allumant dans le cœur de ce converti l'ardeur d'une sympathie, d'une charité surhumaine, lui fait entreprendre des voyages périlleux, courir les mers, affronter les plus rudes fatigues, braver les plus amères privations, pour arracher quelques âmes à l'empire du péché. C'est une illusion qui, l'armant d'une force invincible, lui fait écrire, au milieu des horreurs d'une prison, sous l'étreinte des plus vives souffrances, dans la faim et dans la nudité, ces héroïques paroles : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve ; je sais être dans la pauvreté, je sais être aussi dans l'abondance ; partout et en toutes rencontres, j'ai appris à être rassasié et à avoir faim ; je puis tout par Jésus-Christ qui me fortifie. » C'est une illusion qui, lui donnant en face de la mort la sérénité des justes, lui permet de saluer son martyr comme l'aurore d'un bonheur éternel : « Pour moi, je vais être immolé, et le terme de mon départ approche... Au reste, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là. » C'est une illusion qui a fait tous ces miracles. O fécondité de l'illusion !

Puis-je me flatter d'avoir écarté vos doutes ? Etes-vous sûrs de la résurrection de Jésus-Christ ? Ce fait brille-t-il pour vous, dans la nuit des siècles passés, comme une gerbe de lumière ? L'incrédulité ne se rend pas si aisément. Fille de la corruption de notre cœur plus encore que des exigences de notre esprit, elle est fertile en objections.

III. — Après tout ce que nous avons dit, un refuge lui reste. Elle prétend que le siècle apostolique n'est qu'un amas de ténèbres où il est difficile de porter quelque lumière. Elle élève hardiment des doutes sur la vérité de l'histoire évangélique, disant que le seul témoin de ces temps reculés est un livre que les chrétiens ont pu remanier à leur gré dans l'intérêt de leurs croyances.

Cette dernière objection est une supposition gratuite. Néanmoins, nous consentons à admettre

toutes les altérations que l'on voudra dans le Nouveau Testament ; et nous refusons d'invoquer le renouvellement moral des apôtres comme garantie de la résurrection de leur Maître. Nous avons un argument plus près de nous : c'est la société au sein de laquelle nous vivons.

Depuis dix-huit siècles, les peuples chrétiens ont suivi une marche ascendante. Ils sont les premiers dans l'industrie, dans les arts, dans les œuvres de l'intelligence. Il y a chez nous des principes de justice, un respect de la conscience individuelle, un amour des classes souffrantes, un soin des pauvres qu'on ne trouve nulle part au même degré. L'Europe a pris le pas sur les autres pays, tellement qu'elle semble avoir attiré à elle toute lumière, toute moralité.

Encore que notre civilisation, qui a sa principale racine dans le christianisme, n'ait pas porté tous ses fruits, comparez les mœurs, les institutions, les lois des nations chrétiennes avec les coutumes et la religion des autres peuples. Quel contraste ! Quelle supériorité d'un côté, quel abaissement de l'autre !

D'où nous vient cette supériorité ? Est-ce un bénéfice de climat ? Le progrès moral peut-il dépendre d'un rayon de soleil de plus ou de moins ? Est-ce un avantage de race ? Tous les peuples de la terre ne sont-ils pas sortis du même tronc ? Est-ce le fruit d'une raison plus ferme ? Depuis quand les autres peuples sont-ils destitués d'intelligence ? Pourquoi la raison du Turc, du Chinois, de l'Indou n'a-t-elle pas su conduire ces peuples dans le chemin des mêmes progrès ?

Les gloires de la civilisation chrétienne appartiennent à la religion chrétienne, comme le disent des maîtres en ces matières : « La religion est le berceau des peuples ; telle religion, tel peuple. » Mais alors, reconnaissez la divinité du christianisme aux fruits qu'il a portés.

Dans cette armée d'étoiles qui décorent chaque nuit le front des cieux, dans ces montagnes formidables qui marient leurs cimes avec les nues, dans ces vallées profondes où murmurent de joyeux ruisseaux, dans ces larges campagnes qui se couvrent chaque année de riches moissons, dans chaque fleur qui s'épanouit, dans chaque oiseau qui chante, dans chaque rayon de soleil, dans chaque perle de rosée, vous découvrez la main invisible qui a fait ces chefs-d'œuvre, vous adorez un Dieu puissant et bon. Lisez aussi les preuves de la résurrection de Jésus-Christ dans nos institutions, dans nos mœurs, dans nos lois, dans nos progrès, dans nos libertés, et jusque sur le front du plus humble chrétien.

O vous qui m'écoutez, trouvez-vous quelque poids à ces arguments ? Vos doutes sont-ils dissipés ? Alors, n'hésitez pas ; tombez aux pieds du Christ, et, dans la confusion d'une âme qui rougit de son incrédulité, criez-vous avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XX

POUR LE DIMANCHE DE PAQUES

I. — Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié, mais il est ressuscité et il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avait mis. (Marc, xvi, 6).

I. — Depuis le jour où des anges parlèrent ainsi à de saintes femmes, le Jésus de Nazareth qui a été crucifié par un seul peuple, est maintenant implanté et fixé dans le cœur de tous les peuples, car le mystère de sa résurrection a été prêché dans tout l'univers, et nous le prêchons encore à tous les hommes, disant : « Réjouissons-nous, Jésus-Christ est ressuscité. » C'est là notre foi, malgré les Juifs et les incrédules. Nous croyons à cette vérité, parce que nous croyons que Dieu peut faire ce qu'il veut et que rien ne lui est impossible. Nous y croyons encore, parce que Jésus-Christ ressuscité s'est montré lui-même à ses disciples, leur disant : *Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ; touchez et voyez ; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'ai.* (Luc, xxiv, 39). Voilà ce que nous devons croire ; et si on nous présente des difficultés, nous n'avons qu'à nous attacher sans hésitation à ce que Notre-Seigneur nous a démontré dans sa personne et à répondre sans crainte de nous tromper : *La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue un sommet d'angle. C'est par le Seigneur qu'a été fait cela, et c'est admirable à nos yeux.* (Ps., cxvii, 22-23).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Vous qui voulez vous glorifier dans la puissance plutôt que dans l'humiliation, ouvrez votre cœur à la consolation, aux transports de la joie la plus vive. Il est ressuscité d'entre les morts le troisième jour. Celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate, et qui a été enseveli. Votre foi hésite encore, elle est chancelante. Lorsqu'on vous a dit : « Croyez que Jésus-Christ est né, croyez qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, qu'il est mort et a été enseveli, » vous avez cru plus facilement, comme s'il n'était question que d'un homme ; et maintenant qu'on vous dit : « Il est ressuscité des morts le troisième jour, » votre esprit hésite ? Mais considérez donc ce qu'est Dieu, pensez au Tout-Puissant, et tous vos doutes disparaîtront. Quoi ! Dieu a pu vous tirer du néant lorsque vous n'existiez point, et il n'aurait pu ressusciter des morts cette nature humaine qu'il avait formée et qu'il avait prise ? Croyez donc. Quand il s'agit de la foi, les longs discours sont inutiles. Cette foi seule distingue et sépare les chrétiens de tous les autres hommes. Que Jésus-Christ soit mort, qu'il ait été enseveli, les païens le croient maintenant, et les Juifs l'ont vu de leurs yeux ; mais qu'il soit ressuscité des morts le troisième

jour, c'est ce que ni les païens, ni les Juifs ne veulent admettre. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, écrivant à Timothée, lui disait : *Souvenez-vous que Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts*¹. (II Tim., ii, 8). En effet, les disciples qui étaient alors avec lui l'ont vu de leurs yeux ; et comme ils étaient saisis d'effroi et s'imaginaient voir un esprit, ils s'assurèrent, en le touchant, que c'était vraiment un corps solide. Il parla, non seulement à leurs oreilles, en s'entretenant avec eux, mais à leurs yeux, en se manifestant à leurs regards ; et, non content de se faire voir, il leur permit de toucher et de palper son corps en tout sens. (Luc, xxiv, 38-39). C'est contre cette évidence que les hommes soulèvent des difficultés. Et que peuvent faire, en effet, des hommes qui ont des pensées humaines et le goût des choses de la terre, sinon de s'élever contre Dieu, en traitant des choses divines ? Car Jésus-Christ est Dieu, et ils ne sont que des hommes. *Mais le Seigneur sait que les pensées des hommes ne sont que vanité.* (Ps. xciii). L'homme charnel n'a d'autre règle de son intelligence que le témoignage de ses yeux. Il croit ce qu'il a coutume de voir, et refuse toute croyance à ce qu'il ne voit point. Cependant Dieu fait des miracles en dehors du cours ordinaire des choses, parce qu'il est Dieu. La naissance journalière de tant d'hommes qui n'existaient pas est un bien plus grand miracle que la résurrection d'un petit nombre qui existaient, et cependant, on ne s'arrête pas à ces miracles, parce que leur répétition semble leur avoir ôté leur importance. Jésus-Christ est ressuscité, c'est un fait incontestable. Il avait un corps ; il était revêtu d'une chair qui a été attachée à la croix, qui a rendu le dernier soupir, et qui a été déposée dans un tombeau. Or, celui qui vivait dans cette chair, l'a ressuscitée et l'a fait paraître pleine de vie. Pourquoi nous étonner ? Pourquoi ne pas croire ? C'est Dieu qui a opéré ce prodige. Considérez quel en est l'auteur, et vous n'aurez plus le moindre doute².

II. — Ce miracle de la résurrection, en effet, est bien l'œuvre de Dieu. C'est Dieu le Père qui a voulu glorifier son Fils : *Le Christ, dit l'Apôtre, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix ; c'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom plus excellent que tout autre nom.* (Philipp., ii, 8 et 9). Jésus-Christ, d'autre part, s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu. En parlant de lui-même aux Juifs, il leur dit sous la figure du temple : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* (Jean, ii, 19). Jésus-Christ a été mis à mort, mais il est ressuscité, comme il l'avait dit. Et cependant les Juifs avaient dit : *Retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus rappelé dans la mémoire des hommes.* (Jér., xi, 19). C'est ce qu'ils ont fait sur le Calvaire, et voici que Jésus-Christ sort du tombeau, disant : *Je vivrai et*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. cxcv, n. 6, trad. Vivès.

² Ib., *De Temp.*, Serm. cxxlii, cap. i, n. 1.

je raconterai les œuvres du Seigneur. (Ps., **xxvii**, 17). Ah ! combien les pécheurs ont été trompés dans leurs espérances ! Jésus-Christ est mort, et son nom n'a point péri. Il est au contraire exalté en toute contrée du monde, et non seulement son nom, mais encore son œuvre, c'est-à-dire son Eglise et ses martyrs qui subsisteront à jamais. Ainsi s'accomplit la parole du prophète qui lui avait dit : *Vos ennemis mentiront contre vous, à la vue de la grandeur de votre puissance.* (Ps., **lxv**, 3).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « La puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ a surtout éclaté dans sa Résurrection. Après être ressuscité, il s'est montré à ses disciples. Il n'a point apparu à ses ennemis, mais à ses disciples. (Act., **x**, 41). Attaché à la croix, il fut vu de tous ; ressuscité, de ses disciples fidèles seulement : afin que désormais quiconque le voudrait pût croire, et que quiconque croirait reçût une promesse de résurrection. Beaucoup de saints ont fait beaucoup de miracles, mais aucun d'eux n'est ressuscité après sa mort, parce que ceux mêmes qu'ils ont ressuscités ne sont ressuscités que pour mourir de nouveau. D'autre part, si toutes les œuvres des prophètes n'étaient pas toutes les mêmes œuvres, beaucoup cependant étaient les mêmes, et beaucoup portaient le cachet de la même puissance. Le Seigneur a marché sur la mer, et Pierre y a marché par son ordre. (Matth., **xiv**). Mais, est-ce que le Seigneur n'était pas là lorsque, la mer s'étant divisée, Moïse la traversa avec le peuple d'Israël ? (Ex., **xiv**). C'est le même Seigneur qui a accompli les deux miracles. Il a fait les derniers prodiges par sa propre chair, et les premiers par la chair de ses serviteurs. Cependant il n'a point fait par ses serviteurs, puisque lui seul agissait en eux, qu'aucun d'entre eux mourût et ressuscitât pour vivre éternellement. Mais, comme les Juifs pouvaient dire, lorsque le Seigneur faisait des miracles : Moïse en a fait autant, Elie en a fait autant, Elisée en a fait autant (et ils pouvaient le dire en effet, parce que les prophètes ont ressuscité des morts et accompli un grand nombre de merveilles), le Seigneur, lorsque les Juifs lui demandaient un prodige, fit valoir à leurs yeux un miracle qui devait s'opérer en lui seul et lui appartenir exclusivement. Après s'être comparé à Jonas, il ajoute : *Le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre.* (Matth., **xii**, 39-40). De quelle manière Jonas fut-il dans le ventre de la baleine ? N'était-ce pas de manière à en être plus tard rejeté vivant ? Les enfers furent pour le Seigneur ce qu'avait été la baleine pour Jonas. Voilà le miracle qui fut la plus éclatante manifestation de sa puissance. Il y a plus de puissance à se ressusciter d'entre les morts qu'à ne point mourir¹. Mais Jésus-Christ, voulant encore signaler sa résurrection comme son miracle par excellence, leur dit : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* Mais les Juifs voyaient le

temple extérieur, ils ne voyaient pas la divinité qui y habitait intérieurement ; et ce fut sur ces paroles du Seigneur que les faux témoins dressèrent leur accusation contre lui. Seigneur, voici que l'heure de votre résurrection arrive, la terre est ébranlée, des sépulchres sont brisés, vous ressuscitez secrètement et vous apparaissez publiquement. Où sont-ils donc, les faux témoins ? Les mensonges de vos ennemis n'ont-ils pas fait éclater la grandeur de votre puissance ? Les chrétiens se sont multipliés de plus en plus et ce qu'avaient dit ses ennemis : *Quand il mourra son nom périra* (Ps., **xl**, 6), ne s'est pas accompli. Et maintenant on répète encore cette parole. Oui, c'est vrai, le Christ est mort, mais son nom n'a pas péri ; les martyrs sont morts, l'Eglise n'a fait que se multiplier, et le nom du Christ s'est accru dans toutes les nations. Le Christ avait prédit sa mort et sa résurrection ; il avait prédit la mort et la couronne qui attendaient ses martyrs ; il a également prédit l'avenir de l'Eglise ; s'il a dit vrai deux fois, a-t-il menti la troisième fois ? Tout ce que vous croyez contre lui est vain, il vaut donc mieux croire en lui². »

III. — Mais quelle doit être notre foi en la résurrection de Jésus-Christ ? Voici les païens et les Juifs qui croient à la passion et à la mort du Sauveur. Est-ce ainsi que nous devons croire à sa résurrection ? Non, car cette foi serait toute humaine, n'ayant point d'autre objet qu'un fait historique qui s'est passé dans le pays de Judée, il y a bien des siècles. Voici les démons qui n'ont pu ignorer la résurrection du Sauveur, et ils y croient comme à tous les mystères dont ils ont été les témoins, mais cette foi des démons ne nous servirait de rien non plus. Quelle est donc celle dont nous avons besoin pour arriver au salut ? Saint Paul nous répond : *En Jésus-Christ ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui est animée de la charité.* (Gal., **v**, 6). La foi, c'est la connaissance du Verbe divin, et on ne le possède et on ne le connaît parfaitement qu'autant qu'on a en même temps l'amour qui espère. En sorte que notre foi en Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts doit être une foi tout embrasée d'amour pour lui.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Qu'est-ce que les démons ont confessé ? *Nous savons qui vous êtes : Le Fils de Dieu.* (Marc, **i**, 24). Et le Sauveur leur répond : *Taisez-vous.* Mais n'avaient-ils pas fait la même confession que Pierre, lorsque le Sauveur demanda à ses disciples : *Qu'est-ce que les hommes disent que je suis ?* Et lorsqu'ils eurent fait connaître les diverses opinions des hommes, Notre-Seigneur leur fait cette autre question : *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* Pierre lui répondit : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* (Matth., **xvi**, 13). Ainsi, les démons confessent la même vérité que Pierre, les esprits malins tiennent le même langage que l'apôtre ; et cependant

¹ S. Aug., *In Ps.* **lxv**, n. 6, trad. Vivès.

² S. Aug., n. 7, ut supra.

³ Ib., *In Ps.* **xl**, n. 1.

le Sauveur dit aux démons : *Taisez-vous*, et à Pierre : *Tu es bien heureux*. Ce qui distingue ici Pierre des démons doit nous en séparer nous-mêmes. Qu'est-ce qui inspirait aux démons cette confession de foi ? La crainte. Et à Pierre ? L'amour. Faites donc votre choix, et laissez-vous aussi inspirer par l'amour. Telle est la foi qui sépare les chrétiens des démons ; ce n'est pas une foi quelconque. Voici ce que dit l'apôtre saint Jacques : *Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, vous faites bien ; les démons le croient aussi, et tremblent*. (Jacq., II, 19). C'est cet apôtre qui nous dit dans cette même épître : *Si un homme a la foi sans avoir les œuvres, la foi pourra-t-elle le sauver ?* (Ib., 14). Et l'apôtre saint Paul fait la même distinction, lorsqu'il dit : *En Jésus-Christ, ni la circoncision ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui agit par la charité*. (Gal., V, 6). Nous avons donc clairement établi cette distinction, ou plutôt nous l'avons trouvée nettement formulée dans les Livres saints, où nous l'avons apprise. Or, cette distinction existe également dans nos mœurs, dans nos œuvres, comme elle existe dans notre foi. Soyons donc embrasés de la charité que les démons ne connaissent pas. C'est de ce feu qu'était embrasé le cœur des deux disciples, pendant que Jésus leur parlait dans le chemin. En effet, lorsqu'ils l'eurent reconnu et qu'il eut disparu à leurs yeux, il se dirent l'un à l'autre : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait dans le chemin, et qu'il nous ouvrait le sens des Écritures ?* (Luc, XXIV, 32). Brûlez donc de ce feu pour ne point brûler du feu qui brûlera les démons. Soyez embrasés du feu de la charité, voilà ce qui vous distinguera des démons. Ce feu de la charité vous arrache à la terre, vous transporte au-dessus de vous-mêmes et vous élève jusque dans les cieux. Quelles que soient les épreuves que vous aurez à souffrir sur la terre, quel que soit le poids des humiliations sous lesquelles l'ennemi vous accable, la flamme de la charité se dirige toujours vers les hauteurs. Ecoutez cette comparaison. Si vous portez une torche allumée et que vous la teniez droite, la flamme qu'elle jette s'élève vers le ciel ; abaissez-la, elle monte également ; renversez-la de haut en bas, est-ce que la flamme se renverse du côté de la terre ? De quelque côté que vous dirigiez cette torche, la flamme ne connaît point d'autre direction : elle s'élève toujours vers le ciel. Que la ferveur de l'esprit vous embrase ainsi du feu de la charité et d'un saint zèle pour chanter les louanges de Dieu et mener une vie pure et chrétienne. L'un est fervent, l'autre est froid ; que la ferveur de l'un enflamme la froideur de l'autre ; et si cette ardeur est faible encore, désirez qu'elle s'accroisse, et demandez à Dieu qu'il l'augmente. Le Seigneur est tout prêt à donner sa grâce, désirons la recevoir dans toute l'expansion de nos cœurs ¹. »

II. — Allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il va au devant de vous en Galilée. C'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. (Marc, XVI, 7).

I. — Cette parole d'espérance donnée aux saintes femmes le matin de la résurrection, combien l'Eglise nous fait le devoir de la redire au peuple chrétien ! Nous sommes tous destinés à voir Jésus-Christ, non pas comme ses disciples le virent après sa résurrection, mais à la fin des siècles, quand il viendra juger tous les hommes. Alors nous serons tous ressuscités. Jésus-Christ l'a dit : *Les hommes sortiront de leurs sépulcres, ceux qui auront fait le bien pour ressusciter à la vie, et ceux qui auront fait le mal pour ressusciter à leur condamnation*. (Jean, V, 29). Notre-Seigneur Jésus-Christ, en effet, est ressuscité d'entre les morts ; c'est notre chef qui nous a montré en lui un modèle de la résurrection des morts ; c'est un exemple qu'il a proposé à notre foi, afin que les membres espèrent voir s'accomplir en eux-mêmes ce qui s'est accompli d'abord en lui. C'est là l'espérance de notre foi.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous ressusciterons tous, dit l'Apôtre, mais nous ne serons pas tous changés. (I Cor., XV, 5). Les bons ressusciteront ; les méchants ressusciteront ; mais les bons pour jouir de la béatitude éternelle, les méchants pour être punis dans le feu éternel. Là, on distinguera le fidèle de l'infidèle, pour donner à la foi la récompense, et à l'incrédulité le lieu de son supplice. C'est en vain que les impies se flatteraient de cette parole du psaume : *Les impies ne ressuscitent pas pour le jugement*. (Ps., I, 5). Ils ressusciteront, non pour être jugés, parce que leur incrédulité les a déjà condamnés, selon cette parole du Maître : *Celui qui ne croit pas est déjà jugé*. (Jean, III, 18). Mais l'Apôtre, pour ôter l'ombre du doute du cœur des infidèles, propose la parabole du semeur : *Insensé, dit-il, ce que vous semez ne prend point vie, s'il ne meurt auparavant*. (I Cor., XV, 36). Pour ce qui est de la semence, vous savez tous que le grain d'abord est battu, nettoyé, renfermé dans le grenier ; puis on prend le grain, on le jette dans le champ, et on le couvre de terre. Ainsi en sera-t-il de notre corps ¹. Ah ! ici, il faut une grande foi, parce qu'il s'agit d'une grande récompense. Ne vous arrêtez pas à ce qui se passe maintenant, mais à ce qui aura lieu plus tard. Ce qui se passe maintenant est un trouble pour plusieurs. Comment n'être pas troublé, quand on voit cette merveille, cette beauté, cet éclat, l'homme, cet ouvrage accompli, tomber en poussière, ses os dispersés et devenus terre dans le sein de la terre ? Que tout cela, ô chrétien, ne t'effraye pas. L'homme est une semence, elle n'est pas perdue. A la vérité, lorsque l'âme s'en va, sa maison est démolie, car la maîtresse n'est plus là pour prendre soin de

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CCXXIV, n. 3, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *De Symbolo*, Ad catechum. Sermo alius (II), cap. XI, n. 11, trad. Vivès.

cette maison de boue et réparer ses ruines. Elle s'en va pour acheter à grand prix un royaume éternel. Que craindrais-tu, ô âme ? Tu es consacrée au Seigneur Jésus-Christ, et, avec ses grâces, tu vis dans la justice, avec l'espérance d'arriver au royaume éternel. Pourquoi crains-tu le char de la mort ? Tu partiras, il est vrai, et ton corps supportera l'ignominie pour un temps ; mais tu reviendras glorieuse avec le grand roi, et on te rendra ta chair incorruptible et immortelle comme toi. Si tu travailles à devenir meilleure, ne crois-tu pas qu'en devenant meilleure et en travaillant en quelque sorte pour le royaume, tu n'obtiendras pas une habitation plus magnifique ? Si cette maison, quoique de terre et de boue, quoique si fragile, t'a paru si belle, restaurée et devenue céleste, quelle ne sera pas sa magnificence ! Si tu l'aimas d'un si grand amour, pendant qu'elle dure un instant et qu'elle passe dans le temps, combien plus tu l'aimeras encore lorsqu'elle sera parée de tout son éclat, sans le perdre pour jamais, parce que sa vie durera toute l'éternité !¹ »

II. — Cette vérité de notre résurrection a pour elle tous les témoignages : les saintes Ecritures nous en parlent, les anges nous l'annoncent, et tout dans la nature nous la rappelle. Et cependant nous vivons comme si nous n'avions pas l'espérance du salut. Nous n'entendons pas la voix de l'Apôtre qui nous dit : « Si le Christ est en vous, quoique le corps soit mort à cause du péché, l'esprit vit par l'effet de la justification. Que si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » (Rom., VIII, 10-11). Nous sommes donc déjà ressuscités en esprit par la foi, pourquoi ne vivons-nous pas dans l'espérance de ressusciter en nos corps ? Considérez ce qui se passe dans les créatures, et vous apprendrez quelle est la destinée qui vous attend.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Supposons un homme tout à fait ignorant qui voit transporter la semence dans les champs pour la jeter dans la terre et l'enfouir dans les sillons ouverts ; supposons-le si peu au courant de ce qui doit arriver qu'il pleure son blé qu'il a moissonné dans l'été et qu'il se dise en lui-même : « Ce blé que je viens d'enfouir, que de travaux, que de peines pour le moissonner, pour le transporter, pour le battre, pour le placer dans les greniers ! Nous admirions sa beauté et nous étions heureux ; mais je ne vois plus le blé ni dans le grenier ni dans les champs. » Or, ceux qui savent ce qui doit arriver, ne diraient-ils pas à cet ignorant dont la douleur serait vraiment ridicule : « Cessez de vous attrister. Ce que nous venons d'enfouir dans les sillons n'est plus dans vos greniers, il est vrai, il n'est plus dans vos mains, mais dans quelque temps nous reviendrons voir le champ, et vous serez ravi de voir une belle et riche moisson là où vous regrettez de

ne voir qu'une terre dénudée par le labour. » Celui qui sait ce que doit devenir ce blé, laboure même avec joie ; mais cet incrédule, ou plutôt cet insensé, commencerait à pleurer, puis il finirait par se rendre à celui qui a plus d'expérience, et il espérerait avec lui le retour de la moisson. Mais on revoit chaque année le retour de la moisson, tandis que la moisson du genre humain qui sera la dernière n'aura lieu qu'à la fin du monde. Elle ne peut maintenant être l'objet de nos regards, mais Dieu nous en a donné dans le grain principal, son Fils, un exemple frappant. *Si le grain demeure ce qu'il est*, dit Notre-Seigneur lui-même, *et ne commence par mourir, il restera seul.* (Jean, XII, 24). Il parlait ici de sa mort, et du grand nombre de ceux qui ressusciteraient parce qu'ils croiraient en lui. Un seul grain a été choisi pour nous donner un exemple de la résurrection, mais un exemple auquel devraient croire tous ceux qui veulent devenir de bons grains à leur tour. Et d'ailleurs, si nous ne sommes pas sourds, est-ce que toutes les créatures ne proclament point la résurrection ? Ces exemples multipliés de résurrection que nous avons sous les yeux, doivent nous faire pressentir ce que Dieu fera à la fin du monde pour tout le genre humain. La résurrection des chrétiens aura lieu une seule fois, le sommeil et le réveil des êtres animés se reproduisent chaque jour ; le sommeil est semblable à la mort, le réveil à la résurrection ; ce qui se fait tous les jours doit nous faire croire ce qui aura lieu une fois à la fin des siècles. Chaque mois nous voyons la lune commencer, croître, arriver à son plein, puis décroître, disparaître et se renouveler. Ce qui se reproduit chaque mois pour la lune s'accomplira une seule fois à la résurrection dans toute l'étendue des temps. C'est ainsi que nous voyons tous les jours dans ceux qui dorment le phénomène que la lune nous montre chaque mois. Comment s'en vont et comment reviennent les feuilles des arbres, dans quelles retraites cachées disparaissent-elles pour en sortir de nouveau ? Avant l'hiver, les arbres ressemblent tous à des arbres desséchés, et cependant ils reverdissent au printemps. Est-ce la première fois que le spectacle frappe nos yeux ? N'en ont-ils pas joui l'année dernière ? Oui, sans aucun doute. L'automne l'a interrompu pour la saison d'hiver, et le printemps le ramène pour l'été. Ainsi donc les années renaissent continuellement dans la succession des temps, et les hommes créés à l'image de Dieu mourraient sans retour ?¹ Reconnaissons-le donc, il n'y a rien de difficile à la puissance de Dieu, car s'il a bien pu faire ce qui n'était pas, à plus forte raison pouvait-il refaire ce qui existait déjà de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ dont la résurrection est incontestable, résurrection qui n'a eu lieu que dans sa nature de serviteur, parce que la mort elle-même qui a nécessité la résur-

¹ S. Aug., *Op. cit.*, Sermo alius (III), cap. XI, n. 11, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. CCLXI, cap. IX et X, n. 9 et 10, trad. Vivès.

rection n'a pu l'atteindre que dans cette nature de serviteur. Ainsi donc nous qui sommes serviteurs, nous devons espérer pour notre nature l'accomplissement de ce que le Seigneur a daigné nous montrer dans sa nature de serviteur ¹. »

III. — Quelle bonté de notre Sauveur ! Il est mort dans ce qu'il avait pris de notre nature pour nous enseigner à mourir, mais il est ressuscité dans ce qui était mort pour nous montrer que nous ressusciterons à notre tour, en sorte que *le Christ est ressuscité d'entre les morts, comme prémices de ceux qui dorment*. (I Cor., xv, 20). C'est ainsi que nous pouvons livrer nos cœurs à l'espérance et nous écrier avec Job : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre*. (Job, xix, 25). Mais que cette espérance aille jusqu'à l'amour, c'est-à-dire cherchons à l'imiter en l'aimant comme il nous a aimés. S'il nous a donné comme gages de la promesse de le voir, son sang et l'Esprit Saint, nous aussi nous avons dès cette heure à lui donner le gage d'un cœur qui l'aime et qui soupire vers le jour où nous jouirons de lui dans le ciel.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Le genre humain voyait l'homme mourir, il ne le voyait pas ressusciter ; il connaissait ce qu'il craignait, et il ne connaissait pas ce qu'il devait espérer. Or celui qui, pour nous instruire, nous avait fait craindre la mort, Jésus-Christ, est ressuscité le premier, afin de nous faire espérer ensuite la résurrection. Mort après beaucoup d'hommes, il est ressuscité avant tous les hommes. Il a souffert, en mourant, ce que beaucoup d'hommes avaient déjà souffert ; il a fait, en ressuscitant, ce que nul n'avait fait avant lui. En effet, quand l'Eglise recevra-t-elle cette récompense, sinon à la fin des siècles ? ² Alors viendra la réalité : *nous verrons face à face*, selon l'expression de l'Apôtre (I Cor., xiii, 12), et selon la promesse que Dieu en a faite, comme de la plus grande récompense de tous nos travaux. Quel que soit votre travail, vous travaillez pour arriver à cette vision. Nous avons donc à voir je ne sais quoi de grand, puisque cette vue doit être toute notre récompense : or cette vision est celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les hommes l'ont vu dans son abaissement, nous le verrons dans sa gloire, et sa vue fera notre joie, comme elle fait aujourd'hui celle des anges qui voient en lui le Verbe qui était au commencement, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. (Jean, i, 1). Remarquez qui a fait cette promesse : c'est le Seigneur lui-même, qui a dit dans l'Evangile : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai*. Et, comme si on lui eût dit : Et que donnerez-vous à celui qui vous aime ? *Je me manifesterai moi-même à lui*, a-t-il ajouté. (Jean, xiv, 21). Soupirons donc après lui et aimons-le. Brûlons d'amour, si nous sommes l'épouse. L'époux est absent, attendons-le ; l'objet

de nos désirs viendra. L'époux nous a donné un tel gage que l'épouse n'a point à craindre d'être délaissée par l'époux ; car il n'abandonnera pas ce gage. Quel gage a-t-il donné ? Il a versé son sang. Quel gage a-t-il donné ? Il a envoyé l'Esprit-Saint. Et cet époux abandonnerait de tels gages ? S'il n'eût point aimé, eût-il donné de tels gages ? *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour son ami*. (Jean, xv, 13). Et nous, comment pouvons-nous donner notre vie pour lui ? De quoi cela lui servirait-il, puisqu'il a déjà placé son refuge en un lieu très élevé et que les coups n'approchent pas de sa tente ? Mais que dit saint Jean ? *Comme le Christ a donné sa vie pour nous, ainsi nous devons donner notre vie pour nos frères*. (I Jean, iii, 16). Quiconque donne sa vie pour son frère la donne pour le Christ, de même qu'en nourrissant son frère, c'est le Christ qu'il nourrit : *Ce que vous faites à l'un des plus petits d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites*. (Matth., xxv, 40). Aimons le Christ et imitons-le. Courons à l'odeur de ses parfums, comme il est dit dans le Cantique des cantiques : *Nous courrons à l'odeur de vos parfums*. (Cant., i, 3). Il est venu, en effet, il a répandu ses parfums, et son odeur a rempli le monde. D'où venait cette odeur ? Du ciel. Suivons-le donc au ciel, et soyons tous sincères en répondant à ces paroles : *En haut les cœurs*. Oui, en haut nos pensées, en haut notre amour, en haut notre espérance, de peur que nos cœurs ne pourrissent sur terre. Vous n'osez laisser du blé sur une terre humide, de peur qu'il ne pourrisse, parce que vous avez pris la peine de le semer et de le moissonner, de le battre et de le vanner ; vous cherchez une place convenable pour votre blé, et vous n'en chercheriez point une pour votre cœur, vous n'en chercheriez point une pour votre trésor ? Prenez sur terre quelque moyen que vous voudrez : donnez, si vous voulez ne rien perdre et tout mettre en sûreté. Et qui vous le gardera ? Le Christ qui vous garde vous-même. Il sait vous garder, ne saurait-il garder votre trésor ? Et pourquoi veut-il que vous changiez votre trésor de place, si ce n'est pour que vous changiez aussi de place votre cœur ? Car, à quoi pense chacun si ce n'est à son trésor ? Combien y en a-t-il ici qui m'écoutent à cet instant, et dont le cœur n'est que dans leurs coffres-forts ! Vous êtes sur la terre, parce que l'objet de vos affections est sur la terre ; mettez-le dans le ciel et votre cœur y sera également, car où sera votre trésor, là sera aussi votre cœur ³. » (Matth., xi, 24).

¹ S. Aug., cap. xix, n. 18, *ut supra*.

² Ib., *In Ps.* xc, Pars II, n. 4, trad. Vivès.

³ Ib., n. 13, *ut supra*.

PRONES CATÉCHÉTIQUE SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XV

NOTION DU SACRIFICE. — LES SACRIFICES DE

L'ANCIENNE LOI

Résumé analytique

Avant de traiter du saint sacrifice de la messe, il nous faut parler du sacrifice en général et des différents sacrifices de l'ancienne loi.

I

1. Le sacrifice est l'acte par lequel un ministre spécial offre à Dieu une chose sensible, en la détruisant de quelque manière, pour reconnaître son souverain domaine. C'est l'acte d'adoration religieuse le plus parfait.

2. Après le péché, c'est de plus un acte d'expiation, insuffisant par lui-même, mais nécessaire pour préparer l'humanité à la grâce de la Rédemption.

3. Le sacrifice offert au nom de la société suppose un prêtre revêtu d'un caractère sacré.

4. Le sacrifice extérieur doit être accompagné de sentiments intérieurs d'adoration, d'amour et de repentir.

5. Pratique du sacrifice dans les temps primitifs et chez les païens.

II

1. Les sacrifices de la loi de Moïse étaient surtout figuratifs et se rapportaient à celui de Jésus-Christ.

2. Il y avait trois sortes de sacrifices sanglants : l'holocauste, l'hostie pacifique et le sacrifice pour le péché ; et des sacrifices non sanglants : pain, vin, huile, sel.

3. A certaines fêtes étaient prescrits des sacrifices extraordinaires, comme le bouc émissaire et l'agneau pascal.

4. Dieu ne pouvait mieux faire comprendre à son peuple la nécessité de l'expiation du péché par le sacrifice.

Conclusion : *Christus una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos.*

*Sacrificale sacrificium iustitiae,
et sperate in Domino.*

Offrez les sacrifices de la justice,
et espérez dans le Seigneur.

(Ps. IV, 6).

Mes frères,

Le premier homme avait reçu de Dieu, au jour de sa création, non seulement les dons naturels de l'intelligence et de la volonté, mais la grâce sanctifiante qui établissait des relations d'amitié entre lui et son Créateur, et le faisait participer à la vie divine elle-même. Mais la prévarication d'Adam lui fit perdre ces dons précieux, détruisit l'harmonie qui devait régner entre les facultés supérieures et les appétits inférieurs, et déclencha sur l'humanité les châtements du péché : la révolte des passions, les maladies et la mort. De même qu'il était impossible à l'homme de se donner lui-même le titre d'enfant adoptif de Dieu ou le droit d'entrer au ciel, il n'était pas non plus en son pouvoir de reconquérir ces glorieux privilèges après les avoir perdus par sa faute ; la restauration de l'ordre surnaturel et la réparation de l'homme déchu devaient venir de Dieu. Cette réparation commença par la promesse d'un Rédempteur ; elle s'accomplit lorsque le Verbe, qui était en Dieu de toute éternité, descendit sur la terre dans la plénitude des temps, prit notre chair et habita parmi nous. En prenant notre nature, il

nous fit participer à la sienne, il put expier nos fautes à notre place, nous réconcilier avec son Père en mourant pour nous et nous rendre, avec l'amitié divine, nos droits à l'héritage du ciel.

Pour appliquer à chaque homme en particulier les fruits de son sacrifice et leur communiquer ses mérites, Notre-Seigneur a institué les sacrements. Par le baptême, la vie surnaturelle nous est donnée ; par la confirmation, elle est augmentée et fortifiée ; par la sainte communion, elle arrive à son plein développement : nous recevons le corps et le sang de Jésus-Christ en nourriture pour nous préserver du péché, nous faire avancer dans la vertu et nous faire mériter le ciel. Mais en instituant ce sacrement d'amour, le Sauveur a voulu en même temps perpétuer le sacrifice de la croix. « Ceci, a-t-il dit, est mon corps qui est offert pour vous..., mon sang qui est versé pour vous..., faites ceci en mémoire de moi. » Il y a donc dans la loi nouvelle un sacrifice véritable, renouvelé tous les jours pour l'expiation des péchés des hommes, un sacrifice identique à celui de la croix, mais offert d'une manière différente, sans effusion de sang, le sacrifice de l'Eucharistie, que nous appelons le saint Sacrifice de la messe. Après vous avoir expliqué tout ce qui a rapport à l'adorable sacrement de l'Eucharistie et à la sainte communion, il me reste à vous instruire à présent de la nature du saint Sacrifice et de ses précieux effets. Le Concile de Trente recommande à tous les pasteurs de ne point laisser ignorer à leurs ouailles ces grandes vérités et d'en faire fréquemment le sujet de leurs instructions. Vous comprenez facilement, mes frères, de quelle utilité seront pour vous ces belles leçons. Pour que vous en profitiez davantage, il ne sera pas inutile de les faire précéder de quelques considérations sur le sacrifice en général, et sur les sacrifices de l'ancien Testament. Ces deux points feront l'objet de l'instruction d'aujourd'hui.

I

1. On entend quelquefois par sacrifice toute bonne œuvre faite en vue de plaire à Dieu, comme les aumônes, les mortifications, l'obéissance, la pratique de la chasteté, etc. Mais dans le sens strict où nous devons prendre ici ce mot, le sacrifice est un acte du culte extérieur par lequel un ministre spécial offre à Dieu une chose sensible, en la détruisant de quelque manière, pour reconnaître son souverain domaine sur nous. Tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, vient de Dieu et lui appartient en propre. Nous ne pouvons rien lui offrir qui ne soit déjà son bien ; mais comme il a laissé à l'homme le droit de se servir des créatures pour l'entretien de sa vie, celui-ci peut toujours renoncer à ce droit et offrir une chose en sacrifice à Dieu pour reconnaître sa souveraineté. Le sacrifice est par le fait même un acte religieux, l'acte le plus parfait d'adoration, et ne peut être offert qu'à Dieu. Il n'y a point de sacrifice sans religion, point de religion sans sacrifice.

Le sentiment religieux porte l'homme à recon-

naitre sa complète dépendance et le souverain domaine de Dieu, et le sacrifice est l'acte qui répond le mieux à ce sentiment. Comment, en effet, l'homme témoignera-t-il mieux ce sentiment d'entière dépendance vis-à-vis de son Créateur qu'en renonçant complètement à son droit sur une créature pour la lui consacrer, en la détruisant, en la consumant par le feu, en lui enlevant la vie si c'est un être animé, pour offrir ces cendres ou ce sang à l'auteur de tout être et de toute vie ? Même avant le péché, l'homme devait reconnaître sa dépendance vis-à-vis de Dieu et lui offrir le sacrifice de son obéissance ; il l'aurait fait en respectant la défense de manger d'un fruit du paradis terrestre, Dieu aurait accepté ce sacrifice comme l'hommage de sa parfaite soumission, de son adoration et de sa reconnaissance, et ce sacrifice de respect et de louange renouvelé tous les jours aurait attiré tous les jours de nouvelles grâces sur l'homme innocent.

2. Avec le péché commença une situation toute différente. Au devoir de l'adoration et de la reconnaissance s'ajouta l'obligation d'expier la désobéissance afin d'obtenir le pardon d'un Dieu irrité. Les sacrifices offerts par l'homme pécheur devaient donc être expiatoires. Ce n'est pas à dire qu'ils aient pu suffire pour effacer le péché, puisqu'il fallait pour cela l'œuvre de l'Homme-Dieu ; mais ils devaient rappeler le besoin d'une expiation et y préparer les hommes. Par le péché, l'homme avait mérité la mort ; Dieu lui avait pourtant laissé la vie en vue des mérites du Rédempteur ; mais l'homme, en immolant des victimes, manifestait d'une manière évidente qu'il se croyait indigne de la vie, et offrait au Seigneur le sang des animaux à la place du sien pour apaiser sa colère. Le sang des boucs et des génisses ne pouvait pas laver les péchés des hommes, mais il représentait le sang de la divine Victime qui devait s'offrir un jour sur la croix pour réconcilier le monde avec Dieu.

3. Chaque homme en particulier peut bien offrir à Dieu certains sacrifices, mais c'est surtout au nom de toute une société, ou même de l'humanité tout entière que les sacrifices sont offerts. Dès lors, ces rites du culte extérieur, public et social, doivent être accomplis par un ministre délégué à cet effet par la société ou par Dieu lui-même, car ce ministère sacré ne peut être exercé que par un ministre qui en soit digne, et que la société puisse considérer comme son ambassadeur auprès de Dieu. « Tout pontife, dit saint Paul, est choisi parmi les hommes et constitué pour offrir à Dieu des dons et des sacrifices pour les péchés de ses semblables. » Voilà pourquoi il y a toujours eu chez tous les peuples des prêtres chargés d'immoler les victimes et de les offrir à la divinité au nom du peuple, et des temples, des autels où s'accomplissaient ces rites religieux.

4. Telle est la notion fondamentale du sacrifice, telle qu'on la retrouve dès l'origine dans la conscience du genre humain. On voit qu'elle exprime parfaitement l'idée mère de toute religion, qui

consiste dans une relation étroite établie entre l'homme et Dieu, relation basée sur la connaissance de l'un et de l'autre. Reconnaître Dieu comme le Créateur, le souverain Seigneur et la fin dernière de toute créature, se constituer devant lui comme des sujets qui sont sous sa plus complète dépendance, qui ne peuvent rien sans lui, qui ont mérité par leurs péchés les châtiments de sa justice, voilà sans doute les obligations essentielles de la religion, et c'est par le sacrifice que l'homme remplit ces obligations. Il ne nous est pas permis de sacrifier à Dieu des victimes humaines ou notre propre sang pour expier nos péchés, mais le sang des victimes doit nous rappeler que nous sommes des coupables et que nous devons sans cesse implorer notre pardon. En effet, tous les sacrifices extérieurs ne serviraient à rien s'ils n'étaient unis à l'esprit intérieur de sacrifice, de soumission à Dieu, de renoncement aux mauvais instincts de notre nature : le sacrifice agréable à Dieu est celui d'un cœur contrit et repentant. Le culte extérieur est nécessaire, parce que l'homme tout entier, corps et âme, est tenu au service de Dieu, parce que la société humaine est extérieure et visible, parce que les hommes doivent se servir de signes visibles pour communiquer entre eux, mais il est également nécessaire pour inspirer à l'homme, par ses significations symboliques, les sentiments religieux dont son âme doit être pénétrée en face de Dieu. Et puisque le sacrifice, tel que nous l'avons compris, est la plus parfaite expression du sentiment religieux, il est nécessaire aussi bien à l'homme qu'à la société. Aussi le voyons-nous pratiqué chez tous les peuples, à toutes les époques de l'histoire.

5. A l'époque de la religion primitive, les patriarches offraient à Dieu les fruits de leurs champs ou les brebis de leurs troupeaux ; ainsi Noé, après le déluge, offrait un holocauste que Dieu acceptait comme une fumée d'agréable odeur. Abraham était prêt à offrir en sacrifice son propre fils, parce qu'il savait que la vie de cet enfant appartenait au Seigneur, mais sur l'ordre de l'ange, il se contenta d'immoler un bœuf. Dans toutes les religions païennes, qui n'étaient que des restes défigurés des anciennes croyances, les sacrifices occupèrent toujours une place importante : tous les grands actes de la vie civile et sociale étaient marqués par des cérémonies religieuses où coulait le sang des victimes, souvent même de victimes humaines ; les prières adressées aux dieux étaient ordinairement accompagnées de sacrifices, auxquels le peuple prenait part en mangeant les chairs de la victime. Et ce n'est pas seulement chez les nations abruties et sauvages que ces cérémonies religieuses se pratiquaient, mais chez les peuples les plus civilisés, comme les Grecs et les Romains. Que doit-on conclure de ces faits, sinon que les hommes ont toujours été convaincus que des sacrifices étaient nécessaires pour honorer convenablement la divinité, lui témoigner leurs sentiments d'amour et de reconnaissance, et obtenir le pardon de leurs fautes ?

II

1. Tout ce que nous venons de dire de la nature du sacrifice, mes bien chers frères, nous apparaît dans une clarté plus grande encore si nous considérons la place qu'ont occupée les sacrifices dans la religion juive, et la manière dont ils étaient offerts à Dieu. Les sacrifices de la loi ancienne étaient les moyens institués par Dieu pour sanctifier ceux qui les offraient avec une vraie foi au Rédempteur futur. Pas plus que les victimes immolées par les patriarches, ces sacrifices n'avaient par eux-mêmes la vertu d'effacer les péchés et de purifier les consciences ; mais ils étaient la figure du sacrifice de la grande victime du Golgotha, ils excitaient la foi au Rédempteur promis dès l'origine, et par là mettaient les enfants d'Abraham sur le chemin du salut. Ils n'étaient institués que pour un temps, puisque toute la religion mosaïque reposait sur l'attente du Messie qui devait se faire un peuple nouveau ; ils étaient tout matériels et grossiers, puisqu'ils ne consistaient qu'en victimes animales et en offrandes de peu de valeur ; les prêtres qui les offraient étaient eux-mêmes bien imparfaits : ils devaient prier pour leurs péchés comme pour ceux du peuple, ils mouraient les uns après les autres et leur sacerdoce devait mourir un jour tout comme eux. Cependant Dieu a voulu que son peuple pratiquât pendant plus de deux mille ans ces sacrifices figuratifs, afin d'imprimer profondément dans l'esprit des hommes la nécessité de l'expiation du péché et de les préparer à reconnaître, dans l'immolation du Christ sur le Calvaire, le véritable et unique sacrifice offert par le Pontife de la nouvelle alliance pour expier tous les péchés du monde.

2. Les sacrifices prescrits par la loi de Moïse étaient de trois sortes : l'holocauste, l'hostie pacifique et le sacrifice pour le péché. Celui qui offrait un holocauste étendait d'abord la main sur la victime, afin d'affirmer par là qu'il la chargeait de ses péchés et qu'il la considérait comme offerte à sa place à la justice divine ; puis cette victime était immolée par le prêtre et son sang était répandu sur l'autel et sur les assistants, tandis que les chairs étaient entièrement brûlées sur un feu ardent, symbole de l'effet vivificateur et expiatoire du sacrifice. Ce feu était jadis tombé du ciel sur l'autel et les prêtres ne devaient jamais le laisser éteindre ; il signifiait l'acceptation par Dieu du sacrifice offert par les hommes. L'holocauste avait surtout pour but de reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes ses créatures.

L'hostie pacifique était offerte pour remercier Dieu de ses bienfaits et lui en demander de nouveaux. Les victimes étaient des bœufs, des brebis, des chèvres, des agneaux. On divisait l'animal en trois parts : la graisse et certaines parties où l'on supposait que résidait principalement la vie étaient jetées au feu et consumées ; le sang était répandu autour de l'autel ; le reste était destiné à être mangé par les prêtres et par la famille de

celui qui offrait la victime, les meilleurs morceaux (la poitrine et l'épaule droite) étant réservés aux prêtres.

Dans le sacrifice pour le péché, on ne faisait que deux parts : l'une pour le Seigneur, l'autre pour les prêtres. Pour les péchés de tout le peuple ou du grand-prêtre on offrait un veau, pour les princes un bouc, et pour les simples particuliers une chèvre ou une brebis. Les parties de la victime qui n'étaient pas brûlées sur l'autel des holocaustes étaient emportées hors du camp et consumées par le feu, pour signifier qu'il ne devait plus rien rester des péchés expiés. — C'était dans le parvis du temple que s'offraient tous les sacrifices, surtout aux jours des grandes fêtes religieuses ; mais tous les jours de l'année, matin et soir, un agneau était offert en holocauste au nom de tout le peuple.

Il y avait aussi des sacrifices non sanglants qui consistaient dans l'offrande de pains, de vin, de gâteaux, d'huile, de sel et d'encens. Les substances nécessaires à la nourriture de l'homme représentaient encore ici le souverain domaine de Dieu sur ses créatures, et les parfums dont la bonne odeur monte vers le ciel symbolisaient la prière.

3. Mais il y avait deux sacrifices qui méritent une mention particulière : celui du bouc émissaire et celui de l'agneau pascal. Cinq jours avant la fête des Tabernacles avait lieu l'expiation solennelle de tous les péchés du peuple. Le grand-prêtre immolait d'abord un veau pour ses péchés et un bœuf en holocauste, puis il prenait deux boucs amenés par le peuple. Le sort désignait celui qui devait être offert pour le péché. Le grand-prêtre, portant dans ses mains le sang de la victime, pénétrait jusque dans le Saint des saints, et après avoir offert l'encens au Seigneur, il répandait ce sang devant l'arche d'alliance. Puis il revenait vers le peuple, étendait les mains sur le bouc encore vivant, appelé bouc émissaire, le chargeait pour ainsi dire de tous les péchés du peuple et le chassait dans le désert.

L'immolation de l'agneau pascal remontait à l'époque de la sortie des Hébreux de l'Égypte et devait leur rappeler le miracle par lequel Dieu les avait délivrés de la captivité. La veille de la Pâque, chaque famille faisait immoler dans le temple un agneau mâle d'un an, sans aucune tache (ou plusieurs, suivant le nombre de personnes), puis après l'avoir transpercé de deux bâtons croisés, on le faisait rôtir sans briser ses os, et on le mangeait le soir, debout, en tenue de voyage, avec des laitues amères. La première fois que ce rite fut accompli, la veille du départ d'Égypte, les Hébreux avaient dû en outre marquer avec le sang de l'agneau les portes de leurs maisons, afin qu'elles fussent épargnées par l'ange exterminateur.

4. Que signifient donc, mes frères, tous ces sacrifices de l'ancienne loi ? Dieu n'en avait pas besoin pour lui-même, et cependant il en a prescrit toutes les cérémonies dans les plus petits

détails et ordonné l'observation sous les peines les plus sévères. Il a voulu nous faire comprendre par là que les sacrifices étaient un élément essentiel du culte qui lui est dû, que l'homme doit reconnaître tous les jours qu'il tient de Lui tout ce qu'il a, et qu'il ne peut obtenir le pardon de ses péchés que de sa miséricorde infinie. Et comme le sang de ces victimes exigées par la loi de Moïse n'avait assurément pas par lui-même la vertu d'expié les fautes des hommes, les sacrifices anciens signifiaient et annonçaient, comme une prédication prophétique et journalière, la venue d'un Rédempteur dont le sang effacerait tous les péchés du monde. Ainsi se trouve confirmée par l'étude des prescriptions de la loi ancienne cette vérité que proclame déjà la raison et que reflète la conscience de tous les peuples : que l'homme pécheur a besoin d'être réconcilié avec Dieu par le sacrifice. L'histoire religieuse de l'humanité pendant quatre mille ans nous la montre offrant à Dieu le sang des animaux pour apaiser sa colère, et attendant du ciel la divine victime dont l'immolation devait la sauver.

Ces considérations préliminaires nous aideront à mieux comprendre ce qu'a été pour nous le sacrifice du Christ, offert une fois sur le Calvaire et renouvelé tous les jours sur nos autels, ce sacrifice qui a consommé par l'oblation d'une seule victime la rédemption du monde, et mérité d'un seul coup toutes les grâces qui jusqu'à la fin des temps sanctifieront les âmes pour les faire entrer dans les tabernacles éternels. (Hébr., x, 14). Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

XIII

CHUTE D'ADAM. — PÉCHÉ ORIGINEL

Plan

1. Épreuve d'Adam et d'Eve.
2. Tentation et péché.
3. Interrogatoire et aveu.
4. La sentence.
5. Effets du péché d'Adam et d'Eve : pour eux-mêmes.
6. Pour leurs descendants : le péché originel, sa transmission, deux exceptions.
7. Réponse à une objection.
8. Quels sentiments doit nous inspirer la chute de nos premiers parents ?

1. — Au milieu du paradis terrestre se trouvaient deux arbres remarquables entre tous les autres. L'un était l'*Arbre de vie*, ainsi appelé parce que ses fruits avaient la vertu de conserver et de rétablir les forces de l'homme. L'autre était l'*Arbre de la science du bien et du mal*, c'est-à-dire de la science du bonheur ou du malheur. « Vous pouvez manger de tous les fruits du jardin, dit le Seigneur à nos premiers parents ; mais ne touchez point à l'arbre de la science du

bien et du mal ; car du jour où vous violerez ma défense, vous mourrez de mort. » Rien de plus juste en soi que ce commandement, comme aussi rien de plus facile à exécuter. Que vont faire Adam et Eve ? Les voilà en présence de la vie et de la mort, du bonheur et du malheur : lequel vont-ils choisir ?

Hélas ! mes frères, quelle triste histoire à vous raconter !

2. — Vous vous le rappelez, il y avait déjà en enfer et sur la terre un être dégradé, un être maudit, un être qui s'était révolté contre son créateur : le démon. Jaloux du bonheur de nos premiers parents, il mit tout en œuvre pour les perdre avec lui. Prenant donc la figure d'un serpent, il s'adressa de préférence à la femme qu'il connaissait plus faible, plus curieuse, plus crédule et par conséquent plus facile à séduire. « Pourquoi ne mangez-vous pas de tous les fruits du jardin ? — Dieu nous a défendu de toucher à l'arbre qui est au milieu, de peur que nous ne mourions. — Pas du tout, vous ne mourrez pas. Je vais vous dire, moi, pourquoi Dieu vous a fait cette défense : il vous l'a faite parce qu'il a peur que vous ne deveniez semblables à Lui ! » Devenir semblable à Dieu ! quelle tentation séduisante ! Eve n'y tient plus.

Défense, menaces, châtement, elle oublie tout. Elle porte la main sur le fruit défendu, et après en avoir mangé, elle le présente à Adam qui en mange à son tour, se laissant entraîner par une lâche complaisance pour sa femme.

Oh ! l'affreux péché qu'ils ont commis là ! Pour peu qu'on examine ce péché, on y trouve tout ce qu'on peut imaginer de plus laid, de plus honteux. On y trouve une désobéissance consommée : Adam et Eve aimèrent mieux obéir au démon qu'à Dieu. On y trouve l'ingratitude la plus noire : ils avaient reçu de leur Créateur des avantages incomparables. On y trouve un blasphème horrible : ils soupçonnent Dieu d'être jaloux de leur bonheur et d'avoir voulu les tromper. Mais on y trouve surtout un orgueil révoltant : eux, êtres d'un jour, à peine sortis du néant, vouloir devenir semblables à Dieu ! n'est-ce pas le comble de l'orgueil ?

3. — Ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir de l'énormité de leur faute, sans entendre le cri déchirant de leur conscience. Jusqu'à ce moment ils étaient demeurés nus comme ils avaient été créés ; mais, ayant perdu l'innocence, ils eurent honte d'eux-mêmes, s'enveloppèrent de larges feuilles de palmier en guise de vêtements, et allèrent se cacher parmi les arbres du jardin, pour éviter la présence du Seigneur. Cependant voici que Dieu fait entendre sa voix : « Adam ! où es-tu ? » — Celui-ci répondit : « Seigneur, j'ai entendu votre voix dans le jardin et j'ai eu peur ; je me suis caché. — Est-ce que par hasard tu aurais mangé du fruit que je t'avais défendu de manger ? — La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a offert du fruit et j'en ai mangé. » — Et Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-

tu fait cela ? » Elle répondit : « Le serpent m'a trompée. » Oh les malheureux ! Comme ils sont déjà aveuglés par l'orgueil ! Au lieu de s'humilier, au lieu de crier pardon et miséricorde, ils aggravent leur crime par la manière dont ils se défendent. Adam rejette sa faute sur sa femme et semble même accuser Dieu qui la lui a donnée ; Eve à son tour rejette sa faute sur le serpent ; et pas un mot de regret, pas un signe de repentir !

4. — Nous venons d'entendre l'interrogatoire et la défense des coupables, écoutons à présent l'arrêt qui va être rendu. Dieu maudit d'abord le serpent qui a servi d'instrument au démon ; puis s'adressant à la femme qui, dans un sens, était plus coupable que l'homme, il lui dit : « Je multiplierai tes chagrins et tes maux ; tu enfanteras dans la douleur et tu seras sous le pouvoir de l'homme. » — Enfin il dit à Adam : « La terre sera maudite à cause de toi, elle ne produira que des ronces et des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; et comme tu es poussière, tu retourneras en poussière. » Après cette sentence, Dieu fit pour Adam et pour Eve des tuniques de peaux de bêtes et il les en revêtit contre l'intempérie des climats où ils allaient être exilés. Puis il les chassa dehors, et ils sortirent tristement du paradis terrestre pour ne jamais y rentrer. Un ange armé d'une épée de feu fut chargé d'en défendre la porte.

5. Telle est l'histoire de la chute de nos premiers parents. Mais ce qu'il nous importe surtout de bien comprendre ici, ce sont les effets de cette chute déplorable. Sans cette connaissance, nous sommes entourés de mystères incompréhensibles, notre vie ne s'explique pas, et la religion est comme un livre fermé.

Adam et Eve avaient reçu de Dieu des biens naturels et des biens surnaturels, Or, par leur péché, ils perdirent tous les biens surnaturels, c'est-à-dire tous les biens de la grâce, et de plus une partie des biens naturels de l'âme et du corps. — Ils étaient ornés de la grâce sanctifiante qui les rendait les amis de Dieu et qui leur donnait droit au ciel. Après leur péché, Dieu ne pouvait plus voir en eux que des ennemis et des révoltés dignes des peines de l'enfer. — Leur âme était douée d'une intelligence claire et étendue, qui comprenait aisément tout ce qu'ils avaient intérêt de connaître. Par le péché leur intelligence fut diminuée et obscurcie : ils devinrent sujets à l'ignorance. — Leur âme était encore douée d'une volonté droite, qui se portait plutôt au bien qu'au mal. Par le péché leur volonté fut affaiblie, elle se porta plutôt au mal qu'au bien, et ils furent sujets au dérèglement des passions. — Quant au corps, ils jouissaient du privilège de n'être jamais malades et de ne pas mourir ; le péché leur amena toutes les misères de cette vie, la faim, la soif, le chaud, le froid, la fatigue, les maladies et la mort. — Dans l'état d'innocence, toutes les créatures étaient soumises à l'homme : aucune ne pouvait lui faire de mal. Après sa chute, toutes se

révoltèrent contre lui pour lui faire expier sa révolte contre Dieu... Quel changement ! Quelle triste existence après de si beaux jours ! La terre en échange du ciel, la haine en échange de l'amour, la souffrance en échange du bonheur !

6. — Eh bien ! cet état malheureux, c'est le nôtre, c'est celui de tous les descendants d'Adam. Issus de sa chair et de son sang, nous héritons aussi de sa souillure, de sa dégradation et de ses misères. Un être quel qu'il soit ne peut jamais engendrer que des êtres semblables à lui : voilà l'ordre établi de Dieu. Si nous étions nés d'Adam avant son péché, nous aurions joui de tous ses avantages : nés de lui après sa chute, nous sommes comme lui des êtres déchus. Or, cet état de souillure, de dégradation, qui nous saisit au moment même de notre conception, constitue précisément ce que nous appelons le *péché originel*.

Que telle soit notre condition à tous, rien de plus certain. Le saint roi David, qui vivait des siècles avant Jésus-Christ, disait déjà dans le psaume *Miserere* que vous connaissez : « Voici que j'ai été engendré dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. » Evidemment ces paroles ne peuvent s'entendre que du péché originel. — Saint Paul enseigne dans sa lettre aux Romains que le péché d'Adam s'est communiqué à tous et avec lui la mort qui en est la suite. — Voulez-vous de plus une parole de Notre-Seigneur ? Il dit dans l'Evangile qu'il ne suffit pas de *naître*, mais qu'il faut *renaitre* de l'eau et de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du baptême, pour pouvoir entrer dans le royaume des cieux. Et pourquoi une seconde naissance serait-elle nécessaire, si ce n'est parce que la première est impure et ne fait que des pécheurs ? — Enfin, mes frères, tous les peuples ont cru à cette dégradation originelle, et l'Eglise l'a enseignée dans tous les temps comme un dogme fondamental de notre sainte religion.

Quand nous disons, mes frères, que nous sommes tous conçus dans le péché d'Adam, vous savez qu'il faut faire deux exceptions, mais deux seulement : Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la sainteté même, n'a pu avoir cette souillure ; et la sainte Vierge, Elle, en a été garantie par un privilège particulier, parce qu'il ne convenait pas que la mère de Dieu fût sous l'empire du démon. On cite d'autres saints personnages, comme saint Jean-Baptiste et quelques prophètes, qui ont été sanctifiés même dans le sein de leurs mères et avant qu'ils fussent nés ; néanmoins la tache originelle avait souillé leur âme au premier moment où elle avait été unie à leur corps.

7. — Mais, dira-t-on ici, Dieu n'est-il pas injuste de nous punir d'un péché qui a été commis par nos parents et que nous n'avons pas commis nous-mêmes ? — Non, mes frères, non ; Dieu est toujours juste ; seulement nous raisonnons mal. Nous raisonnons pour le péché originel comme pour le péché personnel, sans nous apercevoir que nous confondons deux choses tout à fait différentes. En effet, quand nous disons que

tous les hommes ont péché en Adam, il est bien certain qu'ils n'ont point péché comme Adam. Notre premier père seul a commis le péché actuel par lequel il a mangé le fruit défendu, péché affreux qui l'aurait précipité en enfer, s'il n'en avait fait pénitence et si Dieu ne l'avait pardonné. Ses descendants n'ayant pris aucune part à cette faute ne peuvent en être punis et n'ont pas à en faire pénitence. Mais quoique nous ne soyons pour rien dans la chute d'Adam, nous en subissons néanmoins très justement les conséquences. Et voici pourquoi : les avantages que nous avons perdus, Dieu ne les devait nullement ni au père du genre humain ni à ses enfants ; il ne les avait accordés que par pure bonté et encore à une condition : à la condition formelle qu'Adam ne violerait pas la défense qui lui avait été faite. Or, je vous le demande, mes frères, Dieu n'est-il pas maître de ses dons ? N'est-il pas libre de ne les accorder qu'à certaines conditions ? Tout est là.

Voulez-vous un exemple, pour mieux comprendre encore ? Un prince comble de richesses et de privilèges un de ses sujets, à la condition expresse qu'il le servira avec fidélité. Or, voilà que ce sujet se révolte. Que fera le prince pour le punir ? Il lui retirera toutes les faveurs qu'il lui avait accordées. Et que deviendront ses enfants ? Ils auraient été enrichis et anoblis, si leur père eût été fidèle : nés de lui après sa disgrâce, ils partageront son malheureux sort. Où est l'injustice ? Il n'y en a pas seulement l'ombre.

8. — Assurément nous devons plaindre nos premiers parents et nous ne saurions trop déplorer leur péché ; mais gardons-nous de nous fâcher contre eux. Si nous avions été à leur place, nous n'aurions peut-être pas fait mieux, et qui sait si nous n'aurions pas fait pis ? Savez-vous le meilleur sentiment que doit nous inspirer la chute de nos premiers parents ? C'est la haine du péché, car nous pouvons maintenant apprécier sa malice par le mal qu'il a fait. C'est le péché qui a creusé l'enfer, c'est le péché qui a amené toutes les peines, toutes les souffrances de l'âme et du corps, les maladies, les guerres, les pestes et les fléaux sans nombre qui affligent le pauvre genre humain. Donc haine au péché, puisqu'il est l'unique cause de tous nos malheurs !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

d

Nécessité et convenance des sacrements

— Nous avons vu que Jésus-Christ a institué lui-même les sacrements ;

Qu'il les a institués pour nous communiquer sa grâce.

Avant d'étudier d'une manière plus précise tout ce qui concourt à constituer les sacrements, savoir, les éléments, les effets, etc., nous nous posons une double question :

1^o Dieu pouvait-il nous communiquer sa grâce d'une autre manière ?

2^o Pourquoi a-t-il, de préférence, choisi ce moyen des sacrements ?

En d'autres termes, les sacrements sont-ils nécessaires de nécessité proprement dite, ou bien simplement de nécessité de convenance ?

1

Les sacrements ne sont point nécessaires de nécessité proprement dite

— Dieu pouvait-il, Justin, nous donner sa grâce d'une manière cachée, sans le secours d'un moyen extérieur ?

— Il le pouvait assurément.

— Quelle est la raison qui vous le fait affirmer ?

— C'est que Dieu est tout-puissant, et que si les hommes ont souvent plusieurs moyens de réaliser leurs projets, à plus forte raison Dieu ne peut être réduit à n'en avoir qu'un seul.

— En fait, ne peut-on pas dire que Dieu a communiqué et communique encore quelquefois la grâce de cette sorte ?

— Cela est certain.

— Citez-en des exemples.

— Par exemple, pour les personnes qui ont la charité parfaite et le désir d'être baptisées, sans toutefois qu'elles puissent recevoir le sacrement.

Par exemple encore, pour ceux qui ont la contrition parfaite de leurs péchés.

— Dieu pourrait-il, même dans ce cas, nous donner l'assurance des mystérieuses opérations de la grâce en notre âme, par des impressions connues de nous seul ?

— Il le pourrait également.

— Sa puissance n'est donc pas non plus limitée sous ce rapport ?

— Non, elle ne saurait l'être en aucune façon.

— Ne lisons-nous pas dans l'Evangile que Jésus-Christ a accordé directement le pardon des péchés à Marie-Madeleine, au paralytique, etc., se chargeant de révéler ensuite lui-même la grâce qu'il leur avait faite ?

Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela même est une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé, savoir, que Dieu est libre d'accorder la grâce par les moyens et de la manière qu'il lui plaît.

— Maintenant, à supposer que Dieu ait résolu de se servir de moyens extérieurs pour produire la grâce, était-il obligé strictement d'employer les signes sensibles que nous appelons sacrements, plutôt que d'en employer d'autres ?

— Pas davantage, pour les mêmes raisons déjà indiquées.

— N'est-il pas juste néanmoins de croire qu'il y était incliné par des raisons très hautes et très réelles ?

— Cela est très juste.

— Pourquoi ?

— Parce que la sagesse, une sagesse infinie, préside à toutes les œuvres divines.

— D'où vous concluez ?

— Que si les sacrements ne sont pas nécessaires de stricte nécessité, ils sont au moins nécessaires de nécessité de convenance.

2

Les sacrements sont nécessaires d'une nécessité de convenance

— *Je veux faire à Pierre un riche cadeau qui lui soit en même temps utile et très agréable. N'ai-je pas, Emilienne, plusieurs moyens de m'en acquitter ?*

— Assurément : ce cadeau peut être transmis par la poste, ou par le chemin de fer, ou bien encore par l'intermédiaire d'une tierce personne, ou enfin de la main à la main par le donateur lui-même.

— *Est-il nécessaire de recourir à ce dernier mode de transmission ?*

— Cela ne paraît aucunement nécessaire.

— *Suis-je libre d'employer tout autre moyen ?*

— Absolument libre.

— *Cependant, si je veux arriver à mon but, rendre ce don tout à fait agréable, n'y a-t-il pas un mode plus convenable à ce dessein et qui dès lors s'impose ?*

— Oui, ce sera de le remettre de la main à la main.

— *Qu'est-ce que cette comparaison vous indique ?*

— La différence qui existe entre la nécessité proprement dite et la nécessité de convenance.

+

— *Maintenant, mes enfants, nous allons chercher ensemble les raisons très sages qui ont incliné Dieu à nous communiquer sa grâce par les sacrements, de préférence à tout autre moyen.*

Dans l'institution des sacrements, Maurice, que pouvons-nous considérer ?

— L'auteur même des sacrements, et ceux en faveur desquels ils ont été institués.

— *Or, l'auteur des sacrements est ?*

— C'est Jésus-Christ, comme Homme-Dieu.

— *Et ceux en faveur desquels ils ont été institués ?*

— Ce sont les hommes, qui sont à la fois composés d'un corps et d'une âme.

— *D'où vous concluez ?*

— Que les moyens de sanctification ou les sacrements, autrement dit leurs éléments constitutifs, doivent être en harmonie

1^o Avec la nature de Jésus-Christ, auteur de la grâce et sanctificateur ;

2^o Avec la nature de l'homme, le sanctifié.

§

Convenance des sacrements par rapport à Jésus-Christ

— *Paul, vous rappelez-vous ce que c'est qu'un sacrement ?*

— Un sacrement est un signe sensible d'une grâce invisible.

— *Quel rapport remarquez-vous entre ce signe sensible et Jésus-Christ ?*

— Sur la terre, l'humanité sainte du Sauveur a été l'organe visible de notre sanctification.

Il convenait donc qu'un signe visible soit aussi le canal par lequel cette grâce nous serait communiquée.

— *Pourquoi cela était-il convenable ?*

— Parce que le mode de transmission doit être en quelque façon proportionné et en rapport avec la cause.

— *Mais n'était-il pas plus digne de la toute-puissance et de la majesté divines d'un côté, de l'autre de la nature même de la grâce, et par conséquent plus convenable, que celle-ci nous soit communiquée directement d'une manière invisible et tout intérieure ?*

— Non ; le contraire paraît plus certain.

— *Donnez-en la raison.*

— Si le Fils de Dieu n'a pas jugé indigne de la divinité de se faire homme pour nous sauver ; si, comme il est certain, il a préféré ce moyen comme plus convenable, c'est-à-dire mieux approprié à la fin qu'il se proposait ; par cette raison, nous pouvons affirmer que les sacrements, en tant que signes sensibles, sont en parfaite conformité avec le dessein que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est proposé dans l'Incarnation, et qui a été de glorifier Dieu son Père et d'exalter ses infinies perfections.

— *Citez-nous à ce sujet une belle parole de Bossuet.*

— « C'est, dit-il, une loi établie pour tous les mystères du christianisme, qu'en passant à l'intelligence ils doivent premièrement se présenter au sens. Et il l'a fallu en cette sorte, pour honorer Celui qui étant invisible par sa nature a voulu paraître, pour l'amour de nous, sous une forme sensible. »

§§

Convenance des sacrements par rapport à la nature de l'homme

— *Dites-nous, Justine, sous combien d'aspects l'homme peut être considéré ?*

— Il peut être considéré sous deux aspects : ou individuellement ou comme faisant partie de la société, comme homme privé ou comme être social.

+

— *Comment les sacrements conviennent-ils à la nature humaine, en tant que telle ?*

— On peut y voir une triple convenance.

— *Quelle est la première ?*

— La première vient de la faiblesse naturelle de l'intelligence. L'homme, étant composé d'une âme et d'un corps, ne peut s'élever aux choses spirituelles, et à plus forte raison aux choses surnaturelles, que par l'intermédiaire des choses sensibles.

— *Ainsi ?*

— Ainsi, c'est par des signes sensibles que nous connaissons ce qui nous est caché. Un baiser affectueux fait connaître à la mère l'amour de son enfant. Un souvenir, un médaillon, par exemple, rappelle la mémoire d'un père bien-aimé, ses paroles, son dévouement.

— *Et vous concluez ?*

— Qu'il était convenable et tout à fait dans l'ordre que Dieu se servit de signes sensibles pour nous faire comprendre tout ce qui regarde la sanctification de nos âmes.

— *Notre-Seigneur, par sa manière d'enseigner elle-même, n'avait-il pas déjà montré que c'était là le moyen le plus approprié à notre intelligence ?*

— Oui ; car, il se servait volontiers de paraboles, c'est-à-dire de comparaisons et de similitudes, pour faire mieux saisir sa doctrine et la mettre à la portée de ses auditeurs.

— *Est-ce que les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'ont pas clairement indiqué cette raison de l'institution des sacrements ?*

— Ils l'ont indiquée en propres termes.

C'est ainsi que saint Jean Chrysostome a dit : « Chrétien, si tu étais incorporel, les dons de Dieu seraient incorporels comme toi. Mais parce que ton âme est unie à un corps, c'est sous des signes sensibles que Dieu te présente les choses spirituelles. » (Homél. 69).

— *A cette raison, ne peut-on pas ajouter cette autre donnée par le Catéchisme du Concile de Trente, savoir : « Que notre esprit a peine à croire les choses promises par Dieu. C'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, Dieu confirmait*

toujours par des signes miraculeux la certitude de ses promesses.» D'où il est facile de conclure, en ce qui regarde la promesse et le don de la grâce... ?

— Que Notre-Seigneur nous ayant mérité par sa Passion et promis la grâce, il devait établir des signes sensibles qui seraient les gages par lesquels il s'est lié envers nous, les garants infaillibles de sa fidélité à exécuter ses promesses.

— *Citez des paroles de Notre-Seigneur qui témoignent de ce dessein et de cette intention ?*

— En instituant la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur a dit expressément : « Faites ceci en mémoire de moi. » Comme s'il avait dit : « En célébrant chaque jour le sacrement de ma passion, vous aurez sans cesse devant les yeux et dans votre mémoire le prix de votre rédemption. »

— *On a indiqué déjà une des raisons de convenance qui nécessitait l'institution des sacrements. Pourriez-vous, Paul, nous en faire connaître une seconde ?*

— Oui ; et celle-ci vient des attraites et des attaches de notre cœur.

— *Comment cela ?*

— Par le péché, l'homme s'est rendu dépendant des choses corporelles auxquelles il s'est attaché et qui l'empêchent de s'élever jusqu'à Dieu.

Donc, il convenait que Dieu appliquât à l'homme le remède spirituel au moyen de signes corporels, afin de proportionner ce remède à la nature du mal lui-même.

— *Qu'en devait-il résulter en outre pour l'orgueil de l'homme pécheur ?*

— C'est que les sacrements devaient être dans les vues de la Providence un instrument efficace pour nous forcer à la pratique de l'humilité.

— *Expliquez-vous.*

— Par le péché, nous avons abandonné Dieu d'une manière outragante, pour nous livrer aux créatures ; et par les sacrements, nous sommes obligés de recourir humblement à des signes matériels, pour obtenir par eux la grâce que nous avons perdue.

— *Outre les deux raisons de convenance déjà citées par rapport à la nature humaine, pourriez-vous, Mathilde, en donner une troisième ?*

— Une troisième raison de convenance, c'est l'inclination de l'homme déchu vers les œuvres extérieures et corporelles, inclination qui l'entraîne facilement au péché.

— *Comment donc les sacrements y remédient-ils ?*

— En ce qu'ils fournissent à l'homme des exercices corporels, de salutaires pratiques au moyen desquelles il est avantageusement détourné des pratiques superstitieuses qui se rapportent au culte du démon, et constituent l'acte du péché.

— *Est-ce que le démon ne se trouve pas de la sorte pris dans son propre piège ?*

— Très certainement. Dès la plus haute antiquité, le démon s'est appliqué à tourner à son profit cette propension de l'homme vers les choses corporelles au moyen d'une foule de mystères et de rites idolâtres, et aujourd'hui encore il poursuit le même dessein dans les mystérieuses initiations des sociétés secrètes.

Or, voilà précisément que par les sacrements divins, il est condamné à voir les hommes ravis à sa domination par les moyens mêmes qu'il a employés à les perdre.

+

aussi que les sacrements conviennent à sa nature en tant qu'il est un être social ?

— Assurément, il est très juste de l'affirmer.

— *Pourquoi ?*

— Parce que toute société pour vivre et se conserver a besoin qu'il existe des liens visibles entre les membres qui la composent, des marques sensibles pour la distinguer des autres sociétés.

— *Montrez que les sacrements assurent ces avantages à la société des fidèles, à l'Eglise ?*

1^o Les sacrements servent à distinguer parfaitement les chrétiens des infidèles, puisque la réception en est publique et sensible.

2^o La participation des mêmes sacrements les unit tous par les liens les plus étroits et les fait membres d'un seul et même corps.

3^o Par les sacrements, ils professent extérieurement leur foi et la font connaître devant les hommes. Ainsi celui qui va recevoir la sainte communion confesse publiquement sa foi à la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

4^o Enfin, les sacrements servent puissamment, par leur réception même, à allumer dans les cœurs le feu de cette charité qui doit animer les fidèles les uns pour les autres.

+

— *Ainsi donc, pour résumer ce que nous venons de dire de la nécessité et de la convenance des sacrements :*

Dieu était-il tenu, pour nous communiquer sa grâce, d'instituer les sacrements ?

— Il n'y était pas tenu.

— *Pouvait-il y pourvoir d'une autre manière ?*

— Il le pouvait certainement.

— *L'institution des sacrements n'était donc pas ni de la part de Dieu, ni pour la fin qu'il se proposait, de stricte nécessité ?*

— En aucune façon.

— *Mais n'avait-elle pas pour elle des raisons de haute convenance ?*

— Oui ; car nuls autres moyens ne paraissent mieux accommodés et au mode de l'Incarnation et à la nature humaine, soit qu'on l'envisage au point de vue individuel ou au point de vue social.

— *D'où cette conclusion finale ?*

— Que l'institution de moyens visibles de sanctification, c'est-à-dire des sacrements, était aussi sage que merveilleuse.

— *Et encore ?*

— Que les impies sont mal venus à contester l'opportunité et la dignité des signes sacramentels, leurs objections sous ce rapport ne servant qu'à montrer leur ignorance et des voies ordinaires de la Providence et des exigences de la nature humaine.

— *Tertullien disait déjà aux prétendus sages de son temps : « Cette disproportion entre le moyen et la fin, est un motif de croire. Faire montre de sagesse et de puissance, c'est agir en homme ; choisir pour accomplir une grande œuvre un procédé en apparence insensé, impuissant, c'est agir en Dieu. » (De Bapt., II).*

Ne peut-on pas faire pareille réponse aux prétendus intellectuels et libres-penseurs de nos jours ?

— Oui ; et à l'occasion je n'y manquerai pas.

— *J'approuve votre résolution, mon enfant ; cependant n'oubliez pas que le meilleur moyen de confondre, sinon de convaincre les incrédules, c'est de leur exposer nettement les raisons certaines et péremptoires de nos croyances.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

— *Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'homme pris individuellement. N'est-il pas juste de dire*

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Les litanies de la sainte Vierge. — XXIV. *Virgo potens*, 273.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XIV. Promesse d'un Sauveur. Cain et Abel, 277.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXI. Pour le premier dimanche après Pâques : *in Joan.*, xx, 19 et 29 (d'après saint Jean Chrysostome), 278. — XXII. Pour le deuxième dimanche après Pâques : *in Joan.*, x, 11 et 14 (d'après saint Augustin), 288.

Récits et Causeries. — III. Le semeur, 288.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXIV

VIRGO POTENS

Vierge puissante ! Ne semble-t-il pas qu'il y ait contradiction dans ces termes ? La femme est plutôt considérée comme un être faible qui a besoin d'être défendu, et toutes les législations chrétiennes s'honorent de la prendre sous leur protection, car elle ne saurait se protéger elle-même. Elle est faible dans sa constitution physique, elle n'est faite ni pour les luttes de la pensée, ni pour les combats corps à corps ; elle est faible par son caractère facile à entraîner et peu façonné pour la résistance. Aussi l'écrivain inspiré s'écrie-t-il : « La femme forte, où la trouver ? Il faut la chercher jusqu'aux confins de la terre ! » *Mulierem fortem quis inveniet ?*

Eh bien ! nous l'avons trouvée : c'est Marie, que nous invoquons avec confiance sous le titre de Vierge puissante ! Elle est puissante parce qu'elle est vierge, et c'est là un enseignement qui vous concerne directement, mes chères enfants. Vous jouissez aussi d'une certaine puissance sur le monde, dans vos familles, dans votre paroisse. Cette influence qui vous est propre, cette estime publique que vous avez acquise, ce jugement populaire qui s'est formé sur vous, sur votre valeur, qui se murmure avec éloge sur votre passage, cette considération qui vous entoure, tout cela vous vient de votre vie faite de dignité et de pureté, de votre vertu reconnue. Qu'un jour vous fassiez un faux pas, vous hésitez dans le chemin de l'honneur, vous tombez misérablement dans les pièges du plaisir : c'est fini, vous perdez votre bonne renommée, votre autorité, tous vos avantages.

Marie est la vierge par excellence, la vierge qui n'a jamais subi l'ombre d'une mauvaise pensée,

la tentation n'a même pas osé l'effleurer, de là son incomparable puissance qui n'a d'égale que son admirable beauté. Elle est *puissante sur le cœur de Dieu*, car elle est la plus parfaite des créatures de Dieu, et nulle autre n'est douée de ses suréminentes prérogatives ; et cette puissance *elle s'en sert uniquement pour nous défendre*. Telles sont les deux idées que nous allons méditer, tout en priant la « Vierge puissante » de nous faire comprendre ce qu'elle demande de nous afin que nous lui ressemblions davantage et que nous soyons plus agréables à ses yeux.

I

Ce qui l'a rendue si puissante sur le cœur de Dieu, c'est d'abord son *humilité* ; ensuite son union, ce qu'on pourrait appeler en toute vérité son *mariage mystique* avec Dieu ; enfin le privilège de sa *maternité* divine qui lui permet de dire au Fils de Dieu : « Vous êtes mon Fils. »

1. Il vous est arrivé parfois dans les premiers jours de printemps de vous promener dans la campagne, sous les arbres qui vont fleurir, sur le gazon naissant. Vous jouissez de respirer les premières brises du renouveau qui vous arrivent chargées de senteurs et de parfums. Vous respirez cette atmosphère fraîche qui vous enveloppe, et vous vous demandez d'où viennent ces odeurs doucement pénétrantes, car les fleurs n'épanouissent pas encore les arbres, les lis et les roses ne s'ouvriront pas de longtemps. Tout à coup, à vos pieds, vous apercevez, cachée sous ses larges feuilles, la timide violette. Elle ne paraît pas, elle ne se montre point, elle se cache autant qu'elle peut sous le vert tapis de l'herbe nouvelle, heureuse d'embaumer l'air et de vous être agréable, jugeant que c'est là son unique raison d'être, contente de répandre obscurément son parfum et toute à la joie d'être ignorée. Alors vous vous baissez, vous cueillez cette humble plante, vous remerciez Dieu de l'avoir créée pour vous, et vous l'aimez d'autant plus qu'elle se cache, la chère petite, exhalant dans l'ombre pour vous ses effluves odorants.

Telle fut Marie aux yeux de Dieu. Elle grandissait à Jérusalem, auprès du temple, puis à Nazareth, ignorée des hommes, ignorée d'elle-même, mais sa vertu montait vers Dieu comme la fumée du plus pur encens, et le Fils de Dieu fut tellement touché de cette humilité inexprimable, de cette simplicité d'une âme parfaite et qui ne s'admirait pas, qu'il descendit du ciel sur la terre pour la voir de plus près, comme vous vous baissez pour cueillir la violette que son odeur trahit.

Saint Augustin compare cette humilité de Marie à une échelle dont le Fils de Dieu descendit les échelons, et que nous gravissons maintenant avec facilité pour atteindre le ciel. « O humilité vraiment glorieuse de Marie, s'écrie-t-il, qui devient pour nous la porte du paradis, l'échelle qui nous élève au ciel, après avoir servi à Dieu pour descendre sur la terre ! Car, dit Marie,

le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante ! » (*In Sanctis*, Sermon. xxxv). Elle ne dit point : Le Seigneur a regardé ma virginité, mais : ma bassesse, comme vous regardez la violette qui verse ses parfums à vos pieds.

Sans doute Marie fut agréable à Dieu par son immaculée virginité, mais saint Augustin, saint Bernard et les Docteurs de l'Eglise déclarent à l'envi pourtant que c'est son humilité qui lui valut l'honneur de devenir la Mère de Dieu. D'ailleurs l'humilité est la gardienne nécessaire de la virginité. Celle-ci ne peut fleurir sans l'abri protecteur de celle-là.

Il me semble qu'il y a dans cette remarque de saint Augustin et de saint Bernard une leçon qu'il faut garder dans votre cœur. Vous voulez rester pures et suivre ainsi les traces de Marie, afin d'être plus dignes de son amour et de ses faveurs : avant tout restez humbles et vivez d'une vie cachée dans vos familles, ne fréquentant que des personnes sûres et qui ne vous trahiront pas ; ne vous produisant point en public, comme vous êtes poussées à le faire, par cette vanité féminine qui vous est trop naturelle, et qui a déjà fait tant de victimes. Vous aimez à faire paraître votre esprit, votre toilette à défaut d'esprit, et vous ne pensez pas que vous exposez votre jeune vertu ; vous ne voulez pas croire que la modestie, le silence, la vie joyeuse et retirée du foyer sont la haie qui la préserve, la pieuse chapelle qui l'abrite, l'autel où elle reste inviolable et sacrée, et que le monde n'osera profaner.

Vous êtes fragiles, vous le sentez, et votre vanité vous pousse au sein de la tempête, au milieu de vos pires ennemis ; vous vous croyez assez fortes pour braver le mal, les paroles traîtresses, les allusions licencieuses, toute cette vie du monde où une enfant de Marie m'apparaît absolument dépaycée, où elle n'est plus chez elle, mais chez autrui, chez l'ennemi, parfois chez Satan en personne. Qu'est devenue votre humilité, au milieu de ces joies tapageuses et orgueilleuses ? Quelle confiance présomptueuse en vous-mêmes, quand vous entretenez telle conversation, quand vous vous adonnez à telle lecture troublante et captivante ! Ah ! vraiment j'ai peur pour vous, j'ai peur que la main de Dieu, qui vous soutient encore, ne vous abandonne soudain, et alors que deviendriez-vous ? Oh ! s'il vous arrivait jamais de vous trouver exposées à pareil danger, n'oubliez pas Marie, criez vers elle : O Vierge puissante, protégez-moi, sauvez-moi ! *Virgo potens !*

2. Comment ne serait-elle pas puissante sur le cœur de Dieu, elle qui possède tout le cœur de Dieu ? Entre elle et lui il existe une union indissoluble, un mariage mystique préparé de toute éternité. Depuis le commencement, cette union, ce mariage faisaient la joie de la Sainte Trinité. Marie existait dans la pensée divine, présente, vivante, caressée comme une œuvre superbe, longtemps méditée. Elle était si belle, si aimée, que le Père attendait impatiemment le jour où il

lui dirait : ma fille ; le Fils : ma mère ; le Saint-Esprit : mon épouse.

Annoncé à la cour céleste, ce mariage fut négocié comme il convenait, avec les ayants cause de Marie. Les premières ouvertures en furent faites à Adam, puis aux patriarches qui en furent ravis. Ce fut même le seul rayon de bonheur de leur longue vie, dont ils trouvèrent cependant les jours courts autant que mauvais, *dies pauci et mali*. Puis vinrent les publications solennellement faites par le prophète Isaïe : « Voici qu'une Vierge enfantera et son Fils s'appellera l'Emmanuel. » Rien ne manquait donc à ces officiels et vénérables préludes. Les aïeux avaient accepté, Dieu sollicitait l'alliance, il ne restait plus à obtenir que le consentement de la Vierge.

Un ange fut député pour conclure cette union également désirée par le ciel et par la terre, il vint, il proposa les conditions de la Sainte Trinité, Marie posa les siennes, et il y eut alors une sorte de discussion d'une délicatesse toute divine touchant le contrat. Dieu donnait son Fils unique, mais Marie entendait garder sa virginité : or, c'était précisément aussi le désir exprès de Dieu. Lorsque l'Ange et Marie furent tombés d'accord, elle prononça le *Oui* final, le *Fiat* qui devait tout changer, tout renouveler dans le monde : « Qu'il me soit fait selon votre parole ! — Et le Verbe se fit chair. »

C'est ici que nous pouvons apprécier, mesurer, au moins par comparaison, la puissance de Marie.

Déjà au commencement Dieu avait prononcé ce mot créateur : *Fiat*. « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » A sa voix les objets furent illuminés, le monde éclairé, la nuit chassée. Mais au *Fiat* de Marie parut aussitôt le Verbe de Dieu, la lumière surnaturelle qui illumine non plus les corps mais les esprits, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, la lumière immatérielle, incréée, souveraine. *Erat lux vera*.

Dieu continua, aux jours de la création, à prononcer ses sublimes *Fiat*, et à chaque fois on vit apparaître les astres au ciel, les plantes, les fleurs, les oiseaux et les animaux sur terre, enfin l'homme, le dernier venu, le maître qui arrive comme le roi pour visiter son domaine achevé, son palais dont les embellissements sont terminés. Dieu s'applaudit, il vit que c'était parfait. Cependant Marie a fait mieux et plus grand. A son *Fiat* ce n'est plus seulement l'homme qui est créé, qui se lève de la poussière d'où il est tiré et qui jette sur Dieu, son bon Maître et Créateur, un regard d'une inexprimable gratitude ; c'est le Fils de Dieu qui se fait homme, c'est le Verbe de Dieu qui s'unit avec l'humanité si étroitement que désormais les deux natures ne feront plus qu'une personne, que l'humanité est divinisée, devenue fille de Dieu, que les pieds, les mains, le cœur de Jésus, seront les pieds, les mains, le cœur d'un Dieu. Et le premier regard du Verbe fait chair sur son Père dira : « Me voici, mon Dieu, revêtu de l'infirmité humaine, pour faire votre volonté ! »

A ces résultats merveilleux, inouïs, jugez de la puissance de Marie, puissance à la fois créatrice et rédemptrice.

Cette union, déjà parfaite, ne fut consommée cependant qu'au ciel, le jour de l'Assomption, quand Marie s'éleva vers le paradis, en corps et en âme, pour y régner à jamais auprès de son Fils. Ce jour-là elle devint la reine des cieux et de tout l'univers, elle prit possession de son trône, de sa puissance de maîtresse de maison, en quelque sorte.

Du même sang que le Fils de Dieu, tout ce qui appartient à son Fils lui appartient de droit naturel et de droit divin. Jésus l'a nommée la dispensatrice et comme la trésorière de ses grâces. Pour elle, il veut redevenir le petit enfant de Bethléem, qui lui laissait le soin de le vêtir, de le couvrir, de répondre aux bergers, de recevoir les hommages et les présents des Mages; le Jésus de Cana qui, sur sa demande, opéra un grand miracle, bien que son heure ne fût pas venue encore.

3. Telle est la puissance de Marie, une puissance d'épouse et de maîtresse de maison, à laquelle s'adjoint la puissance de la Mère de Dieu. Le Fils ne saurait rien refuser à sa mère; le Père non plus ne peut rien refuser à Marie. Est-ce que la volonté du Fils n'est pas celle du Père? Or la volonté de Jésus est aussi celle de Marie. Celle-ci d'ailleurs peut dire à Dieu le Père en lui montrant Jésus-Christ: « Regardez! Il est votre Fils, mais il est aussi le mien, et moi sa mère j'ai sur lui des droits, une autorité supérieure que vous-même m'avez conférée! »

Puissance admirable qui courbe tous les esprits, toutes les âmes sous le joug de l'amour, ou, quand ils sont rebelles, sous le joug de la force. Les anges lui obéissent avec joie, comme à leur Reine bien-aimée, et les démons s'éloignent quand elle apparaît pour défendre ses enfants. « Dieu, dit un ange à sainte Brigitte durant une de ses plus belles révélations, Dieu a donné à la sainte Vierge une telle puissance sur toutes choses, même sur les démons, que toutes les fois qu'ils s'attachent à une âme pour la perdre, et que celle-ci implore son secours compatissant, ils s'enfuient aussitôt, pleins de terreur, sur l'ordre de Marie, préférant voir augmenter leurs peines et leurs misères que de supporter la domination de la Vierge puissante. » (*Révélation*, chap. xx).

C'est qu'elle se sert de sa puissance pour nous défendre.

II

Vous comprenez d'avance pourquoi elle nous défend: c'est qu'elle est notre mère. Elle nous aime, elle nous suit des yeux, elle *veille* constamment sur nous; elle *prévoit* nos dangers, elle les écarte; et vraiment, je pense, *elle a fait ses preuves* de sollicitude et de puissance dans l'histoire des nations et dans notre propre histoire intime.

1. Une mère est toujours forte, forte par son amour, et c'est bien pour elle qu'il a été dit que

l'amour est fort comme la mort. Quand nous sommes à côté de notre mère, dans le rayon de son regard et de sa protection, nous nous sentons en sécurité. Et cependant nous savons bien que ce n'est qu'une faible femme, qui elle-même a besoin de secours et d'appui. Mais nous savons aussi que si nous étions attaqués, elle oserait tout pour nous défendre, elle trouverait dans son caractère, dans son cœur, dans son amour maternel des ressources inépuisables, des paroles, des cris de l'âme qui feraient reculer une armée. Je vous demande ce qui pourrait arrêter une mère qui voit son enfant en péril. Sa vie, elle la compte pour rien. Elle se ferait tuer, il faudrait qu'on passe sur son corps avant d'atteindre son fils ou sa fille. Et vous savez, avant de frapper une femme, une mère, l'homme même le plus audacieux recule d'horreur et d'effroi.

Lors donc que nous sommes menacés, notre bonne mère Marie se présente devant son Fils et lui dit: « Ce sont mes enfants, ils m'ont coûté assez cher, ils m'appartiennent, je veux les sauver! » Puis elle accourt auprès de nous, elle nous couvre de son bouclier toujours victorieux; il suffit, pour que nous triomphions, que nous lui prêtions notre volonté, que nous conformions nos désirs aux désirs de son cœur. Car il est des mères qui, malgré leur puissant amour, voient leurs enfants souffrir sans pouvoir les soulager, qui les voient mourir sans pouvoir adoucir les affres de leur agonie; elles sont alors bien malheureuses. Mais Marie, elle, a tout pouvoir pour nous sauver, pour nous arracher au mal, aux tentations, à l'enfer, au démon, et vous voudriez qu'elle n'en usât pas, qu'elle nous vît tomber dans le précipice et qu'elle ne fit pas un mouvement, pas un geste — car un geste suffit — pour nous arrêter?

2. C'est une mère prévoyante. Elle voit nos pensées, elle surveille de loin nos moindres démarches, les tendances de notre cœur, elle sait l'endroit précis où, par défaut de caractère et de droiture, nous allons fausser notre voie, elle étudie surtout les opérations sournoises de l'homme ennemi qui vient, la nuit, quand il a fait les ténèbres dans notre conscience, semer de l'ivraie dans le champ de notre âme tout ensemencée de bon froment, du froment de l'Eucharistie, le froment des élus.

Tout d'abord il nous détourne des sacrements. « A quoi bon se confesser et communier si souvent? Il convient de ne pas abuser des choses saintes, ce serait les profaner. Et puis, la confession n'est point agréable! Pourquoi s'imposer ce fardeau, cette corvée, quand l'Eglise elle-même n'en fait pas une obligation? » Tel est son raisonnement, qui ne laisse pas de produire une impression mauvaise et d'arrêter beaucoup de bons élans. Une fois les sacrements abandonnés ou délaissés, le démon commence son œuvre de dépravation et de perdition.

Quand une jeune fille cède à ces suggestions, à ces prétextes, c'est que sa foi n'était ni ferme ni

éclairée. Elle ne s'affranchit des sacrements que pour être plus libre, — j'entends libre de suivre ses passions, de s'abandonner à l'indifférence premièrement, puis à toutes les faiblesses de son âge, qui mènent directement à l'inconduite.

Qu'il est temps alors que Marie accoure pour vous sauver !

D'abord vous avez manqué de droiture. Vous n'osez plus vous regarder en vous-même, descendre dans votre conscience, où il ne fait d'ailleurs plus clair. Vous êtes sur la pente du mal et vous la descendez avec insouciance. Ensuite votre caractère est émoussé, vous n'avez plus cette belle fierté qui vous faisait dire : « Je suis une fidèle enfant de l'Eglise catholique, et heureuse de lui obéir en toute chose ; je suis une enfant de Marie, une chrétienne qui ne forlignait pas ! » Vos convictions sont sapées, branlantes, elles s'écroulent ; sur les ruines des idées religieuses, Satan va disperser les ruines de votre cœur, les ruines de votre honneur et de votre innocence. Car il n'attaque l'esprit que pour assiéger et prendre plus sûrement d'assaut le cœur abusé. Ensuite il sèmera en vous les germes de l'envie, de l'orgueil, de la haine, de toutes les bassesses, de tous les péchés. Même à côté de vos inclinations les plus légitimes il tendra ses pièges, il souillera, il faussera vos idées et vos sentiments pour les rendre mauvais.

Marie a vu tout cela, elle vient pour vous soutenir. Elle est à côté de vous, vous sentez sa présence, vous pensez à elle.

Heureuse pensée qui aussitôt excite vos regrets, vos remords, parce que vous lui avez été infidèle, vous avez douté d'elle, et maintenant que son souvenir vous revient, que son image s'impose doucement et obstinément à vous, le premier sentiment qui vous possède est celui de votre indignité : « Elle est si pure, si bonne, et moi si loin d'elle, si peu digne de son bienveillant regard ! » Le second est un sentiment de haine pour le péché qui vous sépare d'elle, qui fait qu'elle ne vous sourit plus, et pourquoi ? parce que vous êtes coupable, ou simplement moins bonne, parce que vous ne fréquentez plus les sacrements comme autrefois et que votre ferveur s'est atténuée ou éteinte.

Vous rentrez ensuite en vous-même et vous pensez : « Je suis faible, il faut que je retourne à la source de la force, aux sacrements. Je me suis éloignée, maintenant je me rapprocherai, et quand mon âme sera purifiée, je prierai avec plus de confiance à ses pieds, elle me sourira de nouveau, et la joie intime reprendra possession de mon cœur. »

Et vous revenez à Dieu, au devoir, à la droiture, à la piété, à la clarté ; mais c'est Marie qui vous y a ramenée, elle qui vous voyait, qui vous suivait dans vos moments d'oubli, les heures mauvaises, les époques violentes que vous traversiez, et qui restait là, tout près, pour vous suggérer une bonne pensée lorsque vous vous abandonniez à de malsaines rêveries, pour vous arrêter quand

vous alliez faire une chute mortelle dans l'abîme, ou même quand vous preniez le chemin du mal.

3. Elle a fait ses preuves, disais-je. Ses preuves de puissance en vous, les voilà, vous n'avez qu'à vous souvenir. Et dans l'histoire de l'Eglise, ne voyez-vous point partout son action éclatante ? Quand elle paraît, les idoles sont pulvérisées, les temples des Gentils fermés, le sang humain cesse de couler. Ses insulteurs meurent comme Arius, honteusement ; Nestorius voit sa langue rongée par les vers ; Julien l'Apostat tombe percé d'une flèche et il jette avec désespoir son sang vers le ciel dans un dernier blasphème, qui est un humiliant aveu. Les saints l'invoquent et elle rend à Jean Damascène sa main coupée, elle accorde les plus brillantes victoires à Simon de Montfort, qui avec quelques centaines d'hommes met en fuite dix mille ennemis, et l'Eglise proclame que seule Marie a fait périr l'hérésie dans tout l'univers. C'est pour cela, dit un pieux auteur, qu'elle est représentée foulant sous ses pieds la lune, la lune changeante, symbole de l'hérésie qui varie sans cesse d'une erreur à l'autre.

Elle a montré surtout sa puissance à travers toute notre histoire nationale. La France est son pays privilégié, son douaire inamissible. Sainte Brigitte nous raconte déjà qu'elle a vu saint Denis l'Aréopagite qui implorait ainsi Marie en faveur de la France : « Reine de miséricorde, disait-il, vous à qui a été donnée toute miséricorde, et qui êtes devenue Mère de Dieu pour le salut des malheureux, ayez pitié du royaume de France, le vôtre et le mien : le vôtre parce que ses habitants vous honorent autant qu'ils le peuvent ; le mien parce que je suis leur patron et qu'ils ont confiance en moi. Vous voyez combien d'âmes y sont en péril à toute heure ! » (Lib. IV, cap. 103).

Ah ! c'est maintenant surtout que les âmes sont en péril en France ! Et elle-même, parce qu'elle abandonne le culte de ses saints, le culte de sa Reine, se voit menacée dans sa sécurité, dans son territoire déjà amputé de deux provinces. Ses ennemis se font arrogants, dédaigneux, hautains. Vous, Françaises, filles de Marie et sœurs de Jeanne d'Arc, priez la sainte Vierge pour la France, afin que notre patrie lui redevienne fidèle pour redevenir forte !

Et vous, soyez fidèles à la Vierge puissante. Mettez-vous chaque jour sous sa protection, vous rappelant cette promesse de Marie à saint Dominique que nul de ceux qui récitent habituellement leur rosaire ne subira les tourments de l'enfer, parce qu'elle est là pour les défendre et leur obtenir la grâce de la contrition. Gardez son amour pour opérer sûrement votre salut ; gardez votre pureté pour maintenir votre prestige, votre puissance sur le monde. *Virgo potens, ora pro nobis.*



COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR
L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XIV

PROMESSE D'UN SAUVEUR. — CAÏN ET ABEL

Plan

1. La promesse d'un Sauveur.
2. Accord de la justice et de la miséricorde divines. Les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.
3. Pourquoi le Sauveur ne viendra-t-il qu'après quatre mille ans?
4. Moyens dont Dieu se sert pour conserver parmi les hommes la foi au Sauveur à venir.
5. Moyens de salut avant la venue du Sauveur.
6. Caïn, Abel et Seth. Abel figure du Sauveur.

Nous avons vu la justice divine punir le péché abominable de nos premiers parents. Mais Dieu n'est pas seulement juste, il est encore miséricordieux et toujours sa miséricorde l'emporte sur sa justice. Comme un bon père qui aime, alors même qu'il est forcé de punir, il a pitié d'Adam et d'Eve, ses enfants; son cœur est touché de compassion à la vue du triste sort qu'ils ont mérité; il se hâte de les consoler et, avant même de prononcer leur sentence, il leur promet un Sauveur.

1. — C'est au serpent ou plutôt au démon qu'il s'adresse d'abord. Ecoutez ses paroles que n'oublieient jamais nos premiers parents : « Une femme viendra qui t'écrasera la tête et son Fils détruira ton empire. » Quelle est cette femme bénie qui doit écraser la tête du serpent? Je considère les femmes de tous les siècles et de tous les pays du monde; toutes je les vois engendrées et conçues dans le péché, toutes par conséquent sous la tyrannie du démon. Il n'y en a qu'une seule que l'Eglise honore comme ayant été exempte de la tache originelle : c'est la sainte Vierge Marie, c'est Marie pleine de grâces devant Dieu, c'est Marie bénie par dessus toutes les femmes. Elle a écrasé la tête du serpent par Jésus-Christ, son Fils, qui a vaincu le démon et détruit son empire. Voilà pourquoi on la représente avec un serpent sous les pieds.

« Une femme viendra qui t'écrasera la tête et son Fils détruira ton empire. » Quel coup de foudre pour l'esprit infernal qui triomphait déjà de notre malheur ! Quelle consolation ineffable pour Adam et Eve ! Quelle promesse pleine d'espoir et d'amour non seulement pour eux, mais encore pour tous leurs descendants ! Et cette promesse de salut est aussi ancienne que notre sentence de mort ! Cherchons l'explication de ce prodige de bonté vraiment incroyable.

2. — Dieu avait résolu de faire grâce à l'homme et de lui rendre tous les avantages de son premier état : sa miséricorde l'y portait. Mais, d'un autre côté, sa justice demandait que le péché ne restât pas impuni. Pour nous sauver, il fallait donc quelqu'un qui fût capable de réparer dignement l'outrage fait à Dieu et qui voulût bien se charger

de cet office. Or, ce ne pouvait être ni un homme, ni un ange. Les anges et les hommes étant des créatures, ne peuvent entrer en comparaison avec Dieu et Lui rendre autant d'honneur que Lui en ôte le péché. Remarquez en effet, mes frères, que la justice demande une réparation égale à l'offense : d'où il suit que toute offense attaquant Dieu ne peut être réparée dignement que par un Dieu; et encore un Dieu, s'il reste purement et simplement Dieu, ne peut pas s'humilier, ne peut pas souffrir. Or, pour expier, il faut s'humilier et souffrir. Nous sommes donc perdus sans ressource ! O sagesse infinie de mon Dieu ! vous seule saurez trouver le moyen de nous tirer de cet abîme sans fond, le moyen de concilier tous les intérêts en réparant tous les torts.

Voici donc que le Fils de Dieu lui-même se présente au Père et au Saint-Esprit comme caution, comme rédempteur, comme sauveur du genre humain. Il se fera homme dans le temps, il prendra un corps et une âme semblables aux nôtres. Comme homme, il pourra souffrir et mourir pour expier nos crimes; comme Dieu, étant égal au Père et au Saint-Esprit, il restituera aux personnes divines autant d'honneur que le péché leur en ôte. Sa médiation est acceptée et la justice est satisfaite. Dès lors il n'y a plus d'obstacle à la miséricorde : Dieu nous rendra tous les biens que nous avons perdus et avec une telle surabondance que l'Eglise ne craint pas de chanter, en parlant du péché d'Adam : « O heureuse faute, puisqu'elle nous a valu un pareil Rédempteur ! »

Voilà donc les grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption annoncés à nos premiers parents. Sans doute, ils ne les connurent pas alors aussi clairement que nous les connaissons nous-mêmes depuis qu'ils sont accomplis. Mais ils comprirent toute la signification de cette promesse et leur cœur fut rempli d'espoir et de courage.

3. — Dieu promit le Sauveur aussitôt après le péché d'Adam ; cependant il ne l'envoya que quatre mille ans plus tard. Les motifs de ce long délai sont faciles à comprendre. — Il fallait que l'homme fit une longue expérience de sa misère, afin qu'il sentit mieux la nécessité et le prix du remède. — Il fallait que l'homme fût longtemps et profondément humilié, pour être guéri de l'orgueil, qui avait été la cause de sa chute. — Il fallait que l'homme désirât vivement le Sauveur, afin d'être mieux disposé à profiter de ses leçons et de ses exemples. — Le Sauveur, le *Messie*, comme l'appelle la Sainte Ecriture, c'est-à-dire le *Grand Envoyé*, ne paraîtra donc sur la terre qu'au bout de quatre mille ans.

4. — Quatre mille ans ! C'est peu, ce n'est rien pour l'Eternel ; mais pour nous quel terme ! Les hommes ne se décourageront-ils pas dans cette longue attente ? Ne finiront-ils pas même par oublier complètement la promesse qui renferme tout leur bonheur ?

Ne craignez rien. Quand Dieu fait une promesse comme celle-là, il veille à sa conservation, il y veille comme sur la prunelle de son œil.

D'abord cette promesse d'un Sauveur était pour Adam le trésor le plus précieux ; il dut la transmettre soigneusement à ses enfants, en leur racontant en détail toutes les circonstances qui l'avaient accompagnée. D'un autre côté, au commencement du monde, les hommes vivant très longtemps et n'ayant encore que peu d'événements à confier à leur mémoire, conservaient facilement les souvenirs qui les intéressaient davantage. — Mais Dieu ne se contenta pas de ces moyens naturels et ordinaires. Comme il a à cœur de sauver l'homme à tout prix, comme il n'a pour ainsi dire d'autre pensée depuis le moment de sa chute, il emploiera des moyens extraordinaires pour que le Messie promis soit de plus en plus connu et attendu. Ainsi il renouvelle souvent et en divers temps cette promesse à de saints personnages. Il a soin de faire représenter le Sauveur par un grand nombre d'hommes remarquables et par une foule de choses qui en sont des images frappantes : c'est ce qu'on appelle les *Figures* du Messie. Ce n'est pas tout : il suscite un peuple entier, le peuple juif, dont la mission sera de conserver la vérité et de l'enseigner aux autres peuples de la terre. Enfin il envoie des prophètes, de grands saints, faisant des prodiges, auxquels ils révèle l'avenir et qu'il charge de prédire aux hommes, longtemps d'avance, tous les traits de la vie du Sauveur.

5. — Tout cela, nous le verrons en détail dans la suite de nos entretiens, et alors nous comprendrons mieux, ce que nous savons déjà, que la religion chrétienne remonte jusqu'au paradis terrestre, jusqu'à Adam. Oui, notre sainte religion est la même que celle d'Adam. La foi en Jésus-Christ est la foi de tous les siècles. Dès le commencement du monde, le fidèle a dû croire en Jésus-Christ promis, comme le chrétien doit croire en Jésus-Christ venu ; de sorte qu'au fond les moyens de salut ont presque toujours été les mêmes. En effet, pour être sauvés avant la venue du Sauveur, les hommes devaient croire, comme nous, les vérités que Dieu avait révélées et qui se transmettaient de vive voix, observer les commandements que nous observons nous-mêmes, et rendre à Dieu, pour l'honorer, le culte qu'il avait prescrit. C'est ainsi qu'ont été sauvés Adam et Eve et tous les justes des temps anciens. Quant à notre premier père en particulier, l'Écriture Sainte nous apprend qu'il vécut neuf cent trente ans, qu'il passa cette longue vie à faire pénitence de son péché et que, par les mérites du Libérateur qui lui était promis, il recouvra les bonnes grâces de son Dieu et mourut dans son amour. *Custodivit et educit illum a delicto suo.* (Sap., x, 2).

6. — Pour finir l'histoire d'Adam et d'Eve, nous devons dire l'affreux chagrin de famille qui vint leur déchirer le cœur et mettre le comble à leur peine. C'est par ce récit que nous terminerons notre entretien.

Adam et Eve eurent un très grand nombre d'enfants, mais on ne connaît les noms que de trois : *Cain, Abel et Seth*. Cain était laboureur et culti-

vait la terre. Abel était pasteur et élevait des troupeaux. Tous deux, instruits par leur père, avaient coutume d'offrir à Dieu des sacrifices pour l'adorer. Mais l'un offrait ce qu'il avait de plus beau et de plus gras dans ses troupeaux, tandis que l'autre n'offrait que ce qu'il avait de moins bon. Or, un jour le Seigneur fit voir, sans doute en les consumant par le feu du ciel, que les sacrifices d'Abel lui étaient agréables, tandis qu'il dédaignait ceux de son frère. La jalousie, une jalousie horrible s'empara du cœur de Cain. Il conduisit Abel dans la campagne et le tua. Aussitôt la voix du Seigneur se fait entendre : « Cain ! où est Abel, votre frère ? » Au lieu de confesser sa faute et d'en demander pardon, le scélérat répondit de la manière la plus insolente : « Je n'en sais rien. Suis-je donc le gardien de mon frère ? » — Alors le Seigneur lui dit : « Qu'avez-vous fait ? Le sang de votre frère crie vengeance contre vous. Vous serez maudit sur la terre et vous y vivrez comme un vagabond et un fugitif. » Quel châtiment exemplaire ! Le coupable ouvrit alors les yeux ; mais pour commettre un second péché plus grand que le premier : il s'abandonna au désespoir. « Mon crime est trop grand, s'écria-t-il, pour en espérer le pardon ! » et il partit aussitôt du pays qu'il habitait.

Oh ! quel vice détestable que la jalousie et jusqu'où elle peut conduire un homme : à tremper ses mains dans le sang de son frère ! Ayons soin de lui fermer nos cœurs, si nous ne voulons ressembler à Cain.

Nous avons dit que Dieu avait voulu que certains justes de l'ancien temps fussent les images vivantes du Sauveur ; nous en avons ici un exemple frappant. Abel est la figure de Jésus-Christ pasteur de nos âmes et qui meurt victime de la jalousie des Juifs, ses frères. Cain est la figure des Juifs, qui après avoir tué Jésus-Christ, leur frère, sont errants dans le monde.

Abel a donc été le premier mort ; et le premier mort a été un juste, un saint, un martyr. Saluons-le en passant et prions-le de nous inspirer ses sentiments si généreux dans le service du Seigneur. Il offrait toujours à Dieu ce qu'il avait de meilleur et de plus beau : Si nous l'imitons, nous aurons comme lui le ciel pour récompense. Ainsi soit-il !

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXI

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES

I. — Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : « Paix à vous. » (Jean, xx, 19).

II. — Quelle bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il ne s'est pas contenté de faire savoir à ses apôtres, dès le matin de sa résurrection, qu'il était plein de vie et qu'il les verrait, il a encore

voulu leur apparaître lui-même le soir de ce jour, tant il avait hâte de dissiper leurs tristesses et de calmer leurs craintes. Jésus pouvait-il oublier que l'annonce seule de cette séparation les avait profondément affligés ? D'autre part, les apôtres n'éprouvaient-ils aucun sentiment de crainte en pensant à leur conduite durant les heures de la passion ? Or Jésus choisit précisément le moment où ses disciples semblent se livrer à toutes ces pensées pour leur apparaître dans le lieu même de leur réunion. Voyez. Tout en lui leur révèle sa bonté : il leur donne un salut plein d'amour, leur parle avec une grande douceur, et leur montre ses blessures. Quels motifs de joie pour les apôtres ! Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus leur avait dite : *Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.* (Jean, xvi, 22).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Depuis qu'il a préparé notre résurrection, le Sauveur se manifeste et apparaît rarement à ses disciples à d'autres jours que le dimanche. Pendant sa vie, il allait tous les jours de sabbat dans la Synagogue pour accomplir la loi ; après sa résurrection, quand il eut donné au monde ce gage impérissable, c'est le dimanche qu'il a soin d'apparaître, le premier jour après le sabbat, afin d'instituer la grande fête dominicale. Les cérémonies du sabbat étaient détruites ; le jour du dimanche, c'est-à-dire de la résurrection, commençait ainsi à être célébré. Le Sauveur apparut donc le jour même de la fête de la résurrection, *les portes étant fermées, dans le lieu même où les apôtres s'étaient rassemblés à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, et il s'assit au milieu d'eux.* Là où règne la crainte, se montre celui qui dissipe la crainte ; là où la tempête se lève, brillent des gages assurés de calme ; là où la barque est tourmentée par les flots, le Sauveur apporte la science qui gouverne, il apaise les flots, il conduit au port la barque, à l'abri des orages ; il chasse la crainte et rend ses premières atteintes impuissantes. *Il s'assit donc au milieu d'eux.* Et que leur dit-il ? *La paix soit avec vous.* Arrière les fluctuations de votre âme, le trouble de vos pensées, les terreurs exagérées qui vous font la guerre : *La paix soit avec vous !* La paix détruit la guerre, dissipe la crainte, met fin à toute inimitié : *La paix soit avec vous !* Dieu a souvent donné la paix aux hommes, mais il ne l'a jamais donnée par lui-même ; il l'a donnée par ses anges, par les prophètes, par les justes ; seul, le Sauveur en personne est venu donner la paix. La paix fut donnée à Daniel, mais ce fut par le ministère d'un ange qui lui apparut et lui dit : *La paix soit avec toi, homme de désirs ; prends courage et fortifie-toi, le Seigneur est avec toi.* (Dan., x, 19). Un autre ange apparut encore à Gédéon, en lui disant : *La paix soit avec toi.* (Jud., vi, 23). Les anges avaient souhaité la paix, mais jamais encore le Maître des anges ; il les envoyait comme ses ministres, réservant pour lui seul la paix évangélique. Mais encore que les prophètes eussent souvent reçu la paix par le ministère des

anges, ils soupiraient après celle que le Seigneur devait lui-même donner de sa bouche et de son autorité. *O Seigneur, ô notre Dieu, s'écrie Isaïe, donnez-nous la paix* (Is., xxvi, 12), non pas par d'autres, mais par vous-même. Or, voici comment Dieu répond à cette demande : *Je vous donne ma paix. Et, après ces paroles, il leur montra ses mains et son côté.* (Jean, xiv, 27 ; xx, 20). Comme un général, au retour d'une guerre glorieuse, tout couvert de plaies triomphantes, ne rougit pas de ses blessures, mille fois plus éclatantes que les lauriers dont il est orné, le Sauveur ne cache pas les blessures qu'il a endurées pour la vérité et pour le salut du genre humain ; il les montre au contraire comme une preuve éclatante de son courage. Il montre ses mains sur lesquelles sont gravées les empreintes des clous, il montre son côté, d'où a jailli pour notre bonheur la source inépuisable des mystères, il montre ses mains, afin d'augmenter la foi en la résurrection, afin de prouver à ces âmes hésitantes que celui-là même qu'elles avaient vu souffrir était ressuscité, et que le corps qu'elles avaient vu mettre à mort et descendre au tombeau, était bien véritablement revenu à la vie ¹. »

III. — Aussi les apôtres, en voyant Jésus ressuscité, se livrèrent à l'allégresse. Ah ! combien ils avaient raison de passer de la tristesse à la joie, de renoncer à tout sentiment de crainte, car ils comprenaient maintenant que ce n'était pas en vain qu'il leur avait dit avant de les quitter : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.* (Jean, xiv, 27). Cette paix, ils l'avaient perdue pendant la passion, lorsqu'ils abandonnèrent leur Maître, mais voici qu'ils l'ont retrouvée, car *Jésus-Christ leur dit encore une seconde fois : Paix à vous.* (Ib., xx, 21). Bien plus, cette paix, ils auront à la donner aux hommes, à la prêcher dans le monde, puisque Jésus-Christ leur en donne la mission, et à cet effet il répand sur eux l'Esprit-Saint et leur confère en même temps le pouvoir de pardonner les péchés. Voilà les bontés du Sauveur, tant pour les apôtres que pour tous ceux vers lesquels ils sont envoyés.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « La paix est accordée, la crainte dissipée, et la grâce reflue. *Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous.* Pourquoi ce souhait réitéré ? Quand Dieu veut établir quelque part les dons de sa grâce, il réitère les bénédictions : c'est ainsi qu'il fit pour Abraham. (Gen., xxii, 17). *Comme mon Père m'a envoyé.* Comment donc vous a-t-il envoyé ? Vous avez été envoyé comme Seigneur sur la terre ; pouvez-vous à votre tour envoyer les autres comme vous avez été envoyé vous-même ? Ah ! ce n'est pas, dit-il, du mode de mission que je veux parler en disant : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie,* mais de son efficacité. Ma mission à moi est de souffrir pour le monde ; la vôtre sera de mériter par vos souffrances que je couronne le monde. Mais la nature mortelle ne pouvant pas

¹ S. Chrys., *Hom. In Ascens. Dom.*, n. 3, trad. Vivès.

devenir semblable à celle du Seigneur; voici qu'après qu'il eut dit ces paroles, il souffla sur eux et leur dit : *Recevez le Saint-Esprit*. Pourquoi le Sauveur souffla-t-il sur les apôtres au jour de sa résurrection? Ne pouvait-il pas leur donner autrement le Saint-Esprit? Autrefois, lorsque le premier homme fut créé, Dieu répandit sur son visage un souffle, et l'homme eut une âme vivante (Gen., II, 7); mais l'homme perdit avant peu par son péché la grâce de ce souffle divin, et, privé de cette force vivifiante, il tomba bientôt en poussière, livrant ainsi dans le sépulcre l'œuvre de Dieu à la dissolution. Maintenant que Dieu veut renouveler son œuvre et rendre à l'homme le premier don qu'il lui avait fait, il souffle sur le visage des apôtres, et communie de nouveau à son ouvrage cette force vivifiante dont il l'avait animé au commencement. Ainsi s'accomplirent les présages des prophètes. Le prophète Nahum avait vu, perçant les voiles de l'avenir, le Sauveur ressuscité d'entre les morts soufflant sur les apôtres et les remplissant par ce souffle de ses bienfaits divins, et il rendait témoignage au peuple de ce qu'il avait vu : *Célébre, ô Juda, la solennité, accomplis les vœux que tu as faits au Seigneur, Béthel ne passera plus au milieu de toi. Il est perdu, il a péri tout entier. Voici qu'a surgi de la terre Celui qui te soufflera au visage, et qui te délivrera de la tribulation*. (Nah., I, 15; II, 4). Jésus-Christ souffla donc sur les apôtres, et leur dit : *Recevez le Saint-Esprit*. Il voyait la nature humaine succomber sous le poids des épreuves et reculer devant la lutte à cause de sa faiblesse, et pour la fortifier dans son infirmité et l'arrêter dans sa chute, il l'anime de la vertu même de l'Esprit-Saint; il l'aiguise pour ainsi dire par la grâce divine, comme on aiguise du fer, afin que ce dont elle était privée par ses propres ressources, elle le reçût du secours d'En-Haut, et que la puissance de l'Esprit animant son faible courage, elle osât enfin braver la difficulté des combats. *Recevez le Saint-Esprit; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*. Mais, Seigneur, vous êtes venu du ciel comme maître; vous avez vu les pécheurs, et vous avez eu pitié d'eux; et voilà que nous tous pécheurs, nous avons reçu de vous le pardon de nos fautes. La grâce est un don du ciel; les pécheurs sont nombreux et envers eux la plus grande bonté est nécessaire. Nous n'avons pas d'autorité; comment pouvons-nous être envoyés de la même manière que vous avez été envoyé vous-même? Voici. Il avait dit : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie*. Eh bien! afin que ces paroles produisissent leur effet, il ajouta : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez*. (Jean, XX, 23). La puissance qu'il a, le Sauveur la donne aux apôtres. C'est en vain qu'un roi confierait à un prince le gouvernement d'une nation, s'il ne lui donnait en même temps droit de vie et de mort sur ceux qu'il a mission de gouverner. Le Sauveur, voulant donc faire de ses apôtres les princes de l'univers, leur donne le droit suprême

de prononcer des sentences sur tous les hommes, et ces sentences seront ratifiées dans le ciel ¹. »

III. — Et nous tous, cette paix avec Dieu que Jésus-Christ a apportée dans le monde, nous l'avons reçue par le ministère de l'Eglise. Mais sachons-le, elle ne sera véritable et stable en nous qu'à la condition que de notre côté nous chercherons à vivre en paix avec le prochain. La paix avec Dieu, en effet, vient de la grâce, et la grâce ne peut exister là où il n'y a pas de charité fraternelle : *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort*. (I Jean, III, 14). Aussi l'Apôtre ne séparait point la grâce de la paix, et même il mettait la grâce en première ligne, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : *Grâce à vous et paix de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ notre Seigneur*. (I Cor., I, 3). De là cette conclusion évidente que la paix avec Dieu suppose toujours la grâce, et que là où n'existe point la paix avec le prochain il ne saurait y avoir la grâce, et partant la paix de Dieu. *Faites donc régner dans vos cœurs la paix de Dieu, à laquelle vous avez été appelés pour ne faire qu'un seul corps*. (Coloss., III, 15).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ce que je désire, c'est que Dieu vous accorde la grâce et la paix, et que ces deux choses se rapportent à lui comme elles en viennent. Elles ne se maintiendront même pas sans le secours d'En-Haut. Et si ce n'est pas pour Dieu qu'elles existent, elles seront sans utilité pour nous. De quoi nous servira d'avoir la paix avec tout le monde, si nous sommes en guerre avec Dieu? Et quel mal aurions-nous à craindre de la guerre que tout le monde nous ferait, si nous sommes en paix avec Dieu? Mais aussi, tous les hommes auraient beau nous donner des louanges, que nous n'y gagnerions rien si nous avons encouru la disgrâce du Seigneur; ils auraient également beau nous avoir tous en aversion et nous poursuivre de leur haine, que nous n'aurions à courir aucun danger si Dieu nous approuve et nous aime : la grâce et la paix véritables ne viennent que de Dieu. Celui qui possède une telle grâce ne craint personne, quelques maux qu'il ait à souffrir; non seulement il ne craint pas l'homme, mais il ne craint pas le diable lui-même. Quand on offense Dieu, c'est tout le contraire, on est en défiance vis-à-vis de tous, quelque sécurité qu'on puisse avoir ². Aussi vous devez vous appliquer à faire la paix entre vous, comme Dieu l'a faite avec vous. Pourquoi l'a-t-il faite? Parce qu'il l'a voulu, alors qu'il ne nous avait aucune obligation. Mais que signifie : *Faites régner dans vos cœurs la paix de Dieu*? Que, lorsque deux pensées se combattent, le prix de la lutte n'est pas à la pensée de colère et de vengeance, mais à celle de paix. Par exemple, supposez qu'un homme a été outragé. De cet outrage sont nées deux pensées, l'une le poussant à la vengeance, l'autre au pardon, et la lutte s'engage entre elles. Etablissez la

¹ S. Chrys., *loc. cit.*, n. 4., trad. Vivès.

² S. Chrys., *In I Ep. Ad Corinth.*, Hom. I, n. 1, trad. Vivès.

paix de Dieu juge du combat : elle décernera le prix à celle qui conseille le pardon et couvrira l'autre de honte. Pourquoi ? C'est que Dieu est la paix, et qu'il a fait la paix avec nous. Ce n'est pas sans raison qu'on nous montre ici un grand combat. C'est dire : Que le prix n'en soit décerné ni par la colère, ni par l'esprit de rivalité, ni par la paix de l'homme, car la paix de l'homme consiste seulement à ne pas se venger, et nous n'agissons ainsi que lorsque l'offense n'est pas grave. Je ne veux pas cette paix, est-il dit, mais celle que vous a laissée le Sauveur. Il a ouvert en nous à nos pensées un stade, des luttes, un juge du combat. Mais l'Apôtre ajoute un nouveau motif à son exhortation, lorsqu'il dit : *La paix à laquelle vous avez été appelés*, c'est-à-dire, en vue de laquelle vous avez été appelés. C'est ramener la mémoire aux nombreux bienfaits de la paix. Il vous a appelés au nom et en vue de cette paix, afin que vous receviez une récompense digne de votre foi. Pourquoi nous a-t-il faits un seul corps ? N'est-ce point pour y faire régner la paix ? n'est-ce point pour que nous ayons sujet de vivre en paix ? Pourquoi sommes-nous un même corps ? et de quelle façon sommes-nous un même corps ? Nous sommes un corps unique en vue de la paix, et c'est parce que nous sommes un corps unique que nous devons vivre en paix. Pourquoi n'est-il pas dit que la paix de Dieu triomphe, au lieu de régner ? C'est pour la rendre plus digne de foi : la mauvaise pensée n'a pas le privilège de lutter avec elle, elle se meurt au-dessous. Vous voudrez savoir aussi quelle est la palme. Si la palme est acquise à la bonne pensée, l'impudence, pour grande qu'elle soit, ne servira de rien à la mauvaise. Bien plus celle-ci, qui sait qu'en dépit de tous ses efforts le prix lui échappera, respirant la rage, se ruera avec plus d'impétuosité sur son adversaire, et parce que tout espoir de victoire lui est fermé, elle épuiera la résistance. L'Apôtre ajoute avec raison : *Et soyez reconnaissants*. Etre reconnaissants, ce qui déjà ramène puissamment à la vertu, c'est agir envers nos compagnons de servitude comme Dieu le fait envers nous-mêmes, être agréables à nos maîtres, leur obéir, leur rendre grâces en toutes choses, même si quelqu'un d'entre eux nous accablait d'injures ou de coups. Celui qui rend grâces à Dieu des maux qu'il a soufferts pour nous, ne doit pas se venger des mauvais traitements qu'il reçoit. N'imites donc pas celui qui exigeait les cent deniers (Math., XVIII, 32) ; vous seriez appelé esclave pervers ¹.

II. — « Thomas, parce que tu as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. » (Jean, xx, 29).

I. — Quelle bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Nous venons de la constater, et voici qu'il nous faut encore la proclamer avec plus d'amour et de reconnaissance. Il apparaît ici, semble-t-il,

pour gagner à la foi dans sa résurrection un seul disciple, et un disciple encore qui n'avait point voulu ajouter créance aux témoignages des saintes femmes et des autres apôtres qui lui avaient raconté ses différentes apparitions. Thomas leur avait dit : *Si je ne vois dans ses mains le trou des clous, et si je n'enfonce mon doigt à la place des clous, et que je ne mette ma main dans son côté, je ne croirai point*. (Jean, xx, 25). Vous le voyez, Thomas ne pouvait pousser plus loin son incrédulité. Il ose demander à son Sauveur de se soumettre à son examen, et il dit que pour arriver à croire, il faudra qu'il voie non seulement les blessures, mais encore qu'il puisse mettre sa main dans le côté que la lance du soldat avait ouvert.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « S'il est puéril de croire sans raison et au hasard, il est également insensé de vouloir tout scruter et approfondir sans mesure. Or, ce fut là le tort de Thomas. Les disciples lui disant : *Nous avons vu le Seigneur*, il refusa de croire ; non pas qu'il n'eût confiance en leur parole, mais il estimait ce qu'ils lui attestaient, à savoir la résurrection, impossible. En effet, il ne leur dit pas : Je ne crois pas en votre témoignage ; mais bien : *Si je n'y mets pas ma main, je ne croirai pas*. Comment se fait-il qu'il fût absent, alors que tous les autres disciples étaient assemblés ? Apparemment, il ne s'était pas encore réuni à eux depuis leur séparation précédente. Quant à vous, en présence de ce disciple incrédule, songez à la charité du Seigneur, qui, pour le salut de cette seule âme, daigne montrer les blessures qu'il a reçues ; c'est pour le salut de cette âme beaucoup plus grossière que les autres, qu'il daigne apparaître au milieu d'eux. C'est du plus grossier de nos sens que Thomas attendait la foi ; il ne voulait pas s'en rapporter à ses yeux, il ne disait pas : « Si je vois ; » mais : « Si je touche », de crainte que ses yeux ne vissent qu'un fantôme. Pourtant les disciples qui lui racontaient ces faits récents, méritaient toute créance ; le Sauveur qui les leur avait prédits la méritait encore plus. Néanmoins Jésus ne se refuse pas aux exigences de son disciple. Pourquoi ne se montre-t-il pas sur-le-champ à lui, et attend-il huit jours ? Afin que la curiosité de Thomas fût excitée par les détails et les affirmations réitérées qu'il entendit sortir dans l'intervalle de la bouche des apôtres, et qu'il fût mieux préparé à ce qui allait arriver. Qui lui avait appris que le côté du divin Maître avait été ouvert ? Il l'avait ouï dire aux disciples. Pourquoi croire une chose et ne pas croire l'autre ? Parce que cette dernière dépassait toute imagination. Remarquez, je vous prie, l'amour des apôtres pour la vérité, leur exactitude à raconter leurs propres faiblesses comme celles des autres, et leur véracité sur tous les points. Jésus donc se présente une seconde fois. Il n'attend pas que Thomas lui demande quoi que ce soit, ou lui tienne le langage qu'il avait tenu aux disciples, Thomas gardant le silence, son Maître va au-devant de ses désirs, et

¹ Ib., *In Ep. Ad Coloss.*, Hom. VIII, n. 2.

lui fait ainsi comprendre qu'il était présent lorsqu'il avait parlé sur un ton d'incrédulité. Dans la leçon qu'il lui donne, il se sert des mêmes termes, tout en lui montrant ce qu'il devait en penser désormais. Après lui avoir dit : *Mettez ici votre doigt, et voyez mes mains ; mettez votre main dans mon côté, il ajoute : Et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. S'il doutait, c'était donc faute de foi. Le Sauveur ne se borna pas à cette observation ; il en fit peu après une nouvelle à son disciple. Ce dernier ayant été convaincu, et s'étant écrié : Mon Seigneur et mon Dieu, il lui dit : Parce que vous avez vu, vous avez cru. Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. Par ces paroles le divin Maître n'exalte pas seulement ses autres disciples, mais encore tous ceux qui dans la suite des âges devaient croire en lui¹. »*

II. — En voyant Jésus-Christ condescendre ainsi aux faiblesses d'un disciple pour lui donner la foi, combien nous devons reconnaître qu'elle nous est nécessaire ! En effet, Dieu la demande à tous ceux qui veulent se sauver et s'approcher de lui. L'Apôtre nous dit : *Sans la foi, il nous est impossible de plaire à Dieu. Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est, et qu'il récompense ceux qui le cherchent.* (Hébr., xi, 6). Et cependant nul ne peut avoir la foi, si Dieu ne la lui donne. Nous avons donc à nous rendre dignes de ce don, tant par nos œuvres que par notre confiance dans l'accomplissement des promesses divines. De là cette parole de saint Paul en parlant de la foi : *Cela ne vient pas de vous, mais c'est un don de Dieu.* (Eph., ii, 8). Et cette foi nous est bien plus nécessaire qu'au peuple juif, parce qu'elle a principalement pour objet, dans le Nouveau Testament, les biens invisibles, les biens que nous attendons dans l'autre vie. Imposons donc silence à notre raison pour embrasser la foi.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « L'Apôtre nous enseigne un grand mystère, lorsqu'il nous dit : *Parce que nous avons un même Esprit de foi, selon qu'il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ; nous croyons aussi, c'est pour cela que nous parlons.* (II Cor., iv, 13). L'Ancien et le Nouveau Testament n'ont qu'un et même Esprit, et l'Esprit qui a parlé dans l'Ancien parle encore dans le Nouveau. La foi nous enseigne toutes choses et nous ne pouvons rien absolument sans elle. Otez la foi, vous ne pouvez plus même ouvrir la bouche. Mais pourquoi l'Apôtre n'a-t-il pas dit : *Parce que nous avons une même foi, mais : Parce que nous avons un même Esprit de foi ?* Il a voulu nous apprendre que nous avons besoin de la conduite de l'Esprit-Saint pour monter sur les hauteurs de la foi et mépriser la faiblesse des raisonnements humains. Il en est tellement ainsi que saint Luc nous dit en parlant d'une femme : *Le Seigneur lui ouvrit le cœur pour la rendre*

attentive à ce que Paul disait. (Act., xvi, 14). Et Jésus-Christ a dit lui-même : *Personne ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire.* (Jean, vi, 44). Mais si tout dépend ici de Dieu, en quoi sont coupables ceux qui ne croient point, puisque l'Esprit-Saint ne vient pas à leur secours, que le Père ne les attire pas, et que le Fils ne les met pas dans la voie ? Le Fils de Dieu parlant de lui-même, ne dit-il pas : *Je suis la voie ?* (Jean, xiv, 6). Il veut nous faire comprendre par là le besoin que nous avons de lui pour être amenés à son Père. Mais encore une fois, si le Père nous attire, si le Fils nous conduit, si le Saint-Esprit nous éclaire, en quoi sont coupables ceux qui ne sont ni attirés, ni conduits, ni éclairés ? Parce qu'ils ne cherchent pas à se rendre dignes de recevoir cette lumière. Voyez ce qui est arrivé au centurion Corneille. Ce n'est point en lui-même qu'il a trouvé le bienfait de la foi, mais c'est Dieu qui l'a appelé à la foi, parce qu'il s'en est rendu digne par les œuvres de sa vie antérieure. (Act., x). C'est ce qui faisait dire à saint Paul en parlant de la foi : *Cela ne vient pas de nous, mais c'est un don de Dieu.* (Eph., ii, 8). Toutefois Dieu ne vous laisse point entièrement vide de bonnes œuvres. Il se réserve, il est vrai, de vous attirer, de vous conduire, mais il exige une âme docile à ses inspirations, pour lui accorder sa grâce. C'est pour cela que saint Paul dit dans un autre endroit : *A ceux qui ont été appelés conformément au décret divin.* (Rom., viii, 28). Car ni la vertu, ni le salut de l'homme ne sont soumis à la nécessité. La plus grande part, pour ne pas dire le tout, en revient à Dieu ; cependant il nous a laissé une petite part pour avoir l'occasion de nous récompenser. Voilà pourquoi saint Paul après avoir dit : *Parce que nous avons le même Esprit de foi, c'est-à-dire celui qui a parlé dans l'Ancien Testament, ajoute : Et nous aussi nous croyons, et c'est pour cela que nous parlons.* La foi nous est du reste beaucoup plus nécessaire que sous l'Ancien Testament, à cause de la nature des biens promis qui sont invisibles et ne peuvent être perçus que par l'intelligence, et à cause de l'ordre des temps auxquels ils sont réservés. Car ce n'est point dans la vie présente, mais dans l'autre vie que seront distribuées les récompenses. Nous allons plus loin et nous disons que la foi était nécessaire pour les grâces de la vie présente, car ces dons, tels que la participation aux saints mystères et la grâce du baptême, ne pouvaient être reçus sans la foi, tant la vertu de ces dons surpasse toute intelligence¹. »

III. — Il est donc vrai que nous ne pouvons arriver au salut sans la foi, et que cette foi est un don de Dieu. De là cette parole de saint Paul : *Si vous confessez de bouche le Seigneur Jésus, et si en votre cœur vous croyez que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, vous serez sauvé. Car on croit de cœur pour la justice, et on confesse de bouche pour le salut. En effet, l'Eccli-*

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. LXXXVII, n. 1, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *In Ps.* cxv, n. 2, trad. Vivès.

ture dit : *Quiconque croit en lui ne sera point confondu.* (Is., xxviii, 16; Rom., x, 9-11). Aussi nous devons nous appliquer à vivre sous l'empire de la foi et à ne point soumettre à des raisonnements mortels la parole de Dieu. La voie du raisonnement est périlleuse, tandis que la voie de l'intelligence par la foi est sûre et sans danger. Le Sage a dit : *Quand un homme serait consommé en perfection devant les hommes, si la sagesse qui vient de vous, Seigneur, n'est pas en lui, il sera sans valeur aucune.* (Sagesse, ix, 6). C'est pourquoi fuyons les vaines recherches, et ne préférons pas à la foi de simples paroles.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il n'y a point d'arbre comparable ou préférable à l'arbre de la foi dont la racine aussi bien que les rameaux se couvrent de fruits et produisent l'une la justice, les autres le salut. Aussi l'Apôtre nous dit : *Nous croyons, c'est pourquoi nous parlons.* (II Cor., v, 13). Quand un bâton soutient et conduit avec sûreté des membres tremblants et affaiblis par la vieillesse, ils sont à l'abri de tout accident et de toute chute. C'est ainsi que la foi soutient notre âme agitée et ballottée par la faiblesse des raisonnements; devient pour elle un bâton qui donne la sécurité, lui permet de trouver le repos dans sa propre vertu, lui communique une solidité à toute épreuve, la met à l'abri de toute chute, dès lors qu'elle supplée à la faiblesse des raisonnements par son irrésistible puissance, qu'elle chasse les ténèbres qui en résultent, et qu'elle fait luire sur l'âme plongée dans l'agitation des pensées, comme dans une habitation ténébreuse, sa propre lumière. Aussi les hommes privés de la foi rappellent-ils la triste condition des gens plongés dans l'obscurité; et de même que ceux-ci heurtent les murailles, s'entrechoquent avec tout ce qu'ils rencontrent, tombent dans les fosses et les précipices, et ne retirent de leurs yeux aucune utilité parce qu'ils n'ont pas la lumière pour les conduire; de même ceux qui n'ont pas la foi s'entrechoquent les uns les autres, heurtent contre les murailles, et enfin se précipitent eux-mêmes dans les gouffres de la perdition. Et je prendrai à l'appui de cette vérité ces hommes qui font parade d'une profonde sagesse, et qui tirent vanité de leur barbe, de leur manteau et de leur bâton. Après avoir longuement et fréquemment disserté, ils ne voient pas les pierres placées devant leurs yeux; car s'ils voyaient en elles des pierres, ils ne les prendraient pas pour des dieux. Eux aussi s'entrechoquent les uns les autres, et ils se sont précipités dans le plus profond abîme de l'impiété; et cela, uniquement pour avoir voulu juger de tout ce qui les concerne, par leurs propres raisonnements. Mais la foi, au contraire, dissipe par son aspect toutes les ténèbres dans l'âme de celui qui la reçoit. Tel un navire ballotté par la violence des vents, assailli par des vagues sans cesse renaissantes, dès que l'ancre a été jetée, demeure ferme et prend en quelque sorte racine au milieu

des flots; tel notre esprit, jouet des pensées profanes qui l'assaillent, dès que la foi, plus puissante qu'une ancre, y est entrée, n'a plus rien à craindre du naufrage et conduit sa nef dans la certitude de sa conscience, comme dans un port, à l'abri de la tempête. Aussi l'Apôtre dans son épître aux Hébreux parle de la foi en ces termes : *Elle est pour notre âme comme une ancre ferme et sûre, qui pénètre jusque dans le sanctuaire que cache le voile.* (Hébr., vi, 10). De peur qu'à ce mot d'ancre, vous ne pensiez être entraînés vers la terre, il vous montre dans la foi une ancre d'une nature singulière, une ancre qui, au lieu d'appesantir l'âme, lui donne des ailes et la transporte dans le ciel, et la conduit jusque dans le sanctuaire qui est derrière le voile; et sous le nom de voile, l'Apôtre désigne ici le ciel ¹. »

XXII

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I. — « **Moi je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.** » (Jean, x, 11).

I. — Reconnaissons combien Jésus-Christ s'est appliqué à se faire connaître. Il ne s'est pas contenté d'accomplir des œuvres admirables et de déclarer hautement qu'il était le Fils de Dieu, le Sauveur du monde; il a encore voulu par les divers titres qu'il s'est donné, nous faire connaître d'une manière simple et saisissante quelle était sa mission et quels biens il apportait aux hommes. Il venait de déclarer aux Juifs qu'il était la porte et qu'il était aussi le portier qui ouvre au pasteur, et voici maintenant qu'il dit : *Moi, je suis le bon pasteur.* Mais ce qui peut nous paraître encore plus étrange, c'est qu'il s'est aussi désigné sous d'autres noms, tels que celui de brebis ou de lion. Que faut-il en conclure? C'est que nous ne devons voir dans ces divers titres donnés à Jésus-Christ qu'une ressemblance avec lui, et ne les admettre qu'au point de vue de l'analogie que ces choses ou ces noms peuvent avoir avec lui.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Notre-Seigneur s'adresse à ses brebis présentes et futures, à ceux qui étaient alors sous ses yeux, et à nous, et à tous ceux qui après nous devaient devenir ses brebis, et il leur apprend quel est celui qui leur a été envoyé. Toutes entendent donc la voix du pasteur qui leur dit : *Je suis le bon pasteur.* Mais si nous devons à sa grâce et à sa miséricorde de connaître le pasteur et la porte, il nous a laissé chercher qui était le portier. Quel est-il à notre avis? Peut-être le portier est-ce Notre-Seigneur lui-même. Dans les choses humaines la différence est bien plus grande entre le pasteur et la porte qu'entre

¹ S. Chrys., *In Illud* : « Habentes eundem Spiritum fidei » (II Cor., iv, 13), Rom. i, n. 3 et 4, trad. Vivès.

le portier et la porte ; et cependant Notre-Seigneur déclare qu'il est à la fois le pasteur et la porte. Si nous considérons les propriétés de chacune de ces choses, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est ni le pasteur, dans l'acception que nous avons coutume de donner à ce mot ; ni la porte, car il n'est l'ouvrage d'aucun artisan. Mais si nous nous bornons aux rapports d'analogie, il est à la fois la porte et le pasteur, j'ose même aller plus loin, il est la brebis. La brebis sans doute est soumise au pasteur, et cependant il est à la fois pasteur et brebis. Où voyons-nous qu'il est pasteur ? Vous en avez la preuve dans vos mains, lisez l'Evangile : *Je suis le bon pasteur*. Où trouvons-nous qu'il est brebis ? Interrogez le prophète : *Il a été conduit comme une brebis à la boucherie*. (Is., LIII, 7). Interrogez encore l'ami de l'Époux : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde*. (Jean, I, 29). Je vous dirai même quelque chose de plus merveilleux, en suivant toujours ces rapports d'analogie. L'agneau, la brebis et le pasteur sont amis, mais les pasteurs gardent soigneusement leurs brebis contre les attaques des lions ; et cependant il est écrit de Jésus-Christ qui est brebis et pasteur : *Le lion de la tribu de Juda a remporté la victoire*. (Apoc., V, 5). Toutes ces dénominations doivent être prises comme simples caractères de ressemblance, et non comme emportant les propriétés réelles des choses. Nous voyons ordinairement les pasteurs assis sur une pierre pour de là veiller à la garde de leurs troupeaux ; certainement le pasteur vaut mieux que la pierre sur laquelle il est assis ; et cependant Jésus-Christ est à la fois le pasteur et la pierre. Tout cela n'est donc que simple analogie. Si vous me demandez ses propriétés réelles, je vous répondrai : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*. Si vous demandez ses qualités essentielles, je vous dirai qu'il est le Fils unique du Père pour l'éternité, engendré de toute éternité, par qui tout a été fait, immuable comme son Père, qu'il a pris une forme humaine sans éprouver aucun changement, et que s'étant fait homme par son incarnation, il est à la fois Fils de l'Homme et Fils de Dieu. Tout ce que je viens de dire n'est point une simple ressemblance, c'est la réalité¹.

II. — Quelle est la brebis qui ne se sent heureuse de vivre sous la conduite de ce bon pasteur, Jésus-Christ Fils unique de Dieu, Verbe fait chair ? Méditez donc cette belle parole qu'il a dite par son prophète : *Je chercherai les brebis qui étaient perdues, je rappellerai celles qui étaient égarées, je panserai les plaies de celles qui étaient blessées, je fortifierai celles qui étaient abattues, et je conserverai celles qui étaient fortes*. (Ez., XXXIV, 16). N'est-ce point ce qu'il a fait dans les jours de sa vie mortelle, et depuis qu'il est monté au ciel a-t-il cessé de remplir ses devoirs de bon pasteur ? Ah ! sachez le

voir dans l'Eglise dont il est le chef, sachez le reconnaître dans ses membres. Il parle et il agit maintenant par le ministère de son Eglise, par ses prêtres, car il n'y a qu'un seul bon pasteur, parce qu'il renferme dans sa personne tous ceux qui sont bons. Oui, vous avez dit vrai, ô Jésus, nous entendons votre voix dans la voix de votre Eglise, et nous vous suivons en suivant votre Eglise, parce que c'est vous qui êtes notre unique pasteur.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Si le Verbe nous déclare par son prophète qu'il est notre pasteur et qu'il ne veut confier ses brebis à personne, c'est que tous les bons pasteurs sont réunis en un seul qui est Jésus-Christ. Il ne faudrait pas croire cependant que Dieu n'ait pas trouvé à qui confier ses brebis. Il les a confiées alors parce qu'il a trouvé Pierre, et dans la personne de Pierre il a eu dessein d'établir l'unité. Il y avait plusieurs apôtres et c'est à un seul qu'il dit : *Païssez mes brebis*. (Jean, XXI, 17). Loin de nous la pensée qu'il n'y ait point maintenant de bons pasteurs ! Gardons-nous de croire qu'ils viennent jamais à manquer, ne faisons point à sa miséricorde l'injure de penser qu'elle ne puisse les enfanter et les établir. S'il y a de bonnes brebis, il y a aussi de bons pasteurs, car c'est parmi ces bonnes brebis que sont choisis les bons pasteurs. Mais tous les bons pasteurs sont dans un seul et ne font qu'un avec le pasteur unique. Lorsqu'ils conduisent les brebis dans les pâturages, c'est Jésus-Christ lui-même qui les conduit. Ils ne donnent point comme leur parole la parole de l'époux, mais ils se réjouissent d'entendre la voix de l'époux. C'est donc lui qui fait paître les brebis lorsqu'eux-mêmes les paissent, et il peut dire : C'est moi qui les fais paître, parce que c'est sa voix qui parle par leur bouche, c'est sa charité qui les anime. Voyez, en effet, l'apôtre saint Pierre : lorsque le Sauveur lui confie ses brebis comme à un autre lui-même, il veut ne faire qu'un avec lui avant de lui remettre ses brebis entre les mains. Notre-Seigneur devait être le chef du corps, et Pierre représenter le corps même, c'est-à-dire l'Eglise. Aussi avant de lui confier ses brebis, il ne lui parle pas comme à un étranger : *Pierre, lui dit-il, m'aimez-vous ? Oui, Seigneur, je vous aime, répondit-il. Il lui dit une seconde fois : M'aimez-vous ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, je vous aime. Il lui dit une troisième fois : M'aimez-vous ? Et Pierre lui dit : Oui, je vous aime*. (Jean, XXI, 15). Il affermit la charité pour consolider l'unité. C'est donc lui qui fait paître ses brebis dans la personne de ses pasteurs, et les pasteurs les font paître dans la personne de Jésus-Christ, et ainsi il n'est point parlé de ces pasteurs et il en est parlé. Les pasteurs cherchent la gloire, mais que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. On fait paître les brebis pour Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, lorsqu'on ne cherche pas à se paître soi-même en dehors de Jésus-Christ. Ce n'est point parce que les

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. XLVI, n. 1-3, trad. Vivès.

pasteurs devaient faire défaut, ce n'est point pour prédire ces temps malheureux que le prophète, parlant au nom même du Seigneur, dit : *Je ferai paître mes brebis, parce que je ne sais pas à qui les confier.* (Ez., xxxiv, 13). Pierre était encore sur la terre, les apôtres étaient encore vivants et dans ce monde lorsque l'unique pasteur, dans lequel tous les pasteurs ne font qu'un, disait : *J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène, et il y aura un seul berger et un seul troupeau.* (Jean, x, 16). Que tous les pasteurs soient donc réunis dans cet unique pasteur, qu'ils ne fassent entendre qu'une seule voix, celle du pasteur. C'est lui seul que les brebis doivent suivre et non celui-ci ou celui-là, et tous les pasteurs unis en lui doivent tenir le même langage et ne point enseigner de doctrine différente. *Je vous conjure, mes frères,* disait l'Apôtre, *d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir de divisions parmi vous.* (I Cor., i, 10). Cette voix pure de tout schisme, éloignée de toute hérésie, doit être entendue par des brebis qui suivent alors leur pasteur, comme il le dit lui-même : *Mes brebis entendent ma voix et me suivent¹.* »

III. — Voyez combien est grand l'amour du bon pasteur envers ses brebis. Il ne s'est pas contenté de partager leurs misères, leurs souffrances, de vivre dans les tribulations et les persécutions, il a encore voulu donner sa propre vie pour les racheter et leur communiquer la vie éternelle. *Personne*, avait-il dit, *n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis.* (Jean, xv, 13). Et ce sacrifice, il l'a fait de sa propre volonté, comme il a voulu et quand il a voulu. Il l'a déclaré, disant : *Personne ne me ravit la vie ; mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (Ib., x, 18). C'est donc avec raison que le disciple bien-aimé nous a dit : *Nous connaissons la charité de Dieu, en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* (I Jean, iii, 16). Or cette vie qu'il a donnée ou mieux cette mort qu'il a soufferte, et c'est ce qui relève son amour, il l'a soufferte alors que nous étions encore les ennemis de Dieu : *Le Christ*, dit saint Paul, *est mort pour les impies.* (Rom., v, 6).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Méditons ce témoignage de son amour. Voyez quelles arrhes nous avons reçues des promesses de Dieu : la mort du Christ, le sang du Christ. Qui est mort pour nous ? Le Fils unique de Dieu. Pour qui est-il mort ? Plût à Dieu qu'il fût mort pour les justes ! Plût à Dieu qu'il fût mort pour les bons ! Mais quoi ? *En effet*, dit l'Apôtre, *le Christ est mort pour les impies.* Celui qui a donné sa mort pour les impies, que réserve-t-il aux justes, si ce n'est sa vie ? Que la fragilité humaine se relève donc, qu'elle ne perde pas l'espérance, qu'elle se garde de se bri-

ser, de s'égarer, qu'elle ne dise pas : Je périrai. Celui qui a promis la vie est Dieu ; il est venu sur terre pour nous faire cette promesse ; il a paru aux yeux des hommes, il est venu prendre sur lui notre mort et nous promettre sa vie. Il est venu dans la région où nous sommes exilés pour s'y soumettre à tous les maux qui s'y trouvent en abondance : les opprobres, les coups de fouets, les soufflets, les crachats sur la face, les affronts, la couronne d'épines, la suspension sur un gibet, le crucifiement, la mort. Voilà les misères qui sont en abondance sur cette terre ; c'est pour les prendre sur lui qu'il est venu. Qu'a-t-il donné ici-bas et qu'a-t-il reçu en échange ? Il a donné ses exhortations, il a donné sa doctrine, il a donné la remission des péchés ; il a reçu des affronts, la mort et la mort sur la croix. Il nous a des régions célestes apporté des bienfaits, dans nos régions il n'a souffert que des maux. Cependant il nous a promis qu'un jour nous irions dans cette région d'où il était venu et il a dit : *Mon Père, je veux que là où je suis, ils soient avec moi.* (Jean, xvii, 24). Voilà l'immense amour qui nous a prévenus ! Nous n'étions pas où il était, il est venu avec nous, nous serons avec lui là où il est. O homme mortel ! Qu'est-ce que Dieu nous a promis ? La vie éternelle. Ne le croyez-vous pas ? Croyez-le, oui, croyez-le. Ce qu'il a déjà fait est bien plus considérable que ce qu'il a promis. Qu'a-t-il fait ? Il est mort pour vous. Qu'a-t-il promis ? Que vous vivrez avec lui. Il est plus incroyable que l'Eternel soit mort, qu'il n'est incroyable qu'un mortel vive éternellement. Dès à présent, ce qui est le plus incroyable est accompli, nous en sommes en possession. Si Dieu est mort pour l'homme, pourquoi l'homme ne pourrait-il vivre avec Dieu ? Est-ce qu'un être mortel, pour lequel est mort celui qui vit éternellement, ne peut vivre éternellement aussi ? Mais comment et pourquoi Dieu est-il mort ? Est-ce que Dieu peut mourir ? Il a pris de vous de quoi mourir pour vous. Sa chair seule pouvait mourir, le corps mortel pouvait seul mourir ; il s'est revêtu de votre mortalité afin de mourir pour vous, il vous revêtira de ce qui vous fera vivre avec lui. Où s'est-il revêtu de cette mortalité ? Dans le sein d'une Vierge sa mère. Où vous revêtira-t-il de la vie ? Dans le sein de son Père, dont il est l'égal. Il s'est choisi une chaste couche, où l'époux fut uni à l'épouse. Le Verbe a été fait chair, pour devenir chef de l'Eglise. En effet, le Verbe par son essence n'est pas une partie de l'Eglise ; mais pour devenir le chef de l'Eglise, il s'est revêtu de chair. Nous avons déjà quelque chose de nous dans le ciel, c'est-à-dire cette chair qu'il a prise, dans laquelle il est mort, dans laquelle il a été crucifié ; déjà des prémices de vous-mêmes vous ont précédés, et vous doutez que vous ne deviez un jour les suivre ? »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. XLVI, cap. XIII, n. 30, trad. Vivès.

² S. Aug., *In Ps.* cXLVIII, n. 8, trad. Vivès.

II. — « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » (Jean, x, 14).

I. — Quelle consolation pour les âmes chrétiennes de savoir qu'elles sont connues de Jésus, c'est-à-dire qu'elles en sont aimées, et qu'elles n'ont rien à craindre du loup ravisseur ! Dès l'instant qu'on écoute la voix du divin pasteur, on est certain de marcher dans la bonne voie, car sa parole est lumière et vérité. Il peut se faire cependant qu'on n'écoute pas sa voix et qu'on soit néanmoins du nombre de ses brebis. Voilà le grand mystère que saint Paul nous annonce lorsqu'il écrit à son disciple : *Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui.* (II Tim., II, 19). Qu'est-ce à dire sinon qu'il y a des hommes qui sont aujourd'hui blasphémateurs, prévaricateurs, livrés à toutes sortes de vices, et qui demain deviendront, sous l'action de la grâce, des chrétiens admirables, parce que la voix qu'ils ont fini par écouter les a changés, et de loups qu'ils étaient en a fait des brebis fidèles !

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu lui-même en personne, il a fait entendre sa voix ; c'était là, à bien plus juste titre, la voix du pasteur, puisqu'elle sortait de la bouche même du pasteur. C'était la voix du pasteur qui se faisait entendre par les prophètes, à plus forte raison par la bouche du pasteur. Or, tous n'ont point entendu cette voix. Mais que devons-nous penser ? Ceux qui l'ont écoutée étaient-ils tous des brebis ? Judas l'a entendue, cette voix, et c'était un loup ; il suivait Jésus-Christ, mais ce loup revêtu d'une peau de brebis tendait des embûches au pasteur. Quelques-uns, au contraire, de ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, n'écoutaient point sa voix et cependant ils étaient de ses brebis ; ce sont ces brebis que son œil distinguait dans la foule quand il disait : *Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous reconnaîtrez ce que je suis.* (Jean, VIII, 28). Lorsqu'elles n'écoutaient pas la voix du pasteur, elles n'étaient pas encore ses brebis, c'étaient des loups ; et lorsqu'elles ont entendu la voix du pasteur, elles l'ont trouvé, elles l'ont suivi, elles ont espéré les promesses qu'il leur faisait parce qu'elles ont accompli les ordres qu'il leur donnait¹. C'est donc avec raison que l'Apôtre nous dit : *Ceux que Dieu a connus dans sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût lui-même le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (Rom., VIII, 29). Le Seigneur connaît donc ceux qui sont à lui, ce sont les brebis. Quelquefois elles s'ignorent elles-mêmes, mais le pasteur les connaît en vertu de cette prédestination, de cette prescience

de Dieu, de cette élection des brebis avant la création du monde, comme le dit encore l'Apôtre : *Il nous a élus en Lui avant la création du monde.* (Eph., I, 4). Selon les décrets de cette prescience de Dieu, de cette prédestination divine, que de brebis sont dehors et que de loups sont dans la bergerie ! Qu'est-ce à dire qu'il y a un grand nombre de brebis dehors ? Combien en est-il qui sont entraînés aujourd'hui par les plaisirs des sens et qui deviendront chastes ? Combien qui blasphèment aujourd'hui Jésus-Christ qui croiront en lui ? Combien qui se livrent aux excès de l'ivresse et qui seront un jour des modèles de tempérance ? Combien qui ravissent le bien d'autrui et qui donneront un jour leurs propres biens ? Et cependant ils écoutent actuellement une voix étrangère, ils suivent des pasteurs mercenaires. De même, par un triste retour, combien il en est qui chantent les louanges de Dieu dans le sein de l'Eglise et qui deviendront un jour des blasphémateurs ; aujourd'hui sobres, demain ensevelis dans le vin ; ils sont aujourd'hui debout, ils tomberont bientôt, ce ne sont point des brebis. Et cependant tant qu'ils suivent les règles de la sagesse, ils écoutent la voix de Jésus-Christ, le bon Pasteur². »

II. — C'est pourquoi l'Eglise, si elle s'efforce de maintenir les brebis dans la bonne voie, travaille aussi d'autre part à convertir les loups en brebis. Voilà le ministère qu'elle remplit dans le monde par ses pontifes et ses prêtres, ou mieux c'est Jésus-Christ lui-même qui, par leur intermédiaire, continue à remplir envers tous son office de bon pasteur. Voici ce qu'il a dit par son prophète : *Je rechercherai moi-même mes brebis, et je les visiterai. Comme un berger visite son troupeau au jour où il est au milieu de ses brebis disséminées, ainsi je visiterai mes brebis et je les délivrerai de tous les lieux où elles avaient été dispersées dans un jour de nuage et d'obscurité.* (Ez., XXXIV, 11-12). C'est ce qu'il a fait lui-même d'une manière visible dans les jours de sa vie mortelle, puisqu'il est descendu du ciel pour chercher la brebis qui s'était perdue (Matth., XVIII, 12) ; et c'est ce qu'il fait encore par les prédicateurs de l'Evangile qui, selon le conseil de l'Apôtre, annoncent la parole de Dieu, pressent les hommes à temps et à contre-temps. (II Tim., IV, 2).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Voyez quelle est notre condition. Nous sommes constamment entre les mains des voleurs et sous la dent des loups fureux, et nous vous demandons de prier Dieu de nous arracher à ces dangers. Souvent les brebis qui s'égarent se révoltent de ce qu'on les cherche, et prétendent qu'elles nous sont étrangères par le fait même de leur égarement et de leur perte. « Pourquoi voulez-vous nous ramener ? Pourquoi nous cherchez-vous ? » Mais c'est justement parce qu'elles sont égarées, parce qu'elles sont perdues, que nous désirons les ramener et que nous les cherchons. « Si je suis dans l'erreur, si je suis

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. XLV, n. 10, trad. Vivès.

² S. Aug., n. 12, *ut supra*.

« perdu, me dit-on, pourquoi me désirez-vous ? « pourquoi me cherchez-vous ? » C'est parce que vous êtes dans l'erreur que je veux vous ramener, c'est parce que vous êtes perdu que je veux vous trouver. « Mais je veux persévérer dans mon erreur, je veux me perdre. » Vous voulez persévérer dans votre erreur, vous voulez vous perdre ? Mais n'ai-je pas beaucoup plus de raison de ne pas le vouloir ? Je ne crains pas de le dire, je me rends importun, car j'entends l'Apôtre me faire cette recommandation : *Annoncez la parole, pressez les hommes à temps, à contre-temps.* (II Tim., iv, 2). A qui prêche-t-on la parole à temps, à qui l'annonce-t-on à contre-temps ? On l'annonce à temps à ceux qui la reçoivent volontiers, et à contre-temps à ceux qui refusent de l'entendre. Oui, je suis importun, je ne crains pas de le dire. Vous voulez rester dans votre égarement, vous voulez périr, et moi je ne le veux pas, et Celui dont la parole m'épouvante ne le veut pas non plus. Si je me rendais à vos désirs, écoutez ce qu'il me dit et les reproches qu'il m'adresse : *Vous n'avez pas rappelé la brebis qui s'égarait, vous n'avez pas cherché celle qui était perdue.* (Ez., xxxiv, 4). Or dois-je vous craindre plus que Dieu ? *Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ.* (II Cor., v, 10). Je ne vous crains pas, car vous ne pouvez renverser le tribunal de Jésus-Christ pour lui substituer le tribunal d'un homme. Je rappellerai la brebis qui s'égare, je rechercherai celle qui est perdue ; que vous le vouliez ou non, je le ferai. Et si dans cette course je suis déchiré par les buissons des forêts, je me ferai petit pour passer par les sentiers les plus étroits, je battrai tous les buissons, et autant que le Seigneur dont la parole m'effraie m'en donnera la force, je parcourerai toute la terre, je rappellerai la brebis égarée, j'irai à la recherche de la brebis perdue. Si vous ne voulez pas que je me dévoue à ces fatigues, ne vous égarez point, ne vous perdez point ¹. Comment pourrions-nous oublier de vous chercher, alors que le divin Pasteur a dit : *Comme un pasteur visite son troupeau, ainsi je visiterai mes brebis !* Quel jour ? *Au jour de nuage et d'obscurité, c'est-à-dire au jour de pluies et de nuées.* La pluie et les nuées figurent les erreurs du siècle, les ténèbres épaisses que répandent les passions des hommes et l'obscurité profonde qui couvre toute la terre. Or, il est difficile que les brebis ne s'égarent point dans cette obscurité, mais le pasteur ne les abandonne point. Il les recherche. Ses yeux perçants pénètrent jusque dans la nuée, l'obscurité des nuages n'est point un obstacle pour lui, il voit ses brebis partout où elles peuvent s'égarer, il les rappelle, vérifiant ainsi ce qu'il dit dans l'Evangile : *Mes brebis entendent ma voix et me suivent.* (Jean, x, 27). *Je rechercherai mes brebis au milieu des brebis dispersées, et je les délivrerai.* Quelque difficulté

qu'il y ait à les trouver, je saurai les trouver. Soyez sans crainte, la nuée est épaisse, le nuage est sombre, mais rien n'est impénétrable à ses yeux ¹. »

III. — Laissez-vous donc retrouver, brebis du Seigneur, et revenez au bercail. Pourquoi vous qui êtes nu et sans vêtements, errant et égaré, perdu et blessé, dans l'impuissance de retrouver vous-même le chemin de la bergerie, pourquoi ne permettriez-vous pas au bon pasteur de vous prendre sur ses épaules et de vous ramener dans son Eglise ? Ah ! donnez à son amour la joie de vous guérir et de vous faire reposer sur son cœur. Alors vous chanterez : *Le Seigneur me conduit et rien ne me manquera. C'est dans un lieu abondant en pâturages qu'il m'a établi. C'est auprès d'une eau fortifiante qu'il m'a élevé. Il a fait revenir mon âme, il m'a conduit dans les sentiers de la justice, à cause de son nom.* (Ps., xxi, 1-3). Voyez les pâturages qu'il vous offre : ce sont ses paroles plus douces que le miel, ce sont ses enseignements admirables, et plus particulièrement c'est lui-même, car il a dit : *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.* (Jean, vi, 56).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Reconnaissez, ô homme, ce que vous avez été, où vous avez été, et sous quel joug vous étiez placé. Vous étiez une brebis errante, dans une terre déserte où il n'y avait ni chemin ni eau, vous vous nourrissiez de ronces et d'épines. Placée sous le joug d'un mercenaire, vous aviez tout à craindre des attaques des loups. Mais maintenant que le pasteur véritable vous a cherchée et que, dans son amour, il vous a rapportée sur ses épaules, vous êtes rentrée dans le bercail, c'est-à-dire dans la maison de Dieu, dans l'Eglise, où Jésus-Christ lui-même est votre pasteur et où les brebis demeurent toujours réunies. Ce pasteur n'est plus comme le mercenaire sous lequel vous meniez une vie de misère et de fatigue, toujours en proie à la crainte du loup. Or, voulez-vous savoir avec quelle immense sollicitude ce bon Pasteur veille sur vous ? Il a donné sa vie pour vous. Voilà ce qu'il a fait. Le loup cherchait à se jeter sur vous : il s'est offert à la mort pour vous. Maintenant vous demeurez dans le bercail en toute sécurité. Et vous n'avez pas besoin qu'un autre vienne ouvrir et fermer la porte de votre bergerie, parce que Jésus-Christ lui-même est tout à la fois le pasteur et la porte, il est le pâturage et le gardien. (Jean, x, 9). Or, ces pâturages que vous a préparés le bon pasteur et où vous trouvez une nourriture abondante ne sont point des prairies verdoyantes, où des plantes renfermant un doux suc sont mêlées à des plantes amères et qui n'ont qu'une durée limitée. Ces pâturages pleins de douceur sont les paroles et les commandements de Dieu. C'est de ces pâturages qu'avait goûté celui qui disait à Dieu : *Que vos paroles me sont douces ! Le miel le plus exquis*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. XLVI, cap. VII, n. 14, trad. Vivès.

¹ S. Aug., cap. x, n. 22, *ut supra*.

est moins agréable à ma bouche. (Ps., cxviii, 103). C'est de ces mêmes pâturages qu'il crie aux brebis du Seigneur : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !* (Ps., xxxiii, 9). Lisez donc le décalogue de l'ancienne Loi : *Vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne ferez point de faux témoignages,* et le reste. (Ex., xx, 13 et suiv.). Lisez ces préceptes qui sont la gloire du Nouveau Testament : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre en héritage,* et tout ce qui suit (Matth., v, 3 et suiv.), et d'autres enseignements semblables et plus développés qu'ont semés les prophètes et les apôtres. C'est encore en vue de ces pâturages que le pasteur lui-même crie à ses brebis : *Travaillez pour la nourriture qui ne périt point.* (Jean, vi, 27). Or elle ne périt point parce que la parole du Seigneur demeure éternellement. La parole du Seigneur est pour vous une nourriture, et non seulement une nourriture, mais encore un breuvage. Ecoutez ce qu'il dit par le prophète à l'ancien peuple : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif.* (Eccl., xxiv, 29). Et lui-même nous dit en termes formels : *Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage.* (Jean, vi, 56). Or, ces pâturages ne sont pas loin de l'eau qui fortifie. Un seul endroit les renferme : c'est l'Eglise catholique, où les commandements de la vie sont vos pâturages, et la source d'eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle est pour vous l'onde qui vous fortifie lorsque vous êtes baptisés pour naître en Jésus-Christ. Si vos pâturages ne sont arrosés de cette eau, vous ne pourrez y trouver une nourriture fortifiante, car les commandements de Dieu sans le baptême de Jésus-Christ ne peuvent produire de fruits, ni devenir pour l'âme un aliment réparateur. Lors donc que l'eau fortifiante de Jésus-Christ vous aura rendu propre à vous rassasier de la saveur de ces doux pâturages, alors vous connaîtrez cette douceur et vous vous écrierez dans la joie de votre âme : *Il a converti mon âme ; il m'a conduit par les sentiers de la justice pour la gloire de son nom ¹.* »

RÉCITS ET CAUSERIES

III

LE SEMEUR

L'autre jour, je passais aux Quatre-Routes, quand j'aperçus un de mes bons paroissiens, occupé à semer de l'avoine dans son champ. D'un pas très égal, il allait et revenait, la main bien ouverte pour saisir la semence et la répandre largement.

La conversation suivante s'engagea :

— *Vous allez vous promener, Monsieur le curé ?*

— Non, je vais faire comme vous.

— *Comment ?*

— Oui, car moi aussi je vais semer. Seulement, au lieu de semer du blé ou autre chose, je tâche de semer la vérité, la vertu, le bonheur.

— *Et quels sont donc vos champs ?*

— Ce sont les esprits et les cœurs de mes paroissiens. Petits et grands, vieux ou jeunes, je dois tous les évangéliser. C'est là ma terre à moi.

— *Est-elle bien fertile, Monsieur le curé ?*

— C'est comme pour vos cultures, cela dépend...

De même que vous avez des terres fécondes qui se laissent bien cultiver et d'autres qui le sont moins, de même je rencontre des âmes empressées et dociles qui se laissent bien instruire, et d'autres qui le sont moins.

— *Celles-ci, qu'est-ce qui les empêche donc de se laisser cultiver ?*

— C'est encore comme pour vous. Vous avez des terres qui manquent de fonds ; moi, j'ai des âmes qui manquent de réflexion. Vous avez des terres qui sont remplies de tuf ; moi, j'ai des âmes entêtées qui s'endurcissent volontairement. Vous avez des terres où pullulent le chiendent et les ronces ; moi, j'ai des âmes où dominent les mauvais sentiments...

— *Et les bonnes, qu'est-ce que vous en faites ?*

— Elles se prêtent comme les champs excellents à toutes les cultures. L'ouvrier de Dieu les travaille à son gré, et, avec l'aide du bon soleil et de la bonne pluie de Dieu, elles produisent des moissons très riches de vertu et de sagesse.

— *Alors, Monsieur le curé, votre besogne, c'est tout à fait la même chose que la nôtre ?*

— Pas complètement. Quand un champ est bon ou mauvais, le profit ou la perte n'en est pas à lui, mais au cultivateur. Au contraire, quand une âme est docile ou rebelle, ce n'est pas celui qui la cultive, mais elle-même, qui y perd ou qui y gagne.

— *En sorte que c'est notre intérêt de nous laisser guider par vous ?*

— Juste !

Là-dessus, je donnai une bonne poignée de main à mon interlocuteur, et je rentrai chez moi pour écrire cette conversation et vous l'envoyer à tous, chers paroissiens de La Chapelle.

(L'Echo de La-Chapelle-Saint-Mesmin).

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. ccclxvi, n. 3, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Les litanies de la sainte Vierge. — XXV. *Virgo clemens*, 289.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XV. Le Déluge. La tour de Babel, 293.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXIII. Pour le troisième dimanche après Pâques : *in Joan.*, xvi, 20 et 22 (d'après saint Chrysostome), 295.

Allocutions de mariage. — I, 299.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT.* III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Nombre et distinction des sacrements, 301.

Récits et Causeries. — IV. La première communion, 304.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXV

VIRGO CLEMENS

C'est un beau privilège que la puissance ! Aussi aimons-nous à nous appuyer sur l'autorité de ceux qui en sont revêtus. Mais la puissance d'ordinaire enorgueillit et rend dur : l'homme croit volontiers que la fortune qui l'élève au-dessus des autres ne vient que de ses propres mérites et il méprise ses frères, si bien que rarement, quand il possède le pouvoir, il est aussi doué du bon vouloir. Par nature il n'est pas bienveillant, il le devient par grâce. Marie au contraire était naturellement bonne et de plus elle est le chef-d'œuvre de la grâce : c'est pourquoi elle est aussi le modèle accompli de la clémence.

La clémence, la plus douce des vertus, celle qui fait le plus d'heureux ; la plus dangereuse aussi, parce qu'elle fait le plus d'ingrats et peut devenir l'occasion de vices et de désordres que son trop large exercice paraîtrait autoriser ! Aussi en Dieu cette admirable perfection est-elle tempérée par l'infinie et nécessaire justice. Seule Marie peut se permettre d'être clément sans mesure, parce que son rôle à elle n'est point de porter des arrêts, ni de punir, mais seulement d'intercéder et de pardonner. Elle laisse à Dieu le royaume de la justice et se réserve celui de la miséricorde.

Voilà pourquoi elle est clément et très clément. Prions-la de nous faire comprendre l'étendue de cette vertu qui est en elle si éminente, puis les raisons de sa virginale clémence : *Virgo clemens !*

I

Qu'est-ce que la clémence ? C'est la facilité à pardonner, la promptitude à implorer en faveur

des coupables et des malheureux, c'est enfin la douceur du juge dans l'application de la peine. C'est donc une vertu qui a son principe dans la charité, une vertu du cœur.

1. Marie, la femme de cœur par excellence, devait mettre cette vertu au-dessus de toutes les autres. Qu'on voudrait connaître tous les détails de sa vie, afin de mieux l'admirer et de l'aimer davantage ! Ce que nous en savons est si beau !

Vous vous rappelez la visite de l'ange à Nazareth. Il apprend à Marie que sa cousine et amie sainte Elisabeth va devenir mère de saint Jean-Baptiste. Aussitôt la douce Vierge, n'écoutant que son cœur, se lève et part à travers les montagnes de Judée jusqu'à Aïn Karem pour la voir, la visiter, l'encourager, se réjouir avec elle. La cause de sa démarche aussi prompte que spontanée, vous la connaissez. Sainte Elisabeth a besoin d'elle, de sa douce parole, de ses pieux entretiens qui charmeront sa solitude. Mais surtout, il y a là une petite âme souillée encore du péché originel, qui gémit de cette tache, qui soupire après la présence de Celle qui l'en affranchira, l'âme du Précurseur. Aussi à peine a-t-elle paru que Jean-Baptiste tressaille dans le sein de sa mère, tandis que celle-ci exhale sa joie dans une prière, une humble salutation, un cri de reconnaissance que tous les siècles répéteront avec émotion.

« D'où me vient ce bonheur, s'écrie sainte Elisabeth, que la mère de mon Dieu daigne venir à moi ? » Mais ce bonheur lui vient de la bonté, de la clémence de la Vierge Marie, et cette vertu produit aussitôt les prodiges accoutumés : la pureté dans l'âme de l'enfant, la joie dans l'âme de la mère.

Une autre fois, c'est à Cana que nous rencontrons Marie, dans une noce qu'elle sanctifie par sa présence. Elle a l'œil à tout, elle jouit d'y voir son fils entouré des premiers disciples, mais elle s'inquiète aussi parce que l'imprévoyance a si bien présidé aux préparatifs que le vin manque.

Aussi bien est-ce à elle que s'adressent éplorés les gens de la maison : ils la savent si bonne ! Ils n'ont même pas besoin de lui exposer leur cruel ennui, elle a tout vu, elle qui ne pense qu'aux autres. Alors elle adresse à Jésus cette admirable parole qui la peint si bien : « Ils n'ont pas de vin. » Elle ne dit pas : « Regardez, nous n'avons pas de vin ! » Est-ce qu'elle songe à elle, qui sans doute ne buvait que de l'eau ? Elle songe aux conviés qui vont en manquer, elle en demande pour eux, très heureuse d'ailleurs qu'ils en boivent, pendant qu'elle s'en prive. C'est ainsi qu'elle se préoccupe non plus seulement de leur âme, comme dans sa visite à Elisabeth, mais de leur corps, de leur bien-être, afin qu'ils goûtent dans cette réunion où règne le bonheur, les jouissances légitimes du goût, afin que la joie soit complète et que sa présence ne leur laisse pas un nuage, rien que des souvenirs heureux.

Comme elle comprend bien la nature humaine !

2. Tous les siècles ont été touchés de sa clémence, au dire de saint Bernard. Aussi l'Eglise l'a-t-elle

comparée à l'arc-en-ciel au milieu des nuées, l'arc-en-ciel de l'espérance. Quand après une chaude journée d'été l'orage éclate qui nous effraie, nous remue jusqu'au fond de la conscience, nous fait trembler pour nous-mêmes, pour nos biens, pour nos moissons, pour notre vie, et provoque dans notre cœur une prière inquiète et soumise, tout à coup le ciel se débarrasse de ses lourds nuages noirs, on respire mieux, une douce fraîcheur règne dans l'air et vous voyez soudain se dresser dans le firmament l'arc-en-ciel sauveur. C'est la fin de la tempête, c'est la paix, c'est la sérénité, c'est l'espérance.

Dans vos âmes aussi vous avez connu ces orages, votre ciel s'assombrit parfois, votre conscience se voile de tristesse. Vous avez lu un livre perfide, écouté avec plaisir des conversations légères, noirci des réputations, triomphé de quelque rivale par un luxe ambitieux, une réplique mordante, une allusion cruelle ; ou bien votre cœur s'est laissé prendre par une affection intime que vous n'osez avouer, mais dont vous jouissez, dans votre pensée cachée à tous, dans votre imagination qui s'abandonne. La passionnaît, votre ciel se charge, vous souffrez de toute manière, vous êtes malheureuse !

Pourquoi ? C'est que vous avez oublié Marie, les bonnes pensées d'ordre, de conduite, de piété que vous rappelle toujours son souvenir. Mais au sein de vos perplexités voilà qu'elle vous apparaît, son arc-en-ciel se dresse au firmament de votre âme, vous voyez, vous respirez, vous espérez ; les passions se taisent ; une bonne confession, et votre bonheur revient tout entier. C'est l'œuvre de la clémence de Marie qui n'abandonne pas son enfant.

L'Eglise la compare encore à un superbe olivier qui s'élève dans les champs, *quasi oliva speciosa in campis*. L'olivier c'est le symbole de la paix que Marie, comme la colombe de l'arche, a apportée au monde. Mais remarquez le mot de l'Ecriture. Cet olivier qui représente Marie est magnifique, et il étale son beau feuillage non pas dans un jardin réservé, ni dans une forêt, ni sur des sommets escarpés, mais dans la plaine, au milieu de la campagne, ou pour mieux dire au milieu du monde. Aussi est-il accessible à tous. Le voyageur qui est fatigué, le moissonneur qui est brûlé par le soleil viennent tout naturellement s'abriter sous ses branches. Marie accueille tout le monde, ceux qui trouvent la route pénible et qui ont besoin de repos, ceux que les combats de la vie ont vaincus ou que les passions tourmentent. Comme le soleil de midi accable le travailleur, elle les appelle tous, elle étend sur eux ses rameaux protecteurs ; à son ombre ils retrouvent bientôt la fraîcheur, les convictions, la foi, ils reprennent des forces pour poursuivre leur route ou leur labeur. Nos aïeux aimaient à planter ainsi des arbres à la rencontre des chemins, afin que les passants pussent s'y asseoir. C'était un acte de bonté charmante. D'autres sont venus qui ont supprimé la bonté et les arbres, la campagne est

restée nue et sans ombre ; plusieurs peut-être ont agi ainsi par un égoïsme raffiné ou par haine de l'homme, afin que les autres ne jouissent pas même de la fraîcheur de ce feuillage. Mais il est un arbre que nul ne saurait nous enlever : c'est Marie que nous rencontrons partout, à l'angle des routes de la vie, dans nos dangers, dans nos tristesses, il suffit de l'appeler, elle vient. *Virgo clemens*.

3. Elle nous défend devant Dieu. Un jour Dieu était irrité contre son peuple qui murmurait dans le désert, malgré tant de prodiges et de miracles, et il dit à Moïse : Jusqu'à quand ce peuple blasphémera-t-il mon nom ? Je le frapperai de la peste et le détruirai, et toi je te ferai le chef d'un peuple plus grand et plus courageux que celui-ci. — Seigneur, répondit Moïse, pardonnez-lui son péché suivant la grandeur de votre miséricorde, soyez-lui propice comme vous l'avez toujours été pour lui depuis sa sortie d'Egypte. — Et le Seigneur lui dit : Je lui ai pardonné sur ta parole. *Dimisi juxta verbum tuum*. (Num., xiv).

Or il y a ici plus que Moïse.

Que de fois le bras de Dieu a menacé l'univers souillé de crimes ! La sainte Vierge alors s'interposait ; Jésus la regardait et son courroux s'apaisait aussitôt. Il le dit un jour à sainte Brigitte dans une révélation : « Sans l'intervention des prières de ma Mère, il n'y aurait pas de miséricorde. » (*Révél.*, livre vi, chap. xxv). Saint Dominique l'a vu irrité contre nous et brandissant trois javelots sur la terre ; Marie alors le supplia de pardonner et elle obtint un sursis jusqu'à ce que deux Frères Prêcheurs aient exhorté les coupables à la pénitence. Ce sont là des révélations que l'Eglise ne désapprouve point, qu'elle autorise plutôt, elles sont donc dignes de toute créance et de tout respect.

Un moine cistercien de Clairvaux nommé Wilhelm fut transporté durant une extase devant le tribunal du Christ. A la droite du Sauveur, raconte-t-il, se tenait un ange qui sonna de la trompette. A ce bruit le monde entier se mit à trembler comme les feuilles d'un arbre que l'on secoue. L'ange se préparait à faire retentir de nouveau la trompette sur l'ordre de Jésus-Christ, pour anéantir la terre. Tous les saints étaient là, silencieux, quand Marie, la Vierge clémentine, se jeta aux pieds de son Fils, le suppliant d'épargner ce monde qu'il avait racheté de son sang. — « Non, répondait-il, tous sont tellement enfoncés dans le mal que je ne saurais différer le châtiment. » — Mais elle insista : « Epargnez-les du moins en faveur de mes dévots serviteurs, ces religieux qui m'implorent avec tant de confiance et de piété. » — Et le Fils pardonna sur la prière de sa Mère. (Miechow, t. iv, p. 235).

4. Quand elle vivait parmi nous elle était la bonté même, toujours prête à rendre service ; mais au ciel où Dieu lui a donné la royauté de la clémence, avec la puissance, elle comble de ses bienfaits tous les esprits, toutes les âmes que Jésus aime. Les anges eux-mêmes, dit saint Pierre Damien, ont vupar elle

leur félicité augmentée ; les âmes du purgatoire reçoivent d'elle le soulagement et l'espérance : elles sont ses enfants les plus éprouvés, comment ne viendrait-elle pas les consoler ? Et nous-mêmes sans cesse, si nous voulons répondre à ses inspirations, fréquenter les sacrements, lutter contre nos mauvais penchants, elle nous aide, nous fortifie, nous multiplie les grâces.

Ce qu'elle vous demande uniquement, mes enfants, c'est que vous désiriez fermement rester bonnes. Ayez cette volonté et elle fera le reste. Oh ! rester bonnes pour ressembler à Dieu qui est bon, à Jésus-Christ, à Marie la Vierge clémentine, quelle énergie cela suppose, mais ensuite quel bonheur intime, quelle suavité de vie ! Pouvoir vous présenter ici devant elle, au pied de son image, la regarder avec amour et lui dire : « C'est pour vous que je veux me conserver douce, humble, pure ; c'est pour vous que j'ai sacrifié les plaisirs du monde qui m'enivraient, les lectures frivoles ou légères, parce que je n'y retrouvais ni votre pensée ni votre nom ; c'est pour vous que j'ai renoncé à la vanité, à l'amour-propre, à telle vengeance, à telle parole piquante qui me venait et qui aurait si bien humilié une rivale ou une ennemie. » Quelle jouissance du cœur lorsque vous avez accompli généreusement ces petits sacrifices !

Car elle les voit, elle vous suit, elle s'occupe maternellement de chacune de vous. Sa grandeur au ciel ne lui a rien fait oublier de nos misères, sa charité ne s'en est qu'élargie à l'infini, le ciel en effet n'est point le pays de l'égoïsme, mais de l'amour. Elle s'est plu à révéler encore à sa bonne servante sainte Brigitte ce côté de la clémence qui lui est commun avec Jésus. « Au ciel, lui dit-elle, l'humilité de mon Fils, au milieu de la puissance de la divinité, est la même que lorsqu'il reposait dans l'étable, couché entre deux animaux. Comme Dieu il avait une science universelle, et cependant à cause de son humanité il ne parlait pas. De même que maintenant, assis à la droite de son Père, il écoute tous ceux qui lui parlent avec amour, et il leur répond par des inspirations du Saint-Esprit dont les paroles et les pensées sont comme une conversation directe. Et moi, de même, moi sa Mère, qu'il a exaltée au-dessus de toutes les créatures, je suis aussi humble qu'au temps où j'étais fiancée à saint Joseph, aussi humble que m'ont connue Dieu et Joseph. A ceux qui m'implorent je réponds, aux uns en répandant sur eux les grâces divines, aux autres selon qu'il plaît à Dieu. »

C'est ainsi qu'au ciel sa clémence a pris encore un essor nouveau et s'est étendue comme à l'infini.

II

Maintenant, pourquoi l'Eglise invoque-t-elle la clémence de Marie, sinon parce qu'elle la sait admirablement bonne ? Et comment ne serait-elle pas bonne, Marie qui réunit dans son cœur les trésors de bonté de la *femme*, de la *vierge* et de la *mère* ?

1. Elle est clémentine parce qu'elle est *femme*. Une femme bonne, dit le Sage, c'est un héritage de choix : *Pars bona, mulier bona*. Un cœur de femme, c'est ce que Dieu a créé de meilleur au monde. Il s'attendrit sur toute peine, il s'émeut devant toute misère, il cherche, il s'ingénie à chasser du monde les maladies, les tristesses, les accabllements. Dieu vous a ainsi faites que le malheur d'autrui vous fait souffrir physiquement. Alors il n'est rien que vous ne tentiez pour l'adoucir. Et vous avez encore ce privilège que loin de vous écraser, de vous abattre, l'infortune multiplie vos forces et vos moyens. Qu'un accident survienne, qu'une personne soit gravement malade ou blessée, aussitôt vos larmes coulent, mais elles coulent sur les plaies comme un baume, comme une huile salutaire. Tout en pleurant vous agissez, vous travaillez, votre charité est stimulée par le mal même, et quand vos larmes pourraient affliger le patient, lui causer inutilement de l'effroi, vous savez les refouler, et même lui sourire. Oh ! ce sourire de la charité qui luit au chevet des malades, des mourants, comme une étoile d'espérance au firmament de leur âme ! C'est peut-être le plus grand bienfait de la religion pour les individus, et c'est vous qui êtes les instruments de ce bienfait. Vous avez pris à Marie visitant Elisabeth quelque chose de sa grâce, de sa douceur, de son aménité, de sa tendresse. C'est son souvenir, c'est son regard qui vous inspire et qui a donné au monde cette merveille devant laquelle tous s'inclinent, amis et ennemis : la Sœur de charité.

Vous êtes faibles, et cependant les fatigues n'ont aucune prise sur vous, les nuits sans sommeil ne vous coûtent rien ; ce que l'homme le plus robuste ne saurait accomplir est un jeu pour votre organisation toute délicate qu'elle est ; rien ne vous résiste, parce que l'amour, le devoir, la grâce de Dieu vous revêtent d'une force que les hommes ne comprennent point car elle est divine. Comment expliquer par exemple qu'une sainte Elisabeth de Hongrie ait baisé avec bonheur des plaies purulentes dont la seule pensée fait frémir de dégoût, ou même ait avalé d'un trait l'eau qui lui avait servi à panser des lépreux ? Il n'y a qu'une seule raison à cet héroïsme : c'est qu'elle faisait cela pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si une sainte agissait ainsi, qui avait la souillure originelle avec les mauvais penchants de notre nature, si une femme admirable, je le veux, mais une femme après tout, une pauvre et infirme créature, était capable de ces prodiges de bonté, quelle idée ne devons-nous pas concevoir de Marie, qui fut la perfection de la charité ?

2. Non seulement elle était femme, mais *vierge*, et la vierge est meilleure que la femme. Celle-ci en effet a vu le mal de plus près, elle a été victime des ingratitude, vécu au contact de gens hypocrites ou méchants qui, sans la dégoûter du bien, en ont sûrement chez elle amoindri la pratique. Cette vie en effet est remplie d'ombres et de tristesses. Malheur à ceux qui en font la doulou-

reuse expérience sans s'y être préparés dès longtemps par une foi ardente, sans s'être cuirassés contre les hommes par de fortes convictions et par l'amour de Dieu ! Un jour ils éprouvent quelque cruel abandon, quelque mécompte inattendu, et ils deviennent amers, aigris, durs, impitoyables, méprisants. La déception les a terrassés, et ils s'écrient : « Les hommes sont trop méchants, ils ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux ! » Ou encore : « Voulez-vous être tranquilles en ce monde ? ne faites de bien à personne. » Effroyables paroles que la barbarie païenne aurait à peine inventées !

Une âme vierge n'a ni connu ni subi ces duretés. Elle ne croit pas le mal, mais seulement le bien. Quand elle regarde autour d'elle et qu'elle considère les petites querelles, les haines implacables des hommes, elle ne comprend pas. Comment peut-on se haïr pour si peu ? Il serait si facile et si doux de s'entendre et d'oublier généreusement ces animosités. Il est si bon de s'aimer, de se dévouer, de se faire du bien ! Voilà ce qu'elle se dit et elle se porte avec amour, avec un joyeux courage, vers toutes les œuvres de miséricorde.

Aussi bien ces anges de la charité dont nous parlions tout à l'heure sont aussi des vierges, et leur virginité est le puissant ressort de leur charité. Elles sont plus éprises des âmes, du dévouement, que les femmes ordinaires. Elles n'ont rien qui les retienne à la terre ; ni famille, ni enfants, ni richesses, ni propriétés qui les attachent ; elles n'ont qu'un but, qu'une pensée : faire du bien à tous, même et surtout aux ennemis de Dieu, car ceux-là sont les grands *miséreux*, les plus dignes de pitié, et elles sont les professionnelles de la clémence et de la charité.

Comprenez-vous maintenant pourquoi dans les Litanies nous appelons Marie « Vierge » et non pas « Mère » de clémence, *Virgo clemens* ! C'est que l'âme pure est ici-bas l'image la plus parfaite de Dieu qui est avant tout infiniment bon, et que plus attirée vers le bien, elle est aussi plus puissante pour l'accomplir.

3. Je n'ai garde toutefois d'oublier que Marie jouit aussi des privilèges touchants de la mère. La perfection pour la femme serait qu'elle gardât l'innocence, la candeur, la bonté virginales, augmentées de la tendresse et de la sollicitude maternelles. Cette perfection n'a été atteinte que par Marie, et grâce à un privilège unique, incommunicable. Elle est Vierge et Mère, à la clémence de l'une elle ajoute la puissance de l'autre. Elle est la Mère de Jésus-Christ, mais elle est aussi la nôtre. Nous faisons donc partie de son existence, de son cœur, de son bonheur, elle n'est heureuse que quand elle nous voit heureux, et elle ne jouira d'une pleine félicité que le jour où elle nous verra auprès d'elle. Aussi toutes ses grâces, ses inspirations, ses prières tendent-elles à nous attirer à elle, à nous mettre sur le chemin du paradis.

Qu'elle nous sache en danger, elle bondit à notre secours, comme nous faisons pour une personne qui veut se noyer ; et même si nous sommes

morts de la mort du péché, elle ne nous abandonne pas, elle espère toujours nous ressusciter.

Vous vous rappelez cette pauvre veuve de Naïm qui suivait en pleurant le cercueil de son fils. Une foule immense l'accompagnait prenant part à son deuil, parce que c'était son fils unique. Jésus passait, il vit cette femme, dont la douleur silencieuse faisait pitié, il la regarda, son cœur s'attendrit, touché par la miséricorde, il ordonna à ceux qui portaient le mort de s'arrêter et dit : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ! » « Et il le rendit à sa mère. »

Ne voyez-vous pas dans cette mère affligée Marie qui suit le convoi de nos âmes mortes ? Elle pleure, « parce que ses enfants ne sont plus, » et elle aime chacun d'eux comme un fils unique. Jésus est là, témoin de sa douleur, et vous voudriez que ce qu'il fit pour une pauvre femme inconnue qu'il n'avait sans doute jamais rencontrée, il ne le fit pas pour sa mère ; qu'il ait été ému de la douleur d'une étrangère, *misericordia motus*, et qu'il considérât froidement les larmes de Marie ? Car elle a pleuré, réellement pleuré, lorsque, par exemple, elle annonçait aux enfants de la Salette les malheurs qui allaient fondre sur la France. C'est nous hélas ! qui sommes demeurés insensibles à ses larmes. Mais Jésus les voit, les exauce et « il nous rend à notre mère. » Aussi désormais quand nous sommes régénérés, pardonnés, ressuscités, ne la quittons plus, cette mère bien-aimée, pour le péché homicide, pour le monde perfide qui nous ferait encore mourir. Soyons-lui reconnaissants de sa clémence.

Saint Bernard vint un jour à Spire où on le pria de prêcher. Il parla de la clémence de Marie et son discours terminé entonna le *Salve Regina* de sa voix admirable, pénétrante, qui ajoutait tant de force à sa charmante éloquence. Le chœur poursuivit jusqu'à *Et Jesum benedictum* : « Après cet exil montrez-nous Jésus le fruit béni de vos entrailles ! » Le chant alors se terminait là. Mais saint Bernard poursuivant son idée de cœur, son enthousiasme pieux pour la clémence de Marie qu'il venait de célébrer en chaire, continua tout seul : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* ! Les fidèles en furent tellement saisis, que ces invocations firent désormais partie intégrante du *Salve Regina*, l'hymne inspiré de la clémence.

invoquez donc souvent Marie sous ce titre consolant, mais appliquez-vous à lui ressembler par la bonté. Ne croyez pas le mal, mais seulement le bien ; ne voyez en ce monde que le côté bienveillant des choses, afin d'être aussi des vierges clémentes. Pendant toute votre vie du reste, appliquez-vous à chasser de votre âme l'amertume qu'y répandent trop souvent, quand elle n'est pas compénétrée et comme saturée de douceur, les hommes et les événements. C'est la science de la vie. Et de plus en plus, vous sentant faibles, attachez-vous à Marie, nourrissez-vous de sa dévotion comme d'un aliment quotidien. Elle est « l'olivier des champs. » Soyez le lierre qui s'attache à cet arbre doux et fort. Par lui-même le lierre est faible et inutile, mais quand

il s'est attaché à un arbre il ne fait qu'un avec lui ; à un mur, il lui arrive de soutenir des maisons.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XV

LE DÉLUGE. — LA TOUR DE BABEL

Plan

1. Les descendants de Caïn et de Seth. Corruption du genre humain.
2. Avertissements et menaces.
3. Noé. Description de l'arche.
4. Indifférence des hommes.
5. Le déluge. Sort éternel de ceux qui y périrent.
6. Sa durée. L'arc-en-ciel.
7. Les preuves du déluge.
8. La tour de Babel. Dispersion des peuples.

1. — Après le meurtre d'Abel, la sainte Ecriture appelle notre attention sur les familles de Caïn et de Seth.

Les descendants de Caïn furent presque tous méchants comme leur père. Vivant sans foi et sans loi, ils se livraient aux plus monstrueux excès. Les descendants de Seth, fidèles à observer la loi du Seigneur, conservaient au contraire l'innocence des mœurs. Il y avait donc sur la terre, à cette époque, comme deux sociétés distinctes : l'une des bons et l'autre des méchants, l'une des *Enfants de Dieu*, l'autre des *Enfants des hommes*, pour parler le langage des Livres saints. Mais, avec le temps, ces deux sociétés se rapprochèrent et s'unirent par des alliances ; et il arriva ce qui arrive encore aujourd'hui : c'est que les bons furent corrompus par les méchants. Alors la terre se couvrit de crimes ; l'impiété, le libertinage, la férocité, le meurtre régnèrent partout ; le mal en vint à un tel excès qu'il força pour ainsi dire Dieu, qui est la bonté même, à se repentir d'avoir créé l'homme.

2. — Un châtiment exemplaire et terrible était devenu nécessaire. Cependant, comme la miséricorde du Seigneur précède toujours sa justice, il accorde aux coupables un long délai pour se convertir. Plus de cent ans d'avance, il multiplie les avertissements et les menaces ; il envoie des saints de premier ordre prêcher la pénitence ; tout cela n'aboutit à rien. L'Eternel, voyant donc que la malice des hommes croissait toujours au lieu de diminuer, fut pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur. Et il dit : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé ; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel. »

3. — Une seule famille s'était conservée pure au milieu de la dépravation générale : c'était celle de Noé, un des descendants de Seth. Le Seigneur

appela cet homme juste et lui dit : « Voici que je suis résolu de détruire le monde par un déluge. Pour vous, vous avez trouvé grâce devant moi. Faites donc une arche de bois solide, partagez-la en différents logements et enduisez-la de bitume en dedans et en dehors. Vous lui donnerez trois cents coudées de long, cinquante coudées de large et trente coudées de haut. Vous y ménagerez une ouverture pour servir de fenêtre, vous placerez une porte dans l'un des côtés et vous partagerez la capacité du vaisseau en trois étages. Lorsque l'arche sera finie, vous y entrerez, vous et vos enfants. Vous y ferez entrer avec vous des animaux de toute espèce, afin d'en repeupler la terre ; vous rassemblez dans l'arche toutes les provisions nécessaires à votre vie et à celle des animaux. »

Mais cette arche, avec les dimensions que nous venons de rapporter, était-elle assez grande ? Des ignorants, qui ne savaient pas compter, ont voulu dire que non. Les savants ont fait le calcul, eux, et ils ont trouvé qu'il devait y avoir encore de la place de reste.

4. — Noé employa au moins soixante-dix ans à construire son grand vaisseau. Ce travail dut exciter l'attention générale et rappeler à tout le monde les avertissements et les menaces du Seigneur. Noé ne manqua pas d'y joindre ses exhortations pressantes ; mais les coupables n'y crurent pas encore. Ils firent comme font encore aujourd'hui la plupart des hommes : chacun sait bien que la mort n'est pas loin et qu'un de ces jours elle viendra le surprendre : on vit cependant comme si on avait devant soi plus d'années que Mathusalem qui vécut 969 ans. L'âge, les infirmités ont beau avertir, on se rassure : Dieu qui nous a supportés si longtemps, nous supportera bien encore. Ainsi pensaient les contemporains de Noé, lorsque le déluge vint inopinément les enlever tous, de même que la mort enlève inopinément la plupart d'entre nous.

5. — L'an du monde 1656, le Seigneur fit entrer dans l'arche Noé, sa femme, ses trois fils et leurs épouses, avec des animaux de chaque espèce, pour en conserver la race ; après quoi il ferma la porte en dehors. Tout à coup la mer déborde, les abîmes des entrailles de la terre et les réservoirs du ciel sont ouverts. Une pluie effrayante tombe continuellement pendant quarante jours et quarante nuits. La surface du globe est inondée et les eaux surpassent de quinze coudées, c'est-à-dire de huit à dix mètres, les plus hautes montagnes. Rien n'échappe ; hommes, bêtes, oiseaux, tout périt. L'arche seule flotte tranquillement sur les eaux qui l'élèvent vers le ciel à mesure qu'elles croissent, conservant dans son sein les huit personnes d'où devait sortir un monde nouveau.

Il en est qui s'embarrassent pour Dieu, où il a pu prendre assez d'eau pour noyer la terre. Insensés ! jugez d'abord les profondeurs des mers, qui ne sont peut-être qu'un faible écoulement des masses d'eau renfermées dans l'intérieur du globe ; sondez les amas de neige et de glaces

entassés sur les hautes montagnes et dans les pays froids ; calculez la masse de vapeurs répandues dans l'air et pouvant se changer en pluie ; et après cela, s'il vous manque encore de l'eau, nous verrons à vous répondre.

Une question plus intéressante pour les cœurs chrétiens, c'est de savoir que penser du sort éternel de ceux qui périrent dans le déluge. Tous ceux qui périrent dans le déluge sont-ils damnés ? Non certainement. Et nous pouvons croire que la plupart, quand ils virent approcher la mort, se sont repentis sincèrement de leurs péchés et ont été sauvés. Ainsi le déluge perdit les corps, mais sauva les âmes. Saint Pierre nous apprend (I Pet., III, 20) que ces âmes étaient détenues dans les prisons du purgatoire, lorsque Jésus-Christ mort sur la croix vint en esprit les visiter, leur annoncer qu'il était leur Sauveur, que leurs peines étaient finies et qu'elles l'accompagneraient bientôt avec les saints, à son entrée triomphale dans le ciel.

6. — Les eaux vengeresses du déluge s'étaient élevées, avons-nous dit, de huit à dix mètres au-dessus des plus hautes montagnes ; elles restèrent dans cet état environ cinq mois. Alors Dieu fit souffler un vent qui les dessécha peu à peu et l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie. Pour prendre connaissance de ce qui se passait, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et donna la liberté à un corbeau. L'oiseau carnassier, ayant trouvé à vivre parmi tant de cadavres, ne revint pas. Cette circonstance fit juger à Noé que les eaux étaient déjà considérablement diminuées. Sept jours après, il laissa s'échapper une colombe ; mais celle-ci, n'ayant pas trouvé de terrain sec où poser le pied, revint à l'arche. Il attendit sept autres jours et envoya la colombe une seconde fois. Elle revint sur le soir apportant à son bec une petite branche d'olivier dont les feuilles étaient vertes. A ce signal, Noé jugea que les eaux s'étaient tout à fait retirées. Il attendit néanmoins pour sortir les ordres du Seigneur, qui lui furent donnés environ un an après son entrée dans l'arche.

A peine Noé fut-il en liberté que son premier mouvement fut un acte de reconnaissance. Il offrit un sacrifice au Seigneur et le Seigneur le bénit, lui et ses fils. « Croissez, multipliez-vous et repeuplez la terre, leur dit-il ; désormais je n'enverrai plus de déluge, et comme gage de ma promesse, je vous donne mon arc qui paraîtra dans les nuées. » L'arc-en-ciel, avec les douces nuances de ses sept couleurs, est donc un signe de salut, mais qui doit aussi nous faire souvenir de la punition terrible que Dieu infligea autrefois aux hommes coupables.

7. — Quel événement que ce déluge universel ! quelle inondation formidable ! Aucun fait ne dut mieux rester gravé dans la mémoire des descendants de Noé. Aussi toutes les histoires des anciens peuples en font-elles mention. Et quand nous n'aurions pas les Livres saints, la parole de Dieu, pour nous l'apprendre, quand nous n'au-

rons pas le souvenir des peuples pour le confirmer, il n'y aurait pas moyen de le révoquer en doute, car on en trouve partout sur la terre des preuves ineffaçables. En effet, les savants qui ont exécuté de longs voyages, nous disent qu'on rencontre fréquemment des blocs énormes de rochers transportés d'un pays dans un autre ; qu'on trouve aussi des montagnes toutes formées de couches de terre également transportée, et dans ces montagnes, des amas de coquillages et de plantes marines. Evidemment le déluge seul peut expliquer de pareilles choses. Aussi tous les savants conviennent-ils aujourd'hui de sa réalité.

8. — A partir du déluge commence pour ainsi dire un nouveau monde. Ce furent les trois fils de Noé, *Sem, Cham et Japhet*, qui le repeuplèrent. Quand leurs descendants se furent multipliés, Dieu voulut qu'ils se séparassent pour se multiplier davantage encore et occuper la terre. Mais eux, comme pour retarder cette séparation devenue nécessaire, entreprirent d'exécuter un projet qui montre bien toute leur vanité. « Venez, se dirent-ils les uns aux autres, bâtissons une ville et une tour qui s'élève jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre, avant que nous ne soyons dispersés sur la terre. » Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Or, un beau jour, quand ils pressaient l'ouvrage avec le plus d'ardeur, voici que Dieu leur fit parler diverses langues, de sorte qu'ils ne s'entendirent plus les uns les autres et furent obligés de se désister de leur entreprise. C'est pour cette raison que leur tour fameuse reçut le nom de *Babel*, qui signifie *confusion*, parce que Dieu y jeta la confusion dans le langage des hommes, pour les contraindre à se disperser dans tous les pays du monde.

Cette punition était un grand bienfait. Si la masse des hommes avait continué à habiter la même région, elle se serait multipliée beaucoup moins et corrompue beaucoup plus. Le reste de la terre abandonné sans culture, se fût couvert de marais infects et d'épaisses forêts, les animaux féroces eussent été les maîtres. En introduisant parmi les enfants de Noé la diversité des langues, Dieu les força à se grouper par grandes familles pour aller se faire une patrie ailleurs. Voilà comment, après le déluge, Dieu créa lui-même les peuples. Voilà comment il les envoya par toute la terre pour l'occuper et la cultiver. Mais en s'éloignant les uns des autres, les descendants de Noé emportèrent avec eux la connaissance des principales vérités de la religion, qu'ils avaient apprises de leur père commun. C'est pourquoi l'histoire des grands événements, tels que la création de l'homme, son innocence, sa chute et la promesse d'un Sauveur, s'est conservée plus ou moins parfaite chez tous les peuples du monde.

Les trois fils de Noé étaient, avons-nous dit, *Sem, Cham et Japhet*. C'est la race de Japhet qui peupla l'Europe ; par conséquent nous appartenons à cette race, et par Japhet, notre ancêtre commun, nous remontons à Noé et de Noé à Adam, le premier père du genre humain. Mais ce

fut la postérité de Sem, établie en Asie, qui fut la race privilégiée ; car c'est d'elle que devait sortir le Sauveur du monde, ainsi que nous le dirons dans un prochain entretien.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXIII

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I. — « Vous gémirez et vous pleurerez, vous, tandis que le monde se réjouira. » (Jean, xvi, 20).

I. — Qui de nous n'a pas connu ces heures de tristesse qui pesèrent sur les apôtres, lors de la passion de leur Maître ? Si le monde se réjouit, combien il y a en nous et autour de nous de sujets de larmes ! Jésus-Christ savait que ses apôtres n'étaient point assez forts pour résister à cette tristesse selon le siècle, et il voulut la leur annoncer pour qu'ils conservassent du moins l'espérance de pouvoir se livrer ensuite à la joie, et qu'ils n'en vinssent point à porter envie au bonheur de ses ennemis. Prenons pour nous cette leçon, car au milieu de nos afflictions nous oublions trop souvent que nous ne devons point nous laisser aller à des sentiments de tristesse que Dieu condamne, et qu'il n'y a que la crainte de Dieu qui puisse nous consoler de nos épreuves, selon cette parole de nos Saints Livres : *Celui qui craint le Seigneur sera heureux, et il sera béni au jour de sa fin. Car la crainte de Dieu est la plénitude de la sagesse, et cette plénitude se manifeste par ses fruits.* (Eccli., I, 19-20).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Toutes les choses qui nous excitent à nous réjouir sont sujettes aux changements, aux vicissitudes et à la ruine. Outre ce vice, elles ont encore celui d'être incapables, alors même que nous les conservons, de nous remplir d'un bonheur suffisant pour tenir à distance et refouler dans l'ombre la tristesse qui surviendrait d'autre part. Or, la crainte de Dieu nous présente ces deux avantages : indépendamment de la solidité et de la stabilité qui la caractérisent, elle produit une joie si vive que nous devenons insensibles à tout sentiment de tristesse. Celui qui craint le Seigneur comme il convient, et qui a mis en lui sa confiance, possède les racines du bonheur et la source de toute joie désirable. De même qu'une petite étincelle tombant dans l'immense Océan est bientôt éteinte, de même les chagrins qui tombent dans l'âme où règne la crainte de Dieu, y perdent comme dans un vaste océan de bonheur leur ardeur funeste et s'y abîment sans retour. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, malgré la présence de choses propres à l'affliger, cette âme conserve toute sa joie. Si aucun sujet d'affliction ne se présentait, il

ne lui serait pas malaisé de se maintenir dans ce calme continu ; mais lorsqu'une foule de causes nous poussent vers le chagrin, se montrer supérieur à ces atteintes, vivre heureux, quoique assailli de causes d'affliction, voilà ce qui étonne et confond. Personne n'aurait été surpris que les trois jeunes Hébreux fussent restés sains et saufs, s'ils eussent été éloignés de la fournaise de Babylone ; ce qui frappait d'effroi les oppresseurs, c'était qu'après avoir été si longtemps environnés de flammes, ils en fussent sortis aussi intacts que s'ils ne s'en étaient pas approchés. Une observation semblable peut être appliquée aux saints : s'ils n'étaient en butte à aucune épreuve, nous n'admirerions pas la joie continuelle qu'ils ont en partage ; mais il y a vraiment de quoi frapper d'étonnement et de quoi défier l'esprit de l'homme, dans cette disposition d'âme qui les rend plus souriants au milieu des flots dont ils sont agités, que les personnes entourées d'un calme parfait. Mais supposez un homme n'ayant rien à se reprocher, animé d'une bonne conscience : eh bien, la perspective de la mort, loin de l'affliger, est au contraire pour lui un motif de se réjouir ; il voit la fin de ses épreuves, le suprême effort qui le mettra en possession des couronnes et des prix réservés aux athlètes de la piété et de la vertu. Ses enfants seront-ils victimes d'une mort prématurée ? Il supportera noblement le coup, et il répétera les paroles de Job : *Le Seigneur me les avait donnés, le Seigneur me les a enlevés ; qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur, et que son nom soit béni dans tous les siècles !* (Job, I, 21). Et si la mort de ses enfants est incapable de le rendre malheureux, à plus forte raison la perte de la fortune, les injures, les accusations, les calomnies ne s'élèveront-elles pas jusqu'à cette âme grande et généreuse. Il en sera de même de la douleur corporelle : on frappait les apôtres de verges, et les apôtres n'en éprouvaient aucun sentiment de tristesse. Oui, tous les mauvais traitements, et autres choses semblables, loin de rendre le chrétien malheureux, augmentent au contraire son bonheur. Quelle raison aurait-il de s'abandonner à la tristesse ? »

II. — Il ne faudrait point croire, cependant, que Jésus-Christ ait condamné toute tristesse ; car nombreux sont les saints qui ont vécu dans les larmes et les gémissements, et le divin Maître lui-même n'a-t-il point pleuré sur Jérusalem et sur son ami Lazare qui était dans le tombeau ? (Luc, xix, 41 ; Jean, xi, 35). La tristesse qu'il réproche, c'est celle selon le monde qui produit la mort. (II Cor., vii, 10). La tristesse selon Dieu, nous devons tous au contraire la ressentir, parce qu'elle produit pour le salut une pénitence stable. (*Ib.*). Et cette tristesse selon Dieu a son principe dans les péchés que nous avons commis ou qui sont commis par nos frères. Cette tristesse, Jésus-Christ l'a demandée aux filles de Jérusalem sur le chemin du

¹ S. Chrys., *Ad Pop. Antioch.*, Hom. xviii, n. 2, trad. Vivès.

Calvaire. (Luc, xxiii, 28). Voilà la tristesse que nous devrions toujours ressentir en nos cœurs. Elle serait pour nous une source de consolations au milieu de nos peines, et nous enrichirait de mérites pour le ciel.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « N'avez-vous pas entendu cette parole de Paul : *Une grande tribulation et une douleur incessante remplissent mon cœur* ? (Rom., ix, 2). Et voilà ce qui est vraiment admirable, que la tristesse devienne pour lui un bénéfice et que la douleur aboutisse à la joie. De même que les anges l'inondaient de joie au milieu des souffrances, de même la tristesse qui le tourmentait lui préparait ses splendides couronnes. Voici encore une chose non moins surprenante : non seulement les inquiétudes, mais encore les joies du monde, ont les conséquences les plus déplorables, tandis que dans l'ordre spirituel c'est tout le contraire, et que non seulement la joie mais aussi la tristesse nous obtient un précieux trésor. Comment cela ? Je m'explique. Un mondain se réjouira à la vue d'un ennemi dans l'infortune, et cette joie suspend sur sa tête un terrible châtiment ; un autre au contraire s'affligera à la vue de son frère tombé, et ce sentiment pénible attirera sur lui, de la part du Seigneur, une bienveillance particulière. Voyez-vous maintenant combien la tristesse selon Dieu l'emporte sur la joie selon le monde en excellence et en avantage ? C'est ainsi que Paul s'attristait sur ceux de ses frères qui étaient dans le péché et qui ne croyaient pas aux promesses divines ; et c'est ainsi qu'une telle tristesse lui a valu une abondante récompense. Si le péché est donc le sujet de votre tristesse, en même temps que vous l'effacez, vous goûtez de profondes jouissances. Si vous pleurez sur vos frères tombés, en même temps que vous y puisez vous-même de la consolation et de la force, vous gagnez vos frères ; et ne leur fussiez-vous d'aucune utilité, vous n'en mériteriez pas moins une précieuse récompense. Et pour vous bien convaincre que les larmes répandues sur nos frères tombés, alors même qu'elles seraient sans résultat, nous enrichissent de mérites, écoutez ces paroles d'Ezéchiël, ou plutôt de Dieu même qui parlait par sa bouche. Il avait condamné Jérusalem à la destruction, il avait voué ses édifices et ses habitants au fer et au feu ; cependant il dit à l'un de ses serviteurs : *Placez un signe sur la face des hommes qui pleurent et qui gémissent*. (Ez., ix, 4). Peu après il donne l'ordre fatal en disant : *Commencez par ceux qui me sont consacrés* (Ib., 6) ; mais il avait dit auparavant : *Quant à ceux qui sont marqués d'un signe, ne les touchez pas*. (Ib.) Pourquoi cela, dites-moi ? C'est que, malgré leur impuissance, ils gémissaient sur les crimes commis, et qu'ils les déploraient. Ailleurs ce même Dieu adresse d'amers reproches aux Juifs qui, tout entiers à la volupté et aux plaisirs de la table, livrés à toute sorte d'excès, voyaient leurs concitoyens emmenés en captivité, sans prendre part à leur douleur et à leur tristesse : parce que, dit le Sei-

gneur, *ils sont restés insensibles à la ruine de Joseph, c'est-à-dire, de tous les peuples*. (Am., vi, 6). *Celle qui habite Amon, dit-il encore, n'est pas sortie pour pleurer sur la maison voisine de la sienne*. Quand même nos frères seraient justement frappés, le Seigneur veut que nous nous unissions à leur peine, et non que nous en fassions le sujet d'une joie insultante. Si moi qui châtie, semble-t-il nous dire, je ne trouve aucun plaisir dans ce châtiment, si l'exercice de la vengeance ne me procure aucune volupté, car je ne veux pas d'une volonté véritable la mort du pécheur (Ez., xviii, 23), il vous faut de votre côté imiter votre maître, et gémir de ce que le pécheur me fournit la raison et l'occasion d'une juste vengeance¹. »

III. — Il est donc évident qu'il vaut mieux être triste selon Dieu qu'être dans la joie selon le monde. Le bonheur, nous le savons, nous ne pouvons le trouver dans les richesses, dans les honneurs et encore moins dans les plaisirs ; car toutes ces choses ne nous préservent nullement des tristesses de la vie. Mais si nous le cherchons dans la vertu, tout ce qu'il y a de fâcheux, de pénible sur la terre, tout cela peut même nous aider à en jouir. Ouvrons nos Saints Livres, et nous y verrons que tout ce qui selon le monde est un sujet de tristesse, devient pour le chrétien une fontaine de joie abondante. Il en est tellement ainsi que seriez-vous au plus profond de l'abîme des tribulations, vous ne connaîtriez point la tristesse si vous suiviez le conseil de saint Paul qui vous dit : *Régouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, c'est-à-dire trouvez votre joie dans le Seigneur, et votre joie ne sera jamais troublée par les accidents de cette vie*. (Philip., iv, 4).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « C'est pourquoi il ne faut déclarer personne heureux, sinon celui qui l'est selon Dieu. L'Ecriture ne donne pas à d'autres cette qualification. *Bienheureux, dit-elle, l'homme qui ne fréquente pas la société des impies*. (Ps., i, 1). *Bienheureux celui que vous-même, Seigneur, aurez instruit, et à qui vous aurez enseigné votre loi*. (Ps., xciii, 12). *Bienheureux ceux qui sont purs dans leurs voies*. (Ps., cxviii, 1). *Bienheureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance*. (Ps., ii, 13). *Bienheureux le peuple qui a pour maître son Dieu*. (Ps., xxxii, 12). *Bienheureux celui que sa conscience ne condamne pas*. (Eccli., xiv, 2). *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur*. (Ps., cxi, 1). *Bienheureux ceux qui pleurent*, disait de son côté le Sauveur, *bienheureux les humbles, bienheureux les pacifiques, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. (Matth., v, 3-40). Vous le voyez : nulle part la loi de Dieu n'attribue le bonheur à la richesse, à la noblesse, à la possession des honneurs ; elle en fait l'apanage exclusif de la vertu. En effet, le but que nous devons nous proposer en tout ce que nous avons à faire, c'est la crainte de Dieu. Si nous commen-

¹ S. Chrys., n. 2 et 3, *ut supra*.

çons par en enfoncer la racine bien avant dans nos âmes, non seulement la prospérité, les honneurs, la puissance, les charges publiques, mais encore les injures, les calomnies, les outrages, les traitements ignominieux, les tortures, toutes choses en un mot nous procureront des fruits de bonheur. Les racines des arbres sont amères, mais les fruits auxquels elles donnent naissance sont agréables : c'est ainsi que la tristesse selon Dieu nous pénètre des sentiments de la plus douce joie. Ils savent, tous ceux qui ont souvent prié avec abondance de larmes, quelles consolations en sont le fruit, quelle suave paix y gagne la conscience, et avec quelle vivacité d'espérance on se relève. En effet, c'est moins de la nature des choses elles-mêmes que de notre esprit que résultent la tristesse ou la joie dont nous sommes remplis. Par conséquent, dès que nous aurons mis notre esprit dans les dispositions convenables, nous serons assurés d'une inaltérable joie. La principale cause du bon ou du mauvais état du corps ne consiste pas dans la nature de l'air, ni dans l'influence des agents extérieurs : elle consiste surtout dans la constitution du corps lui-même. Or, telle est la condition de l'âme ; condition plus énergiquement accusée, parce que le corps a ses lois auxquelles il est forcément soumis, tandis que l'âme dépend entièrement de sa volonté. Voilà pourquoi Paul, malgré des maux sans nombre, malgré les naufrages, les guerres, les persécutions, les embûches, les attaques des brigands, et une foule d'autres périls dont la parole ne saurait donner une complète énumération, voilà pourquoi, dis-je, Paul qui voyait tous les jours la mort de près, au lieu de se lamenter et de se plaindre, se réjouissait et se glorifiait hautement : *Maintenant, s'écriait-il, je me fais gloire de mes souffrances, et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ.* (Coloss., I, 24). *Nous nous glorifions, non seulement de ceci,* disait-il ailleurs, *mais encore de nos tribulations.* (Rom., V, 3). Or se glorifier de la sorte, c'est le sentiment du bonheur à son plus haut degré. Désirez-vous le bonheur ? Ne recherchez ni la fortune, ni la santé du corps, ni la gloire, ni la puissance, ni les plaisirs, ni une table raffinée, ni des vêtements de soie, ni de riches campagnes, ni des maisons brillantes et somptueuses, ni rien de semblable. Embrassez la philosophie qui est selon Dieu, exercez-vous à la vertu, et aucune des choses, soit présentes, soit à venir, ne sera capable de vous affliger. Que dis-je, de vous affliger ? Vous trouverez au contraire un sujet de joie dans les causes qui affligent le reste des hommes. Lorsque nous souffrons les fouets, la mort, la perte de nos biens, les accusations calomnieuses, les mauvais traitements pour notre Dieu, et que les maux n'ont pas d'autre principe, ils remplissent notre âme d'un bonheur sans mesure. Nul n'aura le pouvoir de nous rendre malheureux, si nous ne faisons nous-mêmes notre malheur ; et nul n'aura non plus le pouvoir de nous rendre heureux, si avec l'aide de la grâce

divine, nous ne faisons nous-mêmes notre bonheur¹. »

II. — « Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie. » (Jean, XVI, 22).

I. — Bien que Jésus-Christ semble parler à ses apôtres du temps qui devait suivre sa résurrection, nous préférons nous attacher à voir dans ces paroles une nouvelle confirmation de la promesse qu'il leur avait faite, disant : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.* (Jean, XIV, 21). Il parlait ainsi de cette manifestation ou vision qui n'est point le partage de cette vie, mais de la vie future, puisqu'elle n'appartient pas à la vie du temps qui passe, mais à la vie éternelle². Or, Jésus-Christ a un si vif désir de nous revoir et de nous procurer ce bonheur, qu'il n'a rien épargné pour y fixer nos espérances et pour nous en rendre la possession et plus facile et plus grande. Tous ses préceptes et toutes ses actions n'ont point d'autre but que de nous amener à mériter de jouir de cette joie qui demeurera éternellement.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Pour développer en nous cet amour de la vie future, Dieu soumet à la mort les biens temporels, avant même le trépas de celui qui les possède. En effet, ce n'est pas quand leur possesseur expire que les biens s'évanouissent ; même durant sa vie, ils se flétrissent et disparaissent, afin que leur caducité éloigne de cette funeste convoitise ceux qui les recherchent avec passion. Il en est de même de la gloire et de la puissance : les charges et les honneurs sont éphémères et passagers, plus périssables que les hommes qui les possèdent ; et si nous voyons tous les jours les hommes périr, nous voyons les choses périr également. Or, le but de tout cela c'est que, méprisant les biens présents, nous nous attachions aux biens à venir, que nous soyons en quelque sorte suspendus à cette espérance et que, marchant sur la terre, nous vivions par le désir dans les cieux. D'autre part, Jésus-Christ est venu nous apporter une vie angélique, transformer la terre en ciel ; il a imposé des préceptes dont l'observation doit nous élever aux puissances incorporelles et faire des hommes de véritables anges ; il les a invités à de célestes espérances ; il leur a offert de courtes épreuves ; il leur a ordonné de prendre un essor élevé et de s'envoler jusqu'au plus haut des cieux, d'entrer en lutte avec les démons et d'affronter la phalange entière du diable. Eux qui avaient un corps et qui étaient environnés de chair, il leur ordonna de mortifier ce corps, d'imposer un frein au tumulte des passions, et, tout en étant environnés de chair, d'accepter la lutte avec les puissances incorporelles. Admirez la sublimité des préceptes qu'il nous a donnés. Tandis que la Loi

¹ S. Chrys., n. 3 et 4, *ut supra*.

² S. Aug., *In Joan.*, Tract. CI, n. 5.

exigeait œil pour œil, le Sauveur nous dit : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre joue.* (Matth., v, 39). Il ne nous dit pas : Supportez cet outrage avec courage et mansuétude, mais : Poussez plus loin la philosophie ; soyez prêt à endurer plus d'injures que l'on ne souhaite vous en faire ; triomphez par votre patience inépuisable de l'effronterie et de l'audace du prochain, et qu'il se retire plein de respect pour votre inaltérable bonté. Ecoutez encore ce qu'il nous dit : *Priez pour ceux qui vous calomnient, priez pour vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent.* (Matth., v, 44). Mais ces préceptes étant difficiles et d'un ordre élevé, considérez comment il rend le combat aisé, les épreuves faciles. Comment et de quelle manière ? De deux : la première, en abordant lui-même ces épreuves ; la seconde, en nous montrant les récompenses et en les mettant sous nos yeux. Parmi les paroles tombées de sa bouche, les unes énoncent un précepte, les autres une récompense. Voici le précepte : *Priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent ;* voici la récompense : *Afin que vous soyez les enfants du Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 44). Et encore : *Vous serez heureux lorsqu'on vous maudira, qu'on vous persécutera et que l'on dira contre vous faussement toute sorte de mal. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est dans les cieux.* (Ib., 45). Voyez-vous d'une part le commandement, de l'autre la récompense ? Mais voici qu'il nous présente d'une autre façon les couronnes et les récompenses, et nous les met encore sous les yeux. Il avait promis la résurrection des corps, l'immortalité ; il nous avait promis que nous irions au devant de lui dans les airs, que nous serions ravis sur les nuées ; et il nous montre ces choses en réalité. Comment et de quelle manière ? Une fois mort, il ressuscite ; il converse quarante jours avec ses disciples pour les instruire et leur montrer ce que devaient être nos corps après leur résurrection. Ce qu'il nous a dit par l'organe de Paul, que nous serions ravis sur les nuées et que nous irions au devant de lui dans les airs, il nous l'a montré par ses actes. (I Thess., iv, 17). Après sa résurrection, quand le moment fut venu de monter aux cieux, *en leur présence il s'éleva et une nuée qui le reçut le déroba à leurs yeux.* (Act., i, 9). Or, notre corps sera de même condition que le corps du Sauveur, étant de la même substance : comme est la tête, ainsi seront les membres ; comme est le principe, ainsi sera la fin. (Philipp., iii, 21). Voilà la joie qui nous est réservée ¹.

II. — Mais si Jésus-Christ ne s'est point épargné pour nous porter à désirer cette joie et à nous en rendre dignes, nous devons de notre côté ne rien épargner pour marcher dans la voie qu'il a ouverte devant nous. Or, le travail qui nous est demandé c'est l'observation de la loi divine ou, si

vous aimez mieux, c'est répondre à l'invitation qu'il nous adresse, disant : *Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Matth., xi, 29-30). Il ne faut pas vous le dissimuler, il y a des peines et des fatigues sur le chemin qui mène au ciel, et c'est en prévision de toutes ces difficultés qu'il nous dit : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Ib., 28). Et puis, comparez le travail qui vous est demandé à la récompense qui vous est promise, et vous reconnaîtrez que vous ne sauriez trop souffrir pour entrer en possession de cette joie qui ne passera jamais.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Si les préceptes vous paraissent onéreux et pénibles, songez que vous les accomplissez pour l'amour du Christ, et la peine se changera en douceur. Avec une telle pensée toujours présente à l'esprit, aucun labeur ne nous semblera rude, nous éprouverons en toutes choses une profonde joie. Que dis-je ? Le labeur ne sera plus un labeur pour nous ; plus même il sera grand, plus il sera doux et suave. Quand le péché sera sur le point de vous séduire, quand vous serez tenté par la cupidité, opposez à ces tentations ce simple raisonnement : Ayant en perspective une éternelle récompense, je dois mépriser un plaisir passager. Dites à votre âme : Tu t'affliges beaucoup de la privation que je t'impose ; réjouis-toi plutôt de ce que je te fais gagner le ciel. Ce n'est pas pour l'homme que tu travailles, c'est pour Dieu. Attends un peu, et tu verras quel immense gain tu auras fait. Persévère pendant la vie présente, et la fin en sera remplie d'une ineffable confiance. Si nous lui parlons ainsi, si nous considérons la couronne promise à la vertu, au lieu de n'en voir que les ennuis et les charges, nous aurons bientôt éloigné notre âme de toute iniquité. Quoi ! le diable, en faisant briller à nos yeux un plaisir éphémère, tout en nous exposant à d'éternelles douleurs, prévaut et triomphe ! Si nous prenons les choses en sens inverse, un travail de quelques instants, un bonheur et des biens immortels, comment serions-nous excusables en n'embrassant pas la vertu qu'entourent de si magnifiques espérances ? Le but que nous devons nous proposer dans nos labeurs, la conviction inébranlable que nous les subissons tous pour Dieu, suffit du reste et nous tient lieu de tout. Un homme qui peut compter sur la garantie de l'empereur, se regarde comme étant en parfaite sécurité pour toute sa vie : jugez alors quelle est la position de celui qui, par ses bonnes œuvres, les plus petites comme les plus grandes, a fait de Dieu même son débiteur, de ce Dieu plein de miséricorde et qui vit à jamais ! Ne m'objectez donc plus les fatigues et les sueurs ; car ce n'est pas seulement par l'espoir de la béatitude éternelle, c'est par d'autres moyens encore, en nous accordant incessamment son secours et sa protection, que Dieu nous a rendu la vertu facile. Après cela,

¹ S. Chrys., *Hom. de futuræ vitæ Delictis*, n. 3, 4 et 6, trad. Vivès.

si vous consentez à déployer le moindre zèle, tout le reste viendra. Il a voulu vous imposer un léger travail, pour que l'honneur de la victoire vous appartienne. Tel un roi veut que son fils figure dans la bataille, manie la lance, se fasse remarquer, afin de pouvoir lui décerner le triomphe, bien que lui-même porte le poids de tout : tel Dieu nous met en avant dans la guerre contre le diable. Il n'exige rien de vous, si ce n'est que vous déclariez à ce dernier une véritable hostilité ; accordez-lui seulement cela, et lui-même alors mène à bonne fin la guerre entière. Vous aurez beau sentir en vous les impulsions de la colère, le feu de la cupidité, la tyrannie d'une autre passion quelconque ; pourvu qu'il vous voie toujours prêt à combattre contre le démon, aussitôt il vous aplanira toutes les difficultés, il vous rendra supérieur à la flamme, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone ; car eux aussi ne contribuèrent à la victoire que par leur bonne volonté ¹. »

III. — C'est cette bonne volonté précisément qu'un grand nombre de chrétiens ne veulent point donner à Dieu. Ils croient qu'en évitant le mal ils arriveront tout de même à jouir de cette joie et ils négligent de pratiquer la vertu. Le psalmiste, cependant, nous dit : *Détournez-vous du mal et faites le bien, et vous aurez une demeure dans les siècles des siècles.* (Ps., xxxvi, 27). Voyez d'ailleurs comment Jésus-Christ a mis en lumière cette vérité dans la parabole des talents. Quels sont ceux auxquels il fut dit : *Entrez dans la joie de votre maître ?* N'est-ce point aux serviteurs qui avaient fait valoir les talents qui leur avaient été confiés ? Et n'est-ce point au serviteur qui avait caché l'argent de son maître, qu'il fut dit : *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures ?* (Matth., xxv, 14-30). Il en sera de même de tous les chrétiens qui seront exclus du royaume des cieux, non pour avoir fait le mal, mais pour n'avoir pas fait le bien.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Comment expliquer cela ? On peut tout d'abord en donner une raison qui n'est ni moins matérielle, ni moins décisive. En effet, nous apprenons par là que les personnes ayant fait le bien jouiront de la félicité des cieux, que celles à qui le mal ne saurait être reproché et qui n'ont fait qu'omettre un bien seront précipitées dans les feux de la géhenne avec ceux qui ont fait le mal. Ne pourrait-on pas dire que le mal consiste aussi à ne pas faire le bien ? C'est l'oisiveté par essence, et l'oisiveté rentre dans le mal, ou mieux elle n'en fait pas seulement partie, elle en est l'occasion et la racine, car l'oisiveté enseigne toute perversité. Ne faisons donc plus ces insipides questions : Quelle place occupera celui qui n'a fait ni le bien ni le mal ? N'avoir pas fait le bien, vous le voyez, c'est avoir fait le mal. Je vous demande, si vous aviez un serviteur qui ne serait ni voleur, ni insolent, ni porté à la contradiction, ni adonné à l'ivrognerie,

exempt en un mot de tout vice, mais qui resterait toujours oisif et ne ferait rien de ce qu'un serviteur doit à son maître, le laisseriez-vous là sans le châtier, sans le poursuivre ? Non, n'est-ce pas ? Et cependant il ne ferait aucun mal. Cela même est donc un mal. Allons demander des exemples, si vous le voulez bien, à d'autres situations dans la vie. Voici l'homme chargé de cultiver nos champs : il ne nous porte aucun préjudice, il ne trompe pas, il ne vole pas ; seulement il se croise les bras et reste assis chez lui, n'ensemencant pas la terre, n'y traçant pas un sillon, n'attelant jamais les bœufs, ne soignant pas la villa, ne faisant rien de ce qui concerne son état. N'infligerions-nous pas une peine à cet homme ? Il n'a cependant pas causé le moindre tort, nous n'avons rien à lui reprocher. Je me trompe : il fait tort par son inaction même, il porte atteinte au sens commun en ne remplissant pas sa charge. Prenez chaque artisan en particulier, n'importe de quel art il soit question : il ne porte préjudice à personne dans l'exercice de son art, il se borne à ne rien faire. Mais n'en est-ce pas assez, dites-moi, pour bouleverser et ruiner la vie humaine ? Or, si c'est une grave injure de la part d'un serviteur, d'un artisan, d'abandonner le bien qu'il doit faire, à plus forte raison doit-il en être ainsi de la part du chrétien qui est le serviteur du Christ. ⁴ D'autre part, est-ce qu'il nous suffit de vouloir pour arriver à un art quelconque, et ne faut-il pas que nous mettions la main à l'œuvre ? Vous voulez être pilote, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous suffit-il de dire : Je veux, et n'essayez-vous pas de pratiquer cet art ? Désirez-vous faire du commerce ? Préférez-vous voyager ? Il faut non seulement vouloir, mais tenter la chose. Il en est de même en tout : nous devons joindre l'acte à la volonté. Prétendez-vous donc monter au ciel en vous contentant de dire : Je veux ? Il faut vouloir sans doute, mais en mettant la main à l'œuvre et en travaillant. Dieu nous aidera et nous encouragera, pourvu que nous entreprenions l'œuvre, que nous y apportions nos soins et nos pensées. Le reste s'ensuivra. Si nous espérons arriver au ciel en dormant, quand est-ce que nous pourrions l'obtenir ? Veillons donc, je vous en conjure, veillons. A quoi bon travailler pour cette vie, que nous laisserons demain ? Choisissons la vertu, qui sera notre héritage éternel et nous procurera une joie sans fin ². »

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

I ³

Mon cher frère,

Ma bien chère sœur,

Ce n'est pas sans une profonde et bien douce émotion que je vous vois en ce moment debout

¹ S. Chrys., *Ad Eph.*, Hom. xvi, n. 1, trad. Vivès.

² *Ib.*, *Ad Hebr.*, Hom. xvi, n. 4.

³ Prononcée au mariage d'un frère assez peu chrétien.
(Note de l'auteur.)

⁴ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xvi, n. 11, trad. Vivès.

tous deux devant moi, résolu à prononcer entre mes mains la promesse solennelle, le « Oui » irrévocable et sacré qui liera pour la vie vos destinées l'une à l'autre. Prêtes à se lever sur vous pour vous bénir et pour écarter de votre hymen la menace des esprits malaisants, mes mains tremblent d'une joie que je ne saurais contenir.

Mais il faut bien vous le dire aussi, mon cher frère, ma bien chère sœur, un autre sentiment encore fait, en cet instant solennel, trembler mes faibles mains appelées à nouer de par Dieu, d'un nœud indestructible, les liens mystérieux qui doivent désormais vous enchaîner l'un à l'autre : c'est un sentiment de tendre sollicitude et de frayeur, à la pensée des grandes et saintes obligations que vous allez contracter, des importants et rigoureux devoirs qu'impose le mariage.

Ces obligations et ces devoirs, peut-être le souci des préoccupations matérielles ne vous a-t-il pas permis d'y réfléchir autant qu'il convient. Laissez-moi donc, en quelques mots, vous les rappeler ici.

Vous d'abord, mon cher frère, vous devez adorer et remercier, dans une fervente action de grâces de tout votre cœur, la très miséricordieuse Providence de Dieu sur vous. Ah ! pourrez-vous jamais assez le remercier et le bénir, ce Dieu si bon, si paternel, qui vous fait aujourd'hui, dans la personne de cette jeune et tout aimable fiancée, un don inestimable ? N'en doutez point, mon cher frère, c'est Dieu, c'est le bon Dieu qui a fait tout ceci. Dieu, dans sa grande loi de sagesse et d'amour, n'a fait les forts que pour soutenir les faibles, n'a fait les justes et les saints que pour ramener à lui les fils prodigues égarés. Dieu a eu pour vous, mon cher frère, un regard d'amour, un dessein de particulière miséricorde, en vous destinant pour épouse cette pieuse jeune fille, afin qu'elle se tienne à votre foyer comme un ange de paix, de grâce et de salut.

Elle est de celles qui ont, avec les biens de la fortune et les avantages extérieurs, mieux que cela encore : des trésors intérieurs et cachés, d'un bien plus grand prix que toutes les richesses ; qui ont un cœur noblement aimant et délicatement dévoué ; qui ont une âme vierge et ignorante du mal ; qui ont des lèvres où la charité a mis son miel et sa suavité, une voix que la prière à Dieu a rendue habituellement caressante. Elle sera, la grâce d'En-Haut étant sur elle, la femme forte en face du devoir, diligente et laborieuse pour édifier sa maison ; elle sera la femme douce qui remplit de joie le cœur de son époux, et « double le nombre de ses années ; » la femme affectueuse, prudente, soigneuse, soumise, qui non seulement ne vous donnera jamais lieu de blasphémer le nom du Seigneur, mais vous donnera sujet chaque jour de bénir l'adorable bonté de Dieu pour vous. Remerciez donc aujourd'hui ardemment le Seigneur du don qu'il vous fait : c'est là votre premier devoir.

Il en est un second qui vous sera, n'est-il pas vrai, bien facile et bien doux : c'est d'aimer tou-

jours chrétiennement celle que vous recevez aujourd'hui pour compagne. Vous l'aimez sans doute en ce moment d'une affection plus forte que la mort ; vous l'aimez d'un amour sans égal, elle si belle, si pure sous le pudique voile des fiançailles et sous la couronne d'oranger qui resplendit et tremble sur son front. Mais prenez bien garde, mon cher frère, de changer vous-même en couronne d'épines la blanche couronne d'oranger. Epargnez à votre chaste fiancée ce cruel martyre d'une âme pieuse et fidèle condamnée à vivre sous le même toit avec le blasphème et l'impiété : l'un brûlant ce que l'autre adore, elle vénérant des profondeurs de son âme ce que vous, vous raillez, sceptique. Il y a tant d'épouses aujourd'hui condamnées à ce douloureux supplice ! Il y a tant de ces foyers où l'époux et l'épouse sont désunis de croyances et de sentiments ! Ils ne connaissent pas l'intime joie des prières qui mêlent leur murmure, le bonheur surnaturel des agenouillements communs. Elle se retrouve seule, la malheureuse épouse, seule toujours devant l'autel où elle s'était vue si heureuse, le jour où ils étaient deux. Elle s'assied seule, comme une veuve, au céleste banquet ; et quand ses yeux rêveurs se perdent dans le lointain des perspectives éternelles, elle y voit poindre, à côté de ses espérances les plus chères, d'effroyables menaces pour celui qu'elle voudrait, malgré tout, aimer éternellement. Oh ! le cruel tourment ! C'est cette épine déchirante que vous trouverez, mon cher frère, n'est-il pas vrai, dans la grandeur de votre amour, la force d'épargner au front, au cœur de votre douce fiancée. Ce lui serait là une peine d'autant plus sensible qu'elle quitte pour vous une maison où le Maître divin est aimé, adoré et servi ; qu'elle quitte pour vous une mère qui a pris un soin saintement jaloux de former de bonne heure son cœur à la piété et ses lèvres à la prière ; qu'elle quitte pour vous un père dont la conduite franchement chrétienne a toujours été pour elle une source d'édification et de bon exemple. Avoir comme embaumé son âme de jeune fille dans cette suave atmosphère chrétienne, puis, à l'heure de la vie grave, des devoirs sacrés, des inquiétudes maternelles, voir le Dieu de sa jeunesse traité à son foyer d'épouse en étranger et en ennemi, ne serait-ce pas pour elle une amère douleur ? Vous saurez, mon cher frère, j'en ai l'espoir, j'en forme l'assurance, ne point permettre cette douleur.

Et vous, ma bien-aimée sœur, vous aimerez assez chrétiennement l'âme de votre époux pour chercher à la garder à Dieu de tout votre pouvoir. Souvenez-vous seulement que, pour cette glorieuse conquête des âmes et pour ce noble apostolat, la prière et le sacrifice font plus que les paroles et les reproches. Le dévouement et l'abnégation de tous les instants, les attentions délicates, les sages désintéressements, les tendresses nobles et opportunes sont des armes divines qui remportent toujours sur le mal la victoire définitive.

Ne vous contentez point d'ailleurs de gagner à Dieu l'âme de votre époux. Il est d'autres âmes

encore, des âmes d'enfants, dont le soin pourra vous être confié. Ne craignez pas de multiplier autour de vous le nombre de ces âmes filles de Dieu et héritières de son royaume. Allez sur ce point aussi loin que la volonté divine. Ne redoutez pas l'abondance, la plénitude du sacrifice : car il vous sera donné en compensation une surabondance de joies délicieuses.

Un dernier mot, mon bien cher frère, ma bien chère sœur, un mot qui résume tout : aimez le devoir, rien que le devoir, tout le devoir. Jurez à Dieu en ce moment que vous voulez vous y rendre et y demeurer fidèles. C'est le moyen d'obtenir de lui sur votre union les plus paternelles bénédictions, de fonder votre foyer dans la paix et l'honneur, et après avoir vécu sur cette terre les jours marqués par Dieu pour la durée de votre union ici-bas, d'aller au ciel célébrer à jamais des noces éternelles¹.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

e

Nombre et distinction des sacrements

— *Mes enfants, tout ce que nous avons dit déjà des signes sacrés institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour signifier et nous conférer la grâce, vous a donné une connaissance plus développée des sacrements. Pour que cette connaissance soit complète, il nous reste d'importantes questions à traiter. Mais cette matière offre tant d'intérêt, et elle nous en offrira davantage encore à mesure que nous l'approfondirons, que je n'hésite pas à vous donner des explications détaillées et étendues sur certains points qui paraissaient plutôt réservés jusqu'ici aux seuls théologiens. Si cette étude vous semble parfois difficile, songez au bonheur que vous éprouverez lorsque vous recevrez les sacrements en ayant une connaissance parfaite, et surtout au plus grand profit que cette connaissance vous fera retirer de leur usage.*

Aujourd'hui nous parlerons en particulier : 1^o du nombre des sacrements institués par Notre-Seigneur ; 2^o de la distinction ou de l'ordre à établir entre les sacrements.

1

Nombre des sacrements

§

Il y a sept sacrements de la loi nouvelle

— Dites-nous, Angèle, combien Notre-Seigneur a institué de sacrements ?

— Notre-Seigneur a institué sept sacrements qui

sont : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

— *Est-il certain et de foi qu'il n'y a pas moins de sept sacrements institués par Notre-Seigneur ?*

— Cela est de foi certainement.

— *Est-il également certain qu'il n'en existe pas plus de sept ?*

— Tout aussi sûr et certain.

— *N'y a-t-il pas eu des hérétiques qui ont nié l'existence d'un ou de plusieurs sacrements ?*

— Oui, il y en a eu dans tous les temps, et surtout parmi les protestants. Mais l'Eglise les a toujours aussitôt condamnés, comme il apparaît par les décisions de ses conciles.

— *Citez en particulier la déclaration du Concile de Trente.*

— Le Concile de Trente a solennellement défini ce point comme vérité de foi, en ces termes : « Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle... sont plus ou moins de sept, savoir : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage ; ou bien que quelqu'un de ces sept n'est pas vraiment et proprement un sacrement : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 1).

— *Les protestants n'ont-ils pas essayé d'infirmer l'autorité de cette définition ?*

— Oui.

— *Et qu'ont-ils fait pour cela ?*

— Ils se sont adressés aux Eglises schismatiques de l'Orient, séparées depuis le XI^e et même depuis le IX^e siècle de l'Eglise catholique romaine.

— *Et que leur ont répondu ces Eglises ?*

— Elles leur ont répondu une première fois, en 1595, par la bouche de Jérémie, patriarche de Constantinople : « Il y a dans l'Eglise sept sacrements... comme il y a sept dons du Saint-Esprit... Nous tenons ces moyens de salut de Jésus-Christ Notre-Seigneur et des apôtres. »

Puis, à trois reprises différentes, les évêques d'Orient frappaient d'anathème le patriarche Cyrille Lucar, auteur d'une profession entièrement calviniste, « qui ose soutenir qu'il n'y a pas, de par l'institution du Christ et de tradition apostolique, sept sacrements d'un usage constant dans l'Eglise. »

— *Les protestants n'auraient-ils pas pu s'adresser à des sectes orientales plus anciennes encore, aux Nestoriens, aux Eutychéens par exemple, qui dès le cinquième siècle se sont séparés de la vraie Eglise ?*

— Ils l'auraient pu, et la réponse n'aurait pas été moins décisive ; car l'accord de ces sectes avec l'Eglise romaine touchant l'institution des sept sacrements est facile à constater par la comparaison faite entre les rituels, les pontificaux, les eucologes des différentes communions chrétiennes.

— *N'avaient-ils pas, Eugène, un moyen tout aussi sûr de reconnaître la vérité de l'enseignement de l'Eglise touchant les sept sacrements ?*

— Assurément ; ils n'avaient qu'à lire les écrits des Pères et des Docteurs, en particulier de ceux du IV^e, III^e et II^e siècle, où l'on trouve mentionnés, dans tous, les principaux sacrements, et dans la plupart ou tout au moins dans quelques-uns d'entre eux, chacun des autres sacrements.

— *Pourquoi dites-vous « chacun des autres sacrements » ? Les Pères des premiers siècles n'ont-ils pas enseigné expressément que Jésus-Christ avait institué sept sacrements ?*

¹ D'après Bolo, *Les Mariages écrits au ciel*, passim ; et Monsabré, *Carême 1887*, passim.

— Non ; ils ne l'ont pas enseigné d'une manière formelle, parce qu'alors cette vérité n'était point mise en question. Il suffisait d'instruire les fidèles de ce qu'ils étaient tenus de savoir sur chaque sacrement en particulier. Et même, à cause de la loi du secret, cet enseignement se donnait plutôt oralement aux fidèles eux-mêmes. Aussi les témoignages écrits sont-ils très rares, à cette époque, sur certains d'entre les sacrements.

— *Qu'était-ce que cette loi du secret, dont vous venez de parler ?*

— C'était une règle imposée par Notre-Seigneur lui-même, et fidèlement observée par les apôtres et les pasteurs des premiers siècles, qui consistait à ne parler des mystères du christianisme, et particulièrement des sacrements, qu'avec une extrême réserve, et de façon à n'être compris que des initiés.

— *Quelle était la raison de cette loi ?*

— C'était d'éviter que nos saints mystères ne fussent livrés au mépris, aux insultes, aux profanations des païens.

C'était aussi pour ne pas fournir de prétexte aux persécuteurs, trop enclins à travestir la doctrine de l'Eglise pour justifier leur cruauté envers les martyrs.

Ce silence avait enfin pour effet de rendre les dogmes plus vénérables. En piquant la curiosité des fidèles, il les excitait à se rendre dignes de les connaître.

— *Mais en dehors des témoignages écrits, ne possédons-nous pas un autre moyen, excellent aussi, de savoir quelle était la croyance et la pratique des premiers siècles touchant les sacrements ?*

— Oui ; ce sont les peintures et les monuments des catacombes, qui servaient à la fois de retraites, de lieux de réunion et de sépulture aux chrétiens de Rome à l'époque des persécutions.

On y reconnaît entre autres le *Baptême* : un pêcheur sort de l'eau un poisson ; un prêtre verse de l'eau sur la tête d'un enfant.

La *Confirmation* : un pontife impose les mains à un jeune baptisé.

La *Pénitence* est symbolisée par la scène du paralytique emportant son lit après la parole du Seigneur : « Vos péchés vous sont remis. »

L'*Eucharistie* est représentée par le poisson (symbole du Christ), par un vase de lait surmonté d'un nimbe, etc.

L'*Ordre* non plus n'est pas oublié : un évêque assisté de deux ministres tient la main étendue sur la tête d'un ordinand. (De Bellevue, *La grâce sacramentelle*, p. 49. Cf. Paul Allard, *Rome souterraine*, ch. 6).

— *A ces preuves qui montrent que l'Eglise s'est toujours déclarée en possession des sept sacrements que nous-mêmes possédons, ne pourriez-vous pas ajouter le témoignage, celui-ci décisif pour les protestants, de la sainte Ecriture ?*

— On peut affirmer, en effet, que la sainte Ecriture mentionne en termes très clairs l'institution de chacun de nos sept sacrements.

Le *Baptême* est mentionné dans saint Matthieu (xxviii, 19) : « Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

La *Confirmation* paraît dans les Actes des Apôtres (Act. viii, 14) : « Ils leur imposaient les mains, et ceux-ci recevaient le Saint-Esprit. »

Il est fait mention de l'*Eucharistie* en beaucoup d'endroits, notamment dans la première Epître de saint Paul aux Corinthiens (xi, 23).

La *Pénitence* se trouve désignée : 1° dans saint

Jean (xx, 22, 23) : Jésus dit à ses disciples : « Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis, et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés leur seront retenus. » 2° Dans saint Matthieu (xviii, 18) : « En vérité je vous le dis : Tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel. »

L'*Extrême-Onction* apparaît dans ces paroles de saint Jacques (v, 14) : « Quelqu'un est-il malade parmi vous ? Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis. »

L'*Ordre* est mentionné implicitement dans un grand nombre de passages, mais il l'est d'une manière positive dans la première Epître de saint Paul à Timothée (v, 22) : « N'imposez à la hâte les mains à personne. » Et dans la seconde (i, 6) : « C'est pour cela que je vous exhorte à ranimer la grâce de Dieu qui est en vous par l'imposition de mes mains. »

Enfin, du *Mariage*, saint Paul dit en propres termes dans l'Epître aux Ephésiens (v, 32) : « Ce sacrement est grand, en ce qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise. »

— *Et tous ces textes, comme les témoignages déjà allégués, vous conduisent à cette conclusion... ?*

— Que si haut qu'on remonte, — et par l'Ecriture c'est aux apôtres, à Jésus-Christ lui-même, — il est fait mention des sept sacrements, non comme d'une chose récente et d'institution ecclésiastique, mais comme d'une chose traditionnelle et d'institution divine.

— *En conséquence ?*

— On peut catégoriquement affirmer que rien n'est plus fondé et mieux établi par plus de témoignages authentiques et irréfragables, que cette définition du saint Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle... sont plus ou moins de sept... : qu'il soit anathème. »

— *Cette conclusion ne sera-t-elle pas confirmée par ce que nous dirons au sujet de chaque sacrement en particulier ?*

— Oui ; car nous établirons que chacun d'eux est vraiment et réellement un sacrement de la loi nouvelle. De ce fait, ressortira avec la dernière évidence qu'il y a sept sacrements dans l'Eglise, et qu'il ne peut y en avoir plus ou y en avoir moins : pas moins, cela va de soi ; pas plus, car il est impossible qu'un sacrement institué par Jésus-Christ demeure ignoré dans son Eglise, et nul autre, en dehors des sept ci-dessus, ne peut être déclaré acceptable, ni comme remplissant les conditions d'un vrai sacrement.

— *Maintenant redites-nous, Emile, les noms des sept sacrements ?*

— Ce sont : le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

— *Avant de terminer ce qui regarde le nombre des sacrements, il ne sera pas inutile de vous poser une question à laquelle, j'en suis sûr, plusieurs d'entre vous ont songé déjà, et, à ce qu'il me semble, Marie tout particulièrement.*

— Oui ; je voudrais bien savoir pourquoi ce nombre de sept sacrements.

§§

Pourquoi sept sacrements

— *Bien des fois déjà nous avons constaté que les œuvres divines étaient marquées au coin*

d'une sagesse infinie, dont Dieu a voulu nous laisser deviner quelques traits.

Dans l'ordre surnaturel, les sacrements sont une des plus merveilleuses institutions divines.

Jusque dans les moindres détails qui s'y rapportent, on doit donc voir retuir quelque chose de cette admirable sagesse qui préside aux œuvres de Dieu.

Cela doit être vrai, en particulier, du nombre des sacrements qu'il a plu à Dieu d'instituer.

Qu'en pensez-vous, Joseph ?

— Je pense que Notre-Seigneur a choisi ce nombre de sept sacrements :

1^o Parce que c'est un nombre sacré ;

2^o A cause de l'harmonie qui doit exister entre la vie de la grâce et la vie naturelle.

+

— Vous avez dit que le nombre sept était un nombre mystérieux et sacré. Comment le prouveriez-vous ?

— Je le prouve par cette constatation, facile à faire, que le nombre sept tient une place remarquable dans le plan de la Providence. Dieu l'a pour ainsi dire empreint sur toutes ses œuvres.

— Donnez-nous quelques exemples.

— Dans l'ordre naturel, il y a sept jours dans la semaine, sept couleurs dans l'arc-en-ciel, sept notes dans la musique.

Dans l'ordre surnaturel, je relève, en commençant par l'Ancien Testament, le nombre sept dans la durée des fêtes, dans l'alternance des années de repos et de jubilé.

Sept colonnes soutiennent la maison élevée par la Sagesse, et donnée par elle comme une figure de l'Eglise.

Le chandelier qui brûlait dans le sanctuaire du temple avait sept branches.

C'est par sept purifications que Naaman devait se guérir de sa lèpre dans le Jourdain.

Le prophète Zacharie vit sept lampes sur un chandelier d'or surmonté d'un vase où l'huile s'épanchait par sept canaux dans les lampes pour entretenir leur lumière.

C'est au moyen de sept trompettes que les Juifs annonçaient l'année du Jubilé ; etc.

Dans le Nouveau Testament et la loi évangélique, « si, à la suite de saint Jean, nous nous élevons par la pensée jusqu'à l'Eglise du ciel, voici d'abord l'agneau de Dieu. Il porte sept cornes, symbole de sa force, et il a sept yeux pour marquer l'étendue infinie de sa science. Près de lui, scellé de sept sceaux, est le livre qui contient les destinées du genre humain, et devant lui se tiennent, ardents comme sept lampes, sept esprits qui attendent les ordres de Jehovah. » (De Bellevue, *La grâce sacramentelle*, p. 29).

Ensuite, on peut remarquer qu'il y a sept demandes dans le *Pater*, sept dons du Saint-Esprit, sept péchés capitaux, sept vertus principales, etc.

— De tous ces exemples, il résulte ?

— Que de toute antiquité le nombre sept a été regardé et signalé par Dieu lui-même comme un nombre mystérieux et sacré.

— Et c'est pour cette raison que nous ne devons pas nous étonner de le retrouver dans l'institution des sacrements de la loi nouvelle ?

— Non seulement nous ne devons pas nous en étonner, mais le trouver très convenable.

— Pourquoi ?

— Parce que l'œuvre divine par excellence, c'est la sanctification des âmes par le moyen des sacrements.

Y faire entrer le nombre sept, c'était marquer

cette œuvre du sceau divin, la recommander à notre vénération, à notre confiance, à notre estime.

+

— Cette première raison nous fait voir déjà que l'institution de sept sacrements n'est pas, de la part de leur auteur, purement arbitraire, mais fondée sur un motif solide et qui se recommande à notre attention.

Cependant, on nous a annoncé une deuxième raison de convenance, et celle-ci me paraît plus sérieuse encore que la première.

Voyons, Marthe, rappelez-nous d'abord quelle est cette deuxième raison ?

— C'est l'harmonie qui doit exister entre la vie de la grâce et la vie naturelle.

— Pourquoi cette deuxième raison doit-elle sembler plus sûre et plus forte ?

— Parce qu'elle est fondée sur les exigences mêmes de la nature humaine.

— En quoi consiste donc plus précisément cette convenance ?

— Les sacrements sont le moyen par lequel, sous des signes matériels et sensibles, la puissance divine opère la sanctification des âmes. Il était donc nécessaire qu'étant les vrais principes de la vie spirituelle, ils correspondent aux choses qui sont requises pour la perfection de la vie corporelle.

— Ce raisonnement qui paraît fondé en lui-même n'a-t-il pas pour lui l'autorité d'un grand théologien ?

— Oui, et du plus grand des théologiens, saint Thomas, qui l'a exposé le premier.

— Comment donc, dans la vie corporelle, l'homme est-il conduit à la perfection de sa nature ?

— D'une double manière : premièrement en tant qu'être individuel, et deuxièmement en tant qu'être social.

— Ainsi, de ce fait, on peut sans doute déjà distinguer deux sortes de sacrements ?

— Sans nul doute : on peut distinguer les sacrements qui opèrent la sanctification de l'homme sous le rapport de sa propre nature individuelle, et ceux qui opèrent cette sanctification sous le rapport formel de sa nature sociale.

— Mais n'y a-t-il pas, pour la vie naturelle de l'homme en tant qu'individu, des choses qui sont requises par elles-mêmes, et d'autres, pourrait-on dire, accidentellement, à raison de quelque défaut survenant, par exemple une maladie ou une infirmité ?

— Oui certainement. Ainsi y a-t-il des sacrements nécessaires par eux-mêmes et d'autres accidentellement.

— Expliquez-vous.

— En tant qu'individu, il faut, comme choses requises par elles-mêmes, que l'homme : premièrement, naisse ; deuxièmement, qu'il croisse et se fortifie ; troisièmement, que pour la conservation et le développement de sa vie naturelle, il se nourrisse.

Ainsi, pour ce qui est des sacrements, le chrétien naît par le baptême à la vie de la grâce ; il y croît et s'y fortifie par la confirmation ; il l'alimente par l'eucharistie.

— N'avez-vous pas dit que pour la perfection de la vie spirituelle comme de la vie du corps, certaines choses sont seulement requises accidentellement ? Quelles sont ces choses, et quels sacrements y correspondent ?

— Au point de vue de la vie corporelle, s'il survient une maladie, premièrement un remède est

nécessaire qui enlève le mal ; deuxièmement un régime hygiénique s'impose, qui rétablit la santé première.

Ainsi, l'âme trouve dans la pénitence le remède aux péchés qui auraient détruit ou affaibli en elle la vie de la grâce ; et elle trouve dans l'extrême-onction les secours qui lui rendent son état premier, puisque ce sacrement détruit les restes du péché et prépare à la gloire éternelle.

— *Cinq sacrements concourent donc à perfectionner l'individu comme tel. Je voudrais savoir comment les deux autres sont nécessaires à la société spirituelle dont l'homme fait partie ?*

— Il faut à l'homme, être social et mortel, premièrement qu'il ait des chefs temporels pour le gouverner ; deuxièmement qu'il perpétue et propage sa race.

Or, le sacrement de l'Ordre donne au chrétien des chefs spirituels ; et la société spirituelle se multiplie et se perpétue par le mariage.

— *A présent, résumez en quelques mots et par une brève conclusion tout ce qui vient d'être dit.*

— Toute existence humaine, au point de vue naturel, se compose de sept états ou événements principaux.

Il était donc de toute convenance que sept sacrements vinsent consacrer tour à tour ces diverses étapes de l'existence humaine.

Aux sept nécessités de la vie naturelle devaient correspondre sept secours surnaturels.

Cinq sacrements perfectionnent l'individu : les trois premiers, savoir : le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie, directement et essentiellement ; les deux autres, qui sont la Pénitence et l'Extrême-Onction, accidentellement seulement.

Deux sacrements perfectionnent la société : l'Ordre et le Mariage.

— *Quels sentiments et quelle résolution vous inspire la doctrine que nous venons d'exposer ?*

— Les sentiments d'une reconnaissance profonde envers la Providence qui pourvoit d'une manière si admirable à tous les besoins de notre vie spirituelle comme de notre vie corporelle ;

La résolution de sanctifier, avec une religieuse fidélité, chaque période de ma vie spirituelle par le sacrement qui lui correspond.

RÉCITS ET CAUSERIES

IV

LA PREMIÈRE COMMUNION

— *Quel jour sera donc la première communion, Monsieur le curé ?*

— Nous la célébrerons le 29 avril prochain.

— *C'est une grande date.*

— Plus grande encore qu'on ne le croit, car elle intéresse la paroisse tout entière.

— *Comment cela ?*

— De même que, au point de vue civil, la commune est fière de présenter chaque année à la patrie quelques-uns de ses fils ; de même elle doit être heureuse d'offrir à Dieu ces petits enfants de douze ans qu'elle a élevés et qui sont chrétiens en même temps que Français.

— *Est-ce que nous pouvons faire quelque chose pour eux, Monsieur le curé ?*

— Beaucoup. Prier d'abord, premièrement pour leur préparation, ensuite pour leur persévérance. Enfin, assister aux offices de la première communion, pour leur faire honneur et vous unir à leur joie.

— *Y a-t-il encore des obligations plus particulières pour les parents des premiers communants ?*

— Sans doute, car ces parents doivent travailler à les disposer à ce grand acte. Ils doivent leur en parler souvent, leur signaler leurs défauts, les encourager à mieux faire, leur procurer quelques bonnes lectures, et enfin leur donner la plus grande joie qui puisse s'ajouter à celle de recevoir la visite du bon Dieu.

— *Quelle joie ?*

— C'est d'être accompagné à la Sainte Table par ceux qu'on aime et à qui on doit tout. L'enfant qui aura le plus de bonheur ne sera pas celui qui aura la meilleure place ni qui sera le mieux vêtu : ce sera celui qui aura à ses côtés, pour communier avec lui, son père et sa mère. De même, les parents qui seront les plus heureux ce jour-là ne seront pas ceux qui auront beaucoup d'invités, mais bien ceux qui comprendront le mieux ce que le bon Dieu désire d'eux en ce grand jour.

— *Est-ce bien vrai que la première communion est le terme de toute pratique religieuse ?*

— Hélas ! cela se voit parfois. Parfois, on rencontre des enfants à qui on dit : « A présent que tu as fait ta première communion et que tu l'as renouvelée, tu n'as plus besoin d'être chrétien. » Mais cette parole est une des plus affreuses qu'on puisse entendre. Ceux qui la prononcent encourent une responsabilité effrayante.

— *Que doivent donc faire les parents des premiers communants ?*

— Ne pas se relâcher de leur sollicitude après la première communion. Veiller avec plus de soin encore pour que leurs enfants gardent bien leur foi et leur vertu. Tenir à ce qu'ils soient tout aussi fidèles à la fréquentation des sacrements, aux prières du matin et du soir, et aux offices du dimanche.

— *Qu'est-ce qu'il arriverait de plus, si les parents comprenaient et accomplissaient ce devoir ?*

— Il arriverait que nous aurions bientôt des générations de jeunes gens sérieux et aimables, honnêtes et dévoués, respectueux et empressés, qui seraient la joie de leurs familles et l'honneur de cette paroisse.

Tous les parents de nos chers premiers communants sont trop sages pour ne pas comprendre l'importance de ces recommandations ; ils aiment trop leurs enfants pour ne pas les vouloir fidèles à leurs promesses et persévérants dans le bien. Je ne doute point qu'ils ne s'y emploient de tout leur cœur.

(*L'Echo de La-Chapelle-Saint-Mesmin*).

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XV. Pour la fête de sainte Monique : *L'éducation de la conscience par la mère*, 305.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XVI. Le peuple de Dieu. Abraham, Isaac, Jacob, 309.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXIV. Pour le quatrième dimanche après Pâques : *in Joan.*, xvi, 7 et 13 (d'après saint Bernard), 311.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XI. L'Eucharistie (dispositions à la communion), 316. — XII. La Messe (sa nature), 317.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT.* III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Ordre et distinction des sacrements, 318.

Plan de sermon pour l'Ascension. — Ce que Jésus-Christ laisse au monde, 320.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XV

POUR LA FÊTE DE SAINTE MONIQUE

L'éducation de la conscience par la mère

Adolescens tibi dico : Surge !

Jeune homme, levez-vous ! je vous le commande. (Luc, vii, 14).

L'on ne se lasse point d'étudier la vie de sainte Monique, ni celle de son fils, parce que sainte Monique c'est un peu toute mère de famille, et Augustin, c'est plus ou moins chacun de vos enfants. Chacun d'eux en effet a ses moments d'écart ; ils ne vont pas tous aussi loin que saint Augustin, vous ne pleurez pas toutes les larmes de sang de sa mère, mais nous retrouvons partout les mêmes incidents, les mêmes perplexités, les mêmes angoisses. La nature humaine n'a pas changé, et dans leur histoire nous reconnaissons quelque chose de la nôtre.

Sainte Monique a élevé avec soin son fils, qui n'en est pas moins devenu impie, manichéen, matérialiste, jouisseur. C'est là sa grosse croix à elle ! Aussi ne songe-t-elle qu'à le convertir, à le ramener à elle et à Dieu. Afin de lui échapper sûrement, il la trompe et s'embarque pour l'Italie. Elle s'embarque à son tour, essuie une tempête terrible, mais le rejoint à Milan, où il occupait la chaire la plus enviée de cette ville. Elle le conduit à saint Ambroise, elle l'amène à l'église, afin qu'il s'instruise et que tombent ses préjugés contre la foi catholique. L'église porte à réfléchir, son

atmosphère est saine, recueillie, religieuse. Vous voyez les autres fidèles qui prient, et une grâce divine d'entraînement se répand dans vos âmes, qui vous amène vous-même à prier. Déjà il a conclu que la foi est belle, raisonnable, admirablement pure. Quand auparavant cette foi essayait de parler en lui, de se relever, elle retombait aussitôt vaincue par les sophismes des manichéens, mais surtout par ses passions. Maintenant elle se fortifiait, elle n'était plus vaincue, elle n'était pas encore victorieuse, *non victa, nec victrix*.

Mais il y a loin de cette foi stérile et platonique, sans ailes et sans âme, aux œuvres vivantes, à la pratique, au triomphe sur les passions ! Les froids raisonnements de l'esprit ne tiennent pas contre les violentes concupiscences du cœur et de la chair. Aussi attendons-nous à de nouveaux, et terribles égarements d'Augustin. *Il demeurera dans son abaissement moral longtemps encore.* Sa conscience chrétienne formée par sa mère le ramènera, le ressaisira ; puis *il retombera plus bas*, si bas qu'on s'en étonnerait si l'on ne connaissait la profondeur de la dégradation humaine. Alors seulement sa conscience se révoltera à la fin, lui montrera la vérité avec certitude, et le sauvera. Vous devinez bien que c'est Monique, avec ses enseignements, ses conseils, avec la conscience qu'elle lui a faite, qui sera l'instrument de son salut. Ah ! la formation d'une conscience, c'est une œuvre lente, mais, par là-même, durable. Commencez-la sur vos petits enfants, posez des bases profondes, solides ; liez-en toutes les parties avec le ciment sacré de la raison et de la foi. Voilà comment s'établissent, se bâtissent des convictions indestructibles. Les flots des événements, des passions, des blasphèmes et des méchancetés se précipiteront sur cet édifice, mais en vain : *nec flumina obruent illum*.

I

Augustin goûtait avec délices la parole de saint Ambroise, mais il y cherchait surtout les fleurs et l'éclat littéraires, les charmes de l'éloquence humaine. Pour lui le saint évêque de Milan n'était qu'un professeur comme lui, mais traitant avec beaucoup d'art d'autres sujets que lui, plus élevés et plus augustes. L'imagination, l'esprit, l'artiste en lui était captivé, mais il ne concevait même point le désir de rompre avec ses criminelles attaches. Saint Ambroise avait comme l'intuition de ce douloureux état, aussi ne se préoccupait-il pas de répondre à ses doutes, de converser ou de discuter avec lui. A quoi bon ? Dans ces discussions Augustin eût apporté plus d'amour-propre, de ténacité à faire triompher ses opinions à l'aide de ses prestigieux sophismes, que d'amour sincère de la vérité et de la foi. Aussi quand il visitait l'illustre évêque dont la porte était ouverte à tous, il le trouvait lisant et étudiant, sans lever les yeux. Alors il s'asseyait un instant, puis se retirait avec discrétion, n'osant lui faire perdre une parcelle d'un temps si précieux. Parfois il se demandait pourquoi Ambroise en agissait ainsi avec

lui, et n'en découvrant point la raison, il concluait : « Quelle qu'elle soit, elle est bonne. » (*Conf.*, livre VI, chap. 3).

Oui, elle était bonne. Est-ce que l'évêque de Milan ne connaissait point l'impasse où était acculé ce jeune homme auquel il s'intéressait si vivement, ses écarts de cœur, sa conduite coupable qui persévérerait dans le mal ? Monique avait passé les mers pour rejoindre son fils, mais cette femme aussi l'avait suivi qui depuis quatorze ans le tenait asservi sous le joug honteux de la chair, dans une union illicite, inavouable et que, paraît-il, on ne pouvait régulariser. Car Monique eût vivement désiré que son fils épousât cette femme, d'ailleurs bonne, élevée, mais faible, passionnée, et qui lui avait donné cet enfant étonnant qui grandissait dans la science et la vertu, le jeune Adéodat.

On se heurtait donc à une situation insoluble et Monique demeurait écrasée par l'épouvantable réalité. Son fils était mort devant Dieu, et Dieu même, semblait-il, ne pouvait le ressusciter, sans un miracle éclatant. « Semblable à cette mère, dit-il, qui suivait, accablée de chagrin, le cercueil de son fils et qui à force de larmes obtint que Jésus lui rendit son enfant, ainsi ma pauvre mère me pleurait comme mort, sachant que vous seul pouviez opérer ma résurrection. Sa pensée était comme le cercueil où sans cesse elle me montrait à vous et vous pressait de me dire comme au fils de la veuve de Naïm : « Jeune homme, je vous le commande, levez-vous ! » afin que je ressuscite, que je commence à parler et que vous me rendiez à ma mère ! » (*Ibid.*, ch. 1).

C'est sa conscience qui va tenter courageusement cette œuvre, et il nous raconte en termes pénétrants les luttes multiples de sa foi et de son cœur.

Sa passion lui disait : « Il n'y a rien de certain qui puisse régler notre conduite ici-bas. Attache-toi au plaisir. » — Mais la conscience qui avait été formée par sa pieuse mère se révoltait : « Cherche au moins ! lui criait-elle. Il n'y a rien d'absurde dans les Livres Saints, on peut les expliquer d'une manière raisonnable. Jusqu'à ce que tu aies trouvé la vérité, reste sur les degrés du temple où tes parents t'ont déposé enfant ! Cette vie n'est que misère et la mort est incertaine. Si elle te surprend, en quel état sortiras-tu de ce monde ? Où apprendras-tu ce que par ta faute tu as négligé ici-bas ? Crois-tu que tu ne seras pas châtié pour cette criminelle négligence ? » (*Ibid.*, ch. 11).

Vaincue un instant, la passion reprenait les vieux raisonnements de tous les voluptueux : « Mais peut-être qu'il ne reste plus aucun sentiment à l'homme après la mort ? L'âme aussi doit mourir ! »

— Encore faut-il s'en assurer, répliquait la conscience avec énergie. Mais non, il n'en est pas ainsi. La religion ne jouirait pas d'une telle autorité. Dieu n'aurait pas fait tant de merveilles si l'âme devait mourir avec le corps. Renonce donc tout de suite aux espérances du siècle, et ne

songe plus qu'à connaître Dieu et la vie bienheureuse.

— Hélas ! s'écriait alors sa passion aux abois. Attends encore ! *Sed expecta !* Cette situation même n'a-t-elle pas ses agréments et ses douceurs ? On ne saurait y renoncer facilement, parce qu'il serait honteux d'y revenir. Je vais bientôt obtenir la place honorable que je désire, alors que pourrai-je demander de plus ? J'ai des amis nombreux et puissants, je puis sans crainte briguer la présidence d'un tribunal. Ensuite je prendrai une femme riche... (*Ibid.*).

Ainsi des tempêtes contraires se renvoyaient son âme, jouet des influences les plus diverses ; mais pourtant, ce qui prévalait c'était encore la crainte de Dieu et de ses jugements terribles, que, tout jeune, lui avait inspirée Monique. Tout avait fait naufrage en lui, sauf les grandes vérités chrétiennes, immuables comme des rochers au sein des flots furieux, sauf la foi en l'âme et en la responsabilité, œuvre de granit établie dans son âme par sa mère.

Il faillit alors revenir complètement à Dieu. Sainte Monique lui disait : « Romps avec ces relations coupables et sans avenir. Nous chercherons une jeune fille chrétienne qui, avec son innocence, t'apportera son cœur pur, tendre et sincère, c'est-à-dire le bonheur. » Elle lui trouva en effet une jeune fille, mais sortie à peine de l'adolescence, ce qui obligeait d'attendre deux ans pour le mariage. Augustin consentit à tout. Ce succès, elle l'attribuait à ses longues et ferventes prières, car elle n'avait cessé « de pousser vers Dieu de fortes clameurs, le suppliant de l'éclairer dans cette grave affaire. » (*Ibid.*, chap. 13).

Quelle joie alors ! Non seulement Augustin acceptait, il promettait encore de se faire baptiser ; il serait régénéré, changé, sa vie passée serait oubliée comme un vilain rêve, et il recommencerait une nouvelle vie, pure, réglée par la foi, heureuse.

En ce moment, il se montra presque héroïque. On sait combien il était attaché à cette femme qui le retint quinze années durant. Cette chaîne qu'il traînait lui paraissait douce, et il craignait de la voir brisée : *solvi timens*. (Chap. 12). « Je n'aurais jamais pu vivre privé de l'affection de celle que j'aimais, dit-il, et comme j'ignorais la force dont Dieu revêt l'âme chaste, je me sentais incapable de cette solitude. Vous m'eussiez donné cette grâce, ô mon Dieu, si je vous l'eusse demandée par le gémissement de mon cœur ! » (*Ibid.*, chap. 2). Eh bien ! il eut le courage de se séparer d'elle, ou plutôt de se la laisser ravir. Les liens qui les unissaient étaient si étroits qu'on dut les arracher l'un à l'autre. « Comme mon âme, raconte-t-il, adhérait profondément à son âme, elle en fut broyée et blessée et mon cœur en versa du sang. » La blessure fut lente à se guérir, elle ne guérit même point tant qu'il ne fut pas chrétien, car Augustin avait une nature aimante au plus haut degré, et d'autre part, cette femme, on doit le dire, avait d'inappréciables qualités du cœur et de l'es-

prit. C'était une autre Madeleine dévoyée aussi, séduite d'ailleurs par le caractère généreux, la fidélité, la tendresse d'Augustin, et par la gloire, le génie qui auréolait son front. Quand elle sut qu'il fallait renoncer à lui, la foi se réveilla dans son âme, elle eut un cri d'angoisse, puis de repentir, et s'enferma dans un monastère pour y pleurer ses égarements, ses erreurs, l'influence malheureuse qu'elle avait exercée sur cet homme, l'enchaînement à ses côtés, alors qu'il était fait pour prendre son essor vers les régions sublimes de la doctrine, du renoncement, de l'éloquence chrétienne. « Elle valait mieux que moi, s'écrie Augustin, elle accomplit son sacrifice avec une énergie, une générosité que je n'eus pas le courage d'imiter. » (*Ibid.*, chap. 15).

C'est encore un soulagement de savoir que cette malheureuse femme n'était pas une âme vulgaire, et qu'elle expia si noblement ses écarts.

Alors Augustin goûta la douceur qui accompagne toujours le sacrifice. Il était presque heureux, du moins il était sur le chemin de la vertu, qui conduit à l'Eglise. Sa mère jouissait de son bonheur, ses amis se groupaient autour de lui pour étudier avec lui et recueillir ses leçons. Aimable pléiade de jeunes gens qui s'aimaient ardemment et parmi lesquels on remarquait Romanien et Nebridius qui, riches et intelligents tous deux, avaient quitté l'Afrique pour le suivre et pour s'adonner à la philosophie, mais surtout Alypius, le meilleur et le plus tendrement aimé. Lui aussi l'était venu rejoindre à Milan ; c'était une âme naturellement pure et vertueuse, pour laquelle la chasteté avait de célestes attraites. Ce fut, dans la vie d'Augustin et de Monique, comme une éclaircie entre deux orages ; leur ciel était parfaitement pur, un seul nuage à l'horizon, mais qu'ils espéraient bientôt voir disparaître : le jeune et célèbre professeur n'avait pas encore reçu le baptême. Les obstacles, toutefois, étaient écartés. Sa vie était régulière, il songeait à réaliser un rêve dès longtemps caressé, celui de vivre avec ses amis, de mettre en commun leurs biens, de ne former qu'une seule famille. Plusieurs d'entre eux étaient fort riches, comme Romanien, et c'est lui qui pressait le plus vivement l'exécution du projet. Augustin serait leur maître bien-aimé, eux ses dociles et heureux disciples. Quelle existence charmante passée à étudier ensemble la sagesse et à s'aimer ! Mais plusieurs étaient mariés : « Nous nous demandâmes ce que nous ferions des femmes, » dit saint Augustin, et le beau rêve s'évanouit. Il ne savait pas encore que la vie commune n'est possible que placée sous la garde de la chasteté ou de la virginité. Cependant, Monique espérait plus que jamais la conversion de son fils, quand de ces hauteurs se-reines il tomba jusqu'au fond d'un abîme de boue.

II

Un grand nombre de mères de famille, même chrétiennes, retardent à plaisir le mariage de leurs enfants. C'est une erreur, et une haute impru-

dence. Je voudrais qu'à l'occasion elles s'en souviennent et que ce trait de la vie de saint Augustin reste gravé dans leur mémoire ainsi que dans la foi de leur cœur.

Sainte Monique avait décidé le mariage de son fils, elle avait même choisi la jeune fille qu'il devait épouser ; mais il fallait attendre deux ans. Or, il n'avait pas encore reçu la grâce du baptême qui rend enfant de Dieu et de l'Eglise, ni celle de la confirmation qui arme pour les combats contre les passions. Il lui revint le souvenir des liens qu'il avait détruits, de celle qui avait, quinze années durant, fait le charme douloureux et doux de sa vie, et il se prit à regretter toutes ces choses agréables, *juvunda ista*. Mal affermi dans la lutte contre ses passions, peu habitué même à livrer bataille, il fut vaincu au premier engagement. Il raconte, sans les excuser, sa honteuse défaite, les entraînements de ses sens et son ingratitude après tant de grâces signalées.

« Malheureux que j'étais, je n'imitai point celle dont je m'étais séparé, et, impatient de l'attente, esclave de la seule passion, je cherchai une autre compagne qui n'était pas une épouse. » (Chap. 15). Ainsi donc cet homme, le plus instruit de son temps, et, pour ce qui regarde les questions morales, le plus instruit de tous les temps, roulait misérablement dans la honte, sans autre excuse que les sollicitations de la chair. Qui donc prétend que l'instruction et la science suffisent à conduire l'homme, quand ce philosophe, ce savant, ce brillant professeur est impuissant à se gouverner, à résister aux passions vulgaires, aux instincts inférieurs qui le précipitent vers la plus basse inconduite ? Il ne se résigne même point à attendre, sans faire, la jeune épouse qu'on lui réserve ! O mystère attristant de la fragilité humaine, et qui nous révèle la créature abjecte qu'est l'homme, quand il n'est pas soulevé par quelque chose de divin, soutenu par la grâce, seule assez puissante pour nous aider à vaincre même l'abjection !

Les sens avaient entraîné le cœur, ils séduisirent aussi l'esprit. Le philosophe distingué et délicat, subtil et profond qu'était Augustin, abandonna les théories élevées de Platon, qui reconnaissait un Dieu, une âme immortelle, des destinées supérieures pour l'homme, et se prit à admirer le système grossier d'Epicure. Il s'entretenait avec ses amis Alypius et Nebridius de ce qui est le bien et de ce qui est le mal, et il en vint à décerner la palme à ce philosophe dégradé. « Si nous étions immortels, ajoutait-il, et que nous dussions vivre dans une perpétuelle volupté du corps, sans craindre de la perdre jamais, pourquoi ne serions-nous pas souverainement heureux et que pourrions-nous désirer de plus ? » (Livre VI, chap. 16).

Voilà où il s'est ravalé cet homme merveilleusement doué, qui n'ignore point cependant la fausseté insigne du système matérialiste appuyé sur les bases ruineuses d'un corps périssable, et en qui il y a une âme dévorée de la soif de l'infini, qui crie vers le ciel du fond de l'enfer des jouis-

sances coupables ! Ses gémissements, ses plaintes aiguës, en cet état, nous émeuvent encore : « Malheur à l'âme audacieuse, dit-il, qui espère qu'en se retirant de vous, ô mon Dieu ! elle trouvera mieux ! Elle se tourne et se retourne de tous côtés, et sur le dos, et sur les flancs, et tout est dur ! Et vous seul êtes le repos ! » (*Ib.*).

Oh ! cette fois il paraît tellement perdu dans le mal honteux que nulle puissance humaine ne le sauvera. C'est vrai. Il faudra la puissance de Dieu, et Dieu se servira encore de sainte Monique : « Rien ne me ramenait, écrit-il, du gouffre profond des voluptés de la chair, si ce n'est la crainte de la mort et du jugement futur. Mais jamais cette crainte parmi mes nombreuses erreurs n'avait abandonné mon âme. » (*Ib.*). Toujours l'empreinte chrétienne dont sa mère avait marqué son âme, reparaissait, marque précieuse, enseignements pleins de reproches, remords salutaires sans lesquels il était irrévocablement condamné et restait la proie des plus vils instincts de la nature humaine.

Sans doute que Monique multiplia aussi les remontrances, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre cette malheureuse mère, qui, contrainte naguère de vivre avec une créature qui n'était point la femme de son fils, était maintenant occupée à l'arracher des griffes d'une autre, n'échappant à une angoisse que pour retomber dans une seconde plus douloureuse. Elle parvint aussi à briser ces liens grossiers plus humiliants, mais plus fragiles que les premiers, et Dieu permit qu'elle chantât une nouvelle victoire. Augustin revenait à une vie plus honnête, conduit non par l'amour, mais par la crainte des jugements de Dieu. O heureuse crainte de Dieu qui est bien le commencement de la sagesse, puissent toutes les mères l'inspirer à leurs enfants, puissante, durable, indélébile ! Pour se garder à travers les dangers et les luttes de la vie, il ne leur restera peut-être que ce souvenir, cette conviction, cette arme ; mais le souvenir venant de vous leur sera doux et impérieux, la conviction décisive, l'arme victorieuse !

La crainte de Dieu brisa pour jamais cette liaison néfaste, et Augustin fut aussitôt récompensé de ce sacrifice par une grâce pénétrante de paix et de vérité. Cependant la vérité complète, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ, Dieu et homme, il ne le connaissait point, parce qu'il n'avait pas voulu le connaître, car sa bonne mère n'avait cessé de lui parler de Jésus-Christ. Mais pour lui, il fallait en quelque sorte des démonstrations scientifiques, spéciales, comme les réclament certains savants de nos jours pour qui la foi sublime des bonnes femmes du peuple semble trop simple, trop peu éclairée. Dieu, dans sa condescendance infinie, daigna permettre qu'il lût dans Platon qu'« au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu et que le Verbe était Dieu, que toutes choses ont été faites par lui et rien sans lui, qu'il est la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde. » (*Conf.*, livre VII, chap. 9). Ces

choses-là, il les avait lues dans saint Jean, mais elles ne l'avaient point frappé comme dans les livres de ce païen qui avait eu des intuitions si chrétiennes. Alors « il rentra en lui-même » dont il était sorti volontairement, demeurant comme un exilé chez lui, et aussitôt il vit briller la lumière désirée qui l'y attendait. « Ce n'était point cette lumière vulgaire que tout le monde saisit, pas même une lumière plus éclatante, mais de même nature, qui grandirait en clarté et remplirait tout de sa splendide intensité. C'était une lumière toute différente qui ne ressemblait à aucune autre. Qui connaît la vérité connaît cette lumière, et qui connaît cette lumière connaît l'éternité. L'amour seul connaît tout cela ! »

Et il s'écrie dans une sorte d'extase : « O éternelle vérité ! ô vraie charité ! ô chère éternité ! Vous êtes mon Dieu ! Après vous je soupire jour et nuit. » (Livre VII, chap. 10).

Comme Dieu l'a payé de son courage dans le renoncement ! Que nous sommes loin du régime de la crainte qui le ramenait tremblant devant sa conscience et aux pieds de Dieu ! C'est l'amour maintenant qui déjà l'inspire, et s'il se trouve repris parfois de ses anciennes incertitudes et de ses troubles, il entend la voix de Dieu qui lui crie : « Courage ! je suis la nourriture qui fait les forts. Grandis et tu te nourriras de moi ; mais je ne serai pas changé en toi comme il arrive de la nourriture terrestre, c'est toi qui seras changé en moi ! »

Si les doutes reviennent, Dieu le soutient toujours, car il est maintenant un homme de bonne volonté qui souffre et se débat dans l'étreinte de la tentation. La même voix résonne de nouveau : « Je suis Celui qui est ! » — « Cette voix, raconte-t-il, je l'entendis non dans mon esprit, mais dans mon cœur. Tous mes doutes s'évanouirent et j'aurais plutôt douté de moi et de mon existence que de cette vérité. » (*Ibid.*). Voyez-vous comme il marche à pas de géant, comme il franchit les espaces qui le rapprochent de Dieu et du ciel ? Naguère il était en quelque sorte enlisé dans la boue, il en est sorti, stimulé par l'aiguillon de la crainte, par la terreur des jugements de Dieu que la voix de sa mère lui redisait formidables, tels qu'ils sont ; puis il s'est relevé, il a marché vers les régions de la vérité, et secouant la poussière immonde qui alourdissait les ailes de son âme, il s'est envolé dans les espaces célestes de la pleine lumière. Il voit Dieu, il l'entend. « Honneurs, grandeurs humaines, désirs de gloire, attraites et charmes de cette vie qui passe, plus rien ne le touche » (*Contra Acad.*, lib. II, 5), et c'est l'effet d'une bonne lecture dans un livre écrit par un païen !

Que sera-ce quand il lira nos livres inspirés ! « Je me retournai alors tout en marchant, dit-il, vers cette religion qui avait été imprimée dans mon cœur d'enfant. Elle m'attirait à elle et je ne le savais pas. Un jour, tremblant, empressé à la fois et hésitant, je saisis les Épîtres de l'apôtre Paul. » (*Ib.*). Une lumière plus brillante encore lui apparut

tout à coup. Elle est si belle qu'il la désire à tous, qu'il la veut montrer à tous, même à des ennemis. « S'ils la voyaient comme je la vois, s'écriait-il, certainement ils quitteraient tout : jardins, maisons, banquets, tout ce qui les charme, et pieux et ravis, ils voleraient avec amour vers cette ineffable beauté. » (*Contra Acad.*, lib. II, 6).

Vous comprenez, n'est-ce pas, la joie de sa sainte mère ? Nulle femme n'eût à entreprendre une tâche plus difficile, étant donnés, avec le génie supérieur de son fils qui la dominait par le raisonnement, ses ardentes passions, ses effroyables penchants vers le plaisir. Les moyens qu'elle emploie réussissent cependant non seulement à convertir Augustin, mais à faire de lui un grand saint. Mais elle lui a inspiré une crainte de Dieu qui l'arrête au sein de sa vie coupable ; ensuite elle dirige ses lectures, elle dut même lui choisir ses livres. Elevez ainsi vos enfants, faites-leur lire des livres qui éclairent, et avant tout l'Evangile. Alors vous connaîtrez aussi les allégories de sainte Monique quand vos prodiges opéreront comme Augustin leur retour vers Dieu.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XVI

LE PEUPLE DE DIEU. — ABRAHAM, ISAAC, JACOB

Plan

1. La plupart des hommes tombent dans l'idolâtrie.
2. Dieu se choisit un peuple pour garder la véritable religion.
3. Les premiers patriarches : Abraham.
4. Genre de vie des patriarches.
5. Ruine de Sodome et Gomorrhe.
6. Le sacrifice d'Isaac figure du sacrifice du Sauveur.
7. La vision de Jacob.

1. — Nous avons dit que les descendants de Noé, en se séparant pour peupler la terre, avaient emporté avec eux la connaissance de la vraie religion. Ils la conservèrent assez longtemps, telle qu'ils l'avaient reçue de leurs ancêtres, telle que Dieu l'avait instituée. Mais, dans la suite, ils finirent par la dénaturer, par y mêler des erreurs et des pratiques abominables. Alors on vit régner sur la terre un désordre, un crime qu'on n'avait pas encore vu jusqu'ici : l'idolâtrie.

L'esprit des hommes ayant été obscurci par le dérèglement des passions, ils s'imaginèrent que l'Etre suprême ne pouvait suffire seul à gouverner le monde et à prendre soin de toutes les créatures. En conséquence, ils inventèrent de nouveaux dieux et ils en mirent partout. « C'est un dieu puissant, se dirent les raisonneurs, qui habite le soleil pour éclairer et échauffer le monde. C'en est un autre

logé dans les entrailles de la terre, qui rend les champs féconds ou stériles, comme il lui plaît. C'est un dieu qui forme les orages, fait gronder le tonnerre et tomber la foudre. C'en est un autre qui gouverne la mer et la rend, à son gré, tranquille ou furieuse. C'est un dieu ennemi des hommes qui leur envoie les accidents et les maladies. C'en est un autre plus charitable qui les secourt et les guérit. » Non seulement on inventa des dieux comme à plaisir, mais bientôt on leur prêta les inclinations, les goûts, les besoins, les faiblesses et tous les vices des hommes. On les supposa de différents sexes ; on leur attribua des mariages et des enfants ; ils se livraient aux plaisirs des sens, à la jalousie, à la colère, à la vengeance. Quels dieux abominables les hommes s'étaient donnés là ! Du reste, rien de plus facile que de s'accommoder avec eux : on pouvait sans crainte et sans remords s'abandonner à tous les désordres, puisqu'ils en donnaient les premiers l'exemple. Et tous ces faux dieux avaient des temples, des autels, des adorateurs. On leur érigait aussi des statues, dans lesquelles on supposait qu'ils aimaient à venir se loger, pour y recevoir les hommages qui leur étaient dus. C'est pourquoi on adorait, on priait, on invoquait ces statues d'or, d'argent, de pierre et de bois, comme les divinités elles-mêmes. Voilà en quoi consiste l'idolâtrie. Je vous demande quelle devait être la perversité du monde, quand la plupart des hommes furent tombés dans un pareil aveuglement !

2. — Dieu jugea le moment venu d'employer les grands moyens pour sauver la religion véritable qui risquait de périr dans ce déluge de crimes. Il résolut donc de choisir tout un peuple, chargé de conserver le dépôt des vérités qu'il avait enseignées à Adam et surtout la précieuse promesse du Rédempteur. Mais ce peuple privilégié, il ne le prendra pas parmi les peuples déjà existants sur la terre ; non ! il choisira un homme, un seul, et de cet homme il en fera sortir, avec le temps, la nation nouvelle dont il a besoin.

3. — *Abraham*, de la famille de Sem, fut la tige et le père de ce peuple à jamais célèbre, le peuple *Juif*, qui devait conserver le culte du vrai Dieu jusqu'à la venue du Messie promis. Il demeura en Chaldée, province de l'Asie. Or, comme de toute éternité Dieu avait décidé que le Sauveur naîtrait dans la Judée, appelée en ce temps-là le *Pays de Chanaan*, il voulut qu'Abraham en prit de suite possession. Il lui apparut donc et lui dit : « Quittez le pays que vous habitez et venez en la terre que je vous montrerai. Je donnerai cette contrée à vos descendants que je multiplierai comme les étoiles du ciel et les sables de la mer. » A cette promesse magnifique Dieu en joignit une autre plus magnifique encore. Ce fut la promesse du Messie. « Je vous bénirai, lui dit le Seigneur, et toutes les nations de l'univers seront bénies en vous, c'est-à-dire en celui qui naîtra de vous, » comme Dieu lui-même l'expliqua dans la suite.

Cette seconde promesse faite à Abraham dit bien plus que la première faite à Adam. La première ne disait pas chez quel peuple naîtrait le Messie ; la seconde nous l'indique en termes formels : il naîtra dans la postérité d'Abraham. Voilà toutes les autres nations mises de côté ; ce n'est plus chez elles que nous devons chercher le Rédempteur. La première nous disait qu'il écraserait la tête du serpent ; la seconde nous explique le sens de ces paroles. Elle nous dit que le Messie détruira l'empire du démon, en rappelant tous les peuples à la connaissance du vrai Dieu, dans laquelle se trouve la véritable bénédiction.

Obéissant sans hésiter à la parole de Dieu, Abraham quitta son pays et se transporta dans la terre de Chanaan, où il mena la vie des patriarches ses ancêtres.

4. — Puisque l'occasion s'en présente ici, disons un mot des *patriarches* et de leur genre de vie. — *Patriarche* signifie père ou chef de famille. On donne ce nom aux premiers ancêtres du Sauveur ; on en compte trente-quatre. La richesse des patriarches consistait surtout en troupeaux, et leur principale occupation était de les soigner. Ils ne bâtissaient point de maisons. Ils habitaient toujours à la campagne, logés sous des tentes et changeant de place à chaque instant, suivant la commodité des pâturages. Leur nourriture était frugale. Une de leurs grandes vertus était l'hospitalité envers les étrangers, que l'on regardait comme des envoyés du ciel. Aussi toute la famille s'empressait-elle de leur prodiguer les soins les plus charitables. Cette manière de vivre a toujours passé pour la plus parfaite, comme attachant moins les hommes à la terre. Ce sont sans doute ces mœurs douces et paisibles des patriarches qui les faisaient arriver à une si grande vieillesse et mourir si doucement. Tous ont passé cent ans, et il n'est pas fait mention qu'ils aient été malades.

5. — Mais revenons à Abraham. Un jour qu'il était assis devant sa tente, vers l'heure de midi, il vit venir à lui trois jeunes hommes qu'il prit pour des voyageurs. Il se lève à l'instant, s'avance à leur rencontre et s'inclinant jusqu'à terre, il leur dit : « Qui que vous soyez, ne passez pas sans vous arrêter chez moi. Vous vous reposerez à l'ombre de ces arbres, vous mangerez un morceau et vous continuerez ensuite votre route. » Les voyageurs acceptent. Après avoir reçu cette généreuse hospitalité, un d'entre eux dit à Abraham : « Dans un an, à dater d'aujourd'hui, je reviendrai vous voir et alors Sara votre femme aura un fils. » A parler humainement la promesse du voyageur paraissait une plaisanterie ; car Sara et Abraham étaient tous deux fort âgés. Cependant le saint patriarche, qui remarquait dans ces étrangers quelque chose d'extraordinaire, ne conçut pas la moindre défiance. Lorsque les trois voyageurs partirent, Abraham voulut les accompagner, par honneur, une partie du chemin. Ce nouveau trait de charité lui valut une nouvelle faveur. Ils lui apprirent en effet qu'ils étaient des anges envoyés pour

détruire les villes de *Sodome* et de *Gomorrhe*, dont la corruption avait allumé la colère de Dieu. Aussitôt le cœur si bon d'Abraham fut ému de pitié. « Mais quoi ! leur dit-il, voudriez-vous perdre les innocents avec les coupables ! Si une de ces villes renfermait seulement dix justes, ne pardonneriez-vous pas aux coupables en faveur de ces dix justes ? — S'il y avait seulement dix justes, lui fut-il répondu, le Seigneur pardonnerait à tous à cause d'eux. » On se sépara. Le lendemain Abraham, s'étant levé de bonne heure, regarda du côté de Sodome et de Gomorrhe et il vit une fumée monter de terre comme la fumée d'une fournaise immense. C'est que les dix justes ne s'étaient pas trouvés. Cinq villes furent consumées par le feu du ciel, et à leur place on voit aujourd'hui un pays stérile, couvert de bitume et de soufre, et un lac immense, appelé la *Mer Morte*, dont les eaux répandent une odeur pestilentielle.

6. — A l'époque marquée par le Seigneur, Abraham eut un fils qu'il appela *Isaac*. Le saint patriarche n'avait plus rien à désirer. Mais Dieu avait résolu de mettre la foi de son serviteur à une rude épreuve. Il l'appela au milieu d'une nuit : « Abraham ! Abraham ! — Me voici ! lui répondit le vénérable vieillard. — Prenez, lui dit le Seigneur, prenez votre fils unique, qui vous est si cher, Isaac, et allez me l'offrir en sacrifice sur une montagne que je vous montrerai. » A cet ordre si capable de révolter la nature, Abraham ne répond que par une prompte obéissance. Il prend son fils et se rend avec lui sur la montagne que Dieu avait indiquée. Cette montagne, c'était le Calvaire. Or Isaac dit à son père : « Mon père, je vois entre vos mains le feu et le glaive du sacrifice, moi je porte le bois ; mais où est donc la victime ? — Mon fils, répondit Abraham avec tranquillité, le Seigneur y pourvoira. » Comme le cœur de ce bon père devait souffrir ! Mais il espérait contre toute espérance : il pensait que Dieu pourrait bien ressusciter son fils. — Arrivé au sommet de la montagne, Abraham dresse l'autel, arrange le bois, prépare le feu et le glaive ; il fallait enfin s'expliquer. Un coup d'œil, un signe, un soupir suffirent pour montrer à Isaac la victime. Il se soumet avec docilité et, adorant la volonté de Dieu, il monte sur le bûcher et s'y laisse attacher de la main de son père. Abraham, toujours plein de foi et d'obéissance, saisit le glaive, lève le bras sur la tête de la victime et va porter aussitôt le coup mortel. « Arrêtez, Abraham ! » crie une voix d'en haut. « C'est assez ; je connais maintenant votre foi. Parce que vous avez obéi à ma parole, je vous bénirai ; je multiplierai votre race et tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui sortira de vous. » En même temps, Abraham se retourne et aperçoit un bœuf arrêté par les cornes dans un buisson voisin. Il le prend et l'immole à la place de son fils.

Ce sacrifice d'Isaac est l'image la plus ressemblante du sacrifice de Jésus-Christ. On ne peut voir l'un sans penser à l'autre. Isaac innocent est

condamné à mourir; Notre-Seigneur l'innocence même est condamné à mourir. Isaac chargé du bois qui doit le consumer, monte sur le Calvaire; Notre-Seigneur chargé de sa croix, gravit cette même montagne du Calvaire. Isaac se laisse attacher sur le bûcher et présente doucement sa gorge au glaive qui doit l'immoler; Notre-Seigneur se laisse attacher à la croix et, comme un tendre agneau, se laisse immoler. Isaac est comme rendu à la vie et comblé de bénédictions, en récompense de son obéissance; Notre-Seigneur sort vivant du tombeau et, en récompense de son obéissance, reçoit en héritage toutes les nations de la terre.

Abraham mourut de défaillance à l'âge de 175 ans et mérita, à cause de sa foi, d'être appelé le *Père des croyants*. Isaac hérita des vertus comme des biens de son père, et le Seigneur lui renouvela la grande promesse que de sa famille sortirait le Sauveur du monde.

7. — Il eut pour fils *Esaü* et *Jacob*, deux frères jumeaux. Esaü était l'aîné. A cette époque, l'aîné succédait à son père comme chef de la famille et l'on croyait que l'honneur de donner naissance au Messie lui était réservé. Mais Esaü, ayant en quelque sorte méprisé ce précieux avantage, en vendant son droit d'aînesse à son frère, ce fut Jacob que Dieu choisit pour être le père de son peuple, l'héritier de la terre promise et l'un des ancêtres du Messie. Jacob eut une nuit un songe mystérieux. Il voyait une échelle dont le pied posait sur la terre et dont le sommet touchait le ciel. Des anges montaient et descendaient, et le Seigneur paraissait appuyé sur le haut de l'échelle. — Cette échelle miraculeuse et ces anges nous indiquent comment le ciel et la terre communiquent ensemble : les prières montent vers Dieu et les grâces de Dieu descendent sur les hommes. — Tout à coup le Seigneur dit à Jacob : « La terre de Chanaan, où vous dormez, je vous la donne ainsi qu'à votre postérité. » — C'est dans cette terre promise, vous vous le rappelez, que devait naître le Messie. — « Vos descendants seront aussi nombreux que les grains de poussière, et tous les peuples du monde seront bénis en vous et dans le Fils qui naîtra de vous. »

Telle fut la quatrième promesse du Messie. Elle nous apprend que c'est dans la famille de Jacob qu'il faut le chercher. Esaü et les peuples qui descendent de lui sont mis de côté. Voilà une lumière de plus. Nous marcherons ainsi par degré jusqu'au terme que Dieu a marqué.

POUR LE MOIS DE MARIE

Ouverture : 1892, p. 219 et 265; — 1893, p. 495; — 1897, p. 257 et 259.

Vie de la sainte Vierge : de 1889 à 1897.

Les Litanies : 1891; — et depuis 1898.

La Salutation angélique : 1896 et 1897.

Le *Salve Regina* : 1892.

Les mystères du Rosaire : de 1894 à 1897.

Instructions spéciales : de 1894 à 1896.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXIV

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

I. — « **Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.** » (Jean, xvi, 7).

I. — Notre-Seigneur Jésus-Christ n'ignorait pas que son départ serait pour les apôtres la source d'une grande tristesse. Il les voyait tellement attachés à lui par un amour tout humain qu'il n'y avait point d'autre sentiment dans leur cœur qui pût lui être supérieur. C'est pourquoi il crut devoir leur annoncer l'avantage qu'il recueillerait de son départ : c'est l'Esprit-Saint qui viendra purifier leur amour au point de les élever jusqu'à son esprit, en sorte que les disciples pourront dire : *Si nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de la sorte.* (II Cor., v, 16). Quelle leçon pour nos âmes ! S'il a été nécessaire que les apôtres fussent privés de la présence corporelle de Jésus-Christ pour connaître la vertu de l'Esprit-Saint, nous tous, venus après eux, comment osons-nous encore rechercher les délices de la chair ou celles qui nous viennent des créatures ?

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il n'est pas étonnant que la tristesse ait inondé le cœur des apôtres, quand Jésus-Christ leur annonçait qu'il allait s'éloigner d'eux, et qu'il ajoutait : *Vous ne sauriez me suivre là où j'irai.* (Jean, viii, 24). Comment leurs entrailles ne se seraient-elles point émues et leur cœur troublé; comment leur esprit n'aurait-il point été interdit et leur visage consterné; comment auraient-ils pu entendre sans trembler l'annonce de ce départ; comment auraient-ils pu apprendre, avec une âme impassible, que Celui pour qui ils avaient tout abandonné allait les abandonner eux-mêmes ? D'ailleurs, il n'a pas concentré toute l'affection de ses disciples sur sa personne, pour qu'elle n'eût d'autre objet que son corps; il voulait qu'elle s'attachât à son esprit et qu'un jour ils pussent dire : *Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de la sorte.* (II Cor., v, 16). Aussi, entendez-le, cet adorable Maître, leur prodiguer ses douces consolations : *Je prierai mon Père pour vous*, leur dit-il, *et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera avec vous éternellement* (Jean, xiv, 16); et encore : *Je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra pas à vous.* (Jean, xvi, 7). Quel profond mystère ! Pourquoi la présence du Christ serait-elle si insupportable au Saint-Esprit ? Ou bien lui répugnerait-il d'habiter sur la terre en même temps que la chair du Seigneur Jésus qui ne put être conçu sans son

intervention d'en haut, ainsi que nous l'avons appris de l'ange qui fut envoyé à Marie ? D'où vient donc qu'il dit : *Si je ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra pas ?* C'est que si vos yeux ne cessent de me contempler dans ma chair, votre âme, trop remplie, ne peut plus donner place à la plénitude de la grâce de l'Esprit, votre esprit ne peut le recevoir, votre cœur s'y refuse. Puisqu'il en est ainsi, qui est-ce qui osera compter sur la venue du Paraclet, s'il est adonné tout entier à des charmes fantastiques, s'il ne songe qu'aux plaisirs de la chair, d'une chair de péché, conçue dans le péché, habituée au péché, une chair, en un mot, où il ne se trouve absolument rien de bon ? Quel est, sur ce fumier où il se tient couché dans cette chair qu'il choisit et qu'il aime, et dans laquelle il sème, quel est, dis-je, celui qui osera espérer de se voir visité par la grâce et les consolations d'en haut, de se voir inondé de ce torrent de volupté, de cette grâce de l'Esprit de force que les apôtres eux-mêmes, ainsi que l'atteste la Vérité en personne, n'ont pu recevoir tant qu'ils jouissaient de la vue de la chair du Verbe ? C'est une grande erreur que de penser que cette douceur céleste, ce baume divin, ce baume de l'esprit peut se mêler à la cendre, au poison et aux charmes de la chair. Car il n'y a point de pacte possible, comme on dit, entre la vérité et la vanité, entre la lumière et les ténèbres, entre l'esprit et la chair, entre le feu et la tiédeur. Que faut-il donc faire ? Voyez les apôtres : ils restèrent dix jours dans l'attente de l'Esprit-Saint, en persévérant dans la prière avec les saintes femmes et avec Marie, mère de Jésus. (Act., I, 14). Apprenez de même vous aussi à prier, apprenez à chercher et à frapper, jusqu'à ce que vous trouviez, jusqu'à ce qu'on vous donne ou qu'on vous ouvre. Le Seigneur sait bien de quel limon il vous a pétris, or, il est fidèle et ne souffrira certainement pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ¹. »

II. — D'ailleurs, Jésus-Christ ne s'était pas contenté d'annoncer et de promettre à ses apôtres le Saint-Esprit dès qu'il serait retourné vers son Père. Il a voulu encore leur enseigner les dispositions qu'ils devraient avoir pour se rendre dignes de cette grâce. Le Maître, en effet, ne pouvait envoyer indistinctement à tous le divin Paraclet. De même que les hommes devaient avoir certaines dispositions pour participer à l'avènement temporel du Sauveur, ainsi les apôtres devaient être préparés ou mieux devaient réunir certaines conditions pour être à même de recevoir avec fruit l'Esprit-Saint, ses grâces et ses dons. De là cette parole que Jésus-Christ leur avait dite : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Et moi je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure éternellement avec vous.* (Jean, XIV, 15-16). Aimer Jésus-Christ, et témoigner cet amour par l'observation de ses préceptes, c'est la

première disposition qui nous est demandée pour recevoir l'Esprit-Saint. Elle est le principe, le fondement de toutes les autres, et sans elle toutes les autres nous seraient inutiles, puisque *celui qui n'aime pas demeure dans la mort.* (I Jean, III, 14).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Nous aimons Jésus-Christ en vérité si nous observons ses préceptes ; si nous ne les gardons pas, certainement nous ne l'aimons pas : on ne peut aimer d'un côté et mépriser de l'autre. Le Seigneur lui-même l'a dit : *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne ramasse pas avec moi, dissipe.* (Luc, XI, 23). Celui-là mérite d'habiter avec le Seigneur, qui s'efforce, selon son pouvoir, de garder ses ordres ; et c'est en vain qu'on se flatte d'être avec lui, si on refuse de lui obéir. En effet, l'œuvre démontre l'amour. C'est là ce que nous déclare Jésus-Christ : Si vous m'aimez véritablement, vous observerez mes ordres. Pour que je connaisse que vous me chérissez parfaitement, gardez ma volonté, et je prierai mon Père. Ici le Maître avertit ses disciples d'aimer, de garder les commandements pour recevoir le Saint-Esprit : sans lui ils ne pouvaient ni aimer, ni exécuter la loi. Aussi dit-il ensuite : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet.* L'homme demande ce que Dieu donne ; il prie avec nous Celui qui nous donne ce que nous demandons ; Dieu lui-même prie pour nous en tant qu'homme, quand il nous faut prier Dieu. Alors il prie le Père pour nous, lorsque nous le prions, croyant qu'il est un Dieu avec le Père. Quant à l'expression qui vient après, *et il vous donnera un autre Paraclet*, cela veut dire un autre quant à la personne, mais non quant à la nature ou à l'essence. *Il vous le donnera*, non qu'ils ne l'eussent, mais parce qu'ils l'avaient à un moindre degré et d'une manière occulte, pour ainsi dire, et qu'ils devaient le recevoir avec plus d'abondance et avec éclat. *Pour qu'il demeure avec vous*, c'est-à-dire pour qu'il vous éclaire et vous apprenne à prêcher le royaume de Dieu et le saint Evangile, et vous fasse croire que je suis égal à mon Père, vous qui, en ce moment, me croyez inférieur à lui ; pour qu'il reste aussi toujours avec vous et vous amène à voir la clarté de la lumière éternelle, et vous donne de pouvoir contempler face à face le mystère, que vous croirez bientôt, qui fait de moi un seul Dieu avec le Père et le même esprit Paraclet. *Paraclet* veut dire avocat ou consolateur. Il est l'avocat des fidèles, il est le défenseur et le protecteur de ceux qui espèrent en lui ; sans lui, rien n'est bon, rien n'est saint. Il défend les siens, il les soutient, il combat pour ceux qu'il glorifie éternellement. Il est le consolateur des affligés, le père des orphelins. De quels affligés est-il le consolateur ? De ceux qui sont attristés d'être tombés dans le péché, d'avoir encouru les châtiments qui en punissent dans l'avenir la commission. De ceux qui sont fâchés de s'être perdus en se livrant à l'iniquité et d'avoir provoqué le courroux du Christ, le roi de gloire. De ceux qui pleurent d'avoir mé-

¹ Saint Bernard, *In Ascens. Domini*, Serm. v, n. 12-14, trad. Vivès.

prisé dans leurs crimes Celui qui est mort pour nous sur le bois. De ceux qui gémissent de ne pouvoir contempler le Christ auteur de leur salut. L'esprit de Jésus console toutes ces âmes. Dans la vie présente, il les console par l'espérance, il les consolera en réalité dans la vie de la félicité bienheureuse. Cet esprit est appelé *Esprit de vérité* ; il est consubstantiel et coéternel au Père et au Fils, il est esprit de vérité, esprit de bonté. Car tout ce qu'il enseigne est bon, sans la moindre tache d'erreur ¹. »

III. — Il y a cependant une autre disposition que nous devons avoir pour recevoir le Saint-Esprit : c'est d'aimer les créatures, et plus particulièrement le prochain, pour Dieu et à cause de Dieu. C'est une conséquence de notre amour pour Jésus-Christ. Voici ce qu'il a dit en parlant du précepte qui nous ordonne d'aimer le Seigneur : *C'est là le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes.* (Matth., xxii, 38-40). Or, celui qui vit ainsi dans l'observation de ce précepte de la charité, quel péché peut-il avoir ? Et par conséquent, n'ayant aucun péché sur la conscience, il est placé dans la condition de pouvoir recevoir l'Esprit-Saint : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* (Matth., v, 8). Ne soyons donc point du nombre de ceux qui n'aiment pas, mais aimons Dieu par dessus tout, n'aimons que lui seul, et si nous aimons les créatures, que ce soit pour lui et à cause de lui. Alors l'Esprit-Saint viendra demeurer en nous.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Non, les hommes impies et menteurs ne peuvent recevoir l'Esprit-Saint. Tous ceux qui ont les mains, non du corps mais de l'âme, souillées, non par la boue mais par le péché, ne peuvent avoir, retenir, posséder un Esprit si pur, si éclatant, si glorieux. Le monde ne le reçoit pas, je veux dire celui qui aime le monde et vit selon ses lois. L'esprit de Jésus-Christ a en horreur l'ami du monde. Il s'éloigne de celui qui ne connaît, ne chérit que lui-même. Il veut être aimé de telle sorte qu'on n'aime rien autre chose que lui. Celui-là veut être parfaitement aimé qui veut être aimé seul. Il ne veut point partager avec un autre l'amour qu'on a pour lui, lui qui n'a pas d'égal dans les récompenses incomparables qu'il accorde à l'amour qu'on lui porte ; et néanmoins il veut être aimé de telle sorte que tout le reste soit aimé avec lui, et que rien ne soit aimé, excepté lui. Toute créature vient de lui par le droit de la création, et toute créature, en tant que créature, est bonne. La créature doit donc être aimée pour que le Créateur soit aimé en elle ; il ne faut pas la chérir pour elle-même, mais pour Celui qui lui a donné l'être. Celui qui aime l'or, l'argent, les biens, les meubles, parce qu'il trouve en ces choses le motif

de son attachement, assurément il n'a pas la charité du Père en lui. Le Créateur est donc à aimer dans toutes les créatures, et toutes les créatures doivent être chéries à cause de lui, et ainsi tout est aimé avec lui, et néanmoins lui seul se trouve l'objet de l'amour. Celui qui a une affection ulcéreuse dans la peau ne mérite pas de le recevoir, et celui qui a en secret une tache dans l'œil ne peut plus le voir. Purifions donc l'œil de notre âme, pour mériter de voir l'esprit de vérité ; et, vase purifié par le feu, il faut longtemps enlever du corps toute sorte de lèpre, afin qu'orné et bien préparé, il mérite de devenir le temple du Saint-Esprit. C'est le procédé qu'il faut employer si nous voulons parvenir à voir l'éclat de sa beauté. Si nous nous en servons, avec les apôtres de Jésus, nous connaissons cet esprit adorable ; il demeure en nous dans la vie présente, et il sera avec nous dans celle qui ne finira jamais. O qu'heureuse est l'épouse, ô que bienheureuse est l'âme qui s'applique ainsi à laver ses souillures, afin que l'hôte, auteur d'une si grande félicité, daigne habiter en elle ! Sachez donc que ce magnifique esprit n'habite pas dans une âme soumise au péché. On n'appelle soumise au péché, que l'âme qui est enlacée dans les liens de sa malice, à tel point qu'elle ne veut pas, qu'elle ne cherche pas à rompre, par les gémissements de la pénitence, ces chaînes d'iniquité, ni à demander le secours du libérateur des âmes, et qui s'offre et se livre d'elle-même aux séductions du mal. On n'appelle pas soumise au péché l'âme qui lutte de toutes ses forces avec l'arme de l'abstinence, contre toutes les amorces de la chair. Sans cette arme, on se flatte sottement de porter en soi la vertu de la chasteté, si on ne lutte fortement en affaiblissant la chair et en fortifiant l'âme pour résister aux péchés qui naissent de la chair et du sang. Les traits de la passion sont sans force, lorsque la nourriture et le breuvage sont soustraits à notre corps. Que si le ventre se garnit dans toute sa capacité, l'esprit, la chair, la pureté succombent inévitablement, dans le vice de l'incontinence. Quand la gourmandise s'incline vers la volupté, quand la main, amie de la bouche, donne à la nature plus qu'elle n'en demande, la gourmandise fortifie la passion. Donc, pour que la chasteté conserve sa vigueur dans l'esprit, que la chair succombe sous les coups de la privation ! Il ne la faut pas ménager, si nous voulons devenir le temple du Saint-Esprit ¹. »

II. — « Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. » (Jean, xvi, 13).

I. — Quelle consolante promesse ! L'homme, sujet à tant d'erreurs depuis son péché, sera instruit sur les choses qu'il a besoin de connaître pour opérer son salut. C'est l'Esprit-Saint, Dieu lui-même, qui sera son maître, et il viendra du

¹ Saint Bernard, *In Cœna Domini*, Serm. viii, n. 1 et 2, trad. Vivès.

¹ Saint Bernard, n. 3 et 4, *ut supra*.

ciel demeurer en lui. Voilà le mystère que Jésus-Christ nous annonce. Or, la première vérité que l'homme doit apprendre, c'est de savoir que tout vient de Dieu et que tout doit lui servir pour son salut, afin de s'élever ainsi jusqu'à Dieu. Il faut donc que le Saint-Esprit lui enseigne tout d'abord à connaître sa fin, qui est d'arriver à Dieu par l'observation de ses commandements. Mais cette belle vérité une fois connue, ne lui serait pas d'une grande utilité, si l'Esprit-Saint ne lui donnait en même temps sa grâce pour le délivrer de tout péché et rendre son cœur pur. En sorte que l'une et l'autre lui sont nécessaires : la vérité pour connaître le devoir, et la grâce pour l'accomplir.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Nous savons qu'il y eut, dès le commencement, et nous voyons tous les jours qu'il y en a beaucoup, parmi les enfants des hommes, que les biens de l'ordre mystérieux et sensible de la nature tiennent courbés sous les jouissances sensuelles, bien des hommes, dis-je, qui se sont donnés tout entiers aux choses créées sans se demander jamais ni comment ni pourquoi elles ont été créées. Comment les appellerons-nous, sinon hommes charnels ? Il y en a bien quelques-uns, je pense, et l'histoire nous apprend qu'il en a existé plusieurs dans ces dispositions-là, dont le goût unique et la suprême occupation sont de rechercher ce que Dieu a fait, et comme il l'a fait, d'une manière si exclusive que non seulement, pour la plupart, ils ont négligé de s'enquérir de l'utilité des choses, mais sont allés même jusqu'à les mépriser avec magnanimité. A ces deux espèces d'hommes en ont succédé de beaucoup plus sages qui, comptant pour peu de chose de savoir ce que Dieu a fait et comment il l'a fait, ont appliqué toute la sagacité de leur esprit à découvrir pour quelle fin il l'a fait : aussi ne leur a-t-il point échappé que tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour lui et pour les siens ; non pas toutefois de la même manière pour lui que pour les siens. Voilà les hommes qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas, cherchent Dieu dans la simplicité de leur âme sans se mettre beaucoup en peine de savoir de quelle manière tourne la machine de ce monde. Cherchez à être du nombre de ces derniers, et vous appartenez à l'école du Saint-Esprit, où vous apprendrez la bonté, la discipline et la science et où vous pourrez vous écrier : *J'ai eu plus d'intelligence que tous ceux qui m'instruisaient.* (Ps., cxviii, 99). Pourquoi cela ? Est-ce parce que je me suis paré de vêtements de pourpre et de lin, parce que je me suis assis à des tables mieux servies que le reste des hommes ? Est-ce parce que j'ai compris quelque chose aux arguties de Platon, aux artifices d'Aristote, ou parce que je me suis donné bien du mal pour les comprendre ? Non, non, mais parce que *j'ai recherché vos commandements.* (Ib., 100). Heureux celui qui repose sur le lit nuptial du Saint-Esprit pour comprendre les trois mêmes choses que ce serviteur de Dieu, qui disait dans ses chants : *Seigneur, ne me rejetez point de devant votre*

face, et ne retirez pas votre Saint-Esprit de moi : créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur *. » (Ps., I, 10-11). Mais il ne suffit pas de connaître la vérité, il faut encore que l'Esprit-Saint nous visite par sa grâce. La vérité est amère, si elle n'est assaisonnée de la grâce ; et la ferveur de la dévotion est quelquefois un peu légère, immodérée et trop libre, si elle n'est retenue comme par le frein de la vérité. Combien y en a-t-il à qui il n'a servi de rien d'avoir reçu la grâce, parce qu'ils n'ont pas reçu en même temps le tempérament que la vérité apporte ? Ils ont eu trop de complaisance en la grâce ; ils n'ont point appréhendé les regards de la vérité. Aussi ont-ils perdu cette grâce dont ils voulaient se réjouir en particulier. On aurait pu leur dire, mais un peu tard, d'apprendre à *servir Dieu avec crainte, et à se réjouir en lui avec tremblement* *. (Ps., II, 11).

II. — Vous le voyez, si Jésus-Christ nous a privés de sa présence sensible, il a voulu néanmoins nous donner un Paraclet, un maître qui, à mesure qu'il nous fait connaître notre fin, répand en nos âmes ses grâces et ses dons pour que nous puissions correspondre à notre vocation. Qui ne reconnaîtrait ici cette miséricorde divine qui nous a prévenus et qui ne cesse de nous combler de ses richesses ? David disait : *La miséricorde de mon Dieu me suivra tous les jours de ma vie.* (Ps., LVIII, 11). Combien cette miséricorde de notre Dieu s'est affirmée davantage pour chacun de nous ! Elle nous est manifestée dans le saint Evangile tant par les enseignements que par les exemples de la vie du Sauveur. Mais nous sommes si faibles et nous savons si peu discerner les ténèbres de la lumière, que Jésus-Christ nous a donné l'Esprit-Saint pour qu'il soit notre force et notre guide dans la voie du salut qu'il a ouverte devant nous. Nous avons donc tout intérêt à recevoir l'Esprit-Saint et à vivre sous sa direction.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Seigneur Jésus, quelle grâce me donnerez-vous, lorsque vous serez retourné dans le séjour d'où vous êtes parti ? O homme, pour que tu ne te plains point de mon absence et que ton cœur n'en soit point attristé, je t'enverrai l'Esprit Paraclet, qui te donnera un gage de salut, la force de la vie, la lumière de la science. Le gage du salut, c'est le témoignage que cet Esprit-Saint rendra à ton esprit que tu es fils de Dieu. Il répandra la joie dans ton cœur et il arrosera, sinon constamment, du moins bien souvent, ton âme de la féconde rosée du ciel. Il te donnera aussi la force de la vie, en sorte que ce qui est impossible à la nature, par sa grâce non seulement te deviendra possible, mais même te sera facile, et te fera marcher avec bonheur comme au sein de la richesse et de l'abondance, au milieu des travaux et des veilles, dans la faim et la soif et dans toutes les observations religieuses, qui sembleraient un plat de mort

* S. Bern., *In Festo Pentecost.*, Serm. III, n. 3-5, trad. Vivès.

* Ib., *In Cant.*, Serm. LXVI, n. 8.

si elles n'étaient édulcorées par cette douce farine. Il te donnera enfin la lumière de la science qui te fera dire, quand tu auras tout fait comme il faut que ce soit fait, que tu es un serviteur inutile ; cette lumière de science qui t'empêchera de t'attribuer le bien que tu pourras trouver en toi, attendu que tout bien vient de lui, de lui, dis-je, sans qui non seulement, ô homme, tu es incapable de commencer le moindre bien, mais de commencer quelque bien que ce soit, bien loin de pouvoir le mener à bonne fin. Voilà donc, comment cet Esprit t'instruira en ces trois choses, de toutes choses ; oui, de tout ce qui a rapport à ton salut, car c'est en ces trois choses que se trouve la perfection pleine et entière. C'est précisément ce qui faisait dire à un prophète, sous l'inspiration du même Esprit : *Semez pour vous dans la justice, voilà pour le gage du salut ; moissonnez l'espérance de la vie*, ces mots rappellent la force de la vie ; et *allumez-vous la lumière de la science*, paroles qui n'ont besoin d'aucun commentaire. Et si ce même Esprit a apparu sur les apôtres en langues de feu, c'est pour rappeler qu'il éclaire en même temps qu'il échauffe ; aussi ceux qu'il remplit de sa présence, les remplit-il en même temps de ferveur, et leur fait-il connaître en vérité qu'il n'y a que la miséricorde toute seule qui les a prévenus et qui les conduit. Le serviteur de Dieu qui disait : *La miséricorde de mon Dieu me suivra tous les jours de ma vie* (Ps., LVIII, 11), était bien rempli des preuves de cette miséricorde¹. Que te demande donc, ô homme, celui qui t'a recherché avec une pareille sollicitude ? Rien autre chose que de te voir pressé du désir de monter avec ton Dieu. Or ce désir, il n'y a que le Saint-Esprit qui le fasse naître, lui qui scrute le fond de nos cœurs, qui discerne les parties de notre âme et les intentions de notre esprit, lui qui ne souffre point la présence du plus petit brin de paille dans la demeure de notre cœur, lorsqu'il s'y est établi, sans le consumer aussitôt aux ardeurs de son seul regard, cet Esprit, dis-je, plein de douceur et de suavité, qui plie notre volonté, ou plutôt la redresse et la conforme à la sienne, afin que nous puissions comprendre exactement quelle elle est, afin que nous arrivions à l'aimer avec ferveur et à l'accomplir avec efficacité². »

III. — Notre volonté ainsi placée sous la haute direction de l'Esprit-Saint évitera le mal et fera le bien. Nous n'avons point d'autre précepte à accomplir pour arriver à la perfection. *Que celui*, disait saint Pierre, *qui veut aimer la vie et voir des jours heureux, qu'il se détourne du mal et qu'il fasse le bien*. (I Pier., III, 10-11). Avant lui, David avait dit : *Détournez-vous du mal et faites le bien*. (Ps., XXXIII, 14). C'est difficile, nous le savons, de persévérer dans l'accomplissement de ce double précepte. Notre mauvaise nature, notre faiblesse, et surtout les tentations qui nous poursuivent, sont autant d'occasions qui nous portent

au péché et nous éloignent de la vertu. Saint Paul l'a dit : *Le bien que je veux, je ne le fais pas, mais le mal que je hais, je le fais*. (Rom., VII, 15). C'est pour nous guérir de cette maladie que l'Esprit-Saint nous est donné, car il vient au secours de notre faiblesse pour nous rendre forts contre le mal et nous faire embrasser le bien avec amour.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'Esprit-Saint opère trois choses en nous pour nous détourner du mal : la componction, la supplication et la rémission. En effet, le commencement de notre retour à Dieu est dans le repentir, qui n'est certainement point le fruit de notre esprit, mais de l'Esprit-Saint : c'est une vérité que la raison nous enseigne et que l'autorité confirme. Quel homme, s'il s'approche du feu, transi de froid, hésitera à croire, quand il se sera réchauffé, que c'est du feu que lui vient la chaleur qu'il n'aurait pu se procurer ailleurs ? Ainsi en est-il de celui qui, transi de froid par le péché, s'il vient se réchauffer aux ardeurs du repentir, il ne peut douter qu'il a reçu un autre esprit que le sien, qui le gourmande et le juge. C'est d'ailleurs ce que nous apprend l'Evangile ; car, en parlant du Saint-Esprit que les fidèles doivent recevoir, le Sauveur dit : *Il convaincra le monde de péché*. (Jean, XVI, 8). — Mais à quoi bon le repentir de sa faute, si on ne prie point pour en obtenir le pardon ? Or, il faut encore que ceci soit opéré par le Saint-Esprit, pour qu'il remplisse notre âme d'une douce confiance qui la porte à prier avec joie et sans hésiter. Voulez-vous que je vous montre que c'est là encore l'œuvre du Saint-Esprit ? D'abord, tant qu'il sera éloigné de vous, soyez sûr que vous ne trouverez rien qui ressemble à la prière au fond de votre cœur. D'ailleurs, n'est-ce pas en lui que nous nous écrions : *Mon Père, mon Père* ? (Rom., VIII, 16). N'est-ce pas lui encore qui prie pour nous avec des gémissements inénarrables (*Ib.*, 26), et cela dans le fond même de notre cœur ? Que ne fait-il point dans le cœur du Père ? Mais, de même qu'au-dedans de nous il intercède pour nous, ainsi, dans le Père, il nous pardonne nos fautes de concert avec le Père. Dans nos cœurs, il remplit auprès du Père le rôle de notre avocat ; et dans le cœur du Père, il se conduit envers nous comme Notre-Seigneur. — Ainsi c'est lui qui nous donne la grâce de prier, et c'est lui qui nous accorde ce que nous demandons dans la prière, et, en même temps qu'il nous élève vers Dieu, par une pieuse confiance en lui, il incline bien plus encore le cœur de Dieu vers nous, par un effet de sa bonté et de sa miséricorde. Aussi, pour que vous ne doutiez point que c'est le Saint-Esprit qui opère la rémission des péchés, écoutez ce qui fut dit un jour aux apôtres : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez*. Voilà donc ce que fait le Saint-Esprit pour nous éloigner du péché. — Quant au bien, qu'est-ce que le Saint-Esprit opère en nous pour nous le faire faire ? Il nous avertit, il nous meut, il nous instruit. Il avertit notre mémoire, il ins-

¹ S. Bern., *In Fest. Pentec.*, Sermon II, n. 6-7, trad. Vivès.

² S. Bern., n. 8, *ut supra*.

fruit notre raison, il meut notre volonté; car toute l'âme est dans ces trois facultés. Pour ce qui est de la mémoire, le Saint-Esprit lui suggère le souvenir du bien dans ses saintes pensées, et c'est par là qu'il secoue notre lâcheté et réveille notre torpeur. Aussi, toutes les fois, ô mon frère, que vous sentirez naître dans votre cœur le souvenir du bien, rendez gloire à Dieu, et hommage au Saint-Esprit : c'est sa voix qui retentit à vos oreilles, car il n'y a que lui qui parle de justice, et, comme dit l'Évangile : *Il vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.* (Jean, xiv, 26). Mais remarquez ce qui précède : *Il vous enseignera toutes choses.* (Ib.). Or, je vous ai dit qu'il instruit la raison. Il y en a beaucoup qui sont pressés de bien faire, mais ils ne savent ce qu'ils doivent faire; il leur faut, pour cela, encore une grâce du Saint-Esprit. Il faut qu'après nous avoir suggéré la pensée du bien, il nous apprenne à en venir aux actes, et à ne pas laisser la grâce de Dieu stérile dans notre cœur. Mais quoi! N'est-il pas dit que *celui-là est plus coupable, qui sait ce qu'il faut faire et ne le fait point?* (Jacq., iv, 17). Ce n'est donc point assez d'être avertis et instruits du bien à faire, il faut encore que nous soyons mus et portés à le faire par le Saint-Esprit qui aide notre faiblesse, et répand dans nos cœurs la charité qui n'est autre que la bonne volonté. Mais, lorsque le Saint-Esprit, survenant en nous, se sera mis en possession de notre âme tout entière, il lui suggérera de bonnes pensées, l'instruira et l'excitera, en faisant entendre constamment sa voix dans nos âmes; et nous entendrons ce que le Seigneur Dieu dira au dedans de nous en éclairant notre raison et enflammant notre volonté. Ne vous semble-t-il pas alors qu'il aura rempli de langues de feu la maison entière de notre âme? Car l'âme est toute dans ces trois facultés ⁴. »

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XI

L'EUCARISTIE

(Dispositions à la communion)

Probet seipsum homo, et sic de pane illo edat.

Que l'homme s'éprouve soi-même avant de manger ce pain. (I Cor., xi, 28).

Saint Paul recommande à tout chrétien qui veut participer à l'Eucharistie, de s'éprouver, c'est-à-dire de considérer s'il est en état de recevoir ce sacrement : car si, comme tout sacrement, celui-ci agit par lui-même, il faut, pour que son action soit salutaire, qu'elle ne trouve pas d'oppo-

sition dans l'âme. Ajoutons que cette action sera plus salutaire selon que l'âme y sera mieux disposée et préparée.

I. — Une seule chose fait opposition à l'action salutaire de l'Eucharistie : c'est le péché mortel. Cela ressort de la nature et des effets de ce sacrement. — L'Eucharistie est pour l'âme une nourriture surnaturelle et divine : or on ne donne pas de nourriture aux morts, et l'âme en péché mortel étant privée de la vie surnaturelle et divine, l'aliment eucharistique n'est pas pour elle. Ne vivant pas de la vie de Dieu, elle ne peut se nourrir de Dieu. — Le péché mortel ne répugne pas moins aux effets de l'Eucharistie qu'à sa nature. Si elle est l'aliment de la sainteté, elle n'apaisera pas la faim d'une âme qui ne soupire qu'après le mal et le péché. Si elle est un remède, ce n'est pas un remède qui rend la vie à l'âme, à la façon du baptême et la pénitence, mais un remède qui la fortifie : or on ne donne pas plus de remède que de nourriture à un mort, et si contre toutes les lois de la nature on introduisait dans son estomac un remède ou un aliment quelconque, on ne lui rendrait pas la vie, on ne ferait que hâter sa décomposition. Ainsi l'Eucharistie, administrée au pécheur, n'est qu'une aggravation à son péché. Par suite, loin d'être pour lui le gage de la gloire future et de la résurrection glorieuse, elle est un gage de réprobation et de damnation. Enfin, l'union symbolisée et réalisée dans la communion entre l'âme fidèle et Jésus-Christ, n'est dans l'âme pécheresse qu'un mensonge et un sacrilège, comme le dit saint Thomas. (3^a Pars, q. 80, art. 4).

Il est facile de comprendre, sans de longs raisonnements, qu'il y a incompatibilité absolue entre le péché mortel, qui est la haine de Dieu, et l'Eucharistie qui est le sacrement de la divine charité. Comme le disait saint Paul aux Corinthiens, on ne peut participer à la table du Seigneur et à la table du démon. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Gardez-vous de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux. » C'est pourquoi, aux premiers siècles, avant la communion, le diacre faisait sortir de l'église les pécheurs publics en disant : « *Sancta sanctis.* Les choses saintes sont pour les saints ; » ou bien : « Que ceux qui ne sont pas disposés cèdent la place aux autres. *Qui non sunt parati dent locum ceteris.* »

II. — Si le péché mortel s'oppose à l'action salutaire de l'Eucharistie, il n'en est pas de même du péché véniel. Celui-ci n'est pas la mort de la vie surnaturelle, il n'en est que l'affaiblissement. Il n'éteint pas en l'âme le feu de la divine charité, il en diminue l'ardeur. C'est pour cet état que l'Eucharistie est un remède. Une nourriture substantielle bien appropriée n'est-elle pas souvent le meilleur remède à une maladie légère, et le feu ne se ranime-t-il pas quand on lui jette un aliment? L'âme de bonne volonté, mais trop faible, ne craindra donc pas de recevoir le Dieu fort et d'aller ranimer la charité de son cœur chrétien à la charité du cœur adorable de Jésus. Si, dans

⁴ S. Bern., *In Festo Pentec.*, Sermon. 1, n. 3-6, trad. Vivès.

l'Incarnation et la Rédemption, le Fils de Dieu est venu pour sauver non pas les justes, mais les pécheurs, dans l'Eucharistie il est non pas pour les forts, mais pour les faibles. Voyez, mes enfants, l'Eucharistie n'est donnée ni aux anges ni aux saints du ciel, dont la charité ne peut défaillir, mais aux saints de la terre, chez qui elle est trop souvent défailante et toujours menacée de déchoir. Du reste, Jésus-Christ a dit en établissant ce sacrement : « Mangez-en tous. » Par qui serait-il reçu, si la moindre faiblesse ou souillure devait en éloigner ?

III. — Quand on a montré ce qui s'oppose ou ne s'oppose pas aux effets de l'Eucharistie, n'y a-t-il rien à ajouter sur les dispositions qu'elle demande ? Tandis que le pain matériel inerte et sans action par lui-même, ne peut rien pour la vie du corps sans l'action de certains organes du corps, l'Eucharistie, pain vivant, est par lui-même le pain de vie même pour l'âme dans laquelle il ne trouve aucune action personnelle. Cela est si vrai que, pendant un temps, l'Eglise l'administrerait aux enfants sitôt après le baptême. Toutefois, certaines dispositions personnelles sont nécessaires dans une mesure plus ou moins grande pour aider et développer en nous l'action de l'Eucharistie : car plus le vase est grand, plus il reçoit ; plus le bois est sec, plus vite il s'embrase ; le corps profite d'autant plus de la nourriture qu'elle est mieux assaisonnée par l'appétit, triturée par les organes de la manducation, et assimilée par la digestion. Ainsi en est-il de l'aliment eucharistique. Il sera d'autant plus profitable que l'âme en ressentira un plus vif désir, qu'il sera reçu avec une ferveur plus grande de toutes les facultés intérieures, et qu'il sera mieux assimilé par la reconnaissance dans une plus ardente action de grâces. Que de choses il y aurait à dire sur ces trois dispositions : désir, ferveur, action de grâces !

Je résume tout cet entretien dans un mot. Celui-là est toujours prêt à communier, qui est toujours prêt à mourir. — Que faut-il pour mourir sans crainte ? L'assurance de n'être pas en péché mortel. — Que faut-il pour mourir dans une douce paix et même avec joie ? L'éloignement habituel du péché véniel, le désir de voir, d'aimer et de posséder Dieu. — Appliquez tout cela à la communion et vous y serez préparés, car l'Eucharistie c'est Dieu avec nous et le paradis sur terre.

XII

LA MESSE

(Sa nature)

Quotiescumque manducabitis panem hunc... mortem Domini annuntiabitis.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain... vous rappellerez la mort du Seigneur. (I Cor., xi, 26).

Jésus-Christ, en instituant l'Eucharistie, avait dit à ses Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ; » et c'est pourquoi saint Paul dit aux Corin-

thiens : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain, vous appellerez la mort du Seigneur. » Or, la messe est à l'Eucharistie ce qu'est la cause à l'effet, car la consécration par laquelle ce sacrement existe, et la communion par laquelle il est administré, sont les parties essentielles de la messe. Par suite, on peut et on doit appliquer à la messe ce qui est dit de l'Eucharistie, à savoir, qu'elle est le mémorial de la mort de notre divin Sauveur, qui s'y présente à Dieu son Père à la consécration, et s'y donne à nous à la communion, dans l'état de victime.

D'après saint Thomas (3^a Pars, q. 83, art. 1, c.), deux motifs nous permettent de donner à l'Eucharistie le nom de sacrifice : 1^o la messe nous rappelle d'une manière sensible la mort de Jésus-Christ ; 2^o elle nous fait participer aux fruits de la passion du Sauveur, étant une offrande perpétuellement renouvelée du sacrifice de la croix.

I. — Et d'abord ce qui se fait à l'autel nous rappelle le sacrifice du Calvaire par les conditions dans lesquelles Jésus-Christ s'y rend présent. Sans doute il est invisible pour nous, sans doute il ne peut plus mourir ni verser son sang comme sur la croix ; mais l'espèce du pain sous laquelle il nous donne son corps et l'espèce du vin sous laquelle il nous donne son sang, sont séparées sur l'autel comme sur la croix sa chair et son sang furent séparés, son sang ayant coulé par les plaies de son corps jusqu'à la dernière goutte.

Sur l'autel, quoique vivant, il est comme sur la croix ou plutôt il se tient dans un état de mort. Le prêtre le dépose sur le corporal comme sur un linceul, le met dans le ciboire, l'enferme dans le tabernacle comme dans un tombeau, l'en retire quand il lui plaît pour le déposer sur les lèvres des fidèles à la sainte table. Les bons chrétiens l'adorent ; les impies l'outragent ; les ignorants et les indifférents le méconnaissent et le négligent. A tout cela il répond par une insensibilité apparente et par le silence de la mort. C'est que si à la parole du prêtre, à la consécration, il est venu sur l'autel, il ne veut y paraître que dans un état qui rappelle aux hommes son sacrifice sur la croix.

II. — Non seulement la messe rappelle le sacrifice de la croix, elle le *renouvelle*. En effet, si à la consécration on entend la voix d'un prêtre visible et mortel disant : « Ceci est mon corps, » ce n'est pas sa parole qu'on entend : c'est la parole de Jésus-Christ, le prêtre éternel et invisible, qui, comme le glaive du sacrificateur, sépare son corps présent sous l'espèce du pain, de son sang présent sous l'espèce du vin. Remarquons que sur la croix Jésus-Christ était le prêtre selon l'ordre d'Aaron, offrant le sacrifice de son corps et de son sang d'une manière sanglante, par une vraie immolation, tandis que dans l'institution de l'Eucharistie et à la messe il est le prêtre selon l'ordre de Melchisédech, renouvelant l'offrande de son sacrifice, sous les apparences du pain et du vin, d'une manière mystique et non sanglante. Mais c'est toujours le même Jésus-Christ, montrant par là qu'en lui le sacerdoce est dans sa plénitude et que son

sacrifice résume, en les abolissant, tous les sacrifices anciens.

Donc, à la messe, même prêtre qu'au Calvaire, même victime également. Les paroles de la consécration le disent : c'est son corps livré, c'est son sang versé pour nous. — Et que fait-il là, Jésus vivant, sous cette apparence de mort ? Il fait ce qui est de l'essence du sacrifice, ce qu'il faisait sur la croix, dans les mêmes dispositions et intentions. Il expie, il prie, il rend grâces à Dieu son Père. Il lui renouvelle l'offrande de sa vie qu'il n'a pu donner et sacrifier qu'une fois, mais dont il lui présente de nouveau, pour nous les appliquer, les mérites éternellement inépuisables, affirmant qu'il ne regrette rien de ce qu'il a fait et souffert pour nous, protestant que si cela était possible et nécessaire, il accepterait de le faire et de le souffrir encore. Et de fait, si le Fils de Dieu a sacrifié sur le Calvaire sa vie humaine, ne fait-il pas aussi à la communion le sacrifice de sa vie eucharistique, de cet état particulier très réel dans lequel il vit et demeure depuis la consécration jusqu'à la destruction, par la communion, des saintes espèces auxquelles il a voulu se lier et sous lesquelles il veut se sacrifier ?

C'est ainsi, mes enfants, que le sacrifice de la messe renouvelle devant Dieu, à notre bénéfice, le sacrifice de la croix, tout en nous le rappelant d'une manière sensible. En le célébrant, le prêtre se rend aux désirs de Notre-Seigneur qui a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » Et vous, en y participant par la communion, vous vous unissez à lui pour rappeler la passion du Sauveur par l'acte le plus solennel de foi et d'adoration.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

2

Ordre et distinction des sacrements

§ 1^{er}

Ordre naturel

— *Comment, Henri, les sacrements sont-ils rangés dans l'énumération donnée par le catéchisme ?*

— Ils sont rangés selon l'ordre naturel de convenance.

En premier lieu les sacrements qui ont pour fin la perfection de l'individu : et tout d'abord le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, directement et essentiellement destinés au perfectionnement de la vie spirituelle.

Ensuite la Pénitence et l'Extrême-Onction, instituées pour produire accidentellement la perfection de la vie chrétienne.

Enfin par rang de dignité l'Ordre et en dernier lieu le Mariage, qui ont tous deux pour fin la perfection de la société.

— *Cette manière d'énumérer les sept sacrements se trouve-t-elle seulement dans le catéchisme ?*

— Elle est également employée par le plus grand nombre des théologiens. Quelques-uns placent l'Extrême-Onction au dernier rang, parce que ce sacrement sanctifie et fortifie le chrétien à ses derniers moments et le dispose à bien mourir.

— *L'Eglise ne l'emploie-t-elle pas elle-même de préférence ?*

— Oui ; et c'est dans cet ordre qu'ont été énumérés les sacrements par le concile de Florence dans le décret aux Arméniens, et aussi par le concile de Trente.

§ 2

Ordre de dignité et d'excellence

— *Tous les sacrements, Ernest, ne sont-ils pas égaux en dignité et en perfection ?*

— Ce serait une erreur de le croire.

— *Comment cela ?*

— Le saint concile de Trente a condamné formellement ceux qui oseraient soutenir que les sacrements sont égaux en dignité ; et les théologiens démontrent qu'ici encore il y a un ordre à établir parmi les sacrements.

— *Lisez-nous tout d'abord la définition du concile de Trente.*

— La voici : « Si quelqu'un dit que les sept sacrements sont tellement égaux entre eux, qu'il n'y ait aucune raison pour que l'un soit supérieur à l'autre : qu'il soit anathème. » (Sess. vi, can. 3).

— *Sous le rapport de l'excellence, quel ordre convient-il donc d'établir entre les sacrements ?*

— D'après saint Thomas, on doit mettre en premier lieu l'Eucharistie, puis l'Ordre, la Confirmation, le Baptême, le Mariage, l'Extrême-Onction et la Pénitence.

— *Pourquoi avez-vous assigné le premier rang d'excellence à l'Eucharistie ?*

— Pour trois raisons.

— *La première ?*

— Ce sacrement l'emporte sur toutes les autres causes de sanctification comme signe, étant tout à la fois le meilleur signe commémoratif de la passion, cause de notre salut ; le meilleur signe démonstratif des effets produits en nous par la vertu de la passion ; et enfin le meilleur signe prophétique de la gloire future, puisqu'il contient l'objet lui-même de la béatitude et qu'il nous l'offre pour le posséder et en jouir.

— *Quelle est la deuxième raison de cette excellence ?*

— C'est que l'Eucharistie tient le premier rang comme cause de notre sanctification.

Dans les autres sacrements, ce qui est un titre à la grâce est simplement dérivé du Christ, comme le caractère ; dans l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ lui-même substantiellement présent.

— *Vous avez cité une troisième raison : quelle est-elle ?*

— L'Eucharistie l'emporte encore sur les autres, sous le rapport du culte rendu à Dieu.

Par la confection ou la réception de chacun des sept sacrements, l'homme rend à Dieu un culte extérieur de latrie, puisque par là il reconnaît l'excellence divine et confesse sa soumission

envers Dieu auteur de la vie surnaturelle et de la béatitude éternelle.

Mais c'est bien par l'Eucharistie, en tant que sacrifice où Jésus-Christ lui-même est prêtre et victime, qu'est rendu à Dieu le culte suprême et principal, dans lequel tous les autres sont compris.

— *Ne peut-on pas ajouter que les autres sacrements sont tous ordonnés à l'Eucharistie comme à leur fin ?*

— Oui ; car l'Ordre fournit les ministres nécessaires à sa consécration ; sans le Baptême, l'Eucharistie ne pourrait être reçue comme sacrement ; la Confirmation fait disparaître la crainte et le respect humain qui en éloigneraient ; la Pénitence et l'Extrême-Onction préparent l'âme à la recevoir dignement ; le Mariage enfin figure l'union sainte de l'âme avec son Dieu.

— *Quel nom donne-t-on à l'Eucharistie pour marquer son excellence ?*

— On l'appelle le Saint-Sacrement.

§ 3

Ordre de nécessité

— *Tous les sacrements, Julie, sont-ils également nécessaires ?*

— Non, et sous ce rapport, il faut encore établir entre eux une distinction.

— *Pour mieux établir et rendre intelligible cette distinction, pourriez-vous nous dire combien, par rapport à une fin à obtenir comme est la sanctification de notre âme par les sacrements, on distingue de sortes de nécessités ?*

— Deux. Il est des choses sans lesquelles il est tout à fait impossible que la fin soit obtenue, comme la nourriture pour la vie corporelle ; ces choses sont dites simplement nécessaires.

Il en est d'autres sans lesquelles la fin ne serait pas aussi convenablement obtenue, comme de prendre le chemin de fer pour accomplir un long voyage.

— *De quelle manière les sacrements sont-ils nécessaires ?*

— Trois sacrements sont nécessaires de la première manière, : le Baptême, au moins de désir, est nécessaire à tous les hommes ; la Pénitence, au moins en désir également, pour ceux qui se sont rendus coupables de péché mortel ; l'Ordre enfin est nécessaire à l'Eglise, car il n'y a pas de société possible sans chefs.

Les autres sacrements ne sont nécessaires que de la seconde manière.

§ 4

Autres distinctions entre les sacrements

— *Il existe encore plusieurs autres distinctions usitées entre les sacrements. Nous allons brièvement les indiquer, nous arrêtant toutefois à celles qui sont plus fréquemment employées.*

1^o *On les divise en sacrements des vivants et en sacrements des morts ;*

2^o *En sacrements permanents et en sacrements transitoires ;*

3^o *En sacrements qui impriment un caractère, et en sacrements qui n'impriment point de caractère.*

Dites-nous, Eugène, ce qu'il faut entendre par sacrements des vivants et par sacrements des morts ?

— Les sacrements des morts sont ceux qui par eux-mêmes donnent la grâce première, et ne sup-

posent pas nécessairement la vie spirituelle chez ceux qui les reçoivent.

Les sacrements des vivants par eux-mêmes, en vertu de leur institution première, confèrent seulement une augmentation de la grâce, et supposent la grâce sanctifiante chez ceux qui les reçoivent.

— *Quels sont les sacrements des morts ?*

— Il y en a deux : le Baptême et la Pénitence.

— *Quels sont les sacrements des vivants ?*

— Ils sont au nombre de cinq, savoir : la Confirmation, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, l'Ordre et le Mariage.

— *Qu'appellez-vous sacrements permanents et sacrements transitoires ?*

— Les premiers sont ceux qui persévèrent après l'acte physique de leur confection.

Les seconds ne consistent qu'en des actes physiquement transitoires.

— *Combien y a-t-il de sacrements qui soient ainsi permanents, et combien sont transitoires seulement ?*

— Il n'y a qu'un sacrement permanent, c'est l'Eucharistie, qui persévère tant que persévèrent les espèces sacramentelles.

Tous les autres sont transitoires et n'existent qu'au moment où ils sont administrés.

— *Nous avons indiqué une dernière division en sacrements qui impriment un caractère dans l'âme de ceux qui les reçoivent et en sacrements qui n'impriment point de caractère.*

Quels sont ceux qui impriment un caractère ?

— Il y en a trois : le Baptême, la Confirmation et l'Ordre.

— *Qu'est-ce que ces trois sacrements ont encore, et pour cette raison même, de particulier ?*

— Ils ont de particulier qu'ils ne peuvent être réitérés ; on ne peut les recevoir qu'une fois.

— *Quels sont les sacrements qui n'impriment pas de caractère ?*

— Ce sont l'Eucharistie, la Pénitence, l'Extrême-Onction et le Mariage.

— *Qu'en résulte-t-il au point de vue de la réception de ces sacrements ?*

— Ces sacrements peuvent être reçus plusieurs fois, et même un nombre de fois illimité.

§ 5

Résumé et conclusion

— *Quel est, Camille, dans l'ordre naturel et ordinaire, le premier des sacrements ?*

— C'est le baptême.

— *Quel est le deuxième ?*

— La Confirmation.

— *Le troisième ?*

— L'Eucharistie.

— *Le quatrième ?*

— La Pénitence.

— *Le cinquième ?*

— L'Extrême-Onction.

— *Le sixième ?*

— L'Ordre.

— *Le septième ?*

— Le Mariage.

— Parmi les astres qui brillent dans l'immense firmament, il en est un, le soleil, qui l'emporte en grandeur et en éclat sur les autres. Parmi les sacrements qui resplendissent au ciel de l'Eglise comme des astres bienfaisants, n'y en a-t-il pas un qui est comme le soleil autour duquel tous les autres gravitent ?

— Oui, le soleil des sacrements c'est l'Eucharistie.

— Pourriez-vous nous dire maintenant quels sont les sacrements les plus nécessaires ?

— Pour l'homme pris individuellement, c'est le Baptême, et en second lieu la Pénitence, puis l'Eucharistie, la Confirmation et enfin l'Extrême-Onction.

Pour la société chrétienne, c'est l'Ordre et ensuite le Mariage.

— Quel rang occupe le Baptême par rapport à tous les autres sacrements ?

— Sous le rapport de la nécessité et aussi de la réception, il occupe le premier rang, parce que si on n'est pas baptisé, on ne peut recevoir aucun autre sacrement.

— Tous les sacrements peuvent-ils être reçus indifféremment à n'importe quel âge de la vie ?

— Non ; il en est qui peuvent être reçus avant que l'on ait l'usage de la raison ; d'autres seulement par ceux qui ont l'usage de la raison ; d'autres enfin par ceux qui sont arrivés à la maturité de l'âge.

— Qu'est-ce que vous en concluez ?

— C'est que les principales époques de notre existence sont marquées et consacrées par quelque grâce de choix.

— Ce qui prouve ?

— Que Dieu veut que notre vie tout entière lui appartienne, et plus particulièrement les années de l'adolescence et de la maturité, où les fontaines du Seigneur nous sont largement ouvertes pour que nous y puisions la plénitude des grâces nécessaires à notre accroissement spirituel et à notre perfection.

— Les sacrements ne sont donc pas seulement nécessaires à l'enfance et à la jeunesse ?

— Non ; car à tous les âges de la vie, la grâce est nécessaire. Or, pour entretenir ou recouvrer la grâce, nous n'avons pas d'autre moyen plus efficace que les sacrements. Ce sont les sacrements qui doivent nous conduire au ciel et nous en ouvrir la porte.

— Donc ?

— Donc, loin d'en supprimer l'usage après l'enfance et la jeunesse, nous devons y recourir avec d'autant plus d'empressement que nos besoins augmentent avec les années et que nous approchons davantage de notre éternité.

PLAN DE SERMON POUR L'ASCENSION

CE QUE JÉSUS-CHRIST LAISSE AU MONDE

Exorde

C'est un beau spectacle que l'Eglise met sous nos yeux le jour de l'Ascension : le ciel, si longtemps fermé, s'ouvrant enfin ; à sa porte, les anges radieux ; à travers les airs Jésus-Christ montant, montant encore,

et s'avancant au milieu des phalanges célestes, suivi du long cortège des élus qu'il vient de tirer des limbes...

Demandons-nous en ce jour ce que Jésus-Christ laisse à la terre en lui disant adieu... Il lui laisse trois choses : 1^o la vérité, 2^o la grâce, et 3^o l'espérance.

I. — La vérité

Vous savez dans quel état se trouvait le monde au moment de l'Incarnation. Figurez-vous une de ces longues nuits d'hiver, où aucun astre ne brille au ciel, où la terre est couverte comme d'un voile noir. C'est l'image du monde à la venue de Jésus-Christ. Des choses de Dieu, l'esprit de l'homme ne voit plus rien. Parcourez toutes les nations même les plus éclairées, c'est en vain que vous chercheriez la véritable idée de Dieu. L'homme ne se connaît pas lui-même. Partout les ténèbres, les ombres de la mort.

Jésus-Christ avant de partir a découvert au monde les grandes vérités qui s'étaient obscurcies. Il nous dit ce qu'est Dieu, ce que vaut notre âme, ce que nous devons faire pour nous sauver. Il met la vérité à la portée des plus humbles intelligences. Il l'entoure d'une certitude inattaquable. Il prouve la vérité de sa doctrine par la sainteté de sa vie, par ses miracles, et il établit pour la prêcher une société vivante, une autorité infaillible.

II. — La grâce

Le monde en avait bien besoin, car il était mort. Regardez-le à la venue de Notre-Seigneur. C'est comme un cadavre : plus de vertu, plus de vie dans les âmes ; partout le vice, partout la dégradation. Comment la vie rentrera-t-elle dans le corps social ? Douze hommes sont renfermés dans le Cénacle et Jésus-Christ, avant de les quitter, leur a laissés des pouvoirs étonnants ; ils portent dans leurs mains, ils portent dans leur cœur le principe de vie qui va ressusciter les âmes. Ils sont les dispensateurs des sacrements. Attendez que les portes du Cénacle s'ouvrent, et la face de la terre va changer. Bientôt la virginité, l'amour de Dieu, la pénitence, toutes les vertus vont fleurir. Ce long hiver dans lequel la terre a dormi depuis quatre mille ans va finir. Voici venir le printemps, voici les fleurs et les fruits, les apôtres, les vierges, les martyrs, toute cette longue suite d'âmes élevées, héroïques, tous ces chefs-d'œuvre de la grâce dont rien n'égale la beauté !

III. — L'espérance

L'espérance ! Y a-t-il dans le langage humain une plus douce parole ? C'est par elle que l'homme échappe à ses douleurs présentes. C'est elle qui le soutient dans ses travaux. Si le savant se condamne à des veilles, à des recherches pénibles, c'est qu'il espère un rayon de gloire pour son nom. Si le prisonnier ne meurt pas de chagrin dans son cachot, c'est qu'il espère retrouver un jour sa famille, son pays, sa liberté. L'espérance, c'est elle qui fait battre le cœur du laboureur quand il sème son grain. — Mais toutes ces espérances de la terre sont trompeuses... Jésus nous a laissés des espérances plus belles, plus sûres : les joies et les gloires du paradis.

Péroraison

Jésus-Christ nous a laissé la vérité. Vivons-en. En ce temps d'erreur, ayons toujours l'œil fixé sur Jésus-Christ, sur son Evangile, sur son Eglise. — Jésus-Christ nous a laissé la grâce : allons la puiser où il l'a mise, dans les sacrements. — Jésus-Christ nous a laissé l'espérance : que cette espérance nous soutienne dans toutes les difficultés de la vie, qu'elle élève notre âme au-dessus des préoccupations mesquines de la terre⁴.

⁴ D'après Mgr Laroche, *Œuvres*, t. I, p. 273. (7 vol. in-12, 21 fr., Lyon, Vitte. Voir *Ami*, p. 348).

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — « Suis-moi! », 321.
Les litanies de la sainte Vierge. — XXVI. *Virgo fidelis*, 323.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XVII. Histoire de Joseph, 327.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXV. Pour le cinquième dimanche après Pâques : *in Joan.*, xvi, 23 et 24 (d'après saint Chrysostome), 329.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XIII. Le sacrifice eucharistique (sa raison d'être), 334.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLI. Jésus et la Samaritaine (*suite*), 335.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

« SUIS-MOI! »

Jésus vit, en passant, un homme, appelé Matthieu, assis au bureau du péage. Il lui dit : « Suis-moi. »

(Matth., ix, 9).

Le chemin de la vie n'est pas, comme on le croit souvent, un chemin qui descend pour aboutir au gouffre du sépulcre. C'est un chemin qui monte. Par la vie on va à la vie : par la vie inférieure, préparatoire et rudimentaire, de ce monde, à la vie supérieure, meilleure et plus complète à tous égards, du monde à venir. C'est là le langage que tient au chrétien la fête de l'Ascension. Elle nous montre la cime glorieuse où est parvenu, le premier, celui d'entre nos frères que nous appelons Jésus-Christ, et elle nous dit : « Comme lui et par lui, tu dois, à ton tour, gravir cette cime. Jésus-Christ, comme il l'a dit lui-même, est allé s'asseoir à la droite de la Puissance divine : tu dois aussi te reposer dans la demeure du Père tout-puissant et partager sa gloire. » Mais, hélas ! qu'importe la cime à celui qui, de parti-pris, lui tourne le dos ?

Dans la chaîne des Alpes, ceux qui contemplent le Cervin, le Rothhorn ou quelque autre pic glorieux avec un intérêt passionné, ceux qui les fouillent du regard, ceux qui les explorent à l'avance avec le télescope, ce sont ceux qui sont résolus à les escalader. Ceux qui ne songent nullement à tenter l'ascension admireront sans doute, de loin, les élans de la roche, l'éblouissante blancheur des champs de neige ouatant l'azur du ciel, les tons verts de la glace vive ; mais ils y mettront plus de calme. Il en est de même vis-à-vis des cimes de l'âme. L'oubli du chemin qui monte, l'oubli de la voix fraternelle du Christ qui nous

invite à travers les âges à le suivre, la peur des résolutions décisives qui nous mettraient en route pour le ciel à la suite de Jésus-Christ, ne serait-ce pas là le secret de l'indifférence notoire avec laquelle plusieurs voient revenir l'anniversaire de l'élévation du Seigneur au ciel ?

I. — *Suis-moi!...* Remarquez bien quelle est la valeur de cet ordre dans la bouche de Jésus-Christ, et pour le bien comprendre, rappelez-vous le chemin qu'il a parcouru.

L'Ascension de Jésus-Christ, en un sens, est un commencement, le commencement d'une vie de gloire divine ; mais c'est aussi un terme, le terme de l'élévation graduelle qui a duré autant que la vie terrestre du Sauveur. Après l'abaissement suprême et volontaire qui de lui, le Verbe de Dieu, a fait l'enfant de la crèche de Bethléem, Jésus n'a pas cessé de monter par l'obéissance et par l'amour.

Jésus montait déjà lorsque, dès sa prime enfance, il était rempli de sagesse et de grâce venues d'En-Haut. Jésus montait lorsqu'à douze ans, il se consacrait lui-même à son Père et aux affaires de son Père. Jésus montait lorsqu'à trente ans, au désert de Judée, il repoussait victorieusement les assauts les mieux calculés de Satan. Jésus montait, au point de vue spirituel, pendant les années de son ministère public, quand il plongeait, par la sympathie, dans l'océan des douleurs et des fautes humaines, et en retirait chaque jour de nouveaux naufragés. Jésus montait vers son Dieu, vers son Père, lorsqu'il descendait les pentes du mont de la Transfiguration, marchant vers la croix, libre héros de l'obéissance et libre martyr de l'humanité. Jésus montait, à Gethsémani et au Calvaire, lorsqu'il agonisait, fléchissant sous un poids de malédictions, lorsqu'il livrait sa chair innocente aux bourreaux, lorsqu'il expirait en poussant un grand cri ; Jésus montait alors, car ce furent pour lui les degrés sanglants d'une échelle dont le sommet devait se perdre dans les gloires du ciel.

Pour nous aussi, le ciel est le point d'arrivée ; mais il faut partir de la terre. Plongés que nous sommes dans la chair et le sang, liés par des chaînes héréditaires à des instincts d'en bas, à une façon de vivre et de sentir qui répugne aux aspirations élevées de notre nature, il nous faut accomplir une ascension morale qui serve de degré à l'ascension dans la gloire de Dieu. Il nous faut rompre avec le mal par un acte énergique de notre libre arbitre ; puis, par un effort soutenu de notre volonté affranchie, il nous faut monter peu à peu, non sans reculs, hélas ! non sans chutes et meurtrissures, au-dessus de la plaine stérile de l'égoïsme, au-dessus de la vallée obscure des basses convoitises, au-dessus des boues du péché, dans la lumière de la justice et de la vérité, dans l'air pur et léger où rayonne l'amour. Il nous faut enfin obéir au *Suis-moi!* du Christ. Toute notre destinée morale et religieuse est renfermée dans ces deux mots. Epelons-les et voyons avec plus de détails tout ce qu'ils renferment pour nous.

II. — On réclame de nos jours un christianisme *personnel*, c'est le mot consacré. On veut dire par là que notre religion doit être bien à nous, qu'elle doit reposer sur notre expérience et sur nos convictions, non sur celles d'autrui, ni sur de simples traditions. On a cent fois raison. Le christianisme personnel est seul fécond, parce qu'il est seul sincère. Seul aussi il est authentique, car c'est celui que Jésus réclamait des disciples de la première heure en leur disant : *Suis-moi !* C'est celui qu'il réclame encore de chacun de nous, en nous adressant le même ordre à travers les âges.

1. Vous l'entendez, c'est Jésus, le Christ, qu'il faut suivre ! Un seul guide, un seul chef ! L'unité humaine est ainsi affirmée. Mais si le chef est le même pour tous, le point de départ varie à l'infini, suivant les personnes, les éducations, les milieux, les temps, les circonstances. Jésus-Christ nous prend où nous sommes, où il nous trouve : l'un, comme Matthieu, à son bureau ; l'autre, comme Jean, fils de Zébédée, devant ses filets et sa barque ; ou, comme Saul de Tarse, dans sa justice de pharisien. Celui-ci, pour venir à Jésus, part de l'orthodoxie la plus correcte et la plus desséchante ; celui-là, du rationalisme le plus creux, le plus plat, le plus vide ; un troisième, du sahara le plus désolé de la libre-pensée la plus négative, ou du bourbier même du vice. L'essentiel pour chacun est de se lever et de se mettre en route, à l'appel sacré que le Christ a le secret de faire retentir au fond des consciences : *Suis-moi !*

2. J'ai indiqué ce qu'il y a de spécial, de vraiment personnel dans l'appel du Christ à le suivre. Indiquons maintenant ce qu'il y a dans ce même appel de général et de commun à tous, aux divers âges, aux diverses stations de la vie.

a) Vous êtes jeune et vous marchez en plein enchantement, en plein enivrement de votre printemps, dont vous sentez monter toutes les sèves, tous les parfums. Ardeurs généreuses et entraînements dangereux s'emparent de vous tour à tour, et vous flottez des unes aux autres, du bien au mal, sans avoir pris encore bien conscience et bien possession de vous-même.

Un jour, à l'improviste, à l'occasion d'un événement grave ou futile, peut-être à l'occasion d'un rien, d'un simple hasard, semble-t-il, vous entendez une voix retentir :

— Suis-moi !

Cette voix, vous l'avez reconnue. Elle monte des profondeurs de votre conscience qui semblait endormie. C'est la voix de Jésus. Et vous répondez :

— Seigneur, où vous suivrai-je ?

— Suis-moi sur les sentiers du travail humble et dévoué, de l'obéissance à la loi intérieure et à toutes les voix d'En-Haut. Suis-moi dans la poursuite d'un but grand et divin auquel, comme moi, dès tes jeunes années, tu te consacreras.

Jeunes gens et jeunes filles, Jésus, plus que pas un, a le droit de vous parler ainsi ; car il a passé

par le chemin où il vous invite à le suivre. Les œuvres exquises de son âge mur, ces œuvres dont le monde vit, ont été l'épanouissement d'une jeunesse pure, sainte, généreuse, laborieuse. Cette jeunesse fut la fleur dont ces œuvres furent le fruit. Ne méprisez pas l'appel de Jésus. Jeunes, imitez sa jeunesse. Préparez-vous comme lui à mener une noble vie qui honore Dieu et qui serve les hommes.

b) A la jeunesse a succédé l'âge mûr, au printemps l'été avec ses journées chaudes, longues et pleines. C'est le temps du travail et de la production.

Quel que soit votre travail, et quel qu'en soit le lieu, large espace dans la campagne ou étroit bureau, cabinet du savant, atelier de l'artiste ou de l'ouvrier, dans les intervalles de repos qui suivent le travail ou dans ce travail même, au milieu du fracas des machines peut-être, au milieu du bruit qui vous entoure, des soucis qui vous assiègent, n'avez-vous jamais entendu la même voix qui vous appela dans vos jeunes années, vous répéter :

— Suis-moi !

— Où, Seigneur?... Je ne puis prêcher, évangéliser, guérir comme vous.

— Il ne s'agit pas de cela. Suis-moi sans délaisser ton travail ni ton poste. Suis-moi dans l'amour de Dieu et du prochain. Suis-moi sur les sentiers de la prière cachée et du dévouement à ceux qui t'entourent. Sans prêcher, parle de la foi qui doit être la vie de ton âme ; parle de ton Dieu au prochain, aux tiens d'abord, à tes enfants ; et parle à ton Dieu du prochain, des tiens tout d'abord. Sers le prochain, ne t'en sers pas. Aime le prochain, aimé ou non de lui. Ne t'isole pas. Ne crains pas le coudolement rude mais salulaire des foules, ni les contradictions, ni les saintes luttes. Ne méprise pas les petits. Dans la société, dans les sociétés diverses dont tu fais partie, trace un sillon béni et jettes-y le grain de ta parole et de tes convictions, le grain de ta foi, de ton amour, de tes efforts, le grain sacré d'où germera la moisson d'un avenir meilleur. Suis-moi !

c) Le ciel s'est assombri. Des grondements sourds et lointains annoncent l'orage. L'éclair luit ; la foudre tombe... Vous voilà frappé dans vos biens, dans votre santé, dans votre popularité, dans les vôtres, dans votre chair et votre sang ! Vous voilà ébranché, comme un chêne sous la cognée du bûcheron !

Vous gémissiez, vous courbez la tête... Le vide se fait autour de vous. Plus que quelques amis fidèles, mais impuissants, hélas ! à guérir les blessures que l'orage vous a portées. « C'est la vie, vous dit-on, qui est ainsi faite. Nulle science, nulle puissance humaine n'y peuvent rien changer... » Pauvre consolation, qui jamais n'a consolé personne !

O jeunesse, ô printemps, ô force et joie des beaux jours envolés, où donc êtes-vous !

C'est alors que la voix de Jésus, silencieuse longtemps pour avoir été oubliée, peut-être dédaignée, peut-être même repoussée avec obstination ou avec colère, se fait entendre de nouveau, plus

douce, mais plus pénétrante et plus puissante que jamais :

— Suis-moi ! C'est le Calvaire... J'ai eu le mien pour toi. Il faut, oui, il faut que tu aies le tien à ton tour. Mais ne perds pas courage ! J'ai fait du Calvaire l'école supérieure de la vie de l'esprit, de la vie intérieure, — la vraie, — pour l'homme qui accepte la souffrance en enfant de Dieu et courbe la tête sous elle, parce qu'il a péché. J'ai fait du Calvaire l'échelon des suprêmes victoires, l'échelon de la gloire enfin. Suis-moi donc maintenant sur ton Calvaire de douleur !... Ne me sens-tu pas près de toi ? Ma main prend la tienne et la presse. Ne crains rien... J'ai connu ces heures d'agonie. J'en suis sorti vainqueur. Il en sera de même pour toi. Seulement ne lâche pas ma main dans ces ténèbres.

d) Le Calvaire est passé ! Le ciel est rasséréné. De beaux jours sont revenus, car notre Calvaire, en cette vie, n'est pas toujours au terme de la route. Mais voici, c'est le soir, — un beau soir peut-être, mais le soir. Les ombres s'allongent. Puis c'est le crépuscule, enfin la nuit, la nuit froide et sombre, la nuit de la tombe ; et l'on se sent seul... Seul ? Non pas ! Vous êtes là pour les vôtres, ô Christ, qui avez goûté la mort et traversé la tombe !... Une dernière fois, vous leur dites :

— Suis-moi !

— Où, Seigneur ?

— Au ciel !

Le ciel, ne nous le laissons pas ravir par l'incrédulité contemporaine, ou par notre indifférence, plus dangereuse encore. Tendons à sa justice et tendons à ses gloires. Tendons-y par une ascension qui commence dès ici-bas et s'achève là-haut, auprès du frère aîné qui est assis maintenant à la droite de Dieu et qui de là nous crie : « Suivez-moi ! »

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXVI

VIRGO FIDELIS

« Il y a, dit le Sage, beaucoup d'hommes qu'on dit bons, miséricordieux, secourables ; mais qui trouvera un homme fidèle ? » (Prov., xx, 6). Nous sommes témoins d'un grand malheur, nous voyons sous nos yeux un malheureux victime d'un accident, écrasé par un train, ou bien c'est une jeune femme devenue veuve et traînant à sa suite ses orphelins : notre âme aussitôt s'émeut, notre cœur se gonfle et nos larmes coulent. La bonté que Dieu a mise en nous s'est réveillée, elle éclate, elle fait explosion et alors nos lèvres parlent, elles disent les plus douces choses, elles ont des consolations qui relèvent, et notre dévouement paraît un moment sans limites. Ce sont là les belles heures de notre vie, les actes qui font qu'alors on

estime, on honore l'humanité. L'homme en effet n'est grand que quand il est bon, qu'il se penche vers les misères pour les soulager, vers les âmes accablées par la peine pour prendre sa part de leur fardeau.

Mais il est en nous une irrémédiable faiblesse. Ces élans héroïques passent, ils durent juste le temps de laisser nos larmes se sécher, puis nous oublions l'infortune qui les avait provoquées amères et brûlantes. Le malheur, lui, demeure ; quand nous nous éloignons, pour lui commence la solitude, c'est-à-dire le vrai chagrin, et il se dit : Oui, j'ai rencontré de bonnes gens, mais où est l'ami fidèle ? *Virum autem fidelem quis inveniet ?*

L'âme fidèle est celle en qui l'on peut avoir confiance et qu'on rencontre toujours. Dieu seul est pleinement « fidèle dans ses paroles et dans ses œuvres » (Ps. cXLIV, 43), mais il a voulu que la plus parfaite de ses créatures reproduisit en elle, autant qu'une créature le peut, cette divine perfection. La confiance suppose le pouvoir et la bonté ; nous avons admiré en Marie ces deux admirables qualités lorsque nous l'avons appelée « Vierge puissante » et « Vierge clémentine ». Nous avons montré qu'elle *peut* et qu'elle *veut*. En l'invoquant sous le titre de « Vierge fidèle, » nous nous convainçons encore qu'elle *fait*. Non seulement elle est secourable : elle nous prodigue ses secours.

Mais tout d'abord elle fut *fidèle à Dieu*, c'est pourquoi elle est aussi *fidèle aux hommes* qui la prient. Puisque Dieu eut confiance en Marie, comment n'aurions-nous pas aussi en elle une confiance sans bornes ?

I

Toute sa vie n'est qu'un acte de constante fidélité.

1. Elle est *fidèle dans sa foi*, et à combien d'obscurités pourtant elle se heurte quand l'ange Gabriel vient s'acquitter auprès d'elle de son céleste message. Elle est vierge, elle a fait vœu de virginité, et il est une chose qui lui est plus chère que la vie : c'est la fidélité à son vœu. *Virgo fidelis*. Dans ses prières, dans ses extases du temple, elle n'a jamais eu qu'un désir, une résolution ferme, une volonté assurée, celle de rester unie à Dieu seul. Les pensées de la terre ne l'ont jamais troublée, parce qu'elle habite par son cœur au ciel et que ses sentiments sont ceux des anges. Etre à Dieu seul, l'Époux spirituel infiniment aimable, lui appartenir corps et âme, ne garder en elle pas même un atome de poussière du monde, un désir touchant cette vie et ses biens périssables, tel est son vœu intime dès qu'elle a connu Dieu, et pour le tenir, ce vœu, elle s'est liée par les engagements les plus sacrés. Or l'ange lui dit : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous mettrez au monde un fils que vous appellerez Jésus ! » Comment peut-elle trouver grâce devant Dieu en sacrifiant sa virginité qu'elle lui a vouée ? Voilà ce qu'elle se demande dans cette minute cruelle d'angoisses et de perplexités. Aussi, elle si réservée, si humble, ne se tient point d'adresser une question au mes-

sager angélique : « Comment cela se fera-t-il ? » La Vierge prudente devait s'enquérir, elle le fait avec prudence, mais avec énergie aussi, car avant tout elle ne veut pas offenser Dieu. Aussitôt toutefois que l'Ange lui a répondu : « L'Esprit-Saint descendra en vous, » elle est satisfaite : elle ne comprend point le mystère, elle y voit même des ombres épaisses, une sorte de contradiction, mais c'est Dieu qui parle, la Vierge fidèle dit aussitôt : « Voici la servante du Seigneur. »

Aussi sainte Elisabeth la saluera-t-elle de ces mots : « Vous êtes bienheureuse, parce que vous avez eu la foi, parce que vous avez été fidèle. » C'est-à-dire quelle foi, quelle confiance en Dieu il vous a fallu, ô Vierge, pour que vous consentiez à devenir « la Mère de mon Sauveur ! » Dieu s'engageait à faire un miracle, Marie eut foi dans ce miracle.

2. Elle fut ensuite *fidèle à garder le secret divin*. Elle ne l'a point révélé à sainte Elisabeth, c'est l'Esprit-Saint qui découvrit à la mère de Jean-Baptiste cet admirable mystère. Elle l'a caché même à saint Joseph, à qui elle confiait tout. Cependant elle était témoin des souffrances intimes et du désespoir de son époux, mais elle continuait à se taire parce que Dieu ne l'avait pas autorisée à parler. D'un mot elle pouvait mettre fin à ses terribles anxiétés, ce mot elle ne le dit pas, et combien souvent il montait pourtant de son cœur jusqu'à ses lèvres, qui demeureraient muettes ! Il était évident pour elle que Dieu avait ses vues, que cette épreuve de saint Joseph était voulue, et elle n'entendait point se jeter à la traverse des voies de la Providence.

Savoir garder un secret, c'est une grande science, trop désappprise surtout par les femmes. C'est aussi un grand devoir. Vous avez besoin de vous confier, votre cœur est bien gros souvent, s'il ne déborde pas il se brisera ! Et vous cherchez une âme en qui vous puissiez déverser le trop plein de vos peines, de vos déceptions et de vos lames. Vous croyez l'avoir trouvée et vous vous réjouissez d'avance d'avoir rencontré cette amie fidèle à laquelle nul trésor n'est comparable, au dire de Salomon. Vous vous dirigez vers elle, mais en chemin vous vous dites : « Si elle me trahit ? Si elle ne sait pas garder pour elle ce que je n'ai révélé qu'à elle ? Si elle n'est pas fidèle en un mot ? » Et vous conservez pour vous ce chagrin qui vous étouffe, vous demeurez privée de la joie de l'amitié, d'un bon conseil qui serait si bienvenu, parce que votre amie n'est point la Vierge fidèle que vous espériez.

Prenez l'habitude de veiller sur vos paroles, sur vos confidences. Un secret qui vous a été confié ne vous appartient pas plus qu'un trésor qui vous aurait été remis en dépôt. Et quel trésor est comparable à un secret qui intéresse votre famille, votre réputation, la paix de votre âme et votre avenir ? La simple honnêteté naturelle exige que vous le conserviez, mais la foi chrétienne que vous professiez vous en fait un devoir plus rigoureux encore. En manquant de discrétion vous

pouvez faire un tort considérable, empoisonner une vie, et toujours vous répandez autour de vous la défiance, l'amertume, souvent le mépris et la haine.

Envisagez sans cesse Marie, votre doux modèle. L'Evangile, qui nous parle si peu d'elle, insiste pourtant sur sa discrétion : « Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur. » Elle ne les criait pas à tout venant, elle ne les murmurait même pas à l'oreille de quelque amie, elle les gardait dans le silence de son esprit, dans la solitude de son cœur qui n'était remplie que de Dieu ; elle y réfléchissait, les méditait, mais n'en disait rien. Quel plus beau portrait de la Vierge fidèle ?

Aussi ne doutai-je pas que ses voisines et ses amies de Jérusalem ou de Nazareth ne l'aient prise pour confidente de leurs peines, de leurs craintes, de leurs secrets les plus cachés : elles la savaient prudente, sérieuse, toujours prête à donner un avis lumineux, un conseil salutaire, et rien n'appelle la confiance comme la discrétion.

3. Elle est *fidèle à garder Jésus*. Dieu le lui a remis, à elle et à saint Joseph. Tant que celui-ci est vivant, elle partage avec lui cette responsabilité dont un jour ils ressentirent ensemble toutes les rigueurs, quand ils perdirent l'enfant à Jérusalem. Mais après la mort de son pieux époux, elle reste seule pour veiller sur lui, et jamais sollicitude maternelle ne fut plus courageuse. Car non seulement elle pourvoit à ses besoins, avec les saintes femmes, durant les trois années de son ministère apostolique, — ce fut alors une charge bien douce ; — mais quand il est trahi, livré, abandonné de tous, elle reste auprès de lui.

Les apôtres s'enfuient, Pierre le renie, pas un seul ne l'accompagne sur la voie douloureuse, il faut que ce soit un étranger, Simon le Cyrénéen, qui l'aide à porter sa croix lorsque ses forces ont défailli. Jean lui-même ne se retrouve que sur le Calvaire, quand tout va être consommé.

Mais Marie, pour le soutenir, pour souffrir avec lui, pour le consoler par son amour, son regard, sa présence, Marie va jusqu'au bout de ses forces, et elles sont grandes. Jésus lui confie l'humanité : elle l'accepte pour sa fille, cette humanité qui a crucifié son Fils. Jésus meurt : fidèle jusqu'au-delà de la mort, Marie le reçoit dans ses bras, l'ensevelit, le dépose dans le tombeau ; puis la pierre scellée, elle s'en va avec les saintes femmes. Celles-ci se disent tristement : « C'est fini ! Il dort à jamais sous cette pierre qui le recèle, nous ne le reverrons plus ! » Et leur désespoir redouble. Elles avaient entendu cependant le Sauveur annoncer sa résurrection ; elles n'y croyaient pas, elles doutaient de lui, leur fidélité, d'ailleurs touchante, semblait morte avec lui.

C'est ici que celle de Marie se révèle avec une fermeté qui ne nous étonne pas, mais que n'ont connue ni Jean, ni même Madeleine. Elle croit que son Fils ressuscitera. Elle croit contre toute apparence, parce qu'elle croit en son Fils. Il devra faire un miracle, mais combien n'en a-t-il pas

opérés, et quel miracle pourrait être plus surprenant que celui de l'Incarnation? Les autres ont vu les miracles, mais sans conclure; elle a vu, elle a conclu que Jésus son Fils est aussi le Fils de Dieu, et, même mort, elle sait qu'il vivra. Les autres seront étonnés, le cœur de Madeleine même sera mis en défaut, sa pensée est si éloignée de la résurrection possible de Jésus qu'elle le prend pour le jardinier. Marie n'a point ces incertitudes, pas une minute de doute, pas un instant de crainte, elle croit, car elle a confiance en Dieu, elle est fidèle dans sa foi. *Virgo fidelis.*

Ah! comme elle, soyez fidèles à garder Jésus qui vous est confié dans la sainte communion: Jésus enfant à Noël; Jésus crucifié au temps douloureux de la Passion; Jésus ressuscité à Pâques et qui ne veut plus mourir. Est-ce que vous n'avez pas une ressemblance frappante avec elle qui le garda ainsi, sans relâche ni oubli, depuis les langes de Bethléem jusqu'au linceul du sépulcre? Est-ce que, dans vos communions, vous ne devez pas éprouver — si vous êtes fidèles — quelque chose des sentiments de Marie à la crèche, ou quand les foules le portaient en triomphe, ou quand des langues impies préparaient le crucifiement, ou quand des mains scélérates l'attachaient à la croix sous les yeux de sa mère?

Oui; si vous êtes fidèles à la grâce, comme elle, vous jouirez de Jésus joyeux dans vos jours de ferveur; de Jésus aimant lorsque vous ferez pour lui quelque sacrifice d'amour-propre, de vanité, lorsque pour lui vous aurez fait profession énergique de foi chrétienne devant le monde qui le hait; de Jésus souffrant et souriant toutefois, quand vous aurez été crucifiées par l'opinion impie, pour votre piété, votre amour du devoir, votre fidélité au Fils et à la Mère.

II

Parlons maintenant de Marie *fidèle à ceux qui l'invoquent*. C'est bien le chapitre le plus consolant de sa très aimable dévotion.

1. Adam venait d'être chassé du paradis terrestre, il était plongé dans un indicible désespoir, en son âme ébranlée encore par les terribles menaces divines. Mais parmi ces échos formidables retentissait une voix clémente, la promesse de Celle qui devait écraser la tête du serpent; puis, une vision ineffable lui montra sa fille, la réparatrice du genre humain, qui le regardait avec bonté et lui tendait la main. C'était Marie, fidèle aux hommes ses frères, avant même sa naissance, Marie dont le visage miséricordieux consolait nos premiers parents en attendant qu'elle fût saluée avec transport par les patriarches et par le prophète qui s'écriera: « La voici, la Vierge qui enfantera l'Emmanuel! »

Ce n'était encore qu'une vision, qu'une promesse, qu'une heureuse nouvelle espérée. Elle parait enfin, à l'heure fidèle marquée par les décrets de Dieu; elle prend sa part immense des souffrances de son Fils qui, en mourant, met l'humanité sous sa garde maternelle.

Elle avait reçu Jésus comme un dépôt du ciel; Jésus lui remet un autre dépôt infiniment précieux puisqu'il l'a acheté au prix infini de son sang, le dépôt de nos âmes. Avec quel soin scrupuleux, tendre, inquiet, elle le conservera, la Vierge fidèle!

2. *Tous ont accès auprès d'elle*, les Gentils comme les Juifs, les pauvres comme les riches, car ils sont tous ses enfants au même titre. C'est elle qui donne à la primitive Eglise cette merveilleuse impulsion de charité universelle dont Pierre lui-même n'eut pas tout d'abord la pleine intelligence.

Et depuis elle n'a cessé de nous appeler tous, nous redisant les chères paroles de son Fils: Venez à moi, tous! *Venite ad me, omnes.*

Cependant, comme Jésus, elle a ses privilégiés: ce sont ceux qui peinent, qui travaillent, *qui laboratis*, qui sont chargés des plus pénibles fardeaux. Ceux-là sont les premiers appelés, comme le furent les pauvres bergers auprès de la crèche. Et tous vont à elle, parce que tous ont confiance.

Car il y a là un fait constant, indéniable, attesté par l'histoire qui s'écrit avec la plume, comme par l'histoire lapidaire qui s'écrit sur le sol avec des églises, des sanctuaires pleins d'*ex-voto*, des monuments de tous les âges, de tous les siècles. Cette histoire proclame la confiance de l'humanité dans Marie. Autant de pierres dans les cathédrales ou dans les humbles églises qui lui sont dédiées, autant d'actes de confiance en elle. Les voûtes sont pleines et embaumées des prières que les générations chrétiennes lui ont adressées, tout y redit la souffrance apaisée, le salut accordé, les invocations victorieuses, les guérisons miraculeuses, le triomphe des âmes échappées aux périls de passions plus dangereuses que les flots de l'Océan.

Expliquez cela, expliquez les prières des matelots que la tempête va engloutir, leurs cris vers Marie, leurs vœux à « l'Etoile du matin » et à la « Vierge fidèle, » leurs pèlerinages pieds nus à Notre-Dame de la Garde ou à Notre-Dame de Grâce, quand ils abondent sains et saufs. Est-ce que tout cela ne serait que chimère, pieuse imagination, vaine croyance? Ah! ce serait mal connaître l'humanité que de l'affirmer. Elle n'est pas naturellement reconnaissante, vous le savez, elle nous apparaît au contraire, dans la pratique de la vie, ingrate à nous décourager. Et cependant, de tous les points de l'univers s'élève un concert de reconnaissance en l'honneur de Marie: qu'est-ce qu'atteste cette immense gratitude, sinon ses immenses bienfaits?

Elle les répand sur toute âme qui souffre, même quand on ne l'implore pas, pourvu qu'il n'y ait pas d'impiété. Sa bonté s'étend jusqu'au purgatoire, où elle descend de temps à autre, comme l'Etoile d'espérance, pour apporter un rayon de miséricorde dans cet abîme de douleurs où sévit la justice de Dieu. Elle vient auprès de ses enfants qui l'appellent à leur chevet d'agonie, elle les reconforte par ses grâces de courage, par les

bonnes pensées qu'elle leur inspire, par l'espoir qu'elle fait renaître dans leur âme, par la vision prochaine du paradis.

3. Ne dites pas que Marie nous délaisse, car jamais elle ne s'est signalée par d'aussi nombreuses et consolantes faveurs. *Notre siècle* qui s'achève n'a retenti que de sa voix, que des cris de reconnaissance de ceux qu'elle a guéris, éclairés et sauvés. C'est d'abord la Médaille miraculeuse, qui a converti tant d'indifférents et même d'ennemis. Rappelez-vous l'histoire du P. Ratisbonne. C'était à Rome, le 20 janvier 1842. Un protestant converti, M. de Bussièrès, lui a fait accepter cette médaille bénie ; ils entrent ensemble dans l'église Saint-André delle Fratte où M. de Bussièrès le laisse seul quelques instants. Quand il revient, il trouve le jeune Juif, jusque-là sceptique, incrédule, pétri de préjugés contre la religion catholique, à genoux, le visage tout bouleversé, les vêtements trempés de larmes, devant une chapelle de saint Michel. « Conduisez-moi où vous voudrez, dit enfin le jeune homme, après ce que j'ai vu j'obéis ! » Et il tire de sa poitrine la médaille miraculeuse qu'il couvre de baisers. « Ah ! que je suis heureux ! ajoute-t-il, en retournant chez lui. Que Dieu est bon ! Quelle plénitude de grâces et de bonheur ! Que ceux qui ne savent pas sont à plaindre ! »

Puis, son émotion calmée, il raconte ceci :

— J'étais depuis un instant dans l'église lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux : tout l'édifice avait disparu à mes regards, une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière, et au milieu de ce rayonnement a paru debout sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille. Une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est fini ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris !

Dix jours après seulement, tant les grâces de lumière qu'il avait reçues étaient puissantes, il était baptisé¹.

Rappellerai-je encore Notre-Dame des Victoires, la Salette, Lourdes, Pontmain, avec ces lettres mystérieuses écrites sur le fond noir du firmament, en traits de flamme : « Mais priez, mes enfants ! » Quel siècle a été instruit, averti, favorisé comme le nôtre ? N'est-il pas visible que nous sommes de grands coupables qu'elle aime toujours, parce que, malgré toutes nos erreurs et nos faiblesses, nous avons confiance dans sa bonté, nous gardons envers elle, la Vierge fidèle, notre foi d'enfant ? Aussi quand les crimes de la France ont crié vers le ciel, quand la coupe est pleine et prête à déborder sur nous en pluie de feu, elle accourt, elle interpose son autorité suppliante entre le ciel et la terre, et Dieu nous pardonne en sa faveur, Lui qui ne sait rien lui refuser.

4. Mais la Vierge fidèle aime surtout la jeunesse fidèle qui s'enrôle sous sa bannière de pureté, aime à chanter ses louanges et travaille à reproduire dans son cœur, dans sa conduite, dans sa démarche même, dans sa piété, son image immaculée. Suivez-la donc avec bonheur. « En vous attachant à ses pas, dit saint Bernard, vous ne dévierez jamais. *Ipsam sequens non devias.* » Elevez votre esprit jusqu'au sien, de sorte que ses pensées, que ses inspirations, ses vœux, ses jugements sur les choses du ciel et de la terre deviennent les vôtres. Purifiez vos affections au contact de son amour, n'aimez que ce qu'elle approuve, repoussez, rejetez loin de vous ce qu'elle condamne. Ne fréquentez que les compagnies où elle est aimée, honorée, imitée. Ailleurs, dans les bals, dans les sociétés où l'on rit de la religion, où l'on outrage la morale, vous n'êtes plus chez elle ni auprès d'elle, vous n'êtes plus chez vous non plus, car chez vous c'est chez la Vierge fidèle. Quels rapports désormais pourraient exister entre elle et les vierges infidèles ?

Oh ! ne la contristez pas ! Sainte Catherine de Sienne faisait une méditation et était tout occupée des pensées du ciel quand tout à coup la curiosité lui fit détourner les yeux. La sainte Vierge la reprit sévèrement de cette distraction et de ce manque de respect à la Majesté divine. La sainte alors se mit à pleurer amèrement. Et c'était une bien petite faute, que nous commettons, nous, tous les jours, toutes les fois que nous venons à l'église, ici, au pied de son autel, et même pendant les moments les plus précieux du saint sacrifice. Ces minutes-là, cependant, sont de celles qui nous comptent le plus pour l'éternité. Plus que les autres elles appartiennent à Dieu, elles sont sacrées.

Surtout ne gardons rien en nous ni chez nous qui la détourne de nous regarder. Saint Cyriaque eut un jour une vision. Il lui semblait voir une femme d'une beauté ravissante, vêtue de pourpre et d'aurora, accompagnée de deux saints dont la tête portait le nimbe des élus. C'était Marie, avec saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Evangéliste. Il sort aussitôt de sa cellule, court à elle, se prosterne avec amour et la prie d'entrer, d'honorer sa pauvre chambre de sa douce visite. — « Non, lui répond-elle avec tristesse, mon ennemi est dans ta cellule ! » Puis elle disparut. Confus et mortifié, il rentre chez lui et cherche. Où peut bien être cet ennemi de la sainte Vierge chez un de ses pieux serviteurs ? Soudain il aperçoit un livre que lui avait prêté un ami. L'ouvrage en soi n'était pas mauvais, mais à la fin on y avait ajouté quelques lignes impies de Nestorius touchant la maternité de Marie. Il le rendit tout de suite à son imprudent ami pour le jeter au feu.

N'y a-t-il pas dans vos maisons, dans votre chambre même, quelques-uns de ces livres qui offensent la pudeur ou la religion ? Vous les avez lus et vous les gardez sans penser qu'ils vous ont fait du mal et qu'ils en feront encore à d'autres. Car l'impiété et l'impudeur sont la pire des conta-

¹ Récit authentique de sa conversion, par M. A. de Ségur, *Univers*, 22 janvier 1900.

gions. Elles souillent l'esprit, elles souillent le cœur, elles souillent le corps. Sachez qu'alors Marie n'entre plus chez vous ! C'est en vain que son image est dans votre chambre, Marie n'y est pas, elle ne veut pas se trouver en telle compagnie, elle s'éloigne, emportant avec elle ses grâces de bonté et d'innocence, et reniant pour les enfants de la « Vierge fidèle » celles qui se montrent ainsi infidèles et qui, par un procédé sacrilège, voudraient mêler ensemble les choses sacrées et les choses de l'enfer, le bien et le mal, la pureté et la corruption. Vous ressembleriez alors à ces coupes auxquelles Jésus comparait les pharisiens, décentes au dehors, et au dedans pleines de pestilence et de poison.

Aimez donc à vous serrer autour de la Vierge fidèle, la seule amie et protectrice constante à la vie et à la mort. Un homme allait mourir, il fit venir sa femme et lui dit : « Ma chère épouse, aidez-moi dans cette extrémité, sauvez-moi ! — Hélas ! répondit-elle, Dieu m'est témoin que je le désire de toute mon âme, mais ce pouvoir m'est refusé ! » Il manda chacun de ses enfants et leur adressa la même prière : — « Je vous ai élevés, j'ai travaillé pour vous nuit et jour, j'ai tout fait pour vous rendre agréable la vie que je vous ai donnée. Ne ferez-vous rien pour moi ? — Contre la mort, dirent-ils le cœur navré, que peuvent les efforts humains ? — O mon Dieu, s'écria-t-il, je n'ai vécu que pour ma femme et pour mes enfants, et maintenant que je les implore, ils se déclarent impuissants ! Que n'ai-je vécu pour vous qui êtes tout-puissant et qui m'aviez créé pour vous ! Que ne me suis-je préparé des amis au ciel et sur la terre ! Ceux-ci m'assisteraient, ceux-là m'attireraient auprès d'eux. Oh ! s'il m'était donné de revivre ma vie, comme je la vivrais autrement ! »

Car Dieu seul est fidèle et tient ses promesses, avec Marie qui les lui rappelle, qui lui parle de ses enfants et qui prête sa fidèle assistance à ceux qui toute leur vie lui ont dit : « Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort. » *Virgo fidelis, ora pro nobis.*

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XVII

HISTOIRE DE JOSEPH

Plan

1. Les songes de Joseph.
2. Joseph vendu par ses frères.
3. Joseph chez Putiphar.
4. Joseph en prison explique les songes de Pharaon.
5. Joseph et ses frères.
6. Joseph figure du Sauveur.

1. — Jacob eut douze fils de quatre femmes qu'il épousa. Vous savez, mes frères, qu'à cette époque un homme pouvait avoir en même temps

plusieurs femmes. Dieu l'avait ainsi permis pour que la terre se peuplât plus rapidement. Mais plus tard Notre-Seigneur l'a formellement défendu dans l'Evangile. — Jacob eut donc douze fils, d'où sont sortis tous les Juifs. *Joseph et Benjamin*, nés de la même mère, étaient les plus jeunes.

Joseph, à cause de ses vertus, avait les préférences de son père, et Jacob, sans le vouloir, alluma contre ce fils chéri la colère de tous les aînés. Grande et terrible leçon que les parents ne doivent jamais oublier ! Une robe de couleurs riches et variées qu'il lui donna suffit pour les mettre de mauvaise humeur. Joseph les ayant vus un jour commettre une action criminelle et en ayant averti son père, la haine augmenta. Enfin ce qui mit le comble à leur jalousie, ce fut le récit de deux songes qui marquaient sa grandeur future. « Il me semblait, leur dit-il, que je liais avec vous des gerbes dans un champ et que ma gerbe se tenait debout, tandis que les vôtres se prosternaient devant la mienne. » Une autre fois il leur dit encore : « J'ai vu en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoraient. » Jacob était un sage vieillard : prévoyant les conséquences de ces discours, il fit une réprimande à Joseph ; mais rien ne pouvait éteindre l'envie qui s'était allumée dans le cœur de ses frères.

2. — Quelque temps après, Jacob appela Joseph et lui dit : « Tes frères sont loin d'ici occupés à paître les troupeaux, va les trouver, vois s'ils se portent bien, si les troupeaux sont en bon état, et tu reviendras me dire ce qui se passe. » A l'instant Joseph embrasse son père, pour bien plus longtemps qu'ils ne pensaient tous deux, et se met en voyage. Ses frères l'aperçurent de loin : « Voici notre songeur qui vient, se dirent-ils entre eux, tuons-le, jetons-le dans une vieille citerne ; nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré, et nous verrons à quoi lui auront servi ses songes. » Cependant *Ruben*, l'aîné de tous, entreprit de sauver l'innocente victime. « Non, ne le tuez pas, leur dit-il ; jetez-le, si vous le voulez, dans cette citerne, mais ne trempez pas vos mains dans son sang. » Il parlait de la sorte dans l'intention de le délivrer et de le rendre à son père. Lors donc que Joseph fut arrivé, plein de joie de revoir ses frères, ils le prirent, le dépouillèrent de sa belle robe, ancien objet de leur jalousie, et le descendirent dans une citerne desséchée pour l'y laisser mourir. Mais bientôt ils virent arriver une caravane de marchands qui se rendaient en Egypte avec leurs chameaux chargés de différents objets de commerce. Alors *Juda* dit à ses frères : « Que gagnerons-nous à faire périr notre frère ? Vendons-le plutôt à ces marchands. » Les autres goûtèrent cette proposition. Joseph fut tiré de la citerne et vendu pour vingt pièces d'argent. Après cela, ils prirent sa tunique, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob en lui faisant dire : « Voici une robe que nous avons trouvée, voyez si ce n'est pas celle de votre fils. » A cette vue, Jacob s'écria en pleurant : « C'est la robe de mon fils, une bête cruelle l'a dévoré, une

bête féroce a mangé Joseph ! » Il déchira ses vêtements, prit des habits de deuil et pleura longtemps son cher Joseph. Tous ses enfants s'assemblèrent ensuite auprès de lui pour adoucir sa douleur, mais il ne voulut recevoir aucune consolation. « Je pleurerai toujours, leur dit-il, jusqu'à ce que j'aie rejoint mon fils dans le tombeau. »

3. — Cependant Joseph avait été vendu en Egypte à un seigneur nommé Putiphar, général des armées du roi Pharaon. La bonne mine et la modestie du jeune esclave le rendirent agréable à son maître. Le Seigneur était avec Joseph et tout réussissait entre ses mains. Aussi Putiphar, qui ne tarda pas à s'en apercevoir, lui confia-t-il l'intendance de ses affaires. Ce fut dans cette position que la vertu de Joseph se montra d'une manière exemplaire. Un jour la femme de Putiphar l'engagea à commettre une mauvaise action : Joseph en eut horreur et, pour se soustraire à ses sollicitations, il s'enfuit, laissant son manteau entre ses mains. Outrée de dépit, cette méchante femme l'accusa auprès de son mari, et Putiphar, trop crédule, fit jeter Joseph en prison. Mais Dieu le suivit et lui fit trouver grâce devant le gardien des prisonniers, en attendant que sa vertu fût récompensée d'une manière plus éclatante.

4. — Ce moment arriva enfin. Le roi d'Egypte avait eu dans la même nuit deux songes qui durent le préoccuper d'autant plus que tous deux, dans des images différentes, paraissaient indiquer le même sens. Il fit donc venir au palais tous les devins et les sages de l'Egypte, mais pas un ne put le satisfaire. On lui indiqua alors un jeune Hébreu qui était dans les prisons et dont l'intelligence paraissait vraiment extraordinaire. Joseph fut amené devant le roi. « Dans un premier songe, lui dit le monarque, j'ai vu sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses, et dans un second, j'ai vu sept épis de blé secs et arides en dévorer sept beaux et bien remplis. Que signifie cette vision ? » — « Les deux songes du roi signifient une seule et même chose, reprit Joseph : qu'il y aura en Egypte sept années d'une très grande abondance, qui seront suivies de sept années d'une disette affreuse, de telle sorte qu'elles consumeront les sept années d'abondance. Que Pharaon choisisse donc un intendant habile qui sache faire de grandes provisions pendant les bonnes années pour nourrir le peuple pendant les mauvaises. » — « Où trouverais-je un homme plus habile que vous ? s'écria le roi. C'est donc vous que j'établis mon ministre et à qui je confie le soin de tous mes Etats. » Voilà donc Joseph au faite des honneurs ! Le voilà récompensé de sa vertu ! Dieu ne l'avait donc point oublié, comme on aurait pu le penser tout d'abord ! Tant il est vrai que ceux qui craignent le Seigneur et mettent en lui leur confiance ne sont jamais trompés !

5. — Après sept années d'une abondance extrême, ainsi que Joseph l'avait prédit, arrivèrent des années malheureuses, et la famine se fit sentir jusque dans le pays de Chanaan, où nous avons laissé Jacob pleurant son fils comme mort.

Or, ce saint patriarche ayant appris qu'on vendait du blé en Egypte, y envoya ses enfants, ne retenant auprès de lui que Benjamin, le plus jeune d'entre eux. Arrivés dans la capitale, il fallut d'abord se présenter devant le ministre, qui voulait être instruit de tout. Les dix étrangers s'étant prosternés humblement à ses pieds, Joseph les reconnut, mais ses frères ne le reconnurent point. Il y avait plus de vingt ans qu'il les avait quittés et il était extrêmement changé. Il prit un air sévère et leur dit en deux mots, comme à des hommes suspects et inconnus : « D'où venez-vous et que voulez-vous ? » — « Nous venons, lui répondirent-ils, du pays de Chanaan, pour acheter du blé. » — « Vous êtes des espions, reprit le ministre, et vous êtes venus pour reconnaître les endroits faibles du royaume. » — « Non, seigneur, répondirent-ils tout tremblants, il n'en est pas ainsi. Nous, vos serviteurs, nous sommes douze frères, enfants d'un seul homme ; le plus jeune est demeuré auprès de notre père, un autre ne vit plus, et vous voyez les dix autres à vos pieds. » — « Vous avez un jeune frère ? leur dit le ministre ; je veux savoir la vérité : l'un de vous restera en prison jusqu'à ce que vous me l'ayez amené ici, » et il fit enchaîner Siméon en leur présence. Alors ils se dirent l'un à l'autre : « Nous sommes punis comme nous le méritons : nous avons mal agi envers notre frère. » — « Je vous l'avais bien dit, répondit Ruben, et vous ne m'avez pas écouté, et voilà que Dieu nous redemande le sang de notre frère. » Or, ils ignoraient que Joseph les comprit, parce qu'il leur parlait par interprète. Mais les paroles qu'il venait d'entendre émurent son cœur et il se retourna pour pleurer.

Joseph les avait traités durement en apparence, pour avoir des nouvelles sûres de son père et de son frère Benjamin ; ne voyant point ce dernier avec eux, il craignait qu'ils n'eussent mal agi à son égard. Cependant il avait ordonné de remplir leurs sacs de blé et d'y remettre l'argent qu'ils avaient apporté. De retour dans leur pays, ils racontèrent à leur père ce qui leur était arrivé. « Le grand ministre, lui dirent-ils, nous a pris pour des espions ; il a gardé prisonnier notre frère Siméon et nous a commandé de lui amener Benjamin. » — « Je suis bien malheureux, reprit Jacob ; bientôt, si je vous crois, je me verrai sans enfants. J'ai déjà perdu Joseph, Siméon est prisonnier en Egypte, et vous voulez que je vous abandonne encore Benjamin ! »

Cependant la famine continuant, il fallut bien laisser partir Benjamin ; mais Juda en répondit sur sa vie. Jacob leur donna des présents pour le ministre de l'Egypte et leur commanda de reporter l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, outre celui qu'il leur fallait encore pour acheter du blé. Cette fois, Joseph les fit conduire dans son palais et, dès qu'ils furent tous réunis, il les salua et leur dit : « Votre père, ce bon vieillard dont vous m'avez parlé, se porte-t-il bien ? Vit-il encore ? — Notre père vit encore, lui répondirent-ils, et il se porte bien. » Joseph, regardant Benjamin :

« Est-ce là votre plus jeune frère, dont vous m'avez parlé ? » Et sans attendre la réponse, il ajouta : « Que Dieu vous bénisse, mon fils ! » Il ne put y tenir plus longtemps et se retira pour pleurer. S'étant lavé le visage, il rentra et leur fit servir à dîner, et la part de Benjamin était cinq fois plus grande que les autres.

Le lendemain, au point du jour, les voyageurs partirent gaiement pour retourner auprès de Jacob. Mais Joseph leur avait préparé une nouvelle épreuve. Ils étaient à peine sortis de la ville qu'un officier arrive pour les arrêter, les accusant d'avoir volé la coupe d'argent du ministre. On ne peut exprimer leur surprise. Ils cherchèrent d'abord à se justifier en disant : « Nous avons rapporté l'argent que nous avions trouvé dans nos sacs, comment pourrions-nous dérober ce qui appartient à votre maître ? Celui dans le sac duquel se trouvera la coupe demeurera son esclave. » — « Soit, dit l'officier ; j'accepte la proposition. » Chacun ouvrit son sac. L'officier les visita tous, en commençant par celui de l'ainé, et la coupe se trouva dans le sac de Benjamin. Consternés, ils déchirèrent leurs habits, retournèrent trouver le ministre et tombèrent à terre devant lui. Juda, lui parlant au nom de tous, le supplia de laisser partir l'enfant, autrement son père mourrait de douleur. C'en était trop pour le cœur de Joseph : il fit retirer tous ceux qui étaient présents, puis laissant éclater sa voix en pleurant, il dit à ses frères : « Je suis Joseph ! Mon père vit-il encore ? » Ses frères ne pouvaient lui répondre, tant ils étaient effrayés. Mais il leur dit avec douceur : « Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu. Ne craignez rien ; c'est pour votre bien que Dieu m'a envoyé devant vous en Egypte. Allez vite trouver mon père et dites-lui de venir me rejoindre avec toute sa famille et tous ses troupeaux. » Puis Joseph se jeta au cou de ses frères et les embrassa tendrement.

Quand Jacob apprit cette nouvelle, son cœur tomba en défaillance et il ne pouvait la croire. Mais voyant les chariots et les présents que son fils lui envoyait, il se hâta de partir. Joseph alla au devant de lui, se jeta à son cou et le tint longtemps embrassé. « Maintenant, s'écria en pleurant le saint vieillard, je mourrai volontiers, parce que j'ai vu ton visage et que tu vis encore. » Joseph présenta ensuite son père et ses frères au roi Pharaon, qui leur donna pour s'y établir une des meilleures provinces de l'Egypte.

6. — Rien de beau comme cette histoire de Joseph ! Impossible de la lire ou de l'entendre, fût-ce pour la centième fois, sans se sentir le cœur tout ému. Mais ce qui la rend pour nous plus touchante encore, c'est qu'elle nous retrace d'avance celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Joseph est haï de ses frères parce qu'il n'imité pas leurs dérégléments et qu'il leur prédit sa grandeur future ; Notre-Seigneur est haï des Juifs ses frères parce qu'il leur reproche leurs désordres et qu'il leur annonce sa grandeur future. Joseph est maltraité

par ses frères qui complotent sa mort et le vendent à des étrangers ; Notre-Seigneur est maltraité par les Juifs ses frères, vendu par Judas et livré aux Romains qui le mettent à mort. Joseph passe de la prison au faite de la gloire ; Notre-Seigneur passe de la croix jusqu'au plus haut des cieux. Joseph est le Sauveur de l'Egypte et des siens ; Notre-Seigneur est le Sauveur du monde.

Nous avons dit, vous vous le rappelez, mes frères, que Dieu a voulu, pour affermir notre foi, que les principales circonstances de la religion chrétienne fussent représentées, dès les temps primitifs, par des images frappantes. Nous en avons ici une preuve évidente de plus.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXV

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

1. — **« Si vous demandez quelque chose en mon nom à mon Père, il vous le donnera. »** (Jean, xvi, 23).

I. — C'est ainsi que Jésus-Christ donne à ses apôtres un nouveau motif de consolation pour lutter contre la tristesse qu'ils ressentent à l'annonce de son prochain départ. Il leur révèle la vertu de son nom pour obtenir les grâces dont ils auront besoin, quand il ne sera plus sur la terre. Ne semblait-il pas leur dire : « N'estimez pas que je vous abandonne, ne craignez pas non plus que mon secours vous fera défaut : il vous suffira d'invoquer mon nom pour avoir droit à être exaucés de Dieu le Père, car mon nom prononcé dans vos prières sera tout-puissant pour vous donner accès auprès de lui. » Et nous tous, venus après les apôtres, nous recueillons avec amour et reconnaissance cette parole de Jésus pour nous livrer au saint exercice de la prière, car Dieu nous la rend si facile que nul ne peut prétexter ne pouvoir y avoir recours. Apportons simplement à l'accomplissement de ce devoir le respect qui convient, et avant même que nous ayons formulé notre demande, des fruits précieux nous seront assurés.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Parmi les hommes, lorsqu'on veut obtenir quelque faveur, il faut être doué du talent de la parole, gagner par des flatteries tous ceux qui entourent le prince, avoir recours à mille autres moyens pour se montrer agréable. Ici, au contraire, la seule chose exigée, c'est une âme qui veille sur elle-même et qui éloigne soigneusement tous les obstacles qui l'empêchent de s'approcher de Dieu ; car, dit le Seigneur, je suis le Dieu qui est près et non pas le Dieu qui est loin. (Jér., xxi, 23).

Quand il s'éloigne, c'est nous seuls qui en sommes cause, car pour lui il est toujours près de nous. Mais que dis-je, nous n'avons pas besoin d'éloquence ? Bien souvent la parole même est inutile. Que votre cœur seul lui parle et l'invoque avec ferveur, et vous serez aussitôt exaucés. C'est ainsi qu'il exauça la prière de Moïse (Ex., xiv, 15), et celle de la mère de Samuel. (I Rois, i, 13). Point de soldat ici qui vous repousse ; point de garde qui vous fasse perdre l'occasion favorable ; personne qui vous dise : « Vous ne pouvez maintenant avoir audience, venez plus tard. » En quelque temps que vous veniez, il est prêt à vous entendre. Quand même ce serait à l'heure du dîner ou à celle du souper, même au milieu de la nuit, sur la place, dans les chemins, dans votre lit, lorsque vous êtes au tribunal, près du magistrat, invoquez Dieu comme il le faut, et vous obtiendrez infailliblement l'effet de votre demande. Vous n'avez point à dire : « Je crains de me présenter devant Dieu pour lui adresser ma prière, car mon ennemi est là. » Dieu a pris soin d'écarter cet obstacle ; il ne prête aucune attention à votre ennemi, et n'interrompt point votre prière. Vous pouvez donc en tout temps et continuellement vous adresser à lui sans craindre la moindre difficulté. Vous n'avez ici besoin de personne ; présentez-vous devant Dieu, et il vous écoutera d'autant plus que vous n'aurez recours à aucun intermédiaire pour le prier. Jamais donc nous ne fléchirons aussi bien Dieu par l'entremise des autres que par nous-mêmes. Puisque Dieu désire et recherche notre amitié, il fait tout pour nous inspirer de la confiance, et dès qu'il nous voit agir nous-mêmes sous l'impression de ce sentiment, il condescend aussitôt à nos désirs ; c'est ce qu'il fit à l'égard de la Chananéenne. (Matth., xv, 22). Pierre et Jean l'avait prié pour elle : il ne les écoute pas ; cette femme fait elle-même de nouvelles instances : il lui accorde aussitôt ce qu'elle demande. Il parut d'abord vouloir différer tant soit peu, mais ce n'était point ajourner la grâce que sollicitait cette femme ; il voulait couronner sa persévérance d'une manière plus éclatante et rendre ses instances plus vives et plus intimes. Préparons-nous donc à prier Dieu ; et remarquez qu'il ne s'agit point pour vous d'aller aux écoles, de faire de grandes dépenses, de payer des maîtres, des rhéteurs, des philosophes. Il n'est même pas nécessaire d'employer beaucoup de temps pour que vous appreniez les règles de cet art ; il suffit de le vouloir, pour que vous le sachiez en perfection ¹..»

III. — Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous montrer combien l'exercice de la prière nous est facile ; il a voulu, à l'aide d'un exemple, nous révéler toute l'étendue de cette miséricorde de son Père qui se laisse fléchir par nos prières. Ouvrez le saint Evangile et lisez la parabole de la veuve qui importune un mauvais juge et qui finit par se

faire rendre justice. Or si le juge d'iniquité, conclut Jésus-Christ, se rend aux instances d'une veuve, combien davantage Dieu exaucera ses élus qui crient vers lui jour et nuit ! Usera-t-il même de délai pour eux ? (Luc, xviii, 1-8). C'est ainsi que notre divin Maître voulait prouver que celui qui ne se lasse point de prier arrive toujours à être exaucé. C'est pourquoi méditons sur cette parabole : nous apprendrons certainement à avoir confiance en Dieu et à persévérer dans nos prières, et quand on parvient à acquérir de semblables sentiments, on ne peut faire autrement que d'aimer et de pratiquer le saint exercice de la prière.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Pour attirer les hommes à la prière et pour frapper nos âmes des avantages qu'elle procure, le Christ met sous nos yeux un juge méchant et cruel, dont les yeux étaient étrangers à toute pudeur, et qui avait chassé la crainte de Dieu de son âme. Il eût suffi pourtant de l'image d'un juge miséricordieux et juste, et du rapprochement de sa justice avec la bonté de Dieu, pour montrer la vertu de la prière. Si un homme bon et doux accueille avec bienveillance les supplications de ses semblables, à plus forte raison Dieu les accueillera-t-il, lui dont la miséricorde sans mesure surpasse et notre pensée et celle des anges eux-mêmes. Il eût donc suffi, comme je le disais tout à l'heure, de nous offrir l'image d'un juste juge. Que s'il introduit un juge cruel, impie, sans entrailles, dur avec les autres, doux et humain avec ceux qui le prient, c'est pour nous enseigner que la prière a la vertu d'incliner les naturels les plus mauvais à la clémence et à la miséricorde. Pourquoi le Christ a-t-il employé cet exemple ? Afin que personne n'ignorât la vertu de la prière. C'est après nous avoir offert le spectacle d'une veuve en présence du plus scélérat des hommes, et nous avoir montré l'humanité contre nature de celui-ci, qu'il passe de ce misérable à son Père si bon, si doux, si bienveillant, si miséricordieux, à son Père qui s'élève au dessus des iniquités, qui pardonne des péchés innombrables, qui supporte les blasphèmes dont on l'accable chaque jour, qui souffre que les démons soient honorés sous ses yeux, tandis qu'on l'outrage lui-même, tandis qu'on blasphème son Fils et qu'on ajoute les crimes aux crimes. S'il supporte ces indignités avec tant de mansuétude, lorsqu'il nous verra nous prosterner devant lui avec la crainte convenable, est-ce qu'il n'aura pas bientôt pitié de nous ? Ecoutez ce que dit le juge d'iniquité : *Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne respecte pas les hommes, néanmoins à cause des ennuis que cette veuve me suscite, je lui rendrai justice.* Quoi donc ! ce que la crainte n'aurait pu faire, la prière l'aurait-elle fait ? Ni les menaces, ni la crainte du châtement n'avaient déterminé cet homme à remplir son devoir : une veuve se présente, et par ses supplications elle adoucit ce monstre sauvage ! Que penser après cela de Dieu, qui est si bon, puisqu'une veuve

¹ S. Chrys., *In Ps.* iv, n. 2 et 3, trad. Vivès.

suppliante a fléchi de la sorte un juge cruel? Quelle bienveillance, quelle miséricorde Dieu nous témoignera-t-il, lui qui veut toujours pardonner et ne jamais punir; lui qui, dans son extrême charité, nous menace de ses châtiments, et nous offre de magnifiques récompenses, afin que l'espérance d'un côté nous anime à la vertu, et que la crainte de l'autre nous éloigne du vice! Je ne puis détacher ma pensée de ce juge d'iniquité, parce que j'aperçois à travers sa douceur si peu naturelle l'ineffable bonté de Dieu. Ce juge qui n'avait jamais voulu faire quoi que ce soit de bon, change en un instant et prend pitié d'une suppliante : de quelle sollicitude de la part du ciel ne serons-nous pas redevables à la prière? Si vous désirez connaître la vertu et la puissance d'une sainte prière, examinez et considérez les biens dont jouissent chaque jour et à chaque instant les fidèles qui ne cessent de prier le Seigneur. Qui ne sait que la lumière du soleil, des étoiles et de la lune, la vie et une infinité de biens, Dieu les dispense également à tous les hommes, aux justes comme aux impies, tant est grande sa bonté envers nous? S'il traite tous les jours avec une miséricorde et une générosité pareilles des êtres qui ne le prient pas et ne lui demandent rien, de quels biens ne comblera-t-il pas ceux qui passent toute leur vie à l'implorer et à le prier ? »

III. — Mais la prière a un autre privilège qui la recommande à notre attention. Si elle nous est rendue si facile, si elle nous concilie d'une manière admirable la miséricorde divine, elle accomplit encore une merveille digne de notre ambition; car elle nous transforme en un temple divin et nous fait mener sur la terre la vie des anges. Voilà le résultat si grand, si inespéré, qui nous vient d'un moyen mis à la portée de tous et employé si facilement. Qui d'entre nous n'aspire pas à voir Dieu habiter en son âme, et quel honneur de s'entretenir avec Dieu! Saint Paul l'avait compris, et il écrivait aux Ephésiens : *Je fléchis les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui toute paternité découle au ciel et sur la terre; afin que par les richesses de sa grâce il vous fortifie par son esprit dans l'homme intérieur, que Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la foi.* (Eph., III, 14-17). Méditons sur ces grandeurs qui nous viennent de la prière.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voyez-vous quelle est la vertu de la prière? Elle transforme les hommes en des temples du Christ; et de même que les palais des rois sont bâtis avec de l'or, des pierres précieuses et du marbre, ainsi les temples du Christ le sont avec la prière. *Afin que le Christ habite en vos cœurs*, dit l'Apôtre. Quel plus bel éloge de la prière que cette transformation de l'homme en un temple divin? Celui que les cieux ne contiennent pas, habite dans une âme où la prière est vivante. *Le ciel est mon trône*, dit-il, *et la terre est l'escabeau de mes pieds.* Quelle

maison me bâtirez-vous et quel sera le lieu de mon repos? (Is., LXVI, 1). Et voilà que Paul lui bâtit une maison par de saintes prières. *Je fléchis les genoux*, dit-il, *devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que le Christ habite par la foi dans vos cœurs.* Voyez ici une preuve de la puissance d'une sainte prière : Paul, qui parcourait comme d'un vol rapide la terre entière, qui habitait des prisons, qui subissait les verges, qui portait des chaînes, qui vivait au milieu du danger et des périls, qui chassait les démons, ne comptait sur aucune de ces choses pour le salut des hommes; c'est la prière qu'il donnait pour rempart à la terre, et après ces prodiges, après avoir ressuscité les morts, il se retirait dans la prière comme un athlète couronné dans la palestre¹. Qui donc ne considérerait avec saisissement et stupeur la charité que Dieu nous témoigne, et l'honneur qu'il fait aux hommes de les admettre à le prier et à converser avec lui? Car c'est vraiment avec Dieu que nous parlons au temps de la prière, laquelle en outre nous réunit aux anges et nous élève bien au dessus de la condition des brutes. La prière, c'est l'acte des anges; elle surpasse même leur dignité, puisque la dignité angélique est inférieure à la dignité de l'entretien avec Dieu. Cette infériorité, du reste, ils nous l'apprennent par la crainte profonde avec laquelle ils offrent leurs prières, nous instruisant nous-mêmes, lorsque nous aurons à nous approcher de Dieu, à le faire avec crainte et avec joie : avec crainte, car nous pourrions être indignes de la prière; avec joie, car nous devons en être remplis pour l'honneur incomparable qui nous est accordé, une race mortelle étant admise à une faveur si haute que de s'entretenir continuellement avec Dieu, et de s'élever par là au dessus de la corruption et de la mort. Mortels par notre nature, par notre familiarité avec Dieu nous nous rapprochons d'une condition immortelle. Aussi, quiconque s'entretient fréquemment avec Dieu, devient certainement plus fort que la mort et que la corruption. De même que nous n'avons rien de commun avec les ténèbres lorsque nous sommes éclairés par les rayons du soleil; de même celui qui jouit de la familiarité de Dieu doit être nécessairement supérieur à la mort. L'honneur éclatant dont nous sommes gratifiés, nous conduit lui-même à l'immortalité. Si les personnes qui possèdent la considération de l'empereur ne peuvent tomber dans l'indigence; à plus forte raison, est-il possible que les âmes qui s'entretiennent et conversent avec Dieu, soient soumises à la mort? La mort pour l'âme, c'est l'impiété et une vie de prévarications : par conséquent, la vie pour l'âme consistera dans le service de Dieu et dans une conduite en rapport avec ce service. Or la prière sanctifie notre vie, la rend digne du culte de Dieu, et amasse dans nos âmes d'admirables trésors². »

¹ S. Chrys., *De Precatione*, Hom. II, trad. Vivès.

² *Ib.*, Hom. I, *in principio*.

¹ S. Chrys., *De Precatione*, Hom. II, trad. Vivès.

II. — « Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. » (Jean, xvi, 24).

I. — Voilà le précepte qui nous est donné, et il ne nous sera accordé que dans la mesure où nous aurons demandé. Aussi tant que nous n'aurons pas demandé, n'espérons point avoir des jours heureux sur la terre, et encore moins jouir des récompenses qui nous sont promises. Mais ici se présente une question : Comment faut-il prier, et dans quel ordre demander les grâces dont nous avons besoin ? Pour répondre à cette question, rien n'est plus facile : c'est de nous souvenir de ce que nous sommes et à qui nous adressons nos prières. Or qui ne sait que nous sommes les enfants adoptifs de Dieu et que notre Père est dans les cieux ? Qui ne sait encore que nous ne formons tous qu'une seule famille et que nous devons confondre avec tous les autres nos intérêts ? D'après ces principes, la réponse nous pourrions la trouver, si Jésus-Christ déjà ne nous avait dit : *C'est ainsi que vous prierez : Notre Père qui êtes dans les cieux.* (Matth., vi, 9). Et tout aussitôt il nous a indiqué la place que Dieu doit occuper dans nos prières.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voyez comme dès l'abord il élève l'âme de son auditeur, comme il éveille dans ce préambule le souvenir de tous les bienfaits divins. En donnant à Dieu le nom de *Père*, on confesse d'un seul mot la rémission des péchés, l'abrogation des supplices, la justification, la sanctification, la rédemption, l'adoption filiale, le droit à l'héritage éternel, le Fils unique devenu notre frère, l'Esprit nous communiquant tous ses dons. C'est une double impulsion donnée à nos sentiments, et par la grandeur de celui que nous invoquons, et par l'étendue des bienfaits que nous avons reçus. — S'il nous enseigne à dire : *Qui êtes dans les cieux*, ce n'est pas qu'il entende renfermer Dieu dans cette demeure ; non, il veut détacher de la terre celui qui prie, et l'attacher aux sublimes régions de la patrie céleste. — Il nous apprend de plus à prier en commun pour nos frères. Nous ne devons pas dire, en effet : Mon Père, qui êtes dans les cieux ; mais bien : *Notre Père*, priant alors pour tout le corps dont nous faisons partie, ayant toujours en vue l'intérêt du prochain, jamais notre propre intérêt. Avec ce mot seul il supprime les inimitiés, il réprime l'arrogance, il exclut la jalousie, il fait régner la charité, mère de tous les biens, il détruit l'inégalité des choses humaines, mettant au même niveau d'honneur le mendiant et le roi. Il a fait à tous la même noblesse, ayant voulu que tous lui donnassent le nom de Père. — Après avoir établi l'égalité d'honneur et la charité qui doit unir des frères, Jésus-Christ nous dicte la prière elle-même. Voyons ce qu'il nous dit, car il y a là surtout une admirable doctrine, un complet enseignement de vertu. D'abord, celui qui vient d'appeler Dieu son Père, en se confondant dans la grande famille, doit nécessairement mener une

vie conforme à cette naissance, déployer un zèle au niveau de ce don. Ce n'était pas assez ; et voici ce qu'il ajoute : *Que votre nom soit sanctifié.* Prière admirablement placée sur les lèvres d'un enfant de Dieu ! Il ne doit rien demander avant la gloire de son Père, il doit tout faire passer en second rang. Le mot *soit sanctifié*, signifie soit glorifié. Dieu sans doute a sa gloire propre, essentielle, immuable ; mais il veut que nous lui demandions de la glorifier par notre vie. Sanctifier, c'est donc glorifier. Accordez-nous de vivre avec une telle pureté, disons-nous dans cette demande, que tous vous glorifient en voyant notre conduite. Et c'est là le comble de la philosophie de mener à la face de tous une vie tellement irréprochable, que chacun soit obligé de rendre gloire au Seigneur. — *Que votre règne arrive.* C'est encore ici le langage d'un fils reconnaissant et pieux, qui ne s'arrête pas aux choses de la vie présente, qui les estime peu, qui tend constamment vers son père et soupire après les biens futurs ; ce qui ne peut évidemment provenir que d'une conscience droite et d'une grande abnégation. Paul formait ce vœu chaque jour de sa vie ; et c'est pour cela qu'il disait : *Et nous-mêmes, ayant les prémices de l'Esprit, nous gémissons, parce que nous attendons l'adoption filiale, la rédemption de notre corps.* (Rom., viii, 23). L'homme qu'un tel amour inspire ne s'enfle pas des prospérités de la terre et n'est pas abattu par les adversités ; il est comme s'il vivait déjà dans les cieux, supérieur à cette double atteinte. — *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.* Voyez comme tout se suit avec un ordre parfait. Il nous fait d'abord un devoir d'aspirer aux choses futures et de marcher résolument vers le but ; mais, en attendant que cette aspiration se réalise, nous devons faire en sorte de retracer ici-bas la vie des habitants des cieux. Oui, sans doute, nous devons désirer le ciel et les biens célestes ; avant d'aborder toutefois à cet heureux séjour, nous sommes dans l'obligation de transporter le ciel sur la terre, de vivre ici-bas, d'agir et de parler en toutes choses comme si nous étions là-haut, et d'adresser au Seigneur nos prières pour qu'il en soit ainsi. Rien n'empêche que nous n'imitions, tandis que nous habitons encore ce monde, le zèle des Vertus qui peuplent le monde supérieur, de rivaliser avec elles dans toutes nos actions, malgré les obstacles qui nous entourent. Ce qui est dit revient donc à ceci : De même que tout s'accomplit là-haut avec exactitude, et que les anges, bien loin de faire un choix dans les ordres qui leur sont donnés, les exécutent tous avec une complète obéissance, esprits puissants par leurs vertus, réalisant la parole divine (Ps., cii, 20) ; accordez-nous de même à nous, faibles mortels, d'accomplir votre volonté, non d'une manière partielle, mais dans toute l'étendue de cette volonté même. Comprenez-vous à quel point il nous enseigne la modestie, en nous montrant que la vertu ne dépend pas seulement de nos efforts, mais émane aussi de la divine

grâce? Il nous enseigne encore à porter dans nos prières un sentiment de zèle et de sollicitude pour le genre humain tout entier; car il ne nous prescrit pas de dire : Que votre volonté se fasse en moi, ou même en nous; non, *sur la terre*, partout, afin que l'erreur disparaisse pour faire place à la vertu, que toute perversité s'évanouisse et que la vertu rentre dans son royaume, si bien que la terre ne diffère plus du ciel. En effet, si la vertu ressaisit son empire, ce monde inférieur sera semblable au monde supérieur, malgré la diversité de leur nature; car alors la terre nous apparaîtra peuplée par d'autres anges¹. »

II. — Jésus-Christ, après nous avoir marqué la place que Dieu doit occuper dans nos prières, nous indique quels sont les biens que nous pouvons demander pour nous-mêmes d'une manière toute particulière. Cette partie de l'Oraison dominicale comprend quatre demandes. La première se rapporte à notre corps. Ce corps, nous avons besoin de le nourrir pour qu'il puisse nous aider à servir Dieu, et comme tout bien vient de Dieu, c'est de lui que nous devons attendre notre pain quotidien. Mais notre âme est coupable envers Dieu, elle doit faire appel à sa miséricorde, et pour l'obtenir elle n'a point d'autre moyen que de se montrer miséricordieuse à son tour envers ses frères. Le corps étant nourri et l'âme délivrée du péché, il nous reste à regarder le chemin que nous avons à parcourir pour aller au ciel, et là sur ce chemin nous voyons des tentations et notre ennemi qui nous attendent pour nous perdre, et c'est pourquoi nous devons demander à Dieu de persévérer jusqu'à la fin, c'est-à-dire nous lui demandons de nous soutenir de sa main puissante et de nous dispenser sa grâce pour résister au démon.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « *Donnez-nous notre pain quotidien.* Ici nous demandons le pain dont nous avons besoin chaque jour, ou bien encore, suivant une autre signification du texte, le pain supra-substantiel. Il venait de dire : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel*, et cependant il s'adressait à des hommes, à des êtres revêtus d'un corps, soumis aux nécessités de la nature, et qui sont loin d'avoir l'impassibilité des anges; après nous avoir imposé les mêmes devoirs qu'il impose à ces purs esprits, il se hâte de prendre en considération notre faiblesse native. Il est vrai, semblait-il dire, que j'exige une égale obéissance, un même genre de vie, mais non une même impassibilité; c'est ce que ne permet pas la tyrannie de la nature, à laquelle est nécessaire un aliment quotidien. Remarquez à cette occasion, je vous en prie, combien il y a de spiritualité jusque dans les choses corporelles. Ce n'est pas pour les richesses, les délices, le luxe des vêtements, ni pour rien de semblable, c'est pour le pain seulement qu'il nous ordonne de prier, et pour le pain de chaque jour, afin de détruire en nous la sol-

licitude pour le lendemain. Ainsi s'explique l'expression de « pain quotidien. » Il insiste même sur ce point, en nous apprenant à dire : *Donnez-nous aujourd'hui*; de telle sorte que le souci du lendemain ne s'empare jamais de notre âme. Vous ne savez pas si vous verrez le lendemain; pourquoi donc vous en inquiéter? Du reste, il revient encore plus loin sur cette grande leçon : *Ne soyez pas en sollicitude pour le lendemain.* (Matth., vi, 34). Ce qu'il veut, c'est que nous soyons toujours dégagés, toujours prêts à déployer nos ailes, n'accordant à la nature que le strict nécessaire. — Puis, comme il arrive que nous péchions après même que nous avons été régénérés dans le bain sacré, il nous donne une nouvelle preuve de son amour pour l'homme, en nous prescrivant de recourir à la divine miséricorde pour obtenir la rémission de nos péchés, et d'ajouter cette prière : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs.* (Ib., 12). N'est-ce pas là le suprême effort de l'amour? Quand il nous a délivrés de tant de maux et comblés de biens ineffables, voilà qu'il offre encore le pardon aux pécheurs. Et que cette prière convienne aux fidèles, les lois de l'Eglise ne nous permettent pas d'en douter, pas plus que le préambule même; car celui qui n'est pas initié ne saurait appeler Dieu son Père. Or, si cette prière convient aux fidèles, s'ils implorent ainsi le pardon de leurs péchés, il est évident qu'après la régénération il nous reste le bienfait de la pénitence. Par le souvenir des péchés, le Sauveur nous persuade la modestie; par l'engagement qu'il nous fait contracter de pardonner aux autres, il forme notre cœur à l'oubli des injures; et quand après tout cela il nous promet de nous pardonner lui-même, il donne l'espérance pour fondement à notre vie, il nous éclaire profondément touchant l'ineffable amour de Dieu pour les hommes. Chose qui mérite de fixer particulièrement notre attention : dans chacune des demandes précédentes il embrasse toute vertu, et dès lors aussi l'oubli des injures : le nom de Dieu ne saurait être sanctifié par nous que si nous tendons de toutes nos forces à la perfection, sa volonté ne peut se faire non plus qu'à cette condition, il faut encore une conduite irréprochable pour avoir le droit d'appeler Dieu son Père. Il ressort donc de chaque point que l'oubli des injures est une obligation pour nous. Le Christ ne s'en tient pas là cependant; mais, voulant nous prouver de plus en plus sa sollicitude à cet égard, il ne rappelle pas d'autre précepte que celui-là, même après la prière : *Si vous pardonnez aux hommes leurs péchés, votre Père céleste vous pardonnera les vôtres.* (Ib., 14). Tout part de nous, par conséquent, et nous avons dans nos mains le jugement que nous aurons à subir. Comme vous jugerez vous-même, nous dit le Seigneur, je vous jugerai. Si vous pardonnez à votre frère, vous obtiendrez de moi la même faveur, bien que les positions respectives soient si différentes. Vous

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xix, n. 4 et 5, trad. Vivès.

pardonnez ayant vous-même besoin de pardon : Dieu pardonne quand il n'a besoin de rien. Vous pardonnez à celui qui sert avec vous un commun Maître : Dieu pardonne à son serviteur. Vous avez à répondre de péchés sans nombre : Dieu est impeccable. Il aurait pu, il est vrai, nous pardonner sans y mettre cette condition, mais il a voulu nous fournir ainsi mille occasions de pratiquer la mansuétude et l'humanité, réprimer en nous ce qui tient de la bête, dissiper nos emportements, et nous unir de plus en plus aux membres d'un même corps. Puis vous aurez là le gage d'une récompense inappréciable, vu que vous n'aurez plus à rendre compte de vos prévarications. De quel supplice ne serons-nous pas dignes si, possédant un tel pouvoir, nous compromettons notre salut ? Comment pouvons-nous espérer d'être exaucés en quelque autre chose, lorsque nous sommes sans pitié pour nous-mêmes dans les choses dont nous disposons ? — *Et ne nous induisez pas dans la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.* Là le Sauveur nous enseigne clairement notre faiblesse en réprimant l'orgueil ; car, s'il ne veut pas que nous fuyions dans le combat, il ne veut pas non plus que nous y jetions. Notre victoire devient ainsi plus éclatante, et la défaite du démon plus digne de risée. Quand nous sommes obligés de combattre, combattons avec générosité ; restons dans le calme quand on ne nous appelle pas, sachons attendre l'heure, et nous combattons alors sans orgueil et sans faiblesse. — Le mal dont il parle à la fin, c'est le diable lui-même. D'une part, il nous oblige à lui faire une guerre sans merci ; de l'autre, il nous apprend que le diable n'est pas tel par nature. Le mal, en effet, ou la perversité, provient non de la nature, mais de la volonté. Notre ennemi mérite par excellence de porter ce nom, à cause de la grandeur même de sa perversité, et par la raison qu'il nous attaque avec une implacable fureur, quoiqu'il n'ait à nous reprocher aucun tort à son égard. Notre divin Maître ne nous enseigne donc pas à dire : Délivrez-nous des maux ; mais bien : *Du mal*, afin que nous ne gardions pas d'amertume contre notre prochain, quand même nous serions lésés par lui, et que nous reportions toute notre haine sur le démon comme étant le mobile de tous les maux. Par le souvenir de notre ennemi, il nous dispose ainsi à la lutte, il dissipe en nous toute indolence, il nous inspire de nouveau la vigilance, et nous enseigne à placer notre confiance en lui ¹. »

PREMIÈRES COMMUNIONS

Retraite préparatoire : 1889 et 1890 ; — Recueil d'histoires mises en ordre pour les instructions de la retraite : 1899 (éditées en un vol. à part, *franco* 3 fr.)

Sermons pour le jour : presque tous les ans, et spécialement en 1889 (4 instructions), 1891 (5), 1896 (4) et 1897 (13).

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XIII

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE

(*Sa raison d'être*)

In omni loco offertur et sacrificatur oblatio munda.

En tout lieu on offrira en sacrifice une victime sans tache. (Malach., II, 11).

Cette prophétie s'est réalisée par l'institution de l'Eucharistie, qui est en même temps le sacrement par lequel Jésus-Christ se donne à nous comme l'aliment surnaturel de nos âmes et le sacrifice par lequel il s'offre comme victime à Dieu son Père. Parlons aujourd'hui de l'Eucharistie comme sacrifice.

« Sans la foi à la passion de Jésus-Christ, dit saint Thomas, il ne peut y avoir de salut : c'est pourquoi à toutes les époques il a été nécessaire que quelque chose figurât, représentât la passion du Sauveur. Dans l'Ancien Testament, l'agneau pascal en fut la principale figure avant l'événement. Dans le Nouveau Testament, l'Eucharistie remplaçant l'agneau pascal, en est le mémorial après son accomplissement. » — « Les victimes de l'ancienne loi ne rendaient à Dieu que des devoirs sans proportions avec ses droits. » (Monsabré). Elles empruntaient leur raison d'être et leur valeur du futur sacrifice du Sauveur qu'elles préfiguraient. — Quand ce dernier sacrifice fut accompli sur le Calvaire, une rédemption, un fond d'expiation d'une valeur infinie, se trouva mis à la disposition des hommes. L'humanité était rachetée, relevée, ramenée à la vie surnaturelle dans son chef Jésus-Christ, le nouvel Adam ; il ne restait plus qu'à faire passer cette vie surnaturelle dans chacun de ses membres. Sans parler des autres sacrements, c'est l'effet particulier de l'Eucharistie, comme sacrement et comme sacrifice.

Le sacrifice est l'acte par excellence de toute religion ; et s'il est vrai que les sacrifices n'avaient jamais cessé avant Jésus-Christ, s'il est vrai d'autre part que le sacrifice de Jésus-Christ fut le sacrifice parfait, terminant les sacrifices anciens et rendant inutile tout nouveau sacrifice, les hommes seront-ils désormais sans prêtres, sans victime, sans sacrifice, c'est-à-dire sans religion ? Pourtant il est vrai aussi que les hommes auront besoin dans l'avenir comme dans le passé d'une victime à offrir à Dieu pour la rémission de leurs fautes journalières, de prêtre pour s'entremettre entre Dieu et les pécheurs, pour rendre à Dieu au nom de tous et de chacun les hommages d'adoration, de reconnaissance et de prière qui sont le droit de Dieu et le devoir de chacun de nous. Mais après Jésus-Christ, le prêtre éternel, après le sacrifice du Calvaire, quel nouveau prêtre osera

¹ S. Chrys., n. 5 et 6, *ut supra*.

offrir une nouvelle victime ? — Non, il n'y aura pas de nouveau sacrifice, et il ne peut y en avoir. Oser le tenter, ce serait nier la valeur infinie de l'expiation de Jésus-Christ, ce serait un blasphème.

Le divin Sauveur a trouvé dans le trésor de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, le moyen de concilier toutes choses. Point de nouveau sacerdoce : il reste le seul prêtre éternel, seul digne d'être écouté de Dieu son Père, toujours vivant et toujours intercédant pour nous. Point de nouvelle victime : il resté à tout jamais l'Agneau divin qui porte les péchés du monde ; il est au ciel vivant, mais renouvelant sans cesse à Dieu son Père l'offrande de sa vie qu'il a sacrifiée une fois avec des mérites abondants et surabondants, et c'est pourquoi il fut montré dans le ciel, à saint Jean, comme immolé, *tantum occisum*. Cet état d'intercession continuelle pour nous auprès de Dieu son Père, est l'écho, la mémoire perpétuelle et comme la continuation au ciel de son sacrifice sur la croix.

Pendant ce temps, l'Eglise de la terre jouit, elle aussi, de l'extension, du prolongement de ce divin sacrifice dans l'Eucharistie, mais d'une manière visible, selon les exigences de la nature humaine. (Conc. Trid.). La messe est l'écho de la Passion ; l'autel est un Calvaire. Là aussi point de nouveau sacerdoce : car si un homme revêtu de ce caractère sacré offre le pain et le vin, s'il prononce les paroles de la consécration qui attirent Jésus-Christ sur l'autel dans un état de mort, il ne fait que répéter les paroles de Jésus-Christ dont la toute-puissance vient de leur divine origine, il ne fait que représenter visiblement Jésus-Christ, le prêtre invisible qui s'offre lui-même. Là aussi point de nouvelle victime, sinon Jésus-Christ, la divine victime immolée sur la croix : les espèces du pain et du vin servent seulement à nous indiquer sa présence dans un état d'anéantissement qui rappelle à notre foi sa mort sur le Calvaire.

C'est bien là la victime sans tache, le sacrifice universel et perpétuel prédits par le prophète Malachie, sacrifice dont nous allons dans un instant recueillir les salutaires effets par l'application qui va en être faite personnellement à chacun d'entre nous.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLI

JÉSUS ET LA SAMARITAINE (*suite*)

« Si vous saviez le don de Dieu, dit notre bon Sauveur à la femme de Samarie, et quel est Celui qui vous demande à boire, vous-même peut-être vous lui auriez adressé cette demande, et il vous aurait donné d'une eau vive. »

Nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes ce reproche voilé : « Si nous connaissions le don de Dieu ! » c'est-à-dire la miséricorde et la grâce dont Dieu nous a favorisés et nous favorise encore tous les jours. Le don incomparable de Dieu, c'est son Fils qu'il nous a donné pour racheter ; c'est son Eglise établie pour nous conduire au ciel. Ce sont des dons de Dieu, ces sacrements mis à notre disposition le long de la route de la vie, fontaines mystérieuses d'eau vive où notre âme peut se purifier, s'abreuver, puiser les forces dont elle a besoin. Don de Dieu, cette grâce inestimable d'être nés dans un pays chrétien, au sein d'une famille chrétienne. Don de Dieu, cette mère pieuse qui nous a appris à balbutier une première prière et à craindre le Seigneur. Don de Dieu, ce pasteur dévoué qui a formé notre jeunesse à la piété, conseille notre âge mûr et encourage encore et console notre vieillesse. Don de Dieu, ce tribunal de la pénitence où se guérissent toutes les maladies de l'âme, toutes les blessures du cœur. Don de Dieu, ce tabernacle, cette table sainte où le même Dieu qui s'entretint avec la Samaritaine et la convertit, nous écoute, nous parle et nous transforme en lui-même. Don de Dieu, ces églises toujours ouvertes pour y recevoir nos prières et laisser couler nos larmes.

Si nous connaissions le don de Dieu, est-ce que nous n'en profiterions pas plus abondamment ? Nos églises seraient-elles si désertes, nos autels si solitaires, nos tabernacles si longtemps fermés ? Jésus-Christ serait-il méconnu, oublié, outragé comme il l'est ?

Hélas ! ainsi que la Samaritaine, nous comprenons peu les choses de Dieu, les choses de l'âme, nous ne songeons guère qu'à nos intérêts corporels. Aussi, dans nos prières, nous sollicitons surtout des faveurs temporelles : la santé du corps, les biens de la terre, la réussite de projets. Et puis, lorsque nous sommes déçus dans nos espérances de ce côté, lorsque l'épreuve nous frappe ou atteint les nôtres, nous murmurons, parfois nous abandonnons la prière. Est-ce là adorer Dieu en esprit et en vérité ? Et pourtant ce sont de tels adorateurs que le Seigneur recherche.

« Dieu demande des adorateurs en esprit et en vérité, » voilà encore une parole que beaucoup trop de chrétiens oublient, eux qui font consister la piété, la religion uniquement ou presque uniquement dans des pratiques extérieures. Sans doute le culte extérieur est légitime, nécessaire, mais avant tout il doit être dans le cœur, c'est-à-dire intérieur. Ecoutez ce que dit saint Augustin à ce propos : « Nous nous répandions au dehors, on nous ramène à l'intérieur. Que l'intérieur agisse en tout. Vous recherchez peut-être quelque endroit élevé, quelque lieu sanctifié ; montrez-vous dans votre intérieur un temple de la divinité. Vous voulez prier dans un temple, priez en vous-même. Ce que vous êtes est un temple saint consacré à Dieu. Soyez donc avant tout un temple

du Seigneur, parce que Dieu vous exaucera quand vous prierez dans ce temple qui lui appartient. »

Voici maintenant quel fut le résultat de cet entretien du Sauveur avec la femme de Sichar. Laisant sa cruche auprès du puits, afin de courir plus vite, elle s'en alla dans la ville et dit aux habitants : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce pas le Christ ? » Ils sortirent donc de la ville et se dirigèrent vers Jésus.

Pendant ce temps, les disciples le priaient de manger : « Maître, mangez. » Mais le Sauveur leur répondit : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Ses disciples, surpris, se disaient l'un à l'autre : « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ? » Et Jésus d'ajouter : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas : Encore quatre mois et la moisson viendra ? Voici ce que je vous dis : Levez les yeux et voyez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson. Et celui qui moissonne reçoit la récompense et recueille du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème se réjouisse, ainsi que celui qui moissonne. »

Lorsque les Samaritains qui avaient cru en Jésus sur le témoignage de la femme, furent arrivés près de lui, ils le prièrent de séjourner là, et il y demeura deux jours. Et un plus grand nombre encore crurent en lui à cause de sa parole, et ils disaient à la femme : « Maintenant, ce n'est plus à cause de ta parole que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde ¹. »

Combien la fin de cet épisode de la vie de Notre-Seigneur est naïve et touchante ! que de réflexions ne suggère-t-elle pas !

La Samaritaine n'avait pas compris de quelle eau Jésus lui parlait ; les apôtres n'entendent point de quelle nourriture Jésus veut se nourrir : cette nourriture était de faire la volonté de son Père et d'accomplir son œuvre. De même que la soif des âmes lui avait fait oublier la soif corporelle, de même le besoin d'accomplir la volonté de Dieu étouffe en lui l'aiguillon de la faim.

Que nous sommes éloignés des sentiments du divin Maître ! Lorsque les créatures viennent nous dire comme les disciples à Jésus : « Mange donc, assieds-toi à notre table, rassasie-toi des mets que nous t'offrons ; mange de nos plaisirs, de nos amusements ; goûte au bien-être, aux satisfactions que nous procurons ; » quelle est notre réponse, notre conduite ? N'acceptons-nous point leur offre avec empressement, avec joie ? La nourriture du corps et tout ce qui lui est nécessaire ou qu'il réclame n'ont-ils point nos sollicitudes, n'excitent-ils pas tous nos soucis ? Songeons-nous à la nourriture de notre âme ? Et cette nourriture

est-elle pour nous d'accomplir chaque jour, en tout et partout, la volonté du Seigneur ? Nos lèvres redisent matin et soir : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » mais comment l'accomplissons-nous, cette volonté ?

La volonté de Dieu est que nous priions souvent, même par notre travail ; que nous craignions d'offenser le Seigneur ; elle est encore que nous soyons bons, charitables à l'égard de notre prochain. En un mot, elle est que nous devenions saints : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*. Comment prions-nous ? Avec quelles pensées et dans quelle intention travaillons-nous ? Quelle est notre crainte du péché ? Quelle est notre charité, notre bonté envers nos frères ? Enfin quel est notre souci de nous sanctifier ? Hélas ! nous songeons peut-être à tout, excepté à cela.

Heureuse l'âme chrétienne qui sait répondre aux mondains, aux créatures, à leurs convocations joyeuses de s'asseoir à leurs fêtes : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas ! » Heureux le cœur qui se détourne généreusement des attrait terrestres, qui foule aux pieds les appétits sensuels, charnels, et sait dire à la suite de son Maître : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Dieu. En dehors de cela, je n'éprouve que crainte, que dégoût, qu'angoisse, que remords ! »

Ainsi que pour la Samaritaine, Jésus se présente parfois à nous auprès du puits de Jacob, je veux dire à l'heure où nous recherchons la satisfaction des sens ou de nos passions. Depuis des années qu'il nous poursuit, il nous attend, fatigué de ses appels inutiles, il tente un suprême effort. Heureux qui écoute sa voix et prête l'oreille à sa parole miséricordieuse qui nous dit : « Si tu savais le don de Dieu et Celui qui te demande ce cœur que tu prostitues aux créatures ! » Heureuses les Samaritaines converties, c'est-à-dire ces âmes qui, après avoir longtemps donné le scandale à leur paroisse, s'ingénient à le réparer en ramenant leurs frères à Dieu ! Heureux les Samaritains qui accourent vers Jésus, entraînés par l'exemple des autres, au temps du carême, aux jours d'une mission ! Ils trouvent Jésus, et le prient de demeurer avec eux, et il y demeure ; ce qui signifie qu'ils trouvent le pardon, la miséricorde, la paix de l'âme ; et ils persévèrent dans l'accomplissement du devoir chrétien. Dans leur allégresse, ils s'écrient : « Ce n'est plus par ouï-dire que nous croyons au bonheur du repentir et du service de Dieu. Nous l'avons éprouvé, goûté par nous-mêmes : Jésus-Christ est véritablement le Sauveur du monde, et c'est Lui qui nous a sauvés. »

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ Jean, iv, 28-42.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Les litanies de la sainte Vierge. — XXVII. *Speculum justitiæ*, 337.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XVI. Le sacrifice de la croix dans ses rapports avec celui de la messe, 341.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XVIII. Prophétie de Jacob. Moïse et les plaies d'Égypte, 345.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXVI. Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension : *in Joan.*, xv, 26 et 27 (d'après saint Augustin), 347.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XIV. Le sacrifice de la messe (ses fins), 351.

(Rom., I, 20). Mais son plus beau miroir, c'est encore Marie, la plus belle de ses créatures, c'est pourquoi l'Eglise l'appelle tout d'abord *Miroir de justice* : *Speculum justitiæ*.

Quel beau miroir en effet que Marie ! *Speculum*. Nous essaierons de nous y regarder ; puis ravis d'admiration, nous y regarderons surtout les *reflets de justice* qui y éclatent et qui nous attirent : *Speculum justitiæ*.

I

Quand nous nous promenons dans la campagne et que nous considérons cet immense ciel bleu qui est le pavillon de l'homme, nous nous disons : « Que Dieu est grand ! » Et si nos yeux se portent sur les arbres en fleurs, sur les prairies émaillées de perles blanches ou bleues, sur toute la nature aux couleurs si douces, aux tons si harmonieux, nous ajoutons : « Que Dieu est beau ! » Mais lorsque notre âme s'élève plus haut, que notre cœur porté par son amour monte jusqu'aux pieds de Marie pour se réjouir de la voir si idéalement pure, si élevée, si compatissante, il s'écrie : « Que Dieu est bon ! » Dans Marie, miroir de Dieu, il se plaît à contempler surtout la bonté.

1. Pour qu'un miroir soit parfait, il lui faut deux qualités : qu'il soit sans tache et qu'il reflète bien les objets.

Marie est le miroir sans tache, limpide et net comme un beau lac bleu entouré de vertes montagnes et qui reflète l'azur du ciel. Pas une ride, pas une ombre, pas une vapeur qui en ternisse ou en obscurcisse la surface. Il vous arrive, à n'en pas douter, de vous regarder dans le miroir : quand vous vous approchez pour vous voir de plus près, le souffle de vos lèvres suffit à le couvrir d'une buée opaque qui vous empêche de distinguer vos traits, et pour vous mieux apercevoir, vous attendez un instant que cette buée se soit évanouie. En Marie rien qui ne soit clair, transparent, lumineux, elle est belle d'une beauté sans défaut, éclatante et douce. Vainement le démon essaya-t-il de la souiller de son souffle impur et chargé de péché : la glace est restée resplendissante, repoussant loin d'elle tout brouillard de mal, comme le soleil triomphant chasse et dissout les nuages du matin. Alors le miroir divin apparut toujours aussi splendide dans sa victorieuse clarté, Dieu s'y contempla, il y aperçut la blancheur glorieuse de sa lumière éternelle, *candor lucis æternæ*, et il se reconnut en Marie comme l'artiste se reconnaît dans son œuvre : « C'est le plus admirable, le plus aimant de mes ouvrages, dit-il, ma divinité se reflète en perfection dans ce miroir sans tache, *speculum sine macula*. » (Sap., VII, 26). On dit quelquefois qu'un père se mire dans sa fille, quand il la regarde marcher ou travailler, qu'il écoute le son de sa voix, ses joyeux chants, qu'il considère sa vive et rayonnante jeunesse. On peut dire aussi que Dieu se mire dans Marie.

Mais il est des miroirs qui sont brillants à première vue, et quand vous vous y regardez, ils dé-

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXVII

SPECULUM JUSTITIÆ

L'Eglise a terminé ses chants en l'honneur de Marie mère et vierge. Elle nous a laissés sur cette pensée rassurante pour nous que la sainte Vierge *peut* et *veut* nous sauver, *potens*, *clemens*, enfin qu'elle le fait, qu'elle est fidèle à ceux qui l'implorent, particulièrement aux malheureux, à ceux qui souffrent ou qui luttent, fidèle à la jeunesse qui l'aime et se consacre à elle, *Virgo fidelis*, fidèle à notre temps, à ce grand siècle qui s'achève et qui peut à bon droit s'appeler le siècle de Marie, car aucun de ceux qui l'ont précédé n'a reçu d'elle autant d'avertissements, de faveurs et d'apparitions. C'est le siècle de la Médaille miraculeuse et de l'Immaculée-Conception.

Il semble que la piété filiale de l'Eglise ait tout dit sur les gloires de Marie, Vierge et Mère, mais elle n'est point lasse de les redire, et pour les faire mieux comprendre elle va se servir de symboles qui les expliquent et les font ressortir, d'images qui les peignent sous des couleurs saisissantes. L'homme, qui est doué de sens et d'imagination, aime les comparaisons, les figures qui parlent aux sens et à l'imagination, la plus brillante de ses facultés. L'intelligence ne conçoit même bien les choses qu'après les avoir perçues à l'aide des sens. Nous ne percevons ici-bas que des reflets ; nous ne voyons rien, suivant saint Paul, que comme dans un miroir, *videmus nunc per speculum*. Les choses invisibles, dit-il encore, ne sont comprises que par le spectacle des choses créées ; la création n'est qu'un immense miroir dans lequel nous admirons la puissance et la bonté de Dieu.

naturent vos traits, les déforment, ou les reproduisent d'une manière inexacte ; ils ne vous avantagent pas, loin de là, ils vous font moins bien que vous n'êtes en réalité : le poli de la glace recèle un vice intérieur originel. Quand Dieu se contemple dans nos âmes, il voit ainsi ses traits divins amoindris, disgraciés, grimaçants. L'essence de son œuvre n'est pas altérée, mais sur la surface, quelle épaisseur de poussière, que d'ombres, que de taches hideuses et repoussantes comme des taches de lèpre ! C'est la conséquence et les suites du péché. « Quoi ! dit-il, voilà ce qu'est devenue ma créature à qui le baptême avait rendu toute sa beauté surnaturelle, cette âme qui était radieuse comme un séraphin ! Elle réfléchit la terre, les passions coupables, le démon, les convoitises qui l'ont couverte de vapeurs malsaines, l'enfer ; tout cela s'y mêle, s'y confond, dans l'horrible, mais à travers ces ténèbres le jour ne passe plus, à travers ces nuages du vice ma divinité ne retrouve plus son image ! » Dans Marie au contraire, nul vice originel et nulle souillure, elle reproduit dans sa céleste intégrité la majesté de Dieu avec sa puissance, *speculum sine macula Dei majestatis* ; elle reproduit aussi sa bonté, afin que l'image soit complète, et *imago bonitatis illius*. Elle a été comparée à la lumière du jour, à l'aube du matin, fraîche et brillante, et elle a été trouvée plus pure, et *luci comparata invenitur purior*. (Sap., VII, 26 et 29).

Plus une glace est grande, mieux on s'y voit. L'on peut alors s'y considérer tout entier, non seulement la figure, mais tout le corps, des pieds à la tête ; rien ne vous échappe des proportions, de l'harmonie générale, des défauts qu'il convient de corriger parce qu'ils choquent, nuisent à l'ensemble. Marie est le plus grand de tous les miroirs que Dieu a créés pour s'y admirer. Il n'y a qu'en elle qu'il se complaise parfaitement, parce qu'elle est la plus parfaite de ses œuvres. « Il convenait en effet, dit saint Anselme, que Marie brillât d'une telle pureté qu'on ne pût en concevoir de plus grande après Dieu. » Et Dieu a fait cette merveille, qui éclipsa autant les plus beaux des anges que le soleil éclipse la plus humble des planètes.

Si Dieu a créé ce magnifique miroir de pureté et de justice, c'était sans doute avant tout pour s'en glorifier, c'est aussi pour que nous nous y regardions. Miroir de Dieu, Marie est aussi le nôtre.

2. Pourquoi se regarde-t-on dans un miroir ? C'est d'abord pour apercevoir les taches de son visage. Vous ne les voyez pas autrement, et alors il peut vous arriver de sortir dans la rue et même de paraître en compagnie avec des traces de noirceur sur les joues et de poussière sur le front. Vous ne vous doutez pas que votre visage est tout souillé, mais tout le monde le remarque. Si une amie charitable vous avertit, aussitôt vous prenez votre miroir et vous rougissez à la pensée qu'on vous a vue avec une figure malpropre. Oh ! pour les soins extérieurs de votre figure, je ne suis pas

en peine, mais je le suis pour les soins de votre figure intérieure, de votre âme. C'est pourquoi je vous dis : « Regardez-vous souvent dans le miroir de Marie. » Saint Augustin faisait sans cesse cette belle prière : « Faites que je me connaisse, Seigneur, et que je vous connaisse ! » Vous ajouterez celle-ci : « Faites que je connaisse Marie ! » *Novem Mariam*. Ah ! si vous la connaissez bien, vous ne manquerez pas de vous comparer à elle, humble, pieuse, chaste, douée de toutes les vertus ; et vous trouverez qu'à vous il en manque beaucoup, que les vôtres sont loin d'approcher des siennes, et que vos meilleures actions sont au regard de ses mérites comme des taches qui ressortent mieux au plein jour. Vous avez vu déjà dans cette église par exemple, sous les voûtes assombries, filtrer tout à coup un rayon lumineux puissant qui traverse l'ombre du sanctuaire en droite ligne. Vous pensiez que cet air était pur, limpide, et vous le respiriez de confiance. Mais cette vive et violente clarté vous montre des myriades de grains de poussière et d'insectes qui dansent dans cette raie étroite, ce sillon mouvant, cette bande de lumière, et vous êtes effrayées des impuretés répandues, des luttes qui se livrent à travers une atmosphère si calme en apparence. C'est l'image de votre vie. Elle vous semble pure, tranquille peut-être, mais descendez dans le détail, secouez la poussière qui recouvre votre conscience et dénature vos meilleures intentions ; considérez toutes vos petites luttes intimes, vos haines, vos aversions, vos désirs de mal plus ou moins avoués, et demandez à la sainte Vierge qu'elle projette sur vous le rayon de la grâce qui vous les fasse voir avec toutes leurs imperfections et leurs dangers. Peut-être alors comprendrez-vous qu'il y a loin de vous à Marie, votre modèle, et que pour l'atteindre il vous faudra de multiples et constants efforts.

Car il ne suffit pas de voir ses défauts, de constater les taches au miroir, il faut les enlever. Taches de l'orgueil qui veut prévaloir et qui, pour s'élever, se sert de l'escabeau de la vanité ; on veut écraser une rivale de son dédain ou de sa toilette ; en face de la Vierge humble et douce, on étale son arrogance ou son immodestie : taches à enlever. En face de Marie sacrifiée et vivant de renoncement, on recherche les jouissances de tout genre, jouissances du bien-être, des compagnies, des sens, de l'oisiveté : taches à enlever. Votre vie est égoïste, concentrée sur l'adoration de vous-mêmes, sur l'action de votre volonté capricieuse qui entend agir à sa guise, n'obéir à personne, lire ce qui lui plaît, et cela en face du miroir où Marie se dresse devant vous pieuse, obéissante, mortifiée, obligeante, toute vouée à son Dieu qu'elle adore, et au prochain qu'elle est heureuse de servir : taches énormes à enlever, qui contristent son cœur qui vous aime et ses yeux qui ne vous reconnaissent plus.

Et c'est un devoir pour vous de les ôter, si vous voulez aller au ciel. Personne n'y entre s'il ne s'est rendu « conforme à l'image du Fils de

Dieu. » Mais quelle tâche ardue que celle-là ! Ressembler à Jésus, l'Homme-Dieu, dont les qualités sont supérieures à tout ce que nous pouvons imaginer, dont les vertus sont divines, c'est à désespérer les plus généreux. En lui l'homme nous attire, mais le Dieu nous épouvante, parce que c'est lui ce Dieu qui dans les anges mêmes a trouvé des souillures. Comment comparaître devant lui, comment s'interroger soi-même dans le miroir de Jésus ? Car après tout il est le Fils de Dieu. Mais voici Marie qui est une femme, notre mère et notre sœur, qui est revêtue des mêmes vêtements d'humanité que nous et qui n'en a pas d'autres, qui est aussi la mère et l'image parfaite de Jésus. Qu'il nous est plus facile, qu'il est plus humain en quelque sorte de copier l'image de Jésus dans celle de Marie ! Et nous aurons la certitude en étant conformes à la mère d'être aussi conformes au Fils.

Effaçons donc en nous toutes les taches que nous apercevons lorsque nous nous considérons dans ce céleste miroir. Alors nous atteindrons la beauté surnaturelle qui plaît à Dieu et qui doit orner nos âmes. Mais il faut nous y étudier longtemps de manière à bien nous connaître. Autrement nous ressemblerions à cet homme dont parle saint Jacques, qui regarde son visage dans le miroir en passant, puis qui s'en va, distrait, oubliant les défauts qu'il y a remarqués. Et cependant c'est la seule chose nécessaire ici-bas : devenir semblables à Jésus, en devenant semblables à Marie. Si la ressemblance est nulle, Dieu nous enverra auprès du démon dont nous aurons gravé en nous les affreux traits par l'impiété, le scandale, l'inconduite, la désobéissance grave. Si elle est défectueuse, avant d'entrer au ciel combien nous aurons à expier ! D'autant mieux qu'ici-bas nous aurions manqué notre mission, nous serions restés au-dessous de notre tâche : nous devons faire beaucoup de bien et nous ne l'aurons pas fait, sauver des âmes par notre exemple, par la lumière de nos paroles, au moins les réveiller, et nous les avons laissées endormies, indifférentes. Dieu nous dira : « Où est mon image dans votre cœur ? Pourquoi ne l'avez-vous pas marquée dans le cœur de vos frères ? C'était votre grand devoir : *Conformes fieri imaginis Christi.* »

II

Marie est un miroir de justice : *Speculum justitiæ.*

Quand saint Jean-Baptiste refusait par humilité de baptiser Jésus, le Sauveur lui dit : « Laisse-toi faire, *Sine modo* : c'est ainsi qu'il convient que nous accomplissions toute justice. » (Matth., III, 15). La justice n'est donc pas seulement cette vertu cardinale qui consiste à rendre à chacun ce qui est dû à chacun, à Dieu d'abord, puis au prochain ; c'est tout le règne de Dieu, c'est toute vertu. Marie « miroir de justice » signifie donc miroir de toute perfection et de toute sainteté. « Les autres saints, nous dit saint Thomas, n'ont pratiqué

que certaines œuvres de piété, certaines vertus. L'un s'est distingué par son humilité, un autre par sa chasteté, et l'Eglise les propose à l'imitation pour ces vertus particulières, mais la sainte Vierge a été le modèle de toutes les vertus. » (*Opusc.*, VIII). Il n'en est aucune qui ne brille en elle du plus sublime éclat. Elle est donc le miroir de toutes, surtout des plus éminentes. *Speculum justitiæ.*

1. Miroir de la foi d'abord, *speculum fidei*, pour commencer par la première vertu théologale. La foi a étrangement diminué de nos jours, parce qu'elle a été furieusement battue en brèche. Malheureux siècle où la vérité n'est pas en faveur, où même ceux qui la possèdent n'osent la produire et mettent une pudeur sacrilège à jeter le voile sur elle ! C'est le résultat de la calomnie. Un homme est accusé des fautes les plus noires, les plus honteuses. Pendant des semaines et des mois, ses crimes sont racontés, publiés, avec des circonstances horribles, invraisemblables, mais que le public accueille d'autant mieux qu'elles sont plus horribles et plus invraisemblables. Après ce concert de malédictions diaboliques vociférées autour de sa personne, tout à coup son innocence est publiquement reconnue. Est-ce une raison pour que cessent les insinuations mensongères et les méchancetés ? Peut-être, s'il s'agit d'un homme vulgaire ou qui appartient aux sectes aujourd'hui prépondérantes, mais s'il s'agit d'un catholique notoire, d'un religieux qui a voué sa vie au bien, d'un prêtre qui s'est consacré à Jésus-Christ et à l'Eglise, jamais ! Les clamours deviendront plus sourdes, mais elles ne s'éteindront pas. La presse ennemie de l'Eglise a apporté un art infernal dans la calomnie ; elle laissera entendre que la cause n'est pas complètement élucidée, qu'on ne sait pas tout, qu'il est des dessous que l'on cache ; et le peuple, toujours prompt à croire le mal, demeurera persuadé que cet innocent est coupable, que c'est un habile, voilà tout, et qu'il a su détourner de sa tête les coups de la justice humaine. Et son nom ne sera prononcé qu'avec horreur, tout au moins il restera violemment suspect.

Eh bien ! ce qu'une certaine presse a fait contre ce malheureux dont la conscience est pure devant Dieu, et qui sera placé très haut un jour au ciel, elle l'a fait pendant un siècle contre la foi du Christ. L'Eglise, qui est l'école de la vertu, a été dénoncée comme une officine de vices secrets ; ses dogmes, travestis, sont devenus l'objet d'une ignoble risée ; Jésus-Christ lui-même, la sainteté par essence, la vertu divine, la pureté immaculée, la bonté qui attire toute âme qui la contemple, tout cœur humain qui la regarde un moment, Jésus-Christ, on a osé l'appeler l'infâme !

Alors, dans une foule d'intelligences, la foi s'est refroidie et peut-être a disparu. Comme elle ne pouvait paraître en public sans être insultée, elle est rentrée jusqu'au fond du sanctuaire de l'âme où elle s'est cachée, puis étiolée, car ce qui nourrit la foi c'est l'exercice, c'est l'action. Voilà pourquoi vous êtes autres ici aux pieds de Marie,

autres au dehors devant le monde. Vous n'avez pas les saintes audaces, parce que votre foi ne se sent pas assez forte; elle n'attaque point, parce qu'elle ne saurait pas même se défendre. Oh! que vous avez besoin de faire à Jésus-Christ cette prière : « Seigneur, donnez-nous une foi voyante, hardie, puissante, afin que nous ayons des convictions, et que ces convictions, nous sachions les faire passer dans les âmes de nos frères et de nos sœurs, ou du moins les faire respecter! »

Que peut-on dire contre les vérités de la foi? Qu'on ne les comprend pas? Certainement on ne les comprend point, pas plus qu'un enfant de cinq ans ne saisit des théorèmes de géométrie. Cela prouve-t-il que ces théorèmes soient faux? Non, mais que l'enfant n'a pas l'intelligence assez développée pour les comprendre. Devant les théorèmes de la foi nous sommes comme cet enfant; mais parce qu'elles sont très élevées, les vérités de la foi n'en sont pas moins des vérités.

Or qui, plus que Marie, avait sujet de douter des mystères divins? L'ange en effet ne lui demandait-il pas d'être la mère de Dieu, prérogative admirable sans doute mais inconciliable, pensait-elle, avec la virginité qu'elle avait promis de garder? Toutefois l'ange parle au nom de Dieu, elle dit *oui*, les yeux fermés, et l'Incarnation est la récompense de sa foi. C'est sa foi qui causa son bonheur : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru en Dieu! » lui dira sainte Elisabeth, et elle répondra : « Oui, mon âme est dans la joie en Dieu mon Sauveur. » *Et exultavit spiritus meus.*

Gardez précieusement votre foi si vous voulez garder le bonheur de la vie. Un jour, parmi les épreuves qui vous attendent, il ne vous restera que cela, mais cela c'est tout. Seigneur, pour le présent, et surtout pour l'avenir, augmentez en nous la foi! *Adauge nobis fidem.*

2. Il est un autre mal dont notre temps est travahi, c'est la désespérance. L'on a exalté le plaisir, la jouissance, le bien-être; vous-mêmes vous êtes élevés dans cette pensée que bienheureux sont les riches parce qu'ils peuvent se procurer tous les agréments. Or les agréments de ce monde ne vont pas loin. Quand on y a touché, quand on a approché de ses lèvres la coupe enivrante, cela vous laisse un arrière-goût de poison, votre conscience chrétienne aussi se rebelle, se tourne et se retourne sans trouver autre chose que des duretés et des remords. Elle se sent mal à l'aise, et parce qu'elle ne croit plus au ciel, en Dieu, à la récompense future, et que d'autre part elle demeure sous le coup d'un châtement mystérieux et mérité, elle souffre, elle se remémore les heures de plaisir, les fausses joies qu'on lui avait promises et elle se dit avec un inexprimable dégoût : « La vie, c'est cela? » Et voilà comment beaucoup d'hommes, de femmes, de jeunes gens et même de jeunes filles s'en débarrassent après une suite de cuisantes déceptions.

Et l'on comprend cela. Ces pauvres enfants ne voient plus dans leur ciel l'étoile de l'espérance,

l'astre qui luit si doucement pour les malheureux, et elles pensent : « Une vie sans espérance ne vaut pas la peine d'être vécue. C'est trop triste! » Ah! si elles avaient jeté les yeux sur Marie leur miroir céleste, et salué en elle l'espérance toujours radieuse, *spes nostra*, elles auraient cru, espéré, elles seraient pardonnées!

Est-il besoin de vous rappeler que sa vie à elle fut effroyablement tourmentée? Orpheline tout enfant, elle épouse Joseph à qui elle n'ose confier le secret divin, ce qui fait son désespoir, car elle le voit souffrir d'une manière indicible. Puis c'est le délaissement de Bethléem, et l'exil. Elle est chassée de son pays, la très sainte âme, à cause de son enfant, et réduite à s'enfuir la nuit, tremblante, prise de terreur à chaque village, à chaque personne qu'on rencontrait. Voyez-vous une pauvre jeune femme condamnée à quitter précipitamment sa maison, sa patrie, ses amis, à qui elle ne prend pas le temps de faire ses adieux? Et elle était seule avec un petit enfant et un homme sans armes! Direz-vous que l'existence lui a été clémente, depuis l'exil d'Egypte jusqu'au pied de la croix? Mais elle est invinciblement soutenue par l'espérance. Les coups de la flagellation, les huées de la populace, les chutes de son Fils sur les pierres de marbre aiguës et tranchantes, les clous enfoncés dans ses pieds et dans ses mains, tout cela est pour elle rempli d'espérance, et quand la lance du soldat ouvre le côté percé de Jésus il en sort du sang et de l'eau, mais ce qui sort pour Marie, c'est encore et plus que jamais l'espérance désormais certaine. Il a cessé de vivre et elle demeure écrasée de douleur, mais il ressuscitera sûrement! Et de son âme s'élève un cantique d'espérance comme les hommes n'en ont jamais chanté. Du milieu de vos douleurs, contemplez Marie. *Speculum spei.*

3. Elle est enfin un miroir de charité envers Dieu et envers les hommes.

Marie aime Dieu autrement que les autres saints : elle l'aime comme son Fils. Vos mères vous aiment mieux que vous ne les aimez, et depuis plus longtemps; vous faites partie d'elles-mêmes, elles vous ont donné la vie et communiqué leur propre substance. Vous n'étiez encore qu'une masse de chair informe, sans intelligence, et ne sachant pas même sourire, pas même reconnaître celle qui vous prodiguait son lait, ses veilles, ses travaux, ses sollicitudes toujours en éveil, et déjà elles vous aimaient uniquement, elles vous trouvaient des charmes que vous ignoriez, elles vous regardaient pour se consoler. Je ne dirai pas que Marie aime son Fils plus que celui-ci ne l'aimait, puisque Jésus était le Fils de Dieu et l'aimait d'un amour infini; je tiens seulement à affirmer que nulle créature ne pourra jamais aimer Dieu autant que Marie, parce que nulle créature ne sera jamais sa mère. Rien chez elle n'interrompait l'amour divin, pas même le sommeil, dont elle n'usait, dit saint Ambroise, que par nécessité, mais pendant que le corps reposait, l'âme, l'esprit, le cœur veillait, *cor meum vigilat*,

La douleur qu'elle éprouva au Calvaire surpassa toutes les forces humaines, cependant elle y résiste, elle reste debout, comme un chêne vainement secoué par l'ouragan. Tous les fleuves d'amertume ont pénétré dans l'océan de son âme, et l'océan n'a pas débordé. Ah ! quelle femme forte que notre mère ! Après ces assauts épouvantables rien ne saurait désormais l'abattre. Non, rien que l'amour, plus fort que la douleur et qui un jour brisera les liens puissants qui attachaient son âme à son corps, ce que n'avaient pu faire les souffrances, ce que n'essaya même point la maladie. Sa mort n'est pas la mort, elle n'a rien de notre agonie, de nos angoisses, de nos spasmes, de nos crispations, c'est un transport d'amour.

Sans doute nous ne pouvons aimer Dieu dans la même immense mesure qu'elle, mais du moins devons-nous empêcher notre cœur de s'endormir à son endroit. Réveillons-le souvent dans la journée, dans la nuit, pour dire comme Marie : « Mon Dieu ! je pense à vous, je vous aime ! »

Son amour pour les hommes ? Elle savait que la terre n'avait besoin que d'une seule et infiniment précieuse chose, la venue de Dieu au monde, l'Incarnation. Si les soupirs des saints ont hâté l'époque de ce miséricordieux mystère, nulle prière ne fut plus efficace que celle de Marie. C'est elle surtout qui redisait : « Cieux, répandez votre rosée ! Seigneur, ouvrez les nuées de votre ciel ! *Utinam cœlos dirumperes !* » Le Fils de Dieu descendit, appelé surtout par les cris d'amour de Marie qui l'implorait pour l'humanité. Supplications enflammées, où il n'entraîna rien de personnel, puisqu'elle ignorait les desseins de Dieu sur elle.

Et quand il s'agit pour elle d'être agréable au prochain, regardez-la se diriger vers la demeure d'Elisabeth, au prix des plus grands sacrifices, *in montana, cum festinatione*. Pour l'exemple, elle se soumet à la loi de la Purification. Quand elle voit les jeunes époux de Cana dans la peine, elle implore son Fils pour eux. Mais quel héroïsme égala sa conduite envers nous lors de la Passion ! « Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique, » dit Jésus à Nicodème. (Jean, III, 16). On peut ajouter : « Marie a tellement aimé les hommes qu'elle leur a sacrifié son Fils unique, Jésus. » Elle eût même voulu, assure un pieux auteur du moyen âge, Arnold le Chartreux, « joindre aux larmes de son cœur son propre sang, attacher ses mains sur la croix pour unir sa mort à celle de la sainte Victime, consommer avec Jésus le sacrifice de la Rédemption. Mais c'était le privilège du Grand-Prêtre, l'honneur était réservé à lui seul d'entrer dans le saint des saints au prix de son sang. » (*De laudibus Virginis*).

Aussi sur la croix Jésus n'eut pas à lui dire : « Pardonnez-leur. » Elle avait pardonné, et gardait même pour les bourreaux de son Fils la plus tendre compassion. Mais il lui dit, à la grande joie de son cœur : « Femme, voilà votre fils ! » comblant ainsi le plus cher de ses vœux, celui de

devenir la mère de ces hommes qu'elle avait tant aimés. — A son exemple, aimons-nous en Dieu, dans la croix, en Marie, miroir de charité. *Speculum caritatis*.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XVI

LE SACRIFICE DE LA CROIX DANS SES RAPPORTS AVEC CELUI DE LA MESSE

Résumé analytique

Les sacrifices de l'ancienne Loi ne pouvaient expier les péchés des hommes ; Jésus-Christ est venu nous sauver par sa mort sur la croix.

1. Jésus-Christ était le Pontife de la nouvelle Alliance, il a donc dû offrir un sacrifice. Ce sacrifice commencé par son incarnation s'est consommé sur la croix.

2. Rapports de la faute et de l'expiation : étendue du sacrifice du Christ ; c'est lui qui est à la fois la victime et le sacrificateur.

3. Effets de ce sacrifice : holocauste, — sacrifice pacifique, — expiatoire, — eucharistique, — source de toutes les grâces obtenues depuis la chute d'Adam.

4. Pourquoi donc le sacrifice de la messe était-il nécessaire ? Jésus-Christ, pontife éternel, ne cesse dans le ciel d'intercéder pour nous ; mais il a voulu demeurer avec les enfants des hommes, pour continuer ainsi devant eux son sacrifice et leur en appliquer les fruits. Ce sacrifice ne fait qu'un avec celui de la croix.

5. Réponse à l'objection des protestants.

Conclusion : Mourons tous les jours pour Jésus-Christ, comme il s'offre tous les jours pour nous !

Christus dedit redemptionem semetipsum pro omnibus.

Le Christ s'est donné lui-même pour racheter tous les hommes.

(1 Tim., II, 6).

Mes frères,

La nécessité du sacrifice résulte des rapports qui existent entre la créature et le Créateur. L'homme est rattaché à Dieu à tant de titres ! Il révere en lui la souveraine majesté à qui tout doit être soumis, le maître de la vie et de la mort, le bienfaiteur de qui découle tout bien. A cette majesté, il doit l'hommage de ses adorations, à ce bienfaiteur la reconnaissance pour les biens qu'il en a reçus, la prière pour ceux qu'il attend, l'expiation pour les offenses par lesquelles il l'a souvent outragé. Mais l'homme, quoi qu'il fasse, ne pourra jamais offrir à son Dieu un sacrifice vraiment digne de lui. Tout ce qu'il peut lui donner est créé, est fini ; or la majesté divine est infinie, les bienfaits divins ont pour source un amour infini, le péché offense une dignité infinie. Une créature, fût-elle aussi pure, aussi innocente qu'Adam au moment de sa création, ne pourrait remplir le devoir du sacrifice d'une manière qui réponde parfaitement à la dignité infinie du Roi des rois. A combien plus forte raison cela sera-t-il impossible à un pauvre pécheur ! Même les sacrifices de l'ancien Testament, quoique institués par Dieu, ne pouvaient

suffire à expier les péchés des hommes, et à réconcilier pleinement le monde avec son Créateur. Pourquoi donc offrait-on ces sacrifices ? Nous l'avons dit dans l'instruction précédente : c'était afin de figurer et d'annoncer celui de la victime infinie qui devait répandre un jour son sang pour effacer les péchés du monde et réparer l'outrage fait par l'homme à la majesté infinie de Dieu, — le sacrifice de l'Homme-Dieu, seul médiateur entre la terre et le ciel.

Dans les sacrifices anciens, les victimes immolées étaient substituées aux coupables, et le coup de la mort qu'elles recevaient rappelait le châtement mérité par le péché. Ainsi le Fils de Dieu fait homme s'est offert en victime pour l'humanité entière et a satisfait par sa mort pour tous les péchés. Le premier Adam avait perdu tous les hommes par sa désobéissance, le second Adam les a tous rachetés en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est ce que le prophète Isaïe a annoncé si nettement en ces termes : « Il s'est chargé de nos maux et a pris sur lui nos blessures ; nous l'avons regardé comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié : il a été blessé à cause de nos iniquités, châtié pour nos crimes ; notre réconciliation s'est faite par ses souffrances et nous avons été guéris par son sang ¹. » C'est aussi l'enseignement que répète à chaque instant saint Paul dans ses épîtres, par exemple lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Dieu nous a réconciliés à lui par le Christ... Celui qui ne reconnaît pas le péché, il l'a fait pour nous péché, afin qu'en lui nous fusions justes devant Dieu ² ; » et à Timothée : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, l'homme qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous les autres ³. »

1. Voyons donc comment Jésus-Christ a réalisé en effet cette expiation offerte au nom de l'humanité entière. En prenant la nature humaine, il a été constitué prêtre pour s'offrir à Dieu comme victime pour le péché, et sur la croix il a consommé son sacrifice en donnant son sang pour la rédemption des hommes. Dieu avait décrété de toute éternité que le Verbe fait chair serait prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; mais tout sacerdoce, comme le fait remarquer saint Paul dans l'épître aux Hébreux, est établi pour offrir à Dieu des sacrifices pour l'expiation du péché, et la victime offerte par Jésus-Christ devait être bien plus noble que celles du sacerdoce antique, puisqu'elle devait consacrer une alliance bien plus noble.

Dès le premier moment de son incarnation, le Christ a exercé ses fonctions sacerdotales. Il dit à son Père en entrant en ce monde : « Vous n'avez plus agréé les offrandes et les sacrifices (de l'ancienne alliance), mais vous m'avez donné un corps : me voici, je viens, comme il est écrit à l'origine, pour faire votre volonté ⁴. »

Pour témoigner qu'il s'offrait dès lors en victime pour le péché, il a voulu naître dans la pauvreté et la souffrance, tandis que les anges chantaient autour de son berceau : « Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Il est resté toute sa vie dans cet état d'abaissement volontaire, au dernier rang parmi les hommes, et au terme de sa carrière il a épuisé toutes les humiliations, tous les opprobres, il est mort sur la croix entre deux scélérats. « Ce n'est pas avec de l'or ou de l'argent que nous avons été rachetés, dit saint Pierre, mais au prix du sang précieux du Christ, agneau sans tache et sans souillure ⁵. » Le genre humain déchu était étendu sans force au bord du chemin, comme le blessé de Jéricho ; prêtres et lévites de l'ancienne Loi avaient passé sans le relever, l'antique sacerdoce ne pouvait effacer le péché avec le sang des boucs et des génisses ; mais voici que le bon, le vrai Samaritain s'approche du malade, panse ses blessures, le conduit à l'hôtellerie, et paie pour lui, afin qu'il revienne à la santé. Le péché d'Adam, devenu le péché de l'humanité entière, a été expié par le sacrifice volontaire du nouvel Adam, mais à quel prix !

2. Le premier homme a péché par la révolte de toutes les facultés de son être contre Dieu. Après lui ses descendants ont cherché dans les jouissances défendues la satisfaction de tous les instincts de leur nature corrompue. L'homme tout entier n'est plus qu'une plaie des pieds à la tête. Le médiateur souffrira dans tous les membres de son corps et toutes les puissances de son âme pour expier toutes ces iniquités. Par son péché, l'homme a mérité la mort ; le médiateur paiera pour lui, il subira tous les tourments, versera tout son sang et rendra le dernier soupir sur la croix en s'écriant, la tête inclinée sous le poids de la justice divine : « Tout est consommé ! » — « Voilà l'homme ⁶ ! » disait Pilate aux Juifs en leur montrant le Sauveur après le supplice de la flagellation, la tête couronnée d'épines, les épaules couvertes d'un dérisoire manteau de pourpre ; et les Juifs vociféraient : « Crucifiez-le ! crucifiez-le ! il doit mourir ! » Ni Pilate ni les Juifs ne comprenaient le sens de leurs paroles, mais nous pouvons y voir une terrible vérité : « Voilà l'homme chargé de tous les crimes de l'humanité ! voilà l'homme qui s'est offert en victime à la justice céleste ! » Pilate voudrait le soustraire à la mort, mais non, il faut qu'il meure pour expier le péché ; ce n'est pas assez qu'il souffre tout ce qu'un homme peut souffrir, il faut qu'il paie la dette du péché, et « la dette du péché c'est la mort ⁷ ».

Seul véritable pontife, il entrera par la vertu de son sang dans le ciel pour l'ouvrir aux hommes et sceller à jamais par son sacrifice la rédemption de l'humanité.

Est-il nécessaire de vous prouver, mes frères,

¹ Isaïe, LIII, 4, 5.

² II Cor., v, 18, 21.

³ I Tim., II, 5-6.

⁴ Hébr., x, 6-7.

⁵ I Petr., I, 18.

⁶ Joan., XIX, 5.

⁷ Rom., VI, 23.

que l'immolation du Fils de Dieu sur la croix a été un véritable sacrifice, le seul sacrifice par lequel l'homme pouvait rentrer en grâce avec Dieu ? Bien que votre foi n'hésite pas à le croire, cela servira à vous faire mieux comprendre ce que nous avons déjà dit du sacrifice en général, et ce que nous avons à dire du saint sacrifice de la messe. Le sacrifice est un acte du culte extérieur par lequel un prêtre offre à Dieu une chose sensible, qui est immolée pour reconnaître son souverain domaine, satisfaire à sa justice, obtenir ses faveurs et le remercier de ses bienfaits. La victime du sacrifice du Calvaire, c'est l'Homme-Dieu, qui a voulu prendre notre chair afin de l'immoler pour nos péchés ; il est en même temps le pontife qui offre à son Père son sang et sa vie pour réparer l'offense faite à son infinie majesté. Ce ne sont assurément pas les bourreaux qui ont offert la divine victime : ils n'auraient eu aucun pouvoir sur elle si le Fils de Dieu ne s'était lui-même livré entre leurs mains ; le Christ a été immolé parce qu'il l'a voulu, il s'est volontairement livré aux bourreaux pour souffrir tout ce que la justice de son Père avait décrété ; il a été à la fois la victime et le sacrificateur.

3. Le but du sacrifice est de reconnaître le souverain domaine de Dieu et d'apaiser sa justice irritée contre l'homme coupable. Voyez comme ce double but a été parfaitement atteint par le sacrifice du Calvaire. Ce n'est plus la chair d'un animal, le sang d'un bouc ou d'un taureau qui est offert à Dieu, mais la vie la plus précieuse qui fut jamais, celle de son propre Fils, qui reconnaît en s'immolant de la sorte que toutes les créatures sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas, et qui paie en mourant pour nos péchés une rançon d'une valeur infinie. Par là-même il rend à Dieu un honneur infini, une action de grâces infinie, et mérite pour nous toutes les grâces que nous pourrions jamais solliciter de la bonté divine.

Le sacrifice sanglant du Christ réunit donc tous les caractères des sacrifices de la loi de Moïse. C'est le plus parfait *holocauste*, consumé non par le feu des charbons de l'autel, mais par les flammes de la plus ardente charité. C'est bien un *sacrifice pacifique*, car il a servi à renverser le mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et nous, et ce sang doit parler plus éloquentement que celui d'Abel, pour appeler sur nous non la vengeance de Dieu, mais la grâce, la miséricorde et le pardon. C'est encore le *sacrifice expiatoire* le plus parfait, car « si le sang des boucs et des taureaux servait jadis à procurer le bienfait d'une pureté légale et extérieure, à combien plus forte raison, dit saint Paul, le sang du Christ purifiera-t-il nos consciences des œuvres de mort ? »¹ Enfin c'est l'action de grâces la plus parfaite des bienfaits de Dieu, puisque c'est une offrande d'une valeur infinie.

Par le fait même que c'est le seul sacrifice digne de la majesté divine, toutes les grâces obtenues par les justes de l'ancienne Loi leur ont été accordées en vue de ce sacrifice, comme toutes celles qui sont obtenues sous la Loi nouvelle découlent de ses mérites. C'est de lui que les sacrements et le saint sacrifice de la messe tirent toute leur valeur pour opérer notre sanctification. « Nous avons été sanctifiés, dit l'Apôtre, par l'oblation du corps de Jésus-Christ faite une seule fois. »² Par cette unique offrande, le Sauveur a accompli ce qu'il avait promis à la dernière cène : « Je vais me sanctifier pour eux (pour mes disciples), afin qu'eux aussi soient vraiment sanctifiés. » Le grand pontife de la Loi nouvelle n'immole pas de vils animaux, il s'immole lui-même, et il appelle cela se sanctifier, s'offrir entièrement à Dieu, afin que ses disciples soient sanctifiés, réconciliés avec son Père par la grâce qui les justifie et leur rend leurs droits au ciel.

4. Mais nous voici, mes frères, en face d'une grave difficulté, qui demande à être sérieusement approfondie. Si le sacrifice de la croix est le seul vrai sacrifice, la seule source de salut, s'il a opéré d'un seul coup la rédemption de tous les hommes, à quoi sert le sacrifice non sanglant que l'Eglise renouvelle tous les jours sur ses autels ? En répondant à cette question, nous allons étudier les rapports qu'il y a entre le sacrifice de la croix et celui de l'autel, et ce sujet mérite la plus grande attention.

De même, mes frères, que Jésus-Christ est le divin Maître, dont les leçons s'adressent aux hommes de toutes les nations, dont la doctrine sera enseignée par l'Eglise jusqu'à la fin du monde, il est aussi le pontife éternel, dont l'action sacerdotale doit atteindre les âmes jusqu'à la fin des temps. Il le fait de deux manières : immédiatement en s'offrant sans cesse pour nous au ciel devant le trône de son Père, médiatement par le ministère de ses prêtres sur la terre. « Son sacerdoce est éternel, dit saint Paul, et il peut sans cesse sauver ceux qui par lui s'approchent de Dieu ; il vit toujours afin d'intercéder pour nous ». Sur quoi donc s'appuie cette intercession du Christ ? Sur les mérites du sacrifice qu'il a offert une fois au Calvaire, et dont il a gardé sur son corps les traces glorieuses. C'est la même victime immolée sur la croix qui s'offre éternellement à Dieu dans le ciel, c'est bien « l'agneau qui a été sacrifié dès l'origine du monde, » comme le dit saint Jean³. L'acte volontaire et libre par lequel Jésus-Christ s'est offert en sacrifice sur la croix, se continue toujours, et durera aussi longtemps qu'il y aura sur la terre des pécheurs auxquels devront être appliqués les mérites du sang rédempteur. De même que la conservation du monde visible est un acte ininterrompu qui continue celui de la

¹ Hébr., x, 10.

² Hébr., vii, 24.

³ Apoc., v, 12, et xiii, 8.

⁴ Hébr., ix, 13.

création, acte par lequel Dieu veut que les créatures restent en possession de l'être qu'il leur a donné ; ainsi le sacerdoce du Christ dans le ciel, où il s'offre sans cesse pour l'expiation du péché, est la continuation de l'acte rédempteur accompli au Calvaire, une intercession perpétuelle qui nous applique les fruits du sacrifice offert une fois sur la croix.

Toutefois, le sacerdoce du Christ doit se continuer non seulement au ciel, mais encore sur la terre, où il a voulu établir sa demeure jusqu'à la consommation des siècles, lui, le véritable prêtre selon le rit de Melchisédech. « Quoique Notre-Seigneur, dit le Concile de Trente, dût s'offrir une fois à Dieu son Père en mourant sur l'autel de la croix pour la rédemption des hommes, néanmoins, comme son sacerdoce ne devait pas finir à sa mort, il offrit à son Père son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, à la dernière cène, la nuit où il fut livré à ses ennemis, afin de laisser ainsi à l'Eglise, son épouse chérie, un sacrifice visible qui représentât le sacrifice sanglant de la croix, en perpétuant le souvenir et en appliquant la vertu salutaire à la rémission de nos péchés..., et en donnant son corps et son sang sous ces figures sensibles à ses apôtres, qu'il instituait prêtres de la nouvelle alliance, il leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de renouveler cette offrande, en leur disant : Faites ceci en mémoire de moi ¹. » Au moment où le Christ s'offrait ainsi sous les espèces du pain et du vin, selon le rit de Melchisédech, il n'instituait pas un sacrifice différent de celui de la croix. C'était le même sacrificateur : le Pontife éternel du Nouveau Testament ; — la même victime : le corps et le sang du Fils de Dieu ; — le même mobile : l'amour infini de Dieu pour les hommes ; — le même but : la rémission des péchés. Si le sacrifice du Sauveur dans le ciel ne fait qu'un avec celui de la croix, le sacrifice de l'autel n'en diffère pas non plus. Au ciel comme sur l'autel le Christ s'offre sans effusion de sang : au ciel il s'offre avec les glorieux vestiges de ses blessures, sur la terre il emprunte l'apparence du pain et du vin pour rendre son offrande visible aux yeux des hommes. Au ciel, son sacrifice est un acte ininterrompu d'intercession et de charité ; sur la terre la série perpétuelle des messes qui se célèbrent à toutes les heures, à toutes les minutes du jour, ne sont qu'un seul acte d'immolation de la part du Christ, une seule source toujours jaillissante vers l'éternité, une incessante application des fruits du sacrifice de la croix. En un mot, de même qu'il n'y a qu'un Jésus-Christ, et qu'il ne pouvait mourir qu'une fois pour nous racheter, il n'y a également qu'un sacrifice offert perpétuellement par lui au ciel et sur la terre, il n'y a qu'une victime immolée pour expier le péché, d'une manière sanglante sur la croix, d'une manière mystique au ciel et sur nos autels.

5. Par là on voit combien est ridicule l'objection faite par les protestants : que le sacrifice de la messe porte atteinte à la valeur infinie de celui de la croix et le rend inutile. Si l'apostolat des ministres de l'Eglise ne nuit en rien à celui de Jésus-Christ, de même le sacrifice de la messe ne peut pas davantage porter préjudice à celui de la croix, puisqu'il ne fait qu'un avec lui, le continue et nous en applique les fruits. Vous voyez ainsi, mes frères, les rapports étroits qui unissent l'autel au Calvaire, et vous comprenez pourquoi on continue d'offrir tous les jours le sacrifice de la messe, bien que l'œuvre de la rédemption des hommes ait été consommée par la mort de Jésus sur la croix. Nous avons vu que le sacrifice est l'acte essentiel du culte extérieur, surtout après le péché, et qu'il n'y a pas de religion sans sacrifice. Le culte chrétien serait donc au-dessous de celui des Juifs et de tous les autres, s'il n'avait pas une victime à offrir à Dieu. La parole prononcée par Jésus mourant : « Tout est consommé, » ne signifie pas que tous les hommes sont déjà sauvés, mais que tous peuvent arriver au salut par les mérites du Christ. L'œuvre de la rédemption est accomplie en ce qui concerne le Rédempteur, parce que le sang qu'il a versé sera la rançon des hommes, et que Dieu ne pourra refuser de l'accepter ; mais il faudra que les hommes viennent laver leurs péchés dans ce sang précieux, c'est-à-dire il faudra que les mérites du Sauveur leur soient appliqués. En assistant au sacrifice de la messe, en l'offrant avec le prêtre, en y participant par la communion, les pécheurs recevront les grâces de salut, comme les gens altérés vont apaiser leur soif en puisant à une source d'eau vive. Et comme il y aura jusqu'à la fin du monde des pécheurs qui viendront demander à l'Eglise de Jésus-Christ le salut et la vie, le sacrifice de la messe s'offrira jusqu'à la fin des siècles sur les autels catholiques.

Saint Paul, en parlant de l'amour immense qui a porté Jésus-Christ à se livrer à la mort pour le salut des hommes, disait aux fidèles d'Ephèse : « Soyez donc les imitateurs de Dieu, vous, ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, ainsi que le Christ vous a aimés ¹. » Ah ! mes frères, il vous a tant aimés qu'il a voulu vous purifier dans son propre sang pour vous laver de tous vos péchés et vous rendre dignes d'entrer au ciel. Mais il faut que vous imitiez et son amour et son sacrifice. Puisque tous les jours il renouvelle pour vous son sacrifice, pourriez-vous refuser de l'aimer, pourriez-vous refuser de vous unir à lui comme victime en faisant généreusement tous les sacrifices qu'il vous demande ? Ne méprisez pas les avances de sa tendre charité, donnez-lui vos cœurs, fuyez le péché, mortifiez vos passions, purifiez-vous souvent dans le sang de votre Sauveur, fortifiez-vous contre les assauts du démon par la sainte communion, unissez tous les jours vos prières aux mérites du sacrifice qu'il ne cesse

¹ Sess. xxii, cap. 1.

¹ Ephés., v, 1-2.

d'offrir devant le trône de son Père, et vous vivrez d'une manière digne de votre vocation chrétienne, vous assurerez votre salut. Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XVIII

PROPHÉTIE DE JACOB. — MOÏSE ET LES PLAIES
D'EGYPTE

Plan

1. Prophétie de Jacob.
2. Son accomplissement.
3. Oppression des Juifs en Egypte.
4. Histoire de Moïse.
5. Sa mission divine.
6. Moïse devant Pharaon ; les plaies d'Egypte ; motif de ces fléaux.

1. — Nous avons laissé Jacob établi dans une des meilleures provinces de l'Egypte, avec sa nombreuse famille qui se composait alors de 70 personnes. Soixante-dix personnes ! C'était déjà un petit peuple : la bénédiction de Dieu commençait à porter ses fruits d'une manière visible. Le saint patriarche n'ayant plus rien à désirer sur la terre, depuis qu'il avait retrouvé Joseph, vit tranquillement approcher sa dernière heure. Il fit un jour avvertir Joseph de le venir trouver : car dès lors il ne sortait plus de son lit. Il lui fit promettre de ne pas l'enterrer en Egypte, mais de transporter son corps dans le pays que Dieu leur avait donné, le pays de Chanaan, et de le mettre dans le même tombeau où reposaient déjà Abraham et Isaac, ses ancêtres. — Bientôt après sentant sa fin approcher, il réunit ses douze fils autour de son lit pour les bénir tous et leur prédire ce qui devait leur arriver dans la suite des jours. Dieu lui avait révélé les choses à venir et l'avait chargé de les faire connaître à ses descendants. Quand donc il en vint à Juda, son quatrième fils, tout à coup le saint vieillard parut un autre homme et changea de langage : « Juda ! tes frères te loueront ! les enfants de ton père t'adoreront ! La puissance souveraine ne sortira point de ta postérité, jusqu'à ce que vienne le *Grand Envoyé*, Celui qui sera l'attente des nations ! » — Quelles paroles remarquables ! Quelle lumière nouvelle et éclatante cette prophétie fait briller à nos yeux ! Elle ne se borne pas, comme les promesses précédentes, à annoncer un Sauveur qui sera l'attente et le salut des nations, elle détermine encore le temps où il doit paraître : ce sera quand l'autorité souveraine aura cessé dans la famille de Juda. De plus, cette prophétie nous tire d'un grand embarras : Jacob avait douze fils, lequel d'entre eux devait être le père du Sauveur ? Le doute n'est plus possible, après avoir entendu le saint patriarche : le Messie viendra dans la

tribu de Juda, les onze autres tribus étant écartées.

2. — Il suffit aujourd'hui d'avoir des yeux pour reconnaître que Jésus-Christ est bien le divin Messie annoncé par Jacob mourant. Rappelez-vous ses paroles : « Juda ! tes frères te loueront ! les enfants de ton père t'adoreront ! La puissance souveraine ne sortira point de ta postérité, jusqu'à ce que vienne le *Grand Envoyé*, Celui qui sera l'attente des nations ! » A présent ouvrons l'histoire : que voyons-nous ? La tribu de Juda est la tribu dominante et souveraine parmi les Juifs, jusqu'à ce que les Romains viennent s'emparer de leur pays et y établir pour roi un prince étranger. Alors paraît le *Grand Envoyé*, Jésus-Christ. Une partie de ses frères les Juifs le reconnaissent et l'adorent, et les autres peuples se soumettent à son empire. Après avoir été l'attente des nations pendant quatre mille ans, depuis dix-huit cents ans aucune nation ne l'attend plus. Les Juifs aveugles et opiniâtres de nos jours conviennent que les temps fixés par Jacob sont passés, que le Messie a dû venir ; seulement, ajoutent-ils en tremblant, il est encore caché, il ne s'est pas encore fait connaître. Hélas ! pour eux, cela n'est que trop vrai. Comme autrefois leurs ancêtres devant Joseph, ils sont devant le Messie, devant Jésus-Christ, et ne le reconnaissent point !

3. — Joseph conserva son autorité en Egypte jusqu'à sa mort, et tant qu'il vécut les Juifs furent heureux et se multiplièrent comme des plantes fécondes. Mais après sa mort, les éminents services qu'il avait rendus furent promptement oubliés : tant il faut peu compter sur la reconnaissance des hommes ! Un nouveau roi monta sur le trône. Effrayé de voir les Juifs se multiplier et former comme un nouveau peuple dans ses Etats, il résolut de les affaiblir en les accablant des plus rudes travaux. On les força donc à construire des digues pour arrêter les eaux du Nil, fleuve qui traverse l'Egypte dans toute son étendue, à creuser des canaux pour arroser les campagnes, à bâtir des murailles autour des villes et enfin à élever des pyramides d'une hauteur prodigieuse. Mais tout cela n'empêchait point ce peuple opprimé de croître de plus en plus. Alors le tyran prit une résolution cruelle : il ordonna de jeter dans le fleuve tous les enfants des Israélites aussitôt après leur naissance et de ne conserver que les filles. Mais que peut la malice des hommes contre les desseins du Seigneur et contre ceux qu'il protège ! Nous allons voir que cette cruauté tourna à la ruine de Pharaon.

4. — Un jour la fille de ce prince descendit sur les bords du fleuve pour s'y baigner. Elle aperçut au milieu des roseaux une corbeille enduite de bitume, d'où sortaient des cris de petit enfant. « C'est sans doute un enfant des Juifs, » dit-elle. Elle se le fait apporter par une personne de sa suite et en prend compassion. Marie, sœur de l'enfant, qui était restée à quelque distance de son petit frère, entend les paroles de la princesse.

« Si vous voulez, dit-elle, j'irai chercher une nourrice pour l'élever. — Allez, lui répond la princesse. » La jeune fille court et appelle sa mère. « Nourrissez-moi cet enfant, lui dit la fille de Pharaon, et je vous donnerai une récompense. » Quand il fut élevé, la princesse le prit à la cour, lui donna le nom de *Moïse*, qui veut dire *sauvé des eaux*, l'adopta pour son fils et le fit instruire par les hommes les plus savants du pays. Moïse devint ainsi un des premiers personnages de l'Egypte et ce fut lui précisément que Dieu choisit pour délivrer ses frères de la servitude.

5. — Afin de le préparer à cette grande mission, le Seigneur lui inspira de renoncer aux honneurs de la cour de Pharaon et de se retirer dans un pays voisin, appelé *Madian*, pour y mener la vie simple et austère des patriarches. Il était donc occupé à paître les troupeaux au fond d'une solitude, lorsque Dieu lui apparut d'une manière bien remarquable. Il vit un jour un buisson en feu, et ce feu qui jetait une flamme brillante ne consumait ni les branches ni même les feuilles du buisson. Moïse étonné s'approcha pour contempler cette merveille. Mais tout à coup une voix se fit entendre : « Moïse ! Moïse ! je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! J'ai vu l'affliction de mon peuple et c'est vous que j'ai choisi pour le délivrer de la servitude de l'Egypte et le conduire dans la terre de bénédiction que je lui ai promise. — Mais, Seigneur, reprit Moïse, les Juifs ne me croiront pas. — Eh bien ! ajouta le Seigneur, je vais vous donner de quoi convaincre les incrédules. Jetez à terre le bâton que vous tenez à la main. » Moïse obéit et à l'instant le bâton se changea en un horrible serpent, dont il eut peur. « Ne craignez rien, dit Dieu à son serviteur ; prenez le serpent par l'extrémité de la queue. » Il le fit et le serpent redevint un bâton. Le Seigneur lui dit encore : « Mettez la main dans votre sein. » Moïse la mit et l'en retira couverte d'une lèpre affreuse. Il la remit de nouveau, et elle sortit semblable au reste de sa chair. « Allez donc à présent, ajouta le Seigneur, et pour les convaincre que c'est moi qui vous ai envoyé, vous ferez devant eux ces prodiges et de plus grands encore, s'il en est besoin. »

6. — Moïse se rendit donc en Egypte, et ayant rassemblé les Juifs, il leur fit connaître la mission que Dieu lui avait confiée. De là il alla trouver Pharaon : « Notre Dieu vous ordonne, lui dit-il, de laisser sortir son peuple de l'Egypte. » Le tyran choqué d'un langage auquel il n'était point accoutumé, s'écria : « Et qui est votre Dieu pour que j'obéisse à ses ordres ? Je ne connais point votre Dieu et les Juifs ne sortiront point de mes Etats. »

Alors le Seigneur, par le ministère de Moïse, frappa le pays d'horribles fléaux, qui sont connus sous le nom de *Plaies d'Egypte*. Il changea toutes les eaux en sang. Il remplit tout le pays de grenouilles, auxquelles il fit succéder des nuées de moucherons et de mouches venimeuses. Il envoya une peste qui fit périr tout le bétail laissé dans

les champs. Tous les Egyptiens furent couverts d'ulcères. Une grêle mêlée de feu causa d'immenses ravages. Des armées de sauterelles vinrent dévorer tout ce que la grêle avait épargné. Le pays fut couvert pendant trois jours de ténèbres épaisses comme la nuit. Or, aucun de ces fléaux ne se fit sentir dans la province occupée par les Juifs. A chaque calamité, Pharaon promettait de donner la liberté au peuple de Dieu, mais Moïse n'avait pas plutôt fait cesser le châtement que le prince obstiné rétractait sa parole.

On se demande ici tout naturellement quel était le dessein de Dieu en ordonnant à Moïse de frapper l'Egypte de plaies si étranges. Voici la raison qu'on en donne : c'était pour corriger les Egyptiens de l'idolâtrie. Nous disions, dans un de nos derniers entretiens, que tous les peuples, excepté les Juifs, étaient devenus idolâtres ; or, les Egyptiens se distinguaient entre tous les autres par le culte avilissant des créatures. Chaque province, chaque ville avait son espèce de bêtes à qui elle rendait des honneurs divins ; ici c'était le bœuf, là le chien, ailleurs le chat, ailleurs le crocodile. Il y avait des revenus destinés à l'entretien de ces animaux. Un certain nombre d'hommes et de femmes d'un rang distingué étaient chargés de les garder dans des appartements splendides, de les servir, de les nourrir de toute sorte de mets exquis. Si quelqu'un tuait volontairement un des animaux sacrés, il était condamné à mort sans miséricorde. Ces animaux venaient-ils à mourir, leurs cadavres étaient soigneusement enveloppés dans de beau linge, embaumés avec des préparations aromatiques et déposés dans de riches cercueils.

Tout cela paraît incroyable ; mais tout cela est vrai ; le témoignage des anciens ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Aujourd'hui encore, auprès de la ville de *Bubaste*, on trouve d'immenses tombeaux remplis de cadavres précieusement embaumés, et ce sont des cadavres de chats. *Bubaste*, qui signifie « ville des chats, » était le cimetière national de ces animaux. Les Egyptiens adoraient non seulement des animaux, mais encore un certain nombre de plantes. Or, en frappant et les plantes et les animaux, en exerçant sur eux son empire, Moïse faisait voir que ce n'étaient pas de vrais dieux, mais de chétives créatures qu'il détruisait sans peine. Si donc les Egyptiens ne se convertirent pas alors, c'est qu'ils n'ont pas voulu.

La dernière fois que Moïse se présenta devant Pharaon, le monarque irrité le chassa de sa présence. « Retire-toi, lui dit-il, et que je ne te voie plus devant mes yeux, autrement je te ferai mettre à mort. — Eh bien, soit ! répondit Moïse, je ne paraîtrai plus devant vous ; mais voici ce que j'ai ordre de vous annoncer de la part du Seigneur notre Dieu : Aujourd'hui même, au milieu de la nuit, tout premier-né mourra chez les Egyptiens, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né de l'esclave, jusqu'au premier-né des animaux. Un cri de désolation s'élève.

vera dans votre royaume, tel qu'il n'y en eut et qu'il n'y en aura jamais de semblable. Tous vos sujets, et vous le premier, vous viendrez nous conjurer de sortir de l'Égypte, et j'en sortirai avec tous les Juifs. » Ayant parlé de la sorte, Moïse se retira de la présence de Pharaon.

Nous verrons dans un prochain entretien comment s'accomplit cette dixième plaie d'Égypte, qui fut la plus cruelle.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXVI

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE
DE L'ASCENSION

I. — « Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. » (Jean, xv, 26).

I. — Quel est ce Paraclet que Jésus-Christ doit nous envoyer, l'Esprit de vérité qui procède du Père? C'est la troisième personne de l'auguste Sainte Trinité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul et même Dieu, en sorte que nous devons croire que l'Esprit-Saint est en même temps avec le Père et le Fils et qu'il est tout entier partout. *Dieu*, dit l'apôtre saint Jean, *est Esprit*. (Jean, iv, 24). Le Fils dit lui-même par le prophète : *L'Esprit du Seigneur est sur moi*. (Is., lxi, 1). Il ne dit pas : *Après moi*, comme s'il venait ensuite ou qu'il fût au-dessous, mais : *Sur moi*. David, cet esprit de vérité, l'avait reconnu, et il disait : *Où irai-je devant votre Esprit? Où fuir devant votre face? Si je monte vers les cieux, vous y êtes; si je descends au fond des enfers, vous y êtes présent*. (Ps., cxxxviii, 7). Or, si l'Esprit de Dieu est au ciel, sur la terre et dans les enfers avec Celui qui dit : *Je remplis le ciel et la terre* (Jér., xxiii, 24), il est évident qu'il est Dieu et que la Trinité est un seul Dieu en trois personnes. Le Saint-Esprit procède tout entier d'une source entière, sans la diminuer en sortant et sans l'augmenter en restant.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous croyons donc à l'Esprit-Saint qui procède du Père et qui, cependant, n'est pas le Fils; qui repose sur le Fils sans être le Père du Fils; qui reçoit du Fils sans être le Fils du Fils; mais qui est l'esprit du Père et du Fils, l'Esprit-Saint et Dieu lui-même. (Jean, i, 32; xvi, 14). S'il n'était pas Dieu, il n'aurait pas un temple tel que celui dont parle l'Apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple de l'Esprit-Saint qui est en vous et que vous avez reçu de Dieu?* (I Cor., vi, 19). Ce n'est pas à la créature qu'on doit élever des temples, mais au

Créateur. A Dieu ne plaise, en effet, que nous soyons le temple de la créature! *Le temple de Dieu est saint*, dit l'Apôtre, *et ce temple c'est vous-mêmes*. (I Cor., iii, 17). Dans cette auguste Trinité, aucune des trois personnes n'est au-dessus ou au-dessous d'une autre; il n'y a aucune division dans les opérations, aucune différence de nature. Le Père est un seul Dieu, le Fils un seul Dieu, le Saint-Esprit un seul Dieu, sans toutefois que le Père soit le Fils, ni le Fils le Père, ni l'Esprit-Saint le Père ou le Fils. Le Père est le Père du Fils, le Fils le Fils du Père, et l'Esprit-Saint l'Esprit du Père et du Fils. Chacune de ces trois personnes est Dieu, et ces trois personnes font un seul Dieu¹. Remarquez, d'autre part, que c'est par le Fils que le Père a envoyé l'Esprit-Saint, qui procède du Père et de lui. L'Esprit du Père et du Fils a été envoyé par le Père et le Fils; ils ne l'ont point engendré, mais il est le lien du Père et du Fils et il leur est égal en toutes choses. Cette Trinité est le Dieu unique, tout-puissant, invisible, le roi des siècles, le créateur des choses visibles et invisibles. Car nous ne disons pas qu'il y ait trois Seigneurs ou trois Tout-Puissants ou trois Créateurs, et nous n'attribuons pas à ces trois êtres différents aucune des perfections divines, parce qu'il n'y a point trois Dieux, mais un seul Dieu². Enfin, le Saint-Esprit ne s'est point uni à la créature qu'il a prise pour apparaître, comme le Verbe s'est uni la chair et la forme humaine qu'il a prises dans le sein de la Vierge Marie. En effet, le Saint-Esprit n'a point rendu bienheureux ni la colombe, ni le souffle impétueux, ni le feu, et ne se les est point unis pour l'éternité dans l'unité et l'habitude de sa personne; ou bien la nature du Saint-Esprit serait muable et conversible, en sorte que toutes ces choses ne viendraient point de la créature, mais que lui-même se tournerait par le changement tantôt en ceci, tantôt en cela, de même que l'eau se change en glace. Mais les choses ont apparu comme elles l'ont dû, dans leur temps, la créature servant la volonté du Créateur et se convertissant, se changeant au gré de celui-ci qui ne cessa point de demeurer le même en soi, pour le signifier et le démontrer selon qu'il fallait qu'il le fût aux hommes³. »

II. — Voyez l'admirable échange qui va s'établir entre la terre et le ciel. Le jour de l'Ascension, la terre a rendu Jésus-Christ au ciel, et le jour de la Pentecôte, le ciel donnera l'Esprit-Saint à la terre. C'est ce qui résulte des différentes promesses que Jésus-Christ avait faites à ses Apôtres. Il leur avait dit : *Lorsque je serai retourné vers mon Père, je vous enverrai le Consolateur; c'est l'Esprit de vérité qui vous enseignera toute vérité; je prierai mon Père et il vous donnera un autre Consolateur, pour qu'il demeure éter-*

¹ Saint Aug., *De Temp.*, Serm. ccciv, n. 10, trad. Vives.

² *Ib.*, Serm. cccii, n. 1.

³ S. Aug., *De Trinitate*, Lib. II, cap. vi, n. 11.

nellement avec vous ; il rendra témoignage de moi et il me glorifiera. (Jean, xiv, xvi). Que conclure de ces divines promesses, sinon que l'Esprit-Saint, Dieu lui-même, est venu pour continuer dans le monde la mission de Jésus-Christ, sous d'autres formes et dans d'autres conditions ? Dans la Trinité, il y a un seul Dieu et un seul Dieu en trois personnes. C'est là l'objet de notre foi : en sorte que l'Esprit-Saint n'est pas un sujet ou un serviteur de Dieu qui obéit à ses ordres, mais Dieu lui-même.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Jésus-Christ avait dit : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet*. Dans les termes de cette promesse, comme il distingue les trois personnes de la Trinité ! La prière doit être adressée au Père, le Fils l'adressera, et le Saint-Esprit est promis comme devant être envoyé par le Père. Qu'il est grand, qu'il est ineffable l'amour du Rédempteur ! Il a élevé l'homme jusque dans le ciel, il a envoyé un Dieu sur la terre. Qu'il est grand le soin que prend le Créateur de la réhabilitation de sa créature ! Voilà qu'il envoie encore un nouveau remède du haut du ciel, voilà que la majesté divine daigne visiter une seconde fois elle-même son malade. La divinité, par le Paraclet qui tient la place du Rédempteur, se mêle encore aux destinées humaines, afin de consommer par la force spéciale du Saint-Esprit les bienfaits commencés par le Sauveur. Ce que l'un a racheté, l'autre le sanctifiera ; ce que l'un a conquis, l'autre le conservera. Ainsi l'unité divine a sa preuve dans l'unité de la grâce et du bienfait, et l'Esprit-Saint doit être adoré avec une égale piété, comme étant le même que Dieu quant à la substance, mais une personne distincte de la Trinité divine, trois personnes égales en miséricorde, qui sont un seul Dieu ⁴. Voilà la faveur insigne qui nous est faite : c'est une double joie, car nous ne perdons point Jésus qui s'en va, et nous possédons le Saint-Esprit qui vient. Nous conservons l'un par les mérites de la foi, l'autre par l'acquisition de la sainteté. Nous croyons donc que le Fils est arrivé à la droite de son Père, puisque nous voyons que le Consolateur est descendu sur les apôtres. Nous croyons, dis-je, que Jésus règne dans le ciel, puisque nous voyons s'accomplir ses bienfaitantes promesses sur la terre, selon cette parole de l'Ecriture : *En montant aux cieux, il emmena la captivité en esclavage, et répandit ses dons sur les hommes*. (Ps., lxxvii, 19). Un triomphateur répand autour de lui les récompenses et les largesses ; ainsi Jésus vainqueur, après avoir triomphé du démon, enrichit de sa bénédiction ceux mêmes dont il a brisé les chaînes. Il nous a délivrés, en nous ouvrant la voie par laquelle nous devons ressusciter d'entre les morts ; il nous a enrichis en nous faisant ouvrir par le Consolateur le céleste royaume, comme notre héritage. Nous avons appris du

Sauveur à remonter de la mort à la vie, comme par degrés, en progressant dans la vertu ; nous apprenons maintenant à nous élever de la terre au ciel, selon qu'il est écrit : *Il vous enseignera lui-même toute vérité*. Que nous enseigne le Saint-Esprit ? Assurément la voie de la sainteté. Que nous enseigne le Consolateur ? Sans nul doute ce dont parle le Sauveur, quand il dit : *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent ; quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité*. (Jean, xvi, 12-13). Le Consolateur, l'Esprit-Saint est donc le meilleur des maîtres, puisqu'il nous apprend ce que Jésus n'avait pu nous montrer ; il achève l'enseignement commencé par le Sauveur. Il a donc nécessairement une même substance divine avec Jésus-Christ, dont il complète la doctrine. C'est pourquoi purifions-nous de toute souillure de la chair pour nous rendre dignes de recevoir le Saint-Esprit. Les promesses faites aux apôtres deviendront notre héritage, si nous leur ressemblons par nos pensées, nos paroles et nos actions ⁴. »

III. — Mais reconnaissez la grandeur et l'étendue de cette donation de l'Esprit-Saint. Quand Dieu a donné son Fils au monde, un seul peuple a été témoin de son avènement. L'Esprit-Saint, au contraire, s'est donné et se donne encore à tous de différentes manières. Bien plus, il descend au plus intime de notre âme, car l'Apôtre nous dit : *La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné*. (Rom., v, 5). Vous avez ici tout à la fois le mode admirable de la diffusion de l'Esprit-Saint, et le fruit délicieux qu'il produit, c'est-à-dire l'Esprit-Saint vient habiter en nos cœurs pour y répandre l'amour qui nous porte vers Dieu et communique à nos œuvres une vertu surnaturelle. C'est dans ce sens que saint Paul nous montrait la nécessité de recevoir l'Esprit-Saint lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : *Personne ne peut dire : Seigneur Jésus, que par l'Esprit-Saint*. (I Cor., xii, 3).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous voyons des fidèles qui n'ont mérité de recevoir l'Esprit-Saint qu'après avoir été baptisés, lorsque les apôtres, en l'absence desquels ils avaient reçu le baptême, furent venus à Samarie. (Act., viii, 17). D'autres l'ont reçu avant le baptême, comme le centurion Corneille et ceux qui étaient avec lui pendant que Pierre parlait. (Ib., x, 44). C'est une grâce qui leur a été exclusivement accordée par la puissance divine, et à laquelle l'homme n'a rien à opposer. Sur d'autres, l'Esprit-Saint est descendu après qu'ils eurent été baptisés, comme sur cet eunuque à qui Philippe avait fait connaître la prophétie d'Isaïe. (Ib., viii, 30). D'autres le recevaient pendant que les apôtres leur imposaient les mains. Il en est sur lesquels l'Esprit-Saint descendit pendant qu'ils étaient tous en prières, et sans aucune imposition des mains, comme dans

⁴ S. Aug., *Serm.* CLXXXII, n. 1, trad. Vivès.

⁴ S. Aug., *Serm.* CLXXXV, n. 1-3, trad. Vivès.

le jour de la Pentecôte. Il est descendu sur d'autres sans que personne leur imposât les mains ou fit aucune prière, mais pendant qu'ils écoutaient la parole de Dieu. — Or, pourquoi l'Esprit-Saint s'est-il donné, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre ? C'est afin que l'orgueil humain ne puisse ici rien revendiquer, mais que tout soit attribué à la grâce et à la puissance de Dieu ¹. C'est par ce don gratuit de l'Esprit-Saint, en effet, que l'homme peut être embrasé d'amour pour son créateur, ne s'attacher qu'à lui et n'avoir plus d'autre désir que d'entrer en participation de cette éternelle et véritable lumière, afin de devoir sa joie et son bonheur à celui qui lui a donné l'être. Le libre arbitre, au contraire, ne peut le conduire qu'au péché, si la voie de la vérité lui est cachée ; et même lorsqu'il aura commencé à connaître ce qu'il doit faire et où doivent tendre tous ses efforts, si cette voie n'est pas pour lui l'unique objet de sa joie et de son amour, il ne l'embrasse pas, il n'agit pas, il n'entre pas dans la bonne voie. Ce qui nous la fait aimer c'est la charité de Dieu répandue dans nos cœurs non par nous-mêmes, mais par le Saint-Esprit qui nous est donné ². Alors nous sommes de ceux qui disent par l'Esprit-Saint : *Seigneur Jésus, c'est-à-dire au langage des paroles nous ajoutons le langage des actes. Car, sans cela, ceux mêmes dont il est dit : Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font* (Matth., xxiii, 3), peuvent dire : *Seigneur Jésus. Toutes les hérésies, celles-là mêmes que vous condamnez, disent : Seigneur Jésus. Assurément, Notre-Seigneur n'exclura pas du royaume des cieux ceux qu'il trouvera unis à l'Esprit-Saint, et cependant, il nous dit dans l'Evangile : Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux.* (Matth., vii, 21). Mais il n'en reste pas moins vrai que personne ne peut dire : *Seigneur Jésus*, que par l'Esprit-Saint, dans le sens que nous venons d'expliquer, c'est-à-dire par le langage des œuvres. Aussi le Sauveur ajoute aussitôt : *Mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux.* (Ib.). C'est ainsi que l'Apôtre a dit de quelques fidèles de son temps : *Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs actions.* (Tit., i, 16). De même qu'on peut renoncer Dieu par les œuvres, on peut aussi l'affirmer par les œuvres ; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces paroles : *Personne ne peut dire : Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit-Saint.* Si donc vous refusez de vous attacher à l'unité, en vous séparant vous-mêmes, vous serez des hommes de vie animale, vous n'aurez point l'Esprit. Si vous vous approchez de lui avec dissimulation, rappelez-vous ces paroles : *L'Esprit qui enseigne la sagesse fuit le déguisement.* (Sages., i, 5). Vous reconnaîtrez au

contraire que vous avez vraiment l'Esprit-Saint, lorsque vous aurez consenti à ce que votre âme s'attache étroitement à l'unité par une charité sincère ¹. »

II. — « Et vous aussi vous rendrez témoignage, parce que dès le commencement vous êtes avec moi. » (Jean, xv, 27).

I. — Voilà les apôtres associés à la mission que le Saint-Esprit viendra remplir dans le monde à l'égard de Jésus-Christ. Avant la passion, c'étaient des hommes timides et sujets à toutes sortes de sentiments humains. Une fois remplis de l'Esprit-Saint, ils confesseront Jésus-Christ devant le peuple et en présence du Grand Conseil de la nation. Ils se réjouiront même de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. (Act., ii, 4 et suiv.). Mais leur témoignage n'eut point seulement pour témoin le peuple Juif, ce fut encore parmi les Gentils qu'ils affirmèrent leur foi, jusqu'à donner leur vie. Ils n'étaient plus sous l'empire de leur crainte ni de leur présomption, c'étaient des amis qui remplissaient leur mission, qui cherchaient à être la lumière du monde, à être les fondements de l'Eglise, et ces pasteurs, donnant l'exemple de la doctrine qu'ils prêchaient, laissèrent tout pour prêcher l'Evangile et aller en toute contrée du monde faire connaître Jésus-Christ.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « C'est ainsi que Jésus-Christ annonçait à ses apôtres qu'ils seraient eux-mêmes ses témoins par la vertu de l'Esprit-Saint qui agirait en eux. Par là-même que cet Esprit de vérité rendra témoignage, semble-t-il leur dire, vous rendrez aussi témoignage ; il le rendra dans vos cœurs, vous le rendrez par votre parole ; il le rendra en vous inspirant, vous le rendrez en manifestant ses inspirations pour accomplir cette prédiction : *Leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ps., xviii, 5). C'eût été peu de les exhorter par son exemple, s'il ne les avait remplis de son Esprit. Voyez, en effet, l'apôtre Pierre. Il avait entendu le Seigneur lui dire : *Le serviteur n'est pas plus grand que son maître, s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront également.* (Jean, xiii, 16). Or, Pierre voyait cette prophétie s'accomplir dans le Sauveur, c'était un devoir pour lui de l'imiter, si l'exemple suffisait pour cela. Cependant il succomba, il le renonça, incapable de supporter ce qu'il lui voyait souffrir. Mais lorsqu'il eut reçu le don de l'Esprit-Saint, il prêcha hautement Celui qu'il avait renié, et il ne craignit plus de confesser ouvertement Celui dont il avait craint de s'avouer le disciple. Il avait d'abord reçu l'enseignement de l'exemple qui lui avait appris ce qu'il était convenable de faire, mais il n'avait pas encore reçu la force nécessaire pour mettre en pratique cet enseignement. Il savait comment il pouvait rester debout, mais il n'était pas encore affermi contre les chutes. Lorsque l'Esprit-Saint l'eut revêtu de cette

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. cclix, cap. ii, n. 2, trad. Vivès.

² Ib., *Lib. de Spiritu et Littera*, cap. iii, n. 5.

¹ Ib., *De Temp.*, Serm. cclix, cap. iv, n. 4, trad. Vivès.

force divine, il annonça jusqu'à la mort Celui qu'il avait renié par crainte de la mort¹. Il en a été ainsi de tous les autres apôtres, ils ont été les premiers à marcher sur les traces du Prince des martyrs. Aussi tous ceux qui, dans la suite, confessèrent le Christ jusqu'à mourir pour lui, sont devenus leurs fils, non pas selon la chair, mais par l'imitation de leurs vertus ; car les enfants des Gentils immolèrent ceux que le Psalmiste avait prophétiquement chantés, quand il disait : *Apportez au Seigneur les fils des bœliers*. (Ps., xxviii, 1). Mais auparavant Notre Seigneur, lorsqu'il exhortait les apôtres à confesser son nom, outre qu'il leur promit de les couronner après la victoire, leur promit aussi d'être leur soutien dans le combat ; d'ailleurs, il avertissait également en eux leurs imitateurs, puisqu'il laissait ses paroles pour être transmises par écrit à la postérité : *Lorsqu'ils vous feront comparaître devant les rois et devant les magistrats, ne vous inquiétez pas comment vous parlerez ni de ce que vous direz, car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous*. (Matth., x, 19-20). Il leur défendit toute préparation, leur prescrivant d'avoir confiance. Il aimait mieux supprimer la présomption humaine et leur donner la grâce divine, afin qu'ils fussent timides envers eux-mêmes et audacieux devant le monde. Les apôtres ont été en outre la lumière du monde, parce que c'est par eux que le Seigneur révéla d'abord au monde les clartés de la foi et de la vraie science, et qu'il arracha les Gentils et les peuples aux ténèbres de l'erreur et du péché. C'est ainsi qu'ils sont les pierres précieuses sur lesquelles repose le céleste édifice, parce que leur prédication posa les fondements de l'Eglise². »

II. — Quand Jésus-Christ annonçait aux apôtres qu'il leur rendrait témoignage, il s'adressait à tous ses disciples et leur rappelait ainsi ce qu'ils auraient à souffrir pour leur foi. Il leur avait déjà dit : *Vous serez en haine à tous à cause de mon nom*. (Matth., x, 22). C'est l'héritage que Jésus-Christ nous a laissé, et celui qui ne l'accepterait pas serait bien malheureux, il cesserait d'être chrétien. Et ne croyez point qu'il s'agisse ici de confesser seulement sa foi devant les bourreaux : il y a encore cette persécution ou tentation perpétuelle du scandale qui nous poursuit ; car si le monde ou le démon ne nous disent plus : « Reniez votre foi, » ils ne cessent de nous dresser des embûches pour nous attirer dans les voies du mal. Oui, le monde consent, il est vrai, à ce que nous soyons chrétiens, mais seulement de nom et non point par nos œuvres. Il faut donc que l'Esprit-Saint vienne en nos âmes, pour nous soutenir dans nos luttes et nous aider à remporter la victoire.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nos pères ont déjà reçu la couronne, tandis que nous sommes

encore au milieu des dangers, exposés que nous sommes, non à des persécutions semblables à celles qui ont pesé sur eux, mais à des persécutions pires encore peut-être, en raison des nombreux scandales de toute nature. En effet, notre temps, plus que le leur, ne mérite-t-il pas cette exclamation prononcée par le Seigneur : *Malheur, malheur au monde à cause des scandales !* (Matth., xviii, 7). *Et parce que l'iniquité s'est multipliée, la charité d'un grand nombre se refroidira*. (Ib., xxiv, 12). En effet, ce n'était pas un homme en particulier qui faisait souffrir dans Sodome au saint patriarche Loth une persécution corporelle, et personne ne lui avait interdit le séjour de cette ville : cette persécution était le résultat de tous les crimes des Sodomites. (Gen., xix). Maintenant donc, bien que le Christ soit déjà assis dans le ciel et entré dans sa gloire, bien que les têtes des rois soient déjà soumises à son joug et que le signe de la croix domine leur front, bien qu'il ne reste plus personne qui ose insulter publiquement les chrétiens, cependant nous gémissons encore au milieu des instruments de musique et de symphonie ; car les ennemis des martyrs ne pouvant plus les attaquer par la parole et par le fer, les poursuivent encore par leurs débauches. Et plutôt au ciel que nous n'eussions à gémir que de la part des impies ! Mais nous voyons des hommes qui portent sur le front le signe du Sauveur, porter tout à la fois sur ce même front l'impudence de la luxure. Nous gémissons au milieu de ces désordres, et telle est la persécution que nous souffrons, si nous avons en nous la charité qui dit avec l'Apôtre : *Qui est faible sans que je sois faible ? Qui est scandalisé sans que je brûle ?* (II Cor., xi, 29). Il n'y a donc aucun serviteur de Dieu qui ne soit persécuté, et l'Apôtre a bien raison de dire que *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution*. (II Tim., iii, 12). Voyez d'où elle vient, cette persécution, et comment elle agit : le démon prend une double forme, lion par son attaque furieuse, dragon par ses ruses. Que le lion vous menace, c'est un ennemi ; que le dragon vous dresse des embûches, c'est encore un ennemi. Quand donc serez-vous en sûreté ? Car, que tous les hommes viennent à se faire chrétiens, le démon, lui, le deviendra-t-il ? Il ne cesse donc ni de vous tenter, ni de vous tendre des embûches. Cependant, il est retenu par un frein et il est enchaîné dans le cœur des impies de manière à ne pouvoir exercer toute sa fureur contre l'Eglise, ni lui faire autant de mal qu'il voudrait. Les impies grincent des dents contre la gloire et la paix des chrétiens, et ne pouvant plus sévir contre eux ni poursuivre leurs corps, ils déchirent leurs âmes par des danses impudiques, par des blasphèmes, par des débauches infâmes. Crions donc vers Dieu et disons d'une voix unanime : *O Dieu, venez à mon aide !* (Ps., lxi, 2). Vous n'êtes donc plus

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. xciii, n. 1, trad. Vivès.

² S. Aug., *Serm.* ccxxii, n. 1-3, trad. Vivès.

³ S. Aug., *In Ps.* lxi, n. 2, trad. Vivès.

à l'heure présente traduits devant les tribunaux. Le sang des justes a coulé, et de ce sang, comme d'une semence répandue dans l'univers entier, est sortie la moisson de l'Eglise. Le temps qui a suivi est celui des scandales, des artifices hypocrites et des tentations. Notre ennemi alors était un lion, quand il exerçait ouvertement sa fureur, il est maintenant un dragon, tandis qu'il dresse des embûches. Mais, que celui auquel il a été dit : *Vous foulerez aux pieds le lion et le dragon* (Ps., xc, 13), que celui dont nous sommes le corps et les membres, foule maintenant aux pieds le dragon, afin qu'il ne nous dresse plus d'embûches¹. »

III. — Malgré nos prières et nos désirs, nous ne devons point cependant espérer vivre tranquilles à l'abri des dangers dont nous voudrions être délivrés. Nous avons à accomplir une traversée périlleuse et de toutes parts on dit : « Les temps sont durs. » Quoi, nous pourrions nous plaindre, alors qu'en retour du peu que nous souffrirons nous recevrons une grande et magnifique récompense ! Autrefois on disait aux chrétiens : Reniez le Christ ; et maintenant on nous dit : Soyez chrétiens, mais sachez aussi souffrir pour le Christ, supporter la tribulation qui vous vient des créatures, et vous rendrez témoignage à votre Sauveur. C'est là votre vocation, et de plus, c'est là seulement que vous serez heureux, car écoutez ce que Jésus-Christ vous dit : *Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudissent et vous persécutent, et disent faussement toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., v, 11-12). Acceptez donc le combat que vous présente votre ennemi.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Vous le connaissez bien cet ennemi que vous avez à combattre, car c'est de lui que parle l'apôtre Pierre : *Le diable, votre ennemi, tel qu'un lion rugissant, tourne autour de vous, cherchant quelqu'un à dévorer.* (I Pier., v, 8). Puis il ajoute : *Résistez-lui, fermes dans la foi* (Ib., 9), exerçant de la sorte aux combats de chaque jour ceux qui marchent contre cet adversaire. Il traçait les lois, il posait les principes de cette lutte, le grand chef des armées spirituelles, quand il disait : *Vous n'avez pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les maîtres de ce monde des ténèbres, contre les esprits d'iniquités répandus dans les airs* ». (Eph., vi, 12). En effet, c'est à travers ces combats que l'Eglise progresse de plus en plus et que progressent aussi ceux dont le cœur est élevé ; quant à ceux dont le cœur manque d'élévation et rampe douloureusement sur la terre, ils en viennent à lui conseiller de changer de place, afin qu'il gagne de plus en plus les hautes régions et qu'ils puissent chanter avec nous : *Seigneur, j'ai levé vers vous mon âme.* (Ps., xxiv, 1). Quand on

dit que les temps sont durs, c'est comme si l'on disait que les temps sont durs pour l'olive quand on la recueille, parce qu'elle doit être mise sous le pressoir. Lorsqu'elle pendait à l'arbre, les temps étaient joyeux apparemment, et l'on ne songe pas qu'elle avait alors ses éléments grossiers. Le temps devient plus sévère, arrive l'heure du pressoir, les tribulations augmentent. C'est par les péchés et les crimes des orgueilleux, par l'avarice et la luxure des pervers, que les oppressions ont lieu pour la nature humaine. Oui, les méchants et les amis du monde sont tous comme des pressoirs. De même que le raisin et l'olive passent sous le pressoir pour que le vin et l'huile aillent remplir les vases, de même, par l'iniquité des méchants, les bons et les justes sont accablés de tribulations dans leurs corps, afin que leur âme mérite d'être déposée dans les réservoirs de l'éternelle béatitude. Ne désespérez donc jamais de la miséricorde ou de la justice quand vous serez en butte à d'iniques persécutions ; considérez plutôt que vos persécuteurs sont entre les mains de Dieu comme des pressoirs ou des meules, et que vous êtes l'olive ou le raisin choisi, que vous devez par là-même subir pour un peu de temps le pressoir des perversités humaines, mais que plus tard les rôles seront changés et que vous irez jouir du royaume, tandis qu'un éternel opprobre pèsera sur vos ennemis. Affranchis de tous les maux, vous pourrez alors dire avec le Prophète : *Nous avons passé par le feu et l'eau et vous nous avez introduits dans le lieu de rafraîchissement.* (Ps., lxxv, 12). Pour mériter de parvenir à cette béatitude, priez pour ceux qui vous persécutent, car Dieu peut les ramener au bien, et ceux qui sont aujourd'hui la paille ou l'ivraie peuvent devenir le pur froment, et de vils résidus être changés en huile ; les iniques persécuteurs du moment seront peut-être persécutés eux-mêmes pour la justice. Si la bonté divine accomplit cette heureuse transformation par un effet de vos prières et selon l'inspiration de l'Esprit-Saint, vous recevrez une double récompense de l'éternelle félicité pour avoir contribué au salut des autres en vous sauvant vous-mêmes¹. »

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XIV.

LE SACRIFICE DE LA MESSE

(*Ses fins*)

Placebit Domino sacrificium.
Le sacrifice sera agréable au Seigneur. (Malach., iii, 4).

Le prophète Malachie annonçant la venue du Messie signale ce fruit particulier de son avène-

¹ Ib., *In Ps.* xxxix, n. 1, trad. Vivès.

² Saint Augustin, *Serm.* lxxii, n. 3, trad. Vivès.

¹ Saint Augustin, *Serm.* lxx, n. 5, trad. Vivès.

ment : que son sacrifice plaira au Seigneur. Il ne dit pas « les sacrifices, » parce que le sacrifice de Jésus-Christ supprime, résume et remplace les sacrifices anciens. Il plaira au Seigneur, et cela sans réserves, parce que le prêtre sera sans faiblesses, la victime sans tache, les mérites sans bornes, les fruits infinis : en un mot, il sera complet, parfait ; il atteindra sûrement ses fins, soit vis-à-vis de Dieu, soit vis-à-vis de l'homme, scellant et ratifiant l'alliance du Créateur avec sa créature. — Vous le comprenez, mes enfants, il s'agit du sacrifice de la croix prolongé, perpétué dans l'Eucharistie par le sacrifice de la messe. Voilà le remède à notre insuffisance. Vis-à-vis de Dieu nous avons des devoirs à remplir qui sont au-dessus de nos moyens ; d'autre part nous avons des demandes à lui présenter sans droits personnels pour être exaucés. Ce que nous ne pouvons par nous-mêmes, nous le pouvons par Jésus-Christ ; en lui à la sainte messe nous pouvons tout.

I. — Nous avons des devoirs à remplir vis-à-vis de Dieu. — D'abord l'adoration. Or l'adoration est un hommage par lequel l'homme, pour marquer sa dépendance envers Dieu, reconnaît que tout ce qu'il est et tout ce qu'il a vient de lui. Quel don lui faire pour cela ? Quel sacrifice lui offrir ? Tout ce que l'homme a rendu de culte à Dieu dans le cours des siècles, tout ce qu'il lui a offert en sacrifice n'a pu égaler son adoration à la grandeur de Dieu, jusqu'au jour où sur le Calvaire le Fils de Dieu lui-même se posa en victime d'adoration, offrant à la majesté divine le sacrifice d'une vie divine. L'offrande de ce sacrifice se renouvelle à la messe où par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, toute gloire et tout honneur est rendu à Dieu le Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit ; car là, et là seulement, Dieu infiniment adorable est infiniment adoré par un adorateur d'une dignité infinie.

Un second devoir à remplir vis-à-vis de Dieu, c'est celui de la reconnaissance ou action de grâces. Nous avons tout reçu de lui. Pour nous arrêter à ce qu'il y a de plus saillant dans les dons de Dieu, la Création, la Rédemption, l'Eucharistie, le ciel, ne proclament-ils pas bien haut que nous vivons dans un océan de grâces et de bienfaits ? Comme le prophète, nous pourrions dire : « Que rendrons-nous au Seigneur pour tout ce qu'il nous a donné ? » Nous souvenant que ce fut en rendant grâces que Jésus-Christ a institué l'Eucharistie, dont il a fait le sacrement de l'action de grâces, nous offrirons à Dieu le Père le sacrifice de son Fils, avec le prêtre, à la messe, et nous lui dirons avec une âme pieuse : « Père éternel, avec les divins mérites de Jésus-Christ, payez-vous, et rendez-moi le reste. »

II. — Car nous avons des demandes à présenter à Dieu, à savoir, qu'il nous pardonne et qu'il nous donne.

Demandons à Dieu qu'il nous pardonne, mais demandons-le surtout à la messe. Le sacrifice qui

y est offert n'est-il pas celui de l'Agneau qui efface les péchés du monde ? En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que le sang qui y est offert est celui qu'il allait répandre pour la rémission des péchés ; ce sang, nous dit saint Paul, qui mieux que celui d'Abel crie vers Dieu, appelant non plus la vengeance, mais la miséricorde. Le prêtre, avant de monter à l'autel, s'est incliné profondément, récitant le *Confiteor* en son nom et au nom de tous les pécheurs ; mais lorsque après la consécration il a sous les yeux et dans la main Jésus-Christ lui-même sous les saintes espèces, il se rassure parce qu'il a de quoi payer la dette du péché, et il dit à Dieu le Père : « Nous offrons à votre souveraine majesté, du fruit de ses propres dons, une hostie pure, une hostie sainte, une hostie sans tache. » C'est ce qui le rassure pour lui-même et pour tous les pécheurs ; car, comme dit Bossuet, « Dieu embrasse les hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. »

Demandons aussi à Dieu qu'il nous donne. — Quoi ? — Tout. Car insuffisants pour tout le reste, nous ne sommes pas moins insuffisants à satisfaire nos désirs et nos besoins les plus légitimes. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu, et qu'aurons-nous sinon ce qu'on nous donnera ? Mais, impuissants à avoir par nous-mêmes, nous obtiendrons par Celui qui a dit : « Je prie pour eux... je prie pour ceux qui croiront en moi. » Nous demanderons par Jésus-Christ, comme le fait l'Eglise. Nous demanderons, non pas gratuitement, mais en payant les dons de Dieu, pour l'avenir comme pour le passé, par l'offrande de la divine victime ; et nous obtiendrons parce que nous aurons droit, tant à cause de la valeur de la victime offerte, Jésus-Christ, qu'à cause de la dignité du prêtre qui l'offre et qui est ce même Jésus-Christ.

Résumons-nous, mes enfants. Avons-nous des devoirs à remplir vis-à-vis de Dieu, avons-nous quelque demande à lui présenter, allons à lui, adressons-nous à lui par Jésus-Christ, surtout dans la communion et à la messe ; car le plus sûr moyen de toucher le cœur du Souverain Maître et de nous élever à la hauteur de sa divine majesté, c'est de nous présenter à lui appuyés sur le bras de son Fils bien-aimé.

IMPRIMATUR,

Lingonis, die 9 maii 1900,

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Les litanies de la sainte Vierge. — XXVIII. *Speculum justitiæ* (suite), 353.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XIX. L'agneau pascal. La sortie d'Égypte, 357.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXVII. Pour le dimanche de la Pentecôte : *in Joan.*, xiv, 26, 27 et 29 (d'après saint Augustin), 359. — XXVIII. Pour le 1^{er} dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, vi, 37 et 38 (d'après saint Chrysostome), 364.

Retraite à des religieuses. — La religieuse, image de Jésus-Christ dans sa vie intérieure, 369. — La religieuse et l'oraison, 370. — La religieuse, image de Jésus-Christ dans sa vie extérieure, 372. — La religieuse et la perfection des actions ordinaires, 373.

Pour la fête de la Pentecôte. — La vie, 375.

Allocutions de mariage. — II, 378. — III, 379. — IV, 380.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLII. Jésus guérit le fils d'un officier de Capharnaüm, 382.

Plan de sermon pour la Pentecôte. — L'Esprit-Saint dans l'Eglise, 384.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXVIII

SPECULUM JUSTITIÆ (suite)

Dans Marie, miroir de toute justice, ne se réfléchissent pas seulement les vertus théologiques, et nous n'aurions pas suffisamment compris cette belle invocation si nous n'y considérions aussi les vertus particulières de la jeunesse, celles qui vous rendent surtout aimables au cœur de la sainte Vierge, parce qu'aussi bien c'étaient ses vertus favorites : je veux dire l'*humilité*, l'*obéissance* et la *sainte modestie*.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, nous regarder encore dans ce miroir céleste, afin de compléter l'étude de nous-mêmes, en nous comparant ainsi trait pour trait à Marie.

I

Elle ne fut pas éblouie par son admirable dignité de Mère de Dieu. Plus elle est élevée, dit saint Ambroise, plus elle est humble. Voyez plutôt son *humilité*. L'ange l'appelle la Mère de Dieu, après lui avoir dit le choix qui avait été fait d'elle et d'elle seule ; il l'appelle même par son nom qui signifie souveraine ; et la Mère, la souveraine, répond : Je ne suis qu'une petite servante

de Dieu. *Ecce ancilla Domini*. Si l'on en croit Albert le Grand, c'est à genoux, les mains levées au ciel, les yeux pleins de larmes, et le cœur gonflé d'une inexprimable reconnaissance, qu'elle prononce ces paroles : *Ecce ancilla Domini*. « Elle était, ajoute le pieux docteur en commentant ce texte, dans la même attitude que les fidèles quand ils reçoivent la sainte Eucharistie de la main de l'ange, c'est-à-dire du prêtre. » Rappelez-vous cette pensée lorsque le prêtre dépose sur vos lèvres ferventes le corps du Sauveur ; vous possédez aussi, comme Marie, réellement, substantiellement, Dieu en vous ; puissiez-vous alors dire avec la même foi : « Seigneur, je suis votre servante et ne veux servir que vous seul ! » *Eccè ancilla Domini*.

C'est le caractère des grandes âmes, de ne point s'enorgueillir des faveurs qui les honorent. Il n'y a que les parvenus, les âmes de peu, qui se prévalent de privilèges et de talents qui ne leur appartiennent point en propre, puisqu'ils leur viennent de Dieu, comme leur intelligence, ou de leurs parents, d'heureuses circonstances, de la mise en œuvre de qualités qu'ils ne se sont point données à eux-mêmes, mais qu'ils ont reçues en naissant, comme les richesses, les dignités, les grandes situations. Et ici je ne parle que des biens légitimes ou légitimement acquis et conquis. Ceux qui se vantent de ces dons extérieurs et qui veulent qu'on les en félicite, ne sont que des vaniteux et des gens de mince mérite. Le vrai mérite s'ignore, ou quand il se connaît il s'attriste d'être, de valoir ou de savoir si peu de chose quand il reste tant à apprendre, tant à faire, tant à devenir. C'est pourquoi Marie, en qui se personnifie le vrai mérite, loin de s'enorgueillir, s'humilie profondément et rapporte à Dieu seul toutes ces merveilles : « Qu'il est grand pour avoir considéré la bassesse de sa servante ! *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. »

Aussi ne la voit-on point, bien qu'elle soit une fille de rois, dans la compagnie des grands ; elle ne mendie point leurs faveurs, leurs sourires, comme font tant de gens dénués de valeur, et qui cherchent dans le nom ou la fréquentation des personnages distingués un rayon de gloire qui dore leur insuffisance. Ceux qu'elle préfère, ce sont les pauvres, les humbles, ces jeunes époux de Cana par exemple, qui sûrement n'étaient pas riches, puisque le vin manqua à leurs noces ; ou les apôtres, ces hommes grossiers, frustes, sans éducation, à la rude écorce, qui, à certaine heure, lassèrent la patience du Maître lui-même, car il ne put se tenir de leur dire : « Jusqu'à quand vous souffrirai-je ! *Usquequo patiar vos !* » Voilà les préférés de Marie, parce qu'aussi bien Jésus les aime et qu'ils sont dociles, sincères. Elle ne peut rien recevoir d'eux, mais elle peut leur donner beaucoup ; et qu'elle est heureuse de pratiquer envers ces petites gens du peuple le conseil du Sauveur : « Il est plus parfait de donner que de recevoir ! »

Il est dans l'Evangile un trait qui la caractérise

bien. Jésus venait de prononcer son admirable discours sur l'esprit immonde qui rentre dans une âme avec sept autres esprits plus méchants que lui, image terrible des effets attristants produits par les rechutes ; la foule écoute, attentive, gagnée, subjuguée par cette simplicité qui faisait comprendre et entrer les enseignements les plus élevés. Quelqu'un vient lui dire : « Voici que votre mère et vos frères sont *dehors*, qui vous cherchent pour vous parler. » (Matth., XII, 46-47). Il était bien naturel, n'est-ce pas, que Marie désirât voir son Fils, l'entretenir un instant, lui qui se donnait à tous, et qui paraissait un peu la négliger. Comment n'était-elle pas auprès de lui, ou du moins au premier rang, l'écoutant, buvant ses paroles, goûtant cette jouissance si légitime de nourrir de ces discours célestes son âme avide de vérité ? C'est que, oublieuse d'elle-même toujours, elle ne voulait point occuper une place qui pouvait être plus utile à d'autres. La vérité divine, elle la connaissait, pour l'avoir entendue souvent dans les entretiens intimes de Nazareth, elle eût été heureuse de les entendre encore, car, dans la parole de Dieu, son esprit découvrait sans cesse des clartés nouvelles, mais d'autres âmes demeureraient ignorantes : elle se sacrifiait pour elles et « restait dehors. » Ce n'est que le discours terminé qu'elle demande à parler à Jésus. Jusque-là elle se confine au dernier rang.

Que de privilèges signalés elle reçut du ciel que les évangélistes ont tus sur son ordre ! Ainsi elle révéla à sainte Brigitte que son Fils lui apparut à elle la première, après sa résurrection. Les Évangélistes ne l'ignoraient point, « mais ils ne l'écrivirent pas, dit-elle, pour ne point blesser son humilité. » Toute sa vie elle nous apparaît à la place la plus humble et la plus silencieuse, « conservant en elle-même tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, et le repassant dans son cœur. » (Luc, II, 49, 54). Tant que Jésus vécut elle garda le silence le plus complet. « Elle était, dit Rupert, « le jardin fermé. » C'est seulement quand le Sauveur fut monté au ciel qu'elle rompit le silence, pour instruire ses amis, c'est-à-dire les saints apôtres. » Car alors les conditions sont changées : Jésus lui a confié une mission, celle de continuer son enseignement, d'affermir la primitive Église, de diriger les apôtres. Cette mission, elle la remplit avec zèle, avec activité, avec douceur, en conscience ; alors chez elle la vertu d'humilité fait place à la vertu d'obéissance.

II

Revenons au « Miroir de Justice, » et parmi les vertus innombrables qui s'y réfléchissent, arrêtons-nous à l'une des plus modestes, mais des plus glorieuses devant Dieu et qui semble particulièrement faite pour vous, cette douce et admirable vertu d'obéissance.

A qui Marie obéit-elle ? A Dieu d'abord, à Jésus son Fils, parce qu'il était aussi le Fils de Dieu.

Elle a raconté à sa fidèle servante sainte Brigitte comment elle grandit dans la vertu d'obéissance. « Je l'ai acquise, lui dit-elle, parce que je me suis appliquée à obéir à toutes les volontés de mon Fils. » (*Révélations*, livre I, chap. IV).

Acquise ? elle ne la possédait donc pas. A coup sûr Marie a toujours été l'obéissance même, cependant chacun de ses actes obéissants développa encore en elle cette vertu, si bien qu'elle gagna de ce chef d'immenses mérites. Vous deviendrez ainsi obéissantes par une répétition constante et fréquente de ces actes qui vous coûtent toujours, et tant mieux ! parce que le sacrifice est meilleur, plus agréable à Dieu. Comme Marie, vous vous étudierez à obéir à toutes les volontés de Jésus. Et ne dites pas que vous les ignorez. Est-ce que votre conscience ne vous les rappelle pas à tout instant ? Est-ce qu'elle ne vous dit pas : Ceci est mal, ceci est bien, ceci est meilleur ? Visez toujours au meilleur. Avez-vous remercié Dieu quelquefois de vous parler ainsi constamment, de vous manifester ses volontés, ses désirs, son mécontentement, sa joie, de s'occuper de vous comme si pour lui vous étiez seule au monde, comme si sa Providence n'avait pas à gouverner, à éclairer des millions de mondes et d'intelligences ? Oh ! quelle belle et précieuse chose qu'une conscience chrétienne ! Quelle grâce d'avoir toujours auprès de soi, en soi-même, un conseiller divin qui vous avertit, vous instruit, vous pousse au bien, vous montre le danger ! Mais pour une âme qui ne l'écoute pas, ne voyez-vous pas aussi que c'est une cause de désobéissances continuelles ? Alors quelle responsabilité et quelle ingratitude ! Dieu vous a élevées avec soin comme ses enfants de choix, il ne passe pas une minute sans converser avec vous, sans solliciter votre attention, une pensée, un regard d'amour, un sacrifice, il vous force pour ainsi dire à être bonnes et à devenir meilleures. Comme il vous aime ! Aussi répondez-lui toujours comme Samuel : « Oui, Seigneur, me voici, puisque vous m'appellez ! Je suis toute vôtre. Votre volonté, c'est ma volonté ! »

« Dès sa prime enfance, nous raconte encore sainte Mechtilde, d'après ses révélations particulières, Marie était soumise avec une telle docilité à son père et à sa mère qu'elle ne les contrista jamais. » (Livre VII, chap. 15). Et vous, n'avez-vous jamais contristé vos parents ? Ne les contristez-vous pas encore chaque jour par vos rébellions, vos chers caprices, votre passion de faire ce qui vous plaît, de fréquenter des personnes qui apportent la frivolité dans votre vie, et peut-être le déshonneur dans vos familles ? La volonté des parents, c'est la volonté de Dieu, à moins qu'ils ne vous persécutent pour vous empêcher d'accomplir vos devoirs, ce qui n'est point l'ordinaire.

Au temple elle obéissait au Grand-Prêtre, qui devait être son directeur ; elle était toujours prête à exécuter ce qu'il avait ordonné, et si l'on en croit saint Bonaventure, elle demandait dans ses prières la grâce de lui demeurer parfaitement

soumise. Dieu a placé auprès de vous un homme qui est le dépositaire de votre conscience, qui est chargé de la conduire, de la former, de la diriger. Certes, ses avertissements ne vous manquent pas. Chaque fois que vous lui en fournissez l'occasion, il insiste sur vos défauts, il vous trace le chemin, il vous le jalonne à l'aide du règlement qu'il vous propose, il vous indique les livres à lire, les sociétés à fuir, les renoncements à faire, et quelquefois il se réjouit de vous trouver dociles, de vous voir fidèles; mais combien souvent aussi il doit gémir de vos désobéissances! Toujours, en effet, les mêmes fautes, les mêmes rechutes, la même faiblesse! Vos résolutions fugitives n'amènent qu'une amélioration passagère; parfois même nettement vous rompez avec ses avis, vous vous précipitez dans les occasions prochaines et formelles du péché. Que de taches dans votre âme ou dans votre conduite! Regardez-vous dans le Miroir de Marie, hâtez-vous de les enlever, de peur qu'elle ne renie pour ses enfants, elle si obéissante, des vierges si désobéissantes.

Nous la trouvons docile, en toutes choses justes, à quiconque a le droit de commander, à Joseph, qu'elle accompagne partout — la mort seule put la séparer de lui, — à la loi de Moïse, et même à la loi civile. C'est un païen cependant, César, qui ordonne le dénombrement de tous les sujets de l'empire. Marie, sujette de César, obéit à César et se rend à Bethléem, quoiqu'elle soit sur le point de devenir mère, nous apprenant ainsi qu'il faut se soumettre aux supérieurs avec respect, non seulement quand ils sont bons et pacifiques, mais quand ils sont durs et désagréables, *non tantum bonis et modestis, sed etiam dyscolis*. (I Pet., II, 18).

Que doit être l'obéissance? C'est saint Bernard qui va nous le dire: « L'obéissance fidèle ne connaît point de retard, ne remet point au lendemain, ignore les lenteurs et prévient le commandement. Elle a toujours les yeux ouverts pour voir, les oreilles pour écouter, les pieds prêts à la marche. Elle se recueille toute entière, afin de mieux recueillir les volontés du maître. »

Donc, promptitude à obéir. Mieux que cela, attention à deviner non seulement les ordres, mais à prévenir les désirs. Un mot, un geste suffit pour éclairer l'âme docile; et comme Marie, vous vous levez, *Exurgens*, et vous allez en toute hâte là où le devoir vous appelle, vous y volez plutôt, votre bonne volonté en effet vous donne des ailes. Et quand vous avez ainsi obéi, Dieu vous récompense aussitôt dans votre âme qui chante les victoires du devoir accompli: *Vir obediens loquatur victorias*. Et dans cet heureux concert, vous entendez aussi une voix persistante, plus douce que toute autre, la voix de la grâce, la voix de votre conscience, la voix de Dieu qui vous dit: « Mon enfant, c'est bien! je suis content! » Ah! le vrai bonheur, le voilà! Vous pourrez alors vous regarder dans le « Miroir de justice, » Marie vous y sourira.

III

Elle vous sourira plus doucement encore, si vous lui apparaissez enveloppée de la sainte *modestie*, comme d'un vêtement virginal.

1. C'est la plus belle vertu des jeunes filles, mais, comme ce qui est parfaitement beau, elle exige l'exclusion de toute tache, de tout défaut qui lui ôterait sa fraîcheur et son parfum. Rappelez-vous l'attitude de Marie lors de la visite de l'ange. Ce n'est pas Marie qui le salue, elle n'ose même lui rendre son salut. Pourquoi? « Par pudeur, par modestie, dit saint Ambroise. Elle ne lui répond que lorsqu'elle sait qu'il vient l'entretenir de l'incarnation de son Dieu. » (*De officiis*, lib. I, cap. 18). Elle était troublée, rapporte saint Luc, *turbata est*, se demandant ce que signifiait ce salut. Elle craint des pièges à son innocence, des intentions suspectes, car, toute pure qu'elle est, elle connaît la perversité humaine. Si c'est un ange, pense-t-elle tout d'abord, pourquoi revêt-il la forme, prend-il la voix d'un homme? Ainsi elle s'effarouche même de la présence d'un ange. Son trouble vient encore de ce qu'elle est contrainte de rompre le silence où elle se plaît pour mieux parler à Dieu, l'extase de l'oraison où lui étaient révélés sans doute les mystères de miséricorde de la sainte Trinité sur le monde. Une tradition veut, en effet, qu'elle ait mérité en ce moment sur la célèbre prophétie d'Isaïe: « Voici qu'une Vierge mettra au monde un Fils dont le nom sera l'Emmanuel. » (Is., VII, 14). Elle remerciait Dieu de son ineffable bonté sur les hommes, mais ne pensait nullement qu'elle serait cette vierge. Deux sentiments se partageaient donc son cœur: la crainte, car c'est le propre d'une vierge de trembler toujours, dit saint Ambroise, pour elle, pour son innocence; et la peine d'être brusquement arrachée à l'union de son âme avec Dieu.

Combien je sais de jeunes filles que ces nobles sentiments ne préoccupent pas! Elles croient pouvoir vivre en toute sûreté parmi les hommes, dans les sociétés les plus frivoles, elles les recherchent, elles s'y complaisent et elles disent: « Où voyez-vous du danger? » Et moi je leur réponds avec l'Eglise, avec l'Evangile: « Comment pouvez-vous vous croire en sécurité parmi des compagnies corrompues d'hommes sans convictions, et que ne retient aucun scrupule honnête? Le monde lui-même comprend si bien le péril qui vous menace de partout qu'il vous autorise à ne pas prévenir le salut, qu'il vous blâme même de le faire, parce qu'ainsi vous paraissez mendier des approbateurs ou des adorateurs, vous vous exposez, vous vous compromettez à ses yeux! »

Qu'il en est peu surtout qui préfèrent la prière, les cantiques religieux, les exercices du mois de Marie à une fête, à une réunion tumultueuse, et qui soient sincèrement attristées quand le devoir ou les convenances les contraignent à paraître dans les assemblées purement mondaines!

Si vous tenez à ce que Marie soit contente, soit

fière de vous, qu'elle ne vous formule aucun reproche quand vous la consulterez, elle, le « Miroir de justice, » qu'elle voie en vous, en un mot, semblable à elle un reflet de son aimable vertu, gardez la modestie *intérieure* et la modestie *extérieure*.

2. Avez-vous remarqué ces paroles de l'évangéliste saint Luc : « L'ange entra chez elle. *Ingressus angelus ad eam* » ? Elle n'était donc pas dans les rues, remarque un auteur ancien, elle n'était pas arrêtée, causant sur la place publique, elle était enfermée chez elle, dans sa retraite, ouverte à Joseph seulement. Nulle compagne auprès d'elle ; l'ange ne serait pas venu, car il fallait le silence pour garder ce mystère de discrétion. Auprès d'elle aucune amie, aucune bouche humaine, aucune oreille de chair. Elle n'était entourée que de ses vertus, elle n'avait pour compagnes que ses saintes pensées. Un Romain, Scipion l'Africain, disait : « Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul. » Dans sa solitude, en effet, il repassait les exploits de sa brillante carrière, et s'adonnait à l'étude de la philosophie qui élevait son âme païenne à des hauteurs et l'éclairait de lumières naturelles surprenantes. Mais combien plus féconde était la retraite de Marie ! Elle conversait avec les anges, avec les prophètes dans les Livres saints, avec Dieu lui-même qui était toujours avec elle : *Dominus tecum*.

Veiller sur sa pensée, sur son imagination surtout, afin que la modestie intérieure soit complète, ce n'est pas la perfection, c'est le strict devoir. Qu'est-ce qu'une jeune fille qui est chaste en apparence, qui est rangée, qui semble pieuse même, mais qui s'abandonne avec une jouissance volontaire et coupable à des rêves impurs, réfléchis, qui souillent l'esprit et le cœur ? Jésus l'assimilerait aux pharisiens, sépulcres blanchis, coupes brillantes au dehors, empoisonnées au dedans. La vérité, c'est la sincérité. En vous il faut que tout soit franc, droit, sincère et pur, afin que vous ayez le droit de vous regarder dans le « Miroir de justice. »

Cela demande de vous une étude constante de vous-mêmes, une volonté bien affirmée de rester dignes, fières de votre innocence plus que de votre jeunesse ou de votre beauté ; bien décidées à conserver intacte cette richesse, ce trésor incomparable qui vous rend honorées devant Dieu et devant les hommes. Cette beauté intérieure qui reluit sur vos visages que la modestie transfigure, ce trésor précieux s'acquiert au prix d'efforts généreux et bien dignes de tenter des âmes élevées. Vous n'êtes point de celles qui s'abaissent ou se ravalent, c'est pourquoi vous les tenterez ; vous combattrez contre le monde qui vous présente ses appâts, ses modes, ses spectacles, ses livres, et vous vaincrez.

Ai-je besoin de redire que rien ne s'acquiert sans efforts, que Marie elle-même en fit d'héroïques pour acquérir, conserver et accroître ses vertus ? Ne vous ai-je pas cité déjà ces paroles

qu'elle adressa à une jeune fille, sa pieuse servante, et qui sont rapportées par saint Bonaventure ? Cette jeune fille lui disait sans doute que la vertu lui avait été facile, à elle, la Mère de Dieu, puisqu'elle avait été prévenue et confirmée en grâce : « Penses-tu, lui répondit la sainte Vierge, que j'aie obtenu sans travail toutes les grâces que j'ai reçues ? Non. Sauf la grâce sanctifiante, je n'ai reçu de Dieu aucune grâce, aucun don, aucune vertu sans de grandes peines, des prières constantes, des vœux ardents, une dévotion profonde, sans des larmes abondantes et de grandes macérations. » (*Vita Christi*, cap. III).

Dieu, l'éducateur souverain, ne gâte personne, il nous aide, nous encourage, mais veut nous voir à l'œuvre, c'est-à-dire à l'épreuve, et Marie elle-même ne fit pas exception à cette vaillante loi qui fait les forts.

3. C'était en Marie surtout que cette modestie intérieure rejaillissait sur les traits, sur le front rayonnant de candeur, dans la démarche simple, prudente, virginale. Rien qu'à la voir, on sentait que ce n'était pas une créature terrestre, mais comme un ange descendu des cieux. Sa vue imposait le respect à ceux qui eussent été tentés d'en manquer à l'endroit des autres femmes. Chez une vierge chrétienne il est ainsi une vertu qui repousse la témérité dépravée, les entreprises contre la chasteté, qui arrête jusqu'aux regards trop hardis. Dieu vous a douées d'une force impérieuse, à laquelle personne ne résiste : c'est votre attitude réservée, mais ferme, et qui défie l'attaque. Seuls alors pourraient vous provoquer ceux à qui vous auriez donné des gages. Mais si vous avez gardé votre dignité extérieure de jeune fille vertueuse, irréprochable, vous pouvez défier tout ennemi.

Il est aussi en vous une vertu qui attire. Quand on vous voit passer, modestes, pieuses comme l'autel, laborieuses comme l'aiguille, portant le rayonnement du regard de Marie dans vos yeux, vous forcez l'estime de tous ; et aujourd'hui plus que jamais, à cause de la dépravation raffinée des temps, la dot la plus recherchée c'est la sagesse, la dignité de vie.

On dit que saint Denis l'Aréopagite ayant été admis à visiter la sainte Vierge dans un voyage qu'il fit à Jérusalem, il se prosterna devant elle comme devant une divinité : « Si je n'étais éclairé par la raison et par la foi, déclarait-il, je croirais que c'est Dieu lui-même qui a revêtu en elle une forme humaine. » (*De nom. div.*, cap. III). Ce qui brillait en elle surtout et lui donnait son incomparable beauté, c'était sa modestie. Tous les Pères de l'Eglise qui ont recueilli la tradition à ce sujet en conviennent. Saint Epiphane, saint Ambroise, saint Jean Damascène ont fait d'elle de ravissants portraits où resplendit par dessus tout la grâce de sa virginité.

Elle était grave et réservée, nous disent-ils, et cependant avenante, séduisante par son affabilité. Pas de gaieté excessive, pas de tristesse non plus. Elle parlait peu, mais sa conversation était char-

mante. Elle s'entretenait toujours de son Fils, des âmes qu'il a rachetées en les aimant jusqu'à la fin, jusqu'à l'extrémité des supplices, et s'appliquait à les instruire, à les convertir, à les captiver dans les liens solides et doux de l'amour de Dieu. Ses gestes étaient naturels et modérés, sa voix pénétrante, sa démarche noble et gracieuse, sa tenue et son abord simples. « Tout son extérieur offrait le miroir de sa belle âme et l'image de sa sainteté. » (S. Ambroise).

Ils ajoutent que ses regards, qu'elle tenait ordinairement baissés, ne s'arrêtèrent jamais sur rien d'inconvenant, et qu'en elle-même quelque chose l'avertissait de l'approche d'un danger pour ses yeux ou pour ses oreilles. Alors elle savait ne pas voir et ne pas entendre. Science inappréciable qui manquait à Eve notre première mère, c'est pourquoi la curiosité la perdit : elle ne sut point fermer ses oreilles au langage insidieux de Satan.

D'ailleurs Marie possédait un préservatif souverain : c'est le travail. En Egypte par exemple, elle met sa pudeur à l'abri dans la solitude de son intérieur où elle coud, file, travaillant de ses mains pour gagner l'entretien de sa vie. Se sachant en pays ennemi, elle ne visite pas les maisons voisines, et même à Nazareth elle ne franchit le seuil d'une maison que si la charité l'y attire et lui fait un devoir d'y pénétrer ou d'y rester.

Enfin elle montre une souveraine modestie dans ses vêtements. « Dans les robes qu'elle porte, dit saint Epiphane, elle se contente de la couleur naturelle de la laine, comme le prouve encore aujourd'hui le voile dont elle se couvrait la tête. » Peut-être même revêtit-elle aussi le cilice, pour affliger sa pauvre chair innocente et expier ainsi nos péchés.

Voilà le portrait de Marie, vous y reconnaissez-vous ?

Je dois dire toutefois que, dans ses vêtements, elle ne se singularisait en rien des femmes de son temps et de son pays. Les mages, suivant un auteur apprécié, la trouvèrent revêtue d'une simple tunique comme il convenait à la femme d'un charpentier (*Auctor imperfecti in Matth., II*), ils lui laissèrent des trésors; elle les distribua aux pauvres, car elle avait fait vœu de ne rien posséder au monde, et elle ne changea rien ni à son extérieur, ni à son costume, ni à son genre de vie. Elle resta vêtue comme une femme du peuple, avec décence et dignité. Ce qu'elle demande surtout de ses enfants, c'est qu'ils aient comme elle l'esprit de pauvreté, qu'ils ne s'attachent point à une vaine toilette qui rapetisse l'âme et concentre sur des objets indignes toutes les forces vives de l'esprit et du cœur. Vous n'êtes pas des créatures vaines, mais sérieuses; arrière donc la vanité! Vous êtes trop grandes pour demeurer occupées de la pensée de brillants colifichets ou de chiffons savamment ordonnés.

Surtout aimez votre intérieur, votre maison où vous trouvez une si douce et sûre solitude. Seule chez vous, *sola in penetralibus*, sous le regard de

Dieu, avec Marie pour miroir de votre vie, dans la compagnie de votre mère, pieuses et laborieuses, ne vous départant jamais de la plus stricte modestie, vous serez heureuses, et de plus vous vous préparerez un double avenir de félicité et d'honneur, dans le temps et dans l'éternité.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XIX

L'AGNEAU PASCAL. — LA SORTIE D'EGYPTE

Plan

1. L'Agneau pascal.
2. Passage de l'ange exterminateur et sortie de l'Egypte.
3. Accomplissement de la promesse faite à Abraham.
4. L'Agneau pascal figure de l'Eucharistie.
5. Voyage du peuple juif; la colonne de nuée et la colonne de feu.
6. Passage de la Mer rouge.
7. Certitude des miracles de Moïse.

1. — Moïse étant sorti pour la dernière fois du palais de Pharaon, fit rassembler tous les anciens des Juifs et leur ordonna de presser les préparatifs du départ pour la nuit suivante. Or ce départ devait être précédé d'un repas extraordinaire, dont Dieu lui-même avait réglé tous les détails. Voici ce qu'ordonne le Seigneur, leur dit Moïse : « Ce soir, chaque famille tuera un agneau sans tache. Si la famille ne se trouvait pas assez nombreuse pour manger cet agneau dans un seul repas, on s'associera quelqu'un des voisins. On en réservera le sang, dont on marquera la porte de chaque maison. L'agneau doit être rôti tout entier et on n'en brisera aucun os. On le mangera avec du pain sans levain et des laitues amères. Voici maintenant en quel état vous serez pour prendre ce repas : vous aurez une ceinture autour des reins, vos chaussures aux pieds et un bâton à la main; vous mangerez debout et à la hâte comme des voyageurs pressés de partir. Le sang de l'agneau qu'on aura mis sur les portes sera la sauvegarde des Juifs. Je verrai ce sang, a dit le Seigneur, et je n'entrerai point dans les maisons qui en seront marquées. Ce repas, vous le ferez non seulement cette nuit, mais chaque année à pareil jour et avec les mêmes cérémonies. Et quand vos enfants vous demanderont ce qu'il signifie, vous répondrez : C'est l'agneau de la Pâque ou du Passage, parce qu'en Egypte le Seigneur passa nos maisons, tandis qu'il frappa toutes les familles des Egyptiens. »

2. — Les Juifs firent donc comme Moïse leur avait commandé de la part de Dieu même. Or, voici qu'au milieu de la nuit, lorsque tout était dans le calme et le silence, un ange extermina-

teur frappa de mort tous les premiers-nés des Egyptiens, depuis le prince fils aîné du roi jusqu'au fils aîné de l'esclave, ainsi que les premiers-nés des animaux. Ce ne fut qu'un cri de désolation dans toute l'Egypte : pas une maison où il n'y eût un mort. Pharaon envoie sur-le-champ chercher Moïse : « Partez, lui dit-il, sortez au plus vite de mes Etats. » Le peuple de son côté employait la contrainte envers les Juifs pour précipiter leur départ. « Nous sommes tous perdus ! » s'écriaient-ils.

3. — C'est ainsi que le peuple juif sortit de l'Egypte conduit par Moïse. Il y avait deux cents ans que Jacob était venu s'y établir avec sa famille ; il y en avait quatre cents que Dieu ayant appelé Abraham dans la terre de Chanaan, lui avait promis de le rendre père d'un grand peuple. Nous pouvons dès à présent vérifier l'accomplissement de cette promesse. Lorsque les Juifs se comptèrent après leur départ, ils étaient plus de six cent mille hommes, sans comprendre ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants, mais seulement les hommes valides de 20 à 60 ans, en état de porter les armes. Ce nombre de six cent mille combattants représente une population d'environ trois millions d'individus. La parole de Dieu avait donc déjà porté les fruits les plus abondants. Mais en faisant cette promesse à Abraham, Dieu n'avait pas seulement en vue ses enfants selon la chair, il parlait surtout de ses enfants selon l'esprit. Or, tous les chrétiens sont enfants d'Abraham par la foi. C'est donc le nombre des chrétiens qu'il faudrait compter, si l'on voulait connaître tous les enfants d'Abraham.

4. — Mais revenons au repas mystérieux que firent les Juifs avant de quitter l'Egypte, repas dont les Juifs de nos jours, après plus de trente-trois siècles, ont religieusement conservé le cérémonial. Demandons-nous ce que peuvent signifier toutes les circonstances extraordinaires qui l'accompagnaient. Sans la sainte Eucharistie, point de réponse. Avec elle tout s'explique à merveille. Dieu voulait que l'Agneau pascal des Juifs fût une image frappante de Jésus-Christ, et il nous indiquait d'avance, dans les cérémonies de ce repas, les dispositions avec lesquelles il faut communier. Rien de plus facile que de s'en convaincre.

L'agneau pascal devait être sans tache ; Notre-Seigneur est la pureté même. — On ne devait briser aucun des os de l'agneau pascal ; sur la croix on ne rompit aucun des os de Notre-Seigneur, quoiqu'on rompit ceux des voleurs crucifiés à ses côtés. — Le sang de l'agneau sauva de la mort les Juifs qui en avaient marqué leur porte ; le sang de Jésus-Christ nous sauve de la mort éternelle. — Il fallait manger l'agneau avec du pain sans levain, c'est-à-dire non altéré par la fermentation, et avec des laitues amères ; pour communier, il faut avoir dans le cœur une grande pureté, jointe à l'amertume de la pénitence. — Il fallait manger l'agneau pascal comme des voyageurs, le bâton à

la main et prêts à partir ; nous sommes sur la terre précisément comme des voyageurs, et la sainte communion est le pain que Dieu nous donne pour nous fortifier dans notre marche vers le ciel. — Désormais donc quand vous entendrez appeler Notre-Seigneur Jésus-Christ l'Agneau de Dieu, l'Agneau pascal, vous comprendrez pourquoi : vous vous rappellerez qu'il a remplacé pour les chrétiens l'agneau pascal des Juifs, qui n'était que son image.

5. — Suivons à présent le peuple juif dans son miraculeux voyage et rappelons-nous que les prodiges opérés en sa faveur étaient le moyen dont Dieu se servait pour le maintenir ferme dans la vraie religion et pour éclairer les nations idolâtres, en leur faisant connaître l'Etre suprême, le seul Maître du ciel et de la terre. Au moment donc où les Juifs quittèrent l'Egypte pour se rendre dans le pays que Dieu leur avait assigné sur la terre, ils formaient douze tribus, et dans toutes ces tribus il n'y avait pas un seul malade. Dieu les fit marcher non pas confondus les uns avec les autres, mais en ordre et comme un corps d'armée. Dès le commencement, pour leur indiquer le chemin qu'ils devaient suivre, le Seigneur forma une grande colonne vaporeuse qui durant le jour avait la couleur d'une belle nuée, mais qui, durant la nuit, paraissait toute de feu et brillante comme le soleil. Un ange était chargé de la conduire. Quand il fallait se mettre en route, la colonne s'avancait, et quand il était temps de s'arrêter, la colonne s'arrêtait jusqu'à un nouvel ordre du Seigneur. Non seulement cette colonne guidait le peuple dans sa marche, mais elle faisait la fonction d'un voile immense, elle le protégeait contre les ardeurs du soleil qui, sans ce secours, eussent été insupportables dans les sables brûlants du désert.

6. — Après quelques campements, on arriva sur les bords de la mer Rouge. Vous tous, mes frères, qui connaissez parfaitement la géographie, vous savez que la mer Rouge, ainsi appelée à cause de ses bancs de corail et de sable rouge, est un bras de mer qui part de l'Océan, s'avance au loin dans les terres et sépare l'Egypte des déserts de l'Arabie. Les Juifs se proposaient d'en contourner la pointe pour se rendre dans le pays que Dieu leur avait promis.

Cependant le roi d'Egypte, Pharaon, s'apercevant que le départ des Juifs dépeuplait son royaume, rassembla à la hâte une armée nombreuse et se mit à leur poursuite pour les forcer à revenir. Un jour donc, vers le soir, les Juifs levant les yeux aperçurent l'armée des Egyptiens qui marchait contre eux. Ils furent saisis d'épouvante, car ils se trouvaient enfermés de tous côtés. Devant eux un bras de mer, qui n'était pas très large en cet endroit, il est vrai — cinq ou six lieues au plus, — mais qu'ils n'avaient aucun moyen de traverser ; derrière, des ennemis aguerries contre lesquels ils n'étaient pas prêts à combattre. Alors ils s'adressèrent à Moïse et se plai-

gnant amèrement : « Est-ce qu'il n'y avait pas assez de tombeaux en Egypte, sans nous amener mourir dans ce désert ? Est-ce qu'il ne valait pas mieux pour nous être esclaves des Egyptiens que de venir nous faire tuer ici ? » Mais Moïse plein de confiance dans le Seigneur, rassura le peuple : « Ne craignez rien, leur dit-il, attendez seulement le miracle que Dieu va faire en votre faveur. Vous voyez aujourd'hui les Egyptiens, eh bien ! vous ne les reverrez plus jamais ! »

Déjà l'Eternel avait dit à Moïse qui le priaït pour son peuple : « Ordonnez aux Juifs de se mettre en marche, et vous, étendez la main sur la mer : elle vous ouvrira un large chemin et vous y marcherez à pied sec, et les Egyptiens apprendront que c'est moi le seul Dieu véritable ! » Aussitôt la colonne qui était à la tête des Juifs changea de place. Elle se porta entre leur camp et celui des Egyptiens. Cette nuée était lumineuse du côté des Juifs, mais du côté des ennemis elle formait une nuit obscure qui les empêchait d'avancer. Moïse en ce moment étendit la main vers la mer qui s'entr'ouvrit ; un vent impétueux en dessécha le fond et les Juifs y marchèrent à pied sec, ayant les eaux à droite et à gauche, comme de hautes murailles. Ils effectuèrent ce miraculeux passage pendant la nuit.

Aux premiers rayons du jour, les Egyptiens s'aperçurent que leur proie leur échappait ; ils se jetèrent avec précipitation dans une route si nouvelle, qui n'avait pas été ouverte pour eux. C'est là que le Seigneur les attendait. Tout à coup une horrible tempête s'élève : des tonnerres et des éclairs partant de la colonne de nuée portent la confusion dans l'armée des Egyptiens ; les chevaux se renversent, les chars se brisent ; on n'entend plus que ce cri d'alarme : « Fuyons les Hébreux, le Seigneur combat pour eux contre nous ! » Il était trop tard. Le Seigneur dit à Moïse : « Etendez la main vers la mer, afin que les eaux retournent à leur place. » Moïse étend la main : l'abîme se referme et tout disparaît englouti dans les flots. Il n'échappe pas un seul homme pour porter en Egypte la nouvelle de ce désastre. A la vue d'un pareil prodige, Moïse et tout le peuple firent éclater leur joie et leur reconnaissance par un cantique magnifique, que vous pouvez lire dans nos Livres saints.

7. — Tel est le fameux miracle de la mer Rouge, miracle qui s'est passé sous les yeux de plus de six cent mille témoins à l'âge d'hommes. Eh bien ! le croiriez-vous, mes frères, aucun fait n'a été plus attaqué par les incrédules. Mais si vous niez ce miracle-là, il faut nier aussi tous les autres opérés par Moïse, il faut nier toute l'histoire du peuple Juif. Car, remarquez-le bien, mes frères, ces grands événements sont l'histoire des Juifs, tellement leur histoire qu'ils avaient des fêtes nationales pour les célébrer et qu'aujourd'hui encore, après quarante siècles, il les célèbrent chaque année dans leurs synagogues. Pour nous, mes frères, nous devons être heureux et fiers à la vue

de tous ces prodiges, que l'Eglise nous donne comme le fondement de notre sainte religion et la preuve la plus éclatante de sa divinité.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXVII

POUR LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

I. — « Le Paraclet, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (Jean, xiv, 26).

Jésus-Christ, étant sur le point de monter au ciel, voulut bien renouveler à ses apôtres l'annonce qu'il leur avait faite sur la venue de l'Esprit-Saint : *Je vais, leur dit-il, vous envoyer le don promis de mon Père. Demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.* (Luc, xxiv, 49). Aussi voyons-nous les apôtres se retirer dans le Cénacle, et là, tous en prière, durant dix jours, ils attendirent l'accomplissement des promesses du Sauveur. Ce ne fut point en vain. *Le jour de la Pentecôte il se fit soudain un bruit du ciel, comme celui d'un vent impétueux qui arrive, et il remplit toute la maison où ils demeuraient. Alors leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu se reposa sur chacun d'eux.* (Act., II, 2-3). Ainsi se réalisèrent les promesses du Sauveur : l'Esprit-Saint prenait possession de son royaume sur la terre pour demeurer avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Telle est la première Pentecôte chrétienne qui a été célébrée dans le monde. Aujourd'hui a brillé dans tout son éclat la magnificence éternelle, quand le Saint-Esprit est descendu sur la sainte congrégation des disciples. Il y a dix jours, nous avons célébré la glorieuse Ascension de Notre-Seigneur ; voici maintenant le cinquantième jour après sa résurrection, la Pentecôte, que l'Esprit divin illumina des rayons de son amour. Les patriarches et les prophètes entouraient ces solennités d'une sainte vénération ; mais ils célébraient celle-ci avec plus de piété que les autres. Le bienheureux Paul se rendait à Jérusalem pour célébrer cette fête, qu'il savait être riche plus que toute autre en grâces merveilleuses. En ce jour, au temps prescrit, Moïse reçut la loi sur le mont Sinaï, et donna aux Israélites les commandements de Dieu. Là, Dieu vient sur la montagne ; ici, le Saint-Esprit descend sous la forme de langues de feu. Là, retentissent les éclats des tonnerres et des voix ; ici, les apôtres sont couronnés de traits de feu différents,

selon le récit sacré ¹. (Act., II). — Admirez cette bonté divine. Après l'unique et décisive victoire remportée par l'Athlète du genre humain pour l'univers entier au nom duquel il combattait, après avoir arraché notre fragile nature au joug de l'enfer et l'avoir élevée jusqu'aux hauteurs de son royaume, Jésus-Christ aujourd'hui, selon sa promesse, lui fait don du Saint-Esprit dont il avait dit à ses apôtres : *Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur* (Jean, XIV, 16), c'est-à-dire, un autre non moins grand, un autre Consolateur égal en gloire, ayant même nature et même substance divine. Il veut que la foi de ses disciples, préparée par sa parole infaillible à l'attente d'un don aussi grand, sache bien que celui que le Père doit envoyer à la place d'un Dieu, est vrai Dieu lui-même. Et l'Esprit-Saint qui descend en ce jour, comme une rosée sanctifiante, dans les temples que ses apôtres lui ont préparés en leurs cœurs, n'y vient pas comme un hôte de passage, mais comme le Consolateur éternel qui les a toujours habités. De même que Jésus avait dit lui-même à ses apôtres : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (Matth., XXVIII, 20), de même il dit du Saint-Esprit : *Le Père vous donnera un consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous*. (Jean, XIV, 16). Il était donc aujourd'hui au milieu de ses fidèles, non seulement comme un visiteur et pour l'œuvre qu'il venait accomplir, mais encore par l'effet de son éternelle présence divine. Ce ne fut pas le seul parfum, ce fut la substance même du baume divin qui coula dans les vases ; quant au parfum, il devait remplir toute l'étendue du monde, afin que ceux qui s'approcheraient de ces vases et respireraient la doctrine qui y était contenue, devinssent eux-mêmes capables de contenir Dieu et de participer à sa gloire. Il se posa donc sur la tête de chacun d'eux en forme de langue de feu, selon le témoignage du Sauveur : *Je suis venu mettre le feu sur la terre*. (Luc, XII, 49). Il a été d'ailleurs écrit de lui : *Notre Dieu est un feu qui consume*. (Deut., IV, 24). Il répandit donc sur ses apôtres des flots de vive lumière, afin qu'eux-mêmes fussent ensuite pour l'univers entier les douze rayons du soleil éternel, les douze lampes de vérité ; afin qu'ils pussent arroser et remplir du vin nouveau, dont ils étaient enivrés, les cœurs altérés de tous les peuples ². — Mais écoutez encore Jésus-Christ dire à ses apôtres que cet Esprit-Saint qui doit venir en eux, ne vient sur la terre que pour habiter dans leurs cœurs : *Le monde, dit-il, ne peut le recevoir parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point, mais pour vous vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera au milieu de vous et qu'il sera en vous*. (Jean, XIV, 17). L'Esprit-Saint fait donc sa demeure conjointement avec le Père et le Fils dans les justes, dans l'intérieur de leur âme,

comme Dieu dans son temple. La Trinité toute entière, Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit viennent à nous lorsque nous venons nous-mêmes à eux en obéissant à leurs inspirations ; ils viennent à nous en nous comblant de leur lumière, nous venons à eux en la contemplant ; ils viennent en nous remplissant de leurs dons, nous venons à eux en les recevant. Cette vision n'a aucun rapport avec les sens extérieurs, elle est tout intérieure, et cette demeure n'est point passagère, elle est éternelle ¹. Il est donc facile de comprendre pourquoi le monde ne peut recevoir l'Esprit-Saint. Car ici le monde est pris dans le même sens que l'Apôtre en a parlé lorsqu'il a dit : *La prudence de la chair est ennemie de Dieu, elle n'est point soumise à la loi, et elle ne peut l'être*. (Rom., VIII, 7). C'est comme si nous disions : L'injustice ne peut être juste. Le monde, en cet endroit, signifie ceux qui sont pleins de l'amour du monde, amour qui ne vient point du Père. (I Jean, II, 16). Aussi, rien de plus contraire à cet amour du monde, que l'amour de Dieu répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. Car l'amour du monde est privé de ces yeux invisibles par lesquels nous ne pouvons voir l'Esprit-Saint que d'une manière invisible. C'est pourquoi l'Esprit-Saint sera dans les apôtres pour y demeurer, il ne demeurera point au milieu d'eux pour y être, car il faut d'abord être quelque part avant d'y demeurer. Jésus-Christ ne veut pas qu'ils entendent ces paroles : *Il demeurera au milieu de vous*, d'une demeure visible, comme celle d'un hôte à qui l'on donne l'hospitalité ; et il explique ces paroles : *Il demeurera au milieu de vous*, en ajoutant : *Il sera en vous*. On ne peut donc le voir que d'une manière invisible, et s'il n'est pas en nous, nous ne pouvons en avoir la connaissance. C'est ainsi que nous voyons le visage d'un autre, et nous ne pouvons voir le nôtre ; et au contraire, nous voyons notre propre conscience, tandis qu'il nous est impossible de voir la conscience d'un autre. La conscience, il est vrai, ne peut être qu'en nous, tandis que l'Esprit-Saint existe indépendamment de nous, et il nous est donné pour être en nous. Or, s'il n'est pas en nous, il nous est impossible de le voir, de le connaître, comme il doit être vu et connu ². — Le Saint-Esprit trouva donc les apôtres réunis dans le Cénacle pour graver la loi dans leurs âmes, lui qui, sur la montagne, l'avait écrite sur les dix tables ; il l'avait alors gravée sur la pierre à cause de la dureté des cœurs des Juifs, maintenant il l'écrivit dans les âmes des apôtres, où règnent la crainte et l'amour. Là, il traça la loi avec la flamme de l'éclair ; ici, c'est un feu caché qui délia les langues des apôtres. Les Israélites fuyaient loin de la montagne, pour ne point entendre la terrible voix de Dieu ; ici, les nations de l'univers, loin de fuir, accourent pour écouter

¹ S. Aug., *Serm.* CLXXXVI, n. 1, trad. Vivès.

² S. Aug., *Serm.* CLXXXII, n. 1 et 2, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *In Joan.*, Tract. LXXVI, n. 4, trad. Vivès.

² *Ib.*, Tract. LXXV, n. 4 et 5.

les suaves accents du Consolateur. Vous avez entendu les noms des Parthes, des Mèdes, des Indiens, des Perses, des Crétois, des Arabes et de tant d'autres que désignent les Actes des apôtres. Le monde entier était là représenté devant le Cénacle au beau jour de la Pentecôte. Quant à nous, célébrons cette fête dans la joie et l'amour, puisque nous aussi nous avons reçu le gage précieux de l'Esprit-Saint qui habite en nous, qui est notre consolation de chaque jour, et qui nous fait vivre avec Jésus-Christ ¹. »

II. — « Que votre cœur ne soit pas troublé, et qu'il ne s'effraie point. » (Jean, xiv, 27).

Combien les apôtres avaient raison d'être troublés et de se laisser dominer par la tristesse ! Jésus allait les quitter, et en présence de la mission qui leur serait confiée ils se sentaient incapables de la mener à bonne fin. Mais Jésus-Christ, qui savait quelle transformation s'opérerait en eux lorsqu'ils auraient reçu le Saint-Esprit, cherche à les prémunir contre toute pensée de crainte et de découragement. Aussi dès le jour de la Pentecôte, les apôtres sont-ils changés en hommes nouveaux : ils parlent de Jésus que les Juifs ont crucifié et rejeté, comme étant le Sauveur envoyé pour délivrer les hommes, et cependant ce sont les mêmes apôtres qui ont abandonné leur Maître durant les heures de la passion et qui n'ont pas voulu croire à sa résurrection. Et voici qu'après avoir prêché devant tout le peuple, malgré les chefs de la nation, ils s'en iront à travers tout l'univers pour y annoncer la bonne nouvelle. Quelle est donc la transformation que le Saint-Esprit a opérée dans les apôtres en ce beau jour de la Pentecôte ?

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Les apôtres avaient, il est vrai, la foi ; mais il leur manquait la constance dans la foi. Ils auraient pu sans doute prêcher Jésus-Christ dans tout l'univers, mais non combattre pour lui jusqu'à la mort ; aussi la palme du martyre ne couronna-t-elle aucun des disciples avant la venue du Saint-Esprit. En outre, leurs yeux ne voyaient plus le divin Maître, dont la prédication visible les fortifiait auparavant, et qui les édifiait par ses miraculeuses vertus. Pendant qu'ils étaient avec lui, ils croyaient aisément à ce qu'ils voyaient : la foi avait les sens pour auxiliaires, elle était affermie par le témoignage des œuvres, alimentée par les signes et les miracles. Mais après que Jésus, s'élevant à leurs yeux, eût disparu dans le ciel, leurs intelligences étonnées et pleines de crainte ne pouvaient plus par elles seules se préoccuper dignement des choses éternelles ; leurs cœurs étroits ne suffisaient plus aux grands mouvements des émotions divines ; il n'auraient pu comprendre comment le Christ est le Verbe de Dieu avec Dieu. C'est ce que Notre-Seigneur lui-même,

quand il était encore présent de corps ici-bas, voulut leur faire entendre par ces mots : *J'ai encore beaucoup de choses à dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent ; lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité.* (Jean, xvi, 12-13). Vous le voyez ; après l'éloignement de l'adorable et souveraine Vertu, les esprits des disciples furent agrandis jusqu'à pouvoir contenir les immenses trésors de la lumière divine et l'intelligence de la vérité. Or, il n'y a que Dieu dont la munificence puisse ainsi accumuler la grâce, augmenter la sagesse et rendre la constance inébranlable. Considérez donc ce qui manquait aux apôtres de grandeur d'âme et de perfection, avant la descente du Consolateur. Auparavant, en voyant Jésus marcher sur la mer, dont les flots courroucés s'apaisaient devant lui, et dont la surface mouvante portait docilement ses pieds comme un chemin sur la terre ferme, *ils se troublèrent, disant : C'est un fantôme ; et dans leur frayeur, ils crièrent.* (Matth., xiv, 26). Après avoir été remplis de l'Esprit-Saint, ils ne s'écrient plus : *C'est un fantôme* ; ils disent : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu* (Jean, i, 1), et encore : *C'était la véritable lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde* (Ib., 9) ; et l'Apôtre à son tour : *Il est avant tout, et toutes choses subsistent par lui.* (Coloss., i, 17). L'un des disciples, Thomas, avant d'avoir reçu le don du Saint-Esprit, cherche Dieu dans les blessures de la chair sur le corps de Jésus-Christ déjà gloriifié, sur ce corps qui habite déjà le ciel, et tant qu'il n'a pas le témoignage des traces des clous et des cicatrices pour le contraindre à croire à l'incorrupible divinité, il s'écrie : *Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.* (Jean, xx, 25). Au contraire, un autre disciple, rempli de la science du Saint-Esprit, s'écrie avec confiance : *Nous vous annonçons la parole de vie, qui était dès le commencement, que nous avons entendue, que nous avons vue de nos yeux, que nous avons considérée, et que nos mains ont touchée ; nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père et qui nous est apparue.* (I Jean, i, 1-2). Ailleurs l'apôtre saint Paul, après avoir été enrichi des dons du divin Consolateur, dit en toute assurance : *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant.* (II Cor., v, 16). Comme la Passion de Notre-Seigneur était proche, le bienheureux Pierre, que n'avait pas encore affermi le souffle du divin Paraclet, ne veut pas être séparé corporellement de Jésus ; il tire l'épée contre Judas et ceux qui le suivent, et croit qu'il faut repousser la violence par la violence. Saint Etienne, au contraire, plein de l'Esprit-Saint, ne cherche plus Jésus-Christ sur la terre, mais il voit la gloire de Dieu dans le ciel ouvert à ses yeux, et loin de songer à la vengeance, il prie pour ses bourreaux et s'écrie : *Seigneur, ne leur imputez*

¹ S. Aug., *Serm.* CLXXXVII, trad. Vivès.

point ce péché. (Act., VII, 39). Avant la venue du Saint-Esprit, au temps même de la Passion du divin Maître, parmi ses disciples, les uns s'enfuient, les autres sont effrayés par la voix d'une servante, et la peur s'emparant de leurs âmes, ils vont jusqu'à renoncer leur Dieu. Mais quand le Saint-Esprit les eut illuminés et affermis dans la foi, torturés par les bourreaux, battus de verges, ils allaient, se réjouissant de ce qu'ils étaient dignes de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus-Christ. Eux qui avaient nié, jurant qu'ils ne connaissaient point cet homme, ils se font gloire maintenant des supplices endurés pour lui, et sous l'action du Saint-Esprit ils pensent que c'est peu, ce qu'ils supportent pour l'amour du Christ. Avant, il suffisait de la parole pour les effrayer; maintenant les persécutions et les tortures les fortifient; ce ne sont pas seulement leurs paroles, ce sont leurs actes qui confessent le Seigneur, et ils donnent leur sang pour prouver la grandeur de leur affection. Soutenus au milieu des tortures par le vin généreux de la charité divine, ils s'écrient : *Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous.* (Rom., VIII, 18). Aussi les bienheureux apôtres, brûlants de cette ardeur de la foi dont Notre-Seigneur lui-même a dit : *Je suis venu mettre le feu sur la terre; et je ne veux autre chose, sinon qu'il soit allumé* (Luc, XII, 49), étaient accusés par la multitude railleuse d'être ivres; on disait d'eux : *Ils sont pleins de vin nouveau.* (Act., II, 13). Ils l'étaient en effet; ils avaient été renouvelés par l'Esprit-Saint, et en eux apparaissait ce qu'avait dit le Seigneur lui-même : *On met du vin nouveau dans des vases neufs.* (Matth., IX, 17) ¹. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que, en les entendant parler diverses langues, quelques-uns se mirent à les railler. Et vraiment, ils étaient devenus des vases neufs par l'opération du don de la sainteté, afin que le vin nouveau, c'est-à-dire la grâce du Saint-Esprit, après les avoir remplis, leur fit acquérir par sa fermentation le pouvoir de parler toutes les langues, miracle qui était le signal incontestable de la propagation de l'Eglise catholique parmi toutes les nations ². Qu'elle est belle la réciprocité d'amour, qui garde à Dieu un cœur toujours prêt à le recevoir! Il en fut ainsi pour les apôtres, et les rayons de la divinité les inondèrent d'une splendeur sans égale. Voici le feu divin : il ne brûle pas, il illumine; il ne consume pas, il éclaire. Il a trouvé la pureté dans le tabernacle de leurs cœurs, et sa munificence leur prodigue gratuitement les trésors de la grâce. Dès qu'il a vu les vases exempts de toute souillure, il a daigné les remplir de vin nouveau. Et le vin fermenta bientôt dans ces vases, où résonnèrent les accents de toutes les langues humaines. Comment n'auraient-ils pas eu la connaissance de toutes les

langues du monde; ceux qui reçurent en eux le vin du Saint-Esprit et le feu caché de sa grâce? Pendant que beaucoup admiraient un aussi grand miracle, d'autres disaient en raillant : *Ils sont pleins de vin nouveau.* Ils disaient bien sans le savoir; la vendange en fermentation rejette, en effet, les résidus immondes, pour ne garder que le parfum et l'arome cachés. Les vases neufs avaient reçu le vin nouveau, afin que ce vin s'y conservât toujours pur, et qu'eux-mêmes demeuraient neufs dont le prophète disait : *Envoyez votre Esprit, Seigneur, et ils seront créés de nouveau et vous renouvellez la face de la terre.* (Ps., CIII, 30). La face de la terre a vraiment été renouvelée, elle s'est transformée merveilleusement, quand la langue pleine de grâce y a chanté les accents de Dieu. Il envoya la divine flamme, et prépara sa lyre pour se chanter lui-même ³. »

III. — « Je vous ai dit ces choses avant que cela arrive, afin que lorsque ce sera arrivé, vous croyiez. » (Jean, XIV, 29).

Quand Notre-Seigneur parlait ainsi, ses apôtres étaient loin de croire quelles seraient les grâces qui leur étaient destinées pour les rendre capables de remplir leur mission. Ils ont entendu les prophéties et ils en ont voulu la réalisation. Quant à nous, nous connaissons les prophéties, nous savons comment elles se sont accomplies, et de plus l'Esprit-Saint vient en nous comme il est venu dans les apôtres; en sorte que pour croire, nous n'avons pas besoin du témoignage que nous fournissent les siècles écoulés, nous voyons, nous touchons de nos mains, nous entendons l'Esprit-Saint parler à nos âmes et venir répandre en nous la charité de Dieu. C'est pourquoi nous célébrons aujourd'hui et l'anniversaire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres réunis dans le Cénacle, et le jour de la Pentecôte qui s'est levé pour chacun de nous et qui, pour nous, ne devrait point avoir de lendemain, puisque l'Esprit-Saint ne vient dans une âme que pour y demeurer éternellement.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « En effet, loin de nous la pensée de croire que les apôtres seuls aient reçu l'Esprit-Saint. Ce vin nouveau enflamme aussi, cette coupe généreuse enivre chaque jour les cœurs des fidèles et les âmes qui se convertissent. Et nous sommes souvent témoins de ces conversions. Ce sont des hommes que le désir de leur salut pousse à fuir leurs parents et leur patrie; ils sortent volontairement de leur pays et de leur famille, et morts à ce monde, ils cherchent selon l'esprit d'autres parents pour leurs âmes; libres ils viennent sous le joug, ils recherchent l'humilité, ils dédaignent le faste, ils désirent être ce qu'ils avaient méprisé, et ce qu'ils étaient, ils le haïssent; étrangers en ce monde et pleins de

¹ S. Aug., *Serm.* CLXXXII, n. 3 et 4, trad. Vivès.

² Id., *Serm.* CLXXXIII, n. 3.

³ Id., *Serm.* CLXXXVI, n. 2.

l'image de l'autre, ils foulent aux pieds les faux biens de la terre et soupirent après l'éternelle patrie. Enivrés de ce vin nouveau qui les transforme, ces hommes préfèrent l'abstinence aux délices, les veilles au doux sommeil, aux richesses la pauvreté; ils pensent qu'il n'y a pas de plus exquises voluptés que les fatigues de la lutte contre les vices. Ce que le monde croit vil est précieux à leurs yeux, et ce qu'ils avaient regardé comme précieux leur paraît vil. Ils aiment leurs ennemis et rendent le bien pour le mal, ils ne sont pas ébranlés par les persécutions, ils ne s'irritent pas contre les opprobres, ils ne se laissent point abattre par l'injustice; pleins du feu de l'Esprit-Saint et du désir de la récompense éternelle, ils ne sentent aucun de ces maux. Ce vin spirituel soutenait les martyrs quand, repoussant, rejetant toutes les séductions de ce siècle, ils allaient au devant des tortures, oublieux de leurs biens et de leurs affections, de leurs patrimoines et de leurs familles; ils surmontaient la pitié qu'éveillaient en eux les sanglots de leurs petits enfants, les cris de leurs parents qui couvraient leurs têtes de poussière, et la désolation des mères s'arrachant les cheveux et déchirant leurs poitrines. Comme enivrés du vin spirituel, les martyrs ne voyaient rien de tout cela, ils ne connaissaient pas leurs proches; sous l'influence de l'Esprit-Saint répandu dans tout leur être, ils volaient aux tortures, aux supplices, comme à des consolations et à des couronnes. Quant à nous, agissons de telle sorte que chaque jour nos œuvres chastes et nos chastes âmes engagent l'Esprit-Saint à se fixer en nous. Par la pureté de nos sens et de nos pensées, par une constante vigilance sur nos paroles et sur nos cœurs, nous devons être toujours dignes de sa venue et de ses lumières, et lui paraître exempts de toute souillure. *Les mauvaises pensées séparent de Dieu.* (Sages., I, 3). D'autre part, appliquons-nous à nous affranchir de tout sentiment d'envie et de malice, car *la sagesse n'entre pas dans une âme malicieuse, elle n'habite pas dans un corps esclave du péché.* (Ib., 4). Les âmes qui négligent de se confier à la garde et à la protection de l'Esprit-Saint deviennent la proie de la colère et de l'orgueil. Ainsi, n'attristons pas le Consolateur par ces sortes de passions; engageons-le plutôt à s'établir dans notre cœur par notre humilité, par notre amour de la paix, et faisons sa joie par nos œuvres et par nos progrès. Il a dit lui-même : *Où est le lieu de mon repos, si ce n'est sur le cœur brisé et repentant qui tremble à mes paroles ?* (Is., LXVI, 1). Que si nous désirons être dignes de recevoir un tel hôte, purifions d'abord la demeure de notre âme des détestables mouvements de l'orgueil, des immondices de la vanité, du péché de tiédeur, dont le Seigneur a dit lui-même : *Plût à Dieu que tu fusses froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche* (Ap., III, 15-16), c'est-à-dire je te rejeterai de mon cœur. Que la demeure de notre âme soit prête chaque jour à recevoir son roi. Ornons-

la des diverses fleurs des mœurs irréprochables. Remplissons-la des suaves et rares parfums de la chasteté, de l'encens de la foi et de la componction, du baume de la bienveillance, des senteurs de la charité. Retranchons les vices, greffons les vertus, détruisons en nous la demeure du démon et changeons-nous en un temple de Dieu; que cet hôte incomparable, charmé par la beauté de ce séjour, s'y établisse à jamais. Il est descendu vers nous, afin que nous puissions nous élever jusqu'à lui¹. — Mais remarquons que l'Esprit-Saint, tout en se communiquant à tous, n'accorde pas à tous les mêmes dons. Que personne ne vienne dire : « J'ai reçu l'Esprit-Saint, pourquoi n'ai-je pas reçu aussi le don des langues ? » Ecoutez. On appelle âme notre esprit, qui fait vivre tous les hommes; on donne le nom d'âme à cet esprit qui communique la vie à chacun d'eux. Or, voyez quel est l'office de l'âme dans le corps. Elle donne la vie et le mouvement à tous les membres; c'est elle qui voit par les yeux, qui entend par les oreilles, qui sent par les narines, qui parle par la langue, qui marche par les pieds; elle est présente dans tous les membres pour leur communiquer la vie, et avec la vie qu'elle leur communique à tous, elle assigne à chacun sa fonction spéciale. Ainsi l'œil n'entend pas, ni l'oreille ni la langue ne voient, ni l'oreille ni l'œil ne parlent, et cependant ils vivent. La vie est commune à tous, mais les fonctions sont diverses. Il en est ainsi de l'Eglise de Dieu. Il est des saints par lesquels elle fait des miracles, d'autres par lesquels elle enseigne la vérité; dans ceux-ci, elle garde la virginité; dans ceux-là, elle reste fidèle à la chasteté conjugale; les uns ont une fonction, les autres une autre; chacun d'eux a une destination spéciale, mais tous ont la même vie. Or, ce que l'âme est pour le corps de l'homme, l'Esprit-Saint l'est pour le corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise; l'Esprit-Saint opère dans toute l'Eglise les mêmes effets que l'âme produit dans les membres d'un seul corps. Considérez encore attentivement ici ce que vous devez éviter, observer et craindre. Il arrive quelquefois qu'on retranche quelque membre dans le corps, ou plutôt du corps de l'homme; c'est la main, le doigt ou le pied; or, l'âme suit-elle le membre retranché? Lorsqu'il faisait partie du corps, il était vivant; il perd la vie aussitôt qu'il en est retranché. Il en est de même pour tout chrétien catholique: il vit tant qu'il est uni au corps de l'Eglise; dès qu'il s'en sépare, il devient hérétique; l'Esprit n'anime plus ce membre retranché. Si donc vous voulez avoir en vous la vie de l'Esprit-Saint, attachez-vous étroitement à la charité, aimez la vérité, désirez l'unité, afin de parvenir à la bienheureuse éternité². »

¹ S. Aug., *Serm.* CLXXXII, n. 5 et 6, trad. Vivès.

² Id., *De Tempore*, *Serm.* CCLXVII, cap. IV, n. 4.

XXVIII

POUR LE PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — « Remettez, et il vous sera remis. »

(Luc, vi, 37).

I. — Dans le saint Evangile, il n'y a pas un précepte qui soit plus souvent rappelé que celui qui nous ordonne de pardonner aux autres les fautes dont ils se sont rendus coupables envers nous. Retenons seulement la déclaration solennelle que Jésus-Christ a faite sur ce sujet. *Pour moi, a-t-il déclaré, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* (Matth., v, 44). Le monde n'avait jamais entendu rien de semblable : l'amour envers nos ennemis, le bien à leur faire, et les prières que nous devons adresser à Dieu pour nos persécuteurs et nos calomnieurs. Voilà les obligations que nous avons à remplir pour arriver à observer ce précepte du pardon des injures. Et quand Jésus-Christ nous dit ici : *Remettez, et il vous sera remis*, il nous donne à entendre que si nous refusons de pardonner, nous dressons un tribunal contre nous, car de même que, dans la rémission des péchés, c'est nous qui posons le principe, de même c'est sur nous que sera prise la mesure de notre condamnation.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Réfléchissez sur la responsabilité qui vous incombe, et non seulement vous ne refuserez pas le pardon à ceux qui vous ont fait tort, mais encore vous vous hâterez de les prévenir, pour que votre démarche vous soit à vous-même une cause de pardon, une source de consolation dans vos maux. Les enfants de la Gentilité qui n'espéraient rien de grand, ont souvent montré sur ce point beaucoup de philosophie ; et vous, que sollicitent de si magnifiques espérances, vous hésitez, vous restez en arrière ? Ce que le temps fait tout seul, vous n'avez pas le courage de le faire avant le temps par respect pour la loi de Dieu ? Vous aimez mieux que votre passion s'éteigne sans mérite de votre part qu'en méritant une récompense. Si vous laissez au temps le soin de tout faire, vous n'en aurez rien de plus. Que dis-je ? vous serez rigoureusement puni de ce que la loi de Dieu n'a pu vous déterminer à faire une œuvre que le temps se charge d'accomplir. Si vous me dites que le souvenir de l'injure vous enflamme d'indignation, rappelez-vous aussi le bien qu'a pu vous faire celui dont vous vous plaignez, pensez aux torts dont vous-même avez été coupable envers les autres. Il a dit du mal de vous, il vous a couvert de honte ? Repassez dans votre esprit tout ce que vous avez dit de mal à votre tour. Comment obtiendrez-vous une indulgence que vous n'avez jamais accordée ? Vous n'avez rien dit de tel, m'objectez-vous. Mais vous avez écouté les médisants, en approuvant leur langage.

Or, cela même est un péché. Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'oubli des injures, à quel point il est agréable à Dieu ? Il fait tomber sa vengeance sur ceux qui se réjouissent des justes châtiments qu'il inflige ; alors même qu'un homme subit un juste châtiment, vous ne devez pas en éprouver de la joie. Après bien d'autres reproches, un prophète ajoute celui-ci : *Ils n'ont rien senti dans les revers de Joseph* (Am., vi, 6) ; et un autre dit : *La voisine n'est pas allée porter ses doléances dans la maison qui tient à la sienne.* (Mich., i, 11). Et cependant Joseph, c'est-à-dire les tribus issues de Joseph, aussi bien que les habitants de la maison voisine, ne recevaient que le châtiment voulu de Dieu ; mais Dieu voulait de plus qu'on prit part à leur affliction. Or, s'il n'est pas permis de s'élever contre les personnes que Dieu châtie, s'il est même ordonné de compatir à leurs souffrances, l'obligation ne saurait être que plus grande à l'égard de ceux qui nous ont offensés nous-mêmes. C'est le signe de la charité que le Seigneur préfère à toutes choses. Voyez, d'autre part, Dieu s'est-il occupé de l'auteur de l'injure ? Est-ce qu'il envoie celui qui a fait le mal vers celui qui l'a souffert ? Est-ce à lui qu'il ordonne de quitter l'autel pour aller se réconcilier avec son frère ? Mais c'est pour vous apprendre à le prévenir que le Seigneur vous a surtout promis une ineffable récompense. Si vous vous réconciliez parce que vous en êtes prié, ce n'est pas le divin précepte, c'est le zèle d'un homme qui ravive l'amitié : votre couronne passe donc à l'autre, vous avez perdu la palme du combat ¹. »

II. — Mais remarquez quels sont les motifs que Jésus-Christ vous met sous les yeux pour vous porter à pardonner au prochain. Ici il vous dit : *Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux* (Luc, vi, 36) ; et ailleurs il dit : *Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes.* (Matth., vi, 45). Saint Paul, en nous parlant de cette loi du pardon, nous en indique d'autres, lorsqu'il écrit aux Ephésiens : *Soyez bons les uns envers les autres, soyez miséricordieux, pardonnez-vous réciproquement, et comme Dieu vous a pardonné dans le Christ. Soyez donc les imitateurs de Dieu, étant ses fils bien-aimés, et marchez dans la dilection, à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, victime offerte à Dieu en odeur de suavité.* (Eph., iv, 32 ; v, 1-2). Nous sommes donc appelés à être les imitateurs et à prendre Jésus-Christ pour notre modèle dans la charité que nous devons témoigner à ceux qui nous ont offensés. Quelle belle vocation !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Pardonnez, et l'on vous pardonnera ; si vous êtes impitoyables, on le sera pour vous. Ainsi a parlé Jésus-Christ,

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom., LXXIX, n. 4. trad. Vivès.

et c'est bien ainsi qu'il faut parler à des hommes qui possèdent la vraie philosophie et qui croient à l'avenir. Mais Paul ne s'en tient pas néanmoins là pour frapper ses auditeurs; il s'inspire aussi du passé. Cela pousse à fuir le supplice; ceci nous élève à la participation d'un bien. Imitez le Christ nous dit l'Apôtre. Proposer à l'homme d'imiter Dieu, apparemment c'est assez l'exhorter à la vertu. Le second mobile l'emporte de beaucoup sur le premier : *Dieu fait lever le soleil sur les méchants comme sur les bons, et fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes.* (Matth., v, 35). Il ne se borne pas à nous proposer Dieu pour modèle; il veut de plus que, dans les bienfaits dont nous sommes favorisés, nous ayons pour le prochain des entrailles paternelles. Par cette expression, il entend l'amour et la compatissance. Nous ne pouvons pas, étant homme, ne pas souffrir; et voilà qu'il trouve un second remède. C'est que nous soyons compatissants les uns à l'égard des autres : *Pardonnez-vous réciproquement.* Il n'y a pas ici de parité véritable : si vous faites grâce maintenant, on vous fait grâce ensuite, tandis que vous ne pouvez rien accorder à Dieu. Ajoutez que vous êtes en face d'un serviteur comme vous, et que Dieu traite avec son serviteur à lui, avec un ennemi plein de haine. *Comme Dieu vous a pardonné dans le Christ.* C'est encore là un profond sujet de méditation. Le divin pardon n'est pas chose facile et simple : il en a coûté la mort du Fils. Pour vous pardonner, Dieu a sacrifié son Fils unique; et vous, voyant souvent que le pardon ne vous coûterait ni danger ni dépense, vous ne l'accordez pas. Mais pardonnez à votre frère, et vous voilà l'imitateur de Dieu, c'est à Dieu que vous êtes assimilé. Il est mieux de pardonner les fautes que de remettre une dette matérielle. En remettant celle-ci, vous n'avez pas le mérite d'imiter Dieu : en pardonnant les fautes vous l'imitiez. Voici maintenant une plus noble exhortation : *Etant ses fils bien-aimés.* Vous avez un autre motif d'imitation, ce n'est plus seulement à cause de ses bienfaits, c'est encore parce que vous êtes ses enfants, *ses enfants bien-aimés.* *Marchez donc dans la dilection.* Cela résume tout. Cela étant, plus de colère, plus d'emportements, plus de clameurs : toutes les choses de ce genre ont disparu. Aussi l'Apôtre place-t-il en dernier lieu ce point capital. Comment êtes-vous devenu l'enfant de Dieu ? C'est un don gratuit, un vrai pardon. En partant donc de ce principe en vertu duquel vous avez été favorisé d'un tel honneur, pardonnez vous-même à votre prochain. Pourquoi ? Afin qu'on vous pardonne. C'est là le propre des âmes reconnaissantes; une telle exhortation est un signe de noblesse et de grandeur. *Comme le Christ nous a aimés, a dit l'Apôtre.* Vous faites grâce à vos amis, c'est à ses ennemis qu'il a fait grâce : l'exemple du Seigneur est donc d'une incontestable supériorité. Que devient alors la comparaison ? N'est-il pas évident que nous devons faire du bien à nos ennemis si nous vou-

lons qu'elle existe ? C'est pourquoi ne nous bornons pas à dire au Seigneur : Daignez oublier nos péchés; disons-nous chacun à nous-même : Oublions les offenses de nos frères. Vous êtes le premier à prononcer; le Seigneur Dieu ne fait que vous suivre; c'est vous qui rédigez la loi relative au pardon et au châtiment, et qui prononcez sur ce point la sentence. Voilà pourquoi il dépend de vous que Dieu oublie ou qu'il n'oublie pas. Aussi Paul ordonne-t-il aux fidèles de pardonner si l'on a quelque grief contre un autre, et de pardonner si bien qu'il ne reste plus une ombre de ressentiment. (Coloss., iii, 12) ¹. »

III. — Nous le savons, quand Dieu nous demande de pardonner les injures, il exige de nous un grand acte de vertu. Bien des chrétiens ne se sentent point la force de l'accomplir, parce que l'orgueil ou toute autre passion domine nos âmes et nous rend aveugles. Et si nous leur parlons des exemples de Jésus-Christ, que nous avons à imiter, ils nous répondent : « Comment voulez-vous que je puisse pardonner à celui qui se glorifie du mal qu'il m'a fait, qui n'en témoigne aucun repentir et qui même abusera du pardon que je lui donnerai pour continuer à me mépriser et à me calomnier ? Allez plutôt vers lui pour l'amener à de meilleurs sentiments. S'il vient implorer mon pardon, je me laisserai fléchir; c'est tout ce que je puis faire. Pour moi, je ne lui veux pas de mal, je lui pardonne devant Dieu, mais ne me demandez point davantage. » Et nous, nous répondons à ces chrétiens : « Est-ce là pratiquer la charité que Dieu vous demande ? Voyez David en présence de Saül et suivez l'exemple qu'il vous a donné. »

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « David eut toutes facilités de se venger de Saül qui le poursuivait; toutes les circonstances le poussaient à mettre à mort son ennemi; il lui était livré en quelque sorte enchaîné. Or, vous savez que nous mettons la main à une œuvre avec d'autant plus d'empressement que cette œuvre est plus facile et que l'espérance du succès avive en nous le désir de la poursuivre et de l'accomplir. C'est ce que David éprouva; mais ni les conseils et les excitations d'un officier, ni le souvenir du passé, ni aucune autre chose ne le décida à répandre le sang; la facilité de cet acte l'en détournait, et il considéra que si Dieu lui avait livré son ennemi, c'était pour lui fournir une occasion de déployer une philosophie plus parfaite. David savait bien pourtant qu'une fois sorti de ses mains, Saül le persécuterait derechef; mais il aimait mieux respecter la vie de son persécuteur, au prix de sa propre sécurité, que de l'immoler pour assurer la conservation de ses jours. Néanmoins, eût-il alors mis Saül à mort, la gloire de sa vertu fût demeurée intacte, non seulement parce que, en se vengeant, il n'aurait fait que répondre aux agressions

¹ S. Chrys., *Ad Eph.*, Hom. xvii, n. 1, trad. Vivès.

² Id., *In Joan.*, Hom. xxxix, n. 5.

injustes de son adversaire, mais encore parce qu'il aurait observé cette loi *Ceil pour ceil* (Deut., xix, 21) avec une modération surprenante. Il n'aurait pas effectivement rendu meurtre pour meurtre; mais en retour des trépas sans nombre par lesquels Saül s'était efforcé de l'atteindre, non pas une ou deux fois, mais plusieurs fois, il ne lui aurait infligé qu'un seul trépas. D'autre part, la crainte de l'avenir, en le poussant à la vengeance, aurait légitimé aussi bien que le reste la couronne décernée à sa patience. Aussi David, donnant l'exemple d'une philosophie nouvelle et inconnue, ne se laissa point entraîner à la vengeance. Comme s'il se fût agi d'un bienfaiteur, d'un homme qui lui aurait fait beaucoup de bien, il épargne son persécuteur et son ennemi. Quelle excuse aurons nous donc, nous qui conservons la mémoire des offenses passées, et qui tirons vengeance de ceux qui nous ont affligés, lorsque David, après avoir tant souffert sans le mériter, et avec la perspective d'épreuves plus nombreuses et plus rudes encore s'il conserve la vie de son ennemi, l'épargne néanmoins de telle façon qu'il aime mieux vivre lui-même au milieu des dangers, dans la crainte et le tremblement, que de mettre légitimement à mort celui qu'il savait devoir lui susciter d'innombrables vexations? Quant à sa charité et à sa bienveillance, ce qu'il fit ensuite nous les fait connaître. En effet, s'il coupa le bord de son manteau, s'il enleva sa coupe remplie d'eau, si, après s'être éloigné, il fit entendre un cri pour déclarer à celui qu'il avait sauvé la manière dont il avait agi, il ne le fit ni par vanité, ni par jactance, mais pour lui prouver par sa conduite combien il avait tort de le traiter en ennemi, et pour en obtenir de cette façon qu'il lui rendit ses bonnes grâces. (I Rois, xxiv et xxvi). Ne les ayant pas obtenues ainsi et n'ayant pu le toucher, il aima mieux quitter sa patrie, vivre sur une terre étrangère, braver tous les jours l'infortune, se procurer le nécessaire, que de rester chez lui en faisant de la peine à son ennemi. Quelle douceur admirable dans cette âme! Aussi disait-elle avec justice : *Seigneur, souvenez-vous de David et de toute sa mansuétude*. (Ps. cxxxix, 1). Imitons ses exemples; ne disons, ne faisons rien de mal contre nos ennemis; faisons-leur plutôt le bien que nous pourrions; du reste, c'est nous qui, plus qu'eux, en retirerons les avantages. Pardonnez les fautes du serviteur, afin que le Maître à son tour vous pardonne, et sachez que plus vous pardonneriez, plus il vous sera pardonné¹.

II. — « Donnez, et il vous sera donné. »

(Luc, vi, 38).

I. — Jésus-Christ, après nous avoir enseigné à pratiquer la charité spirituelle envers le prochain, nous ordonne de faire l'aumône de nos biens à

ceux qui sont dans la pauvreté ou qui souffrent de la faim et des autres misères de cette vie. Combien Dieu est bon d'avoir mis ainsi à notre disposition un moyen si facile pour tous de nous obtenir les grâces de salut dont nous avons besoin! Il veut bien nous venir en aide, nous enrichir de ses dons et nous faire mériter de grandes récompenses; mais il y a ajouté une condition : Commencez vous-mêmes par donner aux autres ce qu'ils vous demandent, et moi à mon tour, semblait-il nous dire, je vous donnerai ce que vous me demandez. En sorte que c'est un échange qu'il nous propose, et qui est tout à notre avantage. De plus il ne marque aucune limite à cet échange, puisqu'il nous dit : *On usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé pour les autres*. Aussi devons-nous regarder l'aumône comme étant de tous les arts le plus noble et le plus digne de notre ambition, puisqu'il nous fait acquérir les biens de la grâce et la gloire du ciel.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Si le caractère propre d'un art est d'être utile à l'humanité, comme il n'y a rien de plus utile que l'aumône, il s'ensuit qu'elle est un art et de tous les arts le plus précieux. Si elle ne prépare pas notre chaussure, si elle ne tisse pas notre vêtement, si elle ne nous élève pas des maisons de boue, elle nous mérite la vie éternelle, elle nous arrache des mains de la mort, elle nous procure la gloire de la vie présente en même temps que celle de la vie à venir, enfin elle nous bâtit les célestes demeures et les tabernacles éternels. Elle ne permet pas non plus que nos lampes s'éteignent, ni que nous assistions au banquet nuptial vêtus d'une façon inconvenante. Elle nous purifie et nous rend plus blancs que la neige. *Vos péchés fussent-ils comme l'écarlate, je vous rendrais plus blancs que la neige*. (Is., i, 18). Grâce à l'aumône, nous ne tomberons pas dans l'abîme où tomba le riche, et nous n'entendrons pas les sinistres paroles qui retentirent à ses oreilles, mais nous irons sûrement dans le sein d'Abraham. (Luc, xvi). Considérez les arts de la vie humaine, et vous trouverez que chacun obtient un résultat d'une certaine nature, à l'exclusion des autres : l'agriculture a pour objet de fournir à l'homme sa nourriture; l'art de tisser les étoffes a pour objet de lui fournir ses vêtements; encore ne peuvent-ils pas le faire par eux-mêmes et nous donner l'une et l'autre de ces choses. Il en est ainsi de tous les arts, qui sont nécessaires les uns aux autres. Pour pratiquer la charité, au contraire, il ne nous faut qu'une seule condition, la bonne volonté. Direz-vous qu'il faut de plus de l'argent, des maisons, des vêtements, des chaussures? Lisez ce que le Sauveur disait de la veuve, et bannissez toute sollicitude à cet égard. (Luc, xxi, 3). Fussiez-vous dans la dernière pauvreté, fussiez-vous d'une condition inférieure à celle des mendiants eux-mêmes, donnez deux oboles, et vous en aurez fait assez; donnez le seul morceau de pain que vous avez, et vous aurez mis en pratique cet art sublime dans toute son étendue.

¹ S. Chrys., *Hom. in illud* : « Si esurierit inimicus tuus » (Rom., xii, 23), n. 6-7, trad. Vivès.

due. Il vaut mieux posséder cet art que d'occuper le trône et d'être ceint du diadème. Outre qu'il a le privilège de se suffire à lui-même, il a celui de mener à bonne fin une foule de choses extrêmement importantes et variées. Il bâtit dans les cieus des demeures qui dureront éternellement, il enseigne à ses adeptes le secret d'éviter l'éternelle mort, il les met en possession de trésors inépuisables et qui défient toute atteinte, les vers comme les voleurs, la rouille comme l'injure du temps. Grâce à lui vous possédez un pouvoir supérieur à celui des sophistes et des rhéteurs : on ne saurait se distinguer dans ces deux carrières sans susciter beaucoup de jalousies, mais pour ceux qui se distinguent dans la carrière de la charité, ils ont pour les soutenir les prières d'un grand nombre de leurs semblables. Ceux-là comparaisaient devant le tribunal des hommes pour y défendre les opprimés, souvent les oppresseurs : ceux-ci ne comparaissent que devant le tribunal du Christ, non seulement pour y plaider une cause, mais pour obtenir du Sauveur grâce et sentence favorable à celui dont le sort est en jeu ; et, quels que soient ses péchés, il n'en est pas moins récompensé et glorifié ¹. »

III. — Mais il nous semble qu'il y a des chrétiens qui, tout en reconnaissant la nécessité de faire l'aumône, trouvent qu'on n'y apporte pas assez de discernement. Ils jugent qu'elle a le plus souvent pour objet de secourir des hommes qui sont indignes de pitié ou qui préfèrent mendier plutôt que de travailler. « N'est-ce pas, disent-ils, favoriser le vice ou l'oisiveté au détriment de tous ceux qui sont dignes de compassion ? D'autre part, ajoutent-ils, combien sont nombreux les pauvres qui le sont devenus par leurs fautes ou qui pourraient cesser de l'être, s'ils le voulaient ! N'est-ce donc pas les encourager ou les approuver en venant à leur secours ? Voilà ce qui parfois nous détourne de faire l'aumône, et nous croyons avoir raison. » Ah ! Prenons exemple sur Dieu, sachons reconnaître Jésus-Christ dans celui qui nous demande l'aumône, et surtout considérons comment il vient lui-même à notre secours.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Le Christ, en nous exhortant à faire l'aumône et à pratiquer la charité, disait : *Afin que vous deveniez semblables à votre Père qui est dans les cieus, lequel ordonne à son soleil de se lever sur les méchants et sur les bons, et à la pluie de tomber sur les justes et sur les injustes.* (Matth., v, 45). Pour vous, vous ne sauriez ordonner au soleil de se lever, ni à la pluie de tomber, vous ne sauriez combler de vos bienfaits une terre aussi vaste. Consacrez les biens que vous possédez à la bienfaisance, et vous voilà semblable à celui qui dirige le soleil à son lever, autant qu'un homme peut être semblable à Dieu. Mais examinez avec attention ces paroles : *Sur les bons et sur les mé-*

chants, dit le Sauveur. Et vous aussi, lorsque vous faites l'aumône, ne scrutez pas la vie du malheureux et ne demandez pas compte de ses mœurs. L'aumône, dans le sens rigoureux de ce mot, consiste à faire du bien même aux indignes ; car la miséricorde s'applique non au juste, mais au pécheur. Combien n'y a-t-il pas sur la terre de scélérats, d'imposteurs, de gens couverts de toute sorte de vices ! Et pourtant ces hommes, Dieu les nourrit chaque jour, pour nous enseigner à ne pas mettre de bornes à notre bienfaisance. Mais nous, non seulement nous repoussons les méchants et les pervers, mais encore un homme sain, que sa bonté, sa libéralité, peut-être même sa paresse, je vais jusque-là, aura réduit à la pauvreté, se présente-t-il à nous, nous l'accablons de reproches, nous le renvoyons les mains vides, nous lui faisons un crime de sa santé, nous lui objectons sa paresse et le soumettons à un compte rigoureux. Et cependant, ô homme, il ne vous a pas été ordonné d'incriminer et de gourmander de la sorte les indigents, mais de prendre en pitié et de soulager la pauvreté. Voilà l'ordre que Dieu vous a donné, et non de traduire le pauvre en jugement et de l'outrager ¹. — C'est pourquoi ne considérez pas la dignité du nécessiteux, mais seulement ses besoins. Quelque vil, méprisable et dédaigné que le pauvre vous paraisse, le Christ vous réservera la même récompense que si le bien eût été fait à lui-même. Il ne veut pas, en effet, que nous jetions les yeux sur la qualité des personnes à qui nous faisons du bien. Ecoutez ses paroles : *Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri.* (Matth., xxv, 35). Et ceux-ci répondent : *Quand donc vous avons-nous vu ayant faim, et vous avons-nous nourri ?* Il ajoute aussitôt : *Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits, vous l'avez fait à moi-même.* (Ib., 37-40). Ainsi donc, aucun prétexte ne nous est laissé, pour que nous ne puissions pas dire : « Où trouver maintenant un autre Elie, où trouver un autre Elisée ? Donnez-moi de ces hommes et je les accueillerai avec empressement, et je n'hésiterai point à leur laver les pieds, et j'aurai pour eux toute sorte d'attentions. » Pour que nous ne parlions pas de la sorte, chose bien plus remarquable, le Maître d'Elie, d'Elisée et de tous les prophètes, nous promet de se présenter à nous en la personne des pauvres. *Toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits*, dit-il, *vous l'avez fait à moi-même.* Et ne passez point à côté de cette parole. Dans ce texte : *Vous m'avez vu ayant faim, et vous m'avez nourri*, quatre motifs de faire l'aumône sont indiqués : la dignité de celui qui demande, puisque c'est le Seigneur lui-même ; l'urgence du besoin, puisqu'il souffre la faim ; la facilité de la charité, puisqu'il ne demande que la plus simple des nourritures, du pain seul et non des aliments raffinés ; la gran-

¹ S. Chrysostome, In Matth., Hom. LII, n. 3 et 4, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., In illud : « Habentes eundem spiritum fidei » (II Cor., iv, 13), Hom. II, n. 7-8, trad. Vivès.

deur de la récompense, puisqu'il nous promet son royaume en retour de ce léger bienfait. N'est-ce point suffisant pour vous déterminer à faire l'aumône ? Ecoutez. Lorsqu'il s'agit de vous nourrir, le Christ ne ménage pas, Lui, sa propre chair ; lorsqu'il s'agit de vous abreuver, il ne ménage pas son sang, il ne le refuse pas ; et vous refuseriez du pain et un breuvage ? Et comment vous excuserait-on, vous qui, tout en recevant des biens si précieux, regrettez des biens si méprisables ? Prenez garde qu'après avoir refusé souvent de donner au Christ pour votre avantage, vous ne donniez au diable pour votre malheur ¹. »

III. — Il y a d'autres chrétiens qui sont pénétrés du devoir de faire l'aumône, mais qui prétendent n'en avoir point ou que fort rarement l'occasion. Les uns nous disent : « Chaque jour le matin je pars pour la campagne où je travaille jusqu'au soir, et je ne vois pas comment je pourrais rencontrer des pauvres sur mon chemin. » Il y en a d'autres qui avouent tout simplement que passant toutes les heures de leur journée dans un pénible travail, ils n'ont point à se préoccuper de faire l'aumône alors qu'ils sont obligés de manger leur pain à la sueur de leur front. Enfin le plus grand nombre nous dit : « Si nous voulions soulager tous les pauvres qui nous demandent l'aumône, nous n'y suffirions pas. » Toutes ces raisons ne sont que de vains prétextes, dont il n'y a pas à tenir compte, car si on avait réellement le désir de faire l'aumône, on en trouverait l'occasion et les moyens, comme saint Paul l'écrivait aux Corinthiens, en mettant de côté quelque chose pour le distribuer aux pauvres le jour du dimanche. (I Cor., xvi, 1-2).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ce n'est pas peu de chose que de savoir saisir l'occasion, n'importe en quelle affaire. Et pourquoi, demanderait-on, ce jour du dimanche de préférence à un autre ? Parce qu'en ce jour on s'abstient de tout travail, parce que le repos rend l'âme plus contente, et, ce qu'il y a de plus important, parce que ce jour nous a procuré une infinité de biens. C'est en ce jour que la mort a été vaincue, la malédiction éteinte, le péché détruit, les portes de l'enfer brisées, le diable enchaîné, l'antique guerre terminée, la réconciliation de Dieu avec les hommes consommée, le genre humain ramené à sa première, que dis-je, à une bien plus haute noblesse. C'est en ce jour que le soleil a contemplé le surprenant et étrange spectacle de l'homme devenu immortel. Aussi, afin de nous remettre en mémoire tous ces bienfaits et d'autres semblables, l'Apôtre choisit ce jour, le prenant en quelque sorte pour avocat, et tenant à chacun des fidèles ce langage : « Songe, ô homme, aux biens si grands et si nombreux dont tu as été favorisé en ce jour, aux maux sans nombre dont tu as été délivré ; songe à ce que tu étais auparavant, à ce que tu es devenu après. Si

nous fêtons le jour de notre naissance, si des serviteurs fêtaient avec éclat le jour où ils ont été rendus à la liberté, les uns donnant des festins, les autres distribuant, dans leur générosité, des présents, honorant tous ce jour de leur mieux ; à plus forte raison devons-nous fêter le jour que l'on peut appeler, sans crainte de se tromper, le jour natal de la race humaine toute entière. Ne convient-il pas que nous fêtions ce jour d'une manière spirituelle, non en donnant des festins, non en versant le vin à flots, non par l'ivresse et les danses, mais en rétablissant dans l'abondance nos frères éprouvés par la pauvreté ? » Et le langage que Paul tenait aux Corinthiens concerne chacun de nous et tous ceux qui existeront plus tard. Suivons son conseil : que chacun de nous, le dimanche, mette de côté chez lui la part du Seigneur ; que ce soit là une loi et une coutume invariables, et désormais toute exhortation et tout conseil de nous seront inutiles. Jamais les exhortations et les discours ne produiront les bons effets que produit l'habitude confirmée par le temps. Si nous nous appliquons à faire tous les dimanches quelques réserves en faveur des pauvres, quelques nécessités qui puissent survenir, nous ne dérogerons pas à cette loi. Remarquez que l'Apôtre s'adresse à tous : *Que chacun de vous*. Ici la pauvreté n'est pas un obstacle. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la veuve qui donna tout ce qu'elle possédait. (Luc, xxi, 2-4). Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la Sidonienne : bien qu'elle n'eût qu'une poignée de farine, elle ne laissa pas d'accueillir le prophète, et quoiqu'elle vit ses enfants l'entourer, la famine menaçante, et ses provisions près de s'épuiser, elle accueillit Elie avec la plus grande bienveillance. Laissons-nous donc persuader et agissons nous aussi de même. Que de saintes richesses soient également déposées avec nos richesses particulières dans nos maisons, afin que les premières sauvegardent les secondes. De même que l'argent déposé par un particulier dans le trésor impérial, est par cela même en parfaite sûreté ; ainsi l'argent des pauvres que vous déposerez dans votre maison et que vous recueillerez le dimanche, sera pour le reste de vos biens un principe de sûreté. Ce que vous aurez recueilli vous fournira le sujet de recueillir davantage. Car dès que vous aurez posé les fondements de cette excellente habitude, vous vous exciteriez vous-même à l'entretenir, sans avoir besoin de conseil ¹. »

¹ S. Chrys., *In illud* : « Vidua eligatur non minus sexaginta » (I Tim., v, 9), n. 16, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *Hom. De collatione in sanctos* (I Cor., xvi), n. 3-4, trad. Vivès.

RETRAITE A DES RELIGIEUSES

Premier jour. — Entretien du matin

LA RELIGIEUSE, IMAGE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE INTÉRIEURE

Dieu veut que nous ressemblions à son Fils.

Il avait créé l'homme à son image. Qu'elle était belle !

Il veut que nous reproduisions les traits de son Fils : il a prédestiné les élus à être conformes à cette image. *Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom., VIII, 29).

Jésus-Christ est le modèle parfait. Le contempler et le reproduire.

Il a mené deux vies : l'une intime, l'autre publique ; l'une intérieure, l'autre extérieure. Dieu voyait la première, les hommes la seconde. Reproduisons ces deux vies. Etudions ce matin la première.

I. — La vie intérieure de Jésus-Christ

Sondez cette âme, ce cœur divin. Quel abîme ! C'est se lancer dans l'Océan. Entrons-y humbles et confiants.

I. — AU FOND : Dieu est là, — non plus reflété comme dans les fleurs ou les étoiles, — non plus en image, comme dans les âmes qui lui ressemblent, — non plus habitant par sa grâce, comme en Marie, — mais tout entier, pénétrant de tout son être la nature humaine de Jésus-Christ. Dieu possède son âme avec ses puissances, son corps avec ses organes, les vivifie comme la sève vivifie la plante. En sorte que Jésus-Christ est l'être saint par excellence : *Quod nascetur ex te Sanctum.*

Depuis longtemps on nous demande de publier une Retraite à des religieuses. Nous nous rendons aujourd'hui à ces désirs, parce que nous avons enfin trouvé ce que nous cherchions. Tous nos lecteurs ont apprécié comme elles le méritaient les pages de Mgr Laroche que nous avons reproduites d'après ses *Œuvres complètes*. Ils sauront de même apprécier cette *Retraite*, encore inédite. Elle a été prêchée par Mgr Laroche aux religieuses dominicaines garde-malades des pauvres, à Orléans. Ce ne sont que des plans, mais très détaillés. Ci-dessous une vue d'ensemble de la *Retraite* :

1^{er} JOUR : *Entretien du matin* : La religieuse, image de Jésus-Christ dans sa vie intérieure. — *Entretien du soir* : La religieuse et l'oraison.

2^e JOUR : *Entretien du matin* : La religieuse, image de Jésus-Christ dans sa vie extérieure. — *Entretien du soir* : La religieuse et la perfection des actions ordinaires.

3^e JOUR : *Entretien du matin* : La religieuse et l'obéissance. — *Entretien du soir* : La religieuse et la chasteté.

4^e JOUR : *Entretien du matin* : La religieuse et l'humilité. — *Entretien du soir* : La religieuse et la correction de l'humeur.

5^e JOUR : *Entretien du matin* : La religieuse dans les consolations et les désolations spirituelles. — *Entretien du soir* : La religieuse et la fidélité aux règles de sa Congrégation.

Dernier entretien : Les religieuses garde-malades des pauvres : leurs titres, leur devise.

La place est laissée libre pour les entretiens du milieu de la journée. On pourra les consacrer aux devoirs spéciaux des religieuses à qui l'on fera la Retraite, enseignantes, garde-malades, hospitalières, etc.

(Luc, I, 35). L'humanité en lui répond aux mouvements que lui imprime la divinité, par ardeur, élan, fidélité inexprimables. — C'est une étreinte, un échange, un embrasement incessants.

II. — CONSÉQUENCES SPIRITUELLES. — 1^o *Intelligence*. Contemplation de Dieu continuelle, sans distraction, sans interruption. Il le regardait. Et par quel regard ? Pur, ardent : celui de l'enfant sur l'œil de sa mère, épiant le signe, l'expression fugitive du moindre désir.

De là venaient : l'élévation de ses pensées, de ses intentions ; son détachement de tout : des biens temporels (pauvreté), des sens (ineffable pureté), de sa volonté propre (il ne voulait que ce que son Père voulait).

2^o *Amour*. — a) Son amour pour Dieu : son ardeur, son tressaillement ininterrompu devant la beauté de Dieu ; son cœur devenu un foyer, une fournaise. — b) Son amour des hommes (Marguerite-Marie) : il avait un regard sur chacun de nous.

3^o *Volonté*. — a) Son abandon total à son Père, non seulement à la volonté formelle de celui-ci, mais à ses désirs. Il ne se réserve pas un soupir. *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Jean, VIII, 29). Sa liberté prosternée, muette devant l'autorité de son Père. — b) Sa force sereine : rien ne l'arrête, rien ne l'intimide. — c) Sa patience : rien ne le lasse, ni ingratitude, ni injures. — d) L'entraînement qu'il ressent pour le sacrifice : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* (Hébr., XII, 2). Aux délices, aux richesses, aux honneurs, il préfère pauvreté, humiliation, abjection, infamie. Il va à la croix le cœur joyeux. C'est là qu'il aspirait, là qu'il voulait se donner totalement, s'immoler pour Dieu son Père, pour les hommes ses frères.

4^o *Etat général de tout son être*. — a) La paix. Jamais le ciel sans nuage ou l'air sans souffle ne donneront l'image de cette paix. Sérénité incomparable de Jésus-Christ. Sa douceur, son égalité d'humeur. — b) La joie. Même pendant sa Passion. Fête sur les hauteurs de son âme.

5^o *De tout cela résulte un hommage parfait à Dieu*. Hommage de toutes les vertus : adoration, amour, action de grâces, respect. Et chacun de ces actes a une valeur infinie.

Ecoutez, écoutez ! Les astres en accomplissant leurs révolutions, font un concert... Les oiseaux, tous les êtres de ce monde, en accomplissant leurs lois, font un concert... En Jésus, c'est plus beau.

Depuis dix-huit siècles, la prière monte des lèvres et des cœurs de millions de créatures humaines ; à tous les foyers, des genoux ployés ; dans des milliers de presbytères et de cloîtres, la louange sort des lèvres des prêtres et des vierges consacrées à Dieu... En Jésus, c'est plus beau.

Montez, montez ! Le ciel loue, chante Dieu, dans un cantique sans fin : vierges, prophètes, martyrs, anges, archanges, séraphins ardents s'unissent dans un concert immense, éternel, incomparable... En Jésus, c'est plus beau.

Anges, hommes, créatures, taisez-vous ! Jésus prie, Jésus adore, Jésus aime. Son cantique est

plus beau, sa louange plus parfaite. Et toutes les autres louanges n'ont de valeur que par union avec la sienne.

Quelle merveille que la vie intérieure de Jésus ! Et comment la reproduire !

II. — La reproduire en nous

I. — Pourtant, c'est NÉCESSAIRE : *Conformes fieri...*

II. — Et c'est POSSIBLE. — Pour l'extérieur, pas toujours : on ne peut pas parler comme lui, faire des miracles comme lui. — Mais adorer, prier, aimer comme lui, c'est possible.

Il est possible de reproduire ses vertus, d'être humble, patient, charitable, mortifié, pas au même degré que lui sans doute, mais à un certain degré.

D'abord, comme lui, nous sommes unis à Dieu, non pas par une union hypostatique, mais par une union pourtant bien intime : la grâce. — Nous sommes saisis par elle, au baptême. Elle peut croître ; les liens entre Dieu et nous peuvent se resserrer. — La grâce, c'est la vie divine nous baignant ; c'est Dieu en nous : « Un chrétien est un être composé d'un corps, d'une âme et du Saint-Esprit, » dit saint Cyrille d'Alexandrie. *Dieu se livre à nous par la grâce*, comme il s'est livré à Jésus par l'union hypostatique.

Comme Jésus, *livrez-vous à lui, par un don total*. Intention habituelle, dirigée vers lui dans tous vos actes. Obéissez à tous ses ordres : préceptes, conseils ; soyez soumises à son bon plaisir. Baisez sa main dans tous les événements de la vie, particulièrement dans la souffrance.

Regardez-le par l'oraison, comme Jésus : *Oculi mei semper ad Dominum*. (Ps., xxiv, 15).

Comme Jésus, soyez détachées, humbles, pures, fortes, remplies de l'amour de Dieu et de l'amour des âmes.

Comme Jésus, oubliez-vous, immolez-vous. Alors vous pourrez dire avec l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 20).

O vie merveilleuse ! Jésus pensant, aimant en moi !

III. — Résultats

1^o Cette vie-là serait *force*. Vous êtes faibles, abattues par tristesse, découragements, tentations : c'est que Dieu ne vit pas assez en vous. S'il y vivait, ce serait la lumière au milieu des ténèbres, la force contre les défaillances : *Omnia possum...* Ce qu'ont fait les saints appuyés sur Jésus-Christ.

2^o Ce serait une *vie vraiment surnaturelle*, au lieu d'une vie mesquine. Dans les pensées, dans les désirs, dans les actions même les plus humbles (repas, récréations, sommeil), tout grandirait, tout se diviniserait. L'âme multiplierait ses actes d'humilité, de pureté, d'obéissance, de charité... Les fleurs sortiraient, couvriraient l'arbre, embaumeraient l'air. La sève intérieure, divine, pousserait tout cela au dehors... Oh ! que les saints étaient beaux, parfumants, embaumants !

3^o Ce serait une vie vraiment *féconde*. Des fleurs, ce ne serait pas assez ; ce serait des fruits divins que cette sève produirait. Oh ! qu'alors vos paroles seraient efficaces ! qu'alors vos exemples seraient entraînants !

O Jésus ! que je meure à moi-même et que je vive de vous !

Premier jour. — Entretien du soir

LA RELIGIEUSE ET L'ORAISON

Estime, amour, pratique de l'oraison, voilà ce qu'ont toujours recommandé, non seulement comme important, mais comme capital, indispensable, les maîtres de la vie spirituelle, les Pères de l'Eglise, les saints.

A les entendre, c'est « le remède des maladies spirituelles, un rempart contre nos ennemis, le soutien de la vie religieuse. » — « Vous voulez savoir ce que c'est que la piété, dit saint Bernard, je vous réponds que c'est l'assiduité à l'oraison. » — Et sainte Thérèse : elle ne parle, elle ne vit que de l'oraison. — « L'oraison, dit saint Jean Chrysostome, est pour l'âme ce que l'eau est pour le poisson : hors de l'eau, il languit et meurt ; hors de l'oraison, l'âme s'affaiblit, une communauté perd sa ferveur. »

I. — Nature et effets de l'oraison

I. — NATURE. — D'après sainte Thérèse : « L'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seul avec Dieu et ne se lasse pas d'exprimer son amour à Celui dont elle sait qu'elle est aimée. » — *Commerce intime*. Père et enfant, époux et épouse, ami et ami. On se donne tout réciproquement, on ne se lasse pas d'exprimer son amour : l'amour, acte principal de l'oraison, son but le plus élevé. Ecoutez saint Liguori : « C'est une fournaise où s'enflamme le feu de l'amour. » — *Vie de l'âme*. Saint Vincent de Paul : « Elle est l'âme de nos âmes, » c'est-à-dire que ce que l'âme est au corps, l'oraison l'est à l'âme. Or l'âme donne la vie au corps, le fait mouvoir, parler, agir : ainsi l'oraison pour nos âmes.

II. — EFFETS. — 1^o *Elle éclaire*. C'est un colloque, un épanchement, un tête-à-tête du Créateur et de la créature, du Père avec sa fille. Quelles lumières dans cette conversation intime ! Quelles vues de Dieu, de Jésus-Christ, du devoir !... L'irréflexion perd, l'oraison recueille ; elle replace devant le regard les vérités chrétiennes, les mystères de Notre-Seigneur, nos devoirs... Pas de vue vague, lointaine, froide, mais de près... Elle rend la sève à nos prières, à nos actions.

2^o *Elle purifie*. Elle élève notre cœur, elle le fixe dans des sentiments élevés ; elle inspire le dégoût, l'horreur du péché ; elle donne à la conscience une délicatesse qui lui fait apercevoir comme dans un rayon de lumière les moindres atomes.

3^o *Elle fortifie la volonté.* Rappelez-vous les hésitations de sainte Thérèse entre Dieu et le monde, « pour ne s'être pas appuyée sur la forte colonne de l'oraison. »

4^o *Elle détache du monde.* Supposez que vous ayez gravi une haute montagne. Au-dessus de vous, ciel pur, immensité d'azur, sommets resplendissants; au-dessous, dans le lointain, les habitations et les hommes paraissent petits, imperceptibles... Ainsi en est-il de ces hauteurs où l'habitude de l'oraison porte et maintient l'âme : le ciel se découvre, la terre s'amointrit; vous comprenez la vanité du monde, le danger de ses louanges, la fragilité de ses biens.

5^o *Elle nous détache de nous-mêmes.* En nous montrant notre profonde misère, elle nous inspire l'humilité, quelquefois de saintes colères contre la nature révoltée, viciée. Elle nous inspire l'esprit de sacrifice, d'immolation; elle fait mourir ainsi orgueil, sensualité, et ne laisse plus de goût que pour les saintes délices de l'esprit, elle spiritualise la vie.

6^o *Elle enflamme notre zèle.* Dans l'oraison s'allume l'amour des âmes. On y reçoit mille inspirations, on y découvre mille industries à prendre pour les sauver.

7^o *Elle nous unit à Dieu.* « L'âme qui connaît Dieu, dit saint Augustin, ne tarde pas à s'éprendre de son infinie beauté. » Alors on voit cette merveille : une âme qui ne pense plus qu'à lui, qui ne cherche plus que lui, qui agit, souffre pour lui. Louis de Blois : « L'âme qui se livre assidûment à l'exercice de l'oraison se transforme et se change en Dieu. »

Voyez le fer quand on le retire de la fournaise : quel changement ! Il était couvert de rouille, il est tout brillant. Il était raide, il est flexible. Il était froid, il brûle. Il semble qu'il a perdu sa nature, il n'est plus que du feu. De même l'âme qui s'unit à Dieu par l'oraison perd insensiblement ses défauts et ses imperfections. Elle meurt à elle-même et à toutes les choses créées; elle n'a plus de vie qu'en Dieu et pour Dieu. Elle était tiède et languissante, elle est remplie d'ardeur et d'énergie. Les obscurités ont disparu, son intelligence est éclairée de vives lumières, sa dureté, son insensibilité se sont changées en tendresse et en docilité aux mouvements de la grâce : elle a pris la ressemblance de Dieu et je ne sais quels traits de sa beauté; elle est toute parfumée de sa divine essence. Ah ! qu'il lui est facile de se passer des créatures ! elle a trouvé Dieu. Qui peut dire dès lors son calme, sa joie au milieu même des épreuves ?

II. — Dispositions qu'il faut y apporter

1^o *S'y préparer.* Si vous avez du zèle pour votre avancement spirituel, si vous êtes habituellement recueillies, si vous avez de l'empire sur vos passions, vous êtes à demi disposées. Si au contraire vous êtes tièdes, livrées à toutes les impressions des sens et du monde, vous ferez mal votre oraison.

C'est là la préparation *éloignée*, mais il faut la préparation *prochaine*. Dès la veille, avant de prendre son repos, lire ou écouter le sujet d'oraison, prévoir les réflexions, les affections qu'on en tirera, s'endormir avec le désir de la bien faire. Ainsi le feu est allumé déjà, mais il est couvert de cendres. Le lendemain, un souffle suffira pour le ranimer. Au premier moment du réveil, secouer sa langueur et penser avec allégresse que l'on va s'entretienir avec Dieu, penser à ce qu'on va lui dire.

2^o *S'y appliquer.* L'heure de l'oraison a sonné. Il faut dire adieu aux créatures, aux préoccupations extérieures, fermer la porte pour ne pas entendre le bruit du dehors, être bien seule avec Dieu. Penser alors qu'il est là, se mettre en sa présence, penser que c'est à lui qu'on va parler, à lui, Dieu, présent ici. L'adorer dans son immensité qui le rend présent partout, dans sa puissance qui le rend présent au tabernacle, dans sa bonté qui le rend présent dans nos cœurs par sa grâce. Vous figurer vues et enveloppées par lui, regardées et écoutées par lui.

3^o *Suivre une méthode*, par exemple la suivante :

a) *Préludes.* Composition du lieu. Demande de grâce.

b) *Corps de l'oraison.* Il comprend trois choses : les *réflexions* : il faut les approfondir; si une pensée vous frappe, arrêtez-vous-y; — les *affections* : admiration, amour, louanges, remerciements, regrets; s'y livrer; — les *résolutions* : il faut qu'elles aboutissent à un résultat : les prendre pratiques, spéciales.

c) *Conclusion.* Demander pardon des négligences commises. — Bouquet spirituel : une bonne pensée qui condense toute l'oraison.

III. — Obstacles à vaincre

I. Obstacles qui viennent DU CORPS. — On éprouve quelquefois des lourdeurs de tête, des embarras d'estomac, un besoin invincible de sommeil; on est incommode par un rien, par un changement de temps... Il faut tâcher de surmonter ce malaise. Si c'est impossible, patience et humilité.

II. Obstacles qui viennent DE L'ESPRIT. — 1^o *Les distractions.* — Elles viennent de l'imagination : la folle du logis s'égare, le démon la remplit de mille pensées frivoles ou mauvaises, éveille mille souvenirs, lui retrace mille images importunes; — ou de *votre emploi* : vous êtes appelées au dehors, vous avez à converser avec différentes personnes, à traiter plusieurs affaires; — ou de *vos passions habituelles* : petits ressentiments, attachements trop vifs !... Oh ! quel monde d'idées dissipantes !

Si elles sont *volontaires*, porter la cognée à la racine, les supprimer. Si elles sont *involontaires*, ne pas s'en inquiéter, ramener doucement son esprit au sujet de l'oraison.

2^o Outre les distractions, il y a les *illusions*. — On veut *changer de livre ou de méthode*, parce que celui, celle qu'on suit vous inspire un certain dé-

goût... Sans doute il ne faut pas être esclave des méthodes ou des livres ; il faut se livrer aux mouvements de la grâce, mais pas d'inconstance. — On donne trop à la réflexion. Il en faut pour ne pas tomber dans la sentimentalité, mais ne pas s'y attarder trop. Il faut ébranler le cœur. — On recherche les consolations sensibles. Elles sont bonnes souvent. Mais elles peuvent aussi être excitées par le démon, afin de nous donner un amour-propre subtil, une haute idée de nous-mêmes. Elles peuvent être aussi l'effet du tempérament... Le grand signe de notre progrès dans l'oraison, c'est le progrès dans la pratique de l'humilité, de l'abnégation, du mépris du monde et de nous-mêmes. Si vous vous sentez, si vous êtes plus molles, plus relâchées, plus inquiètes, plus confiantes en vous-mêmes, eussiez-vous versé des torrents de larmes, brûlé de toutes les ardeurs, votre oraison n'a pas été bonne.

III. Obstacles qui viennent DE LA VOLONTÉ. — On souffre d'un manque de dévotion. Ce défaut peut avoir pour source l'immortification, l'amour-propre, l'attachement aux choses sensibles... Il peut aussi venir de Dieu : alors c'est une épreuve, qui ne doit pas nous abattre. Souvenons-nous de Jésus-Christ, le grand religieux : *Factus in agonia, prolixius orabat.* (Luc, xxii, 43). Offrir ce sacrifice humblement et attendre en paix. Pendant l'hiver et les frimas, les racines s'enfoncent dans la terre : le printemps viendra et l'arbre se couvrira de feuilles et de fleurs.

Conclusion

L'oraison bien pratiquée nous donne l'esprit d'oraison. L'esprit d'oraison est une union habituelle de notre âme avec Dieu. La religieuse qui ne l'a pas n'est qu'un fantôme de religieuse... Un soir saint Dominique entre dans une chapelle pour voir si un de ses fils, entraîné par son zèle, ne s'est pas attardé là. Il le voit en prière : quand le sommeil le domine, il appuie quelques instants la tête sur l'autel... Ainsi de la religieuse qui a l'esprit d'oraison. Quand elle est obligée de vaquer à d'autres soins qu'à celui de la prière, elle ne se sépare pas pour cela de Dieu, elle se repose sur son cœur.

Deuxième jour. — Entretien du matin

LA RELIGIEUSE, IMAGE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE EXTÉRIEURE

Avant tout il faut songer à la vie intérieure, à la vie de l'âme... Mais cette âme se révèle, se traduit au dehors par paroles, attitudes, actes...

I. — La vie extérieure de Jésus-Christ

Dieu a donc habité un corps humain. Quel rayonnement à travers yeux, plis du visage, lèvres !... Quel rayonnement dans actions !... Vous eussiez désiré le voir, le contempler, l'entendre...

Jésus-Christ était très beau. — Aucune difformité physique ou morale n'avait altéré cette beauté. Sainte Thérèse le vit un jour : elle fut ravie.

Sa dignité. — Port de tête, tenue, démarche, attitude, son de voix, gestes... Toujours en possession de lui-même, toujours plein de mesure... Il en impose à tous par sa tenue religieuse.

Sa pureté. — Candeur, clarté, transparence extraordinaire de son âme qui brillait suavement, immuablement, sur son visage sacré... Il y avait sur son front, dans ses yeux, quelque chose de chaste, de virginal, de jeune, de simple, d'épanoui qui traduisait l'innocence, la franchise, la totale limpidité de son âme.

Sa sérénité. — Ni agitation, ni empressement, ni précipitation, ni inquiétude. Il se possédait tout entier parce qu'il était possédé par Dieu... Cette paix venait de son union avec lui, de l'élévation de son âme au-dessus de tous les événements tristes ou joyeux.

Sa modestie. — Elle était telle que saint Paul exhortait les premiers chrétiens par elle : *Obsecro vos per modestiam Christi.* (II Cor., x, 1). C'était quelque chose de contenu, de réservé, de discret. Elle venait de son détachement, de son humilité, et aussi de sa charité pleine de condescendance, qui ménageait l'esprit et le cœur de chacun.

Sa bonté. — Apparut *benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* (Tit., iii, 4). Il était la grâce en personne. Jamais sur ses traits, dans ses manières, rien de rude, d'amer. Les enfants couraient à lui : *Sinite parvulos venire ad me.* (Marc, x, 14)... Il attirait à lui : *Venite ad me, omnes.* (Matth., xi, 28)... *Si quis sitit, veniat ad me, et bibat.* (Jean, vii, 37)... *Ego sum pastor bonus.* (Jean, x)... Quel ton, quelle expression en disant cela ! Il est toutes nuances, toutes délicatesses.

Sa dignité imposait, sa pureté charmait, sa sérénité apaisait, sa modestie attirait, sa bonté gagnait.

II. — La reproduire en nous

Imitez Jésus-Christ dans sa vie extérieure.

Il ne dépend pas de nous que nous soyons beaux... Mais une âme sainte se reflète toujours sur le front, le visage... Les traits peuvent être plus ou moins réguliers, mais une tête de saint est toujours belle.

La dignité. — Vous êtes consacrées à Dieu, épouses du Christ, sanctuaires de l'Esprit-Saint. La vulgarité, la trivialité du langage ne vous convient pas. En vous la familiarité, le sans-gêne blessaient... Il ne faut sans doute ni apprêts, ni affectation, ni contrainte ; mais dans vos vêtements, votre attitude, vos paroles, vous devez vous respecter vous-mêmes et vous faire respecter.

La pureté. — Qu'une physionomie ouverte laisse deviner en vous une âme innocente... Voyez un enfant : son regard est transparent.

La sérénité. — Que votre union avec Dieu maintienne la paix au dedans de vous-mêmes et que cette paix se reflète au dehors... Ne pas trou-

bler les autres de vos peines... Ne pas porter partout sa mélancolie... Ayez une gaieté aimable, pas d'humeur sombre; une joie pas éclatante, mais souriante.

La modestie. — Dans votre manière de vous vêtir, de vous tenir, de marcher, rien d'altier, d'évaporé, de bruyant... Parlez peu de vous et qu'on sente, en vous voyant, que vous êtes toujours recueillies.

La bonté. — Faites bon visage à tous. Soyez accueillantes. Pas de hauteur, pas d'humeur, pas de froideur... Qu'on ne voie pas qu'on vous ennuie... Oubliez-vous pour faire plaisir. Pliez-vous aux goûts des autres, soyez pleines d'attentions... Pour les malades surtout, c'est le grand attrait : *Charitas gratiosa*... Que Jésus passe librement et tout entier à travers vous; qu'il regarde par vos yeux, parle par votre bouche, agisse par vos mains...

III. — Résultats

La vie extérieure ainsi entendue est pleine d'avantages.

1^o Elle favorise l'union avec Jésus-Christ.

2^o Cette conformité de notre vie extérieure à la sienne conserve et perfectionne notre vie intérieure. Cette vie intérieure, c'est une liqueur, il lui faut un vase clos... La présence de Dieu, l'esprit d'oraison, la pureté d'intention, tout cela ne subsiste que dans une âme qui règle son extérieur.

3^o Elle édifie. Le prochain ne voit que le dehors. Or, vous devez l'édifier. *Luceat lux vestra coram hominibus.* (Matth., v, 16). La charité, le zèle l'exigent... Quel mal ou quel bien on peut faire! *Exempla trahunt*... Un jour saint François prend un de ses religieux. « Frère, allons prêcher! » Ils parcourent ensemble les rues d'Assise sans dire un mot. — « Mais, mon père, vous avez dit : Allons prêcher, et nous n'avons pas ouvert la bouche. » — « Ils nous ont vus, et c'est assez!... Tête découverte, corde autour des reins, vêtements grossiers, pieds nus, silencieux. Nous avons prêché. » Quel apôtre qu'une religieuse édifiante!

Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (I Cor., vi, 20).

Deuxième jour. — Entretien du soir

LA RELIGIEUSE ET LA PERFECTION DES ACTIONS ORDINAIRES

Bene omnia fecit. (Marc, vii, 37). Magnifique éloge : il résume toute la vie de Jésus-Christ. Puisse-t-il résu-mer la vôtre, être gravé sur votre tombe!

Trente ans durant, Jésus-Christ dans un atelier s'est appliqué à des travaux vulgaires qui peuvent paraître indignes d'un Dieu... Ses miracles sont des faits isolés. Mais ses actes de la vie commune étaient de tous les instants... Il mangeait, buvait, dormait, conversait. Tout cela était pour Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper.* (Jean, viii,

29). A tout instant les anges le contemplaient et pouvaient répéter leur cantique : *Sanctus, sanctus, sanctus*!... Je voudrais montrer : 1^o comment les actions ordinaires peuvent conduire à la perfection; et 2^o comment et à quelles conditions nous pouvons les rendre parfaites elles-mêmes.

I. — Les actions ordinaires peuvent conduire à la perfection

Ah! si la sainteté consistait dans des actions extraordinaires; si pour être saints il fallait des ravissements, des extases, s'il fallait faire des œuvres éclatantes qu'enregistre l'histoire, la sainteté serait un beau rêve... Il faudrait baisser la tête et pleurer, en regrettant de ne pouvoir être du nombre de ces privilégiés de Dieu... Mais non, ce n'est pas là la sainteté : c'en est quelquefois la marque, la récompense, ce n'est pas elle-même... Dieu veut que chacun de ses enfants l'atteigne; c'est son ambition. Il les veut tous beaux, parfaits, heureux; c'est le rêve de son amour, c'est sa volonté : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (I Thess., iv, 3)... Il n'a pas dû dès lors la rendre inaccessible, la placer sur de hauts sommets que nous ne pouvons pas gravir. Non, elle est à notre portée et voici comment.

I. — Chaque action même commune peut avoir un prix infini. Qu'est-ce que Dieu voit dans chaque action? L'action elle-même? Non, mais le principe qui l'inspire, l'amour qui l'anime. Il voit dans chaque action notre cœur, notre âme, ce qu'elle y met d'amour, d'effort, de désir de lui plaire, ce que sa grâce y met de perfection... Ah! si la grâce la pénètre, si c'est elle qui a dirigé son activité naturelle, c'est une sève divine qui la transforme. Cette action insignifiante, elle devient divine, surnaturelle; dès lors elle glorifie Dieu. Ce n'est plus ce petit caprice réprimé, cette parole retenue qui apparaît à Dieu, c'est un acte d'amour surnaturel qui pénètre, vivifie, divinise cet acte, en fait un bijou... Dès lors cette action a créé un mérite, un droit. Elle est momentanée; elle a passé; elle a été inaperçue du monde, ce n'est rien en soi; cependant *æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., iv, 17).

Bref, chacune de nos actions vaut par ce que nous y avons mis de nous-mêmes et ce que nous y avons mis de divin. Quelle qu'elle soit en elle-même, c'est là ce qui fait sa beauté, sa valeur, son mérite... A la création Dieu avait fait des œuvres merveilleuses et d'autres plus humbles; son amour, sa puissance étaient dans toutes. Saint Augustin disait : *Creavit in cælo angelos, in terra vermiculos, nec major in illis, nec minor in istis*... Un ange, un insecte! une étoile, une petite violette! il est aussi grand, aussi aimable dans l'un que dans l'autre... Ainsi nous-mêmes, que nous fassions un miracle ou un petit sacrifice.

II. — Si chaque action ordinaire, prise en elle-même, est si belle, si haute, qu'est-ce, si on considère les actions ordinaires dans leur ensemble!... Les actions héroïques sont rares, c'est pour cela

qu'on les appelle extraordinaires. Les actions ordinaires, au contraire, constituent une trame, le tissu de toute une vie ; chaque jour, à chaque instant, elles se répètent... Voyez-vous quelle addition, quelle accumulation ! C'est infini. Je suppose qu'à chaque minute vous ramassiez à terre une petite pierre précieuse, quelle richesse à la fin de la journée ! Si vous le faites pendant 365 jours, quel trésor ! Qu'est-ce donc, si c'est pendant 20, 30, 40, 50 ans ?

III. — Non seulement nos actions ordinaires nous enrichissent, nous sanctifient par leur multitude innombrable, mais par les *dispositions* qu'elles supposent, les *habitudes* qu'elles créent, la *vigueur* qu'elles communiquent, elles sont d'une importance capitale.

1^o *Dispositions qu'elles supposent.* Les actions ordinaires constamment bien faites supposent à la fois une grande délicatesse et une grande générosité... Une grande délicatesse, car il faut être attentif à tout : c'est l'amour qui cherche à faire plaisir par mille petites attentions, qui ne se contente pas des grandes preuves, mais qui s'exprime par mille petits détails, qui saisit les moindres nuances et tâche de donner au plus petit geste, au plus petit mouvement, toute sa grâce, sa beauté, afin de réjouir Dieu... Une grande générosité aussi, car cela n'est pas aisé, il faut une attention continue, un continuel effort ; la nature se lasse à la longue, il faut la vaincre ; c'est un acte d'amour qui recommence sans cesse, qui secoue la torpeur, qui brise l'amour-propre, qui triomphe de tous les obstacles. *Mea maxima pœnitentia vita communis*, disait le B. Berckmans. Il avait raison : cette règle constamment gardée, cette vie constamment surveillée, c'était une immolation continue de la nature, un sacrifice complet et parfait à la gloire de Dieu.

2^o *Habitudes qu'elles créent.* Cette répétition constante finit par donner à l'âme son pli : elle lui crée une habitude. Or la vertu est une habitude : elle ne consiste pas dans un acte isolé, transitoire, mais dans une disposition permanente, durable. Or l'habitude de bien faire les moindres actions, crée dans l'âme l'habitude de se conformer en tout à la volonté de Dieu ; et non seulement de se conformer à sa volonté, mais de faire son bon plaisir. Cela devient, comme pour Jésus-Christ, sa nourriture : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan., iv, 34), l'habitude par conséquent d'une union intime à Dieu. Or cela c'est la perfection, c'est la sainteté même.

3^o *Vigueur qu'elles communiquent.* Et en créant cette habitude, elles donnent forcément à l'âme une vigueur extraordinaire qui la rend apte aux plus grandes choses : *Qui fidelis est in minimo, et in maximo fidelis est...* Les actions sublimes, héroïques des saints étaient préparées par toute une série de petites actions bien faites ; elles étaient l'expression, l'épanouissement d'une sainteté habituelle. Une multitude de petits sacrifices, d'actes obscurs, amassés, accumulés, avaient rem-

pli leur âme d'une sève si abondante qu'elle avait besoin de jaillir au dehors, ils lui avaient donné une vigueur qui éprouvait sans cesse le besoin de s'affirmer... Quand sainte Chantal s'arrachait aux caresses, aux larmes de ses enfants, passait sur le corps de son fils, elle faisait un sacrifice héroïque dont elle n'eût pas été capable si elle n'avait pas pris l'habitude de se vaincre elle-même chaque jour, si elle n'avait pas trempé sa volonté dans le sacrifice... Ainsi par les triomphes journaliers vous pouvez vous préparer à tout ce que Dieu demandera de vous, fût-ce le martyre.

II. — Conditions de la perfection des actions ordinaires

Mais à quelles conditions produisent-elles ces effets ? Quelles qualités doivent-elles revêtir pour avoir cette vertu sanctifiante ?... Il faut les faire avec attention, dans une intention surnaturelle et avec ferveur.

1^o *Avec attention.* Il faut les soustraire à la routine. Si nous n'y veillons pas, nous finissons par faire machinalement ces actions qui se répètent sans cesse. Elles sont le résultat d'une activité en quelque sorte instinctive : l'esprit n'y est plus, ni le cœur non plus... La main court sur le piano, pendant que l'esprit est occupé d'autre chose : ainsi la prière vole sur nos lèvres, l'ouvrage glisse dans nos doigts, sans que notre âme ait une conscience suffisante de ces actes pour leur garder leur caractère moral et surnaturel.

2^o *Dans une intention surnaturelle.* C'est là ce qui en fait l'âme, la vie ! Il faut donc que l'intention soit pure, surnaturelle... Il ne faut pas que je me recherche moi-même, que j'agisse pour satisfaire mon humeur, pour le plaisir que j'y trouve... Il ne faut pas que je recherche davantage les regards et les louanges du monde ; ce serait vicier mes actes, les détourner de leur fin. Vous vous dévouez près d'un malade : une dame du monde, un prêtre le savent, vous en louent. Prenez garde, peut-être l'amour-propre va-t-il voler cette action à Dieu... Il faut que je recherche la gloire de Dieu. Agir de telle façon qu'elle soit faite pour lui, et alors l'offrande en sera pure, immaculée, intacte : ce ne sera pas une victime languissante et malade que vous lui offrirez, une fleur fanée, défraîchie, mais une victime qui aura toute sa vigueur, une fleur qui aura tout son parfum.

3^o *Avec ferveur.* Cela ne veut pas dire avec une ferveur sensible, avec goût, avec consolation. Non, une action peut être excellente et faite avec dégoût, avec répugnance... La ferveur consistera à y mettre toute la somme de bonne volonté possible : on la fera au temps présent, de la manière indiquée, tâchant d'en écarter tout ce qui pourrait en amoindrir la perfection... Par exemple : vous vous levez, ne dérobez pas à Dieu une minute ; vous priez : que l'attitude de votre corps, la récitation des formules, l'application de votre esprit, la dévotion de votre cœur soient aussi parfaites que possible.

Ah ! mes sœurs, si vous agissiez ainsi, quel

progrès vous feriez dans la vertu ! Quelles ascensions perpétuelles dans vos âmes !... Un poète américain a fait une pièce célèbre. Il suppose un voyageur gravissant une montagne. A certain moment, il s'arrête fatigué, mais une voix retentit à son oreille : « *Excelsior !* Plus haut ! Toujours plus haut ! » Et il reprend sa marche... Ah ! la montagne que vous avez à gravir est haute, escarpée ; il est possible qu'à certaines heures vous soyez tentés de vous arrêter, de vous reposer. Je vous crie, au nom de Jésus-Christ : « *Excelsior !* Montez ! Montez toujours ! » Vous arriverez à la cime et à la cime vous trouverez Dieu et les joies éternelles.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

LA VIE

« Je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez. »
(Ezéch., xxxvii, 14).

La vie !... Quel mot magique ! Quel charme que la vie ! Lorsque, dans le désert immobile et mort, le voyageur rencontre quelque chose qui vit, une fleur, une simple fleur, son cœur bat d'émotion. Il lui semble presque avoir rencontré une sœur.

La vie !... C'est tout un monde ! Depuis la petite mousse qui croît en Laponie, pendant le court été des régions polaires, jusqu'à l'homme, la vie a un nombre de degrés presque infini ; c'est une immense pyramide, au sommet de laquelle, sur la terre du moins, incontestablement se tient l'homme.

Pour l'homme lui-même, il y a vie et vie. Il y a des vies misérables, dont on dit couramment que vivre ainsi ce n'est pas une vie. Telle était la vie des Israélites, au moment où Ezéchiel leur adressa l'oracle d'où est tiré notre texte. Ils étaient alors exilés et captifs en Babylonie, sans patrie, sans culte et sans temple, sans vie propre et indépendante. Ils étaient comme morts. Dans un cadre fort différent, mais dans le même ordre d'idées, vous savez de quel accent convaincu un Parisien vous dit, de sa ville aimée : « Ici, l'on vit !... Ailleurs, on végète ! » Ceci, évidemment, est affaire de goût. Toujours est-il qu'il est des vies singulièrement plus pleines, plus vivantes que d'autres.

Quel est celui d'entre nous qui n'a traversé quelquefois ces heures et ces jours où nous ne vivons pas, torturés que nous sommes par la douleur physique, ou bien déprimés par la douleur morale, ou encore dégradés, avilis à nos propres yeux par quelque faute, par quelque honteux esclavage ? Et dans les jours où nous sommes le plus contents de nous, de la figure que nous faisons et du rôle que nous jouons dans le monde, sommes-nous bien sûrs de vivre d'une vie qui mérite ce nom ? Une secrète voix, qui

pourrait bien être celle du Maître, ne nous dit-elle jamais alors, au milieu de nos enivresments du plaisir ou du succès : « Tu crois vivre, mais tu es mort ! »

Eh bien ! à nous tous qui, le sachant ou non, sommes morts peut-être, en vivant ; morts, comme dit saint Paul, dans nos fautes et nos péchés ; morts loin de Dieu, la source de la vie ; à nous tous qui végétons, peut-être, plutôt que nous ne vivons ; à nous tous qui, en tout cas, sommes bien éloignés du degré supérieur de vie où nous pourrions atteindre, le Seigneur promet la vie, la vraie vie, que dis-je ? il nous l'ordonne, par ces mots : « Je mettrai mon Esprit en vous et vous vivrez. »

I. — *Vous vivrez*, nous dit le Seigneur. Mais qu'est-ce que la vraie vie humaine, telle que Dieu la veut ? Essayons de répondre à cette question, et demandons-nous tout d'abord comment il convient d'y répondre.

Remarquons-le, la vie ne se démonte pas comme une machine. A vouloir trop la démonter, l'analyser, on la compromet et l'on risque de la détruire. Un corps disséqué est généralement, ne l'oublions pas, un corps mort. La vie ne se démontre pas non plus comme un théorème géométrique. La vie se montre ; elle se prouve en se déployant. Devant celui qui niait la vie, le philosophe grec marcha. La preuve était bonne : il vivait, puisqu'il se mouvait.

Pour répondre à notre question : *Qu'est-ce que la vie, la vraie vie humaine ?* suivons, montrons la vie d'un homme à travers les degrés successifs de son développement, jusqu'à son plein épanouissement, jusqu'au terme idéal de son évolution ; et puisse l'évocation de la splendide image de la vie, complète et harmonique, éveiller en nous la sainte ambition de la réaliser !

L'enfant nouveau-né commence par vivre d'une vie presque végétative, en tout cas instinctive et purement physique. Respirer, se nourrir, dormir, se plaindre lorsqu'il souffre ; s'habituer peu à peu au mouvement, se familiariser avec les objets qui l'entourent, les regarder et les saisir ; plus tard, apprendre à marcher, à courir, à sauter ; jouir et jouer le plus possible, ce sont les premières manifestations de la vie de l'enfant. C'est *la vie corporelle*. Ne la méprisons pas : le Créateur l'a faite, elle est sacrée. C'est le premier échelon de la vie, échelon nécessaire et qui doit subsister, dans ce monde d'abord, du berceau à la tombe, puis, d'après l'Evangile, au-delà de la tombe, la vie corporelle devant renaître alors sous une forme supérieure, avec des organes renouvelés, spiritualisés, si l'on en croit saint Paul, et immortels.

Cependant la vie du corps n'est pas tout chez l'enfant. Il apprend à parler, à distinguer et à nommer les personnes et les choses, puis bientôt à lire, à écrire, à compter, à réfléchir, à raisonner. C'est une vie nouvelle, *la vie de l'intelligence*, qui s'ajoute chez lui à celle du corps !... D'année en année, de jour en jour quelquefois, semble-t-il,

l'horizon intellectuel de l'enfant s'élargit et s'élève. Ses *pourquoi* font le tour du monde. Ils vont jusqu'aux étoiles ; ils remontent le cours des siècles et le descendent tour à tour. Ni l'infini ni l'incompréhensible ne parviennent à arrêter ces infatigables *pourquoi*. Ni l'étude d'une vie entière, ni les lumières combinées des plus savantes universités ne réussiraient à résoudre tous les problèmes que pose en se jouant, sur les genoux de sa mère, cet enfant naïf, aux yeux bleus et aux boucles blondes.

En même temps que la vie de l'intelligence, naît et se développe celle du cœur et de la conscience. L'enfant, que je suppose bien doué et bien né, n'a pas besoin qu'on lui apprenne à aimer sa mère. Voyez-le l'entourer de ses petits bras, lui donner la moitié du fruit ou du gâteau qu'il vient de recevoir, pleurer lorsqu'il la perd de vue, sourire et battre des mains lorsqu'elle reparait. Il aime donc sa mère, cet enfant, et il vit de la vie du cœur ! Puisse-t-il en vivre toujours ! Puisse-t-il aimer toujours ses parents, ses frères et ses sœurs, plus tard ses camarades, ses concitoyens, son prochain et son Dieu, — j'entends par là Celui de l'Evangile !

Un jour, la mère a donné un ordre à son enfant chéri. Elle lui a défendu de goûter à un breuvage mauvais pour lui. Il a désobéi. Sa mère ne l'a pas vu ; elle n'en saura rien, s'il n'avoue pas sa faute. Mais il est malheureux, jusqu'à ce qu'ayant tout dit, il ait imploré et reçu le pardon de sa mère. Qui a poussé l'enfant à cet aveu ? Qui ne lui a laissé aucun repos jusqu'à ce qu'il l'ait fait ? Qui, si ce n'est la conscience ? L'enfant vit donc aussi de la *vie de la conscience*. O conscience, que l'on blasphème et que l'on nie quelquefois de nos jours, tu nais pourtant avec l'enfant ; tu es cette lumière dont nous parle un apôtre et qui éclaire tout homme venant en ce monde ; tu n'es pas morte entièrement au cœur de celui-là même qui essaie de te nier ; tu es notre ange gardien à travers cette vie ! Tu t'éveilles en nous, et le ciel s'ouvre sur nos têtes. Tu t'endors, et nous retombons de bien haut dans la vie animale, bassement animale. Conscience, voix de Dieu et vie de Dieu en nous, ne nous abandonne jamais !

La conscience est un Jean-Baptiste, car elle prêche le repentir ; elle est un prophète, car elle annonce Dieu. Aussi la *vie religieuse* a-t-elle coutume de se développer chez l'enfant parallèlement à la vie morale, à la vie de la conscience. La vie religieuse, c'est la vie morale elle-même considérée par son côté supérieur. Voyez l'enfant prier, comme il prie à six ans, lorsque, de tout son cœur, il joint ses petites mains pour demander la guérison de sa mère malade ; comme il prie à douze ans, lorsqu'il va, pour la première fois, participer au divin repas institué par Jésus-Christ ; comme il prie encore à vingt ans et plus tard, aussi longtemps qu'il n'a pas forcé l'ange gardien dont je vous parlais tout à l'heure à s'éloigner de lui. Puisque l'enfant, le jeune

homme et l'homme d'âge mûr prient, ils vivent donc de la vie religieuse ! Ne me dites pas que ce jeune homme prie, à vingt ans, parce que sa mère lui a appris autrefois à prier ; parce que son curé, au catéchisme, dans les prédications, lui a répété maintes fois qu'il fallait prier. Tant d'autres ont reçu les mêmes enseignements, et cessent de prier bien avant leurs vingt ans ! Si cet enfant, devenu jeune homme, continue à prier ; s'il prie encore, en pleine maturité de son âge et de son caractère, c'est parce que Dieu est dans son cœur. S'il ne se lasse pas de parler à son Père qui est aux cieux, c'est parce qu'il sent ce Père auprès de lui et que, sans lui, il retomberait d'un poids lourd dans la vie de la chair, élevée sans contrôle à une dictature honteuse ; il serait déchu de son titre et de ses droits d'enfant de Dieu.

Avec la vie morale et religieuse, nous sommes bien, n'est-ce pas ? au sommet de la vie humaine. Nous ne pouvons monter plus haut, car il n'y a rien pour nous de supérieur à la conscience et à Dieu. Et voyez comme, des sommets de la vie humaine, se découvrent à nous des perspectives sublimes et nouvelles, tantôt austères et désolées, tantôt enchanteresses, toujours propres à nous instruire et à nous faire entendre un vigoureux *Excelsior !*

Parvenus à la vie en Dieu, notre Père céleste, nous voyons l'humanité, non plus sous l'angle de l'égoïsme, comme un troupeau à exploiter, mais comme une famille à aimer. Nous voyons la souffrance sévir, l'injustice et la violence déshonorer et ravager la terre. Nous voyons des croisades à entreprendre, des délivrances, de véritables rédempptions à opérer ; nous voyons s'ouvrir devant nous toute une carrière de solidarité, librement acceptée, et de dévouement fraternel.

Des mêmes hauteurs de la vie morale et religieuse, nous voyons aussi la mort à l'œuvre, nous guettant tous sournoisement, frappant, semble-t-il, en aveugle, à tort et à travers ; et devant ce spectacle, nous nous tournons vers le Père céleste, vers le Christ son Envoyé, et nous demandons tristement : « Pourquoi le tombeau et la mort ? Pourquoi surtout la mort prématurée ? La mort qui fauche la vie utile, tandis qu'elle épargne l'existence inutile ou nuisible ? La mort, évident désordre, mystère sombre, au fond duquel l'âme entrevoit du crime ? » En réponse à tous ces pourquoi, nous entendons sortir de la bouche du Christ, après le mot sinistre de péché, les mots divins de pardon, de résurrection et de vie éternelle.

La vie humaine se déployant sans fin, de progrès en progrès, de justice en justice, de gloire en gloire, dans la communion de plus en plus intime avec Dieu, avec ses enfants et avec l'univers entier, s'épanouissant, en un mot, *en vie éternelle*, — voilà ce que l'on aperçoit, dans le vague de l'éloignement, mais dans la certitude de la foi au Père céleste, du haut de ce dernier sommet de la vie humaine qui s'appelle la vie en Jésus-

Christ ! Saluons la vie éternelle ! Saluons - la comme la vie humaine à son point d'arrivée, à son point culminant !

Lorsque Dieu nous dit par l'organe de son prophète : « Je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez ! » nous n'en pouvons douter, c'est de cette vie-là qu'il s'agit, de la vie humaine appelée à atteindre sa plénitude harmonique dans la vie éternelle.

II. — *Vous vivrez !* Nourrissons-nous un instant de cette promesse divine.

Vous vivrez ! Êtres souffrants, chétifs et malades dont la vie quotidienne est un long crucifiement, une mort plutôt qu'une vie, elle est pour vous, cette promesse ! Elle vous vient du Dieu puissant qui des os secs peut toujours faire une armée de vivants. Vous vivrez ! Il l'a dit, pour vous, comme pour tous. Vous vivrez, c'est-à-dire vous serez consolés, rendus à la santé, au bonheur, à la vraie vie enfin, dans ce monde ou dans l'autre. Courage !

Vous vivrez ! Esprits avides de lumière, de vérité et de sincérité ; esprits qu'obsède et que dévore le redoutable sphinx moderne, le mystère des choses ; esprits qui, devant ce mystère, n'osez ni croire ni nier, mais qui souffrez de ne point croire, vous vivrez, a dit le Seigneur. Donc vous verrez, vous comprendrez, car voir et comprendre, c'est la vie de notre intelligence. Vous aurez, dès ce monde, le rayon de lumière suffisant pour vous faire vivre et prendre patience, et vous vous rassasierez, un jour, de la contemplation de la pleine lumière.

Vous vivrez ! Vous qui avez soif de justice et d'amour ; vous qui souffrez de la froideur de certaines amitiés, de votre propre froideur peut-être ; vous que la vue de l'iniquité abreuve de fiel, quel que soit celui qui l'a subie ; vous qui, devant le spectacle douloureux que le monde nous donne, à la fin de ce siècle, avez, comme tous les amis de la justice, une large coupe de fiel à vider, vous vivrez, a dit l'Eternel. Or il n'y a pas de vraie vie sans justice, pas plus que sans amour. Relevez donc la tête ! La justice et l'amour auront leur revanche. Ils l'ont, dès maintenant, dans votre cœur et dans celui de tout enfant de Dieu. Ils l'auront une fois, sur cette terre même, si longtemps rongée d'injustices. Ils l'auront, à jamais, dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habitera.

Vous vivrez ! Vous, les isolés, vous retrouverez des compagnons, des frères, un foyer paternel à l'accueil chaud et cordial, et les épanchements des jeunes amitiés ; vous retrouverez tout cela, puisque vous vivrez, et puisqu'il n'est pas de vraie vie humaine sans échange amical de pensées et de sympathies réciproques.

Vous vivrez ! Vous, les languissants, les blasés, les lumignons qui, dès longtemps, ne brûlent plus et qui fument à peine ; vous dont la vie chrétienne n'est plus qu'un souvenir lointain, qu'une fleur desséchée, peut-être qu'une ruine, vous vivrez !

Dieu le veut. Il vous reste à le vouloir vous-mêmes, et vous vivrez !

Vous vivrez ! La promesse est digne de Dieu et de nous, car il n'y a rien de meilleur que la vie, la vie saine et puissante, bonne, juste et aimante, la vie, en un mot, telle que Dieu la veut. Comment cette vie peut-elle devenir une réalité ? C'est ce qu'il me reste à dire en peu de mots.

III. — « Je mettrai mon Esprit en vous, » dit le Seigneur. Tout le secret de la vraie vie est là. Elle est l'œuvre de Dieu, de son Esprit ; mais il la met en nous.

L'Esprit de Dieu est la source de toute vie, à plus forte raison il l'est de la vraie vie ; mais il faut que cette source s'épanche et passe en nous. Dieu a donné son Esprit à Jésus en une telle mesure qu'il a réalisé, lui, le Fils de l'homme, la véritable vie humaine sans tare ni défaut, et qu'il est devenu le canal qui nous la transmet. Mais à quoi cela nous sert-il, si la vie de Jésus, si son esprit n'habitent pas en nous ?

En nous, là seulement, l'Esprit divin devient pour nous source et secret de vie. Là seulement, pour ce qui nous concerne, il éclaire et réchauffe ; il réforme et transforme ; il fortifie, justifie, glorifie ; il vivifie enfin.

« Je mettrai mon Esprit en vous ! » Magnifique promesse ! Œuvre vraiment divine ! Véritable transformation des os secs en êtres vivants ! Création et résurrection ! Mais, encore une fois, qu'avons-nous à faire, chacun en ce qui nous concerne, pour que la promesse devienne réalité ?

Une seule chose et bien simple : croire la promesse, et laisser Dieu faire son œuvre en nous ; croire la promesse, et agir en conséquence, favoriser l'œuvre divine et y coopérer, au lieu de l'entraver, de la rendre impossible, comme nous le faisons trop souvent ; croire la promesse, et appeler de nos persévérantes et ardentes prières le souffle de l'Esprit, au lieu d'en retarder et d'en empêcher la venue par notre secrète opposition, comme il nous arrive de le faire ; croire la promesse enfin, et ouvrir largement nos cœurs au souffle de l'Esprit, au lieu de les fermer, comme on l'a vu parfois.

O Vous qui nous avez dit : « Je mettrai mon Esprit en vous ! » accomplissez, ô Dieu, votre promesse ! Au lieu d'une volonté de caprice, de fausseté et souvent de révolte, donnez-nous une volonté droite ! Au lieu du doute et de l'obscurité, envoyez-nous les saintes certitudes, la joyeuse lumière d'une conscience docile à la voix de son Chef ! Au lieu de la tristesse ou de la joie passagère d'une ivresse trompeuse, mettez en nous la joie et la paix qui demeurent ! Venez en nous, restez en nous, Esprit de notre Dieu, Esprit de notre Père, et nous vivrons enfin !

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

Le mariage est une chose grande et sainte, si grande et si sainte que Dieu lui-même le prépare. Les Livres Saints nous l'assurent : « Les richesses disent-ils, viennent des parents, mais c'est Dieu, Dieu lui-même qui donne une épouse prudente. » Rien d'étonnant d'ailleurs. Sa Providence a la main dans les plus petits événements de ce monde. Si un passereau ne meurt pas, si un cheveu ne tombe pas de la tête du plus humble des hommes sans la permission de Dieu, comment cette grande affaire qu'est le mariage se ferait-elle sans Dieu ? De quoi s'agit-il ? Il s'agit de l'union de deux âmes pour toute une vie, et pour le but de toute vie humaine, la gloire de Dieu et le salut éternel, il s'agit de fonder une famille... et Dieu n'en serait pas !

Je le vois, moi, ce Dieu qui n'a, pour ainsi dire, d'autre occupation que de conduire le plus d'hommes possible à l'éternelle béatitude, je le vois penché sur notre humanité. Entre toutes les âmes qui, par une création continuée, sortent tous les jours de ses mains adorables, il aperçoit deux âmes. Il voit d'un coup d'œil profond que l'une pourra être utile à l'autre pour la grande affaire du salut, qu'elles pourront se sauver l'une par l'autre, et qu'une fois réunies elles pourront sauver ensemble d'autres âmes... Et dès lors, Dieu suit ces deux créatures dont il veut faire ici-bas l'instrument de sa puissance créatrice et l'image de sa paternelle bonté. En vain elles sont inconnues l'une à l'autre, séparées... Dieu brise les barrières, aplanit les obstacles et, un jour, il rapproche ceux qui paraissaient ne devoir jamais se rencontrer, en même temps qu'il jette dans leurs cœurs l'étincelle d'un chaste amour.

Voilà ce que Dieu fait pour ses enfants. N'est-ce pas ce qu'il a fait pour vous ? Aussi bien, il ne pouvait pas faire moins : car la prière est toute-puissante sur lui, et vous avez prié. Quand l'âge fut venu de vous donner un foyer et de choisir un compagnon de vie, avant de regarder autour de vous, avant de vous ouvrir à vos pères et à vos mères des aspirations nouvelles que vous sentiez dans vos cœurs, vous avez levé les yeux vers le ciel et vous avez supplié votre Père céleste de vous montrer lui-même l'âme qu'il avait marquée de toute éternité pour devenir sœur de la vôtre. Avant tout, vous vouliez que cet autre vous-même fût unanime avec vous dans la foi, dans l'espérance, dans la charité chrétienne.

Vous vouliez l'unanimité dans la foi. « Le mariage, pensiez-vous, est avant tout l'union de deux âmes, de deux esprits, de deux cœurs. Là où la foi religieuse n'est pas partagée, cette union n'est point parfaite. C'est une face d'une âme — et pas la moindre — qui est fermée à l'autre. Il nous sera

si bon, au contraire, d'avoir l'esprit éclairé de la même lumière, de voir les choses de ce monde et de l'autre du même œil, de réciter le même *Credo*, de nous agenouiller ensemble devant le même Dieu, de transmettre à nos enfants notre commune foi, la foi que nous avons reçue nous-mêmes en héritage de nos ancêtres ! »

Vous vouliez l'unanimité dans l'espérance chrétienne. L'amour sans doute et la jeunesse embellissaient pour vous l'avenir, et la terre même ne vous semblait pas sans espérance. Vous ne pouviez pourtant oublier tout à fait que cette vie, même si l'on est deux pour en porter le poids, reste un exil et un dur pèlerinage, qu'elle offre des jours difficiles, et à la pensée de ces heures d'épreuve, vous disiez en vous-mêmes : « Qu'importe, si nous portons tous deux en nous la même espérance immortelle ! Alors nous serrerons nos cœurs plus près et nous dirons : Espérons ! La terre passe, la vie est courte et le ciel est au bout, le ciel où l'on s'aimera toujours, où l'on jouira à deux d'un bonheur sans mélange et sans fin. »

Enfin vous n'avez pas cru que la charité, cette fleur du cœur, ce premier amour que toute créature intelligente doit réserver à la souveraine beauté, à la bonté infinie, fût une préférence injurieuse, un larcin, une atteinte portée à l'intégrité de l'amour conjugal. Au contraire : il vous a paru qu'une inébranlable fidélité à l'amour et au service de Dieu serait le meilleur gage de fidélité dans l'amour humain, comme si vous aviez entendu de vos oreilles cet aveu d'un admirable couple chrétien : « Nous ne nous aimions jamais mieux que lorsque nous sentions que nous aimions Dieu ensemble. »

C'est là ce que vous vouliez, c'est ce que vous vous disiez et redisiez à vous-mêmes ; et ce que vous murmuriez à Dieu, cependant que vos mères, soucieuses de votre bonheur éternel et terrestre, qui, elles, ont fait la consolante expérience d'une vérité qu'un secret instinct vous a révélée, faisaient de leur côté la même prière : « Seigneur, donnez à mon fils une femme chrétienne ! — Mon Dieu, ne laissez point ma fille unir sa vie à la vie d'un homme qui ne vous connaîtrait pas, qui ne vous aimerait pas, qui ne vous servirait pas ! »

Encore une fois, Dieu ne pouvait pas ne pas exaucer de telles prières. Il les a exaucées, et voici qu'unis dans la même foi, dans la même espérance, dans la même charité, vous apportez l'un à l'autre — dot précieuse qui se fait rare de nos jours — une jeunesse pure, vertueuse, tout embaumée de Dieu. Et Dieu qui a préparé votre union doit aussi la parfaire, car, je le répète, le mariage est une chose grande, sainte, divine.

Laissez-moi, pour chanter les grandeurs du mariage chrétien, emprunter les termes magnifiques dont se servait déjà, il y a bien des siècles, un Père de l'Eglise. « Qui pourra dire, s'écriait-il, la dignité, le bonheur d'une union que l'Eglise approuve, que les anges proclament et que le Père céleste ratifie, d'une union à laquelle la bénédiction

du ciel met le sceau, et qui est enfin confirmée par l'oblation du sacrifice ! »

Voyez en effet : c'est dans sa maison, sous ses yeux, en présence de ses anges et de ses prêtres que Dieu veut que vos serments s'échangent, tandis qu'au ciel ils s'inscriront au livre d'or des mariages chrétiens. L'Eglise entoure de solennité l'union de ses enfants, et tout à l'heure vous entendrez les prières grandioses qu'elle a trouvées dans ses trésors pour l'ennoblier et la relever. Elle vous rappellera les plus grandes scènes de l'histoire du monde, la première bénédiction nuptiale prononcée sur Adam et Eve, les unions saintes de Sara la fidèle, de Rébecca la choisie, de Rachel la bien-aimée ; elle fera repasser devant vous la longue suite des noces du peuple de Dieu et des générations chrétiennes.

C'est dans cette procession vénérable qu'elle a vu défiler devant elle avec le cours des siècles, que l'Eglise veut vous assigner une place.

Bien plus, elle va ouvrir pour vous la source des bénédictions divines. Achévant ce que Dieu avait fait à l'origine et donnant à l'amour des chrétiens sa consécration définitive, Jésus-Christ a fait du mariage un de ses sacrements, de sorte qu'il va sceller le don réciproque que vous allez vous faire de vous-mêmes, en versant dans vos âmes bien préparées sa divine grâce. Présent nuptial d'une valeur infinie, cette grâce sera aussi le gage des innombrables secours qui vous sont assurés à toujours, pour remplir les graves devoirs de votre état. Jésus-Christ, en effet, est un bon maître, et s'il a imposé à cette union de l'homme et de la femme des lois si rigoureuses, s'il a voulu, pour la rendre vraiment digne, qu'elle fût une, qu'elle restât indissoluble, qu'elle devînt féconde, c'est qu'il est là pour aider à porter ce fardeau, ou plutôt ce joug, duquel aussi on peut dire que sa grâce le rend léger, sa grâce et son exemple.

Votre union sera confirmée par l'offrande du sacrifice. La main dans la main, vous vous tiendrez au pied de la croix, car l'autel, vous le savez bien, est aussi le Calvaire, Jésus-Christ y renouvelle son sacrifice. Quand donc, réduit à l'état d'hostie, porté par mes mains indignes, il s'élèvera tout à l'heure entre le ciel et la terre, regardez-le : c'est le modèle que saint Paul propose aux époux chrétiens. Jésus-Christ, Fils de Dieu, chef de l'Eglise, l'a aimée et s'est livré pour elle : époux chrétien, vous aimerez votre épouse, vous serez son chef et son soutien, et vous exercerez sur elle une autorité douce parce qu'elle sera dévouée. L'Eglise aime Jésus-Christ son chef, elle l'adore, elle lui est soumise, elle est prête à donner pour lui tout son sang : épouse chrétienne, vous respecterez votre époux, vous lui serez soumise, vous l'aimerez d'un amour chaste, fidèle, infatigable. Vous vivrez et vous mourrez l'un pour l'autre... Restons devant cet idéal. Je ne puis pas vous en montrer de plus élevé.

Et maintenant, au nom de Dieu et de la sainte

Eglise, en présence de vos parents dont vous êtes l'espérance, de tous ces amis qui font à l'envi des vœux pour votre bonheur, je vais recevoir vos serments, et du meilleur de mon cœur de prêtre et de frère, appeler sur votre union, sur la famille naissante, les bénédictions du ciel pour le temps et pour l'éternité.

III

Mon cher Edmond,
Mademoiselle, et bientôt chère sœur,

Il n'y a pas encore deux semaines, au matin du samedi saint, en revenant de chanter les premiers *Alleluia*, je trouvais une lettre dont l'adresse m'indiqua tout de suite qu'elle venait de Serfontaine. Or, une lettre, chez nous, où le cœur se contente d'aimer profondément sans avoir besoin de le dire ni souvent ni longuement, c'est toujours quelque chose de sérieux. Ce n'est donc pas, je l'avoue, sans une émotion mêlée d'un peu d'inquiétude, que je demandai son secret à la mystérieuse envoyée... Et l'envoyée, — vous le savez, mon cher Edmond, puisque c'est vous qui lui aviez donné son message, en choisissant bien votre jour, sans doute pour faire chanter mon âme de frère comme chantaient les cloches, — l'envoyée m'annonçait un grand bonheur. « Mon mariage est terminé, me disiez-vous, et à part toi qui ne t'en doutes pas, tout le monde est content, moi encore plus que n'importe qui. C'est avec Mlle Aline Gury que je me marie, et le jour est fixé au mercredi 25 avril. Ce qui m'a décidé si vite est la lecture d'un de tes anciens devoirs de vacances ayant pour titre *Le mariage*. » Que de joie m'apportaient ces quelques lignes !

C'était d'abord cette joie du prêtre qui voit une âme bien-aimée réaliser enfin sa vocation. Et je me souvenais d'un autre samedi saint, tout proche encore, où j'avais fait moi-même un nouveau pas vers la mienne. Quand Dieu créa nos deux âmes, à chacune il marqua sa destinée et traça le chemin à suivre durant ce voyage d'un jour qu'il l'envoyait faire ici-bas. La mienne portait le signe du sacerdoce ; la vôtre, celui du mariage chrétien. Laquelle fut privilégiée, je ne saurais le dire, car si le mariage a besoin du sacerdoce pour être divinisé, le sacerdoce à son tour a besoin du mariage pour être continué. Mais qu'importe ! L'essentiel pour chacun, c'est de suivre exactement les voies indiquées par Dieu, parce qu'elles seules aboutissent au ciel. Ayant trouvé la mienne, j'étais heureux d'apprendre que vous veniez vous aussi de rencontrer la vôtre.

Et puis, c'était encore une autre joie... Mais ici, Mademoiselle, il faut que je vous confie tout bas un secret. Plus d'une fois, en songeant à l'avenir, je me suis demandé avec inquiétude quelle serait

celle qui viendrait un jour, appuyée au bras de mon frère, s'installer en maîtresse dans ma maison natale et pénétrer dans notre intimité; et j'avais peur de ne pas pouvoir l'aimer... Mais en lisant votre nom, ma chère Aline, j'ai senti toutes ces craintes s'en aller bien loin; et maintenant, pour vous aimer tout à fait comme une sœur, il ne me manque déjà plus qu'une toute petite chose : c'est de vous connaître encore un peu plus, — et je tâcherai qu'elle ne manque pas longtemps.

Enfin, je me suis réjoui en voyant qu'un de mes sermons avait été d'une si grande influence pour la conclusion de votre mariage. Ce pauvre sermon de séminariste, mon tout premier! j'ai voulu le relire depuis, et j'y ai trouvé tout simplement exposée la notion du mariage chrétien. Et ma joie alors n'a fait qu'augmenter. Car je tenais ainsi la preuve que vous n'étiez pas de ceux qui, n'ayant pas les vues de la foi, n'aperçoivent dans le mariage que le côté extérieur et secondaire, et en méconnaissent le caractère essentiel et divin. Vous y avez vu non pas seulement le partage de quelques biens périssables, mais surtout l'union de vos deux personnes pour accomplir ensemble, pendant toute une vie, les volontés d'En-Haut. — Et cette union, vous savez combien elle est profonde et totale. Désormais, vous serez deux en une seule chair, comme s'expriment nos Livres Saints; et j'ose ajouter : deux dans une seule âme, car vous ne devrez pas avoir une joie qui ne soit commune, pas une peine qui ne soit commune; vous aurez les mêmes désirs et les mêmes ambitions; vous partagerez les sourires des mêmes berceaux et vous inquiétez des mêmes enfants, avant de vous réjouir ensemble à cause d'eux; et enfin, après le pèlerinage de cette vie fait ensemble en mutuelle confiance et mutuel amour, vous aurez comme rêve dernier d'aller dormir dans le même coin de cimetière pour ressusciter ensemble et vous présenter côte à côte au Dieu qui va sanctifier aujourd'hui cette union si complète.

Mais la vie commune est parfois monotone; on l'a même appelée « un martyre. » Elle met sans cesse en face l'un de l'autre deux êtres dont les qualités diffèrent et dont les goûts ne sont pas en perpétuel accord. On a beau s'être connus à l'avance : on se voyait surtout par les beaux côtés, tandis qu'en se voyant désormais de près et tous les jours, on découvre peu à peu les défauts et les faiblesses. Oui, la vie commune impose des devoirs pénibles, elle exige des sacrifices, et pour les faire il y faut l'aide de Dieu. Vous avez l'un et l'autre le bonheur de l'aimer; vous l'aimerez davantage encore. Votre prière ne montera plus solitaire vers lui, mais vous le prierez ensemble, dans votre maison chaque jour et dans la sienne chaque dimanche, et chaque année vous viendrez ici le recevoir ensemble. Donnez l'exemple de la foi et de la religion. Vous accomplirez par là un devoir personnel et un devoir public. Et en vous

montrant fidèles à Dieu, vous l'obligerez à vous rester fidèle et à renouveler sans cesse en vos âmes les grâces puissantes du jour de vos noces, qui vous feront tenir vos engagements et pratiquer les difficiles vertus de cette vie commune.

Laissez-moi cependant ajouter que pour vous y sentir déjà bien encouragés tous les deux, vous n'aurez qu'à vous souvenir et qu'à imiter.

A imiter, mon cher Edmond, notre père, dont la vie, vous le savez encore mieux que moi, n'a été qu'un long dévouement aux siens. Il aimait vous faire son confident : gardez le souvenir de ses conseils et de ses exemples. D'ailleurs, il le ravivra par sa présence, puisque son bonheur d'aujourd'hui n'est pas attristé par la crainte d'une séparation que votre cœur n'eût pas acceptée. Vous lui prouverez que votre amour n'a pas diminué en se partageant; que dis-je? sa part sera plus belle désormais, puisque vous serez deux à l'aimer, et qu'il y aura sur ce point, je le sais, entre votre épouse et vous, une noble émulation. Les exemples de sa vie seront donc pour vous un perpétuel encouragement au devoir. — Et vous, Mademoiselle, ne vous croyez point là-dessus moins bien partagée que mon frère, car ainsi que lui, vous avez de qui tenir; je vous le dis avec toute la sincérité d'un témoin, et vous savez si depuis chez nous je voyais bien ce qui se passait chez vous! — L'abnégation, le dévouement, vous seront donc à l'un et à l'autre faciles : ce sont pour tous deux des traditions de famille, c'est l'atmosphère dans laquelle vous avez grandi tous les deux.

J'ai parlé de souvenir... Ah! ma chère Aline, quand en dehors des vivants, en dehors de chez vous, vous chercherez le modèle de l'épouse aimante et dévouée, vous demanderez à votre mari de vous parler de sa mère... Vous allez dans quelques instants venir occuper la place fidèlement gardée libre depuis seize ans qu'elle est partie : il me semble que c'est elle qui vous y amène pour rendre heureux ceux qu'elle a tant aimés...

Et maintenant, ô Dieu, père des destinées et des familles, acceptez les promesses que mon frère et sa fiancée vont échanger. Bénissez-les dans le présent, bénissez-les dans l'avenir! C'est la prière de tous ceux qui sont ici. C'est la prière, meilleure et plus pure, de tous les bien-aimés disparus, associés de Là-Haut à nos vœux et à leur joie. Ainsi soit-il!

IV

Vous avez désiré, ma chère enfant et mon cher ami, que je vinsse aujourd'hui pour être le témoin de votre union et de votre bonheur. Votre désir venait de ce que je vous aime bien, et que vous me payez de retour. Vous espériez peut-être aussi que je trouverais dans cette grave cérémonie des

paroles plus tendres, plus pénétrantes et qui vous iraient plus au cœur, parce que je suis de la famille, et qu'en famille nous nous sommes toujours beaucoup aimés.

Eh bien ! vous vous êtes trompés. Il y a une voix qui eût été plus éloquente que la mienne, et non moins amie, une voix paternelle, dont nul ne saurait égaler jamais les accents élevés et aimants : c'est la voix de votre pasteur. Dès longtemps il vous suit des yeux, de la pensée, de la prière, et demande à Dieu pour vous les lumières, les grâces spirituelles avec les joies du temps.

Personne, voyez-vous, n'est attaché aux paroissiens comme le curé de la paroisse. Vous êtes son espérance et sa couronne, et quand même dans la couronne se glisseraient quelques épines nécessaires, elle n'en est pas moins précieuse, estimée et glorieuse.

Mais du moment que vous avez désiré ma présence, votre pasteur l'a désirée aussi, parce qu'il est mon vieil ami d'abord, et parce qu'il comprend les douces et impérieuses exigences familiales. Depuis que le Sauveur Jésus a honoré à Cana de sa présence divine et d'un miracle signalé le mariage d'un jeune homme de sa parenté, ses ministres estiment qu'il est bon pour eux et pour tous qu'ils assistent aux noces des membres de leur famille.

C'est pourquoi je suis ici, avec le gracieux agrément de votre pasteur, qu'au surplus je ne prétends point remplacer.

Je dirai de plus que cela m'est très agréable d'y être. Chaumet, c'est le pays de mes aïeux ; ils ont cultivé, labouré, arrosé de leurs sueurs son sol qui n'a jamais été ingrat. Un de mes souvenirs d'enfance, c'est cette fourmilière de charrues laborieuses qui sillonnaient votre territoire les matins d'automne. J'entends encore le bruit des roues et des essieux, les cris des hommes encourageant leur attelage pendant que les sillons rouges s'ouvraient sous le grand soleil de Dieu. Du sein de la terre fertile remuée et rajeunie par le soc de la charrue s'élevait dans toute la plaine un hymne splendide au Créateur.

Et je me réjouis de penser qu'à ce concert des aïeux vous allez mêler votre voix qui continuera leur voix, votre prière travailleuse qui sera le prolongement de leur foi ardente.

La terre, c'est l'avenir de notre pays, qui ne s'est ruiné que le jour où il a renoncé à la terre. Il redeviendra prospère quand il reviendra à l'amour et à la culture du sol natal. Une ère nouvelle s'ouvre où les procédés de la science viendront en aide à la main de l'homme. L'avenir est aux jeunes gens. Cet avenir, cette aurore de labeur et de succès, je les salue en vous.

La terre, c'est la liberté ! Je n'ignore point les peines nombreuses, les efforts intenses, les intempéries, le froid et le chaud, la pluie et le soleil, les gelées et les orages qui désolent souvent la vie du cultivateur. Mais j'ai vu, ailleurs, l'ouvrier qui ne s'appartient pas, qui ne dispose ni de sa

personne, ni de son temps, ni de sa pensée, et il m'a semblé parfois voir renaître l'antique esclavage où l'homme n'était pas tant une personne qu'une chose.

Vous du moins, vous gardez votre liberté, la liberté dans le devoir, sans doute, et le devoir est partout une chaîne ; mais votre chaîne est plus douce parce que c'est vous qui vous la forgez, et non pas un autre, et vous la soulevez, vous la portez d'un bras fort, d'un cœur joyeux, sans la traîner.

La terre, c'est l'amie qui ne manque jamais, qui est la confidente de vos inquiétudes, de vos tristesses, comme de vos intimes réjouissances ; mais c'est une amie un peu jalouse et qui veut qu'on s'occupe d'elle constamment. Aussi bien, elle vous rend généreusement alors plus que vous ne lui avez donné.

La terre enfin, c'est la religion. Toutes ses voix, voix de ses sillons, de ses oiseaux ou de ses brises qui chantent dans les arbres, parlent sans cesse de Dieu. Ecoutez-les quand vous êtes dans les champs, regardez le ciel que Dieu a fait bleu comme pour nous envelopper d'espérance et pour nous montrer sous la couleur la plus douce aux yeux ce que sera auprès de lui notre séjour éternel, quand nous entrerons dans la terre des vivants. Ecoutez et regardez. On peut laïciser les écoles, les hôpitaux, les institutions de bienfaisance qui sont nées de la tendresse de l'Eglise et de la munificence de nos pères ; on ne laïciserait point notre terre, notre ciel, ni la grande nature qui redit à tous les échos : « C'est Dieu qui m'a créée ! »

C'est donc là, sur cette terre hospitalière et religieuse de Chaumet, que vous coulerez votre vie comme deux ruisseaux qui se rencontrent et n'en forment plus qu'un seul. Car vous allez recevoir le sacrement de mariage qui unit, sanctifie, arme pour les difficultés et les combats de la vie.

Vous serez heureux parce que vous avez la foi et l'amour du travail.

Vous, mon cher ami, vous appartenez à une famille qui vous a transmis les fortes traditions religieuses, l'activité, l'intelligence et le courage. Sur la porte de votre maison, vous pourriez écrire la devise de Jeanne d'Arc : « Vive labeur ! » et cette devise sera bien pour vous l'étoile directrice de la vie.

Peut-être aurez-vous aussi vos heures de défaillance. Vous êtes jeune, et vous avez par là-même tous les privilèges, mais toutes les illusions de la jeunesse. Vous n'échapperez point aux déceptions, comme peut-être vous n'avez pas échappé au doute qui, à notre époque, s'est emparé violemment de tant d'esprits entraînés. Alors vous regarderez votre jeune épouse, vous réfléchirez, vous prierez avec elle et vous sentirez bientôt que Dieu est avec vous, qu'il gouverne vos deux existences. Les chagrins ou s'atténueront ou disparaîtront, et remerciant Dieu du présent qu'il vous a fait le jour de votre mariage, vous direz comme le poète

à celle qui est devenue pour jamais la compagne de vos bons et de vos mauvais jours :

...Ce fardeau de peines,
De fautes et d'erreurs qu'incessamment je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main.

Heureux l'homme à qui Dieu a donné une pieuse et vaillante épouse !

Cette épouse de choix que le Sage appelle le meilleur des héritages, *pars bona mulier bona*, j'espère que ce sera vous, ma chère enfant.

Je me trompe : je ne l'espère pas, j'en suis sûr.

Je vous ai vue plusieurs fois et longuement dans mon presbytère d'Epineuseval où vous apportiez la gaieté, avec je ne sais quelle joie franche, quelle foi active qui me rappelait sainte Marthe, l'illustre patronne de mon village natal. Vous alliez, empressée aussi, à tous les emplois, avec une bonne volonté qui n'avait d'égale que votre bonne humeur. Vous avez fait alors la conquête de toutes mes jeunes filles, qui admiraient votre entraînement et votre simplicité, sans parvenir toujours à les imiter. Plusieurs d'entre elles sont ici par la pensée, elles prient avec nous, car vous avez laissé là-bas une trace durable et comme un large sillage d'affection.

Si vous êtes empressée comme Marthe, cependant vous n'oubliez pas la seule chose nécessaire, votre pieuse mère vous l'a enseignée et ses paroles sont tombées dans une âme éclairée et ardente, capable de les comprendre et de les pratiquer.

La seule chose nécessaire pour vous désormais, c'est de vous donner à Dieu non plus seule, mais avec celui que vous allez recevoir pour époux, avec votre famille à venir, afin qu'ayant été unis ici-bas d'une union indissoluble, que la mort seule peut rompre, vous vous retrouviez ensemble au ciel indissolublement unis d'une union à jamais consacrée dans l'éternité.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLII

JÉSUS GUÉRIT LE FILS D'UN OFFICIER
DE CAPHARNAÛM

Après son entretien avec la Samaritaine et la conversion des habitants de Sichar, notre bon Sauveur, touché sans doute de la foi naïve de ceux-ci et de leur accueil cordial, passa deux jours au milieu d'eux. Et puis, ne fallait-il pas achever de les instruire et confirmer leur conversion ?

Jésus reprit ensuite le chemin de la Galilée, non point vers Nazareth, sa patrie, parce qu'il

savait bien qu'un prophète n'est pas honoré dans son pays, mais vers Cana où il avait accompli son premier miracle. Les Galiléens, dont un grand nombre avaient été témoins des prodiges opérés par Jésus, à Jérusalem, durant les fêtes de Pâques, le reçurent avec un véritable enthousiasme.

La nouvelle du retour de Jésus s'était promptement répandue dans la contrée. Un officier du roi Hérode vint trouver le Sauveur à Cana. Cet officier habitait Capharnaüm, à cinq ou six heures de marche de Cana. L'affection qu'il portait à son fils gravement malade ne lui avait point permis d'hésiter à entreprendre ce long voyage ; tous les pères comprendront sa démarche. Anxieux, il se présente à Jésus et le prie de descendre jusqu'à Capharnaüm afin de guérir son enfant qui, ajoutait-il, « commençait à se mourir. » La foi de cet officier était encore bien imparfaite, puisqu'il semblait croire que la présence du Sauveur près du malade était nécessaire pour opérer la guérison. Ce fut pour exciter cette foi, ainsi qu'il fera en mainte occasion, que Jésus adresse à l'officier cette réponse qui paraît sévère et empreinte de reproche : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point, vous autres ¹. »

Dans ces paroles, Jésus ne s'adressait pas au seul père du jeune malade, mais à tous les assistants. A ces Galiléens, il fallait des prodiges ; s'ils avaient cru en lui, c'était à cause de ses miracles. Ceux qui n'en avaient point vu en désiraient voir, les autres en voulaient de nouveaux pour mieux croire. Combien de chrétiens de nos jours leur ressemblent ! Ils croiraient, s'en vont-ils répétant, s'ils voyaient un miracle, comme si les miracles suffisaient à donner la foi ! Ce qui obtient la foi, vertu surnaturelle, il ne faut pas l'oublier, ce ne sont point les raisonnements humains, les preuves qu'ils apportent ; raisons et preuves peuvent concourir à allumer le flambeau de la foi dans une âme, mais l'allumer par eux-mêmes, jamais. Seule, la main de Dieu peut déposer dans un cœur l'étincelle divine qui éclaire, mais elle ne la dépose jamais que dans un cœur humble et droit. Le Sauveur ne s'adressait-il point par avance à notre siècle raisonneur lorsqu'il disait à Thomas : « Tu as cru parce que tu as vu ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ². » Cette foi qui croit en la parole de Dieu est-elle la nôtre ?

Pendant que le Sauveur faisait cette réponse, la douleur et l'anxiété harcelaient le cœur de l'officier et l'empêchaient de comprendre. Le délai apporté par Jésus à répondre à son appel semble avoir impatienté ses craintes ; la route était si longue, le jeune homme si malade, Jésus arriverait-il à temps ? Le solliciteur insiste donc humblement : « Seigneur, venez avant que mon fils

¹ Jean, iv, 48.

² Jean, xx, 29.

ne meure. — Allez, lui dit Jésus pour toute réponse, votre fils vit, » c'est-à-dire est guéri.

Sur cette simple parole, l'officier se sent animé d'une foi qui le rassure, il s'en va l'espérance au cœur, il se hâte de regagner sa maison, de revoir son cher malade. En route, il rencontre ses serviteurs, accourus au-devant de lui pour lui annoncer l'heureuse nouvelle. Il les interroge, et en apprenant que la fièvre a quitté son enfant à la septième heure, il reconnaît que c'est bien l'heure où Jésus lui a dit : « Votre fils vit. » Sa foi fut désormais pleine, sans nuage, et toute sa famille la partagea. Une tradition rapporte que la femme de cet officier devint, plus tard, une des fidèles servantes qui suivaient Jésus et l'aidaient de leurs ressources. Sa reconnaissance devait bien cela à Jésus pour l'incomparable miséricorde qu'elle en avait reçue.

Il ne manque pas, dans le monde, de malades au point de vue moral dont l'état exigerait presque un miracle de Jésus-Christ pour les sauver, les ramener à la vie chrétienne ; qui ont besoin d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un ami qui sollicite du Sauveur leur guérison.

Cet enfant qui commence à se mourir, c'est cette âme dont la piété s'affaiblit, dont la foi s'obscurcit, chancelle, va défaillir. C'est ce cœur battu par l'orage de violentes passions, par je ne sais quelle affection coupable, quelles habitudes dépravées contre lesquelles il est las de combattre, auxquelles il va s'abandonner sans plus lutter. C'est ce jeune homme qui perd la foi par suite de lectures ou de mauvaises compagnies, qui délaisse la prière, le chemin de la vertu, devient superbe à l'égard de ses parents ou de ses maîtres. C'est cette jeune fille chez laquelle une coquetterie inusitée, des maximes étranges, l'abandon des sacrements, des fréquentations suspectes, décèlent un changement mystérieux. C'est cette jeune femme qui, une fois mariée, renonce à ses pratiques religieuses, dit adieu au tribunal de la pénitence et à la table sainte pour mener une vie mondaine, dissipée. C'est cette mère de famille qui recherche, en place des saintes joies du foyer, de dangereuses ou criminelles satisfactions. C'est cet époux qui se désaffectionne des siens et, parjure aux serments sacrés du mariage, s'engage dans de coupables relations dont le terme cache des abîmes. C'est enfin ce vieillard, depuis de longues années éloigné du devoir chrétien, que ni les infirmités, ni les cheveux blancs, ni l'approche du tombeau, ne savent faire rentrer en lui-même.

Oh ! il n'en manque point autour de nous, sous notre toit peut-être, de ces enfants « qui commencent à se mourir » ou qui même sont morts depuis longtemps. Si nous avions seulement pour eux l'affection de l'officier pour son fils, si notre cœur était animé d'un peu de la foi de ce soldat, de sa confiance en Jésus-Christ, avec quel empres-

sement nous irions le trouver, combien nos prières seraient pressantes, nos instances vives et renouvelées !

Pareils au centurion de Capharnaüm, nous n'attendrions pas que Jésus vienne, nous irions au-devant de lui. Nous ne craindrions point pour cela de nous imposer quelque gêne, quelque sacrifice, quelque démarche pénible. Car Jésus passe encore dans le monde comme autrefois ; il continue à monter de Judée en Galilée. S'il ne s'approche point de nos chers égarés pour toucher leur cœur, ouvrir leurs yeux, les convertir, c'est à nous d'aller le trouver. Nous sommes toujours sûrs de le rencontrer dans la prière, aux pieds du crucifix, à l'autel et au tabernacle, surtout au saint sacrifice de la messe, dans une humble et fervente communion. C'est là qu'il faut lui crier avec la foi confiante de l'officier : « Seigneur, venez guérir mon fils, ma fille, mon époux, mon père, mon aïeul, ils commencent à se mourir ! Ils se meurent du manque de foi, de piété. Ils se meurent d'indifférence religieuse, de lectures de journaux impies, de livres licencieux. Ils se meurent de fréquentations funestes, de relations criminelles. » Et si Jésus tarde d'exaucer notre prière, pressons-le humblement, sans nous lasser : « Seigneur, oh ! venez donc avant qu'ils ne meurent ! » Ne cessons point que nous ayons entendu, ne fût-ce que sur le lit de mort, la parole bénie : « Allez ! soyez en paix, ils sont guéris, réconciliés avec Dieu, pardonnés. »

Avec quel bonheur nous descendrons ensuite dans la tombe qui est le vestibule de la véritable patrie ! Un artiste a représenté, dans un tableau célèbre, sainte Monique et saint Augustin assis sur les bords de la mer. La main dans la main, ils semblent en extase. Monique tient les yeux levés vers le ciel, comme pour remercier le Seigneur de lui avoir enfin accordé la conversion de son Augustin. Celui-ci plonge ses regards sur l'infini des flots, comme s'il repassait l'histoire des grâces reçues jusqu'à son retour à Dieu. Les yeux de Monique semblent encore garder la trace des larmes dont l'évêque de Milan, saint Ambroise, avait dit : « Il n'est pas possible que le fils de tant de larmes périsse ! » Ce tableau inspire la foi, réveille la piété, il touche, il émeut, il encourage. Combien de mères, combien de cœurs chrétiens renouvelleraient pour eux-mêmes cette scène consolante s'ils savaient trouver la même foi, les mêmes prières, les mêmes accents que la mère de saint Augustin !

PREMIÈRES COMMUNIONS

Retraite préparatoire : 1889 et 1890 ; — Recueil d'histoires mises en ordre pour les instructions de la retraite : 1899 (éditées en un vol. à part, *franco* 3 fr.)

Sermons pour le jour : presque tous les ans, et spécialement en 1889 (4 instructions), 1891 (5), 1896 (4) et 1897 (13).

PLAN DE SERMON POUR LA PENTECOTE

L'ESPRIT-SAINT DANS L'ÉGLISE

Exorde

Reportez-vous par la pensée au sixième jour de la création, dans l'enceinte du Paradis terrestre. Le corps de l'homme vient d'être créé... Dieu veut achever son œuvre; il se penche sur cette statue, souffle sur elle; et voilà que tout à coup ses yeux immobiles s'animent, son front s'illumine, ses lèvres s'ouvrent, et dans sa poitrine émue, l'homme sent battre son cœur...

Au jour de la Pentecôte il se passe quelque chose de semblable. Douze hommes sont dans le Cénacle. Ce sont des pauvres, des ignorants, des faibles. Tout à coup la maison où ils sont réunis, s'ébranle. Un souffle impétueux passe sur ces hommes, et des clartés surnaturelles illuminent leur intelligence, et leurs cœurs sont animés d'une force indomptable. L'Esprit de Dieu était descendu dans leur âme, et il y avait fait courir jusque dans ses dernières profondeurs une vie puissante, et de leur âme cette vie devait passer dans des milliers d'âmes jusqu'à la fin des siècles.

A cette heure où l'on persécute l'Eglise, où l'on voudrait la faire mourir, il est bon de montrer qu'il y a en elle un principe de vie immortel, qu'il y a dans ce corps de l'Eglise une âme... Cette âme, c'est l'Esprit-Saint !

Votre âme, mes frères, produit en vous trois effets : 1° elle maintient dans l'unité tous les éléments de votre être; 2° elle met sur vos lèvres la parole, ce son de l'âme par lequel vous jetez dans le monde votre pensée; 3° elle imprime à tous vos membres le mouvement. L'Esprit-Saint réalise ces trois merveilles dans l'Eglise.

I

L'Esprit de Dieu maintient dans l'unité tous les éléments qui composent l'Eglise.

Tous les hommes qui n'ont été inspirés que par la sagesse humaine se sont trouvés impuissants à réunir d'une manière durable un groupe imposant d'intelligences dans la foi aux mêmes doctrines. La raison de l'homme est trop orgueilleuse pour se courber devant la raison d'un autre homme. Il n'y a qu'une exception : je la trouve dans l'Eglise catholique. Voici des millions d'âmes que tout devrait séparer, positions sociales, caractères, nationalités, et cependant ces âmes s'entendent d'un bout du monde à l'autre. Toutes chantent le même *Credo*. Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse unir dans la même foi tant d'âmes à travers l'espace et à travers les siècles. O magnifique harmonie des âmes ! Vous avez peut-être contemplé quelquefois dans le silence d'une belle nuit cet immense système des cieux, ces astres sans nombre qui gravitent autour du même centre sans s'écarter jamais. Vous sentiez alors qu'une force mystérieuse, invincible, régissait tous ces mondes et entretenait en eux une éternelle harmonie. Il y a quelque chose de plus beau : ce sont toutes ces âmes, toutes ces volontés libres qui gravitent autour du même centre, le Pontife Romain. Il y a donc aussi pour elles une force mystérieuse qui les dirige : cette force, c'est l'Esprit de Dieu !

II

L'Esprit de Dieu met sur les lèvres de l'Eglise la parole de la vérité.

La parole humaine est sujette à l'erreur. *L'Eglise n'a pas à craindre de se tromper*, parce qu'elle donne la parole même de Dieu. Voilà dix-huit siècles que le monde l'écoute et jamais il n'a pu surprendre sur ses lèvres la moindre erreur. La philosophie a changé, la science a changé, la parole humaine a changé : la parole de Dieu est restée immuable, parce qu'elle est infaillible.

La parole de l'Eglise s'adresse à tous. Elle ne retentit pas dans l'enceinte d'une école, comme la parole humaine, aux oreilles de quelques rares privilégiés ; non, elle retentit dans tout l'univers.

La parole de l'Eglise est immortelle. La parole humaine meurt un jour ou l'autre. Aujourd'hui elle ébranle les foules, elle soulève Athènes, elle fait tressaillir Rome dans son forum ; mais vient la mort, Démosthène se tait, et c'est sur les pages froides et mortes d'un livre qu'il faut aller recueillir un écho lointain de la voix de Cicéron. La parole de l'Eglise est éternellement vivante. Un apôtre meurt : Dieu en suscite un autre. La parole de Dieu ne sera pas ici-bas sans interprète. — Ceci n'est pas de l'homme ; un esprit divin anime l'Eglise, et par elle, comme au jour de la Pentecôte, Dieu parle toujours au monde.

III

L'Esprit de Dieu communique à l'Eglise ce mouvement puissant par lequel elle envahit les siècles, franchit les distances, pénètre tous les peuples et fait éclore partout des miracles de sainteté.

A peine née elle s'élance à la conquête du monde. En vain les Juifs veulent l'arrêter ; en vain les Césars s'agitent ; en vain les barbares se précipitent de toutes les frontières de l'Empire. L'Eglise reste toujours victorieuse. Elle pénètre tous les peuples par un mouvement irrésistible. Elle fait éclore partout la vertu. Nous pouvons, contemplant dans le passé cette œuvre que le prophète n'entrevoyait qu'à travers l'avenir, dire à notre mère avec plus d'enthousiasme encore et de fierté que lui : « O Eglise, ô mère, levez les yeux et voyez ! *Leva oculos tuos et vide !* Voyez ces innombrables légions de martyrs, de vierges, d'apôtres, de saints qui se pressent sur la route des siècles. Voilà vos enfants, voilà l'ornement de votre maternité. »

C'est le souffle de la Pentecôte, l'Esprit divin, qui mieux que le soleil à la terre, lui donne cette perpétuelle fécondité.

Péroraison

La vie de l'Eglise n'est pas anéantie. L'Esprit divin est toujours en elle. Je n'en veux pour preuve que la haine dont elle est l'objet. Est-ce qu'ils la croient à l'agonie tous ces diplomates qui remuent contre elle et le ciel et la terre ? Est-ce qu'ils la croient mourante tous ces sophistes qui consomment leur vie à attaquer ses dogmes, ses institutions ? Non, non, ils ont beau annoncer sa fin prochaine. Comme on l'a dit : « On ne se coalise pas contre un mourant, ce serait lâche. On ne s'arme pas contre un mort, ce serait ridicule. » L'immense haine qu'ils portent à l'Eglise ne prouve qu'une chose, son immortelle vitalité. Donc ne désespérons jamais !

¹ D'après Mgr Laroche, *Œuvres*, t. I, p. 378. (7 vol. in-12, 21 fr., Lyon, Vitte. Voir *Ami*, p. 348).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 16 maii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Les litanies de la sainte Vierge. — XXIX. *Sedes sapientie*, 385.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XX. La manne. Publication de la Loi, 389.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XVII. Institution du saint sacrifice de la messe, 391.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXIX. Pour le 2^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, xiv, 16 et 17 (d'après saint Augustin), 394.

Récits et Causeries. — V. Le baptême, 399.

LES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Entretiens à des jeunes filles

XXIX

SEDES SAPIENTIE

Marie est un miroir où nous considérons ses traits si purs, pour nous faire rougir de lui ressembler si peu, car c'est un *Miroir de justice*. L'Eglise nous la montre maintenant semblable à un trône où nous venons la contempler, la prier humblement dans le silence de notre admiration, car c'est le trône de la Sagesse divine : *Sedes sapientie*.

Comment est-elle le trône, la demeure de Dieu, et comment ferez-vous entrer dans votre vie cette sagesse dont elle est le modèle parfait? Deux idées que nous allons méditer ensemble.

I

« J'ai vu, dit le prophète Ezéchiel, au-dessus du firmament rempli d'anges, comme une pierre de saphir qui était semblable à un trône, et sur ce trône un homme assis. » (Ezéch., I, 26). Les Pères, dans cette vision, ont reconnu Marie, entourée des anges et servant de trône à Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'Homme. Elle est le saphir bleu, couleur céleste, parce qu'en elle tout est céleste.

1. Dieu a créé un chœur particulier d'anges pour soutenir sa majesté. On les appelle les Trônes. Il aime à se reposer en eux et sur eux parce qu'ils sont élevés entre tous, fermes et fidèles, qu'ils demeurent toujours auprès de lui, et qu'ils sont en quelque sorte façonnés pour le recevoir. Cependant ils sont loin d'égaliser Marie, qui est la reine des Trônes.

Un trône doit être élevé, afin que, de là, on domine, on règne, on gouverne du regard. Marie est élevée ainsi au-dessus de toutes les créatures.

Dieu, du haut de ce trône où il se complait, regarde le monde avec plus de douceur, parce que Marie a le pouvoir d'arrêter sa colère; il le trouve plus beau, parce que Marie y ajoute son rayonnement, le reflet splendide de l'Incarnation.

Elle est ferme, elle qui n'a jamais chancelé; elle est fidèle, car elle n'a même pas connu l'impression du mal. Jamais non plus elle n'a quitté son Fils : sa joie était de rester auprès de lui, son immense chagrin fut d'être séparée de lui par la mort; mais par la pensée elle demeurait auprès de lui, Jésus gardait la pleine possession de sa mère, leurs âmes ne se quittèrent pas, et la divinité restait unie à la Vierge bénie par la présence réelle de sa grâce.

2. Car si elle est un trône, elle est aussi une demeure où Dieu, la Sagesse infinie, ne cesse d'habiter. Quand un homme se prépare une maison, veut se construire des appartements, il y rêve longtemps, il fait des plans, cherche à réunir l'utile et l'agréable, dispose ses pièces en bonne orientation, sait d'avance la destination de chacune, se réjouit de les montrer à ses amis et de les y recevoir. Cette maison; ce sera le couronnement de sa vie de labeur, la réalisation de longs projets. Quand il y entrera, il dira : « Je suis chez moi ! Je m'y plairai parce que je l'ai voulu tel ! J'y serai heureux parce que c'est ma pensée qui a pris ce corps de pierre, parce que c'est le produit de mon travail. »

Ainsi Dieu a rêvé dès le commencement de se créer une demeure parfaite, brillante, sans une ligne qui choque, sans une tache qui la dépare, faite pour recevoir dignement sa sagesse et sa bonté, sa majesté et sa douceur. Il la ferait plus vaste que le ciel, puisqu'elle devait contenir son immensité; plus aimante que les séraphins, puisqu'elle devait l'aimer davantage; plus savante que les chérubins, puisqu'elle comprendrait mieux les mystères de sa divinité : elle serait sa mère : or qui connaît aussi bien que la mère le cœur, les sentiments, les secrets de son fils ?

Pendant toute l'éternité, Dieu caressa ce rêve de sagesse. Marie n'existait pas encore dans sa réalité vivante, mais elle existait dans la pensée de Dieu qui façonnait tout pour elle, qui accomplissait tous ses travaux pour elle, pour Marie, le nœud des événements, la raison d'être des choses, le centre de l'univers. L'Eglise ne lui applique-t-elle pas, en effet, ces paroles inspirées : « J'étais avec lui sans cesse, disposant toutes choses, et j'étais heureuse tous les jours; les mystères de la création étaient un jeu pour moi, » je les étudiais sous le regard de Dieu, à la clarté de ses révélations, « et mes délices étaient d'être avec les enfants des hommes. » (Prov., viii). Marie est ainsi l'œuvre de sagesse divine par excellence, puisqu'elle est la grande pensée de Dieu dans le monde.

Ce rêve enfin, le temps venu, la Sagesse divine le rendit vivant et vrai. Marie fut sa demeure merveilleuse : *Sedes sapientie*.

Les anges sont sa demeure, car « il est assis sur

les chérubins, » mais il ne s'y trouve point parfaitement à l'aise, car ils ne sont pas complets, ils ne réunissent point tous les termes de la création, ne représentant que la nature spirituelle. Et puis, il y a mieux que les chérubins et que les plus élevés des esprits célestes.

« L'âme du juste est la demeure de Dieu. Le Sauveur l'a dit : « Celui qui garde mes commandements, nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure chez lui. *Et mansionem apud eum faciemus.* » Sans doute Dieu s'y plaît parce que c'est une demeure pure, heureuse, faite pour lui et disposée par sa grâce, mais quelle demeure instable ! Quels appartements souillés de taches, qui, honorés aujourd'hui, peuvent être demain honteusement profanés ! Toutes nos vertus, nous les sentons défaillantes ; tous nos vices nous apparaissent robustes, pourvus de fortes racines, comme ces plantes vénéneuses qui, au printemps, se développent orgueilleusement à côté des plantes utiles, parfumées, plus humbles. Tant que Dieu se fait sensible en nous, la confiance nous reste ; mais qu'il se détourne un instant, et nous restons avec notre seule faiblesse, tremblants, doutant de nous-mêmes, de la vie, de notre mission, de notre destinée, doutant de Dieu. Car aussi bien cette demeure de Dieu en nous est si peu assurée du lendemain que souvent nous le chassons le soir même.

L'Eglise est la demeure de Dieu, il l'a acquise au prix de son sang, il la veut sans tache ni rides, toujours glorieuse. Cependant l'Eglise elle-même a ses défaillances. Il est des époques où elle s'amoindrit et diminue de ferveur, des siècles où elle souffre, des temps d'orages et de persécution où, empêchée de faire le bien, elle pousse vers Dieu ce cri de douleur : « Seigneur, jusqu'à quand cela durera-t-il ? *Sed tu Domine usquequo ?* » Car les âmes qui forment sa plus précieuse parure s'éloignent, des nations entières font défection. Dieu visite sa demeure, et il y trouve des appartements vides.

Seule, Marie est la demeure immuable de Dieu. Elle est comme le ciel, élevée, profonde, brillante et pure. Elle plane au-dessus des nuages de notre atmosphère bornée ; nulle souillure comme nul blasphème ne peut l'atteindre. D'en haut elle nous regarde, elle a compassion de nous et fait pleuvoir sur nous les miséricordes et les grâces. Dieu, a dit le poète, « a fait le ciel d'un seul saphir, » mais qu'il est plus vrai d'affirmer que dans son ciel qui est aussi le nôtre, le ciel des justes, ce seul saphir, c'est Marie !

N'est-ce pas ce que lui disait l'ange Gabriel sous une autre forme, quand il lui adressait l'admirable salutation : « Je vous salue, pleine de grâce ! » Jamais créature n'entendit pareil éloge d'une bouche autorisée, car nulle créature n'est « pleine de grâce. » Nous en avons des parcelles, des étincelles, mais à Marie seule en est réservée la plénitude, le foyer. Le jour où Dieu acheva de construire en elle sa demeure, il habita en elle pleinement, corporellement. Cette merveilleuse construction fut achevée le jour de l'Incarnation. Quelle

différence, saisissante alors, entre elle et l'archange ! Dieu habitait en celui-ci comme un maître dans son palais, mais en Marie comme un fils. L'œuvre était donc parfaite. « Dans son ciel, dit un auteur, le soleil, la lune et les étoiles parurent comme ses ornements : le soleil c'était la divinité du Sauveur, la lune l'humanité du Christ, les étoiles ses nombreuses et brillantes vertus. » (J. de Miechow). Et dans ce ciel plein d'harmonie, on entendit la voix divine qui lui disait : « Venez, ô vous que j'ai choisie, vous serez mon trône, *Et ponam in te thronum meum,* » et Marie répondit en chantant son hymne de reconnaissance pour le Seigneur qui l'avait élue. *Magnificat !*

II

La sagesse doit être aussi le siège, la base de votre vie, *Sedes sapientie*. Pour l'obtenir, comme le roi Salomon, priez. « J'ai prié, dit-il, *Optavi*, et le sens m'a été donné, j'ai invoqué Dieu et l'esprit de sagesse est descendu en moi. Et je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai jugé que les richesses ne sont rien au prix d'elle. Je ne lui ai même pas comparé les pierres précieuses, car tout or au regard de la sagesse n'est qu'un menu sable, et l'argent de la boue. Je l'ai aimée plus que la santé et que la beauté, j'ai décidé de la prendre pour la lumière de ma vie, car c'est une lumière qui ne s'éteint pas. Et tous les biens me sont venus avec elle, et tous les honneurs par ses mains. Et j'ai été heureux en toutes choses, parce qu'elle marchait devant moi, cette sagesse, et j'ignorais autrefois qu'elle est la mère de tous ces biens. » (Sap., VII, 7-12).

Quel bel éloge de la sagesse, et comme toutes ces paroles sont vraies, profondes et sonnent bien ! Dieu bénit ceux qui la lui demandent, et qui lui adressent la prière de Salomon : « Seigneur, donnez-moi un cœur docile et sage, afin que je puisse discerner entre le bien et le mal ! » Dieu leur répond comme au jeune et pieux roi : « Puisque tu m'as demandé, non des richesses ou des jours nombreux, ni la vengeance de tes ennemis, mais la sagesse afin d'avoir un jugement droit, j'ai fait selon ta parole, et je t'ai donné un cœur sage et intelligent... Et même les choses que tu ne m'as pas demandées, les richesses et la gloire, je les ai ajoutées. » (III Reg., III, 9-13). Et la vérité du Seigneur demeure éternellement, je veux dire que si vous possédez la sagesse, vous aurez avec elle tous les autres biens d'ici-bas. Il y a un moyen sûr de ne jamais les posséder : c'est de mettre dans sa conduite et dans le gouvernement de sa vie le contraire de la sagesse, c'est-à-dire la folie. Et je crains bien que ce ne soit celle-ci qui ait présidé à votre éducation, aux méthodes d'instruction que vous a fait subir une époque qui manque essentiellement de sagesse.

1. Ah ! quelle entreprise grande et ardue que celle d'élever une âme ! Vous comprenez bien ce mot « élever, » c'est-à-dire prendre l'âme petite pour la rendre grande, grande comme elle doit

l'être, lui donner une taille non pas seulement surhumaine mais divine.

Heureuses celles d'entre vous à qui Dieu a donné une sainte mère ! C'est une mère éclairée, au grand cœur, et au noble esprit. Une mère est toute-puissante sur son enfant. Du jour où elle « a pris une jeune âme dans le ciel » pour l'unir à un corps, elle en est maîtresse, elle la possède, elle la façonne à son image, elle lui communique ses vertus et ses vices, ses qualités et ses défauts. Rappelez-vous quand vous étiez des enfants, à l'œil éveillé et curieux : c'est votre mère que vous regardiez, suiviez, admiriez et aimiez. Pour vous, rien n'était bon comme elle, nulle femme même ne vous semblait aussi belle. Et votre pensée s'attachait à elle, vous alliez à elle en toute confiance, et quand de votre cœur plein d'amour, de vos lèvres pleines de bonheur, vous aviez dit : « Maman ! » vous aviez tout dit. Si elle vous parlait de Dieu qui est infiniment bon, vous vous demandiez s'il pouvait être meilleur qu'elle, attendu que sans cesse elle s'ingéniait à vous rendre heureuse.

A-t-elle bien cependant compris ce que c'est que la sage éducation ? Pas toujours peut-être, et c'est pour cela qu'il convient de réformer son œuvre en vous.

La première base de l'éducation, c'est *la religion*. Etes-vous bien chrétiennes, bien convaincues ? Croyez-vous que Dieu est là, qu'il vous voit, qu'il compte vos bonnes pensées et vos lâchetés ? Croyez-vous que Jésus-Christ est vraiment ici, à l'église, sous les espèces sacramentelles, qu'il vous regarde lorsque vous entrez, qu'il vous suit partout, dans votre travail comme dans vos amusements et vos jeux ? Ah ! si vous aviez bien cette conviction au fond du cœur, comme votre vie serait élevée, vos actions vraiment célestes, car elles seraient baignées dans la grâce de Dieu et, en quelque sorte, ruisselantes de mérites ! Voir Dieu partout, avec sa volonté qui plane au-dessus de nous, qui nous sollicite, qui nous encourage, qui nous anime au devoir, qui nous adresse les reproches du remords quand nous avons été infidèle ; rester ferme dans l'épreuve et les revers, sans orgueil dans la prospérité, doux pour les pauvres, serviable au prochain, bon et tendre pour tous ceux qui souffrent, voilà les signes et les conséquences de l'éducation chrétienne.

Mais au lieu de la religion solide et voyante, qui nous élève jusqu'à Dieu et fait que nous lui parlons habituellement, que nous le consultons pour connaître notre sage règle de conduite, religion pratique qui reluit dans nos œuvres et nous amène à l'action chrétienne, à la charité, nous faisant un devoir de conscience de vaincre nos défauts, nos caprices, nos fantaisies, et de répandre autour de nous les trésors de notre bourse et de notre cœur, n'aurions-nous pas simplement une religiosité vague et commode, qui ne nous astreint à rien et nous persuade en fin de compte que nous faisons une grâce à Dieu lorsque nous le prions ?

Qu'est-ce que cette disposition d'esprit qui nous endort dans l'oisiveté et le mal, après nous avoir bercé comme une musique affadissante sans inspiration et sans pensée ?

Nous vous élevons pour que vous fassiez le bien par conviction, par devoir, par conscience. Il n'y a que Dieu, que la religion qui puisse commander cela. Agir autrement ce n'est plus de la sagesse, mais de la folie, qui nous conduit à la frivolité ici-bas, à l'enfer, réservé aux oisifs et aux stériles, dans l'éternité.

La seconde base de l'éducation chrétienne est naturellement *la vertu*, commandée par la religion, l'amour de l'effort, du sacrifice, du renoncement à ses aises. Je crains que cette base ne soit plus ruineuse encore que la première. Vos mères n'avaient pas une religion assez solide pour vous inculquer les convictions nécessaires. Elles ne vous ont communiqué qu'une religion, partant une éducation de surface. De plus elles participent à la grande erreur du siècle, qui est l'idolâtrie des enfants. Vous les entendez encore vous dire : « Mon enfant, veux-tu ceci ? veux-tu cela ? Que te faut-il encore ? Es-tu contente ? » Elles sont toujours à vos pieds, avec une bonne intention sans doute ; mais ainsi elles développent en vous l'amour du bien-être, la passion de la jouissance, la haine du travail pénible, l'horreur du sacrifice : elles ne vous élèvent pas.

Alors vous faites ce qui vous plaît. Vous choisissez votre genre de travail, vous prolongez les heures du repos et abrégez celles de la peine. Vous ne vous refusez rien en vanités, en ajustements, en modes, en frivolités. Pour persuader vos mères, si faciles d'ailleurs à conquérir, vous avez mille arguments caressants, enjôleurs, irrésistibles. Encore si vous vous arrêtiez là ! Mais vous cédez bien vite à l'attrait du fruit défendu, vous vous laissez séduire par la triste beauté du mal, et vous oubliez vos devoirs. Vous donnez carrière à votre imagination, qui se repose avec complaisance sur l'évocation des choses perverses, vous lisez des livres qui vous la surexcitent encore, qui vous peignent des existences dorées et inutiles, des situations dangereuses, le luxe, la vengeance, l'amour coupable, en un mot une vie telle que vous ne la verrez jamais, et que, grâce à Dieu, vous êtes trop honnêtes pour pervertir ainsi, quand même vous vous rencontreriez dans ces misérables milieux.

L'éducation que vous avez reçue ne saurait donc aboutir qu'au triomphe de l'orgueil et des sens. Et une triste expérience veut que ce que vous avez été jeunes filles, vous le demeuriez plus tard lorsque vous serez femmes. Vous serez amoindries encore, parce que vous n'aurez plus pour vous retenir les sages conseils de l'Eglise, vos pieuses réunions devant l'autel de Marie, et par contre, vous serez poussées dans l'indifférence, la jouissance, l'infidélité même, par d'habiles artisans de mal.

Dites-moi si une pareille éducation est une garantie de sagesse, si elle n'est pas plutôt

une folie extrême et la source de toutes les folies !

2. La sagesse n'a pas moins manqué dans l'instruction que vous avez reçue. Je ne dirais point de mal de l'instruction, si elle était bien donnée. En soi elle est bonne ; mais en tout état de cause elle ne suffit pas. De quoi est faite l'âme humaine ? De deux facultés principales, de deux choses essentielles : d'intelligence et de cœur. Ce sont en quelque sorte ses deux bras. Seriez-vous bien fières si vous n'étiez pourvues que d'un seul bras, quand même il serait très fort ? Vous vous tendriez sûrement pour estropiées et vous vous plaindriez amèrement de ce désavantage et de cette privation. L'âme qui n'est pourvue que de l'instruction, et en qui on a négligé le cœur, est ainsi estropiée.

Depuis vingt-cinq ans surtout nous avons été en France victimes d'un injustifiable engouement. Des hommes d'un talent supérieur, mais aussi d'un jugement supérieurement faux, n'ont vu en l'homme que l'esprit. Ils ont flatté les parents en leur disant : « Comme vos enfants sont intelligents ! » Oui, l'intelligence est une brillante qualité et combien de mères ont pleuré de joie en assistant au premier succès de leurs fils ou de leurs filles et en déposant sur leur front les premières couronnes de lauriers symboliques ! L'Eglise ne partageait point complètement cette joie. Elle disait : « C'est une belle chose que d'avoir de l'intelligence, mais il y en a une plus belle encore : c'est d'avoir de la vertu, de posséder un bon cœur. » Puis elle ajoutait timidement à la face du siècle, scandalisé par cette hardiesse : « Ne serait-il pas possible d'élever des âmes complètes, robustes et saines, également douées d'esprit et de cœur, d'intelligence et de vertu ? » Alors on lui a lancé l'anathème, prétendant qu'elle prenait le parti de l'ignorance.

Comment serions-nous partisans de l'ignorance, nous que Dieu a établis les dépositaires de la science !

Et vous avez été victimes de ces erreurs, de cet engouement ; vous avez cessé d'estimer la vertu à son prix admirable ; vous avez oublié qu'après tout il n'y a qu'une seule chose nécessaire, un seul guide essentiel pour bien conduire votre vie : la sagesse.

A quoi du reste se borne cette science que vous avez acquise ? En général à peu de chose, à quelques agréments dans les arts ou la science des attifements, à de vains calculs de beauté pour plaire au monde. Je sais quelqu'un qui possédait tous ces agréments et à un degré que sans doute vous n'atteindrez jamais : c'était Salomé, la fille d'Hérodiade, qui dansait à ravir, et qui, par ses poses impudiques que le vieux monarque Hérode trouvait charmantes, s'empara de sa volonté, l'ensorcela et obtint pour récompense la tête de Jean-Baptiste. Car c'est une vérité incontestable : la volupté rend cruel, parce qu'elle rend égoïste. Est-ce là le triomphe que vous ambitionnez ? Est-ce le résultat désiré de cette culture intellectuelle

dont notre époque se montre si fière ? Mais ce serait se proposer pour objectif la barbarie ! L'on nous a mis en demeure de choisir entre Salomé et la Sœur de charité. Nous n'avons pas hésité : nous avons choisi la Sœur de charité avec sa robe de bure et ses mains pleines de bonnes œuvres. Qui oserait dire que la sagesse n'a point présidé à cette détermination ? C'est donc le monde, lui, qui a pris pour règle et pour trône, la folie.

Les connaissances qui nous sont nécessaires sont celles que possédait Marie et qu'elle mettait en œuvre dans la maison de Nazareth, la science de la femme forte, la science de conduire un ménage, de diriger sagement sa vie parmi les écueils dont elle est parsemée. La femme forte dédaigne les vains ornements, les parures et les plaisirs, mais elle garde et cultive la sagesse. Elle considère que la vie est sérieuse et non frivole, et qu'elle a surtout besoin de sagesse, elle qui est si fragile, si portée à dévier de la vraie route du devoir. Elle considère de plus qu'elle est le pivot de la famille et comme la racine de l'arbre social, elle comprend sa mission de préservation et de haute sagesse. La science que la sagesse lui fait un devoir d'acquérir, c'est la science des choses pratiques de la maison. Les mères doivent l'apprendre à leurs filles, au lieu de ces pauvres mondanités, de ces arts d'agrément qui sont en somme de belles inutilités et qui exigent ensuite un piédestal pour se faire valoir. Du haut de ce piédestal, ces rares talents appellent les hommages, forcent les éloges et tout est profit pour l'orgueil, non pour la sagesse.

« Merci mille fois à ma bonne et noble mère, disait Henri IV, de m'avoir élevé comme un simple petit campagnard : il est aisé ensuite d'être roi. » Les jeunes filles qui ont été élevées ainsi dans la connaissance de la vie pratique remercieront un jour leurs mères de leur clairvoyance. Elles seront facilement les reines dans leur maison, elles comprendront mieux leur mission, les difficultés ni les revers ne les ébranleront, elles sauront se débrouiller, mettre elles-mêmes la main aux durs travaux, *ad fortia*, et se tireront d'affaire là où les autres resteront acculées aux extrêmes embarras. Rappelez-vous l'histoire de saint Paul jeté dans un naufrage sur les rivages de l'île de Malte, où se brise son vaisseau. Les insulaires le reçoivent avec humanité, mais alors que ses compagnons, transis de froid, demeurent inactifs, lui, il se hâte de ramasser un monceau de sarments, *sarmentorum aliquantam multitudinem*, et les jette sur le feu pour alimenter le brasier, afin que tous puissent se sécher. (Act., xxviii, 3). Voilà bien l'homme qui ne s'abandonne pas et qui est capable d'affronter victorieusement tous les dangers. C'est le modèle de la femme chrétienne aux prises avec les épreuves de la vie.

L'on a voulu, à notre époque, donner à la femme la même instruction et la même éducation qu'à l'homme : c'est contre nature. Un homme qui voudrait ressembler aux femmes serait méprisé ; une femme qui veut ressembler aux hommes perd

sa grâce native et sa dignité de femme. A chacun son domaine : à l'un les études, la force, le caractère ; à l'autre la douceur, l'intelligence des détails et des choses pratiques, la royauté de l'intérieur. Au contact des multiples soucis du foyer, la femme acquiert vite une expérience étonnante qui lui donne « des clartés de tout, » des aperçus nouveaux sur la vie telle qu'il faut la concevoir, et sur la direction de sa maison. En ce sens elle devient même plus complète que l'homme, qui s'arrête plutôt aux vues d'ensemble.

La sagesse consiste donc à connaître exactement sa vocation, ses aptitudes, et à ne pas empiéter sur les attributions que Dieu nous a interdites. Peut-être aurez-vous beaucoup à réformer dans vos idées, dans votre conduite, dans l'éducation que vous avez reçue ou plutôt qui vous a été imposée ; ce sera sagesse de le comprendre et de vous y appliquer. Regardez autour de vous et dans votre cœur, sachez lire dans ce livre intime aussi bien que dans le livre du monde, ayez une religion solide, un puissant désir de devenir vertueuses, un amour raisonné et convaincu du sacrifice, et Marie vous aimera davantage encore parce que vous ne serez pas loin d'être parfaites. Pour atteindre ce noble but, faites souvent la belle prière du Sage : « Seigneur, donnez-moi la sagesse d'en haut qui m'assiste, qui demeure et travaille avec moi. *Ut mecum sit et mecum laboret.* » (Sap., ix, 4).

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XX

LA MANNE. — PUBLICATION DE LA LOI

Plan

1. La manne.
2. La manne, figure de l'Eucharistie.
3. Publication de la Loi sur le Sinaï.
4. Pendant que Moïse est sur la montagne, le peuple adore le veau d'or.
5. La Pâque et la Pentecôte chez les Juifs et chez les chrétiens.

1. — Après avoir traversé la mer Rouge à pied sec, les Juifs entrèrent dans un vaste désert. Les provisions qu'ils avaient apportées avec eux étant épuisées, la famine se fit sentir et le peuple murmura contre Moïse. Le saint conducteur eut recours à Dieu, qui lui ordonna d'annoncer au peuple que, dès le lendemain matin, la nourriture de chaque jour lui tomberait du ciel. En effet, le lendemain, de grand matin, la promesse du Seigneur s'accomplit. On aperçut tous les environs du camp couverts de petits grains blancs, serrés les uns contre les autres et ressemblant aux grains de gelée blanche qu'on voit souvent dans les prai-

ries pendant la saison d'hiver. Jamais les Juifs n'avaient rien rencontré de pareil. Aussi, dans leur étonnement, se demandaient-ils les uns aux autres en leur langue : *Man hu? Qu'est-ce que cela?* Ce qui fit donner à ces grains le nom de *manne*. Personne n'osa d'abord y toucher : on alla consulter Moïse. « C'est là, leur dit-il, le pain que le Seigneur vous a promis, » et il leur donna des instructions pour la récolte de la manne. On devait la ramasser dès le matin, car elle fondait aux rayons du soleil. Chacun devait en prendre ce qui suffisait pour la nourriture d'un jour seulement : le surplus se gâtait. Mais le vendredi on en récoltait le double, afin d'éviter tout travail le samedi ; car le samedi était alors, vous le savez, le jour consacré au Seigneur. Pour se nourrir de ces grains, on les brisait sous la meule ou dans un mortier. On les réduisait en une pâte blanche qu'on faisait cuire et qui donnait un pain délicieux. Bien plus, la manne prenait les goûts les plus variés et les plus exquis pour ceux que leur fidélité rendait agréables au Seigneur. C'est ainsi que les Juifs furent nourris miraculeusement tout le temps qu'ils passèrent dans le désert, c'est-à-dire pendant quarante ans, comme nous le raconterons bientôt.

2. — La manne tombant chaque jour du ciel, voilà, mes frères, un des plus grands prodiges que Dieu ait opérés en faveur de son peuple. Mais cette nourriture merveilleuse en représentait une autre plus merveilleuse encore. Jésus-Christ lui-même nous découvre ce mystère et nous apprend que c'est sa chair adorable qui, dans l'Eucharistie, est ce pain figuré par la manne. Un jour qu'il promettait aux Juifs une nourriture extraordinaire, ils lui dirent : « Auriez-vous donc la prétention de nous donner un aliment meilleur que la manne qui a nourri nos pères dans le désert ? » Jésus leur répondit : « Je vous le dis et je vous en assure : le pain que Moïse a donné à vos pères n'était pas véritablement descendu du ciel. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. » Ainsi donc c'est le corps de Jésus-Christ qui est le vrai pain du ciel et la manne n'en était qu'une figure, qu'une image ; mais une image bien frappante, comme il est facile de s'en convaincre.

La manne tombait tous les jours, et chaque matin les Juifs allaient la recueillir. De même tous les jours Jésus-Christ descend du ciel sur la terre et se rend présent sur nos autels, sous la forme du pain, pour nous montrer qu'il est notre pain quotidien, la nourriture journalière de nos âmes. — La manne devait se récolter dès l'aurore et avant le lever du soleil, pour nous faire entendre que si nous voulons recevoir utilement la sainte Eucharistie, nous devons nous y porter non point avec négligence, mais avec une grande ferveur. — La manne prenait les goûts les plus exquis pour ceux qui mettaient leur confiance dans les promesses du Seigneur : de même pour les âmes ferventes, la sainte Eucharistie est la source de toutes les vertus. — La manne tomba tant que les

Juifs furent dans le désert et elle cessa dès qu'ils furent arrivés dans la Terre promise : la sainte Eucharistie sera donnée aux hommes tant qu'ils seront dans l'aride désert de ce monde, et elle cessera quand nous serons entrés dans le ciel, c'est-à-dire quand nous verrons sans nuage le Dieu que nous recevons sous les voiles du sacrement. La sainte Eucharistie remplace donc pour les chrétiens la manne des Juifs.

3. — En continuant leur marche dans le désert, les Juifs vinrent camper au pied d'une haute montagne appelée *Sinaï*. C'est là que Dieu avait résolu de leur donner sa loi d'une manière solennelle.

Vous vous rappelez que Dieu avait donné sa loi une première fois à Adam, dans le paradis terrestre. Mais nous avons vu que, dans la suite des temps, cette loi sainte avait été oubliée et méprisée, et que la corruption du monde était devenue presque universelle. Pour proportionner le remède au mal, Dieu avait donc résolu de manifester de nouveau ses volontés, non plus à un seul homme, mais à un peuple entier, au peuple Juif, qu'il avait choisi pour conserver la véritable religion et l'enseigner aux autres nations de la terre.

Jamais on n'avait vu et jamais on ne verra, si ce n'est à la fin du monde, un spectacle plus imposant et plus terrible que celui de la publication de la loi.

Le cinquantième jour après la sortie d'Égypte, dès le matin, voici qu'une nuée obscure enveloppa tout à coup la montagne : de nombreux éclairs la sillonnaient, des tonnerres effrayants s'y faisaient entendre. On entendait aussi comme le son éclatant d'un millier de trompettes qui convoquaient le peuple. Mais le peuple effrayé se tenait à couvert dans ses tentes et n'osait sortir. Moïse cependant le rassure ; et, tous étant rassemblés, il les conduit en ordre au devant du Seigneur, jusqu'au pied de la montagne, où l'on avait placé des barrières que personne ne devait franchir. En ce moment Dieu descendit sur la montagne dans un tourbillon de feu, et la fumée de ce feu montait comme d'une fournaise ardente, et toute la montagne trembla agitée par de violentes secousses. Tout à coup il se fit un profond silence, et au milieu de ce profond silence, on entendit une voix majestueuse : c'était la voix de Dieu. Elle proféra les dix commandements que nous connaissons et qui sont l'abrégé de tous nos devoirs. Le peuple Juif tout entier promit de les accomplir fidèlement, et le Seigneur s'engagea de son côté à le combler de bénédictions, s'il gardait sa promesse.

Voilà donc avec quelle solennité Dieu fit connaître ses volontés au monde. Ici on se demande tout naturellement quel était le but de circonstances si terribles et si effrayantes. C'est que Dieu voulait ainsi montrer qu'il est le législateur suprême, le maître qui mérite toute soumission et toute obéissance. C'est que le peuple Juif à qui il confiait le dépôt de sa loi sainte était un peuple enfant, un peuple dur et charnel, qui avait besoin d'être retenu par la crainte des châtiments.

4. Cependant la voix de Dieu avait appelé Moïse sur la montagne toujours fumante et toujours étincelante de flammes. Moïse partit et resta quarante jours et quarante nuits à s'entretenir avec le Seigneur. Dieu lui remit deux tables de pierre où il avait gravé de sa propre main les dix commandements, puis il lui dicta beaucoup d'ordonnances concernant l'administration de la justice et les cérémonies religieuses. Ces ordonnances regardaient surtout le peuple Juif et avaient pour but d'en faire un peuple unique, un peuple à part, de l'empêcher de se mêler avec les autres nations, toutes idolâtres, de peur qu'il ne fût infidèle à sa mission divine.

Mais tandis que Moïse était sur la montagne, que se passait-il dans le camp ? Quand Moïse partit, le peuple crut que son absence ne serait que de quelques jours ou de quelques semaines au plus ; or, un mois s'étant écoulé sans qu'on eût des nouvelles de ce qui se passait sur la hauteur, la multitude se mit à murmurer. « Le Seigneur nous a sans doute abandonnés, se dirent-ils. Faisons-nous des dieux qui marchent devant nous et qui nous tirent des déserts où nous sommes engagés. » Aussitôt ils se fabriquèrent un veau d'or, comme ils en avaient vu en Égypte, et se mirent à l'adorer, en célébrant des réjouissances publiques. Ils étaient à danser autour de leur idole, en poussant des cris de joie, lorsque Moïse arriva dans le camp. Outré d'indignation à la vue d'un pareil spectacle, il brisa les tables de la loi qu'il apportait au peuple, fit tuer trois mille hommes des plus coupables, et ayant réduit en poudre le veau d'or, il jeta cette poudre dans l'eau d'un torrent pour la faire boire aux prévaricateurs.

On est vraiment frappé de stupeur en voyant ce peuple privilégié tomber dans une pareille abomination, au pied de cette même montagne où il venait d'entendre la voix de Dieu, et après s'être engagé sous peine de mort à lui rester fidèle. Oh ! qu'elle est grande la faiblesse humaine ! Il n'y a qu'une seule chose capable de la surpasser : c'est la miséricorde de Dieu, quand on l'implore dans la prière. Le Seigneur voulait exterminer le peuple Juif ; mais Moïse le supplia, la face contre terre, et l'arrêt de mort fut révoqué.

Moïse monta sur la montagne où il resta encore quarante jours et quarante nuits. Le Seigneur lui remit deux nouvelles tables de la loi et lui parla face à face, comme un homme parle à son ami. Or, quand Moïse revint, après avoir contemplé Dieu dans sa gloire, son visage était tout resplendissant de lumière, de telle sorte que personne ne pouvait le regarder. Il fut obligé, à partir de ce moment, de placer un voile sur sa figure toutes les fois qu'il avait à parler au peuple. C'est pour nous rappeler ce prodige qu'on a coutume de représenter le saint législateur avec des gerbes de rayons lumineux qui s'échappent de son front.

5. Telle est en abrégé l'histoire de la publication de la loi sur la montagne du Sinaï. Pour per-

pétuer le souvenir d'un événement si important, Dieu voulut que le peuple juif célébrât, chaque année, une fête nationale qui s'appelait fête de la *Pentecôte*, c'est-à-dire du cinquantième jour : car elle arrivait tout juste cinquante jours après la fête de la Pâque. Ces deux fêtes qui étaient les plus solennelles chez les Juifs, sont aussi les plus solennelles chez les chrétiens. Le jour de Pâques, les Juifs célébraient leur délivrance merveilleuse de l'Égypte et leur salut par le sang de l'agneau ; ce même jour, nous célébrons notre délivrance de l'esclavage du péché par le sang du véritable agneau, qui est Jésus-Christ, et notre passage à une vie nouvelle indiquée par sa résurrection. Le jour de la Pentecôte, les Juifs célébraient la publication de la loi sur le mont Sinaï ; ce même jour, nous célébrons la publication de cette même loi, perfectionnée par Jésus-Christ et prêchée par les apôtres. A la première Pentecôte des Juifs, Dieu descendit sur la montagne du Sinaï au milieu des tonnerres et des éclairs ; à la première Pentecôte des chrétiens, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres en langues de feu et au milieu du bruit d'un vent impétueux. Ainsi, nous le vérifions de nouveau, les grands événements de l'histoire religieuse des Juifs se rapportaient à nos mystères ; c'était une image des grandes choses qui devaient se réaliser plus tard dans le christianisme, Dieu annonçait d'avance ce qu'il préparait pour l'avenir. Notre sainte religion ne forme donc qu'un même dessein depuis Adam et Moïse jusqu'à Jésus-Christ.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XVII

INSTITUTION DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Résumé analytique

La messe est un véritable sacrifice institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour perpétuer celui de la croix et nous en appliquer les fruits.

I. — Preuve d'Écriture

1. Malachie a prédit que les sacrifices de l'ancienne Loi seraient remplacés par une oblation pure offerte à Dieu sur tous les points du globe.

2. David a annoncé, comme fruit de la passion du Sauveur, un festin où riches et pauvres se réuniraient pour adorer Dieu et purifier leurs cœurs.

3. Jésus-Christ en instituant l'Eucharistie a dit : « Ceci est mon corps donné pour vous, — mon sang répandu pour vous » : c'est donc un sacrifice ; et il a ordonné de le renouveler après lui.

4. Saint Paul fait plusieurs allusions au sacrifice de l'autel.

5. Dans ce sacrifice, l'immolation consiste dans l'acte de la consécration qui place Jésus-Christ dans un état de victime, sous les saintes espèces, pour la nourriture de nos âmes.

6. En un mot : ou bien la messe est un véritable sacrifice, ou bien il n'y a plus aucun sacrifice dans la religion du Christ.

II. — Preuve de Tradition

1. Foi unanime de toute l'Eglise au seizième siècle ; accord de l'Orient et de l'Occident.

2. Témoignages des liturgies et des Pères de l'Eglise.

Conclusion : Profitons des trésors de grâces renfermés dans le saint sacrifice de la messe.

Hoc est corpus meum quod pro vobis datur.

Ceci est mon corps qui est donné pour vous.

(Luc, xxii, 19).

Mes frères,

Le sacrifice est l'acte essentiel de tout culte offert par les hommes à Dieu ; il exprime à la fois et les sentiments de la plus parfaite adoration, et le besoin de l'expiation, et la reconnaissance pour les bienfaits reçus du Créateur. Dieu, en instituant la religion juive, avait prescrit de nombreux sacrifices, qui consistaient dans l'immolation d'animaux, ou dans l'offrande de différents objets, comme la farine, l'huile, l'encens. Mais tous ces sacrifices n'étaient que des figures, des symboles du seul sacrifice par lequel le Fils de Dieu devait racheter l'humanité. Le sang des boucs et des taureaux ne pouvait effacer les péchés des hommes.

Lorsque fut venu le temps fixé dans les décrets divins pour la rédemption du monde, le Verbe de Dieu prit notre nature et commença, dès le premier instant de son existence, à offrir à son Père le sacrifice de son obéissance, de ses humiliations, de ses travaux et de ses larmes. Ce n'était pas assez : de même que les victimes de l'ancienne Loi recevaient le coup de la mort, pour rappeler aux hommes que Dieu est le maître de la vie et que le péché a mérité la mort, ainsi le Fils de Dieu fait homme, chargé de tous les péchés de ses frères, a versé son sang pour les expier sur la croix, où il a consommé son sacrifice par l'offrande volontaire de sa vie. Mais il fallait encore faire participer aux fruits de ce sacrifice les hommes de tous les temps et de tous les lieux. C'est pourquoi le même Christ, prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, non content de continuer dans le ciel à intercéder pour nous devant son Père, a voulu se constituer à l'état de victime sous les apparences du pain et du vin, et donner aux ministres de son Eglise le pouvoir de changer le pain et le vin en son corps et en son sang, afin de les offrir tous les jours à Dieu, comme un véritable sacrifice.

C'est la veille de sa mort, à la fin de la dernière cène, ainsi que nous l'avons déjà vu, que le Sauveur a offert lui-même ce sacrifice non sanglant, et qu'il a ordonné à ses apôtres et à leurs successeurs de renouveler jusqu'à la fin des siècles cette mystérieuse offrande par le sacrifice eucharistique, ou le saint sacrifice de la messe ¹. Nous

¹ Le mot messe (*missa*) vient sans doute du renvoi (*missio*) des catéchumènes, qui se faisait avant l'offertoire, ou de celui des fidèles, qui se faisait après la communion par ces paroles, que nous avons conservées : *Ite, missa est*. Ce fut probablement pour cacher aux païens la nature et l'objet de leurs réunions, que

trouvons dans la sainte Ecriture non seulement les figures symboliques de l'Eucharistie dont nous avons déjà parlé (Prône I^{er}), mais des textes formels qui établissent notre foi, et de magnifiques prophéties qui ont annoncé longtemps à l'avance que les sacrifices anciens seraient remplacés par une victime pure offerte du couchant à l'aurore chez toutes les nations.

Nous allons expliquer ces textes si importants relatifs au sacrifice de nos autels; puis, interrogeant la tradition chrétienne, nous constaterons que depuis l'époque des apôtres jusqu'à la nôtre, l'Eglise, invariable dans sa foi, n'a pas cessé d'offrir cet auguste sacrifice, conformément aux ordres de son divin fondateur.

I

1. Le sacrifice de la messe, tel que l'Eglise catholique l'offre à Dieu sur nos autels, a été figuré dans l'Ancienne loi de plusieurs manières, et annoncé à plusieurs reprises par les prophètes.

Nous connaissons déjà les figures qui se rapportent au sacrifice de la Loi nouvelle; nous allons parler des prophéties les plus importantes qui l'ont annoncé. Ecoutons d'abord Malachie. C'est le dernier venu des prophètes de l'Ancien Testament, mais pourtant il a précédé de cinquante ans l'époque du Christ. Or Dieu, se plaignant par sa bouche de la coupable négligence avec laquelle les enfants d'Aaron s'acquittaient de leurs fonctions sacerdotales, leur dit: « Je n'ai plus de complaisance pour vous, et je ne recevrai plus d'offrandes de vos mains, car voici que du levant au couchant mon nom est grand au milieu des nations, et que partout on sacrifie et on offre à mon nom une oblation pure ¹. » Le sens de cette prophétie est, sans contredit, que Dieu veut rejeter tous les sacrifices de l'ancienne Loi pour instituer un culte nouveau, bien différent de celui des Juifs, puisqu'il s'étendra à toutes les nations de la terre. Mais ce culte aura un sacrifice, on y offrira à Dieu une oblation (le mot hébreu signifie une offrande, un sacrifice non sanglant) plus pure que celle de l'ancienne Loi. Il s'agit ici évidemment du culte qu'offrira à Dieu l'Eglise du Christ, et qui remplacera celui de la Synagogue. Or quel sera ce sacrifice unique, opposé à ceux que Dieu aura rejetés, ce sacrifice non sanglant, ce sacrifice qui s'offrira du levant au couchant chez tous les peuples de la terre? En peut-on désigner un autre que le saint sacrifice de la messe? Y a-t-il jamais eu chez les peuples chrétiens une autre victime que celle de l'autel, un autre sacerdoce que celui qui consacre le pain et le vin pour le changer au corps et au sang du Christ?

Notre-Seigneur avait sans doute en vue cette prophétie lorsque, près du puits de Jacob, il disait à la Samaritaine: « L'heure approche où ce ne sera plus ici ni à Jérusalem qu'on adorera

mon Père. Le moment est venu où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ¹. » Ces mots indiquent assez que le sacrifice de la Loi nouvelle, par lequel les disciples du Christ rendront à son Père le culte d'adoration qui lui est dû, ne sera pas restreint, comme celui des Juifs, à un seul lieu de la terre, mais s'offrira partout, et qu'il réalisera en vérité tout ce que signifiaient les symboles de la loi de Moïse. Encore une fois, à quoi peuvent convenir ces caractères, sinon au sacrifice eucharistique?

2. Mais voici une autre prophétie. Dans le psaume xxi, David, après avoir annoncé la passion du Sauveur et son triomphe, le représente offrant à son Père l'expression de sa reconnaissance, et aux hommes qu'il a rachetés, aux pauvres comme aux riches, un festin délicieux où ils viendront se rassasier, où ils se réuniront pour faire monter vers le ciel leurs adorations et leurs actions de grâce. Ce sera donc un sacrifice, auquel tous les hommes participeront en mangeant, comme autrefois, la chair même de la victime offerte en expiation du péché. Où se retrouve ce festin et ce sacrifice de la Loi de grâce, sinon dans l'immolation eucharistique? N'est-ce pas là que « les pauvres mangeront et seront rassasiés, » que « toutes les nations de la terre viendront se convertir au Seigneur, et lui offriront leur vœux, » que « les riches mangeront et se prosterneront pour adorer »? N'est-ce pas là que « l'âme trouvera sa véritable vie? » Toutes ces expressions s'appliquent parfaitement au sacrifice de nos autels.

3. Toutefois, mes frères, il est naturel et légitime de demander surtout au Nouveau Testament les preuves de l'institution du saint sacrifice de la messe; vous verrez que nous les y trouverons nombreuses et concluantes. C'est d'abord le texte même de la narration de la dernière cène; nous l'avons déjà cité bien souvent depuis que nous parlons de l'Eucharistie, il faut y revenir encore. En présentant à ses apôtres le pain et le vin changés en son corps et en son sang, le Sauveur leur dit: « Ceci est mon corps qui est donné pour vous, ceci est mon sang qui sera répandu (*en grec*: qui est répandu) pour vous. » A s'en tenir à ces seules paroles, n'est-il pas clair que Jésus-Christ a offert en ce moment un véritable sacrifice? Ce corps livré pour le salut des hommes, ce sang répandu pour expier le péché, ce sont bien les éléments du sacrifice; celui qui les tient en ses mains est le Christ, l'Oint du Seigneur, le Pontife de la nouvelle Alliance; l'acte qu'il accomplit a bien un caractère sacré, puisqu'avant d'offrir aux apôtres son corps et son sang, le Sauveur a levé les yeux au ciel et rendu grâce à son Père. Tout se rencontre ici: la victime immolée, le prêtre, l'oblation. De plus, pour que nous sachions bien que ce sacrifice doit durer autant

les premiers chrétiens donnèrent ce nom au saint sacrifice, qu'ils appelaient aussi *collecte* (réunion), fraction du pain. (GIER, *Das Messopfer*, II th., § 33).

¹ Malach., I, 10-11.

¹ Joan., IV, 21.

² Ps. xxi, 23-33. Cf. Oswald, *Von den heil. Sacram.*, I, p. 538, et les principaux commentateurs des psaumes, en particulier Lesêtre.

que l'Eglise, et se célébrer partout où elle s'étendra, Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de faire en souvenir de lui ce qu'il fait lui-même sous leurs yeux. C'est ainsi, mes frères, qu'est racontée par les trois premiers évangélistes l'institution du sacrifice eucharistique. Saint Jean, qui a omis beaucoup de choses déjà dites par ses prédécesseurs, n'a pas jugé à propos de répéter ces faits, mais nous les retrouvons dans saint Paul, qui y fait plusieurs allusions dans ses épîtres.

4. Vingt ans environ après la mort du Sauveur, le grand Apôtre écrivait aux fidèles de Corinthe une longue lettre pour calmer leurs dissensions et réformer des abus qui s'étaient introduits parmi eux, même dans la célébration des saints mystères. Il leur dit à cette occasion : « Vous ne pouvez pas prendre part à la table (au festin) du Seigneur, et à celle des démons ¹. » Ces festins des démons étaient les repas qui suivaient les sacrifices offerts aux idoles ; quelques païens convertis continuaient à prendre part à ces festins avec les idolâtres ; saint Paul en leur reprochant leur conduite, qui était un scandale pour leurs frères, leur rappelle qu'il y a un autre festin, celui de la table sainte, et par le fait même un autre sacrifice, puisqu'il oppose ce festin du Seigneur à celui qui accompagnait les sacrifices des païens. Ce sacrifice, il le décrit ailleurs plus complètement en disant : « Le calice que nous bénissons n'est-il pas la communication du sang du Christ, et le pain que nous rompons n'est-il pas la participation au corps du Seigneur ? ² » Enfin il écrit dans l'épître aux Hébreux : « Nous avons un autel (*par conséquent* un sacrifice) dont n'ont pas le droit de manger ceux qui sont encore au service du tabernacle, » c'est-à-dire qui n'ont pas encore renoncé aux sacrifices de la loi juive. En opposant ainsi l'autel, les sacrifices, les repas sacrés de l'ancienne Loi à ceux de la nouvelle, comme il avait opposé les sacrifices des païens à ceux des chrétiens, saint Paul montre clairement aux fidèles que l'offrande eucharistique n'est pas seulement une nourriture divine, mais un véritable sacrifice, institué par le Sauveur pour représenter et continuer celui de la croix, ainsi qu'il résulte de cet autre passage : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur ³. »

5. Vous voyez parfaitement, mes frères, que la victime offerte sur nos autels est la même que celle de la croix ; mais vous vous demandez sans doute en quoi consiste l'immolation de cette victime, et quel est le sacrificateur. Le Concile de Trente a déclaré que « c'est le Christ lui-même qui s'offre sur l'autel par le ministère des prêtres » ses représentants : le prêtre prête à Jésus-Christ le concours de son action pour l'immoler et l'offrir au nom de l'Eglise, mais c'est le Sauveur, pontife éternel, qui, au moment où le prêtre prononce les

paroles sacramentelles, offre à son Père les mérites de sa passion et de sa mort sur la croix. Là, comme sur la croix, il est à la fois prêtre et victime ; il s'immole, non plus en versant son sang, mais en se plaçant volontairement dans un état d'anéantissement sous les saintes espèces pour devenir notre nourriture et notre breuvage ¹ ; il s'immole par les mains du prêtre, en donnant au prêtre cette puissance mystérieuse qui change le pain et le vin en son corps et en son sang ². Ainsi s'accomplit parfaitement ce qu'avait en vue le Fils de Dieu lorsqu'après s'être donné lui-même à ses apôtres à la dernière cène, il leur a ordonné de renouveler en mémoire de lui ce sacrifice jusqu'à la fin des temps. Ainsi se vérifient les paroles du Concile de Trente : « C'est le même Christ qui s'est offert sur la croix et qui s'offre par le ministère des prêtres, il n'y a de différence que dans la manière dont il est offert. » (Sess. xxii, cap. 2).

6. Tout ce que nous venons de dire de l'institution du sacrifice de la sainte messe pourrait se résumer en deux mots : il y a une telle connexion entre l'idée du sacrifice et celle de religion qu'on ne peut admettre une religion sans sacrifice ; or si la messe n'est pas le sacrifice de la religion chrétienne instituée par Jésus-Christ la veille de sa mort, la religion chrétienne est bien au-dessous de toutes les autres, puisqu'elle n'a plus aucun sacrifice. Sans doute celui de la croix suffirait pour opérer la rédemption des hommes, mais à condition que tous les hommes pussent y prendre part, et ils ne pouvaient y prendre part que si l'immolation de la victime était renouvelée sous leurs yeux. Le Christ y a pourvu en instituant le sacrifice du pain et du vin, selon le rit de Melchisédech, l'oblation pure, l'immolation non sanglante de son corps et de son sang, qui est offerte tous les jours, du levant au couchant, pour appliquer à tous ceux qui y prennent part les mérites infinis de la rédemption consommée sur le Calvaire.

II

1. Si nous demandons maintenant à l'histoire depuis quand l'Eglise catholique croit à la divine institution du saint sacrifice de la messe, elle nous renvoie de siècle en siècle jusqu'aux temps apostoliques. Lorsque Luther et Calvin, au seizième siècle, attaquèrent avec une rage infernale le dogme de nos autels, nous avons vu avec quel élan d'unanime indignation tous les évêques réunis à Trente proclamèrent la foi de l'Eglise, et condamnèrent les novateurs. Ce n'est pas nous, pouvaient-ils dire à juste titre, qui avons inventé ce dogme ; nous l'avons reçu de nos pères, comme eux de leurs ancêtres, et ceux-ci des apôtres. Lorsque les protestants essayèrent, après la clôture du Concile, d'obtenir des schismatiques d'Orient une décision favorable à leur erreur, le patriarche de Constantinople, Jérémie, leur répondit que l'Eglise

¹ I Cor., x, 21. — Sasse, *De Euchar.*, p. 499.

² *Ibid.*, x, 16.

³ *Ibid.*, xi, 26. — Badoire, prône 3^e.

¹ De Lugo, *Disput.* xix, sect. 5. — Sasse, *De Euchar.*, p. 537.

² Par conséquent, l'acte essentiel du sacrifice est la consécration du pain et du vin.

d'Orient avait toujours cru que la messe est un véritable sacrifice. Il y avait donc à cette époque une parfaite uniformité de croyance sur ce point, entre les Eglises d'Orient et d'Occident; et comme ces deux Eglises se sont séparées au huitième siècle, il est de toute évidence que la même uniformité régnait déjà alors entre elles. — Bien plus, nous pouvons affirmer que cette uniformité existait déjà au quatrième siècle, car les différentes liturgies ou formules de prières dont se servent pour la célébration de la sainte messe les différentes nations de l'Orient et de l'Occident, remontent au moins au quatrième siècle, sinon à une époque plus reculée encore, et toutes ces liturgies expriment parfaitement la foi à la vertu divine du sacrifice institué par Jésus-Christ pour perpétuer celui de la croix. En d'autres termes, la messe était essentiellement, à l'époque de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise, ce qu'elle est aujourd'hui : un sacrifice offert à Dieu au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés, pour le salut des vivants et le soulagement des trépassés.

2. Ouvrons maintenant les livres des Pères de l'Eglise, dès les premiers siècles, et voyons ce qu'ils enseignaient au sujet du sacrifice de l'autel. « Ne renouvelons-nous pas tous les jours le sacrifice ? » demande saint Jean Chrysostome. « Oui, sans doute; mais nous le faisons en souvenir de la mort de Jésus-Christ, et il n'est mort qu'une fois. Nous n'offrons pas aujourd'hui une victime et demain une autre, mais toujours la même. Aussi c'est toujours le même sacrifice ¹. » Cette immolation n'est pas sanglante, mais mystique, affirme saint Grégoire de Nazianze : « Lorsque le Christ a donné à ses disciples son corps à manger et son sang à boire, son corps était immolé d'une manière mystérieuse et non visible ². » Écoutons maintenant saint Augustin. Il parle clairement de « la participation à ce festin que nous a préparé le médiateur du nouveau Testament, prêtre selon l'ordre de Melchisédech, en nous offrant son corps et son sang. C'est ce sacrifice qui a remplacé tous ceux de l'ancien Testament, qui n'étaient que l'ombre de l'avenir ³. » Saint Ambroise développe la même idée en disant : « L'ombre était dans la Loi ancienne, l'image est dans l'Evangile, la vérité au ciel. On offrait jadis un agneau, maintenant on offre le Christ, mais on l'offre comme homme, en souvenir de sa passion, et il s'offre lui-même pour la rémission de nos péchés ⁴. » « Le prêtre, dit saint Cyprien, joue le rôle du Christ, imite ce qu'a fait le Christ, et offre un vrai et parfait sacrifice à Dieu le Père, en reproduisant l'acte du Christ ⁵. — Après le sacrifice spirituel (de la prière), dit-il encore, nous offrons le sacrifice non sanglant, et par les mérites de cette victime, nous prions pour la

paix de l'Eglise, etc. ¹ » « Le Christ a pris du pain naturel, dit à son tour saint Justin, il a rendu grâces en disant : « Ceci est mon corps... » et il a institué le sacrifice du Nouveau Testament, que l'Eglise a reçu des apôtres et offre dans tout l'univers ². »

Les plus anciens livres liturgiques, missels et sacramentaires, renferment des expressions comme celles-ci : « Notre sacrifice est le corps et le sang du prêtre même; » — « En instituant la forme de ce sacrifice le Christ s'est offert le premier et nous a enseigné à l'offrir ³. » Dans les actes du martyre de saint André, nous lisons que l'apôtre répondit au juge : « J'offre tous les jours au Dieu tout-puissant un sacrifice vivant, l'agneau immaculé, immolé sur la croix. » Comment expliquer ce consentement unanime de tous les siècles, si l'on n'admet pas que les premiers fidèles, instruits par les apôtres, ont cru ce que nous croyons aujourd'hui, et que la messe a toujours été regardée comme un véritable sacrifice institué par Jésus-Christ ?

Nous ne saurions, mes frères, témoigner trop de reconnaissance à notre divin Sauveur pour un si grand bienfait. Héritiers de la foi des apôtres, sachons estimer ce trésor dont Dieu leur a confié la dispensation. Comprendons qu'en instituant le sacrifice de l'autel, Jésus-Christ a voulu nous mettre entre les mains un gage assuré de salut, un moyen d'apaiser la colère de Dieu, d'expier nos fautes et d'obtenir toutes les grâces. Prenons la résolution d'entendre avec dévotion la sainte messe; assistons-y, non par habitude et avec indifférence, mais avec une foi vive et une ardente charité; offrons avec le prêtre l'agneau sans tache immolé sur la croix, offrons-nous en même temps à Dieu comme étant les membres du Christ; travaillons, comme saint Paul, à prendre notre part de la passion du Sauveur et de son sacrifice, afin de participer un jour dans le ciel à son triomphe. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXIX

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Un homme fit un grand festin et y appela beaucoup de monde. (Luc, xiv, 16).

I. — Jésus-Christ en venant nous racheter ne s'est pas contenté de mourir pour nous sur la croix, il a encore voulu que nous puissions participer à son sacrifice. De là l'institution de la sainte Eucharistie, ce grand festin de l'amour où il se donne lui-même en nourriture et en breuvage à

¹ *In Hebr. Hom.* 17, n. 3.

² *Orat. I In Christi resurr.*

³ *In Psalm.* xxxvii, 9. Cf. *De Civit. Dei*, xvii, 20, 2, et x, 19 et 20.

⁴ *De off.*, i, 48.

⁵ *Ep. ad Cæcil.*, i, n. 14.

¹ *Cat. myst.*, v, 18.

² *Adv. hæreses*, iv, 23.

³ Missale gallic. gothic. ; Sacram. Gregor.

nos âmes. Car il a dit : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage.* (Jean, vi, 56). Il l'avait promis, ce grand festin, lorsqu'il disait : *Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* (Ib., 51-52). Or le soir de la Cène, après avoir mangé l'agneau figuratif, il donna de ses propres mains son corps à ses disciples ainsi que son sang en breuvage. Dès cette heure la sainte Eucharistie fut instituée, et tous les rachetés du Seigneur Jésus sont invités à y participer. Il en sera de même jusqu'à la consommation des siècles.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Quels ont été les premiers invités ? Ce sont ceux qui ont été appelés par les prophètes que Dieu a envoyés. Quand furent-ils invités ? Dès que les prophètes furent envoyés, ils n'ont cessé d'inviter les hommes au festin du Christ. C'est au peuple d'Israël que Dieu les a envoyés à plusieurs reprises, et ils n'ont cessé de presser le peuple de venir au festin à l'heure marquée. Les Juifs reçurent les prophètes qui les invitaient, mais refusèrent de se rendre au festin. — Comment reçurent-ils ceux qui les invitaient et refusèrent-ils de se rendre au festin ? Ils lurent attentivement les prophètes et ne laissèrent pas de mettre le Christ à mort. Or, en le mettant à mort, ils nous ont préparé à nous-mêmes un festin à leur insu. Lorsque ce festin fut préparé, quand le Christ fut immolé, quand, après la résurrection du Christ, on enseigna aux fidèles ce banquet mystérieux qu'ils connaissent, que Notre-Seigneur a consacré de ses mains et par ses paroles, les apôtres ont été envoyés vers ceux à qui Dieu avait d'abord envoyé les prophètes, pour leur dire : *Venez au festin* ¹. C'est pourquoi nous tous qui entendons cette invitation, renonçons à toutes les excuses vaines et coupables que nous invoquons, et rendons-nous à ce festin où notre âme doit trouver une nourriture si abondante. Ne nous laissons point arrêter par les fiertés arrogantes de l'orgueil, ni enfler ou effrayer par une curiosité coupable qui nous éloignerait de Dieu ; ne nous laissons point détourner des délices spirituelles par les plaisirs du monde. Venons et nourrissons-nous abondamment. Quels furent ceux qui se rendirent à ce festin ? Des mendiants, des infirmes, des boiteux, des aveugles. On n'y vit point venir les riches bien portants, dont la marche est assurée et la vue perçante, ces hommes présomptueux, d'autant plus désespérés qu'ils étaient plus superbes. Venez donc, pauvres et mendiants ; vous êtes invités par celui qui s'est fait pauvre pour nous, lorsqu'il était riche, pour enrichir les pauvres de son indigence. (II Cor., viii, 9). Venez, infirmes, car ce ne sont point ceux qui se portent bien, mais ceux qui sont malades, qui ont besoin de médecin. (Matth., ix, 12). Venez, boiteux, pour lui adresser cette prière : *Affer-*

missez mes pas dans vos sentiers. (Ps., xvi, 5). Venez aussi, aveugles, pour lui dire : *Illuminez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort.* (Ps., xii, 4). Tels furent ceux qui se rendirent à l'heure marquée, après que les premiers invités eurent été exclus par leurs vaines excuses. A l'heure dite, ils vinrent des places et des carrefours de la ville, et entrèrent dans la salle du festin. Mais le maître a envoyé de nouveau son serviteur, lui disant : « Allez dans les chemins et le long des haies, et contraignez d'entrer ceux que vous trouverez. J'ai préparé un grand festin, une salle immense, je ne puis souffrir qu'il y ait de place vide. » Les Gentils sont venus des places et des carrefours ; que les hérétiques viennent du milieu des haies, ils trouveront ici la paix ¹. »

II. — Bien que cette invitation soit pleine de bienveillance, toute gracieuse, elle ne peut et ne doit point être acceptée à la légère. Elle demande avant tout un grand acte de foi ou mieux un sacrifice qui embrasse notre être tout entier. L'Eucharistie est un mystère de foi, et comme le chante l'Eglise dans ses hymnes : « L'ancien précepte aide au nouveau, la foi supplée à la faiblesse de nos sens ; car la vue, le toucher et le goût sont ici en défaut, l'ouïe seule assure ma foi. » (*Pange lingua et Adoro te*). Non, Jésus-Christ n'a point voulu se donner à nous comme il s'est montré dans les jours de sa vie mortelle, il n'a pas voulu non plus nous donner des preuves de sa présence sacramentelle comme il avait donné à Thomas et à ses disciples des preuves de sa résurrection. Aussi nous devons lui dire : Je ne vois pas vos plaies, comme Thomas les a vues ; cependant je vous reconnais pour mon Dieu ; faites que ma foi croisse de plus en plus ; faites que je n'espère qu'en vous et que je n'aime que vous. (*Ib. ut sup.*).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Notre-Seigneur, en montrant à Thomas les traces de ses blessures, lui dit : *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru.* (Jean, xx, 29). C'est ainsi que le Sauveur réfutait par avance l'excuse que nous pourrions faire valoir. Pour nous qui sommes invités à ce festin, nous ne voyons pas et nous devons croire. En effet, nous n'avons pas désiré voir ici-bas le Seigneur dans sa chair, ni désiré entendre de nos oreilles les paroles qui sortaient de sa bouche, ni sentir l'odeur suave que son corps exhalait. Une femme répandit sur lui un parfum d'un grand prix, dont l'odeur remplit toute la maison. (Jean, xii, 3). Nous n'étions point là, nous n'avons pas senti le parfum, et cependant nous croyons. Il a distribué à ses disciples les aliments de cette cène mystérieuse qu'il a consacrés de ses mains ; nous n'étions pas assis à cette table, et cependant tous les jours nous participons par la foi à ce banquet sacré. Ne regardez pas comme une grande faveur d'avoir été assis, sans avoir la foi, à cette table servie de ses mains. La foi qui vint dans la suite est mille fois préférable à la perfidie qui était pré-

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxii, cap. 1, n. 1, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxii, cap. vii, n. 8, trad. Vivès.

sente. Paul, qui crut plus tard, n'y était pas, et le traître Judas était au nombre de ses convives. Et, maintenant encore, combien qui n'ont point vu de leurs yeux ni la table de cette cène mystérieuse, ni le pain que le Seigneur tenait alors dans ses mains, et qui cependant, dans cette cène qui leur est offerte, mangent et boivent leur jugement ! (I Cor., II, 29). Or, à quelle occasion Notre-Seigneur fut-il amené à parler de cette cène ? Dans un festin où le Sauveur avait été invité, un de ceux qui étaient à table avec lui s'était écrié : *Bienheureux ceux qui mangeront du pain dans le royaume de Dieu !* (Luc, XIV, 15). Il semblait soupirer après une chose éloignée, et il avait devant lui, à la même table, le véritable pain. Quel est le pain du royaume de Dieu ? N'est-ce pas celui qui dit : *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel ?* (Jean, VI, 42). N'ouvrez pas ici votre bouche, mais votre cœur. C'est en cela que consiste l'excellence de ce festin. Nous croyons en Jésus-Christ et nous le recevons avec foi. Nous savons, en le recevant, quelles doivent être nos pensées. Nous recevons peu en apparence, et notre cœur y puise une nourriture abondante. Ce n'est pas ce que nous voyons, mais ce que nous croyons qui le nourrit. Nous ne cherchons pas même le témoignage des sens extérieurs, et nous ne disons pas : « Laissons croire ceux qui ont vu de leurs yeux, qui ont touché de leurs mains le Seigneur ressuscité ; nous qui ne le touchons pas, pourquoi croirions-nous ? » Si telles étaient nos pensées, les sens nous éloigneraient de ce festin¹. Sachons le comprendre : si Jésus-Christ, après sa résurrection, se présentait aux sens extérieurs du corps, c'est parce qu'il exigeait le sens intérieur de la foi. Pour nous, nous n'avons rien découvert dans le Seigneur à l'aide des sens du corps ; notre oreille a simplement entendu, et notre cœur a cru, et encore nous n'avons pas entendu la divine parole de sa bouche, mais de la bouche de ses prédicateurs, de la bouche de ceux qui avaient déjà pris part au festin et qui nous y invitaient en nous en apprenant les douceurs². Vous donc, fidèle, qui que vous soyez, vous qui ne portez pas en vain le nom de chrétien, vous qui n'entrez pas sans dessein dans l'église, vous qui entendez la parole de Dieu avec crainte et espérance, la fraction du pain sera pour vous une source de consolation, comme elle le fut pour les disciples qui allaient à Emmaüs. L'absence du Seigneur n'est pas une véritable absence ; ayez la foi, et celui que vous ne voyez point est avec vous³. »

III. — Mais il ne suffit pas de croire pour participer avec fruit à la sainte Eucharistie, il faut encore être revêtu de la robe nuptiale. Il est dit dans une autre parabole qu'un invité étant entré dans la salle du festin sans en être revêtu, fut mis dehors par le père de famille qui vint à lui, disant : *Mon ami, comment êtes-vous venu ici*

sans avoir la robe nuptiale ? Et cet homme se tut. Puis, s'adressant aux serviteurs, il leur donna cet ordre : *Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là seront les pleurs et les grincements de dents.* (Matth., XXII). Nous avons donc tout intérêt à savoir ce qu'est cette robe nuptiale, afin de nous en revêtir, si nous ne voulons pas être exclus du festin de l'amour ou nous exposer d'y participer pour notre malheur. S'il y en a parmi nous qui aient négligé d'en faire l'acquisition, qu'ils se hâtent et qu'ils entendent cette invitation : *Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu, afin de vous enrichir et de vous vêtir d'habits blancs.* (Apoc., III, 18). Faites-le donc avant que le père de famille vienne pour examiner les convives.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Qu'est-ce que la robe nuptiale ? Demandons-le aux saintes Lettres. Qu'est-ce que la robe nuptiale ? Ce doit être évidemment un bien qui ne soit point commun aux bons et aux méchants. Tâchons de découvrir ce bien et nous aurons trouvé la robe nuptiale. Quel est, parmi les dons de Dieu, celui qui n'est pas commun aux bons et aux méchants ? Nous devons à la bonté de Dieu d'être des hommes et non pas de simples animaux, mais ce don est commun aux méchants comme aux bons. Tous les jours la lumière nous vient du ciel, les pluies descendent des nuées, les fontaines coulent, les champs se couvrent de fruits : ce sont encore des dons, mais que Dieu distribue aux bons et aux méchants. Entrons dans la salle des noces, laissons dehors ceux qui ont refusé de répondre à l'invitation qui leur était faite. Considérons exclusivement les convives, c'est-à-dire les chrétiens. Le baptême est un don de Dieu, il est administré aux bons et aux méchants. Ils reçoivent également le sacrement de l'autel. Saül, dominé par l'injustice et rempli de haine contre un homme aussi saint que juste, ne laisse pas de prophétiser. Dira-t-on que le don de la foi est exclusivement propre aux bons ? Mais les démons eux-mêmes croient et tremblent. (Jacob., II, 19). Que fais-je ? J'ai parcouru tous les dons et je ne suis pas encore arrivé à la robe nuptiale. J'ai déployé devant vous tout ce que je tenais enveloppé, j'ai considéré tout ou presque tout, et je ne suis pas encore parvenu à cette robe nuptiale. L'apôtre saint Paul, dans un certain endroit de ses épîtres, m'a indiqué un trésor plein de choses précieuses, et je lui ai dit : Apprenez-moi si vous n'auriez pas découvert dans ce trésor la robe nuptiale. L'Apôtre commence à parcourir toutes ces choses l'une après l'autre, et me dit : Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, quand j'aurais toutes les sciences, le don de prophétie et toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, et quand même je distribuerais toutes mes richesses aux pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé. (I Cor., XIII, 1-3). Voilà de riches vêtements, mais ce n'est point encore la robe nuptiale. Montrez-nous donc cette robe, pourquoi nous tenir en suspens, grand apôtre ? Le don de prophétie est une faveur divine

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxii, cap. iv et v, n. 4-5, trad. Vivès..

² *Ib.*, cap. vi, n. 7.

³ *Ibid.*, *De Temp.*, Sermon. ccxxxv, cap. II, n. 3.

que les méchants peut-être ne partagent pas avec les bons. Et l'Apôtre nous répond : *Si je n'ai point la charité, je ne suis rien, tout cela ne me sert de rien.* (Ib.). Voilà la robe nuptiale. Revêtez-vous de cette robe, ô convives, pour vous asseoir en toute assurance au festin ¹. Mais ce n'est point une charité telle quelle, car nous voyons souvent des hommes dont la conscience est en mauvais état et qui paraissent cependant s'aimer ; ce n'est point là cette charité qui vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère, et c'est celle-là seulement qui est la robe nuptiale ². Dans ces conditions, notre foi alors opère par l'amour et non par la crainte, et à quelque degré que nous l'ayons, nous ne l'aurions pas si elle n'avait été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. (Rom., v, 5). La charité que Dieu a répandue dans nos cœurs n'est donc pas celle par laquelle il nous aime, mais celle par laquelle il nous fait la grâce de l'aimer, et c'est pour cela qu'elle est appelée la charité de Dieu, comme la justice par laquelle il nous justifie est appelée la justice de Dieu ³. »

II. — Cet homme envoya dire aux convives de venir, parce que tout était prêt. (Luc, xiv, 17).

I. — Cette invitation, nous l'avons entendue de la bouche de l'Eglise, qui nous a redit la parole du Seigneur : *Faites ceci en mémoire de moi.* (Luc., xxii, 19). En effet, le Sauveur n'avait-il pas tout préparé en vue de ce festin, avant d'aller mourir et de monter au ciel ? S'il a donné à ses disciples encore faibles sa chair divine pour les fortifier, regardez la table qui est dressée dans nos temples, et vous verrez qu'il continue de se donner aux âmes chrétiennes. S'il a présenté de même à ses disciples affligés son sang pour breuvage en leur disant : « Prenez de mes mains ce calice et buvez-en tous, » considérez le prêtre à l'autel et vous adoreriez l'auguste Victime qui s'immole et verse son sang pour nous, car il a voulu que les prêtres seuls en fussent les ministres, et qu'à eux seuls appartint le droit de s'en nourrir et de la distribuer aux fidèles. Et c'est ainsi que le pain des anges est devenu le pain du voyageur. (*Pange lingua* et *Verbum supernum*).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Admirez l'amour de votre Sauveur. Les anges le voient, et cette vue les comble de joie ; il est leur nourriture et leur vie, nourriture inépuisable, aliment indéfectible. Sur leurs trônes élevés au plus haut des cieux et dans les régions au-dessus des cieux, les anges contemplent le Verbe avec ravissement ; ils s'en nourrissent et il demeure toujours le même. Mais pour que l'homme pût manger le pain des anges, le Seigneur des anges s'est fait homme ⁴. Or quel est l'homme qui pourrait s'élever jusqu'à cet ali-

ment ? L'homme ne pouvant donc pas monter jusqu'à saisir ce pain, le pain lui-même a daigné descendre jusqu'à l'homme. Et cela s'est accompli avec une inénarrable bonté. Il fallait que le mets des anges devint un lait et fût mis à la portée des petits enfants. C'est ce qu'a fait la divine Sagesse, aussi nous a-t-elle nourris du pain céleste en prenant notre chair : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.* (Jean, i, 14). Là vous apparaît l'humilité, puisque l'homme a mangé le pain des anges, l'homme a mangé le Verbe éternel, égal au Père, que les anges ont pour aliment ¹. Ainsi devenu comme du lait dans un sens véritable, souffrez qu'il vous allaite, si vous voulez vous nourrir un jour avec avidité. Mais comment se forme le lait qu'on donne aux enfants ? N'était-ce pas sur la table un aliment ordinaire ? Or l'enfant est trop faible pour manger cette nourriture qu'on met sur la table. Que fait donc la mère ? Elle s'incorpore cette nourriture et la transforme en lait, pour que nous puissions nous en nourrir. Ainsi le Verbe s'est fait chair pour nourrir de lait notre enfance incapable de prendre une nourriture solide. Il y a toutefois cette différence que, lorsque la mère transforme en lait la nourriture qu'elle s'incorpore, cette nourriture se change en lait, tandis que le Verbe est resté ce qu'il était en se revêtant de notre chair, qu'il s'est étroitement unie. Il n'a ni altéré ni changé sa nature divine en prenant notre nature ; la sienne n'a subi aucune transformation ². C'est ainsi que, dans votre région, il a trouvé la mort. Il a mangé avec vous ce dont est rempli le cellier de votre misère. Il a bu le vinaigre mêlé de fiel. Voilà ce qu'il a trouvé. Mais en même temps il vous a conviés à son banquet splendide, au festin du ciel, à la table des anges, dont il est lui-même le pain. Il n'a point dédaigné de s'asseoir à votre table pour s'en nourrir, et en retour il vous a promis sa propre table. Et que nous dit-il ? Croyez fermement que vous parviendrez aux délices de ma table ³. La voilà, cette table du Sauveur dans nos temples. Le Christ n'a été immolé en lui-même qu'une fois, cependant on l'immole dans le sacrement tous les jours en présence du peuple, et ce n'est pas mentir que d'avancer et de dire que Jésus-Christ s'immole chaque jour ⁴. »

II. — C'est pourquoi nous devons, en toute confiance, aller participer au banquet de l'amour, si nous voulons un jour participer au banquet du ciel. Il appartient à Celui qui nous a faits de nous refaire. Le Verbe divin par qui toutes choses ont été faites nous avait donné non seulement la vie du corps, mais encore la vie de la grâce, la vie des enfants de Dieu. Ces biens précieux, nous les avons perdus par notre faute, et voici qu'il veut bien nous les rendre, car de nous-mêmes nous n'y arriverions jamais et nous tendons sans cesse à devenir

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon xcv, n. 7, trad. Vivès.

² Ib., Sermon xc, n. 6.

³ Ibid., *De Spiritu et Littera*, cap. xxxi, n. 56.

⁴ S. Aug., *De Temp.*, Sermon cxxvi, cap. v, n. 6, trad. Vivès.

¹ Ib., Sermon cxlix, n. 2.

² S. Aug., *De Temp.*, Sermon cxvii, cap. x, n. 16, trad. Vivès.

³ Ib., Sermon cccxxi, cap. v, n. 5.

⁴ Ib., *Ad Bonifac. Episc.*, Ep. xcvi, n. 6.

plus mauvais. Il faut donc que nous allions à lui pour être réparés et retrouver la vie des enfants de Dieu. Ah ! écoutez cette parole qu'il nous a dite : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (Jean, vi, 54). De là cette conclusion évidente que nous participons dès ici-bas par la sainte communion à la vie éternelle qui sera notre récompense dans le ciel. Prenons d'abord le Verbe divin caché sous les voiles du sacrement, et nous serons rendus dignes de nous en nourrir dans le ciel.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous avons entendu le Maître de toute vérité, le Dieu-Homme, Rédempteur et Sauveur. Il appelle son corps une nourriture et son sang un breuvage. Les fidèles reconnaissent ici le sacrement des fidèles. Lors donc que Notre-Seigneur nous recommandait de manger cette nourriture, de boire ce breuvage, il dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* (Jean, vi, 54). Or qui pouvait ainsi parler de la vie, si ce n'est la Vie elle-même ? Mais pour l'homme qui oserait accuser la Vie elle-même, elle deviendrait un principe non de vie, mais de mort. Et cependant ses disciples, en l'entendant parler ainsi, se scandalisèrent, et se dirent en eux-mêmes : *Ce langage est dur, et qui peut l'écouter ?* (Ib., 61). Jésus-Christ, qui connaissait leurs pensées, dit : *Cela vous scandalise ? Et si vous voyiez le Fils de l'homme montant où il était auparavant ?* (Ib., 62, 63). C'était leur dire : Vous pensez que je vais faire plusieurs parties de ce corps que vous voyez, et couper mes membres en morceaux pour vous les donner ? Il est donc manifeste que celui qui est monté tout entier dans le ciel n'a pu être consumé sur la terre. Il a voulu nous faire de son corps et de son sang un aliment salubre et résoudre en peu de mots cette grande question de l'intégrité inaltérable de son corps. Que ceux qui s'en nourrissent le mangent véritablement ; que ceux qui le boivent le boivent en réalité ; qu'ils aient faim et soif ; qu'ils mangent et boivent la vie. Manger ce corps, c'est se nourrir, mais se nourrir sans altérer, sans épuiser cette divine nourriture. Boire ce sang, qu'est-ce autre chose que boire la vie ? Mangez donc la vie, buvez la vie, et vous aurez la vie, et cette vie qui vous est communiquée restera toute entière. Or, ce prodige s'accomplira, c'est-à-dire le corps et le sang de Jésus-Christ vous donneront la vie, mais à la condition que ce que vous recevez visiblement dans le sacrement, vous le mangiez et vous le buviez spirituellement dans la vérité. En effet, Notre-Seigneur ajoute : *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ; les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il y en a quelques-uns parmi vous, dit-il, qui ne croient point.* (Ib., 64, 65). Ce sont ceux qui disaient : *Ce langage est dur, et qui peut l'écouter ?* Il est dur, mais pour les cœurs durs, c'est-à-dire il est incroyable, mais pour les incrédules. Que Jésus-Christ vous obtienne la grâce

d'être attiré à lui, selon cette parole qu'il a dite : *Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire.* (Jean, vi, 44). C'est le cœur, et non le corps, qui est l'objet de cette impulsion. Pourquoi donc vous étonner ? Croyez et vous venez ; aimez et vous êtes attiré. Gardez-vous de penser que cette contrainte soit dure et importune ; rien n'est plus doux, rien n'est plus suave : c'est la douceur elle-même qui vous attire. La brebis qui a faim n'est-elle pas attirée par l'herbe qu'on lui montre ? Et cependant ce n'est pas une contrainte extérieure qui lui est imposée, on se contente d'exciter ses desirs. Venez donc de la même manière à Jésus-Christ ; ne songez pas à faire un long trajet ; dès lors que vous croyez, vous venez. Pour arriver à Celui qui remplit tout de sa présence, l'amour suffit, il n'est pas besoin de vaisseaux. Avouons-le toutefois : dans cette route on ne rencontre que trop souvent les flots et les tempêtes des diverses tentations ; croyez donc au Crucifié, afin que votre foi puisse s'appuyer sur le bois de la croix ; vous n'aurez pas à craindre d'être englouti, dès lors que vous serez porté par la croix. »

III. — Hélas ! combien cette invitation n'est pas entendue ou comprise par un grand nombre de chrétiens ! Chaque jour elle est redite et chaque jour elle rencontre de l'indifférence, et si tous ne font point valoir les 'prétextes' qu'allèguent les invités dont parle la parabole, il y en a qui par suite d'une coutume prise ou du respect humain, ne viennent s'asseoir au banquet divin qu'à certaines époques de leur vie, ou tout au moins une fois l'année. Pour ces derniers, c'est ne vouloir faire que le strict nécessaire et ne point aller au-delà de ce que commande le devoir. Ce n'est point ainsi que Jésus-Christ agit à notre égard. Voyez : les maîtres de maison donnent des repas seulement aux jours dont le retour leur rappelle des joies ; Jésus-Christ en donne tous les jours, sa table est toujours dressée dans cette enceinte. Pourquoi donc, ô chrétiens, vous contentez-vous simplement d'assister au saint sacrifice de la messe ? Pourquoi n'êtes-vous qu'auditeurs de la parole de Dieu et témoins des divins mystères, alors que vous devriez y participer ?

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Laissez-vous donc toucher par ma prière. Tels que nous sommes et malgré notre iniquité, nous sommes les imitateurs de Jésus-Christ, et quand vous vous assemblez en sa demeure, nous ne vous invitons pas à l'un de ces repas de la terre, où l'on sert les mets des hommes, mais au banquet spirituel, au céleste festin où l'on se nourrit du pain des anges. N'hésitez point, ne faites pas mépris de la table de votre Seigneur, afin qu'il ne vous méprise pas à son tour dans la béatitude de son royaume. Vous devez redouter cette sentence de l'Évangile, où le Seigneur déclare que *ceux qui avaient été appelés au festin des noces, et qui refusèrent d'y venir, en ont été indignes*, et ordonne d'en inviter

⁴ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxxxv, cap. i et ii, n. 1-2, trad. Vivès.

d'autres. (Matth., xxii, 8). Et ce n'est pas sans inquiétude, c'est avec crainte qu'il faut remarquer que ceux qui refusèrent de venir pour aller à leurs affaires terrestres, ont été déclarés indignes par l'arrêt du Seigneur lui-même. Afin que cet arrêt ne puisse pas être tourné contre nous, faisons preuve d'une pieuse patience pendant l'espace d'une heure ou deux, tandis que la nourriture des âmes est servie sur cette table spirituelle, et que les espèces mystiques sont consacrées. Et puisque, quand l'Oraison dominicale a été récitée, la bénédiction ne vous vient pas d'un homme, mais de Dieu par l'intermédiaire d'un homme, recevez-en la divinée rosée avec une âme pieuse et reconnaissante, dans l'humiliation de votre corps et la compunction de votre cœur, afin que, selon la promesse du Seigneur, il se fasse en vous une source d'eau vive jaillissant dans la vie éternelle. Mais nous regrettons que des causes et des occupations différentes portent les fidèles à ne pouvoir s'astreindre à rester dans l'église. Les uns en sont empêchés par une infirmité corporelle, les autres par une fonction publique, d'autres sont liés et entraînés comme des esclaves par une passion. Combien en ce moment même qui discutent ou qui traitent de leurs affaires, sur les places publiques et sous les porches des basiliques ! Combien qui s'occupent à des médisances et à des discours oiseux, sous ces mêmes porches ou dans des réunions particulières, et parmi lesquels il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens dont l'habitude autrefois était de participer à nos mystères ! Quel profit peuvent retirer des Saintes Ecritures des gens de cette sorte, qui ne laissent même pas les paroles de l'Ecriture parvenir jusqu'à leurs oreilles ? En eux s'accomplit ce qui est écrit : *Comme des aspics fermant leurs oreilles à la voix des enchanteurs, ils ferment leurs oreilles à la voix des Ecritures.* (Ps., LVII, 5). Mais vous à qui Dieu daigna donner et son amour et sa crainte, et qui vous assemblez à l'église avec une grande compunction, reprenez fréquemment ceux qui ne veulent pas ou qui peut-être n'ont pas pu y venir ; avertissez-les ; donnez-leur le salutaire avis de redouter cette parole de l'Ecriture : *Les empêchements du monde ont fait leur malheur.* Nous ne disons pas qu'ils ne doivent point s'inquiéter d'avoir de quoi se nourrir et de quoi se vêtir ; mais nous leur demandons de se maintenir dans l'église pendant la lecture des livres saints et la célébration des divins mystères, de faire au moins autant pour leur âme qu'ils ont coutume de faire pour leur corps. Il serait nécessaire de se préoccuper bien moins du corps que de l'âme, puisque celle-ci, qui est faite à l'image de Dieu, est de beaucoup supérieure à celui-là, qui fut formé d'un peu de terre ; toutefois, nous nous contentons tout d'abord de les engager à rétablir l'équilibre entre ces deux parties d'eux-mêmes ; qu'ils assurent au corps le nécessaire pour le court espace de cette vie, et à l'âme ce qui lui est indispensable pour l'éternité⁴. »

⁴ S. Aug., Serm. cclxxxii, n. 2, trad. Vivès.

RÉCITS ET CAUSERIES

V

LE BAPTÊME

Je n'oublierai jamais une scène dont je fus témoin alors que j'étais vicaire à Montargis.

J'étais de semaine. On me sonne pour aller au parloir. Je descends, et je trouve là une pauvre femme qui sanglotait à faire pitié.

— Monsieur l'abbé, me dit-elle, mon petit enfant vient de mourir chez sa nourrice. A-t-il été baptisé ?...

Je demande le nom de l'enfant. Je cherche dans les registres paroissiaux. Penchée avec moi sur les feuillets noircis, la pauvre femme regarde avec avidité. Nous relisons ensemble les mêmes pages. Point de trace du baptême !

Alors les sanglots redoublent, inconsolables...

— Ah ! Monsieur l'abbé, répétait-elle à travers ses larmes, si seulement il était baptisé !... Mon enfant, mon enfant, dire que je ne le reverrai jamais !... pas même au ciel !...

Il m'était impossible de calmer cette douleur. Il n'était que trop vrai que son enfant, mort sans baptême, ne devait jamais entrer au Paradis.

Il n'était même pas possible de lui accorder les honneurs de la sépulture chrétienne, et, quelques heures plus tard, un petit corps, suivi par une mère brisée de douleur, allait au cimetière sans croix et sans prière !

Que de fois j'ai pensé à cette pauvre femme, que je n'ai jamais revue, et que je ne reverrai probablement jamais !

Toutes les fois que je vois une jeune mère oublier ses devoirs les plus sacrés et retarder le baptême de son nouveau-né, j'ai envie de lui crier :

— Mais vous ne savez donc pas, malheureuse, à quoi vous l'exposez, et à quoi vous vous exposez vous-même !

...

— *Est-ce donc une si grande imprudence de ne pas faire baptiser le plus tôt possible les petits enfants ?*

— Le fait que je viens de raconter le prouve assez. Et puis, la vie de ces petits êtres est si fragile !... Il suffit que les convulsions les prennent ou toute autre maladie pour qu'ils soient emportés en quelques heures, et alors quelle responsabilité !... et quels remords !...

— *Alors, on est obligé, en conscience, de ne pas différer le baptême des enfants ?*

— Oui. Cela est si vrai qu'on ne peut, sans faire un péché mortel, attendre plus de huit jours... Est-ce clair ?... Et croira-t-on encore après cela qu'il s'agit d'une chose peu importante où chacun peut agir à sa guise ?...

— *Cela me paraît bien un peu trop sévère...*

— Il faut croire que non, puisque c'est la doctrine de l'Eglise, qui ne fait rien sans raison grave.

D'ailleurs tout le monde blâmerait justement une jeune mère qui, en temps d'épidémie, négligerait de faire vacciner son nouveau-né. Pourquoi aurait-on plus de soin de son corps que de son âme?... Est-ce que la grâce de Dieu et le titre de chrétien ne sont pas choses assez précieuses pour vouloir les procurer tout de suite à ceux qui sont nés à notre foyer ?

— *Mais les habitudes sont prises...*

— Il faut les changer et reprendre les habitudes d'autrefois.

— *Ça n'a donc pas toujours été comme ça ?*

— Tant s'en faut ! J'ai voulu faire un travail d'ensemble sur les baptêmes d'après nos anciens registres, et voici les résultats de mes recherches. J'ai pris au hasard les années dont je vais parler.

En 1708, pas un seul baptême n'est remis au lendemain. Le curé d'alors n'inscrit même pas la date de la naissance, tellement il est reçu qu'elle se confond avec celle du baptême.

En 1758, sur 50 baptêmes, 23 ont lieu le jour même de la naissance, et 27 le lendemain. Pas un seul n'est remis au surlendemain.

En 1808, sur 33 baptêmes, 13 ont lieu le jour même de la naissance, 7 le lendemain et 13 le surlendemain. Pas un seul ne se fait après cette date.

En 1848, sur 25 baptêmes, 2 ont lieu le jour même, 13 dans les huit jours, 9 dans le mois et 1 plus d'un mois après la naissance.

En 1888, nous sommes en pleine décadence. Sur 38 baptêmes, 1 seulement eut lieu le jour même de la naissance, 1 le lendemain, 3 dans les huit jours, 14 dans le premier mois, 11 de un à trois mois, 6 de trois mois à douze, et 1 après plus d'un an.

— *Pourquoi donc était-on plus exact autrefois ?*

— Parce que, évidemment, la foi étant plus vive dans les âmes, les parents appréciaient davantage l'honneur du baptême et ne voulaient pas, même un jour, en priver leurs petits enfants. C'étaient nos grands-pères et nos grand-mères qui agissaient ainsi, et, en cela comme en tout le reste, leur exemple vénéré s'impose à notre respect et à notre imitation.

— *Mais enfin, il y a bien parfois des raisons de retarder le baptême...*

— Je n'en connais pas de sérieuses.

— *Pourtant, si l'enfant se porte bien ?*

— Raison de plus pour l'apporter à l'église. Je sais bien qu'on dit alors : Il ne presse pas à baptiser ; mais c'est un déplorable raisonnement : un enfant presse autant à baptiser qu'à nourrir, car si son corps a besoin de vivre, son âme en a tout aussi besoin. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que la santé d'un enfant ?... Une flamme vacillante qu'un léger souffle peut éteindre. Que de fois n'ai-je pas dû, en toute hâte, courir pour ondoyer de pauvres petits êtres de cinq ou six mois qui, eux aussi, à leur naissance, se portaient bien et qui tout à coup échappaient à leurs négligents et désolés parents.

— *Mais c'est une grave imprudence de faire faire un si long chemin à un nouveau-né.*

— Si tous ceux qu'on a apportés à l'église le jour même de leur naissance en étaient morts, il ne resterait plus personne à La Chapelle, puisque au siècle dernier tout le monde était baptisé de la sorte. On ne voit pas pourtant que la mortalité des enfants était plus grande à cette époque, au contraire.

— *La jeune mère voudrait bien être rétablie pour assister au baptême...*

— J'imagine que nos grand-mères avaient le même désir, et pourtant elles savaient ou bien faire ce sacrifice, ou bien remettre à plus tard la petite fête de famille. C'est encore comme cela que font les personnes chrétiennes qui sont restées fidèles aux anciens usages.

— *Mais quand le parrain et la marraine sont au loin ?*

— Alors, il ne fallait pas les choisir. Est-ce qu'on les prendrait pour témoins à un mariage, s'ils ne pouvaient se trouver là au jour dit ?... Il y aurait pourtant moins d'inconvénients à retarder un mariage qu'un baptême.

Du reste, il y a un moyen très simple de tout concilier. Vous voulez que votre enfant ait pour parrain M. Un Tel qui est en Algérie, et pour marraine Mlle Une Telle qui est en Angleterre ? Soit !... Ils seront donc parrain et marraine, vrai parrain et vraie marraine, mais d'autres répondront à leur place. Il est en effet parfaitement reçu d'être parrain par procuration, et s'il m'est permis de citer ce détail, ma marraine à moi, ma vraie marraine, n'assistait pas à mon baptême, et elle était représentée par une autre personne.

— *Le plus simple est de faire ondoyer l'enfant.*

— L'ondoisement est en effet un palliatif, mais ce n'est qu'un palliatif. L'Eglise ne l'autorise que dans les cas de péril de mort imminent, et c'est pour cela que dans certains diocèses on n'accorde jamais cette permission, à moins, bien entendu, que l'enfant ne soit dangereusement malade et ne puisse absolument pas être transporté à l'église.

Revenons donc, *purement et simplement*, aux vieilles traditions qui faisaient jadis l'honneur de nos contrées. Faisons baptiser nos nouveaux-nés le plus tôt possible. Ce sera obéir à la loi pressante de l'Eglise. Ce sera agir en vrais pères et en vrais chrétiens.

(L'Echo de La-Chapelle-Saint-Mesmin).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 maii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XVIII. Les quatre fins du sacrifice de la messe, 401.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXI. La Terre promise, 404.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXX. Pour le 3^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, xv, 2 et 10 (d'après saint Bernard), 406.

Sermon pour la fête annuelle d'une société paroissiale de Dames de charité. — Le riche et le pauvre devant l'aumône, 411.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLIII. Jésus enseigne dans la synagogue de Nazareth, 414.

Récits et Causeries. — VI. Les malades, 416.

Retraite à des religieuses (suite). — La religieuse et l'obéissance, 417. — La religieuse et la chasteté, 419. — La religieuse et l'humilité, 420. — La religieuse et la correction de l'humeur, 421. — La religieuse dans les consolations et les désolations spirituelles, 422. — La religieuse et la fidélité aux règles de sa congrégation, 423. — Les religieuses dominicaines garde-malades des pauvres, 424.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XV. Le sacrement de Pénitence (ses raisons), 426. — XVI. La contrition, 427.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT.* III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général (suite) :* Matière et forme des sacrements, 428.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XVIII

LES QUATRE FINS DU SACRIFICE DE LA MESSE

1^{re} Partie : La messe est un sacrifice d'adoration et d'action de grâces

Résumé analytique

Le sacrifice de la messe remplaçant tous les sacrifices anciens, doit remplir les quatre fins de ces sacrifices : *adoration, action de grâces, expiation, demande.*

I

C'est un sacrifice d'adoration. — 1. Tous les hommages des créatures ne peuvent rendre à Dieu un culte d'adoration digne de Lui. — 2. Il faut que la victime offerte à son infinie majesté ait une valeur infinie et s'immole librement : tel est le sacrifice qui se renouvelle tous les jours sur nos autels. — 3. C'est le feu de l'amour divin qui consume cet holocauste. C'est en restant unis à Jésus-Christ par la charité que nous participerons efficacement aux fruits de son sacrifice.

II

C'est un sacrifice d'action de grâces. — 1. L'homme est impuissant à donner à Dieu quelque chose en retour de ses bienfaits : toutes les créatures Lui appartiennent. — 2. Mais Dieu nous a donné son Fils, et le Fils nous a donné le sacrifice de son corps et de son sang pour que nous puissions payer à Dieu toute notre dette.

Conclusion. *Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo*

Quid retribuam Domino pro omnibus que retribuit mihi?

Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'ai reçu de lui?

(Ps. cxv, 4).

Mes frères,

Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait instituer son Eglise sur la terre sans lui donner un sacrifice par lequel les hommes rendraient tous les jours de dignes hommages à la majesté de Dieu. Ce sacrifice, qui devait remplacer tous ceux de l'ancienne loi, c'est celui de la messe. La victime de ce sacrifice, c'est la même que celle qui a été immolée sur la croix; le sacrificateur, c'est le Christ lui-même, représenté par son ministre, mais s'offrant sans cesse lui-même à son Père pour la rédemption du monde. Membres de Jésus-Christ, enfants de l'Eglise, nous devons nous unir à ce sacrifice en l'offrant avec le prêtre, pour rendre à Dieu nos devoirs, le remercier de ses bienfaits, expier nos péchés et obtenir les grâces nécessaires à notre salut.

Ce sont là, mes frères, les quatre fins du sacrifice : adorer, remercier, expier, prier. Les Juifs avaient différents sacrifices pour s'acquitter de ces grands devoirs : l'holocauste pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, les victimes expiatoires pour obtenir le pardon du péché, et les hosties pacifiques pour remercier Dieu de ses bienfaits et lui demander de nouvelles grâces. Le concile de Trente enseigne formellement que le sacrifice de la loi nouvelle a été figuré par ceux de la loi de nature et de la loi mosaïque, et qu'il réalise en lui seul tous les biens que ceux-là pouvaient renfermer; et l'Eglise, dans les prières liturgiques de la messe, s'adresse à Dieu en lui disant qu'il a « remplacé définitivement par la perfection d'un seul sacrifice la multitude des différentes victimes de la Loi ancienne. » Il faut donc que le seul sacrifice de la messe atteigne parfaitement les différents buts de ceux qu'offraient les Juifs, et avant eux les patriarches. — Il suffit de se rappeler la valeur infinie de la Victime offerte sur nos autels pour se convaincre que cette oblation peut suffire abondamment à remplir les différentes fins du sacrifice. Sans doute Dieu ne nous défend pas qu'on lui fasse d'autres offrandes, il demande même le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, celui des louanges que chantent des lèvres pures, celui de l'obéissance à sa loi; mais ces modestes sacrifices ne sont que des manifestations pieuses du désir que nous avons de lui plaire; il n'a attaché à aucun d'eux la promesse de la vie éternelle et la rémission des péchés, s'ils ne sont unis au sacrifice de Jésus-Christ. Puisqu'il a déclaré aux Juifs par les prophètes qu'il n'avait aucun besoin des victimes qu'ils lui immolaient tous les jours dans le Temple, nous devons comprendre que tout acte de dévotion qui n'est pas inspiré par la foi aux mérites de Jésus-Christ nous est complètement inutile. Aussi l'Eglise conclut, toutes ses prières par l'invocation du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et saint Paul nous recommande de tout faire en union avec le divin

Sauveur. Il est donc évident qu'aucune prière, qu'aucun sacrifice, aucun acte d'adoration n'a de valeur devant Dieu que par les mérites de Jésus-Christ et que, par conséquent, l'intercession du Christ en notre faveur doit remplacer tout autre sacrifice. — Mais pour entrer dans le détail des fins du sacrifice, nous devons montrer successivement que la sainte messe est un véritable et parfait sacrifice d'adoration (ou d'holocauste), d'action de grâces (ou eucharistique), d'expiation et de demande.

Nous nous bornerons aujourd'hui à l'envisager sous les deux premiers points de vue.

I

1. La sainte messe est le plus parfait des holocaustes. Parmi les sacrifices que prescrivait la loi de Moïse, l'holocauste tenait le premier rang, parce qu'il exprimait plus complètement que les autres la reconnaissance du souverain domaine de Dieu sur toute créature. La victime offerte était entièrement consumée par le feu sacré, personne ne mangeait de sa chair, elle était la propriété exclusive de Dieu, celui qui l'offrait reconnaissait qu'il tenait tout de Dieu et qu'il n'était rien devant lui. Si le premier devoir de l'homme, comme l'explique saint Thomas ¹, est d'adorer la majesté infinie de Dieu, la manière la plus parfaite de s'en acquitter était certainement l'holocauste. Puisque Dieu a fait toutes les créatures pour sa gloire ², elles chantent toutes ses louanges, et l'univers entier n'est qu'un immense concert dont les merveilleux accords montent sans cesse vers le ciel pour publier la grandeur et la majesté du Créateur. Mais quelque merveilleux que soit cet hommage, il n'est rien en comparaison des infinies perfections de Dieu, car « elles sont au-dessus de toute louange ³, » et la soumission du monde aux lois qui le régissent est une obéissance nécessaire et inconsciente, il y manque une âme pour connaître, un cœur pour sentir, une volonté libre pour se sacrifier par amour. Aussi le Psalmiste invite les anges et les saints à chanter à leur tour les louanges de Dieu, à publier ses grandeurs, à redire ses bienfaits ⁴. Mais quand même les cieux et la terre, avec toutes les créatures qu'ils renferment, ne cesseraient d'offrir à Dieu l'hommage de leurs adorations, quand les neuf chœurs des anges joindraient leurs voix à celles des prophètes, des apôtres, des vierges et de tous les habitants de la terre pour répéter les louanges de Dieu, quand la reine des anges et des hommes les inviterait tous à chanter avec elle à la gloire du Seigneur son sublime *Magnificat*, que serait ce magnifique concert d'adoration en comparaison de la majesté de Celui qui est seul grand, seul saint, seul tout-puissant, seul infini? ⁵ — Que faut-il donc pour que les hommes puissent enfin offrir à

Dieu un sacrifice digne de sa grandeur? Il faut qu'ils immolent une victime d'une valeur infinie. Car Dieu ne peut se plaire à voir couler sans cesse le sang des boucs et des génisses, il accepte les louanges et les adorations des anges et des hommes, mais elles lui sont dues comme l'hommage de la plus stricte justice, car ni les anges ni les hommes n'ont rien qui ne soit soumis au souverain domaine de Dieu; toutes leurs pensées, toutes leurs actions ne s'accomplissent qu'avec l'aide de Celui qui leur a donné l'être et le leur conserve à chaque instant.

2. Où trouvera-t-on une victime infiniment pure, qui, en s'anéantissant jusqu'à la mort devant Dieu, lui rende enfin un hommage digne de lui? Ce n'est pas sur la terre, il faut qu'elle vienne du ciel; ce n'est pas parmi les créatures, il faut que ce soit une personne divine. Mais comment un Dieu pourra-t-il s'abaisser, s'humilier, souffrir et mourir? La Sagesse éternelle a résolu ce problème: le Fils de Dieu s'est fait homme, il s'est sacrifié pour nous, et s'est mis entre les mains de ses prêtres pour être offert tous les jours à son Père sur nos autels. Voilà, mes frères, le véritable, le parfait holocauste. Le Christ avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre, personne ne pouvait la lui enlever malgré lui ¹; il l'a offerte librement pour tous les hommes afin de reconnaître par cet acte d'obéissance le souverain domaine de son Père sur toute créature et d'honorer dignement son infinie majesté. Les anciens sacrifices ne lui étaient plus agréables, alors le Christ a dit dans toute la générosité de son cœur: « Me voici prêt à obéir à vos ordres ²; » et d'un seul coup il remplaça tous les holocaustes de l'ancienne alliance par celui de la nouvelle. Et c'est cette même victime que nous offrons tous les jours sur l'autel, c'est elle qui s'immole à tous les instants du jour pour faire monter constamment vers le ciel avec ses mérites infinis les adorations de l'humanité dont le Christ a revêtu la nature.

3. Lorsque Isaac gravissait avec son père le mont Moria où il devait être immolé sur l'ordre de Dieu, il disait à Abraham: « Voici bien le bois et le feu, mais où est la victime de l'holocauste? ³ » En assistant au saint sacrifice de la messe, nous pourrions dire au contraire: « Voici bien la victime, mais où est le feu de l'holocauste? » C'était en effet la loi essentielle de l'holocauste que la victime fût brûlée toute entière, sans qu'aucune partie en fût conservée, et c'était précisément parce que la flamme détruisait toute cette substance terrestre comme pour en porter l'hommage au ciel, que l'holocauste était regardé comme la forme d'adoration la plus parfaite. Nous voyons bien auprès de nos autels fumer l'encens, nous voyons les cierges se consumer peu à peu, mais ce ne sont que des figures et des symboles; où est le feu qui doit consumer la victime?

¹ 1^a 2^{ae}, q. cii, art. 3, ad 10.

² Prov., xvi, 4.

³ Eccli., xliii, 33.

⁴ Ps. cxlviii, 2.

⁵ Gehr, *Das heil. Messopfer*, 1 Theil, § 18.

¹ Joan, x, 18.

² Hébr., x, 9.

³ Gen., xxii, 7.

Pour répondre à cette question, il suffira, mes frères, de rappeler ce que nous avons déjà expliqué : que le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, qu'il en a par conséquent toutes les propriétés et toute la valeur, bien que la victime eucharistique ne soit pas offerte d'une manière sanglante. Ce n'est pas un feu matériel qui a consumé la chair et le sang du Sauveur mourant sur la croix, mais le feu mille fois plus ardent de son amour pour son Père et de son immense charité pour les hommes. Le nouvel Isaac s'était soumis librement à accomplir en tout la volonté de son Père relativement au salut des hommes, et s'était fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. En face de la mort, voyez comme il proteste de son amour pour son Père : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il m'a commandé, levez-vous, dit-il aux apôtres à la fin de la dernière cène, et allons ¹, » et en marchant dans la direction du Jardin des Oliviers, il dit encore, afin de faire voir sa charité pour les hommes : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis ². » Saint Paul n'hésite pas à proclamer que c'est l'amour qui a immolé le Sauveur sur la croix : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi ³, » et saint Jean nous assure que c'est pour nous donner la preuve la plus excessive de son amour qu'il a voulu célébrer avec ses apôtres la dernière cène où il a institué le sacrifice eucharistique : « Comme il avait aimé ses disciples en ce monde, il les aime jusqu'aux extrêmes limites de l'amour ⁴. » Dès lors que l'Eglise nous enseigne que le même sacrifice qui s'est offert sur la croix et au Cénacle s'offre encore sur nos autels, que c'est de part et d'autre le même prêtre et la même victime, il faut en conclure que c'est aussi le même feu, la même charité qui consume la victime. Elle ne lui donne pas, sur l'autel, le coup de la mort, mais elle ouvre son cœur pour en faire sortir ces flots d'amour qui inondent le monde entier, qui communiquent à tous les cœurs purifiés ce même incendie, afin de les rendre dignes de s'unir à l'hommage d'adoration qu'il offre lui-même au Tout-Puissant.

Il est hors de doute que ce ne sont pas les bourreaux qui ont été les sacrificateurs de la victime du Calvaire, ce n'est pas la lance du soldat qui a donné à l'effusion du sang précieux la valeur d'un sacrifice; c'est l'amour qui a tout opéré, le Christ s'est immolé sur la croix parce qu'il l'a voulu; de même, c'est son amour qui le fait descendre sur nos autels et qui l'immole en holocauste à la gloire de Dieu ⁵. C'est par le Saint-Esprit, nous dit saint Paul, que le Christ s'est offert à Dieu, comme une victime sans tache; c'est l'amour infini dont le Fils brûle pour le Père, et d'où procède le Saint-Esprit, qui a rendu son sacrifice infi-

niment agréable à Dieu; c'est aussi par la charité que le Saint-Esprit répand dans nos âmes, que nous sommes étroitement unis au Christ comme membres de son corps mystique, et que, participant à tous les actes de sa sainte humanité, nous nous immolons avec lui, nous offrons à Dieu le sacrifice de nos adorations et de nos louanges comme un encens d'agréable odeur ¹. Efforçons-nous donc, mes frères, de rester unis à notre divin Chef par la grâce sanctifiante, anéantissons-nous avec lui devant le trône du Père céleste, assistons au saint sacrifice avec les plus profonds sentiments de foi, de contrition et d'amour, afin de remplir parfaitement, dans la mesure de nos forces, le grand devoir de l'adoration, « par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ, » et de pouvoir dire avec le prêtre : « Daignez, Seigneur, accepter nos sentiments d'humilité et de contrition, et que notre sacrifice s'accomplisse en votre présence aujourd'hui de manière à vous plaire, ô Seigneur notre Dieu ². »

II

1. Nous avons un second devoir à remplir envers Dieu : celui de la reconnaissance pour tous les bienfaits que nous avons reçus de lui depuis le premier moment de notre existence. Comptez, si vous le pouvez, mes frères, toutes les grâces que vous avez reçues de Dieu depuis votre baptême, et tous les biens de l'ordre naturel dont il vous a comblés. L'existence qu'il vous a donnée et qu'il vous conserve à chaque instant, l'éducation chrétienne qui vous a formés à la vertu, les bons exemples qui vous ont maintenus dans la piété, les avis salutaires, les épreuves providentielles qui vous ont peut-être ramenés de vos égarements, les sacrements que vous recevez si souvent, en un mot tous les biens de la nature et de la grâce que vous possédez, c'est de la bonté infinie de Dieu que vous les tenez, et vous devez répéter tous les jours avec le Psalmiste : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? »

Ah! mes frères, c'est ici surtout que nous sentons notre faiblesse et notre impuissance : non seulement nous ne pouvons rien offrir à Dieu qui ne soit déjà sa propriété, mais hélas! nous nous sentons chargés de dettes envers lui et indignes de paraître en sa présence. A qui aurons-nous recours pour nous aider à payer le tribut de la reconnaissance? Toutes les créatures sont aussi pauvres que nous : impuissantes à rendre au souverain Seigneur de toutes choses ses bienfaits, elles le sont également à nous prêter efficacement leur appui.

2. Mais le Rédempteur est venu parmi nous, la terre s'est entr'ouverte pour enfanter son Sauveur; c'est lui qui paiera la dette de tout l'univers en puisant dans les richesses infinies de sa nature divine. Toute la vie du Christ n'a été qu'une longue suite d'actes de mérite : souffrances, larmes, tra-

¹ Joan., xiv, 31.

² *Id.*, xv, 13.

³ Gal., ii, 20.

⁴ Joan., xiii, 1.

⁵ Scheeben, *Dogmatik*, 5 Buch, n° 1188.

¹ Badoire, *prône vii*.

² Oraison de la messe après l'offrande du calice.

vaux pénibles, obéissance, dévouement, services rendus aux malheureux. Et le but de sa mission sur la terre était de se donner aux hommes; oui, Dieu le Père « nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique. » Voyez donc, mes frères, combien nous sommes devenus riches tout à coup : Dieu nous a donné un trésor infini, son propre Fils; le Christ nous a donné tous les instants de sa vie, tous ses mérites, tout son amour, son sang, ses grâces, sa doctrine, ses sacrements. Il a fait de nous ses frères, les enfants adoptifs de Dieu, il a envoyé son Saint-Esprit qui, agissant secrètement au fond de nos cœurs, nous donne la confiance d'appeler Dieu notre Père, de parler et d'agir en enfants de Dieu. Or, un enfant, quelque pauvre qu'il soit, a toujours quelque chose à donner à son père, son amour, et cet amour uni à celui du Fils unique de Dieu ne peut manquer d'être agréable au Père céleste. Toutefois, le Christ a voulu nous donner quelque chose de plus que son amour et sa grâce : il nous a laissé par testament le sacrifice de son corps et de son sang, comme un don vraiment digne de Dieu, comme une hostie d'action de grâces que nous pourrions offrir tous les jours avec celle de nos cœurs. Remarquez, en effet, mes frères, qu'en instituant ce sacrifice, Notre-Seigneur a d'abord levé les yeux au ciel pour rendre grâces à son Père, et ensuite il a prononcé les paroles sacrées qui ont changé le pain et le vin en son corps et en son sang. Il a désigné clairement par là que cette offrande serait celle de la reconnaissance et de l'action de grâces en même temps que celle de l'adoration, et l'Eglise l'a toujours compris de la sorte, puisqu'elle l'a, dès l'origine, appelée du beau nom d'Eucharistie qui signifie *action de grâces*.

Non, mes frères, l'Eglise n'a jamais douté que le Sauveur n'ait voulu nous donner son corps et son sang comme notre bien et notre propriété. C'est ainsi qu'elle a interprété les paroles dites à la cène : « Recevez, prenez, ceci est mon corps, ceci est mon sang, mon corps donné pour vous, mon sang versé pour vous. » Quels termes plus clairs Notre-Seigneur aurait-il pu choisir pour nous faire une pleine et entière donation de lui-même? Puisque nous possédons cette victime d'un prix infini, qui nous est donnée et abandonnée dans l'intérêt de notre salut, ne pouvons-nous pas en faire tel usage que nous voudrions? Et puisque c'est entrer dans les vues de l'auteur de ce sacrifice que de s'en servir en action de grâces, ne voyez-vous pas qu'il nous suffira abondamment pour exprimer à Dieu toute notre reconnaissance, et acquitter notre dette pour les bienfaits reçus de lui? C'est donc à bien juste titre que le Psalmiste, après avoir demandé : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'ai reçu de lui? » répond par une allusion prophétique au mystère de nos autels : « Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Lorsque l'ange Raphaël eut ramené le jeune Tobie à son vieux père, l'un et l'autre s'empres-

sèrent de partager avec eux leur petite fortune. L'ange, se faisant connaître à eux, leur dit alors : « Louez et remerciez le Seigneur à la face du ciel et de la terre, parce qu'il a exercé envers vous sa miséricorde ¹. » C'est aussi le seul moyen que nous ayons de nous acquitter envers l'infinie Bonté. Louons-la, bénissons-la, remercions-la; mais, plus heureux que Tobie, nous pouvons lui offrir, non pas la moitié des biens que nous possédons, mais ce qui fait la richesse même du ciel, et cela, sans nous appauvrir. « Rendons-lui nos actions de grâces en toutes choses au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ²; » offrons-lui cette victime de salut, prenons de sa main le calice qu'il nous tend, et après y avoir trempé nos lèvres pour resserrer l'union de charité qui nous attache à notre Chef, présentons au Père céleste le sang de son Fils; élevons en même temps notre cœur vers le ciel : *Sursum corda*, et par les mérites de Jésus-Christ rendons de dignes grâces à l'Auteur de tout bien. *Gratias agamus Domino Deo nostro... per Christum Dominum nostrum*.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXI

LA TERRE PROMISE

Plan

1. Arrivée des Juifs en vue de la Terre promise.
2. Révolte et châtement du peuple hébreu.
3. Le serpent d'airain.
4. Les eaux de contradiction.
5. Mort de Moïse. Grandeur incomparable de cet homme de Dieu.
6. Entrée des Juifs dans la Terre promise.

1. — Après la publication de la Loi, le peuple juif s'éloigna de la montagne à jamais célèbre du Sinaï et vint camper sur les frontières du pays où avaient vécu ses ancêtres, Abraham, Isaac et Jacob. C'était la *Terre promise*, la contrée que Dieu lui avait assignée au milieu des nations. Mais il fallait en faire la conquête : chose qui n'offrait rien de difficile, attendu que Dieu lui-même devait combattre pour son peuple. Cependant, avant de passer la frontière, Moïse envoya douze hommes, un de chaque tribu, pour explorer le pays dans tous les sens. Ces douze députés revinrent au bout de quarante jours, rapportant des fruits monstrueux, entre autres une branche de vigne avec des raisins d'une telle grosseur qu'il fallait deux hommes pour la soutenir sur un bâton : sans cette précaution ils ne l'eussent pas conservée. — Ce fait, mes frères, n'a rien de bien extraordi-

¹ Tob., xii.

² Ephés., v, 20.

naire. Les voyageurs qui, de nos jours, sont allés visiter la Palestine, nous assurent que c'est un pays d'une fertilité prodigieuse et où il n'est pas rare de rencontrer des raisins du poids de 15 à 20 livres.

2. — « La terre est excellente, dirent donc les députés du peuple juif en rendant compte de leur mission ; mais elle est habitée par des hommes redoutables. Nous y avons vu des villes dont les murailles fortifiées s'élevaient jusqu'aux nues, et des géants près de qui nous paraissions comme des sauterelles. Jamais nous ne pourrions nous en rendre maîtres. » Ces discours produisirent sur l'esprit du peuple une impression de terreur impossible à décrire. Il se mit à crier, à pleurer, à murmurer contre Moïse. « Ah ! du moins si nous étions morts en Egypte ou dans les sables du désert, nos femmes et nos enfants ne seraient pas devenus les esclaves de l'ennemi ! » En vain deux députés, hommes de cœur, *Caleb* et *Josué*, s'efforçaient-ils de les rassurer en leur promettant une conquête facile ; en vain Moïse leur rappelait-il la bonté et la puissance de Dieu, qui avait déjà opéré en leur faveur de si nombreux prodiges : le peuple devenu furieux n'écoutait rien et voulait les assommer à coups de pierres. « Nous nous donnerons un autre chef, se disaient-ils, et nous retournerons en Egypte. »

Il était temps que Dieu prit en main la cause de ses serviteurs fidèles. Les dix envoyés prévaricateurs et lâches tombèrent morts à l'instant, en présence de la multitude. Ce coup de foudre calma les plus emportés ; mais la justice de Dieu n'était pas encore satisfaite. Voici l'arrêt que Moïse reçut ordre de publier dans le camp : « Vous serez traités comme vous avez souhaité de l'être. Vous tous qui avez vingt ans et au-dessus, vous mourrez dans ce désert et vous n'entrerez point dans la terre que j'avais promis de vous donner. Vous l'avez vue de loin, cette terre, durant quarante jours : durant quarante ans, vos enfants resteront dans la solitude, jusqu'à ce que les cadavres de leurs pères y soient consumés. » Le Seigneur demeura inflexible et son arrêt fut accompli à la lettre. Il fallut reprendre le chemin du désert, et pendant quarante ans, Moïse y fit exécuter au peuple des campements, des circuits, des marches et des contre-marches jusqu'à l'extinction de tous ceux qui s'étaient révoltés.

3. — Chose incroyable ! tandis que ce peuple ingrat portait ainsi la peine de son iniquité, il osait encore de temps en temps se laisser aller sinon à des séditions ouvertes, au moins à des murmures tout à fait injurieux pour la bonté divine. Un jour les Juifs se plaignirent de n'avoir d'autre nourriture que la manne et ils en parlèrent comme d'un pain dégoûtant. Pour punir cette faute, le Seigneur envoya contre eux des serpents dont la morsure brûlante comme le feu leur donnait la mort. Ils allèrent aussitôt confesser leur faute à Moïse et le prièrent d'intercéder pour eux. Moïse, par ordre de Dieu, fit un serpent d'airain qu'il éleva au milieu du camp, sur une

longue pièce de bois, et tous ceux qui le regardaient étaient guéris de leurs blessures. Notre-Seigneur nous apprend, dans l'Evangile (Jean, III), que c'est lui-même qui était représenté par ce serpent d'airain. De même que ce signe élevé dans les airs était l'unique salut des Juifs mordus par les serpents du désert, de même Jésus-Christ, élevé sur la croix, est l'unique salut des pécheurs mordus par le serpent infernal, c'est-à-dire le démon.

4. — Une autre fois les Juifs s'abandonnèrent à des murmures violents, parce qu'ils manquaient d'eau. Le Seigneur ordonna à Moïse de frapper de sa verge un rocher voisin, pour en faire jaillir une source abondante. Le rocher donna en effet une rivière d'eau vive, où les hommes et les animaux purent se désaltérer sans peine. Mais, en frappant le rocher, Moïse découragé par cette conduite odieuse de son peuple, se laissa aller à un mouvement de défiance. Il ne doutait pas assurément que le Seigneur ne pût faire un miracle : il douta qu'il le voulût, et frappa le rocher de deux coups au lieu d'un seul. Cette défiance de sa bonté déplut au Seigneur ; et pour l'en punir, Dieu lui dit qu'il verrait la Terre promise, mais qu'il n'y entrerait pas non plus. Moïse fut profondément contristé et plus tard il supplia humblement le Seigneur de lui faire grâce de sa peine et de lui permettre de visiter les lieux sanctifiés par la présence des saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob ; mais Dieu refusa cette fois d'exaucer la demande de son serviteur, voulant nous apprendre par là combien sont punissables, même dans les saints, les fautes les plus légères.

5. — Cependant les quarante ans d'épreuve touchaient à leur fin. Le peuple juif était campé de nouveau sur la frontière de la *Terre promise*. Dieu dit à Moïse : « Montez sur la cime de cette montagne qui est devant vous : de là vous contemplez le beau pays que j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob de donner à leur postérité, et puis vous irez rejoindre vos pères dans le tombeau. » Moïse rassembla tout le peuple, lui fit des adieux touchants et pour le consoler lui parla du Messie promis à leurs ancêtres. « Ce sera un grand prophète qui sortira du milieu de vous, leur dit-il ; vous l'écoutez, car Dieu parlera par sa bouche. » Ayant donné sa bénédiction à chaque tribu, il monta sur la montagne où Dieu l'avait appelé pour mourir. Il était âgé de 120 ans, mais si vigoureux encore et si sain qu'il ne sentait aucune des infirmités de la vieillesse, que sa vue n'était point affaiblie et qu'aucune de ses dents n'était ébranlée. Dieu fit ensevelir son corps par des anges, et jamais personne ne connut le lieu de sa sépulture.

Quel homme que ce Moïse dont nous venons de raconter l'histoire ! Il n'y en eut jamais de semblable sur la terre. Moïse vivait 1500 ans avant Jésus-Christ. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis plus de trente siècles, le peuple juif le vénère comme un saint, comme un législateur, comme un prophète envoyé de Dieu. Depuis 1800 ans les chré-

tiens le vénérable au moins à l'égal des Juifs. C'est Moïse qui a écrit la plus importante partie de la Bible, ce livre le plus ancien et le plus sacré des livres, ce livre où sont contenus tous les grands événements que nous avons racontés jusqu'ici et presque toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de révéler aux hommes. C'est la loi de Moïse perfectionnée par Jésus-Christ qui a civilisé le monde et qui est destinée à lui servir de règle jusqu'à la fin des siècles. Quel homme que Moïse ! Dieu lui parle face à face sur la montagne du Sinaï. Plus tard Jésus-Christ transfiguré s'entretient avec lui sur la montagne du Thabor. Après s'être sacrifié pour le peuple le plus ingrat, il meurt sans aucune récompense sur la terre ; il meurt ; mais Dieu le traite en ami : Lui-même reçoit son âme et prend soin de faire ensevelir son corps. Après Jésus-Christ donc, on peut le dire, rien n'a paru ici-bas de comparable à Moïse.

6. — Ce fut Josué, un des envoyés fidèles, qui succéda à Moïse et qui introduisit le peuple dans la Terre promise. Avec le secours de Dieu, il extermina ou chassa toutes les nations maudites qui occupaient le pays et le partagea entre les douze tribus, selon le nombre des enfants de Jacob.

Voilà donc les Juifs en possession de la terre promise à Abraham et à sa postérité cinq cents ans auparavant. Cette terre nommée *Pays de Chanaan, Judée, Palestine, Lieux saints*, n'avait pas une étendue très considérable. Elle mesurait 80 lieues de l'Orient à l'Occident et 60 lieues du midi au nord. Formée de plaines et de montagnes peu élevées, elle était traversée dans toute sa longueur par le fleuve du *Jourdain* et arrosée par de nombreux ruisseaux descendant des collines. Son climat doux et tempéré ne connaissait ni les chaleurs excessives ni les froids rigoureux. Son sol gras et fertile ne demandait ni labourage ni engrais. Là croissaient le figuier, l'olivier, l'orange, la canne à sucre, le balsamier ou l'arbre à baume. La vigne y produisait deux fois par an. Toute l'année les champs étaient couverts de fleurs et de fruits. Tel était autrefois le pays habité par les Juifs. Dieu leur avait promis une terre où couleraient des ruisseaux de lait et de miel : rien donc n'était plus vrai. Chaque famille avait son petit domaine qu'elle affectionnait, qu'elle cultivait avec soin, parce que, d'après la loi de Moïse, ce petit domaine ne pouvait jamais passer à des étrangers. — Dieu avait dit à son peuple : « Si tu observes mes commandements, tu seras béni à la ville et aux champs. Mais si tu ne les observes pas, tu seras maudit dans toutes tes entreprises ; l'ennemi viendra s'emparer de tes troupeaux et de tes récoltes ; il détruira tes villes et tu seras dispersé dans tous les royaumes de la terre. » Et l'histoire nous apprend qu'il en fut toujours ainsi. Quand les Juifs se montraient fidèles à la Loi de Dieu, ils jouissaient de la paix et de l'abondance. Quand ils devenaient infidèles, aussitôt le Seigneur dérangeait les saisons et les récoltes étaient mauvaises ; les peuples voisins

venaient ravager le pays et apporter la guerre. Plusieurs fois même Jérusalem, leur capitale, fut détruite et le peuple tout entier emmené captif dans des régions lointaines. Mais dès qu'ils se repentaient et promettaient de mieux faire, le Seigneur se hâtait de les délivrer.

C'est ce peuple extraordinaire qui devait être l'acteur et le témoin des plus grands événements de notre sainte religion. C'est le petit coin de terre où il habitait qui devait en être le théâtre. C'est là en effet que vécurent les grands rois, les grands prophètes, les grands saints précurseurs du Messie, et le Messie lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous désirez certainement, mes frères, que je vous fasse connaître un peu ceux de ces personnages remarquables dont les noms reviennent à chaque instant dans l'Evangile. Ce sera l'objet de nos prochains entretiens.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXX

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE

I. — Les pharisiens et les scribes murmuraient, disant : « Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux. » (Luc, xv, 2).

I. — Combien nous devons au contraire bénir cette bonté du Sauveur envers les pécheurs ! S'il n'était point venu vers nous, aurions-nous pu aller vers lui ? Nous étions malades et le Seigneur habite une lumière inaccessible. (I Tim., vi, 16). Il convenait donc qu'il vînt à nous et qu'il vînt nous chercher dans les voies du péché où nous vivions, s'il voulait nous sauver. Aussi disait-il à ces Juifs qui se scandalisaient de son amour pour les pécheurs : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, à la pénitence.* (Luc, v, 31-32). Ces vérités, les Juifs ne les comprenaient point, parce qu'ils vivaient sous les influences de leur orgueil qui les aveuglait et finit par les conduire à leur ruine. Combien auraient-ils pensé autrement s'ils avaient voulu reconnaître d'où venait le Sauveur, et pourquoi il venait ! Au lieu de murmurer, ils lui auraient demandé de les chercher, disant avec le Psalmiste : *J'ai erré comme une brebis qui s'est perdue ; cherchez votre serviteur.* (Ps., cxviii, 176).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Considérez d'où il vient et où il vient. Il vient du sein de son Père dans celui d'une Vierge ; il vient du haut des cieux dans ces basses régions de la terre. Mais quoi donc ? Ne faut-il point alors que nous vivions aussi sur la terre ? Oui, s'il y est resté lui-même,

car où pourrait-on être bien s'il n'y est pas, et mal s'il s'y trouve ? *Car qu'y a-t-il pour moi dans le ciel même et que désiré-je sur la terre si ce n'est vous, Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ?* (Ps., LXXII, 25-26). Or, je vois aujourd'hui qu'il est descendu non seulement sur la terre, mais encore jusque dans les enfers, non pas comme un coupable chargé de liens, mais libre au milieu des morts, comme la lumière qui descend dans les ténèbres, mais que les ténèbres n'ont point comprise ; aussi son âme ne reste-t-elle point dans les enfers et son corps ne connaît-il point la corruption du tombeau ; car le Christ qui est descendu du ciel est le même qui y est remonté pour accomplir tous les oracles, car c'est de lui qu'il a été dit : *Il faisait le bien en passant d'un lieu dans un autre et guérissait tous ceux qui étaient sous la puissance du diable* (Act., x, 38), et encore : *Il s'élance avec ardeur pour courir comme un géant dans la carrière, mais il part de l'extrémité du ciel*. (Ps., XVIII, 7). Voilà l'hôte d'une grande et ineffable majesté qui est venu à nous et qui a parcouru pour venir jusqu'à nous une route d'une longueur immense, selon ce qu'avait dit le Prophète : *Voilà la majesté du Seigneur qui vient de loin*. (Is., xxx, 27). Qui pourrait douter qu'il ne fallût rien moins qu'une bien grande cause pour qu'une si grande Majesté daignât descendre de si loin dans un séjour si peu digne d'elle ? En effet, le motif qui l'y a déterminé est tout à fait grand, car ce n'est rien moins qu'une grande miséricorde, une grande compassion et une immense charité. En effet, pourquoi devons-nous croire qu'il est venu ? C'est le point que nous avons maintenant à éclaircir. Nous n'avons pas besoin de nous donner beaucoup de mal pour cela, puisque ses paroles et ses actes nous crient bien haut le motif de sa venue. En effet, c'est pour chercher la centième brebis qui était perdue et errante qu'il est descendu en toute hâte des montagnes célestes ; et afin que ses miséricordes fussent encore mieux comprises du Seigneur et ses merveilles plus clairement indiquées aux hommes, c'est pour nous qu'il est venu. Oui, il est venu jusqu'à nous parce que nous étions doublement empêchés d'aller vers lui : d'abord nos yeux étaient bien malades, et il habite une lumière inaccessible ; et puis nous étions paralysés et gisant sur notre grabat, nous ne pouvions donc nous élever jusqu'à Dieu qui demeure si haut. Voilà pourquoi le bon Sauveur et doux médecin de nos âmes est descendu de là-haut où il habite et a voilé l'éclat de sa lumière pour nos yeux malades¹. »

II. — Saint Paul en parlait autrement que les pharisiens et les scribes, de cette conduite du Sauveur à l'égard des pécheurs. Voici ce qu'il disait : *La bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont paru dans le monde*. (Tit., III, 4). Oui, elles ont paru, quand s'est levé le jour de l'Incarn-

ation du Verbe divin ; et le jour a commencé à luire sur nous par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, lorsque le soleil levant est venu nous visiter du ciel. (Luc, I, 78). C'était le jour qu'avaient appelé de leurs vœux les patriarches, les prophètes et les justes de l'Ancien Testament, et ils avaient dit avec le Psalmiste : *Faites-moi entendre dès le matin la voix de votre miséricorde, parce que c'est en vous que j'ai espéré. Faites-moi connaître la voie dans laquelle je dois marcher*. (Ps., CXLII, 8). Or, quand les Juifs, dès le matin de ce jour, entendirent la voix de la miséricorde, ils murmurèrent et répondirent par des cris de mort à ses douces invitations. Et nous tous, maintenant, nous nous réjouissons à la lumière de ce jour de l'Incarnation qui brillera sur la terre jusqu'au jour parfait de la gloire que Jésus conserve à ses amis.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Ce beau jour, qui ne connaît point de soir, a été précédé d'une aurore ; il a commencé à luire quand le Soleil de justice fut annoncé par l'archange Gabriel, qu'une vierge le conçut dans son sein par l'opération du Saint-Esprit, et l'enfanta en demeurant toujours vierge, jusqu'au jour où il parut dans le monde et conversa avec les hommes. Jusqu'alors on ne vit qu'une toute petite lumière, qui était vraiment semblable à la lumière de l'aurore, en sorte que presque toute la terre ignorait que le jour fût parmi les hommes. Car après tout, s'ils ne l'eussent pas ignoré, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de gloire. (I Cor., I, 8). Voilà pourquoi aussi ce n'était qu'au petit nombre des disciples qu'il était dit : *Il y a encore un peu de lumière parmi vous* (Jean, XII, 35), car on n'avait encore que l'aurore, le commencement ou plutôt le signe du jour, tant que le soleil cachait ses rayons au lieu de les répandre sur la terre. C'était aussi la pensée de saint Paul, lorsqu'il disait : *La nuit a précédé, mais le jour s'est approché* (Rom., XIII, 2), marquant par là qu'il y avait encore si peu de lumière qu'on pouvait dire que le jour s'était approché plutôt que venu. Mais quand s'est-il exprimé ainsi ? C'était alors que le soleil, venu des enfers, était déjà monté jusqu'au plus haut du ciel. Combien donc était-il encore plus vrai de le dire, lorsque la ressemblance du péché, comme une nuée épaisse, couvrait l'aurore, et qu'elle était comme étouffée par tant de souffrances et même par une mort amère et sur une croix honteuse ! Combien plus sa lumière était-elle faible alors, et paraissait-elle plutôt venir de la présence de l'aurore que de celle du soleil ! Toute la vie de Jésus-Christ sur la terre était donc une aurore, une aurore même assez pâle, jusqu'à ce que, se couchant et se levant de nouveau, il a chassé l'aurore par la lumière plus vive de sa présence qui était comme un soleil : le matin arrivait alors, la nuit s'est trouvée comme engloutie dans sa victoire. Mais voici qu'il a tiré une nouvelle beauté de sa résurrection et une lumière plus pure et plus brillante que de coutume : car nous ne le connaissons plus maintenant selon la chair

¹ S. Bern., *In Adventu Domini*, Sermon I, n. 6-8, trad. Vivès.

(I Cor., v, 16), quoique nous l'ayons connu ainsi d'abord. Aussi le prophète chante-t-il : *Il s'est revêtu de beauté, il s'est revêtu de force, il s'est ceint et a pris les armes* (Ps., xcii, 1), parce qu'il a dépouillé les infirmités de la chair comme un nuage et s'est revêtu d'une robe de gloire. C'est alors que ce soleil s'est élevé et que, répandant insensiblement ses rayons sur la terre, il a commencé peu à peu à paraître plus lumineux et à faire sentir plus vivement sa chaleur. Mais qu'il s'échauffe et se fortifie tant qu'il voudra, qu'il augmente le nombre et la force de ses rayons dans tout le cours de notre vie mortelle, car *il demeurera avec nous jusqu'à la consommation des siècles* (Matth., xxviii, 20) : il ne montera point pourtant à son midi, et nous ne le verrons point ici-bas dans cette plénitude de lumière, où nous le verrons un jour, au moins ceux à qui il daignera faire cette grâce. O véritable midi ! Plénitude d'ardeur et de lumière ! Etat permanent d'un soleil durable ! Apprenez-moi où est ce lieu si plein de clarté, de paix et d'abondance ¹. »

III. — Mais les scribes et les pharisiens, qui n'avaient pas voulu être éclairés par cette lumière qui leur venait du jour de l'Incarnation, finirent par satisfaire leur orgueil et leur haine en mettant à mort le Sauveur Jésus. Alors le maître si bon et si généreux ne se contenta pas d'inviter les pécheurs à la pénitence, de les accueillir avec bonté et de s'asseoir à leur table, il livra son corps au supplice de la croix et répandit son sang pour ses ennemis, qui étaient aussi les ennemis de son Père. Il cherchait ainsi au prix de son sacrifice à apaiser la justice divine et à réconcilier les hommes avec Dieu. Saint Paul l'a dit : *Dieu nous a témoigné son amour, en ce que, dans le temps où nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. Or si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils ; à plus forte raison, réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie.* (Rom., v, 8-10). Et maintenant si vous me demandez quel est le fondement sur lequel repose l'espérance de mon salut, je vous répondrai : c'est l'amour de Jésus-Christ pour les pécheurs.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il y a quelque chose qui m'excite davantage, qui me presse davantage, qui m'enflamme davantage. Le calice que vous avez bu, l'œuvre de notre rédemption, fait que je vous trouve encore tout autrement aimable, ô bon Jésus. Voilà ce qui achève de me gagner, ce qui attire mon amour avec plus de douceur, l'exige avec plus de justice, le serre avec des nœuds plus étroits, et l'embrace avec plus de force et de véhémence. Car ce fut l'objet des travaux infinis de ce Sauveur, et toute la machine du monde ne lui a pas coûté tant de peine. En effet, *il n'a dit qu'un mot, et tout a été créé, et il a tout formé par son seul commandement.* (Ps., xxxii, 9). Mais ici il a eu à souffrir des personnes qui contrariaient ses paroles, observaient

ses actions, insultaient à ses tourments et à sa mort même. Voilà quel a été son amour. Ajoutez encore pour comble de faveurs que ce n'est pas pour payer notre amour, mais pour nous donner le sien qu'il nous a aimés ainsi. Car qui est-ce qui lui a donné le premier et qui l'a prévenu ? *Nous n'avons pas aimé Dieu les premiers*, dit l'apôtre saint Jean, *mais c'est lui au contraire qui nous a aimés le premier.* (Jean, iv, 10). Il nous a même aimés lorsque nous n'étions pas encore ; il a fait plus : *Il nous a aimés, lorsque nous nous opposions à lui et lui résistions.* (Rom., v, 10). D'ailleurs, s'il ne nous avait point aimés quand nous étions ses ennemis, il ne nous aurait pas maintenant pour amis. De même que s'il n'avait point aimé ceux qui n'étaient pas encore, il n'y en aurait point à présent qu'il pût aimer comme il l'a fait. Or, son amour a été tendre, sage et fort. Tendre, dis-je, car il s'est revêtu de notre chair ; sage, car il n'en a pas pris le péché ; et fort, car il a souffert la mort. Ceux qu'il a visités dans la chair, il ne les a pas aimés charnellement, mais dans la prudence de l'Esprit. Car Notre-Seigneur Jésus-Christ est un Esprit qui s'est rendu présent à nous étant animé envers nous d'un zèle de Dieu, non d'un zèle humain, et d'un amour mieux réglé que celui dont le premier Adam fut touché envers Eve son épouse. Ainsi il nous a cherchés dans la chair, aimés en esprit, et rachetés par sa force et son courage. C'est une chose pleine d'une douceur ineffable, de voir homme le Créateur des hommes : car en prenant ma chair, il a usé de condescendance envers moi ; en évitant le péché, il a pris conseil de sa gloire ; en souffrant la mort, il a satisfait à son Père ; et ainsi il a été tout ensemble un bon ami, un conseiller prudent, et un puissant protecteur. Je m'abandonne en toute confiance à lui, il veut me sauver, il en sait les moyens, il en a le pouvoir. Après avoir appelé par sa grâce celui qu'il a cherché, le rejettera-t-il quand il viendra à lui ? Mais je ne crains point que ni la violence, ni l'artifice, puissent jamais m'arracher d'entre les bras du vainqueur de la mort qui a tout vaincu, et a trompé le serpent par un plus saint artifice que celui dont il s'était servi lui-même. Il s'est montré plus prudent que celui-ci, et plus puissant que celle-là. Il a pris la vérité de la chair, mais seulement la ressemblance du péché ; dans l'une, donnant une douce consolation à l'homme malade et infirme, et dans l'autre, cachant prudemment le piège qu'il voulait tendre au démon. Et pour nous réconcilier à son Père, il a souffert généreusement et dompté la mort et répandu son sang pour le prix de notre rédemption. Si donc cette souveraine majesté ne m'avait aimé tendrement, il ne m'aurait plus cherché dans ma prison. Bien plus, il a joint à cet amour la sagesse, pour décevoir notre tyran, et la patience, pour apaiser la colère de Dieu son Père. Chrétiens, apprenez de Jésus-Christ comment vous devez l'aimer : tendrement, de peur que vous ne soyez attirés par les charmes des plaisirs sensuels ; prudemment, de peur que vous ne soyez séduits ; fortement, de

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xxxiii, n. 5-6, trad. Vivès.

peur que vous ne soyez vaincus et détournés de l'amour du Seigneur ¹. »

I. — « Ainsi, je vous le dis, il y aura de la joie parmi les anges de Dieu pour un pécheur qui fait pénitence. » (Luc, xv, 10).

I. — Telle est la conclusion que Jésus-Christ donne aux paraboles de la brebis égarée et de la drachme perdue. C'était nous enseigner que les anges de Dieu partagent l'affection et la sollicitude de leur Maître pour les pauvres pécheurs. Si le pasteur invite ses amis à se réjouir avec lui parce qu'il aura retrouvé la brebis qu'il cherchait, et si la femme rentrée en possession de la drachme perdue désire que ses voisines soient dans la joie avec elle, rien de plus évident que les anges, en voyant la joie de Jésus-Christ à l'occasion de la conversion d'un pécheur, ne puissent avoir d'autres sentiments. En effet, Dieu n'a-t-il pas commandé à ses anges de veiller sur nous et de nous garder dans nos voies ? Et s'ils éprouvent de l'affliction quand nous nous éloignons du devoir et de la vertu, ne doivent-ils pas ressentir quelque joie lorsque nous revenons de nos égarements ? Le Psalmiste a donc raison de nous dire : *Le Seigneur a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre une pierre.* (Ps., xc, 11-12).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Que les miséricordes infinies de Dieu nous obligent à chanter ses louanges et à annoncer ses merveilles aux enfants des hommes ! Que l'on dise dans toutes les nations que le Seigneur a fait de grandes choses pour témoigner son amour à ses serviteurs ! Seigneur, comment daignez-vous faire de l'homme l'objet de votre amour ? Vous lui ouvrez votre cœur, vous songez en père à tous ses besoins, et vous avez soin de lui. Et pour comble de bienfaits, vous lui envoyez votre Fils unique, vous lui envoyez votre Esprit et vous lui promettez de lui faire voir votre face. Et afin de ne rien omettre dans les cieux de tout ce qui peut nous intéresser, vous envoyez pour nous, sur la terre, les esprits bienheureux pour nous servir en toutes rencontres, pour nous garder de votre part, pour nous conduire et nous éclairer dans toutes nos voies. De sorte que vous ne vous êtes pas contenté que ces esprits fussent vos anges, vous avez encore voulu qu'ils fussent les anges même des plus petits d'entre les hommes. En effet, il est dit : *Leurs anges contemplent toujours le visage de mon Père.* (Matth., xviii, 10). Ainsi ces créatures excellentes et heureuses font l'office de médiateurs entre vous et nous, et comme ils nous sont envoyés de votre part, nous pouvons aussi dire qu'ils vous sont envoyés de la nôtre ». — Et ce ministère, les saints anges le remplissent avec une tendre sollicitude, car ils désirent que nous allions les rejoindre dans

le ciel. N'est-ce point, en effet, ces pauvres vers de terre, cette vile poussière qui doit servir à la restauration des murs de la Jérusalem céleste ? Or, vous faites-vous une idée de l'ardeur avec laquelle les citoyens de la céleste patrie désirent voir relever les ruines de la cité sainte ? Pourrions-nous concevoir avec quelle sollicitude ils attendent l'arrivée des pierres vivantes qui doivent entrer avec eux dans la construction de ces murs ? Quels rapides messagers ils sont entre nous et Dieu, portant fidèlement à ses pieds nos gémissements et nos larmes, et nous rapportant sa grâce avec un zèle admirable ! Certes, je ne pense pas qu'il leur répugne un jour d'être confondus avec ceux dont ils sont maintenant les ministres, car tous les anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, et qui sont envoyés en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut. (Hébr., i, 14). Hâtons-nous donc, je vous y engage, car toute la cour céleste nous attend. Les anges ont tressailli d'allégresse quand nous avons fait pénitence ; avançons maintenant et empressons-nous de mettre, en ce qui nous concerne, le comble à leur joie. Malheur à vous, qui que vous soyez, qui songez encore à retourner à votre bourbier, à revenir à votre vomissement ! Pensez-vous vous rendre ainsi favorables au jour du jugement ceux que vous privez d'une joie si grande et si vivement désirée ? Ils ont tressailli de bonheur quand nous avons fait pénitence. Quelle ne sera pas maintenant leur affliction, s'ils voient s'éloigner des portes du ciel et faire un pas en arrière ceux qui avaient déjà un pied dans le paradis ? ¹ »

II. — Combien est belle et pleine de douceur la mission que les anges remplissent auprès de nous ! A l'exemple de leur divin Maître, ils se montrent miséricordieux et compatissants. Ils voient les brèches qui ont été faites à la cité du ciel, et ils voudraient en réparer les ruines, disant sans cesse cette prière au pied du trône de gloire : *Seigneur, traitez favorablement Sion, faites-lui sentir les effets de votre bonté, afin que les murs de Jérusalem soient rebâtis.* (Ps., l, 20). Combien sont nombreuses d'autre part les âmes qui sont assistées dans le chemin du salut par l'aide et les lumières qui leur viennent des anges ! Ce n'est point un ministère de justice, mais de miséricorde qu'ils exercent maintenant à l'égard des pécheurs. Saint Paul le disait aux Hébreux : *Les anges ne sont-ils pas tous chargés d'un ministère, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut ?* (Hébr., i, 14). De là leur grand désir de parvenir à recruter, parmi nous, assez d'hommes pour combler les vides de leurs rangs.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Ne pouvant nous élever jusqu'à la compréhension de la gloire des anges, nous devons nous attacher plus étroitement à méditer la miséricorde dont nous savons, de science certaine, que les familiers de Dieu, les

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xx, n. 2-4, trad. Vivès.

² S. Bern., *In Ps.* xc, Sermon. xii, n. 3, trad. Vivès.

¹ Id., *In Vig. Nativit. Domini*, Sermon. ii, n. 6.

citoyens du ciel, les princes du Paradis, sont remplis. D'ailleurs, l'Apôtre lui-même, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel et qui vit de ses yeux la cour des bienheureux et en connut les secrets, nous assure que tous les anges sont des esprits qui tiennent l'emploi de serviteurs et de ministres. Il ne faut pas qu'on le trouve incroyable, d'autant plus que le créateur, le roi même des anges est venu non point pour être servi, mais pour servir, et pour donner son âme pour une foule d'hommes. Pourquoi donc se trouverait-il quelqu'un parmi les anges qui dédaignât un semblable ministère, quand ils s'y voient précédés par Celui qu'ils servent eux-mêmes dans les cieux, avec une extrême ardeur et une félicité entière ? Ne doutez pas du moins qu'il en soit ainsi, car le Prophète vous dit : *Un million le servaient, et un autre million se tenaient debout devant lui.* (Dan., vii, 10). Un autre prophète, en parlant du Fils au Père, a dit encore : *Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges.* (Ps., viii, 6). Il convenait, en effet, que celui qui l'emporte sur eux par la grandeur, l'emportât aussi par l'humilité ; qu'il fût d'autant inférieur aux anges qu'il s'est dévoué à un ministère inférieur au leur, et qu'il fût d'autant plus excellent qu'il a reçu un nom au-dessus du leur. Mais remarquez de quelle manière les anges exercent leur ministère. Si les anges servent, ce n'est point de leur propre fond : ils offrent à Dieu des bonnes œuvres, non les leurs, mais les nôtres, et nous rapportent sa grâce. Voilà pourquoi quand l'Ecriture dit : *Et la fumée des parfums composée des prières des saints, s'élevant de la main de l'ange monte devant Dieu,* elle ajoute : *Et on lui donna une grande quantité de parfums.* (Ap., viii, 4). Or ces parfums ce sont nos sueurs, non les leurs. Les larmes qu'ils offrent à Dieu, ce ne sont pas leurs larmes, mais les nôtres ; et les présents qu'ils nous rapportent ne sont point leurs présents, mais ceux de Dieu. Il n'en est pas ainsi de ce serviteur plus sublime et en même temps plus humble que tous les autres ; il s'est offert lui-même en sacrifice de louange, en donnant à son Père son âme, et à nous, tous les jours de la vie, sa propre chair. Grâce à cet illustre serviteur, il ne faut pas nous étonner si les saints anges se montrent pleins de bienveillance, d'empressement même à nous servir. Ils nous aiment, en effet, parce que Jésus-Christ nous a aimés¹. La douceur et la charité les étend, pour ainsi dire, en sorte qu'ils atteignent jusqu'à nous, et loin de nous envier la gloire dont ils jouissent, ils nous la souhaitent au contraire. Et quelques-uns même d'entre eux ne dédaignent pas, pour ce sujet, de demeurer avec nous, d'être assidus auprès de nous, et de prendre le soin de notre conduite. C'est ainsi qu'ils sont envoyés de Dieu pour nous garder et pour contribuer, par leur assistance, au salut de ceux qui doivent participer à l'héritage éternel². »

¹ S. Bern., *In Festo S. Michaelis*, Sermon. i, n. 1-3, trad. Vivès.

² Id., *In Cant.*, Sermon. xx, n. 5.

III. — Ne croyez point que ce soit simplement pour nous faire admirer ce ministère de miséricorde des anges à notre égard que Dieu nous l'a manifesté ; il a voulu nous donner une leçon, un exemple à imiter. Les anges qui sont tombés, ont abandonné les voies de la vérité pour suivre les inspirations de leur orgueil, et leur obstination leur a fermé la voie de la miséricorde. Les anges au contraire qui ont persévéré, se sont élevés jusqu'à Dieu par la contemplation et ils se sont attachés à la vérité, en reconnaissant qu'ils n'étaient qu'un pur néant et qu'ils avaient besoin de la grâce pour être fixés dans l'état de gloire où ils avaient été créés. C'est ainsi qu'à l'heure présente ils continuent de monter jusqu'à Dieu pour se nourrir de la vérité, et que cette grâce dont ils ne peuvent plus déchoir, ils descendent vers nous pour nous en rendre participants. Aussi à la louange éternelle qu'ils font monter sans cesse vers Dieu, ils joignent ce ministère de miséricorde qui les porte à nous faire du bien. Et nous tous, chrétiens, nous avons à prendre notre place sur cette échelle que Jacob vit durant son sommeil.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il est évident que les anges tendent aux mêmes voies que nous ; car, lorsqu'ils montent à la contemplation de Dieu, ils cherchent la vérité dont ils se remplissent incessamment en la désirant, et qu'ils désirent toujours en la possédant. Lorsqu'ils descendent, ils exercent envers nous la miséricorde, puisqu'ils nous gardent dans toutes nos voies. Car ces bienheureux esprits sont les ministres de Dieu qui nous sont envoyés pour nous venir en aide ; et dans cette fonction, ce n'est pas à Dieu qu'ils rendent service, mais à nous. Or, ils imitent en cela l'humilité du Fils de Dieu, qui n'est point venu pour être servi, mais pour servir, et qui a vécu parmi ses disciples comme s'il avait été leur serviteur. (Matth., xx, 28). L'utilité que les anges retirent pour eux en suivant ces voies, c'est leur propre bonheur et la perfection de l'obéissance dans la charité, et celle que nous en recueillons nous-mêmes, c'est la communication qui nous est faite des grâces de Dieu, et l'avantage d'être gardés par eux dans nos voies, puisque Dieu a commandé à ses anges de nous garder dans tous nos besoins et dans tous nos désirs. Si nous manquions de ce secours, nous pourrions entrer facilement dans la voie de la mort, et passer de la nécessité dans l'obstination, et de la cupidité dans la présomption, qui sont les voies non des hommes, mais des démons. Car en quoi les hommes sont-ils ordinairement le plus opiniâtres, sinon dans les choses qu'ils feignent ou s'imaginent appartenir à la nécessité ? Si on les avertit, ils vous répondent : Je puis ce que je puis, et rien au-delà. Mais vous, si vous en êtes là, montrez d'autres sentiments. Quant à la présomption, nous n'y tombons que lorsque nous y sommes poussés par l'ardeur et la violence de nos désirs. Les anges ont donc reçu l'ordre de Dieu, non pas de nous retirer de nos voies, mais de nous y garder soigneusement et de nous conduire dans

les voies de Dieu, par celles qu'ils suivent eux-mêmes. Or, comment pouvons-nous les suivre dans leurs voies ? Car les anges agissent par la seule charité, et d'une manière beaucoup plus pure et plus parfaite que nous ne faisons. Mais au moins étant excités et pressés par la nécessité de l'état où nous sommes, nous aurons soin de nous secourir les uns les autres, pour imiter l'exemple des esprits bienheureux, autant qu'il nous est possible, en exerçant envers autrui la miséricorde et la charité. Puis d'un autre côté, élevons nos desirs vers Dieu, à l'imitation de ses anges, efforçons-nous de toute notre âme de monter jusqu'à la souveraine et éternelle vérité. Voilà pourquoi Dieu nous exhorte par un de ses prophètes à élever nos cœurs avec nos mains ; pourquoi nous entendons dire tous les jours : *Élevons nos cœurs* (Thren., III, 44) ; pourquoi Dieu nous reproche notre négligence et nous dit : *Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ?* (Ps., III, 4). Quand notre cœur est déchargé du poids qui le retient sur la terre, nous l'élevons plus facilement à la recherche et à l'amour de la vérité. Il ne faut pas nous étonner que ces esprits si élevés daignent nous garder dans nos voies, que dis-je ? ne dédaignent même point de nous admettre et de nous faire entrer avec eux dans les voies du Seigneur, mais ils y marchent plus heureusement et avec plus de sécurité que nous ¹. »

SERMON POUR LA FÊTE ANNUELLE D'UNE SOCIÉTÉ PAROISSIALE DE DAMES DE CHARITÉ

LE RICHE ET LE PAUVRE DEVANT L'AUMÔNE

*Estote misericordes, sicut et
Pater vester celestis misericors
est.*

Soyez miséricordieux, comme
votre Père céleste est miséricor-
dieux. (Luc, VI, 36).

Mes chers frères,

Il y a treize ans (c'était en 1886), mon digne prédécesseur, Monsieur l'abbé D., avec le concours de quelques dames généreuses, jetai ici les bases d'une Association de Charité, sous le patronage de saint Vincent de Paul. Le but de votre pieuse société, Mesdames, était de secourir les pauvres de cette paroisse, surtout les pauvres honteux, malades ou infirmes, et les enfants plus délaissés, dont la bonne éducation devait être l'objet de votre plus grande sollicitude. Et aussitôt vous vous mettiez à l'œuvre, avec tout le dévouement que vous savez apporter aux œuvres de Dieu. Vous placiez à votre tête une vénérable présidente, trop tôt ravie à ses chers pauvres,

qu'elle aimait plus encore qu'elle n'en était aimée ; en même temps vous vidiez vos bourses pour leur assurer des secours, j'allais dire un patrimoine ; et dès le lendemain, vous pouviez déjà les visiter et leur porter assistance. Dans le cours de ces treize années, Mesdames, vous avez fait un bien immense : pour le prouver, si c'était encore nécessaire, il me suffirait de rappeler ici toutes les infortunes (et elles ont été nombreuses !) que vous avez secourues, tous les découragés qui vous doivent leur salut. Aussi maintenant, grâce à vous, Mesdames, il y a moins de pauvres parmi nous, ou plutôt il n'y a plus de malheureux, parce que vous ne cessez de les relever, de les encourager, de les assister. Partout où vous aviez trouvé des aigris, des désespérés, je ne vois plus que des chrétiens confiants en Dieu, comme ils le sont en vous-mêmes.

Or, aujourd'hui, Mesdames, que nous célébrons la fête patronale de votre belle œuvre, je ne pouvais oublier de considérer le chemin que vous avez parcouru, les résultats si méritoires et si consolants que vous avez obtenus, pour vous dire ma reconnaissance, en même temps que celle de vos chers assistés.

Et cependant, mes frères, je ne serais pas monté dans cette chaire, si je n'avais eu que des éloges sur les lèvres. Je viens donc, encore une fois, plaider devant vous la cause des pauvres, ou plutôt vous rappeler à tous le grand précepte de l'aumône. J'établirai d'abord l'obligation pour nous tous, sans exception, de faire l'aumône. *En second lieu* je montrerai la perfidie des prétextes que l'on invoque pour s'en dispenser. *Enfin* je dirai aux pauvres eux-mêmes quels sont leurs devoirs.

I

Lisez l'histoire de l'antiquité païenne : vous n'y rencontrerez, mes chers frères, que des maîtres et des esclaves, des oppresseurs et des opprimés. L'étranger y est partout considéré comme un *barbare*, c'est-à-dire un ennemi. Nulle part enfin vous ne découvrirez cette douce image de la fraternité qui doit réunir, sans les confondre, tous les membres de la grande famille humaine. Les Hébreux eux-mêmes n'ont jamais bien connu le devoir de la bienfaisance : sans doute ils abandonnaient aux glaneurs les épis tombés de leurs moissons ; ils accueillaient à leur foyer le voyageur et l'étranger ; mais en même temps, ils avaient le cœur dur : « Œil pour œil, dent pour dent, » et ils exploitaient sans scrupule la veuve et l'orphelin. Cette race a toujours été ce qu'elle est encore aujourd'hui : égoïste, hypocrite et cupide.

Ainsi donc, mes bien chers frères, les peuples anciens n'ont pas réellement compris, encore moins pratiqué la bonté, la miséricorde, dont ils n'ont jamais eu qu'une notion trop imparfaite. Il était réservé au Sauveur des hommes, mes frères, de pénétrer profondément les entrailles de l'humanité du grand précepte de la charité. Aussi les

¹ S. Bern., *In Ps. xc*, Serm. XI, n. 10-11, trad. Vivès.

foules émerveillées se disaient, après l'avoir entendu : Non, personne encore n'a parlé comme cet homme ! *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo.* (Joan., vii, 46). « On vous a enseigné jusqu'alors, dit-il, à aimer vos amis et à haïr vos ennemis. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous persécutent et vous calomnient... On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres... Si donc vous voyez l'un de vous sans vêtement, donnez-lui votre tunique ; si le pauvre vous tend la main, ne lui fermez pas la vôtre, et ne l'abandonnez pas dans son indigence... Oui, soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux... — Bienheureux les pauvres, dit-il encore, parce qu'ils posséderont le ciel ! Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! » — Voilà le précepte, mes frères, dans toute sa rigueur obligatoire pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes. Et s'adressant ensuite aux âmes plus délicates et plus généreuses, il leur donne non plus un ordre, mais ce conseil : « Si vous voulez être plus parfaits, vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez, et suivez-moi, et vous aurez un trésor dans le ciel. » (Matth., xix, 21).

Enfin, à toutes ces sentences que l'on retrouve à chaque page de l'Evangile, il ajoute non pas une parabole, mais l'histoire authentique et concluante du mauvais riche. Il mourut, dit-il, et fut enseveli dans l'enfer : *Et sepultus est in inferno.* (Luc, xvi, 22). Et cependant, nous ne voyons pas qu'il eût commis de grands crimes : ce n'était ni un voleur, ni un impie, ni un débauché. Qu'avait-il donc fait pour mériter l'enfer ? Il y avait à sa porte, dit saint Luc, un pauvre, nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, qui se serait volontiers contenté des miettes qui tombaient de la table opulente du riche, et personne ne les lui donnait. Voilà son crime ! Il mourut, et fut précipité en enfer : *Sepultus est in inferno !* — « J'ai eu faim, dit encore le Sauveur, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu. Allez, maudits, aux feux éternels de l'enfer ! » (Matth., xxv). Et pour qu'il ne restât aucun doute sur le sens de ses paroles : « Ce que vous n'avez point donné au pauvre, ajoute-t-il, c'est à moi-même que vous l'avez refusé. » (*Ibid.*).

Vous me direz peut-être, mes frères, que cet enseignement s'adresse exclusivement aux riches de ce monde... C'est pourquoi le Sauveur nous rappelle dans son Evangile l'exemple de Tobie. Tobie était un pauvre, plus pauvre que le dernier d'entre nous, et de plus captif sur la terre étrangère ; et cependant sa vie toute entière fut une suite continuelle de bonnes œuvres. « Si vous avez beaucoup, disait-il à son fils, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu, mais du moins toujours de bon cœur. » (Tob., iv, 9). — Et, en vérité, mes chers frères, quel est donc le pauvre

qui n'a pas l'obole de la veuve, ou le verre d'eau froide qui ne restera pas sans récompense ?... Après cela, discutons au gré de notre égoïsme et de notre cupidité ; cherchons mille prétextes pour nous dispenser de faire l'aumône ; il n'en reste pas moins vrai que le devoir de la charité est un précepte formel, que nous sommes obligés de l'accomplir dans la mesure de nos ressources et des besoins du pauvre, et que Dieu enfin maudit et réprouve les cœurs impitoyables et durs aux malheureux.

II

Mais allons plus loin, mes chers frères, et discutons loyalement les prétextes qui nous détournent de l'aumône.

Nous avons entendu dire, et nous avons peut-être dit trop souvent nous-mêmes : « Non, il n'y aurait pas de pauvres s'il n'y avait pas de paresseux, s'ils avaient été plus laborieux, plus économes, plus rangés. » — Je vous accorde, mes chers frères, que quelques malheureux le sont par leur faute, par leur très grande faute ; mais je réserve aussi que beaucoup d'entre eux ont beaucoup travaillé, beaucoup peiné, beaucoup souffert. La vérité, c'est que Dieu veut des pauvres sur la terre : « Vous aurez toujours, nous dit-il, des pauvres parmi vous, » *Semper pauperes habebitis vobiscum* (Matth., xxvi, 11) ; et si nous n'en trouvons point, c'est que nous ne voulons point en voir ; c'est que nous voulons toutes les sécurités de la vie pour nous-mêmes, pour en laisser aux autres toutes les détresses ; c'est que, en deux mots, à nos yeux les pauvres en ont toujours assez, tandis que nous n'en avons jamais trop. Oui, mes frères, Dieu veut des pauvres sur la terre, parce qu'il sait qu'il n'y a guère que deux vertus plus méritoires et plus décisives que toutes les autres pour notre salut définitif : la résignation et la miséricorde ; et parce que, enfin, la charité couvre la multitude des péchés : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (I Pet., iv, 8). Et à ce point de vue, l'aumône restera toujours mille fois plus utile au bienfaiteur qu'au misérable qui lui tend la main.

Mais laissez-moi plutôt vous dire, mes chers frères, que la vraie charité ne sait pas raisonner, et voit Notre-Seigneur Jésus-Christ derrière tous les pauvres : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, dit-il lui-même, c'est à moi que vous l'aurez fait. » (Matth., xxv, 40). — Un jour, le Sauveur fut suivi au désert par une multitude de cinq mille hommes. Or, mes frères, ces cinq mille hommes étaient-ils tous des laborieux ? Non, sans doute. — N'auraient-ils pas mieux fait de rester chez eux ? Peut-être. — Le Sauveur eut donc tort de les rassasier tous indistinctement ? Hélas ! ici, il nous faut baisser la tête. — « Où trouverons-nous du pain, disent les ennemis des pauvres, pour nourrir ces paresseux ? » Mais Jésus les fit asseoir ; pas un reproche. « J'ai pitié de cette foule, » dit-il. *Misereor super turbam.* (Marc, viii, 2). Eh bien ! nous

aussi, mes chers frères, ayons pitié de ceux qui ont faim !

Mais entrez donc quelquefois, un soir d'hiver, dans la mansarde désolée du pauvre : vous verrez là des êtres souffreteux, tristement étendus sur un peu de paille noire et humide, ou sur un matelas en pourriture, et peut-être sans feu, sans bois ou sans charbon ; vous verrez un pauvre ouvrier qui gagnait son pain de chaque jour à la sueur de son front bruni, qui soutenait, par un travail dur et sans relâche, sa nombreuse famille, et qu'une suite de circonstances malheureuses et inévitables a jeté dans la misère et le découragement. Et vous peut-être, qui avez tout en abondance, vous qui vous entourez de tant de ménagements, qui élevez vos enfants avec tant de délicatesse et de luxe, vous marchanderiez à ce pauvre malheureux une aumône, un secours !... Ah ! lui, il n'a rien de toutes vos superfluités ; et cependant vous savez bien qu'il fut toujours laborieux et honnête, et qu'il aurait pu vous donner parfois de bien humiliantes leçons !... — Mais regardez donc plutôt les pauvres eux-mêmes : voyez comme ils savent se secourir entre eux. C'est un vieillard qu'ils ont recueilli, et dont ils soignent tout à tour les infirmités ; c'est un orphelin qu'un brave ouvrier n'a pas craint d'asseoir à son foyer, à côté de ses enfants ; ou bien c'est une pauvre femme qui porte son dernier morceau de pain au mendiant de la rue. Oh ! oui, voilà vraiment les bénis du Père céleste, ceux auxquels il réserve ses plus belles couronnes !

Mais, me direz-vous encore, « cet homme était un prodigue, un débauché ! » — Oui, j'en conviens avec vous, et s'il est malheureux, c'est bien par sa faute. Mais, après tout, cette faute n'apaise pas aujourd'hui sa faim, et c'est à la charité à le faire. Et puis, qui donc a jamais cherché à le relever, à le rendre meilleur, ce prodigue, ce débauché ? Il n'a guère rencontré, au contraire, que des conseils et des exemples pervers, là où il aurait dû trouver des entraînements, des encouragements vers le bien. Le désordre sous toutes ses formes, il l'a vu dans toutes les classes de la société, même les plus élevées, et il a été poussé lui-même par le torrent. On lui a dit qu'il n'y avait pas de Dieu, pas de morale, que l'homme était libre de tous ses actes ; et nous nous étonnons qu'après avoir vécu dans ce milieu corrompu, il soit gâté à son tour !... Ah ! prenons garde, mes chers frères : ceux qui l'accusent sont souvent plus coupables que lui ! Non, il n'a pas fait son devoir ; mais nous non plus, nous n'avons pas fait le nôtre.

Efforçons-nous donc de moraliser le pauvre, l'ouvrier ; aimons-le comme un frère ; prouvons-lui que nous lui sommes réellement, effectivement dévoués ; prenons-le tel qu'il est, pour le rendre tel qu'il devrait être. Donnons-lui du travail, du pain, des vêtements, du bois, mais aussi des conseils et de bons exemples ; montrons-lui le chemin de l'église, qui est celui de toutes les vertus chrétiennes et sociales qui rendent les hommes, meil-

leurs ; conduisons-le bon gré mal gré au pied de l'autel et du tabernacle ; et quand nous aurons tout fait, s'il nous résiste encore, nous aurons peut-être le droit de nous plaindre, mais jamais celui de l'abandonner. — Pardonnez-moi, mes chers frères, si je vous dis toutes ces choses ; mais si je veux vous sauver tous, et je le veux ! si je veux vous aider à mériter le ciel, il faut que je vous parle avec cette liberté toute apostolique, avec cette sincérité toute pastorale, sans défaillance et sans faiblesse.

III

Maintenant, je n'ai plus qu'un mot à dire, et c'est aux pauvres eux-mêmes que je veux l'adresser.

C'est pour tous les hommes, mais plus particulièrement pour eux encore, que le Sauveur est venu sur la terre : *Evangelizare pauperibus misit eos* (Luc, IV, 18) ; c'est vers eux surtout qu'il a toujours envoyé ses ministres ; et je sens que je les aime trop pour leur déguiser à eux-mêmes la vérité. — Eh bien ! quand nous plaçons leur cause, il faut bien que je le dise, nous sommes parfois obligés de baisser la tête. On nous répond que beaucoup sont malheureux par leur faute, et c'est vrai ; qu'ils ne sont pas toujours assez laborieux, assez économes, assez honnêtes, assez chrétiens, assez reconnaissants. Oui, il y en a qui fuient le travail et les fatigues, quand nos cultivateurs s'épuisent du matin au soir. Ils veulent bien recevoir, mais ils ne savent pas assez se rendre utiles. — Qu'on nous donne du travail, me diront-ils. Il y en a toujours ici, du travail, pour les ouvriers laborieux, pour les ouvrières diligentes. — Et puis, d'autres manquent d'économie et de prévoyance : aujourd'hui, ils dépensent tout le fruit de leur travail, et demain peut-être il faudra jeûner. — D'autres encore ne sont pas assez chrétiens, et n'ont aucun souci de leurs devoirs religieux bien compris et bien remplis : ainsi, il y a de bonnes femmes qui assisteront volontiers à la sainte messe tous les jours de la semaine, quand elles devraient être au travail ; et elles n'y paraîtront que très rarement le dimanche, qui est un jour d'obligation rigoureuse. En outre, bien souvent, dans ces familles, ni le mari, ni les enfants, ni parfois la mère elle-même ne remplissent leur devoir pascal. Comment le bon Dieu les bénirait-il ? — Enfin, j'ai dit qu'il y a des pauvres trop peu reconnaissants : ils ne savent pas assez les sacrifices et les privations que s'imposent leurs bienfaiteurs pour leur procurer quelques ressources, et c'est en vain qu'on attendrait de leur part une petite prière, un service facile, un témoignage de reconnaissance et de respectueuse confiance.

Je prie Dieu, en finissant, mes chers frères, de bénir toutes ces paroles. C'est lui qui tient en ses mains puissantes le cœur des riches et des pauvres. Qu'il répande donc dans ceux-ci la patience et la résignation ; mais aussi qu'il pénètre les premiers de générosité et de compas-

sion. Oui, mes chers frères, soyez toujours les amis, la providence des petits, des pauvres, des malades, des orphelins; et Dieu vous récompensera au centuple, n'en doutez pas, des sacrifices que vous vous serez imposés pour tous les malheureux qu'il vous a confiés. « Ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait, » vous dit-il, « et c'est moi qui vous en accorderai la récompense. » Ainsi soit-il!

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLIII

JÉSUS ENSEIGNE DANS LA SYNAGOGUE DE
NAZARETH

Du temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, chaque ville, chaque village de la Palestine possédait au moins une synagogue; à Jérusalem, on en comptait un grand nombre. Ces synagogues étaient des édifices construits avec une richesse proportionnée aux ressources de la population. Ordinairement bâties sur un emplacement élevé, elles étaient orientées de telle sorte qu'en y entrant et en priant, les fidèles regardaient dans la direction de Jérusalem. Ainsi que nos églises actuelles, elles étaient consacrées par des prières spéciales. La disposition intérieure était copiée sur celle du tabernacle dans le Temple. Au fond, du côté de Jérusalem, se trouvaient une lampe à plusieurs branches qu'on allumait aux grands jours, et l'arche ou armoire qui contenait le livre de la Loi. A peu près au milieu de la salle, sur une plateforme élevée, se dressait un pupitre pour le lecteur. L'assistance se tenait à l'entrée, les hommes séparés des femmes par une cloison, haute d'environ deux mètres. Le reste de l'ameublement consistait en tronc pour les aumônes, en cadres pour les affiches, et en placards où l'on déposait les trompettes sacrées et divers autres objets.

Les réunions à la synagogue avaient lieu aux jours saints et aux heures saintes. Ces jours étaient, indépendamment des solennités spéciales, le lundi, le jeudi et le samedi; les heures saintes étaient neuf heures du matin, midi et trois heures. La plupart de ces réunions étaient facultatives, et la fréquentation de la synagogue ne devenait obligatoire qu'aux jours de fête et du sabbat ou samedi.

Le culte qui s'y pratiquait reproduisait en petit celui du Temple, à l'exception des sacrifices. Il se composait de prières, de lectures extraites de la Bible, de prédications et de cérémonies, variées suivant les fêtes. Le président de la synagogue invitait un des assistants à venir au pupitre faire la lecture de la Bible, ou bien quelque Juif se proposait de lui-même.

Ces détails étaient nécessaires pour bien com-

prendre comment se passa, dans la synagogue de Nazareth, le fait que raconte saint Luc aux premières pages de son Evangile.

Il y avait peu de temps que Jésus avait commencé sa divine mission, et pourtant déjà le bruit de ses premiers miracles s'était répandu dans toute la Galilée. Se trouvant, un jour de sabbat, à Nazareth où il avait passé sa jeunesse, selon sa coutume il se rendit à la synagogue, avec sa mère sans nul doute. Soit qu'on lui ait offert de lire la Bible, soit qu'il en ait sollicité la faveur, il s'avança vers le pupitre, où le sacristain de la synagogue lui remit un volume.

Les volumes alors consistaient en feuilles de parchemin cousues l'une au bout de l'autre, et enroulées autour de deux bâtons. Celui que reçut Jésus renfermait les prophéties d'Isaïe. Il le déroula et tomba sur le passage suivant :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé; annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue; mettre en liberté ceux qu'écrasent leurs fers, publier l'année salutaire du Seigneur et le jour de la rétribution. »

Alors Jésus replia le volume, le rendit, s'assit, et, pendant que tous les regards étaient fixés sur lui, il se mit à leur montrer comment ce passage de l'Ecriture qu'ils venaient d'entendre, s'était accompli.

Les assistants admiraient les paroles qui tombaient de ses lèvres, mais au lieu de l'acclamer comme Messie, une réflexion toute humaine vint étouffer leur foi naissante : « N'est-ce point là le fils du charpentier Joseph, » qui n'a point fait d'études et n'a reçu aucune éducation ?

Jésus a lu dans leur esprit, ou même a entendu quelque expression dédaigneuse. Il reprend : « Peut-être me citerez-vous le proverbe : « Médecin, guéris-toi toi-même. Ces grandes choses, faites à Capharnaüm, dont nous avons entendu parler, accomplis-les ici aussi, dans ta patrie. » Et il ajouta : « En vérité, je vous le dis : Aucun prophète n'est accueilli dans son pays. Voyez en effet : il y avait beaucoup de veuves en Israël, aux jours d'Elie, lorsque le ciel resta fermé durant trois années et six mois et qu'une grande famine sévit sur la terre, et pourtant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais seulement à une femme veuve de Sarepta. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël, au temps du prophète Elisée, et cependant aucun d'eux ne fut guéri, sauf Naaman le Syrien. »

Les Galiléens se faisaient remarquer par leur caractère violent et irascible. A ces paroles de Jésus, leur colère éclata, ils se levèrent tumultueux, le chassèrent de la synagogue, puis l'entraînent au dehors de la ville, jusqu'au sommet d'un rocher, pour l'en précipiter. Mais le Sauveur traverse leurs rangs sans qu'ils puissent porter la main sur lui¹. Son heure n'étant point encore venue,

¹ Luc, iv, 16-30.

il avait paralysé leurs bras ; et cette foule qui, tout à l'heure, demandait à voir un prodige, en voyait un.

1. Nous nous étonnons de n'être point prophètes auprès des nôtres, au sein de notre famille. Notre exemple, nos conseils, nos remontrances demeurent sans effet, au moins immédiat. Nous souffrons de voir mettre en suspicion nos plus pures intentions, d'entendre critiquer nos actions, notre conduite. En un mot, l'inutilité apparente de nos efforts nous attriste, souvent même nous décourage et nous rebute.

L'incident du passage de Jésus dans la synagogue de Nazareth nous prémunira contre ces sentiments naturels, mais trop humains ; elle nous mettra en garde contre le découragement que l'insuccès traîne trop naturellement après lui. Eh quoi ! Notre-Seigneur, malgré ses vertus, malgré une conduite inattaquable et d'éclatants miracles, n'a pas été prophète dans son pays, il n'a pu convertir les siens, et nous serions surpris de ne pas être écoutés, accueillis comme prophètes par ceux qui nous entourent ? Nous nous montrerions humiliés et blessés d'être éconduits, dédaignés, critiqués, méprisés peut-être, quand notre vertu est loin d'être irréprochable et qu'il s'en faut bien que nous accomplissions des miracles ?

Résignons-nous donc malgré que nous puissions valoir, malgré que nous tentions de faire et de dire, à ne point jouer le rôle de prophètes, mais ne cessons pas pour cela d'être apôtres et d'en remplir les devoirs. Montrons-nous apôtres en tout, toujours et partout, moins par d'intempestives prédications que par notre bon exemple et surtout par nos prières. Quant au résultat et à l'heure du succès, remettons-les avec confiance entre les mains de la divine Providence. Ce n'est pas le succès que Dieu nous demande, ce n'est point des résultats obtenus qu'il nous tiendra compte, mais du zèle, de la bonne volonté, des sacrifices, du travail dépensés pour sa cause.

2. La conduite des Nazaréens dans la synagogue et leurs réflexions à l'égard de Jésus, nous suggèrent encore une autre considération. Lorsque notre pasteur, ou un représentant de Jésus-Christ, nous prêche l'évangile, c'est avec les yeux de la foi qu'il faut voir non plus l'homme ou le prédicateur plus ou moins éloquent, mais l'envoyé du Seigneur. Ce qu'il proclame du haut de la chaire, devoirs ou vérités, ce n'est plus une parole humaine, c'est la parole de Dieu, c'est celle de Jésus-Christ, c'est son évangile.

Que le prêtre qui nous enseigne ait reçu en partage la brillante éloquence d'un Bossuet ou d'un Lacordaire, où qu'il s'exprime avec la naïve simplicité d'un curé d'Ars ou d'un obscur curé de village, c'est toujours l'ambassadeur du ciel qui nous parle, c'est le même message qui nous est apporté, c'est la même vérité qui doit retentir aux oreilles de notre âme. Quand le représentant d'un

prince puissant vient signifier les volontés de son maître, on ne prête guère attention aux ornements du costume de l'envoyé, à l'élégance de son langage : c'est le prince qu'on aperçoit et qu'on entend à travers les livrées de son messager.

Ceux qui recherchent les prédicateurs en renom, éloquents, et qui dédaignent la parole modeste de leur pasteur, indiquent qu'ils recherchent plus leur satisfaction que les volontés du ciel. Ils sont dans une mauvaise disposition pour profiter des avertissements célestes et accueillir les volontés du Seigneur.

Mettons-nous en garde contre ce travers qui fut si funeste aux Juifs de Nazareth. Parce qu'ils avaient connu Jésus simple artisan, ils le dédaignent ; et parce qu'il leur adresse de dures vérités, ils se laissent entraîner à comploter un crime monstrueux. Prenons notre part des vérités austères que nous pourrions entendre, et loin de nous irriter, proposons-nous d'en profiter et de les mettre en pratique.

3. Les juifs fréquentaient et fréquentaient encore assidûment leurs synagogues ; on voit les protestants empressés d'accourir au prêche dans leurs temples nus ; le musulman se montre fidèle aux prières de sa mosquée. N'est-il pas pénible et profondément douloureux de constater que beaucoup de catholiques sont loin de montrer un zèle égal pour la fréquentation de nos églises ? Et pourtant, dans nos églises, c'est le Jésus de la synagogue de Nazareth qui nous appelle, nous parle, nous instruit, se donne à nous. Il est là aussi véritablement qu'il était au milieu des Juifs.

Nonne hic est filius Joseph ? Oh ! si nous avions la foi, nous redirions cette parole, non plus avec le dédain des Nazaréens, mais avec l'amour des apôtres et des martyrs. A la vue de l'hostie consacrée, notre cœur crierait : Oui, c'est Jésus, l'enfant-Dieu né dans l'étable de Bethléem, celui qui a manié, avec son père nourricier, la scie et la hache durant trente ans.

Nonne hic est filius Joseph ? Oui, sous la blanche hostie se cache le Jésus qui enseignait les foules, guérissait les cœurs brisés, et qui nous enseigne toujours et nous guérit encore.

Nonne hic est filius Joseph ? Oui, c'est Jésus de Nazareth qui semait les miracles sous ses pas, bénissant, consolant toutes les misères. C'est mon Dieu, le Dieu de ma vie, le Dieu de ma mort, le Dieu de mon éternité.

Si nous avions la foi, avec quel bonheur nous ouvririons le livre de son Evangile ! Comme il nous semblerait le voir, ce Jésus, l'entendre ! Avec quel respect, quel empressement nous accepterions ses enseignements et nous nous soumettrions à ses volontés saintes !

Ne trouvons-nous rien à réformer dans notre manière de fréquenter nos églises et d'y écouter la parole de Dieu ?

RÉCITS ET CAUSERIES

VI

LES MALADES

Tous ceux qui nous entourent sont destinés, les uns plus tôt, les autres plus tard, à subir les atteintes de la maladie. Il importe donc que nous sachions à quoi nous en tenir sur nos devoirs à leur égard.

— *La première chose à faire est d'appeler le médecin.*

— Oui, mais cela ne suffit pas, car le médecin ne s'occupe que de la santé corporelle. Le malade a une âme aussi, qui a besoin d'être encouragée et purifiée, et c'est pour cela qu'il faut surtout prévenir le prêtre.

— *Mais la vue du prêtre effraiera le malade !*

— Oui, si on attend qu'il soit à la toute dernière extrémité. Non, si on le fait venir dès le commencement de la maladie. Alors sa visite sera reçue comme une marque de sympathie. Il enseignera au malade à bien supporter ses épreuves. Il le fortifiera par de bons conseils. Il l'encouragera à demander au Bon Dieu sa guérison, et, la plupart du temps, le malade trouvera que le prêtre ne vient pas assez souvent le voir.

— *Qu'est-ce qu'il faut faire quand le prêtre vient voir un malade ?*

— Il faut avoir, de temps en temps, la discrétion de se retirer. En effet, le malade peut avoir besoin de rester seul avec le prêtre, et il faut lui épargner la peine d'exprimer ce désir.

— *Mais si le prêtre allait en profiter pour proposer au malade les derniers sacrements ?*

— Le prêtre ne ferait alors qu'accomplir son devoir. Si, en effet, le malade est en danger, il est obligé de recevoir les secours de la religion. Notre-Seigneur a institué un sacrement exprès pour ces moments solennels. Il n'est permis à personne de mépriser cette grâce.

— *Cette cérémonie impressionne fâcheusement les malades.*

— Il y a des gens qui le croient, mais ils ne sont pas très éclairés. En effet, le prêtre sait bien comment il doit s'y prendre pour ne pas effrayer le malade. Il n'a pour cela qu'à dire que Dieu, dans sa bonté, a pourvu à nos nécessités corporelles, et qu'Il veut nous aider à supporter nos misères. C'est la vérité et cela ne peut effrayer personne.

— *Mais les derniers sacrements peuvent abrégé les jours du malade.*

— C'est juste le contraire qui se produit. D'abord le malade, s'il est chrétien, désire recevoir les secours de la religion, et la réception des derniers sacrements lui apporte un grand bonheur. Ensuite, l'apaisement moral qui est produit en lui par le pardon de Dieu a la meilleure influence sur sa santé physique. Enfin, l'Extrême-Onction, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en lisant les prières

dont elle se compose, a aussi pour but d'obtenir la guérison corporelle du malade. C'est un résultat que j'ai constaté bien des fois. Quand ce sacrement est reçu avec de bonnes dispositions, il produit *presque toujours* cet effet salutaire ; *presque toujours* le malade va mieux après l'avoir reçu, et il ne serait pas difficile de trouver dans cette paroisse des personnes à qui on a donné l'Extrême-Onction et qui ne s'en portent pas plus mal, au contraire.

— *Il ne faut donc pas attendre que le malade ait perdu connaissance pour lui faire donner les derniers sacrements ?*

— Non. On rencontre des personnes qui agissent ainsi. Mais c'est à peu près comme si on attendait que le malade ne puisse plus rien prendre pour lui présenter des remèdes. Est-ce bien l'aimer que de le mettre dans la quasi-impossibilité de profiter des grâces de Dieu ? Est-ce agir chrétiennement que de paralyser le plus possible les effets de la miséricorde divine ? D'ailleurs, c'est le châtimement habituel des pères et des mères de famille qui ont vécu sans religion, de ne trouver personne à leurs derniers moments pour les avertir et les aider à sauver leur âme.

— *Le moment de la mort est donc bien important ?*

— Oui, puisque c'est de là que tout dépend. Une vie sainte peut être compromise par une fin troublée. Au contraire, une vie troublée peut être réparée par une mort sainte. Aussi le Bon Dieu a-t-il multiplié les secours pour nous aider à bien franchir le redoutable et décisif passage : la confession, le saint Viatique qu'on est obligé de recevoir à ses derniers moments comme à Pâques, l'Extrême-Onction qui achève de purifier l'âme et qui adoucit les souffrances du corps, enfin l'indulgence plénière qui enlève les dernières traces du péché dans l'âme du mourant.

— *Les parents doivent-ils s'éloigner quand un malade va recevoir les derniers sacrements ?*

— Non. Car toute sa famille doit être là pour l'assister de ses prières et de son affection.

— *Que faut-il penser de ceux qui, par leur faute, laissent leurs malades paraître devant Dieu sans avoir reçu les secours de la religion ?*

— Ceux-là sont gravement coupables devant Dieu et devant les hommes. Ils pèchent mortellement contre le quatrième commandement de Dieu, et ils s'exposent aux malédictions qui sont promises aux mauvais fils. Ce ne sont du reste que des exceptions extrêmement rares. Tous sont émus à la pensée de l'éternité, et ceux mêmes qui ne sont pas chrétiens sont les premiers à réclamer pour leurs parents malades les suprêmes consolations.

(L'Echo de La-Chapelle-Saint-Mesmin).

RETRAITE À DES RELIGIEUSES

Troisième jour. — Entretien du matin

LA RELIGIEUSE ET L'OBEISSANCE

Je vais parler de la vertu fondamentale sans laquelle toute vie religieuse est impossible. Par vœu vous vous êtes engagées à renoncer à votre volonté propre, à votre liberté, et à obéir à vos supérieurs dans tout ce qu'ils vous commandent de conforme à vos règles et à vos constitutions.

I. — Excellence de l'obéissance

Pour l'apprécier : regardons le grand Modèle, écoutons les saints, considérons-la en elle-même.

I. LE GRAND MODÈLE. — C'est là sa vertu de prédilection.

Avant l'Incarnation, il y eut dans le ciel une scène auguste : David et saint Paul la racontent : *Holocautomata tibi non placuerunt; tunc dixi : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* (Hébr., x, 8).

Jésus dans sa vie cachée. Nous voudrions en percer les voiles ; l'Evangile nous y aide par un seul mot : *Erat subditus illis.* (Luc, II, 51). Dieu, le Tout-Puissant, le Créateur auquel le monde obéit, obéit lui-même à deux créatures grandes sans doute, mais infiniment au-dessous de lui... Anges de Dieu, quel était votre étonnement, quand vous voyiez votre Maître obéir à un charpentier !

Jésus dans sa vie publique. Il ne veut pas la commencer avant l'heure fixée par son Père : *Nondum venit hora.* (Jean, II, 4)... Pour lui obéir, il limite sa mission : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt.* (Matth., xv, 24)... Jusque dans son agonie, il est soumis à ses ordres : *Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.* (Luc, xxII, 42).

Il obéit... à son Père, à Marie, à Joseph, que dis-je ? à des pécheurs revêtus de l'autorité légale : à Auguste qui lui commande de venir à Bethléem pour se faire enregistrer, à Pilate qui le condamne, aux bourreaux qui exécutent la sentence ; il tend sa tête, ses pieds, ses mains.

Il obéit... toujours. Ce matin mes lèvres l'ont appelé sur l'autel : il est venu. Des milliers de prêtres ont fait comme moi : il est venu. On continuera de l'appeler : et il viendra jusqu'à la fin du monde.

L'obéissance, c'est sa vie, sa nourriture ; il le dit à la Samaritaine, à ses disciples : *Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis... Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus.* (Jean, IV, 32, 34).

II. LES SAINTS. — Cassien dit des religieux des premiers siècles « qu'ils préféreraient l'obéissance à tout... Avec elle la vie religieuse est sans péril. »

Saint Augustin l'appelle : « La mère et la gardienne de toutes les vertus. »

¹ Voir le *Paroissial* du 17 mai.

Sainte Thérèse : « Ce n'est pas être religieuse que de ne pas être obéissante ; celles-là seules sont de véritables religieuses qui mortifient toujours leur volonté et se mettent en état de n'en avoir aucune sur rien. »

Sainte Jeanne de Chantal : « Si nous ne sommes pas soumises et obéissantes, nous ne sommes que des fantômes de religieuses. Celle qui s'est vouée à l'obéissance et après se mêle de soi, de son emploi, de sa direction, celle-là se retire de son vœu et, étant morte pour Dieu, se laisse misérablement ressusciter par l'amour-propre pour vivre en soi-même. » Elle appelle l'obéissance le tombeau de la volonté. Pourquoi ? Parce que « depuis que la religieuse a contracté par sa profession l'engagement sacré et irrévocable de mourir à elle-même, elle doit être prête à faire tout, à aller partout, à souffrir tout, au seul signe de l'obéissance et de la volonté de Dieu. »

Cherchons la raison de ces éloges donnés par les saints à l'obéissance, et pour cela :

III. CONSIDÉRONS-LA EN ELLE-MÊME. — Saint Thomas dit : « Quoique les trois vœux soient de la substance de la vie religieuse, celui d'obéissance est le plus essentiel. » Il est des religieux qui ne font pas d'autres vœux, parce que celui-là les renferme tous.

1^o C'est le don suprême, l'immolation définitive. Par le vœu de pauvreté on donne à Dieu, on lui sacrifie ses biens, c'est quelque chose ; par le vœu de chasteté, on lui consacre son corps, c'est plus ; mais ici, par le vœu d'obéissance, c'est moi, moi, cette liberté dont je suis si fier, cette volonté ma gloire, qui me crée responsable, cette volonté que Dieu lui-même respecte (car Dieu nous enlève nos biens, il brise nos corps par la maladie, mais, notre volonté, il la respecte), eh bien ! je la lui apporte ; je la lui donne, et pas à lui directement, mais à une créature qui le représente, revêtue de son autorité... C'est le sacrifice parfait, l'holocauste. Ici c'est moi « la victime brûlée dans les flammes de la charité, » comme dit saint Ignace.

Quand Saül vainquit les Amalécites, il réserva, malgré la défense de Dieu, des victimes pour le sacrifice. « L'obéissance vaut mieux, » lui dit Samuel : *Melior est obedientia quam victimæ.* (I Reg., xv, 22).

L'obéissance !... C'est l'acte le plus glorieux pour Dieu, car il reconnaît son souverain domaine... C'est l'acte qui immole la nature dans ce qu'elle a de plus cher, de plus intime. Aussi le fondateur de la Compagnie de Jésus ne craignait pas de l'égaliser au martyre, de la mettre même au-dessus... C'est l'acte d'amour par excellence.

2^o Elle est aussi l'acte de foi le plus éminent. Car elle nous fait voir Dieu dans un homme. J'ai du mérite quand en face des apparences d'un peu de pain, d'un peu de vin, je baisse la tête, je ploie le genou et j'adore Dieu... Mais, quand, devant cette créature fragile comme moi, qui n'a peut-être pas mon intelligence, infirme peut-être,

je me tais et je m'incline, c'est aussi méritoire, car je perce le voile, je m'incline devant Dieu, invisiblement présent; je révère sa majesté souveraine, je m'incline devant son autorité, je fais d'un être inférieur un sacrement qui contient la volonté de Dieu.

3^o *Elle est l'acte le plus haut de sagesse surnaturelle, de dignité morale.* Elle substitue Dieu au supérieur. Ce supérieur est son délégué, son représentant, il a donc ses pouvoirs! En lui obéissant, c'est à Dieu que nous obéissons. Dès lors c'est Dieu qui prend la direction de notre vie, c'est lui qui nous gouverne, lui qui détermine nos démarches, règle nos prières, nos lectures, notre travail. Notre volonté dès lors s'identifie avec la sienne, ou plutôt, elle s'anéantit pour ne laisser subsister que celle de Dieu, qui devient l'unique maître de nos âmes et le grand supérieur de la communauté.

4^o *Dès lors quelle sécurité, et quelle paix!* Quelque soit votre emploi, vous êtes donc toujours dans l'ordre, toujours à votre place dans la création, toujours là où Dieu vous veut!... Vous êtes comme irresponsables; vous pouvez vous endormir dans ces bras divins qui vous portent; vous êtes dans les bras de l'amour... « Faites de moi tout ce que vous voudrez; je sais que vous m'aimez. *Fac mecum sicut scis et vis; scio enim quod amator mei sis.* » Et dès lors, quelle paix!

Ah! si jamais vous aviez désiré les charges, quelle illusion!... Sans doute les supérieures ont obéi, elles-mêmes, aux ordres de Dieu, en acceptant des fonctions redoutables, elles ont ainsi une grâce spéciale; elle ne leur manquera jamais; elle sera toujours proportionnée à leur responsabilité! Mais quelles sollicitudes! il faut qu'elles pèsent leurs paroles, qu'elles méditent leurs démarches... Ah! plaignez-les, ne les enviez pas, et estimez-vous heureuses de n'avoir qu'à suivre leur direction.

II. — Les qualités qu'elle doit avoir

Mais pour vous procurer ces avantages, pour donner à la vie religieuse sa perfection, quelles qualités doit avoir l'obéissance?

1^o *Avant tout, elle doit être surnaturelle.* Voir Dieu dans l'homme, obéir à Dieu, révéler Dieu en lui... Dès lors vous pouvez incliner votre liberté, vous ne vous abaissez pas... Dès lors l'autorité est pour vous sacrée. Vous n'obéissez pas parce qu'elle vous plaît, parce que ses manières, sa figure ont de l'attrait pour vous. Vous ne regardez pas la personne, ses qualités, ses défauts... Vous suivez encore moins vos caprices; vous n'obéissez pas à celle-ci plutôt qu'à celle-là. Vous n'êtes pas docile et douce quand vous êtes en bonne santé et de bonne humeur; prête au contraire à la résistance et au murmure, quand vous souffrez, quand vous avez les nerfs agacés...

2^o *Aveugle.* Etrange obéissance, celle qui discute et raisonne! La supérieure a dû avoir ses raisons, elle n'est pas tenue de vous les dire. Elle est responsable; vous n'avez pas à examiner ses

motifs... Considérez la conduite d'Abraham, le père des croyants : *Egredere de terra tua et de cognatione tua, et veni in terram quam monstrabo tibi.* (Gen., XII, 1). Obéis... *Tolle filium tuum unicum, quem diligis, Isaac.* (Gen., XXII, 2). Obéis...

Sainte Thérèse : Trait de Marie de Ocampo... La sainte elle-même vis-à-vis de son confesseur : elle est rayonnante de clartés célestes, elle est sûre, et pourtant elle obéit.

3^o *Prompte.* Obéissance arrachée, fleur fanée... La promptitude double le mérite... Si Jésus-Christ était là, si sa douce voix résonnait à vos oreilles, si on vous disait comme à Marie-Madeleine : *Magister adest et vocat te* (Jean, XI, 28), vous vous précipiteriez pour exécuter ses ordres, quelques difficultés, quelques sacrifices qu'il eût fallu rencontrer... Eh bien ! il est là, caché : c'est sa voix, ce sont ses ordres. Pas de retard ! *Ecce ego quia vocasti me.* (I Reg., III, 6, 9). — Saint François-Xavier est aux Indes. Il a baptisé 1,500,000 idolâtres. Il va de conquêtes en conquêtes. Il en rêve de nouvelles. Saint Ignace lui envoie un mot ; il part et il fût revenu en Europe, si Dieu ne l'avait pas appelé à lui... — Vous êtes abimée dans la prière, dans des joies intimes : la supérieure vous appelle : partez. — Sainte Catherine de Sienne raconte qu'un religieux était à écrire; la cloche sonne, il laisse une lettre à demi formée... A son retour il la trouve achevée avec un trait d'or. — Saint Antoine de Padoue : Jésus-Christ lui est apparu sous les traits d'un bel enfant ; il est ravi ; les vêpres sonnent, il laisse Jésus-Christ... A son retour, il le retrouve souriant : « Si tu étais resté, lui dit Jésus, je serais parti. »

4^o *Universelle.* Elle ne choisit pas : elle soumet tout à tous ceux qui sont revêtus de l'autorité de Dieu... Jugement, volonté, actions. Elle n'enlève rien du temps et des circonstances prescrites ; elle n'offre pas à Dieu d'hosties mutilées... Elle se soumet à tous, quels que soient leur âge, leur expérience, leurs qualités : « Suis-je donc venu en religion pour servir des hommes ? » demandait saint Louis de Gonzague.

5^o *Affectueuse et filiale.* L'obéissance révére l'autorité, mais l'autorité est gouvernée par l'amour... Vous donnez à votre supérieure le nom de *Mère* ; elle en a le cœur : ayez vis-à-vis d'elle celui de filles. Pas d'obéissance d'esclaves, mais d'enfants ; par conséquent ni murmures, ni air ennuyé et triste, mais visage épanoui... Que votre obéissance soit *vraie* ! Que votre caractère anguleux ne fasse pas que votre supérieure soit forcée de ne vous demander que des choses qui vous sont agréables. Qu'elle n'ait pas à compter avec votre humeur. Qu'elle ne soit pas réduite, avant de donner un ordre, à peser les susceptibilités, les amours-propres qui pourraient le rendre inutile.

O mes sœurs, là est la vie pour vous, là est le progrès ! « Vouloir se soustraire à l'obéissance, c'est vouloir se soustraire à la grâce. » (*Imitation de Jésus-Christ*)... Saint Grégoire le Grand dit de

saint Benoît : « Voulez-vous avoir un abrégé de sa règle ? Lisez sa vie. » Que l'on dise de chacune de vous : « Voulez-vous avoir un abrégé de la règle de saint Dominique ? Voyez ses filles. »

Troisième jour. — Entretien du soir

LA RELIGIEUSE ET LA CHASTÉTÉ

Je vais traiter un sujet délicat : je prie la Vierge immaculée de purifier mes lèvres et d'inspirer mon cœur.

I. — Beauté de la chasteté

C'est « la belle vertu. » Entendez l'éloge qu'en fait le Saint-Esprit : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* (Sap., iv, 1).

1^o Elle est belle parce qu'elle est l'expression la plus élevée de la vie de Dieu et des anges. Dieu est un pur esprit, les anges sont de purs esprits ; l'âme chaste leur ressemble, car elle est dégagée des sens et ne tient plus au corps... Vous savez l'effroyable penchant que nous avons à jouir par les sens, par les yeux, les oreilles, le goût, le toucher : toutes ces molleses nous engagent dans la matière ; c'est à la mortification à en délivrer notre âme, mais la mortification la plus haute, c'est la chasteté. C'est elle qui triomphe du penchant qui nous dégrade le plus... Aussi, quand l'âme est dégagée, libre, rayonnante, elle excite notre admiration attendrie... Front limpide, yeux clairs, chair transparente : aspect angélique.

2^o Elle est belle, parce qu'elle favorise le développement de la vie surnaturelle.

a) De la foi. — Ah ! toute la vie chrétienne est là. *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum.* (Joan., xvii, 3). Le ciel est une vision, la terre est une étude. Pourquoi faire votre méditation ? Pourquoi les retraits ? Pour vous faire connaître Dieu, sa grandeur, sa bonté, Jésus-Christ, ses titres à notre amour... Le vrai moyen de connaître Dieu et Jésus-Christ, c'est d'être pur. La pureté écarte les images grossières. Vous êtes-vous promenées au bord d'un lac par une belle matinée ? Aucune ride, l'eau était un clair cristal ; les rives, le soleil s'y réfléchissaient. Ainsi en est-il de l'âme pure : elle a une intuition, une intelligence spéciale des choses de Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* (Matth., v, 8).

b) De l'amour de Dieu. — Elle n'aide pas seulement à contempler Dieu, elle unit à lui ; elle aide à comprendre la vertu, elle l'inspire. *Incorruptio facit esse proximum Deo.* Il y a dans l'âme pure une délicatesse, une facilité d'amour extraordinaire. Elle a le goût de Dieu ; elle n'est pas retenue par les sens ; elle est heureuse avec lui, lui avec elle. Il y a entre lui et elle des communications plus tendres, une intimité plus grande.

Voyez saint Jean : ardeur, générosité de son amour : *Statim, relictis retibus et patre, secuti sunt eum.* (Matth., iv, 22). Au Calvaire, tous se sont en-

fuis : lui est là : héroïsme de son amour... Jésus aime tous ses apôtres, mais lui entre tous : il est avec lui dans toutes les occasions solennelles. Jésus « lui donne son cœur, » selon le mot de Bossuet.

c) De la liberté. — L'âme depuis le péché est asservie ; la pureté la rétablit dans une royale indépendance. Noble reine, qu'elle a un bel empire !

3^o Belle par ses effets, elle l'est encore par la générosité qu'elle suppose. C'est la fille du sacrifice... Elle est si délicate ! Un souffle ternit une glace, un contact froisse une fleur ; une pensée, un désir, un regard, flétrit la pureté... Elle est si difficile ! En nous le péché a passé, nos passions sont ardentes, nos pensées importunes, nos rêveries inquiètes, nos affections molles. Dans nos sens il y a conspiration contre elle, et au dehors, les joies du monde dont nous ne pouvons fuir complètement le spectacle, les désordres dont nous sommes témoins, tout cela peut exciter en nous la volupté et le démon peut, comme dit saint Paul, nous souffleter. Il faut donc vigilance, lutte, décision, énergie, virile résolution de se garder pures et, comme les Machabées ou la blanche hermine, *potius mori quam fœdari.*

4^o Elle est belle par la fécondité qu'elle assure. A côté et au-dessus de la fécondité de la nature, il y a la fécondité morale, la maternité spirituelle. Les vierges enfantent toujours Jésus-Christ dans les cœurs.

II. — Amour de Jésus-Christ pour la pureté

1^o Il la pratique parfaitement. Il permet que l'on attaque ses autres vertus, mais pas celle-là. Il est si pur qu'il peut converser avec des femmes pécheresses sans que l'ombre d'un doute s'élève.

2^o Il s'entoure de la pureté : *Pascitur inter lilia.* (Cant., ii, 16). — Sa mère, c'est la vierge par excellence, celle qui tremble à l'aspect d'un ange ;

Son gardien, c'est saint Joseph, vierge ;

Son ami de choix, c'est saint Jean : *Virgo electus ab ipso, virgo in æternum permansit* (S. Jérôme) ;

Son sacerdoce, il veut descendre entre des mains vierges ;

Ses épouses, des vierges ; il les veut pures, immaculées : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant., iv, 7) ;

Jusque dans son ciel : les vierges ont une place à part, elles chantent un cantique qu'elles seules peuvent chanter. Il y a une mélodie venant de ces cœurs et qui est faite pour l'oreille de Dieu. Elles forment son cortège : *Sequuntur Agnum quocumque ierit.* (Apoc., xiv, 4).

III. — Moyens de la sauvegarder

1^o La vigilance. Dans une guerre il ne faut pas se laisser surprendre.

Gardez vos sens, surtout vos regards et vos oreilles. Si jamais une image, un objet capable

d'alarmer votre pudeur, se place devant vos yeux, détournerez-les. Si jamais vous entendez une parole libre, fermez l'oreille : c'est l'ennemi.

Gardez vos pensées. Ne vous laissez pas aller à la rêverie, surtout le matin. Si dans vos insomnies votre imagination erre, il est rare qu'elle n'éveille pas des images, des souvenirs troublants.

Gardez vos cœurs. Aimez sans doute, mais pas d'affections molles ou de jouissances sensibles. Aimez le prochain pour ses qualités naturelles, pour le bien que vous lui faites ou que vous en recevez, pas pour le plaisir que vous y trouvez. La mollesse énerve et corrompt.

2^o La mortification. Sicut lilium inter spinas... Il faut des épines. Ces épines, c'est la mortification. Voilà le remède franc, direct, car le vice c'est la recherche du plaisir. Il faut de l'énergie pour offrir à Dieu dans la jeunesse, ses insomnies, ses privations quotidiennes et (si on vous le permet) ses disciplines; pour avoir du dédain pour la nourriture, pour tout ce qui flatte les sens : *Corpus meum castigo et in servitutem redigo.* (I Cor., ix, 27). Tous les saints ont connu les instruments de pénitence. Tous se sont mortifiés, pour conserver leur innocence, leur pureté. C'est une fleur du Calvaire.

3^o L'humilité. Les grandes chutes sont le châtiement de l'orgueilleux. Il veut monter, il tombe dans la boue. « Quiconque veut faire l'ange, fait la bête. »

4^o La dévotion à Marie. Sa physionomie respire la pureté. La vue d'un enfant inspire cette vertu, combien plus la vue de cette âme immaculée ! *Adducuntur regi virgines post eam.* (Ps. XLIV, 15).

IV. — Conduite dans les tentations

Si malgré tout cela, la tentation s'élève, il faut alors :

1^o Ne pas la regarder en face, mais la fuir ; autrement l'imagination s'enflammerait et le triomphe serait plus difficile.

2^o Ne pas s'étonner d'être troublée. Vous pouvez être bouleversée, enveloppée d'images, de pensées qui font rougir : tant que vous n'avez pas pris plaisir, pas de péché. Sainte Catherine de Sienne plusieurs heures agitée : « Mais, Seigneur, où étiez-vous donc ? — Dans ton cœur. — Dans mon cœur ? — Oui, c'est moi qui t'ai empêchée de consentir, moi qui t'ai fait triompher. »

3^o La mépriser et la repousser. Un élan du cœur vers Dieu, une prière, et puis tâchez de penser à autre chose. Alors non seulement vous n'aurez pas offensé Dieu, mais votre chasteté aura grandi. La tentation aura rendu votre âme plus forte et plus belle.

Quatrième jour. - Entretien du matin

LA RELIGIEUSE ET L'HUMILITÉ

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles. (Luc, I, 52).

I. — Nature et avantages de l'humilité

1^o C'est la plus raisonnable des vertus. — Que sommes-nous ? *Quid gloriaris ?*... (I Cor., iv, 7).

Où, il y a mille ans ? Où hier ? Néant. Dieu fait couler sang dans veines, allume esprit, fait battre cœur... Où irais-je sans lui ? Je retomberais à l'instant dans le néant.

De quoi pourrais-je me glorifier ? — *De ma santé ? Supervenit mansuetudo et corripimur.* (Ps., LXXXIX, 10). — *De mon esprit ?* Un nerf froissé amène la folie... Que sais-je ? Presque rien, le mystère m'enveloppe. — *De mon cœur ?* Ah ! oui, faisons les fiers ! Il a quelques élans, mais à certaines heures, quelle bassesse, quelle frivolité, quel amour de nous, quelle idolâtrie ! — *De ma volonté ?* Chancelante, mobile. Où les résolutions d'hier ? Où les protestations du confessionnal ? Où les serments des vœux ? Evancouis ! Les nuages ne sont pas plus mobiles ; c'est une perpétuelle inconstance.

Et mon passé, et cette vie, et ces trente, quarante ans écoulés ? Dois-je être fier ? Quelles profanations ! Quelles ruines ! Toutes vertus froissées... Il a fallu, il faut que le sang de Jésus-Christ coule à flots pour réparer chaque faute. Donc insensé de me glorifier !

2^o C'est la plus féconde. C'est du néant que Dieu a fait jaillir les mondes ; c'est aussi du néant qu'il fait jaillir les vertus. L'humilité attire les complaisances de Dieu, ouvre son cœur : *Deus superbis resistit : humilibus dat gratiam.* (Jacq., iv, 6). Il foudroie l'orgueil, il précipite Lucifer du ciel dans un étang de feu ; il chasse Adam du Paradis, met un ange avec une épée flamboyante. Il permet tous les jours chutes honteuses, profondes. Je le comprends... *Il y met une fierté divine.* Il frémit quand il voit une infime créature s'enorgueillir comme des siens des dons qu'elle a reçus de lui... *Il y met le respect de lui-même.* Il a tout créé pour lui. Pas un soupir du vent dans le feuillage, pas un chant d'oiseau dans la nuit, pas un mouvement d'insecte, pas un rayon d'étoile ni un battement du cœur qui ne soit pour lui : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* Or l'orgueilleux détourne tout vers lui-même, ramène tout à lui-même : il vole Dieu ; alors Dieu le frappe... L'humble au contraire, il le regarde, il s'incline : *Respexit humilitatem.* Voyez Marie : elle s'abaisse, elle se fait petite, elle se trouble devant les éloges de Gabriel ; Dieu descend : il l'élève au-dessus de tout, à une incomparable dignité... Il en est toujours ainsi : quand il voit une âme qui comprend que tout vient de lui, qui rapporte tout à lui, il la comble, l'inonde de clartés, de lumières.

3^o C'est peut-être la vertu qui nous marque le plus profondément de l'empreinte du christianisme. L'Incarnation est un anéantissement. *Humiliavit semetipsum... propter quod Deus exaltavit illum.* (Philip., II, 9). Descendre du sein du Père dans une chair fragile : *Verbum caro factum est.* Puis cette chair divinisée, dans une étable, sur la paille ! Puis dans ces bras un outil. — Puis dans ces mains des clous, pour ce front des épines, pour ce côté une lance, pour ces fèvres du fiel, pour ces épaules des fouets, pour ce visage des crachats, pour ce Dieu une robe de fou, un supplice d'esclave, pour ce Dieu l'abandon, la trahison, les cris, le blasphème !... Quoi ! c'est Dieu ? Oui, oui, mais défiguré... Je le reconnaîtrais sur les flots apaisés, devant les tombes ouvertes, mais sous ces opprobres, ces ignominies ! Oui, c'est lui. — Puis voici un léger voile blanc, une mince hostie, il est là, au bord du néant, oublié, insulté, silencieux : *Ecce natiuit semetipsum.* (Philip., II, 7). C'est « le grand Humilié, » et quiconque veut reproduire ses traits, doit reproduire avant tout celui-là : *Mitis sum et humilis corde.* (Matth., XI, 29).

4^o C'est la vertu qui donne le plus d'action sur les hommes. Cela paraît étrange, contradictoire. Comment ! cet être qui s'abaisse, se cache, se défie de lui-même, c'est un puissant ? Oui. — D'abord on le respecte, car on sait que pour en venir là, il a fallu un sacrifice, une victoire la plus difficile de toutes. — Et puis on l'aime. L'orgueil nous choque, nous froisse, nous révolte ; nous refusons l'amour à celui qui s'aime tant, les louanges à celui qui se les prodigue et en cherche encore. Au contraire, le cœur va à ces âmes simples qui s'oublient, et parce qu'elles se croient indignes de tout, nous les croyons dignes de tout, surtout de notre amour... Saint Vincent de Paul, quelle action sur son temps !

5^o C'est la vertu qui donne le plus de bonheur. Elle entretient entre les hommes l'union. Qu'est-ce qui la brise ? Qu'est-ce qui provoque froideurs, antipathies ? C'est l'amour-propre. Il se froisse d'un oubli, d'une parole, d'un regard ; il ne pardonne pas un tort, il garde un impérissable souvenir d'une humiliation ; il inspire une susceptibilité ombrageuse, une opiniâtreté invincible, il prétend dominer partout, toujours. L'âme humble sait céder, oublier, pardonner. — Elle procure la paix. L'amour-propre entretient inquiétude, agitation ; le besoin d'estime et d'élévation le dévore ; l'insuccès, les froissements le jettent dans la tristesse, lui font une blessure incurable, l'envie le ronge. L'âme humble n'attend rien, donc ne s'étonne de rien. Humiliations, mépris, ne l'émeuvent pas ; elle ne désire que faire plaisir à Dieu.

II. — Pratique de l'humilité

1^o Dans les pensées. — 1^{er} degré : Mépris que doit nous inspirer la pensée de notre néant, notre imperfection ; défiance de nous-mêmes. — 2^e de-

gré : Dédaigner les louanges, les applaudissements, l'estime, les postes avantageux.

2^o Dans les paroles. — Réserve, modestie, jamais votre propre éloge, tact, pudeur.

3^o Dans les actions. — Jamais chercher à attirer regards, attention, à plaire ; demander conseil, accepter direction. — Rechercher humiliations : imiter les apôtres : *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt contumeliam pati* (Act., V, 41) ; ou du moins les accepter. — Nous oublier : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* — Ne pas s'excuser. Sainte Thérèse dit que cette dernière pratique nous fait avancer en humilité plus que dix sermons.

Quatrième jour. — Entretien du soir

LA RELIGIEUSE ET LA CORRECTION DE L'HUMEUR

« Je m'efforce de plaire en toutes choses à tout le monde, cherchant non ce qui m'est utile à moi-même, mais ce qui est utile au plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés. » (I Cor., X, 33). Abnégation universelle, oubli de soi ; uniquement les autres, leur salut : c'est la charité parfaite, c'est l'égoïsme vaincu. Pour en arriver là, il faut vaincre l'humeur, c'est-à-dire l'inclination de la nature.

I. — L'humeur et la vie commune

Pas deux feuilles, deux visages, deux esprits semblables... Variété nécessaire à la beauté. — En naissant : traits du corps, inclinations de l'âme ; âge, éducation, milieu peuvent les modifier, mais le fond reste.

L'humeur est la physionomie de l'âme. Qui pourrait énumérer ses variétés ? Elles sont innombrables. Cependant deux classes tranchées : bonne et mauvaise (chagrine, jalouse, emportée, violente, fantasque, dissimulée, susceptible, etc.).

L'humeur et la vie commune. Mettez en présence deux esprits, frère et sœur, mari et femme : ils s'attirent par certains côtés, se repoussent par d'autres. Si chacun dans la famille suit son humeur, point de paix ; combien plus dans une communauté où n'existe aucun lien ni attrait du sang, mais volontés étrangères rapprochées ! — Donc il faut la dominer, c'est-à-dire la mortifier. Saint François de Sales à ses filles : « Chaque sœur devrait laisser sa volonté propre hors la porte pour n'avoir que celle de Dieu. Bienheureuse celle qui n'aurait d'autre volonté que celle de la communauté et qui prendrait chaque jour dans la bourse commune. » Donc, *abneget semetipsum.* (Matth., XVI, 24)... *Christus non sibi placuit.* (Rom., XV, 3). En lui pas de goûts particuliers, pas d'inclinations quoique saintes, mais toujours volonté de Dieu... Saint Vincent de Paul orgueilleux, saint François de Sales irascible : victoires héroïques. — Quelquefois l'humeur ne demande qu'à être dirigée. Saint François d'Assise incliné

à générosité chevaleresque : il la pousse jusqu'à sainte folie du dévouement... Saint François-Xavier a de l'ambition : il aspire à la conquête des âmes, à l'extension du règne de Jésus-Christ... Sainte Thérèse aime le point d'honneur : elle le tourne en mépris de tout ce qui est bas, vulgaire, en délicatesse surnaturelle... Ici l'humeur est non pas domptée, mais transformée.

II. — Est-il possible de vaincre l'humeur ?

On dit : « Que voulez-vous ? Je suis ainsi faite. Je ne puis me changer ! » — Dans le monde est-ce que vous ne vous pliez pas aux exigences mondaines ? Contrainte, dépendance même de la mode ! Et nous ne le ferions pas pour la perfection de notre âme, pour le salut, pour Dieu ? Sans doute impossible d'abolir notre personnalité en effaçant le trait de notre nature ; on ne peut demander que lent devienne vif, impressionnable devienne impassible et sec, cœur chaud devienne froid et dur, mélancolique devienne enjoué ; mais on peut demander qu'on réprime saillies, qu'on corrige aspérités. Il n'existe aucun prétexte légitime de n'y pas travailler et de se décourager.

III. — Comment corriger son humeur ?

1^o *Agir toujours par raison.* La raison est le flambeau divin qui doit régler humeur ; pas les caprices, pas sens et nerfs. Suivre surtout les inspirations de la foi.

2^o *Prendre les grands moyens d'amélioration morale.* Tant d'examens de conscience, de repentirs, de confessions, de grâces purifiantes, de communions bien faites n'agiraient pas sur la nature, la laisseraient la même?... — S'exercer surtout à pratiquer constamment la vertu opposée. Si l'humeur est emportée, violente : là douceur ; si triste, chagrine : l'affabilité ; si jalouse : les petits sacrifices et complaisances à autrui.

3^o *Recourir à son directeur.* Chercher ses lumières, provoquer ses conseils, demander son appui.

Cinquième jour. — Entretien du matin

LA RELIGIEUSE DANS LES CONSOLATIONS ET LES DÉSOLATIONS SPIRITUELLES

Chose étrange ! le christianisme recommande la joie et il béatifie les larmes : *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete* (Philip., iv, 4) ; et *Beati qui lugent.* (Matth., v, 5). Jésus-Christ demande que l'on prenne sa croix et qu'on le suive : *Qui vult venire post me, tollat crucem suam, et sequatur me* (Matth., xvi, 24) ; et il dit d'autre part que son joug est léger : *Jugum enim meum suave est et onus meum leve.* (Matth., xi, 30).

C'est que notre vie est un inexprimable mélange de souffrances et de joies : l'âme y passe sans cesse

par les alternatives de la joie et de la désolation spirituelles, qui sont également fécondes.

I. — Les consolations : le Thabor

I. — Il y a pour notre âme des jours de joie : esprit tranquille... allégresse intérieure... comme des voix qui chantent... Alors se renouvelle pour l'âme la scène du Thabor. (Matth., xvii ; Marc, ix).

Jésus-Christ prit avec lui trois de ses disciples : *Duxit illos in montem excelsum seorsum.* Là transformation : vêtements blancs, visage éclatant de beauté, voix céleste, entretien avec Moïse et Elie, et dans leur enivrement les apôtres disent : *Bonum est nos hic esse !* Mais non, il faut redescendre avec Jésus et monter bientôt au Calvaire. — La scène s'est renouvelée pour vous. a) Jésus vous a choisies et prises à l'écart. Vous n'êtes que quelques-unes : que d'âmes plus dignes restées dans le monde !... Il vous a menées à l'écart, tirées du tumulte, du bruit, pour s'entretenir avec vous, vous favoriser de visions célestes. b) Il vous a conduites sur une montagne élevée. Il vous a arrachées à la vie vulgaire, aux affaires, il vous a appelées sur les hauteurs de la perfection, de la vie religieuse, dans un air plus pur, plus près de Dieu. c) Et là, devant vous, *Jésus-Christ s'est transfiguré.* Il y a pour vous des lumières qui ne luisent pas pour d'autres. Est-ce qu'il ne rayonne pas, est-ce qu'il n'est pas beau dans le manteau blanc de sa pureté, de ses vertus ?... A certaines heures, dans vos communions, vous entendez des voix célestes, vous goûtez joies délicieuses. *Bonum est nos hic esse !* Ah ! qu'il fait bon avec lui ! Qu'il fait bon dans sa cellule et devant le tabernacle !... Ces grandes joies vous les avez goûtées dans un certain degré ; vous les goûtez souvent, si vous êtes ferventes.

II. — CES JOIES SONT LÉGITIMES. Saint Thomas dit de la joie : *Delectatio est de necessitate virtutis.* Saint Augustin : *Necesse est ut fiat homo beatus unde fit bonus.* Elles coulent de trois sources sacrées :

1^o *L'amour de Dieu.* Combien un regard, un sourire d'un ami peuvent nous rendre heureux !... Joies maternelles, conjugales, les grandes joies... Combien plus aimer Dieu et se sentir, se savoir aimé de lui !

2^o *La paix de l'âme.* Quand tout est dans l'ordre, pensées, affections, vie, il sort de notre âme une source intarissable de paix *quæ exsuperat omnem sensum.* (Philip., iv, 7). Aucun nuage dans son ciel !

3^o *L'espérance.* Le chrétien a des perspectives magnifiques : ciel, bonheur, vue de la beauté infinie, sa possession. Il chante avec les Israélites : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* (Ps., cxxi). *Spe gaudentes.* (Rom., xii, 12).

III. — ELLES SONT UTILES ET FÉCONDES. Non seulement elles réjouissent l'âme, lui donnent un avant-goût du ciel, mais elles la fortifient, lui donnent un courage invincible : une âme dilatée est prête à tous les sacrifices, ouverte à tous les

souffles d'En-Haut. Elles la recueillent : les grandes joies ont besoin de silence. — Aussi si la joie n'est pas l'essence de la piété, elle en est la fleur, le parfum ; si elle n'est pas la vertu, elle en est le signe. Sainte Thérèse ne voulait point au Carmel « de saintetés de mélancolie, » mais des âmes joyeuses, et elles l'étaient. Trait de Mgr Alvaro de Mendoza : « Crucifix, restez avec nous ! » Saint François de Sales : « Les saints tristes sont de tristes saints. » On dit que saint Martin ne fut jamais triste. Saint François de Sales écrivait à sainte Chantal : « Vous voulez être toute à Dieu, en voilà bien assez pour être toujours heureuse et contente. »

Donc acceptez-les et bénissez Dieu quand il vous les envoie... Cependant ne croyez pas pour cela être des saintes. Il pourrait y entrer une part de tempérament, d'illusion... Ne pas oublier d'aîlleurs que nous devons aimer Dieu pour lui-même et que l'amour se prouve surtout par le sacrifice... En descendant de la montagne, Jésus parlait de sa Passion ; du Thabor on aperçoit toujours le Calvaire, et la joie qui a Dieu pour auteur est bientôt remplacée par le sacrifice.

II. — Les désolations : Gethsémani

I. — Jésus n'est plus dans le rayonnement, dans la joie, mais dans l'obscurité... La nuit est venue... au jardin... Il prie... Il va et vient, inquiet... *Procidit in faciem suam... Cœpit contristari et mœstus esse... Cœpit pavere et tædere... Tristis est anima mea usque ad mortem...* Son sang coule de tous ses membres, la terre en est arrosée... Et cependant, il se soumet à tout : « O mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! *Verumtamen... non mea voluntas... sed tua fiat!* » Il voit la croix, il voit clous, épines, il voit la fuite de ses disciples, il entend les cris de la foule... tout, tout. Il voit la mort, pas telle que la rêverait la nature, adoucie et tranquille, mais sanglante... Et cependant : *Non sicut ego volo, sed sicut tu...*

Voilà votre modèle. Vous avez connu ces tristesses, ces dégoûts, ces terreurs : le calice débordait... Il vous fallait sacrifier position, emploi, éprouver oubli, contradiction, sécheresse, dégoût...

II. — Que faut-il donc faire dans ces heures d'angoisse ?

1^o Il faut prier. Priez, priez : *Orate... Si possibile est, transeat a me calix iste...*

2^o Ensuite il faut vous soumettre. Après avoir prié, ne retirez pas les lèvres du calice... Après ? *Verumtamen, non mea voluntas, sed tua fiat...* Après, soumettez-vous, et adorez les desseins de Dieu.

Vous êtes venue à la chapelle, au pied du tabernacle. Là du moins il y est... Non, il semble être absent...

Vous êtes venue à la table sainte, vous l'avez reçu. Il semble que son cœur va réchauffer le vôtre... Non, on dirait que son cœur est glacé... Alors, abattement, sombres réflexions, inquiétudes...

3^o Alors surtout, *agissez vigoureusement*. N'abandonnez pas un exercice, pas une communion. Regardez votre modèle. Lui, tout à l'heure timide, il succombait ; maintenant il se relève. Frayeurs se dissipent. Plus de regret, plus de plainte... Tout à l'heure il disait : *Non potuistis una hora vigilare mecum*. Maintenant : *Dormite jam et requiescite*. Plus besoin d'appui humain. Il va de l'avant : *Surgite, eamus*. Empressé d'aller au devant de Judas, des supplices, de la croix. Ne reste plus à l'écart, va vers les bourreaux : *Quem queritis ? Ego sum*. Refuse qu'on le défende, et puis devant Caïphe, Hérode, Pilate, intrépide et fier.

Mes Sœurs, *Surgite, eamus !* — *Surgite* : Pas de torpeur ni d'hésitation. *Eamus* : Marchons au Calvaire, c'est-à-dire au travail, à l'humiliation, à la tentation, au mépris. C'est la voie douloureuse, mais son prolongement est au ciel.

Cinquième jour. — Entretien du soir

LA RELIGIEUSE ET LA FIDÉLITÉ AUX RÈGLES DE SA CONGRÉGATION

Tout être a sa loi : jours, nuits, astres, mers, âmes aussi... Ames chrétiennes, âmes religieuses, vie pas abandonnée au caprice. Elles ont les règles générales de la morale chrétienne, les règles générales de la vie religieuse fixées par l'Eglise, et les règles particulières à leur institut... Je veux vous dire les motifs de bien observer ces règles.

I. — Motifs de cœur

1^o *Reconnaissance envers Dieu*. Déchargées du soin de régler vous-mêmes votre conduite, de vous diriger. — Quelles que soient vos lumières, votre piété, vous eussiez éprouvé des anxiétés pour connaître volonté de Dieu. La liberté eût constitué pour vous un péril... Ici tout est réglé. Sûres, en étant soumises, de plaire à Dieu. Pas d'indécision ; du matin au soir sécurité. Heureuses captives, aimez vos chaînes !

2^o *Sécurité de conscience*. En soi, ces règles n'obligent pas comme un précepte divin ou comme les vœux. Leur infraction ne constitue pas en elle-même une faute mortelle. Mais cette infraction peut venir d'un principe mauvais : mépris de la règle, immortification, curiosité, animosité, esprit de censure ; et peut avoir un mauvais effet : scandaliser vos sœurs. Or, tout cela est un péché. La délicatesse de conscience oblige à observer vos règles.

3^o *Délicatesse d'amour*. L'amour va au delà du précepte...

II. — Motifs de raison

1^o Vous avez embrassé un état de perfection. Il faut y faire des progrès. La régularité en sera la source féconde. Elle vous fera pratiquer la morti-

fication de tous les instants : *Mea maxima poenitentia vita communis*. (B. Berkman).

2^o La règle vous unit à Dieu, car tout y est combiné, oraisons, prières vocales, lectures, examen, pour porter, ramener sans cesse vos âmes vers Lui.

III. — Motifs d'intérêt

1^o *Mérites acquis*. Si caprice et indépendance : vie perdue. Si en tout volonté de Dieu, exprimée par la règle : mérites incalculables.

2^o *Bonheur*. Si vie dérégulée : troubles et retours amers. — *Sérénité, paix* : fruit de l'ordre. — *Grâce et onction* : plus une âme est généreuse, plus Dieu l'est ; sinon, ni suc, ni saveur : oraison omise, communion tourne à dégoût, prière fatigue. L'amour, au contraire, adoucit et allège tout.

3^o *Union*. Si supérieure est obligée de faire observations, reproches, peut-être le cœur se resserrera, le respect diminuera, petites plaintes, murmures... Si compagne plus fervente, elle vous devient un reproche vivant, d'où petites aigreurs, antipathies... Règle est le lien des esprits, des cœurs. Sans elle, petits partis ; on se fait réciproquement souffrir.

Dernier entretien

LES RELIGIEUSES DOMINICAINES GARDE - MALADES DES PAUVRES

Je vous ai dit grandeurs et beauté de vocation religieuse, montré sublime idéal de perfection, indiqué moyens de l'atteindre, vertus qui en sont la reproduction. Je n'ai pas achevé. Vous n'êtes pas seulement religieuses. Dans la grande armée de la charité vous avez votre place, vos fonctions. C'est la beauté de l'Eglise catholique : elle a des institutions qui répondent à tous les besoins. Toutes sont belles, parce que toutes sont des faces de la charité, des inspirations du cœur du Christ.

Quelle est votre mission, à vous ? Quelle en est la beauté ? Comment la remplir ? Je ne ferai que commenter vos titres et votre devise.

I. — Vos titres

1^o *Vous êtes les Petites Sœurs*. J'admire ce qualificatif. Quand on doit soulager les misères, on ne fait pas sonner ses titres, on n'étale pas ses richesses, ce serait une insulte au malheur ; l'amour se voile, l'amour s'abaisse ; pour venir dans la mansarde de notre cœur, Jésus-Christ se cache sous voile léger, fragile, d'un peu de pain ; pour aller dans mansarde des pauvres, vous devez vous voiler sous un titre modeste et envelopper l'amour dans l'humilité.

2^o *Les Petites Sœurs dominicaines*. Vous êtes nées d'hier, mais vous vous rattachez à un grand ordre religieux.

a) Vous avez vu quelquefois au pied d'un arbre

vigoureux une jeune pousse, un rejeton qui vient de percer la terre. La sève gonfle ses branches : d'où vient-elle ? Des racines puissantes de cet arbre majestueux. Ainsi de vous. Ce grand arbre a trop de sève ; il vient de faire jaillir une pousse nouvelle... Vous devez être heureuses et fières, parce que, nées d'hier, vous avez derrière vous six siècles de gloire ; parce que vous êtes l'ordre privilégié de Marie ; parce que vous avez au ciel une phalange de saints qui prient pour vous, veillent sur vous, vous provoquent ; heureuses et fières parce qu'il y a dans tout l'ordre une circulation de vie, parce que vous participez aux prières, aux mérites d'une grande famille religieuse ; heureuses et fières parce que vous êtes associées à l'œuvre rédemptrice confiée à votre ordre.

Quelle est-elle, mes Sœurs ? La plus belle, la plus sublime qui puisse être confiée à une créature. Vous êtes appelées à racheter les âmes par l'apostolat. Il y a l'apostolat de la parole, il éclaire l'esprit ; il y a l'apostolat du bien, des œuvres, de la charité, et en vérité c'est le plus beau.

b) A ce titre, votre vertu c'est le zèle. Vous devez avoir une haute idée des âmes, une sainte passion de leur salut. Les âmes, vous savez ce qu'elles sont, filles de Dieu, son image. Vous savez que Dieu, pour les créer, se regarda lui-même, qu'il se prit pour modèle. Elles sont un souffle de sa poitrine ; elles sont sorties de son cœur. Vous savez que pour elles, Jésus-Christ a quitté le ciel, est monté sur une croix, que pour elles il demeure captif d'un immortel amour dans l'Eucharistie. Elles font ses délices : il serait mort et il mourrait, au besoin, pour une seule d'entre elles. Il veut en faire sa compagnie au ciel. Pour elles il demande à ses vierges de prier, à ses martyrs de mourir, à ses docteurs d'écrire, à ses apôtres de parler, à ses prêtres d'offrir sa chair et son sang... Il vous demande de prendre part à cette croisade, de vous associer à ces efforts, à cette œuvre. Glorifier Dieu, sauver les âmes, envoyer au ciel des pécheurs qui viendront à votre rencontre quand vous entrerez au paradis, qui mettront à vos pieds leur couronne pendant l'éternité : peut-il y avoir mission plus sublime, honneur plus grand, joie plus douce ? A cette seule pensée, votre cœur ne doit-il pas tressaillir et le feu du zèle s'y allumer ?

3^o Vous êtes les Dominicaines garde-malades. Vous n'allez pas, vous, à l'humanité qui rit, qui s'amuse, qui s'étourdit dans le plaisir. Vous allez à l'humanité qui souffre, qui pleure, à l'humanité que brise la douleur, que brûle la fièvre ; vous allez entendre ses gémissements, ses sanglots, voir ses privations, assister à son agonie... Encore si vous n'alliez qu'à des corps brisés par la souffrance, mais non, les âmes sont plus malades que les corps. Vous allez à des âmes malades : à des esprits troublés, à des esprits où la foi vacille, où elle est éteinte ; vous allez à des cœurs aigris où

fermente l'envie, où bouillonne la révolte, à des âmes blessées par le contraste de leurs privations et des jouissances dont elles sont les témoins, tourmentées par des rêves insensés, maudissant la société et blasphémant Dieu... Oh ! comme votre mission grandit ! Vous allez panser ces plaies physiques et ces plaies morales ! Vous allez porter le baume sur toutes ces blessures, vous allez être les auxiliaires du médecin et du prêtre.

40 Vous êtes les Dominicaines *garde-malades des pauvres*. Nulle part la souffrance n'est douce. Sous les lambris dorés, dans les palais, la nuit est aussi longue à la douleur que sous le chaume, et les mille maladies qui torturent le pauvre corps se font autant sentir au riche qu'au pauvre... Mais, quelle différence pourtant !... Le riche, lui, il a un linge blanc, des boissons rafraîchissantes, du feu plein le foyer, mille douceurs à son chevet. Il est entouré de sa famille qui n'a d'autres soins, d'autres soucis que lui, qui n'est pas appelée loin de son lit par le travail ; il a des amis qui l'entourent... Le pauvre, lui, il est seul ! Seul, avec la souffrance, seul avec son découragement, seul avec la vue d'une femme, d'un enfant qui souffrent, qui manquent de tout, qui auraient besoin de lui, de son travail pour vivre et qui, s'il meurt, seront sur le pavé. Il est seul avec ses prévisions sinistres : il n'a pas de remèdes, pas de bois, pas de pain, pas de sympathie, pas d'amour !... Et vous, vous allez à lui ; et vous, vous allez lui porter ce qui lui manque : vous allez lui sourire, vous allez lui prodiguer les attentions délicates, vous allez, comme les anges de la miséricorde, lui prouver qu'il y a encore des cœurs qui l'aiment et que Dieu ne l'a pas abandonné. Ah ! quel rôle digne du cœur d'une femme, d'une chrétienne, d'une religieuse !

Voilà vos titres, voilà votre mission, peut-on rien entrevoir de plus beau ?

Cette mission que vos titres révèlent comme si *sublime*, elle est *féconde* aussi. Il est impossible que le cœur ne se rende pas. L'intelligence est souvent obscurcie par l'ignorance, les lectures. La religion est souvent défigurée par la calomnie, les objections la voilent. Vous pouvez, vous, la faire resplendir. — Le pauvre ne lit plus les livres qui en parlent ; soyez son livre vivant. Devant vous, devant ses secondes mères, il reconnaîtra que la religion est vraie.

La vérité viendra dans la charité. L'esprit sera vaincu par le cœur. Vous ouvrirez au prêtre la porte des mansardes et aux malades la porte du ciel. D'ailleurs pas expérience à faire : faite. Vous avez déjà votre glorieuse histoire, c'est l'histoire des miséricordes de Dieu. Ecrivez-la. Les anges en font le double en lettres d'or. Quels retours ! Quels triomphes !

II. — Votre devise

La voici : *Charitas gratis et gratiose*. Comment la remplir ?

I. CHARITAS. — a) Votre charité doit être *d'abord surnaturelle*. Elle suppose les vues de la foi.

Pour aimer le pauvre, il faut croire à sa *grandeur*. Cet être infime, dédaigné, repoussant, couvert de haillons, *Jésus-Christ l'a aimé*. Il a voulu lui ressembler. Il a voulu naître pauvre, vivre pauvre, travailler pour gagner son pain... *Jésus-Christ se cache en lui*. Le pauvre a une âme faite à l'image de Dieu, baignée dans le sang de Jésus-Christ, mais il a de plus avec lui une union mystérieuse. Ce qui se passera aux grandes assises du monde : « J'ai été pauvre et vous m'avez visité... J'ai eu faim, et vous m'avez rassasié... Venez ! »

Il est grand, le pauvre, donc *beau*. Je comprends qu'il ait été aimé, respecté ; que des rois, déposant leur couronne, se soient agenouillés à ses pieds, que les saints aient baisé ses plaies.

Ah ! portez-lui ces deux choses : *respect* pour sa dignité, *amour* pour sa beauté. Le respect, il ne le connaît pas : on le dédaigne. L'amour pur, délicat, virginal : il n'en a jamais goûté la douceur. Portez-lui ce breuvage enchanté, ce breuvage divin, et vous adoucirez ses souffrances. Vous en ferez ce que vous voudrez. Vous serez triomphantes. Vous porterez au pauvre des secours matériels, pas d'or, mais joie, rayon de soleil ; vous lui porterez Dieu. Il le reconnaîtra en vous. O mes sœurs, que c'est beau ! Vous serez des Christs vivants !

b) En même temps, votre charité sera *discrète*. Sans doute vous ne précipiterez rien. Contentez-vous, à moins qu'il n'y ait nécessité, à moins que le malade ne soit à l'agonie, de vous dévouer, de prodiguer les industries du zèle : votre dévouement parlera, votre éloquence muette sera efficace, et doucement, suavement, comme la fleur sous le rayon du soleil, leur âme s'ouvrira à l'amour de Dieu.

II. CHARITAS GRATIS. — Votre charité sera gratuite. Elle l'est et doit l'être doublement. a) Elle est gratuite *parce que vous n'acceptez pas de salaire*. Vous, des salariées ! Non, jamais ! Là est votre prestige, votre beauté ; vous êtes les Sœurs du pauvre. Le riche a les siennes, qu'il les rétribue. Vous, vous donnez, vous ne recevez rien. Votre force est dans votre désintéressement.

— b) Votre charité doit être gratuite dans un autre sens. D'ordinaire vous serez récompensées par le retour des âmes à Dieu. Jouissez aussi de la reconnaissance des cœurs attendris. Mais enfin si la reconnaissance se faisait attendre, si on répondait (au début surtout) à vos soins par des indécidables, des exigences (la mauvaise éducation et la souffrance expliquent tant de choses !), redoublez d'attentions, que votre amour grandisse avec les ingratitude et, comme Dieu, vous aurez la gloire d'un amour tout à fait désintéressé.

III. CHARITAS GRATIOSE. — Enfin que votre charité soit gracieuse ! Qu'elle consiste non seulement dans votre dévouement, mais dans la manière dont il s'offre. Que cette grâce aimable soit dans

vosre physionomie, dans vosre sourire, dans le ton de vosre voix, dans la douceur de vosre main, et alors cette belle fleur de charité aura tout son parfum, vosre dévouement tous ses charmes vainqueurs.

Ah ! mes Sœurs, s'il en est ainsi, si vous êtes dignes de vos titres, si vous réalisez vosre devise, non seulement vous ferez du bien au pauvre, mais celui-ci vous en fera à vous-mêmes. Il sera pour vous une lumière, il sera un dogme vivant, une doctrine incarnée. Il vous rappellera que nous sommes des êtres déchus, que la terre n'est pas le paradis. Il entretiendra en vous la pitié, les sentiments les plus délicats du cœur. Il vous rappellera par ses souffrances et ses larmes la nécessité du sacrifice. Il vous fera rougir de vos molleses, il vous prêchera l'immolation.

Le P. Lacordaire dit de saint Dominique qu'il naquit d'un regard d'amour. O mon Dieu, ce regard d'amour vous l'avez arrêté sur cette contrée, sur ce lieu où je parle ! Vous en êtes nées, mes Sœurs. Ah ! que ce regard divin ne se relève pas, qu'il se repose sur la France et qu'il en naisse des légions d'âmes qui viennent grossir vos rangs, multiplier les secours pour la souffrance et étendre le royaume de Dieu !

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XV

LE SACREMENT DE PÉNITENCE

(*Ses raisons*)

*Quorum remiseritis peccata,
remittuntur eis.*

A qui vous remettrez les péchés,
les péchés seront remis.

(Jean, xx, 23).

C'est en ces termes que Notre-Seigneur institua le sacrement de Pénitence et donna à ses apôtres le pouvoir de pardonner les péchés. Après avoir par le baptême, par la confirmation et par l'Eucharistie donné à l'homme le moyen de naître à la vie surnaturelle, d'y grandir et de s'y conserver, le divin Sauveur, riche en miséricorde, connaissant la faiblesse de notre nature, a préparé dans le sacrement de Pénitence un remède pour appliquer les mérites de sa mort à ceux qui après le baptême tomberaient dans le péché, véritable maladie de l'âme. — Dieu veut l'homme : c'est pourquoi il l'a créé ; c'est pourquoi, après le premier péché, il l'a racheté ; c'est pourquoi dans le cours des siècles il le poursuit de sa miséricorde, ne lui demandant après de nouveaux péchés qu'un repentir sincère pour lui pardonner ; c'est pourquoi Jésus-Christ lui facilite ce pardon par le sacrement de Pénitence. Il semble que Dieu

ait fait, à notre bénéfice, ce raisonnement : « A quoi servirait à l'homme de naître, s'il n'était racheté ? A quoi servirait à l'homme d'être racheté, s'il ne devait plus jamais être pardonné ? » — Arrêtons-nous, mes enfants, à considérer : 1^o pourquoi Dieu pardonne à l'homme pécheur ; et 2^o pourquoi Jésus-Christ a voulu que ce pardon soit donné par un sacrement.

I. — a) Pourquoi Dieu pardonne à l'homme ? Pour donner une preuve de la liberté de ses actes divins. Il a puni l'ange coupable sans rémission, laissant le champ libre à sa justice, parce qu'il l'a voulu. Il a ouvert devant l'homme pécheur les voies de la miséricorde pour lui pardonner, parce que cela lui plaît. Le péché de la créature ne peut enchaîner la liberté du Créateur. La justice et la miséricorde sont deux perfections divines. Dieu les manifeste séparément ou simultanément selon les desseins de sa sagesse, que nous ne pouvons comprendre et que nous n'avons pas le droit de discuter.

b) Pourquoi Dieu pardonne à l'homme ? Parce que l'homme est faible et que Dieu, qui sait de quel limon il a été formé, a pitié de sa faiblesse. — Parce que l'homme a pu, par l'expiation d'un homme, de Jésus Homme-Dieu, offrir à Dieu une compensation égale et même supérieure à son offense, ce que l'ange coupable n'a pu faire.

c) Pourquoi Dieu pardonne à l'homme ? Parce que la rémission des péchés est une œuvre d'une dignité infinie ; car « la miséricorde de Dieu est en rapport de sa grandeur » (Eccli., II, 23), et il manifeste sa toute-puissance surtout en compatissant et en pardonnant. Sa bonté ne saurait être parfaite si elle était vaincue par notre malice. — Parce que la rémission des péchés, prix du sang de Jésus-Christ, est le souverain don de Dieu, ce qui fait dire à saint Augustin que la justification du pécheur est une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre. — Parce que la rémission des péchés est de la part de Dieu une œuvre de justice. C'est saint Jean qui l'affirme : « Si nous confessons nos péchés, dit-il, Dieu est fidèle et juste pour nous les remettre et nous purifier de toute iniquité. » Œuvre de justice vis-à-vis de lui-même, parce qu'il a promis le pardon au pécheur repentant, et que la clémence sied bien à sa bonté ; œuvre de justice vis-à-vis de Jésus-Christ, qui nous a mérité ce pardon au prix de son sang ; œuvre de justice vis-à-vis de nous, qui par le repentir et l'aveu de nos fautes lui offrons une satisfaction, insuffisante sans doute, mais réelle et pour lui acceptable. — Voilà pourquoi Dieu pardonne à l'homme.

II. — Disons maintenant pourquoi Jésus-Christ a voulu que cette miséricorde s'exerçât par un sacrement. a) C'est d'abord pour nous donner une assurance de pardon. Tout sacrement étant un signe sensible de la grâce, celui qui le reçoit avec la conscience de ses bonnes dispositions, trouve dans la matière et la forme du sacrement la douce assurance de la grâce qui lui est accordée ;

et pour appliquer ceci à la Pénitence, le pécheur pénitent reconnaît dans l'absolution du prêtre la voix de Dieu qui fait écho à la voix de sa conscience, et qui pendant que celle-ci dit : « Je me repens, » lui répond : « Je te pardonne. » Ah ! il n'en était pas ainsi dans l'ancienne loi. Avant Jésus-Christ, en dehors de David à qui le prophète Nathan put dire : « Dieu t'a pardonné ton péché, » on chercherait inutilement dans tout l'Ancien Testament une si consolante assurance donnée à un de ces pécheurs qui, à la suite d'Adam et d'Eve, avaient reconquis le droit au ciel par le repentir, la pénitence et l'espérance du Rédempteur promis.

b) Un autre motif de l'institution du sacrement de Pénitence, c'est pour nous rendre le pardon plus facile en suppléant à l'imperfection de nos dispositions, à l'insuffisance de notre repentir, par une application plus large et plus spéciale des mérites du divin Sauveur ; et, pour parler le langage du catéchisme, là où avant Jésus-Christ, sans le sacrement, la contrition parfaite était nécessaire, maintenant avec le sacrement de Pénitence la contrition imparfaite est suffisante.

Reconnaissons en cela combien le divin Sauveur Jésus aime nos âmes. Il semble qu'il les veuille à tout prix. Il ne se contente pas de leur ménager un aliment dans l'Eucharistie, il leur donne un remède dans la Pénitence. — Mes enfants, ne péchez pas ; mais si vous péchez, souvenez-vous que notre bon Sauveur a mis le remède à côté du mal. Ne laissez pas périr votre âme, que Jésus-Christ poursuive même dans ses égarements, qu'il veuille ramener et fixer dans le chemin du ciel.

XVI

LA CONTRITION

Cor contritum, Deus, non despiciet.

O Dieu, vous ne rejeterez pas un cœur contrit.

(Ps., L, 19).

« Les trois actes du pénitent, savoir : la contrition, la confession et la satisfaction, sont la matière du sacrement de Pénitence, » dit le Concile de Trente. — Parlons aujourd'hui de la contrition.

I. — Disons d'abord quelle est sa nature. En deux mots, c'est une douleur de l'âme et une détestation du péché commis, avec la résolution de ne pas pécher à l'avenir. Douleur de l'âme, que saint Paul appelle une tristesse selon Dieu et dont il dit : « La tristesse selon Dieu opère la solide pénitence qui nous sauve. » Détestation du péché en tant qu'il offense Dieu, qu'il est le mal de Dieu. Résolution de ne plus pécher, parce que détester le péché et vouloir encore le commettre, sont deux dispositions de la volonté incompatibles et contradictoires.

Tout ceci est de l'essence de la contrition. Mais

dans cette tristesse de l'âme, dans cette détestation du péché, dans cette contrition, il y a selon les motifs d'où elle procède, des degrés qui lui donnent une valeur plus ou moins grande devant Dieu. C'est ce qui fait distinguer deux sortes de contrition. — L'une qui est la contrition proprement dite, appelée pour cela contrition parfaite, fait détester le péché en tant, dit saint Thomas, qu'il est le souverain mal. Elle procède de la charité parfaite. C'est l'état d'une âme qui, sous l'impulsion de la grâce, s'attriste d'être en opposition avec la sainteté, avec l'infinie perfection, avec l'adorable et toute-puissante volonté de Dieu ; en un mot, l'état d'une âme qui considère son péché plutôt en Dieu qu'en elle-même. — Une seconde forme de contrition est appelée attrition ou contrition imparfaite. Elle procède, dit le même saint Thomas, d'un motif différent de la charité, quoique surnaturel, c'est-à-dire qu'elle ne procède pas du seul amour de Dieu aimé pour lui-même. C'est l'état d'une âme qui, se considérant à la lumière de la grâce, voit le triste point où l'a réduite le péché, les ravages qu'il a exercés en elle, les biens spirituels qu'elle a perdus, les châtiments qu'elle a mérités et dont elle est menacée au jugement de Dieu ; à cela se joint le sentiment de la justice et de l'équité de Dieu qu'elle reconnaît et qu'elle adore, et enfin l'espoir du pardon fondé sur la miséricorde divine et sur les mérites infinis de Jésus-Christ notre Sauveur.

Ces deux formes de la contrition ne sont point incompatibles, et si d'une part la seconde au moins est indispensable pour le sacrement de Pénitence, si d'autre part la première est d'autant plus désirable qu'elle suffit pour le pardon des péchés, même en dehors du sacrement, avec le seul désir de le recevoir, il est vrai aussi que les motifs sur lesquels l'une ou l'autre contrition est fondée peuvent parfaitement s'associer dans l'âme du pécheur. Par suite, celui-ci pour assurer son repentir agira toujours prudemment en s'efforçant de l'établir en même temps et sur l'amour et sur la crainte de Dieu.

II. — La contrition est nécessaire au sacrement de Pénitence dont elle est la matière, comme l'eau qui est la matière du baptême est nécessaire à ce sacrement. On pourrait appeler la contrition les pleurs de l'âme qui lavent son péché ; ce regret, ce repentir, ces pleurs de l'âme sont aussi nécessaires pour la purifier que l'eau pour blanchir un vêtement souillé. Ici trouve sa place la réflexion d'un vieux prédicateur : « Si vous me dites du plus méchant homme : Il est mort sans viatique, sans confession, sans extrême-onction, je ne pourrai point dire : Il est damné ; car il a pu se repentir, Dieu seul le sait. Si au contraire d'un chrétien confessé, communiqué, administré, on pouvait dire (ce que Dieu seul aussi peut savoir) : Il est mort en péché mortel sans contrition, on devrait croire qu'il est sûrement damné ; car il est mort dans l'amour du péché, conséquemment dans la haine de Dieu. »

Cette contrition nécessaire doit nécessairement porter sur chacun des péchés mortels, par cette simple raison que le malade atteint de plusieurs maladies mortelles ne peut échapper à la mort s'il ne guérit pas de toutes sans exception. A quoi sert de guérir la tête et le cœur, s'il se trouve dans un autre organe une cause de mort inévitable ? A quoi sert de regretter les péchés d'orgueil, de luxure ou de paresse, si l'avarice ou l'envie laissent dans l'âme un germe de damnation ? Du reste, est-il possible de regretter d'une contrition vraie et surnaturelle un péché qui offense Dieu gravement, et de ne pas regretter un autre péché qui l'offense également d'une manière grave ? Evidemment une telle contrition serait aussi fausse que celle qui consisterait à regretter d'avoir offensé Dieu dans le passé, tout en étant disposé à l'offenser dans l'avenir. — Et de vrai, il y a une fausse contrition qui peut tenir le pécheur dans l'illusion, tromper le confesseur et ceux qui comme lui ne lisent pas au fond des cœurs, ce qui n'est donné qu'à Dieu. Pour le comprendre, rapprochons deux exemples de contrition cités dans la sainte Ecriture, et terminons par là.

Saül et David furent l'un et l'autre élus de Dieu et faits rois d'Israël. Tous deux péchèrent gravement et en furent repris, David par le prophète Nathan, Saül par le prophète Samuel. Tous deux avouent leur faute avec confusion en disant : *Peccavi*, j'ai péché. Or, mes enfants, David est pardonné et le prophète lui en donne l'assurance de la part de Dieu, qui au contraire rejette Saül et défend à Samuel de pleurer sur lui. D'où vient cela ? C'est que Saül en avouant sa faute avait plus de souci de ses intérêts que de l'offense faite à Dieu, et disait au prophète : « J'ai péché, mais sauve mon honneur devant le peuple ; » sa contrition était fausse. Quant à David, se reconnaissant coupable en toute humilité, il acceptait franchement la pénitence et le châtiment mérités ; sa contrition était vraie et efficace.

Trop souvent pécheurs, mes enfants, que la contrition sincère de David soit le modèle de la nôtre, et comme lui nous serons pardonnés.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

e

Matière et forme des sacrements

1

Nature de la matière et de la forme

— *Déjà, en expliquant d'une manière générale la nature des sacrements de la loi nouvelle,*

nous avons indiqué ce qui constituait le signe sacramentel. Cette simple indication suffisait alors. Il nous faut la reprendre aujourd'hui et l'approfondir davantage, afin que vous n'ignoriez rien de ce qui regarde cet important sujet.

Appliquez bien votre attention à ce que nous allons dire.

Voyons, Paul, combien y a-t-il de signes sensibles dans chaque sacrement ?

— Il n'y a qu'un signe sensible dans chaque sacrement.

— *N'a-t-il pas été dit, cependant, que dans l'administration des sacrements on employait des choses et des paroles ?*

— En effet. C'est que le signe sensible, dans les sacrements, est formé d'un double élément. Mais s'il y a deux éléments, le signe est unique.

— *Vous avez vu administrer plusieurs fois le saint Baptême. N'avez-vous pas remarqué que le prêtre avait accompli plusieurs actes tout en prononçant à chacun de ces actes des paroles différentes ? N'est-ce pas la preuve qu'il y a plusieurs signes bien distincts dans ce sacrement ?*

— Non ; car sauf un, savoir, l'infusion de l'eau, tous ces actes, comme les paroles qui les accompagnent, ne sont pas essentiels au sacrement, qui pourrait exister sans eux.

— *Comment appelle-t-on ces actes qui ne sont pas essentiels ?*

— Ce sont de simples cérémonies sagement établies par l'Eglise, mais qui se distinguent entièrement du rite même du sacrement déterminé par Notre-Seigneur.

— *Vous avez dit que le signe sensible dans les sacrements était formé de deux éléments. Comment le savez-vous ?*

— Je le sais par l'enseignement du concile de Florence, qui a déclaré que « tout sacrement se compose de matière et de forme : de choses comme matière et de paroles comme forme. »

— *Quel sens attachez-vous à ces deux termes différents de matière et de forme ?*

— La matière est la partie du signe sacramentel moins déterminée, moins précise dans sa signification, apte toutefois à signifier, à symboliser telle grâce, par exemple : l'onction faite avec l'huile sainte. Cette onction peut signifier par elle-même ou une consécration ou un remède surnaturel.

— *Et la forme ?*

— La forme détermine et spécifie cette signification : par exemple, si, en faisant à quelqu'un une onction avec l'huile sainte, le prêtre dit : « Que Dieu vous guérisse, » ou quelque chose d'équivalent, on comprend clairement, et sans qu'il puisse y avoir de doute, que dans ce cas il s'agit d'un remède surnaturel et non pas d'une consécration.

— *Ne pourriez-vous pas, avec saint Thomas, montrer qu'il convenait et à la nature du Verbe incarné, auteur de la sanctification, et à la nature de l'homme sanctifié, que les sacrements soient composés d'une matière et d'une forme ?*

— Oui ; car, d'une part, dit saint Thomas, de même que le Verbe de Dieu s'est uni à une chose sensible par le mystère de l'Incarnation, ainsi dans les sacrements on joint la parole, ou le verbe, à la chose sensible.

Quant à l'homme, comme il est composé d'une âme et d'un corps, le remède sacramentel répond à sa nature, puisqu'il touche le corps au moyen de la chose sensible, et que la parole fait pénétrer dans l'âme la foi au sacrement.

§ 1^{er}

Matière des sacrements

— *Quel est, Jules, le premier élément du signe sensible dans les sacrements ?*

— C'est la matière.

— *Qu'est-ce donc que la matière sacramentelle ?*

— La matière sacramentelle est une substance matérielle, une chose, exemple : l'eau, le pain, ou bien dans certains cas une action, exemple : une proposition, une accusation, laquelle peut, par la volonté divine, devenir partie essentielle d'un sacrement.

— *Quelles sont les choses ou éléments empruntés à la nature, qui peuvent être matière des sacrements ?*

— Il y en a cinq : l'eau, l'huile, le pain et le vin, et ce que l'on appelle les instruments dans le sacrement de l'Ordre.

— *Que remarquez-vous en général dans le choix de ces éléments comme matière des sacrements ?*

— C'est qu'ils sont d'un usage commun et universel, comme les sacrements dont ils sont la matière.

— *Que remarquez-vous encore ?*

— C'est que ces éléments, par leur caractère même, ont une signification très claire et parfaitement à la portée de toutes les intelligences.

— *Ce qui vous prouve ?*

— La sagesse et la bonté infinie du divin auteur des sacrements, qui n'a voulu priver aucun de ses enfants de ces grands et indispensables moyens de salut.

— *Vous avez dit que la matière des sacrements pouvait être en certains cas non une chose même, mais plutôt une action extérieure. Quelles sont ces actions aptes à devenir matière sacramentelle ?*

— On en désigne trois, savoir : l'imposition des mains, l'accusation des péchés et le contrat de mariage.

— *Maintenant, dites-nous quelle distinction est faite relativement à la matière des sacrements ?*

— On distingue la matière éloignée et la matière prochaine.

— *Qu'appellez-vous matière éloignée ?*

— J'appelle matière éloignée, la chose considérée en elle-même, apte à devenir élément sacramental, par exemple l'eau, le pain et le vin, etc.

— *Qu'appellez-vous matière prochaine ?*

— C'est cette même matière considérée au moment où elle est appliquée au sujet du sacrement.

— *Par exemple ?*

— Par exemple : l'eau naturelle est la matière éloignée du Baptême, l'infusion de l'eau au moment où le sacrement est administré est la matière prochaine.

§ 2

Forme des sacrements

— *Quel est le deuxième élément qui concourt à former le signe sensible dans les sacrements ?*

— C'est la forme.

— *Qu'est-ce que l'on entend par forme en général ?*

— On entend par la forme d'un objet ce qui vient spécifier la matière, d'elle-même indifférente à devenir telle chose plutôt que telle autre. Par exemple, un bloc de marbre extrait de la carrière est une matière brute dont on peut indifféremment faire une table, un monument, une statue ; c'est la forme qu'on lui donnera qui en décidera.

— *En quoi consiste la forme sacramentelle ?*

— Elle consiste dans les paroles que le ministre du sacrement prononce en appliquant la matière, ou dans l'équivalent de ces paroles.

— *Que faut-il penser de l'opinion des protestants, savoir, que les paroles sacramentelles ne sont que concionatoires et ne servent qu'à exciter la foi des auditeurs, comme le ferait un sermon, ou d'après d'autres ne sont que promissoires, ne devant être regardées que comme des sceaux purement matériels auxquels est attachée la promesse divine de la grâce ?*

— Que c'est une opinion fautive et opposée à la vraie doctrine enseignée par l'Eglise catholique.

— *Quelle est donc, d'après l'enseignement de l'Eglise, l'efficacité propre de la forme sacramentelle ?*

— L'Eglise enseigne que la forme des sacrements est vraiment et proprement consécatoire, et non concionatoire ou promissoire.

— *Qu'est-ce à dire ?*

— C'est-à-dire que les paroles sacramentelles prononcées en même temps que se fait l'application de la matière produisent réellement avec celle-ci le sacrement lui-même.

— *On a dit, avec raison, que la sagesse divine se manifestait dans le choix des éléments qui constituent la matière des divers sacrements. Ne peut-on faire la même remarque en ce qui concerne la forme ?*

— Oui ; car cette forme se distingue toujours par deux caractères très particuliers, savoir : une parfaite clarté, et une extrême brièveté qui en peu de mots renferme un sens aussi précis que complet.

— *D'où vous concluez ?*

— Qu'il faut voir une marque singulière de l'institution divine des sacrements, dans les caractères mêmes qui distinguent la forme sacramentelle.

— *De plus ?*

— De plus, la brièveté de la forme éloigne les causes de nullité dans l'administration des sacrements, qui résulteraient de formules trop longues et plus difficiles à retenir.

— *J'ajouterai, mes enfants, que cela nous montre une fois de plus combien Notre-Seigneur s'est plu à faciliter la réception des sacrements et a témoigné son grand désir de voir tous les hommes recourir avec empressement à ces sources largement ouvertes de la grâce.*

2

La matière et la forme des sacrements ont été instituées par Notre-Seigneur Jésus-Christ

— *Quel est, Marie, l'auteur des sacrements ?*

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a institué lui-même les sept sacrements.

— *Or, d'après l'enseignement de l'Eglise, en quoi consistent les sacrements ?*

— Ils consistent essentiellement en des choses qui en sont la matière et en des paroles qui en sont la forme.

— Il faut donc conclure que Notre-Seigneur ayant établi les sacrements, en a par conséquent établi la matière et la forme ?

— Oui, cette conclusion s'impose.

— N'y a-t-il pas d'exception pour quelques sacrements ?

— Il ne saurait y avoir aucune exception.

— Cependant, pour plusieurs sacrements, par exemple la Confirmation, l'Ordre, on ne trouve pas mentionné dans l'Ecriture que Notre-Seigneur ait rien prescrit en ce qui regarde la forme ou la matière ?

— Le silence de l'Ecriture n'est pas une preuve contraire, si la Tradition d'autre part est formelle, comme c'est ici le cas.

— Il faut distinguer toutefois entre l'institution même et la manière dont l'institution peut se faire. N'existe-t-il pas, en effet, plusieurs manières d'instituer une chose ?

— Oui ; on peut instituer une chose immédiatement par soi-même, ou immédiatement par d'autres à qui on confie ce pouvoir.

— De quelle manière faut-il entendre que Notre-Seigneur est l'auteur des sacrements ?

— De la première manière, en ce sens qu'il en est l'auteur immédiat.

— Notre-Seigneur ne s'est donc pas contenté d'exprimer à ses apôtres sa volonté, leur donnant à eux-mêmes et à son Eglise le pouvoir d'instituer les sacrements ?

— Non assurément. Saint Paul veut qu'on ne regarde les apôtres et leurs successeurs que comme les ministres des sacrements, — comme les ministres, non comme les auteurs.

— Si Notre-Seigneur est l'auteur immédiat des sacrements, c'est donc lui qui en a institué la matière et la forme ?

— On doit le tenir pour certain.

— Ne peut-on pas dire cependant que tout en instituant ce qui est l'essence même de la matière et de la forme pour chaque sacrement, il a laissé à son Eglise même par rapport à ces signes sensibles une certaine latitude pour les spécifier d'une manière plus complète et plus précise ?

— On peut l'admettre.

— Donnez quelques exemples.

— Par exemple, l'ablution par l'eau a été déterminée par Notre-Seigneur comme la matière du sacrement de Baptême. Mais cette ablution peut se faire de plusieurs manières : par immersion, par infusion ou encore par aspersion. C'est à l'Eglise qu'il appartient de désigner laquelle il convient d'employer de préférence.

— Un autre exemple ?

— De même, c'est Notre-Seigneur qui a désigné le pain et le vin comme la matière de l'Eucharistie. Mais pourra-t-on indifféremment employer du pain fermenté ou du pain sans levain, du vin rouge ou du vin blanc, il appartient à l'Eglise d'en décider.

— Pourrait-on dire que ce pouvoir laissé à l'Eglise s'étend pour certains sacrements jusqu'à la détermination spécifique des signes sacramentels ?

— Il ne paraît pas qu'on le puisse, malgré le sentiment contraire de quelques théologiens, sentiment qui a une certaine autorité, mais qui semble moins conforme à l'Ecriture, à la tradition et à l'enseignement de l'Eglise.

— L'histoire ne s'oppose-t-elle pas à cette prétention aussi bien que l'Ecriture et la tradition ?

— Oui, car, déclare Benoît XIV, on ne trouve dans l'histoire aucune trace d'une telle institution ou encore d'un changement essentiel dans la matière et la forme, dont l'Eglise serait l'auteur. Qu'on nous dise où, quand, dans quel concile, par quel Pontife a été opéré un tel changement. On n'a jamais rien apporté de fondé sous ce rapport.

3

Application et union de la matière et de la forme

— N'y a-t-il pas, Marguerite, plusieurs choses à observer dans l'application de la matière et de la forme sacramentelles ?

— L'application de la matière et de la forme 1^o doit être faite par le même ministre ; 2^o elle doit être simultanée.

+

— Deux prêtres sont présents au baptême d'un enfant ; pendant que l'un verse l'eau sur la tête du baptisé, les paroles : « Je te baptise, etc. » ne pourraient-elles pas être prononcées par l'autre ?

— Non, cela ne peut se faire.

— Pourquoi ?

— Parce que les paroles n'exprimeraient plus la vérité, puisque celui qui les prononcerait ne verserait pas lui-même l'eau.

— Qu'est-ce donc qui est requis ?

— C'est que ce soit un seul et même ministre qui applique la matière et la forme d'un sacrement.

— Autrement le sacrement existerait-il ?

— Le sacrement n'existerait pas.

— Mais plusieurs ministres ne pourraient-ils pas faire l'application simultanée de la matière et de la forme, dans un même sacrement ?

— En règle générale, ils ne le doivent pas.

— Pourquoi avez-vous dit « en règle générale » ?

— Parce que en certains cas cela est permis, par exemple à l'ordination des prêtres, où tous les ordinands prononcent en même temps que l'évêque les paroles de la consécration.

+

— Est-il nécessaire qu'il y ait union entre la matière et la forme quant à l'application ?

— Oui, cette union de la matière et de la forme est nécessaire dans l'application ; car, bien que composé de deux éléments, le sacrement forme un tout moral, qui n'existerait pas si les deux éléments étaient séparés.

— Indiquez, par un exemple, ce que vous entendez par cette union ou application simultanée de la matière et de la forme.

— Dans le Baptême, quand le prêtre commence à verser l'eau, il doit dire : « Je te baptise, » et continuer, en même temps qu'il verse à trois fois en forme de croix : « ...Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— Ne peut-on pas distinguer plusieurs sortes d'unions plus ou moins strictes entre la matière et la forme ?

— Oui ; il peut y avoir union mathématique simultanée, quand l'application commence au même instant et finit de même ; union physique, si l'on commence à prononcer les paroles avant que l'on ait entièrement fait l'application de la

matière ou vice versa ; enfin union *morale*, quand, d'après l'estimation des hommes, les paroles forment avec la matière un tout réel, un seul et unique signe, quoique l'application soit successive et non strictement simultanée.

— *Quelle sorte d'union est requise pour les sacrements ?*

— La première n'est jamais requise pour la validité, parce qu'elle est moralement impossible. En pratique, il faut distinguer entre les divers sacrements.

— *N'y a-t-il pas un sacrement pour lequel une union aussi simultanée que possible est requise ?*

— Oui, l'Eucharistie. Car le pronom : « Ceci, » qui est le premier mot de la forme, exige que la matière soit présente à l'instant précis où il est prononcé.

— *En est-il de même pour les autres sacrements ?*

— En pratique, on doit procurer l'union la plus grande possible, selon la nature de chaque sacrement.

— *En quoi doit consister cette union pour le Baptême, la Confirmation, l'Extrême-Onction et l'Ordre ?*

— Il faut et il suffit pour ces quatre sacrements que les paroles de la forme soient commencées avant que la matière n'ait été entièrement appliquée, ou réciproquement.

— *Cette union suffit pour la validité du sacrement. Mais une union plus complète et entièrement simultanée n'est-elle pas préférable ?*

— Assurément, et le Rituel la recommande dans l'administration des sacrements. On doit donc la procurer autant qu'il est possible.

— *S'il arrivait, dans un cas de nécessité, qu'une sage-femme ou toute autre personne baptise en versant l'eau d'abord et en prononçant ensuite les paroles, ou bien encore en versant l'eau seulement après que les paroles ont été prononcées, que faudrait-il faire ?*

— Le sacrement devrait être réitéré sous condition, car il n'est pas certain que le Baptême ainsi conféré soit valide ; or, quand il s'agit de la validité du sacrement, il faut suivre l'opinion la plus sûre.

— *L'union de la matière et de la forme doit-elle être aussi étroite dans les sacrements de pénitence et de mariage ?*

— A cause de la nature spéciale de ces deux sacrements, l'union morale suffit.

— *Comment cela ?*

— Dans le sacrement de pénitence, la confession de ses péchés accompagnée de contrition — matière — doit précéder l'absolution — forme du sacrement, — et même celle-ci peut être différée pour un temps.

— *Et pour le mariage ?*

— Quant au mariage, le consentement de l'une des parties doit être exprimé antérieurement au consentement de l'autre, et même il suffit que le premier n'ait pas été révoqué et subsiste moralement quand l'autre est donné.

4

Altérations de la matière et de la forme

— *Si, dans l'administration d'un sacrement, celui qui le confère employait la matière ou la forme d'un autre sacrement, dites-nous, Paul, ce qu'il faudrait penser de cette manière d'agir ?*

— Il n'y aurait pas de sacrement, car chaque sacrement a sa matière et sa forme propre, divinement instituée, et qu'il n'est pas permis de transférer à aucun autre.

— *Mais si en employant la matière et la forme établies par Notre-Seigneur, il y ajoutait ou en retranchait quelque chose, le sacrement existerait-il ?*

— Dans ce cas, le sacrement existerait ou n'existerait pas, selon l'importance du changement apporté dans la matière ou dans la forme.

— *La matière et la forme sacramentelles peuvent donc subir des changements ou altérations de plusieurs sortes ?*

— Elles peuvent en subir de deux sortes : les unes substantielles, les autres accidentelles.

— *Quand l'altération substantielle de la matière existe-t-elle ?*

— Il y a altération ou changement substantiel de la matière, quand celle-ci, d'après l'estimation commune des hommes, n'est plus ni quant au nom, ni quant à la chose, celle que Notre-Seigneur a instituée ; par exemple, si au lieu d'eau naturelle, on se servait d'eau de rose pour le Baptême ; si au lieu de pain de froment, on se servait de pain de maïs, ou simplement de pâte de froment pour l'Eucharistie.

— *Quand le changement dans la matière n'est-il qu'accidentel ?*

— Il n'est qu'accidentel quand, malgré ce changement, la matière conserve sa nature, son usage et son nom, par exemple de l'eau légèrement boueuse ou mélangée de quelques gouttes d'un autre liquide, du pain fermenté, etc.

— *Comment reconnaît-on qu'il y a changement substantiel ou accidentel de la forme ?*

— Il y a changement substantiel, si le sens des paroles est modifié au point de n'être plus celui que Notre-Seigneur a voulu et prescrit. Autrement, le changement n'est qu'accidentel.

— *De combien de manières peut avoir lieu l'altération de la forme, soit substantielle, soit accidentelle ?*

— De six manières, savoir :

1^o Par la suppression de certains mots, si l'on disait par exemple : « Je baptise, » au lieu de : « Je te baptise » ; ou encore : « Je te baptise, » sans ajouter : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

2^o Par addition, par exemple : « Je te baptise et t'absous, etc. »

3^o Par variation ou changement de la langue ou des paroles, par exemple : « Je t'absous, » au lieu de « Je te baptise. »

4^o Par transposition, dire par exemple : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je te baptise. »

5^o Par corruption des paroles, par exemple : « Je te bâtis, » au lieu de : « Je te baptise » ; « O nom du Père, etc., » au lieu de « Au nom » ; etc.

6^o Par interruption.

— *Que résulte-t-il de l'altération ou du changement substantiel de la matière et de la forme ?*

— Le sacrement est invalide, c'est-à-dire qu'il n'existe pas, puisque dans ce cas il n'y a pas de vraie matière ni de vraie forme.

— *Mais si c'est par pure ignorance ou inadvertance de celui qui administre le sacrement, et non de propos délibéré, que l'altération a lieu, dans ce cas, le sacrement doit-il être regardé comme invalide ?*

— Il est également nul et invalide.

— *En est-il de même si le changement n'est qu'accidentel ?*

— Non, le changement accidentel de la matière ou de la forme n'empêche pas la validité du sacrement.

— *Quel péché y a-t-il à altérer la matière ou la forme sacramentelle ?*

— Il y a toujours péché grave à altérer substantiellement, de propos délibéré, la matière ou la forme du sacrement.

Si le changement n'est qu'accidentel, il peut n'y avoir que péché véniel, pourvu toutefois qu'il n'y ait ni mépris du sacrement, ni scandale, ni intention mauvaise, et que l'altération ne soit point trop notable.

5

Matière et forme certaines ou douteuses

— *Paul, voulant baptiser sa petite sœur en grave danger de mort, va puiser de l'eau à la fontaine. Comment appelleriez-vous cette matière du sacrement ?*

— Je l'appellerais une matière certaine.

— *Paul a parfaitement appris et retenu les paroles qui constituent la forme du sacrement de Baptême, et, dans le cas ci-dessus, il les prononce posément et nettement. La forme du sacrement n'est-elle pas certaine elle aussi ?*

— Elle est certaine.

— *Mais je suppose que Paul, pressé par l'imminence du danger, n'ait sous la main qu'une eau trouble et peut-être mélangée d'autres éléments ?*

— Je dirais alors que la matière est douteuse.

— *Paul ne connaît pas très bien les paroles sacramentelles du baptême, et il ne sait pas s'il suffit de dire, en versant l'eau : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »*

— Dans ce cas, la forme est douteuse.

— *Est-il requis que celui qui administre le sacrement emploie une matière et une forme certaines ?*

— Oui ; la religion, la charité et la justice lui en font un devoir formel.

— *N'est-il jamais permis d'user d'une matière ou d'une forme douteuse ?*

— Cela n'est pas permis, sinon dans le cas de danger de mort ou de grave nécessité, et à la condition qu'il soit impossible de se procurer une matière ou une forme certaine, ou encore de pourvoir autrement au salut du prochain.

— *Quel est le principe qui légitimerait alors cette manière d'agir ?*

— C'est que les sacrements sont faits pour les hommes, et qu'il vaut mieux par conséquent exposer un sacrement au danger de nullité que de laisser un homme exposé au danger de la damnation éternelle.

— *Quel péché y aurait-il à se servir d'une matière ou d'une forme douteuse ?*

— Celui qui agirait ainsi sans raison suffisante ne commettrait pas seulement un péché, mais quatre, savoir :

1^o Il pécherait contre un précepte de l'Eglise en matière grave ;

2^o Il pécherait contre la religion, en exposant un sacrement au péril de nullité ;

3^o Il pécherait contre la charité, en exposant le prochain au danger d'être privé du sacrement et des fruits du sacrement ;

4^o Enfin il pécherait contre la justice, étant obligé, par là-même qu'il administre le sacrement, à l'administrer, autant qu'il peut, valablement.

6

Forme conditionnelle

— *Pierre baptise, en prononçant les paroles : « Je te baptise, etc. » Quelle forme a-t-il employée ?*

— Il a employé la forme absolue, sans condition aucune.

— *Mais si avant de dire : « Je te baptise, » il ajoute : « Si tu n'es pas baptisé, » la forme est-elle encore absolue ?*

— Dans ce cas, elle est conditionnelle, car elle renferme une condition formellement exprimée.

— *Est-il permis, dans l'administration des sacrements, d'user d'une forme conditionnelle ?*

— Sans cause grave, cela est tout à fait illicite ; mais cette cause existant, cela est permis et quelquefois commandé, par exemple quand on doit réitérer un sacrement sur la validité duquel il y a doute.

— *Pourquoi en général est-il défendu de se servir d'une forme conditionnelle ?*

— Parce que c'est ajouter des paroles à la forme, chose défendue sous peine de faute grave.

— *Vous avez dit que cela était permis dans le cas où le sacrement devait être réitéré : les sacrements peuvent donc quelquefois être réitérés ?*

— On peut réitérer les sacrements toutes les fois que l'on a au moins un doute prudent au sujet de leur validité, après examen diligent du fait.

— *Ne doit-on pas même, en certains cas, les réitérer ?*

— On le doit, lorsque la charité, la justice ou la religion le demandent, surtout lorsqu'il s'agit du Baptême, de l'Ordre et de l'absolution en danger de mort.

— *De quelle manière le sacrement doit-il être réitéré ?*

— Il doit l'être d'une manière absolue, sans condition, s'il est certainement invalide ; et sous condition, si l'invalidité est seulement douteuse.

+

— *Quels sentiments a éveillé en vous tout ce que nous avons dit au sujet de la matière et de la forme des sacrements ?*

— Un sentiment de vive reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui a si bien pourvu à l'efficacité des signes sacrés institués pour notre sanctification.

Un sentiment d'admiration pour le soin et l'attention avec lesquels l'Eglise veille sur ce précieux dépôt.

Un sentiment de respect plus profond pour les sacrements, puisque la religion les défend avec tant de vigilance contre toute atteinte et toute profanation, et qu'il serait si dangereux de se permettre à leur égard quelque innovation que ce soit.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 maii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XVI. La mère de saint Louis de Gonzague, 433.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XXII. David, 437. — XXIII. Salomon, 439.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXI. Pour le 4^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, v, 4 et 5 (d'après saint Bernard), 440.

Récits et Causeries. — VII. Sulfatez ! Sulfatez ! 445.

Plans de sermons pour la Fête-Dieu ou pour adoration perpétuelle. — I. L'Eucharistie et la vie humaine, 446. — II. Les trois bienfaits eucharistiques, 447. — III. Le Sacré Cœur et l'Eucharistie, 448.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XVI

LA MÈRE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Gratia mulieris sedulae delectabit virum.

La femme gracieuse et attentive fera la joie de son mari. (Eccli., xxvi, 16).

Déjà nous avons esquissé l'aimable et énergique physionomie de donna Marta, fille d'un grand seigneur piémontais, Balthasar Tani, épouse de don Ferdinand et mère de saint Louis de Gonzague. Mais nous avons alors étudié plutôt la mère ; c'est de l'épouse que je voudrais aujourd'hui vous entretenir. Son rôle fut obscur sans doute, et son humble gloire disparaît dans l'éclat du rayonnement de son fils ; cependant nous savons qu'elle exerça une influence considérable sur son mari par ses *vertus privées*, et qu'elle fut sa conseillère dans la *vie publique*. « Les hommes qui se distinguent par leurs talents et leurs vertus, dit un économiste célèbre de notre temps, M. Le Play, doivent pour la plupart leur supériorité aux premiers enseignements de leur mère ou aux conseils de leur femme. » Le marquis Ferdinand de Gonzague dut à sa femme d'être un prince juste, religieux, sachant commander à ses passions et faire à Dieu le plus grand sacrifice qui pût lui être demandé, celui de son fils sur qui reposait l'avenir de sa maison, car Louis était l'aîné et devait, d'après les constitutions impériales, devenir prince du Saint-Empire, duc souverain de Mantoue et marquis de Castiglione. Avec les qualités éminentes de l'enfant, son jugement droit, ses aptitudes militaires, c'était la gloire assurée pour la noble famille de Gonzague.

« En se mariant, raconte le P. Cepari, donna

Marta résolut de se consacrer à la dévotion. » Aussi bien les deux époux communient ensemble, pour appeler sur eux les bénédictions du Seigneur et témoigner qu'ils garderont dans le mariage l'unité de foi et de sentiments si nécessaires au bonheur de la vie commune.

Don Ferdinand était violent, irritable, passionné, joueur ; sa femme souffrit beaucoup de ces défauts, et son rôle devint des plus difficiles. Elle devait en effet calmer son mari, le raisonner, le corriger à force de patience, développer en lui les qualités natives de bonté et de générosité qui furent pour elle de précieux auxiliaires ; et d'autre part, il lui fallait aussi étouffer dans l'âme de ses enfants les germes des mêmes vices, les façonner à l'image du Christ, éloigner d'eux les dangers inséparables de l'atmosphère mouvementée du palais et de la vie licencieuse des camps ; enfin les empêcher de subir l'influence ambitieuse de leur père qui les détournait des pensées du ciel pour les fixer en terre, dans ces splendeurs séduisantes qui ont perdu tant d'âmes élevées, faites pour Dieu seul.

Rien d'admirable comme la conduite de cette mère éclairée et distinguée, qui faisait aimer à ses enfants Dieu et les pauvres, pendant que don Ferdinand les poussait au métier des armes et se réjouissait de voir surtout à Louis des goûts militaires qui annonçaient un grand capitaine. En fin de compte, c'est elle qui triomphera, et elle triomphera par la douceur. Elle demeure la reine de son foyer par ses *vertus domestiques*, et la reine du cœur de son mari en guidant ses légitimes ambitions, en faisant de lui non pas un prince égoïste, mais un homme utile à son pays, remarquable par son action et ses *vertus sociales*.

Toute femme vraiment chrétienne doit se distinguer ainsi dans sa *vie domestique* par ces soins, ces attentions, ces prévenances affectueuses, cette prévoyance de toutes choses qui constituent la meilleure félicité de l'existence à deux : *Gratia mulieris sedulae delectabit virum*. Et cependant ces vertus mêmes ne lui suffisent pas : elle doit de plus avoir, par l'entremise de son époux, son *action sociale*, aujourd'hui si nécessaire. Ayons à cœur que la société redevienne chrétienne, c'est-à-dire que la paix et la prospérité matérielle, la joie et la beauté morale règnent parmi nous, assurant l'avenir de nos enfants et le salut d'un plus grand nombre d'âmes.

I

1. La vie de famille a deux faces qui la distinguent, — comme les deux faces d'une médaille. L'une c'est le côté intérieur, l'intimité du foyer, les détails qui en font l'ornement, la parure, la grâce, — comme des tableaux et des images dans une chambre. Sans cette parure, la chambre est froide et nue ; sans cet ornement, la vie familiale manque de charme et d'attrait. Vous êtes les reines de ce doux royaume, qui ne se conçoit pas sans vous. Voyez plutôt une maison où il n'y a

plus de femme, où la mère est morte, où l'épouse s'en est allée : elle est veuve et triste : il n'y a pas seulement le cœur du père ou du mari qui soit désolé, les murs eux-mêmes, les jardins, les arbres, les animaux de l'étable semblent pleurer. C'est une ruche privée de sa reine.

L'autre face, le travail extérieur, le souci de la direction du travail, de l'établissement des enfants, de la bonne marche des affaires, regarde surtout l'homme, qui s'absorbe dans ce constant et multiple souci. Lui, il combine ses plans, il s'applique à trouver les meilleurs moyens pour rendre sa famille heureuse et riche, il les cherche avec ardeur et sollicitude, et quand il est fatigué de sa pensée et de son labeur, à midi ou le soir, il rentre à la maison espérant y jouir de ce sourire des choses qui est l'ordre, la tenue parfaite du ménage et la bonne humeur de sa femme.

Dites-moi s'il rencontre toujours dans votre royaume et sur votre visage cette perfection des détails, cette gaieté qu'il a le droit d'attendre ? Parfois vous avez passé une heure précieuse à des entretiens inutiles ou coupables, entreprenant sur la pudeur ou sur la réputation du prochain ; la maison n'est pas propre, tout y traîne dans un désordre répugnant, le repas n'est point prêt, la table n'est pas mise. Cet homme arrive après avoir donné tous ses efforts à son travail ; quand il se sentait faiblir, il pensait à vous qu'il se représentait vigilante, laborieuse, œuvrant de votre côté avec le même zèle que lui du sien ; et quand il pénètre dans vos appartements, il voit tout négligé, abandonné, les choses protestent contre vous, et la première pensée qui lui saute à l'esprit — pensée amère et déçue, — c'est que vous n'avez pas fait votre devoir, rempli votre tâche, tandis qu'il arrosait son champ ou ses livres de la sueur de son front !

Il est mal impressionné d'abord, et le laisse voir. Peut-être même gronde-t-il avec une certaine sévérité, puis il s'en retourne mécontent, attristé. Son labeur lui paraît plus dur ou plus ennuyeux, vous lui avez ôté le courage, cassé les bras. Le lendemain, mêmes négligences, même relâchement. Alors il se prend à regarder vos comptes de ménage : ils ne sont pas en règle, les marchandises ne sont pas payées, il reconnaît des soustractions inexplicables, constate des dettes criardes qu'il croyait soldées : cet homme alors est effroyablement malheureux. Il se demande où vous le conduisez, dans quel abîme sombrera sa maison mal gouvernée par votre faute, et il devient aigri, soupçonneux, il se détache de vous, il est capable de faire un coup de tête. Et comme il se tait maintenant, vous croyez qu'il ne voit rien !

Aveugles que vous êtes et non moins irréfléchies, vous ne savez donc pas que l'affection conjugale, en dernière analyse, ne se soutient que par l'estime ? Si votre mari ne vous estime pas, comment vous aimera-t-il ?

Un jour pourtant il vous vient un doute : il vous semble que l'amour de votre mari diminue à votre égard, vous interrogez votre conscience et

vous concluez : « Cependant je suis restée une honnête femme, je suis demeurée fidèle à mon époux, je lui ai gardé la foi du mariage ; pourquoi semble-t-il se défier de moi ? » Ayez alors la franchise de vous répondre : « C'est parce que mon royaume intérieur est mal gouverné, mon ménage délaissé, mes enfants mal tenus, ma maison mal conduite. J'ai perdu son estime et, avec son estime, son amour. Je veux maintenant tout faire pour la reconquérir. »

L'homme, voyez-vous, porte mal ces fardeaux pour lesquels ses épaules ne sont point faites. Quand il gronde, c'est qu'il espère encore vous ramener à la raison, à l'ordre du ménage, au soin des affaires de la maison ; mais quand il garde le silence, c'est qu'il n'espère plus rien de vous. Il ne se résigne pas pour cela, sachez-le, mais il commence à vous envelopper de son mépris taciturne, et pour vous comme pour lui commence une vie de désaffection, de dégoût, d'enfer intime.

2. Et pour vous, quelle responsabilité ! Vous l'avez affligé, mécontenté, découragé. Peut-être au début de votre mariage était-il éloigné de Dieu, vous aviez mission de le ramener, de le rapprocher au moins, de lui faire comprendre que c'était la religion qui vous rendait bonne, douce, obéissante, laborieuse, qui en un mot lui procurait son bonheur. Il ne demandait pas mieux que de le croire, que de se laisser gagner, et voilà que, par vos négligences coupables, votre fièvre de bavardages insensés, votre incurie habituelle, vous l'avez rendu plus indisposé que jamais, vous avez compromis l'œuvre de Dieu, le salut de son âme, et jeté comme un crêpe sur toute sa vie, sur le présent comme sur l'avenir, sur votre félicité domestique.

Qui sait même si, vous transformant en apôtre de Satan, vous ne l'avez pas détourné de ses devoirs ou si du moins vous n'avez pas amoindri en lui les sentiments religieux, affaibli la voix et les protestations de la conscience ? L'homme a une nature plus droite, la femme plus cauteleuse ; quand celle-ci n'est point parfaitement bonne, parfaitement chrétienne, comme elle s'entend à diminuer les vérités, les devoirs, à découvrir des compromissions, à rechercher les jouissances ! Si vous n'êtes pas les bons anges de vos maris, vous serez leurs mauvais génies. Au lieu de les élever, de les diriger dans la voie austère de l'Évangile, dans l'amour de la peine et du sacrifice, vous les abaissez, vous les ravalerez aux appétits grossiers, aux instincts, aux uniques délices matérielles de la vie, car la femme est un être de jouissance quand elle n'est pas un être d'abnégation. Pour vous, il n'y a pas de milieu : vous resterez dans le terre à terre — à moins que ce ne soit dans la boue, — ou bien vous vivrez par la pensée, par le cœur auprès de Dieu, joyeusement et laborieusement dans le ciel. Et si, au lieu de faire de vos maris des hommes de devoir, de religion, de caractère, vous les pervertissez, vous leur dites qu'il faut, suivant l'idéal païen, se laisser vivre, cueillir le plaisir du jour sans souci du len-

demain, vous achevez de détruire en eux le reste d'estime qu'ils professaient pour vous. Or le temps vient où l'estime, l'honneur, le respect mutuel demeurent les seuls réconfortants, les seuls rayons heureux de la vie. Eux disparus, c'est la tristesse, le mépris, l'abjection.

3. Garder l'estime de vos maris, que ce soit votre intime et constant souci. Faites aussi qu'ils soient estimés de tous, des voisins, des étrangers, de vos enfants. Ne parlez d'eux qu'avec respect, avec déférence; s'ils ont des défauts, cachez-les, puis appliquez-vous à les corriger, avec autant de persévérance que de charité. Il faut qu'on sache que l'accord règne entre vous, que votre maison est honorée et que celui qui la dirige mérite vraiment d'en être le chef. La bonne renommée vaut mieux que la richesse et elle aide singulièrement au bonheur privé.

Mais c'est devant les enfants surtout qu'il faut vous observer, afin que de votre bouche ne tombe aucune parole qui puisse diminuer « le père » dans leur esprit. Ils écoutent, ils observent, ils devinent même vos plus petits dissentiments de ménage. Devant eux soyez muettes de blâme touchant leur père et prodiges d'éloges. Ne les prenez jamais comme juges de vos différends. Ils n'y comprendraient rien et vous rabaisseriez votre dignité. Plus tard ils se souviendront, quand ils auront réfléchi; ils se rappelleront les scènes dont ils ont été les témoins navrés, les mots violents des discussions, les emportements, les reproches aigus: c'est alors qu'ils vous jugeront et qu'ils vous condamneront l'un et l'autre. Privées de l'estime de vos maris, vous n'aurez pas non plus celle de votre fils ou de votre fille, qui ne vous pardonneront pas vos imprudences. Il faut qu'un jour ils soient fiers de leur père et non pas qu'ils rougissent de lui, et c'est vous qui devez, par vos paroles d'affection et de déférence, déposer dans leurs cœurs les principes généreux de cette fierté nécessaire qui donne aux familles leur autorité, leur influence, leurs fortes racines dans le pays. Il faut qu'ils disent avec un légitime orgueil: « Je suis franc, impartial, laborieux comme mon père. En me transmettant son héritage, il m'a transmis aussi ses traditions d'honneur et ses vertus! »

C'est au sujet des enfants qu'on se divise le plus; mais ils ne doivent rien savoir de ces querelles. Comme don Ferdinand, le père désire pour son fils une belle carrière, une vie plus douce que la sienne, des succès dans le monde, une glorieuse opulence, — tous les pères en sont là, et ils oublient que la vraie gloire, c'est le devoir; que ce devoir c'est toujours de suivre sa vocation; que Dieu a droit, même avant eux, sur l'âme de leurs enfants, et que, lorsqu'il leur parle, il faut que ceux-ci lui répondent, l'écoutent, marchent dans la voie qu'il leur trace. Quand Louis de Gonzague annonça à son père qu'il songeait à entrer en religion, don Ferdinand menaçait de le faire fouetter, lui parla durement et le chassa de sa présence. Que fit donna Marta? Elle se tut et attendit. Quelle puis-

sance pour une femme que le silence, si elle savait en user! Les paroles multipliées, les récriminations, les plaintes usent l'action et se répandent comme des flots irrités et inutiles. Savoir se taire et savoir attendre! A quelles perplexités elle était en proie, la pauvre mère, placée entre son mari qui était l'autorité, à qui elle devait l'obéissance, le respect, et son fils qui avait raison pour tant d'insister, j'allais dire de désobéir, puisque Dieu l'appelait, ordonnait!

Une année durant, elle s'appliqua à calmer le père, toujours furieux, à encourager l'enfant, toujours ferme et pieux, saintement obstiné dans sa résolution de renoncer au monde. A mesure, elle dénoue ou tourne les difficultés, suggère des moyens, raisonne, prie, argumente, sans jamais se départir d'une admirable douceur. Le grand obstacle venait de ce que Louis était l'aîné et par conséquent l'héritier présomptif, il fallait faire plier le droit, les coutumes impériales. Elle y parvint avec le temps et obtint que les privilèges de Louis fussent dévolus à son frère cadet, Rodolphe. Quand le jeune homme déclara qu'il avait résolu d'entrer dans la Compagnie de Jésus, ce furent encore d'autres difficultés, des préjugés, une opposition irréductible. Quoi! entrer dans un Ordre où l'on décline toute dignité ecclésiastique, où Louis ne pouvait même se promettre de revêtir la pourpre cardinalice? Donna Marta intervient encore, reprend son rôle de négociatrice tranquille, parlant raison et devoir, éveillant les remords dans la conscience chrétienne de son mari, qui, pourtant, ne voulait pas offenser Dieu, et un jour qu'il se trouve par hasard témoin des sanglantes macérations de son fils, il cède de plein gré et presque avec joie aux larmes et aux supplications de sa femme, aux instances et à la sainteté de son fils.

C'est ainsi que dans la vie intime du foyer vous demeurez maîtresses de faire triompher le bien, la paix, la vérité, la cause de Dieu, si vous pratiquez les vertus domestiques et si vous savez garder l'estime, la bienveillance, la confiance de vos époux.

II

La famille, c'est un petit royaume charmant où vous avez bien droit de vous complaire; cependant il est un devoir non moins sacré que le devoir familial, c'est le devoir social. Qu'est-ce que la société, la patrie, sinon une collection, un assemblage de familles, et peut-on, je vous demande, sans être inexcusablement et criminellement égoïste, se désintéresser des affaires publiques, de sa patrie, et même de cette humble société partielle où l'on passe sa vie, la commune et la paroisse natale?

Il est dit de la femme forte que son mari sera considéré dans son pays, *nobilis in portis vir ejus*, on tiendra compte de ses jugements, de ses conseils, il exercera une légitime influence.

Dans nos temps troublés, où les idées de révolution et de désordre empoisonnent l'atmosphère morale, quiconque peut acquérir une saine auto-

rité, le doit. De tout temps, ce sont les plus intelligents, les plus dignes, les plus riches surtout qui ont pris la direction des affaires. Ce devoir, la bourgeoisie l'a méconnu. Elle ne s'est occupée des affaires du pays que le jour où elle y a été sollicitée par ses intérêts. Rien d'étonnant donc qu'elle ait perdu la confiance populaire et qu'elle se soit confinée, oisive et mécontente, au sein de ses richesses stériles. Seuls, ceux qui ont puisé dans leur éducation d'antiques traditions de dévouement à la chose publique et qui ont compris que le désintéressement est la grande noblesse, ont continué à se consacrer à la cause du peuple. Eh bien ! ceux-là, tout honnête homme doit les aider, et s'ils manquent, tout honnête homme doit prendre leur place vide. C'est ici que le pouvoir est « au plus digne, » et le plus digne c'est toujours l'homme de cœur.

Je ne m'abuse point sur l'égoïsme contemporain, il va à ses seules affaires qui rapportent, et délaisse les affaires des autres qui ne lui rapportent rien. Quelle aberration et quelle lâcheté ! Aberration, car si la fortune du pays ne prospère pas, comment prospéreront les fortunes des particuliers ? Celles-ci dépendent de celles-là. Lâcheté, parce que ceux-là sont toujours des lâches qui se retirent du combat de peur de recevoir des blessures. Et c'est le cas ici. L'on craint les ennuis, les soupçons, les calomnies, les pertes de temps, les échecs, ce sont là les blessures de tous les combats publics. Eh bien ! c'est à vous qu'il appartient de réformer les idées courantes sur ce point, à vous de montrer à vos maris qu'ils doivent exercer leur action en dehors de leur famille, s'intéresser aux intérêts de la commune comme à ceux de la paroisse, jouer dans leur sphère modeste leur rôle politique et social.

Est-ce qu'ils ne sont pas citoyens ? Ils ont donc leur part de souveraineté et doivent en user. Si Dieu leur a départi les dons de l'intelligence et de la volonté, ils doivent s'en servir, faire de la propagande en faveur de la religion et des idées libérales, répondre par l'action à ceux dont l'action attaque les principes d'ordre sur lesquels repose la société.

Et quand même ils ne seraient pas de fermes chrétiens, est-ce qu'ils ne sont pas d'honnêtes gens ? Or, Léon XIII n'a-t-il pas recommandé aux catholiques de s'allier à ceux qui ont conservé les grands principes d'ordre, de morale, de propriété, de religion, c'est-à-dire aux honnêtes gens ? Ah ! si les catholiques voulaient ! Avec cette alliance qui demanderait, il est vrai, des efforts, des démarches, de l'entente, des condescendances, ils seraient les maîtres de l'avenir, s'ils ne le sont pas du présent.

Aujourd'hui, nous sommes tous souverains. Je n'ai pas à examiner si c'est un bien ou un mal, je constate le fait. Seulement, les citoyens se divisent en deux catégories : ceux qui profitent de leur droit et ceux qui le laissent dormir ; ceux qui agissent et ceux qui ne font rien ; ceux qui avancent et ceux qui se retirent. Il est facile de deviner

quels seront les vainqueurs ; et malheureusement les hommes d'action sont nombreux dans le parti du mal.

Vous me direz : « Mais nous sommes des femmes, nous ; la loi ne nous reconnaît aucun droit, aucune action sur les affaires du pays ; nous n'y pouvons donc rien, et force nous est de nous abstenir ! »

Ecoutez ce que disait saint Grégoire de Nazianze de sa pieuse mère Nonna, dans l'oraison funèbre de son noble père : « Cette épouse qu'il dut à la bonté divine ne lui fut pas seulement une aide, mais un guide qui marchait fidèlement devant lui : car elle le conduisait elle-même par sa vie, comme par ses discours, à ce qu'il y a de meilleur. Elle lui obéissait ponctuellement dans tout le reste, ainsi que l'ordonnent les saintes lois du mariage, mais elle n'hésitait point à l'instruire dans les matières de foi et à le former à la piété. »

Voilà votre modèle, l'exemple à suivre. Ici, comme d'ordinaire, la femme était plus éclairée que son mari dans les choses de la foi et dans la pratique de la vie. Pourquoi ? Parce qu'elle était plus chrétienne. Ce qui fait votre supériorité, c'est que vous connaissez mieux votre religion, c'est que vous entendez plus souvent le prêtre qui sait, qui a mission pour enseigner et qui, placé plus haut, juge nécessairement mieux dans leur ensemble les luttes d'en bas. Seule l'intelligence des choses religieuses élève à l'intelligence des choses sociales. La société se meurt parce qu'elle n'est pas chrétienne, la bonté disparaît parce qu'elle est égoïste, et rien n'égale l'ignorance pratique de ceux qui ne viennent pas à l'église, qui ne lisent pas l'Evangile. Qu'entendent-ils que, çà et là, quelques conférences creuses et banales qui ne leur apprennent rien sinon l'art de soutenir coûte que coûte un homme, un parti, une élection ? Des principes, jamais ! Et cependant on vit de principes : ils sont le pain social : on souffre d'en avoir de faux comme on souffre de manger un pain empoisonné.

Les principes vrais, vous les avez reçus ici, principes de religion, de charité et de justice, il n'y a que ceux-là, et les principes d'action pour les faire prévaloir. Aidez l'Eglise qui les prêche et qui seule est assez puissante pour nous sauver, pour assurer l'avenir de la société, de vos familles et de vos enfants. Comme sainte Nonna, soyez les guides de vos maris, conduisez-les à « ce qu'il y a de meilleur. » Dans les œuvres sociales il y a bien de quoi remplir votre vie, œuvres de préservation, œuvres de charité, œuvres d'action extérieure.

Laissez-moi vous préciser quelques points essentiels. On lit dans vos familles. Quel journal y reçoit-on ? Par le journal entre chez vous la vérité ou le mensonge, la santé ou la contagion, la vie ou la mort. Quoi ! vos maris se nourrissent d'impies, de blasphèmes contre l'Eglise, de doctrines malsaines, et vous ne protestez pas, vous ne les instruisez pas ! Au lieu de les conduire « au meilleur, » vous les laissez tomber au pire !

Vous avez des écoles qui s'appellent neutres,

— uniquement pour que le nom de Dieu n'y soit jamais prononcé avec honneur, car il est toujours permis, sinon ordonné, de l'y maudire ; — vos enfants les fréquentent, ils vous redisent les énormités qu'ils ont entendues : c'est la négation de toute foi, de toute conscience, de tous les principes dont vous les avez nourris depuis le berceau ; et vous gardez le silence ! Cependant la loi vous donne des armes contre ces infamies : il y a le droit de pétitionnement, le droit de les stigmatiser par des votes significatifs, le droit de créer des écoles libres où vos enfants seront en sûreté. Voilà « le meilleur. » A vous de le dire, de l'apprendre à ceux qui l'ignorent, à vos maris qui se demandent parfois ce qu'il convient de faire, s'il faut donc tout souffrir, tout subir sans se plaindre, s'il n'y a plus de droit ! Armez-les à votre tour de bonnes raisons, d'arguments solides, et vous serez à juste titre frères d'eux quand ils prendront hautement la défense de la religion et de la société. Vous serez d'autres femmes fortes, car vos époux jouiront de l'estime publique. *Nobilis in portis vir ejus.* (Prov., xxxi, 23).

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXII

DAVID

1. David combat le géant Goliath.
2. David roi.
3. Sa piété envers Dieu : le tabernacle et l'Arche d'alliance.
4. Chute et repentir de David.
5. Révolte et défaite d'Absalon.
6. David père du Messie ; ses prophéties dans les psaumes.

Vous vous rappelez, mes frères, que le saint patriarche Jacob, avant de mourir, avait réuni ses douze fils afin de leur annoncer de la part de Dieu ce qui devait leur arriver dans la suite des temps. Il avait prédit en particulier à son fils Juda que sa famille donnerait des rois à la Terre promise jusqu'à la venue du Messie. Parmi ces rois, il en est deux dont nous parle l'Evangile et qui sont si célèbres que personne ne doit ignorer leur histoire. Vous avez déjà nommé, j'en suis sûr, *David* et *Salomon*.

1. — David, âgé d'une vingtaine d'années, s'occupait du soin des troupeaux de son père aux environs du village de Bethléem, lorsqu'une guerre éclata entre les Juifs et les Philistins, peuple idolâtre qui avait été chassé de la Terre promise. Les deux armées furent bientôt en présence et campèrent sur deux montagnes séparées par une vallée profonde. Or voici qu'un géant nommé *Goliath*, sortant des rangs des Philistins, venait insulter les Juifs et les provoquer à un com-

bat singulier. Mais aucun d'eux n'osait s'avancer pour le combattre. Sa taille monstrueuse, sa voix de tonnerre, son armure toute d'airain jetaient l'épouvante au cœur des plus braves. Ses provocations et ses insultes duraient depuis quarante jours, quand David se présenta dans le camp des Juifs pour voir trois de ses frères qui avaient suivi à la guerre le roi Saül. Il demanda aussitôt la permission de se mesurer avec Goliath. « Vous n'y pensez pas, lui dit le roi ; vous n'êtes encore qu'un enfant élevé à conduire les troupeaux, et Goliath est un géant habitué à combattre dès sa jeunesse. » — « Lorsque je faisais paître les troupeaux de mon père, répondit David, s'il venait un lion ou un ours m'enlever quelqu'un de mes moutons, je les poursuivais et je les forçais à lâcher prise ; quand ils s'élançaient sur moi, je les saisisais à la gorge et je les étranglais. Le Seigneur qui m'a délivré des griffes des bêtes féroces me fera triompher de ce Philistin qui ose blasphémer son nom. » — « Allez donc, mon fils, lui dit le roi, et que le Seigneur soit avec vous ! » On arme d'abord le jeune berger d'une cuirasse, d'un bouclier et d'une épée ; mais David, embarrassé de cette armure, ne pouvait marcher à l'aise. Il la quitte, prend son bâton de berger, choisit dans le torrent quelques cailloux bien polis qu'il met dans sa gibecière, saisit sa fronde et marche à la rencontre du géant. Celui-ci, piqué de se voir opposer un adversaire si peu digne de lui, s'écria de sa voix de tonnerre : « Suis-je donc un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ? Approche, et je vais donner ta chair à manger aux oiseaux de proie et aux bêtes féroces. » — « Je viens au nom du Seigneur, répondit David, et c'est lui qui va te livrer entre mes mains, afin que toute la terre sache qu'il est le seul Dieu véritable. » Comme il finissait de parler, un caillou parti de sa fronde s'enfonçait au milieu du front de Goliath. Le géant tombe sans mouvement, étendu sur la place. David court, lui arrache son épée et lui coupe la tête, qu'il rapporte à la main, comme un trophée de sa victoire.

2. — David, qui avait ainsi relevé le courage et l'honneur de sa nation, devint l'idole de tout le peuple et fut proclamé roi quelques années après, à la mort de Saül. Il commença par abattre les ennemis des Juifs, qui vinrent pour la plupart lui demander la paix, puis il s'occupa de faire régner dans ses états l'ordre, la justice et la religion.

3. — Il avait la plus tendre piété envers Dieu. « Votre loi sainte, ô Seigneur, s'écriait-il souvent, je la préfère à l'or, à l'argent, à toutes les richesses. Je veux l'avoir sans cesse devant les yeux et la garder tous les jours de ma vie. » Une peine cruelle pour son cœur, c'était de penser que le vrai Dieu n'avait pas encore dans son royaume un temple digne de sa majesté sainte. « Je possède un palais superbe, disait-il, et le Seigneur habite encore sous la tente. »

Jusqu'ici, en effet, les Juifs, toujours occupés à la guerre, n'avaient pu entreprendre la construction d'un temple, et ils ne possédaient pour le

culte public qu'une grande tente appelée le *Tabernacle*, dont Dieu lui-même avait donné le modèle à Moïse, sur la montagne du Sinaï. Ce tabernacle, formé d'étoffes précieuses, pouvait se monter et se démonter à volonté, au moyen des pièces de bois qui en composaient la charpente. Les prêtres seuls y entraient, tandis que le peuple se tenait tout autour. A la porte, en dehors, se trouvait un autel d'airain sur lequel on brûlait la chair et la graisse des victimes offertes en sacrifice. Le tabernacle renfermait l'*Arche d'alliance*. C'était un petit coffre de bois incorruptible, revêtu de lames d'or, où l'on gardait les deux Tables de la loi données à Moïse, et c'est pour cela qu'il était appelé l'*Arche d'alliance*, comme si l'on eût dit : l'arche ou le coffre gardien des conditions de l'alliance faite avec le Seigneur. La voix de Dieu sortait de là quand il parlait à Moïse. Cet objet si digne de vénération ne pouvait être touché que par les prêtres.

David songeait donc à remplacer le temple portatif des Juifs, le tabernacle, par un monument digne de la majesté du vrai Dieu. Déjà il en avait dressé lui-même les plans ; déjà il avait amassé, pour le construire, des monceaux d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de marbre, lorsque Dieu lui fit dire par le prophète Nathan qu'il était content de sa bonne volonté, mais que l'honneur de lui élever un temple était réservé à l'un de ses fils.

David voulut du moins rendre tous les honneurs possibles à l'arche d'alliance et lui donner une place distinguée dans son palais. Au jour indiqué, tout le peuple accourut pour la cérémonie. Le roi, entouré des anciens des Juifs et des officiers de son armée, alla recevoir l'arche sainte qui s'avancait portée sur les épaules des prêtres. L'air retentissait au loin du chant des cantiques, du son des instruments et des acclamations de la foule. Dépouillé des ornements royaux, tenant une harpe à la main, David accompagnait les chœurs de musique et dansait devant l'arche, pour faire éclater son bonheur et sa joie. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avait été préparé, le roi termina la fête par de somptueux sacrifices et par des largesses à tout le peuple.

4. — Bonheur et gloire, rien ne manquait à David. Mais hélas ! ce prince si sage et si pieux s'oublia jusqu'à commettre deux crimes énormes, un adultère et un homicide. Ayant conçu une passion coupable pour la femme d'Urie, un de ses officiers, il l'enleva en l'absence de son mari ; et afin de pouvoir l'épouser, il envoya au général de ses troupes l'ordre d'exposer Urie au plus fort de la bataille et de l'y abandonner. Le brave officier, laissé sans secours, fut tué sur place, et David se hâta d'épouser sa veuve. Mais le Seigneur, irrité d'une conduite si criminelle dans un homme qu'il avait comblé de faveurs, envoya vers David le prophète Nathan pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer en lui-même. « En punition de votre double péché, lui dit Nathan, votre famille deviendra bientôt un théâtre de malheurs. » David, frappé des reproches du prophète, reconnut la

grandeur du mal qu'il avait fait. « C'est vrai, s'écria-t-il le cœur brisé par la douleur et le regret, c'est vrai, j'ai grandement péché contre Dieu ! » Et dès ce moment jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de pleurer son double crime. Pour implorer son pardon, il composa même un cantique de pénitence, qui convient parfaitement à tous les pécheurs : c'est le psaume *Miserere*.

Voilà donc comment David tomba du sommet de la vertu dans la profondeur du crime. Après un pareil exemple, qui osera compter sur ses propres forces et s'exposer au danger ? Qui osera dire : Je ne tomberai point ? Ah ! si nous avons péché comme David, imitons-le dans sa pénitence.

5. — Les malheurs prédits par le prophète ne tardèrent pas d'arriver. Un des fils de David, nommé *Absalon*, se révolta contre son père et voulut le dépouiller de la couronne. Le roi, qui avait alors plus de soixante ans, fut obligé de prendre la fuite. Il sortit de Jérusalem pour ne pas exposer la ville aux horreurs d'un siège. Il passa le torrent de Cédron et monta la colline des Oliviers, la tête voilée et les yeux baignés de larmes. Cependant l'armée des rebelles et l'armée du roi ne tardèrent pas à se trouver en présence. « Sur toutes choses, sauvez mon fils Absalon, » avait dit David à ses généraux, en leur donnant ses ordres. Vaine recommandation ! Le fils révolté eut le cœur percé de trois javelots, après avoir vu ses troupes presque anéanties. David ayant appris cette nouvelle, s'enferma dans ses appartements et l'on entendit ce bon père répéter mille fois ces paroles : « Mon fils Absalon ! Absalon mon fils ! Que ne puis-je donner ma vie pour te rendre la tienne ! »

Le saint roi mourut quelques années après, plein de gloire et de mérites, chéri de Dieu, qui lui avait rendu son amitié, et chéri de tout son peuple, qu'il avait gouverné bien plus en père qu'en roi.

6. — David fut non seulement un grand roi, mais encore un grand prophète, et c'est pour cela qu'on l'appelle le *prophète royal*, le *roi prophète*. Le Seigneur lui révéla d'abord que le Messie naîtrait de son sang et qu'il serait en même temps Fils de Dieu ; de sorte que David, qui vivait mille ans avant Jésus-Christ, a connu que le Sauveur serait Dieu et homme tout ensemble, qu'il serait son fils et en même temps son Seigneur. Mais Dieu lui révéla bien d'autres mystères. C'est David qui a composé la plupart de ces cantiques ravissants que nous appelons les *psaumes* et que nous chantons pendant nos cérémonies sacrées. Or, dans ces psaumes, il décrit d'avance presque toute la vie du Sauveur. Ainsi il annonce que toutes les nations de la terre l'adoreront et lui seront soumises. Il annonce que les Juifs le méconnaîtront, qu'ils cesseront d'être son peuple privilégié et que les autres peuples prendront leur place. Il annonce que le Sauveur sera mis à mort, qu'on lui percera les pieds et les mains, qu'on partagera ses vêtements et qu'on tirera sa robe au sort. Il annonce enfin que le Sauveur ressuscitera sans

avoir éprouvé la corruption du tombeau. Nous verrons que toutes ces prédictions se sont accomplies à la lettre en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quel doit être le bonheur du saint roi David à présent qu'il voit dans le ciel Celui qu'il célébrait si longtemps d'avance comme son fils et son Dieu ! Ah ! quand nous répétons ses saints cantiques, prions-le de nous obtenir la grâce de chanter avec lui les louanges de ce divin Sauveur pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il !

XXIII

SALOMON

1. Salomon, désigné par Dieu pour succéder à David, obtient la sagesse en récompense de sa piété.
2. Le jugement de Salomon.
3. Construction du temple ; sa description.
4. Dédicace du temple.
5. Science, richesses et gloire de Salomon. La reine de Saba.
6. Chute de Salomon.

1. — Entre les enfants de David, *Salomon* fut désigné par Dieu lui-même pour succéder à son père. Jamais prince ne fit paraître dès sa jeunesse une piété plus remarquable. Aussi le Seigneur s'empressa-t-il de l'en récompenser. Un jour que Salomon s'était rendu à la montagne de Gabaon, où se trouvait le tabernacle construit par Moïse, pour y offrir un sacrifice public et solennel, Dieu lui apparut en songe et lui dit : « Que voulez-vous de moi ? Demandez et vous serez exaucé. » — « Seigneur, répondit le jeune prince, vous m'avez donné le trône de David, mon père, mais je ne suis encore qu'un enfant sans expérience à qui tout manque pour conduire un grand peuple. Je vous demande donc un cœur docile, un sens droit, en un mot la sagesse nécessaire à ceux qui sont appelés à gouverner. »

Des vœux si purs ne pouvaient manquer d'être exaucés. « Puisque vous avez choisi la sagesse, lui dit le Seigneur, et non la gloire, les richesses et les autres biens qui flattent l'orgueil des rois, je vous accorde ce don précieux et j'y ajouterai ce que vous n'avez pas demandé, les richesses, la puissance et la gloire. Vous serez le plus illustre des rois qu'on aura jamais vu et qu'on verra jamais. » A son réveil, Salomon reconnut qu'il avait eu un songe mystérieux et divin, et il offrit un sacrifice pour remercier le Seigneur.

2. — Bientôt après une occasion se présenta qui fit éclater sa merveilleuse sagesse, sa profonde connaissance du cœur humain, ainsi que sa présence d'esprit. Deux femmes qui habitaient la même maison avaient chacune un enfant en bas âge. L'un de ces enfants était mort étouffé pendant la nuit ; sa mère prit celui de l'autre femme qui dormait et mit le sien à sa place. Une violente dispute s'étant élevée entre ces deux femmes, l'affaire fut portée devant le tribunal du roi. L'une disait : « Mon enfant est celui qui est en vie et le tien est celui qui est mort ; » l'autre reprenait à son

tour : « Ton enfant est celui qui est mort et le mien est celui qui est en vie. » Que décider en pareil cas, sans autres renseignements et sans témoins ? « Qu'on apporte une épée, » dit Salomon. On apporta une épée. « Maintenant, dit le roi à un de ses officiers, coupez en deux l'enfant qui est vivant et donnez-en la moitié à chacune de ces femmes. » — « Non ! non ! s'écria aussitôt la véritable mère, dont les entrailles étaient vivement émues. Non, seigneur, ne faites pas mourir mon enfant ! Donnez-le plutôt à cette femme. » La fausse mère disait au contraire : « Qu'il ne soit ni à moi ni à elle, mais qu'on le partage. » Alors Salomon prononça ce jugement : « Donnez l'enfant vivant à la première femme, car c'est elle qui est sa mère. » Tout le peuple sut la manière dont le roi avait jugé cette affaire difficile, et conçut pour sa personne les plus vifs sentiments de crainte et de respect, en voyant que la sagesse de Dieu était en lui.

3. — Salomon, affermi sur son trône et jouissant d'une paix profonde, songea à exécuter le grand ouvrage que son père avait projeté, la construction d'un temple à Jérusalem. Il employa près de deux cent mille ouvriers à cette construction, qui dura sept ans. Toutes les pierres étaient taillées, tous les bois préparés quand on les apportait : il n'y avait plus qu'à les poser, en sorte qu'on n'entendit dans le temple ni le marteau ni la cognée pendant qu'on le bâtissait.

Le Temple fut construit sur le modèle du tabernacle de Moïse dont le Seigneur lui-même avait donné le plan. Il était divisé en deux parties. Dans la première, appelée le *Saint*, se trouvaient un autel d'or, sur lequel on brûlait de l'encens matin et soir, et un chandelier d'or à sept branches, qui devait être toujours allumé. La seconde partie, appelée le *Saint des Saints*, était destinée à l'Arche d'alliance. Elle était séparée de la première par un voile richement brodé en or et en argent. Tout l'intérieur du temple, même le pavé, était couvert de lames d'or. A l'entrée, en plein air, se trouvait l'autel des *Holocaustes*, un vaste autel en fer, sur lequel on brûlait les victimes. Autour du temple régnaient trois enceintes ou trois cours carrées, formées par des galeries et des colonnades, qui servaient à contenir le peuple pendant les fêtes ; car les prêtres seuls entraient dans le temple proprement dit. Toutes ces constructions considérables et ces cours intérieures, placées au sommet d'une montagne, offraient l'aspect d'une vaste citadelle. Au dire des historiens, ce temple de Jérusalem était une des merveilles du monde.

4. — Le temple étant construit, Salomon voulut en faire la dédicace, c'est-à-dire le consacrer au Seigneur. Jamais on ne vit de fête plus solennelle. Tous les anciens des Juifs, tous les chefs de tribus et un peuple innombrable se rendirent à Jérusalem au jour indiqué. On vint d'abord prendre l'Arche d'alliance pour la transporter dans le nouveau temple. Pendant la marche, un nombre prodigieux de musiciens, revêtus d'habits blancs,

chantaient des cantiques en s'accompagnant d'instruments de tout genre. Les prêtres sonnaient de la trompette et immolaient des centaines de victimes sur des autels placés le long du chemin, comme autant de reposoirs. Le roi suivait, accompagné de tous ses officiers et de toute sa cour. Quand l'arche fut déposée dans le sanctuaire, voici qu'une nuée miraculeuse se répandit dans toute la maison de Dieu, en sorte que les prêtres ne pouvaient y exercer les fonctions de leur ministère. C'était le Seigneur qui voulait prendre possession, d'une manière sensible, de sa nouvelle demeure. A la vue de ce prodige, Salomon se jette à genoux avec tout le peuple et adresse à Dieu cette touchante prière : « Seigneur, il n'est point d'autre Dieu que vous ni dans le ciel ni sur la terre. Est-il donc croyable que vous daigniez habiter avec les hommes ? Si toute l'étendue des cieux ne saurait vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande majesté ! Aussi n'est-elle destinée qu'à être le lieu où vous écouterez favorablement les prières de votre serviteur et celles de votre peuple. Que vos yeux soient ouverts, Seigneur, que vos oreilles soient attentives aux très humbles supplications que nous vous adressons en ce lieu ! Exaucez-les du haut du ciel, où est votre trône, et faites-nous miséricorde. »

Comme Salomon finissait cette prière, le Seigneur montra, par un second prodige, combien elle lui était agréable. Le feu du ciel descendit et consuma en un instant les victimes préparées pour le sacrifice. Frappé de ce nouveau prodige et ne sachant plus comment remercier Dieu, tout le peuple se prosterna le visage contre terre. La fête de la Dédicace du temple dura sept jours, et désormais ce temple fut le seul lieu de la Judée où Dieu permit de lui offrir des sacrifices.

5. — Dieu avait donné la sagesse en partage à Salomon, nous l'avons déjà dit ; mais cette sagesse était accompagnée d'une science prodigieuse. Il composa un grand nombre de livres admirables sur toutes sortes de sujets. Plusieurs de ces livres, qui existent encore aujourd'hui, sont au nombre de nos Livres saints et font partie de la Bible.

Dieu lui avait promis par surcroît les richesses, la puissance et la gloire. Outre le temple de Jérusalem, Salomon fit construire pour lui et pour la reine son épouse, fille du roi d'Egypte, des palais magnifiques où étaient prodigués l'or et l'argent. Il fonda aussi plusieurs villes, dont les ruines superbes, qui se voient encore, attestent la splendeur. Ses vaisseaux, réunis à ceux des Tyriens, les premiers navigateurs du monde à cette époque, parcouraient toutes les mers, abordaient à tous les rivages pour y faire le commerce. Des savants de nos jours prétendent même que sa marine fréquentait les plus riches contrées de l'Amérique. Dieu permettait que les Juifs fussent ainsi en rapport avec tous les peuples de la terre, afin que tous les peuples eussent l'occasion de connaître le vrai Dieu et la véritable religion.

La renommée de Salomon était si glorieuse et s'étendait si loin qu'une reine de l'Arabie ou de l'Ethiopie, que la Bible appelle *reine de Saba*, vint exprès pour le voir et prendre auprès de lui des leçons de gouvernement. Cette illustre princesse fut tellement ravie qu'elle enviait le sort des simples serviteurs de Salomon. « Oh qu'ils sont heureux, s'écriait-elle, d'être les témoins de tant de merveilles ! »

6. — Cette gloire, cette prospérité incomparable finirent, hélas ! par aveugler Salomon. Il épousa des femmes étrangères et idolâtres, contrairement à la loi de Dieu qui défendait de pareilles alliances, et ces femmes l'entraînèrent lui-même dans l'idolâtrie. Ainsi après avoir bâti le premier temple au vrai Dieu, Salomon adora de fausses divinités ! Quelle chute étonnante et qui glace d'effroi ! Mais enfin cet homme, le plus sage des hommes, est-il sauvé ou ne l'est-il pas ? La Sainte Ecriture n'en dit rien. Les docteurs juifs pensent généralement qu'il s'est repenti de ses fautes avant sa mort. Les Pères de l'Eglise sont partagés là-dessus. Encore une fois, quelle incertitude épouvantable !

Notre-Seigneur, parlant de la grande reine du Midi qui vint s'instruire auprès de Salomon, nous avertit que sa conduite condamnera, au jour du jugement, ceux qui n'auront point suivi l'Evangile. En effet, Salomon n'était qu'un homme, et cette reine s'estimait heureuse de profiter de ses leçons. Mais Jésus-Christ est bien plus que Salomon, puisqu'il est Fils de Dieu, la Sagesse éternelle. Nous devons donc croire à sa parole et la mettre en pratique, si nous ne voulons pas nous trouver sans excuse au grand jour du jugement.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXI

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE

I. — Lorsque Jésus eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en mer et jetez vos filets pour pêcher. » (Luc, v, 4).

I. — Combien Simon Pierre et les apôtres étaient heureux d'avoir Jésus dans la barque ! Ils avaient travaillé toute la nuit et ils n'avaient rien pris. C'était bien en vain qu'ils s'étaient imposés des fatigues et des veilles. Voici que Jésus leur donne l'ordre de jeter les filets et, pleins d'espérance en sa puissance, ils obéissent. Quel exemple pour les âmes chrétiennes que Dieu appelle à marcher dans les voies de la vertu, à recueillir des mérites et à mériter les biens du ciel ! Car il faut le reconnaître, il y a des heures où il nous semble que nous travaillons bien vainement pour le salut de notre âme et que nous ne faisons aucun

progrès dans la vertu, et le plus souvent nous sommes dans la vérité. Mais ne perdons point courage, appelons Jésus-Christ à venir habiter en nous par sa grâce ; il ne tardera point à nous parler comme il a parlé à Simon Pierre, et si nous savons placer notre espérance en lui, nous nous réjouirons bientôt à la vue des fruits de nos travaux.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « La source des fontaines et des fleuves c'est la mer, et la source des vertus et des sciences est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car, qui est le *Seigneur des vertus*, sinon le Roi de gloire ? Il est encore le *Seigneur des sciences*, selon le cantique d'Anne la prophétesse. (I Rois, II, 3). La continence de la chair, la pureté du cœur, la rectitude de la volonté procèdent de cette source divine. C'est peu, mais la vivacité de l'esprit, la grâce de la parole, la sainteté des mœurs ont la même source. C'est de là que les discours de la science et de la sagesse tirent leur origine. Car *tous les trésors de la sagesse et de la science y sont renfermés*. (Coloss., II, 3). Or, si toutes les eaux retournent sans cesse à la mer, afin d'en sortir de nouveau pour servir à l'usage des hommes, que l'écoulement céleste des grâces et des vertus remonte à son principe pour ne point cesser d'arroser le champ de nos âmes. Il le faut bien, puisque tout ce que vous croyez avoir de sagesse et de vertu, vous devez l'attribuer à la vertu et à la sagesse de Dieu, qui est Jésus-Christ ¹. En effet, nous ne pouvons faire une seule œuvre sans le secours de la grâce, et nous ne saurions mériter la vie éternelle par aucune œuvre si Dieu ne nous l'accordait gratuitement. En effet, *qui est-ce qui peut rendre pur l'homme conçu d'un germe impur, si ce n'est celui qui est pur ?* (Job, XIV, 4). Certainement ce qui est fait ne peut pas ne pas être fait ; mais s'il ne vous l'impute point, ce sera comme si ce n'était pas ; c'est ce qui faisait dire au Prophète : *Heureux l'homme à qui le Seigneur n'a point imputé le péché*. (Ps., XXXI, 2). Quant aux bonnes œuvres, il est hors de doute que personne n'en fait de soi-même. En effet, si l'humanité, avant sa chute, n'a pu se maintenir, à combien plus forte raison ne pourrait-elle se relever elle-même, maintenant qu'elle est tombée ? Il est certain que toutes choses tendent, par elles-mêmes, à revenir à leur point de départ, et que c'est de ce côté qu'est leur pente naturelle. Ainsi en est-il de nous, qui, tirés du néant, ne cessons de tendre, la chose est évidente, vers le péché, qui n'est, après tout, que le néant. Pour ce qui est de la vie éternelle, nous savons que tout ce qu'on peut souffrir en cette vie ne saurait nous rendre dignes d'en obtenir la gloire, pas même si un homme endurait à lui seul toutes les souffrances à la fois. Car nos mérites ne sont pas tels que la vie éternelle leur soit due à la rigueur, et que, par conséquent, ces mérites mêmes nous rendent débiteurs de Dieu, au lieu de faire de Dieu notre débiteur. Qu'est-ce,

après tout, que tous nos mérites, en comparaison d'une si grande gloire ? D'ailleurs, où trouver un homme meilleur que le Prophète à qui Dieu a rendu ce témoignage insigne : *J'ai trouvé un homme selon mon cœur ?* (I Rois, XIII, 14 ; Act., XIII, 22). Or, cet homme-là s'est pourtant trouvé dans la nécessité de dire à Dieu : *Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre serviteur*. (Ps., CXLII, 2). Que personne donc ne se fasse illusion, car, s'il veut y réfléchir, il trouvera certainement qu'il ne saurait se présenter avec dix mille mérites devant celui qui vient à lui avec vingt mille ¹. » (Luc, XIV, 31).

II. — Nous devons, pour être assurés du secours de la grâce de Dieu, réunir certaines conditions ou du moins être dans la disposition de ne faire rien autre que la volonté de Dieu et ne travailler que pour Dieu, pour Jésus-Christ. Nous sommes les serviteurs, Dieu est notre maître ; il est donc évident que si nous voulons que notre travail lui soit agréable, ce travail doit être ce qu'il veut et non ce que nous pourrions vouloir. De là, la nécessité de lui faire le sacrifice de notre propre volonté. C'est ce que Jésus-Christ a demandé à tous ses disciples, disant : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même*. (Matth., XVI, 24). D'autre part, quel avantage retirerions-nous du secours de la grâce, si nous ne travaillions pas en vue du but que Dieu se propose de nous faire atteindre par le moyen de cette grâce qu'il nous dispense avec tant d'amour ? Aussi nous devons sans cesse redire : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom donnez la gloire*. (Ps., CXIII, 9). Voilà le double renoncement qui nous est demandé : à notre propre volonté et à nos intentions, pour tout remettre entre les mains de Dieu.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Dès que pour nous la volonté de Dieu est certaine, la nôtre doit la suivre sans réserve. Or, il en est ainsi dans tous les cas où nous trouvons dans les Ecritures quelque chose de certain, ou bien encore dans le cas où l'Esprit-Saint crie manifestement au fond de nos cœurs quels sentiments nous devons avoir. C'est ce qui a lieu quand il s'agit de la charité, de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance et des autres vertus. Nous devons alors approuver sans hésiter et rechercher tout ce que nous savons, à n'en pouvoir douter, être agréable à Dieu. De même nous devons haïr de toutes nos forces ce que Dieu hait bien certainement. Mais dans tous les cas où il ne se présente rien de certain à notre esprit, que notre volonté ne tienne non plus rien pour certain, qu'elle se tienne plutôt en suspens entre les deux choses opposées, ou du moins qu'elle ne penche pas trop d'un côté ou de l'autre, dans la crainte que peut-être ce soit le contraire qui plaise plus à Dieu, et tenons-nous dans la disposition de suivre sa volonté, de quelque côté que nous voyions qu'elle incline ². De là pour nous la

¹ S. Bern., *In Annuntiat. Beatæ Mariæ*, Sermon I, n. 1-2, trad. Vivès.

² S. Bern., *De Divers.*, Sermon XXVI, n. 3, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon XIII, n. 1, trad. Vivès.

nécessité de mortifier notre volonté. Or, si quelquefois la grandeur de nos peines porte ceux qui nous voient à quelque sentiment de compassion, la pensée de la cause pour laquelle nous souffrons doit les obliger au contraire à se réjouir avec nous. Ajoutez à cela que toutes nos bonnes œuvres, non seulement se font pour Dieu, mais ne se font que par lui. Car *c'est lui qui opère en nous le vouloir et le parfaire, selon son bon plaisir.* (Philipp., II, 13). Il est donc l'auteur de tout le bien que nous faisons; c'est lui aussi qui le récompense, et la récompense, c'est lui. De manière que ce Dieu, qui est le souverain bien, et dont l'unité est si parfaite en lui-même, se multiplie en quelque sorte en nous, car il est doublement cause de toutes nos bonnes actions, cause effective et finale. Ce vous est donc un grand bonheur que non seulement vous subsistiez et perséveriez dans toutes les épreuves où vous vous trouvez, mais que vous en triomphiez encore par la grâce de celui qui vous a aimés. En effet, n'est-ce pas aussi par lui que vous êtes victorieux? Oui, sans doute, et c'est ce que l'Apôtre nous enseigne manifestement en ces termes : *Comme nos afflictions sont abondantes pour Jésus-Christ, ainsi nos consolations sont abondantes par lui.* (II Cor., I, 5). Aussi faut-il, lorsque nous accomplissons une œuvre, que nous pensions et que nous disions : « C'est pour l'amour de Dieu. » Cette parole est fort en usage. C'est une façon de parler extrêmement commune; mais elle est d'une très grande profondeur, car elle est vive et efficace lorsqu'on ne la dit point négligemment, par manière de parler, par habitude ou par artifice, mais lorsqu'elle ne procède, comme cela doit être, que de l'unction, de l'abondance de la piété et de la pureté d'intention. Le monde passe et périt avec toutes ses convoitises, et ceux qui agissent pour ce monde si passager et si périssable connaîtront, lorsqu'il le verront périr, que les choses qu'ils ont faites pour lui n'ont pas eu une fin utile, ni un fondement solide. Quand la cause pour laquelle on avait agi viendra à manquer, comment se pourra-t-il faire que les choses qui n'étaient appuyées que sur elle ne tombent point avec elle? Il n'y a que celui qui est la cause souveraine de toutes choses qui ne puisse finir, et ce n'est point la fleur des champs, mais sa parole, qui demeure éternellement ¹. »

III. — Il ne nous reste donc qu'à nous laisser conduire par Dieu et à nous confier pleinement en sa Providence, disant avec le Psalmiste : *J'ai levé les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours. Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Seigneur, vous êtes mon espérance.* (Ps., cxx, 1-2; Ib., xc, 9). Il faut que notre confiance soit telle que nous n'espérions point en notre force, en notre talent, en notre travail et encore moins en aucune créature, de telle sorte que nous devons abandonner à Dieu le soin de notre vie et n'attendre quelque secours que de

son amour. C'est ce que saint Pierre disait aux premiers chrétiens : *Jetes dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes et vos peines, parce qu'il a soin de vous.* (I Pier., v, 7). C'est le sein d'une mère qui est toujours prêt à nous recevoir, ce sont les fentes de la pierre qui sont préparées pour nous cacher et nous abriter durant les heures où nous supportons le poids du jour et de la chaleur. Ne cessons point de lui dire de bouche et de cœur : *Seigneur, vous êtes notre espérance.*

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Quelque chose donc que j'entreprenne, de quelque chose que je me détourne, quoi que je souffre ou que je désire, Seigneur, vous êtes toute mon espérance. C'est par cette seule espérance que je tiens compte de toutes vos promesses, elle est le fondement de mon attente. Que les uns fassent valoir leurs mérites; que les autres se vantent de supporter le poids du jour et de la chaleur; que d'autres enfin allèguent leurs jeûnes et se glorifient de n'être pas comme le reste des hommes : pour moi je trouve tout mon bien à m'attacher à Dieu et à mettre en lui toute mon espérance. Qu'il y en ait qui espèrent en d'autres secours; que l'un se confie en sa science, l'autre en la sagesse du siècle, celui-ci en sa noblesse, celui-là en sa dignité et en sa puissance et ce dernier en quelque autre vanité : pour moi, je regarde toutes ces choses comme un vil fumier parce que, Seigneur, vous êtes mon unique espérance. Mette qui veut son espérance dans les richesses incertaines, pour moi je ne demanderai que de vous le pain de chaque jour, plein de confiance en ces paroles que vous avez dites et sur lesquelles je me repose entièrement : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées comme par surcroît.* (Matth., VI, 33). Si on me parle de récompenses, c'est par vous que j'espère les obtenir. Si on me fait la guerre, si le monde exerce contre moi sa fureur, si l'ennemi, qui est la méchanceté même, frémit de rage contre moi, je mettrai mon espérance en vous. Voilà quels doivent être nos sentiments. Les avoir, c'est vivre de la foi, et personne ne saurait dire du fond de son cœur : *Vous êtes mon espérance*, sinon celui à qui l'Esprit de Dieu a fortement persuadé d'abandonner tous ses soins et toutes ses pensées à Notre-Seigneur, en le tenant assuré qu'il ne manquera pas de pourvoir à sa nourriture, selon cette parole de l'apôtre saint Pierre : *Renoncez à toutes vos inquiétudes et remettez-les entre les mains de Notre-Seigneur, car il a soin de vous.* (I Pier., v, 7). Si nous avons ces sentiments dans le cœur, pourquoi différons-nous de rejeter entièrement les espérances qui n'ont rien que de vain, d'inutile, de trompeur et de misérable, pour nous attacher de toute notre âme et avec toute la ferveur de notre esprit à cette espérance si solide, si parfaite, si heureuse? Si quelque chose est impossible à notre Dieu, si quelque chose lui est difficile, cherchez un autre fondement de vos espérances que lui. Mais il peut tout par sa seule parole; or, qu'y a-t-il de plus facile que de dire

¹ S. Bern., *In Ps.* xc, Sermon IX, n. 1-2, trad. Vivès.

un mot? Mais il faut entendre ce que c'est que ce mot. S'il a résolu de nous sauver, nous serons sauvés; s'il veut nous donner des récompenses éternelles, il lui est permis de faire ce qu'il lui plaît. Mais serait-il possible que, ne doutant pas de la facilité que Dieu a de faire ce qu'il veut, vous eussiez quelque défiance de sa volonté? Les témoignages qu'il a rendus de cette volonté sont dignes de notre confiance au delà de tout ce qu'on peut dire : *Personne, dit-il, ne saurait avoir un amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis.* (Jean, xv, 13). Quand est-ce que cette grandeur de notre Dieu, qui nous avertit instamment d'espérer en lui, a manqué à ceux qui ont mis en lui leur espérance? Il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui : *Il leur donnera son secours, dit le Prophète, il les délivrera des pécheurs et les sauvera.* (Ps., xxxvi, 40). Pourquoi et par quels mérites de leur part? Ecoutez ce qui suit : *Parce qu'ils ont espéré en lui.* Cette raison est bien douce, mais elle est cependant efficace et péremptoire ¹. »

II. — Simon Pierre lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, sur votre parole, je jetterai le filet. » (Luc, v, 5).

I. — Combien nous serions heureux, si nous savions répondre ainsi à Jésus-Christ ! Nous sommes portés, au contraire, à ne suivre que nos propres inspirations et à ne faire que notre volonté. De là des fatigues sans mérites, des travaux sans fruits, et notre zèle ainsi que notre temps se consomment en mille choses qui ne nous serviront point pour le jour de la récompense. Qui sait même si ce que nous faisons ne sera pas pour nous un sujet de confusion ? Il en serait autrement si nous cherchions Jésus-Christ pour consentir aux sacrifices ou aux travaux qu'il nous demanderait, si pénibles fussent-ils. D'autre part, savons-nous si le bien que nous faisons est celui qu'il désire nous voir accomplir et qu'il nous imposerait ? Combien nous devrions nous mettre à sa recherche pour lui dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* (Act., ix, 6). Alors il y aura une heure où il vous parlera pour vous indiquer le travail que vous aurez à accomplir, et vous lui répondrez, disant : *Votre parole est une lampe qui éclaire mes pas et une lumière qui luit dans le sentier où je marche.* (Ps., cxviii, 105).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'âme doit d'abord chercher le Verbe pour s'accorder avec lui, c'est-à-dire consentir à ce qu'il dira. Nous lisons dans l'Evangile : *Consentez à ce que voudra votre ennemi pendant que vous êtes avec lui en chemin, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge au bourreau.* (Matth., v, 15). Qu'y a-t-il de plus salulaire que ce conseil ? C'est le Verbe lui-même qui le donne, en protestant qu'il est notre ennemi, parce qu'il s'oppose à nos désirs charnels, lorsqu'il dit : *Leur cœur est tou-*

jours dans l'égarement. (Ps., xciv, 10). Or cela vous sera impossible si vous n'êtes pas contraire à vous-même, si vous ne vous opposez pas à vous-même, si vous ne vous combattez vous-même avec un travail continu et infatigable, enfin si vous ne renoncez à vos anciennes habitudes et à vos mauvaises inclinations. Cela est rude, je l'avoue; et si vous croyez en venir à bout par vos propres forces, c'est comme si vous tâchiez d'arrêter un torrent du doigt, ou de faire encore une fois remonter le Jourdain vers sa source ! Que ferez-vous donc ? Cherchez le Verbe, à la volonté de qui vous consentiez par sa grâce. Allez trouver celui qui vous est contraire, afin que, par son secours, vous deveniez tel qu'il ne vous soit plus contraire, et que celui qui vous menaçait vous caresse, et que l'infusion de sa grâce soit plus efficace pour vous changer que sa colère la plus violente. Mais si vous ignorez ce que demande celui à la volonté de qui vous consentez déjà, vous avez à craindre qu'on ne dise que vous avez le zèle de Dieu, mais que *ce zèle n'est pas réglé par la science.* (Rom., x, 1). Et afin que vous ne croyiez pas que cette ignorance soit peu de chose, souvenez-vous de ce qui est écrit, que *celui qui ne connaît pas la volonté de Dieu sera méconnu de lui.* (I Cor., xiv, 38). Or si vous voulez m'en croire, vous irez au Verbe, et il vous enseignera ses voies, de peur que, voulant faire le bien, mais ne le connaissant pas, il ne vous arrive, en courant, de sortir du chemin et de tomber dans l'erreur. Car le Verbe est une lumière. Et comme dit le Prophète : *Ses paroles sont lumineuses, éclairent l'âme et donnent l'intelligence aux simples et aux petits.* (Ps., cxviii, 130). Vous serez heureux si vous pouvez dire aussi : *Votre parole est une lampe qui éclaire mes pas, et une lumière qui luit dans le sentier où je marche.* (Ib., 105). Et votre âme n'aura pas peu profité, si votre volonté est changée, si votre raison est éclairée, en sorte qu'elle veuille le bien et qu'elle le connaisse. En l'un elle aura recouvré la vie et en l'autre la vue. Car elle était morte quand elle voulait le mal, et aveugle quand elle ignorait le bien. Votre âme vit donc, elle voit, elle est établie dans le bien, mais c'est par le secours et l'assistance du Verbe; en sorte que si elle est debout, c'est le Verbe qui l'a levée avec la main, comme sur les deux pieds de l'amour et de la connaissance ¹. »

II. — Ainsi formés et instruits par le Verbe sur le bien que nous avons à faire, il ne nous reste plus qu'à obéir, c'est-à-dire qu'à lui répondre comme son Apôtre : Seigneur, nous jetterons nos filets sur votre parole. Nous mettant à l'œuvre tout aussitôt nous travaillerons sans murmurer et sans amertume; nous agirons avec douceur et avec joie; nous nous efforcerons de courir dans la voie des commandements, et, sans faiblesse comme sans orgueil, nous irons droit vers le bien, vers les sacrifices ou les peines, de manière qu'après

¹ S. Bern., *In Ps.* xc, Sermon. ix, n. 5-6, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. lxxxv, n. 1-2, trad. Vivès.

avoir commencé, nous puissions persévérer jusqu'à la fin. Ah ! s'il y avait des heures où nous n'entendions plus sa voix sur le chemin de l'obéissance, il faudrait nous hâter de lui dire : *Affermissez-moi par vos paroles.* (Ps., xviii, 28). Il ne tarderait pas de venir à notre secours, et nous lui dirions avec saint Pierre : *A qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle.* (Jean, vi, 69). Heureuses sont les âmes qui savent ainsi se placer dans les voies de l'obéissance, car ce sont les voies qui conduisent à la vie !

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Si le Seigneur, d'après la Sainte Ecriture, veut être cherché dans la simplicité de notre cœur (Sages., i, 1), à plus forte raison devons-nous lui obéir sans nous livrer à des murmures et à des sentiments qui sentent la plainte et l'indignation. Ecoutez ce que Dieu dit d'un peuple au cœur simple : *Il m'a obéi aussitôt que ma voix a frappé ses oreilles* (Ps., xvii, 45), voulant nous faire comprendre par là que l'obéissance a été aussi prompte que la manifestation de sa volonté par un commandement. Marchez donc en ajoutant à la volonté la simplicité, et à l'intention la lumière, car la force du cœur simple, c'est la voie du Seigneur qui n'est autre que l'obéissance. (Prov., x, 20). — D'autre part, la sérénité sur le visage, la douceur dans les paroles, donnent de la couleur à l'obéissance. Où est en effet l'obéissance quand il n'y a que tristesse et chagrin ? L'extérieur est l'indice des dispositions intérieures de l'âme, et il est bien difficile que ceux qui changent de volonté conservent un même visage : une physionomie sombre, un front chargé des nuages ténébreux de la tristesse, sont un signe que la dévotion s'est éloignée d'une âme. Vous voyez donc combien la gaieté est convenable et nécessaire dans l'obéissance. — Mais la parole de Dieu court avec vitesse (Ps., cxlviii, 4), et elle veut qu'on la suive avec une égale rapidité ! Vous voyez avec quelle rapidité s'élance celui qui dit : *J'ai couru dans la voie de vos commandements.* (Ib., cxviii, 32). Celui qui obéit fidèlement ne connaît point de retard, il a l'horreur du lendemain, il ne sait ce que c'est que temporiser, il devance le commandement, il a l'œil tout prêt à voir, les oreilles à entendre, la langue à parler, les mains à agir et les pieds à marcher. Il se possède tout entier pour posséder tout à fait la volonté de celui qui commande. Voulez-vous voir commander promptement et un serviteur obéir sans tarder ? Ecoutez : *Zachée, descends vite, car il faut que je m'arrête aujourd'hui chez vous, dans votre maison. Et lui, se hâtant, descendit et le reçut chez lui avec joie.* (Luc, xix, 5). Vous avez entendu son obéissance, entendez aussi quelle fut la récompense : *Aujourd'hui cette maison a reçu le salut.* (Ib., 9). Il faut donc que nous soyons prompts à entendre (Jac., i, 19), et plus prompts encore à exécuter. — Mais ajoutons encore la force à cette promptitude : *Agissez virilement et que votre cœur s'affermisse, vous tous qui mettez votre espérance dans le Seigneur.* (Ps., xxx, 24). La force n'est pas d'aller à l'obéissance,

mais de ne s'en point écarter. Si la tribulation est grande, si la persécution se dresse, si les pécheurs vous tendent des pièges, si les méchants vous barrent le passage, pour vous ne quittez pas la voie de l'obéissance, et écriez-vous : *Je suis tout prêt, Seigneur, et je ne suis point troublé, je suis tout prêt à garder tous vos commandements.* (Ps., cxviii, 60). Avez-vous mis la main aux choses fortes ? Il faut agir à l'instant et obéir avec constance, il ne faut pas au milieu des coups de langue ou des coups de fouet abandonner la voie royale de l'obéissance, au contraire, il faut la suivre avec plus de ténacité encore et plus de ferveur. — Mais appliquez-vous à assaisonner du sel de l'humilité tout ce que vous faites, car il ne servirait de rien d'obéir avec force, si on avait le malheur de se laisser aller à l'orgueil. Ceux-là donc gardent leur force pour Dieu, qui savent dire après avoir travaillé : *Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous avions à faire.* (Luc, xvii, 10). — Enfin ce n'est pas celui qui commence, mais celui qui persévère qui sera sauvé. (Matth., xxiv, 13). La persévérance est une fille, unique en son genre, du souverain, c'est le fruit des vertus, c'en est aussi la consommation, c'est le reposoir de tous les biens, une vertu enfin sans laquelle nul ne pourra voir Dieu, ni être vu de lui : *Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix.* (I Cor., ix, 24) ¹. Voilà donc votre âme debout dans la voie de l'obéissance, mais qu'elle prenne pour elle ce qui est écrit : *Que celui qui croit être debout prenne garde de ne pas tomber.* (I Cor., x, 12). Croyez-vous qu'elle puisse se tenir debout par elle-même, elle qui n'a pas pu même se lever ? Pour moi, je ne le pense pas. Quoi ! les cieux ont été affermis par la parole du Seigneur (Ps., xxxiii, 6), et celui qui n'est que terre pourra l'être sans le Verbe, qui est cette parole ? Si elle pouvait demeurer ferme par elle-même, pourquoi un homme tiré de la même terre aurait-il dit : *J'étais prêt de tomber, mais le Seigneur m'a soutenu.* (Ib., cxvii, 13) ². »

III. — Cette voie de l'obéissance dont nous venons d'esquisser les traits, a été suivie par des justes de l'Ancien Testament. Dieu avait dit à Abraham : *Marche devant moi, et sois parfait.* (Gen. xvii, 1). Il lui ouvrait ainsi le chemin de l'obéissance comme un maître le fait à l'égard de son serviteur, et Abraham a été admirable dans sa vocation. Dans le Nouveau Testament nous voyons les apôtres entrer résolument dans les voies de l'obéissance à la suite de leur divin Maître. Et quand les persécutions sont venues, quand les hommes voulaient les en éloigner, ils ont dit : *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.* (Act., v, 29). Aussi n'ont-ils point hésité, à l'exemple de Jésus-Christ, de se rendre obéissants jusqu'à la mort et à la mort la plus horrible : tous ont versé leur sang pour demeurer

¹ S. Bern., *De Divers.*, Sermon. xli, n. 5-10, trad. Vivès.

² Ib., *In Cant.*, Sermon. lxxxv, n. 3.

fidèles à Dieu au milieu des supplices. Voilà les exemples d'obéissance qui nous sont donnés. Nous le savons, rien ne peut nous faire prévoir que nous sommes appelés à les suivre dans la voie du martyre, mais tous nous devons l'obéissance à Dieu dans la mesure de notre vocation.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Evoquons devant nous Abraham, ce grand patriarche, qui fut la lumière de la foi, la forme de l'obéissance, le principe de la justice. Le Tout-Puissant lui dit : *Quitte ton pays, sors de ta parenté et de la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai*; et au premier mot de cet ordre, il fuit sa patrie, il quitte ses parents, il abandonne l'héritage de ses pères, puis, voyageur inconnu, il va se fixer sur la terre étrangère. Puis, lorsque, dans sa vieillesse, il fut devenu père d'un fils en qui le monde entier devait être béni, le Seigneur lui dit : *Prends ton fils premier-né, Isaac, que tu aimes, et offre-le moi en holocauste*. (Gen., xii, 2). Quelles paroles amères, quel coup porté à l'amour d'un père, jusque dans le plus intime de son cœur ! Il lui est ordonné de tuer son fils, les os de ses os, la chair de sa chair, le fils des grandes promesses, l'enfant de sa vieillesse déjà avancée, le seul qu'il eût de sa femme légitime, un fils miraculeusement promis, heureusement né et élevé dans l'innocence ! Et pour que rien ne manque à l'incendie de douleur qui devait se répandre dans les entrailles de ce père, le Seigneur lui rappelle que son fils est *un fils unique*. Il avait, en effet, beaucoup d'autres fils, mais qui n'étaient pas uniques pour lui ; quant à Isaac, il est tellement son fils, qu'il n'y a que lui qui mérite d'être appelé unique. Il est l'unique à son père, le premier-né de sa mère, celui à qui est réservé l'héritage paternel. Ne pensez point à Ismaël, engendré dans la servitude et né d'une mère esclave : il ne peut prétendre à la liberté ni à l'héritage de son père. Mais s'il a beaucoup de fils et des fils uniques, il n'en a pas beaucoup de bien-aimés ; pour augmenter le chagrin dans un cœur de père, et pour éprouver l'obéissance du cœur d'un juste, le Seigneur ajoute : le fils *que tu aimes le plus*. Pour réveiller la tendresse paternelle au souvenir d'un nom chéri, et pour faire bouillonner son amour dans son cœur au son d'un nom bien-aimé, il désigne *l'enfant* par le nom qu'il avait reçu de Dieu avant même qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. Vous voyez sous quels coups du marteau de la tribulation l'amour paternel d'Abraham se trouve broyé quand il lui est ordonné de prendre son fils, de tuer son unique, celui qu'il aime par dessus tout, de frapper du glaive son Isaac. Il fut soumis à une bien grande tentation, singulièrement éprouvé et profondément atteint par le feu de l'épreuve. Les rapports de fils à père sont bien doux, de même que ceux de père à fils ; Abraham oublie cette douceur et tous les sentiments les plus chers et les plus intimes, il bâte son âne, amasse le bois de l'holocauste, allume le feu, et tire son glaive. Il ne demande point au Seigneur pourquoi cet ordre

de sa part ; il ne murmure point, il ne fait entendre aucune plainte, il ne montre pas même sa douleur sur son visage ; mais, dans l'ignorance de tout ce qui lui est ordonné, il se hâte, avec une pieuse cruauté, vers la mort de son fils. Voilà ce qui nous montre dans Abraham une obéissance unique et suprême, une vertu digne des louanges les plus grandes et les plus singulières ¹. — Il en a été de même des apôtres. Ils se sont élevés jusqu'au faite de l'obéissance, ils s'estiment élevés quand on les abaisse, comblés de gloire quand ils ne le sont que d'ignominies, victorieux quand ils souffrent. *Ils sont remplis de confusion et devenus un objet d'opprobre aux riches et de mépris aux superbes*. (Ps., cxxii, 4). Voyez-vous avec quelle indépendance d'âme ils bravent le regard des pontifes, la figure menaçante des pharisiens et la rage du peuple quand ils s'écrient : *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes !* (Act., v, 29). Jetez les yeux sur ces deux grands astres Pierre et Paul, et parcourez du regard les rangs entiers du Sénat apostolique, et vous verrez qu'ils ont tous persévéré en hommes de cœur dans l'obéissance la plus ferme, au milieu même d'une foule de tourments. Est-ce que le Fils même du Roi, le Roi de cette terre où brille une joie continuelle, *ne s'est pas fait obéissant à son Père, mais obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix* (Philipp., ii, 8), et n'a point appris l'obéissance par les choses mêmes qu'il a souffertes ? Vous avez entendu quelle fut l'épreuve, écoutez quelle fut la gloire : *Voilà pourquoi*, continue l'Apôtre, *Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au dessus de tout nom*. (Ib., 9) ². »

RÉCITS ET CAUSERIES

VII

SULFATEZ !... SULFATEZ !...

— Vous avez là de bien beaux raisins, père Blanchard.

— *Tout de même, Monsieur le curé.*

— D'où vient donc que dans la vigne voisine ce n'est pas la même chose ?... Au lieu que vos grappes sont lourdes, pressées et saines, là, au contraire, elles sont toutes desséchées ; la plupart des grains sont tombés à terre ; ceux qui sont restés sont couverts de taches et tout flétris... Pourtant c'est le même terrain, et, autant que j'en puis juger, c'est le même plant.

— *C'est bien vrai. Mais j'ai sulfaté trois fois ma vigne et le Nicole mon voisin ne l'a pas fait.*

— Je comprends. Le traitement que vous avez fait subir à votre vigne a eu pour résultat de faire périr les insectes et les moisissures, ce qui fait que vos raisins ont poussé sans entraves... Tandis que

¹ S. Bern., *De Divers.*, Serm. xli, n. 2, trad. Vivès.

² *Ib.*, n. 1.

chez votre voisin tous ces parasites, n'étant point combattus, s'en sont donné à cœur joie et ont fini par manger la vendange avant le propriétaire...

— *C'est tout à fait cela.*

— En sorte que le malheureux a perdu son temps et sa peine.

— *Oui, mais, Monsieur le curé, c'est parce qu'il l'a bien voulu.*

— Sans doute, puisqu'il avait un moyen si facile de préserver sa récolte. Vous, au contraire, je suis certain que vous ne regrettez pas à présent la peine que vous avez prise.

— *Bien sûr ! Et je recommencerai encore l'année prochaine.*

— Eh bien ! puisque nous sommes à parler de ce sujet, passons à un autre qui y touche, de près. Pouvez-vous me dire pourquoi il y a des enfants qui sont bien élevés, polis, obéissants, travailleurs, économes, respectueux de leurs parents, tandis que d'autres sont de vrais vauriens ?...

— *Cela dépend, sans doute, de l'éducation des uns et des autres.*

— Vous avez raison. Les enfants sont à peu près les mêmes quand ils naissent. Mais aussi ils apportent en eux une quantité de petits défauts qui ne demandent qu'à grandir et à devenir des vices, absolument comme votre vigne, en même temps qu'elle pousse, est menacée par les fléaux dont nous parlions tout à l'heure.

— *Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour les enfants ?*

— La même chose que vous avez faite pour vos raisins : il faut sulfater leur âme.

— *Mais, quel ingrédient employer ?*

— Il n'y en a qu'un : la religion. Outre que c'est un devoir pour les parents d'élever chrétiennement leurs enfants, c'est encore leur intérêt, puisque c'est le seul moyen qu'ils aient d'éviter tout ennui, tout chagrin, toute ingratitude et même tout déshonneur, en les rendant soumis et reconnaissants.

— *Et comment appliquer ce traitement ?*

— En instruisant les enfants de leur religion ; en leur parlant souvent du bon Dieu ; en leur faisant faire régulièrement leurs prières et apprendre leur catéchisme ; en les envoyant à la messe et à confesse ; en veillant à ce qu'ils ne lisent point de mauvais livres, n'aillent point avec de mauvais camarades et n'entendent point de blasphèmes.

— *Et ceux qui ne font pas comme ça ?*

— Ils imitent ceux qui ne sulfatent pas leur vigne. Tels sont ceux qui ne s'occupent point si leurs enfants ont fait leur prière ; qui, pour un motif futile, leur font manquer la messe ou le catéchisme ; qui se permettent devant eux des plaisanteries déplacées ou des blasphèmes ; qui leur donnent l'exemple d'une vie païenne ; qui, au lendemain de la première communion ou du renouvellement, les gardent à la maison, comme s'il n'y avait plus de bon Dieu ni d'Eglise...

— *On en voit de belles, alors !*

— Hélas ! père Blanchard !... L'âme des enfants

étant abandonnée à elle-même, précisément au moment où les mauvais instincts la menacent, ne tarde pas à s'y laisser aller, et alors tout le mal qu'on s'est donné est perdu, et on a des fils et des filles dont la conduite n'est pas ce qu'elle devrait être, et qui traitent leurs parents comme des chiens... Est-ce vrai ?

— *Oh ! bien vrai ! Monsieur le curé.*

— Tirez donc la conclusion. Si vous voulez que vos enfants vous respectent, vous aiment, vous honorent, et, plus tard, vous donnent sans regret le morceau de pain dont vous aurez besoin, élevez-les chrétiennement. Leur cœur a besoin d'être préservé contre le mal, et le remède unique, infailible et nécessaire pour cela, c'est la RELIGION.

(*L'Echo de La-Chapelle Saint-Mesmin*).

PLANS DE SERMONS POUR LA FÊTE-DIEU OU POUR ADORATION PERPÉTUELLE

I

L'EUCCHARISTIE ET LA VIE HUMAINE

Jesus cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Jésus avait beaucoup aimé les siens qui étaient dans le monde, mais un jour il les aimait sans mesure.

(Jean, XIII, 1).

Exorde

Cherchons à comprendre le don que Jésus-Christ nous a fait en nous laissant l'Eucharistie.

Notre vie est un *présent* rapide qui s'écoule entre un *passé* qui n'est plus et un *avenir* qui nous appelle, entre des souvenirs et des espérances. Montrons que l'Eucharistie illumine toutes ces faces de notre existence : 1° le *passé*, dont elle est le plus doux souvenir ; 2° le *présent*, dont elle est la force et le charme ; 3° l'*avenir*, dont elle est l'espérance.

I. — L'Eucharistie est le plus doux souvenir du passé

Une des plus grandes misères de l'homme ici-bas, c'est qu'il oublie. Que de choses depuis le jour où notre *intelligence* s'est ouverte à la vérité, que de choses se sont ainsi évanouies dans l'oubli ! Notre cœur lui-même est sujet à ces défaillances. Il porte d'un être à un autre ses affections infidèles. Il se refroidit vite pour les êtres les plus aimés.

S'il en est ainsi pendant la vie, que sera-ce quand nous aurons disparu de ce monde, où nous faisons encore quelque figure ? Il n'y a donc aucun moyen de se survivre à soi-même et de laisser une trace dans la pensée et dans l'amour des hommes ? Il y en a un : c'est de leur laisser un souvenir. Une croix, une médaille, une boucle de cheveux... Cet objet est insignifiant, mais cette image c'était la nôtre, ces cheveux, ils flottaient sur notre tête... Voilà la puissance et le but du souvenir. C'est pour celui qui s'en va le suprême effort de son amour, et pour celui qui reste un vestige et comme l'ombre de ce qu'il a aimé.

Jésus-Christ allait mourir... Quel moment pour le Fils de Dieu ! Il avait espéré l'amour et voilà la haine, ardente, implacable... Aimé à peine de quelques disciples pendant sa vie, que va-t-il donc advenir de lui quand il ne sera plus ? Va-t-il être un oublié ? Non, il va laisser aux hommes un souvenir. Il prend un peu de pain, un peu de vin, il se cache sous ces frères apparences. Il commande à ses apôtres de porter ce souvenir aux quatre coins du monde : *Hoc facite in meam*

commemorationem. Et c'est cette hostie qui empêche le monde d'oublier Jésus-Christ.

II. — *L'Eucharistie est la force et le charme du présent*

Il ne suffirait pas de se souvenir de Jésus-Christ ; il faut vivre de lui. Il n'est venu en ce monde que pour faire passer en nous la vie divine. Tous les sacrements sans doute nous l'apportent, mais celui qui dans la pensée de Dieu doit en être le canal principal, c'est l'Eucharistie. Notre-Seigneur aimait à chercher dans le monde extérieur l'image des vérités qu'il prêchait. Or chaque fois qu'il a parlé de la Sainte Eucharistie, il nous la représente comme une nourriture, comme un pain qui donne la vie au monde : *Panis vivus qui dat vitam mundo*. Il y a en effet entre le pain matériel qui nourrit nos corps et ce pain surnaturel des âmes de merveilleuses analogies. A toute heure, pour ainsi dire, notre vie s'épuise. Livrez-vous au travail des mains ou au travail de la pensée : vous pouvez pendant quelques heures oublier votre corps, mais bientôt je ne sais quelle défaillance vous avertira que vos forces s'en vont. Un invincible besoin vous dira qu'il faut laisser là l'instrument de travail, vos livres, qu'il faut aller demander de nouvelles forces à un aliment réparateur. Cet aliment, vous le prenez, et bientôt après il s'opère en vous une admirable transformation. Cet aliment se change en un sang généreux, et ce sang il court à travers vos veines, réparant vos forces, soutenant vos défaillances, développant votre vie, portant jusqu'aux dernières extrémités de votre être un sentiment de bien-être et de joie. *Sustentat, reparat, auget, delectat*. C'est là, mes frères, la saisissante image de ce qui se passe en vous quand vous communiez...

L'Eucharistie est ainsi le charme de votre âme dans le présent. Que de consolations elle apporte aux cœurs brisés, meurtris ! Nulle part le cœur de l'homme angoissé par la douleur ne se repose plus doucement que sur le cœur de Dieu dans la communion...

III. — *L'Eucharistie est un gage d'espérance pour l'avenir*

L'espérance tient une grande place dans notre vie. Elle vient à chaque instant solliciter notre âme, la détacher du présent et l'entraîner dans l'avenir par un irrésistible charme. Les illusions ne se sont pas envolées devant les réalités douloureuses, nous espérons toujours. Il y a un côté de notre être que rien, ni la santé, ni la richesse, ni le plaisir, ni l'amitié ne peut rassasier. Un instinct foncier, invincible, nous dit que nous sommes faits pour un bonheur infini. Ce n'est pas là une aspiration trompeuse. J'en crois le cœur de Dieu, j'en crois sa parole, j'en crois mon crucifix, j'en crois l'Eucharistie... Si Dieu m'aime jusqu'à se donner à moi ici-bas, pourquoi ne se donnerait-il pas à moi dans l'éternité ? L'union commencée ici-bas s'achèvera dans la lumière et dans les joies du ciel : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo*.

Péroraison

Les conclusions se tirent d'elles-mêmes, et vous savez où, en attendant le ciel, vous devez chercher ici-bas la consolation, l'espérance et la force de la vie¹.

II

LES TROIS BIENFAITS EUCHARISTIQUES

Exorde

« Je vous aime ! » C'est le mot le plus doux qui puisse tomber des lèvres humaines d'un enfant ou d'un ami. Que sera-ce d'être aimé de Dieu ? Or, il nous a aimés au jour de son Incarnation, au jour de son Crucifiement,

mais surtout au jour où il nous a laissé l'Eucharistie. Car l'Eucharistie, ce n'est pas seulement Dieu avec nous, Dieu mort pour nous, c'est Dieu vivant en nous. Cette vie eucharistique a trois trônes d'où elle s'épanche sur toutes les infirmités de la nature humaine pour les transfigurer : 1° le tabernacle où Jésus-Christ se donne, 2° l'autel où il s'immole, et 3° la table sainte où il nous nourrit.

I. — *Au tabernacle il se donne*

Ce tabernacle n'est pas une prison ; c'est un trône que l'amour a choisi pour irradier plus largement autour de lui... Saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes était plus grand que sous les lambris dorés de ses palais. Ainsi Jésus-Christ au tabernacle, où il ne fait pas œuvre de vengeance, mais œuvre de miséricorde, où son unique fonction est de donner sans mesure et sans fin.

1° Il y donne sa présence. Bonheur d'être auprès de ceux qu'on aime... Les puissants de ce monde débordent leur présence. — Jésus-Christ prodigue la sienne au tabernacle, la meilleure de toutes les présences de Dieu, sa présence rédemptrice... Et cela, malgré l'indifférence, malgré les blasphèmes, malgré les trahisons...

2° Il y donne son temps... Ah ! leur temps, les hommes en sont avides pour eux-mêmes et avares pour les autres... Les passionnés de richesses s'écrient : « Le temps, c'est de l'or ! » Les passionnés de jouissances : « Le temps, c'est du plaisir ! » Les ambitieux : « Le temps, c'est de la gloire ! » — Tandis que Jésus-Christ au tabernacle abandonne aux hommes tout son temps ; il y est enchaîné pour eux nuit et jour, leur donnant audience à toute heure...

3° Il y donne ses grâces : lumière dans les ténèbres, certitude dans les doutes, consolation dans les peines, soulagement dans les souffrances, courage dans les abattements, et force dans les faiblesses. *Venite ad me omnes... et ego reficiam vos*.

Écoutez-nous cet appel ? Allons-nous le visiter *Melior est dies una in atrii tuis super millia*.

II. — *Sur l'autel il s'immole*

Jésus-Christ au tabernacle ne cesse de donner ; sur la pierre de l'autel il ne cesse de s'immoler. Pour nous former de ce nouveau mystère d'amour une idée aussi grande que possible,

1° Songeons à la gloire qui s'attache à l'immolation en général... Immolation pour la famille... Immolation pour la patrie... Immolation pour l'humanité.

2° Mais Dieu qui a fait les cœurs des hommes les a faits sur le modèle du sien, et tout ce qu'il y a de grand en nous se trouve en lui à un degré infini. Donc si nous pouvons pousser l'amour jusqu'à mourir pour ceux que nous aimons, Dieu a dû le pousser jusque-là, et il l'a fait. Il l'a fait une fois sur le Calvaire, et afin que tous ses enfants pussent assister à son sacrifice, il reproduit chaque jour l'immolation du Calvaire. La parole divine sur les lèvres du prêtre fait descendre Notre-Seigneur sur la pierre sacrée, comme il descendit dans le sein de la Vierge Marie ; elle le constitue à l'état d'Hostie offerte, de victime égorgée ; enfin la communion du prêtre met le comble à cette immolation : Jésus-Christ s'anéantit même comme sacrement, et notre poitrine devient son tombeau.

3° Et cette immolation ne cesse pas un instant sur la terre, car le soleil en faisant le tour du monde illumine toujours une hostie élevée entre les mains du prêtre. *Vidi Agnum tanquam occisum* (Apoc., v, 6) : tel est Jésus-Christ sur la terre : dans un état d'immolation permanente.

4° Quelle grande preuve d'amour ! Si Dieu ouvrait devant nous le monde invisible, au moment de la consécration, nous verrions tous ses enfants, au ciel, dans le purgatoire et sur la terre, palpiter de joie en adorant l'Hostie. *Quando sacerdos celebrat, angelos lætificat, defunctis requiem præstat, vivos adjuvat*. (Les quatre fins du sacrifice de la messe).

Avons-nous jusqu'ici bien compris ces choses ? La

¹ D'après Mgr Laroche, *Œuvres*, t. II, p. 79 (1^{re} édition).

messe le dimanche ? Et comment y assistons-nous ? Et pour nos défunts ?

III. — A la table sainte il nourrit

C'est ici le dernier trône de la vie eucharistique, le couronnement de ce mystère d'amour. Car la fin de l'amour, son désir le plus ardent, est de s'unir à l'objet de son choix. Telle fut la prière de Jésus-Christ à son Père avant de monter au Calvaire : *Pro eis rogo... ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint.* (Joan., xvii, 20-21). Ainsi Jésus-Christ veut avoir avec nous une union semblable à celle qu'il a avec son Père...

1^o Pour y arriver aussi parfaitement que possible, il institue la communion : « Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps. » Et lorsque nous recevons Jésus-Christ, il doit arriver entre lui et nous ce qui arrive *entre la nourriture et celui qui la prend* : une union intime, une pénétration réciproque, une entière assimilation. Ceux qui ont communie, dit saint François de Sales, « ressentent que Jésus-Christ communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps. Ils l'ont au cerveau, au cœur, à la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. »

2^o Et ce Sauveur, « que fait-il tout par là ? » Il communique la vie. A l'intelligence il donne la foi, car Dieu est lumière ; au cœur il donne la charité, car Dieu est amour, il donne l'amour de Dieu et l'amour du prochain ; à la volonté il donne la force, car Dieu est toute-puissance ; au corps tout entier il donne je ne sais quel esprit de pureté et le germe de l'immortalité. De sorte que ce n'est plus nous qui vivons, mais lui qui vit en nous tout entier.

Revenez donc, si vous l'avez quitté, au Dieu de votre première communion. Et vous qui êtes restés fidèles, rendez-vous dignes d'une union plus fréquente avec Jésus-Christ.

Conclusion

Jésus-Christ vous a aimés, et son amour a inventé l'Eucharistie... Si en retour vous aimez vraiment l'Eucharistie sur la terre, si Jésus-Christ vous voit souvent en présence de ce tabernacle où il reste pour vous, devant cet autel où il s'immole pour vous, à cette table sainte où il veut s'unir à vous, savez-vous ce qui arrivera ? C'est que pour vous le Paradis sur terre sera complété par le vrai Paradis.

III

LE SACRÉ CŒUR ET L'EUCARISTIE

Exorde

La fête du Sacré-Cœur fixée au premier jour qui suit l'octave de la Fête-Dieu, les processions du Saint-Sacrement faites encore le dimanche de la solennité du Sacré-Cœur : il y a là plus que des rencontres fortuites, mais comme l'indication liturgique et visible des harmonies qui existent entre le culte du Sacré Cœur et le culte de la très sainte Eucharistie. C'est qu'en effet ces deux objets de nos adorations sont indissolublement associés et s'appellent l'un l'autre, car 1^o la dévotion au Sacré Cœur mène nécessairement à l'Eucharistie, et 2^o l'Eucharistie à son tour ne peut manquer d'amener ses dévots à la dévotion au Sacré Cœur.

I. — La dévotion au Sacré Cœur mène à l'Eucharistie

1^o La nature même de cette dévotion montre que celle-ci doit nécessairement attirer les âmes vers les trois trônes de l'Eucharistie : tabernacle, autel, et sainte table. — a) Vers le tabernacle. C'est un bonheur d'avoir la photographie des aimés ; un bonheur pour ceux qui aiment le cœur de Jésus d'en avoir l'image et de la vénérer. Or, au tabernacle, le Cœur de Jésus est là, non plus seulement en image morte, mais dans sa réalité vivante, uniquement occupé à continuer son œuvre

d'amour... Et il y est oublié, délaissé, presque toujours seul... — b) Vers l'autel, puisque chaque jour le Sacré Cœur y renouvelle sous nos yeux les mystères d'amour opérés au Calvaire. — c) Vers la sainte table, où ce n'est plus seulement l'image du Sacré Cœur ; plus seulement sa réalité vivante, mais en dehors de nous ; mais cette fois sa réalité vivante en nous... Saint Jean reposa sur ce Cœur sacré : plus privilégiés encore, il vient dans le nôtre...

2^o La fin qu'elle poursuit le montre aussi. — a) Sa fin principale (le fruit propre qui, dans les intentions de l'Eglise et de Jésus-Christ, doit être le terme de cette dévotion), c'est l'amour des hommes pour leur Sauveur et leur Dieu, et un progrès toujours croissant dans cet amour. Or le fruit principal de l'Eucharistie est précisément d'augmenter en nous cette charité (et tous les autres effets de l'Eucharistie se rattachent à celui-là, dont ils sont ou la condition ou la conséquence). — b) Sa fin secondaire, c'est de réparer les injures faites à l'amour du Sauveur, et tout spécialement celles dont il est victime dans le sacrement de son amour : nouveau trait d'union entre les deux dévotions... De plus, c'est la communion qui est le premier moyen de cet office de réparation, moyen indiqué par Notre-Seigneur lui-même à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Lorsque je te ferai connaître que la justice divine est irritée contre les pécheurs, tu viendras me recevoir par la sainte communion, » etc., etc.

II. — L'Eucharistie conduit à la dévotion au Sacré Cœur

1^o Nous en avons une preuve de fait dans l'historique de la dévotion au Sacré Cœur. La plupart des communications faites par Notre-Seigneur à la Bienheureuse et d'où est sortie la nouvelle dévotion, ont eu pour théâtre la sainte table ou le voisinage du tabernacle ou du Saint-Sacrement exposé.

2^o C'est exigé par la nature des choses. — a) Le Sacré Cœur est la fontaine d'où a jailli le sang eucharistique ; donc, impossible de boire à ce fleuve sacré sans que la pensée remonte au Sacré Cœur. — b) L'Eucharistie est le sacrement de l'amour : outre qu'il est le père de l'amour dans les âmes, il est le fils de l'excès d'amour de Jésus pour les âmes, il est le prolongement incessant des œuvres capitales de l'amour, l'Incarnation et la Rédemption. On retrouve donc l'amour à l'origine du mystère eucharistique. Or, retrouver cet amour, c'est arriver au Sacré Cœur, qui est la manifestation vivante et le symbole le plus parfait de la divine charité. Donc, la vraie dévotion à l'Eucharistie produit naturellement la dévotion au Sacré Cœur.

Conclusion

Sachons donc allier en notre vie ces deux dévotions. Que les yeux de notre foi découvrent le Cœur de Jésus vivant dans la sainte Eucharistie. Notre prière sera plus amoureuse et partant plus confiante et plus puissante. Nous irons plus volontiers le recevoir : communion le jour de la fête du Sacré Cœur, communion réparatrice le premier vendredi du mois ; et nous mériterons « la grâce finale de la pénitence, avec un asile assuré dans le divin Cœur au dernier moment. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 junii 1900.

† SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

- Prônes catéchétiques sur les sacrements.** — *L'Eucharistie.* — XIX. Les quatre fins du sacrifice de la messe (2^e partie), 449.
- Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion,** par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XXIV. Les Prophètes, 452. — XXV. Le mystère de l'Incarnation, 454.
- Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile.** — XXXII. Pour le 5^e dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, v, 22 et 23 (d'après saint Augustin), 456.
- Catéchisme de première communion.** — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Ministre des sacrements, 461.
- Récits et Causeries.** — VIII. La plaque, 464.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XIX

LES QUATRE FINS DU SACRIFICE DE LA MESSE

2^e Partie : *La messe est un sacrifice d'expiation et de prière*

Résumé analytique

Jésus-Christ s'est incarné, il est mort, il a institué le sacrifice de la Loi nouvelle pour expier les péchés des hommes et leur obtenir la grâce du salut.

I

Le sacrifice de la messe est *propitiatoire*. — 1. Cela résulte des paroles de Jésus-Christ : *Sanguis qui pro vobis effunditur* ; — de l'identité du sacrifice de la messe avec celui de la croix ; — de la prophétie de David : *Tu es sacerdos in æternum*. — 2. Toutes les liturgies renferment des formules pour demander à Dieu le pardon du péché. — 3. Les Pères parlent le même langage ; le Concile de Trente enseigne formellement cette doctrine contre les protestants. — 4. Il efface aussi les peines temporelles dues au péché.

II

Il est *impétratoire*. — 1. C'est le Fils de Dieu qui prie pour nous, Dieu ne peut rien lui refuser. — 2. La vertu du sacrifice de la messe n'enlève rien à celui de la croix, elle ne fait qu'en appliquer les mérites. — 3. Les prières de la liturgie renferment la demande de tout ce qui peut nous être utile.

Conclusion : Prions avec Jésus-Christ, avec l'Eglise, nous serons exaucés.

Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Jésus-Christ vit toujours afin d'intercéder pour nous. (Hébr., vii, 25).

Mes frères,

Si l'homme avait conservé l'heureux état d'innocence, le culte qu'il aurait offert à Dieu aurait consisté surtout dans des actes d'adoration, de louange et de prière ; la mort n'aurait pas exercé sur l'humanité son sinistre empire, et l'immolation des victimes n'aurait pas

ensanglanté les autels. Mais le péché a changé la face du monde, l'homme écrasé sous le poids de sa faute a compris le besoin de l'expiation, il a cherché à satisfaire à la justice divine en lui offrant des sacrifices, en faisant couler le sang des animaux. Cet usage des sacrifices sanglants, offerts à la divinité pour expier le péché, se retrouve chez tous les peuples, ainsi que nous l'avons déjà observé, et remonte au premier âge de l'humanité. Dieu agréait l'offrande de ces victimes, lorsqu'elle était faite avec des intentions pures ; il prescrivit même à son peuple choisi de lui immoler tous les jours, et surtout à des époques fixées par la Loi, différentes sortes d'animaux. Mais il ne devait pas se contenter d'un pareil culte. Le sang de vils animaux ne pouvait effacer le péché, il ne servait qu'à rappeler la nécessité de l'expiation et à figurer le sang d'une victime plus noble qui rachèterait un jour le monde en mourant sur une croix.

Le Fils de Dieu a accepté de payer à son Père le prix de la rédemption de l'homme pécheur, et il est venu sur la terre pour y remplir sa mission de libérateur, de pontife et de victime. Les théologiens se demandent si l'incarnation du Verbe aurait eu lieu quand même l'homme n'aurait pas péché ; les uns croient qu'une personne divine aurait dû s'unir à notre nature innocente, pour la rattacher plus intimement à Dieu ; les autres soutiennent au contraire que le but de l'incarnation ne pouvait être que de racheter l'homme pécheur. Quoi qu'il en soit, il est évident que, une fois la chute d'Adam, l'incarnation du Fils de Dieu s'est réalisée pour opérer la rédemption de l'homme et l'expiation du péché. « Le Fils de l'homme, dit Jésus-Christ lui-même, est venu chercher et sauver ce qui était perdu ¹ ; » la bonté de Dieu pour les pécheurs a été si grande qu'il a livré pour eux son Fils unique à la mort « afin qu'aucun de ceux qui croiront en lui ne périclite ² ; » il sera le vrai médecin qui guérit toutes les infirmités. Or « ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades ³ » ; aussi l'Eglise nous fait chanter dans le *Credo* que le Fils de Dieu est descendu du ciel, s'est fait homme, qu'il a souffert et qu'il est mort *pour nous, et pour notre salut*. C'est donc aussi pour obtenir aux pécheurs le pardon et toutes les grâces de salut qu'il a institué le sacrifice de la messe, comme continuation de celui de la croix. Le sacrifice de nos autels est donc *expiatoire* (ou *propitiatoire*) et *impétratoire* : par sa vertu nous sommes délivrés du péché, et nous pouvons obtenir tout ce qui nous est nécessaire pour arriver au ciel.

I

1. La mission du Sauveur sur la terre s'est terminée, nous le savons, par le sacrifice de la croix, mais nous ne pouvons oublier que la veille de cette solennelle expiation, Jésus-Christ, instituant

¹ Luc, xix, 10.
² Joan., iii, 15.
³ Luc, v, 31.

le sacrement et le sacrifice de nos autels, avait dit : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous, ceci est mon sang qui sera répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés ¹. » Il indiquait assez par là que son but, en s'immolant sur le Calvaire, et en continuant à s'offrir sur nos autels, était de faire couler son sang sur tous les hommes pour expier leurs péchés. Puisqu'il n'y a pas dans la religion du Christ deux sacrifices, mais un seul, par lequel a été consommée notre sanctification, puisque le corps et le sang de Jésus-Christ sont identiquement les mêmes sur le Calvaire et sur l'autel, toutes les propriétés du sacrifice de la croix conviennent au sacrifice de la messe; l'un et l'autre, ne faisant qu'un, produisent l'expiation des péchés, la réconciliation des pécheurs, la sanctification des âmes. Jésus-Christ nous a rachetés en s'offrant sur la croix : il applique les effets de la rédemption et la vertu infinie de son sang aux pécheurs en s'offrant tous les jours sur l'autel par les mains de ses prêtres. Nous avons au milieu de nous, selon l'expression de saint Paul, « le sang d'une victime qui parle plus éloquemment à Dieu pour nous que celui d'Abel ², » car au lieu de crier vengeance, il intercède pour obtenir le pardon, sa voix est celle qui sortait de la bouche du Christ mourant, pour demander le pardon de ses bourreaux et ouvrir le ciel au larron pénitent. « Faites ceci, » a dit encore le Sauveur, offrez ce sacrifice « en mémoire de moi, » pour perpétuer ce que j'ai fait moi-même, c'est-à-dire pour obtenir à tous ceux qui y prendront part la rémission de leurs péchés et la grâce du salut, car « je suis venu pour chercher les brebis égarées de la maison d'Israël. » Pouvait-on désirer des paroles plus claires, une expression plus formelle des intentions du Sauveur? Pouvait-il concevoir son testament dans des termes plus explicites? Voyez, du reste, comme ces paroles sont en harmonie avec les prophéties de David et la doctrine de saint Paul. « Tu es prêtre pour l'éternité selon le rite de Melchisédech, » dit Dieu le Père à son Fils dans le psaume cent neuvième; or tout prêtre, « tout pontife, dit l'Apôtre dans son épître aux Hébreux, est établi au nom des hommes, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. » Le pain et le vin de Melchisédech, changés au corps et au sang de Jésus-Christ et offerts à Dieu comme le sacrifice de la Loi nouvelle, comme l'oblation pure qui doit remplacer, de l'Orient à l'Occident, les holocaustes figuratifs d'autrefois, sont donc une véritable victime de propitiation qui ne peut manquer d'apaiser la colère de Dieu et de faire descendre du ciel le pardon.

2. Ces passages de la Sainte Ecriture suffiraient donc, mes frères, pour prouver clairement que le saint sacrifice de la messe a la vertu d'expier les péchés des hommes, et de les réconcilier avec Dieu. Mais puisque l'hérésie a nié avec acharnement ce dogme si consolant, nous allons cher-

cher dans les témoignages des liturgies les plus anciennes, des Pères et des Conciles, de nouvelles preuves de la foi unanime de l'Eglise. Ces textes serviront aussi à augmenter notre dévotion au saint sacrifice de la messe et notre reconnaissance envers le Sauveur qui y remplit à la fois le rôle de sacrificateur et celui de victime.

Toutes les liturgies, c'est-à-dire les formules officielles de la célébration du saint sacrifice, de l'Orient et de l'Occident, renferment des prières dans lesquelles l'Eglise demande le pardon des péchés et des peines du péché, pour les vivants et pour les morts. Dans la liturgie de saint Basile, en usage encore aujourd'hui dans tout l'Orient, le prêtre demande à Dieu « de le rendre digne de lui offrir des dons et des sacrifices pour ses propres péchés et pour les ignorances (les fautes) de son peuple. » Dans la liturgie syriaque, il offre « ce sacrifice non sanglant pour la rémission de ses péchés, le pardon des fautes du peuple, le repos et le rafraîchissement des défunts ¹. » La liturgie romaine exprime les mêmes sentiments dans cette belle prière qui accompagne l'offrande de l'hostie : « Recevez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache, que moi, votre indigne serviteur, je vous offre à vous mon Dieu vivant et véritable pour mes innombrables péchés, offenses et négligences, pour tous ceux qui sont ici, et pour tous les fidèles chrétiens, vivants et morts, afin qu'elle serve à eux et à moi pour le salut et la vie éternelle. » De même, avant la communion, le prêtre s'adresse à la divine victime, à l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, et lui demande d'avoir pitié de nous, de nous donner la paix, en effaçant nos péchés pour nous réconcilier avec Dieu.

3. Les Pères de l'Eglise ne s'expriment pas avec moins de clarté sur cette propriété du saint sacrifice. « Nous prions, et nous offrons cette victime, dit saint Cyrille de Jérusalem, pour tous ceux qui ont besoin de secours; nous offrons le Christ immolé pour nos péchés, afin d'obtenir la miséricorde de Dieu pour les défunts et pour nous ². » « Le Christ est offert et s'offre lui-même pour le pardon de nos péchés, » dit saint Ambroise. « Cette victime a spécialement le pouvoir de nous sauver de la perte éternelle, » ajoute saint Grégoire le Grand. Tertullien, saint Cyprien recommandent d'offrir le saint sacrifice pour les défunts. Saint Jean Chrysostome s'écrit avec son éloquence entraînante : « Quand tout le peuple chrétien prie en étendant les mains vers le ciel, quand tout le chœur des prêtres entoure l'autel où s'offre le redoutable sacrifice, comment n'apaiserions-nous pas Dieu en faveur des défunts ? ³ » Saint Augustin nous raconte, dans ses *Confessions*, comment sa mère le supplia, avant de mourir, de la recommander à Dieu au saint autel. « Elle ne se préoccupait point de la pompe de ses funérailles, de la magnificence du tombeau où elle

¹ Luc, xxii, 19; Matth., xxvi, 28.

² Hébr., xiv, 24.

¹ Sasse, *De Euch.*, sect. 4, thes. xxxiii.

² *Catech. myst.*, v, 8, 10.

³ Sasse, *ubi supra*.

reposerait, elle demandait des prières, un souvenir à l'autel, parce qu'elle croyait d'une foi inébranlable que la victime adorable y est immolée pour effacer par la vertu de son sang la sentence de notre condamnation et nous obtenir le triomphe sur nos ennemis ¹. » Saint Ephrem de Syrie recommandait avec la même insistance qu'on offrit pour lui le saint sacrifice, parce que les morts sont soulagés par les prières des vivants et par l'offrande de la victime du salut. Tous les témoignages des premiers siècles prouvent donc solidement la croyance universelle de l'Eglise à la valeur propitiatoire du sacrifice de la messe.

Le saint Concile de Trente a confirmé solennellement cette doctrine par le canon suivant : « Si quelqu'un dit que la messe est seulement un sacrifice de louange (d'adoration) et d'action de grâces, une simple commémoration du sacrifice de la croix, et non un sacrifice de propitiation, ou qu'il ne profite qu'à celui qui communie, et qu'il ne doit pas s'offrir pour les vivants et les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions et autres besoins des âmes, qu'il soit anathème ². » Voici comment le Concile explique la doctrine catholique : « Comme c'est le même Christ immolé sur la croix qui est offert sur l'autel d'une manière non sanglante, le sacrifice de la messe est vraiment propitiatoire, et si nous nous en approchons avec un cœur contrit, une foi sincère, des sentiments de crainte, de respect et de pénitence, nous obtiendrons miséricorde, et nous recevrons en temps opportun les grâces de Dieu. Car le Seigneur apaisé par cette offrande accorde la grâce et le don de la pénitence, remet les crimes et les péchés, quelque énormes qu'ils soient... C'est pourquoi on l'offre, selon la tradition apostolique, non seulement pour les péchés, satisfactions et besoins des vivants, mais aussi pour les fidèles qui sont morts dans le Seigneur, et n'ont pas encore pleinement expié leurs fautes. »

Remarquez bien ces expressions : « Le Seigneur, apaisé par cette offrande, accorde la grâce et le don de la pénitence, » si vous voulez comprendre comment les péchés sont remis par le saint sacrifice. Ce n'est pas une rémission immédiate, comme celle que produit le sacrement de pénitence, mais l'offrande du corps et du sang de Jésus-Christ fait descendre du ciel des grâces spéciales au moyen desquelles les plus grands pécheurs peuvent se convertir, soit qu'ils les demandent eux-mêmes, soit qu'on les demande pour eux. Lorsque Notre-Seigneur mourait sur la croix, le bon larron s'est converti, le centurion a confessé la divinité du Sauveur, le soldat qui lui a donné un coup de lance est rentré en lui-même, et les assistants se sont frappé la poitrine. Pourquoi le sang de Jésus-Christ offert sur l'autel, et la vue des cérémonies qui rappellent le sacrifice de la croix, ne produiraient-ils pas des effets analogues ? Pourquoi

l'amour infini du Christ pour les hommes ne fonderait-il pas alors la glace des cœurs ? Pourquoi Celui qui a pardonné sur la croix à ses bourreaux n'accorderait-il pas, au moment de son immolation mystique, des grâces efficaces de pardon aux pécheurs qui n'y mettent point d'obstacle ?

S'il en est ainsi pour la rémission des plus grandes fautes, il est certain que le saint sacrifice a aussi la vertu de remettre de la même manière les péchés véniels à tous ceux qui y participent avec des sentiments d'humilité et de contrition. Si vous êtes bien convaincus, mes frères, que la multitude des péchés véniels que vous commettez tous les jours est comme un épais nuage qui arrête les grâces de Dieu, et que l'habitude des fautes légères vous expose au danger de commettre le péché mortel et ainsi de vous damner, vous redoublez de dévotion en assistant au saint sacrifice, vous y viendrez plus souvent, et vous y prierez avec ferveur pour vous et pour vos frères.

4. Enfin, il est de foi que le sacrifice de la messe remet les peines temporelles dues au péché. Les sacrifices de l'Ancien Testament ont servi souvent à éloigner des Juifs les châtiments dont Dieu les menaçait, à plus forte raison la sainte messe doit-elle avoir cette vertu. Nous avons déjà vu que le Concile de Trente veut qu'on offre le sacrifice de l'autel pour les satisfactions dues à Dieu par les pécheurs, vivants ou morts ; il obtient donc la rémission, ou au moins la diminution des peines temporelles, car il ne peut être question de la rémission de la peine éternelle qui n'est obtenue que par les sacrements, ou en cas de nécessité par la contrition parfaite. C'est une raison de plus pour vous, mes frères, d'assister avec ferveur à la sainte messe et de la faire célébrer à votre intention ; tous les mérites de Jésus-Christ sont renfermés dans ce précieux trésor, le prêtre et les assistants peuvent y puiser à pleines mains et en retirer les plus grands avantages pour payer les dettes contractées envers la justice divine et écarter d'eux les fléaux qui les menacent. Si le monde n'a point encore été anéanti ou réduit en cendres à cause des crimes des hommes, si la guerre et la peste n'ont pas détruit l'humanité entière, il est permis de croire que nous le devons au sang de l'Agneau sans tache qui s'immole sans cesse sur nos autels.

II

1. Si le sacrifice de la messe a tant d'efficacité pour apaiser la colère de Dieu, pour procurer aux hommes le pardon du péché, la rémission des peines de cette vie et du purgatoire, il est clair qu'on ne peut lui refuser la vertu d'obtenir du ciel toutes les grâces qui peuvent nous rendre agréables à Dieu et nous faire mériter la récompense éternelle. Si Notre-Seigneur a formellement promis que tout ce qu'on demanderait au Père céleste *en son nom* serait accordé, peut-on douter que Dieu ne reçoive avec complaisance toutes les demandes qui lui sont faites en union au sacrifice de la divine victime, ou plutôt par cette victime elle-même, car c'est elle qui porte devant le trône

¹ Confess., lib. ix, cap. 11 et 13.

² Sess. xxii, can. 3.

de son Père nos larmes et nos prières ? « Dans les jours de sa chair, nous dit saint Paul, le Christ offrant avec larmes et à grands cris ses supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, a été exaucé à cause de sa respectueuse soumission, et il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel ¹. » Or, c'est ce même Christ qui s'offre sur l'autel par les mains du prêtre, c'est sa chair et son sang, le prix de notre salut. Qu'est-ce que Dieu pourrait refuser à son Fils, qu'il a constitué lui-même rédempteur et pontife, afin qu'il intercède pour nous jusqu'à la fin du monde ? Et nous qui sommes non seulement les frères du Christ, mais les membres de son corps mystique, pouvons-nous hésiter à demander par sa bouche tout ce que nous désirons obtenir de Dieu ? Le Seigneur disait à Jérémie : « Quand même Moïse et Samuel viendraient intercéder pour ce peuple, mon cœur ne se laisserait pas fléchir ² », et sans doute il aurait le droit de tenir souvent à notre égard le même langage ; mais ce ne sont pas des hommes, des prophètes, des martyrs, qui intercèdent maintenant pour nous, c'est le Fils de Dieu, Celui en qui le Père a mis toutes ses complaisances, qui lui a obéi jusqu'à la mort de la croix, qui a versé son sang pour réconcilier le ciel avec la terre.

2. Laissons Luther et Calvin protester qu'on fait injure au sacrifice de la croix en attribuant au sacrifice de la messe une vertu quelconque de satisfaction ou d'impétration ; écoutons le Concile de Trente qui nous dit avec toute la tradition : Bien au contraire, le sacrifice non sanglant honore d'autant plus son divin auteur, qu'il nous fait participer plus efficacement et plus abondamment aux fruits de la croix ³. Si la messe n'avait d'autre vertu que de nous faire penser à la croix, comme le portrait fait penser à la personne qu'il représente, qu'était-il besoin que Jésus-Christ en fit l'objet de cette solennelle institution qui eut lieu le jeudi saint, et de ce précepte formel : « Faites ceci en mémoire de moi » ? Il a voulu nous mettre entre les mains un moyen infaillible pour faire notre salut ; après s'être offert en victime pour nous racheter, il nous a ordonné de nous unir à son sacrifice, à cette prière ardente qu'il venait d'adresser à Dieu : « Mon Père, sanctifiez-les, » et pour que nos prières soient exaucées, il s'est chargé de les offrir avec son sang dans le sanctuaire du ciel.

3. « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser : demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. » Hélas ! qui de nous est assez parfait pour toujours prier, toujours frapper, toujours solliciter la miséricorde de Dieu ? Ce que nous ne pouvons faire à cause de notre faiblesse, le Fils de Dieu l'a fait pour nous ; c'est lui qui sans cesse prie pour nous, intercède pour notre salut ; jamais ne s'interrompt la chaîne des sacrifices offerts d'un

bout à l'autre de l'univers, jamais l'encens de la prière de l'Eglise militante ne cesse de monter vers Dieu avec celle de son divin Chef. Elle lui demande que nos hommages, portés par l'Ange du Nouveau Testament, lui soient agréables, et que nous recevions toutes les bénédictions et les grâces célestes ; elle le prie de nous accorder une part au bonheur des saints, de nous délivrer de tous les maux passés, présents et à venir, elle souhaite que le corps et le sang du Christ nous conservent pour la vie éternelle. En nous unissant à ces sentiments de notre Mère, nous ferons la plus sainte, la plus utile, la plus efficace des prières. Nous dirons, dans la prochaine instruction, quelles conditions nous devons remplir pour être exaucés ; mais concevons déjà une si haute idée de la vertu des prières du saint sacrifice que nous ne négligions rien pour en tirer le plus grand profit. C'est honorer Jésus-Christ et sa croix que d'aller à la messe pour lui confier tous nos intérêts, lui faire pour nous et nos frères toutes les demandes qui intéressent le salut ; c'est lui fournir l'occasion d'accomplir la promesse qu'il a faite dans l'Evangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et fatigués, et je vous soulagerai. »

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXIV

LES PROPHÈTES

Plan

1. Les prophètes ; leur mission.
2. Isaïe.
3. Michée.
4. Jonas.
5. Daniel.
6. Pourquoi les prophètes ?

1. — Depuis la chute de nos premiers parents, Dieu n'a cessé, nous l'avons vu, de promettre à l'homme un Rédempteur. Aux promesses il a joint les figures, les images frappantes. Enfin il fait paraître une longue suite de prophètes, qui se succèdent sans interruption, annonçant dans le dernier détail et jusqu'aux plus petites circonstances tout ce qui concerne le Messie promis : de sorte qu'on peut dire, en toute vérité, que l'histoire de Jésus-Christ était écrite d'avance, quand il vint au monde.

On entend par prophète un homme à qui Dieu fait connaître l'avenir pour qu'il en instruisse les autres. Les prophètes qui ont paru au milieu des Juifs étaient de saints personnages, menant pour la plupart une vie de prière, de travail et de retraite. Ils méprisaient souverainement les richesses et les honneurs de ce monde. Ils ne quittaient les déserts qui leur servaient d'asile que pour aller annoncer aux rois et aux peuples les volontés du

¹ Hébr., v, 7.

² Jérém., xv, 1.

³ Sess. xxii, cap. 2. — Cf. Gihl, *Das heilige Messopfer*, 1 Theil, § 16, n. 5.

ciel. Nous devons vous faire connaître quelques-uns des plus célèbres, ainsi que leurs prédictions.

2. — Le prophète Isaïe vivait environ sept cents ans avant Jésus-Christ. Avant cette époque, les Juifs étaient gouvernés par un roi impie, qui avait abandonné la loi de Dieu pour embrasser l'idolâtrie et se livrer à tous les désordres. Il en était venu jusqu'à placer des idoles dans le temple de Jérusalem. Isaïe reçut de Dieu l'ordre d'aller lui reprocher son impiété et ses crimes. Le roi, entrant dans une violente colère, fit saisir le prophète et le fit couper par le milieu du corps avec une scie de bois. Isaïe avait alors 130 ans. Ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem et les Juifs les ont toujours conservés avec un soin religieux.

Comme David, le prophète-roi, que nous connaissons déjà, Isaïe prédit que le Sauveur convertirait les nations et détruirait le règne de l'idolâtrie sur la terre. Il prédit qu'il sera adoré par des rois à son berceau, qu'il opérera une foule de miracles, qu'il expiera les péchés des hommes, en se laissant immoler avec la douceur d'un agneau. Mais il est une circonstance qu'Isaïe seul nous a fait connaître : c'est que le Messie naîtrait d'une mère toujours vierge. Ecoutez les paroles de sa prophétie : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé *Emmanuel*, c'est-à-dire *Dieu-Homme*, ou *Dieu avec nous*. » Notre-Seigneur, en effet, est né de la Vierge Marie, et nul autre que lui n'est né d'une vierge. Il est donc le Rédempteur promis par Isaïe.

3. — Vers le même temps, c'est-à-dire sept cents ans avant Jésus-Christ, parut le prophète *Michée*, qui fit aux hommes une des plus frappantes prédictions touchant le Rédempteur. C'est lui qui annonça qu'il naîtrait à Bethléem. Ecoutez ses paroles : « Et vous, Bethléem, vous n'êtes qu'une petite ville de la Judée ; mais c'est de vous que sortira Celui qui doit apporter la paix au monde. » En conséquence de cette prophétie, les Juifs savaient très bien dans quel lieu naîtrait le Sauveur du monde. Les Mages étant arrivés à Jérusalem, Hérode rassembla tous les docteurs de la loi et leur demanda où devait naître le Christ, le Messie. Ils lui répondirent : « C'est à Bethléem, suivant la prédiction du prophète Michée. »

4. — Jonas à son tour prophétisa non par des paroles, mais par des actions, la durée de la mort de Notre-Seigneur et sa résurrection. Ce langage a quelque chose de plus frappant que les paroles : il est propre à faire une impression plus vive et plus profonde, parce qu'il parle aux yeux. Comme la résurrection du Sauveur est le principal fondement de la religion et la preuve la plus forte de sa divinité, la sagesse divine a voulu que cette résurrection fût non seulement prédite, mais encore représentée par des images sensibles, pour préparer les esprits à la connaissance et à la foi de ce mystère.

Jonas avait pendant longtemps invité les Juifs à la pénitence, et toutes ses exhortations avaient été inutiles. Dieu lui fit entendre sa parole et lui

commanda d'aller prêcher la pénitence à *Ninive*, ville païenne et livrée à tous les désordres de l'idolâtrie. Le prophète, qui avait de la répugnance à exécuter cet ordre, prend la fuite et, au lieu de s'embarquer pour l'Asie, s'embarque sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique... Une violente tempête s'élève... On jette les marchandises à la mer... Jonas qui dort tranquillement au fond du navire, est réveillé par le pilote qui le presse d'invoquer son Dieu... Dieu ne se laisse point fléchir... Comme les anciens croyaient généralement que c'est la compagnie d'un grand coupable qui attire la colère du ciel et expose à périr avec lui, les matelots proposent de tirer au sort pour savoir quel est ce coupable. Le sort tombe sur Jonas, qui raconte sa désobéissance et les engage à le jeter à la mer pour la calmer... Ils s'y refusent d'abord et continuent à lutter contre la tempête ; mais enfin, pressés par les instances du prophète et présumant que telle était la volonté de Dieu, les matelots le jettent à la mer, qui se calme aussitôt... Un poisson de grande taille engloutit Jonas, qui reste vivant dans son ventre trois jours et trois nuits. Dieu, qui fait vivre et croître l'enfant pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'eût pas plus de peine à faire vivre son prophète pendant trois jours dans le ventre d'un poisson. Jonas était là, priant et invoquant le Seigneur, lorsque le poisson le vomit sur le rivage... Le prophète se hâte de partir pour Ninive, et cette ville tout entière se convertit à sa prédication.

Jonas fut non seulement un prophète, mais encore une prophétie. Jonas jeté à la mer sauve ceux qui étaient avec lui sur le vaisseau : Jésus-Christ mis à mort sauve ceux qui sont dans son Eglise. — Jonas descendu dans le ventre du poisson prie et invoque le Seigneur : Jésus-Christ descendu aux limbes fait connaître la bonté de Dieu aux âmes des justes. — Jonas est trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson : Jésus-Christ reste le même temps dans le tombeau. C'est Notre-Seigneur lui-même qui s'est appliqué cette circonstance extraordinaire de la vie du prophète. Un jour que les scribes et les pharisiens lui demandaient un prodige dans le ciel pour croire en lui, il leur répondit : « Cette race méchante demande un prodige : elle n'en aura pas d'autre que celui du prophète Jonas. Car comme Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

5. — Un autre prophète non moins étonnant fut le prophète Daniel. Il a annoncé plus de cinq cents ans d'avance la succession des empires de la terre et toute la suite des événements qui eurent lieu jusqu'à la venue du Messie. Il prédit que le Rédempteur paraîtrait au bout de 70 semaines d'années, c'est-à-dire dans 490 ans ; qu'il serait mis à mort ; que les Juifs le renieraient et cesseraient d'être le peuple privilégié ; que le temple et la ville de Jérusalem seraient détruits de fond en comble, et que le peuple juif tomberait dans une désolation sans fin.

Toutes ces prédictions se sont accomplies à la lettre et peuvent se vérifier l'histoire en main. Jésus-Christ vint à l'époque précise indiquée par Daniel. Les Juifs le méconnaurent et le firent mourir. Après la mort de Jésus-Christ, les Romains s'étant rendus maîtres de la ville de Jérusalem, la détruisirent et brûlèrent son temple. Depuis ce temps, le peuple juif est sans patrie, sans roi, sans prêtres, sans autels, errant sur la terre, réprouvé de Dieu et des hommes.

6. — Voilà, mes frères, comment le Rédempteur du monde a été promis, représenté et annoncé depuis la chute de nos premiers parents. Pas une circonstance de sa naissance, de sa vie, de sa mort et de sa résurrection qui n'ait été prédite longtemps avant sa venue. Dieu voulait ainsi tourner vers lui l'espérance, les désirs, l'attente du genre humain. De fait, au moment de sa naissance, toutes les nations attendaient un personnage extraordinaire. Celles de l'Orient attendaient un grand *Saint* qui devait paraître du côté de l'Occident, et celles de l'Occident attendaient un grand *Dominateur* du côté de l'Orient. Tous les regards étaient donc tournés vers la Judée. Le peuple juif répandu partout sur la terre, le peuple juif avec sa religion qui était la seule véritable, avec ses livres sacrés qu'il ouvrait à tout le monde, avec sa foi au Messie qu'il propageait sans relâche, avait servi d'instrument à cette œuvre divine.

Il est venu pour nous, ce *Désiré des nations*. Il est venu depuis dix-neuf cents ans. Et il a voulu non seulement nous racheter, mais encore nous servir de maître et de modèle. Nous devons donc nous faire un devoir d'étudier sa vie et ses divins enseignements. « Malheur à qui n'aime pas Jésus-Christ ! » disait l'apôtre saint Paul. Par conséquent, malheur à qui ne le connaît pas ! Car pour aimer, il faut connaître. Eh bien ! nous vous raconterons en détail toute la vie du Sauveur. Vous l'écoutez donc avec une religieuse attention, et vous serez heureux de graver dans votre cœur ses maximes et ses exemples, qui doivent être toujours et partout la règle de notre conduite.

XXV

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Plan

1. Comment s'est accompli ce mystère.
2. Son explication.
3. Il y a en Jésus-Christ deux natures : la nature divine et la nature humaine.
4. Il y a aussi deux entendements et deux volontés.
5. Mais il n'y a qu'une seule personne, la seconde de la sainte Trinité, le Verbe de Dieu.
6. Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il fait homme ?
7. Quel est le père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?
8. La sainte Vierge est-elle vraiment Mère de Dieu ?
9. A-t-elle toujours été Vierge ?
10. L'Angelus.

Je crois en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur ; qui a été conçu du Saint-Esprit.

(2^e et 3^e art. du Symbole).

1. — Quatre mille ans se sont écoulés depuis la création du monde, et ces quatre mille ans sont

passés devant Dieu comme quatre minutes devant l'homme. La promesse faite à nos premiers parents après leur chute va s'accomplir.

Il y avait dans une petite ville de la Judée, appelée Nazareth, une humble vierge du nom de *Marie*, pauvre et ignorée du monde, mais riche en vertus et connue de Dieu. Elle était de la famille royale de David et avait épousé depuis peu de temps un homme appelé *Joseph*, de la même famille, lorsqu'elle reçut la visite de l'ange Gabriel. L'ange lui dit en l'abordant : « Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, cherchant à comprendre la raison d'un pareil salut. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand : on l'appellera le Fils du Très-Haut..., et il régnera éternellement... » Marie dit à l'ange : « Comment cela pourra-t-il se faire, puisque j'ai fait vœu de virginité ? » L'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint par excellence, qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu... » Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange disparut.

2. — Marie n'a pas plutôt donné son humble consentement que l'Homme-Dieu se trouve conçu dans son chaste sein. Les trois personnes de la sainte Trinité avaient formé du plus pur sang de cette vierge le plus pur des corps ; elles avaient créé l'âme la plus parfaite pour l'unir à ce corps ; et aussitôt cet homme conçu, la seconde personne de la sainte Trinité en avait pris possession, en s'unissant elle-même à lui. Ainsi le corps et l'âme du Sauveur furent formés par les trois personnes divines ensemble, bien qu'on attribue spécialement à l'Esprit-Saint, qui est un esprit d'amour, cet œuvre du plus grand amour qui se puisse concevoir. Mais la seconde personne seule s'est incarnée, parce que les trois personnes divines sont distinctes l'une de l'autre et peuvent agir chacune d'une manière distincte.

Il y a dix-neuf siècles que s'est accompli ce mystère, et nous en célébrons chaque année la mémoire le 25 mars, appelé pour cela fête de l'Annonciation et de l'Incarnation.

La seconde personne de la sainte Trinité, depuis qu'elle s'est incarnée, s'appelle *Jésus-Christ*. Et on l'appelle *Fils de Dieu* ou *Verbe de Dieu*, quand on la considère dans sa divinité ou avant l'Incarnation. Voilà pourquoi on peut dire que le *Verbe*, que le *Fils de Dieu* s'est fait homme, mais non pas que *Jésus-Christ* s'est fait homme. Le *Verbe* s'est fait chair, et en se faisant chair il est devenu *Jésus-Christ*.

3. — D'après ce que nous venons de dire, vous comprenez de suite, mes frères, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine. La nature divine, c'est ce qui cons-

titue le vrai Dieu. Or, Jésus-Christ est vrai Dieu, puisqu'il est la seconde personne de la sainte Trinité, laquelle possède toute la nature divine, toutes les perfections divines, comme le Père et le Saint-Esprit. Ainsi Jésus-Christ est éternel, tout-puissant, etc.

Jésus-Christ a la nature humaine. Ce qui fait la nature humaine, c'est un corps et une âme. Or, Jésus-Christ avait un corps et une âme semblables aux nôtres. Son corps était sujet à la faim, à la soif, à la fatigue, au sommeil, à la mort, exempt seulement des défauts indignes de la sainteté de Dieu. Son âme, capable de connaître, d'aimer et d'agir librement, était sujette à la joie, à la tristesse, au plaisir, à la douleur, exempte seulement d'ignorance, d'inclination au mal et de tous les défauts indignes de la sainteté de Dieu. Jésus-Christ était donc tout ensemble Dieu parfait et homme parfait.

4. — De même qu'il y avait deux natures en Jésus-Christ, il y avait aussi en Lui deux entendements et deux volontés. Il pouvait connaître comme Dieu et connaître comme homme, vouloir comme homme et vouloir comme Dieu, parler comme Dieu et parler comme homme. Faute de se rappeler ces choses, on ne comprendra rien à l'Evangile. Par exemple, quand Jésus-Christ dit aux Juifs qu'il existait avant leur ancêtre Abraham, il parle comme Dieu. En tant que Dieu, il est éternel; en tant qu'homme il n'a que 1900 ans : il a commencé d'être au moment où il s'est incarné. Quand il dit : « Mon Père et moi nous ne faisons qu'un, » il parle encore comme Dieu. Au contraire, il parle comme homme quand il dit : « Mon Père est plus grand que moi... Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais celle du Père qui m'a envoyé. » Au jardin des Oliviers, quand il dit : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne, » il parle selon la volonté humaine; mais il la soumet à la volonté divine.

5. — Quoiqu'il y ait en Jésus-Christ deux natures, il n'y a cependant pas deux personnes. Ouvrons l'Evangile : il y est toujours parlé de Jésus-Christ comme d'un seul et même individu, et jamais comme de deux personnes. On n'y voit pas deux Jésus-Christ, un Jésus-Christ humain et un Jésus-Christ divin. C'est le même Jésus-Christ qui agit tout à la fois comme Dieu et comme homme, qui fait des actions divines et des actions humaines, parce qu'il possède à la fois la nature divine et la nature humaine. En nous, le corps et l'âme constituent une personne humaine; en Jésus-Christ, la personne humaine a cédé sa place à la personne divine : c'est la seconde personne de la sainte Trinité qui dirige, qui gouverne, qui est responsable, qui fait faire toutes les actions et leur communique une dignité et un mérite infinis.

6. — Vous savez déjà, mes frères, pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme. Le péché d'Adam nous avait fait perdre tous les privilèges, toutes les grâces merveilleuses, tous les dons surnaturels que Dieu nous avait destinés; le péché d'Adam et nos propres péchés nous avaient fermé le ciel; et

les hommes ne pouvaient par eux-mêmes sortir de cet état de dégradation et de misère. Nous étions donc perdus sans ressource, si Dieu ne nous avait fait miséricorde. Alors il nous a donné son Fils unique, qui s'est incarné pour nous réconcilier avec lui, en expiant nos péchés. Comme homme, Jésus-Christ pouvait s'humilier et souffrir, et comme Dieu, communiquer à ses humiliations et à ses souffrances une valeur infinie. Les actions ne tirant leur prix que de la dignité de la personne qui les fait, une simple créature, homme ou ange, n'aurait jamais eu que des mérites bornés et insuffisants pour nous sauver. Mais le Fils de Dieu, étant égal au Père et au Saint-Esprit, pouvait réparer leur honneur outragé et nous rendre tous les avantages que nous avions perdus.

7. — Ici se présentent naturellement plusieurs questions auxquelles nous devons répondre.

1^{re} Question : *Quel est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?* — En tant que Dieu, il est la seconde personne de la sainte Trinité et il a pour père le Père éternel, qui l'engendre à peu près comme notre âme engendre nos pensées et nos paroles... En tant qu'homme, Jésus-Christ n'a point de père. De même qu'Adam, il n'a pas été engendré d'un homme.

Ainsi saint Joseph n'était pas le père de Notre-Seigneur selon la chair. Il a toujours été l'époux vierge d'une épouse toujours vierge. Si Marie l'a épousé, quoique ayant fait vœu de virginité, elle l'a fait par ordre particulier de Dieu et pour plusieurs raisons : 1^o pour que le mystère de l'Incarnation demeurât caché, jusqu'à ce qu'il fût démontré par les œuvres divines du Sauveur : les hommes ne l'auraient pas cru auparavant; 2^o pour mettre à couvert l'honneur de la sainte Vierge et celui de son Fils; 3^o pour donner à la mère et à l'enfant un soutien et un protecteur; 4^o pour offrir un modèle à toutes les femmes. Toutes les femmes sont ou vierges, ou épouses, ou mères, ou veuves; or, Marie s'est trouvée dans toutes ces positions : elle est demeurée vierge toute sa vie, elle a été épouse, mère et veuve.

Les Juifs, il est vrai, regardaient saint Joseph comme le père de Notre-Seigneur, mais ils ne savaient pas de quelle manière miraculeuse Jésus-Christ avait été conçu. Il est vrai encore que Marie elle-même lui donne ce nom; mais elle pouvait le faire, parce que saint Joseph était son époux, le père nourricier de Jésus, et qu'il avait pour lui un vrai cœur de père. Enfin, si très souvent, dans l'Evangile, Notre-Seigneur se nomme lui-même *Fils de l'homme*, c'est pour nous apprendre qu'il est véritablement homme; mais il ne veut pas dire qu'il a eu un homme pour père.

8. — 2^e Question : *La sainte Vierge est-elle vraiment Mère de Dieu ?* — Laissez-moi vous répondre en rappelant une histoire célèbre dans les annales de l'Eglise.

Au cinquième siècle, un évêque de Constantinople, nommé Nestorius, tomba dans l'impiété et osa prêcher publiquement qu'on ne devait pas donner à la sainte Vierge le titre de *Mère de Dieu*,

parce qu'elle n'avait pas produit la divinité de Jésus-Christ. Comme il s'obstinait à soutenir et à propager ses erreurs, un concile général de deux cents évêques s'assembla à Ephèse pour le juger. Le peuple tout entier de la ville demeura du matin jusqu'au soir à attendre la décision du concile. Quand il apprit que Nestorius était condamné comme hérétique et que la sainte Vierge était proclamée *Mère de Dieu*, sa joie ne connut plus de bornes : les évêques furent reconduits en triomphe, on brûlait des parfums dans les rues par où ils devaient passer, et toutes les maisons furent illuminées comme aux plus grands jours de fête. Le Concile avait vengé la foi et vengé le bon sens. Est-ce que nos mères ne sont pas nos vraies mères, quoique n'ayant produit que notre corps et non pas notre âme, qui a été créée de Dieu?... De même, quoique Marie n'ait pas donné à Jésus-Christ sa divinité, elle est cependant vraiment Mère de Dieu, puisqu'en Jésus-Christ son Fils il n'y a qu'une seule personne, une personne divine.

9. — 3^e Question : *Marie, Mère de Dieu, a-t-elle toujours été vierge ?* — Certains hérétiques ont prétendu que Marie avait eu d'autres enfants que Jésus-Christ, parce que l'Evangile parle des frères de Notre-Seigneur. Mais ces hérétiques étaient avant tout des ignorants ; car quiconque connaît l'histoire des Juifs, sait que chez eux tous les parents étaient appelés frères. Il n'est donc pas étonnant que l'Evangile donne ce nom aux fils de Zébédée, qui étaient les cousins de Notre-Seigneur selon la chair. L'Eglise nous enseigne, et telle a été sa foi constante, que Marie, Mère de Dieu, est demeurée toujours vierge, après comme avant l'enfantement. « La Vierge concevra et enfantera un Fils, » avait dit le prophète Isaïe ; et nous ne cessons de répéter comme lui : Marie est la Vierge par excellence, la Vierge des vierges, la très sainte Vierge.

10. — Tel est en abrégé l'exposé des merveilles de l'Incarnation. Vous voyez que ce mystère est vraiment le prodige de l'amour infini de Dieu pour les hommes. Dieu nous a aimés le premier et nous a fait miséricorde, lorsque nous étions ses ennemis. Nous ne devions attendre que les effets de sa justice, et il a daigné nous envoyer un sauveur. Et quel sauveur ! Son propre Fils ! Et ce divin Fils a aimé le monde jusqu'à se livrer lui-même à la mort pour le racheter !... Il nous est impossible de remercier Dieu autant qu'il le mérite : notre vie n'y suffirait pas. Remercions-le du moins autant que nous le pouvons, et, pour cela, soyons fidèles à réciter l'*Angelus*. C'est précisément dans ce but que l'Eglise a composé cette prière et qu'elle nous invite, trois fois par jour, au son de la cloche, à la réciter. L'*Angelus* renferme en abrégé le récit de ce mystère. Si nous sommes fidèles à cette pratique, le Fils de Dieu nous fera la grâce de profiter des bienfaits de son Incarnation et d'arriver un jour au ciel qu'il nous a rendu.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXII

POUR LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — Quiconque se met en colère contre son frère, sera soumis au jugement. Et celui qui dira à son frère : « Raca, » sera soumis au conseil. Mais celui qui lui dira : « Fou, » sera soumis à la géhenne du feu. (Matth., v, 22).

I. — C'est en ces termes que Jésus-Christ commence à expliquer à ses disciples la justice qu'ils devront s'efforcer d'acquérir pour entrer dans le royaume des cieux. Il montre combien elle est supérieure à la loi ancienne selon que les pharisiens l'entendaient. C'est par la crainte du supplice que la loi mosaïque coupait les branches de l'arbre, mais si Jésus-Christ agit de même, il va plus loin cependant, puisqu'il porte la cognée à la racine, c'est-à-dire qu'il voudrait arracher de notre cœur tout sentiment de colère, et à plus forte raison nous empêcher de proférer des paroles injurieuses contre le prochain. De là cette conclusion que, dans la loi nouvelle, l'homicide est non seulement condamnable, mais encore la colère sous toutes ses formes et tout ce qui peut blesser le prochain. Ainsi donc la justice des pharisiens consistait à ne pas tuer, la justice que demande Jésus-Christ consiste même à réprimer la colère interne débridée. Voilà de quelle hauteur la justice chrétienne surpasse la justice judaïque.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Quelle différence entre ces trois degrés de condamnation : par le jugement, par le conseil, et au feu de l'enfer ? Ce dernier châtiment paraît le plus rigoureux, et nous apprend qu'on en arrive par degrés des fautes plus légères aux fautes les plus graves, jusqu'à ce qu'on se rende digne du feu de l'enfer. Si donc c'est une peine moins rigoureuse d'être condamné par le jugement que d'être condamné par le conseil ; si la condamnation par le conseil doit aussi être moins rigoureuse que la condamnation au feu de l'enfer ; il faut admettre que c'est une faute plus légère de se mettre en colère sans raison contre son frère, que de lui dire : *Raca*, et qu'on est moins coupable de lui dire : *Raca*, que de lui dire : Vous êtes un fou. Car les châtiments ne seraient pas gradués s'il n'y avait aussi des degrés dans les fautes. Or le premier degré de ces fautes est de se mettre en colère, en comprimant toutefois ce mouvement qui a pris naissance dans le cœur. Si l'émotion intérieure se trahit par une parole de colère qui ne signifie rien, il est vrai, mais dont la vivacité seule atteste l'irritation de l'âme, et qui peut blesser celui qui en est l'objet, on est plus coupable que si on réprimait en

silence cette colère naissante. Mais si non contente d'une simple exclamation, la colère s'emporte à des paroles évidemment et personnellement outrageantes pour la personne à qui elles s'adressent, qui peut douter que la faute ne soit plus grave que si on n'avait fait entendre que l'expression vague d'une âme indignée ? Ainsi, dans le premier cas, il n'y a qu'une chose : la colère seule ; dans le second : la colère et la voix qui la manifeste au dehors ; dans le troisième : la colère, la voix qui la manifeste, et de plus l'expression d'un outrage déterminé. Considérez maintenant les trois punitions correspondantes : le jugement, le conseil, le feu de l'enfer. Dans le jugement, il y a encore place pour la défense. Dans le conseil, il y a presque toujours jugement, il est vrai, cependant la distinction qui en est faite ici nous force d'établir une différence : c'est qu'il appartient au conseil de prononcer la sentence définitive ; le débat n'est plus entre les juges et le coupable pour savoir si ce dernier doit être condamné, mais entre les juges qui délibèrent entre eux sur le châtement qu'il faut infliger au condamné. Dans la géhenne du feu, il n'y a plus aucun doute, ni sur la condamnation, comme dans le jugement, ni sur le châtement du condamné, comme dans le conseil ; dans la géhenne du feu la condamnation est certaine aussi bien que le supplice du condamné. Il y a donc certains degrés dans les péchés comme dans les châtements, mais qui peut dire par quels moyens secrets et invisibles ces châtements s'appliquent aux âmes suivant le degré de leur culpabilité ? Nous pouvons donc comprendre la différence qui existe entre la justice des pharisiens et la justice la plus parfaite qui donne entrée dans le royaume des cieux, en ce que l'homicide étant un crime plus énorme qu'une parole outrageante, d'un côté, cependant, l'homicide ne rend justiciable que du jugement, punition infligée de l'autre côté à la simple colère qui est le plus léger des trois péchés énumérés par le Sauveur. C'est qu'ici, en effet, le crime d'homicide était jugé au tribunal des hommes, tandis que là, au contraire, toutes les fautes relèvent du tribunal de Dieu, où la condamnation des coupables aboutit au feu de l'enfer ¹. »

II. — Combien nous aurions besoin de vivre sous l'empire des châtements qui sont réservés à ceux que la colère domine, car dès l'instant que celle-ci possède une âme, elle la porte à dire des paroles qui blessent le prochain. Hélas ! nous sommes toujours prêts à nous emporter contre les autres, et, au plus léger souffle d'une réponse ou d'une faute, nous sommes agités comme la feuille par le vent. C'est une passion si funeste que Salomon nous dit : *La colère perd jusqu'aux sages.* (Prov., xv, 1). Mais par contre, qu'est-il l'homme qui se domine et qui garde sa langue ? Salomon nous répond encore : *Celui qui garde sa bouche et sa langue garde son âme des angoisses.*

(Ib., xxi, 23). Or y a-t-il un homme qui puisse y arriver ? Saint Jacques nous a dit : *Aucun homme ne peut garder sa langue.* (Jac., iii, 8). S'il en est ainsi, il ne nous reste plus qu'à subir ce dur esclavage. Mais si vous ne pouvez vous dompter vous-mêmes, regardez en haut, et vous trouverez votre refuge en Dieu qui viendra vous aider à triompher non seulement de la colère, mais encore de ses manifestations outrageantes contre le prochain.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « En entendant Notre-Seigneur prononcer des châtements contre ceux qui se livrent à la colère, nous avons senti une sainte frayeur. Il y en a cependant qui y sont inaccessibles, parce qu'ils veulent jouir d'une assurance coupable, faute de savoir faire un sage discernement, une juste distinction entre le temps de la crainte et le temps de la sécurité. Il nous faut donc craindre pendant cette vie qui doit finir, si nous voulons jouir dans l'autre d'une éternelle sécurité. En effet, qui ne tremblerait en entendant sortir de la bouche de la Vérité même ces paroles : *Celui qui dira à son frère : Fou, sera condamné à la géhenne du feu.* (Matth., v, 22). Or, aucun homme ne peut dompter sa langue. (Jac., iii, 8). L'homme dompte un animal féroce, il ne peut dompter sa langue ; il dompte un lion, il ne peut mettre un frein à sa parole ; il dompte et ne se dompte pas lui-même ; il dompte ce qu'il craint, et il n'éprouve pas la juste crainte qui devrait lui inspirer de se dompter lui-même. Aussi que voyons-nous ? L'accomplissement de cette sentence trop véritable, prononcée par l'oracle même de la vérité : *Nul homme ne saurait dompter sa langue.* Que ferons-nous donc ? Je m'adresse ici, je le vois, à la multitude, mais comme nous sommes tous un en Jésus-Christ, tenons conseil dans le secret. *Celui qui dira à son frère : Fou, sera condamné à la géhenne du feu. Aucun homme ne peut dompter sa langue.* Tous les hommes seront donc condamnés à la peine du feu ? Loin de nous cette pensée : *Seigneur, vous avez été notre refuge de génération en génération.* (Ps., lxxxix, 1). Comprenons donc que si nul homme ne peut dompter sa langue, il faut recourir à Dieu pour dompter la nôtre. Si vous voulez la dompter par vous-même, vous n'en viendrez point à bout, parce que vous n'êtes qu'un homme. Considérez cette comparaison empruntée aux animaux eux-mêmes que nous domptons. Un cheval ne se dompte pas lui-même ; ainsi l'homme ne peut se dompter lui-même. Pour dompter un cheval, il faut avoir recours à l'homme ; pour dompter l'homme, il faut donc recourir à Dieu. Seigneur, vous êtes donc devenu notre refuge. Nous recourons à vous, et nous trouverons en vous un secours assuré, car de nous-mêmes nous ne pouvons attendre que tout mal et toute injustice. Pour nous punir de vous avoir abandonné, vous nous avez abandonnés à nous-mêmes. Ce n'est donc qu'en vous que nous pourrions nous retrouver, puisque livrés à nous-mêmes nous n'avons pu que nous perdre : *Seigneur, vous êtes*

¹ S. Aug., *De serm. Domini in Monte*, lib. I, cap. ix, n. 22 et 24, trad. Vivès.

devenu notre refuge. Quoi donc ! devons-nous douter que Dieu puisse nous adoucir si nous nous offrons docilement à lui pour qu'il nous dompte ? Vous avez dompté un lion que vous n'aviez point créé, et votre Créateur ne pourrait vous dompter ? Comment êtes-vous parvenu à dompter ces animaux terribles ? Les égalez-vous par la force du corps ? Par quelle puissance donc avez-vous pu dompter ces monstres énormes ? Mais quand le lion rugit, qui n'est saisi d'épouvante ? Et cependant d'où vient cette conviction que vous êtes plus fort que lui ? Ce n'est point de la force extérieure du corps, mais de la raison intérieure de l'âme. Vous êtes plus fort que le lion en vertu de cette ressemblance divine imprimée sur vous lors de votre création. Or, l'image de Dieu dompte un animal féroce, et Dieu ne pourrait dompter son image ? C'est en lui qu'est notre espérance, soumettons-nous à lui et implorons sa miséricorde. Mettons en Dieu notre confiance, et jusqu'à ce que nous soyons complètement domptés, et d'une docilité parfaite, supportons la main de ce céleste dompteur ¹. »

III. — Combien il nous est avantageux d'être domptés en ce monde par Dieu ! En effet, si nous paraissions devant lui sans avoir été façonnés par ses mains, il faudrait, bon gré mal gré, être domptés pendant toute l'éternité dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Or, quand il ne peut y arriver à l'heure présente par les grâces de son amour, par ses bontés prévenantes, il a recours aux coups, aux fouets, aux corrections, c'est-à-dire aux tribulations et aux misères de cette vie. *Tout châtiment, dit l'Apôtre, paraît être dans le présent un sujet de tristesse et non de joie ; mais ensuite, il produit pour ceux qu'il a exercés un fruit de justice plein de paix.* (Hébr., xii, 11). D'ailleurs si Dieu est votre père, pourquoi voudriez-vous vous soustraire à sa correction ? *Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tout fils qu'il reçoit. Mais si vous êtes hors du châtiment auquel tous ont été soumis, vous êtes donc des enfants illégitimes, et non des fils.* (Ib., 6 et 8). Soumettons-nous donc aux corrections de Dieu, pour qu'il nous accueille comme ses enfants et nous mette en possession de l'héritage qui nous a été promis.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Quelle récompense donnerez-vous à votre cheval que vous aurez dompté ? Vous ne l'enterrez même pas après sa mort, mais vous jetterez son cadavre en pâture aux oiseaux de proie. Pour vous, au contraire, lorsque vous êtes dompté, Dieu réserve un héritage qui n'est autre que lui-même, et il ressuscite votre corps après un séjour momentané dans le tombeau. Il vous rendra votre chair sans qu'il manque un seul de vos cheveux, et il vous placera avec ses anges pour l'éternité. Là vous n'aurez plus besoin d'être dompté, vous serez la possession d'un Père plein de tendresse. Car Dieu alors

sera tout en tous, nous n'aurons plus aucune infortune pour nous éprouver, la félicité seule sera notre partage, notre nourriture. Notre pasteur sera notre Dieu lui-même ; notre breuvage, notre Dieu ; notre honneur, notre Dieu ; nos richesses, notre Dieu. Tous ces biens disséminés que vous cherchez ici-bas, vous les trouverez réunis tous en lui seul. C'est pour lui donner l'espérance de cette félicité que Dieu veut dompter l'homme : et l'homme trouve son joug insupportable. C'est pour lui assurer cette espérance qu'il le dompte : et l'homme murmure contre la main salutaire de ce céleste dompteur, si elle vient à employer la verge. Vous avez entendu la doctrine de l'Apôtre : *Si vous êtes hors de correction, vous êtes donc des enfants illégitimes, c'est-à-dire des enfants adultérins, et non de vrais enfants. Car quel enfant n'est pas châtié par son père ? Si nous avons eu du respect pour les pères de notre corps, lorsqu'ils nous ont châtiés, combien devons-nous avoir plus de soumission pour le Père des esprits, afin que nous vivions ?* (Hébr., xii, 7-9). Qu'a pu vous donner votre père qui vous a tant corrigé, tant châtié, et qui a employé si souvent la verge pour vous frapper ? A-t-il pu vous procurer le privilège de vivre éternellement ? Comment aurait-il pu vous donner ce qu'il ne pouvait se donner à lui-même ? C'est donc pour vous transmettre une fortune acquise par ses placements et son travail, qu'il employait la verge pour vous châtier et vous empêcher de dissiper plus tard par votre inconduite le fruit de ses travaux. Dieu, votre Rédempteur, celui qui aussi vous dompte et vous châtie, Dieu qui est votre Père, veut aussi vous enseigner et vous instruire. Dans quel dessein ? Pour vous assurer un héritage dont vous serez maître sans perdre votre Père, car votre Père lui-même sera votre héritage. C'est pour vous donner cette espérance qu'il vous châtie, et vous murmurez ? Et si quelque malheur vient à vous frapper, vous allez peut-être jusqu'au blasphème ? Où fuirez-vous devant son esprit ? Il vous laisse sans vous châtier, il vous abandonne à vos blasphèmes : croyez-vous échapper à sa justice ? N'est-il point préférable pour vous qu'il vous châtie pour vous accueillir ensuite, que de vous épargner en vous abandonnant à vous-mêmes ? Disons donc tous au Seigneur notre Dieu : Seigneur, vous êtes devenu notre refuge de génération en génération. Vous êtes devenu notre refuge dans la première et la seconde génération. Vous avez été notre refuge pour nous donner la vie lorsque nous n'étions pas encore ; vous avez été notre refuge en nous donnant une nouvelle naissance après notre péché ; notre refuge en nourrissant ceux qui vous avaient abandonné ; notre refuge en relevant et en dirigeant vos enfants ; oui, vous êtes vraiment notre refuge. Nous ne nous séparerons plus de vous, lorsque vous nous aurez délivrés de tous nos maux et comblés de tous vos biens. Ici-bas même, vous nous accordez quelques biens, quelques faveurs, pour nous soutenir contre les fatigues de la route,

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. LV, cap. I-III, n. 1-3, trad. Vivès.

mais vous nous reprenez aussi, vous nous châtiez, vous nous frappez, vous nous dirigez pour nous empêcher de nous égarer hors la voie. Soit donc que vous nous accordiez quelques faveurs pour nous fortifier contre les fatigues de la route, soit que vous nous châtiez pour nous maintenir dans la voie droite, Seigneur, vous êtes devenu notre refuge ¹. »

II. — Si vous présentez votre offrande à l'autel et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et, revenant ensuite, vous représenterez votre offrande. (Matth., v, 23.)

I. — Il ne suffit pas de renoncer à la colère. Jésus-Christ nous demande ici de réparer le mal qui en résulterait au cas où nous y aurions succombé ; et nous y arriverons soit en sollicitant du prochain notre pardon, soit en lui offrant nous-même de lui pardonner. Dans la suite de son exposition de la morale évangélique, Jésus-Christ nous enseigne que nous devons aimer nos ennemis, prier pour eux et présenter la joue à celui qui nous frappe. C'est exiger de nous que nous écartions toute occasion de colère. Mais ici il va plus loin, puisqu'il nous demande d'en effacer tout motif par notre réconciliation avec le prochain, afin de rétablir la paix et l'union là où règnent les troubles et les divisions, qui sont autant de sources de la colère. Aussi pour que la nécessité de cette réconciliation nous paraisse plus impérieuse, il ne nous dit pas : Si vous avez quelque chose contre votre frère, mais : *Si votre frère a quelque chose contre vous*. Remarquez, d'autre part, que Jésus-Christ attache une si grande importance à ce précepte que son observation doit précéder même les prières et les sacrifices qui s'adressent à Dieu.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Si cette recommandation est prise au sens littéral, on est fondé à croire qu'elle n'est praticable qu'autant que notre frère est présent ; car ce n'est point une chose que vous puissiez traîner en longueur, puisqu'on vous commande de laisser votre don devant l'autel. Or, si ce souvenir vous vient à l'esprit lorsque votre frère est absent et même, ce qui peut arriver, au-delà des mers, il serait absurde de croire qu'il vous faille laisser votre don devant l'autel pour venir l'offrir après avoir parcouru les terres et les mers. Nous sommes donc forcés de recourir au sens spirituel et caché de ces paroles pour échapper à une pareille absurdité. Ainsi, dans le sens spirituel, nous pouvons entendre cet autel de l'autel dressé dans le temple intérieur de Dieu, notre cœur, c'est-à-dire de la foi dont l'autel visible est le symbole. Quel que soit, en effet, le don que nous offrons à Dieu, interprétation des Ecritures, science, prière, hymne, psaume ou tout autre don

spirituel qui se présente à notre esprit, il ne peut être agréable à Dieu sans avoir pour appui une foi véritable, sans être soutenu sur cette base ferme et inébranlable qui donne à nos paroles toute leur sincérité, toute leur pureté. Lors donc que nous devons faire à Dieu une œuvre de ce genre dans notre cœur, c'est-à-dire dans le temple intérieur de Dieu, — *car, dit l'Apôtre, le temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous* (I Cor., III, 17) ; et encore : *Jésus-Christ habite dans l'homme intérieur, dans vos cœurs par la foi* (Eph., III, 17), — voici la conduite qu'il faut tenir lorsque nous nous souvenons alors que notre frère a quelque chose contre nous, c'est-à-dire, si nous l'avons offensé, ce qui lui donne lieu d'avoir quelque chose contre nous. (Car c'est nous qui avons quelque chose contre lui, lorsque nous sommes les offensés ; or, dans ce dernier cas, nous n'avons pas à provoquer une réconciliation, car vous n'irez pas demander pardon à celui qui vous a outragé : il suffira que vous lui pardonniez, comme vous désirez que Dieu vous pardonne les fautes que vous avez commises). Lors donc que nous nous souvenons d'avoir commis quelque offense contre notre frère, il nous faut aller au-devant de la réconciliation, et y aller non avec les pieds du corps, mais par l'élan du cœur. C'est là que vous devez vous prosterner humblement aux pieds de votre frère vers qui vous avez couru par l'affection de votre cœur, et en présence de celui à qui vous devez faire votre offrande. C'est ainsi qu'agissant en toute sincérité, vous pourrez apaiser votre frère et rentrer en grâce avec lui en lui demandant pardon, comme s'il était présent, si vous commencez par le faire sous l'œil de Dieu, en allant trouver votre frère, non point par une marche nonchalante du corps, mais par l'élan rapide de la charité ; et vous reviendrez, c'est-à-dire vous ramèneriez votre intention sur l'œuvre que vous avez commencée, et vous offrirez votre sacrifice. Or, quel est celui qui ne se met pas en colère sans raison contre son frère, ou qui ne lui dit pas *Raca* sans raison, ou qui ne lui dit pas également sans motif : *Vous êtes un fou*, autant d'effets d'un orgueil d'insensé ? Mais quel est celui coupable d'une de ces fautes, qui recourt à l'unique remède, qui est d'implorer humblement son pardon, si ce n'est le chrétien dont l'esprit n'est point enflé par la vaine gloire ? ¹ »

II. — C'est pourquoi nous nous trouvons tous, à des degrés divers, dans la condition ou de demander pardon au prochain ou d'accorder le pardon qu'on nous demande. Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous fournir un moyen d'obtenir de sa bonté le pardon de nos péchés. Nous lui sommes redevables, et comment nous acquitter envers lui si ce n'est en tenant le prochain quitte des dettes qu'il nous doit ? En sorte que s'acquitter de ce devoir envers nos semblables, c'est d'une certaine façon forcer Dieu à nous pardonner lui-même.

¹ S. Aug., *De Serm. Domini in Monte*, Lib. I, cap. x, n. 26-28, trad. Vivès.

¹ *Ib.*, cap. iv-v, n. 4-6.

Jésus-Christ lui-même a sanctionné cet échange qui nous est proposé, lorsqu'il a dit : *Remettez et il vous sera remis.* (Luc, vi, 37). D'autre part, voyez la prière qu'il nous invite à adresser à son Père : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (Matth., vi, 12). Qui donc pourrait se plaindre de n'avoir pas en sa puissance le moyen de se réconcilier avec Dieu ? Faites la paix avec le prochain que vous avez offensé ou qui vous a offensé, et Dieu fera la paix avec vous.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* C'est le Fils unique de Dieu lui-même, égal à son Père, assis à la droite de Dieu, son assesseur et votre juge, qui vous a enseigné ce peu de paroles que tout homme, fût-il ignorant, peut apprendre et redire. Votre cause est tout entière dans ces paroles, car le Seigneur vous dit comment vous devez prier, d'après les règles de la jurisprudence céleste. D'autre part, celui qui sera un jour votre juge est maintenant votre avocat. Or, vous allez prier, vous plaidez votre cause en peu de mots et vous arriverez à ces paroles : *Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* Dieu vous dit, en effet : Que me donnez-vous pour que je vous remette vos dettes ? Quel présent m'offrez-vous ? Quel sacrifice votre conscience place-t-elle sur mes autels ? Et il vous enseigne aussitôt ce que vous devez demander, ce que vous devez offrir. Vous lui demandez : *Remettez-nous nos dettes.* Et que lui offrez-vous ? *Comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* Vous êtes le débiteur d'un créancier qui ne peut être trompé, mais vous avez aussi un débiteur. Dieu vous dit : Vous êtes mon débiteur, cet homme est le vôtre ; je ferai pour vous, mon débiteur, ce que vous ferez pour le vôtre. Le présent que vous m'offrez, c'est la remise que vous faites à votre débiteur. Vous me priez de vous faire miséricorde, ne soyez pas négligent à l'exercer vous-même. Ecoutez ce que l'Ecriture vous dit : *C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice.* (Os., vi, 6). Ne séparez point le sacrifice de la miséricorde, car vos péchés ne vous seront remis qu'autant que la miséricorde sera jointe à votre offrande. Que ce ne soit pas cependant un pardon trompeur, un pardon fictif que vous accordez à votre frère ; pardonnez en vérité et du fond du cœur. Mais si vous refusez le pardon qu'on vous demande, votre requête sera rejetée lorsque vous implorerez vous-même votre pardon. Vous avez fermé la porte à celui qui frappait, vous la trouverez fermée lorsque vous frapperez à votre tour. Si au contraire vous ouvrez les entrailles de la miséricorde à celui qui vous prie de lui pardonner, Dieu vous les ouvrira également lorsque vous viendrez le prier. — Mais que ferez-vous si vous, de votre côté, vous n'avez pu obtenir le pardon de vos frères ? Eh bien ! je vous le dis, pour vous qui avez accordé le pardon, vous pouvez prier en sécurité ; et si vous ne l'avez pas obtenu de votre frère, soyez sans crainte, adres-

sez-vous à Celui qui est son Dieu et le vôtre ; il s'agit ici de dettes, le serviteur pourra-t-il exiger ce qui lui est dû, alors que le Maître a remis toutes les dettes ? — Mais si celui qui vous a offensé ne vient point implorer son pardon, si à ses premières offenses il ajoute de persévérer dans sa colère, que ferez-vous ? Lui pardonnerez-vous ou lui refuserez-vous le pardon ? Vous ne lui pardonnerez point, je le suppose. Pourquoi ? Parce qu'il ne vous a point demandé de lui pardonner. Si c'est pour ce motif que vous n'avez point pardonné, n'hésitez pas à réciter l'Oraison dominicale, dites-la en toute assurance et ne vous frappez point la poitrine parce que vous n'avez pas accordé le pardon à celui qui ne le demandait pas. Il ne l'a point demandé, il reste donc chargé de sa dette, on l'exigera, oui, on l'exigera de lui tout entière. Cependant ayez en vous la charité parfaite, priez pour celui qui ne prie point, car celui pour qui vous priez court un grand danger¹. »

III. — Faudra-t-il donc attendre que vienne à nous celui qui nous a blessé, pour lui pardonner ? Non, n'allez point le trouver, mais soyez disposé à lui pardonner. Il faut encore avoir recours à un autre moyen plus efficace et plus charitable. Parlez de lui à Dieu dans vos prières. Il est certain que celui qui vous a offensé vous a fait du mal soit en paroles, soit en actions. Il est donc compris dans ceux dont Jésus-Christ nous dit : *Priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous poursuivent de leurs calomnies, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 44-45). Combien est belle et précieuse la prière que nous faisons pour ceux qui ne veulent point reconnaître leurs torts à notre égard ! Nous plaçons, nous les victimes de leur mauvais procédés, leur cause auprès de Dieu pour leur obtenir le pardon de leurs fautes et leur mériter des grâces de salut. Il n'y a pas de prière qui soit inspirée par un sentiment de charité plus élevé et plus surnaturel.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Si vous êtes dans la disposition de lui pardonner et qu'il ne vienne point vous le demander, vous avez déjà pardonné ; mais il vous reste à prier pour lui, car vous savez le tort qu'il se fait à lui-même en s'obstinant à ne pas le demander. Priez donc et dites à Dieu dans votre prière : Seigneur, vous savez que ce n'est point moi qui me suis rendu coupable envers mon frère, mais que c'est lui qui m'a offensé ; vous savez combien il est dangereux pour lui de ne pas me demander pardon de l'offense qu'il a commise ; je vous supplie, dans un sentiment de véritable charité, de vouloir bien lui pardonner². C'est l'exemple que votre Maître et votre Seigneur vous donne, non pas assis dans une chaire, mais attaché au bois de la croix : il se voit entouré de tous côtés d'une multitude d'enne-

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CCCLXXXVI, n. 1, trad. Vivès.

² *Ib.*, Sermon. CXXI, cap. vi, n. 5.

mis, et il s'écrie : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 34). Considérez votre Maître et écoutez son fidèle imitateur. Est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a point prié alors pour ceux qui n'imploreraient point leur pardon, que dis-je, pour ceux qui l'outrageaient, pour ses bourreaux ? Le médecin a-t-il manqué à son devoir parce que le malade était en proie à une fureur frénétique ? Dites donc aussi : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Ils mettent à mort le Sauveur, parce qu'ils ne cherchent point ce qui peut leur donner le salut. Iriez-vous dire, au contraire : Comment puis-je faire ce que le Seigneur a fait ? Pourquoi tenez-vous ce langage ? Considérez que c'est sur la croix qu'il l'a fait et non dans le ciel. Comme Dieu, il est toujours dans le ciel avec son Père ; mais c'est comme homme qu'il est attaché sur la croix pour nous, afin de donner en sa personne un exemple que tous puissent imiter. C'est pour vous qu'il a fait cette prière à haute voix, pour qu'elle fût entendue de tous. Il pouvait prier pour eux en silence, mais il ne vous aurait point donné l'exemple. — Mais si l'exemple du Seigneur vous paraît trop élevé pour vous, l'exemple du serviteur sera plus à votre portée. Vous ne pouvez imiter votre Seigneur, attaché sur la croix ? Considérez Etienne son serviteur lorsqu'on le lapidait. Il prie d'abord, comme serviteur, son divin Maître : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit* ; puis, s'étant mis à genoux, il dit : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché* (Act., vii, 58-59) ; et après cette prière, il s'endormit dans le repos de l'amour. Il trouva une paix abondante, parce qu'il demanda la paix pour ses ennemis. Priait-il alors pour ceux qui imploreraient leur pardon, ou plutôt n'était-ce pas pour des ennemis acharnés, pour ceux qui l'écrasaient sous une grêle de pierres ? Voilà l'exemple qui vous est donné. Considérez comment il prie pour lui debout, et se met à genoux avant de prier pour ses ennemis. Devons-nous donc penser qu'il les aime plus qu'il ne s'aime lui-même ? Il reste debout en priant pour lui, parce qu'étant juste il était facilement exaucé. Mais en priant pour des coupables il devait se mettre à genoux. Il a donc montré que son amour s'étendait jusqu'à ses ennemis qui n'imploreraient point leur pardon. Vous donc aussi, si vous voulez dire en toute assurance l'Oraison dominicale, accordez du fond du cœur le pardon à ceux qui vous le demandent, afin que le Seigneur vous remette vos péchés, tandis que vous êtes encore dans ce corps mortel¹. Appliquez en ce moment votre esprit à la méditation de la charité. Lorsque Dieu vous commande de vous aimer les uns les autres, veut-il seulement que vous aimiez celui qui vous aime ? C'est là un amour réciproque, mais cela ne suffit pas à Dieu : il veut que nous arrivions jusqu'à aimer nos ennemis. Que direz-vous ? Vous me répondrez peut-être : Je suis trop faible pour aller jusque-là. Mais avan-

cez du moins et faites tous vos efforts pour y arriver, en considérant surtout que vous devez bientôt prier votre juge, que personne ne peut tromper, et qui doit juger votre cause¹. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

g

Ministre des sacrements

— *Le Pape Eugène IV, dans le Décret aux Arméniens, déclare que tous les sacrements se composent « des choses comme matière, des paroles comme forme, et de la personne du ministre, qui confère le sacrement avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise. »*

Nous avons parlé précédemment de la matière et de la forme.

Maintenant, nous allons expliquer la doctrine catholique touchant le ministre des sacrements, et nous dirons :

1^o *Ce qu'il faut entendre : a) par le ministre des sacrements en général, b) par le ministre principal et le ministre secondaire ;*

2^o *Quelles conditions sont requises : a) pour l'administration valide, b) pour l'administration licite des sacrements.*

1^o

Définition et distinction des ministres des sacrements

§ 1^{er}

Ce qu'il faut entendre en général par ministre des sacrements

— *Vous avez assisté, Justin, au baptême de votre petit frère : dites-nous qui l'a baptisé ?*

— *C'était Monsieur le Curé de la paroisse.*

— *Très bien. Or, Monsieur le Curé était ici le ministre du sacrement de baptême. Vous pouvez nous dire, après cela, ce qu'il faut entendre par le ministre du sacrement ?*

— *Le ministre du sacrement est celui qui confère, qui administre le sacrement.*

— *Le parrain et la marraine qui tenaient l'enfant sur les fonts au moment du baptême, n'ont-ils pas été aussi les ministres du sacrement ?*

— *Non ; car, malgré qu'ils étaient présents, ils n'ont appliqué ni la matière ni la forme. Le prêtre seul a versé l'eau et prononcé en même temps les paroles. Il a donc seul conféré le sacrement, il en a été le seul ministre.*

— *Est-il tout à fait exact, Esther, que le prêtre ait été le seul ministre du sacrement ?*

— *Non ; car, dans tous les sacrements, on doit distinguer le ministre principal et le ministre secondaire.*

§ 2

Ministre principal des sacrements

— *Quel est le ministre principal des sacrements ?*

— *C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. ccclxxxvi, n. 2, trad. Vivès.

¹ *Ib.*, n. 1, *ut supra*.

— *Comment le savez-vous ?*

— Je le sais par les paroles suivantes du Catéchisme romain : « De même que les sacrements ont été institués par Jésus-Christ, ils sont administrés intérieurement par lui. Nous devons le croire d'une foi ferme et inébranlable. »

— *Le Saint-Esprit n'a-t-il pas révélé expressément cette vérité lorsque, désignant le Christ à Jean-Baptiste, il lui disait : « Voilà celui qui baptise » ?* (Jean, I, 33).

— Oui, et c'est ainsi que l'ont entendu les Pères et les docteurs de l'Eglise.

— *Pourriez-vous citer quelques-uns de leurs témoignages ?*

— Saint Ambroise commentant ces paroles s'exprime en ces termes : « Ce n'est pas Grégoire, ce n'est pas Basile qui purifie. De notre côté, il n'y a qu'un service rendu : les sacrements sont vos œuvres, Seigneur. »

— *Jésus-Christ ne s'est donc pas contenté d'être l'auteur des sacrements ?*

— Non ; mais il a voulu en être aussi le dispensateur et le ministre.

— *Comment cela ?*

— En ce sens d'abord que c'est lui qui donne aux sacrements toute leur vertu. « Celui, dit saint Pierre Damien, dont la langue et la main administrent le sacrement, baptise ; mais celui-là surtout baptise qui donne au sacrement sa vertu et son efficacité. »

— *Il est donc vrai de dire que c'est Jésus-Christ qui baptise par la main et la bouche du prêtre ?*

— Oui, très certainement.

— *L'action de Jésus-Christ, comme ministre des sacrements, se borne-t-elle à ce seul effet qu'ils tirent leur vertu sacramentelle des mérites de Jésus-Christ ?*

— Non, cela n'explique pas encore toute l'action du ministre principal des sacrements.

— *Que fait-il donc de plus ?*

— Il doit appliquer et il applique en effet lui-même le sacrement.

— *Où trouvez-vous cette doctrine formulée ?*

— Dans les témoignages précédemment cités et que résume le Catéchisme romain par ces mots : « De même que les sacrements ont été institués par Jésus-Christ, ils sont administrés intérieurement par lui. »

— *L'action du prêtre n'est-elle pas alors inutile ?*

— Non ; car l'administration du sacrement est un acte extérieur et visible.

— *D'où vous concluez ?*

— Que le prêtre, lorsqu'il administre un sacrement, est l'instrument, l'organe nécessaire de Jésus-Christ, qui est lui-même le ministre principal mais invisible.

— *Lorsque vous verrez administrer un sacrement, comment donc devez-vous vous représenter Jésus-Christ ?*

— Je me le représenterai non seulement comme l'auteur du sacrement, en ce sens que c'est lui seul qui a institué ces admirables moyens de sanctification ;

Non seulement comme un insigne bienfaiteur qui a tiré de lui-même la vertu renfermée dans les sacrements ;

Mais encore et par dessus tout comme le ministre

principal, le propre ministre qui confère le sacrement, pendant qu'en son nom le prêtre applique le signe sensible.

— *Et quels sentiments cette considération doit-elle exciter et confirmer en vous ?*

— Les sentiments d'une plus vive reconnaissance pour Jésus-Christ, d'un respect plus profond pour le sacrement et pour la personne même du prêtre, dont le caractère est une si intime participation au pouvoir sacerdotal et sanctificateur de Jésus-Christ.

§ 3

Ministre secondaire des sacrements

Définition

— *Qu'entendez-vous, André, par le ministre secondaire des sacrements ?*

— Par le ministre secondaire, j'entends celui qui, au nom de Jésus-Christ, a le pouvoir de conférer chaque sacrement. Ainsi, l'évêque est le ministre secondaire du sacrement de Confirmation.

— *Lorsqu'il est parlé, dans le catéchisme, de l'administration des sacrements, sous quelle appellation a-t-on coutume de désigner celui qui en est le ministre secondaire ?*

— On l'appelle simplement le ministre du sacrement, sans ajouter le mot « secondaire. »

—

Quel est le ministre secondaire des sacrements

— *Dites-nous, Thérèse, quels sont ceux que Jésus-Christ a désignés pour être les ministres des sacrements ?*

— En règle générale et de loi ordinaire, ce sont les hommes, et rien qu'eux, vivants, et jouissant de leur raison.

— *Pourquoi avez-vous dit « de loi ordinaire » ?*

— Parce que, d'après l'enseignement des théologiens et de saint Thomas en particulier, Dieu en communiquant sa puissance aux ministres de l'Eglise, ne l'a pas enchaînée à leur personne, en sorte qu'il ne puisse plus donner aux anges le pouvoir d'administrer les sacrements.

— *L'histoire ecclésiastique ne cite-t-elle pas des exemples de sacrements conférés par les anges ?*

— Elle en rapporte plusieurs.

Ainsi, d'après Nicéphore, saint Amphiloque aurait été sacré par les anges évêque d'Iconium, et les autres évêques auraient tenu cette ordination pour valide.

Ainsi encore, de graves auteurs racontent comment sainte Catherine de Sienna et saint Stanislas Kostka furent communies de la main des anges.

— *Ces cas ne sont-ils pas néanmoins extraordinaires et très rares ?*

— Oui, assurément.

— *Il reste donc vrai que seul l'homme vivant et ayant l'usage de sa raison est le ministre des sacrements ?*

— Cela est de foi certaine, et l'Ecriture comme la Tradition nous affirment que telle a été la volonté et l'institution de Jésus-Christ.

— *Ne pourriez-vous pas aussi donner des raisons pour lesquelles il convenait qu'il en fût ainsi ?*

— Oui ; et la première, c'est que le ministre principal étant Jésus-Christ en tant qu'homme, il convenait que le ministre secondaire ne lui fût pas supérieur quant à la nature, comme l'auraient été les anges.

— *Quelle est la deuxième raison ?*

— C'est que l'Eglise est visible, qu'elle est constituée par des sacrements visibles, que ceux qui reçoivent ces sacrements sont visibles. Il était donc de toute convenance que les sacrements fussent aussi administrés par des hommes visibles.

— *Saint Paul n'en indique-t-il pas une troisième lorsqu'il dit : « Tout pontife, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes en ce qui regarde le culte de Dieu... afin qu'il puisse être touché de compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, comme étant lui-même environné de faiblesse » ?* (Hébr., v, 1-2).

— En effet, par là Dieu manifeste mieux sa puissance et sa bonté à notre égard :

Sa puissance, en prenant ce qu'il y a de plus faible dans le monde des intelligences, pour opérer les merveilles de sa grâce ;

Sa bonté, en nous faisant recourir à des hommes pécheurs comme nous et qui faibles eux-mêmes sauront compatir à nos infirmités et à nos erreurs ; et en éloignant la crainte que nous inspireraient la présence et la pureté sans tache des esprits célestes.

==

Tout homme n'est pas ministre des sacrements, mais ceux-là seuls qui sont légitimement ordonnés par l'Eglise

— *Tout homme, Ernestine, peut-il être ministre des sacrements ?*

— Non ; il est de foi que tout homme, même chrétien, n'est pas ministre de tous les sacrements.

— *Le Concile de Trente n'a-t-il pas condamné ceux qui soutenaient le contraire ?*

— Le Concile de Trente, visant la doctrine enseignée par Luther et les protestants, a frappé d'anathème ceux qui diraient « que tous les chrétiens ont le pouvoir d'annoncer la parole de Dieu et d'administrer tous les sacrements. » (Sess. VII, can. 10).

— *En disant « tous les sacrements, » le Concile n'a-t-il pas laissé entendre qu'il y avait des exceptions ?*

— Oui ; il faut excepter en effet le Baptême et le Mariage :

Le Baptême, que tout homme ayant l'usage de la raison, même hérétique, juif ou païen, peut, pourvu qu'il ait l'intention requise, administrer en tout cas valablement, et en cas de nécessité aussi licitement ;

Le Mariage, où les contractants sont eux-mêmes les ministres du sacrement.

—

— *Quel est donc le ministre des sacrements ?*

— Celui-là seul qui est légitimement ordonné dans l'Eglise catholique.

— *Pourquoi avez-vous dit : « Celui-là seul qui est légitimement ordonné » ?*

— Parce que c'est aux Apôtres spécialement, et par conséquent à leurs successeurs légitimes, que Jésus-Christ a confié le pouvoir d'administrer les sacrements.

— *Comment le savez-vous ?*

— Je le sais par l'enseignement et la pratique de l'Eglise, et par ce fait admis de tous que c'est aux seuls apôtres et à leurs successeurs légitimes que Jésus-Christ a dit : « Allez, enseignez... et baptisez..., et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Matt., xxviii, 19) ; et encore : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » (Jean, xx, 22) ; puis : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc, xxii, 41), etc.

— *Ne peut-on pas conclure de ces textes que, d'après l'institution de Jésus-Christ, c'est dans l'Eglise catholique seule que réside le pouvoir suprême d'administrer les sacrements ?*

— On peut et on doit le conclure, parce que c'est dans l'Eglise catholique seule que se trouve l'apostolicité de ministère.

— *D'où il suit ?*

— Qu'en dehors de la mission reçue à cet effet de l'Eglise catholique elle-même, l'administration des sacrements est illicite et sacrilège.

— *Néanmoins, en dehors de l'Eglise catholique et de la mission accordée par elle, l'administration des sacrements pourrait-elle être valide ?*

— Oui ; les évêques et les prêtres ordonnés valablement mais non légitimement en dehors de l'Eglise, peuvent administrer, sauf certaines réserves, les sacrements, s'ils ont l'intention de faire ce que l'Eglise fait.

— *Mais alors, en vertu de cette intention qui doit être au moins implicite, de faire ce que fait l'Eglise catholique, ces ministres illégitimes ne sont-ils pas en quelque sorte les ministres de l'Eglise catholique ?*

— Ils le sont jusqu'à un certain point.

— *Et qu'est-ce qu'il en résulte ?*

— Que les ministres illégitimes ne confèrent pas les sacrements sans une certaine subordination envers l'Eglise catholique, à qui appartiennent vraiment les sacrements.

— *Dès lors, n'est-il pas absurde de prétendre que l'on est Protestant, Luthérien, Calviniste, Anglican, de baptême ?*

— Oui, très certainement. Car, celui qui a reçu valablement le baptême dans le schisme et l'hérésie, fait partie de l'âme et du corps de l'Eglise ; il est vraiment catholique, jusqu'à ce que par une adhésion volontaire il ait embrassé l'hérésie.

— *Enfin, n'est-il pas exact de dire que pour les adultes, il faut une certaine soumission à l'Eglise catholique, ou réelle ou de vœu, pour recevoir la grâce des sacrements ?*

— Oui. Car il faut, de la part des adultes, des dispositions pour recevoir la grâce des sacrements ; or ces dispositions requises n'existent pas, à moins que n'existe en même temps la volonté de se soumettre à Jésus-Christ selon l'ordre et la manière déterminés par lui, et ainsi à l'autorité première, source et principe de tout pouvoir quant à l'administration des sacrements.

— *Et tout cela confirme ce que nous avons affirmé, savoir... ?*

— Que dans l'Eglise catholique seule réside le pouvoir suprême d'administrer les sacrements.

—

— *Maintenant, dites-nous, Joseph, quels sont ceux que nous devons regarder comme « légitimement ordonnés » dans l'Eglise ?*

— Ce sont les évêques et les prêtres.

— *Les évêques et les prêtres ont-ils un pouvoir égal au sujet des sacrements ?*

— Les évêques peuvent les administrer tous.

Les simples prêtres administrent les sacrements de Baptême, d'Eucharistie, de Pénitence, d'Extrême-Onction, et, s'ils ont à cet effet obtenu une délégation du Souverain Pontife, le sacrement de Confirmation.

— *Le pouvoir d'ordre suffit-il toujours pour administrer tous les sacrements ?*

— Non ; mais d'ordinaire le pouvoir de juridiction est encore requis.

— *Le pouvoir sacramentel des évêques et des prêtres n'est donc pas un pouvoir universel quant aux personnes et aux lieux ?*

— Non ; car ils ne peuvent l'exercer, de droit et dans les cas ordinaires, qu'envers la partie du troupeau de Jésus-Christ sur laquelle ils ont juridiction.

Le pape seul, en vertu de sa juridiction universelle et immédiate, peut conférer les sacrements dans toute l'Eglise et à tous les fidèles.

==

Différentes sortes de ministres secondaires

— *Il ressort des explications données jusqu'ici qu'il faut distinguer plusieurs sortes de ministres des sacrements. Enumérez-les, Marguerite.*

— On distingue :

1^o Le ministre ordinaire et le ministre extraordinaire ;

2^o Le ministre d'office ou de solennité, et le ministre qui ne l'est pas d'office ou ministre de nécessité ;

3^o Pour l'Eucharistie, le ministre qui consacre, et le ministre qui dispense le sacrement.

— *Qu'entendez-vous par ministre ordinaire et par ministre extraordinaire des sacrements ?*

— Le ministre ordinaire est celui qui confère le sacrement en vertu de son ordination et de sa charge ; par exemple l'évêque administrant la confirmation dans son diocèse.

Le ministre extraordinaire est celui qui le confère soit en vertu d'un privilège spécial ou d'une délégation, soit en raison d'une urgente nécessité ; par exemple un simple prêtre délégué par le Souverain Pontife pour administrer le sacrement de Confirmation.

— *Que faut-il entendre par le ministre de solennité ou qui l'est d'office, et par le ministre qui ne l'est pas d'office ?*

— Celui-là est ministre d'office d'un sacrement qui a été spécialement ordonné pour administrer ce sacrement : ainsi l'évêque pour la Confirmation et l'Ordre, le prêtre pour l'Eucharistie, la Pénitence et l'Extrême-Onction ; ou encore qui a été spécialement délégué par l'Eglise : ainsi un simple prêtre qui a reçu délégation du Souverain Pontife pour administrer la Confirmation. Celui-là n'est pas ministre d'office d'un sacrement qui n'a pas été spécialement ordonné ou délégué pour l'administrer : tels sont les fidèles par rapport au Baptême non solennel, et les contractants eux-mêmes pour le Mariage.

— *N'avez-vous pas aussi distingué deux sortes de ministres pour l'Eucharistie ?*

— Pour l'Eucharistie spécialement, on distingue le ministre qui consacre les saintes Espèces, et qui est le prêtre seul ; et le ministre qui dispense la sainte communion, savoir, le prêtre et aussi le diacre.

RÉCITS ET CAUSERIES

VIII

LA PLAQUE

— *Qu'est-ce que c'est que cela, père Lavier ?*

— Cela, Monsieur le curé, c'est du nouveau : c'est la plaque qui indique aux voyageurs le chemin d'Orléans. Voyez, c'est très bien arrangé : le nom de la ville est en grosses lettres blanches sur fond bleu, une flèche montre la direction à suivre, et les chiffres font connaître la distance exacte à parcourir : 6 kil, 200.

— *Est-ce qu'on fait attention à cette plaque-là ?*

— Bien sûr. Tout le monde la regarde en passant.

— *Est-ce que les voyageurs ne se révoltent pas contre elle ? Elle a l'air de leur faire la leçon.*

— Nullement. Ils savent qu'on l'a mise là pour leur rendre service, et ils lui sont bien reconnaissants.

— *Mais ne se défont-ils pas un peu des renseignements qui y sont contenus ?*

— Pas du tout !... Ils ont tous entendu dire que cette plaque a été posée par le service des ponts et chaussées. Ce sont les ingénieurs et les agents-voyers de cette administration qui l'ont ainsi rédigée, et personne ne s'aviserait de mesurer après eux.

— *Cependant, si un voyageur, indépendant de caractère, prétendait arriver tout de même à Orléans en tournant le dos à la direction indiquée par la plaque, que penserait-on de lui ?*

— Qu'il est un peu loufoque. Et l'événement le montrerait bien, car ce voyageur aurait beau marcher, il ne ferait que s'éloigner du but. Au lieu d'arriver à Orléans, il irait à Blois ou à Tours, et ainsi, non seulement il aurait perdu son temps et sa peine, mais encore il aurait obtenu un résultat diamétralement opposé.

— *Est-ce qu'on le plaindrait ?*

— Non, car ce serait bien de sa faute. On lui donne tous les renseignements nécessaires, et loin d'être reconnaissant, il refuse de les suivre. Tant pis pour lui ! Il n'a que ce qu'il mérite !... D'ailleurs, jamais on ne verra de voyageur pareil.

— *C'est ce qui vous trompe, père Lavier.*

— Comment ?

— *Vous allez voir. Ne sommes-nous pas des voyageurs sur la terre ?*

— Oui.

— *Et quel est le but de ce voyage ?*

— Le paradis.

— *Très bien. Est-ce que le bon Dieu et l'Eglise n'ont pas mis des plaques indicatrices le long du chemin ?*

— Lesquelles ?

— *Mais les Commandements ! Voyons, ont-ils d'autre but que de nous montrer la route du ciel ?*

— Non.

— *Et comment devrait-on se conduire à leur égard ?*

— Bien sûr qu'il faudrait faire pour le moins comme pour les plaques des ponts et chaussées ; c'est-à-dire en être reconnaissants, y faire fréquemment attention, et suivre exactement les indications qui y sont contenues.

— *Que faut-il penser des gens qui n'en tiennent aucun compte, et même s'appliquent à faire le contraire ?*

— D'abord, que ceux-là ont tort de se croire plus sages que Dieu et que l'Eglise. Ensuite que, évidemment, ils feront fausse route, et qu'au lieu de parvenir au Paradis, ils arriveront à l'Enfer.

— *Pourront-ils s'excuser sur leur ignorance ?*

— Non, puisqu'ils auront refusé de tenir compte des conseils qui leur étaient donnés.

— *Ne les imitez donc pas, mes chers paroissiens, et toute votre vie, observez les commandements de Dieu et de l'Eglise, lesquels sont les plaques indicatrices placées par la bonté divine tout le long du chemin de la vie pour nous montrer la direction du Ciel.*

(L'Echo de La-Chapelle-Saint-Mesmin).

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Entretiens sur les paraboles évangéliques. — XXX. Le juge inique et la veuve, 465.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XX. Valeur, efficacité, fruits du saint sacrifice de la messe, 470.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXVI. La naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 474.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXIII. Pour le 6^e dimanche après la Pentecôte : *in Marc.*, viii, 2 et 8 (d'après saint Bernard), 476.

ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXX

LE JUGE INIQUE ET LA VEUVE

Dans la parabole de l'ami nocturne, que nous avons déjà étudiée ¹, Notre-Seigneur nous représente un homme allant, au milieu de la nuit, solliciter de son ami trois pains pour faire honneur à l'hôte qui lui arrivait à l'improviste et arrachant par ses instances et son importunité ce que ni les lois de l'amitié ni celles de l'hospitalité — chose sacrée pourtant chez les Juifs — n'avaient réussi à lui faire obtenir. C'était nous dire que quand nous sollicitons de Dieu quelque faveur, il ne suffit pas de la demander une ou deux fois, mais qu'il faut continuer à prier jusqu'à ce que notre requête ait été exaucée. C'est du reste la conclusion que Jésus a tirée de la parabole : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. » Et pour nous bien assurer de sa volonté de nous exaucer, Notre-Seigneur insiste sur cette promesse, il la renouvelle en ces termes : « Quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, et à qui frappe il sera ouvert. » (Luc, xi, 9-10). Frappez donc, « persévérez à frapper jusqu'à vous rendre importun s'il se pouvait. Il y a une manière de forcer Dieu et de lui arracher ses grâces, et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi ². »

La persévérance dans la prière, c'est encore la leçon que le divin Maître nous donne dans la parabole du juge inique et de la veuve. Mais, nous le verrons, il s'agit ici d'une persévérance de toute la vie et non seulement de celle qu'il nous faut avoir quand nous demandons à Dieu quelque grâce.

I. — Voyons d'abord à quelle occasion cette parabole fut prononcée. Ayant achevé sa mission

en Galilée, Jésus faisait route du côté de Jérusalem. C'était son dernier voyage à la cité sainte et qui devait se terminer par la passion. Chemin faisant, le Sauveur continuait à opérer des miracles, à instruire les foules et ses disciples, et parfois à répondre aux questions insidieuses des pharisiens. C'est même une de ces questions qui donna lieu à notre parabole.

Jésus venait de guérir les dix lépreux, quand des pharisiens se présentent à lui, sans doute comme toujours pour épier ses paroles. « Maître, bien des fois déjà vous nous avez annoncé le prochain établissement du royaume de Dieu, vos disciples l'ont annoncé après vous. Ne serait-ce pas vous qui l'établirez ? Dites-nous donc au moins quand doit venir ce royaume de Dieu. » Jésus qui a percé à jour leurs intentions, se contente d'une brève réponse : « Vous attendez du Messie un règne terrestre et temporel qui renverse la domination étrangère sous laquelle vous gémissiez ; et moi je vous dis que le royaume de Dieu ne vient pas en frappant les regards. Le règne du Messie est tout spirituel ; on ne dira donc pas : Il est ici ou là. Car voici que le royaume de Dieu est au milieu de vous. » (Luc, xvii, 20-21). Vous pourriez, si vous vouliez, reconnaître en moi ce Messie qui doit l'établir. Ce royaume est au dedans de vous, *intra vos*, car c'est dans les cœurs, dans les âmes de bonne volonté et non sur un trône fragile que doit s'établir le règne du Christ.

C'est là toute la réponse que méritaient les pharisiens et la seule que Notre-Seigneur daigne leur accorder. Mais la foule se presse autour du Maître ; elle compte sans doute un certain nombre — au moins les disciples, — beaucoup peut-être de ces âmes de bonne volonté qui ne demandent qu'à jouir en elles-mêmes du royaume de Dieu, mais qui ont besoin pour cela d'une instruction plus développée. Jésus le sait, il connaît ces âmes. Négligeant donc ses ennemis, il se tourne vers ses disciples et en leur faveur il complète sa réponse aux pharisiens. — L'établissement du règne de Dieu dans les âmes, fruit du premier avènement de Jésus-Christ, n'est, pour ainsi dire, que le prélude, la préparation du règne éternel de Dieu sur ses élus, règne qui sera inauguré par la seconde et solennelle apparition du Sauveur sur la terre à la consommation des siècles. Voilà pourquoi Jésus passe brusquement à l'annonce de son second avènement. Plus tard il en indiquera les signes avant-coureurs, les catastrophes qui le précéderont immédiatement, les persécutions dont ses disciples seront l'objet. Pour le moment il se contente d'en prédire la soudaineté : il sera subit et les hommes n'y seront point préparés. Rappelez-vous, leur dit-il, ce qui s'est passé lors du déluge et du châtiment de Sodome ; les hommes mangeaient et buvaient, se livraient à leur commerce et à leurs plaisirs ; et tout d'un coup ils furent engloutis sous les eaux, ou sous une pluie de soufre et de feu. Il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme. Alors, de deux personnes couchées dans le même lit ou occupées au même travail, l'une,

¹ Voir *Paroissial*, 1895, p. 17.

² Bossuet, *Médit. sur l'Év.*, Sermon sur la montagne, xl^e jour.

celle qui sera prête, sera prise et admise au nombre des élus et l'autre sera laissée; un abîme infranchissable séparera tout d'un coup et pour l'éternité ceux qui semblaient le plus étroitement unis sur la terre.

Effrayés à cette terrible prophétie, persuadés qu'elle allait s'accomplir dans un temps rapproché, les disciples s'adressent à Jésus : « Où donc, Seigneur, se passeront ces événements ? » — « Qu'importe le lieu ? répond Jésus ; les aigles et les vautours savent bien trouver leur proie : ainsi la justice de Dieu saura atteindre les pécheurs en quelque endroit qu'ils se trouvent. »

Mais alors, que faut-il faire pour se préparer ? — Prier, reprend Jésus, car vous avez besoin du secours de Dieu et c'est la prière qui l'obtient, mais une prière persévérante, une prière continuelle et ininterrompue.

II. — Il leur disait donc en parabole qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser. « Dans une ville » que Notre-Seigneur ne désigne pas autrement — qu'importe le nom du reste, puisque dans chaque cité juive Dieu avait ordonné d'établir un tribunal ? — « se trouvait un juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas non plus des hommes. Et il y avait dans la même ville une veuve, sans ressources et sans appui, qui venait à lui, disant : Rendez-moi justice contre mon adversaire. Longtemps le juge ne le voulut pas. A la fin pourtant il se dit : Bien que je ne craigne ni Dieu ni les hommes, comme cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de crainte qu'elle ne finisse par m'accabler. Et Dieu, conclut Jésus, tarderait à écouter ses élus ? Non certes, et il leur rendra promptement justice. »

Telle est la parabole.

Tout d'abord, faisons une remarque qui a son importance. De ce que cette parabole a été prononcée par le Sauveur pour indiquer à ses disciples le moyen de se préparer à son second avènement, il ne faudrait pas conclure qu'elle ne s'adresse pas à nous. Notre-Seigneur parle pour tous ses fidèles, pour les chrétiens de tous les âges, et non seulement pour ceux qui seront vivants aux derniers jours du monde. Autrement, que pouvait bien faire à ceux qui entouraient Jésus un si terrible avertissement ? Ne savons-nous pas d'ailleurs que tous nous devons être prêts au second avènement du Seigneur ? S'il ne doit arriver qu'à la fin du monde pour l'humanité en général, est-ce qu'il n'aura pas lieu pour chacun de nous au moment de la mort ? Est-ce que Jésus lui-même ne nous avertit pas en maint endroit de l'Evangile que cet avènement sera soudain et qu'il en surprendra beaucoup ? Est-ce qu'enfin chaque fidèle, nous tous par conséquent, nous n'aurons pas jusqu'à notre dernier soupir des épreuves à supporter, des tentations à vaincre, des persécutions à endurer, persécutions qui pour être moins violentes, moins ouvertes, n'en sont pas moins réelles que celles dont se trouveront assaillis les chrétiens des derniers jours ? Tous donc, qui que nous soyons, nous avons un besoin conti-

nuel du secours de Dieu ; à tous s'adresse ce commandement de Jésus-Christ : « Il faut toujours prier et ne se lasser jamais. »

1. *Il faut toujours prier.* Ainsi se trouve indiqué dès le commencement le but de la parabole. Il faut toujours prier, tel est le précepte du Seigneur. Nous devons donc nous y soumettre, puisque nous devons vouloir ce qu'il ordonne. Dieu veut bien vous combler de ses dons, dit saint Jean Chrysostome, mais il veut aussi que vous receviez par la prière ce que sa bonté désire vous accorder. Priez donc et Dieu vous répondra non par des paroles, mais par des bienfaits.

La prière continuelle est un précepte parce qu'elle est une nécessité. La grâce nous est nécessaire toute notre vie, et pour l'obtenir il faut la demander à Dieu dans la prière, par conséquent nous devons faire de toute notre vie, suivant l'expression d'Origène, « une grande, unique et continuelle prière. »

Mais comment prier toujours ? Faut-il demeurer sans cesse dans l'attitude de la prière, en réciter quelque formule ? Non, cela d'ailleurs n'est pas possible. Tous nous avons nos occupations de chaque jour, nos travaux, nos repas, notre sommeil, autant de devoirs qu'il nous faut accomplir. Ce n'est donc pas ce que Notre-Seigneur exige.

Prier sans cesse, c'est d'abord *prier toute notre vie*. Voilà une vérité qu'il n'est certainement pas inutile de rappeler. — On a peur de prier aujourd'hui, on laisse ce soin aux enfants et aux femmes, comme si la prière était une humiliation. Et pourtant cette parole fameuse sera toujours vraie : « L'homme n'est grand qu'à genoux. » Oui, certes, puisque par la prière il s'élève au-dessus des choses de la terre, au-dessus de toute la création, il monte jusqu'à Dieu qui lui fait l'honneur de lui accorder audience. Non, ce n'est pas s'abaisser que de prier, c'est s'ennoblir et se grandir. — Ou bien encore regarderait-on la prière comme inutile ? Croirait-on, parce qu'on est homme, pouvoir se passer de Dieu ? Pauvres orgueilleux ! Mais qu'êtes-vous donc pour penser ainsi ? Si vous vouliez seulement réfléchir ou vous souvenir, vous sauriez que d'autres ont prié, plus savants, plus riches et plus puissants que vous et qui par conséquent semblaient avoir plus de raisons que vous de se fier à eux-mêmes. Ignorez-vous, pour ne citer qu'un exemple, que l'un des plus célèbres médecins de ce siècle, le docteur Récamier, dans les cas difficiles avait plus de confiance en son chapelet qu'en ses remèdes ? Non, vous ne pouvez pas et vous ne pourrez jamais vous passer de Dieu, parce que toujours vous serez sa créature et que toujours vous aurez à le glorifier, à le remercier, à l'implorer et à lui demander pardon. Vous aurez donc toujours à le prier.

Prier sans cesse, c'est encore *faire toutes nos actions en vue de plaire à Dieu*, selon cette parole d'un saint : « Celui-là prie toujours qui agit toujours selon Dieu. » (V. Bède). Eviter ce que Dieu défend, faire ce qu'il commande et comme il

le commande, avec l'intention de lui obéir et de lui plaire, n'est-ce pas en effet une excellente manière de le glorifier, de reconnaître son souverain domaine sur nous ? Et si nous agissons de la sorte tous les jours et à tous les instants, bien que notre langue ne loue Dieu qu'à certaines heures, notre vie n'est-elle pas une louange continuelle ? *Lingua tua ad horam laudat, vita tua semper laudet*, dit saint Augustin.

Prier toujours, c'est enfin et surtout être profondément pénétré de notre misère et de notre indigence, du besoin continu que nous avons du secours de Dieu, avec l'espérance inébranlable qu'il ne nous délaissera pas et le désir sincère et ardent d'obtenir sa grâce. Alors, dit encore saint Augustin, votre désir est une prière que Dieu entend, et si ce désir est continu, votre prière l'est aussi. Il n'est donc pas difficile à accomplir, ce précepte de la prière perpétuelle. On le remplit encore « lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière quelque vérité qu'on conserve dans son cœur et qu'on rappelle sans effort de temps en temps ; en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire en l'y remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie seulement en exposant au ciel sa sécheresse, ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier ; mon besoin vous prie, mon indigence vous prie, ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier ; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier ; et Dieu entend ce langage ¹. »

2. Jésus ajoute qu'il ne faut pas se lasser : *Et non deficere*. Voilà une parole qui explique pourquoi tant de prières ne sont pas exaucées : on n'a point persévéré. On a demandé à Dieu une grâce, la délivrance d'une maladie, d'une épreuve, d'une tentation peut-être persistante. Et parce que la faveur sollicitée, la délivrance attendue n'est point venue tout de suite ou après quelque temps, ou même dans la forme et avec les conditions que nous entendions, nous nous sommes lassés, découragés, nous avons cru que Dieu était sourd à nos supplications, nous n'avons plus prié. Heureux encore si on n'est pas allé jusqu'à murmurer contre la Providence et à proférer ce blasphème — qu'une fois j'ai entendu jusque sur des lèvres chrétiennes — que « Dieu ne s'occupe pas de nous ! » Comment, Dieu ne s'occupe pas de vous ? Mais qui donc vous a fait ce que vous êtes, vous a donné ce que vous avez, votre vie, votre corps, votre âme, tous les biens nécessaires à l'entretien de la vie naturelle et de la vie surnaturelle ? Dieu ne s'occupe pas de vous, parce qu'il ne vous a pas exaucés suivant vos désirs, ou plutôt suivant votre caprice ? Vous n'avez pas obtenu la faveur que vous désirez ? Mais si cette grâce vous est vraiment utile pour votre salut, pourquoi cessez-vous

de la demander, et qui vous dit que le Seigneur vous la refuse quand il n'attend que votre persévérance pour vous l'accorder ? Votre épreuve dure toujours malgré vos prières ? Mais si vous l'avez supportée jusqu'ici avec courage et chrétiennement, ne le devez-vous pas à la grâce, fruit de vos prières ? Continuez donc à prier et Dieu vous continuera son secours. Votre prière ne vous a pas délivré d'une tentation importune et persistante ? Mais si vous n'y avez pas succombé, serait-ce grâce à vos seules forces ou plutôt à la protection divine que vous avez implorée ? Rappelez-vous la prière de saint Paul : importuné par les tentations d'impureté, l'apôtre supplie le Seigneur avec instance de l'en délivrer. « *Sufficit tibi gratia mea*, » lui répond le Seigneur, c'est-à-dire ces tentations persévéreront, mais ta prière a obtenu pour toi la grâce de les vaincre et « ma grâce te suffit. » Que voudrions-nous de plus ? Du moment que nous portons chrétiennement le poids de l'épreuve, que nous luttons victorieusement contre la tentation, c'est une preuve évidente que Dieu ne nous délaisse pas, qu'il s'occupe de nous, qu'il entend notre prière. Mais, encore une fois, ce que Dieu demande de nous c'est la persévérance, c'est elle qu'il exauce et c'est pour nous en convaincre que Notre-Seigneur a prononcé la parabole du juge et de la veuve.

III. — Un juge et une veuve qui l'implore contre un injuste adversaire, tels sont les deux personnages en présence.

1. C'était d'abord *un juge*, c'est-à-dire un homme qui ne doit se laisser influencer ni par une complaisance déplacée pour le riche et le puissant, ni par une fausse compassion pour le pauvre et le malheureux, mais dont les sentences doivent être rendues selon les règles du droit et de l'équité. (Lévit., xix, 15). Elles seront dures parfois, mais il est de toute nécessité qu'elles soient justes et témoignent d'une irréprochable impartialité. Heureuse cette pauvre veuve, si elle avait eu affaire à un juge semblable ! Mais non, en deux mots Notre-Seigneur nous a tracé de cet homme un portrait qui le montre sous un bien mauvais jour : il ne craignait pas Dieu et il ne se souciait pas davantage des hommes.

Il ne craignait pas Dieu. C'était donc un homme sans conscience, et par suite il ne pouvait guère être impartial. Car ne me parlez de la conscience de quelqu'un en qui ne réside pas la crainte de Dieu. Qu'est-ce que la conscience, en effet ? C'est la règle de nos actions, leur règle intérieure — placée par Dieu au dedans de nous-même, — comme la loi divine en est la règle extérieure. Rien dans notre vie ne saurait échapper à cette loi ; toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos paroles, tous nos actes y sont soumis et doivent s'y conformer. Et c'est précisément le jugement intime de la conscience qui nous dit : « Ceci est bien, c'est-à-dire conforme avec la loi de Dieu, il faut le faire. Cela est mal, c'est-à-dire en opposition avec cette loi, il faut l'éviter. » Et lorsque l'action est accomplie, c'est encore la conscience qui juge et

¹ Bossuet, *Op. cit.*, xli^e jour.

nous dit : « Tu as bien fait, » ou : « Tu as mal agi. » Telle est la conscience, le juge de nos actions, de leur bonté ou de leur malice, de leur conformité ou de leur opposition avec la loi divine. Comment dès lors pourrait-elle exister dans un homme qui, n'ayant pas la crainte de Dieu, ne peut guère faire autrement que se moquer de sa loi ? Le juge de notre parabole était bien de ces hommes. Pour le dire en passant, la race n'en est pas éteinte. Il s'est de tout temps trouvé de ces juges qui, ayant éloigné de leur cœur la crainte de Dieu, n'étaient pas trop gênés par leur conscience. Bien à plaindre ceux qui ont affaire à eux ! Quelle confiance l'homme le plus innocent peut-il avoir en sa cause, quand il ne peut pas compter sur l'impartialité de son juge ?

Toutefois celui-ci avait encore un autre caractère de perversité : c'est que, ne craignant pas Dieu, il ne se souciait pas davantage des hommes : *Nec homines verebatur*. Disons tout de suite que les gens de cette sorte sont l'exception. Ce qu'on voit plus fréquemment, ce sont des hommes qui, sans avoir la vertu intérieure, ont à cœur cependant de paraître à l'extérieur sous des dehors vertueux. Volontiers ils étalent leur probité, leur honneur, leur honnêteté, et l'accusation d'injustice serait regardée par eux comme une sanglante injure. Ce sont, direz-vous, des hypocrites. Sans doute, et j'ajoute que l'hypocrisie est un grand mal, puisqu'elle est le mensonge en action. Réfléchissez cependant, et vous comprendrez qu'elle a néanmoins ceci de bon qu'elle est un hommage indirect rendu à la vertu. Pourquoi se montrer hypocrite, si l'on mettait le vice sur le même pied que la vertu, si l'on n'avait pas plus d'estime pour le bien que pour le mal ? Et elle a encore cela de bon que si elle n'empêche pas de mal faire en secret, elle est cause qu'on agit bien devant les hommes et qu'ainsi les fautes ne sont pas si nombreuses. Sont-ils assez répugnants d'ailleurs ces êtres dépravés et dégradés qui se vantent publiquement de leurs désordres ? Ils croient se rendre intéressants et ils ne se rendent que méprisables et méprisés.

Or le juge de l'Evangile en était arrivé à cet abîme d'impudeur. En public comme en particulier, la vertu était pour lui chose inconnue. Insensible à l'opinion des hommes comme au jugement de Dieu, blâmé par ses semblables, même dans l'exercice de sa charge, il ne s'en souciait nullement et n'en agissait pas mieux ; il n'éprouvait plus ni honte ni remords. Blasé sur toute chose — excepté sans doute sur ses intérêts personnels, car qui pourrait y être insensible ? — il était parvenu au dernier degré d'impiété et de malice, et en lui se vérifiait cette parole de l'Esprit-Saint : *Impius, cum in profundum venerit, contemnit*. Plus que cela encore. Un trait qui achève de le peindre, c'est qu'il a pleine conscience de son état. Tout à l'heure nous entendrons sa profession de foi : « C'est vrai, je ne crains ni Dieu ni les hommes. » Que la crainte de Dieu ne se rencontre pas chez les hommes qui ne croient

pas en Lui, rien à cela de surprenant. Mais ce n'est pas le cas du juge ; lui, il n'est pas incrédule, il croit en Dieu — sa réflexion le prouve, — et froidement il s'avoue qu'il ne le craint pas. C'est du pur cynisme, et si cet homme ne se félicite pas de sa conduite, rien n'indique qu'il en ait honte et qu'il soit disposé à changer de sentiments. N'est-ce pas chez lui le comble de l'impiété et de la malice ?

C'est à dessein que Notre-Seigneur a poussé au noir le portrait de ce juge. Il voulait nous faire voir l'extrême difficulté, l'impossibilité même pour la veuve d'en obtenir justice, et faire ainsi mieux ressortir dans sa conclusion la différence entre la conduite de Dieu à notre égard et celle du juge vis-à-vis de cette veuve, et, par le souvenir du succès que celle-ci obtient, exciter dans nos cœurs une confiance inébranlable dans la prière.

2. Nous connaissons en effet suffisamment le juge pour n'être pas étonnés de sa conduite envers la veuve. Cet homme, c'est, on peut le dire, l'impiété et l'égoïsme personnifiés. Que peut bien lui faire alors l'injuste oppression d'une veuve sans appui ? Que lui importe le sort misérable d'une pauvre femme sans ressources ? C'est vrai que chez tous les peuples, la veuve est regardée comme le type de ce qu'il y a de plus faible, comme aussi de plus digne de compassion. C'est vrai que la loi juive représente l'oppression des veuves comme l'une des formes les plus odieuses de la tyrannie (Filion) et range ce péché au nombre de ceux qui crient vengeance. Mais quelle impression tout cela peut-il produire sur un homme qui se moque des hommes comme de Dieu ? C'est vrai encore, cette veuve ne demande que la justice : « Rendez-moi justice contre mon adversaire. » Quel était exactement l'objet de sa requête ? Notre-Seigneur n'a pas jugé à propos de satisfaire sur ce point notre curiosité. Question secondaire d'ailleurs : ne nous suffit-il pas de savoir qu'elle défendait son droit contre un injuste oppresseur et ne demandait que ce qui lui était dû ? Mais il s'agit bien de justice pour quelqu'un qui ne cherche que son intérêt. Cette veuve est sans appui, elle ne peut donc rien contre lui ; elle est pauvre, il n'a donc rien à attendre d'elle ; pourquoi l'écouterait-il ? Au contraire, l'adversaire est riche et influent. Qui sait même s'il n'a pas déjà su capter la bienveillance du juge par quelque présent discrètement envoyé ? Il n'a rien dit sans doute, mais le juge a compris et, tel que nous le connaissons, il ne pouvait guère y demeurer insensible. Elle perd donc bien son temps, cette femme, à venir lui répéter tous les jours la même chose. N'y a-t-il pas lieu de craindre au contraire qu'exaspéré à la fin il ne prononce son jugement, mais un jugement inique comme lui, un jugement qui soit la consécration définitive de l'injustice ?

Malgré tout, la veuve ne perd point courage. Elle persévère, jusqu'à se rendre importune, à venir trouver son juge et à lui exposer sa requête. Elle est persuadée que par sa persévérance, par sa ténacité, elle obtiendra ce que la justice de sa

cause était incapable de lui faire obtenir, la reconnaissance de son droit. Elle avait raison. « Pendant longtemps, » c'est vrai, le juge « refuse » même de l'entendre. A la fin pourtant il se dit : « Quoique je ne craigne pas Dieu et que je ne me soucie pas des hommes, cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'elle ne finisse par m'accabler. »

Certes, il n'entre dans cette décision inattendue aucun motif élevé ; ni le souci de son devoir, ni le désir de passer pour un juge intègre n'y sont pour rien. Mais il faut assurer sa tranquillité : « Cette femme m'ennuie, elle finira par m'accabler. » Et son intérêt, à lui juge, n'est-il pas en jeu ? Cette veuve après tout est une femme de tête, puisqu'elle a persévéré si longtemps, alors que toutes les apparences étaient contre elle. N'avait-il pas, lui, des supérieurs, un prince qui l'avait placé là pour juger « selon la justice » ? Et si elle s'adressait à ce chef, si elle allait lui demander justice, lui révélant l'iniquité du fonctionnaire prévaricateur, quel serait son sort ? Une telle démarche de la veuve n'avait rien d'impossible. On lit dans la vie de l'empereur Trajan que, partant pour une guerre, il fut interpellé par une veuve qui lui demandait de venger le meurtre de son fils. « Je le ferai à mon retour, » répondit le prince. « Non, répliqua la veuve, ou bien rendez-moi justice, ou bien cessez d'être empereur. » Vaincu par cette fermeté, Trajan descend de cheval et ne continue sa route qu'après avoir entendu la cause et porté son jugement.

IV. — Venons maintenant à l'application de la parabole. C'est Notre-Seigneur lui-même qui va la faire. « Vous entendez ce que dit ce juge d'iniquité ; » vous connaissez son caractère, vous avez vu sa conduite. Qu'a-t-il fait cependant ? Cet homme sans conscience et sans cœur a été vaincu par la persévérance d'une veuve sans appui et sans crédit. Et vous pourriez croire après cela que « Dieu ne vengerait pas ses élus qui crient vers lui nuit et jour et qu'il différerait de les secourir ? »

Mais voyez donc quelle différence entre les deux situations : celle de la veuve en face du « juge d'iniquité » et la vôtre auprès de Dieu, votre Père infiniment bon. Sans doute, comme la veuve, vous êtes par vous-mêmes sans puissance, sans crédit, vous êtes pauvres, de vous-mêmes vous n'avez rien. Comme elle encore, vous demandez justice, la délivrance des tentations, des persécutions, des épreuves. Mais vous n'êtes pas, comme elle, des étrangers pour votre juge ; vous êtes ses enfants, « ses élus. » Ne savez-vous pas d'ailleurs que Dieu, à l'opposé du juge de la parabole, est la justice même et la bonté infinie ? Ignorez-vous qu'il désire vous exaucer plus que vous-mêmes ne désirez l'être, puisque c'est lui qui ordonne de prier sans cesse ? que pour vous exaucer il n'attend de vous qu'une prière persévérante ? Ce n'est pas l'intérêt qui le guide : il possède tout et vous ne pouvez rien lui donner qu'il n'ait déjà. Ce n'est pas non plus l'ennui que lui causent vos prières : ce qui l'ennuierait au contraire, s'il en

était susceptible, ce serait votre silence. *Non aspernatur quod petis, non tædet nisi forte tacueris.* (Saint Jean Chrysostome). Aussi « je vous le dis, » je vous en donne ma parole qui ne trompe pas, « bientôt il leur fera justice. » Oui, bientôt la délivrance viendra pour les élus de Dieu. Bientôt, non pas sans doute à leur première prière ; non pas peut-être pendant leur vie mortelle, qui doit être pour eux comme pour les autres une épreuve ; mais bientôt cependant, car qu'est-ce que la vie la plus longue aux yeux de Dieu ? Un instant qui passe rapide comme l'éclair. Mais après, à l'heure fixée par le souverain Juge, ce sera la délivrance, la paix, la joie, le bonheur sans mélange et sans fin, bonheur d'autant plus grand que sur la terre les justes auront souffert davantage.

Ne vous étonnez donc pas, surtout ne vous scandalisez pas de ce que pendant leur vie les justes, les chrétiens fidèles à Dieu semblent parfois plus éprouvés que les méchants, que souvent même ils soient en butte aux persécutions des impies. Ne croyez pas que Dieu abandonne jamais les siens : toujours il leur donne sa grâce et avec elle force et courage, en attendant qu'il leur accorde une plus magnifique récompense dans le ciel. Ne devançons pas l'heure de la Providence. Dieu est patient parce qu'il est éternel. Unissons notre cœur, nos pensées et nos sentiments à l'éternité de Dieu, et avec lui nous serons patients, nous serons éternels. (Saint Augustin). Quant à nous, si nous sommes soumis à l'épreuve, prions, ne nous laissons pas de prier, mais prions avec foi et confiance et nous pourrions dire en toute vérité : « C'est la foi qui sauve. » Notre foi nous aura sauvés en effet : rendant nos prières efficaces, elle nous obtiendra les secours qui nous sauveront du découragement, des murmures contre la Providence pendant notre vie, et ensuite des flammes éternelles.

C'est donc la foi qui sauve, mais la foi qui fait agir et prier. Le Sauveur l'a répété bien souvent, après la plupart des miracles racontés dans l'Evangile : « Tout est possible à celui qui croit. C'est votre foi qui vous a sauvé. » La prière est-elle possible sans foi et sans confiance ? On ne prie pas quand on n'espère pas, et si nous faisons à Dieu l'injure de nous défier de lui, comment nos prières lui seraient-elles agréables ? *Si fides deficit, oratio perit*, dit saint Augustin.

N'est-ce pas ce manque de confiance qui fait que nos prières produisent si peu de fruits ? En tout cas ce défaut n'a pas échappé à Notre-Seigneur. Au moment où il achève l'explication de la parabole, laissant ses auditeurs sous l'impression de la bonté paternelle de Dieu, de son désir de les exaucer, Jésus jette un regard sur l'avenir et prévoyant que malgré cela beaucoup de prières resteront sans effet, il ne se défend pas d'en indiquer la cause : « Pensez-vous que le Fils de l'Homme quand il viendra (pour le jugement dernier) trouve encore de la foi sur la terre ? » Sans doute cette parole vise directement les hommes qui seront

vivants aux derniers jours du monde. Alors surtout elle se vérifiera : les chrétiens fidèles se feront plus rares que jamais ; scandalisés par le développement extraordinaire du mal sur la terre, oublieux des prédictions du Sauveur qu'il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, la plupart se défieront de Dieu, s'en croiront abandonnés, seront défaillants dans la foi et abandonneront leurs devoirs : *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet caritas multorum.* (Matth., xxiv, 12).

Mais, de même que la parabole dont elle est la conclusion, cette parole de Jésus a été prononcée pour tous les âges. Il n'a point échappé au Sauveur que le manque de foi et de confiance serait de tous les temps et que, à son avènement invisible pour chaque homme, aussi bien qu'au jour du jugement, « ce qu'il en trouvera ne sera rien comparé à l'inépuisable munificence de Dieu. » (Lesêtre). Jésus prévoit tout cela, il s'en afflige et ce n'est pas sans un accent de profonde tristesse qu'il prononce cette parole : « Pensez-vous que le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouve encore de la foi sur la terre ? »

Que cette parole du moins ne se vérifie pas pour nous. Soyons fidèles au devoir de la prière, mais prions avec foi et confiance. Si longtemps que Dieu semble tarder à vous entendre, ne perdez pas espoir. Rappelez-vous alors surtout votre indigence et votre misère : c'est de Dieu seul que vous devez tout attendre ; — la malice et le pouvoir de votre adversaire, qui est le démon et contre lequel il vous faut des secours puissants et continuels ; — la justice et l'infinie bonté de Dieu, votre Père céleste, qui vous a aimés jusqu'à livrer son Fils à la mort pour vous ; — enfin la promesse que Jésus nous a faite de nous exaucer. Surtout priez et ne vous laissez pas : c'est la foi qui produit la prière et c'est la prière qui obtient la fermeté dans la foi. *Ut oremus, credamus ; et ut ipsa fides non deficiat, oremus. Fides fundit orationem, fusa oratio fidei impetrat firmitatem.* (Saint Augustin). Voilà la prière qui pénètre jusqu'aux cieux, que Dieu accepte comme un encens d'agréable odeur, et si elle est persévérante, il n'est rien qu'elle ne puisse nous obtenir. Prions ainsi toute notre vie et le secours de Dieu ne nous manquera jamais : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XX

VALEUR, EFFICACITÉ, FRUITS DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Résumé analytique

L'Eucharistie est l'arbre de vie ; ses fruits sont les dons célestes qu'il nous procure : expiation des péchés, rémission des peines, prières exaucées. Il faut expliquer la valeur du saint sacrifice, — et l'application de ses fruits.

I

1. La messe a en elle-même une valeur infinie. — 2. Mais ses effets dans les créatures sont nécessairement limités. — 3. Dieu a établi des lois qui règlent cette action du saint sacrifice. — 4. Efficacité *ex opere operato*, ou *ex opere operantis*. Différence entre l'efficacité du sacrifice et celle des sacrements.

II

1. Le fruit général du saint sacrifice s'applique à tous les hommes. — 2. Un fruit spécial revient au prêtre. — 3. D'autres à ceux pour qui on célèbre. — 4. Et aux assistants. — 5. Il est défendu de dire la messe pour les excommuniés, les hérétiques, les schismatiques (sinon pour demander leur conversion), et pour ceux qui sont morts en dehors de la communion de l'Eglise.

Conclusion. — Allons tous les jours à la messe prier pour notre salut, pour tous nos frères et pour nos défunts.

Salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum.

Jésus-Christ peut sauver perpétuellement ceux qui vont à Dieu par son entremise. (Hébr., vii, 25).

Mes frères,

Saint Jean raconte, à la fin de son Apocalypse, qu'il a vu dans la Jérusalem nouvelle, où les élus doivent former la cour du Roi des rois, un fleuve d'eau vive, pure comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau sans tache. Ce fleuve arrosait toute la cité céleste, et sur ses bords, à droite et à gauche, se multipliait l'arbre de vie, qui portait chaque mois des fruits nouveaux, et dont les feuilles procuraient par leur ombrage et leur parfum la santé des nations¹. Comme la cité des élus a son image sur la terre, dans l'Eglise du Christ, nous devons y retrouver cet arbre de vie et ce fleuve bienfaisant. Cette merveille, c'est la sainte Eucharistie ; c'est le saint sacrifice de la messe, fruit divin de l'arbre de la croix ; c'est le tabernacle, à l'ombre duquel toutes les générations chrétiennes vont chercher la santé, la grâce, le salut. Ce fleuve qui prend sa source sous les pieds de l'Agneau, c'est son sang qui, jaillissant tous les jours du calice consacré par le prêtre, va arroser toutes les plages habitées par les enfants d'Adam, pour laver toutes les traces du péché, et faire germer toutes les vertus.

Nous avons considéré le sacrifice de nos autels sous quatre aspects différents, par lesquels il ressemble à ceux de l'ancienne loi. Nous avons vu que c'est à la fois un sacrifice d'adoration, d'action de grâces, de propitiation et de prière, et nous en avons conclu que c'était un trésor inestimable de richesses célestes, une source intarissable de grâces pour le salut des hommes. Par l'offrande de cette victime nous pouvons honorer Dieu d'une manière vraiment digne de ses infinies perfections, lui payer le légitime tribut de notre reconnaissance ; recevoir le pardon de nos péchés et la rémission des peines qui leur sont dues, enfin obtenir tous les biens spirituels et temporels utiles au salut. Le saint sacrifice est donc comme le centre du culte religieux, le foyer où se rassemblent tous les rayons de l'amour divin, pour se disperser

¹ Apoc., xxii, 1, 2.

ensuite sur les hommes, la source des grâces que nous communiquent les sacrements. La sainte communion elle-même est un fruit du sacrifice de la messe, puisque ce n'est que par la consécration que le Fils de Dieu vient habiter dans nos tabernacles pour se faire notre compagnon et notre nourriture. Les fruits du saint sacrifice sont donc aussi variés que les besoins de l'âme, que les dons de la grâce divine : c'est l'arc-en-ciel aux mille couleurs tracé par le soleil de justice sur les nuages de l'océan du monde.

Je voudrais vous expliquer aujourd'hui quelle est la valeur de ces fruits précieux ¹, et comment ils sont communiqués aux hommes.

I

1. Nous est-il possible, mes frères, d'apprécier en elle-même la valeur du saint sacrifice de la messe et de ses fruits ? N'est-ce pas vouloir pénétrer un mystère insondable, et se perdre dans les inaccessible profondeurs de la puissance et de la bonté de Dieu ? C'est un amour infini qui a poussé le Fils de Dieu à se faire homme et à mourir sur la croix. La valeur du sang qu'il a répandu sur le Calvaire et qui coule sur nos autels est infinie, puisque c'est le sang d'un Dieu. Envisagé en lui-même, comme continuation du sacrifice de la croix, comme moyen d'appliquer aux hommes les mérites de la Rédemption, le sacrifice de la messe a sûrement une valeur infinie, incompréhensible à notre intelligence. Les dons offerts sur l'autel sont le corps et le sang d'un Dieu, ils sont d'un prix infini ; le pontife invisible qui les offre par les mains d'un homme, c'est Jésus-Christ lui-même ; une personne divine, d'une majesté infinie ; l'immolation mystique, la consécration est un acte de la puissance infinie de Dieu. Le sacrifice de la messe est donc infiniment élevé au-dessus de tout ce que les hommes peuvent faire ou imaginer ; il a par lui-même une valeur infinie ; ainsi l'exigeait le but essentiel de son institution : honorer dignement la majesté de Dieu en réparant parfaitement l'injure que lui avait faite le péché. Il a donc une vertu d'une énergie sans limites pour produire dans les créatures les effets conformes à ses fins.

2. Mais prenons garde que ces effets sont produits dans des créatures pour des créatures, et que ces créatures, quelles qu'elles soient, ne peuvent recevoir et utiliser que des dons en rapport avec leur nature finie et limitée. Si nous ne considérons le sacrifice de la messe que dans ses rapports avec Dieu, nous devrions dire qu'il rend à Dieu un hommage infini, que c'est l'acte par excellence du culte religieux, et que cet acte accompli par un Dieu a une valeur infinie. Mais

¹ Les fruits sont les effets que produit le saint sacrifice, en tant que propitiatoire et impétraire, en faveur de ceux qui l'offrent ou pour qui il est offert. Le sacrifice considéré comme acte d'adoration et d'action de grâces a d'autres effets, dont nous avons suffisamment parlé. Il fait éclater la gloire de Dieu, lui rend l'hommage le plus parfait, honore les saints du ciel en demandant leur intercession auprès de Dieu, etc. (Cf. Suarez, *Disp.* 78, 1.)

dès lors que nous envisageons les relations du sacrifice de Jésus-Christ avec la nature humaine, nous devons dire du sacrifice de la messe, comme de celui de la croix, que ses effets dans les âmes sont restreints par les limites mêmes de la nature créée : l'homme n'est pas capable de produire un acte infini, il ne peut pas davantage recevoir en lui-même un effet infini. Ainsi, de même que dans la création le pouvoir infini du Créateur a produit seulement des œuvres finies, pour opérer la Rédemption, le Fils de Dieu a purifié, sanctifié les hommes en leur communiquant, dans des proportions plus ou moins grandes, mais toujours limitées, la perfection surnaturelle qui les rend agréables à Dieu. La grâce est bien une participation de l'homme à la vie divine, mais c'est une participation restreinte à un bien que Dieu seul possède d'une manière infinie ; la cause de la grâce, qui est l'amour de Dieu pour nous, est infinie, mais ses effets sont bornés, susceptibles d'augmentation ou de diminution, comme tout ce qui est créé. C'est dans ce sens que nous disons que les fruits produits dans les âmes par le saint sacrifice de la messe, quelque nobles et précieux qu'ils soient, sont toujours finis, c'est-à-dire limités dans la quantité et la qualité, comme ceux du sacrifice de la croix ⁴. Il y a dans la valeur inestimable de la victime un trésor infini de mérites, une vertu expiatoire capable d'effacer les péchés de tous les mondes, mais cette vertu n'exerce son énergie que dans une mesure limitée, dès lors qu'elle s'applique à des créatures.

3. Dieu a-t-il déterminé d'avance la mesure selon laquelle doit se faire cette application des mérites du Christ ? Nous devons le croire, car dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, rien n'est laissé au hasard, tout est réglé par des lois stables, en vue d'une fin digne de la sagesse du Créateur. Si le chemin que suivent les âmes dans leurs révolutions immuables est fixé par la main de Dieu, et si chacun d'eux a reçu une impulsion proportionnée à la course qu'il doit fournir, il est certain que les âmes appelées à la sainteté reçoivent des secours surnaturels en harmonie avec le plan de la Rédemption. On ne peut pas dire que ces secours sont donnés uniquement en proportion des dispositions du sujet : ce serait enlever à la miséricorde et à la générosité de Dieu la liberté de se manifester comme il lui plaît ; et la grâce ne serait plus une grâce, selon la parole de saint Paul ². La justice demande que de plus grandes faveurs soient accordées à ceux qui en sont plus dignes, mais le souverain domaine de Dieu sur toute créature lui permet de distribuer ses dons selon son bon plaisir ³, et sa miséricorde le porte à nous accorder « beaucoup plus que nous ne lui demandons ou que nous ne pouvons imaginer ⁴. » Nous resterions sans doute bien misérables, si Dieu ne tenait compte que de nos efforts. Deman-

⁴ Suarez, *In III*, *Disput.* 79, sect. 9.

² Rom., xi, 6.

³ Matth., xx, 15.

⁴ Ephés., iii, 20.

dons-lui plutôt de ne prendre conseil que de sa miséricorde, faisons ce qui dépend de nous pour enlever tous les obstacles qui s'opposent à l'action de sa grâce, mais réjouissons-nous en pensant que, ces obstacles une fois supprimés, « la grâce surabondera là où le péché avait abondé ¹. »

Mais comment le sacrifice de l'autel produit-il ses fruits ?

4. En parlant des sacrements, nous avons déjà constaté deux sortes d'efficacité dans la communication de la grâce, l'une agissant par la vertu propre du sacrement (*ex opere operato*), et l'autre en vertu des dispositions du sujet ou du ministre (*ex opere operantis*). Le baptême conféré par un hérétique ou par un catholique efface également le péché originel, voilà l'effet propre du sacrement. Le baptême conféré à un adulte contrit et humilié lui confère des grâces sacramentelles tout autres que celles que reçoit un enfant, voilà l'effet des dispositions. Il y a lieu de faire la même distinction relativement à l'efficacité du saint sacrifice. « Dieu apaisé par l'oblation de cette victime, dit le Concile de Trente, accorde le don de la pénitence ; » nous prions à la messe avec le prêtre pour que Dieu nous pardonne : nous ne méritons pas d'être entendus, mais Jésus offert par les mains du prêtre comme victime de propitiation apaise la colère de Dieu, et aussitôt, par la vertu de son sacrifice, des grâces de repentir tombent sur nous. Cet effet infaillible (si nous n'y mettons pas d'obstacle) se produirait également si, par malheur, le prêtre consacrait en état de péché mortel, car il dépend de la vertu du sacrifice, et non des mérites du prêtre. Il en est de même de la rémission des peines temporelles : Jésus-Christ a satisfait pour nous sur la croix, à nos satisfactions impuissantes il a substitué la sienne, il peut dire à chacun de nous, comme au bon larron : « Vous serez avec moi aujourd'hui en paradis, » sans passer par le purgatoire. On célèbre la messe pour nous, nous n'avons rien qui mette obstacle à l'efficacité du sacrifice ; une partie des dettes que nous avons contractées, peut-être même la dette tout entière, nous est remise, non par le mérite de nos prières, mais à cause de la satisfaction du Christ qui nous est appliquée à ce moment.

Entre l'action des sacrements et celle du sacrifice il y a des différences assez importantes. Ainsi les sacrements donnent ou augmentent la grâce sanctifiante, tandis que le sacrifice nous confère des secours actuels pour arriver au salut. Les sacrements des vivants ne peuvent servir de rien aux pécheurs : le sacrifice peut être pour le plus grand criminel une source de grâces et une occasion de salut. Tous les sacrements n'agissent pas comme actes satisfactifs pour les peines du péché : le sacrifice, entendu ou offert dans les conditions voulues, peut toujours alléger nos dettes envers la justice divine ². Ce qu'il est utile de ne pas oublier, c'est que les dispositions avec les-

quelles on se prépare à recevoir les précieux effets du sacrifice, aussi bien que ceux des sacrements, peuvent les augmenter indéfiniment. Il y a une mesure aux grâces de Dieu, avons-nous dit avec tous les théologiens, mais il y a une loi qui nous assure que cette mesure peut être augmentée par nos bons désirs, car « on nous mesurera avec la mesure dont nous nous serons servi, » et si vous vous donnez à Dieu sans réserve, « il versera dans votre sein une mesure de grâces si pleine, si comble, qu'elle débordera ³ » de tous côtés pour remplir votre âme. Arrêtons-nous sur cette pensée si consolante, et achevons notre sujet en disant quels sont ceux qui profitent des fruits du saint sacrifice.

II

1. A qui pensez-vous, mes frères, qu'appartienne ce trésor de grâces d'une valeur infinie qui est renfermé dans le sacrifice de l'autel ? — Notre-Seigneur l'a donné à ses fidèles disciples d'abord, et puis à beaucoup d'autres ⁴, à la multitude innombrable des hommes qui sont appelés à faire partie de l'Eglise pour arriver au ciel. L'Eglise de Jésus-Christ, voilà la noble héritière des biens immenses du Christ, « c'est pour elle qu'il s'est livré à la mort ⁵ » ; mais il y appelle tous les hommes, par conséquent tous ont droit à participer aux libéralités du Sauveur. Le saint sacrifice est offert par le prêtre au nom de toute l'Eglise, il y a donc un fruit général qui revient à toute la société chrétienne dont le Christ est le chef, à tous les membres de son corps mystique, et à tous ceux qui sont appelés à en faire partie. L'Eglise, instruite par son divin Maître, prie tous les jours pour le salut de tous les hommes ⁶, pour l'extension du règne de Dieu, pour les âmes du purgatoire, pour la conversion des infidèles, pour le retour des hérétiques et des schismatiques, pour l'union de tous les hommes dans une même foi, afin qu'il n'y ait plus qu'« un seul troupeau et un seul pasteur. » Le fruit le plus général du sacrifice peut donc profiter non seulement aux membres de l'Eglise militante et souffrante, mais à tous les hommes.

2. Quant aux fruits spéciaux, ils concernent trois sortes de personnes : le prêtre lui-même, ceux pour qui il célèbre, enfin les assistants. — Le prêtre n'agit pas seulement comme ministre de Dieu et représentant de l'Eglise, ou, si vous voulez, comme médiateur entre le ciel et la terre ; il offre aussi le sacrifice en son nom et à ses intentions personnelles. Vous vous faites, mes frères, une haute idée de la sainteté qu'exigent du prêtre ses sublimes fonctions ; cependant ce prêtre est un homme, faible et fragile comme vous ⁷, il ne peut répondre aux exigences de sa vocation qu'à l'aide du secours de Dieu. Il faut donc qu'il prie tous les

¹ Luc, vi, 38.

² Pro vobis et pro multis.

³ Ephés., v, 25.

⁴ Pro nostra et totius mundi salute. (Prière de l'offertoire).

⁵ Hébr., v, 2.

⁶ Rom, v, 20.

⁷ Sasse, *De Euchar.*, Thes. xxxiv.

jours et pour expier ses fautes et pour obtenir les grâces qui lui sont indispensables. Il le fera de la manière la plus efficace, en offrant la victime du Calvaire avec de vifs sentiments de foi et de compunction. Il est bien juste qu'il reçoive le premier les effets du sacrifice que ses mains offrent à Dieu au nom de Jésus-Christ.

3. En second lieu, un fruit spécial revient à ceux pour qui le prêtre offre la sainte victime. De même que Jésus, sur la croix, a prié spécialement pour le bon larron, en même temps qu'il offrait son sang pour tous les hommes, le prêtre, à l'autel, prie spécialement à certaines intentions, pour certaines personnes, et obtient pour elles des grâces toutes spéciales, qui porteront leur fruit si ces personnes n'y mettent point d'obstacles. Saint Paul ne nous dit-il pas que « tout prêtre est chargé d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés des hommes » ? ¹ Les fidèles sont obligés d'avoir recours au prêtre, afin qu'il intercède pour eux auprès de la justice divine, en lui offrant le sacrifice de l'autel ; il faut donc que le prêtre, se conformant à ces intentions, présente au Seigneur les requêtes, les larmes, le repentir de ceux qui ont recours à son ministère, pour que ces prières soient exaucées par les mérites du sang de Jésus-Christ. L'histoire nous apprend que, dès les premiers siècles, les fidèles ont eu recours aux prêtres, comme à des médiateurs de réconciliation et de paix, et qu'ils se sont fait un devoir de subvenir, par des dons volontaires, à la subsistance du prêtre, afin que celui-ci, déchargé des soucis matériels, pût se consacrer entièrement à leurs besoins spirituels. Telle a été l'origine des honoraires de messes, pieuses oboles offertes aux ministres de Dieu par ceux qui ont recours à leur ministère.

Le désir de soulager les âmes du purgatoire a surtout inspiré aux fidèles la pieuse habitude de faire dire des messes pour elles. Comme elles n'apportent aucun obstacle aux effets du sacrifice, puisqu'elles sont dans l'amitié de Dieu, elles ne peuvent manquer de retirer un grand avantage de l'application qui leur est faite des satisfactions de Jésus-Christ. L'Eglise a toujours encouragé cette dévotion et l'a enrichie de grandes indulgences. Mais comme le fruit de chaque messe est limité, il est bon de faire célébrer plusieurs fois le saint sacrifice pour obtenir plus vite le soulagement des âmes pour lesquelles on prie. Si elles n'en ont plus besoin, d'autres en profiteront.

4. Enfin, tous ceux qui assistent à la messe ont une certaine part aux fruits de satisfaction et d'impétration du sacrifice. Ils font certainement une bonne œuvre, et leurs prières unies à celle du prêtre et de l'Eglise entière ne peuvent manquer de leur obtenir des grâces abondantes. Mais pour que cette œuvre soit méritoire et satisfaisante, il faut qu'ils aient la conscience en état de grâce et une bonne intention. Ils peuvent prier aussi pour d'autres et obtenir pour ceux qui sont bien dispo-

sés une part des fruits généraux du sacrifice. Et remarquez, mes frères, que le nombre des assistants et des intentions diverses auxquelles ils prient ne nuit en rien au résultat : chacun d'eux puise à la source infinie des mérites du Christ, et il n'y a aucune raison de croire que la part de chacun soit diminuée par celle des autres. De même que chaque assistant concourt par sa dévotion à rendre à Dieu un hommage plus solennel, que chacun offre réellement avec le prêtre ¹, chacun a droit à voir sa prière exaucée. — On ne peut dire la même chose des intentions que le prêtre s'est engagé à acquitter. Comme ministre du culte, il ne peut déverser sur les autres que ce qu'il a reçu lui-même, une mesure de grâces fixée par Dieu ; s'il partage cette mesure entre plusieurs âmes, chacune n'en recevra qu'une partie. Aussi le prêtre qui, en recevant un honoraire, s'est engagé en justice, comme ministre de l'Eglise, à offrir le sacrifice à une intention déterminée, ne peut acquitter en même temps une autre intention, bien qu'il puisse, après avoir satisfait à son engagement, prier encore, en son nom personnel, pour ceux qui se sont recommandés à lui.

5. Nous avons dit, d'une manière générale, que tous les hommes bien disposés peuvent participer en quelque manière aux fruits de la messe, car Jésus-Christ veut sauver tous ceux qui ont recours à lui. Toutefois l'Eglise, à qui il appartient de régler la distribution des richesses divines, a défendu d'offrir spécialement le saint sacrifice pour les excommuniés dénoncés, — pour les hérétiques et les schismatiques, si ce n'est pour obtenir leur conversion, — pour ceux qui sont morts en dehors de sa communion, à moins qu'ils n'aient donné des signes certains de repentir ². Elle ne défend pas de dire la messe pour les infidèles, ni pour les catéchumènes, car on suppose que s'ils demandent les prières de l'Eglise c'est dans l'intention d'y entrer ³.

A quel moment se fait l'application des fruits de la messe ? — Aussitôt que la consécration des deux espèces est achevée, aussitôt que Jésus-Christ est présent comme victime sur l'autel, immolé mystiquement par la parole du prêtre. Le sacrifice est incomplet et ses effets suspendus tant qu'il n'y a qu'une seule espèce consacrée ⁴ ; mais aussitôt que le pain et le vin ont été changés au corps et au sang de Jésus-Christ, le ciel s'ouvre : les anges vont offrir à Dieu, avec la victime sainte, les hommages, les prières et les actions de grâces de l'Eglise militante, ils reviennent sur la

¹ Le prêtre dit au nom de tous les assistants et au sien : *Offerimus tibi, Domine. — Nobis quoque peccatoribus. — Meum ac vestrum sacrificium. — Nobis prosit ad salutem*, etc. — Il est défendu au prêtre de célébrer sans un assistant, un servent de messe au moins, qui représente le peuple.

² Le Saint-Siège a défendu de célébrer publiquement, à l'occasion de l'anniversaire de la mort d'un protestant, un service pour les défunts de la famille, en partie catholique. (S. R. C., 23 mai 1859).

³ Lehmkühl, *De Euch.*, sect. II, cap. I, n. 3.

⁴ Par conséquent, le prêtre peut diriger ses intentions jusqu'à ce qu'il consacre le vin.

terre pour l'inonder des grâces obtenues par l'holocauste de l'Agneau sans tache, et ils descendent jusqu'au purgatoire pour y répandre une rosée rafraîchissante sur les membres de l'Eglise souffrante. Les damnés et les pauvres enfants morts sans baptême sont les seuls qui ne reçoivent rien des fruits de l'arbre de vie¹; mais le ciel, la terre et le purgatoire tressaillent au son de la petite clochette qui annonce la consécration dans la plus petite église de village.

Ne dites plus, mes frères, que vous n'avez pas le temps d'aller à la messe, que vous ne savez qu'y faire, que ceux qui vont à la messe ne valent pas mieux que les autres. Allez-y tous les jours, si vous le pouvez; saint Louis entendait plusieurs messes tous les matins et il n'en administrait pas plus mal son royaume. Vous verrez comme tout ira bien dans vos familles, si tout le monde assiste souvent à la messe, surtout si personne n'y manque le dimanche. Allez donc à la messe, écoutez-la avec dévotion. Unissez-vous aux prières du prêtre, lisez votre paroissien, pensez à la passion, à la mort du Sauveur, priez pour vous, pour vos défunts, pour tous ceux que vous aimez, pleurez vos péchés, promettez de mieux faire, convertissez-vous pour tout de bon si vous en avez besoin, afin qu'au moment de la mort, le Sauveur, qui n'aura cessé d'intercéder pour vous, puisse vous dire : « Vous serez aujourd'hui avec moi au paradis. » Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXVI

LA NAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Plan

1. Edit de César-Auguste, et voyage de Marie et Joseph à Bethléem.
2. Naissance du Sauveur.
3. Le Sauveur a voulu une naissance humble et cachée pour guérir notre sensualité.
4. Pour guérir notre amour déréglé des biens de la terre.
5. Pour guérir notre orgueil.

Je crois en Jésus-Christ qui est né de la vierge Marie.

(3^e art. du Symbole).

Le moment tant désiré par les patriarches et les prophètes approchait. Le Sauveur si souvent promis et annoncé allait enfin paraître au milieu des hommes.

1. — D'après la prophétie de Michée, que nous connaissons, il devait naître en Judée, dans la

¹ Car, bien qu'il soit défendu au prêtre d'offrir le sacrifice officiellement et nommément pour certaines personnes, celles-ci peuvent, néanmoins, profiter du fruit général appliqué à tous les pécheurs, *pro totius mundi salute*.

petite ville de Bethléem. Mais Marie et Joseph habitaient une autre ville, appelée Nazareth : comment donc s'accomplira la prophétie? C'est un empereur païen qui, sans le savoir, va exécuter les desseins de Dieu. Cet empereur, César-Auguste, régnait à Rome et de là sur le monde entier. Voyant toute la terre pacifiée, pour la première fois, sous son sceptre, et voulant connaître les forces de son empire, il avait ordonné un dénombrement général de ses sujets. Chacun devait aller se faire inscrire sur les registres publics dans la ville de son origine.

Marie et Joseph se rendirent à Bethléem, patrie de David : car ils descendaient tous deux, nous l'avons dit, de la famille de ce saint roi. Après avoir satisfait à la loi, ils cherchèrent une hôtellerie pour se loger et se reposer de la fatigue de ce long voyage. Mais comme ils étaient pauvres, et que d'ailleurs il y avait beaucoup d'étrangers dans la ville, ils furent rebutés de tout le monde. Cependant la nuit approchait et la saison était rigoureuse, il fallait trouver un abri. Les deux saints époux sortent dans la campagne. Tout près d'une des portes de Bethléem, à quelques centaines de pas seulement, se trouvait une espèce de caverne, un enfoncement profond creusé dans les rochers, qui servait d'étable pour des animaux. Ils y entrèrent, et ce fut là que le Fils de Dieu vint au monde.

2. — « Marie enfanta son premier-né, » dit l'Evangile, « l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. »

C'est ainsi que Jésus-Christ, le Fils éternel de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, fait son entrée parmi nous. Son palais est une étable, son vêtement royal de pauvres langes, son trône une crèche, lui-même un petit enfant. O Jésus! quand je considère combien, pour l'amour de moi, vous vous êtes rendu petit, pauvre et humble, je vous trouve infiniment aimable, et je voudrais avoir tous les cœurs des hommes pour vous aimer davantage et répondre ainsi à votre amour!

Marie, sa mère, l'enfanta comme aurait enfanté Eve dans l'état de grâce et d'innocence : elle l'enfanta sans douleur; elle l'enfanta avec une joie ineffable. Elle-même l'enveloppe de langes; elle-même le couche dans la crèche; elle l'adore comme son Dieu et l'aime comme son fils. Oh! qui pourrait comprendre le bonheur de son cœur maternel!

Jésus-Christ est né dans la nuit du 24 au 25 décembre, environ quatre mille ans après la création du monde. Et l'on a recommencé à compter les années à partir de ce glorieux événement, qui est devenu la grande époque et comme le point central de l'histoire. Lors donc que nous disons que nous sommes en l'an 1900, cela signifie qu'il y a 1900 ans que Jésus-Christ est né.

Le jour anniversaire de sa naissance porte le nom de Noël, qui lui convient parfaitement. En effet, ce nom vient, par abrégé, du mot *Emmanuel*, qui signifie Dieu avec nous, Dieu avec les hommes. Vous vous rappelez que c'est le titre

donné au Sauveur par le prophète Isaïe plus de sept cents ans d'avance.

3. — Mais il est une question beaucoup plus intéressante à étudier. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu naître de la sorte ? — Pour guérir les trois grands maux de l'humanité, qui sont la sensualité, la cupidité et l'orgueil.

La *sensualité* consiste dans ce mauvais penchant qui nous porte sans cesse à flatter notre corps, à satisfaire nos sens, à chercher nos aises, à nous procurer toutes les jouissances possibles. Ce penchant est d'autant plus nuisible à notre âme que nous sommes rigoureusement obligés de faire pénitence, c'est-à-dire, de nous punir, de nous priver, de nous mortifier, de souffrir pour expier toutes les fautes dont nous sommes coupables : sans cela point de pardon à espérer... Eh bien ! c'est pour nous engager à combattre ce mauvais penchant que le Sauveur commence par souffrir, dès son entrée dans le monde. Pénétrez dans l'étable de Bethléem : voyez les larmes du divin Enfant : entendez ses cris. Il naît dans la saison la plus rigoureuse ; il a pour demeure une caverne humide ; il est couché sur de la paille dure et froide ; il manque des choses les plus nécessaires à la vie... Après cela, mes frères, comment pourrions-nous rechercher les plaisirs, vivre dans la mollesse, nous plaindre de la moindre incommodité, murmurer contre la plus légère souffrance ? Quoi ! nous sommes les coupables, et nous voudrions laisser toutes les rigueurs de la pénitence à notre bon Sauveur, qui est seul innocent ! Quoi ! par nos péchés sans nombre, nous avons mérité les peines de l'enfer peut-être, et nous oserions nous plaindre des légers sacrifices que nous imposent les commandements de Dieu et de l'Eglise ! Mais alors quelle ressemblance y aurait-il entre le Maître et les disciples ?... Pour être disciple de Jésus-Christ, il faut nécessairement partager ses souffrances de l'étable et de la croix.

4. — Une autre source des malheurs de l'homme, c'est la cupidité, c'est l'*amour déréglé des biens de la terre*.

Aujourd'hui l'argent est vraiment un dieu, et ce dieu compte beaucoup plus d'adorateurs que le Dieu véritable... On veut s'enrichir à tout prix et par tous les moyens. Ainsi pour amasser de l'argent, on ne rougira pas de vendre sa conscience, son honneur ; on ne craindra pas de sacrifier son devoir, son âme, son salut, son éternité... Eh bien ! Jésus-Christ veut opposer la pauvreté de sa naissance à cette cupidité insatiable. O vous donc qui courez en aveugles après les biens de la fortune, venez vous instruire à l'étable du Sauveur ! Voyez le Fils de Dieu, le créateur des beautés et des trésors de l'univers, qui est né d'une mère pauvre, qui n'a pour soutien de son enfance qu'un pauvre artisan, qui est enveloppé de pauvres langes et couché sur un peu de paille. Voyez comme il méprise les richesses que vous estimez tant ! Sa première action, en entrant dans le monde, est de les fouler aux pieds. Il en fait si

peu de cas qu'il ne veut pas même s'en servir. Ne vous prêche-t-il pas, de la manière la plus éloquente, que c'est folie de sacrifier son âme pour les acquérir?... A quoi servira, en effet, au jour du jugement, d'avoir été riche ? Est-ce que le Souverain Juge aura des égards pour la fortune ? Des égards !... Plus nous serons riches, plus sera rigoureux le compte qu'il nous faudra rendre. Et malheur à nous, si nous n'avons pas fait l'aumône, si nous n'avons pas soulagé les pauvres, autant que nous le devons ! Malheur à nous, si au lieu de faire de nos biens des instruments de salut, en les employant en bonnes œuvres, nous ne les avons consacrés qu'au luxe et à la vanité !... Dans la pauvreté, dans la médiocrité, au contraire, il est plus facile de pratiquer la vertu et de gagner le ciel ; et voilà pourquoi Jésus-Christ a choisi cet état et l'a sanctifié par une bénédiction particulière. Heureux donc les pauvres, heureux les petits, heureux les artisans ! car Jésus-Christ s'est fait, dès sa naissance, leur maître, leur modèle et leur roi, comme pour leur réserver de plus abondantes faveurs.

5. — Enfin Jésus-Christ veut guérir notre *orgueil*, en nous offrant l'exemple de son humilité.

Ne cherchez pas à sa naissance ces cris de joie, ces acclamations, ces fêtes, tout cet éclat, tout ce bruit qui accompagnent la naissance des princes de la terre. Le Sauveur, le Roi des rois, le Souverain du ciel et du monde, descend ici-bas sans qu'on le connaisse ; nul ne fait attention à Lui. Que dis-je ? Il est le rebut du monde : ses sujets eux-mêmes ne veulent pas le recevoir. Quel prodige d'humilité ! Il a voilé sa majesté sous la petitesse d'un enfant et l'éclat de sa gloire sous l'obscurité de l'étable. Il s'est réduit au silence le plus complet, à l'abjection la plus profonde... Nous qui ne cherchons qu'à paraître, qu'à produire nos mérites, nos talents, nos avantages extérieurs, nous qui voulons qu'on parle de nous sans cesse, qu'on nous donne sans cesse des louanges, qu'on nous estime au-dessus des autres, comment pourrions-nous justifier notre orgueil en présence de ce Dieu humilié et presque anéanti ?

C'est ainsi que Jésus-Christ nous instruit dans sa naissance. Il commence à pratiquer ce qu'il enseignera un jour. Mais, afin de nous amener plus doucement à suivre ses exemples, il veut conquérir nos cœurs par l'amour. Rien ne coûte, vous le savez, quand on aime véritablement. Au lieu donc de venir parmi les hommes avec un éclat, avec une majesté qui imposent la crainte et l'éloignement, il se dépouille des rayons de sa gloire, il s'abaisse jusqu'à se faire semblable à nous, jusqu'à se faire petit enfant, pour nous attirer à lui et nous forcer en quelque sorte à l'aimer.

Aimons-le donc, ce bon Sauveur ; et prions-le de nous détacher des choses de la terre ; prions-le de nous faire estimer et rechercher avant tout les seuls biens véritables de la vertu, qui nous procureront le bonheur éternel du paradis.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXIII

POUR LE SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — « J'ai pitié de cette grande multitude : car voilà déjà trois jours qu'ils sont avec moi et ils n'ont pas de quoi manger. » (Marc, VIII, 2).

I. — Combien de fois avons-nous été l'objet d'une semblable pitié de la part de Jésus-Christ ! Il ne s'agit point, en ce qui nous concerne, d'une nourriture matérielle dont nous aurions besoin, mais d'une délivrance que parfois nous ne demandons pas. Regardez toutes ces âmes qui vivent dans le péché. Ne croyez-vous pas que Jésus ait pour elles des sentiments de compassion, surtout pour celles qui ne cherchent pas à sortir de leur malheureux état ? Aussi que fait-il dans son désir de leur témoigner son amour ? Il attend qu'elles reviennent à lui et, dans sa miséricorde, il suspend les coups de sa justice ; puis il leur fera entendre des avertissements pour les inviter à se repentir ; et dès le jour où il verra que sa voix a été entendue, il se hâtera d'accourir pour les délivrer et les placer sur le chemin de la pénitence. Alors, quand Dieu témoigne ainsi sa pitié, toutes ces âmes s'écrient : *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, ô mon Dieu, et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité.* (Ps., L, 1-2).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Tout pécheur a besoin de miséricorde, parce qu'il est convenable que la grâce surabonde là où le péché a abondé. Or, Dieu nous témoigne sa miséricorde en ce qu'il ne nous punit pas aussitôt que nous avons péché, et qu'il attend que nous fassions pénitence. Il n'a pas attendu ainsi que l'ange pécheur fit pénitence : il l'a précipité à l'instant même du haut des cieux ; et le premier homme même, il n'a pas différé pour un autre temps de le punir de sa faute : il l'a chassé du paradis terrestre. Mais à présent il attend, il ferme les yeux, il patiente dix ans, vingt ans, jusqu'à la vieillesse, à la décrépitude. Si, d'un autre côté, nous considérons le nombre et la gravité des fautes que nous commettons tous les jours, les regarderons-nous comme de petites fautes parce que, jusqu'à présent, elles ont échappé au péril de la damnation ? Il ne faut donc point s'étonner si le prophète nous dit que *ses pieds ont failli lui manquer et qu'il est presque tombé, tant il s'est senti indigné à la vue de la paix des pécheurs* (Ps., LXXII, 2) ; si les pécheurs mêmes s'écrient : *Comment se peut-il que Dieu connaisse ce qui se passe sur la terre ? Le Très-Haut a-t-il véritablement la connaissance de toutes ces choses ?* (Ps., LXII, 11). Mais c'est la grâce de la croix du Christ et sa vertu. *Je vis, moi, dit le Seigneur Dieu ; je ne veux pas la mort de l'impie,*

mais que l'impie se détourne de sa voie et qu'il vive. (Ez., XXXIII, 11). Si je ne me trompe, ce langage est celui de Jésus-Christ ressuscitant ; c'est comme s'il avait dit : « Que le Juif le veuille ou ne le veuille pas, je vis et je ne veux pas la mort du pécheur, moi surtout qui suis mort pour les pécheurs ; je veux que ma mort porte ses fruits et que par elle la rédemption soit abondante. » Cette miséricorde par laquelle le Seigneur nous attend pour nous pardonner, si elle est seule, non seulement elle ne suffit point à nous sauver, mais même elle aggrave les motifs de notre condamnation, puisqu'elle peut dire au pécheur : *Voilà ce que tu as fait et je me suis tu !* (Ps., XLIX, 21). Aussi l'Apôtre nous dit : *Est-ce que vous méprisez les richesses de la bonté de Dieu et de sa longanimité ? Ne savez-vous pas que cette bonté même vous invite à la pénitence ? Mais vous, de votre côté, par votre dureté et par l'impénitence de votre cœur, vous vous amassez un trésor pour le jour de colère, pour le jour de la colère de Dieu.* (Rom., II, 4-5). Oui, vous vous amassez, dit l'Apôtre, des trésors de colère au lieu des trésors de miséricorde que vous méprisez, et vous rendez cette miséricorde inutile pour vous. Mais comment cela ? *Par votre endurcissement*, répond l'Apôtre, *et par l'impénitence de votre cœur.* (Ib.). Qui pourra broyer cette dureté, si ce n'est Celui qui, dans sa passion, a brisé les pierres mêmes ? Qui donnera un cœur pénitent, sinon Celui de qui vient tout don excellent ? Alors la miséricorde se répand dans l'âme qui la porte à s'écrier : *Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, ô mon Dieu, et selon la multitude de vos bontés, effacez mon iniquité !* C'est Dieu qui, dans sa miséricorde, envoie à celui qui est tombé dans les liens du péché certaines amertumes qui s'emparent de son âme et en chassent les pernicieuses délices du péché ; il fait, d'autrefois, disparaître même l'occasion du péché et, qui plus est, il nous donne la force de résister à la tentation. Voilà la miséricorde dont nous sommes l'objet de la part de Jésus-Christ ¹.

II. — Il ne nous reste donc qu'à vouloir recueillir les fruits de cette miséricorde qui nous attend et qui nous pardonne. Et comment pouvons-nous y arriver, si ce n'est *en venant dans le temple* où elle demeure ? Là elle ne dédaigne personne, pas même ceux qui se sont corrompus ; elle ne rejette personne, à condition qu'on y viendra dans des intentions droites et avec le désir de s'en laisser pénétrer jusqu'au plus intime de son âme, afin d'être guéri de toutes les misères de notre origine qui a fait de nous des enfants de colère. Or, la miséricorde que Dieu nous témoigne a précisément pour objet de nous rendre dignes de l'adoption que Jésus-Christ nous a méritée en mourant pour nous sur la croix. Alors il viendra un jour où nous dirons : *Seigneur, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple.* (Ps.,

¹ S. Bern., *De Divers.*, Serm. XIII, n. 1, 2 et 4, trad. Vivès.

XLVII, 10). Et ce temple n'est pas loin de vous, *car le temple de Dieu est saint, mais ce temple n'est autre que vous-même.* (I Cor., III, 17).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'Évangéliste nous dit : *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise.* (Jean, I, 5). C'est comme s'il avait dit : Les eaux de votre miséricorde se répandent sur les places publiques, mais nul étranger n'en boit ; ainsi votre miséricorde est au milieu du temple, mais aucun de ceux qu'attend la damnation éternelle n'en approche. O malheureux hommes ! Au milieu de vous est Celui que vous ne connaissez pas, et parce que vous mourrez avant de l'avoir vu, vous ne sauriez vous en aller en paix. Mais David l'avait vu, le Seigneur, et il disait : *Seigneur Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple.* Quelle parole de reconnaissance différente de ce gémissement : *Votre miséricorde, ô mon Dieu, est dans le ciel, et votre vérité s'élève jusqu'à nous !* (Ps., xxxv, 6). En quoi, en effet, trouvez-vous que la miséricorde était au milieu du temple, lorsqu'elle ne se rencontrait qu'au milieu des seuls esprits célestes ? Mais lorsque le Christ se fut abaissé un peu audessous des anges et se fut fait médiateur entre les hommes et Dieu, et que, par son sang, il pacifia et réunit ensemble, comme la pierre angulaire, les choses du ciel et celles de la terre, on peut dire que c'est alors que nous avons reçu votre miséricorde, ô mon Dieu, au milieu de votre temple. Nous étions auparavant des enfants de colère, mais nous avons obtenu miséricorde. — Comment donc étions-nous enfants de colère, et quelle miséricorde avons-nous reçue ? Nous étions des enfants d'ignorance, de lâcheté et de servitude, et la miséricorde que nous avons reçue est une miséricorde de sagesse, de force et de rédemption. L'ignorance de la première femme que le serpent avait séduite nous avait aveuglés ; la mollesse du premier homme attiré, entraîné par sa propre concupiscence, nous avait énervés ; la malice du démon à laquelle Dieu nous avait justement exposés nous avait réduits en esclavage. Voilà dans quel état nous venons tous au monde. Aussi, en premier lieu, nous ignorons complètement la voie qui conduit à la sainte cité qui doit être notre séjour. Puis nous sommes si faibles et si lâches, que, connussions-nous le chemin qui mène à la vie, nous serions retenus en place et empêchés de le suivre par notre propre lâcheté. Enfin, nous sommes réduits en esclavage par un tyran si mauvais et si cruel que, quand même nous connaîtrions et pourrions parcourir la voie de la vie, nous en serions empêchés par le poids accablant de notre malheureuse servitude. Ne vous semble-t-il point qu'une pareille misère a besoin d'une compassion et d'une miséricorde excessives ? Mais si nous avons déjà été sauvés de cette triple colère par Jésus-Christ qui nous a été donné de Dieu son Père, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption (I Cor., I, 30), quelle ne doit

pas être notre vigilance pour que notre fin ne devienne pas pire que notre commencement ? Dieu nous préserve de ce malheur ! parce que nous retomberions dans la colère et redeviendrions ainsi des enfants de colère, non plus seulement par un effet de notre nature, mais par suite de notre propre volonté. Embrassons donc la miséricorde que nous avons reçue au milieu du temple et ne nous en éloignons pas. Car *le temple de Dieu est saint, mais ce temple n'est autre que vous-même.* (I Cor., III, 17). Par conséquent, cette miséricorde n'est pas loin de vous, la parole de Dieu n'est point éloignée de vous, elle est dans votre bouche, dans votre cœur. D'ailleurs, le Christ habite dans vos cœurs par la foi : voilà quel est son temple, quel est son trône ; car je ne pense pas que vous ayez oublié ces paroles : *L'âme du juste est le trône de la sagesse* ¹. »

III. — Mais voici la miséricorde par excellence. Le miracle de la multiplication des pains en est une figure. Jésus-Christ l'a accompli en faveur de tous ceux qui le suivaient, parce qu'ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours, et il ne voulut point les renvoyer sans rien leur donner, dans la crainte qu'ils vinssent à tomber de défaillance en chemin. C'est cette miséricorde qui l'a inspiré à agir de même à l'égard du pécheur qui se met à sa suite. En effet, il nous faut une nourriture pour nous fortifier durant notre voyage, et si nous ne l'avions pas, nous ne pourrions conserver en nos âmes les fruits des miséricordes dont nous avons déjà été l'objet. Admirez ici cette invention divine de l'amour du Sauveur. Sa pitié pour nos âmes dépasse tellement toute mesure qu'il se donne à nous en nourriture, et il a conféré au prêtre, c'est-à-dire à un homme comme nous, le pouvoir de renouveler cette merveille dans tous les lieux et à l'égard de tous, jusqu'à la consommation des siècles. David a donc eu raison de nous dire : *Le Seigneur, miséricordieux et compatissant, a consacré la mémoire de ses bienfaits : il a donné une nourriture à ceux qui le craignent.* (Ps., cx, 4-5).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Le saint roi David, le plus remarquable d'entre les prophètes, si aimé du Dieu vivant, ravi en esprit en la présence de Celui qui est assis sur le trône éternel, avait vu dans les réservoirs des saints mystères les grands bienfaits que, par le ministère des prêtres, le Seigneur devait répandre miséricordieusement sur le monde naufragé. Interprète du conseil des cieux, il chanta avec reconnaissance : *L'homme a mangé le pain des anges.* (Ps., lxxvi, 27). Aussi, afin de bien exprimer la certitude d'un sacrement si fructueux, il employa avec une énergique clarté le passé pour le futur : *L'homme, dit-il, a mangé le pain des anges.* Étonnante bonté de Dieu ! Le Verbe se revêtit de chair ; Dieu, de cendre ; le potier, de boue ; la vie, de mortalité. Il a voulu que les hommes pussent arriver à manger le pain des anges. Les esprits célestes vivent de

¹ S. Bern., *In Fest. Purificat. B. M. V.*, Serm. I, n. 2-4, trad. Vivès.

leur pain et ils sont heureux ; les hommes sur la terre *mangent* le Verbe fait chair et ils sont saints. Recueillie dans le sein de la Vierge, cette herbe, c'est-à-dire le Verbe fait chair, est devenue la nourriture des hommes. Le Verbe ainsi s'est caché en Marie, le soleil dans un astre et l'ouvrier dans son œuvre. Ce don, d'une excellence si généreuse, nous le devons en premier lieu à la très sainte Incarnation du Verbe du Père ; et à vous, prêtres, en second lieu, qui l'administrez en vertu du pouvoir qui vous a été conféré. Combien est éclatante et vénérable votre puissance ! Assurément, après celle de Dieu, il n'y en a point qui lui soit comparable. Peut-être voulez-vous savoir, peut-être avez-vous plaisir d'entendre expliquer en quoi consiste cette autorité à côté de laquelle rien ne peut être mis au ciel ou sur la terre ? C'est de pouvoir consacrer le corps et le sang du Seigneur. A la vue d'une puissance semblable, en présence d'un spectacle si extraordinaire, en voyant le privilège si insigne de votre dignité, le ciel est saisi de stupeur, la terre s'étonne, l'homme est agité d'émotion et les anges, si élevés, éprouvent un grand sentiment de respect. Mais d'où nous vient, très doux Jésus, que, vermiseaux rampants sur la terre, que, cendre et poussière, nous méritions de vous tenir dans nos mains, de vous avoir sous les yeux, vous qui, dans l'intégrité de tout votre être, vous trouvez assis à la droite du Père ? Et de plus, dans le même instant, du lever du soleil à son couchant, du nord au midi, vous êtes à la portée de tous les hommes, un dans plusieurs, le même en des lieux divers. D'où vient, dis-je, un tel prodige ? Sans nul doute, un bienfait pareil ne nous est pas dû, il n'est pas provoqué par nos mérites, il procède de votre volonté et du bon plaisir de votre tendresse. Car, ô Dieu, dans votre douceur, vous avez préparé un aliment pour le pauvre. (Ps., LXXVII, 14). Ce pauvre, c'est le genre humain, à qui le ciel a accordé ce bien par excellence. Voilà vraiment l'indulgence d'en haut, voilà le comble de la grâce, la gloire suréminente du prêtre, tenir son Dieu dans ses mains et le distribuer aux autres. O nouvelle et divine puissance ! Par elle est préparé chaque jour aux mortels le pain des anges, le pain de vie ¹. »

II. — Ils mangèrent donc tous, et ils furent rassasiés. (Matth., VIII, 8).

I. — Il en est de même pour tous ceux qui viennent participer au banquet sacré. Jésus-Christ qui se donne à tous, répand en chacun ses grâces. C'est bien la victime de notre salut qui s'est immolée dès le commencement du monde, et qui vient communiquer sa vie aux âmes chrétiennes et leur appliquer les mérites de sa passion et de sa mort sur la croix. Quand il institua ce sacrement, il en prescrivit la matière et la forme. Il dit à

tous en leur présentant du pain : *Prenez et mangez, ceci est mon corps* ; puis il leur présenta le calice, disant : *Buvez-en tous, car c'est mon sang qui sera répandu*. (Matth., XXVI, 26). C'est ainsi que Jésus-Christ a été lui-même le présent, et il s'est distribué lui-même durant le repas. Que votre raison ne cherche point à sonder cet ineffable sacrement. Vous êtes en présence d'un mystère qui se renouvelle encore sans cesse au milieu de nous. Il faut que vous croyiez à ces admirables inventions du Seigneur, si vous voulez en recueillir les fruits.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Ce sacrement est appelé par excellence *Eucharistie*, c'est-à-dire bonne grâce. Ici, on reçoit non seulement toute grâce, mais encore celui qui précède toute grâce. Car Jésus-Christ a été fait une fois hostie du salut et réconciliation générale pour affranchir le monde ; car il a donné à tous les sacrements, tant à ceux qui étaient avant lui qu'à ceux qui furent après, la vertu et la force de sanctifier, par une victime si infinie, tous ceux qui devaient être délivrés par son moyen. De là vient qu'il est question dans l'Ecriture de *l'Agneau qui a été immolé depuis le commencement du monde* (Ap., XIII, 8), c'est-à-dire, pour la délivrance de ceux qui existèrent dès le commencement ; en sorte que par cette expression, *dès le commencement*, on détermine non l'époque de l'immolation, mais le temps où le salut se fit sentir et opéra la vie dans les âmes. En effet, la mort du Sauveur nous fit éprouver son influence avant d'être réalisée. Vous avez donc été immolé dès l'origine du monde, ô très doux Jésus, vous avez fait ainsi un très noble présent de noces. — Avant de mourir, le Christ l'institua, et il ordonna de le réaliser. La prescription de la forme se trouve dans le pain et le vin. Remarquez l'ordre. Tandis que le repas se prenait encore, le Sauveur se leva de table, il lava les pieds à tous ses disciples. Revenu ensuite à table, il règle le sacrifice de son corps et de son sang, mettant à part le pain, à part le vin. Au sujet du pain, il s'exprima en ces termes : *Prenez et mangez, ceci est mon corps*. Il dit aussi du vin : *Buvez-en tous, car c'est mon sang qui sera répandu*. En cette cène donc, le Christ était celui qui faisait le présent et le présent lui-même, la nourriture et celui qui la distribuait, le repas et celui qui le donnait, le sacrificateur et l'oblation ¹. C'est pourquoi la foi est ici nécessaire, la science rationnelle est inutile. La science s'obtient par la raison et l'intelligence : la foi est établie seulement par l'autorité. Saint Augustin dit en écrivant contre Félicien : Que la foi croie ce dogme, que l'intelligence ne le scrute pas, dans la crainte que si elle ne le découvre pas, elle ne le regarde pas comme admissible, ou que si elle le démontre, elle ne le tienne pas pour merveilleux. Voilà les vérités qui exigent nécessairement la foi, et qui n'admettent pas entièrement et exclusivement l'usage de la raison. Elles demandent une âme

¹ S. Bern., Sermon *De Excellentia SS. Sacramenti*, n. 1-3, trad. Vivès.

¹ *Ibid.*, n. 4, trad. Vivès.

qui les croie simplement, elles repoussent un argumentateur impie. Aussi faut-il croire purement ce qu'on ne peut sonder utilement. C'est là le torrent qu'Elisée ne peut pas franchir. Ne cherchez donc point comment ce mystère se réalise : ne mettez point en doute qu'il s'opère. N'approchez pas d'une manière irrévérencieuse, de crainte qu'il vous donne la mort. C'est Dieu, et bien que le pain renferme des mystères, il est néanmoins changé en chair. C'est un Homme-Dieu, qui affirme que le pain est véritablement changé en sa chair. C'est le vase d'élection qui menace du jugement celui qui ne discerne pas une chair si sainte. (I Cor., XI, 23). Ayez, ô chrétiens, les mêmes sentiments touchant le vin, honorez la même divinité sous les apparences du vin. C'est le Créateur du vin qui élève ce liquide à être le sang du Christ; c'est le Docteur des nations qui affirme que celui qui boit indignement le sang du Christ boit la mort ¹. »

II. — L'Eucharistie, en effet, ayant pour but l'union de Jésus-Christ avec notre âme, il en résulte que cette union ne peut avoir lieu que sous la condition expresse que l'homme, de son côté, y apportera toutes les dispositions nécessaires. Aussi l'Apôtre disait-il : *Que l'homme s'éprouve lui-même et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice. Car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit son jugement, ne discernant point le corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de languissants, et que beaucoup s'endorment.* (I Cor., XI, 28-30). C'est ce qui nous amène à constater qu'il y a une communion qui n'est le partage que des bons, et une communion qui est commune aux bons et aux méchants, c'est-à-dire les bons et les méchants participent au même sacrement, et il n'y a que les bons qui reçoivent la grâce spirituelle du sacrement. Jésus-Christ ne parlait donc que de ceux qui communient dignement, lorsqu'il a dit : *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* (Jean, VI, 57).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Bien qu'il n'y ait qu'un seul sacrement, nous trouvons dans l'Eucharistie trois choses distinctes, c'est-à-dire l'apparence visible, la vérité du corps, et la vertu de la grâce spirituelle. Autre chose est l'apparence visible qui est aperçue par le regard; autre chose la vérité du corps que, sous l'apparence visible, l'âme croit invisiblement; autre chose aussi la grâce spirituelle qui, avec le corps et le sang, est visiblement et spirituellement reçue par ceux-là seuls qui communient avec les dispositions requises. Car vous devez remarquer trois choses dans le sacrement de l'autel : l'apparence du pain, la vérité de la chair, la vertu de la grâce spirituelle. Le sens extérieur s'étend jusqu'à l'apparence du pain; la foi intérieure pénètre jusqu'à la vérité de la chair; la charité, supérieure à tout, atteint jusqu'à la vertu de la grâce spiri-

tuelle. Un très petit animal ronge parfois l'espèce du pain; le chrétien très pieux reçoit la vérité qui s'y cache; le prédestiné seul reçoit la vertu de la grâce spirituelle. Donc ce que nous voyons, c'est l'apparence du pain et du vin. Ce que nous croyons caché sous ces espèces, c'est le véritable corps de Jésus-Christ qui fut suspendu à la croix et le véritable sang qui coula de son côté. Conséquemment, la manducation sacramentelle, par rapport à l'apparence visible et eu égard à la vérité du corps de Jésus-Christ, convient pareillement aux bons et aux méchants. Mais il existe une autre manducation, qui n'est que le partage des bons, manducation qui, par la grâce de Dieu et par la foi opérant au moyen de la dilection, produit le mérite de la vie pieuse et les affections saintes de l'âme dans les cœurs de ceux qui administrent ou reçoivent l'Eucharistie, par l'effet d'une union spirituelle et plus relevée qui s'établit entre le chef et les membres. De là vient cette expression du canon : « Qu'il devienne pour nous le corps et le sang de votre Fils. » *Devienne pour nous*, est-il dit. Sans le moindre doute, toutes les fois que ce mystère solennel est célébré avec les rites voulus, le corps du Seigneur est toujours produit sur l'autel; mais il ne l'est pas toujours pour ceux par le ministère desquels il est produit, aussi il est dit dans le même endroit : « Afin que nous tous qui, participant à cet autel, aurons reçu le sacrement de votre Fils, nous soyons remplis de toute grâce et bénédiction céleste. » Tous ceux, en effet, qui mangent le corps du Seigneur qu'ils reçoivent de l'autel, ne sont point remplis spirituellement de cette grâce et bénédiction céleste. De là viennent encore ces paroles des collectes : « Afin que nous obtenions dans les joies éternelles ce que nous touchons dans le temps. » Encore : « Afin que nous obtenions par un effet invisible et caché, les dons que nous avons reçus sous des mystères visibles pour en faire notre nourriture ¹. » Il n'y a donc que ceux qui reçoivent la vertu de la grâce spirituelle du sacrement qui soient unis à Jésus-Christ par une union inexprimable, comme il le dit lui-même : *Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.* (Jean, VI, 57). C'est dans les bons et dans ceux qui prennent dignement cette nourriture qu'il faut croire que sont produits ces effets. Au même banquet, à la table du Seigneur, Pierre et Judas reçurent le même pain consacré : Pierre pour la vie, Judas pour la mort; le bon disciple, comme bienfait, le mauvais apôtre, en témoignage contre lui; l'un pour son salut, l'autre pour la mort. Tout cela se reproduit jusqu'à ce jour, en l'Eglise, dans le sacrement de l'autel : les bons l'y reçoivent pour leur bien, mais les chiens et les immondes l'y prennent pour leur condamnation. Les chiens sont ceux qui s'en approchent sans respect; aussi ils s'en retirent en emportant leur condamnation. Ceux, en effet, qui vivent selon la chair, et qui enchaînés dans les

¹ *Ibid.*, n. 12, trad. Vivès.

¹ *Ibid.*, n. 15, trad. Vivès.

liens des vices, courent après les sensations qu'elle procure, reçoivent leur part avec le traître Judas, ils tombent dans le lacet qui leur donnera la mort spirituelle, encourageant une très rigoureuse proscription, soit à cause de leurs nombreux péchés, soit à raison du mépris du sacrement, qu'ils reçoivent réellement quant à son essence, et nullement quant à ses effets ¹. »

III. — Mais ce qui relève encore ce don de l'Eucharistie, c'est la manière dont il nous est présenté. Jésus-Christ ne pouvait choisir de moyen qui nous convînt davantage. La matière du sacrement, c'est le pain, c'est le vin, c'est-à-dire sous la forme d'un aliment et d'un breuvage. Il nous a indiqué par là-même l'usage que nous devons faire de ce sacrement. De même, semble-t-il nous dire, que vous avez besoin chaque jour de nourrir votre corps, ainsi avez-vous besoin de nourrir votre âme. Et pour que rien ne puisse nous éloigner de la table sainte, il a laissé au pain et au vin les propriétés qui subsistent extérieurement après l'accomplissement du mystère. Nous avons ici le corps de Jésus-Christ, mais nous ne le voyons pas, nous ne voyons que les apparences du pain et du vin. D'autre part il a voulu que nous trouvions des leçons dans la manière dont ce sacrement s'accomplit au milieu de nous : la table sainte, l'autel, le calice, la patène, le corporal, l'hostie, tout parle à nos sens et excite notre amour.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Le Christ, pour ménager la faiblesse humaine qui aurait éprouvé quelque horreur de manger de la chair et de boire du sang, a voulu que ces deux principes fussent voilés sous les apparences du pain et du vin, éléments qui tiennent en quelque manière la première place parmi toutes les substances qui servent à la nourriture de l'homme. Car, à la lettre, plus que les autres aliments, *le pain confirme et le vin réjouit le cœur de l'homme*. Et ainsi, le Sauveur nous a donné son corps et son sang à prendre, de telle sorte que d'un côté le sens fût favorisé et que de l'autre la foi fût établie. Le sens, en effet, est favorisé d'une façon, lorsqu'il perçoit des choses qu'il a coutume de voir. La foi est établie d'une autre, lorsque l'œil du corps apercevant une chose au dehors, l'œil du cœur en sent et vénère une autre à l'intérieur. Un côté se montre, un autre se cache. *Car le Seigneur a placé sa retraite dans les ténèbres*. (Ps., xvii, 12). De même que l'apparence apparaît en ce mystère où la réalité ou bien la substance n'est pas admise par l'esprit; ainsi la réalité est crue véritablement et substantiellement présente, bien qu'on n'en voie point l'extérieur. Ce qu'on aperçoit c'est la substance du pain et du vin : et on n'y admet pas la présence de la substance du pain et du vin. On y croit réellement présente la substance du corps et du sang du Christ : et pourtant on n'en aperçoit nullement l'apparence. On nous y présente donc l'apparence du pain et du

vin pour nous enseigner qu'en la réception du corps et du sang du Seigneur se trouve la pleine et parfaite réfection de l'âme, la pleine satiété de l'âme par le boire et le manger ¹. — Et maintenant si vous voulez être instruit, écoutez Jésus-Christ qui parle à votre âme, disant : La disposition qui ornemente et garnit cette table, n'est pas de l'homme, mais bien de la foi ; elle n'est pas un forfait, mais plutôt un mystère ; pas un aliment temporel, mais une nourriture éternelle. L'autel devant lequel vous vous trouvez, représente la croix que j'ai soufferte pour vous ; et le calice, le sépulcre dans lequel je me suis reposé après ma mort ; la patène, la pierre qui fut mise au dessus ; le corporal, le suaire ; et ce qui est au dessous du corporal, les linges dans lesquels j'ai été enveloppé. L'hostie que vous voyez n'est plus du pain, c'est ma chair qui a été suspendue sur la croix pour donner la vie au monde. Ce changement est l'effet d'une bénédiction, il ne vient pas de l'origine naturelle de cette substance. C'est un miracle, ce n'est point l'usage qui produit ces effets. C'est bonté, ce n'est pas nécessité logique. C'est miséricorde, ce n'est point misère. Ce n'est point chose commune, mais unique, divine, non humaine ; sacrement de bonté, et non perte pour la divinité. Qu'ici périsse l'aliment physique, c'est ici la nourriture de l'âme et non celle du corps. Elle n'a pas été donnée pour soutenir cette vie, vapeur qui paraît un instant, mais pour procurer la vie éternelle. C'est le pain des anges, inaccessible à la corruption, qui ne se répand pas dans notre corps, mais qui monte vers les régions supérieures. Elle ramène l'homme au lieu d'où il a tiré son origine. *Ma chair est véritablement une nourriture*. (Jean, vi, 56). Il en est de même de ce liquide que vous voyez : ce n'est plus du vin, c'est mon sang que j'ai répandu pour qu'il fût votre rançon, vous le réservant sur l'autel pour breuvage, pour soutien dans votre exil, pour votre conducteur dans votre sortie d'Egypte, pour vatique dans le ciel. Grappe de raisin formée de chair, j'ai été pour vous au pressoir de la croix, de là s'est échappé le vin nouveau de la rédemption. Car mon sang est vraiment un breuvage ². »

¹ *Ibid.*, n. 14, trad. Vivès.

² *Ibid.*, n. 11.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 junii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonenensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

¹ *Ibid.*, n. 5, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXVII. Adoration des bergers et des mages, 481. — XXVIII. Circoncision et Présentation au Temple, 483.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXIV. Pour le 7^e dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, VII, 17 et 21 (d'après saint Jean Chrysostome), 485.

L'Eglise et la civilisation. *Essais de conférences apologetiques.* — V. L'Eglise et la vérité, 490.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLIV. Jésus appelle les premiers apôtres, qui laissent tout pour le suivre, 494.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXVII

ADORATION DES BERGERS. — ADORATION DES MAGES

Plan

1. L'adoration des Bergers. Pourquoi sont-ils préférés?
2. Les chrétiens sont encore plus heureux que les Bergers.
3. L'adoration des Mages. Ce qu'étaient les Mages.
4. Leur départ : docilité à la grâce.
5. Leur arrivée à Jérusalem : mépris du respect humain.
6. Leur sortie de Jérusalem : indifférence des Juifs, indifférence des chrétiens.
7. Leurs offrandes : la reconnaissance, offrande des chrétiens.
8. La fête de l'Epiphanie.

Malgré les abaissements de sa naissance temporelle, le Sauveur ne veut pas laisser croire au monde qu'il n'est qu'un enfant ordinaire. Cet enfant est Dieu, et il va manifester sa divinité par des prodiges éclatants. Son amour embrasse tous les hommes, il est venu pour le salut de tous : il doit se faire connaître aux Juifs et aux Gentils.

1. — Mais qui d'entre les Juifs appellera-t-il les premiers à son berceau? Ah! vous les avez déjà nommés, j'en suis sûr... Ses faveurs seront en effet pour les pauvres et les humbles. Les grands, les riches de la Judée étaient des orgueilleux, attendant un Messie qui les rendrait encore plus grands et plus riches. Comment auraient-ils voulu reconnaître le Sauveur dans un pareil état d'abaissement, eux qui plus tard l'ont méconnu et mis à mort, malgré tous les prodiges qu'il avait opérés en leur faveur?

Il y avait donc aux environs de Bethléem des bergers qui gardaient leurs troupeaux, se parta-

geant les veilles de la nuit. Tout à coup un ange du Seigneur leur apparaît, et ils sont environnés d'une lumière éclatante, ce qui les jette dans une grande crainte. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point. Je viens vous annoncer une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ce signe : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Aussitôt une multitude d'esprits célestes se joignent à l'ange, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Lorsque les anges furent disparus, les bergers se dirent les uns aux autres : « Allons à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. » Ils viennent donc en toute hâte et trouvent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans une crèche. Ils reconnaissent en lui le Messie promis, et, après l'avoir adoré, ils s'en vont, publiant partout les merveilles de Dieu.

2. — Heureux bergers! Qui n'envierait leur sort! Eh bien! le bonheur qu'ils ont eu, nous pouvons nous le procurer. Jésus-Christ est aussi réellement sur l'autel qu'il l'était dans la crèche, avec cette différence qu'il a paru dans la crèche sous la forme d'un enfant, et que, sur l'autel, il paraît sous les espèces du pain et du vin. Mais il n'est pas moins aimable sur l'autel que dans la crèche; on peut même dire qu'il l'est encore davantage, puisqu'il nous donne de plus grandes preuves de son amour. Ceux qui communient le jour de Noël sont plus favorisés que les bergers, puisqu'ils reçoivent Jésus-Christ dans leur cœur, tandis que les bergers n'ont pu que le voir et l'adorer.

Il est vrai que ces heureux bergers ont entendu chanter les anges du ciel, et avec quel ravissement! Mais ce cantique divin qu'ils ont entendu, nous en connaissons les premières paroles, qui nous font deviner toute la beauté du reste : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » C'est le *Gloria in excelsis* que l'on chante à la messe. Quand nous avons le bonheur de l'entendre, souvenons-nous de la naissance du Sauveur et disons avec amour les paroles que l'Eglise y a ajoutées : « Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu! »

3. — Après les pauvres, le Sauveur appelle les riches; après les Juifs, les autres peuples. « Et voilà que des Mages viennent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est le Roi des Juifs nouvellement né? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Qui étaient ces Mages? Des savants de la Chaldée ou de l'Arabie, des personnages d'un haut rang, qui avaient étudié les livres de religion des Juifs. Or, ces livres contiennent une prophétie qui annonce qu'une nouvelle étoile se montrera sur la Judée, à la naissance du Sauveur. C'est cet astre miraculeux qu'ils ont aperçu, en observant le ciel. Ils voient l'étoile, Dieu parle intérieurement à leur cœur, et les voilà

qui se hâtent de partir à la recherche de Celui qui était, selon les prophètes, le *Désiré des nations*.

4. — Quelle docilité à la grâce ! Quelle générosité ! Cependant les motifs ne manquaient pas pour les détourner de ce voyage : la rigueur de la saison, la longueur et les dangers de la route, les inconvénients de leur absence. S'ils avaient écouté ces motifs, s'ils avaient seulement retardé leur voyage de quelques jours, ils n'auraient plus trouvé Jésus-Christ, qui aurait été parti en Egypte. Cette conduite des Mages nous apprend à profiter de suite de la grâce de Dieu, autrement elle disparaît pour ne plus revenir peut-être. Donc, si une bonne action se présente à faire aujourd'hui, faisons-la aujourd'hui. Demain l'occasion aura peut-être disparu, ou nos dispositions ne seront plus les mêmes... Si la voix de Dieu vous presse de vous convertir, de revenir à votre devoir pascal que vous avez négligé, écoutez-la : peut-être que plus tard vous ne le pourrez plus... Depuis que nous sommes parmi vous, combien d'hommes qui nous ont dit : « J'irai vous trouver, Monsieur le curé, je veux revenir à mon devoir, je ne veux pas mourir comme ça ! » Ils entendaient la voix de Dieu, ils ne l'ont pas suivie... et ils sont morts subitement ou sans pouvoir se reconnaître.

5. — Les Mages arrivent à Jérusalem, capitale du pays des Juifs, et l'étoile disparaît à leurs yeux. Sans doute, ils touchent au terme de leur voyage. C'est là que doit se trouver le Sauveur. Toute la ville va être dans la joie... Vain espoir ! Nulle part un signe de réjouissance. On ne rencontre partout que des visages indifférents, que des gens qui vaquent à leurs affaires et qui n'ont pas l'air de s'occuper d'un événement aussi heureux pour le monde. Que vont faire les Mages ? Etrangers, sans parents ni amis dans la ville, il semble que leur meilleur parti était de retourner sans bruit dans leur pays. Ne devaient-ils pas craindre de passer pour des dupes, pour des gens crédules ? Sans doute, si nous eussions été à leur place, nous, chrétiens lâches et peureux, nous eussions tremblé, comme nous le faisons tous les jours quand il s'agit de remplir un devoir religieux. Avez-vous remarqué quelques-uns de ces mauvais chrétiens d'aujourd'hui ? Ils ont peur qu'on dise d'eux qu'ils vont à la messe, qu'ils vont se confesser... S'ils rencontrent le Saint-Sacrement dans les rues, quand on le porte aux malades, ils ont peur de se mettre à genoux. Que penserait-on d'eux, si on les voyait donner publiquement une preuve de leur foi ? Le respect humain les arrête ; ils craignent les hommes plus que Dieu... Si les Mages avaient agi de la sorte, jamais ils n'auraient vu le Sauveur. Mais admirez leur conduite. Ils ne s'inquiètent pas de ce que font les autres, de ce qu'ils penseront, de ce qu'ils diront... Ils se montrent hardiment ; ils demandent où est né le nouveau Roi dont ils ont vu l'étoile en Orient, « parce que, disent-ils, nous sommes venus pour l'adorer. » C'est ainsi qu'il faut avoir de la fermeté pour l'accomplissement de ses devoirs, et s'élever au-dessus du respect humain.

6. — Cependant l'arrivée à Jérusalem de plusieurs princes étrangers qui viennent saluer un nouveau Roi des Juifs, met bientôt toute la ville en émoi et ne tarde pas d'arriver aux oreilles du roi Hérode. Son esprit en fut troublé, dit l'Evangile. C'était un tyran cruel qui avait usurpé son trône et qui craignait tellement de le perdre qu'il faisait tuer jusqu'à ses propres enfants, sous prétexte qu'ils avaient conspiré contre lui. Il voit déjà, dans le Messie promis aux Juifs, un rival redoutable dont il faut se débarrasser à tout prix. Alors rassemblant les princes des prêtres et les docteurs de la loi, il leur demande où doit naître le Christ. Ils lui répondent que, d'après les prophéties, il doit naître à Bethléem. Hérode, aussi rusé que méchant, fait appeler les Mages en secret, s'informe avec beaucoup de soin du temps où l'étoile leur était apparue, et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, prévenez-moi afin que j'aie aussi l'adorer. » Les Mages sortirent de Jérusalem et aussitôt l'étoile, qui s'était cachée, apparut de nouveau et ils furent transportés de joie. Mais quelles tristes réflexions ne durent-ils pas faire sur l'indifférence des Juifs ! Pas un ne se joignit à eux ! Celui que leurs ancêtres attendaient avec tant d'impatience, celui que les prophètes avaient annoncé, est enfin venu, il est à leurs portes, et ils ne daignent pas s'en inquiéter ! Des étrangers viennent l'adorer, et les Juifs ne daignent pas les suivre ! Quelle indifférence !... Combien de chrétiens qui leur ressemblent ! Nous connaissons les mystères et la loi du Sauveur : quel profit en avons-nous retiré jusqu'ici ? Jésus-Christ est au milieu de nous, il s'immole chaque jour sur nos autels, à la messe : et nous ne daignons pas nous déranger pour recueillir ses grâces. Nous avons du temps pour nos plaisirs, pour nos conversations inutiles ; mais nous n'en trouvons pas pour venir le visiter.

7. — Les Mages continuent leur chemin, jusqu'à ce que l'étoile, en s'arrêtant, leur indique le lieu où se trouve le Sauveur. Mais à quelle épreuve leur foi n'est-elle pas soumise ! Que voient-ils ? Une pauvre maison, un petit enfant enveloppé de langes, des parents pauvres. Est-ce là le Roi du ciel ?... Les grands de la terre ont besoin de riches demeures, de riches ornements pour cacher leur faiblesse et leur misère. Sans cela que seraient-ils ? Mais le Roi du ciel est assez grand et assez puissant par lui-même ; il n'a pas besoin de cet appareil. Les Mages comprennent ce mystère, et reconnaissant dans cet enfant le Dieu rédempteur du monde, ils lui offrent des présents, selon l'usage de leur pays : de l'or comme à un roi auquel ils s'empressent de payer tribut ; de l'encens, pour honorer sa divinité ; de la myrrhe, comme à un homme mortel, car la myrrhe était un parfum précieux qui servait à embaumer les morts.

Après avoir satisfait leur piété, les Mages reçurent en songe un avertissement du ciel de ne pas aller revoir Hérode. Ils prirent donc un autre chemin pour retourner dans leur pays.

A l'exemple des Mages, prosternons-nous en esprit devant notre divin Sauveur et offrons-lui un présent bien agréable : celui de notre reconnaissance pour notre vocation à la foi. Notre vocation à la foi ! quelle faveur ! quel bienfait ! Etre éclairé des lumières de la religion, connaître la vérité, jouir des grâces les plus signalées dès notre entrée dans la vie ! Combien d'autres qui n'ont pas ce bonheur ! Combien d'hommes qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ ! Notre vocation à la foi, ô amour de mon Dieu ! elle date de la vocation des Mages. Ces Mages étaient nos représentants. Ils n'appartenaient pas au peuple juif : ils n'étaient pas de la race d'Abraham et de Jacob, non plus que nous. En les appelant à son berceau, le Sauveur pensait donc à nous et voulait montrer qu'il nous embrassait déjà dans son amour.

8. — C'est pour nous rappeler tous ces souvenirs si consolants que l'Eglise a institué la fête du 6 janvier, la fête de l'*Epiphanie*. *Epiphanie* veut dire *Manifestation*, manifestation du Sauveur aux nations étrangères. Nous l'appelons encore *Fête des Rois*, parce que, d'après la tradition, les Mages, nos ancêtres dans la foi, étaient des princes. Cette fête était célébrée autrefois par nos pères avec une solennité extraordinaire, non seulement à l'Eglise, mais encore en famille. Ce jour-là tout le monde se réunissait à la maison, tout le monde faisait festin et prenait part au *gâteau des Rois*, et l'on chantait de ravissants noëls... Ils avaient la foi, nos pères, et ils savaient témoigner leur reconnaissance au bon Dieu. Imitons-les et nous mériterons que Notre-Seigneur se manifeste un jour à nous dans la gloire du ciel.

XXVIII

CIRCONCISION. — PRÉSENTATION AU TEMPLE

1. La Circoncision. Le nom de Jésus.
2. Il doit nous inspirer le respect ;
3. La confiance ;
4. L'amour.
5. Présentation de Jésus au temple et purification de Marie.
6. Le saint vieillard Siméon.
7. La prophétesse Anne.
8. La Chandeleur. Symbolisme des cierges et des lampes dans les églises.

1. — Huit jours après sa naissance, Notre-Seigneur fut soumis à la loi de la circoncision et reçut, suivant l'usage des Juifs, le nom qu'il devait porter. Ce nom, vous l'avez déjà prononcé : il est gravé plus encore dans votre cœur que dans votre mémoire ; ce nom, c'est le premier qu'une mère chrétienne apprend à son enfant, dès que sa langue commence à se délier ; c'est le dernier qui s'échappera, s'il plaît à Dieu, de nos lèvres mourantes ; ce nom, c'est celui de *Jésus*. *Jésus*, en hébreu, signifie *Sauveur*. Comme ce titre convenait parfaitement à Celui qui venait nous délivrer du péché et nous rendre le ciel ! Comme il l'a bien porté ! Comme il en a bien rempli toute la signifi-

cation !... Mais laissez-moi vous dire quelque chose de l'excellence de ce nom et des sentiments qu'il doit éveiller dans nos cœurs.

2. — Le nom de Jésus n'a pas été donné à Notre-Seigneur par les hommes ; il a été choisi de Dieu lui-même et apporté du ciel par un ange. Lorsque l'ange Gabriel vint annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation, il lui dit : « Voici que vous enfanterez un Fils et vous lui donnerez le nom de *Jésus*, » le nom de *Sauveur*. « A ce nom divin, dit l'apôtre saint Paul, tout genou doit fléchir au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Il est donc adoré par les anges et les saints du ciel. C'est pour les imiter sur la terre que nous avons coutume d'incliner la tête chaque fois que nous prononçons le saint nom de *Jésus*. Cette pratique, l'Eglise l'impose au prêtre quand il est à l'autel ; mais elle désire la voir adoptée par tous ses enfants, puisqu'elle y attache des indulgences. Nous ne devons donc prononcer le saint nom de Jésus qu'avec le plus grand respect.

3. — Il mérite encore toute notre confiance.

Pas de nom plus consolant. Quand les patriarches et les prophètes saluaient de loin le Messie promis, quand ils l'appelaient de leurs vœux, ils lui donnaient, dans la vivacité de leur foi, les titres les plus magnifiques. C'était le *Grand Envoyé*, le *Désiré des nations*, l'*Admirable*, le *Dieu fort*, le *Roi des rois*, le *Seigneur des seigneurs*... Mais Lui n'a pas voulu de ces titres illustres, qui lui appartenaient tous cependant ; il n'en a pas voulu, parce qu'ils ne le rapprochaient pas assez des hommes. Il a préféré le nom de *Jésus*, de *Sauveur*, qui exprime mieux tout son amour, toute sa tendresse, toute sa générosité, tout son dévouement pour le salut de nos âmes... Les princes de la terre ont besoin de titres pompeux pour cacher leur faiblesse et en imposer aux peuples ; mais Lui, il est assez grand par lui-même et ne désire provoquer que la confiance et l'amour : il s'appellera *Jésus*, *Sauveur*.

Pas de nom plus puissant. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, a dit Jésus-Christ, il vous le donnera. » Par la vertu de ce nom, saint Pierre guérit un infirme qui lui demandait l'aumône, et ce prodige, les saints l'ont renouvelé mille fois, dans la suite des siècles... De là l'usage de l'Eglise d'invoquer le nom de Jésus dans toutes ses bénédictions, dans toutes ses prières... Le nom de Jésus, c'est la source de toutes les grâces, l'arme la plus terrible contre les attaques du démon.

4. — Enfin nous devons avoir pour le saint nom de Jésus l'amour le plus tendre. Saint Paul le répète sans cesse dans ses épîtres. Les saints l'avaient toujours à la bouche. Sainte Chantal alla jusqu'à le graver sur son cœur avec un fer rouge... Si nous le prononçons souvent pendant notre vie, Dieu nous fera la grâce de le prononcer encore en mourant, et ce sera une marque de prédestination. *Omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

L'Eglise honore la mémoire de la *Circoncision*

de Notre-Seigneur le premier jour de janvier. Et pour exciter de plus en plus la piété de ses enfants envers le nom de Jésus, elle a voulu lui consacrer une fête spéciale, qui se célèbre le premier dimanche après l'octave de l'Épiphanie.

5. — Quarante jours après la naissance de Jésus, ses parents le portèrent au temple de Jérusalem pour le présenter au Seigneur, et en même temps Marie y vint pour se purifier. Ils avaient à accomplir deux lois de Moïse.

L'une concernait les mères. Les femmes qui avaient enfanté étaient regardées comme impures, et pendant un certain temps elles ne pouvaient paraître en public ni entrer dans le temple. Cette loi avait pour but de rappeler aux hommes qu'ils sont impurs dès leur origine et qu'ils naissent souillés de la tache du péché. Dès que les mères pouvaient sortir, elles devaient se présenter à la porte du temple, afin d'être purifiées et rétablies dans leurs droits par les prières du prêtre. Dans cette cérémonie elles offraient un agneau pour être immolé au Seigneur, mais si elles étaient pauvres, elles pouvaient le remplacer par deux tourterelles ou deux pigeons.

L'autre loi concernait les enfants. Tout premier-né devait appartenir au Seigneur et lui être consacré. Les parents n'avaient aucun droit sur lui avant de l'avoir racheté par une petite somme d'argent. Dieu avait porté cette loi pour deux raisons : 1^o afin de rappeler aux hommes qu'il est le maître absolu de toutes choses ; et à ce titre, il exigeait des Juifs non seulement l'offrande de leurs fils premiers-nés, mais encore celle des premiers-nés des animaux et des prémices de tous les fruits de la terre ; 2^o afin que le souvenir du bienfait signalé de la sortie d'Égypte se conservât toujours vivant chez son peuple. Vous vous rappelez que Dieu, pour le délivrer de l'esclavage de Pharaon, avait fait périr, en une seule nuit, tous les premiers-nés des Égyptiens, tandis qu'il avait épargné les enfants des Juifs.

Marie vint donc au temple de Jérusalem pour se purifier et pour racheter son Fils après l'avoir offert à Dieu. Mais elle y vint surtout pour nous servir de modèle. La loi de la purification ne l'obligeait nullement, car elle n'avait pas cessé d'être la plus pure des vierges en devenant mère, et son Fils était la sainteté même. Elle s'y soumit cependant pour l'édification publique et pour pratiquer l'humilité, en faisant un acte qui pouvait la faire considérer comme une femme ordinaire. Où sont, dans le monde, les fidèles imitateurs de Marie, les parfaits observateurs de la loi ? Que de prétextes on trouve pour se dispenser des commandements de Dieu et de l'Eglise ! L'un s'excuse sur son âge ou sa santé ; l'autre sur son travail ou sa condition ; celui-ci trouve la loi trop dure, et l'adoucit à sa fantaisie ou la remet à un autre temps ; celui-là craint de passer pour trop dévot et ne voudrait pas en trop faire... Oh ! que les hommes sont ingénieux à se tromper ! Mais, ne l'oublions jamais, on ne trompe pas le Seigneur.

Jésus-Christ non plus n'était pas soumis à la

loi, mais il a voulu l'observer, lui aussi, pour apprendre aux hommes la vertu d'obéissance et de modestie, et pour leur donner une nouvelle preuve de son amour en s'offrant déjà à son Père, par les mains de Marie, comme la victime de notre rédemption.

6. — Dieu ne permit pas que cette précieuse offrande demeurât cachée. — Dans ce temps-là, il y avait à Jérusalem, dit l'Evangile, un saint vieillard nommé *Siméon*, qui attendait le Messie avec impatience, et qui avait été divinement averti qu'il ne mourrait pas sans l'avoir vu. Conduit par l'Esprit de Dieu, il vint dans le temple au moment où Marie et Joseph y apportaient Jésus. Depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à Siméon, tous les patriarches, tous les prophètes avaient désiré voir ce que Siméon voyait. Or, il leur fut révélé que ce ne serait pas pour leur temps, mais pour un temps plus éloigné. Siméon était le premier, Siméon était le seul auquel il avait été dit qu'il verrait le Sauveur avant de mourir. Aussi combien il s'estime heureux ! Il prend dans ses bras le divin enfant, le couvre de ses baisers, l'arrose des larmes de sa joie et s'écrie : « Vous pouvez maintenant, ô mon Dieu, vous pouvez me retirer de ce monde, puisque mes yeux ont vu le Sauveur, Celui qui doit être la gloire du peuple juif et la lumière du monde. » Il n'a plus qu'un désir, c'est d'aller où sont ses pères, dans les limbes, raconter aux patriarches et aux prophètes ce qu'il vient de voir et de comprendre. Nous autres chrétiens, nous n'avons rien à envier au saint vieillard Siméon. Nous pouvons être plus heureux que lui, si nous voulons, car avant de mourir, nous pouvons recevoir Jésus-Christ non seulement dans nos bras, mais dans notre cœur, par le saint viatique.

Et Siméon dit à Marie, en lui remettant son Fils : « Cet enfant, tout Sauveur qu'il est, sera persécuté par les méchants, et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive de douleur. » Ces paroles prophétiques firent connaître à Marie tout ce que son divin Fils devait un jour avoir à souffrir et tout ce qu'elle-même devait endurer à cause de lui. On peut dire que dès lors sa vie fut un martyre continu.

7. — Une autre personne eut aussi le bonheur de reconnaître le Messie quand il fut amené au temple. C'était une sainte veuve, nommée *Anne*, et fort avancée en âge. Depuis la mort de son mari, elle ne quittait presque pas la maison de Dieu, le servant nuit et jour, dans le jeûne et la prière. Etant donc survenue dans le temple en même temps que Siméon, elle se mit aussi à louer le divin enfant, et en parla avec admiration à tous ceux qui attendaient le Sauveur.

Pour Marie et Joseph, après avoir accompli tout ce qui était commandé par la loi, ils s'en retournèrent sans doute à Nazareth, qui était le lieu ordinaire de leur résidence.

8. — La fête de la *Présentation de Jésus* au temple et de la *Purification de Marie* se célèbre

le 2 février. Cette fête est aussi appelée la *Chandeleur*, à cause des cierges ou chandelles que l'Eglise bénit ce jour-là. Ces cierges bénits sont, par la lumière qu'ils répandent, l'image de Notre-Seigneur, la *lumière du monde*, comme l'appelait le saint vieillard Siméon. De même que ces flambeaux éclairent les yeux de notre corps, de même Notre-Seigneur éclaire nos âmes par les vérités de son Evangile. Les cierges et les lampes que l'on fait brûler devant le Saint-Sacrement représentent encore le feu de l'amour divin dont nos cœurs doivent être embrasés. C'est comme si nous disions à Dieu : « Je voudrais brûler d'amour pour vous, comme ces flambeaux qui se consomment en votre présence. » Vous le voyez, toutes les cérémonies de l'Eglise ont pour but de nous instruire et de nous édifier, en nous rappelant quelque mystère de notre religion. Heureux les fidèles qui savent les comprendre et les goûter !

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXIV

POUR LE SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — « Tout arbre bon produit de bons fruits, mais tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. » (Matth., vii, 17).

I. — Telle est la condition que Dieu nous a faite. Il nous a placés dans le monde, comme on plante un arbre dans un jardin. Dès l'origine, il nous avait créés bons, mais le diable, poussé par l'envie, a fait de nous des arbres qui produisent le fruit du péché. Nous étions condamnés à être arrachés, coupés et jetés au feu. Mais le Fils de Dieu est intervenu. Il a demandé à son Père de venir travailler à faire de nous tous des arbres bons et pouvant produire de bons fruits. Il s'y est appliqué durant tous les jours de sa vie mortelle, tant par ses mystères que par ses exemples et ses enseignements ; puis il nous a dit : *C'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure.* (Jean, xv, 16). Hélas ! combien sont nombreux les chrétiens qui oublient cette grâce du Sauveur Jésus ! Ayant leurs cœurs attachés aux choses de ce monde, ils ne font rien pour acquérir les biens de la vie future, et même ils arrivent à ne produire que des fruits mauvais.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Sortons de notre erreur. La vie présente, si elle est un jeu, la vie future ne l'est pas. On pourrait même dire que la vie présente est non seulement un jeu, mais quelque chose de pire : ce n'est pas au rire qu'elle aboutit, elle entraîne une lamentable ruine pour ceux qui ne veulent pas en diriger prudemment le cours. En quoi, je vous le demande, différons-nous des enfants qui jouent et

qui bâtissent de fragiles maisons, quand nous élevons de splendides édifices ? Quelle différence voyez-vous entre leurs petits repas et nos festins somptueux ? Aucune, si ce n'est que nous travaillons, nous, à notre éternel supplice. — Peut-être n'apercevons-nous pas encore la vanité et le néant des choses d'ici-bas ; ce n'est pas étonnant, vu que nous ne sommes pas arrivés à la maturité de l'homme. Quand nous y serons arrivés, nous comprendrons que tout cela n'est qu'un puéril amusement. Hommes, nous rions de ce qui nous paraissait d'une grande importance quand nous étions enfants. Or, en entassant des coquilles et de la boue, nous n'étions pas moins sages qu'on ne l'est en se livrant à de vastes constructions. Ces faibles essais croulent et périssent ; subsisteraient-ils, du reste, ils ne seraient d'aucune utilité, pas plus que nos riches demeures. En effet, un citoyen du ciel ne saurait s'y renfermer, il ne veut pas y faire son séjour, ayant sa patrie là-haut ; comme nous détruisons du pied les travaux de l'enfance, il détruit les nôtres de la pensée. De même aussi que nous rions tandis que les enfants pleurent sur ces ruines ; de même il rit des larmes que nous arrachent nos revers ; disons mieux, il en pleure, parce qu'il a des entrailles de miséricorde et que de tels chagrins sont funestes à notre âme. Remontons à notre véritable dignité. Jusques à quand ramperons-nous sur la terre, mettant notre grandeur dans la pierre et le bois ? Jusques à quand ferons-nous un jeu de la vie ? — Et plutôt à Dieu que ce ne fût qu'un jeu ! C'est notre salut que nous jouons. Tels des enfants qui négligent leurs études pour se livrer aux amusements, subissent les châtements les plus sévères : tels nous donnons toutes nos pensées à des choses frivoles, et plus tard, quand on nous demandera le résultat pratique des enseignements spirituels qui nous furent transmis, n'ayant rien à présenter, nous subirons le dernier supplice. Et personne qui vienne nous y dérober, ni père, ni frère, personne en un mot. Tous les objets de notre affection se seront éloignés de nous ; seule la peine dont ils sont la cause nous demeure à jamais. Quelque chose de semblable arrive aux enfants, quand leur père pour punir leur négligence leur enlève leurs jouets et les condamne à d'interminables pleurs. Voulez-vous vous convaincre de cette doctrine ? Laissez-moi mettre sous votre regard deux hommes, l'un qui amasse des trésors pour augmenter ses richesses, et l'autre, également riche, qui se sert de ses trésors pour soulager les pauvres. Lequel des deux voudriez-vous être ? Le dernier n'est-il pas un ange descendu du ciel pour faire le bien, et l'autre, le premier, n'est-il pas un enfant sans raison qui ne cesse de tout accumuler en pure perte ? Et puis si vous regardez l'avenir qui les attend tous les deux dans l'autre monde, lequel voudriez-vous être ? »

II. — Il y en a d'autres qui produisent des fruits en grande abondance. Mais ces fruits qui

* S: Chrys., *In Matth.*, Hom. xxiii, n. 9, trad. Vivès.

sont bons en eux-mêmes et qui paraissent même bons aux yeux des hommes, le sont-ils devant Dieu ? Hélas ! La vaine gloire survient, un intérêt quelconque se mêle à nos œuvres, et nous recevons notre récompense en ce monde ; notre fruit n'a pu mûrir pour le ciel. Jésus-Christ nous a signalé ce danger, lorsqu'il a dit : *Prenez garde à ne pas faire votre justice devant les hommes pour être vus d'eux : autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin d'être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont déjà reçu leur récompense.* (Matth., VI, 1-2). Et ce qu'il dit de l'aumône, Jésus-Christ l'a dit aussi de la prière et de toutes les bonnes œuvres que nous avons à accomplir. Si donc nous voulons produire des fruits, rapportons tout à Dieu, et n'ayons de nous que des sentiments d'humilité et de repentir au souvenir de nos péchés.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voulez-vous accomplir une grande œuvre ? n'ayez aucune prétention, et la grande œuvre est accomplie ; croyez n'avoir rien fait, et rien ne manque à votre œuvre. Quand nous sommes pécheurs, la simple conviction que nous le sommes nous justifie, comme fut justifié le publicain. Combien plus cette conviction sera-t-elle efficace si nous l'avons quand nous sommes justes ! Si l'humilité fait du pécheur un juste, bien que ce ne soit pas là l'humilité proprement dite, mais plutôt le simple aveu de ce qu'on est, si cet aveu donc produit un tel bien sur le pécheur, que ne produira pas sur le juste la véritable humilité ? Ne perdez pas le fruit de vos peines, ne stérilisez pas vos sueurs, ne rendez pas inutiles les courses que vous avez noblement fournies, tous les labours de votre vie passée. Le Seigneur connaît vos bonnes œuvres beaucoup mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. N'auriez-vous fait que donner un verre d'eau froide, c'est une action qu'il ne dédaignera pas ; l'aumône d'une obole, un soupir du cœur, il accueille tout avec bienveillance, il se souvient de tout, il récompense tout de la manière la plus généreuse. Pourquoi recherchez-vous et ne cessez-vous d'étaler vos propres mérites ? Ignorez-vous que, vous louant ainsi vous-même, vous ne serez pas loué par Dieu ; tandis que, si vous reconnaissez votre misère, il vous proclamera pour toujours heureux à la face du monde entier ? Il ne veut pas que vos mérites soient dépréciés. Que dis-je ? Au lieu de déprécier vos mérites, il a recours à tous les moyens pour que les plus légers vous méritent une couronne, il va cherchant partout un prétexte en quelque sorte pour vous délivrer de la géhenne ¹. — D'autre part, le plus sûr moyen de conserver le trésor des bonnes œuvres, c'est d'en perdre le souvenir. Quand nous étalons nos riches vêtements et notre or sur la place pu-

blique, nous appelons en quelque sorte les embûches et le danger ; tandis que si nous les tenions cachés dans notre maison, nous les aurions en sûreté. Il en est ainsi de nos bonnes œuvres. Si nous les repassons constamment dans notre mémoire, nous provoquons la colère du Seigneur, nous fournissons des armes à notre ennemi, nous appelons le vol. Si tous les ignorent, excepté celui-là seul qui doit les savoir, nous n'avons plus rien à craindre. Ne les remuez donc pas ainsi, de peur qu'on ne vous les dérobe, et que vous n'ayez le sort du pharisien qui en parlait avec tant de jactance : le diable les lui ravit, bien qu'il les rappelât avec action de grâces et qu'il rapportât tout à Dieu. C'est pourquoi plus nous aurons accompli de grandes œuvres, moins nous devons en parler. Ce silence nous méritera la plus grande gloire aux yeux des hommes, aussi bien qu'aux yeux du Seigneur ; et ce n'est pas seulement la gloire que Dieu nous accordera, c'est encore une magnifique récompense. — Voulez-vous l'obtenir ? Ne l'exigez pas. N'attribuez votre salut qu'à la grâce, et Dieu se déclarera votre débiteur, non seulement à cause de vos bonnes œuvres, mais à cause de votre reconnaissance même. Quand nous faisons le bien, nous le constituons notre débiteur pour le bien seul que nous faisons ; mais quand nous estimons que nos œuvres ne sont rien, c'est par cette disposition de notre âme que nous l'obligeons à notre égard, et beaucoup plus fortement encore ; si bien qu'un tel sentiment l'emporte même sur les bonnes œuvres. J'ajoute que celles-ci ne pourront jamais sans cela passer pour vraiment grandes. Et nous-mêmes n'estimons-nous pas surtout nos serviteurs, lorsqu'en montrant un zèle constant et dévoué ils se regardent comme n'ayant rien fait d'extraordinaire ? Ainsi donc, voulons-nous que nos bonnes œuvres deviennent réellement grandes ? Ne les estimons pas telles ; elles le seront alors. Le Centurion disait : *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (Matth., VIII, 8) ; et c'est pour cela qu'il en fut digne et qu'il se montra supérieur à tous les Juifs ¹. »

III. — Quand Jésus-Christ nous enseigne, sous la figure d'un arbre, que nous devons porter des fruits, il n'entend pas seulement parler de ces fruits qui proviennent de nos bonnes œuvres ayant pour objet le prochain ; il entend avant tout les œuvres spirituelles qui sont la source de notre sanctification, telles que la prière, l'assistance à nos assemblées dans nos temples et la participation aux saints mystères. Ce serait bien mal comprendre la parole du Sauveur que de vouloir la restreindre aux œuvres matérielles, si bonnes fussent-elles. Car la première charité commence par soi-même. Que nous servirait-il de faire l'aumône, d'être compatissants pour le prochain, de nous montrer généreux envers lui, si nous délaissions les œuvres qui ont pour objet la vie de notre âme ? Aussi le concours des œuvres spiri-

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. iiii, n. 4, trad. Vivès.

¹ *Ibid.*, n. 4-6, trad. Vivès.

uelles est-il nécessaire pour rendre méritoires nos autres bonnes œuvres.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voici un témoignage digne de confiance, celui de l'apôtre saint Jacques : *Sans les œuvres, dit-il, la foi est morte.* (Jac., II, 17). Donc en toutes choses le concours des œuvres est indispensable. Là où il fait défaut, le titre de chrétien ne saurait nous être d'aucune utilité. Et n'en soyez pas étonnés. Quel honneur, je vous le demande, un soldat retirera-t-il du service militaire, s'il se montre indigne de porter les armes, et s'il ne se bat pas pour le prince dont il reçoit la solde ? Sans doute, chose effrayante à avouer, il vaudrait mieux pour lui n'avoir jamais embrassé la carrière militaire que de ne pas y soutenir l'honneur de son roi. Comment éviterait-il son châtement celui qui ne combat pas en faveur du prince par lequel il est nourri ? Mais à quoi bon parler du service d'un prince ? Plût à Dieu que nous nous occupassions sérieusement de nos âmes ! « Comment, direz-vous, puis-je m'en occuper dans les affaires et dans le monde où il me faut vivre ? » O homme, que dites-vous ! Il ne m'en coûtera pas beaucoup de vous prouver que ce n'est point le lieu qui nous sauve, mais notre conduite et notre volonté. Adam était dans le paradis comme dans un port, et il y fit naufrage ; Loth était dans Sodome, véritable mer des tempêtes, et il se sauva (Gen., III et XIX) ; Job, sur son fumier, n'en fut pas moins justifié (Job, III) ; Saül environné de trésors perdit avec son royaume terrestre le royaume des cieux. (I Rois, XVIII). Quant aux difficultés que vous éprouvez vous-même, d'où viennent-elles ? De ce que vous n'êtes pas assidu, soit à vos prières, soit à nos assemblées publiques. Voyez les hommes qui s'efforcent d'obtenir quelque dignité d'un roi de la terre. Quelle constance dans leurs assiduités ! Ces reproches regardent les fidèles qui négligent d'assister à ces réunions divines ; ces fidèles qui, à l'heure où s'accomplissent les effrayants mystères de la table sainte, perdent leur temps à de vains propos, à des conversations oiseuses. A quoi pensez-vous donc, ô homme ? Quand le prêtre vous disait : *Elevez vos esprits et vos cœurs*, ne lui avez-vous pas répondu : *Nous les tenons élevés vers le Seigneur ?* N'êtes-vous pas confus, ne rougisiez-vous pas d'être en ce moment convaincu de mensonge ? O prodige incompréhensible ! La table mystique est dressée, l'Agneau de Dieu s'immole pour vous, le prêtre est pour vous dans une sorte d'angoisse, la flamme spirituelle jaillit de la table sacrée, les chérubins sont là présents, les séraphins déploient leur vol, les esprits se couvrent la face de leurs ailes, toutes les puissances incorporelles, à l'exemple du prêtre, intercedent pour vous, le feu divin descend des cieux, le sang coule pour votre salut du flanc très pur de l'Agneau et remplit la coupe : et vous n'êtes pas confus, et vous ne rougisiez pas d'être convaincu en ce même moment de mensonge ! Parmi les cent soixante-huit heures dont se compose la semaine, le Seigneur ne s'en est réservé qu'une

seule ; et vous l'employez à des œuvres mondaines, à des propos plaisants, à des entretiens inutiles ! Quelle sera votre confiance en vous approchant des saints mystères ? ¹ »

II. — « **Celui qui fait la volonté de mon Père qui est au cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux.** » (Matth., VII, 21).

I. — Dieu ne s'est pas contenté de nous inviter à faire le bien et à nous détourner du mal, il a voulu nous marquer par une loi quel est le bien que nous devons faire et quel est le mal que nous devons éviter ; et cette loi qu'il nous a donnée n'est autre chose que la manifestation de sa volonté à notre égard. Nous ne pouvons donc ignorer ce que Dieu nous demande, et nous tous chrétiens, plus que les Juifs, nous devons nous en réjouir, disant : *Bienheureux nous sommes, Israël, parce que ce qui plaît à Dieu nous a été manifesté.* (Baruch, IV, 4). De là cette parole de saint Jacques : *Celui qui examine à fond la loi parfaite, la loi de la liberté, et qui s'y attache, n'écouterait pas pour oublier, mais pour agir, celui-là sera bienheureux dans tout ce qu'il fera.* (Jac., I, 2-5). Aussi le Psalmiste pouvait-il dire : *Heureux l'homme dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui la médite jour et nuit. Il sera comme l'arbre planté près des courants des eaux, qui donnera son fruit en son temps ; et sa feuille ne tombera point ; et tout ce qu'il fera prospérera.* (Ps., I, 2-3). Sachons ici reconnaître la bonté de notre Dieu qui nous a fait du bien par le don de sa loi.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Loin de haïr l'humanité et de vouloir flétrir notre nature, le Seigneur en décrétant une loi a agi par amour pour nous et dans notre intérêt. Et la preuve que cette loi est destinée à nous soutenir, vous la trouverez dans cette parole d'Isaïe : *Il a donné sa loi pour nous venir en aide.* (Is., VIII, 20). Or, celui qui hait ne prête point son assistance. Un autre prophète s'exprime en ces termes : *Votre parole est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes voies.* (Ps. CXVIII, 105). Or, celui qui hait ne va pas dissiper à l'aide d'un flambeau les ténèbres et ne guide pas dans la lumière les pas errants des voyageurs. Salomon dit également : *Le précepte de la loi est un flambeau ; il est lumière, vie, conseil et discipline.* (Prov., VI, 23). Ici la loi n'est plus seulement un secours et un flambeau, elle est lumière et vie. Or, encore une fois, cette conduite, loin de convenir à celui qui nous hait et veut notre perte, convient plutôt à celui qui veut nous relever. C'est pourquoi Paul, gourmandant les Juifs et leur montrant les grands avantages dont ils étaient redevables à la loi, déclare que la loi est un principe de repos pour la nature humaine et non un fardeau : *Ainsi, dit-il, tout portera le titre de Juif, et vous vous reposerez dans la loi.* (Rom., II, 17). Vous le voyez, c'est pour assurer notre repos et non pour

¹ S. Chrys., *De Pœnitent.*, Hom. IX, trad. Vivès.

nous accabler que Dieu nous a donné sa loi. Les témoignages que je viens d'invoquer suffiraient à établir cette sollicitude du Sauveur; mais je veux en invoquer de nouveaux : *Loue le Seigneur, ô Jérusalem, dit le Psalmiste. Sion, loue ton Dieu, car il a consolidé les verrous de tes portes, il a béni au milieu de toi tes enfants. Il fait régner la paix sur tes frontières, et il te rassasie du plus pur froment. (Ps., CXLVII, 12-14).* Après avoir énuméré d'autres bienfaits que le Créateur nous dispense au moyen des créatures, il indique et précise le plus grand de tous dans les termes suivants : *Il communique sa parole à Jacob, ses jugements et ses lois à Israël. Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas découvert ses conseils. (Ib., 19-20).* Le prophète proclame donc hautement la supériorité de la loi; il dit formellement que la sécurité, la paix, l'éloignement de la guerre, le bonheur d'avoir une belle et nombreuse postérité, l'abondance des choses nécessaires à la vie sont un moindre présent que celui de la loi, que la connaissance des jugements de Dieu; et voilà pourquoi il désigne ce bienfait après tous les autres, comme les couronnant et les embrassant tous, et il conclut par ces paroles : *Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, c'est-à-dire, l'abondance des fruits de la terre et les autres biens indiqués, une foule de peuples en ont maintes fois joui, mais il ne leur a pas découvert ses conseils. La loi est donc le principal des biens dont le Psalmiste a fait l'énumération. Un autre prophète disait : Et quoi! vous êtes sur la terre de vos ennemis? C'est que vous avez abandonné la source de la sagesse, c'est-à-dire la loi. (Baruch, III, 10-12).* De même que d'une source jaillissent plusieurs ruisseaux, de même de la loi jaillissent les commandements, lesquels viennent arroser nos âmes⁴.

II. — La loi que Dieu nous a donnée n'est pas seulement un grand bienfait, c'est encore un honneur. Il a voulu nous distinguer de toutes les nations pour que nous fussions son peuple, le peuple de son héritage. *Nous sommes, Seigneur, votre peuple et les brebis de votre pâturage, nous vous louerons pour toujours. (Ps., LXXVIII, 13).* Quel honneur pour nous, faibles mortels, d'être appelés à faire sur la terre cette volonté de Dieu que les anges accomplissent dans le ciel! D'autre part cette volonté, il l'a manifestée lui-même à Moïse et aux prophètes pour qu'ils en donnassent connaissance au peuple juif. Mais il a voulu nous honorer davantage en nous envoyant son divin Fils pour nous l'enseigner tant par ses paroles que par ses exemples. Aussi disait-il : *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir. (Matth., v, 17).* N'est-ce donc pas un grand honneur qui nous est offert de garder une loi que Jésus-Christ lui-même a voulu garder? Et cette

loi dont l'observation nous fait reconnaître pour les disciples de notre divin Chef, n'est-elle pas une source de gloire? (Jean, XIII, 35).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Écoutons le prophète nous découvrant l'honneur extrême dont nous sommes redevables à la loi. Cette sagesse, dit-il, n'a point été entendue dans Chanaan, elle n'a point été vue dans Theman; les marchands, fils d'Agar, et les explorateurs n'ont pas connu ses voies et ils ne se sont pas souvenus de ses sentiers. (Baruch, III, 22-23). Et, pour nous en prouver la divinité et la spiritualité, il poursuit de la sorte : *Qui est monté aux cieux pour l'en ramener? (Ib., 29).* C'est notre Dieu, dit-il plus bas, et il n'y en a pas qui puisse lui être comparé. Il a trouvé le chemin de la science et il l'a donnée à Jacob son enfant, et à Israël son bien-aimé. (Ib., 36-37). C'est la pensée de David dans ce texte : *Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations, et il ne leur a pas découvert ses conseils. (Ps., CXLVII, 20).* C'est encore la pensée de Paul dans ce passage : *Quel avantage donc le Juif en retire-t-il et quelle est l'utilité de la circoncision? Elle est grande à tous les points de vue. D'abord, les oracles divins ont été confiés aux Juifs. (Rom., III, 1).* Voyez donc dans quel sens il entend la parole prophétique : *Il n'a pas traité de la sorte toutes les nations et il ne leur a pas découvert ses conseils.* Si l'avantage des Juifs consiste en ce que, seuls parmi tous les hommes, ils ont été honorés du don de la loi écrite, Dieu, en donnant la loi, prétend donc honorer et non surcharger l'humanité. — Il ne l'honore pas seulement en ce qu'il lui donne la loi, mais de plus en ce qu'il la donne par lui-même; et c'est là pour nous ce qu'il y a de plus glorieux, que le Seigneur, outre qu'il nous comble de biens, daigne nous les donner par lui-même. Que ce soit là un don des plus précieux, écoutez comment Paul le démontre. Voyant les Juifs s'enorgueillir des prophètes qui leur avaient été envoyés, il se propose de rabaisser leur fierté en établissant qu'un honneur encore plus considérable nous a été fait, attendu que ce n'est point un serviteur, mais le Seigneur lui-même qui nous a communiqué ses enseignements. *Dieu qui a parlé autrefois à nos pères en bien des occasions et de bien des manières, dit-il à ce sujet, nous a parlé dans ces derniers temps par son Fils. (Héb., I, 1).* En outre, nous nous glorifions en Dieu; dit-il ailleurs, *par Jésus-Christ Notre-Seigneur, grâce auquel nous avons été réconciliés. (Rom., v, 11).* Il ne se glorifie donc pas seulement de cette réconciliation, mais encore de ce que nous en sommes redevables à Jésus-Christ. Célébrant en un autre endroit la résurrection, il s'écrie : *Le Seigneur lui-même descendra du ciel. (Thess., IV, 15).* Ainsi, voilà le Seigneur opérant toutes ces choses par lui-même. A l'origine également, il ne recourt point à un serviteur, à un ange, à un archange, pour transmettre ses ordres à Adam; il les lui communique lui-même, l'honorant de la sorte à un double titre, et par la loi qu'il lui donne, et

⁴ S. Chrys., *In Gen.*, In convent. Episcoporum, *Serm.* VIII, n. 1, trad. Vivès.

parce qu'il la lui donne lui-même ¹. — Enfin, si les hommes s'estiment honorés parce qu'ils observeront les lois édictées par les rois ou les empereurs, à plus forte raison devons-nous regarder l'accomplissement des lois de Dieu comme un sujet de gloire. Les chefs d'Etat décrètent des lois ; et quoique ces lois soient quelquefois sans utilité, parce qu'elles sont faites par des hommes, lesquels ne discernent pas ce qui est utile aussi bien que Dieu, cependant nous ne laissons pas que de leur obéir. Que nous songions à rédiger un testament, à acheter des maisons, des champs ou toute autre chose, nous ne suivons pas en ces affaires, notre seul caprice, mais nous suivons en tout les prescriptions légales. Nous ne sommes pas les maîtres de disposer de nos biens selon notre volonté ; il faut que nous subordonnions notre volonté à celle de la loi ; et si nous allons contre les règles qu'elle a déterminées, nous rendons nos actes invalides et sans force. Aurons-nous donc tant de respect pour les lois humaines et foulerons-nous ainsi aux pieds les lois divines ? Comment défendrez-vous une semblable conduite ? »

III. — Vous ne pouvez point, en effet, invoquer ce motif qu'en accomplissant la loi vous travaillerez en vain, puisque Dieu vous dit comme à Abraham : *Ne craignez point, je suis votre protecteur et votre récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). D'autre part, vous avez entendu Jésus-Christ vous disant qu'il n'y aura que ceux qui auront fait la volonté de son Père qui entreront dans le royaume des cieux. Est-ce que vous ne croiriez point cette récompense assez suffisante pour payer vos travaux et vos peines ? L'Apôtre nous dit que *nos tribulations si courtes et si légères produiront en nous un poids éternel d'une sublime gloire.* (II Cor., iv, 17). Peut-être direz-vous que la loi vous impose des obligations que vous ne pouvez accomplir, parce qu'elles sont au-dessus de vos forces ? Mais regardez donc autour de vous : vous verrez des hommes comme vous qui, non contents d'embrasser tous les préceptes, suivent encore les conseils évangéliques. Non, Jésus-Christ n'est point un maître semblable aux scribes et aux pharisiens qui attachent des fardeaux pesants qu'on ne peut porter. (Matth., xxiii, 4).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « L'observation de la loi est laborieuse ; sans doute le poids en est lourd ; mais aussi à nos yeux brille une magnifique couronne. C'est la condition des choses laborieuses, de mener à de telles récompenses. Ne vous arrêtez pas à la peine ; considérez la récompense qui vous attend, comme vous le faites pour les choses de la vie. Si vous envisagez la peine attachée à la pratique des bonnes œuvres, vous y verrez un fardeau trop pesant pour être soulevé ; si vous pensez à la récompense qui vous est offerte, le fardeau vous semblera léger. Le nau-

tonnier ne mènerait jamais sa barque hors du port, s'il ne considérait que la mer ; mais parce qu'il pense beaucoup plus à la richesse qu'aux flots, il ne craint pas de braver l'immensité de l'Océan. Ne présentez au soldat d'autre perspective que celle des blessures et du carnage : jamais il ne revêtira la cuirasse ; parlez-lui au contraire, avant tout, de victoires et de triomphes : et il volera aux combats comme il volerait à une fête. Les choses naturellement pénibles deviennent aisées dès que, au lieu de songer à la difficulté, on songe aux avantages qui en sont le prix. Désirez-vous savoir comment s'opère ce prodige ? Ecoutez Paul s'écrier : *Les tribulations si courtes et si légères de notre vie produiront en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire.* (II Cor., iv, 17). N'est-ce pas là une énigme véritable ? S'il s'agit de tribulations, comment seraient-elles légères ? S'il s'agit de choses légères, comment ces choses seraient-elles des tribulations ? N'y a-t-il pas une contradiction manifeste ? Mais, l'énigme disparaît, car les paroles suivantes de l'Apôtre indiquent ce qui rend les tribulations si légères. Et comment cela ? *Parce que nous ne nous arrêtons pas à contempler les choses visibles.* (Ib., 28). On nous présente la couronne, et le péril du combat disparaît ; on nous montre la récompense, et les sueurs ne nous coûtent plus rien ¹. — « Quoi que vous disiez, observera-t-on, l'accomplissement de la loi demeure toujours difficile. » Que signifie cela ? Est-ce que Dieu nous ordonne l'impossible ? Evidemment non. Alors taisez-vous et n'accusez pas le Seigneur. Loin d'atténuer ainsi vos fautes, vous ajoutez à ces fautes une faute encore plus grave. C'est un usage chez beaucoup de pécheurs d'accuser leur propre maître. Ecoutez plutôt. Le serviteur à qui on n'avait confié qu'un talent, s'approche à son tour, et, n'ayant point d'autre talent à montrer, il y supplée par une accusation. Que va-t-il dire ? *Je savais que vous étiez sévère.* (Matth., xxv, 24). Serviteur impudent ! Quoi ! non content de pécher, vous osez élever la voix contre votre maître ? *Vous moissonnez*, poursuit-il, *où vous n'avez pas semé, et vous enlevez ce que vous n'avez pas donné.* (Luc, xix, 21). C'est ainsi que les hommes, dont les jours sont vides de bonnes œuvres, mettent le comble à leurs iniquités en s'attaquant à Dieu même. N'allez donc pas accuser votre Créateur : il ne vous a rien ordonné d'impossible. En désirez-vous une preuve ? Combien de fidèles qui vont même au delà des commandements ! Or, si ces commandements enjoignaient l'impossible, personne n'aurait possédé assez d'énergie pour aller au delà. Nulle part le Seigneur n'a imposé la virginité, et néanmoins bien des chrétiens la conservent. Nulle part il n'a défendu la possession des richesses, et néanmoins bien des chrétiens se dépouillent spontanément de leur fortune. Ce sont ces faits qui établissent invinciblement la facilité extrême des commandements auxquels nous sommes soumis, car jamais

¹ S. Chrys., *Ibid.*, n. 2, trad. Vivès.

² S. Chrys., *Ad pop. Antioch.*, Hom. xvi, n. 2, trad. Vivès.

⁴ S. Chrys., *De Pœnitent.*, Hom. vi, n. 2, trad. Vivès.

on n'eût fait ce qu'ils n'imposent pas, s'ils n'étaient en eux-mêmes d'une observance aisée. Voilà l'indulgence de notre législateur envers nous ; voilà sa sollicitude pour notre salut ¹. »

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologetiques

V

L'ÉGLISE ET LA VÉRITÉ

Ego sum veritas. Ego sum
lux mundi.

La civilisation, disait Guizot en ouvrant son cours d'histoire en 1828, consiste essentiellement en deux faits : « le développement de l'activité sociale et le développement de l'activité intellectuelle. Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore ; partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur : à ces deux signes le genre humain applaudit et proclame la civilisation ². »

Le perfectionnement de « la nature intime de l'homme » demande que l'âme se développe, que ses facultés, tout en demeurant identiques dans leur essence, grandissent et progressent vers leur but suprême. Ces facultés, en particulier l'intelligence et la volonté, ont trois objets principaux qui renferment tous les autres : le vrai, le beau, le bien. La perfection pour elles exige qu'elles atteignent ce triple objectif. Il y aura progrès si elles s'en rapprochent de plus en plus, et quiconque aide l'homme dans l'acquisition du vrai, du beau et du bien, réalise pour sa nature spirituelle un perfectionnement.

Or, l'Eglise a aidé l'intelligence dans sa poursuite du *vrai*.

Jésus-Christ a donné au monde la vérité, que le monde n'avait point avant lui ; et cette vérité l'Eglise son Epouse l'a développée au grand avantage du progrès intellectuel et moral, au grand avantage même des vérités scientifiques, qui sembleraient, à première vue, en dehors de son influence. Ainsi, non seulement le christianisme ne comprime pas la pensée, mais il lui donne un essor qu'elle n'avait pas. Non seulement la foi n'est pas contraire à la raison, mais elle la fortifie, la guide et la conduit à la vérité.

I

1. *Quid est veritas ?* Il y aura bientôt dix-neuf cents ans, Jésus Christ paraissait en accusé devant le tribunal de Pilate. Le gouverneur romain l'interroge : — Es-tu donc vraiment le roi des Juifs ? Et l'accusé répond : — Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je

ne fusse pas livré aux Juifs ; mais, vous le voyez à l'état où je suis réduit, mon royaume n'est pas d'ici. — Mais enfin, reprend Pilate, tu es donc roi ? — Je le suis, et je suis né et je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. — La vérité ! s'écrie le gouverneur, mais qu'est-ce que la vérité ? *Quid est veritas ?*

Et il s'en alla sans attendre la réponse.

La vérité ! Ce n'est pas seulement la connaissance superficielle des choses qui nous entourent. L'esprit veut aller plus loin ; le monde visible ne lui suffit même pas : il veut tout voir, tout approfondir, et il se sent mal à l'aise quand un voile se tend devant lui, qui lui cache son objet. L'ignorance et l'erreur sont une contrainte qu'il déteste : point de repos pour lui tant qu'il n'aura pas brisé toutes leurs chaînes. « Notre esprit est une lumière, disait Lacordaire, la lumière veut s'unir à la lumière, et vous aurez beau lui avoir versé de cette coupe pendant des siècles, il vous dira : Ce n'est pas encore assez ¹. » Un « peut-être » ne fait que solliciter son ardeur ; selon l'expression de Joffroy, c'est un volcan qui fume toujours.

Les questions succèdent aux questions ; les *pourquoi* et les *comment* se dressent innombrables. Les questions les plus vitales le préoccupent surtout : Pourquoi l'homme est-il ici-bas ? Que deviendra-t-il après sa mort ? Pourquoi le monde ? « Pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ? Comment la terre a-t-elle peuplée ? Pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent ; pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira, etc. ?... ² » L'esprit humain veut une réponse : il lui en faut une à tout prix. Qui est-ce qui la lui donnera ?

Au fond de cette même intelligence, donnant à toutes ces exigences la force qui les met en mouvement, réside un autre besoin plus incompréhensible et plus impérieux : c'est cette énergie mystérieuse qui pousse la raison en dehors de ce monde, en dehors de l'homme, plus haut qu'elle-même, plus loin que ses bornes naturelles, dans des régions qu'elle devine, mais qu'elle veut voir. Chacun répète instinctivement en soi ces mots du poète :

Malgré moi, l'infini me tourmente ³.

La vérité, c'est l'infini ! La vérité, c'est Dieu, Dieu en qui sont tous les trésors de la sagesse et de la science.

2. Or, ces vérités capitales, la raison, nous l'avons dit, la raison ne les perçoit qu'imparfaitement ; elle ne les saisit que d'un regard plein de faiblesse et de défaillance ; elle n'en fait pas complètement le tour. Comme la lumière de l'astre des nuits par rapport à la terre, la lumière de ces vérités ne nous apparaît qu'à demi : nous voyons la face tournée vers nous, l'autre côté, tourné vers l'infini, nous échappe. Et encore, dans ce que la

¹ *Ibid.*, n. 8

² *Histoire de la civilisation en Europe*, 1^{re} leçon.

³ 19^e conférence.

⁴ Joffroy, *Mélanges philosophiques*, p. 424.

⁵ Alfred de Musset : *Espoir en Dieu*.

raison naturelle constate par elle-même, que de lacunes et d'erreurs ! Que d'ombres, que de taches lui masquent la pleine lumière !

Cet état languissant de l'esprit humain nous apparaîtra avec toutes ses conséquences désastreuses si nous remontons, par la pensée, à ces temps reculés qui ont précédé la naissance du christianisme.

La nuit du polythéisme enveloppait la généralité des hommes ; et si quelques philosophes semblaient plus éclairés sur ces questions vitales qui intéressent l'humanité tout entière, ce n'était, dit l'un des plus grands, Socrate, que comme « les rêves d'une vieille en délire » ; ou, disent encore Cicéron et Sénèque, que comme « les songes de ce qu'on désire plutôt que de ce qu'on tient ». Dans quelle variété, en effet, dans quel chaos de systèmes grossiers et extravagants ces vérités n'étaient-elles pas confondues !

Le vrai Dieu n'existait que pour les Juifs ; ailleurs on rencontrait tout au plus « un Dieu inconnu, » *ignoto Deo*. Le monde entier était idolâtre : égaré par les sens, l'homme s'arrête à ce qu'il voit et prostitue aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'à leur auteur ; il se dégrade jusqu'à se prosterner devant des dieux qu'il voit ramper sur la terre, brouter dans les champs ou éclore dans les jardins ; il tremble devant le bois ou la pierre qu'a façonné son ciseau, devant le tonnerre en zigzags dont lui-même a aiguisé la pointe. La terre n'est plus qu'un temple d'idôles, et l'homme a si profondément oublié qu'un Dieu l'a fait, qu'il croit lui-même pouvoir faire des dieux. On divinise jusqu'aux passions :

Sua cuique deus fit dira cupido ;²

il n'en est peut-être pas une qui n'ait eu ses autels. L'homme enfin, ne sachant plus devant quoi se prosterner, vient tomber à genoux devant Tibère, devant Caligula, devant Néron !

Pouvait-on comprendre l'âme et sa destinée, lorsque l'idée de la divinité était si étrangement contrefaite ? L'ignorance et les superstitions du peuple devaient être effrayantes, quand on voit Platon, le divin Platon, le roi des philosophes antiques, écrire sur l'immortalité de l'âme un livre qui, en dehors de son titre, ne contient aucune assertion certaine, dit Paulin de Nole : *Præter titulum, nil certi continet intus*. « Quand je lis ce livre, avoue Cicéron, je suis de l'avis de Platon ; mais, je ne sais comment, si je le ferme et que je me mette à réfléchir sur l'immortalité de l'âme, tout s'envole. »

Socrate ne s'occupe pas de ce qui est au-dessus de lui ; Anaxagore déclare que tout est ténèbres et obscurité ; Démocrite veut aller chercher la vérité au fond d'un puits. Cicéron encore, après tous les autres, désespère de rien connaître, de rien percevoir, de rien savoir : les sens de l'homme sont trop étroits, son intelligence trop faible, la vie

trop courte ; partout le doute et l'opinion, point de vérité certaine. *Nihil veritati relinquit*.

Combien on se rend compte alors de l'angoisse du genre humain se jetant à corps perdu partout où brille la plus mince clarté, ne rencontrant de toutes parts que l'ignorance et le doute hideux, et ne voyant, à la fin de sa course folle dans l'obscurité, que la mort et le néant : *Post mortem, nihil ; ipsaque mors, nihil !* (Sénèque). Combien l'on conçoit les désirs et les vœux ardents des âmes élevées, appelant de toute l'énergie de leur âme la vérité, le Verbe divin ! « Il n'y a qu'un Dieu qui puisse nous éclairer ! » s'écriait Platon (*Apologie de Socrate*) : paroles qui, dans une telle bouche, sont la plus haute expression du désespoir de l'intelligence humaine aux prises avec sa faiblesse et son impuissance, et la conclusion la plus évidente de ce triste tableau. « Ce n'était donc pas assez d'un Socrate et d'un Platon, il nous fallait un plus grand maître. » C'est Voltaire lui-même qui tire cette conclusion.

Il est superflu de parler des vérités surnaturelles. Ici, l'impuissance de la raison se montre plus patiente ; les flots de l'Océan se brisent sur les falaises du rivage : l'intelligence humaine s'arrête devant les rivages éternels et divins ; et si la brassée, selon l'expression pittoresque de Montaigne, n'est pas plus grande que le bras, la nature n'est pas plus grande que son auteur, et l'esprit humain plus grand que l'intelligence divine.

3. *Le monde ignore la vérité*. Jésus-Christ paraît : *Ego sum veritas ! Ego sum lux mundi !* Voici le Dieu qu'invoquait Platon ; voici le Maître que demande Voltaire.

Lui-même, le Dieu, le Maître, il évangélise les peuples de la Judée ; il s'associe quelques disciples dont il éclaire l'ignorance et il leur dit : « Allez, maintenant, enseignez toutes les nations. » Fidèles à sa voix, les apôtres partent, se dispersent, s'en vont jusqu'aux extrémités de la terre rendre comme lui témoignage à la vérité. L'Evangile est annoncé aux pauvres et au peuple aussi bien qu'aux grands et aux savants ; chacun apprend à connaître l'existence d'un Dieu unique et créateur, sa paternité, sa justice, sa sainteté, sa miséricorde, sa bonté, l'existence certaine d'une âme immortelle, faite à l'image de Dieu, rachetée par le sang du Christ-Dieu et destinée au bonheur éternel du séjour de Dieu. Dieu, l'âme, l'éternité : ces trois mots relèvent la raison et comblent l'abîme de ses ignorances et de ses erreurs les plus monstrueuses.

Le Christ va plus loin. Le gouffre de l'erreur est rempli, il élève au-dessus une montagne de vérité, il y fait monter avec lui cette raison humaine, il la conduit jusqu'au sein même de Dieu, d'où lui, le Fils unique, est sorti pour venir à son secours et la ramener dans cette lumière éblouissante. Il ne lui découvre pas tous les mystères : la raison, en présence du surnaturel, a des limites qu'elle ne saurait franchir ; mais il recule ces bornes le plus loin possible pour « nous donner de l'air, de l'espace, de la lumière, étendre notre vue par delà ;...

¹ *Somnia sunt non docentis, sed optantis.* (Cicéron).

² Virgile, *Enéide*, ix, 184.

le mystère existait : seulement, au lieu qu'il nous tenait à la gorge, il est reporté à l'extrémité de l'horizon. » La foi en la parole du Christ est pour notre esprit ce qu'est un instrument d'optique pour nos yeux : elle est comme l'allongement qui rapproche, redresse les objets, qui en fait découvrir d'autres ; « elle a été comme le télescope de l'intelligence, elle a agrandi son horizon, elle lui a fait découvrir de nouveaux astres dans le ciel de la pensée et de la vérité ¹. »

4. Il y a dix-neuf siècles que l'Eglise a entendu cette doctrine simple et précise tomber des lèvres de son fondateur, et depuis ce temps, elle distribue la lumière à tous, comme le soleil qui éclaire l'humble vallée des mêmes rayons que la cime des montagnes. Elle n'a jamais tenu cette lumière sous le boisseau, l'élevant au contraire sur un chandelier pour que ses rayons se diffusent partout et éclairent tout homme venant en ce monde.

Aussitôt que son Maître l'a quittée, les ennemis surgissent nombreux, pressants, terribles, attaquant chacun de ses dogmes, se ruant de tous côtés avec rage sur le flambeau : empereurs et philosophes, païens et hérétiques, Néron, Déce, Dioclétien, Julien l'Apostat, à côté de Celse, de Porphyre, des Gnostiques, d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, de Pélage et de milliers d'autres ; les « éteignoirs » n'ont jamais manqué. Mais la vérité reste là, le flambeau est immobile ; sa lumière ne vacille pas sous le souffle violent de la tempête infernale. Une armée de défenseurs a surgi, si grande qu'il est impossible de mentionner seulement ses chefs : les noms des principaux formeraient une liste déjà bien longue. Depuis saint Clément Romain et saint Ignace d'Antioche jusqu'à saint Anselme et à saint Bernard, jusqu'à saint François de Sales et à saint Alphonse de Liguori, en passant par les Tertullien, les Athanase, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Hilaire, tous les Pères de l'Eglise travaillent à défendre, à développer, à propager la vérité religieuse ; — la théologie, — poursuivant au loin, comme but suprême, la délivrance du genre humain, la liberté de leurs frères par la possession pleine et entière de la vérité : *Veritas liberabit vós !*

Toujours en progrès et toujours identique à elle-même, cette vérité, par une évolution tout extérieure, se précise, s'harmonise avec le temps, les circonstances, les besoins actuels. Certains rayons de cette lumière, que recouvrait encore un voile à demi transparent, déchirent leur enveloppe, apparaissent avec leur splendeur dans les décisions pontificales, et leur éblouissante clarté est saluée à son plein midi par les réjouissances de l'univers catholique. — Et alors la scolastique, sur les traces de Pierre Lombard et de saint Thomas d'Aquin, scrute les profondeurs de la théologie, aborde les problèmes les plus élevés et les

plus difficiles, entraîne la raison dans les découvertes les plus inattendues, et construit autour de la vérité des remparts de syllogismes que, ni l'ironie sarcastique du XVIII^e siècle, ni la science orgueilleuse et sans Dieu du XIX^e, ne peuvent entamer.

Telle est, en résumé, l'histoire de ces idées qui importent tant au bonheur de l'homme. Avant Jésus-Christ : ignorance, obscurité, erreur. Après Jésus-Christ, avec l'Eglise : connaissance, lumière, vérité. *Ego sum veritas !*

II

« La connaissance des choses divines, dit Pie IX dans une de ses encycliques (41 novembre 1846), éclaire, fortifie et perfectionne admirablement la raison humaine. »

I. — Il y a bien des siècles qu'on a prétendu voir entre la vérité religieuse et la science humaine un antagonisme irréductible. La foi et la raison ! deux ennemies irréconciliables, comme si toutes deux n'avaient pas le même principe, Dieu, ne rayonnaient pas dans la même faculté, ne convergeaient pas vers le même objet. Dieu est la source de toute vérité : de lui découlent deux principes de connaissance, deux fleuves qui serpentent à travers le monde, côte à côte, sans se trouver jamais en opposition, s'aidant mutuellement, se prêtant leurs eaux, entremêlant souvent leurs flots sans que leurs vagues respectives se contrarient les unes les autres, pour se réunir dans une parfaite harmonie au même but : Dieu. Toute vérité vient de Dieu ; toute vérité mène à Dieu. La raison démontre les fondements de la foi, la foi empêche les écarts de la raison ; la foi révèle à la raison des vérités inconnues, la raison soumet ces vérités à une étude rigoureuse et leur assigne une place dans l'encyclopédie chrétienne. Il ne peut donc y avoir de conflit réel entre la vérité religieuse et la vérité scientifique. *L'Eglise ne comprime pas la pensée* : rien dans ses principes qui puisse arrêter l'essor de l'intelligence ; la soumission de l'esprit humain à une autorité n'étouffe pas les tendances légitimes de la raison.

Qu'on demande aux grands savants, aux illustres génies qui ont vécu sous l'égide du catholicisme, en quoi ce principe de la soumission à l'autorité enchaîna leur intelligence, obscurcit leur imagination et sécha leur cœur ? La liste de ces grands hommes, au témoignage de d'Alembert, serait « capable d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits. » Le *Credo* de saint Thomas d'Aquin l'a-t-il empêché d'être le premier des hommes de son temps ? La foi de Bossuet a-t-elle coupé les ailes à son génie sublime ? Les Pascal, les Newton, les Descartes, les Pasteur n'ont-ils pas été des croyants sincères ? — Non, l'Eglise ne comprime pas la raison ; les noms qu'on lui objecte ne prouvent rien contre elle. Qui n'a entendu répéter à satiété : « Et Roscelin ! et Abélard ! et Galilée ! et l'Inquisition ! et Savonarole ! » Nous retrouverons bientôt les pré-

¹ A. Nicolas, *Etudes philosophiques sur le christianisme*, 3^e partie, chap. VII, § 2.

tendues victimes de la Papauté : nous verrons ce qu'il en faut penser. Disons seulement ici que tout cela s'évanouit à l'apparition de l'histoire.

La vérité que proclament les faits est contenue dans les paroles de Pie IX citées plus haut. L'on est heureux d'entendre la voix de Voltaire faire la même constatation : « Quand vous voyez, dit-il, la raison faire des progrès si prodigieux, mais seulement au moment de la prédication de l'Evangile, regardez la foi comme une alliée qui doit venir à votre secours, et non comme une ennemie qu'il faut attaquer. »

On ne peut passer sous silence les aveux identiques que l'étude de l'histoire inspirait à Guizot : « Le développement moral et intellectuel de l'Europe a été essentiellement théologique. Parcourez l'histoire du ^xe au ^{xvii}e siècle : c'est la théologie qui possède et dirige l'esprit humain... A tout prendre, cette influence a été salutaire ; non seulement elle a entretenu et fécondé le mouvement intellectuel en Europe, mais le système de doctrines et de préceptes au nom desquels elle imprimait le mouvement était très supérieur à tout ce que le monde ancien avait jamais connu ¹. »

II. — Le christianisme a agrandi la science, l'Eglise a aidé la raison à se développer et à faire des progrès dans la suite des âges. Comment ?

« Lorsqu'il s'agit de s'avancer au sein d'une science, ce n'est pas peu de chose que d'avoir un point fixe autour duquel l'intelligence puisse tourner ; c'est une chose heureuse d'éviter, aux premiers pas, une foule de questions qui nous emprisonneraient à jamais ou desquelles nous ne sortirions que pour retomber dans des absurdités déplorables ; enfin on doit s'estimer heureux de trouver ces questions résolues par avance dans ce qu'elles contiennent de plus important ². »

La foi marque à l'esprit son point de départ en l'éclairant sur la raison première de toutes choses ; elle lui assigne son point final et le but suprême des choses. Entre ces deux termes, la raison peut voguer sûrement sur la mer des idées, l'étoile est là qui guide sa marche vers le port où elle trouvera la vérité essentielle, Dieu.

Du reste, voir par la foi, c'est voir en Dieu, c'est voir les choses telles qu'elles sont dans l'Etre divin, créateur et exemplaire de tout ce qui existe et des rapports infinis des créatures ; c'est voir l'essence véritable des choses, leur définition exacte, parce que c'est voir comme Dieu voit. L'homme qui croit peut alors connaître et nommer les choses comme Dieu les connaît, car il n'y a rien de tel pour saisir une œuvre avec sa portée et sa signification que de prendre connaissance des plans de l'ouvrier et du fond de sa pensée. « L'esprit devient plus pur, plus lumineux, plus fort et plus étendu, disait Malebranche, à proportion que s'augmente l'union qu'il a avec Dieu, parce

que c'est cette union qui fait toute sa perfection ³. »

III. — C'est ce qui explique pourquoi, en fait, le progrès intellectuel a toujours grandi avec l'influence de l'Eglise, qui possède la vérité religieuse dans toute sa pureté, et pourquoi, en dehors d'elle, ce progrès n'a pu se produire ni durer : une erreur sur un point de la foi en soulevait de multiples sur d'autres terrains, de même que la chute d'une de ces erreurs, provoquée par l'enseignement de l'Eglise, entraînait comme conséquence nécessaire la chute de beaucoup d'autres.

L'histoire démontre ce fait. Ce que nous dirons de cette action de l'Eglise sur les principales branches des connaissances humaines le prouvera surabondamment.

Il ressortira aussi de la comparaison des fruits produits par le génie chrétien avec ceux qu'a enfantés le génie humain en dehors du catholicisme et de l'Eglise. Combien saint Thomas et Leibnitz laissent loin derrière eux un Aristote ! Combien saint Augustin s'élève au dessus de Platon et de Cicéron ! Qu'on mette Sénèque en face de saint Paul, Epictète et Marc-Aurèle à côté de Pascal et de Bourdaloue, « toute la philosophie antique à côté du petit livre de *l'Imitation*, » et dites de quel côté l'idée, la pensée fait le plus d'honneur à l'intelligence humaine. « Je voudrais, dit encore Voltaire qu'on ne peut se lasser de citer en faveur de l'Eglise, je voudrais que, pour notre plaisir et notre instruction, tous les grands philosophes de l'antiquité, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste, les Numa même, revinssent aujourd'hui sur la terre et qu'ils conversassent avec Pascal, que dis-je ? avec les hommes les moins savants de nos jours, qui ne sont pas les moins sensés. J'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure ! Les pauvres charlatans ! Ils ne vendraient pas leurs drogues sur le Pont-Neuf. » — « Pauvres charlatans ! » Le mot est de Voltaire : jamais nous n'aurions osé l'avancer ; ajoutons cependant qu'il est un peu exagéré.

Le mahométisme n'a pas non plus la réputation de favoriser beaucoup les progrès de l'intelligence. La civilisation arabe eut une heure d'éclat, mais, comme nous l'avons déjà dit avec Renan, la science dont elle s'enorgueillit a eu sa source dans les monastères de Syrie ; elle a devancé la civilisation chrétienne et, malgré cela, elle a disparu au bout de quelque temps, sa lumière s'est perdue dans les âges. On ne peut espérer la voir renaître : le fatal « C'est écrit » est antipathique au plus haut point à l'idée même de progrès ; là se termine la science du mahométan. Quel autre but ont les confréries innombrables et variées de l'Islam, sinon l'anéantissement de la pensée individuelle ? Défense est faite à l'adepte de réfléchir, il doit écarter de son esprit tout raisonnement bon ou mauvais, sans l'analyser ni rechercher sa portée,

¹ Histoire de la civilisation en Europe, 6^e leçon.

² Balmès, *Le Protestantisme comparé au catholicisme*, t. III, p. 323.

³ Recherche de la vérité, Préface.

dans la crainte que le libre cours donné aux méditations ne conduise à l'erreur. Le mahométan fidèle ne se donnera donc pas la peine de penser : un autre pense pour lui ¹.

Le protestantisme paraît, au premier abord, favoriser extrêmement le progrès intellectuel. Son principe du libre examen et de l'indépendance de la raison semble reculer toutes les bornes et laisser le champ libre à toutes les investigations de l'esprit ; il est l'antipode du principe du Coran ; mais, c'est le cas ici de répéter que les extrêmes se touchent : il conduit au même résultat.

N'oublions pas d'abord qu'au moment de la prédication de Luther la raison humaine avançait à grands pas et que ses progrès n'avaient pas cessé depuis la prédication du Christ. Le siècle de Luther s'appelle aussi le siècle de Léon X. — Ensuite, ce qui est certain, c'est que le protestantisme retarda le développement intellectuel chez les nations qui l'embrassèrent ; s'il le favorisa chez les autres, ce fut à peu près comme la maladie favorise les progrès de la médecine en lui offrant l'occasion de nouvelles découvertes. Avant lui, l'enthousiasme pour les sciences était partout : la Réforme parut, et tout s'arrêta. Les protestants le constatent douloureusement : « Le siècle de Luther est devenu un siècle de fer, les sciences se perdront infailliblement à moins que les princes ne les sauvent, » dit Mélanchton, et, avec lui, Sarcerius, Bucer, et Luther lui-même. Les écoles sont détruites, les études sont dédaignées, les libraires se plaignent de ne pas vendre trois cents volumes, alors « qu'autrefois, avant le déchirement de l'Evangile, ils en auraient plutôt vendu trois mille ². »

Le progrès intellectuel a repris son cours. Mais, est-ce que l'esprit du protestantisme n'a pas changé depuis 1517 ? Ne peut-on pas dire qu'il n'existe plus comme tel et qu'il s'est scindé en deux camps, l'un poursuivant son chemin vers la libre-pensée, la pensée sans Dieu, à laquelle mène logiquement le principe du libre examen ; l'autre tournant barre sur le catholicisme ? Et ce qui ramène ceux-ci vers la véritable Eglise du Christ, ne sont-ce pas en grande partie les progrès des sciences qui chaque jour viennent témoigner en sa faveur, proclamer que la foi et la raison sont toujours unies et que toutes deux, sortant de Dieu, conduisent ensemble l'humanité croyante et catholique vers Dieu ?

Lorsque Dante entreprit son long voyage à travers les mondes invisibles, il supplia Béatrix, ou la Théologie, de lui servir de guide. Elle lui apparut dans tout l'éclat de sa jeunesse, vêtue d'une robe d'un rouge éclatant, — la jeunesse du Moyen Age, la robe rouge du martyr. — Dès lors, son image chérie ne quitta plus le poète et, grâce à elle, il monta jusqu'au haut des cieux, recevant les enseignements de ses illustres fils, Bonaventure, Thomas d'Aquin et Bernard : elle ne l'aban-

donna que pour le remettre entre les mains de la Vierge-Mère qui le conduisit jusqu'à Dieu.

L'intelligence de l'homme, comme Dante, parcourt l'immensité de la création pour y découvrir la vérité : seule, elle s'égarera ; il lui faut un guide : ce guide, c'est Béatrix, c'est la vérité religieuse que le monde a reçue de Jésus-Christ, c'est l'Eglise qui la mènera jusqu'à Dieu, jusqu'à ce point où le fini cesse d'exister pour devenir l'Infini. *Ego sum lux mundi* !

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLIV

JÉSUS APPELLE LES PREMIERS APÔTRES, QUI LAISSENT
TOUT POUR LE SUIVRE ¹

Méprisé, rejeté par ses compatriotes de Nazareth, le Sauveur quitta, comme un banni, la ville où il avait passé les longues années de sa jeunesse. Sans nul doute, lorsqu'il se fut éloigné de la foule ameutée contre lui, avant que les toits de Nazareth disparussent à ses yeux, il dut s'arrêter, se retourner pour contempler une dernière fois son ingrate patrie. Avec quelle tristesse son regard se porta vers l'humble maison qui avait abrité son travail et ses vertus, et où il laissait sa mère ! Peut-être même, ainsi qu'il fera plus tard sur Jérusalem, laissa-t-il couler des larmes, échapper des sanglots, et monter de son cœur ce cri : « O Nazareth ! Nazareth ! Si tu avais connu celui que tu as si longtemps possédé et qui revenait à toi ! Il t'apportait les paroles du salut, et tu le chasses aujourd'hui ! »

C'est vers Capharnaüm que Jésus dirigea ses pas. Il savait y trouver des amis dévoués : l'officier dont il avait guéri le fils, Pierre et son frère André, Jean et Jacques qu'il s'était déjà attachés ainsi que nous l'avons vu. Ces quatre futurs apôtres, jeunes et généreux, formés par le saint Précurseur, convaincus de la mission divine de Jésus, n'attendaient plus qu'un signe de lui pour le suivre.

Capharnaüm qui allait avoir l'honneur, refusé par Nazareth, de devenir la résidence habituelle du Messie, était une ville importante et riche. Située sur les bords du lac de Génésareth où mer de Galilée, elle se trouvait sur le chemin des caravanes qui se rendaient de Syrie en Egypte ou à la Méditerranée. Pêcheurs, marchands de grains et de fruits, négociants de toute sorte s'y donnaient rendez-vous. Ville frontière, elle possédait une douane et une garnison.

De là, Jésus pourrait rayonner, dans ses courses apostoliques, sur la Galilée, l'Iturée, la Décapole et la Pérée. Fatigué, il était sûr d'y trouver dans la maison de Pierre ou dans celle d'autres amis une hospitalité aussi cordiale que dévouée. A par-

¹ Cf. *Ami*, 1898, p. 985.

² Erasme.

¹ Math., IV ; Marc, I.

tir de ce jour, Capharnaüm devint le domicile officiel du Sauveur; c'est là qu'il payait le tribut comme habitant régulièrement inscrit.

Après avoir parcouru la longue route qui descendait de Nazareth à Capharnaüm, le Sauveur arriva près du lac de Génésareth qu'on appelait aussi lac de Tibériade¹. Ce lac a joué un si grand rôle dans la vie de Notre-Seigneur, l'Evangile en parle si souvent, que la piété des fidèles aime à pouvoir se le représenter. Voici quelques détails qui faciliteront cette tâche.

De même qu'en Suisse le lac de Genève a été formé par une dépression de la vallée du Rhône, en sorte que ce fleuve le traverse, ainsi, par une dépression de la vallée arrosée par le Jourdain, a été constitué le lac de Tibériade, traversé par le fleuve. Mais le bassin de ce lac offre cette particularité remarquable qu'il est à environ cent soixante-dix mètres au-dessous du niveau de la mer. Sa superficie est à peu près de neuf lieues de long sur trois ou quatre de large. De hautes montagnes l'encadrent à l'est et à l'ouest. Le pied des montagnes s'arrête à une certaine distance des eaux, de manière à laisser tout autour une plage plus ou moins considérable que longeait autrefois une route très fréquentée. Le climat des bords du lac est excessivement chaud en été, l'hiver se fait à peine sentir dans cette contrée, où le laurier-rose croît partout. Aujourd'hui, hélas! cette région porte les marques évidentes de la malédiction que Jésus a lancée contre elle.

Le Sauveur suivait donc la route qui longe le lac, lorsqu'il aperçut Simon Pierre et son frère André, qui, découragés par une nuit de pêche infructueuse, jetaient une dernière fois leurs filets. Il leur cria : « Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » Au son de cette voix connue, les deux frères poussent leur barque vers le rivage, laissent là leurs filets et accourent saluer Jésus. A quelque distance, le bon Maître voit deux autres frères, Jacques et Jean, avec Zébédée leur père, occupés dans une barque à réparer leurs filets. Il les appelle, et aussitôt ils laissent barque, filets, leur père et les mercenaires qui étaient à leurs gages, et ils suivent Jésus.

Nous l'avons vu, une première fois ces mêmes frères avaient suivi le Sauveur dans sa demeure, pour apprendre à le connaître. Cette seconde invitation était l'appel définitif; désormais, disciples de Jésus, il lui seront attachés pour toujours².

La sainteté du lieu que nous habitons ou des personnes que nous fréquentons ne suffira jamais seule à nous sanctifier. C'est une illusion de croire que si nous avons vécu au temps du Sauveur, en sa compagnie, si nous avons entendu sa parole et été témoins de ses miracles, nous en eussions mieux profité que ses compatriotes ou ses contemporains. Ce qui rend saint, en quelque contrée,

position ou société qu'on se trouve, c'est la correspondance à la grâce avec bonne volonté, simplicité et droiture du cœur. L'exemple des Nazaréens et celui des apôtres en est une preuve.

Quel lieu fut plus saint que Nazareth, plus favorisé du ciel? Durant trente ans, les Nazaréens possèdent le Fils de Dieu au milieu d'eux; il veut les faire participer aux grâces qu'il apporte au monde, et ils le chassent. Au lieu de la bénédiction, ils appellent sur leurs têtes la malédiction.

Les premiers apôtres n'étaient que de pauvres pêcheurs, ignorants, sans culture; mais quels cœurs droits, quelles âmes remplies de bonne et généreuse volonté! Jésus leur a prouvé sa mission divine, il les appelle à un genre de vie tout nouveau, extraordinaire pour eux; sans hésiter, sans que la pensée des sacrifices à s'imposer les arrête un seul instant, ils quittent tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, pour suivre le bon Maître.

Quel exemple pour nos tergiversations dans le service de Dieu, pour notre lâcheté à répondre aux appels du divin Maître! Que de fois Jésus s'est approché de nous de la même façon qu'il aborda les premiers apôtres sur le lac de Tibériade! Nous aussi, nous étions occupés à pêcher sur cette mer qu'on nomme la vie, à jeter dans ses flots les filets de nos désirs, de nos démarches, avec l'espoir d'en retirer de l'avancement, de l'argent, de la considération, des honneurs peut-être, de l'affection naturelle, du bonheur. Hélas! nous avons pêché tout la nuit sans rien prendre; je veux dire, durant de longs mois, au milieu de sollicitudes et de démarches pleines de soucis, d'angoisses, de fatigues, nous n'avions trouvé que peines et déceptions.

Jésus s'est approché de nous, des bords du lac où il se tenait, il nous a appelés; c'est-à-dire, de la plage chrétienne où règnent la paix du cœur, la joie de l'âme, il a crié à notre âme : « Viens à moi, ô toi qui souffres, qui portes le poids des épreuves, de la désillusion, de la trahison peut-être, viens et je te referai! Quitte cette barque de l'ambition, des affections trop humaines, des désirs terrestres ou charnels. Laisse là ces filets inutiles, abandonne-les aux mondains, viens à ma suite. Viens suivre le chemin de l'Evangile, du devoir chrétien, de la vertu! »

Heureux qui écoute cette voix avec la docilité des apôtres! Heureux qui rompt généreusement aussitôt avec toutes les attaches qui l'éloignaient du Sauveur, et court, avec la simplicité d'un enfant, se mettre sous sa conduite!

Depuis longtemps peut-être Jésus nous appelle à le suivre dans la vie religieuse, ou, sûrement, dans une vie plus chrétienne; et nous détournons la tête, nous nous obstinons à demeurer dans la barque de la vanité, du plaisir, des sens. En vain sa voix retentit, nous ne voulons pas l'entendre; les flots qui nous ballottent étouffent le son de cette voix si pressante et si tendre.

Si les apôtres avaient hésité, discuté l'appel de Jésus, s'ils avaient différé, sans doute le Sauveur

¹ Marc, I, 16; Math., IV, 18.

² Math., IV, 18-22; Marc, I, 16-20; Luc, IV, 31.

se fût adressé à d'autres, et quelle grâce ils auraient perdue, de quelle gloire ils se fussent privés ! Si nous avions nous-mêmes toujours correspondu fidèlement à l'appel de Jésus, à ses grâces, à quel degré de sainteté ne serions-nous point parvenus ? La fidélité à correspondre à la grâce divine fait les saints ; les damnés ne le sont que pour avoir fermé l'oreille aux appels divins. Prenons garde pour nous-mêmes et rappelons-nous souvent la parole de saint Augustin : *Time Jesum prætereuntem et non redeuntem*. Craignons de laisser passer Jésus, peut-être ne reviendrait-il pas.

Demandons aux quatre apôtres du lac un peu de leur foi et de leur générosité, et, selon la recommandation que nous en fait l'Esprit-Saint : « Aujourd'hui si nous entendons la voix du Seigneur, n'endurcissons pas nos cœurs. » Quittons cette barque qui met notre salut en péril ; laissons là ces intrigues, ces aspirations, ces projets, ces passions qui sont pour notre âme des filets d'enfer. Remettons-nous avec bonne volonté à suivre Jésus que nous n'aurions jamais dû quitter. S'il ne nous dit pas : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes, » il adressera suavement à notre âme cette parole si douce à entendre : « Viens, je te ferai pécheuse de vertus, de joies pures, de bonheur, pécheuse du ciel. »

Une dernière pensée à retenir de cet appel de Jésus, c'est que, à l'encontre du monde, le Sauveur tient ses promesses à l'égard de ceux qui le suivent. Le monde, lui, promet beaucoup, il présente à l'appui de ses sollicitations les plus séduisants mirages. Comment réalise-t-il promesses et mirages ? Demandez-le à ses victimes aussi nombreuses que désenchantées ; demandez-le à votre personnelle expérience.

Ce que le Sauveur réserve à ses disciples fidèles et repentants, lisez-le dans votre propre cœur. Qui donc n'a éprouvé, au moins une fois dans sa vie, ne fût-ce qu'un jour, le bonheur d'un retour à la pureté et au devoir, les douceurs d'un repentir agréé et d'une conscience pardonnée, la joie de la vertu redevenue l'hôte de notre cœur et la compagne de nos pensées ?

En nous appelant à sa suite, Jésus ne nous promet ni honneurs, ni richesses, ni plaisirs troublants. Mais qui nous dira ce que son cœur réserve à ses amis, les douceurs que sa main dispense à ceux qui s'attachent à ses pas ! Il en fait non plus des serviteurs, mais des amis : *Jam non dicam vos servos, vos vero dixi amicos*.

Écoutez l'auteur de l'*Imitation* : « Jésus présent, tout est bon et rien ne semble difficile ; mais Jésus absent, tout devient pénible. Si Jésus ne parle pas au dedans, toute consolation est chétive ; mais si Jésus dit seulement une parole, c'est une puissante consolation. Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas aussitôt du lieu où elle pleurait, lorsque Marthe lui dit : « Le Maître est là et il t'appelle ¹. » Heureux instant où Jésus appelle des

larmes à la joie de l'esprit ! Que vous êtes insensible et aride sans Jésus ! Que peut vous donner le monde sans Jésus ? Être sans Jésus, c'est un dur enfer ; être avec Jésus, c'est un doux paradis. Si Jésus est avec vous, nul ennemi ne pourra vous nuire. Qui trouve Jésus trouve un précieux trésor ou plutôt un bien incomparable. Qui perd Jésus perd infiniment plus que s'il perdait le monde entier. Vivre sans Jésus c'est l'extrême indigence ; posséder Jésus c'est la souveraine richesse... Vous aurez bientôt éloigné Jésus et perdu sa grâce si vous voulez vous répandre au dehors ; et si vous l'éloignez et le perdez, à qui recourir et quel ami chercher ? ¹ »

SANCTIFIEZ LE DIMANCHE

Un cultivateur se moquait de son voisin, parce que celui-ci ne voulait pas, comme lui, passer de temps en temps le dimanche à travailler aux champs, mais avait toujours soin de sanctifier le jour du Seigneur en assistant aux offices de la paroisse.

— Suppose, lui dit le voisin, suppose que j'aie sept louis en poche et que, rencontrant un homme sur le chemin, je lui en donne six. Que dirais-tu de cela ?

— Je te trouverais bien généreux, et je dirais que l'homme qui t'aurait rencontré en si bonne disposition te devrait une fameuse reconnaissance.

— Eh bien, si, au lieu de m'en savoir gré, il me volait le dernier louis que je me serais réservé, qu'est-ce que tu dirais alors ?

— Le misérable ! Il faudrait le pendre ! Ça ne serait pas trop.

— Ami, c'est pourtant là ton histoire. Dieu t'a accordé six jours pour travailler et gagner ton pain : il ne s'est réservé que le septième, et il nous a recommandé de le sanctifier ; et toi, au lieu d'être reconnaissant de ses dons et de respecter sa volonté, tu lui voles le septième jour. Qu'est-ce que tu en penses ?

POURQUOI IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU

Un curé passait dans la rue ; une petite fille lui demande une image :

— Bien volontiers, mon enfant, lui répondit le curé, mais il faut la gagner. Voyons si vous savez bien votre catéchisme. Combien y a-t-il de Dieu ?

— Mais, monsieur, il n'y a qu'un seul Dieu !

— En êtes-vous bien sûre, mon enfant ?

— Certainement, monsieur le curé. Le bon Dieu est partout ; s'il y en avait plus d'un, où mettrait-on le second ?

¹ *Imit.*, II, 8.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 27 junii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET GOURTOT.

¹ Jean, XXI, 18.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XVII. Pour la fête de sainte Anne : *Deux sortes de stérilité*, 497.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XXIX. Depuis la fuite en Egypte jusqu'au baptême de N.-S., 501.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXV. Pour le 8^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, xvi, 2 et 9 (d'après saint Chrysostome), 503.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XVII. La confession, 508.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Conditions requises de la part du ministre pour l'administration des sacrements, 509.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XVII

POUR LA FÊTE DE SAINTE ANNE

Deux sortes de stérilité

Qui habitare facit sterilem in domo matrem filiorum lætantes.

De celle qui se cachait stérile au fond de sa demeure, Dieu a fait une mère joyeuse de ses enfants.

Qu'elle est touchante l'histoire de sainte Anne ! C'est bien cette femme dont parle le roi David qui se cachait, honteuse de sa stérilité, au plus profond de sa maison, y ensevelissant ses peines amères et son inconsolable chagrin, pleurant seule, non point comme Rachel les enfants qu'elle n'avait plus, mais ceux qu'elle n'avait pas !

Cette histoire de la mère de la sainte Vierge, je voudrais vous la retracer pour vous montrer comment Marie fut l'enfant de la prière : c'est la prière, en effet, désolée, constante, obstinée, qui fit cesser la stérilité d'Anne. Mais si triste que soit la stérilité physique qui prive d'enfants, cependant il en est une autre plus lamentable : c'est celle des mères qui ont des enfants et qui sont plus à plaindre que si elles n'en avaient point, parce qu'elles n'ont pas su les élever. Elles ressemblent à ces arbres qui portent des fruits, mais véreux et secs. Leurs fils ne sont pas chrétiens, leurs filles ne suivent point les traces glorieuses et sacrifiées de Jésus-Christ ; les uns et les autres, sans foi pratique, sans horizons élevés, n'ayant pour objectif que la jouissance qui passe, que la richesse d'un jour, se déclarent les ennemis de la croix de Jésus-Christ et à leur tour

élèvent des enfants qui ne seront pas moins nuls, pas moins païens, sans élan pour le bien, sans cette flamme de charité et de dévouement qui rend heureuses les familles, vivantes et durables les sociétés. Pauvres mères ! elles regardent leur vie et la trouvent vide d'œuvres vivaces, et d'une stérilité morale déplorable. Elles n'ont pas suivi les exemples de sainte Anne, l'admirable éducatrice de sa fille.

Dieu a voulu toutefois, pour ne décourager personne, que parfois les stériles soient aussi les plus fécondes. Si la maternité naturelle vous est refusée, c'est que Dieu vous en réservait une plus haute, une plus sublime, la maternité spirituelle, qui ne compte plus le nombre de ses enfants. Toute âme qui souffre devient alors votre fille, et vous, vous devenez cette mère joyeuse de ses innombrables enfants, *matrem filiorum lætantes.*

I

Anne et Joachim étaient l'un et l'autre de la tribu de Juda et de la famille de David. Ils étaient mariés depuis vingt ans sans qu'Anne eût obtenu les honneurs et la grâce de la maternité. Or c'était de cette famille privilégiée que devait naître le Messie. Delà pour les deux époux un chagrin plus cuisant, mais aussi des prières plus ardentes.

1. L'un et l'autre étaient enveloppés dans la défaveur qui alors atteignait les mariages sans enfants ; car l'espérance de donner le jour au Sauveur promis, et même toute espérance de se survivre était en quelque sorte enlevée et coupée dans sa fleur. Les humiliations non plus ne leur manquaient pas. Ils étaient bons, pieux, justes, d'une vertu parfaite, mais ils n'avaient pas la considération publique. L'enfant c'est l'aurore d'un beau jour, l'annonce d'un avenir qu'on se plaît à se figurer brillant et que l'on forme de tous ses rêves, de tout son amour, de toutes les bénédictions. Pour eux, puisqu'il n'y avait pas d'aurore il n'y aurait pas de beau jour, et aux yeux de leurs compatriotes ils étaient déjà comme descendus dans le passé.

Cependant, s'ils étaient affligés, ils se préservaient du désespoir et continuaient la prière des œuvres, je veux dire l'aumône. Sans être riches, ils jouissaient d'un honnête héritage transmis par les aïeux ; et de leurs revenus qui consistaient surtout dans les produits de leurs troupeaux, ils faisaient trois parts : l'une pour les pauvres, une autre pour le temple, la dernière, qui n'était jamais la plus considérable, pour l'entretien de la maison.

Un jour qu'au temple, malgré ses largesses, il avait été l'objet d'une humiliation cuisante parce qu'il n'avait pas donné d'enfant à Juda, Joachim s'enfuit sur les montagnes du Carmel avec ses pasteurs et ses troupeaux. Il passa ainsi cinq mois dans une profonde tristesse pendant qu'Anne, qui aimait tendrement son époux, pleurait loin de lui, ignorant même le lieu de sa retraite.

Après une fervente prière, elle quitta ses vêtements de deuil, revêtit sa robe nuptiale, descendit

dans son jardin, et s'assit sous un laurier, continuant à élever son cœur vers le ciel, et à exprimer avec une insistance inlassable ses vœux intimes de maternité. Elle leva soudain les yeux et aperçut au milieu de l'arbre un joyeux nid de passereaux.

Ce spectacle d'un nid chantant et rempli d'oiseaux redoubla sa tristesse : « A qui me comparer, Seigneur ? dit-elle. Je ne puis me comparer aux oiseaux du ciel, car les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô mon Dieu ! » Et tout dans la nature, les fleuves et la mer avec leurs poissons, les plaines avec leurs plantes fertiles, tout lui semblait plein de reproches. « De qui suis-je donc née, s'écriait-elle encore, pour être ainsi la malédiction d'Israël ? On me repousse, on me dédaigne, on m'éloigne même du temple ! »

Ce cri pénétrant de son immense douleur toucha enfin le cœur de Dieu, qui ne l'éprouvait ainsi que pour lui accorder la plus merveilleuse des grâces qu'une femme ait jamais obtenue. Un ange lui apparut et lui dit : « Ne crains point ; il est arrêté dans les décrets de Dieu que tu auras un enfant, et cet enfant de ton sein sera l'objet de l'admiration de tous les siècles et de tous les temps. »

En écoutant un messager semblable, Sara autrefois s'était mise à rire. Anne, animée d'une plus grande foi, et comprenant aussitôt les responsabilités nouvelles qui l'attendaient, se prit à trembler, et continua ses prières, seule dans son humble chambre, sans que sa servante eût même daigné pénétrer auprès d'elle pour lui servir de compagne et de gardienne. Pauvre femme ! elle était méprisée jusque dans sa maison, par ceux qu'elle payait cependant pour la servir. — « Si Dieu vous a rendue stérile et a éloigné votre époux, lui disait avec méchanceté cette servante acariâtre, que puis-je y faire ? »

C'était pour elle une cruelle, mais dernière épreuve. Car en même temps un autre ange se montrait à Joachim et lui disait : « Il naîtra une fille de ton sang ; elle demeurera dans le temple, et le Saint-Esprit descendra en elle et son bonheur sera plus grand que le bonheur des autres femmes. Son enfant sera béni, elle-même sera bénie et appelée la mère de l'éternelle bénédiction. Va, retourne auprès de ton épouse et ensemble rendez grâces à Dieu. »

Il se hâta vers Jérusalem. Anne de son côté sort au devant de lui, mue par une inspiration divine, et si l'on en croit une ancienne tradition, ils se rencontrèrent auprès de la Porte Dorée où ils se saluèrent avec une joie, une tendresse pure que la terre n'avait jamais vu aussi sainte, aussi heureuse.

Vous pouvez comprendre, mères chrétiennes, quel fut le bonheur d'Anne quand elle sentit son enfant qui vivait dans son sein, quelle reconnaissance, quels remerciements, quelle vie intime avec cette frêle créature que Dieu lui avait envoyée pour la récompenser de sa prière, de sa vertu, de sa persévérance, et combien de fois elle

l'offrit dans son cœur à Dieu qui la lui avait donnée ! Qui dira les charmes de ses entretiens avec cette enfant prédestinée qui la comprenait, qui l'aimait déjà et qui le lui disait dans ce langage muet et sublime, intelligible aux seules mères, alors que leur âme et celle de leur enfant sont tellement unies qu'elles ne forment en quelque sorte qu'une seule âme !

Anne enfanta sans douleur celle qui avait été conçue sans tache et la nourrit de son lait. Elle l'avait désirée vivement, obtenue à force de prière. Aussi désormais son âme se fond-elle en action de grâces. Quelle joie pour elle de la présenter au temple, suivant les prescriptions de la loi ! Cette fois, elle y fut reçue en triomphe, et de ses lèvres s'échappa un cantique admirable qui rappelle celui d'Anne, la mère de Samuel, une autre stérile dont les supplications furent enfin entendues : « Je chanterai, s'écria-t-elle, les louanges du Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée et qu'il m'a ôté l'opprobre dont me couvraient mes ennemis ! Le Seigneur a mis en moi le fruit abondant de sa justice ! »

Nous savons que Marie fut aussi le fruit abondant de la bonté, de la puissance, de la miséricorde et de la pureté immaculée. Nos aïeux de la fin du moyen âge aimaient à reproduire dans leurs vitraux la scène délicieuse de la Porte Dorée où se rencontrent Anne et Joachim. De leurs lèvres sortent les racines d'un lis qui s'épanouit, éblouissant de blancheur, et au-dessus de sa corolle on voit émerger le visage céleste de Marie. Le dogme de l'Immaculée Conception n'est donc pas nouveau, et il est impossible de l'exprimer d'une manière plus saisissante et plus pieuse.

2. Mais ce n'est pas pour vous seules, mères chrétiennes, que Dieu vous donne des enfants, et sainte Anne ici vous en apporte une preuve frappante. A peine eut-elle joui quelques années de sa fille que Dieu la lui ôta, afin de jouir lui-même de celle qu'il avait créée pour sa propre gloire et pour la résurrection du genre humain. Elle est âgée de trois ans à peine et voilà qu'elle échange la demeure paternelle contre le temple de Dieu. Qu'il en dut coûter à la pieuse mère pour se résigner à cette séparation ! Quand un de vos enfants doit pour quelque temps s'éloigner de vous, la tristesse du départ est poignante, vous l'embrassez en pleurant, vous lui adressez les douces et supérieures recommandations qui lui serviront de guide et de protection lorsqu'il sera seul, loin de vous, sans appui, exposé à mille dangers, et quand il n'est plus là, vos pleurs redoublent avec le souvenir de son affection pour vous, de ses qualités qui vous rendaient heureuse et fière ; la vie vous paraît insupportable sans lui. Et de fait, comme elle vous pèse souvent ! Comme vous avez le cœur gros en pensant à lui ! Et vous pensez toujours à lui !

Quel dut être le chagrin de sainte Anne ! Elle avait vécu trois ans avec sa fille, trois années de paradis ! Dès le premier instant, Marie, douée de toute raison et de tout amour, avait exprimé à sa

mère sa douce et profonde affection. Quel bonheur pour Anne de la tenir sur ses genoux, de la presser sur son cœur, de lui parler de Dieu, dont elle lui faisait épeler le nom adorable dans les saintes Lettres ! Les anges n'avaient pas d'entretiens plus élevés, plus aimants, plus célestes. Ils ne comprenaient pas mieux l'infinie beauté de Dieu ni ses miséricordieux desseins sur le monde. Et cette enfant qui était le charme incomparable de ses jours, son bonheur accompli, le soleil de son existence ici-bas, le rêve et le désir de quarante ans, plus parfaite que tout désir et que tout rêve, elle serait réduite à vivre sans elle, à ne plus la voir jamais que de loin en loin, comme à la dérobée !

Cependant elle fit vaillamment son sacrifice, puisque Dieu le voulait. Elle-même conduisit sa fille au temple, dans la retraite et la solitude où Dieu l'attendait pour présider lui-même à l'éducation de cette enfant qu'il avait choisie pour devenir sa mère.

Encore ce premier départ n'était qu'un prélude. Quelque temps après, Joachim tomba malade et demanda sa fille. Marie accourut pour lui fermer les yeux. Anne resta seule jusqu'au jour prochain où Dieu la rappela de ce monde. Marie vint encore à son chevet, toujours empressée aux devoirs de charité, alors surtout qu'il s'agissait des siens. Joachim, en mourant, avait, par une faveur divine, entrevu les glorieuses destinées de sa fille. Anne aussi, plus près d'elle et de son cœur, dut connaître quelque chose de l'avenir de cette jeune fille que les anges appelaient déjà leur reine en attendant que les hommes la saluassent à l'envi du tendre nom de mère. Une dernière fois elle la bénit, puis elle s'endormit dans le Seigneur, résignée à la volonté divine, malgré la douleur de laisser une telle fille et de la laisser orpheline.

Ainsi donc, dans cette vie de sainte Anne qui, à première vue, paraît calme, heureuse, nous trouvons, en y regardant bien, des souffrances et des sacrifices terribles. C'est d'abord la longue stérilité, l'opprobre qui l'environne, la désolation intime. Puis, après d'intenses et courtes allégresses, la séparation temporaire, l'éloignement, la privation de voir la plus aimable des filles. Enfin la séparation définitive, avec la perspective des angoisses qui attendent cette enfant uniquement douée, mais qui marchera seule dans la vie.

Vous vous plaignez souvent des peines qui traversent votre existence : priez alors en toute confiance sainte Anne votre bonne patronne, elle vous comprendra, car elle a vécu, elle a souffert et, même au ciel, elle s'en souvient. Ah ! les séparations ! la vie des mères surtout en est faite, et Dieu seul sait, avec sainte Anne qui les a durement éprouvées, combien elles sont douloureuses !

II

Sainte Anne pleura amèrement parce que Dieu ne lui envoyait point d'enfant. Que de mères aujourd'hui sont réduites à pleurer sur les enfants que, d'ailleurs, elles avaient vivement souhaités !

Elles regardent leur vie et s'en épouvantent. Cette vie est stérile, stérile aussi en œuvres celle de leurs fils qui ne connaissent plus Dieu, de leurs filles qui renient la doctrine évangélique du sacrifice, ce qui est renier en quelque sorte leur baptême.

Pourquoi cette stérilité morale qui vous afflige ou qui vous affligera ? N'en êtes-vous pas les causes aveugles mais réelles ? Si vous ne récoltez rien sur ces arbres maudits, n'est-ce point parce que la sève qui y circule est épuisée ou mauvaise ? Avez-vous bien semé, bien planté dans ces âmes que Dieu vous avait confiées afin que vous les éleviez pour lui ? Je crains que vous n'ayez pas eu la pleine intelligence de vos devoirs.

1. Dieu a donné à la mère une puissance absolue sur son enfant ; pendant de longues années il vous faut user de cette puissance. Depuis l'heure bénie où vous pouvez vous écrier comme Eve : « Grâce à Dieu je possède un homme dans mon sein, *hominem possedi per Deum*, » vous n'êtes plus seule, mais vous êtes deux personnes, deux âmes unies étroitement, si étroitement que l'union atteint presque l'unité ; mais l'une de ces personnes, l'une de ces âmes règne absolument sur l'autre : c'est vous. Vous pouvez en quelque sorte façonner votre enfant, corps et âme, à votre gré. Vos pensées deviennent le germe de ses pensées : veillez à ce qu'elles soient bonnes, pures, élevées. Vos sentiments deviennent la semence des siens : si vous êtes pieuses, résignées, généreuses, les sentiments que vous déposez en lui renfermeront des principes de piété, de générosité, de courage. Dieu a appelé Jean-Baptiste et l'a sanctifié dès le sein de sa mère, et s'il est devenu le grand Précurseur que nous admirons pour son caractère et sa sainteté, c'est qu'il avait pour mère Elisabeth qui, depuis six mois retirée dans sa solitude, remerciait Dieu, comme sainte Anne, d'avoir enlevé l'opprobre qui pesait sur elle, et qui déjà conversait avec son enfant, le connaissait, lui inspirait sa foi et ses vertus, bien qu'il ne fût pas né encore. Aussi quand retentit la douce voix, l'aimable salutation de Marie, l'heureuse mère s'écrie-t-elle : « Mon enfant a tressailli en moi ! » Avez-vous songé parfois que Dieu vous a ménagé ce temps de l'attente comme l'époque d'une précieuse retraite dans la solitude, à l'exemple d'Elisabeth, afin que vous rendiez grâce à Dieu, que vous méditiez sur vos nouvelles responsabilités, et que vous évitiez non seulement ce qui peut nuire au corps de votre enfant, mais tout ce qui pourrait marquer son âme d'empreintes funestes et la dénaturer ? Cela cependant, c'est le devoir élémentaire.

Il y a là des mystères que nous ne pouvons comprendre, mais ce que nous savons, c'est qu'il existe de puissantes affinités entre vous et cette âme que vous avez appelée à la vie, c'est que toute imprudence physique ou morale peut avoir de graves, de fatales, d'éternelles conséquences.

Que ce temps soit pour vous un temps de prière et de recueillement. Figurez-vous sainte Anne

lorsqu'elle portait la sainte Vierge. Quelle félicité pour elle, mais aussi quelle frayeur de ne point accomplir tous ses devoirs, de n'être point à la hauteur de sa tâche ! Alors, sur la terre, il n'y avait qu'un seul objet de l'admiration des anges, de l'admiration de Dieu même : c'était sainte Anne, le cœur plein de reconnaissance et d'adoration, qui s'unissait à Dieu et à l'enfant immaculée qu'elle portait dans son sein.

2. Toute maternité cause de la joie au ciel, car cet enfant que vous attendez, que vous mettez au monde, c'est un citoyen pour le ciel, si vous travaillez à l'y conduire. Mais ici, je reconnais sans peine que votre tâche est plus difficile que celle de sainte Anne. Marie en effet naquit pure, sans l'ombre du péché, sans nulle souillure originelle, belle comme Eve sortant des mains de Dieu, l'âme ornée de justice, de bonté, de toutes les vertus, et avec l'heureuse impossibilité de déchoir. Il n'en va pas ainsi de vos enfants. Vous leur transmettez, en leur communiquant la nature humaine viciée, le vieil héritage du péché d'Adam, augmenté de mille autres héritages partiels de vices, de mauvaises habitudes, de corruptions de tout genre. Vous le savez, pour l'avoir bien des fois observé vous-mêmes. Un jour vous surprenez en votre fils une manie, un penchant prononcé vers l'avarice, vers l'orgueil ou quelque autre de ces péchés qui ravagent une vie, et vous vous demandez : « De qui tient-il ce penchant, cette inclination perverse ? Ce n'est ni de mon mari ni de moi, car grâce à Dieu nous ne sommes ni avares ni orgueilleux. » Puis vous réfléchissez et vous vous souvenez que tel ascendant était possédé de ce vice, et que votre enfant ressemble même physiquement à cet aïeul qui lui a transmis l'héritage funeste de ses fautes. Nos enfants ne sont donc qu'un composé savant, qu'une sorte de tissu des vertus et des vices des aïeux. De là pour vous la nécessité de fortifier les unes et de combattre les autres.

Cette étude même des membres de la famille vous sera extrêmement utile pour démêler en eux le mal subtil qui se cache : il vous sera ainsi plus facile de le connaître et par conséquent d'y remédier.

De là vient la nécessité pour vous-mêmes de vous surveiller et de grandir en vertus, car vous transmettez le mal à vos enfants non seulement par la naissance qui fait d'eux, pour ainsi parler, un abrégé historique de tous ceux qui les ont précédés, mais par l'exemple. Notre nature est portée au mal, mais elle demeure guérissable, malléable, et vos paroles, vos leçons pratiques leur servent aussi d'enseignements qui les entraînent au bien. Il n'y a pas deux méthodes d'enseignement ou d'éducation, mais une seule. Elle consiste à faire déjà, puis à dire à l'enfant qui vous regarde : « Tu as bien vu, fais comme moi ! » C'est pourquoi l'exemple des mères est si puissant dans les jeunes années. L'âme et le corps de leurs enfants leur appartiennent, elles n'ont qu'à commander, après avoir « fait. » Alors l'enfant joindra chaque matin et chaque soir ses mains pour prier, il sera

obéissant, laborieux, honnête. Vous aurez préparé en lui un avenir de vertus et non un avenir de vices ; vous aurez perfectionné sa nature qu'il transmettra ainsi meilleure, grâce à vous, à ceux à qui il communiquera le flambeau de la vie. C'a été le grand travail de l'Eglise d'améliorer les sociétés, par les mères ; et quand on se reporte aux temps barbares de Clovis ou de Charlemagne, alors que l'Eglise baptisait ces âmes indomptées et sauvages qui ne connaissaient d'autre droit que la force, on demeure stupéfait des résultats accomplis, de ces nations féroces soudain régénérées, de ces caractères de sang devenus des héros de sacrifice, de ces loups changés en agneaux. C'est l'œuvre des Clotilde ou des Radegonde. Ah ! celles-là, leur vie n'a pas été stérile.

C'est donc dans les premières années surtout qu'il faut multiplier votre action chrétienne sur vos enfants. En les sanctifiant, vous vous sanctifiez vous-mêmes. Comment une mère ne deviendrait-elle pas sainte quand elle regarde son enfant, qu'elle lui parle, lui apprend peu à peu à épeler le devoir dans le livre de la vie, l'élève jusqu'à elle, pour lui faire voir Dieu avec elle ? Rien ne saurait jamais remplacer cette première éducation. Si elle est faussée, croyez qu'elle sera difficile à réparer. Alors, que de temps perdu, pour n'aboutir qu'au fonctionnement imparfait d'un instrument qui pêche dans les principes mêmes de sa construction !

3. Que personne toutefois ne s'avise de penser qu'il est des chutes irrémédiables, des natures fatalement vouées au mal, à la mort, ou des vies nécessairement stériles. Mères qui voyez avec joie grandir vos enfants, vous êtes heureuses s'ils demeurent bons, et vous avez toujours les moyens de les rendre bons. Mais vous à qui Dieu a refusé la grâce et la charge de la maternité, votre vie ne sera point stérile si vous utilisez les loisirs de votre existence à éclairer des clartés chrétiennes les âmes qui vous entourent. J'ai vu des vierges qui ont voulu rester vierges afin que leur maternité fût plus féconde. Elles ont adopté les enfants des autres, et jamais elles ne paraissent sans être entourées d'un petit bataillon de ces enfants qui les écoutent, qui leur obéissent, qui les aiment comme d'autres mères. Elles sont en effet leurs mères, les mères de ces âmes qu'elles élèvent dans l'amour de Dieu. Dieu qui donne leur pâture « aux petits des oiseaux » ne pouvait oublier les petits enfants. De quoi vivent-ils, ceux-ci ? De pain sans doute, d'affections aussi, et d'amour de Dieu. A combien de pauvres manque, parce que les riches n'ont pas compris leur devoir, le capital sacré du superflu des opulents, qui leur appartient ? L'Eglise rappelle cependant sans cesse que ce superflu doit être consacré à donner le nécessaire aux indigents. Mais l'Eglise n'est pas écoutée de notre siècle orgueilleux et jouisseur, qui ne croit guère qu'aux écus. C'est pourquoi il y a tant de pauvres parmi nous.

Or il est un autre capital que Dieu a réservé à tous les enfants, un capital d'inépuisable et sainte

affection. Celui-ci manque aussi bien souvent. Combien il y a de berceaux que n'illumine aucun sourire, sur lesquels ne se penche jamais un visage maternel, un front ami ! C'est à eux que Dieu a envoyé ses religieuses ou ces femmes dévouées privées des joies de la maternité, qui leur apportent surabondamment ce capital précieux que les injustices sociales ou les malheurs privés leur avaient refusé. Honorez-les. Loin d'être stériles elles sont les meilleures des mères, les plus éclairées, celles qui ont le plus d'enfants.

Je voudrais voir dans toutes vos maisons, pour vous inspirer, l'image de sainte Anne apprenant à lire à la sainte Vierge. Vous comprendriez mieux le bienfait, la nécessité de l'éducation donnée par les mères. La France s'en va parce que ces mères chrétiennes, parce que l'éducation manquent. Et cependant c'est dans notre France qu'ont été amenées les reliques précieuses de sainte Anne, c'est notre pays qu'elle semble avoir particulièrement adopté, elle est surtout la patronne de la femme française. N'est-ce pas un honneur qui vous oblige à lui ressembler ?

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXIX

DEPUIS LA FUITE EN ÉGYPTE JUSQU'AU BAPTÊME
DE NOTRE-SEIGNEUR

Plan

1. La fuite en Egypte. Jésus consolateur des justes persécutés ; saint Joseph modèle d'obéissance.
2. Massacre des saints Innocents.
3. Mort d'Hérode et retour à Nazareth.
4. Voyage à Jérusalem pour la Pâque.
5. Jésus perdu et retrouvé. Les leçons à tirer de cet événement.
6. Vie de Jésus à Nazareth. Il nous prêche la soumission aux parents ;
7. L'obéissance à Dieu ;
8. La dignité du travail manuel.
9. Mort de saint Joseph. Saint Joseph patron de la bonne mort.

1. — Après la présentation de Jésus au temple, un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte. N'en revenez point jusqu'à ce que je vous avertisse, car Hérode va chercher l'enfant pour le faire périr. » Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, se retira en Egypte et y demeura jusqu'à la mort d'Hérode.

Voilà donc Jésus en butte aux persécutions dès sa naissance. Le voilà obligé de se cacher, de fuir comme un malfaiteur qu'on chasse honteusement de sa patrie. Et cependant il avait mille moyens d'enchaîner la malice de ses ennemis. Notre raison reste confondue !... Ah ! Jésus voulait, par son

exemple, fortifier, encourager, consoler ses ministres, ses fidèles serviteurs, à qui le monde a toujours fait et fera toujours la guerre... « Ceux qui veulent vivre chrétiennement, » dit l'apôtre saint Paul, « auront sans cesse à souffrir persécution. »

Il voulait aussi nous donner, dans la conduite de son père nourricier, un exemple de l'obéissance la plus parfaite. Saint Joseph, averti de partir, ne raisonne point, ne fait point d'objections : il obéit simplement. Averti de partir pendant la nuit, il n'attend pas que le jour commence à paraître : il obéit sans retard. Il obéit avec générosité : il s'en va sans préparatifs et sans provisions. Quel beau modèle à imiter !

2. — Cependant Hérode attendait toujours le retour des Mages. Voyant qu'ils n'arrivaient pas et qu'ils l'avaient évité, il entra dans une violente colère. C'était, comme nous l'avons déjà dit, un très méchant roi. Il avait fait tuer sa femme, trois de ses propres fils, et il avait essayé de se tuer lui-même. Sachant que le jour de sa mort serait un jour de joie pour les Juifs, ordre était donné d'égorger ce jour-là les principaux pères de famille, afin qu'à ses funérailles on pleurât malgré soi. Ce monstre cruel se rappelle donc ce que les prêtres lui ont dit de la naissance d'un nouveau roi à Bethléem. Pour ne pas le manquer, il envoie ses soldats à Bethléem et dans les environs massacrer tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous. Barbarie épouvantable ! Atrocité sans exemple ! Quels cris déchirants, quels gémissements plaintifs se firent entendre de toutes parts ! Représentez-vous les bourreaux qui arrachent impitoyablement les enfants des bras de leurs mères et qui les égorgent sous leurs yeux. Voyez ces mères éplorées qui s'attachent avec désespoir à leurs enfants et qui voudraient mourir à leur place... Mères infortunées ! ne soupçonnant pas la gloire qui attendait leurs enfants, comme elles les ont pleurés, dans l'excès de leur douleur ! Pour nous, chrétiens, assurés de leur triomphe, nous les proclamons bienheureux, nous les exaltons, nous les invoquons comme les premiers martyrs du Christ, et dans l'excès de notre joie, nous leur consacrons un jour de fête. C'est la *fête des saints Innocents* que l'Eglise célèbre, vous le savez, le troisième jour après Noël.

3. — Mais revenons à Hérode. Ce roi sanguinaire ne tarda pas de porter la peine de son crime. Il fut attaqué d'une maladie hideuse ; son corps tombait en pourriture et exhalait une odeur infecte ; de continuelles et violentes convulsions agitaient tous ses membres ; et la mort vint bientôt le précipiter du trône pour la conservation duquel il s'était souillé de tant de carnage.

Aussitôt après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur avertit Joseph de retourner en Judée. Joseph obéit, et prenant l'enfant et sa mère, il quitta l'Egypte et revint habiter son humble maison de Nazareth.

4. — Fidèles observateurs de la Loi, Marie et Joseph allaient chaque année à Jérusalem pour y

célébrer la fête de Pâque ; et lorsque l'enfant Jésus eut douze ans, ils l'emmenèrent avec eux. Quand les jours de la solennité furent passés, ils s'en retournèrent ; mais Jésus demeura à Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il se trouvait avec leurs parents ou avec les enfants de son âge, dans la troupe des voyageurs — car les gens d'un même endroit se réunissent pour faire route ensemble, — ils ne le cherchèrent qu'à la fin du jour. Mais ne l'ayant point rencontré, ils reprirent, pleins d'inquiétude et de douleur, le chemin de Jérusalem. Ce ne fut qu'après trois jours de pénibles recherches qu'ils eurent la joie de le retrouver dans les vestibules du temple. Assis parmi les Juifs qui écoutaient les docteurs expliquant la Loi, il écoutait lui-même et les interrogeait ; et tout le monde était étonné de sa sagesse et de ses réponses. Marie et Joseph partagèrent l'admiration générale.

5. — Mais pourquoi Jésus causa-t-il à ses parents cette douleur de le croire perdu ? Pour les rendre l'un et l'autre les modèles des âmes éprouvées par des désolations intérieures. Il arrive souvent que Jésus se cache aux âmes les plus ferventes, afin d'éprouver leur fidélité. Elles sont alors privées de toute consolation ; il leur semble qu'elles ne font rien de bien, qu'elles ne jouissent plus de l'amitié de Dieu... Mais elles ne doivent pas se décourager. Le Seigneur veut qu'on le serve pour lui-même et non pour le plaisir et les consolations qu'on trouve à son service. Qu'elles continuent donc, comme Marie et Joseph, à chercher leur divin Maître en accomplissant fidèlement tous leurs devoirs, et elles retrouveront bientôt le calme et le bonheur.

Jésus parut au milieu des docteurs pour montrer, dès son enfance, quelque chose de la sagesse divine qui était en lui, et aussi pour servir de modèle à tous les chrétiens. Il connaissait toutes choses, il avait une science infinie, et cependant il écoutait les docteurs et les interrogeait, comme s'il eût encore besoin de s'instruire. A son exemple, nous devons être heureux de connaître de plus en plus notre sainte religion, nous devons être avides de la parole de Dieu et l'écouter toujours avec respect et docilité.

Au sortir du temple, Marie se plaignit à Jésus, avec une tendresse respectueuse, de son absence et de l'inquiétude qu'il leur avait causée. « Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi agissez-vous ainsi avec nous ? Votre père et moi, pleins de tristesse, nous vous avons cherché partout. » — « Pourquoi me cherchiez-vous ? leur répondit Jésus. Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? » Marie et Joseph ne comprirent pas d'abord cette réponse, mais ils la comprirent plus tard. Jésus voulait nous apprendre à tous, à vous et à moi, que lorsqu'il s'agit du service de Dieu, aucun motif ne doit nous arrêter et nous empêcher de remplir notre devoir : la volonté de Dieu avant tout.

Et Jésus partit avec ses parents pour retourner à Nazareth.

6. — Ce fut à Nazareth, dans une humble maison de charpentier, que Jésus-Christ passa les trente premières années de sa vie. Mais que fit-il pendant tout ce temps ? Ce qu'il fit ? Ecoutez l'Evangile : « Il était soumis à Marie et à Joseph. » Voilà toute l'histoire de la jeunesse de Jésus-Christ !

Il leur était soumis. Qui donc était soumis ? Jésus, le Fils de Dieu fait homme ; Jésus, le Créateur du ciel et de la terre ; Jésus, le Sauveur du monde ; Jésus, le souverain Juge des vivants et des morts ; Jésus, qui a des millions d'anges pour exécuter ses volontés. Et il était soumis à qui ? A Marie et à Joseph, à deux de ses créatures qui n'existaient que parce qu'il les avait faites. Et il leur a été soumis jusqu'à l'âge de trente ans ! Quelle leçon pour les enfants ! Vous aussi, enfants chrétiens, vous avez un père et une mère. Que toute l'histoire de votre jeunesse soit ce seul mot : « Il leur était soumis. » C'est le commandement formel du Seigneur. « Honore, a-t-il dit, honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps et que tu sois heureux sur la terre. » Dieu comble de bénédictions même ici-bas l'enfant qui honore son père et sa mère, et il maudit celui qui les chagrine, qui les méprise, qui les délaisse, qui les oublie.

7. — *Il leur était soumis.* Quelle leçon pour nous tous, chrétiens ! En effet, nous n'avons qu'une seule chose à faire dans ce monde : c'est d'obéir à Dieu. L'obéissance est la vertu la plus agréable au Seigneur et vaut mieux que tous les sacrifices, parce qu'en obéissant nous nous offrons et nous nous immolons nous-mêmes. Obéir à Dieu : il ne faut pas autre chose pour devenir un saint et même un grand saint. Qu'est-ce qui a fait le mérite et la gloire de Marie ? L'Evangile ne dit pas qu'elle ait rien accompli d'extraordinaire. L'Evangile ne nous parle d'aucun miracle de la sainte Vierge, tandis que nous savons que les apôtres en ont opéré un grand nombre. Marie était une pauvre femme occupée de son pauvre ménage et réduite à vivre du travail de ses mains. Extérieurement elle n'a fait que ce que font toutes les personnes vertueuses. Comment donc, sans rien faire d'extraordinaire, s'est-elle élevée à une si haute perfection ? C'est qu'elle a su se conformer durant toute sa vie à la volonté de Dieu.

8. — *Il leur était soumis.* Non seulement à Marie, mais encore à Joseph. Or, qui était Joseph ? Un artisan, un pauvre charpentier. Voilà donc Jésus-Christ qui obéit à son père adoptif, qui l'aide dans sa modeste boutique. Le voilà qui travaille, non pour son compte, mais pour le compte de son père, et cela jusqu'à l'âge de trente ans. Quel modèle pour les ouvriers ! Vous donc qui gagnez votre pain à la sueur de votre front, qui n'avez pour vivre que le travail de vos mains, ah ! ne rougissez pas, ne vous plaignez pas ; soyez fiers, au contraire, soyez fiers et courageux. Le Fils de Dieu est avec vous, le Fils de Dieu est de votre corporation, il a travaillé comme vous, il a été appelé le *Fils du charpentier*. C'est lui qui a voulu ennoblir votre état, — depuis Jésus-Christ,

tous les états sont nobles ; — c'est lui qui a voulu rendre honorable le travail de vos mains ; c'est lui qui se charge de le faire fructifier, non seulement pour la terre, mais encore pour le ciel, si vous avez à cœur de l'imiter en vous soumettant avec patience et résignation à la volonté de son Père.

9. — On présume que saint Joseph mourut avant le commencement du ministère de Jésus-Christ. Ce grand saint eut donc le bonheur d'expirer entre les bras de Jésus et de Marie. Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel Fils a fermé les yeux ! C'est à cause de ce privilège ineffable que l'on invoque saint Joseph pour obtenir la grâce d'une bonne mort, pour obtenir la présence de Jésus à cette heure solennelle qui décide de l'éternité. « Oh ! combien nous serons heureux, s'écrie saint François de Sales, si nous pouvons mériter d'avoir part aux saintes intercessions de saint Joseph, car rien ne lui sera refusé, ni de Notre-Dame, ni de son Fils. » Adressons-nous donc avec confiance à ce glorieux patriarche, dont le crédit est si grand que sainte Thérèse nous assure, de son côté, qu'elle n'a jamais rien demandé par son entremise sans l'avoir obtenu. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXV

POUR LE HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — « Rendez-moi compte de votre administration ; car désormais vous ne pourrez plus la conserver. » (Luc, xvi, 2).

I. — C'est sous la forme d'une parabole que Jésus-Christ nous indique qu'il nous faudra rendre compte de notre vie, tant au sortir de ce monde qu'à la consommation des siècles. Il n'y a pas de vérité qui nous soit plus souvent rappelée, tant par notre divin Maître que par ses apôtres, et tous leurs enseignements convergent vers ce but qui est de graver en nos âmes ce jour terrible où nous paraîtrons devant le tribunal du Souverain Juge. Combien nos destinées seront différentes, quand Jésus-Christ viendra nous dire : *Rendez-moi compte de votre administration !* Le juste sera tout heureux de répondre à cette invitation, car après le jugement, ce sera pour lui la récompense. Le pécheur, au contraire, surpris et tout tremblant de crainte, verra sa vie mauvaise dévoilée devant tous, et il frémissa de rage, car il sait bien les tourments qui seront son partage pour l'éternité. Rappelons donc à notre souvenir ce que des hommes remplis de l'esprit de Dieu nous ont appris touchant l'effrayant et redoutable tribunal devant lequel nous comparaitrons tous au sortir de cette vie.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Mais faisons mieux. Représentons-nous, sur toutes choses, ce jour terrible, ce feu roulant comme les flots d'un fleuve immense, ces flammes qui ne s'éteindront jamais, les rayons du soleil obscurcis, la lune voilée, les astres tombant des cieux, les cieux eux-mêmes roulés comme une tente, les vertus célestes ébranlées, la terre horriblement secouée et dans une sorte de fermentation universelle, les trompettes se renvoyant l'une à l'autre leur son lugubre, les anges parcourant en tous sens notre globe, le Juge suprême paraissant avec les milices qui le suivent, les milliers d'esprits qui sont en sa présence et les légions plus nombreuses encore qui le servent, l'étendard éblouissant qui le précède, son trône dressé, les livres ouverts, la gloire inaccessible qui entoure le Juge de l'univers. Représentons-nous sa voix dont les accents pénètrent d'horreur et d'effroi, et qui envoie les uns au feu préparé au démon et à ses anges, ferme aux autres, malgré les labeurs de la virginité, la porte du ciel, ordonne à ses ministres, soit de ramasser le mauvais grain et de le jeter dans la fournaise, soit de charger les coupables d'entraves, de les précipiter les mains liées derrière le dos dans les ténèbres extérieures et de les vouer à d'insupportables grincements de dents, et qui inflige enfin les plus graves et les plus violentes peines à celui-ci, à cause de ses regards impudiques ; à celui-là, à cause de son inconvenante gaieté ; à l'un, parce qu'il aura condamné le prochain à la légèreté ; à l'autre, parce qu'il aura proféré simplement quelque médisance. C'est le juge appelé à prononcer ces effrayantes sentences qui, par sa parole expresse et menaçante, nous apprend les châtiments inévitables réservés à chacun de ces crimes. Voilà donc le tribunal devant lequel il nous faudra tous comparaître après cette vie, le jour qui luira infailliblement pour nous, et qui mettra complètement à nu toutes choses, les paroles, les actions et jusqu'aux pensées elles-mêmes. Certaines choses passent maintenant à nos yeux pour légères, que nous expions alors pourtant d'une façon terrible ; tant sera rigoureux le compte que le Souverain Juge nous demandera de toute notre vie¹. Ah ! quand celui qui sonde les reins et les cœurs, celui dont la parole vivante et efficace, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'à la moelle de nos membres, et discerne les intentions et les pensées ; quand, dis-je, celui-là sera monté sur son tribunal, alors vous contemplerez à découvert les âmes, non seulement de quelques individus, mais de tous les hommes. Alors le loup ne se cachera plus sous la peau de l'agneau, la corruption intérieure ne sera plus déguisée par la blancheur du sépulcre. Aucune créature ne sera invisible pour le Juge suprême ; toutes seront à nu et à découvert devant ses yeux, comme nous déclare

¹ S. Chrys., *Advers. vitæ monasticæ vituperatores*, lib. III, n. 1-2, trad. Vivès.

Paul dans son épître aux Corinthiens : *Ne jugez donc pas avant le temps*, leur disait-il ; *attendez que vienne le Seigneur : il portera la lumière dans les replis les plus ténébreux, et il dévoilera les desseins du cœur.* (I Cor., iv, 5) ¹. »

III. — Mais s'il ne nous est pas permis de juger le prochain, il nous est avantageux de nous juger nous-mêmes, avant que le Seigneur nous appelle à son tribunal. Car *si nous nous jugions nous-mêmes*, dit saint Paul, *nous ne serions pas jugés.* (I Cor., xi, 31). Qu'est-ce à dire, sinon que si nous condamnons nos pensées, nos actions, nous ne serons pas condamnés par Dieu ? Aussi chacun, quant aux œuvres déjà faites, doit se juger soi-même en se reprenant et en se punissant pour ce qui n'est pas selon la règle. C'est dans ce sens que Job disait : *J'exposerai mes voies devant le Seigneur, je préparerai ma cause et je remplirai ma bouche de preuves.* (Job, xxiii, 4). — Que l'image du jugement à venir soit donc devant nos yeux ; que l'homme s'élève devant ses propres yeux contre lui-même et qu'ensuite il prononce sa sentence de condamnation, car il se reconnaîtra certainement pécheur. Ce jugement nous est très avantageux, puisqu'il nous dérobe et nous cache au jugement de Dieu, qui doit être sévère. Qui donc se refuserait à sonder ses voies et sa conduite, afin que celui qui doit examiner Jérusalem à la lumière des flambeaux (Soph., i, 12) ne trouve rien en nous qui ne soit déjà examiné ? Car le Seigneur ne jugera pas deux fois une même chose.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il y a un juge pour le pécheur : n'enlevez pas au Fils unique son privilège, à lui seul est réservé le jugement. Voulez-vous cependant juger de votre côté ? Il est une espèce de jugement infiniment utile et nullement compromettant. Dressez dans votre conscience un tribunal ; faites-y asseoir la raison, et amenez devant elle toutes vos prévarications. Recherchez les péchés de votre âme, demandez-lui un compte rigoureux, et dites-lui : Pourquoi ce forfait-ci, pourquoi celui-là ? Si, pour se dérober à ces questions, elle s'efforce de s'occuper des autres, répondez-lui : Je ne t'interroge pas sur ce sujet ; ce n'est pas de cela que tu as à te justifier. Que t'importe qu'un tel soit méchant ? Mais toi, pourquoi prévariquais-tu de telle ou telle manière ? Défends-toi, n'accuse pas ; songe à ta cause et non à celle des autres. Réduisez-la souvent à cette extrémité ; puis, si elle n'a rien à vous répondre, si elle a recours à des subterfuges, frappez-la de verges comme un esclave impudent et rebelle. Dressez chaque jour ce tribunal, représentez-vous la flamme de feu, le ver rongeur et tous les autres supplices ; ne permettez pas qu'elle vous tienne ce langage effronté : Celui-là est venu à moi, celui-ci me tend des pièges, tel autre m'induit à mal. Dites-lui de votre côté : Si tu le veux, tous ces efforts seront inutiles. — Si elle réplique : Je suis attachée au corps, je suis revêtue de chair,

j'habite dans le monde, je vis sur la terre. — Ce ne sont là, dites-lui, que des subterfuges et des prétextes. Un tel aussi était revêtu de chair, et quoique dans le monde et sur la terre il n'en a pas moins vécu d'une vie irréprochable : et toi aussi, quand tu fais le bien tu es revêtue de chair. Si un pareil langage la pénètre de douleur, ne retirez pas pour cela votre main : vous aurez beau la frapper, vous ne lui donnerez pas la mort ; au contraire, vous parviendrez à l'en délivrer. Insistez-elle encore : « Cette personne m'a indignée, » dites-lui : Mais ne t'est-il pas facile de ne pas t'emporter ? Combien de fois n'as-tu pas comprimé ta colère ? Mais si elle insiste et qu'elle invoque d'autres prétextes, citez-lui l'exemple de ceux qui ont triomphé ; citez-lui l'exemple de la première femme qui disait : *Le serpent m'a trompée* (Gen., iii, 13), et qui nonobstant ne fut pas pour cela justifiée. Lorsque vous instruisez ce procès, que personne n'intervienne, que personne n'aille vous troubler. Lorsque vous vous levez de table pour aller vous reposer, voilà le temps favorable, voilà le moment d'entamer le jugement : votre lit, votre petite chambre en seront le théâtre. C'est la recommandation que le prophète nous faisait quand il disait : *Ce dont vous vous entretenez dans vos cœurs, déplorez-le sur votre couche.* (Ps. iv, 5). Punissez-vous sévèrement des petites choses pour n'approcher jamais des grandes. Faites ainsi chaque jour et vous comparâtes avec confiance devant le tribunal suprême. C'est ainsi que Paul fut purifié ; de là ses paroles : *Si nous étions les premiers à nous juger, nous n'aurions pas de jugement à craindre.* (I Cor., xi, 31). C'est ainsi que Job purifiait ses enfants ; car, certainement, lui qui offrait des victimes pour leurs fautes ignorées, en offrait bien davantage pour leurs fautes ouvertes. (Job, i, 5). Hélas ! telle n'est pas notre façon d'agir, elle est plutôt entièrement opposée ¹. »

III. — C'est en cela, en effet, que les enfants du siècle sont plus prudents que les enfants de la lumière. Voyez l'économe infidèle : il se hâte de régler ses comptes avec les divers débiteurs de son maître, et même il agit frauduleusement pour n'avoir rien à craindre pour lui-même. Ainsi se conduisent les amateurs du siècle, tous ceux qui aiment les choses de la terre : ils déploient une activité et une adresse que rien ne peut lasser pour éviter des châtiments qui, en définitive, ne sont que passagers, tandis que les enfants de la lumière vivent dans l'indolence et pensent qu'ils auront toujours le temps de mettre ordre à leurs affaires. Ah ! qu'ils se souviennent que c'est l'heure d'arracher les épines et de jeter la bonne semence dans leurs cœurs, qu'ils se souviennent encore que *le juge est là qui se tient debout à la porte* (Jac., v, 9), et c'est parce qu'ils oublient ces grandes vérités qu'ils finissent par oublier le jour de leur jugement, et même ils ne veulent plus y

¹ Id.. *De Providentia Dei*, Ad Stagirium, lib. i, n. 9.

⁴ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xlii, n. 3-4, trad. Vivès.

croire. Aussi leur vie n'est-elle qu'une suite de péchés.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « C'est pour-quoi jetons la bonne semence. Ne savez-vous pas que le temps de la moisson est proche ? Et voilà que nous n'avons pas encore préparé la terre. Si le maître du champ survenant nous accuse, que dire, que répondre ? — Que personne ne nous a jamais donné de semence ? Mais on la jette chaque jour. — Que personne n'a coupé ces épines ? Mais chaque jour nous préparons la serpe. — Que nous sommes absorbés par les préoccupations de la terre ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas crucifiés au monde ? — Il suffit au serviteur de l'Evangile, pour être condamné, de rendre la somme qui lui avait été confiée, sans en avoir doublé la valeur : quel sera le sort de celui qui a même entamé le principal ? Si le serviteur fut précipité chargé de liens là où il y aura des grincements de dents, à quoi faudra-t-il nous attendre nous qui, malgré les motifs sans nombre qui nous poussent à la vertu, ne sortons jamais de l'hésitation et de la torpeur ? Qu'est-ce qui sera donc capable de vous déterminer ? Ne voyez-vous pas ce qu'il y a de fragilité, d'incertitude dans la vie, de fatigue et de sueurs dans le présent ?¹ Mais il viendra une heure où le théâtre de ce monde s'évanouira. Alors le temps du combat sera passé pour toujours. Après la carrière de la vie présente il ne sera plus possible d'amasser des richesses ; ce théâtre évanoui, il ne sera plus possible de mériter des couronnes. Maintenant c'est le temps de la pénitence : alors ce sera le temps du jugement. Maintenant c'est le temps de la lutte : alors ce sera le temps du triomphe. Maintenant c'est le temps du travail : alors ce sera celui du repos. Maintenant c'est le temps des épreuves : alors ce sera celui de la récompense. Nous avons vécu par la chair, vivons à l'avenir par l'esprit ; nous avons vécu dans les plaisirs, vivons dans la pratique des vertus ; nous avons vécu dans la négligence, vivons dans le repentir. *De quoi s'enorgueillissent la cendre et la poussière ?* (Eccl., x, 9). Pourquoi cette enflure, ô homme ? Pourquoi ce vain sentiment de vous-même ? Qu'espérez-vous de la gloire et des biens de ce monde ? Transportons-nous, si vous voulez, auprès d'un sépulchre, et contemplons-en les mystères. Nous verrons la nature en dissolution, des ossements rongés, des cadavres en putréfaction. Regardez : si vous êtes sage, si vous êtes habile, enseignez-moi à discerner le monarque du sujet, le noble de l'esclave, le savant de l'ignorant. Où est la beauté de la jeunesse ? Que sont devenus ces yeux si brillants, ces lèvres d'où jaillissait la flamme, ce front si radieux ? Tout cela n'est plus que cendre ; tout cela n'est plus que poussière ; tout cela n'est plus que vermine, corruption infecte et puanteur. Repassons ces choses dans notre esprit ; ayons présent à la pensée notre dernier jour où il faudra rendre compte de notre vie, et profitons du temps que nous avons pour reve-

nir de nos égarements¹. S'il en est quelques-uns qui refusent de croire à ces grandes vérités, tâchons de les ramener par nos prières à l'amour du devoir ; car au fond, ceux qui de nos jours ne croient pas au jugement futur, ne puisent pas ailleurs leurs funestes idées que dans une vie dépravée et dans une conscience pervertie. Si nous revenons donc de nos désordres, si nous effaçons nos péchés, parce que le souvenir des châtements dont les pécheurs des temps anciens ont été punis aura frappé nos âmes d'une vive crainte, alors la doctrine des choses futures nous trouvera dociles et soumis². »

II. — « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que lorsque vous viendrez à mourir ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. » (Luc, xvi, 9).

I. — Voilà un conseil excellent et digne d'être reçu de tous avec reconnaissance, car nous avons tous besoin d'avoir des amis qui nous aident à entrer dans le royaume des cieux. Quels sont ceux dont nous devons nous concilier le patronage, sinon les petits et les pauvres que Jésus-Christ nous a désignés comme étant ses frères en ce monde, car il dira aux élus dans le jour du jugement : *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* (Matth., xxv, 40). Vous le voyez, quand nous faisons l'aumône avec des intentions pures et droites, c'est Jésus-Christ qui la reçoit, puisqu'il se met à la place du pauvre, et c'est lui qui nous en donnera la récompense. Quelle ne doit pas être notre confiance ! Notre juge, ce sera celui-là même qui aura daigné recevoir nos aumônes dans la personne des pauvres, et qui nous fournit le moyen d'acquiescer le salut. Vil en est le prix, mais l'acquisition est belle et considérable. C'est pourquoi ne nous contentons pas d'implorer le pardon de nos péchés, disant : *Seigneur, effacez mon iniquité, selon la multitude de vos bontés* (Ps., l, 1) ; mais ajoutons encore à cette prière nos aumônes qui seules peuvent attirer sur nous la clémence du Souverain Juge.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « L'habileté des rhéteurs ne séduit pas plus ce grand juge que la puissance ne le touche. Il n'a pas plus d'égards aux dignités qu'il ne redoute la qualité des personnes. Il est inaccessible à la corruption, ses jugements sont d'une effrayante et d'une implacable justice. Supplions donc ici-bas ce juge suprême et implorons sa clémence. Faisons appel, non en nous appuyant sur les richesses, mais de tout notre cœur, à sa miséricorde. Il est vrai, à parler plus exactement, que ce Dieu si bon se laisse fléchir par des richesses versées dans les mains des pauvres. Donnez de vos biens à l'indi-

¹ Id., *De Pœnitent.*, Hom. ix.

² Id., *In illud* : « Nolo vos ignorare, fratres » (I Cor., x, 1), n. 6.

³ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xlii, n. 4, trad. Vivès.

gent et vous apaiserez votre juge. En effet, la pénitence, séparée de l'aumône, demeure sans vie et sans ailes : c'est à l'aumône de fournir des ailes sur lesquelles s'envole la pénitence. C'est l'aumône qui prêta ses ailes au repentir sincère du centurion Corneille : *Vos aumônes et vos prières*, lui fut-il dit, *sont montées jusqu'aux cieux* (Act., x, 4); en sorte que si la pénitence de l'aumône eût fait défaut, le repentir de ce saint homme ne serait pas monté jusqu'au Seigneur. Ainsi un libre cours est ouvert aujourd'hui à vos aumônes. Voyez de tous côtés ces captifs et ces pauvres; voyez ces indigents qui errent sur la place publique; entendez ces cris, ces larmes, ces gémissements. Quel marché admirable se présente devant vous! Or, l'avantage de ce genre d'institution est de permettre d'acheter à bas prix et de vendre à chers deniers. N'est-ce pas là tout ce que se proposent tous les marchands? Est-ce qu'ils s'occupent de commerce pour autre chose que pour vendre à un prix élevé ce qui leur a coûté peu de chose, et d'importer ainsi de gros bénéfices? C'est une occasion à peu près semblable que Dieu vous propose aujourd'hui. Achetez la justice à bas prix pour la revendre plus tard à un prix élevé, si toutefois on peut donner le nom de vente à une restitution véritable. Ici la justice vous coûtera peu de chose, un petit morceau de pain, un vêtement sans valeur, un verre d'eau froide. *Celui qui donnera en breuvage un verre d'eau froide, celui-là, je vous le dis en vérité, ne perdra pas sa récompense*, disait Celui de qui nous avons appris ce négoce spirituel. (Matth., x, 42). Eh quoi! un verre d'eau froide aura sa récompense, et des vêtements ou de l'argent distribués en aumônes en seraient privés! Evidemment ils en auront une encore plus considérable. A quel dessein cependant le Sauveur a-t-il parlé d'un verre d'eau froide? Pour désigner l'aumône qui ne coûte pas de frais; car un verre d'eau froide n'exige que vous dépensiez ni de votre bois, ni de toute autre chose. Que si une aumône si peu coûteuse nous assure une si belle récompense, quelle récompense ce juste juge accordera-t-il à celui qui dépense en aumônes des habits nombreux, de l'argent et une infinité d'autres biens! Profitez donc du prix si peu élevé auquel vous sont offerts ces mérites, pour les accepter de la munificence divine, pour les enlever, pour les acquérir. *Vous qui avez soif, venez à la source des eaux; vous qui n'avez pas d'argent, accourez et achetez*. (Is., iv, 1). Tant que l'occasion nous le permet, achetons des aumônes; ou plutôt, au moyen des aumônes, achetons le salut⁴. »

III. — Quelle bonté de notre Dieu! S'il voulait d'une part nous constituer les bienfaiteurs du pauvre, il voulait d'autre part que le pauvre se constituât notre débiteur. Or, comme le pauvre ne peut nous rendre par lui-même le bienfait que nous lui accordons, Jésus-Christ s'est encore cons-

titué notre débiteur; en sorte que si lorsque nous faisons l'aumône c'est à Jésus-Christ que nous la faisons, c'est encore Jésus-Christ qui prend la place du pauvre pour nous rendre le bienfait. De là cette parole du Sage qui est si vraie et si belle : *Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu*. (Prov., xix, 17). C'était nous dire : Vous ne pouvez compter sur le pauvre à cause de son infortune pour vous rendre ce que vous lui avez donné, mais comptez sur votre Dieu à cause de l'infinité de ses trésors, car il consent pour le pauvre à devenir le gage de sécurité en remboursement de votre aumône. Chaque fois donc que vous assistez le pauvre, le Seigneur est là présent qui prend acte de votre aumône pour vous en récompenser et s'en reconnaître votre débiteur, selon cette parole de David : *Le Seigneur s'est tenu à la droite du pauvre*. (Ps., cviii, 31). Quel sera ce jour?

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ecoutez à quelle époque et en quel lieu s'acquittera de sa dette Celui à qui vous prêtez en la personne du pauvre. *Lorsque le Fils de l'homme sera sur le trône de sa gloire, il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et il dira à ceux qui seront à droite*, etc. (Matth., xxv, 31 et suiv.). Considérez avec quelle libéralité le débiteur traite son créancier et combien il lui témoigne, en se libérant, de reconnaissance. *Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde*. Et pourquoi cela? *Car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais nu, et vous m'avez couvert; j'étais prisonnier, et vous êtes venus à moi; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli*. Alors les hommes qui l'auront servi de cette manière, portant successivement les yeux sur leur propre dénuement et sur l'excellence de ce débiteur extraordinaire, lui diront : *Seigneur, quand donc vous avons-nous vu ayant faim et vous avons-nous rassasié? Quand donc vous avons-nous vu ayant soif et vous avons-nous désaltéré?* N'est-ce pas vers vous que se tournent les regards de tous les êtres, et n'est-ce pas vous qui leur donnez la nourriture à tous en abondance? (Ps., cxliv, 15). O prodige de bonté! Il cache sa dignité pour faire éclater sa miséricorde, *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger!* O bonté admirable! O générosité sans bornes! C'est Celui qui donne à toute chair sa nourriture, qui ouvre ses mains et comble tout animal de bénédictions, c'est ce Dieu qui dit : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*, sans rien ôter à sa dignité et en se constituant par charité la caution des pauvres. *J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire*. Qui parle de la sorte? C'est Celui qui verse aux lacs, aux rivières, aux sources leurs eaux; Celui qui s'écrie dans l'Evangile : *Quiconque croit en moi, selon le témoignage de l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son sein* (Jean, vii, 38); Celui qui a dit : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*. (Jean, vii, 37). Il ajoute ensuite :

⁴ S. Chrys., *De Pœnitent.*, Hom. vii, n. 6, trad. Vivès.

J'étais nu, et vous m'avez couvert. Ainsi, nous avons couvert Celui qui couvre les cieux de nuages et qui donne à l'Eglise, à la terre entière, leur vêtement. *Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous vous êtes revêtus du Christ.* (Gal., III, 27). *J'étais prisonnier.* Vous, prisonnier, vous qui brisez les fers des captifs ! Ah ! expliquez-nous ce que vous dites là, car votre dignité incomparable ne nous permet pas d'ajouter foi à votre parole. Quand vous avons-nous vu réduit à cette détresse ? Quand vous avons-nous traité de la sorte ? *Quand vous avez fait ces choses à l'un de mes frères les plus petits, vous me les avez faites à moi-même.* (Matth., XXV, 40). Elle est donc vraie cette sentence : *Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu.* (Prov., XIX, 17). Mais, chose non moins remarquable, observez que le Sauveur n'a aucunement mentionné les actes qu'inspirent les autres vertus. Il pourrait dire : « Venez, les bénis de mon Père ; vous avez été chastes, vous avez conservé la virginité, vous avez mené une vie tout évangélique. » Il garde le silence sur ces vertus ; quoique dignes d'éloges, elles ne viennent qu'après la charité. De même qu'il montre à ceux qui sont à sa droite le royaume qui leur est accordé en récompense à cause de leur charité envers le prochain, de même il déclare à ceux qui sont à sa gauche le châtement qu'ils ont mérité par leur inhumanité. Pourquoi, Seigneur, ne mentionnez-vous pas les autres voies d'iniquité ? Vous aviez un remède d'une efficacité infailible, l'aumône, dont la vertu efface toutes les fautes, et ce remède salutaire, vous l'avez méprisé. C'est pourquoi j'exécute l'inhumanité comme la racine de tout mal et de toute iniquité, et j'aime la charité comme la racine de tout bien. Tandis que je menace la première d'un feu éternel, j'assure à la seconde le royaume des cieux ¹. »

III. — Appliquons-nous donc à remplir ce devoir de charité envers le prochain. Jésus-Christ s'est attaché à nous le rendre facile, car il nous a laissé juges de la manière dont nous devons l'accomplir ; il ne nous en a marqué ni le temps ni le lieu ; il n'a rien fixé pour l'importance des aumônes qui nous sont demandées. Tout dépend de notre condition, de nos ressources et des misères que nous avons à soulager. Saint Paul, cependant, nous a donné un ordre qui exprime suffisamment l'étendue de ce devoir et dans quelles dispositions nous devons pratiquer la charité envers le prochain. En écrivant aux Galates, il leur disait : *Ne nous laissons point de faire le bien, car, au temps voulu, nous moissonnerons sans fatigue.* Ainsi donc, pendant que nous en avons le pouvoir, opérons le bien envers tous, et principalement envers nos frères dans la foi. (Gal., VI, 9-10). Ici nous sont marquées la générosité et la persévérance que nous devons apporter dans l'accomplissement de ce devoir. Gardons-nous d'invoquer de vains prétextes pour nous en

dispenser. Qui n'a pas les moyens de pouvoir donner un verre d'eau froide ? Et si nous n'avions pas l'occasion d'exercer la charité sous cette forme, combien y a-t-il d'autres circonstances où nous pouvons la pratiquer par d'autres œuvres !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Dans la culture des champs, celui qui sème n'est pas seul à supporter une longue et rude fatigue ; celui qui moissonne supporte de son côté la chaleur, la poussière et mille ennuis divers. Rien de pareil ici, nous déclare l'Apôtre. On le voit par ces mots : *Au temps voulu nous moissonnerons sans fatigue.* C'est là les stimuler et les attirer ; mais il les excite et les presse encore d'une autre manière : *Ainsi donc, pendant que nous en avons le pouvoir, opérons le bien.* Il n'est pas plus en notre pouvoir de faire toujours l'aumône que de semer toujours. Quand nous aurons été retirés de ce monde, aurions-nous mille fois la volonté, nous n'aurons plus le pouvoir. Témoins les vierges folles, assurément pleines d'ardeur, mais étant parties sans avoir fait une large provision d'aumônes, et qui, pour ce motif, furent exclues de la chambre nuptiale. Témoins encore ce riche dont Lazare avait essayé le mépris ; n'ayant plus lui-même aucun secours, il verse des larmes, il se livre aux plus ardentes supplications, sans pouvoir rien obtenir ni du Patriarche ni de qui que ce soit ; il demeure dans de perpétuelles tortures, sans aucun espoir de pardon. Voilà pourquoi l'Apôtre nous recommande d'opérer le bien tant que nous en avons le pouvoir et sans distinction de personnes. C'est par ce moyen surtout qu'il soustrait les Juifs à leurs idées étroites et rampantes. Pour eux, tous les devoirs de philanthropie se renfermaient dans leur peuple ; tandis que la philosophie de la grâce invite les terres et les mers à la table de charité, bien qu'elle témoigne un zèle spécial envers ceux de la famille ¹. Mais la valeur de l'aumône ne dépend pas de ce qu'on donne, mais des dispositions avec lesquelles on donne. Celui qui donna un verre d'eau froide et la pauvre veuve qui jeta au trésor ses deux pièces de monnaie furent agréables à Dieu, qui reçut leur offrande, afin de nous faire voir qu'il tenait avant tout à l'intention. On peut avoir peu et être cependant très généreux, si on donne avec empressement ; de même qu'on peut être très riche et se laisser dépasser par ceux qui ont peu, à cause de son esprit parcimonieux et sordide. Faisons part aux indigents, avec une grande libéralité, des richesses que le Seigneur nous a données. Il exige seulement que nous fassions ce qui dépend de nous, que nous versions dans la main du pauvre notre aumône, comme si nous la déposions dans la main du Seigneur, persuadés que cette main ne garde pas ce qu'on lui donne, mais qu'elle le rend avec largesse, qu'elle le multiplie même, nous déclarant ainsi l'étendue de sa libéralité ². — Souvenons-nous néanmoins que l'aumône

¹ S. Chrys., *Ad Gal.*, Comment., cap. VI, n. 3, trad. Vivès.

² Id., *In Gen.*, Hom. LV, n. 4.

¹ *Ibid.*, n. 7, trad. Vivès.

ne s'exerce pas uniquement par les dons, elle s'exerce aussi par les œuvres. Nous pouvons protéger, par exemple, nous pouvons tendre la main, et la protection effective a sauvé plus d'hommes que le don matériel de l'argent. Courage donc, et employons ici-bas tous les genres d'aumônes. Pouvez-vous l'exercer en donnant? Ne balancez pas. Pouvez-vous l'exercer par la parole et l'action? Ne dites pas que les ressources vous manquent. Ce serait ne rien dire, car cette assurance est ce qu'il y a de plus grand, et c'est comme si vous aviez donné de l'or. Pouvez-vous aider le prochain par vos services? N'y faites pas défaut. Si vous êtes médecin, donnez vos soins aux malades : c'est une grande chose aussi. Etes-vous capable d'éclairer les autres par vos conseils? Voilà le moyen le plus noble et le plus parfait de secourir ses frères et de se faire du bien à soi-même : ce n'est pas la famine alors, c'est la mort la plus funeste que vous chassez devant vous. Tel fut le ministère que les Apôtres remplirent avec tant de générosité. Faites à votre tour ce qui dépend de vous, ne vous laissez pas seulement aller à l'indolence. Vous voyez le prochain, votre frère, portant de lourdes chaînes, et l'amour de l'or n'est pas la moindre de toutes; allez à lui, tâchez de l'éclairer, de le ranimer, de l'arracher à l'esclavage. Vous voyez un pauvre nu, un étranger sans asile, et celui-là n'a ni demeure ni vêtement dans le ciel, qui ne suit pas le droit chemin sur la terre : donnez-lui l'hospitalité, couvrez-le des habits de la vertu, faites qu'il acquière droit de cité dans la patrie céleste. Comment faire cela, me direz-vous, si je suis nu moi-même? Commencez alors par vous vêtir; vous savez bien que c'est la première chose à faire, du moment que vous avez conscience de votre nudité¹. »

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacraments

XVII

LA CONFESSION

*Si confiteamur peccata nostra,
fidelis est et justus ut remittat
nobis.*

Si nous faisons l'aveu de nos fautes, Dieu qui est fidèle et juste nous les remettra. (I Joan., I, 9).

Saint Jean parle ici de la confession comme partie intégrante du sacrement de Pénitence. « La Pénitence, dit saint Jean Chrysostome, c'est la contrition dans le cœur, la confession sur les lèvres et l'humilité en tout. » S'il est vrai que la contrition est absolument nécessaire pour le pardon des péchés, il est vrai aussi que Dieu pour

pardonner veut que cette contrition se manifeste par l'humble aveu de la faute.

Dans l'Ancien-Testament, cette confession n'était pas de droit strict. Mais elle était au moins fortement conseillée, en preuve ce mot d'Isaïe (d'après la version des Septante) : « Fais l'aveu de tes péchés afin d'être justifié. » (XLIII, 26). Aussi cet aveu fait par le pécheur, c'est-à-dire la confession, existait avant que Jésus-Christ donnât à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés. Nous lisons dans l'évangile de saint Marc : « Jean était dans le désert baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, et des foules venaient de la Judée et de Jérusalem et recevaient le baptême dans le Jourdain en confessant leurs péchés. » (I, 4-5).

Un jour Jésus-Christ dit à un paralytique : « Aie confiance, mon fils; tes péchés te sont remis. » Par là il affirmait son pouvoir de pardonner en qualité d'Homme-Dieu. Ce pardon, il le donna spontanément, sans prière et sans aveu de la part de ce pécheur, parce que comme Dieu il connaissait et son péché et sa contrition. Mais nous ne trouvons qu'un exemple de ce genre dans l'Evangile. Dans les autres circonstances, c'est seulement au pécheur qui par ses actes ou par ses paroles se reconnaît coupable qu'il pardonne : à la Madeleine qui se jette à ses pieds, les arrosant de ses larmes; à la femme adultère confuse, humiliée, écrasée sous le poids d'une accusation qu'elle confirme par son silence; à la Samaritaine qui reconnaît qu'il a dit vrai en lui dévoilant son inconduite; au publicain qui se déclare prêt à réparer largement ses injustices; au bon larron qui reconnaît avoir mérité son supplice. Dans toutes ces occasions, s'il pardonne, c'est que l'aveu du péché attire la miséricorde.

Après cela, quoi d'étonnant s'il veut que la confession soit une condition nécessaire pour être absous dans le sacrement de Pénitence? Car enfin, quand il donne à ses apôtres le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, c'est-à-dire de pardonner ou de ne pas pardonner, il ne peut vouloir qu'ils agissent en aveugles; et de même qu'un médecin ne traite un malade qu'autant qu'il connaît son mal, de même qu'un juge ne prononce une sentence qu'après avoir étudié la cause, de même le prêtre, juge et médecin des âmes, ne les juge et les guérit qu'autant qu'il les connaît; et il ne peut les connaître que par la confession; l'état des âmes étant le secret de la conscience et de Dieu. — Cela a été cru et mis en pratique dès le temps des Apôtres : pour preuve, cette parole de saint Clément, disciple de saint Pierre : « Pendant que nous sommes en ce monde, sortons du péché... Quand nous aurons quitté cette terre, nous ne pourrions ni nous confesser, ni faire pénitence. »

Du reste le divin Sauveur qui a facilité le salut des pécheurs par le sacrement de Pénitence, a diminué l'amertume de la confession en n'obligeant qu'à la confession secrète. Car quoique la confession publique de certains crimes ait été en usage dans les premiers temps de l'Eglise, saint

¹ Id., *In Act. Apost.*, Hom. xxv, n. 3-4.

Léon I^{er} déclare que selon la doctrine des Apôtres, la confession secrète suffit, de telle sorte que l'homme le plus coupable obtient par un aveu fait à un seul homme, sous le sceau du secret, le pardon de péchés qui l'auraient un jour couvert de confusion aux yeux de l'univers entier.

La confession est pénible sans doute; elle a son amertume. Les remèdes du corps n'ont-ils pas la leur? Mais cette amertume n'est pas sans fruits. La confession complète le repentir dont elle est la base. — Elle est un réactif souverain; tranchons le mot avec Origène : elle est un vomitif qui nous fait rejeter avec nos péchés la cause intérieure du mal. La honte de l'accusation est là contre-partie de l'orgueil qui est la racine de tout péché. Voilà le remède pour le passé. — Pour l'avenir, il est certain que celui qui s'obligerait à tout dire, s'obligerait aussi à ne rien faire de ce qu'on est contraint de cacher. Voltaire lui-même n'a-t-il pas dit qu'on peut regarder la confession comme le plus grand frein des crimes secrets?

Allons plus loin : l'amertume de la confession n'est pas sans douceur. Un philosophe chrétien de ce siècle observe qu'il y a un instinct mystérieux qui pousse parfois le coupable à aller au devant du châtement par l'aveu, au lieu d'obtenir l'impunité par le silence. Combien cet aveu lui sera doux, s'il sait aller par là au devant du pardon ! Si quelqu'un n'a jamais éprouvé l'extrême consolation d'une confession nécessaire bien faite, ou sa confession n'était pas nécessaire, ou elle n'a pas été bien faite. Car, selon l'expression pittoresque du même philosophe, la confession est « le divin déversoir des âmes. »

Du reste, la confession n'eût-elle que des amertumes sans douceur pour la vie présente, qu'importe, si Dieu en fait une condition de pardon? Et de vrai, il en est ainsi; car comme dit saint Augustin : « Si tu t'excuses, Dieu t'accuse; si tu t'accuses, Dieu t'excuse. *Si tu excusas, Deus te accusat; si tu accusas, Deus te excusat.* »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général

2

Conditions requises de la part du ministre pour l'administration des sacrements

§ 1^{er}

Conditions requises pour l'administration valide

— Déjà à plusieurs reprises nous avons parlé de validité et de non validité des sacrements, de sacrements valides et de sacrements non valides, ou encore d'administration licite et d'administration illicite des sacrements.

Dites-nous donc, Alfred, ce que vous entendez par ces expressions : sacrement valide et sacrement non valide?

— Un sacrement valide est celui qui réunit toutes les conditions nécessaires pour exister réellement.

Un sacrement n'est pas valide, quand une ou plusieurs de ces conditions essentielles font défaut. Bien que le rite sacramentel ait été au moins en partie accompli, il n'y a pas alors de sacrement ni aucun effet sacramentel.

— Comment appelle-t-on encore un sacrement qui n'est pas valide?

— On dit encore qu'il est nul.

— Qu'entendez-vous, en second lieu, par administration et réception licites ou illicites du sacrement?

— Il y a administration ou réception licite ou illicite du sacrement, quand celui qui l'administre ou celui qui le reçoit remplit exactement ou non toutes les conditions requises.

— S'il leur arrivait d'omettre involontairement, et en dehors de toute négligence coupable, quelqu'une de ces conditions, l'administration ou la réception du sacrement serait-elle encore licite?

— Elle serait licite; mais si la condition qui fait défaut était essentielle, le sacrement ne serait pas valide.

— Le sacrement illicitement conféré ou reçu l'est-il aussi invalidement?

— Le sacrement illicitement conféré ou reçu n'est pas toujours pour cela nécessairement nul. Il peut être valide quoique conféré ou reçu d'une manière illicite.

— Ces explications données et, je crois, comprises de tous, nous allons examiner : 1^o ce qui n'est pas requis, et 2^o ce qui est requis de la part du ministre pour la validité du sacrement.

1^o

Ce qui n'est pas requis de la part du ministre pour la validité du sacrement

L'idée très haute que l'on doit avoir de la dignité des sacrements, le respect profond que l'on doit observer à leur endroit, pourraient porter plusieurs parmi les fidèles à exagérer les conditions requises pour leur validité.

De fait, dans le cours des siècles, des erreurs et des opinions fausses se sont produites sur ce point.

Il en est, comme les Donatistes au IV^e siècle, les Vaudois, les Wiclefistes et les Hussites au XIII^e et XIV^e siècle, qui prétendaient l'état de grâce nécessaire chez le ministre secondaire. D'autres, comme saint Cyprien, regardaient la foi elle-même comme absolument indispensable.

C'est à écarter ces erreurs et ces opinions fausses que nous allons tout d'abord nous appliquer.

==

L'état de grâce n'est pas requis

Paul a baptisé un enfant en danger de mort, mais Paul était en état de péché mortel. Que faut-il, Hélène, penser du baptême conféré par lui?

— Le baptême est certainement valide.

— Mais c'est un prêtre qui baptise en vertu de son office et qui, je suppose, se trouve en état de péché mortel : le baptême serait-il encore valide?

— Il le serait également.

— *Mais ce même prêtre va consacrer le plus saint, le plus grand des sacrements, l'Eucharistie : la consécration faite par lui ne sera-t-elle pas nulle et sans effet ?*

— Non ; cette consécration sera aussi réelle, aussi efficace que celle qui est faite par le prêtre le plus juste, le plus ami de Dieu.

— *Est-ce que cela ne vous semble pas répugner à la sainteté du sacrement et à la nature de la grâce ainsi conférée ?*

— En aucune façon : si certaines convenances sont blessées, le sacrement reste intact, la grâce divine est elle-même indépendante des dispositions de celui qui administre le sacrement.

— *Comment cela ?*

— C'est que le ministre secondaire ne donne pas lui-même la grâce. Il n'est que l'instrument, l'organe dont se sert le ministre principal, Jésus-Christ. En réalité, c'est Jésus-Christ qui baptise, qui confirme, qui absout, qui consacre, etc.

— *N'est-ce pas ce que saint Augustin répondait aux Donatistes ?*

— Oui, et presque dans les mêmes termes, lorsqu'il disait : « Judas a baptisé, et on n'a pas rebaptisé après Judas. Jean a baptisé, et on a rebaptisé après Jean. C'est que le baptême donné par Judas était le baptême du Christ, au lieu que le baptême donné par Jean était le baptême de Jean. »

— *Saint Augustin a-t-il été le seul à enseigner cette doctrine ?*

— Les autres Pères ont tenu le même langage et employé les comparaisons les plus expressives pour que tous le puissent comprendre.

— *Ne pourriez-vous pas, citer quelques exemples ?*

— Saint Grégoire de Nazianze s'exprime ainsi : « Qu'importe que le sceau soit de fer ou de bois ? S'il porte l'image du roi, l'impression est la même. »

Et saint Thomas : « Que le canal soit d'argent ou de plomb, l'eau passe et fertilise pareillement. »

— *Ce qui revient à dire... ?*

— Que le ministre du sacrement soit bon ou mauvais, juste ou pécheur, le sacrement n'en existe pas moins avec tous ses effets.

— *Toutes ces raisons et ces autorités sont excellentes. Il ne leur manque plus que d'être confirmées par l'enseignement infallible de l'Eglise. Or, n'est-ce pas ce qui est arrivé ?*

— Oui, car nous avons sur ce point la définition formelle du Concile de Trente.

— *Que dit ce Concile ?*

— Il a porté le décret suivant : « Si quelqu'un dit qu'un ministre en état de péché mortel, quoique observant tout ce qui est essentiel pour la consécration et l'administration d'un sacrement, ne consacre ni ne confère ce sacrement : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 12).

— *D'où vous devez conclure ?*

— Que quelque certitude ou quelque doute que l'on ait sur la vertu ou les dispositions du ministre, on doit tenir pour pleinement valides les sacrements conférés par lui.

==

La foi elle-même n'est pas nécessaire

— *Il est bien établi que l'état de grâce n'est pas requis de la part du ministre pour la validité du sacrement. Mais la foi du moins n'est-elle pas nécessaire, de telle sorte que les hérétiques ne puissent pas conférer valablement aucun sacrement ?*

— Non ; la foi, pas plus que l'état de grâce, n'est pas requise chez le ministre du sacrement.

— *N'est-ce pas là une vérité qui pour plusieurs paraît plus difficile encore à admettre que celle précédemment établie ?*

— C'est possible, et l'exemple de saint Cyprien en est la preuve. Car, les hérétiques semblent tout à fait indignes d'exercer un pouvoir si divin. Cependant on ne peut douter que cette doctrine soit la vraie.

— *Comment l'établissez-vous ?*

— Je l'établis d'abord par les mêmes arguments de raison invoqués pour ce qui regarde l'état de grâce.

— *Et ensuite ?*

— Par l'autorité du pape saint Etienne, qui, consulté sur l'opinion défendue par saint Cyprien, répondit : « Que rien ne soit innové. Si quelque hérétique revient à nous, qu'on lui impose simplement les mains et qu'il fasse pénitence... C'est la tradition apostolique. »

— *Et enfin ?*

— Par les définitions des Conciles, de celui de Trente en particulier. Voici, en effet, en quels termes ce Concile s'est exprimé touchant la validité du baptême conféré par les hérétiques : « Si quelqu'un dit que le baptême que les hérétiques donnent au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, avec l'intention de faire ce que fait l'Eglise, n'est pas un vrai baptême : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 4).

— *Et vous en concluez une fois de plus ?*

— Je conclus que l'indignité du ministre, quelle qu'elle soit, et allât-elle jusqu'à l'hérésie formelle, ne lui enlève rien de son pouvoir touchant l'administration valide des sacrements.

— *Les fidèles doivent donc déposer tout scrupule et toute inquiétude de conscience à cet égard ?*

— Absolument, et cette sécurité doit les pénétrer d'une plus vive reconnaissance envers Notre-Seigneur, car Il témoigne par là que c'est bien en leur faveur, en leur faveur uniquement et pour le salut de leurs âmes, qu'il a institué les sacrements.

2°

Ce qui est requis de la part du ministre pour la validité du sacrement

— *Ayant écarté les opinions erronées, il nous reste à rechercher ce qui est réellement exigé du ministre secondaire pour l'administration valide des sacrements.*

Rappelez-nous, Anselme, ce que le Catéchisme enseigne sur ce point ?

— Le Catéchisme enseigne que celui qui confère les sacrements doit avoir l'intention de faire ce que fait l'Eglise elle-même en les administrant.

— *Cet enseignement du Catéchisme ne repose-t-il pas sur une définition de l'Eglise ?*

— Oui ; le Concile de Florence a défini, et le Concile de Trente a proclamé de nouveau « que trois choses constituent le sacrement : la matière, la forme, et un ministre ayant l'intention de faire ce que l'Eglise fait. »

— *On peut donc dire, d'une manière générale, et en dehors des pouvoirs spéciaux exigés pour certains sacrements, qu'il n'est rien exigé autre chose du ministre que l'intention de faire ce que l'Eglise fait, pour que le sacrement soit valablement conféré ?*

— Non seulement on peut, mais on doit l'affirmer avec certitude.

— *Que faut-il entendre par cette intention ?*

— Il faut et il suffit, ainsi que l'a défini le Concile de Trente, qu'elle soit « au moins celle de faire ce que l'Eglise fait. » Il n'est donc pas exigé que l'on ait l'intention soit de conférer un vrai sacrement, soit de produire l'effet sacramental, soit même de faire ce que fait l'Eglise catholique, mais simplement et d'une manière générale de faire ce que l'Eglise fait.

— *Mais cela étant, il ne sera donc pas nécessaire non plus que celui qui administre le sacrement professe la doctrine catholique sur la véritable Eglise ainsi que sur le sacrement lui-même et ses effets ?*

— Cela est de toute évidence, puisque, sans avoir la foi, le ministre peut conférer valablement le sacrement.

— *Ne peut-on pas distinguer diverses sortes d'intention ?*

— Oui. L'intention est expresse ou implicite : expresse, si le ministre dit réellement de cœur et de bouche : « Je veux faire ce que l'Eglise fait ; » implicite, si, en ayant la volonté, il remarque qu'il fait ce qu'il sait être fait par l'Eglise.

— *Connaissez-vous aussi différentes sortes d'intention implicite ?*

— L'intention implicite peut, à son tour, être purement extérieure, le ministre paraissant seulement faire ce que fait l'Eglise, tout en n'ayant en lui-même aucune intention de le faire ; ou intérieure, la volonté étant conforme à l'action extérieure.

— *L'intention expresse est-elle requise pour l'administration valide du sacrement ?*

— Non, mais seulement l'intention implicite, appelée encore intention virtuelle.

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que l'intention au moins implicite est exigée pour l'accomplissement de tout acte moral, comme est l'administration des sacrements.

— *Mais suffirait-il d'avoir, en conférant le sacrement, une intention purement extérieure ?*

— Il ne paraît pas que cette intention purement extérieure suffise ; car la proposition suivante a été condamnée par le pape Alexandre VII : « Valide serait le baptême conféré par un ministre qui observerait ponctuellement les rites extérieurs du baptême, alors même qu'intérieurement il se dirait : Je ne veux pas faire ce que fait l'Eglise. »

— *En résumé, quelle intention est requise du ministre secondaire des sacrements ?*

— L'intention générale, mais sincère, au moins implicite ou virtuelle, de faire ce que fait l'Eglise.

— *Aucune autre condition n'est requise de lui pour la validité du sacrement ?*

— Aucune autre, pourvu cependant qu'il emploie la matière et la forme que l'Eglise catholique a toujours employées, d'après l'institution de Jésus-Christ.

— *A cette condition donc, le sacrement est valide et rien ne saurait empêcher le fruit de la grâce ?*

— Rien ne saurait l'empêcher, à moins que ceux qui le reçoivent ne veuillent se priver eux-mêmes d'un bien si parfait, et ne résistent volontairement au Saint-Esprit.

§ 2

Conditions requises pour l'administration licite

— *C'est beaucoup d'administrer les sacrements suivant les formes de l'Eglise. Cependant, est-ce là toute l'obligation de celui qui les administre ? Jeanne, qu'en pensez-vous ?*

— Le devoir de celui qui administre s'étend plus loin, car ce qui suffit strictement pour l'administration valide, n'est pas toujours suffisant pour l'administration licite du sacrement.

— *De quel principe faut-il s'inspirer pour en juger ?*

— De ce principe souvent rappelé : que les choses saintes doivent être traitées saintement et avec respect.

— *Parmi les choses saintes et sacrées les sacrements ne tiennent-ils pas le premier rang ?*

— Ils le tiennent incontestablement.

— *Qu'en concluez-vous ?*

— J'en conclus que pour administrer licitement les sacrements, c'est-à-dire non seulement sans faute, mais avec zèle et édification, le ministre doit observer plusieurs conditions importantes.

— *A combien de chefs peuvent-elles se rapporter ?*

— A trois principaux :

1^o Le ministre doit être en état de grâce ;

2^o Il doit administrer dignement ;

3^o Il doit administrer à ceux qui sont dignes.

Première condition : L'état de grâce

— *En quoi consiste l'état de grâce ou de sainteté requis de celui qui administre les sacrements ?*

— Il consiste au moins dans l'exemption du péché mortel.

— *Quelle faute commet celui qui administre un sacrement en état de péché mortel ?*

— Celui qui administre d'office pèche mortellement, à moins qu'il n'y ait ignorance invincible ou pleine inadverance de sa part, ou encore qu'il se trouve dans un cas d'urgente nécessité.

— *Qu'enseigne à ce sujet le Catéchisme romain ?*

— Le Catéchisme romain dit expressément : « Que les pasteurs n'oublient pas que les sacrements donnent la mort éternelle à ceux qui les administrent avec une conscience souillée. »

— *Sur quoi fonde-t-il cet enseignement ?*

— Sur le caractère sacré des sacrements et sur ce texte de la Sainte Ecriture : « Dieu a dit au pécheur : Pourquoi annoncez-vous mes préceptes ? pourquoi parlez-vous de mon alliance, vous qui haïssez ma loi ? » (Ps., IV, 16).

— *Comment ces paroles condamnent-elles les ministres indignes ?*

— C'est que, ajoute le Catéchisme, « si c'est un péché de parler des choses de Dieu quand on n'a pas le cœur pur, quel sera le crime de celui qui, avec une conscience souillée, osera prononcer de sa bouche impure les paroles sacrées, et prendre, toucher, administrer aux autres les divins mystères ? »

— *Vous n'avez parlé que de celui qui est ministre d'office. En est-il de même du ministre de nécessité ?*

— Non ; mais, selon le sentiment commun, s'il administre en état de péché mortel, plus probablement il ne pèche pas mortellement.

— *Que doit faire celui qui, devant administrer un sacrement, se trouve en état de péché mortel ?*

— S'il s'agit de la consécration de l'Eucharistie au saint sacrifice de la messe, il faut, à moins de raisons spéciales, recourir au sacrement de Pénitence.

Autrement, d'après l'opinion la plus commune, il suffit de former un acte de contrition pour qu'il n'y ait plus d'irrévérence à l'égard du sacrement.

—

Deuxième condition : Administrer dignement

— *Qu'est-ce qu'administrer dignement les sacrements ?*

— C'est le faire avec attention et respect, et selon le rite voulu.

— *Quelle attention faut-il apporter à l'administration des sacrements ?*

— Il faut apporter une attention telle qu'elle exclue toute distraction volontaire. Autrement, il y aurait au moins péché véniel, et même faute plus grave, si l'on s'exposait par des distractions volontaires au danger d'omettre quelque partie essentielle dans l'administration du sacrement.

— *A quoi le ministre doit-il appliquer son attention pendant qu'il confère un sacrement ?*

— Il doit l'appliquer :

1^o A avoir l'intention requise ;

2^o A observer exactement les rites et jusqu'aux moindres cérémonies ;

3^o A se pénétrer des enseignements qui découlent naturellement de chaque sacrement, de la considération de son excellence et de ses effets.

—

Troisième condition : Administrer à ceux qui sont dignes

— *Le ministre des sacrements est-il obligé de conférer les sacrements à ceux qui les demandent ?*

— En règle générale, il y est obligé, et cela en justice, s'il a charge d'âmes, et moyennant que les conditions requises existent, et en particulier qu'on les demande raisonnablement.

— *N'y est-il pas quelquefois obligé même au péril de sa vie ?*

— Oui, s'il s'agit d'administrer, dans les cas de grave ou d'extrême nécessité, les sacrements nécessaires, savoir le Baptême et la Pénitence.

— *Doit-il conférer les sacrements à tous indistinctement ?*

— Il ne doit les conférer qu'à ceux qui sont dignes, et les refuser par conséquent aux indignes.

+

— *Qui désignez-vous en général par ce terme « indignes » ?*

— Par cette expression on désigne en général tous ceux qui manquent des dispositions nécessaires pour pouvoir s'approcher des sacrements.

— *Pourquoi les sacrements doivent-ils leur être refusés ?*

— Parce que ce serait exposer les sacrements au danger de la profanation et commettre envers eux une grave irrévérence.

De plus, ce serait manquer au précepte de la charité, en coopérant au péché d'autrui.

— *Notre-Seigneur n'a-t-il pas tracé lui-même cette ligne de conduite à ses ministres ?*

— Oui, lorsqu'il a dit : « Gardez-vous bien de donner les choses saintes aux chiens, et d'exposer des perles devant les porceux. » (Matth., VII, 6).

— *Quelle faute commettrait celui qui administrerait les sacrements aux indignes ?*

— A moins de raisons spéciales qui pourraient légitimer sa conduite, il se rendrait coupable de péché mortel.

— *C'est donc bien à tort que l'on récrimine contre les pasteurs qui jugent parfois nécessaire le refus des sacrements à certaines personnes ?*

— Assurément, puisqu'ils n'ont fait qu'user de leur droit et remplir un devoir qui peut être très pénible, mais auquel ils ne sauraient faillir sans péché.

+

— *En pratique, quels sont ceux à qui le ministre doit, sous peine de faute grave, refuser les sacrements ?*

— On peut les diviser en deux catégories, savoir : les pécheurs publics et les pécheurs occultes.

— *Qu'entendez-vous par pécheurs publics ?*

— Par pécheurs publics, on entend ceux qui sont coupables de crimes scandaleux et notoires.

— *Comment doit-on leur refuser les sacrements ?*

— On doit les leur refuser, soit qu'ils les demandent en secret, soit qu'ils les demandent publiquement, et cela jusqu'à ce qu'ils aient donné des signes de repentir.

— *N'y a-t-il pas, néanmoins, quelques exceptions en leur faveur ?*

— On excepte la célébration du mariage et le cas de péril de mort, lorsque le mourant est privé de l'usage de ses sens.

— *Comment doit-on refuser les sacrements aux pécheurs occultes ?*

— On doit les leur refuser s'ils les demandent en secret, mais non s'ils les demandent publiquement, par exemple en se présentant à la sainte Table pour recevoir la communion.

— *Mais si le ministre ne connaissait l'indignité de ces pécheurs occultes que par la confession, que devrait-il faire ?*

— Il devrait alors se conduire comme s'il l'ignorait, et conférer les sacrements qui lui seraient demandés.

— *Ne convient-il pas que le ministre observe certaines règles dans le refus public des sacrements ?*

— Oui, car, si c'est là un des actes les plus douloureux du ministère paroissial, il convient, en l'accomplissant, d'observer dans toute la mesure possible les lois de la charité et de la prudence chrétienne.

—

— *Quels sentiments a fait naître en vous, et quelle résolution vous a inspirée tout ce que nous avons dit touchant le ministre des sacrements ?*

— Les sentiments d'une vive et respectueuse vénération pour les hommes à qui Dieu a confié un tel pouvoir ;

La résolution de prier beaucoup pour eux, afin qu'ils puissent toujours exercer saintement leur divin ministère, et en particulier pour mon confesseur et pour ceux des mains desquels je devrai recevoir quelque sacrement.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 julii 1900.

+ SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XXI. Ce qui est requis pour la célébration du saint sacrifice de la messe, 513.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXX. Le Précurseur. Baptême de N.-S. Son jeûne. Sa tentation, 516.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXVI. Pour le 9^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, xix, 42 et 46 (d'après saint Augustin), 519.

L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologetiques. — VI. L'Eglise et les sciences, 523.

Plans de sermons pour l'Assomption. — I. Ce que Dieu couronne en Marie, 527. — II. La royauté de Marie, 528.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XXI

CE QUI EST REQUIS POUR LA CÉLÉBRATION DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Résumé analytique

Pour célébrer la messe, il faut :

1. Un prêtre, consacré au service de Dieu, préparé par la pratique de la vertu à ce saint ministère, s'il veut l'exercer dignement.

2. Un autel, table de pierre consacrée par l'évêque, renfermant des reliques de martyrs. Il est élevé au dessus du sol, dominé par la croix, orné de vases et de flambeaux, recouvert de trois nappes de fil.

3. Un calice et une patène dorés. Leur éclat symbolise la pureté de l'âme qui doit, comme ces vases, recevoir le Sauveur.

4. Des ornements ou vêtements sacrés. — *a)* Ce sont l'aube (symbole de pureté), le cordon (chasteté), le manipule (contrition), l'étole (joug de la croix), la chasuble (charité). Chacun de ces ornements se rapporte aussi à ceux de Notre-Seigneur. — *b)* Signification des quatre couleurs liturgiques.

5. Un missel, rédigé définitivement par Pie V d'après les traditions les plus antiques, en latin, langue de l'Eglise universelle, langue morte qui ne doit pas plus varier que la vérité qu'elle exprime.

Conclusion. Tout, dans la liturgie, concourt à nourrir notre foi, à exciter notre piété, à nous faire aimer la religion, à rehausser par la variété dans l'unité la beauté de l'Eglise.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine!

Combien, ô mon Dieu, nous chérissons vos tabernacles!

(Ps., LXXXIII, 2).

Mes frères,

Nos églises sont, à bien plus juste titre que le temple de Jérusalem, le lieu choisi par Dieu pour y habiter avec les hommes. Si les Juifs éloignés de Jérusalem soupiraient après le moment où il leur serait donné d'entrer dans le temple

pour y offrir au Seigneur leurs prières et leurs sacrifices, les chrétiens doivent désirer avec bien plus d'ardeur encore de pouvoir venir souvent assister au sacrifice qui s'offre tous les jours sur nos autels. Pourquoi nos temples sont-ils si grands, si majestueux, si élevés? Pourquoi tous les arts prennent-ils à tâche de les orner et de les enrichir de leurs plus splendides merveilles? C'est parce que nous ne pouvons jamais trop faire pour honorer Dieu; c'est parce que là s'accomplit l'acte essentiel du culte, le mystère le plus redoutable de notre sainte religion, le sacrifice dont un Dieu s'est fait la victime et le pontife. Comme le cerf altéré désire une source d'eau vive, l'âme pieuse soupire après le bonheur de se prosterner devant l'autel du Seigneur et d'assister à l'offrande du très saint sacrifice de la messe, parce qu'elle est sûre d'y trouver la source des grâces qui la fortifieront contre les attaques du démon, lui obtiendront le don précieux de la pénitence, et la mèneront sûrement au ciel.

C'est pour exciter ou augmenter en vous ce pieux désir, mes frères, que je vous ai expliqué la nature et les fins du sacrifice de la messe, puis les fruits si abondants qu'il produit dans les âmes. Nous avons vu ce qu'il y a de grand et de beau, de vraiment divin, à l'intérieur de ce trésor infini de grâces. Il nous reste à en considérer l'extérieur. Nous aurons plus de dévotion au saint sacrifice, nous y assisterons avec plus de piété, et nous profiterons davantage de ses fruits précieux, si nous comprenons bien le sens de toutes les cérémonies qui s'y accomplissent. Nous parlerons aujourd'hui de ce qui est requis pour la célébration de la messe; je vous rappellerai ce que vous devez savoir relativement au prêtre, à l'autel, aux ornements sacrés, aux prières et à la langue liturgiques.

1. Le sacrifice proprement dit suppose un prêtre, c'est-à-dire un ministre revêtu d'un caractère sacré, chargé d'offrir à Dieu des victimes au nom du peuple. Lorsque le Seigneur ordonna à Moïse de constituer le sacerdoce antique, il lui dit : « Fais venir auprès de toi Aaron et ses enfants, sépare-les du reste des enfants d'Israël, pour qu'ils remplissent les fonctions sacerdotales ¹, » et il prescrivit tous les détails de la consécration des pontifes et des lévites ². Dans la loi nouvelle, le pouvoir sacré d'offrir le corps et le sang du Sauveur a été donné aux apôtres lorsque le Sauveur leur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » et les apôtres l'ont transmis à leurs successeurs par l'imposition des mains, ainsi que l'Ecriture et la tradition en font foi. Aujourd'hui encore, l'évêque confère aux ministres de l'Eglise, par le sacrement de l'ordre, « le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu, et de célébrer des messes pour les vivants et pour les morts ³; » il fait couler sur leurs mains l'huile sainte et les revêt des orne-

¹ Exod., xxviii, 1.

² *Id.*, xxix.

³ *Pontif. Rom.*, in ordin. Presbyt.

ments sacrés, comme l'avait fait Moïse pour consacrer les prêtres de l'Ancien Testament.

Pour user saintement de ce pouvoir reçu à l'ordination, le prêtre doit être en état de grâce et se conformer à toutes les prescriptions de la liturgie. Le sacerdoce est un honneur redoutable aux anges eux-mêmes, c'est une charge que les épaules d'un homme ne pourraient porter si Dieu ne l'y avait appelé et ne lui donnait la force de la soutenir. On a vu des personnages d'une haute sainteté, comme saint Antoine et saint François d'Assise, refuser d'être élevés à cette dignité. Qu'elles doivent être pures, ces mains qui offrent tous les jours la divine victime, ces lèvres qui sont teintes tous les jours du sang qui a racheté le monde ! Qu'il doit être exempt de toutes les passions humaines, ce cœur qui sert tous les jours de tabernacle au Dieu de toute sainteté ! Aussi l'Eglise éprouve par plusieurs années de préparation, dans l'étude et la prière, ceux à qui elle veut confier ses mystères ; elle les fait monter par degrés à l'honneur ineffable du sacerdoce, et veille avec une salutaire rigueur à conserver dans son clergé l'intégrité des mœurs aussi bien que celle de la doctrine.

2. Le sacrifice doit s'offrir sur un autel. Les patriarches élevaient des autels (ordinairement composés d'énormes pierres), sur lesquels ils plaçaient leurs offrandes et immolaient leurs victimes. Il y avait dans le temple de Jérusalem un autel des holocaustes et un autel des parfums. Nous n'avons qu'un autel, parce que nous n'avons qu'un sacrifice et qu'une victime. Cet autel, en forme de table supportée par des colonnes, ou adhérente au mur de l'église, nous rappelle la dernière cène, le cénacle où a été célébrée la première messe ; quelquefois la partie inférieure a la forme d'un tombeau, en souvenir de la passion et de la mort du Christ dont la messe est la commémoration. Les premiers autels étaient simplement faits de bois, comme les tables ; mais dès le quatrième siècle on les a revêtus d'or et d'argent, on les a construits en marbres précieux, ou au moins en belle pierre. La pierre, en effet, désigne dans le sens mystique Jésus-Christ, qui s'est appelé lui-même « la pierre angulaire¹ » sur laquelle repose tout l'édifice spirituel dont nous faisons partie, comme autant de pierres façonnées par ses mains. Quelles que soient la matière et la forme d'un autel, la partie essentielle, sur laquelle se fait l'offrande et la consécration, doit toujours être une pierre polie, d'un seul morceau², consacrée solennellement par l'évêque et renfermant des reliques de martyrs. — Vous savez, mes frères, que les premiers chrétiens célébraient les saints mystères dans les catacombes, sur les tombeaux des martyrs, comme s'ils avaient voulu associer à l'immolation du Sauveur le sang de ses premiers disciples, et se rappeler que la vie chrétienne, unie à celle du Christ, n'est que sacri-

fice et martyre. Nous avons conservé, depuis cette époque, l'usage de faire mention, dans les prières du Canon, des glorieux noms de ces illustres témoins de la foi ; et pour nous rapprocher autant que possible des usages anciens, nous plaçons les reliques des martyrs dans la pierre sur laquelle nous devons nous immoler avec le Christ.

L'autel est comme le trône où le Seigneur vient siéger pour recevoir nos hommages, aussi il est élevé (ordinairement de trois degrés) au-dessus du sol. Il est complété par des gradins sur lesquels on place des vases de fleurs, des reliquaires et des chandeliers, et le maître-autel supporte un riche tabernacle où sont conservées les saintes espèces.

Mais l'ornement essentiel de tout autel consiste en un crucifix et deux flambeaux. La croix, sur laquelle s'est consommé le mystère de notre rédemption, la croix qui a converti le monde, la croix qui résume tout l'ancien et le nouveau Testament, ne mérite-t-elle pas d'occuper la place d'honneur sur l'autel, et de protéger, comme un étendard divin, la célébration des saints mystères ? A droite et à gauche, brûlent deux cierges de cire, qui représentent le peuple chrétien consumé au pied de la croix par le feu de la charité, et nous rappellent que Jésus-Christ est la lumière du monde. La cire pure symbolise son humanité, la flamme sa divinité ; et lorsqu'aux jours de fêtes on augmente le nombre de ces lumières, leur éclat nous fait songer à celui de la Jérusalem céleste, dont l'accès nous a été ouvert par le sacrifice de la croix.

Trois nappes de lin recouvrent l'autel. Elles recevraient les gouttes du précieux sang s'il venait à en tomber quelques-unes. Mais surtout elles figurent les langes dans lesquels a été enveloppé le corps de l'enfant Jésus, et les linges blancs dans lesquels il a été enseveli ; et comme le lin ou le chanvre n'arrivent à la blancheur nécessaire que par un long travail, cela nous rappelle que la pureté nécessaire à ceux qui participent au divin sacrifice doit être acquise par les pénibles exercices de la pénitence. Ces nappes ont été bénites tout spécialement, elles ne doivent servir à aucun autre usage, et leur nombre peut signifier ou les trois vertus théologales, fondement de la vie chrétienne, ou les trois fonctions du Christ, docteur, pontife et roi.

3. Deux vases servent au sacrifice : le *calice* et la *patène*. Le premier est une coupe un peu haute, l'autre un petit plat. Ils sont d'or ou d'argent doré, et consacrés par l'évêque ; souvent ils sont ornés de pierreries ou d'émaux, et embellis par de riches ciselures. Sans doute, ce n'est pas la richesse du métal qui fait le prix du sacrifice, et « nous n'avons pas été rachetés au prix de l'argent et de l'or³ ; » mais lorsqu'on pense à la valeur infinie du corps et du sang de Jésus-Christ qui seront reçus dans ces vases de métal, on comprend que le prêtre et les fidèles tiennent à prodi-

¹ *Imitation*, I. IV, ch. xi.

² Matth., xxi, 42.

³ C'est l'autel portatif.

⁴ I Petr., I, 18.

guer l'or et l'argent en l'honneur de Celui qui a quitté les splendeurs du ciel pour venir les sauver. — Le mot *calice* est employé dans l'Écriture pour signifier les fléaux que la colère de Dieu déverse sur les pécheurs¹ ou les tribulations des innocents persécutés², et d'autres fois pour rappeler les dons de la libéralité divine. Vous voyez comment tous ces sens symboliques se rapportent au calice du saint sacrifice, où le sang de Jésus coule pour effacer nos péchés, nous soustraire à la colère de Dieu, nous sanctifier au milieu des épreuves de la vie, et nous enivrer de célestes consolations. Le calice et la patène sont, comme le dit le texte du Pontifical, un nouveau sépulcre de la sainte humanité du Sauveur ; or nos cœurs doivent aussi lui servir de demeure, au moment de la communion ; il faut donc qu'ils soient purifiés, comme l'or par le feu, et ornés des plus belles vertus. Le calice est couvert d'une *palle* de lin très fin, ornée de dentelle, et repose ainsi que la patène sur un *corporal* où l'on recueille les parcelles qui se détachent quelquefois de l'hostie. En multipliant ces sages précautions, l'Eglise nous avertit encore de ne rien négliger pour recevoir dignement notre Sauveur, pour purifier nos âmes et participer abondamment aux fruits du sacrifice.

4. Vous êtes habitués dès votre enfance, mes frères, à voir le prêtre qui célèbre la messe revêtu d'ornements particuliers, mais en comprenez-vous toujours bien la signification ?

a) Peut-être, à l'origine, ces vêtements n'étaient-ils guère différents de ceux qui portaient tous les fidèles, mais en les consacrant à ce saint usage, l'Eglise leur a donné une signification symbolique, comme à tout ce qui touche au sacrifice. L'*aube* blanche qui couvre tout le corps était une tunique de toile, portée dans l'empire romain par toutes les personnes libres. Elle rappelle la liberté que nous a octroyée le Christ en nous délivrant du péché, et la pureté de cœur que nous devons conserver pour être admis à la cour du Roi des rois³. Elle est serrée autour des reins par un *cordon*, également de lin, symbole de la continence, et au bas elle est ornée de broderies ou de dentelles. Sur le bras le prêtre porte le *manipule* ; c'était à l'origine un mouchoir dont on se servait pour essuyer la sueur ou les larmes, il rappelle au prêtre la nécessité de la composition du cœur. L'*étole* qui descend du cou et se croise sur la poitrine, représente le joug de Jésus-Christ, le joug de la croix, que la nature trouve pénible, mais que la grâce rend si doux ; elle est aussi un signe de la juridiction sacerdotale, et sert dans l'administration des sacrements et les bénédictions. Enfin la *chasuble* (ce mot signifie en latin *petite maison*) était, jusqu'à l'époque de Charlemagne,

le vaste manteau que portaient les gens du peuple pour se défendre du froid, et dont les grands faisaient un riche ornement. Elle avait plutôt la forme d'une *chape*, mais restait fermée par devant, et se relevait sur les bras. En Occident on l'a de bonne heure échancrée à droite et à gauche ; en Orient on l'a raccourcie par devant, elle s'arrête au dessus de la ceinture, et s'arrondit élégamment pour laisser libres les mouvements des bras. Dans l'esprit de l'Eglise elle signifie par son ampleur la charité chrétienne qui embrasse tous les hommes et qui l'emporte sur toutes les autres vertus.

Comme le prêtre représente, surtout au moment solennel du sacrifice, le Pontife de la Loi nouvelle, il y a aussi une relation étroite et mystérieuse entre les ornements qu'il porte et Jésus-Christ. Ainsi l'aube rappelle la robe blanche dont Hérode le fit couvrir par dérision en le renvoyant à Pilate. Le cordon, l'étole, représentent les liens dont le garrottèrent les soldats qui s'emparèrent de lui, et ceux qui l'attachèrent à la colonne de la flagellation. Le manipule fait songer au linge dont Véronique essuya son visage. La palte et le corporal figurent les linceuls qui ont servi à l'ensevelir. Enfin la chasuble figure et la robe sans couture que les soldats ont tirée au sort, et le manteau de pourpre dont on l'a couvert après la flagellation, et le manteau royal, l'appareil majestueux avec lequel il viendra un jour juger le monde. Le signe sacré de la croix est tracé sur tous les ornements sacerdotaux, pour que les pensées des assistants et du prêtre se reportent sans cesse vers le Calvaire ; mais c'est surtout sur la chasuble que la croix est représentée de la manière la plus apparente, ou par devant, ou par derrière, ou des deux côtés à la fois. Notre pauvre nature a besoin de tous ces signes extérieurs pour s'élever à Dieu et se tenir attachée aux pensées surnaturelles.

Le Concile de Trente fait observer à l'occasion des sacrements, et en parlant du saint sacrifice⁴, combien les cérémonies extérieures relèvent la majesté des saints mystères et augmentent la dévotion des fidèles. Dieu, qui avait rempli de son esprit de sagesse et d'intelligence les ouvriers à qui Moïse confia la construction du Tabernacle, n'a certainement pas refusé ses dons aux grands papes qui ont travaillé à l'œuvre si grandiose de la liturgie catholique. En considérant les admirables harmonies du culte chrétien avec les besoins de notre nature et les aspirations de notre âme, nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier : « Oui, le doigt de Dieu est là. »

b) L'aspect de nos cérémonies change avec les époques de l'année liturgique et avec la nature des fêtes. L'Avent et le Carême se distinguent par la couleur violette qui indique la tristesse, le deuil, la pénitence. Le blanc, emblème de la joie, est employé aux grandes solennités de Noël, de Pâques, du Saint-Sacrement, de la sainte Vierge, et à toutes les fêtes des saints qui n'ont pas subi

¹ Isaïe, LI, 17.

² Math., xx, 22 ; xxvi, 39.

³ L'amict, qui est caché sous l'aube, rappelle le casque du salut, dont parle saint Paul, c'est-à-dire la vigilance chrétienne qui doit nous prémunir contre les attaques du démon, et la foi qui nous les fait vaincre.

⁴ Sess. xxii, ch. 6.

le martyre. Le rouge est affecté aux fêtes des martyrs qui ont donné au Christ le témoignage de leur sang avec celui de leur amour, et à la solennité de la Pentecôte, parce que cette couleur est celle du feu sous l'emblème duquel le Saint-Esprit a communiqué ses dons aux hommes. Enfin on se sert d'ornements verts aux dimanches qui suivent l'Epiphanie et la Pentecôte, parce que l'Eglise consacre ces temps à exciter notre confiance en Dieu et à nous soutenir dans les luttes de la vie par l'espérance du ciel : « Le juste, dit David, est comme l'arbre vert planté au bord des fleuves ; ses feuilles ne tomberont pas, et il portera des fruits quand le temps sera venu ¹. » Quant à la couleur noire, elle n'est employée qu'aux offices des morts et le Vendredi Saint.

5. Il nous reste à parler du *Missel* et de la langue liturgique. Le texte officiel des prières que le prêtre doit réciter à l'autel a été fixé de bonne heure par les souverains pontifes et les conciles. A l'époque où les protestants attaquèrent avec tant de violence tous les usages de l'Eglise catholique, et surtout la messe et ses cérémonies, le Concile de Trente jugea bon d'interdire toute modification dans les formules liturgiques. Il permit cependant de conserver les usages consacrés par une ancienneté de deux siècles, mais il interdit toutes les autres liturgies, et imposa à toutes les églises du rit latin un seul et même texte, celui du missel romain, qui fut publié par Pie V en 1570, et dont nous nous servons encore aujourd'hui. Les prières qui le composent (celles du moins qu'on récite tous les jours) remontent à la plus haute antiquité. Le *canon* n'a pas subi de modifications depuis douze ou treize siècles, il ne renferme que des textes de l'Ecriture, des prières prescrites par les apôtres ou leurs premiers successeurs, et quelques additions dues à des saints papes des six premiers siècles ².

Le missel est en latin. Vous voudriez sans doute savoir pourquoi l'Eglise emploie toujours le latin comme langue officielle de la liturgie. Ne vaudrait-il pas mieux que le prêtre parlât la langue des fidèles, la langue de son pays ?

Saint Jean nous a appris que le titre de la croix du Sauveur était en hébreu, en grec et en latin. C'est aussi dans ces trois langues que les divins offices ont été célébrés à l'origine, mais toutes trois sont devenues des langues mortes, qu'aucun peuple n'emploie dans les relations ordinaires de la vie, et elles n'en sont que plus propres à servir aux communications du prêtre avec Dieu. Il y a un mystère de plus dans ces sons que le vulgaire ne comprend pas, et qu'il répète avec vénération comme l'héritage d'un glorieux passé. Les langues mortes ne subissent plus de changements, elles sont donc bien précieuses pour conserver les formules d'une doctrine où pas une lettre ne doit changer jusqu'à la fin des temps. Supposez, mes frères, que Charlemagne ou saint Louis aient fait

traduire nos saints Livres dans la langue de leur époque : pas un d'entre nous ne pourrait en supporter aujourd'hui la lecture ¹. Comment serait-il possible de renouveler, tous les cinquante ou cent ans, tous les livres liturgiques dans chaque pays, sans bouleverser le culte, et exposer la foi aux plus grands dangers d'erreur ? — Pourquoi ayons-nous une liturgie en latin ? Parce que le latin était la langue de Rome à qui nous devons la foi, parce que le latin est resté jusqu'au quinzième siècle la langue officielle des savants (la langue diplomatique, si vous voulez), la langue-mère de la moitié de l'Europe, mais surtout parce que l'Eglise de Jésus-Christ, qui est universelle, a besoin d'une langue universelle. Si elle a permis, par exception, à certains peuples d'Orient de conserver l'usage d'autres langues, c'est par condescendance pour leurs habitudes, et dans l'espoir de ramener plus facilement à la vraie foi les schismatiques de ces pays-là. Mais ce qu'elle désire, c'est que tous ses enfants prient dans la même langue, comme ils ne forment qu'une même famille. Quelle joie pour un Français qui voyage en Amérique, aux Indes ou au Japon, d'entendre chanter là-bas le *Credo* de son village ! Du reste, mes frères, la plupart des personnes instruites comprennent le latin, et les autres trouvent dans les livres de piété l'explication des prières liturgiques.

Admirons en terminant, mes frères, comment la Providence a tout disposé pour rehausser par le concours de la foi, des sciences et des arts, l'éclat des cérémonies religieuses. Quelle variété, mais aussi quelle unité ! Tout, dans nos églises, élève nos cœurs à Dieu, nous redit ses grandeurs et les merveilles de sa bonté ; tout nous porte à la piété, si nous cherchons à comprendre le sens mystérieux de ce qui se passe sous nos yeux ; tout nous rattache à l'unité de cette foi dont nous répétons le symbole dans la langue de Rome et de saint Pierre ; tout nous montre, au delà des orages d'un monde périssable, le port tranquille de l'éternité, où nous espérons faire aborder un jour notre nacelle, chargée des mérites de nos bonnes œuvres, par la grâce de notre divin Sauveur et la protection de la sainte Vierge et de tous les saints.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXX

LE PRÉCURSEUR. — BAPTÊME DE NOTRE SEIGNEUR. —
SON JEUNE. — SA TENTATION.

1. Saint Jean-Baptiste est sanctifié avant sa naissance.
2. La prédication et le baptême qu'il administre.
3. Le baptême de Notre-Seigneur ; le baptême des chrétiens.

¹ La traduction des psaumes que Marot fit pour les protestants au xvi^e siècle est parfaitement ridicule aujourd'hui.

¹ Ps., I, 3.

² Conc. Trid., sess. xxii, cap. 4.

4. Saint Jean appelle Jésus « l'Agneau de Dieu. »
5. Martyre de saint Jean-Baptiste.
6. Le jeûne de Notre-Seigneur dans le désert et sa triple tentation.
7. Quels enseignements nous sont donnés par là.

1. — Enfin, le temps est arrivé où le Sauveur va se manifester aux hommes et leur annoncer la bonne nouvelle de la Rédemption. Déjà son *Précurseur* a paru et sa voix s'est fait entendre dans la Judée.

Ce précurseur était *Jean-Baptiste*, fils de sainte Elisabeth, cousine de la très sainte Vierge. Sainte Elisabeth le portait depuis six mois dans son sein, quand elle reçut la visite de Marie, qui venait elle-même de concevoir le Fils de Dieu dans ses chastes entrailles. Cet enfant de bénédiction avait tressailli de joie à la présence de Jésus; et l'on pense que dès ce moment il fut sanctifié et purifié de la tache du péché originel. À cet privilège, Jésus ajouta encore d'autres grâces extraordinaires qui firent de saint Jean le plus grand des enfants des hommes. Il quitta fort jeune la société du monde et se retira dans un désert pour y vivre dans les rigueurs de la pénitence. Il portait un vêtement grossier fait de poil de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, et sa nourriture se composait de miel sauvage et d'une espèce de sauterelles, qui se pouvaient manger.

2. — Lorsque Jésus commença à paraître en public, Jean quitta aussi sa solitude et vint s'établir sur les bords du Jourdain, pour disposer les hommes par la pénitence à recevoir le Sauveur. Les habitants de Jérusalem et de toute la Judée accouraient en foule à sa prédication, et confessant leurs péchés, ils recevaient son baptême dans les eaux du fleuve. L'estime qu'on avait conçue de sa vertu et de sa sainteté était si grande que plusieurs le regardaient comme le Messie promis. Mais Jean leur disait : « Je ne vous donne que le baptême de la pénitence. Il en est un autre parmi vous que vous ne connaissez pas encore, qui est plus puissant que moi, de qui je ne suis pas digne de délier la chaussure. C'est lui qui vous donnera le baptême du Saint-Esprit. » — Le baptême de saint Jean n'effaçait pas le péché originel; c'était une simple cérémonie, mais une cérémonie humiliante. Ceux qui s'y soumettaient, reconnaissaient par là-même qu'ils étaient pécheurs et qu'ils avaient besoin d'être purifiés de leurs fautes. Après le baptême de saint Jean, celui de Notre-Seigneur était encore nécessaire pour obtenir la grâce sanctifiante. — Saint Jean fut surnommé *Baptiste*, à cause de ce baptême de pénitence qu'il donnait aux pécheurs.

3. — Quoique Jésus n'eut aucun besoin pour lui-même de s'humilier, cependant il voulut recevoir le baptême de son précurseur. Saint Jean, qui ne l'avait jamais vu, le reconnut néanmoins dans la foule, et saisit d'un profond respect : « Quoi ! dit-il à Jésus, c'est vous qui devez me baptiser et vous venez à moi ! » — « Laissez-moi faire, lui répondit Jésus; il faut que nous accomplissions toute justice, » et, inclinant

la tête comme un pécheur, lui le juste, le saint des saints, il reçut des mains de Jean le baptême de la pénitence. — Mais pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu être ainsi baptisé par saint Jean ? Pour deux raisons : 1^o afin de porter les hommes, par son exemple, à s'humilier et à faire pénitence de leurs péchés; 2^o afin de sanctifier et de consacrer en quelque sorte, par l'attouchement de sa chair adorable, les eaux qu'il destinait à devenir la matière du sacrement de baptême. L'eau du Jourdain, en se mêlant à toutes les eaux de l'univers, devait leur communiquer la bénédiction qu'elle avait reçue la première.

Au moment où Jésus-Christ sortit du Jourdain, un grand prodige s'opéra : les cieux s'ouvrirent au-dessus de sa tête; le Saint-Esprit, sous la forme d'une blanche colombe, descendit sur Lui; la voix du Père sortit des nuages comme un tonnerre, et l'on entendit ces paroles : « Vous êtes mon Fils bien-aimé; c'est en vous que j'ai mis toutes mes complaisances. » Ce qui s'est fait au baptême de Jésus-Christ d'une manière visible, s'opère chaque jour d'une manière invisible au baptême de tous les chrétiens. Alors, les cieux, qui nous étaient fermés par le péché originel, s'ouvrent pour nous et deviennent notre héritage; le Saint-Esprit nous est communiqué, il descend en nous avec toutes ses grâces et le germe de toutes ses vertus; le Fils de Dieu nous adopte pour frères, en même temps que son Père nous adopte pour enfants et nous adresse à chacun ces paroles sorties de son cœur : « Vous êtes mon fils bien-aimé. »

4. — Saint Jean-Baptiste prêcha quelque temps encore pour faire connaître Notre-Seigneur. Quand il l'apercevait, il avait coutume de dire au peuple, en le montrant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde. » C'est à cause de cela qu'on représente ordinairement, dans les tableaux religieux, saint Jean-Baptiste tenant à la main une sorte d'étendard avec ces mots pour devise. Il était en effet comme un porte-drapeau marchant devant son Roi pour l'annoncer et lui préparer le chemin des cœurs. — « Voici l'Agneau de Dieu; voici Celui qui ôte les péchés du monde. » Pour bien comprendre ces paroles de saint Jean, qui sont une prophétie, il faut savoir que tous les jours, matin et soir, dans le temple de Jérusalem, on immolait un agneau destiné à obtenir le pardon des péchés du peuple. Saint Jean voulait donc dire aux Juifs, en leur montrant Notre-Seigneur : « Voici le véritable Agneau, dont le vôtre n'est que l'image; voici Celui qui va s'immoler, comme une douce et innocente victime, pour expier tous les péchés des hommes. » — L'Eglise a adopté dans sa liturgie les paroles du saint Précurseur. Elle les fait répéter au prêtre chaque fois que, sur le point de distribuer la communion, il montre aux fidèles la sainte Hostie, qu'il tient entre ses doigts. Nous devons dire alors du fond du cœur : « Oui, Seigneur Jésus, je crois que c'est vous, le véritable Agneau, la sainte Victime immolée sur le Calvaire, immolée sur l'autel pour les péchés du monde; je crois, j'adore et j'espère. »

5. — Saint Jean-Baptiste, par sa vie si parfaite, avait bien mérité la couronne du martyr, la plus belle et la plus précieuse qui se puisse porter. Elle ne lui manqua pas.

Hérode, gouverneur de la Galilée, avait enlevé la femme de son propre frère, qui vivait encore, pour la prendre à la place de la sienne, qu'il avait répudiée. Jean-Baptiste n'hésita pas à flétrir, comme il le méritait, ce scandale abominable. « Cela ne vous est pas plus permis qu'aux autres, » avait-il dit au roi. Hérode courroucé voulut d'abord le faire mourir, mais craignant la colère du peuple, il se contenta de le jeter en prison. De son côté, Hérodiade, la femme adultère, était furieuse et ne songeait qu'à se venger. Elle en trouva bientôt l'occasion. C'était le jour anniversaire de la naissance d'Hérode; il avait réuni tous ses officiers pour un festin splendide. Voici qu'une danseuse entre tout à coup, se donnant en spectacle aux convives. Cette danseuse impudente était justement la fille d'Hérodiade. Le roi échauffé par le vin, ne sachant comment la récompenser du plaisir qu'elle lui avait procuré, s'oublia jusqu'à lui dire : « Demandez-moi tout ce que vous voudrez, fût-ce la moitié de mon royaume, et je vous le donnerai. » La jeune fille sortit pour aller consulter sa mère et revint bientôt trouver le roi : « Je demande, lui dit-elle, que vous me donniez à l'instant, sur un plat de votre table, la tête de Jean-Baptiste. » Et la tête sanglante du martyr lui fut apportée sur un plat, comme elle l'avait demandé.

Ainsi la mort du plus grand saint a été le prix d'une danse. Ce souvenir seul ne devrait-il pas suffire à faire prendre en horreur cette sorte de divertissement !...

6. — Mais revenons à Notre-Seigneur. En recevant le baptême de Jean, il s'était mis au rang des pécheurs et voué à la pénitence : il va leur en donner l'exemple. Conduit par le Saint-Esprit, il se retire dans un désert et y passe quarante jours et quarante nuits, sans prendre aucune nourriture. C'est en mémoire de ce jeûne du Sauveur que l'Eglise a institué le *Carême*, pour disposer les fidèles, par la prière et la pénitence, à faire saintement la communion pascale.

Pour nous instruire, Notre-Seigneur permit une chose étrange : il se laissa tenter par le démon. Il avait caché au démon le mystère de son Incarnation, car si le démon l'eût connu, il n'aurait pas osé le tenter, et de plus, il aurait tout fait pour empêcher sa mort, pour empêcher l'œuvre de la Rédemption. Le démon s'approcha donc de lui au moment où il semblait épuisé par un jeûne rigoureux, et il le tenta. Il le tenta comme il tente tous les hommes, par l'appât des plaisirs, de l'orgueil et des richesses. — « Si vous êtes le Fils de Dieu, lui dit-il d'abord, commandez à ces pierres de se changer en pains. » Tentation de plaisir et de sensualité. Nous éprouvons cette tentation quand nous nous sentons portés à rechercher les plaisirs qui flattent nos sens ou notre corps. Nous devons y résister, en nous rappelant que l'homme n'est

pas composé d'un corps seulement, mais qu'il a encore une âme, à laquelle il doit donner aussi sa nourriture, qui est la volonté de Dieu. C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne en répondant au démon : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. »

Alors le démon le transporte à Jérusalem et le place sur le haut du temple. Le démon est un ange déchu, mais enfin c'est un ange, et les anges même déchus ont une puissance supérieure aux hommes, et Dieu leur permet quelquefois de s'en servir. Là il dit à Notre-Seigneur : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; vous ne vous ferez point de mal, puisqu'il y a dans l'Ecriture que Dieu a ordonné à ses anges de vous garder et de vous préserver de tout accident. » Tentation d'orgueil et de présomption. Nous éprouvons cette tentation quand nous nous exposons volontairement au péché, sans craindre notre faiblesse et avec la prétention de ne point succomber, par exemple quand nous fréquentons de mauvaises compagnies ou des réunions dangereuses. Nous devons y résister en nous rappelant qu'il ne faut pas tenter Dieu, c'est-à-dire qu'il ne faut pas compter avec présomption sur un secours extraordinaire de Dieu, mais éviter avec soin toutes les occasions de péché. C'est ce que Notre-Seigneur nous apprend par sa réponse : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. »

Le démon, deux fois vaincu, ne perd pas courage. Il transporte Jésus-Christ sur une haute montagne, et lui montrant les royaumes de la terre : « Tout cela est à moi, lui dit-il ; je vous le donnerai, si, vous prosternant à mes pieds, vous voulez m'adorer. » Tentation des richesses. Nous éprouvons cette tentation quand nous nous sentons portés à faire notre Dieu de l'argent, à préférer les biens de la terre aux biens du ciel. Nous devons y résister en nous rappelant que toutes les richesses de ce monde ne nous serviraient de rien si nous venions à perdre notre âme, et que la seule chose nécessaire, c'est de servir Dieu et de faire le bien. Voilà ce que nous enseigne Notre-Seigneur quand il répond : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul. » Le démon, se voyant déjoué, se retira, et les anges s'approchèrent de Notre-Seigneur pour le servir.

7. — Ainsi notre divin Sauveur a permis que le démon le tentât, pour nous apprendre que personne, pas même un saint, n'est à l'abri des tentations. Il a voulu aussi nous enseigner de quelle manière nous devons résister au démon et de quelles armes nous devons nous servir pour le combattre : ces armes sont la vigilance et la prière. Veillons donc et prions sans cesse. Ne nous laissons jamais de répéter la prière que Jésus-Christ lui-même nous a apprise : « Notre Père, qui êtes dans les cieux, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! »

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXVI

POUR LE NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — « Si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui importe à ta paix ! » (Luc, xix, 42).

I. — Combien il est difficile en ce monde de trouver la paix ! Le monde nous importune de son bruit, et lorsque nous nous en éloignons pour nous retrouver avec nous-même, ce sont des luttes, des agitations qui nous tourmentent. Les convoitises nous déclarent la guerre, et le démon nous poursuit de ses tentations. En sorte qu'en nous et au dehors de nous, ce sont des contradictions, des résistances et des oppositions sans cesse renaissantes. Et cependant la voix de Jésus-Christ, la voix de la paix se fait entendre au milieu de ce tumulte, car il prononce des paroles de paix sur son peuple. (Ps., LXXXIV, 9). Or s'il n'y a point de paix en ce monde, serait-ce en vain que Jésus-Christ aurait souhaité la paix à toutes les âmes qu'il venait visiter et racheter ? Ah ! loin de nous pareille pensée ! La paix que nous devons chercher n'est point cette paix terrestre qui nous délivrerait des combats de la chair, du monde et des démons, mais c'est la paix qui doit nous porter à mettre toute notre joie et toute notre fin en la jouissance et la possession de Dieu. C'est cette paix dont Jérusalem n'a pas voulu recevoir les prémices au jour de la visite du Seigneur.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Quelle paix, en effet, peuvent trouver ici-bas des hommes obligés de résister constamment à tant d'importunités, à tant de convoitises, à tant de besoins, à tant de lassitudes ? Ce n'est point la véritable paix, ce n'est pas la paix parfaite. Quelle sera donc la paix parfaite ? Il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité et que ce corps mortel revête l'immortalité. Alors sera accomplie cette parole qui est écrite : La mort a été absorbée dans la victoire. O mort, où est ton aiguillon ? O mort, où est ta lutte contre nous ? (I Cor., xv, 53-55). Comment y aurait-il une pleine et entière paix là où se trouve encore la mortalité ? Car c'est de la mort que vient cette fatigue que nous trouvons même dans tout ce qui répare nos forces. Elle vient de la mort, parce que nous trainons un corps mortel, que l'Apôtre nous dit même être mort avant sa dissolution. Le corps est mort, nous dit-il, à cause du péché. (Rom., VIII, 10). Car, pour mourir, il vous suffirait de persévérer un peu dans quelque action qui vous rend des forces. Persévérez à beaucoup manger, vous en mourrez ; persévérez à jeûner, vous en mourrez ; travaillez toujours, vous en mourrez ; restez toujours assis, sans vouloir vous lever, vous en mourrez. Quand donc la mort sera absorbée dans la victoire, toutes ces faiblesses n'existeront plus, et la paix sera

entière et éternelle. Nous serons alors les habitants d'une cité dont je voudrais parler sans fin quand une fois je l'ai nommée. Qui ne désirerait cette cité, d'où ne sortira aucun ami, où n'entrera aucun ennemi ; où il n'y aura ni tentateur, ni séditeur ; où nul ne divisera le peuple de Dieu, et ne fatiguera l'Eglise en faisant l'office du diable, alors que le prince du mal sera lui-même précipité dans le feu éternel, avec tous ceux qui se seront faits ses partisans et qui n'auront point voulu se séparer de lui ? Il y aura donc une paix, purifiée de toute imperfection, pour les enfants de Dieu, qui tous s'aimeront entre eux et se verront remplis de Dieu, tandis que Dieu sera tout dans tous. (I Cor., xv, 28). Nous aurons Dieu pour spectacle commun ; nous aurons Dieu pour possession commune ; nous aurons Dieu pour paix commune. Quelque bien qu'il donne maintenant, alors il nous tiendra lieu de tout ce qu'il nous donne aujourd'hui : là ce sera la pleine et parfaite paix. C'est cette paix qu'il fait entendre à son peuple, et que voulait entendre celui qui disait : *J'écouterai ce que le Seigneur dira en moi, parce qu'il prononcera des paroles de paix sur son peuple, sur ses saints et sur ceux qui tournent leur cœur vers lui.* (Ps., LXXXIV, 9). Voulez-vous donc posséder cette paix dont Dieu fait entendre les paroles ? Tournez votre cœur vers lui. Ne le tournez ni vers moi, ni vers l'homme, ni vers qui que ce soit. Car, tout homme qui veut tourner vers lui-même les cœurs des hommes, tombe avec eux. Que vaut-il mieux, de tomber avec celui vers lequel vous vous serez tourné, ou de rester debout avec celui avec qui vous vous serez tourné vers Dieu ? Notre joie, notre paix, notre repos, la fin de tous nos chagrins, c'est Dieu et Dieu seul ¹.

II. — Nous pouvons, cependant, commencer dès ici-bas à jouir au milieu de nos luttes de cette paix promise aux enfants de Dieu. Les anges l'ont annoncée aux hommes le jour même de la naissance du Sauveur, lorsqu'ils chantèrent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (Luc, II, 14). C'est cette paix que nous devons nous efforcer d'acquiescer par la pratique de la justice, c'est-à-dire en faisant le bien et en évitant le mal. Alors nous sommes réconciliés avec Dieu, nous devenons ses amis, car le Psalmiste nous dit : *La justice et la paix se sont embrassées.* (Ps., LXXXIV, 4). L'âme chrétienne ainsi fortement attachée à Dieu ne connaît plus le trouble et la crainte, et rien ne peut l'ébranler. Elle est en paix avec son Dieu, comment ne le serait-elle pas avec elle-même et avec le prochain ? Tandis qu'elle est attaquée par le démon qui renouvelle chaque jour ses tentations, elle est soutenue par la grâce de Dieu qui est devenue son alliée, son protecteur. C'est l'enfant qui s'en remet à son père de tous les événements heureux ou malheureux dont sa vie est marquée, et qui accepte tout de ses mains avec le désir de lui plaire et de lui obéir.

¹ S. Aug., In Ps. LXXXIV, n. 10, trad. Vivès.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Pratiquez la justice et vous aurez la paix, afin que la justice et la paix se donnent en vous un mutuel baiser. Car, si vous n'aimez pas la justice, vous ne pourrez avoir la paix. La justice et la paix s'entraînent et s'embrassent ; de sorte que celui qui aura pratiqué la justice trouvera toujours la paix donnant un baiser à la justice. Elles sont deux amies. Peut-être voudriez-vous avoir l'une et ne point pratiquer l'autre ? Car il n'est personne qui ne veuille la paix, mais tous ne veulent pas pratiquer la justice. Demandez-le à tous les hommes : « Voulez-vous la paix ? » Tout le genre humain vous répondra d'une seule voix : « Je la souhaite, je la désire, je la veux, je l'aime. » Aimez donc aussi la justice, parce que la justice et la paix sont deux amies ; elles se donnent un mutuel baiser. Si vous n'aimez pas l'amie de la paix, la paix ne vous aimera pas et ne viendra pas à vous. Qu'y a-t-il, en effet, d'extraordinaire à désirer la paix ? Quel qu'il soit, le méchant désire la paix, car la paix est une chose bonne. Mais pratiquez la justice, parce que la justice et la paix échangent des baisers et ne sont jamais en lutte. Pourquoi vous mettez-vous en lutte avec la justice ? Voici que la justice vous dit : « Ne volez pas, » et vous ne l'écoutez point ; « ne commettez point de mensonges, de médisances, de calomnies, » et vous refusez de l'entendre ; « ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas souffrir, ne dites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous dise. » « Vous êtes l'ennemi de mon amie, vous dit la paix ; pourquoi me cherchez-vous ? Je suis l'amie de la justice ; si quelqu'un est l'ennemi de mon amie, je ne m'approche pas de lui. » Voulez-vous donc arriver à la paix ? Pratiquez la justice¹. — Mais apprenez quelle est la paix véritable, et vous verrez comment elle prend sa source dans la justice. En effet, l'homme qui désire la paix doit s'efforcer d'abord d'en jouir avec Dieu. Quel est, dira-t-on, l'homme qui ne veut pas être en paix avec Dieu ? C'est celui qui ne se conduit point dans la vie selon les préceptes de Dieu. Quel est celui qui n'a pas la paix avec le Seigneur ? Celui qui déplaît au Seigneur. Vous insistez : « Est-il un homme assez insensé pour déplaire à Dieu ? » Si j'examine vos actions, peut-être trouverai-je que cet insensé c'est vous-même. Je vous le demande, n'avez-vous jamais murmuré contre la pluie, contre la sécheresse, contre la prospérité des impies, contre la violence des vents ? Plus encore, n'avez-vous jamais blasphémé, quand les fruits de votre vigne ne vous semblaient pas assez abondants ? Si vous pouvez vous dire certain de n'avoir murmuré contre Dieu en aucune de ces choses, alors seulement vous avez eu la véritable paix avec lui dans tout ce qui vous est arrivé. Ecrivez-vous, comme le bienheureux Job le faisait dans la sécurité de sa conscience : *Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté ; il a été fait selon sa volonté ; que son nom soit béni !* (Job, I, 21). S'il vous arrive du

bien, vous louez Dieu ; s'il vous arrive du mal, vous murmurez contre lui : vous n'avez donc pas la paix avec lui, et vous ne pouvez pas dire avec le Psalmiste : *Je bénirai Dieu en tout temps*. (Ps., xxxiii, 2). Quel est celui qui lui rend grâces en tout temps ? Celui que la prospérité ne peut corrompre et que l'adversité n'ébranle pas. Le premier point de la véritable paix est donc de n'être point en division avec Dieu. Cela fait, nous pourrions être ensuite en paix avec nous-même. Mais l'homme qui est en désunion avec Dieu ne peut être en paix avec lui-même. Notre âme doit être en union avec Dieu, afin que la chair soit soumise à l'esprit. Si l'esprit ne nous dirige pas, la chair nous tyrannise et nous opprime. Que votre âme se courbe sous le joug divin, si vous voulez que le corps se courbe sous le joug de votre âme. Vous aurez alors la paix véritable et parfaite, la paix que l'on a non seulement avec les autres, mais aussi avec soi-même¹. »

III. — Ainsi établi dans la paix par la pratique de la justice, le chrétien connaît les douceurs du repos et de la tranquillité. Son âme soumise à Dieu commande et règne dans son corps comme une reine dans son royaume où son autorité est respectée et aimée de tous. Il en est autrement du pécheur, qui est toujours comme une mer agitée ; il ne trouve qu'épines et amertumes, il n'aura jamais la paix à moins qu'il ne se tourne vers Dieu. Ah ! quand nous voyons un chrétien jouissant de son Dieu, sacrifiant tout à lui et ne voulant vivre que de lui, il est bien du nombre de ceux auxquels l'Apôtre adresse ce conseil : *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien*. (Rom., xii, 21). Et nous tous nous lui redisons la parole du Maître : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu*. (Matth., v, 9). Mais ici vous vous demanderez qui peut nous donner cette paix ou mieux nous la faire trouver de manière à pouvoir en jouir sur la terre et dans le ciel ? L'Apôtre nous répond : *C'est Jésus-Christ qui est notre paix*. (Eph., ii, 14).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « La perfection est dans la paix là où il n'y a nulle opposition ; et les pacifiques sont appelés les enfants de Dieu, parce que rien en eux ne résiste à Dieu, et que les enfants doivent ressembler à leur père. Or, ceux-là sont pacifiques en eux-mêmes qui règlent tous les mouvements de leur âme, les soumettent à la raison, c'est-à-dire à l'esprit et à l'âme, tiennent sous le joug toutes les passions indomptées de la chair, et deviennent ainsi le royaume de Dieu. Dans ce royaume règne un ordre si parfait, que ce qu'il y a dans l'homme de plus noble et de plus excellent commande, sans éprouver de résistance, à cette autre partie de nous-même qui nous est commune avec les animaux, tandis que la partie supérieure, c'est-à-dire l'âme et la raison, sont elles-mêmes soumises à un être plus élevé qui est la Vérité, le Fils unique de Dieu. Nous ne pouvons comman-

¹ S. Aug., *In Ps.* lxxxiv, n. 12, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *Ap. Serm.* lxxxix, n. 4, trad. Vivès.

der à ce qui est au-dessous de nous, à moins d'être soumis à ce qui est au-dessus. Telle est la *paix* promise sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc, II, 14); telle est la vie d'un homme parfait et consommé en sagesse. C'est de ce royaume où règne une paix profonde et un ordre admirable qu'a été chassé le prince de ce monde qui domine sur les âmes perverses et rebelles. Cette paix une fois solidement affermie en nous-même, quelles que soient les persécutions que soulève au dehors contre nous celui qui a été banni de ce royaume, il ne fait qu'augmenter la gloire qui est selon Dieu, et ne peut ébranler aucune pierre de cet édifice, et l'impuissance de ses machinations ne sert qu'à faire éclater la solidité de cette construction¹. Il n'en saurait être autrement, puisque *c'est Jésus-Christ qui est notre paix*. C'est toujours en lui et de lui que vient notre paix, soit celle qu'il nous a laissée en allant à son Père, soit celle qu'il nous donnera lorsqu'il nous aura conduits dans le sein de son Père. Or, que nous a-t-il laissé en nous quittant pour monter au ciel, si ce n'est lui-même qui continue de demeurer avec nous? *Car il est notre paix, qui des deux peuples n'en a fait qu'un.* (Eph., II, 14). Il est donc notre paix, et si, lorsque nous marchons à la lumière de la foi et non à découvert, *il n'abandonne point ceux qui sont encore loin de lui* (II Cor., V, 7), combien plus nous remplira-t-il de lui-même une fois parvenus à la claire vision des cieux! Maintenant nous jouissons d'une certaine paix, parce que selon l'homme intérieur nous trouvons du plaisir dans la loi de Dieu; mais cette paix n'est pas pleine, parce que nous sentons dans nos membres une autre loi qui combat contre la loi de notre esprit. (Rom., VII, 22-23). De même encore la paix règne entre nous, parce que nous croyons à l'amour mutuel que nous avons les uns pour les autres; mais cette paix n'est point non plus parfaite, parce que nous ne pouvons pénétrer réciproquement les pensées secrètes de notre cœur, et que nous nous formons une opinion ou bonne ou mauvaise sur des choses qui ne sont pas réellement en nous. Or, cette paix est vraiment la nôtre, bien qu'il en soit l'auteur, car nous ne pourrions jamais l'avoir de nous-mêmes; cependant telle n'est point la paix qui lui est propre. Si nous gardons jusqu'à la fin cette paix telle que nous l'avons reçue, nous mériterons de recevoir la paix qu'il possède lui-même; cette paix qui fera disparaître tout principe de contradiction, et où tous les cœurs, étant à découvert, seront à jamais fixés dans l'union éternelle avec Dieu². »

II. — Il est écrit : « Ma maison est une maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. » (Luc, XIX, 46).

I. — Quand Jésus-Christ vint dans le monde, on le vit, durant trois années, prêcher son Evan-

gile en toutes circonstances : tantôt il entra dans une synagogue ou dans une maison particulière, tantôt il attirait les foules sur une montagne ou sur les bords de la mer, mais partout il enseignait le peuple et lui annonçait le royaume de Dieu. Depuis qu'il est monté au ciel, les apôtres et leurs successeurs ont fait de même, et pour remplir leur ministère d'une manière plus facile et plus permanente, ils ont élevé sur toute la face de la terre des temples matériels où Jésus-Christ vient habiter sacramentellement, et dont il peut dire en toute vérité : *Cette maison a reçu le salut.* (Luc, XIX, 9). Aussi prêtez l'oreille à toutes ces voix qui retentissent au sein des populations, disant : *Approchez-vous de moi, ignorants; assemblez-vous dans la maison de l'instruction. Gardez-vous votre pied en entrant dans la maison de Dieu, et approchez afin d'écouter.* (Eccli., LI, 31; Ecclé., IV, 17).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Dans nos églises, on apprend combien il faut vivre saintement sur la terre, pour mériter d'obtenir après cette vie une vie heureuse et éternelle, et là, en présence de tous, on explique la sainte Ecriture et la doctrine du salut. Ceux qui pratiquent ces enseignements les entendent pour leur salut, ceux qui les négligent les entendent pour leur condamnation. Quelques-uns de ceux qui raillent de tels enseignements viennent-ils à les entendre, un changement soudain détruit toute leur insolence, ou bien elle est réprimée par la crainte ou la honte. Rien de souillé, rien de criminel n'est étalé sous leurs yeux et proposé à l'imitation; mais on y rappelle les commandements du vrai Dieu, on raconte ses miracles, on le remercie de ses bienfaits, on lui demande ses grâces¹. Aussi nul ne doit, pour de terrestres occupations, abandonner le saint lieu qui est comme l'école de la céleste médecine. Que nul ne déserte le camp du Seigneur. Nous savons que si, sous l'empire de la peur, un soldat au service du roi de la terre déserte le drapeau qu'il devait suivre au combat, outre qu'il perd la gloire et les récompenses réservées au courage, il voit aussi sa lâcheté punie de mort. On appelle déserteur celui qui abandonne le drapeau d'un roi de la terre : c'est assurément le même nom qui doit flétrir celui qui, pendant les jours de nos solennités, abandonne l'Eglise de Jésus-Christ. Et par conséquent, quiconque, sans être infirme ou sans dispense légitime, se séparera des assemblées du peuple de Dieu, recueillera dans l'autre vie, qu'il le sache bien, non la récompense, mais le châtement; non la gloire, mais l'ignominie; lâche déserteur du camp de Jésus-Christ, il subira l'éternelle flétrissure et le supplice mérités par son crime. Mais loin de moi de tels soupçons à votre égard! Confiant en votre zèle, j'ai la certitude que, semblables à de prudentes abeilles, vous vous réunirez avec un pieux empressement dans la ruche de Jésus-Christ, afin

¹ S. Aug., *De Sermone Domini in Monte*, Lib. I, cap. II, n. 9, trad. Vivès.

² Id., *In Joan.*, Tract. LXXVII, n. 3-4.

¹ S. Aug., *De Civitate Dei*, Lib. II, cap. XXVIII, trad. Vivès.

de savourer le miel spirituel des saintes doctrines et de vous écrier avec le prophète : *Seigneur, votre parole a plus de douceur pour moi que le miel le plus exquis n'en a pour ma bouche*¹. (Ps., xviii, 14). Je conjure donc ceux qu'une ardente dévotion fait se presser à l'église, comme vers leur ruche, pour y savourer le délicieux nectar du Seigneur, de composer au dedans d'eux-mêmes, comme feraient de prudentes abeilles, avec les diverses fleurs des divines Ecritures, les alvéoles qui doivent recevoir le céleste miel de la sainteté. Quant à ceux qui viennent tard et s'éloignent vite, n'attendant pas que les divins mystères soient célébrés jusqu'à la fin, ils ne peuvent être regardés comme faisant partie de l'essaim de Jésus-Christ. Au lieu de composer le miel spirituel avec leurs bonnes mœurs, ils en sont empêchés par leur dédaigneux orgueil, et leurs exemples aussi bien que leurs coupables paroles détournent le prochain de cette œuvre méritoire. Ainsi, qui-conque aime le Seigneur en vérité doit persévérer à venir dans nos assemblées, et s'appliquer au chant des psaumes et à la prière, mépriser les satisfactions amères du monde, pour demander à nos saintes réunions les douces joies qui viennent de Jésus-Christ². »

II. — Mais il est un autre temple qui se construit chaque jour. L'Apôtre nous le déclare, disant : *Le temple de Dieu est saint, et ce temple c'est vous*. (I Cor., iii, 17). Or, si nous sommes nous-mêmes la maison de Dieu, nous devons travailler à l'édifier durant cette vie. En effet, ce qui s'est fait lorsque ces murailles s'élevaient, se reproduit lorsque nous réunissons ceux qui croient en Jésus-Christ. En croyant, ils sont comme des arbres coupés dans les forêts, comme des pierres taillées dans le flanc des montagnes ; et lorsqu'ils sont instruits, baptisés, façonnés, aplanis, entre les mains des ouvriers et des artisans, ils ne deviennent cependant la maison de Dieu que lorsqu'ils sont étroitement unis par la charité, en sorte que le travail matériel qui a élevé ces murailles doit s'accomplir spirituellement dans vos âmes, et ce que nous voyons complètement achevé dans ces pierres et dans ces bois doit, par la grâce et le travail de Dieu, se faire successivement dans vos cœurs. Il faut donc que Dieu seconde nos efforts, afin qu'ils nous obtiennent la joie de nous faire entrer dans la construction de sa maison qui est nous-même.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous avons donc construit ce temple extérieur avec des matériaux terrestres, nous élevons le temple intérieur par une vie sainte. Tant que dure la construction, notre humilité ne peut que gémir devant Dieu ; mais lorsque nous ferons la dédicace, notre gloire chantera ses louanges, car si la construction est nécessairement accompagnée de fatigue, la dédicace ne donne lieu qu'aux transports de la joie. Pour tailler les pierres dans les flancs des

montagnes et abattre les arbres des forêts, pour les tailler, les peser, les ajuster, il faut du travail et de la peine ; mais lorsque l'édifice étant terminé on en célèbre la dédicace, la joie et la sécurité succèdent aux fatigues et aux soucis de la construction. Il en est de même de la demeure spirituelle que Dieu daigne habiter, non pour un temps, mais pour l'éternité. Tant que les hommes passent de l'infidélité à la vie de la foi, tant qu'il faut couper et retrancher en eux tout ce qui est mauvais et vicieux, tant qu'on travaille à les faire entrer dans ce religieux et pacifique assemblage, que de tentations à redouter, que de tribulations à supporter ! Mais lorsque le jour de la dédicace de cette demeure éternelle sera venu, lorsqu'on nous dira : *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde*, quels transports de joie, quelle tranquillité assurée ! La gloire seule entonnera le chant du triomphe et l'infirmité ne ressentira plus les pointes de la douleur. Lorsque nous verrons se manifester à nous Celui qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, lorsque Celui qui s'est révélé aux hommes tel qu'il avait été formé dans le sein de sa mère, leur apparaîtra comme le Dieu Créateur tel qu'il était dans le sein du Père, lorsqu'il entrera pour habiter éternellement dans la demeure entièrement achevée et ornée, affermie par son unité et revêtu de l'immortalité, il remplira toutes choses, son éclat se répandra sur tout, afin que Dieu soit en tous. (I Cor., xv, 28). Cette unique vision de Dieu a été demandée au Seigneur par un homme inspiré, et cet homme, si nous le voulons, c'est nous-même. Dans l'ardeur de ses désirs il disait à Dieu : *J'ai demandé une seule grâce au Seigneur et je la lui demanderai encore : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, pour y contempler la beauté du Seigneur et pour qu'il me couvre de sa protection, moi qui suis son temple*. (Ps., xxvi, 4). Ainsi, Dieu habite dans les siens et les siens sont eux-mêmes sa demeure. Courage donc ! Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. (Col., iii, 1). C'est dans les cieux que Jésus-Christ, notre fondement, a été placé pour nous engager à construire notre demeure dans cette direction. Dans les constructions terrestres, dont les matériaux tendent toujours à descendre par leur pesanteur naturelle, nous posons les fondations dans le bas. Pour nous, au contraire, la pierre fondamentale est placée dans le haut, pour nous attirer vers elle par le poids de la charité. Empressez-vous donc de travailler à votre salut avec crainte et tremblement. Car c'est Dieu qui, par sa volonté, opère en vous le vouloir et le faire. Accomplissez toute chose sans murmure et sans ostentation. (Philip., ii, 13-14). Et soyez vous-mêmes établis sur lui comme des pierres vivantes pour devenir le temple de Dieu. (I Pier., ii, 5). Soyez comme des bois incorruptibles pour former en vous-mêmes la maison de Dieu. Il faut, pour ainsi dire, vous

¹ S. Aug., *Ap. Serm.* CLXXIII, n. 2, trad. Vivès.

² *Ib.*, n. 4.

équarrir, vous polir dans les travaux, dans les privations, dans les veilles, par une vie laborieuse et agissante, afin de vous préparer à toutes sortes de bonnes œuvres et de mériter de jouir du repos éternel dans une étroite union avec les anges ¹. »

III. — Vous le voyez, nous avons besoin dès maintenant d'édifier en nous le temple de Dieu par les bonnes œuvres sous les influences de la charité. Il faut donc que nous jetions dans nos cœurs les enseignements de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses prophètes, de manière à ce que nous en soyions pénétrés au point que nos paroles et nos actions en soient l'expression, afin que la doctrine du salut s'élève en nous comme une muraille inébranlable qui nous protégera contre les vents et la pluie. Mais comment voulez-vous que les ouvriers évangéliques puissent vous façonner pour être du nombre de ces pierres vivantes qui servent à la construction de la maison éternelle de Dieu, alors que vous ne venez assister à nos assemblées que sans aucun esprit de foi, et que vous ne savez plus redire les prières de votre enfance chrétienne ! Qui, vous venez entendre la parole divine, mais l'entendez-vous pour la pratiquer, pour la conserver en vos cœurs et lui faire produire des fruits ? Hélas ! Il n'y a qu'à considérer quand vous venez et comment vous assistez à nos assemblées, pour être rempli de tristesse et gémir sur votre situation, à laquelle nous voudrions vous arracher.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « En effet, vous ne venez pas entendre la parole de Dieu et vous ne vous rendez à l'église qu'aux jours des fêtes à peine. Encore est-ce moins le désir de la parole de Dieu qui vous y attire que l'attrait de la solennité et comme le charme d'un repos public. Que ferai-je donc, moi qui suis chargé de vous dispenser la parole de Dieu ? Où et quand trouverai-je votre temps ? La plus grande partie de votre vie, que dis-je ? presque toutes vos journées, vous les prodiguez dans des occupations mondaines : celui-ci les donne à la place publique, celui-là au négoce, l'un va aux champs, l'autre s'occupe de procès. S'agit-il d'entendre la parole de Dieu, personne ou presque personne n'a de loisir. Mais pourquoi vous reprocher vos occupations ? Pourquoi me plaindre des absents ? Vous-mêmes qui êtes ici, dans l'église même, vous n'écoutez pas ; vous tenez des conversations, selon votre habitude, et vous tournez le dos à la parole de Dieu et aux enseignements de l'Écriture ². Peut-être me trouverez-vous trop sévère ; mais je ne puis appliquer un enduit sur une muraille qui croule. Car je crains de tomber sous le coup de ces paroles : *Mon peuple, ceux qui vous disent bienheureux vous séduisent et coupent le chemin par où vous devez passer.* (Is., III, 12). Je vous avertis comme un fils bien-aimé. Je suis surpris que vous ne connaissiez pas encore la voie du Christ, et que vous n'ayez pas appris que cette voie qui conduit

à la vie n'est ni large, ni spacieuse, mais étroite et resserrée. (Matth., VII, 14). Entrez donc par la porte étroite et laissez la porte large à ceux qui veulent se perdre. *La nuit est déjà fort avancée, dit l'Apôtre, et le jour approche.* (Rom., XIII, 12). *Marchez comme des enfants de la lumière.* (Ephés., V, 8). *Le temps est court : il faut que ceux qui usent de ce monde soient comme s'ils n'en usaient pas, car elle passe, la figure de ce monde.* (I Cor., VII, 29, 31). L'Apôtre nous recommande de prier sans cesse. (I Thess., V, 16). Vous qui ne venez pas à la prière, comment accomplissez-vous ce devoir sans cesse que vous omettez toujours ? Le Christ nous a fait le même commandement : *Veillez et priez, pour que vous n'entriez pas en tentation.* (Matth., XXVI, 41). Si les apôtres, tout en veillant et en priant, et bien qu'étant sans cesse dans la compagnie du Verbe de Dieu, n'ont pu cependant éviter la tentation, comment font ceux qui ne viennent à l'église qu'aux jours des fêtes solennelles ? *Si le juste est à peine sauvé, que deviendront l'impie et le pécheur ?* ¹ (I Pier., IV, 18). C'est pourquoi souvenez-vous de cette parole qui nous rappelle notre vocation : *Si cette maison de terre que nous habitons présentement se dissout, nous avons une autre maison construite par Dieu, non par la main des hommes, et éternelle dans les cieux.* (II Cor., V, 1). C'est là que nos corps seront transformés par la résurrection en corps célestes et éternels. Maintenant, bien que Dieu n'habite pas encore en nous par la claire vue, comme lorsque nous le verrons face à face, il y habite cependant par la foi, nous devenons la demeure de cet hôte divin par les bonnes œuvres, qui ne sont pas elles-mêmes éternelles, mais qui nous conduisent à la vie éternelle. Elevez donc, à l'heure présente, la demeure de la foi et de l'espérance par la charité que donne l'Esprit, et par ces bonnes œuvres qui n'existeront plus alors, parce qu'elles auront cessé d'être nécessaires ². »

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologétiques

VI

LES SCIENCES

Si tantum potuerunt scire, ut possent aestimare sæculum : quomodo hujus Dominum non facilius invenerunt ? (Sap., XIII, 9).

En sortant des mains créatrices de Dieu, l'homme reçut, avec la grâce divine, l'empire sur toute la nature. Roi de la création, il l'était réellement, et en vertu de cette royauté, l'univers n'avait pas de secrets pour son intelligence. Le péché entra dans son âme : révolte contre son Dieu ; aussitôt

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CCCXXXVII, cap. I-IV, n. 1-4, trad. Vivès.

² S. Aug., *Ap. Sermon.* IX, n. 1, trad. Vivès.

¹ *Ib.*, n. 2.

² S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CCCXXXVII, cap. V, n. 5.

la nature se révolta contre son roi, et il perdit, sur lui-même et sur toutes choses, l'empire qu'il venait de refuser à son Auteur.

Le christianisme, en enlevant le péché, en soumettant de nouveau l'homme à Dieu, lui rendit cet empire, en partie seulement, car il ne doit être reconquis que progressivement jusqu'au dernier des siècles. L'Eglise, épouse du Christ, continue l'œuvre qu'il a commencée sur la terre; elle aidera l'homme à ressaisir cette domination, à remonter sur ce trône du monde, d'où sa faute l'a précipité. Elle en fera gravir successivement les degrés à l'homme tout entier comme à chacune de ses facultés. L'intelligence humaine ne connaissait plus la nature dans toute son intégrité : l'Eglise l'a prise par la main comme un guide, elle l'a conduite dans le passé, elle la conduit encore à travers le dédale des sciences physiques et naturelles, des sciences mathématiques et exactes. En l'abaissant devant Dieu par la foi aux mystères, elle lui fait mériter de voir les secrets de la nature s'abaisser aussi et disparaître devant elle. *Servire Deo, regnare est.*

1. On a dit à satiété que la fameuse *méthode scientifique* ne date que du XVII^e siècle. Ce serait le chancelier F. Bacon († 1626) qui l'aurait inventée, ou au moins mise en vogue, et là seulement commencerait l'ère scientifique et le progrès indéfini. Toute l'antiquité et les seize premiers siècles du christianisme ont, paraît-il, gémi dans l'obscurité : ceux-ci surtout, maintenus en esclavage par l'Eglise, n'ont guère connu que la méthode *a priori*, déductive, tirant des principes de la foi des conclusions plus ou moins arbitraires et antirationnelles; l'Eglise avait en horreur la méthode expérimentale, l'étude de la nature : elle y voyait la mort et l'anéantissement de cette autorité tyrannique qu'elle affermit à coups de conciles, de dogmes et d'excommunications.

Il n'est pas de numéro d'une feuille anticléricale quelconque qui ne ressasse ces idées sous une forme ou sous une autre, et les lecteurs les croient, parce que c'est imprimé dans le journal.

Que faire pour l'empêcher? On répétera mille fois que c'est là un fieffé mensonge, contredit par l'histoire, et après mille fois il faudra encore le répéter. L'Eglise n'a pas condamné la méthode expérimentale scientifique; elle n'a pas condamné la science de la nature, qui existait bien des siècles avant François Bacon, ce grand homme, que sa science si vantée n'empêchait pas d'être mis en prison pour concussion dans sa charge de chancelier d'Angleterre.

La science catholique n'a jamais exclu l'étude de la nature, même au moyen âge, époque de foi vive et ardente, même chez les docteurs et les théologiens les plus orthodoxes. La méthode expérimentale d'observation est aussi vieille que le monde; Aristote en traçait les règles avec une précision et une sûreté qu'on n'a guère dépassées. On les applique mieux aujourd'hui, mais ce sont les mêmes, et l'on n'a pas inventé un moyen nouveau de pénétrer de la sphère visible dans la sphère invisible.

L'Eglise n'a pas pris moitié de l'homme, elle l'a pris tout entier, tel qu'il est, et mettant comme soubassement la science de la nature, elle a bâti par dessus, aidée de la révélation, la science de Dieu; la science de l'homme, et la science de leurs rapports mutuels. Car elle sait — le concile du Vatican l'a suffisamment affirmé — qu'il y a deux principes de connaissance : la raison et la révélation; deux méthodes de connaissance : la méthode d'observation et la méthode d'autorité. Si, en vertu de sa mission et de son caractère divin, elle use surtout de la seconde, elle ne supprime pas pour cela la première : elle la suppose, et c'est sur elle qu'elle greffe l'autorité comme la grâce suppose la nature.

Elle n'a pas condamné Scot Erigène, Roscelin, Abailard à cause de leur méthode, parce qu'ils voulaient étudier les faits et la nature, mais parce que dans les *mystères* de foi ils voulaient briser les prétendues entraves de l'autorité. A-t-elle condamné Pierre Lombard, saint Thomas d'Aquin, le franciscain Roger Bacon, ou ceux que nous citerons tout à l'heure? Et pourtant Pierre Lombard passait sa vie à observer la nature, et saint Thomas réclamait de tout théologien l'étude de la création. Résumant l'enseignement du moyen âge, Thomas d'Aquin décrit avec détails les divers procédés de la méthode scientifique, et il l'emploie lui-même constamment avec une rigoureuse précision de logique que l'on chercherait longtemps dans nombre de soi-disant savants du XIX^e siècle. C'est en usant de la même méthode que Roger Bacon a entrevu plusieurs des grandes découvertes modernes.

Non! l'Eglise n'a pas condamné la méthode scientifique. Non! ce n'est pas le chancelier Bacon qui a fondé la science : on vantait l'expérience et l'observation dans toutes les langues de l'Europe avant qu'il ait vu le jour. Des savants sérieux, comme Goethe et Liebig, affirment même que son influence a été plus nuisible qu'utile. (Nous touchons encore ici un des dangers de l'indépendance de la raison). En poussant trop vite les esprits déjà lancés, il fit que tout frein se brisa, et qu'on délaissa absolument toute méthode pour aboutir au désordre et au chaos.

Ces excès, les savants chrétiens savent les éviter. Les données que leur fournit la foi, affermissent et rectifient leurs regards; « elles leur permettent de saisir avec sûreté la nature et la portée des lois qui régissent la matière, d'écarter les hypothèses gratuites ou dangereuses dont l'athéisme se déclare l'ardent défenseur, de maintenir l'harmonie entre toutes les branches des connaissances humaines, et d'éviter les empiétements qui se produisent toujours au détriment du progrès et de la civilisation ¹. »

2. L'histoire, très résumée, de la science chrétienne va faire ressortir la vérité de cette apologie de l'Eglise.

¹ Brin et Laveille, *La civilisation chrétienne*, Tome I, p. 101.

Si les apôtres étaient étrangers à la science humaine, ignorants, sans puissance et sans crédit, hommes obscurs de la classe du peuple, l'Evangile ne nous montre-t-il pas, parmi les premiers fidèles, des disciples au courant du mouvement scientifique de l'époque, comme Zachée, Joseph d'Arimathie, puis Apollo et ceux que saint Paul avertit souvent dans ses épîtres de se garder d'une vaine science et d'une fausse philosophie ? Saint Luc n'était-il pas médecin de profession ? et saint Paul lui-même était-il sans teinte des sciences humaines ?

Les trois cents ans de persécutions sanglantes, les invasions des barbares, la chute du vaste empire romain, les guerres continuelles étaient assurément peu favorables à la culture des sciences ; et cependant qui oserait nier les aptitudes des Pères sous ce rapport aussi bien qu'en théologie ? Saint Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie dans leurs écrits apologétiques se montrent passionnés pour la science. Origène, à dix-huit ans, est une des grandes lumières de son siècle : versé dans la dialectique, la géométrie, etc., il rassemble autour de lui un concours prodigieux d'auditeurs ; il leur enseigne la physique et l'astronomie avant de leur faire aborder l'étude de l'Ecriture sainte, et il appelle les mathématiques « des sciences sacrées. » Que ceux qui accusent l'Eglise d'être l'ennemie des sciences, veuillent bien lire quelques œuvres des Pères cappadociens : saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse son frère, surtout saint Basile, ou encore les pages consacrées par les Pères à commenter le premier chapitre de la Genèse sur la création : leur étonnement sera très grand.

3. Dans toute cette période qu'on appelle le moyen âge, qui est-ce qui conserve le dépôt scientifique des temps anciens, sinon les évêques, les clercs de tout rang, et principalement les moines ?

« Si quelqu'un, dit Paul Lacroix ¹, mettait en doute le degré d'avancement que les sciences exactes avaient atteint au moyen âge, il suffirait de lui montrer une basilique romane ou une cathédrale gothique. En effet, quelle immensité, quelle profondeur de calcul mathématique, quelles connaissances en géométrie, en statique et en optique, il a fallu aux architectes et aux conducteurs de travaux, pour tailler, découper, ajuster les pierres, pour les élever à des hauteurs considérables, pour multiplier les voûtes, les unes lourdes et massives, les autres légères et hardies, pour combiner et neutraliser la poussée de ces voûtes qui s'entre-croisent et qui se cachent sous les arceaux jusqu'au sommet de l'édifice, où la science la plus compliquée semble avoir voulu se mettre humblement au service de l'art, sans gêner son essor, sans lui imposer aucun obstacle ! »

Les noms d'Abbon, moine de Fleury, des moines Herbert, Francon et Gisland, d'Halinard, archevêque de Lyon, ne sont certes pas inconnus des amateurs de mathématiques, géométrie et sciences

physiques, pas plus que les grands travaux de mécanique et d'hydraulique accomplis par les abbayes du moyen âge pour leurs moulins, tanneries, huileries, scieries, forges, usines, etc., ne le sont des ingénieurs. Est-ce que parmi les sept arts libéraux dont se composait le cycle des sciences profanes, on ne comptait pas l'arithmétique, la musique, l'astronomie et la géométrie, *quadrivium* indispensable non moins que le *trivium* (grammaire, dialectique, rhétorique) à l'étude des sciences théologiques ?

Qui est-ce qui n'a pas entendu au moins le nom du moine Gerbert (plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, † 1003) ? Une des caractéristiques de sa vie, c'est un amour de la science et une aptitude à la recevoir extraordinaire. Son enthousiasme pour les chiffres se fait jour jusque dans ses lettres. Il construit des orgues, et cherche à appliquer la vapeur comme force motrice dans un orgue à rouage ; la première horloge mécanique par la pesanteur d'un poids est sortie de ses mains, et il invente aussi des appareils astronomiques. Etudier ou enseigner était son occupation. Le prodige de sa science le fit même accuser de sortilèges, et contribua à répandre sur son compte des légendes ineptes dont la critique historique a fait complète justice. Tout cela n'empêchait pas sa renommée de passer les frontières et de lui amener des disciples en foule du fond de la Germanie et de l'Italie.

Peut-on ne pas citer encore les moines — toujours les moines ! — Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Roger Bacon, et tant d'autres dont les noms, bien que moins illustres, méritent autre chose que les calomnies et l'oubli ? Thomas d'Aquin, le divin Thomas, au moment de sa mort, travaillait simultanément à un commentaire du *Cantique des cantiques* et du *Timée* de Platon, et à un traité sur les aqueducs. Les géomètres connaissent sans doute le *Traité de perspective* d'Albert le Grand.

La médecine florissait dans les écoles de Montpellier, de Salerne, de Padoue, de Bologne, de Paris, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Eglise ; et le pape Jean XXII écrivait lui-même, avant d'occuper le siège pontifical, le *Trésor des pauvres* ou *Manuel de l'art de guérir*.

Les sciences naturelles ont eu au moyen âge leurs tenants, et ils furent nombreux. Des chercheurs infatigables comme Othon de Crémone, Jean de Milan, l'abbesse Hildegarde († 1179), Alain de Lille, évêque d'Auxerre, appelé le « Docteur universel, » Barthélémy de Glanville, le cardinal de Châtillon composaient de volumineux traités, ou essayaient des classifications logiques, préparant ainsi la voie à Jussieu, à Linnée et à Cuvier. Ils étudiaient la nature, non pas comme aujourd'hui en athées, mais en chrétiens, voyant des relations mystérieuses entre les mœurs des animaux, les phénomènes des plantes, le chant des oiseaux, et les devoirs et croyances de l'homme racheté par son Dieu. Ils y puisaient les sentiments les plus tendres et les plus vifs : de là entre l'homme et la

¹ *Sciences et lettres au moyen âge*, p. 87.

nature cette sympathie réciproque, cette douce fraternité dont la vie de saint François d'Assise nous offre un idéal si pur ; de là ce besoin de mettre à foison les fleurs, les bêtes des champs, toute la nature, dans ces enluminures qui encadrent le texte des lois de Dieu et de sa divine parole. « Tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur ». — Qui n'a entendu parler encore de cette foule de Bestiaires, de Volucraires, de Lapidaires, qui parurent en prose et en vers, descriptions poétiques, si l'on veut, mais qui n'en témoignent pas moins de la vogue des sciences de la nature au moyen âge ?

Faut-il encore mentionner ces encyclopédies variées des sciences humaines si fréquentes alors : saint Isidore, archevêque de Séville († 636), Bède le Vénérable (673-735), Raban Maur († 847), Hugues de Saint-Victor († 1140), les religieuses anglaises fondatrices de l'Université d'Oxford, les religieuses de la Germanie et entre toutes l'illustre sainte Ildegarde, Richard de Cluny, Roger Bacon franciscain dans son *Grand Œuvre*, le dominicain Vincent de Beauvais († 1264) dans sa *Bibliothèque du monde*, etc., toutes intelligences qui se signalèrent par des connaissances encyclopédiques, imparfaites sans doute, mais fort estimables pour les temps qui les virent naître ?

Il serait trop long d'insister sur les autres périodes autant que sur le moyen âge, époque de foi, époque si calomniée relativement à l'Eglise et à l'ignorance systématique, où, dit-on, elle aurait enchaîné l'esprit humain. Les préjugés qui s'attachent à cette période rendaient nécessaires les développements que nous avons donnés.

4. Ce que l'Eglise a fait à ce moment presque seule, elle l'a toujours fait depuis à côté de la science qui veut se passer d'elle. Que les progrès scientifiques viennent de ses enfants ou de ses ennemis, elle y applaudit, tout en y montrant parfois — et avec raison — des dangers pour les âmes. Elle a du reste sa bonne part dans les découvertes. Le franciscain Roger Bacon n'a-t-il pas conçu l'idée du télescope, et entrevu l'usage de la vapeur pour la locomotive, tout en connaissant la composition et les propriétés de la poudre, que le moine Berthold Schwartz avait trouvée et qu'un évêque de Munster appliquait au lancement des bombes ? L'abbé Nollet obtient par ses rares mérites d'occuper les premières chaires de physique en France et à l'étranger. Albert le Grand trouvait la boussole au XIII^e siècle et Jacques de Vitry en faisait

l'application à la conduite des bateaux. Le prêtre Copernic et Képler sont les auteurs du système planétaire ; et ce sont les patientes recherches des savants chrétiens qui ont permis à Grégoire XIII de donner au grand calendrier romain sa forme à peu près définitive (1582). Le jésuite Fabri enseigne avant Harvey la circulation du sang. L'abbé Haüy fonde la science de la cristallographie, si féconde en résultats et en applications pratiques. Torricelli, l'inventeur du baromètre, était-il libre-penseur, et les travaux scientifiques de Descartes, d'Euler, d'Ampère, de Cauchy, de Biot, font-ils mauvaise figure à côté de ceux des Monge et Arago ? A qui Lavoisier dut-il son éducation scientifique sinon à l'abbé de la Caille, qui, au rapport de Lalande, avait fait aussi en astronomie à lui seul plus d'observations et de calculs que tous les astronomes réunis du XVIII^e siècle ? Le même Lalande comptait de 1750 à 1773 quarante-deux jésuites auteurs de quatre-vingt-sept ouvrages d'astronomie, et, parmi ces auteurs, le professeur de Montucla et de Lalande lui-même. C'étaient là de dignes précurseurs du P. Secchi, de l'observatoire du Vatican, dont les analyses spectrales des astres, encouragées par Léon XIII, ont tant étonné les savants, et amené tant de découvertes sur ces mondes qui volent dans l'espace. L'*Art de naviguer dans les airs* du P. Gallien, dominicain, n'a-t-il pas précédé de trente ans les expériences des frères Montgolfier sur les aérostats ? Le véritable auteur du fameux télégraphe sans fil d'aujourd'hui, aux succès si inattendus, n'est-il pas un professeur de l'Institut catholique de Paris, M. Branly ? On ne saurait taire non plus le nom de Pasteur, le bienfaiteur de l'humanité, et certes Pasteur fut un croyant catholique et un pratiquant convaincu.

Ces quelques faits qu'on pourrait multiplier en volumes, sont une preuve évidente que, sans les travaux et découvertes des chrétiens, et même du clergé et des religieux, pas une branche scientifique qui ne soit incomplète et indigente. Mathématiques, géométrie, mécanique, hydraulique, hydrographie, astronomie, physique et chimie, électricité ou optique, zoologie ou botanique, médecine, pharmacie ou chirurgie, toutes les sciences ont reçu quelque chose du christianisme, bien loin d'être arrêtées par lui dans leur évolution ; et dans cette action scientifique les Jésuites n'ont pas le dernier rang. Les gens d'Eglise tiennent leur place parmi les savants de tout ordre : la Religion les a constamment encouragés à la tenir ainsi et à la faire plus large, tandis que la Révolution envoyait Lavoisier à l'échafaud.

5. Pourquoi d'ailleurs l'Eglise aurait-elle peur des sciences et de leurs découvertes ? Pourquoi craindrait-elle que l'homme prit chaque jour un empire plus grand sur la nature et la soumit à sa volonté intelligente ? Sa mission n'est-elle pas de mener les hommes à Dieu, de les faire monter des choses changeantes et perfectibles de ce monde jusqu'à Celui qui est et qui est éternellement par-

¹ Montalembert, *Sainte Elisabeth de Hongrie*, Introduction.

² « Tous ces efforts, toutes ces tentatives plus ou moins heureuses, témoignent d'une louable préoccupation et d'un noble désir, le désir de tout savoir et de tout apprendre dans un ordre rationnel. Et nous retrouvons la trace de cette curiosité insatiable dans le programme des universités, dans la carrière des étudiants et des professeurs ; partout l'on veut acquérir par degrés des notions complètes, de *omni re scibili et quibusdam aliis*. » (Lecoy de la Marche : *La société au XIII^e siècle*, p. 72).

fait, raison première et cause finale de toutes choses ? Et la vraie science n'a-t-elle pas pour résultat de ramener l'homme à l'Auteur de la nature, à Celui qui s'est proclamé le Dieu des sciences ? C'est le cas ici de répéter encore la parole de Bacon : « Peu de science mène à l'incrédulité, beaucoup de science ramène à Dieu. »

Fontenelle, en qui semblait s'être incarnée la science du XVIII^e siècle, osait dire au sein de cette société engouée d'un enthousiasme fébrile pour la nature : « L'importance de l'étude de la physique consiste moins à satisfaire notre curiosité qu'à nous élever à une idée moins imparfaite de l'auteur de l'univers, et à raviver en notre esprit les sentiments d'admiration et de vénération qui lui sont dus. » Voilà le vrai but de la science ; si elle ne l'atteint pas, elle est incomplète. Nous voyons presque tous les grands savants en arriver là, clore leurs travaux et leurs observations par une hymne de louanges et d'adoration au Créateur.

C'est l'illustre Képler, terminant son *Harmonique du monde* en élevant ses yeux et ses mains vers le ciel et en adressant humblement au Père de toute lumière sa fervente prière : « Pauvre petit vermineau que je suis, misérable créature conçue et nourrie dans les souillures du péché, s'il m'était arrivé de mal exposer les vérités que vous voulez porter à la connaissance de l'homme, et d'écrire quelque chose qui fût indigne de vous, ah ! faites-le moi connaître afin que je puisse le corriger. »

C'est le grand chimiste Faraday qui trouve dans sa chimie même un véhicule pour arriver à Dieu, et à qui les impies sont insupportables.

C'est Cauchy qui écrit : « Je suis chrétien avec tous les grands astronomes, tous les grands physiciens, et tous les grands géomètres des siècles passés ; » — ou William Herschell apportant avec « les géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, sa pierre au grand temple de la science, temple élevé à Dieu lui-même » ; — ou encore le transformiste Lamarck voulant que « toute notre admiration et toute notre vénération se reportent sur le sublime Auteur du monde. »

C'est Linné devant qui « le Dieu éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, a passé. Je ne l'ai pas vu en face, dit-il, mais ce reflet de lui, saisissant soudainement mon âme, l'a jetée dans la stupeur de l'admiration. J'ai suivi ça et là sa trace parmi les choses de la création ; et dans toutes ses œuvres, même dans les plus petites, quelle force, quelle sagesse, quelle indéfinissable perfection ! »

Ce sont encore Le Verrier, Faye, Biot, Ersted, Ampère, Auguste de la Rive, Liebig ; — ce sont Réaumur, Geoffroy Saint-Hilaire, Chevreul, Wurtz, et même Broussais, dans ses notes intimes à ses seuls amis, qui, tous, reconnaissent que l'étude des sciences conduit à Dieu et à la foi ; — de même qu'Edison, le « Napoléon de la science » comme on l'a nommé, se plaît, du sommet de la tour Eiffel, à rendre hommage « au bon Dieu, le plus grand ingénieur de l'univers. »

Ainsi ont parlé les vrais savants, depuis saint

Augustin qui proclame que la science « engendre, nourrit, défend et fortifie la foi, » depuis saint Bernard qui va s'appliquer au grand livre de la nature « dans les forêts de hêtres, » jusqu'à Pasteur qui disait : « Quand on a bien étudié, on revient à la foi du paysan breton. Si j'avais plus étudié encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. »

Non, encore une fois, l'Eglise n'a jamais condamné les sciences quelles qu'elles soient ; elle les a au contraire favorisées de toutes ses forces en les guidant dans leur méthode, en les aidant de ses travaux et de ses recherches, parce qu'elle y voit une partie de sa mission. Si elle a condamné quelque chose, ce sont les écarts de la raison qui se croit souveraine, indépendante, si sûre d'elle-même, alors qu'elle se prend si souvent à se tromper. Car elle ne veut pas que le progrès scientifique tourne au détriment du progrès moral, qui est le progrès par excellence.

La science n'est pas un but, elle n'est qu'un moyen. Sa fin n'est pas seulement le bonheur du corps matériel, la satisfaction de ses appétits terrestres, mais le bonheur de l'homme complet, corps et âme, par le rétablissement de l'empire de l'homme innocent sur cette création dont il fut le roi au premier jour du monde.

PLANS DE SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

CE QUE DIEU COURONNE EN MARIE

Si je cherche quel a été le principe et la source du triomphe de Marie, je trouve que, par l'Assomption, Dieu couronne en elle un double privilège : 1^o *l'innocence de la Vierge*, en préservant ce saint corps de la corruption du tombeau, et 2^o *la dignité de la Mère*, en l'élevant au-dessus de toutes les créatures sur un trône de gloire et de majesté.

I. — Dieu couronne en Marie l'innocence de la Vierge

C'est un effroi pour nous de songer à la destinée fatale qui attend notre corps au sortir de la vie. Quoi ! ce corps qui est à moi, cette chair qui enveloppe mon âme, qui ne fait qu'un avec elle, cette substance qui est la mienne, un jour ce ne sera plus qu'un cadavre ! A cette pensée, l'homme est saisi d'horreur, et il a besoin d'entendre le Sauveur lui dire de sa voix la plus douce : « Ego sum resurrectio et vita... »

Pourquoi la destinée du corps est-elle si lamentable ? J'interroge la nature et la raison : elles se taisent. J'interroge la foi, et elle me répond qu'à l'origine une faute immense enveloppa la race humaine dans un arrêt de mort. Cette chair est une chair de péché ; en elle s'est infiltré le venin de la corruption.

Mais supposez une créature unique entre toutes, qui par un privilège spécial ait été préservée de la corruption originelle, qui dès le premier instant de sa conception ait été un chef-d'œuvre de grâce et de pureté, et dites-moi s'il est possible qu'une innocence si parfaite soit condamnée à cette corruption du tombeau ? Non, la terre n'eût pas été digne de conserver dans ses entrailles cette chair virginale, il n'y avait qu'un reposoir qui fût digne de sa pureté, et ce reposoir, c'était le sein de Dieu.

Or telle a été la bienheureuse Vierge Marie. Sa sainte virginité a été comme un arôme céleste qui a préservé son corps de la corruption du sépulcre.

Représentons-nous donc Marie sur ce lit de mort qui va être son lit de triomphe... Une douce sérénité est peinte sur son visage, un sourire céleste s'épanouit sur ses lèvres ; les compagnons, les amis, les apôtres de son Fils sont là autour d'elle... Alors, comme un fruit mûr que la plus légère secousse détache de l'arbre, comme une flamme s'élève dans un air pur, ainsi, cueillie par Dieu, cette âme immaculée s'envole dans les hauteurs du ciel. Bientôt, porté sur l'aile des anges, le corps de Marie rejoint sa sainte âme ; et Dieu, qui vient de couronner ainsi en elle l'innocence de la Vierge, va couronner aussi dans le ciel la dignité de la Mère.

II. — Dieu couronne en Marie la dignité de la Mère

« Un des plus beaux jours de l'éternité, dit Bossuet, a dû être l'exaltation de la sainte Vierge sur le trône que son Fils lui avait destiné. »

Pour nous faire une idée de ce triomphe, il suffit de considérer quelle était l'éminente dignité de Marie. Elle était devenue la mère de Dieu ! La mère de Dieu ! Quoi, une femme que Dieu salue du nom de mère ! Une femme à laquelle Dieu est soumis, à laquelle il doit le respect et l'honneur ! Se peut-il concevoir quelque chose de plus auguste ? Ne comprenez-vous pas que Jésus-Christ ait dû rassembler tout ce qu'il y avait dans le ciel de gloire et de splendeur pour orner le front de sa mère ? C'est le Fils qui se couronne lui-même en couronnant sa mère. Comment décrire cette pompe auguste !

Représentons-nous les esprits bienheureux se portant au devant de Marie pour la recevoir, Gabriel à leur tête, saluant sa souveraine au nom de tous les anges et lui disant comme à Nazareth : « Salut, ô Marie. Ave Maria. Naguère vous étiez pleine de grâce, vous voilà pleine de gloire. Venez régner sur nous. »

Représentons-nous les patriarches, les saints prophètes, les martyrs venant la saluer de leurs acclamations et de leurs chants d'allégresse, et Marie chantant de nouveau son *Magnificat*.

Ne croyons pas que ce soit là une pompe vaine et stérile. C'est pour nous aussi que ce triomphe s'organise. Cette puissance que Dieu communique à Marie, l'auguste Vierge s'en servira pour nous qui sommes ses frères ou plutôt ses enfants. Si, par l'exaltation de Marie, le ciel acclame une Reine, nous, les pèlerins de la terre, nous recevons un appui, nous recevons une mère.

Montrez-vous donc, ô Marie, montrez-vous notre mère, comme vous êtes notre souveraine. Obtenez-nous la grâce qui purifie, l'amour qui unit à Dieu, la force et la constance qui persévèrent. Après avoir applaudi à votre triomphe, ô Marie, accordez-nous de triompher avec vous dans le ciel ¹.

II

LA ROYAUTÉ DE MARIE

Le nom qui caractérise le mieux la très sainte Vierge dans la solennité de son triomphe, c'est celui de *reine*. 1° Marie est reine du ciel par prédestination ; 2° Marie est reine de l'Eglise par association ; 3° Marie est reine de la France par élection.

I. — Marie est reine du ciel par prédestination

Alors que rien n'était créé, Dieu prédestina les êtres à l'existence. Parmi eux il résolut son chef-d'œuvre, Marie, infiniment distante de son auteur, cependant infiniment moins distante que toute autre créature, Jésus-Christ excepté.

¹ D'après Mgr Freppel, *Sermons inédits*, t. II, p. 347. Paris, Roger).

Cependant le ciel s'était peuplé : les anges avaient été créés. Dieu les soumet à l'épreuve. Il leur montre, dans une vision lointaine, le Verbe s'incarnant au sein d'une femme. Or celle-ci, fille, épouse, mère de Dieu, les surpasse en amour, en splendeur, en dignité. Le tiers des anges se révolte. Une furieuse bataille s'engage là-haut. Les révoltés sont précipités dans l'enfer, et les bons anges vénèrent à l'avance leur reine.

Enfin la prédestinée paraît. A sa dix-septième année elle reçoit la visite de Gabriel. Sur son consentement, en elle s'accomplit le mystère de l'Incarnation. Puis neuf mois après elle donne naissance au fils de Dieu ; les anges descendent pour vénérer leur roi et leur reine. Dieu s'incline, il met sur le front de l'enfant et sur celui de la mère une couronne sertie de ces pierres qui n'étincellent qu'au paradis, et ce fut sur les monts Judéens la fête d'un sacre invisible, splendide, tel qu'un seul pourrait lui être comparé, le sacre définitif de l'Assomption. Elle était venue, la reine du ciel, et le ciel la couronnait. *Veni, coronaberis*.

II. — Marie est reine de l'Eglise par association

Cette association lui coûte cher. Comprendons bien. Le roi de l'Eglise, par droit de naissance et par droit de conquête, c'est Jésus-Christ. Il l'a affirmé à Pilate. Rien ne lui manque dans sa passion des attributs royaux. Il a un sceptre de roseau, une couronne d'épines, une pourpre trainée dans la boue sanglante, un trône qui est sa croix. Or Marie était debout au pied de la croix. Jésus est roi par l'humiliation et la douleur. Il fallait que Marie devint reine en partageant la même humiliation et la même douleur. Venez donc, ô Marie, venez sur le mont sanglant, venez vous associer à la pourpre, au sceptre, au trône, à la couronne de votre Fils. *Veni, coronaberis*.

Elle y alla, elle assista à son suprême soupir, elle communia à sa croix. Le roi Jésus et la reine Marie eurent la même et terrible apothéose de douleur. A partir de ce moment, l'Eglise n'a jamais séparé ces royautes associées. Elle n'a pas reçu une grâce publique sans l'avoir attribuée à son roi et à sa reine. Le roi Jésus la lui méritait, la reine Marie la lui obtenait. Voilà dix-neuf cents ans que Jésus et Marie nous donnent d'affronter victorieusement le fer des violents, les subtilités de l'erreur.

III. — Marie est reine de la France par élection

Il existe un pays duquel on disait jadis : « C'est le plus beau après le royaume du paradis. » De ce royaume, de ce peuple, Marie a choisi par libre et volontaire élection d'être la reine, *Regnum Galliae regnum Mariae*. La France est le royaume de Marie.

Sans parler de la Vierge chartraine, des sanctuaires innombrables que nous avons élevés en son honneur, de la consécration que lui fit ce descendant de saint Louis de sa personne, de sa famille, de son pays, rappelons seulement que notre reine nous a visités, que ses pieds ont foulé notre sol, que son cœur l'a béni : La Salette, Lourdes, Pontmain.

A Jésus donc, notre Sauveur, adoration et fidélité. A Marie, reine du ciel et de la terre, nos hommages, notre amour à jamais ¹.

¹ D'après Mgr Touchet, *Œuvres oratoires et pastorales*, t. I, p. 95. (Orléans, Herluison ; Paris, Pousielgue).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 11 julii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XXII. Prières et cérémonies de la messe, 529.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXVII. Pour le 10^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, XVIII, 11 et 13 (d'après saint Bernard), 533.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLV. La pêche miraculeuse sur le lac de Tibériade, 538.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Sujet des sacrements, 539.

Plan de sermon pour la fête de Notre-Dame des Neiges. — La neige, la sainte Vierge et la pureté, 544.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XXII

PRIÈRES ET CÉRÉMONIES DE LA MESSE¹

Première partie : du commencement à l'offertoire

Résumé analytique

Il y a quatre parties dans le sacrifice de la messe : préparation, offrande, consécration, communion.

Première partie : Préparation

1. Prières au bas de l'autel : sentiments de joie, de contrition, de confiance ; invocation du secours du ciel.

2. Introït, en rapport avec l'office, suivi d'un psaume. — *Kyrie eleison* (désir de la venue du Messie). — *Gloria* (ce vœu est exaucé). — *Dominus vobiscum* (Dieu seul va occuper toutes les pensées). — Collectes (demandes adressées à Dieu par les mérites de Jésus-Christ ; récitées ou chantées les mains étendues ; on répond *Amen*).

3. Epître (ancien usage de lire les lettres des apôtres et des passages de l'Ancien Testament en rapport avec le Nouveau). Graduel, Prose, *Alleluia* ou Trait.

4. Evangile. Le livre est porté à droite, on se lève (solennités à la grand-messe), on répond : *Laus tibi, Christe*. Prône, renvoi des catéchumènes. *Credo*.

Conclusion. Employons bien cette première partie de la messe à nous recueillir pour mieux profiter du saint sacrifice.

Introito ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

J'irai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. (Ps., XLIV, 4).

Mes frères,

Il y avait dans les sacrifices les plus solennels de l'ancienne Loi et dans la plupart de ceux des

¹ Nous prions nos lecteurs qui désireraient une explication plus développée des cérémonies de la messe, de se reporter aux 89 instructions publiées dans l'*Ami du Clergé paroissial* sous le titre : *La messe expliquée aux fidèles* (années 1894 et suivantes). Voir aussi les soixante prênes de Badoire sur le même sujet.

païens, trois parties principales : l'offrande de la victime à la divinité, l'immolation faite par le prêtre, et la participation des assistants au sacrifice par un banquet sacré. Nous retrouvons ces trois parties dans le sacrifice du cénacle : le Sauveur a d'abord levé les yeux au ciel pour présenter à son Père le pain et le vin ; puis il s'est immolé d'une manière mystérieuse en opérant le changement du pain et du vin en son corps et en son sang ; enfin il a invité tous ses apôtres à prendre part à son sacrifice en leur donnant son corps à manger et son sang à boire. La prière et l'accomplissement des rites prescrits par la loi de Moïse pour la manducation de l'agneau pascal avaient servi de préparation à ce premier sacrifice de la loi nouvelle, de précieuses instructions du Sauveur l'avaient accompagné, et l'hymne d'action de grâces l'avait suivi. Si la célébration de la messe n'a pas été entourée dès les premières années de l'Eglise des cérémonies que nous voyons s'accomplir aujourd'hui, il est certain qu'elle a dû comprendre quatre parties principales que nous retrouvons dans toutes les liturgies : une préparation, qui renferme, outre les prières relatives au sacrifice, des instructions pour les fidèles, — l'offrande des dons sacrés, ou offertoire, — la consécration, — la communion et l'action de grâces qui l'accompagne.

Ce sont ces quatre parties du saint sacrifice que nous allons mettre successivement sous vos yeux, en expliquant les prières et les cérémonies qui sont en usage dans la liturgie romaine. — La partie préparatoire a été appelée « messe des catéchumènes, » parce que ceux qui n'étaient pas encore initiés par le baptême au secret de nos redoutables mystères, étaient congédiés avant l'offertoire. C'est même ce mot de congé ou renvoi, en latin *missio* ou *missa*, qui a donné son nom à la messe, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. La messe des fidèles, le sacrifice proprement dit, ne commençait qu'avec l'offertoire. Il est bon que vous vous rappeliez cette distinction, pour mieux comprendre le sens et la portée des différentes cérémonies de la préparation, ou première partie de la messe, dont nous allons nous occuper aujourd'hui. Nous y ferons quatre divisions : la prière au bas des degrés, — l'*Introït*, avec les *Kyrie*, le *Gloria* et les Collectes, — l'Epître et le Graduel, — enfin l'Evangile (suivi quelquefois du prône et du *Credo*).

1. *La prière au bas des degrés.* Le prêtre, après avoir préparé sur l'autel le calice et le missel, descend au bas des degrés et fait le signe de la croix. Les chrétiens ont toujours eu l'habitude de commencer leurs actions importantes par ce signe sacré, pour les offrir à la sainte Trinité par Jésus-Christ mort sur la croix. L'Eglise se sert du signe de la croix dans toutes les bénédictions et dans l'administration de tous les sacrements, parce que c'est le signe de la rédemption et du salut. Mais c'est surtout au commencement de la messe que la croix a sa place marquée, pour nous rappeler

que le sacrifice qui va s'offrir n'est autre que celui qui s'est accompli sur le Calvaire. Recueillons-nous donc, comme si nous étions en face du Sauveur expirant, et écoutons la belle prière du prêtre : « Je monterai à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » Ce verset résume le sens du psaume qui suit, et dans lequel David, poursuivi par Absalon révolté, et éloigné du tabernacle, se consolait dans la pensée qu'il reviendrait un jour à Jérusalem, et s'excitait à la plus grande confiance en Dieu au milieu de ses malheurs. Bannis du ciel, exilés sur la terre, menacés par de puissants ennemis, nous devons nous consoler et nous réjouir à la pensée que le sang de Jésus-Christ nous ouvrira un jour le ciel. Il faut pour cela que nous fassions pénitence de nos péchés. Aussi le prêtre se prosterne et récite le *Confiteor*, il se frappe la poitrine, demande pardon pour lui et pour le peuple, et fort de la protection de la sainte Vierge, des anges et des saints qu'il a invoqués, il monte à l'autel et le baise au milieu.

L'autel, avons-nous dit¹, est le trône de la majesté divine. Le prêtre s'en approche pour y offrir le sacrifice de propitiation, il s'est purifié de ses péchés, il a droit de compter sur la bienveillance et la miséricorde de son Dieu, mais il sent le besoin de s'appuyer sur les mérites des saints du ciel. Aussi il pose sur l'autel les deux mains qu'il avait auparavant levées vers la croix, il s'incline respectueusement, et en invoquant toute l'Eglise triomphante, il baise l'autel, figure du corps mystique du Christ, pour affirmer solennellement l'union que la charité établit entre les élus et les justes qui sont sur la terre, et fortifier sa foi au moment où il entre dans le véritable saint des saints. — A la messe solennelle, le célébrant, aidé de ses ministres, fait à ce moment le premier encensement de l'autel. L'usage de brûler des parfums en l'honneur de la divinité se retrouve chez presque tous les peuples, et c'était une des fonctions des prêtres de l'ancienne Loi d'offrir tous les jours l'encens au Seigneur dans son sanctuaire. La fumée de l'encens symbolise le sacrifice de nos cœurs dont les sentiments de piété montent vers le ciel, l'odeur parfumée qu'il répand témoigne du désir que nous avons de plaire à Dieu², et le feu qui le consume rappelle l'ardeur de la charité qui doit animer notre prière. Cette cérémonie nous avertit donc d'élever nos cœurs vers Dieu et d'y consumer tout ce qui lui déplait, afin d'attirer sur nous ses grâces.

2. Le prêtre se rend ensuite au côté gauche³ de l'autel, et récite l'*Introït*. Ce mot signifie « entrée » ou commencement, il sert à désigner la première prière lue sur le missel. Cette prière, tirée d'un passage des saintes Ecritures, exprime ou une allusion à la fête qu'on célèbre, ou une pensée

pieuse relative au saint que l'on honore, ou un sentiment de l'âme en rapport avec l'office du jour. Il y a dans la liturgie de la sainte messe des prières qui se répètent tous les jours, et d'autres qui changent suivant les différentes fêtes ou époques de l'année : il est naturel que l'office de Pâques diffère de celui du mercredi des cendres, que les fêtes de la sainte Vierge se distinguent de celles des pontifes ou des martyrs. L'*Introït* est du nombre de ces prières spéciales, ou *propres* à chaque jour. Celui de Noël nous annonce qu'un enfant nous est né, qu'un Fils nous a été donné. Celui de Pâques répète les paroles du psalmiste : « Je suis ressuscité, et je suis encore avec vous. » La plupart de ceux des dimanches expriment les sentiments de confiance, de joie, d'humilité, de componction avec lesquels nous devons assister à la messe : « Adorez Dieu, anges du ciel ; réjouissez-vous, filles de Sion⁴. — Les gémissements de la mort m'ont entouré, les douleurs de l'enfer m'ont environné, dans la tribulation j'ai invoqué le Seigneur⁵. — Souvenez-vous, Seigneur, de vos bontés et de votre miséricorde qui est éternelle⁶. — Mon Dieu, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir, confondez ceux qui cherchent à me perdre⁷. »

Cette courte prière était suivie d'un psaume, qu'on chantait jadis en entier, pendant que les catéchumènes se réunissaient ; aujourd'hui on n'en récite (ou chante) qu'un verset, suivi du *Gloria Patri*. Puis on répète l'*Introït*, après quoi le prêtre va au milieu de l'autel réciter trois fois *Kyrie eleïson*, trois fois *Christe eleïson*, et trois fois encore *Kyrie eleïson*. C'est là comme un écho des vœux ardents et des innombrables prières que les patriarches et les justes de l'ancienne Loi ont fait monter vers le ciel pour demander la venue du Messie, c'est l'aveu de notre faiblesse et de notre misère, c'est la confession de notre foi au mystère de la sainte Trinité. Aussi les fidèles joignent ici leurs voix à celle du prêtre pour s'écrier : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » A ces cris de la terre vont répondre aussitôt les échos du ciel ; Dieu a envoyé le salut aux hommes, comme les anges l'ont annoncé aux bergers de Bethléem : « Gloire à Dieu dans les cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Cet hymne de joie exprime déjà la reconnaissance des fidèles pour le bienfait de la rédemption et pour toutes les grâces que Dieu va leur accorder par les mérites de Jésus-Christ. On l'omet pendant les temps de deuil et de pénitence.

Après le *Gloria*, le prêtre, se retournant vers les fidèles, dont l'assemblée doit être complète à ce moment, les salue comme l'ange salua autrefois Gédéon, comme l'archange salua Marie : « Que le Seigneur soit avec vous ! » et il étend les bras comme pour appeler à lui tous les assistants et leur communiquer le gage de paix et d'amour

¹ Voir le prône XXI.

² Ps. CXL, 2, et Apoc., v, 8.

³ On appelle côté gauche de l'autel, celui qui est à droite des assistants, mais à gauche de la croix. On l'appelle aussi le côté de l'épître.

⁴ Troisième dimanche après l'Epiphanie.

⁵ Septuagésime.

⁶ Deuxième dimanche de Carême.

⁷ Douzième dimanche après la Pentecôte.

qu'il a reçu en baisant encore une fois l'autel. On ne peut rien souhaiter de plus précieux à un chrétien que de jouir de l'amitié de Dieu, que de recevoir les ineffables communications de sa grâce, sans laquelle il ne peut arriver au salut. Oui, mes frères, que le Seigneur soit dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre bouche, dans toutes vos actions, dans votre vie toute entière; que la pensée de sa présence vous occupe uniquement pendant le sacrifice; que le désir de lui plaire soit la règle de toute votre vie! *Dominus vobiscum!*

Après avoir reçu en échange un souhait analogue, le prêtre retourne au coin de l'autel où il lit les oraisons appelées *Collectes*. Ce mot signifie *recueil, réunion*. On s'en sert quelquefois pour désigner l'assemblée des fidèles à l'église; mais ici il signifie la réunion des vœux, des prières, des hommages du peuple chrétien, présentés à Dieu par le prêtre, en sa qualité de ministre public et de médiateur entre le ciel et la terre¹. Toutes ces oraisons se terminent par l'invocation du nom et des mérites de Jésus-Christ, en qui seul nous devons espérer le salut. Le peuple répond: « *Amen*, Qu'il en soit ainsi. » Ce mot hébreu a été conservé dans la liturgie, ainsi que quelques autres: *Alleluia, Hosanna*, et les termes grecs: *Kyrie eleïson*, pour nous rappeler que toutes les nations de la terre sont appelées à chanter les louanges de Dieu dans le sein de l'Eglise de Jésus-Christ.

Quelque courtes que soient les *Collectes*, elles n'en ont pas moins une grande importance dans la liturgie. C'est là surtout que se trouve exprimée l'une des fins du sacrifice, qui est d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires au salut, en nous humiliant devant lui et en lui présentant les mérites infinis de Jésus-Christ. Nous nous sommes réjouis de nous approcher de l'autel, nous avons confessé nos péchés, nous avons imploré la pitié du Seigneur, nous avons chanté les louanges des trois personnes divines; le moment est venu d'exposer au Seigneur nos besoins et de lui demander ses grâces. Sans doute, nous pouvons le faire en particulier à tous les instants de la journée; mais combien notre prière est plus puissante quand elle est réunie à celle de tous les membres de l'Eglise militante, quand elle est présentée à Dieu par le ministre qu'il en a spécialement chargé, quand Jésus-Christ lui-même, notre pontife et notre victime, s'en fait l'interprète!² Les auteurs de ces courtes oraisons ont su y réunir les plus pressantes supplications et l'expression des sentiments de la plus vive piété, sans perdre de vue l'objet de la fête du jour; on pourrait s'occuper tout le temps de la messe à méditer ces belles formules, qui varient chaque jour, comme pour raviver notre dévotion. Que peut-on trouver de plus délicieux et de plus éloquent à la fois que cette oraison de la fête du Sacré-Cœur, où nous rappelons d'abord à Dieu que nous nous glorifions d'honorer le cœur de son Fils bien-aimé, que nous

nous faisons un bonheur de nous rappeler tous les bienfaits que nous en avons reçus, après quoi nous lui demandons la grâce de jouir au ciel des doux fruits de l'amour du Sauveur, comme nous jouissons ici-bas du bonheur de l'honorer?

Le prêtre récite les collectes les mains étendues et élevées, comme Moïse lorsqu'il demandait à Dieu la victoire sur les Amalécites. Il étend les mains, comme pour ouvrir à Dieu son cœur et développer devant lui le sujet de sa demande; il les élève pour montrer aux fidèles que c'est du ciel que vient le secours; mais, à la fin de la prière, il les joint et les abaisse en inclinant la tête, comme pour recueillir les dons de la générosité divine et acquiescer à tout ce que le Seigneur décidera dans sa sagesse. On récite une ou plusieurs oraisons, suivant les fêtes, car il arrive souvent qu'on a à faire mémoire de plusieurs saints le même jour, ou qu'on prie à plusieurs intentions; mais il est à remarquer que les fêtes les plus solennelles n'ont qu'une seule collecte. L'importance que l'Eglise attribue à cette petite prière fait que le prêtre la récite toujours à haute voix, qu'il la chante solennellement à la grand'messe, et que les fidèles l'écoutent debout et s'y unissent en répondant *Amen*.

3. Après la collecte on s'assied, le prêtre pose les mains sur le missel et lit l'*Epître*, ou, si la messe est solennelle, le sous-diacre la chante dans le chœur. Lorsque saint Paul écrivait aux fidèles des Eglises qu'il avait fondées ces lettres inspirées que nous avons dans le Nouveau Testament, il leur recommandait de les lire dans les assemblées religieuses¹. Les Juifs avaient déjà l'habitude de lire dans les synagogues les écrits des prophètes. L'Eglise a conservé cet usage de lire pour l'instruction des fidèles les passages des livres saints qu'il leur est le plus important de connaître. Cette première lecture est empruntée, soit aux *Epîtres* ou aux *Actes* des apôtres, soit aux livres prophétiques ou moraux de l'Ancien Testament, soit à l'*Apocalypse* de saint Jean; tandis que la seconde lecture, qui a conservé le nom d'évangile, est toujours empruntée à l'un des quatre évangélistes. Il y a du reste, entre ces deux parties de l'office, une étroite liaison, comme entre l'ancienne Loi et la nouvelle: l'*Epître* rappelle les prophéties dont l'Evangile raconte l'accomplissement, ou bien propose une leçon de morale en rapport avec les faits rapportés dans l'Evangile. Ainsi, au premier dimanche de Carême, l'Eglise nous recommande, avec saint Paul, de correspondre courageusement à la grâce, de faire pénitence de nos fautes, d'éviter les occasions de péché, de mortifier nos passions, si nous voulons vaincre les ennemis de notre salut; et dans l'évangile elle nous propose le modèle de Jésus-Christ, luttant contre les tentations du démon par le jeûne et la prière. Vous comprenez, mes frères, combien ces enseignements étaient utiles aux catéchumènes, et vous

¹ Innoc. III, *De alt. myst.*, lib. II, c. 27. — Voir les autres sens dans Bona, *Rerum liturg.*, lib. II, c. 5.

² Dion. Carthus., *Exp. missæ*, art. 11.

³ Coloss., IV, 16; Thessal., V, 27.

voyez quel profit vous pourriez en tirer si vous suiviez, à l'aide de vos livres, le sens des prières de la messe. Vous connaissez peu l'Ecriture sainte, vous apprendriez à la connaître et à l'aimer si vous compreniez bien ces extraits qu'on lit chaque dimanche pour vous à l'église. A la fin de l'Épître on répond : *Deo gratias*. Dieu soit remercié de nous avoir donné dans l'Ancien Testament les prophéties qui ont annoncé le Messie, et dans les écrits des apôtres les enseignements qui nous aident à mettre en pratique la doctrine de Jésus-Christ !

L'Épître se lisait autrefois du haut d'une estrade appelée *ambon*. Pendant que le lecteur descendait les degrés pour revenir au sanctuaire, on chantait un cantique appelé *Graduel*, et aux jours de fête une longue prose rimée ou séquence, pour reposer l'attention des fidèles. Nous avons encore quelques-unes de ces proses, comme le *Lauda Sion* de la Fête du Saint-Sacrement, le *Dies iræ* de la messe des Morts ; mais ordinairement on se contente de quelques versets des psaumes, suivis, dans les temps de joie, du chant de l'*Alleluia*, lequel est remplacé, aux temps de pénitence, par un Trait, mélodie triste, chantée lentement.

4. Cependant, tout se prépare pour la lecture de l'Evangile : le prêtre, incliné devant la croix, demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres ; le servant porte le livre de gauche à droite, pour indiquer que la lumière de la foi a été enlevée aux Juifs, qui ont rejeté la parole du Sauveur, et portée aux Gentils, nos ancêtres. A la messe solennelle, le diacre va au bas du chœur chanter l'Evangile, précédé des cierges et de l'encens, et toute l'assemblée se lève pour entendre, avec le profond recueillement de la foi, les enseignements du saint Evangile.

Le prêtre s'avance respectueusement vers le missel, qui est tourné en travers de l'autel, c'est-à-dire vers le Nord, si l'église est bien orientée. Le Nord avec ses frimas, ses terres stériles, désigne l'état du monde païen avant la venue du Christ qui a fait lever sur lui le vent chaud du Midi, c'est-à-dire la grâce du salut. Après avoir salué les fidèles d'un joyeux *Dominus vobiscum*, et annoncé à quel évangéliste est empruntée la lecture de ce jour, le prêtre marque du signe de la croix le livre d'abord, puis son front, ses lèvres et son cœur : le livre, pour nous apprendre que la croix est comme la clé qui nous donne l'intelligence de l'Evangile ; son front, ses lèvres et son cœur, pour témoigner qu'il ne rougira jamais de la parole du Christ, qu'il l'annoncera au monde avec le zèle de la charité, et qu'il mettra sa gloire à la faire aimer de tous, comme il l'aime lui-même. Les assistants doivent se signer de la même manière et entrer dans des sentiments analogues. Les premiers chrétiens témoignaient le plus grand respect au livre des Evangiles, ils le portaient toujours sur eux, le faisaient mettre dans leur cercueil en témoignage de leur foi ; ils y puisaient le courage

qui les menait au martyre. Imitons-les, mes frères, lisons avec foi et avec respect « la parole de la croix, » ainsi que l'appelle saint Paul, pratiquons ce qu'elle enseigne, car « si elle est folie aux yeux des impies, elle est, pour ceux qui veulent se sauver, la force de Dieu » qui donne la victoire. C'est cette force divine, cachée sous la lettre de l'Evangile, qui l'a fait triompher des persécutions sanglantes, des attaques de l'hérésie et de la haine du monde ; c'est par l'Evangile de la croix que le Christ a vaincu, qu'il règne et qu'il triomphe. Aussi saluons-nous la lecture de l'Evangile de ces exclamations : « Gloire à vous, Seigneur ! Louange à vous, Christ ! » Il dépend de nous de réaliser ces souhaits : glorifions Dieu par nos œuvres en les conformant toujours à ses lois.

L'Evangile est la partie de la messe où l'Eglise exprime le plus parfaitement l'objet de la fête, ou les sentiments que doit nous inspirer l'office. Les faits de la vie du Sauveur, ses instructions, ses miracles, y sont proposés tour à tour à la méditation des fidèles ; et cette lecture sert le plus souvent de texte au *prône* ou sermon qui se fait à la messe de paroisse. C'était après le prône qu'on congédiait les catéchumènes, les pénitents publics et tous ceux qu'on jugeait indignes d'assister à la célébration des saints mystères.

L'usage s'est introduit dans les Gaules, sous Charlemagne, et plus tard à Rome, de chanter solennellement, aux jours de fêtes, le *Credo* rédigé aux Conciles de Nicée et de Constantinople contre les funestes hérésies des premiers siècles. A ces mots : *Descendit de cœlis... Homo factus est*, qui expriment l'ineffable mystère de l'Incarnation, le prêtre fait la gémissement et les fidèles se prosternent pour adorer.

Nous devons nous arrêter ici, mes frères. Voyez quel chemin nous avons déjà parcouru, que d'enseignements nous avons puisés dans les belles prières et les cérémonies liturgiques. Rien n'est inutile dans tous ces détails, rien n'est laissé au hasard ni au caprice, tout tend « à nous donner une haute idée de la majesté du saint sacrifice et à fixer notre esprit à la contemplation des mystères divins qui y sont cachés ¹. » *Sancta sanctis*, disait le diacre en renvoyant les catéchumènes : « Les choses saintes ne sont que pour les saints. » Employons bien cette première partie de la messe à nous purifier par l'humilité et la contrition, afin d'assister saintement à l'immolation de la victime de nos autels, et de retirer du saint sacrifice les fruits abondants qu'il doit produire en nous pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

¹ *Catech. rom.*, pars 2, n. 88.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXVII

POUR LE DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Le pharisien se tenant debout, priait en lui-même : « O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes. » (Luc, XVIII, 11).

I. — Jésus-Christ nous montre ici, dans la personne du pharisien, les divers caractères qui distinguent les hommes orgueilleux. Le pharisien priait en lui-même, c'est-à-dire, si par ses paroles il rendait grâces à Dieu, par ses pensées il s'attachait à considérer ses vertus et il se complaisait en lui-même. Au lieu de porter ses yeux du côté de son propre néant, il ne voyait que des péchés dans les autres. De là sa joie, sa jactance à dire qu'il n'était pas comme le reste des hommes. En sorte qu'il proclamait, non ce qu'il était réellement, mais ce qu'il croyait être aux yeux des hommes et devant Dieu par les bonnes œuvres qu'il accomplissait. Voyez comment le pharisien passe sous silence les péchés qu'il a commis et qu'il devrait pleurer devant Dieu. Il ne pense qu'à ses vertus, il ne parle que du bien qu'il fait. Voilà certainement la conduite dont les orgueilleux nous donnent le triste spectacle : ce sont des hommes curieux pour scruter la vie du prochain, qui n'ont que de l'envie ou du mépris pour les autres, et qui deviennent insupportables à leurs frères tant par leurs paroles que par leurs actions. Il n'en serait point ainsi s'ils se souvenaient de cette parole du Sage : *Le juste commence par s'accuser lui-même.* (Prov., XVIII, 17).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « La curiosité est le principe de l'orgueil. Quand vous voyez un homme, partout où il se trouve, tourner les yeux de côté et d'autre, lever la tête et avoir l'oreille au guet, tenez pour certain que ces manifestations extérieures sont la preuve d'un changement intérieur ; car l'homme qui se pervertit, fait des signes des yeux, frappe du pied et parle avec les doigts. » (Prov., VI, 12). Cette agitation inaccoutumée du corps est l'indice d'une maladie de l'âme qui débute et qui la rend moins circonspecte, insouciante de ce qui la concerne, et curieuse, au contraire, de ce qui a rapport aux autres. Comme elle ne se connaît plus elle-même, elle est poussée dehors pour paître les chevreux, c'est-à-dire les yeux et les oreilles, car chevreux est synonyme de péchés. Or, de même que la mort est entrée dans le monde par le péché, ainsi entre-t-elle par ces deux ouvertures. C'est donc à les faire paître que l'homme curieux s'occupe, pendant qu'il néglige de rechercher ce qu'il est dans son cœur¹. — Ayant ainsi jeté un regard de curiosité sur les autres, il porte les yeux sur ses supérieurs et sur

ses inférieurs ; dans les uns il trouve matière à envie, dans les autres matière à dédain. Alors son esprit, comme aiguisé par la mobilité de ses yeux et dégagé d'ailleurs du poids de tout souci personnel, tantôt, par un mouvement d'orgueil, s'élève bien haut dans ses pensées, et tantôt se laisse tomber bien bas, par un mouvement d'envie, en sorte que, d'un côté, il sèche misérablement de jalousie, et de l'autre, il sourit dans son orgueil à de puérils sentiments de grandeur ; vain ici, mauvais là, il est partout orgueilleux ; car ce n'est que par amour de sa propre excellence qu'il ne peut voir sans douleur qu'il a des supérieurs, de même qu'il ne peut songer qu'il a des inférieurs sans en ressentir de la joie. Etant ainsi arrivé par la curiosité à la légèreté d'esprit, l'orgueilleux est souvent troublé par la tristesse qu'il ressent à la vue du bonheur des autres, il ne peut plus supporter sa propre humiliation et il cherche les adoucissements d'une trompeuse consolation. Il restreint donc sa curiosité, du côté où elle ne peut lui montrer que son propre néant et l'excellence d'autrui, pour la reporter tout entière dans un sens opposé, afin de noter avec soin en quoi il lui semble qu'il excelle lui-même sur les autres, et de ne rien perdre de sa joie en ne voyant plus rien de ce qui l'afflige. Aussi faut-il qu'il parle ou qu'il éclate : il est plein de paroles, et son esprit est comme en travail pour enfanter toutes les pensées qu'il a conçues. (Job, XXXII, 18). Il a faim et soif de gens qui l'entendent, à qui il débite toutes ses vanités, devant qui il répande toutes ses pensées et à qui il dise ce qu'il est et ce qu'il vaut. Il s'élève donc au-dessus des autres et il rougirait de ne pas faire quelque chose de plus que ses frères. Ce n'est pas, toutefois, qu'il travaille à être meilleur que les autres : il veut le paraître, et si son ambition ne va point jusqu'à mener effectivement une vie plus sainte, il veut vivre de manière à pouvoir dire : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Aussi est-il plus satisfait de jeûner une seule fois quand personne ne jeûne, que s'il jeûnait toute une semaine avec tout le monde. Et c'est du fond de son âme qu'il croit sa vie plus sainte que toutes les autres ; les louanges qu'il sait qu'on lui donne, bien loin de les attribuer à l'ignorance ou à la simple bienveillance, il a l'arrogance de les tenir pour effectivement méritées. De là sa présomption à s'ériger en juge des autres et à trouver des excuses pour justifier ses péchés, comme Adam et Eve firent dans le paradis⁴. »

II. — D'où vient que nous nous laissons ainsi dominer par l'orgueil ? Hélas ! comme Lucifer, nous nous appliquons trop à considérer ce qu'il y a en nous de beau, de grand et de vertueux, et nous arrivons à croire que tout vient de nous, au lieu de glorifier le Seigneur. Nul, en effet, ne peut se glorifier de ce qu'il a, s'il ne sait ce qu'il a. Or nous savons, ou du moins nous croyons savoir le bien que nous avons, et, en le sachant, nous oublions que c'est Dieu qui en est l'auteur et le prin-

¹ S. Bern., *Tract. de gradibus humilitatis et superbie*, Pars II, cap. x, n. 28, trad. Vivès.

⁴ *Ibid.*, cap. XI-XVII, n. 39-45, passim.

cipe. Aussi n'y a-t-il qu'un pas à faire pour arriver de cette connaissance de notre bien et de cet oubli de Dieu à devenir les malheureux esclaves de l'orgueil. Il en serait autrement si nous écoutions l'apôtre nous disant : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* (I Cor., IV, 7). Ayons cette connaissance que tout ce que nous avons nous l'avons reçu de Dieu, et au lieu d'en tirer vanité, nous nous glorifierons en Dieu.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il y a deux choses que nous devons savoir : d'abord ce que nous sommes, ensuite que nous ne le sommes pas par nous-mêmes ; autrement nous ne nous glorifierons point du tout, ou la gloire que nous nous attribuerons sera vaine ; enfin, *si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes*, est-il dit, *vous serez confondus avec la troupe de vos pareils*. (Cant., I, 6-7). C'est en effet ce qui arrive, car lorsqu'un homme en dignité ne connaît même pas son élévation, on le compare, avec raison, pour une telle ignorance, aux animaux qui sont comme les compagnons de sa corruption et de sa vie périssable en ce monde. Ainsi donc, en ne se connaissant pas elle-même, la créature que la raison distingue des bêtes, commence à se confondre avec elles, parce qu'elle ignore sa propre gloire qui est toute intérieure, cède aux attraites de sa curiosité et ne se préoccupe plus que de la beauté extérieure et sensible ; elle devient aussi pareille aux autres créatures, parce qu'elle ne sent pas qu'elle a reçu quelque chose de plus qu'elles. Aussi faut-il nous garder soigneusement de l'ignorance qui fait que peut-être nous nous estimons moins qu'il ne convient. Mais évitons, avec un soin plus grand encore, cette autre ignorance qui nous porte à nous attribuer plus que nous n'avons, comme cela arrive quand nous faisons la méprise de nous imputer le bien, quel qu'il soit, que nous voyons en nous. Mais ce qu'il faut plus encore détester et fuir que ces deux sortes d'ignorance, c'est la présomption par laquelle, sciemment et de propos délibéré, nous nous glorifions du bien qui est en nous, comme s'il venait de nous, ne craignant pas de ravir à un autre la gloire que nous savons bien ne pas nous être due pour les choses qui sont en nous, mais qui ne viennent pas de nous. Dans le premier cas, on ne se glorifie de rien ; dans le second, on se glorifie, mais ce n'est pas en Dieu ; et, dans le troisième, on ne pèche plus par ignorance, mais on usurpe sciemment, en le revendiquant pour soi, ce qui appartient à Dieu. Or, cette audace, comparée à la seconde ignorance, semble d'autant plus grave et plus dangereuse que, si l'une méconnaît Dieu, l'autre le méprise ; mais, comparée à la première, elle paraît d'autant plus mauvaise et plus détestable que, si cette ignorance nous assimile aux brutes, cette audace nous associe aux démons. Car il n'y a que l'orgueil, le plus grand des maux, qui puisse se servir des biens qu'il a reçus, comme s'il ne les avait pas reçus, et détourner à son profit la gloire qu'un bienfai-

teur doit trouver dans ses bienfaits. Aussi faut-il à l'excellence et à l'intelligence unir la vertu qui en est le fruit ; c'est par elle que nous recherchons et que nous possédons l'auteur libéral de toutes choses. Celui à qui nous devons, en tout, rendre la gloire qui lui appartient ; autrement nous serons rudement châtiés pour avoir su ce qu'il fallait faire et ne l'avoir point fait. Pourquoi cela ? Parce que celui qui agit ainsi *n'a pas voulu acquérir l'intelligence pour faire le bien*, mais, au contraire, *il a médité l'iniquité sur sa couche* (Ps., xxxv, 4, 5), et il a tenté, comme un serviteur infidèle, de détourner et même de ravir à son profit la gloire que son excellent maître devait recueillir des biens dont il savait parfaitement, par la vertu de l'intelligence, qu'il n'était pas lui-même la source. Il est donc bien évident que l'excellence, sans l'intelligence, est inutile, et que l'intelligence, sans la vertu, nous mène à notre perte. Mais pour l'homme qui est en possession de la vertu, l'intelligence ne saurait être funeste ni l'excellence inutile. Il s'écrie et loue Dieu ingénuement en ces termes : *Non, Seigneur, ce n'est pas à nous qu'est due la gloire, donnez-la uniquement à votre nom*. (Ps., cxiii, 9). C'est qui revient à dire : Seigneur, nous ne nous attribuons ni l'intelligence ni l'excellence, nous rapportons tout à votre nom, parce que c'est de lui que nous tenons tout ¹. »

III. — Mais il ne suffit pas de savoir comment nous pouvons prévenir les attaques de l'orgueil, soit en nous connaissant nous-mêmes, soit en reconnaissant que Dieu est l'auteur de tous nos biens. Il faut que nous travaillions à nous affranchir de son esclavage, si nous avons eu le malheur d'y succomber. Or, si cette double ignorance de ce que nous sommes et de ce que Dieu est pour nous produit l'orgueil, et, par là-même, le péché, il en résulte que nous devons nous efforcer d'arriver à la vérité de nous-mêmes et à la vérité de Dieu, c'est-à-dire à une double connaissance, car le démon, selon la parole de Jésus-Christ, *n'est point demeuré dans la vérité, mais il a été menteur dès le commencement*. (Jean, viii, 44). Aussi tous ceux qui succombent sous les coups de l'orgueil ne sont plus dans la vérité par rapport à eux-mêmes et par rapport à Dieu. Il faut donc que nous la retrouvions, cette vérité, et nous l'aurons trouvée dès le jour où nous arriverons à nous connaître tels que nous sommes devant Dieu.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Le démon n'était pas dans la vérité ce qu'il était dans sa pensée. Mais s'il s'était éloigné de la vérité en se croyant moindre et plus imparfait qu'il n'était effectivement, sans doute que son ignorance lui aurait servi d'excuse, on ne l'aurait point estimé superbe, et bien loin d'irriter Dieu par son crime, il aurait attiré sa grâce sur lui par son humilité. Quant à nous, si nous connaissions clairement

¹ S. Bern., *De diligendo Deo*, cap. II, n. 4, trad. Vivès.

l'état où chacun de nous est devant Dieu, nous ne devrions avoir de nous-mêmes une estime ni trop haute ni trop basse, mais acquiescer en toute chose à la vérité. Mais puisque Dieu nous a voulu cacher ce secret, et que *personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (Eccles., ix, 1), il est plus juste sans doute et plus sûr, selon le conseil de la Vérité même, de *choisir toujours la dernière place*, d'où on nous tire ensuite pour nous faire monter plus haut avec honneur (Luc, xiv, 10), au lieu de prendre la première place pour être obligé d'en descendre ensuite avec honte. Il n'y a point de danger que vous vous humiliiez au delà même de ce que vous devez, et que vous vous estimiez beaucoup moindre que vous n'êtes, c'est-à-dire que la vérité ne vous estime. Mais il y a un grand mal et un horrible danger à vous élever le moins du monde au-dessus de ce que vous êtes selon la vérité, à vous préférer en vous-même à un seul que peut-être la vérité juge vous être égal ou même supérieur. Car, pour vous faire comprendre ceci par un exemple familier, de même que lorsque vous passez par une porte basse, quelque profondément que vous vous baissiez vous n'avez rien à craindre, au lieu que, si peu que vous vous élevez plus haut que la porte, quand ce ne serait que d'un doigt, vous en recevez un grand mal et vous vous mettez en danger de vous blesser rudement à la tête; ainsi, pour ce qui regarde l'âme, il ne faut jamais craindre de trop vous humilier, mais il faut appréhender extrêmement et même redouter avec frayeur de vous élever tant soit peu plus qu'il ne faut. C'est pourquoi ne vous comparez jamais à de plus grands ni de moindres que vous, ni à quelques-uns, ni même à un seul. Car, que savez-vous, ô homme, si celui que peut-être vous estimez le plus vil et le plus misérable des hommes, dont vous abhorrez la vie infâme et souillée de crimes, que vous croyez, à cause de cela, devoir mépriser en comparaison de vous qui pensez peut-être vivre déjà dans la tempérance, dans la justice et dans la piété, et que vous tenez en comparaison de tous les autres scélérats comme le plus scélérat des hommes, que savez-vous, dis-je, si par un coup de la main du Très-Haut il ne doit point être un jour, au regard des hommes, meilleur que vous et que ceux que vous lui préférez, ou s'il ne l'est point déjà au regard de Dieu? Aussi est-ce pour ce sujet qu'il n'a point voulu que nous choissions une place au milieu, non pas même à l'avant-dernier rang ou parmi les derniers, et qu'il a dit : *Asseyez-vous à la dernière place* (Luc, xiv, 16), c'est-à-dire placez-vous le dernier de tous, non seulement ne vous préférez à personne, mais ne présumez pas même de vous comparer à qui que ce soit. Vous voyez quel grand mal cause l'ignorance de nous-mêmes, puisqu'elle produit le péché du diable et le commencement de tout péché, qui est l'orgueil ¹. »

II. — Le publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, disant : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. » (Luc, xviii, 13).

I. — Jésus-Christ nous montre dans le publicain la voie que nous avons à suivre pour arriver à être humbles de cœur et d'esprit : c'est de se connaître soi-même. Il ne s'agit point ici de cette connaissance qui porte l'homme à se renfermer en lui-même parce qu'il se sent méprisable et qu'il craint d'être méprisé. Il ne s'agit pas non plus de cette connaissance qui inspire des actes d'humilité hors de saison, en des lieux non convenables, et propres à scandaliser parfois les personnes qui en sont témoins. Ce n'était point cette connaissance de lui-même qui dictait au publicain, et son attitude humiliée, et sa prière toute composée d'humilité et de repentir. Il se voyait devant Dieu plein de misères, couvert de péchés, et n'ayant aucun titre en lui-même à implorer le pardon de sa vie mauvaise, et il en appelle simplement à la miséricorde divine. Bien loin d'imiter les hypocrites qui étalent leurs péchés pour tirer vanité de la parade qu'ils en font, il n'a qu'une parole et cette parole est l'expression de la connaissance qu'il a de lui-même. De là son humilité. Ainsi avait parlé David, disant : *Seigneur, je connais mon iniquité, et mon péché est toujours devant moi.* (Ps., l, 5).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'édifice spirituel ne saurait subsister que sur le fondement stable de l'humilité. Or, l'âme ne peut rien trouver de plus efficace et de plus propre pour s'humilier, que de se connaître en toute vérité. Qu'elle soit exempte de feinte et de déguisement, qu'elle se place en présence d'elle-même, et qu'elle ne détourne point les yeux de soi. Lorsqu'elle se regardera ainsi à la claire lumière de la vérité, ne se trouvera-t-elle pas bien différente de ce qu'elle croyait être, et soupirant de se voir vraiment si misérable, ne s'écriera-t-elle pas au Seigneur avec le prophète : *Vous m'avez humilié dans votre vérité?* (Ps., cxviii, 75). Car comment ne s'humiliera-t-elle point dans cette vraie connaissance d'elle-même, quand elle se verra chargée de péchés, appesantie par la masse de ce corps mortel, embarrassée des soins de la terre, infectée de la corruption des désirs charnels, aveugle, courbée, infirme, engagée dans une infinité d'erreurs, exposée à mille périls, saisie de mille frayeurs, environnée de mille difficultés, sujette à mille soupçons et à mille nécessités fâcheuses, portée au vice, faible pour la vertu? Comment, après cela, pourra-t-elle lever les yeux et marcher la tête haute? Ne se convertira-t-elle pas à la vue de tant de misères, en se sentant percée comme par autant d'épines piquantes? Elle aura recours aux larmes, aux plaintes et aux gémissements, elle se tournera vers le Seigneur, elle s'écriera avec humilité : *Guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous.* (Ps., xli, 5). Et le Seigneur la consolera une fois qu'elle se sera tournée vers lui,

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xxxvii, n. 6-7, trad. Vivès.

parce qu'il est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Quant à moi, tant que je me regarde, je ne vois que sujets d'amertume. Mais lorsque je lève les yeux vers les secours de la divine bonté, la vue de Dieu tempère aussitôt l'amertume de la vue de moi-même, et je dis : *Mon âme s'est troublée, lorsque je me suis considéré; c'est pourquoi je me souviendrai de vous, Seigneur.* (Ps., xli, 7). Et ce n'est pas une vision de Dieu peu considérable que d'éprouver sa bonté et sa félicité à se laisser fléchir, car il est, en effet, extraordinairement bon et miséricordieux, infiniment meilleur que nous ne sommes méchants, car la bonté lui est naturelle, et il n'y a que lui pour faire toujours grâce et pardonner. Il nous est donc fort avantageux que Dieu se fasse connaître à nous par une telle expérience et dans cet ordre, c'est-à-dire, après que l'homme a reconnu sa misère et crié vers lui; car alors il l'exaucera, et lui dira : *Je vous délivrerai, et vous m'honorerez.* (Ps., xlix, 15). Et ainsi la connaissance de vous-même sera comme un pas vers celle de Dieu, et vous le verrez dans son image qui est renouvelée en vous, en attendant que vous contempliciez avec confiance la grâce du Seigneur qui se présentera à vous sans aucun voile, et que vous soyez transformé en son image, et passiez de clartés en clartés sous la conduite de son Saint-Esprit. C'est pourquoi les deux connaissances vous sont nécessaires pour le salut. Vous ne pouvez être sauvé si l'une ou l'autre vous manquait. En effet, si vous ne vous connaissez vous-même, vous n'aurez point la crainte de Dieu en vous, vous n'aurez point non plus l'humilité. Or, voyez si vous pouvez espérer quelque chose pour votre salut sans la crainte de Dieu et sans l'humilité¹. »

II. — C'est pourquoi nous devons nous efforcer d'acquérir l'humilité en considérant non le bien qui est en nous, mais le mal public ou caché que nous avons fait. Qui d'entre vous n'aspire à jouir de la familiarité de Dieu, à recevoir sa grâce et à mériter ses faveurs ? Ecoutez les saintes Ecritures, et vous saurez comment tous ces desirs se réaliseront en vous : *Dieu résiste aux superbes, mais aux humbles il donne la grâce.* (Jac., iv, 6). Voilà le chemin. Il faut y entrer avec toute sa volonté, c'est-à-dire consentir à paraître au dehors ce que vous reconnaissez être au dedans de vous, non seulement quand l'humiliation vous viendra de Dieu, mais encore quand les créatures vous paraîtront en être la cause. Mais gardez-vous bien de prendre l'humiliation dont vous souffrez pour l'humilité. Voyez le démon. Combien il est humilié ! A-t-il trouvé l'humilité ? Ce serait se tromper que de le croire. Aussi devons-nous accepter pleinement les humiliations avec un grand esprit de foi de manière à pouvoir dire : *Seigneur, il m'est bon que vous m'ayez humilié pour m'apprendre vos commandements.* (Ps., cxviii, 71).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il faut que celui qui aspire à de grandes choses ait d'humbles sentiments de soi ; puisque, en s'élevant au dessus de soi, il peut tomber même dans l'état où il était auparavant, s'il n'est solidement affermi dans la vraie humilité. Et parce que les plus grandes grâces ne s'obtiennent que par le mérite de l'humilité, il faut que celui qui doit les recevoir soit humilié par de sévères réprimandes, afin qu'il se rende digne, par son humilité, des faveurs qu'il désire. Lors donc que vous voyez qu'on vous humilie, prenez cela pour une bonne marque et pour une preuve certaine que la grâce de Dieu est proche. Car, comme l'âme s'élève par l'orgueil avant de tomber, il faut qu'elle s'abaisse par l'humilité avant d'être élevée. Aussi lisez-vous dans les saintes Ecritures ces deux vérités, *que Dieu résiste aux superbes, et qu'il donne la grâce aux humbles.* (Jac., iv, 6). Et ne voyons-nous pas encore que lorsqu'il veut récompenser libéralement son serviteur Job, après cette insigne victoire remportée sur le démon, et cette patience si longue et si éprouvée, il a soin de l'humilier auparavant par plusieurs demandes assez rudes, afin de le préparer à recevoir l'abondance des bénédictions qu'il a dessein de répandre sur lui !¹ Or si vous êtes ainsi humilié, il faut y ajouter la volonté, et faire, comme on dit, de nécessité vertu, parce qu'il n'y a point de véritable vertu sans le consentement de la volonté. Il en sera ainsi quand vous ne voudrez point paraître au dehors autre que vous vous connaissez au dedans. Autrement, craignez que ce ne soit pour vous qu'il a été dit : *Il a agi avec fourberie en sa présence, et son iniquité lui est abominable.* (Ps., xxxv, 3). *Et Dieu a en horreur un double poids.* (Prov., ii, 10). Eh quoi ! vous vous estimerez peu de chose au fond de votre cœur, lorsque vous vous pesez dans la balance de la vérité, et au dehors vous voulez nous tromper, et vous rendre plus cher que la vérité qui vous a estimé ? Appréhendez le jugement de Dieu, et gardez-vous de commettre une si méchante action, de vous élever vous-même par une volonté pleine d'orgueil, tandis que la vérité vous abaisse ; car c'est là résister à la vérité, c'est combattre contre Dieu. Acquiescez plutôt à Dieu. Que votre volonté soit soumise à la vérité, non seulement soumise, mais dévouée. Est-ce que *mon âme*, dit le prophète, *ne sera plus soumise à Dieu ?* (Ps., lxi, 3). — Mais c'est peu d'être soumis à Dieu, si vous ne l'êtes encore à toute créature pour l'amour de Dieu. Il faut que vous soyez soumis à vos supérieurs, et je dis plus, je dis même à vos égaux, je dis à vos inférieurs. *Car c'est ainsi*, selon le mot de Jésus-Christ, *que nous devons accomplir toute justice.* (Matth., iii, 15) : Si vous voulez être parfait, faites le premier pas vers celui qui est moindre que vous, déférez à votre inférieur, respectez celui qui est plus jeune que vous. En agissant ainsi vous pourrez vous appliquer cette parole de l'Épouse : *Mon nard a*

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xxxvi, n. 5-7, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. xxxiv, n. 1, trad. Vivès.

répandu son odeur. (Cant., I, 11). Cette odeur, c'est la charité; cette odeur, c'est la bonne opinion que vous donnez de vous à tout le monde, en sorte que vous soyez la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu, admiré de tous, aimé de tous. Celui que la vérité seule oblige à être humble, ne peut arriver à ce degré de perfection; car son humilité n'est que pour lui¹. Il en est ainsi de tous ceux qui sont humiliés et ne sont pas humbles. Les uns ont de l'aigreur de se voir humiliés, les autres le souffrent avec patience. Les premiers sont coupables; les autres sont innocents. L'innocence est bien une partie de la justice, mais l'humilité seule en fait la perfection. Nous ne promettons la récompense de l'humiliation ni aux uns ni aux autres, quoiqu'ils soient bien différents entre eux, et que l'un possède son âme par la patience, au lieu que l'autre la perd par son murmure. Et quoiqu'il n'y en ait qu'un qui soit digne de colère, ni l'un ni l'autre néanmoins ne méritent la grâce, parce que Dieu ne la donne pas à ceux qui sont humiliés, mais à ceux qui sont humbles, et celui-là est humble qui dit à Dieu : *Je me trouve bien de ce que vous m'avez humilié.* (Ps., cxviii, 74)².

III. — Nous le savons par notre propre expérience, il est bien difficile d'acquérir l'humilité que Dieu nous demande. S'il ne s'agissait que de se dire humble et misérable devant Dieu dans le silence de la prière, tous nous serions bien vite consommés en sainteté. Mais Dieu exige que nous pratiquions cette vertu devant les hommes, selon les circonstances et dans les conditions où nous nous trouvons. De là des résistances, des murmures qui nous portent à oublier nos meilleures résolutions, car sous les coups des humiliations qui nous viennent plus particulièrement du côté des créatures, nous ne voulons point nous soumettre, et combien il serait bon pour nous d'accepter les jugements, les reproches ou les critiques que nous méritons. Ah ! quand nous sommes ainsi sous le pressoir de l'humiliation, souvenons-nous des exemples d'humilité que les saints nous ont donnés et surtout Jésus-Christ qui nous dit encore : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., xi, 28).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Le centurion disait, en humiliant son cœur : *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (Matth., viii, 8); et ainsi il en devint digne. Saint Paul dit aussi : *Je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'être appelé apôtre* (I Cor., xv, 9), aussi fut-il grand devant Dieu et devant les hommes. De même, cette femme qui s'inclina humblement aux pieds de Dieu, fut enfin élevée jusqu'à être admise à oindre la tête du Sauveur et chargée de porter aux apôtres la nouvelle de la résurrection. Ainsi David, dansant dépouillé de ses habits devant l'Arche, et méprisé par Michol, garda en son cœur cette vertu, et il la faisait éclater en

ces termes : *Je danserai et je serai encore plus méprisable que je ne l'ai été, et je serai humble à mes yeux.* (II Rois, vi, 22). Son humilité parut surtout d'une façon remarquable, lorsque, guerrier très valeureux et destiné à être bientôt roi, il ne se compara pas à un soldat en s'adressant à Saül : *Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël, qui poursuivez-vous ? Une vermine et un chien mort ?* (I Rois, xv, 24). Par le mérite de cette humilité, de serviteur il devint roi. Ainsi encore, le publicain priant dans le temple et condamné par le pharisien, n'osait, accusé par sa conscience, lever les yeux vers le ciel, mais frappant sa poitrine il s'écriait : *Seigneur, soyez propice à un pauvre pécheur* (Luc, xviii, 13); aussi descendit-il du temple plus justifié que le pharisien. Ainsi saint Pierre, le prince des apôtres, était le plus humble de tous; aussi devant Dieu son mérite fut tel que l'ombre de son corps guérissait les malades. Ainsi encore, saint Jean-Baptiste qui, pour ne pas s'élever au-dessus du Christ par la vaine gloire, choisit avec raison de rester en sûreté, en se tenant au-dessous de lui. Il confessa et ne nia pas, il reconnut qu'il n'était pas le Christ. Il s'avoua indigne de délier les cordons de sa chaussure. Comme nul ne fut plus humble, parmi les fils de la femme, que saint Jean, pareillement nul entre eux ne fut trouvé plus grand. Il mit donc en sûreté, dans la fosse de l'humilité, le riche trésor de ses vertus. Ainsi Marie, que nous appelons l'étoile de la mer, la maîtresse et la mère des hommes, la reine des anges, étant dans une telle grandeur, cette incomparable mère ne se glorifie point des dons célestes, mais bien plutôt de s'attacher à pratiquer, à l'égard des hommes, la même humilité qu'elle avait montrée à l'archange Gabriel. De plus, portant en ses entrailles l'Homme-Dieu, elle alla servir humblement Elisabeth, sa cousine, comme une jeune fille sert une personne fort avancée en âge; et, se trouvant humble et vierge, elle déclare que le Seigneur a regardé, non sa virginité, mais son humilité : *Mon esprit, dit-elle, a tressailli en Dieu qui est mon salut, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.* (Luc, i, 48). O humilité, par laquelle une femme est devenue mère de Dieu, par laquelle Dieu est descendu du ciel en terre, par laquelle les âmes sont allées des abîmes jusque dans le paradis ! C'est par elle que nos pères sont montés, c'est par là qu'il nous faut descendre, sans quoi nous ne monterons jamais³. Mais voici Jésus-Christ : *Ayant la forme de Dieu, il ne regarda pas comme un vol de s'égaliser à Dieu, mais il s'anéantit, prenant la forme d'un esclave.* (Philip., ii, 7). Je dis qu'il s'anéantit pour devenir plus petit que le Père, que lui-même, que l'ange, pour être soumis aux hommes, à saint Joseph comme à son père nourricier, et à la sainte Vierge comme à sa mère. *Il leur était soumis.* (Luc, ii, 51). Il s'anéantit, non seulement pour devenir homme, mais encore pour être pauvre. Il s'anéantit enfin jusqu'à supporter les moque-

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. XLII, n. 8-9, trad. Vivès.

² Id., *In Cant.*, Sermon. XXXIV, n. 3.

³ S. Bern., *De statu virtutum*, cap. i, n. 11-13, t. Vivès.

ries, les opprobres, les coups de fouet, et il fut conduit à la boucherie comme une brebis, et *semblable à l'agneau devant celui qui le tond, il n'ouvre pas la bouche*. (Is., LIII, 7). Voilà l'incomparable humilité de Dieu, elle ne souffre aucune comparaison ; elle est inestimable, nul ne la peut apprécier ; ineffable, aucune larme ne la peut exprimer. Que Dieu, le Seigneur de tous, soit devenu homme et le serviteur de tous, que l'invisible se soit montré aux yeux : la cause d'un effet si mystérieux, c'est la justice et la miséricorde de Dieu : la miséricorde par rapport à l'homme parce qu'il avait péché contre Dieu, afin que son humilité humiliât les orgueilleux et que sa sagesse éclairât les aveugles et réchauffât ceux qui étaient froids¹. »

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLV

LA PÊCHE MIRACULEUSE SUR LE LAC DE TIBÉRIADE

Pendant que Jésus appelait et groupait autour de lui les quatre premiers apôtres, d'autres pêcheurs avec les passants et sans doute aussi les travailleurs des champs voisins du lac, étaient accourus nombreux afin de voir et entendre le nouveau prophète. La foule, remarque l'évangéliste saint Luc, se pressait pour entendre la parole de Dieu². Mais comme le nombre des auditeurs était trop grand pour que Jésus pût se faire entendre de tous, il avisa les deux barques amenées sur le bord, et monta dans celle de Simon.

La foi chrétienne a vu dans le choix de cette barque, qui semble peu significatif, non point un simple hasard, mais un présage de la primauté que le Sauveur devait accorder à Pierre, et une sorte de prophétie de l'avenir. N'est-ce point, en effet dans la barque de Pierre, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, que Jésus-Christ enseigne infailliblement le monde depuis dix-neuf siècles ?

Une fois sur le lac, Jésus prie Simon d'éloigner quelque peu du rivage son embarcation, de manière à ce que la foule restée sur le bord puisse le voir et l'entendre. Il s'assied alors, et de cette chaire d'un nouveau genre, bercée doucement par les eaux du lac, il se met à instruire l'assistance ravie.

Quel gracieux spectacle ! C'était le matin, sous le ciel resplendissant de la Palestine, sur les bords du lac bleu dans les eaux duquel se reflétaient les vertes collines du voisinage. Pendant que les flots caressaient les flancs du bateau, la foule, debout sur la grève ou groupée sur les rochers qui avançaient dans le lac, écoutait suspendue aux lèvres du divin prédicateur. Heureux apôtres ! heureuse assistance ! Combien de temps dura la familière causerie, quel en fut l'objet, les évangé-

listes n'ont pas jugé à propos de nous le raconter, et c'est dommage ! Notre foi se surprend à le regretter.

Sa prédication terminée, alors que l'auditoire écoute encore et semble attendre, Jésus, s'adressant à Pierre, lui dit : « Avance en mer et jette tes filets pour la pêche. — Maître, répond le docile pêcheur, toute la nuit nous avons travaillé et nous n'avons rien pris ; mais sur votre parole, je jeterai le filet. » Et lorsqu'il l'eut fait, une telle quantité de poissons se trouva prise que le filet se rompait. Sur un signe de Pierre, Jean et André avec ceux qui se trouvaient à leurs côtés, dans l'autre barque, les abordèrent, et ils remplirent de poissons les deux embarcations, au point qu'elles menaçaient de couler bas.

Qu'on juge de la surprise de tous les pêcheurs présents. Ils connaissaient trop bien les régions du lac et les habitudes des poissons qui le peuplaient pour ne pas se rendre compte qu'une pareille pêche n'était point naturelle. Du reste, leurs fatigues inutiles de la nuit précédente, dans les mêmes parages, auraient suffi à leur ouvrir les yeux. Plus que ses compagnons, Pierre semble avoir compris la portée de ce qui se passait sous ses yeux. Celui qui accomplissait un tel prodige ne pouvait être un mortel ordinaire ; celui-là portait en lui quelque chose de la divinité, s'il n'était pas Dieu lui-même.

Aussi, effrayé autant que stupéfait, Pierre tombe aux genoux de Jésus et s'écrie : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pêcheur ! » Pierre partageait la conviction de ses coreligionnaires, qui croyaient qu'un homme ne pouvait approcher de Dieu ou le voir, sans mourir. Jésus le rassure avec une bonté touchante, et sans doute le visage éclairé d'un paternel sourire, lui dit : « N'aie pas peur, désormais ce sont des hommes au lieu de poissons que tu prendras. »

Tout émus et heureux, les pêcheurs ramènent les barques au rivage. Une fois sur la rive, sans plus s'occuper de rien que de suivre Jésus, ils abandonnent tout, filets, barques et poissons, père et compagnons, et se groupent autour du Sauveur qui prend avec eux le chemin de Capharnaüm¹.

L'empressement de la foule à voir et à entendre Jésus a été récompensé par un miracle, ainsi qu'il arrivera plus d'une fois dans le cours de la vie apostolique du Sauveur. Ces passants, ces travailleurs des champs ne connaissaient point encore Notre-Seigneur, ils avaient seulement entendu parler de lui et ils désiraient vivement le voir. Aussi saisissent-ils avec empressement l'occasion qui leur est offerte. Toutefois, remarquons que la seule curiosité ne les pousse pas, un autre sentiment beaucoup plus louable les animait : ils étaient avides d'entendre la parole de Dieu.

Guidés par cette heureuse disposition, ils interrompent leur voyage ou leur labeur, ils accourent, ils écoutent attentifs.

¹ *Ib.*, n. 1-2.

² Luc, v, 1.

¹ Luc, v, 1-11 ; Matth., ix, 18-22 ; Marc, i, 16-21.

Quelle récompense pour leur bonne volonté ! Quel souvenir pour leur vie tout entière ! Nul doute que cette prédication du Sauveur ne leur valût plus tard la foi avec le baptême, et par conséquent le salut.

Ne portons pas envie à leur bonheur. Nous pourrions le partager en grande partie si nous avions leur désir de connaître Jésus, et leur avidité d'entendre la parole de Dieu.

Le lac de Tibériade sur lequel le Sauveur parle, où l'on apprend à le connaître, à l'aimer, où l'on entend la parole de Dieu, de Jésus, c'est notre église. Chaque jour, Notre-Seigneur descend sur l'autel, à la sainte messe. Demandez à ces âmes fidèles et empressées à accourir, si là elles n'apprennent pas à le mieux connaître et à l'aimer davantage, si là elles n'entendent pas sa voix divine les instruire. Aussi ne se lassent-elles point de le voir, de le toucher, de l'entendre dans leurs communions, de lui parler dans leurs visites au Saint-Sacrement.

Bien différentes de la foule juive, nos populations chrétiennes ne sont plus désireuses de connaître Jésus-Christ, d'entendre la parole de Dieu, celle qui parle de lui et pour lui. Combien, le dimanche venu, lorsque la cloche les convie aux offices, ne savent plus interrompre leurs affaires, leurs voyages, leurs travaux pour accourir autour de Jésus ! Mais aussi, n'entendant plus ou plus guère parler de lui, sa parole ne retentissant presque plus jamais à leur âme, comment voulez-vous qu'ils le connaissent, qu'ils l'aiment et le servent ? Comment les miracles de sa grâce les éclaireraient-ils, les convertiraient-ils ? Donnons du moins l'exemple de l'empressement autour de nous. Chaque fois qu'un office aura lieu, qu'une prédication sera annoncée, accourons avec joie entendre parler de Jésus, le contempler à travers les voiles de l'hostie sainte, écouter les paroles de ses inspirations. De quels prodiges ne serons-nous pas témoins, je parle de prodiges spirituels, de miracles de la grâce !

Ah ! si nous avions la foi docile de Pierre ! Nous nous plaignons souvent que nos prières, nos conseils, toutes les industries de notre zèle n'ont pas réussi à convertir les âmes qui nous sont chères ! Nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ! Eh bien, commençons par écouter le Sauveur, pour entendre ce qu'il demande de nous. Ainsi qu'à Pierre il nous répète : *Duc in altum* ; éloigne-toi du rivage, sépare-toi de la foule, c'est-à-dire de ces mille attaches ou défauts sensuels qui lui déplaisent. Faisons-le d'abord monter tout près de nous, dans notre nacelle, par une vie sainte, pure, et alors il nous dira encore : « Jette le filet pour pêcher, » *in capturam*. Et nous serons étonnés, ravis du succès ; nous comprendrons alors que ce qui prend les poissons, ce qui convertit, c'est la grâce de Dieu, c'est sa puissance, et non pas nos conseils ni nos remontrances.

La pêche miraculeuse a encore une autre signification ; celle de notre conversion. Jésus et Pierre

continuent leur pêche à travers les siècles ; l'Eglise, sans se lasser, jette ses filets pour gagner des âmes à Jésus-Christ. En certains temps, en certaines années de Jubilé comme celle-ci, pendant le Carême et la semaine sainte, durant une mission, le pape, l'Eglise jettent leurs filets tout grands ouverts : filets des prédications pressantes, répétées ; filets de la miséricorde qui sollicite les plus grands coupables, les pécheurs les plus endurcis ; filets des indulgences offertes sans compter et capables d'expier les vies les plus souillées.

Les poissons, ce sont les pécheurs, c'est-à-dire nous tous. Voici l'année sainte, année de jubilé extraordinaire, pour terminer ce siècle. Gardons-nous d'imiter les poissons qui s'enfuient avec effroi devant les filets du pêcheur. Il y a peut-être de longs mois, de longues années que nous vivons dans le péché, dans le crime ; dans les liens de honteuses passions. Depuis longtemps la grâce de Dieu nous sollicite, la conscience nous tourmente, le remords nous poursuit, et nous résistons toujours, nous hésitons à briser les chaînes qui nous meurtrissent l'âme. Voici l'occasion favorable. Au lieu de fuir encore le suprême appel du Seigneur, oh ! laissons-nous prendre aux mailles du miséricordieux filet ; laissons-nous ramener par lui dans la barque divine, aux pieds du bon Maître. Là nous retrouverons la paix, l'innocence perdue, le pardon, le bonheur du temps, présage de celui de l'éternité.

Nous qui sommes dans l'embarcation de la foi et de la vie chrétienne, aidons particulièrement en cette année les apôtres, c'est-à-dire les prédicateurs, nos prêtres, à retirer du péché les malheureux pécheurs. Aidons-les par notre bon exemple, par nos offrandes et surtout par nos prières. Et puissions-nous mériter tous la consolation de voir la barque divine remplie, je veux dire, nos églises combles, les confessionnaux assiégés, la table sainte garnie de chrétiens réconciliés et convertis !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général (suite)

b

Sujet des sacrements

— Quand un sacrement est conféré, on distingue généralement celui qui l'administre de celui qui le reçoit.

Comment, Thomas, appelle-t-on celui qui a le pouvoir d'administrer le sacrement ?

— On l'appelle le ministre du sacrement.

— Sous quel nom désigne-t-on celui à qui le sacrement est conféré ?

— On le nomme le sujet du sacrement.

— La même personne pourrait-elle être à la fois ministre et sujet du même sacrement ? En d'autres termes, celui qui a le pouvoir de conférer un sacrement pourrait-il se l'administrer à lui-même ?

— Il ne le pourrait pas, en règle générale.

— Quelle en est la raison ?

— C'est que Notre-Seigneur, auteur des sacrements, l'a voulu ainsi. D'ailleurs les paroles mêmes de la forme pour chacun des sacrements supposent qu'on les administre à un autre qu'à soi : *Je te baptise... ; je te confirme... ; je l'absous...*

— Vous avez dit « en règle générale » : c'est donc qu'il existe des exceptions ?

— Il faut excepter, en effet : 1^o l'eucharistie, où le prêtre qui a consacré se donne à lui-même la sainte communion ; 2^o le mariage, à cause de sa nature de contrat : les contractants sont à la fois les ministres et les sujets du sacrement.

— Donnez-nous maintenant la définition exacte du sujet des sacrements ?

— Le sujet des sacrements est tout homme voyageur apte à les recevoir.

— Pourquoi avez-vous dit : « Tout homme voyageur apte à les recevoir » ?

— J'ai dit « tout homme, » parce que de loi ordinaire, les hommes seuls et non les anges sont susceptibles de recevoir les sacrements. « Tout pontife, dit saint Paul, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes. » (Héb., v, 1).

— Qu'entendez-vous ici par le mot « voyageur » ?

— J'entends tout homme qui est sur la terre, sur le chemin du ciel (*voyageur*, de *via* qui veut dire voie ou chemin), sans y être encore parvenu.

— On ne pourrait donc pas administrer les sacrements aux morts ?

— Non, on n'administre point les sacrements aux morts, puisqu'ils sont arrivés au terme et ne peuvent plus avancer en grâce ni par là-même recueillir le fruit des sacrements.

— Pourquoi avez-vous dit : « Tout homme apte à les recevoir » ?

— Parce que tous les hommes existant sur la terre ne sont pas, par cela même, susceptibles de recevoir indistinctement tous les sacrements.

— Que faut-il donc de plus ?

— Il faut de plus certaines conditions d'aptitude qui varient selon la nature des divers sacrements.

— En particulier ?

— En particulier :

1^o Tout homme voyageur est apte à recevoir le baptême, nécessaire à tous pour le salut, suivant ces paroles de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un ne renait par l'eau et l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (Jean, III, 5).

2^o Quant aux autres sacrements, seul celui qui est baptisé est un sujet apte à les recevoir, parce que le baptême est la porte de tous les sacrements. Il n'y a d'exception que pour l'eucharistie, qu'un infidèle pourrait recevoir *matériellement*, à cause de son caractère de sacrement permanent, mais qu'il ne recevrait pas *sacramentellement*, c'est-à-dire fructueusement.

— Mais, de nouveau, n'est-il pas nécessaire d'établir d'autres distinctions parmi les fidèles baptisés eux-mêmes touchant l'aptitude aux divers sacrements ?

— Oui ; car, parmi les fidèles baptisés, tous ne sont pas susceptibles de recevoir tous et chacun des six autres sacrements.

— Quels sont ceux qui n'ont pas cette aptitude générale pour tous les sacrements ?

— Ce sont : 1^o les femmes ; et 2^o les enfants et ceux qui sont perpétuellement privés de la raison.

— De combien de sacrements les femmes ne peuvent-elles être le sujet valide ?

— Du seul sacrement de l'ordre.

— Et les enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison et ceux qui en sont perpétuellement privés ?

— Des trois sacrements de pénitence, d'extrême-onction et de mariage.

— Des conditions spéciales ne sont-elles pas aussi requises, par rapport à plusieurs sacrements, de la part de ceux qui autrement seraient susceptibles de les recevoir ?

— Oui. Ainsi les malades seuls peuvent recevoir l'extrême-onction. Les clercs dans les ordres sacrés ou les profès à vœux solennels ne peuvent pas recevoir le sacrement de mariage.

— Maintenant que nous savons ce qu'il faut entendre par le sujet des sacrements et que nous connaissons ceux qui sont aptes à recevoir chacun des sept sacrements, nous allons examiner quelles dispositions ils doivent apporter : 1^o pour leur réception valide, 2^o pour leur réception licite. Notez que nous parlons ici des dispositions générales, nous réservant d'indiquer en temps et lieu celles qui sont particulières à chaque sacrement.

§ 1^{er}

Dispositions requises du sujet pour la réception valide des sacrements

— Ne suffit-il point que celui qui administre légitimement le sacrement emploie la matière et la forme convenables avec l'intention de faire ce que l'Eglise fait, pour que celui qui est susceptible de le recevoir le reçoive réellement avec tous ses effets ?

— Non, cela ne suffit pas, et la validité du sacrement ne dépend pas moins de celui qui en est le sujet que de celui qui en est le ministre.

— Quelle en est la raison ?

— C'est que si Dieu ne sauve pas les hommes sans une libre et nécessaire coopération de leur part, il ne leur applique pas non plus autrement les moyens de salut.

— Mais alors les petits enfants qui n'ont pas encore l'usage de la raison et ceux qui en sont perpétuellement privés, ne pourront pas recevoir valablement les sacrements ?

— Ils pourront les recevoir, du moins ceux dont ils sont susceptibles, savoir, le baptême, la confirmation, l'eucharistie et l'ordre.

— Comment cela ?

— N'ayant point péché par un acte propre de leur volonté, ils peuvent être justifiés de même sans aucune coopération personnelle.

— Et alors ?

— A défaut de cette coopération personnelle, il suffit de l'intention du Christ et de l'Eglise.

— Ainsi donc ?

— Pour qu'ils puissent recevoir valablement et avec fruit les sacrements, aucune disposition n'est requise des petits enfants et de ceux qui n'ont jamais eu la raison : Jésus-Christ et l'Eglise y suppléent pour eux.

— Pour les autres, c'est-à-dire pour les adultes ayant l'usage de la raison, quelles dispositions sont nécessaires ?

— Il faut dans les adultes l'intention de recevoir le sacrement.

— *Qu'entendez-vous par cette intention ?*

— J'entends la volonté, le consentement positif, par lequel on veut recevoir un sacrement, au moins en sachant confusément sa nature de sacrement.

— *Si, malgré lui et tout à fait contre sa volonté, on baptisait un adulte, que serait le baptême ainsi conféré ?*

— Le baptême serait nul par lui-même et de nul effet.

— *Mais si le baptisé ne donnait son consentement que sous l'empire de quelque crainte et sans avoir sa pleine liberté ?*

— Le baptême serait valide, puisque le consentement existerait réellement.

— *Comment savez-vous que l'intention est toujours requise de celui qui doit recevoir un sacrement ?*

— Je le sais par l'enseignement unanime des théologiens, et encore par cette déclaration expresse d'Innocent III au sujet du baptême : « Celui qui n'a jamais consenti, et manifeste une volonté tout à fait contraire, ne reçoit ni la chose, ni le caractère du sacrement. »

— *Quelle différence y a-t-il entre l'intention requise du ministre et celle requise du sujet pour la validité du sacrement ?*

— Il y a cette différence que, dans le ministre, l'intention agit comme cause du sacrement, tandis que dans le sujet l'intention agit simplement comme écartant un obstacle, savoir, la volonté contraire, qui s'opposerait au sacrement.

— *Que résulte-t-il de cette différence ?*

— C'est que l'intention n'est point nécessairement la même dans le ministre et dans le sujet du sacrement.

— *Combien, Rose, distinguez-vous de sortes d'intentions ?*

— Je distingue : 1^o l'intention *actuelle*, c'est-à-dire la volonté présente d'accomplir tel acte au moment même où on l'accomplit ;

2^o l'intention *virtuelle*, c'est-à-dire non actuellement émise, mais persévérant par la vertu de la volonté précédemment formulée ;

3^o l'intention *habituelle*, c'est-à-dire la volonté passée, mais non rétractée ;

4^o Enfin l'intention *interprétative* ou *générale*, celle que vraisemblablement l'on aurait si on en était capable.

— *Laquelle de ces intentions est requise dans le ministre du sacrement ?*

— Dans le ministre, l'intention au moins virtuelle est requise.

— *Et dans le sujet ?*

— Excepté pour le mariage, l'intention habituelle suffit.

— *Cela est-il certain ?*

— Cela est certain, et les théologiens sont unanimes à l'affirmer.

— *Ne pourriez-vous pas en apporter une autre preuve ?*

— Plusieurs conciles, entre autres le 3^e de Carthage, ordonnent de donner le baptême et l'absolution à celui qui n'aurait pas la raison, et à un malade privé de ses sens, pourvu que l'on soit certain de leur volonté non rétractée.

— *Pourquoi avez-vous excepté le mariage ?*

— Parce que le sujet est en même temps le ministre du sacrement, et alors l'intention au moins virtuelle est nécessaire.

— *En certains cas, l'intention simplement interprétative ne pourrait-elle pas suffire ?*

— Oui, l'intention interprétative ou générale peut quelquefois suffire.

— *Pour tous les sacrements ou pour quelques-uns seulement ?*

— Non pas pour tous les sacrements, mais pour l'extrême-onction, la confirmation, l'eucharistie et probablement le baptême.

— *Qu'est-ce alors que cette intention générale ou interprétative ?*

— C'est celle qui est renfermée dans la volonté de vivre et de mourir chrétiennement, ou encore dans la disposition où l'on est censé être d'employer les moyens indispensables de salut, au moins dans le temps d'une urgente nécessité.

— *Ainsi on pourrait donner l'extrême-onction aux malades qui, étant en pleine santé et sains d'intelligence, l'ont demandée ou vraisemblablement la demanderaient, bien qu'ils ne puissent plus parler, ou qu'ils aient perdu la raison, ou encore tout sentiment ?*

— On le pourrait très certainement, et le Rituel romain le recommande.

— *Ne pourrait-on pas également leur donner la sainte eucharistie ?*

— On le pourrait de même, s'ils ont eu auparavant l'usage de la raison et qu'il ne soit pas certain qu'ils sont en état de péché, mais avec certaines précautions pour écarter tout danger d'inconvenance ou d'irrévérence envers le sacrement.

— *Vous avez dit que l'intention seule est nécessaire, dans le sujet, pour la réception valide du sacrement. L'état de grâce n'est-il pas aussi exigé ?*

— L'état de grâce est exigé pour recevoir licitement et avec fruit les sacrements des vivants, mais nullement pour les recevoir valablement.

— *Si donc quelqu'un avait le malheur, étant en état de péché mortel, de recevoir le sacrement de confirmation, ou encore ceux de l'ordre et du mariage, etc., ces sacrements ni ne pourraient ni ne devraient être réitérés après que l'on aurait recouvré l'état de grâce ?*

— Non, car ces sacrements une fois reçus le seraient valablement, et l'obstacle du péché étant enlevé, ils produiraient tous leurs effets.

— *Si l'intention est requise dans celui qui reçoit un sacrement, et cela pour la validité, ne semble-t-il pas que l'attention soit également nécessaire au moment où le sacrement est conféré ?*

— Non. Bien que cette attention soit très désirable, elle n'est pas nécessaire pour la réception valide du sacrement.

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que n'étant pas requise dans le ministre, à plus forte raison elle ne doit point l'être dans le sujet du sacrement.

— *Et encore ?*

— Le mariage excepté, l'intention virtuelle n'est pas nécessaire pour la validité du sacrement ; à plus forte raison, l'attention ne l'est-elle point.

— *Si donc, pour une cause ou pour une autre, vous aviez été quelque peu ou même totalement distrait lorsque vous avez reçu un sacrement, vous ne devriez avoir aucune inquiétude touchant la réception valide de ce sacrement ?*

— Je ne devrais en avoir aucune, mais tenir le sacrement pour valablement conféré.

§ 2

Dispositions requises du sujet pour la réception licite des sacrements

— *Jules, les sacrements ne sont-ils pas des choses saintes et sacrées ?*

— Oui, et leur nom même doit nous en faire constamment souvenir.

— *Qui est-ce qui les a institués ?*

— Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

— *Quel en est le ministre principal ?*

— C'est encore Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Cela ne doit-il pas nous en inspirer une haute idée et nous les rendre tout à fait recommandables ?*

— Assurément.

— *A qui Notre-Seigneur en a-t-il confié la dispensation ?*

— A son Eglise.

— *L'Eglise ne les traite-t-elle pas avec beaucoup de respect, et ne met-elle pas tous ses soins à les administrer dignement ?*

— Sans aucun doute.

— *Qu'est-ce que cette conduite nous enseigne ?*

— Que nous aussi nous devons avoir pour eux beaucoup de respect et de vénération.

— *Enfin, les sacrements ne sont-ils pas ce qu'il y a de plus important pour nous en vue de notre salut ?*

— Nous en sommes certains.

— *Que nous confèrent-ils ?*

— La plénitude des grâces divines.

— *Comment devons-nous donc nous comporter par rapport à leur réception ?*

— Nous devons désirer vivement les recevoir et nous efforcer de nous en rendre dignes.

— *Quel empressement doivent mettre les fidèles à s'approcher des sacrements ?*

— L'empressement des Hébreux recueillant l'eau vive qui jaillissait miraculeusement du rocher d'Horeb ;

Celui des aveugles, des boiteux, etc., qui réclamaient à grands cris leur guérison du Sauveur ;

Celui de Zachée, si heureux de recevoir Notre-Seigneur dans sa maison.

— *Que faut-il penser de ceux qui dédaignent les sacrements et négligent de les recevoir ?*

— Ce sont des ignorants ou des insensés qui se privent volontairement des plus grands biens.

— *A qui ressemblent-ils ?*

— A des affamés qui se laisseraient mourir de faim à côté d'une table chargée de mets ;

A des malades qui refuseraient tous les remèdes capables de les guérir ;

A des indigents qui repousseraient obstinément les offres les plus séduisantes de sortir de leur misère.

— *Pour vous, quelle est votre résolution ?*

— Celle de recevoir avec une profonde reconnaissance et une grande joie tous les sacrements que je serai susceptible de recevoir, et de m'approcher fréquemment des sacrements que je pourrai recevoir plusieurs fois, savoir, la pénitence et l'eucharistie.

— *Est-ce assez du désir des sacrements pour les recevoir licitement et avec fruit ?*

— Non ; car, outre l'intention, plusieurs dispositions sont encore nécessaires.

— *Pouvez-vous préciser quelles sont ces dispositions ?*

— Oui ; mais pour cela il faut distinguer entre les sacrements des vivants et les sacrements des morts.

+

— *Quels sont les sacrements des morts ?*

— Le baptême et la pénitence.

— *Est-il nécessaire d'être en état de grâce pour recevoir ces deux sacrements ?*

— Non, cela n'est point nécessaire, et c'est même la raison pour laquelle on les appelle sacrements des morts.

— *Pourquoi le baptême et la pénitence ne requièrent-ils pas l'état de grâce ?*

— Parce que ces sacrements, en vertu de leur institution première, sont établis pour donner la grâce sanctifiante et pour justifier les pécheurs.

— *Certaines dispositions sont-elles néanmoins requises pour la réception digne et licite de ces sacrements ?*

— La foi, l'espérance et l'attrition sont les seules dispositions requises pour recevoir le baptême et la pénitence.

— *Comment la foi et l'espérance sont-elles nécessaires ?*

— Elles le sont d'après ces paroles de l'Apôtre : « Il est nécessaire à celui qui s'approche de Dieu de croire qu'il existe et qu'il récompensera ceux qui le recherchent. » (Héb., xi, 6).

— *Comment l'attrition l'est-elle également ?*

— Elle l'est d'après cette déclaration du Concile de Trente, que « le repentir a été nécessaire de tout temps et à tous ceux qui ont commis quelque péché mortel, même à ceux qui ont demandé à être purifiés par le sacrement de baptême, pour obtenir la grâce et la justification. » (Sess. xiv, De pénit., cap. 1).

+

— *Quels sont les sacrements des vivants ?*

— Ce sont la confirmation, l'eucharistie, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

— *Qu'est-ce qui est requis pour la bonne réception de ces sacrements ?*

— L'état de grâce, comme l'indique l'appellation de « sacrements des vivants. »

— *Quelle en est la raison ?*

— C'est que ces sacrements étant, d'institution première, établis non pour donner mais pour augmenter la grâce sanctifiante, supposent dans celui qui les reçoit la grâce à laquelle ils apportent un accroissement.

— *Que doivent faire pratiquement les fidèles pour réaliser cette condition ?*

— Ils doivent faire précéder la réception des sacrements des vivants d'une bonne confession.

— *Et s'il arrivait qu'ayant conscience de quelque faute grave, ils ne puissent se confesser ?*

— Ils suffirait, sauf pour la sainte eucharistie, qu'ils aient la contrition de leurs péchés.

—

— *A ces dispositions particulières ne s'en ajoute-t-il pas d'autres plus spéciales à certains sacrements ?*

— Oui ; et d'une manière générale, on peut dire que l'on doit, dans la réception des sacrements, observer tout ce qui est déclaré nécessaire ou par la nature du sacrement, ou par un précepte de Dieu ou de l'Eglise.

— *Citez quelques exemples.*

— Le jeûne est requis pour l'eucharistie ; l'exemption de toute irrégularité, pour l'ordre ; la dispense des empêchements, pour le mariage.

— A quoi s'exposerait celui qui sciemment et par sa faute n'aurait point ces dispositions ?

— 1^o Le sacrement pourrait être nul, par exemple si quelqu'un recevait le sacrement de pénitence sans contrition.

2^o En tout cas, le sacrement serait infructueux et ne produirait pas dans l'âme la grâce ou l'augmentation de la grâce, par suite de l'obstacle résultant des mauvaises dispositions du sujet.

3^o On commettrait, par la profanation du sacrement reçu indignement, un péché de sacrilège.

— En serait-il de même si ce n'était point sciemment et par sa faute que l'on manquait de quelque disposition nécessaire ?

— Même dans ce cas, la réception pourrait être nulle ou infructueuse, mais elle ne serait pas sacrilège.

— On ne doit donc rien négliger pour apporter à la réception des sacrements les dispositions requises ?

— On doit s'en faire un devoir strict, parce qu'il y va des plus graves intérêts de l'âme et parfois du salut éternel.

— Qu'observent de plus les pieux fidèles pour bien recevoir les sacrements ?

— Deux choses : l'une qui précède la réception du sacrement et l'autre qui la suit : la préparation et l'action de grâces.

— En quoi consiste en général la bonne préparation aux sacrements ?

— Elle consiste :

1^o A être instruit suffisamment de ce qui regarde le sacrement, et à repasser au besoin les enseignements qu'en donne le catéchisme ;

2^o A faire quelques prières particulières pour obtenir d'être bien disposé ;

3^o A exciter en son âme et à former les actes de foi, d'humilité, de contrition, de désir, etc., en rapport avec chaque sacrement.

— Pourquoi doit-on, après avoir reçu un sacrement, consacrer quelque temps à l'action de grâces ?

— Parce que tout bienfait oblige, et qu'entre les bienfaits divins qui méritent notre reconnaissance, les sacrements occupent incontestablement le premier rang.

— A quoi faut-il s'occuper pendant l'action de grâces ?

— Il faut remercier Dieu, graver dans son cœur le souvenir des grâces reçues, et former la résolution de conserver et de faire fructifier ces grâces par une vie sincèrement chrétienne.

— Pour terminer ce qui regarde la bonne réception des sacrements, il ne sera pas inutile de répondre à la question suivante, savoir : s'il est permis de demander les sacrements à un ministre que l'on sait indigne, et moyennant quelles conditions ? Le cas est rare et, je l'espère, ne se présentera jamais pour vous. Donnons-en néanmoins en quelques mots la solution.

Et d'abord, dites-nous, Henri, ce qu'il faut entendre par un ministre indigne ?

— Un ministre peut être indigne de trois manières : ou par défaut de pouvoir, ou parce qu'il est en état de péché mortel, ou enfin parce qu'il est atteint d'une censure, comme serait l'excommunication ou la suspension.

— Est-il permis de demander les sacrements à un ministre qui ne peut valablement les conférer par défaut de pouvoir ?

— Cela n'est jamais permis, parce que ce serait faire commettre au ministre à qui on le demanderait un acte intrinsèquement mauvais et sacrilège, et la réception elle-même, étant feinte, serait gravement coupable.

— Est-il permis de demander un sacrement à un ministre notoirement indigne à cause de l'état de péché mortel, ou de le recevoir de ses mains ?

— On ne le peut sans péché mortel, à moins d'une juste cause, parce que la charité nous oblige à empêcher le péché d'autrui si nous le pouvons commodément.

— Quelles sont les causes qui, à défaut de ministre qui soit digne, permettraient de s'adresser à un ministre indigne ?

— Ces causes sont :

1^o Si l'obligation s'impose de la confession ou de la communion ;

2^o Si quelque grave tentation ne peut être vaincue sans la confession ;

3^o S'il fallait attendre trop longtemps, et si, par exemple, un pécheur ne voulait pas rester dans l'état de péché mortel ;

4^o S'il se présentait des indulgences plénières à gagner, etc.

— Pourquoi avons-nous dit : « un ministre notoirement indigne » ?

— Parce que si l'indignité était secrète, non seulement on pourrait, mais même quelquefois on serait tenu de recevoir les sacrements de ses mains, pour ne pas révéler son indignité.

— S'il y a seulement doute que le ministre soit indigne ?

— Dans ce cas plus fréquent, il est permis de demander les sacrements, parce que dans le doute le ministre doit être présumé digne ; et même si l'on est sûr qu'il a été coupable, on peut croire qu'il a employé les moyens de quitter son indignité, et que celle-ci n'existe plus.

— Les vrais chrétiens ne doivent-ils pas s'abstenir de croire légèrement à l'indignité du ministre des sacrements ?

— Oui ; car, de nos jours surtout, et afin de détourner les fidèles de la réception des sacrements, les impies s'acharnent à calomnier les prêtres et à leur imputer toutes sortes de crimes imaginaires.

— Enfin, quand sera-t-il permis de demander les sacrements à un ministre indigne pour cause de censure ?

— Il est toujours permis de demander les sacrements à un ministre toléré, c'est-à-dire à celui qui a encouru de fait une censure, sans qu'une sentence l'ait déclaré nominativement excommunié ou suspens.

— En est-il de même d'un ministre non toléré, tel que serait un ministre nommément excommunié, ou encore d'un hérétique et d'un schismatique, ou enfin d'un réfractaire et d'un intrus ?

— Non ; en dehors des cas de nécessité extrême, c'est-à-dire du danger de mort, il ne serait pas licite de leur demander les sacrements ou de les recevoir de leurs mains. Les lois ecclésiastiques le défendent.

— Pourquoi avez-vous dit : « en dehors des cas de nécessité extrême » ?

— Parce qu'alors, à défaut d'autre ministre, on peut leur demander et recevoir de leurs mains certains sacrements, pourvu qu'il n'y ait pas de scandale ni de danger de perversion.

— Quels sont les sacrements que l'on peut ainsi recevoir ?

— Ce sont le baptême, la pénitence; l'eucharistie, dans le cas où le moribond ne pourrait recevoir l'absolution et même probablement alors même qu'il l'aurait reçue; l'extrême-onction, si l'on ne pouvait recevoir ni le sacrement de pénitence, ni le saint viatique; le mariage, s'il y a de graves raisons.

— *En quoi consiste le scandale qui empêche-rail de recourir à des ministres indignes pour cause de censure ?*

— Ce scandale existerait si en recevant les sacrements de ces ministres, on paraissait approuver leur erreur ou reconnaître leur autorité.

— *Pourriez-vous citer un exemple de refus héroïque des sacrements en pareil cas ?*

— Saint Herménégilde refusa de recevoir la communion des mains d'un évêque arien, parce que son père l'exigeait comme signe de profession de foi arienne. Ainsi à l'apostasie il préféra le martyre.

PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES

(3 AOÛT)

LA NEIGE, LA SAINTE VIERGE ET LA PURETÉ

*Vestimentum ejus candidum quasi
nix.*

Son vêtement était blanc comme
la neige. (Dan., VII, 9).

Faire le récit du miracle tel qu'il est consigné dans les leçons du 2^e Nocturne de l'Office de Sainte-Marie des Neiges, au 5 août... Tous les ans, la fête anniversaire de la consécration de cette église rappelle à l'univers catholique que la neige est le symbole par excellence de la pureté de la Vierge Marie.

I. — Dieu a donné à la neige mission de figurer la pureté de Marie

1^o Toute blancheur en général est le symbole de la pureté. — Dieu aime à se manifester vêtu de blanc : dans l'Ancien Testament, vision de Daniel (vii, 9) ; dans le Nouveau, Notre-Seigneur sur le Thabor. — Les anges apparaissent avec des vêtements blancs : l'ange qui précédait les Machabées allant au combat (II Mach., xi, 8), les deux qui flagellèrent Héliodore (II Mach., iii, 26), les anges de la Résurrection. — Saint Jean a vu les saints vêtus de robes blanches devant le trône de l'Agneau. (Apoc., vii, 9). — La Vierge Marie est comparée au tissu de lin le plus blanc, au lis, à la colombe, à la lumière du soleil. (*Passim*, dans les offices des fêtes de la sainte Vierge).

2^o Mais c'est la neige que l'Eglise préfère à toute autre image pour figurer l'innocence de Marie : *Vestimentum tuum candidum quasi nix... Electa mea candida sicut nix in Libano*. (Office de l'Immaculée-Conception). Pourquoi ? — a) Parce que la blancheur de la neige est supérieure à toutes les autres. On ne peut regarder longtemps un champ de neige sans en être ébloui. De même, la pureté de Marie est si parfaite qu'aucune autre, pas même celle des anges, ne peut lui être comparée : *Nihil inquinatum in eam incurrit, candor est lucis æternæ*. (Sap., vii, 25-26). — b) Parce que, seule, la neige a cette blancheur dès son origine. Le lis a passé par toutes les phases de la germination avant de donner sa fleur blanche ; le lin n'est devenu un blanc tissu qu'après toutes sortes de préparations ; la colombe, avant d'avoir revêtu son brillant plumage, n'est qu'un oiseau disgracieux. Seule la neige nous apparaît toute blanche aussitôt qu'elle tombe. De même, Marie a été toute blanche dès son origine, par sa conception immaculée, et seule entre les enfants des hommes elle possède ce glorieux privilège : Jérémie,

saint Jean-Baptiste, sanctifiés avant leur naissance, ne furent pas exempts de la tache originelle.

Rien d'étonnant après cela que Dieu ait choisi la neige comme instrument du miracle de ce jour en faveur de la Vierge très pure.

II. — Triple enseignement à en tirer

Ce rôle symbolique de la neige nous apprend d'où vient la pureté, comment elle doit être conservée, et quels en sont les fruits.

1^o La neige vient de Dieu... C'est lui seul qui la forme dans les nuages, sans nul concours humain, dans ses trésors inaccessibles. (Job, xxxviii, 22). C'est lui qui la répand sur la terre comme un manteau de laine blanche (Ps., cxlvii, 16), lui qui lui commande de tomber (Job, xxxvii, 6), et qui selon son bon plaisir en accélère la chute. (Eccli., xliii, 14). — Il en est ainsi de cette neige surnaturelle qui est la pureté. C'est Dieu qui la crée dans l'âme avec la grâce du baptême. C'est lui seul qui donne le courage des efforts par lesquels on la conserve : *Ut scivi quoniam non possem esse continens, nisi Deus det*. (Sap., viii, 21). C'est lui enfin qui, disparue au souffle des passions comme la neige au souffle du Midi, la restitue en lavant l'âme souillée. (Ps., l, 9).

2^o La neige ne persiste que sur les sommets des hautes montagnes... Sans doute, elle tombe partout, dans les plaines et les vallées aussi bien que sur les monts. Mais dans les plaines et les vallées, elle ne dure pas : les plus longs hivers finissent par y céder la place au printemps. Et souvent la blanche neige y devient une fange hideuse. Au contraire, sur les cimes aux grandes altitudes, les neiges éternelles demeurent, éternelles dans leur durée, éternelles dans leur blancheur immaculée. — Ainsi la pureté. Dieu la fait tomber sur toutes les âmes. Mais elle ne reste pas dans les âmes vulgaires, qui ne luttent pas contre la bassesse de leurs inclinations par les nobles désirs, la contemplation d'un idéal supérieur à la terre, et la prière. Les âmes que leurs goûts, leurs conversations, leurs habitudes, leurs lectures, retiennent en bas, perdent peu à peu leur blancheur, se salissent, se souillent et se corrompent à peu près infailliblement. Celles au contraire qui se maintiennent sur les hauteurs, demeurent dans la pureté et l'honneur de la conscience, sinon toujours sans aucune tache, du moins rapidement rendues à leur blancheur première par la neige divine de la grâce qui ne cesse de tomber du ciel.

3^o La neige, en couvrant la terre, prépare les riches moissons... Elle préserve les semences, ainsi qu'un manteau, contre un froid trop rigoureux, et au dire des agriculteurs les années de grande neige sont des années d'abondance. — Ainsi la pureté défend contre les glaces mondaines (de l'indifférence, du respect humain), contre les vers rongeurs (de la luxure), les germes de vins que la grâce a déposés dans les âmes : l'esprit de dévouement, la charité chrétienne, l'amour de Dieu et des hommes poussé jusqu'à l'abnégation.

Conclusion

Comme la neige, la pureté vient de Dieu : donc, *ut scivi...*, *adii Dominum et deprecatus sum illum*. (Sap., viii, 21). Ainsi vous ressemblerez à la Vierge Marie. — Comme la neige, la pureté ne persévère que sur les hauteurs : *Sursum corda* ! — Comme la neige prépare les riches moissons, la pureté prépare les vies fécondes : gardez donc votre pureté, car c'est défendre votre avenir temporel et votre avenir éternel.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 18 julii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XXIII. Les cérémonies de la messe : De l'offertoire à la consécration, 545.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXXI. Prédication de l'Evangile. Jésus-Christ prouve qu'il est le Messie promis et Fils de Dieu, 548. — XXXII. Passion et mort de Jésus-Christ, 551.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XVIII. La satisfaction, 553.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'Evangile. — XXXVIII. Pour le 11^e dimanche après la Pentecôte : *in Marc.*, VII, 36 et 37 (d'après saint Chrysostome), 554.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLVI. Guérison d'un possédé dans la synagogue de Capharnaüm, 559.

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 1^{re} Conférence : Combien il importe de s'instruire de la religion, 561. — 2^e Conférence : Comment s'instruire de la religion ? 563. — 3^e Conférence : Le chemin parcouru et à parcourir, 564. — 4^e Conférence : L'Eglise, pendant ce siècle, a beaucoup construit, 567. — 5^e Conférence : Les constructions de l'Eglise prouvent sa vitalité, 569. — 6^e Conférence : « L'Eglise demande toujours de l'argent, » 571. — 7^e Conférence : La beauté des constructions de l'Eglise, 573.

Récits et Causeries. — IX. Aux pères et aux mères de famille, 575.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XXIII

LES CÉRÉMONIES DE LA MESSE

Deuxième partie : De l'Offertoire à la Consécration

Résumé analytique

Les cérémonies et les prières de cette seconde partie de la messe, où se fait l'offrande du pain et du vin, doivent exciter en nous de vifs sentiments de foi, de respect et de ferveur. Voici les détails les plus importants :

1. L'Offertoire est une antienne analogue à l'Introit. Le peuple faisait autrefois à ce moment des offrandes en nature ou en argent pour le saint sacrifice. Ce mot signifie aussi l'offrande que va faire le prêtre.

2. Le prêtre offre l'hostie en récitant une belle prière qui exprime parfaitement toutes les circonstances de l'offrande.

3. Il met l'eau et le vin dans le calice, qu'il offre ensuite en demandant à Dieu de l'accepter pour le salut du monde.

4. Enfin il s'adresse au Saint-Esprit, dans une troisième prière, pour lui demander de bénir les dons sacrés, c'est-à-dire de les transsubstantier ; et aux grand-messes il encense le calice, l'hostie, la croix et l'autel.

5. Le prêtre se lave les mains. (Raisons naturelle et mystique de cette cérémonie).

6. Il adresse une nouvelle prière qui résume les précédentes et exprime admirablement les quatre fins du

sacrifice ; puis il demande aux fidèles de prier pour lui.

7. Alors il entre en communication plus intime avec Dieu par la récitation de la *Secrète*.

8. Enfin la *Préface* nous annonce solennellement que le moment de l'immolation approche, et invite tous les chœurs célestes à chanter avec nous les gloires du Dieu de l'Eucharistie.

Omnis pontifex constituitur ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.

Le prêtre est chargé d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. (Hébr., V, 1).

Mes frères,

Dans la première partie de la messe, le prêtre a préparé les cœurs des fidèles et le sien aux grandes choses qui vont s'opérer. Il a demandé pardon pour ses péchés et ceux du peuple, il a excité la foi des assistants en lisant des passages de l'Ecriture en rapport avec la fête du jour, et il a réclamé pour eux les grâces du ciel. Les indignes ont dû se retirer, il ne doit y avoir autour de l'autel du Seigneur que des consciences pures ou prêtes à se purifier par la pénitence, des âmes qui prient pour obtenir la persévérance dans le bien ou le pardon du péché. Le sacrifice va commencer par l'oblation, ou l'offertoire, dans lequel le prêtre offre à Dieu, au nom de l'Eglise dont il est le représentant, le pain et le vin qui seront bientôt consacrés, c'est-à-dire changés au corps et au sang de Jésus-Christ, seule victime capable d'apaiser la colère de Dieu et de purifier les hommes de leurs fautes.

A ce moment de la messe, vous devez, mes frères, redoubler de recueillement et de ferveur pour vous unir plus étroitement aux sentiments et aux prières du prêtre. J'attirerai votre attention sur les points les plus importants qui sont : — l'offrande du pain et du vin et les prières qui l'accompagnent ; — l'encensement et le lavement des mains ; — l'oraison appelée *secrète*, la *préface* et le *Sanctus*. Si jusqu'à présent tout avait pour but de vous instruire, pour vous préparer au sacrifice, maintenant tout va tendre à vous pénétrer de foi, de respect et d'amour, afin que détachant de plus en plus vos cœurs des pensées et des affections de la terre, vous les offriez à Dieu avec la sainte victime, et vous les teniez désormais élevés vers le ciel.

1. Tout pontife est établi pour offrir à Dieu des dons et des sacrifices, et l'offrande de la victime précède toujours l'immolation. Les dons que les pontifes de la nouvelle Alliance doivent offrir à Dieu, à l'exemple de Melchisédech, sont le pain et le vin, la chair et le sang de la terre¹, qui se transforment par la digestion en la chair et le sang de l'homme. En les offrant, le prêtre fait à Dieu l'hommage de la vie humaine elle-même. Mais il a une autre intention : c'est d'obtenir que ces dons, empruntés à la nature, soient changés par la puissance divine en la chair et le sang du

¹ Voir notre prône sur la matière de l'Eucharistie : 1899, p. 731.

Christ, victime immolée pour les péchés des hommes. Le pain et le vin vont être d'abord offerts à Dieu, soustraits à tout usage profane et destinés à servir de matière au sacrifice, mais le Saint-Esprit descendra bientôt pour opérer le changement mystérieux qui en fera le corps et le sang du Fils de Dieu. Alors seulement s'accomplira le véritable sacrifice.

Le moment de la messe où se fait l'offrande des dons sacrés s'appelle *Offertoire*, mais ce mot sert aussi à désigner l'antienne que le prêtre récite (ou que l'on chante) en même temps.

Après le *Credo* (ou après l'évangile, si le *Credo* ne se chante pas), le prêtre s'est tourné vers le peuple, et pour fixer son attention, il lui a répété la pieuse salutation que nous avons déjà expliquée : « Que le Seigneur soit avec vous, *Dominus vobiscum*, » puis se retournant vers le missel, il lit une antienne analogue à celle de l'Introït, et suivie autrefois, aussi bien que celui-ci, d'un psaume dont on répétait les versets aussi longtemps que les fidèles venaient faire leurs offrandes. C'est l'offertoire. Autrefois, mes frères, les fidèles offraient au prêtre le pain et le vin qui devaient servir au sacrifice et à la communion ; on voyait les hommes et les femmes apporter à l'entrée du chœur, sur une serviette blanche, un petit pain ou une burette de vin, ou même de l'huile, de l'encens pour l'usage de l'église, ou enfin divers dons en argent ou en nature pour l'entretien du clergé. C'était un lien plus étroit qui unissait les fidèles à l'offrande du sacrifice. Il en reste quelques vestiges parmi nous, comme l'offrande du pain bénit ; mais généralement ces dons volontaires ont été remplacés par les pieuses fondations et les honoraires de messes offerts par les fidèles. Ce que vous ne devez pas oublier, mes frères, c'est d'offrir alors vos cœurs à Jésus-Christ, pour qu'il les brûle de son amour et en fasse des victimes agréables à son Père.

2. Le prêtre enlève le voile qui couvrait le calice, prend la patène, et levant les yeux au ciel pour les abaisser immédiatement sur l'hostie, il offre d'abord à Dieu le pain azyme dont la blancheur rappelle la pureté sans tache de la victime de notre salut, et il prononce à demi-voix cette magnifique prière, que vous devriez tous savoir par cœur : « Agrérez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie immaculée que moi, votre indigne serviteur, je vous offre, à vous Dieu vivant et véritable, pour mes innombrables péchés, offenses et négligences, pour tous ceux qui sont ici présents, et pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle serve à eux et à moi pour obtenir le salut et la vie éternelle. » Vous voyez exprimées dans ces quelques lignes toutes les circonstances importantes du sacrifice qui va s'offrir. — A qui l'offre-t-on ? Non pas aux vaines idoles qui ont des yeux et ne voient point, mais au seul Dieu vivant et véritable, tout-puissant et éternel, qui n'a pas besoin de nos hommages pour augmenter sa gloire, mais qui nous ordonne de lui offrir des sacrifices pour recon-

naître sa grandeur et expier nos fautes ; à ce Dieu qui nous a faits ses enfants et nous a appelés à hériter de son royaume. — Que lui offre-t-on ? Ce n'est encore que du pain ; mais ce pain qui doit être changé au corps de son divin Fils s'appelle déjà par anticipation une victime sans tache, une hostie immaculée, dont le prix infini paiera notre rançon et nous ouvrira le ciel. Les Juifs offraient des victimes qui ne pouvaient effacer leurs péchés, mais nous, nous offrons le véritable Agneau de Dieu qui efface tous les péchés du monde. — Qui offre le sacrifice ? Un homme, indigne de cet honneur, mais un homme choisi au nom de Dieu même, marqué d'un caractère sacré ; un pécheur qui a conscience de sa misère, mais qui a déjà lavé ses fautes dans le sang de la victime qui va venir entre ses mains. — Pour qui le sang de cette victime va-t-il couler ? Pour tous les fidèles vivants et morts qui ont besoin d'être rachetés par ses mérites ; car le Christ est mort pour tous les hommes, comme tous étaient morts par le péché d'Adam, et le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix. Pour exprimer cette pensée, le prêtre en déposant l'hostie fait avec la patène un grand signe de croix sur l'autel.

3. Puis il va mettre le vin et l'eau dans le calice. Ce mélange d'une goutte d'eau avec le vin signifie, comme nous avons eu déjà occasion de l'expliquer, l'union du peuple fidèle avec Notre-Seigneur, et plus spécialement l'union de la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Fils de Dieu¹. Cette idée est parfaitement exprimée dans la prière que récite alors le prêtre : « Mon Dieu, qui avez montré votre puissance admirable dans la création de la nature humaine, et plus encore dans sa réparation, donnez-nous, par le mystère de cette eau et de ce vin, de participer à la divinité de ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a daigné se revêtir de notre pauvre humanité. » Créé par Dieu avec l'incomparable dignité que lui procurait l'état de grâce, déchu, mais racheté par l'incompréhensible amour du Verbe fait chair, l'homme est uni aussi intimement à la divinité par la charité, que la goutte d'eau est mêlée à la substance du vin, et par la vertu de cette union il espère participer dans le ciel à la gloire infinie de Dieu. Pour mériter ce bonheur, restons unis étroitement à notre divin Sauveur par la grâce sanctifiante et la pratique de la vertu, et participons souvent par la sainte communion au sacrifice qui a consommé l'œuvre de notre rédemption.

Le prêtre, revenu au milieu de l'autel, offre à Dieu le calice et dit, en tenant les yeux élevés vers la croix : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, et nous demandons à votre clémence qu'il monte devant le trône de votre majesté pour notre salut et celui du monde entier, comme un parfum d'odeur agréable. » De même que l'hostie s'appelle déjà « la Victime sans

¹ Voir *Paroissial*, 1899, p. 731.

tache, » le vin est désigné par le terme de « calice du salut, » parce qu'il va être changé au sang du Christ, sang précieux qui, sur l'autel comme sur la croix, est répandu pour le salut du monde entier. — Mais pourquoi le prêtre implore-t-il la miséricorde divine en lui demandant d'agréer cette offrande comme un parfum d'agréable odeur ? Est-ce que le sang du Christ pourrait ne pas être accepté comme un sacrifice d'une valeur infinie ? N'oubliez pas, mes frères, que le prêtre parle ici au nom de tout le peuple : « Nous vous offrons ce calice, » dit-il ; or les imperfections et les péchés de ceux qui offrent à Dieu un sacrifice sont un obstacle aux effets qu'il doit produire. C'est pourquoi le prêtre demande à Dieu de n'avoir point égard à l'indignité de son ministre et de ceux pour qui il prie, mais uniquement à la dignité de la Victime qui va être offerte, afin de l'accepter comme un parfum d'agréable odeur ; et c'est dans les mêmes sentiments d'humilité qu'il s'incline pour demander encore une fois à Dieu que cette offrande lui soit agréable.

4. Puis aussitôt il se redresse, plein de confiance dans la vertu de sa prière, il élève les yeux vers le ciel, étend les bras et, les mains jointes, il adresse à l'Esprit-Saint cette belle invocation : « Venez, Esprit sanctificateur, Dieu tout-puissant et éternel, et bénissez ce sacrifice préparé en l'honneur de votre saint nom. » Cette prière a le même sens que l'*Epiclèse* des Grecs, dont nous avons parlé déjà, et qui vient chez eux après la consécration¹. Elle est adressée au Saint-Esprit. Le texte de notre missel n'a que le mot « sanctificateur, » mais vous savez que c'est à la troisième personne de la sainte Trinité qu'est attribuée, d'une manière spéciale, la fonction de sanctifier les créatures, de les orner des dons célestes et de les rendre agréables à Dieu ; du reste beaucoup de liturgies (surtout celles d'Orient) invoquent nommément ici le Saint-Esprit. — Au moment où il demande la bénédiction du ciel, le prêtre fait un signe de croix sur le pain et le vin. Cette bénédiction, cette sanctification qu'il demande au nom de la croix de Jésus-Christ, ce n'est rien autre chose que le changement, la transsubstantiation des dons offerts au Seigneur. Le Saint-Esprit, qui a opéré dans le sein de Marie le mystère de l'Incarnation, va descendre sur l'autel pour y opérer cet autre mystère qui changera la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ. Avec quelle ardente dévotion le prêtre ne doit-il pas adresser à l'Esprit sanctificateur cette prière, pour obtenir de voir se renouveler en quelque sorte entre ses mains l'incarnation du Fils de Dieu, l'œuvre par excellence de la sagesse et de la bonté divines ! Marie demandait à l'archange : « Comment cela se fera-t-il ? » et Gabriel lui répondait : « Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; » il en sera de même tout à l'heure sur l'autel : le Saint-Esprit descendra invisible, et sa

puissance opérera le changement mystérieux ; déjà maintenant il est là pour bénir, pour défendre de tout usage profane les dons qui lui sont offerts.

Afin d'élever vers le ciel les pensées des fidèles, le prêtre, à la messe solennelle, encense ici le pain et le vin, et de nouveau tout l'autel, comme à l'introit, exprimant ainsi d'une manière sensible ce qu'il a demandé à Dieu : que ce sacrifice monte vers lui comme un parfum d'agréable odeur.

5. Après l'offertoire et l'encensement, le prêtre se lave les mains au coin de l'épître, en récitant un psaume de David dont le premier mot est *Lavabo*, où sont exprimés les sentiments de dévotion du fidèle qui veut s'approcher dignement de l'autel du Seigneur¹. Il y a deux raisons de cette cérémonie. L'une est toute naturelle : le célébrant, qui recevait autrefois le pain et le vin offerts par les fidèles, qui a tenu le calice et les burettes, encensé l'autel, peut n'avoir plus les mains assez parfaitement propres pour toucher bientôt les saintes espèces et recevoir le Sauveur du monde.

Mais c'est surtout une raison mystique qui a introduit cet usage. Ce n'est pas pour laver le corps qu'on donne de l'eau au prêtre, dit saint Cyrille, mais pour nous rappeler que nous devons être purs de tout péché : laver les mains, c'est purifier ses œuvres. Cela nous rappelle aussi l'acte d'humilité qu'a accompli le Sauveur, lorsqu'avant la dernière cène il a voulu laver lui-même les pieds de ses apôtres. Il y en avait un dont la conscience n'était pas pure, et dont le cœur resta jusqu'au bout rebelle à la grâce. Craignons le triste sort de Judas, si nous ne mettons pas tous nos soins à nous purifier de nos moindres fautes avant de participer au sacrifice eucharistique.

6. Le prêtre revient au milieu de l'autel pour prier. Il a offert séparément l'hostie, le calice, et les cœurs des fidèles qui s'unissent au sacrifice ; il a demandé au Saint-Esprit de parfaire ce que les hommes ont commencé. Maintenant, prosterné devant la croix, il présente de nouveau à la très sainte Trinité les vœux du peuple, comme pour résumer tout ce qui s'est fait jusqu'à présent. Ecoutez cette belle prière : « Recevez, Trinité sainte, cette offrande que nous vous présentons en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur, en l'honneur de la Bienheureuse Marie toujours Vierge, de saint Jean-Baptiste, des apôtres Pierre et Paul et de tous les saints, afin qu'elle serve à leur gloire et à notre salut et qu'ils intercèdent pour nous dans le ciel pendant que nous vénérons leur mémoire sur la terre. » Au moment de renouveler l'immolation du Fils de Dieu, après avoir invoqué et le Père tout-puissant et l'Esprit vivificateur, le prêtre proclame le dogme de la sainte Trinité en s'adressant à elle pour lui offrir la sainte Victime ; il proclame aussi le dogme de

¹ Voir *Paroissial*, 1899, p. 857.

¹ Le vingt-neuvième prône de Badoire est consacré tout entier à l'explication de ce psaume.

notre rédemption opérée par les souffrances et la mort du Sauveur qui est maintenant glorifié à la droite de Dieu ; enfin le dogme de la communion des saints en demandant l'aide de l'intercession des bienheureux habitants du ciel. Ce sacrifice servira à leur gloire, parce que c'est une action de grâces pour tous les bienfaits de Dieu qui ont concouru à leur triomphe, et il servira à notre salut si nous y participons avec les bonnes dispositions qui sont exigées de nous. Adoration des trois personnes divines, action de grâces pour les bienfaits reçus de Dieu, demande des secours nécessaires au salut, expiation du péché par les mérites du Christ, toutes les fins du sacrifice sont rappelées en quelques mots.

Aussitôt après, le prêtre ayant baisé l'autel se retourne vers les assistants et leur dit : « Priez, mes frères, pour que ce sacrifice, qui est le mien et le vôtre, soit agréé du Dieu tout-puissant. » C'est toujours le sentiment de la faiblesse de notre pauvre nature qui porte le prêtre à demander le secours des prières des fidèles. Ceux-ci lui répondent qu'ils prient pour que ce sacrifice soit réellement utile à l'Eglise tout entière.

7. Alors le prêtre, oubliant qu'il n'est qu'un homme, se recueille pour commencer le grand rôle de pontife, en union avec Celui dont il est le ministre. Avant de consacrer le corps et le sang du Sauveur, il lui faut s'identifier, pour ainsi dire, avec la Victime pour agir et parler en son nom ; il se plonge tout entier dans le sein de Dieu par une prière fervente, appelée *secrète*, parce qu'elle est récitée à voix basse, ou plutôt parce qu'elle doit le séparer de toute pensée terrestre. Comme la *collecte*, cette *secrète* change chaque jour, pour être en rapport avec le mystère ou la fête qu'on célèbre. C'est une communication intime du prêtre avec Dieu pour obtenir de sa bonté l'effet du sacrifice. Le jour de Noël, le prêtre demande que « par la grâce divine, nous soyons un jour unis à Celui en qui la nature de Dieu s'est unie à la nôtre ; » le jour de Pâques, « que le mystère de la résurrection serve, par la vertu de ce sacrifice, à nous procurer l'immortalité ; » le jour de la Pentecôte, « que les présents que nous offrons attirent sur nous l'abondance des lumières du Saint-Esprit ; » etc. En terminant, le prêtre élève la voix ou chante solennellement les derniers mots : *Per omnia sæcula sæculorum* (pendant tous les siècles des siècles), pour faire comprendre aux fidèles que les grâces qui vont descendre du ciel doivent assurer leur salut éternel, et par conséquent doivent être sollicitées avec la plus ardente ferveur. Plus le moment de la consécration approche, plus l'Eglise nous invite à nous disposer à recevoir les grâces de Dieu.

8. Ces derniers mots de la *secrète* forment le point de départ de la *préface*, chant magnifique qui précède les prières du *canon*. Elle commence par *Dominus vobiscum*, que le prêtre dit sans se retourner vers le peuple, parce qu'il est désormais uniquement occupé de ce qui se passe sur l'autel. « Elevez vos cœurs, » continue-t-il. — « Nous les te-

nons élevés vers le Seigneur, » lui répond l'assistance. — « Rendons grâces à Dieu. — Oui, cela est convenable et juste. » Après ce touchant dialogue, le prêtre proclame solennellement que c'est le devoir de toutes les créatures de glorifier Dieu ; mais comme elles sont impuissantes à le faire dignement, il va lui offrir leurs hommages par Jésus-Christ, en l'immolant sur l'autel ; et il invite toutes les puissances du ciel à se joindre à lui pour chanter la gloire du Dieu trois fois saint, et saluer celui qui vient au nom du Seigneur pour sauver le monde. En répétant, avec les séraphins qu'Isaïe vit autour du trône de Dieu : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées, » pénétrons-nous de la sainteté des mystères qui vont s'accomplir ; et en disant, comme les Juifs qui allaient au devant du Messie : « Hosanna, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, » demandons humblement de recevoir dévotement dans nos cœurs le Fils de Dieu et de lui rester toujours fidèles. Si les cieux et la terre sont remplis de sa gloire, que nos âmes soient toujours pleines d'amour et de reconnaissance pour son infinie bonté !

La seconde partie de la messe s'achève au milieu de ces chants de triomphe qui nous transportent en esprit jusqu'au ciel, d'où la sainte Victime va descendre. Tout est prêt pour le sacrifice ; les rites sacrés de la consécration et de l'immolation vont commencer. L'Eglise du ciel et celle de la terre sont unies dans les mêmes sentiments d'allégresse et se préparent à se prosterner en adoration devant le Saint des saints ; le plus incompréhensible mystère de l'amour divin va s'accomplir. Mais nous devons nous arrêter ici et réserver pour la prochaine instruction la suite de cette étude attachante. En attendant, tenons nos cœurs détachés de la terre et élevés vers le ciel, *sursum corda*, et demandons au Seigneur de soutenir notre foi, d'enflammer de plus en plus notre charité, afin que nous puissions retirer du saint sacrifice les fruits de salut qui y sont cachés pour le plus grand bien de nos âmes et la plus grande gloire de Dieu. Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXI

PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE. — JÉSUS-CHRIST
PROUVE QU'IL EST LE MESSIE PROMIS
ET FILS DE DIEU

Plan

1. Prédication de l'Évangile.
2. Jésus-Christ prouve qu'il est le Messie promis et Fils de Dieu : a) par ses *miracles*. Valeur de cette preuve.
3. Son premier miracle. Ses premiers disciples. Il choisit ses apôtres.

4. Résumé des miracles de Jésus-Christ.

5. b) Par ses paroles.

6. Trait historique : la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ prouvée par Napoléon.

Après s'être préparé par le jeûne et la prière, Jésus-Christ va se consacrer tout entier à la prédication de l'Evangile.

1. — Vous savez tous, mes frères, ce que signifie ce mot *Evangile*. Il signifie : *Bonne nouvelle*. La doctrine de Jésus-Christ ne pouvait être mieux nommée. On ne pouvait annoncer aux hommes une meilleure nouvelle que de leur apprendre le moyen d'être rachetés du péché et de l'enfer, le moyen de se réconcilier avec Dieu, de se sanctifier et de gagner toute une éternité de bonheur.

Voilà donc la bonne nouvelle que Jésus-Christ va annoncer d'abord au peuple juif, au peuple que Dieu avait choisi dès le commencement pour être le dépositaire, le gardien et le propagateur de la vérité. Ce peuple tout entier l'attendait avec impatience, avec plus d'impatience encore que les autres nations. Sa croyance, son culte, ses lois, sa destinée, tout chez lui se rapportait à la promesse du Messie. Jésus-Christ était-il ce *Libérateur* promis à nos premiers parents, ce grand *Envoyé* de Dieu, ce nouveau *Législateur* annoncé par les prophètes ? Telle est la première et la dernière question qu'on va lui adresser partout, d'une extrémité à l'autre de la Judée. Il faut nécessairement qu'il y réponde ; il faut qu'il se fasse connaître, de manière à lever tous les doutes. S'il est vraiment l'*Envoyé* de Dieu, il doit le montrer, il doit en donner des preuves certaines, éclatantes, irrésistibles ; s'il est vraiment l'*Envoyé* de Dieu, il faut que tout le monde le voie, que tout le monde le sache, afin de croire à sa parole.

2. — Que va faire Jésus-Christ ? Ce qu'il va faire ! Vous l'avez déjà deviné, j'en suis sûr... Il va faire des miracles. Oui, des miracles, c'est-à-dire des choses extraordinaires, des choses au-dessus du pouvoir de l'homme, des choses contraires à toutes les lois de la nature.

Les miracles sont en effet la preuve par excellence, la preuve la plus forte, la plus claire, la plus sûre, la plus courte qu'on puisse imaginer. Pour comprendre cette preuve-là, il n'y a pas besoin d'études, ni de science, ni de profondes réflexions, ni de longs raisonnements. Elle est à la portée de tout le monde, des simples comme des habiles, des ignorants comme des savants. Il suffit d'avoir des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des mains pour toucher. Aussi cette preuve des miracles ne peut-elle appartenir qu'à Dieu, vous le comprenez. C'est le langage dont il se sert quand il veut parler aux hommes, parce que ce langage est entendu de tous et ne laisse rien à répliquer.

3. — Le premier miracle qu'opéra Notre-Seigneur, il le fit à *Canà*, dans la province de Galilée, en assistant à des noces auxquelles il avait été invité avec sa mère et quelques-uns de ses disciples. Le vin venant à manquer, la mère de Jésus

lui dit : « Ils n'ont plus de vin. » Et en même temps elle dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or il y avait là six grands vases de pierre destinés aux purifications en usage parmi les Juifs, et Jésus dit aux serviteurs : « Emplissez d'eau les vases. » Et ils les remplirent jusqu'au bord. Jésus ajouta : « Puisez maintenant et portez-en au maître de la maison. » Et le maître reconnut, avec tous ses convives, que c'était là de l'excellent vin. C'est ainsi que Jésus fit son premier miracle à la prière de sa mère, pour nous engager à nous adresser à elle avec confiance.

A partir de ce moment, Notre-Seigneur parcourut les différentes provinces et la plupart des villes de la Judée, prêchant partout et disant : « Le temps est accompli ; faites pénitence et croyez à l'Evangile, à la bonne nouvelle qui vous est annoncée. » Et un grand nombre de personnes se convertissaient et s'attachaient à lui.

Parmi ces premiers disciples, il en choisit douze, auxquels il donna le nom d'*apôtres*, qui veut dire *envoyés*, parce qu'il devait les *envoyer* prêcher aussi l'Evangile ; et il leur accorda le pouvoir de faire les mêmes miracles que lui. Ces douze hommes appartenaient à la dernière classe de la société ; plusieurs d'entre eux étaient pêcheurs de profession. Un regard, un mot avait suffi à Jésus pour se les attacher. Un jour il se promenait sur les bords d'un lac ; il aperçoit là deux hommes : *Simon*, que plus tard il nomma *Pierre*, et *André* son frère, qui étaient occupés à jeter leurs filets. Jésus les regarde et leur dit : « Suivez-moi, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes, » et sur-le-champ, quittant leurs filets, ils le suivent. Ainsi des autres. Les apôtres formaient le cortège habituel de Jésus et l'accompagnaient partout.

Quel spectacle extraordinaire dut présenter la Judée pendant les trois années de la vie publique de Notre-Seigneur ! Quel mouvement ! Quel enthousiasme parmi les populations ! La foule était parfois si pressée autour de lui que ses apôtres avaient de la peine à le protéger. Jamais homme n'avait parlé comme cet homme ; jamais homme n'avait opéré de semblables prodiges !

4. — Il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Il entra un jour dans la ville de Jéricho. Un aveugle était assis sur le bord du chemin et demandait l'aumône. Entendant passer une foule de monde, il demanda ce que c'était et on lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui arrivait. Aussitôt l'aveugle se mit à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Et ceux qui étaient là, étourdis de ses cris, lui commandaient de se taire ; mais l'aveugle criait encore plus fort : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Or Jésus, s'arrêtant, se fit amener cet homme et lui dit : « Que voulez-vous que je vous fasse ? » — « Seigneur, lui répondit l'aveugle, faites que je voie. » — « Voyez, » lui dit Jésus ; et l'aveugle fut aussitôt guéri. Au sortir de la ville, deux autres aveugles renouvelèrent la même scène ; Jésus leur toucha les yeux et ils virent aussitôt.

Il rendait l'usage de leurs membres aux paraly-

tiques. — Un homme avait la main droite desséchée. Jésus lui dit : « Étendez votre main. » Cet homme étend la main, et elle devient saine. — On lui présente un infirme perclus de ses membres depuis 38 ans ; il était là, dans la rue, couché sur un grabat. « Levez-vous, lui dit Jésus, marchez et emportez votre lit. ». Le paralytique se lève aussitôt, prend son lit et s'en va dans sa maison.

Il multipliait les pains. Un jour, plus de cinq mille personnes l'avaient suivi jusque dans un désert pour entendre ses instructions. Il commençait à se faire tard et cette foule n'avait rien à manger. « Où trouver des provisions pour tout ce monde ? » dit Jésus à ses apôtres. — « Maître, lui répondirent-ils, il y a bien là un jeune homme qui a cinq pains et deux poissons ; mais ce n'est rien pour un aussi grand nombre de personnes. — Faites-les asseoir sur l'herbe, » leur dit Jésus. Puis, prenant ces cinq pains et ces deux poissons, il les bénit et les fit distribuer par ses apôtres. Tout le monde fut rassasié, et avec les restes on remplit encore douze corbeilles. A la vue d'un si grand miracle, cette multitude s'écria d'une seule voix : « C'est vraiment là le Messie, le prophète que nous attendons, » et elle voulut l'enlever pour le faire roi. Mais Jésus s'enfuit et se déroba à leurs instances.

Il guérissait tous les malades. — Un jour, un centurion, c'est-à-dire un capitaine qui commandait cent hommes, vint implorer son secours en faveur d'un domestique qu'il aimait beaucoup et qui venait d'être atteint de paralysie. « Eh bien ! lui dit le Sauveur, j'irai et je le guérirai. — « Ah ! Seigneur, reprend le capitaine tout confus, ne prenez pas cette peine, car je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison. Sans bouger d'ici, dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Je sais que les maladies vous obéissent comme font les soldats à leur commandant. Or, moi qui ai des soldats sous mes ordres, il me suffit de dire à l'un : *Va*, et il va, et à l'autre : *Viens*, et il vient, et à mon serviteur : *Fais cela*, et il le fait. » Cette simplicité et cette franchise militaires, cette foi chez un païen, car ce capitaine était un étranger, touchèrent vivement le cœur de Notre-Seigneur. « En vérité, s'écria-t-il, je n'ai pas encore trouvé une si grande foi parmi les Juifs ! » Et faisant signe au capitaine : « Allez, lui dit-il, votre demande est exaucée. » Au moment où Jésus parlait, le malade fut guéri.

Jésus-Christ ressuscita trois morts, dont l'un était dans la tombe depuis quatre jours et exhalait déjà une odeur infecte.

Enfin il opéra le prodige des prodiges, en se ressuscitant lui-même, comme vous savez.

Nous n'en finissons pas, mes frères, si nous voulions seulement compter tous les miracles de Notre-Seigneur rapportés dans l'Evangile. La Judée en fut pour ainsi dire remplie, pendant les trois années que dura sa vie publique. Jésus-Christ était donc bien l'Envoyé de Dieu, le Messie promis et si longtemps attendu. Ses œuvres le prouvaient de la manière la plus éclatante et la plus irrésistible.

5. — Mais il y a plus. Ce Messie n'était pas seulement un grand saint, un grand prophète, comme Moïse et les autres qui avaient paru, à différentes époques, au milieu des Juifs : c'était le Fils de Dieu en personne. En effet, partout et toujours, depuis le commencement de son ministère jusqu'à sa mort, Jésus-Christ ne cesse d'affirmer qu'il est Dieu ; partout et toujours il s'attribue les titres, les perfections et les droits de Dieu. « Je suis la lumière du monde, » disait-il aux Juifs. « Je suis la vérité et la vie... Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » N'est-ce qu'un homme, celui qui parle de la sorte ? N'est-ce qu'un homme, celui dont la doctrine mise ou ôtée dans le monde, en fait la lumière ou les ténèbres, la sainteté ou la corruption, la vie ou la mort ? « Moi qui vous parle, je suis le principe de toutes choses, » disait-il encore. « Moi et mon Père, qui est Dieu, nous ne sommes qu'un seul être. » Il rencontre un jour un aveugle-né qu'il avait guéri. « Crois-tu au Fils de Dieu ? » lui dit Notre-Seigneur. « Et qui est le Fils de Dieu, afin que je croie en lui ? » demande cet homme. « Eh bien ! lui répliqua Jésus-Christ, tu le vois en ce moment, le Fils de Dieu : celui qui te parle présentement, c'est celui-là même qui l'est. » Et cet homme de se prosterner à l'instant et d'adorer Notre-Seigneur. Jésus-Christ paraît devant Caïphe pendant sa passion : « Je vous conjure, lui dit le grand-prêtre, de nous déclarer si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. » Que lui répond Notre-Seigneur ? « Vous l'avez dit, je le suis réellement. »

Ainsi Jésus-Christ n'a cessé de répéter qu'il est véritablement Dieu ; donc il l'est véritablement. S'il n'était pas Dieu, il faudrait dire qu'il n'a été qu'un insigne menteur ; s'il n'était pas Dieu, c'est Dieu lui-même qui aurait trompé le monde, en donnant à un imposteur le pouvoir de faire les plus grands miracles.

6. — Voulez-vous savoir ce que pensait de Jésus-Christ le plus grand homme des temps modernes, Napoléon ? Sur son rocher de Sainte-Hélène, une de ses consolations était de lire l'Evangile, et il le lisait tous les jours. Or voici le résumé d'un entretien qu'il eut alors avec les généraux, ses compagnons d'exil.

« Il n'y a pas de Dieu dans le ciel, disait-il, si un homme a pu concevoir et exécuter, avec plein succès, le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême, en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé... Comment donc un Juif, fils d'un charpentier, se donne-t-il d'abord pour Dieu même, pour l'Etre par excellence, pour le Créateur des êtres ? Il s'arroge toutes les sortes d'adorations ; il bâtit son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes... Et comment ? Par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, il l'exige absolument, et il réussit tout de suite. Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes

que ceux du sang. Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ... Maintenant que je suis à Sainte-Hélène, maintenant que je suis seul et cloué sur ce roc, qui bataille et conquiert des empires pour moi ? Pense-t-on à moi ? Qui se remue pour moi en Europe ? Où sont mes amis ?... Telle est la destinée des grands hommes ! Et l'on nous oublie ! Encore un moment : voilà mon sort et ce qui va m'arriver à moi-même... Quel abîme entre ma misère profonde et le règne éternel du Christ prêché, aimé, adoré, vivant dans tout l'univers ! »

L'empereur se tut, et comme le général Bertrand gardait également le silence : « Vous ne comprenez pas, reprit l'empereur, que Jésus-Christ est Dieu ?... Eh bien ! j'ai eu tort de vous faire général !... »

XXXII

PASSION ET MORT DE JÉSUS-CHRIST

Plan

1. Les Juifs méconnaissent les prophéties concernant le Messie. Leur haine contre le Sauveur.
2. La dernière cène.
3. L'agonie au Jardin des Oliviers.
4. Le baiser de Judas.
5. Jésus chez Caïphe.
6. Reniement et conversion de saint Pierre. Désespoir et suicide de Judas.
7. Jésus chez Pilate.
8. Jésus chez Hérode.
9. Jésus ramené chez Pilate. Barabbas. La flagellation.
10. Le crucifiement.

Je crois en Jésus-Christ qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, et a été enseveli. (4^e art. du Symbole).

Le Fils de Dieu a passé sur la terre en faisant le bien, et le peuple juif qu'il avait comblé de ses faveurs l'a mis à mort. Comment expliquer ce mystère d'ingratitude et d'iniquité ?

1. — Les prophètes, vous vous en souvenez, avaient parlé du Messie en termes magnifiques. Ils l'avaient annoncé comme un roi glorieux et puissant, dont l'empire devait s'étendre dans tout l'univers et durer jusqu'à la fin des siècles. Jésus-Christ exerce en effet une royauté incomparable, une royauté à laquelle aucun homme n'a pu prétendre : il règne sur les intelligences et sur les cœurs. Mais les Juifs s'étaient fait une tout autre idée du Messie. Donnant aux paroles des prophètes un sens conforme à leurs désirs charnels et terrestres, ils attendaient un roi semblable aux autres, mais plus glorieux et plus puissant, qui ferait la guerre et leur soumettrait toutes les nations de la terre. Comment auraient-ils pu le reconnaître dans la personne de Jésus-Christ, humble et pauvre, si humble et si pauvre qu'ils l'appelaient, par mépris, le *Fils du charpentier* ? — Les princes du peuple, les riches, les sénateurs, les prêtres avaient encore d'autres raisons pour

ne pas reconnaître en Jésus-Christ le Messie promis. Ses miracles, en lui gagnant le peuple, diminuaient leur crédit ; sa doctrine condamnait leur conduite déréglée ; Notre-Seigneur n'avait laissé échapper aucune occasion de démasquer et de flétrir l'orgueil, l'avarice, l'hypocrisie et autres vices qui faisaient de ces hommes comme des sépultures blanchies au dehors, mais pleines de corruption au dedans. Leur jalousie et leur haine ne connut bientôt plus de bornes et ils arrêtaient le projet de faire mourir Jésus-Christ. Un de ses apôtres, *Judas l'Ischariote*, poussé par l'amour de l'argent, vint s'offrir à livrer son Maître en temps opportun. On ne craignait qu'une chose, le soulèvement du peuple. Pour l'éviter, il fut convenu que toute l'affaire serait terminée avant la fête de Pâque, qui approchait.

2. — Jésus-Christ, sachant que l'heure de son sacrifice était venue, réunit ses apôtres pour manger une dernière fois avec eux l'agneau pascal et leur faire ses derniers adieux. C'est dans ce repas mémorable qu'il institua le sacrement de l'Eucharistie et le sacrifice de nos autels, gages de son amour infini à l'égard des hommes.

3. — Ayant donc consolé, par les plus tendres paroles, ses apôtres attristés, il se rendit avec eux sur une montagne voisine de Jérusalem, appelée montagne des Oliviers, afin de se fortifier par la prière. Arrivé là, « Veillez et priez, leur dit-il, car l'esprit est prompt et la chair est faible. » Alors il s'éloigne d'eux au milieu des ténèbres de la nuit, dans le silence de la solitude, se prosterne à genoux devant la majesté de son Père et se dévoue pour être la victime du genre humain. Pendant trois longues heures, il laisse son âme en proie tour à tour à la frayeur, au chagrin, à une tristesse mortelle, et sa prière ne discontinue pas : « Mon Père, mon Père, éloignez de moi, s'il est possible, ce calice de ma passion. Cependant, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne. » Bientôt une sueur de sang inonde tous ses membres ; il tombe en agonie, et tel est son état que Dieu lui envoie un ange du ciel pour le fortifier.

On est d'abord étonné de voir le Sauveur réduit à une pareille extrémité, Lui qui avait si souvent parlé de sa passion et de sa mort, Lui qui avait désiré avec ardeur ce baptême de sang pour laver tous les crimes de la terre, Lui qui avait le courage et la force d'un Dieu-Homme. Mais quand on y réfléchit un instant, on ne tarde pas à en découvrir les raisons. 1^o Jésus-Christ voulait nous montrer qu'il est véritablement homme et sujet à toutes nos infirmités. 2^o Il voulait prendre sur lui les humiliations et toutes les peines dues aux pécheurs, puisqu'il se chargeait de tous les péchés du monde. 3^o Enfin il voulait nous apprendre que la crainte des maux et de la mort n'est point un péché, quand elle est accompagnée d'une entière soumission à la sainte volonté de Dieu.

4. — Cependant Jésus-Christ éveille ses apôtres abattus par la tristesse et le sommeil, et les avertit de l'approche de ses ennemis. Judas se présente en effet à la tête d'une troupe de soldats et de va-

lets, portant des flambeaux pour éclairer leur marche. « Celui que je baiserais, leur avait dit le traître, c'est lui-même ; mais arrêtez-le avec précaution. » Il donna donc un infâme baiser à Jésus-Christ. Celui-ci, pour le faire rentrer en lui-même, lui parla avec douceur : « Mon ami, que faites-vous ? Vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! » Puis le Sauveur s'avançant vers les Juifs : « Qui cherchez-vous ? » leur dit-il. Ils répondent : « Jésus de Nazareth. » — « C'est moi, » dit Jésus-Christ. Cette seule parole les renverse par terre. Il veut ainsi leur apprendre qu'il ne souffrira sa passion que parce qu'il le veut bien. Alors il se lie lui-même, se laisse lier comme un criminel, et tandis que ses apôtres, épouvantés, prennent la fuite, on le traîne à travers les rues de la ville, devant les tribunaux de ses ennemis qui l'attendaient avec impatience.

5. — Le voilà dans la maison de Caïphe, le grand-prêtre, où se trouvent rassemblés tous les sénateurs et les chefs du peuple. Caïphe interroge d'abord Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. « J'ai toujours enseigné publiquement, répond Jésus-Christ ; interrogez ceux qui m'ont entendu, leur témoignage vous sera moins suspect que le mien. » Alors on fait venir de faux témoins, mais comme leurs dépositions ne s'accordent pas, le grand-prêtre se hâte de reprendre la parole. Il se lève sur son tribunal et d'un ton grave et solennel : « Je vous conjure par le Dieu vivant, dit-il à Jésus, de vous déclarer si vous êtes le Christ, Fils de Dieu ? » Jésus sait que sa réponse va lui coûter la vie ; cependant il n'hésite pas : « Oui, vous l'avez dit, je suis réellement le Christ, le Fils unique de Dieu. » Aussitôt le grand-prêtre, cachant sa joie sous le masque d'une douleur hypocrite et prenant les airs d'un homme zélé pour la gloire de Dieu, déchire ses vêtements en disant : « Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème, que voulez-vous de plus ? » Tous répondent ensemble : « Il mérite la mort. » Alors des Juifs lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets et le chargèrent de coups et d'injures. Ce fut dans ces affreux tourments que Jésus passa le reste de la nuit.

6. — Mais pendant ce temps, que devenaient ses apôtres ? Nous avons vu qu'ils avaient tous abandonné leur Maître. Cependant saint Pierre, honteux de sa faiblesse, reprit courage et le suivit chez Caïphe. Mais hélas ! il avait trop compté sur ses forces et pas assez sur le bon Dieu. A peine entré dans la cour du grand-prêtre il est reconnu, et, cédant de nouveau à la peur, il renie trois fois Jésus-Christ et jure même qu'il ne le connaît pas. Notre-Seigneur permit cette chute de saint Pierre pour deux raisons : 1^o pour nous prémunir contre la présomption ; 2^o pour apprendre à saint Pierre et à tous les pasteurs des âmes à compatir aux faiblesses des autres. Mais saint Pierre ne demeura pas longtemps dans son péché : un regard de miséricorde que lui jeta son Maître en passant le fit rentrer en lui-même et pleurer amèrement.

Quant à Judas, il rentra aussi en lui-même, mais pour s'abandonner au désespoir. Voyant Jésus-Christ condamné à mort par les chefs des Juifs, il leur reporta l'argent qu'il en avait reçu et alla se pendre dans sa maison.

7. — Dès le matin du vendredi, les Juifs conduisent le Sauveur devant le tribunal du gouverneur romain. Ce gouverneur, sans lequel ils ne pouvaient exécuter une sentence de mort, s'appelait *Ponce-Pilate*. C'est le nom de cet homme que nous rappelons chaque fois que nous récitons notre *Credo*. Chez Caïphe, on avait fait passer Jésus pour un impie, un sacrilège, un blasphémateur : c'était le meilleur moyen d'indisposer le peuple contre lui. Mais Pilate, qui était païen, n'aurait pas admis un pareil grief. Alors les Juifs changent de système. Ils l'accusent près de lui 1^o de troubler l'ordre par ses discours, 2^o de se dire roi, 3^o d'empêcher de payer l'impôt à l'empereur. Pilate ayant interrogé lui-même Jésus-Christ et entendu les témoins, reconnut bientôt l'innocence de l'accusé. Il aurait dû, par conséquent, confondre les accusateurs et résister à leur violence ; mais Pilate était un homme faible. Pour se tirer d'embarras, il fit conduire Jésus-Christ au tribunal d'Hérode, un prince des Juifs dont Jésus était le sujet, qui se trouvait à Jérusalem.

8. — Hérode désirait depuis longtemps voir Jésus, car il espérait que le Sauveur ferait quelques prodiges en sa présence, et il avait réuni toute sa cour afin de jouir du spectacle. Loin d'opérer des miracles pour satisfaire la curiosité de ce mauvais prince, Jésus-Christ ne daigna même pas lui répondre une parole. Hérode, humilié, le traita avec mépris, le fit revêtir d'une robe blanche, comme on en donnait alors aux fous, et le renvoya à Pilate.

9. — L'embarras du gouverneur est à son comble. Que va-t-il faire ? Il propose aux Juifs de délivrer un criminel, comme c'était la coutume à la fête de Pâque, et leur demande lequel ils veulent délivrer de Jésus-Christ ou de *Barabbas*, qui était un voleur et un assassin. « Délivrez Barabbas et crucifiez Jésus ! » s'écrient les Juifs. Pilate, trompé dans son attente, imagine alors un autre expédient pour calmer leur fureur. Il commande de flageller Jésus jusque au sang. Les soldats le dépouillent de ses habits et ajoutent à la flagellation les insultes les plus cruelles. Ils jettent sur sa chair meurtrie un manteau de pourpre, lui mettent sur la tête une couronne d'épines et un roseau à la main en guise de sceptre, et Pilate le montre au peuple dans ce triste état, espérant que la compassion fera place à la haine. Un cri frénétique se fait entendre : « Nous ne voulons plus le voir ! Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » — « Mais il est innocent, » reprend Pilate en tremblant, et il demande de l'eau pour se laver les mains. « Eh bien ! que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » s'écrient les Juifs... Lave tes mains, ô Pilate ; mais tu ne laveras pas ta conscience, et ton nom sera, jusqu'à la fin du monde, chargé des malédictions de tous les chrétiens. Si nous pro-

nonçons ton nom dans notre *Credo*, ce n'est que pour te maudire !... Ce magistrat infâme ne tarda pas à porter la peine de son crime. Ayant encouru la disgrâce de l'empereur, il fut exilé en France et se tua, dit-on, de sa propre main.

10. — Jésus, abandonné à la fureur des Juifs, est conduit sur la montagne du *Calvaire*, chargé d'une lourde croix. Des bourreaux l'y attachent, en enfonçant des clous dans ses pieds et dans ses mains, et pour augmenter encore la honte de son supplice, on crucifie à ses côtés deux infâmes criminels. Mais la haine des Juifs n'est pas encore satisfaite : ils passent et repassent devant la croix, en secouant la tête par mépris et en insultant leur victime. « Qu'il descende donc de la croix, s'écrient-ils, et nous croirons en lui ! » O insensés ! Jésus-Christ n'y était pas monté pour en descendre, mais pour y mourir. Il y rendit le dernier soupir, en effet, après avoir poussé un grand cri, en disant : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

La voilà donc immolée, la grande Victime du genre humain, la Victime de notre salut !... C'est là, chrétiens, ce que notre âme a coûté ; c'est là ce qu'elle vaut : le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu... Ah ! ne la perdons pas par le péché... Sauvons-la au contraire à tout prix, pour aller régner dans le ciel pendant l'éternité. Ainsi soit-il !

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XVIII

LA SATISFACTION

Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem.

Vous ne serez libre qu'après avoir acquitté la dernière obole.

(Matth., v, 26).

Ce que Jésus-Christ dit ici de la justice humaine n'est pas moins vrai de la justice de Dieu qui, étant un reflet de ses perfections infinies, a des exigences infinies, parce qu'elle est parfaite comme tout ce qui est divin.

I. — Ces exigences divines, nous les trouvons dans la satisfaction que la justice de Dieu demande au coupable, même après le pardon. La divine miséricorde pardonne à Adam et à Eve et leur annonce un Sauveur ; mais aussitôt la divine justice réclame une satisfaction et leur impose une vie de travail, de peines et de souffrances. Quand David s'humilie en disant : « J'ai péché, » le Prophète lui dit : « Dieu t'a pardonné, mais ton fils mourra. » Et il en est toujours ainsi : péché et pénitence, offense et satisfaction sont inséparables. Et s'il est vrai que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, notre Sauveur, a pris sur lui ce qui nous était impossible, ce qui devait être divin et éternel dans la réparation, il est vrai aussi qu'il nous

laisse dans cette réparation une part qui est en rapport avec notre nature et nos moyens humains dans le temps.

Voilà pourquoi la satisfaction fait partie, avec la contrition et la confession, de la matière du sacrement de pénitence. Voilà pourquoi les paroles de l'absolution ne tombent sur le pécheur contrit et confessé qu'après qu'il a au moins accepté la pénitence sacramentelle imposée par le confesseur. Voilà pourquoi le pécheur pénitent et absous ne se contente pas, s'il est sage, de cette pénitence si légère et ordinairement insuffisante, et pourquoi il complète cette satisfaction par la prière, l'aumône et la mortification, par la soumission chrétienne au travail et aux peines de la vie : faute de quoi la souveraine Justice, qui réclame jusqu'à la dernière obole, achèvera le règlement de compte en purgatoire ; faute de quoi la souveraine Sainteté, qui n'ouvre pas le ciel aux plus petites souillures, les purifiera dans ces flammes qui unissent dans leurs ardeurs les tourments du feu de l'enfer aux douceurs des flammes de l'amour divin.

II. — Quelles sont les causes de ces divines exigences, et pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu que dans le sacrement de pénitence où ses infinies satisfactions nous sont appliquées, nous dussions aussi, nous, apporter le petit appoint de nos propres satisfactions ?

Remarquons tout d'abord qu'il n'a pas ces exigences dans le sacrement de baptême, où la grâce de pardon est complète, même chez les adultes. Si Jésus-Christ ne demande pas de satisfaction à celui qui a péché avant le baptême, et s'il en demande au chrétien pécheur et pénitent, ne serait-ce point que celui-ci a abusé des lumières de la foi, des secours de la grâce, de l'assistance de l'Esprit-Saint, tandis que le premier, éclairé des seules lumières de la raison, privé de la grâce, a plutôt péché par ignorance et par faiblesse ? Il est incontestable que la malice du péché paraît plus excusable dans l'infidèle que dans le fidèle, et que Dieu a le droit de se montrer plus exigeant envers celui-ci quand il pardonne.

En second lieu, un pardon trop facile, tout gratuit, sans pénitence, sans satisfaction, pourrait avilir la miséricorde, diminuer l'horreur et la crainte du péché dans certains cœurs qui, par suite, pécheraient plus librement, amassant des trésors de colère pour le jour du châtement. Il importe donc que le sacrement de pénitence soit un mélange de justice et de miséricorde.

Ajoutons que ces pénitences, ces satisfactions sont, comme dit saint Thomas, un remède qui, en effaçant les traces des péchés commis, préserve des péchés à venir par les actes des vertus qui leur sont opposées.

Enfin le pécheur, en faisant lui-même pénitence pour son péché, se donne un trait de ressemblance avec Jésus-Christ, qui a fait pénitence pour les péchés de tous. Ne formons-nous pas avec lui un corps mystique dont il est le chef et dont nous sommes les membres ? « Des membres amollis et

déliés ne peuvent porter une tête couronnée d'épines, » a dit saint Bernard.

III. — Les œuvres satisfaites par lesquelles nous complétons ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, par lesquelles nous nous appliquons les mérites de ses réparations et satisfactions, se résument dans le jeûne, l'aumône et la prière : *la prière*, c'est-à-dire tous les actes de religion par lesquels, faisant à Dieu l'hommage des facultés de notre âme, nous réparons l'orgueil du péché qui a blessé en nous ses souveraines perfections ; *l'aumône*, qui répare auprès du prochain les fautes commises par l'abus des dons de la fortune et l'attrait des vanités du monde ; *le jeûne*, c'est-à-dire tous les actes de mortification corporelle, pour expier les péchés de la chair et réprimer cette concupiscence qui nous porte à abuser des sens de notre corps, jusqu'à manquer au respect que nous nous devons à nous-même en méconnaissant notre dignité d'homme et de chrétien.

Le saint roi David, pardonnant à son fils Absalon qui avait tué son frère, dit : « Qu'il rentre dans sa maison, mais qu'il ne se présente pas devant moi. » Voilà ce que Dieu dit du pécheur qui a été absous et qui n'a pas fait de satisfaction suffisante : « Je lui pardonne, qu'il rentre chez lui, dans l'Eglise, dans la société des chrétiens fidèles, mais qu'il ne se présente pas devant moi, dans mon paradis, jusqu'à ce qu'il ait payé la dernière obole et satisfait entièrement à ma souveraine justice. »

Donc pénitence volontaire sur la terre, ou pénitence forcée en purgatoire. Pensons-y.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXVIII

POUR LE ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — Jésus leur défendit de le dire à personne. (Marc, vii, 36).

I. — C'est ainsi que Jésus-Christ voulait nous enseigner à ne point chercher notre gloire dans les bonnes œuvres que nous accomplissons. Il venait de guérir un sourd-muet, et les foules, témoins de ce miracle, étaient dans l'admiration. Mais voulant avant tout rendre gloire à Dieu et non point s'attirer les louanges des hommes, il leur commanda de garder le silence. Il savait bien, le divin Sauveur, que même la gloire qu'il pourrait rechercher pour lui-même serait vaine, si cette gloire ne lui venait de son Père, car il disait aux Juifs : *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien ; c'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il est votre Dieu.* (Jean, viii, 54). En sorte que Jésus-Christ ne condamne pas le désir de la gloire qui est au fond de notre âme, mais bien la manière dont nous la recevons et

surtout par qui elle nous est donnée : c'est-à-dire il ne veut pas pour lui-même pas plus que pour ses disciples la gloire qui vient des hommes, mais il recherche tant pour lui que pour nous la gloire qui vient de Dieu, cette gloire qui, commencée ici-bas, demeurera à jamais dans le ciel, et qui est promise aux enfants de Dieu.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Quand, ayant fait un bien, vous aurez la pensée qu'il faut le montrer aux hommes, quand vous chercherez des spectateurs avec une fièvre impatiente, souvenez-vous que Dieu vous voit, et vous dissiperez bientôt ce vain désir. Eloignez-vous de la terre, n'aimez à considérer qu'un spectacle, celui que nous offre le ciel. Les hommes aujourd'hui vous donnent des louanges ; et demain ils vous blâmeront, ils vous poursuivront de leurs traits empoisonnés. Ne feraient-ils d'ailleurs rien de semblable, que leurs éloges ne peuvent vous être d'aucune utilité. Il en est tout autrement de Dieu, de l'approbation et des applaudissements qu'il accorde à vos bonnes œuvres. — Ah ! vraiment, on vous a donc applaudi dans le monde ? Qu'en avez-vous de plus ? Si vos admirateurs en tirent quelque profit eux-mêmes, s'ils en deviennent meilleurs et renoncent à leurs funestes habitudes, vous avez raison de vous réjouir ; mais c'est cet admirable changement qui doit causer votre joie, et non les éloges que vous avez recueillis. Si ces louangeurs infatigables, expansifs et bruyants, n'en tirent aucun avantage, il faut plutôt s'attrister, parce que tout cela sera pour eux un sujet de condamnation. — Peut-être vous glorifiez-vous de votre piété même ? Si vous êtes réellement pieux, si vous n'avez rien sur la conscience, vous pouvez sans doute vous réjouir, pourvu que ce soit de ce que vous êtes au fond, et non de ce que vous paraissez être. Si, n'étant pas tel, vous avez cependant obtenu cette gloire que les hommes décernent, songez que ceux-là ne vous jugeront pas au dernier jour, mais bien celui pour qui rien ne demeure caché. Si vous avez des péchés sur la conscience, alors même que tous vous estimeraient entièrement pur, loin d'en éprouver de la joie, vous devez gémir et verser des larmes amères, ayant constamment devant les yeux ce jour où tout sera mis à découvert, où les recoins les plus obscurs seront inondés de lumière. — Etes-vous dans les honneurs ? Repoussez-les, sachant qu'ils ne font qu'aggraver le compte que vous aurez à rendre. N'êtes-vous point honoré ? Réjouissez-vous ; Dieu n'aura pas du moins, parmi tant d'autres reproches, à vous faire celui d'avoir abusé de votre dignité. Vous n'ignorez pas sans doute que, par la bouche d'Amos, il reprochait à son peuple ce bienfait avec beaucoup d'autres : *J'ai choisi des prophètes parmi vos enfants, j'ai pris de vos adolescents pour la sanctification.* (Am., ii, 14). Toujours est-il que vous gagnerez cela, de n'avoir pas à subir une plus grande peine. Celui qui n'est pas honoré dans le siècle présent, qui ne jouit d'aucune estime, qu'on accable même de répulsion et de mépris, a cet avantage, si tout

autre lui fait défaut, qu'il n'aura pas à répondre de l'honneur qu'il eût pu recevoir ici-bas. Il en résulte pour lui d'autres avantages : tenu dans cet état d'abaissement et d'humiliation, il ne pourrait pas, le voudrait-il, s'enorgueillir en lui-même, et surtout s'il se tient un peu sur ses gardes. Celui qui vit au milieu des honneurs, outre la responsabilité si grave qui pèse sur sa tête, tombe aisément dans l'arrogance et l'orgueil, et devient ainsi l'esclave des hommes. A mesure que son pouvoir grandit, il subit une tyrannie plus violente¹. »

II. — Aussi nous devons nous efforcer d'arracher de notre cœur le désir des honneurs et des choses de ce monde qui excitent notre vanité. Car il n'y a pas de passion plus funeste. Dès qu'elle s'est emparée d'une âme, elle y met tout sens dessus dessous, elle éteint la lumière que produit la contemplation des vérités de notre sainte religion, elle réduit notre volonté en esclavage, au point que notre cœur devient égoïste, n'aime et ne recherche que cette gloire qui vient des hommes. On finit par ressembler aux Juifs dont Jésus-Christ disait : *Comment pouvez-vous croire, vous qui n'acceptez que la gloire des hommes, et qui ne cherchez pas celle qui vient de Dieu ?* (Jean, v, 44). Les autres passions apportent un certain plaisir qui, il est vrai, ne laisse après lui que tristesse et remords, mais quel plaisir l'homme peut-il trouver dans des louanges qui, le plus souvent, sont inspirées par l'intérêt, et qui n'ont rien de réel ? C'est donc avec raison que saint Paul nous dit : *Ne devenons pas avides d'une vaine gloire.* (Gal., v, 26).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Tel est le funeste empire de la vaine gloire, qu'elle ôte à ceux dont elle s'est emparée la faculté de voir ce qu'il y a de plus évident, et qu'elle les pousse à contester ce dont on ne saurait disconvenir. Elle fait même que des hommes qui connaissent la vérité et ne la repoussent pas au fond, s'en déclarent les adversaires. C'est là ce que firent les Juifs. Ce n'est pas par ignorance qu'ils refusaient à Jésus le titre de Fils de Dieu, mais bien pour se faire honneur aux yeux du vulgaire : *Ils croyaient en lui*, dit l'Évangéliste (Jean, xii, 42) ; mais ils craignaient d'être exclus de la synagogue ; ils compromettaient donc leur salut par égard pour les autres. Il ne peut pas, non, il ne peut pas, l'esclave de l'opinion du monde, obtenir la gloire qui vient de Dieu. Aussi Jésus les réprimande-t-il en ces termes : *Comment pouvez-vous croire, vous qui n'acceptez que la gloire des hommes, et qui ne cherchez pas celle qui vient de Dieu ?* (Jean, v, 44). Cette gloire humaine jette dans un profond enivrement ; c'est une maladie qui ne laisse guère plus d'espérance. Quand une fois elle s'est emparée d'une âme, elle la détache du ciel, elle l'attache uniquement à la terre, ne lui permettant plus de voir la lumière de la vérité, la roulant de plus en plus dans la fange, lui donnant des

maîtres tellement puissants qu'ils n'ont plus besoin de commander pour être obéis ; car celui que travaille une telle maladie, court de lui-même à la servitude. Or, que les hommes du siècle en soient là, ce n'est pas ce qu'il y a de plus grave, tout grave néanmoins qu'est ce mal. Mais que des personnes qui déclarent s'être adonnées à la piété soient affectées de la même maladie, la maladie n'est plus la même en réalité, elle est beaucoup plus terrible : les uns perdent leur argent, mais ceux-ci perdent leur âme. Quand on voit des hommes s'éloigner de la vraie foi par amour de la vaine gloire, outrager Dieu pour s'exalter eux-mêmes, comment ne pas reconnaître là, je vous le demande, le comble de la lâcheté et de la folie ? Les autres passions, quelque préjudice qu'elles causent, causent aussi un certain plaisir, bien rapide et bien instantané sans doute, mais enfin un plaisir. Telles sont l'ivresse, l'avarice, l'impureté. Quant à celle dont nous parlons, elle fait de la vie un long supplice sans aucune compensation ; car on ne parvient jamais au but de ses désirs, à gagner comme on le voudrait l'approbation populaire. On paraît en jouir, et l'on n'en jouit pas en effet, puisque la chose n'est qu'un fantôme. Ce n'est pas gloire qu'on doit la nommer, c'est vaine gloire ; et les anciens eux-mêmes la désignaient ainsi. Oui vraiment elle est vaine, elle est vide, elle n'a rien au fond de solide et d'honorable. C'est comme un masque de théâtre, qui brille et flatte de loin, mais qui, n'ayant rien de réel, n'a jamais excité l'amour, malgré sa supériorité sur un visage ordinaire. Telle est la gloire que le monde donne ; elle est même plus digne de pitié, elle a quelque chose de plus triste : on ne saurait guère combattre le mal dont elle est la source. Elle n'a de brillant que l'extérieur ; l'intérieur, non seulement est vide, mais encore est souillé par le déshonneur et l'esclavage. D'où vient donc une passion aussi contraire à la raison que stérile pour le cœur ? D'où ? Pas d'ailleurs que d'une âme basse et rampante. Celui qui se laisse entraîner par ce fantôme, prouve par là qu'il est incapable d'avoir une pensée grande et généreuse ; il se montre vil, méprisable et petit. Quand on ne fait rien pour la vertu, quand on fait tout pour plaire à des hommes sans valeur d'aucune sorte, se traînant à la remorque de leurs faux jugements et de leurs idées absurdes, que peut-on mériter ?⁴ »

III. — Aussi la passion de la vaine gloire est-elle difficile à combattre et à déraciner du cœur. Car si les autres passions nous laissent des instants de repos et ne se manifestent que dans certaines circonstances, la vaine gloire, au contraire, n'a point de relâche et profite de tout, du bien comme du mal, de nos paroles comme de nos actions, pour nous éloigner de plus en plus de la vraie gloire. Elle se sert de tout ce qui est en nous et autour de nous pour en faire des sujets de tentation. Il faut donc que nous ayons assez de cons-

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Tit.*, Hom. II, n. 3, trad. Vivès.

⁴ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. III, n. 5, trad. Vivès.

tance pour ne point oublier que la vaine gloire nous priverait de la grande récompense qui nous est promise, qu'elle nous trompe par les louanges que les hommes nous décernent, et que non seulement elle nous rend ridicule aux yeux de nos semblables, mais encore qu'elle n'aboutit en définitive qu'à l'humiliation. Regardez Jésus-Christ disant aux scribes et aux pharisiens : *Je n'accepte point une gloire qui vient des hommes.* (Jean, v, 41). Que ce soit là notre devise et notre règle de conduite.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Nous le disons à ceux qui gouvernent comme à ceux qui sont gouvernés : l'âme qui soupire après l'honneur et la gloire ne verra pas le royaume des cieux. Ce langage n'est pas de moi ; ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Esprit Saint. Non, cette âme ne verra pas la béatitude, aurait-elle pratiqué la vertu : *Ils ont reçu leur récompense.* (Matth., vi, 5). Quand on n'a pas encore été récompensé, comment pourrait-on ne pas voir le céleste royaume ? Je n'interdis pas le désir de la gloire, mais je veux qu'il ait pour objet la gloire véritable, celle qui vient de Dieu : *Son éloge n'est pas fait par les hommes, il l'est par Dieu.* (Rom., ii, 29). Soyons pieux en nous tenant dans l'ombre, sans grand appareil, sans aucune pompe théâtrale. Ne nous couvrons pas d'une peau de brebis, ou mieux devenons brebis nous-mêmes. Rien n'est plus néant que la gloire décernée par les hommes. Dites-moi donc, si vous aperceviez une foule de petits enfants, d'enfants à la mamelle, vous prendriez-vous à désirer d'être glorifié par eux ? Vous ne devez pas autrement penser des hommes sans distinction, pour ce qui concerne la gloire¹. C'est pourquoi en acceptant les louanges des hommes, vous vous proposez un but à l'opposé duquel vous aboutirez. Voulez-vous obtenir la gloire, méprisez-la ; ce mépris conduit à la suprême gloire. Etes-vous jaloux de renouveler l'expérience de Nabuchodonosor ? Et lui aussi se fit ériger une statue, cherchant une splendeur personnelle dans une matière insensible et dans une forme inanimée : un être vivant voulait briller par le reflet d'une nature morte. Quelle insigne folie ! Au lieu de l'honneur qu'il espérait, il ne recueillit que la honte. Pouvait-il en être autrement, et n'était-il pas digne de risée celui qui comptait plus sur un objet inerte que sur lui-même et sur une âme vivante, celui qui décernait un tel honneur à des pièces de bois assemblées, et qui ne demandait pas à la vertu la seule gloire véritable ? C'est comme lorsqu'on veut briller par l'éclat d'un parvis, par la beauté et l'ampleur d'un escalier, par la magnificence de sa maison, et non par sa qualité d'homme. C'est ce que nous voyons si souvent aujourd'hui. Celui-là voulait exciter l'admiration par sa statue : c'est ainsi que tant d'autres tâchent de la provoquer par leurs vêtements ou par leurs édifices, par leurs mules et leurs chars, par les colonnes dont ils décorent

leurs habitations. Ayant perdu leur titre d'hommes, ils vont cherchant partout ailleurs une gloire qui n'en est au fond que la parodie. Mais les trois jeunes Hébreux captifs à Babylone, ces grands serviteurs de Dieu, ont uniquement trouvé la gloire dans les choses seules qui peuvent la donner. Réduits en servitude, emmenés loin de leur patrie, dans une extrême jeunesse, sur un sol étranger, dépouillés de tout ce qui fait le bonheur domestique, ils ont pleinement éclipsé ceux à qui rien de tout cela ne manquait. Nabuchodonosor avait tout pour lui, et ces hommes généreux ne possédaient aucun de ces biens extérieurs qui attirent les regards des foules. Ils en avaient assez de leur philosophie seule ; l'éclat qu'elle leur communiquait l'emportait sur celui du diadème et de la pourpre, sur toutes les autres pompes de la royauté, autant que le soleil l'emporte sur une pierre précieuse¹. Aussi n'ayons désormais qu'un but : d'obtenir que Dieu nous approuve. Avec cela, nous dédaignerons toutes les choses humaines ; et si tant est que nous les possédions, nous n'en ferons aucun cas, nous en rirons, nous les regretterons, nous éprouverons ce qu'éprouverait un homme qui, cherchant de l'or, ne saisit que de la boue. N'acceptez les louanges de personne, puisqu'elles ne vous servent de rien, pas plus que les blâmes ne peuvent vous nuire. De la part de Dieu, c'est le gain ou la perte ; de la part des hommes, tout est vanité. Par un tel mépris nous imitons Dieu lui-même, qui n'a nul besoin d'être glorifié par les hommes ; car il a dit : *Je n'accepte pas la gloire que les hommes donnent.* (Jean, v, 41). Cela vous paraît-il sans importance, je vous prie ? Quand vous ne sentez pas la volonté de mépriser la gloire humaine, dites-vous : Je puis m'égaliser à Dieu si je la méprise, et vous la mépriserez aussitôt². »

II. — Tous étaient dans l'admiration disant : « Il a bien fait toutes choses. » (Marc, vii, 37).

I. — Combien le peuple juif était léger et ne savait point s'élever aux enseignements qui ressortaient des miracles accomplis par Jésus-Christ ! Voici qu'un sourd-muet entend et parle au commandement du Sauveur, et tous les sourds et muets dans l'ordre spirituel ne comprennent pas qu'ils devraient entendre la parole de Dieu pour la pratiquer et confesser de bouche et de cœur la divinité du Christ. Ils n'ont qu'une admiration stérile, et ils croient avoir assez témoigné leur reconnaissance en disant que le Christ a bien fait toutes choses. Ah ! ce que le Sauveur voulait leur enseigner, c'était non pas à faire des miracles, mais à produire des fruits de pénitence, à accomplir des œuvres qui fussent capables de glorifier son Père, et surtout à mener une vie vertueuse et exempte de tout péché. Aussi le Sauveur aurait-il préféré les voir plus empressés à se déclarer ses

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Tit.*, Hom. II, n. 4, trad. Vivès.

² Id., *In Matth.*, Hom. IV, n. 10.

³ Id., *In Ep. ad Tit.*, loc. cit.

disciples qu'à admirer les prodiges qu'il accomplissait. Quant à nous, reconnaissons que s'il a bien fait toutes choses en guérissant les malades, il a fait encore bien mieux toutes choses en nous enseignant la voie de la vertu et en quoi consiste le mérite de la vie.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « De quelle utilité les miracles seraient-ils pour nous, s'ils ne nous portaient pas à l'amour de la vertu et à mener une vie irréprochable ? Le Christ lui-même, que disait-il quand il donnait des lois à ses disciples ? Leur disait-il : Faites des miracles afin que les hommes les voient ? Certes non ; écoutez plutôt : *Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 16). De même, il ne dit pas à Pierre : Si tu m'aimes, fais des miracles ; mais : *Pais mes brebis.* (Jean, xxi, 15). D'où venait également la préférence qu'il manifeste pour Pierre en même temps que pour Jacques et Jean ? Est-ce des miracles qu'ils opéraient ? Tous les apôtres guérissaient les lépreux, rappelaient les morts à la vie, tous reçurent de lui la même puissance. D'où venait donc cette prédilection ? De leur vertu, car toujours la vertu et la perfection de la vie en sont les conditions indispensables. *C'est à leurs fruits, a-t-il été dit, que vous les reconnaîtrez.* (Matth., viii, 16). Mais qu'est-ce qui constitue le mérite de la vie ? Est-ce l'accomplissement de quelques prodiges ou la régularité des mœurs ? Evidemment c'est la seconde de ces choses ; les prodiges ne vont pas au delà des circonstances qui en ont été l'occasion. Si le Christ a fait des miracles, il les a faits pour gagner la confiance des hommes, les attirer ensuite à lui et les amener à pratiquer la vertu. Aussi a-t-il porté sur ce dernier point la plus grande attention. Il ne se contente pas, en effet, d'opérer des prodiges, il nous menace de l'enfer, il nous promet le royaume du ciel ; et voilà comment il promulgue ces lois extraordinaires qui doivent faire de nous les émules des anges. Mais à quoi bon dire que tel est le but constant du Christ ? Dites-moi : si l'on vous laissait le choix, ou bien de ressusciter les morts en son nom, ou de mourir pour ce même nom, que choisiriez-vous ? Hésiteriez-vous un seul instant à choisir le dernier parti ? Si l'on vous proposait, ou bien de changer l'herbe en or, ou bien de fouler aux pieds toutes les richesses de la terre comme vous fouleriez l'herbe, ne préféreriez-vous pas ce dernier parti ? Et vous auriez raison, car alors vous attireriez puissamment les hommes à vous. Une vie vertueuse exercera donc l'influence la plus considérable : et par là j'entends, non les jeûnes fréquents, non l'usage du sac et de la cendre pour lit, mais un mépris sérieux des biens de la terre, l'amour du prochain qui nous porte à partager avec lui notre pain, l'apaisement de toute colère, l'éloignement de la vaine gloire, la destruction de la jalousie. Telles étaient les leçons que le Sauveur nous donnait quand il s'écriait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

(Matth., xi, 29). Voilà comment Jésus-Christ nous a formés à la vertu, tout en accomplissant des miracles¹. »

III. — Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté de bien faire toutes choses en multipliant les prodiges, en guérissant les malades, et s'il joignait à toutes ces merveilles son enseignement, il y ajoutait encore plus ses exemples. Voilà ce que les scribes et les pharisiens ne voulurent point voir : ils ne marchèrent point à sa suite, car s'il leur disait : *Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche* (Matth., iv, 17), c'est qu'il venait de passer quarante jours dans le désert où il avait jeûné pendant tout ce temps. Vous pouvez interroger le saint Evangile pour y étudier son enseignement, vous n'y trouverez pas une vertu, pas une bonne œuvre qu'il n'ait pratiquée avant de l'enseigner aux autres. Aussi saint Luc a-t-il pu écrire, en ouvrant son récit des Actes, ces paroles : *Tout ce que Jésus a fait et enseigné.* (Act., i, 1). En sorte que le divin Maître nous a enseigné à bien faire tant par ses exemples que par ses paroles, de manière à placer la leçon et le précepte sous nos yeux. Ce qu'il disait à ses Apôtres, il nous le dit à chacun de nous en particulier : *Je vous ai donné l'exemple afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes.* (Jean, xiii, 15).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Par son avènement, le Christ se proposait de former les hommes à la pratique de toutes les vertus. Or quiconque se propose un dessein pareil ne doit pas se contenter des paroles, il faut qu'il y ajoute les œuvres, l'enseignement par les œuvres étant de tous l'enseignement le plus efficace. Le pilote qui fait asseoir à ses côtés un élève, en lui indiquant comment il faut manier le gouvernail, joint à ses paroles l'action, et il ne se contente ni de l'action sans la parole, ni de la parole sans l'action. De même, l'architecte qui veut montrer à un de ses disciples comment il faut s'y prendre pour construire un mur, joindra à la leçon de la parole celle de l'exemple. Ainsi en sera-t-il du tisserand, du fabricant de tapisseries, de l'orfèvre, de l'ouvrier sur airain, et de tout autre artisan : ils enseigneront par la parole et par les œuvres. Voilà pourquoi le Sauveur étant venu pour nous former à la pratique de toutes les vertus, en même temps qu'il nous dit ce qu'il faut faire, commence lui-même par le pratiquer. *Celui qui aura joint l'exemple à l'enseignement, disait-il, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux.* (Matth., v, 19). Voyez donc : il nous fait de la douceur et de l'humilité un précepte, et le précepte il le formule. Examinez comment il nous instruit sur ce point par son exemple. Ces paroles : *Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui sont doux* (Matth., v, 3), il nous montre comment il les faut mettre en pratique. Et de quelle manière nous le montre-t-il ? *Ayant pris un linge, il s'en ceignit et lava les pieds de ses disciples.* (Jean, xiii,

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. XLVI, n. 3-4, trad. Vivès.

4-5). Quelle humilité approcherait de celle-là ? Alors ce n'est plus par ses paroles, c'est par ses actes qu'il nous l'enseigne. Il nous enseigne également de la même manière la douceur et la patience. Comment cela ? Un serviteur du grand-prêtre le frappe à la joue, et il répond : *Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi je l'ai fait; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* (Jean, xviii, 32). Il nous ordonne de prier pour nos ennemis ; et il nous donne encore cette leçon en exemple : monté sur la croix, il s'écrie : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, xxiii, 34). Ainsi la prière dont il nous fait un devoir, il la pratique le premier, et il nous instruit de la sorte à prier, lui qui possède le pouvoir de pardonner. Il nous ordonne encore de faire du bien à ceux qui nous haïssent et de bien traiter ceux qui nous calomnient, et l'observation de cette loi, il en a donné pareillement l'exemple. Il délivre les juifs possédés, quoique les juifs l'appellent lui-même démoniaque ; il en est persécuté, et il les comble de bienfaits ; il est par eux environné de pièges, et il pourvoit à leur nourriture ; il est attaché par eux à la croix, et il leur ouvre le royaume des cieux. *N'ayez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures,* disait-il à ses disciples (Matth., x, 9), les formant par ces paroles à l'esprit de pauvreté ; il réduisit cet enseignement aussi bien que les autres en pratique, puisqu'il put dire : *Les renards ont leurs tanières ; les oiseaux des champs leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* (Matth., viii, 20). Il n'avait, en effet, ni table, ni maison, ni rien de ce genre ; non certes qu'il ne pût en avoir, mais il voulait introduire les hommes dans cette voie. C'est de la même manière qu'il nous a enseigné à prier. Les disciples lui dirent un jour : *Enseignez-nous à prier* (Luc, xi, 1) ; en sorte que s'il prie, c'est pour leur enseigner à prier. Non seulement il fallait qu'il leur enseignât à prier, mais encore qu'il leur montrât comment ils devaient le faire. En conséquence il leur apprit la prière suivante : *Notre Père qui êtes dans les cieux.* (Luc, xi, 2). Il a donc toujours cherché à nous instruire par ses exemples et ses paroles¹.

III. — Pour bien faire toutes choses, Jésus-Christ nous invite donc à faire comme il a fait lui-même. Mais cette imitation extérieure ne serait rien, si nous n'y joignons cette imitation intérieure dont saint Paul nous parle, disant : *Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui le Christ Jésus, qui, étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût une usurpation de se faire égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes.* (Philip., ii, 5-7). Le Sage d'autre part avait dit : *Ayez du Seigneur de bons sentiments et cherchez-le dans la simplicité de votre cœur.* (Sages., i, 1). Qu'est-ce à dire, sinon qu'en reproduisant extérieurement les exemples de vertus que

Jésus-Christ nous a donnés, nous devons avoir en nos cœurs les sentiments d'humilité, de douceur, de charité, de patience, de désirs de satisfaire Dieu, qui ont porté Jésus-Christ à s'anéantir et à se rendre obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ? Mais comment arriver à posséder ces admirables dispositions pour rendre notre imitation digne de notre divin modèle ? Saint Paul nous l'a indiqué disant : *Revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter la chair dans ses convoitises.* (Rom., xiii, 14).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il faut donc nous revêtir du Christ, et demeurer constamment avec lui. Etre revêtu du Christ, c'est n'être jamais abandonné de lui, et révéler sa présence en nos âmes par une sainteté, une mansuétude qui ne se démente jamais. Nous disons bien en fait d'amitié : « Voilà un tel qui est comme vêtu d'un tel ; » par où nous exprimons l'étroite union, l'amitié sincère qui unit deux personnes. Lorsqu'on est à ce point, on paraît être celui-là même dont on est revêtu. Conséquemment, que le Christ ne cesse de se montrer en vous. Comment se montrera-t-il ? Par les actes que vous ferez à son imitation⁴. Quels exemples du Sauveur imitez-vous ? Remarquez que l'Apôtre ne mentionne aucune œuvre, et il n'en stimule que mieux ses fidèles. Quand il parlait de l'iniquité, il en désignait les œuvres. Quand il a parlé de la vertu, il parle non des œuvres qu'elle inspire, mais des armes qu'elle nous donne, preuve que l'homme couvert de la vertu jouit d'une sécurité complète, en même temps qu'il resplendit du plus vif éclat. Ce n'est pas tout encore : s'élevant plus haut, Paul va jusqu'à nous donner pour manteau le Seigneur, le roi des cieux lui-même. Quiconque est revêtu de ce manteau, celui-là possède toutes les vertus. Par cette parole, *revêtez-vous*, l'Apôtre nous recommande de nous en environner de toutes parts. Dans le même sens, ailleurs il nous dit : *Si toutefois le Christ habite en vous... Le Christ habite dans l'homme intérieur de chacun de nous.* (Rom., viii, 16 ; Eph., iii, 16-17). Notre âme doit lui servir de demeure ; nous devons nous couvrir de lui comme d'un vêtement, de manière à ce qu'il soit tout pour nous, au dedans aussi bien qu'au dehors. N'est-il pas notre plénitude ? *Il est*, écrivait l'Apôtre, *la plénitude qui comble tout en toutes choses.* (Eph., i, 23). Il est notre voie, il est l'époux de nos âmes : *Je vous ai promis à un seul époux, comme une vierge chaste.* (II Cor., xi, 2). Il est la racine qui nous soutient, notre breuvage, notre nourriture, notre vie : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.* (Gal., ii, 10). Il est l'apôtre par excellence, notre pontife suprême, notre docteur, notre père, notre frère, notre cohéritier ; il nous a donné part à son ensevelissement et à sa croix : *Nous avons été ensevelis avec lui, et nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort.* (Rom., vi, 4-5).

¹ S. Chrys. *Hom. in Illud* : « Pater, si possible, » (Matth., xxvi, 39), n. 4, trad. Vivès.

⁴ S. Chrys. *In Ep. ad Rom.*, Hom. xxiv, n. 4, trad. Vivès.

Il est le suppliant que nous représentons : *Nous sommes en ambassade pour le Christ.* (II Cor., v, 2). Il est notre avocat auprès du Père : *Il intercède pour nous.* (Rom., viii, 34). Il est notre demeure et notre hôte : *Celui qui demeure en moi, je demeure en lui.* (Jean, vi, 37). Il est notre ami : *Vous êtes mes amis,* nous disait-il. (Jean, xv, 14). Il est le fondement, la pierre angulaire sur laquelle nous sommes bâtis. De notre côté, nous sommes ses membres, la terre qu'il cultive, l'œuvre qu'il accomplit, les sarments dont il est la souche, ses coopérateurs¹. C'est ainsi qu'unis à Jésus-Christ par tant de biens, nous serons revêtus de lui au point de soumettre notre chair à la règle commune, afin qu'elle soit pour l'âme un char solide, un gouvernail qu'elle manœuvre sans peine, une arme dont elle se serve avec facilité dans le travail de notre imitation de Jésus-Christ, pour faire bien toutes choses². »

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLVI

GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ DANS LA SYNAGOGUE DE CAPHARNAÛM

Avec ses quatre disciples, Pierre et André, Jacques et Jean, quittant les rives du lac où avait eu lieu la pêche miraculeuse, Jésus se rendit à Capharnaüm. Il y reçut l'hospitalité dans la maison de Pierre. A cette occasion, saint Marc nous décrit une journée à peu près complète de Jésus, au début de son ministère en Galilée.

Nous y voyons le Sauveur se lever de grand matin, et quitter la maison de Pierre pour se rendre dans quelque solitude des bords du lac, afin d'y prier plus à l'aise. Les jours du sabbat et ceux où le peuple se rendait à la synagogue, ainsi que nous l'avons dit, Jésus passait une grande partie de la matinée à instruire les assistants. Après le service religieux, il se retirait avec ses quatre disciples dans la maison de Pierre et y demeurait toute l'après-midi. Pendant la soirée et une partie de la nuit, il guérissait les malades qu'on lui amenait de tous côtés³.

Lorsque Notre-Seigneur se rendait à la synagogue, il y prenait la parole et instruisait. Son auditoire écoutait sa doctrine avec étonnement et ravissement, parce qu'il parlait comme ayant autorité, et non point d'une façon froide, compassée, sans vie, à la manière des scribes. On comprend l'attention et l'avidité de l'assistance à entendre un pareil prédicateur. C'était le Verbe divin, la Sagesse incarnée qui parlait. C'était le Législateur céleste qui interprétait lui-même ses lois : comment n'aurait-il pas trouvé le chemin

des esprits et des cœurs ? Ses ennemis eux-mêmes seront forcés d'avouer que jamais homme n'a parlé comme lui. Pleins de vigueur, de vérité, de grâce, ses discours convainquaient la raison et touchaient la volonté ; ils éveillaient le repentir, la frayeur et l'amour. En même temps, ils donnaient la force de rechercher ce qu'on devait aimer, de fuir ce qu'on devait craindre, et de quitter ce qu'on aurait pu regretter.

Or, un jour que le divin orateur parlait dans la synagogue de Capharnaüm, il se produisit un fait qui redoubla l'admiration des habitants de cette ville. Un possédé de l'esprit impur s'était glissé parmi les auditeurs de Jésus. La présence d'un démoniaque dans la synagogue n'avait rien d'extraordinaire, car, quand les possédés étaient calmes, on ne leur interdisait pas l'entrée des lieux de prière. Cet homme tout d'abord avait écouté en silence les discours du Sauveur, mais bientôt le démon qui le tenait en son pouvoir, comme s'il eût été fustigé par chacune des paroles du Sauveur, ne put se contenir : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, ô Jésus de Nazareth ? s'écria-t-il par la bouche du possédé. Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui tu es, le Saint de Dieu ! »

L'esprit mauvais ne pouvait mieux caractériser la mission de Notre-Seigneur qu'en lui demandant s'il venait pour le perdre, puisque le premier but de la venue de Jésus était d'écraser la tête de l'antique serpent et de ruiner l'empire de Satan sur la terre. Remarquons que le Sauveur n'avait rien dit encore au possédé : la seule présence du Verbe de Dieu avait suffi à faire trembler le démon.

On devine la surprise de l'auditoire. Tous attendaient avec émoi ce qui allait advenir. Jésus, d'un geste de commandement, impose silence au démon : « Tais-toi, lui dit-il, et sors de cet homme ! » Il ne pouvait y avoir de relations entre le royaume messianique et l'empire des ténèbres ; et ce n'était point à l'enfer ni aux hommes à divulguer la caractère messianique de Jésus. Aussi verrons-nous le divin Maître interdire habituellement, soit au démon, soit aux malades guéris par lui, de proclamer ses prodiges et sa dignité.

Forcé d'obéir, l'esprit immonde tourmente une dernière fois sa victime par de violentes convulsions, et sort d'elle en poussant de grands cris. Sous le coup d'une admiration enthousiaste, les assistants se demandaient entre eux : « Qu'est-ce que ceci ? Quelle est cette doctrine nouvelle ? Car il commande avec puissance, même aux esprits immondes, et ils lui obéissent. »

Le bruit de ce miracle se répandit à Capharnaüm et de là fit rapidement le tour de la Galilée.

L'Eglise catholique continue la mission de Notre-Seigneur sur terre, mission dont une des principales charges constitue la prédication.

Ainsi que son Maître, elle s'en acquitte en enseignant avec autorité. Quand elle nous expose les dogmes divins, les vérités révélées dont elle a

¹ *Ib.*, n. 2.

² *Ib.*, n. 4.

³ Marc, i, 21-39 ; cf. Luc, iv, 31-42.

reçu le dépôt, elle n'entend pas les livrer aux discussions de notre raison, elle les propose à notre foi. Sans doute, elle ne nous défend pas d'étudier ces dogmes, de sonder ces vérités, d'en rechercher l'authentique révélation, la crédibilité : au contraire. Mais rappelons-nous toujours que, une fois qu'elle nous a présenté ses lettres de créance établissant sa mission divine, sa charge d'être auprès de nous l'interprète des volontés du ciel, l'Eglise ne nous permet plus de mettre en doute ses enseignements. Elle refuse à la raison la prétention de soumettre aux lumières de son contrôle les vérités qu'elle propose à notre foi, et de mesurer le degré de son adhésion à celui de sa compréhension. Non, ainsi que Jésus dans les synagogues juives et partout, l'Eglise enseigne avec autorité. Elle ne nous dit pas : Comprends ! Elle nous dit : Crois ! Il y a là une vérité profonde, fondamentale, du christianisme, que les fidèles doivent se rappeler plus que jamais, en nos temps de rationalisme et de discussion.

Qu'un possédé du démon se soit adjoint aux fidèles réunis pour prier et pour entendre Jésus, cela nous explique certaines tentations capables de troubler notre foi. Le démon nous attaque partout. Nulle fonction, nul lieu ne sont sacrés pour lui. Agenouillés pour la prière, en adoration devant le tabernacle, absorbés dans les mystères du grand sacrifice de la croix, et jusqu'au sein des épanchements de la communion, nous ne saurions nous prétendre à l'abri de ses assauts.

Mais ce qui s'est passé dans la synagogue de Capharnaüm doit nous rassurer. La seule présence de Jésus suffit à faire trembler Satan, et si celui-ci peut alors manifester sa rage, par le tapage qu'il cause, tout se réduit à du bruit, car nous voyons que, malgré les convulsions dont il agitait le possédé, il ne put lui causer aucun mal.

Il est parlé six fois dans les Evangiles de possédés guéris, et les cas de possession n'étaient pas rares alors. Certaines âmes craintives s'effraient outre mesure, en pensant à la puissance que Dieu a laissée au démon. Oui, sans nul doute, cette puissance est grande, très grande, mais enfin elle reste subordonnée en tout à la permission divine. Surtout quand il s'agit de s'attaquer d'une manière visible à l'homme, il faut au Maudit une autorisation spéciale de Dieu. Et de fait, le Seigneur n'accorde cette autorisation qu'à l'égard de saints éminents ou d'hommes qui se sont déjà volontairement, délibérément, soumis ou livrés à la puissance diabolique.

Depuis le christianisme, par suite du baptême, les cas de véritable possession du démon, sans être inouïs, sont devenus extrêmement rares. N'en concluons pas que la haine de Satan contre le Christ et ses disciples ait diminué. La conduite de certains hommes politiques, les menées franc-maçonnes et les mesures qu'elles inspirent contre la religion et l'Eglise, suffisent à prouver que l'ennemi ne s'endort pas. D'aucuns même poussent la haine contre tout ce qui touche à Dieu à un tel point qu'il est difficile de n'y pas voir

une impulsion, une sorte de possession satanique. On rencontre parfois, jusqu'au sein des plus humbles villages, de ces hommes que le son des cloches, le seul nom de Dieu, la vue d'un crucifix, la robe d'un prêtre ou d'une religieuse, mettent hors d'eux-mêmes en suscitant dans leur âme de véritables convulsions. Plaignons sincèrement ces malheureux et prions pour eux : ils sont si à plaindre !

Soyons dociles aux enseignements de l'Eglise et à la ligne de conduite qu'elle trace à ses enfants sur ce point, et nous éviterons le double écueil de ne voir le démon nulle part ou de le rencontrer partout. Nier l'intervention et jusqu'à l'existence du démon est plus périlleux encore que de craindre trop son influence.

Quant aux assauts qu'il livre à notre âme, aux tentations qu'il suscite à notre foi ou à notre cœur, ne nous en troublons pas. Au milieu des obsessions dont parfois il fatigue nos pensées et notre cœur, gardons notre calme : ces attaques prouvent qu'il n'est pas le maître de notre âme ; un ennemi ne fait plus le siège d'une ville qui lui a été livrée. Si donc Satan nous harcèle, c'est qu'il n'est pas dans la place. Ses cris de rage, les imaginations éhontées, les désirs insensés dont il couvre notre âme, ne peuvent que nous faire acquérir des mérites en nous forçant à combattre, et nous apprendre à nous retrancher dans une humilité profonde. Un saint l'a dit avec raison : Le diable peut aboyer autour de nous, il ne saurait mordre que celui qui le veut bien.

Il arrive encore que le démon redouble ses efforts lorsqu'un cœur s'est converti, que revenu dans les bras de Jésus, celui-ci a redit à Satan : « *Obmutesce ! et exi de homine*. Silence ! maintenant, sors de cette âme qui m'appartient. » Saint Grégoire écrit sur ce sujet la belle réflexion suivante : « Lorsqu'une âme qui, auparavant, n'avait de goût que pour les choses de la terre, se met à aimer les choses du ciel, l'antique adversaire met en jeu contre elle des tentations plus acharnées que de coutume, en sorte que l'âme qui lui résiste est le plus souvent tentée comme elle ne l'avait jamais été quand elle était la proie de Satan. De là vient que le possédé, guéri par le Seigneur, est mis en convulsions par le démon en s'en allant ¹. »

Enfin, souvenons-nous que la présence de Jésus suffit seule à mettre le tentateur en fuite. Lors donc que la tentation est trop prolongée, trop ardue, courons nous réfugier dans les bras du Sauveur, et la même voix toute-puissante retiendra comme dans la synagogue : *Obmutesce ! et exi de homine* ; et Satan malgré sa rage devra se retirer sans avoir pu nous causer aucun mal.

¹ Homél. iv, in *Ezech.*

CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU XIX^e SIÈCLE

LES ŒUVRES

1^{re} Conférence

COMBIEN IL IMPORTE DE S'INSTRUIRE DE LA RELIGION

Messieurs, après trois mois de silence et de repos, je reprends aujourd'hui mon poste de travail. Et avant de vous annoncer le très magnifique sujet qui va nous occuper pendant cette dixième année de conférences, il faut que je justifie devant vous l'importance et l'opportunité d'un enseignement qui dure depuis si longtemps déjà, et qui a la prétention de ne pas s'interrompre de sitôt.

Pourquoi cette messe des hommes a-t-elle été instituée ? Pourquoi fonctionne-t-elle depuis neuf ans ? Pourquoi va-t-elle inaugurer sa dixième campagne ? — Pour exposer et vulgariser l'instruction religieuse. — Il est donc bien important d'exposer et de vulgariser l'instruction religieuse ? — Oui. Si on ne s'instruit pas à fond de la religion, on ne la connaît pas, ou on la connaît mal. Or :

1^o Ne pas connaître la religion, c'est un grand malheur ;

2^o Mal connaître la religion, ce n'est pas un petit malheur.

I. — Ne pas connaître la religion, c'est un grand malheur

1^o *C'est ignorer l'essentiel.* — Nous avons une âme. Dieu existe. Il y a une autre vie. Nous mourons demain. Dieu, créateur et juge, ayant ouvert la porte de cette vie pour nous y faire entrer, se trouvera sur le seuil de l'autre vie pour nous y mettre à notre place. A quoi nous servira alors d'avoir été des savants en histoire, en philosophie, en mathématiques, en sciences naturelles, si nous avons ignoré Dieu et sa loi, notre origine, notre nature, notre devoir, notre destinée ? A quoi nous servira d'avoir eu la science, si nous n'avons pas eu la foi ? « Celui qui ne croira pas sera condamné, » a dit Jésus-Christ, l'éternelle sagesse et l'inéluctable justice. « Celui qui ne croira pas est déjà jugé. *Jam judicatus est.* » Or, pour croire aux vérités de la religion il faut d'abord les connaître. Ne pas connaître la religion, c'est ignorer l'essentiel.

Vous en doutez ? Ouvrez les oreilles et entendez. Dans l'Ancien et dans le Nouveau Monde, dans les assemblées nationales et dans les congrès internationaux, à la ville et à la campagne, dans la rue et à la maison, à l'église et chez le mastroquet, dans les salons et dans les ateliers, on parle de la religion. Ne pas la connaître, c'est ignorer l'essentiel.

Vous en doutez ? Ouvrez les yeux et regardez. Au détour des chemins, au milieu des arbres verdoyants ou fleuris qui parsèment nos vallons et

nos prairies, s'élève l'arbre austère de la Croix. Au-dessus des habitations humaines se dressent nos temples, imposants ou gracieux, qui portent la croix vers le soleil et les éclairs et qui l'opposent fièrement au passage des tempêtes. Hommes, c'est pour vous apprendre que la religion domine tous les intérêts d'ici-bas. Ne pas la connaître, c'est ignorer l'essentiel.

Vous en doutez encore ? Sachez donc que s'il y a chez les peuples de l'Europe plus de civilisation et de liberté, — dans les familles plus d'honneur et de dignité, — dans les âmes plus de beauté et d'élévation morale qu'à l'ombre des pagodes de la Chine ou des mosquées de la Turquie, — c'est à Jésus-Christ et à son Evangile qu'on le doit. La religion chrétienne est l'arome divin qui empêche les peuples de se corrompre. Ne pas la connaître,

2^o *C'est glisser vers la démoralisation.* — Que ne fait-on pas depuis quinze ans pour abolir chez nous l'enseignement religieux et pour tarir dans ce pays la sève du christianisme ? Pour élever la jeunesse dans l'indifférence de toute religion, la France, en quinze ans, a été saignée de plus d'un milliard. Qu'y avons-nous gagné ?

Une augmentation de la *criminalité*. C'est écrit dans les statistiques judiciaires.

Une augmentation de l'*alcoolisme*. Nous étions, il y a cinquante ans, le peuple le plus sobre du monde. Nous tenons aujourd'hui presque le premier rang pour la consommation de l'alcool. Nous avons 500.000 débits de boissons : plus d'un débit par 100 habitants.

Une augmentation des *divorces*, des naissances illégitimes : le chiffre en a doublé depuis quinze ans.

Une augmentation de la pornographie, de la prostitution, du vagabondage, de la mendicité. Les diplômes pullulent, les déclassés ne se comptent pas.

Et avec cela, les foyers se dépeuplent. Et avec cela, la *natalité diminue*. Nous avons, chaque année, un excédent de 35.000 naissances, tandis que l'Angleterre a un excédent annuel de 300.000 naissances, et l'Allemagne un excédent de 500.000. Nous nous épuisons moralement, et même physiquement.

Voilà le produit net de la morale sans Dieu. On a semé l'irrégion, on récolte la démoralisation. Oh ! c'est une petite cause en apparence que l'ignorance du catéchisme ! Voyez où elle mène !... Ne pas connaître la religion, c'est ignorer l'essentiel, c'est glisser vers la démoralisation. Encore un mot :

3^o *C'est sombrer dans le désespoir.* — Une de ces nuits, j'ai eu un rêve, un rêve tragique. J'ai vu passer dans mon sommeil une procession, une longue procession, la procession des désespérés.

Dans cette procession, il y avait des femmes aux traits crispés, à la figure noircie, aux paupières béantes, aux yeux vitreux, ... qui portaient dans leurs bras un réchaud où s'éteignaient des charbons... — Et, derrière, il y avait des vieillards qui n'avaient pas su attendre à leur postel'heure fatidique voulue par la Providence, et qui avaient

souillé leurs cheveux blancs d'un sang volontairement versé...

Il y avait des hommes qui avaient abandonné la vie un soir de course, un lendemain de débauche, pendant une heure d'ennui, ou pour éviter la hontesalutaire d'une humiliation devant le monde...

Il y avait des jeunes filles dégoûtées de tout à 16, 18, 20 ans... qui s'étaient tuées sans pouvoir ou sans vouloir entendre la voix du Divin oublié murmurant dans toutes nos églises : « Venez donc à moi, vous tous qui souffrez, vous tous qui pleurez... et moi, je vous soulagerai ! »...

Il y avait même des enfants, des tout petits enfants, auxquels jamais on n'avait joint les doigts pour prier le Père qui est aux cieux..., des petits enfants qui avaient tourné leurs faibles mains contre eux-mêmes, et s'étaient tués pour une contrariété, pour une réprimande, pour une toupie, pour un gâteau qu'on leur avait refusé, pour une assiette qu'ils avaient cassée !...

Et, de toute cette procession sans fin qui suait le sang et odorait la mort, j'entendais monter dans le ciel noir une plainte lente, perpétuelle, déchirante : « Maudits à jamais ceux qui nous ont enlevé la foi ! — Maudits ceux qui nous ont ravi le Christ ! — Et malheur, trois fois malheur aux sociétés sans Dieu et sans religion ! »

Ne pas connaître la religion, c'est un grand malheur, car c'est ignorer l'essentiel, c'est glisser vers la démoralisation, c'est sombrer dans le désespoir.

« Ils sont rares, dites-vous, ceux qui ne connaissent pas la religion. » Et ceux qui la connaissent mal, trouvez-vous qu'ils sont rares ? Moi, je constate qu'ils sont légion. Sur 100 hommes pris au hasard, mettons qu'il y en a 10 qui connaissent bien la religion et 10 qui ne la connaissent pas du tout. Il en reste 80 qui la connaissent mal. Or,

II. — Mal connaître la religion, ce n'est pas un petit malheur

Quand on connaît mal la religion, on la pratique mal, on ne la défend guère, on la propage moins encore.

1^o *On manque de conviction pour la pratiquer.* — Pratiquer la religion, ce n'est pas une petite affaire ! La religion demande beaucoup. Elle nous impose des devoirs souvent difficiles : devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs envers nous-même. Être pieux, juste et charitable, chaste, éviter le péché, le prévenir par la vigilance et par la prière, le réparer par le repentir et par l'aveu, ce n'est pas une petite affaire. Pour exécuter un pareil programme, il faut s'appuyer non pas sur des idées vagues, flottantes, indéterminées, mais bien sur des convictions précises, fermes, inébranlables. L'homme qui doute ne peut pas être un chrétien sérieux, solide, complet... Quand on connaît mal la religion on la pratique mal.

2^o *On manque de courage pour la défendre.* — Autrefois on pouvait se contenter d'une foi tradi-

tionnelle. Quand la religion était indiscutée, on en vivait sans avoir besoin de la justifier. Aujourd'hui, les objections pleuvent de tous les côtés. Elles éclatent à chaque instant dans la presse et dans les conversations, dans les ateliers et dans les salons... O hommes, comment vous comporterez-vous au milieu de ces attaques, si vous n'êtes pas armés ? Et comment serez-vous armés, si vous n'êtes pas solidement instruits ? Aujourd'hui, l'ouvrier lui-même, s'il ne veut pas passer la tête basse à travers les mensonges et les erreurs qui pleuvent sur son dos, doit savoir sûrement et exactement sa religion. Il doit être en mesure de réfuter sur place les objections sottes qu'on oppose à la foi chrétienne. Le chrétien qui doute et qui ignore n'est pas en état de résister aux attaques du dehors... Quand on connaît mal la religion on ne la défend guère.

3^o *On manque d'élan pour la propager.* — Le P. Lacordaire a dit : « Dès qu'une âme a la foi, elle est apôtre. » C'est vrai..., mais à une condition : à la condition que notre foi soit éclairée. Si notre foi est lumineuse, elle rayonne et elle chauffe. Sinon, elle est stérile. Elle n'enfante rien. Hélas ! Messieurs, on se plaint que la foi baisse, et on a raison de se plaindre. Mais à qui la faute ? Au clergé d'abord, qui n'a pas assez évangélisé, et aux chrétiens ensuite, qui se contentent trop facilement d'une instruction religieuse rudimentaire et par là-même impuissante... Quand on connaît mal la religion, on la pratique mal, on ne la défend guère, on la propage moins encore.

Conclusion

Le savant Sulpicien M. Boyer rencontra un jour, dans une voiture publique, une dame qui lui dit : « Savez-vous, M. l'abbé, que je suis incrédule, et qu'en fait de religion je ne crois à rien ? — Vous croyez pourtant, Madame, à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme ? — Oh ! oui, mais sans croire à l'enfer. — Croyez-vous à une révélation ? — Non. — Avez-vous lu les écrits de Bossuet et de Fénelon, les sermons de Bourdaloue et de Massillon ? — Oh ! bien sûr que non ! — Mais, Madame, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites que vous êtes une ignorante et non pas une incrédule. »

Hélas ! Messieurs, que d'hommes qui sont femmes sous ce rapport, et qui, en fait de religion, sont moins des incrédules que des ignorants ! Vous êtes une élite, et ce n'est point à vous que ce reproche s'adresse. Mais je puis bien, par-dessus vos têtes, l'envoyer à beaucoup de ceux que vous connaissez !

Pour vous, Messieurs, continuez de vous instruire de la religion, et allègrement inaugurons notre dixième année de conférences, en demandant à Dieu de bénir ma parole et votre attention !

2^e Conférence

COMMENT S'INSTRUIRE DE LA RELIGION

Messieurs, je vous annoncerai et vous exposerai dimanche prochain le très magnifique sujet qui doit nous occuper pendant cette dixième année de conférences.

Aujourd'hui, je continue et j'achève ce que je vous ai dit il y a huit jours. Il importe souverainement, avons-nous dit, de connaître et bien connaître la religion. Comment s'y prendre ? Est-ce difficile ? Non.

1^o Il faut le *vouloir*.

2^o Il faut *chercher*.

3^o Il faut *entendre*.

I. — Pour connaître la religion, il faut le vouloir

Il y a donc des hommes qui ne veulent pas connaître la religion ? — Hélas ! il y en a des centaines, il y en a des milliers. Les uns par *haine*, les autres par *dédain*, beaucoup par *crainte*, refusent de voir clair et de s'instruire.

Voilà un homme qui *déteste* la religion, et qui, la détestant, ne veut pas la connaître. Pourquoi la déteste-t-il ? Il ne le sait pas ou il ne le sait que trop. Victime d'une éducation mauvaise, il est irrégulier de naissance, d'instinct, d'habitude. Il a sucé l'impiété avec le lait ; et, en quelque sorte, l'impiété est entrée dans son sang et dans ses moelles. — Ou bien, victime de ses propres passions, il entrevoit clairement dans la religion le Symbole ; et derrière le Symbole, le Décalogue ; et, à la seule vue d'une soutane, il se dit tout bas : « Rien ne prouve que cet homme noir est dans le faux ; et s'il est dans le vrai, je suis perdu. » Et là-dessus, de parti pris, il refuse de s'instruire.

Et puis, à côté de ceux qui détestent la religion, il y a :

Ceux qui la *dédaignent*. A quoi bon étudier la religion pour la connaître ? Elle ne produit pas un écu. Elle ne pose pas dans l'estime des hommes. Elle n'ouvre pas le chemin des emplois et des honneurs. La religion ni ne se touche, ni ne se mange, ni ne se solde en louanges, en applaudissements, en argent. Vraiment, elle ne mérite pas une minute d'attention. Laissons-la aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Faisons des affaires, gagnons de l'argent, amusons-nous pendant que nous sommes dans l'âge puissant. Plus tard, quand nous serons arrivés à l'âge caduc, quand nous aurons assez vieilli pour n'être plus bons à rien..., nous verrons !

On déteste la religion, on la dédaigne. Pourquoi ? Parce que, au fond, on la *craint*... Et la craignant, on ne veut pas la connaître. — Beaucoup d'hommes qui se plaignent de n'avoir pas la foi ont bien soin de ne rien faire pour y arriver..., semblables à ces ouvriers qui demandent de l'ouvrage et qui prient Dieu de ne pas en trouver..., ou bien encore à ces aveugles dont il est parlé dans

la vie de saint Martin, lesquels fuyaient le passage du grand Thaumaturge : ils avaient une peur terrible d'être guéris de leur cécité et de se voir obligés par là de renoncer à leur vie facile, mendiante et paresseuse. — « Allez donc à la messe des hommes. — Non, répondait quelqu'un. Si j'y allais, je sais trop bien où cela me conduirait. Il faudrait que j'aie jusqu'au bout. » Je ne calomnie pas l'humanité, Messieurs, je la raconte ; et je déclare qu'un bon nombre d'hommes n'arrivent pas à la vérité parce qu'ils ne le veulent pas, parce qu'ils en ont peur.

Pour connaître la religion il faut le vouloir. Et quand on le veut, on le peut. — C'est facile. Tenez, il y a dans la Bible une belle parole. Je n'abuse pas du latin. Permettez-moi d'en user une fois. Au chapitre vi^e du livre de la Sagesse on lit ceci : « *Clara est sapientia*. La sagesse est claire, lumineuse, rayonnante. Ceux qui l'aiment l'aperçoivent facilement : *facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quaerunt illam*, et ceux qui la cherchent la trouvent tous jours. »

II. — Pour connaître la religion, il faut chercher

Vous n'avez pas la foi... Mais, la demandez-vous ? Dieu la donne à qui la lui demande ; et c'est bien le moins qu'on lui fasse l'honneur de croire à sa générosité. Il y a quelques années, un homme à qui j'administrerais les derniers sacrements m'arrêta tout court pour dire à sa famille et à ses amis rassemblés autour de son lit : « J'ai cherché la foi par le seul raisonnement ; je me suis trompé ; j'aurais dû la chercher par la prière et par la pratique complète et publique du christianisme. » Méditez, Messieurs, ce suprême aveu. Pour connaître la religion, il faut chercher. Où chercher ? Dans le cœur de Dieu.

Où encore ? — Dans les livres. Et ici entendons-nous bien. Sous prétexte de savoir ce qui se dit et ce qui se passe, des masses de gens ne lisent guère que ce qui est mauvais ou impie et mettent sans cesse leurs mains dans l'ordure, je veux dire leur esprit et leur cœur dans l'impiété ou dans l'impureté. Ce n'est pas loyal. Par respect pour nous-mêmes, ne lisons pas ce qui est immoral ; et par respect pour la vérité, ne lisons pas ce qui est impie. Lisons quelques bons livres. *Le catéchisme*. Pourquoi pas ? Montalembert malade écrivait à Mgr Dupanloup : « En fait de lectures, je commence par le catéchisme... J'en lis chaque jour un chapitre... Si jamais vous faites mon oraison funèbre, vous voudrez bien constater qu'à 54 ans bien passés, je me suis mis à réapprendre mon catéchisme, et cela, dans le Catéchisme d'Orléans. » Et puis, à côté du catéchisme, que de livres excellents ! Par exemple, les *Etudes philosophiques* de M. Nicolas. Il y a de cela quelques mois seulement, un homme tourmenté du désir de connaître la vérité venait trouver un chrétien pratiquant et lui exposait ses angoisses. Et ce dernier, qui était un militaire et

un militaire de haut grade, lui dit : « Voyons, avez-vous un fil à la patte ? » Un fil à la patte, c'est une passion, une idole de chair, un bien mal acquis, la rage d'être quelque chose, etc.. « Avez-vous un fil à la patte ? — Non. — Eh bien ! lisez-moi ça, et vous m'en donnerez des nouvelles. » Il lui présente un volume de Nicolas, et peu de temps après, ce volume lu attentivement avait fait une conversion de plus.

Pour connaître la religion, il faut *le vouloir*. Il faut *le chercher*. Mais tout le monde n'a pas le goût de la lecture. Tout le monde n'a pas le temps de chercher. Eh bien, ce n'est pas même nécessaire. Ouvrez les oreilles et *entendez*.

III. — Pour connaître la religion, il faut entendre

Entendre quoi ? *La parole du prêtre*. C'est tout naturel. En général, toute controverse est dirigée par le jugement des spécialistes. En architecture, on s'en rapporte aux architectes, dans les questions stratégiques aux généraux, dans les affaires d'art aux artistes. Veut-on savoir à quoi s'en tenir sur la religion ? Qu'on entende le prêtre. La simple *raison* dit que cela doit être, et

L'expérience prouve que la méthode est bonne. Le livre est mort, la parole est vivante. Prenez le plus beau livre du monde, lisez-le silencieusement, rien ne vit. Ecoutez un orateur sacré, même inexpérimenté et imparfait : s'il parle avec son âme sincère et convaincue, tout de suite une émotion se produit dans votre âme. Presque toujours, vous trouvez au pied de la chaire une illumination que ne vous donnera pas le livre... Vous ne serez pas de ceux qui vont de préférence à la messe où l'on ne prêche pas.

Pour connaître la religion, vous entendrez le prêtre. *Pourquoi pas ?* — 1^o Par le fond, par les idées, l'éloquence de la chaire domine toute autre parole humaine. Hiérarchisés comme nous le sommes, nous échappons au péril de l'erreur... Nous avons une doctrine. Nous avons toujours quelque chose de solide et de substantiel à mettre sous la dent de l'intelligence de nos auditeurs. Si petit que soit le prêtre, il dit toujours de grandes choses. — Et puis, 2^o par la forme, par le style, l'éloquence de la chaire vaut au moins toute autre éloquence. Nous tâchons de parler un français qui ne soit pas un patois, et qui n'offense pas trop les oreilles délicates... et nous y réussissons quelquefois. Depuis neuf ans que fonctionne la messe des hommes, est-ce que, chaque dimanche, nous n'avons pas vu des hommes de tout âge et de toute condition se grouper ici et se retirer généralement satisfaits ? Est-ce que, pendant cette longue période d'évangélisation, beaucoup de nuages n'ont pas été écartés, beaucoup d'esprits n'ont pas été illuminés ?

Conclusion

Entrons, Messieurs, avec confiance dans notre dixième année de conférences.

Comptez sur ma bonne volonté. Ma mission est laborieuse, mais je sais par expérience qu'elle n'est point inféconde. Je répands la semence de vérité, et je n'ai pas le candide espoir de la voir tout de suite produire une moisson..., comme l'enfant qui, après avoir enfoui un grain dans la terre, revient à chaque instant voir s'il germe bientôt.

Ma mission est laborieuse, mais elle n'est pas sans joies. C'en est une, tout à la fois douce et sublime, que de savoir que dans son néant on peut servir une cause éternelle. C'en est une que de sentir, en l'étudiant de près, la puissance de la vérité et de la rendre sensible aux autres. C'en est une aussi, et combien grande ! que de voir des âmes jusque-là indifférentes, s'éveiller au contact de l'Evangile et s'orienter vers le vrai, vers le bien, vers Dieu...

Comptez sur ma bonne volonté, comme *je compte moi-même sur votre empressement et sur votre docilité*. Venez nombreux au pied de cette chaire. Vous êtes des intelligences : instruisez-vous. Faites mieux encore : vous êtes des activités : groupez-vous et soyez une force. Rappelez-vous la parole du philosophe allemand Kant : « Si vous vous faites ver, ne vous étonnez pas qu'on vous écrase. » Mais non, vous n'êtes pas des vers de terre, vous êtes des catholiques. Formez chaque dimanche une grande assemblée ; et par la puissance du nombre doublez la puissance de la vérité.

Que Dieu nous assiste pendant cette dixième année ! Un jour saint Dominique épuisé par le travail apostolique entendit une voix du ciel qui lui disait : « Dominique, tu sèmes beaucoup, tu n'arroses pas assez ! » Cela voulait dire qu'à la prédication qui ébranle le cœur des hommes doit s'ajouter la prière qui ébranle le cœur de Dieu. Il comprit qu'il ne suffisait pas de répandre à pleines mains la semence de vérité et qu'il fallait, par la prière, faire descendre sur sa parole la rosée des bénédictions divines. Et il institua le rosaire.

O mon Dieu, depuis neuf ans je sème beaucoup, je sème dans cette paroisse et sur cet auditoire le froment pur de la vérité religieuse, mais peut-être bien que je n'arrose pas assez ! O mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse et ne voyez que mes bons désirs ! Bénissez ma parole et bénissez mes auditeurs ! Que les préjugés se dissipent et que la lumière se fasse ! Que votre règne arrive, et que les âmes se convertissent ! Gloire à Vous dans le ciel, ô mon Dieu, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

3^e Conférence

LE CHEMIN PARCOURU ET A PARCOURIR

Messieurs, il importe souverainement de connaître et de bien connaître la religion. C'est l'œuvre que nous poursuivons ensemble depuis neuf ans. Au début de cette dixième année, jetons un

regard rapide sur le chemin parcouru et sur le chemin à parcourir.

1^o Qu'avons-nous étudié depuis neuf ans ?

2^o Qu'allons-nous étudier pendant cette dixième année ?

I. — Qu'avons-nous étudié depuis neuf ans ?

Dieu, Jésus-Christ, l'Eglise.

1^o Dieu d'abord. Il le fallait. Dieu n'est point une abstraction vaine. Il est le point concret où se réalise dans l'absolu la vérité stable et la justice éternelle, il est l'axe de suspension de tous les droits, il est la source de toutes les existences. Le voyageur anglais Bancks, célèbre par ses découvertes, était allé voir le roi Georges. Le roi lui demanda ce qu'il avait vu de plus beau dans ses voyages. « C'est le maître du monde, Sire ! » Pendant un an, nous nous sommes arrêtés devant le maître du monde, et nous avons étudié successivement son existence, ses attributs, son œuvre, c'est-à-dire l'homme, la famille, la société.

2^o Pour réparer son œuvre défigurée par le péché, Dieu s'est fait homme, il s'appelle *Jésus-Christ*. Pendant deux ans nous sommes restés en présence de Jésus-Christ. C'était justice. Nous avons examiné les preuves multiples et écrasantes de sa divinité..., car la divinité de Jésus-Christ est en même temps la question la plus importante et la vérité la mieux démontrée. « Je me connais en hommes, disait Napoléon ; et je déclare que Jésus-Christ n'était pas un homme. » Et s'adressant au général Bertrand il ajoutait : « Si vous ne comprenez pas que Jésus-Christ est Dieu, j'ai eu tort de vous faire général. » Jésus-Christ, Dieu fait homme, nous a apporté sa doctrine et sa grâce : sa doctrine pour régler nos idées et nos mœurs, sa grâce pour fortifier notre volonté et sanctifier nos actes..., doctrine et grâce qui ont retenu longtemps notre attention et qui méritaient en effet nos plus sérieuses méditations.

Mais, Jésus-Christ n'est resté que peu de temps sur la terre. Pour assurer sa survivance et la pérennité de ses bienfaits ; il a laissé ici-bas une institution qui représente sa parole et qui continue son action.

3^o C'est l'Eglise. Pendant quatre ans nous avons étudié sa constitution, ses combats, ses bienfaits. Dieu est en Jésus-Christ, Jésus-Christ vit dans son Eglise. L'Eglise a une physionomie qui se dessine très nettement dans l'Evangile, dans la tradition et dans l'actualité : nous avons contemplé cette physionomie. L'Eglise a une histoire qui dure depuis dix-neuf siècles, comme son divin fondateur, elle a passé en faisant le bien : nous avons admiré sa vitalité miraculeuse et sa miraculeuse fécondité.

Mais tout cela c'est le passé. La logique nous a poussés vers le présent, et depuis deux ans déjà nous étudions

4^o L'Eglise au XIX^e siècle. Le terrain est périlleux ; nous marchons sur des charbons ardents.

Par la grâce de Dieu, nous avons évité de nous brûler les pieds. Qu'a fait l'Eglise au XIX^e siècle ?

— a) *Elle a vécu*. Nous avons raconté les faits religieux qui tiennent une si grande place dans l'histoire de ce siècle. Car, ne vous y trompez pas, Messieurs, sur le sol de notre temps on rencontre à chaque pas l'Eglise, et les mêmes hommes qui font profession d'indifférence en matière de religion sont de feu quand ils touchent aux choses de la religion. Et puis, après avoir exposé les faits, nous avons examiné les doctrines. Qu'a fait l'Eglise au XIX^e siècle ? — b) *Elle a parlé*. Dans un premier chapitre nous avons abordé et réfuté les fausses doctrines. Et, dans un second chapitre, nous avons présenté la vraie doctrine, — la vraie doctrine affirmée et promulguée par les Papes et par le Concile du Vatican, — défendue et propagée par nos grands apologistes contemporains.

Nous en sommes là, Messieurs. Voilà le chemin parcouru depuis neuf ans.

II. — Qu'allons-nous étudier pendant cette dixième année ?

L'Eglise au XIX^e siècle a vécu, elle a parlé. Ce n'est pas tout : *elle a agi*. LES ŒUVRES DE L'EGLISE AU XIX^e SIÈCLE !... Le sujet est magnifique. C'est un livre entier qu'il faudrait écrire. Je n'en rédigerai que quelques pages. Nous aurons six chapitres.

1^o L'Eglise a agi *sur la matière*. — Ce sera le chapitre des *constructions matérielles*.

Je vous montrerai l'Eglise au sortir de la Révolution, n'ayant plus pour ainsi dire une motte de terre pour appuyer son pied, dépouillée, appauvrie jusqu'à la misère, humainement impuissante. Aussitôt, elle se met à relever les ruines accumulées par la tempête. Elle manie la pierre, le bois, le fer. Elle construit des temples, des écoles, des orphelinats, des universités, des monastères. Il y a là, Messieurs, un phénomène surprenant auquel vous ne faites pas attention, et qui mérite cependant d'être examiné et admiré.

En même temps qu'elle a agi sur la matière,

2^o L'Eglise a agi *sur elle-même*. — Ce sera le chapitre du *recrutement et de la formation du clergé*.

Après la Révolution, l'Eglise n'avait presque plus de demeures pour abriter son action. Elle n'avait presque plus de ministres pour exercer son influence. Elle a dû chercher des vocations. Elle en a trouvé partout, en bas et en haut, plus en bas qu'en haut. Dans ses petits et dans ses grands séminaires, elle a formé des prêtres, des professeurs, des curés, des évêques. La formation de la milice sacerdotale au XIX^e siècle, Messieurs, ce n'a pas été une œuvre médiocre ! Nous en étudierons avec ravissement les difficultés, les détails et les résultats.

Et puis l'Eglise outillée, munie des constructions nécessaires, et servie par ses ministres, s'est avancée au milieu du monde pour y accomplir sa mission :

3^o L'Eglise a agi *sur les âmes*. — Ce sera le chapitre des *œuvres de sanctification*.

Napoléon furieux disait de Pie VII : « Il prend les âmes et il ne me laisse que les corps. » Telle est, en effet, l'ambition de l'Eglise. Elle prend les âmes, non point pour les exploiter à son profit et pour en faire le marchepied de sa domination ; mais, pour les donner à Dieu et pour les sauver en les sanctifiant. Jamais, je crois, jamais l'Eglise n'a multiplié autant qu'aujourd'hui les moyens de sanctification. Nous verrons cela. Nous la verrons par des efforts prodigieux promouvoir parmi ses enfants l'intensité de la vie chrétienne, et la diffusion de l'Evangile dans les pays de mission.

Deux forces terribles agitent le monde en ce siècle : la science et la démocratie ; et, partout, les âmes sont secouées par ces deux forces déchaînées. L'Eglise qui s'occupe des âmes, ne pouvait pas, ne devait pas rester étrangère au mouvement scientifique et démocratique qui traverse notre époque. Clairvoyante et courageuse,

4^o L'Eglise a agi *sur les intelligences*. — Ce sera le chapitre des *œuvres d'enseignement*.

Nous dirons ce qu'elle a fait pour l'enseignement primaire, pour l'enseignement secondaire, pour l'enseignement supérieur. Non, certes, elle n'a point été au-dessous de sa mission ; et, ceux qui l'accusent de favoriser l'ignorance, ou ne savent pas ce qu'ils disent ou ne sont guère sincères.

Dans le monde de la science l'Eglise a fait belle figure. Elle est intervenue non moins heureusement dans le monde du travail :

5^o L'Eglise a agi *sur le peuple*. — Ce sera le chapitre des *œuvres sociales*.

Elle s'est occupée de la reconstitution de la famille. Elle a affirmé les droits et les devoirs de l'ouvrier et du patron. Elle a protégé les enfants du peuple et sauvegardé du même coup leur formation morale et professionnelle dans ses patronages.

Est-ce tout ? Non, pas encore. Tout près du monde du travail apparaît le monde de la douleur, et là, que de plaies à guérir, que de larmes à sécher !

6^o L'Eglise a agi *sur la souffrance*. — Ce sera le chapitre des *œuvres de charité*.

La charité catholique au XIX^e siècle ! Messieurs, quels horizons ! Quelles magnificences ! La charité catholique dans le monde..., la charité catholique en France..., la charité catholique à Orléans..., quelles merveilles nous aurons à raconter ! Et, si Dieu bénit mes lèvres, combien facilement je puis vous promettre de vous instruire, de vous intéresser, de vous émouvoir ! Et, si Dieu me donne autant de force que j'ai de bonne volonté, combien sûrement je puis vous annoncer une année salutaire et féconde !

Constructions matérielles, — recrutement et formation du clergé, — œuvres de sanctification, — œuvres d'enseignement, — œuvres sociales, — œuvres de charité, — voilà le chemin à parcourir :

il est superbe ! Voilà notre programme : il est alléchant et plantureux !

Conclusion

Il y a des pessimistes et des découragés qui désespèrent de ce siècle, de l'Eglise, de la France.

Je ne suis pas de ceux-là, et je vous prie, Messieurs, de ne pas en être non plus. A quoi bon ? « Il n'y a que les optimistes qui fassent quelque chose en ce monde, » a dit M. Guizot, et c'est vrai. Le découragement n'est bon à rien. Les lamentations sont stériles. Les larmes versées sur des ruines ne les raniment pas. Les saules pleureurs sont des arbres qui, jamais, ne portent de fruits.

Ne maudissons pas notre siècle. Constatons ses défauts, qui sont nombreux, et ses vices, qui ne sont que trop réels. Mais, reconnaissons ses progrès : progrès dans l'aisance et la richesse générale, progrès dans la science et dans l'industrie, progrès dans l'hygiène populaire. Reconnaissons aussi ses nobles tendances, ses élans superbes, les magnifiques efflorescences de sa générosité. Avec des décadences lamentables ce siècle a eu d'admirables aspects. Ne le maudissons pas. Ce serait inutile et injuste... Les gloires religieuses elles-mêmes ne lui ont pas manqué.

Ne calomnions pas l'Eglise du XIX^e siècle. Si on tient compte des difficultés inouïes qu'elle a rencontrées sur son chemin, on est émerveillé des résultats qu'elle a obtenus. Tout s'est effondré autour d'elle ; seule elle est restée debout... Et non contente de survivre à tous les systèmes évanouis, résolument elle a pris sa place dans les demeures élevées sur les décombres du passé. Et là, elle a agi. Je vous dirai son œuvre, ou plutôt ses œuvres. Je vous les ferai toucher du doigt ; et ensemble, nous dirons : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* : C'est merveilleux, c'est divin !... Et parce que nous sommes citoyens et patriotes en même temps que catholiques, en étudiant l'Eglise au XIX^e siècle, nous aurons pour notre pays un regard particulièrement attentif.

Nous apprendrons à *ne pas désespérer de la France*... Car c'est chez nous surtout que s'est réveillée, pendant ce siècle, l'activité chrétienne. C'est chez nous souvent que les grandes œuvres catholiques ont pris naissance, chez nous toujours qu'elles ont atteint le maximum de leur croissance et de leur fécondité. Non, la France n'est pas endurcie, car il lui reste des justes qui méritent la bénédiction et le salut. Non, la France n'est pas morte, car sa vitalité religieuse se révèle sur tous les sentiers de l'histoire contemporaine.

Allons, Messieurs, en route ! Soyons de ceux qui regardent avec confiance l'avenir et qui le préparent. Plus que jamais c'en est fini de ceux qui s'amuse, qui se lamentent, qui dorment, qui jouissent ou qui nient. Le monde va appartenir à ceux qui travaillent, qui se dépensent, qui veillent, qui se dominent et qui croient.

4^e ConférenceChapitre I. — *Les constructions matérielles*§ 1^{er}. — L'ÉGLISE, PENDANT CE SIÈCLE, A
BEAUCOUP CONSTRUIT

Messieurs, pendant une année tout entière nous allons étudier les œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle. Commençons par les œuvres les plus visibles, qui sont les constructions matérielles.

Si l'Eglise vivait dans l'azur et si elle était faite pour les anges, elle n'aurait pas besoin d'une motte de terre pour appuyer ses pieds, ni d'édifices pour abriter ses fidèles. Mais, du moment qu'elle vit ici-bas et qu'elle s'adresse à des hommes, elle est obligée d'avoir des demeures, et par conséquent de les construire. Elle n'y a pas manqué. Voyez-la au moyen âge. C'a été une bâtisseuse intrépide. Elle a fait sortir de terre des cathédrales, des universités, des hôpitaux. Elle était riche alors, elle a beaucoup construit. Dans notre siècle, elle est pauvre. Qu'importe !

1^o Elle a construit *des temples* ; et

2^o Elle *n'a pas construit que des temples*.

I. — L'Eglise a construit des temples

Au lendemain de la Révolution française, la plupart de nos édifices religieux étaient ruinés, rasés ou saccagés. Que fait l'Eglise ? Elle se met à l'œuvre immédiatement. « Quand je perds une heure de travail, il me semble que je commets un vol, » a dit Pasteur. Ainsi l'Eglise catholique. Travailleuse infatigable, elle ne perd pas une minute. On lui coupe une branche ? Une autre la remplace. On lui vole son bien ? Elle le reconstitue aussitôt. Comptez si vous le pouvez les temples sortis depuis cent ans de sa puissante initiative et de son activité féconde !

1^o Rien que *dans le diocèse d'Orléans* et sous le seul épiscopat de Mgr Dupanloup, on a sauvé de la ruine et réparé magnifiquement la vieille basilique romane de Saint-Benoît, commencée vers l'an 1067 et définitivement terminée en 1218, qui possède, apportées là du mont Cassin au temps des invasions, les reliques insignes du patriarche des moines d'Occident ; — la petite église byzantine de Germigny, bâtie par Théodulphe en 806, qui est une merveille architecturale dont il reste bien peu de types dans notre pays ; — Notre-Dame de Cléry, qui avait perdu son ancien éclat, et qui est redevenue une de nos gloires religieuses les plus populaires.

On a calculé que pendant l'épiscopat de Mgr Dupanloup, plus de cinq millions ont été dépensés pour construire ou réparer les églises. Et depuis, ce travail, loin de se ralentir, a marché plutôt avec une vitesse accélérée... De sorte que, qui parcourrait aujourd'hui le diocèse d'Orléans rencontrerait de tous côtés ou des églises neuves du meilleur goût, ou des églises réparées avec intelligence et pitié.

2^o Et dans notre *ville d'Orléans*, depuis cinquante ans, que n'a-t-on pas fait sous ce rapport !

Vous avez vu notre belle cathédrale secouer son indigence et se transformer à vue d'œil. Elle s'est enrichie de chapelles, de verrières, d'un chemin de croix monumental. Une nouvelle flèche, d'une élégance extrême, a remplacé l'ancienne qui menaçait ruine.

Construite au XIII^e siècle, plusieurs fois ravagée et restaurée, l'église Saint-Euverte était, depuis 1793, dans le plus lamentable état ; on en avait fait le dépôt de toutes sortes d'objets, elle était dévastée et abandonnée. Sous l'action de l'évêque d'Orléans, ce beau monument a été sauvé du naufrage, déblayé, consolidé, transfiguré, et le voilà aujourd'hui confié à la garde incorruptible des fils du Bienheureux de la Salle.

Il y avait là, dans la rue d'Illiers, un couvent de Minimes fondé en 1615, sur lequel avait passé la faux de la Révolution, abattant les grands arbres, les belles salles et les cloîtres silencieux. En 1860, ces décombres sont mis en adjudication. M. l'abbé Renaudin les achète. De l'ancienne chapelle des Minimes, il fait un sanctuaire resplendissant..., et de l'ancien couvent ruiné, il fait cette maison que tous les Orléanais connaissent et à qui, si volontiers, ils confient leurs enfants.

L'énumération serait longue si je voulais vous citer tous les édifices religieux qui, depuis cinquante ans, ont germé dans cette ville d'Orléans comme en une terre fertile et inépuisablement féconde. Qu'il me suffise de rappeler l'église de Saint-Marc, l'église de Saint-Marceau et enfin notre église de Saint-Paterne, doublement admirable à cause de son architecture classique et majestueuse, et à cause de l'effort de générosité qu'elle représente.

Et ce qu'on a vu à Orléans depuis cinquante ans, on a pu le voir dans toute la France. On a tellement construit d'édifices religieux que tantôt l'ignorance et tantôt la mauvaise foi nous en font un grief et nous disent : « Pourquoi tant d'églises ? » Je répondrai. Je ne puis pas tout dire à la fois. Pour aujourd'hui, je constate seulement le fait : nous avons, pendant ce siècle, construit des temples.

II. — L'Eglise n'a pas construit que des temples

Mais à quoi nous servirait de bâtir des temples si nous ne les remplissons pas d'âmes ? Une ruche sans abeilles est une tombe. Une église vide est, si neuve qu'elle soit, une ruine. Les églises de pierres nous seront inutiles si nous n'avons pas les églises d'âmes.

Or les églises d'âmes se bâtissent *avec la parole*, comme les églises de pierres avec le ciment... Et ceci vous explique pourquoi notre institution de la messe des hommes est contemporaine de la construction de notre église. En même temps que j'achevais cette église, j'ai voulu la remplir. Et s'il est plus difficile de remplir une église que de

la construire, c'est aussi plus méritoire et plus nécessaire... Nos temples ne sont vraiment beaux qu'autant qu'ils sont remplis d'âmes. Nos temples sans la foule qui les envahit, sont comme des majestés délaissées et des rois sans sujets. C'est la parole du prêtre qui amasse la foule au pied des autels.

1^o Et mieux encore que la parole du prêtre, c'est l'éducation chrétienne donnée à la jeunesse qui prépare à nos édifices religieux les grandes assemblées qui viendront s'y abriter. En même temps qu'elle bâtissait des temples, l'Eglise, active et sagace, a donc eu soin de bâtir des écoles, des collèges, des universités. « A Dieu ne plaise, disait le grand cardinal Manning, que je mette une pierre à la cathédrale de Westminster, tant qu'il y aura encore un enfant catholique dans les écoles protestantes. » Parole profondément intelligente et parfaitement sublime. Chaque pasteur d'âmes devrait s'en emparer et dire à son tour : « A Dieu ne plaise que je mette une brique à mon église, tant qu'il y aura encore une âme baptisée dans les cavernes de l'incrédulité. »

Ainsi ont parlé les catholiques belges qui, il y a vingt ans, alors que la franc-maçonnerie voulait imposer aux petits Belges une éducation sans Dieu, se sont écriés : « Vous ne l'aurez jamais..., l'âme de nos enfants ! » Et, jusque dans les plus petits hameaux, ils ont construit, à côté de l'église, une école chrétienne.

Ainsi a parlé, au moins dans une certaine mesure, les catholiques de France qui, depuis vingt ans, dépensent des millions et des millions pour abriter l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse.

Ainsi parle et agit l'Eglise depuis cent ans. Partout, dans les pays de mission et chez les peuples baptisés, en Orient comme en Occident, en France et à l'étranger, elle place l'école auprès du temple. Aux enfants du peuple elle ouvre des écoles primaires. Elle construit des collèges pour l'enseignement secondaire. Elle abrite l'enseignement supérieur derrière les murs de ses universités renaissantes. A Paris, l'Institut catholique s'élève en même temps que l'église du Sacré-Cœur. La basilique de la science donne la main à la basilique de l'amour ; et bien que ces deux constructions soient également chères au cœur de l'Eglise, si j'avais à donner mon avis, moi humble prêtre, j'oserais dire que la construction de l'Institut catholique est encore plus nécessaire que l'achèvement de l'église de Montmartre.

Non, l'Eglise en ce siècle n'a pas construit que des temples. Elle a construit des écoles, des collèges, des universités.

2^o Elle a construit, pour les misères physiques et morales, des asiles sans nombre : orphelinats, ouvriers, hospices, maisons de refuge, de travail et de relèvement, institutions de miséricorde..., dans lesquels nous voyons les ignorants instruits, les indigents assistés, les abandonnés recueillis, les coupables ramenés au droit chemin. A l'ombre

de nos temples, la charité de Jésus-Christ s'épanouit sous cent aspects différents et fleurit en quelque sorte à chaque pas.

Je tire une conclusion de cette première conférence :

Respect aux constructions de l'Eglise !

1^o *J'en appelle au passé.* A la fin du siècle dernier, l'impiété délirante s'est abattue sur le patrimoine de l'Eglise comme sur une proie. Elle a tout pris, tout dépecé, tout saccagé. A qui ce vol sacrilège a-t-il profité ? — A la monarchie constitutionnelle qui venait de s'établir ? Non. Les concessions consenties par Louis XVI n'ont fait qu'accélérer sa perte. — A la République ? Non. Elle a sombré dans le coup d'Etat du 18 brumaire. — A la prospérité matérielle du pays ? Non. On a jeté sur le marché trois milliards d'immeubles, on les a vendus à des prix dérisoires, on les a payés en papier-monnaie, et la propriété foncière en a été avilie. — A l'érudition et aux belles-lettres, aux arts et aux sciences ? Non. Les bibliothèques ont été plus déchirées que vendues. On a démolì les églises, brisé les vitraux, mutilé les statues, lacéré les tableaux... Les biens volés à l'Eglise n'ont pas même profité à ceux qui s'en sont fait les acquéreurs, car, outre qu'ils ont mérité les représailles de la justice divine, ils ont provoqué les revendications de la justice populaire, ils ont enseigné à tout un peuple à s'emparer sans pudeur du bien d'autrui et à le garder sans scrupule... Respect aux constructions de l'Eglise ! J'en appelle au passé.

2^o *J'en appelle à la logique.* En octobre 1789, alors que la Constituante s'appêtait à voler les biens du clergé, Maury, répondant à Mirabeau, s'écriait : « Nous sommes attaqués aujourd'hui, mais ne vous y trompez pas : si nous sommes dépouillés, vous le serez à votre tour. Vous nous prenez nos biens ? Le peuple prendra les vôtres. Il aura sur vous tous les droits que vous exercerez contre nous..., de sorte que nos propriétés garantissent les vôtres. » C'est vrai cela, Messieurs. La propriété vous est chère, vous y tenez du fond de vos entrailles et pour vous, et pour vos enfants, et vous avez raison ! Eh bien, soyez logiques et conséquents avec vous-mêmes. Si vous ne voulez pas être volés, détestez le vol partout où il se commet. Si vous ne voulez pas être dépouillés, ne permettez pas qu'on dépouille l'Eglise. Le coup de marteau qui ébranle nos édifices religieux ébranle la propriété tout entière. Au nom de la logique, respect aux constructions de l'Eglise !

Les constructions de l'Eglise sont d'ailleurs triplement sacrées : elles abritent la prière, elles abritent la science, elles abritent la charité. Elles méritent, avec le respect de tous, la reconnaissance et l'amour des catholiques.

5^e ConférenceChapitre I. — *Les constructions matérielles*

(suite)

§ 2. — LES CONSTRUCTIONS DE L'ÉGLISE PROUVENT SA VITALITÉ

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a beaucoup construit... Or, je ne sais plus quel député à l'Assemblée de 1848, a prononcé cette célèbre parole : « Quand la bâtisse va, tout va. » Il y a du vrai là-dedans. Les morts ne font guère construire. Il n'y a que les vivants qui bâtissent des maisons. Les constructions faites par l'Eglise prouvent sa vitalité.

1^o En construisant, l'Eglise s'est enracinée *dans le sol*.

2^o En s'enracinant dans le sol, l'Eglise prouve qu'elle est enracinée *dans les âmes*.

Descartes a dit : « Je pense, donc je suis. » L'Eglise au XIX^e siècle peut dire en toute vérité : « Je construis, donc je vis. »

I. — En construisant, l'Eglise s'est enracinée dans le sol

Ces jours derniers, je montrais à un prêtre éminent, de passage à Orléans, notre église, nos écoles, nos chapelles de catéchisme, nos vastes salles paroissiales..., et, à plusieurs reprises, ce visiteur émerveillé me disait : « Ah ! mais, vous occupez une surface considérable. Vos œuvres tiennent au soleil une place qui n'est pas petite. » Ceci mérite en effet d'être remarqué. On a essayé de mutiler l'Eglise, de la chasser de partout, d'arrêter sa végétation, de la réduire à l'état d'embrion obscur et impuissant. On a rendu à peu près impossibles les fondations pieuses qui dans l'ancien régime lui avaient amassé un si riche patrimoine. Elle est si vivace qu'elle a germé et fructifié quand même. Elle a déchiré les bandelettes qui enserraient ses membres ; et, projetant partout ses constructions, elle a pris possession du sol. Elle s'est enracinée *au milieu de la tempête*.

Depuis cent ans, que de tempêtes ont soufflé sur l'Eglise et sur le monde ! Dans l'ordre *politique*, on a vu successivement tous les genres de gouvernement chanceler, s'agiter, se renverser, comme sur le pont d'un navire en détresse. — Dans l'ordre *social*, on a vu les plus antiques, les plus vénérables, les plus nécessaires, les plus évidents principes : la propriété, l'hérédité, la famille, l'autorité, mis en doute, contestés, audacieusement niés. — Dans l'ordre *intellectuel* et moral, on a vu les vérités essentielles, les bases de la philosophie, les axiomes mêmes de la logique, discutés, ébranlés, livrés à la fluctuation du pour et du contre. — Et dans l'ordre *religieux*, q'a été pis encore. La tempête a été effroyable, car les ennemis de l'Eglise ont au cœur une passion violente : la haine de Dieu et de ses ministres. Ils ont une au-

dace que rien ne déconcerte et qui ne recule devant aucun moyen : employant tour à tour la législation et la presse, la tribune et l'école, la calomnie et la violence. Ils font appel aux plus mauvais instincts et ils attirent par les promesses les plus décevantes... Ils sont unis. Ils ne poursuivent qu'un seul but ; et pour l'atteindre ils savent refouler leur égoïsme, sacrifier leur vanité, secouer leur nonchalance et se plier à une discipline que rien n'arrive à entamer.

C'est au milieu de ces tempêtes que l'Eglise depuis cent ans élève ses constructions. Comme les Juifs qui, autrefois, rebâtissaient Jérusalem, la truëlle dans une main et l'épée dans l'autre, l'Eglise en notre siècle a dû en même temps se défendre contre des persécutions formidables et reconstruire ses demeures renversées. Elle a poussé le cri du vieux Néhémias : « *Surgamus et ædificemus !* Levons-nous et bâtissons !... » Semblable à ces grands chênes qui se balancent au sommet des montagnes, et s'y balancent sans peur — car plus la tempête agite leurs cimes, plus elle enracine leurs pieds, — l'Eglise non seulement n'a pas fléchi au milieu des agitations contemporaines ; mais elle est apparue plus grande, plus ferme, plus envahissante. Sa vitalité s'est affermie et accrue dans des constructions incessantes. En voulez-vous un exemple ?

Regardez cette église. Elle a été construite de 1875 à 1895 ; c'est-à-dire en pleine tempête, pendant les années les plus terribles de la persécution religieuse ; à l'heure même où l'impïété, maîtresse du pouvoir et de l'opinion, édictait contre la religion les lois les plus perfides et les mieux faites pour nous anéantir ; à l'heure même où en vertu de ces lois, on chassait la religion de l'école, des tribunaux, de l'armée et jusque des cimetières ; à l'heure même où le juif et le franc-maçon se préparaient à nous ensevelir dans l'impuissance et dans l'impopularité. Nous avons mis la main à la pioche et à la truëlle, nous avons remué le sable et la pierre, nous avons élevé notre splendide église comme une protestation contre l'impïété victorieuse, comme un témoignage écrasant de notre vitalité religieuse. Et nos arrière-neveux auront de la peine à comprendre une pareille audace, en présence de tant et de si grandes difficultés... En construisant, l'Eglise s'est enracinée dans le sol. Et j'ajoute :

II. — En s'enracinant dans le sol, l'Eglise prouve qu'elle est enracinée dans les âmes

En effet, pour construire, l'Eglise a dû dépenser beaucoup d'argent, et cet argent à qui l'a-t-elle demandé sinon à la générosité des catholiques ?... La plupart des édifices religieux construits dans le cours de ce siècle sont sortis

De la bourse des catholiques. On disait autrefois, et on a cru longtemps que le mot « impossible » devait être rayé du dictionnaire français : les événements, hélas ! ont prouvé que ce n'était peut-

être pas exact. Mais il est un vocabulaire où le mot impossible n'existe pas : c'est celui de la charité chrétienne. Vous vous rappelez l'histoire de Duguesclin. Lorsqu'il était prisonnier du Prince Noir en Angleterre, son vainqueur avait demandé au héros breton de fixer lui-même le chiffre de sa rançon ; et il avait répondu très crânement : « Cent mille écus. » C'était une somme énorme pour l'époque. Et les Anglais lui dirent : « Mais vous ne pourrez jamais payer cette somme, vous êtes pauvre. » Vous savez comment Duguesclin répliqua : « Par moi-même je n'ai rien ; mais, il n'est ni fille, ni femme en Bretagne qui ne file pour la rançon de Duguesclin. » Ainsi l'Eglise. Par elle-même, elle n'a rien, mais elle attend, elle espère tout de ses enfants. Du temps de Duguesclin il s'agissait seulement de briser les fers d'un grand guerrier. La cause, aujourd'hui, est plus belle est plus grande. Le captif qu'il s'agit de délivrer, c'est l'âme de la patrie. Pour cette nécessaire délivrance, il faut des temples, il faut des écoles, il faut des asiles de charité. Pour construire ces maisons de la prière, de la science et de la charité, il faut de l'argent. L'Eglise en trouve. Où en trouve-t-elle ? Dans la bourse librement et généreusement ouverte des catholiques... La plupart de nos édifices religieux sortent de la bourse des catholiques,

De la bourse des riches et des pauvres. Oh ! que les riches font bien de donner de leur superflu à l'Eglise qui manque du nécessaire ! Ils n'accomplissent pas seulement un devoir obligatoire, ils sont sages, et ils posent un acte de raison. Un poète du x^ve siècle, Desportes, après avoir flatté les fantaisies basses et dépravées de ses protecteurs royaux, après avoir présenté le poison de ses vers adulateurs aux âmes malades des Valois, après avoir gagné à ce métier un peu d'or, et même beaucoup d'or, sentit un beau jour la mort qui ouvrait la porte et allait le saisir. Et il s'écria avec amertume : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs ! » C'est vraiment bien la peine d'avoir trente ou cent mille livres de rentes, pour mourir demain et n'emporter avec soi qu'un linceul sous deux mètres de terre ! Oh ! que les riches sont avisés et intelligents quand, sans attendre que la mort les dépouille malgré eux, ils se dépouillent librement et méritoirement en faveur des œuvres catholiques !... Le P. Hecker était aux pieds de Pie IX qui lui disait : « Le peuple américain est trop absorbé par les choses de ce monde et par la poursuite de la richesse, et cette disposition n'est pas favorable à la religion. » Et le P. Hecker, défendant ses compatriotes, répondit : « Si le peuple américain fait de l'argent, ce n'est pas pour l'entasser, il n'est pas avare. » Sur quoi Pie IX ajouta : « Non, non, ils donnent volontiers quand ils sont riches. Les évêques me disent qu'ils aident généreusement à la construction des églises. » Et c'est vrai cela, Messieurs, non seulement en Amérique, mais en France et partout, les catholiques favorisés des biens de la fortune n'ont pas marchandé à l'Eglise leurs libéralités. Ceux qui ont

beaucoup ont donné beaucoup, et ceux qui ont peu ont donné peu. — Les petites gens ont apporté leur concours à la construction de nos édifices religieux. Oh ! qu'il y a dans l'Evangile une belle page ! Il y est raconté qu'une pauvre veuve jeta dans le trésor du temple une obole, tandis qu'à côté d'elle, les riches de Jérusalem jetaient des monnaies d'or en abondance. Elle voulait contribuer pour sa part à l'édification du temple de Dieu et elle ne possédait qu'un denier. Qu'est-ce qu'un denier, pour l'entretien de cet édifice immense ? Avec cela, on ne peut ni remplacer une pierre usée, ni acheter un peu d'encens ou même une tourterelle pour le sacrifice. Et puis, ce denier, elle en a besoin pour se procurer un peu d'huile ou de pain, pour sustenter pendant un ou deux jours sa pauvre existence. Dénuée comme elle est, peut-elle se priver de tout ce qui lui reste ? Qu'importe ! Recueillie, inaperçue, elle laisse tomber dans le tronc sa chétive obole et s'en va, heureuse de son sacrifice, retrouver sa demeure où l'indigence l'attend. Pauvre femme !... qui donc l'a vue dans la foule ? Personne... si ce n'est Jésus qui dit à ses disciples : « En vérité, je vous déclare que cette pauvre veuve a jeté plus que les autres. Car tous ont jeté de leur superflu ; mais cette femme a jeté de son dénuement, tout ce qu'elle avait, toute sa subsistance. » — Ainsi, Messieurs, se sont élevés presque tous les édifices construits par l'Eglise dans ce siècle. Ils sont sortis de la bourse des catholiques, de la bourse des riches et des pauvres.

Voyez cette église ! Oh ! si ces pierres pouvaient parler, quel récit nous entendrions ! Quel invraisemblable roman ! Quelle incroyable légende, et pourtant quelle authentique histoire ! Une vraie mine d'or extraite d'un sol épuisé ! Des souscriptions annuelles auxquelles tous ont pris part, riches et pauvres, avec une générosité égale ! Dix-huit cent mille francs fournis en moins de 20 ans ; à une époque de crise agricole, industrielle, commerciale, sociale et politique ; dans un temps où les fortunes les mieux assises se sentaient ou ébranlées, ou considérablement diminuées !... Et ce que vous avez fait ici, d'autres l'ont fait ailleurs.

Conclusion

Qu'on dise après cela que la religion est morte ! Non, les seules constructions faites par l'Eglise prouvent sa vitalité. Une religion qui fait jaillir de terre des constructions nouvelles et qui s'exteriorise en quelque sorte dans des monuments visibles, n'est point une religion qui va mourir ; c'est une religion qui vit et qui prend possession de l'avenir en s'enracinant dans le sol. Oui, nous sommes vivants et bien vivants. Que si nos ennemis démoulaient aujourd'hui nos églises, nous les rebâtirions demain sur leurs tombes. C'est ce que nous avons fait pendant ce siècle, après les destructions de la Révolution.

D'ailleurs, rien qu'en construisant, l'Eglise prouve qu'elle est fortement enracinée dans les

âmes. N'obtient pas de l'argent qui veut. Pour susciter des générosités libres, il faut avoir un fameux point d'appui dans la conscience..., car l'homme tient à son argent comme à son sang. L'Eglise dans ce siècle a beaucoup construit : donc elle a trouvé beaucoup d'argent : donc elle vit. C'est tout ce que je voulais vous dire aujourd'hui.

6^e Conférence

Chapitre I. — Les constructions matérielles

(suite)

§ 3. — UNE OBJECTION : « L'ÉGLISE DEMANDE TOUJOURS DE L'ARGENT. »

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a beaucoup construit. Les constructions faites par l'Eglise prouvent sa vitalité..., car ayant demandé beaucoup d'argent, elle en a obtenu beaucoup. Et là-dessus, on nous jette à la figure une objection que je ne veux pas laisser sans réponse. On nous dit : « L'Eglise demande toujours de l'argent ! » L'objection est très populaire, elle mérite d'être étudiée sincèrement.

1^o L'Eglise demande de l'argent... Ce n'est pas niable. Mais,

2^o Elle n'en demande pas toujours.

3^o Elle en demande moins que l'Etat.

4^o Et lui en donne qui veut... Attention !

I. — L'Eglise demande de l'argent

Plus que personne, j'ai le devoir d'en convenir, car, depuis bientôt dix ans, je suis au milieu de vous, la main tendue pour recevoir... Oui, l'Eglise demande de l'argent, mais vous auriez tort de vous en scandaliser, vous allez voir.

L'Etat demande de l'argent. Cela doit être, et vous trouvez cela tout naturel. Il faut qu'il entretienne des législateurs, des administrateurs, des fonctionnaires, des magistrats. Il faut qu'il bâtit des ports et des forteresses. Il faut qu'il fasse manœuvrer des vaisseaux et des régiments, qu'il élève des monuments, qu'il pourvoie aux travaux de la paix et aux dépenses de la guerre. Et n'allez pas dire, Messieurs : « Aura des vaisseaux qui voudra, aura des préfets qui voudra, aura des juges qui voudra, aura des ministres qui voudra. Je ne vois pas pourquoi on m'obligerait, moi homme libre, moi contribuable, à me donner des flottes, des routes, des juges, des préfets, des ministres, des prisons, des becs de gaz, si je ne veux pas en avoir, moi ! » Ce raisonnement ne serait pas raisonnable. L'Etat demande de l'argent, et il a le droit d'en demander, car, étant le directeur de la vie sociale, il ne peut pas sans argent faire marcher la société.

De même l'Eglise. Elle gouverne la vie religieuse, et elle ne peut pas sans argent pourvoir aux besoins religieux d'un peuple.

Elle a des ministres. On paie les notaires, les officiers, les médecins, les maîtres d'école. Pour quoi faire exception pour les prêtres dont saint Paul a dû dire : « Le ministre vit de l'autel » ? S'ils ne vivent pas de l'autel, de quoi vivront-ils ? Si l'Eglise avait des anges pour ministres, elle n'aurait pas besoin d'argent pour les soutenir ; mais, elle emploie des hommes, des hommes faits comme vous de chair et d'os, des hommes vivants, et, pour vivre, il faut des ressources.

Elle a un culte. Elle doit en avoir un pour glorifier Dieu, pour attirer les fidèles, qui ne viendraient pas à l'église, ne s'y sentiraient pas l'âme élevée, s'ils n'y trouvaient pas des cérémonies dignes de Dieu. Notre-Seigneur est né dans une étable, ce n'est pas à nous de l'y laisser. Nous avons un culte, nous avons des cérémonies majestueuses, bases de la piété et exigées même par les fidèles. Or, toute majesté est coûteuse. Point d'argent, point de Suisse.

L'Eglise a des temples : il faut les bâtir, les restaurer, les entretenir, les recrépir, les décorer. Elle a des sacristies : il faut les meubler du linge et des ornements nécessaires. Elle a des employés : il faut les rétribuer convenablement. Elle a un matériel : il faut assez souvent le renouveler. Comment voulez-vous qu'elle fasse tout cela sans argent ?

L'Eglise a des écoles, des écoles d'enfants de chœur, appelées maîtrises, des écoles primaires destinées à sauver l'enfance de l'éducation sans Dieu, des écoles secondaires et des écoles supérieures, des petits et des grands séminaires. De telles institutions ne fonctionnent pas sans argent.

L'Eglise enfin a des clients qui sont les pauvres. On dit souvent des personnes indigentes : « Elles vont à la paroisse ! » Il faut bien que la paroisse ait les ressources suffisantes pour soutenir quantité de familles dans la misère.

Autrefois, avant que l'on eût pris les biens du clergé, l'Eglise ne demandait pas de l'argent comme aujourd'hui, précisément parce qu'elle avait par ailleurs de quoi subvenir à ses différents besoins. Aujourd'hui elle est pauvre, elle demande. Est-ce à dire, comme on le prétend, qu'elle demande toujours ? Non, ce n'est pas tout à fait vrai.

II. — L'Eglise ne demande pas toujours de l'argent

Si vous me disiez que l'Etat demande toujours de l'argent, je n'essayerais pas de vous contredire. Car à chaque instant de notre vie et même après notre mort, le fisc est là qui nous guette, nous talonne et nous dépouille. Les chiens, ces animaux si intéressants et si fidèles, rapportent neuf millions au trésor. Après les billards, les bicyclettes ont été frappées d'un impôt. L'allumette qui allume votre cigare, et votre cigare lui-même, le sel qui saupoudre vos aliments, le vin qui désaltère votre gosier, les vêtements qui vous couvrent, les

habitations qui vous abritent, la terre même qui vous porte..., tout cela est atteint, mesuré, taxé par l'Etat. Après que vous êtes décédé, l'Etat ne vous laisse pas tranquille ; il s'acharne sur le petit lopin de terre que vous vouliez transmettre à vos enfants, et plus d'une fois on a vu les droits de transmission absorber jusqu'à la dernière miette des petites successions. Je ne juge pas le fait, je le constate. Ce n'est guère calomnier l'Etat que de dire qu'il demande toujours de l'argent.

Pouvez-vous, sans injustice, adresser le même reproche à l'Eglise ? Non... Les prêtres baptisent pour rien. Ils font le catéchisme et la première communion pour rien. Ils confessent et donnent la sainte communion pour rien. La prédication est généralement gratuite. Nous ne faisons pas payer nos visites aux malades. Toujours et partout, les indigents sont dispensés de toute rétribution, aussi bien pour les inhumations que pour les mariages. L'Eglise demande toujours de l'argent ? Non ! Ce n'est pas tout à fait vrai. C'est même tout à fait faux..., car tout l'essentiel de la religion, l'Eglise le donne gratuitement... Ecoutez-moi encore un peu.

III. — L'Eglise demande moins d'argent que l'Etat

Le budget de l'Etat est effrayant à considérer. Il est surtout lourd à porter, et il s'alourdit tous les jours. Depuis 1820 l'impôt foncier s'est élevé de 243 millions à 337 millions, la contribution personnelle mobilière a monté de 27 à 120 millions, celle des portes et fenêtres de 29 à 41 millions, celle des patentes de 40 à 163 millions. Il y a seulement trente ans, chaque contribuable payait 59 francs d'impôts, en 1872 85 fr., aujourd'hui 109 fr. Et probablement nous ne sommes pas au bout.

A côté de cela, combien modéré est le budget de l'Eglise ! Le plus pauvre curé de campagne ne peut se passer d'une bonne, d'un sonneur, d'un sacristain pour les dimanches, d'enfants de chœur, d'ornements, d'hosties et de vin pour la messe, d'une lampe, de cierges de cire... Et il reçoit 900 fr., juste de quoi nourrir et payer sa servante !... Et comme dans la plupart des campagnes le casuel est insignifiant, beaucoup de curés sont dans la gêne la plus étroite.

Dans les villes, c'est autre chose. A Orléans, sur une centaine de prêtres, curés, vicaires et professeurs, douze curés seulement reçoivent une indemnité de 12 ou 1500 francs. Or le budget minimum d'une paroisse comme la nôtre est d'une trentaine de mille francs. Il y en a qui croient que nous roulons sur l'or et sur l'argent. Je voudrais bien les voir à ma place. Ils ne seraient pas fiers !...

Quand l'Eglise réclame quelques francs pour les dispenses matrimoniales, pour les certificats de baptême et de première communion, pour un honoraire de messe, pour une fête nuptiale ou pour un bout de l'an, on murmure, on grogne, on récrimine... Or, l'Etat exige dix fois plus pour des services moindres. Par exemple, vous demandez à l'Etat

une dispense de mariage entre beau-frère et belle-sœur ? Coût : 300 francs... Je dis bien : 300 francs... Cela passe comme une lettre à la poste...

Oui, l'Eglise demande de l'argent. Mais elle n'en demande pas toujours. Elle en demande moins que l'Etat... Et enfin, remarque capitale :

IV. — Lui en donne qui veut

L'Etat ne demande pas les impôts, il les exige. Vous n'êtes pas libres de payer ou de ne pas payer vos impôts. Derrière le législateur, il y a le percepteur ; derrière le percepteur le juge ; derrière le juge le gendarme. Oui, les braves gens de la Beauce et du Gâtinais, qui ne connaissent pas d'autre théâtre que celui de la nature où ils s'étendent du matin au soir, sont obligés de contribuer chaque année à la subvention de deux millions qui fait vivre l'Opéra, le Français et l'Opéra-Comique. Oui, les pauvres pères de famille de la Bretagne et de l'Ariège, qui envoient leurs enfants aux Frères, sont obligés de verser au percepteur de quoi entretenir du haut en bas toute une armée de professeurs officiels, dont l'état-major encombre Paris.

L'Etat demande de l'argent : impossible de ne pas lui en donner. L'Eglise demande de l'argent : lui en donne qui veut, l'Eglise ne force personne.

L'Eglise, d'accord avec l'Etat, a établi un *tarif* pour certaines fonctions, comme les funérailles et les mariages. Mais nul n'est obligé d'avoir des funérailles ou un mariage avec décorum, tentures et le reste... Les familles ont le choix entre différentes classes, et, au fond, ne paient que selon leur volonté et les avantages qu'elles réclament.

L'Eglise fait des *quêtes* pour le culte, pour les pauvres, pour ses œuvres de piété, de zèle, de charité. Vous donnez beaucoup ? C'est bien... Vous donnez peu ? C'est encore bien... Vous ne donnez rien du tout ? Je ne dis pas que c'est admirable ; mais, je dis qu'on ne vous en garde pas rancune... L'Eglise n'admet d'autres tributs que les dons spontanés, et elle n'emploie ni garnisaires, ni gendarmes pour lever ses impôts qui sont l'offrande d'un cœur libre.

S'agit-il de *construire* des édifices religieux ? L'Eglise s'adresse à tout le monde, mais elle ne taxe personne. Tenez, voilà à Paris deux monuments bien différents : le grand Opéra qui a coûté cinquante millions, et l'église de Montmartre qui a déjà absorbé plus de trente millions. Qui a payé le grand Opéra ? Les contribuables, qui n'étaient pas libres de dire non. Qui est en train de construire Montmartre ? Les catholiques, qui donnent spontanément.

L'Eglise demande de l'argent ? Oui, il le faut bien. Mais 1^o elle n'en demande pas toujours ; 2^o elle en demande moins que l'Etat ; 3^o lui en donne qui veut. L'objection ne tient plus debout. Elle est pulvérisée.

Conclusion

Donnez, Messieurs, donnez largement à l'Eglise ;
A l'Eglise, sublime mendicante, qui a besoin de vos générosités ;

A l'Eglise, économe fidèle, qui fait de vos largesses un usage superbe ;

A l'Eglise, rémunératrice impeccable, qui, là-haut, vous rendra au centuple le peu que, pour elle, vous aurez fait ici-bas.

Un jour, un catholique très attentif aux oscillations de la Bourse, se plaignait devant moi d'une baisse qui venait de se produire sur les Tabacs ottomans ou sur je ne sais plus quelle mine d'or plus ou moins africaine. Il perdait là, sottement, plusieurs milliers de francs : intérêt et capital. Et je lui disais : « Vous auriez fait un placement beaucoup plus sûr, en confiant cet argent aux bonnes œuvres. Il vous en resterait au moins deux choses : la satisfaction du bien accompli, et la certitude d'un mérite acquis devant Dieu. » Il n'avait pas l'air convaincu. Je venais pourtant de lui servir une vérité incontestable.

Messieurs, nos biens ne nous suivront pas là-haut. Nous n'emporterons que nos bonnes œuvres. Puissions-nous en emporter beaucoup !

7^e Conférence

Chapitre I. — *Les constructions matérielles* (suite)

§ 4. — LA BEAUTÉ DES CONSTRUCTIONS DE L'EGLISE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a beaucoup construit. Pour construire, elle a demandé de l'argent et elle en a obtenu. Cela prouve sa vitalité. Faisons un pas de plus dans ce vaste sujet, et voyons aujourd'hui comment se présentent les constructions de l'Eglise.

Elles n'ont rien de vulgaire. Elles sont belles. D'un coup de faux la Révolution avait mis à terre plus d'édifices qu'un faucheur, en allongeant le bras, ne saurait raser de brins d'herbe..., et, pour que rien ne restât de cette antique floraison coupée, après la faux avait passé la charrue qui en avait arraché jusqu'aux racines.

Deux choses étaient à faire : 1^o conserver et restaurer les anciens monuments qui avaient échappé à la tempête ; 2^o en édifier de nouveaux pour remplacer ceux qui avaient disparu.

Ainsi a procédé l'Eglise ;... et par là, elle a fait preuve d'une intelligence, d'un goût, d'un sens esthétique qui méritent d'être signalés à votre attention.

I. — L'Eglise pendant ce siècle a conservé pieusement les monuments antiques

Combien sont beaux les édifices religieux que nous a légués l'antiquité chrétienne ! Par exemple nos vieilles cathédrales gothiques. C'est en quelque

sorte la pensée chrétienne bâtie... Elles expriment au plus haut degré le détachement, la foi, l'espérance, la réascension de notre nature. Les colonnes s'élancent comme des jets que rien n'arrête et emportent l'édifice. Les voûtes se relèvent et vont se perdre dans une hauteur imaginaire et indéfinie. Les bas-côtés, par opposition à la nef, concourent encore pour en faire ressortir l'élévation. Une multitude de chapelles invitent le cœur fatigué à se reposer, à s'isoler des hommes, à se rapprocher de Dieu. Le magique effet des vitraux vient semer dans l'intérieur du monument une lumière surnaturelle. Les tours et les flèches nous forcent à détacher nos yeux de la terre et à les porter vers un monde supérieur... L'architecture païenne occupait beaucoup de place ; mais c'était en étendue horizontale. L'architecture chrétienne va sans cesse en haut. Elle entraîne l'âme affranchie vers son Créateur. Elle spiritualise la matière. Elle purge en quelque sorte la pierre de sa nature brute, et elle fait de l'édifice catholique moins une construction matérielle qu'une pétrification spirituelle. « L'antiquité m'enchanté, » disait Fénelon. Mieux que cela, elle nous instruit. Nos vieilles cathédrales gothiques racontent les travaux, les services, le dévouement de nos ancêtres. Elles attestent la fécondité du génie national. Elles sont tout ensemble la gloire de la religion, la gloire de la patrie et de la civilisation française.

Il était donc nécessaire de respecter nos vieux édifices religieux. L'Eglise l'a compris ; et, par la bouche de ses plus illustres enfants, elle a protégé et sauvé du naufrage les merveilles de l'art chrétien. En 1833, Montalembert, qui n'a pas encore trente ans, mais qui est déjà un orateur et un écrivain catholique de première force, Montalembert s'élève avec vigueur contre les vandales qui détruisaient nos vieux édifices, ou qui les travestissaient en les réparant. Par sa parole, par sa plume et par ses démarches, il préserve du marteau des démolisseurs un édifice imposant par ses souvenirs, autant que magnifique en ses proportions : l'Eglise de Vézelay. Sur tous les tons, dans les journaux et dans les revues, il répète le cri d'indignation et de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : « Expulsons les barbares ! » A cette campagne engagée par Montalembert pour sauver des édifices menacés et pour remettre en honneur l'art méconnu du moyen âge, s'associaient d'autres champions, tels que Victor Hugo et les tenants de l'école romantique. Mais la belle ardeur des lettrés s'éteignit comme un feu de paille et passa comme une mode éphémère. En réalité, ce fut parmi les catholiques que le style gothique trouva son terrain de culture et sa vraie patrie d'adoption.

Les églises du moyen âge ne furent pas seulement conservées et restaurées ; elles furent imitées. Le mouvement inauguré par Montalembert en 1830 n'a pas été stérile. Non contente de conserver les monuments de l'antiquité chrétienne,

II. — L'Eglise, pendant ce siècle, a construit magnifiquement des monuments nouveaux

1^o Il en est des maisons comme de la monnaie : le billon grossier occupe plus de place que l'or. Que de bâtiments profanes occupent beaucoup de place, et n'ont qu'une valeur artistique très médiocre ! A côté de cela on a vu pousser partout sur la terre de France depuis cinquante ans des *sanctuaires* pareils à ceux qu'avait enfantés la jeunesse de la foi. La sainte Vierge disait à Bernadette : « Allez dire aux prêtres que je veux que l'on m'élève ici une chapelle. » La chapelle de Lourdes est sortie de terre ou plutôt des flancs de la montagne, et elle est devenue une véritable basilique où affluent les pèlerins du monde entier. L'église Saint-Epvre de Nancy est un bijou tout resplendissant de beauté. En moins de quarante ans, la ville de Nantes s'est enrichie de quatre ou cinq églises neuves, qui, chacune dans leur genre, sont des chefs-d'œuvre de majesté et de grâce. Notre église de Saint-Paterne est certainement une des plus remarquables de toutes celles qui ont été construites pendant ce siècle...

Deux points culminants dominant Paris : la tour Eiffel et la basilique de Montmartre...

La tour Eiffel a été faite en trois ans. Vue de très près, elle est imposante à force d'énormité. La puissance du fer, ployé par la puissance de l'esprit, atteint presque à une espèce de beauté. Mais aperçue de loin, que cette tour est maigre et pointue, sans style et sans caractère, et surtout sans pensée ! Elle ne rappelle aucun grand souvenir, elle ne chante aucune gloire, elle ne répand aucune espérance, elle ne fait tressaillir aucune fibre de l'être, elle ne touche aucun ressort du cœur. Déjà il est question de la condamner, de peur que dans cinq ou dix ans un boulon détaché, une barre affaissée ne provoque un formidable écroulement... De sorte que la prudence et le bon goût sont d'accord contre la Tour.

La basilique de Montmartre est inachevée, et on y travaille depuis vingt-cinq ans. Lentement la pierre s'est assise sur la pierre. Lentement les vigoureux fondements sont sortis des profondeurs de la butte. Lentement les voûtes surbaissées de la crypte ont arrondi leur couvert imposant sur les nefs souterraines. Puis la vaste épaisseur des murs a monté lentement, lentement a germé la grande moisson des piliers. Aujourd'hui le chœur est terminé et livré au culte ; et le grand dôme donnera bientôt à tout l'édifice un incomparable couronnement⁴. La basilique n'est pas finie ; mais combien déjà elle est belle, parlante, vivante ! On y sent battre le cœur dévot et pénitent de la France chrétienne... Et dans quelques années ? La tour Eiffel décrépite, usée, vieillie, disparaîtra sans soulever un regret, sans laisser un vide. La

basilique de Montmartre achevée, dominera Paris et fera resplendir la croix dans l'azur au-dessus de l'immense cité !... La Tour est une chose morte, et Montmartre vit. La Tour est une masse, et Montmartre est une œuvre d'art.

2^o D'ailleurs les constructions scolaires et charitables faites par l'Eglise ne sont pas moins soignées que les constructions purement religieuses. Je lisais dernièrement dans la vie de saint Charles un détail bien caractéristique. Ce grand réformateur du xvi^e siècle ayant à fonder un séminaire, voulut que les bâtiments en fussent magnifiques et dignes de leur haute destination. Dans sa parfaite intelligence des choses de la vie, il n'ignorait pas que la beauté de l'édifice matériel, en élevant les âmes et en ennoblissant les caractères, contribuerait à sa manière à la formation parfaite qu'il voulait donner aux jeunes clercs.

L'Eglise, Messieurs, fait bien les choses, et pour former de belles âmes elle les loge et les élève dans de beaux édifices. Voici le grand séminaire de New-York que l'archevêque, Mgr Corrigan, vient de terminer. Par respect pour le sacerdoce, il en a fait un monument splendide. Il est construit d'un granit qui rivalise avec le marbre ; à l'intérieur, pas un seul plafond, uniquement des voûtes ; des boiseries courent le long des murailles ; tous les détails sont arrangés d'après les derniers procédés de l'art moderne. En baissant un store, si l'on peut parler ainsi, on met la main sur un brevet d'invention. L'électricité est seule employée pour l'éclairage et le téléphone circule partout. C'est une maison gaie, lumineuse, riante, éclatante de blancheur..., qui enlève tout air morose à la piété et à la vertu. Tout y respire l'ampleur, la bonne tenue et une abondance réglée. Tout y est grand et simple en même temps. Le seul endroit où il apparaisse de la somptuosité, c'est la chapelle. Elle a coûté un demi-million, prélevé sur la cassette particulière de l'archevêque... L'Eglise n'est pas partout libre et riche comme en Amérique ; mais partout, elle essaie de bien faire les choses, elle y réussit assez souvent.

3^o *Remarque finale.* En terminant, je vous signale une beauté particulière des constructions de l'Eglise, des constructions anciennes et modernes : elles sont solides, durables, quasi éternelles.

Le mot « éternel » est un de ceux dont abuse le plus la rhétorique humaine. Pauvres créatures d'un jour, nous croyons fonder des édifices de granit, et la pluie et l'orage ont bientôt emporté nos ouvrages de plâtre et d'argile. Hélas ! il n'y a guère d'éternelle que notre incessante mobilité. Plus puissante que nous, l'Eglise catholique crée des œuvres qui durent, des constructions qui semblent défier les injures du temps. Elle construit lentement, mais pour des siècles. Alceste, dramaturge grec rival d'Euripide, lui fit un jour cette piquante raillerie : « En trois jours vous n'avez fait que trois vers ? Moi, dans le même

⁴ C'est chose faite : la réception solennelle du dôme a eu lieu le jeudi 21 juin dernier.

temps j'en ai composé cent. » — « C'est vrai, répliqua Euripide ; mais vos cent vers, fruit de trois jours de travail, mourront et seront oubliés ; les miens vivront à jamais. » On reprochait à Apelle de produire trop peu ; on se plaignait du soin minutieux avec lequel il retouchait ses tableaux. Sa réponse était courte et significative : « Je peins pour l'immortalité. » Ainsi l'Eglise. Elle bâtit pour des siècles. Ses constructions sont solides, durables, quasi éternelles.

Elles sont l'image du catholicisme, qui survit à toutes les ruines. On parle de sa décrépitude. Qui donc y croit vraiment ? Y a-t-il un homme qui oserait prophétiser la date de sa mort ? Ce qui meurt, Messieurs, c'est tout ce qu'on a voulu jusqu'ici mettre à sa place. Vieillards qui m'entendez, et vous dont la mémoire n'embrasse que trente ou quarante ans de ce siècle, combien de systèmes n'avez-vous pas vu se lever à l'horizon étincelant de la pensée humaine, puis, monter triomphants, au méridien de la gloire, pour disparaître dans un éternel oubli ! Déisme, panthéisme, positivisme..., aujourd'hui, nous étudions curieusement ces vieilles machines de guerre, comme dans un arsenal on examine des armes antiques et l'on fait jouer sur leurs charnières rouillées les cuirasses des chevaliers d'autrefois. Tous ces systèmes qui devaient foudroyer l'Eglise sont aujourd'hui évanouis. Les morts vont vite en ce siècle ! Mais l'Evangile, œuvre du Dieu vivant, est vivant comme lui. Mais l'Eglise, fille du Christ qui ne meurt pas, n'est pas près de mourir. Non, le boulet qui doit tuer l'Eglise n'est pas encore fondu !

Les vieilles cathédrales qu'elle a construites au XIII^e siècle sont l'image affaiblie de son indestructibilité... Et les monuments qu'elle érige en ce siècle, sont la prophétie de sa survivance et de sa vitalité grandissante au siècle prochain !

RÉCITS ET CAUSERIES

IX

AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE

— *Quel est le premier Père et le Roi des familles ?*

— Le premier Père et le Roi des familles, c'est Dieu. C'est lui qui est le Créateur et le Souverain Seigneur, et les parents ne sont que ses coopérateurs, les représentants de sa divine Providence, les dépositaires de sa suprême Autorité.

— *Quels sont les devoirs des parents envers leurs enfants ?*

— Les parents doivent pourvoir à la vie et à l'entretien de leurs enfants, les élever chrétienne-

ment, veiller sur eux, les corriger et leur donner le bon exemple.

— *Quelles sont les principales idées fausses sur l'éducation des enfants ?*

1^{re} Idée fausse. — L'éducation consiste à rendre les enfants heureux, par conséquent à leur éviter toutes les peines et à leur procurer tous les plaisirs.

— Non, l'éducation ne consiste pas à rendre les enfants heureux, amis du plaisir, incapables par conséquent de résister aux épreuves de la vie. Mais elle consiste à les rendre vertueux, honnêtes, chrétiens, c'est-à-dire fidèles à Dieu et au devoir.

2^e Idée fausse. — Pourvu que j'élève mes enfants comme tout le monde, personne n'aura rien à me reprocher.

— Hélas ! aujourd'hui on élève mal les enfants... Sortez donc de la routine, et élevez vos enfants de manière que Dieu et votre conscience n'aient rien à vous reprocher.

3^e Idée fausse. — Je ne voudrais pas que mes enfants aient trop de religion.

— Oh ! n'ayez pas peur ! On n'en a jamais trop. Veillez seulement à ce que leur religion ne soit pas mal comprise et soit bien pratiquée.

4^e Idée fausse. — La religion n'est bonne pour les enfants que quand ils sont petits.

— Alors, quand on est grand, on n'a plus de devoirs à remplir envers Dieu ? La jeunesse plus encore que l'enfance a besoin d'être préservée et fortifiée par la grâce de Dieu, la prière et les sacrements.

5^e Idée fausse. — Ma femme suffira bien pour donner de la religion à mes enfants.

— Ce n'est pas vrai. L'éducation chrétienne est l'œuvre commune du père et de la mère, et l'exemple du père est absolument nécessaire à la persévérance des fils.

— *Où et quand doit commencer l'éducation chrétienne des enfants ?*

— Elle doit commencer dans la famille, sur les genoux de la mère, dès que l'enfant commence à voir, à entendre et à comprendre, par conséquent dès ses premières années.

— *Quels sont les objets pieux et les livres qu'il faut trouver dans toute famille ?*

— Dans toute famille vraiment chrétienne, il faut trouver d'abord un crucifix. L'image du crucifix protège la famille, élève les âmes vers Dieu, inspire le dévouement et le sacrifice et donne à la maison un caractère sacré. Le crucifix doit être placé en un lieu apparent, dressé sur un meuble ou attaché au mur.

— *Et après le crucifix ?*

— Toute famille doit posséder de l'eau bénite, du buis béni, le chapelet, l'Histoire sainte, l'Evangile, le Catéchisme, le Paroissien, l'Imitation de

Jésus-Christ, la Vie des Saints. Et, à ces livres essentiels, il est bon d'ajouter une petite bibliothèque bien composée, c'est-à-dire sérieuse, instructive et intéressante. Il importe d'ailleurs de bannir du foyer domestique les livres, brochures, journaux, gravures qui sont contraires à la religion et aux bonnes mœurs.

— *Que faut-il penser de la prière du matin et du soir en famille ?*

— Il faut penser que c'est un excellent moyen de toucher le cœur de Dieu et de faire du bien à tous les membres de la famille. Il serait à désirer que la pieuse habitude — au moins — de la prière du soir en famille, s'établît dans toutes les maisons de la paroisse.

— *Que faut-il penser de la prière avant et après le repas ?*

— Le *Benedicite* et les grâces ne sont pas obligatoires. Cependant, autrefois, toutes les familles chrétiennes étaient fidèles à cette pieuse pratique. On ne manquait jamais non plus de tracer le signe de la croix sur le pain qu'on allait entamer. Nous ferions bien de reprendre ces usages traditionnels.

— *Qu'y a-t-il à faire le Vendredi, les jours de Vigile et Quatre-Temps, et pendant le Carême ?*

— Il faut observer à la table de la famille les saintes lois de l'abstinence et du jeûne, et quand des motifs légitimes permettent accidentellement de déroger à ces lois, les parents doivent en avertir les enfants et leur donner les explications nécessaires à la formation et à la paix de leur conscience.

* *

— *A quel âge les enfants doivent-ils commencer à prier Dieu ?*

— Avant même l'âge de raison, et dès qu'ils peuvent articuler une parole.

— *A aller au Catéchisme ?*

— *Obligatoirement*, dans notre diocèse, à 9 ans ; mais il est bon de les y envoyer dès qu'ils peuvent profiter de l'enseignement religieux, c'est-à-dire à 7 ans.

— *A se confesser ?*

— Dès qu'ils sont capables d'offenser Dieu.

— *A aller à la messe ?*

— Dès qu'ils ont l'âge de raison, c'est-à-dire vers 7 ans, et même plus tôt.

— *A faire abstinence ?*

— Dès que leur santé le leur permet, c'est-à-dire vers l'âge de 7 ans.

— *Quelles sont les conditions exigées pour la Première Communion ?*

— 1^o Avoir suivi exactement pendant un an le petit catéchisme et pendant deux années le grand catéchisme (le grand catéchisme se compose de trois réunions d'une heure par semaine) ;

2^o Avoir été, pendant le même temps, assidu aux offices des dimanches et des jours de fête, et fidèle à se confesser régulièrement ;

3^o Avoir onze ans accomplis avant le premier janvier de l'année où la Première Communion doit se faire.

— *Quelles sont les conditions exigées pour le Renouveau ?*

— Le Renouveau est accordé aux Enfants une année après leur Première Communion. Ils doivent, durant cette année, suivre exactement les réunions du Catéchisme de persévérance, sous peine de n'être pas admis à l'honneur du Renouveau.

— *Après la Première Communion les parents ont-ils encore quelque chose à faire pour l'éducation chrétienne de leurs enfants ?*

— Après la Première Communion, les parents ont beaucoup à faire pour l'éducation chrétienne de leurs enfants. C'est l'époque des séductions dangereuses et des grands combats de la vertu, et les parents doivent être plus attentifs et plus vigilants que jamais.

1^o Ils doivent exiger de leurs enfants la régularité dans la prière, la sanctification exacte du dimanche et la fréquentation des sacrements.

2^o Ils doivent envoyer leurs enfants au Catéchisme de persévérance, lequel est absolument nécessaire pour conserver et développer la science religieuse et les habitudes chrétiennes de la jeunesse.

3^o Ils ne doivent placer leurs enfants en métier ou à maître que chez des patrons dignes d'éloges, et ils auront soin, dans le contrat, de sauvegarder et de stipuler la liberté religieuse de leurs enfants et en particulier la liberté du dimanche tout entier.

* *

— *Quelle sera la récompense des parents qui élèvent chrétiennement leurs enfants ?*

— La récompense des parents qui élèvent chrétiennement leurs enfants est double.

1^o Sur la terre, ils voient leurs enfants dociles et vertueux ; ils les voient bénis de Dieu et estimés des hommes. Et, après les avoir entourés des soins les plus tendres, ils reçoivent d'eux dans leur vieillesse la reconnaissance la plus affectueuse et la plus dévouée.

2^o Au ciel, les parents qui auront bien élevé leurs enfants les retrouveront associés à leur bonheur dans le sein de Dieu.

— *Alors, la religion est utile à quelque chose ?*

— La religion, bien comprise et bien pratiquée, met dès ici-bas le Ciel dans la famille, et là-haut elle reconstitue la famille dans le Ciel.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 25 julii 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Sermon pour l'Assomption. — Parallèle entre les grandeurs de Jésus et les grandeurs de Marie, 577.

Entretiens sur les paraboles évangéliques. — XXXI. Le pharisien et le publicain, 580.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XXXIII. Le mystère de la Rédemption, 587.

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XXIV. Les cérémonies de la messe : *Les prières du canon*, 589.

SERMON POUR L'ASSOMPTION

PARALLÈLE ENTRE LES GRANDEURS DE JÉSUS ET LES GRANDEURS DE MARIE

Ecce enim beatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est.

Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

(Luc, I, 48).

C'est en ces termes, mes frères, que la très sainte Vierge Marie chantait, dans le *Magnificat*, les merveilles, les grandeurs opérées en elle par la Toute-Puissance divine.

Pour vous donner une idée de ces grandeurs de Marie, je ne puis mieux faire que de les comparer à celles de Jésus.

Ce parallèle, cette comparaison des grandeurs de Marie et de Jésus m'offrira l'avantage de vous parler à la fois de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, de ne pas séparer dans cet entretien ceux qui furent si intimement unis sur la terre, ceux qui le sont encore et qui le seront, pendant les siècles des siècles, dans les béatitudes du Paradis.

Puissions-nous, avec le secours de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, puiser dans cette méditation si douce une admiration plus grande, un amour plus profond pour Jésus et Marie !

Saint Bernard, en parlant de la très sainte Vierge, dit qu'elle possède la ressemblance la plus complète avec le Christ : *Christus Mariæ simillimus*. Rien de plus vrai. Marie a été dans le passé, elle est dans le présent, elle sera dans l'avenir, partout et toujours, associée en toutes choses à Jésus-Christ.

I

1. Avant de naître, Jésus a été *annoncé* par Dieu lui-même et par les prophètes, il a été *figuré* par d'augustes personnages et par des symboles mystérieux.

Aussitôt après la chute de nos premiers parents, Dieu leur apparaît dans l'Eden pour leur infliger le châtiment dont il les avait menacés et qu'ils venaient de mériter ; mais pour mitiger ce châtiment et les empêcher de tomber dans le désespoir, il leur annonce un Sauveur, un Rédempteur. Ce Sauveur, ce Rédempteur annoncé, c'est Jésus-Christ.

Plus tard, les prophètes mettent tous leurs soins à annoncer le Messie futur et à tracer les caractères qui devaient le distinguer.

Adam, le juste Abel, Isaac portant lui-même le bois de son sacrifice, Joseph vendu par ses frères, David, le serpent d'airain, l'agneau pascal ont figuré Jésus-Christ longtemps avant sa naissance.

2. De même, Marie fut *annoncée* et promise par Dieu lui-même et par les prophètes de longs siècles avant sa naissance.

Dès les premiers jours du monde, en même temps que Jésus son fils, elle fut promise par Dieu à l'humanité déchue : « Viendra un temps, dit le Seigneur au démon, viendra un temps où la femme t'écrasera la tête ¹. »

Comme Jésus, Marie fut prédite par les prophètes : « Voici, s'écrie le prophète Isaïe, voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils appelé Emmanuel ². » Après lui, c'est Jérémie qui annonce « cette femme merveilleuse qui doit mettre au monde un homme parfait ³. » Salomon, dans les livres qu'il a écrits et qui lui ont été dictés par l'Esprit-Saint lui-même, annonce les prérogatives et les grandeurs de la sainte Vierge. « Quelle est, s'écrie-t-il, celle-ci qui s'avance avec la majesté de l'aurore, éclatante comme le soleil, formidable comme une armée rangée en bataille ⁴ ? »

Promise et prédite comme Jésus-Christ, Marie fut également *figurée* comme lui. De même qu'Adam fut la première figure de Jésus-Christ, Eve fut la première figure de Marie. Comme tous les hommes illustres de l'ancien Testament ont figuré Jésus-Christ, de même toutes les femmes illustres de l'ancien Testament ont figuré Marie. La belle Rebecca, brillante de tous les dons de la nature, a figuré la beauté virginale de Marie que saint Jean Damascène appelle la Grâce et l'Agrément de l'univers entier : *venustas naturæ* ⁵. La miraculeuse fécondité de Sara a figuré la miraculeuse fécondité de Marie. Rachel, la mère du juste Joseph, a figuré Marie la mère du Juste par excellence. Judith et Esther qui sauvèrent leur peuple, Abigaïl qui calma la colère de David, ont figuré la puissance de la protection de Marie.

Comme des *symboles* mystérieux ont figuré Jésus-Christ, de même de mystérieux symboles ont figuré Marie. L'aurore, si merveilleusement belle, qui met fin aux horreurs de la nuit et annonce le jour, a figuré et symbolisé Marie qui

¹ Gen., III, 15.

² Isaïe, VII, 14.

³ Jér., XXI, 22.

⁴ Cant., VIII, 5.

⁵ In Nat. B. M., Serm. I.

devait mettre fin aux ténèbres de l'ignorance et du péché, qui devait être la messagère de Jésus-Christ, le divin Soleil de justice, incomparablement plus beau, plus lumineux et plus vivifiant que celui de la nature.

D'après nos Livres saints, le soleil, chef-d'œuvre de la création matérielle après le corps humain, le soleil qui porte partout la joie, la vie et la fécondité, symbolisait Marie, qui devait « embellir le dogme catholique, » qui devait « être dans l'Eglise ce qu'est le printemps dans la nature, la mère dans la famille ¹ : » *electa ut sol* ².

D'après nos Livres saints encore, la rose de Jéricho symbolisait la suavité de Marie : *quasi plantatio rose in Jericho* ³. Le lis qui grandit et croît au milieu des épines symbolisait sa pureté au milieu de la corruption du monde : *sicut lilium inter spinas* ⁴. Le platane qui, avec ses larges feuilles, offre au voyageur un doux refuge, un délicieux repos contre les ardeurs du soleil, symbolisait Marie refuge des chrétiens contre les ardeurs de leurs passions et la colère de Dieu : *quasi platanus exaltata sum* ⁵. Le buisson ardent que les flammes environnaient sans pouvoir le consumer, la toison merveilleuse de Gédéon qui, seule, recevait la rosée du ciel quand le reste de la terre demeurait dans la sécheresse, symbolisaient la conception immaculée de Marie.

II

Jésus a été parfaitement *pur et sans tache* pendant toute sa vie. Jamais le démon n'a eu sur lui le moindre empire. « *Quis arguet me de peccato ? Qui me convaincra de péché ?* » disait-il à ses ennemis ⁶. Ce que Jésus a été par nature, Marie l'a été par privilège. Marie a été immaculée dans sa conception, c'est là un article de notre foi, et pendant toute sa vie elle ne s'est rendue coupable d'aucune faute, ni de la plus petite imperfection.

Comme la *naissance* de Jésus, la naissance de Marie a été toute *miraculeuse* : Jésus est né d'une mère vierge, Marie est née d'une mère stérile.

Jésus a souffert horriblement pendant sa vie, et par ses souffrances il est devenu le Rédempteur du genre humain. Comme Jésus, Marie a souffert horriblement pendant sa vie, et par ses souffrances elle a contribué au rachat du genre humain, elle en est devenue la corédemptrice. Saint Jérôme, interprétant le nom de Marie, dit qu'il signifie : « *amarum mare*, un océan d'amertume. » Justinien appelle le cœur de Marie un miroir très fidèle de la passion du Christ et une image parfaite de sa mort : *Cor Mariæ clarissimum speculum fuit passionis Christi et perfecta mortis ejus imago* ⁷.

Sur quoi le Père d'Argentan fait cette remarque : « Ce qui est exposé devant le miroir et ce qui est

exprimé dans le miroir, ce ne sont pas deux choses, c'est la même chose que l'on voit deux fois : il faut donc penser que les douleurs cruelles de la passion et de la mort de Jésus-Christ que l'on voit en lui et celles que l'on voit dans le cœur de la sainte Vierge qui les représente comme un miroir très parfait, ce ne sont pas deux choses, ce n'est que la même que l'on voit deux fois. Venez, vous qui êtes les vrais et fidèles serviteurs dévots de la sainte Vierge, venez voir ce qu'elle souffre au pied de la croix de son bien-aimé. Vous ne verrez que la même mort et passion très douloureuse, dans l'original et dans le miroir. Vous avez tant de fois contemplé la grandeur de cette passion dans la personne adorable de Jésus-Christ, mais sans doute vous ne l'avez jamais vue exprimée si parfaitement qu'elle l'est dans le cœur de sa très sainte mère. Elle vous appelle à ce spectacle : c'est le même qui épouvanta tous les êtres, qui fit pâlir le soleil et qui fit fendre les pierres quand il passa sur le Calvaire ¹. » Pendant la passion, dit saint Augustin, Jésus et Marie joignant une douleur commune offrirent un même sacrifice, l'arrosant l'un du sang de son corps, l'autre du sang de son cœur.

III

Le troisième jour qui suivit sa mort, Jésus ressuscita, puis, le quarantième jour après sa résurrection, ayant rassemblé ses apôtres et ses disciples au nombre de plus de cinq cents sur la montagne des Oliviers, de lui-même et par sa propre vertu, après les avoir bénis, il s'éleva majestueusement au ciel. Tous les saints qui, depuis l'origine du monde, étaient enfermés dans les limbes s'unirent à lui pour entrer triomphalement au ciel, dont par sa mort il leur avait mérité l'entrée.

En approchant des parvis célestes, les saints qui accompagnent le Sauveur crient aux anges qui sont dans la cité sainte : « *Attollite portas, principes, vestras; et elevamini, portæ æternales; et introibit Rex gloriæ*. Ouvrez vos portes, ô princes, et vous, portes éternelles, ouvrez-vous et le Roi de gloire entrera ². »

Ce qu'entendant les anges, de l'autre côté des cieux, crient à leur tour : « *Quis est iste Rex gloriæ ?* Quel est ce Roi de gloire ? »

Et les saints qui accompagnent le Sauveur dans son triomphe de répondre : « *Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio. Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales, et introibit Rex gloriæ*. C'est le Seigneur, qui est vraiment fort et puissant, c'est le Seigneur qui est puissant dans le combat. Ouvrez vos portes, ô princes, et vous, portes éternelles, ouvrez-vous et le Roi de gloire entrera. »

« Quel est ce Roi de gloire ? » demandent encore les anges de l'autre côté des cieux.

¹ Cardinal Pie.

² Cant., vi, 9.

³ Eccli., xiv, 18.

⁴ Cant., ii, 2.

⁵ Eccli., xiv, 19.

⁶ Joan., i, 46.

⁷ Justinianus, *Lib. de triumph. Christi agone*.

¹ D'Argentan, t. II, Conférence xxv.

² Ps. xxxiii, 7.

Et les saints qui accompagnent Jésus dans son triomphe de répondre de nouveau : « *Dominus virtutum ipse est Rex gloriæ*. C'est le Seigneur en personne, le Dieu tout-puissant, le Roi de gloire. »

Les portes éternelles s'ouvrent et alors les anges, de l'autre côté des cieux, viennent au devant de Jésus, se mêlent aux saints qui l'accompagnent, et tous ensemble pénètrent dans les parvis célestes en chantant, au son des harpes inspirées, des hymnes de triomphe : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées. *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth*. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire. Hosanna au plus haut des cieux. *Pleni sunt cæli et terra gloria tua. Hosanna in excelsis*. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux. *Benedictus qui venit in nomine Domini. Hosanna in excelsis*. Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir honneur, gloire, bénédiction... *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem...*¹ A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! *Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum*². Nous vous rendons grâces, Seigneur, Dieu tout-puissant, qui êtes, qui étiez et qui devez être toujours, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance et de votre règne éternel. *Gratias agimus tibi, Domine Deus omnipotens, qui es, et qui eras, et qui venturus es, quia accepisti virtutem tuam magnam, et regnasti*³. »

Jésus monte au milieu des chants d'allégresse, des hymnes de triomphe, et va se placer au plus haut des cieux, s'asseoir à la droite de son Père, où il est déclaré et couronné roi du ciel et de la terre.

Comme Jésus, Marie après sa mort ressuscita et, non pas d'elle-même il est vrai, ni par sa propre vertu, mais portée par la main des anges, elle monta du désert de cette vie, toute brillante d'une splendeur immortelle. A son approche s'ouvrent les portes d'or du paradis, Jésus vient à sa rencontre, et appuyée sur son fils bien-aimé, la Vierge-Mère fait son entrée dans les parvis célestes. En la voyant toute la sainte assemblée s'écrie dans le transport de son admiration : « Quelle est cette fille chérie du ciel, ornée de tant de vertus, qui s'élève de terre si majestueusement, appuyée sur son bien-aimé ?⁴ » Les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, tous les saints se prosternent devant elle et la saluent en s'écriant : « Vous êtes la gloire de la Jérusalem céleste, la joie de notre patrie, l'honneur de nous tous. *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri*⁵. »

Marie monte, monte toujours, au milieu des acclamations, au milieu des chants de victoire et d'allégresse de toute la cour céleste, et arrive jusqu'au trône de l'Eternel. Dieu le Père la salue du doux nom de fille. Le Saint-Esprit lui sourit en disant : « Viens ma sœur, mon épouse, *veni soror mea*¹, *sponsa*². » Jésus la fait asseoir à ses côtés, la couronne de ses propres mains et la déclare reine des anges et des hommes, reine du ciel et de la terre.

Alors une voix, voix d'une suavité infinie, voix plus pure que celle du plus beau des séraphins, la voix de Marie retentit et elle chante aux esprits célestes ravis d'admiration les strophes de son cantique de la terre :

« *Magnificat anima mea Dominum*. Mon âme loue, bénit, exalte le Seigneur.

« *Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo*. Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

« *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

« *Quia fecit mihi magna qui potens est*. Car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

O reine des anges, ô reine des patriarches, ô reine des prophètes, ô reine des apôtres, ô reine des martyrs, ô reine des confesseurs, ô reine des vierges, ô reine de tous les saints, ô notre reine, nous vous saluons aussi et nous jurons de vous servir et de vous honorer toujours !

IV

Jésus est pour nous dans le ciel un *avocat* puissant. « Gardez-vous bien, écrit l'apôtre saint Jean, gardez-vous bien de commettre le péché. Mais quand vous l'avez commis ne vous découragez pas, car nous avons un avocat puissant auprès de Dieu, Jésus-Christ le Juste : *advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum*¹. » L'apôtre saint Paul nous représente Jésus-Christ intercédant continuellement pour nous au ciel et montrant à son Père les cicatrices de ses mains et de ses pieds.

Comme Jésus, Marie est pour nous une *avocate puissante*. Dans la messe pour la vigile de l'Assomption, l'Eglise nous apprend que la mère de Dieu a été transportée de la terre dans le ciel, afin d'intercéder pour nous auprès du Seigneur avec une entière assurance d'être exaucée.

Marie n'est pas pour nous, comme Jésus, une médiatrice de justice, c'est vrai ; mais elle est une médiatrice de grâce et d'intercession, une médiatrice non pas absolument, mais moralement nécessaire, dit saint Alphonse de Liguori, et cela de par la volonté de Dieu qui veut que toutes les

¹ Apoc., v, 12.

² Apoc., v, 13.

³ Apoc., xi, 17.

⁴ Cant., viii, 5.

⁵ Judith, xv, 10.

¹ Cant., v, 1.

² Cant., iv, 8.

³ Joan., ii, 1.

grâces qu'il nous accorde passent par les mains de Marie ¹.

Saint Bernard l'appelle une toute-puissance suppliant : *omnipotentia supplex*.

Saint Pierre Damien dit qu'elle peut tout ce qu'elle veut, dans le ciel comme sur la terre, et qu'il n'est pas jusqu'aux désespérés qu'elle ne puisse consoler en les élevant de nouveau à l'espérance du salut.

Saint Bernardin de Sienne ne craint pas de dire que tout est soumis à son empire et que Dieu même lui obéit, ce qui signifie proprement, dit saint Alphonse, que le Seigneur exauce ses prières comme s'il exécutait des ordres ².

Marie n'est pas seulement puissante, elle est *compatisante*. Denis le Chartreux l'appelle l'unique refuge des âmes abandonnées, l'espérance des malheureux et l'avocate de tous les pécheurs qui ont recours à elle. Marie, on peut la comparer à ces villes de refuge qui existaient autrefois, car de même que les criminels qui y pénétraient échappaient aux châtiments qu'ils avaient mérités, de même les pécheurs qui recourent à la très sainte Vierge, qui se réfugient dans son sein, sont assurés d'échapper à la colère et aux châtiments divins.

Sainte Gertrude vit un jour, en songe, Marie revêtue d'un grand manteau qu'elle tenait ouvert et sous lequel se réfugiaient toutes sortes de bêtes féroces qui, loin d'être repoussées, étaient reçues avec douceur et caressées. La sainte comprit que ces bêtes féroces représentaient les pécheurs, qui toujours sont accueillis avec bonté quand ils se réfugient auprès de la sainte Vierge et qu'ils ont recours à elle. « Il n'est malheureux si chargé de crimes, a révélé la sainte Vierge elle-même à sainte Brigitte, qui soit privé du secours de ma pitié maternelle et qui, se réfugiant vers moi, ne retourne à Dieu par mon intercession et n'obtienne enfin ses divines miséricordes ³. »

V

Ce qui est la cause de toutes les gloires, de toutes les grandeurs de Jésus et ce qui, d'un mot, résume toutes ses gloires et toutes ses grandeurs, *c'est qu'il est Dieu*. Jésus-Christ est Dieu : ce mot dit tout, résume tout, explique tout.

Ce qui est la cause de toutes les gloires, de toutes les grandeurs, de tous les privilèges de Marie et ce qui, d'un mot, résume toutes ses gloires, toutes ses grandeurs, tous ses privilèges, *c'est qu'elle est mère de Dieu*. Marie est mère de Dieu : ce mot dit tout, résume tout, explique tout.

Et voilà pourquoi les évangélistes, parlant de la sainte Vierge, ne disent d'elle que ces paroles : « *Maria, de qua natus est Jesus*. Marie, de qui est né Jésus. »

« Dire de Marie qu'elle est mère de Dieu, cela

dépasse tout ce qu'on peut exprimer ou imaginer de plus grand après Dieu, » dit saint Anselme ⁴.

« La maternité divine, dit Albert le Grand, est la dignité qui suit immédiatement celle de Dieu. » D'où il conclut que « Marie ne pouvait être plus unie à Dieu qu'elle ne le fut, à moins de devenir Dieu même ⁵. »

De là cette célèbre sentence de saint Bonaventure « que Dieu pouvait faire un monde plus grand, un ciel plus vaste, mais qu'il ne pouvait élever Marie plus haut qu'il ne l'a élevée ⁶. »

Mes frères, puisque Jésus et Marie ont été si étroitement unis sur la terre et qu'ils sont si étroitement unis dans le ciel, ne les séparons pas l'un de l'autre dans nos cœurs et dans nos hommages. Ayons pour Jésus et Marie un grand amour, une grande confiance. Dans nos dangers et dans nos peines, invoquons les noms de Jésus et de Marie, et que les dernières paroles, que les dernières invocations qui sortiront de nos lèvres expirantes soient les doux noms de Jésus et de Marie.

Et ainsi, après avoir pendant notre vie mis toute notre confiance, donné tout notre amour, adressé tous nos hommages à Jésus et à Marie, nous mériterons d'être accueillis par eux au seuil de l'éternité et de jouir, en leur compagnie, d'une éternelle et ineffable récompense. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LES PARABOLES ÉVANGÉLIQUES

XXXI

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN

Tout le monde connaît la parabole du pharisien et du publicain. — Deux hommes montent au temple pour y prier, un pharisien et un publicain. Le premier, plein de confiance en sa justice et d'admiration pour sa personne, remercie le Seigneur de n'être pas pécheur comme le reste des hommes, ni surtout comme le publicain ; il accomplit la Loi et même il fait des bonnes œuvres qu'elle ne commande pas. Que lui faut-il de plus ? Le second au contraire est pécheur et il le confesse humblement ; toutefois, plein de confiance en la miséricorde divine, il implore avec instances son pardon. Le résultat, c'est que le pharisien est condamné, tandis que le publicain est justifié. Car, conclut Jésus, « quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Cette parabole nous est rapportée par saint Luc immédiatement après celle du juge inique et de la veuve. C'est donc qu'elles ont été prononcées toutes deux dans la même circonstance. Aussi bien il y a entre l'une et l'autre une liaison évidente.

¹ Explic. du *Salve Regina*, ch. v.

² *Ibid.*, ch. vi.

³ Rével., I, 6.

⁴ De excell., V., c. II.

⁵ Super Miss.

⁶ Spéc. B. V., I. IX-X.

Notre-Seigneur venait d'inviter ses disciples à se préparer à son second avènement par la prière, mais par une prière constante, continuelle, parce que seule une telle prière obtient tout de Dieu. Et en preuve il faisait passer devant les yeux de ses auditeurs l'image d'une pauvre veuve obtenant par sa persévérance justice d'un juge sans foi, sans loi, sans cœur. Cependant, si essentielle qu'elle soit à la prière, la *persévérance* n'en est pas la seule condition. Il faut y joindre l'*humilité*, l'humilité qui appuie sa demande non pas sur nos mérites personnels, mais uniquement sur l'infinie bonté de Dieu. — Jésus n'avait garde d'omettre cette condition. D'autant qu'il avait remarqué parmi ceux qui l'écoutaient un certain nombre de disciples des pharisiens, « gens infatués d'eux-mêmes, remplis de vanité et d'orgueil, se reposant avec confiance sur leurs propres mérites et méprisant les autres comme pécheurs et injustes¹. » C'est à ceux-là tout d'abord et à ceux qui leur ressemblent, aux pharisiens et aux orgueilleux de tous les temps, que le Maître dédie la parabole du pharisien et du publicain. Peut-être aussi se trouvait-il parmi ses auditeurs quelques âmes plus ou moins chargées de fautes et auxquelles, pour les faire revenir à Dieu, il ne fallait que montrer, par la facilité avec laquelle le publicain obtient son pardon, la miséricorde de ce Père infiniment bon. Et même parmi ces disciples des pharisiens, le Sauveur n'en distinguait-il pas plusieurs qui avaient un esprit droit et la volonté de bien faire, mais qui, trompés par l'exemple et l'enseignement de leurs maîtres, faisaient consister leur vertu dans la pratique des œuvres purement extérieures ? Ceux-là n'avaient besoin que d'être détrompés et instruits. Et par la parabole du pharisien et du publicain, le divin Maître leur apprenait que la sainteté du dehors n'est qu'hypocrisie si elle n'est pas enracinée dans l'âme, et qu'en tout cas, fût-on le plus saint des hommes, on n'a pas pour cela le droit de s'enorgueillir et de mépriser les autres.

Il y a eu toujours et il y a encore parmi les chrétiens des pharisiens orgueilleux, assez ressemblants avec celui de l'Evangile et auxquels il faut montrer que leur justice est insuffisante et fautive. — Il y a des pécheurs et de grands pécheurs qui restent tels par découragement, presque par désespoir, et chez lesquels il faut faire renaître l'énergie du bien, la volonté du retour à Dieu, en leur rappelant la facilité du pardon, par l'exemple du publicain. — Il y a enfin des âmes abusées, qui se croient tout près de la perfection parce qu'elles se livrent à certains exercices de piété, mais qui s'inquiètent trop peu de se corriger de leurs défauts, qui même ne se gênent pas pour critiquer ceux qu'elles jugent moins chrétiens et moins pieux, et qu'il faut éclairer sur la vraie piété et la vraie dévotion.

I. — 1. « Deux hommes montaient au temple pour y prier, un pharisien et un publicain. » Re-

marquons tout de suite que ces deux hommes viennent au temple dans une bonne intention : *ils y vont prier*. Ils n'ignorent pas que le temple est la maison de Dieu, la maison de la prière ; ils connaissent, le pharisien surtout, cette promesse du Seigneur : « Mes yeux seront ouverts et mes oreilles attentives à la prière de celui qui m'invoquera en ce lieu ; car j'ai choisi et sanctifié ce lieu pour que mon nom y soit à jamais et que mes yeux et mon cœur y demeurent toujours » pour y recevoir et exaucer vos prières. (II Paralip., VII, 15-16). Le pharisien et le publicain viennent donc prier. Ils sont en cela supérieurs à plus d'un chrétien qui vient à l'église — lieu de prière aussi, mais combien plus respectable que le temple de Jérusalem, puisque là réside Jésus-Christ, réellement présent dans le Saint-Sacrement, — dans une tout autre intention que d'y adresser à Dieu sa prière. Sans doute, aujourd'hui, l'on n'en voit plus guère qui y viennent par respect humain, parce que c'est la coutume, parce que les autres y vont aussi. Mais combien n'entrent dans le lieu saint que quand les bienséances l'exigent, par pure honnêteté mondaine, à l'occasion d'un mariage ou pour accompagner un convoi funèbre ! Et encore ne leur demandez pas s'ils y vont prier : ils vous répondraient par un sourire. Ils ne prient pas en effet, leur attitude, les conversations mêmes qu'ils y tiennent, de manière à troubler parfois les pieux fidèles et le prêtre qui est à l'autel, font assez voir que leur cœur est loin de Dieu. Ils ont fait acte de présence et c'est pour eux suffisant. Pharisiens plus blâmables que celui de l'Evangile, puisqu'on dirait qu'ils ne croient pas en Dieu !

Mais quels étaient ces deux hommes que Notre-Seigneur met en scène ? C'étaient *un pharisien et un publicain*, c'est-à-dire deux hommes absolument opposés et dans la conduite et dans l'estime qu'on en faisait.

Aux yeux du peuple, un pharisien était un type de la sainteté. Et en effet les pharisiens en avaient toutes les apparences. Extérieurement ils observaient avec une rigoureuse exactitude les préceptes de la Loi ; ils y avaient même ajouté une foule de prescriptions surrogatoires et minutieuses auxquelles ils se seraient fait scrupule de manquer. On les voyait chaque jour, surtout à l'heure du sacrifice, monter au temple, ou bien au milieu des rues s'arrêter subitement, se tourner du côté du temple et adresser publiquement à Dieu leur prière. Ils distribuaient d'abondantes aumônes et multipliaient les jeûnes. Pour montrer leur respect et leur amour de la parole de Dieu, ils portaient sur leurs vêtements des sentences de la sainte Ecriture. Enfin ils ne prenaient jamais leurs repas sans s'être auparavant purifiés les mains, et, pour ne contracter aucune souillure légale, ils se gardaient du contact des morts et évitaient tout commerce avec les païens.

Il est vrai que leur justice était toute de surface, sans aucun fondement dans le cœur ; justice incapable de les rendre agréables à Dieu et que

¹ Ludolphe le Chartreux, *Grande Vie*, Vie souffrante, ch. VII.

Notre-Seigneur avait stigmatisée en disant : « Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matth., v, 20). Dans tout ce qu'ils faisaient, ils avaient pour but principal, sinon unique, d'attirer sur eux l'attention et l'estime des hommes. S'ils évitaient l'homicide, ils entretenaient en eux de la rancune contre le prochain. S'ils priaient, ils avaient soin de se trouver dans les rues les plus fréquentées ou au coin des places publiques aux heures de la prière, et d'ailleurs leurs longues oraisons ne les empêchaient pas de « dévorer les maisons des veuves. » (Matth., xxiii, 14). S'ils faisaient l'aumône, « ils faisaient sonner de la trompette devant eux. » (Matth., vi, 2). S'ils jeûnaient, ils se composaient le visage, prenant un air triste et défait, pour étaler au dehors leur esprit de pénitence. Bref, s'ils ne trompaient pas Dieu qui voit le fond des cœurs, ils savaient en imposer au peuple. Celui-ci voyait en eux des modèles de fidélité à la Loi, des modèles de piété, de générosité, de mortification, et il les vénérât comme des saints.

Tout autres étaient les publicains. C'étaient bien pour les Juifs les derniers des hommes, des hommes voués au mépris public, et il faut dire que trop souvent ils le méritaient par leur conduite. Et le patriotisme s'accordait avec la religion pour les faire détester. Subjuguée par Rome et annexée à l'Empire, la Judée n'acceptait pas de gaité de cœur son esclavage. Et quel homme ayant un peu de caractère, quelle nation ayant un peu de fierté supporterait pareille servitude ? Il n'y a pas longtemps, des officiers français se trouvaient sur la frontière. Ils firent la rencontre de deux paysans, un homme et une femme, déjà avancés en âge et habitant nos provinces annexées. La conversation s'engage, nos officiers se laissent donner des renseignements que sans doute ils connaissaient déjà. Mais tout en parlant, les deux vieillards pleuraient¹. Non, encore une fois on ne se résigne pas à la servitude. Et il en était ainsi des Juifs. Une colère sourde grondait dans les âmes, éclatant en révoltes fréquentes, durement réprimées, mais toujours renaissantes. Or, qu'étaient les publicains ? Des employés au service de l'étranger, des hommes percevant les impôts au nom de l'oppressur et qui profitaient d'une certaine liberté pour se livrer aux exactions, à l'injustice et à la violence². C'étaient de plus des païens, et si quelque Juif consentait à exercer pareille fonction, on le considérait comme traître et apostat, il était excom-

munié³. Enfin ils personnifiaient pour ainsi dire la démoralisation et l'indifférence religieuse.

Or c'est un de ces hommes si méprisés que Notre-Seigneur oppose au pharisien, pour nous faire voir combien l'orgueil est odieux à Dieu, puisqu'il fait perdre le mérite des bonnes œuvres accomplies, combien au contraire l'humilité lui est agréable, puisqu'elle obtient si facilement le pardon pour toute une vie de péchés.

2. Examinons la prière du pharisien. D'abord *il se tient debout*. Le publicain aussi prie debout, conformément à l'usage des Juifs, usage qu'ils ont conservé jusqu'aujourd'hui. Toutefois les expressions employées par Jésus pour désigner la posture de l'un et de l'autre ne sont pas les mêmes. Le mot dont Notre-Seigneur se sert pour le premier indique un maintien hardi et affecté, plein d'une orgueilleuse confiance. A voir ce pharisien pénétrer d'un air assuré, la tête haute, jusqu'au parvis des Israélites, ne dirait-on pas qu'il vient provoquer Dieu en jugement, exiger comme une dette, plutôt que demander quelque grâce ? Sa prière n'est pas plus humble. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ni comme ce publicain*. Il rend grâce à Dieu, et c'est très bien : l'action de grâce pour les bienfaits reçus est un de nos importants devoirs, et fait partie de la prière. Mais la première qualité qu'elle doit avoir, c'est qu'elle soit sincère. Or une telle action de grâce reconnaît dans le bien accompli, dans les vertus pratiquées, dans les mérites acquis, bien plutôt l'effet du secours de Dieu que le résultat de nos propres efforts. Elle ne se reconnaît pas le droit de mépriser les autres ; mais sachant que l'homme ne peut rien sans Dieu, elle s'appuie sur lui et sollicite humblement la continuation de ses faveurs. Or la prière du pharisien est tout l'opposé.

De quoi rend-il grâce ? *De ce que*, dit-il, *je ne suis pas comme le reste des hommes*. Voyez-vous avec quelle complaisance, aussitôt après une courte formule d'action de grâce prononcée sans conviction, il fait un retour sur lui-même pour se comparer aux autres, s'élever au-dessus d'eux, les mépriser ? Lui il est juste, les autres sont pécheurs. *Le reste des hommes*, c'était peut-être pour lui tous les autres, ou tout au moins ceux qui n'étaient pas pharisiens comme lui, fidèles aux mêmes observances. Et franchement il ne les ménage pas, ces autres hommes ; car il les déclare *voleurs, injustes, adultères*, c'est-à-dire coupables des vices les plus honteux et les plus déshonorants. Le vol, l'injustice, l'immoralité, peut-être étaient-ce là les trois crimes les plus répandus dans le monde d'alors, particulièrement dans la société romaine que les Juifs avaient appris à connaître depuis la conquête. Et, pour le dire en passant, croyez-vous qu'on ne pourrait pas adresser les mêmes reproches à notre société chrétienne

¹ Récit authentique raconté par l'ordonnance d'un des officiers, témoin de la scène.

² Les publicains avaient des chefs, nobles ou chevaliers qui payaient annuellement une redevance considérable à l'Etat, à charge par eux de se faire rembourser comme ils l'entendraient. On devine qu'ils n'y perdaient pas. Ils avaient des employés subalternes qui étaient en contact immédiat avec le contribuable et qui, désireux de s'enrichir à l'exemple de leurs maîtres, réclamaient plus que ceux-ci n'avaient exigé et agissaient en général avec une brutalité révoltante. Ce sont ces employés que l'Evangile désigne sous le nom de publicains. (Cf. Fillion, *in Matth.*, v, 46).

³ Socius (Judaëus) qui evadit publicanus, pellendus est societate. (Fillion, *in Matth.*, xviii, 17).

d'aujourd'hui ? Si tant de baptisés ne sont chrétiens que de nom, ne viennent plus à l'église, surtout ne fréquentent plus les sacrements, n'est-ce point parce que leur conscience est chargée d'un poids trop lourd, soit du bien d'autrui, soit de graves désordres de conduite ? — Mais en accusant de ces vices tous les hommes, hors lui et ceux de sa caste, le pharisien ne témoignait-il pas un mépris vraiment trop profond pour eux ? Et en déclarant qu'il ne leur ressemblait pas, ne donnait-il pas une preuve évidente de son immense orgueil, d'une estime exagérée de lui-même ?

Et comme si ce n'était pas assez pour lui de « jeter le mépris sur la nature humaine tout entière, » selon l'expression de saint Jean Chrysostome, il s'en prend au publicain qui prie à l'entrée du temple. Sans doute celui-ci était pécheur, et c'est pour cela que le pharisien se met en opposition avec lui, se servant de lui « comme d'un fond obscur, sur lequel les brillantes couleurs de ses propres vertus ne devaient que plus splendidement ressortir ¹. »

Ici encore il est facile de reconnaître l'orgueil. Le publicain est un pécheur, c'est vrai, mais un pécheur pénitent et qui dès lors mérite la compassion, l'estime même pour son courage à rompre avec une vie coupable. Si donc le pharisien avait été sincère dans sa prière, loin de mépriser son compagnon, il se serait réjoui de son repentir, l'aurait aidé peut-être dans son retour à Dieu, et tout au moins il aurait remercié le Seigneur d'une conversion si admirable. Mais l'orgueil est dur et cruel, et ce prétendu juste ne sait que dire : « Je me réjouis de n'être pas comme ce publicain. »

Je ne suis pas comme les autres hommes. Que de fois j'ai entendu et vous avez pu entendre cette parole ou d'autres semblables ! Est-il donc si rare de rencontrer des chrétiens qui, au récit d'une faute d'autrui, à la connaissance d'un défaut du prochain, sont toujours et tout de suite prêts à dire : « Moi, je ne suis pas comme cela ; moi, je ne ferais pas cela. » Volontiers même ils ont recours à la modestie, se reconnaissent extérieurement des défauts, que d'ailleurs ils se gardent bien de spécifier ; mais c'est pour ajouter aussitôt : « Tout de même je n'agirais pas ainsi, je vaudrais mieux que cela. » Ne trouvez-vous pas que c'est bien exactement la conduite du pharisien de l'Evangile ? Comme lui, ces chrétiens comparent, non pas certes leurs vices trop réels avec les vertus des autres, mais bien leurs qualités vraies ou prétendues avec les défauts du prochain. Celui-ci a sans doute quelques vertus, des qualités précieuses peut-être. Un peu d'humilité les ferait vite reconnaître, un peu de charité porterait à aider ses frères à cultiver ces qualités et ces vertus. Mais c'est précisément ce qu'on ne veut point voir. On ne considère que les travers, les torts, les défauts, et l'on se drape orgueilleusement dans sa prétendue justice en disant : « Je ne suis pas comme cela. »

Vous n'êtes pas comme cela ? — Non, peut-être. Mais n'êtes-vous pas pire que cela ? Votre prochain a des vices réels et qui se montrent au grand jour : c'est vrai, et c'est très malheureux. Mais vous-même qui le critiquez avec tant de complaisance, n'avez-vous aucune de ces mauvaises habitudes qui, pour rester inconnues, n'en déplaisent pas moins à Dieu, peut-être même vous éloignent de lui davantage ? Et alors ne serait-on pas en droit, si l'on vous connaissait à fond, de vous appliquer cette parole du divin Maître : « Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et n'apercevez-vous pas une poutre dans le vôtre ?... Hypocrite, ôtez d'abord la poutre de votre œil, et vous yerez ensuite à ôter la paille de l'œil de votre frère. » (Matth., VIII, 3-5). Une pareille conduite est si odieuse, si contraire au bon sens, qu'elle a excité l'indignation des païens eux-mêmes : « C'est le propre de la sottise, disait l'un d'eux, de voir les vices des autres et d'oublier les siens ¹. »

Vous n'êtes pas comme tel ou tel, vous n'avez pas des vices si énormes, vous observez les commandements, vous faites des bonnes œuvres, vous vous livrez assidûment aux pratiques de piété ? — Je le veux bien. Mais à qui le devez-vous ? A vous-même, comme pensait le pharisien, ou bien à la grâce de Dieu ? Et si, comme il est vrai, vous le devez à la grâce et non à vous, de quel droit venez-vous mépriser les autres en disant : « Je ne suis pas comme eux » ? Vous n'êtes pas comme eux, c'est entendu. Mais si vous vous êtes préservé de certains défauts, si vous avez fait plus de bien que d'autres, si-vous êtes plus vertueux, n'est-ce pas parce que vous avez aussi reçu plus de grâces ? Grâces extérieures d'une éducation chrétienne, de bons conseils, d'un pieux entourage ; grâces intérieures qui vous ont aidé à profiter des premières et maintenu dans le chemin du devoir. Au lieu donc de mépriser vos frères en disant : « Je ne suis pas comme eux, » songez plutôt au compte que vous aurez à rendre et rappelez-vous toujours ce mot de l'Esprit-Saint : « A qui il a été beaucoup donné il sera beaucoup demandé. »

Qui que vous soyez enfin, si vertueux que vous vous trouviez, vous n'avez pas le droit de critiquer vos frères. Jésus-Christ lui-même vous l'enseigne : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés. La mesure dont vous vous serez servi pour les autres, sera celle dont Dieu se servira pour vous-mêmes. » (Matth., VII, 1-2). C'est pour s'être cru supérieur aux autres, pour avoir jugé mal son prochain et l'avoir condamné, que le pharisien de notre parabole n'a pas été justifié, mais rejeté de Dieu.

3. Nous n'avons vu cependant qu'un côté de la justice pharisaïque. L'Esprit-Saint avait dit : « Evitez le mal et faites le bien. *Diverte a malo, et fac bonum.* » (Ps., XXXIII, 15). Notre pharisien le savait. Aussi après avoir reconnu qu'il ne fait

¹ Trench, *ap.* Fillion.

¹ Est enim proprium stultitiæ, aliorum vitia cernere, oblivisci suorum. (Cicéron, *Tuscul.*, III, 31.)

point le mal dont les autres se rendent coupables, s'empresse-t-il de montrer le bien qu'il pratique, d'énumérer ses bonnes œuvres. Les voici.

Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède. Remarquons ici le caractère facultatif de ces œuvres. Sans doute qu'il observait les commandements de la Loi. Car instruit comme il l'était, se croyant juste aussi bien devant Dieu que devant les hommes, il ne pouvait pas ignorer que sans cette observance il n'y a pas de justice possible. Il observait donc les préceptes. Mais comme après tout il ne faisait en cela que son strict devoir, et qu'il voulait faire ressortir l'excellence de sa sainteté, il néglige de rappeler cette fidélité élémentaire pour s'attacher aux bonnes œuvres surrogatoires.

Les deux plus chères aux pharisiens étaient le jeûne et le paiement de la dîme.

Le Seigneur n'avait prescrit qu'un jeûne dans l'année, à la fête de l'Expiation. (Lévit., xvi, 29). Mais c'était la coutume en Israël, pour quiconque voulait faire profession de piété ou du moins en avoir les apparences, de multiplier les jeûnes. Les pharisiens spécialement le pratiquaient deux fois la semaine : le jeudi, parce que c'était, suivant la tradition juive, le jour où Moïse était monté sur le Sinaï pour y recevoir la loi, et le mardi, parce que c'était le jour de son retour. (Dehaut). Au reste, ils mettaient le jeûne bien au-dessus de l'aumône, parce que, disaient-ils, « l'aumône n'atteint que notre bourse, tandis que le jeûne retombe sur notre corps. » — De même le Seigneur n'avait établi la dîme que sur les animaux et sur les récoltes, spécialement sur le froment, le vin et l'huile. (Deut., xiv, 23). Mais ici encore les pharisiens tenaient à paraître généreux envers Dieu, et ils lui donnaient le dixième de tout ce qu'ils possédaient.

Ainsi agit celui dont Notre-Seigneur nous trace le portrait. Certes tout n'est pas à blâmer dans sa prière, non plus que dans sa conduite. C'était bien d'éviter les vices dont il accuse les autres hommes : et rien ne nous dit qu'il les avait. C'était bien d'observer la Loi et de faire des bonnes œuvres : et tout fait croire qu'en effet il était fidèle à ces pratiques. Pourtant sa prière est incomplète et sa conduite incapable de le justifier devant Dieu.

Incomplète sa prière, et pourquoi ? Parce qu'il passe sous silence tous ses défauts, et sans doute qu'il ne laissait pas d'en avoir quelques-uns. Il ne dit rien de ses fautes pour en demander pardon, et nul doute qu'il en ait commis plus d'une. Car « qui ose se dire sans péché se trompe lui-même et la vérité n'est pas en lui. » (I Joan., I, 8). — Incomplète sa prière, parce que s'il s'est gardé de certains vices, s'il a fait quelque bien, il s'en attribue tout le mérite à lui seul plus qu'à la grâce, et ne songe nullement à demander au Seigneur de la lui continuer dans l'avenir. C'est donc l'orgueil qui met obstacle à l'efficacité de sa prière.

C'est lui aussi qui met obstacle à ce que le bien qu'il a pratiqué le rende agréable à Dieu. Il a accompli les œuvres extérieures prescrites par la loi divine ; mais il ne s'est pas inquiété de cultiver

dans son cœur les vertus dont elles sont la marque et l'effet. Comme Notre-Seigneur le reprochera un jour à ceux qui lui ressemblent, il a fait toutes ses actions pour être vu et admiré des hommes, il s'est montré scrupuleux dans les plus minimes observances, et il a négligé des choses beaucoup plus importantes : « la justice, la miséricorde, la fidélité à la parole donnée. » (Matth., xxiii, 23). Il fallait donc d'abord « faire ces choses, sans pour cela négliger les autres. » (*Ibid.*).

Que de chrétiens encore, auxquels on pourrait appliquer cette dernière parole du Sauveur : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere!* Leur justice, comme celle du pharisien, est tout extérieure et purement mondaine. Encore est-elle beaucoup moins complète ; car s'ils font quelque bien — ce n'est pas extraordinaire, — ils ne s'inquiètent guère d'observer les préceptes même les plus graves de la loi divine. Cette justice se résume dans cette formule que vous connaissez bien : « Je ne fais de tort à personne ; je suis un honnête homme. » Parfois même jusque sur leur lit de mort vous les entendrez dire : « Je n'ai rien à me reprocher, je n'ai fait de tort à personne. »

Ne point faire tort au prochain, voilà toute leur justice. Franchement c'est peu. Car le Dieu qui défend de faire tort aux autres, défend aussi le blasphème, il défend les pensées, les désirs, les actions déshonnêtes ; il ordonne de l'adorer et de le prier, de sanctifier le dimanche ; il commande par son Eglise la confession annuelle, la communion pascalle, le jeûne du carême et l'abstinence du vendredi. Mais ne leur parlez pas de tous ces préceptes : ils ne les connaissent pas. Ils ont respecté le bien d'autrui — j'accorde que ce soit vrai ; — ils ont assisté quelquefois à la messe, aux jours de grande fête : que faut-il de plus ? Le reste ? Oh ! ils sont bien tranquilles et, comme ils disent, le bon Dieu ne les damnera pas pour si peu. Certes non, ce n'est pas Dieu qui les damnera ; s'ils sont damnés, ils ne le devront qu'à eux-mêmes, au mépris qu'ils ont fait des commandements divins. Et au jour du jugement Jésus-Christ leur redira cette parole qu'il adressait aux pharisiens : Ce que vous avez fait est bien, et il fallait le faire ; mais vous aviez d'autres devoirs tout aussi importants, et il ne fallait pas les omettre : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* Le pharisien de la parabole accomplissait la Loi et faisait des bonnes œuvres ; mais parce que sa sainteté était toute de surface, il n'a pas été justifié, il a été condamné. Combien plus ces chrétiens qui laissent de côté la plupart des commandements ! Aussi je crains bien qu'il n'y ait en enfer bon nombre de ces hommes qui n'ont recherché pendant leur vie qu'une justice seulement mondaine.

Mais quand même nous ne serions point coupables de ces manquements, quand nous serions fidèles à observer toute la loi divine, quand à cette fidélité nous ajouterions la pratique des bonnes œuvres, quand en un mot nous serions des justes devant Dieu, que l'exemple du pharisien, ou plutôt la sentence portée contre lui nous préserve de

l'orgueil. Soyons-en persuadés : le bien que nous avons fait est dû beaucoup plus à la grâce qu'à nos efforts. N'oublions jamais cette recommandation : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire. » (Luc, xvii, 10). Nous enorgueillir serait irriter Dieu et nous fermer la source de ses dons. Car « Dieu résiste aux orgueilleux, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles. »

Nous en avons la preuve dans ce qui est arrivé au publicain.

II. — 1. *Il se tenait bien loin, n'osant même pas lever les yeux vers le ciel.* Quelle différence entre cette humble attitude et celle du pharisien ! Tandis que celui-ci se tient le front haut, tout près du sanctuaire, le publicain s'arrête au vestibule du temple. Il ne se sent pas digne d'approcher du Juge dont il vient implorer la clémence. La place qu'il choisit est la dernière, parce qu'il se croit le dernier de tous. Pourquoi cette humilité ? Ah ! c'est qu'il se connaît bien. A ce moment toutes les fautes de sa vie repassent devant ses yeux ; elles sont nombreuses, certes, énormes peut-être, et voilà pourquoi il se tient bien loin, se fait petit, pourquoi il est humble. Mais cette humilité n'empêche point la confiance. Elle l'excite au contraire, puisque tout en considérant ses fautes le publicain vient en solliciter le pardon, n'ayant d'autre appui que la bonté infinie du Seigneur. Aussi, dit saint Augustin, si de corps il se tenait éloigné de la majesté divine, son cœur était tout près de Dieu, il pénétrait jusqu'à Dieu.

Si, comme le publicain, nous nous connaissions bien nous-mêmes, si nous voulions considérer la multitude et la gravité de nos manquements aux préceptes divins, l'humilité ne nous serait pas difficile. Que de faiblesses en nous ! Que de fautes commises chaque jour ! Examinons un peu nos pensées, nos affections, nos paroles, toutes les actions d'une journée. Que d'imperfections ! Quelle pauvreté spirituelle ! Quelle impuissance au bien ! Quel entraînement au mal ! Quel besoin continu du secours de Dieu ! Voilà donc ce qui nous appartient en propre, nos fautes et nos défauts, une perpétuelle inclination au péché. N'y a-t-il pas de quoi vraiment nous maintenir dans une profonde humilité ?

Le publicain *n'osait pas lever les yeux vers le ciel.* C'est pourtant si naturel de jeter un regard suppliant vers celui qu'on implore, et ce regard demandé grâce avec plus d'éloquence que les paroles mêmes. Mais le publicain se sentait tellement accablé du poids de ses péchés qu'il n'osait pas porter vers Dieu ce regard de supplication. Toutefois, remarque encore saint Augustin, Dieu s'approchait de ce pécheur pour le bien voir, pour contempler son humilité, son repentir, sa confiance, pour lui pardonner.

Il frappait sa poitrine, car son âme était saisie d'une profonde douleur au souvenir de ses fautes. Et comme on porte la main à l'endroit où l'on

souffre, le publicain se frappe la poitrine parce qu'il se sentait oppressé du poids de ses péchés. Tel est du reste, et tel a toujours été le signe visible du repentir. Et voilà pourquoi chaque jour, quand nous avouons devant Dieu nos manquements de la journée, nous nous frappons la poitrine en disant : « *C'est ma faute..., c'est ma très grande faute.* » Mais combien n'est-il pas à craindre que pour beaucoup de chrétiens, même pour certaines âmes pieuses, ce ne soit là qu'une pure cérémonie, une pure habitude, une pure routine ! Y en a-t-il beaucoup qui éprouvent en eux-mêmes les sentiments de contrition qui devraient les animer dans la récitation du *Confiteor* ? Et alors quel effet cette prière peut-elle produire, quelles grâces leur obtenir de Dieu !

Enfin le publicain est humble dans sa prière. Celle-ci est courte, mais combien expressive ! *Seigneur, ayez pitié de moi qui suis pécheur.* Il ne se déclare pas seulement un pécheur, mais le pécheur, le grand pécheur. Certes il n'a pas commis tous les péchés, il a bien quelques qualités, mais, encore une fois, ce n'est point cela qu'il envisage. Sa condition de pécheur, voilà sa seule recommandation aux yeux de Dieu. Mais devant Dieu c'est assez dire, c'est plaider sa cause avec assez d'éloquence que de reconnaître humblement qu'on est pécheur.

Ai-je besoin d'en faire la remarque ? C'est surtout quand il s'agit d'avouer nos fautes au saint tribunal qu'il convient d'être profondément humble. Et pourtant, est-il si rare de trouver même ici ce défaut d'humilité ? Qu'est-ce donc qui trop souvent ferme la bouche aux âmes pécheuses et les arrête dans la déclaration de leurs misères intimes les plus graves ? La honte, la fausse honte, dont la source n'est pas autre que l'orgueil. Il ne leur faudrait qu'un peu d'humilité pour tout avouer ; elles ne l'ont pas, elles se taisent, et par orgueil elles profanent le sacrement de la miséricorde et du pardon.

D'autres, surtout celles qui n'ont à accuser que des fautes qu'elles estiment légères, d'autres font cet aveu à peu près comme un enfant récite une leçon apprise de mémoire, sans humilité, sans conviction, peut-être sans contrition, sans le ferme propos de se corriger. Quel effet espèrent-elles donc d'un sacrement reçu dans de pareilles dispositions ?

Et ne croyez pas que cette humilité si nécessaire soit ennemie de la confiance. C'est tout le contraire. Le publicain de la parabole était profondément humble, mais il n'eut garde aussi de manquer de confiance. N'ayant rien de lui que misère et péché, il attend tout de Dieu ; indigne par lui-même d'être pardonné, c'est uniquement de la bonté infinie de Dieu qu'il espère miséricorde. Il l'espère, puisqu'il l'implore : *Seigneur, ayez pitié de moi.*

Imitons cet exemple. Si nombreuses que soient nos fautes, si grandes que nous paraissent nos faiblesses, humilions-nous sincèrement devant

Dieu et ayons confiance en notre Père céleste. Et nous obtiendrons notre pardon avec la même facilité que le publicain de l'Evangile.

2. Vous connaissez la sentence qui termine la parabole : *Je vous le dis : celui-ci (le publicain) descendit justifié dans sa maison, et non pas l'autre.* Voyez ici, dit saint Jean Chrysostome, l'effet de l'orgueil et l'effet de l'humilité. Le pharisien évitait le mal et il pratiquait le bien ; il faisait effort sur lui-même pour ne pas se livrer aux vices auxquels nous entraîne notre nature corrompue, il s'adonnait fréquemment à la pratique mortifiante du jeûne, les bonnes œuvres étaient dans ses habitudes, mais parce qu'avec tout cela il était orgueilleux, plein d'estime pour lui-même, il est rejeté de Dieu. Le publicain, au contraire, qui avait à se reprocher des années de péché, qui était, comme il le dit, le grand pécheur, parce qu'avec toutes ses fautes il a été humble, le publicain est pardonné et justifié, il sort du temple plus agréable à Dieu que le pharisien qui se prétendait juste et saint. C'est que, continue le saint docteur, l'orgueil est un poids très lourd qui broie et réduit à néant la justice, tandis que l'humilité s'élève au-dessus du péché et parvient jusqu'à Dieu ¹.

C'est donc que l'orgueil est extrêmement odieux à Dieu et que l'humilité lui est infiniment agréable. Jésus-Christ nous l'apprend à la fin de cette parabole et plusieurs fois dans l'Evangile : *Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.* Oui, Dieu abaisse les orgueilleux, non pas toujours extérieurement dans cette vie, où il n'est pas rare qu'ils parviennent aux honneurs et jouissent de la considération des hommes. Mais que vaut l'estime des hommes à côté de l'estime de Dieu même ? Et que sert-il d'être admiré de nos semblables, quand Dieu qui voit le fond des cœurs met bien au-dessus de nous ceux-là peut-être que nous méprisons ?

Et d'ailleurs, n'avons-nous pas des exemples nombreux des châtements infligés par Dieu à l'orgueil ? Le premier des anges, le plus beau, le plus parfait se complait en lui-même, et Dieu l'humilie en le précipitant au fond des enfers. Adam avait reçu des dons magnifiques, Dieu l'avait admis à son amitié, il s'entretenait familièrement avec lui, mais l'homme s'enorgueillit, et Dieu l'humilie en le soumettant aux misères de la vie, à la mort, aux mauvais penchants. Qui ne connaît l'exemple de l'orgueilleux Antiochus qui, à l'apogée de sa puissance, au moment « où il semblait commander aux flots de la mer et peser dans une balance les montagnes les plus élevées, » se sent tout à coup frappé d'une plaie incurable et invisible, et meurt bientôt abandonné de tous, insupportable à lui-même, « témoin de la toute-puissance de Dieu qui éclatait en sa propre personne », et qu'il avait

si souvent méprisée ? (II Machab., ix). Faut-il citer enfin l'exemple d'Hérode ? C'est au moment où, assis sur son tribunal, revêtu des ornements royaux, il se complait aux flatteries qu'on lui prodigue, que « l'ange du Seigneur le frappe parce qu'il n'a pas rendu gloire à Dieu, et bientôt il expire, consumé par les vers. » (Act., xii, 21-23). Oui, Dieu humilie l'orgueilleux. Il l'a dit, et sa parole n'est pas trompeuse : *Quiconque s'élève sera humilié.* Et si l'homme superbe n'éprouve point pendant sa vie cette humiliation, c'est qu'une plus grande lui est réservée pour le jour du jugement et pour l'éternité.

Qu'est-ce donc qui rend l'orgueil si odieux à Dieu ? C'est qu'il est injuste envers Dieu, qu'il lui ravit ce qui lui appartient, sa gloire. Et n'est-ce pas ce que fait l'homme qui se complait en lui-même des qualités et des vertus qu'il a ou croit avoir, des richesses qu'il possède, comme s'il ne tenait pas tout de Dieu, comme si dans le bien qu'il pratique il n'était pas plus redevable à la grâce qu'à ses propres efforts ! L'orgueil a été le péché du démon, dit saint Augustin, et c'est pourquoi « celui qui s'enorgueillit participe au crime du démon, et s'il y participe il ne fait qu'un avec lui. *Quisquis superbit diabolo participat ; si participat, idem est.* » Et voilà pourquoi Dieu « résiste aux orgueilleux, » leur retire ses grâces et les abandonne à eux-mêmes. Et voilà aussi l'explication de la chute lamentable de certains hommes jusque-là vertueux et honorés. Pourquoi sont-ils tombés si bas après s'être élevés si haut ? Pourquoi ? Oh ! c'est bien simple : ils étaient orgueilleux.

Au contraire, Dieu se plaît à élever les humbles. Sur la terre et aux yeux des hommes ? Pas toujours, c'est évident. Mais *quiconque s'humilie sera élevé.* Dieu élève l'âme humble dans son estime. Et si à l'humilité cette âme joint la justice et la grâce, à quel degré de sainteté elle peut facilement parvenir ! Il est aisé d'en juger, dit saint Jean Chrysostome, quand on voit dans le publicain l'humilité même unie au péché préférée par Dieu à la justice jointe à l'orgueil.

Vous êtes pécheur, mais vous êtes humble. Eh bien ! « Dieu donne sa grâce aux humbles » (Jacob., iv, 6). Priez-le donc avec confiance, et votre humilité vous obtiendra de sa bonté infinie les dons qui vous éclaireront, vous ramèneront dans le chemin de la vertu, vous y fortifieront, vous la feront aimer et vous permettront de goûter combien le Seigneur est doux, combien son service est agréable. Rappelez-vous la bonté de Jésus envers les pécheurs, envers Madeleine, envers la femme adultère, la joie du père de l'enfant prodigue quand celui-ci se jette à ses pieds. Rappelez-vous et faites-la vôtre, la prière du publicain : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis pécheur. » Ne dites point : « Je n'ose pas, je ne puis ouvrir la bouche. » Cette honte serait diabolique, dit saint Jean Chrysostome. C'est le démon qui cherche à vous interdire l'accès auprès de Dieu.

¹ Sicut humilitas per sui eminentiam peccati pondus superat et saliens attingit Deum, sic superbia ob sui molém de facili justitiam deprimit. (*De incomprehensibili Dei natura*, Hom. v).

Oui, Dieu exalte ceux qui s'humilient. C'est ainsi spécialement qu'il a exalté Jésus-Christ Notre-Seigneur : parce qu'il « s'est anéanti jusqu'à la mort de la croix, » il est maintenant au ciel, assis à la droite de son Père. A l'exemple donc du Sauveur qui a dit cette parole : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » soyons humbles, nous ses disciples, beaucoup moins parfaits que lui-même. Justes et vertueux, soyons humbles. Songeons à nos fautes pour en demander pardon, à nos défauts pour nous en corriger, plutôt qu'à nos qualités et au bien que nous avons pu faire. N'oublions pas que c'est à Dieu que nous devons tout, que de nous-mêmes nous n'avons que misère et péché. Remercions Dieu de ses dons, c'est vrai, mais soyons aussi persuadés que nous ne saurions nous en passer un instant et, nous appuyant sur son infinie bonté, demandons à Dieu de nous les continuer toujours. Pécheurs, soyons humbles, et il nous sera facile de reconnaître nos fautes, de les avouer, de les détester, d'en obtenir le pardon.

« Quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. » Méditons bien cette parole, surtout mettons-la en pratique, et la mesure de notre humilité sur la terre sera celle de notre élévation et de notre bonheur au ciel.

nous ne pouvons pas comprendre ? Nous comprenons sans peine, il est vrai, que Dieu ne puisse ni souffrir ni mourir, parce qu'il est tout-puissant et infiniment heureux. Nous comprenons aussi facilement qu'un homme puisse souffrir et mourir : nous le voyons tous les jours. Ce que nous ne comprenons pas, c'est que ce soit la même personne, le même individu, le même Jésus-Christ qui ne puisse pas souffrir ni mourir comme Dieu, et qui puisse cependant souffrir et mourir comme homme. Voilà un mystère profond où la raison se perd.

Quoique Dieu ne puisse souffrir ni mourir, nous pouvons dire néanmoins, en toute vérité, que Dieu a souffert et que Dieu est mort, puisque Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. Ce que nous ne comprenons pas, c'est ce Dieu qui souffre et qui s'humilie comme homme, pour satisfaire sa justice et venger son honneur outragé comme Dieu.

2. — Mais si ce mystère nous dépasse, il nous fait parfaitement connaître deux choses qui nous intéressent au plus haut point : l'énormité de nos péchés et la grandeur de l'amour que Dieu nous porte.

En effet, Jésus-Christ pouvait nous racheter sans souffrir ni mourir. La moindre de ses actions offerte à son Père, la moindre prière de sa part en notre faveur suffisait et au-delà pour nous obtenir pardon et miséricorde. Si le mérite d'une action, d'une prière, se mesure d'après la dignité de la personne qui la fait, il est bien évident que tout ce qui vient de Notre-Seigneur Jésus-Christ a un mérite infini, puisque la dignité de sa personne qui est divine est infinie. Pourquoi donc alors a-t-il voulu souffrir et mourir ? — Pourquoi ? Est-ce que sans cela nous aurions compris la malice, la laideur, l'énormité du péché ? Est-ce que nous aurions compris l'outrage qu'il fait à Dieu ? Est-ce que nous aurions compris le châtement qu'il mérite ? Vous vous rappelez la punition infligée aux anges rebelles : ils ont été chassés du paradis, précipités dans l'enfer, pour un seul péché d'orgueil. Vous vous rappelez la punition infligée à Adam à cause de sa désobéissance : les souffrances, la mort et la perte du ciel, non seulement pour lui, mais pour nous, mais pour tous ses descendants jusqu'à la fin du monde. Vous vous rappelez la punition infligée aux premiers habitants de la terre, à cause de leurs crimes : un déluge qui les fit tous périr, eux et tous les animaux. Certes, il a dû en coûter à Dieu pour en venir là, Lui qui est la bonté même ! Eh bien ! tous ces exemples ne peuvent donner qu'une faible idée de la haine que Dieu porte au péché. La plus grande preuve de cette haine, la preuve la plus frappante, c'est la mort de Jésus-Christ. Plutôt que de laisser le péché impuni, il a condamné au dernier supplice le Juste par excellence, son propre Fils, qui n'avait commis lui-même aucun péché, mais qui en avait pris seulement les apparences, en se mettant à la place des pécheurs.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXIII

LE MYSTÈRE DE LA RÉDEMPTION

Plan

1. Le mystère en lui-même.
2. Il nous enseigne : a) l'énormité du péché ;
3. b) L'amour infini de Dieu pour nos âmes.
4. Les bienfaits de la rédemption.
5. Nécessité de notre coopération ; en quoi elle consiste.
6. Universalité de la rédemption.
7. Descente de Jésus-Christ aux limbes.
8. Etat des âmes des justes morts avant Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je crois en Jésus-Christ qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli, est descendu aux enfers...

(4^e et 5^e art. du Symbole).

Après avoir assisté au spectacle déchirant de la passion et de la mort du Sauveur, nous méditerons avec plus de fruit ce grand mystère de Jésus-Christ mort en croix pour nous racheter, qu'on appelle le mystère de la *Rédemption*.

1. — Et d'abord, pourquoi Jésus-Christ mort en croix est-il un mystère, c'est-à-dire une vérité que

3. — En second lieu, rien ne nous montre mieux que la mort de Jésus-Christ toute l'étendue de son amour. Qu'est-ce que le Fils de Dieu a sacrifié pour nous, viles créatures, misérables pécheurs ? Il a tout sacrifié, son repos, son honneur et sa vie. Que pouvait-il nous donner de plus ? Il nous a donc plus aimés que lui-même, et Dieu le Père nous a plus aimés que son propre Fils, sans lequel il ne pouvait ni vivre ni être heureux. O amour de mon Dieu ! quand est-ce que nous saurons vous comprendre et vous payer de retour !

Malice infinie du péché, amour infini de Dieu pour les hommes, voilà donc les deux grandes vérités que nous rappelle la seule vue d'un crucifix. Aussi le crucifix doit-il être pour tout chrétien le livre le plus beau, le plus précieux. Plaçons-le dans nos appartements, portons-le sur notre poitrine, ayons-le sans cesse sous les yeux, et sans cesse il nous enseignera à éviter le mal et à aimer Dieu, en faisant sur la terre tout le bien dont nous sommes capables.

4. — Jésus-Christ est donc mort pour nous racheter, c'est-à-dire pour expier le péché d'Adam et nos propres péchés ; pour nous sortir de l'esclavage du démon, à qui nous étions vendus ; pour nous délivrer des peines de l'enfer, que nous avions méritées ; pour nous rendre nos droits au ciel, que nous avions perdus ; pour nous mériter toutes les grâces nécessaires à notre sanctification.

5. — Mais s'ensuit-il de là que nous serons nécessairement sauvés, quoi que nous fassions ? S'ensuit-il que nous ne puissions plus nous damner ? S'ensuit-il que nous soyons dispensés de faire pénitence ? Ah ! gardons-nous de le croire. « Dieu qui nous a créés sans nous, » dit saint Augustin, « ne nous sauvera pas sans nous. » Jésus-Christ ne veut pas, en effet, que nous soyons comme ces serviteurs lâches, insoucians et inutiles, qui ne savent que dormir et se croiser les bras, sous prétexte que leur maître est la bonté même. Il veut, au contraire, que nous ayons à cœur l'œuvre de notre sanctification, qui lui a tant coûté ; il veut que nous l'estimions assez pour y travailler nous-mêmes autant que nous le pouvons. Ainsi c'est à nous de mettre à profit ses grâces, c'est à nous de nous appliquer ses mérites infinis. Ses grâces sont comme une fontaine abondante, dont les eaux coulent pour tout le monde ; mais il faut que nous allions y puiser.

Vous savez déjà, mes frères, ce que Dieu demande de nous pour que nous ayons part aux mérites de Jésus-Christ de manière à être sauvés. Nous avons trois choses à faire : 1^o croire les vérités qu'il nous a révélées et que l'Eglise nous enseigne ; 2^o recevoir les sacrements qu'il a établis ; 3^o accomplir les commandements qu'il nous a donnés. Si la croix est la source de toutes les grâces, les sacrements sont les canaux qui les amènent jusqu'à notre âme. Les commandements, il est vrai, sont toujours accompagnés de la grâce, sans laquelle il nous serait impossible de les pratiquer ; mais cette grâce ne

nous est appliquée, cette grâce ne passe en nous qu'autant que nous nous soumettons à l'obligation que Dieu nous impose. Nous nous occupons à présent des vérités qu'il faut croire ; nous parlerons plus tard en détail, comme vous le pensez bien, des sacrements et des commandements.

6. — Il nous reste encore une question importante à examiner aujourd'hui. Jésus-Christ est-il mort pour racheter tous les hommes ou seulement un certain nombre ? — Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes, sans en excepter aucun, même de ceux qui ont vécu avant sa naissance.

Nous lisons, en effet, dans la sainte Ecriture, que *Jésus-Christ est venu pour sauver tout ce qui avait péri*, c'est-à-dire tous les hommes, puisque tous étaient perdus par le péché d'Adam. Il est donc le Sauveur des pécheurs comme des justes. Ses bourreaux mêmes n'ont pas été exclus ; il a prié nommément pour eux durant qu'il était sur la croix, et Judas qui l'a vendu aurait pu se convertir comme Pierre qui l'a renié, puisqu'en lui donnant son odieux baiser il n'en a reçu que le plus tendre des reproches et le plus doux des noms : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » Après cela, qui pourrait désespérer de son salut et ne pas mettre toute sa confiance en notre divin Rédempteur ?

Nous avons dit qu'il ne fallait pas même excepter les hommes qui ont vécu avant Jésus-Christ : ce sont ceux-là, au contraire, qui ont éprouvé les premiers les bienfaits de la Rédemption ; et ici nous avons à vous rappeler une touchante histoire, celle de la descente de Jésus-Christ *aux enfers*, c'est-à-dire *aux limbes*.

7. — Lorsque l'âme de Jésus-Christ fut séparée de son corps, comme il arrive à tous les hommes qui meurent, elle *descendit aux enfers*, nous dit notre Symbole. Que faut-il entendre par là ? Ce mot *les enfers* signifie *les lieux bas, les lieux souterrains*. Nous ne savons pas où se trouvent les *enfers*, pas plus que le ciel, et nous ne le saurons jamais, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous l'apprendre. Cependant, pour parler de ces lieux, nous avons un langage que l'Eglise nous enseigne d'après l'Ecriture sainte et les saints Pères. Ainsi nous plaçons *en haut* le séjour des bienheureux, et nous plaçons *en bas* le séjour de ceux qui ne le sont point. De même qu'on donne le nom de *ciel* à trois endroits différents : à l'espace où se tiennent les nuages, à l'espace où sont les astres, et au ciel proprement dit où règnent les saints, on distingue aussi trois espèces d'*enfer* : l'*enfer* proprement dit où sont les damnés, le *purgatoire* où les âmes imparfaites achèvent de faire pénitence, et les *limbes* où descendit Notre-Seigneur aussitôt après sa mort.

8. — Les *limbes* étaient un lieu d'attente, de repos et de paix où se trouvaient les âmes de tous les justes qui avaient vécu avant Jésus-Christ. Quoique n'ayant rien à souffrir, elles ne jouissaient pas encore d'un bonheur parfait. Le bonheur parfait n'existe qu'au ciel, dans la possession de Dieu

même. Or, depuis le péché d'Adam, le ciel était fermé à tous les hommes et il ne pouvait être ouvert que par Jésus-Christ qui devait y entrer le premier et nous y faire entrer après lui. Les justes de l'ancien temps étaient donc là, attendant la venue du Rédempteur avec la plus vive impatience. Ils le connaissaient bien mieux que sur la terre. Les prophètes, à mesure qu'ils venaient se joindre à eux, leur avaient raconté toutes les choses merveilleuses qu'ils en savaient. Le saint vieillard Siméon venait de leur apprendre qu'il l'avait tenu dans ses bras et couvert de ses baisers; saint Joseph leur avait parlé en détail du mystère de sa naissance et des vertus de sa vie cachée; saint Jean-Baptiste des prodiges de sa vie publique. Ces récits, ces entretiens, en augmentant la vivacité de leurs désirs, augmentaient aussi celle de leur amour. Tout à coup les portes s'ouvrent : une lumière nouvelle brille à leurs yeux : c'est lui, lui-même, le Rédempteur, le Libérateur ! Quels transports de joie, d'amour, de reconnaissance ! Tous accourent, tous se prosternent en sa présence... Voici Adam et Eve, nos premiers parents, qui le remercient d'avoir écrasé la tête du serpent infernal et d'avoir réparé les maux causés par leur chute. Voici les patriarches Abraham, Isaac, Jacob, qui l'adorent à la fois comme leur Dieu et leur Fils. Voici les prophètes qui contemplent maintenant sans nuages celui qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir autrefois... Leur espérance est accomplie; bientôt ils accompagneront Jésus-Christ à son entrée triomphante dans le ciel et y prendront possession des trônes qui leur sont préparés. En attendant, le Sauveur permet à un certain nombre de reprendre le corps qu'ils avaient sur la terre et d'y revenir pour annoncer à leurs parents et à leurs amis le bonheur et la joie dont ils sont déjà comblés.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Heureux ceux qui espèrent en lui ! Leur espérance ne sera pas confondue : ils jouiront certainement de la vie éternelle que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XXIV

LES CÉRÉMONIES DE LA MESSE

Troisième partie : Les prières du Canon

Résumé analytique

1. Les prières du Canon remontent aux premiers siècles. Elles sont récitées à voix basse, comme un mystérieux colloque avec Dieu.

2. Le prêtre prie d'abord en général pour toute l'Eglise, puis en particulier pour ceux qui se sont recommandés à lui.

3. Il invoque ensuite les saints du ciel, et spécialement la sainte Vierge, les apôtres, les martyrs les plus illustres.

4. Les mains étendues sur le calice et l'hostie, il adjure le Seigneur d'accepter cette offrande et de la changer au corps de Jésus-Christ.

5. Il répète alors la scène du Cénacle et consacre le pain et le vin, pendant que les fidèles se prosternent pour adorer.

6. Aussitôt que la victime est sur l'autel, le prêtre l'offre à Dieu, comme le vrai sacrifice que figuraient ceux de l'ancienne Loi, et comme la continuation de celui de la croix ; il se prosterne, et charge l'Ange du Nouveau Testament de porter au ciel nos hommages.

7. Il prie ensuite pour les âmes du purgatoire et pour tous les pécheurs, en invoquant encore l'intercession des saints.

8. Le Canon se termine par la récitation du *Pater*, et par des prières qui servent de préparation à la communion.

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en mémoire de moi.

(Luc, xxii, 19).

Mes frères,

Nous approchons du moment le plus important de la messe, de l'acte essentiel du sacrifice, c'est-à-dire de la consécration du pain et du vin, qui par la parole du prêtre vont être changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Tout ce qui a précédé se rapportait à ce point central, et servait à préparer les fidèles à s'unir à l'immolation mystique qui va s'opérer. Après les prières préparatoires et les instructions données au peuple, la matière du sacrifice a été offerte à Dieu, les bénédictions du ciel ont été appelées sur elle, l'Eglise du ciel a été invitée à s'unir à celle de la terre pour chanter *Hosanna* à Celui qui va venir s'offrir sur l'autel pour les péchés du monde. Tout est prêt pour le sacrifice ; le prêtre, absorbé par la pensée du grand mystère qui va s'accomplir, ne se retournera plus vers les assistants avant la communion, et ceux-ci, prosternés dans le plus profond recueillement, attendent le moment solennel où la divine victime sera immolée. Essayons de pénétrer le sens profondément mystérieux des prières qui accompagnent cette immolation.

1. On appelle ces prières le *Canon* de la messe, c'est-à-dire la formule invariable réglée par l'Eglise dès la plus haute antiquité. Le *Canon* existait déjà, à peu près tel que nous le lisons aujourd'hui, à l'époque du Concile de Nicée, et depuis, deux lignes seulement y ont été ajoutées, l'une par saint Léon le Grand (*sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*), l'autre par saint Grégoire le Grand (*diesque nostros in tua pace disponas*). Les liturgies orientales, il est vrai, se sont écartées plus librement de la lettre de ce texte si respectable par son antique origine, mais elles ont gardé le sens de ces belles prières, et les variantes qu'elles ont empruntées à d'autres sources prouvent l'accord de leur foi avec celle de l'Occident, puisqu'elles ne portent aucune atteinte à la doctrine catholique.

Le prêtre prononce à voix basse les paroles du

Canon. Ce silence mystérieux doit nous inspirer un profond respect, et nous rappeler que le prêtre, ambassadeur de toute l'humanité, traite maintenant seul à seul avec Dieu la grande affaire de notre salut. Les sentiments, les désirs qu'il exprime sont les mêmes que renferment déjà les prières précédentes, mais il leur donne une plus grande puissance pour pénétrer jusqu'au cœur de Dieu, en y faisant passer toute l'ardeur de son âme, et en s'unissant de plus en plus au Pontife suprême dont il est le ministre.

2. (*Te igitur*). « Nous vous supplions donc, Père très clément, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, dit le prêtre au commencement du *Canon*, d'agréer favorablement l'offrande de ces dons, ces sacrifices que nous vous offrons pour votre sainte Eglise, afin que vous daigniez la pacifier, l'unir, la gouverner dans tout l'univers, ainsi que le pape, les évêques et tous les fidèles. » Le pain et le vin, offerts à Dieu sur l'autel, sont des dons de sa bonté et lui sont dus à titre de Créateur, ils n'ont la valeur d'un sacrifice que par Jésus-Christ qui va s'y substituer tout à l'heure pour renouveler ce qu'il a fait le dernier jour de sa vie mortelle. Or, vous le savez, mes frères, Jésus, avant de prendre le chemin du Calvaire, adressa à son Père une magnifique prière dans laquelle il lui demanda de conserver dans l'union la plus étroite avec lui tous ceux pour lesquels il allait se sacrifier, de les défendre des dangers du monde, de veiller sur eux, afin qu'ils ne fassent qu'un comme le Père et Lui ne font qu'un. L'Eglise, à qui le Sauveur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi, » ne saurait mieux accomplir l'ordre de son divin fondateur qu'en répétant tous les jours cette demande, au moment solennel du sacrifice. Notre union avec l'Eglise et son divin Chef doit être le gage de notre salut. C'est un grand sujet de consolation pour vous, mes frères, de songer qu'à toutes les messes qui se célèbrent, on prie non seulement pour les grands intérêts de l'Eglise du Christ, pour les pasteurs qui la gouvernent sous sa direction, mais aussi pour tous les fidèles observateurs de sa loi.

(*Memento*). Après avoir ainsi appliqué ce que l'on appelle le *fruit le plus général* du sacrifice, le prêtre indique à Dieu ceux pour qui il veut spécialement prier ce jour-là : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, » dit-il, et il s'arrête un instant, les mains jointes devant la poitrine, pour se rappeler rapidement les intentions qu'il désire voir exaucées. A ce moment, on récitait autrefois les noms des personnes vivantes les plus recommandables par leur piété ou leur charité ; ces noms étaient inscrits sur un tableau à deux colonnes appelé *diptyques* ; mais les abus que la vanité introduisit rapidement firent cesser cet usage. Le prêtre ne nomme personne à haute voix, il recommande en secret à Dieu ceux qu'il lui plaît et tous les assistants, en demandant pour eux le salut éternel et la délivrance de tous les maux. Vous voyez par là,

mes frères, quel intérêt vous avez à assister souvent à la sainte messe, puisque vous y pouvez toujours recueillir une part abondante des fruits qu'elle produit par la vertu infinie du sang de Jésus-Christ.

3. (*Communicantes*). Aussitôt après avoir prié pour les membres de l'Eglise militante, le prêtre demande la puissante intercession des saints de l'Eglise triomphante, pour l'aider à obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demande en son nom et au nôtre. C'est en même temps un hommage rendu à nos célestes protecteurs, et un acte de foi à la communion des saints, qui doit nous exciter à imiter les exemples de ceux que nous invoquons, dans l'espérance de partager un jour leur gloire. Les saints dont les noms sont cités successivement sont, après la sainte Vierge Marie, ceux de douze apôtres et de douze martyrs illustres des quatre premiers siècles, parmi lesquels il y a cinq papes, Lin, Clet et Clément, Sixte et Corneille, premiers successeurs de saint Pierre, un évêque, l'illustre Cyprien de Carthage, un diacre, Laurent, dont le martyre est si célèbre, et cinq laïques : Chrysogone, patricien romain, Jean et Paul, frères par le sang et par la constance dans la foi, Côme et Damien, frères aussi et médecins célèbres qui, à l'aide de leur art, convertirent beaucoup de païens en Cilicie. Dans les noms des douze apôtres ne se trouve pas celui de saint Barnabé, élu à la place de Judas, mais bien celui de saint Paul, choisi directement par le Seigneur ; il est placé comme toujours à côté de saint Pierre, non pas qu'on veuille l'égaliser à la suprême dignité du Prince des apôtres, mais parce que Dieu les a unis dans le martyre.

L'Eglise semble avoir restreint à dessein au nombre de douze les saints qu'elle invoque dans les deux séries de noms que nous avons indiquées. Vous savez que saint Jean décrit, dans son Apocalypse, la Jérusalem céleste comme une ville immense, entourée de murailles de pierres précieuses, percées de douze portes : les douze apôtres sont les ministres chargés d'ouvrir ces portes par la prédication de l'Evangile à toutes les nations, et les élus de toutes les conditions n'entreront au ciel que par l'une de ces douze portes. Ce nombre mystique indique donc la réunion, dans l'Eglise triomphante, de tous les élus venus de toutes les parties du monde, et convertis par les ministres du Christ. Puissions-nous, par la ferveur de nos prières, obtenir d'être de ce nombre ! Demandons-le avec le prêtre, « par l'intercession de tous les saints du paradis, et par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

4. (*Hanc igitur*). Le prêtre étend alors les mains sur l'hostie et le calice, comme pour faire passer sur la victime les péchés du peuple et la substituer aux coupables, et il renouvelle les demandes qu'il a déjà faites plusieurs fois : la rémission des péchés, la paix dans le temps et la gloire dans l'éternité. Ces grâces précieuses nous seront certainement accordées par les mérites du saint sacri-

fice, si nous n'y mettons pas obstacle par nos mauvaises dispositions. N'allez donc pas vous contenter, mes frères, de les demander du bout des lèvres, mais purifiez vos cœurs et sanctifiez toutes vos œuvres par la charité afin de plaire à Dieu. Demandez instamment avec le prêtre que les bénédictions divines tombent enfin sur ces dons qui lui sont offerts (*Quam oblationem*), et les changent au corps et au sang de Jésus-Christ.

Vous remarquerez qu'en achevant ces paroles le prêtre fait sur l'hostie et le calice cinq signes de croix. Ce n'est pas seulement pour bénir, mais pour rappeler la passion du Sauveur, dont le saint sacrifice est la vivante représentation. Depuis le commencement de la messe, et surtout depuis le *Canon*, ce signe sacré a été répété souvent, tantôt une fois, tantôt trois, tantôt cinq, en souvenir de l'unité de Dieu, de la trinité des personnes, des cinq plaies du Sauveur, et surtout pour que nous n'oublions jamais que nous ne pouvons rien offrir d'agréable à Dieu ni rien obtenir de sa bonté que par les mérites de la passion et de la mort de son Fils.

5. (*Qui pridie quam pateretur*). Le moment solennel approche où va s'accomplir le redoutable mystère de la transsubstantiation et de l'immolation mystérieuse de la victime sans tache. Tout en répétant les paroles mêmes de l'institution de l'Eucharistie, le prêtre prend l'hostie, élève les yeux au ciel, bénit encore une fois le pain et, profondément incliné, il prononce à voix basse les mots sacramentels : *Hoc est enim corpus meum* ; et aussitôt il se prosterne pour adorer en silence, se relève, présente le corps du Christ à l'adoration des fidèles, fait une seconde génuflexion et dépose sur le corporal la sainte hostie, sous l'apparence de laquelle Notre-Seigneur renouvelle le sacrifice de son amour. Après avoir accompli les mêmes cérémonies sur le calice, le prêtre continuera les prières du *Canon*. Nous ne nous étendrons pas ici sur les effets merveilleux produits par les paroles de la consécration : nous avons déjà expliqué ce que la foi nous enseigne sur ce mystérieux changement, et comment le corps et le sang de Jésus-Christ, présents dans un état de victime offerte à Dieu, et sous la forme d'une nourriture destinée à être consommée par le prêtre et les fidèles, constituent un véritable sacrifice¹ auquel nous devons nous unir par les sentiments du plus profond anéantissement et de la plus ardente charité. Offrons alors à Dieu la soumission parfaite de notre intelligence par un acte de foi ferme et sincère, et de notre volonté par la résolution de vivre et de mourir dans la fidélité à son service, implorons le pardon de nos fautes avec confiance en présence de la sainte victime, et demandons pour nous et pour les autres toutes les grâces sans lesquelles nous savons que notre salut est impossible. Restons désormais inviolablement attachés à notre divin Sauveur, en nous

souvenant qu'il a promis « de tout attirer à lui une fois qu'il serait élevé de terre. »

Achevons maintenant l'explication du *Canon*.

6. (*Unde et memores*). Que sont devenus le pain et le vin ? Ils ont été changés au corps et au sang de Jésus-Christ ; les sens l'ignorent, mais la foi nous l'assure. Plein de cette pensée céleste, le prêtre plongé en adoration devant cette *hostie pure*, cette *hostie sainte*, cette *hostie immaculée*, ce *pain de vie*, ce *calice de salut*, l'offre à Dieu au nom de l'Eglise, en souvenir des mystères de la passion, de la résurrection et de l'ascension du Christ, affirmant ainsi que cette victime est bien celle qui est morte sur la croix, qui a triomphé de la mort et qui règne maintenant dans le ciel ; et de nouveau il fait cinq signes de croix pour rappeler les glorieuses blessures du Crucifié. Puis, de même qu'il a associé tout à l'heure à ses prières l'Eglise du ciel, il relie maintenant le sacrifice de la Loi nouvelle à ceux des patriarches, en demandant au Seigneur (*Supra quæ*) d'accepter cette offrande, comme il a reçu jadis celles d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech. Ce n'est pas que le sacrifice du Christ ait besoin d'être appuyé sur ceux des hommes, mais c'est afin d'obtenir les sentiments de foi et de piété avec lesquels ces grands serviteurs de Dieu l'ont honoré. Du reste, comme le sacrifice de la messe continue et renouvelle celui qu'avaient figuré Abel, Abraham et Melchisédech, rien n'est plus naturel que d'exciter notre foi par le souvenir de celle des anciens patriarches. Oh ! si nous avions les sentiments avec lesquels l'innocent Abel offrait ses brebis, la soumission avec laquelle Abraham se préparait à immoler son fils unique, comme nous profiterions abondamment des fruits du saint sacrifice !

Maintenant le prêtre joint les mains sur l'autel et s'incline profondément pour témoigner, par ses actes aussi bien que par ses paroles, qu'il veut s'unir au sacrifice de Jésus-Christ, pour recevoir en abondance les bénédictions célestes avec tous ceux qui participeront à la sainte communion. Lorsque Jacob s'arrêta dans la plaine de Béthel, il vit en songe une échelle qui touchait au ciel et s'appuyait sur la terre, et des anges qui montaient et descendaient sans cesse. Ainsi les anges descendent vers la terre pour accompagner le Sauveur sur nos autels, et ils remontent avec nos prières qu'ils offrent à Dieu, unies au sacrifice de son Fils. Dans la prière *Supplices te rogamus*, le prêtre demande humblement à Dieu d'envoyer un de ses anges pour remplir ce ministère et suppléer à notre indignité. Cependant beaucoup d'auteurs entendent par cet ange Jésus-Christ lui-même, l'Ange du grand conseil, l'Ange du Testament, comme l'appellent les Ecritures¹. Le sens serait alors : « Permettez, Seigneur, que nos dons et nos prières soient présentés devant le trône de votre majesté par le Médiateur envoyé par vous sur la

¹ Voir Prône xvii, p. 393.

¹ Lebrun, iv, art. 13, § 2. — Gühr (§ 61) n'admet pas que le terme *Angelus* désigne ici le Fils de Dieu.

terre, afin que, par ses mérites, nous soyons comblés de toutes vos bénédictions. »

7. (*Memento* des défunts). Si le prêtre dit la messe pour des défunts, il a dû leur faire, avant la consécration, l'application des fruits du sacrifice. Mais après la consécration il prie encore, au nom de l'Eglise, pour ces pauvres âmes, pour d'autres s'il le désire, et pour tous les fidèles défunts. C'est là une preuve, aussi ancienne que l'Eglise elle-même, de sa foi à l'existence du purgatoire et au soulagement que nos prières procurent à ces âmes. L'Eglise, dispensatrice des grâces de son divin Chef, veut chaque jour appliquer aux âmes du purgatoire les fruits du sacrifice de la croix, et à chaque messe qui se célèbre, elle demande pour elles toutes un lieu de rafraîchissement (car elles souffrent), de lumière (car elles sont privées de la vue de Dieu), et de paix (car il n'y a de repos véritable qu'au sein de Dieu). Rappelons-nous ici, mes frères, que ce n'est point par des larmes et des gémissements, par des mausolées et des couronnes, mais par des prières, des aumônes, des bonnes œuvres et surtout par le sacrifice de la messe que nous pouvons soulager les défunts et hâter leur entrée dans le ciel, et ne négligeons pas de prier pour eux toutes les fois que nous assistons à la messe.

(*Nobis quoque peccatoribus*). Les fidèles qui nous ont précédés dans le chemin de la vie, avec le signe de la foi, en combattant sous les étendards du Christ, nous ont laissé le souvenir de leurs exemples. Pour les imiter, nous avons besoin des grâces du ciel, aussi l'Eglise nous les fait demander humblement dans la dernière prière du *Canon*. Nous avons déjà dû puiser au trésor des mérites du Sauveur au moment de la consécration, mais tant que la victime est sur l'autel, nous pouvons obtenir de nouvelles grâces; et surtout si nous devons communier, nous devons exciter de plus en plus par la prière l'ardeur de notre dévotion. Pour y parvenir plus sûrement nous demandons encore l'aide des saints, de Jean le Précurseur, d'Etienne le premier martyr, de Mathias et de Barnabé, associés au collège apostolique, de quelques autres saints et enfin des plus illustres saintes des premiers siècles : Perpétue et Félicité, modèles des mères chrétiennes, Agathe, Agnès, Lucie, Cécile, Anastasie, fleurs éclatantes de la virginité consacrée par le martyre. Puissent nos âmes, arrosées du sang de l'Agneau, comme celles de ces élus de tout âge et de toute condition, porter les mêmes fruits de vertu et se voir un jour associées à leur gloire!

8. Le *Canon* va se terminer par une solennelle action de grâces au Dieu Créateur, Rédempteur et Sanctificateur, d'où procède toute sainteté, d'où découlent sur la terre maudite par le péché toutes les bénédictions. Pour faire participer même les créatures inanimées à ces bénédictions célestes, on apportait autrefois sur l'autel des aliments et des fruits que le prêtre bénissait. Maintenant il se contente de faire sur les saintes espèces trois

signes de croix, puis cinq autres, en invoquant toujours les mérites du Christ; et élevant la voix comme au commencement de la *Préface*, il invite les fidèles à réciter l'Oraison dominicale, sublime abrégé de toutes nos prières, et il la récite (ou la chante) jusqu'à la dernière demande : *Sed libera nos a malo*, que le peuple dit à son tour.

Le *Pater* a toujours fait partie des prières de la messe. Cette place d'honneur lui était bien due. Il paraît même qu'à l'origine c'était la seule formule qui accompagnait le sacrifice. Il est placé entre le *Canon* et la communion, pour résumer l'un et nous préparer à l'autre. A partir de ce moment, le prêtre semble n'être plus occupé que de se disposer à recevoir saintement le corps et le sang du Sauveur. Il ajoute à l'Oraison dominicale une fervente prière pour demander encore une fois le pardon de toutes ses fautes, la délivrance de tous les maux de l'âme et du corps, la paix du cœur sans laquelle il serait téméraire de s'approcher du banquet sacré, et il souhaite cette paix à toute l'assistance, en faisant trois signes de croix sur le calice avec une parcelle de l'hostie, qu'il mêle ensuite au précieux sang¹.

C'est dans la paix et le silence qu'il faut se préparer à recevoir Jésus-Christ. Le sacrifice va toucher à son terme mystérieux, le prêtre va se nourrir de la chair et du sang de la victime, les âmes pures sont invitées à partager ce divin banquet, ce pain quotidien descendu du ciel, et tous les assistants à s'y unir par la communion spirituelle. Nous achèverons dans la prochaine instruction l'explication de ces rites sacrés. En attendant, excitons au fond de nos cœurs le désir de nous nourrir souvent du corps et du sang du Fils de Dieu, afin que cette céleste nourriture garde nos corps et nos âmes pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

¹ La fraction de l'hostie rappelle les souffrances du Christ dans sa passion; — la chute de la parcelle dans le calice, sa descente aux enfers; — l'union des deux espèces, la réunion de son âme à son corps au moment de sa résurrection. C'est en se reportant à cette signification mystique de la Résurrection et de l'Ascension qui ont été comme la consécration finale du ministère du Rédempteur, que l'Eglise appelle ce mélange une consécration. (Voir Gihl, § 67).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 augusti 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XVIII. Pour la fête de saint Augustin : *Sa conversion*, 593.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XXXIX. Pour le 12^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, x, 33 et 36 (d'après saint Augustin), 597.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXXIV. Sépulture et résurrection de N.-S. J.-C., 602.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT.* III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite) : Effets des sacrements, 604.

Récits et Causeries. — X. La Religion est une affaire de cœur, 608.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XVIII

POUR LA FÊTE DE SAINT AUGUSTIN

Sa conversion

*Tolle, lege !
Prends, lis !*

Le P. Félix étudiant un jour les obstacles, les difficultés énormes que rencontre une âme appelée par Dieu sur le chemin de la conversion et du salut, concluait que le retour de cette âme à la foi est un des miracles les plus signalés de la puissance divine. C'est ce qui ressort à l'évidence de la conversion si lente, si longtemps différée de saint Augustin.

Il eut le bonheur d'être élevé chrétiennement par une mère admirablement pieuse, mais qui n'avait pas réussi toutefois à lui faire conférer, tout enfant, la grâce du baptême, à cause de l'hostilité absolue de Patrice. Ses écarts doivent être attribués aussi à la privation de cette grâce nécessaire à la vie surnaturelle. Les exemples funestes de son père, l'ardeur de son tempérament, les compagnies dépravées, la doctrine manichéenne qui autorisait le vice, tout contribua à le perdre, et il eût été, malgré sa splendide intelligence, la proie de l'enfer, comme il était la proie de l'erreur, sans la prière, l'insistance, la tendresse et la vigilance de Monique.

Nous savons les étapes qu'elle lui fit parcourir pour opérer sa « courbe rentrante » vers la religion et vers le devoir. D'abord elle lui forme la conscience, si bien que, même au sein des plaisirs les plus étourdissants, une voix s'élève du fond de

son cœur : « *Vita misera, mors incerta.* Cette vie est misérable et la mort est incertaine ! » qui le trouble et l'empêche de s'endormir dans la volupté. S'il allègue alors qu'il n'y a peut-être rien après la mort, la même voix lui répond : « Il faut déjà en être sûr ! *Ergo et hoc querendum !* » Ensuite sa mère le conduit à l'église, aux pieds d'Ambroise, elle lui fait lire saint Paul, et aussitôt il constate la différence des livres des philosophes et de ceux des envoyés de Dieu. Cicéron l'avait charmé, Platon lui avait fait entrevoir les régions du beau et du bien. « Mais que savaient-ils, ces grands philosophes, s'écrie-t-il, de cette loi de péché incarnée dans nos membres, qui combat contre la loi de l'esprit et nous traîne captifs dans le mal ? Que savaient-ils surtout de la grâce de Jésus-Christ, victime innocente, dont le sang a effacé l'arrêt de notre condamnation ? »

Comment lui auraient-ils appris la lutte contre cette « loi du péché » qui s'impose à nous, eux qui ne luttaient même pas ! Nous allons assister au spectacle de ces derniers combats des deux hommes, des deux volontés en lui.

Le premier sentiment qui l'arrête, c'est un sentiment d'effroi : la vertu l'épouvante. Et quand il en a triomphé, il reste aux prises avec les bagatelles dans lesquelles l'enserrent ses souvenirs, ses vieilles passions, *nugæ nugurum*. Rien d'instructif comme cette étude du cœur d'Augustin, si faible et si élevé, si flottant et si vaste, si humain en un mot, car ce cœur c'est le mien, c'est le vôtre, c'est celui de vos enfants qui se débat dans les mêmes tentations, parmi les mêmes bagatelles.

I

Puisqu'il connaît maintenant la vérité, puisqu'il goûte la pure et fortifiante doctrine de nos Livres saints, pourquoi ne revient-il pas franchement à cette vérité qui l'a frappé, qui l'attire, qui lui inspire une si éloquente admiration ?

C'est qu'il manque d'humilité d'abord : il tient à passer aux yeux du monde pour un homme instruit, savant, et il se grise des applaudissements que provoquait au pied de sa chaire sa parole enthousiaste, fine et diserte. « Au lieu de pleurer ses fautes, il s'enflait d'une vaine science », et Jésus, qui aime les humbles, le laissait croupir dans son orgueil. Le Sauveur ne nous tend la main que le jour où nous sommes convaincus que sans lui nous ne pouvons sortir de notre bourbier. Alors il s'approche, tendre comme une mère, bon comme le pasteur inquiet qui retrouve dans les broussailles sa brebis égarée, éperdue et reconnaissante, il nous soulève et nous remet sur nos pieds. Mais c'est en vain qu'il présenterait sa main aux orgueilleux, ceux-ci ne la prendraient pas, ils se croient capables de se relever seuls, ils s'épuisent en efforts et s'enfoncent davantage.

¹ *Confess.*, lib. VII, cap. 21.

² Et non flebam ; insuper et inflabar scientia. (*Ibid.*, cap. 20).

Ce qui le retient encore, ce sont *les tristes habitudes* de ses passions. Il aime Dieu, il est ravi de son amour, de sa beauté ; il s'élève même vers lui comme attiré par un aimant ; puis, parvenu à une certaine hauteur, le poids de sa chair se fait trop lourd et il retombe misérablement¹. Son intelligence voit, mais son cœur reste faible, épris de voluptés grossières qu'il méprise et dont il ne peut se défaire. Il fait alors naître des doutes nouveaux « pour prolonger ses passions » ; il demande des clartés nouvelles et il craint d'en trop recevoir. « J'avais trouvé une belle perle, dit-il, et pour l'acheter il me fallait vendre tous mes biens, et j'hésitais². »

C'est alors que sa mère, de plus en plus anxieuse, l'adresse à un pieux vieillard, Simplicien, qui était en même temps un ami de saint Ambroise et un philosophe distingué. Ses entretiens plaisaient à Augustin, épris de beau et de science. Simplicien connaissait Victorin, un homme très éloquent, un savant qui avait traduit Platon et dont le génie avait tellement captivé les Romains qu'ils lui avaient érigé une statue sur le Forum. Lui aussi avait ouvert les saints Livres, et tout en professant un enseignement païen, il disait à Simplicien : « Sais-tu que me voilà chrétien ? — Je ne le croirai, répondait le vieillard, que le jour où je te verrai dans l'église du Christ. » Et Victorin de répliquer sur un ton de douce ironie : « Est-ce que ce sont les murailles qui font le chrétien ? »

Victorin priait beaucoup et continuait à lire les saintes lettres. Quand Dieu le vit humble, il lui envoya des grâces de force. Alors il dit à Simplicien : « Allons à l'église, car je veux être chrétien. » — Et non content de réciter en particulier sa profession de foi, il monta sur l'ambon afin de la prononcer en public, solennellement. Quand il apparut, dans toute l'assemblée s'éleva comme un murmure de joie, et les assistants se disaient tout bas : « Victorin ! Victorin ! » Il récita le symbole avec une foi admirable et tous les chrétiens, heureux de cette courageuse manifestation, « eussent voulu le mettre dans leur cœur. » Depuis, il resta un fidèle enfant de l'Eglise. Quand Julien l'Apostat défendit aux chrétiens d'enseigner les lettres, il renonça à sa chaire et couronna sa vie par le plus héroïque et le plus douloureux des sacrifices.

Ainsi lui parla Simplicien. Cet exemple fit impression sur son cœur, car Victorin, si brillant, si éloquent, c'était bien lui qui restait si sensible à la gloire humaine et qui entrevoyait cependant les gloires du sacrifice, même les joies du renoncement. « O mon Dieu ! s'écria-t-il en quittant le saint vieillard, aidez-moi ! Agissez, faites, réveillez-moi ! Embrassez mon âme et prenez-la ! »

Mais ces élans, restèrent passagers. Dans l'exemple de Victorin, il ne voyait encore que les acclamations des fidèles dans l'église ; en lui subsistait, régnait impérieusement le rhéteur habitué aux faveurs de la foule et qui ne pouvait s'en passer. C'était encore une forme de l'orgueil. Il était poussé à imiter Victorin pour jouir du même triomphe : il n'était pas encore épris, saisi de l'humilité de Jésus. Et surtout il y avait cette chaîne lourde qu'il portait et à laquelle il trouvait on ne sait quel grossier plaisir d'être rivé. Rien ne saurait donner une idée du malaise et du marasme pénible où il demeurait engourdi. Les deux volontés, l'ancienne et la nouvelle, la charnelle et la spirituelle, luttèrent ensemble. La première avait pour elle la force d'inertie, la plus terrible de toutes, qui, lorsque la seconde voulait s'élever, la ramenait à terre et la maintenait dans l'inutilité, l'oisiveté et la boue. Il ressemblait à un homme fatigué et paresseux, à qui on dit le matin : « Lève-toi, il est temps ! » et qui répond, à moitié endormi, sans avoir le courage de faire un effort : « Tout à l'heure, bientôt, laissez-moi encore un moment. » Mais ce « tout à l'heure » était sans fin ; et ce moment traînait toujours en longueur³. La vertu, la vigilance sur soi, la vie réglée, l'observation du devoir, une conduite chaste et pieuse, tout cela l'effrayait. Cependant il fréquentait assidûment l'église, il méditait les Epîtres de saint Paul et même il priait. Une autre âme aussi priait avec d'autant plus de ferveur qu'elle voyait un changement sérieux en lui : c'était sa mère, maintenant remplie d'espoir, bien qu'impatiente encore de ces lenteurs qui se prolongeaient.

Mais le dénouement approche.

II

Un de ses amis d'Afrique, Potitien, qui habitait Milan et qui avait au palais un emploi militaire élevé, vint un jour le visiter. Alype était là. Augustin s'était attaché tous ses amis, et ceux-ci n'avaient pas de plaisir plus grand que de le revoir, de s'entretenir avec lui. Potitien était resté chrétien. En entrant, il aperçoit sur la table un livre ; il l'ouvre, pensant que c'était un de ces chefs-d'œuvre de Cicéron qui servaient au jeune rhéteur pour préparer ses cours. C'étaient les Epîtres de saint Paul. Augustin lui confia que depuis quelque temps il faisait ses délices de la sainte Ecriture, et surtout des lettres du grand Apôtre. Son ami, ravi de le trouver tout pénétré d'idées chrétiennes, lui raconte les victoires de la grâce, les progrès admirables de l'Eglise catholique dans tout l'Empire, car il avait successivement habité les Gaules, l'Espagne, l'Italie, l'Afrique, et partout

¹ Rapiēbar ad te decore tuo : moxque deripiebar abs te pondere meo, et ruebam in ista cum gemitu : et pondus hoc consuetudo carnalis. (*Ibid.*, cap. 17).

² Et inveneram jam bonam margaritam, et venditis omnibus quæ haberem emenda erat, et dubitabam. (*Ibid.*, lib. VIII, cap. 1).

³ Ita duæ voluntates meæ, una vetus, alia nova, illa carnalis, illa spiritualis confligebant inter se, atque discordando dissipabant animam meam... Non erat omnino quod responderem nisi tantum verba lenta et somnolenta : Modo, ecce modo ; sine paululum ; sed modo et modo non habebam modum. Et sine paululum in longum ibat. (*Lib. VIII, cap. 5*).

il avait été le témoin ému des merveilles de sacrifice et de charité accomplies par la doctrine du Christ.

Il parle de saint Antoine et de sa Thébàide, de la grande multitude des monastères et de cette fécondité miraculeuse du désert, où tant de saints menaient une vie qui, comme un parfum divin, s'élevait jusqu'à Dieu. Augustin ignorait ces merveilles, il ne savait même pas qu'à Milan, tout près de lui, hors des murs de la cité, il existait une de ces maisons pleine de justes qui, sous la direction d'Ambroise, vivaient comme des frères.

Les deux amis étaient vivement intéressés et surpris. Potitien poursuivait son récit, heureux lui-même de sentir que ses paroles pénétraient profondément dans leurs cœurs. Il raconta une histoire qui lui était personnelle.

Un jour, à Trèves, où était l'empereur, pendant que la cour se divertissait au cirque, il sort de la ville avec trois de ses amis et ils s'aventurent dans les jardins, dans la campagne. Deux d'entre eux vont plus loin et entrent dans une pauvre cabane, habitée par quelques-uns de ces serviteurs de Dieu, de ces pauvres d'esprit à qui le royaume des cieux appartient. Ils y trouvent une vie de saint Antoine et l'un d'eux se met à la lire tout haut. Plus il avance dans ce pieux récit, plus son cœur s'enflamme, plus son esprit s'ouvre aux vraies lumières ; il se sent pressé de quitter le service de l'empereur — ils étaient, tous deux, agents d'affaires — pour ne consacrer sa vie qu'à Dieu seul, le roi des monarques. Puis tout à coup, embrasé d'un amour tout céleste, pénétré d'une sainte honte, il s'indigne contre lui-même et regardant son ami : « Dis-moi, je te prie, s'écria-t-il, que prétendons-nous obtenir par tant de travaux ? Que cherchons-nous ? Qu'espérons-nous ? Être les amis de l'empereur ! Mais là encore, dans cette cour, que d'incertitudes et de dangers ! Par quels périls ne faut-il point passer avant de parvenir à cette fortune qui est elle-même un péril beaucoup plus grand ! Et puis, quand y parviendrai-je ? Tandis que si je veux être l'ami de Dieu, je le serai à l'instant même. » En parlant ainsi, il était tout bouleversé par son enfantement à une vie nouvelle. Et il reprit le livre, et, à mesure qu'il lisait, Dieu changeait son cœur, le détachait peu à peu des affections du monde, jusqu'à ce que son âme éclatât en ces généreuses et décisives paroles : « C'en est fait, dit-il à son ami, je romps pour jamais avec ce qui faisait toutes nos espérances. Je veux servir Dieu dès ce moment et ici-même ! Si tu refuses de suivre mon exemple, du moins ne t'oppose pas à mon dessein. » Son ami applaudit, et tous deux se décidèrent à rester dans la solitude.

« J'arrivai alors, poursuivit Potitien, avec celui qui se promenait avec moi, et les ayant trouvés dans cette cabane, je les avertis que le jour commençait à baisser. J'appris alors la résolution qu'ils avaient prise et leur volonté de se consacrer à Dieu. Ils nous supplièrent, si nous ne voulions

pas les imiter, de ne point contrarier leurs projets. Et nous nous retirâmes en pleurant sur nous-mêmes, après leur avoir adressé nos pieuses félicitations et nous être recommandés à leurs prières. Nous revînmes au palais, le cœur toujours attaché à la terre ; eux restèrent dans leur cabane, le cœur élevé et fixé au ciel. Tous deux étaient fiancés : les deux jeunes filles à qui ils étaient unis par de tendres liens, ayant appris leur résolution, consacrèrent à Dieu leur virginité. ⁴ »

Pendant que Potitien parlait, Augustin demeurait la proie des sentiments les plus divers. D'abord il avait admiré ces chrétiens qui abandonnent le monde pour ne plus penser qu'à Dieu, ces milliers de vierges pures qui ne veulent pas d'autres époux que Jésus-Christ, ces pieux solitaires qui vivent au ciel par avance dans les délices de la prière et de la contemplation. Puis tout à coup, il fit un retour sur lui-même. Que d'années passées loin de Dieu, dans une vie voluptueuse et sans but, parmi les jouissances des plaisirs et de l'ambition, depuis qu'à dix-neuf ans, déjà perverti, il s'était senti toucher de l'amour de la sagesse en lisant l'*Hortensius* de Cicéron ! Il y avait douze ans de cela, et, depuis, que d'égarements, que de mollesse, que d'efforts de conscience pour ne point voir ! Car la lumière avait paru, la conscience avait parlé. Jusque-là il prétendait douter : mais ce n'était qu'un prétexte pour ne point renoncer aux vains attachements qui le retenaient. « Tout est certain maintenant, se disait-il, tu ne peux plus douter, et cependant ce fardeau t'accable encore, tandis que d'autres, qui ne se sont pas consumés dans ces recherches, qui n'ont pas comme toi perdu des années dans de telles études, ont déjà reçu les ailes avec lesquelles ils vont courageusement prendre leur essor vers le ciel. » (Chap. 7).

Quand Potitien se fut retiré, Augustin ne se contentait plus. Il se faisait d'amers reproches sur sa lâcheté sans excuse, sur sa mollesse incurable. Les flots de la mer en furie n'étaient pas plus agités que son âme remuée dans ses profondeurs. C'est que la grâce agissait en lui, puissamment appelée par les prières de sa mère qui savait tout, qui peut-être avait préparé cette entrevue décisive et qui à genoux, en pleurs, dans sa chambre, suppliait Jésus-Christ d'achever son œuvre. Oh ! pour elle c'était un enfantement nouveau et qui durait, effroyablement douloureux, depuis plus de dix-huit ans. Dieu voulait qu'elle fût deux fois mère, que deux fois elle donnât la vie à son fils, la vie du corps et celle de l'âme.

Vaincu par l'évidence, par les remords, par les cris de sa conscience qui se faisait impérieuse, Augustin se tourne soudain vers son ami Alype et s'écrie : « Que faisons-nous ? Qu'est-ce que ceci ? Que viens-tu d'entendre ? Quoi ! des ignorants ravissent le ciel, et nous, avec notre science sans cœur, nous restons vautrés dans la chair et le

⁴ *Confess.*, lib. VIII, cap. 6.

sang ! Est-ce parce qu'ils nous ont précédés dans la vie sainte que nous n'osons les suivre ? Ou plutôt n'est-ce pas une honte pour nous de ne pas les imiter ? » Le son de sa voix avait quelque chose d'extraordinaire, et son front, ses yeux, ses paroles rapides, son visage troublé, tout révélait les combats terribles qui se livraient dans son âme. (Chap. 8).

Il y avait un petit jardin attenant aux habitations. C'est là que le pousse « la tempête de son cœur », en ce lieu solitaire où personne ne viendrait le trouver, où personne, sauf Alype, ne serait témoin de la suprême bataille et du suprême orage. Son ami, en effet, le voyant sous le coup d'une violente émotion, le conduit dehors, et ils s'assoient aussi loin que possible de la maison. Dieu l'appelait, et Augustin refusait toujours d'obéir, et il s'irritait contre lui-même. « Tous ses os lui criaient qu'il fallait aller vers Dieu, » et vers Dieu seul, mais il fallait « vouloir » et sa volonté demeurait infirme, languissante, alourdie par le péché, paralysée par la terreur, et les deux hommes se livraient en lui-même les plus rudes assauts. « Hélas ! s'écriait-il, mon esprit commande à mon corps et il est aussitôt obéi ; et quand mon esprit se commande à lui-même, il n'est point obéi ! » (Chap. 9).

Et il se disait : « C'est maintenant, c'est tout de suite qu'il faut te donner à Dieu ! » Il le désirait, il était convaincu qu'il fallait agir, et sa volonté demeurait inerte. Qu'est-ce donc qui le retenait ? Toujours ses vieilles habitudes de péché, ses souvenirs de jouissance, l'impossibilité où il croyait être de pouvoir vivre sans elles.

« Et ces bagatelles de bagatelles, et ces vanités de vanités, mes anciennes amies, me retenaient, me tiraient par ma robe de chair et me disaient tout bas : « Tu nous renvoies donc ? Et à partir « de ce moment nous ne serons plus jamais avec « toi ? Et désormais ceci et cela ne te sera plus « jamais permis ? » Et qu'était-ce qu'elles me suggéraient par ce que j'appelle *ceci et cela*, ô mon Dieu ! Que votre miséricorde l'efface à jamais de mon âme ! Quelles turpitudes que ces choses ! quelles infamies ! »

On le sent, l'ennemi jette ses dernières flèches. Aussi la voix de ses tristes passions commence-t-elle à se faire moins éloquente. « Elles ne m'abordaient plus de front, hardies et éhontées ainsi qu'autrefois, mais comme en murmurant derrière moi, m'attaquant à la dérobée pour me forcer à jeter sur elles un regard. Elles ne faisaient que ralentir mon élan, pendant que la voix tyrannique de l'habitude me disait : « Comment pourrais-tu vivre sans elles ? » Mais ces paroles n'avaient plus la même force ; car du côté où maintenant je portais mes yeux et où j'hésitais encore à passer, s'offrait à moi la chaste dignité de la continence. Sereine, avec une joie qui n'avait rien de dépravé, avec un honnête sourire, elle m'encourageait à venir à elle, sans hésiter ; elle

étendait vers moi, pour me recevoir et m'embrasser, ses mains pieuses, toutes remplies d'une multitude de bonnes œuvres. Autour d'elle se pressaient une foule d'enfants, de jeunes filles, de jeunes gens, de personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse : et dans ces âmes saintes, la chasteté n'était point demeurée stérile, mais elle avait enfanté, mère féconde, toutes ces joies célestes qu'elle avait conçues de vous, ô Seigneur, son céleste époux. Et elle me raillait doucement, pour m'encourager, et semblait me dire : « Quoi ! tu ne « pourrais faire ce qu'ont fait ces enfants et ces « femmes ! Est-ce qu'ils l'ont pu par eux-mêmes ? « Est-ce que ce n'est pas le Seigneur qui leur a prêté « son secours ? »

Ces pensées le faisaient rougir de honte, et pourtant son âme n'était pas changée encore. Alype le voyant ému, agité, accablé, reste auprès de lui, attendant en silence l'issue de cette lutte terrible. Après de longues réflexions mêlées d'ardentes prières, Augustin sent dans son cœur s'élever un violent orage, gros d'une pluie de larmes. Il se lève et s'éloigne pour être seul, pour donner libre cours à ces pleurs qui montent. Alors il se jette à terre sous un figuier et ses yeux répandent des torrents pendant que de ses lèvres s'échappent ces paroles entrecoupées : « Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand serez-vous irrité ? Oh ! oubliez mes iniquités passées ! » Car il était toujours retenu par elles, et répétait : « Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ? Sera-ce demain ou un autre demain ? Pourquoi pas tout de suite ? Pourquoi ne pas en finir à cette heure même avec ma honte ? »

Comme il exhalait ses plaintes et ses regrets, pleurant amèrement dans le brisement de son cœur, il entendit sortir de la maison voisine — celle de sainte Monique — une douce voix d'enfant ou de jeune fille qui redisait en chantant : « Prends, lis ! Prends, lis ! »

Il comprit que c'était la voix du ciel qui se faisait entendre, car les enfants, dans leurs jeux, ne chantaient point de refrain pareil. Il se lève, retourne auprès d'Alype où il avait laissé les épîtres de saint Paul, l'ouvre et tombe sur ce passage : « Ne vivez ni dans les festins et la bonne chère, ni dans les voluptés et la débauche, ni dans les jalousies et les disputes, mais revêtez-vous de Jésus-Christ et ne cherchez pas à contenter votre chair par les plaisirs sensuels. »

Ces paroles, qu'il avait lues vingt fois peut-être, lui pénétrèrent dans l'âme comme une douce et victorieuse lumière ; les doutes et les ténèbres s'enfuirent. Aussitôt la paix lui est rendue, il marque du doigt le livre et raconte tout à son ami. Alype aussi était en proie aux mêmes anxiétés, et Augustin l'ignorait ; il demanda à lire ce passage si impressionnant et, poussant plus loin, il vit ces mots qu'il s'appliqua : « Soutenez aussi celui qui est faible dans la foi. » Et tous deux convertis, pleins d'ardeur et de joie, coururent dire à sainte

Monique les merveilles spirituelles que Dieu venait d'accomplir en eux ¹.

Quelle joie pour la pieuse mère ! « Elle exulte, elle triomphe, » *exultat, triumphat*, s'écrie saint Augustin. Mais quelle histoire consolante aussi ! C'est pourquoi j'ai tenu à vous la rappeler dans ses principaux détails, ou plutôt à vous la faire redire par Augustin lui-même, qui l'a racontée dans les pages les plus émouvantes, les plus vraies, les plus humaines que je connaisse.

Vos maris, vos fils sont tous, à des degrés divers, des Augustins, tous ont besoin d'être ramenés, et vous êtes choisies pour cette mission.

Ce qui a converti le fils de sainte Monique, ce furent d'abord ses amis, et je suis bien sûr qu'elle les introduisit auprès de lui et qu'elle était d'intelligence avec un Simplicien ou un Potitien. Elle sut, d'autre part, ne garder à côté de lui que des hommes sûrs et éprouvés, d'une grande générosité d'âme comme Nebrius, ou d'une pureté de mœurs exceptionnelle comme cet aimable et doux Alype. Oh ! veillez, vous aussi, aux compagnies que fréquentent vos chers Augustins !

Ensuite ce fut la lecture des saints Livres, mais accompagnée de la prière. Quels dangers aujourd'hui dans les livres, les journaux, l'enseignement public donné en dehors de l'idée religieuse ! L'homme est assez porté de lui-même vers le mal sans qu'on lui fournisse encore des excuses s'il s'y abandonne, sans qu'on lui mette au cœur ce doute, si fatal à saint Augustin, qui attaque la foi pour venir plus facilement à bout des mœurs. Que les idées restent saines, et les âmes s'ouvriront d'elles-mêmes à la vérité, puis à la conduite et à la charité. Sinon les doctrines courantes qui autorisent le vice, les précipiteront jusqu'au fond de l'abîme d'où l'on ne remonte pas, l'abîme de l'impiété et du mépris de Dieu.

Aussi faites lire l'Evangile dans vos familles. Tout le monde l'admire, mais sans le connaître suffisamment. Lisez-le avec foi, avec le désir de devenir meilleures, et faites-le lire dans ce même esprit. Cette lecture alors est une prière par laquelle sans cesse on interroge Dieu sur sa voie, sur l'état de son âme, et Dieu répond toujours nettement.

Augustin souffrait de ne pouvoir soulever son esprit, fait pour Dieu, et qui, semblable à un cygne dont les ailes blanches se débattaient dans la boue, ne pouvant se dépêtrer, n'en ayant pas la force, poussait un cri d'angoisse. Dieu lui répond alors par la voix de l'enfant. Il lit et tombe sur ces mots : « Arrière aux voluptés des sens, revêtez Jésus-Christ ! » Quelle lumière, quelles clartés aussitôt l'inondent et le transforment ! Car il voit.

Enfin ne désespérez jamais, car, suivant la parole du vieil évêque à sainte Monique, l'enfant des larmes ne saurait périr.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XXXIX

POUR LE DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Un Samaritain, qui était en voyage, vint à passer près de cet homme, et, le voyant, il fut touché de compassion. (Luc, x, 33).

I. — Nous avons ici une figure de Jésus-Christ et de la miséricorde qu'il nous a témoignée. Le démon, à l'origine du monde, a déployé toute sa méchanceté contre l'homme, et il a versé en lui son venin mortel, le péché. C'est ainsi que nous avons été dépouillés de notre innocence, couverts de blessures qui ont affaibli en nous la force du libre arbitre. Mais le démon ne s'est point arrêté dans son œuvre homicide : il nous couvre encore de blessures, lorsqu'à ce premier péché nous en ajoutons un grand nombre d'autres. Qui d'entre nous n'a pas été semblable ou ne l'est pas encore à cet homme tombé entre les mains des voleurs, dépouillé de ses vêtements et laissé à demi mort sur le chemin ? Qui, à cette heure si pleine d'angoisses et de douleurs, est venu à notre secours, qui s'est approché de notre âme, qui a eu compassion de notre malheureux état, si ce n'est Jésus-Christ, notre doux Sauveur, descendu sur la terre pour nous sauver ? C'est ainsi qu'il s'est fait notre prochain par la sincère compassion qu'il nous porte, et il est devenu notre voisin par la miséricorde dont il nous comble en toutes circonstances ; car il demeure près de nous et ne nous abandonne pas.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Notre-Seigneur a voulu se représenter lui-même dans la personne de ce Samaritain. En effet, Samaritain veut dire *gardien*. Ainsi le Sauveur, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, la mort n'aura plus d'empire sur lui (Rom., vi, 9), et il est écrit aussi que celui qui garde Israël ne dormira ni ne s'assoupira point. (Ps., cxx, 4). Voyez enfin ce que lui dirent les Juifs lorsqu'ils le chargeaient des plus odieux blasphèmes : *Ne disons-nous pas bien que vous êtes un Samaritain et que le démon est en vous ?* (Jean, viii, 48). Ces paroles renfermaient deux injures à l'adresse du Seigneur. Il aurait pu répondre qu'il n'était pas un Samaritain et que le démon n'était pas en lui, mais il se contente de dire : *Le démon n'est point en moi*. Il repousse l'outrage auquel il répond, et il confirme par son silence ce qu'il n'a pas cru devoir relever. Il nie qu'il soit possédé du démon, lui qui savait qu'il chassait les démons ; mais il ne nie point qu'il soit le gardien de ceux qui sont malades. Le Seigneur est donc près de nous, parce qu'il s'en est rapproché. Quelle distance plus grande que celle qui sépare Dieu des hommes, l'immortel de ceux qui sont mortels, le juste des pécheurs ? Ce n'est point par la distance des lieux, mais par la dissemblance

¹ *Confess.*, lib. viii, cap. 11 et 12.

des conditions qu'ils sont éloignés. C'est ainsi que nous disons de deux hommes de mœurs contraires : L'un est bien loin de l'autre. Ces deux hommes peuvent être l'un près de l'autre, habiter des maisons voisines, être attachés à la même chaîne ; la distance n'en n'est pas moins grande entre l'homme religieux et l'impie, entre l'innocent et le coupable, entre le juste et le pécheur. Si cela est vrai en parlant de deux hommes, que sera-ce lorsqu'il s'agit de Dieu et des hommes ? Or, malgré cette distance qui séparait l'immortel et le juste des hommes mortels et pécheurs, il est descendu jusqu'à nous pour combler cette distance et se rapprocher de nous. Et qu'a-t-il fait ? Il possédait deux biens : la justice et l'immortalité, et nous avions en partage deux maux : le péché et la mortalité. S'il eut pris sur lui les deux maux, il serait devenu semblable à nous, et il aurait eu besoin comme nous d'un libérateur. Qu'a-t-il donc fait pour se rapprocher de nous ? Je dis : pour s'en rapprocher, et non : pour devenir ce que nous sommes. Considérez ses deux attributs : il est juste, il est immortel, et les deux maux que vous avez en partage sont l'un la faute, l'autre le châtiment. La faute, c'est votre iniquité ; la peine, c'est la mort. Or, pour se rapprocher de vous, il a pris sur lui la peine, sans prendre la faute ; ou, s'il l'a prise, c'est pour l'effacer et non pour s'en rendre coupable lui-même. Le juste et l'immortel était bien éloigné des hommes pécheurs et mortels. Et vous, pécheurs et mortels, vous étiez bien loin du juste et de l'immortel. Il ne s'est point rendu pécheur comme vous, il s'est simplement soumis à la mort comme vous l'étiez vous-mêmes. Tout en demeurant juste, il est devenu mortel. En prenant sur lui le châtiment du péché sans prendre le péché, il a détruit le péché et le châtiment. *Le Seigneur est donc proche, ne vous inquiétez point.* (Philipp., iv, 5-6). Il est monté corporellement au-dessus des tous les cieux, mais sa majesté ne nous a point quittés. Celui qui a créé toutes choses remplit tout de sa présence⁴.

II. — Il est dit du Samaritain que s'étant approché de l'homme blessé, il lui banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin. Ainsi a fait et fait encore Jésus-Christ. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il a pris nos souffrances et notre mort pour nous en appliquer la vertu ? L'homme blessé de la parabole n'oppose aucune résistance aux soins aussi empressés que charitables du bon Samaritain, tandis que nous, le plus souvent nous ne voulons point nous laisser guérir par Jésus-Christ, et néanmoins il a accompli notre salut en nous achetant au prix des sacrifices et des humiliations de sa vie temporelle. Aussi tous ceux qui s'en sont remis à son amour ont été délivrés de leurs péchés, arrachés aux mains du démon ; puis il est entré dans leurs cœurs pour y demeurer et continuer son œuvre de charité. Ah ! ne croyez point qu'à tous ceux qu'il veut guérir il fasse goûter les amer-

tumes de ses souffrances et de sa mort, ce sont des fruits que produit notre terre, tandis que ce sont ses douceurs et ses miséricordes qu'il a rapportées du ciel, qui sont répandues dans les âmes que le péché a blessées et laissées comme mortes sur le chemin. C'est pourquoi nous vous dirons avec le Psalmiste : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* (Ps., xxxiii, 9).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Jésus-Christ est venu sur terre pour guérir l'homme de ses blessures, et pendant qu'il s'y appliquait les Juifs l'insultaient ; mais il laissa passer ce qu'il entendait, comme s'il ne l'eût pas entendu. Il était le médecin, et il était venu pour guérir un frénétique. De même que le médecin ne s'inquiète pas de ce que lui dit le frénétique, mais de la manière dont celui-ci guérira et reviendra à la santé, de même qu'il ne s'inquiète pas s'il reçoit de lui quelque coup et que, tandis que son malade lui fait des blessures toutes fraîches, il le guérit de sa fièvre invétérée ; ainsi le Seigneur est venu vers un malade, vers un frénétique, bien décidé à mépriser tout ce qu'il entendrait et tout ce qu'il souffrirait de sa part, pour lui enseigner par cela-même l'humilité, afin que, instruit par cette humilité, le malade guérit de son orgueil⁴. Or Jésus-Christ, pour avoir le droit de nous guérir, s'est fait *négociant*, c'est-à-dire il est descendu sur terre pour acheter les produits de notre pays : les souffrances et la mort. Mais tout négociant donne et reçoit ; il donne ce qu'il a, il reçoit ce qu'il n'a pas ; quand il achète un objet, il donne de l'argent et reçoit en échange l'objet qu'il achète. Jésus-Christ a voulu faire de même, et dans cet admirable trafic il a donné et reçu. Qu'a-t-il reçu de nous ? Les fruits si abondants de cette terre ingrate : naître, souffrir et mourir. Que nous a-t-il donné en échange ? De renaître, ressusciter et de régner éternellement. O bon et généreux commerçant, achetez-nous ! Mais que dis-je, achetez-nous ! Ne dois-je pas plutôt vous rendre grâces de nous avoir achetés ? Vous nous donnez le prix que nous vous avons coûté ; oui, vous nous donnez le prix lorsque nous buvons votre sang. Nous sommes vos serviteurs, nous sommes vos créatures, vous nous avez créés, vous nous avez rachetés. Chacun de nous peut racheter son esclave, mais il ne peut le créer ; Notre-Seigneur est à la fois le Créateur et le Rédempteur de ses serviteurs. Mais il est venu et a triomphé du démon, ce misérable séducteur. Et qu'a-t-il fait pour vaincre notre tyran ? Pour payer le prix de notre rançon, il a fait de sa croix un piège, et il a versé son sang pour être comme un appât. Aussi le démon, qui a bien pu répandre ce sang, n'a point mérité de le boire ; et pour avoir répandu le sang de celui qui ne lui devait rien, il a été forcé de rendre ses débiteurs ; il a versé le sang de l'innocent, et il a perdu ainsi tous ses droits sur les coupables. Pourquoi, en effet, a-t-il versé son sang ? Pour effacer nos péchés. Le sang du Rédempteur a donc effacé le titre le notre

⁴ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CLXXI, cap. II-III, n. 2-3, trad. Vivès.

⁴ S. Aug., *In Ps.* xxxv, n. 17, trad. Vivès.

esclavage. Comment le démon nous tenait-il asservis sous son empire ? Par les liens de nos péchés. Voilà les chaînes qui nous retenaient captifs. Le Sauveur est venu, il a enchaîné à son tour par sa passion le fort armé, *il est entré dans sa demeure, c'est-à-dire dans les cœurs qu'il habitait, et lui a enlevé tous les vases qui lui appartenaient.* (Matth., xii, 29). C'est nous-mêmes qui sommes ces vases. Le démon les avait remplis de son amertume. Il a voulu faire goûter cette amertume à notre Rédempteur, dans le fiel qu'il lui a présenté sur la croix. Il nous avait donc remplis comme des vases qui étaient à lui, mais Notre-Seigneur s'est emparé de ces vases, les a rendus siens, et a répandu l'amertume qu'ils contenaient, pour les remplir de sa douceur. Aimons-le donc, puisqu'il est si doux ¹. »

III. — Ainsi rachetés et délivrés de nos péchés, nous pourrions croire que nous n'avons plus besoin de Jésus-Christ. Ce serait se tromper étrangement, car il ne suffit pas d'avoir la foi, de participer aux sacrements, il faut encore recevoir d'autres grâces destinées à assurer notre salut. D'ailleurs il nous reste toujours quelque faiblesse à la suite de nos iniquités, et pour arriver à une guérison complète nous devons nous soumettre au traitement du médecin. Aussi Jésus-Christ nous a pris par la main et nous a conduits dans son Eglise, comme le Samaritain avait fait monter sur son cheval l'homme blessé et l'avait conduit dans une hôtellerie. C'est vrai, vos iniquités ont été effacées, vous en avez reçu la rémission. Tout ce que vous aviez fait contre Dieu vous a été pardonné, tout sans exception, paroles, actions, pensées et désirs. Mais vous avez à être fortifiés par la grâce et par la prière, par la charité envers le prochain et surtout envers vos ennemis, à vous défendre du péché jusqu'au jour où vous serez délivrés de votre corps mortel, et enfin à vous préparer à recevoir la couronne de justice. Laissez-vous porter dans l'Eglise par Jésus-Christ, qui vous aime au point de vous donner le salut dont il est l'auteur.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Le pécheur a reçu le pardon de ses péchés, et cependant il faut qu'il achève de guérir sa faiblesse dans l'hôtellerie. Cette hôtellerie, si vous le comprenez bien, c'est l'Eglise. Elle est maintenant pour nous une hôtellerie, parce que nous ne faisons qu'y passer dans cette vie ; elle deviendra plus tard une demeure dont nous ne sortirons plus, lorsque, après notre guérison parfaite, nous serons parvenus au royaume des cieux. En attendant, soumettons-nous volontiers au traitement qui nous est imposé ; ne soyons pas comme des malades qui se glorifient de leur santé, car cet orgueil n'aboutirait qu'à rendre notre guérison impossible. Dites donc à votre âme : *Tu portes encore une chair fragile, le corps soumis à la corruption appesantit l'âme* (Sages., ix, 15) ; après la rémission entière de tes péchés, on t'a encore imposé le remède de la

prière, et tu dois dire jusqu'à l'entière guérison de tes infirmités : *Pardonnez-nous nos offenses.* (Matth., vi, 12). Dites à votre âme, comme une humble vallée, et non comme une colline altière : *Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais tous ses bienfaits.* (Ps., cii, 2). Quels sont ces bienfaits ? Expose-les, fais-en l'énumération, et rends à Dieu d'immortelles actions de grâces. Quels sont ces bienfaits ? *Il t'a pardonné toutes tes iniquités.* (Ib., 3). Voilà ce qu'il a fait par les sacrements. Et que fait-il maintenant ? *Il guérit toutes tes langueurs.* (Ib.). Oui, voilà ce qu'il fait maintenant, je le reconnais. Mais tant que je suis dans cette vie, le corps soumis à la corruption appesantit l'âme. Ajoutez donc ce qui suit : *Il rachète ma vie de la corruption.* (Ib., 4). Qu'avons-nous encore à recevoir après cet affranchissement de la corruption ? Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, cette parole de l'Ecriture sera accomplie : *La mort a été absorbée dans sa victoire. O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ?* (I Cor., xv, 54). C'est alors que vous le chercherez l'aiguillon de la mort, et vous ne le trouverez pas, car il n'y aura plus de péché pour vous captiver, ni pour vous attaquer, ni pour séduire votre conscience. Vous ne direz plus alors : *Pardonnez-nous nos offenses.* Que direz-vous donc ? *Seigneur, notre Dieu, donnez-nous la paix, car nos épreuves sont votre ouvrage.* (Is., xxvi, 12). Enfin, après que nous sommes délivrés de toute corruption, que nous reste-t-il à recevoir, si ce n'est la couronne de justice ? Oui, voilà ce qui nous reste à recevoir ; mais dans l'attente de cette couronne, alors même qu'elle est suspendue sur notre tête, éloignons d'elle toute enflure, si nous voulons qu'elle puisse recevoir cette couronne. Ecoutez donc ce que dit Dieu : *Qui te couronne dans sa miséricorde et dans son amour.* (Ps., cii, 4). C'est sa miséricorde, c'est son amour qui vous couronnent. Vous n'aviez aucun titre à être appelé, ni à être justifié après votre vocation, ni à être glorifié après la justification. *Quelques-uns seulement,* dit l'Apôtre, *que Dieu s'est réservés par l'élection de la grâce, ont été sauvés. Or, si c'est par grâce, ce n'est point en vue des œuvres.* (Rom., xi, 5). C'est une erreur, si vous croyez que vous en êtes redevable à vos mérites précédents. Dieu vous dit : Examinez bien vos mérites, et vous verrez que ces mérites ne sont autre chose que mes dons. Voici donc quelle est la justice de Dieu. De même que nous appelons le salut du Seigneur (Ps., iii, 9) non pas celui dont il est l'objet mais celui dont il est l'auteur ; ainsi la grâce de Dieu qui nous est donnée par Jésus-Christ est appelée la justice de Dieu, non point la justice par laquelle il est juste, mais celle par laquelle il justifie les hommes, qu'il rend justes, d'impies qu'ils étaient ¹. »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxxxix, cap. vi-viii, n. 6-9, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cxxx, n. 2, trad. Vivès.

II. — « Lequel de ces trois vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? » Le docteur répondit : « Celui qui a été compatissant pour lui. » (Luc, x, 36).

I. — Cette réponse nous fixe à un double point de vue : tout homme est notre prochain, et à notre tour nous sommes le prochain de tout homme. Aussi l'Apôtre nous dit-il : *Portez les fardeaux les uns des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ. Car si quelqu'un s'estime être quelque chose, comme il n'est rien, il s'abuse lui-même.* (Gal., vi, 2-3). En effet, si la charité qui est la loi parfaite du Christ n'inspire point notre vie, nous ne sommes rien, et c'est ce que le Sauveur nous a donné à entendre, quand il approuva la réponse du docteur : *Va, et fais de même, c'est-à-dire : Regarde autour de toi ceux qui souffrent, qui vivent dans la misère, qui sont malades, qui ont besoin de secours, ce sont ceux-là, dès l'instant que ce sont des hommes, qui sont ton prochain, et tu ne pratiqueras la loi de charité que dans la mesure où tu te montreras compatissant à leur égard.* Remarque que Jésus-Christ en parlant de l'homme blessé ne nous a point dit s'il était juif ou étranger, juste ou pécheur, riche ou pauvre : cet homme est blessé, abandonné sur le chemin, cela suffit pour qu'il ait droit à notre compassion ; c'est un homme, c'est donc notre prochain.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Vous me demandez qui est le prochain ? Vous devez donner ce nom à tout chrétien. Le baptême en nous sanctifiant nous fait tous enfants de Dieu, afin que nous vivions en frères spirituels dans une charité parfaite. La parenté spirituelle est bien plus noble que la parenté charnelle, et la Vérité même dit dans l'Evangile : *Si quelqu'un ne renait de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut avoir le royaume de Dieu.* (Jean, iii, 5). Quand on comprend ainsi qui est le prochain, et qu'on l'aime, point de doute qu'on n'ait en soit la vraie charité ¹. — Mais s'il n'est pas encore votre frère en Jésus-Christ, que devez-vous faire ? Dès lors qu'il est homme, il est votre prochain, aimez-le donc afin de pouvoir le gagner. Si donc vous viviez en paix avec votre frère qui est chrétien, et que vous aimiez votre prochain avec lequel vous n'êtes pas encore en parfait accord, parce qu'il n'est pas encore votre frère, parce qu'il ne participe pas aux sacrements de Jésus-Christ, parce qu'il est païen ou juif, il est cependant votre prochain, puisqu'il est homme, si vous l'aimez, vous avez reçu le don d'un amour nouveau, et je trouve en vous ces deux biens : la concorde entre frères, et l'amour du prochain ². Aussi Jésus-Christ dans sa réponse au docteur de la loi a voulu nous faire comprendre que le prochain est celui auquel nous devons les œuvres de miséricorde, s'il est dans le besoin, ou que nous devrions secourir, s'il y avait nécessité. De là découle cette conséquence que celui-là aussi est notre

prochain dont nous devons attendre le même office. N'est-ce pas là, en effet, le sens même du mot ? Pouvons-nous être le prochain de quelqu'un sans qu'il soit le nôtre ? Et qui ne voit qu'il n'est pas un seul homme excepté des œuvres de miséricorde, puisque nous devons étendre ce devoir jusqu'à nos ennemis, toujours d'après le commandement du Seigneur : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.* (Matth., v, 44). L'apôtre Paul nous enseigne la même doctrine, quand il dit dans son épître aux Romains : *Ces commandements : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne convoiteras point, et s'il en est quelque'autre de semblable, sont résumés dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. L'amour du prochain ne fait point le mal.* (Rom., xiii, 9). Prétendre que l'Apôtre n'a pas voulu parler de tout homme, serait vouloir, ce qui est le comble de l'obscurité et de la scélératesse, qu'à ses yeux il n'y avait nul péché à abuser d'un homme qui n'est pas chrétien, à lui ôter la vie ou à dérober son bien. Et si une semblable affirmation est de la folie, que nous reste-t-il à dire, sinon que tout homme est notre prochain, puisqu'il n'est permis de faire de mal à personne ? ³

II. — Il est donc évident que nous devons exercer la miséricorde envers tout homme, même serait-il notre ennemi, s'il se trouve dans le besoin. D'ailleurs n'y a-t-il pas en nous un sentiment qui le proclame hautement ? S'il nous arrive de souffrir, d'être dans la pauvreté ou de connaître quelques-unes de ces misères qui sont en ce monde, n'y a-t-il pas en nous un vif désir d'être secouru, et ne cherchons-nous pas autour de nous des hommes qui viennent à notre aide ? Or tous ceux qui vivent à vos côtés, s'ils ont besoin de secours, croyez-vous qu'ils ne tournent pas les yeux vers vous ? C'est pourquoi Jésus-Christ vous dit : *Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi : car c'est la loi et les prophètes.* (Matth., vii, 12). Quoi ! vous croyez peut-être que vous n'aurez jamais rien à recevoir des hommes, ni à leur demander pardon d'une injure ? Eh bien, quand cela serait par impossible, c'est-à-dire quand vous ne seriez pas dans la situation d'être l'objet d'une œuvre de miséricorde de la part de votre prochain, regardez en haut votre Dieu : n'avez-vous pas à recevoir de lui, et le pardon de vos fautes, et tous les biens dont vous êtes comblés ? Aussi entendez-les vous dire : *Selon la mesure avec laquelle vous aurez mesuré, mesure vous sera faite.* (Matth., vii, 2). Dans la mesure où vous aurez été miséricordieux pour le prochain, je le serai pour vous-mêmes.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Soyez agréables à Dieu en faisant miséricorde et en prêtant, car le Seigneur exerce sa justice en ce qu'il juge sans miséricorde celui qui n'a pas fait miséricorde

¹ S. Aug., Ap. Serm. cviii, n. 5, trad. Vivès.

² S. Aug., De Temp., Serm. ccclix, n. 9, trad. Vivès.

³ Id., De Doctrina Christian., Lib. I, cap. xxviii, n. 31-32.

(Jac., II, 13); mais celui qui fait miséricorde et qui prête lui est agréable. (Ps., cxi, 5). Dieu ne le rejette pas de sa bouche, comme un fruit qui ne plaît pas : *Remettez*, dit-il, *et il vous sera remis, donnez et il vous sera donné.* (Luc, VI, 38). En remettant pour qu'il vous soit remis, vous faites miséricorde; en donnant pour qu'il vous soit donné, vous prêtez. En effet, bien qu'on appelle du nom général de miséricorde tout secours porté aux malheureux, il y a cependant une sorte particulière de miséricorde, qui ne demande ni dépense d'argent ni fatigue corporelle, mais qui consiste à pardonner à quiconque vous a offensé, et qui vous fait obtenir gratuitement le pardon de vos propres offenses. Ne négligeons pas ce double devoir. Celui-là recherche la gloire qui désire être vengé, mais réfléchissez à ce qui est écrit au livre des Proverbes : *Mieux vaut celui qui dompte sa colère que celui qui prend une ville.* (Prov., xvi, 32). Celui-là recherche les richesses qui refuse de donner aux pauvres, mais réfléchissez à ce que dit l'Evangile : *Vous aurez un trésor dans le ciel.* (Matth., xix, 21). Vous ne serez donc pas sans gloire en pardonnant, puisque le plus beau triomphe est de vaincre sa colère; vous ne serez pas sans richesse en donnant, puisque c'est le moyen le plus sûr de posséder un trésor dans le ciel¹. — Pouvez-vous croire maintenant que les œuvres de miséricorde aient peu d'importance? Portez votre attention sur cette maxime, tirée de la sainte Ecriture, que je viens de rappeler : *Le jugement est sans miséricorde pour celui qui n'a pas fait miséricorde.* Quiconque avant d'être jugé n'aura pas fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde. Et quoi ensuite? qu'ajoute l'Apôtre? *Mais la miséricorde s'élève au-dessus du jugement.* (Jac., II, 13). C'est-à-dire : La miséricorde est mise au-dessus du jugement pour celui en qui seront trouvées les œuvres de miséricorde; lors même qu'il aurait mérité d'être puni à son jugement, le feu de ses péchés sera comme éteint par les eaux de la miséricorde. Mais quoi, en venant au secours de tels coupables, en délivrant de tels coupables, Dieu est-il injuste? Non. La miséricorde ne lui ôte pas la justice, et la justice ne lui ôte pas la miséricorde. Voyez s'il n'est pas juste : *Remettez*, a-t-il dit, *et je vous remettrai; donnez et je vous donnerai.* Voyez s'il n'est pas juste : *Selon la mesure avec laquelle vous aurez mesuré, mesure vous sera faite.* (Matth., VII, 2). En effet, voici la valeur de cette sentence : *Selon votre mesure.* Elle ne signifie pas l'emploi d'une mesure du même genre; mais la mesure à laquelle s'appliquent ces paroles est celle-ci : Pardonnez et je pardonne. Vous avez chez vous une mesure de pardon à donner, vous trouverez chez moi une mesure de pardon à recevoir; vous avez chez vous une mesure de donner ce que vous possédez, vous trouverez chez moi une mesure de recevoir ce que vous ne possédez pas². »

III. — Mais à l'accomplissement des bonnes œuvres, vient se joindre encore une œuvre de miséricorde : c'est celle de l'exemple. *Que votre lumière*, a dit Jésus-Christ, *luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Matth., v, 16). Mais d'autre part il nous donne cet avertissement, disant : *Prenez garde de faire votre justice devant les hommes pour être vus d'eux.* (Ib., VI, 1). C'est vous dire : Faites vos bonnes œuvres devant les hommes non pour vous attirer leurs louanges, mais pour les porter à vous imiter et à glorifier Dieu. C'est dans ce sens que saint Paul écrivait aux Romains : *Que chacun de vous ait de la complaisance pour son prochain en ce qui est bien, pour l'édification.* (Rom., xv, 2). Et saint Pierre disait aux premiers chrétiens : *Ayez une bonne conduite parmi les Gentils, afin qu'au lieu de vous calomnier comme des malfaiteurs, vous considérant par vos bonnes œuvres, ils glorifient Dieu au jour de sa visite.* (I Pier., II, 12). De là cette conclusion que les œuvres de miséricorde, nous devons les accomplir non en vue de plaire aux hommes, mais dans les mêmes sentiments que Jésus-Christ les a accomplies lui-même, tant pour la gloire de son Père que pour nous enseigner à marcher sur ses traces. Il en est tellement ainsi que l'Eglise sollicite publiquement nos aumônes, lorsqu'elle nous réunit dans ses temples.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Lorsque les hommes qu'inspirent la vertu et la religion font devant les hommes les bonnes œuvres dont Dieu seul est la fin, ils ne recherchent point les louanges des hommes, ils leur proposent des exemples à imiter. Il y a deux espèces de miséricorde et toutes deux sont l'objet des bonnes œuvres : la miséricorde corporelle, et la miséricorde spirituelle. La miséricorde corporelle subvient aux besoins de ceux qui ont faim, qui ont soif, qui sont sans vêtements et sans asile; mais lorsque ces bonnes œuvres sont faites devant les hommes, elles deviennent pour eux un exemple à imiter, et une nourriture solide pour les esprits et pour les cœurs. L'un se trouve nourri par cette bonne œuvre, l'autre par le bon exemple, car ils ont faim tous deux. Celui-ci désire recevoir le pain qui doit le nourrir, celui-là voir l'exemple qu'il doit imiter¹. Mais ici se présente une difficulté. Jésus-Christ nous dit d'un côté : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres.* (Matth., v, 16). D'un autre côté il nous fait cette recommandation : *Prenez garde de faire votre justice devant les hommes, afin qu'ils vous voient.* (Ib., VI, 1). Voulez-vous savoir combien il importe de résoudre cette question? Il est des hommes qui font le bien et qui craignent d'être vus, ils s'efforcent avec le plus grand soin de couvrir leurs bonnes œuvres. Ils épient le moment où ils ne voient personne, et ils s'empressent de donner, dans la crainte d'aller contre ce précepte :

¹ S. Aug., In Ps. cxi, n. 4, trad. Vivès.

² S. Aug., In Ps. cxliii, n. 8, trad. Vivès.

¹ S. Aug., De Temp., Serm. cccxxxviii, cap. I, n. 1, trad. Vivès.

Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'ils vous voient. Or, Notre-Seigneur ne nous a point commandé de cacher nos bonnes œuvres, mais simplement de ne point rechercher dans nos bonnes œuvres les louanges des hommes. En effet, après nous avoir dit : *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes*, comment termine-t-il cette recommandation ? *Pour en être vus.* Il défend donc à ses disciples de les faire pour être vus des hommes, de n'ambitionner, de ne rechercher d'autre fruit de leurs bonnes œuvres, de n'attendre rien autre chose, et de ne désirer aucune autre récompense plus élevée et toute céleste. Ainsi, ne faire le bien que pour être loué des hommes, voilà ce que défend le Seigneur. *Prenez garde de faire.* Comment ? *Pour être vus des hommes*, c'est-à-dire ne vous proposez point pour fruit de vos bonnes œuvres la vue des hommes. Mais d'un autre côté, c'est pour nous un devoir de faire nos bonnes œuvres devant les hommes. *On n'allume point un flambeau*, dit-il, *pour le placer sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison.* (Matth., v, 15). Et dans un autre endroit : *Que vos bonnes œuvres brillent devant les hommes, afin qu'il les voient.* Et il n'en reste pas là, mais il ajoute : *afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Ib., 16). Il est tout différent, en effet, de rechercher dans vos bonnes œuvres votre propre gloire, ou de rechercher la gloire de Dieu. Quand vous recherchez votre propre gloire, vous ne voulez autre chose que la vue des hommes ; mais quand vous recherchez la gloire de Dieu, vous vous proposez d'obtenir la gloire éternelle. Faisons donc nos bonnes œuvres sans chercher à être vus des hommes, c'est-à-dire faisons-les en ne nous proposant point la vue des hommes pour récompense, mais faisons-les en cherchant la gloire de Dieu dans ceux qui nous voient et qui nous imitent, et reconnaissons que nous ne serions rien si Dieu ne nous avait fait ce que nous sommes ¹. »

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXIV

SÉPULTURE ET RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Plan

1. Des prodiges s'accomplissent à la mort du Sauveur.
2. Saint Jean et les saintes femmes au pied de la croix.
3. Le coup de lance dans le côté.
4. Descente de croix, ensevelissement et sépulture.

¹ Ib., cap. III-IV, n. 3-4.

5. Précautions prises par les Juifs autour du tombeau du Sauveur.

6. La résurrection.

7. Aveuglement des Juifs.

8. La résurrection de Jésus-Christ prouve sa divinité.

9. La fête de Pâques.

Je crois en Jésus-Christ qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli..., est descendu aux enfers, et le troisième jour est ressuscité des morts.

(4^e et 5^e art. du Symbole).

Revenons au Calvaire où nous avons laissé notre divin Sauveur expirant sur une croix ; revenons-y pour être témoins des événements qui ont suivi sa mort et qui méritent toute notre attention et tout notre respect.

1. — Jésus-Christ fut crucifié le vendredi, vers midi, et il était environ trois heures quand il rendit le dernier soupir. Pendant cet intervalle, le soleil obscurci avait retiré sa lumière, il faisait presque nuit : « des ténèbres, dit l'Evangile, s'étaient répandues sur toute la surface de la terre. » A peine est-il mort que la nature entière semble s'émouvoir, la terre tremble, les rochers de la montagne se fendent avec éclat, des tombeaux s'ouvrent et des morts apparaissent à plusieurs personnes. La crainte et l'épouvante ont saisi tous les cœurs. Témoins de ces prodiges, le capitaine qui présidait au crucifiement et plusieurs de ses soldats s'en vont confessant à haute voix que « cet homme était juste et vraiment Fils de Dieu. » La foule se retire en silence, se frappant la poitrine et redoutant la colère du ciel. On ne voit plus, çà et là, que quelques groupes de personnes qui paraissent plongées dans la tristesse : ce sont des amis du Sauveur, qui ont voulu le suivre jusqu'à ses derniers moments.

2. — Approchons maintenant de la croix. Quels sont ces quatre personnages qui l'entourent et qui semblent ne pouvoir s'en éloigner ? Quelle est cette femme qui se tient debout, silencieuse, les yeux noyés de larmes, le regard fixé sur la Victime et qui paraît en proie à la douleur la plus profonde ? C'est la mère du Crucifié, c'est Marie, mère de Jésus ! Elle a suivi son Fils pendant le trajet de Jérusalem au Calvaire, elle l'a vu tomber d'épuisement sous le poids de sa croix, elle a entendu les coups de marteau qui ont enfoncé les clous dans ses pieds et ses mains, elle a entendu tous ses gémissements, et chacun de ces gémissements était comme un glaive qui lui perçait le cœur. Quand elle a pu s'approcher de la croix, sa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle voit son Fils suspendu par quatre plaies vives, couvert de sang, endurant des douleurs affreuses auxquelles s'ajoute la soif la plus ardente ; elle le voit, elle lui parle, mais elle ne peut lui procurer le moindre soulagement. Comment toucher quelqu'un dans un pareil état sans le faire souffrir davantage ?... O Mère de douleur ! je vous salue ! C'est moi qui suis cause de votre martyre, puisque ce sont mes crimes que votre divin Fils expiait sur la croix. Oh ! faites-moi la grâce de penser à vous et de vous invoquer

quand j'aurai quelque chose à souffrir ! Votre exemple et votre protection augmenteront mon courage et mes forces... Cet homme qui la soutient, c'est saint Jean, celui des apôtres que Jésus aimait davantage. En preuve de son amour, il lui a confié sa mère avant de mourir et a recommandé à Marie de regarder Jean comme son fils. Vous reconnaissez cette autre femme également abîmée dans la douleur : c'est Marie-Madeleine, la pécheresse convertie, elle ne peut se séparer des pieds de son divin Maître. Cette autre enfin, qui se nomme aussi Marie, est femme de Cléophas, mère des apôtres Jacques et Jude, et belle-sœur de la sainte Vierge, dont elle partage le chagrin.

3. — Tel est donc le triste spectacle qu'offrait le Calvaire, lorsque tout à coup se présentent des soldats qui s'approchent des croix. Ils examinent attentivement les suppliciés ; les deux larrons vivent encore : ils leur brisent les jambes ; mais voyant que Jésus est déjà mort, ils ne lui rompent point les jambes, seulement un des soldats lui perce le côté d'un coup de lance, et il en coule du sang et de l'eau. Ainsi, son côté ouvert nous l'atteste, Jésus n'a pas gardé une goutte de sang. Il l'a tout versé pour notre amour. Ces soldats avaient été envoyés par Pilate, à la prière des Juifs. Comme leur grande fête de Pâque, qui tombait le lendemain, commençait dès la veille au coucher du soleil, ils ne voulaient pas qu'elle fût attristée par la vue des corps suspendus aux croix : ils avaient donc prié Pilate de leur faire rompre les jambes, pour avancer la mort, et de les faire enlever.

4. — Comme les Juifs sortaient de chez le gouverneur, un homme y entra hardiment et réclamait le corps de Jésus pour l'ensevelir. C'était un sénateur fort riche et fort considéré nommé *Joseph*, de la ville d'Arimathie. Disciple de Jésus, mais en secret, il s'était tenu à l'écart jusque-là, parce qu'il avait peur. Cependant il fallait enfin se montrer. Ayant donc reçu de Pilate l'autorisation qu'il demandait, il fut rejoint par un autre disciple, nommé *Nicodème*, qui apportait environ cent livres de parfums et d'aromates, et tous deux, aidés des saintes femmes qui étaient encore sur le Calvaire, s'occupèrent de la sépulture de Notre-Seigneur. On commença par détacher son corps de la croix, et par le descendre doucement jusqu'à terre. Ce fut Marie qui le reçut dans ses bras maternels : elle le couvrit de ses baisers et l'arrosa de ses larmes. Puis on l'enveloppa d'un linceul blanc et de plusieurs suaires avec des aromates, selon que les Juifs avaient coutume d'ensevelir. Il ne s'agissait plus que de choisir un tombeau. Or, tout près de l'endroit où Notre-Seigneur avait été crucifié, se trouvait un jardin, et dans ce jardin un tombeau creusé sous un rocher et où personne n'avait encore été mis. Ce sépulcre appartenait à Joseph d'Arimathie, qui l'avait fait tailler tout récemment pour lui-même. Ils y déposèrent le corps du Sauveur, roulèrent une grosse pierre à l'entrée et s'en allèrent. Il avait fallu se hâter parce que, nous l'avons déjà dit, le grand sabbat

allait commencer, et une fois commencé tout devait rester en repos.

5. — Jésus-Christ était mort, il était dans le tombeau, et cependant il inquiétait encore les Juifs. Il avait prédit cent fois, étant encore vivant, qu'il ressusciterait après sa mort ; il avait même donné sa résurrection comme la dernière preuve de sa divinité. Ses ennemis se rappellent parfaitement cette prédiction et ils veulent à tout prix l'empêcher de s'accomplir. Ils veulent prouver à tous que ce Jésus n'était qu'un imposteur, un faux prophète, un scélérat plus habile que les autres et qu'ils ont eu raison de faire mourir, pour en délivrer la société. Rien ne leur semble plus facile ; le plan est tout indiqué. Après avoir tenu conseil, malgré la solennité de la fête, ils viennent trouver Pilate et lui disent : « Seigneur, vous savez que ce séducteur n'a pas craint d'annoncer qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Or ses disciples pourraient enlever son corps et dire ensuite au peuple qu'il est vraiment ressuscité : ce qui serait une nouvelle tromperie pire que toutes les autres. Veuillez donc donner des ordres pour faire garder son tombeau jusqu'au troisième jour. » Pilate leur répondit : « Prenez des soldats et gardez-le comme vous l'entendrez. » Jamais les ennemis du Sauveur ne furent plus heureux. Ils avaient toute l'affaire entre leurs mains. Ils se rendent donc au tombeau avec leurs gardes et, ouvrant le sépulcre, ils commencent par bien s'assurer de la présence du corps. Ils l'examinent attentivement... c'est bien lui... jamais homme ne fut mieux mort... Ils mettent ensuite les sceaux officiels sur les jointures du sépulcre : malheur à quiconque oserait les rompre ! Ils ferment l'entrée du tombeau par une pierre énorme et, établissant là les soldats dont ils disposent, ils recommandent bonne garde au capitaine.

Quelles précautions ! Quelle habileté ! Dieu voulait faire servir toute la sagesse humaine à rendre plus certain et plus éclatant le miracle de la résurrection de son Fils.

6. — Nous voici au dimanche matin, au troisième jour. C'est le jour décisif. Soudain, la nouvelle se répand dans la ville que la troupe des soldats revient du tombeau. Tout le monde est sur pied. Qu'est devenu le mort ? Chacun veut le savoir. Mais quoi ! les soldats, au lieu d'avoir l'air triomphant, baissent la tête comme des vaincus et ressemblent à des gens auxquels on a joué un mauvais tour. Est-ce que par hasard le mort serait ressuscité ? On les interroge : « Qu'y a-t-il ? Qu'ont-ils vu ? Que s'est-il passé ? » Ce qui s'est passé, le voici : ils montaient tranquillement la garde lorsque tout à coup, au lever du soleil, la terre trembla sous leurs pieds ; un ange descendit du ciel, renversa la pierre du tombeau et s'assit dessus ; son visage était brillant comme l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. Sa vue les glaça d'épouvante et les rendit comme morts. Quand ils revinrent à eux-mêmes, leur premier mouvement fut d'examiner le sépulcre : mais plus trace de cadavre !

7. — Quel coup de tonnerre pour les ennemis du Sauveur ! Quelle déception ! Quelle honte ! Vite on tient conseil, on délibère : il faut à tout prix étouffer l'affaire. « Voici de l'argent, dit-on aux soldats : racontez à tout le monde que ses disciples sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que vous dormiez. Si la chose arrive aux oreilles du gouverneur, soyez tranquilles : nous arrangerons tout avec lui. »

Décidément voilà des gens qui perdent la tête et qui vont se faire prendre dans leurs propres filets. Si les soldats dormaient, expliquez-nous comment ils ont pu voir enlever le corps ! Quoi, vous voulez nous donner comme témoins des hommes qui dormaient ! Mais vous n'y pensez pas, vous rêvez ! Il faut être Juif, il faut avoir le sang d'un Dieu sur les mains et sur la conscience, pour s'aveugler de la sorte et prendre au sérieux de pareilles absurdités !

8. — Jésus-Christ est donc bien ressuscité, c'est un fait plus éclatant que le soleil, et ce miracle éclatant prouve, à lui seul, la divinité de notre religion. En effet, si Jésus-Christ est ressuscité, donc il est Dieu, puisqu'il avait donné sa résurrection comme preuve de sa divinité. Mais s'il est Dieu, donc sa doctrine est véritable, donc nous devons la croire et la suivre.

9. — Vous savez que la fête de la Résurrection de Jésus-Christ se célèbre le dimanche de Pâques. C'est la fête des fêtes, la plus grande de l'année. On l'appelle *Pâques ou passage*, parce que Jésus-Christ y est passé de la mort à la vie et qu'elle nous a mérité de passer de la mort du péché à la vie de la grâce. Ce jour-là, l'Eglise invite tous ses enfants à recevoir le corps de Jésus-Christ, qui est le véritable Agneau pascal, le véritable Agneau sauveur, dont celui des Juifs n'était que la figure. Rendons-nous tous à son invitation, et après avoir chanté avec elle, sur la terre, le joyeux *Alleluia ! Dieu soit loué !* nous mériterons de le chanter un jour avec les anges et les saints du ciel. Ainsi soit-il !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général (suite)

i

Effets des sacrements

— Les sacrements sont le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu pour les hommes, ils sont le don le plus parfait du Cœur de Jésus.

C'est donc avec votre cœur, avec tout l'amour de vos âmes, que je vous invite à écouter ce que nous allons dire aujourd'hui.

Nous parlerons des effets produits en nous par les sacrements, non pas dans le détail, qui est

réserve à l'étude de chaque sacrement, mais d'une manière générale et commune à tous.

Rien n'est aussi important à connaître ; rien par conséquent qui demande plus d'attention. Jusqu'à présent nous n'avons envisagé en quelque sorte que le côté extérieur, sensible, des sacrements. Il nous faut en pénétrer la nature intime, mystérieuse, en dévoiler les secrets les plus cachés.

Soyez donc tout oreilles, tout intelligence, tout cœur pour ne rien perdre d'une si belle et si sublime doctrine.

Voici quelle sera la division de cette leçon :

1^o Effet commun à tous les sacrements, savoir, la production de la grâce sanctifiante ;

2^o Effet particulier à chacun, la grâce sacramentelle ;

3^o Effets des sacrements en ce qui regarde la grâce actuelle ;

4^o Effet propre à trois sacrements seulement, le caractère sacramentel ;

5^o Effets extraordinaires.

§ 1^{er}

Production de la grâce sanctifiante

— Rappelez-vous, Eugène, la fin pour laquelle Notre-Seigneur a institué les sacrements ?

— Notre-Seigneur a institué les sacrements pour nous sanctifier.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire que Jésus-Christ se sert de ces signes sensibles comme d'un instrument efficace pour sanctifier les âmes.

— En d'autres termes ?

— Les sacrements sont les moyens nécessaires par lesquels les hommes obtiennent la grâce de la justification.

— Comment les sacrements nous sanctifient-ils ?

— En ce que tous ils produisent la grâce sanctifiante.

— Est-ce là une vérité certaine et de foi ?

— C'est une vérité très certaine et de foi catholique.

— Quel est sur ce point l'enseignement de l'Eglise ?

— D'après le Concile de Trente (Sess. VII, *Decret. de Sacram.*), les sacrements sont « une source intarissable de grâces, à l'aide desquelles toute vraie justice commence, se développe et se répare si on vient à la perdre. »

— Que dit encore le même Concile ?

— Le même Concile a porté le décret suivant (Sess. VII, c. 4, 6, 8) : « Si quelqu'un prétend que les sacrements ne sont pas nécessaires au salut..., et que sans eux on peut obtenir la grâce de la justification ; si quelqu'un nie que les sacrements confèrent la grâce à ceux qui n'y mettent pas obstacle, ou qu'ils la confèrent par eux-mêmes, qu'il soit anathème. »

— L'enseignement de l'Eglise n'est-il pas l'enseignement même de Jésus-Christ et des apôtres ?

— Oui ; et il est facile de le vérifier par les paroles de la sainte Ecriture.

— Citez quelques-unes de ces paroles ?

— Notre-Seigneur dit en parlant du baptême : « Si vous ne renaissez de l'eau..., vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Joan., III, 5).

Saint Paul a dit également du baptême : « Dieu nous a sauvés par le bain de la régénération. » (Tit., III, 5).

Et de l'ordre : « Je t'en prie : réveille la grâce qui est descendue en toi par l'imposition des mains. » (II Timoth., I, 6). Etc., etc.

- *Que signifient ces textes ?*
- Ces textes signifient que Dieu nous sanctifie par le moyen des sacrements ;
- *Que les sacrements sont la cause instrumentale immédiate de la grâce.*
- *Quel est, en conséquence, le premier effet des sacrements ?*
- C'est la production de la grâce sanctifiante.
- *Et cet effet est commun à tous les sacrements ?*
- A tous indistinctement.

+

Grâce première et grâce seconde

- *Comment faut-il entendre que les sacrements produisent tous la grâce sanctifiante ?*
- En ce sens que les uns la donnent pour la première fois dans la justification du pécheur, et que les autres l'augmentent et la développent déjà reçue.
- *N'y a-t-il pas des expressions qui permettent de qualifier et de distinguer la grâce ainsi conférée par les sacrements ?*
- Oui. On nomme *grâce première* la grâce donnée pour la première fois ou rendue à celui qui l'avait perdue par le péché, et *grâce seconde* la grâce augmentée dans l'âme qui en est ornée.
- *Quelle distinction faut-il établir sous ce rapport entre les sacrements ?*
- La distinction déjà indiquée de *sacrements des morts*, savoir, le baptême et la pénitence, et de *sacrements des vivants*, savoir, la confirmation, l'eucharistie, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

—

Grâce produite par les sacrements des morts

- *Quelle grâce confèrent le baptême et la pénitence ?*
- Par l'effet propre de leur institution, ces deux sacrements confèrent la grâce première.
- *Pourquoi avez-vous dit : « Par l'effet propre de leur institution » ?*
- Parce qu'ils ont été institués pour procurer la grâce de la justification aux âmes mortes par le péché.
- *Accidentellement, ne produisent-ils pas en certains cas la grâce seconde ?*
- Oui, lorsque ceux qui les reçoivent sont déjà en état de grâce.
- *Par exemple ?*
- Les justes eux-mêmes peuvent recevoir le sacrement de pénitence, quoiqu'ils n'accusent que des péchés véniels ou des péchés mortels déjà pardonnés.

—

Grâce produite par les sacrements des vivants

- *Quelle grâce confèrent les sacrements des vivants ?*
- Par l'effet propre de leur institution, les sacrements des vivants confèrent la grâce seconde, c'est-à-dire une augmentation de la grâce première.
- *Pourquoi avez-vous dit que la grâce seconde est une augmentation de la grâce première ?*
- Pour bien marquer que ce ne sont point deux grâces différentes, mais une seule et même grâce, savoir, la grâce sanctifiante, donnée à ceux qui ne la possédaient point, ou accrue en ceux qui l'avaient déjà.
- *Est-il certain que les sacrements des vivants produisent cette grâce seconde ?*

— Oui ; car il est de foi que tous les sacrements produisent la grâce. Or, les sacrements des vivants ne peuvent produire la grâce première, qui doit exister en ceux qui les reçoivent. Donc il est de toute évidence qu'ils produisent la grâce seconde.

— *Ne peuvent-ils pas aussi quelquefois produire accidentellement la grâce première ?*

— Il semble bien qu'ils le peuvent quelquefois accidentellement.

— *Comment cela ?*

— Si quelqu'un reçoit ces sacrements étant en état de péché mortel, mais persuadé à tort ou qu'il a reçu valablement l'absolution, ou qu'il a la contrition parfaite, il recevrait par là-même la grâce première.

— *Donnez-en la raison ?*

— Le pécheur qui s'approche des sacrements des vivants, étant dans l'ignorance invincible de son état, avec bonne foi d'ailleurs et une attrition générale de tous ses péchés, n'apporte point d'obstacle à la grâce : cela suffit pour que les sacrements la produisent infailliblement.

— *Citez en particulier ce que dit saint Thomas de la réception du sacrement de confirmation ?*

— « Si, dit ce saint docteur, l'adulte qui reçoit la confirmation est engagé dans un péché dont il n'a pas conscience, ou même s'il n'a pas la contrition parfaite, pourvu qu'il n'agisse pas par feinte, la grâce de ce sacrement lui remettra ses péchés. »

— *Quelle conclusion faut-il en tirer en ce qui regarde l'extrême-onction ?*

— C'est que c'est une obligation d'administrer ce sacrement aux moribonds subitement privés de l'usage de la raison ou des sens.

§ 2

La grâce sacramentelle

— *Tous les sacrements ont pour effet commun de produire la grâce sanctifiante. Outre cet effet général, n'en existe-t-il pas un autre qui est propre à chacun d'eux ?*

— Oui, et c'est ce qu'on appelle la grâce sacramentelle.

— *Qu'est-ce qui vous prouve la réalité de cet effet ?*

— Si l'effet propre des sacrements était le même, un seul suffirait ; or, Notre-Seigneur a institué sept sacrements ; c'est donc qu'ils ont pour but de produire sept grâces différentes.

— *N'est-ce pas également un principe que « les sacrements causent la grâce qu'ils signifient, » et on doit en conclure... ?*

— Que s'il existe sept signes différents, il doit y avoir aussi sept grâces signifiées et produites.

— *Quel est le Concile qui a plus spécialement fixé ce point de la doctrine catholique ?*

— Le Concile de Florence, où le pape Eugène IV s'exprime ainsi : « Par le baptême nous naissons spirituellement ; par la confirmation nous sommes fortifiés dans la foi, etc. »

— *La grâce sacramentelle est-elle distincte de la grâce sanctifiante ?*

— L'Eglise n'a rien défini touchant la nature de la grâce sacramentelle en elle-même, et les théologiens ne sont pas d'accord entre eux sur ce point.

Pour les uns, la grâce sacramentelle ou effet sacramentel proprement dit est indépendante de la grâce sanctifiante, et même antérieure à cette grâce. Elle consiste dans l'état signifié par chaque sacrement.

Suivant d'autres, ce serait un mode de grâce distinct, une spéciale vigueur de la grâce, appelant, par une sorte de disposition ou de droit, tous

les secours actuels en rapport avec la fin de chacun des sacrements.

— *Quand sera-t-il plus à propos de parler en particulier de la grâce sacramentelle de chaque sacrement ?*

— Quand on traitera spécialement et à part de chacun des sept sacrements.

— *La grâce des sacrements dont la réception a été valide mais infructueuse, revit-elle quand l'obstacle est levé ?*

— Cela est certain pour le baptême, la confirmation et l'ordre, qui ne peuvent être reçus qu'une fois.

Cela aussi est plus probable pour le mariage et l'extrême-onction ; car le premier ne peut être renouvelé du vivant des deux époux, et le second ne peut l'être dans la même maladie.

Cela enfin est probable pour la pénitence et l'eucharistie.

— *Quelle disposition est requise de la part du sujet, pour faire revivre la grâce des sacrements ?*

— Si la réception du sacrement a été infructueuse sans être sacrilège, et qu'aucun péché mortel n'ait été commis ensuite, pour que le sacrement revivie, il suffit d'accomplir ce qui a fait alors défaut, par exemple, l'acte d'attrition pour l'adulte qui, ayant commis des péchés personnels, a reçu, sans qu'il y eut de sa faute, le baptême tout en manquant de la contrition requise.

— *Pour que le sacrement revivie, que doit faire celui qui l'a reçu d'une manière sacrilège, ou bien a commis après une réception simplement infructueuse une ou plusieurs fautes graves ?*

— Il doit avoir la contrition parfaite, ou recevoir avec l'attrition le sacrement de pénitence.

§ 3

Les sacrements et la grâce actuelle

— *Quelle que soit l'opinion que l'on admette touchant la nature même de la grâce sacramentelle, n'y a-t-il pas un point sur lequel tous s'accordent en ce qui regarde la grâce actuelle ?*

— C'est une opinion commune et certaine que tous les sacrements obtiennent à ceux qui les reçoivent des grâces actuelles spéciales.

— *Comment appelle-t-on ces grâces actuelles procurées par les sacrements ?*

— On les appelle encore « grâces d'état. »

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est la situation, l'état nouveau dans lequel se trouve placé le sujet du sacrement, qui, en créant des besoins nouveaux, sollicite lui-même des secours nouveaux donnés par Dieu pour se garder contre les attaques de l'ennemi et développer encore la justification sacramentelle.

§ 4

Le caractère sacramentel

— *N'y a-t-il pas un autre effet propre à quelques sacrements seulement ?*

— Oui, et on l'appelle le caractère sacramentel.

— *Combien de sacrements produisent le caractère ?*

— Il n'y en a que trois, savoir : le baptême, la confirmation et l'ordre.

Définition

— *En quoi, d'après l'enseignement de l'Eglise, consiste le caractère sacramentel ?*

— C'est, dit le Concile de Trente, « un signe spirituel et ineffaçable, imprimé dans l'âme, et qui

fait que les sacrements qui le produisent ne peuvent être réitérés. » (Sess. VII, *De Sacr. in gen.*, can. 9).

— *Comment le caractère sacramentel est-il un signe ?*

— En ce sens qu'il signifie une distinction, un état nouveau, une députation divine à telle ou telle fonction hiérarchique, une consécration de l'âme, une configuration avec Jésus-Christ.

— *Le caractère étant imprimé dans l'âme et par conséquent invisible, peut-il donc être un signe sensible ?*

— Oui, il est réellement un signe, puisqu'il est imprimé par un sacrement sensible. On sait, par exemple, que tel homme a reçu le caractère baptismal, parce qu'il a été purifié par une eau qui est elle-même visible et tombe sous les sens.

— *Pourquoi avez-vous dit que le caractère est un « signe spirituel » ?*

— Parce qu'il est quelque chose de spirituel en lui-même, qu'il est imprimé dans l'âme qui est spirituelle, et qu'il députe l'homme à des choses spirituelles.

— *En quel sens faut-il entendre qu'il est indélébile ou ineffaçable ?*

— En ce sens, au moins, qu'il subsiste toujours pendant cette vie, et aussi qu'il subsistera chez les bienheureux dans le ciel, et probablement chez les damnés eux-mêmes.

— *Expliquez cela par une comparaison ?*

— Le caractère militaire persévère dans les soldats après le combat, pour la gloire des vainqueurs comme pour la confusion des vaincus.

Existence du caractère sacramentel

— *Comment connaissez-vous l'existence du caractère imprimé par les sacrements ?*

— Je connais cette existence du caractère sacramentel, et par les définitions de l'Eglise, et par la sainte Ecriture, et par l'enseignement des Pères et des Docteurs.

— *Citez tout d'abord la définition du Concile de Trente ?*

— La voici : « Si quelqu'un dit que ces trois sacrements, savoir, le baptême, la confirmation et l'ordre, n'impriment point dans l'âme un signe spirituel et indélébile, qui fait que ces sacrements ne peuvent être réitérés : qu'il soit anathème. »

— *N'est-il pas fait mention du caractère sacramentel dans la sainte Ecriture ?*

— Oui. On peut voir cette mention expresse dans ces textes de l'Apôtre : « Celui qui nous a affirmé avec vous dans le Christ, celui qui nous a oints, c'est le Dieu qui nous a aussi marqués de son sceau et a mis dans nos cœurs, comme gage, le don de son Esprit. » (II Cor., I, 22). — « Vous avez été scellés du sceau de l'Esprit-Saint qui avait été promis. » (Eph., I, 13). — « N'attristez pas l'Esprit-Saint de Dieu, dont vous avez été marqués comme d'un sceau pour le jour de la rédemption. » (Eph., IV, 30).

— *Avez-vous la preuve qu'il s'agit réellement, dans ces textes, du caractère sacramentel ?*

— Cette preuve ressort des termes mêmes dont se sert l'Apôtre, comme le fait observer le Catéchisme du Concile de Trente : « Par cette expression « Dieu nous a marqués, » est défini on ne peut plus clairement le caractère, dont l'effet propre est de marquer et de former une empreinte. »

— *Ne pourriez-vous pas également citer quelques témoignages des Pères établissant la même vérité ?*

— Les témoignages des Pères établissant l'existence du caractère sacramentel sont aussi nom-

breux que clairs et précis. Parmi les principaux on peut invoquer ceux de saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille de Jérusalem, saint Basile, saint Epiphane, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise.

— *Qu'y a-t-il de spécialement remarquable dans ces témoignages des Pères ?*

— Ce sont les comparaisons et les images à l'aide desquelles ils expliquent le caractère sacramentel.

— *Par exemple ?*

— Ils le comparent à la marque militaire, à l'impression d'un cachet dans la cire, au signe qui distingue les brebis, à l'image gravée sur les monnaies et les médailles, etc.

— *Comment, par la marque militaire, saint Augustin explique-t-il le caractère sacramentel ?*

— « Les sacrements de la loi nouvelle, dit-il, auraient-ils moins de force que la marque militaire dont les soldats sont honorés ? Or, si le soldat a quitté les armes et qu'il les reprenne, il n'a pas besoin qu'on lui imprime une marque nouvelle, la marque ancienne lui suffit pour être reconnu et reçu dans l'armée. » (L. 2. C. epist. Parm., n. 29).

— *Citez d'autres comparaisons ?*

— Exhortant les catéchumènes à recevoir promptement le baptême, saint Basile leur dit entre autres choses : « Le trésor qui n'est pas marqué d'un sceau est facilement enlevé par les voleurs. A la brebis qui ne porte pas la marque de son maître on peut impunément tendre un piège. » (Hom. 13, Exh. ad s. bapt., n. 4).

— *Que ressort-il de tous ces témoignages des Pères ?*

— C'est que la tradition est unanime à affirmer pour le baptême, la confirmation et l'ordre, l'existence d'un caractère sacramentel, c'est-à-dire d'un signe, d'une note ou d'une marque, signe divin, sacré, ineffaçable, inamissible, imprimé dans l'âme par ces trois sacrements.

Trois sacrements produisent le caractère

— *Est-il de foi que trois sacrements seuls produisent le caractère ?*

— Cela est de foi certaine, comme l'établit la définition déjà citée du Concile de Trente.

— *Quelle en est la raison ?*

— La raison en est avant tout la volonté du Christ auteur des sacrements, volonté qui nous est manifestée par la tradition et par l'enseignement de l'Eglise.

— *Ne peut-on pas apporter de cela quelques raisons de convenance ?*

— Oui, car seuls les sacrements par lesquels l'homme est député pour quelque office public dans l'Eglise, produisent le caractère.

Ainsi, ni l'eucharistie, ni la pénitence, ni l'extrême-onction, ni le mariage ne peuvent le produire.

— *Comment cela ?*

— Par l'eucharistie, le fidèle participe seulement au corps de Jésus-Christ, il n'est pas député pour faire ou recevoir autre chose de sacré, mais ce sacrement est plutôt la fin et la consommation de tous les autres.

La pénitence et l'extrême-onction sont le remède de quelque défaut accidentel, et ne font que rétablir l'homme dans son premier état.

Le mariage enfin, en procurant à l'Eglise de nouveaux membres, n'établit pas cependant ceux qui reçoivent ce sacrement dans un état nouveau par rapport à ce qui est du culte public dans l'Eglise.

— *Montrez qu'il en est différemment des trois autres sacrements ?*

— Le baptême, la confirmation et l'ordre députent certainement l'homme à remplir un office pour les choses divines :

Le baptême pour les choses divines à recevoir, La confirmation pour les choses divines à défendre,

L'ordre pour les choses divines à administrer.

Donc ces sacrements doivent produire et produisent en effet le caractère sacramentel.

— *A cause des développements qui devront être donnés plus tard de cette triple assertion, nous nous en tiendrons ici à l'énoncé qui en a été fait, et nous abordons tout de suite la question des effets du caractère sacramentel.*

Effets du caractère sacramentel

— *Quels sont, Augustine, les effets du caractère sacramentel ?*

— Le Catéchisme du Concile de Trente en indique deux :

Par l'un, il nous rend capables de recevoir ou de faire certaines choses dans l'ordre de la religion ; Par l'autre, il sert à distinguer ceux qui ont reçu les trois sacrements indiqués.

+

— *De quoi nous rend capables le caractère imprimé par le baptême ?*

— Il nous rend capables de recevoir les autres sacrements, et c'est pour cela qu'il en est appelé « la porte. »

— *De quoi nous rend capables le caractère imprimé par la confirmation ?*

— Il nous rend capables, en nous armant pour être les soldats de Jésus-Christ, de combattre contre les ennemis qui sont au-dedans de nous et contre les esprits mauvais.

— *Quel pouvoir enfin donne le caractère imprimé par l'ordre ?*

— Il donne le pouvoir d'administrer les sacrements.

+

— *Quel est le second effet du caractère sacramentel ?*

— C'est de distinguer ceux qui ont reçu chacun de ces trois sacrements de ceux qui ne les ont pas reçus.

— *Ainsi donc ?*

— Le caractère sacramentel distingue le baptisé de l'infidèle ;

Il distingue le confirmé de celui qui est nouvellement baptisé ;

Il distingue enfin le prêtre du simple confirmé.

+

— *A ces deux effets ne peut-on pas en ajouter un troisième ?*

— Oui, car le caractère nous adapte en quelque sorte à Jésus-Christ, Roi, Prophète et Prêtre, comme ses membres ou ses instruments de sanctification.

Le baptême nous fait sujets du Christ ;

La confirmation nous consacre ses soldats ;

L'ordre nous constitue ses ministres.

§ 5

Effets extraordinaires des sacrements

— *Qu'entendez-vous par les effets extraordinaires des sacrements ?*

— J'entends certains miracles, certaines manifestations de la puissance divine qui se produisent, qui accompagnent parfois l'administration des sacrements.

— *Par exemple ?*

— Le jour de la Pentecôte, lorsque les apôtres reçurent le Saint-Esprit, il se fit tout à coup un grand bruit venant du ciel, comme le souffle d'un vent violent, et des langues de feu vinrent se reposer sur chacun d'eux.

— *Qu'arrivait-il aussi, dans le commencement de l'Eglise, lorsque les apôtres administraient les sacrements ?*

— Il se produisait souvent des miracles semblables.

— *S'en produit-il aussi fréquemment de nos jours ?*

— Non ; ces miracles ont cessé lorsque la foi a été suffisamment prouvée et affermie.

— *Pourquoi ces miracles eurent-ils lieu alors ?*

— Dieu dans sa bonté, dit le Catéchisme du Concile de Trente, voulait ainsi prouver et manifester, par des miracles, les effets que les sacrements opéraient dans les cœurs, et nous convaincre que ces effets seraient à jamais les mêmes, quoiqu'ils fussent absolument invisibles.

— *Dieu n'a-t-il pas renouvelé quelquefois ces miracles dans le cours des siècles ?*

— Oui, mais sous une autre forme, par exemple, en accordant une guérison subite à ceux qui recevaient quelque sacrement, comme le baptême ou l'extrême-onction.

— *En faveur de quel sacrement surtout a-t-il multiplié les prodiges ?*

— En faveur du plus grand des sacrements, l'eucharistie.

Conclusion

— *Que concluez-vous de tout ce que nous avons dit en général touchant les effets des sacrements ?*

— Je conclus que les sacrements ont vraiment le pouvoir de faire pénétrer la vertu du Saint-Esprit jusqu'au fond des cœurs.

— *Et encore ?*

— Qu'ils ont une puissance admirable et infaillible pour guérir nos âmes.

— *De plus ?*

— Qu'ils sont comme des canaux par lesquels les richesses infinies de la passion de Jésus-Christ nous sont communiquées.

— *Ne devons-nous pas dès lors être convaincus que l'Eglise, appuyée sur le fondement inébranlable de la pierre angulaire qui est Jésus-Christ, a cependant besoin d'être soutenue par la prédication de la parole de Dieu et par l'usage des sacrements ?*

— Oui, car sans cela il serait infiniment à craindre qu'elle ne vint en grande partie à tomber en ruine. Si les sacrements, en effet, nous donnent le commencement de la vie spirituelle, ce sont eux aussi qui alimentent, conservent et accroissent cette vie divine dans nos âmes.

chaque fois qu'on travaille le dimanche on était saisi d'une paralysie de la main, ou si tout manquement à l'abstinence du vendredi amenait une subite douleur des dents ? En un mot, qu'arriverait-il, si toute désobéissance à Dieu était immédiatement suivie d'un châtement ?

Les petits enfants ont répondu tous ensemble :

— C'est bien simple !... Personne n'offenserait plus le bon Dieu !...

— Et qu'arriverait-il, si chaque acte de vertu était immédiatement récompensé ?... Par exemple, si chaque prière bien faite faisait naître miraculeusement dans notre poche une belle pièce de vingt sous ; chaque messe bien entendue, un écu tout neuf ; chaque confession ou communion fervente, un louis d'or ?...

Les petits enfants ont répondu avec plus d'ensemble encore :

— M. le Curé, tout le monde servirait le bon Dieu !...

— C'est bien, ai-je continué. Mais, dites-moi, est-ce uniquement à cause de la récompense ou du châtement qu'il faut accomplir son devoir ?

— Non, M. le Curé.

— Par exemple, que diriez-vous d'un enfant qui répondrait à sa mère : « Du moment que vous ne me battez pas chaque fois que je vous désobéis, je ne vous obéirai pas » ?

— Qu'il n'a pas de cœur.

— Et que diriez-vous d'un autre qui dirait à son père : « Puisque vous ne me donnez pas un sou toutes les fois que je vous obéis, je ne veux plus vous obéir » ?

— Qu'il n'a pas de cœur non plus.

— On est donc obligé d'obéir à ses parents, quand bien même il n'y aurait ni récompense, ni châtement ?

— Oui, M. le Curé.

— Et quel est notre père à tous ?

— C'est le bon Dieu.

— Il faut donc le servir, avant tout par amour ?

— Oui, M. le Curé.

— Et ceux qui ne veulent pas le servir fidèlement parce qu'il ne récompense pas immédiatement leur obéissance ou ne punit pas sur-le-champ leur insoumission, qu'en dites-vous ?

— Qu'ils n'ont pas de cœur...

Trouvez-vous qu'ils raisonnent si mal que cela, les petits enfants de La Chapelle ?... Ont-ils tort ou raison ?...

Prière à chacun de répondre dans le fond de sa conscience et d'agir en conséquence.

(L'Echo de La Chapelle-Saint-Mesmin).

RÉCITS ET CAUSERIES

X

LA RELIGION EST UNE AFFAIRE DE CŒUR

L'autre jour, j'ai posé aux enfants du petit catéchisme la question suivante :

— Qu'arriverait-il, si chaque blasphème était sur-le-champ puni d'un violent soufflet, ou si

IMPRIMATUR

Lingonis, die 8 augusti 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Prônes catéchétiques sur les sacrements. — *L'Eucharistie.* — XXV. Les cérémonies de la messe : *La communion et l'action de grâces*, 609.

Pour un dimanche d'été. — La théologie du soleil, 612.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XL. Pour le 13^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, xvii, 15 et 17 (d'après saint Chrysostome), 614.

L'Eglise et la civilisation, Essais de conférences apologétiques. — VII. Langues et littérature, 618.

Récits et Causeries. — XI. Une histoire pour les petits et peut-être aussi pour les grands, 623.

PRONES CATÉCHÉTIQUES SUR LES SACREMENTS

L'Eucharistie

XXV

LES CÉRÉMONIES DE LA MESSE

Quatrième partie : La communion et l'action de grâces

Résumé analytique

1. Préparation à la communion. Commencée à l'*Introïbo*, elle a été plus précise depuis le *Pater*, elle s'accroît à l'*Agnus Dei*. La préparation immédiate se trouve dans les deux dernières oraisons qui précèdent *Panem coelestem*.

2. Communion. Le prêtre fléchit le genou, se frappe la poitrine en disant : *Domine, non sum dignus*, et prend successivement le corps et le sang du Christ, puis donne la communion aux fidèles.

3. Action de grâces. Elle ne consistait autrefois que dans l'antienne de la *Communion*, et l'oraison de la *Postcommunio*. On y a ajouté depuis le x^e siècle la *Bénédictio*, et l'évangile de saint Jean, acte de foi solennel à la divinité de Jésus-Christ.

4. Conseils sur l'utilité de la messe et la manière d'y assister dévotement.

Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.

Toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez à cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur.
(I Cor., xv, 26).

Mes frères,

En instituant le sacrifice eucharistique, Notre-Seigneur a dit à ses apôtres : « Prenez et mangez, prenez et buvez, » et : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'était donc son intention formelle d'obliger ceux qui offriraient après lui ce sacrifice à y participer par la communion, c'est-à-dire par la manducation de sa chair et de son sang. De même que dans la plupart des sacrifices de l'ancienne Loi, ceux qui les offraient devaient se nourrir des chairs de la victime, les prêtres de la Loi nouvelle doivent consommer les saintes espèces, pour accomplir l'ordre de Jésus-Christ qui s'est placé

sous ces apparences comme la victime de notre salut et la nourriture de nos âmes. Aussi la communion, quoiqu'elle ne soit pas de l'essence du sacrifice, dont le fruit essentiel est appliqué aussitôt après la consécration, en est une partie intégrante. La victime n'est plus consumée par le feu, comme dans l'holocauste, mais les saintes espèces doivent être consommées par le prêtre et par les fidèles.

La dernière partie de la sainte messe, que nous avons à expliquer aujourd'hui, renferme la préparation au grand acte de la communion, la communion elle-même, et l'action de grâces.

1. On peut dire que la préparation à la sainte communion a commencé au moment où le prêtre a prononcé les premières paroles du saint sacrifice : « Je vais monter à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » De quoi en effet s'est-il réjoui, sinon de recevoir dans son cœur la victime qu'il va offrir ? Dans les autres parties du sacrifice, il agit comme ministre de Jésus-Christ, comme représentant de l'Eglise ; mais en communiant, il agit personnellement en son nom, il s'unit étroitement, lui pauvre créature, au Dieu de toute sainteté. En consacrant, il a fait trembler le ciel et la terre en usant du pouvoir tout divin que lui a donné le Sauveur ; en communiant il donne à son âme la nourriture qui doit la faire vivre pour l'éternité, il jouit un instant du bonheur que goûta l'apôtre bien-aimé quand il reposa sa tête sur la poitrine de son Maître. Le prêtre a entrevu ce moment de sainte jouissance depuis le commencement de la messe, mais il s'y prépare d'une manière toute spéciale depuis la fin du canon. C'est pour cela qu'il a récité le *Pater* et demandé à son Dieu le pain quotidien de l'âme, ce pain que saint Mathieu a appelé *supersubstantiel*. C'est pour cela qu'il a demandé par l'intercession de tous les saints d'être délivré de tous les maux passés, présents et futurs, et surtout de tout péché. C'est pour cela qu'il a demandé avec toute la ferveur dont il est capable, en plongeant dans le calice une parcelle de l'hostie, que le corps et le sang de Jésus-Christ deviennent pour lui et pour tous ceux qui les recevront un gage de salut.

Quelques minutes encore, et le désir de son cœur sera pleinement satisfait. Mais la vue de ses misères l'obsède, le souvenir de ses fautes le fait trembler. Humblement prosterné devant la victime sans tache, il l'invoque trois fois : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix. » L'agneau sans tache offert en holocauste tous les jours dans le temple de Jérusalem, l'agneau pascal immolé et mangé dans chaque famille en souvenir de la sortie d'Egypte, étaient des figures du sacrifice de nos autels, et Jean-Baptiste en montrant à ses disciples le Messie a pu dire de lui : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface le péché du monde ! » « C'est lui, dit saint Paul, qui est

¹ Joan., i, 29.

notre paix, qui a renversé le mur d'inimitié élevé par le péché entre Dieu et nous, et nous a réconciliés avec lui par sa croix ¹. » Cette paix de l'âme réconciliée avec son Dieu, cette paix que le prêtre a déjà demandée pour lui et souhaitée aux fidèles, il la sollicite de nouveau comme le précieux fruit du sacrifice de l'Agneau divin.

Comme l'*Agnus Dei*, la première des trois oraisons qui précèdent la communion a pour but d'obtenir pour toute l'Eglise, le pardon, l'union et la paix. Aussi, après cette belle prière, à la messe solennelle, le prêtre baise l'autel, puis donne le baiser de paix au diacre, celui-ci au sous-diacre, et ce dernier à tout le clergé, pour signifier que l'amour du prochain est la plus sûre marque de l'amour de Dieu et le meilleur moyen d'obtenir avec la paix de l'âme la rémission du péché.

Les prières qui suivent doivent être considérées comme la préparation immédiate à la sainte communion. Ce sont d'abord deux oraisons qui, bien que très courtes, sont les plus parfaits modèles des prières à faire avant de communier. Celui qui s'approche de la sainte table doit avant tout avoir une foi vive et une ardente charité qui le dispose à faire tout ce que Dieu peut exiger de lui. C'est pourquoi le prêtre dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui pour obéir à votre Père avez sauvé le monde par votre mort, délivrez-moi par ce corps et ce sang très saints de toutes mes iniquités et de tous les maux ; faites que je m'attache pour toujours à votre loi et que je ne sois jamais séparé de vous. » Puis, se souvenant des terribles menaces lancées par l'Apôtre contre ceux qui communient en état de péché, il demande que « malgré son indignité, cette communion ne tourne pas à sa condamnation et à sa perte, mais lui serve de protection pour l'âme et pour le corps et de remède contre le péché. » On ne peut mieux exprimer les effets de la sainte communion, qui est destinée à développer en nous la vie surnaturelle en modérant le feu des passions et en guérissant les plaies faites à l'âme par le péché.

2. Mais l'invitation du Seigneur Jésus : « Prenez et mangez », doit inspirer à ceux qui l'aiment une confiance sans bornes. Aussi le prêtre, après avoir fléchi le genou devant le Roi du ciel, dit avec dévotion : « Je vais prendre le pain céleste et j'invoquerai le nom du Seigneur » ; puis respectueusement incliné devant la sainte Hostie qu'il a prise entre ses mains, il fait encore à Dieu l'aveu de sa misère et lui demande sa grâce, en se frappant la poitrine et répétant trois fois les paroles du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, mais dites seulement un mot et mon âme sera guérie. » Fortifié par cette prière, il fait avec l'hostie un grand signe de croix, en disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle ! » et il prend dévotement le corps sacré caché sous l'espèce du pain. Il reste un instant immobile,

dans une indicible émotion de bonheur, et se rassasie doucement de la nourriture céleste ; mais pour obéir aux lois de la sainte liturgie, il entr'ouvre bientôt les lèvres pour chanter à son Dieu un cantique de reconnaissance et d'amour : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce que j'ai reçu de lui ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai son nom. » En même temps il recueille les miettes du festin sacré et les jette dans le calice, il l'élève pour faire encore un signe de croix, et prend le précieux sang pour consommer le rit du sacrifice et l'union de son âme avec le Christ. En communiant sous l'espèce du vin, il répète : « Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle ! » Ce sang est bien le même que celui qui a coulé sur la croix, et qui a été donné pour notre rédemption ; ce corps est bien celui qui a été immolé pour notre salut. Ces paroles et les signes de croix que le prêtre a faits à chaque instant disent assez haut que le sacrifice qui vient de se consommer est le même que celui de la croix : *Mortem Domini annuntiabit, donec veniat*.

C'est à ce moment que les fidèles reçoivent à leur tour la sainte communion. Ils s'approchent de la sainte table en récitant le *Confiteor*, auquel le prêtre répond en appelant sur eux la miséricorde, l'indulgence et les bénédictions du Seigneur. Il répète en leur nom le *Domine, non sum dignus*, et dit à chacun en lui présentant l'hostie : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle ! » Revenu à l'autel, le prêtre renferme dans le tabernacle les saintes espèces, puis il prend les ablutions, se purifiant ainsi les doigts et la bouche, afin que les plus petites parcelles ou gouttelettes soient entraînées dans l'estomac. L'Eglise met le plus grand soin à prévoir tous les accidents qui pourraient se produire à l'occasion de la communion, et punit sévèrement le prêtre dont la négligence causerait la profanation des espèces consacrées. Ces précautions si légitimes nous font comprendre avec quel soin, bien plus grand encore, nous devons éviter de rien perdre des fruits de la communion. C'est aussi ce qu'exprime la dernière prière que fait le prêtre en prenant les ablutions : « Que votre corps et votre sang dont je me suis nourri, Seigneur, s'attachent à mes entrailles, et accordez-moi qu'il ne reste aucune trace du péché dans mon âme que les saints mystères ont renouvelée ! »

Délicieux moment que celui où une âme, purifiée par la pénitence, embrasée d'amour, emportée vers le ciel par l'ardeur de ses desirs, jouit enfin du bonheur d'être si étroitement unie à Celui qu'elle aime uniquement ! Pourquoi, mes frères, goûtons-nous si imparfaitement ces joies célestes ? N'est-ce pas que nous ne savons pas nous y bien préparer ? Si nous excitions dans nos cœurs les sentiments qu'expriment les belles prières que nous venons d'étudier, si nous avons cette foi, cette humilité, ce respect, cette crainte filiale, cet amour que l'Eglise demande de nous, ah ! malgré notre pauvreté et toutes nos misères, nous puiserions dans

¹ Ephes., II, 14.

la sainte communion la force divine qui a fait tant de saints et tant de martyrs.

3. Dans les premiers siècles, alors que les fidèles se faisaient un bonheur non seulement d'assister tous les jours à la messe, mais d'y communier, on chantait des antiennes et des psaumes pendant que le prêtre distribuait la sainte communion. La piété s'est refroidie, et le chant des psaumes a cessé, mais on a conservé l'usage de réciter (ou de chanter) aussitôt après la communion du prêtre une courte antienne qui porte le nom de *Communio*. Le servant a rapporté de droite à gauche le missel, pour signifier que le sacrifice est achevé ; le prêtre, après avoir recouvert le calice du voile et de la bourse, vient au côté droit de l'autel lire l'antienne dont nous parlons, revient au milieu, baise l'autel et se retourne vers le peuple, pour le saluer comme au *Gloria* et au *Credo* d'un joyeux *Dominus vobiscum*, puis il revient près du missel, où il lit une ou plusieurs oraisons qui portent le nom de *Postcommunio*, c'est-à-dire prière après la communion.

C'est surtout dans ces belles prières que le prêtre exprime, en son nom et en celui des fidèles, les sentiments de piété et de reconnaissance qui doivent remplir les cœurs de ceux qui ont participé au sacrifice, et leur ardent désir d'en profiter pour leur salut. Tandis que la *Communio* est une sorte d'oraison jaculatoire, en harmonie avec l'office du jour, la *Postcommunio* est une prière qui porte au ciel nos actions de grâces, et en fait descendre de nouvelles bénédictions par les mérites infinis de Jésus-Christ. Après avoir contenu un instant dans son cœur les sentiments de joie et de reconnaissance dont il doit être rempli, le prêtre sent le besoin de les exprimer tout haut, et d'inviter tous les assistants à remercier Dieu avec lui. C'est le commencement de l'action de grâces qu'il continuera seul après la messe. Un jour où le Sauveur avait guéri dix lépreux, un seul vint le remercier. Jésus dit alors à ses apôtres : « Où sont donc les neuf autres ? » montrant par là combien lui était agréable ce témoignage de reconnaissance¹. A bien plus forte raison, lorsqu'il a accordé à des chrétiens une grâce aussi grande que celle de la communion, s'attend-il à recevoir leurs remerciements. Combien il est triste de voir tant de fidèles incapables de se recueillir pour converser avec Notre-Seigneur présent dans leur cœur, ou empressés de quitter l'église pour retourner soit à leurs occupations, soit même à leurs amusements ! Il nous semble entendre le Sauveur, seul dans son tabernacle, répéter : « Où sont-ils, ceux que j'ai guéris, ceux que j'ai nourris de ma chair et de mon sang ? »

Vous trouverez, mes frères, les sentiments de l'action de grâces parfaitement exprimés dans les différentes *postcommunions* du missel. En voici une qui revient souvent dans le cours de l'année : « Seigneur, faites que le sacrifice que nous vous avons offert nous purifie et nous soutienne, et que

par l'intercession de la sainte Vierge et des saints il nous préserve de toute iniquité et nous délivre de tous les maux. » Souvent aussi l'Eglise nous fait demander « d'obtenir d'une manière invisible l'effet du sacrifice offert d'une manière sensible. » Au jour de Pâques, nous demandons à Dieu « de conserver unis dans la piété ceux qui ont été rassasiés du divin sacrement ; » au jour de la Fête-Dieu, « de jouir éternellement dans le ciel de la possession de Dieu, que figure déjà la participation au corps et au sang de Jésus-Christ. » Au commencement de la messe (par la *collecte*), au milieu (par la *secrète*), et à la fin (par la *postcommunio*), le prêtre se charge ainsi d'exprimer à Dieu les prières de son peuple. Ces trois sortes d'oraisons se correspondent et résument, pour ainsi dire, le sens des principales phases du sacrifice. Il vous serait très utile de les lire attentivement dans vos paroissiens, où elles sont traduites en français.

Après la *postcommunio*, le prêtre salue une dernière fois les fidèles et leur annonce que la messe est achevée, qu'ils peuvent se retirer : *Ite, missa est*. A certains jours, où l'on avait l'habitude de rester à l'église après la messe, comme dans les temps de pénitence, cette invitation est remplacée par « *Benedicamus Domino*, Bénissons, prions encore le Seigneur, » et aux messes de *Requiem*, par *Requiescant in pace*¹.

La messe se terminait là en réalité, pendant les huit ou neuf premiers siècles. On y a ajouté plus tard la prière *Placeat*, la bénédiction et le dernier évangile. Le prêtre incliné devant la croix demande une dernière fois à Dieu d'agréer favorablement le sacrifice qu'il vient de lui offrir, et d'en répandre abondamment les fruits sur tous ceux pour qui il l'a offert. Pendant ce temps le peuple fidèle adresse aussi à Dieu une dernière prière, et semble dire au prêtre, comme Jacob à l'ange : « Nous ne vous quitterons pas que vous ne nous ayez bénits. » Depuis surtout que la plupart des assistants ont cessé de communier à chaque messe, il était bon de les faire participer d'une autre manière aux fruits du sacrifice. Or, la bénédiction du prêtre, qui vient de renouveler le sacrifice de la croix, qui a encore dans sa poitrine le corps et le sang de la sainte victime, n'est-elle pas le gage assuré des bénédictions célestes ?

Le prêtre donne donc la bénédiction au nom des trois personnes de la sainte Trinité, et se rendant au côté droit de l'autel, comme pour figurer le voyage que nous ferons un jour vers l'éternité, il lit la première page de l'évangile de saint Jean, où se trouve proclamée de la manière la plus solennelle la divinité du Christ. Les hérétiques des premiers siècles ayant attaqué sous différentes formes la consubstantialité du Verbe, la divinité du Sauveur, la réalité de sa chair, on a toujours attaché une grande importance à la page sublime où saint Jean proclame ces grands mystères. On

¹ Luc, XVII, 17.

¹ Les messes de *Requiem* sont souvent suivies d'une absoute ; alors on ne doit pas congédier les assistants.

la lisait sur la tête des malades, sur la tombe des défunts; enfin l'usage s'est introduit de la réciter tous les jours à la messe. Si on l'omet quelquefois, c'est pour lire l'évangile d'un dimanche ou d'un office important, qui se trouve en concurrence avec la fête d'un saint et qu'on ne doit pas négliger complètement. Au dernier verset de l'évangile de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, » tout le monde fléchit le genou pour adorer le Fils de Dieu fait homme; on répond à la fin *Deo gratias*, et le prêtre, après avoir salué l'autel, retourne à la sacristie où il dépose les vêtements sacerdotaux.

4. Après vous avoir expliqué sommairement les prières et les cérémonies du saint sacrifice, je voudrais, mes frères, vous inviter à puiser le plus souvent possible à ce trésor de grâces et de miséricordes, en y assistant avec dévotion. Il y a bien des manières d'entendre dévotement la messe. A ceux qui ne savent ni lire ni méditer, l'Eglise ne demande que l'intention de faire un acte religieux, de s'unir au prêtre, l'attention aux cérémonies, la récitation des prières vocales qu'ils savent par cœur. Quant aux personnes instruites, on leur recommande de lire les prières de la messe, en se conformant autant que possible à l'office du jour, ou des prières, des considérations pieuses qui se rapportent à Jésus-Christ, à sa passion, à la grande affaire du salut, à l'eucharistie, ou des méditations sur les évangiles. On peut aussi parcourir les mystères du rosaire en récitant le chapelet.

Mais si on veut consacrer le temps de la messe à l'oraison mentale, il serait bon de méditer sur les quatre fins du sacrifice, que nous avons expliquées précédemment dans deux instructions. Au commencement de la messe on adorera Dieu, à qui seul le sacrifice peut être offert; — à partir de l'évangile on lui demandera pardon de tous les péchés qu'on a commis; — pendant le canon on lui demandera instamment toutes les grâces dont on a besoin; — et à partir de la communion on le remerciera de tous ses bienfaits. On pourra aussi méditer sur le sens des cérémonies, qui ont été précisément instituées pour donner une plus complète intelligence de ce qui se passe sur l'autel, et on s'aidera pour cela de tout ce que nous venons d'expliquer dans ces quatre dernières instructions.

Ce qu'il y a d'essentiel pour vous, mes frères, c'est d'estimer le sacrifice de la messe comme il le mérite, de vous faire une haute idée des biens immenses qu'il renferme, et de vous gêner pour y assister aussi souvent que possible. Ah! si vous aviez cette ardeur avec laquelle les premiers chrétiens allaient y assister dans les catacombes avant de courir au martyre, cette foi avec laquelle vos ancêtres, pendant la grande Révolution, se disputaient l'honneur de recevoir en secret chez eux les

prêtres fugitifs et d'entendre leur messe, on vous verrait bien plus empressés à venir à l'église au moment du saint sacrifice. Vous ne pouvez pas facilement communier tous les jours, comme les premiers chrétiens, mais vous pourriez assister bien plus fréquemment à la messe. Je vous en conjure, dans l'intérêt de votre salut, venez-y très souvent, écoutez-la dévotement, et vous y trouverez la source des eaux de la grâce qui jailliront pour vous jusqu'à la vie éternelle. Ainsi soit-il¹.

POUR UN DIMANCHE D'ÉTÉ

LA THÉOLOGIE DU SOLEIL

Mes frères,

Depuis quelque temps, il n'est question dans vos conversations que de la température sénégaliennne que nous subissons. Et vous dites : « Quelle chaleur intolérable ! Le soleil n'a jamais été aussi brûlant ! »

Si vous le voulez bien, je vais me mêler à ces conversations, sans en changer le thème. Vous le savez, on fait tout ce qu'on peut pour saisir et garder l'attention de son auditoire; et un bon moyen — nos maîtres nous l'ont enseigné, — c'est d'entrer dans ses vues, dans ses préoccupations.

Voilà pourquoi, à mon tour, je vous parlerai du soleil; et parce qu'un entretien de longue haleine courrait risque, par ce temps, de n'être pas entendu jusqu'au bout, je raccourcirai notablement celui-ci.

J'ai lu, dans un livre, un chapitre qui avait pour titre : Théologie des astres.

Les astres, élevés à la dignité de théologiens ! — Les astres, nous initiant à la connaissance de Dieu, car la théologie, c'est cela-même, la science de Dieu ! — Les astres, nous révélant l'existence, les attributs, les perfections de Dieu ! Cette idée originale me plut, et je continuai ma lecture avec un vif intérêt.

¹ Nous achevons, avec ce vingt-cinquième prône, l'explication du sacrement de l'Eucharistie et du sacrifice de la messe. Ce nombre d'instructions correspond à peu près à la moitié de celui des dimanches de l'année. Supposant que l'habitude de faire le catéchisme à la grand-messe tous les quinze jours existe dans beaucoup de diocèses, nous n'avons pas voulu dépasser la limite d'une année, malgré l'importance du sujet. — Peut-être aurons-nous paru diffus à quelques-uns de nos lecteurs. Il y a certain manuel de prédication, par ailleurs estimable, qui donne sur l'Eucharistie deux instructions : l'Eucharistie comme sacrement, l'Eucharistie comme sacrifice. Est-ce assez ?

Nos précédentes instructions sur la grâce, les sacrements en général, le baptême et la confirmation, au nombre de vingt-trois, peuvent occuper aussi une année.

Enfin nous nous proposons, *Deo juvante*, de traiter en vingt-quatre prêches environ les quatre derniers sacrements.

De la sorte, l'explication de toute la doctrine sacramentaire fournira matière à trois années de prêches (tous les quinze jours), ou bien à une année scolaire de catéchismes de persévérance (deux fois par semaine).

¹ Voir, dans les œuvres de S. Léonard de Port-Maurice, *Le trésor caché*. (Casterman).

Si les astres sont des théologiens, le plus considérable, le plus illustre d'entre eux est sans contredit le soleil.

Les savants nous disent que, dans les incomensurables profondeurs du ciel, il y a des corps célestes de dimensions plus vastes encore que le soleil, et pourtant, si nous les en croyons, notre soleil serait déjà cent huit fois plus large que la terre, en diamètre, — ce qui n'est pas une quantité négligeable. — Mais pour nous, habitants de ce globe, le soleil, avec son diadème de feu, avec son éblouissante lumière, nous apparaît comme le plus magnifique et le plus bienfaisant ouvrage de Dieu.

1. Si les cieux racontent la gloire divine, au témoignage du prophète, le soleil est la voix qui la proclame de la manière la plus éclatante.

Qui a suspendu à la voûte d'azur cet astre géant, si ce n'est la main de Dieu? Quelle idée il nous donne de sa puissance et de sa majesté!

Il est, dit saint Ambroise, le flambeau du monde, il est la joie du jour, il est la beauté du ciel, il est la grâce de la nature, il tient le premier rang parmi les choses créées.

Les poètes, les penseurs ont contemplé sa face radieuse, ils en ont décrit la resplendissante beauté, ils en ont apprécié les services, ils en ont chanté les bienfaits, et ils ont été amenés à reconnaître et à adorer Celui qui l'a créé dans toute sa puissance.

Quand nous le contemplons nous-mêmes, mes frères, la pensée de Dieu nous vient-elle à l'esprit? Nous sommes entourés de merveilles qui nous parlent de Dieu, mais nous sommes tellement distraits qu'elles n'éveillent en nous aucune idée.

2. Les Pères de l'Eglise nous enseignent que le soleil est une image de la sainte Trinité.

Voyez, dit saint Augustin, il n'y a qu'un soleil comme il n'y a qu'un Dieu; mais, dans ce soleil, il y a trois choses qu'on peut distinguer. Il y a d'abord le globe de feu; il y a ensuite le rayon, la clarté qui en jaillit; il y a enfin la chaleur qui vient du rayon et du globe. Le globe lumineux engendre le rayon, et le rayon avec le globe produit la chaleur. Globe, rayon et chaleur, trois choses distinctes qui ne forment qu'un seul et même astre.

Ainsi en Dieu, trois personnes distinctes et une seule nature divine. Vous ne pouvez séparer les trois personnes divines, pas plus que vous ne pouvez séparer le rayon et la chaleur du soleil.

Le jour où le soleil a été créé, la lumière et la chaleur ont été créées. Point de soleil sans lumière; point de soleil et de lumière sans chaleur. Dès que la lumière est, dit Bossuet, elle éclate; si la splendeur du soleil n'est pas éternelle, c'est que le soleil ne l'est pas non plus; et, par une raison contraire, si le soleil était éternel, sa lumière et son éclat le seraient aussi.

Mais Dieu est de toute éternité, et de toute éternité il y a en lui trois personnes distinctes qui n'ont jamais existé l'une sans l'autre et qui ne seront jamais séparées l'une de l'autre.

3. Comme un géant, dit le royal prophète, le soleil a pris son élan, pour fournir sa course; de l'extrémité du ciel, il s'élance, il part, il inonde la terre de ses rayons et personne ne peut se soustraire à sa chaude lumière : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.*

Dieu, lui aussi, enveloppe tous les mondes de sa présence, et nulle créature n'échappe à la vigilance de son regard.

4. Le soleil est encore l'image de la bonté de Dieu. Comment cela? Le voici.

Le soleil distribue ses dons à tous sans distinction; il répand sa lumière et sa chaleur sur toutes les créatures. Il envoie ses rayons sur le dôme des palais comme sur le toit de la mansarde; sur l'aigle qui plane dans les hauteurs comme sur l'insecte qui se promène dans l'herbe; sur le chêne qui dresse sa tête altière dans la forêt comme sur l'humble violette qui se cache dans la mousse.

Que le monde soit tranquille ou qu'il soit agité, il luit avec autant d'éclat sur les campagnes paisibles et sur les champs de bataille.

Que les hommes obéissent à Dieu ou qu'ils l'offensent, le soleil fait chaque année mûrir leurs moissons.

Ce qu'il fait aujourd'hui, il l'a toujours fait, il le fera demain et encore après, jusqu'à ce que Dieu lui dise : C'est assez.

Ce qu'il fait ici, il le fait partout.

Et ainsi il est l'image de la bonté de Dieu, qui prend soin de toutes les créatures et qui répand ses bienfaits sur les bons et les méchants, en attendant que vienne le jour où il récompensera chacun selon ses mérites.

5. Le soleil, avec ses feux dévorants, avec ses flammes inextinguibles, est encore l'image de l'enfer. Les impies disent : Qu'est-ce que ce feu de l'enfer, qui brûle constamment et qui ne s'éteint jamais? Et je leur réponds : Expliquez-moi comment le soleil flamboie depuis des siècles et des siècles sans que son éclat diminue. Expliquez-moi comment cette fournaise en ébullition depuis le commencement est toujours incandescente comme le premier jour. Qu'est-ce qui alimente cet énorme brasier dont nous sentons aujourd'hui la chaleur, plus que nous ne voudrions?

Voilà bien un mystère aussi impénétrable que celui de l'enfer éternel. En tout cas, le soleil, avec ses feux sans cesse embrasés, avec ses flammes qui durent depuis des siècles, me donne l'idée de ce feu que la justice divine a allumé dans les enfers pour le châtimement des réprouvés, et qui ne s'éteindra jamais.

Et puisque je finis, mes frères, sur une pensée aussi grave, aussi sérieuse, retenons-la et qu'elle soit pour nous un préservatif. Gouvernons notre vie de telle manière que nous n'ayons pas à redouter les flammes de l'éternelle justice.

Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XL

POUR LE TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — Un des dix lépreux, se voyant purifié, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; et il tomba sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces. (Luc, xvii, 15).

I. — Voilà dix lépreux qui viennent d'être guéris par le Sauveur, et l'un d'eux, tout joyeux d'être délivré de cette honteuse maladie, s'en revient aussitôt lui témoigner sa reconnaissance et lui rendre grâces. Quel exemple pour les chrétiens ! Nous sommes comblés de biens tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, et notre reconnaissance où est-elle ? Plaçons-nous en présence des bienfaits passés et présents que nous avons reçus, considérons ceux que Dieu nous prépare dans sa bonté, et notre âme certainement se sentira pressée de Lui en exprimer sa joie et sa reconnaissance, disant avec David : *Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur en union avec les justes dans leurs assemblées.* (Ps., cx, 1). C'est ce pieux devoir que le Roi-prophète a rempli dans tout le cours de sa vie. C'est par là qu'il a commencé, c'est par là qu'il a fini. Tout son objet, toute son œuvre a été de rendre grâces à Dieu, tant pour les bienfaits qu'il en avait reçus que pour les bienfaits accordés aux autres hommes. Ah ! il savait bien que Dieu n'a rien tant à cœur que l'action de grâces, et que c'est là le sacrifice, l'offrande qui lui sont agréables. Heureuses sont les âmes reconnaissantes !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Quand nous voulons offrir quelque chose à Dieu, pouvons-nous mieux faire que de lui offrir notre reconnaissance par nos paroles ? Au contraire, les dons que Dieu nous fait sont dans ses œuvres. Et quelle disproportion entre une parole et une œuvre ! Dieu ne manque de rien ; de notre part il n'a besoin que de nos paroles, et encore, ces paroles de reconnaissance qu'il veut recevoir de nous, il ne les réclame pas parce qu'il en a besoin, mais bien pour nous apprendre à lui montrer notre gratitude et à reconnaître les bienfaits que nous tenons de lui. C'est pour cela que le bienheureux Paul a dit dans une de ses épîtres : *Soyez reconnaissants.* (Coloss., x, 15). C'est là surtout ce que le Seigneur réclame de nous. Dès que nous recevons quelque bienfait, ne manquons pas de témoigner à Dieu notre gratitude par nos paroles : ce sera pour nous une source nouvelle de faveurs. Si nous sommes reconnaissants des premiers dons que Dieu nous fait, outre que nous en obtenons de plus considérables, nous acquérons aussi une grande confiance en Dieu. Je ne vous demande qu'une chose : c'est de méditer, tous les jours et à toute heure, si cela peut se faire, non seulement sur les bienfaits communs que l'Auteur de toutes choses répand sur toute la

nature, mais aussi sur les dons particuliers qu'il nous fait chaque jour. Que dis-je, les dons particuliers qu'il nous fait chaque jour ? Il est des dons qu'il nous fait à notre insu, et pour lesquels nous devons aussi lui rendre grâces. Plein du souci de notre salut, il nous comble d'une multitude de bienfaits que nous ignorons, il nous arrache à une foule de péchés et nous fait encore d'autres dons. Dieu est une source de clémence qui épanche continuellement ses ondes sur le genre humain. Combien ce devoir de la reconnaissance s'impose ! Si nous sommes doués de raison et différents des bêtes, c'est afin de louer, de célébrer, de glorifier continuellement le Seigneur, créateur de toutes choses. Dieu nous a donné une âme et un langage pour que nous eussions le sentiment de ses bienfaits, que nous pussions reconnaître sa souveraineté et montrer notre gratitude en lui rendant, selon notre pouvoir, nos actions de grâces. Des hommes, qui ne sont que nos semblables, exigent que nous les remercions, quand ils nous ont rendu quelque petit service sans importance, non pas qu'ils aient le moindre souci de notre reconnaissance, mais parce qu'ils veulent accroître leur renommée : à combien plus forte raison ne devons-nous pas en faire autant à l'égard de Dieu, puisque dans ce cas il ne nous est demandé des actions de grâces que pour notre utilité ? En nous montrant reconnaissants envers les hommes qui nous ont rendu service, nous ajoutons à leur renommée, tandis que c'est notre propre gloire que nous augmentons quand nous rendons grâces au Dieu de bonté¹. »

II. — Quand nous témoignons à Dieu notre reconnaissance, ce n'est pas que Dieu ait besoin de nos louanges. Il veut nous fournir un moyen de nous unir plus étroitement à lui et d'exciter notre amour pour des biens encore plus précieux. N'est-il pas vrai que lorsque vous vous souvenez d'un bienfait reçu, vous ressentez en votre cœur de la joie et de l'amour en pensant à celui qui vous l'a donné ? Ce sont ces sentiments que Dieu cherche en nous, lorsqu'il nous demande de lui rendre grâces. Aussi disait-il à son peuple : *Si j'ai faim, ce n'est point à vous que je le dirai, puisque toute la terre est à moi, avec tout ce qu'elle renferme. Est-ce que je mangerai la chair des taureaux, ou boirai-je le sang des boucs ? Immolez à Dieu un sacrifice de louanges et rendez vos vœux au Très-Haut.* (Ps., xlix, 12-13). Puis il ajoutait, disant : *Le sacrifice de louanges est celui qui m'honorera, et c'est là la voie par laquelle je lui montrerai le salut de Dieu.* (Ib., 23). Et maintenant regardez l'autel, et vous le contemplez dans toute sa beauté ce sacrifice d'action de grâces que Dieu vous demande ; car c'est ce sacrement d'amour qui nous rappelle tous les biens passés, présents et futurs pour lesquels nous devons témoigner notre reconnaissance à Dieu.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « La meilleure sauvegarde d'un bienfait, c'est le souvenir fidèle

¹ S. Chrys., *In Gen.*, Hom. xxvi, n. 5-6, trad. Vivès.

de ce même bienfait, une infatigable reconnaissance. Voilà pourquoi ces mystères si redoutables et si salutaires à la fois que nous célébrons dans chacune de nos collectes, s'appellent Eucharistie, action de grâces ; c'est la commémoration de tous les bienfaits divins, la manifestation capitale de la divine bonté, la suprême impulsion de la reconnaissance. Si c'est un prodige étonnant de naître d'une vierge, si l'Evangéliste s'écriait dans une sorte de stupeur : *Et tout cela c'est fait* (Matth., 1, 22), que sera-ce de s'immoler pour nous ? Naître, c'est donc tout, selon l'expression du texte sacré ; mais alors comment appellerons-nous mourir sur une croix, verser son sang pour les hommes, se donner soi-même en nourriture, devenir un mets spirituel ? Rendons, par conséquent, de continuelles actions de grâces ; que ce soit là le principe de toutes nos œuvres et de toutes nos paroles. Bénissons Dieu non seulement des biens qu'il nous a donnés, mais encore de ceux qu'il a donnés aux autres ; c'est le moyen de détruire l'envie, d'entretenir la charité, de la rendre plus vive et plus sincère. Pourriez-vous désormais envier ce dont vous avez rendu grâces au Seigneur ? C'est ainsi que le prêtre, dans la préparation de l'auguste sacrifice, nous invite à bénir Dieu pour le monde entier, pour ceux qui nous ont précédés dans la vie et pour ceux qui vivent encore, pour les générations passées et pour les générations futures. Ce sublime élan nous enlève à la terre, nous transporte dans le ciel, et d'hommes nous fait anges ; car les anges forment des chœurs et ne cessent de glorifier Dieu pour les biens dont il nous a gratifiés, ils chantent : *Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté*. (Luc, II, 14). Mais que nous fait cela du moment où nous n'habitons plus la terre, où nous ne sommes plus des hommes ? Beaucoup, n'en doutez pas. C'est un grand bien pour nous, puisque nous sommes ainsi formés à l'amour de nos semblables, à regarder leurs intérêts comme nos propres intérêts. C'est pour cela que Paul, partout dans ses épîtres, rend grâces à Dieu pour toutes les bonnes œuvres qui s'accomplissent dans l'univers. Faisons de même, ne cessons de bénir Dieu pour les autres comme pour nous, pour les petites comme pour les grandes choses. Quelque petit que soit le don, il est grand parce qu'il vient de Dieu, disons mieux, tout ce que Dieu donne est grand, non seulement à cause de cette origine, mais encore d'une manière absolue. — Je laisse néanmoins de côté tous les autres bienfaits, dont le nombre dépasse celui des grains de sable : quoi de comparable au bienfait de l'incarnation ? Ce que le Seigneur avait de plus cher, son Fils unique, il l'a donné pour nous, alors cependant que nous étions ses ennemis. Il ne s'est pas même contenté de nous le donner, il nous le sert en nourriture : il n'est rien qu'il ne fasse pour nous, en nous faisant le don dont il nous inspire la reconnaissance. Aussi nous rappelle-t-il sans cesse notre devoir en disposant tout pour notre bien. Ce qu'il faisait envers les Juifs en consacrant le souvenir

de ses bienfaits par les lieux, les temps et les solennités, il le fait envers nous, mais par un seul sacrifice, qui résume tous les bienfaits divins et nous en impose l'éternelle mémoire ¹. »

III. — Notre reconnaissance envers Dieu ne doit point se borner aux bienfaits que nous en recevons, elle doit s'élever jusqu'aux peines, aux souffrances, aux tribulations dont il nous afflige. C'est ce que saint Paul demandait aux Thessaloniens : *Rendez grâces en toutes choses*, leur écrivait-il, *car c'est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus par rapport à vous tous*. (I Thess., v, 18). Ainsi nous devons rendre grâces à Dieu en tout temps, et pour toutes les choses qui nous arrivent, non seulement pour les événements que nous regardons comme favorables, mais pour ceux qui nous sont un sujet de peine ; en sorte que notre âme, pleinement soumise à la volonté de Dieu, doit se trouver dans la disposition de pouvoir dire en toute circonstance : *Que le nom du Seigneur soit béni*. (Job, I, 21). Voilà la vertu propre des chrétiens : c'est de rendre grâces à Dieu, même dans les choses que l'on regarde comme contraires. Aussi laissons le monde murmurer contre la divine Providence, et si nous nous trouvons dans les tribulations, souvenons-nous de Job répondant à son épouse qui l'invitait à se plaindre de la conduite de Dieu à son égard : *Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ?* (Ib., II, 10).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Bénissons la Providence pour tout événement, quel qu'il soit : en cela consiste la reconnaissance. Agir ainsi dans la prospérité, c'est peu, la nature même des choses nous y pousse ; mais quand nous sommes réduits à quelque fâcheuse extrémité, la reconnaissance envers Dieu est admirable. Quelle grande sagesse n'y a-t-il pas à rendre grâces pour des événements que tant maudissent et souffrent avec impatience ! Vous comblez de joie votre Dieu, vous couvrez Satan de confusion, vous proclamez que ce qui vous a été fait n'est rien, puisque, au moment même où vous rendez grâces, Dieu guérit votre douleur, et le démon s'éloigne. Si vous murmurez, celui-ci accourt, triomphant dans son entreprise ; Dieu, contre qui vous blasphémez, vous abandonne, et le mal grandit. Si au contraire vous bénissez la Providence, le démon s'éloigne, honteux de sa défaite, et Dieu, que vous honorez par votre victoire, vous en récompense avec générosité. Il ne se peut point que celui qui remercie Dieu des maux qui lui arrivent en soit péniblement affecté. L'âme, en effet, se réjouit alors de la voie droite qu'elle a suivie, la conscience aussitôt tressaille et redit le chant de ses propres louanges ; elle ne peut être joyeuse et triste à la fois. D'une part, la conscience ajoute le poids du remords à celui de l'adversité ; de l'autre, elle décerne la palme et se fait le héraut de la victoire. Rien n'est si saint que la langue qui bénit la Providence dans les revers ;

¹ S. Chrys., *in Matth.*, Hom. xxv, n. 3-4, trad. Vivès.

elle est la sœur jumelle de la langue des martyrs, et conquiert une récompense non moins glorieuse. Elle aussi, elle est persécutée par le licteur, qui veut la contraindre à renier son Dieu : Satan se fait bourreau et la torture avec insistance pour la précipiter dans les ténèbres d'une lâche apostasie. Il est donc vrai que le fidèle qui dans l'adversité bénit la Providence, gagne la couronne du martyre. Par exemple, une mère qui bénit Dieu à l'occasion de la maladie de son enfant, gagne cette couronne. Les angoisses de son cœur ne sont-elles pas le plus cruel de tous les supplices ? Et pourtant elles n'ont pu lui arracher un murmure. L'enfant meurt, et elle bénit encore la Providence ? Elle est devenue fille d'Abraham. Sans doute, elle n'a point levé le glaive sur son fils ; mais elle a, ce qui est non moins méritoire, béni Dieu sous le poids de son sacrifice, puisqu'elle n'a pas murmuré lorsqu'il lui a ravi ce qu'il lui avait donné. Voici une autre mère dont l'enfant va mourir, et qui ne veut pas demander son salut à des pratiques coupables : elle est martyre, puisqu'elle a fait en son cœur le sacrifice de son fils¹. Aussi lorsque nous éprouverons une déception, ne disons pas : « Comment le Seigneur a-t-il permis que j'aie rencontré ces obstacles ? » Car il l'a permis pour nous donner une occasion de lui témoigner plus de zèle et d'amour. Le cœur aimant se reconnaît surtout à ce signe : c'est que jamais il n'abandonne ce qui plaît à l'être aimé. Le serviteur lâche et pernicieux se laisse abattre par la première contradiction ; mais celui qui est plein de courage et d'activité s'applique d'autant plus aux choses divines qu'il y rencontre plus de difficultés, ne connaissant d'autres bornes que celles de son pouvoir, voyant en tout un sujet de reconnaissance. Voilà comment nous devons agir. Quel trésor que la reconnaissance, quelle incomparable richesse, quel bien précieux, quelle invincible armure ! Ah ! si vous rendez grâce à Dieu dans vos peines ou dans vos pertes, vous gagnez votre âme, vous acquérez des biens infiniment préférables, puisque vous vous conciliez de plus en plus la bienveillance du Seigneur². »

II. — Alors Jésus, prenant la parole, dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf autres, où sont-ils ? » (Luc, xvii, 17).

I. — L'histoire de ces neuf lépreux qui, étant guéris, ne reviennent point rendre grâce à leur Sauveur, est encore l'histoire journalière d'un grand nombre de chrétiens. Voyez : quand le danger nous menace, nous avons tous recours à Dieu, nous multiplions nos prières, nous accomplissons de bonnes œuvres, et les bienfaits une fois obtenus, nous oublions celui qui a été bon et généreux envers nous. N'est-ce point ainsi que le peuple juif s'est conduit à l'égard du Seigneur ? Quand il était châtié, il criait vers lui, se convertissait, prenait

les meilleures résolutions ; mais il ne tardait pas à oublier le Dieu qui l'avait retiré de l'Égypte : *Peut-être*, disaient-ils à Moïse, *qu'il n'y avait pas de sépultures en Égypte ! C'est pour cela que vous nous avez amenés, afin que nous mourions dans le désert : qu'avez-vous voulu faire en nous retirant de la terre de l'Égypte ?* (Ex., xiv, 14). Et ils parlaient ainsi à l'heure où Dieu déployait sa puissance et multipliait les prodiges pour les introduire dans la terre promise. Hélas ! il en est bien ainsi le plus souvent ; il suffit d'une légère peine pour nous faire oublier les grands biens que nous avons reçus, pour nous porter à murmurer et à nous rendre coupables de la plus noire ingratitude.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Telle est l'humaine nature ; elle oublie promptement les bienfaits reçus. Ne nous est-il pas arrivé à nous aussi la même chose ? Ne vous en souvient-il déjà plus ? Dieu n'a-t-il pas secoué jusque dans ses fondements, l'année dernière, la ville que nous habitons ? Est-ce que tous alors ne sollicitaient pas le baptême ? Les débauchés, les libertins, les efféminés eux-mêmes, quittant leurs maisons et leurs demeures, n'avaient-ils pas embrassé une vie de religion et de piété ? Or, trois jours s'étaient à peine écoulés qu'ils retournaient à leurs anciennes iniquités. Pourquoi cela ? Leur lâcheté seule en fut la cause. Ne nous étonnons pas qu'il en soit ainsi, les dangers une fois passés ; car il en est de même, quand nous avons sous les yeux les images les plus menaçantes. Est-ce que le châtiment de Sodome n'est pas là éternellement sous nos yeux ? Les voisins de cette ville en devinrent-ils pour cela meilleurs ? Il n'en fut rien. Et le fils de Noé, malgré la catastrophe qui fit de la terre une épouvantable solitude, en fut-il moins mauvais ? Ne soyons donc pas surpris de l'incrédulité persistante des infidèles témoins de ces miracles. La foi elle-même devient pour eux un motif d'iniquité : c'est ainsi que les Juifs traitaient de possédé le Fils même de Dieu. Il en est de même encore aujourd'hui ; car nous voyons des hommes répondre aux bienfaits reçus par l'ingratitude et l'incrédulité, si toutefois, véritables vipères, ils ne se déchainent pas contre leurs bienfaiteurs. Notre siècle a bien été témoin des choses arrivées au sujet de Jérusalem et de la destruction du temple ; tous pourtant ne sont pas convertis. A quoi bon remonter vers des événements éloignés de nous ? Je viens de vous rappeler ce qui a eu lieu l'année dernière : personne n'en a profité, tous sont en peu de temps revenus à leurs errements premiers. Le ciel est là proclamant éternellement l'existence du Seigneur, d'un être qui a créé l'univers ; et il y a des hommes qui prétendent que cela n'est pas. Qui donc n'a été frappé l'année précédente de ce qui est arrivé à Théodore ? N'importe, aucun résultat sérieux n'a été obtenu, et après quelque temps passé dans la piété, on en est revenu là d'où l'on était parti. Ainsi en avait-il été des Israélites, ce qui faisait dire au Psalmiste : *Lorsqu'il les frappait, ils le cherchaient, et ils se convertissaient, et ils re-*

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Coloss.*, Hom. viii, n. 5, trad. Vivès.

² Id., *Ad Popul. Antioch.*, Hom. i, n. 11.

venaient à Dieu avec empressement. (Ps., LXXVII, 34). A quoi bon encore insister sur des généralités ? Que de personnes tombées en de graves maladies ont promis de s'amender si elles retournaient à la santé, lesquelles sont demeurées ce qu'elles étaient auparavant ! Non, cela n'est pas rendre grâces à Dieu, c'est de l'ingratitude ¹. »

II. — Aussi qu'arrive-t-il à tous ceux qui, après avoir reçu des bienfaits, se montrent ingrats envers Dieu ? Ils deviennent pires, selon cette parole de Jésus-Christ à un homme malade qu'il venait de guérir : *Ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis.* (Jean, v, 14). Et les voilà continuant à recevoir les biens du Seigneur, s'endurcissant dans le mal, et parce que Dieu leur a témoigné sa miséricorde, ils disent, sinon en paroles, du moins par leur conduite : *J'ai péché, et que m'est-il arrivé de triste ?* (Eccli., v, 4). C'est ainsi que l'ingratitude dessèche et brûle en quelque sorte tout bien, et empêche la source de la miséricorde divine de se répandre dans une âme. Mais si Dieu garde le silence et continue à déverser sur cet ingrat ses biens de l'ordre temporel ainsi qu'à lui offrir ses grâces spirituelles, il arrivera cependant une heure où la mesure de l'iniquité étant comblée, ce sera la colère qui éclatera tout d'un coup sans laisser d'espoir de salut. Ecoutez l'Apôtre disant à tous ceux qui méprisent leur bienfaiteur : « Est-ce que vous méprisez les richesses de la bonté de Dieu, de sa patience et de sa longanimité ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence ? Cependant par la dureté de votre cœur impénitent vous amassez un trésor de colère. » (Rom., II, 4-5). Car il viendra un jour où Jésus-Christ ne se contentera pas de dire : *Et les neuf autres lépreux, où sont-ils ?* Mais il exercera sa justice contre les ingrats.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « L'Apôtre loue d'abord la longanimité divine, et il montre qu'elle est la source des plus grands biens pour qui veut en profiter, et voilà comment elle engage les pécheurs à la pénitence ; puis il inspire de la frayeur : de même, en effet, que cette patience est une cause de salut quand on n'en abuse pas, de même elle augmente le châtiment quand on la dédaigne. On va redisant toujours que Dieu est trop bon et trop patient pour se venger de l'homme ; mais, en répétant cela, vous n'affirmez pas autre chose que l'aggravation du supplice qui vous attend. Si Dieu vous témoigne tant de bonté, ce n'est pas pour que vous accumuliez les fautes, c'est pour que vous vous en corrigiez. La patience divine est ce qui doit vous déterminer surtout à ne pas pécher ; il ne faut pas que le bienfait soit une cause d'ingratitude : quelque patient qu'il soit, Dieu finira toujours par exercer sa justice. Comment le savons-nous ? Parce que l'Apôtre dit lui-même ensuite : Quand il existe une grande perversité sans que les pervers aient subi leur peine, ils la subiront de toute nécessité. Si c'est une chose à laquelle les hommes

ne manquent pas, comment Dieu pourrait-il y manquer ? L'Apôtre en est donc venu naturellement à parler du jugement de Dieu. Ayant montré que beaucoup par leur ingratitude étaient passibles d'une condamnation s'ils ne se repentaient pas, et qu'ils n'étaient pas encore punis sur la terre, il était par là-même conduit à rappeler le jugement futur, et dans tout ce qu'il aura de terrible. Aussi poursuit-il : *Par la dureté et l'impénitence de votre cœur, vous amassez contre vous des trésors de colère.* (Rom., II, 5). Un cœur que la bonté ne peut toucher, ni la menace fléchir, n'est-il pas entièrement insensible ? Que peut-on concevoir de plus dur ? De là cette pensée du supplice succédant à celle de la miséricorde, mais d'un supplice accablant pour l'homme que rien n'a pu convertir. Et notez la force et le choix des expressions : *Vous amassez contre vous des trésors de colère* ; car nous voyons la colère entassée, et ce n'est pas le juge, c'est l'accusé qui l'entasse de la sorte ; ce n'est pas Dieu, c'est vous-même qui amassez contre vous des trésors de colère. Il a tout fait, au contraire, pour vous sauver ; il vous a donné l'intelligence pour que vous distinguiez le bien du mal ; il vous a témoigné la plus grande patience, en vous excitant par tous les moyens à vous convertir ; il vous a menacé du jour redoutable, mettant tout en œuvre pour obtenir votre amendement ; si vous demeurez inflexible, vous amassez contre vous des trésors de colère pour le jour de la vengeance, de la manifestation et de l'équitable jugement de Dieu. Il parle de la justice divine, afin que l'idée de passion ne se présente pas à votre esprit quand vous entendez le mot de colère. C'est également à propos qu'il parle de manifestation ; car la manifestation aura lieu lorsque chacun recevra selon ses mérites. Ici-bas des torts nombreux sont commis, on dresse des embûches à l'innocence ; il n'en sera plus de même alors : *Dieu rendra à chacun selon ses œuvres* ¹. » (Ib., 6).

III. — Nous avons donc tout intérêt à témoigner notre reconnaissance envers Dieu, si nous ne voulons point connaître les châtiments réservés à tous ceux qui vivent dans l'oubli des bienfaits qu'ils reçoivent de la bonté divine et dont ils se servent pour continuer à commettre le péché. Or, le meilleur moyen de combattre l'ingratitude, c'est de reconnaître que nous n'avons rien en nous qui nous appartienne et dont nous puissions nous glorifier. Est-ce que cette conviction ne serait pas capable de reporter aussitôt votre pensée sur Dieu de qui vous tenez vos biens, votre corps, votre âme, et tout ce qui est pour vous un sujet de joie en cette vie ? Et comment pourriez-vous avoir cette pensée sans concevoir aussitôt un sentiment de reconnaissance pour votre Créateur qui vous comble de ses richesses ? D'autre part, voulez-vous ne point vous rendre coupable d'ingratitude ? Faites ce que fait le pauvre qui a reçu

¹ S. Chrys., *In Ep. ad Rom.*, Hom. v, n. 2, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *In Act.*, Hom. XII, n. 1-2, trad. Vivès.

votre aumône, dites à Dieu votre reconnaissance sitôt après avoir reçu ses grâces. Voyez le juste Noé : dès qu'il fut sorti de l'arche, son premier devoir fut d'offrir un sacrifice à Dieu. Enfin, voulez-vous obtenir de Dieu le don de la reconnaissance que vous n'avez pas, et obtenir miséricorde pour votre ingratitude ? Pardonnez à ceux qui se sont rendus coupables d'ingratitude envers vous.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Rien n'a perdu les Juifs comme leur ingratitude ; c'est la cause unique de leurs fréquents revers, après qu'elle avait déjà fait à leur âme de mortelles blessures. *L'espoir de l'ingrat est comme une gelée d'hiver.* (Sages., xvi, 20). Elle réduit l'âme à un état d'insensibilité et de mort, imitant ainsi l'effet que la gelée produit sur les corps. Or, l'ingratitude provient de l'orgueil, qui fait qu'on se croit digne de quelque chose. Un cœur contrit rend grâces à Dieu, non seulement pour les faveurs, mais encore pour ce qu'on regarde comme des peines ; quels que soient les maux dont il est atteint, il ne se persuadera jamais ne les avoir pas mérités. Appliquons-nous donc à nous abaisser, et d'autant plus que nous aurons fait plus de progrès dans la vertu ; c'est en cela surtout que la vertu consiste. De même que plus notre oeil est pénétrant, mieux nous apprécions la distance qui nous sépare du ciel ; de même, plus nous sommes vertueux, mieux nous comprenons combien nous sommes éloignés de Dieu. On se connaît parfaitement soi-même quand on estime qu'on n'est rien. C'est lorsqu'ils furent parvenus au sommet de la perfection que David et Abraham pratiquèrent surtout cette vertu d'humilité : l'un s'appliquait les noms de poussière et de cendre, l'autre celui de ver. (Gen., xviii, 27 ; Ps., xxi, 7). Tous les saints pareillement se proclament misérables, et parviennent ainsi à se montrer reconnaissants ¹. Voyez Noé : étant sorti de l'arche, il construisit à la hâte un autel, il prit quelques animaux et il les offrit en holocauste, montrant ainsi autant qu'il le pouvait la reconnaissance qui était au fond de son cœur. Le Dieu de bonté agréa son offrande et récompensa son intention par des libéralités nouvelles. L'Écriture dit, en effet : *Et l'odeur en fut agréable au Seigneur.* (Gen., viii, 20). Voyez comme les dispositions d'une âme changent en suaves parfums l'odeur, la fumée, toutes les repoussantes exhalaisons de la victime qu'elle offre. Ne soyez pas choqués de cette image matérielle, et comprenez par là que l'offrande du juste est favorablement acceptée par Dieu. Les faits eux-mêmes vous disent que le Seigneur n'a besoin de rien, et qu'il veut seulement par de semblables cérémonies amener les hommes à des sentiments de reconnaissance ². Mais voulons-nous nous concilier Dieu et nous faire pardonner nos anciennes ingrattitudes ? La personne qui nous a blessés, nous a-t-elle fait autrefois du bien ? Ne nous souve-

nons que de ce bien ; quant à ce qu'elle a fait pour nous blesser et nous offenser, rejetons-le, effaçons-le de telle manière qu'il n'en reste plus de vestige. N'eussions-nous reçu d'elle aucun service, nous n'en serons, si nous lui pardonnons, que plus largement récompensés. Il est des chrétiens qui, pour expier leurs péchés, couchent sur la dure, s'exercent aux veilles et à une infinité de macérations. Une voie plus facile vous est offerte pour expier les vôtres : oubliez les injures que vous avez reçues. Pourquoi, pareil à un fou furieux, retourner le glaive contre vous, et vous exclure de la vie éternelle, quand il ne vous en coûterait rien pour la mériter ¹ ? »

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION

Essais de conférences apologétiques

VII

LANGUES ET LITTÉRATURE

Omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera. (Matth., xiii, 52) ².

Dans une bulle que Léon X adressait à l'éditeur des *Annales* de Tacite, ce pape, vantant les lettres humaines, écrivait : « Elles sont le plus beau présent, après la connaissance de la vraie religion, que Dieu dans sa bonté ait fait aux hommes, leur gloire dans l'infortune, leur consolation dans l'adversité » ; et l'ouvrage se terminait par ces lignes imprimées au-dessous des armes du Pape : « Au nom de Léon X, bonne récompense à quiconque apportera à Sa Sainteté de vieux livres encore inédits. »

L'Église voit dans les belles-lettres la glorification de Dieu, dont elles redisent les louanges avec des formes moins indignes de Lui et des choses surnaturelles ; elle y voit, comme dit Léon XIII dans son bref *Plane quidem* (20 mai 1885), un moyen de disposer les esprits à entendre la parole de Dieu et de la faire pénétrer dans les âmes avec plus de douceur : l'élégance et les attraits du langage élèvent l'âme au-dessus des sens, la transportent plus aisément dans les régions supérieures où habite le Dieu de toute beauté. — Tous les papes auraient volontiers apposé leur nom au bas des paroles de Léon X, qu'approuvaient Paul III en ordonnant aux écrivains catholiques de cultiver « l'élégance du style », et Léon XIII en donnant une nouvelle impulsion à l'étude des belles-lettres et en conviant tous les travailleurs de bonne volonté à le seconder dans cette grande œuvre. (Bref *Plane quidem*).

I

1. Pour avoir une belle littérature, il faut une belle langue ; pour puiser des exemples du bien

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxv, n. 4, trad. Vivès.

² Id., *In Gen.*, Hom. xxvii, n. 2.

¹ Id., *In Joan.*, Hom. xxxix, n. 5.

² Cf. Wiseman, *Mélanges*, 22.

dire dans les auteurs étrangers, il faut savoir leur langage, le connaître assez parfaitement pour que les efforts d'une traduction pénible ne viennent pas enlever une grande partie du charme qu'on y goûte et du profit qu'on en peut tirer.

La linguistique a été cultivée avec soin dans l'Eglise. A son premier jour, le miracle des langues a été pour elle et pour les apôtres comme un avertissement de l'Esprit-Saint, comme le prélude et le présage de ses destinées futures. N'est-elle pas l'Eglise universelle, et dans sa prédication de l'Evangile de Jésus-Christ à travers le monde, ne doit-elle pas parler aux Parthes, aux Mèdes, aux Elamites, aux Phrygiens, aux Arabes, aux Egyptiens, aux Romains et à toutes les nations de tous les temps dans le langage qu'elles se sont donné ? Si le don surnaturel des langues s'est révélé fréquemment dans les premiers temps de son existence, il n'est pas la condition ordinaire de sa vie, et le miracle de la Pentecôte ne se renouvellera pas tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

L'Eglise a donc dû cultiver la science des langues. De fait, ses enfants, son clergé surtout, n'ont jamais manqué à ce devoir.

Par qui le latin et le grec, langues mortes, furent-ils le plus étudiés, sinon par « gens d'église et de monastère » ? Abandonné en tous lieux, le grec classique s'est réfugié dans les écoles monastiques d'Angleterre, et l'action de saint Colomban au VII^e siècle le ranima dans les Gaules. L'une des plus grandes jouissances de Charlemagne était de comparer deux textes de la Bible, l'un en latin, l'autre en grec. Où sont aujourd'hui les étudiants capables de s'exprimer sans difficulté en grec, en latin, en espagnol et en hébreu comme ces écoliers qui en 540 accueillaient par de beaux discours en ces langues le roi Gontran à son entrée dans la ville d'Orléans, ou comme les papes Paul III et Paul IV qui dans leur vieillesse pouvaient parler couramment la langue grecque ?

Chaires publiques et écoles particulières enseignaient toutes les langues. La plupart des hébraïsants jusqu'au XIX^e siècle ont appartenu au clergé. Ce sont les Jésuites missionnaires qui nous ont appris la langue et la littérature chinoises. Arabe ou persan, indien, arménien ou copte, toutes les langues orientales passent par l'Eglise, qui en tire de précieuses ressources pour l'intelligence de ses divines Ecritures, et Clément V ordonnait de les enseigner publiquement à Oxford, à Paris, à Bologne et à Salamanque.

Ce n'est donc pas de la Renaissance que date la génération des linguistes. Car elle existait depuis longtemps sous l'égide de l'Eglise fidèle à sa mission d'union, elle s'était accrue avec les encouragements des papes, et il serait bien malaisé de prouver que l'influence de ceux qu'on appelle dédaigneusement les « cléricaux » n'a pas été pour beaucoup dans ses progrès. En tout cas, si on réunissait tous les linguistes de toutes les Académies d'Europe, peut-on assurer qu'ils seraient supérieurs au cardinal Joseph Mezzofanti (1774-1848) qui, en 1846, savait soixante-dix-huit langues avec

leurs différents dialectes, et écrivait dans ces langues avec leurs caractères ?

Comparer les langues, quand on les possède si bien, semble tout naturel. Ne soyons pas étonnés de trouver ici encore l'Eglise. Cette science, l'orgueil du XIX^e siècle, ne doit-elle pas en effet son origine aux Jésuites espagnols et au missionnaire Hervas qui collectionnait des exemples et spécimens de trois cents langues et composait des grammaires pour plus de vingt d'entre elles ? Le premier essai de grammaire polyglotte ne fut-il pas l'œuvre d'un prêtre, Guillaume Portel, au XVII^e siècle ? — On parle fort en ce moment du sanscrit. Or, c'est Paulin de Saint-Barthélemy, de l'ordre des Carmes, qui a publié la première grammaire sanscrite en 1790, et a mis la linguistique contemporaine sur le chemin de ses découvertes si intéressantes.

2. Si nous en venons à notre belle *langue française*, si précise, si claire dans sa pureté, il faut constater que ses évolutions progressives n'ont pas eu lieu un seul instant en dehors de l'Eglise et de son clergé.

Le latin, introduit par la conquête romaine dans les Gaules, y était la langue officielle de l'administration et des hautes classes de la société gauloise. Mais déjà commençait à se former au sein du peuple un idiome vulgaire, différent selon les provinces, et qui remplaça la langue celtique : on l'appelle le roman. Dès la première heure, le clergé parla la langue du peuple ; il prêchait encore en latin, mais dans un latin populaire, et déjà les capitulaires de Charlemagne, les conciles de Reims et de Tours (813) recommandaient aux prêtres de parler au peuple en « langue romane rustique. » Ce fut au douzième siècle que le dialecte de l'Île de France commença à prendre le pas sur les autres : il devait être plus tard le français.

Et le clergé travaillait cette langue romane, la dégageait de son enveloppe de barbarie, démêlant et fixant ses règles grammaticales, la contraignant à exprimer avec clarté les vérités qu'il enseignait ou les exemples des saints que retraçaient d'innombrables écrits. Maurice de Sully, évêque de Paris, prêchait en roman ; en roman aussi saint Bernard prêchait la croisade ; et le XIII^e siècle voyait franciscains et dominicains l'employer presque universellement. — L'exode des croisés vers les plages inconnues de Venise, de Constantinople ou de Jaffa, les guerres entreprises par les Français du Nord contre les Albigeois, les mirent en contact avec une civilisation plus brillante : ils virent naître en leur esprit une foule d'idées nouvelles, qui enrichissaient infailliblement leur langage d'une multitude d'images et d'expressions brillantes comme le soleil de l'Orient ou du Midi.

Sous la parole ou la plume des gens d'Eglise, l'idiome national rude encore, passant par les mystères religieux du moyen âge, se polira et deviendra le français pittoresque et si charmant du sire de Joinville et de Philippe de Beaumanoir : il y a certes fort loin de la grâce du chancelier de saint

Louis au soi-disant « style macaronique, digne des Hurons et des Iroquois, » dont parle l'ignorant Voltaire. Rômpus par la scolastique à une logique pressante et à une précision rigoureuse, tous les maîtres du clergé lui inspiraient cette clarté, cette force, cette simplicité qu'il faisait revivre dans son enseignement de la jeunesse ou dans l'instruction des fidèles. Il n'est pas jusqu'au latin liturgique, si décrié, dont les tours de phrase, calqués exactement, n'aient passé en grand nombre dans notre vieux parler du moyen âge.

Froissart, chanoine de Chimay, l'assouplissait, ce vieux parler, lui communiquait l'agilité de tour et d'allure, un merveilleux coloris qui ont fait comparer cet historien à un peintre en armoiries. Nicolas Oresme, évêque de Lisieux, traducteur de la Bible et d'Aristote, fertilisait la langue, en ouvrait les sources vives, la dotant d'une foule de mots nouveaux. Jusque-là, le latin était encore la langue officielle : le cardinal de Tournon, premier ministre de François I^{er}, prescrivit (ordonnance de Villers-Cotterets, 1539) son remplacement par le français dans l'administration de la justice.

On sait l'influence de la Pléiade sur la formation et les qualités de notre langue nationale : on aurait voulu refaire notre idiome français d'après ceux de Platon, de Cicéron ou du Dante, mais l'école de Ronsard tint énergiquement, et avec raison, pour le langage traditionnel. Ronsard n'était-il pas abbé de Bellosane, et Joachim du Bellay, le porte-parole des enthousiastes réformateurs, n'était-il pas chanoine de Paris ? — Maniée par ces essayeurs aventureux, notre poésie courut maint hasard ; elle devint parfois un peu risquée, mais elle gagnait en richesse et en souplesse. A-t-on oublié les noms de l'abbé Desportes, et de Bertaut, évêque de Séz ? — La prose s'émaillait, tout en gardant sa naïveté, sous la plume de Seyssel et de Coëffeteau, évêque de Marseille, de Duvain, évêque de Lisieux, d'Amyot, évêque d'Auxerre, auquel Montaigne donnait « la palme sur tous les écrivains français pour la naïveté et pureté de langage, en quoi il surpasse tous autres. »

L'élaboration de la langue devient alors une œuvre collective. Les lettrés s'associent, de nombreuses Académies se forment ; des évêques et des abbés les instituent et y fondent des prix. Saint François de Sales lui-même, à qui sa gloire d'écrivain pourrait suffire si elle ne s'éclipsait point devant la gloire de la sainteté, saint François de Sales créa à Annecy en 1607, sous le nom d'« Académie florimontane » une société d'hommes de lettres pour l'épuration et le perfectionnement de la langue française. L'Académie française est fondée par le cardinal de Richelieu (1635), grâce à l'abbé de Boisrobert, chanoine de Rouen, en vue de donner à la langue une législation fixe et de rédiger le grand dictionnaire ; et dès le début elle compte dans son sein Godeau, évêque de Vence, et l'abbé de Cerizy.

Sans doute, on ne peut déterminer d'une façon bien précise quelle action avantageuse pour la langue eurent les Bossuet, les Fénelon, les Bourda-

loue, les Fléchier, ou les solitaires de Port-Royal : on ne saurait nier cependant que cette action fut très réelle, autant que celle de Fleury, du P. Bouhours, de l'abbé Rollin, dont le *Traité des études*, au témoignage de Villemain, est « un des mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. »

Qu'on suppose tous ces travailleurs ecclésiastiques comme n'ayant jamais existé, ou au moins qu'on essaye de ne pas tenir compte de leurs travaux dans l'histoire de notre langue : on verra qu'il lui manque quelque chose, et qu'il est bien permis d'avancer que sans l'Eglise et le christianisme elle ne serait pas ce qu'elle est, et son influence à l'étranger n'aurait pas été si grande. Elle s'est répandue dans le monde entier dès le moyen âge grâce en partie à ses belles qualités. Le maître du Dante, Brunetto Latini, l'employait pour écrire son *Trésor de sapience*, parce que, disait-il, « c'est la parole la plus délectable et la plus connue à toutes gens. » Cette vogue, cette universalité, cette suprématie, elle les a gardées jusqu'à nos jours.

Ce que nous constatons pour le français, on peut le dire de toutes les langues de l'Europe : avec l'Eglise, elles apprirent à bégayer leurs premiers sons ; avec l'Eglise, elles ont pu se perfectionner, se préciser, se former, prendre leur caractère national, se modeler insensiblement par les légendes des saints, par les prédications qui s'adressaient au peuple dans la langue du peuple, puisque leur première condition, leur premier but était d'être comprises du peuple.

II

1. L'antiquité grecque et latine, malgré la puérité et l'abjection de ses doctrines religieuses, a laissé des pages immortelles. L'art de bien dire y a été porté à une haute perfection ; les chefs-d'œuvre littéraires y sont fréquents ; et, tout en déplorant l'action corruptrice de son impure mythologie et la démence morale d'une vie trop souvent désordonnée, on ne peut nier que les anciens ne soient restés, et resteront, si l'on met à part les écrivains sacrés, « les vrais modèles et les meilleurs guides en l'art littéraire. » La beauté de la forme antique s'impose à l'admiration des censeurs les plus rigides, et l'Eglise elle-même l'a proposée à l'imitation de ses enfants, bien qu'elle les mette en garde contre les idées dissolvantes cachées sous ces gracieuses images et sous cette langue harmonieusement cadencée.

D'où vient cette beauté de la forme ? Elle vient de ce que « ces peintures qui paraissent si simples et conçues à si peu d'effort, ont le privilège de faire passer dans l'âme la lumière et la fraîcheur de la nature primitive. C'est que le poète paraît lui-même naïf et jeune comme les temps qu'il décrit et que le lecteur trouve dans les récits de l'enfance du monde le charme secret qui accompagne toutes les aurores ; ils ne poursuivent qu'un but : la simple expression du beau ; s'ils émeuvent, c'est d'admiration, de tristesse, de terreur, de pitié ; l'impression qu'ils laissent, c'est celle d'un ravissement calme, silencieux, qui repose et épanouit

l'âme, non celle d'un étonnement qui l'agite et la trouble ¹. »

L'Eglise se garda bien de déchirer des pages qu'elle regardait comme une préface humaine de l'Evangile. Parmi les ruines des vieux temples, elle ramassa la lyre qui servait à chanter les faux dieux ; elle la remit purifiée entre les mains de ses fidèles, qui en firent la voix harmonieuse de l'âme parlant au vrai Dieu.

2. Dès les premiers temps, nous voyons les docteurs et les apologistes chrétiens faisant appel aux citations des auteurs antiques, comme saint Paul appelant à son aide un poète païen devant l'Aréopage d'Athènes ². La lecture des auteurs de la Gentilité était si fréquente que saint Basile sentait le besoin de composer un traité spécial à l'usage des chrétiens. Qui s'en étonnerait en entendant saint Prosper appeler l'étude des lettres « l'ornement et la consolation de la misère de l'homme », ou le même saint Basile répéter que « nous devons nous initier aux sciences profanes avant de pénétrer dans le secret des sciences sacrées, afin de nous accoutumer à ces vives lueurs », car les lettres humaines sont comme les feuilles qui ornent l'arbre et défendent le fruit ! Leur voix était écoutée, à tel point que Julien l'Apostat en prit ombrage et voulut condamner l'Eglise à l'ignorance, à ses seules ressources, en lui interdisant de chercher ailleurs des appuis qu'il lui croyait indispensables. — Et le plus austère des Pères de l'Eglise, saint Jérôme, au milieu des sons terribles de la trompette du jugement, dernier qu'il avait constamment à ses oreilles, était ravi par les charmes de la lecture des orateurs anciens, et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. « Homme faible et misérable, dit-il, je jeûnais avant de lire Cicéron ; après plusieurs nuits passées dans les veilles, après des larmes abondantes que m'arrachait le souvenir de mes fautes, je prenais Platon ; lorsqu'ensuite, revenant à moi, je m'attachais à lire les Prophètes, leur discours me semblait rude et négligé. Aveugle que j'étais, j'accusais la lumière ! »

Un commerce aussi suivi des Pères avec l'élévation de la forme classique n'a pas été pour rien dans ce tour et cette délicatesse, cette richesse d'expression, et cette force de raisonnement, ces traits vifs et ces grâces naturelles qu'ils possèdent, au témoignage de La Bruyère, plus que « la plupart des livres de ce temps qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs. » ³

Du VI^e au VIII^e siècle, l'antiquité païenne parut être oubliée. Dans la forêt inextricable des sermons et exhortations, des légendes variées des saints, il n'y eut guère de place pour la mythologie et les réminiscences grecques ou latines. Cette place fut cependant plus grande qu'on ne serait porté à le croire : dans saint Grégoire, évêque de Tours, et saint Avit, évêque de Vienne, comme dans Fortunat de

Poitiers ou le moine Frédégaire, l'influence antique se révèle clairement. « Dans les sujets les plus religieux, on sent les traditions, les coutumes intellectuelles du monde païen, un certain désir de se rattacher à la littérature profane, d'en conserver et d'en reproduire les mérites ⁴. »

La tradition latine n'était donc pas morte. Si les barbares avaient fait litière de la civilisation antique, l'Eglise en avait « recueilli dans les monastères les débris mutilés. » (Dury). Charlemagne et le moine Alcuin n'eurent qu'à les rapprocher, à en polir les aspérités et les arêtes trop vives, et à jeter un peu de vie à l'intérieur de ce nouvel édifice, en s'occupant, disait Alcuin, « à enivrer les hommes du vieux vin des anciennes écoles, afin que l'Eglise prospère par l'avancement de la science. » Les luttes sanglantes des descendants du grand empereur contraignirent les belles-lettres à chercher de nouveau asile dans les couvents : les abbayes, ruches ouvrières sans cesse en mouvement, se remplirent de manuscrits anciens que les moines arrachaient à la destruction, et qu'ils possédaient assez pour nourrir de classiques les milliers d'étudiants qui se pressaient aux écoles monastiques ou dans les écoles épiscopales.

Les Universités continuèrent cette chaîne qui devait relier l'antiquité à la Renaissance. A Oxford, en 1340, 30.000 étudiants, à Prague 36.000 et 700 professeurs (1408), à Paris 20.000 (1538) demandaient aux écrivains d'Athènes et de Rome la pureté du goût et l'éloquence de la forme, avec autant d'ardeur qu'ils s'exerçaient aux subtilités de la dialectique ou aux discussions théologiques. Chacune de ces Universités, fondée par l'Eglise, était entourée d'une multitude de collèges préparatoires, comme autant de satellites, fondés également la plupart par le clergé, et dans ces collèges, selon l'expression du moine Ingulphe, on s'enfonçait jusqu'au talon dans la rhétorique de Cicéron et dans les églogues de Virgile. Et quel est le prince qui aujourd'hui entretiendrait à ses dépens, comme le pape Urbain V, mille jeunes étudiants à la fois dans ces Universités ?

Ainsi répandue grâce à l'Eglise, — la société laïque du moyen âge avait bien d'autres préoccupations, — la connaissance de la littérature classique gagna peu à peu même le peuple. L'imagination un peu aventureuse des trouvères ne s'est pas fait scrupule de placer Virgile au milieu des prophètes précurseurs du Christ, et Stace parmi les ascendants des ducs de Normandie. Elle se donnait libre carrière dans des imitations épiques, cousues, il est vrai, d'anachronismes plaisants, mais dénotant une certaine connaissance de tout ce qui se rattache aux chefs-d'œuvre anciens de « Rome la grant. »

3. Ainsi donc s'il n'y eut pas, au sein de la société ecclésiastique, de Renaissance véritable, ce fut pour cette raison très simple que l'Eglise ne laissa jamais dépérir dans ses écoles le culte des lettres anciennes : pour renaître, il faut avoir cessé de vivre.

¹ Brin et Laveille, *La civilisation chrétienne*, tome I, p. 118.

² Act., XVII, 28.

³ *Caractères*, chap. xvi, Des esprits forts.

⁴ Guizot, *Hist. de la civilis. en France*, 18^e leçon.

Du reste, quand ils accusent la papauté d'avoir empêché la lecture des auteurs païens, Voltaire et consorts ne se souviennent sans doute pas de l'humanisme de Nicolas V et de l'accueil si enthousiaste qu'il fit aux savants byzantins, lorsque la chute de Constantinople (1453) les contraignit à chercher ailleurs un refuge pour leurs trésors littéraires (le cimetière musulman épargnant aussi peu les chefs-d'œuvre antiques que le sang des chrétiens)⁴. Près de cinq mille manuscrits entrèrent à la bibliothèque Vaticane, revêtus, par les soins du pape, d'or, de soie ou de velours rouge avec fermoirs d'argent, ou enfermés dans des coffrets de cèdre pour les soustraire à la dent du temps. Homère, Thucydide, Aristote et Diodore y côtoyaient Eusèbe et les Pères grecs et latins. Aux traductions de ces classiques grecs, Nicolas V employait des humanistes comme Léonard Bruni, le Pogge, Philèphe, Georges de Trébizonde, Marsupini, Laurent Valla et autres noms célèbres qui, presque tous, furent secrétaires particuliers des Papes.

Si les incursions menaçantes des Turcs empêchèrent Calixte III de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, l'humanisme fut bien en cour à Rome sous Pie II (Æneas Sylvius), lui-même littérateur distingué, Paul II, Sixte IV et Jules II. C'est ce même Jules II qui aimait à entendre chanter en un latin cicéronien ou virgilien les belles statues de marbre que la pioche des fossoyeurs ressuscitait à la lumière⁵, et qui répétait cette parole dont Voltaire n'a rien dit non plus : « Les belles-lettres sont de l'argent pour le peuple, de l'or pour les nobles, des diamants pour les princes. » — Le seul nom de Léon X suffirait à venger victorieusement l'Eglise des accusations de la Réforme et des historiens à la façon de Michelet. Si l'on veut à tout prix lui reprocher quelque chose, ce serait plutôt un goût exagéré pour les chefs-d'œuvre antiques. Sans doute un décret du concile de Latran (1512) réprimera l'audace anarchiste et impie d'humanistes scandaleux ; mais la papauté pouvait-elle consentir à la dégradation de l'intelligence, à la diffusion des écrits les plus blasphématoires et les plus orduriers, dépassant de bien loin les vers licencieux d'Aristophane ou d'Horace ? Qu'on le remarque : au moment même où elle était obligée, dans l'intérêt de la famille chrétienne et de la société et au nom de la dignité humaine, de prendre ces mesures, elle jetait l'or à pleines mains pour attirer les hellénistes les plus distingués, pour vulgariser par l'imprimerie les œuvres littéraires, et ériger des écoles, des Universités, entre autres le collège de la Sapience à Rome, qui sera le modèle des collèges postérieurs.

Depuis le xiv^e siècle, rien ne conduisait plus sûrement aux dignités ecclésiastiques, à la cour des papes, que l'instruction classique. Nicolas V

devait la tiare aux lettres, l'helléniste fameux Musurus avait reçu l'évêché de Malvoisie, et Alde Manuce, le célèbre imprimeur vénitien, était l'ami intime de Léon X qui ne lui demandait qu'une chose : vendre ses livres à bas prix. Sadolet et Bembo étaient les secrétaires du pape ; Platina, Julien de Volterre, Inghirami, Béroaldes, ses bibliothécaires. Les meilleurs humanistes, d'après Mœhler, furent chez toutes les nations des prêtres et des gens d'Eglise.

Pendant que la Renaissance littéraire grandissait sous l'impulsion des Souverains Pontifes, Luther et ses protestants prêchaient la guerre à l'instruction. « Les hautes écoles, disaient-ils, mériteraient qu'on les détruisît de fond en comble, car jamais, depuis que le monde est monde, il n'y eut d'institution plus *diabolique* ; » et, de fait, les écoles se fermaient, les maîtres étaient dispersés, et l'on n'entendait, de la part de plusieurs même des Réformés, que lamentations continuelles sur la chute des études classiques, sur le goût dépravé des artistes qui ne pensaient plus qu'au poivre et au safran, jusqu'à ce pauvre Mélanchton qu'on laissait sans revenus et sans élèves, et qui pleurerait amèrement de ne pouvoir, aux douces harmonies de la seconde Olynthienne, ramener les auditeurs sur les bancs déserts de l'Université.

En résumé, la Renaissance a été favorisée par l'Eglise, et le protestantisme a tout fait pour la retarder et la supprimer.

4. L'impitoyable logique des faits nous contraint de constater aussi que c'est la Compagnie de Jésus qui a veillé surtout à la conservation des études classiques, et les a relevées là où la Réforme les avait détruites. Cologne, Trèves, Mayence, Augsbourg, Paderborn, Anvers, Prague, Posen virent successivement s'élever dans leur enceinte un collège ecclésiastique où les lettres anciennes furent cultivées avec ardeur. C'est des Jésuites que viennent ces nombreuses éditions classiques, qui, gardant les belles formes, ne renferment plus le venin immoral et obscène qui s'y distillait ; ces annotations auxquelles les lettrés contemporains font si souvent des emprunts sans en rien dire, comme de vulgaires écoliers. C'est des collèges tenus par les Jésuites que sortent la plupart des grands hommes du xvii^e siècle : aussi bien Descartes, Corneille et Bossuet, que Molière et Condé, et plus tard Buffon.

Le « grand siècle » a un caractère chrétien qui n'échappe à aucun esprit : la vie religieuse s'y mêle à toute la vie. « Plus on avance dans ce siècle et plus la littérature, la poésie, la chaire, le théâtre, toutes les facultés mémorables de la pensée revêtent un caractère religieux, chrétien ; plus elles accusent, même dans les sentiments généraux qu'elles expriment, ce retour de croyance à la révélation, à l'humanité vue dans et par Jésus-Christ¹. » — Et ce siècle si chrétien dans son esprit, n'a-t-il pas aussi comme caractère l'imitation de l'antiquité, imitation poussée si loin qu'on

⁴ Les Arabes recueillaient souvent et s'approprièrent les ouvrages anciens, mais ils les traduisaient et faisaient ensuite disparaître les originaux.

⁵ Cf. Audin, *Léon X*, t. I, p. 334-355.

¹ Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*. tom. II, p. 5-6.

a voulu y voir une simple copie, presque un plagiat, des auteurs latins qui eux-mêmes auraient copié leurs prédécesseurs grecs ? Il ne vint certes à la pensée de personne, si ce n'est de quelques esprits singuliers presque tous laïcs, de dire un éternel adieu à Hector, à Andromaque et à Didon. Le clergé formait les élèves dans l'étude des maîtres anciens, et c'était pour les bien connaître qu'on méritait d'être appelé, non pas seulement un lettré, un érudit, mais un « honnête homme. » Les imaginations françaises s'enrichissaient des couleurs d'une autre époque : ces diverses couleurs des différents âges de l'antiquité dominaient en chacun suivant l'inclination particulière de ses talents ¹. Tout, en somme, s'allie si bien en ce siècle, que « l'harmonie est réalisée entre la tradition religieuse d'une part, et d'autre part la tradition de l'art antique ². »

5. Le XVIII^e siècle brisa cette harmonie. Mais jamais personne n'osera avancer que le classique fut alors mis à l'écart par les cinq cent soixante collèges secondaires qui, presque tous, étaient sous la direction des religieux. C'était auprès des Jésuites que Voltaire apprenait les sources où il devait puiser ses sujets de tragédies anciennes ; près des Jésuites aussi que Buffon et Diderot allaient s'abreuver aux fleuves grec et latin. Et n'a-t-on pas dit, avec raison, que tous ceux qui ont joué un rôle quelque peu important dans le cataclysme révolutionnaire ont nourri leur jeunesse d'étudiant par la méditation des guerres civiles de Rome et de la Grèce, et cela sous des maîtres appartenant au clergé ? Les uns y ont pris l'idée d'être de nouveaux Brutus, au risque de devenir de nouveaux Nérons ; les autres en ont retenu l'horreur du sang versé et l'amour de la justice. Robespierre et Maury avaient lu Démosthène et Plutarque.

« Plus tard, en présence des tendances de plus en plus païennes de l'enseignement universitaire, de nombreux ecclésiastiques demandèrent que l'on fit une part plus large dans les collèges chrétiens à l'explication des auteurs chrétiens. C'était justice. Mais ceux qui réclamèrent le plus hautement cette innovation n'avaient pas la pensée d'exclure entièrement les écrits des anciens, » loin de là ; de même que les règles de l'Index, malgré leur sévérité nécessaire, laissent entre les mains des plus fervents catholiques les auteurs anciens, toutes précautions étant prises pour que le fond, recouvert par une forme élégante, ne soit pas scandale pour les âmes.

De nos jours, les études classiques sont dans un progrès à rebours, dans un déclin continu, et, — constatation bien faite pour justifier encore l'Eglise, — ceux qui sont les plus acharnés à les combattre sont tous laïcs, et le clergé tout entier se prononce pour leur maintien. Léon XIII lui-même intervient pour recommander aux sémina-

ristes français de garder ces études littéraires « avec une intelligente et patriotique sollicitude ». D'après les universitaires J. Lemaître, A. Fouillée et autres aussi célèbres, l'enseignement secondaire classique ne doit plus être que le partage de l'élite : dans ce siècle matérialiste et frivole, il faut, dit-on, un enseignement de plus en plus pratique et approprié aux besoins actuels et à la lutte pour la vie, plus « fin de siècle » : il faut un enseignement moderne. — Chose étrange aux yeux des esprits prévenus ! Et même si étrange que cette Eglise qu'on accusait de vouloir supprimer la beauté de la forme antique, on l'accuse maintenant de trop s'y attacher, tant il est vrai que, quoi qu'elle fasse, elle sera toujours *signum cui contradicetur*, comme son chef Jésus-Christ.

Malgré tout, les regards fixés sur Celui qui est la lumière du monde et le Dieu de qui découle toute beauté, elle va son chemin, droit au but, conservant le dépôt des saines traditions qu'elle a reçues des âges passés, et unissant dans un même ensemble harmonieux les choses anciennes et les choses nouvelles, comme le bon père de famille, *nova et vetera* ³. C'est Rome qui a conservé la lumière pendant de longs siècles de barbarie ; c'est de Rome que viendra de nouveau la lumière, lorsque la tempête des révolutions aura passé et que ses ennemis, vaincus par son silence et par leurs propres armes, auront avoué leur impuissance qu'ils entrevoient déjà, mais que leur orgueil les empêche de reconnaître ⁴.

RÉCITS ET CAUSERIES

XI

UNE HISTOIRE POUR LES PETITS ET PEUT-ÊTRE
AUSSI POUR LES GRANDS

Une fois, il y avait deux petits garçons qui s'appelaient Jean et Jacques, et qui allaient bien loin, bien loin, à la grand'ville.

Or, ils étaient très malheureux, car ils marchaient depuis longtemps, longtemps, et leurs vêtements étaient usés, et leurs souliers *item*.

Ce qui fait que n'ayant point d'argent, et étant repoussés partout, ils mouraient de faim et de fatigue, et avaient les pieds tout saignants.

Pauvres petits !

Donc, comme ils mendiaient à la porte d'un beau château, une grande princesse les vit, et fut émue de leur détresse.

¹ Lettre encyclique du 8 septembre 1899 aux évêques et au clergé de France.

² Cf. Conférence de F. Brunetière à Avignon, le 3 août 1899. (*Questions actuelles*, tom. I, p. 66).

³ Cf. Daniel, *Des études classiques dans la société chrétienne*. (Paris, 1853).

⁴ Villemain, *Discours et mélanges littéraires*, p. 214-217.

⁵ R. Doumic, dans *La France chrétienne dans l'histoire*, édit. in-12, p. 430.

— « Venez, » leur dit-elle, « chers enfants, et n'ayez point peur, car j'ai pitié de vous. »

Et les ayant fait entrer dans son joli palais, elle leur fit donner du pain blanc, du bon vin pur, des habits chauds et des souliers neufs, avec beaucoup d'argent.

Après quoi, elle leur dit : « Allez maintenant à la grand'ville et tout le long du chemin je veillerai sur vous. Seulement promettez-moi quelque chose... »

Et les enfants demandèrent : « Quoi ? »

— « J'aime beaucoup les fleurs ; cueillez sur le chemin quelques fleurettes des champs et faites-en un bouquet gracieux que vous m'enverrez chaque jour. »

— « Que cela !... » dirent Jacques et Jean en mettant la main sur leur cœur. « Belle dame, chaque jour vous aurez le bouquet de vos petits mendiants. »

Et ils partirent, joyeux, riches et alertes, vers la grand'ville.

Et ils n'avaient plus de misère, à cause de l'argent de la princesse qui avait été si bonne pour eux.

Aussi dès le premier jour, Jean, qui était reconnaissant et fidèle à sa parole, ne pensa-t-il qu'à choisir le long du chemin les plus jolies fleurs qu'il put trouver.

Et à chaque instant il se baissait pour cueillir tantôt blanche marguerite, tantôt violette embaumée, ici gracieuse églantine, et là, bleuet couleur d'azur.

Et ainsi, peu à peu, il réunissait une gerbe fraîche et embaumée que, le soir, avec un baiser, il envoya à la bonne princesse.

Et chaque jour, sans se lasser, il fit de même.

Jacques, pas ainsi. Son cœur était oublieux et ingrat.

Tout le jour, il jouissait des bienfaits de la princesse sans même songer à elle, ou s'il y songeait, c'était pour se moquer de Jean qui se donnait tant de mal.

Aussi, le soir venu, n'avait-il aucune fleur. Alors, dans la nuit commencée, à la hâte, il cueillait de méchantes fleurettes, toutes flétries et poussiéreuses, sans éclat, ni grâce, ni couleur, ni parfum.

Et il avait l'audace d'envoyer cela à la bonne princesse en disant : « C'est bien assez bon pour elle ! »

Et encore, au bout de la première semaine, il se lassa, et n'envoya plus rien du tout.

Qu'arriva-t-il ?

Après bien des jours, et des jours, et encore des jours, les deux enfants parvinrent au but de leur voyage, et, aux portes de la grand'ville, que virent-ils ?

La bonne princesse qui les attendait, et qui dit au petit Jean en lui tendant les bras :

— « Cher enfant, chaque jour tu as été fidèle à tes promesses et aux douces lois de la reconnaissance : viens dans mon palais, tu y seras reçu comme un fils. »

« Quant à toi, dit-elle sévèrement à Jacques terrifié, puisque tu n'as tenu aucun de tes engagements et que tu as été ingrat, retourne à ta vie de misères et de peines. »

Que signifie cette histoire ? Si les petits ne la comprennent pas tout de suite, que les grands leur disent :

1^o *Les petits enfants malheureux*, ce sont les hommes qui sont sur la terre et qui, en venant au monde pour y faire leur salut, sont victimes de la faute originelle.

2^o *Le beau palais* où ils frappent, c'est l'Eglise, et la *belle princesse* si puissante et si charitable est l'image du bon Dieu.

3^o *Jean* est le symbole des bons chrétiens qui sont fidèles aux promesses de leur baptême.

4^o *Les fleurs* du chemin sont nos prières bien faites, le pain donné aux malheureux, le travail bien accepté, les peines bien supportées, les lois de l'Eglise bien accomplies.

5^o *Jacques* est l'emblème de ceux qui, ayant tout reçu de Dieu, ne pensent jamais à lui. Ils font encore, plus ou moins mal, quelques bribes de prières, jusqu'à la première communion ou au renouvellement ; et puis, on ne les revoit plus jamais à l'église.

6^o *La grand'ville* est le Paradis où le bon Dieu nous admettra si nous le méritons. C'est la grâce que je souhaite à tous mes paroissiens, aux petits comme aux grands.

Le *Paroissial* continuera dans sa livraison supplémentaire du 30 août les *Conférences* de M. l'abbé Gibier sur *Les Euvres de l'Eglise au XIX^e siècle*. — A bientôt les premières instructions de la *Retraite de première communion* du R. P. Lambert.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 augusti 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Sermon pour la Nativité de la sainte Vierge. — La naissance de Marie annonce de joie, 625.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXXV. Vie glorieuse de J.-C. Son Ascension, 627. — XXXVI. Le Saint-Esprit, 629.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLI. Pour le 14^e dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, vi, 30 et 33 (d'après saint Chrysostome), 631.

Allocution pour la remise d'un drapeau. — Le Drapeau et la Croix, 636.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — A. *Des sacrements en général* (suite et fin) : Cérémonies des sacrements, 638.

Récits et Causeries. — XII. Un suicide épouvantable, 640.

SERMON POUR LA NATIVITÉ DE LA SAINTÉ VIERGE

LA NAISSANCE DE MARIE ANNONCE DE JOIE

Nativitas tua, Dei Genitrix
Virgo, gaudium annuntiavit uni-
verso mundo.

Aux yeux de l'Eglise, mes frères, le jour de notre naissance à la vie temporelle n'est pas à célébrer comme un jour de fête. Dans l'enfant qui vient de naître, elle voit un pauvre déshérité voué à toutes les misères de la vie présente, exposé pour la vie future au péril de l'éternelle damnation. Comment se réjouirait-elle de sa nativité terrestre ? Ah ! lorsqu'un baptisé aura terminé une sainte vie par une pieuse mort, elle s'abandonnera complètement à la joie ; et ce jour de la mort, que les amis remplissent de larmes et de gémissements, elle l'appellera en son langage sublime un jour de naissance, *diem natalem*. Telle est la règle générale : c'est à la mort des saints que l'Eglise se réjouit, c'est au jour de leur trépas qu'elle célèbre leur fête.

Cependant, quand il s'agit de la sainte Vierge, elle fait exception à cette règle. Non contente de célébrer le jour où la terre l'a rendue au ciel, elle célèbre avec une allégresse aussi grande le jour où le ciel l'a donnée à la terre. C'est que Marie n'est point née avec le péché originel comme les autres enfants d'Adam. C'est surtout que la nativité de la mère du Sauveur a été pour le monde entier l'annonce d'une grande joie. Cette dernière pensée remplit aujourd'hui tout l'office liturgique. Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise et vous expliquer sa conduite, je veux vous énumérer les joies

de la Nativité, vous dire comment la naissance de Marie annonça la joie au monde entier : au ciel, aux limbes et à la terre.

I

D'abord elle réjouit le ciel. Je ne parle pas seulement des anges, qui durent saluer dans la fille d'Anne et de Joachim la reine que Dieu leur avait montrée d'avance avec son divin enfant, au jour où il les éprouva. Je veux parler surtout de Dieu lui-même. A la naissance de Marie, il dut tressaillir de joie.

Ne vous scandalisez pas, mes frères, de cette expression. Hommes, nous devons parler de Dieu d'une manière humaine. La Bible, d'ailleurs, nous donne ici l'exemple. Elle prête à Dieu tous les sentiments que lui-même a mis dans notre cœur. Nous sommes bien sûrs de ne pas nous tromper en imitant son langage.

Ne me dites pas non plus que Dieu, étant tout-puissant, pouvait faire naître plus tôt, s'il le désirait, la mère de son Fils. Car, en même temps que la toute-puissance, Dieu possède l'infinie sagesse. Or la sagesse ne consiste pas à faire les choses vite, c'est le propre de l'homme qui est toujours pressé ; elle consiste à les faire en leur temps. Parce qu'il est infiniment sage, Dieu avait donc dû laisser s'écouler des siècles entre la chute originelle et la rédemption. Aussi sa joie fut grande quand les temps marqués par sa sagesse furent accomplis, quand il contempla dans son berceau Marie de Nazareth.

Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à me rappeler avec quel bonheur il avait contemplé le premier homme au sortir de ses mains, dans le paradis terrestre où il l'avait déposé. Et comment n'aurait-il pas regardé avec bonheur le berceau d'Adam ? Lui qui a mis l'amour maternel au cœur de nos mères ne possède-t-il pas en lui-même la source et la plénitude de cet amour ? Si une femme qui doit être mère possédait la toute-puissance, elle mettrait pour dot dans le berceau qu'elle prépare à son enfant et la fortune, et le bonheur, et l'immortalité. En Dieu il y a une puissance infinie au service d'une infinie tendresse. Voyez-le préparer, au commencement, le berceau du premier homme. Il y travaille à six reprises différentes, les six jours de la création. Il y met de la lumière, de l'air, des fleurs ; tout autour il dispose des serviteurs. Chaque fois il se dit, avec un sentiment de satisfaction : C'est bien ! *Vidit Deus quod esset bonum*. Puis, quand le berceau est prêt, il produit l'homme, son enfant, son chef-d'œuvre ; il le revêt du splendide vêtement de la grâce, gage du vêtement plus beau encore de la gloire ; il le rend invulnérable à la douleur, aux passions et à la mort ; enfin il le prend et le dépose doucement dans le berceau du paradis terrestre. *Tulit Deus hominem quem formaverat et posuit eum in paradiso*. Cette fois, sa joie est complète. Il ne dit plus seulement : C'est bien ! il dit : C'est très bien ! *Et erat valde bona*.

Ce plaisir que Dieu éprouvait à contempler l'homme ne dura pas longtemps. Vous savez comment Adam perdit pour lui et pour sa postérité les dons ineffables que Dieu lui avait faits. Dès lors, Dieu détourna son regard de la terre, ne reconnaissant plus son image dans les âmes souillées, défigurées, profanées. Aussi disait-il un jour avec amertume à son serviteur Noé : *Me pœnitet fecisse eum*. Je me repens d'avoir fait l'homme.

Mais au jour de la nativité de Marie, vous ne vous repentez plus, Seigneur. Car vous retrouvez en elle tout ce qui vous charmait dans le premier Adam ; et d'ailleurs vous faites commencer en elle l'œuvre du second Adam, l'œuvre de la Rédemption. Je vois, mes frères, les regards de Dieu se reposer avec délices sur l'enfant de Nazareth. Elle est pure, elle est sans tache, plus belle encore que la première Eve avant sa chute. Je vois les trois personnes de la sainte Trinité se pencher avec amour sur son berceau. Dieu le Père y contemple le chef-d'œuvre de sa toute-puissance, un lis épanoui parmi les épines, la fille bien-aimée de son cœur. Le Saint-Esprit y admire l'épouse immaculée qui lui est destinée pour une union indissoluble. Mais le Verbe surtout considère avec émotion le berceau de Nazareth. Il y voit son futur tabernacle, sa mère, celle dont il recevra de si tendres baisers et de si douces caresses : *Læva ejus sub capite meo* !

Vous le voyez bien, mes frères, la naissance de Marie causa au ciel une grande joie.

II

Nous pouvons croire qu'il en fut de même dans les limbes.

La Tradition, vous le savez, désigne par ce nom le lieu où séjournèrent les âmes des justes morts avant la rédemption. Ces âmes avaient sans doute mérité le ciel par leur foi au futur Sauveur. Mais aucune créature humaine ne devait en franchir le seuil avant Jésus-Christ. Voilà pourquoi saint Paul l'appelle l'*avant-coureur* des rachetés. (Hébr., vi, 20).

Les âmes qui habitaient les limbes étaient bien assurées d'aller au ciel. Mais cette espérance faisait à la fois leur bonheur et leur chagrin. Plongées pour ainsi dire dans les ténèbres, elles attendaient la venue du soleil de justice. A leurs désirs impatients, la nuit paraissait bien longue.

Aussi quelle joie pour ces âmes quand parut l'aurore, quand naquit la mère du Sauveur ! Car nous pouvons croire qu'elles connurent sa nativité. Notre-Seigneur, dans la parabole du mauvais riche, ne nous montre-t-il pas les justes écoutant dans le sein d'Abraham les plaintes des damnés ? S'ils communiquaient avec l'enfer, pourquoi ne l'auraient-ils point fait avec la terre ? D'ailleurs, de nouvelles âmes leur arrivaient tous les jours du pays des vivants. Enfin, beaucoup d'entre eux avaient entendu parler de la Vierge, plusieurs même l'avaient prophétisée, Daniel avait annoncé la date de sa naissance.

On peut donc croire que cette naissance fut bien vite connue dans les limbes. Encore une fois, quelle immense allégresse elle dut y causer ! Adam et Eve se rappelèrent la promesse que Dieu leur avait faite de les sauver par une femme et par l'Enfant de cette femme. « Voici, dit Eve, celle qui réparera ma désobéissance. Ne m'appellez plus la mère des vivants, je n'ai enfanté que des morts. La véritable mère des vivants, la voici ! » Esther et Judith durent renvoyer des limbes à l'Enfant de Nazareth les acclamations dont on les avait saluées. « Voici, dirent-elles, la vraie libératrice d'Israël ! Nous n'étions que son image prophétique. C'est elle qui délivrera le peuple de Dieu d'un ennemi plus cruel qu'Aman, plus puissant qu'Holopherne. » J'entends aussi les prophètes acclamer le berceau de sainte Marie en redisant les chants que le Saint-Esprit leur avait dictés à son sujet. « Une étoile, dit Moïse, est sortie de Jacob, une tige s'est élevée d'Israël. » — « Voici la Vierge ! dit Isaïe. Elle concevra et enfantera un Fils dont le nom sera Homme-Dieu. » — « O mon Prince, ô mon Dieu ! dit David, je vois à votre droite une reine en habit d'or. »

Telle fut la joie des limbes à la naissance de la sainte Vierge. C'est celle des captifs à qui l'on annonce la prochaine délivrance, celle des exilés à qui l'on fait espérer pour bientôt les jouissances de la patrie.

III

J'arrive maintenant à la terre. C'est à elle surtout que Marie apportait la joie. Sa nativité est à proprement parler la fête de la terre.

Dans le plan primitif de Dieu, la terre devait être le vestibule enchanté du ciel. Dieu en avait fait un paradis ; et le paradis terrestre n'était qu'une avenue conduisant au paradis céleste. Au jour où le péché vint briser le plan divin, Dieu maudit la terre. « La terre sera maudite, dit-il à Adam, et c'est là ton ouvrage. »

Les tristes effets de cette malédiction ne tardèrent pas à se faire sentir, et dans l'ordre physique, et dans l'ordre moral. D'un côté, la terre se hérissa de ronces et d'épines, en même temps qu'un déluge de souffrances inondait les pauvres enfants d'Adam. D'autre part, ils furent envahis par les ténèbres de l'ignorance et la fange de tous les vices. Pour comble de malheur, l'espérance ne jetait plus que de faibles lueurs dans cette affreuse nuit. Oublieux du paradis que Dieu avait fait pour lui, l'idolâtre en rêvait un autre indigne de Dieu. Quant au Juif, sachant le ciel fermé, il n'osait en parler et s'abandonnait à la crainte de mourir.

Ainsi pesait lourdement sur la terre la malédiction divine. Pourtant toutes les pages de l'Écriture annonçaient que cette malédiction ferait place à la bénédiction. Relisez les oracles des prophètes : ils ne sont que l'écho et le développement de la parole dite à Abraham : « En celui qui naîtra de toi seront bénies toutes les nations de la terre. »

C'est Jésus-Christ qui devait nous délivrer de la malédiction et nous apporter la bénédiction. Mais aussi c'est Marie qui devait nous donner Jésus-Christ. Elle le précéda, comme la tige précède la fleur et comme l'aurore précède le soleil. Sa nativité fut donc le premier rayon de la bénédiction divine commençant à poindre sur le monde.

Telle est la première cause de la joie apportée à la terre par cette nativité : Marie devait être la mère de Jésus. Il y en a une seconde : elle devait être la mère des hommes. Nouvelle Eve à côté du nouvel Adam, corédemptrice à côté du Rédempteur, médiatrice à côté du Médiateur, elle remplira ce rôle jusqu'à la fin du monde. « Après avoir reçu par elle, dit Bossuet en résumant la Tradition, le principe universel de la grâce, nous recevons encore par son entremise les diverses applications de la grâce dans les états différents qui composent la vie chrétienne. »

Les hommes ne savaient guère quel trésor était donné à la terre le jour où Marie vint au monde. Plusieurs Pères ont dit que cette journée fut la plus belle qui ait souri à la terre, que jamais l'azur du ciel ne fut si limpide, ni le soleil plus radieux, ni les fleurs plus parfumées, ni les concerts des oiseaux plus mélodieux. Mais, à l'exception de Joachim et d'Anne, il ne semble pas que sur la terre les hommes aient ce jour-là pressenti leur bonheur.

Cependant, attendez un peu. Le temps est proche où Marie sera saluée comme la joie et l'espérance du monde entier. Tous ceux qui pleurent et souffrent ici-bas lèveront les yeux vers elle, et ils seront consolés. Aujourd'hui dix-huit siècles de bienfaits sont là pour nous attester la puissance et la bonté de la sainte Vierge.

Il ne tient qu'à nous, mes frères, d'en faire aujourd'hui la douce expérience. Marie est notre mère. Une mère ne peut rien refuser à ses enfants au jour de sa fête. Présentons-lui donc avec confiance tous les bons desirs de notre âme pour qu'elle les présente elle-même à Dieu. Assurément nous serons exaucés. Ce sera la meilleure manière de participer aux joies de sa Nativité.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXV

VIE GLORIEUSE DE JÉSUS-CHRIST. — SON ASCENSION

Plan

1. Etat glorieux du corps de Jésus-Christ ressuscité.
2. Les nombreuses apparitions du Sauveur après sa résurrection.
3. Pourquoi ces apparitions ?
4. L'Ascension.

5. Qu'est-ce à dire que Jésus-Christ « est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant » ?

6. Jésus-Christ redescendra du ciel pour juger les vivants et les morts.

Le troisième jour est ressuscité des morts. Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.
(5^e, 6^e et 7^e art. du Symbole).

1. — Notre-Seigneur est ressuscité le troisième jour après sa mort, comme il l'avait prédit. C'est là un miracle dont il n'est pas possible de douter. Mais comment a-t-il fait pour ressusciter ? En quel état se trouvait son corps quand il sortit du tombeau ? Que devint-il après sa résurrection ? Voilà des questions qui nous intéressent et auxquelles nous devons répondre.

Ressusciter, c'est reprendre son corps et redevenir vivant, de mort qu'on était. La très sainte âme du Sauveur ayant quitté les limbes vint donc reprendre son corps resté dans le tombeau et lui rendre la vie et le mouvement, en même temps que Dieu lui rendait tout le sang qu'il avait perdu. A ce prodige s'en joignit un autre. Dès ce moment, en effet, le corps de Notre-Seigneur fut changé d'une manière merveilleuse. — Auparavant, il était sujet à toutes les imperfections du nôtre, aux souffrances et à la mort ; dès lors il devint impassible et incorruptible, c'est-à-dire exempt de toutes les infirmités de la nature humaine. — Il devint subtil comme la lumière : de même que les rayons du soleil traversent l'air, l'eau, le verre, de même le corps ressuscité du Sauveur pouvait passer à travers toute espèce de substances, se faire voir ou se rendre invisible à son gré. — Il devint d'une agilité extrême, pouvant se transporter en un clin d'œil d'un bout du monde à l'autre. — Il devint brillant comme le soleil, mais d'un éclat qui ne blessait point la vue.

Tel est l'état glorieux des corps ressuscités, des corps qui sont déjà ou qui seront un jour dans le paradis.

Avec ces explications, nous comprenons facilement de quelle manière Notre-Seigneur est sorti du tombeau : au moment fixé dans ses desseins, il passa à travers son sépulcre de pierre sans l'ouvrir, sans rompre les sceaux, sans que les gardes l'aient aperçu. Nous comprendrons aussi plus facilement les autres faits extraordinaires que l'Evangile nous rapporte, je veux parler des apparitions du Sauveur.

2. — Marie-Madeleine fut la première qui eut le bonheur de voir le Sauveur ressuscité. Elle s'était rendue le dimanche, de grand matin, au tombeau, pour embaumer avec plus de soin qu'on ne l'avait fait le vendredi le corps de son divin Maître. Ne l'ayant pas trouvé, elle fondait en larmes. Tout à coup Notre-Seigneur se présente pour la consoler. « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? » Madeleine, le prenant pour le jardinier (car le tombeau était dans un

jardin), lui dit : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. » Jésus lui dit : « Marie ! » Elle le reconnut aussitôt et s'écria : « *Rabboni !* » ce qui veut dire : « Mon Maître ! » Elle se jeta à ses genoux pour les embrasser, mais le Seigneur lui dit : « Ne me touchez pas à présent, mais allez apprendre à mes frères que je suis ressuscité. »

D'autres saintes femmes, qui étaient venues avec Marie-Madeleine, s'en retournaient aussi avertir les apôtres. Notre-Seigneur se trouve devant elles et leur dit : « Je vous salue. » Elles s'approchèrent, se prosternèrent à ses pieds et les embrassèrent.

De retour du sépulcre, Marie-Madeleine et ses compagnes annoncèrent aux disciples tout ce qu'elles avaient vu ; et cela leur parut comme du délire et ils ne le crurent point. Pour les convaincre, Jésus se montra le même jour à Simon Pierre.

Le même jour encore, Jésus s'approcha de deux disciples qui allaient dans un bourg nommé Emmaüs, et marcha avec eux sans qu'ils le reconnussent. Et leur ayant expliqué longuement ce qui le concernait dans les Ecritures, il se fit enfin connaître à eux dans la *fraction du pain*. Ils revinrent à l'heure même à Jérusalem et racontèrent aux disciples réunis ce qui leur était arrivé en chemin. Ils s'entretenaient ensemble de ces choses, lorsque tout à coup, les portes restant fermées, Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous ! C'est moi, n'ayez pas peur ! » Eux, pleins de trouble et de frayeur, s'imaginèrent voir un esprit. Alors Jésus leur dit : « Voyez mes mains et mes pieds, et que c'est bien moi ; touchez et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Les disciples alors cessèrent d'avoir peur et devinrent fous de joie ; mais ils ne croyaient pas encore. « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » leur dit Jésus. Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel, dont il mangea devant eux.

Or Thomas, l'un des douze, n'était pas là quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais lui leur dit : « Si je ne mets mon doigt dans l'endroit des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. » Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, se plaça debout au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous ! » Ensuite il dit à Thomas : « Mettez votre doigt là, et regardez mes mains ; approchez aussi votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Thomas s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : heureux ceux qui ne verront pas et qui croiront ! »

3. — C'est ainsi que Jésus-Christ apparaissait à ses apôtres, et ces apparitions eurent lieu pen-

dant quarante jours sans discontinuer. Comme sa résurrection était la preuve la plus forte, la plus frappante de la divinité de notre religion, Jésus-Christ voulut en convaincre ses apôtres de manière à dissiper tous les doutes. S'il ne s'était montré à eux qu'une fois, qu'un instant en passant, on aurait pu dire qu'ils s'étaient trompés, qu'ils avaient mal vu ; il fallait donc qu'ils le vissent souvent et longuement, afin qu'on ne pût les accuser d'être des gens crédules, des gens qui prennent des ombres et des fantômes pour des êtres vivants ; il fallait, en un mot, que leur conviction fût si bien établie qu'ils pussent la faire partager au monde entier.

Notre-Seigneur voulut encore passer ces quarante jours sur la terre avec ses disciples pour achever de les instruire. Il leur donna une connaissance parfaite des saintes Ecritures ; il leur enseigna de quelle manière ils devaient administrer les sacrements qu'il avait institués ; il leur confia ses instructions pour l'établissement et le gouvernement de son Eglise ; et enfin il les chargea d'aller prêcher sa doctrine dans le monde entier.

4. — Jésus-Christ était donc ressuscité depuis quarante jours quand arriva le moment qu'il avait choisi pour quitter la terre. Ce fut sur la montagne des Oliviers, sur cette même montagne qui avait vu son agonie et sa sueur de sang, qu'il prit congé de ses apôtres et de ses disciples. Après leur avoir donné ses dernières instructions et recommandé de rester à Jérusalem jusqu'à ce que le Saint-Esprit vint les remplir de force, il leva les mains pour les bénir et, en les bénissant, il s'élevait lentement vers le ciel, par sa propre puissance. Il avait déjà disparu dans une nuée lumineuse que leurs regards le cherchaient encore. Alors deux anges apparurent sous une forme humaine, vêtus de blanc, et leur dirent : « Pourquoi vous arrêter à regarder le ciel ? Ce Jésus qui vient d'y monter en descendra un jour de la même manière. » Après cela, les apôtres s'en retournèrent pleins de joie à Jérusalem pour se préparer par la prière à recevoir le Saint-Esprit.

Qu'il devait être beau, ce spectacle que les disciples ont vu et nous ont raconté, qu'il devait être beau ! Et cependant ce n'était qu'une ombre de ce qui dut se passer quand Jésus-Christ pénétra dans le ciel, entouré des âmes de tous les justes qu'il avait tirées des limbes, précédé du cortège innombrable des anges, qui chantaient son triomphe et sa gloire... Quelles beautés inconnues à contempler !... Mais hâtons-nous de recueillir les enseignements qui découlent du fait que nous venons de rapporter d'après l'Evangile.

Lorsque nous disons que Jésus-Christ est monté au ciel, nous voulons dire qu'il y monta seulement comme homme, car comme Dieu il ne l'avait jamais quitté, puisqu'il est partout... Il y monta en corps et en âme, tandis que l'âme seule des justes est admise au paradis, en attendant que leur corps ressuscite. Quoique Jésus-Christ règne à

présent dans le ciel, cependant il est encore sur la terre avec son corps et son âme, dans le sacrement de l'Eucharistie, où nous pouvons tous les jours l'adorer et jouir de sa divine présence.

5. — Maintenant, quelle place Jésus-Christ occupe-t-il dans le ciel? Notre Symbole répond : *Il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant*. Expliquons ces paroles que nous récitons tous les jours.

D'abord n'allons pas croire que Jésus-Christ est assis à la manière des hommes, par exemple comme un roi sur son trône. Ce n'est pas là ce que l'Eglise prétend nous enseigner. N'allons pas non plus nous représenter le Père tout-puissant avec des membres comme les nôtres : Dieu est un pur esprit qui n'a ni côté droit ni côté gauche. Ces expressions, et d'autres semblables qui se rapportent à nos usages, ne sont employées que pour mieux nous faire comprendre les choses.

Or, ces paroles : *Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant*, s'appliquent à la fois à Jésus-Christ comme Dieu et à Jésus-Christ comme homme. — Appliquées à Jésus-Christ comme Dieu, elles signifient qu'en s'unissant à la nature humaine, il n'a pas cessé d'être Dieu et qu'à présent il est toujours l'égal de son Père et tout-puissant comme lui : dans nos usages, celui qui a le droit de siéger à côté de quelqu'un est regardé comme son égal. — Appliquées à Jésus-Christ comme homme, elles signifient qu'il est au-dessus de toutes les autres créatures et qu'il n'y a que Dieu au-dessus de lui : dans nos usages, le plus grand honneur est censé déferé à celui qui est placé à la droite. Elles signifient enfin que Jésus-Christ, ayant achevé le grand œuvre de notre rédemption, jouit maintenant dans sa gloire d'un repos que rien ne pourra plus troubler : dans nos usages encore, quiconque a terminé un travail pénible a coutume de s'asseoir pour se reposer.

6. — Cependant les anges nous l'ont appris : Jésus-Christ descendra un jour visiblement du ciel comme il y est monté. Ce sera à la fin du monde, quand il viendra juger tous les hommes. Nous expliquerons plus tard cette vérité si importante qui est contenue dans le septième article de notre Symbole : *D'où il viendra juger les vivants et les morts*.

Mais en attendant ce grand jour, Jésus-Christ s'occupe-t-il encore de nous? Ah ! il nous a trop aimés pour nous oublier jamais ! Maintenant, dans le paradis, il est notre avocat, il est l'avocat des pécheurs, dit l'apôtre saint Jean. Voilà donc Jésus-Christ qui, sans cesse, défend nos intérêts, plaide notre cause, prie pour le salut de nos âmes, bien sûr d'être exaucé, car s'il est notre avocat comme homme, il peut tout nous accorder comme Dieu. C'est ainsi qu'il nous prépare des places dans le ciel. Puisseons-nous y régner tous un jour avec lui ! Ainsi soit-il.

XXXVI

LE SAINT-ESPRIT

Plan

1. Le Saint-Esprit : sa nature divine.
2. Sa procession du Père et du Fils.
3. Ses opérations *ad intra*.
4. Ses opérations *ad extra* (création, Incarnation, sanctification des âmes, l'Eglise).
5. Il descend sur les apôtres au jour de la Pentecôte.

Je crois au Saint-Esprit.

(8^e art. du Symbole).

« Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem et dans toute la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Telles sont les paroles que Notre-Seigneur adressait à ses disciples avant de monter au ciel. Ce Saint-Esprit qu'il leur promettait, c'est la troisième personne de l'auguste Trinité. Nous connaissons déjà le Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les créatures visibles et invisibles. Nous connaissons aussi le Fils de Dieu, qui s'est fait homme et qui est mort pour nous racheter, qui est ressuscité et qui est monté au ciel, où il intercède pour nous et nous prépare des places à ses côtés. Il nous reste à parler du Saint-Esprit.

1. — Le Saint-Esprit, nous l'avons déjà vu, est notre Dieu, comme le Père et le Fils, et le même Dieu avec eux. Que dit Notre-Seigneur en ordonnant à ses apôtres d'aller convertir toutes les nations ? « Allez, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Le Saint-Esprit est donc l'égal du Père et du Fils, puisqu'il est compris sous le même nom, puisqu'il est mis sur le même rang. Ecoutez encore ce que dit l'apôtre saint Jean, dans une de ses lettres : « Ils sont trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. » Le Saint-Esprit a donc la même nature, la même divinité que le Père et le Fils, puisqu'il ne fait qu'une même chose avec eux. Ainsi le Saint-Esprit est Dieu avec le Père et le Fils : voilà ce que nous reconnaissons, ce que nous affirmons chaque fois que nous récitons notre Symbole. Nous disons en effet : *Je crois au Saint-Esprit*, dans le même sens que nous avons dit : *Je crois en Dieu le Père et en Jésus-Christ son Fils unique*. Nous confessons envers ces trois adorables personnes même foi, même confiance, même amour. Nous leur rendons les mêmes adorations et les mêmes hommages.

2. — Vous savez déjà que c'est Dieu lui-même qui a daigné nous apprendre ce qu'il est dans l'intime de sa nature : un seul Dieu en trois personnes. Notre raison seule n'aurait jamais pu le découvrir. De plus, il a bien voulu nous apprendre encore que la première Personne est Père, que la seconde est Fils et vient du Père, et que la troisième vient du Père et du Fils. Mais comment le Fils vient-il du Père, comment le Saint-Esprit vient-il du Père et du Fils ? Ce sont là des mys-

tères qu'il n'a pas jugé à propos de nous dévoiler ici-bas. Mais si nous ignorons en quoi consiste cette paternité de la première personne et cette filiation de la seconde, nous savons très sûrement que les choses ne se passent pas comme sur la terre. En effet, Dieu est un pur esprit, et un pur esprit ne peut être père ou fils à la manière des hommes. Alors nous avons recours à des comparaisons pour mieux fixer nos idées et mieux concevoir ce que nous ne comprenons pas. Nous en avons déjà indiqué quelques-unes ; ceux qui ont approfondi ces matières, les docteurs et les théologiens, nous en donnent d'autres qu'il est bon de connaître. Le Fils de Dieu étant souvent appelé, dans l'Ecriture, *Verbe de Dieu* ou *Parole de Dieu*, ils nous disent que le Fils vient du Père comme la pensée ou la parole vient de l'âme. Ainsi le Père engendre son Fils à peu près comme notre âme engendre sa pensée ou sa parole. Ils raisonnent de même par rapport au Saint-Esprit. L'Ecriture, ne parlant du Saint-Esprit qu'avec des termes qui indiquent la bonté, la charité, l'amour, ils en concluent tout naturellement que le Saint-Esprit *procède* du Père et du Fils comme l'amour s'épanche de deux cœurs qui s'aiment. Ainsi le Saint-Esprit est l'Amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père.

Remarquez : le Saint-Esprit vient du Père et du Fils d'une autre manière que le Fils vient du Père. C'est pour exprimer cette différence que le Symbole que nous chantons tous les dimanches à la messe emploie des termes différents ; il dit du Fils qu'il est *né*, qu'il est *engendré*, et du Saint-Esprit qu'il *procède*.

Encore une fois, nous rencontrons ici bien des mystères qui dépassent notre faible raison ; mais nous ne devons pas en être moins reconnaissants envers le Seigneur pour tout ce qu'il a daigné nous apprendre touchant sa nature et sa vie intime. Depuis de longues années, les savants s'occupent du soleil et cherchent à savoir, ce qu'ils ne découvriront peut-être jamais, quelle est sa constitution, ce qu'il est en lui-même, de quoi il est composé. S'il plaisait au Créateur de leur apprendre cela un jour, ils seraient au comble de la joie et ne cesseraient de l'en remercier. Cependant, qu'est-ce que le soleil comparé à Dieu !

3. — Après avoir vu ce que le Saint-Esprit est en lui-même, voyons ce qu'il est par rapport à nous. Qu'a-t-il fait dans le monde, le Saint-Esprit ? Qu'y fait-il encore ? Quelles sont ses opérations ?

Le Saint-Esprit étant l'amour en personne, l'Ecriture lui attribue toutes les œuvres divines de bonté, de charité, de sanctification, de perfection.

C'est lui qui perfectionne toutes choses. D'abord il perfectionne la Trinité elle-même, si nous pouvons parler de la sorte ; il est la troisième personne qui procède des deux autres, qui complète et termine la sainte Trinité, puisqu'il n'y a plus d'autre personne après lui.

4. — C'est le Saint-Esprit qui achève l'œuvre de la création. Quand Dieu, après avoir formé le

corps du premier homme, voulut lui donner une âme, qu'a-t-il fait ? Il a soufflé sur sa face, dit l'Ecriture, c'est-à-dire qu'il a tiré un soupir de son cœur. L'âme de l'homme est donc un effet de l'amour de Dieu ou du Saint-Esprit.

C'est encore le Saint-Esprit qui met la dernière main à l'œuvre de l'Incarnation. Quand il s'agit de racheter le monde, Dieu le Père envoie son Fils, et c'est le Saint-Esprit lui-même qui, par une opération miraculeuse, forme le corps du Fils de Dieu dans le chaste sein de la bienheureuse Vierge Marie. Quand Jésus-Christ est sur le point de commencer sa vie publique, le Saint-Esprit descend sur lui, en forme de colombe, pour montrer aux hommes qu'il l'avait comblé de la plénitude de ses grâces.

Enfin, c'est le Saint-Esprit qui termine l'œuvre de la Rédemption, en nous appliquant les mérites de Jésus-Christ, pour nous sanctifier et nous faire vivre de la vie de la grâce. Lorsque nous venons au monde, notre âme est souillée de la tache du péché d'Adam, qui la rend indigne de l'amitié de Dieu et du bonheur du ciel. C'est le Saint-Esprit qui, dans le saint baptême, nous lave, nous justifie et vient en personne s'unir à nous pour nous rendre agréables à Dieu, ses enfants, ses héritiers, capables de le connaître et de l'aimer un jour dans le paradis, comme il se connaît et s'aime lui-même. C'est cette union intime du Saint-Esprit avec nos âmes qui s'appelle la *grâce sanctifiante*. Mais cette grâce précieuse, cette vie divine que nous recevons au baptême, nous pouvons la perdre et nous ne la perdons, hélas ! que trop souvent par le péché. Alors nous ressemblons à des corps morts et remplis de corruption. Il faut que le Saint-Esprit nous ressuscite. Sa lumière nous éclaire pour nous faire comprendre toute l'horreur de notre état ; sa puissance nous aide à nous tourner vers Dieu ; et quand l'absolution ou un repentir parfait a purifié notre âme, il vient de nouveau en prendre possession et lui communiquer sa vie divine. — Non seulement le Saint-Esprit nous donne la vie spirituelle ou chrétienne, mais il l'entretient encore et la conserve en nous par une multitude de moyens admirables. Tantôt ce sont de bonnes pensées, de bonnes inspirations, de bons désirs, tantôt des remords salutaires. Il nous éclaire dans nos doutes, nous fortifie dans les tentations, nous console dans nos peines, nous aide à prier comme il faut. Toutes ces opérations incessantes du Saint-Esprit, qu'on appelle *grâces actuelles*, sont encore accompagnées de secours extraordinaires qu'il nous donne par le moyen des sacrements, de sorte que nous devons le regarder comme le créateur et le conservateur de toute sainteté, comme la source de toutes les vertus et comme le principe de tout le bien qui se fait dans le monde.

Ah ! puisqu'il en est ainsi, invoquons souvent cet Esprit d'amour, invoquons-le dans toutes les circonstances de la vie ; surtout soyons fidèles à ses inspirations et il fera de nous des saints.

Mais pour nous diriger dans la voie du salut, Notre-Seigneur a institué son Eglise; il nous a laissé, pour le représenter et continuer son œuvre, les apôtres d'abord et ensuite leurs successeurs, le pape et les évêques. C'est ce qu'on appelle l'*Eglise enseignante*. Or l'action du Saint-Esprit dans cette Eglise n'est pas moins merveilleuse que tout ce que nous venons d'admirer. De même que le Saint-Esprit a inspiré autrefois les prophètes quand ils ont parlé de la part de Dieu; de même qu'il a inspiré les évangélistes et les apôtres quand ils ont enseigné, de vive voix ou par écrit, tout ce que Jésus-Christ leur avait dit de garder; de même il guide encore aujourd'hui et il guidera jusqu'à la fin du monde l'Eglise enseignante, pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. C'est de cette nouvelle opération du Saint-Esprit que nous allons nous occuper maintenant, et pour cela nous devons revenir aux apôtres que nous avons laissés à Jérusalem, après l'Ascension du Sauveur.

5. — Fidèles à l'ordre qu'ils avaient entendu de leur divin Maître, les apôtres étaient donc rentrés à Jérusalem pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit. Réunis à la sainte Vierge, aux saintes femmes et aux autres disciples, avec lesquels ils formaient une assemblée d'environ cent vingt personnes, ils occupaient une chambre haute, servant de salle à manger, qu'on appelait *cénacle*, et tout leur temps était consacré à la prière. C'est la première réunion de l'Eglise, petit troupeau qui se cache encore et qui bientôt remplira le monde. Alors aussi saint Pierre fit ses premières fonctions de chef et de pasteur suprême : il proposa de choisir, à la place du prévaricateur Judas, un douzième apôtre qui fut saint *Mathias*.

Or, le jour de la *Pentecôte*, mot qui veut dire *cinquante*, parce que c'était le cinquantième jour après Pâques, dix jours après l'Ascension, vers neuf heures du matin, voici que tout à coup il se fait un grand bruit du ciel, semblable à un vent impétueux, qui envahit et qui ébranle toute la maison où se trouvaient les disciples. En même temps, ils voient paraître comme des langues de feu qui se reposent sur chacun d'eux. Et tous furent remplis du Saint-Esprit et commencèrent à parler diverses langues. Au grand bruit qu'on avait entendu, les Juifs accoururent en foule. Or, en ce jour de fête, il y avait à Jérusalem un grand nombre d'étrangers venus de toutes les parties du monde. Entendant les disciples parler chacun leur propre langue, ils étaient dans l'étonnement et ils disaient : « Ces hommes qui parlent ainsi ne sont-ils pas de la Galilée? Comment donc chacun de nous entend-il sa langue natale? Jamais on n'avait vu pareille chose! Qu'est-ce donc que cela veut dire? »

Dans notre prochain entretien, nous vous donnerons, mes frères, l'explication de ce prodige jusque-là inconnu au monde.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLI

POUR LE QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS
LA PENTECÔTE

I. — « Si l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain est jetée au feu, Dieu la vêtit ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi ! » (Matth., vi, 30).

I. — Combien sont nombreux les hommes qui ne savent point s'élever de la considération des œuvres de la création jusqu'à la connaissance d'un Dieu qui gouverne tout et dont la Providence s'étend jusqu'au moindre vermisseau qui rampe sur la terre! Aussi des pensées de méfiance naissent dans leur cœur à l'égard de la bonté de Dieu, et ils en viennent à dire comme ces hommes dont parle Job, et qui disaient à Dieu : *Retirez-vous de nous! et qui estimaient que le Tout-Puissant ne pouvait rien faire; quoique ce fût lui qui eût rempli leurs maisons de biens. Que leur sentiment soit loin de moi!* (Job, xii, 17-18). Ces hommes étant tout à fait terrestres, adonnés aux choses de ce monde et ne sachant point lire dans le livre de la création, en sont venus non seulement à douter de cette Providence divine, mais à ne point reconnaître son action ou mieux son œuvre en vue de notre bien dans tout ce qui nous entoure et dans ce qui est au-dessus de nous. Comment pourrions-nous mettre en doute la bonté de Dieu à notre égard, alors qu'il a déployé sa puissance dans les œuvres de la création pour nous être utile et nous faire du bien?

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Considérez ce monde où règne une si merveilleuse harmonie, Dieu ne l'a pas créé pour un autre que pour vous; pour vous seul il a fait ces créatures si belles et si grandes, si multiples et si précieuses, qui, dès le commencement et toujours, vous sont d'une si complète utilité, soit pour l'alimentation et le soutien du corps, soit pour l'instruction de l'âme, et pour vous tracer la voie qui conduit à la connaissance de Dieu. Les anges n'en avaient pas besoin, et la raison en est bien simple : ils existaient avant cette création matérielle. Aussi Dieu disait-il en s'adressant à Job : *Quand les astres parurent, tous les anges me louaient et me chantaient d'une voix puissante.* (Job, xxxviii, 7). Mais voyez ce qui embellit le ciel pour nous : c'est le soleil et la lune qui se partagent le cours du temps, afin de nous procurer le repos, le bonheur et la joie de la vie humaine. Quoi de plus beau que le ciel, illuminé tantôt par le soleil et tantôt par la lune, parfois aussi lançant sur nous autant de regards qu'il y a d'astres scintillants répandus à sa surface, et donnant aux voyageurs comme aux matelots le moyen de se diriger

dans leur course ? Comme le soleil règle les heures du jour, la lune préside à celles de la nuit ; elle adoucit et tempère la nature de l'air, elle produit la rosée pour développer tous les germes. Mais il serait impossible d'énumérer tous les genres de bien qu'elle fait à l'homme, dans cette place qu'elle occupe avec une si douce majesté, entre le chœur des étoiles et l'éclat triomphant du soleil, inférieure à celui-ci, mais de beaucoup supérieure à celles-là. De cette variété naît pour le spectateur un grand plaisir, comme il en résulte de précieux avantages pour la division du temps et la limite des saisons. Quel plus beau spectacle que celui du soleil lui-même, illuminant en un instant de ses puissants rayons la terre et la mer entières, les collines et les forêts, toute la vaste étendue du ciel ? Qui pourrait assez admirer sa course si régulière, son immuable constance à nous servir depuis tant de siècles, sa splendeur et sa pureté, qui se mêlant à tant de corps n'en reçoit pas la moindre souillure ? Et surtout qui pourrait dire la merveilleuse action qu'il exerce sur tous les germes de la création ? Enfin quels spectacles ne présente pas la mer et les divers genres de poissons, la terre avec ses animaux de toutes sortes, avec ses arbres, ses plantes et ses fleurs, ainsi que tous les êtres, quels qu'ils soient, sans en excepter les plus petits et les plus vils ? Aussi le prophète royal disait : *Que vos œuvres, Seigneur, sont magnifiques !* (Ps., ciii, 24). Et tout cela pour vous, ô homme ! Mais regardez-vous donc ! L'existence elle-même, Dieu vous l'a donnée par pure bonté, sans avoir aucun besoin de vos services. Nous devons le louer et l'adorer, non seulement parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous a donné une âme raisonnable, parce qu'il nous a mis au-dessus de tous les êtres visibles et qu'il nous a conféré une sorte de royauté, mais parce qu'il nous a favorisés ainsi sans retour sur lui-même ¹. »

III. — Mais si la Providence se montre dans l'ordre naturel avec tant de bonté et de sagesse, que dirons-nous des merveilles qu'elle a accomplies dans l'ordre surnaturel ? Dans la création de l'univers, elle a eu pour but de nous rendre la vie douce et agréable, de nous fournir des moyens d'atteindre notre fin dernière, tandis que par Jésus-Christ elle a répandu toutes ses richesses, épuisé toutes ses inventions pour notre salut, c'est-à-dire pour nous placer dans la condition de pouvoir arriver à la possession des biens du ciel. C'est ainsi que Dieu ne s'est point borné à cet enseignement qui ressort des créatures et qui conduit à reconnaître sa Providence, mais voyant que le plus grand nombre n'en retireraient aucun bien, par leur propre faute, il nous a envoyé son Fils unique, ce qui constitue le suprême degré de son amour pour nous ; en sorte qu'il a repris et continué notre éducation par les actes mêmes de

sa Providence que nous devons reconnaître dans les divers mystères de la vie temporelle du Sauveur, et nous disons avec le Psalmiste, au souvenir de ces grands bienfaits : *Seigneur, je vous louerai, parce que vous avez montré votre magnificence. Vos œuvres sont admirables, et mon âme en est toute pénétrée.* (Ps. cxxxviii, 14).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voici le Fils de Dieu qui devient ce que je suis, qui descend sur cette terre et converse avec les hommes. Il mange, il boit, il va partout, répandant sa doctrine, prodiguant ses conseils, opérant des miracles, annonçant l'avenir, exhortant les hommes à la pratique de la vertu, leur en traçant le chemin par ses leçons et ses exemples, subissant dans ce but toutes les humiliations et toutes les souffrances, promettant le bonheur et le donnant déjà. Il est des biens, en effet, qu'il accordait dès la vie présente, et d'autres qu'il réservait pour la vie future. *Qui racontera les puissances du Seigneur ? qui pourra faire entendre toutes ses louanges ?* (Ps., cv, 2). Qui ne serait frappé de stupeur, qui n'éprouverait un religieux frémissement en considérant l'amour qu'il nous a témoigné ? Le voilà Jésus, cloué sur un infâme gibet, exposé à tous les regards, couvert de crachats, meurtri de soufflets et de coups, abreuvé de raileries et d'injures, et c'est pour vous qu'il souffre tout cela. Oui, il souffre pour vous enseigner la patience, vous inspirer l'énergie, vous apprendre à ne vous laisser abattre par aucune des peines de la vie présente, ni par la mort, ni par le déshonneur, ni par les outrages, ni par les dérisions, ni par les coups ou les embûches, ni par les calomnies ou les soupçons, ni par les autres épreuves qui peuvent vous être suscitées du côté de vous-mêmes ou du côté des autres. Il les a lui-même toutes subies, mais il ne s'est pas arrêté là, car en remontant au ciel, il répand sur la terre la grâce ineffable de son Esprit, et, pour accomplir ses desseins de miséricorde, il envoie ses apôtres dans tout l'univers. Il voit bien que ces hérauts de la vie vont souffrir mille maux et seront dans un perpétuel danger de mort, mais il le permet par amour pour vous et dans votre intérêt. Pour vous, ô homme, il a de plus préparé le royaume des cieux ; pour vous les inénarrables biens, le sort glorieux et l'heureuse société dont on y jouit, les diverses demeures qui le composent, cette béatitude qu'aucune parole ne saurait exprimer. Et lorsque vous avez des signes aussi frappants de sa Providence, lorsque vous voyez surgir un tel essaim de preuves proclamant sa bonté, pouvez-vous douter encore ? Mais non, vous ne doutez pas ; vous croyez à sa Providence, vous avez une ferme conviction à cet égard. N'oubliez donc pas que vous avez un Maître dont l'amour pour vous l'emporte sur celui d'un père, qui vous prodigue plus de soins que ne le ferait une mère, qui met ses délices à procurer votre salut ; un Maître qui revêt envers vous toutes les formes de la charité, celle d'un père à l'égard de ses enfants ou d'une

¹ S. Chrys., *Lib. ad eos qui scandalizati sunt*, n. 7, trad. Vivès.

mère pour le fruit de ses entrailles, celle d'un viticulteur pour ses nouveaux plants, d'un architecte pour son œuvre ; un Maître qui désire éloigner de vous tous les maux, autant que l'Orient est éloigné de l'Occident, que le ciel est au-dessus de la terre. Mais c'est trop peu dire, son amour va beaucoup plus loin, et nous vous exhortons à ne pas vous arrêter à de telles comparaisons. Portez plus loin et plus haut vos pensées, car la parole ne saurait exprimer ce qu'est la divine Providence, ni l'intelligence s'élever jusque-là : ineffable est sa bonté, incompréhensible son amour pour l'homme⁴. »

III. — Mais il nous semble entendre des hommes nous dire : « C'est vrai ; nous voyons la Providence s'affirmer dans les œuvres de la création, nous y croyons ; nous reconnaissons encore que cette Providence divine ne nous a point abandonnés après notre chute, et qu'après nous avoir créés d'une manière admirable, elle nous a refaits d'une manière encore plus admirable. Mais il n'en est pas moins vrai, et c'est ce qui nous inquiète, qu'elle nous laisse dans l'incertitude au sujet de ce demain qui vient, et nous ne pouvons nous empêcher de dire : Que mangerons-nous ou que boirons-nous ? ou de quoi nous vêtirons-nous ? Voilà notre grande préoccupation. » Et nous répondons à ces hommes : « Combien vous avez peu de foi ! Celui qui vous a donné les biens de la grâce et promis les biens éternels, comment vous refuserait-il les biens de moindre importance, si vous en avez besoin ? » Ayons de Dieu une autre idée. S'il n'avait pas voulu nous conserver, nous aurait-il appelés à l'existence ? Or, en nous créant, il a établi qu'il nous conserverait la vie au moyen de la nourriture. Il doit donc nous la procurer tant qu'il veut que se prolonge l'existence qu'il nous a donnée.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Écoutez Jésus-Christ, disant à ses auditeurs : *Qu'aurons-nous à manger, à boire, pour nous couvrir ? Tout cela, les nations du monde se le demandent.* (Matth., VI, 31-32). Plus haut il leur avait dit : *Si vous aimez ceux qui vous aiment, vous ne faites rien de grand, car les idolâtres eux-mêmes en font autant* (Ib., V, 46-47) ; et par cette comparaison, il tâchait de les exciter au bien. C'est de la même manière qu'il cite encore l'exemple des Gentils, nous montrant par là qu'il exige simplement de nous une dette indispensable, et nous excite à la payer. Si nous devons donner plus que les scribes et les pharisiens, de quel châtement ne serons-nous pas dignes quand, bien loin de surpasser ceux-là, nous descendons au niveau des idolâtres et rivalisons avec leur bassesse d'âme ? Ce n'est pas assez cependant pour lui de les réprimander et de les stimuler. Après les avoir fortement secoués par le sentiment de la honte, il en revient à les consoler par cette parole : *Votre Père céleste n'ignore pas que vous avez besoin*

de toutes ces choses. Au lieu de prononcer ici le nom de Dieu, c'est celui de Père qu'il emploie, afin de mieux les remplir d'espérance. En effet, s'il est père, et le père que nous savons, il ne pourra pas oublier ses enfants en butte aux derniers malheurs ; cela n'a pas même lieu chez les hommes. Il fait encore un autre raisonnement. Lequel ? Il est impliqué dans ces mots : *Vous avez besoin de toutes ces choses.* C'est comme s'il disait : Est-ce que vous demanderez le superflu, pour qu'il refuse de vous écouter ? Mais le superflu, il le donne à l'herbe ; et c'est du nécessaire qu'il s'agit en ce moment. Ce que vous regardez comme un motif de sollicitude est précisément ce qui doit vous rendre exempts de toute sollicitude. Si vous me dites donc : Cela m'est nécessaire, faut-il bien que j'en sois préoccupé. — C'est précisément parce que cela vous est nécessaire, vous répondrai-je, que vous ne devez pas vous en inquiéter. Vous ne devriez même pas éprouver ce sentiment au sujet du superflu, qui peut vous être donné par surcroît ; mais quant au nécessaire, le doute n'est pas permis. Quel est le père qui négligerait de donner le nécessaire à ses enfants ? Vous ne pouvez donc pas absolument douter que Dieu ne vous le donne. Il est l'auteur de la nature, il ne saurait ignorer ce dont elle a besoin. Ainsi vous ne pouvez pas même dire que, s'il est père, si c'est le nécessaire que nous demandons, il ignore du moins que nous sommes dans une telle nécessité. Il est manifeste qu'ayant fait l'homme ce qu'il est, il connaît vos besoins mieux encore que vous qui les éprouvez, et c'est pour cela même qu'il a cru pouvoir vous y soumettre. Il ne saurait tomber en contradiction et vous priver des choses qu'il vous a rendues nécessaires. Tenons-nous donc à l'abri de toute sollicitude ; nous n'en obtiendrions pas d'autre résultat que celui de nous tourmenter nous-mêmes. Puisque Dieu vient à notre secours, que nous soyons en sollicitude ou que nous n'y soyons pas, que faites-vous en vous créant des soucis, si ce n'est vous tourmenter en vain ? Quand on va s'asseoir à une table bien servie, on ne se préoccupe pas évidemment de la nourriture ; quand on approche d'une source abondante, on ne se préoccupe pas davantage de la boisson. Nous donc, qui trouvons dans la divine Providence des biens plus abondants que ne peuvent en offrir tous les banquets et toutes les sources du monde, nous devons à plus forte raison éloigner de nous toute sollicitude et toute pusillanimité⁴. »

II. — « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (Matth., VI, 33).

I. — Voilà notre vocation : c'est de travailler et de tourner toute notre sollicitude à acquérir le royaume spirituel que Jésus-Christ est

⁴ *Ibid.*, n. 8.

⁴ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. XXII, n. 2-3, trad. Vivès

venu révéler au monde, et par cette acquisition, de mériter le royaume céleste qu'il nous tient en réserve pour l'autre vie. Ce précepte que Jésus-Christ nous donne aujourd'hui équivaut à cette promesse que Dieu fit à Abraham, disant : *Je suis ton protecteur et ta récompense grande à l'infini.* (Gen., xv, 1). Aussi la divine Providence voudrait-elle conduire le juste par des voies droites, et pour l'encourager à y marcher, elle lui montre le royaume de Dieu comme étant le terme et la récompense de toutes ses peines et de tous ses sacrifices. (Sages., x, 10). Il y en a qui, au contraire, s'appliquent à chercher d'abord les choses de ce monde, et se promettent de chercher plus tard le royaume de Dieu qui leur a été promis. Dès l'instant que l'on ne croit point à la Providence, rien de plus naturel que de s'en rapporter à soi-même. Mais le véritable chrétien qui croit à n'en pouvoir douter que c'est la main de Dieu qui gouverne son existence, lui abandonne aussitôt le soin des choses de ce monde et s'en va sans tarder à la recherche du royaume dont il a reçu l'espérance.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Jésus-Christ, après avoir débarrassé l'âme de ses préoccupations, se hâte de lui montrer le ciel, car il est venu pour briser les anciennes entraves et nous ouvrir une meilleure patrie. Aussi ne néglige-t-il aucun moyen pour nous arracher à l'affection des choses vaines et terrestres. C'est encore pour cela qu'il a parlé des Gentils et de leur attachement à ces mêmes choses. En effet, toute leur activité se concentre sur la vie présente, ils n'ont aucun souci des choses futures, aucune pensée du ciel ; tandis que nos aspirations doivent tendre toutes vers ce but. Nous ne sommes pas au monde pour manger, boire et nous vêtir, mais bien pour plaire à Dieu, pour acquérir les biens de la vie future. Or, ce qu'on ne désire que d'une manière secondaire, il faut seulement ne le demander qu'en passant. De là cette recommandation : *Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.* Cette dernière expression nous enseigne que, parmi les choses qui nous sont données, celles du présent doivent être regardées comme néant en comparaison de celles de l'avenir. Aussi imprime-t-il une autre direction à nos prières, en se réservant le soin de les compléter. Cherchez donc les biens à venir, et vous recevrez les biens présents ; ne vous proposez pas les choses visibles, et, bien certainement, elles ne vous manqueront pas. Il est indigne de vous de parler au Seigneur pour de telles choses ; obligés que vous êtes de donner toute votre attention et tous vos soins à vos intérêts éternels, vous vous déshonorez vous-mêmes en vous laissant absorber et consumer par des intérêts fragiles et périssables. « Pourquoi m'ordonne-t-il donc, m'objecterez-vous, de demander le pain ? » Songez qu'il vous faut ajouter : *quotidien*, et de plus : *aujourd'hui.* (Luc, xi, 3). Ce qui se renouvelle ici. Le Sauveur ne dit pas seulement : *Ne soyez pas en*

sollicitude ; mais il dit : *Ne soyez pas en sollicitude pour le lendemain.* (Matth., vi, 34). Par ce langage il consacre notre liberté, tout en appliquant notre âme à ce qu'il y a de plus nécessaire. S'il exige, d'ailleurs, une semblable prière, ce n'est pas que le Seigneur ait besoin d'être averti par nous, c'est pour que nous soyons de plus en plus persuadés du besoin où nous sommes nous-mêmes d'être secourus par lui, et que l'assiduité de la prière nous rende plus facile l'accès de son amour. Observez encore combien par tout cela nous est inculquée cette pensée, que nous recevons aussi les choses de la vie présente ; car celui qui donne le plus pourrait-il nous refuser le moins ? — Je ne vous ai pas interdit la sollicitude et la prière touchant les objets matériels, semble-t-il nous dire, pour vous laisser dans un état de misère et de nudité ; c'est plutôt pour vous montrer que je veux y pourvoir avec abondance. C'est pourquoi Jésus-Christ, voulant nous détourner de la recherche des choses visibles, s'applique à nous persuader surtout qu'elles seront plus abondamment données à celui qui ne s'en préoccupe pas. Ainsi le souci dont elles seraient l'objet ne nous rend pas indignes, tout en nous torturant, des bienfaits temporels et des grâces spirituelles ¹. »

II. — Mais admettons que ces considérations vous touchent peu et vous laissent insensibles. Il y en a qui, séduits par les choses de ce monde, placent leurs espérances dans les biens et les jouissances de cette vie. Ils trouvent que le ciel est encore trop loin et ils vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir, comme s'il n'y avait pas un autre monde, c'est-à-dire comme si l'homme ne marchait pas vers la maison de son éternité, vers le jour redoutable où Dieu lui dira : *Rendez-moi compte de votre gestion, désormais vous ne pourrez plus administrer mon bien.* (Luc, xvi, 2). Quelle sera la condition de tous ces hommes qui, non seulement n'auront point cherché le royaume de Dieu, mais qui auront vécu de manière à en être exclus pour tout jamais ? Si Dieu a promis des récompenses à ceux qui lui sont fidèles, il a aussi réservé des châtements à tous ceux qui commettent le péché. Il n'y a pas d'autre alternative pour nous. Au sortir de ce monde, nous monterons vers Dieu pour aller régner avec lui dans le ciel, ou bien nous descendrons dans les abîmes pour y souffrir éternellement avec les démons. C'est pourquoi nous disons à tous les hommes qui ne veulent pas chercher le royaume de Dieu : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ? Ou que donnera l'homme en échange de son âme ?* (Matth., xvi, 26).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Vous le voyez, c'est se perdre, c'est aller à la plus terrible des perditions, à celle qui n'a pas de remède, à celle pour laquelle il n'y a pas de rédemption. Ne répliquez pas qu'un homme a sauvé son âme

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxii, n. 3, trad. Vivès.

quand il a traversé de grands périls, mettez qu'il ait sauvé l'univers entier. Quel avantage lui en reviendra-t-il, si son âme périt sans retour? Représentez-vous, je vous prie, vos serviteurs nageant dans les délices et vous-même dans les maux les plus affreux : votre titre de maître vous y fera-t-il trouver quelque avantage? Certainement non, répondrez-vous. Eh bien, raisonnez de même au sujet de votre âme lorsqu'elle ne doit s'attendre qu'à l'éternelle perdition, de quelques plaisirs et de quelques richesses que la chair puisse jouir dans l'intervalle. — *En échange de son âme, quelle chose l'homme donnera-t-il?* C'est encore la même pensée. Auriez-vous une autre âme à offrir en échange de la vôtre? Si vous faites quelque perte matérielle, vous pouvez la réparer, qu'il s'agisse de votre maison, ou de vos serviteurs, ou de tout autre bien. Mais votre âme, une fois perdue, vous ne pourrez donner une autre âme. Fussiez-vous le possesseur du monde entier, fussiez-vous le souverain de l'univers, offririez-vous en compensation tous les trésors que l'univers renferme et l'univers lui-même, vous ne pourriez racheter une âme. Ne soyez pas d'ailleurs surpris qu'il en soit ainsi de l'âme, car vous remarquerez la même chose au sujet du corps. De quelques diadèmes que votre front soit ceint, vous ne pourriez, au prix de votre empire, rendre à votre corps malingre et souffreteux la santé perdue; ni villes, ni troupes, ni biens sans nombre ne vous en fourniraient le moyen. Pensez de même touchant votre âme, et surtout, et beaucoup plus touchant votre âme; laissez de côté tout le reste pour lui consacrer votre sollicitude. N'allez pas vous préoccuper des intérêts qui vous sont étrangers, sauf à vous négliger vous-même et à négliger vos intérêts les plus chers. Hélas! combien de gens amassent des richesses pour autrui! Ils sont à plaindre, parce qu'ils ne trouveront au sortir des labeurs présents que l'enfer, car la mort est le commencement des maux les plus redoutables. Prétendez-vous jouir de vos travaux en possédant la fortune? Montrez-moi un riche rayonnant de bonheur, et j'ajouterai foi volontiers à vos paroles. Dans ce petit royaume qui est l'homme, la reine c'est notre âme : si le corps engraisse tandis que l'âme dépérit, la bonne santé du corps ne vous servira de rien. Peu importe à la maîtresse qui va rendre le dernier soupir l'état prospère de sa servante; peu importe à la faiblesse de la chair la beauté des vêtements. Le Christ vous répétera une fois de plus : *En échange de son âme, quelle chose l'homme donnera-t-il?* Ce qu'il vous ordonne, c'est de n'être préoccupé constamment que d'elle seule, de ne tenir compte que d'elle, et pas d'autre chose ¹. »

III. — C'est donc vers ce but que tous nos efforts doivent tendre. Dieu, il est vrai, nous appelle à la vie de la grâce, à la connaissance de lui-même, et de plus il nous fournit les moyens de

salut dont nous avons besoin, mais encore faut-il que nous voulions aller au ciel. Remarquez que s'il nous a créés, si sa Providence nous conserve l'existence et nous comble de bienfaits, c'est gratuitement et sans le secours de notre volonté; tandis que l'œuvre de notre salut, l'acquisition de la grande récompense exige de notre côté un certain travail, la disposition de notre volonté qui doit nous porter à correspondre à notre vocation. C'est donc avec raison que saint Paul écrivait aux Corinthiens : *Il est fidèle, le Dieu par lequel vous avez été appelés à la société de son fils Jésus-Christ Notre-Seigneur.* (I Cor., I, 9). N'est-ce pas là une grande chose? Nous pauvres pécheurs nous sommes appelés à entrer en société avec le Fils de Dieu, Jésus-Christ, non seulement durant les jours de notre vie mortelle par la grâce et les sacrements, mais encore à aller vivre avec lui dans le ciel durant les siècles des siècles. Pourquoi donc nous attacherions-nous aux choses de ce monde?

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Les divines promesses ne peuvent manquer de se réaliser, à moins que nous n'ayons absolument résolu de secouer le joug, à l'exemple des Juifs, qui repoussèrent les biens que Dieu leur offrait en les appelant. Ce n'est pas, à lui, certes, qu'ils pouvaient s'en prendre, mais bien à leur propre aveuglement; car, en refusant ce qu'il voulait leur donner, ils s'exclurent eux-mêmes. Les eût-ils appelés à de rudes et pénibles travaux, qu'ils n'auraient pas été pour cela dignes de pardon; mais ils auraient eu du moins ce prétexte. Qu'auront à dire alors pour leur justification ceux qui n'accourent pas quand ils sont appelés à la purification, à la justice, à la sanctification, à la rédemption, à la grâce, à la filiation divine, à ces biens qui nous ont été préparés et que l'œil n'a pas vus ni l'oreille entendus, quand c'est Dieu qui les appelle, et qui les appelle par lui-même? Que personne donc n'accuse Dieu. Ce n'est pas la faute de celui qui appelle si la foi n'est pas embrassée : c'est la faute de ceux qui la repoussent. — Mais il eût dû, nous dira-t-on, forcer la volonté des hommes. — Assurément non. Dieu n'agit pas par la contrainte ou la nécessité. Et quel est celui qui nous fait violence pour nous entraîner malgré nous aux honneurs, aux couronnes, aux festins, aux fêtes? Personne, n'est-ce pas? Car ce serait nous faire injure. C'est malgré soi qu'on est précipité dans la géhenne; mais il faut le vouloir pour entrer dans le royaume. On vous lie pour vous jeter au feu, on est sourd à vos plaintes; mais vous ne sauriez être admis de la même façon au séjour du souverain bien. Ce bien lui-même nous deviendrait odieux, s'il ne nous laissait pas libres, si nous n'y venions pas spontanément et d'un cœur joyeux. — Et comment se fait-il, nous demandera-t-on, que tous les hommes ne le choisissent pas? — Cela tient à leur propre faiblesse. — Et pourquoi Dieu ne les a-t-il pas délivrés de cette faiblesse même? — Pourquoi les en aurait-il délivrés? vous demanderai-je à mon tour. Est-ce qu'il n'a pas déployé devant eux le

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LX, n. 3-4, trad. Vivès.

spectacle de la création, envoyé ses prophètes, donné des témoignages d'honneur et fait voir ses miracles ? Ne leur a-t-il pas donné la loi écrite et la loi naturelle, envoyé son Fils et les apôtres ? *Qu'ai-je dû faire à ma vigne*, dit-il, *que je ne lui aie point fait ?* (Is., v, 4). — Il fallait qu'il nous accordât, direz-vous, la connaissance et une vertu naturelle. — Dieu, vous le savez, n'y a pas manqué, car vous savez les choses que vous devez faire et celles que vous devez éviter. — Mais c'est l'action même qu'il eût dû nous communiquer. — Et de quoi vous eût-il récompensés dans ce cas, si tout fût venu de lui-même ? Comment une nécessité subie pouvait-elle devenir un bien ? Il serait donc arrivé que les bêtes nous auraient disputé le prix de la vertu, puisque quelques-unes l'emportent sur nous en tempérance. — J'eusse mieux aimé cependant, insistez-vous encore, être bon par nécessité sans espoir de récompense, que d'encourir un éternel châtement en abusant de mon libre arbitre. — La nécessité ne saurait jamais s'accorder avec l'idée du bien. — Je n'en ai pas la force, me répondrez-vous. — Tant d'autres qui ont accompli des œuvres bien supérieures s'élèveront contre vous, et vous fermeront la bouche avec d'autant plus d'autorité. — Mais je n'ai pas le même tempérament ni la même volonté ! — Votre volonté seule est en faute, et vous n'avez pas à prétexter l'impossibilité ; car je vous montre que tous sont aptes à pratiquer la vertu. Ce qu'un homme ne saurait faire, il ne le fera pas sous le coup de la nécessité. S'il le fait dans ce cas, il prouve qu'il est coupable en ne le faisant pas dans le cas contraire¹. »

ALLOCUTION POUR LA REMISE D'UN DRAPEAU

à une section des Vétérans des Armées de terre et de mer

LE DRAPEAU ET LA CROIX

Messieurs,

Vous n'avez pas voulu que la fête du Drapeau fût une fête exclusivement profane, et vous avez demandé un pieux souvenir, dans cette église, pour vos frères d'armes, morts au service du pays.

Mes plus chaudes félicitations, à vous, M. le Président de la section nogentaise des Vétérans, et à vous, MM. les membres du Comité organisateur de cette fête ! Vous les méritez doublement : d'abord parce que vous avez pris l'initiative de cette religieuse démonstration ; ensuite, parce que vous avez déployé une persévérante énergie pour en assurer le succès. Il m'est très agréable de vous rendre publiquement ce témoignage.

Les Dames Françaises, qui depuis longtemps songeaient à faire célébrer une messe funèbre aux

mêmes intentions, vous ont offert leur concours avec empressement, afin de donner plus d'ampleur et d'éclat à cette solennité.

Elles méritent également d'être félicitées. Je les félicite, et je remercie en même temps les personnes considérables dans l'ordre militaire et dans l'ordre civil, le chef de la municipalité et les conseillers, les magistrats, les fonctionnaires, les sociétés et les corporations qui ont répondu à notre invitation et n'ont pas cru se déshonorer en franchissant le seuil de cette église.

Qu'on ne dise pas que les cérémonies religieuses ne sont plus appréciées en ce pays ! Cette imposante assemblée que j'ai sous les yeux est une preuve éclatante que le sens chrétien n'est pas éteint dans ma paroisse, et qu'il se réveille, avec une admirable spontanéité, quand l'occasion se présente.

Messieurs, vous avez entendu et vous entendrez encore aujourd'hui d'éloquents discours, inspirés par le plus ardent patriotisme, et j'aurais pu, sans dommage, vous faire grâce d'une nouvelle allocution. Mais, puisqu'on a désiré que je monte en cette chaire, je solliciterai votre bienveillante attention pour une parole qui mêlera l'accent chrétien à l'accent national, et qui unira dans un même respect et dans une même affection ces deux choses sacrées : la Religion et la Patrie.

Et puisque cette cérémonie coïncide avec la remise d'un drapeau, j'ai pensé que c'était l'occasion de vous parler du drapeau de la France et du drapeau de la Religion.

La Religion, en effet, a son drapeau, comme la France a le sien. Le drapeau de la France, c'est l'étendard tricolore ; le drapeau de la Religion, c'est la croix.

Le Drapeau et la Croix, Messieurs, deux glorieux symboles, qu'il est bien juste d'estimer, d'honorer et d'aimer ! Je n'aurai pas de peine à vous le faire comprendre.

I

Je réclame estime et respect pour le drapeau et pour la croix. Pourquoi, Messieurs ? Parce que le drapeau et la croix ont une haute signification, parce qu'ils sont l'emblème expressif des plus grandes choses.

L'homme monte des faits aux idées, des choses visibles aux choses invisibles ; c'est un besoin pour lui de traduire sa pensée intime par un signe extérieur. Eh bien ! il a incarné la patrie dans son Drapeau. Le drapeau, c'est l'image sensible, c'est la représentation de la patrie ; et à cause de cela, il acquiert une valeur, il revêt un caractère qui commandent l'estime et le respect.

Matériellement, qu'est-ce que le drapeau ? Un morceau d'étoffe, quelques mètres de soie ou de toile que vous trouverez chez le plus humble des négociants. Oui, Messieurs, mais sous ce lambeau de soie palpite l'âme de la France ! Oui, mais cette étoffe à triple nuance figure la nation et s'identifie avec elle, et voilà ce qui l'élève à une incomparable dignité, ce qui donne à ses reflets une sorte de magie.

¹ S. Chrys., *In I Ep. ad Corinth.*, Hom. II, n. 2, trad. Vivès.

Que le drapeau soit d'un tissu vulgaire ou d'une somptueuse magnificence, comme celui qui vous a été remis tout à l'heure, qu'il soit porté par la main débile d'un enfant ou par la main vaillante d'un soldat, qu'importe ! C'est toujours le drapeau national, et dans tous les cas il a droit au respect.

Le voici qui déploie au soleil ses plis ondoiants, qui passe à travers la foule, qui se dresse au front du régiment : le clairon sonne, la fanfare retentit, le soldat présente les armes, l'officier lève son épée. Debout, Messieurs, découvrez-vous ! C'est la France qui apparaît à vos regards ; la France, avec ses quinze siècles d'histoire, avec son glorieux passé et ses nobles traditions ; la France, avec ses institutions, ses lois, ses coutumes, son génie ; la France, avec ses épreuves et ses triomphes ; la France, avec son long cortège de princes, de guerriers, de personnages éminents dans les lettres, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie ; la France, depuis l'humble ouvrier courbé sur son dur labeur jusqu'au chef de l'Etat !

Oui, respect au Drapeau, qui représente tant et de si grandes choses ! Mais ce respect, Messieurs, je le demande, avec autant de raison, pour la Croix, car elle aussi est un illustre souvenir et un auguste symbole.

Autrefois, nous le savons, elle n'était qu'un gibet, un instrument de supplice destiné aux plus vils criminels, autrefois elle inspirait une invincible horreur ; mais depuis que le Christ est mort entre ses bras méprisés, depuis qu'il l'a empourprée de son sang divin et en a fait l'instrument de notre rédemption, ce signe d'ignominie est devenu un signe de gloire, et le gibet est devenu une décoration.

Et ici encore, qu'importe la matière dont la croix est faite ! Elle brille en émail sur la poitrine du commandant ; elle est d'or au cou de la jeune fille ; elle est d'ivoire sur le berceau de l'enfant ; elle est de laine ou de soie sur le cœur des Dames Françaises et sur le bras des ambulanciers ; elle est de cuivre dans la mansarde du pauvre ; elle est de granit ou de bois sur le bord des chemins, dans les creux des vallons, au sommet des montagnes ; elle est de bronze et de fer à la cime de nos clochers ; elle est de marbre sur le mausolée des riches, et de pierre sur la tombe des pauvres. Mais qu'elle soit en or ou en bois, en acier ou en argile, elle a la même signification, elle rappelle le même souvenir : elle est l'image du Christ, le sommaire de l'Evangile, l'instrument de notre rédemption, le symbole de la Religion.

Quand donc vous rencontrez la croix sur votre chemin, dans nos cérémonies chrétiennes, en tête de nos processions ou de nos convois funèbres, saluez, Messieurs, saluez, car c'est la Religion qui passe ; la Religion avec son divin Fondateur ; la Religion avec son interminable succession d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, avec ses pléiades de pontifes, de docteurs, avec ses légions de saints et de saintes ; la Religion avec

toutes les œuvres qu'elle a fondées, avec tous les bienfaits qu'elle a semés sur sa route !

Non, Messieurs, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas refuser votre respect à la Religion, représentée par la Croix. Car enfin, c'est la vraie religion que nous vous recommandons ; et de plus, c'est celle de nos ancêtres, le culte national qui, pendant quinze siècles, a consacré nos gloires et gémi sur nos désastres ; c'est la religion qui a béni les drapeaux de Clovis et de Charlemagne, les drapeaux de Turenne et de Condé, les drapeaux de Napoléon.

Le respect d'abord, ensuite l'honneur et la gloire au Drapeau et à la Croix !

II

La gloire, Messieurs, appartient aux victorieux. Par conséquent elle appartient à notre Drapeau. Est-ce que le drapeau tricolore n'a pas fait le tour du globe ? Le grand capitaine qui a ouvert ce siècle par des coups d'épée dont les éclairs ont ébloui le monde, l'a promené triomphalement, de capitale en capitale, à travers les nations européennes et jusque sous le soleil d'Orient. Nos intrépides soldats l'ont porté, en risquant leur vie, dans les régions les plus reculées.

Vous souvient-il de Jeanne d'Arc, tenant sa bannière frangée d'or dans la basilique de Reims, pendant le couronnement de Charles VII ? « Ma bannière a été à la peine, disait-elle, il est bien juste qu'elle soit à l'honneur ! »

Le drapeau de la France, Messieurs, a été à la peine, lui aussi ; il a lutté et résisté, il a passé à travers les balles et la mitraille. Gloire à lui !

Je regarde la Croix maintenant et je la vois, portée par les apôtres, prendre son élan et courir à la conquête du monde ; je la vois, elle tout à l'heure abhorrée, je la vois escalader le Capitole, resplendir sur le front des empereurs, planer au-dessus des aigles romaines ; je la vois pénétrer parmi tous les peuples, traverser les sombres forêts de la Germanie et les déserts brûlants de l'Egypte ; je la vois se dresser sur les dernières frontières du monde connu. Plus hardie que notre drapeau, elle l'a devancé dans les îles lointaines et jusque sur les rives inhospitalières de la barbarie.

J'ai dit : Gloire au Drapeau, qui a été vu flottant à tous les horizons ! Comment ne dirai-je pas, Messieurs : Gloire à la Croix ! Gloire à la croix, qui s'est fait une place au soleil, partout où il luit ! Gloire à la croix, qui a triomphé des Césars, de leurs légions et de leurs proconsuls, qui s'est substituée aux idoles vermoulues du paganisme, qui a courbé devant elle les barbares convertis, qui a inauguré sur terre et développé cette civilisation dont nous sommes si fiers !

III

Honorer le Drapeau, ce n'est pas encore assez. Il faut l'aimer et se dévouer jusqu'à la mort, s'il est besoin, pour en défendre l'honneur.

Nos annales militaires nous fournissent à chaque page des exemples de cet amour et de ce dévouement.

Que de vaillants ont mieux aimé mourir que de le livrer à l'ennemi ! Maculé, noirci par la fumée des batailles, criblé de balles, déchiré, il n'en est que plus cher, et la bravoure fera des prodiges pour lui épargner la honte de tomber au pouvoir des ennemis.

Après la catastrophe de Sedan, le vainqueur réclama les drapeaux et les aigles. « Notre drapeau aller à Berlin ? Non ! s'écrie un sous-officier de je ne sais plus quel régiment, il n'ira pas ! » Et le voilà qui détache le carré de soie tricolore et l'enfouit au pied d'un arbre, qui brise la hampe et en partage les morceaux à ses camarades. La guerre finie, les troupiers reviennent sur le champ de bataille pour y chercher leur trésor. Ils le retrouvent, et ce sont des cris de joie et des acclamations frénétiques, à la vue de leur drapeau qui n'a pas été souillé par une main prussienne.

Messieurs, la Croix a été aimée avec la même passion et défendue avec le même dévouement. Que de martyrs l'ont baignée de leur sang ! Que de chrétiens l'ont baignée de leurs larmes ! Que d'âmes en deuil ont trouvé à ses pieds consolation et espérance !

Elle a eu ses épreuves, ses luttes ; elle a été parfois outragée, renversée ; mais il s'est toujours rencontré des bras vigoureux pour la relever, des cœurs dévoués pour l'aimer ; et je me rappelle en ce moment les gardes nationaux de Paris, ramassant une croix qu'on avait insultée dans des jours d'émeute, la chargeant sur leurs robustes épaules et l'apportant en triomphe à Notre-Dame !

L'ambition du guerrier à qui on a confié la garde du Drapeau est de mourir dans ses plis ; le rêve du chrétien est de mourir en baisant la Croix et de reposer à son ombre, dans le cimetière.

Le Drapeau de la France et la Croix du Christ ont toujours été associés, dans les siècles écoulés ; ensemble, ils ont présidé aux destinées de notre pays, couvert de leur prestige ses institutions, ses lois ; et on peut observer aujourd'hui qu'ils ont les mêmes adversaires : ceux qui insultent la Croix sont les mêmes qui insultent le Drapeau.

Serrons-nous donc, Messieurs, autour du Drapeau et de la Croix, et demeurons attachés à l'un et à l'autre !

Une Croix et un Drapeau, voilà le symbole complet de notre patrie, parce que nous sommes à la fois Chrétiens et Français. Le chrétien adore la Croix ; le Français vénère le Drapeau. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, ne séparons pas ces deux choses sacrées ! Rapprochons, dans un fraternel embrassement, le drapeau religieux et le drapeau national, et restons dans l'avenir ce que nous avons été dans le passé : Chrétiens et Français, toujours !

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

A

Des sacrements en général (suite et fin)

J

Les cérémonies des sacrements

§ 1^{er}

Définition

— *Qu'entendez-vous, Madeleine, par cérémonies en général ?*

— Par cérémonies en général j'entends certains rites religieux institués pour donner plus de solennité et d'éclat aux divers actes du culte catholique, et exciter la dévotion des fidèles.

— *Dans les sacrements, de quoi faut-il distinguer soigneusement les cérémonies proprement dites ?*

— Il faut les distinguer des choses qui constituent la matière et la forme même des sacrements.

— *Quelle différence y a-t-il entre ces dernières et les cérémonies ?*

— La matière et la forme sont si essentielles au sacrement, que sans elles le sacrement ne pourrait pas exister ;

Au contraire, l'omission des cérémonies, si elle avait lieu, n'empêcherait aucunement l'existence et l'effet du sacrement.

— *Connaissez-vous encore une autre différence ?*

— La matière et la forme sont d'institution divine ;

Les cérémonies, au moins la majeure partie, sont d'institution ecclésiastique.

— *Et encore ?*

— L'Eglise n'a aucun pouvoir sur la matière et la forme des sacrements ;

Elle a tout pouvoir pour régler ce qui regarde les cérémonies.

— *De plus ?*

— Jamais dans aucun cas il n'est permis d'omettre la matière et la forme des sacrements ;

En dehors de l'administration solennelle, et dans le cas de nécessité, les cérémonies peuvent quelquefois et même doivent être omises.

§ 2

Différentes sortes de cérémonies

— *Ne distingue-t-on pas plusieurs sortes de cérémonies dans l'administration des sacrements ?*

— Oui ; ces cérémonies sont très variées, et c'est cette variété même qui en relève la beauté et en multiplie les avantages.

— *En combien de catégories peut-on les ranger ?*

— En trois principales.

— *Lesquelles ?*

— Il y a : 1^o Les cérémonies qui consistent dans des paroles, comme les exorcismes, les exhortations, et surtout les prières qui précèdent ou qui suivent l'administration même du sacrement ;

2^o Les cérémonies qui comprennent certains gestes ou mouvements du corps, par exemple les

signes de croix, l'imposition des mains, les insufflations, etc.;

3^o Enfin les cérémonies qui consistent dans l'emploi de choses ou objets externes, comme l'eau bénite, les lumières, les ornements sacrés, etc.

§ 3

Auteur des cérémonies sacramentelles

— *Qui est-ce qui a institué les cérémonies observées dans l'administration des sacrements ?*

— Quelques-unes ont été établies par Notre-Seigneur lui-même ;

D'autres par les apôtres ;

D'autres enfin par l'Eglise.

— *Qu'en est-il résulté au point de vue de l'unité ?*

— C'est que, parmi les cérémonies, les unes sont universellement observées dans toutes les Eglises, ce qui confirme leur institution divine ou apostolique ;

Les autres varient suivant les différentes Eglises. Ainsi les cérémonies usitées dans l'Eglise romaine diffèrent en beaucoup de points des cérémonies usitées dans les Eglises orientales.

— *N'y a-t-il pas cependant un caractère qui leur est commun ?*

— Oui ; car la plupart remontent à la plus haute antiquité, et quant à la substance au moins elles offrent entre elles une merveilleuse ressemblance.

— *On a donc toujours et universellement observé, dans l'Eglise, certaines cérémonies en administrant les sacrements ?*

— Oui ; car les Pères des premiers siècles, en particulier saint Justin et Tertullien, en parlent comme d'une institution immémoriale et d'origine apostolique.

D'autre part, les plus anciennes liturgies les mentionnent, et cet accord est on ne peut plus explicite et frappant.

— *Ce qui prouve ?*

— Que loin de mépriser ou de traiter avec dédain les cérémonies, nous devons les respecter comme une des plus anciennes, une des plus vénérables institutions de l'Eglise.

§ 4

Utilité et avantages des cérémonies sacramentelles

— *Dites-nous, Georges, ce que vous penseriez d'un officier qui n'aurait point ses insignes, d'un soldat qui ne porterait pas son uniforme ?*

— Je croirais qu'il leur manque quelque chose de très important et qu'ils ont perdu une grande partie de leur force ou de leur prestige.

— *Et vous, François, qu'éprouveriez-vous à la vue d'une église aux murs absolument nus et dépouillés de tout ornement ?*

— Il me semble qu'une pareille église serait peu capable de porter au recueillement, d'inspirer la piété, de favoriser l'esprit de prière.

— *Ne peut-on pas affirmer que ce que sont les insignes pour un officier, l'uniforme pour un soldat, mieux encore les riches ornements et les décorations artistiques pour une église, les cérémonies le sont pour les actes du culte catholique et en particulier pour les sacrements ?*

— On peut l'affirmer en toute vérité.

— *Les cérémonies sacramentelles ont donc une utilité réelle et ne sont pas de pure fantaisie, comme le prétendent les protestants ?*

— Elles ont une haute et incontestable raison d'être, et elles offrent de grands avantages à la piété des fidèles.

— *Quels sont en particulier ces avantages ?*

— D'abord les cérémonies rehaussent, en la rendant plus solennelle, l'administration des sacrements, et elles représentent mieux la distinction et la sainteté de ceux qui sont chargés de les conférer.

— *Ensuite ?*

— Les effets de chaque sacrement sont figurés d'une manière plus étendue par les cérémonies, qui les mettent comme sous les yeux et qui impriment plus profondément dans l'esprit des fidèles l'idée de leur sainteté.

— *Enfin ?*

— Enfin, ceux qui en sont témoins et les observent avec soin, sentent leur esprit s'élever à la contemplation des choses célestes dont elles sont les signes mystérieux, et la foi et la charité croître dans leur cœur.

§ 5

Obligation d'observer les cérémonies sacramentelles

— *Si les cérémonies ne sont pas essentielles et n'appartiennent pas à la nature même du sacrement, sont-elles aussi facultatives, en sorte qu'on est libre de les observer ou de les omettre ?*

— Quoique les cérémonies n'appartiennent pas à l'essence même du sacrement, on ne saurait néanmoins, hors le cas de nécessité, les omettre sans péché.

— *N'est-il pas défendu également de rien changer, par retranchement, addition ou autrement, aux cérémonies approuvées et prescrites par l'Eglise ?*

— Cela est aussi défendu, de sorte que l'on doit les observer strictement avec respect et piété.

— *Où se trouvent exprimées cette prescription et cette défense ?*

— Dans le décret suivant du Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les rites reçus et approuvés de l'Eglise catholique, dont la pratique est en usage dans l'administration solennelle des sacrements, peuvent être, ou méprisés, ou omis arbitrairement, sans péché, par les ministres du culte, ou être changés en d'autres nouveaux par un pasteur quelconque des églises : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 13).

§ 6

Livres contenant le texte des cérémonies sacramentelles

— *De ce qui vient d'être dit, il résulte qu'il importe pour ceux qui administrent les sacrements, d'en bien connaître, afin de les bien observer, toutes les cérémonies. Cette connaissance n'est-elle pas très avantageuse aux fidèles eux-mêmes ?*

— Assurément, puisque c'est pour eux le seul moyen de retirer de ces cérémonies le profit et les enseignements qu'elles renferment.

— *N'existe-t-il pas des livres liturgiques qui contiennent l'ordre de ces cérémonies et tout ce qui regarde l'administration des sacrements ?*

— Ces livres existent. Ce sont le *Pontifical* pour la confirmation et l'ordre, et le *Rituel* pour les autres sacrements.

— *En quelle langue sont écrits le Pontifical et le Rituel ?*

— Ils sont écrits en latin.

— *Pourquoi l'Eglise ne fait-elle pas généralement usage des langues vulgaires dans l'administration des sacrements ?*

— Pour deux raisons principales.

— *La première ?*

— Tout ce qui touche aux sacrements, et les cérémonies elles-mêmes, a un rapport étroit avec

le dogme et la morale. Il y aurait donc danger, et grave danger, d'en abandonner la formule aux variations des langues modernes qui ne cessent de se transformer à travers les siècles.

— *La seconde ?*

— C'est que l'unité de langue contribue puissamment à maintenir l'unité de l'Eglise.

— *Le Pontifical et le Rituel sont à l'usage des ministres des sacrements : comment les simples fidèles peuvent-ils prendre connaissance de ce qu'ils ont intérêt à savoir pour la bonne réception des sacrements ?*

— Ils le peuvent au moyen des extraits qui sont faits à leur usage des livres liturgiques, et que donnent les eucologes ou paroissiens, particulièrement ceux qui sont plus complets.

— *Que ferez-vous donc lorsque vous devrez recevoir un sacrement ?*

— Je m'efforcerai d'être instruit d'avance de tout ce qui concerne ce sacrement, et particulièrement de la manière dont il est administré.

— *Et si vous devez assister à l'administration solennelle de quelque sacrement, l'ordre par exemple, comment le ferez-vous avec plus de profit spirituel et d'édification personnelle ?*

— Ce sera assurément en suivant, sur un livre liturgique ou sur un simple extrait, tout l'ordre des cérémonies et de l'administration du sacrement, et en m'unissant d'intention et de prière soit à ceux qui confèrent, soit à ceux qui reçoivent le sacrement.

— *Nous terminons ici, mes enfants, ce qui regarde les sacrements en général.*

Il nous reste à étudier chacun d'eux en particulier, en suivant l'ordre du catéchisme.

Nous n'avons, jusqu'à présent, contemplé que par un coup d'œil d'ensemble le magnifique édifice de perfection élevé par la Sagesse infinie, et dont les sacrements sont comme les sept colonnes entrevues par les prophètes.

Cela a suffi déjà, à tous ceux du moins qui ont été attentifs à nos leçons, pour leur faire admirer la beauté de cette institution toute divine.

L'étude de chaque sacrement vous révélera de jour en jour de nouvelles et plus admirables merveilles. Aussi j'attends de vous la même diligence, la même attention soutenue.

RÉCITS ET CAUSERIES

XII

UN SUICIDE ÉPOUVANTABLE

Un affreux événement vient de jeter la consternation dans la commune de La Chapelle.

Au hameau de la Croix-Blanche, vivaient les époux Renard et leurs trois petits enfants. C'étaient d'honnêtes travailleurs, estimés et aimés de leurs concitoyens.

Mardi dernier, les voisins, inquiets de ne pas les voir paraître, et constatant que toutes les ouvertures de leur demeure restaient closes, avertirent les autorités municipales. On fit ouvrir la porte par un serrurier, et on pénétra dans la maison.

Là on fut témoin d'un horrible spectacle. Couchés sur leur lit, le père, la mère et les trois enfants ne donnaient plus signe de vie. Un fourneau rempli de cendres où achevaient encore de se

consumer quelques charbons, montrait que les malheureux avaient eu recours à l'asphyxie.

Toutes les fenêtres avaient été calfeutrées et la cheminée soigneusement bouchée.

L'indignation devint générale quand on apprit que tout espoir était perdu de rappeler à la vie les trois enfants.

De quel droit ces malheureux parents s'étaient-ils tués ainsi ?

De quel droit surtout avaient-ils ôté la vie à leurs pauvres petits ?

On se perd en conjectures sur les mobiles d'un pareil attentat !

— Ah ça !... Monsieur le curé, si c'est une plaisanterie...

— Non, ce n'en est pas une !

— Pourtant nous n'avons pas sur la paroisse de hameau de la Croix-Blanche, ni de famille du nom de Renard.

— C'est vrai, mais, hélas ! les faits que je viens de raconter ne sont que trop réels...

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que nous assistons tous les jours à des événements aussi atroces, plus atroces même que celui dont je vous ai fait le récit. Si nous ne les remarquons plus, cela prouve, malheureusement, qu'ils sont passés en habitude.

— Mais enfin, expliquez-vous !

— Est-ce qu'il n'y a pas des parents qui, non seulement vivent sans religion, mais encore élèvent de même leurs enfants ?... Et que font-ils, sinon asphyxier leur âme en la privant de cette religion qui leur est plus nécessaire que l'air au corps ?... Et à supposer — ce qui n'est pas vrai du tout — qu'ils soient libres de se tuer ainsi moralement, de quel droit privent-ils leurs enfants de la vie surnaturelle que Dieu leur a donnée et veut leur conserver ?

— Alors, Monsieur le curé, c'est une comparaison ?

— Pas du tout ! C'est une triste réalité. Il est strictement vrai que nous ne sommes pas sur la terre uniquement pour boire, manger et dormir. Nous ne sommes pas des pierres, ni des arbres, ni des animaux. Nous avons une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu et qui doit vivre de Dieu. Quiconque ne veut pas de Dieu, se tue ; et quiconque prive ses enfants de Dieu en les élevant sans prière et sans instruction religieuse, les asphyxie réellement et les tue.

— C'est effrayant !

— Oui... C'est pourquoi, moi, curé, chargé des âmes de cette paroisse, je ne cesserai jamais de pousser le cri d'alarme et d'avertir les uns et les autres. Aux hommes de bonne volonté de m'entendre !

(*L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin*).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 22 augusti 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XIX. Pour la fête des Sept-Douleurs : *Marie victime*, 641.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLII. Pour le 15^e dimanche après la Pentecôte : *in Luc.*, VII, 12 et 13 (d'après saint Augustin), 645.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XIX. L'absolution, 650.

Pour la bénédiction d'une statue de saint Antoine de Padoue. — Les leçons de saint Antoine à notre siècle, 651.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — I. Le paralytique à la piscine de Béthesda, 653.

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 8^e Conférence : Utilité des constructions de l'Eglise, 657. — 9^e Conférence : Combien les constructions de l'Eglise sont populaires, 659. — 10^e Conférence : L'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres malgré tout, 661. — 11^e Conférence : Elle en a trouvé partout, 663. — 12^e Conférence : En a-t-elle trouvé assez ? 664. — 13^e Conférence : Les Petits Séminaires, 666. — 14^e Conférence : Les Grands Séminaires, 668. — 15^e Conférence : Les Ordres religieux pendant ce siècle, 670.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XIX

POUR LA FÊTE DES SEPT DOULEURS

Marie victime

Tuam ipsius animam pertransibit gladius.

Un glaive transpercera votre âme. (Luc, II, 35).

Les fêtes de l'Eglise présentent une admirable variété, parce qu'elles rappellent de multiples souvenirs, souvenirs de joie et d'espérance, de félicité et de gloire, de tristesse et de douleur. Remarquez-vous cependant que les fêtes douloureuses sont les plus nombreuses ? Les joyeuses même ne viennent qu'à la suite des souffrances les plus cruelles longuement méditées. C'est même cette opposition de larmes et de bonheur qui les fait trouver plus douces, on les célèbre avec plus d'allégresse, comme on goûte mieux la lumière après une lente et noire nuit de malaise. Noël nous arrive après les quatre semaines de l'Avent, qui figurent l'attente du Sauveur pendant quatre mille ans par le genre humain ; Pâques après la surhumaine Passion du Sauveur ; et la Toussaint, qui nous parle du ciel, fait surtout luire l'espérance sur des tombes fermées.

C'est qu'aussi bien, même dans la vie si pure de la sainte Vierge, il y a eu pourtant plus d'angoisses que de jouissances, plus de douleurs que de joies. Voilà pourquoi l'Eglise a institué deux fêtes en l'honneur des sept, c'est-à-dire des innombrables douleurs de Marie. Car depuis le jour où le vieillard Siméon lui adressa ces paroles : « Un glaive vous traversera l'âme, » la vie ne fut plus désormais pour elle qu'un supplice continu, qu'une longue mort.

Si je considère votre existence, femmes chrétiennes qui m'écoutez, je trouve que la souffrance y tient aussi la plus large place, et que cette fête est bien la vôtre. Sur quoi d'ailleurs pourrions-nous méditer aujourd'hui sinon sur ce mystère, le plus pénible, et pour ceux qui n'ont pas les clartés chrétiennes de la foi, le plus insondable de la vie humaine ? Mais nous qui croyons, nous connaissons le *pourquoi de la souffrance*, et Dieu a pris soin de nous mettre sous les yeux des *modèles* à imiter, ces deux victimes divines : Jésus-Christ chargé de sa croix, et Marie qui souffrit, qui compatit avec lui.

I

Le pourquoi de la souffrance, quel problème !

A qui de vous n'est-il pas arrivé de dire : « Pourquoi le bon Dieu m'a-t-il tant affligée ? Je suis malade, mes enfants ne m'écoutent pas, mes travaux ne sont pas bénis, je suis inquiète pour le présent et je redoute l'avenir. Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il m'accable ainsi ? »

1. C'est le thème ordinaire, n'est-ce pas ? Or je déclare d'abord que *vos plaintes sont injustes*.

Dites-moi franchement, la main sur la conscience : ce mal qui vous arrache des gémissements et vous conduit jusqu'aux portes du désespoir, ne l'avez-vous pas mérité en quelque chose ? Avez-vous cherché premièrement le royaume de Dieu et sa justice, pour exiger ensuite le surcroît qu'il nous a promis ? Avez-vous rempli tous vos devoirs d'épouses, de mères de famille, de maîtresses de maison ? Vous n'oseriez l'affirmer, car vous vous savez coupables de bien des écarts ou de manquements sans nombre. Alors vous devriez plutôt vous frapper la poitrine et dire comme les frères de Joseph : C'est en toute justice que Dieu nous frappe. *Merito hæc patimur*.

Mais d'autre part, savez-vous combien de fois Dieu et votre bon ange vous ont préservés de graves dangers, parfois de la mort pour vous et pour vos enfants ? Rappelez-vous. Quand vous y pensez, vous en frissonnez encore de la tête aux pieds, vous deviez être infailliblement broyés, perdus, vous et les vôtres, lorsqu'une providence spéciale a passé et vous a sauvés. Est-ce que vous en avez seulement remercié Dieu ? Est-ce que le soir vous avez mieux prié votre bon ange ? Hélas ! non. Vous vous êtes simplement dit que cela devait arriver ainsi, et vous vous êtes applaudies d'avoir échappé au péril, sans penser même à l'action de grâces.

Il est certain cependant que Dieu veille sur nous, comme une bonne mère veille sur ses enfants, et que rien ne survient sans son ordre ou sa permission. Autrement, pourquoi le prions-nous, pourquoi nous ordonnerait-il de le prier, si tout devait se produire fatalement? Comment enfin serait-il vraiment père, s'il manquait à s'occuper de nous? La vérité est donc que c'est nous qui ne nous occupons pas de lui, ... et nous nous plaignons!

2. J'ajoute que la souffrance nous est supérieurement *utile*. Je suis assuré que Dieu arrache à mille périls ceux qui le prient et qui l'aiment, qu'il n'oublie même pas ceux qui le délaissent, parce qu'il les aime, lui, s'ils ne songent pas à lui. Alors pour les avertir, les mûrir, les sanctifier, leur faire comprendre qu'il les tient dans sa main et que s'il la retirait ils tomberaient dans l'abîme terrible de l'inconnu, pour ramener en eux la pensée de l'éternité qu'étoufferaient bientôt les soucis purement matériels, il leur réserve, à l'heure fixée par lui, l'épreuve, l'épine de la douleur qui les réveille, fait réagir leur courage et leur foi, leur fait pousser un cri vers le ciel.

Nous sommes trop portés à négliger notre âme, à nous imaginer que nous pouvons planter tranquillement notre tente ici-bas, à sacrifier aux intérêts terrestres les réalités éternelles. Alors Dieu nous frappe comme un père frappe son fils qui prend de mauvaises habitudes. L'enfant souffre et se récrie, mais il deviendra un homme.

Aucune de nos plaintes d'ailleurs, aucun de nos revers qui ne porte ses fruits et ne soit compté là-haut. Les années, en s'écoulant, adoucissent le souvenir de la peine; mais au ciel, qu'il nous sera délicieux de penser que c'est à ces revers si douloureux sur le moment que nous devons notre gloire et notre salut, la gloire et le salut de nos enfants!

Pour ceux qui ne croient pas, l'homme n'est qu'une victime passive de la brutalité du sort, de l'implacabilité des événements contre lesquels nul ne saurait regimber; victime vouée au couteau, à l'écrasement, au désespoir, et qui en se laissant immoler malgré elle, hait, proteste et maudit. Pour eux, Dieu, s'ils l'admettent, est un être cruel et féroce, qui se repaît des sanglots et des larmes de ceux qu'il accable! la souffrance, c'est le mal absolu, c'est l'ennemi!

Mais pour une âme vraiment chrétienne, Dieu est un père éclairé et infiniment bon, qui nous châtie parce qu'il nous aime, et nous sommes des enfants qui se sentent coupables, qui ont besoin d'expier et qui acceptent avec résignation sinon avec joie les moyens qui se présentent d'expier, c'est-à-dire les épreuves, la peine, la douleur.

3. Je sais bien qu'il est des souffrances particulièrement difficiles à supporter, parce qu'elles nous viennent des hommes et qu'elles sont injustes, comme les calomnies qui nous noircissent, les procédés d'ingratitude qui consistent à rendre le mal pour le bien. Cela n'est que trop habituel dans

notre société d'où il semble que la reconnaissance se soit exilée. Eh bien! ici encore je vous dirai: Ayez confiance en Dieu, car il saura *tirer le bien du mal*, et pour cela il a coutume d'agir lui-même.

Qui donc a été plus conspué, plus maudit que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Saint des saints, qui avait fait courir toute la Judée à la suite de ses bienfaits? Contre lui cependant il semble que tout soit permis: les injures, les moqueries, les coups perfides, sournois, tous les outrages imaginables, toutes les tortures qui atteignent l'âme et le corps. Mais ses insulteurs ne déshonorent qu'eux-mêmes, et malgré eux ils lui rendent hommage.

C'est Caïphe qui dit: « Il est bon qu'un seul meure pour le salut de tous, » et l'Evangéliste ajoute: « Il ne disait pas cela de lui-même: il prophétisait, parce qu'il était pontife cette année-là. » Ainsi il condamnait Jésus à mort et en même temps il le proclamait le sauveur du peuple. Dieu agissait par lui-même. C'est Pilate qui s'écrie: « Crucifierai-je votre roi? » affirmant ainsi la royauté divine du Christ. Et les Juifs lui répondent: « Nous n'avons pas d'autre roi que César! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » C'est encore Dieu qui les fait parler, pour accentuer leur apostasie nationale, en haine du Christ, et pour prononcer eux-mêmes leur condamnation, la plus terrible qui ait retenti sous le ciel, puisqu'elle entraînait l'anathème sur tout un peuple. Dieu n'a fait que les prendre au mot. Quant à Pilate, il tient à son idée de la royauté du Christ, il l'a affirmée; maintenant il va l'écrire, et sur le *titulus* placé au-dessus de la croix il fait graver: « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Les pharisiens protestent, il résiste, ce lâche se fait tenace: « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit! » dit-il. Jusqu'à Judas qui, après avoir trahi son Maître, déclarera aux prêtres qu'il a vendu le sang « du Juste. » Les martyrs parlaient-ils autrement? Est-ce qu'ils ne mouraient pas pour établir que Jésus-Christ est le roi immortel des siècles et le Juste par excellence? Ainsi s'impose la puissance de Dieu en faisant tenir le même langage aux saints et aux mécréants, si bien que le blasphème se confond avec la louange, et que les démons professent la même foi que les élus: *Dæmones credunt*.

La malice des hommes a été permise par Dieu pour le triomphe des justes. Ne vous étonnez donc pas des injustices et des ingratitude: elles sont dans l'ordre des choses voulues de Dieu. « Si le grain de froment ne meurt pas dans la terre, il ne produit point d'épi, » il demeure solitaire et stérile. Jésus est mort, mais voyez son éclatante résurrection le troisième jour, et sa non moins éclatante fécondité parmi les siècles. Il fut honni et méprisé, mais qui fut jamais aimé autant que lui, quel nom a comme le sien fait palpiter les cœurs et rempli les âmes d'extase? Et aujourd'hui après dix-neuf siècles je ne dirai pas que sa mémoire

s'est effacée, puisqu'il occupe à lui seul tout l'univers, il possède tous les esprits : l'humanité s'est partagée en deux camps placés au pied de la croix, les uns à droite, les autres à gauche, les premiers lui criant leur amour, les autres leur haine, mais combien l'amour et l'adoration surpassent la haine et la malédiction !

Ainsi ressuscitent tous les calomniés du monde. Laissez passer trois jours et Dieu a fait son œuvre, il vous a remis en honneur même dans l'estime humaine, et si la justice n'est pas complète ici-bas, ayez patience, la grande réhabilitation se fera au ciel, car il n'oublie rien.

II

Nos plaintes sont donc mal fondées, puisque nous avons mérité de souffrir et que nous en avons le sentiment ; la souffrance est un bien, comme l'aiguillon qui nous réveille sur le bord du précipice est un bien ; enfin Dieu, dans son infinie sagesse, sait tirer de la malice des hommes la gloire des persécutés. Mais ce qui nous frappe en cette fête, c'est que ceux-là ont surtout souffert qui étaient les plus innocents. Attachons un instant nos regards sur nos admirables modèles, Jésus et Marie, particulièrement sur la sainte Vierge, qui est plus *humaine* en quelque sorte et qui par ce côté nous attire davantage.

Rappelons-nous sa vie, toute de douleur, depuis le jour où Siméon lui montra le glaive suspendu, visible, sur sa tête. Il tomba enfin, et dans tout son corps, tout son cœur, toute son âme, elle en sentit les pointes multiples. A-t-elle hésité un seul instant dans la voie du sacrifice ? Nullement. Elle veut être *une victime*, or une victime doit souffrir, et *une victime digne de Dieu*, par conséquent parfaitement pure.

1. La grande victime qui s'offre pour le salut du monde, c'est Jésus-Christ. Être victime, c'est son état, sa profession, la raison de son incarnation, sa gloire immense du temps et de l'éternité. Heureux qui peut lui ressembler ! Nous ne sommes même mis au monde que pour cela. Or, en quoi devons-nous lui ressembler, sinon en ce qui le caractérise essentiellement ? Voilà pourquoi la sainte Vierge, qui le connut dans son adorable intimité, dans toute sa vérité et sa beauté, voulut être victime. Ainsi elle aurait une conformité parfaite avec lui, ainsi le Fils se reconnaîtrait mieux dans sa Mère.

Avez-vous compris le vrai sens des paroles de Marie à l'ange : « Voici la servante du Seigneur » ? Peut-être que vous n'en avez pas scruté toute la douloureuse profondeur. L'ange Gabriel lui propose, de la part de Dieu, de devenir la Mère de son divin Fils. Elle réfléchit un instant, et devant son esprit doué de toutes les clartés, même prophétiques, se déroule l'avenir avec ses douleurs et ses épreuves inouïes. Elle les envisage en face et les porte dans son âme, en pesant l'épouvantable fardeau. Ce qui la frappe avant tout, à la lumière de la grâce et à celle des Ecritures, c'est que le

Messie ne sauvera l'humanité qu'au prix des plus terribles souffrances. Le chapitre d'Isaïe qui le représente en son état lamentable de victime lui obsède la mémoire. Ah ! son Fils sera victime de la justice de Dieu, c'est-à-dire un être de douleurs, fait pour souffrir, *virum dolorum*. Mais elle aussi elle veut s'immoler tout entière comme lui, être victime comme lui. Comment pourrait-il souffrir seul, sans elle, sans une communion parfaite de leurs deux âmes, de leurs deux existences ? D'ailleurs, est-ce que Dieu qui veut le sacrifice de l'Église ne veut pas aussi celui de la Mère ? C'est conclu : il sera l'homme de douleurs, elle veut être à son exemple la femme de douleurs !

Alors, après avoir envisagé cette terrible perspective, elle dit simplement : « Je suis la servante du Seigneur ! » c'est-à-dire : Vous le voulez, j'accepte tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer, comme la servante se soumet aux ordres de son maître. Puis répondant à l'ange, elle ajoute : « Qu'il me soit fait suivant votre parole ! »

2. Mais comment Dieu, me direz-vous, peut-il faire souffrir une créature aussi belle, aussi pure, et qui ne l'a mérité en rien, puisque l'ombre du péché ne s'est même pas reposée sur elle ?

Voilà bien les raisonnements terre à terre du monde !

C'est précisément parce qu'elle est toute pure que Dieu l'a choisie pour victime. Est-ce qu'un pécheur lui est agréable ? Il faut quelqu'un pour intercéder en faveur de ce pécheur. Mais personne n'a besoin d'intercéder pour Marie, la créature sublime et sans tache qui demeure l'objet des complaisances divines. Parce qu'elle est immaculée, innocente, elle est éminemment destinée à souffrir, à expier pour les autres qui ne sont pas innocents ; ses souffrances auront plus de prix, elles seront plus puissantes sur le cœur de Dieu, plus méritoires pour apaiser sa justice. Plus une âme est élevée et sainte, plus elle est marquée pour le sacrifice.

3. Maintenant, voyons en acte le sacrifice de Marie durant la Passion de son Fils, tout en nous bornant à le considérer, pour être plus court, à la quatrième station et au pied de la croix.

Jésus, passait, brisé par sa première chute, la tête sanglante, le corps couvert de poussière et de plaies. Tout à coup, d'une ruelle étroite, débouche Marie qui cherchait à le revoir et ne pouvait le rejoindre, à cause de la foule.

Le voici, ployé en deux, accablé sous le fardeau lourd qu'il traîne, chancelant plutôt qu'il ne marche, écrasé et désirant se reposer, ne fût-ce qu'un instant. Mais les Juifs sont là qui l'aiguillonnent, les pharisiens qui le poursuivent de leurs outrages, de leurs paroles les plus méchantes, triomphant de ses épouvantables angoisses : « Ose donc dire encore que tu es le Fils de Dieu ! Va, porte maintenant ta croix d'esclave à travers les rues. Marche ! Tombe sur les pavés aigus, ensanglante le sol, baise la terre et la poussière, monte jusqu'au Calvaire, où éclatera enfin ton royal

triomphe. Pauvre insensé ! Qui pensera seulement à toi demain, ou même ce soir ? Mais nous serons enfin débarrassés de ta séditeuse personne ! »

Il regarde autour de lui, à travers les larmes, la sueur et le sang qui lui obscurcissent les yeux. Les soldats ne le frappent point, ne l'injurient pas encore ; ils refoulent même la multitude qui crache des insultes et qui demande à le mettre en pièces ; mais ils n'osent ni lui tendre la main ni lui prêter secours. Pas un visage ami qui compatisse, consterné, mais courageux, mais reconnaissant. Pourtant ces malheureux qui le maudissent, il les a guéris, il leur a donné du pain ! Pas un cœur de disciple qui s'approche du sien et lui dise : « Moi du moins, je vous reste fidèle ! Je vous aime ! » Non, personne ! personne qui le reconnaisse, qui ose avouer qu'il l'ait jamais vu ! Oh ! l'ignoble et lâche humanité !

Tout à coup il aperçoit sa mère. Ils échangent un regard, mais qui exprime tant de choses ! Le regard de Marie montre le ciel et semble dire à son Fils : « Courage ! il faut faire la volonté du Père. Il faut se détacher de tout au monde, sauf de cette croix qui doit garder tout notre amour. C'est en vous y attachant que vous sauverez le monde ! »

Voilà ce que lui dit ce regard, puisqu'ils ne peuvent s'entretenir ensemble ; aussi bien le langage humain ne renferme pas de mots, de paroles capables de consoler de telles afflictions. Elle se domine, car elle est douée d'une volonté admirablement forte ; elle déploie une énergie d'une incompréhensible intensité. Jésus est devant elle, et il faut qu'elle se maintienne, qu'elle trouve la force même de le consoler, de lui sourire peut-être : « Mon Fils ! il vous reste votre mère, n'est-ce pas assez ? »

Mais quand Jésus est passé et qu'elle veut se mettre à sa suite, alors seulement qu'il ne la verra plus, qu'il ne sera plus témoin de sa défaillance, la détente se produit, sa volonté se brise comme un vase trop fragile pour contenir une liqueur trop lourde, et elle s'affaisse.

Cependant pas de faiblesse, pas d'évanouissement prolongé. Ce serait avoir une fausse idée des puissances du corps et de l'âme de Marie. Sa constitution physique est prodigieusement délicate, elle ressent tout, elle souffre de tout, mais non moins prodigieusement résistante et solide. De même son âme est d'une fermeté surhumaine. « Tous les fleuves entrent dans la mer et la mer ne déborde pas. » Ainsi en est-il de l'âme de Marie ; elle endure tout, sans déborder de douleur, sans éclater. « Même si son corps s'est affaissé, ce qui est possible, sans être certain, dit Mgr Gay ¹, croyez que son âme resta toujours droite, éveillée, ayant pleinement conscience d'elle-même et de toutes choses ; maîtresse enfin de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes.

Marie porta son calice sans qu'il fût renversé ou même assez penché pour qu'il s'en échappât une goutte ; et le tenant ainsi, elle ne cessa pas un instant d'y tremper vaillamment ses lèvres et d'y boire à longs traits. Sans doute, si forte qu'elle fût, par nature et par grâce, il n'y a guère d'apparence qu'elle ait pu se tenir ainsi debout sans miracle. Mille fois en suivant Jésus elle aurait dû non seulement s'évanouir, mais mourir. »

4. Oui, elle se tint debout, *Stabat*. C'est le mot de l'Écriture et le seul qui puisse caractériser l'attitude de Marie au pied de la croix. Elle souffre. Ah ! seules les mères peuvent comprendre l'acuité et l'immensité de sa douleur ! Elle souffre de voir son Fils souffrir, attaché à la croix, ramassant toutes les forces de sa nature exceptionnellement douée, pour garder à la douleur sa dignité alors que ses ennemis espéraient le voir se tordre désespérément sur son gibet. Elle souffre de ce qu'elle entend, des outrages qui montent vers lui dans les ténèbres, et qui avant de l'atteindre percent son cœur maternel, des impiétés des pharisiens, des moqueries des scribes, des blasphèmes du mauvais larron. Parfois, lorsqu'on voit démesurément souffrir un père, une mère, un fils même, frappés d'un mal irrémédiable, on se prend à désirer que la mort fasse plus promptement son œuvre et la fin nous apparaisse comme un bienfait. Marie n'eut point cette faiblesse, parce qu'avant tout elle voulait la volonté de Dieu, et elle savait que ces souffrances étaient nécessitées par l'amour. C'est pourquoi elle désirait même la prolongation de l'agonie de son Fils, si Dieu le voulait ainsi. Ame résignée autant que vaillante ! Surtout elle ne demandait point la cessation de ses propres douleurs.

Car elle s'offrait elle-même en victime avec son Fils et comme lui. Jamais elle ne lui a ressemblé davantage ; jamais elle n'a été aussi agréable, aussi parfaite à ses yeux. Elle se transforme, se transfigure au point de devenir l'image vivante de Jésus-Christ, elle souffre comme lui et autant que lui, elle souffre plus que tous les martyrs réunis, aussi l'Eglise l'a-t-elle appelée « Reine des Martyrs. »

Dans les affres de la douleur pourtant elle éprouve de la joie, la joie de faire son devoir et plus que son devoir, la joie d'accomplir la volonté de Dieu et plus que sa volonté, la joie enfin de savoir que ses souffrances ne seront pas inutiles, car elles serviront aux hommes unies à la passion de Jésus, sa compassion sauvera des âmes qui loueront et aimeront son divin Fils pendant l'éternité des siècles. Si saint Paul avait l'audace de dire : « Je supplée à ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ » (Coloss., I, 24), combien elle dut y ajouter elle-même, et que nous sommes heureux de bénéficier de ce doux supplément !

Et toujours elle reste debout, *Stabat*. Les eaux de la tribulation se précipitent sur elle par flots amers et furieux, elle résiste, comme le rocher immobile parmi les colères de l'Océan. Elle est

¹ Conférences aux mères chrétiennes, t. II, 42^e conférence.

debout, comme le soldat pour combattre, et quels rudes combats elle livre alors contre le démon en rage, qui exhale ses suprêmes vengeances, contre ses propres défaillances, contre ses justes ressentiments, afin de rester l'exemple ferme de tous ses enfants, afin d'être jusqu'à la fin tout amour, comme Jésus, pour les hommes qui crucifient Jésus ! « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! » Ne semble-t-il pas que ces profondes et sobres paroles de son agonie, le Sauveur les ait laissées tomber surtout pour éclairer encore et fortifier sa mère qui se les appliquait aussitôt et qui « les repassait dans son cœur » au Calvaire, comme autrefois à Bethléem !

Oserons-nous désormais nous plaindre, si nous avons des âmes vraiment chrétiennes, quand Marie a voulu être victime, quand son exemple nous apprend que rien n'est honorable devant Dieu comme l'état de victime ? Nous serons au contraire convaincus que l'épreuve est la marque des âmes privilégiées, et nous ne demanderons à Dieu qu'une chose : c'est de purifier nos cœurs par sa grâce afin d'être sa victime plus digne de lui, plus semblable à Marie, la mère de douleurs.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLII

POUR LE QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — Voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et beaucoup de personnes de la ville l'accompagnaient. (Luc, VII, 12).

I. — Combien cette scène est touchante et nous rappelle non seulement des souvenirs de famille ou d'amitié, mais encore se reproduit chaque jour au milieu de nous ! L'homme, en effet, n'est point destiné à toujours habiter une maison au milieu de la cité des vivants ; après y avoir séjourné plus ou moins de longues années, il doit être porté dans sa maison de la cité des morts. Voyez : à mesure que s'édifient en toute contrée des cités que les vivants doivent peupler, s'élèvent aussi tout à côté des cités des morts. Et s'il y a eu des joies et des fêtes dans les familles, dans la cité des vivants, lorsqu'on a dit : « Un enfant vient de naître, » n'y a-t-il pas de la tristesse et des larmes lorsque vient le jour de la mort de cet enfant, qui a vécu plus ou moins longtemps parmi ses semblables ? Et tous ceux qui l'ont aimé et connu l'accompagnent à sa dernière demeure dans la cité des morts. C'est ainsi qu'on cherche une consolation dans sa douleur, ou

qu'on veut donner à ceux que l'on a aimés une dernière preuve de son affection.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Tout ce qui a rapport au soin des funérailles, à la condition des sépultures et aux pompes des obsèques est plutôt une consolation pour les vivants qu'un soulagement pour les morts. Car si c'était un avantage pour l'impie d'avoir une magnifique sépulture, ce serait donc un malheur pour le juste d'avoir un tombeau méprisable ou de n'en avoir aucun. Une foule de serviteurs ont fait de magnifiques obsèques, au milieu d'une grande ville, pour cet homme riche couvert de pourpre ; mais le ministère des anges a déployé une pompe plus brillante en présence du Seigneur, pour ce pauvre couvert d'ulcères, et ils l'ont porté, non dans un tombeau de marbre, mais dans le sein d'Abraham. — Il ne faut pas cependant dédaigner ni mépriser le soin des sépultures, surtout pour les justes et les fidèles, dont l'âme s'est servie saintement du corps comme d'un organe et d'un instrument pour faire le bien. Car si le vêtement d'un père, ou son anneau, ou tout autre objet est d'autant plus cher aux enfants que leur affection est plus grande pour leurs parents, il ne faut donc en aucune manière mépriser le corps, qui appartient à l'homme et lui est beaucoup plus uni que n'importe quel vêtement. Car le corps n'est pas comme le vêtement un ornement et une protection extérieurs ; mais il appartient à la nature même de l'homme. C'est pourquoi nous voyons qu'à l'égard des anciens justes, la piété s'est fait un devoir de disposer leurs funérailles, de célébrer leurs obsèques et de préparer le lieu de leur sépulture. Et eux-mêmes, pendant leur vie, recommandaient à leurs enfants le soin de leur sépulture, et même le transport de leurs corps. (Gen., xxv, 3 ; xxix, 5, et xlvii, 30). C'est ainsi que Tobie, par le soin qu'il prenait d'ensevelir les morts, a mérité de plaire à Dieu, suivant le témoignage de l'ange. (Tob., II, 9 ; XII, 12). Le Seigneur lui-même, qui devait ressusciter le troisième jour, vante et veut qu'on publie comme une bonne œuvre l'action de cette pieuse femme qui a répandu sur ses membres un parfum précieux, et qui l'a fait pour sa sépulture (Matth., xxvi, 10) ; et on cite avec éloge dans l'Evangile ceux qui ont détaché son corps de la croix, l'ont enveloppé avec soin et honneur, et l'ont mis dans le sépulcre. (Jean, xix, 38). — Mais ces exemples n'ont pas pour but de nous enseigner qu'un cadavre ait aucun sentiment : ils signifient que les corps des morts appartiennent à la Providence de Dieu, et que Dieu approuve ces témoignages de piété, pour affirmer la foi de la résurrection. De là cette leçon que nous devons retenir : c'est que si Dieu ne laisse pas sans récompense les soins de la piété pour un corps inanimé, combien récompensera-t-il magnifiquement les aumônes que l'on fait aux vivants, qui en éprouvent du soulagement ¹. »

¹ S. Aug., *De cura pro mortuis*, cap. II-III, n. 4-5, trad. Vivès.

II. — Cette piété envers les morts est naturelle à l'homme, car *personne*, selon la parole de saint Paul, *ne hait sa propre chair*. (Eph., v, 29). Aussi les premiers chrétiens craignaient, sous un certain rapport, que leurs corps après leur mort ne refusent point la sépulture, et pour se rappeler davantage au souvenir pieux des vivants, ils souhaitaient reposer près des tombeaux des martyrs. Car ici la religion a des droits sur nos dépouilles mortelles, puisqu'elles sont destinées à revêtir l'immortalité et l'incorruptibilité, et si elle s'en occupe avec tant de respect, c'est à cause de l'hôte qui en était le maître, c'est-à-dire l'âme qui l'a habité; en sorte que notre corps, dès que l'âme s'en est séparée, est semblable à une maison tombée en ruine et sans habitant. Or, l'Eglise s'applique à conserver les ruines, cette poussière qui fut l'homme, pour que les parents, les amis, en revoyant ce triste spectacle que présente un cimetière, tous se souviennent des âmes qui ont quitté ce monde, et qu'ainsi on s'élève de la vue d'un tombeau aux prières qui seules peuvent nous être utiles après la mort.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Il y a dans le cœur humain une affection naturelle pour son propre corps, de sorte que si l'homme venait à soupçonner qu'après sa mort on ne rendrait pas à son corps les honneurs de la sépulture, suivant la coutume de sa nation et de son pays, il serait contristé comme homme, et avant de mourir il redouterait pour son propre corps un destin qui ne le toucherait plus après la mort. C'est ainsi que, dans le livre des Rois, nous voyons que Dieu envoie un prophète à un autre prophète, qui avait transgressé sa parole, pour lui annoncer comme châtiment que son corps ne serait pas porté dans le sépulcre de ses pères ¹. (III Rois, XIII, 24). — Les martyrs ont triomphé de ce sentiment, car faites ce que vous voudrez à un corps mort, c'est ne rien faire certainement, puisque dans un corps privé de la vie, il n'y a rien que puisse ressentir celui qui est parti, rien que puisse perdre celui qui l'a créé. Mais pendant qu'on traitait ainsi le corps des victimes, et que les martyrs, sans s'en inquiéter, souffraient avec un grand courage, l'affliction était grande parmi les frères, quand on refusait toute liberté de donner quelque soin aux funérailles des saints et que la vigilance des gardiens ne permettait pas même de soustraire quelques restes. Ainsi, ceux qui avaient été immolés ne souffraient en rien de ce que leurs membres étaient déchirés, leurs ossements brûlés, et leurs cendres dispersées; mais ceux qui ne pouvaient rien ensevelir de leurs restes étaient tourmentés d'une grande douleur, car ils sentaient en quelque sorte pour ceux qui ne sentaient plus rien; et s'il n'y avait plus aucune souffrance chez les uns, il y avait une profonde douleur de compassion chez les autres. C'est à cause de cette compassion douloureuse que David a loué et béni ceux qui avaient accordé les soins charitables de la sépulture aux ossements arides de Saül et de

Jonathas ². (II Rois, II, 5). — Aussi le choix d'un lieu pour la sépulture auprès des tombeaux des saints est-il un témoignage des bons sentiments du cœur humain envers les morts; et si la sépulture est une œuvre qui appartienne à la religion, on ne peut pas dire que le choix d'un lieu y soit étranger. — Les vivants trouvent donc dans ces soins pieux une consolation et un moyen de témoigner leur affection envers leurs défunts. Mais je ne vois pas que ceux-ci puissent y trouver du soulagement, qu'autant que leurs amis, en visitant leur sépulture, les recommandent à la protection de ces mêmes saints et à leurs prières auprès du Seigneur. Je sais que la même chose peut avoir lieu, lors même que l'inhumation aurait été faite ailleurs. Pourquoi donne-t-on le nom de *mémoires* ou de monuments à ces demeures que l'on construit pour les morts, si ce n'est pour que ceux qui ont disparu du milieu des vivants ne soient pas oubliés par leurs amis? Ces sépulcres les rappellent à la mémoire, ils avertissent de penser à eux. C'est pourquoi lorsqu'un ami visite la sépulture de son ami, et qu'il la trouve dans un lieu que consacre le tombeau d'un martyr, son affection qui n'a point été oublieuse le porte à prier. Il n'est pas douteux que les pieuses recommandations des fidèles ne soient utiles aux morts, si, pendant qu'ils étaient sur la terre, ils ont vécu de manière à s'en rendre dignes. Supposons que, par une impérieuse nécessité, un corps ait été privé de sépulture, ou qu'il n'ait pu la recevoir dans un lieu saint, il ne faut pas pour cela négliger les supplications pour l'âme des morts ³. »

III. — Mais il y a une leçon toute personnelle que nous devons retirer de ces cérémonies religieuses qui suivent les dépouilles mortelles de nos frères jusque sur le seuil du tombeau. Lorsque nous y assistons et que nous voyons disparaître à notre regard, sous une froide pierre, dans le sein de la terre, ceux que nous pleurons ou que nous avons admirés, rappelons nos souvenirs pour nous demander ce qu'ils avaient été au milieu de nous et ce qu'ils seront demain. Il ne reste de leur passage en ce monde que de pompeuses funérailles, des regrets plus ou moins sincères, et puis c'est le silence du tombeau. Revenez les visiter, et par la pensée songez au travail que les vers et la pourriture ont accompli sur le corps naguère plein de vie et maintenant couché dans son sépulcre. Qui, aux heures de ces convois funèbres que nous suivons jusque dans la cité des morts, ne se sent point saisi de tristesse et ne redit avec le Sage : *Vanité des vanités, et tout est vanité!* (Eccl., I, 2). Ah! parfois vous êtes allés vous réjouir dans la maison de celui que vous accompagnez à sa dernière demeure, mais croyez à l'Esprit-Saint qui vous dit : *Mieux vaut aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin, car dans celle-là on est averti de la*

¹ *Ibid.*, cap. VII, n. 9.

² *Ibid.*, cap. VIII, n. 10.

³ *Ibid.*, cap. IV, n. 6.

fin de tous les hommes, et le vivant pense à ce qui doit arriver. (Ib., VII, 3).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Quand on revient d'accompagner un défunt, il n'est pas rare d'entendre dire : On lui a fait des funérailles en rapport avec sa richesse. Voilà où se sont arrêtées les pensées des hommes ! Ils ne se demandent pas quelle vie cette homme a menée, mais quelle est, après sa mort, la pompe de ses funérailles. Heureux homme, que pleurent tant de personnes ! Et pourtant, il a peut-être vécu de telle sorte que peu d'hommes le pleurent, tandis que tous devraient pleurer sur un homme qui vivait si mal. Mais ses funérailles sont pompeuses, on le place dans un sépulcre précieux, on l'enveloppe dans de riches étoffes, on l'embaume avec des parfums et des aromates. Ensuite quel tombeau n'élève-t-on pas ! Qu'il est riche en marbres magnifiques ! Mais vit-il du moins dans ce tombeau ? Non, il y est bien mort¹. Et maintenant passez près de son tombeau, considérez attentivement où sont ses richesses et ses parures, demandez-vous ce qu'est devenue sa gloire, où sont ses plaisirs. Pesez attentivement, voyez et connaissez ce qu'il en reste : des vers et de la poussière. O homme, regarde donc les sépulcres des morts, et parle-toi à toi-même ! Tu pourras certainement te tenir ce langage : « De ce malheureux qu'on a mis dans cette fosse, que reste-t-il en ce moment ? Rien autre chose que des ossements et de la poussière. » Et vraiment, si tu veux bien écouter ces ossements arides, ne te tiendront-ils pas cet éloquent langage, ne te diront-ils pas : « Malheureux ! Quelle peine tu prends pour satisfaire ta passion en ce monde ! Pourquoi donc abaisser ta tête malheureuse sous le joug de l'orgueil et des plaisirs ? Pourquoi tant d'efforts pour le service des maîtres les plus cruels, c'est-à-dire les vices de toutes sortes ? Regarde-moi bien et comprends ! Considère-moi, et, certainement, comme ce n'est que trop juste, tes péchés te feront horreur. Ce que tu es, je l'ai été ; ce que je suis maintenant, tu le seras aussi. Si la vanité m'a toujours dominé, que l'iniquité ne te consume point ; si je me suis souillé par le vice, que la vertu soit ton ornement. Regarde ma poussière, et abandonne tes mauvais desirs et prends de généreuses résolutions. » Ainsi faisons tout notre possible pour que les plaies d'autrui nous servent de remèdes, pour que la mort des autres nous apporte la vie. Et nous pouvons très bien arriver à cette fin, si nous avons plus de soucis pour notre âme que pour notre corps, en sorte que, quand notre chair aura été déposée dans le tombeau, notre âme, ornée de toutes sortes de bonnes œuvres, s'élève dans les cieux. O mon âme, si jamais la concupiscence qui est ta ruine, vient à te séduire, sache que le corps et l'âme seront également punis ! Car, quand notre chair sera réduite en poussière dans le tombeau, notre âme sera plongée dans le gouffre au milieu

d'affreux tourments. Voilà par quels enseignements les ossements et les restes des morts nous rappellent chaque jour au Seigneur¹. »

II. — Lorsque le Seigneur eut vu cette veuve, il fut touché de compassion pour elle et lui dit : « Ne pleurez point. » (Luc, VII, 13).

I. — Ainsi en est-il de nous tous aux heures où nous sommes frappés dans nos parents et nos amis. Nous laissons éclater notre douleur, et le Sage nous donne à ce sujet des conseils que nous devrions suivre : *Mon fils*, dit-il, *verse des larmes sur un mort, et comme celui qui a souffert de cruels traitements, commence à pleurer, selon la coutume, couvre son corps et ne néglige pas sa sépulture. Mais, à cause de la délation, porte son deuil amèrement ; console-toi dans ta tristesse. Et fais ce deuil selon son mérite, à cause de la médisance.* (Eccli., xxxviii, 16-18). Remarquez que la tristesse que nous ressentons à la mort de ceux que nous aimons n'est point défendue, elle est même commandée en quelque manière, mais elle ne doit pas être sans consolation. Et quelle consolation, ou mieux quels motifs pouvons-nous trouver pour nous consoler dans notre tristesse ? L'Apôtre nous répond : *Nous ne voulons pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas, comme font tous les autres qui n'ont point d'espérance.* (I Thess., iv, 12). En présence d'une semblable consolation, que toute larme soit essuyée, que la foi bannisse à jamais toute douleur. Un jour, nous nous retrouverons tous auprès de Dieu.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « La mort de ceux que nous aimons produit en nous une tristesse en quelque sorte naturelle. L'horreur de la mort vient de la nature, non de l'opinion, et l'homme ne serait point mort si la mort n'était la juste punition de son péché. Si les animaux eux-mêmes, qui sont créés pour mourir chacun en son temps, fuient la mort et aiment la vie, combien plus l'homme doit-il en avoir horreur, lui qui avait été créé pour vivre sans fin s'il avait voulu vivre sans péché ! Aussi, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse lorsque la mort nous ravit ceux que nous aimons. Nous savons, il est vrai, qu'ils ne nous laissent point pour toujours sur la terre, mais qu'ils ne font que nous devancer de quelques jours ; néanmoins, l'horreur naturelle que nous avons de la mort fait que cette séparation passagère d'une personne qui nous est chère contriste en nous les sentiments de l'amitié. Aussi l'Apôtre ne nous dit pas simplement de ne pas nous attrister, mais il nous dit de ne pas nous attrister comme ceux qui n'ont point d'espérance. La nécessité qui nous enlève ceux qui nous sont chers, nous plonge dans la tristesse ; mais nous conservons l'espérance de les revoir un jour.

¹ S. Aug., *In Ps.* xlviij, n. 13, trad. Vivès.

¹ Id., *Ad fratres in eremo*, Serm. lxxvi.

La perte que nous faisons nous attriste, l'espérance nous console ; notre faiblesse naturelle nous abat, la foi nous relève ; notre condition mortelle nous fait répandre des larmes, les promesses de Dieu les essuient ¹. Car notre foi est bien différente de la foi des païens, surtout à l'égard de la résurrection des morts. En effet, ils rejettent absolument cette croyance, parce qu'elle ne peut trouver place dans leurs cœurs. C'est Dieu qui prépare la volonté de l'homme pour qu'elle puisse recevoir la foi. Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Ma parole ne prend pas en vous.* (Jean, VIII, 37). Cette parole prend donc là où elle trouve à prendre, c'est-à-dire dans ceux à qui Dieu fait sentir l'effet de ses promesses ². La tristesse, nous le savons, est inévitable ; mais, dès que vous la ressentez, ouvrez votre cœur aux consolations de l'espérance. Comment, en effet, ne pas verser des larmes en voyant ce corps, que l'âme vivifiait, étendu sans mouvement et sans vie, parce que l'âme s'en est séparée ? Telle est la cause de notre affliction. Quelle sera notre consolation ? *Dès que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui sont morts en Jésus-Christ ressusciteront d'abord. Ensuite, nous qui vivons, qui sommes laissés, nous serons enlevés avec eux sur les nuées pour aller dans les airs au-devant de Jésus-Christ.* (I Thess., IV, 15-16). Sera-ce seulement pour un temps ? Non. Pour combien donc ? *Et ainsi nous serons éternellement avec le Seigneur.* Que toute tristesse disparaisse donc devant une si grande consolation et devant d'aussi magnifiques espérances. Pourquoi pleurer si longtemps celui que la mort vous a enlevé ? ³ »

II. — Vous le voyez, ce n'est pas la tristesse que Dieu condamne, c'est la tristesse sans espérance. Ne vaut-il pas mieux d'ailleurs une douleur qui a besoin de consolation qu'une insensibilité voisine de la dureté ? Aussi ce ne sont pas les moyens d'arriver à avoir une douleur chrétienne dans ces circonstances qui peuvent nous manquer. Nous avons d'abord la prière, car *elle est sainte et salutaire, la pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.* (II Mach., XII, 46). Nous avons encore le saint sacrifice de la messe et toutes sortes de bonnes œuvres. Quel sujet de consolation ! Nous pouvons venir au secours de ceux qui nous ont quittés, travailler à leur délivrance, leur porter des soulagements chaque jour de notre vie : et nous ne trouverions pas dans cette pensée un motif de changer même notre tristesse en joie, puisque nous pouvons prodiguer à ceux que nous pleurons nos témoignages d'amour, avec la certitude de leur être utiles plus encore que lorsqu'ils étaient au milieu de nous ? Aussi l'Eglise s'efforce-t-elle de

nous porter vers la pratique des prières et des bonnes œuvres pour l'âme des morts. Elle accomplit elle-même ce devoir, dans sa commémoration générale, en priant pour tous ceux qui sont décédés dans la société chrétienne et catholique, afin que, si les parents et les amis négligent cet office de la piété, elle, au contraire, comme une bonne mère, supplée à tout et embrasse tous ses enfants.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Les pompes funèbres, le nombreux cortège qui accompagne les convois, les dépenses extraordinaires qu'on affecte aux sépultures, les superbes tombeaux qu'on élève, sont une consolation telle quelle pour les vivants, mais non un secours pour les morts. Il n'en est pas ainsi des prières de la sainte Eglise, du sacrifice de notre salut et des aumônes que l'on fait pour les morts. Nul doute que tous ces secours ne leur obtiennent d'être traités du Seigneur avec plus d'indulgence que ne l'ont mérité leurs péchés. En effet, c'est la tradition de nos pères et la pratique universelle de l'Eglise de prier pour ceux qui sont morts dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, et d'en faire mémoire au lieu prescrit, dans le sacrifice même qui est offert pour eux aussi bien que pour les vivants. Qui peut douter encore que les œuvres de charité que l'on fait à leur intention ne leur soient aussi avantageuses que les prières qui sont pleines de fruit pour eux devant Dieu ? Il est donc certain que tous ces secours sont utiles aux morts, mais à ceux d'entre eux dont la vie sur la terre a rendu efficaces pour eux ces secours après leur mort. Car, pour ceux qui sortent de ce monde sans la foi, qui opère par la charité (Gal., V, 6), et sans les sacrements de l'Eglise, c'est en vain que leurs proches et leurs amis leur rendent ces devoirs de piété, puisqu'ils n'en ont point eu le gage pendant leur vie, et que, n'ayant pas reçu ou ayant reçu en vain la grâce de Dieu, ils se sont amassés non pas un trésor de miséricorde, mais un trésor de colère. Les morts n'acquiescent donc point de nouveaux mérites lorsque leurs proches font pour eux des bonnes œuvres ; mais ces bonnes œuvres sont comme une suite de celles qu'ils ont faites eux-mêmes pendant leur vie. Car c'est la vie qu'ils ont menée ici-bas qui leur mérite de profiter de ces secours après leur mort. Ainsi, chacun de nous ne trouvera après sa mort que ce qu'il aura mérité pendant sa vie. Permettons donc à l'amitié simple et légitime de s'affliger de la perte de ses amis et de ses proches ; mais que cette douleur ne soit pas inconsolable, que les larmes que nous répandons par suite de notre condition mortelle soient bientôt séchées par les joies de la foi, qui nous apprend que les chrétiens qui meurent nous quittent pour quelque temps et pour passer à une vie meilleure. Donnons aussi à ceux qui pleurent des consolations fraternelles, soit en assistant aux funérailles de ceux qu'ils ont perdus, soit en les visitant pour compatir à leur douleur, afin qu'ils n'aient pas sujet de dire avec le prophète : *J'ai attendu que quelqu'un prît part*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CLXXII, cap. I, n. 1, trad. Vivès.

² *Ibid.*, Sermon. CLXXIII, cap. II, n. 2.

³ *Ibid.*, cap. III, n. 3.

à ma douleur, et personne ne l'a fait; j'ai cherché quelqu'un qui me consolât, et je n'en ai point trouvé. (Ps., LXVIII, 21). Ensevelissons les morts, élevons-leur des tombeaux selon notre pouvoir, puisque l'Écriture, qui met ces pratiques au rang des bonnes œuvres, loue ceux qui ont rendu ces devoirs aux corps des patriarches, des saints de l'Ancien Testament et de tous les autres morts, et qu'elle donne aussi des éloges à ceux qui ont rendu ces honneurs au corps du Seigneur. Mais si leur amitié pour ceux dont le corps seul est mort, et non l'âme, est plus spirituelle que sensible, qu'ils s'appliquent avec plus de soin, avec plus d'ardeur et de générosité, à faire pour eux ce qui peut leur être véritablement utile, c'est-à-dire l'offrande du saint sacrifice, des prières et des aumônes ¹. »

III. — Mais il ne faudrait point croire que ces suffrages donnés aux morts doivent avoir une fin, c'est-à-dire qu'après un certain temps on ne devrait plus prier ni faire de bonnes œuvres en vue de leur faire du bien. D'ailleurs, tous les jours n'y a-t-il pas des chrétiens qui nous quittent et vont nous attendre devant le bon Dieu, et ces chrétiens ne sont-ils pas notre prochain, et un prochain qui est pauvre, nu, qui a faim et soif, qui souffre et qui demande à être soulagé? Or, ce prochain, bien qu'il ne soit plus en ce monde, a droit à notre compassion, à nos œuvres de miséricorde, tout aussi bien que le prochain qui vit à nos côtés. Vous direz peut-être qu'un tel ou un tel autre n'ont pas besoin de vos suffrages, parce qu'ils ont mené sur la terre une vie si parfaite qu'ils doivent déjà régner dans le ciel. Vous direz encore peut-être qu'un tel ou tel autre n'ont pas de même besoin de vos suffrages, parce qu'ils ont eu une mort si affreuse, si mauvaise qu'ils doivent être damnés, et qu'en conséquence vos bonnes œuvres ne leur profiteraient point. Et nous, nous vous disons : Qui êtes-vous donc pour juger ainsi du salut ou de la damnation de votre prochain?

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Nous avons tous besoin de miséricorde, car à l'aide de nos seuls mérites nous ne pouvons pas atteindre à la vie éternelle. Cependant, ô homme, désires-tu que Dieu ait pitié de toi? Fais en sorte d'avoir toi-même pitié du prochain. Dieu, en effet, mesurera sa miséricorde envers toi sur celle que tu auras exercée à l'égard du prochain. Prie donc pour les défunts, afin que, quand ils seront dans la vie éternelle, ils prient pour toi, car ils attendent de nous que nous leurs venions en aide, puisque le temps de mériter ne leur est pas donné. Chaque jour donc les malheureux que les tourments enveloppent, crient vers nous; ils crient, et trop peu leur répondent; ils se plaignent amèrement, et il n'est personne qui veuille les consoler. O mes frères, que notre cruauté est grande! Qu'elle est énorme notre inhumanité! Chaque jour, ceux qui

pendant leur vie ont consenti à endurer pour nous toute espèce de maux, élèvent leurs cris vers nous, et nous ne nous mettons point en peine de leur porter secours. Le malade gémit sur son lit de douleur, et les médecins le consolent; une bête de somme tombe, et chacun s'empresse de la relever; mais le fidèle gémit dans les tourments, et nul ne répond à son appel! Voilà, mes frères, jusqu'où va notre inhumanité! Allons, qu'il n'en soit plus ainsi, mais souvenez-vous que prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés des peines dues à leurs fautes, est une pensée sainte et salutaire, charitable, heureuse et agréable à Dieu et aux anges. — Mais quelqu'un dira : « J'avais un père bon et vertueux, il avait fait beaucoup de bien; je n'ai aucun doute sur son bonheur. A quoi bon prier pour lui? A quoi bon donner l'aumône pour lui? » Eh bien! je vous conseille néanmoins de prier pour les défunts, car personne ne peut se vanter d'avoir toujours conservé son cœur chaste et pur. Or, qu'est-ce que je vous demande, sinon de quitter l'incertain pour vous attacher à ce qui est certain? En quoi consiste l'incertain? C'est que vous ne savez pas si votre père gémit dans les tourments ou s'il a été trouvé digne d'amour ou de haine. Beaucoup ici-bas jouissaient d'une certaine réputation de sainteté; et cependant, en présence de Dieu, ils n'ont point été trouvés bons, mais mauvais. Encore une fois, prenez donc le certain, et mettez de côté tout ce qui est incertain. N'est-il pas certain qu'il fut pêcheur? et, bien qu'il ait été orné de bonnes œuvres, nous ignorons cependant s'il a été trouvé digne de posséder la gloire éternelle. — Si ceux pour lesquels vous priez sont au nombre des élus, ils n'ont pas besoin de vos bonnes œuvres; si, au contraire, ils sont damnés, ils ne peuvent en obtenir l'effet. Sachez cependant et croyez fermement que, bien que vous priiez pour les défunts qui sont au ciel ou pour ceux qui sont damnés, les bonnes œuvres que font ceux qui sont en état de grâce ne sont pas perdues pour cela. Nous vous avons enseigné, comme étant de foi, qu'aucun mal ne demeure impuni, ni aucun bien sans récompense, auprès de Celui en qui il n'y a point acception de personnes, car votre prière retournera dans votre sein. Donc, vous prierez toujours pour les défunts, et si votre prière ne leur est pas nécessaire ou utile, elle reviendra à vous et grossira votre trésor. Et de la sorte nous serons bons, nous serons charitables et miséricordieux, aussi jamais nous ne pourrions périr d'une mort malheureuse, et le Seigneur nous gardera tout le cours de notre vie; et quand enfin nous la quitterons, il nous donnera celle que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue et qui n'a jamais été comprise par le cœur d'un homme vivant ¹. »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. CLXXII, cap. II, n. 2-3, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *Ad fratres in eremo*, Serm. XLIV, trad. Vivès.

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XIX

L'ABSOLUTION

*Dominus transtulit peccatum
tuum.*

Le Seigneur a pardonné ton péché.
(II Rois, xii, 13).

I. — C'est en ces termes que le prophète Nathan notifiât à David, de la part de Dieu, le pardon que lui avait mérité son humble aveu et sa parfaite contrition. Je ne sais s'il y a dans tout l'Ancien Testament une autre parole semblable pour consoler et rassurer le pécheur. Dans l'Evangile tout entier nous ne trouvons que deux paroles du même genre : « Tes péchés te sont remis, » dites par Jésus-Christ au paralytique qu'il guérit, et à Madeleine, la pécheresse qu'il convertit.

Mais depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, combien de fois la parole du pardon : « Je t'absous de tes péchés, » est tombée des lèvres du prêtre sur le pécheur contrit, confessé, pénitent ! En parlant de l'absolution, nous sommes dans le vif du sacrement de pénitence. Le pécheur, par les signes extérieurs de contrition, a montré que tout espoir de vie n'est pas éteint en lui, comme dans un malade qui sent son mal ; par la confession, il a fait connaître au médecin spirituel la nature et la cause des maladies de son âme ; par la satisfaction, il se montre prêt à remédier au mal passé et à en prévenir le retour : voilà bien la matière du sacrement de pénitence. Mais pour que le sacrement ait sa vertu, pour qu'il produise ses effets, il lui manque ce qui donne la vie à la matière, ce qui est l'âme du sacrement ; il lui manque la forme, la sentence du pardon, les paroles de l'absolution : « Je t'absous de tes péchés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Et cette parole aussitôt produit son effet : ce qu'elle dit, elle le fait.

Cette parole est l'écho de celle que Jésus-Christ avait dite à ses apôtres en les établissant sur la terre juges et médecins des âmes : « Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Le péché liait, enchaînait le pécheur ; l'absolution le délie, le délivre : c'est le sens du mot *absoudre*.

II. — C'est un homme qui exerce ce pouvoir, c'est vrai, mais il l'exerce au nom de Dieu ; il absout comme il baptise, comme il administre tout autre sacrement, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Selon la remarque du Concile de Trente, il ne prie pas Dieu de pardonner, il ne dit pas : « Que Dieu pardonne, » il pardonne lui-même à la place et de la part de Dieu. Son acte est l'acte du juge qui, revêtu de l'autorité du prince, agit par lui-

même au nom du prince. Son acte est un acte royal. Il juge et pardonne d'autorité ; il juge et pardonne en dernier ressort ; il juge et pardonne sans restriction, sans exception. Il pardonne avec une facilité qui porte le cachet de simplicité des œuvres de Dieu : un mot lui suffit. Le sacrement de pénitence a ses difficultés, ses amertumes, ses répugnances : difficultés pour avoir la contrition, qui est le fruit de la prière et l'œuvre de la grâce ; amertumes dans les humiliations de la confession ; répugnances à accomplir les œuvres de pénitence, de réparation, de restitution nécessaires à la satisfaction, parce que ces trois actes, contrition, confession, satisfaction sont le fait de l'homme. L'absolution, au contraire, est l'œuvre de Dieu. Un mot, et tout est pardonné. Quoi de plus facile pour le prêtre ? Quoi de plus doux pour le pécheur ?

Quand le malheureux Judas, poussé par le remords, alla jeter aux pieds des prêtres de l'ancienne loi les trente deniers, prix de sa trahison, disant : « J'ai péché en livrant le sang du Juste, » il en reçut cette glaciale réponse : « Que nous importe ? C'est ton affaire. » Ce fut pour lui le désespoir et la damnation. Si, mieux inspiré, confessant son crime, il eût été quelques jours plus tard se jeter aux pieds d'un de ses anciens compagnons, n'importe lequel des apôtres, au lieu de cette parole désespérante il eût entendu la parole du pardon : « Je t'absous de ton péché. » C'eût été pour lui le salut.

C'est merveille qu'un si grand miracle de grâce se fasse par la parole d'un homme ; mais cette parole est la parole de Dieu sortie du cœur sacré de Jésus, qui ne fait que passer par la bouche de l'homme pour aller au cœur du pécheur. Quel est le pécheur qui voudrait s'en plaindre ? Que si quelque pharisien moderne nous objecte, comme les pharisiens de l'Evangile à Jésus-Christ : « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » nous lui répondrons avec saint Thomas que si Dieu a le pouvoir de pardonner, il a laissé l'exercice de ce pouvoir au prêtre qui agit dans ce sacrement en qualité d'instrument de la puissance divine, comme dans les autres sacrements. (3^a, q. 84, a. 3, ad 3). Et ici se présente naturellement la réponse de saint Thomas aux Novatiens : « Si un homme ne peut remettre les péchés, pourquoi baptisez-vous ? Dans le baptême, tous les péchés sont remis. Qu'importe que le prêtre exerce un tel pouvoir en administrant le baptême ou en administrant la pénitence ? Dans l'un et l'autre cas, mystère. » Et puis, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas confier à des hommes le ministère du pardon ? Les anges sont bien les instruments de sa puissance ; les démons eux-mêmes sont les instruments de sa justice ; pourquoi les hommes ne seraient-ils pas, s'il lui plaît, les instruments de sa miséricorde ?

Lorsque Jésus-Christ guérit le paralytique, les foules, saisies de crainte, glorifiaient Dieu qui avait donné un tel pouvoir aux hommes. Nous, mes enfants, mieux éclairés des lumières de la

foi, nous nous réjouissons et nous glorifions Dieu qui a donné aux hommes le pouvoir divin de guérir les âmes.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE

LES LEÇONS DE SAINT ANTOINE A NOTRE SIÈCLE

Mes frères,

Un personnage éminent en science et en piété était admis il y a quelque temps à une audience du Souverain Pontife. Comme il était agenouillé à ses pieds, Léon XIII lui posa cette question : « D'où êtes-vous, mon fils ? — Très Saint Père, je suis de Padoue. — De Padoue ? s'écria le pape, quel bonheur ! Aimez-vous beaucoup votre saint Antoine ? — Ah ! Saint Père, si je l'aime ! Je suis né, j'ai grandi près de son tombeau, et j'ai la joie de porter son nom. — Mon fils, répliqua Léon XIII, vous ne l'aimez pas encore assez ; il faut l'aimer davantage encore et le faire aimer, car, sachez-le bien, saint Antoine n'est pas seulement le saint de Padoue, il est le saint de l'univers entier et il faut qu'il soit aimé dans tout l'univers. »

Je voudrais contribuer pour ma faible part à la réalisation du vœu exprimé par le Souverain Pontife et profiter de la circonstance qui nous réunit, pour faire connaître et aimer saint Antoine dans la paroisse qui m'est confiée.

Mes frères, le culte de saint Antoine n'est pas chose nouvelle pour plusieurs d'entre vous, mais l'érection dans cette église d'une belle statue en son honneur le développera et l'affermira. Et puisque vous avez été convoqués ce soir à la bénédiction de cette image, le thème de mon instruction est tout indiqué : je vous parlerai de saint Antoine et je vous dirai les grandes leçons que nous donne sa vie.

Depuis quelques années, saint Antoine de Padoue est devenu en France le saint privilégié, béni, aimé, invoqué entre tous ; il est connu de toutes les classes de la société, des petits et des grands, des pauvres et des riches ; il s'est acquis, par les bienfaits de sa protection, une telle popularité que bientôt il aura sa statue dans la plupart de nos églises.

Mes frères, il est permis de voir dans l'introduction et l'épanouissement de ce culte parmi nous une intention de la Providence, un dessein particulier de Dieu, qui nous remet sous les yeux, à l'heure qu'il a choisie, les leçons et les exemples dont nous avons besoin, pour corriger nos mœurs et les rendre meilleures et plus saintes.

Quand on considère de près notre société, on y découvre bien des misères et bien des défaillances. L'orgueil l'envahit ; le sensualisme la pénètre ;

l'action de Dieu, son intervention dans les affaires de ce monde est niée ; les riches et les pauvres ne comprennent pas toujours leurs devoirs, et ils échappent aux vertus dont la pratique leur est commandée par l'Evangile.

Mes frères, qui ne reconnaîtrait ici la bonté de Dieu, qui prend un de ses saints, mort il y a 669 ans, dont la vie est une leçon lumineuse adaptée à notre temps, un saint dont il écoute volontiers les prières, dont il exauce les demandes, un saint auquel il donne le prestige du miracle et qu'il désigne ainsi visiblement à la confiance des fidèles ?

Effectivement, mes frères, saint Antoine apparaît au moment opportun, pour opposer à notre orgueil son humilité ; à notre *sensualisme*, sa mortification ; à notre *aveuglement*, Dieu qui fait éclater sa puissance par de nombreux prodiges ; à notre *égoïsme*, la charité chrétienne, la seule qui puisse réconcilier les pauvres avec les riches.

C'est ce que je me propose de vous montrer brièvement.

I

L'orgueil est une faiblesse de la nature humaine. C'est un vice que le péché originel lui a inoculé et dont elle subit le malfaisant empire.

S'exalter, se croire meilleur que les autres, s'éprendre de ses mérites si minces qu'ils soient, se complaire dans un nom, dans un titre, dans les dons du corps, de l'âme, dans le bien-être dont on jouit, et se persuader que cela seulement nous donne de la valeur, voilà une tentation à laquelle beaucoup succombent.

Un moraliste a appelé notre siècle le siècle de l'orgueil. Il faut donc bien croire alors que ce vice a pris d'étranges proportions parmi nous, qu'il s'est glissé dans tous les rangs, dans toutes les conditions.

La vie de saint Antoine est la condamnation de ce fol orgueil. Notre saint n'est certes pas le dernier venu : c'est un fils de grande race, il a dans ses veines un sang illustre. Issu de la noble famille de Bouillon, neveu de Godefroy de Bouillon, le plus fameux des héros de son siècle, le croisé légendaire, doué d'une intelligence remarquable, favorisé des dons de l'éloquence, il eût pu, s'il avait voulu, se faire un brillant avenir et conquérir la gloire. Mais il dédaigne tous ces hochets de la vanité humaine, il délaisse le monde qui lui promet honneurs, distinctions, plaisirs, et il se réfugie dans une abbaye de moines de saint Augustin. Il a quinze ans ! Quinze ans ! l'âge des rêves, des espérances. Il renonce à tout avec une héroïque abnégation. La dernière place parmi ses frères lui semble préférable à toutes les couronnes de la terre.

Mais son humilité n'est pas encore satisfaite. Obéissant à sa vocation, il sort de son abbaye, et il demande à entrer dans l'ordre le plus pauvre ; il abandonne sa blanche tunique de laine pour revêtir la robe grossière des fils de saint François

d'Assise. Et maintenant, c'est pour lui la vie éloignée du monde, la vie obscure, l'oubli le plus profond. Son rêve est réalisé. Apprenons de lui à ne pas nous laisser éblouir par les vanités de ce monde, à aimer notre condition si modeste qu'elle soit, et à pratiquer une sainte abnégation.

II

Le sensualisme, ou l'amour du bien-être, la recherche des plaisirs, la satisfaction des sens, l'horreur de toute contrainte, de tout sacrifice, je vous signale ici une autre plaie de la société chrétienne d'aujourd'hui. Les mots de pénitence, de mortification sonnent mal à nos oreilles, et nous voudrions n'avoir à supporter ni peine, ni épreuve, ni souffrance. Oubliant que nous sommes pécheurs, que nous avons des fautes à expier et des mérites à acquérir, nous nous plaignons amèrement quand la tribulation vient nous visiter. Apparaissent, ô grand saint ! et montrez-nous par votre exemple, que c'est par la mortification qu'on triomphe dans la lutte de l'esprit contre la chair, de la raison contre les sens, qu'on réprime ses passions et qu'on refoule les mauvais instincts qui se remuent dans les bas-fonds de la nature humaine ! Montrez-nous que c'est par la patience, par la résignation, par le courage, que l'on sanctifie ses épreuves et qu'on les rend méritoires pour le ciel.

Je regarde saint Antoine dans l'austère couvent où il est allé mettre sa vertu à l'abri du monde. Ses journées se passent dans la prière. Un peu de pain, un verre d'eau fraîche, voilà sa nourriture et son breuvage. Il traite son corps durement et sans pitié. Ses lèvres bleuies et ses joues creusées par le jeûne attestent la rigueur de ses austérités. Les épreuves ne lui manquent pas : il est méconnu, rebuté ; il supporte tout avec une admirable résignation. Qu'importe qu'il soit à la peine maintenant, si un jour il doit arriver à la gloire du ciel ? Dieu lui réserve de magnifiques dédommagements. Cette perspective soutient son courage, et lui donne envie de s'immoler encore, de s'immoler toujours.

En présence d'un pareil exemple, oserons-nous encore nous plaindre, nous lamenter, mes frères, quand nous aurons quelque sacrifice à faire, quelque épreuve à supporter, quelque humiliation à essuyer, quelque froissement à subir ?

III

La doctrine catholique nous enseigne que Dieu, en créant le monde, lui a donné des lois pour le gouverner, mais qu'il garde sur ses créatures un empire souverain, et qu'il s'est réservé le droit de déroger à ces lois, d'en suspendre l'exécution quand il le jugera bon pour l'accroissement de sa gloire et pour l'exaltation de ses élus. Elle nous apprend que la prière est investie d'une merveilleuse efficacité ; que les saints, par leurs supplica-

tions, peuvent obtenir de grandes grâces et même des miracles.

A ce mot de miracle, les esprits forts branlent la tête, haussent les épaules. Ils limitent la puissance de Dieu, ils lui interdisent de toucher à son œuvre. C'est pourtant une chose bien compréhensible qu'un miracle. C'est un acte d'autorité par lequel Dieu, maître souverain de la nature qu'il a créée, fait exception à une de ses lois, en faveur de quelqu'un. Et la philosophie, parlant au nom de la raison, convient qu'on ne peut refuser à Dieu cette puissance.

Mais nos modernes incrédules, qui sur ce point n'ont pas plus de raison que de foi, contestent la possibilité du miracle.

Eh bien, voici que Dieu ramène, en plein dix-neuvième siècle, pour confondre notre incrédulité, un homme qui a opéré tant de prodiges qu'on l'a appelé le grand thaumaturge ou le grand faiseur de miracles. C'est qu'en effet il les semait sur ses pas. Jamais saint n'a fait pendant sa vie et après sa mort de si nombreux et de si étonnants prodiges. Grégoire IX l'affirme dans la bulle de sa canonisation. La mort, le démon, la tempête lui obéissent ; la peste, la lèpre, la maladie fuient devant lui, et les infirmes se lèvent guéris. La mer en furie se calme, les chaînes se brisent, les choses perdues se retrouvent. Avec lui tout mal disparaît et tout bien arrive.

Ce sont les paroles mêmes du souverain pontife que je viens de vous redire : elles témoignent que, de son temps, saint Antoine obtenait de Dieu les plus éclatants prodiges.

Le bras de saint Antoine n'est pas raccourci, sa puissance n'est pas diminuée, et de nos jours il obtient tant de grâces au bénéfice de ceux qui l'implorent qu'il faut bien se rendre à l'évidence et admettre la puissance d'intercession des saints.

IV

Un mot, et je finis, sur un autre malaise qui agite notre société et qui a pour cause l'antagonisme plus ou moins accentué entre le travail et le capital, entre l'ouvrier et le patron, entre le riche et le pauvre. En haut, il y a parfois de l'égoïsme, de la dureté ; en bas, des convoitises, des haines, des rancunes qu'exploite l'esprit révolutionnaire. Il s'agirait, pour la paix de la société, de rapprocher ceux qui n'ont rien ou presque rien de ceux qui ont beaucoup, ceux qui obéissent de ceux qui commandent, les pauvres des riches, les petits des grands ; il s'agirait d'améliorer la situation des humbles, sans toucher au droit de propriété de ceux qui détiennent la fortune. Voilà le grand problème à résoudre, la question sociale.

Eh bien, mes frères, saint Antoine vient très à propos dans notre temps troublé, pour nous en apporter la solution. Et quelle est cette solution ? C'est simplement la pratique de la charité chrétienne. Saint Antoine est l'apôtre de la charité, il inspire aux riches la compassion, il provoque

leurs libéralités, il attendrit leurs cœurs. Le riche apporte son aumône, quand il implore une faveur, et le pauvre en profite. Grâce à saint Antoine, le pauvre et le riche se donnent fraternellement la main et vivent en bon accord l'un avec l'autre.

C'est donc un saint providentiel que celui que nous honorons en ce jour. Nous devons à une piété reconnaissante la belle statue que je vais bénir, et je remercie la donatrice en votre nom et au mien.

Quand vous entrerez dans cette église, jetez un regard sur cette image, elle vous rappellera les enseignements que je viens de vous offrir. Elle vous parlera de l'humilité, de l'esprit d'abnégation, de la charité, de la bonté et de la puissance de Dieu. Faites mieux encore : venez prier aux pieds de cette statue, et sachant quel est le grand crédit de saint Antoine auprès de Dieu, demandez-lui avec confiance les bienfaits que vous souhaitez, pour le corps et pour l'âme, pour la vie présente et pour la vie future. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année ¹

L'Éducateur

I

LE PARALYTIQUE A LA PISCINE DE BÉTHESDA

Jésus a semé la divine semence dans la Judée, et jusqu'aux confins de l'Idumée, dans la Samarie et la Galilée, surtout à Capharnaüm, « sa ville, » la jetant à pleines mains à tous les pêcheurs du lac, à toutes les caravanes qui passent et la rem-

¹ Après avoir rapporté les paroles de Jésus aux disciples de Jean : « Personne ne met du vin nouveau dans des outres neuves... », saint Mathieu ajoute : « Comme il leur disait ces paroles, *Hæc eo loquente*, voici qu'un chef de synagogue s'approcha de lui et l'adorait en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. » Puis il raconte la résurrection de la fille de Jaïre.

Saint Marc et saint Luc, au contraire, rapportent aussitôt l'histoire des épis froissés.

Quel ordre suivre ? Celui de saint Marc et de saint Luc, ou bien celui de saint Mathieu dont les expressions sont si précises : *Hæc eo loquente* ?

Comme saint Luc et saint Marc se préoccupent beaucoup plus de l'ordre chronologique que saint Mathieu, il semble qu'il soit préférable de les suivre. Mais alors comment expliquer *Hæc eo loquente* ?

Il convient de remarquer d'abord que le récit des trois évangélistes n'est pas absolument identique. Dans saint Mathieu ce sont les disciples de Jean qui parlent et font corps avec les Pharisiens : *Quare nos et Pharisei* ? (ix, 14). Dans saint Marc ceux qui interrogent ne sont pas désignés : *Et veniunt* (ii, 18). Dans saint Luc ce sont les Pharisiens et les Scribes qui font l'apologie des disciples de Jean et des leurs (v, 33). Il est donc permis de supposer que cette question ou une semblable

portent à Jérusalem, à Tyr, à Sidon, à Sephoris ou à Damas. Déjà il a choisi ses apôtres principaux, Pierre, le futur chef de l'Eglise, et André son frère, Jacques et Jean, le disciple bien-aimé, le bon Nathanaël et Mathieu le publicain dont la plume redira plus tard ce qu'il a vu et entendu. Un petit groupe fidèle désormais l'entoure assidûment, *pusillus grex* ; c'est le noyau de son Eglise, qui occupe déjà la grande place dans son cœur. Mais avant de la fonder il faut qu'il se consacre à l'éducation de ceux qui en seront les colonnes. Quand ils seront élevés, façonnés, instruits, embrasés, alors il l'établira sur des bases indéfectibles. Ce sera l'œuvre de la dernière époque de sa vie.

Dans cette deuxième année ¹, qui va de la Pâque 781 à la Pâque 782, nous admirerons, nous adorerons donc surtout le divin Educateur. Tout en parlant au peuple, c'est aux apôtres qu'il s'adresse dans le Sermon sur la montagne, dans ses paraboles, ce sont eux qui le comprennent le mieux. Leur première éducation achevée, il les enverra en Galilée, pour éprouver leur zèle, pour leur apprendre leur dur métier de missionnaires qu'il a exercé lui-même sous leurs yeux, car il a constamment « fait » d'abord, « enseigné » ensuite. A mesure qu'ils le voient, qu'ils l'entendent, ils s'attachent à lui, malgré des défiances bien humaines, et lui il s'applique à gagner leur confiance par des procédés continuels d'étonnante douceur, par d'inlassables bienfaits. Deux fois il les arrache à la fureur des flots. Aussi désormais ils lui appartiennent, leurs cœurs sont à lui, et leurs esprits grossiers sont tellement transformés déjà, ouverts aux plus sublimes vérités, qu'il leur expose la doctrine de la sainte Eucharistie et leur promet « le pain vivant qui est descendu des cieux, sa propre chair qui donnera la vie au monde. » En entendant ces étranges paroles, les Juifs s'irritent contre « ce discours trop dur » et s'éloignent de lui. Mais les apôtres demeurent tous, et quand Jésus leur dit : « Et vous, est-ce que vous voulez vous en aller aussi ? » Pierre répond au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Quel changement ! Quelle intelligence des choses divines ! Quelle confiance et quelle générosité !

Cette parole est le triomphe du sublime Educateur.

I. — Les Juifs célébraient une grande fête, sans doute celle de Pâques ² ; Jésus monta à Jérusalem, pour obéir aux prescriptions de la loi. Il connaissait toute l'animosité des Pharisiens contre

fut plusieurs fois adressée à Notre-Seigneur, qui y répondit à peu près dans les mêmes termes.

Elle lui aurait alors été posée une seconde fois tout avant la résurrection de la fille de Jaïre. C'est l'opinion de Patrizi, Cornély, Knabenbauer, etc.

¹ An de Rome 781-782, 28-29 de notre ère.

² Nous commençons cette deuxième année de la vie publique par une fête que saint Jean appelle *dies festus Judæorum*. Quel était ce *dies festus Judæorum* ? C'est une question qui a beaucoup préoccupé les

lui, depuis qu'il avait chassé les vendeurs du temple en leur disant : « Ma maison est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs ; » mais leur haine n'avait pas encore atteint ce degré d'acuité qui lui interdisait plus tard l'accès de la ville sainte. Il vint donc pour l'exemple, heureux d'ailleurs d'adorer la Majesté du Père dans son temple.

Or il y avait à Jérusalem une piscine appelée « probatique, » parce qu'elle était dans le voisinage de la porte des brebis, pourvue de cinq portiques superbes. C'était une construction remarquable qu'on surnommait aussi en hébreu Bethesda, c'est-à-dire maison de miséricorde.

Ce surnom était justifié par les nombreux et miséricordieux miracles qui s'y opéraient. On y voyait couchés sous les portiques « une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques qui attendaient que l'eau fût remuée.

« Car l'ange du Seigneur descendait à certains moments dans la piscine et remuait l'eau. Et le premier qui y descendait, après le mouvement de l'eau, était guéri, quelle que fut sa maladie.

« Il y avait là un homme qui était paralysé depuis trente-huit ans. » Jésus le voit gisant sur son grabat. On lui raconte que ce malheureux est infirme depuis bien longtemps. « Alors il lui dit : « Veux-tu être guéri ? »

S'il voulait être guéri ? Était-ce là une question à poser ? Aussi le paralytique, n'en comprenant point le sens, répond avec tristesse :

— Seigneur, je n'ai personne pour me porter à la piscine tout après que l'eau a été troublée. Aussi quand j'arrive, un autre est descendu déjà avant moi.

« Jésus lui dit : Lève-toi, emporte ton grabat et marche.

« Et aussitôt cet homme fut guéri, et il emporta son grabat et se mit à marcher. Or c'était le sabbat ce jour-là.

« C'est pourquoi les Juifs lui dirent : « C'est aujourd'hui le sabbat : il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. »

exégètes et qu'il est nécessaire de résoudre pour l'ordre et la clarté du récit.

Les auteurs se partagent entre les fêtes des Purim, de la Pentecôte, des Tabernacles et de Pâques.

Saint Luc rapporte tout après cette fête l'épisode des épis. Lorsque Jésus monta à Jérusalem, la moisson était donc déjà mûre ou mûrissante.

Or les Purim se célébraient un mois avant la Pâque, les moissons étaient encore vertes. C'était de plus une fête toute profane établie en souvenir du triomphe de Mardochee, où retentissaient des cris de haine et de vengeance, où les Juifs s'adonnaient à l'ivresse, aux danses, à toutes les licences. Elle avait été d'ailleurs blâmée au début par les plus vénérables docteurs. Jésus ne pouvait y venir.

À la Pentecôte et aux Tabernacles, les moissons étaient coupées.

Il n'y a, nous paraît-il, que la Pâque qui ait pu faire une obligation au Sauveur de « monter à Jérusalem. » Aussi bien c'était au temps où les épis commençaient à mûrir. Ainsi l'entendait l'antiquité chrétienne. (Saint Irénée, Eusèbe, Théodoret). D'ailleurs la véritable leçon du verset 1^{er} paraît devoir être « ἡ ἐορτή » « la fête, » la grande fête des Juifs. (Fouard, t. I, appendice).

« Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit : Emporte ton grabat et marche. »

« Ils lui demandèrent : Qui est cet homme qui t'a dit : Emporte ton grabat et marche ?

« Mais le paralytique guéri ne connaissait point son bienfaiteur, car Jésus s'était dérobé au milieu de la foule qui remplissait la place.

« Peu après, Jésus le rencontra dans le temple et lui dit : Voici que tu es guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive plus grand mal.

« Cet homme s'en alla et dit aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. Aussi les Juifs persécutaient-ils Jésus parce qu'il avait accompli cette action le jour du sabbat. »

On s'explique bien l'état d'esprit du paralytique. Il est surpris, déconcerté par son bonheur même, tellement ravi qu'il en oublie de remercier son bienfaiteur. Il se demande si c'est bien vrai, et quand il marche, qu'il est convaincu enfin que ce n'est pas un rêve, mais une merveilleuse réalité, il cherche des yeux le doux inconnu qui l'a guéri, mais Jésus s'est volontairement perdu dans la foule.

Le premier acte du miraculé reconnaissant c'est, après avoir rapporté son grabat chez lui, de remonter au temple pour y faire sa prière d'action de grâces. C'est là que Jésus le retrouve et qu'il lui recommande de ne plus pécher de peur « qu'il ne lui arrive un plus grand mal. » Car souvent nos maladies sont le châtiment du péché. Après un si grand bienfait, comment pourrait-il encore offenser Dieu ? Tout pénétré de ce sentiment et impatient de témoigner sa gratitude à cet homme si bon qui l'a fait marcher, lui, infortuné, après trente-huit ans de souffrance, d'inertie et de misère, il publie son nom et sa puissance, mais sans se douter qu'il va amener contre Jésus la haine des Juifs. « C'est lui, s'écrie-t-il, qui m'a rendu l'usage de mes membres ! »

II. — Les Pharisiens ne sont point touchés de ce miracle éclatant de bonté ; la santé de cet homme leur importe peu. Ce qui les préoccupe, c'est la violation flagrante du repos du sabbat et ils la reprochent amèrement à Jésus. Quoi ! il s'est permis de guérir un paralytique en ce jour sacré ! Il lui a même ordonné d'emporter son grabat dans sa maison et de marcher !

À leur méchanceté, Jésus se contente de répondre :

— Mon Père travaille toujours, et moi aussi je travaille.

Cette parole redouble la colère des Juifs qui, cette fois, « cherchent à le tuer, » parce que non seulement il violait le sabbat, mais il disait que Dieu était son Père ; il se faisait égal à Dieu !

Dès lors, il n'y a plus de doute pour eux : c'est un blasphémateur, puisqu'il se déclare Fils de Dieu ; son sort est résolu. Ils ne se demandent point s'il n'a pas le droit de parler ainsi, lui qui vient de rendre ses membres à un infirme qui ne les remuait plus depuis trente-huit ans ; leur haine étouffe en eux la raison, ils se cantonnent

dans cette idée qu'un homme qui ne respecte pas le sabbat est l'ennemi de la loi, qu'il blasphème en se disant le Fils de Dieu, et qu'il mérite la mort. Si dès maintenant ils ne le font pas mourir, c'est qu'ils n'en trouvent pas l'occasion propice, mais ils la cherchent. *Quærebant enim Judæi interficere.* (Jean, v, 18).

Le Sauveur essaiera cependant de les instruire. S'il n'arrive point à les convaincre, alors ils n'en seront que plus coupables. Il développe donc sa pensée. Oui, le Père travaille sans cesse; ce qu'il a créé il le conserve par son action souveraine qui continue la création. Il travaille dans les âmes qu'il élève, transforme, éclaire, sanctifie. Et cette œuvre même n'est rien, comparée à l'activité intime et éternelle du Père et du Fils qui s'aiment au sein de l'adorable Trinité. *Pater operatur.*

Que peut faire le Fils, sinon d'imiter son Père?

« En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut faire par lui-même que ce qu'il voit faire par le Père. Tout ce que celui-ci fait, le Fils le fait aussi. »

Pour le Père et le Fils il n'y a pas de jour de sabbat, puisque sans cesse ils poursuivent leur merveilleuse action, leur œuvre dans les cœurs. Car ce paralytique, même avant de lui guérir les membres, il lui a guéri l'âme en lui remettant ses péchés. De là cette instante recommandation : « Va, ne pèche plus ! »

Mais si le Fils imite son Père, le Père aime le Fils; c'est pourquoi il procure sa gloire. Il est son Maître et il lui dit ce qu'il doit faire. De plus, il lui accorde deux pouvoirs admirables : le pouvoir de ressusciter et le pouvoir de juger.

« Le Père aime le Fils et il lui montre tout ce qu'il fait lui-même. Il lui montrera même des œuvres plus grandes, afin que vous soyez dans l'admiration.

« Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils rend la vie à ceux qu'il veut.

« Le Père non plus ne juge personne, mais il a donné toute puissance de juger à son Fils, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui a envoyé le Fils. »

Les docteurs juifs comprennent fort bien ces paroles; ils ont évidemment une science suffisante du mystère de la sainte Trinité, et il leur est impossible de se dégager de ces raisonnements lumineux. Ils s'étonnent de ce miracle fait un jour de sabbat. Jésus leur dit : « Vous aurez bien d'autres étonnements, vous verrez de plus grands miracles et de plus grandes œuvres. » Jusqu'aux rochers du Calvaire fendus, sa vie ne sera qu'un tissu d'œuvres de plus en plus admirables : il montrera par la résurrection de Lazare qu'il est le Maître de la vie, comme le Père, et dès ce monde il prononcera ses irréfragables jugements. Malheur à ceux qui ne l'écoutent pas : ils seront jugés, condamnés et voués à la mort, tandis que ses disciples fidèles ne subiront pas de jugement, et leurs

âmes resplendiront de bonheur, de joie intérieure, de vie surnaturelle.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : celui qui écoute ma parole et croit au Père qui m'a envoyé, possède la vie éternelle et il ne vient pas en jugement, mais il passe de la mort à la vie.

« En vérité, en vérité, je vous le dis : l'heure vient, et c'est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront. Comme le Père a la vie en lui-même, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui, et il lui a conféré le pouvoir de juger les hommes parce qu'il est aussi le fils de l'homme.

« Ne vous étonnez pas si je vous dis que l'heure vient où tous ceux qui sont dans leurs tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour le jugement. » (Jean, v, 19-29).

Il y aura donc deux résurrections : celle des âmes qui ressuscitent à la vie de la grâce et celle des morts qui se lèveront de la tombe; deux jugements : le particulier, à chaque heure, et le général, à la fin des temps.

Pour que nous jouissions de la vie, de l'amitié divine, il nous faut croire en Jésus-Christ qui est à la fois Fils de Dieu et fils de l'homme, et qui a reçu tout pouvoir de Dieu son Père.

« Car de moi-même, conclut-il, je ne puis rien faire. Je juge comme le Père me l'inspire, et mon jugement est juste, car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » (30).

III. — Parmi ceux qui l'écoutaient se trouvait peut-être Nicodème, qui se souvenait d'avoir entendu déjà ce même enseignement la nuit où il était venu voir le Maître en secret. Jésus lui avait dit alors : « Celui-là est jugé déjà qui ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Et voici la raison du jugement : c'est que la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » (Jean, III, 18-19). C'est bien là son enseignement favori qu'il tient à poursuivre. Les Sanhédrins d'ailleurs sont attentifs. Ils réfléchissent, et plusieurs âmes se sentent renaître comme celle de Nicodème. Le Sauveur alors leur présente en quelque sorte ses lettres de créance, afin que les uns soient plus convaincus, les autres, la majorité, plus inexcusables.

Ses témoins, il va les produire; des témoins dont l'autorité ne saurait être contestée : Dieu d'abord, Jean-Baptiste qui l'a annoncé, ensuite ses œuvres qui parlent assez haut, enfin les Écritures.

« Si je rendais témoignage de moi-même, mon témoignage serait sans valeur. C'est un autre qui rend témoignage de moi et je sais que son témoignage est vrai. » (31-32).

Puis il passe au témoignage de Jean : il n'entend pas cependant s'appuyer de l'autorité d'un homme et, s'il l'invoque, c'est uniquement pour

les éclairer, les sauver, parce que la parole de Jean a du crédit parmi eux :

« Vous avez envoyé à Jean et il a rendu témoignage à la vérité. Sans doute je ne reçois pas le témoignage d'un homme, mais je dis cela pour que vous soyez sauvés. Jean, c'était une lampe ardente et brillante, et un instant vous vous êtes réjouis à sa lumière. » Mais, après l'avoir écouté, vous vous êtes éloignés de lui. Jean cependant vous a annoncé l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. (33-36).

Mais il a un témoignage plus imposant que celui de Jean : ce sont les œuvres que le Père lui a données à accomplir. Ces œuvres qu'il a faites témoignent que le Père l'a envoyé.

« Oui, mon Père, qui m'a envoyé, m'a rendu témoignage. Il est vrai que vous n'avez pas entendu sa voix, vous n'avez point vu sa face. » Vos aïeux lui demandaient de ne point se montrer à eux, de peur qu'ils ne meurent, « et sa parole ne demeure pas en vous, car vous ne croyez pas à Celui qu'il a envoyé. » Mais étudiez les *Écritures*, puisque vous savez que par elles vous aurez la vie éternelle. Ce sont elles encore qui rendent témoignage de moi.

« Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (36-44).

Saint Jean, qui nous a transmis ces vigoureux arguments du Sauveur, ne nous a exposé, sans doute, que la trame de son discours. Mais Jésus ne manqua point de leur « ouvrir les Écritures » et d'ajouter d'autres développements non moins victorieux. Ici encore nous retrouvons l'enseignement donné à Nicodème, et les cris de douleur que lui arrache l'incrédulité obstinée de ces hommes, instruits pourtant, et qui, à Jérusalem, interprètent la loi.

Ces malheureux croient que Jésus leur ressemble et qu'avant tout il recherche les avantages humains, tandis qu'il n'est épris que de leurs âmes qu'il veut sauver. Il lit au fond de leurs cœurs leurs mauvaises intentions, leur orgueil, leur vanité pleine d'eux-mêmes. Ils sont uniquement égoïstes, ils ne pensent qu'à eux, ils n'aiment pas Dieu. Ah ! s'ils aimaient Dieu, ils écouterait celui qu'il a envoyé. Mais non, il faut avant tout que le Messie leur plaise, et Jésus qu'ils jaloussent leur déplaît souverainement. Il est trop juste, trop droit pour eux ; il est aussi trop fort, et c'est cela surtout qui humilie leurs esprits hautains. Alors pour s'excuser eux-mêmes ils se répètent le nom de Moïse : c'est Moïse qui leur a tracé leur ligne de conduite, c'est sa loi qu'ils observent et non une autre. Ils ne sont disciples que de Moïse.

A ces secrètes objections, qu'il lit dans leurs pensées, Jésus répond par ces paroles qui ne laissent aucune échappatoire :

« Ma gloire, je ne la demande pas aux hommes. Mais je vous connais, vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous.

« Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Si un autre venait en son propre

nom, vous le recevriez. Comment pourriez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre et ne cherchez en rien la gloire qui vient de Dieu seul ?

« Et n'allez pas croire que je vous accuserai devant mon Père. Il y a quelqu'un qui vous accusera : c'est Moïse en qui vous espérez. Si vous aviez foi en lui, peut-être aussi auriez-vous foi en moi ; car il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles ? » (44-47).

La réplique était écrasante. Ils se targuaient en effet de l'autorité de Moïse. Or Jésus leur prouvait que Moïse avait parlé de lui. Alors soudain leur croyance aux écrits de Moïse s'affaiblissait, leur orgueil froissé rompait brusquement les traditions permanentes de quinze siècles : comment se seraient-ils inclinés devant les paroles de Jésus qui les flagellaient et dont ils rejetaient l'autorité ?

N'ayant rien à répondre, ils firent silence sur ce discours et se gardèrent bien d'en rien dire au peuple, qui eût reconnu le Messie à ces témoignages éclatants. Mais il s'appliquèrent à faire entrer dans l'esprit des masses cette calomnie que Jésus était un contempteur sacrilège du repos du sabbat. Ce sera leur grand grief, sur lequel ils reviendront sans cesse, et déjà ils y ajoutent sourdement celui de blasphémateur.

Dès maintenant ils agissent sur la multitude, ils organisent leur complot pour le perdre. La mort seule, pensent-ils, les débarrassera de sa doctrine, de ses miracles et de sa personne. *Magis quærebant eum Judæi interficere, quia non solum solvebat sabbatum, sed et Patrem suum dicebat Deum, æqualem se faciens Deo.* (Jean, v, 18) ¹.

¹ Où était la piscine de Béthesda ?

Il y avait deux piscines peu éloignées l'une de l'autre : la piscine *probatique* où se lavaient les brebis destinées au sacrifice, et plus haut la piscine de *Béthesda* où venaient se faire guérir les malades quand l'ange avait remué l'eau. Il paraît constant que celle-ci se trouve à Sainte-Anne de Jérusalem, au nord-ouest de l'église. Les Pères Blancs y ont pratiqué des fouilles qui ont mis à jour un bassin, avec des débris de colonnes monumentales qui ont appartenu peut-être aux cinq portiques. Il est à désirer que les fouilles se continuent et que les dons généreux affluent pour restituer la piscine de Béthesda en l'état où Notre-Seigneur l'a vue lorsqu'il a guéri le paralytique.

Une tradition sérieuse, corroborée par des faits, affirme que ces eaux n'ont rien perdu de leur miraculeuse vertu curative.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU XIX^e SIÈCLE

LES ŒUVRES

8^e Conférence

Chapitre I. — *Les constructions matérielles* (suite)

§ 5. — UTILITÉ DES CONSTRUCTIONS DE L'ÉGLISE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a beaucoup construit : cela prouve sa vitalité. L'Eglise pendant ce siècle a construit magnifiquement : cela prouve son intelligence.

Ici on nous fait une objection. On nous dit : « A quoi bon ces constructions si nombreuses et si coûteuses ? » La réponse est facile. Les constructions faites par l'Eglise : 1^o glorifient Dieu ; 2^o ennoblissent la nation.

I. — Les constructions de l'Eglise glorifient Dieu

1^o Notre siècle utilitaire comprend sans peine la raison d'être des écoles et des hôpitaux : des écoles où se donne la science, des hôpitaux où se soulage la misère. Il comprend moins la raison d'être des temples. La chose est pourtant bien simple. Nos temples chantent la gloire de Dieu. Dieu est le maître. Il a créé la terre ; il en a posé les bases inébranlables ; il en a signé le merveilleux décor ; il en a assuré dès le principe l'inépuisable fécondité. Il en est le propriétaire. Il nous la laisse, il nous la donne..., à une condition pourtant : c'est que l'homme reconnaitra qu'il la tient de Lui. Et cet acte de reconnaissance, l'homme devra l'exprimer dans un signe matériel, visible, palpable. Ce signe, c'est le temple..., que nous appelons à juste titre « la maison de Dieu. » O hommes, vous êtes passionnés pour votre maison. Vous en choisissez avec soin la place, vous en dessinez avec amour le plan, vous en distribuez harmonieusement les parties, vous en défendez par tous les moyens l'accès. C'est votre droit. Ainsi Dieu tient-il à ses temples qui sont, de distance en distance, sur toute la surface de la terre, l'affirmation de son existence et de sa souveraineté.

Mistral, le poète provençal, raconte que son père, aux jours de la Terreur, rencontra sur les chemins de Bourgogne un homme qui conduisait à Paris les cloches de son pays natal. Le père du poète se découvrit et pleura devant les cloches de sa première communion qu'il ne devait plus ni revoir, ni entendre. Puis, il dit à l'homme : « Arrête, malheureux, tu seras maudit ! »

Respect à nos temples. Ils sont à Dieu.

2^o Soucieuse de la gloire de Dieu, l'Eglise sème partout des temples. Elle les multiplie..., parce qu'elle sait que l'humanité moderne, autant que l'humanité ancienne, a besoin de foi, comme elle a besoin de justice, comme elle a besoin de pain.

L'humanité fait ses temples comme les abeilles font leur ruche. L'Eglise encourage cet instinct. Elle dresse vers le ciel, dans les villes, des cathédrales ; dans les campagnes, des sanctuaires plus modestes : lesquels, dominant de très haut les maisons voisines, proclament la profondeur et la supériorité de l'instinct religieux. Rien n'est trop beau pour Dieu. L'Eglise *décore* ses temples. Frédéric de Prusse disait : « Les philosophes traitent Dieu en domestique, les protestants en égal, les catholiques en maître souverain. » C'est vrai... « A quoi bon, dit-on quelquefois, tant de splendeur dans les églises ? » A quoi bon ? Est-ce que Dieu ne mérite pas ces splendeurs et beaucoup plus encore ? Un peintre italien du x^e siècle exécutait avec le plus grand soin des parties de son œuvre cachées dans un coin obscur d'une église. Un, de ses élèves lui fit remarquer qu'il prenait une peine inutile et que personne ne s'en apercevrait. « Si, répondit-il, Dieu le verra ! » ... L'Eglise, pour glorifier Dieu, sème partout des temples. Elle a raison :

3^o Que deviendrait le culte de Dieu sans nos temples ? « Laissez une commune dix ans sans prêtre, on y adorera les bêtes, » disait le curé d'Ars. Qu'on imagine un peu ce que deviendrait la religion dans les faubourgs d'une ville, si on y supprimait les églises ! Vous n'avez qu'à aller visiter les faubourgs de Paris. On y trouve un peuple d'infidèles pour qui tout est Dieu excepté Dieu lui-même... « Les temples, dit-on, c'est bon pour le peuple. » Pardon. Les savants ont les mêmes devoirs et les mêmes besoins que le peuple. Tenez, il y a quelques mois, on a vu entrer au musée Guimet une centaine de libres-penseurs qui auraient poussé des cris de pintade si on leur avait demandé d'entrer dans une église. On les a vu évoluer, processionner, déposer des fleurs sur l'autel aux trente-sept flambeaux, et entendre respectueusement le sermon d'un bonze authentique de Ceylan. Oh ! les farceurs ! Ils débâtèrent contre nos rites sacrés, et ils vont chercher dans l'Inde des superstitions ridicules. Ils ne veulent pas adorer le vrai Dieu dans nos églises, mais ils veulent bien adorer Boudha dans un musée. Devant de telles aberrations, on se sent fier d'avoir la foi, et l'on foule d'un pied joyeux le pavé de nos sanctuaires.

Les constructions de l'Eglise glorifient Dieu. C'en serait assez pour les justifier aux yeux de tout homme sensé. Il y a plus :

II. — Les constructions de l'Eglise ennoblissent la nation

Elles y font fleurir la moralité, la concorde, les beaux-arts, le bien-être même.

1^o *La moralité.* Quand les églises dans un pays sont désertes, les prisons et les mauvaises maisons sont fréquentes. Les mères de famille, les pères vraiment soucieux de la vertu de leurs enfants aimeront toujours mieux voir construire une église qu'un théâtre ou un cabaret. Que n'a-t-on pas fait pour éloigner de nos églises les populations paganisées ? Le résultat est médiocre. En

1820, on comptait en France cinq suicides sur cent mille habitants ; on en compte aujourd'hui vingt-deux. Depuis quelques années les suicides d'enfants prennent une terrifiante importance. Trois ou quatre hommes se suicident contre une femme, parce que la femme évidemment est plus docile au frein de la religion. Sans tirade, sans déclamation, les yeux fixés sur les chiffres et sur les faits, on peut affirmer que la morale indépendante a excité les appétits dérégles, faussé les courages, légitimé le désespoir, gâté les cœurs et pourri les cerveaux. On peut affirmer que la nation a tout à gagner dans nos églises. On peut affirmer que

Nos temples sont essentiellement moralisateurs. Vus du dehors avec leurs formes hardies et idéales, avec leurs masses fortement assises, avec leurs tours séculaires et leurs flèches élancées, ils sont déjà l'image de la stabilité au sein de nos terrestres agitations, et le symbole de l'âme qui se spiritualise en s'élevant. Et au dedans, ne vous disent-ils rien, ces temples jeunes ou vieux, ces maisons de l'Infini, avec leurs piliers, leurs voûtes, leurs dalles, leurs profondeurs mystérieuses, tout imprégnées de foi, d'espérance et d'amour ; avec cette chaire, dépositaire incorruptible d'une vérité invariable ; avec ces tribunaux qui justifient ceux qui s'accusent ; avec ce sanctuaire où le pain des anges se donne aux hommes ? Ames inquiètes, âmes tentées, âmes découragées, entrez, mêlez-vous à la multitude, entendez l'orateur sacré, associez-vous à nos chants religieux si beaux de doctrine, de sentiment, de poésie, de mélodie, jetez le cri de votre détresse dans le concert de la prière publique ! Vous avez perdu la foi ? On la retrouve dans nos temples. Les remords vous consomment ? C'est dans nos temples qu'on les apaise. Votre cœur est meurtri ? C'est ici qu'on se console, qu'on se relève, qu'on se refait... Nos constructions religieuses ennoblissent la nation. Elles y font fleurir la moralité.

2^o *La concorde.* Il n'y a que deux endroits au monde où les hommes soient véritablement égaux : le cimetière et l'église. Mais, le cimetière n'égale que les morts. Nos églises égalisent les vivants. Le monde a des distinctions légitimes et nécessaires, l'orgueil les rend parfois intolérables, et l'envie voudrait les supprimer, ou plutôt les retourner à son profit. Le palais dédaigne la chaumière, et la chaumière jalouse le palais. L'égalité s'écrit follement partout, et elle n'est nulle part. Je me trompe ! Entrez dans nos églises. Là sont réunis des hommes venus de tous les coins d'une ville, de tous les étages de la société, de tous les horizons de la vie. Ils sont accueillis avec une égale prévenance. Ils sont salués du même titre de frères. Ils entendent la même doctrine de justice, de charité et de respect mutuel. Ils sont admis au même banquet sacré... Nos constructions religieuses ennoblissent la nation. Elles y font fleurir la moralité, la concorde.

3^o *Les beaux-arts.* Sans nos églises, que de chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture, de

peinture, de musique, d'éloquence, que la foi seule a inspirés, n'eussent jamais paru !... Et ils sont l'éternel honneur du genre humain. C'est trop clair. Je n'ai pas le courage d'insister... Nos constructions religieuses ennoblissent la nation. Elles y font fleurir la moralité, la concorde, les beaux-arts.

4^o *Le bien-être même.* C'est un fait d'expérience que rien ne civilise mieux un quartier, ne sert mieux de centre à la vie publique, qu'une église avec ses cloches, ses offices, ses réunions, ses fêtes, ses écoles. Elle ne tarde pas à être environnée de maisons. La présence de la vie religieuse amène très vite la prospérité de la vie matérielle.

On entend dire quelquefois, à propos de la construction et du luxe de nos églises : « Pourquoi ne pas donner cet argent aux pauvres ? » L'objection n'est ni sérieuse ni sincère.

« Mieux vaut donner cet argent aux pauvres. » — *Ce n'est pas sérieux.* Car si on voulait être logique, en vertu de ce raisonnement, il faudrait aussi garder pour les pauvres l'argent que les femmes dépensent pour leurs bijoux et leurs toilettes ; et l'argent que les hommes dépensent pour leur café, leur tabac, leur cercle et leurs chevaux ; et l'argent que l'Etat et les communes dépensent pour illuminer le 14 juillet les places, les rues, les monuments..., pour créer des statues, des fontaines, des théâtres, des casinos, des musées, des groupes scolaires, uniquement destinés, comme nos églises, au service d'un certain nombre d'habitants. Vous voyez que cela nous mènerait loin.

« Mieux vaut donner cet argent aux pauvres. » — *Ce n'est guère sincère.* En effet, que ceux qui se plaignent du luxe toujours si grave des églises donnent aux pauvres autant que ceux qui embellissent nos temples, et ils pourront parler ensuite avec autorité et compétence. Mais très généralement ceux qui ne veulent pas d'églises superbes ne se ruinent pas pour les pauvres. C'est logique. La beauté de nos églises, bien loin de nuire à la charité, l'entretient et la développe : quiconque aime et honore Jésus-Christ dans son temple, pense nécessairement à secourir les pauvres qui sont les représentants de Jésus-Christ. La splendeur de nos temples et de nos cérémonies excite la vertu, la piété chrétienne..., d'où naissent les œuvres de la charité. Vous voulez le fleuve ? Ne tarissez pas la source.

D'ailleurs, pas plus tard que dimanche prochain, je vous prouverai péremptoirement que tout l'argent consacré aux églises profite directement au peuple, à son bien-être et à sa dignité.

Conclusion

Les constructions de l'Eglise glorifient Dieu et ennoblissent la nation. Un mot en terminant. D'où proviennent ces constructions ? De la libéralité spontanée des fidèles.

Or, s'il y a des Français qui perdent leur argent dans le canal de Panama et dans les mines d'or de l'Afrique, en Turquie, dans le Honduras et le Vénézuéla, et dans un tas d'émissions finan-

cières plus ou moins véreuses..., pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres qui le perdraient dans des constructions glorieuses à Dieu et utiles à la patrie ?

Si l'on est libre de se réunir au tir à la cible et de dépenser son argent aux courses de chevaux, c'est bien le moins qu'on puisse le consacrer à bâtir et à embellir la maison de Dieu, sans avoir à en rendre compte à ceux qui n'y vont jamais. Ne peut-on pas faire pour la vertu ce que l'on fait pour le plaisir, et orner une église puisqu'on bâtit de splendides opéras ?

L'Eglise, pendant ce siècle, a été une bâtisseuse intrépide : on ne peut que l'admirer et l'en bénir !

9^e Conférence

Chapitre I. — *Les constructions matérielles*

(suite)

§ 6. — COMBIEN LES CONSTRUCTIONS DE L'EGLISE SONT POPULAIRES

Messieurs, j'achève aujourd'hui ce que j'avais à vous dire sur les constructions matérielles faites par l'Eglise pendant ce siècle.

Ces constructions sont éminemment populaires. Elles sont : 1^o *l'œuvre du peuple*, 2^o *le palais du peuple*. A ce double titre encore elles se recommandent à notre admiration et à notre reconnaissance.

I. — Les constructions de l'Eglise sont l'œuvre du peuple

1^o Il importe extrêmement de donner du travail à l'ouvrier. C'est un moyen excellent de l'honorer, de l'assister, de le réhabiliter.

Voici un homme riche, intelligent et croyant, qui se trouve placé dans quelque coin de notre pays au milieu d'une population ignorante et grossière, que la misère et l'ignorance ont profondément dégradée. Il pourrait avec les ressources dont il dispose élever une maison de refuge, un asile ouvert à tous ceux qui souffrent. Il ne le fait pas. Il sait qu'il y a quelque chose de plus nécessaire que de remédier à la misère : c'est de la prévenir. Après donc y avoir réfléchi sérieusement, mûrement, cet homme consacre sa fortune à transformer ce sol ingrat, à rendre ce désert fertile, à enrôler ces hommes et ces femmes à moitié sauvages pour le travail rémunérateur et moralisateur : travail qui tarit la lèpre de la mendicité. Il fonde une industrie qu'il dirige en chrétien, c'est-à-dire en regardant ses ouvriers comme des hommes, comme des auxiliaires, et non pas comme des outils vivants. Et voici ce qui arrive. Là où régnait la misère, là où une population chétive, rachitique, en guenilles, se disputait les maigres produits d'un sol stérile, on entend désormais le bruit joyeux de l'activité féconde. La maison de briques remplace la cabane étroite et malsaine où l'enfant gisait à côté du bétail. Les caractères se relèvent ; avec le niveau

du bien-être, le niveau moral remonte. Par le travail le peuple s'honore, se réhabilite, se grandit ; il prend conscience de sa dignité ; il devient l'artisan de son propre relèvement.

2^o Aussi, de tout temps l'Eglise s'est appliquée à donner du travail à l'ouvrier.

Voyez les grands convertisseurs de peuples, les moines, les évêques du haut moyen âge qui prirent les barbares au milieu de leurs passions frémisantes et les placèrent sous le joug de l'Evangile. Quelle fut la méthode de ces vieux moines et de ces vieux évêques qui furent les vrais fondateurs des nations chrétiennes ? Ils se firent bâtisseurs de maisons et défricheurs de forêts. Ils prêchèrent la loi du travail ; ils en donnèrent l'exemple ; et, à leur suite, ils embrigadèrent la multitude dans le travail des champs, dans le travail des routes, dans le travail de la bâtisse.

Ainsi procèdent encore aujourd'hui nos missionnaires des lointains pays. Ils ne se contentent pas de prêcher la vérité chrétienne et de distribuer les aumônes qu'on leur envoie d'Europe. Ils sont planteurs, bâtisseurs. Ils travaillent, et ils font travailler.

Et ce que l'Eglise a fait au moyen âge, ce qu'elle fait à l'heure actuelle dans les pays de mission, elle continue de le faire chez les nations catholiques. L'aumône est une des formes de sa charité maternelle ; mais ce n'est pas la seule.

3^o L'Eglise donne du travail à l'ouvrier... et cette charité-là, Messieurs, ce n'est pas la moins belle, ni la moins féconde. Vous entendez dire quelquefois que la religion est une bonne branche de commerce. Il y a beaucoup de vrai là-dedans. Il est certain que si un beau jour, dans une ville comme Orléans, tous les travaux qui, de près ou de loin, se rattachent à la religion étaient supprimés, ce serait pour une masse considérable de travailleurs un vide épouvantable. Tout le monde y perdrait, mais la classe ouvrière plus que tout le monde. Ne prenons que les églises. C'est le riche qui donne l'argent ; mais c'est l'ouvrier qui prête ses bras, c'est l'ouvrier qui construit..., et l'ouvrier honnête préférera toujours le travail à l'aumône, et il a cent fois raison.

De ce chef, nos constructions religieuses sont donc éminemment populaires : elles sont l'œuvre du peuple. A un autre point de vue, c'est encore plus vrai, car

II. — Les constructions de l'Eglise sont le palais du peuple

L'Eglise construit des *écoles*... Pour qui sont ces écoles, sinon pour les enfants du peuple ?

L'Eglise construit des *asiles*, des hospices, des orphelinats... Pour qui sont ces demeures souvent royales, sinon pour les orphelins sans nom, pour les vieillards sans famille, pour les malades sans consolation et sans secours, pour toutes les souffrances du peuple ?

L'Eglise construit des *temples*... Pour qui sont ces temples, sinon encore pour le peuple, pour les besoins de son âme, pour la joie de son cœur,

pour son bien-être et pour sa dignité ? Le temple catholique est le palais du peuple, et quel palais !...

1^o Là, *il est chez lui*. Le riche a ses salons. Il faut au peuple une basilique, où il soit vraiment l'égal du prince. C'est l'église. Il peut y venir à toute heure du jour. Il y entre à son aise. Il y est accueilli comme un roi par la grande voix des orgues. Il y a sa place. C'est là que sa petite fille bien parée a fait sa première communion. C'est là qu'il est venu pleurer sur la dépouille inanimée de ses parents et de ses amis. C'est là qu'en un jour d'enchantement il a juré fidélité à la compagne de sa vie. Là il est chez lui.

2^o Là, *il trouve le vrai*. Cette pauvre âme du peuple, dites-moi, est-elle assez négligée, sacrifiée, oubliée dans l'ardente mêlée de la vie, oubliée presque fatalement par tous ces hommes de peine dans l'écrasement de la tâche journalière ? Heureusement, au centre de la cité et au centre du hameau, se dresse le temple ; et là, chaque dimanche, dans le plus simple et le plus sublime des langages, il se dit des choses que nous trouvons toutes naturelles, mais qui auraient ravi Platon s'il lui eût été donné de les entrevoir dans les visions incomplètes du cap Sunium. C'est le festin de la vérité... ; auquel sont conviés les enfants, les femmes, les ouvriers, tous les petits. Là le peuple est chez lui. Là il trouve le vrai.

3^o Là, *il trouve le bien*. Non seulement la vérité lui est apportée toute faite ; mais, la morale lui est enseignée avec tous les détails qui la composent, avec les principes qui la font obligatoire, avec les sanctions qui la montrent impérieuse, avec les moyens qui la rendent possible. C'est dans nos églises que le peuple apprend à penser, à sentir, à agir noblement. Là il trouve le vrai, là il trouve le bien... Ce n'est pas suffisant. « Tant pis, dit Jean-Jacques Rousseau, si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain ; il lui en faut encore pour le manger avec joie ! » C'est vrai cela, Messieurs : au peuple qui travaille et qui souffre, il faut un peu de joie ; non la joie du cabaret qui enivre et qui tue, mais la joie du temple qui élève et qui vivifie.

4^o Là, *il trouve le beau*, le vrai beau, le beau magistral, le beau moralisateur. Là, il trouve un musée des beaux-arts composé pour lui, un livre de lecture choisi à son intention, une vraie leçon de choses mise à sa portée, et capable au besoin de lui en remplacer bien d'autres. Là il trouve l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, l'éloquence, l'harmonie des couleurs, des figures, des sons et des idées ; toutes les richesses de la matière et tous les artifices de l'art ; toutes les combinaisons du savoir et toutes les intentions de la pensée servie par toutes les patiences du labeur ; en un mot, toutes les attractions possibles qui se concertent pour pénétrer par les portes des sens jusqu'au sanctuaire de l'âme.

Notre mère la sainte Eglise l'avait bien compris !

Elle avait fait surgir du vieux sol national la majesté des dômes et la hardiesse des flèches. Elle

avait incrusté dans la pierre un monde légendaire de héros et de saints. Elle avait semé aux murs des temples la vie palpitante des fresques et des toiles. Et les bijoux des verrières flamboyaient avec l'or des reliquaires et des ciboires. Et les orgues chantaient...

Et ces merveilles de son génie, ces créations de son amour virginal, l'Eglise, sans regarder, sans calculer, les avait répandues à profusion aussi bien dans les humbles bourgades que dans les cités opulentes...

Et, à la jouissance de ces splendeurs et de ces harmonies, les plus disgraciés des pauvres, les plus déshérités de ceux qui furent nos pères étaient de droit conviés... Pour eux ces beautés, à eux ces enchantements ! Ils n'avaient pas droit seulement au pain matériel, qui ne suffit pas pour vivre. Pour leur âme, de par la religion, ils avaient droit à l'immortel aliment des saines admirations, des émotions douces, des esthétiques joies ; ils avaient droit de communion à la beauté et à l'idéal !

Voilà le passé !...

Aujourd'hui, ce n'est plus cela !

Beaucoup d'esprits à courte vue prétendent qu'une église est toujours assez belle pour les masses qu'elle abrite en passant... Oh ! les aveugles !

Beaucoup de sectaires emploient les pires industries de la haine à détourner le peuple du chemin de nos églises... Oh ! les méchants !

Quel noble souci prend-on de ce peuple, depuis qu'on l'a découronné de sa foi ? Lui ménage-t-on, pour amuser sa misère, des plaisirs d'une qualité plus rare ? Fait-on mieux pour honorer et embellir son labeur, pour dilater son cœur, pour traverser l'ombre de ses jours d'un rayon d'art qui le console, d'un reflet de céleste rêve ? « Non, non ! a dit le dur et irrité prophète du peuple en ces derniers temps, elle est finie la vieille chanson qui berçait la misère humaine ! »

Messieurs, quels étranges et sinistres docteurs ! Ils trouvent le peuple trop souffrant, et ils balaient de son âme l'espoir qui l'aide à souffrir !... Ils trouvent le peuple enténébré, et ils éteignent le peu de pâle lumière qui descend dans sa prison !... Ils trouvent le peuple esclave, et ils ne savent point que, pour le libérer, il faut délier son cœur du mal, le purifier et l'ennoblir !... Quel procédé barbare et déraisonnable !... Le peuple avait un bien suprême, la Religion ; et on le lui prend !... Le peuple avait un palais, nos églises, où il trouvait de la poésie, des joies, des croyances et des fêtes, où il trouvait le vrai, le bien, le beau ; et on lui prend tout cela ! C'est idiot, inhumain, antisocial !

Conclusion

O peuple, quand tu as quitté l'atelier, la fabrique ou le labourage, viens dans nos églises ! Viens prier, viens entendre la parole, viens voir l'ordre pompeux de nos cérémonies. Viens t'enivrer de lumière, de musique, d'éloquence et d'encens. Viens prendre ici les grandes pensées et les géné-

reux instincts de la foi. Viens éprouver ici des sentiments de joie, de recueillement, de vénération religieuse, de salutaires remords. Viens répandre ici des larmes discrètes et des supplications émues. Viens chercher Dieu dans l'ombre et le mystère. Viens savourer le vrai, le bien, le beau. Le temple catholique est le palais du peuple... Et pourtant, si splendide que soit ce palais, il n'est encore qu'un vestibule, le vestibule du Paradis !

10^e Conférence

Chapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle*

I. — Son recrutement

§ 1^{er}. — L'ÉGLISE PENDANT CE SIÈCLE A TROUVÉ DES PRÊTRES MALGRÉ TOUT

Messieurs, nous étudions pendant cette dixième année de conférences les œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle ; et déjà, dans un premier chapitre, nous avons vu l'Eglise agir sur la matière et faire jaillir de terre de multiples et splendides constructions.

Elle n'a pas fait que cela. Elle a agi sur elle-même, et, dans un second chapitre, nous allons considérer le recrutement, la formation et l'action du clergé moderne. C'est une étude pleine d'enseignements et de surprises, qui aura certainement le don de vous intéresser et de vous instruire.

Voyons aujourd'hui comment *l'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres malgré tout*.

I. — Au commencement de ce siècle, l'Eglise n'avait plus de prêtres

1^o Il faut à l'Eglise des prêtres.

Pour entretenir la vie chrétienne dans les paroisses, pour prêcher l'Evangile et pour administrer les sacrements, il faut à l'Eglise *des prêtres pasteurs*.

Pour convertir les pécheurs, pour instruire les indifférents et les sceptiques, pour donner dans nos villes et dans nos campagnes des missions populaires et des prédications savantes, il faut à l'Eglise *des prêtres apôtres*.

Pour répondre victorieusement aux attaques journalières de la fausse science, pour suivre le mouvement de la littérature et de la philosophie contemporaine, pour élever l'apologétique chrétienne à la hauteur des besoins modernes, pour défendre et venger la foi avec compétence, autorité et succès, il faut à l'Eglise *des prêtres docteurs*.

Et puis, à quoi servirait d'avoir des pasteurs dans toutes les paroisses, des prédicateurs dans toutes les chaires, des apologistes même et des docteurs, si l'enfance et la jeunesse étaient mal élevées ? Pour sauver l'âme des enfants, pour diriger nos maisons d'éducation chrétienne, pour distribuer aux générations qui naissent l'érudition classique et scientifique, l'enseignement secondaire et supérieur, il faut à l'Eglise *des prêtres professeurs*.

Ce n'est pas tout encore. Pour propager la foi

au milieu des pays idolâtres, pour aller à travers les continents et les mers arracher à l'esclavage et à l'ignorance des païens abrutis, pour aller dans l'Extrême-Orient ramasser les pauvres enfants abandonnés et les baptiser, pour aller dans le Levant organiser des écoles, allumer dans ces écoles le double flambeau de la science et de la foi, et souffler par là le double amour de l'Eglise et de la France, il faut à l'Eglise *des prêtres missionnaires*.

Voilà qui n'est pas plus clair mais aussi clair que le jour. Pour exercer son ministère pastoral, son ministère apostolique, son ministère doctoral, pour sauver la foi à l'intérieur et la propager à l'extérieur, il faut à l'Eglise des prêtres.

Au milieu de nos luttes religieuses contemporaines, plus d'une fois on a entendu les ennemis de l'Eglise dire qu'ils en voulaient non pas à la religion mais aux prêtres. La distinction est peut-être habile, elle n'est certainement pas sincère. Car, il n'y a pas de religion sans sacerdoce, et le jour où le clergé disparaîtrait, serait la fin du règne de Dieu et de l'existence de l'Eglise sur la terre. Là où est le prêtre, là est la vie de l'Eglise. Il faut à l'Eglise des prêtres, il lui en faut beaucoup. Or :

2^o *Au commencement de ce siècle, l'Eglise n'avait plus de prêtres*. Ils avaient été non seulement chassés des presbytères et des temples confisqués pour cause d'utilité publique, mais chassés du territoire, jetés en exil ou à l'échafaud. Les monastères étaient devenus des manufactures, des fermes, des prisons ou des lieux inhabités. Les sanctuaires étaient abandonnés à des usages profanes, d'autres fermés et vides, d'autres consacrés au schisme constitutionnel. L'Eglise de France n'était plus qu'une vaste ruine, rien ne lui restait du patrimoine qu'elle avait acquis par des siècles de charité, et, comme dit Lacordaire, elle avait à peine un calice pour y boire le sang de son Maître. Elle n'avait plus de prêtres.

Témoin d'un tel anéantissement, J. de Maistre disait : « Le sacerdoce doit être en ce moment la préoccupation souveraine de la société qui veut renaître. Que les hautes classes offrent leurs fils à l'autel, comme dans les temps passés. Qu'elles rendent à l'Eglise, en illustration et en richesse, tout ce qu'elles en ont reçu. Elles s'acquitteront ainsi d'une dette immense qu'elles ont contractée envers la France et peut-être envers l'Europe, mais surtout envers Dieu. » Et avec ce ton prophétique qu'il employait volontiers, M. de Maistre ajoutait : « Si j'avais sous les yeux le tableau des ordinations sacerdotales, je pourrais prédire de grands événements. »

Le tableau des ordinations sacerdotales depuis cent ans est connu. Que nous dit-il ? Le voici.

II. — L'Eglise, pendant ce siècle, a trouvé des prêtres malgré tout

Au commencement de ce siècle, l'Eglise n'avait plus de prêtres. Elle en a demandé, elle en a cherché, elle en a trouvé.

1^o *Malgré la Révolution*, qui, ne faisant grâce à aucune vertu, avait moissonné tout entière la hiérarchie sacerdotale. « Si la France est cassée, les morceaux en sont bons, » disait le duc d'Aumale après nos effrayants désastres de 1870. Ainsi, au lendemain de la Révolution, l'Eglise de France était en morceaux, mais de cette poussière féconde, comme une mère de race royale qui a perdu ses enfants au service de la patrie, elle a fait éclore de nombreux rejetons. A force de soins et de charité, avec un discernement et un courage admirable, elle est parvenue en trente années à repeupler le sanctuaire. C'a été un chef-d'œuvre d'habileté et de la grâce de Dieu. L'Eglise, pendant ce siècle, a trouvé des prêtres malgré la Révolution.

2^o *Malgré les familles*, qui, la plupart du temps, se sont montrées très récalcitrantes à l'éclosion des vocations ecclésiastiques... Oh! qu'il est difficile de trouver des prêtres dans ces familles riches ou même simplement aisées, qui destinent leurs fils à tout autre chose qu'à la solitude ou à la pauvreté du curé de campagne!... Qu'il est difficile de trouver des prêtres dans ces familles indifférentes ou hostiles à la religion, qui, bien loin de désirer pour leurs enfants l'honneur du sacerdoce, ne leur assurent même pas le bienfait d'une éducation chrétienne!... Qu'il est difficile de trouver des prêtres dans ces familles stériles, systématiquement stériles! Quand on a sept ou huit enfants, c'est encore un sacrifice d'en donner un à Dieu, mais enfin on le fait. Quand on n'en a qu'un ou deux, le courage manque. Et c'est là le triste état de beaucoup de diocèses aujourd'hui!... Qu'il est difficile de trouver des prêtres dans ces familles anémiées, où nous ne rencontrons que des santés délicates, affaiblies, énervées, revêches à l'effort et incompatibles avec l'austérité et les labeurs de la vie sacerdotale!... Qu'il est difficile de trouver des prêtres dans ces familles amollies, qui élèvent leurs enfants dans la recherche fiévreuse du plaisir, dans l'horreur de toute contrainte, dans la déplorable habitude de ne rien faire ou à peu près rien!... Qu'il est difficile de trouver des prêtres dans tant de familles qui ne veulent pas, ou qui ne peuvent presque pas en donner!... Eh bien! l'Eglise en a trouvé quand même. Elle a trouvé des prêtres malgré la Révolution, malgré les familles.

3^o *Malgré l'esprit public*, qui, en déconsidérant le sacerdoce, en le suspectant, en le persécutant, s'est efforcé depuis un siècle d'en tarir le recrutement et de l'anéantir. Je me demande comment les vocations sacerdotales ont pu germer dans notre monde contemporain!

Quand le sacerdoce apparaissait dans un rayonnement de beauté divine et de gloire humaine, nombreuses étaient les âmes qui le voulaient embrasser. Mais, aux yeux de l'opinion publique moderne, qu'est devenu le sacerdoce, sinon une profession peu séduisante? Dans la couronne du clergé, il y a plus d'épines que de roses : l'épine de la pauvreté, l'épine de la solitude, l'épine de la

défiance et du soupçon, l'épine de l'ingratitude, et souvent l'épine de la persécution. Aucun sacerdoce n'a été persécuté, l'Indien, l'Egyptien, le Grec, le Romain n'a pas persécuté ses prêtres, le protestant respecte ses ministres : il n'y a que le clergé catholique qui amène contre lui les cris sauvages des passions perverses.

Et que n'a-t-on pas fait depuis cent ans pour le chasser des camps, des hôpitaux, de l'école, du berceau des enfants, de la chaumière du pauvre et de la couche des malades, pour le reléguer dans son église vidée et dans son presbytère isolé? En 1860, quand parut la *Vie de Jésus* de Renan, Proudhon s'écriait : « Que les âmes dévotes prennent leur passe-port d'avance, parce que, avant dix ans, il ne restera plus un seul prêtre pour leur administrer les saintes huiles. » Cela se disait déjà du temps de Julien l'Apostat... Mais Proudhon est mort, Renan est mort... Et l'Eglise, pendant ce siècle, a trouvé des prêtres malgré la Révolution, malgré les familles, malgré l'esprit public.

4^o *Malgré les lois*, qui, ne pouvant tarir la source des vocations sacerdotales, ont essayé du moins d'en corrompre les eaux. On s'est dit qu'en imposant aux jeunes clercs le service militaire obligatoire, on allait enfin décourager l'Eglise et lui enlever une bonne partie de ses recrues... Mais là encore, les plans de l'ennemi ont été à peu près déjoués. Les écoles normales de l'Etat ont subi le contre-coup de ce stupide désir d'égalité... Et, bien qu'il reste vrai que la loi militaire est une entrave à notre recrutement, nos séminaires n'ont pas vu leurs rangs s'éclaircir. Au contraire. La grâce de Dieu a réagi contre la malice des hommes. Le grand séminaire de Saint-Sulpice est obligé de refuser des élèves. Au grand séminaire d'Orléans, les élèves ont atteint un chiffre que de mémoire d'homme on n'avait pas connu. Il y a trente ans, ils étaient soixante-trois; aujourd'hui, ils sont cent dix-neuf. En trente ans, le chiffre a doublé.

Au commencement de ce siècle, l'Eglise n'avait plus de prêtres. L'Eglise, pendant ce siècle, a trouvé des prêtres malgré tout.

Conclusion

Saluez, Messieurs, la fécondité de l'Eglise et l'immortalité du sacerdoce! L'Eglise est mère, elle enfantera toujours des prêtres... Et, de toutes les races existantes, les prêtres sont la race la plus vivante. La mort y perd ses dents. Il y a dix-neuf siècles qu'on sonne leur enterrement..., et ils n'ont pas l'air de s'en porter plus mal. Tous ceux qui prophétisent la fin du clergé enfilent l'un après l'autre le chemin du cimetière; et il se trouve toujours là un prêtre très vivant pour bénir leur tombe et dire : *Requiescat in pace*. Quand ce siècle est né, Messieurs, nous étions morts en apparence. Ce siècle va finir, et pour l'assister dans son déclin, le sacerdoce est debout avec son cœur qui palpite, avec ses lèvres qui parlent, avec ses mains qui bénissent!

11^e ConférenceChapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle (suite)*

I. — Son recrutement (suite)

§ 2. — L'ÉGLISE PENDANT CE SIÈCLE A TROUVÉ DES PRÊTRES PARTOUT

Messieurs, nous étudions le recrutement du clergé contemporain. L'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres, elle en a trouvé malgré tout. J'ajoute aujourd'hui qu'elle en a trouvé partout.

Cela devait être. Est-ce que Dieu peut refuser des prêtres à son Eglise ? Non. Il lui en donne toujours dans une proportion suffisante. Disons mieux. Dieu est magnifique dans ses dons. Il a semé à profusion les astres dans le ciel et les fleurs sur la terre. Donc aussi, dans l'ordre surnaturel, il multiplie ses dons, et particulièrement celui qui est le plus auguste et le plus nécessaire : les vocations sacerdotales. Il les fait germer dans tous les siècles, chez toutes les races, au sein de toutes les conditions sociales. Il ne dit point aux riches et aux nobles : « Je ne veux que des pauvres ; » — aux pauvres : « Je ne veux que des riches ; » — aux lettrés : « Vous êtes pleins d'orgueil ; » — aux ignorants : « Vous êtes sans lettres ; je vous exclus à jamais. » — Non, pour faire des prêtres, il s'adresse à tous, et il dit : « Qui sent en soi le dévouement ? Qui veut aimer et servir les âmes ? Qui veut combattre les ennemis visibles et invisibles des âmes ? Qui veut vivre et mourir pour les âmes ? »

La France, plus que les autres peuples, a entendu cet appel. Elle est, par excellence, une terre sacerdotale et une terre militaire. Elle a toujours été féconde en soldats et en prêtres. Et pas plus aujourd'hui que dans le passé, les germes divins du sacerdoce n'ont pu lui manquer.

L'Eglise, pendant ce siècle, a donc trouvé des prêtres partout... D'abord

I. — Dans les classes populaires

1^o *C'est dans l'ordre.* Le clergé sera toujours en majorité tiré du peuple.

Numériquement, le peuple constitue la presque totalité de la nation. Donc, il doit donner beaucoup plus de vocations que les classes riches. Cela saute aux yeux. Et puis,

Historiquement, vous savez comment s'est fondée l'Eglise. Saint Paul disait : « Il n'y a parmi nous ni beaucoup de grands ni beaucoup de riches, ni beaucoup de nobles. *Non multi potentes, non multi nobiles.* » Dieu pour faire éclater sa puissance a choisi, dès l'origine, ses ministres parmi les faibles, parmi les petits, parmi ce qu'il y avait de plus rien : *Elegit ea quæ non sunt.* Voilà le plan divin. Constantin, Charlemagne, saint Louis, Louis XIV ont bien pu jeter des vêtements de pourpre sur les épaules de l'Eglise, ils n'ont pas pu modifier ce que Dieu avait décrété. L'Eglise contemporaine, en allant chercher ses prêtres dans les classes populaires, est donc restée simplement fidèle à ses origines.

2^o *Est-ce un mal ?* Je ne le crois pas.

Né du peuple, sorti des fortes populations des campagnes, le clergé en connaît la langue, il en aime les travaux : il sait parler au laboureur de ses blés, de ses avoines et de ses seigles ; au vigneron, de l'état de ses vignes et des espérances de la vendange. Destiné à vivre au milieu du peuple, il se rapproche de lui par des similitudes d'origine et d'éducation qui facilitent le succès de son ministère.

Et puis, le sacerdoce est un métier austère. Faut-il se plaindre qu'il se recrute dans les rangs de ceux qui travaillent, dans les rangs des durement laborieux ? Là se trouve la santé, la robustesse de l'âme, l'habitude de l'effort, le gros bon sens, le fin sourire : autant de qualités utiles à tout le monde, mais absolument nécessaires au prêtre.

Et vraiment, en allant chercher ses prêtres dans les classes populaires, l'Eglise y a trouvé des perles qui ne déparent point sa couronne royale. Jadis on a vu sur le siège de saint Pierre, des Papes qui, dans leur enfance, avaient gardé les vaches, comme Sixte-Quint, — ou travaillé à la menuiserie, comme Grégoire VII. Dans notre siècle le cardinal Rénier, archevêque de Cambrai, a été d'abord un petit pâtre de l'Anjou. Le cardinal Boyer, archevêque de Bourges, a mis un rabot dans ses armes pour rappeler la modestie de son origine. Le cardinal Pie, évêque de Poitiers, a commencé par être un petit paysan intelligent et un bon petit enfant de chœur. Avant d'être l'illustre évêque d'Arras et un des plus éloquents défenseurs de la grande cause de la liberté d'enseignement, Mgr Parisis était, à Orléans, petit boulanger. L'humble enfant de la Sologne est devenu Mgr La Roche, évêque de Nantes. Je n'en finirais pas si je voulais seulement vous énumérer toutes les perles fines, étincelantes, que l'Eglise contemporaine a trouvées dans les classes populaires.

Que si quelques-uns reprochaient encore à l'Eglise d'avoir recruté son clergé surtout dans le peuple, je leur dirais :

3^o *A qui la faute ?* Depuis cent ans, les plus grands esprits et les plus grands évêques sollicitent les classes riches de donner des prêtres à l'Eglise. Et à cet appel souvent réitéré, la noblesse, la bourgeoisie, le commerce, l'industrie et la finance n'ont que médiocrement répondu. Les classes riches ont bien voulu donner à l'Eglise leur concours pécuniaire, mais pas leurs enfants ; l'impôt de l'or, mais pas l'impôt du sang. Elles n'ont pas voulu reprendre toute la place qui leur revenait dans le ministère des autels. Fallait-il que l'Eglise fût privée de prêtres parce que les familles prépondérantes ne lui en donnaient plus, et qu'elle fermât son sanctuaire parce que les riches héritiers ne demandaient plus à y entrer ? Non, l'ordre sacerdotal se perpétuera jusqu'à la fin des temps. Il ouvre ses rangs à toutes les classes de la société..., et si le clergé de ce siècle s'est surtout recruté dans les classes populaires, manifestement la faute n'en est pas à l'Eglise. C'est trop clair.

Est-ce à dire cependant que l'Eglise pendant

ce siècle n'a trouvé des prêtres que dans les classes populaires ? Non. Il ne faut rien exagérer. L'Eglise contemporaine a trouvé un bon nombre de prêtres

II. — Dans les classes riches

1^o *Cela devait être.* L'Eglise de tout temps a compté dans son sacerdoce de nobles représentants des classes élevées. Elle y tient. Elle se plaît à reconnaître que la naissance et la fortune unies à de réels mérites exercent sur le peuple une puissante influence. Aux yeux du paysan aveuglé qui n'estime que la richesse, le prêtre qui a du patrimoine est un homme posé. Il a une auréole. Il a le prestige du désintéressement... Et puis, avec son patrimoine, quel bien ne peut-il pas faire ? A la ville, un prêtre riche ou simplement à l'aise soutient les bonnes œuvres qui végètent faute d'argent, et rend possibles mille entreprises apostoliques entravées par la pauvreté des fabriques. Et qui ne voit que le prestige du nom, de la fortune, de l'éducation, et la connaissance du monde sont un appoint précieux pour le clergé et pour la religion ?

Ajoutez à cela que les classes riches ont elles-mêmes tout à gagner en donnant leurs fils à l'autel. En servant ainsi l'Eglise et la société, elles se sauveraient elles-mêmes. Tenez ! Que de jeunes gens à qui l'état ecclésiastique et les travaux apostoliques procureraient plus de liberté d'esprit, plus d'allégresse de cœur, plus de sécurité d'âme, plus de vrai bonheur que la vie trop souvent terne et inféconde qu'on mène dans le monde ! Que de familles bien posées le seraient encore mieux si elles avaient un fils dans les ordres ! Le père de saint François de Sales avait longuement résisté à la vocation de cet aîné de sa race. Mais vraiment l'évêque de Genève à lui seul n'a-t-il pas illustré le nom de son père plus que tous les autres membres de la famille qui ont cependant occupé de grands emplois ?... Que les classes riches donnent des recrues au clergé, au clergé séculier surtout, et elles retrouveront une influence morale que la richesse toute seule ne saurait donner. Elles ont payé autrefois un large tribut à l'autel ; et elles ont fait descendre par là, pendant des siècles, les bénédictions de Dieu sur leurs maisons. Aujourd'hui, elles donnent assez volontiers leurs fils à l'armée et leurs filles à la Visitation, au Sacré-Cœur et au Carmel. Qu'elles fassent encore un pas : qu'elles reprennent le chemin du sanctuaire et du sacerdoce..., et Dieu rendra en vitalité à leur race ce qu'elles auront apporté de service et d'éclat à son Eglise.

Ce ne sont pas là, Messieurs, de vaines paroles. Ce que je proclame avantageux pour tous et souverainement désirable,

2^o *Cela s'est réalisé* au moins partiellement dans notre siècle, et se réalise de plus en plus. Les classes élevées ont donné à l'Eglise depuis cent ans un bon nombre de prêtres, qui ont été en même temps un honneur pour leur famille et une force pour le sacerdoce.

Il me plaît de vous en citer quelques-uns. En

1819 le prince de Rohan, que Louis XVIII voulait remarier à une princesse de Saxe, entre au séminaire de Saint-Sulpice. Pair de France, grand seigneur raffiné, âgé de plus de trente ans, il se plie aux exigences d'une règle trouvée déjà austère aux élans de la vingtième année, et il devient un prêtre en qui se rencontrent à un degré éminent la distinction de l'homme du monde et la sainteté du ministre de Dieu. — Lacordaire débute au barreau de Paris comme avocat très éloquent. Il devient prêtre, dominicain, confesseur de Notre-Dame où il ouvre des voies entièrement nouvelles à l'apologétique chrétienne. — Ravignan résigne ses fonctions d'avocat général à la Cour de Paris ; et il cache son nom, ses talents, ses vertus sous la robe du Jésuite. — Schouwvaloff, habile et savant diplomate, quitte la cour de Russie et les salons de l'aristocratie parisienne, et il va s'enfermer dans une humble cellule de Barnabite. — Le jeune de Ségur renonce à ses pinceaux, brise sa palette et devient un prélat très pieux et très dévoué aux âmes. — Mgr Hetsch était un médecin de Stuttgart, habile et déjà célèbre. Il abandonne l'Allemagne pour la France, le protestantisme pour le catholicisme, la médecine pour le sacerdoce ; et il devient le collaborateur de Mgr Dupanloup, le grand éducateur de la jeunesse que nous avons connu, admiré et aimé. — L'abbé de Broglie était d'abord un brillant et courageux officier. A trente ans il brise sa glorieuse épée pour devenir un prêtre exquis et un savant apologiste de la religion. — L'abbé d'Hulst est né en Beauce dans un château. A sept ans il rêve déjà du sacerdoce. Il était noble de race, il avait une large fortune, son intelligence était merveilleuse. Tous ces biens il les mit au service de l'Eglise et des âmes. Il fut prêtre, et Mgr Bannard a pu dire de lui : « C'était le premier prêtre de France ! » Voilà quelques noms.

Je pourrais en citer bien d'autres. Qu'il me suffise de vous dire que depuis un certain nombre d'années surtout, le clergé se recrute plus qu'autrefois dans les classes élevées et moyennes. Les parties hautes de la société nous reviennent. Les sommets de la nation se tournent vers nous. Ce n'est pas mauvais signe.

L'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres partout, dans toutes les conditions sociales. Messieurs, il faut s'en réjouir et je vous invite à remercier Dieu.

12^e Conférence

Chapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle* (suite)

I. — Son recrutement (suite)

§ 3. — EST-CE A DIRE QUE L'EGLISE PENDANT CE SIÈCLE A TROUVÉ ASSEZ DE PRÊTRES ?

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres malgré tout. Elle en a trouvé partout.

Est-ce à dire qu'elle en a trouvé assez ? Je ne le pense pas. La question est fort grave, elle est

nationale et patriotique autant que religieuse, et je vous invite à l'étudier très attentivement.

Je dis 1^o que l'Eglise a à peine assez de prêtres pour suffire *aux besoins généraux* des âmes ; et 2^o qu'elle n'en a pas assez pour suffire *aux besoins particuliers* du siècle.

I. — L'Eglise a à peine assez de prêtres pour suffire aux besoins généraux des âmes

✓ Pour sauver les âmes, l'Eglise doit exercer un double ministère : un ministère de conservation, et un ministère de conquête. Elle doit agir au dedans sur les brebis fidèles, au dehors sur les peuples infidèles. Suffisons-nous à ce double ministère ? Hélas ! nous ne suffisons que médiocrement.

1^o Dans les campagnes, que de paroisses sans curé, que de vicariats sans titulaire !

Vous savez ce que sont nos campagnes. Les hommes y sont absorbés par le travail, courbés sur la terre. Plus qu'ailleurs ils ont besoin du prêtre. Otez le prêtre, que reste-t-il ? Par quoi le remplacerez-vous ? Où sera le rayon céleste qui planera sur un village ? Otez le prêtre, et vous verrez bien vite les âmes se matérialiser et se corrompre, et nos fortes populations rurales, rempart de la société, en deviendront la terreur. Elles seront la proie du mauvais journal et du politicien sans pudeur. Or c'est à grand-peine que l'Eglise leur envoie des prêtres ; et il n'est pas rare dans certains diocèses de voir des curés de campagne chargés de deux, trois ou quatre paroisses, impuissants par conséquent à les évangéliser comme il faut.

2^o Dans les villes, la situation est différente, mais elle n'est pas meilleure. Il y a plus de prêtres que dans les campagnes. Mais suffisent-ils aux nécessités spirituelles chaque jour plus urgentes ? Tenez ! Dans cette paroisse de Saint-Paterne nous sommes sept prêtres pour 45,000 âmes. Nous donnons une somme de travail qui dépasse certainement la moyenne de nos forces, et notre douleur la plus cuisante est de constater que nous ne pouvons pas faire tout ce qu'il serait nécessaire de faire pour notre peuple ; le champ est vaste, et nos bras, moins longs que nos désirs, ne parviennent pas à lui donner une culture suffisante... Voyez Paris. Il y a là des paroisses de quarante à cent mille âmes, avec huit, dix ou quinze prêtres, écrasés par le matériel du ministère, accablés par le soin des fidèles qui pratiquent, et incapables de donner même un regard à ces foules immenses livrées sans lutte aux athées et aux sectaires, dont elles sont devenues la proie facile.

3^o Et ceci vous explique comment, *depuis cent ans, la France s'est paganisée*. De 1790 à 1800, point de prêtres. De 1800 à 1815, presque point de prêtres. L'abbé Rohrbacher raconte qu'il fut chargé tout jeune prêtre de desservir sept églises. De 1815 à 1830 on multiplie les efforts de zèle pour remplir les séminaires, mais que de paroisses encore non pourvues ! Cela fait trois générations non instruites, non élevées chrétiennement. Nous vivons aujour-

d'hui de ce douloureux passé. Certaines parties de la France, pendant trente ou quarante ans, n'ont pas été cultivées. Elles se sont paganisées.

4^o Et puis, incapables d'évangéliser complètement les peuples catholiques, pouvons-nous *marcher à la conquête des peuples infidèles* ? Il le faudrait. Quand on s'appelle la France, « la fille aînée de l'Eglise, » peut-on, sans avouer sa déchéance, ne pas porter au dehors la foi chrétienne ? Et puis, que font au loin nos missionnaires, sinon faire aimer la patrie, en même temps qu'ils accréditent la religion ? C'est l'Angleterre qu'on respecte là où règnent les prédicateurs anglicans ; et c'est notre nation qu'on révère, là où se dévouent nos missionnaires. Nous en envoyons, mais combien peu ! L'Eglise n'a pas beaucoup de prêtres pour empêcher les chrétiens de se tourner au paganisme, elle en a moins encore pour aider les païens à se mettre en marche vers le christianisme.

L'Eglise a à peine assez de prêtres pour suffire aux besoins généraux des âmes. Et maintenant, écoutez. Voici qui est bien autrement grave :

II. — L'Eglise n'a pas assez de prêtres pour suffire aux besoins particuliers du siècle

Napoléon, en rétablissant le culte, avait dit : « Je veux des évêques, des curés, des vicaires, et voilà tout. » Il s'imaginait que le rôle du clergé consiste purement et simplement à baptiser, confesser, marier, célébrer la messe et enterrer les morts. Et il y a encore aujourd'hui pas mal d'honnêtes gens qui voudraient nous enfermer dans ce programme rétréci et humiliant. Le rôle du clergé est bien autrement étendu et grandiose. Le clergé doit christianiser la nation tout entière, et, dans notre siècle, ce n'est pas une petite affaire. Pour suffire à cette tâche, il faut beaucoup d'ouvriers et des maîtres ouvriers. Vous allez voir.

1^o Dans ce siècle, voici d'abord la *science* qui s'insurge contre l'Eglise, et la fausse science a à son service des hommes souvent très forts et très habiles, — lesquels composent des livres, des revues et des journaux, — lesquels journaux, revues et livres, après avoir accrédité le doute dans les régions élevées, le vulgarisent dans les classes populaires.

Il nous faudrait des prêtres docteurs, ayant du temps, des loisirs, des bibliothèques, pouvant aller à Paris, en Allemagne, apprendre les langues étrangères, consulter tel ou tel savant, et se mettre en état de réfuter toutes les erreurs contemporaines. Nous en avons, mais pas assez.

Il nous faudrait des prêtres écrivains, possédant une large instruction, une plume exercée, le savoir et le style, capables de faire des livres et de rédiger des journaux ; car, le journal est aujourd'hui l'arme nécessaire. Nous en avons, mais pas assez.

Il nous faudrait des prêtres prédicateurs, délivrés des accabllements du ministère, pouvant disposer de la solitude, mère des grands travaux et de la liberté, source des inspirations sublimes, pouvant se préparer pendant des années à une

parole savante, éloquente, documentée. Nous en avons, mais pas assez.

2^o Et puis, à côté de la science, première puissance de ce siècle, voici *la jeunesse*, qui appelle à son tour des ouvriers sans nombre.

La jeunesse qui étudie d'abord. Combien il importe de lui donner une puissante instruction religieuse unie à une sérieuse formation intellectuelle ! Sans cela, quel serait le sort de la foi au siècle prochain ? Aussi dans certains diocèses, cent, deux cents ou même trois cents prêtres sont employés au ministère de l'éducation. C'est beaucoup, ce n'est pas assez.

Et puis à côté de la jeunesse qui étudie, il y a la jeunesse qui travaille, la jeunesse des bureaux, des comptoirs, des ateliers, des chantiers. Cette jeunesse, c'est le peuple, c'est la nation de demain. Elle court d'immenses dangers et elle est presque sans défense. Les moyens de dissipation, de séduction, de corruption, journaux, cabarets, théâtres, fêtes profanes se sont accrus dans des proportions effroyables. Pour sauver cette jeunesse il faut des œuvres de persévérance, des patronages, des cercles ; il en faut dans les villes, il en faut dans les campagnes. Et pour diriger ces œuvres, aujourd'hui absolument nécessaires, il faut des prêtres, beaucoup de prêtres. Nous en avons, mais pas assez.

3^o Et enfin voici *le peuple*. Son état religieux et moral fait poitié.

Nous avons en France six millions d'ouvriers, dix-sept millions de paysans, cinq cent mille employés de chemin de fer. Beaucoup n'ont point de religion ; et j'allais presque dire que les choses sont si bien organisées qu'ils ne peuvent pas en avoir. Tout à l'heure je vous parlais de Paris : il y a là près de deux millions d'habitants qui, en masse, retournent au paganisme.

Il est facile de dire que tous ces hommes sont irréligieux, méchants, corrompus, ennemis déclarés de toute vertu et de tout ordre social ! Quand ce serait vrai, qu'est-ce que cela prouverait ? Qu'ils sont dignes de toute compassion, puisqu'ils blasphèment ce qu'ils ignorent. Mais, cela n'est pas vrai. Non, il n'est pas vrai que nos paysans et nos ouvriers sont foncièrement mauvais comme certains le prétendent. Il reste au fond de leur âme un immense besoin de vrai, de bien et même de religion, ils sont accessibles à la pure lumière de l'Evangile. Ils se laissent toucher par le dévouement. Sous une écorce rude se cachent très souvent des âmes neuves et des cœurs droits.

Seulement, ce peuple, abandonné comme une pâture aux missionnaires de l'impiété et du vice, il faut l'instruire, le moraliser et le christianiser. Ce peuple, dont les conditions d'existence sont généralement très dures, il faut l'aider par la charité, par le travail, par les œuvres de fraternité chrétienne. Et pour améliorer l'état moral et l'état matériel du peuple, il faut des apôtres, des évangélistes, des ouvriers apostoliques, des prêtres. Nous en avons, mais pas assez.

Conclusion

Messieurs, donnez des prêtres à l'Eglise ! La question est nationale et patriotique autant que religieuse.

Pour relever la nation, il faut la christianiser. Les arts, la science, le progrès matériel, c'est bon à quelque chose, mais ce n'est pas tout, ce n'est pas même l'essentiel d'une nation. Le mal peut exister lorsque le commerce va, lorsque les usines marchent, lorsque la rente est au pair et que le gendarme est respecté. Les prospérités extérieures ne sont qu'une façade. La vie d'un peuple repose dans les âmes, et la vie des âmes repose dans l'Evangile. « La religion ne vous menace pas, elle vous manque, » disait Mgr Dupanloup à la tribune. Et c'est vrai. Pour relever la nation, il faut la christianiser.

Pour christianiser la nation, il faut des prêtres. Nous sommes les ouvriers du relèvement national. Comment cela ?

Nous sauvons les âmes en leur inspirant l'amour du devoir et en les formant à la pratique de la vertu. Or la pratique de la vertu et l'amour du devoir constituent pour la nation le capital social le plus précieux de tous.

Nous semons la vérité. Nous accréditons le bien. Nous exerçons les hommes à la justice et à la sainteté. Nous faisons des chrétiens. Or, « un peuple de vrais chrétiens n'aurait pas besoin de gendarmes, » dit Jean-Jacques Rousseau.

Pour christianiser la nation, il faut des prêtres. O mon Dieu, donnez-nous des prêtres, beaucoup de prêtres, des prêtres saints, doctes, zélés, des prêtres qui soient la lumière du monde et le sel de la terre !

13^e Conférence

Chapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle (suite)*

II. — Sa formation

§ 1^{er} — LES PETITS SÉMINAIRES

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a trouvé des prêtres. Ce n'est pas tout. Elle les a formés dans ses petits et dans ses grands séminaires. Et il faut maintenant que je vous ouvre la porte de ces maisons où s'élabore une œuvre si importante et si capitale.

Etudions aujourd'hui le vestibule et la physionomie des petits séminaires. Le sujet, vous allez le voir, mérite la plus grande attention.

I. — Le vestibule des petits séminaires

Quel est-il ? Il y en a deux : le foyer domestique et l'école presbytérale. C'est Dieu qui crée les vocations, et il les crée comme toute chose, à l'état de germe. Or, comme tous les germes, les germes du sacerdoce sont faibles, d'autant plus délicats qu'ils sont précieux. Il ne faut pas les fouler d'un pied brutal et les écraser. Il faut les discerner, les défendre et les faire éclore. Qui fera cela ?

1^o *Les Parents* d'abord. Le père est le chef du foyer. Il a grâce d'état pour lire dans l'âme de son fils, et pour le guider dans sa vocation. Et la mère ! Ah ! c'est elle surtout qui devine et discerne la vocation de l'enfant, et doucement, délicatement, travaille à son éclosion. On voit cela dans l'histoire de presque tous les prêtres. Saint François de Sales parle du sacerdoce. Son père s'emporte, se fâche. Mais sa mère plus désintéressée, plus pieuse, intervient, intercède et fléchit l'opposition paternelle. Au fort de la Révolution, la comtesse de Quélen aimait à conduire son fils à l'église des Carmes transformée en prison, pour lui faire visiter les évêques et les prêtres qui allaient mourir, et recevoir leur dernière bénédiction. Ainsi elle faisait naître dans cette jeune âme le saint enthousiasme du sacerdoce. Le P. Besson était fils unique et artiste déjà remarqué. Sa mère le donne au P. Lacordaire qui, dit-il, n'eut que la peine de se baisser pour cueillir cette belle fleur... Quand une famille donne un prêtre à l'autel, c'est quelquefois un grand sacrifice, mais c'est toujours une grande bénédiction. Avec un fils prêtre, la famille devient plus unie, plus grave, plus élevée. Le prêtre bénit le mariage de ses frères et de ses sœurs, baptise leurs petits enfants, dont il surveille encore l'éducation chrétienne. Il intervient dans les différends ; il console dans les épreuves ; il assiste dans la gêne, il calme, il apaise, il unit, il enveloppe toute la famille d'une influence religieuse qui la rend meilleure... C'est au foyer domestique que germent les vocations sacerdotales. C'est

2^o *Le Prêtre* qui en aperçoit la tige naissante, et leur donne la première culture. D'abord, il discerne les familles. Sachant qu'on ne cueille pas des raisins sur des ronces et que la sève sortie d'une mauve racine ne peut produire que des fruits amers, il ne va pas chercher des vocations dans les foyers vicieux, mais bien dans les maisons où la religion et la vertu sont en honneur. Et là, il discerne les âmes prédestinées. Il en étudie les aptitudes et les goûts. Il cherche des tempéraments sains, des intelligences ouvertes, des jugements droits, des cœurs purs. Il prête une oreille attentive aux premiers bégaiements d'une vocation encore inconsciente. Et quand il croit avoir trouvé le germe sacerdotal, il le cultive avec amour. Après le foyer domestique, l'école presbytérale est la serre chaude où se préparent les futurs prêtres. Mgr Bougaud cite le mot d'un bon vieillard, chanoine d'Orléans : « J'ai 83 ans, disait-il, et je vais bientôt mourir. Je n'ai pas fait tout le bien que j'aurais voulu. Mais une chose me console : je laisse trente-trois prêtres que j'ai formés, et qui feront mieux que moi. »

La famille et le presbytère ne sont qu'un vestibule. L'enfant n'y reste pas longtemps. Vers l'âge de 12 ou 13 ans, l'Eglise met la main sur lui, le tire de la masse et le dirige vers les pieux asiles où sa jeune âme doit s'imbiber de science, de vertu et de piété. Etudions

II. — La physionomie des petits séminaires

Le petit séminaire a pour but de favoriser la lente évolution du germe sacerdotal dans l'âme des enfants. Ce n'est pas une petite affaire. Cela comprend une période de 6 ou 7 années. Cela n'a l'air de rien... et pourtant c'est une histoire longue et compliquée. Voyez-vous cet épi de blé dont on va faire de la farine et du pain ? Tout le monde en vit, et personne ne le regarde. Son histoire est aussi dramatique qu'elle est inaperçue et silencieuse. Quand il germe, il doit lutter contre le froid et le chaud, contre les attaques des mulots sous la terre, contre les cailloux qui lui barrent la route, contre les herbes qui lui prennent sa place. Quand sa tige verte émerge du sol, il rencontre des régiments d'insectes et des escadrons de moineaux. Quand le blé se noue, quand il fleurit, quand il mûrit, il est à la merci du vent, du soleil, d'un nuage qui passe, d'un oisillon qui cherche pâture. Tel est, Messieurs, le germe sacerdotal ; et cette comparaison suffit à vous faire comprendre la haute fonction de nos petits séminaires, qui sont comme le terrain de culture où s'élabore la formation des jeunes lévites.

1^o Là sont réunis *les jeunes gens destinés au sacerdoce*. On ne les sépare pas des jeunes gens destinés au monde. Ce n'est pas du tout nécessaire. A quoi bon isoler le clergé du reste des hommes ? A quoi bon en faire une caste dans la nation ? Elevé avec les avocats, les magistrats, les notaires, les médecins, les propriétaires d'un pays, le prêtre conservera avec eux des relations amicales qui plus tard pourront être utiles aux uns et aux autres. Tous ces jeunes gens qui seront dans quelques années prêtres du Seigneur ou simples laïques, sont confiés à

2^o *Des maîtres instruits et dévoués*. Fénelon disait aux maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse : « Soyez pères, soyez mères ! » Et, en effet, initier de jeunes esprits à la connaissance des lettres humaines ; — former de jeunes cœurs à la pratique de toutes les vertus ; — cultiver dans l'enfant l'intelligence, la sensibilité, la volonté, le caractère..., c'est une tâche toujours grande, souvent écrasante, parfois ingrate, et il faut, pour les bien remplir, la fermeté du père, la tendresse de la mère, toutes les énergies et toutes les délicatesses du cœur sacerdotal ! Avoir eu dans sa jeunesse de bons maîtres, Messieurs, quel immense bienfait pour la vie tout entière ! — Platon remerciait la Divinité de deux faveurs signalées : celle d'être né et d'avoir été élevé sous le ciel de la Grèce, et celle d'avoir eu Socrate pour précepteur. — Alexandre le Grand dit que son amour pour son maître Aristote égalait l'affection qu'il avait pour son père Philippe de Macédoine. « Si j'ai reçu la vie de l'un, disait-il, l'autre m'a appris à bien vivre. » Et il se plaisait à lui payer royalement sa dette de reconnaissance. Après la conquête de la Perse, il lui offrit une somme de 800 talents, presque 5 millions de francs. — Alcuin, le précepteur de Charlemagne et de ses enfants, était tendrement aimé de ce grand prince. Sa mort fut

pleurée par la famille impériale comme celle d'un ami et d'un père. Charlemagne voulut écrire lui-même en vers latins l'éloge de cet illustre maître.

Ainsi nous, prêtres et laïques, à mesure que nous avançons dans la vie, n'est-ce pas, nous nous rappelons avec une gratitude grandissante les maîtres vénérés qui, au petit séminaire, ont guidé nos pas chancelants dans les sentiers difficiles de la science et de la vertu... Oui, je dis bien : dans les sentiers de la science. Au petit séminaire

3^o *La science est largement distribuée.* La science est aujourd'hui très utile à tout le monde. Mais au prêtre, elle est absolument nécessaire. Quel prestige aurait un prédicateur qu'on pourrait accuser d'ignorance ? Quelle autorité aurait un prêtre qui ne serait pas instruit ? Or c'est quand on est jeune qu'il faut surtout s'instruire : la science passe sans laisser son empreinte sur les cerveaux durcis par l'âge. Les années en mûrissant le jugement, ralentissent l'activité vitale et ferment la mémoire. Jeune homme qui aspire au sacerdoce, va donc puiser au petit séminaire une large provision intellectuelle : car, demain, quand tu seras prêtre, c'est la science qui te donnera l'élévation des pensées et la joie du cœur ; c'est la science qui te rendra honorable aux yeux du monde et puissant sur les hommes de ton siècle !

Et puis, nos petits séminaires, nos collègues ecclésiastiques donnent plus et mieux que la science. Et c'est ici qu'ils défont toute comparaison et gagnent tous les suffrages. Ils enveloppent leurs élèves d'

4^o *Une atmosphère de vertu et de piété.* Oh ! combien il est bon, quand une âme doit être vouée à la chasteté parfaite, qu'elle reste toute pure ! Et comment sera-t-elle pure, sinon par la piété ?

Là, dans nos petits séminaires, on donne au jeune homme une sérieuse instruction religieuse.

Là, on l'habitue à des pratiques religieuses régulières, modérées, bien faites.

Là, on lui offre des fêtes religieuses splendides et des cérémonies touchantes dont le souvenir profond et tenace ne sera jamais plus effacé par les vagues tourmentées de la vie réelle.

Là, la discipline n'est pas militaire comme dans une caserne, mais paternelle comme dans une famille. Elle contient le jeune homme sans le briser. Elle lui inspire le sentiment du respect et non la sensation de la peur. Elle le traite comme un enfant de la maison et non comme un esclave qui se sent prisonnier.

Là, on sait se faire obéir, mais on sait surtout se faire aimer.

Là, on élève des hommes libres, une jeunesse pure, des chrétiens solides.

Messieurs, sans le vouloir,

Est-ce que je ne viens pas de faire le portrait de nos petits séminaires d'Orléans et de La Chapelle ? Ces deux belles maisons abritent des centaines de jeunes gens qui s'ouvrent et s'épanouissent au soleil de la vertu et de la science : *Virtute et Scientia*, et qui se mûrissent en vue de

leurs grandes destinées, les uns appelés aux carrières les plus variées, les autres marqués du signe sacré de la vocation sacerdotale.

Là-bas, à La Chapelle, c'est le doux murmure de la Loire, l'ombre des grands tilleuls, le grand air du coteau qui domine tout le val, le souvenir des grands noms que rappellent ces lieux enchantés. Ici, aux Minimes, c'est le bruit de la grande ville, l'abri mélancolique des cloîtres, l'espace rétréci par l'entassement de la cité, l'évocation des vieux moines disparus. Mais, ici et là-bas, c'est le même dévouement et la même capacité chez les maîtres, le même régime religieux, intellectuel et disciplinaire. Ici et là-bas, c'est la patrie des fortes études, la gloire de notre diocèse, l'espérance de la religion et du pays !

14^e Conférence

Chapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle (suite)*

II. — *Sa formation (suite)*

§ 2. — LES GRANDS SÉMINAIRES

Messieurs, la formation du clergé commence dans les petits séminaires. Elle continue et s'achève dans les grands séminaires, qui sont pour l'Eglise ce que l'Ecole polytechnique et Saint-Cyr sont pour l'armée. A Saint-Cyr et à Polytechnique, on forme de vaillants soldats. Au grand séminaire, on forme de bons prêtres.

Etudions aujourd'hui 1^o la *nécessité* des grands séminaires, et 2^o la *vie* des grands séminaristes. Catholiques, vous avez le droit de savoir comment on prépare vos chefs spirituels !

I. — *La nécessité des grands séminaires*

Les grands séminaires sont des écoles spéciales de formation sacerdotale absolument nécessaires. En effet, il faut à l'Eglise des prêtres saints, des prêtres instruits, des prêtres zélés. Or, ni la sainteté, ni la science, ni le zèle ne s'improvisent. Donc, cinq ou six années de séjour au grand séminaire sont indispensables pour préparer dans le jeune lévite le prêtre de l'avenir.

1^o *Il faut à l'Eglise des prêtres saints.* C'est assez clair. Le prêtre est le sel de la terre, c'est-à-dire qu'au milieu d'un monde toujours plus ou moins corrompu, il faut qu'il garde sa saveur morale et la communique aux autres. Il doit être pur de corps, d'esprit, de cœur et d'affection. Sans cesse il est obligé de vivre dans l'atmosphère empoisonnée du péché et de ne point se laisser gagner par la contagion. Là où tant de victimes sont abattues, il doit rester debout comme s'il était invulnérable. Homme, il faut qu'il vive d'une vie angélique. J'ai dit qu'il fallait à l'Eglise beaucoup de prêtres : c'est vrai. Mais ce qui est plus vrai encore, c'est qu'il faut à l'Eglise de bons prêtres. La vigne du père de famille n'est pas cultivée en

proportion du nombre des bras. C'est la qualité qui importe beaucoup plus que la quantité. Un saint vaut des milliers d'hommes, et un curé d'Ars fait plus que des milliers d'honorables fonctionnaires habillés de noir. C'est de vie que le monde a besoin et non de gestes et de paroles. Or, pour vivre et faire vivre les autres, il faut s'y préparer de longue main. Il faut, pendant des années de noviciat, avoir pris l'habitude de marcher pieds nus dans les rudes voies et de porter, avec le feu de l'amour, le bois lourd du sacrifice. La sainteté ne s'improvise pas. Donc les grands séminaires sont nécessaires.

2^o *Il faut à l'Eglise des prêtres instruits.* C'est clair. Pour rendre compte de sa foi, et à sa propre conscience qui l'interroge, et aux âmes tourmentées de doutes qui le harcèlent, le prêtre a besoin d'une science théologique sérieuse. Pour exercer son ministère de docteur en chaire, son ministère de médecin au confessionnal, son ministère d'apôtre dans les conversations, le prêtre a besoin de beaucoup savoir. Un clergé ignorant serait un fléau pour l'Eglise et pour les âmes. Sainte Thérèse dit quelque part : « Je préférerais consulter un confesseur savant qui ne pratique point la prière, plutôt qu'un homme de prière qui n'est pas un savant, car celui-ci ne pourrait pas me conduire à la vérité. » Et ce qui était vrai autrefois est encore plus vrai aujourd'hui. Aujourd'hui tous les hommes sont curieux et chercheurs, ils explorent toutes les régions du savoir. La foi naïve du charbonnier ne suffit presque plus à personne. Tout le monde discute et veut se rendre compte de ses croyances. Ce n'est pas un mal. Mais cela crée au prêtre une terrible besogne... Sans doute, on ne peut pas raisonnablement nous demander de connaître à fond toutes les branches de la science profane. Et, cependant, nous devons en avoir au moins une connaissance suffisante pour prouver au besoin que ni les faits historiques, ni les découvertes scientifiques ne peuvent ébranler les fondements inexpugnables du christianisme, et qu'il y a un accord parfait entre le Dieu de la science et le Dieu de la révélation. Au commencement de ce siècle, on présentait au séminaire de Saint-Sulpice un jeune homme bon, mais peu intelligent, et le supérieur, M. Emery, refusait de le recevoir. « Que m'importe, disait-il, la piété du jeune homme que vous me présentez, s'il est inintelligent ? Au bout de quelques années, la piété s'en va et la bêtise reste ; je n'en veux point. »

Aujourd'hui plus que jamais, il faut à l'Eglise des prêtres instruits. Or, pour s'instruire, il faut étudier, il faut travailler. Il faut, pendant les années de noviciat, pâlir sur les livres, approfondir les sciences sacrées, et aussi, dans une certaine mesure, les sciences profanes qui confinent à l'Ecriture sainte et à la théologie. Pas plus que la sainteté, la science ne s'improvise. Donc les grands séminaires sont nécessaires.

3^o *Il faut à l'Eglise des prêtres zélés.* C'est clair. Un prêtre qui ne serait que pieux et instruit

ne serait que la moitié d'un prêtre. Le prêtre doit se donner aux fidèles d'abord, les prêcher, leur administrer les sacrements, répondre à leurs requêtes le jour et la nuit, les assister dans leurs besoins, s'approcher du lit des mourants même au prix de sa vie. Et puis, il doit reconquérir les indifférents, aller au peuple, connaître et aimer son siècle, pour des besoins nouveaux créer des méthodes nouvelles. Il faut à l'Eglise des prêtres zélés.

Or, pour allumer dans une âme la flamme du zèle, pour préparer un jeune homme à l'apostolat, pour outiller et pour former les ouvriers évangéliques, pour leur apprendre à allier la vie intérieure et le contact du monde, pour les immuniser contre les atteintes du mal et leur enseigner les moyens de faire du bien, il faut du temps, beaucoup de temps. Le zèle ne s'improvise pas plus que la science, pas plus que la sainteté.

Donc les grands séminaires sont nécessaires, aussi nécessaires à l'Eglise que Saint-Cyr et Polytechnique à l'armée. Et les supprimer, les amoindrir, les affamer, c'est persécuter l'Eglise au premier chef. Et les soutenir, les encourager, les faire vivre et prospérer, c'est pour les catholiques un devoir de première importance.

Tout ceci étant bien établi, entr'ouvrons maintenant la porte des grands séminaires, et pendant un instant considérons

II. — La vie des grands séminaristes

Vous avez vu, Messieurs, ces grandes maisons d'aspect sévère, dont les fenêtres discrètes ne laissent échapper aucun bruit et dont les portes sont fidèlement gardées contre les invasions du monde. Il y a là cent ou deux cents jeunes gens, soumis à une règle commune et groupés autour de quelques vétérans du sacerdoce. Quels sont ces vétérans du sacerdoce ? Et quelle est cette règle commune ? La réponse à ces deux questions vous expliquera toute la vie des grands séminaristes.

1^o *Les directeurs des grands séminaires* sont des prêtres vénérables, instruits, l'élite du clergé par la science et par la vertu. Ils appartiennent pour la plupart à la Compagnie de Saint-Sulpice que M. Ollier a fondée au xvi^e siècle et que M. Emery a restaurée au commencement de ce siècle. Fénelon disait : « Je ne connais rien de plus vénérable et de plus apostolique que Saint-Sulpice. » Et Mgr Dupanloup : « Le nom de Saint-Sulpice doit m'être cher jusqu'au dernier soupir. J'y ai trouvé tous les biens de Dieu. » Et, en effet, quoi de plus simplement beau que les prêtres sulpiciens qui dirigent nos grands séminaires ? Tous les jours, et pendant toute leur vie, ils suivent scrupuleusement la même règle que leurs jeunes élèves. Ils ne disent pas aux jeunes recrues : Allez ! Mais ils sont à la tête de la colonne et disent : Suivez-nous ! Ils sont le vivant exemplaire de la perfection sacerdotale... Autour d'eux le monde fait du bruit et les ignore. Eux font du bien et restent

silencieux. Sous de tels maîtres, les élus de Dieu coulent des années tranquilles et douces, et partagent leur temps entre l'étude et la prière.

2^o *Une règle sainte les gouverne et les prépare au sacerdoce.*

Ils obéissent. Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire hiérarchisés, soumis à leur évêque, prêts à aller dans n'importe quel poste du diocèse, sans consulter leurs attaches ou leurs répugnances.

Ils *étudient*... Pendant cinq ans ils se plongent dans les mystères de la science sacrée. Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire docteurs, prédicateurs, moralistes, controversistes, obligés par conséquent d'avoir des idées et des solutions, de la précision dans la parole et de la justesse dans les réponses.

Ils *prient*... Ils se revêtent de la force d'En-haut. Ils s'habituent à vivre près de Dieu et avec Dieu. Ils amassent en eux des trésors d'énergie surnaturelle... Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire sanctificateurs, et comment pourraient-ils sanctifier s'ils n'étaient pas saints ?

Là, *on forme en eux la conscience*. Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire abandonnés à leur propre initiative, jetés au milieu d'inévitables périls, chargés d'obligations assujettissantes et des missions les plus délicates. Ils devront agir pour Dieu et non pour les hommes, par le seul amour du devoir et non par la crainte des jugements humains. Dans les grands séminaires on forme l'homme de conscience.

On *forme en eux le caractère*. Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire voués à la contradiction et à l'action. Ils n'auront pas à exécuter automatiquement des ordres venus de plus haut ; ils devront entreprendre des œuvres et les poursuivre avec persévérance. Dans les grands séminaristes on forme l'homme de caractère, l'homme de conscience, et enfin

On *forme l'homme apostolique*. Il le faut..., car demain ils seront prêtres, c'est-à-dire faits pour les autres, faits pour les âmes, ils sont donc le germe de quelque chose de grand. Sauveurs du monde, on les prépare à l'apostolat.

C'est ainsi que peu à peu ils montent tous les degrés du sacerdoce : sous-diacres à vingt et un ans, irrévocablement voués par le vœu de chasteté au service de Dieu ; diacres et bientôt prêtres à vingt-trois ou vingt-quatre ans, recevant sur leurs épaules, à cet âge encore tendre mais déjà viril, un fardeau terrible, redoutable, dit l'Eglise, aux anges eux-mêmes. Voilà nos grands séminaires, ainsi appelés parce que c'est là que poussent les jeunes plants qui doivent remplacer dans le clergé les arbres que la fatigue a rendus stériles et ceux que la mort a renversés.

Conclusion

Vous le voyez, Messieurs, le clergé est formé sérieusement. *Ya-t-il beaucoup de prêtres qui sont ordonnés sans vocation ?* Je ne le pense pas.

1^o Dans l'état actuel de l'Eglise, nous avons très peu de biens ecclésiastiques capables de tenter un aspirant aux saints ordres. Ceux qui viennent sont désintéressés.

2^o D'autre part, il y a dans la vie séculière des carrières nombreuses et lucratives, bien plus aptes que le sacerdoce à solliciter l'ambition des jeunes gens.

3^o Dans nos petits et grands séminaires, une sélection s'opère qui élimine les candidats douteux. La formation du clergé est longue et pénible. Les âmes sans vocation ne résistent pas à l'épreuve, les âmes molles ne peuvent tenir la carrière, les soldats indisciplinés sont rejetés hors de la troupe, il n'arrive au but que les cœurs persévérants et forts, en moyenne un seul prêtre pour cinq ou six essais. C'est une garantie de valeur pour l'armée de l'Eglise.

Réjouissez-vous, Messieurs ! Votre clergé français est sérieusement formé. Il est digne de votre estime et de votre confiance.

15^e Conférence

Chapitre II. — *Le recrutement et la formation du clergé pendant ce siècle* (suite)

LES ORDRES RELIGIEUX PENDANT CE SIÈCLE

Messieurs, je vous ai parlé du recrutement et de la formation du clergé contemporain. Je dois ajouter un mot sur les ordres religieux pendant ce siècle. Nous allons constater : 1^o leur *apparition* et 2^o leur *utilité*.

I. — *L'apparition des religieux et des religieuses pendant ce siècle*

Ceci est curieux, quand on se rappelle ce qui se passait il y a cent ans.

1^o *Il y a cent ans*, des législateurs superbes, persuadés qu'ils avaient découvert et inventé la liberté, résolurent d'en faire don au monde et d'employer au besoin la force à cette œuvre d'affranchissement. Ils ouvrirent les monastères. Et, chose étonnante ! de tous ceux que le cloître enfermait, les meilleurs et les plus nombreux refusèrent d'en sortir. C'était intolérable ! Les religieux et les religieuses ne voulaient pas de la liberté ? On la leur imposa !

D'abord, on chassa de leur demeure, des hommes, des femmes qui ne demandaient qu'à y rester pour prier.

Puis, on décida que la vie religieuse était inhumaine, que les promesses faites à Dieu étaient un attentat contre les droits de l'homme. Et comme il se trouva encore des rebelles pour prétendre que la vraie liberté consiste à pouvoir promettre ce qu'on veut,

On fit un dernier pas. Pour mieux faire comprendre à ces citoyens obstinés combien leur

liberté était chère aux émancipateurs du genre humain, on les condamna à mort... On les fit monter par milliers à l'échafaud... Tout semblait fini... Non! Tout allait recommencer. Il y a deux choses ici-bas qui ne meurent pas : la religion et la liberté. Les faiseurs de lois auront beau menacer, prohiber et frapper : il y aura toujours des âmes qui se croiront libres de s'enchaîner à Dieu par la plus sainte, la plus noble, la plus royale des servitudes... En effet,

2^o Pendant ce siècle, on a vu les ordres religieux réapparaître, ressusciter et couvrir la terre de leurs nombreuses phalanges. On a vu les cloîtres renaître et les congrégations se reformer. On a vu cent ordres nouveaux sortir de terre à côté des anciens Instituts. On a vu scintiller à travers les grilles la robe étroite et grossière de sainte Thérèse, de sainte Claire et de sainte Chantal ; — et passer dans nos rues la bure de saint François, le manteau de saint Ignace, la tunique blanche de saint Dominique, la cornette des Filles de la Charité et la coiffe des Filles de la Sagesse. On a vu germer partout des Frères des écoles chrétiennes et des Sœurs de tout costume et de toute couleur. — « Jamais, » s'écriait Montalembert qui, en 1865, venait de donner une de ses filles au cloître, « jamais, depuis que le christianisme existe, ces sacrifices n'ont été plus nombreux, plus magnanimes, plus spontanés qu'aujourd'hui. Un matin, une fille bien-aimée se lève et s'en vient dire à son père et à sa mère : Adieu! Tout est fini. Je vais mourir, mourir à vous, mourir à tout. Je ne serai jamais ni épouse, ni mère, je ne suis plus même votre fille. Je ne suis plus qu'à Dieu! — Rien ne la retient... Etincelante et charmante, vaillante et radieuse, elle marche à l'autel ou plutôt elle y court, elle y vole comme un soldat à l'assaut, contenant à peine la passion qui la dévore, pour y courber la tête sous ce voile qui sera un joug pour le reste de sa vie, mais qui sera sa couronne pour l'éternité... Quel est donc cet amant invisible, mort sur un gibet il y a dix-huit siècles, et qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté et l'amour? Est-ce un homme? Non, c'est un Dieu. Ce Jésus dont la divinité est tous les jours insultée ou niée, la prouve tous les jours, entre mille autres preuves, par les miracles de désintéressement et de courage qui s'appellent les vocations. »

Ce ne sont pourtant pas les persécutions qui ont manqué aux religieux et aux religieuses pendant ce siècle. La presse a vomi contre eux des torrents d'injures. Les scribes ont essayé de les flétrir de la plume et de la langue. La loi elle-même leur a infligé des mesures d'exception. Qu'importe! Les vocations ont germé dans la tempête comme le froment sous une pluie d'orage; et voilà qu'à l'heure où je parle, cent ans après Robespierre, quarante ans après Renan, quinze ans après les Décrets, il y a chez nous plus de vingt mille religieux et plus de cent trente mille religieuses... Si bien que, sans nous appauvrir, nous

pouvons en fournir à toutes les nations du monde.

Que vous ai-je dit, Messieurs? La religion et la liberté ne périssent pas! A la fin du siècle dernier, on les a plongées dans le sang. Plusieurs fois pendant ce siècle, on a voulu les maudire et les noyer dans un commun naufrage, mais toujours nous les avons protégées de nos mains sacerdotales, et nous leur faisons dans les plis de notre robe un abri immortel!

Ai-je besoin de vous dire quelle a été

II. — L'utilité des religieux et des religieuses pendant ce siècle

Oui, il faut que je vous dise là-dessus quelque chose. Regardez!

1^o Les religieux et les religieuses sont les *auxiliaires du clergé*. Le clergé ne peut pas tout faire.

Nous ne pouvons pas suffire au ministère de la prédication et de la confession. Les religieux viennent nous aider à cultiver les champs et à ramasser les gerbes.

Nous ne pouvons pas faire la classe. Voici les Frères et les Sœurs qui accourent et qui consacrent à vos enfants leur temps, leurs forces, leur talent, leur inépuisable dévouement.

Nous ne pouvons pas assister comme il le faudrait toutes les misères humaines. Viens! ô charmante petite religieuse, créature angélique, fille de Dieu, épouse du Christ, mère des abandonnés et des faibles; viens, Fille de la Sagesse, Dominicaine, Petite-Sœur des Pauvres; lève-toi à quatre heures du matin; et quand tu as prié, quand tu as communiqué, marche au secours du sacerdoce qui n'en peut plus! Il y aura des impies pour te maudire, marche quand même! Le prêtre, lui aussi, reçoit des malédictions. Plus il fait de bien, et plus les méchants le harcèlent. Marche avec lui! — Les religieux et les religieuses sont les *auxiliaires du clergé*.

2^o Ils sont les *réparateurs du mal*.

Ils *prient*. Quand la flotte de Philippe-Auguste voguant sur la Terre-Sainte était assaillie dans les mers de Sicile par une tempête horrible, le roi ranima les matelots effrayés. « Il est minuit, leur dit-il, c'est l'heure où la communauté de Clairvaux se lève pour chanter Matines. Ces saints moines ne nous oublient jamais. Ils vont apaiser le Christ, ils vont prier pour nous et leurs prières vont nous arracher au péril! » L'espérance de ce roi français doit être aussi la nôtre, Messieurs. Au milieu d'un monde qui ne prie pas, les religieux et les religieuses multiplient leurs pieux élans et leurs supplications ardentes, afin que, Dieu ayant toujours la même somme de prières, le monde ait toujours la même somme de bienfaits.

Ils *expiant*. Ils escomptent vis-à-vis de Dieu les dettes des pécheurs. « Oh! la belle solidarité, s'écrie ici M. Brunetière, les mérites des uns s'appliquent au salut des autres. La carmélite aux

pieds nus qui pleure dans son cloître sur les péchés des mondains, les efface. Le moine qui s'en va mendiant sur les chemins, rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. — « C'est ainsi, ajoute M. G. Goyau, que chacun de nous a dans sa vie des pages qu'il ne connaît pas et qui sont écrites avec les mérites des autres. » O pécheurs qui vivez dans l'oubli et dans la haine de Dieu, osez-vous demander encore à quoi servent les religieux et les religieuses ? Ils apaisent le Dieu que vous offensez, ils écartent les châtimens que vous méritez, ils réparent le mal que vous faites. — Ils sont les auxiliaires du clergé, les réparateurs du mal.

3^o Ils sont les *vivants exemples du bien*.

Ils font *vœu de pauvreté*. Ils n'ont plus rien, parce qu'ils ont tout donné, ils ne veulent d'autre trésor que Dieu seul. Quel exemple, Messieurs, au milieu de notre monde contemporain où les adorateurs de Mammon, pour une poignée d'or, pour une feuille de papier qui porte le contre-seing de leur infamie, sont prêts à vendre leur patrie et jusqu'à leur âme !

Ils font *vœu d'obéissance*. Ils abdiquent leur volonté propre, ils acceptent toutes les minuties d'une règle qui gouverne toutes les minutes de leur vie consacrée. Quel exemple, Messieurs, dans ce siècle d'orgueil et d'indépendance, où tout le monde veut être son maître, où la passion de l'égalité est sans cesse en lutte avec la passion des honneurs et des places !

Ils font *vœu de chasteté*. Ils ont assez de force et assez de grâce pour discipliner et réduire la vie des sens. Ils sont la personnification constante, visible, palpable du triomphe de l'esprit sur la chair. Leur exemple est pour les âmes lâches une vivante censure et pour les âmes de bonne volonté un souverain entraînement... Saluez, Messieurs, les religieux et les religieuses, car ils font le plus grand honneur à leurs semblables, ayant plus de courage encore que les héros et plus de constance que les martyrs ! — Ils sont les auxiliaires du clergé, les réparateurs du mal, les vivants exemples du bien.

4^o Ils sont de plus les *vrais amis du peuple*.

Il n'y a qu'à les voir à l'œuvre. Légion redoutable à l'enfer, mais profitable au monde, ils sont partout, dans les villes et dans les campagnes, dans les ateliers et dans les écoles, dans l'armée quand le drapeau se lève contre l'ennemi, et dans la colonie quand il faut la défricher et la civiliser. A tout gémississement qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, ils ouvrent une oreille attentive... ; et à toutes les faiblesses, à toutes les misères, ils apportent du pain, des soins, des consolations, des affections, de l'estime, des réhabilitations.

Des sectaires malhonnêtes ont beaucoup vociféré contre la richesse des congrégations. Mais d'abord, cette richesse, si elle existe, est légitimement acquise. Et puis, elle est noblement employée. Où va-t-elle, sinon au peuple, sous la forme de travail

offert aux ouvriers, sous la forme d'aumônes distribuées aux malheureux, sous la forme d'écoles ouvertes aux enfants du peuple ? — Les religieux et les religieuses sont les auxiliaires du clergé, les réparateurs du mal, les vivants exemples du bien, les vrais amis du peuple.

5^o Ils sont enfin les *grands serviteurs de la patrie*.

Ne sont-ils pas les serviteurs de la patrie, ces courageux missionnaires qui s'expatrient librement pour aller porter l'Evangile aux nations infidèles, et qui étendent et soutiennent jusqu'aux extrémités de la terre le prestige et l'honneur des peuples européens ?

Ne fut-elle pas une grande servante de la patrie, par exemple, cette religieuse fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, M^{me} Javouhey, morte en 1848, dont Chateaubriand a dit : « Cette femme est un grand homme ! » Quel grand homme, en effet, que cette fille d'un simple cultivateur bourguignon qui fonda cent vingt-cinq établissements, dont quarante-deux en Afrique, aux Antilles, en Océanie, qui va aussi paisiblement d'un pôle à l'autre que de sa cellule à la chapelle, qui donne des leçons de labourage et bâtit des écoles aux populations indiennes et de là se transporte au milieu des noirs de l'Afrique pour les civiliser ?

Demandez à nos ambassadeurs, à nos consuls, à nos vice-consuls, quels sont leurs auxiliaires les plus persévérants, les plus actifs, les plus dévoués en Orient et ailleurs, et ils vous diront que ce sont nos religieux et nos religieuses. « Eux disparus, c'en serait vite fait de nous sur la terre musulmane, » dit un écrivain qui a passé huit années en Turquie. « Ces trois ou quatre Filles de la Charité à Péra valent pour nous autant qu'un régiment, » dit J. Simon.

Voilà ce que sont et ce que font les religieux et religieuses pendant ce siècle. Leur efflorescence a été merveilleuse, leur action bienfaisante. Amis de la liberté et inspirés par la religion, ils ont traversé ce siècle, semant sur leurs pas les trésors de la foi et les trésors de la charité. Tantôt dédaignés, tantôt persécutés, ils ne se sont ni découragés, ni mis en colère. Ils ont simplement continué de vivre et de faire du bien. Soyez-en sûrs, Messieurs, ils ne périront pas sur notre belle terre de France. Prêtres, religieux et religieuses, nous n'avons qu'un but : servir Dieu et nos frères, et ce but, nous voulons le poursuivre sans témérité et sans faiblesse. Le ciel nous approuve, et tout ce qu'il y a d'honnête sur la terre nous encourage et nous remercie !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 augusti 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Sermon de charité en faveur d'une école libre, 673.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — Première partie : Le Dogme. — XXXVII. La conversion du monde par les Apôtres, 678.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLIII. Pour le 16^e dimanche après la Pentecôte : in Luc., xiv, 9 et 10 (d'après saint Chrysostome), 680.

Catéchisme de première communion. — Troisième partie. MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — B. Les sacrements en particulier. I. LE BAPTÊME : a. Du baptême en général, 685.

Récits et Causeries. — XIII. Si... si... si..., 688.

SERMON DE CHARITÉ EN FAVEUR D'UNE ÉCOLE LIBRE

Tulerunt Dominum meum.
Ils m'ont pris mon Dieu.

(Joan., xx, 13).

Mes frères,

Ce fut le cri de Marie-Madeleine cherchant en vain dans un sépulcre vide le corps du Rédempteur bien-aimé. C'est aussi à l'heure présente le cri de beaucoup de pauvres enfants élevés dans des écoles que les exigences légales condamnent à être officiellement indifférentes, mais qui, par la force logique des choses, ne peuvent être qu'irréligieuses et athées.

Je pleure, disait la grande pénitente de l'Evangile, parce que des hommes sans cœur m'ont enlevé mon Maître.

Je pleure, répète après elle notre France catholique, parce qu'aux âmes chrétiennes de nos fils, des hommes sans foi, des sectaires haineux s'efforcent de ravir les saintes croyances de leurs pères.

Je pleure, s'écrient de tous les points du pays l'enfance et la jeunesse qui portent au front le signe du baptême, parce que, au mépris de nos droits les plus sacrés comme de nos plus précieux intérêts, les impies, les méchants, veulent arracher de notre cœur son meilleur trésor, en lui ôtant la connaissance, le respect et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ils m'ont pris mon Dieu !... Mes frères, il y a quelques années, d'une des chaires de la capitale l'éloquent évêque d'Autun laissait tomber ces courageuses paroles : « Ce que certains hommes se proposent de nous faire, par la laïcisation de l'enseignement, telle qu'ils l'entendent, c'est une France sans religion, sans Christ, sans Dieu. Ils n'osent pas encore, à la vérité, proférer tout haut ce mot brutal et cyniquement impie que j'ai lu de

mes yeux à Paris, en avril 1871, et qui servit de prélude aux plus horribles et sacrilèges massacres : *Il faut biffer Dieu !* Mais, tout en employant des formules plus adoucies, c'est bien au fond le même résultat qu'ils veulent atteindre, et nous ne sommes que trop en droit de répéter avec l'inconsolable Madeleine : Ils nous prennent notre Dieu ! *Tulerunt Dominum meum !* »

Dans leur haine intelligente et sagace, c'est sur le terrain de l'enseignement que se placent de préférence les ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise, pour mieux assurer le succès de leurs sataniques desseins. Léon XIII a pu le dire : « Partout où les francs-maçons exercent leur action impie, le mot d'ordre, docilement exécuté, est de saper par tous les moyens la religion dans ses fondements, — et en particulier, de tarir jusqu'aux sources de la vie chrétienne, en déchristianisant l'école. » Empêcher à tout prix que l'instruction et la formation du jeune âge puisse prendre jour du côté du ciel, voilà l'objectif principal sur lequel se concentrent leurs unanimes et incessants efforts.

Appelé, mes frères, à plaider aujourd'hui devant vous la grande et noble cause de l'enseignement primaire libre, pourrais-je mieux faire que de prendre sur des lèvres d'enfant les idées dans lesquelles s'encadrera ce discours ? Ecoutez.

C'était non pas en Corée ou dans quelque autre de ces régions barbares où vénérer l'image du Christ est un crime qu'on paie de sa vie, mais à Paris, au cœur même d'un pays foncièrement et presque exclusivement catholique. L'ordre avait été donné d'arracher des murailles des écoles le crucifix, qui depuis tant de siècles présidait aux études de l'enfance, et l'attentat sacrilège venait d'être perpétré. La croix avait été jetée au tombereau¹. Alors de la bouche d'un petit, on entendit sortir ce mot, tout ensemble naïf et sublime : « Ils ont ôté le bon Dieu ; que vont-ils mettre à la place ? »

« Ils ont ôté le bon Dieu ! » s'écriait le pauvre enfant. Nous verrons d'abord qu'on n'a pas le droit d'éliminer la religion de l'enseignement.

« Que vont-ils mettre à la place ? » ajoutait son inquiète curiosité. Les funestes effets de l'éducation sans Dieu serviront de réponse.

I. — On n'a pas le droit de bannir la religion de l'enseignement

« On soutient aujourd'hui cette étrange proposition, toujours jusqu'à présent considérée comme antisociale, que l'éducation doit être séparée de la religion, que Dieu n'a pas le droit d'entrer en collaboration avec le maître dans cette œuvre grandiose et sacrée qui consiste à élever une âme humaine. »

¹ Mgr Perraud, discours prononcé à Sainte-Clotilde sur la laïcisation de l'enseignement, le 30 janvier 1881.

² C'est le 15 décembre 1880 que M. Hérol, préfet de la Seine, fit disparaître les crucifix et autres emblèmes religieux de toutes les écoles.

³ M. Chesnelong.

Or, c'est là, mes frères, une erreur profonde. Ce que Dieu s'est plu à unir, jamais, non, jamais, l'homme ne saurait s'arroger le droit de le disjoindre. *Quod Deus conjunxit, homo non separet*. (Matth., xii, 33). Et si le divorce mérite en stricte justice l'épithète de crime religieux quand il s'applique au mariage, il n'est pas moins condamnable en matière d'enseignement.

« Nul, disait Racine à son fils, ne peut se flatter d'être un parfait honnête homme, s'il ne rend à Dieu ce qu'il lui doit. » Là donc où l'on a la noble prétention d'apprendre les règles de l'honnêteté humaine, il répugne de voir traiter comme une quantité négligeable, de voir tenir à l'écart, et par principe, l'enseignement des devoirs envers Dieu.

Sans doute, au prêtre seul l'Eglise confie la charge officielle de prêcher la religion; mais il ne reste pas moins vrai que les maîtres aussi bien que les parents, dont ils sont les suppléants et les collaborateurs, ont la stricte obligation de coopérer par tous les moyens possibles à cette divine mission du prêtre.

Ne pass'occuper de religion dans l'école, en fait, c'est rendre presque impossible l'instruction religieuse des enfants. L'expérience s'est chargée de le prouver, et elle ne le démontre que d'une façon trop péremptoire. Mais c'est dans la région plus haute des principes, qu'un tel débat mérite d'être porté. Or, c'est une conception chimérique, en même temps que coupable, de prétendre dresser une cloison dans une âme d'enfant, de vouloir, à certaines heures et en certains milieux, traiter cette âme comme exclusivement religieuse, tandis qu'à d'autres heures et en d'autres milieux, on la traiterait au contraire comme absolument affranchie des croyances et des devoirs de la religion. Non, cela n'est pas possible, et cela n'est pas permis, parce que l'âme n'est pas divisible. « L'enfant est un esprit qui s'éveille, un cœur qui s'ouvre, une raison qui éclot. » (Chesnelong). On ne saurait faire en son âme deux compartiments distincts, l'un où la famille et l'Eglise auraient mis la foi, l'autre qui servirait d'asile à la raison émancipée de la foi; sinon même se dressant contre la foi dans une révolte ouverte. On ne peut en agir avec la religion comme si elle n'avait rien à faire ou qu'elle ne dût être qu'un appoint superflu dans la formation de l'intelligence et du cœur. Dans cette grande œuvre, son rôle au contraire doit être prépondérant.

Et pourtant, voyons quel désolant spectacle s'offre partout à nos regards! On a tout fait pour rompre l'antique alliance que le bon sens, non moins que le sens chrétien, avait formée entre l'éducation et la religion. Cette divine religion, ses doctrines, ses pratiques, ses livres, ses ministres se voient inexorablement consignés à la porte de l'école. Car laïciser l'enseignement et en bannir la religion, c'est dans le dictionnaire de la législation contemporaine une seule et même chose, et l'on n'a dit qu'une vérité trop exacte en comparant ce

moderne système pédagogique à une affiche d'athéisme apposée sur toutes les écoles officielles de la France.

Car il a été interdit à l'élément religieux de tenir la moindre place dans les livres ou exercices scolaires aussi bien que dans les leçons du maître. Et en cela on n'a fait que rajeunir, en termes d'une crudité moins violente, cette monstrueuse prescription de Robespierre, que « désormais il ne doit plus être parlé de religion à l'enfant. »

Qui voudrait le croire? Dans un pays où, quelques années plus tôt, sur 36 millions d'habitants appelés en un recensement officiel à indiquer librement leur religion, 82 mille seulement, c'est-à-dire deux sur mille ou à peu près, avaient reconnu n'appartenir à aucun culte, et l'immense majorité s'était professée catholique, dans un pays qui déclarait ainsi ouvertement qu'il était chrétien et catholique et entendait être traité en chrétien et en catholique, on a vu des hommes, plus forts en impiété qu'en logique, se permettre un beau jour de décréter au nom d'une soi-disant liberté de conscience, que, fût-elle même exclusivement fréquentée par des chrétiens, l'école officielle n'aurait plus le droit d'être chrétienne! Et en plein pays chrétien, nous assistons à cet étrange phénomène de ne plus rencontrer que par hasard et à l'état d'exception une institution scolaire portant au-dessus de la porte cette inscription : *Ecole chrétienne!*

Mais quoi! est-ce que ce titre ne devrait pas au contraire se lire sur toutes les maisons où sont élevés de jeunes baptisés? Dites-moi, mes frères, admettriez-vous qu'en France il y eût lieu de graver au frontispice d'un établissement où l'on donne l'éducation à des Français cette devise : *Ecole française?* Une école fréquentée par de jeunes Français, où les maîtres feraient profession formelle de ne jamais parler de la France, de n'inculquer ni le respect de la France, ni l'amour de la France, ni le dévouement à la France, une telle école, s'il en pouvait exister une, ne serait-elle pas considérée à bon droit comme une anomalie injustifiable, comme un révoltant contre-bon sens, — disons le mot : comme un crime monstrueux de lèse-patrie? Et l'on trouverait tout naturel, et il pourrait sembler juste et légitime, qu'ayant à élever des disciples de Jésus-Christ, des enfants de Dieu, on fût obligé par système de ne leur rien dire ni de Jésus-Christ, ni de Dieu?...

Ce système... ah! d'illustres philosophes, assez peu croyants cependant, n'ont pas hésité à le réprouver, et en termes d'une singulière énergie. « Pour que l'instruction primaire soit vraiment bonne et socialement utile, » a dit le protestant Guizot, « il faut qu'elle soit profondément religieuse. Et par là je n'entends pas seulement dire que l'enseignement religieux doive y avoir sa place, que les pratiques de la religion y doivent être en honneur; mais il est de toute nécessité que l'éducation populaire soit donnée et reçue au

sein d'une atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. L'école sans religion serait un péril. » « Il faut, » ajoutait avec non moins d'autorité M. Cousin, « il faut que parmi les objets dont se compose l'instruction primaire, l'éducation morale et religieuse ait le rang qui lui appartient en propre, c'est-à-dire le premier ; car c'est l'éducation morale qui seule peut faire des hommes et des citoyens ; — et, qu'on le sache bien, il n'y a pas d'éducation morale possible sans religion. » Victor Hugo disait aussi : « L'instruction religieuse est aujourd'hui plus indispensable que jamais. Plus l'homme grandit, plus il a besoin de la foi. — Ce qui le rend fort, sage, bienveillant, juste, tout ensemble humble et grand, digne enfin de la liberté, c'est d'avoir devant les yeux la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie. » Et il conclut : « Je veux donc sincèrement, — c'est trop peu dire encore, — je veux ardemment dans l'école l'enseignement religieux. »

L'enfant baptisé, mes frères, porte sous la frêle enveloppe de sa chair une âme incomparablement plus belle que les cathédrales les plus magnifiques, car c'est la main divine qui s'est complue à sculpter les pierres de cette âme, en la parant des charmes les plus ravissants de l'innocence. De grâce donc, et pour rien au monde, ne la scandalisez jamais ! « Quiconque, a dit le Sauveur, aura causé du scandale à un seul de ces petits qui croient en moi, malheur à lui ! Mieux eût valu qu'après lui avoir mis une meule au cou, on le précipitât dans les abîmes sans fond de la mer ! »

Quel sujet d'épouvante plus grand encore, quand c'est non pas un petit chrétien pris isolément, mais toute une génération de petits chrétiens, qui reçoivent officiellement ce choc répété et incessant du scandale ! Car n'est-ce pas infliger à un enfant le scandale par excellence, que de le porter par ses paroles, ou même simplement de l'exposer par un silence trop significatif, à douter si en réalité Jésus-Christ existe, ou si, existant, il mérite d'être servi et aimé ? Oui, nous avons bien le droit de le crier après le divin Maître : Malheur à l'homme qui commet ce crime, et ose ensanglanter ses mains de ce meurtre moral et sacrilège ! Malheur à la société assez aveugle ou assez lâche pour le laisser commettre impunément ! Malheur aux écrivains dont la plume se déshonore en le provoquant ! Malheur surtout à ceux qui l'ordonnent !

Ah ! sans doute, je n'ignore pas les spécieux prétextes sous lesquels essaie de se masquer l'impie. — « Qu'on enseigne la religion à l'église, disent nos adversaires, nous n'y saurions trouver à redire ; mais, dans l'enceinte de l'école, il n'en doit pas être question. Chacun chez soi. » Chacun chez soi, oui, cela est juste. Mais ne l'oubliez pas : il y a quelqu'un qui est chez lui partout et qui a un droit strict à n'être exclu de nulle part : c'est Dieu, c'est Jésus-Christ son divin Fils, suprême

Seigneur de tout et de tous. Or ces enfants à qui vous vous chargez d'apprendre à lire, à écrire, à compter, n'appartiennent-ils pas à Dieu et à Jésus-Christ ? L'eau sainte du baptême n'a-t-elle point coulé sur leur front et consacré leur âme ? Ne sont-ils pas les disciples de Jésus-Christ et les fils de l'Eglise ? Jésus-Christ est donc vraiment chez lui, à l'école. L'intervention de l'Eglise a donc de plein droit sa place dans l'école.

Et ne venez pas nous dire non plus que « la religion n'a rien à voir ni à faire dans les études. » La religion, par cela seul qu'elle est le tout de l'homme, doit primer tout, s'étendre à tout, et n'être nulle part traitée en étrangère. Son utilité, sa nécessité se font partout sentir, et plus encore peut-être à l'école qu'ailleurs. Oui, il importe assez peu à l'Eglise que les épaules de celui qui enseigne portent un vêtement laïque ou un habit religieux, pourvu que sous ce vêtement ou cet habit elle sente battre un vrai cœur chrétien ! Ce que l'Eglise se borne à vouloir, mais ce qu'il lui est impossible de ne pas vouloir, c'est que toute école où sont élevés des chrétiens soit une école chrétienne.

Qu'on n'invoque pas davantage le grand mot de *neutralité* pour dissimuler à certains yeux trop peu clairvoyants l'odieux d'un condamnable système. — Inacceptable et illicite en principe, cette soi-disant neutralité ne peut être en pratique qu'une flagrante impossibilité (les faits sont là pour le prouver), et fût-elle réalisable, n'aboutirait qu'à introduire par une voie subreptice l'irréligion dans l'enseignement. On l'a dit à bon droit : « Il est tel silence systématique, continu, absolu, qui porte en lui l'équivalent de négations formelles. » Poser comme règle que jamais, entre les murs d'une classe où l'on développe une intelligence d'enfant, il ne devra être parlé de religion, n'est-ce pas autoriser cet enfant à se dire que la religion est sans doute une matière facultative, une affaire sans portée sérieuse et de peu de conséquence ?

Il faut le dire sans se lasser : cette prétendue neutralité ne différerait guère d'une hostilité méprisante. Ceux qui la prônent si haut semblent n'avoir jamais lu cette parole de Jésus-Christ : « N'être pas avec moi, c'est se tourner contre moi. *Qui non est mecum contra me est.* » (Luc, xi, 23). En réclamant que l'école ne soit aucunement à Jésus-Christ, ils demandent, consciemment ou non, mais ils demandent en réalité qu'elle soit contre Jésus-Christ. Peut-être n'iront-ils pas jusqu'à y battre la foi en brèche ouvertement et par des attaques positives, je le veux bien ; mais il n'en est pas moins certain qu'alors même ils la tueront dans les âmes, qu'ils l'y tueront par ce silence expressif qui engendre le doute, après le doute le mépris, et bientôt comme conséquence logique du doute et du mépris, les négations radicales. On dit qu'on ne veut réduire Dieu dans l'école qu'à l'état d'inconnu et d'étranger ; on en arrivera fatalement à en faire un suspect, souvent même un ennemi.

Debout, mes frères, en face d'un pareil danger !

Ayons à cœur de faire naître et grandir les écoles chrétiennes, ces écoles sur lesquelles on voit flotter côte à côte, encadrant de leurs plis la croix du Sauveur, les deux plus nobles étendards qui soient au monde, ceux de la Liberté et de la Charité !

II. — A quoi on aboutit par l'enseignement sans Dieu

Quels résultats l'enseignement athée produira-t-il dans l'âme de l'enfance et de la jeunesse ? — Deux paroles de nos Saints livres suffisent à nous dicter la réponse : « Un mauvais arbre est impuissant à porter de bons fruits. *Arbor mala non potest bonos fructus facere.* » (Matth., VII, 18). Et : « De la semence dépend la moisson. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* » (Galat., VII, 7).

Dieu étant le principe radical et absolu de tout bien, tout mode d'éducation où le nom et la crainte de Dieu n'ont plus droit de cité, ne peut évidemment produire dans ceux qui le reçoivent que des fruits de mort. L'absence de Dieu dans la formation première de l'esprit et du cœur est un mal immense, un mal dont le contre-coup se fera sentir plus ou moins, mais infailliblement dans tout l'ensemble de la vie. Laissons-nous instruire sur ce point par l'éloquence saisissante et irréfutable des faits.

L'accroissement incessant de la criminalité au sein de la jeunesse, voilà en effet une chose qui forcément s'impose à tous les yeux. Chaque année, on constate avec effroi que l'armée du crime s'enrichit de nouvelles recrues. En 1886, 23.000 enfants étaient traduits à la barre des tribunaux en France!... En 1887, 28.000. Et aujourd'hui le nombre s'en accroît tellement que les statistiques ont renoncé à continuer leurs perquisitions.

C'est un fait également indéniable que, à partir de l'application des lois sur la laïcisation de l'enseignement, les suicides de jeunes gens ou même d'enfants se sont multipliés dans une proportion véritablement effrayante.

Il était bien facile de dire : « A l'école, désormais plus de prières, plus de crucifix, plus de catéchisme, plus de religion, plus de Dieu ! » Seulement, on ne s'était pas assez demandé ce qui pourrait sortir d'une pareille exclusion. Et sans qu'il fût besoin d'attendre longtemps, les faits sont venus, ils sont là, sensibles, palpables, frappant tous les regards, et ils ont prouvé, et chaque jour ils continuent de prouver que la prière, le crucifix, le catéchisme, la religion, Dieu enfin ont du bon ; qu'ils ne sont pas de simples choses facultatives dont puisse impunément se passer la formation de l'enfance et de la jeunesse ; qu'une telle lacune est de celles qui ne se comblent plus dans la suite que très difficilement, si tant est qu'elle puisse même jamais arriver à se combler !

Quand le bon Dieu est mis à la porte d'un cœur, beaucoup de belles, d'honorables et de saintes choses s'en vont bientôt à leur tour de ce cœur déshérité ; et un de nos meilleurs orateurs contemporains a été bien inspiré de le dire : « Oui, certes,

ceux qui se figurent pouvoir susciter dans les jeunes âmes un noble idéal d'élévation intellectuelle et morale, sans recourir à la religion, ceux-là s'abusent et se préparent les plus cruels mécomptes. Vous chassez Dieu de l'âme de l'enfant ; ah ! craignez, car tôt ou tard, Dieu et l'enfant sauront prendre contre cet attentat imprévoyant de bien formidables revanches. »

Quoi de plus vrai que cette pensée d'un de nos poètes modernes : le cœur de l'enfant, du jeune homme, est comme un vase profond :

Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond !

La tache est au fond!... Ah ! mes frères, quand nous voyons dans la jeunesse ou même déjà dans l'enfance de ces précocités pour le mal, de ces corruptions prématurées qui nous semblent naturellement inexplicables, n'en cherchons pas le secret ailleurs que dans cette parole étincelante de vérité. La première eau qui fut versée dans ces âmes était une eau impure ; une tache est au fond de ces tristes vies ; et parce qu'elle est au fond... elle y reste !

Que pourrait-on bien espérer d'une jeunesse sans Dieu ? — « Une jeunesse sans Dieu, » dit le cardinal Desprez, « c'est d'abord le malheur au sein de la famille : sans la crainte et sans l'amour du bon Dieu, pas d'obéissance à attendre du premier âge, pas de dévouement dans les années plus avancées. La jeunesse sans Dieu, c'est la débauche sans frein naturalisée dans la société. C'est pour plus tard une génération lancée à travers les épreuves et les tribulations de la vie sans consolation comme sans espérance. Et après toute une vie traînée misérablement dans les angoisses du doute et de l'incrédulité, quel sera le sort final de cette génération restée ainsi étrangère aux idées et aux sentiments de la religion ? — Elle ne pourra plus aspirer aux joies du ciel ; l'enfer, l'éternel enfer, voilà le seul avenir qui l'attend ! » « L'enfant sans Dieu », dit un autre de nos évêques, « sera un jeune homme sans mœurs, un homme mûr sans conscience, un vieillard sans remords, un moribond sans espérance. Il aura l'orgueil pour maître, la convoitise pour aiguillon, l'envie pour tourment, la luxure pour habitude. Plaise à Dieu qu'il ne soit jamais chargé de commander à personne ! Dans la famille ce serait un tyran, dans la société un bourreau ». Prêtons encore l'oreille à cette navrante, mais, hélas ! trop exacte description : « Entre toutes ses tristesses, ce siècle en a une qui ne se compare à rien. — Il a vu apparaître ce phénomène horrible dont le monde païen lui-même aurait été épouvanté... Des hommes sans Dieu, sans prières, sans autels, sans adoration, sans culte ! — Des jeunes gens abdi quant de gaité de cœur à seize ans la foi de leur berceau, et en arrivant jusqu'à côtoyer les bords mêmes de la tombe sans s'être sérieusement de-

mandé s'ils n'ont pas une âme, si par hasard ils ne seraient pas redevables de quelque chose au Dieu qui les a créés. — Des intelligences fort riches peut-être du côté de la terre, mais horriblement dévastées du côté du ciel, où n'habitent plus ni la foi, ni l'espérance, ni les douces joies, ni les nobles élans, et qui s'en vont tristes comme à l'aventure, sans savoir ce qu'il y aura au bout de la route¹. — « Faites tout ce que vous voudrez, disait en 1871 Mgr Pie, évêque de Poitiers, mais sachez-le bien : vous ne réussirez à faire des hommes de caractère, des hommes de principes, qu'avec le concours de Dieu. Si vous étiez assez mal inspirés pour aller chercher le remède à l'appauvrissement moral et intellectuel du pays dans un enseignement qui serait rendu obligatoire sans en même temps être rendu chrétien, si vous alliez inventer des écoles d'où Dieu serait absent, cet outrage à la liberté humaine aussi bien qu'à la raison et à la religion ne serait rien moins pour notre patrie qu'un arrêt de mort. Sur une pierre sépulcrale des mains parricides auraient gravé cette funèbre inscription : *Finis Gallie!* C'en est fait de la France! » Ainsi donc, notre Saint Père le Pape visitait les intérêts les plus graves du jeune âge et ceux de la famille, quand il écrivait dans une de ses dernières encycliques : « C'est pour les parents une étroite obligation d'employer tous leurs soins, et de n'omettre aucun effort pour repousser avec énergie les injustes violences qu'on voudrait leur infliger en matière d'éducation, et pour arriver à conserver intacte et complète leur autorité sur la formation de leurs enfants. »

Négliger de donner aux jeunes âmes la vraie trempe chrétienne, c'est les jeter sans armes et d'avance vaincues au devant des épreuves et des combats inséparables de toute vie humaine. Elles courent grand risque d'être promptement débordées par les passions mauvaises qui y feront de bonne heure une trop facile explosion. Il leur manquera ce grand frein de la religion, seul capable pourtant de les arrêter sur la pente des vices déshonorants qui souillent les intelligences et pourrissent les cœurs. Ne craignons pas de l'affirmer encore avec un de nos plus sages prélats : « Dans un temps de lutte comme le nôtre, il n'y aura que les enfants élevés avec des convictions fortes et dans des habitudes franchement chrétiennes qui seront en mesure de résister à l'erreur². »

Je lisais récemment dans la vie d'un religieux jésuite un trait des plus saisissants. Comme il était question, en sa jeunesse, de le placer dans une institution où l'enseignement, tel qu'on l'y donnait, eût pu offrir des dangers pour sa foi : « Mon fils, lui dit brusquement son père, tu sais si je t'aime ! Mais précisément parce que je t'aime, j'aimerais mieux te voir à la bouche d'un canon que de consentir à t'envoyer dans ce collège ! »³

Fièvre et grave parole, que plus d'un père chrétien d'aujourd'hui ferait bien de méditer ! Que plusieurs la taxent d'exagération ou de fanatisme, et que leur pusillanimité s'en effarouche, je le conçois. Mais à coup sûr, nul ne saurait ni s'en étonner ni surtout la blâmer, s'il veut prendre la peine de raisonner en chrétien véritable et sérieux. Car, telle est la vivante réalité des faits que la question de l'enseignement, à l'heure présente, en est venue à prendre les proportions d'une véritable question de foi.

Soyez donc vigilants, mes frères, et ne reculez devant aucun effort, fermement convaincus que l'enseignement, s'il excluait la religion, serait la brèche par où passerait le plus sûrement la ruine de la foi, la ruine des âmes.

On a justement comparé la vie humaine à un arbre ou encore à un édifice. Or, la vertu ne pourra fleurir dans les branches de l'arbre, que si ses racines ont été tout d'abord imprégnées à fond de la pure sève chrétienne. Et pour que l'édifice puisse recevoir son couronnement, il faut de toute nécessité que dès le commencement, le roc même de la religion lui ait été donné pour première assise et pour base.

O Dieu, daignez, daignez, de grâce, entre tous les malheurs, nous préserver des générations élevées sans religion dans les écoles athées !

Péroration

Chers petits enfants du peuple, vous que l'Eglise presse avec une exquise tendresse sur son cœur de mère, c'est pour ma voix un honneur précieux et une consolation plus délicieuse encore de plaider votre cause ! Jésus-Christ vous aime tant ! Le prêtre de Jésus-Christ pourrait-il ne pas vous aimer aussi, ne pas se sentir attaché à vous par les meilleures fibres du cœur, n'être pas heureux de vous servir d'avocat !

J'ai parlé pour vous... A ces pieux fidèles, il appartient maintenant de prononcer sur votre sort, je pourrais presque dire sur vos destinées éternelles, tant il est vrai que, fidèle ou infidèle à sa mission chrétienne, l'école peut devenir pour ceux qui s'y instruisent et s'y forment la clef du ciel ou celle de l'enfer. Quand donc, tout à l'heure, des mains dévouées se tendront pour vous, j'en suis sûr, les anges du ciel y verront tomber d'abondantes offrandes, et ils les offriront à Dieu pour la rançon de vos âmes.

L'inappréciable bonheur d'être chrétiennement élevés, votre pasteur a tenu à vous le procurer, et Dieu qui a tout compté pourrait seul nous dire au prix de combien de démarches, de labeurs et de sacrifices ! Lorsque, en un jour de néfaste mémoire, il vous entendit — vous la portion la plus intéressante de son troupeau, vous les benjamins de sa grande famille spirituelle — pousser vers lui ce cri de douloureuse détresse : « *Tulerunt Dominum meum !* On veut nous ôter le bon Dieu ! » alors une poignante angoisse vint opprimer son âme de prêtre et de père, et sous le souffle de la foi, sa charité lui dicta aussitôt la réponse, l'unique

¹ Mgr Bougaud.

² Cardinal Richard.

³ Le P. Laurent.

réponse : « Non, non ! s'écria-t-il, Dieu ne sera pas ôté à mes petits enfants ! »

Et aidé de votre généreux concours, mes frères, il a bâti cet édifice scolaire devant lequel volontiers nous nous découvririons avec un pieux respect comme devant une église, puisque nos yeux peuvent lire écrits sur la pierre de ses murailles ces deux mots si petits, mais qui disent de si grandes choses : *Ecole chrétienne* !

L'œuvre du salut de l'âme de vos enfants n'est donc plus à commencer, Dieu merci, elle s'accomplit déjà. Les bras du Christ Sauveur, dont les impies ne voulaient plus pour l'enfance, ont continué de s'étendre comme jadis sur les têtes de nos jeunes chrétiens, pour les purifier, pour féconder et bénir leurs travaux scolaires.

Mais ce qui fut si heureusement entrepris a besoin de se maintenir, de se poursuivre, même de se compléter et de s'accroître. L'arbre salubre de l'enseignement chrétien ne doit jamais subir d'arrêt dans sa poussée, pour permettre aux oiseaux du ciel, je veux dire aux chères âmes des baptisés, de trouver en plus grand nombre asile dans ses rameaux. Oh ! sans doute vous avez donné déjà ; de grâce, donnez encore ! Une fois de plus, soyez les aumôniers de la divine Providence ! Décidez vous-mêmes, si dans cette vitale question la victoire restera à l'Eglise ou à Satan. « Pour les âmes ! s'il vous plaît, pour les âmes ! » auraient droit de vous dire nos vaillantes quêteuses. Plusieurs en effet, beaucoup même peut-être parmi ces chères âmes d'enfants, devront à votre aumône l'éternel bonheur.

Au nom de Dieu, donnez donc, donnez sans trop compter, vous souvenant que pour la famille, comme pour la France et pour l'Eglise, l'école chrétienne est le grand espoir de l'avenir !

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXVII

LA CONVERSION DU MONDE PAR LES APOTRES

Plan

1. Le Saint-Esprit en descendant sur les apôtres leur accorde le don des langues, le don de sagesse, et le don de force.
2. Aussi se mettent-ils à prêcher aux Juifs, et ils font des conversions.
3. Vie des premiers chrétiens.
4. Les persécutions commencent.
5. Les Juifs persécuteurs sont châtiés par la ruine de Jérusalem.
6. Les apôtres vont porter l'Evangile aux Gentils et convertissent le monde.
7. La propagation rapide du christianisme ne peut s'expliquer que par la divinité de cette religion.

1. — Aujourd'hui je dois vous donner l'explication de ce qui s'est passé dans le Cénacle, l'ex-

plication du prodige dont une foule de Juifs ont été les témoins sans le comprendre et qui les étonna au plus haut degré.

a) En descendant sur les apôtres, le Saint-Esprit leur avait accordé le *don des langues*, c'est-à-dire la faculté de parler le langage de tous les peuples et d'être compris de tous en ne parlant qu'une seule langue. C'était là en effet un prodige inouï. Quand on pense que pour apprendre une langue étrangère et ne la savoir même que d'une manière très imparfaite, il faut tant d'années, tant de maîtres, tant d'études, il devient évident que Dieu seul a pu opérer un semblable prodige. Ce don des langues était nécessaire aux apôtres pour propager l'Evangile avec rapidité dans l'univers entier.

Outre ce don extraordinaire, les apôtres en reçurent plusieurs autres, parmi lesquels deux surtout doivent fixer notre attention : le *don de sagesse* et le *don de force*.

b) Le Saint-Esprit les remplit d'abord de sagesse. Qu'étaient les apôtres avant d'avoir reçu le Saint-Esprit ? De pauvres pêcheurs, ignorants, grossiers, ne comprenant rien ou presque rien aux choses de Dieu. Notre-Seigneur les avait instruits pendant trois ans, et malgré cela, ses divins enseignements étaient le plus souvent pour eux comme des énigmes. A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils comprennent toutes les vérités de la religion et qu'ils deviennent pour toujours la lumière du monde. Jusqu'à la fin des siècles leurs écrits et leurs enseignements éclaireront les hommes et les guideront dans la voie du salut.

c) Le Saint-Esprit les remplit encore d'une force d'âme à toute épreuve. Vous vous rappelez combien jusque-là ils s'étaient montrés faibles, timides et même lâches. Ils avaient tous pris la fuite quand on arrêta leur Maître, et on ne les vit plus reparaitre pendant toute sa passion. Pierre, le plus courageux, l'avait suivi de loin jusqu'à la porte du premier tribunal et là, tremblant d'être reconnu, il l'avait renié trois fois. Mais après avoir reçu le Saint-Esprit, comme ils sont changés ! Quel courage indomptable ! Quelle force d'âme invincible ! Quels hommes ! Vous allez les voir à l'œuvre.

2. — A peine sortis du Cénacle, ne pouvant contenir le feu sacré qui les anime, ils se mettent à prêcher publiquement Jésus-Christ devant les Juifs accourus par milliers pour les entendre. Aux magistrats qui ont condamné leur Maître, aux bourreaux dont les mains sont encore teintées de son sang, ils reprochent en face d'avoir tué le Messie qu'ils attendaient, d'avoir crucifié le Juste, le Saint par excellence. C'est saint Pierre qui parle le premier, et il parle avec tant de zèle et d'éloquence qu'il convertit trois mille Juifs ce jour-là. Quelques jours après, une seconde prédication en convertit cinq mille. Les autres apôtres opèrent aussi de nombreuses conversions, et bientôt Jérusalem et toute la Judée sont remplies de chrétiens.

3. — Qu'ils devaient être fervents, ces premiers Juifs convertis ! Ils avaient tous connu le Sau-

veur, ils l'avaient vu de leurs yeux, ils l'avaient entendu ; ils avaient au milieu d'eux les douze apôtres pour les former à la vie chrétienne, à la vie parfaite. Aussi les Evangélistes nous en racontent-ils des merveilles que nous avons peine à croire aujourd'hui, tant notre conduite diffère de la leur. Comme ils n'avaient qu'un Dieu et qu'une foi, ils n'avaient non plus qu'un cœur et qu'une âme : ils s'aimaient comme des frères. C'était comme une grande famille où régnait la charité la plus sincère. Ils étaient tellement détachés des richesses, qu'ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des apôtres pour les distribuer aux pauvres. Leur ferveur était admirable : ils passaient les jours et les nuits en prières. Sans doute, ils n'étaient pas obligés de porter la perfection aussi loin, ils auraient pu conserver leurs biens et se contenter d'observer les préceptes de l'Evangile ; mais ils étaient heureux d'en pratiquer même les conseils. Nous sera-t-il jamais donné de revoir ici-bas un si beau spectacle ?

4. — Cependant tous les Juifs ne se convertirent pas. Le plus grand nombre fermèrent les yeux à la lumière divine et voulurent étouffer la nouvelle religion dans son berceau, en persécutant cruellement les premiers chrétiens. On commence par défendre aux apôtres de parler de Jésus-Christ en public, et les apôtres font alors cette réponse célèbre : « Nous ne le pouvons pas. *Non possumus*. Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » On les traduit devant les tribunaux, on les emprisonne, on les bat de verges : ils s'estiment heureux d'avoir à souffrir pour le nom du Seigneur Jésus. On les chasse des villes, on les disperse, afin qu'éloignés les uns des autres, ils soient plus faibles et que leur entreprise échoue : mais leur dispersion ne sert qu'à propager l'Evangile. Comme le disait l'un d'eux : « *L'homme a beau faire, il ne peut enchaîner la parole de Dieu.* »

5. — Les apôtres avaient à peine quitté Jérusalem, que Dieu se hâtait de punir le crime des Juifs endurcis. Leur ville assiégée par une armée romaine fut prise, saccagée, brûlée ; le temple, une des merveilles du monde, détruit de fond en comble ; tout leur pays ruiné ; et plus d'un million d'entre eux périrent dans ce désastre. Ceux qui échappèrent furent dispersés dans le monde entier ; et Dieu a voulu qu'ils vécussent chez tous les peuples, sans se mêler à aucun, pour être la preuve vivante de la vérité de la religion chrétienne.

6. — En s'éloignant des Juifs, les apôtres se partagèrent la terre, afin de la conquérir à Jésus-Christ, et saint Pierre choisit la ville de Rome, qui était la capitale du monde alors connu. Ils prêchèrent partout l'Evangile, partout ils font des disciples, qui deviennent à leur tour de nouveaux apôtres, et en moins de trois siècles toutes les nations sont converties, Jésus-Christ est adoré comme Dieu dans tout l'univers.

Mais pour en arriver là, que de travaux ! que

d'efforts ! que de souffrances ! que de combats ! Vous connaissez cette histoire de la conversion du monde par la prédication de l'Evangile : rien de plus merveilleux, de plus étonnant, de plus intéressant.

A cette époque, tous les peuples, excepté les Juifs, étaient païens, tous les peuples adoraient de fausses divinités. Or la religion païenne, nous l'avons déjà dit, exigeait peu de vertus et autorisait à peu près tous les vices ; de sorte que chacun pouvait vivre sans crainte au gré de ses penchants. Pour détruire cette religion, il fallait donc non seulement changer les croyances, mais encore les mœurs, les usages, les habitudes. Quelle entreprise !

Figurez-vous une douzaine de pêcheurs, qui ne connaissent que leurs barques et leurs filets, douze hommes du peuple, sans ressources, sans instruction, sans appui, arrivant un beau jour de la Chine en France avec l'intention bien arrêtée de nous convertir tous à une religion nouvelle. Comment seraient-ils reçus ? On rirait d'eux, on les tournerait en ridicule, et tout serait fini.

C'est ainsi qu'on accueillit d'abord les apôtres. Quand saint Pierre arriva à Rome pour y prêcher l'Evangile, on ne fit pas la moindre attention à cet étranger. On méprisa les premiers chrétiens comme des fanatiques, des extravagants, qui avaient inventé un nouveau dieu, un dieu mort sur un gibet. Mais en attendant, de nombreuses conversions s'opéraient sans bruit dans les différentes classes de la société ; et bientôt on apprit avec surprise qu'il y avait des chrétiens dans tout l'empire.

Oh ! alors on fit attention à eux : on jura de les anéantir jusqu'au dernier. Les empereurs, les préfets des provinces, les magistrats, les prêtres des faux dieux, toutes les puissances de la terre s'armèrent contre le christianisme naissant. On enlève aux chrétiens leurs biens, leurs charges, leurs dignités ; on leur fait souffrir toutes sortes de tourments, la prison, les brasiers ardents, le plomb fondu, les chevalets, les ongles de fer, la croix, tout ce que la barbarie la plus raffinée pouvait imaginer de plus cruel. Personne n'est épargné ; on compte des martyrs de toute condition, de tout âge, de tout rang, de tout sexe ; des savants et des ignorants, des riches et des pauvres, des petits et des grands. Et ces persécutions durent pendant trois cents ans. Eh bien ! après une guerre si longue et si acharnée, où en était la religion chrétienne ? Voulez-vous le savoir ? Il y avait un Pape à Rome, à la place des Empereurs ; des évêques et des prêtres dans les villes arrosées du sang des martyrs ; des chrétiens dans le monde entier.

7. — Voilà comment la religion chrétienne s'est établie sur la terre. Qu'en dites-vous ? Cela ne prouve-t-il pas que cette religion est divine ? Douze pauvres pêcheurs convertir le monde, changer les croyances, les mœurs, les habitudes, les usages du monde entier, est-ce possible sans l'intervention toute-puissante de Dieu ?

On a bien essayé d'expliquer autrement cette propagation si rapide du christianisme ; mais toutes ces explications n'expliquent rien : il faut toujours en revenir à la seule raison admissible, à la seule véritable. Rappelez-vous les paroles que Notre-Seigneur adressait à ses apôtres en les envoyant prêcher l'Evangile : « Vous chasserez les démons en mon nom, leur disait-il, vous parlerez les langues des différents peuples, vous étendrez la main sur les malades et ils seront guéris. » Les nombreux miracles que faisaient les apôtres, les nombreux miracles qui accompagnaient leurs disciples, voilà ce qui a converti le monde et pas autre chose.

Il faut avouer cependant que la force d'âme invincible, que le courage surhumain des apôtres durent singulièrement aider leur prédication. Mais ces vertus qui éclataient en eux, n'étaient-elles pas elles-mêmes un miracle, et un miracle des plus frappants ? Tous sont morts martyrs : saint Pierre fut crucifié à Rome, la tête en bas ; saint Paul eut, le même jour, la tête tranchée ; saint Simon fut coupé en deux avec une scie ; saint Barthélemy, écorché tout vif ; et ainsi des autres. Or, on croit volontiers des témoins qui se font tuer pour attester la vérité de ce qu'ils affirment.

Vous savez maintenant comment vous êtes devenus chrétiens. Si nos pays n'ont pas été visités par les apôtres en personne, les apôtres ne pouvant se trouver partout à la fois, ils ont été évangélisés par leurs disciples, par des évêques et des prêtres qu'ils y avaient envoyés : de sorte qu'en définitive, nous sommes tous leurs enfants. Ah ! puisqu'il en est ainsi, aimons à invoquer souvent les saints fondateurs de notre sainte religion ; demandons-leur souvent la grâce d'être fidèles à la pratiquer, afin de partager dans le ciel leur bonheur et leur gloire. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLIII

POUR LE SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Lorsque vous serez invité, ne vous mettez pas à la première place, de peur que le Maître ne vous dise : « Cédez cette place à celui-ci, » et qu'alors vous n'alliez avec confusion occuper la dernière place. (Luc, xiv, 9).

II. — Combien ce conseil de Jésus-Christ est sage, et combien il est peu écouté ! Car il en est toujours ainsi dans le monde. En tout et partout on recherche à être les premiers, à s'élever au-dessus des autres. Les paroles de nos saints Livres qui condamnent l'orgueil et qui nous le montrent comme étant le principe, la source d'où

découlent tous les autres péchés, rien n'y fait. Ce vice odieux qui a perdu l'ange est là toujours dans notre cœur, faisant sentir sa tyrannie. Malheureuses les âmes qui se livrent à lui et se laissent réduire en esclavage ! Alors, il n'y a plus de connaissance de Dieu, ou mieux l'orgueil vient dans une âme et y établit son empire à mesure qu'il y détruit la notion de Dieu. L'Esprit-Saint nous dit : *Le commencement de l'orgueil de l'homme est d'apostasier Dieu, parce que son cœur s'est retiré de celui qui l'a fait, parce que le commencement de tout péché, c'est l'orgueil. Celui qui s'y tiendra attaché sera chargé de malédictions, et l'orgueil le renversera à jamais.* (Eccl., x, 14-15). Ce fut le péché des pharisiens et de tout le peuple juif ; il consumma leur ruine, et du peuple élu qu'il était il est devenu le peuple déicide : comme Lucifer, il est descendu au plus profond de l'abîme.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il n'en saurait être autrement, puisque l'orgueil est le commencement du péché, la première impulsion, le premier élan vers le mal ; il en est également la racine et la base. Le commencement signifie donc l'une de ces deux choses. Quand on dit : « Le commencement de la chasteté, c'est de fuir tout mauvais spectacle, » on désigne le premier mouvement. Mais si nous disons : « Le commencement de la chasteté, c'est le jeûne, » nous en désignons le fondement et la condition essentielle. Ainsi l'orgueil est le commencement du péché, soit parce qu'il en est l'origine, soit parce qu'il en constitue l'essence. Quel que soit le bien que nous aurons accompli, l'orgueil ne permet pas que le bien se maintienne, il en prépare la ruine. Telle est la racine empoisonnée d'où vient la dissolution. C'est ce que nous voyons par là. Le pharisien avait certes accompli beaucoup de bonnes œuvres ; mais cela ne lui servit de rien. Il n'avait pas extirpé la racine : elle perdit tout. De l'orgueil naissent le mépris des pauvres, le désir des biens temporels, l'ambition du pouvoir, l'amour de la gloire. Celui qui possède une telle passion est naturellement vindicatif. L'orgueilleux ne supporte pas d'être insulté par ceux qui sont au-dessus de lui, et dès lors moins encore par ceux qui sont au-dessous. Or, qui ne sait pas supporter une injure, ne supportera non plus aucun mal. Voilà comment l'orgueil est l'origine du péché. — Mais comment l'origine de l'orgueil même est-elle de ne pas connaître le Seigneur ? Il est aisé de le comprendre. Celui qui connaît Dieu comme nous devons le connaître, celui qui n'ignore pas à quel point le Fils de Dieu s'est humilié, ne s'exalte pas ; l'exaltation supplée l'ignorance, et la superbe conduit à la folie. D'où vient que les ennemis déclarés de l'Eglise prétendent connaître Dieu ? N'est-ce pas de la démence ? Il est donc aisé de voir dans quel principe on se jette quand on ne connaît pas Dieu. Du moment que Dieu ne dédaigne pas un cœur contrit, c'est qu'il l'aime, et c'est pourquoi il résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles. Par conséquent, il n'est pas de mal qu'on puisse comparer à l'or-

gueil : d'un homme il fait un démon, insolent, blasphémateur, parjure ; il pousse à l'effusion du sang, aux vengeances impitoyables ; l'orgueilleux vit dans de perpétuels soucis, dans des colères incessantes, dans une tristesse sans fin ; rien ne peut satisfaire cette dévorante passion : verrait-elle le monarque lui-même se courber et s'agenouiller, ce n'est pas assez pour elle, cela même ne ferait que l'exciter de plus en plus. Semblable à l'avare, dont les besoins augmentent avec les trésors, l'orgueilleux désire d'autant plus d'honneurs qu'il en possède davantage ; sa maladie va toujours s'aggravant, car c'est bien une maladie ; or, une maladie ne connaît pas de bornes et ne s'arrête que lorsqu'elle a conduit sa victime à la mort. Voyez les hommes adonnés à la boisson : n'ont-ils pas toujours soif ? C'est encore une maladie, non de la nature, mais de la volonté pervertie ¹. »

II. — Comment expliquer qu'un homme puisse ainsi se livrer à l'orgueil ? Faut-il croire qu'il a perdu la raison, selon cette parole du Sage : *Avez-vous vu un homme qui se croit sage ? Il y a plus à espérer d'un insensé.* C'est bien vouloir nous montrer qu'à cette passion se joint la démence, et que, vivre sous l'empire de l'orgueil, c'est pire que de tomber dans la folie, car la folie est une infirmité, un égarement involontaire, tandis que l'orgueil s'empare de la volonté et porte l'homme aux plus graves extrémités. Et cependant, de quoi l'homme peut-il s'enorgueillir ? Il n'y a rien en lui qui soit capable de justifier ses prétentions et ses désirs d'exaltation. Mais il prend occasion de ce qu'il y a de plus petit en lui, de moins digne d'admiration, pour en tirer vanité et se croire au-dessus des autres. C'est le démon qui l'entraîne, le pousse après lui comme un misérable esclave, comme un misérable captif, au point que cet homme se montrera arrogant même envers ses proches et ses amis. Ah ! combien Tobie avait raison de dire à son fils : *Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans ton esprit ou dans ta parole ; car c'est par l'orgueil que toute perdition commence.* (Tob., iv, 14).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « L'orgueil jette l'homme hors de lui-même, il lui donne toutes les allures d'un fou et lui enlève toute espèce de sens. Supposez un homme, grand de trois coudées, aspirant à surpasser par sa taille la hauteur des montagnes, imaginant qu'il la surpasse en effet, et se dressant comme si sa tête en dépassait les cimes : vous ne demanderiez pas d'autre preuve de sa folie. De même, lorsque vous verrez un homme enflé d'orgueil s'estimer supérieur à ses semblables, et regarder comme une injure d'avoir à vivre en leur compagnie, ne cherchez pas d'autre preuve de sa démence. Il est, au reste, d'autant plus digne de mépris qu'il ne doit pas cet état de folie à la nature, mais qu'il en est l'auteur volontaire ². — Mais quel sujet avez-vous de

vous enorgueillir ? Vous êtes fort, et vous en êtes fier ? Le lion est plus courageux que vous, et le sanglier est plus robuste ; vous n'êtes qu'un moucheron à côté ; les voleurs, vos serviteurs même quelquefois, et peut-être les plus stupides, sont plus forts que vous. Cela mérite-t-il bien d'être loué, et que ne vous cachez-vous de honte, quand vous avez eu la pensée de vous en glorifier ! Peut-être êtes-vous fier de votre beauté ? C'est l'orgueil de la corneille. Vous n'êtes pas aussi beau que le paon, vous n'avez pas l'éclat de son plumage : vous le cédez donc aux oiseaux par le brillant comme par la grâce ; car il en est beaucoup d'autres auxquels vous ne sauriez vous comparer sans vous mépriser vous-même. Des misérables enfants, de pauvres jeunes filles, des femmes perdues, des hommes plongés dans la mollesse ont aussi de telles prétentions. Faut-il tant s'enorgueillir ? Mais vous êtes riche ? Et comment, quelles sont vos richesses ? De l'or, de l'argent, des pierres précieuses ? C'est ce dont se vantent également les voleurs et les homicides, sans compter ceux qui travaillent dans les mines. Ainsi donc le travail des criminels est l'objet de votre gloire ! Vous êtes élégant et vous brillez par votre parure ? On voit aussi des chevaux qui portent avec élégance de magnifiques ornements. Vous bâtissez de splendides maisons ? Qu'est-ce que cela ? Les geais en ont de plus splendides, ils sont plus magnifiquement logés que vous. Peut-être êtes-vous fier de votre voix ? Vous ne prétendez pas cependant chanter aussi bien que le rossignol ou la fauvette. Peut-être l'êtes-vous de votre habileté dans les arts ? Mais quoi de plus habile que l'abeille ? quel artiste, quel peintre, quel architecte pourra jamais imiter ses travaux ? La finesse de vos habits vous fait tressaillir d'aise ? Il faut céder aux araignées. Vous êtes rapide à la course ? Les lièvres, les daims, les bêtes de somme elles-mêmes vous dépasseront et remporteront sur vous le prix. Vous changez de demeure quand il vous plaît ? Pas plus que les oiseaux peut-être ; ils voyagent et se déplacent bien plus facilement que vous. Ils n'ont besoin ni de viatique, ni de moyens de transport, l'aile leur suffit à tout : voilà leur navire, leur coursier, leur char, leur vent, et tout ce que vous pourrez nommer de ce genre. Vous avez l'œil perçant ? Pas peut-être autant que la gazelle ou l'aigle. Vous avez l'ouïe très fine ? L'âne l'a plus fine que vous. C'est votre odorat dont la finesse vous charme ? Vous n'espérez pas cependant l'emporter sur le chien ? Vous êtes économe ? Pas autant que la fourmi. Vous êtes chargé d'or ? Vous n'avez pas le corsage aussi riche que la fourmi de l'Inde. Vous êtes fier de votre santé ? Les animaux sauvages se portent un peu mieux que vous, et même savent mieux se pourvoir ; ils ne craignent pas la disette : *Regardez les oiseaux du ciel, a dit le divin Maître, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'entassent dans des greniers.* » (Matth., vi, 26) ¹.

¹ S. Chrys., *In II Ep. ad Thess.*, Hom. i, n. 2, trad. Vivès.

² S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LVIII, n. 3, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *Ad Philipp.*, Hom. VII, n. 5-6, trad. Vivès.

III. — Voilà comment l'homme arrive à s'exalter et à être le jouet de l'orgueil. Combien de fois nous le voyons tirer vanité de ce qui, au contraire, devrait précisément le guérir de sa maladie ! Mais il ne suffit pas de gémir sur une semblable condition, car si l'ange tombé ne peut plus remonter sur les hauteurs d'où il a été précipité, il en est autrement de nous tous, auxquels la grâce de Dieu ne cesse d'être présentée pour redevenir ce que nous étions avant d'être les esclaves de l'orgueil. La première disposition qui nous est demandée, c'est de vouloir être délivré de notre mal, et nous le voudrions dès le jour où nous finirons par reconnaître Dieu comme étant le souverain bien, la perfection infinie et la source de toute grandeur. Mais si cette considération ne vous suffit pas, portez votre attention sur cette éternité qui vous attend, sur ces supplices sans fin qui seraient votre partage, car il est évident que vous n'auriez point d'autre destinée que celle de Lucifer, le roi des orgueilleux. Et pour vous guérir, souhaitez même une de ces confusions qui résultent parfois des péchés que nous commettons, et qui nous portent à cesser de nous complaire en nous-mêmes, comme cela arriva pour saint Pierre. (Matth., xxvi, 35).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Comment peut-on guérir l'orgueil ? En acquérant une vraie connaissance de Dieu. S'il vient de ce qu'on ignore Dieu, il est manifeste que cette connaissance le détruira. Représentez-vous la géhenne, songez à ceux qui valent beaucoup plus que vous, pensez combien vous êtes redevable à la justice divine ; avec de telles réflexions, vous aurez bientôt humilié et dompté votre intelligence. Mais vous ne pouvez atteindre à ces considérations ? Vous êtes trop faible ? Réfléchissez alors sur les choses du temps, sur la nature humaine, comprenez que l'homme n'est rien. Quand vous rencontrerez dans les rues un mort qu'on emporte, pensez que les choses présentes sont un pur néant, qu'elles ne diffèrent guère de l'ombre et du rêve. Ne le voulez-vous pas ? Alors, souvenez-vous des riches, de ceux qui sont morts en courant les hasards des batailles ; considérez les maisons de ces grands, de ces illustres personnages : elles sont maintenant renversées et ne forment plus qu'un monceau de ruines. Combien ces hommes furent puissants ! Et rien ne reste d'eux, pas même leur mémoire. Chaque jour, si vous y faites attention, vous verrez de pareils exemples, des chefs remplacés, de grandes fortunes qui disparaissent. *Beaucoup de tyrans sont tombés du trône qu'ils occupaient, et l'homme auquel on ne songeait pas a ceint le diadème.* (Eccli., xi, 5). Cela n'arrive-t-il pas tous les jours ? Notre condition n'est-elle pas une roue qui tourne ? Lisez nos livres saints, lisez les auteurs profanes, où fourmillent aussi de semblables leçons, en supposant que la folie nous fasse mépriser les nôtres. Si vous admirez les philosophes, prenez soin de les consulter ; eux-mêmes vous instruiront, en vous racontant les anciennes catas-

trophes. Adressez-vous aux poètes, aux orateurs, aux sophistes, à tous les écrivains sans distinction : de toutes parts surgiront devant vous les mêmes exemples. Si rien de tout cela ne vous convient, examinez notre nature, son origine et sa fin. Pensez combien vous êtes peu de chose, quand vous dormez : ne suffit-il pas d'un insecte pour vous donner la mort ? Oui, le plus petit animalcule tombant du plafond, a souvent ôté la vie, ou fait courir de grands dangers. Mais quoi ! n'êtes-vous pas inférieur à toutes les bêtes ? Vous me direz que vous l'emportez par la raison. Mais voilà que cette raison même, vous ne la possédez plus ; car l'orgueil est un signe de démence. D'où viennent vos pensées superbes, dites-moi ? De l'heureuse conformation de votre corps ? Les animaux ont sur vous l'avantage. De plus, vous le cédez aux brigands, aux homicides. Etes-vous fier de votre sagesse ? Ce n'est pas de la sagesse d'avoir une haute opinion de soi ; c'est même ce qui vous prive avant tout du titre de sage. Sachons donc réprimer notre orgueil ¹. »

II. — Lorsque vous serez invité, allez vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a invité vous dise : « Mon ami, montez plus haut. » (Luc, 10).

I. — Voilà le conseil que Jésus-Christ nous donne et, ce conseil, il l'a suivi lui-même dans tout le cours de sa vie. En tout et partout il s'est humilié, il est allé jusqu'aux dernières limites des abaissements, et c'est par là qu'il a conquis l'exaltation ; il s'est fait serviteur, et c'est pour cela qu'il est le Souverain Seigneur de tous les êtres, sans en excepter les anges ni les autres habitants des cieux. C'est une leçon qu'il a voulu nous donner, pour mieux nous montrer en sa personne quelle est la voie qui conduit à la gloire, non pas seulement celle selon le monde, mais à la gloire qui ne passe pas et qui resplendira durant toute l'éternité. Nos premiers parents, voulant satisfaire ce désir de grandeur qui était en eux, prirent une voie qui les conduisit non à la gloire, mais à la honte, à la déchéance. *L'homme, lorsqu'il était en honneur, ne l'a pas compris ; il a voulu s'élever davantage, avoir un honneur qui ne lui était pas dû, et il est descendu au point d'être comparé aux animaux sans raison, et il leur est devenu semblable.* (Ps., xlviii, 20). Jésus-Christ, voulant nous instruire plus par ses exemples que par ses paroles, *s'est anéanti lui-même, il s'est humilié, et c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom.* (Philip., ii, 7-9).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Comme les dix apôtres étaient indignés de voir Jacques et Jean se séparer de leur société pour obtenir les honneurs les plus élevés, Jésus gourmanda ainsi la passion des uns et des autres. Car il les appela et leur dit : *Les chefs des nations leur comman-*

¹ S. Chrys., *In II Ep. ad Thessalon.*, Hom. I, n. 2, trad. Vivès.

dent en maîtres, et ceux qui ont autorité chez elles les gouvernent avec empire. Il n'en sera pas de la sorte chez vous : celui qui parmi vous désirera être le premier, qu'il devienne le dernier de tous. (Marc, x, 42-43). Voyez-vous leur volonté bien arrêtée d'être tous au premier rang, les plus élevés en dignité et en autorité, et, pour ainsi parler, d'être les princes les uns des autres ? C'est pour attaquer ce travers que le Christ, dévoilant leurs secrètes pensées, dit : *Celui qui parmi vous désirera être le premier, qu'il soit le serviteur de tous.* (Ib., 44). Soupirez-vous après le premier rang, après les plus brillants honneurs ? Recherchez la dernière place, appliquez-vous à devenir plus obscur, plus humble, plus petit que tous les autres, à vous mettre toujours après vos frères. Telle est la vertu à laquelle est réservée la plus belle récompense. Vous en avez un exemple près de vous et un exemple éclatant : *Car le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et pour sacrifier sa vie à la rédemption de tous.* (Ib., 45). Oui, voilà ce qui vous rendra glorieux et illustre. Voyez ce qui arrive en ma personne ; je ne réclame ni honneur, ni gloire, et cependant j'ai accompli par ce moyen une infinité de biens. — Avant qu'il eût pris une chair et qu'il se fût abaissé, c'en était fait du monde, il était perdu. Mais dès qu'il se fut abaissé lui-même, il tira tous les hommes de l'abîme où ils étaient plongés, il effaça la malédiction, anéantit la mort, ouvrit les portes du ciel, y introduisit les prémices de l'humanité, répandit la piété sur la terre, chassa l'erreur, rétablit la vérité, éleva notre nature sur un trône royal et procura une infinité de biens que ni ma parole ni celle de tous les hommes ne sauraient énumérer. Avant son abaissement, il n'était connu que des anges ; après son abaissement, il fut connu du genre humain tout entier. C'est ainsi que son abaissement, au lieu de l'amoin-drir, indépendamment des avantages et des bienfaits sans nombre qu'il procura, ne fit que donner à sa gloire une plus vive splendeur. Que si l'abaissement de ce Dieu, qui est supérieur à tout besoin et à toute nécessité, a été un si grand bien, lui a conquis tant de serviteurs et a étendu si loin son empire, pourquoi craindriez-vous que l'humilité vous amoindrit ? C'est alors que vous serez élevé, c'est alors que vous serez grand, alors que vous serez glorieux, alors que vous serez illustre, quand l'humilité remplira votre cœur et que vous n'aspirerez plus à la première place. Pénétrés de ces pensées, sachons bien que rien ne conduit aussi sûrement à la gloire et à la grandeur que la vertu d'humilité ¹.

III. — Il nous faut donc pratiquer l'humilité, si nous voulons, à l'exemple de notre Maître, être exaltés. Il n'y a pas d'autre chemin qui s'ouvre devant nous ; tous les autres conduisent à des abaissements qui seraient notre désespoir éternel. Le monde ne le comprend pas et ne saurait le

comprendre, parce qu'il est plongé dans le mal. Mais ce qui est déplorable, c'est que des chrétiens qui font profession de leur religion ne sachent point s'humilier en présence de leurs frères, ou quand il s'agit de leur faire du bien, de maintenir la paix et l'union, de renoncer à sa propre volonté et de faire un petit sacrifice. Ah ! combien de fois on invoque sa dignité, on parle de son amour-propre froissé, on rappelle des égards qu'on nous devait et dont on n'a pas tenu compte ! C'est ainsi que l'orgueil s'affirme au préjudice de l'humilité dont on connaît, il est vrai, le prix, mais on croirait déchoir en condescendant aux faiblesses du prochain par des actes d'humilité. Quelle erreur ! Jésus-Christ ne dit-il pas : *Quiconque s'humilie sera exalté ?* (Luc, xiv, 11). Et cette sentence du Sauveur est vraie non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes. En effet, les hommes aiment-ils les orgueilleux, les insolents ? Loin de là, ils n'ont que du mépris pour ceux qui s'exaltent eux-mêmes, tandis qu'ils professent de l'estime pour ceux qui se montrent humbles et modestes dans les rapports ordinaires de la vie.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Que l'humilité nous élève et que la véritable élévation soit toujours humble, la sentence du Christ à cet égard suffit pour le démontrer. Et cependant examinons la chose en elle-même. Etre rabaissé, n'est-ce pas subir des outrages, des accusations et des calomnies ? N'est-on pas élevé, par contre, quand on est admiré, comblé d'éloges, entouré d'honneurs ? Cela ne fait pas de doute. Voyons maintenant comment se produisent ces deux états. Satan était un ange, il voulut s'exalter : qu'arriva-t-il ? N'est-il pas devenu le dernier des êtres ? N'a-t-il pas été rejeté dans ce monde inférieur ? N'est-il pas l'objet de toutes les malédictions et de tous les anathèmes ? Paul n'était qu'un homme, il s'abaissa : qu'arriva-t-il ? N'est-il pas devenu l'objet de notre admiration et de nos louanges ? N'est-il pas célébré dans tout l'univers ? N'est-il pas l'ami du Christ ? N'a-t-il pas opéré des œuvres supérieures à celles du Christ lui-même ? N'a-t-il pas souvent commandé au démon comme au plus vil des esclaves ? Ne s'en est-il pas servi comme d'un bourreau ou comme d'un jouet ? N'a-t-il pas foulé tout à son aise la tête de son ennemi ? N'a-t-il pas demandé pour les autres ce même pouvoir avec une pleine assurance ? Et pourquoi m'arrêter là ? Absalon s'exalta lui-même, David s'humilia : quel est celui des deux qui fut élevé, couvert de gloire ? Rien de plus humble, en vérité, que les paroles adressées par le bienheureux prophète à Séméï : *Laissez-le me maudire ; c'est l'ordre du Seigneur qu'il accomplisse.* (II Rois, xvi, 10). Venons-en toutefois au fond même des choses, si vous le voulez bien. Le publicain s'humilie lui-même, s'il est permis d'appeler cela de l'humilité ; il parle du moins avec une extrême modestie. Le pharisien s'exalte. Mais, encore une fois, laissons les personnes pour examiner les choses elles-mêmes. Supposons deux hommes également comblés de richesses et d'honneurs, s'enorgueillissant l'un et

¹ S. Chrys., *Hom. De petitione filiorum Zebedæi*, n. 6, trad. Vivès.

l'autre de leur savoir, de leur puissance, de tous les autres avantages temporels : seulement l'un d'eux exige que tous l'honorent et s'irrite quand il ne l'obtient pas, il outrepassa ses droits et ne cesse de se mettre en évidence; l'autre méprise tout cela, ne s'irrite contre personne à ce sujet, repousse même les hommages qu'on lui rend. Quel est le plus honorable, celui qui demande et ne reçoit pas, ou bien celui qui refuse quand on lui donne? Evidemment c'est ce dernier, et sa conduite est pleine de raison. Le vrai moyen d'acquérir la gloire, c'est de la fuir. Elle fuit elle-même quand nous la poursuivons; elle nous poursuit quand nous la fuyons. Voulez-vous posséder la gloire? ne la convoitez pas. Voulez-vous monter bien haut? ne vous élevez pas vous-même. Il est un autre motif pour lequel tous honorent celui qui décline les honneurs, et n'ont que de la répulsion pour celui qui les recherche : c'est un sentiment inné dans l'homme d'aimer l'opposition et de contredire les autres. Dédaignons la gloire, par conséquent; et nous aurons l'humilité, ou mieux la véritable élévation. Ne vous exaltez pas vous-même si vous voulez que les autres vous exaltent. Le contraire aura lieu si vous manifestez le désir d'être honoré. Quand on cherche les abaissements on recueille des hommages ¹. »

III. — Vous le voyez, nous devons acquérir l'humilité si nous voulons être exaltés, et nous ne serons exaltés que dans la mesure de nos vertus et de nos mérites. Or, ne pouvant rien faire de nous-mêmes dans l'ordre surnaturel, nous avons besoin de la grâce, et Dieu ne l'accorde qu'aux humbles. D'autre part, quel est le cœur que Dieu recherche et dans lequel il désire venir habiter? David nous répond : *C'est le cœur contrit et humilié*. (Ps., L, 19). Enfin il y a en nous un combat entre les vertus et les vices, et ce combat durera jusqu'à notre dernier soupir. De même que les vices marchent à la conquête de notre âme sous la conduite de l'orgueil, ainsi les vertus reconnaissent l'humilité pour leur guide et leur souveraine. Placez-vous donc à tous ces divers points de vue, et vous reconnaîtrez pour vous la nécessité de travailler de toutes vos forces à acquérir l'humilité. Car ce serait bien en vain de vouloir, en dehors de cette vertu, élever votre édifice spirituel, marcher vers la perfection : votre âme ne serait qu'une maison en ruines, où l'orgueil détruirait tout à mesure que vous édifieriez. Mais donnez, au contraire, à vos vertus et à vos œuvres l'humilité pour fondement, et vous serez semblables à un homme qui a bâti sa maison sur la pierre. (Matth., VII, 24).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Il ne nous sera, en effet, jamais plus facile de nous maîtriser et de nous contenir que lorsque nous pratiquerons l'humilité, la modestie, l'abaissement, et lorsque nous n'aurons jamais sur nous-mêmes une haute pensée. Aussi le Christ, se mettant à prêcher sa doctrine spirituelle, commence-t-il par nous exhor-

ter à l'humilité et laisse-t-il tomber de sa bouche tout d'abord ce décret : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. (Matth., v, 3). De même que quiconque se propose de bâtir un vaste et magnifique édifice, pose les fondements en conséquence, de manière à ce qu'ils puissent supporter le poids de la construction; de même le Christ, bâtissant dans les âmes le vaste édifice de sa philosophie, pose-t-il comme un fondement solide, comme une chose ferme et inébranlable, la leçon de l'humilité. Si l'humilité est absente, on aura beau pratiquer les autres vertus : on se livre à un labeur inutile, sans résultat et sans fruit. Tel l'homme qui a bâti sa maison sur le sable ne recueille aucun fruit de ses travaux, parce qu'il n'a point assuré la solidité des fondements (*Ib.*, VII, 26-27), tel celui qui fait le bien en dehors de l'humilité perd tout le fruit de ses efforts. Et, par l'humilité, je n'entends pas l'humilité qui se borne à des paroles et qui n'existe que sur la langue; j'entends cette humilité de l'esprit, de l'âme, de la conscience, qui est visible aux yeux de Dieu seul. Cette humilité serait-elle réduite à elle-même, elle suffit pour nous rendre Dieu propice. L'exemple du publicain le prouve. Dépourvu de tout bien, privé du prestige de tout mérite, il n'a qu'à dire : *Ayez pitié de moi, pécheur que je suis*; et il s'en retourne justifié, de préférence au pharisien, encore que ce langage soit moins inspiré par l'humilité que par la droiture de son cœur. (Luc, XXIII, 43). Car l'humilité consiste à n'avoir sur soi-même aucune haute pensée, quoique l'on ait la conscience de ses grandes actions; il n'y a au contraire que de l'équité à reconnaître que l'on est pécheur, quand on l'est véritablement. Si le publicain, quoique privé de tout mérite pour avoir reconnu ce qu'il était, fléchit à ce point la miséricorde de Dieu, quelle faveur n'obtiendront pas ceux qui, pouvant énumérer une foule de bonnes œuvres, les oublient toutes et se mettent au dernier rang! Ainsi faisait Paul : il était le premier de tous les justes et il se déclarait *le premier de tous les pécheurs* (I Tim., I, 15); non seulement il le déclarait, mais il en était convaincu, ayant appris de son Maître qu'après avoir fait tout ce que l'on doit, nous devons nous regarder comme *des serviteurs inutiles*. (Luc, XVII, 10). Voilà de l'humilité. Suivez cet exemple, vous qui êtes riches en vertus. Imitiez le publicain, vous qui êtes accablés de péchés. Reconnaissons ce que nous sommes, frappons notre poitrine et prenons la résolution de n'avoir jamais de hauts sentiments de nous-mêmes. Si nous sommes dans ces dispositions, nous n'aurons pas besoin d'autre offrande et d'autre sacrifice. *Le sacrifice qui plaît à Dieu*, disait David, *c'est un cœur contrit*. Non, un cœur contrit et humilié, Dieu ne le rejettera pas. (Ps., L, 19). Il ne dit pas simplement *un cœur humilié*, mais un cœur *contrit*; un cœur contrit est un cœur brisé et qui ne saurait s'élever, quand même il le voudrait. Qu'il ne nous suffise pas, à nous aussi, d'humilier notre âme, brisons-la de douleur et de componction; ce qui aura lieu si nous ne perdons jamais

¹ S. Chrys., *Ad Philip.*, Hom. VII, n. 5, trad. Vivès.

le souvenir de nos fautes. Si nous humilions notre âme de cette manière, voudrait-elle s'enorgueillir qu'elle ne le pourrait pas; le frein de la conscience l'empêchera de s'élever, la rabaisant et l'obligeant à garder la mesure en toute chose. C'est ainsi que nous parviendrons à trouver grâce auprès de Dieu. (Eccli., III, 20). Or, celui qui trouvera grâce auprès de Dieu n'aura rien de fâcheux à redouter. Avec le secours de la grâce divine, il lui sera facile de traverser les misères de cette vie sans en être atteint, et d'éviter les supplices réservés dans l'autre vie aux pécheurs, la grâce de Dieu le précédant en toute occurrence et lui rendant tout favorable ¹. »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

B

Les sacrements en particulier

I. — LE BAPTÊME

— Quel est, Alphonse, d'après le catéchisme, le premier des sacrements ?

— C'est le sacrement de baptême.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est tout à la fois le premier des sacrements que le chrétien reçoit, et le plus nécessaire des sacrements.

— Comme vous avez tous été baptisés, il ne semble pas bien utile d'expliquer longuement ce qui regarde ce sacrement ?

— A la vérité, nous n'avons plus à recevoir ce sacrement, ni par conséquent à nous y disposer. Mais il nous sera cependant très avantageux de connaître exactement toute la doctrine qui le concerne.

— Pourriez-vous m'en donner les raisons ?

— Les voici :

1^o C'est que le baptême est le sacrement de notre origine surnaturelle, le principe de nos droits et de nos privilèges dans l'ordre de la grâce : il ne saurait donc être indifférent aux fils de la famille de bien connaître l'excellence de leur origine, et leurs meilleurs titres de noblesse.

2^o Par le baptême, nous avons contracté des obligations qui nous lieront toute notre vie : rien de plus avantageux, pour les accomplir fidèlement, que d'en savoir le principe, l'étendue et la nature.

3^o Le baptême est le seul sacrement dont toute personne peut être le ministre en cas de nécessité : or il importe extrêmement que le ministre soit instruit et de l'administration du sacrement et du sacrement lui-même.

4^o Sans en être le ministre ou le sujet, on peut encore prendre part à l'administration du baptême, par exemple en qualité de parrain ou de marraine : de ce chef aussi, la connaissance du sacrement ne sera pas sans utilité.

— De toutes ces raisons vous concluez ?

— Que le sacrement de baptême est un de ceux dont il importe le plus à tout chrétien d'être parfaitement instruit. D'où l'obligation pour nous d'écouter avec soin les explications qui nous seront données à son sujet.

a

Du baptême en général

§ 1^{er}

Nature et définition

— Etymologiquement, d'où vient le mot « baptême » ?

— « Baptême » vient du grec *baptizein*, qui signifie « plonger dans l'eau », « inonder ».

— « Baptême » veut dire alors ?

— Immersion, bain, ablution.

— Montrez comment cette appellation était la plus convenable pour désigner le sacrement de la régénération spirituelle ?

— C'est que 1^o la matière prochaine, dans les premiers siècles du moins, consista, en règle générale, dans l'immersion ;

2^o Par ce terme est mieux exprimé l'effet propre du sacrement, la régénération spirituelle qui s'opère après que l'homme a été plongé dans les eaux, c'est-à-dire dans le sein de l'Eglise où il puise une nouvelle naissance ;

3^o Notre-Seigneur lui-même a mis dans les paroles de la forme sacramentelle le terme : « Je te baptise », d'où vient le mot « baptême. »

— Quelle est l'origine première de cette appellation ?

— Saint Jean-Baptiste désigna ainsi le mode de pénitence auquel il soumettait ceux qui venaient à lui, et plus tard le rite sacramentel, extérieurement identique, administré par Jésus-Christ et ses disciples.

— Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas ratifié et confirmé cette appellation ?

— Oui ; car, outre qu'il est dit dans l'Evangile que Jésus baptisait (Joan., III, 22), lui-même s'adressant à ses apôtres leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, etc. » (Math., XXVIII, 19), et encore : « Celui qui croira et sera baptisé, etc. » (Marc., XVI, 16).

— Les saints Pères n'ont-ils pas donné au baptême d'autres dénominations ?

— Oui ; les saints Pères, tout en conservant le mot générique de baptême, ont cependant désigné ce sacrement sous d'autres termes pour mieux spécifier certains de ses effets.

— Donnez quelques exemples ?

— Saint Augustin l'appelle le sacrement de la foi, afin de faire comprendre que ceux qui le reçoivent font en même temps profession de toute la foi chrétienne.

D'autres lui ont donné le nom d'*illumination*, parce que la foi que nous professons dans le baptême illumine nos cœurs.

Saint Chrysostome l'appelle tantôt *purification*, tantôt *sépulture*, tantôt *plantation*, tantôt *croix* de Jésus-Christ, expressions justifiées par divers passages de l'Épître aux Romains.

D'après saint Denys, c'est le *principe des saints commandements*, parce qu'il est comme la porte par laquelle on entre dans la société chrétienne, et que c'est par ce sacrement que l'on commence à obéir aux divins préceptes. (Catéch. du Concile de Trente).

On trouve chez les Pères quantité d'autres expressions, suffisamment claires par elles-mêmes,

¹ S. Chrys., *De mutatione Nominum*, Hom. IV, n. 6, trad. Vivès.

savoir : *rémission ou ablution des péchés, eau régénératrice, bain de rénovation, bain vital, signe du Christ, initiation, etc.*

— *Qu'est-ce donc que le baptême ?*

— Le baptême est le sacrement de la régénération au moyen de l'eau par la parole.

— *De qui est cette définition ?*

— C'est la définition même donnée par le Catéchisme du Concile de Trente.

— *Sur quoi est-elle fondée ?*

— Sur les paroles de Notre-Seigneur : « Celui qui ne *renaitra par l'eau et par l'esprit*, ne pourra entrer dans le royaume de Dieu » (Joan., III, 5), et sur celles de l'Apôtre qui dit que « Jésus-Christ purifie son Eglise *par l'eau dans la parole*. » (Eph., V, 26).

— *Comment définit-on encore, assez communément, ce sacrement ?*

— On le définit encore : un sacrement qui efface le péché originel, nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Eglise.

— *Quelle est la plus complète de ces deux définitions ?*

— C'est la première.

— *Pourquoi ?*

— Parce qu'elle indique non seulement l'effet propre du sacrement, mais encore le signe sensible lui-même.

— *Redites-nous cette définition ?*

— Le baptême est le sacrement de la régénération au moyen de l'eau par la parole.

— *Qu'est-ce à dire que le baptême est un « sacrement » ?*

— C'est à dire qu'il est « le signe sensible d'une grâce invisible. »

— *Est-il certain que le baptême est un vrai sacrement de la loi nouvelle ?*

— Oui ; c'est une vérité admise par toute la Tradition, confirmée par les Conciles, et que les hérétiques n'ont jamais niée formellement.

— *Le baptême institué par Notre-Seigneur n'est donc pas le même que celui qui était donné par saint Jean-Baptiste ?*

— Non ; il en diffère essentiellement. Saint Jean a pris soin de marquer lui-même cette différence, ainsi que la supériorité du baptême de Jésus-Christ, lequel seul est un sacrement.

— *Que signifie le mot « régénération » ?*

— Ce mot signifie ici « naissance spirituelle » ; le baptême est en effet le sacrement qui nous fait naître à la vie surnaturelle, en nous rendant chrétiens et en imprimant en nous le caractère d'enfants de Dieu.

— *Pourquoi la définition ajoute-t-elle : « au moyen de l'eau par la parole » ?*

— Parce que par là sont désignées les parties essentielles du sacrement, savoir la matière et la forme.

§ 2

Figures et prophéties

— *Le baptême, dont l'importance capitale vous apparaît déjà par ce que nous en avons dit, a dû être figuré et spécialement annoncé, comme l'ont été les grands mystères de la religion chrétienne : n'est-il pas vrai, Marguerite ?*

— Cela est très certain, et l'Ancien Testament en particulier nous en fournit des preuves remarquables.

— *Pourriez-vous nous dire combien l'on compte de figures principales du baptême dans l'Ancien Testament ?*

— On en compte cinq.

— *Quelle est la première ?*

— Le baptême a été figuré dès le premier jour par les eaux de la création sur lesquelles se reposait l'Esprit-Saint pour les féconder.

— *Quelle est la deuxième figure du baptême que l'on rencontre en suivant l'ordre des temps ?*

— C'est l'arche de Noé et le déluge. « Noé, dit saint Pierre, prépara l'arche, en laquelle peu de personnes, savoir, huit seulement, furent sauvées au milieu de l'eau. Ce qui était la figure à laquelle répond maintenant le baptême. » (I Pet., III, 20-21).

— *La troisième ?*

— La troisième figure est la circoncision, d'après ces paroles de l'Apôtre : « Vous avez été circoncis... de la circoncision de Jésus-Christ, ayant été ensevelis avec lui par le baptême. » (Coloss., II, 11-12).

— *La quatrième ?*

— La colonne de nuée et le passage de la mer Rouge. « Nos pères ont tous été baptisés, sous la conduite de Moïse, dans la nuée et dans la mer. » (I Cor., X, 2).

— *La cinquième ?*

— L'eau jaillissant miraculeusement du rocher sous la verge de Moïse. (Saint Jérôme, saint Augustin, etc.).

— *Comme il serait trop long d'entrer dans le détail de toutes ces figures, faites du moins pour servir d'exemple l'application de l'une d'elles, savoir celle du passage de la mer Rouge ?*

— Les Hébreux opprimés par le Pharaon d'Egypte, furent délivrés par Moïse de la plus dure des captivités, et sous sa conduite traversèrent la mer Rouge pour s'acheminer ensuite vers la Terre promise. Cette merveilleuse délivrance mit sur leurs lèvres une hymne d'enthousiaste reconnaissance à la gloire de leur divin Libérateur. Tout cela se retrouve dans le baptême.

1^o Par le baptême, nous sommes délivrés de la servitude du démon et du péché, et l'auteur de cette délivrance, c'est le nouveau Moïse, Jésus-Christ.

2^o Il a submergé et enseveli dans les eaux baptismales nos ennemis, cette multitude innombrable de péchés qui militaient en nous pour le démon.

3^o La mer Rouge est bien l'image de ces eaux salutaires qui tirent leur vertu du sang généreusement versé pour nous par le Rédempteur.

4^o Après le passage de la mer Rouge, les Hébreux eurent encore des ennemis à combattre, ils n'entrèrent pas tout de suite dans la Terre promise. Pour y arriver, ils durent traverser le désert.

Après le baptême, nous ne sommes pas admis immédiatement dans la patrie ; avant le triomphe définitif, de nombreux ennemis nous restent à vaincre ; nous avons à traverser le désert, cette vie pleine de tentations et de dangers. Confiance ! le Dieu de notre baptême nous assiste et nous guide, et bientôt il nous sera donné d'entrer dans la vraie Terre promise, cette terre des vivants où le Seigneur sera lui-même notre partage. (Saint Augustin, Sermon 364.)

— *Le Nouveau Testament nous offre-t-il aussi quelques figures du baptême ?*

— Oui ; car les Pères en voient également dans la Piscine probatique, dans l'eau qui s'échappa du côté entr'ouvert de Jésus sur la croix, etc.

— *Dites-nous maintenant comment les premiers chrétiens représentaient encore le baptême dans les catacombes et les anciens baptistères ?*

— Ils le représentaient tantôt par le cerf altéré, soupirant après la source d'eau vive; tantôt par la Samaritaine à cause de cette parole du Sauveur : « L'eau que je donnerai, deviendra une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle » (Joan., iv, 14); tantôt par un enfant porté par un poisson : l'enfant est le baptisé, le poisson est le Christ, etc.

— *Quelle est la figure la plus fréquemment, de nos jours surtout, représentée dans les baptistères ?*

— C'est le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

+

— *Outre ces figures, ne trouve-t-on pas dans l'Ecriture des prophéties du baptême ?*

— Oui; le baptême a été spécialement prophétisé par Ezéchiel et par Zacharie.

— *Citez les paroles d'Ezéchiel ?*

— « Je répandrai sur vous, dit le Seigneur, de l'eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures. » (Ezech., xxxvi, 25).

— *Citez celles de Zacharie ?*

— « En ce jour là, il y aura une fontaine ouverte à toute la maison de David et aux habitants de Jérusalem, en vue de purifier les péchés. » (Zach., xiii, 1).

— *Que prouvent ces prophéties et ces figures ?*

— Elles prouvent l'importance et l'efficacité du baptême, et le soin que Dieu a pris de les relever à nos yeux, en faisant entrevoir longtemps à l'avance l'institution de ce grand sacrement.

§ 3

Institution

— *Qui a institué tous les sacrements ?*

— C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *Comment savons-nous en particulier que Notre-Seigneur a institué le baptême ?*

— Nous le savons par les paroles formelles de l'Evangile et par le témoignage unanime de la Tradition.

— *Que faut-il distinguer par rapport à l'institution du baptême ?*

— Il faut distinguer soigneusement deux choses : le temps même où Notre Sauveur a réellement institué ce sacrement, et celui où l'obligation de le recevoir a été imposée à tous.

— *Qu'y a-t-il de certain quant à l'institution même du baptême ?*

— Il est certain que le baptême fut institué avant la Passion de Notre-Seigneur.

— *Quelle preuve en donnez-vous ?*

— La preuve en est que l'Evangile parle du baptême administré par Jésus-Christ et ses apôtres au cours de la Vie publique.

— *Ce baptême ainsi conféré était-il le sacrement même ?*

— Oui; puisque, d'après le témoignage de saint Augustin, les Juifs qui avaient reçu ce baptême n'ont pas été rebaptisés après la Résurrection, tandis que les autres le furent.

— *Avez-vous encore d'autres preuves que l'institution du baptême eut lieu avant la Passion ?*

— Je trouve une autre preuve dans ce fait rapporté par la Tradition, que les Apôtres, tout au moins saint Pierre et la sainte Vierge, furent baptisés par Notre-Seigneur.

— *Et encore ?*

— Remettre après la Résurrection l'institution du baptême, ce serait vouloir que les apôtres aient reçu l'eucharistie et l'ordre avant d'être baptisés; or, il est bien difficile d'admettre une telle supposition.

— *L'Evangile ne précise donc pas le temps de cette institution ?*

— Il ne le fixe pas d'une manière expresse.

— *Et la Tradition ?*

— La Tradition non plus.

Quelques-uns en effet veulent que Notre-Seigneur ait institué le baptême après sa résurrection, lorsqu'il dit à ses apôtres : « Allez, enseignez... baptisez au nom du Père... »

D'autres, au moment de son entretien avec Nicodème, à qui il déclara que « quiconque ne renaîtrait par l'eau et l'esprit, n'entrerait pas dans le royaume de Dieu. »

Suivant une opinion plus probable, cette institution eut lieu au début de la vie publique de Notre-Seigneur, peu de temps après son baptême, ou du moins à l'époque de la première mission des apôtres.

— *N'y a-t-il pas une opinion plus probable encore et généralement admise ?*

— Oui, et c'est ce qu'enseigne le catéchisme du Concile de Trente : « Il est clair, dit-il, que le baptême fut institué lorsque Notre-Seigneur fut baptisé lui-même par saint Jean. »

— *Sur quoi est fondée cette opinion ?*

— Sur le sentiment commun des Pères Grecs et sur celui de saint Augustin qui s'exprime ainsi : « Depuis que Jésus-Christ a été plongé dans l'eau, l'eau a la vertu d'effacer les péchés. »

— *En outre ?*

— Sur la pratique de l'Eglise, soit, comme chez les Grecs, de conférer le baptême solennel le jour de l'Epiphanie, soit de faire placer dans tous les baptistères la représentation du baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

— *Et enfin ?*

— Sur cet argument de saint Thomas : « C'est de leur institution, dit ce saint docteur, que les sacrements tirent la vertu de conférer la grâce. Il suit de là que l'institution d'un sacrement a lieu quand il reçoit la vertu de produire son effet. Or, le baptême a reçu cette vertu à l'instant où Jésus-Christ fut baptisé. »

Et, ajoute le Catéchisme du Concile de Trente : « Une grande preuve de cette vérité, c'est qu'au baptême de Notre-Seigneur la sainte Trinité tout entière, au nom de laquelle on confère le baptême, manifesta sa présence. La voix du Père fut entendue, la personne du Fils était présente, et le Saint-Esprit descendit en forme de colombe. De plus les cieux s'ouvrirent, comme ils s'ouvrirent pour nous par le baptême. »

— *Il a été fait à cette opinion une objection qu'il convient de vous proposer. La voici : « Le baptême tire toute sa vertu, et même sa signification, de la mort et de la sépulture de Notre-Seigneur. Donc, il n'a pu être institué qu'après sa passion et sa résurrection, puisqu'autrement il n'aurait eu aucune efficacité. »*

— *Que répondriez-vous à cela ?*

— Je répondrais que Dieu, pour qui tout est présent, avait accepté et agréé d'avance les mérites de Jésus-Christ. Il les avait appliqués aux âmes dès le commencement du monde. Rien n'empêchait donc les sacrements d'avoir leur

pleine efficacité, ni par conséquent d'être institués et administrés, même avant la mort de Notre-Seigneur.

— *Quand est-ce que fut porté le précepte qui rendait le baptême obligatoire ?*

— Il n'existe aucun doute à cet égard. De l'avis unanime des docteurs, lorsque, après sa résurrection, Jésus-Christ donna aux apôtres l'ordre d'aller, d'enseigner toutes les nations et de les baptiser au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, au même moment l'obligation de recevoir le baptême pour être sauvés fut imposée à tous les hommes.

— *N'est-ce pas ce qu'on peut conclure d'après ces paroles du prince des apôtres : « Il nous a régénérés par l'espérance de la vie, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts » (I Pet., I, 3), et d'après celles-ci de saint Paul : « Il s'est livré pour elle (l'Eglise), afin de la sanctifier en la purifiant par le baptême de l'eau dans la parole de vie » ? (Eph., v, 26).*

— Oui ; car, par ces paroles, tous les deux paraissent avoir rapporté l'obligation du baptême au temps qui suivit la mort du Sauveur.

C'est ce qui fait croire que Jésus-Christ lui-même pensait au temps qui devait venir après sa passion, lorsque, dans son entretien avec Nicodème, il disait : « Quiconque ne naîtra par l'eau et par l'esprit, n'entrera pas dans le royaume de Dieu. » (Joan., III, 5).

— *Les Actes ne mentionnent-ils pas une promulgation spéciale de ce précepte faite par saint Pierre lui-même ?*

— Le jour de la Pentecôte, saint Pierre répondant aux Juifs qui, touchés de la grâce, lui demandaient ainsi qu'aux autres apôtres ce qu'ils devaient faire, leur dit : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour la rémission de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit. » (Act., II, 38).

Il faut voir dans ces paroles la promulgation expresse du précepte divin touchant la nécessité du baptême.

Si... Si... Si...

Et tout cela, rien que pour ne pas venir à la messe le dimanche !

Jugez un peu de la quantité de *si* qui pourraient être mis en ligne pour le reste de la religion !

Discutons un peu.

— *Vous n'avez pas le temps ?... Allons ! dites-moi donc que vous n'en perdez jamais d'autre...*

— *Vous demeurez trop loin ?... Partez plus tôt...*

— *Vous attendez que les autres y aillent ?... Voyons !... Les autres, précisément, attendent que vous y alliez... Et puis, n'êtes-vous pas assez grand pour y aller tout seul ?...*

— *Vous avez des bestiaux à soigner ?... Vous avez aussi une âme, j'imagine... Faites-la passer avant vos bestiaux.*

— *Vous n'avez pas d'habits ?... On n'a jamais mis personne à la porte de l'église pour être mal habillé ; et les bergers qui vinrent à la crèche de Bethléem avaient leurs habits de travail.*

— *Vous marchez difficilement ?... Est-ce que vous n'allez jamais au marché ?...*

— *On vous a pris votre place ?... Il y en a d'autres que notre dévoué trésorier ne demandera pas mieux que de vous louer.*

— *Il fait froid ?... Vous vous réchaufferez en marchant, et en arrivant vous trouverez la température de l'église assez supportable.*

— *M. le curé prêche trop longtemps ?... On lui dira d'être plus court.*

— *Vous avez des enfants à apprêter ?... Pendant que vous y êtes, apprêtez-vous vous-même.*

— *Vous avez peur de contrarier votre mari ?... Je suis sûr, au contraire, qu'il sera enchanté, parce que vous ne pourrez prendre à l'église que de bonnes résolutions dont il sera le premier à voir les heureux résultats dans votre ménage.*

— *Vous êtes trop vieux ?... Raison de plus pour songer à votre éternité.*

— *Vous êtes enrhumé ?... Votre rhume ne durera pas toujours, surtout si vous ne l'entretenez pas.*

— *On fait payer ?... Il y a des places gratuites. Est-ce répondu ?...*

Parions, hélas ! qu'on trouvera d'autres *si* pour se dispenser de remplir son devoir de chrétien.

Mais prenons garde aussi que le bon Dieu, un jour, ne vienne nous dire : « *Si* tu avais voulu..., je te mettrais bien en Paradis. Mais... »

(L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin).

RÉCITS ET CAUSERIES

XIII

SI... SI... SI...

C'est un petit mot bien commode, trop commode même.

Ecoutez plutôt :

Si j'avais le temps...

Si je ne demeurais pas si loin...

Si les autres y allaient...

Si je n'avais pas mes bestiaux...

Si j'avais des habits...

Si je ne marchais pas difficilement...

Si on ne m'avait pas pris ma place...

Si l'église était moins froide...

Si M. le curé prêchait moins longtemps...

Si je n'avais pas mes enfants à apprêter...

Si je n'avais pas peur de contrarier mon mari...

Si je n'étais pas si vieux...

Si je n'étais pas enrhumé...

Si on ne faisait pas payer...

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 septembris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour la rentrée des classes. — I. Aux parents : *Où allez-vous placer vos enfants ?* 689. — II. Aux enfants, 691.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XXXVIII. Constitution de l'Eglise, 692.

Petite allocution sur le Rosaire. — Réponse à deux reproches adressés à la dévotion du Rosaire, 694.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLIV. Pour le 17^e dimanche après la Pentecôte : *in Math.*, xxii, 37 et 39 (d'après saint Bernard), 695.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — II. Les épis rompus, 700.

Plan de sermon sur le Rosaire. — Le meilleur manuel de piété, 704.

POUR LA RENTRÉE DES CLASSES

I

AUX PARENTS : « OÙ ALLEZ-VOUS PLACER VOS ENFANTS ? »

Voici l'heure où, dans de nombreuses familles, on délibère sur une question très grave, qui intéresse non pas la famille seulement, mais la société, la religion, la patrie. Une nouvelle année scolaire approche. Où va-t-on placer ces jeunes êtres qui doivent faire leurs premières armes dans les écoles publiques ? Sera-ce dans l'école neutre ou dans l'école chrétienne ? Cette question, d'une importance capitale, s'impose aux réflexions les plus consciencieuses des parents.

Une législation athée interdit aux maîtres officiels de la jeunesse de parler de Dieu aux enfants. Beaucoup d'instituteurs laïques, nous le savons, souffrent de ce silence auquel la loi les oblige. La question ici n'est donc pas une question de personnes ; elle est plus haut ; elle est dans la région des principes. Est-il vrai, oui ou non, que depuis vingt ans l'idée et jusqu'au nom de Dieu sont bannis de l'enseignement public en France ? Et que faut-il penser de cet état de choses ?

Qu'est-ce qu'ils veulent dire, ces rhéteurs bruyants, quand ils affirment que l'éducation doit être appuyée non sur des dogmes, mais sur le respect de soi-même ? Et où le respect de soi-même prend-il donc sa source, si ce n'est dans le dogme religieux, dans la ferme persuasion que l'enfant n'est pas un pur animal, ni une simple machine organisée, ni le descendant d'un singe quelconque, mais une créature de Dieu,

faite à son image, rachetée par le sang de Jésus-Christ, grandie et purifiée par la grâce, appelée à jouir éternellement de la vue et de la possession de Dieu ? Où l'enfant puisera-t-il mieux que dans la doctrine sublime de la création, de l'Incarnation et de la Rédemption, le sentiment de sa dignité, la conscience de ses droits et de ses devoirs ?

« C'est affaire au prêtre, » nous disent ces réformateurs, « d'asseoir la foi dans l'âme de l'enfant et de lui parler de Dieu. » Sans doute, c'est là proprement l'affaire du prêtre ; mais c'est aussi celle de l'instituteur. On ne sépare pas la science de la religion. L'enfant porte une âme à l'école non moins qu'à l'église. Là, comme ailleurs, cette âme a besoin d'aliments, et ce n'est pas l'alphabet seul ou la table de multiplication qui pourront lui en fournir, mais la morale chrétienne appuyée sur les dogmes chrétiens.

« C'est la famille qui doit donner l'instruction religieuse à l'enfant, » nous disent-ils encore. Sans doute, les parents sont responsables de l'âme de leurs enfants, et c'est au foyer paternel que l'enfant s'initie le mieux à la foi et à la piété. Mais, la plupart du temps, les parents ne souhaitent-ils pas que l'œuvre commencée par eux s'achève à l'école ? L'école neutre détruit ces espérances... Les parents désirent du moins qu'on ne ravage pas le champ qu'ils ont ensemencé. Hélas ! un souffle desséchant circule dans l'école sans Dieu. L'atmosphère y est vide de principes nutritifs... Puis, dans notre siècle de surmenage, combien d'ouvriers et d'ouvrières, partis tôt de la maison, rentrés tard de l'atelier, n'ont pas même le temps de s'occuper de l'instruction religieuse de leurs enfants ! Combien d'autres parents, indifférents et légers, sont incapables de former leurs enfants à la religion ! Ils seraient heureux pourtant si l'instituteur s'en occupait à leur place. Le maître d'école devrait alors tout faire : arracher les ronces et les épines de l'âme de l'enfant, retourner ce sol ingrat, y semer le bon grain. On lui ordonne d'être neutre : c'est lui défendre de mettre seulement la main à la bêche.

Non ! on ne sépare pas la science de la religion. Si l'enfant ne retrouve pas sur les lèvres de ses maîtres l'écho des leçons du prêtre ou de ses parents, il tiendra ses leçons en moindre estime. Puis comprenez-vous un livre d'histoire naturelle où il ne soit pas question de Dieu, de création, de Providence ? Comprenez-vous une histoire de France où l'on se taise systématiquement sur l'Eglise catholique, dont l'action bienfaisante apparaît pourtant à chacune de ses pages ? Comprenez-vous une histoire universelle où l'on passe sous silence le nom de Jésus-Christ ? Et si on nomme Jésus, comment expliquera-t-on à l'enfant ce personnage unique, dont le nom magique domine toute l'histoire, dont la doctrine a transformé le monde, et dont la croix a couché au sépulcre les dieux de Rome et d'Athènes ? Interdirez-vous à l'enfant de poser des questions à

l'instituteur, et sera-t-il défendu à l'instituteur d'y répondre ? Pourquoi ces globes de feu qui brillent dans la voûte du ciel ? dira l'élève au maître. Pourquoi la germination aux entrailles de la terre ? Pourquoi le génie de l'homme ? Pourquoi le bien et le mal ? Pourquoi les satisfactions de la conscience et l'aiguillon du remords ? Pourquoi ? Pourquoi ?... L'enfant ne se lasse pas de poser des *pourquoi* ? Garderez-vous le silence ? Mais alors vous laisserez entendre à l'enfant que tout s'est fait tout seul, que notre intelligence n'est que de la matière, que notre âme périt avec notre corps après la mort.

Il n'y a pas de Dieu ? dites-vous. — Mais comment expliquer les mouvements des sphères célestes, la beauté du palais de la nature, le phénomène de la vie dans l'être organisé, surtout dans l'homme ? Comment expliquer que, dans tous les temps, sous tous les cieux, les hommes se sont prosternés devant un Etre suprême et l'ont adoré ? Derrière l'univers visible qui nous éblouit, derrière ces forces aveugles dont le jeu parfois nous épouvante, derrière cette régularité des saisons et cette fixité des lois qui nous entraîneraient à ne voir partout que le déroulement de la nécessité, nous voyons, au contraire, nous sentons un bras puissant qui conduit tout, un œil qui discerne tout, une personne qui nous aime !...

Il n'y a pas d'âme ? — Mais comment expliquer, soit dans l'ordre idéal, soit dans l'ordre matériel, les merveilles imaginées ou créées par l'intelligence humaine ? S'il n'y avait en nous que de la matière, comment pourrions-nous connaître les êtres et leurs rapports, sentir ce que c'est que l'ordre, la beauté, la vertu, aimer le bien et le pratiquer ? Tandis que l'animal se meut comme le pendule d'une horloge, dont une main intelligente a construit et monté le ressort, l'homme pense, réfléchit sur sa pensée, la compare à d'autres, la juge et trouve en elle le motif de ses actions. Comment expliquer encore cette rareté, dans tous les temps, des matérialistes avérés ? D'où vient donc aussi cette conviction profonde que nous avons de notre liberté ? Comment se fait-il, enfin, que l'homme seul peut se placer avec sang-froid en face de lui-même, et dire à son corps : « Tu vas périr ! » et qu'il le tue comme un étranger ? Si l'homme n'a pas une âme maîtresse du corps, s'il n'y a en lui que de la matière, la matière réagirait-elle ainsi contre elle-même ?

Il n'y a pas de vie future ? — Nous assistons à un formidable assaut contre la notion spiritualiste et chrétienne de l'immortalité. A entendre ces nouveaux prophètes, l'idée d'une survivance personnelle a fait son temps. — Non ! la personnalité humaine n'est pas anéantie dans la tombe. Quand on est mort tout n'est pas mort. J'en appelle à la nature elle-même, à ce sentiment d'effroi qui nous saisit à la seule pensée de la mort. Il y a là évidemment la plus énergique protestation contre

la destruction totale de notre être. Comment d'ailleurs notre âme pourrait-elle mourir ? La mort, c'est la dissolution des parties. Qui nous montrera des parties dans notre âme ? Quoi encore ! Nous voyons le vice triomphant et la vertu persécutée. Si Dieu existe, ce n'est pas seulement pour faire rouler des mondes dans l'espace, pour allumer ou pour éteindre des soleils. Il doit surtout prendre en pitié ceux qui ont une fois connu le doux présent de la vie, et leur accorder dans un autre monde les compensations nécessaires aux misères et aux injustices dont ils souffrent en celui-ci. Si l'humanité ne croyait pas à une vie future, la société, selon le mot de M. Taine, deviendrait bientôt « un coupe-gorge et un mauvais lieu. » Les hommes seraient pires que les bêtes fauves des forêts, car ils suivraient leurs instincts, et ils ont de plus la raison. « Il serait trop heureux pour les impies, écrivait Platon, si la mort les débarrassait à la fois de la vie et de leurs iniquités. » — « N'aspirez pas au néant ! disait aussi Bossuet aux libertins de son temps. Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, votre éternité vous est assurée ! »

En réalité, la religion est le *tout de l'homme*. Ne pas parler de Dieu à l'enfant pendant sept ans, alors qu'on l'instruit six heures par jour, pendant dix mois de l'année ; ne lui parler pendant tout ce temps ni de son âme, ni de ses destinées éternelles, c'est lui faire accroire positivement que ni Dieu ni l'âme n'existent, et qu'il n'est pas besoin de s'occuper de l'au-delà. Le silence systématique sur des questions aussi vitales est une perpétuelle objection contre la foi de l'enfant.

Les enfants qui sont dans les écoles chrétiennes n'ont rien de semblable à craindre. Ils sont confiés à des maîtres qui ont gardé leur cœur et leurs deux bras libres afin de les mieux servir et de les mieux aimer. Dans l'école où ils vont, on apprend aussi bien que dans les autres écoles, la grammaire, l'histoire, l'arithmétique, les sciences de la nature. Mais là du moins l'histoire sainte n'est pas regardée comme un recueil de fables. Nos maîtres savent qu'on ne peut pas être indifférent sur ces questions, et que, suivant un librepenseur illustre, M. Jules Simon, « l'abstention sur des points de cette importance n'est que de l'hypocrisie. »

Voilà pourquoi nous mettons entre les mains des enfants qu'on nous confie, comme base de leur éducation chrétienne, ce petit livre à la fois sublime et populaire, qui apprend à l'homme d'où il vient, où il va, par quel chemin il doit marcher : le *Catéchisme*, à l'aide duquel des enfants de dix à douze ans sont initiés à un ordre de faits et de vérités que les plus savants d'entre les païens, Aristote et Platon, ne soupçonnaient même pas, et qui ravissait d'admiration le génie d'un Bossuet et d'un Jouffroy.

Dans les salles de classe et d'étude où ces enfants travaillent, ils voient l'image du Christ

béni, qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Ses bras étendus les protègent comme un bouclier. Ses yeux presque éteints les regardent avec une infinie tendresse. Le haillon qui couvre ses reins leur montre que la pauvreté n'est pas un mal, puisqu'un Dieu l'a épousée. Les souffrances que trahit son visage, ses pieds et ses mains qui pleurent du sang, leur font voir le prix du travail et de la souffrance. Enfin, la couronne d'épines qui laboure son front leur dit que s'ils veulent un jour recevoir la couronne céleste, il faut la mériter dès ce monde par le sacrifice et le renoncement.

C'est ainsi que nous traitons les enfants qu'on nous confie. Ce n'est pas à nos maîtres que viendra jamais cette idée bizarre — inouïe jusqu'à nos jours — que l'école doit être un lieu où l'on se borne à épeler des mots et à déchiffrer des signes. Ils savent, ces maîtres, et nous savons avec eux que si l'instruction peut servir à tout, elle ne suffit à rien, que c'est peu de chose de façonner l'esprit de l'enfant, si on ne lui met au cœur des croyances qui s'épanouiront un jour en vertus.

Parents chrétiens, le moment est donc venu pour vous de choisir entre l'école neutre et l'école chrétienne, qui réclament toutes deux vos enfants. Voulez-vous faire un choix dont vous n'avez jamais à vous repentir ? Consultez votre raison et votre conscience. Puis, mettez-vous simplement en face de votre éternité et de celle de vos enfants. A côté de cette perspective, les autres points de vue s'évanouiront.

II

AUX ENFANTS

*Bonum est viro cum portaverit
jugum ab adolescentia sua.*

Il est bon à l'homme de porter
le joug dès sa jeunesse.

(Thren., III, 27).

Je n'hésite pas, mes enfants, au commencement de cette année scolaire, à vous donner cette parole du prophète comme un résumé de vos devoirs pour le présent et une garantie de bonheur pour l'avenir.

Que venez-vous faire en cette maison pendant les années de votre enfance, de votre jeunesse ? Apprendre à porter le joug du bon Dieu. — Comment, dès à présent, trouverez-vous le chemin du bonheur ? En portant le joug du bon Dieu.

I. — Qu'est-ce à dire, mes enfants, porter le joug ? C'est accepter la loi qui lie, le devoir qui s'impose. Porter le joug, c'est-à-dire être lié et se soumettre, c'est le sort heureux de toute créature, selon le dessein du Créateur. En dehors de Dieu, tout être a sa loi, son lien qui l'enchaîne : la plante, à la terre ; l'astre, au firmament ; l'animal, à l'homme ; l'homme, à Dieu. Je dis qu'être lié par la loi de la Providence est un sort heureux.

En effet, la plante conserve sa fraîcheur et sa vie, produit des fleurs et des fruits tant qu'elle reste attachée à la terre où Dieu a fixé sa racine. Si l'astre du ciel quittait la ligne que le doigt de Dieu lui a tracée dans l'espace, il se briserait bientôt dans sa course et perdrait son éclat. L'animal qui n'a pas été sous la main de l'homme ou qui brise son joug n'est qu'un animal sauvage, si tant est qu'il ne soit pas une bête féroce. L'homme qui dit à Dieu : « Je n'obéirai pas, » n'est qu'un démon. Toujours on pourra lui adresser la parole du prophète : « Vois combien il est dur et amer d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu, d'avoir secoué son joug, d'avoir brisé ses liens, d'avoir dit : Je ne servirai pas. » (Jérém., II, 20).

Ce qui est bon au contraire, c'est de porter le joug du Seigneur, ce joug dont Jésus-Christ a dit qu'il est doux et léger. Ce qui est bon, c'est de connaître, d'accepter, de mettre en pratique la loi de Dieu dont David disait : « La loi de votre bouche, Seigneur, m'est un bien au-dessus de tous les trésors d'or et d'argent. » (Ps. cxviii). Ce qui est bon, c'est de servir Dieu, car « servir Dieu, c'est régner, » comme le dit l'Eglise au prêtre à l'une de ses ordinations. Serviteur de Dieu, c'est le titre d'honneur que la sainte Ecriture donne à Moïse, le libérateur du peuple de Dieu ; c'est le titre que se donne saint Paul dans toutes ses lettres aux chrétiens ; les saints n'en ont pas ambitionné d'autre.

II. — Servir Dieu, porter le joug du Seigneur, cela est bon toujours, mais surtout dans la jeunesse. Bon pour le *présent*, parce qu'on n'entre jamais trop tôt dans la voie du devoir, dans la voie de l'honneur et du bonheur, dans la voie du salut. Servir Dieu dès la jeunesse, cela est bon pour l'*avenir*, parce que c'est le vrai moyen de trouver la sagesse, la Sagesse incréée qui n'est autre que Dieu. N'est-ce pas cette Sagesse qui a dit : « Ceux qui me cherchent le matin, c'est-à-dire au matin de la vie, me trouveront. *Qui mane vigilant ad me invenient me.* » (Prov., viii, 17). Il faut, selon la remarque d'un philosophe païen, traiter les âmes comme un jardinier traite les arbres et les plantes, les diriger, les dresser, les former dès le début. Le proverbe de nos saints Livres est connu : « L'homme suivra dans l'âge mûr la voie de sa jeunesse, et il ne la quittera pas même au déclin de sa vie. » (Prov., xxii). C'est la règle, le contraire est l'exception et la très rare exception.

Ecoutez là-dessus saint Jérôme : « Bien difficilement, dit-il, on extirpe les impressions de la jeunesse et de l'enfance : on aurait plutôt rendu sa première blancheur à la laine teinte en pourpre. Est-ce que le vase neuf ne garde pas longtemps le goût et l'odeur de la première liqueur qu'il a contenue ? »

Une dernière remarque, mes enfants, et je l'emprunte à Salomon : « Ce qu'on n'a pas semé dans l'enfance, comment le récolter dans l'âge mûr ? Ce qu'on n'a pas amassé dans la jeunesse,

comment le retrouver dans la vieillesse ? » (Eccli., xxv, 5).

Et voilà pourquoi vous êtes dans cette maison voilà pourquoi vos parents, soucieux de vos devoirs et de votre bonheur, vous ont confiées à des maîtresses dont la principale préoccupation est de vous affermir de plus en plus dans les sentiers de la vie chrétienne. Vous vous prêterez à leur action avec la confiance et l'abandon naturels à votre âge ; et, Dieu bénissant cette mutuelle bonne volonté, vous expérimenterez la vérité de cette parole de mon texte : « Il est bon à l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse. *Bonum est viro cum portaverit iugum ab adolescentia sua.* » Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXVIII

L'ÉGLISE

I. — Constitution de l'Eglise

Plan

1. Notion générale de l'Eglise et différents sens du mot *Eglise*.
2. Constitution de l'Eglise : Jésus-Christ chef invisible.
3. Le pape chef visible. Saint Pierre établi le premier pape par Jésus-Christ.
4. Son autorité passe à ses successeurs.
5. Différents noms du pape.
6. Les évêques.
7. Les curés et les vicaires.
8. L'Eglise est organisée comme une armée rangée en bataille.
9. Sa perpétuité.

Je crois la sainte Eglise
catholique.

(9^e art. du Symbole).

1. — Nous avons vu de quelle manière prodigieuse le monde fut converti par la prédication des apôtres. De cette multitude de peuples devenus chrétiens se forma, en très peu de temps, un peuple nouveau, un corps et une société d'hommes unis ensemble par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements et l'obéissance aux mêmes pasteurs, successeurs des apôtres. Ce corps, cette société s'appelle l'Eglise.

Ce mot *Eglise* a différents sens. Nous donnons ordinairement ce nom aux édifices religieux où les fidèles s'assemblent. Ainsi c'est dans ce sens que nous disons que les *églises* sont des maisons de prière, des maisons saintes qu'il faut respecter. On donne encore le nom d'*Eglise* à toute une contrée religieuse ; on dit par exemple : l'*Eglise* de France, l'*Eglise* de Lyon, l'*Eglise* de Langres. Mais ici et dans les instructions qu'on vous adresse, le mot *Eglise* signifie le plus souvent :

La société tout entière qui professe la véritable religion de Jésus-Christ.

2. — Cette société, fondée par Jésus-Christ, a reçu aussi de Lui son organisation et son gouvernement. Comme nous en sommes membres, il nous importe au plus haut degré de bien connaître tout ce qui la concerne sous ce rapport.

Et d'abord, puisque l'Eglise est une société, il lui faut un chef, sous peine d'y voir régner le trouble et la division. Quel est donc ce chef ? S'il est une chose certaine, c'est que Notre-Seigneur ne pouvait abandonner ses disciples, en remontant au ciel. Il était venu sur la terre tout exprès pour se former un peuple fidèle ; or, après l'avoir formé, il ne pouvait pas ne plus s'en occuper. Il a donc voulu continuer à le diriger, comme chef invisible. Mille passages de l'Evangile contiennent cette vérité. Tantôt il se compare à une vigne dont nous sommes les branches ; tantôt il compare son Eglise à un troupeau dont il est le pasteur... Or, ce qu'il était sur la terre au milieu des siens, il a promis de l'être toujours. Ecoutez ce qu'il dit à ses apôtres, au moment de se séparer d'eux : « Allez ; enseignez toutes les nations... Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » — *Voici que je suis avec vous*, c'est-à-dire que je vous assiste et vous soutiens ; non quelquefois, mais *tous les jours* ; non pour un temps, mais *jusqu'à la fin des siècles*. Ainsi, il n'y a pas à en douter : c'est Jésus-Christ qui gouverne invisiblement l'Eglise : sa promesse est formelle.

3. — Mais il ne s'est pas contenté de la gouverner de cette manière invisible et mystérieuse. Comme l'Eglise est une société d'hommes vivants, parlants et agissants, il a établi dans le monde, pour la gouverner à sa place, une autorité visible, une autorité parlante et agissante. Ce chef visible, qui tient la place de Jésus-Christ, c'est le pape, évêque de Rome. — Vous savez quel a été le premier pape, le premier vicaire de Jésus-Christ. Ouvrons l'Evangile et écoutons. (Math., xvi). Notre-Seigneur parle à saint Pierre : « Et moi, je te dis que tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et les forces de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel. » Ces paroles n'ont pas besoin d'explication. C'est saint Pierre qui est choisi pour être la pierre fondamentale de l'Eglise : or, qu'est-ce qu'on entend par le fondement d'une société ? C'est celui en qui réside l'autorité suprême. C'est à saint Pierre que sont données les clefs du ciel : or, à qui présente-t-on les clefs d'une ville, sinon au souverain ? Nous ne voyons pas dans l'Evangile qu'un autre apôtre ait reçu de semblables pouvoirs et une si grande autorité... Mais continuons de consulter l'Evangile. Peu de jours avant son Ascension, Jésus-Christ adresse encore ces paroles à saint Pierre (Jean, xxi) : « Sois le pas-

teur de mes agneaux et le pasteur de mes brebis. » Or, par les agneaux, on a toujours entendu les simples fidèles, et par les brebis, on a toujours entendu les apôtres et leurs successeurs. Ainsi donc voilà saint Pierre établi le chef suprême de l'Eglise, le souverain pasteur de tout le troupeau de Jésus-Christ. Telle est la foi de tous les siècles, qui n'a jamais varié sur ce point important.

4. — Mais il est un autre point non moins important, sur lequel la foi des siècles n'a jamais varié non plus : c'est que l'autorité de saint Pierre, le premier pape, a passé aux autres évêques, ses successeurs sur le siège de Rome. — D'abord il est bien clair que l'Eglise ne peut exister sans son fondement, c'est-à-dire sans un chef, sans une autorité suprême. Donc, après la mort de saint Pierre, le premier pape, ses pouvoirs, ses prérogatives, ses titres de fondement de l'Eglise, de chef de l'Eglise, ont dû nécessairement passer à d'autres pasteurs. Et à quels pasteurs ont-ils dû passer ? Naturellement à ses successeurs sur le siège de Rome, où il est mort : c'est ainsi que se transmettent toutes les charges, même civiles. — D'ailleurs nous avons ici le consentement unanime des saints Pères, des Docteurs, des conciles de l'Eglise. Oui, ils n'ont tous qu'une voix pour proclamer cette vérité importante, à savoir, que l'autorité de saint Pierre est passée aux évêques de Rome, ses successeurs. — Enfin, si nous consultons l'histoire, nous voyons que de fait ce sont les papes qui exercent la puissance souveraine dans l'Eglise, dès les premiers siècles. Ce sont eux qui instituent les évêques, établissent de nouveaux diocèses et en suppriment d'anciens. Ce sont eux qui convoquent les conciles généraux, qui les président, qui confirment leurs sentences. Ce sont eux qui condamnent les hérésies, les erreurs, les scandales, qui donnent des décisions à tous, et leurs jugements sont péremptoires. En un mot Pierre vit et parle toujours dans la personne de ses successeurs.

5. — Nous avons déjà dit et vous savez depuis longtemps que l'évêque de Rome s'appelle *Pape*. Ce mot signifie *Père*. On le nomme ainsi, parce qu'il est le père spirituel de tous les fidèles. On l'appelle encore *Vicaire de Jésus-Christ*, parce qu'il en tient la place ; *Souverain Pontife*, *Pasteur des pasteurs*, parce qu'il est le chef de tous les ministres de la religion chrétienne.

6. — Après le Pape, ce sont les *Evêques* qui ont été établis par Jésus-Christ pour gouverner l'Eglise. Le mot *Evêque* signifie *Intendant*, *Inspecteur*, parce que leur devoir est de veiller sur le troupeau qui leur a été confié. Les évêques sont les successeurs des apôtres. Saint Pierre, le prince des apôtres, nous venons de le voir, a eu pour successeurs les papes, qui sont les évêques de Rome, chefs et pasteurs de l'Eglise universelle. Les autres apôtres ont eu aussi des successeurs : ce sont les évêques, chefs et pasteurs des Eglises particulières dont se compose le monde catho-

lique. Quand les apôtres avaient converti un certain nombre de chrétiens dans une ville, ils y établissaient un évêque ; puis ils s'en allaient dans une autre contrée fonder une nouvelle Eglise, à laquelle ils donnaient encore un évêque pour la gouverner. A la mort des apôtres, ces premiers évêques établis par eux en ont ordonné d'autres et ainsi de suite ; de sorte que tous les évêques depuis les apôtres jusqu'à nous forment une chaîne non interrompue, et cette chaîne continuera jusqu'à la fin du monde. — Les évêques n'ont pas hérité, il est vrai, de tous les privilèges accordés par Jésus-Christ aux apôtres ; mais ils sont revêtus du même caractère et jouissent de la même autorité dans leurs diocèses respectifs. C'est à eux que Jésus-Christ a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. » Toutefois ils n'exercent leurs pouvoirs que sous la dépendance du pape, qui est leur chef.

7. — Outre le Pape et les Evêques, il y a encore d'autres pasteurs légitimes : ce sont les *Curés*, qui, sous la dépendance des évêques, travaillent à la sanctification des fidèles. Les évêques ne pouvant suffire seuls aux besoins spirituels de leur troupeau, les diocèses ont été divisés en paroisses, et à la tête de chaque paroisse se trouve un prêtre qu'on appelle *Curé*, mot qui signifie : *Celui qui a souci, celui qui a soin des âmes*.

Enfin les curés ont pour auxiliaires, dans les paroisses importantes, d'autres prêtres qu'on nomme *Vicaires*, mot qui signifie : *Celui qui tient la place d'un autre*. Les curés et les autres prêtres sont mis au nombre des pasteurs de l'Eglise, parce qu'ils sont les coopérateurs des évêques pour l'enseignement et la conduite des fidèles placés sous leur direction.

8. — A présent vous pouvez vous faire une idée exacte de la constitution de l'Eglise. Elle est organisée comme une belle armée rangée en bataille. L'Eglise est en effet l'armée de Jésus-Christ et nous sommes tous les soldats de Dieu, combattant le démon et le péché et marchant à la conquête du paradis.

Une armée a toujours un général en chef, chargé par le souverain de commander à tous en son nom ; et pour cette raison, tous, sans exception, soldats, officiers, généraux, doivent au général en chef une exacte obéissance. L'armée est divisée en plusieurs grands corps et chacun de ces grands corps est subdivisé en plusieurs moindres, tous commandés par des officiers spéciaux. Il en est de même de l'Eglise. Le souverain, c'est Jésus-Christ. Le chef suprême qui le représente, qui commande à tous en son nom, c'est le Pape. Au dessous du Pape et en union avec lui sont les évêques, qui gouvernent tous les diocèses du monde. Au dessous des évêques viennent les curés et les vicaires, et enfin le commun des fidèles.

Quelle simplicité, quelle force, et en même temps quelle unité admirable ! Tous les fidèles

sont unis à leurs pasteurs et, par leurs pasteurs, à Jésus-Christ. Ainsi chaque fidèle est uni à son Curé, le Curé à l'Evêque, l'Evêque au Pape et le Pape à Jésus-Christ dont il est le représentant sur la terre.

9. — Mais ce qui n'est pas moins admirable, c'est que l'Eglise est constituée pour durer jusqu'à la fin du monde. Nous en sommes tout à fait certains ; car nous avons la parole de Jésus-Christ qui ne peut nous tromper. « Voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, » a-t-il dit à son Eglise. Ainsi il y aura des papes, des évêques, des prêtres et des fidèles jusqu'au dernier jour. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y aura toujours des rois. Qu'é de royaumes, que d'empires l'Eglise a vu passer sur la terre depuis dix-huit siècles ! Elle est de beaucoup la plus ancienne des sociétés et cependant elle paraît la plus jeune. Que de changements elle verra s'opérer encore dans la suite des âges, et ces changements ne l'atteindront jamais ! Elle porte dans son sein un germe de vie que rien ne saurait détruire, la promesse de Jésus-Christ : « Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

PETITE ALLOCUTION SUR LE ROSAIRE

RÉPONSE A DEUX REPROCHES ADRESSÉS A LA
DÉVOTION DU ROSAIRE

In hoc signo vinces.
Par ce signe vous vaincrez.

Mes frères,

Au XIII^e siècle, l'Eglise était désolée par l'hérésie des Albigeois, menacée par les discordes de ses enfants. Dieu alors suscita un homme extraordinaire pour être le sauveur de son pays et de la foi chrétienne, saint Dominique. Un jour, au retour de ses courses apostoliques, prosterné sur le pavé devant l'autel, le saint missionnaire priait et pleurait. Soudain la Reine du ciel lui apparut et lui dit : « Mon fils, va toujours vers les pécheurs, mais cesse de compter sur le secours des victoires ou des ressources humaines. Apprends au peuple à réciter la prière de mon Fils et celle que Dieu m'a adressée par la bouche de l'ange. Avec ces armes, tu vaincras. »

Fort de cette promesse, saint Dominique se leva tout rempli d'espérance. Il répandit cette dévotion dans tout le peuple, et par ce moyen si simple, il gagna plus d'âmes à Dieu que par toutes les autres industries de son zèle. Cent mille hérétiques revinrent à la foi catholique ; un nombre incalculable de pécheurs furent convertis.

Il serait difficile de suivre à travers les âges les progrès de la dévotion au rosaire, tant elle se propagea rapidement. Aujourd'hui le chapelet est dans toutes les mains. Cette dévotion a été cependant critiquée. La réponse aux reproches dont

elle a été l'objet de la part de certains chrétiens fera le sujet de cette petite instruction.

I

On a accusé le rosaire d'être une *prière monotone*. Admettons pour un instant que ce reproche soit fondé. S'ensuivrait-il que cette prière doit être rejetée ?

Mais il s'en faut que le chapelet soit monotone, au sens défavorable du mot. Il l'est à la manière de tous les êtres de la création soumis à des lois uniformes. Quoi de plus monotone que la nature physique ? Les saisons ne reviennent-elles pas toujours les mêmes ? Les astres ne se meuvent-ils pas toujours dans le même orbite ? N'est-ce pas par leur régularité, leur docilité à suivre des lois uniformes que les créatures louent le Seigneur ? Qu'y a-t-il de plus monotone que de se lever chaque matin et de se coucher chaque soir ? Qu'y a-t-il de plus monotone que de recommencer chaque jour à manger ?

Même observation dans le monde moral. Dans les déchirements de la douleur, dans les transports de la joie et de l'amour, l'âme ne se lasse pas de répéter les mêmes plaintes, les mêmes protestations de tendresse. L'amour n'a qu'un mot, et en le disant toujours il ne le répète jamais. L'exilé se lasse-t-il de murmurer le nom de sa patrie ? L'enfant se lasse-t-il de prononcer le nom de sa mère ? Non, mille fois non. Pour l'exilé comme pour l'enfant, ce sont toujours les mêmes paroles. A l'un et à l'autre pourtant elles semblent toujours nouvelles.

Comment donc le chrétien se lasserait-il de dire à sa mère du ciel : Je vous révere, je vous aime, je vous chante, je vous bénis sur la terre ?

Avons-nous oublié que, dans le moment solennel où il pria pour le monde, le Sauveur répéta trois fois la même supplication ?

Avons-nous oublié que les anges glorifient Dieu par les mêmes cantiques sans cesse répétés : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées ?

Enfin, quoi qu'on en puisse dire, ne serait-elle pas heureuse, cette monotonie qui s'exerce sur les plus belles prières que la bouche humaine puisse prononcer : le *Credo*, profession de foi que les martyrs ont scellée de leur sang ; le *Pater*, prière par excellence tombée des lèvres du Sauveur ; l'*Ave Maria*, salutation divine commencée par l'archange, continuée par sainte Elisabeth, achevée par l'Eglise ; enfin le *Gloria Patri*, cette glorification éternelle que le ciel et la terre rendent à l'adorable Trinité !

II

On a fait au chapelet un second reproche. On a dit qu'il était la *dévotion des âmes simples*. Tant mieux, si on laisse à ce mot la signification que lui donnait le Sauveur quand il disait que le royaume des cieux appartenait aux âmes simples. Mais si l'on prétend que cette dévotion n'est pratiquée que par des âmes sans culture, il y a là une erreur facile à réfuter.

Le chapelet a été la dévotion des hommes les plus éminents par leur science et leurs vertus, aussi bien dans la religion que dans le monde. Qui ne connaît saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Dominique? L'illustre Bossuet récitait assidûment son chapelet. Les rois, les grands du monde ne font pas défaut : Edouard III, roi d'Angleterre; Sigismond et Casimir, rois de Pologne; dans notre pays, Louis IX, Louis XIV.

Les guerriers s'en faisaient une arme contre l'ennemi. Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, était fidèle à cette pratique, au moins à une certaine époque de sa vie.

L'histoire nous raconte aussi que dans la célèbre bataille de Lépante livrée contre les forces de l'islamisme, Don Juan fit attacher un rosaire au grand mât du vaisseau amiral, après quoi il engagea un terrible combat couronné par une éclatante victoire.

Après des hommes de guerre, nous pouvons placer les hommes de science. Bornons-nous à un seul nom, celui du docteur Récamier. « Quand un malade m'inspire de l'inquiétude, disait-il, quand les remèdes sont impuissants, je m'adresse au grand Médecin en prenant la sainte Vierge pour intermédiaire : je récite mon chapelet, rien n'est plus facile ! » Les prières du pieux docteur furent souvent exaucées, et sa confiance récompensée par des guérisons inespérées.

Le chapelet, mes frères, a donc été la dévotion chère aux grandes âmes : qu'il soit aussi la vôtre. Servons-nous-en comme d'une arme avec laquelle nous serons toujours victorieux. Peu de temps avant sa mort, Pie IX recevait la visite de nombreux pèlerins. Plusieurs lui ayant présenté des chapelets à bénir : « J'y consens, répondit-il, mais il faut que ces chapelets soient pour vous non seulement un souvenir, mais une arme pacifique et toute-puissante. »

Recueillons cette parole sortie d'une bouche auguste, et mettons-la à profit. Marie dit maintenant à ses serviteurs comme autrefois à saint Dominique : « Courage, par ce signe vous vaincrez ! *In hoc signo vinces.* »

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLIV

POUR LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE

I. — Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. »
(Matth., xxii, 37).

I. — Si le Sauveur n'avait point fait cette réponse au pharisien, nous aurions pu croire que tous les commandements étaient égaux entre eux.

Il voulait ainsi nous apprendre à établir une gradation nécessaire entre les devoirs que nous avons à remplir. Mais l'amour de Dieu n'est pas seulement le premier par le rang qu'il occupe dans la promulgation de la loi : il l'est encore par la sublimité de la vertu qu'il a pour objet. C'est ainsi qu'on ne peut entrer en participation de la grandeur de ce commandement qu'autant qu'on aime Dieu par son être tout entier, c'est-à-dire par son cœur, son âme et son esprit. Nous avons donc à aimer Dieu de tout notre cœur, en n'ayant aucune affection qui soit au dessus de celle que nous lui devons ; de toute notre âme, étant solidement établi dans la vérité et sachant souffrir pour lui rester fidèle ; de tout notre esprit, en consacrant toutes nos facultés au service de Celui qui est l'objet de notre amour. Dieu n'a donc laissé aucune partie de notre vie libre et dont nous puissions disposer pour l'appliquer à un autre objet ; en sorte que tout ce qui se présente à notre affection est emporté dans le courant général de l'amour, et notre cœur, notre âme, notre esprit doivent s'y attacher.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Mais il vous faut apprendre pour quel motif et dans quelle mesure nous devons aimer Dieu. Eh bien ! le motif de notre amour pour Dieu, c'est Dieu lui-même, et la mesure de cet amour, c'est d'aimer sans mesure. Est-ce assez explicite ? Oui, peut-être, pour un homme intelligent. Mais il s'agit de parler pour les savants et pour les ignorants, et si j'ai dit assez pour les premiers, je dois aussi tenir compte des seconds ; c'est donc pour eux que je vais développer ma pensée, sinon la creuser davantage. Or, je dis que nous avons deux motifs d'aimer Dieu pour lui-même : il n'est rien de plus juste, il n'est rien de plus avantageux. En effet, cette question : Pourquoi devons-nous aimer Dieu ? se présente sous deux aspects : ou l'on demande à quel titre Dieu mérite notre amour, ou bien quel avantage nous trouvons à l'aimer. Je ne vois à cette double question qu'une réponse à faire : le motif pour lequel nous devons aimer Dieu, c'est Dieu lui-même. Et d'abord si nous nous plaçons au point de vue du mérite, il n'en est pas en Dieu de plus grand que de s'être donné à nous malgré notre indignité ; en effet, que pouvait-il, tout Dieu qu'il est, nous donner qui valût mieux que lui ? Si donc en demandant quel motif nous avons d'aimer Dieu, nous recherchons quel droit il s'est acquis à notre amour, nous trouvons tout d'abord qu'il nous a aimés le premier. Il mérite donc que nous le payions de retour, surtout si nous considérons quel est celui qui aime, quels sont ceux qu'il aime et comment il les aime. Quel est en effet celui qui nous aime ? N'est-ce pas celui à qui tout esprit rend ce témoignage : *Vous êtes mon Dieu et vous n'avez pas besoin de ce qui m'appartient ?* (Ps., xv, 2). Et cet amour en Dieu n'est-il pas la vraie charité qui ne cherche point ses intérêts ? Mais à qui s'adresse cet amour gratuit ? L'Apôtre répond : *C'est quand nous*

étions encore ennemis de Dieu que nous avons été réconciliés avec lui. (Rom., v, 10). Dieu nous a aimés d'un amour désintéressé, et il nous a aimés tandis que nous étions ses ennemis. Mais de quel amour nous a-t-il aimés ? Saint Jean répond : *Dieu a aimé le monde au point de lui donner son Fils unique.* (Jean, III, 16). Saint Paul continue : *Il n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous.* (Rom., VIII, 32). Et ce Fils dit lui-même, en parlant de lui : *Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* (Jean, xv, 13). Voilà les droits que le Dieu saint, souverainement grand et puissant, s'est acquis à l'amour des hommes pécheurs, infiniment petits et faibles. Mais si ce motif échappe aux infidèles, Dieu a de quoi confondre leur ingratitude dans les biens sans nombre dont il comble le corps et l'âme. N'est-ce pas de lui, en effet, que l'homme tient le pain qui le nourrit, la lumière qui l'éclaire et l'air qu'il respire ? Tous ces biens, ce n'est pas que je les trouve plus excellents, ils n'intéressent que le corps, mais ce sont les plus nécessaires. Au-dessus d'eux, il y a les biens de l'âme ; ce sont l'excellence, l'intelligence et la vertu. Par son excellence, c'est-à-dire par son libre arbitre, l'homme s'élève au-dessus de tous les autres êtres vivants et il les soumet à son empire. L'intelligence lui montre quelle est son excellence, et lui fait comprendre en même temps qu'elle ne vient pas de lui. Enfin la vertu lui fait rechercher avec ardeur et embrasser avec énergie, quand il l'a trouvé, Celui dont il est l'ouvrage ¹. »

II. — Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à Dieu pour sa bonté à nous faire connaître le précepte dont il demande par dessus tout l'accomplissement ! Le prophète se disait : *Qu'offrirai-je de digne au Seigneur ? Fléchirai-je le genou devant le Très-Haut ? Est-ce que je lui offrirai des holocaustes et des génisses d'une année ?* (Mich., vi, 6). Pour nous, nous savons ce qui lui plaît et ce qu'il ne cesse de nous demander, disant : *Mon fils, n'oublie pas ma loi et que ton cœur garde mes préceptes.* (Prov., III, 1). Or, il nous l'enseigne lui-même, le premier et le plus grand de tous les préceptes, c'est de l'aimer par dessus toutes choses. Il n'exige donc rien d'impossible en retour de son amour et de ses bienfaits. D'ailleurs, que pourrions-nous lui donner ? Il n'y a que notre cœur, notre âme et notre esprit que nous possédions en propre et dont nous puissions disposer en toute liberté ; et ces biens qui sont à nous, tous nous en jouissons et tous nous sommes en mesure d'aimer par notre cœur, par notre âme et notre esprit. C'est ainsi qu'il a fixé à nos facultés un but à atteindre pour arriver au véritable bonheur que nous appelons tous de nos vœux. Vous pouvez essayer de toutes les choses qui sont en ce monde, vous y attacher par votre être tout

entier : vous n'arriverez à goûter du repos que lorsque vous pourrez dire dans des sentiments d'amour : *Mon bonheur, c'est d'être attaché à Dieu.* (Ps., LXXII, 28).

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Ce précepte de l'amour de Dieu emporte avec lui une rigoureuse et puissante nécessité. On peut s'excuser et dire qu'on n'est point propre aux veilles et au travail. Nul homme ne peut prétendre qu'il ne peut aimer. Au sujet de la virginité, il y a conseil, il n'y a pas d'obligation générale. *Que celui qui peut saisir, saisisse*, dit le Seigneur. (Matth., XIX, 12). Et l'Apôtre : *Pour ce qui est des vierges, je n'ai point d'ordre, je me borne à conseiller.* (I Cor., VII, 25). La charité est commandée avec force et instance au cœur humain, sous menace de châtiments. Le Seigneur a prescrit que ce commandement fût gardé avec un soin excessif, et pour l'enfoncer dans nos âmes plus profondément qu'un clou, comme par des coups répétés, il l'a inculqué fréquemment. D'abord, il nous a dit de l'aimer *de tout notre cœur* ; ensuite il a ajouté : *de toute notre âme* ; et enfin : *de tout notre pouvoir*. Ce précepte est vraiment un clou ou un aiguillon. Car, selon l'expression de Salomon, les paroles du Sage sont comme des aiguillons et comme des clous profondément enfoncés. (Ecclé., XII, 11). Plus qu'un aiguillon ou qu'un clou, *la parole de Dieu, vive et efficace, n'est-elle pas plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants ?* C'est la dureté de notre cœur qui exigeait cet effort pour imprimer cet ordre donné avec insistance, afin qu'il pût pénétrer dans l'intime de notre âme, absolument comme pour faire entrer un clou dans un bois dur il faut le pousser à coups répétés. Il était expédient pour nous, que l'amour du monde avait infectés et dont il occupait jusqu'aux intimes recoins du cœur, d'expulser cette affection malheureuse de toutes les moelles de nos âmes, *de mettre dehors le prince de ce monde* (Jean, XII, 31), de le jeter en exil, afin que chacun de nous demeurât en Dieu et Dieu en nous. (I Jean, IV, 15). Mais qui se flattera de posséder tout son cœur ? Le prophète se plaint du sien et dit : *Mes pensées se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné.* (Ps., XXXIX, 13). Et, se réjouissant sur le retour de son cœur, il s'écrie : *Votre serviteur a trouvé son cœur pour vous adresser cette prière.* (II Rois, VII, 27). Nous lisons fréquemment dans le livre de l'expérience comment notre cœur nous abandonne. A présent, il est avec nous ; bientôt, il se trouve ailleurs ; tantôt il s'envole, tantôt il revient ; content dans son inconstance seule, il ne s'arrête jamais à un point fixe. Comment donc aimerai-je de tout mon cœur, quand tout mon cœur défaille et s'éloigne de moi ? Où, comment puis-je posséder tout mon cœur, si Dieu ne le met pas en ma possession ? Je n'en posséderai que ce que le Seigneur aura rendu mien. Si avec son secours je dirigeais et je tenais fixé en lui, par une dévotion immuable, toutes les intentions, toutes

¹ S. Bern., *Lib. de diligendo Deo*, cap. I-II, n. 1-2, trad. Vivès.

les affections et tous les mouvements de ce cœur, si de plus, le feu céleste de la charité enflammait la moelle de mon âme (Thren., I, 13), alors peut-être il me serait facile d'aimer de tout mon cœur. Que présentement du moins *mes yeux voient ce qui me manque* (Ps., CXXXVIII, 16); s'il ne nous est point donné d'aimer autant que nous devons, du moins aimons autant que nous pouvons. En pensant aux bienfaits du Seigneur, ne nous bornons pas à considérer celui par lequel, dans son incarnation, il a daigné nous visiter, mais voyons aussi ces faveurs quotidiennes et presque continues, par lesquelles le Père des miséricordes nous console sans relâche, dans l'angoisse et dans l'affliction que nous éprouvons. Qui pourrait lui répondre ou lui rendre *un pour mille* (Job, IX, 3), à ce Dieu qui, entassant sur nos têtes bontés sur bontés, faisant en nous des choses si extraordinaires, nous écrase et nous confond par tant de marques de sa munificence? ¹ »

III. — C'est pourquoi nous ne saurions trop témoigner notre amour à Dieu pour l'amour qu'il nous témoigne. Nous le savons, c'est déjà lui exprimer notre reconnaissance en l'aimant selon notre pouvoir, mais il faut qu'extérieurement nous en donnions des preuves. Comment y arriver? Regardons Jésus-Christ. Qu'a-t-il fait pour nous montrer l'amour qu'il a pour son Père? En entrant dans le monde il a dit : *Me voici; je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté.* (Héb., X, 7). Et durant les jours de sa vie, que disait-il en parlant de la mission qu'il avait à remplir? *Je suis descendu du ciel, disait-il, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé.* (Jean, VI, 38). C'est ainsi qu'il nous a révélé son amour pour son Père. Mais à cet exemple il a encore voulu ajouter son enseignement, lorsqu'il disait à ses apôtres : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements. Or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père. Celui qui ne m'aime point ne garde pas mes paroles. Or, la parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais de mon Père qui m'a envoyé.* (Jean, XIV, 15, 21, 24). Ce serait donc se tromper étrangement que de croire aimer Dieu et ne point vouloir faire en tout sa volonté; mais faire sa volonté, c'est au contraire affirmer notre amour, puisque les œuvres sont les vraies preuves de l'amour.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'Écriture disant que Dieu a tout fait pour lui, il faut que les créatures se conforment et se rangent à la pensée de leur auteur. Nous devons donc entrer aussi dans ces sentiments et nous en rapporter tout entier à lui, à son bon plaisir, non pas au nôtre, avec tout ce qui est, aussi bien que ce qui a été, puisqu'il a voulu que rien ne fût que pour lui. Nous trouverons notre félicité beaucoup moins dans l'apaisement de nos besoins et dans les biens qui nous seront échus que dans l'accomplissement

de sa volonté en nous. C'est d'ailleurs ce que nous lui demandons tous les jours en disant : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel.* (Matth., VI, 10). O pur et saint amour! ô douce et sainte affection! ô soumission de l'âme entière et désintéressée! d'autant plus entière et plus désintéressée qu'elle est exempte de tout retour sur soi-même, d'autant plus tendre et plus douce que tout ce que l'âme éprouve alors est divin. En arriver là, c'est être déifié. De même qu'une petite goutte d'eau mêlée à une grande quantité de vin semble disparaître en prenant le goût et la couleur de ce liquide; de même encore que, dans la fournaise où il est plongé, le fer semble perdre sa nature et se changer en feu; ou bien comme l'air pénétré par les rayons du soleil se change en lumière et semble plutôt éclairer qu'être éclairé lui-même : ainsi en est-il chez les saints de tous leurs sentiments humains : il semble qu'ils se fondent et s'écoulent dans la volonté de Dieu ¹. Jetez-vous donc tout entier en lui, et en l'aimant entrez tellement en celui que vous aimez, que, vous oubliant et devenant vous-même pour vous comme un vase perdu, vous viviez en lui, vous mouriez en vous et puissiez vous écrire avec le prophète : *Ma chair et mon cœur ont défailli, ô Dieu de mon cœur et Seigneur, mon héritage pour toujours.* (Ps., LXXII, 26). *Mon cœur vous a parlé, mon regard vous a cherché.* (Ps., XXVI, 8). *Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu?* (Ps., XII, 3). Dans cet espoir et dans le tressaillement de cette joie à venir, livrez-vous constamment aux désirs et aux vœux, et que toujours persévère en vous la reconnaissance qui doit vous porter à vous consacrer au service de Dieu ². Mais vous pouvez bien vous dire : Quand je lui donnerais tout ce que j'ai, tout ce que je peux, tout cela n'est-il pas, en comparaison, comme une étoile par rapport au soleil, comme une goutte d'eau en regard d'un fleuve, comme une pierre auprès d'une tour, comme un grain de poussière auprès d'une montagne, comme un grain de blé en face d'un monceau de grains semblables? Je n'ai que deux petites choses, que dis-je, que deux très petites choses à moi, mon corps et mon âme; disons mieux, je n'ai qu'une seule toute petite chose, ma propre volonté, et je ne la sacrifierais pas à la volonté de celui qui, si grand lui-même, a comblé de si grands bienfaits un être aussi petit que moi, et qui m'a acheté tout entier, en se donnant tout entier lui-même? Autrement, si je la retiens pour moi, de quel front, de quels yeux, de quel esprit, avec quelle conscience irai-je me réfugier dans les entrailles de la miséricorde de notre Dieu? ³ Je vous aimerai donc, Seigneur, vous qui êtes ma force et mon appui, vous qui êtes pour moi tout ce qui peut se dire de plus désirable et de plus aimable. Je vous aimerai de toutes

¹ S. Bern., *Lib. de diligendo Deo*, cap. x, n. 28, trad. Vivès.

² *Tract. de Charitat.*, cap. XXXIII, n. 79.

³ *De Divers.*, Sermon. XXII, n. 6.

¹ S. Bern., *Tract. de Charitate*, cap. XXV, n. 82-83, trad. Vivès.

mes forces, non pas autant que vous le méritez, mais certainement autant que je le pourrai, si je ne le puis autant que je le dois, car il m'est impossible de vous aimer plus que de toutes mes forces. Je ne vous aimerai davantage qu'après que vous m'aurez fait la grâce de le pouvoir, et ce ne sera pas encore vous aimer comme vous le méritez. Vos yeux voient toute mon insuffisance, mais je sais que vous inscrivez dans votre livre de vie tous ceux qui font ce qu'ils peuvent, lors même qu'ils ne peuvent tout ce qu'ils doivent ¹. »

II. — Le second lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent toute la loi et les prophètes. » (Matth., xxii, 39).

I. — Le Seigneur ne s'est pas contenté de nous enseigner quel est le premier et le plus grand commandement, il nous a encore dit quel était le second, et il déclare que le second est semblable au premier. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il y a dans tous les deux égalité d'obligation et de mérite ? Car ni l'amour de Dieu sans l'amour du prochain, ni l'amour du prochain sans l'amour de Dieu, ne peuvent conduire au salut. Mais comme la nature divine est de beaucoup supérieure à notre nature, le précepte qui nous oblige d'aimer Dieu est distinct du précepte de l'amour du prochain ; et pour l'un comme pour l'autre de ces deux préceptes, Jésus-Christ nous indique la manière de les accomplir. C'était bien nécessaire de nous en donner la règle, surtout pour l'amour du prochain, car notre cœur nous porte à nous aimer avant toute autre chose et pour lui ; mais cet amour qui est le résultat de la nature plutôt que d'un précepte, glisserait sur sa pente et s'épancherait dans les créatures au delà du devoir et de la vertu, comme un fleuve dont les eaux se gonflent et débordent. Aussi le Seigneur a placé une digue, c'est-à-dire le précepte pour le contenir et régler son cours. De là le commandement qui nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Sachons le comprendre et surtout le pratiquer.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Quoi de plus juste, en effet, que celui qui partage notre nature en partage aussi les sentiments dont elle est la source commune ? Si donc il en coûte trop à un homme de songer, je ne dis pas aux besoins de ses frères, mais à leurs plaisirs ; qu'il se modère lui-même à l'endroit des siens propres ; autrement il se mettra dans son tort. Qu'il pense à lui tant qu'il le voudra, pourvu qu'il soit pour autrui ce qu'il est pour lui-même. Tels sont, ô homme, le frein et la juste mesure que t'impose la loi de ton être et de ta conscience, afin que tu ne t'emportes pas au gré de tes convoitises et que tu ne courres pas à la perte (Ecclés., xviii, 30), en mettant les biens de la nature au service des ennemis de ton âme, c'est-à-dire de tes passions. Il vaut bien

mieux que tu les fasses partager à ton semblable, c'est-à-dire à ton prochain, qu'à ton ennemi. Mais si, d'après le conseil du sage (*Ibidem*), l'homme renonce à ses passions, se contente, suivant la doctrine de l'Apôtre, de la nourriture et du vêtement (I Tim., vi, 8), et se résigne volontiers à moins aimer les choses de la chair qui combattent contre l'Esprit (I Pier., ii, 11), il n'aura pas de peine, je pense, à donner à son semblable ce qu'il refuse à l'ennemi de son âme. Son amour se trouvera maintenu dans les limites de la justice et de la modération, dès l'instant où il consacrera aux besoins de ses frères tout ce qu'il refuse à ses propres passions. C'est ainsi que l'amour personnel devient un amour fraternel, en se répandant au dehors. Mais si, pendant qu'on partage avec le prochain, on vient soi-même à manquer du nécessaire, que faut-il faire ? Rien autre chose que prier avec confiance celui qui donne à tous libéralement, sans jamais reprocher ses dons (Jac., i, 5), qui ouvre une main généreuse et remplit de ses biens tous les êtres vivants (Ps., cxliv, 16) ; car on ne peut douter que celui qui ne refuse pas même le superflu à la plupart des hommes, ne vienne volontiers en aide à ceux qui sont dans le besoin. Car il a dit : Commencez par rechercher le royaume de Dieu et sa justice, ensuite tout le reste vous sera donné comme par surcroît. (Luc, xii, 31). Il s'est ainsi engagé à donner le nécessaire à celui qui restreint le superflu et aime son prochain. C'est en effet chercher d'abord le royaume de Dieu et implorer son secours contre la tyrannie du péché que de supporter le joug de la pureté et de la sobriété, plutôt que de permettre au péché de régner dans notre corps périssable. Or c'est justice encore de partager ce qu'on a reçu des biens de la nature avec ceux dont on partage déjà la nature elle-même. Mais, pour que notre amour du prochain soit irréprochable, il faut que Dieu s'y trouve mêlé ; est-il en effet possible d'aimer le prochain comme lui faut, si ce n'est en Dieu ? Or, quiconque n'a pour Dieu aucun amour, ne saurait aimer rien en Dieu. Il faut donc commencer par aimer Dieu, si on veut aimer le prochain en lui, en sorte que Dieu qui est l'auteur de tous les autres biens l'est aussi de notre amour pour lui, puisque notre nature vient de lui et subsiste par lui ¹. »

III. — D'après ces principes, il est évident que l'homme ne doit s'aimer et aimer le prochain que de l'amour qui le porte à aimer Dieu. Aussi se réjouit-il avec ceux qui se réjouissent, est-il infirmé avec ceux qui souffrent et se montre-t-il bon et généreux envers tous ; en sorte qu'il s'aime lui-même dans le prochain en vue de Dieu et par amour de Dieu. S'il sent son âme unie à son prochain par le lien de la charité, il ne permettra jamais en aucune occasion qu'un soupçon injurieux, un mouvement d'envie, un accès de colère ou de tristesse se glisse dans son âme au sujet de ses frères. De plus,

¹ S. Bern., *Lib. de diligendo Deo*, cap. vi, n. 16.

¹ S. Bern., *Lib. de diligendo Deo*, cap. viii, 23-25, trad. Vivès.

s'il les embrasse et les serre dans les bras d'une charité réellement sincère, il s'attachera à se montrer compatissant et à pratiquer le conseil de l'Apôtre qui a dit : *Portez les fardeaux les uns des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez la loi du Christ.* (Gal., VI, 2). Mais cet amour du prochain a besoin d'être réglé en nous, car le zèle sans la science est moins efficace et moins utile, il est même dangereux. Quand nous parlons de l'ordre qui doit exister dans la pratique de ce précepte, nous voulons dire quels sont ceux d'entre les hommes qui sont notre prochain qui doivent avoir la préférence ; car si nous devons aimer tous les hommes, il y en a qui ont des droits plus grands à notre amour.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « D'abord, que la véritable affection se porte vers ceux qui nous sont unis par le sang. De même que la nature nous y oblige rigoureusement, ainsi, il serait trop inhumain de les repousser du sanctuaire de notre dilection. Car, au témoignage de l'Apôtre, *qui n'a pas soin des siens, et surtout de ceux de sa maison, transgresse la foi et est pire qu'un infidèle.* (I Tim., V, 8). De là vient que cet attachement, qui est inspiré par la nature, occupe, par l'ordre de Dieu, la première place parmi les commandements qui concernent le prochain : *Honore ton père et ta mère.* (Ex., XX, 12). C'est de là que part notre affection ; et, se dilatant, elle s'étend à ceux qui sont complètement unis par l'amitié ou par les bienfaits. Cet amour cependant ne dépasse pas la justice des pharisiens dont il a été dit : *Vous aimez votre ami et vous haïrez votre ennemi.* (Matth., V, 43). Certainement, bien qu'on ait été fidèle à aimer ses parents et ses amis, on aura peu de récompense, car la loi naturelle elle-même nous porte à ces relations mutuelles. Cependant, si nous négligeons ce double sentiment, cette négligence est pour nous le comble de la damnation. La Vérité dit dans l'Evangile : *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les païens n'en font-ils pas autant ?* (Ibid.). Afin donc que notre affection s'étende davantage, qu'elle aille jusqu'à étreindre ceux qui combattent avec nous dans le service du Seigneur, et nous sont unis dans le lien de la paix et de l'esprit, par la profession du même genre de vie. C'est Dieu qui produit cet amour, car c'est de lui, comme de la tête, que l'onction spirituelle coule *jusqu'au bord du vêtement.* (Ps., CXXXII, 2). Ceux qui la reçoivent sont appelés chrétiens du nom du Christ ; que tous ceux qui ont part à ce nom de Jésus, soient réunis par un lien commun de charité. Mais il reste deux espèces d'hommes : si nous les renfermons dans le filet de notre dilection, il n'y a plus pour nous qu'à jouir du véritable repos dans l'amour. Il faut que nous ayons pitié de l'ignorance de ceux qui sont dehors, c'est-à-dire des gentils et des juifs, des schismatiques et des hérétiques. Compatissons à leur infirmité, pleurons avec tendresse sur leur dureté, prêtons-leur le concours de nos prières, pour obtenir qu'eux aussi ils accourent à l'odeur

de nos parfums en Jésus-Christ Notre-Seigneur. La charité dilate encore sa tente, elle étend son manteau, qui sous l'ancienne Loi était étroit, de sorte qu'il puisse couvrir deux personnes, lorsque, par union nouvelle du Saint-Esprit, elle attache son ennemi à son cœur. Par cette dilection, l'homme devient fils de Dieu ; par elle, est parfaitement rétablie l'image de la bonté divine : *Aimez vos ennemis, dit le Seigneur, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous poursuivent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est aux cieux.* (Matth., V, 44). Regardant son ennemi d'un oeil simple, cet amour peut dire avec beaucoup de sincérité : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* (Matth., VI, 12). C'est ainsi que reçoit l'indulgence celui qui la pratique, ainsi il devient enfant de Dieu, *héritier du Seigneur et cohéritier de Jésus-Christ.* (Rom., VIII, 17). Considérez donc combien c'est chose rassurante, douce et agréable, de sympathiser avec ses ennemis, de n'être point ému par les injures, d'aimer pour Jésus-Christ celui que je sens ne point m'aimer, et d'avoir pour lui l'affection qu'un père très indulgent éprouve pour un fils emporté dans un moment de folie : plus il en reçoit d'outrages, plus il redouble d'attachement pour lui ⁴. »

III. — C'est ainsi qu'en aimant le prochain on arrive à pratiquer la charité. Il en résulte une union excellente qui attache l'homme vertueux par un triple lien, à soi-même, au prochain et à Dieu en toute vérité. Aussi peut-il dire à Dieu : *Je suis en participation avec tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements.* (Ps., CXVIII, 63). Telle était cette multitude de croyants dont saint Luc nous parle, qui ne formaient qu'un seul cœur et qu'une seule âme (Act., IV, 32), alors que ni la variété des volontés ni la possession particulière des biens ne divisait les esprits, et que la charité les étreignait fortement, et les retenait suavement en l'unité de l'esprit, *dans le lien de la paix.* (Eph., IV, 3). Combien nous sommes loin de ces temps heureux ! Nos divisions sont si grandes et si multiples qu'on voit partout des déchirures faites par l'envie, l'orgueil, l'amour du monde ; on dirait au contraire que l'un s'accorde avec l'autre pour porter des coups à la charité et la détruire dans les âmes. Sachons revenir à l'amour du prochain, et alors nous pourrions dire que nous aimons Dieu véritablement, nous demeurerons en son amour, et nous connaîtrons ainsi la beauté et la douceur de l'union entre frères.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « La charité unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, non de ce qui unit notre nature au Verbe éternel en l'unité de personne, union qu'a produite la Charité qui nous a aimés *avant la constitution du monde*, mais bien de ce lien dont parle l'Apôtre en ces termes : *Qui s'attache à Dieu, est un esprit avec lui.* (I Cor., VI,

⁴ S. Bern., *De Charitate*, cap. XVII, n. 56-58, trad. Vivès.

17). Cette liaison est produite par l'amour, parce que l'homme, se conformant de tout son cœur et de tous ses vœux à la volonté éternelle et céleste, est attaché à Dieu par un ciment dont rien n'affaiblira jamais la vertu. La charité est, en effet, *le lien de la perfection* (Col., III, 14), par lequel les esprits des fidèles sont attachés par une liaison très étroite ; unis à la même tête, en un même corps par toutes les jointures, ils vivent dans une participation commune de tous les biens, en sorte que chacun peut dire avec confiance : *Je suis en participation avec tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements.* (Ps., CXVIII, 63). C'est à ce sujet qu'il a été dit : *Un triple lien est difficile à rompre.* (Ecclé., IV, 12). Voulez-vous que l'Apôtre vous en donne la description ? *La fin du précepte*, dit-il, *c'est la charité venant d'un cœur pur, et d'une bonne conscience et d'une foi non feinte.* (I Tim., I, 5). Seul, le cœur pur ne sait pas se répandre au dehors. Rien n'est souillé plus facilement que lui, s'il est exposé, mais la charité le retient pour qu'il ne soit pas vainement découvert. Or, selon l'Apôtre, celui-là a une conscience bonne envers tous, qui aime le bien du prochain comme le sien propre. S'il n'en va pas de la sorte, on est convaincu de ne point avoir cette vertu *qui ne cherche point ses intérêts.* (Jac., II, 17). La foi non feinte est celle qui opère par la charité. Sans quoi saint Jacques ne craint pas de l'appeler non seulement feinte, mais encore morte. Et ce triple lien est vraiment difficile à rompre. L'Apôtre qui en était attaché s'écrie avec ardeur : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ?* (Rom., VII, 35). Lien vraiment fort, qu'aucune violence ne rompt : il attache inséparablement celui qui aime à celui qui est aimé¹. Bien plus, la charité sait réunir ce qui est divisé, et ne sait pas séparer ce qui est uni. Elle aime la paix, l'unité fait ses délices. C'est elle seule qui l'engendre, qui la forme, qui la consolide et qui la conserve, partout où règne l'unité dans le lien de la paix. Car la charité sincère et vraie, c'est celle qui fait aimer le bien du prochain comme le nôtre même. Si on préfère ou si on n'aime que le sien, on est convaincu de ne pas aimer purement le bien, quand on l'aime non pour lui, mais pour soi. Aimons et soyons aimés, dans le premier de ce sentiment, veillant à nos intérêts, dans le second, à ceux du prochain. Nous nous reposons en ceux que nous aimons, et nous offrons un lieu de repos en nous à ceux que nous chérissons. Or, aimer en Dieu, c'est avoir la charité. J'ai cette double dilection de Dieu et du prochain, quand je vous aime, ô Seigneur Jésus, vous qui êtes mon prochain, puisque vous vous êtes fait homme et m'avez montré votre grande miséricorde, et êtes néanmoins par dessus tout Dieu béni dans les siècles des siècles². »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE .

III. — Deuxième année

L'Éducateur

II

LES ÉPIS ROMPUS

Les miracles de Jésus sont une éclatante prédication de charité. Toute douleur le touche dans cette pauvre humanité qu'il visite, qu'il instruit, qu'il aime, et il se sert avec bonheur du pouvoir souverain que le Père lui a conféré pour soulager et guérir. Chaque miracle d'ailleurs comporte son enseignement, qu'il exposait peut-être, mais qui sûrement s'imposait aux esprits comme aux yeux. La guérison du paralytique est une multiple leçon d'amour : « Vous aimez votre prochain, dit saint Augustin, si vous portez avec lui ses infirmités. Lorsque vous étiez languissant, le prochain vous portait ; maintenant que vous êtes sain, portez le prochain à votre tour. » (*Tract.* 17). Telle est la charité divine qui est descendue en ce monde avec le Sauveur. Plus tard il donnera sa formule définitive à cette doctrine, mais après l'avoir rendue sensible par des faits adorables comme celui-ci. Tous d'ailleurs nous ressemblons à cet infortuné, car la tiédeur, le vice, les passions, l'état de péché, c'est la paralysie de l'âme. Heureux si nous rencontrons un ami, un bienfaiteur, qui nous aide à descendre dans la piscine réconciliatrice de la pénitence ! Mais si nous ne l'avons pas sous la main, cet homme, *hominem non habeo*, il est toujours auprès de nous, le céleste Médecin qui nous dit avec tendresse : « Voulez-vous être guéri ? » et qui nous sollicite à former l'acte d'amour et de repentir qui sauve, régénère, fait rentrer l'âme en grâce avec Dieu.

Cependant Jésus tient aussi à rectifier et à élargir les idées fausses et étroites des Juifs. L'école de Shammaï leur infligeait des prescriptions absurdes également réprouvées par le bon sens et par l'humanité. La synagogue avait publié au retour de la captivité ses trente-neuf *Aboth* ou défenses, touchant le repos du sabbat ; mais les docteurs avaient étrangement surenchéri. L'aveugle n'avait pas le droit de se servir de son bâton le jour du sabbat. On ne pouvait tuer l'insecte qui piquait, écrire deux lettres de l'alphabet de suite. Le voyageur qui était surpris par la nuit dans un bois, le vendredi soir, devait y rester transi, exposé à toutes les intempéries, à tous les dangers, plutôt que de continuer son chemin. — C'est l'esprit qui dirige la vie et gouverne la conduite : il importe donc qu'il soit droit et éclairé. Le Sauveur va s'appliquer à instruire, à redresser les

¹ S. Bern., *De Charitate*, cap. IV, n. 20, trad. Vivès.² *Ibid.*, cap. V, n. 27.

préjugés, à dévoiler les erreurs et les hypocrisies de l'esprit. C'est une face nouvelle de son admirable rôle d'éducateur.

I. — Il quitte Jérusalem peu de jours après la Pâque et s'en retourne dans sa chère Galilée. Le peuple lui a voué un respect, un amour sans bornes : il est si bon pour les humbles, les petits ! Mais les pharisiens qu'il a humiliés le haïssent de haine. Désormais ils s'attachent à ses pas, le surveillent, le poursuivent, l'espionnent. Partout leurs disciples l'accompagnent, de près ou de loin, dans les cités ou dans les campagnes qu'il traverse, pour l'épier, le surprendre et le dénoncer au sanhédrin.

Le premier jour du sabbat qui suivit la fête de Pâques¹, Jésus se promenait avec ses disciples à travers des champs couverts de moissons mûres. Ses disciples avaient faim, ils entrent dans les blés, se mettent à rompre des épis qu'ils froissent dans leurs mains, et mangent avidement les grains de froment qu'ils en ont recueillis.

1. Les pharisiens n'étaient pas loin. Ils accourent et leur disent : « Pourquoi faites-vous ce qui est interdit le jour du sabbat ? » Ceux-ci ne se soucient point de leurs reproches et continuent à apaiser leur faim. Furieux alors ils s'adressent au Maître lui-même :

— Pourquoi vos disciples font-ils ce qui est défendu le jour du sabbat ?

Jésus prend nettement le parti des siens. Il y avait ici deux questions, la question de justice et celle du repos du sabbat. La première ne pouvait être posée que par une malveillance outrée. La loi de Moïse, conforme aux traditions de libéralité et d'hospitalité de l'Orient, portait en effet cette prescription qui respire une tendre et profonde humanité : « Si tu entres dans la moisson de ton ami, tu en froisseras et broieras les épis avec la main, mais ne te sers pas de la faux. » (Deut., xxiii, 25). Il était donc permis en cas de nécessité de manger quelques grains de blé dans le champ d'autrui. Mais la grande question pour les pharisiens, c'était toujours celle du sabbat.

Ils ne blâment pas le Sauveur pour une marche prolongée, car l'Evangile rapporte qu'il se promenait dans les champs, *cum ambularet per sala* (Marc, II, 23), et sûrement il s'était borné à parcourir l'espace légal ; mais ils l'entreprennent un peu sur le dommage causé au propriétaire, beaucoup sur la violation du sabbat par le travail du broiement des épis.

— N'avez-vous pas lu, leur répond Jésus, ce que fit un jour David dans une nécessité urgente, quand il était affamé, lui et ses compagnons ? Il entra dans la maison de Dieu, — c'était au temps où Abiathar était grand-prêtre, — prit les pains de proposition, les mangea et en donna à ceux qui

étaient avec lui. Cependant les prêtres seuls avaient droit d'y toucher.

Ces pains sanctifiés, déposés sur la table de proposition, embaumés d'encens sacré, représentant les douze tribus d'Israël, et qui devaient être mangés dans le temple, étaient autrement précieux que des épis de blé. Le temple où résidait la majesté de Dieu entre les chérubins d'or, au-dessus de l'arche d'alliance, était autrement saint que les champs de Galilée.

A cette réplique il en ajoute une autre qui explique comment il est nécessaire quelquefois de violer le jour du sabbat :

— N'avez-vous pas lu encore dans la loi que les prêtres violent le sabbat dans le temple ? et cependant ils demeurent sans péché. Or, je vous le dis : Celui qui est ici est plus grand que le sabbat.

2. Les pharisiens frémissent en entendant ces mots qui leur démontrent qu'il faut parfois faire des brèches au sabbat, mais ils crient au sacrilège quand Jésus se proclame plus grand que le sabbat. Le Sauveur revient alors à sa doctrine de bonté qu'il voudrait faire pénétrer dans ces cœurs mauvais, à la parole d'Osée qu'il a expliquée déjà.

— Ah ! si vous saviez comprendre cette sentence divine : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice, » jamais vous n'eussiez condamné ceux-ci qui sont innocents !

C'est la seconde fois qu'il rappelle cette parole, — le plus doux trait d'union entre la loi ancienne et la loi nouvelle. Il convient d'y arrêter notre pensée ou plutôt notre cœur. Mais comment hasarder un commentaire humain d'une maxime aussi auguste et céleste ?

Ma miséricorde à moi consiste à permettre à ces malheureux affamés de manger, d'apaiser leur faim, même s'il leur faut se livrer à un léger travail le jour du sabbat. La vie avant tout. En même temps qu'ils nourrissent leur corps, leur âme aussi est nourrie d'enseignement quotidien. Ils me voient, ils m'entendent, ils m'écoutent. Les exemples sont plus puissants et plus persuasifs que les paroles, ils touchent davantage l'homme, qui juge par ses sens. Cette leçon est surtout une leçon d'exemple. Comment s'attacheraient-ils à ma doctrine, s'ils la trouvaient dure, cruelle, inhumaine ? Dans l'homme il ne faut pas oublier le corps, qui est aussi une partie principale. Mes disciples me suivront, ils aimeront ma doctrine parce qu'elle fait la part juste à l'esprit et aux sens, à la nécessité et à la loi. Elle est facile, elle est raisonnable, elle est humaine. C'est pourquoi ils l'aimeront, et comme ils sauront en faire ressortir la douceur, ils la feront aimer. A ceux qui la trouvaient encore pénible, ils rappelleraient cet épisode des épis froissés. Quelle différence avec la loi ancienne, surtout telle que l'ont faite des traditions d'une absurde rigueur ! Je veux gagner les âmes par la bonté ; je veux que la miséricorde soit la base, l'essence de ma loi et qu'elle se glisse, comme un baume qui les parfume et les conserve, dans les cœurs, dans les familles, dans les sociétés de l'a-

¹ *In sabbato secundo primo*, dit saint Luc. (vii). Ce sabbat *second premier* était ainsi appelé parce qu'il était le *premier* sabbat des sept semaines jusqu'à la Pentecôte, et le *second* par rapport au jour de la Pâque, le grand sabbat. (Péttau, Scaliger, Fouard).

venir. *Misericordiam volo*. Sans elle les peuples resteraient divisés, égoïstes, ennemis. La miséricorde, c'est l'huile qui aidera au fonctionnement des rouages ; huile pleine de suavité qui imprégnera les individus et par eux tout le corps social. Qu'elle sera belle la société future, nourrie de la vérité symbolisée par ces épis que broient les disciples, tout épanouie de joie et de charité, de dévouement mutuel, de compassion pour ceux qui souffrent ! La misère physique aura disparu ou du moins elle sera singulièrement adoucie par la charité, qui prendra sur le patrimoine commun pour soulager les pauvres, comme ceux-ci prélèvent sur ce champ de blé ce qui est nécessaire pour les sustenter.

Qu'importe alors, à côté de ces merveilleuses transformations, de ces résultats heureux de ce bien-être physique et moral universel, ce sacrifice du sabbat que la nécessité aura fait négliger ! *Et non sacrificium*.

3. Ces légistes, Jésus les confond par cette admirable parole de la Loi. Il achève leur déroute par ce mot du bon sens :

« Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. »

Pourquoi donc Dieu l'a-t-il institué, le sabbat ? Était-ce pour imposer à l'homme une règle brutale, impérieuse, ou pour lui ménager un jour d'agréable repos dans la semaine ? Était-ce un châtiment ou une récompense ? Descendez donc dans le cœur de Dieu, et vous comprendrez. Ce qu'il a voulu, c'est que l'homme ne reste pas courbé vers la terre, sur son labeur, au point de ne plus pouvoir se redresser pour regarder le ciel ; c'est qu'après ses six jours de travail où il a fatigué son corps, exercé son esprit sur les questions pressantes, mais terrestres, des besoins matériels, il puisse détendre ses membres dans une utile oisiveté, son esprit par des pensées plus élevées, par la méditation de ses immortelles destinées, son âme dans l'amour de Dieu, son Créateur et son Bienfaiteur. Ce jour-là son intelligence d'homme dira avec ravissement : « Mon Dieu, que vous êtes grand ! » et son cœur : « Mon Dieu, que vous êtes bon ! » Il n'y a dans l'année qu'un seul printemps où tout renaît, où tout est fête pour les yeux, pour tous les sens ; Dieu a voulu que chaque semaine il y eût pour l'âme un jour de printemps où elle reçoive les suaves impulsions, les doux rayons de la grâce, comme la plante reçoit les caresses de la brise et du soleil. Le sabbat, c'est l'image du ciel, le sabbat éternel ; Dieu l'a institué pour qu'il soit un jour de pure félicité, il l'a fait pour la joie de l'homme ; si donc il devait tourner au détriment de l'homme, ce n'est pas celui-ci, mais celui-là qu'il faut sacrifier. Le bonheur de l'homme avant tout !

4. Le Sauveur termine sa démonstration par cette affirmation qui indispose profondément les pharisiens :

« Sachez enfin que le Fils de l'homme est le Maître même du sabbat. »

D'aucuns trouveront peut-être que cette parole manqua d'habileté, mais Jésus voulait nous apprendre qu'il est des circonstances où il ne faut rien déguiser de la vérité. Elle a des droits et avant tout celui de rayonner, comme la lumière. Les sages du monde voudraient l'enfermer dans une cave, elle proteste, elle veut éclairer « tout homme venant en ce monde, » et pour elle la plus grande habileté encore c'est de paraître, parce qu'elle dissipe aussitôt les ténèbres.

5. Cette page de l'Évangile a été étudiée de nos jours au point de vue social ; mais, contrairement aux pharisiens, les écrivains contemporains ont envisagé non pas la question du sabbat, mais la question de la propriété.

De fausses théories ont prévalu qui ont pris naissance dans la définition erronée, païenne, de la propriété. Qu'est-ce que la propriété ? C'est, a-t-on répondu avec le droit romain, le droit d'user et d'abuser d'une chose. *Ius abutendi*. Il n'est jamais permis d'abuser de quoi que ce soit, mais surtout de ces biens terrestres, nécessaires à la vie, dont plusieurs regorgent, tandis qu'une immense multitude est « l'indigne proie de la misère et de la calamiteuse fortune. » Le pape Léon XIII dans son encyclique *Rerum novarum* a rappelé que la propriété privée est un droit inaliénable, mais il a soigneusement distingué « la juste possession de l'argent du juste usage de l'argent. »

« Maintenant si l'on demande, ajoute-t-il, en quoi il faut faire consister l'usage des biens, l'Eglise répond sans hésitation : sous ce rapport, l'homme ne doit pas tenir les choses extérieures pour privées, mais bien pour communes, de telle sorte qu'il en fasse part facilement aux autres dans leurs nécessités. C'est pourquoi l'apôtre a dit : *Divitibus hujus sæculi præcipe... facile tribuere, communicare* : Ordonne aux riches du siècle... de donner facilement, de communiquer leurs richesses. »

Sur terre, le bien le plus précieux aux yeux de Dieu, c'est la vie humaine. L'homme a reçu la puissance sur toutes les choses extérieures avec le droit d'usage. C'est un devoir pour les riches de verser leur superflu dans le sein des pauvres, ajoute le Souverain Pontife ; c'est un devoir non pas de stricte justice¹, sauf les cas d'*extrême nécessité*, mais de charité chrétienne. C'est un devoir puisque saint Paul dit : *Ordonne* aux riches de donner facilement ; et si la question sociale se pose, si aiguë, c'est parce que ceux qui ont reçu

¹ Cujus doctrinæ in eo est fundamentum positum, quod justa possessio pecuniarum a justo pecuniarum usu distinguitur... Atvero si illud quaeratur qualem esse usum bonorum necesse sit, Ecclesia quidem sine ulla dubitatione respondet : « Quantum ad hoc, non debet homo habere res exteriores ut proprias, sed ut communes, ut scilicet de facili aliquis eas communicet in necessitate aliorum. Unde apostolus dicit : *Divitibus hujus sæculi præcipe... facile tribuere, communicare*. (Saint Thomas, 2^a 2^{ae}, q. 65, art. 2). — *Quod superest, date eleemosynam*. (Luc, xi, 41). Non justitiæ, excepto in rebus extremis officia ista sunt, sed caritatis christianæ. (Encyclique *Rerum novarum*).

la fortune en partage ne se souviennent pas qu'ils l'ont reçue comme un dépôt, pour eux sans doute, mais aussi pour les autres, et qu'ils ne sont ici-bas que les intendants de la Providence. « Les choses extérieures sont non pas privées, mais *communées*, » et le devoir de ceux qui les possèdent est d'en faire part à la communauté.

Les doctrines païennes ressuscitées par la Révolution, de nos jours, ont produit une autre race de pharisiens. Les anciens sacrifiaient l'homme au sabbat ; les nouveaux sacrifient la vie humaine au capital. Et cependant le Fils de l'homme est aussi le Maître de la richesse, comme du sabbat. Il l'a affirmé lorsque ses disciples mangeaient des épis dans le champ d'autrui, en cas d'extrême nécessité ; il l'affirme aussi à notre époque où l'injuste accaparement de la fortune est la plus grande cause de la désorganisation sociale.

Pour nous, dit un Père, chaque dimanche répandons-nous à travers les blés de l'Eglise pour y goûter les aliments célestes dont notre âme a besoin, dont notre cœur est affamé : la méditation de l'Evangile, les grandes pensées de la foi, les consolations parmi nos épreuves, la grâce qui reconforte, l'amour qui nous unit à Dieu et surtout Jésus-Christ, le Pain de vie, le Froment des élus. Il est des pharisiens qui nous en détournent, qui nous outragent même, parce qu'ils n'aiment pas l'Eglise. Ce sont des sots. Peu nous importe leur jugement ! Faisons notre devoir ; nous jouirons de nos âmes saines, heureuses, rassasiées, et Dieu nous approuve, cela nous suffit. *Hæc mentium refectio stultis displicet, sed a Deo approbatur.* (Vén. Bède).

II. — La tradition a gardé le souvenir topographique précis du champ des épis comme celui du champ de Booz. Au sortir de Cana, vous voyagez pendant une heure environ en suivant des sentiers abruptes parmi des collines rocheuses, semées de chênes verts et, çà et là, d'arbustes rabougris. Cette nature triste n'a pas dû beaucoup changer depuis Notre-Seigneur. Vous vous dirigez du côté du lac de Tibériade auquel les montagnes élevées servent de rebord à l'horizon, à quelques heures de là. Tout à coup les collines s'éloignent et tombent, la vallée s'élargit, vous marchez plus à l'aise dans une belle plaine fertile et couverte de moissons : c'est le champ des épis. C'est là que le Sauveur, suivi et espionné par les pharisiens qui s'attachaient à ses pas, dut prendre la défense de ses disciples. On les voit se répandre à travers ces blés trapus aux épis lourds et pleins...

Jésus continue sa marche vers Capharnaüm : il rentre dans sa maison et se remet au labeur apostolique. C'est surtout le jour du sabbat qu'il peut instruire le peuple. Aussi ne manque-t-il jamais d'aller à la synagogue ce jour-là pour parler, pour enseigner, *ut doceret*. (Luc, vi, 6). Sa présence est toujours bienvenue, on s'empresse à l'écouter ; parmi ces bonnes gens du peuple, il s'est concilié d'ardentes sympathies ; tous l'aiment, sauf les vieux pharisiens.

Un de ces sabbats, à peine est-il arrivé qu'on lui présente un ouvrier, un maçon dont la main droite est desséchée. Sa main droite, c'est son gagne-pain à ce malheureux qui a peut-être aussi une famille à nourrir. Comment le Sauveur hésiterait-il à le guérir ?

Mais les scribes et les pharisiens sont là qui l'observent. Aura-t-il encore l'audace d'opérer une guérison un jour de sabbat ?

Jésus garde un silence qui leur pèse. Alors ils l'interrogent, afin de trouver dans sa réponse matière à l'accuser.

— Est-il permis de guérir le jour du sabbat ? lui demandent-ils.

Toujours la même question menaçante et absurde. Jésus voit leurs pensées méchantes et il dit à l'infirme : « Lève-toi et viens ici, au milieu de l'assemblée. » — « Et cet homme se lève et se tient debout devant lui. » Tous les yeux sont fixés sur Jésus et sur lui, toutes les oreilles attentives.

Et Jésus dit aux pharisiens : « Je vous interroge à mon tour. Est-il permis le jour du sabbat de bien faire ou de mal faire, de sauver une vie ou de la perdre ? »

Ils ne répondent rien.

— Qui de vous, poursuit-il, s'il n'a qu'une seule brebis et qu'elle tombe un jour de sabbat dans une fosse, ne la prend et ne la retire aussitôt ? Or, combien un homme est-il de plus haut prix qu'une brebis ? Il est donc permis de bien faire le jour du sabbat.

Ils se taisent toujours. Que pouvaient-ils répliquer à des arguments si limpides et si forts ? Convaincus de leur impuissance, couverts de confusion, réduits à un silence honteux, s'ils eussent été de bonne foi, ils se fussent inclinés devant tant de sagesse et de mansuétude ; renonçant à leurs étroits préjugés, ils fussent tombés à genoux devant lui. Peut-être même qu'au fond de leur conscience une voix intime le leur ordonnait. Mais, pour cela, il eût fallu déposer leur rancune d'hommes humiliés, et leur haine plus enracinée encore que les préjugés.

Jésus leur avait parlé avec sa raison victorieuse, mais aussi avec son cœur. Dans son accent il avait mis toute sa douceur afin de les éclairer, de les toucher surtout. Ils restent inébranlables et froids comme des rochers, gourmés dans leur superbe, endurcis dans leur opiniâtre mauvaise foi. Alors le Sauveur promène lentement son regard autour de lui, sur eux, sur leurs visages, dans leurs consciences attachées au mal de propos délibéré ; l'indignation le saisit, puis une immense tristesse pour l'aveuglement de leur cœur.

Et sans rien ajouter à ses paroles qui glissent sur ces âmes obstinées, comme la pluie sur le granit, il dit à l'ouvrier paralysé : « Etends la main. » Et cet homme l'étendit, et sa main droite devint aussi saine que l'autre.

Ce miracle muet, c'était encore une tentative pour les ramener, une raison nouvelle qui eût été décisive sur des esprits moins prévenus. Que re-

prochaient-ils en effet à Jésus, quand il guérissait des malades le jour du sabbat? Un travail qui violait le repos sacré, comme il était arrivé au paralytique emportant son grabat. Ici rien de tel, pas un effort, pas un mouvement. Le paralytique étend sa main et c'est tout. Jésus ne le touche même pas. Les scribes et les pharisiens n'ont donc rien à dire, pas un reproche à formuler : ils sont acculés à cette terrible extrémité de déclarer qu'il n'est pas permis de faire le bien le jour du sabbat. Cette conclusion est trop dérisoire, absurde, cruelle, ils n'osent la dire, et cependant la logique l'impose.

Plus ils sont convaincus de leurs torts, plus ils s'irritent, leur colère devient un délire, une folie, *repleti sunt insipientia*, ils ne raisonnent plus, ils sont possédés par la haine, par la rage. Ils se réunissent, délibèrent, esquissent des complots : « Que pourraient-ils faire à Jésus? » Comment se débarrasser de lui? (Luc, vi, 41).

Une idée leur surgit. Les hérédiens sont leurs ennemis, car ils ont accepté la domination romaine, ils sont les courtisans du pouvoir usurpateur, les esclaves d'Hérode, le prince jouisseur et infâme. Jusqu'ici les pharisiens les regardaient comme des transfuges, des traîtres, des renégats de la sainte patrie de David et de Judas Machabée. Eh bien! pour combattre Jésus, le faire disparaître, le supprimer, eux aussi renieront leur patrie, le passé glorieux des ancêtres; d'avance ils sont déterminés à tous les forfaits, à toutes les bassesses, pourvu qu'il disparaisse.

« Ils s'entendirent donc aussitôt avec les hérédiens pour chercher les moyens de le perdre. » (Marc, iii, 6).

Ne laissons point la touchante guérison de l'ouvrier paralysé sans rappeler le mot de saint Anselme. Pour guérir cette main desséchée, Jésus ordonne au malade de l'étendre. Pour guérir l'âme aride et qui ne porte pas de fruit, il lui ordonne de faire largement l'aumône. « C'est en vain que vous lèverez les mains vers Dieu pour implorer le pardon de vos fautes, si vous ne les avez tendues déjà vers le pauvre qui vous implore. »

PLAN DE SERMON SUR LE ROSAIRE

LE MEILLEUR MANUEL DE PIÉTÉ

Les prêtres ont un livre de prière qui leur remplace tous les autres : c'est le Bréviaire. Moins heureux, les fidèles sont souvent embarrassés pour choisir un bon manuel de piété parmi ceux qui pullulent chez tous les libraires. Qu'ils prennent donc tout simplement (en plus du paroissien qui leur est indispensable pour suivre la messe) un Rosaire. De tous les manuels de piété c'est le plus précieux, le plus commode, le plus universel et le plus complet.

I. — Le plus précieux

1° Par son *origine*. Ce n'est pas l'œuvre d'un homme. C'est la sainte Vierge qui l'a composé (choisi les prières et indiqué les mystères) et qui nous l'a donné. — 2° Par

son *contenu*. Prières vocales les plus belles que nous ayons; prières mentales (ou méditations) les plus instructives et les plus touchantes. — 3° Par ses *bienfaits*. Grâces accordées par Marie aux âmes fidèles à cette pratique; indulgences dont elle est enrichie.

Aussi Léon XIII a-t-il pu dire que « le Rosaire est l'expression la plus parfaite de la piété chrétienne. »

II. — Le plus commode

C'est un manuel de piété dont on peut se servir seul ou en compagnie, à la lumière ou dans l'obscurité, chez soi ou à l'église, dans sa chambre ou en voyage, debout ou à genoux, assis ou couché. Pas de *vade-mecum* qui lui soit comparable.

III. — Le plus universel

1° Dans les desseins de Dieu, le Rosaire n'a pas été révélé pour une seule nation privilégiée, mais pour tous les peuples; pas pour une époque, mais pour tous les temps. Et en fait il n'est pas une église de l'Eglise universelle où il ne soit connu et récité.

2° Cette diffusion du Rosaire n'a rien qui doive étonner : c'est une conséquence infaillible de sa nature. — En effet, les *prières vocales* qui le composent sont les prières préférées de tous les chrétiens, celles qu'on apprend les premières et qu'on oublie les dernières. — Et par *ses mystères*, il est un abrégé de toute la vie chrétienne. Il développe *la foi* : il indique à l'homme d'où il vient, ce qu'il est et où il va, offrant un aliment inépuisable aux méditations des plus hautes intelligences, tout en restant accessible aux plus simples; par le parallélisme de ses mystères avec les principales fêtes de l'Eglise, il nous fait parcourir avec elle le cycle liturgique. Il soutient *la vertu*, soit par les exemples que les mystères nous mettent sous les yeux, soit par les grâces dont sa récitation est la source, en nous assurant la protection spéciale de Marie. Il s'identifie ainsi avec tout ce qui constitue la vie intérieure et extérieure du chrétien.

Aussi, bien compris, le Rosaire peut répondre à tous les attraites de l'âme; semblable à la manne, il convient à tous les goûts, quoique toujours le même.

IV. — Le plus complet

J'entends par là qu'on peut se servir du Rosaire pour satisfaire toutes ses dévotions particulières. Envers la *Sainte Trinité*, *Notre-Seigneur*, la *sainte Vierge* : c'est facile à remarquer. Envers le *Sacré-Cœur* : le Rosaire est tout rempli de sa charité; dans tous les mystères de la vie, de la passion et de la résurrection du Sauveur, c'est l'apparition constante de la miséricorde du Dieu fait homme. La *messe* : le Rosaire est lui-même un mémorial complet de tous les grands actes de la Rédemption, en nous rappelant toute la vie de celui « qui propter nostram salutem descendit de coelis. » *L'Eucharistie* : la vie eucharistique du Sauveur est le prolongement de sa vie mortelle, or le Rosaire nous fait pour ainsi dire communier, par la méditation, aux divers états de cette vie de Jésus, dans le sein de Marie, à la crèche, à Nazareth, dans sa Passion et à la droite de son Père. *Les âmes du purgatoire* : le Rosaire est « la reine des dévotions indulgenciées. » (P. Faber). *Les anges* : voyons l'archange Gabriel à l'Annonciation, les anges de Noël, l'ange de l'Agonie, les anges de la Résurrection, et les anges de l'Assomption.

Ainsi le Rosaire est la meilleure pratique pour exprimer nos dévotions. Au lieu de disperser notre âme sur une foule d'exercices de piété, ramenons-la plus volontiers sur le Rosaire. Récitons-en chaque jour une partie, comme les prêtres chaque jour récitent leur Bréviaire.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MATRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MATRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XX. Pour la fête des saints Anges gardiens : *La mère, ange de la famille*, 705.

Après la rentrée des catéchismes. — I. Importance du catéchisme, 709. — II et III. La confession des enfants, 711 et 713.

Pour une adoration perpétuelle. — La sainte communion source de vie, 714.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie.* MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements. — B. *Les sacrements en particulier.* I. LE BAPTÊME : b. Matière et forme du baptême, 717.

Récits et Causeries. — XIV. Les catéchismes, 719.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XX

POUR LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS

La mère, ange de la famille

Me duxit et reduxit sanum.
Il m'a conduit et ramené
sain et sauf. (Tob., xii, 3).

Nous avons à lutter non seulement contre les éléments, les maladies, les désastres, les passions qui ravagent l'âme, les erreurs qui faussent l'esprit. D'autres ennemis sollicitent notre vigilance, d'autant plus dangereux qu'ils sont invisibles et prodigieusement puissants : les démons. L'impiété nie leur existence et sourit de notre foi qui nous fait invoquer matin et soir notre bon ange ; cela les réjouit et redouble leur audace. Rien de plus facile que de vaincre un ennemi qui ne se défie pas et qui se laisse surprendre constamment, sans même vouloir reconnaître l'attaque. Aussi dès longtemps l'univers aurait-il succombé sous les coups des démons si Dieu ne leur avait opposé les saints anges.

Il a créé les anges pour répandre dans son œuvre admirable sa miséricorde et sa toute-puissance, pour qu'ils soient heureux, lui obéissent et servent à sa gloire ; il les a créés aussi pour nous défendre et nous sauver. Mieux que cela, afin que notre salut soit mieux assuré, il a donné à chacun de nous un ange attaché à nos pas, à notre existence, à nos démarches, à nos travaux, qui ne nous quitte jamais, et qui prend la responsabilité de nous conduire.

Cette bonté infiniment délicate de Dieu pour l'homme jetait saint Bernard dans l'extase et il s'écriait : « O condescendance admirable ! O amour d'une charité vraiment immense ! La Souveraine

Majesté nous a confiés aux anges, et à ses anges ! » Il faut donc qu'à ses yeux nous soyons des créatures d'un haut prix, des trésors d'une valeur sans limite pour qu'il leur choisisse de tels gardiens, pour que de célestes intendants veillent à les conserver !

Maintes fois dans les Ecritures nous voyons l'action des bons anges. Saint Michel offre à Dieu les prières des fidèles ; saint Gabriel soutient les guerriers de Juda quand ils livrent combat aux ennemis de la Loi ; saint Raphaël a pour mission de maintenir et d'affermir la santé du corps et celle de l'âme. Qui de vous ne se souvient de ce doux épisode de Tobie, où l'ange Raphaël accompagne le jeune homme sans expérience durant un long voyage hérissé de difficultés, si bien qu'à son retour le voyageur s'écrie dans l'élan de sa reconnaissance : « Quelle récompense pourra jamais égaler ses bienfaits ? Il m'a conduit et ramené sain et sauf. *Me duxit et reduxit sanum.* »

Ce qu'a fait l'ange Raphaël pour le jeune Tobie, tous nos bons anges le font pour chacun de nous. Car Dieu nous a confiés à eux avec ordre « de nous garder dans toutes nos voies » : *Ut custodiant te in omnibus viis tuis*. Or nous savons avec quel zèle les anges du ciel accomplissent les volontés divines.

Dieu pourtant a voulu faire quelque chose de plus encore pour nous. Tout enfant qui vient au monde, il le confie aussitôt à un ange du ciel, mais en même temps il lui donne un ange sur la terre, et cet ange c'est vous, mères de famille, qui devez être les anges de vos fils, de vos filles, de votre mari, les anges de la maison.

On a dit bien souvent que la vie est un voyage, et c'est parce que c'est profondément vrai qu'on le répète. Oui, la vie est semblable au voyage du jeune Tobie à Ragès, elle en a tous les périls, et tous les charmes. Heureuses seriez-vous si vous aviez su former vos enfants par une forte et religieuse éducation comme celle qu'avait reçue le jeune Tobie au foyer paternel ! Pour aujourd'hui je le veux supposer, et j'envisagerai surtout le rôle de la mère à l'endroit de son fils, de sa fille, quand ils commencent le périlleux voyage de la jeunesse. Je voudrais surtout voir en chacune de vous par le zèle, la fermeté et la clairvoyance, un autre ange Raphaël.

I

Quand j'entends la mère de Tobie parler de son fils, il me semble que c'est vous qui parlez : « Tu es la lumière de nos yeux, notre bâton de vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité. En toi seul nous possédons tout, tu es toute notre richesse. » (Tob., ix, 4). Et je suis bien loin de vous blâmer. Le plus beau présent, la plus douce récompense que Dieu puisse vous accorder,

¹ Mira dignatio et vere magna dilectio caritatis !...

Summa ergo majestas mandavit Angelis, et Angelis suis mandavit. (St Bernard, *In Ps.* 90, Sermon 17).

² II Par., xxxii, 21 (d'après les légendes juives).

c'est un fils accompli, une fille qui soit la joie de votre existence, des enfants obéissants, vertueux, chrétiens. Je suppose donc qu'ils sont tels, lorsqu'ils partent avec vous comme ange gardien pour le voyage de la vie.

Ils s'en vont, après avoir préparé tout ce qu'ils doivent emporter pour la route, *paratis omnibus quæ erant portanda in via*. (Tob., v, 22). Ah ! les mères s'entendent à faire ces préparatifs pour les douleurs du corps ! Mais songent-elles autant au viatique de l'âme ? Plus la course est longue, plus les provisions doivent être abondantes. Deux choses surtout sont nécessaires : le caractère et la foi.

Ne dites pas à vos enfants que la vie est un voyage d'agrément, car ils pourraient éprouver d'effroyables déceptions. Dites-leur au contraire que la vie est dure, laborieuse, et qu'il leur faudra combattre contre des ennemis terribles. Dites-leur que ceux-là seuls méritent l'estime qui sont forts, qui ont l'âme bien trempée et qui défient la fortune ; que ceux-là seuls méritent le ciel qui sont capables de l'emporter d'assaut.

Cette grandeur d'âme qui est une vertu naturelle, les anciens mêmes l'ont connue, et exaltée. « Dieu qui aime les bons, dit Sénèque, les veut très bons et très excellents et il leur assigne une destinée qui exerce leurs vertus. Voilà le spectacle vraiment digne de Dieu : l'homme bon qui est aux prises avec la mauvaise fortune, surtout s'il l'a provoquée ! Personne n'est malheureux comme celui qui n'a jamais subi l'adversité... Méprisez la pauvreté : personne ne vit aussi pauvre qu'il n'est venu au monde. Méprisez la douleur : car ou elle cessera ou elle tuera. Méprisez la mort : elle termine cette vie et vous transporte ailleurs. Méprisez la fortune : elle ne possède pas le trait qui atteint l'âme ¹. »

A combien de chrétiens il faudrait souvent rappeler, pour les faire rougir, ces leçons de la sagesse païenne ! Car vous énervez vos enfants à force de bien-être, vous étiolez leur volonté en ne l'exerçant ni à l'obéissance ni à l'effort. Vous leur dites que leur destinée c'est la jouissance, tandis que c'est la peine, le travail, la lutte inévitable, tandis que vous devriez les rendre capables de « provoquer la fortune, » et quand vient l'heure du combat, ils reculent, ils ont peur, ils se laissent accabler.

Elle sonne bientôt pour le jeune Tobie, cette heure décisive. Le soir même il s'arrête avec son compagnon sur les bords du Tigre, et descend dans le fleuve pour se laver les pieds. Un monstre

marin s'élance sur lui pour le dévorer. Le jeune homme effrayé se récrie : « Seigneur, il se jette sur moi ! » — « Prends-le par les nageoires, lui dit tranquillement l'ange, et tire-le à toi ! » Celui-ci ne s'émeut pas, n'aide même point le jeune homme à se délivrer : il regarde, surveillance, prêt à accourir, mais le laissant se tirer d'affaire tout seul.

Montrez à vos enfants le péril ¹, c'est-à-dire les perfidies du monde, la fausseté de ses maximes et de ses pratiques, ses erreurs, sa corruption, le mal que recèlent ses paroles, ses réunions impies, ses réjouissances impudiques, prévenez, prémunissez, et s'ils ont une conscience droite, une âme courageuse, et l'esprit de foi, ne craignez pas. Ils regarderont l'ennemi en face, au grand jour, afin de bien voir combien il est vil et hideux, ils le montreront tel qu'il est, et à peine s'ils auront besoin de le combattre, il expirera de honte à leurs pieds : *Et palpitare cœpit ante pedes ejus*.

Vous vous souvenez que sur l'ordre de l'ange Tobie éventra le poisson, en garda le fiel avec le cœur, comme remède, et le reste comme nourriture pour la route. C'est ainsi que tout combat aguerrit. Au lieu d'être dévoré on se rend redoutable ; les luttes, l'action, les exemples produisent cette précieuse expérience qui nous vient des dangers courus, et qui est à la fois un remède, une nourriture solide, une lumière qui nous guide. Mais les leçons ne servent qu'à ceux qui les comprennent et qui veulent en profiter. Il faut avoir le sentiment de sa faiblesse et le désir de garder sa vertu, de rester honnête, « de se conserver pur dans le siècle. »

Ils sont nombreux, les dangers auxquels sont exposés vos enfants, mais il importe que ceux-ci les connaissent et ne soient point surpris. Rien n'est laid comme le mal, et cependant il exerce des séductions telles que Lacordaire a pu parler de « l'adorable beauté du péché. » Vu à travers nos concupiscences, à travers les violentes passions de la chair qui remuent l'âme jusque dans ses profondeurs, à travers le prisme trompeur de la jeunesse qui envisage uniquement le plaisir, le péché, en effet, apparaît revêtu de cette beauté attirante et vaine qui courbe devant elle des milliers d'hommes comme devant une idole. Mais c'est à vous de leur faire voir le mal sous son vrai jour, qui est la malédiction de Dieu outragé, et le déshonneur en fin de compte, même aux yeux des hommes. Est-ce que vous n'avez pas deux flambeaux en main pour les éclairer, pour dissiper les ténèbres voulues qui en voilent l'horreur, je veux dire la raison et la foi ?

Dites-leur nettement : « Les compagnies licencieuses, les mauvais livres, les propos qui offensent la pudeur ou raillent la religion, voilà le mal. Il n'y a rien de beau là-dedans, c'est, au con-

¹ Deus bonorum amantissimus qui illos quam optimos et excellentissimos vult, fortunam illis, cum qua exerceantur, assignat. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compositus, utique si et provocavit... Nihil infelicius eo cui nihil unquam evenit adversi. Contemnite paupertatem : nemo tam pauper vivit quam natus est. Contemnite dolorem, quia aut solvitur aut solvet. Contemnite mortem : aut finit, aut transfert vos. Contemnite fortunam : nullam illi telum quo feriret animum, dedi. (Sénèque, *De Providentia*, cap. 2 et 3).

¹ Piscis qui Tobiam devorare cupiens, Angelo docente, occisus est, diabolum significat qui dum in Redemptore nostro carnem appetit captus est potentia divinitatis. (Bède).

traire, honteux et très déshonorant. Eloignez-vous, et si le monstre se jette sur vous afin de vous entraîner, de vous dévorer, saisissez-le hardiment, corps à corps, et exécutez-le devant tout le monde. Voilà les nobles exploits qui caractérisent les fiers chrétiens. »

II

Dans votre vie, il y a surtout un moment pour vous plein d'angoisses. Vous avez accompagné vos enfants dans le voyage de Ragès, et sur le chemin ils ont failli être la proie de plus d'un monstre. Grâce à vous, leur bon ange, ils y ont échappé, ils sont devenus des jeunes gens sérieux, des jeunes filles à l'âme haute et qui se glorifient d'avoir conservé toute blanche leur couronne virginale. Mais, à un détour de la route, il vous vient la même pensée qu'à l'ange Raphaël. L'âge est arrivé, le temps est propice, il faut songer à l'avenir devenu présent. Vous vieillissez, il faut créer un foyer nouveau qui rajeunisse le vôtre. Telle était aussi la pensée de l'ange Raphaël, et vous ne pouvez mieux faire que de répercuter ses enseignements.

1. Sara, la fille de Raguel, était destinée par Dieu au jeune Tobie. Mais elle avait eu plusieurs maris qui étaient morts successivement le soir même de leurs noces. Quand l'ange Raphaël, en chemin, propose au jeune homme de la demander pour épouse, celui-ci lui répond, non sans une sorte de terreur : « Je sais qu'elle a eu sept maris qui sont morts, et l'on m'a encore dit que c'est le démon qui les a fait mourir. »

Il ne doutait pas, lui, de l'influence énorme des esprits mauvais sur les destinées humaines, influence qui a été sans doute diminuée par la prédication de l'Evangile et par la présence de Jésus-Christ dans nos tabernacles, mais qui subsiste toujours.

— Ecoute-moi, répond l'ange, et je te dirai sur qui le démon peut prévaloir : ce sont ceux qui en se mariant excluent Dieu de chez eux et de leur esprit. *Ut Deum a se et a sua mente excludant.*

Je vous vois donc bien perplexes. Vous avez inspiré à votre fils la crainte de Dieu ; votre fille a gardé l'auréole de sa pureté avec une dignité de vie devant laquelle le monde s'incline avec admiration, et dans mes paroles il n'y a nulle trace d'exagération. C'est une des gloires de notre siècle d'avoir su élever la jeunesse. Nos jeunes gens sont, grâce à la liberté laissée pendant un demi-siècle à l'enseignement, meilleurs que n'étaient leurs pères ; ils ont des idées plus droites, plus nettement catholiques ; il sont doués de plus d'élan et plusieurs possèdent un cœur embrasé de la flamme de l'apostolat. L'instruction religieuse est entrée non seulement dans leur esprit, mais dans leur âme. Ils n'ont plus de préjugés contre la religion ; pour eux le prêtre est non seulement le directeur de leur conscience, le confesseur qui les absout, mais une grande autorité sociale, je dirai plus, l'autorité sociale nécessaire à l'existence de toute

société. Nos pères, plus ou moins fils de l'impiété ou du scepticisme, ne comprenaient ou n'admettaient pas cela. Un souffle plus puissant et plus fécond a passé sur le pays et y a fait germer des âmes d'apôtres. Vous devinez maintenant pourquoi l'enfer a juré de détruire la liberté d'enseignement. Elle lui fait trop de mal, elle a enfanté trop de saints, trop d'hommes passionnés pour la vérité et pour l'Eglise, soumis comme des enfants à ses décisions et courageux comme des lions s'il faut la défendre !

La jeune fille de notre temps s'est élevée peut-être à un idéal plus noble encore, plus parfait, plus catholique. Elle connaît la pure doctrine de l'Eglise, et que celle-ci n'enseigne rien que de raisonnable et de juste. Elle est instruite, elle est simple, elle est bonne. Elle aime la maison de Dieu, elle est charmée par les cérémonies religieuses et on la voit toujours à sa place, aux moindres exercices, pour l'exemple, pour le bon Dieu, pour la sainte Vierge, pour elle-même aussi, dont la foi se nourrit de plus en plus au festin de la grâce, de la prière et de la parole de Dieu. Demain, qu'une contagion se répande, qu'une situation grave exige des sacrifices, elle se transformera en sœur de charité. Elle peut avoir un père impie, son père l'aime, la vénère même, ne pense à elle que les larmes aux yeux ; il est même fier d'elle, de sa vertu, de sa réputation, du murmure flatteur qui s'élève sur ses pas, bien qu'il ne consente pas à reconnaître en public qu'elle est l'œuvre de l'Eglise.

Alors vous, leurs mères, vous, chrétiennes, plus clairvoyantes parce que la religion vous a ouvert les yeux, vous qui savez pourquoi elles sont bonnes, pourquoi elles vous rendent si heureuses, vous vous demandez en regardant l'avenir : « Hélas ! en quelles mains vont-elles tomber ! »

Puisque vous êtes leur ange, sachez d'abord et dites-leur que dans le mariage le démon peut toujours prévaloir, *prævalere potest*, si l'on exclut Dieu de chez soi et de son esprit.

La première condition pour que vos enfants soient heureux et bénis, c'est que Dieu, loin de rester à la porte de la maison, y entre par la porte grande ouverte et qu'il y soit le bon et doux Maître. Le signe de la royauté divine chez eux, c'est le crucifix de la cheminée. Ne permettez pas que vos enfants s'installent dans leurs appartements sans qu'ils y placent le Christ qui sera leur guide et leur protecteur. Cette première pièce du mobilier chrétien, j'ajoute que c'est vous qui devez la leur procurer. Ainsi, chaque fois qu'ils regarderont leur crucifix, deux souvenirs embaumeront leur âme : celui de Jésus qui est mort pour les sauver, et celui de leur mère qui a failli mourir pour leur donner la vie.

Non seulement le crucifix sera à la place d'honneur, la pensée de Dieu devra prendre possession de leur esprit. Nous ne sommes pas des pharisiens, des hypocrites qui se décorent d'un vernis religieux, mais des adorateurs en esprit et en vérité.

Il ne nous suffit pas d'avoir un Christ sous nos yeux, nous l'adorons comme notre Dieu, il est le roi de notre vie, il règne sur notre esprit.

2. Oh ! les nécessaires et doux conseils que vous donnerez ensuite à vos enfants avec l'ange Raphaël : « Pour vous préparer au mariage, vous prierez beaucoup, longuement, et puis vous vous épouserez dans la crainte du Seigneur, avec le vif désir de créer une famille, *cum timore Domini, amore filiorum*, afin que vous soyez bénis dans vos enfants, *ut... benedictionem in filiis consequaris*. » (Tob., vi, 22).

Se marier « dans la crainte de Dieu, pour l'amour des enfants, » considérer que les enfants sont une bénédiction dans la famille, voilà des principes bien oubliés peut-être, mais qui n'en demeurent pas moins les seuls vrais, les seuls éternellement chrétiens. Si l'on n'a plus la crainte de Dieu, eh bien ! Dieu ne vous bénit pas, et s'il ne vous protège point, s'il ne vous regarde pas avec bienveillance, je vous le demande, quel bonheur pouvez-vous attendre ! De là vient qu'il y a si peu de ménages unis, de mariages heureux. Dieu en est exclu et avec Dieu le devoir, la prière, le véritable amour. C'est en vain que l'Eglise dit avec Raguel aux jeunes époux : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, qu'il vous unisse et qu'il répande sur vous sa bénédiction plénière. » (Tob., vii, 15) ¹. Leurs cœurs sont rebelles à ces saints enseignements, ils ne s'attachent qu'à la jouissance qui passe, ils demeurent fixés en terre, ils n'ont que des idées basses et bornées, que des sentiments grossiers, que des prévoyances sacrilèges que Dieu maudit et que la nature repousse.

Combien différente était la conduite de Tobie et de Sara, instruits par l'ange ! « Lève-toi, Sara, dit Tobie à sa jeune épouse le soir de leurs noces, et prions Dieu ensemble. Nous sommes les enfants des saints et nous ne devons pas nous unir comme font les païens qui ignorent Dieu. » Et il fait tout haut une admirable prière où il révèle à Dieu, avec le fond de son âme très pure, les raisons supérieures pour lesquelles ils se marient. Sara poursuivant la même pensée dans une prière plus fervente encore, ajoute : « Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, afin que nous vieillissions ensemble tous deux avec une santé parfaite du corps et de l'âme ². »

N'est-ce pas, en effet, la prière qu'il faut faire à Dieu lorsque l'on assume ainsi la responsabilité, l'époux de sa femme et la femme de son époux, puis celle des âmes qui, à leur appel, viendront peupler et réjouir leur foyer ? C'était la prière

qu'adressaient à Dieu Louis XVI et Marie-Antoinette lorsqu'ils apprirent la mort du roi leur aïeul : « Ayez pitié de nous, mon Dieu ! Nous rêgnons trop jeunes ! » De combien de mariages on pourrait dire aussi : « Ils se sont mariés trop jeunes, ils n'ont pas l'expérience nécessaire, les idées sérieuses, les vues élevées que comporte leur nouvel état, et ils ne le sentent pas, car on ne les voit point recueillis, soucieux, réfléchis ; ils ne disent pas : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Hélas ! c'est peut-être aussi parce qu'ils ne sauraient dire : « Nous sommes les enfants des saints, *fili sanctorum sumus*. » Leurs mères n'ont point rempli à leur endroit leur fonction d'ange de la famille, ne les ont pas animés de l'esprit chrétien, ne leur ont pas enseigné leurs devoirs.

Pendant ce temps, l'ennemi agit et triomphe, j'entends le démon qui souvent n'a même pas à lutter contre l'ange de la famille, la mère, qui a déserté son poste. Non seulement elle n'a pas instruit ses enfants, elle ne les a pas conseillés pour les engager dans la voie sainte où Dieu les voulait, mais elle les en a détournés. Ne comptant pour rien les biens spirituels, l'avenir et le salut de l'âme, comptant pour tout les richesses, une maison plus confortable, un établissement plus avantageux, on peut dire avec raison parfois qu'elle a vendu son fils pour une terre, échangé sa fille contre un sac d'écus. Elle ne s'est occupée ni de la foi, ni des mœurs, ni du caractère, ni de la piété, c'est-à-dire d'aucun des éléments qui font le bonheur, et elle s'est crue prévoyante !

3. Le bonheur, voulez-vous en voir un exemple touchant ? C'est encore dans cet heureux ménage de Tobie et de Sara, protégé par l'ange, qu'il faut le chercher. Oui, ils sont pleinement heureux et ils chantent, et ils remercient Dieu. Ils lui avaient dit : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » et maintenant que l'ange Raphaël tient le démon enchaîné dans le désert, *religavit illud in deserto* (viii, 3), où Satan gémit de son impuissance et de sa défaite, les deux époux dans un nouveau cantique en remercient Dieu avec effusion : « Vous nous avez fait miséricorde, et vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous poursuivait. Oui, vous avez eu pitié de deux âmes uniques, faites l'une pour l'autre. Accordez-leur, Seigneur, de vous bénir plus pleinement encore. » (Tob., viii, 19) ⁴. Ces paroles, l'Eglise les a trouvées si belles qu'elle les a insérées dans la messe de mariage. Comment expliquer plus parfaitement le principe de la vocation ? Il y a là deux âmes que Dieu de toute éternité a destinées l'une à l'autre : à elles de se chercher, elles n'ont pas leur paille ici-bas, et elles portent des traits distinctifs qui les font reconnaître. Mais pour qu'elles se découvrent, il faut que leurs anges les aident, et que les mères aident leurs anges. Car aussi bien il est des

¹ Et apprehendens dexteram filiae suae, dextræ Tobiae tradidit dicens : Deus Abraham et Deus Isaac et Deus Jacob vobiscum sit et ipse conjungat vos, impleatque benedictionem suam in vobis.

² Sara, exurge et deprecemur Deum... Filii sanctorum sumus et non possumus ita conjungi sicut gentes quæ ignorant Deum. (Tob., viii, 5). Dixit quippe quoque Sara : Miserere nobis Domine, miserere nobis, et convescamus ambo pariter sani. (viii, 10).

⁴ Et dixerunt... : Fecisti enim nobiscum misericordiam tuam et exclusisti a nobis inimicum persequentem nos. Misertus es autem duobus unicis. Fac eos plenius benedicere te. (Tob., viii, 18-19).

démons qui se jettent à la traverse pour les empêcher de se rencontrer : ils proposent d'autres partis qu'ils revêtent d'apparences séduisantes mais trompeuses, des couleurs de la richesse ou de la beauté extérieure, alors qu'il ne faut envisager que les couleurs de la grâce. Qu'elles prient d'abord, qu'elles fassent intervenir leurs bons anges dans cette heure solennelle, la plus grave de la vie, et Dieu aura pitié de ces « deux âmes uniques, » il les réunira et elles appelleront d'autres âmes pour le bénir plus pleinement.

4. Ils ne seront pas seuls heureux. Vous surtout, vous serez associées à leurs joies parce que vous serez les artisans de leur félicité. Hélas ! il est bien rare que les enfants fassent le bonheur de leurs parents devenus vieux. Les raisons ne manquent pas pour expliquer cette ingratitude, et il est difficile de les énoncer toutes. Les enfants qui n'ont pas été désirés n'aiment pas leurs parents, ou du moins quand, plus tard, ils réfléchissent, quand ils entendent certaines théories courantes, effroyablement égoïstes, ils sentent dans leur cœur diminuer l'amour qu'ils leur portaient. Et s'ils marchent eux-mêmes sur ces misérables traces, voyez-vous à quel degré le monde peu à peu est envahi par les doctrines personnelles et calculatrices qui rabaissent ? C'est ainsi qu'un beau jour la société s'est trouvée comme enveloppée sous un immense réseau d'égoïsme et de mésestime. Le bonheur s'est enfui : il s'est échappé de ce réseau ainsi qu'un oiseau effarouché qui ne se laisse pas prendre à de grossiers appâts. D'autre part, il faut que des enfants soient bien chrétiens, quand ils sont mariés, pour songer à autre chose qu'à eux. « L'amour est comme les fleuves, il ne remonte pas. » Cependant si vous avez su les élever, quelle joie ce sera pour eux de vous revoir, pour vous de les retrouver ! Votre maison ressemblera à celle de Tobie quand les jeunes époux y arrivèrent, sous la conduite de l'ange, quand ils n'étaient plus attendus et que la mère versait des larmes désespérées, refusant toute consolation, *irremediabilibus lacrymis*. Quelle félicité alors dans le cœur du vieillard aveugle qui essaie de marcher seul et qui se butte à tous les obstacles ! quelle félicité plus profonde encore lorsque la vue lui est rendue, et qu'il peut contempler son fils ! Tout est heureux dans sa maison, jusqu'au chien qui accourt le premier pour caresser son vieux maître. (xi, 9-10) ⁴.

Je vous souhaite ce même bonheur. Je souhaite que l'ange de vos enfants « les conduise et les ramène, » que vous ayez une grande dévotion pour ces esprits célestes qui vous aiment tant, et que vous-mêmes, les imitant dans leur zèle éclairé, vous deveniez aussi les bons anges de vos maisons.

APRÈS LA RENTRÉE DES CATÉCHISMES

I

IMPORTANCE DU CATÉCHISME

Mes frères,

J'accomplirai aujourd'hui les fonctions d'avocat. Je viens, en effet, plaider une cause devant vous, la cause d'un condamné, que je voudrais réhabiliter. Ce condamné dont j'entreprends la défense et auquel j'ai le désir de vous intéresser, n'est pas un homme ; c'est un livre, d'apparence modeste, épais comme la main, qu'on a grand tort d'incriminer, et qui s'appelle le catéchisme.

Par qui a-t-il été condamné ? Un peu par tout le monde. A quelle peine a-t-il été condamné ? Les uns l'ont condamné à la proscription, les autres au feu, ceux-ci au mépris, ceux-là — et ils sont nombreux — à l'indifférence, à l'oubli.

J'en appellerai du jugement qui le frappe à votre raison et à votre bon sens.

Vous vous demandez sans doute pourquoi, en cette fête, j'aborde une pareille question. Je m'empresse de satisfaire votre curiosité. Nous avons repris nos catéchismes au commencement du mois dernier, et nous avons le regret de constater bien des absences, spécialement parmi les enfants qui doivent fréquenter le petit catéchisme. Nous avons beau battre le rappel, les presser de venir, ils font toujours défaut. Les parents ne s'en inquiètent aucunement. J'en conclus qu'ils n'attachent pas assez d'importance au catéchisme, qu'ils le considèrent comme une chose négligeable, comme un livre suranné et inutile.

C'est pour cela que, devant vous, devant les parents qui m'entendent, devant les mères de famille, je tenterai de relever la valeur de l'enseignement religieux et de vous persuader qu'il ne mérite ni l'indifférence ni la défaveur dont il est l'objet.

I

Il est difficile, aujourd'hui surtout, de faire comprendre à certains parents l'importance de l'instruction religieuse. Pourvu que leurs enfants travaillent à l'école, qu'ils fassent des progrès dans les sciences humaines, qu'ils remportent des prix, qu'ils obtiennent le certificat d'études, ils s'occupent peu du reste ; leur ambition ne va pas plus loin. Le catéchisme est une science qui, selon eux, ne mène à rien, qui n'aboutit à aucune position sociale ; par conséquent, ils inclinent à croire que le temps qu'on y consacre est du temps perdu.

Mes frères, la science est bonne, et ce n'est pas moi qui en contesterai les avantages. Mais la vertu, au témoignage de tous les sages, lui est supérieure. Le savant est digne d'estime ; mais l'homme de bien en est encore plus digne.

Or, ce n'est pas la science toute seule qui fera l'homme de bien : ce n'est pas elle qui donne le

⁴ Tunc præcucurrît canis qui simul fuerat in via ; et quasi nuntius adveniens, blandimento suæ caudæ gaudebat. Et consurgens cœcus pater ejus cœpit offendens pedibus currere... (Tob., xi, 9-10).

secret de bien vivre, elle est impuissante à contenir la fougue des passions et à imprimer à la vie une direction sage et féconde. La preuve, c'est que l'on voit des gens pleins de talent et de science qui n'ont pas su se maintenir sur le chemin de l'honneur et de la vertu.

Non, encore une fois, la science toute seule ne fait pas l'homme de bien ; il y faut la religion.

Que vos enfants sachent l'arithmétique, l'histoire, la géographie, j'applaudis. Mais vous devez désirer pour eux quelque chose de meilleur encore : c'est qu'ils sachent se conduire honnêtement, être dociles à l'égard de leurs parents et de leurs maîtres, respectueux envers tout le monde ; c'est qu'ils aient intérieurement l'amour de tout ce qui est pur, généreux, élevé, et l'horreur du mal sous toutes ses formes.

Eh bien, mes frères, c'est le catéchisme qui leur donnera cette science pratique du bien, c'est l'instruction religieuse qui les formera à la vertu et qui leur inspirera la haine du vice.

Il est des choses qu'on n'apprend pas ailleurs et qu'il est pourtant indispensable de savoir. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Quelle est notre origine ? Quelle est notre destinée ? Qu'avons-nous à faire ici-bas ? Quels devoirs nous sont imposés envers Dieu, envers la famille, envers la société ? Voilà autant de questions qui se posent devant tout esprit sérieux et qui appellent une réponse. Cette réponse, ce ne sont pas les livres classiques qui la donnent, c'est le catéchisme ; et par conséquent le catéchisme est un livre qu'il ne faut pas dédaigner, puisqu'il fournit une solution claire et autorisée de tous ces problèmes, puisqu'il nous apprend le secret de bien penser, de bien agir, de bien vivre.

D'autre part nous ne sommes pas des Cafres, des Esquimaux, des Canaques, des Hottentots, courbés devant des idoles ; nous sommes chrétiens, membres de l'Eglise catholique, et c'est un honneur pour nous, c'est un bienfait insigne de la Providence à notre égard ; nous avons une religion, mais alors il faut que nous sachions ce qu'elle est, ce qu'elle nous prescrit, ce qu'elle nous défend, les leçons qu'elle nous donne, les ressources qu'elle met à notre disposition pour nous aider à vaincre le mal et à pratiquer le bien. Qui nous dira tout cela ? Qui nous le dira d'une manière positive et certaine ? C'est ce petit livre que vous regardez comme inutile, c'est le catéchisme.

II

Mes frères, quand je vous dis que ce livre est le premier de tous, qu'il a une importance capitale, ce n'est pas seulement ma conviction que j'exprime, c'est la conviction de tous les bons esprits, de tous les sages qui se préoccupent sérieusement de l'éducation de la jeunesse.

Et ici j'invoquerai non pas le témoignage des gens d'Eglise, vous devinez bien quel il est, mais le témoignage des hommes du monde, qui ne sont pas suspects de tendresse pour nous. Je citerai des

noms propres qu'on n'a guère l'habitude de prononcer à l'Eglise, mais je les citerai pour que vous sachiez que le catéchisme a été apprécié comme il mérite de l'être par des gens d'une haute valeur intellectuelle.

Il en est qui font peu de cas de l'enseignement religieux : on le voit bien, puisqu'ils retardent autant que possible l'envoi de leurs enfants au catéchisme et qu'ils s'inquiètent peu de savoir s'ils le fréquentent. Eh bien ! écoutez ceci :

« L'enseignement religieux est plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque il n'y a qu'un malheur : c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on aggrave toutes les misères, on supprime les espérances infinies et on provoque le désespoir. Notre devoir est de faire lever toutes les têtes vers le ciel, de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera rendue. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous : il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entier. Ce qui rend l'homme sage, bon, juste, bienveillant, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie... »

Mes frères, j'ai achevé ma citation, et je vous le demande maintenant, ne croirait-on pas que c'est une page détachée d'une encyclique du pape ou d'un mandement d'évêque ? Le pape ne tiendrait pas un autre langage, un évêque ne dirait pas mieux.

Eh bien ! ce que je viens de vous lire est un fragment d'un discours de Victor Hugo prononcé à la Chambre, le 15 janvier 1850. Et ce beau mouvement d'éloquence est souligné par des bravos, par des très bien, par des applaudissements unanimes. Toute une assemblée française approuva, par des battements de mains, cette déclaration en faveur de l'enseignement religieux, et j'imagine que cette manifestation est un splendide hommage rendu au catéchisme, puisque le catéchisme est l'enseignement de la religion.

III

Mais ne peut-on pas remplacer le catéchisme par un autre livre, dira-t-on, et obtenir les mêmes résultats ?

Voici la réponse d'un père de famille à cette question. Comme un de ses amis s'étonnait de le voir faire répéter le catéchisme à sa fille, il expliqua sa conduite en disant : « Quels meilleurs fondements puis-je donner à l'éducation de ma fille pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour, fille respectueuse et tendre, digne épouse et digne mère ? Car nous sommes obligés d'en convenir, il n'est pas de morale qui vaille celle de la religion et qui repose sur de plus puissants motifs. Nous n'avons rien qui puisse remplacer le catéchisme pour l'éducation de la jeunesse. »

Vous avez bien entendu, mes frères, le catéchisme est un livre d'une importance suprême, un livre qu'on ne peut remplacer pour l'éducation des enfants.

Et qui lui rend ce témoignage ? Qui tient ce langage ? Un dévot, croyez-vous ? Un clérical renforcé ? Un réactionnaire attardé dans les chemins tortueux du moyen âge ? Vous êtes dans l'erreur. Ce n'est pas un autre que le fameux Diderot. Et voyez les inconséquences, les contradictions de cet homme. Quand il rédige des articles pour l'Encyclopédie, quand il écrit ses nouvelles, ses romans pour un public dont il veut flatter les passions, il est léger, sceptique, impie, railleur des choses saintes ; mais quand il s'agit de sa fille, il se garde bien de lui faire lire ses œuvres ; il tient à ce qu'elle soit bien élevée et il lui apprend lui-même son catéchisme. Eh bien ! je crois au père plutôt qu'à l'écrivain. L'écrivain travaille pour la popularité et la gloire ; le père se préoccupe avant tout de la bonne éducation de sa fille bien-aimée et il lui met entre les mains un catéchisme, parce qu'il est convaincu que le catéchisme est le meilleur agent de l'éducation.

Ce témoignage ne vous suffit-il point ? J'y en ajouterai un autre. « Monsieur le curé, » disait à son pasteur un philosophe contemporain, Jouffroy, « apprenez bien le catéchisme à ma fille : j'ai tout exploré, j'ai tout lu, et je n'ai rien trouvé qui valût une page de catéchisme. »

IV

Si nous vous disions de reprendre votre catéchisme, de le relire, vous seriez bien tentés de nous répondre : « Mais pour qui nous prenez-vous ? Sommes-nous encore des enfants assis sur les bancs de l'école ? »

Vous croyez donc, mes frères, que ce serait porter atteinte à votre dignité que d'ouvrir le catéchisme de vos jeunes années ? Il ne le croyait pas, lui, ce grand orateur de notre temps, ce noble et rare esprit qui écrivait récemment à un de ses amis : « Si jamais vous faites mon oraison funèbre, vous voudrez bien constater qu'à 54 ans bien passés je me suis mis à réapprendre mon catéchisme ; j'en lis chaque jour un chapitre avec une consolation extrême. »

Nous ne sommes point écoutés, lorsque nous demandons aux parents de veiller à ce que leurs enfants apprennent le catéchisme, et de leur faire réciter la page apprise. La leçon ne leur viendra pas de moi aujourd'hui ; elle leur sera donnée par un magistrat de notre temps, homme d'honneur et de beaucoup d'esprit, que l'évêque de Laval surprit récemment au moment où il faisait réciter le catéchisme à sa fille et lui expliquait ce que c'est qu'un mystère, qu'il y en a partout.

Mes frères, ce ne serait point vous déshonorer que d'imiter de pareils exemples, et j'apprendrais avec plaisir que vous interrogez vos enfants et que vous tenez la main à ce qu'ils étudient sérieusement leur catéchisme.

Après cela, mes frères, après de tels témoignages, après de telles paroles, après de tels exemples qui attestent l'importance du catéchisme, j'ai le droit de m'étonner que certains parents en fassent si peu de cas et ne s'empressent pas de nous envoyer leurs enfants.

Oh ! si, sous cette enveloppe de chair, nous n'avions pas une âme immortelle ; si il n'y avait à songer qu'aux besoins et aux intérêts d'une vie toute matérielle ; si, sur notre tombe à peine fermée, on pouvait dire cette parole : « C'est fini, à jamais fini ! il ne reste plus rien » ; si, par delà, il n'y avait pas un autre monde dont le trépas nous ouvre la porte, je concevrais que les parents fussent uniquement préoccupés de l'avenir temporel de leurs enfants. Mais, il y a bien autre chose : il y a un Dieu à servir, une âme à sauver, des vérités essentielles à connaître, des préceptes à observer, des passions à réfréner, des sacrements à recevoir, un ensemble de choses qui font l'homme de bien, le chrétien irréprochable.

Mes frères, notre ministère auprès de vous est presque stérile, et c'est là notre grand regret, mais nous avons l'espérance qu'il sera plus efficace et plus fructueux auprès de la jeunesse. Envoyez-nous donc vos enfants ; nous ne leur donnerons pas de mauvais conseils, nous les instruirons, nous leur apprendrons leurs devoirs, nous éclairerons leur conscience, nous les formerons aux habitudes vertueuses, nous les mettrons sur le chemin qui mène au ciel. Ainsi soit-il.

II

LA CONFESSION DES ENFANTS

Mes frères,

Un enfant du catéchisme avertissait récemment sa mère qu'il allait à l'église pour se confesser. La mère s'y opposa nettement et le retint à la maison, en lui disant qu'il était trop jeune pour aller à confesse. L'enfant avait neuf ans.

Cet enfant et sa mère ne sont pas des êtres imaginaires et d'un autre siècle. Ils appartiennent à cette paroisse.

Dans un autre pays que celui-ci — car je veux rester dans la vérité historique, — un jeune homme quittait brusquement une société de camarades. « Où vas-tu donc ? lui dit l'un d'eux. — Je vais me confesser. — Mais tu es bien trop grand pour cela ! — Je le sais, et voilà pourquoi je me mets à genoux, » répondit spirituellement le jeune homme. Il avait vingt ans.

D'une part, voilà un enfant de neuf ans que sa mère estime trop jeune pour avoir besoin de se confesser, et voici, d'autre part, un garçon de vingt ans que ses amis veulent détourner de la confession sous prétexte qu'il est trop grand.

Alors, à quel âge est-il admis que l'on devra se confesser ? Mes frères, j'ai des raisons de croire que, dans cette paroisse, plusieurs mères de famille sont du même avis que celle dont je

viens de parler. Elles ne veulent pas que leurs enfants se confessent. Pourquoi ? Elles n'allèguent que ce motif : ils sont trop jeunes.

Il faut nous expliquer à ce sujet ; car il y a là un préjugé, qui méconnaît une loi de l'Eglise et qui prive les enfants des avantages précieux de la confession, et ce préjugé, qui est accepté par trop de personnes, mon ministère m'impose le devoir de le combattre énergiquement.

I

A quel âge un enfant doit-il se confesser ? Mes frères, l'Eglise ne nous a point laissés dans l'incertitude à cet égard ; elle a fixé l'époque de la première confession, comme de la première communion. Elle a dit : « L'enfant sera tenu de se confesser, quand il aura l'âge et l'usage de la raison. » Vous admettez bien qu'un enfant de neuf ans est en pleine possession de sa raison. S'il est en possession de sa raison, il sait discerner le bien du mal ; il peut commettre, et il commet des fautes, et par conséquent, il est tenu de se confesser, pour retrouver la grâce de son baptême. Qu'est-il besoin d'insister ? Nous sommes en présence de l'évidence même.

Il y a donc un précepte qui détermine l'âge où l'on devra commencer à se confesser. Une mère qui a le sens chrétien, devrait déjà s'incliner sans discussion devant cette loi. Mais, si elle réfléchissait aux bienfaits, aux avantages multiples de la confession pour son enfant, elle n'hésiterait pas un instant ; elle nous l'enverrait de bonne heure, dès la septième année, car la confession est un grand et puissant moyen d'éducation morale. Elle ne figure pas dans le programme scolaire, c'est vrai ; mais il est vrai aussi qu'elle est merveilleusement efficace pour le développement moral de l'enfant.

Nous essaierons de vous en convaincre, en vous montrant que tous les actes qui constituent la pratique de la confession, ont pour but et pour résultat, de cultiver le sens moral, d'imprimer dans l'âme le sentiment du devoir, et de former l'enfant aux habitudes vertueuses et à la correction de la vie.

II

Commençons par l'examen. On demande tout d'abord à l'enfant qui doit se confesser, de faire son examen de conscience. Le voilà donc obligé de faire un effort sur lui-même, pour se recueillir, pour s'étudier, dans le secret de sa conscience. Cet enfant léger, inconsistant, distrait, incapable de fixer son attention sur un même point, va donc réfléchir un instant, lui qui ne réfléchit jamais ; il va rentrer en lui-même, lui qui est tout en dehors et qui ne songe qu'à s'amuser ; il va faire silence, lui qui ne se plaît que dans le bruit et l'agitation.

On lui a dit, au catéchisme, à l'école, à la maison : Ceci est permis, ceci est défendu ; on lui a exposé l'ensemble de ses devoirs ; on lui a signalé

les défauts, les vices, dont il faut se corriger. Or, l'examen de conscience lui fournit l'occasion de rechercher s'il a bien observé la règle du devoir, s'il n'a pas violé la loi en maintes circonstances.

Mais ce travail, mes frères, cet effort pour réfléchir et découvrir le mal qu'on a pu faire, est déjà un succès pour l'éducation morale de l'enfant. Savez-vous en effet ce qu'il apprend par ce moyen ? Il apprend à confronter ses actes avec les commandements de Dieu et de l'Eglise ; il apprend à s'observer, à s'étudier, à lire au fond de sa conscience ; il apprend à se connaître, à discerner ses inclinations ; et la connaissance de soi, au témoignage même des païens, est une connaissance des plus utiles, des plus importantes. « Connaiss-toi toi-même ! » Cette maxime était gravée sur le fronton d'un temple antique, et les philosophes du paganisme la recommandaient chaudement à leurs disciples. Il est effectivement très utile de se connaître, de savoir ce que l'on est, ce que l'on vaut, et il n'est jamais trop tôt pour commencer cette étude et acquérir cette connaissance.

III

L'examen de conscience est suivi de la confession. La confession est l'aveu sincère, la déclaration loyale de ses fautes.

Vous estimez sans doute, mes frères, que la sincérité, que la loyauté est une vertu. Eh bien ! par la confession, nous provoquons vos enfants à pratiquer cette vertu. Nous les prévenons que, quand on se confesse, il faut avoir la conscience sur la main, qu'il ne faut rien dissimuler, rien cacher, parce qu'on ne trompe pas Dieu, qui connaît les secrets les plus intimes du cœur ; nous leur disons qu'il ne faut pas chercher à se justifier à s'excuser quand on a mal fait. Et l'enfant qui naguère mentait à son père, à sa mère, à son maître, à sa maîtresse, qui, à chaque instant, répondait : « Ce n'est pas moi, c'est un tel... Je ne le ferai pas... », vient dire avec simplicité, avec sincérité, qu'il a eu tort de mentir tant de fois, de désobéir tant de fois. Lui, qui vous fatiguait naguère par ses dénégations, ses prétextes, ses excuses, il reconnaît loyalement ses torts et les accuse spontanément et sans détour.

Eh bien ! je dis que c'est là un nouveau triomphe de la confession, puisqu'elle amène un enfant à détester le mensonge, à repousser l'hypocrisie, puisqu'elle le décide à ouvrir le fond de son cœur, à parler franchement, à pratiquer la sincérité.

IV

Qu'est-ce que la confession ? C'est surtout un acte d'humilité. Or, il est bon, mes frères, d'accoutumer de bonne heure les enfants à l'humilité. Le grand ennemi des âmes, c'est l'orgueil. L'orgueil, qui ne veut point avouer ses torts, qui les déguise, qui les justifie, qui essaie même de les transformer en actes de vertu ; l'orgueil, qui

s'insurge contre toute loi, qui s'irrite contre toute défense; l'orgueil, qui est la plaie toujours vive de notre nature déchue et qui se révèle jusque dans le plus petit des enfants, oui, voilà le grand danger, voilà l'écueil.

Eh bien ! mes frères, il n'y a rien de plus efficace que la confession pour abattre l'orgueil et le dompter. Et si, par la confession, nous amenons vos enfants à réprimer leur orgueil naissant, à résister aux tentations de l'amour-propre, est-ce que nous ne travaillons pas à leur perfectionnement moral ? est-ce que nous ne leur rendons pas un grand service ? est-ce que nous ne rendons pas service à leurs parents et à leurs maîtres ?

Alors, si vous comprenez bien les intérêts de vos enfants et les vôtres, vous ne direz plus qu'ils sont trop jeunes pour les envoyer à confesse.

Je n'ai pas épuisé ce sujet, et j'y reviendrai. Cependant, bien que je n'aie pas fini de l'exposer, après les considérations que je viens de faire, l'impression qui, ce me semble, doit rester dans vos esprits, c'est que la confession a une influence salubre, une portée immense pour l'éducation de la jeunesse, et que les parents, s'ils ont réellement souci de la moralité de leurs enfants, doivent répondre à nos instances et les envoyer se confesser dès qu'ils ont l'usage de la raison.

III

LA CONFESSION DES ENFANTS (*suite*)

Mes frères,

Je me suis étonné, à bon droit, de l'opposition de certaines mères de famille à la confession de leurs enfants. Je ne crois pas que ce soit par hostilité religieuse qu'elles les aient empêchés de répondre à notre convocation. C'est certainement par défaut de réflexion. Elles n'ont pas songé qu'il y avait une prescription qui oblige les enfants à la confession quand ils sont parvenus à l'âge de raison ; et elles ne se sont pas rendu compte des ressources et des avantages inappréciables de la confession pour éclairer, diriger leur conscience et développer en eux le sens moral. Voilà ce qui m'explique leur conduite.

J'ai commencé à leur prouver que cette conduite était préjudiciable à l'intérêt de leurs enfants. J'apporterai aujourd'hui de nouveaux arguments qui démontreront encore l'influence moralisatrice de la confession sur le plus jeune âge.

Dans la confession, il y a l'examen de conscience, l'aveu des fautes. J'ai montré dimanche — il vous en souvient sans doute — que l'examen amène l'enfant à réfléchir, à s'observer, à se connaître ; que la confession l'habitue à la sincérité, à la loyauté, qu'elle sert d'autre part à réprimer son orgueil naissant. Ce sont là des avantages qu'il ne faut pas mépriser, quand on s'intéresse à l'éducation de la jeunesse.

Il y en a d'autres encore, et je vais les indiquer.

Après l'aveu des fautes, voici l'exhortation du prêtre à l'enfant, et croyez bien qu'elle n'est pas sans efficacité.

I

La parole, les bons conseils, les avertissements, les supplications, les encouragements, tels sont les moyens quotidiennement employés par les parents et par les maîtres pour discipliner les enfants, assouplir leur caractère et leur communiquer de vertueuses impulsions.

Le prêtre, lui aussi, se sert de ces moyens au confessionnal ; il exhorte son jeune pénitent, il l'encourage, il lui signale les dangers qu'il court et les défauts qu'il doit corriger. Il sait des choses qu'ignorent les parents et les maîtres. Dans les confidences qui lui ont été faites, il a remarqué le premier frémissement des passions, les premiers attrait du mal, les pensées incertaines, les désirs secrets ; et alors il apporte sur tout cela ses réflexions, ses avis, ses recommandations intimes, et, je vous l'assure, il est écouté par l'enfant plus que le père, plus que la mère, plus que le maître, parce qu'il a un caractère plus élevé et une autorité supérieure.

Dans le prêtre qui est au confessionnal, l'enfant voit le représentant de Dieu : ce qui est vrai ; et il accueille sa parole, ses observations, avec un respect religieux.

Le confesseur lui dit : « Mon enfant, cela est défendu, voici ce qu'il faut faire, » et cet enfant qui, dans d'autres circonstances, se serait peut-être raidi devant une réprimande, écoute la voix qui l'avertit, accepte ses décisions sans discuter et promet de mieux faire.

Qui donc pourrait contester sur ce point l'utilité de la confession pour aider l'enfant à faire ce qui est bien, à éviter ce qui est mal ? En sortant de là on ne peut pas dire sans doute qu'il sera impeccable, qu'il ne retombera jamais dans aucune faute ; mais on peut affirmer qu'il est animé de dispositions meilleures et qu'il va travailler à se corriger.

Si c'est là le fruit de la confession, je le demande maintenant, quel motif avez-vous d'en écarter vos enfants et d'en ajourner la pratique ?

II

Le but final de l'exhortation est de susciter le repentir, de disposer l'enfant à regretter ses fautes.

Le regret des fautes, n'est-ce pas là un sentiment qui mérite d'être loué ? On est sans pitié pour le malheureux qui ne témoigne aucun repentir de ses crimes.

La chronique judiciaire nous raconte de temps à autre des faits comme celui-ci. Un individu comparait devant la justice : il est accusé d'un meurtre dans des circonstances qui rendent son attentat monstrueux ; il avoue son crime, mais il reste froid, impassible ; il ne manifeste aucun regret. Il est jugé tout de suite : c'est un être avili, dénaturé ; tout le monde l'exècre et appelle

sur sa tête les sévérités du prétoire. Mais on est ému de pitié, on se laisse attendrir devant le criminel qui témoigne du repentir ; et volontiers les juges atténuent sa peine, tant il est vrai que le regret est un acte de vertu. C'est même un des caractères distinctifs de notre nature. Quelqu'un a défini l'homme : « Un être qui a la faculté de se repentir. »

Eh bien, dans la confession, nous amenons l'enfant à faire usage de cette faculté ; nous lui inspirons une vive horreur du mal ; nous l'excitons à regretter sincèrement les péchés qu'il a commis.

Pouvez-vous faire quelque chose de plus utile dans l'intérêt de son éducation morale ? Ah ! je comprends que l'Eglise, dévouée comme une mère, nous impose le devoir de confesser de bonne heure les enfants, et pour moi je considère ce ministère comme un des plus importants de ma charge pastorale.

III

Il reste un dernier bienfait de la confession, et non le moins considérable : je veux parler de la bénédiction ou de l'absolution. L'enfant qui vient de se confesser ne recevrait-il que la bénédiction, c'est déjà un avantage qui mérite d'être apprécié, car la bénédiction est un appel fait à Dieu pour qu'il garde et préserve cet enfant. Mais s'il est jugé digne de recevoir l'absolution, c'est une grâce précieuse dont on peut attendre les plus heureux résultats.

Sous l'influence bénie de cette grâce, on a vu des enfants multiplier leurs efforts pour pratiquer les vertus de leur âge, redoubler de vigilance et de zèle pour se préserver des fautes graves.

Prenez garde à la première souillure, dit un moraliste chrétien. Pourquoi jette-t-il ce cri d'alarme ? Ah ! c'est qu'une première faute en appelle une seconde, une troisième, une quatrième, et qu'ainsi se contractent des habitudes mauvaises qu'il devient difficile de rompre.

Voilà pourquoi il est nécessaire qu'un enfant se confesse dès l'âge le plus tendre, afin que la grâce du sacrement le prémunisse contre les dangers de la tentation et l'empêche de tomber dans une première faute grave, qui serait pour lui le commencement de sa perversion.

Je vous dirais bien pourquoi tel enfant, à dix ans, est déjà profondément vicieux. La raison est bien simple : il ne s'est jamais confessé, et nul ne lui a inspiré l'horreur du mal.

IV

Enfin, si la première confession laisse au cœur de l'enfant une bonne impression, vous avez tort de la retarder.

Or, c'est un fait incontestable, la première confession d'un enfant lui laisse un doux et durable souvenir, qui peut avoir la plus heureuse influence sur son avenir.

En preuve de ceci, j'invoquerai le témoignage du plus célèbre de nos orateurs, du P. Lacordaire.

Ecoutez ce qu'il a écrit dans ses souvenirs.

Il avait sept ans. Deux actes, dit-il, ont gravé cette époque dans ma mémoire. Et voici le premier. Ma mère me conduisit auprès du curé de sa paroisse pour y faire mes premiers aveux. Je traversai le sanctuaire et je trouvai, seul, dans une vaste et belle sacristie, un vieillard vénérable, doux et bienveillant. C'était la première fois que je m'approchais du prêtre ; je ne l'avais vu jusqu'alors qu'à l'autel, à travers les pompes et l'encens. Il me fit mettre à genoux près de lui. J'ignore ce que je lui dis et ce qu'il me dit lui-même, mais le souvenir de cette première entrevue entre mon âme et le représentant de Dieu, me laissa une impression pure et profonde.

Voilà ce que dit le P. Lacordaire, et il n'est pas le seul qui ait gardé un touchant et durable souvenir de sa première confession.

Après tout cela, ne dites plus, ô mères chrétiennes, que vos enfants n'ont pas besoin de se confesser parce qu'ils sont trop jeunes. Ne faut-il pas développer en eux, dès l'âge le plus tendre, le sentiment du bien, l'horreur du mal ? Ne faut-il pas, dès cet âge, les initier à la vertu, les accoutumer au devoir ? Envoyez-les-nous sans hésiter, afin que nous vous aidions à les élever dans la crainte de Dieu, dans la docilité, dans le respect, dans la reconnaissance, dans l'amour de tout ce qui est bien, dans la haine de tout ce qui est mal. Votre intérêt y est engagé aussi bien que l'intérêt de vos enfants. Ah ! de grâce, envoyez-les-nous ! Ainsi soit-il !

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LA SAINTE COMMUNION SOURCE DE VIE

*Nisi manducaveritis carnem
Filii hominis, non habebitis vi-
tam in vobis.*

Si vous ne mangez la chair du
Fils de l'homme, vous n'aurez
point la vie en vous.

(Jean, vi, 54).

La vie, mes frères, voilà sans doute le premier de tous les biens, le don de Dieu sur lequel reposent tous les autres. Aussi nous aimons la vie, nous faisons tout pour la conserver, et notre nature repousse la pensée de la mort. Mais ce qui doit remplir nos cœurs d'amour et de reconnaissance envers le Seigneur, c'est qu'il nous a donné non seulement une vie naturelle et terrestre ici-bas : il nous a encore appelés à une vie meilleure, infiniment plus noble, à une vie surnaturelle, spirituelle et toute divine, à une vie que nous avons commencée au baptême, en devenant les enfants de Dieu et les membres de Jésus-Christ.

Or, pour entretenir cette vie, pour la conserver et l'augmenter en nous, le bon Sauveur s'est fait la nourriture de nos âmes dans la divine Eucharistie. Oui, le Seigneur Jésus est une puissance

vivifiante, soit qu'au saint sacrifice de la messe il s'immole et renouvelle l'auguste sacrifice de la croix, soit qu'il demeure caché dans nos tabernacles pour écouter nos prières, soit que, du milieu des rayons de l'ostensoir, il nous bénisse et demeure exposé à nos regards et à nos adorations. Dans tous les mystères du sacrement de son amour, Jésus est notre vie. Toutefois il est un mystère encore plus intime, c'est celui de la sainte communion où il est d'une manière toute spéciale une *source de vie pour nos âmes*, où il nous donne la force d'opérer les *œuvres de la vie spirituelle*, où il est le *gâge de la vie future*.

Telles sont les pensées que je viens méditer avec vous. Vos âmes sont d'autant mieux disposées à les goûter et à les comprendre que, pendant ces jours de réparation, c'est pour vous une sainte joie d'offrir au Dieu de l'Eucharistie les hommages de votre adoration et de votre amour.

I

La sainte communion est une source de vie pour nos âmes. C'est le Sauveur lui-même qui nous l'atteste. « Celui qui me mange, dit-il, vivra pour moi. *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* » En se donnant à nous, il nous communique la vie de la grâce, la vie même qu'il a reçue de son Père. *Je vis*, s'écriait saint Paul, *non ! ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi. Je suis le pain de vie*, disait encore Notre-Seigneur aux Juifs, quand il leur promettait l'institution de l'Eucharistie. *Vos Pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais voici le pain qui est descendu des cieux, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point.* Ainsi donc Jésus nous promet la vie, si nous nous approchons de lui pour le recevoir. — Et d'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement, quand notre âme a pour aliment Celui qui est l'auteur de la vie, la vie même, et par qui toutes choses subsistent ? Si la manne tombée du ciel avait le pouvoir de soutenir les Hébreux dans le désert, si l'arche d'alliance possédait une vertu toute spéciale, si les reliques des saints ont une puissance admirable et peuvent opérer des prodiges, si leurs corps desséchés, leurs cendres et leurs ossements rendent parfois la vie aux morts, si les aliments terrestres et les herbes même les plus petites ont des propriétés excellentes, une efficacité merveilleuse pour entretenir et fortifier la vie de nos corps, quelle vie ne doit pas produire dans nos âmes la chair et le sang de notre Dieu, qui nous promet la vie ?

Quels sont, mes frères, les vrais chrétiens, sinon ceux qui s'approchent de la table sainte ? *Ils vivent* de la véritable vie, parce qu'ils y trouvent l'aliment de leurs âmes ; *ils vivent*, parce que la divine Eucharistie préserve l'âme du péché, qui pour elle est une funeste mort ; *ils vivent*, parce que quiconque se nourrit de cette chair de vie, fortifie tellement la santé de son âme, qu'il lui devient impossible de ressentir le poison des affec-

tions mauvaises. Oui, la divine Eucharistie est l'arbre de vie, figuré par celui qui était planté dans le paradis terrestre. De même que les hommes, en demeurant dans ce lieu de délices, pouvaient éviter la mort corporelle par la vertu du fruit de vie que Dieu y avait placé, de même aussi le chrétien échappe à la mort de l'âme par la vertu de l'Eucharistie. C'est bien dans la sainte communion que Jésus est la vigne et que nous sommes les branches ; branches *vivantes* si, par ce sacrement, nous tirons de lui la vraie sève qui vivifie ; branches *mortes*, si nous restons éloignés de cette nourriture divine. Dans la sainte communion, Jésus est l'agneau pascal qui fortifie et nourrit le nouveau peuple de Dieu ; il est notre Pâque, c'est-à-dire notre passage à une vie céleste et immortelle.

Oh ! qu'il est bon et plein de tendresse, le Sauveur, quand il nous adresse ces paroles : « *Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* Venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé. » Mais il ne se contente pas de nous promettre la vie si nous allons à la table sainte ; il nous menace de la mort si nous en restons éloignés. Ecoutez les paroles de l'éternelle vérité : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.* Et si nous n'avons pas la vie, quel est donc notre partage, sinon la mort ? Pour nous montrer d'une manière plus claire encore qu'il est le pain de vie, ce bon Sauveur a voulu quelquefois se faire, par la sainte communion, le soutien de la vie corporelle, et la vie des saints nous fournit plusieurs exemples de cette merveille. Sainte Catherine de Sienne, par exemple, passait tout le temps du Carême sans prendre d'autre nourriture que celle de la table sainte. Pendant quinze ans, saint Nicolas de Flue n'a eu d'autre soutien que le corps de Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement. L'histoire nous rapporte un grand nombre de traits semblables, par lesquels le divin Sauveur a voulu nous faire entendre que, si ce sacrement peut conserver la vie du corps, à laquelle il n'est pas destiné, à plus forte raison il entretient la vie de l'âme, pour laquelle il a été spécialement institué.

II

Mais là où est la vie, là aussi se trouvent des œuvres ; car la vie, c'est l'action ; vivre, c'est agir.

1. La sainte communion nous fait donc opérer des œuvres de vie suivant la parole du Sauveur : « Celui qui me mange vivra pour moi. *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* » C'est bien au chrétien nourri du pain des anges que s'appliquent ces paroles de l'Écriture sainte : « *Justus ut palma florebit.* Le juste fleurira comme un palmier. » Celui qui se nourrit de Jésus est semblable aux arbres plantés au bord des ruisseaux. Leurs feuilles sont toujours vertes et ils portent des fleurs et des fruits en abondance. Il en est ainsi de celui qui fait dignement la sainte com-

munion : ses feuilles, ce sont les bons discours, les entretiens où respire la charité ; ses fleurs, ce sont les vertus qui embellissent une âme, la foi vive, la ferme espérance, un ardent amour de Dieu ; ses fruits, ce sont les bonnes œuvres qu'il opère tous les jours.

Qui pourrait, mes frères, énumérer toutes les merveilles accomplies par l'effet de la sainte communion dans les âmes saintement disposées ? Ils en connaissaient l'efficacité, les premiers chrétiens qui, chaque jour, venaient avec une sainte avidité se nourrir du pain eucharistique. C'est à cette divine nourriture qu'ils devaient de n'avoir tous « qu'un cœur et qu'une âme. *Et erant cor unum et anima una.* » C'est après avoir fait la sainte communion que les martyrs devenaient forts et intrépides comme des lions, et qu'ils marchaient sans crainte aux supplices, aux tourments, à la mort la plus cruelle. C'est la divine Eucharistie qui a poussé au mépris du monde une foule de solitaires et de religieux qui se sont dépouillés de tous leurs biens, pour châtier dans la solitude les restes d'un corps affaibli par les rigueurs de la pénitence. N'est-ce pas dans la communion que les saints se consacrent à Dieu sans réserve, et trouvent une force invincible pour pratiquer leurs vertus héroïques ? Oui, c'est après une communion fervente qu'une âme généreuse se donne à Dieu sans retour. C'est de cette union intime avec Jésus, de ces embrassements divins que naissent les grandes pensées, les généreuses résolutions et les dévouements les plus sublimes : le dévouement de l'apôtre qui va sur les plages lointaines travailler à la conversion des âmes, encore privées du bienfait de la Rédemption ; le dévouement de la religieuse qui, dans les hospices, soigne avec tant de tendresse les membres souffrants de Jésus-Christ ; le dévouement de ces admirables Frères, obscurs selon le monde, qui consacrent leur vie à l'éducation chrétienne de l'enfance. Et nous-mêmes, chrétiens, quand nous nous sommes approchés de cette source de la vie, n'avons-nous pas ressenti quelque étincelle d'un feu divin, plus d'ardeur pour l'accomplissement de nos devoirs, plus d'attrait pour la pratique des vertus chrétiennes, plus d'éloignement pour le péché ?

2. J'ajoute que l'Eucharistie, reçue avec de bonnes dispositions, nous fait triompher de l'enfer, du monde et de nous-mêmes.

Et d'abord, elle nous rend triomphants de l'enfer. Saint Thomas, l'ange de l'école, dit que les démons, nous voyant unis par la divine Eucharistie à Jésus, notre guide et notre chef invisible, tremblent, prennent la fuite et cessent de nous importuner. Saint Jean Chrysostome veut que nous nous levions de la table sainte pareils à des lions enflammés d'une noble ardeur, afin que, loin de trembler en présence des démons, nous leur devenions terribles et formidables.

La sainte communion nous donne aussi la victoire dans nos combats contre le monde. D'où venait aux saints cette force héroïque qui leur faisait fouler aux pieds toutes les considérations

humaines, sinon de ce qu'ils se nourrissaient souvent du pain eucharistique ?

Elle nous rend victorieux de nous-mêmes et de nos passions qu'elle affaiblit, pour allumer la ferveur dans nos âmes, y réveiller la dévotion et y faire croître la charité. Figurez-vous un voyageur qui, dévoré par une soif brûlante, trouve une source fraîche et limpide. A peine l'a-t-il aperçue qu'il se hâte d'y courir, il y plonge ses lèvres desséchées, et dans cette eau salubre, il se rafraîchit et calme le feu intérieur qui le brûlait. C'est l'image du chrétien qui reçoit dignement la sainte Eucharistie. Son âme y est délicieusement rafraîchie contre l'ardeur des passions. Oh ! quelle puissance de vie est contenue dans l'adorable sacrement de nos autels ! Heureux ceux qui viennent souvent à cette source de grâces ! Comme des athlètes généreux, ils combattent les combats du Seigneur, triomphent de leurs passions, détruisent en eux le règne du péché et courent à grands pas dans les sentiers de la vertu.

III

Tels sont les fruits de vie que la divine Eucharistie produit dès ce monde ; il me reste à vous dire qu'elle est aussi le gage de la vie éternelle. Un jour, pendant que le prophète Elie était poursuivi par les fureurs de la perfide Jézabel, l'ange du Seigneur vint lui apporter un pain merveilleux. A peine Elie s'en fut-il nourri qu'il se sentit fortifié et put marcher pendant quarante jours jusqu'à la montagne du Seigneur. Voilà l'image du chrétien nourri par le pain eucharistique. Ce pain lui communique une si grande force que, malgré l'assaut de ses ennemis, il s'avance courageusement vers la montagne du Seigneur, c'est-à-dire vers la Jérusalem céleste, patrie où tous nous sommes appelés.

Un des effets de la sainte communion, c'est de disposer l'âme et le corps à la vie éternelle. C'est la promesse de Notre-Seigneur : *Celui-là, dit-il, qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* Et encore : « Je suis le pain descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.* » Si le simple contact des vêtements du Sauveur opérait des guérisons pendant sa vie mortelle, comment pourraient-ils rester dans la corruption du tombeau, les corps qui ont été unis à la chair et au sang d'un Dieu ? De même que la mort, en prenant possession de nous par le péché, assujettit nos corps à la nécessité de la corruption, ainsi quand Jésus vient en nous par la sainte communion, nous sommes assurés de ressusciter : la sainte hostie met dans nos corps un germe de vie et de gloire qui les transformera, au dernier jour, en la ressemblance du corps glorieux et ressuscité du Sauveur. Il est impossible que la vie ne vivifie pas ceux en qui elle a été introduite. C'est un feu qui demeure caché sous la cendre du tombeau, et la mort sera un jour absorbée par la plénitude de la vie.

Voilà l'effet qui est lié à la réception du corps de Notre-Seigneur. Le nôtre acquiert, par la sainte communion, le droit à la gloire céleste, et l'état naturel du corps d'un juste uni au corps de Jésus n'est pas celui que nous voyons terrestre et matériel, mais celui dans lequel il paraîtra le jour où il sera couronné de gloire et d'immortalité. De même que l'état naturel du corps de Notre-Seigneur, en vertu de son union avec la divinité, était celui où il s'est montré sur le Thabor, transfiguré, tout éclatant de lumière et resplendissant comme le soleil, ainsi le juste nourri de sa chair divine possède le germe de la gloire et emporte dans le tombeau ce germe qui se développera au jour de la résurrection. N'est-ce pas, mes frères, une pensée bien consolante ?

Vous le voyez maintenant : pour ce monde et pour l'autre, nous avons de puissants motifs qui nous pressent d'aller à Jésus pour puiser la vie en lui. Répétons ces paroles du roi-prophète : « *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus.* » Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ! » Allons souvent à cette source de grâces, notre vie sur la terre sera sanctifiée, et quand nous serons arrivés au terme de notre carrière ici-bas, nous irons jouir du bonheur éternel dans la terre des vivants. Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

B

Les sacrements en particulier

I. — LE BAPTÊME

b

Matière et forme du baptême

— De quoi, Geneviève, est formé dans chaque sacrement le signe sensible ?

— Dans chaque sacrement, le signe sensible est formé d'un double élément, savoir, de la matière et de la forme.

— Qu'est-ce donc qui constitue dans le baptême le signe sacramentel ?

— C'est évidemment ce double élément, la matière et la forme.

— Et par matière vous entendez ?

— La substance matérielle, chose ou action — c'est la matière éloignée, — dont l'application — c'est la matière prochaine — est faite dans l'administration du sacrement.

— Et par la forme ?

— Par la forme sacramentelle, j'entends les paroles que le ministre du sacrement prononce en appliquant la matière ou l'équivalent de ces paroles.

— La forme et la matière sont donc deux éléments bien distincts ?

— Oui ; mais ils doivent être unis pour faire le sacrement, et de cette union résulte l'unité même du signe sacramentel.

§ 1^{er}

Matière du baptême

— Comment distingue-t-on la matière dans l'administration du baptême ?

— Comme dans tous les sacrements en général, on distingue dans l'administration du baptême la matière éloignée et la matière prochaine.

1^o Matière éloignée

— Quelle est la matière éloignée du baptême ?

— Il est de foi que c'est l'eau naturelle et l'eau naturelle seule.

— Comment cela est-il de foi ?

— Parce que telle a été la croyance constante et universelle de l'Eglise, confirmée en ces termes par le Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que l'eau vraie et naturelle n'est pas de nécessité pour le baptême, et donne ainsi une signification détournée et métaphorique à ces paroles de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un ne renait de l'eau et du Saint-Esprit* : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 2).

— Le vin, le lait ou tout liquide autre que l'eau, ne peuvent donc pas être la matière du baptême ?

— Ils ne peuvent l'être en aucun cas.

— Que faut-il donc penser du baptême conféré de nos jours par certains adeptes de la libre-pensée, par exemple avec du vin de champagne ?

— Il faut penser que c'est là une odieuse et sacrilège parodie du sacrement de baptême.

— Qu'est-ce, au juste, que l'eau vraie et naturelle ?

— L'eau vraie et naturelle est l'eau de pluie, de fontaine, de puits, d'étang, de rivière, de mer, tout ce qui porte simplement le nom d'eau.

— L'eau distillée est-elle également de l'eau naturelle ?

— Très certainement.

— Et l'eau provenant de grêle, de glace ou de neige fondue ?

— Sans aucun doute.

— L'eau chaude ?

— L'eau chaude est aussi naturelle et peut être la matière du baptême.

— L'eau minérale, par exemple l'eau de Vichy ?

— Elle est naturelle comme toute eau de source.

— En est-il de même de l'eau provenant de la salive, des larmes, de la sueur, ou de celle qui serait extraite des fruits ?

— Non, parce que, ou bien ces sortes d'eau n'ont jamais été de l'eau naturelle, ou bien, étant par trop altérées, elles ont perdu et la nature propre et le nom d'eau.

— Mais l'eau qui découle de la vigne, des arbres, ou encore l'eau provenant du sel fondu, ou celle que l'on extrait des fleurs et des plantes, ne peuvent-elles pas être regardées comme naturelles ?

— Cela n'est pas du tout certain, et ces sortes d'eau constitueraient une matière pour le moins douteuse.

— *Toute eau naturelle peut-elle être employée indistinctement comme matière du baptême ?*

— Non ; car, dans l'administration du baptême, il convient de distinguer entre la matière valide et la matière licite.

— *Quelle est la matière éloignée valide du baptême ?*

— C'est toute eau naturelle, mais l'eau naturelle seule.

— *Quelle est la matière éloignée licite ?*

— En dehors du cas de nécessité, c'est l'eau bénite des fonts baptismaux.

— *N'y a-t-il pas une bénédiction spéciale de l'eau baptismale, différente de la bénédiction de l'eau qui a lieu, par exemple, chaque dimanche avant la messe paroissiale ?*

— Oui ; et cette bénédiction doit se faire à deux jours spécialement déterminés, qui sont la veille de Pâques et la veille de la Pentecôte.

— *Pourtant si l'eau ainsi bénite venait à se corrompre, on pourrait, mais de la même manière, en bénir à nouveau un autre jour.*

— *Pourquoi avez-vous dit : « En dehors du cas de nécessité » ?*

— Parce qu'en cas de nécessité, il est licite de baptiser avec de l'eau simplement naturelle.

— Et même si l'on n'avait sous la main qu'une eau douteuse, on pourrait encore s'en servir, en conférant le baptême sous condition. Mais celui qui serait ainsi baptisé devrait, si l'on parvenait ensuite à se procurer une matière certaine, être rebaptisé sous condition.

— *Notre-Seigneur lui-même a déterminé l'eau comme matière nécessaire du baptême, et nous devons croire qu'il a été en cela guidé par des raisons très sages.*

— *Pourriez-vous nous indiquer quelques-unes de ces raisons ?*

— On peut en citer plusieurs, desquelles il résulte clairement que l'eau est la matière qui convient le mieux à ce sacrement.

— *Quelle est la principale ?*

— C'est que le baptême étant absolument nécessaire pour le salut, rien n'est plus propre, pour en devenir la matière, que l'eau, qui se trouve toujours et partout sous la main et à la portée de tous.

— *L'eau n'est-elle pas aussi plus apte que toute autre matière à signifier les effets du baptême ?*

— Oui, car : 1^o le baptême est une régénération, une naissance à la vie spirituelle ; or, l'eau est un élément indispensable à tous les germes d'où naissent les êtres vivants, plantes et animaux.

2^o L'eau lave les souillures du corps, et par là elle exprime sensiblement l'action du baptême sur l'âme qu'elle purifie de ses péchés.

3^o L'eau a la propriété de refroidir les corps, comme le baptême a la vertu d'éteindre en grande partie l'ardeur des passions.

4^o L'eau reçoit la lumière à cause de sa transparence ; par le baptême on reçoit la lumière de la foi.

2^o Matière prochaine

— *En quoi consiste la matière prochaine du baptême ?*

— Elle consiste dans l'application de l'eau.

— *Comment se fait cette application ?*

— Elle peut se faire par immersion, en plongeant dans l'eau le corps de celui qu'on baptise ; par infusion, en versant de l'eau sur la tête ou le corps du baptisé ; enfin par aspersion, en jetant de l'eau sur le corps.

— *Quelle application de l'eau est nécessaire pour la validité du baptême ?*

— Il est nécessaire que l'eau coule immédiatement sur le corps lui-même, de telle sorte que le baptisé puisse réellement être dit baigné et lavé par elle.

— *Il ne suffirait donc pas de toucher le corps avec un objet plongé lui-même dans l'eau, par exemple avec la main ?*

— Non ; le contact de l'eau ne suffirait pas, parce qu'il n'y aurait pas alors une ablution vraie et réelle du corps.

— *Quel est le mode d'ablution actuellement usité dans l'Eglise latine ?*

— C'est le mode par infusion.

— *En a-t-il toujours été ainsi ?*

— Non ; car l'immersion fut plutôt la règle générale jusqu'au XIII^e siècle, et elle demeure en usage dans plusieurs Eglises.

— Cependant les deux autres manières de baptiser furent plus ou moins usitées dès le premier siècle, quand par exemple il s'agissait de baptiser des malades, des prisonniers, peut-être même de grandes foules.

— *Dans le baptême par infusion, comment doit être versée l'eau ?*

— L'eau doit être versée par trois fois, en forme de croix, et elle doit être versée sur la tête, si on le peut.

— *Pourquoi sur la tête ?*

— Parce que la tête est le siège principal de la vie physique, de l'âme par conséquent.

— *Si on ne pouvait verser l'eau sur la tête, que faudrait-il faire ?*

— Il faudrait faire en sorte qu'elle touchât une des parties notables, et en cas d'impossibilité, une partie quelconque du corps.

— *Quand est-ce qu'il est permis d'agir ainsi ?*

— Dans le seul cas de nécessité. Encore doit-on le faire conditionnellement, et, la nécessité cessant, rebaptiser l'enfant également sous condition.

§ 2

Forme du baptême

— *En quoi consiste la forme du baptême ?*

— Dans ces paroles : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » En latin : « *Ego te baptizo in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* »

— *Est-il de foi que telle est la forme véritable et essentielle du baptême ?*

— Cela est de foi catholique, d'après la définition même du Concile de Florence. Cependant la formule usitée chez les Grecs : « Qu'un tel, serviteur du Christ, soit baptisé au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » a été déclarée suffisante et valide par le même Concile.

— *N'est-ce pas Notre-Seigneur qui a fixé lui-même dans ses propres termes cette forme du baptême ?*

— Rien n'est plus certain ; car, donnant à ses apôtres leur mission, il leur dit : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— *Montrez comment cette forme convient au baptême ?*

— La forme a pour but de préciser le sens de la matière et de lui donner sa signification surnaturelle.

— Or, les premiers mots « Je te baptise » indiquent la nature même de l'acte qui s'opère : c'est une ablution, un baptême.

— Mais c'est une ablution spirituelle, un baptême qui se fait « au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— Autrement encore ?

— La formule : « Je te baptise, etc. », exprime 1^o l'action du ministre, lorsqu'on dit « Je te baptise ; » 2^o la personne de celui qui reçoit le baptême, « Je te baptise ; » 3^o la cause principale, qui est la très sainte Trinité, quand on ajoute : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

— Quelle est la raison de cette invocation particulière des trois personnes divines ?

— On a donné non pas une, mais plusieurs raisons desquelles ressort la parfaite convenance de cette invocation dans le baptême.

— Expliquez-vous.

— Quand l'homme fut créé, ce fut par l'action commune des trois personnes de la très sainte Trinité, d'après ce qui est dit dans la Genèse : « Faisons l'homme à notre image. »

De même, quand il est régénéré, il convient qu'il le soit par l'action commune des trois personnes divines.

— En outre ?

— Au baptême de Notre-Seigneur, on vit intervenir distinctement le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

La même intervention distincte est naturelle dans l'administration du sacrement.

— De plus ?

— Par le baptême, il s'agit de faire un fidèle, et la sainte Trinité est le plus grand et le premier mystère de la foi.

— Enfin ?

— Enfin, il s'agit encore de la naissance à la vie surnaturelle, et la sainte Trinité en est la réalisation substantielle et infinie.

— Pourquoi, dans ces dernières paroles, le mot « au nom » est-il au singulier ?

— Afin d'exprimer clairement que ces trois personnes n'ont qu'une même nature et une même divinité.

Il n'a donc pas rapport directement aux trois personnes, mais à la nature, à la vertu et à la puissance divine, qui est la même dans les trois personnes.

— Tout est-il également nécessaire dans cette forme du baptême ?

— Non ; car, s'il y a des mots que l'on ne pourrait supprimer sans détruire ou rendre douteuse la validité du sacrement, il y en a d'autres qui ne sont point aussi essentiels et dont l'omission n'empêche point la validité.

— Par exemple ?

— Si l'on supprimait les mots : « Je te baptise, » et qu'en versant l'eau, on dise simplement : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » il est certain que ni la forme, ni le sacrement ne seraient valides.

Il n'en serait pas de même si, dans la formule latine, on omettait le pronom *Ego*, dont le sens est renfermé dans *baptiso*, ou encore plus probablement le mot « et » après « *Patris*. »

— N'a-t-on pas autrefois, et en particulier les apôtres, baptisé simplement « au nom de Jésus-Christ » ?

— Quelques-uns l'ont conclu, en effet, de certains passages des Actes, où les apôtres sont dits baptiser ainsi « au nom de Jésus-Christ. »

Mais la plupart des auteurs pensent différemment. Les Actes par ces mots désigneraient non la forme employée par les apôtres, mais seulement le baptême du Christ par opposition à celui de saint Jean-Baptiste.

— Est-il requis, même pour le baptême de

nécessité, que pour la forme on se serve toujours du latin ?

— Cela est certainement requis, non pour la validité, mais pour la licéité, dans le baptême solennel et dans le baptême de nécessité conféré par le propre prêtre.

Mais un simple fidèle, administrant le baptême dans le cas de nécessité, pourrait se servir de sa langue vulgaire, surtout si par là il devait être moins exposé au danger de se tromper.

— N'est-il pas prescrit d'ajouter aux paroles essentielles de la forme, telles que nous les avons citées jusqu'ici, le prénom ou les prénoms du baptisé ?

— Cela est prescrit par le Rituel pour le baptême solennel, et ce prénom qui sert à préciser davantage la personne de celui qui est baptisé, doit être placé immédiatement avant les paroles mêmes de la forme, c'est-à-dire avant le mot « *Ego*. »

— Comment la matière et la forme doivent-elles être unies dans le baptême ?

— En même temps qu'il verse l'eau, et non pas avant ou après, celui qui baptise prononce les paroles : « Je te baptise, etc. »

— Est-il nécessaire que ce soit la même personne qui verse l'eau et prononce les paroles ?

— Cela est tout à fait nécessaire et essentiel ; autrement le baptême serait nul.

RÉCITS ET CAUSERIES

XIV

LES CATÉCHISMES

— Voulez-vous qu'à l'approche du mois d'octobre nous parlions un peu des catéchismes ?... C'est un sujet des plus intéressants et des plus pratiques.

— Sont-ils bien utiles ?

— Voilà une question qui pourrait se passer de réponse. Qui de vous consentirait à ce que ses enfants fussent élevés sans Religion ?... Aucun, assurément. C'est Dieu qui a confié aux parents l'âme de ces tout petits, et c'est un devoir encore plus grave d'en faire des chrétiens que d'en faire des gens instruits et honnêtes. Ce devoir est encore plus important à notre époque, où l'éducation nationale et les mœurs publiques ne sont plus là pour aider à la formation religieuse de l'enfant.

— Le catéchisme ne supprime donc pas l'obligation pour les parents d'instruire leurs enfants ?

— Nullement... On rencontre, il est vrai, beaucoup de gens qui s'imaginent avoir rempli consciencieusement tout leur devoir en envoyant leurs enfants au catéchisme. Mais ils se trompent quand ils s'imaginent être dispensés pour cela de les instruire eux-mêmes. C'est dans la famille, de la bouche de son père et de sa mère, que l'enfant doit apprendre les premiers éléments de la religion. Personne ne peut les dispenser de cela, et si le prêtre doit compléter leur œuvre, il ne peut pas la remplacer.

— Quelles sont les choses principales que les

parents chrétiens doivent enseigner à leurs enfants ?

— Le signe de la croix, les prières du matin et du soir, l'Histoire Sainte, la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les pratiques de la vie chrétienne.

— *Alors, à quoi sert le catéchisme ?*

— La preuve qu'il ne doit pas supprimer l'instruction religieuse reçue dans la famille, c'est qu'il serait manifestement insuffisant sans cela.

Il est clair que ce ne sont pas quelques demi-heures par semaine, pendant trois ans, qui peuvent suffire à apprendre une chose aussi importante que la religion. Les enfants sont trop légers pour bien comprendre et bien retenir du premier coup des explications aussi graves. Le but du catéchisme ne peut donc être que de *vérifier* si l'instruction reçue dans la famille est suffisante, et de la *compléter* au besoin.

En d'autres termes, dans la formation chrétienne des enfants, ce sont les parents qui doivent faire la plus grande part ; le prêtre n'est là que pour les aider.

— *Quels sont les devoirs des parents relativement au catéchisme ?*

— Il y en a quatre principaux : y envoyer leurs enfants *régulièrement*, leur faire apprendre les leçons données, les leur expliquer, et enfin s'informer de temps en temps de leur assiduité et de leur conduite.

Il est très facile de reconnaître les enfants qui sont ainsi élevés. Toujours arrivés les premiers, ils se tiennent admirablement au catéchisme, récitent leurs leçons sans hésiter, répondent aux questions posées, et se mettent dès le commencement à la tête des autres.

— *Peut-on manquer le catéchisme sans raison sérieuse ?*

— Evidemment non. Quelquefois des enfants (ce sont toujours les derniers, d'ailleurs) donnent cette excuse : « On m'a envoyé faire des commissions. » Il est bien clair qu'une telle réponse est un mensonge, parce que jamais des parents sérieux ne consentiraient à priver leur enfant d'un catéchisme pour un motif aussi peu grave.

La seule raison qui soit ordinairement valable est celle de la maladie. Dans ce cas, les parents doivent eux-mêmes en avertir M. le curé par un petit billet que l'enfant apportera lors de son retour au catéchisme. C'est une précaution dictée par les convenances et nécessaire pour le bon ordre.

— *Qu'arrive-t-il lorsque les parents ne s'occupent pas du catéchisme ?*

— Il arrive que les enfants, ne se sentant pas surveillés, n'y viennent pas régulièrement, ou bien qu'ils y viennent sans savoir un mot de prière ni de leçons. On en trouve qui, à onze ans, ne savent pas encore par cœur *Je crois en Dieu* ou *Je confesse à Dieu*. Il est bien évident que dans ces conditions il est impossible d'admettre ces enfants à la première communion. Non seulement ils ne l'ont pas mérité, non seulement les

règlements diocésains s'y opposent absolument, mais encore ils ne sauraient pas ce qu'ils feraient. Mieux vaut ne pas faire sa première communion que de la faire mal.

— *Quelles sont les autres conditions prescrites par le règlement pour être admis à la Première Communion ?*

— Assister régulièrement aux offices, et se confesser tous les mois. Il est, de plus, recommandé de venir chaque semaine à la messe du jeudi, et d'entendre la petite instruction qui y est faite.

— *Et les Catéchismes de persévérance ?*

— Ils sont absolument indispensables. Ainsi que je l'ai dit, jusqu'à la première communion on n'enseigne aux enfants que les éléments les plus simples de la religion. C'est bien court, ce n'est pas toujours bien compris, c'est bien vite oublié, et c'est bien insuffisant pour garantir la foi contre tant de dangers qui la guettent. C'est pour cela qu'on a institué les catéchismes de persévérance qui sont *un cours supérieur de religion*, où l'on aborde les questions les plus intéressantes de la science catholique.

— *N'est-ce pas demander beaucoup que d'imposer tout cela ?*

— On pourrait peut-être s'en plaindre si ce n'était pas exclusivement dans l'intérêt des enfants. Il est clair que le prêtre, en faisant tous ces catéchismes, se donne encore plus de mal qu'il n'en donne aux familles et aux enfants. Il le fait par devoir, sans doute, mais en même temps pour le bien de tous. Le temps de l'enfance est le temps des semailles. Il faut semer beaucoup pour récolter beaucoup. Plus tard, il serait trop tard.

Les parents qui se plaindraient de la multiplicité des catéchismes, se plaindraient par là-même qu'on aime trop leurs enfants ; et ceux qui les empêcheraient d'y persévérer après leur première communion, se feraient du tort à eux-mêmes. Disons tout de suite qu'il n'y en a point eu jusqu'ici, ou presque point.

— *Quelle sera la récompense des parents qui auront bien accompli leurs devoirs relativement au catéchisme ?*

— D'abord, leur conscience sera en paix, et quoi qu'il arrive, ils n'auront rien à se reprocher. Ensuite, Dieu bénira leurs efforts : non seulement leurs enfants feront une excellente première communion, mais ils resteront toujours respectueux et dévoués, affectueux et fidèles. *Qui sème le vent, récolte la tempête*, dit la sainte Ecriture, et cela s'applique aux parents assez imprudents pour élever leurs enfants sans religion. Au contraire, ceux qui sèment Dieu dans l'âme de leurs enfants récoltent le bonheur, et cette moisson-là sera éternelle.

(*L'Echo de La Chapelle-Saint-Mesmin*).

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Sermon pour la Maternité de la Très Sainte Vierge. — Parallèle entre la mère et la Très Sainte Vierge Marie, 721.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XXXIX. Enseignement de l'Eglise, 726.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLIII. Pour le 18^e dimanche après la Pentecôte : *in Math.*, ix, 2-3 (d'après saint Chrysostome), 728.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — III. Vocation des apôtres, 733.

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 16^e Conférence : Les mauvais prêtres, 737. — 17^e Conférence : Les idées rétrogrades et les empiétements du clergé contemporain, 739. — 18^e Conférence : Ce que c'est qu'un vicaire, 741. — 19^e Conférence : Ce que c'est qu'un curé, 743. — 20^e Conférence : Ce que c'est qu'un évêque, 745. — 21^e Conférence : L'action surnaturelle et divine du clergé, 747. — 22^e Conférence : Son action humaine et sociale, 750.

Plan de sermon pour la Toussaint. — Nos devoirs envers l'Eglise triomphante, 752.

SERMON POUR LA MATERNITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

PARALLÈLE ENTRE LA MÈRE ET LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

Ecce mater tua.
Voilà votre mère.
(Jean, xix, 27).

Mes frères, il y a dans l'Evangile une page ineffablement belle, extrêmement touchante : c'est celle qui nous dépeint la scène où la très sainte Vierge Marie nous fut donnée pour mère.

Jésus, pour expier nos péchés, vient de se laisser clouer à la croix, au milieu de deux voleurs, « réputé comme l'un d'eux¹. » Les cris, les blasphèmes, les outrages, toutes les abjections de l'humanité lui arrivent pour submerger son âme dans un océan d'ignominie et d'amertume.

Du haut de son gibet, au milieu de ses épouvantables tourments, le Sauveur repasse dans son esprit ce qu'il a fait pour les hommes. Pour eux il s'est fait petit enfant dans l'étable de Bethléem, il a mangé le pain de l'exil, il a travaillé à la sueur de son front jusqu'à l'âge de trente ans, il a subi la prison, le cruel supplice de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement. Pour eux il va mourir. Avant de mourir, il se de-

mande s'il peut faire quelque chose encore, et voyant au pied de la croix Marie sa mère bien-aimée qui lui a été constamment fidèle, sans défaillance aucune, il arrête sur elle un regard d'une tendresse infinie, et lui montrant l'apôtre Jean qui était à côté d'elle : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. *Mulier, ecce filius tuus.* » Ensuite il dit à Jean en lui désignant Marie : « Voilà votre mère. *Ecce mater tua*¹. »

Réjouissons-nous, mes frères, la mère de Dieu est notre mère. Oui, la très sainte Vierge Marie est véritablement notre mère à tous : elle est la mère de nos âmes. « Lorsque Jésus-Christ dit à sa mère : « Voilà ton fils, » il créa en elle une maternité divine, il l'associa à l'œuvre de la Rédemption. En s'immolant à la volonté de Dieu, qui lui demandait le sacrifice de son fils, cette femme héroïque, sans égale dans l'humanité, est devenue l'un des auteurs du salut universel. Elle continue son œuvre invisiblement par son action maternelle dans l'Eglise. Tous ceux qui suivent Jésus sont pour elle des fils ; et ceux qui aiment Jésus imitent Jean, ils la reçoivent comme leur mère². »

Pour vous prouver que la très sainte Vierge Marie est pour nous véritablement une mère, nous allons dans cet entretien la comparer à la mère, et nous verrons qu'on trouve en elle par rapport à nous ce qui constitue la mère, et la plus parfaite, la plus puissante, la meilleure de toutes les mères.

Puisse cette pieuse méditation faire naître dans nos âmes un amour, une confiance sans bornes envers la très sainte mère de Dieu devenue véritablement notre mère !

I

La mère donne la vie à ses enfants. Est-ce que, mes frères, Marie ne nous a pas donné la vie, et une vie incomparablement plus précieuse que celle du corps : la vie de l'âme, la vie de la grâce ? « En mettant au monde Jésus-Christ, notre Sauveur et notre vie, Marie nous a tous enfantés au salut et à la vie, » dit saint Alphonse³. Saint Augustin affirme que « Marie ayant coopéré par sa charité à la naissance des fidèles dans la vie de la grâce, elle devint par là-même mère spirituelle de tous les membres de Jésus-Christ notre chef⁴. » Tous les Pères de l'Eglise attribuent à Marie dans l'œuvre de notre Rédemption la même part qu'il faut attribuer à Eve dans le crime qui nous a perdus. « La mort nous est venue par Eve, dit saint Jérôme, la vie par Marie. » « La séduction d'Eve apporte la mort, dit saint Jean Chrysostome, le consentement de Marie apporte la vie. » « La sainte Vierge, dit le vénérable curé d'Ars, nous a engendrés deux fois, dans l'Incarnation et au pied de la croix : elle est donc deux fois notre mère. »

¹ Jean, xix, 25-27.

² P. Didon, *Jésus-Christ*, I. V, ch. xi.

³ Explic. du *Salve Regina*, ch. I, § II.

⁴ *De S. Virginit.*, c. VI.

¹ Isaïe, lxxx, 12.

Dieu auteur et source de toute vie spirituelle n'a voulu communiquer cette vie aux hommes qu'en s'adjoignant la sainte Vierge. Marie est donc bien notre mère, puisque c'est à elle que nous devons la vie de l'âme, la vie de la grâce, la vie éternelle; et autant la vie de l'âme l'emporte sur la vie du corps, autant Marie, mère de nos âmes, l'emporte sur la mère de nos corps.

II

La mère enfante ses enfants *dans la douleur*. Marie également nous a enfantés dans la douleur à la vie de la grâce. Et tandis que la mère, pour donner la vie corporelle à ses enfants, n'a à endurer que des douleurs passagères, Marie, pour nous engendrer à la vie spirituelle, a souffert pendant sa vie tout entière. Ecoutez les paroles qu'un interprète célèbre met dans la bouche de Marie : « Ames rachetées, mes bien-aimées filles, ne compatissez pas seulement à mes souffrances pour le moment où j'ai vu mourir, sous mes propres yeux, mon cher Jésus; car, le glaive de douleur que Siméon me prédit a percé mon âme durant toute ma vie : quand j'allais mon fils, quand je le réchauffais entre mes bras, je voyais déjà la cruelle mort qui l'attendait. Considérez donc combien fut long et douloureux le supplice que j'ai dû souffrir¹. » « Comme la rose croît au milieu des épines, dit l'ange à sainte Brigitte, ainsi la mère de Dieu avançait toujours au milieu des tribulations; et comme les épines croissent en même temps que la rose, ainsi Marie, cette Rose choisie du Seigneur, voyait croître les épines de ses douleurs avec le nombre de ses années². »

Mais c'est surtout au pied de la croix que la très sainte Vierge a souffert pour nous racheter, pour nous donner la vie spirituelle, la vie surnaturelle et divine, pour nous engendrer à la vie de l'âme, à la vie de la grâce. Là, comme le dit saint Bonaventure dans cet ouvrage tout séraphique qu'il a intitulé *L'Aiguillon de l'amour divin*, « là Marie n'était pas seulement proche de la croix, mais elle était dans la croix même; là elle était crucifiée avec Jésus, avec cette seule différence que toutes les douleurs que Jésus endurait dans sa chair, Marie les endurait dans son âme, et que toutes les plaies dispersées sur tout le corps de Jésus étaient réunies ensemble dans le cœur de Marie³. » « O douleurs inexplicables, s'écrie saint Bernard, ô ineffable retour du saint amour! Le Fils endure pour la mère et pour tout le monde. Mais les douleurs de sa passion étaient comme un torrent impétueux qui, après l'avoir submergé, regorge très abondamment sur la mère et la submerge dans les mêmes eaux de son amertume; et comme les fleuves retournent toujours au lieu de leur origine pour en couler derechef, les mêmes douleurs retournent de la mère au Fils, et puis du

Fils à la mère; et c'est un flux et un reflux continu de passion et de compassion dans tous les deux⁴. » « Mes yeux, dit la très sainte Vierge à sainte Brigitte⁵, imitant les plaies de mon Fils, versaient à torrent le sang de mon cœur, comme ces plaies versaient à torrent le sang de son corps. »

Pour nous donner la vie de l'âme, la vie de la grâce, la vie surnaturelle et divine, Marie a souffert autant qu'elle pouvait souffrir; sa capacité de souffrir a été remplie jusqu'au bord. Parlant des douleurs de Marie la sainte Eglise s'écrie : « A qui vous comparerai-je? A qui vous dirai-je semblable, fille de Jérusalem? A qui vous égalerais-je, et comment vous consolerais-je, Vierge, fille de Sion? Car votre douleur est immense comme l'Océan⁶. »

III

La mère *nourrit* ses enfants de sa propre substance, et une mère qui ne nourrit pas ses enfants de sa propre substance, de son propre lait, n'est pas mère entièrement, et si elle n'est pas excusée par des raisons sérieuses, elle manque gravement à un devoir qui a son fondement dans la nature.

Comme une véritable mère, Marie nous nourrit de sa propre substance. « La chair déifiée de Jésus, qui est par excellence la nourriture de nos âmes dans la sainte communion, a été tirée de Marie, elle est beaucoup plus la chair de Marie que quand elle était en Marie. Quand on eut tiré une côte du premier homme, et qu'on en eut formé le corps de la femme, Adam disait, inspiré de Dieu : Voilà maintenant l'os de mes os. Maintenant : et auparavant ne l'était-ce pas? Oui, mais ce l'est encore plus maintenant, car j'ai tant d'amour pour cette femme, que je l'estime plus maintenant ma propre substance, que quand elle était en mon propre corps. Marie peut bien dire à plus forte raison, montrant le corps de Jésus qui est la gloire du Père : C'est le corps de mon corps, la chair de ma chair, et la substance de ma substance. La théologie nous dit que la côte qui fut tirée du corps d'Adam, considéré comme homme particulier, lui était superflue; mais la même théologie nous dit que le sang qui a été tiré de Marie pour en former le corps de Jésus, qui est la gloire du Père, n'était pas du superflu, mais du meilleur, du plus pur et du plus précieux¹. »

De plus, Marie entretient encore la vie de nos âmes, notre vie spirituelle, par ses exemples. La méditation de sa vie, des vertus qu'elle a pratiquées, est pour toutes les âmes une nourriture substantielle. La très sainte Vierge a passé par les différentes phases de la vie humaine, et par là elle est pour tous les chrétiens le plus beau modèle qu'on puisse imiter.

¹ Hom. in *Stabat*.

² *Révé.*, I, vi.

³ *Thren.*, II, 13.

⁴ P. Lejeune, *Serm.* cxi, *De l'illustre couronne de Marie*, 2^e Point.

⁵ Abbé Rupert, *In Cant.*, lib. I.

⁶ *Serm. Ang.*, cap. xvi.

⁷ Ch. iv.

Marie a été enfant, et elle est le modèle des enfants. Oh ! comme elle a respecté, comme elle a honoré, comme elle a assisté, comme elle a aimé son père Joachim et Anne sa mère ! Comme elle leur a été soumise et obéissante en toutes choses ! Enfants, considérez et méditez Marie enfant : en elle vous trouverez le plus bel exemple, le plus parfait modèle.

Marie a été jeune fille, et elle est le modèle de la jeunesse chrétienne. Avec quel soin elle fuyait alors le monde, les divertissements dangereux, les fêtes et les plaisirs mondains ! Quelle modestie dans son regard et dans ses paroles ! Quel amour pour la prière, pour la pureté, pour la fréquentation des offices et de la maison de Dieu ! Jeunes gens, qui que vous soyez, considérez et méditez Marie jeune fille : en elle vous trouverez le plus bel exemple, le plus parfait modèle, le moyen le plus sûr de conserver la vie et la pureté de vos âmes.

Marie a été épouse, et elle est le modèle des épouses. Quel amour, quelle obéissance, quelle condescendance, quels soins pour son époux, quelle pureté dans le saint état du mariage ! Époux chrétiens, considérez et méditez Marie épouse, et si vous n'êtes pas tenus de mener une vie aussi parfaite que la sienne, que d'exemples cependant vous trouverez à imiter dans sa vie d'épouse !

Marie a été mère, et elle est le modèle des parents chrétiens. Quels soins, quelle vigilance elle a eus pour l'Enfant Jésus ! Quels beaux exemples elle lui a mis sous les yeux ! Parents chrétiens, considérez et méditez Marie mère de famille : en elle vous trouverez le plus bel exemple, le plus parfait modèle. Comme elle, pères et mères de famille, élevez vos enfants dans l'innocence et dans l'amour de Dieu, ne mettez sous leurs yeux que des exemples de vertu. Et si vos enfants viennent à se perdre sans qu'il y ait de votre faute, ne vous résignez pas, ne vous endormez pas dans une lâche apathie, mais, époux chrétiens, debout, à l'exemple de Marie et de Joseph, recherchez-les, ne prenez point de repos jusqu'à ce que vous les ayez retrouvés, jusqu'à ce que vous les ayez fait rentrer dans le droit chemin et mis à l'abri du péril. Oh oui, c'est bien avec raison que notre Pontife vénéré Léon XIII propose la dévotion et l'exemple de la Sainte Famille de Nazareth comme le plus puissant moyen de restaurer nos familles désorganisées !

Marie a été dans la souffrance. La sainte Eglise l'appelle la mère des douleurs, *Mater dolorosa*. Ici encore Marie est notre modèle, le modèle des âmes affligées. Quelle résignation elle a montrée au milieu de ses douleurs ! Pas une plainte n'est sortie de sa bouche. Elle a tout souffert en union avec son divin Fils Jésus, en esprit d'expiation. Ames souffrantes, âmes endolories, âmes abattues sous le poids de la douleur et des plus cruelles épreuves, considérez Marie, voilà votre modèle... Est-ce votre enfant chéri que vous avez perdu,

votre fils ou votre fille unique sur qui vous aviez fondé de grandes espérances, qui était la consolation de votre vie, la joie de vos cœurs, l'appui de vos vieux jours ? Ah ! jetez les yeux sur Marie tenant dans ses bras son fils unique qu'on vient de lui remettre à la descente de la croix, pâle, sanglant, et tout défiguré par la mort !... Est-ce la perte d'un époux ou d'une épouse bien-aimée qui fait couler vos pleurs ? Jetez les yeux sur Marie et voyez Joseph le plus noble, le plus doux, le plus aimant, le plus parfait de tous les époux, rendre le dernier soupir entre ses bras... Est-ce que la mort prématurée d'un père et d'une mère vous a laissés orphelins sur la terre ? Encore une fois jetez les yeux sur Marie. Jeune encore elle a perdu saint Joachim son père et sainte Anne sa mère.

Comme elle, soyez forts dans la souffrance et dans l'épreuve, comme elle soyez résignés, comme elle souffrez en expiation de vos péchés, en union avec le Sauveur mourant sur la croix, et comme les siennes vos souffrances seront fécondes, et, après avoir semé dans les larmes, comme elle vous récolterez dans la joie et dans la gloire.

IV

La mère est *bonne* pour ses enfants, elle les aime, elle les protège, elle met la joie dans la famille ; et une mère qui ne serait pas bonne pour ses enfants, qui ne les aimerait pas, qui ne les protégerait pas, ne mériterait plus le nom de mère, mais celui de marâtre. Voyez une véritable mère : elle ne vit plus que pour ses enfants, elle les aime plus que sa propre vie, elle leur consacre ses pensées, ses soins, ses jours, souvent même ses nuits, elle est toute prête à leur donner son propre sang. Viennent-ils à être malades ? Rien ne peut l'arracher de leur chevet. Elle y demeure toujours, penchée sur eux, essuyant les larmes qui coulent de leurs yeux, apaisant leurs cris, prévenant leurs besoins, oubliant pour eux le repos et jusque la nourriture.

Comme la mère est bonne pour ses enfants, Marie est bonne pour nous. Comme la mère aime ses enfants et les protège, Marie nous aime et nous protège. Comme la mère met la joie dans la famille, Marie met la joie dans l'Eglise, dans la religion.

Marie, on la salue sous le titre de douceur : « *Salve Regina, mater misericordiae, vita, dulcedo*. Salut, reine de miséricorde, notre vie, notre douceur ». « Regardez-la, dit saint Bernard. En elle rien d'austère, rien de terrible. Elle est toute douceur, elle offre à tous du lait et de la laine. Repassez attentivement toute l'histoire évangélique : si vous surprenez en Marie le moindre mot de reproche, la moindre dureté, le signe de la plus légère indignation, je vous permets alors de craindre de l'approcher. »

Marie nous aime. « Comme Dieu nous a aimés au point de nous donner son Fils unique, de

même, dit saint Bonaventure, Marie nous a aimés au point de nous donner son Fils unique. » Maintenant qu'elle est dans le ciel, son amour pour nous n'a pas diminué, il n'a fait au contraire que s'accroître. Du haut du ciel elle veille sur nous avec la plus tendre sollicitude, elle nous protège avec l'affection la plus touchante. « Si le secours des anges nous est nécessaire, écrit un pieux auteur, c'est elle qui nous les envoie pour nous assister dans nos besoins, car elle est la reine des anges. Si l'intercession des saints nous est nécessaire, c'est elle qui peut les appliquer à prier pour nous, car elle est la reine de tous les saints. Si nous sommes dans quelque affliction, dans quelque péril, dans quelque nécessité pressante, ayons toujours recours à sa puissante autorité, c'est elle qui peut députer qui elle voudra pour nous en tirer, car elle peut tout dans le ciel¹. » « Le cœur de Marie est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien². »

Marie met la joie dans la religion, dans l'Eglise. L'Eglise, la religion propose des vérités bien terribles à croire, elle impose des devoirs parfois bien durs, mais au milieu de tout cela Marie apparaît pleine de douceur, pleine de sourires, pleine de miséricorde. « Prêcher Jésus seul, disait saint François-Xavier, est un travail aride et infructueux ; mais prêcher Jésus avec et par Marie, c'est une occupation aussi féconde que délicateuse. »

Puisque Marie est pour nous toute douceur, allons à elle avec confiance. Puisque Marie nous aime tant, aimons-la en retour. Puisque Marie nous protège, réfugions-nous après d'elle.

Il est raconté qu'un vaillant capitaine d'une famille sénatoriale de Venise fut fait prisonnier par les Allemands au siège de Castelnovo et enfermé par eux dans une dure prison. Il se souvint alors de la Vierge de Trévise qu'il avait servie dans son enfance, et il se mit à l'invoquer avec beaucoup d'instance et de confiance. Marie vint elle-même lui ouvrir les portes de la prison et briser les chaînes. En reconnaissance de sa délivrance, Jérôme Emilien alla suspendre ses chaînes à l'autel de Notre-Dame de Trévise et se consacra au service de Dieu. A l'exemple de cet illustre prisonnier, ayons recours à Marie dans nos infortunes, et elle nous visitera par ses consolations. Surtout, si nous portons les lourdes chaînes du péché, poussons vers elle ce cri de détresse : « *Solve vincla reis*, brisez les chaînes des coupables, » et lorsqu'elle nous aura délivrés, lorsqu'elle nous aura fait sortir du malheureux esclavage du démon, allons déposer à ses pieds, pour ne plus jamais les reprendre, les chaînes de nos habitudes coupables.

V

La mère veut le bonheur de ses enfants, elle est la confidente, la consolatrice de leurs peines, elle leur accorde tout ce qu'ils demandent, quand ce qu'ils demandent est raisonnable et qu'il est en son pouvoir de le leur accorder. Voyez avec quelle sollicitude la mère éloigne ses enfants de ce qu'elle pense devoir causer leur malheur ! Voyez avec quelle bonté, quelle tendre charité elle reçoit les confidences de ses enfants, même de ses enfants coupables ! Comme elle puise dans son cœur des paroles capables de les consoler ! Que de chagrins ont été dissipés, que de larmes ont été taries, que d'inquiétudes ont disparu sous les baisers et les caresses d'une mère !

Or, Marie veut notre bonheur bien mieux encore que nos mères de la terre.

Nos mères de la terre ne regardent souvent que le bonheur de nos corps, que le bien-être matériel, et combien de mères infortunées, en voulant ainsi procurer à leurs enfants ce bonheur terrestre, ont fait leur malheur ici-bas et pendant toute l'éternité, en les engageant par exemple dans un état où ils n'étaient pas appelés par Dieu, en les empêchant de suivre leur vocation ! Marie, elle, veut, avant tout, le bonheur de nos âmes, notre bonheur éternel, et en nous aidant à l'obtenir, elle fait encore notre bonheur temporel aussi complet qu'il est possible de le posséder ici-bas, car Jésus l'a dit : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît¹. »

Si les mères de la terre sont compatissantes aux faiblesses de leurs enfants, si elles ont le secret de les consoler, si elles ne savent rien leur refuser, combien à plus forte raison notre Mère du ciel est-elle compatissante pour nos faiblesses, combien à plus forte raison doit-elle consoler, elle qui tant de fois a reçu les confidences de l'Enfant Jésus, elle qui a compati à toutes ses souffrances, elle qui tant de fois a consolé son époux au milieu des dénûments de la pauvreté et des tristesses de l'exil ! Combien à plus forte raison ne sait-elle rien refuser, elle qui est si bonne, qui est la bonté même, elle qui est si puissante, qui est toute-puissante par ses prières ! Si Marie ne nous accorde pas toujours ce que nous demandons, c'est que cela ne nous est pas utile, c'est que peut-être ce que nous demandons nous est nuisible, et alors elle nous refuse par amour même, comme la mère refuse à ses enfants des objets, des armes avec lesquels ils risqueraient de se blesser.

Dans toutes nos peines, dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, allons donc à Marie avec confiance, déposons dans son cœur le secret de nos larmes, et elle nous consolera, elle nous viendra puissamment en aide. L'Eglise l'appelle la consolatrice des affligés ; et saint Bernard affirme qu'on ne l'a jamais invoquée en vain.

¹ D'Argentan, *Grandeurs de Marie*, t. II, Conf. xxviii, art. 1.

² Vénérable curé d'Ars.

¹ Matth., vi, 33.

VI

La mère *apaise la colère du père* justement irrité contre ses enfants, elle sert d'intermédiaire pour la réconciliation.

Oh ! voilà bien, n'est-il pas vrai, le rôle de Marie ! Souvent Dieu est irrité contre nous à cause de nos crimes, souvent son bras est levé prêt à nous frapper. Marie s'interpose, et à cause d'elle Dieu nous pardonne. Comment, en effet, Dieu pourrait-il résister aux prières de Marie notre mère qui est aussi sa mère !

Nous lisons dans l'histoire romaine que Coriolan injustement banni de sa patrie revenait, plein de fureur, avec une forte armée, pour venger son injure. A la nouvelle de son approche l'effroi se répandit dans Rome, car on connaissait la valeur et l'audace du guerrier. Pour le fléchir, le Sénat députa vers lui des ambassadeurs, il ne daigna même pas les recevoir. Des vieillards et des prêtres vont se jeter à ses pieds, mais il demeure inflexible. Alors Volumnie, sa propre mère, vient elle-même le supplier d'épargner sa patrie. A la vue de sa mère prosternée devant lui, le suppliant avec larmes, Coriolan est profondément ému, les armes lui tombent des mains. Rome est sauvée. Profitons de cet exemple célèbre. « Si nous avons commis quelque crime contre Jésus le Dieu des armées, dit à ce propos un saint missionnaire, si nous l'avons chassé honteusement de notre cœur par le péché mortel, craignons qu'il ne vienne à nous accompagné de ses anges pour lancer sa foudre sur notre tête criminelle. Hâtons-nous de détourner sa vengeance ! Ayons recours à l'intercession des saints, aux prières des vrais serviteurs de Dieu, humilions-nous, faisons pénitence, tout cela est d'une grande importance, mais il est une ressource encore plus assurée : c'est de gagner le cœur de sa mère, de nous mettre sous sa sauvegarde ; car, si elle va pour nous au devant de son Fils, si elle dit un mot en notre faveur, elle apaisera infailliblement sa juste colère ¹. »

« Ah ! Madame, disait un roi d'Angleterre à la reine son épouse qui intercédait pour Eustache de Saint-Pierre et ses six compagnons, ah ! Madame, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici. Vous me faites de si vives instances que je ne puis résister. Je leur fais donc grâce en votre considération. »

Si ces deux femmes eurent tant de pouvoir, l'une sur le cœur de son fils, l'autre sur le cœur de son époux, quel doit être le pouvoir de Marie qui est à la fois la fille de Dieu le Père, l'épouse de Dieu le Saint-Esprit, la mère de Dieu le Fils !

VII

La mère *n'abandonne jamais ses enfants*, même lorsqu'ils sont égarés, même lorsqu'ils

suivent les sentiers du vice, même lorsqu'ils l'ont abreuvée d'outrages. Toujours elle conserve au fond du cœur un secret espoir de les voir revenir à de meilleurs sentiments ; toujours elle adresse au ciel en secret ses plus ferventes prières pour eux ; toujours elle leur conserve au cœur un amour vrai et profond.

Eh bien ! quand même une mère abandonnerait ses enfants, la très sainte Vierge ne nous abandonnera jamais. Non, elle n'abandonne pas les pauvres pécheurs. Elle les aime au contraire : elle les aime parce qu'ils sont misérables et qu'elle a le cœur compatissant ; elle les aime parce que sans les pécheurs elle ne serait pas Mère de Dieu ; elle les aime enfin parce que Jésus-Christ son Fils les a tant aimés. Aussi la Sainte Eglise salue-t-elle la très sainte Vierge du beau titre de Refuge des pécheurs, *Refugium peccatorum*.

Aimons donc la très sainte Vierge, vous dirai-je une fois encore, car la très sainte Vierge est notre mère, et la plus parfaite, la plus aimante, la plus puissante, la plus dévouée, la meilleure de toutes les mères. Consacrons-nous à elle, mettons-nous sous sa protection, demandons-lui ce dont nous avons besoin. Dans toutes nos épreuves, dans tous les dangers, réfugions-nous auprès d'elle :

L'asile le plus sûr est le sein d'une mère ¹.

« Aimez la très sainte Vierge, répétait souvent saint Alphonse de Liguori dans le cours de ses missions, aimez la très sainte Vierge, car si vous l'aimez elle vous sauvera. »

Oui ; tandis qu'on pourrait désespérer du salut d'une âme qui n'aime pas la très sainte Vierge et qui ne l'invoque pas. Il est raconté au livre de Judith qu'Holopherne voulant réduire la ville de Béthulie ordonna de couper les aqueducs. « Satan aussi, non moins rusé que cet autre ennemi de Dieu, quand il veut s'emparer d'une âme, tâche d'abord de lui faire perdre la dévotion à la Mère de Dieu, bien persuadé que le canal de la grâce une fois coupé cette âme tombera infailliblement entre ses mains. Il sait que cette pauvre créature une fois privée de l'amitié de Marie ne tardera pas à perdre celle de Dieu ². »

Quelle doit donc être notre dévotion à Marie, puisque le Seigneur l'a établie pour nous comme le canal de toutes les grâces !

O Vierge sainte, montrez que vous êtes notre Mère, *Monstra te esse matrem* ! Du haut du ciel veillez sur nous, protégez-nous, aidez-nous, afin qu'un jour nous allions vous rejoindre au céleste séjour pour vous remercier, chanter vos louanges et vous contempler pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

¹ P. Lejeune, Serm. cix, *De Marie nourrice de Jésus*, 3^e point, 4^e.

² Florian.

³ S. Alph., Explic. du *Salve Reg.*, chap. v, § 1.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XXXIX

L'ÉGLISE (suite)

II. — Enseignement de l'Eglise

Plan

1. L'Eglise enseignante.
2. Son infaillibilité est prouvée par l'Ecriture Sainte.
3. Elle est nécessaire.
4. L'autorité des conciles généraux et particuliers.
5. L'infaillibilité du Pape est nécessaire.
6. Elle est prouvée par l'Ecriture Sainte ;
7. Par la Tradition ;
8. Par les faits.
9. Les trois conditions requises pour son exercice.

1. — « Allez, enseignez toutes les nations, leur apprenant à croire et à faire tout ce que je vous ai moi-même enseigné. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » En adressant ces paroles aux apôtres, Notre-Seigneur établissait dans son Eglise deux classes de personnes bien distinctes : d'un côté, les apôtres et leurs successeurs, chargés d'enseigner sa doctrine, c'est ce qu'on appelle l'Eglise enseignante ; et de l'autre côté, tout le reste des chrétiens, obligés d'écouter et de suivre les enseignements des premiers pasteurs.

2. — Or, puisque Jésus-Christ a établi un corps de pasteurs chargés de nous enseigner ce que nous devons croire et ce que nous devons faire, on se demande tout naturellement si ce corps de pasteurs ne peut pas tomber dans l'erreur, s'il ne peut pas se tromper et nous tromper en même temps.

Pour répondre à cette question, nous ne sommes pas du tout embarrassés ; il suffit de nous rappeler notre *Credo* ou l'acte de foi que nous récitons chaque jour : « Mon Dieu, je crois fermement tout ce que la Sainte Eglise m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô vérité infaillible, qui le lui avez révélé. » Cette croyance à tout ce que l'Eglise enseigne, qui est la croyance de tous les siècles, est fondée en effet sur la parole même de Dieu. Rappelez-vous la promesse de Jésus-Christ à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations. Voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. » — Que signifient ces paroles : *Voilà que je suis avec vous tous les jours* ? Elles ne peuvent signifier autre chose sinon qu'il empêchera ses apôtres de tomber dans l'erreur, quand ils enseigneront les peuples. En effet, comment serait-il avec eux, s'il les laissait enseigner le mensonge, Lui qui est la vérité même ? — Que signifient ces autres paroles : *Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles* ? Est-ce que les apôtres ne sont pas morts ? Oui, les apôtres sont morts ; mais Jésus-Christ a voulu transmettre leur

mission et sa divine assistance au Pape et aux évêques, leurs successeurs, jusqu'à la fin du monde.

Ainsi, rien n'est plus certain, l'Eglise enseignante est *infaillible* : elle ne peut ni se tromper, ni nous tromper ; nous en avons pour garant la promesse de Jésus-Christ lui-même.

3. — D'ailleurs il ne pouvait en être autrement. Puisque Jésus-Christ lui donnait sa doctrine à garder et à enseigner, il lui devait la *grâce d'état* nécessaire à cette mission ; il lui devait un secours divin pour la rendre fidèle et infaillible gardienne ; sans cela sa doctrine courait risque d'être bientôt dénaturée et changée.

Mais, vous l'avez déjà remarqué, la promesse de Jésus-Christ s'adresse au corps enseignant tout entier, aux apôtres unis à saint Pierre, leur chef, par conséquent aux évêques unis au Pape, chef de l'Eglise. Il suit de là que chaque évêque, pris à part, n'est pas infaillible et peut se tromper dans son enseignement. Jésus-Christ n'a pas promis à chaque évêque en particulier le privilège de l'infaillibilité, et on en a vu souvent tomber dans l'erreur et l'hérésie.

4. — Quand les évêques d'une contrée s'assemblent pour s'occuper des choses de la religion, ils forment ce qu'on appelle un *concile particulier*. Les conciles particuliers ont une grande autorité ; mais ils ne sont pas non plus infaillibles, parce que les évêques ne s'y trouvent pas avec leur Chef. — Quand la majorité des évêques du monde est assemblée avec le Pape, qui les préside, ils composent un concile *général* ou *œcuménique*. Dans ce cas, toute l'Eglise enseignante est représentée : les évêques sont là unis à leur Chef et la promesse de Jésus-Christ se réalise. Nous devons donc regarder les décisions des conciles généraux comme des oracles rendus par le Saint-Esprit. Or, ce sont précisément ces décisions des conciles généraux qui composent la plus grande partie de nos articles de foi.

5. — Mais les évêques dispersés dans toutes les contrées du monde ne peuvent pas toujours s'assembler sous la présidence du Pape. La réunion d'un concile général est une chose difficile, un moyen extraordinaire auquel il ne faut pas songer à recourir souvent ; les diocèses souffriraient de ces absences fréquentes et prolongées de leurs premiers pasteurs. N'y aura-t-il donc personne dans l'Eglise pour condamner les erreurs qui viennent à chaque instant troubler le monde, menaçant d'y causer d'affreux ravages ? N'y aura-t-il personne dans l'Eglise pour lever les doutes qui surgissent à chaque instant sur certains devoirs importants, pour donner des décisions qui éclairent les consciences ?

Soyez sans inquiétude : Notre-Seigneur a pourvu à tous les besoins des âmes. Il n'a pas voulu que les hommes fussent forcés d'attendre des centaines d'années la réunion d'un concile général pour avoir les lumières dont ils ont besoin chaque jour. Qu'a-t-il fait alors ? Il a aussi

promis l'*infaillibilité* à son représentant sur la terre, au Pape, l'évêque de Rome.

6. — Vous aimez qu'on vous cite l'Évangile, et vous avez raison. Eh bien ! ouvrons l'Évangile. Nous y trouvons trois passages principaux où l'*infaillibilité* du Pape est enseignée de la manière la plus claire et la plus formelle.

Saint Mathieu, xvi, 18 : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les forces de l'enfer n'auront jamais raison contre elle. » D'après cette promesse de Jésus-Christ, jamais les forces de l'enfer, c'est-à-dire les erreurs, les hérésies, les désordres, les scandales, les persécutions ne pourront ébranler la foi de l'Église. Mais admettez que Pierre ou le Pape, son successeur, qui est le fondement de l'Église, puisse enseigner l'erreur et le mensonge : les forces de l'enfer auront raison contre lui. Or, si la foi du chef de l'Église est ébranlée, évidemment celle de l'Église entière le sera aussi : le fondement d'un édifice ne peut être renversé sans que tout le reste ne soit compromis.

Saint Luc, xxii, 32 : « J'ai prié pour toi, dit encore Notre-Seigneur à Pierre et dans sa personne à tous les papes ses successeurs, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point... Et ce sera à toi de confirmer tes frères. » — Par quels termes plus clairs, plus précis, plus forts, Jésus-Christ pouvait-il promettre l'*infaillibilité* à son représentant sur la terre ? N'est-il pas évident que sa foi est à l'abri de l'erreur, puisqu'elle ne doit jamais éprouver de défaillance ? N'est-il pas évident que le Pape ne pourrait affermir dans la foi ses frères, les autres évêques, si lui-même était sujet à se tromper ?

Enfin Notre-Seigneur a dit à Pierre et dans sa personne au Pape (Jean, xxi, 16-17) : « Sois le pasteur de mes agneaux et le pasteur de mes brebis, » c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué : « Sois le pasteur des fidèles et des évêques. » Or, si le Pape pouvait enseigner l'erreur, il ressemblerait à un berger qui donnerait à son troupeau une nourriture empoisonnée. Mais il n'est pas possible que Notre-Seigneur ait voulu pareille chose ! il n'est pas possible qu'il ait établi un berger à la tête de son troupeau pour le détruire !

Vous le voyez, les papes sont *infaillibles*. Il n'y a pas de vérité plus clairement enseignée par l'Évangile, après celle de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.

7. — Toutefois cette vérité ne repose pas seulement sur la Sainte Écriture, mais encore sur la Tradition tout entière. Tous les saints Pères, tous les docteurs qui ont écrit sur ce sujet, tous les évêques depuis le commencement de l'Église jusqu'à nos jours, ont enseigné cette vérité et les fidèles éclairés se sont fait un devoir de la croire.

8. — Enfin, il y a un miracle éclatant et perpétuel qui vient confirmer notre foi et lui donner raison : c'est que depuis dix-huit siècles on ne peut pas citer un seul pape qui, dans un seul cas, ait enseigné l'erreur en matière de religion.

Oh ! combien nous sommes heureux d'avoir une pareille autorité pour nous conduire dans la voie du salut et combien nous devons en remercier le Seigneur ! Voyez où en sont nos frères séparés, les protestants. Ils ne veulent point reconnaître le Pape pour leur chef spirituel, et chez eux il n'est plus rien de certain : autant de têtes, autant de doctrines, autant de religions.

9. — « Cependant, me direz-vous ici, le Pape n'est pas *infaillible* en tout ni pour tout : quels sont donc les cas où il ne peut pas se tromper ni enseigner l'erreur ? » Je vais vous répondre ; mais auparavant laissez-moi vous faire remarquer l'ignorance et la sottise d'une foule de gens qui veulent discuter les questions religieuses sans les connaître. Certains, confondant l'*infaillibilité* avec l'impeccabilité, s'imaginent que le Pape ne peut pas commettre de péché. C'est une erreur, et jamais, nous autres catholiques, nous n'avons eu pareille idée. D'autres s'imaginent qu'en attribuant l'*infaillibilité* au Pape, nous voulons dire que toutes ses paroles doivent être crues comme paroles d'Évangile, qu'il est toujours inspiré du Saint-Esprit, qu'il invente des articles de foi, qu'il pourrait mettre par exemple quatre personnes dans la sainte Trinité au lieu de trois ; que sais-je encore ? Tout cela est absurde et prouve une fois de plus qu'on ferait mieux de se taire que de parler de choses qu'on n'a pas étudiées.

La vérité donc la voici : *Le Pape est infaillible quand il parle à toute l'Église comme autorité suprême et qu'il propose à croire ou à pratiquer des vérités contenues dans la Sainte Écriture ou la Tradition.*

Ainsi trois conditions sont nécessaires. 1^o Il faut qu'il s'adresse à *toute l'Église* ; par conséquent il n'est pas *infaillible* quand il donne un conseil ou une décision à un particulier qui le consulte. 2^o Il faut qu'il parle comme *autorité suprême*, c'est-à-dire solennellement, comme chef de l'Église et successeur de saint Pierre ; par conséquent il n'est pas *infaillible* quand il parle comme tout le monde, comme personne privée, comme simple docteur. 3^o Il faut qu'il s'agisse de choses qui regardent la foi ou la morale ; par conséquent il n'est pas *infaillible* en géographie, en histoire, en astronomie, en médecine, ni dans toutes les choses qui ne font pas partie de la religion. Vous voyez aussi que le Pape n'invente pas des vérités, des croyances nouvelles ; il ne fait que déclarer que telle vérité est enseignée dans l'Écriture et qu'elle a toujours été crue dans l'Église.

Puisque l'Église ne peut se tromper ni nous tromper, recevons toujours ses enseignements avec le plus grand respect et la soumission la plus parfaite. Puisque le Pape lui-même a aussi reçu ce divin privilège de l'*infaillibilité*, croyons ce qu'il croit, approuvons ce qu'il approuve, condamnons ce qu'il condamne, et après avoir suivi son vicaire ici-bas, nous règnerons un jour avec Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi soit-il !

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLV

POUR LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECOTE

I. — Voilà que les gens lui présentaient un paralytique gisant sur son lit. Or Jésus, voyant leur foi, dit à ce paralytique : « Mon fils, aie confiance, tes péchés te sont remis. » (Matth., ix, 2).

I. — Quelle admirable bonté du Sauveur ! Un homme dédaigné, débile, infirme, paralysé dans ses membres, un homme que les prêtres ne daignent point toucher, Jésus l'appelle son fils. Il est certes d'autant mieux son fils que ses péchés lui sont remis. Voilà bien la figure de toutes ces âmes gisantes dans leur corps, sans ressort et sans vigueur pour la vertu, qui sont présentées à Jésus-Christ par l'Eglise, par les prêtres pour qu'il les guérisse, et qui, si elles sont guéries comme le paralytique, recouvreront à l'instant tant de force qu'elles emporteront elles-mêmes leur lit, c'est-à-dire qu'elles s'arracheront aux désirs des choses de ce monde et s'élèveront jusqu'aux désirs des choses du ciel, et entreront avec courage dans le chemin du devoir pour y marcher dans des sentiments d'amour et de reconnaissance. Mais avez-vous remarqué les dispositions et de ceux qui présenterent le malade, et du malade lui-même ? Jésus, est-il dit, *voyant leur foi*. C'est ainsi que pour récompenser cette vertu, Jésus-Christ fait éclater lui-même sa puissance, et par la plénitude de son pouvoir il remet les péchés au paralytique. Quel prix la foi n'a-t-elle pas auprès de Dieu !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Quelques personnes prétendent que ce paralytique ne dut sa guérison qu'à la foi de ceux qui l'apportèrent. Mais Jésus voyait non seulement la foi de ceux qui l'apportaient, mais encore la foi de celui qui lui était présenté. — Quoi donc ! dira-t-on. Est-ce que la foi de l'un ne peut point procurer la guérison de l'autre ? — Pour moi, je ne le pense pas, à moins qu'il ne s'agisse d'une personne que son jeune âge ou que l'excès du mal mette dans l'impuissance de croire. — Comment donc, poursuivra-t-on, dans l'histoire de la Chananéenne voyons-nous la mère croire et la fille être guérie ? Comment encore, à cause de la grande foi du centurion, son serviteur se leva-t-il et fut-il délivré du mal ? — Parce que ces malades étaient dans l'impuissance d'avoir la foi. Mais on ne saurait en dire autant du paralytique, car lui eut la foi. — Qu'est-ce qui le prouve ? — Le moyen qu'il emploie pour se présenter au Sauveur. N'écoutez pas avec indifférence cette circonstance-ci : qu'on le fit descendre à travers le toit. Songez au contraire à ce que doit éprouver le malade qui se résout à cette mesure. Il y a, vous le savez certainement, des malades

tellement capricieux, tellement difficiles, qu'ils se refusent souvent aux soins qu'on leur prodigue sur leur couche, et qu'ils aiment mieux endurer les tourments de la maladie que de supporter les incommodités d'une assistance salubre. Celui-ci, au contraire, se résout à sortir de sa maison, à traverser la place publique, porté sur les bras de ses amis, et sous les regards d'une foule nombreuse. On remarque aussi chez certains malades qu'ils aiment mieux mourir que de découvrir les maux auxquels ils sont en proie. Tel n'était point le paralytique. Voyant la salle remplie, les issues interceptées, l'entrée du port fermée, il lui suffit d'être introduit à travers le toit, tant le désir est industrieux, tant la charité possède de ressources. En effet, *celui qui cherche trouve, et il sera ouvert à celui qui frappe*. (Luc, xi, 10). Il ne dit pas à ses proches : « Qu'est ceci ? Pourquoi vous troubler ? Pourquoi vous empresser ? Attendons que la maison soit évacuée, que la foule se dissipe. Les personnes ici rassemblées ne tarderont pas à se retirer, et nous pourrons aborder le Sauveur en particulier. A quoi bon étaler mon infortune aux yeux des spectateurs, et subir la confusion d'être descendu à travers le toit ? » Il ne dit rien de pareil, soit en lui-même, soit aux gens qui le portaient. Mais voici une autre circonstance qui nous révèle sa foi. Jésus lui dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*. Ces paroles ne produisirent dans le cœur du malade aucun sentiment d'indignation ni de rancune. Il ne dit point à son médecin : « Eh quoi ! Je viens ici pour être guéri d'un mal, et c'est d'un mal différent qu'on me guérit ! Prétexte, futilité que tout cela ! Vous me guérissez du péché ; mais parce qu'on ne le voit pas. » Il ne dit et ne pensa rien de semblable, il attendit, laissant au médecin le soin de choisir le mode de guérison qu'il préférerait. Aussi en n'allant pas vers lui, en attendant qu'il se présentât lui-même, le Christ se proposait de faire de sa foi un spectacle et un exemple ¹. »

II. — Mais pourquoi Jésus-Christ, au lieu de délivrer ce malade de sa paralysie, lui accorde-t-il une guérison d'un autre ordre ? Il est évident que le Sauveur doit tout d'abord se préoccuper de la mission qui lui a été confiée, c'est-à-dire délivrer l'homme de l'esclavage du démon et des passions. Or, voyant ce paralytique plus malade encore dans son âme que dans son corps, ou mieux, malade dans son corps à cause des maladies de son âme, Jésus-Christ n'avait pas à s'inquiéter des désirs qui lui étaient manifestés ni des sentiments de tous ceux qui étaient présents. Il devait aller tout droit vers l'âme pour la guérir, et par là-même détruire le principe de la maladie de son corps, qui est le péché. C'est ainsi que nous apprenons que bien de nos misères sont la suite des péchés ; et si Jésus commence par remettre ses fautes à cet homme, c'est afin que la santé lui soit

¹ S. Chrys., Hom. *In paralyticum per tectum demissum*, n. 5, trad. Vivès.

plus facilement rendue lorsqu'il aura fait disparaître les causes de sa faiblesse. Les médecins n'agissent point autrement : ils ne s'arrêtent pas aux désirs des malades et ne tiennent aucun compte de leur volonté ; ils examinent et jugent dans leur science ce qui est plus utile et presse davantage pour le soulagement de ceux qui réclament leurs soins.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « En conséquence, Jésus ne vapas d'abord guérir le paralytique ; mais il lui dit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*. Conduite remplie d'une admirable sagesse ! D'ordinaire, les médecins ne commencent pas le traitement d'une maladie avant d'avoir éloigné les causes capables de l'entretenir. Souvent, par exemple, une humeur maligne et corrompue se portant sur les yeux, le médecin, au lieu de soigner la pupille malade, s'occupe de la tête, où réside la racine et le principe de la maladie. Ainsi en agit le Christ, il commence par tarir la source de nos maux. En effet, la source, la racine, le principe de tous nos maux, c'est le péché. Qui, le péché livre nos corps à la paralysie, le péché les livre aux diverses infirmités. De là, ces paroles du Sauveur : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis* ; et ces autres : *Vous voilà guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de crainte qu'il ne vous arrive encore pire* ; paroles qui montrent que, dans ces deux cas, la maladie avait eu pour cause le péché. A l'origine, et dès le commencement de la création, c'est encore à cause du péché que la maladie envahit le corps de Caïn. C'est après son fratricide, c'est après ce forfait, que son corps fut paralysé ; car le tremblement dont il fut atteint n'était autre qu'une paralysie. Lorsque la force qui dispense la vie a été affaiblie, devenant incapable de soutenir tous les membres, elle les prive de son action conservatrice : d'où le tremblement et l'agitation qui s'en emparent à la suite de ce relâchement. Paul nous enseigne aussi la même vérité ; reprochant une faute aux Corinthiens, il leur disait : *C'est pourquoi il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants*. (I Cor., xi, 30). Telle est la raison qui porte le Christ à retrancher la cause du mal. — En disant : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*, il ranime le courage du paralytique, et relève son âme abattue ; car sa parole se traduisait par des actes, et, pénétrant dans la conscience du malade, communiquait le mouvement à son âme et en chassait toute angoisse. Rien, en effet, ne cause une jouissance et une confiance aussi pures que de n'avoir rien à se reprocher. — *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*. Là où se trouve le pardon des péchés, là se trouve aussi l'adoption des enfants. C'est ainsi que nous-mêmes ne pouvons invoquer le Père avant d'avoir été purifiés de nos péchés dans la piscine des eaux sacrées. Quand nous sortons de cette piscine, déchargés du fardeau qui nous accablait, alors nous disons : *Notre Père, qui êtes dans les cieux*. — Mais pourquoi le

Sauveur n'a-t-il pas agi de la même manière envers le paralytique de trente-huit ans, et a-t-il commencé par rendre la santé à son corps ? (Jean, v, 5-9). Parce que ce dernier avait expié tous ses péchés durant ce long espace de temps. La grandeur de l'épreuve allège quelquefois le poids de nos fautes. Le Christ dit par exemple de Lazare qu'il a reçu ses maux sur la terre et qu'il est consolé dans le ciel. Il est dit encore ailleurs : *Consolez mon peuple ; parlez au cœur de Jérusalem ; car elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés*. Seigneur, disait aussi le Prophète, *accordez-nous la paix ; car vous nous avez tout rendu*. (Is., xl, 1-2 ; xxvi, 12). Il nous montrait par là que les châtiments et les supplices nous obtiennent le pardon des péchés¹. »

III. — Quelles leçons pour nos âmes ! Le voilà tout indiqué, le remède aux tribulations et aux peines dont nous souffrons : c'est de commencer par demander d'être délivrés de nos péchés. Chaque jour, il est vrai, nous disons à Dieu : *Délivrez-nous du mal*. (Matth., vi, 13). Le premier et le principe de tous les maux, c'est le péché. Quoi ! nous demanderions d'être guéris de nos misères, de nos maladies et d'être affranchis de toutes les tribulations de ce monde, et nous ne voudrions pas être délivrés du seul mal qui blesse Dieu dans sa bonté et dans ses libéralités à notre égard ? Et si nous ne comprenons pas combien le péché est un mal épouvantable tant pour notre âme que pour notre corps, alors que nous sommes si sensibles à l'égard des autres misères, ce n'est pas une raison pour que Dieu, au contraire, ne prenne point nos intérêts entre ses mains, et ne cherche à l'aide des tribulations à nous en délivrer. Sachons donc reconnaître que tout ce qui nous arrive de fâcheux, tout ce que nous souffrons dans l'ordre temporel, c'est pour notre bien, pour nous délivrer de nos péchés, à moins que Dieu veuille nous éprouver, comme il a éprouvé Job et tous ses amis pour leur faire acquérir des mérites.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Le Christ est vraiment ici présent, et quiconque se présente à lui avec foi, en obtiendra sans peine sa guérison. Quelqu'un a-t-il à lutter constamment avec la pauvreté, est-il dépourvu du nécessaire et lui arrive-t-il souvent de se livrer au sommeil, étant torturé par la faim ? Lorsque, dans cette extrémité, il aura entendu Paul racontant qu'il souffre la faim, la soif, la nudité, et cela, non un, deux ou trois jours, mais continuellement, il se sentira suffisamment consolé. (I Cor., iv, 11). Car Dieu, en le laissant aux prises avec la pauvreté, ne lui témoigne ainsi ni de l'aversion ni de la haine. Si Dieu le permet, c'est par sollicitude, par intérêt pour lui, et pour le conduire à une philosophie plus élevée. Y aurait-il encore quelqu'un dont le corps serait obsédé par la maladie et par une foule de maux ? Il trouvera un adoucissement suffisant dans l'exemple de ces paralytiques, de même que dans l'exemple

¹ S. Chrys., *Ibid.*, n. 5-6, trad. Vivès.

de ce bienheureux et généreux disciple de Paul qui fut sans cesse en butte à la maladie, et qui, dans ses longues infirmités, ne put avoir un instant de repos. (I Tim., v, 23). Un autre a-t-il été calomnié, est-il en mauvais renom auprès de la multitude, et ces calomnies sont-elles pour son âme un tourment qui ne cesse de la dévorer? Qu'il entre et qu'il écoute : *Vous serez heureux lorsque les hommes vous auront injurié et diront contre vous toute espèce de choses mauvaises. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est abondante dans les cieux.* (Matth., v, 11-12). Et à ces paroles sa douleur s'apaisera et il éprouvera la joie la plus douce. *Réjouissez-vous et félicitez-vous*, disait le Sauveur, *lorsque les hommes repousseront votre nom comme mauvais.* (Luc, vi, 22-23). Voilà comment il console les personnes en butte à de mauvais propos. Quant aux auteurs de ces propos-là, il les épouvante par ce langage : *Toute parole oiseuse que les hommes auront prononcée, qu'elle soit bonne ou qu'elle soit mauvaise, ils en rendront compte un jour.* (Matth., xii, 36). Quelqu'un a-t-il perdu son fils, sa fille ou l'un de ses proches? Qu'il vienne ici, et lorsqu'il verra Paul gémir sur la vie présente, soupirer après la vie à venir, accablé de cette existence terrestre, il se retirera consolé de ses maux par les paroles de l'Apôtre : *Quant à ceux qui se sont endormis, je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez leur sort, afin que vous ne soyez point attristés comme le reste des hommes qui n'ont point d'espérance.* (I Thess., iv, 12). Non seulement le Nouveau Testament, mais encore l'Ancien offrira quelques adoucissements à vos maux. Il vous apprendra, en effet, que Job perdit sa fortune entière, qu'il perdit ses troupeaux, qu'il vit périr à la fleur de l'âge, non pas un, deux ou trois, mais le chœur entier de ses enfants; et à l'exemple de son admirable grandeur d'âme, fusiez-vous le plus faible des hommes, il vous sera facile de reprendre espoir et courage. Car, après un malheur si étendu et si effroyable, le patriarche ne se lamenta pas, il ne s'emporta pas; que dit-il donc? *Le Seigneur ne l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni dans tous les siècles!* (Job, i, 21). Que ces paroles soient aussi sur nos lèvres à chacune des calamités qui pourraient survenir! Que nous ayons à supporter des pertes d'argent, des maladies corporelles, des outrages, la calomnie, ou toute autre misère humaine, répétons toujours : *Le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté; que le nom du Seigneur soit béni!* Si nous sommes pénétrés de ces sentiments, quelques maux qui arrivent, ils ne sauraient jamais nous atteindre; ils nous procureront plus d'avantages que de dommages, moins de préjudice que de bien, parce que ces paroles nous rendront Dieu propice et nous soustrairont à la tyrannie du démon. Dès que la langue a prononcé ces paroles, le démon prend sur-le-champ la fuite; en même temps qu'il prend

la fuite, les nuages de la tristesse sont dissipés, les pensées qui vous tourmentaient disparaissent avec elles, et en outre vous joindrez aux biens de la terre tous les biens du ciel¹.

II. — Voici que quelques-uns d'entre les scribes dirent en eux-mêmes : « Celui-ci blasphème. » Mais comme Jésus avait vu leurs pensées, il dit : « Pourquoi pensez-vous mal en vos cœurs ? » (Matth., ix, 3).

I. — Il semble qu'à mesure que Jésus-Christ affirme sa puissance et révèle son autorité divine par d'éclatants prodiges, les scribes et les pharisiens devraient s'avouer vaincus. Il n'en est rien. Envieux et accoutumés, comme ils étaient, à jalouser le prochain à cause du bien qui lui arrive, les Juifs trouvaient une occasion de blâmer les miracles du Sauveur, tantôt dans le temps où il les accomplissait, disant qu'il guérissait le jour du sabbat; tantôt dans les maux de ceux qu'il guérissait, disant : *Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est la femme qui le touche.* (Luc, vii, 39). Ici Jésus-Christ commence par montrer et la foi de ceux qui présentent le malade, et la foi du malade lui-même, pour attester que le paralytique est digne de guérison, et parce que Jésus-Christ affirme par ses actes qu'il est égal à son Père, c'est-à-dire ayant le pouvoir de pardonner les péchés, les scribes et les pharisiens se scandalisent et accusent le Sauveur de blasphème. Ah! ne croyez point que cette calomnie jetée à la face du Sauveur Jésus soit inspirée par leur zèle pour les droits et la gloire de Dieu; ils obéissaient aux entraînements irrésistibles de leur jalousie. Et cependant Jésus-Christ affirmait son origine divine en toute circonstance, et manifestait sa puissance en toutes choses. Jugez-en vous-mêmes.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Quand Jésus-Christ veut montrer son origine divine, il n'a point recours à la prière, comme il le fit lors de la multiplication des pains et de la résurrection de Lazare, mais à sa puissance uniquement. Toutes les fois qu'il s'agira de punir, de récompenser, de remettre les péchés, de porter une loi, en un mot, d'un acte d'une autorité souveraine, vous ne le verrez jamais invoquer le Père et prier, mais vous le verrez agir en tout cela avec une pleine autorité. Ainsi, que dira-t-il au dernier jour? *Venez, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé. Éloignez-vous de moi, maudits; allez au feu préparé au démon et à ses anges.* (Matth., xxv, 34, 41). Le voilà punissant et couronnant avec une autorité souveraine, sans recourir aucunement à la prière. Quand il voulut guérir le paralytique de son infirmité, il lui dit : *Lève-toi, prends ton lit et marche.* (Marc, ii, 9). Quand il voulut arracher une jeune fille à la mort : *Ma fille, lève-toi, je te l'ordonne.* (Marc, v, 41). Pour délivrer des péchés :

¹ S. Chrys., *Ibid.*, n. 8, trad. Vivès.

Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis (Matth., ix, 2); pour chasser les démons : *Esprit du mal, je te l'ordonne, va-t-en* (Marc, v, 8); pour ramener le calme sur la mer : *Calme-toi et fais silence* (Marc, iv, 39); pour guérir un lépreux : *J'y consens, sois guéri* (Matth., viii, 3); pour promulguer une loi : *Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez pas. Et moi je vous dis : Quiconque traitera son frère de fou méritera le feu de l'enfer.* (Matth., v, 21-22). Le voyez-vous, en toutes ces occasions, procéder avec l'autorité du maître, condamner à l'enfer, introduire dans le céleste royaume, guérir les paralytiques, chasser la mort, remettre les péchés, gourmander les démons, apaiser les flots irrités ? Or, quel est le plus élevé, je vous le demande, d'ouvrir les portes des cieux, de précipiter dans l'enfer, de pardonner les péchés, de promulguer des lois avec plein pouvoir, ou de multiplier des pains ? N'est-ce pas une vérité reconnue par tous que ces choses-ci sont de beaucoup supérieures aux autres ? Et pourtant, quand il est question de ces choses plus importantes, le Sauveur n'a point recours à la prière : sans doute pour déclarer que s'il prie dans les circonstances moins importantes, il le fait non par défaut de puissance, mais pour l'instruction des personnes qui l'entourent. Pour vous faire comprendre, au surplus, ce qu'il y a de grand dans le pouvoir de remettre les péchés, j'invoquerai le témoignage d'un prophète. D'après ce prophète, ce pouvoir n'appartient à personne, il n'appartient qu'à Dieu : *Quel est le Dieu, s'écrie-t-il, qui efface les iniquités et qui s'élève au-dessus de l'impiété comme vous ?* (Mich., vii, 18). Introduire dans le royaume des cieux est un pouvoir bien préférable à celui de briser les liens de la mort. Porter des lois est la prérogative des monarques et non celle des sujets. La nature elle-même proclame cette vérité, que les rois seuls ont le pouvoir de promulguer des lois ; et l'Apôtre le fait voir aussi dans ces paroles : *Quant aux vierges, je n'ai pas de commandement du Seigneur ; mais je leur donnerai un conseil, comme ayant reçu de Dieu la grâce d'être son fidèle ministre.* (I Cor., vii, 25). Parce qu'il n'était que serviteur et que ministre, il n'osait rien ajouter aux lois établies. Il n'en est pas de même pour le Christ : il rappelle, avec une autorité irrécusable, les lois antiques et il y ajoute ses propres lois ¹. »

II. — Mais tous ces scribes et ces pharisiens qui accusaient Jésus-Christ de blasphème, que penseraient-ils s'ils voyaient des hommes semblables à eux redire à leurs frères la parole qui fut dite au paralytique ? Car Jésus-Christ, après avoir lui-même exercé ce pouvoir, l'a délégué à ses Apôtres, et, dans la personne des Apôtres, à tous les prêtres catholiques de tous les siècles. Qui d'entre nous n'a pas entendu cette parole pronon-

cée sur lui : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis !* C'est là la grande et belle merveille qui subsiste au sein de l'Eglise, malgré les hérésies et les persécutions, car Jésus-Christ a dit à Pierre : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux.* (Matth., xvi, 19). Puis, après sa résurrection, il leur apparut, et ayant soufflé sur eux, il leur dit : *Recevez l'Esprit-Saint ; ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.* (Jean, xx, 22-23). Aussi le pardon ne cesse de descendre sur les âmes qui viennent se présenter aux prêtres dans les mêmes dispositions où le paralytique fut présenté à Jésus-Christ. Hélas ! le monde ne comprend pas ce grand bienfait ou mieux cette parole de réconciliation qui a été placée dans le cœur du prêtre pour la répandre sur les pécheurs, et si toutefois il n'imité pas les scribes et les pharisiens dans leur conduite à l'égard du Sauveur, il laisse du moins passer le prêtre sans lui dire : « Père, prononcez sur moi la parole de salut. »

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voyez à quel degré d'honneur la grâce de l'Esprit-Saint élève les prêtres. Tandis qu'ils vivent sur la terre, ils ont la dispensation des célestes trésors ; ils sont même investis d'un pouvoir que ni les anges ni les archanges n'ont reçu de Dieu. Car enfin ce n'est pas à ces pures intelligences qu'il a été dit : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (Matth., xviii, 18). Ceux qui gouvernent les hommes ont aussi le pouvoir de lier, mais les corps seulement, tandis que le lien dont il est ici question atteint l'âme elle-même et s'élève au-dessus des cieux : tout ce que les prêtres font ici-bas, Dieu le confirme là-haut ; la sentence que les serviteurs prononcent, le Seigneur la ratifie. N'a-t-il pas soumis les cieux à leur domaine, quand il leur dit : *Les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez ?* (Jean, xx, 22). Est-il puissance supérieure à celle-là ? Le Père, est-il écrit, *a donné tout jugement à son Fils* (Ib., v, 22), mais je vois qu'à son tour le Fils l'a transmis à ses prêtres. Ne dirait-on pas qu'ils sont déjà transportés au séjour de la gloire, qu'ils ont franchi les limites de la nature humaine et dépouillé tous nos sentiments pour être investis d'une telle puissance ? Eh quoi ! si l'empereur donnait à l'un de ses subalternes la faculté de jeter en prison un homme quelconque et de l'en retirer à son gré, quel respect et quelle admiration n'aurait-on pas pour ce ministre privilégié ! Et quand un homme a reçu de Dieu un pouvoir qui l'emporte autant sur celui-là que le ciel l'emporte sur la terre et l'âme sur le corps, trouvera-t-on des esprits qui se feront d'un tel honneur une idée si faible de le mépriser ? Les prêtres de l'ancienne loi avaient seulement le droit de purifier la

¹ S. Chrys., Hom. *De precibus Christi in miraculis*, n. 3, trad. Vivès.

lèpre corporelle, ou plutôt ils n'avaient pas le pouvoir de la purifier réellement, mais simplement d'attester qu'elle avait disparu : et vous n'ignorez pas cependant de quels honneurs le sacerdoce était alors entouré. Le pouvoir de nos prêtres s'exerce, non sur la lèpre du corps, mais sur les impuretés de l'âme; il ne se borne pas à déclarer une purification accomplie, il purifie réellement et de la manière la plus complète; et ceux qui repoussent leur intervention se rendent incomparablement plus criminels que Dathan lui-même et ses compagnons, et s'attirent un plus terrible châtiment. Considérez, d'autre part, que les parents ne peuvent garantir leurs enfants ni contre la mort temporelle, ni contre la maladie. Les prêtres, au contraire, guérissent une âme malade et sur le point de mourir, allègent la peine des uns, empêchent dès le début les autres de tomber, soit par leurs enseignements et leurs conseils, soit par le secours de leurs prières. De plus, les auteurs de nos jours, si nous attirons sur nous la colère des grands et des puissants du monde, ne peuvent en rien nous secourir; tandis que les prêtres, non contents d'apaiser les rois et les princes, nous réconcilient avec Dieu lui-même¹. »

III. — Qui donc ne bénirait cette bonté de Jésus-Christ, qui a voulu ainsi perpétuer dans le monde cette grande merveille qui s'appelle le sacrement de Pénitence! S'il n'y avait que le Souverain Pontife ou seulement quelques évêques ayant reçu le pouvoir divin, nous pourrions parfois regretter de n'avoir pas les moyens ou d'être obligés de nous imposer des sacrifices pour aller confesser nos péchés. Or, il n'en est rien, et c'est précisément tout le contraire qui a lieu. Qui n'a pas la faculté et la liberté d'aller vers un prêtre? Mais admettons, cependant, que la maladie ou des circonstances indépendantes de notre volonté vinssent nous en rendre l'accès impossible, est-ce que le prêtre alors ne viendrait pas vers nous? Si nous restons dans nos péchés, il n'y a qu'une raison que nous pouvons invoquer : notre négligence; et il n'y a qu'un motif qui nous retient loin de la confession : le mauvais vouloir. Ah! n'attendons pas ce jour d'horreur et de désespoir qui viendrait certainement pour nous, si nous refusions de confesser nos péchés. Le Psalmiste l'a dit : *Qui pourra vous confesser dans l'enfer, ô mon Dieu?* (Ps., VI, 6).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Pourriez-vous balancer? Hésitez-vous encore? Je sais, il est vrai, que la conscience ne supporte guère le souvenir de ses propres péchés. Que nous abordions seulement la pensée de nos prévarications, et l'âme bondit, telle qu'un poulain rebelle au frein indompté. Mais contenez-la, adoucissez son humeur, représentez-lui qu'il faudra un jour faire l'aveu qu'elle n'aura pas fait maintenant, et qu'alors le châtiment sera plus terrible et l'infami-

nie plus éclatante. Ici-bas, c'est un tribunal sans témoin, vous-même jugez-les prévarications que vous avez commises : alors elles seront toutes données en spectacle à la face de la terre, si vous n'avez pas eu la précaution de les effacer dès cette vie. Quoi! vous rougissez d'avouer vos péchés! Rougissez d'avoir commis le péché. Quand il s'agit de le commettre, nous le faisons hardiment et sans crainte; mais quand il s'agit de l'avouer, alors nous rougissons, nous hésitons, tandis que nous devrions le faire avec empressement. Ce n'est pas une honte d'accuser ses fautes, c'est justice et vertu. Si ce n'était pas justice et vertu, Dieu n'aurait point promis à ce sujet des récompenses; car des récompenses sont assurées à la confession, selon cette parole : *Avouez le premier vos iniquités et vous serez justifié.* (Is., XLIII, 26). Qui rougirait d'un acte qui rend la justice? Qui rougirait d'avouer ses péchés? Est-ce donc pour nous punir que Dieu nous ordonne cet aveu? Ce n'est pas pour nous punir, mais bien pour nous pardonner. Dans les tribunaux de la terre, l'aveu est suivi du châtiment. Aussi le Psalmiste, craignant précisément que la perspective du châtiment, conséquence de l'aveu, ne nous portât à nier nos fautes, s'écrie : *Confessez-vous au Seigneur, car il est bon, car sa miséricorde est éternelle.* (Ps., CV, 1). Croyez-vous qu'il ne connaîtra pas vos péchés, si vous ne les avouez? Que gagnerez-vous donc à ne pas faire cet aveu? Etre inconnu de lui, c'est impossible. Quand même vous garderiez le silence, il sait tout; mais si vous parlez, il oubliera tout : *Me voici, moi, Dieu, qui efface vos iniquités et qui ne m'en souviens plus.* (Is., XLIII, 25). Voyez-vous? *Je ne m'en souviens plus*, dit-il; telle est sa charité. Quel avantage retireriez-vous de ne point accuser vos fautes? Ecoutez Job, disant : *Lorsque j'ai péché de moi-même, je n'ai jamais redouté la foule de mon peuple, ni de faire connaître mes péchés.* (Job, XXXI, 34). Jamais, veut-il dire, la présence d'un grand nombre de mes semblables ne m'a inspiré de honte. De quoi me servirait l'ignorance des hommes, le Souverain Juge connaissant toutes choses? En quoi la connaissance que les hommes auraient de mes fautes me serait-elle préjudiciable, si Dieu veut bien n'en pas tirer vengeance? Ils auraient beau me condamner unanimement : pourvu que ce Juge ne me condamne pas, peu m'importe leur sentence. De même, ils auraient beau m'accorder des louanges et une admiration unanimes, si Dieu me condamne, leur appréciation ne me servira de rien. Heureux serons-nous si nous pouvons dans la vie présente effacer nos péchés par la confession, en obtenir le pardon! Alors nous quitterons la terre purifiés de tout péché, et c'est avec confiance que nous irons paraître devant Dieu. Il n'est pas possible, au contraire, de trouver quelque consolation après la

¹ S. Chrys., *De Sacerdot.*, Lib. III, n. 5-6, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., Hom. « Non esse ad gratiam conacionandum, » n. 3-4, trad. Vivès.

mort, quand on n'a pas auparavant expié ses fautes. *Qui pourra vous confesser, ô mon Dieu, dans l'enfer ?* (Ps., VI, 6). Et cela se comprend sans peine; le temps présent est celui de descendre dans l'arène, de soutenir le combat, de remporter la victoire; puis vient celui des couronnes, des palmes et des récompenses. Luttons donc pendant que nous sommes encore dans la lice, de peur que, au moment où nous devrions être couronnés et proclamés vainqueurs, nous ne soyons confondus avec ceux qui seront couverts de confusion et jetés dans les ténèbres extérieures ¹. »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologétique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

L'Éducateur

III

VOCATION DES APOTRES

I. — Cette mauvaise foi, cette rage, ces complots des pharisiens remplissent de douleur l'âme de Jésus. Il sait ce qu'ils tramant contre lui et qu'ils feront intervenir Hérode pour le chasser de la contrée, sous prétexte qu'il soulève les multitudes, les séduit, les attire, afin de les lancer quelque jour contre le pouvoir établi. Ces calomnies ne manqueront pas d'impressionner Antipas, « le renard », qui paraît dormir, mais qui écoute tous les bruits montant vers sa forteresse de Machéronte. Les paroles de Jean-Baptiste l'ont rendu défiant, aigri, et, avec les excitations d'Hérodiade, méchant. S'il apprenait qu'un autre Jean-Baptiste trouble le pays, aussitôt le sang cruel de son père bouillonnerait dans ses veines, et il n'est pas d'extrémités où il ne soit capable de se porter.

Il faut donc enlever tout prétexte aux agissements des Hérodiens. Jésus ne dédaigne point les conseils de la prudence humaine, il s'éloigne et se dirige vers le lac, afin de se faire oublier. Mais outre ses disciples qui l'accompagnent toujours, voici une multitude qui accourt, venue de Jérusalem et de l'Idumée, des régions au delà du Jourdain, de Tyr et de Sidon. La renommée de ses bienfaits s'est partout répandue, et ils sont arrivés afin de le voir aussi, et de recueillir quelques-unes de ces paroles qui font doucement tressaillir les âmes.

Il les emmène loin de Capharnaüm et de sa synagogue, sur les rives désertes du lac, dans la direction de Tibériade. Mais à mesure, la foule s'accroît, se serre autour de lui pour le voir de plus près, elle devient si considérable qu'il est impossible de circuler. Il voudrait lui parler, et il ne

peut, elle fait en quelque sorte le siège de sa personne. Alors il prie ses disciples de lui amener une barque.

En attendant, on lui apporte des malades et il les guérit tous. Les malheureux se précipitent vers lui dans l'élan de leur douleur et de leur confiance, et lui il touche leurs plaies, il se laisse toucher et toutes les infirmités disparaissent. Les esprits immondes sortent violemment de ceux qu'ils possédaient, et se prosternent devant lui en criant : « Vous êtes le Fils de Dieu ! » Mais il les fait taire avec menaces. (Marc, III, 12).

D'autres malades viennent ensuite, nombreux, tout le défilé lamentable des misères humaines. Il les guérit avec la même divine bonté, et la joie, la reconnaissance, les vivats éclatent. Quelles heureuses et bruyantes acclamations entendaient les eaux et les rivages du lac ! Tous les cœurs allaient à Jésus, toute cette multitude il la tenait dans sa main, et ces cris étaient sincères, et cet amour était dévoué. Jamais les hommes n'avaient chanté sous le ciel de telles actions de grâces, jamais âmes n'avaient été si pures. Cependant le Sauveur préfère à ces acclamations qui s'entraînent, la muette gratitude du cœur. Il ordonne donc à la foule de modérer ses transports, de peur de révéler sa présence et de motiver l'intervention jalouse d'Hérode.

Ensuite il monte sur la barque de ses disciples, et de là il parle, il enseigne, il expose des saisissantes paraboles, et fait l'éducation morale des peuples.

Ce qui les frappe surtout, c'est sa bonté, sa condescendance; mais plusieurs voudraient qu'il accomplît sa mission sur un théâtre plus éclatant, qu'il fit montre de sa puissance envers les grands de la terre, qu'il s'emparât du pouvoir et s'assît sur le trône de David son aïeul, comme l'annonçaient les Ecritures. Cette obscurité qu'il recherche, cette crainte d'Hérode qu'il semble éprouver et qui le confine en Galilée, scandalisaient encore les chrétiens pour lesquels saint Matthieu écrivait, Juifs convertis qui espéraient toujours pour Israël une gloire temporelle semblable à celle du roi Salomon. C'est pourquoi l'évangéliste s'applique à leur ouvrir le sens exact des prophéties, à leur révéler le vrai portrait du Messie dessiné par le prophète.

« Tout cela était pour l'accomplissement de ces paroles d'Isaïe : « Voici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé en qui mon âme s'est complue. Je mettrai en lui mon esprit et il annoncera la justice aux peuples. Il ne disputera pas, il ne criera point, on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il n'achèvera point le roseau brisé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il triomphe dans la lutte pour la justice. Et c'est en son nom que les peuples placeront leur espérance. » (Matth., XII, 17-21; Is., XLII, 1).

II. — Jésus demeure quelque temps dans cette retraite féconde où son apostolat se concentre sur l'instruction et l'éducation du peuple. Les phari-

¹ S. Chrys., *In Gen.*, Hom. V, n. 2.

siens paraissent l'avoir oublié. D'ailleurs il est loin d'eux, sur la frontière. Pour leur échapper il lui suffit de passer le lac, ou de remonter jusqu'à Tyr, dans le cas où ils voudraient le poursuivre. Mais peut-être ses miracles sont-ils moins audacieux ou bien la distance a-t-elle mis comme une sourdine à leur retentissement, pour le moment ses ennemis se taisent.

Quant à lui, il accomplit avec plus d'ardeur que jamais sa mission d'éducateur. Dans cette multitude qui le suit, il a distingué des âmes d'élite qu'il associera à son œuvre. Il vit dans une douce intimité déjà avec André, Jacques et Jean, avec Pierre surtout qui lui a offert sa maison ; il tient maintenant à les séparer des autres, à les choisir par une élection spéciale, afin de les façonner, de les former pour le ministère de la prédication.

Un soir, il monte sur une montagne, et y passe la nuit en prière. Quelle œuvre décisive que celle du choix des apôtres ! Aussi prie-t-il avec ferveur, prolongeant ses colloques intimes avec le Père. *Erat pernoctans in oratione Dei*. Déjà il songe à établir l'édifice de son Eglise : il en prépare les douze colonnes. Car ils seront douze, en souvenir des douze patriarches, des douze tribus d'Israël, représentées sur la poitrine du grand-prêtre par douze perles brillantes. Le nombre douze était d'ailleurs un nombre sacré auquel les anciens attachaient un sens mystérieux.

Au sortir de cette longue communication avec son Père, le matin, il appelle à lui ceux qu'il a choisis dans son cœur, *quos voluit ipse*. (Marc, III, 13). Il les enverra prêcher, c'est pourquoi il leur donne le pouvoir de guérir les infirmités et de chasser les démons. Ensuite il les désigne, et leur donne le nom d'*apôtres*.

C'est d'abord Simon, à qui il impose un nom nouveau qui réponde à sa fonction principale, le nom de Pierre ; puis André son frère aîné, Jacques et Jean les deux frères, Philippe et Barthélemy, Matthieu et Thomas, Jacques d'Alphée et Simon de Cana, surnommé « le zélé, » Jude ou Thaddée, et Judas Iscariote, le traître.

Plusieurs d'entre eux ont déjà été l'objet de ses attentions de prédilection : André, fils de Jona, qui lui a amené Simon Pierre ; Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui ont quitté leurs filets pour le suivre ; Barthélemy, fils de Tolmaï, le bon Nathanaël que Jésus aperçut de loin méditant sous un figuier ; Philippe qui l'a appelé pour lui parler de Jésus : « Celui que Moïse a annoncé, nous l'avons trouvé, c'est Jésus de Nazareth ! » — « Que peut-il venir de bon de Nazareth ? » a répondu Nathanaël. Et Philippe, sans raisonner davantage, se contente de lui dire : « Viens et vois ! » Et il vient auprès de Jésus et Jésus admire cette simplicité, cette droiture d'âme, qui lui fait chercher le Messie, tant il désire connaître la vérité, dans un homme, dans un étranger où il se croit presque sûr de ne pas le trouver. Aussi après un moment d'entretien, sur un mot du Sauveur, tout transporté d'enthousiasme et de foi, il dit : « Maître, vous

êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël ! » (Jean, I, 49). C'est lui qui le premier proclama la divinité du Sauveur.

Philippe est son ami, son ange, une belle âme aussi, qui s'est attaché comme André à Jean-Baptiste, dans l'espoir de connaître le Messie que tous attendent et qui ne quittera plus le Sauveur depuis l'heure bénie où Jésus lui a dit : « Suis-moi ; » une âme compatissante qui s'écriera avec un regret poignant quand il faudra nourrir la multitude affamée qui accompagna Jésus dans le désert : « Avec deux cents deniers de pain chacun n'en aurait pas même un morceau ! » (Jean, VI, 7) ; mais une âme simple, peu ouverte aux choses de la foi, et qui demande à voir le Père, pour croire en lui. (Jean, XIV, 8).

Simon de Cana, — l'époux des noces où se fit le premier miracle, suivant les uns ; le frère de Jacques et de Jude, suivant d'autres, — est aussi appelé le zélé, ou Zélote, peut-être parce qu'il faisait partie de cette secte intolérante, animée d'un zèle outré pour l'observation de la loi et qui pendant le siège de Jérusalem ne reculera pas devant les égorgements et les massacres.

Quelle variété de caractères dans le Collège apostolique ! et ce n'est pas le côté le moins admirable du Sauveur que son habileté à élever, à façonner des natures aussi diverses.

Nous connaissons saint Matthieu, qui dans son humilité, tient à informer tous les siècles de son origine pécheresse : « Matthieu le publicain. »

Thomas est aussi un esprit simple, qui n'entend guère aux doctrines supérieures que Jésus se plaît parfois à exposer à ses apôtres, et qui le déclare franchement : « Vous savez où je vais, leur dit le Sauveur le soir de la Cène, et vous connaissez le chemin. » — « Seigneur, répond Thomas, nous ne savons pas où vous allez, et comment pouvons-nous connaître le chemin ? » (Jean, XIV, 5). Mais son cœur est vaillant, dévoué, aimant. Après la mort de Lazare, Jésus retourne à Béthanie sachant bien que ses jours sont menacés. « Allons auprès de notre ami, » dit-il. Thomas regarde les apôtres et s'écrie : « Oui, allons nous aussi et mourons avec lui ! » (Jean, XI, 16).

A côté des fils de Zébédée, Jacques et Jean, nous voyons les fils d'Alphée et de Marie, Jacques le Mineur et Jude. Celui-ci est l'auteur de l'épître catholique si élevée et si terrible. Une seule fois il est mis en scène dans l'Evangile. Jésus dans son mémorable discours de la veille de sa mort venait de faire cette promesse :

— Celui qui connaît mes commandements et les observe, celui-là m'aime. Celui qui m'aime, mon Père l'aimera et moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui.

Alors Jude lui dit : — Comment ferez-vous pour vous manifester à nous et non au monde ?

— Si quelqu'un m'aime, répond Jésus, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure en lui. (Jean, XIV, 23).

On ne sait si Jude comprit ce céleste langage, mais son interrogation prouva qu'il rêvait pour l'avenir, lui aussi, comme les autres apôtres, d'un royaume terrestre où ils seraient les ministres honorés du Maître triomphateur.

Ailleurs on le désigne encore sous le nom de Thaddée, ou de Jude frère de Jacques, *Judam Jacobi* (Luc, vi, 16), pour le distinguer de Judas Iscariote.

Jacques le Mineur ressemblait étonnamment à Jésus : même visage, mêmes manières, même timbre de voix, si bien que les premiers chrétiens croyaient voir et entendre le Sauveur lui-même. Après la Pentecôte il fut nommé par saint Pierre évêque de Jérusalem, et pendant trente ans il exerça son ministère avec de tant de douceur et de zèle qu'il était chéri des chrétiens et vénéré des Juifs. Le peuple rendait un hommage unanime à la vertu de cet homme de Dieu dont les genoux étaient devenus calleux, dont le front s'était endurci à toucher la terre, et sentant qu'il était pour Jérusalem une protection, il l'avait surnommé Oblias, c'est-à-dire « le rempart du peuple. »

Comme il jouissait d'une autorité considérable, les pharisiens résolurent de le perdre comme ils avaient fait du Sauveur. Ils lui feraient déclarer que Jésus est le Fils de Dieu et crieraient ensuite au blasphème.

Ils vinrent donc lui dire : « Tous sont dans l'erreur touchant Jésus. Or ils sont rassemblés pour la fête de Pâques ; montez sur la plate-forme du temple, afin que chacun puisse vous voir et vous entendre, et dites-nous ce qu'il faut penser de lui. Nous avons confiance en vous, car vous êtes un homme juste, qui ne fait acception de personne. »

Heureux de rendre ainsi témoignage à son bon Maître, Jacques gravit jusqu'au sommet du temple.

— O homme juste ! lui crient les pharisiens, dites-nous ce que nous devons croire touchant Jésus le crucifié.

Son cœur d'apôtre déborde de joie :

— Pourquoi m'interrogez-vous, répond-il d'une voix vibrante, sur Jésus le Fils de l'homme ? Il est maintenant assis à la droite de la majesté divine ; et, Fils de Dieu, il reparaitra un jour porté sur les nuées du ciel.

Aussitôt le peuple s'écria tout d'une voix : « Gloire au Fils de David ! » Pleins de dépit pour avoir provoqué cette manifestation imposante en l'honneur du Fils du Dieu, les pharisiens se dirent entre eux : « Nous avons mal fait de lui fournir l'occasion d'un si grand témoignage. Montons et précipitons-le du haut du temple, afin que le peuple effrayé cesse de croire en Jésus ! »

Et ils dirent avec un accent de douleur hypocrite :

— Malheur ! l'homme juste aussi s'est égaré !

Et ils le jetèrent en bas. L'apôtre tomba sur ses genoux brisés, et, joignant les mains, il répéta la parole du Maître : « Mon Dieu ! pardonnez-leur ! ils ne savent ce qu'ils font ! »

Les pharisiens s'excitent à le lapider ; un prêtre juif de la race des Réchabites les reprend avec énergie : « Que faites-vous ? Epargnez le juste. Ne voyez-vous pas qu'il prie pour vous ? » Mais les pierres continuent à pleuvoir, un foulon qui passait l'achève.

Ainsi mourut Jacques le Juste, l'une des colonnes de l'Eglise, comme l'appelle saint Paul, le digne disciple de son Maître, l'apôtre au cœur doué d'une bonté exquise et qui, au concile de Jérusalem, avait ouvert toutes grandes aux païens les portes de l'Eglise de Jésus-Christ. Le peuple le pleura ; et quand huit ans plus tard les légions de Titus vinrent cerner Jérusalem, raser ses remparts et son temple, tous disaient hautement : « C'est la punition du meurtre commis sur Jacques le Juste, frère de Jésus. »

Son père, Alphée ou Cléophas, serait le frère de saint Joseph.

Cet apôtre admirable passe ignoré dans l'Evangile. Pas une action, pas une parole de lui n'est mentionnée. Mais l'Eglise lira jusqu'à la fin des siècles son épître inspirée où, après avoir établi la doctrine des sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, il parle, avec une fougue qui rappelle celle de son frère Jude, des mauvaises langues, « ce feu dévorant, cette calamité universelle. *Et lingua ignis est, universitas calamitatis.* » (III, 5-6).

III. — Pour compléter le nombre de douze, il faut pourtant parler du « traître. » Tous les autres sont Galiléens, lui seul est originaire de Judée, d'une ville nommée Kerieth, au sud d'Hébron. Jésus le connaît, il pense à lui dans cette nuit mémorable où il prie si longuement, regardant son œuvre dans le présent, dans l'avenir dont il sait tout, regardant au fond des cœurs qui lui sont révélés. Cependant il le choisit, non par imprudence, dit saint Ambroise, mais par prévoyance. Il fallait un traître, Judas en avait les aptitudes, et il le serait librement, après avoir épuisé toutes les grâces de Dieu.

Il a un vice, cet homme, c'est l'avarice. Il aime l'argent, il le garde, mais le détourne. L'Evangile le déclare nettement et le qualifie de voleur. Cette soif de l'or le dévore, le consume. Que de fois cependant Jésus parlera avec la dernière énergie de ceux qui en sont possédés, et de leur fin lamentable : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent ! » C'était à son adresse, mais il ne voulut pas comprendre. Intelligence exacte et fermée, cœur jaloux et cupide, il entend les mêmes enseignements que les autres apôtres, mais ne les goûte pas, ne les accepte pas. Il devait se considérer comme bien supérieur à Philippe et à Nathanaël, ces simples, et il l'était par son entendement délié, fertile en ressources, traitant avec jouissance et facilité les questions pratiques et matérielles. C'était « l'intellectuel » du collège apostolique. Aussi le voyons-nous prendre sur tous un véritable ascendant. Il ne paraît pas, mais il agit, son jugement compte, son avis est écouté et il profite de sa supériorité

pour souffler le mauvais esprit. C'est lui qui fait cette réflexion quand Madeleine répand son vase de parfum sur les pieds de Jésus : « Pourquoi cette perte ? On aurait pu vendre cela trois cents deniers et en donner le prix aux pauvres. » (Jean, XII). Il ne jette qu'un mot, comme au hasard, mais les disciples le recueillent, le répètent et s'indignent bruyamment, *indignati sunt* (Matth., xxvi, 8), tandis qu'il est soudain rentré dans l'ombre, mais c'est pour se rendre chez les princes des prêtres et leur dire : « Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? »

Par le mauvais esprit Satan pénètre dans une âme et elle devient capable de toutes les lâchetés, de toutes les trahisons. Cependant, on demeure confondu des attentions et des efforts de Jésus pour sauver le malheureux apôtre. Sa dernière parole est une des plus sublimes qu'il ait jamais prononcées : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ? » Il l'appelle « son ami », dans l'espoir de fléchir ce caractère fait d'une haine hautaine, d'apaiser cet esprit blessé parce qu'on n'a pas reconnu sa supériorité, d'attendrir ce cœur de bronze : Tu m'as vendu pour trente misérables pièces d'argent, mais tu ne m'as pas livré encore, j'espère toujours, je t'aime toujours, « mon ami ! »

IV. — Voilà les douze apôtres choisis par Jésus-Christ, après une année de réflexion, après une nuit de prière. Les évangélistes les nomment dans un ordre un peu différent, par groupe de quatre qui paraissent avoir un chef qui est invariablement le même : Pierre, Philippe et Jacques, fils d'Alphée.

Pierre est partout le premier, non pour son âge, puisque André est plus âgé que lui ; ni pour la priorité de sa vocation : son frère encore l'a précédé ; ni parce que Jésus l'aime mieux que les autres : Jean est plus près de son cœur ; mais parce qu'il a l'autorité sur tous.

Jésus a pris cinq de ses apôtres parmi ses proches parents, et à bon droit : il a voulu honorer sa famille, et nous apprendre que nos parents doivent occuper la première place dans nos affections. Cette famille, d'ailleurs, n'est-elle pas la première du monde, la plus distinguée, la plus sainte et la meilleure ? Elle descend d'Abraham et de David, elle a compté dans son sein les membres les plus illustres de l'humanité, de grands rois et de grands prophètes ; surtout elle a été sanctifiée par Marie et par Joseph dont les vertus éminentes l'ont embaumée, faisant d'elle une famille à part, une race supérieure. Ces apôtres sont donc de bonne souche, et Jésus tient compte de ce côté humain, de cette loi générale qui veut que le sang des aïeux se transmette aux enfants avec ses ardeurs et ses vices, ses effervescences et ses générosités. Jacques et Jean auront leurs faiblesses, Jacques le Mineur, Simon et Jude s'enfuiront aussi pendant la Passion, l'heure de l'épreuve les verra fléchissants, mais ils seront ramenés au Maître par les traditions et le sang des ancêtres, par le cœur de la famille.

Cependant ce n'est point parmi les siens qu'il prendra le chef de ses apôtres, le prince de son Eglise : car on eût pu l'accuser de népotisme. Pierre est un étranger, un pêcheur de Bethsaïda, un homme sans instruction ni science, pas plus que ses amis Jacques et Jean, pêcheurs comme lui. Entre eux, nul lien de sang, le choix est par conséquent dicté par la plus intègre impartialité. Les autres se soumettront plus facilement à lui, parce qu'il sera plus « l'un deux. » Il n'est pas encore désigné, mais on le pressent, puisqu'il est appelé le premier, et que le premier il va se ranger à la droite du Maître. Cette désignation lui confère déjà de l'autorité sur tous. Jésus les habituera ainsi peu à peu à le regarder comme leur supérieur, afin qu'un jour son Eglise soit fortement unie sous le commandement de Pierre, ferme, stable, bien gouvernée, à l'abri de tout schisme.

Les voilà, les douze acteurs de ce grand drame de la conversion du monde, les douze princes de l'Eglise, réunis sous l'autorité d'un seul chef. Ce sont des ignorants, des hommes illettrés, qui connaissent à fond le maniement de leur bateau et les pronostics qui présagent une bonne pêche de poissons, mais qui ignorent toute science humaine, les ressources du beau langage et de la philosophie. Cependant Jésus se servira d'eux pour conduire parmi tous les écueils des âges, les flots furieux des doctrines charnelles, le navire insubmersible de son Eglise, et pour opérer de magnifiques captures d'âmes. Alors il sera clair à tous les yeux que c'est l'œuvre de Dieu et non des hommes, que cette entreprise téméraire est purement divine.

Cet humble événement, qui allait cependant changer la face du monde, se passait vraisemblablement sur l'un des deux sommets du mont des Béatitudes, que les Arabes appellent, à cause de ses deux cîmes nettement séparées, les Cornes de Hattin. Dans toute cette région qui s'abaisse vers le lac de Tibériade, on n'aperçoit que cette seule montagne qui vous apparaît plutôt écrasée, comme si elle s'était affaissée de douleur quand Saladin, après une lutte acharnée, y fit prisonnier Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et mit fin au royaume latin (4 juillet 1187).

Elle regarde le lac à deux heures de là, ses eaux bleuâtres dans leur cadre de montagnes grises, Tibériade mollement assise sur ses bords, Capharnaüm, Corozain et Bethsaïda sur la gauche, et à droite le mont Thabor qui élève sa tête solennelle et domine sans orgueil ce paysage clémente et varié.

Aujourd'hui encore, bien que Tibériade ait changé de place et que Capharnaüm, ainsi que les cités voisines, ne soit plus qu'un monceau de ruines, la nature est restée la même qu'au temps de Jésus, a conservé sa même physionomie. Les sommets sont demeurés tranquilles, les eaux d'un bleu adouci, et les montagnes, le lac et ses rivages, les plaines remplies d'herbe semblent attentives, recueillies, comme si le Seigneur allait parler.



CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU
XIX^e SIÈCLE
—
LES ŒUVRES
—

16^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle*

§ 1^{er}. — LES MAUVAIS PRÊTRES

Messieurs, vous savez à quoi vous en tenir sur le recrutement et la formation du clergé contemporain. Maintenant il faut que je vous dise quelque chose de l'action du clergé pendant ce siècle.

Quelques-uns ont prétendu voir dans le clergé une corporation malfaisante ; et, pour prouver leur dire, ils ont allégué les scandales des mauvais prêtres. Abordons ce délicat sujet et étudions-le loyalement.

Je vais répondre à ces deux questions : 1^o Que faut-il penser des mauvais prêtres ? 2^o Les mauvais prêtres ont-ils été nombreux pendant ce siècle ?

I. — Que faut-il penser des mauvais prêtres ?

1^o Rien n'est plus lamentable que le mauvais prêtre. — Le prêtre qui tombe fait un bruit effrayant. On dirait un chêne qui se brise avec fracas. Tout le monde regarde le géant foudroyé. Les impies applaudissent et blasphèment ; les chrétiens pleurent et prient ; l'Eglise consternée se tourne vers Dieu pour crier miséricorde et demander pardon. La chute du prêtre est plus profonde et plus épouvantable que toute autre. Précipité de plus haut, il descend plus bas.

Le prêtre tombé fait pitié à voir. Tantôt, il traîne une existence vulgaire, livré au tourbillon des affaires et des plaisirs et dépensant son cœur qui devait être à tous sur les fruits d'un mariage sacrilège. Tantôt, il s'affiche, protestant tout haut contre son ancien état, maudissant l'Eglise dont il a mangé le pain et éprouvé les bienfaits, voulant anéantir le Dieu qu'il a quitté. Toujours, il s'efforce d'effacer de sa physionomie, de ses allures, de ses habitudes tout ce qui sent le prêtre. Hélas ! les efforts qu'il fait pour avoir l'air d'un profane ne trompent personne. Tout le monde entrevoit sur sa tête un reste de tonsure, et sur son front un rayon flétri de la consécration sacerdotale. Il est marqué, quoi qu'il fasse, il ne peut pas se démarquer. On se sent mal à l'aise à côté de cet ange déchu. Beaucoup le plaignent et presque tous le méprisent. Rien n'est plus lamentable que le mauvais prêtre. On a tout dit, quand on a dit de quelqu'un : « C'est un défroqué. »

La religion est-elle ici responsable ? J'affirme que non.

2^o Le mauvais prêtre ne prouve rien contre la religion. — Voyons, Messieurs, soyons raison-

nables et faisons ici la juste répartition des responsabilités et les distinctions nécessaires que le bon sens indique.

D'abord, la religion est impitoyable contre le mauvais prêtre. L'Eglise a constamment flétri et châtié les désordres du sanctuaire. Pour les prévenir et pour les réparer, elle a institué une législation qui est une merveille de prévoyance, de fermeté, de tendresse et d'efficacité. Soyez sévères pour la vertu du prêtre : vous ne le serez jamais autant que l'Eglise. Or aucune société n'est responsable de l'indignité de ses membres vicieux, lorsqu'elle les réprime. C'est le cas de l'Eglise catholique. Donc le mauvais prêtre, réprouvé par la religion, ne prouve rien contre la religion. — Et puis, non seulement la religion ne veut pas se solidariser avec le mauvais prêtre, mais elle ne le peut pas. La religion et le prêtre sont deux choses unies ensemble, mais distinctes l'une de l'autre. La religion est divine, et à ce titre elle ne saurait périr. Mais le prêtre est homme, et à ce titre il peut toujours défaillir..., et ses défaillances ne pèsent pas sur la religion elle-même, qui reste invulnérable et immaculée.

La religion est indépendante du mauvais prêtre. Voyons. Est-ce que le médecin peut, par ses mauvaises mœurs, empêcher la médecine d'être utile ? Est-ce que le géomètre, par la perversité de son esprit, peut empêcher la géométrie d'être vraie ? Est-ce que le juge sans dignité et sans conscience peut ôter à la loi son caractère obligatoire et délier les justiciables de toute obéissance envers elle ? Eh bien ! de même le prêtre, quelque coupable que vous le supposiez, ne peut empêcher Dieu d'être la vérité, l'Evangile d'être la lumière du monde, l'Eglise d'être divine, ses sacrements d'être saints, et la religion d'être nécessaire et obligatoire ! Dieu, quand il vous jugera, Messieurs, ne vous demandera pas ce qu'aura fait tel ou tel prêtre, mais bien ce que vous aurez fait. Nous, prêtres, nous serons jugés plus sévèrement, parce que nous avons reçu davantage. Mais vous, laïques, lorsque Dieu vous demandera pourquoi vous avez manqué à sa loi, pensez-vous que vous pourrez vous justifier en disant : « Seigneur, j'ai manqué à votre loi et j'ai déserté vos autels, parce que j'ai lu sur une feuille de papier, parce que j'ai entendu dire qu'un prêtre qui demeurerait à deux cents lieues de chez moi avait failli à son devoir » ? Non, Messieurs, une pareille défense ne serait qu'une vaine plaisanterie. La loi divine est indépendante du clergé, et supérieure à ses défaillances.

Rien n'est plus lamentable que le mauvais prêtre. Mais le mauvais prêtre ne prouve rien contre la religion. Voilà, Messieurs, le langage de la raison. Écoutons maintenant le langage des faits.

II. — Les mauvais prêtres ont-ils été nombreux pendant ce siècle ?

1^o Les ennemis de la religion disent carrément : Oui. Ils regardent le clergé contemporain, et ils ne

veulent y voir que du mal. Ils inventent, ils exagèrent et ils généralisent.

Ils inventent. Après tout, ce n'est pas la peine de se gêner avec le clergé ! Ils savent qu'un prêtre n'est pas un ferrailleur qui leur demandera raison des blessures faites à sa réputation, qu'il se décide difficilement à recourir à la justice, et ils abusent de son humilité et de sa charité pour le diffamer et le déshonorer. Manger du prêtre est un plaisir aisé et une volupté exquise. Les ennemis de la religion ne s'en privent guère.

Quand ils n'inventent pas, *ils exagèrent.* Ils ne savent que blâmer. D'Achille tout entier ils ne voient que le talon. Ils grossissent jusqu'à la proportion du crime des faits sans importance. Là où il y en a long comme le doigt, ils en mettent long comme le bras. Ils transforment en accusations sérieuses des dénonciations aussi bêtes que méchantes. Ils insinuent avec perfidie et ils suspectent sans motif.

Tantôt ils inventent, tantôt ils exagèrent, presque toujours *ils généralisent.* Ils s'autorisent des faiblesses d'un seul prêtre pour les condamner tous en masse. Ils ont juste autant de discernement que cet Anglais qui étant descendu à Boulogne dans une auberge, notait sur ses tablettes que toutes les femmes françaises étaient rousses et acariâtres, parce que son hôtesse se trouvait avoir ces deux défauts. Ils ont juste autant d'impartialité que ce paysan qui ne voulait pas croire à la bravoure de l'armée française, parce qu'il avait vu deux déserteurs dans son pays. Ainsi les ennemis de la religion attribuent au sacerdoce tout entier ce qui est le fait d'un seul de ses membres, et ils se plaisent à voir des mauvais prêtres partout. Ce n'est pas juste, ce n'est pas même raisonnable.

Oh ! si j'étais méchant et si j'étais monté dans cette chaire pour exercer des représailles, savez-vous ce que je ferais ? Je me servirais de ma parole comme d'un scalpel, et abondant les ennemis du sacerdoce, je disséquerais leur conscience et leur vie et je leur dirais : « Vous qui êtes si sévères et si intraitables pour le prêtre, comment se fait-il que vous soyez si indulgents pour vous-mêmes ? Votre pudeur pour lui s'alarme à tout propos. Un mot, une ombre, un rien, tout vous fait peur. Vous voyez une paille dans l'œil du clergé, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans votre œil et qui vous aveugle sur vos propres misères ! » Vous devinez, Messieurs, tout ce que j'aurais à dire. Ma vengeance serait terrible. Je mettrais dans un plateau de la balance les scandales vrais ou faux du clergé, dans l'autre plateau toutes les misères inédites ou publiques des ennemis du sacerdoce... Non, je ne ferai pas cela, ce serait cruel. Je suis le ministre de la vérité, mais aussi le ministre de la miséricorde, et j'apporte dans cette chaire non la voix de la colère et de la vengeance, mais le langage de la raison et de la paix.

Les mauvais prêtres ont-ils été nombreux pen-

dant ce siècle ? Les ennemis de la religion prétendent que *oui*.

2^o Je réponds carrément : *Non*.

Il y a eu *un certain nombre* de mauvais prêtres pendant ce siècle. Ce n'est pas niable. Et à propos de l'apostasie récente et tapageuse d'un abbé Charbonnel, d'ailleurs peu intéressant et peu redoutable, quelques journaux ont entonné des chants de triomphe, et quelques catholiques ont proféré des paroles de crainte fort exagérées. Il n'y a pas de quoi triompher, il n'y a pas de quoi se lamenter.

De ces dévoyés *il s'en trouvera toujours*. C'est inévitable. Si le sacerdoce est divin par son institution, il est humain dans ses membres, et par conséquent sujet à faillir en détail. Le divin prêtre Jésus-Christ, en communiquant son pouvoir à des hommes, ne leur a point transmis son impeccabilité. Il avait douze prêtres autour de lui lorsque commença le drame de sa Passion ; et sur ces douze prêtres, le lendemain même de leur ordination, on voit un infâme qui trahit son maître, un parjure qui le renie, neuf lâches qui l'abandonnent, un seul a le courage d'aller jusqu'au Calvaire. Jamais, je crois, la proportion du scandale n'a été aussi considérable dans le corps sacerdotal. Il y a eu, il y aura toujours des mauvais prêtres. Ceci est inhérent à l'humanité.

Mais, je prétends que *pendant ce siècle ils ont été fort peu nombreux*, et je le prouve par des faits.

D'abord, si le recrutement du sacerdoce contemporain se fait généralement dans les classes pauvres et laborieuses, il se fait du moins, c'est l'aveu de tous les moralistes sérieux de notre siècle et de tous les historiens étrangers à la France, il se fait à l'honneur des mœurs sacerdotales. Voilà déjà quelque chose d'important.

Et puis, je vous l'ai dit et c'est certain, la formation du clergé contemporain est sérieuse, pénible, longue, entourée de toutes les garanties. L'Eglise est saintement jalouse de la vertu des prêtres. Elle les environne des règlements les plus sévères et des précautions les plus maternelles pour les empêcher de s'affadir.

Et de fait, enfants de ce siècle, placés au milieu du monde, environnés de mauvais exemples, exposés par leur ministère même aux plus grands périls, les prêtres sont rarement atteints par la contagion commune. La France compte 50.000 prêtres et 20.000 religieux. Sur un pareil chiffre il se produit nécessairement quelques défections. Mais combien peu nombreuses ! Tout le monde le sait bien : le mauvais prêtre c'est l'exception, la règle c'est le bon prêtre. Que si de temps en temps il se trouve dans le clergé un indigne, est-il juste d'incriminer la corporation tout entière et de faire peser sur la collectivité la honte d'une défaillance individuelle ? Non. L'Océan lui-même a son écume qu'il jette comme en se jouant sur les rochers du bord : en est-il moins majestueux ? Le soleil, lui aussi, a ses taches que la science a constatées : en

est-il moins brillant? La terre, elle aussi, a ses plantes inutiles et mauvaises que le travail de l'homme essaie de déraciner et d'exterminer : en est-elle moins généreuse et moins féconde? L'armée, elle aussi, a ses traîtres qui sont condamnés et dégradés : en est-elle moins vaillante et moins respectable? Non, Messieurs! Les imperfections de détail ne détruisent pas la beauté de l'ensemble, pas plus que les ombres d'un tableau ne condamnent le génie de l'artiste... Il y a eu dans le clergé contemporain quelques membres indignes ; mais il y en a eu très peu ; et le clergé contemporain reste vraiment digne de la mission qu'il a reçue de Dieu et de la confiance que les honnêtes gens lui décernent !

17^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle* (suite)

§ 2. — LES IDÉES RÉTROGRADES ET LES EMPIÉTEMENTS DU CLERGÉ CONTEMPORAIN

Messieurs, après avoir étudié le recrutement et la formation du clergé contemporain, nous étudions son action... Quelques-uns ont voulu voir dans le clergé une corporation malfaisante ; et, pour appuyer leur dire, ils ont allégué les scandales des mauvais prêtres. Je vous ai montré combien cette prétention était peu raisonnable et peu honnête.

Ils poursuivent cependant... et ils reprochent au clergé contemporain *ses idées rétrogrades* et *ses empiétements*. Parlons-en, et dissipons là-dessus les sots préjugés de l'ignorance et les calomnies voulues de la mauvaise foi. J'ai besoin de toute votre attention.

I. — Le clergé contemporain est arriéré et rétrograde

« Il n'est pas de son temps, il est systématiquement ennemi des sciences et du progrès, il ne comprend rien aux besoins et aux aspirations modernes... » Voilà des phrases toutes faites qui viennent bourdonner à vos oreilles dans les conversations et qui retentissent avec un bruit de grosse caisse dans la presse quotidienne. S'il faut en croire certains journalistes de haut et surtout de bas étage, certains orateurs d'estaminet et même de Parlement, les prêtres sont de parfaits imbéciles, ou du moins de sacrilèges éteigneurs de lumière, qui ont l'intention de faire rebrousser l'humanité vers les ténèbres de la barbarie. Qu'en pensez-vous, Messieurs? Moi, je me permets de penser qu'il y a là une légère exagération, disons mieux, une colossale bêtise ou une insigne méchanceté.

1^o « Le clergé contemporain *ne comprend rien à la science*. Il la déteste, la redoute, la combat. » Est-ce bien vrai ?

D'abord, il est incontestable que nous aimons et cultivons *la science sacrée*. C'est déjà quelque chose. C'est beaucoup. Nous étudions Dieu, sa nature, ses attributs, ses opérations, sa loi, ses manifestations ; et cette noble science ne vaut-elle pas celle des naturalistes qui se glorifient de connaître les phénomènes, les forces et les lois de l'univers ? Nous étudions l'âme humaine, son origine, son essence, ses idées, ses combats, ses devoirs ; et cette noble science ne vaut-elle pas celle des anatomistes, physiologistes et biologistes qui dissèquent le corps humain, décrivent ses organes et analysent ses fonctions ? La science sacrée prime toutes les autres sciences. Elle en est la reine.

Mais bien que nous l'aimions et la cultivions spécialement, nous ne sommes ni étrangers ni hostiles à la *science profane*. Dans le passé, c'est nous qui avons sauvé la science. Du ^{ve} au ^{xiii}e siècle, tout ce qu'il y a eu de philosophie, de politique, d'histoire et de géographie, de belles-lettres, a été l'œuvre exclusive et complète de l'Eglise et du clergé. Dans la longue série de découvertes qui ont honoré l'esprit humain, il en est qu'on voit sortir d'une tête de moine ou de prêtre, d'autres qu'on doit à la haute influence et à la puissante protection du sacerdoce. Ce sont des moines, des évêques et des prêtres qui ont ouvert à Christophe Colomb le chemin du Nouveau Monde. Ce sont des évêques et des papes qui ont patroné l'invention naissante de l'imprimerie. En vérité, si le clergé est maintenant l'ennemi de la science, il est devenu bien différent de lui-même. Il n'en est rien.

Aujourd'hui non moins que dans le passé, le clergé aime et cultive la science profane. Dans toutes les sciences, philosophiques, historiques, physiques et mathématiques, ne voit-on pas figurer avec honneur des noms de prêtres ? Et dans nos écoles chrétiennes, dans nos séminaires et nos collèges libres, dans nos universités catholiques, est-ce que nous n'enseignons pas toutes les sciences aussi bien que n'importe qui ? Dire que le clergé contemporain ne comprend rien à la science, qu'il la déteste, la redoute et la combat, cela n'a pas le sens commun.

2^o « Le clergé contemporain *ne comprend rien au progrès*. Il en a peur, il le maudit. »

D'abord, nous avons si peu peur de ces heureuses applications de la science qu'on appelle le progrès, que nous en usons tous les jours. Nous nous servons de l'imprimerie, du gaz, des chemins de fer, du télégraphe, du téléphone. On nous voit même donner des séances de phonographe et de cinématographe. Que dis-je ? Au grand scandale de quelques-uns, on voit même des prêtres enfourcher la bicyclette pour arriver plus vite auprès des enfants à catéchiser et des malades à administrer.

Les mains étendues, nous appelons les bénédictions de Dieu sur les inventions de l'esprit humain. *Nous bénissons le progrès!* Que si, quelquefois, nous signalons les fausses routes qu'on lui fait prendre et les abus immoraux qu'on en tire, c'est notre droit et notre devoir. Amis du progrès, nous l'encourageons; mais amis sages et éclairés, nous en condamnons les excès. Le progrès est capiteux comme le vin; et, parce qu'on proscriit l'ivrognerie, cela ne veut pas dire qu'on a le vin en horreur.

3^o « Le clergé contemporain ne comprend rien aux aspirations modernes. » Encore une accusation ridicule!... D'abord, il faudrait nous dire en quoi consistent les aspirations modernes et nous en faire l'exacte nomenclature. Enumérons-en quelques-unes.

Les hommes de ce siècle aiment *la liberté*. C'est bien. Nous l'aimons aussi. Mais au-dessus de la liberté, nous plaçons Dieu, la vérité, le devoir, l'ordre public, et nous déclarons qu'il n'y a de permis que ce qui est juste, honnête et saint. Nous acclamons la liberté, mais nous proscrivons la licence. Avons-nous tort?

Les hommes de ce siècle aiment *l'égalité*. C'est bien. Nous l'aimons aussi; on ne la fera même jamais aussi belle et aussi touchante que les prêtres l'ont faite dans l'Eglise naissante. Mais nous déclarons que sous prétexte d'égaliser, il ne faut pas supprimer ce que la nature, le talent, le travail, la vertu, le mérite ont fait de grand, ni rabaisser ce qui est justement noble pour relever ce qui est volontairement vil. N'est-ce pas raisonnable?

Les hommes de ce siècle aiment *la fraternité*. C'est bien. Nous l'aimons aussi; et qui plus est, nous la pratiquons. La chose et le mot appartiennent au dictionnaire de l'Evangile. Jésus-Christ en est l'auteur, l'Eglise catholique en est la gardienne; c'est de l'histoire.

Les hommes de ce siècle aiment *l'instruction*. C'est bien. Nous l'aimons aussi. Après dix-neuf siècles passés à garder, à copier, à répandre et à composer des livres, à former des maîtres, à fonder, à soutenir ou à relever des écoles, nous avons le droit de dire que nous sommes les ennemis irrconciliables de l'ignorance. Mais nous déclarons que l'instruction sans Dieu est une sottise et un crime, qu'au-dessus de l'instruction profane qui est utile, il y a l'instruction morale et religieuse qui est nécessaire, qui seule est capable de garantir le salut des âmes, l'honneur des familles et la sécurité des nations. C'est du bon sens.

4^o « Le clergé n'est pas de son temps; il est arriéré et rétrograde! » Pardon! Nous aimons de notre siècle tout ce qui est bon, tout ce qui est vrai, tout ce qui est grand. Mais, c'est notre devoir de condamner tout ce qui est mauvais, tout ce qui est faux, tout ce qui est avilissant. C'est notre honneur, au milieu de ce siècle, de garder à nos contemporains un symbole de foi, une règle des mœurs, des espérances de vie et d'immortalité.

Personne n'est forcé de nous obéir et de nous suivre; mais il me semble que tous doivent reconnaître la loyauté de nos intentions et la générosité de nos efforts.

Oh! qu'il est difficile de contenter tout le monde! Les uns nous reprochent de n'être pas de notre temps, et les autres d'en être trop. Aux yeux des uns, nous ne marchons pas assez vite et nous sommes des rétrogrades; aux yeux des autres, nous allons trop de l'avant et nous voulons tout dominer!

II. — Le clergé contemporain est ambitieux et envahissant

Tout à l'heure on accusait nos idées arriérées; maintenant ce sont nos empiétements. Voyons, de quoi nous accuse-t-on?

1^o De vouloir envahir l'ordre temporel? C'est faux.

C'a été vrai dans le passé. Oui, autrefois le clergé a envahi, la bêche à la main, les terres ingrates pour les cultiver, les forêts pour en défricher le sol, les étangs pour en dessécher la vase impure, les coteaux couverts de bruyère pour y planter la vigne. Il a envahi la France pour la rendre fertile, riche et prospère. Autrefois, le clergé a envahi de vastes terres qui sont devenues par son travail ou par des donations volontaires, son légitime patrimoine. Que dis-je? C'était moins son patrimoine que celui des pauvres, des écoles, des hospices. Avec sa fortune, le clergé de l'ancienne France suffisait au budget des cultes, au budget de l'instruction, au budget de l'assistance publique, et même, quand c'était nécessaire, à une partie du budget de la guerre. Autrefois le clergé a même envahi les affaires politiques de la chrétienté. On l'a vu prendre place dans le conseil des rois et des peuples. Pourquoi ne l'aurait-il pas fait? On le lui demandait. Il n'est pas allé de son propre mouvement au-devant des honneurs et des places. On l'a appelé, il a répondu et il a rendu à nos ancêtres des services qui ne sont pas sans gloire. Voilà le passé. Nous n'avons pas à en rougir.

Mais est-il nécessaire, utile, possible de revenir à ce passé? Non. On accuse le clergé de vouloir envahir l'ordre temporel? Ce n'est pas vrai dans le présent. Voyons. Est-ce que les curés et les évêques ne s'enferment pas strictement dans leurs fonctions spirituelles? Est-ce que l'étole cherche à prévaloir sur l'écharpe tricolore? Est-ce que le clergé s'immisce dans le gouvernement de l'Etat, du département, du canton, de la commune?... Qu'il y ait au Parlement un certain nombre de docteurs en médecine, cela ne veut pas dire que les médecins sont les maîtres de l'Etat. De même, qu'il y ait quelques prêtres au Parlement, c'est leur droit puisqu'ils sont citoyens et éligibles, mais cela ne veut pas dire que les curés gouvernent la France... Non, Messieurs, ce n'est pas nous qui, aujourd'hui, mettons la main sur la chose publique. Ce n'est pas nous qui sommes

les rois du jour. On nous reproche notre ambition, nos empiétements ? L'heure est aussi mal choisie que possible pour porter contre nous une pareille accusation... On nous accuse de vouloir envahir l'ordre temporel ? C'est faux.

2^o De vouloir *envahir l'ordre spirituel* ? C'est vrai. L'ordre spirituel, qu'est-ce ? C'est le royaume des âmes. Voilà, Messieurs, notre royaume ; et certes il est assez vaste et assez beau pour épuiser notre ambition et nos forces. Nous n'aspérons nullement au gouvernement des affaires de ce monde, mais nous voulons enseigner les âmes, les purifier, les sanctifier, les gouverner dans la vérité et dans la justice, leur assurer la vie de la grâce ici-bas et la vie de la gloire là-haut, en un mot les christianiser. Nous voulons christianiser les âmes, et par les âmes la famille et la société tout entière.

C'est notre devoir. Nous ne sommes sur la terre que pour cela. Louis XVI, talonné par la Révolution, disait à Malesherbes, son ministre, qui venait lui offrir sa démission : « Ah ! Malesherbes, vous êtes plus heureux que moi, vous pouvez abdiquer ! » Ainsi nous, prêtres, ayant reçu de Dieu la royauté spirituelle, nous ne pouvons pas abdiquer. Nous voulons christianiser les âmes. C'est notre devoir.

Et parce que c'est notre devoir, *c'est notre droit*. Ni la ruse, ni la violence, ni l'opinion, ni la loi même ne peuvent prescrire contre ce droit. On peut nous approuver ou nous entraver : nous laissons dire et nous marchons quand même. Notre ambition, sur ce point, est irréductible. Rien ne saurait nous faire fléchir. Nous avons le droit et le devoir de christianiser les âmes ; et ce droit, nous continuerons de l'exercer, ce devoir, nous continuerons de le remplir pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien du monde.

18^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle* (suite)

§ 3. — CE QUE C'EST QU'UN VICAIRE

Messieurs, nous étudions l'action du clergé contemporain. — Quelques-uns veulent voir dans le clergé actuel une corporation *malaisante*, et ils incriminent nos mœurs, nos idées, nos ambitions. Nous leur avons répondu surabondamment. — Quelques autres, plus modérés, veulent voir dans le clergé une corporation *inutile*, et on les entend dire : « A quoi bon des vicaires, des curés, des évêques ? » A quoi bon ? C'est ce que nous allons voir.

Étudions aujourd'hui la physionomie et la vie du vicaire. Qu'est-ce qu'un vicaire et que fait-il ? Voilà deux questions intéressantes.

I. — Qu'est-ce qu'un vicaire ?

Comme tout prêtre, un vicaire est un homme *séparé* et un homme *consacré*.

1^o Un vicaire est *un homme séparé du monde*. C'est la femme, Messieurs, qui gouverne le monde. Pour commander au monde, il faut donc être supérieur à la femme. Et comment l'est-on ? En lui disant à la face de Dieu et des hommes : « Femme, vous trouverez toujours en moi un cœur de père, mais rien de plus. »

Quand un homme a pris cette attitude, si jeune soit-il, et si pauvre d'origine et de talent que vous le supposiez, l'opinion publique l'investit forcément d'une considération, d'une puissance extraordinaire. Qu'il attaque les vices les plus haut placés, qu'il pénètre au fond des consciences pour en extirper les germes les plus secrets du mal, tout lui est permis. Son regard, sa parole terrifie, terrasse le crime, console, soutient, enflamme la vertu. Sa main brise l'orgueil des grands, la révolte des petits, et promène sur l'inégalité des fortunes et des conditions le niveau de la justice et de la charité. Vainement demanderait-on à un clergé marié des Ambroise, des Augustin, des Chrysostome, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, des François-Xavier, des Vincent de Paul et des Lavigerie ; il ne donnera que ce qu'on trouve partout : des prolétaires. Laissons donc au prêtre sa virginité, si nous voulons qu'il nous sauve, et lui seul peut nous sauver, puisque nous n'expirons que faute de croyances et de vertus.

2^o Un vicaire est un prêtre, c'est-à-dire un homme *séparé du monde*, c'est-à-dire *un homme consacré à Dieu*. Est-ce que Dieu n'a pas droit à nos hommages ? Est-ce que nous pouvons le traiter comme s'il n'existait pas ? Vous flétrissez le fils ingrat qui néglige son père en cheveux blancs, et vous trouveriez tout simple, tout naturel, qu'on passe à côté de Dieu sans élever vers lui une prière, un acte d'adoration, un élan de reconnaissance, un cri de pardon ? Viens, ô prêtre, viens jeune et modeste vicaire, viens dans ta petite chambrette, et là, seul, devant ton crucifix, prie pour ceux qui ne prient pas, prolonge tes oraisons pour ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires et à leurs plaisirs ; récite ton bréviaire sur le sentier perdu d'une campagne déserte ; égrène ton chapelet à travers les rues de la cité tumultueuse ; approche-toi de l'autel, et emporte vers Dieu les actes religieux du peuple chrétien ; offre le saint sacrifice de la messe : tu n'es qu'un pauvre mortel, pétri d'infirmités et de misères, ta naissance est peut-être des plus vulgaires, tu ne possèdes peut-être aucun des grands dons de nature qui recommandent un homme à l'attention de ses semblables, qu'importe ? Tu es prêtre. Ta parole a l'incroyable pouvoir de traverser les espaces, de saisir l'invisible et d'immoler l'immortel. Tu es un homme consacré.

Qu'est-ce qu'un vicaire ? Vous le savez !

II. — Que fait un vicaire ?

Tenez, apprenez-le d'une autre bouche que de la mienne. Un jour, Cousin se promenait dans la cour de l'Institut avec un savant professeur de philosophie. Un jeune vicaire vint à passer, et, comme il s'éloignait, M. Cousin le regardant de loin s'arrêta et dit à son collègue : « Mon ami, nous avons toute notre vie professé la philosophie. Nous réunissons des jeunes gens instruits et nous tâchons, par des arguments laborieux, de leur démontrer qu'il y a une âme. Pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où va-t-il ? Il va réconcilier les âmes de deux époux, fortifier l'âme d'un vieillard qui va mourir, combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, le désespoir dans l'âme d'un malheureux, l'ignorance dans l'âme d'un enfant. Et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ? Il vaudrait mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes, avec une corde au cou. » Ces paroles d'un philosophe sont significatives... Que fait un vicaire ?

1^o *Il confesse.* Voyez-vous, dans un coin de l'église, ce prêtre enfermé dans une guérite de bois, sans autre mouvement que de se pencher successivement à droite et à gauche pour écouter ce qu'on lui dit, rappeler ce qu'on a trop oublié et encourager à mieux faire ? C'est le vicaire. Qu'est-ce qui le retient des heures, quelquefois des journées entières, dans cette place incommode ? Ce n'est pas la curiosité, car les romanciers, les journaux de bas étage et les chroniques judiciaires lui en apprendraient plus que la confession. Ce n'est pas l'intérêt, car la confession ne se paie pas. C'est la charité. Il rend l'espérance, le courage, la sérénité à cette pauvre femme que ses chagrins domestiques allaient pousser au suicide. Il éveille le remords et la probité dans la conscience de ce serviteur infidèle. Il arrête ce jeune homme sur le sentier du déshonneur. Il façonne à la piété et à la vertu ces enfants à peine dégrossis. Il fait restituer le bien mal acquis. Il soutient les tentés, il relève les tombés, il guérit les désespérés... Après cela, que les théologiens d'estaminet cherchent dans l'histoire le prêtre ou le moine qui a inventé la confession. Si, par impossible, ils le découvrent, remerçons-les, et vite élevons une statue à l'inventeur... Que fait un vicaire ? Il confesse.

2^o *Il visite les malades.* Le voilà dans son quartier. Il entre dans cette maison, il demande des nouvelles de la famille, il appelle les enfants par leur nom, les caresse... Il apprend qu'il y a un malade là-bas, il y court, il y vole. Quelquefois, il sonne une fois, deux fois, supplie, gémit, et la porte reste fermée. Le lendemain, on vient le prier de bénir un cadavre, et le vicaire, pensif, préside les funérailles d'un malheureux chrétien que ses parents cruels ont privé des derniers sacrements. Mais, en général, il n'en va pas de la sorte. Il arrive assez tôt. Il dispose le malade et la famille. Il prononce des paroles de tendresse et de consolation. Il purifie l'âme du moribond dans les eaux

saintes de la pénitence, il la fortifie avec les dernières onctions, il la transfigure par la réception touchante du viatique..., et sous l'attouchement attendri du vicaire, on voit l'âme chrétienne s'envoler aux joies éternelles et imprimer sur les lèvres du défunt un sourire que la mort ne peut plus effacer. Voilà le vicaire, Messieurs ! Il vient à vous dans les jours de l'épreuve, du malheur et du deuil. Vous le trouvez sur votre chemin, quelquefois quand vous êtes dans la joie, surtout quand vous pleurez, toujours quand vous mourez ! Ah ! ne vous étonnez pas du prestige qui nous entoure encore au milieu de nos populations, journellement travaillées par l'impiété. Notre influence a des racines aussi profondes que vos cœurs ; elle est enracinée dans vos douleurs et dans nos larmes. Nous portons sur nos personnes le reflet mélancolique et sacré de tous les deuils qui vous affligent... Que fait un vicaire ? Il confesse, il visite les malades.

3^o *Il fait le catéchisme.* Faire le catéchisme, cela ne vous a l'air de rien ! Messieurs, c'est une fonction aussi sublime que modeste... et combien laborieuse ! Ces intelligences d'enfants sont encore novices ; et, cependant, le vicaire leur verse en abondance les lumières de la science morale et religieuse... Voyez ce petit enfant qui va au catéchisme : il est en possession de toutes les vérités qu'il doit croire, il sait tous les commandements qu'il doit accomplir, il connaît toutes les sources de grâce ouvertes à sa faiblesse, il voit le but de la vie et le chemin qui mène à ce but suprême.

Est-ce notre faute, Messieurs, s'il y a des mains sacrilèges qui détruisent ce que nous édifions ? Est-ce notre faute, si pendant que nous versons la liqueur sacrée de la foi et de la vertu dans la jeunesse, il y en a d'autres qui y versent le poison de l'impiété et de l'immoralité ? Nous aimons vos enfants, nous leur donnons des principes, et nous pouvons affirmer qu'ils ne trouveront jamais dans le cours de leur vie une lumière, je ne dis pas supérieure, mais égale à celle du modeste catéchisme que nous leur mettons dans les mains, dans la tête et dans le cœur !...

Poète, peintre, sculpteur, qui par vos œuvres décernez l'immortalité, qui avez, dites-vous, mission de distribuer la gloire, n'aurez-vous donc jamais des vers, des tableaux, des monuments pour les hommes obscurs ? Ne récompenserez-vous jamais le devoir humble et caché ? Refuserez-vous quelques rayons de gloire à ceux qui vous donnent des torrents de dévouement ? Le sous-lieutenant ou le sergent qui montent obscurément la garde dans la dernière cité de France accomplissent un devoir immense, sans lequel tout ce qui vit de sécurité cesserait d'être à l'instant même. Cette garde montée enfante l'ordre, et l'ordre donne naissance aux bonnes lois, aux œuvres intellectuelles, aux prospérités matérielles. Tel, le modeste vicaire qui s'en va sans bruit, et qui monte la garde auprès de vos enfants et prépare dans ces jeunes âmes des moissons de vertu. Je ne crains

pas de le dire : le plus humble des vicaires qui enseigne le catéchisme aux petits enfants, est moins illustre mais au moins aussi utile que l'académicien, professeur au Collège de France, qui devant un savant auditoire prononce un discours sur la philosophie des Grecs ou des Romains... Que fait un vicaire ? Il confesse, il visite les malades, il fait le catéchisme.

4^o *Quoi encore ?* Hélas ! comment voulez-vous que je vous raconte par le détail une vie dont toutes les minutes sont absorbées par le travail et dont presque tous les actes sont couverts de silence et d'obscurité ? C'est le vicaire qui célèbre presque tous les offices publics, presque toutes les funérailles, presque tous les mariages, presque toujours les baptêmes. C'est le vicaire qui distribue la prédication ordinaire au peuple chrétien à l'église et à la jeunesse dans les catéchismes de persévérance. Le vicaire soulage les misères, il découvre les pauvres honteux, il cherche toujours et il trouve souvent du travail à l'ouvrier sans ouvrage. C'est par centaines qu'il faut compter les services qu'il rend aux classes populaires. Le vicaire organise et dirige les œuvres, œuvres de piété, œuvres de zèle, œuvres de persévérance. Plus vos enfants sont menacés, Messieurs, et plus nous voulons les protéger et les sauver. Nos patronages religieux sont des institutions de première nécessité : c'est le vicaire qui en est le fondateur, l'organisateur et le directeur. Oh ! la belle vie que la vie du vicaire !

Conclusion

Quand chaque jour il a ainsi durement travaillé, le soir il se retire dans sa chambrette pour se livrer à l'étude et à la prière. Il prépare le pain de la prédication qu'il doit distribuer le lendemain ou le dimanche suivant. Ses instructions ne sont pas longues, mais elles sont admirables de simplicité, de clarté et d'onction ; il sera court en chaire, et pour être court en chaire, il sera long à l'étude. Dix heures sonnent. Il prie, il scrute sa conscience, non pour savourer le bien qu'il a fait, mais pour se reprocher celui qu'il croit avoir omis. Puis il s'endort bien vite, car vraiment son corps et son âme sont à bout de forces. Oh ! les belles journées que les journées du vicaire !

Un jour ce prêtre meurt, et les journaux qui ont des articles nécrologiques pour les oranges-outangs garderont le silence. Après tout, comment le monde aurait-il fait attention à ce prêtre, lui qui n'a pas vu passer les apôtres ? Cherchez dans les annales de Rome païenne les noms de Pierre et de Paul ! Il y avait longtemps qu'ils prêchaient, catéchisaient, baptisaient, quand un jour ils se trouvèrent englobés dans le nombre de ceux que Néron envoyait à la mort. Et pourtant ces obscurs suppliciés avaient ravivé le cadavre infect de l'empire, créé un peuple nouveau et fondé une puissance qui devait durer autant que le monde. Ainsi, modeste vicaire, continue ton chemin au milieu d'une société qui ne prend pas garde à toi !

Va ! s'il y a sur la terre des êtres inutiles, tu n'es pas de ces êtres-là ! Va ! ta physionomie est belle à voir et ta vie est admirable à raconter !

Messieurs, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je vous ai dit des choses bien vraies, et bien capables de toucher des âmes aussi droites que les vôtres.

19^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle* (suite)

§ 4. — CE QUE C'EST QU'UN CURÉ

Messieurs, nous étudions l'action du clergé contemporain. Déjà, nous avons répondu à ceux qui veulent voir dans le clergé une corporation mal-faisante. Nous répondons maintenant à ceux qui nous considèrent comme une corporation inutile.

Je vous ai dit ce que c'est et ce que fait un vicaire. Contemplons aujourd'hui la physionomie et la vie du curé : du *curé de campagne* et du *curé de ville*.

I. — Le curé de campagne

1^o *En apparence, c'est le plus impuissant des mortels.*

Il est pauvre. Rochefort touche 240,000 fr. par an en faisant manger du prêtre à ses nombreux lecteurs, et il vit au milieu de tous les raffinements du luxe en débâtant contre les prétendus envahissements du clergé. Ce n'est pas une moindre étrangeté de notre temps, que de voir des publicistes grassement payés défendre en phrases ronflantes et indignées la cause du peuple contre de pauvres prêtres qui ne joignent pas les deux bouts ! Car il en est ainsi.

Le clergé des campagnes vit au jour le jour des minces ressources que l'Etat lui mesure et lui pèse chaque année dans la même balance où s'agitent les destinées des chemins vicinaux. Quel est l'homme instruit qui, après quinze années d'étude, voudrait la chaumière du curé de campagne, sa difficile existence, son pain parfois si amer ? S'il y a quelques prêtres qui s'enrichissent dans l'exercice du ministère pastoral, ce sont des tours de force si prodigieux et des monstruosité si rares qu'il n'y a pas à en tenir compte. En général, le prêtre est pauvre, et il n'y a pas de plus grand spectacle, dit Mgr Bougaud, que cet immense clergé de campagne, « qui n'a pas de quoi vivre et qui cependant visite les malades, soigne les pauvres, recueille les orphelins, donne du peu qu'il a, et ayant épuisé sa bourse, mais n'ayant point épuisé son cœur, se fait mendiant pour les mendiants. Dans ce siècle où la pauvreté est si laide parce qu'elle est si chagrine, et si chagrine parce qu'elle est si envieuse, il y a une pauvreté superbe à voir : c'est la pauvreté radieuse, sereine, contente, bienfaisante du prêtre. » Le curé de

campagne n'a pas le prestige de la richesse ni le prestige des honneurs.

Il est isolé. Souvent, le dimanche, quand je vois notre belle et grande église si remplie d'une foule compacte, je songe à ce prêtre isolé poursuivant péniblement son ministère au milieu d'une population indifférente et hostile, priant sans réponse et prêchant sans succès, rassemblant autour de lui quelques enfants de paysans qui le comprennent à peine, et sentant que tous les élans de son cœur vont se briser contre une glaciale insouciance, contre une stupide et morne opposition. Le curé de campagne est seul, muré en quelque sorte dans son presbytère abandonné. Son zèle semble stérile. Ses années disparaissent sans laisser des résultats visibles. En apparence, c'est le plus impuissant des mortels.

2^o En réalité, c'est l'homme essentiellement utile.

Messieurs, ne jugeons pas sur les apparences. En apparence, la digue en pierre qui s'oppose au débordement du fleuve et sauve de l'inondation les terres cultivées, est improductive, car elle ne produit ni avoine, ni betteraves ; mais, en réalité, elle remplit une fonction salubre, et tout ce que vous ôteriez à la digue vous le donneriez au torrent. En apparence, la pompe à incendie est improductive, elle coûte fort cher, elle sert rarement, quelques-unes même n'ont jamais servi qu'aux essais du dimanche ; mais le jour de l'incendie cette machine sauve vos maisons, la Banque de France et toutes ses richesses. En apparence, le fusil d'un soldat d'infanterie est improductif, il ne vaut pas le moindre fusil de chasse, il n'a pas tué un seul perdreau, et il coûte fort cher à tenir au ratelier ; mais, à un moment donné, cette machine improductive sauvera plus que la Banque de France, elle sauvera les arts, les musées, les églises, la vie des hommes, l'honneur des femmes, l'avenir de la patrie. Tel le curé de campagne : il n'a l'air de rien et il sauve tout.

Voyez-le au pied de son crucifix où il fait oraison, à l'autel où il célèbre, dans les sentiers de la paroisse où il récite son bréviaire. Il sauve *la gloire de Dieu*, qui est si souvent blasphémé, presque toujours oublié dans ce pauvre village.

Voyez-le visitant son troupeau, avec un mot de consolation pour les affligés, de tendres reproches pour les pécheurs, de paix et de concorde pour ceux que divisent les ressentiments et la haine, relevant le courage des uns, guérissant les blessures des autres, bénissant le berceau de l'enfant qui vient de naître, le foyer de la famille qui se prépare, la tombe du vieillard arrivé au terme de ses jours. Il sauve *les âmes*, qui, sans lui, resteraient ensevelies dans le matérialisme le plus profond.

Voyez-le debout au milieu de son peuple. On a dit de lui qu'il était un fonctionnaire. Ce n'est pas vrai, cela, puisqu'il ne détient aucune portion de la puissance publique, puisqu'il ne tient pas sa

mission de l'Etat. Qu'est-ce donc ? Il est un fonctionnaire, qui représente Dieu, Jésus-Christ et l'Eglise. Il tient dans ses mains le symbole, le décalogue, la croix, l'Eucharistie. Il sauve *l'Evangile* et il empêche l'oubli et les passions de prescrire contre la vérité et la loi divine. Toutes les charges, toutes les dignités, toutes les renommées, toutes les réputations, si hautes soient-elles, pâlisent à côté de la simplicité et de la grandeur d'une telle fonction.

Il y a des ministères plus brillants, il n'y en a pas de plus féconds. Les vrais lutteurs, les vrais héros, ils sont là, dans nos campagnes, dans les postes ignorés et sans gloire, seuls, vis-à-vis d'un monde matérialisé et indifférent, seuls à croire, à espérer et à aimer, semblables au Témoin crucifié de la vérité méconnue, qui vit lui aussi son ministère méprisé, qui étendit les bras vers un peuple rebelle, qui pleura sur Jérusalem, et dont les yeux mourants ne contemplèrent qu'un peuple qui le maudissait...

Saluez, Messieurs, le curé de campagne ! et quand il meurt, inclinez-vous devant le cercueil d'un juste qui a eu le dédain de vos joies comme de vos ambitions, qui n'a pas fait de bruit, mais qui a fait du bien... En apparence, il a été le plus impuissant des mortels ; en réalité, c'est l'homme essentiellement utile.

Et maintenant, un mot sur

II. — Le curé de ville

Ici, je ne suis pas tout à fait libre de vous dire ce qu'il faudrait. Je veux cependant vous en dire assez pour éveiller votre attention sur quelques vérités bonnes à savoir.

Qu'est-ce que le curé de ville ?

1^o En apparence, c'est le plus heureux des mortels.

Il est à l'aise. Certes, il ne roule pas sur l'or et l'argent. Mais, en général, il est moins pauvre que le curé de campagne. Sa maison n'est pas une chaumière, elle a même un certain confortable. Cela doit être, puisque n'étant lui-même d'aucun rang social, il faut qu'il tienne également à toutes les classes de la société sans en choquer aucune. Le curé de ville vit dans une honnête médiocrité, à égale distance de la richesse et de la pauvreté.

Il est bien vu. Les pieux fidèles le vénèrent, les indifférents le respectent, les impies eux-mêmes gardent avec lui les formes de la civilité. Toutes les maisons de la paroisse lui sont ouvertes ; et le moins qu'il y rencontre, c'est cette politesse française qui caractérise l'habitant des villes. En apparence, c'est le plus heureux des mortels.

2^o En réalité, c'est l'homme terriblement chargé, chargé d'occupations et de préoccupations. Sa vie est en proie aux occupations les plus multiples ; son esprit est en proie aux préoccupations les plus accablantes. Il porte sur ses épaules le double fardeau du pasteur et de l'administrateur.

Comme *pasteur des âmes*, le curé de ville appartient à tous. Il n'a point de famille, il est de la famille de tout le monde.

Il *confesse*. On en voit dont la vie entière se consume dans ce ministère épuisant.

Il *prêche*. C'est une besogne nécessaire, écrasante, qui tue avant l'âge les constitutions les plus robustes.

Il *conseille*. La religion chrétienne a fait de l'amitié, de la discrétion, de l'indulgence et du bon conseil une fonction ; elle a inventé, elle a institué le pasteur, le curé, l'homme du devoir et de la charité, le guide et le consolateur des âmes.

Il *visite*. Il entre dans le salon du riche et dans le logis du travailleur. Il voit du même oeil la pourpre et la bure. Les riches nous reprochent souvent de trop aimer le peuple, et le peuple nous reproche souvent de trop aimer les riches. Messieurs, croyez-le bien, nous vous aimons tous également, parce que sous des apparences diverses nous ne voyons que des âmes faites à l'image de Dieu et travaillées des mêmes besoins. Vous êtes riches ? Le curé de ville vous visite, et vous avez besoin qu'il vous visite pour vous apporter une parole d'humilité, un appel à la bienfaisance, une exhortation au détachement, et je dirai même un remède à cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. Vous êtes pauvres ? Le curé de ville vous visite, et vous avez besoin qu'il vous visite pour vous apporter la parole qui console, l'espérance qui soutient, l'affection qui encourage et quelquefois le secours matériel qui comble les vides creusés par le chômage et la maladie.

Que fait encore le curé de ville ? Il *organise des œuvres* de sanctification, de zèle, de charité. Pour des besoins nouveaux, il crée des méthodes nouvelles. Malheur à lui, s'il s'endort dans des lamentations stériles, dans une routine nonchalante, dans un égoïsme satisfait ! Comme pasteur des âmes, il doit les sauver toutes, ou du moins faire le possible et quelquefois l'impossible pour les sauver.

Comme *administrateur de la paroisse*, ses occupations et ses préoccupations ne sont pas moins accablantes. Souvent, il doit se rencontrer et s'aboucher avec l'autorité diocésaine, avec l'autorité préfectorale, avec l'autorité municipale. Plus souvent encore, il doit se concerter avec les hommes honorables et dévoués qui composent son conseil de fabrique. Presque toujours, l'administration spirituelle d'une grande paroisse de ville entraîne après elle des intérêts matériels de premier ordre : ce sont des pauvres qu'il faut assister, une église qu'il faut construire, des écoles qu'il faut fonder et faire vivre. Pour subvenir à tous ces besoins, le curé de ville sera téméraire, importun, il usera sa vie. Mais lorsqu'il se couchera sur son lit de mort, il sera heureux de voir le clocher de sa chère église monter vers le ciel, de songer à l'asile, à l'école, dont ses sueurs auront arrosé les fondations.

Conclusion

Qu'en dites-vous, Messieurs ? Ne trouvez-vous pas que c'est une belle vie, une vie utile et féconde que la vie du curé de ville et du curé de campagne ? « Vous êtes le sel de la terre, » disait Jésus-Christ à ses apôtres. Et c'était vrai. Ils ont régénéré l'humanité, le monde moderne doit ce qu'il a de meilleur à cette poignée d'hommes. Et ce qu'ont été les apôtres, leurs successeurs le sont. Le curé est le grand bienfaiteur. La bêtise et la méchanceté humaine ont essayé de flétrir le prestige du curé. Les grands-prêtres de toutes les négations et de tous les appétits ont essayé de démolir l'autorité du curé. — Tant pis ! Le curé parti, l'Evangile s'en irait avec lui, et avec l'Evangile, tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de saint sur la terre, et le vide creusé par l'absence de Jésus-Christ et de ses ministres ne pourrait pas même être comblé par des ruines. — Mais non ! le curé ne s'en ira pas. A la ville et à la campagne, il restera debout, priant, parlant, agissant..., lumière du monde, sel de la terre, sauveur des âmes et serviteur de son pays !

Continuez, Messieurs, de lui assurer vos sympathies, vos prières, votre docilité, votre collaboration !

20^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle (suite)*

§ 5. — CE QUE C'EST QU'UN EVÊQUE

Messieurs, pour vous faire toucher du doigt l'action bienfaisante du clergé contemporain, j'ai essayé de vous tracer le portrait du vicaire et du curé. Aujourd'hui, regardons un peu plus haut, et demandons-nous *ce que c'est qu'un évêque*.

Quelques-uns d'entre vous ont sans doute assisté au sacre d'un évêque. C'est une cérémonie grandiose, qui depuis vingt ans s'est renouvelée quatre fois dans la cathédrale d'Orléans. Vous avez vu le nouvel élu entrer dans le sanctuaire, où il est accueilli par trois princes de l'Eglise qui reçoivent ses serments, ses promesses, sa profession de foi, et versent sur sa tête et sur ses mains l'huile joyeuse de la consécration épiscopale. Vous avez vu celui qui, tout à l'heure, n'était qu'un simple prêtre, prendre la crosse et la mitre et monter tout à coup au sommet de l'ordre sacerdotal... et vous avez dit : « Comme c'est beau ! »

Ou bien, c'était un jour de grande fête, un jour de confirmation ou de visite épiscopale. L'évêque s'avancait à pas lents et majestueusement dans l'église illuminée, et vos petits enfants se sont écriés : « Ah ! que je voudrais être évêque ! »

Messieurs, si vous voulez savoir ce que c'est qu'un évêque, ne faites pas attention à ces belles apparences. Ecartez toutes ces draperies qui vous cachent la réalité des choses..., et contemplez

l'évêque en face de son clergé, en face de son peuple, en face de son siècle. Vous allez voir que la grandeur de son pouvoir est encore dépassée par la pesanteur de ses responsabilités.

I. — En face de son clergé, l'évêque est l'homme qui dirige

D'abord il a *seul le pouvoir de faire des prêtres.* Le prêtre ne peut pas créer un prêtre. Il meurt stérile et son église meurt avec lui. On l'a vu au Japon. Il y avait là des fidèles capables du martyre, il y avait des prêtres éminents, héroïques : il n'y avait plus d'évêques, et l'immense et magnifique chrétienté s'est éteinte. N'y eût-il qu'un seul évêque dans le monde, c'en serait assez pour maintenir la perpétuité du sacerdoce chrétien. Que ce seul évêque disparaisse, ce que Dieu ne permettra jamais, et c'en serait fait de l'Eglise, qui n'aurait plus de ministres pour absoudre au saint tribunal, pour immoler à l'autel la victime du salut. L'Eglise est dans l'évêque... : c'est mathématiquement vrai, l'évêque seul a le pouvoir de donner des prêtres à l'Eglise.

Générateur du sacerdoce, *il le gouverne. Il dirige l'instruction et la formation du clergé.* Il fonde des écoles ecclésiastiques et des séminaires. Il en surveille les études et la discipline. Il choisit les maîtres, il examine les élèves. Inspecter est sa charge, inspecteur est son nom. Et quand les jeunes lévites ont reçu la prêtrise, c'est l'évêque qui les envoie.

Il institue de son propre mouvement les vicaires, les curés, les professeurs, les aumôniers. Dans les carrières civiles, il y a un avancement qui suit habituellement la progression en âge des titulaires. Dans le clergé, il n'en va pas de la sorte. C'est le choix paternel de l'évêque qui attribue à chacun sa situation, et comme l'évêque ne dispose d'aucun moyen matériel de coaction, sa puissance purement morale repose dans l'obéissance filiale de ses prêtres.

Il en est de même des *règlements disciplinaires* qui gouvernent le clergé. Qu'ils émanent des évêques ou du droit commun ecclésiastique, ils sont dépourvus de sanction matérielle, et ils s'imposent à la seule conscience du clergé. C'est ainsi que marche l'Eglise. C'est étrange, mais cela dure déjà depuis dix-neuf siècles. Dieu y met la main. Il y a longtemps que saint Paul a écrit : « *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam.* L'Esprit-Saint a confié aux évêques le gouvernement de l'Eglise. » Et ce sera longtemps encore comme cela... En face de son clergé, l'évêque est l'homme qui dirige.

II. — En face de son peuple, l'évêque est l'homme qui s'immole

Parce qu'un *évêché* est généralement une demeure confortable, vous pensez peut-être qu'on y vit dans le repos et sans soucis ? Détrompez-vous. On y travaille fort. Dans ce beau palais épiscopal les misères ou les difficultés de 300 ou 400 paroisses

arrivent par tous les courriers ; et il faut que chaque courrier reporte des décisions, des instructions, des encouragements, des réprimandes.

Et puis, l'évêque n'est pas destiné à rester dans son évêché comme une fière et froide majesté qui attend les hommages et se contente d'inspirer la crainte et le respect. Non ! Le voilà *en tournée pastorale* dans son diocèse. Ah ! c'est là surtout qu'il est beau à voir, allant des villes aux bourgades, des palais aux chaumières, des vallées aux montagnes, visitant les temples, les autels, les tabernacles, les cimetières, consolant les malades et les affligés, réchauffant le zèle de ses prêtres, exhortant les pécheurs, encourageant les justes, bénissant les vieillards et les petits enfants. C'est là qu'il est beau..., parce que c'est là qu'il représente vraiment son maître Jésus-Christ, parcourant les cités et les bourgades de la Judée et de la Galilée. A cela il dépense une partie de sa vie, la plus grande partie de sa vie. C'est le côté obscur et laborieux de l'épiscopat, mais c'en est la principale et la plus féconde fonction !

Il arrive dans une humble paroisse. Il entre dans le temple rustique. Il prie d'abord. Puis il se lève, et se tournant vers le peuple assemblé, que lui dit-il ? Ce que le vénérable prêtre qui est à ses côtés n'a cessé de dire depuis vingt ou trente ans. Avec l'autorité de son caractère tempérée par la tendresse de son regard, il explique la loi de Dieu, la loi du ciel et de la terre, la loi du temps et de l'éternité, la loi qui commande toutes les vertus, prescrit tous les vices, règle tous les devoirs, la loi qui fait les bons magistrats, les bons sujets, les bons maris, les bonnes épouses, les bons pères et les bons fils, les bons maîtres et les bons serviteurs. Il interroge les enfants, et ces intelligences de 10 et 12 ans, élevées au milieu du bèlement des troupeaux, lui font des réponses sublimes. Il donne le Saint-Esprit. Il distribue de pieux crucifix. Il s'en va, et ce qu'il a fait aujourd'hui ici, il l'a fait hier là-bas, il le fera demain ailleurs.

Oh ! les belles journées que les journées d'un évêque qui visite son diocèse ! C'est à ces hommes qu'il appartient de fonder des Etats et d'assurer le bonheur des peuples. Il avait bien raison le philosophe d'ailleurs très incrédule, Gibbon, qui disait que les évêques avaient fait le royaume de France comme les abeilles font leur ruche. Si la ruche peut encore être refaite, Messieurs, c'est par les évêques qu'elle le sera !

Et puis, il y a des heures où l'évêque s'immole d'une manière plus tragique. C'est *dans les calamités publiques.* Pendant la peste de Milan, on pressait saint Charles Borromée de se mettre en sûreté. « Il est facile, lui disait-on, de remplacer les prêtres qui meurent, mais vous, la colonne de l'Eglise, qui vous remplacera ? — Taisez-vous, répondit-il ; c'est quand il s'agit de mourir qu'un évêque doit se rappeler qu'il est le premier. » Ces exemples abondent dans les annales de l'épiscopat : Belzunce, Cheverus et Quélen ont continué l'héroïsme de Borromée, et au milieu du feu meur-

trier de nos discordes civiles, sur la barricade changée en autel, notre siècle a entendu la voix d'un évêque assassiné qui répétait avec Jésus-Christ : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis... » En face de son peuple, l'évêque est l'homme qui s'immole.

III. — En face de son siècle, l'évêque est l'homme qui combat

Qu'ai-je dit, Messieurs?... L'évêque, qui est père, qui n'a qu'une puissance spirituelle, un homme qui combat?... Oui. Tout homme qui veut faire quelque chose ici-bas doit combattre. Voyez le laboureur qui n'a que quelques épis à faire pousser : quel rude combattant ! Il est en lutte toute l'année contre la stérilité du sol, contre les intempéries des saisons, contre les divers fléaux qui viennent de la terre ou de l'air. Voyez le marin qui va pêcher quelques maigres poissons : quel rude combattant ! Il passe les jours et les nuits à lutter contre les éléments déchaînés. Et l'évêque ne combatrait pas, lui qui doit sans cesse pêcher des hommes dans la mer tumultueuse du siècle, lui qui toujours doit faire germer sur la terre le froment pur de la vérité et de la sainteté évangélique ?

Voyez-le plutôt : il a l'attitude et le geste de l'athlète. Sa tête, ceinte de la mitre d'honneur comme d'un casque, le signale dans les batailles de la foi. La houlette qu'il porte rallie comme un sceptre tout le troupeau autour de lui et écarte comme un glaive les loups ravisseurs qui menacent le troupeau !

Ils ont rudement combattu, *nos vieux évêques* ! Chrysostome, quand il s'opposait au faste impie de l'impératrice Eudoxie ou aux caprices du favori Eutrope ; — Ambroise, quand il arrêta au seuil du temple Théodose tout dégouttant du sang de ses sujets ; — Basile, quand il étonnait par ses résistances le préfet de l'empereur, lequel allait dire à son maître : « Sire, nous sommes vaincus par cet évêque. Il est plus fort que les flatteries, les arguments et les menaces !... » Ils ont rudement combattu, *nos vieux évêques* ! Remi, quand il courbait sous le joug du Christ les sicambres puissants et frémissants ; — Thomas de Cantorbéry, quand il mourut à l'autel pour avoir défendu les droits de son Eglise contre le roi d'Angleterre Henri II ; — Bossuet, quand il tonnait contre l'adultère en présence de Louis XIV et qu'il écrivait au chancelier de France : « Dieu n'aime rien tant que la liberté de son Eglise ; pour moi, j'y mettrais ma tête ! »

Ils ont rudement combattu, *les évêques de notre siècle* ! — D'abord, ils ont résisté et survécu à toutes les tempêtes. Ce n'est déjà pas rien cela. C'est même prodigieux. Tandis que les révolutions successives ont emporté les maires, les préfets et les princes, les plus violents orages n'ont pu entamer l'immuitabilité des sièges épiscopaux. Au jour de l'an 1847, Louis-Philippe, rouge de colère, disait à l'archevêque de Paris : « Archevêque, souvenez-vous que l'on a brisé plus d'une mitre. — Cela est vrai, sire ; mais, que Dieu conserve la couronne

du roi, car on a vu aussi briser bien des couronnes. » Et, en effet, les couronnes sont tombées les unes après les autres ; mais les mitres se sont relevées et ont fleuri après tous les orages. Les évêques de ce siècle ont résisté à la tempête.

Et puis, ils ont agi et combattu valeureusement. Plus d'une fois le pouvoir a espéré trouver en eux des courtisans et des esclaves. Cet espoir a presque toujours été trompé. « Quand ils ont reçu le Saint-Esprit, disait Louis-Philippe, ils ont le diable au corps. » Les évêques de ce siècle ont été généralement de rudes lutteurs. Rappelez-vous seulement les combats qu'ils ont soutenus pour la liberté de l'enseignement. Rappelez-vous seulement celui qui fut votre évêque, Mgr Dupanloup, et qui pendant trente ans est resté debout sur la brèche, soldat infatigable de toutes les nobles causes.

Conclusion

Voilà ce que c'est qu'un évêque : en face de son clergé, l'homme qui dirige ; en face de son peuple, l'homme qui s'immole ; en face de son siècle, l'homme qui combat. Et aujourd'hui plus que jamais, ne sont-ce pas les évêques qui ont les préférences de l'impiété dans la guerre qu'elle fait à la religion ? Cela doit être, puisqu'ils sont la tête, la tête du clergé et la tête du peuple chrétien. Heureusement, Messieurs, cette tête est solide. L'épiscopat a pour lui le prestige que lui confère son caractère sacré et l'influence que lui donnent ses nombreux services. Serrons nos rangs autour de nos chefs, respectés, aimés et obéis !

21^e Conférence

Chapitre III. — L'action du clergé pendant ce siècle (suite)

§ 6. — SON ACTION SURNATURELLE ET DIVINE

Messieurs, nous étudions l'action du clergé contemporain, et je vous ai montré par des raisonnements et par des faits que cette action du clergé n'est ni nuisible ni inutile.

En quoi donc consiste-t-elle précisément ? C'est ce que je dois vous expliquer maintenant en deux ou trois conférences.

Directement, et en vertu d'une investiture divine, le clergé travaille *au salut des âmes et à la gloire de Dieu*. Indirectement, et par voie de conséquence, le clergé concourt *aux intérêts temporels* des hommes et à la prospérité de la société.

D'abord, il exerce une action surnaturelle et divine. Ouvrez les yeux et regardez. Qu'est-ce que le prêtre et que fait-il ?

I. — Il parle : c'est l'homme de la vérité

L'Eglise prend un enfant, un jeune homme, quelquefois dans les plus humbles vallées de la

société. Elle le transforme, elle le jette dans les ombres de ses séminaires ; puis sur le pavé de ses basiliques, elle le consacre et elle lui dit : « Parle maintenant, tu en as le droit et le devoir. La parole, cette chose inaliénable, divine, éternellement libre, la parole du prêtre t'est confiée, et je te commande de la porter partout, sans que personne ait jamais le droit de sceller tes lèvres un seul jour de ta vie. Va et prêche ! *Clama, ne cesses.* » Et alors voilà un prêtre, un homme obscur, un inconnu, un pauvre dont le nom n'est inscrit au fronton d'aucun des temples de la science, il vient, il se présente devant ses semblables.

Il parle. Portant en lui la vérité, il ne s'arrête pas aux charmes d'une méditation solitaire. C'était bon aux disciples discrets de la philosophie antique. Tranquilles et séparés de la foule, ils ruminaient sous les portiques de l'école les graves leçons de leurs professeurs et craignaient de les profaner en les laissant tomber dans les oreilles du peuple. Mais semblable aux montagnes que travaille sourdement la lave impatiente, l'âme du prêtre tourmentée par la foi et brûlée par le feu de la doctrine, éclate, lance vers le ciel des gerbes lumineuses et répand autour d'elle des torrents de lumière. Le prêtre, c'est sur la terre le dépositaire et l'organe de la vérité divine, elle s'échappe de lui à flots intarissables. Il parle, il parlera jusqu'à ce que le souffle s'éteigne dans sa poitrine épuisée.

Il parle à tous. Il ne fait pas comme les pontifes des sociétés secrètes qui n'admettent dans la loge mystérieuse que certains adeptes choisis et enrégimentés. Non. Il ouvre toutes grandes les portes de son église. Il appelle la foule au pied de sa chaire. Dispensateur de la vérité, il la donne à tous, grands et petits, comme Dieu son soleil au cèdre et au brin d'herbe. Les esprits d'élite, avides de hautes et profondes spéculations, le peuple et les enfants dont l'intelligence a besoin de simplicité et de clarté, trouvent dans sa parole des réponses à toutes les questions que s'adresse d'instinct notre nature préoccupée de son origine et de son état, de ses devoirs, de ses destinées, et, ce qui vaut mieux, l'inébranlable certitude et la parfaite sécurité dans la confiance. Car, faites bien attention à ceci, la remarque est capitale :

Le prêtre parle *au nom de Dieu*. Ce n'est pas un professeur qui nous donne ses idées ; — ce n'est pas un politique qui déroule ses projets ; — ce n'est pas même un père qui instruit sa famille. Il ne parle ni au nom de l'opinion, chose fugitive ; — ni au nom de la philosophie, chose discutable ; — ni au nom de l'affection, chose personnelle ; — ni au nom de la patrie, chose locale. Il parle au nom de Dieu. C'est l'ordre de Dieu qui retentit sur ses lèvres. C'est l'éternité qui s'exprime par sa bouche. Vous savez la fière parole de Lacordaire. On lui reprochait un jour d'être le ministre d'un souverain étranger. « Non, répliqua l'illustre dominicain, cela n'est pas. Je suis le ministre d'un souverain qui n'est étranger nulle part, je suis le

ministre de Dieu ! » Voilà le prêtre, Messieurs. Sa doctrine n'est pas la sienne, mais celle de Dieu qui l'envoie. Il n'est pas un organe de la science humaine, mais un écho de la science divine.

Qu'est-ce que le prêtre et que fait-il ?... Il parle, c'est l'homme de la vérité. Quoi encore ?

II. — Il sanctifie : c'est l'homme de la grâce

Tachez de comprendre ces sublimes mystères. Que fait le prêtre ?

Il donne la vie surnaturelle... Un enfant vient de naître. Le prêtre verse sur sa tête l'eau cristalline du baptême en prononçant quelques paroles, et d'une créature viciée dans sa source il fait un glorieux enfant de Dieu... Un chrétien va mourir. Le prêtre arrive, et il console, il guérit, il revêt de la robe nuptiale l'âme tremblante du moribond... Ou bien chaque jour des âmes viennent lui dire : « Père, j'ai faim, donnez-moi le pain céleste qui doit alimenter en moi la vie divine. » Et le prêtre ouvre le tabernacle, prend en ses mains l'hostie sainte : « Voici l'Agneau de Dieu, dit-il, reçois et mange ; que le corps de Jésus-Christ te nourrisse et te conserve pour la vie éternelle. » Il donne, c'est déjà beaucoup, mais il fait plus encore... à ceux qui l'ont perdue,

Il rend la vie surnaturelle. Quelques-uns disent : « Moi je n'ai pas besoin du prêtre. » Pardon ! qui donc vous lavera si le prêtre ne vous lave pas ? Qui donc vous dira : « Je vous absous, » si le prêtre ne vous le dit pas ? La société frappe et ne pardonne pas. — Le monde non plus ne pardonne pas, et quand une fois il a flétri un homme, c'est fini. — La conscience non plus ne pardonne pas. Elle réveille le coupable même couché sur l'or et sur la soie, et elle lui dit : « Quelles que soient la grandeur de ta fortune et l'illusion du monde à ton endroit, tu n'es qu'un misérable ! » — Dieu seul peut pardonner, et il pardonnera par le prêtre son ministre, son mandataire, son fondé de pouvoir.

Car c'est *au nom de Dieu* que le prêtre distribue la grâce comme la vérité. Et cette origine surnaturelle, ce caractère exceptionnel de la puissance sacerdotale vous permet de vous incliner devant elle, sans que jamais votre dignité d'homme ait à souffrir d'une soumission qui ne s'adresse qu'à Jésus-Christ. Eussiez-vous concentré en vous tous les pouvoirs de la terre et réuni sur votre front tous les rayons du génie et de la gloire, fussiez-vous Théodose ou Charlemagne par la puissance, Turenne ou Condé par la vaillance, Pascal ou Pasteur par le savoir, vous pouvez sans déchoir vous agenouiller devant cet homme, si modeste soit-il, que le Christ a sacré son ministre et son représentant. Vous pouvez, sans en être humilié, écouter sa parole, recevoir son pardon ; car dans ces pouvoirs qu'il exerce, l'homme n'est rien, c'est Dieu qui est tout.

Qu'est-ce que le prêtre et que fait-il ?... Il parle et il sanctifie, c'est l'homme de la vérité et de la grâce.

III. — Il va de la terre au ciel et du ciel à la terre : c'est l'homme de Dieu et des âmes

Entrez, Messieurs, entrez à fond dans la vie du prêtre, et faites-vous une idée juste de la beauté idéale du sacerdoce catholique.

Comme *le guerrier*, nous ne défendons pas l'Etat par les armes... Mais, soldats de Jésus-Christ, nous sommes des sentinelles vigilantes sur les remparts de la cité sainte, tenant d'une main la trompette évangélique pour sonner l'alarme contre les scandales et les vices qui sont le fléau des mœurs et des familles, et de l'autre tenant le glaive de la vérité pour combattre les mauvaises doctrines qui tendent à rendre les hommes mauvais par système.

Comme *le savant*, nous n'enseignons pas aux hommes à connaître le cours des astres, la structure du globe, les animaux qui l'habitent ou les plantes qui embellissent sa surface... Mais nous leur apprenons à adorer, à aimer l'auteur de toutes ces merveilles; nous leur apprenons la première de toutes les sciences, celle de leurs devoirs, la science de bien vivre et de bien mourir. *Non quomodo it cælum, sed quomodo itur ad cælum.*

Comme *le magistrat*, nous ne veillons pas à maintenir les lois, à réprimer les méchants, à protéger l'innocence contre l'oppresseur... Mais si le magistrat, par l'empire qu'il exerce sur les actions, punit les crimes commis, le prêtre, par l'empire qu'il exerce sur les consciences, empêche le crime même. Si le premier termine les discussions, le second les étouffe dans leur naissance.

Comme *les favoris de la fortune*, on ne nous voit pas généralement entamer de grands travaux, et avec des capitaux accumulés mettre en œuvre des milliers de bras... Mais nous enseignons la patience au travail et la modération au capital. Nous allons frapper à la porte et à la conscience du riche pour lui rappeler les droits imprescriptibles de la justice et de la charité, pour lui dire : « Prends garde ! Au-dessus de ta tête, il y a Dieu qui est ton juge, et sous tes yeux les pauvres qui sont tes frères. »

Comme *le médecin*, nous ne nous adressons pas aux maladies du corps... Mais nous soulageons les souffrances des âmes, bien autrement profondes et cuisantes, et quand le médecin s'arrête impuissant et vaincu devant les sommations impérieuses d'une impitoyable mort, nous prêtres, nous infusions dans vos moribonds le germe vainqueur de la vie éternelle.

Comme *l'avocat*, nous n'avons pas la charge et la défense devant les tribunaux humains des droits trop souvent méconnus des individus, des familles et des sociétés... Mais nous sommes les répondants d'une cause impérissable et divine, la cause de la religion et du bien sur la terre. C'est là notre force, et c'est par là aussi que nous sommes vulnérables et souvent attaqués. Nous ne sommes ni riches ni puissants selon le monde,

notre sort ne peut porter envie. Mais nous sommes l'organe du vrai et du bien, l'expression sonore de la loi divine, sa personification visible, son appui de tous les instants. En nous lapidant, on lapide le Décalogue. Magnifique impopularité que la nôtre !

Comme *les députés*, les sénateurs, les ministres et les rois, nous n'administrons pas les affaires temporelles d'un peuple... Mais, députés des hommes auprès de Dieu, membres de cet auguste Sénat qui s'appelle l'Eglise, ministres du Seigneur, représentants du Roi immortel des siècles, nous administrons les consciences. Nous allons sans cesse de Dieu aux âmes et des âmes à Dieu, et nous glorifions Dieu en sauvant les âmes.

Glorifier Dieu en sauvant les âmes ! C'est pour cela, Messieurs, que nous avons quitté le monde et nous sommes enfermés dans la solitude. C'est pour cela que nous nous sommes couchés comme des morts sur le pavé du sanctuaire au jour de notre grand sacrifice, et c'est pour cela que nous nous sommes relevés dans la puissance de l'Esprit pour courir à toutes les fatigues et à tous les combats de l'apostolat. Humbles ouvriers du Père de famille, cachés dans l'obscurité du ministère paroissial, docteurs obligés de monter sur la brèche à la défense de la vérité méconnue ou outragée, catéchistes, aumôniers, missionnaires, tous, du haut en bas de la hiérarchie, depuis le vicaire de Jésus-Christ jusqu'au plus humble prêtre de campagne, tous nous n'avons qu'une passion : la gloire de Dieu par le salut des âmes. C'est pour elle, pour vos âmes aimées de Dieu, que nous vivons et que nous serions prêts à mourir !

Conclusion

Comme c'est beau ! N'est-il pas vrai que c'est une belle vie que la vie du prêtre, la plus belle qui se puisse concevoir ? Qu'est-ce qu'un prêtre et que fait-il ? Il parle : c'est l'homme de la vérité. Il sanctifie : c'est l'homme de la grâce. Il va de la terre au ciel et du ciel à la terre : c'est l'homme de Dieu et des âmes.

Oh ! que je comprends la parole de saint François d'Assise : « Si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre, parce que Dieu lui a confié un pouvoir qu'il n'a pas accordé aux esprits célestes ! »

Je comprends le respect des fidèles pour le prêtre. Il est pauvre, et cependant on réserve sa place au milieu des grands. Il est jeune, et on lui attribue la sagesse d'un vieillard. Il est faible, et on lui reconnaît la puissance d'un Dieu.

Je comprends le prestige et l'influence du prêtre, prestige qui survit à toutes les révolutions, influence qui s'impose aux plus récalcitrants. Si matérialisé qu'on soit, si incrédule qu'on se dise, on a une âme, on le sent ; il y a un Dieu, on le sait ; on a été baptisé, on s'en souvient. Et quand le prêtre paraît, on salue sa présence, ne fût-ce que par un blasphème, lequel est encore un hommage à son caractère sacré. Va donc, prêtre de

Jésus-Christ, va au milieu du monde ! Tu n'y seras jamais un passant vulgaire. Pour tous, tu es et tu resteras l'homme de la vérité, l'homme de la grâce, l'homme de Dieu et des âmes !

22^e Conférence

Chapitre III. — *L'action du clergé pendant ce siècle* (fin)

§ 7. — SON ACTION HUMAINE ET SOCIALE

Messieurs, j'achève aujourd'hui l'étude du clergé contemporain. Nous avons constaté son recrutement, sa formation, son action. L'action du clergé pendant ce siècle a été féconde au point de vue surnaturel, nous l'avons vu dimanche. Elle a été féconde *au point de vue social*, nous allons le voir aujourd'hui.

Frédéric de Prusse disait un jour à un de ses amis : « Pour en finir avec l'Eglise catholique, savez-vous ce qu'il faut en faire ? Il faut en faire un hibou. » Tel apparaît le prêtre à un certain nombre d'hommes..., un oiseau solitaire et triste qui se tient dans un coin avec un air rechigné, qui ne bouge pas de son presbytère, de son église et de sa sacristie. Eh bien ! nous n'acceptons pas cette situation. Sans doute, nous avons une mission primaire-essentielle, qui consiste à glorifier Dieu en sauvant les âmes. Mais parce que les âmes vivent dans un corps et dans une patrie, nous avons la mission subsidiaire et non moins essentielle d'aller les chercher là où elles sont et de leur rendre tous les services que réclame leur état. Et c'est ce que nous faisons au point de vue humain et social.

1^o Nous agissons sur les mœurs. 2^o Nous soulageons la souffrance. 3^o Nous honorons la patrie.

I. — Le clergé agit sur les mœurs

L'homme le moins religieux comprend que la société n'est pas possible sans une certaine somme de vertu, et à l'heure actuelle on entend les plus sceptiques dire avec une conviction mêlée d'effroi : « Il faut moraliser la jeunesse, il faut moraliser le peuple, il faut moraliser la nation. » C'est bien. Mais qui fera cela, sinon le clergé ?

On a voulu se passer du clergé pour *élever les générations nouvelles*. On a fait sortir de l'école le crucifix, le catéchisme et l'évangile, Dieu lui-même... On a dit au prêtre : « Nous n'avons pas besoin de toi, nous ferons de la morale sans toi ! » Oui, elle est propre, la morale indépendante ! Les résultats de l'éducation sans Dieu épouvantent tous les esprits sensés.

Et la *multitude* ? Il n'y a que le prêtre qui possède l'art divin de captiver son attention, de la réunir à jours fixes autour de sa chaire, de lui tenir sans pédantisme le langage de la raison, du vrai et du bien, d'en obtenir sans effort d'éloquence le

triomphe de l'éloquence, la conviction, la persuasion, la conversion. Il n'y a que le prêtre qui possède l'art divin de la discipliner, et en l'éclairant de lui donner la sagesse en compagnie de la science, de lui inspirer l'amour de l'ordre et la pratique de la vertu !

Vous dites qu'il faut moraliser *la nation*. C'est vrai. Il faut lui infuser la loi morale évangélique qui fait les époux fidèles, les enfants respectueux, les ouvriers probes et tempérants, les serviteurs dévoués à leurs maîtres, les riches bienfaisants, les pauvres résignés, les sujets obéissants sans bassesse et libres sans révolte ; la loi morale évangélique qui courbe l'industrie sous le joug de la bonne foi, le commerce sous les lois d'une probité sévère, et la charrue sous le regard du Dieu qui a planté la borne de la justice entre votre femme et l'étranger, entre votre champ et celui du voisin. Il faut lui infuser la loi morale évangélique avec tous les détails qui la composent, avec les principes qui la font obligatoire, avec les sanctions qui la montrent impérieuse, avec les moyens qui la rendent possible.

Qui fera cela à notre place ? Personne. Seuls, nous sommes capables d'agir sur les mœurs, parce que *seuls nous agissons sur les âmes*. Faites bien attention à ceci, Messieurs. Les peuples ne sont pas des troupeaux qu'on améliore en changeant leur pacage. On aura beau ajouter des progrès nouveaux aux progrès anciens, et rendre plus faciles pour tous les conditions de l'existence : on n'aura rien fait ou à peu près rien, si la volonté morale des individus, c'est-à-dire si l'âme n'a pas pris une direction supérieure. C'est sur l'âme qu'il faut agir tout d'abord. Ce qui importe plus que tout le reste, c'est le relèvement spirituel des âmes. C'est en agissant sur l'âme que Jésus-Christ a changé le monde et transformé la société et les empires ; c'est en relevant comme lui les âmes que nous obtiendrons les mêmes résultats. Donc, du moment qu'il exerce une action spirituelle, le clergé exerce une action sociale souverainement efficace. Un peuple grandit, tombe, se relève ou meurt par son clergé. Nulle politique n'est plus haute que le zèle sacerdotal... Le clergé agit sur les mœurs.

II. — Le clergé soulage la souffrance

1^o D'abord, que ne fait-il pas pour la *prévenir* ? Il institue des œuvres moralisatrices et religieuses qui, en combattant le vice et l'inconduite, arrêtent l'envahissement des misères matérielles. Il donne du travail à l'ouvrier ; et si un beau jour, dans une ville comme Orléans, tous les travaux qui de près ou de loin touchent à la religion étaient supprimés, ce serait pour une masse considérable de travailleurs un vide épouvantable. Il prêche au nom de la justice l'obligation du salaire suffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête. Il encourage, et il fonde quand il le peut, des institutions de prévoyance et de mutualité qui ont pour

but de secourir les classes laborieuses en cas de chômage, d'accidents ou d'infirmités... Et parce que, quoi qu'on fasse, il est impossible de chasser du monde la souffrance,

2^o Que ne fait pas le clergé pour la guérir ?

Nous la divinisons d'abord. Nous allons chercher dans l'abîme du travail et des infériorités sociales l'homme qui souffre, l'homme qui n'en peut plus, et lui ouvrant la porte de nos temples, le plaçant avec les princes, sur le même rang, sous le regard de Dieu, nous lui donnons de l'honneur, de la dignité, de la noblesse. Nous mettons en quelque sorte ses sueurs et ses larmes dans nos calices, et nous transfigurons ses douleurs dans les splendeurs d'une religion qui commence dans une étable, qui se poursuit dans un atelier, et qui s'achève sur une croix.

Et puis, *grands aumôniers du peuple*, nous nous tenons au milieu du peuple les deux mains ouvertes, l'une pour recevoir, l'autre pour donner. Intermédiaires de la richesse et de la pauvreté, nous voyons le pauvre et le riche frapper tour à tour à notre porte : le riche, pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir. Comptez si vous le pouvez les œuvres de charité dont nous sommes les fondateurs, les inspirateurs, les organisateurs et les directeurs ! Rien que dans cette ville d'Orléans, il y en a un nombre que j'appellerais volontiers excessif, si jamais l'excès pouvait se rencontrer dans la pratique du bien et dans le don de soi ! Vous admirez les religieuses, vous ne les admirerez jamais trop. Mais qui donc a guidé ces innombrables religieuses dans leur vocation, qui les soutient dans leur infatigable dévouement près du berceau des enfants, dans les salles d'asile, sur les bancs des écoles, près du lit des malades, au chevet des mourants, à tous les postes où il faut s'immoler, qui, sinon le prêtre ?

Il y a de sinistres comédiens qui nous accusent d'être au milieu de nos frères des êtres inutiles ! Si humbles et si patients que nous soyons, nous ne pouvons pas accepter la honte et l'injustice d'une telle accusation... Le clergé agit sur les mœurs. Le clergé soulage la souffrance.

III. — Le clergé honore la nation

Dans le passé, son nom est écrit en lettres glorieuses sur les monuments de notre architecture, sur les portiques de nos écoles, de nos académies, partout où il y a une sainte, une grande, une noble pensée. Sa législation précède notre législation, ses arts nos arts, sa littérature notre littérature, sa civilisation notre civilisation.

Et, aujourd'hui encore, quelle place importante, essentielle, le clergé occupe au sein de la nation ! Toutes les corporations pendant ce siècle ont été plus ou moins entamées, ébréchées. La magistrature elle-même a été déracinée de son piédestal inamovible. Le clergé, secoué par d'horribles tempêtes, n'a pas bougé. Il a gardé sa hiérarchie, son niveau intellectuel et moral, son empire sur les

âmes. Au milieu d'un siècle qui a changé seize fois de régime politique ou de constitutions, le clergé est resté intact, solide, résistant, inentamé.

Et à l'étranger, est-ce que ce n'est pas lui qui porte glorieusement le nom, le prestige, la langue, et comme le rayonnement de la patrie ? Au lendemain des massacres de Syrie, il y a de cela 38 ans, l'envoyé extraordinaire de la Turquie causait avec un diplomate, et désignant un groupe de moines français : « Je redoute plus, dit-il, ces 60 robes que 30.000 hommes qui débarqueraient dans le port d'Alexandrette. — Et pourquoi ? demanda l'interlocuteur surpris. — C'est que ces robes-là font germer la France en Orient ! » Entendez-vous, Messieurs ? Le clergé fait germer la France à l'étranger. — Tenez, Messieurs, on vient de fonder un Office national du commerce extérieur. C'est bien. Il importe extrêmement de procurer à l'industrie et au commerce français des ressources nouvelles d'expansion et d'avenir. Or, n'est-il pas vrai que, si on voulait s'en servir, nos missionnaires catholiques seraient les plus aptes à nous renseigner sur nos intérêts coloniaux ? Ils précèdent presque partout nos agents commerciaux, nos soldats et nos fonctionnaires. Ils font des séjours très prolongés, et partant très instructifs, là où d'autres ne font que passer. Et enfin ils n'obéissent à aucune passion d'intérêt personnel, ils sont désintéressés.

J'y reviendrai. C'est assez pour aujourd'hui.

Le clergé agit sur les mœurs. Le clergé soulage la souffrance. Le clergé honore la patrie. Je voulais vous montrer l'action humaine et sociale du clergé. C'est fait. Je résume et je conclus.

Conclusion

Je vous ai parlé successivement du recrutement, de la formation et de l'action du clergé pendant ce siècle. — Le recrutement du clergé s'est fait dans des conditions avantageuses, malgré les difficultés des temps et du milieu. — La formation du clergé dans nos petits et dans nos grands séminaires est sérieuse et offre toutes les garanties. — L'action du clergé contemporain n'a été ni nuisible ni inutile. Battus par les plus violents orages, nous avons quand même accompli notre tâche, notre tâche surnaturelle et divine, notre tâche humaine et sociale, et si désarmés que nous soyons, nous restons puissants, plus puissants à la fin de ce siècle que nous ne l'étions il y a cent ans.

Nous sommes puissants, parce que nous sommes pauvres. Les envieux qui cherchent l'or savent très bien qu'on ne le trouve pas chez nous.

Nous sommes puissants, parce que sincèrement nous aimons le peuple et que nous lui faisons du bien. Le peuple qu'on a si souvent trompé finira par voir qu'il peut avoir confiance en nous.

Nous sommes puissants, parce que nous avons des dogmes éternels, et qu'en dehors de nous on n'a pas même des principes passagers.

Nous sommes puissants, parce que nous avons des aumônes pour ceux qui n'ont pas de pain, des instructions pour ceux qui ignorent, des certitudes pour ceux qui doutent, des absolutions pour ceux qui tombent, des consolations pour ceux qui souffrent, des prières pour ceux qui vivent, des espérances pour ceux qui meurent, et des pardons pour ceux qui nous insultent.

Nous sommes puissants enfin, non seulement parce que nous rendons des services, mais parce que nous avons des pouvoirs singuliers, étranges, plus qu'humains. « Traitez le pape comme s'il avait 200.000 hommes ! » disait Napoléon à son ambassadeur près du Saint-Père. Parole inexacte, Messieurs. Est-ce parce qu'elle dit trop ? Non, parce qu'elle ne dit pas assez. Regardez... : le pape a mille ambassadeurs, et tous ces ambassadeurs sont généraux d'armée. Ces armées sont munies d'une arme qu'on appelle le baptême, d'une autre qu'on appelle la conscience humaine, d'une autre encore qu'on appelle l'Eucharistie... Nous, prêtres, avec quelques syllabes, nous réveillons la conscience ; avec quelques gouttes d'eau, nous donnons le baptême ; avec un peu de pain et de vin, nous multiplions l'Eucharistie. Et, avec cela, je vous le jure, nous pouvons tenir campagne cent mille ans et plus !

Nous sommes puissants, Messieurs, mais nous ne sommes pas terribles. Vous le voyez. Nos armes sont spirituelles. Elles agissent non pas comme le glaive qui tue, mais à la manière de la rosée qui féconde la terre en la pénétrant doucement. Soyez sans crainte. Nous ne vous apportons pas des chaînes. Nous vous apportons dans nos mains fraternelles et consacrées... quoi donc ? La vérité, la grâce, le salut, la paix de la conscience et la promesse de l'immortel bonheur !

PLAN DE SERMON POUR LA TOUSSAINT

NOS DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Transportons-nous par la foi au sein de la Jérusalem céleste, et contemplons la troupe immortelle des bienheureux. Quel beau spectacle que celui qui s'offre à nos regards ! Ce n'est plus seulement, comme pour les Hébreux, selon la pensée du grand Apôtre, « une montagne sensible, un feu brûlant, un nuage obscur, des tempêtes et des éclairs... », c'est la montagne de Sion, la ville du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, une troupe innombrable d'anges, l'Eglise des premiers-nés qui sont écrits dans le ciel, Dieu qui est le juge de tous, les esprits des justes qui sont dans la gloire, Jésus le médiateur de la nouvelle alliance... » (Hébr., xii, 18-24).

Le même apôtre, décrivant dans l'Épître aux Hébreux la foi des anciens patriarches, et l'attente dans laquelle ils vivaient de l'accomplissement des promesses de Dieu et du règne du Messie, résume en quelques mots les devoirs que nous avons à remplir envers l'Eglise triomphante : « Tous ces justes, dit-il, sont morts dans la foi, n'ayant point reçu les biens que Dieu leur avait promis, mais les contemplant de loin, les saluant, et

confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. » (Hébr., xi, 13).

I

Les saints de l'ancienne loi *contemplaient* de loin le règne du Messie.

De même le ciel doit être l'objet de nos méditations. Nous devrions beaucoup penser au ciel. L'exilé pense à sa patrie, le soldat à la paix glorieuse que lui aura méritée sa valeur, l'ouvrier au salaire qui doit récompenser son travail. D'où vient donc que la pensée du ciel, qui sera notre couronne et notre récompense, se présente si rarement à notre esprit ? Et cependant, quoi de plus efficace pour reposer nos regards fatigués et attristés à la vue des désordres dont le monde est plein, que de les reporter vers le ciel et de le contempler de loin comme le terme béni de toutes les tristesses ! *A longe aspicientes !*

II

Les patriarches *saluaient et glorifiaient* le règne du Messie.

Il était pour eux l'objet d'un culte religieux. Bien qu'éloignés de Jésus-Christ par un intervalle de temps considérable, ils lui étaient pourtant unis, ils avaient son esprit, ils participaient à sa grâce, ils faisaient par anticipation partie de son Eglise.

Il faut qu'il en soit ainsi de nous par rapport à l'Eglise du ciel. Ce n'est pas assez d'y penser, de nous la représenter. Cette Eglise est la société de nos amis et de nos frères qui nous attendent, qui nous désirent, qui sont pour nous pleins de sollicitude, qui remplissent pour nous auprès de Dieu la fonction d'intercesseurs et d'avocats. Avec quelle joie, avec quel empressement ne devons-nous pas les saluer de loin ! *A longe salutantes.*

III

Enfin les saints patriarches, à la vue des splendeurs du règne glorieux du Messie, *n'éprouvaient que mépris et dégoût pour la terre.*

A leur exemple, nous devons nous regarder comme des étrangers, désirer la demeure permanente de l'autre vie, ne point mettre notre bonheur dans de vaines satisfactions, et diriger tous nos désirs vers le ciel. Le voyageur ne s'arrête pas aux objets qui bordent son chemin, il y jette un coup d'œil rapide, puis il poursuit sa route, uniquement préoccupé du but vers lequel il se dirige. Ainsi doit-il en être du chrétien. Voyageur sur la terre, il faut qu'il y vive sans y attacher son cœur, usant du monde comme n'en usant pas. *Confitemur quia peregrini et hospites sunt super terram.*

Péroraison. — Penser aux saints, honorer et invoquer les saints, désirer d'avoir part au bonheur des saints, tel est le résumé pratique de cette instruction. Que la grâce de Dieu nous rende familière la perspective de l'éternité, et fasse naître dans notre cœur le désir du ciel !

¹ D'après Branchereau, *Méditations*, t. IV, p. 261, Vic et Amat, Paris.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 septembris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Allocutions pour une fête où les hommes viennent à la messe. — I. L'homme de caractère, 753. — II. Faut-il gouverner sa vie d'après l'opinion ? 754.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XL. Caractères de la véritable Eglise, 756.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLVI. Pour le 19^e dimanche après la Pentecôte : *in Math.*, xxii, 2 et 7 (d'après saint Augustin), 758.

Pour un dimanche d'octobre. — A propos de l'Exposition, 763.

Allocutions de mariage. — V, 765.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT. III. Les sacrements.* — B. *Les sacrements en particulier.* I. LE BAPTÊME : c. Ministre du baptême, 767.

ALLOCUTIONS POUR UNE FÊTE OU LES HOMMES VIENNENT A LA MESSE

I

L'HOMME DE CARACTÈRE

Confortare et esto vir.

Mes frères,

Je me souviens d'avoir entendu autrefois un discours, prononcé dans un congrès par un orateur allemand, qui commençait par ces mots : « Il y a, de notre temps, disette d'hommes ! Nous manquons d'hommes ! »

Des hommes ! J'en vois pourtant partout, à la ville et à la campagne, dans les ateliers et dans les champs, dans les universités et dans les parlements ; ils vont et viennent, ils se pressent, ils se coudoient, ils s'agitent.

Et on nous dit : « Les hommes nous manquent ! Où sont les hommes ? »

1. Que signifie cette parole ? Les hommes font défaut, c'est-à-dire les hommes dans le sens élevé du mot, les hommes sérieux, convaincus, décidés, attachés à des principes, et résolus à les défendre envers et contre tous.

Car ce qui fait l'homme, ce n'est ni la hauteur de la taille, ni la force des muscles, ni l'harmonie des traits, ni l'élégance des vêtements, ni l'opulence de la fortune, ni même l'esprit, le talent, la science. On peut être un enfant du peuple, un déshérité, un simple ouvrier sans la moindre culture intellectuelle, et pourtant être un homme, dans le grand sens de ce mot ; car, ce qui fait cet homme, c'est la dignité de la vie, la noblesse des sentiments, la fidélité aux principes éternels, l'énergie

de la volonté, et pour tout dire en une parole : le caractère.

Effectivement, le caractère est l'empreinte, le cachet, le signe qui distingue les hommes de valeur, les hommes qui méritent les sympathies et la considération universelles.

Eh bien ! ce sont ces hommes-là qui deviennent rares aujourd'hui ! ce sont ces hommes-là qui nous manquent, les hommes de caractère !

On ne saurait le nier, car nous en avons tous les preuves sous les yeux. Les tempéraments, les organisations physiques ont fléchi de notre temps ; mais les âmes, mais les caractères se sont affaiblis dans des proportions plus grandes encore.

2. A quoi cela tient-il ? Oh ! l'explication de ce fait n'est pas difficile à trouver. Personne n'a plus de caractère, et pour une bonne raison : c'est que les deux éléments qui constituent le caractère, savoir, une volonté ferme et des principes arrêtés, font défaut aujourd'hui.

Des principes, des croyances, des doctrines bien fixées dans les esprits, fortement enracinées, je n'en vois guère. Il y a bien encore quelques maximes de vulgaire honnêteté, des idées vagues, des notions superficielles, des souvenirs, des impressions de catéchisme. Mais trouvez-moi donc des convictions solides, des principes nettement définis, une foi éclairée et robuste, même parmi les meilleurs ?

Ah ! c'est là ce qui nous émeut, ce qui nous inquiète pour l'avenir de notre pays : la diminution progressive de la foi, l'abandon de nos chrétiennes traditions, l'indifférence pour une religion qui a créé cette civilisation dont nous sommes les ingrats bénéficiaires.

Et de même qu'il n'y a plus de convictions sérieuses, il n'y a plus de volonté ferme, de résistance. Ah ! je me trompe ! Il y a encore autour de nous de la volonté, une volonté énergique, opiniâtre, hardie, qui va à son but et ne se laisse point déconcerter. Je la voudrais chez nous, dans nos rangs, parmi les chrétiens ; mais elle ne s'y rencontre pas assez ; elle est plus visiblement chez nos ennemis, parmi les adversaires de la religion et de la société. Ceux-là mettent au service de leurs idées subversives une ténacité, une passion qui ne désarme pas. Les gens de bien, eux, n'ont pour soutenir leur cause et pratiquer leur religion qu'une volonté débile, hésitante, bronchant au moindre obstacle, sans élan, sans ressort et incapable d'une généreuse initiative.

En somme, ils manquent de caractère.

3. Et alors, en l'absence de cette énergie morale, voyez ce qu'ils deviennent et ce qu'ils font.

L'homme sans caractère suit les fluctuations de l'opinion, se laisse entraîner par l'exemple, subit l'ascendant du premier venu, accepte aveuglément ses idées, partage ses affections et ses haines, quitte à changer son fusil d'épaule, si un autre réussit à l'accaparer.

L'homme sans caractère se laisse volontiers

intimider. La peur d'être tourné en dérision, d'être appelé clérical, homme d'église, ami du prêtre, c'est étonnant comme ces imputations déconcertent les mal affermis ! J'en sais quelque chose. Je sais que des jeunes gens, qui voudraient fréquenter l'église, n'osent pas y venir, parce qu'ils craignent les plaisanteries, les haussements d'épaule, les critiques de leurs camarades. J'ai vu des hommes refusant obstinément de se confesser à l'heure de la mort, parce qu'ils avaient peur qu'on se moquât d'eux, au cas où ils reviendraient à la santé.

L'homme sans caractère peut n'être pas mauvais dans le fond. Causez avec lui, il vous comprendra, il vous donnera raison, car il lui reste des sentiments chrétiens ; mais étant donné sa faiblesse, son inconsistance, il désavouera sa foi à la première occasion, et il passera à l'ennemi.

Mes frères, vous n'entendrez jamais parler élogieusement des êtres flasques et flottant à tout vent ; l'estime et l'admiration sont réservées à l'homme de caractère, et voilà pourquoi, dans l'intérêt de votre réputation, et pour le salut de vos âmes, je voudrais que chacun de vous eût l'ambition d'être cet homme-là.

4. Ah ! parlez-moi d'un homme au caractère franc et résolu. Celui-là ne demandera pas le mot d'ordre à son voisin ; il prendra ses déterminations dans sa conscience ; il gouverne sa conduite d'après ses principes, et non d'après les mouvements de l'opinion et les idées en vogue, quand elles seront en opposition avec les enseignements de l'Eglise ; il agira comme il lui semblera bon, sans se préoccuper de ce que l'on pensera ou dira autour de lui.

Les remarques désobligeantes, les dénominations injurieuses, il a l'âme trop haute pour s'y arrêter, il les dédaignera.

Si jamais on ose lui faire une proposition contraire aux lois de l'honneur et de la religion, il n'hésitera pas à répondre : « Non, je ne puis pas. »

L'église n'est plus fréquentée comme autrefois. Il y a quarante ans, cette église à pareil jour ne pouvait contenir dans son enceinte les hommes qui s'y pressaient. Aujourd'hui, vous n'êtes qu'une faible minorité. Le chrétien qui a du caractère ne se laisse pas ébranler par toutes ces défections ; il fait son devoir, et en voyant se restreindre chaque année le groupe des hommes fidèles au rendez-vous de l'Eglise, il dit vaillamment comme le poète :

S'il n'en reste que dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Il se dit qu'après tout chacun est libre, et que s'il plaît aux autres de n'avoir point de religion, il veut pour lui la liberté d'en avoir. Et il a mille fois raison.

Comment ! les impies, les méchants seraient libres de blasphémer, et lui ne serait pas libre de prier, d'adorer ? Ils pourraient être athées, anarchistes, solidaires, et lui, lui n'aurait pas le droit d'être chrétien ?

L'homme de caractère ne conteste pas le droit des autres, mais il revendique le sien, et il en use loyalement, ouvertement.

J'ai devant moi les hommes et les jeunes gens qui ne se sont pas laissés entraîner par le mauvais exemple, qui tiennent bon malgré les désertions dont ils sont témoins. Je les félicite, et puis je reprends à leur intention les paroles de mon texte et je leur dis : *Confortare et esto vir !* Point d'hésitation, point de défaillance ! Soyez des hommes de caractère, et pour être des hommes de caractère, souvenez-vous qu'il faut deux choses : de bons principes et une volonté ferme.

Et ici, mes frères, j'emploierai une comparaison que vous comprendrez à merveille, car je l'emprunte à vos pratiques industrielles.

Quand vous voulez durcir le fer et l'acier, en resserrer les mailles et les fibres, vous les trempez, et sous l'action de la trempe le fer prend une solidité résistante. Pour que votre volonté soit ferme, comme l'acier, il faut qu'elle soit trempée. Eh bien ! c'est la religion qui trempe les âmes ; ce sont les principes religieux qui donnent de la fermeté aux natures défaillantes, aux volontés anémiées.

Soyez donc de bons chrétiens, et vous serez des hommes de caractère ! Ainsi soit-il.

II

FAUT-IL GOUVERNER SA VIE D'APRÈS L'OPINION ?

Mes frères,

Nos maîtres dans l'art de parler nous ont enseigné que tout discours doit commencer par un exorde vif ou insinuant, selon les circonstances, pour saisir l'attention de l'auditoire et gagner sa bienveillance.

Si je contreviens aujourd'hui aux lois de la rhétorique et si je manque aux règles de l'art oratoire, j'ai deux excuses à invoquer pour me le faire pardonner. La première, c'est que je n'ai pas la prétention de faire un discours. La seconde, c'est que je sais que votre attention ne m'est jamais refusée et que votre bienveillance m'est acquise à l'avance, sans que j'aie besoin de réclamer l'une ou l'autre.

Je viens donc, sans détour, à la pensée qui fera l'objet de cette allocution, et la voici :

Faut-il, en matière religieuse, nous laisser diriger, dominer par l'opinion ? Faut-il admettre les idées et suivre les exemples du grand nombre, au mépris des lois de Dieu et des leçons de l'Evangile ?

Je pose cette question devant vous, mes frères, parce que, dans les jours où nous vivons, beaucoup, loin de se mettre en garde contre l'opinion, en suivent tous les mouvements, en adoptent aveuglément toutes les décisions, sans s'inquiéter des droits de Dieu et des réclamations de leur conscience.

1. L'opinion ! mais, qu'est-ce donc que l'opinion ?

On appelle opinion un sentiment, une manière de voir, un jugement sur quelqu'un ou quelque chose. Quand cette appréciation est admise par la multitude, quand elle s'est accréditée dans la masse populaire, elle crée dans la société une disposition générale qui se nomme l'esprit public, l'opinion publique.

Or, c'est une puissance que l'opinion, il faut bien en convenir. « Je connais quelqu'un, a dit un célèbre diplomate, qui a plus d'esprit, plus d'influence que Napoléon, que Voltaire et que tous les ministres présents et futurs : ce quelqu'un, c'est l'opinion. »

L'opinion a une puissance irrésistible d'entraînement et de séduction ; elle est, aujourd'hui surtout, le grand facteur du bien et du mal ; elle est notamment la cause principale des désertions qui se sont produites dans nos rangs.

On me cite des hommes de cette paroisse, d'honnêtes ouvriers, de braves gens, qui autrefois venaient régulièrement à la messe le dimanche. Ils n'y viennent plus aujourd'hui, même les jours de grande fête ; ils n'entrent pas même à l'église quand ils accompagnent un cercueil, ils vont faire leur prière dans une autre chapelle. Pourquoi ? C'est la crainte de l'opinion qui les tient éloignés.

J'ai fait la première communion à un nombre déjà respectable de jeunes gens. Je ne les vois plus, si ce n'est dans des solennités comme celle-ci. Ils étaient pourtant bien disposés ; ils m'avaient fait de belles promesses. Ils m'ont été ravis par l'opinion, qui les a détournés de l'église.

2. On l'a appelée la reine du monde. Je ne lui dénie pas ce titre. Mais, je le demande maintenant, est-ce une souveraine devant laquelle il est toujours raisonnable de s'incliner ? un juge dont il faut accepter les arrêts sans les contrôler ? un guide dont il faut suivre en toutes choses la direction ?

Ah ! sans doute, il se rencontre des circonstances où elle mérite d'être suivie et applaudie.

C'est quand elle se met au service de la vérité et de la justice ; c'est quand elle propage les saines idées et patronne les grands principes dont vivent les sociétés. Je lui crie : « Bravo ! » lorsqu'elle soutient la cause du droit et du devoir ; je la salue lorsqu'elle cloue au pilori l'insolent malfaiteur, lorsqu'elle imprime au front des traîtres une flétrissure indélébile ; je l'approuve lorsque, de ses lumières vengeresses, elle flagelle impitoyablement la perversité, le désordre, le crime.

Alors, il est louable de faire écho à sa grande voix, de s'associer à son œuvre de justicière. Mais je dis maintenant qu'il faut rompre avec elle, si elle prétend se substituer à l'Evangile pour régler les consciences, si elle se met en opposition avec la religion, si elle détourne de l'accomplissement des devoirs chrétiens, si elle sème l'impiété et l'immoralité, si elle cherche à justifier les fautes les plus manifestes, les scandales les plus hideux.

3. D'ailleurs, la nature et les caractères de l'opinion ne nous permettent pas de souscrire en aveugles à ses jugements.

Quels sont en effet ses caractères ? C'est l'incertitude, la diversité, l'inconstance, l'aberration.

Elle n'est pas toujours sûre de ce qu'elle avance ; elle varie à l'infini, elle change du jour au lendemain comme la mode ; elle n'a ni constance, ni fermeté ; elle tombe souvent dans des méprises et des erreurs déplorables. Elle juge diversement le même acte et le même individu.

Le curé d'Ars... Mais savez-vous ce qu'était le curé d'Ars ? C'est un prêtre qui a vécu dans la première moitié de ce siècle et qui avait une telle réputation de sainteté que de tous les points de la France et de l'étranger on accourait pour le voir et l'entendre, dans sa modeste église.

Eh bien ! le curé d'Ars reçut un jour une lettre dans laquelle on le traitait de scélérat, d'hypocrite. Il sourit et resta calme. Quelques heures après, il en recevait une autre où on l'appelait un saint et où on lui demandait des prières pour un miracle. Il sourit encore et dit : « Voyez comme il faut peu se fier à l'opinion des hommes. Une lettre, le matin, me chargeait d'injures ; une autre, le soir, m'accablait de compliments ; ni celle de ce matin ne m'a rendu plus mauvais, ni celle de ce soir ne m'a rendu meilleur. »

Voilà, mes frères, l'opinion des hommes, et parce qu'elle est incertaine, changeante, capricieuse, trompée et trompeuse, un chrétien ne doit pas la prendre pour la directrice de sa conduite. C'est d'après des maximes certaines, des principes immuables comme la vérité qu'il doit gouverner sa vie.

Qu'importe ce que dit l'opinion ? Sa règle à lui, c'est la loi de Dieu, c'est l'Evangile, c'est l'enseignement de l'Eglise. Et quand on penserait autrement à côté de lui, il ne s'en émeut pas ; il craint davantage de déplaire à Dieu que de déplaire à son voisin.

Pendant un dîner royal, au palais du grand Frédéric, la conversation s'engagea sur le Christ. Les blasphèmes succédaient aux blasphèmes. Parmi les convives se trouvait un croyant sincère et dévoué, le prince de Hesse. Pendant que les autres rivalisaient d'impiété, lui se taisait d'une manière significative. « Dites-moi, prince, s'écria le monarque qui observait son attitude, est-ce que vous croyez à la divinité du Christ ? — Sire, répondit le jeune prince, autant je suis certain d'avoir l'honneur de parler à votre Majesté, autant je suis sûr que Jésus-Christ est mort sur la croix comme mon Sauveur, et fussé-je le dernier à le croire, je mourrais heureux dans cette croyance inébranlable. »

Si je vous cite cette anecdote, c'est pour vous montrer par cet exemple comment il faut se comporter devant l'opinion, quand elle se montre antipathique à l'idée religieuse. L'opinion, à la cour de Frédéric, n'était pas favorable à la religion ; le prince de Hesse n'hésita pas à la braver et à confesser hardiment sa foi.

L'opinion publique aujourd'hui est malveillante, hostile à la religion et à ceux qui lui demeurent fidèles ; elle ne l'était pas autrefois, elle ne le sera pas toujours, nous l'espérons ; mais, en attendant, un chrétien qui a de l'énergie ne doit pas baisser pavillon devant elle et abdiquer ses principes pour lui plaire.

On dit « le vent de l'opinion, » sans doute parce qu'elle est mobile et variable comme le vent. Or, quand le vent souffle sur une région, il soulève la poussière, emporte la paille, il courbe l'herbe, les tiges frêles, tout ce qui est sans racine, sans appui, sans consistance ; mais il n'a pas de prise sur le roc, il n'ébranle pas les murs solides, il ne fait pas fléchir les arbres vigoureux. Eh bien ! quand un homme est profondément chrétien, l'opinion n'a pas d'empire sur lui, elle passe sans l'ébranler ; et, quoi qu'elle fasse, il reste invinciblement attaché à ses croyances.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XL

L'ÉGLISE (suite)

III. — Caractères de la véritable Eglise

Plan

1. Comment discerner la véritable Eglise ?
2. Seule, la véritable Eglise est : Une ;
3. Sainte ;
4. Catholique ;
5. Apostolique.

1. — « Enseignez toutes les nations, » a dit Notre-Seigneur à ses apôtres et à leurs successeurs. Par conséquent, Jésus-Christ veut le salut de tous les hommes ; tous sont appelés à connaître et à pratiquer sa religion ; tous sont appelés à suivre les enseignements de son Eglise. Mais que faire, si plusieurs religions paraissent dans le monde se disant chacune la véritable religion de Jésus-Christ ? Comment distinguer l'Eglise vraie des Eglises fausses, des autres sociétés religieuses ? Qu'est-ce qui indiquera où se trouve l'erreur et où se trouve la vérité ?

Soyez sans inquiétude : Jésus-Christ a tout prévu. Il a prévu qu'il y aurait en effet, après lui, des contrefaçons de son œuvre, des religions fausses ; et alors, il a fait ce que les inventeurs ont songé à faire plus tard pour conserver la propriété et le mérite de leurs ouvrages... Il a donné des marques divines à son Eglise, des marques caractéristiques, frappantes, inimitables, qui empêchent les hommes aux intentions droites de se tromper jamais. Ces marques, vous les connaissez déjà, du moins les principales ; nous les proclamons tous les dimanches à la sainte messe, en

chantant notre symbole : *Je crois que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique*. Voilà donc les quatre marques caractéristiques qui distinguent la véritable Eglise, la religion de Jésus-Christ, de toutes les autres qui sont déjà établies ou qui voudront s'établir dans le monde.

Vous serez heureux, j'en suis sûr, d'entendre quelques explications sur ce sujet important.

2. — Premièrement, Notre-Seigneur a voulu l'unité dans son Eglise. Il a voulu pour tous la même foi, c'est-à-dire la croyance aux mêmes vérités ; il a voulu pour tous les mêmes sacrements, le même culte, le même chef, le même gouvernement. Sans cela, il y aurait eu des divisions, des disputes, des discordes sans cesse renaissantes, qui auraient fini, pour ainsi dire, par mettre son œuvre en poussière et par conséquent la détruire. L'unité, voilà donc le premier cachet qui frappe dans l'Eglise catholique romaine, à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir.

Il y a des catholiques dans toutes les parties du monde : leurs langues sont différentes, mais leur foi est la même, et ce que nous croyons aujourd'hui, on le croyait hier, on le croyait déjà il y a dix-huit siècles... Tous les catholiques, savants et ignorants, vieillards et enfants, prêtres et laïcs, tous admettent sept sacrements, ni plus ni moins. Tous récitent les mêmes prières, participent au même sacrifice et sont unis à leurs évêques sous la conduite du même chef spirituel, qui est le pape.

Examinez maintenant la religion protestante. Je cite de préférence les protestants, parce que vous les connaissez : il y en a en France, et on en parle souvent. Eh bien ! leur religion est une véritable tour de Babel. Il y a autant de croyances, parmi les protestants, qu'il y a de familles et même que d'individus. On compte les luthériens, les calvinistes, les zwingliens, les sacramentaires, les anabaptistes, les pédobaptistes, les évangéliques, les anglicans, les ritualistes, les quakers, les piétistes, les méthodistes, les trembleurs, les plongeurs et les autres et les autres. Rien que dans la seule ville de Londres et ses environs l'on pourrait trouver, à l'heure qu'il est, plus de cent religions différentes. La division en est venue à tel point qu'un ministre protestant disait dernièrement qu'il se faisait fort d'écrire sur l'ongle de son pouce toutes les vérités que ses coreligionnaires croient en commun. Et il n'exagérât pas. Il y a quelques années, en effet, les ministres des sectes protestantes tinrent une grande assemblée pour convenir d'un même *Credo* ; mais ils ne purent s'entendre ; après le quatrième mot du symbole, il fallut se séparer, sans pouvoir aller plus loin. Beaucoup d'entre eux ne croient même plus en Jésus-Christ et ne le regardent que comme un grand philosophe.

Il en est du culte comme des croyances. Les uns admettent deux sacrements, les autres trois. Les uns emploient des cérémonies dans leurs temples, ceux-là n'en veulent point. Si encore ils reconnais-

saient le même chef spirituel ! Mais les protestants de France n'obéissent pas au même chef que les protestants d'Allemagne ; ceux d'Allemagne ne s'accordent pas avec ceux de Suisse ; ceux de Suisse avec les Américains. Savez-vous quel est le chef spirituel des protestants d'Angleterre ? C'est le chef de l'Etat, la reine Victoria actuellement régnante. De sorte que c'est à une femme que Jésus-Christ aurait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Pauvres aveugles ! Ouvrez donc les yeux et regardez donc notre Eglise romaine ! Comme elle est unie ! Comme elle est bien organisée ! Comme elle est bien gouvernée ! On dirait un vaste corps dont tous les membres vivent de la même vie et sont animés du même esprit.

3. — La *sainteté* est une autre marque distinctive de l'Eglise de Jésus-Christ. Il saute aux yeux que son Eglise doit être *sainte*, puisqu'elle n'a été établie que pour former des saints. Aussi l'Eglise romaine ne reconnaît pour fondateur que Jésus-Christ, qui est la source de toute sainteté. Elle admet tous les sacrements qu'il a institués et qui procurent la sanctification des âmes. Il n'est pas une vertu, pas une perfection de l'Evangile qu'elle n'enseigne, qu'elle n'encourage à pratiquer ; et nous avons constamment sous les yeux des exemples de charité, d'abnégation, de dévouement portés jusqu'à l'héroïsme. Voyez nos missionnaires qui pénètrent partout, affrontant tous les dangers, toutes les souffrances, sans autres armes que la croix... Voyez nos Sœurs de charité : que de sacrifices elles s'imposent pour élever les enfants, soigner les malades dans les hôpitaux, panser et consoler les blessés sur les champs de bataille !... L'Eglise romaine a des saints en grand nombre et elle en enfante tous les jours. Elle a pour elle des miracles éclatants, qui ne sont ordinairement accordés qu'à la sainteté.

Où trouver tout cela dans les autres religions ? Vous connaissez le fondateur de la religion protestante, *Martin Luther*. C'était un moine défrôqué, un homme corrompu, un hypocrite, un blasphémateur. Maintenant que sa vie est connue de tout le monde, les protestants éclairés le renient ; mais ils ont beau le renier, il reste là avec tous ses vices et il est certain que c'est lui qui a établi le protestantisme. Les protestants ont, il est vrai, des ministres qui font les missionnaires, mais quelle différence entre ces missionnaires et les nôtres ! Leurs missionnaires ne voyagent qu'avec de gros appointements et ne s'aventurent jamais où il y a quelque danger à courir. Vienne la persécution, vienne un fléau, vienne une maladie contagieuse, ils sont les premiers à donner l'exemple de la fuite. Les protestants n'ont jamais pu faire une Sœur de charité ; ils empruntent les nôtres ; à plus forte raison n'ont-ils jamais eu des saints parmi eux. Quant aux miracles, ils prétendent que Dieu n'en veut plus faire.

J'ai entendu dire quelquefois dans le monde : « Parlez-moi des protestants : voilà des gens fidèles

à leur religion ! » — Oh ! rien de plus facile ! Mettez de côté la pénitence, le jeûne, le maigre, le carême, la confession, la messe, le purgatoire, la prière pour les morts, et vous serez bons protestants. J'espère qu'après cela vous n'aurez pas de peine à pratiquer votre religion. Mais, est-ce une religion que celle qui met de côté toutes les vertus, toutes les pratiques qui rendent les hommes meilleurs ? Aussi les protestants sincères, pieux, droits, qui cherchent la vérité, se convertissent en foule à notre religion, tandis qu'on ne voit jamais un catholique passer au protestantisme pour devenir meilleur et plus religieux.

4. — Troisièmement, Jésus-Christ a voulu que son Eglise fût *catholique*, c'est-à-dire universelle, puisqu'il l'a établie pour offrir à tous les hommes les moyens de se sauver. Voilà encore une marque caractéristique. Depuis la prédication des apôtres nous sommes partout, dans toutes les parties du monde. On compte aujourd'hui plus de deux cents millions de catholiques et ce nombre augmente chaque jour. Dès qu'on découvre une nouvelle contrée, nos missionnaires y débarquent et y font de nouveaux catholiques.

Trouvez sur la terre une autre religion qui en soit là ! Les protestants ont la majorité dans trois ou quatre royaumes, une minorité imperceptible dans quelques autres, et ils sont pour ainsi dire absents dans le reste du monde. Ils essaient bien de s'étendre et de fonder des missions pour convertir les païens, et ils ont pour cela, surtout ceux d'Angleterre, d'immenses ressources, de l'or, des bibles en toutes langues, des vaisseaux, en un mot tout ce que n'avaient pas les apôtres. Et avec tant de moyens, combien opèrent-ils de conversions chaque année ? Ils n'osent pas le dire ; mais nous savons qu'ils ont calculé que chaque païen converti leur coûte un demi-million ! Ils ne comprennent pas que ce n'est pas l'or qui convertit, mais la vérité.

5. — Quatrièmement, l'Eglise de Jésus-Christ doit être *apostolique*, c'est-à-dire qu'elle doit conserver la doctrine des apôtres et se perpétuer par les successeurs des apôtres. Aussi nous autres, catholiques romains, nous admettons tout entière la doctrine des apôtres ; nous n'avons jamais ajouté ni retranché un iota à leur enseignement. Nous autres, catholiques romains, nous sommes tous enfants des apôtres, parce que nos évêques descendent d'eux en droite ligne et sans interruption : dans chaque diocèse, le premier évêque a été envoyé par un apôtre ou par un pape.

Il n'en est pas de même pour les autres religions. Ou bien elles ont altéré la doctrine des apôtres, ou bien leurs ministres ne viennent pas d'eux. Ainsi nous pouvons dire aux protestants : « Depuis quand existez-vous ? Le catholicisme existait déjà, lui, depuis seize siècles, quand vous êtes venus au monde ; par conséquent, on ne vous connaissait pas il y a seulement quatre cents ans. Vous ne venez donc pas des apôtres, vous n'êtes donc pas la société religieuse fondée par Jésus-Christ. »

Désormais, vous comprendrez mieux ce que vous allez chanter dans un moment, ces paroles de notre *Credo* : « Je crois que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique. » Vous les chanterez avec plus d'amour, car ce sont nos titres d'honneur, et aucune autre Eglise n'a jamais pu et ne pourra jamais les usurper.

Enfin, vous savez pourquoi l'Eglise véritable est appelée *romaine*. C'est qu'elle doit avoir pour son chef visible notre Saint Père le Pape, qui est l'évêque de Rome. L'évêque de Rome est le chef de toute l'Eglise, nous l'avons déjà dit, parce qu'il a succédé à saint Pierre.

Oh ! combien nous devons nous estimer heureux d'appartenir à l'Eglise de Jésus-Christ ! Combien nous devons le remercier de nous avoir fait cette faveur de préférence à tant d'autres ! Grâces donc vous soient rendues, ô mon Dieu, pour un si grand bienfait ! Mais nous vous demandons encore une autre faveur : celle d'éclairer nos frères séparés et tous ceux qui n'ont pas la même religion que nous, afin qu'il n'y ait sur la terre qu'un bercail, en attendant que nous soyons tous réunis pour vous louer éternellement dans le ciel.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLVI

POUR LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

I. — Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils. (Matth., xxii, 2).

I. — C'est sous cette figure que Jésus-Christ nous présente le mystère de son Incarnation. Qu'est-ce en effet que le roi qui fit des noces, si ce n'est Dieu le Père qui a donné son Fils unique au monde pour que les hommes croient et reçoivent une vie abondante ? Or ces noces ont été célébrées le jour où le Fils de Dieu s'est uni à la sainte Eglise, et ce fut le sein de la Vierge qui a été le lit nuptial de ce divin époux. Et en vertu de cette union, toutes les âmes chrétiennes sont fiancées à Jésus-Christ, selon cette parole de l'Apôtre aux Corinthiens : *Je vous ai fiancées à cet unique époux, Jésus, pour vous présenter à lui comme une vierge pure.* (II Cor., xi, 2). Ici, que nos pensées s'élèvent et ne s'arrêtent point à des considérations que pourraient éveiller en vos âmes les unions que les hommes contractent entre eux. Il s'agit d'un mystère, et le mystère, c'est notre vocation à la foi ; en sorte que chaque fois qu'une âme s'unit à Dieu par la foi et cherche à rendre son cœur pur pour recevoir la grâce, cette union

toute belle et toute divine se renouvelle dans le monde par le ministère de l'Eglise. Nous avons donc raison de considérer ces noces comme étant déjà accomplies par Dieu le Père et se perpétuant dans cette société qui est son Eglise.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Jésus-Christ, le Verbe fait chair, est sorti de l'impénétrable et incorruptible retraite des bienheureuses entrailles d'une Vierge. C'est de là qu'est sorti le Fils de la Vierge, l'Epoux de la Vierge, c'est-à-dire le Fils de Marie, l'Epoux de l'Eglise. C'est, en effet, à l'Eglise tout entière que parlait l'Apôtre, quand il disait : *Je vous ai fiancée à cet unique Epoux, Jésus, pour vous présenter à lui comme une Vierge pure.* (II Cor., xi, 2). Or, le Père de l'Epoux a invité tout d'abord le peuple juif à ces noces du Christ. Mais que dit l'Evangile ? *Ceux qui ont été invités, n'étaient pas dignes.* (Matth., xxii, 8). Il a invité ensuite l'immense multitude des Gentils, elle a rempli l'Eglise, elle s'est nourrie à la table du Seigneur, non point de mets grossiers ou de boissons communes, mais elle s'est nourrie de la chair et du sang du pasteur lui-même, de Jésus-Christ, qui a été mis à mort. Cet agneau innocent a été tué pour ses propres noces, et il a nourri de sa chair tous ceux qu'il avait invités. C'est en mourant qu'il a souffert volontairement les tourments de sa Passion ; c'est en ressuscitant qu'il s'est uni à l'Epouse qu'il s'était préparée. Dans le sein de la Vierge, il a pris la chair humaine comme arrhes, il a versé comme dot son sang précieux sur la croix, et par sa résurrection, par son ascension, il a fortifié les liens de son éternel mariage. *Il est monté en haut*, dit le Roi-Prophète, *il a emmené un grand nombre de captifs, il a distribué des présents aux hommes.* (Ps., lxxvii, 19). Quels sont ces présents ? L'Esprit-Saint par lequel la charité a été répandue dans le cœur des hommes, et l'Eglise s'est trouvée inséparablement unie à Jésus-Christ comme à son époux. Il s'est avancé comme un époux de son lit sacré, et comme ajoute le Psalmiste : *Il s'est élancé comme un géant, pour fournir sa course.* (Ps., xviii, 6). Il s'est avancé comme un époux, il s'est élancé comme un géant. Il a tout à la fois la beauté et la force en partage, la beauté comme un époux, la force comme un géant ; la beauté, pour être aimé, la force pour être craint ; la beauté pour plaire, la force pour remporter la victoire. Où se trouve décrite dans les saintes Ecritures la beauté du divin Epoux ? *Vous surpassez en beauté les enfants des hommes*, dit ailleurs le Roi-Prophète, *et la grâce est répandue sur vos lèvres.* (Ps., xlv, 3). Où voyons-nous qu'il est fort comme un géant ? Dans ces autres paroles : *Le Seigneur est fort et puissant, le Seigneur est puissant dans les combats.* (Ps., xxiii, 8). Or, le prophète Isaïe avait vu et compris les deux qualités du divin Epoux, la beauté et la force, lorsqu'il disait : *Qui est celui qui vient d'Edom et de Bosra avec des vêtements rouges ? Qu'il est beau dans sa parure, comme il marche avec force !* (Is., lxiii, 1). Ce prophète qui

proclame sa beauté et sa force, savait donc que Jésus-Christ était à la fois un époux et un géant¹. »

II. — Mais le Fils de Dieu, Verbe fait chair, comment a-t-il fait éclater sa beauté et sa force en venant célébrer ses noces avec l'Eglise ? Ah ! combien nos pensées sont loin des pensées du Seigneur ! Il n'a fait rien autre que de suivre la voie de cette vie mortelle, et il a voulu la partager en commun avec nous. Il le fallait bien, puisque l'Eglise était parmi les nations et que ne pouvant aller elle-même au-devant de son Epoux, c'était son Epoux qui devait venir dans le lieu de son pèlerinage pour la purifier de ses souillures et lui rendre la liberté. Aussi s'est-il élancé comme un géant pour parcourir sa carrière, c'est-à-dire la voie des humiliations et des souffrances. N'est-ce point cette voie que suit le genre humain tout entier ? Et le *Seigneur a bu dans le chemin de l'eau du torrent*. (Ps., cix, 7). De là lui est venue cette laideur apparente qui faisait dire au prophète : *Nous l'avons vu et il n'avait ni beauté ni éclat*. (Is., lIII, 2). Mais il n'a fait que passer, et il ne s'est point arrêté dans la voie de ce monde. Et cependant l'Eglise son épouse et toutes les âmes chrétiennes auxquelles il s'est uni, admirent sa beauté et redisent avec l'Apôtre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !* (Gal., vi, 14).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « L'Eglise a été prise dans le genre humain, afin que la chair unie au Verbe fût la tête de l'Eglise, et que tous les croyants fussent les membres de cette tête. Voulez-vous voir, en effet, qui est venu à ces noces ? *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*. (Jean, i, 1). Que l'Epouse aimée de Dieu se réjouisse ! Quand l'Epoux l'a-t-il aimée ? Lorsqu'elle était encore souillée. Car, dit l'apôtre saint Paul, *tous ont péché et ont besoin de la gloire de Dieu*, et il a dit aussi : *Le Christ est mort pour des hommes impies*. (Rom., v, 6 ; III, 23). Il l'a aimée toute souillée. Et il ne l'a véritablement pas aimée dans sa souillure, car il n'a point aimé cette souillure. S'il l'eût aimée, il l'eût conservée. Il a, au contraire, détruit sa souillure et formé en elle la beauté : Qu'était-elle, quand il est venu vers elle ? Et qu'est-elle devenue par ses soins ? Qu'il vienne donc lui-même vers nous à l'aide des paroles du Prophète. Que l'Epoux vienne lui-même vers nous ; et nous, aimons-le ; ou, si nous trouvons en lui quelque chose de souillé, ne l'aimons pas. Il a trouvé en nous de nombreuses souillures, et pourtant il nous a aimés. Or l'état même auquel il s'est réduit en revêtant notre chair, c'est ce qui constitue précisément sa beauté, et c'est ce qui a fait dire au prophète : *Nous l'avons vu et il n'avait ni beauté ni éclat*. (Is., lIII, 2). Quand il parlait ainsi il représentait le peuple juif ; mais ces paroles ne sont pas des paroles d'intelligence.

Au contraire, pour ceux qui ont l'intelligence, ces paroles : *Et le Verbe s'est fait chair* (Jean, i, 14), expriment une beauté parfaite. *Quant à moi, a dit un des amis de l'Epoux, à ne Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ !* (Gal., vi, 14). C'est peu de n'en pas rougir, si vous ne vous en glorifiez aussi. Pourquoi donc n'avait-il ni beauté ni éclat ? Parce que le Christ crucifié a été à la fois un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils. Et pourquoi, tout au contraire, a-t-il eu la beauté jusque sur la croix ? *Parce que ce qui est folie en Dieu est plus sage que ce qui est sage dans les hommes, et que ce qui est faiblesse en Dieu est plus fort que ce qui est fort dans les hommes*. (I Cor., i, 23). Qu'il vienne donc à nous qui croyons, cet Epoux toujours beau. Il est beau comme Dieu, comme Verbe avec Dieu ; il est beau dans le sein de la Vierge, où il n'a pas perdu sa divinité et où il a pris l'humanité. Le Verbe, enfant nouvellement né, est beau, parce que tandis qu'il était enfant, les cieux ont parlé, les anges ont chanté ses louanges, une étoile a guidé les Mages, il a été adoré dans une crèche, lui la nourriture de ceux qui sont doux. (Luc, II, 8 ; Matth., II, 1). Il est donc beau dans le ciel et beau sur la terre ; beau dans le sein de sa mère, beau dans les mains de ses parents ; beau dans ses miracles, beau sous les coups de fouet ; beau quand il nous appelle à la vie, beau quand il n'a pas souci de la mort ; beau lorsqu'il dépose son âme, beau quand il la reprend ; beau sur la croix, beau dans le sépulcre, beau dans le ciel. Que la faiblesse de la chair ne détourne pas vos yeux de la splendeur de sa beauté. La vraie et souveraine beauté, c'est la justice ; vous ne le trouveriez point beau, là où vous le trouveriez injuste ; mais si partout il est juste, partout il est beau. Qu'il vienne donc à nous pour être regardé dans sa beauté avec les yeux de l'esprit, tel qu'il a été décrit et glorifié par le prophète¹. »

III. — L'Eglise ainsi redevenue belle et renaissant en son Epoux Jésus-Christ, n'a qu'un désir : c'est d'augmenter le nombre de ses membres pour que tous ne forment qu'un seul corps avec son divin chef. Aussi la fontaine sacrée où les âmes sont purifiées est ouverte à tous ; les piscines de la pénitence attendent les pécheurs pour les recevoir et les rendre ensuite délivrés de leurs souillures ; et la table du festin où sont célébrées les noces est dressée dans nos temples. Ecoutez cette parole de Jésus, qui est dite encore dans le monde : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*. (Jean, vi, 52). Voilà le pain et le vin que Jésus votre céleste époux vous a préparés pour le jour de vos fiançailles. Gardez-vous bien de redire la réponse qui fut faite, la première fois que Jésus-Christ a fait cette déclaration : *Cette*

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. ccclxxii, cap. i-ii, n. 2, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *In Ps.* xlii, n. 3, trad. Vivès.

parole est dure, et qui peut l'entendre ? (Ib., 61). Mais répondons-lui au contraire à l'exemple de Pierre, qui lui dit au nom de la sainte Eglise : *Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle, et nous pourrions vous abandonner ? (Ib., 69).* Puisse le festin de notre union avec le Sauveur Jésus se perpétuer tous les jours de notre vie sur la terre, et trouver sa consommation ou mieux sa perfection dans le ciel !

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Qu'est-il sorti du côté du Crucifié ? Le sang et l'eau. Le sang qui empourpre, et l'eau qui fait éclater la blancheur. Voilà les deux éléments mystérieux qui embellissent les âmes, dont se forme cette belle et unique Epouse qu'on appelle l'Eglise, à qui l'on dit dans le Cantique des cantiques : *Que vous êtes belle, ma sœur, ma bien-aimée ! (Cant., iv, 1).* Le Christ l'ayant faite lui-même si belle, et lui ayant donné cette merveilleuse beauté, il la regarde, il l'admire, il s'écrie, et demande à tous ceux qui l'entourent : *Quelle est celle-ci qui monte aussi blanche que la neige ? (Cant., viii, 5).* Et on lui répond : *C'est la justice qui vous aime. Elle est debout comme une reine à votre droite, ses vêtements sont resplendissants d'or et de broderies (Ps., xlii, 10),* et la variété des langues des diverses nations forme sa décoration. Et l'Epouse qui entend la voix de son Epoux, lui répond comme malgré elle avec modestie : Vous me demandez qui je suis, avec mon vêtement de blancheur ? Je suis celle qui était toute souillée, et que vous avez rendue si belle. Je suis celle dont vous avez exaucé la prière, en me faisant chanter : *Vous me laverez, et je deviendrai plus blanche que la neige. (Ps., l, 9).* Pourquoi admirez-vous ma beauté qui est votre ouvrage ? Pourquoi cherchez-vous à savoir ce que vous avez fait vous-même ? Vous me voyez pure et brillante : et c'est vous qui m'avez faite plus blanche que la neige. Vous me voyez relevée : c'est parce que je vous ai connu dans vos abaissements, et que je vous ai aimé suspendu à la croix. Votre humilité a été mon élévation, et vos ignominies ma beauté. Si vous n'étiez pas descendu de la croix tout meurtri, je ne remonterais pas toute blanche de la fontaine sacrée. Ah ! combien l'Epoux, n'est-ce pas, s'est abaissé pour laver de ses souillures et rendre belle celle qu'il aimait ! Il a voulu se livrer à la mort. C'est ainsi que le Christ s'est en quelque sorte dépouillé de sa beauté pour en revêtir celle qu'il daignait s'unir comme épouse, l'Eglise. Car en donnant il ne perdait rien ; son don était un prêt qui lui rapportait. Le Christ donna, l'Eglise reçut, possédant alors ce qu'elle n'avait pas, sans que le Christ perdît rien de ce qu'il donna, puisqu'il ressuscita des morts avec la même beauté. Aussi Pierre qui l'avait renié, comme n'ayant plus ni éclat ni beauté, le reconnaît au jour de sa résurrection, comme le plus beau des enfants des hommes ; il voit aussi l'Epouse qu'il s'est unie, il la voit revêtue de cette tunique d'immortalité qu'il avait cru perdue, et lui, Pierre, il parle à cette Epouse, il l'exhorte

à conserver la dignité de ce vêtement, en disant à l'âme humaine : *Le Christ a souffert pour vous, et vous a laissé un exemple pour que vous le suiviez. (I Pierre, ii, 21).* Marche, ô Epouse, marche sur les traces de ton Epoux ; ne crains rien, et ne quitte jamais la société de ton bien-aimé. Aime celui qui t'aime ; car il t'a aimée le premier, quand tu ne l'aimais pas encore. Cherche-le quand il te cherche ; car il t'a recherchée lorsque tu ne le cherchais pas encore. Recherche ton Epoux, et dis-lui : *Où conduisez-vous vos brebis ? Où reposez-vous au milieu du jour ? Je ne veux pas être exposée à m'égarer à la suite des troupeaux de vos compagnons. (Cant., i, 6) 1.* C'est pourquoi, âme chrétienne, déjà sortie de la fontaine sacrée, toute revêtue de pourpre et d'éclat, embellie de tous les charmes de la candeur, conservez votre beauté ; n'oubliez pas ce que vous avez été et ce que vous serez, et gardez-vous d'abandonner la table de votre Epoux. Pour rester belle, vous vous nourrirez tous les jours de sa chair ; pour avoir la vie éternelle, vous boirez son sang. Ne quittez pas cette table. Fuyez les festins somptueux du siècle et des hérétiques, car ce qu'on y sert en abondance, pour assouvir la faim dépravée des plaisirs et des disputes, n'est qu'une pâture immonde ou à demi rongée. Il n'y a rien d'intact ni de sain, là où le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas un. La table de votre époux vous offre un pain pur et un calice saint ; ce pain, quoique brisé et rompu dans la Passion, est cependant resté tout entier dans son unité indivisible avec le Père. Le Seigneur vous en parle, disant : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde (Jean, vi, 52) ; et le calice, c'est mon sang qui sera répandu pour vous en rémission des péchés. » (Matth., xxvi, 28) 2.*

II. — Le roi, ayant envoyé des armées, extermina ces meurtriers et brûla leur ville. (Matth., xxii, 7).

I. — Telle fut la punition que Dieu exerça contre les Juifs qui, à l'exemple des conviés de la parabole, avaient accablé d'outrages et mis à mort tous ceux qu'il leur avait envoyés pour les préparer à recevoir l'invitation de participer au mystère de l'Incarnation. Jésus-Christ leur en parla, disant : *Voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs ; vous tuerez et crucifierez les uns, et vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues, et vous les poursuivrez de ville en ville ; afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été versé sur la terre depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. (Matth., xxiii, 34-35).* Mais les Juifs sont allés au delà de cette parole : ils ont poursuivi de leur haine et de leurs calom-

¹ S. Aug., *Sermo de quarta Feria*, cap. v, n. 6-7, trad. Vivès.

² *Ib.*, cap. vi, n. 8.

nies Jésus-Christ lui-même, jusqu'à ce que Pilate se fût rendu à leurs clameurs, lorsqu'ils lui disaient devant le prétoire : *Crucifiez-le, crucifiez-le !* En sorte qu'après avoir tué les prophètes, ils ont mis à mort le Fils de Dieu Jésus-Christ. Aussi les Juifs ont-ils été accablés à leur tour des plus terribles châtements. Les voilà dans le monde sans patrie, sans autel, sans sacrifice, et dispersés parmi toutes les nations comme des brebis perdues et sans pasteur. Aussi Jésus-Christ pourrait-il dire en toute vérité : *Le Seigneur a livré à l'opprobre ceux qui me foulaient aux pieds.* (Ps., LVI, 4).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Voyez si cette prophétie n'est pas réalisée. Nous n'avons pas à croire une chose à venir, nous reconnaissons un fait accompli. Les Juifs ont sévi contre le Christ, ils ont assouvi leur orgueil sur le Christ. En quel endroit ? Dans la ville de Jérusalem. Car, où ils régnaient, là ils étaient gonflés d'orgueil, là ils portaient haut la tête. Après la passion du Seigneur, ils ont été arrachés de Jérusalem et ils ont perdu le royaume dans lequel ils avaient refusé de reconnaître le Christ pour roi. Voyez de quelle manière ils ont été livrés à l'opprobre : ils ont été dispersés dans toutes les nations et nulle part ils n'ont obtenu de stabilité, nulle part ils n'ont eu de demeure assurée. Mais les Juifs subsistent encore, afin de porter avec eux nos livres sacrés pour leur confusion. En effet, lorsque nous voulons prouver que le Christ a été annoncé par les prophéties, nous produisons ces livres aux païens. Nous prenons les saintes Ecritures des mains de nos ennemis pour confondre d'autres ennemis. A quel opprobre sont donc livrés les Juifs ? Le Juif porte les livres où le chrétien puise sa foi. Ils sont devenus nos libraires, semblables aux esclaves qui portent les livres de leurs maîtres derrière eux. Quel opprobre, quand ils lisent ces livres et qu'ils regardent en aveugles leur propre misère ! Les insensés ! Ils avaient dit en parlant du Christ : *Si nous le laissons aller, les Romains viendront et nous enlèveront notre ville et notre nation.* (Jean, XI, 48). Vous le voyez, par crainte de perdre les biens terrestres, ils ont tué le Roi du ciel. Et que leur est-il arrivé ? Pour ne pas perdre leur terre, ils ont mis à mort l'auteur de la vie, et ils ont perdu même les biens terrestres ; là où ils ont tué le Christ, eux aussi ont été tués ; et cela dans le temps même qu'ils l'avaient tué, afin que le moment de leur ruine leur en apprît la cause. En effet, lorsque la ville des Juifs fut renversée, ils célébraient la Pâque et toute leur nation était réunie au nombre de plusieurs milliers d'hommes pour cette solennité. C'est alors que Dieu, au moyen de méchants, bien qu'il soit bon, au moyen d'hommes injustes, bien qu'il soit juste et qu'il agisse justement, les châtie de la mort du Christ, par la mort de plusieurs milliers d'hommes et par la destruction de leur ville¹. Le prophète avait dit : *Que ses fils toujours chancelants soient er-*

rants et contrainsts de mendier. (Ps., CVIII, 10). Les fils du royaume des Juifs ont chancelé dans les périls, ils ont été vaincus et dispersés par leurs ennemis. Or, qu'est-ce que mendier, si ce n'est vivre au gré de la miséricorde des hommes, comme ils vivent sous le bon plaisir des rois des nations parmi lesquelles ils sont dispersés ? *Qu'ils soient chassés de leurs demeures.* C'est ce qui s'est accompli. *Que nul n'ait pitié de ses orphelins.* (Ib., 12). Après avoir perdu leur père, c'est-à-dire leur Dieu, dont ils avaient haï et persécuté le fils, ils sont restés orphelins et personne n'a pitié d'eux, non pour soutenir leur vie temporelle, mais pour leur assurer la véritable vie, la vie éternelle. *Et que le péché de sa mère ne soit pas effacé.* (Ib., 14). C'est le péché de Jérusalem, qui est esclave avec ses enfants, qui tue les Prophètes, et qui lapide ceux qui lui sont envoyés. *Et que leur mémoire périsse et disparaisse de dessus la terre.* (Ib.). La terre de Dieu est le champ de Dieu, et le champ de Dieu est l'Eglise de Dieu ; c'est de cette terre que leur mémoire a disparu, car, bien qu'ils fussent les branches naturelles de l'olivier, ils ont été brisés cependant à cause de leur incrédulité². » (Rom., XI, 20).

II. — Et pendant que Dieu exerce sa vengeance contre le peuple déicide, voici de nouveaux serviteurs qu'il a choisis et qu'il envoie dans le monde pour appeler tous les hommes au festin de son Fils Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ lui-même qui leur dira avant de monter au ciel : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (Matth., XXVIII, 18-19). Et les Apôtres sont partis ; les voilà sur tous les chemins de l'univers, rencontrant partout des contradictions et des oppositions sans cesse renaissantes, tant de la part des Juifs que des païens ; et ils ne s'arrêteront que le jour où les conviés, refusant de se rendre à leur invitation, se saisiront d'eux, les accableront d'outrages et les feront mourir dans d'horribles supplices. Ah ! ils savent bien quelle est la destinée qui leur est réservée ; mais le Maître leur a dit : *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne sauraient tuer l'âme.* (Matth., X, 28). Aussi n'ont-ils point hésité à aller vers ceux qui avaient déjà préparé les glaives, les fouets, les chevalets et les instruments de supplice pour les faire mourir. Et quelle a été la destinée de ces conviés aussi meurtriers que les premiers ? Quel mystère d'amour ! Les bourreaux devenaient chrétiens, et quant à ceux qui s'endurcissaient dans le mal, Dieu, vaincu dans sa patience, finissait par les punir tant en ce monde que dans l'autre.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Les premiers serviteurs qui sont venus après Jésus-Christ, ce sont les apôtres. Ils avaient vu leur Maître atta-

¹ S. Aug., *In Ps. LVI*, n. 9, trad. Vivès.

² Id., *In Ps. LXXIII*, n. 3.

³ Id., *In Ps. CVIII*, n. 18.

ché à la croix, ils avaient pleuré sa mort, ils avaient été saisis d'effroi en le voyant ressuscité; mais ils l'ont aimé dans sa puissance et ont répandu leur sang pour affirmer les merveilles qu'ils avaient vues de leurs yeux. Quelle entreprise c'était pour les apôtres d'être envoyés par toute la terre, pour y prêcher qu'un homme mort était ressuscité et monté au ciel, et souffrir pour cette prédication tout ce que pouvait imaginer la fureur d'un monde insensé : les privations, l'exil, les chaînes, les tourments, les bâchers, les croix, la mort ! Or, était-ce pour un objet inconnu ? Dites-moi, est-ce que Pierre mourait pour sa gloire, ou se prêchait lui-même ? Non, il mourait, mais pour la gloire d'un autre. Aurait-il été capable d'un tel héroïsme, si, avec la conviction de la vérité, il n'avait été embrasé du feu de la charité ? Les apôtres avaient vu ce qu'ils affirmaient, car seraient-ils morts pour un fait qu'ils n'auraient pas vu de leurs yeux ? Ou bien devaient-ils nier ce dont ils avaient été les témoins ? Non; ils ne l'ont pas nié; ils ont prêché la mort de celui qu'ils savaient être vivant ¹. Mais ils ne furent pas les seuls qui prêchèrent l'Evangile, Jésus-Christ le fit porter dans tout l'univers par leurs successeurs, au milieu d'horribles persécutions, des supplices les plus variés et jusque sur les bâchers des martyrs. Dieu se déclarait en leur faveur par toutes sortes de signes merveilleux et par les dons du Saint-Esprit; et le peuple des Gentils, se convertissant à la foi de Celui qui voulut être crucifié pour lui donner le bienfait de la rédemption, se portait en foule pour vénérer avec un zèle tout chrétien ce sang des martyrs qu'il avait répandu avec une fureur satanique; et les rois eux-mêmes dont les lois désolaient l'Eglise, se soumettaient humblement à ce nom de salut qu'ils s'efforçaient par leurs cruautés d'effacer de la terre; dès lors aussi, ils commencèrent à détruire les faux dieux, quand auparavant, par honneur pour eux, ils persécutaient les adorateurs du vrai Dieu ². Et l'Eglise, que dit-elle à ses persécuteurs ? *Ils m'ont souvent attaqué depuis ma jeunesse, mais ils n'ont rien pu contre moi.* (Ps., cxxviii, 2). Les pécheurs traitent d'abord avec nous, afin d'obtenir notre acquiescement au mal qu'ils font. Si nous n'y consentons pas, ils nous disent : « Laissez-vous faire. » Eh bien ! puisque vous n'avez pu rien gagner sur moi, montez sur mon dos; j'ai maintenant à vous porter jusqu'à ce que vienne la fin. Car il m'a été ordonné de *porter du fruit par la patience.* (Luc, viii, 15). Si je ne puis vous corriger, je vous supporterai; et peut-être, tandis que je vous supporterai, vous corrigerez-vous. Si vous persévérez jusqu'à la fin sans vous corriger, je vous supporterai jusqu'à la fin, et jusqu'à la fin vous serez sur mon dos, mais toutefois pour un

temps. Est-ce que vous pèseriez éternellement sur mon dos ? Non : quelqu'un viendra, qui vous en chassera; le temps de la moisson viendra, la fin du siècle viendra. Dieu enverra ses moissonneurs. Or, ces moissonneurs sont les anges; ils sépareront les méchants d'avec les justes, comme l'ivraie d'avec le froment; ils renfermeront le froment dans le grenier, et ils précipiteront la paille dans le feu qui ne s'éteint pas. Après les avoir portés, tant que l'ai pu, voici que j'entre comblé de joie dans le grenier de Dieu, et que je chante : Les pécheurs m'attaquèrent souvent depuis ma jeunesse ³. »

III. — Voilà l'amour de l'Eglise supportant les persécutions, priant pour ses ennemis et gardant l'espérance de les amener à être du bon grain pour être placé dans le grenier du père de famille ! Voilà son désir de voir les méchants répondre à l'invitation d'assister aux noces du Fils de Dieu, Jésus-Christ ! Qui ne reconnaîtrait ici l'amour d'une mère, qui préfère souffrir les mauvais traitements de la part de ses enfants plutôt que de les perdre à jamais ? Ah ! comme elle aime à redire la parole de son céleste Epoux, pleurant sur Jérusalem : O mes enfants ingrats et rebelles, combien de fois ai-je voulu vous rassembler, comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! (Luc, xiii, 34). *Venez, tout est prêt, venez aux noces.* Il est de notre devoir à nous tous qui participons au festin d'imiter notre mère la sainte Eglise, en invitant les pécheurs à nous suivre, en priant pour eux, et en demandant à Dieu de nous délivrer des hommes méchants, non pour les perdre, mais pour les sauver avec nous. Quelle ne serait pas notre joie si nous voyions demain assis au banquet sacré ceux qui aujourd'hui sont un sujet de douleur pour l'Eglise, qui persécutent les âmes chrétiennes et se déclarent les ennemis de Jésus-Christ ! Appelons ce demain de tous nos vœux.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Voici Paul. Il avait commencé par être un persécuteur, un blasphémateur, un ennemi acharné. C'était un homme méchant, et il était à Jérusalem pour demander aux princes des prêtres des lettres qui l'autorisent à amener les chrétiens prisonniers, et à les conduire au supplice. Oui, qu'il demande et reçoive ces lettres, qu'il parte, qu'il poursuive activement sa route, respirant le carnage et altéré de sang ! *Celui qui habite dans les cieus se rira de lui.* (Ps., ii, 4). Il allait, comme disent les Actes, *respirant le meurtre et le carnage, et il approchait de Damas.* C'est alors que le Seigneur lui crie du haut des cieus : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* (Act., ix, 4). Je suis à la fois dans le ciel et sur la terre : ma tête est dans le ciel, mon corps est sur la terre. N'en soyons donc pas surpris; nous faisons partie du corps de Jésus-Christ. *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon.* C'est toi-

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. cccxi, cap. ii, n. 2, trad. Vivès.

² Id., *De Civitate Dei*, lib. xviii, cap. xlix.

³ S. Aug., *In Ps.* cxxviii, n. 7, trad. Vivès.

même que tu blesses, car mon Eglise s'accroît par les persécutions. Saul, tremblant et effrayé, dit : *Seigneur, qui êtes-vous ?* Et le Seigneur : *Je suis Jésus de Nazareth, que tu persécutes.* Saul est totalement changé en un instant ; il attend l'ordre qui lui sera donné, il dépose tout sentiment de haine, et se prépare à obéir. Dieu lui apprend ce qu'il doit faire. Et, avant que Paul ne soit baptisé, le Seigneur dit à Ananie : *Allez dans telle rue, cherchez un homme nommé Saul, et baptisez-le, car c'est pour moi un vase d'élection.* Ce vase est destiné à porter quelque chose : il ne doit pas rester vide. Ce vase demande à être rempli : de quoi, sinon de la grâce ? Ananie répond à Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Seigneur, j'ai appris combien de maux cet homme a fait à vos saints, et il a maintenant des lettres des princes des prêtres, qui lui donnent le pouvoir de charger de fers tous ceux qui invoquent votre nom.* Et le Seigneur lui dit : *Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom.* (Ib.)¹. C'est ainsi que Paul a été délivré de sa propre méchanceté, et alors, qu'a pu contre lui tout autre homme méchant ? Ce sont les paroles de saint Pierre : *Et qui sera capable de vous nuire, si vous avez le zèle et l'amour de Dieu ?* (I Pier., III, 13). L'homme méchant l'a frappé de verges, l'homme méchant l'a persécuté, l'homme méchant l'a lapidé, l'homme méchant l'a fait souffrir, l'homme méchant a fini par se saisir de lui, par le charger de chaînes, le traîner au supplice, et le mettre à mort. Plus il lui a fait de mal, plus Dieu lui a préparé de bien. Tout ce qu'il a souffert a été moins pour lui un supplice qu'une occasion de mériter la couronne. Mais les méchants ne laissent pas de nuire. Que de maux ils vous ont fait souffrir, ô grand Apôtre ! Paul vous répond : J'avais besoin d'être délivré de l'homme méchant, c'est-à-dire de moi-même. Du reste, quel mal peuvent me faire les autres méchants ? *Les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui doit un jour éclater en nous.* (Rom., VIII, 18). *Car les afflictions si courtes et si légères de la vie présente opèrent en nous le poids éternel d'une gloire sublime et incomparable, parce que nous ne considérons point les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas, car les choses visibles sont passagères, mais les invisibles sont éternelles.* (II Cor., IV, 17-18). Dans cet état, les autres méchants, loin de vous nuire, vous sont utiles². »

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CCXCV, cap. VI, n. 6, trad. Vivès.

² *Ibid.*, Sermon. CCXCVII, cap. VII-VIII, n. 10-11.

POUR UN DIMANCHE D'OCTOBRE

A PROPOS DE L'EXPOSITION

Mes frères,

L'événement sensationnel de cette année, c'est l'Exposition, qui a attiré à Paris des multitudes se succédant, se pressant, comme les vagues d'une mer houleuse. L'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi s'y sont donné rendez-vous. Les visiteurs, avides d'émotions, stimulés par la curiosité, sont venus du fond des déserts et des îles lointaines, des vieilles cités du monde ancien et des capitales du monde moderne.

Certes, le spectacle auquel la France les convoie méritait bien d'être contemplé de près ; car jamais manifestation aussi belle ne fut préparée pour éblouir les regards, pour enchanter l'esprit. Dans ce vaste et magnifique panorama du travail et des arts, on marche de surprise en surprise ; l'admiration ne s'épuise que pour renaître à chaque pas, devant de nouveaux prodiges. C'est la merveille qui clôt ce siècle.

Pourquoi ne serait-elle pas l'objet des méditations du chrétien ? Au fait, dans ce grand livre écrit avec des magnificences, il y a des leçons utiles à recueillir.

Mes frères, le chrétien envisage l'Exposition autrement que l'homme dénué du sens religieux ; il aperçoit ce que d'autres ne soupçonnent pas ; il entre dans un ordre d'idées, il s'élève à des considérations que les indifférents ne comprennent pas. Il voit les mêmes choses, mais il les regarde de plus haut. Il monte jusque vers Dieu, dont il adore la puissance, la beauté, la sagesse infinie se reflétant dans les merveilles qu'il contemple. Son admiration n'en est pas amoindrie ; elle y trouve un nouvel aliment, ignoré de ceux qui s'en tiennent au côté matériel des choses.

Où, nous admirons d'abord. Le mondain épuise la série des superlatifs pour traduire son étonnement, son enthousiasme devant ces palais étincelants, où sont amoncelés les chefs-d'œuvre de tous les pays, les merveilleux produits de l'industrie, de la science et des arts. Nous sommes avec lui pour admirer ce qui est bien, ce qui est beau, ce qui est grand. Mais s'il y a des choses — et il y en a, malheureusement — qui sont un piège pour la vertu, un danger pour la moralité, un aiguillon pour les passions, s'étonnera-t-on que nous les réprouvions énergiquement ?

Qu'est-ce que l'Exposition ? On a répondu : « C'est la glorification du travail. » Que d'efforts en effet, que de sueurs, que de veilles, que de sacrifices représentent toutes ces merveilles ! Quelle durée et quelle intensité de travail il a fallu pour les préparer et les produire ! L'Exposition exalte et récompense le travail de l'homme.

Le travail, mes frères, mais la religion le bénit, l'encourage et le consacre ; elle nous rappelle

qu'il a été imposé par Dieu, qu'il est l'inévitable destinée de tous. Noble emploi de notre activité, mélange de fatigues et de joies, il nous est donné par lui d'expiar nos fautes, de racheter nos défaillances, de nous réhabiliter, de nous enrichir de mérites. Pendant qu'il visite l'Exposition, une pensée vient à l'esprit du chrétien. Ah ! si ceux qui ont passé des jours et des nuits à élaborer ces chefs-d'œuvre, avaient travaillé sous le regard de Dieu, avec une idée chrétienne, avec une soumission affectueuse aux préceptes sacrés, quelle provision de mérites ils auraient faite pour le ciel ! Ils ont reçu peut-être une médaille, un prix, une mention honorable, et ils auraient pu se créer des droits à l'éternelle récompense !

On a dit aussi : « L'Exposition est le triomphe de la science et du progrès. » Nous en convenons, et nous n'aurions aucun regret à exprimer, si le progrès moral allait de pair avec le progrès matériel et si la science, en poursuivant ses investigations, en complétant ses découvertes, ne sortait pas de son domaine.

Qu'on ne nous accuse pas, mes frères, de dénigrer la science et de condamner le progrès. C'est une injure que l'on fait au chrétien quand on lui attribue de pareils sentiments. Que la science dicte des lois à la matière, qu'elle discipline les éléments, qu'elle dérobe à la nature ses secrets, qu'elle désarme la foudre, qu'elle attelle la flamme à son char, qu'elle transmette sa pensée d'un continent à l'autre avec la rapidité de l'éclair, qu'elle invente de nouveaux véhicules, qu'elle multiplie ses découvertes, nous applaudissons à tout ce qu'elle fait pour le bien-être matériel de l'homme. Quoiqu'elle fasse, il restera, hélas ! toujours assez de larmes à verser, assez de sueurs à répandre, assez de fatigues à subir, assez d'obstacles à vaincre, pour que l'existence demeure ce qu'elle est depuis le commencement et ce qu'elle sera jusqu'à la fin : une laborieuse épreuve.

Nous disons « Bravo ! » à la science, quand elle cherche à améliorer la condition de l'homme au point de vue matériel, quand elle ménage ses sueurs, quand elle abrège son travail, quand elle pourvoit à ses besoins. Mais si elle sort de sa sphère, si elle élève la prétention de se substituer à la religion, de diriger les consciences, de déterminer les croyances et de prononcer le dernier mot de nos destinées, nous osons lui dire : « Ce n'est pas votre affaire ; vous entreprenez une œuvre au-dessus de vos forces ; vous êtes incomplète : c'est sur ce point que vous avez fait cette faillite que l'on vous a si justement reprochée. »

J'écoute encore les admirateurs de l'Exposition et je les entends proclamer qu'elle est « la plus splendide manifestation de l'esprit humain. »

Dans l'homme et sous le manteau de sa chair il y a donc un esprit, il y a donc une âme, douée de raison, d'intelligence, qui a eu l'idée de ces chefs-d'œuvre et qui a présidé à leur exécution. Je ne sais pas comment un matérialiste, un positiviste, qui ne voit en nous qu'un agrégat de molécules,

qui nie l'âme, peut soutenir sa thèse en présence de ces merveilles. L'Exposition est la condamnation sans appel de sa honteuse doctrine, car elle est le plus beau témoignage rendu à l'existence de l'âme. Oui, ces palais féeriques, ces constructions monumentales, ces chefs-d'œuvre de la statuaire, de la peinture, de la sculpture, ces produits perfectionnés de l'industrie sont une démonstration de l'âme intelligente et immortelle ; rien ne déclare mieux sa grandeur et sa dignité.

Rien aussi ne parle plus éloquemment de la grandeur de Dieu.

Dieu ! Sans doute, mes frères, beaucoup de ceux qui visitent l'Exposition ne songent guère à lui. C'est à peine s'ils s'en souviennent, quand ils parcourent les galeries où sont exposés, les objets du culte, les christs, les statues de la Vierge et des saints, les tableaux religieux. En dehors de cela, ils n'en voient aucune trace. Et cependant, pour un chrétien qui réfléchit, la pensée de Dieu plane sur toutes ces merveilles.

L'Exposition, cette miniature de l'univers, lui apparaît comme une révélation de Dieu, comme un hymne à sa gloire, comme un poème splendide qui chante sa magnificence et sa beauté. Car tout ce qui ravit nos yeux, tout ce qui provoque notre admiration n'est qu'un pâle reflet de sa beauté infinie. Le mondain oublie de faire la part de Dieu dans les œuvres qu'il admire ; le chrétien y songe et il salue Dieu comme le premier des exposants, comme l'artiste souverain. Il reconnaît partout son intervention.

L'homme a travaillé, mais c'est Dieu qui a fourni la matière première ; l'homme a discipliné, subjugué les forces de la matière, mais c'est Dieu qui les a créées ; l'homme a découvert les lois qui régissent la nature et les a pliées à ses desseins, mais ces lois, c'est Dieu qui les a établies ; le génie a inventé, mais c'est Dieu qui l'a illuminé.

Mes frères, en cette même année, pendant que la curiosité entraînait des foules vers Paris, la religion en attirait d'autres à Lourdes. Les uns allaient voir les merveilles des sciences, des arts, de l'industrie ; les autres allaient voir les grandioses manifestations de la piété et les miracles de la sainte Vierge.

Il y avait aussi, à Lourdes, une Exposition : l'exposition des misères, des infirmités, des maladies qui s'abattaient sur notre pauvre nature comme sur une proie. Triste spectacle qui ne charmait point les regards, mais qui apitoyait les cœurs ! Spectacle bien fait pour humilier l'orgueil, éveiller la commisération et provoquer la prière !

Cette Exposition a produit un effet moral plus sensible que celle de Paris. Les pèlerins de Lourdes sont revenus, eux aussi, émerveillés de ce qu'ils avaient vu, de ce qu'ils avaient entendu ; ils sont revenus avec une foi ravivée, avec une confiance en la sainte Vierge affermie, avec la volonté d'être meilleurs, plus attachés à Dieu et plus fidèles à leurs devoirs. Peut-on affirmer la même chose de ceux qui sont revenus de l'Exposition de Paris ?

Ils sont revenus avec des impressions de curiosité satisfaite, avec des souvenirs agréables, mais qu'en est-il résulté pour leur amélioration morale ? La grande défaillance de notre temps, c'est l'abandon du progrès moral, pendant qu'on travaille avec passion au développement du progrès matériel, et pourtant celui-ci est moins nécessaire que celui-là, car on l'a dit, la civilisation sans Dieu, sans morale, sans religion, n'est qu'un vernis appliqué sur des ruines. Qu'on se souvienne donc que les sociétés, comme les individus, ne peuvent vivre et durer que par la vertu !

ALLOCUTIONS DE MARIAGE¹

V

Mon cher Paul,
Ma chère Louise,

Au moment d'être l'heureux témoin de vos serments et de voir se créer par la grâce de Dieu entre vos deux âmes un lien indissoluble, laissez-moi vous dire une parole *très fraternelle* et *très sacerdotale* : très fraternelle pour traduire ma joie, très sacerdotale pour vous rappeler la grandeur du sacrement, les obligations qu'il impose et les grâces auxquelles il donne droit.

I

Ma joie est grande, ma chère sœur, parce que je vois votre âme très aimée réaliser enfin sa vocation. Quand Dieu crée les âmes, à chacune il marque sa destinée et trace le chemin à suivre durant ce voyage d'un jour qu'il l'envoie faire ici-bas. La mienne portait le signe du sacerdoce, la vôtre celui du mariage chrétien. Ayant trouvé ma voie, je suis heureux de penser que vous avez rencontré la vôtre.

Ma joie est grande aussi parce que je vois dans cette union l'harmonie des choses et l'expression manifeste de la volonté de Dieu. Ecoutez cette histoire : on dirait vraiment, bien qu'elle ait été écrite il y a deux mille ans, que c'est votre histoire d'hier et d'aujourd'hui.

Lorsque le jeune Tobie vint de loin demander à Raguel la main de sa fille, l'ange dit au père de Sara : « Vous pouvez donner votre enfant à ce jeune homme, car il craint Dieu. » Et Raguel dit à Tobie : « Les prières que j'ai faites à Dieu sont montées, je le vois, en sa présence. Il les a exaucées. Vous êtes le fils de gens de bien, c'est le Seigneur qui a permis que vous soyez venu vers nous, ne doutez point que je ne vous donne ma fille. » Et Sara et Anne sa mère se mirent à pleurer de joie.

Ces paroles gracieuses d'un des plus gracieux récits du saint Livre ne s'échangeaient-elles pas il y a quelques mois à votre sujet ? C'étaient d'abord

des amis qui parlaient : « Vous pouvez mettre avec confiance la main de votre fille dans la main de celui que nous vous présentons, associer sa vie à la sienne. C'est un cœur loyal, un esprit sérieux, une âme généreuse. Il est le fils de gens de bien. » Et ils disaient vrai. Je n'en veux pour garant, mon cher ami, que le témoignage unanime de ceux qui vous connaissent, et des prêtres qui vous ont entouré de leur sollicitude pendant les années de votre adolescence et de votre jeunesse. Vous étiez, d'ailleurs, à si bonne école au foyer domestique ! Pour devenir ce que vous êtes, vous n'avez eu qu'à regarder autour de vous et à imiter.

Souvent, dans les familles, interrogeant l'avenir, on se demande avec une vague inquiétude quels changements le mariage apportera avec lui. Pour nous, nous sommes rassurés. Mes parents trouveront en vous un fils, moi un frère, le cercle ne sera pas brisé, il sera élargi et voilà tout.

Continuons le récit sacré. Et Raguel dit à Tobie : « Les prières que j'ai faites à Dieu sont montées, je le vois, en sa présence ; il les a exaucées ; c'est lui qui a permis que vous soyez venu vers nous. »

Cette hymne à la Providence, je n'ai pas besoin de vous dire qui l'a chantée dans l'élan d'un cœur reconnaissant.

C'est chose admirable, en effet, de voir par quels desseins Dieu vous a conduits jusqu'au pied de l'autel, car c'est lui qui amène l'épouse à l'époux. Le monde n'a peut-être vu dans votre union qu'un rapprochement fortuit. Nous, parents et amis chrétiens, nous y avons vu la rencontre d'âmes prédestinées l'une à l'autre par la Providence. Vous grandissiez à l'insu l'un de l'autre, mais Dieu vous conduisait aux joies communes et aux douleurs partagées. Adolescent, jeune homme, vous ignoriez, mon cher ami, pour qui vous gardiez votre cœur ; vous ignoriez également, ma chère sœur, pour qui s'accumulait dans votre âme de jeune fille les trésors de tendresse qui font les épouses. Et cependant Dieu vous regardait du haut du ciel, vous discernait, vous séparait, poursuivait miséricordieusement son œuvre en vue de votre union. Puis tout à coup, au signal donné par son amour, vous vous êtes rencontrés au rendez-vous marqué par le Père céleste. Pour vous réunir, la Providence s'est servie de l'intermédiaire de la meilleure et de la plus intelligente amitié. Ces chers amis ! je ne les remercierai pas, parce que je sais qu'ils trouvent leur récompense dans la pensée qu'ils ont accompli une bonne action en faisant *deux* ou plutôt *des* heureux !

Faut-il achever le récit sacré ? Et Raguel finit en disant : « Pour toutes ces considérations, ne doutez pas que je vous donne ma fille. »

Cette parole que prononçaient naguère mes bien-aimés parents va recevoir sa consécration aujourd'hui par mon ministère.

Peut-être quelque larme furtive et discrète montera-t-elle en même temps de leur cœur à leurs

¹ Voir le *Paroissial* du 19 avril et du 17 mai.

yeux ; mais ce que je sais bien, c'est que pour eux comme pour les patriarches dont parle le saint Livre, elle prendra sa source dans un sentiment de bonheur très doux.

« Et Sara et Anne sa mère se prirent à pleurer de joie. »

II

Le frère vient de vous dire sa joie. Ecoutez maintenant le prêtre vous rappeler la grandeur de l'acte que vous accomplissez en ce moment.

Vous êtes trop profondément chrétiens tous deux pour ne voir dans le mariage qu'une cérémonie de haut goût, un honneur, une mise en scène, un jour de fête de jeunesse sans lendemain. Non, vous le savez bien, le mariage est un état chargé de devoirs difficiles et graves, et c'est pourquoi, dans votre corbeille de noces, à côté des seuls biens qui s'y trouvent, je veux dire une sincère affection mutuelle, l'honneur d'une vie sans tache, l'amour du travail, Dieu va déposer cet inestimable présent qui s'appelle la *grâce, grâce qui perfectionne l'amour*.

Deux jeunes gens s'avancent vers l'autel à cette belle cérémonie des noces ; ils portent avec eux toute la joie et toute la sincérité de leur jeunesse, ils se jurent un amour éternel. Mais bientôt la joie diminue, la fidélité chancelle, l'éternité de leur serment s'en va par morceaux. Que s'est-il passé ? Rien. L'heure a suivi l'heure, ils sont ce qu'ils étaient, sauf une heure de plus... Mais une heure c'est beaucoup, hors de Dieu. Dieu n'était point entré dans leurs serments, il n'a pas été le complice de leur amour, et leur amour finit, parce que Dieu seul ne finit pas.

Votre amour ira croissant malgré les déchéances du corps, parce que derrière les grâces éphémères, haillons que tout cela ! et même derrière les qualités sérieuses de l'esprit, du cœur et du caractère, vous verrez l'immatérielle beauté de votre âme, image de Dieu.

Votre amour survivra aux illusions de la jeunesse, aux rêves du cœur et de l'imagination, aux désenchantements inévitables, parce qu'il aura été trempé aux sources de la grâce.

Cette grâce prolongera en vous la puissance d'aimer ; il n'y aura pour vous ni caducité de l'âge, ni rides de la vieillesse, ni cheveux blancs ; chaque jour qui passera sera un anneau de plus à la chaîne qui vous unira, et votre affection mutuelle sera de plus en plus solide, parce qu'elle reposera sur l'amour de Dieu qui lui communiquera quelque chose de son immortalité.

Grâce qui affermit l'union, ajoute un saint Concile.

L'union, n'est-ce pas le mot qui donne la notion la plus vraie de la vie conjugale ? L'union ! c'est-à-dire ne faire qu'un cœur et qu'une âme, avoir tout en commun, les joies et les peines, les consolations et les déboires, les larmes et les jouissances. L'union ! c'est-à-dire recueillir d'une seule et même main tout ce que Dieu et les hommes sèment le long de la vie de bonheur et d'adversité ;

doubler ses joies en les partageant, adoucir ses peines par l'échange que l'on en fait, en un mot mêler son nom, son sang, son cœur pour faire de concert le voyage de la vie avec l'espérance de se survivre en des images bénies, en des enfants aimés. Voilà l'union sacrée que le mariage va produire dans les profondeurs de vos âmes, et dont la grâce divine du sacrement sera comme le ciment indestructible.

Grâce enfin qui sanctifie les époux, qui leur inspire l'amour du devoir, les provoque à son accomplissement, leur donne le courage du sacrifice et les rend meilleurs l'un par l'autre. La vie à deux n'est pas toujours facile, même quand on s'aime. Sans aller jusqu'à l'appeler un martyre, comme quelques-uns l'ont dit, avouons cependant qu'elle offre matière à bien des actes d'abnégation. On a beau s'être connus à l'avance, on se voyait surtout par les beaux côtés, tandis qu'en se voyant désormais de près et tous les jours, on découvre peu à peu les faiblesses et les défauts l'un de l'autre. La vie commune impose des devoirs pénibles, elle exige des sacrifices, pour les faire il faut l'aide de Dieu. Vous avez l'un et l'autre le bonheur de l'aimer. Vous l'aimerez davantage, vous le prierez, vous le servirez. Les sentiments de foi qui vous animent me sont garants que vous saurez envisager le mariage de la sorte et que vous y verrez avant tout le devoir, l'esprit de sacrifice, car c'est par ce côté-là que l'union conjugale m'apparaît dans toute sa grandeur morale. L'homme n'est vraiment grand que quand il se sacrifie, et les beaux moments de son existence ne sont pas ceux où il se dit : « J'ai joui de la vie, » mais ceux où il a conscience d'avoir fait un sacrifice...

Je viens de parler de sacrifice... Hélas ! cette loi du sacrifice, Dieu a jugé à propos de nous la faire accomplir aujourd'hui, en plein bonheur, en nous privant de la présence d'un frère aimé. Là-bas, sur la route de Chine, il pense à nous en ce moment, pensons à lui et envoyons-lui à travers les mers par un élan du cœur la plus chaude expression de nos sentiments d'affection.

Pour trouver un modèle d'abnégation et de dévouement, vous n'aurez pas, ma chère sœur, à chercher bien loin. Vous vous souviendrez de ce qui se passait chez nous, et vous demanderez à votre mari de vous parler de sa mère ou de celle qui l'a remplacée auprès de lui.

Donnez-vous la main tous deux avec une joie chrétienne. La vie a deux pentes. Chastement appuyés l'un sur l'autre, montez-y doucement et sous l'œil de Dieu la première, riante, parfumée, belle comme l'espérance. Plus tard, lorsque vous serez à son sommet, lorsque vous apercevrez l'autre pente avec ses aspects glacés, le soleil pâle qui l'éclaire et les rivages mystérieux qui la terminent et qu'il baignent les flots de l'éternité, vous qui vous serez aimés en Dieu, vous n'aurez rien à regretter, rien à craindre.

Soyez donc heureux tous deux, mes bien-aimés, et pour cela que Dieu soit avec vous ! Qu'il bénisse

et féconde vos serments ! Je vais les recevoir en son nom devant cette nombreuse et sympathique assistance de parents et d'amis, en présence aussi de nos chers disparus qui de là-haut vous sourient et vous bénissent.

Que Dieu soit avec vous ! Ces paroles disent tous mes souhaits de frère, tous mes souhaits de prêtre. Car Dieu, c'est la lumière, c'est la force, c'est l'amour ; Dieu, c'est le bonheur ici-bas, c'est la félicité de l'autre vie, de la grande vie.

Que Dieu soit avec vous ! Ainsi soit-il.

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

B

Les sacrements en particulier

I. — LE BAPTÊME

c

Ministre du baptême

— Qu'entendez-vous par le ministre du baptême ?

— Par le ministre du baptême, j'entends la personne qui confère ou administre ce sacrement.

— N'est-il pas nécessaire, en parlant du ministre du baptême, de faire une distinction entre le baptême solennel et le baptême privé ?

— Oui, car le baptême administré à l'église diffère, non quant à la matière et à la forme, mais quant aux cérémonies, du baptême donné à la maison en cas de nécessité.

— Comment appelle-t-on le premier ?

— On l'appelle *baptême solennel*, parce qu'il est conféré à l'église, et accompagné de prières et de cérémonies qui en rendent l'administration plus imposante et plus digne.

— Comment appelle-t-on le second ?

— On l'appelle *baptême privé*, ou encore *ondoement*, et on dit que celui qui l'a reçu a été *ondoyé*. Le baptême privé doit être administré sans aucune cérémonie.

— Quelle autre distinction convient-il de faire encore ?

— Il convient d'établir une distinction entre l'administration valide et l'administration licite du sacrement.

§ 1^{er}

Administration valide

— Quels sont ceux qui peuvent baptiser valablement ?

— Toute personne ayant l'usage de sa raison peut baptiser valablement, toutes les autres conditions étant observées d'ailleurs.

— Ces mots « toute personne » ne comportent-ils aucune exception ?

— Ils ne comportent aucune exception.

— Ainsi les femmes peuvent baptiser valablement aussi bien que les hommes ?

— Elles le peuvent.

— Les hérétiques aussi bien que les catholiques ?

— Ils le peuvent également.

— Les infidèles eux-mêmes et les païens ?

— Sans aucun doute.

— Ainsi donc le baptême conféré, même en dehors du cas de nécessité, par une personne quelconque autre que le ministre ordinaire ou extraordinaire, devrait être tenu pour valide ?

— Il le devrait, si les conditions requises ont été observées.

— Sur quoi fondez-vous cette affirmation ?

— Sur l'enseignement et la pratique constante et universelle de l'Eglise.

— Pourriez-vous citer un exemple récent à l'appui ?

— On peut citer le cas d'un enfant juif (le P. Mortara) baptisé, à l'insu de ses parents, par une servante qui le croyait en danger de mort. Le Souverain Pontife alors régnant, Pie IX, non seulement déclara ce baptême valide, mais il soutint les droits du nouveau baptisé malgré les réclamations de la famille appuyées par l'hérésie, l'impiété et les gouvernements eux-mêmes.

— Que concluez-vous ?

— 1^o Que l'exercice d'un tel pouvoir confié à tous ne doit pas avoir lieu sans discernement, et réclame l'observation des règles très sages établies pour l'administration de ce sacrement ;

2^o Qu'il ne suffit pas de pouvoir administrer valablement le baptême, pour se croire autorisé à le conférer alors qu'il n'y a pas une véritable nécessité ; mais qu'il est nécessaire de le faire aussi d'une manière licite.

§ 2

Administration licite du baptême

— Combien de sortes de ministres distinguez-vous sous le rapport de l'administration licite du baptême ?

— J'en distingue trois :

Le ministre ordinaire,

Le ministre extraordinaire,

Le ministre de nécessité.

1^o Ministre ordinaire

— A qui appartient le pouvoir ordinaire de baptiser, ou le pouvoir de baptiser d'office ?

— Ce pouvoir n'appartient qu'au prêtre seul, qui le possède en vertu de son ordination.

— Comment cela ?

— C'est que le propre du caractère de l'ordre est de députer pour dispenser aux autres les choses sacrées ; donc, sans ce caractère, personne n'a de mission ordinaire pour conférer les sacrements, ni par conséquent le baptême lui-même.

— Quels sont donc, d'après cela, les ministres ordinaires et légitimes du baptême ?

— Ce sont les évêques et les prêtres.

— Dans quelles limites exercent-ils ce pouvoir ?

— Pour baptiser licitement, outre le pouvoir d'ordre, ils doivent encore avoir celui de juridiction.

Ainsi l'évêque, en dehors du cas de nécessité, ne peut conférer le baptême que dans son diocèse, le curé que dans sa paroisse et à ses paroissiens, à moins toutefois d'une délégation spéciale.

— Les simples prêtres n'ont-ils pas toujours besoin d'une délégation pour administrer licitement le baptême solennel ?

— Oui ; et cette délégation peut leur être accordée sans qu'il y ait de raison particulière.

— Que faut-il penser des parents qui porteraient leurs enfants dans une paroisse étrangère pour les y faire baptiser ?

— Ils ne le pourraient qu'avec la permission de leur curé; et s'ils prétendaient se passer de cette permission, ils pécheraient gravement, parce qu'ils violeraient le droit du curé.

— *Par qui peuvent être baptisés les enfants des vagabonds ou des voyageurs éloignés de leur domicile ?*

— Tout curé peut les baptiser, ou parce qu'ils n'ont pas de pasteur propre, ou parce qu'il faudrait retarder trop longtemps le baptême de ces enfants.

2^e Ministre extraordinaire

— *Qu'appelle-t-on ministre extraordinaire du baptême ?*

— On donne communément ce nom au diacre qui, en vertu d'une délégation, administre le baptême solennel.

— *De qui le diacre reçoit-il cette délégation ?*

— De droit commun, il la reçoit de l'évêque ou du curé. Il est néanmoins des diocèses où l'évêque se l'est exclusivement réservée, et ne l'accorde que pour de justes causes.

— *Cette délégation peut-elle être donnée également aux autres ministres inférieurs ?*

— Non ; elle n'est accordée qu'au diacre seul, et non aux autres ministres inférieurs, ni à plus forte raison aux laïques. Ainsi le veut la pratique de l'Eglise ; et c'est au diacre seul que l'évêque avant de l'ordonner, dit : « Examinez sérieusement à quel degré vous allez monter dans l'Eglise ; car le diacre doit servir à l'autel, baptiser et prêcher. »

3^e Ministre de nécessité

— *Qu'entendez-vous par le ministre de nécessité ?*

— Par ministre de nécessité, j'entends toute personne qui, à défaut du ministre ordinaire ou extraordinaire, peut, étant donnée une nécessité urgente, par exemple le danger de mort, administrer le baptême.

— *Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ?*

— On l'appelle ainsi :

1^o Parce que les simples laïques ne peuvent légitimement baptiser que dans le cas d'une vraie et grave nécessité ;

2^o Parce qu'ils ne sont jamais admis à conférer le baptême solennel ;

3^o Parce que la raison qui a fait étendre à tous les hommes le pouvoir de baptiser, est l'extrême nécessité de ce sacrement.

— *Qu'est-ce qu'enseigne l'Eglise touchant l'administration du baptême en cas de nécessité ?*

— « Dans un cas de nécessité, dit le Concile de Florence, non seulement un prêtre ou un diacre, mais encore un laïque ou une femme, et même un païen et un hérétique peuvent baptiser, pourvu qu'ils observent la forme de l'Eglise et qu'ils aient l'intention de faire ce que fait l'Eglise. »

— *Que faut-il voir là ?*

— Il faut y voir une preuve bien sensible de la bonté infinie et de la sagesse admirable de notre Dieu.

— *Comment cela ?*

— C'est que le baptême étant nécessaire à tous, Notre-Seigneur a institué pour matière de ce sacrement l'eau, qui est une des choses les plus communes, et en même temps il a voulu que chacun pût l'administrer.

— *De quelle manière le baptême doit-il être conféré en cas de nécessité ?*

— Il doit l'être sans solennité, sans employer de parrain, sans imposer de nom, sans aucun des rites ou des cérémonies du baptême solennel, mais simplement par l'application de la matière et de

la forme, avec l'intention de faire ce que l'Eglise fait.

— *Que feriez-vous donc si vous vous trouviez dans un cas où il vous faudrait vous-même administrer le baptême, par exemple à un petit enfant en danger de mort ?*

— A défaut d'eau bénite baptismale, je prendrais de l'eau naturelle bien certaine, et la mettant dans un petit vase je la verserais ainsi par trois fois, en forme de croix, sur la tête de l'enfant, et je dirais en même temps : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, » ou en latin : *Ego te baptizo in nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.*

— *Si plusieurs personnes sont présentes, n'y a-t-il pas un ordre à observer qui détermine celle qui de préférence doit être appelée à baptiser ?*

— Cet ordre existe et le voici tel que l'indique le Rituel romain :

Un prêtre doit être préféré à un diacre ;

Un diacre à un sous-diacre ;

Un clerc à un laïque ;

Un homme à une femme ;

A moins que certaines conditions de science ou de convenance n'en disposent autrement.

— *Les parents peuvent-ils baptiser eux-mêmes leurs enfants ?*

— Ils le peuvent, mais seulement en l'absence de toute autre personne capable de le faire.

— *Qui est-ce qui, plus ordinairement, confère le baptême en cas de nécessité ?*

— Ce sont les sages-femmes, et comme elles sont accoutumées à administrer ce sacrement, elles ne seraient point répréhensibles de le faire en présence d'un homme qui serait moins exercé, quoique celui-ci convienne mieux pour cet office.

— *Est-ce une obligation grave pour les sages-femmes de connaître parfaitement la manière d'administrer ce sacrement ?*

— C'est une de leurs plus graves obligations.

— *A qui incombe le soin de veiller à ce qu'elles aient cette connaissance et à ce qu'elles observent fidèlement dans la pratique ce qui est prescrit pour la bonne administration du baptême ?*

— Le Rituel, en fait un devoir au curé. Mais les parents eux-mêmes doivent y apporter une attention toute spéciale, car il y va du salut éternel de leurs enfants.

— *Si l'enfant ainsi baptisé survit, que doit-on faire ?*

— Les parents doivent le présenter à l'Eglise le plus tôt possible, pour suppléer les cérémonies du baptême.

— *Est-ce une obligation de baptiser en cas de nécessité ?*

— C'est une obligation grave ; celui qui y manquerait se rendrait coupable de péché mortel, car il serait, dit Tertullien, cause de la perte d'une âme.

— *Est-il quelquefois permis de conférer le baptême privé en dehors du cas de nécessité ?*

— Quelques évêques le permettent pour de justes raisons.

— *A qui, dans ce cas, appartient-il de baptiser ?*

— C'est au propre pasteur seul, ou au prêtre délégué par lui, d'administrer ainsi le baptême privé, après toutefois en avoir obtenu l'autorisation de son évêque.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour le dimanche avant la Toussaint. — Après la lecture du *Pastoral* pour la Toussaint, 769.

Pour la fête de la Toussaint. — I. Obligation de la sainteté, 770.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XLI. Obligation d'appartenir à l'Eglise, 773.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLVII. Pour le 20^e dimanche après la Pentecôte : *in Joan.*, iv, 48 et 53 (d'après saint Chrysostome), 775.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — IV. Les Béatitudes, 780.

Récits et Causeries. — XV. La prière en famille, 784.

POUR LE DIMANCHE AVANT LA TOUSSAINT

APRÈS LA LECTURE DU PASTORAL POUR LA TOUSSAINT

Mes frères,

Je n'ajouterai qu'un mot à cette lecture, pour vous engager à célébrer dignement la solennité que je viens d'annoncer.

Elle est bien douce et bien attirante, cette fête, elle mérite d'être distinguée et aimée entre toutes, à cause des souvenirs qu'elle évoque, des leçons qu'elle nous donne, des avantages qu'elle nous procure.

1. Les souvenirs qui sont attachés à cette fête lui concilient d'abord toute notre affection.

Qu'est-ce que la Toussaint ? N'est-ce pas la fête ancestrale, une vraie fête de famille, évoquant le souvenir aimé de ceux qui nous ont devancés sur cette terre ? C'est la fête, non pas seulement des héros de notre race, mais encore des plus humbles, des plus obscurs, la fête de votre aïeul, de votre bonne et dévouée sœur, de votre frère, de votre ami. C'est la fête de tous ceux qui ont traversé l'existence en servant Dieu par la pratique du bien, par la fuite du mal, en réparant leurs fautes par une sérieuse pénitence. A ce titre déjà, elle doit être chère à notre cœur.

Elle a une autre douceur, cette fête, elle a un autre charme. Après avoir emporté notre pensée dans les régions du ciel, elle la ramène dans les enclos de la mort, dans les ombres du purgatoire : elle nous parle de nos défunts. Nos chers défunts ! Ah ! comme on se souvient d'eux en ce jour ! Comme on aime à les revoir, dans sa pensée, tels qu'on les a connus ! Leur souvenir s'attache à nos âmes et les poursuit affectueusement. Alors, nous

prions pour eux, nous les remercions de ce qu'ils ont fait pour nous ; nous demandons pardon des chagrins que nous leur avons causés et nous promettons avec serment de ne pas les oublier.

2. Cette solennité, en même temps qu'elle éveille de touchants souvenirs, nous donne de graves leçons.

Plongés dans les préoccupations incessantes de la vie présente, nous oublions trop souvent nos véritables destinées. Nous n'agissons, nous ne travaillons que pour des intérêts périssables et secondaires, et nous négligeons nos intérêts essentiels, nos intérêts de premier ordre, ceux qui regardent notre âme et notre éternité. Le ciel nous est promis en héritage, et nous ne nous occupons que de la terre. Il serait urgent de nous inquiéter du sort qui nous attend au delà de ce monde, et nous n'avons souci que de l'heure présente, et nous ne faisons rien ou nous faisons peu de chose pour assurer notre immortelle destinée.

Cette fête de la Toussaint vient fort à propos pour nous tirer de notre indifférence et élever notre pensée plus haut et plus loin que cette terre, où nous n'avons que des bonheurs troublés, des joies intermittentes.

En ce jour, l'Eglise, qui s'intéresse comme une mère au salut de ses fils, nous dit à tous : « Assez souvent vous êtes absorbés par les choses de la terre, aujourd'hui songez au ciel. Dans le ciel entr'ouvert au-dessus de vos têtes vous contemplez les saints, en possession du bonheur infini que leur ont mérité leurs travaux et leurs vertus. Que cette vision resplendissante encourage vos efforts et stimule votre zèle ! Ce bonheur vous est réservé si vous faites effort pour vous en rendre dignes. »

Cette espérance du ciel déposée dans notre cœur, quel puissant encouragement au milieu des labeurs et des tribulations de l'existence ! Et qui n'aimerait pas la fête qui nous l'apporte ?

3. Aimons-la encore à cause des bienfaits qu'elle nous procure. Voici, en effet, le grand avantage spirituel dont elle nous invite à bénéficier. Par les beaux exemples qu'elle place sous nos yeux, elle nous attire puissamment vers ce qui est bien et elle nous inspire une vive répulsion pour ce qui est mal.

L'homme est, par une naturelle disposition, imitateur. Il regarde autour de lui, dans sa famille, dans son pays, dans la société où il vit, il observe, il examine, et d'instinct il fait ce qu'il voit faire aux autres. Tant pis si on lui donne le spectacle du désordre moral, l'exemple d'une conduite vicieuse ! Il sera comme irrésistiblement poussé au mal.

Mais supposez un adolescent, un jeune homme vivant dans un entourage chrétien, témoin chaque jour d'actes de probité, de respect, de soumission, de loyauté : je l'affirme, il sentira au dedans de lui une puissante impulsion, une sorte d'entraînement vers le bien, vers le devoir ; il sera bon, il sera vertueux.

Comprenez-vous maintenant pourquoi l'Eglise

nous met en contact avec les saints, nous redit leur vie, nous rappelle leurs exemples ? C'est pour raviver en nous le désir de leur ressembler.

Un orateur romain, le plus illustre de tous, se plaisait à évoquer devant ses yeux tous les hommes célèbres qui ont conquis l'admiration des peuples par leur génie, par leurs œuvres, par leurs entreprises, par la dignité de leur vie. « Je les étudie, disait-il, je les observe avec une respectueuse curiosité et je m'efforce de conformer mes pensées à leurs pensées, ma conduite à leur conduite, pour arriver au degré de gloire où ils sont parvenus. »

Mes frères, la fête que nous allons célébrer jeudi nous présente une légion de saints qui tous ont ennobli leur vie par des actes de vertu qui leur ont mérité l'ineffable bonheur du ciel. Faisons comme l'orateur romain, examinons-les de près, scrutons leur vie, notons leurs vertus et, avec la grâce de Dieu, travaillons à les imiter pour partager un jour leur félicité.

Leur souvenir nous stimulera dans la pratique du devoir ; il ne sera pas non plus sans efficacité pour nous détourner du mal.

Dans un drame moderne qui a eu son heure de célébrité, le poète met en scène deux personnages de marque. L'un ose demander à l'autre un acte déshonorant, une violation de la foi jurée, une lâcheté, un crime ; il le presse de s'exécuter, il insiste vivement. Celui-ci, sentant qu'il commettrait une faute impardonnable, repousse énergiquement la proposition qui lui est faite.

« Impossible ! » dit-il. Et prenant par la main son malhonnête conseiller et lui montrant les nombreux portraits de famille qui décorent son appartement, il s'écrie, en indiquant du doigt le premier : « Regardez celui-ci, c'est l'ainé, l'ancêtre, le grand homme, il a été trois fois consul ! » Passant au portrait suivant : « Celui-là, généreux, héroïque, a délivré son pays des hontes de la tyrannie... Cet autre a sauvé la vie à son prince dans une bataille meurtrière... Cet autre, ah ! saluez-le, car il fut le grand-maître d'un ordre militaire, prit trois cents drapeaux, remporta trente victoires, conquit plusieurs provinces et mourut pauvre !... Celui-ci est l'honneur même, la dignité, la loyauté incarnées... Son voisin est la vaillance en personne... Voici maintenant mon noble aïeul ; il a vécu soixante ans, gardant inviolablement la foi jurée... Voyez-vous ce vieillard, cette tête sacrée ? C'est mon père ! Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier... Ce portrait enfin qui termine la série, c'est le mien.

« Et vous voudriez qu'on dit, en le voyant ici : Ce dernier, le descendant d'une si noble famille, le rejeton d'une si haute race, fut un être méprisable, un félon, un traître, un criminel !... Non ! je ne veux pas faire cet affront à mes ancêtres qui me regardent, je ne veux pas souiller leur gloire héréditaire ! »

Mes frères, nous ne manquons pas d'illustres

ancêtres : on en ferait une longue, une interminable galerie. Et si vous étiez tentés de commettre une mauvaise action, je vous dirais en vous montrant les saints : « Voici vos pères ! Ceux-ci ont mieux aimé mourir que de violer la loi de Dieu ; ceux-là l'ont observée avec une fidélité qui ne s'est pas démentie. En voici qui ont pu tomber dans de regrettables défaillances, mais qui les ont noblement réparées ; en voilà qui sont la science, la vertu, la charité, le dévouement, l'héroïsme... Vous êtes leur famille, vous êtes leur descendance ; ah ! ne faites rien qui puisse les déshonorer ! »

Tels sont, mes frères, les encouragements et les leçons que nous prépare la fête de la Toussaint. Disposons-nous à les recueillir et à en faire notre profit. Ainsi soit-il !

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

OBLIGATION DE LA SAINTETÉ

Sanctificamini et estote sancti.

Sanctifiez-vous, et devenez des saints.

Mes frères,

Est-ce que je me tromperais d'auditoire, en prononçant cette parole devant vous, en vous invitant à vous sanctifier et à devenir des élus, des saints ? Vous pensez peut-être que je vous propose là une chose facultative, et, dans la condition où vous êtes, absolument impraticable. Qu'on appelle à la sainteté des natures privilégiées, des âmes d'élite, des personnes vouées par état aux exercices de la piété, des religieux, des religieuses, vous le comprendriez peut-être. Mais vous n'admettez pas que la sainteté soit à votre portée et que des gens occupés aux travaux des champs, grevés de sollicitudes et engagés dans les affaires de ce monde, doivent y tendre. Si telles sont vos pensées, je suis obligé de vous dire que vous êtes dans une déplorable illusion. La sainteté est la vocation de tout le monde, et il n'y a pas un chrétien qui ne doive y aspirer. Par conséquent, je vous dirai ce que Moïse disait au peuple au pied du Sinaï, ce que Notre-Seigneur disait à ses disciples sur la montagne des Béatitudes, ce que saint Paul écrivait dans ses lettres aux premiers chrétiens, ce que les pasteurs des âmes ont de tout temps proclamé, du haut de la chaire sacrée, devant leurs fidèles : Sanctifiez-vous et travaillez à devenir des saints. *Sanctificamini et estote sancti.* Et voici en deux mots tout le sujet de cette instruction : vous devez être des saints. La sainteté, dans la mesure que je vous indiquerai tout à l'heure, est aussi obligatoire pour vous que pour les religieux. Ne vous effrayez donc pas de ce mot. Quand je vous en aurai donné le sens, vous conviendrez que tous, sans exception, nous de-

¹ Imité de Victor Hugo, *Hernani*.

vous avoir la noble ambition de devenir des saints. Rien de plus naturel que de vous rappeler ce grand devoir, dans une fête où l'Eglise, entr'ouvrant le ciel sur nos têtes, nous montre les saints enivrés de bonheur, et nous invite à marcher sur leurs traces, dans la glorieuse carrière où ils nous ont si généreusement précédés.

I

1. Mes frères, si je vous considérais comme de simples créatures humaines, je serais déjà en droit de vous dire : il faut tendre à devenir meilleur et à atteindre la perfection. Chaque être, en effet, doit s'efforcer de réaliser toute la perfection dont sa nature est susceptible. Comme le bouton de rose demande à s'épanouir pour répandre son parfum, comme le gland veut devenir un chêne, l'enfant aspire à devenir un homme. C'est la loi de son être. Il ne reste pas dans les langes étroits de son berceau ; il grandit progressivement, jusqu'à la taille de la virilité. Et ce n'est pas seulement son être physique, qui tend chaque jour à se développer ; son être moral est soumis aussi à la loi de la croissance et du progrès. Eh bien ! mes frères, en vertu de cette loi naturelle, qui veut que chaque être vise à la perfection dont il est capable, je pourrais déjà vous dire : il faut tirer de votre nature tout le bien qui peut en sortir. A mesure que vous avancez dans la vie, vous devez faire valoir vos aptitudes, améliorer votre caractère, développer vos qualités. Vous êtes honnêtes, loyaux, vertueux : soyez-le davantage encore ; vous vous sentez de l'attachement pour ce qui est bien, de la répugnance pour ce qui est mal : que cet attachement et que cette répugnance grandissent encore. C'est la loi du progrès moral ; et, certes, vous ne trouverez pas étrange que je vous invite à obéir à cette loi, à affermir vos bonnes dispositions, à réprimer les mauvaises, à aller du bien au mieux, du mieux au parfait.

2. Mais j'ai bien d'autres motifs pour vous décider à tendre à la sainteté, et celui que je veux indiquer maintenant, c'est que la sainteté est la condition indispensable du salut. Voulez-vous être sauvés ? Il n'y a pas deux moyens ; il n'y en a qu'un : c'est d'entrer dans la voie ouverte par les saints, c'est de pratiquer les vertus qui ont assuré leur salut.

« Je ne porte pas si loin mon ambition, dira quelqu'un, il me suffit à moi d'être honnête homme et j'espère bien que Dieu, à l'heure dernière, m'en tiendra compte. »

Ah ! l'honnête homme ! je ne veux pas en dire du mal. C'est un beau nom que celui d'honnête homme. « Maître Robert, disait saint Louis, m'est avis que ce mot d'honnête homme est si grande chose et si bonne, que même à le prononcer il emplît la bouche. » Je souscris volontiers à cette parole de saint Louis, et je suis tout disposé à applaudir l'honnête homme, si sa conduite répond à la haute signification de ce titre ; si sa vie est en conformité absolue

avec la loi de justice gravée dans nos cœurs ; s'il n'y a pas de lacune en lui ; si, en même temps qu'il remplit scrupuleusement ses devoirs envers les hommes, il n'en néglige aucun vis-à-vis de Dieu. Mais, qui ne sait que l'honnêteté selon le monde, consiste seulement dans l'observation de nos devoirs à l'égard de nos semblables, sans préoccupation pour ceux que la religion nous impose à l'endroit de la Divinité ?

Eh bien ! cette honnêteté-là, je vous le dis sans détour, est absolument insuffisante pour assurer notre salut éternel. D'autant plus qu'aujourd'hui on a tellement abaissé la dignité de ce grand mot, on l'a ramené à des proportions si vulgaires, qu'il suffit de n'avoir ni tué ni volé pour se parer du titre d'honnête homme. Et encore, des gens avilis seraient froissés si on le leur refusait. En preuve de ce fait que je lisais l'autre jour. Des voleurs étaient entrés dans une maison pour la livrer au pillage. Pour opérer plus à leur aise, ils avaient cru devoir saisir le propriétaire et le garrotter solidement. Comme celui-ci ne goûtait guère le procédé et protestait avec indignation contre la violence qui lui était faite : « Soyez tranquille, lui dit un des voleurs, avec un grand sang-froid, vous avez affaire à des gens honnêtes, qui savent les convenances ! »

Des gens honnêtes !!! Et ils étaient en train d'étrangler un homme et de piller sa maison ! Voilà au moins un genre d'honnêteté que vous trouverez bien défectueux pour mériter le ciel. Non, encore une fois, l'honnêteté, ainsi qu'on l'entend généralement, n'est pas un titre suffisant ; c'est un commencement, ce n'est pas la fin ; c'est un acheminement, ce n'est pas le terme. La fin, le terme où il faut tendre pour garantir notre immortel bonheur, c'est la sainteté !

3. D'ailleurs, et voici une autre raison que je vous présente, la sainteté est l'obligation de la vie chrétienne.

« Nous ne voulons pas nous damner, direz-vous, nous voulons bien nous sauver, mais nous ne prétendons pas être des saints. Nous sommes chrétiens, c'est bien assez... » Vous êtes chrétiens ? Mais chrétiens et saints sont deux mots équivalents. Christianisme et sainteté sont une seule et même chose. Saint Paul le comprenait si bien que, quand il écrivait aux premiers chrétiens, il ne les appelait point autrement que du nom de saints : *Vocatis sanctis*. Ses lettres ne portaient pas d'autre inscription que celle-ci : aux saints de l'Eglise de Corinthe, aux saints qui sont à Ephèse, aux saints qui sont à Rome... C'était le nom propre et familier aux premiers chrétiens ; tant il est vrai qu'alors on ne savait pas distinguer entre être saint et être chrétien. Pourquoi sommes-nous élevés à la dignité chrétienne, si ce n'est pour devenir meilleurs, pour tendre à la sainteté ? Nous en avons pris l'engagement au jour de notre baptême, et nous l'avons renouvelé librement, au jour à jamais béni de notre première communion. Nous avons promis de nous

déclarer hautement pour le Dieu qui nous a créés, de l'aimer, de le servir courageusement ; nous avons promis de fermer notre âme aux suggestions de l'Esprit du mal et de ne pas nous attacher aux folles vanités du monde. Mais qu'est-ce que cela, sinon la résolution de travailler à nous sanctifier et de tendre à la sainteté ?

Vous voyez donc qu'on ne peut se flatter d'être chrétien sans être saint, et de parvenir au salut sans arriver à la sainteté.

4. Enfin, c'est la volonté de Dieu sur nous : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra*. Voilà le mot qui tranche toute difficulté et met fin à toute discussion. Il n'y a plus rien à objecter. C'est l'ordre de Dieu, nettement exprimé et mille fois répété, depuis la première page des livres sacrés jusqu'à la dernière. *Sancti estote... Estote ergo perfecti sicut Pater vester cælestis perfectus est*.

Ainsi, il ne nous est pas permis d'en douter, la sainteté s'impose à chacun de nous, quelle que soit la situation que la Providence lui a faite. Elle est la loi de notre nature, la condition exigée de notre salut, l'obligation de la vie chrétienne et la volonté de Dieu sur nous.

Mais dans quelle mesure la sainteté est-elle obligatoire pour chacun de nous ? C'est une question qui doit nous intéresser souverainement. Le moment est venu d'y répondre ; donnez-moi encore quelques minutes d'attention.

II

La sainteté ! Ce grand mot nous effraie. Pourquoi ? C'est parce qu'on s'en fait une idée fausse, exagérée. On se la représente comme une chose très ardue, impossible ; on se persuade que, pour être saint, il est indispensable de faire des miracles, de pratiquer la vertu jusqu'à l'héroïsme et de voir son nom inscrit dans le calendrier ecclésiastique et invoqué par les fidèles.

Laissez-moi vous rappeler, mes frères, que la sainteté a des degrés. Il y a une sainteté hors ligne, extraordinaire, illustrée par d'éclatantes vertus, par des mortifications héroïques, par des œuvres prodigieuses. Celle-là n'est pas obligatoire pour tout le monde. Dieu y appelle qui bon lui semble ; mais il n'est pas nécessaire, pour être sauvé, de monter jusqu'à ce sommet.

Et maintenant, il y a une sainteté que j'appellerai ordinaire, commune, et qui consiste dans l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Voilà une sainteté qui ne saurait effrayer notre délicatesse, une sainteté facile, à la portée de chacun.

Eh bien ! c'est celle-ci qui est essentielle et obligatoire pour tous, et elle suffit à assurer notre éternelle félicité.

Et c'est une réelle sainteté. Car, de même qu'au service de son pays on peut être un valeureux soldat sans être un héros, sans être un de ces

guerriers intrépides dont le nom est écrit au livre de la gloire ; ainsi on peut être, au service de Dieu, un vrai saint, sans être un prodige de vertu comme tant de martyrs, comme tant d'apôtres, comme tant de vierges dont l'Eglise honore solennellement la mémoire.

Et qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ? Nous rendons nos hommages à ces saints obscurs, inconnus du monde, qui, dans une vie ordinaire, par l'accomplissement des devoirs chrétiens, ont conquis une place dans le ciel.

Vous voyez qu'il n'est pas question, pour parvenir à la sainteté, d'être un thaumaturge, un anachorète, une extatique. Il s'agit simplement de vivre selon les inspirations de la foi ; il s'agit de croire fermement les vérités de la religion, d'observer les préceptes de Dieu et de l'Eglise, de pratiquer généreusement les vertus de notre condition, de nous tenir éloignés du péché, et si par malheur nous y tombons, de revenir à Dieu par la pénitence.

Mais ils n'ont rien fait de plus, mes frères, la plupart des saints que nous vénérons aujourd'hui. Ils ont aimé Dieu, ils l'ont adoré et prié tous les jours ; ils ont aimé leurs frères et ne leur ont jamais refusé la vérité, la justice, la charité ; leur existence n'a rien présenté de remarquable, ils ont vécu dans d'humbles conditions, ils ont travaillé péniblement, ils ont pratiqué la résignation dans les adversités, la soumission à la volonté de Dieu.

C'est ainsi qu'ils se sont sanctifiés. Dites-moi maintenant, mes frères, est-il impossible de suivre leurs exemples ? Est-il impossible de prier, d'obéir, de travailler, de se résigner comme eux ? Voilà la sainteté à laquelle nous sommes tous appelés et que tous nous pouvons réaliser.

Ainsi entendue, mes frères, la sainteté n'a plus rien qui puisse vous effrayer ; et chacun doit avoir la volonté d'y parvenir.

Dans cette paroisse, j'en suis sûr, il en est qui s'efforcent d'y arriver. Mais il en est d'autres, je le crains bien, qui ne font pas assez, qui ne font même rien, dans ce but.

Que ceux qui travaillent à leur sanctification, persévèrent. Que les autres, — ils souffriront que je leur adresse cette prière, — que les autres secouent leur inertie et se mettent résolument à l'œuvre ; qu'ils songent à Dieu et l'invoquent plus souvent ; qu'ils observent le dimanche avec plus de fidélité ; en un mot, qu'ils se décident à mener une vie plus chrétienne.

Et tous, mes frères, souvenons-nous que nous sommes les descendants des saints et que nous devons les imiter, si nous voulons être accueillis dans leurs rangs et vivre en leur société dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR
L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XLI

L'ÉGLISE (suite)

IV. — Obligation d'appartenir à l'Eglise

Plan

1. Obligation d'appartenir à l'Eglise pour être sauvé.
2. Réponse à quelques maximes erronées.
3. Du salut de ceux qui sont hors de l'Eglise. — Les infidèles.
 4. Les hérétiques.
 5. Les excommuniés.
 6. Les schismatiques.
 7. Véritable sens dans lequel il faut entendre la maxime : « Hors de l'Eglise, point de salut. »

1. — Nous avons vu que Jésus-Christ veut que tous les hommes connaissent et pratiquent sa religion. Et c'est pour l'enseigner au monde, cette religion sainte, pour la propager, la conserver, qu'il a établi son Eglise et qu'il lui a donné des marques divines aussi visibles, aussi éclatantes que le soleil. Donc tous ceux qui connaissent l'Eglise de Jésus-Christ doivent s'empressement de venir à elle et lui jurer un inviolable attachement. L'Eglise de Jésus-Christ est le royaume de Dieu, la maison de Dieu : ceux qui n'y entrent pas ressemblent à des exilés, à des enfants déshérités. Elle est sur la terre comme l'arche de Noé : ceux qui ne sont pas dans son sein périssent. La véritable Eglise, la vraie religion ressemble encore à une grande et belle route que Dieu lui-même a tracée et qui mène droit au ciel, tandis que les religions fausses sont des sentiers étroits qui égarent ceux qui les suivent, des sentiers bordés de précipices où ceux qui marchent avec le plus de précautions risquent encore de se tuer. C'est donc un grand malheur de ne pas connaître la véritable religion, la véritable Eglise, et un grand crime de ne pas lui appartenir quand on la connaît.

2. — Cela posé, vous voyez de suite ce qu'il faut penser de certaines maximes pernicieuses qui courent le monde et que vous avez entendu répéter cent fois. *Toutes les religions sont bonnes*, dit-on. *Chacun doit avoir sa religion comme il l'entend*. *Chacun doit vivre et mourir dans la religion où il est né*. Parler de la sorte, c'est une impiété ou une énorme sottise : une impiété, si l'on dit de pareilles choses par indifférence ; une sottise, si on les dit par ignorance ou par étourderie.

Toutes les religions sont bonnes ! Alors un chrétien qui adore Jésus-Christ comme son Dieu, et le juif qui le blasphème comme un imposteur, ont raison tous deux ? Les protestants qui rejettent les sacrements, la confession, la messe, le jeûne, la pénitence comme des choses parfaitement inutiles, et les catholiques qui les admettent comme

tout à fait nécessaires ont également raison ? Est-ce possible ? Non ! mille fois non ! Cela révolte le bon sens. Il n'y a pas de milieu : ou les uns ont raison et les autres ont tort, ou les uns ont tort et les autres ont raison. Ainsi toutes les religions ne peuvent être vraies en même temps, puisqu'elles enseignent des choses opposées. Si donc, entre toutes les religions, une seule est la vérité, elle est seule bonne : c'est celle-là qu'il faut embrasser, et toutes les autres sont fausses et par conséquent mauvaises.

Chacun doit vivre et mourir dans la religion où il est né ! Oui, quand on est né dans la véritable religion, qui est la religion catholique. Mais quand on n'a pas eu le bonheur de naître catholique et que l'on vient à découvrir la véritable foi, non seulement il est permis, mais il est absolument nécessaire de quitter la religion fausse où l'on a été élevé. Quitter l'erreur pour embrasser la vérité, c'est accomplir la volonté de Dieu, c'est faire un acte souverainement raisonnable, légitime, loyal, car c'est agir selon sa conscience, c'est remplir le plus sacré des devoirs.

Chacun doit avoir sa religion comme il l'entend ! C'est faux, tout à fait faux ! Chacun doit servir Dieu comme Dieu veut être servi, et pas autrement. Or, pour servir Dieu de la sorte, il faut pratiquer la religion que Jésus-Christ a établie, par conséquent appartenir à l'Eglise catholique romaine, qui seule enseigne et professe cette divine religion.

3. — « Mais, me direz-vous ici, que faut-il donc penser du sort éternel de ceux qui suivent des religions fausses ? Peuvent-ils se sauver ? Ou bien sont-ils tous impitoyablement condamnés à l'enfer ? »

Afin de mieux répondre à cette question, rappelons-nous d'abord les conditions nécessaires pour être membre de l'Eglise de Jésus-Christ. Il y en a quatre : il faut avoir reçu le baptême, professer la vraie foi, participer aux sacrements et obéir aux pasteurs légitimes. Or, on partage aussi en quatre classes les personnes qui ne remplissent pas toutes ces conditions. Nous allons les prendre successivement.

En premier lieu, il y a les *infidèles*, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas baptisés, les juifs, les mahométans, les païens ou idolâtres. Cette catégorie d'hommes est la plus nombreuse. En effet, ce n'est pas seulement par millions, mais par centaines de millions qu'il faut compter les païens qui ne connaissent pas encore l'Evangile et qui adorent de fausses divinités. Que deviendront ces malheureux ? Est-ce qu'ils seront condamnés à l'enfer, parce qu'ils sont nés Indiens ou Chinois au lieu d'être nés Italiens ou Français ? Quel que soit leur sort éternel, nous pouvons être sûrs d'une chose : c'est que Dieu sera toujours et pour tous la justice et la bonté mêmes.

D'abord, les enfants des infidèles ne peuvent être dans de meilleures conditions que ceux des chrétiens qui meurent sans la grâce du baptême. Ils ne vont pas au ciel : c'est la foi qui nous l'ap-

prend. Mais rien ne nous empêche de croire qu'ils ne soient heureux d'un bonheur naturel, connaissant Dieu et l'aimant autant que les créatures seules peuvent le faire connaître et aimer... C'est sans doute un malheur immense que d'être privé de la gloire éternelle, mais Dieu est le maître de ses dons.

Quant aux adultes, ce qui est encore certain, c'est qu'ils ne seront pas jugés d'après l'Evangile, qu'ils n'ont point connu, et qu'ils seront traités avec plus d'indulgence que nous : ils ont moins de lumières, ils ont reçu moins de grâces. Combien de fautes très graves chez des chrétiens, qui ne sont que des fautes très légères chez eux ou même n'en sont pas du tout ! Il est donc permis de croire que bon nombre d'entre eux seront sauvés. Ceux qui auront été fidèles à suivre les lumières de leur conscience, qui auront eu la volonté de faire tout ce que le bon Dieu commande, ne recevront-ils pas des grâces extraordinaires pour arriver à la vie éternelle ? Quoique Dieu ne nous ait rien révélé sur ce point, nous savons d'une manière indubitable que sa miséricorde est infinie et que personne ne périra faute de grâces suffisantes.

4. — En second lieu, il y a les *hérétiques*, c'est-à-dire ceux qui, étant baptisés, ne professent pas la foi véritable. C'est le cas des protestants. Nul doute que les hérétiques de *mauvaise foi* ne soient réprouvés, si la mort les surprend dans cette mauvaise disposition. En effet, savoir qu'on est dans l'erreur, dans une religion fausse, connaître la vérité, la religion de Jésus-Christ, et ne pas l'embrasser, n'est-ce pas un crime énorme aux yeux de Dieu ? N'est-ce pas mépriser Jésus-Christ lui-même, qui est mort pour nous mettre dans le chemin du ciel ?... Mais il en est autrement pour les hérétiques de *bonne foi*, pour ceux qui se croient dans la religion de Jésus-Christ et qui sont fidèles à tout ce qu'ils connaissent de l'Evangile. Ils se sauvent certainement, car devant Dieu comme devant les hommes la bonne foi fait excuse. Et le nombre de ceux qui se trouvent dans ce cas doit être considérable. On a vu même des ministres protestants qui n'avaient pas le moindre doute sur la fausseté de leur religion. (Par exemple, les deux ministres convertis par Mgr de Cheverus, aux Etats-Unis).

5. — Troisièmement il y a les *excommuniés*. Ce sont ceux que l'Eglise prive des sacrements et de ses autres biens spirituels, en punition de quelque grande faute. Un excommunié ainsi retranché de la communion des fidèles ressemble à un enfant que son père chasse de la maison paternelle et déshérite en même temps, à un coupable dangereux qu'un Etat bannit de son sein... Vous comprenez sans peine que l'excommunication est le plus redoutable châtement qui puisse atteindre un chrétien. Malheur à celui qui se l'attire !... Aujourd'hui surtout il ne manque pas de gens incrédules qui se moquent de cette arme spirituelle comme d'une arme usée et seulement redoutable, disent-ils, pour les époques d'igno-

rance et de superstition. Mais les fidèles savent que Dieu ratifie toujours au ciel ce que l'Eglise fait sur la terre. Citons un exemple entre mille.

Vous connaissez tous la conduite injuste et déplorable de Napoléon I^{er} envers le pape Pie VII. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur, le saint Pontife eut enfin recours à l'excommunication. A cette nouvelle, l'empereur ne craignit pas de proférer contre le pape les propos les plus outrageants. « Que veut faire Pie VII, disait-il, avec son excommunication ? Pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats ? » Or, tout le monde sait que c'est à partir de ce moment que l'étoile de Napoléon commença à pâlir. De plus, ces paroles furent une prophétie. Pendant la désastreuse campagne de Moscou, il vit les armes tomber des mains glacées de ses soldats. Il est des incrédules qui ne manqueront pas de dire que c'est le froid et non pas l'excommunication qui faisait tomber les armes des mains des soldats. C'est très bien ! Mais ce froid, qui l'avait envoyé ? qui l'avait envoyé si rigoureux qu'on n'en avait jamais vu de semblable ?...

6. — En quatrième lieu, il y a les *schismatiques*, c'est-à-dire les chrétiens qui refusent de se soumettre aux pasteurs légitimes : tels sont un grand nombre de chrétiens de l'Orient et de la Russie. Ils ont la même foi, les mêmes sacrements que nous, mais ils font bande à part, et sous prétexte qu'il y a des abus dans l'Eglise romaine, ils ne veulent pas reconnaître le pape pour chef spirituel. Les schismatiques sont dans les mêmes conditions que les hérétiques par rapport au salut : tout dépend de leurs dispositions intérieures, de leur bonne foi ou de leur mauvaise foi.

7. — Avec les explications que nous venons de donner, vous comprendrez facilement la justesse, la raison, la vérité d'une vieille maxime catholique devenue célèbre par les attaques qu'elle nous a values et qu'elle nous vaut encore aujourd'hui. *Hors de l'Eglise, point de salut !* disent les catholiques ; et voilà tous les hérétiques, tous les impies, tous les ignorants qui s'écrient : « Quelle intolérance ! quelle cruauté ! » Sans se mettre en peine de nous comprendre, ou plutôt trop heureux de dénaturer le sens de nos paroles, ils nous accusent de damner tous ceux qui ne sont pas de notre religion. Vous venez de voir si nous damons tout le monde, si nous ne voudrions pas au contraire pouvoir ouvrir à tous les portes du ciel. Quand nous disons : *Hors de l'Eglise, point de salut*, quel est le sens de ces paroles ? Point de salut pour ceux qui sont hors de la religion véritable, hors du bercail de Jésus-Christ, volontairement, par leur faute, par négligence, par indifférence, par orgueil, par entêtement, par mauvaise foi. Est-il rien de plus conforme à la raison et à la justice ? Quand nous disons à nos frères séparés : « Prenez garde ! hors de l'Eglise, point de salut ! » nous faisons comme un architecte qui dirait à un particulier : « Mon ami, prenez garde, votre maison n'est pas solide ; croyez-moi, quittez-la au plus

vite. » Cet architecte serait-il cruel et barbare, si le particulier averti se laissait écraser sous les ruines de sa maison ? Or, qu'est-ce que demeurer dans une religion qu'on soupçonne être fausse ? C'est habiter une maison qui n'est pas solide et qui écrasera un jour ceux qui ne veulent pas en sortir.

Enfin, en répétant notre vieille maxime, nous ne faisons que répéter ce que Jésus-Christ a dit le premier. Nous imitons les apôtres, les martyrs, les missionnaires, tous les saints qui se sont sacrifiés pour redire à toutes les nations : Venez chrétiennes, entrez dans le berceau de Jésus-Christ, parce que *Hors de l'Eglise, point de salut !*

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLVII

POUR LE VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECOTE

I. — « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » (Jean, iv, 48).

I. — Voici un officier de Capharnaüm qui a son fils en danger de mort et qui vient prier Jésus de le sauver. Est-ce la foi qui le porte à solliciter cette faveur ? Il est probable que ce père, tourmenté par la crainte de perdre son enfant et ayant eu connaissance des choses admirables que l'on disait de Jésus, ne regardait Jésus que comme un grand prophète, un homme envoyé de Dieu. Les termes dont il se sert pour exposer sa prière semblent assez l'indiquer, puisqu'il paraissait croire que Jésus, pour délivrer son fils, serait obligé de venir jusque dans sa maison : *Descendez, lui dit-il, avant que mon fils soit mort.* (Jean, iv, 49). Autre fut la foi du centurion qui lui dit : *Je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.* (Matth., viii, 8). Aussi Jésus-Christ, voyant cette foi imparfaite de l'officier, voulut donner une leçon non seulement à lui-même, mais encore à tous ceux qui étaient présents : *Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point, c'est-à-dire vous voulez voir d'abord et croire ensuite ; eh bien ! moi, je vous dis : Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.* (Jean, xx, 29). Et cependant Jésus exauça la prière de l'officier, malgré qu'il n'eût pas toute la foi qui méritait une semblable faveur.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « En répondant ainsi à la demande de l'officier, le Sauveur lui reprochait les dispositions dont il était animé. Il voulait, de cette manière, l'engager à croire, ce que ce dernier faisait très faiblement avant d'avoir été exaucé. Qu'il fût venu implorer le Sauveur, il n'y a en cela rien d'étonnant. Lorsque les parents

aiment tendrement leurs enfants, ils ne se contentent pas de recourir aux médecins dans lesquels ils ont confiance ; ils appellent même ceux qui leur en inspirent peu, afin de n'avoir rien à se reprocher. De plus, il fallut que Jésus vint en Galilée pour que le père de l'enfant malade songeât à l'aller trouver ; si ce père avait été animé d'une vive foi, il n'eût pas fait difficulté de venir en Judée, lorsque son enfant était en grave danger. Quand même il eût été paralysé par la crainte, cela n'eût pas suffi à l'excuser : les paroles dont il use vous montreront une foi d'une extrême faiblesse. Il aurait dû, sinon tout d'abord, du moins après le reproche du Christ, se former de lui une idée différente ; et pourtant voyez comme il est encore terre à terre : *Descendez, lui dit-il, avant que mon fils soit mort* (Ib., 49) ; comme si Jésus eût été dans l'impuissance de le rappeler à la vie, comme s'il ne connaissait pas l'état de l'enfant. C'est pour cela que le Sauveur le reprend et stimule sa confiance ; en même temps il nous donne à entendre qu'il opère ses miracles en vue des âmes principalement. En effet, ici nous le voyons s'occuper autant de guérir l'âme du père que le corps du fils, nous enseignant par là qu'il faut moins attacher d'importance aux miracles qu'à la doctrine, et que les miracles sont destinés non aux fidèles, mais aux infidèles et aux esprits les plus grossiers. Le père affligé ne faisait sérieusement attention qu'aux paroles concernant son enfant. Plus tard seulement il devait se souvenir de ce que lui avait dit le divin Maître, et en retirer de grands avantages. Pourquoi le Christ offrit-il spontanément au centurion d'aller chez lui, et n'y va-t-il pas ici, quand il en est prié ? Parce que la foi du centurion ne laissait rien à désirer. Il s'offre à venir chez lui pour nous faire connaître les admirables sentiments de cet homme. Imparfait, au contraire, étaient les sentiments du personnage qui nous occupe : il pressait vivement le Christ de descendre chez lui, ne sachant pas qu'il lui était facile de guérir à distance, et voilà pourquoi Jésus lui démontre qu'il le peut ; et de la sorte, la connaissance que le centurion avait du Sauveur, le refus de Jésus la fait acquérir au père de l'enfant. Ces paroles donc : *Si vous ne voyez pas, vous ne croyez pas*, signifient : Vous n'avez pas encore la foi que vous devriez avoir ; vous ne voyez encore en moi qu'un prophète. En conséquence, il révèle lui-même ce qu'il est, il fait voir que l'on doit croire en lui en dehors de tout miracle, enseignement identique à celui qu'il donnait à Philippe dans les termes suivants : *Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi ? Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez du moins à mes œuvres.* (Jean, xiv, 10). Et tandis que Jésus parlait ainsi à l'officier, le miracle s'accomplissait ¹. »

II. — Combien nous sommes semblables à l'officier de Capharnaüm ! Dès que nous nous trou-

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. xxxiv, n. 2-3, trad. Vivès.

vons dans la peine, nous prions Dieu et nous voudrions être exaucés avant même d'avoir subi l'épreuve; et de plus nous sommes étonnés qu'il ne renouvelle pas en notre faveur les miracles qu'il a accomplis en faveur du peuple juif. Et nous allons disant : Pourquoi Dieu nous laisse-t-il ainsi dans les tribulations au lieu de déployer sa puissance pour nous en délivrer? — Il y en a d'autres qui vont plus loin et qui ne veulent point croire, à moins qu'ils soient les témoins d'un prodige, et ils disent : Pourquoi ne voyons-nous plus de miracles? — Aux uns comme aux autres, nous leur répondons : Regardez, le miracle est là devant vous, il vous saisit de toutes parts. Il y a les miracles du passé qui vivent dans le souvenir des hommes, et de plus il y a le grand miracle, universel et perpétuel, qui s'appelle l'établissement de l'Eglise, ou si vous préférez, la conversion du monde opérée par la prédication des apôtres. D'autre part, ne savez-vous donc point que la foi consiste à croire ce que nous ne voyons pas? Or si le miracle tel qu'il apparaissait dans les jours de Jésus-Christ était permanent au milieu de nous, ce ne serait plus la foi que nous aurions, ce serait un entraînement de l'évidence; et si vous voulez voir cependant les miracles qui s'accomplissent parmi nous, considérez les œuvres admirables que la foi fait épanouir dans le monde.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Supposez que des miracles ne se soient pas accomplis dans les temps passés, comment des hommes en butte à toutes les persécutions, dans de continuelles frayeurs, chargés de chaînes, hais du monde entier, exposés à tous les maux possibles et de la part de tous, n'ayant par eux-mêmes rien qui pût attirer, pas d'éloquence, aucun éclat extérieur, ni richesses, ni cité, ni nation, ni famille, ni savoir acquis, ni renom, ni rien de semblable; présentant même tout l'opposé, l'ignorance, l'obscurité, le dénuement, la haine commune, luttant néanmoins contre des peuples entiers, et prêchant de telles choses, ont-ils pu les persuader? Les préceptes imposés étaient pénibles, les dogmes hérissés de dangers; les auditeurs, ceux qu'il fallait convaincre, étaient nourris dans les voluptés, dans l'ivresse et la corruption. D'où pouvait venir la foi, je le demande encore, et de quelle façon l'inspirer? Si les apôtres ont converti le monde sans miracles, c'est de tous les miracles le plus étonnant. De ce qu'il ne s'en opère plus à notre époque, vous ne pouvez pas conclure qu'il ne s'en opérât pas alors. Ils étaient utiles alors; il est utile qu'il n'y en ait plus. Mais lorsque le Christ sera venu, et tous les anges avec lui, qui refusera de l'adorer et de reconnaître sa divinité? Or, cette reconnaissance et cette adoration seront-elles comptées pour un acte de foi? En aucune sorte. Pourquoi donc? Parce que ce n'est pas là de la foi, mais plutôt de la nécessité, un irrésistible effet de l'évidence : le choix de la volonté n'est ici pour rien, l'âme est entraînée par la grandeur du spectacle. Plus les choses sont éclatantes et forcent la

conviction, plus la foi diminue. Voilà pourquoi les miracles ne se produisent plus guère de nos jours. Ce sentiment est corroboré par la parole du Sauveur à Thomas : *Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru.* (Jean, xx, 29). La foi perd donc de son mérite et de sa récompense dans la proportion où le miracle grandit. Evidemment les miracles produiraient aujourd'hui le même effet. Que plus tard nous ne devions plus connaître Dieu par la foi, Paul le dit d'une manière formelle : *C'est par la foi que nous marchons maintenant, et non par la vision directe.* (II Cor., v, 7). De même que vous n'aurez alors aucun mérite à croire, puisque vous serez en pleine clarté, de même vous en auriez peu dans les conditions présentes si nous avions sous les yeux les mêmes signes qu'au commencement. Admettre des vérités que la raison ne saurait nullement atteindre, c'est la foi. Dieu nous menace de la géhenne, mais la géhenne ne frappe pas le regard : si nous l'apercevions, que deviendrait notre foi? Du reste, voulez-vous absolument des miracles? Vous en verrez encore de notre temps, bien qu'ils soient d'une nature différente : l'accomplissement multiple et divers de mille prophéties, la conversion du monde, les barbares cultivant la philosophie, toute une révolution morale, l'établissement de la piété. Enfin aurait-on ajouté foi à la parole écrite, c'est-à-dire aux écrits des prophètes et des apôtres, les miracles venant à cesser? Comment ces écrits eux-mêmes seraient-ils parvenus dans les contrées les plus barbares et jusqu'aux Indes, jusqu'aux bords de l'Océan, si les prédicateurs n'avaient d'abord inspiré toute confiance? Non, sans la divine grâce, un pareil consentement n'eût jamais existé d'un bout du monde à l'autre; les imposteurs auraient été promptement découverts; de la fiction et du mensonge, enfin, ne seraient jamais sorties des actions aussi magnifiques. Ne voyez-vous pas l'univers converti, l'erreur éteinte, la philosophie des moines éclipsant la lumière du soleil, les chœurs des vierges, les barbares pratiquant une douce piété, le genre humain courbant la tête sous le même joug? Voilà non pas un miracle, mais un faisceau de miracles ¹. »

III. — Quand Jésus-Christ accomplissait des miracles, les foules, ravies d'admiration, rendaient gloire à Dieu et disaient qu'un grand prophète les avait visitées. Les apôtres sont venus ensuite et ont accompli encore de plus grandes merveilles. Partout où ils allaient, c'étaient des prodiges; ils guérissaient les lépreux, ils chassaient les démons, ils ressuscitaient les morts, et même il est dit qu'on plaçait des infirmes et des malades sur le passage de saint Pierre, afin que son ombre au moins les couvrît et les délivrât de leurs maladies. (Act., v, 15). D'autre part, le don des miracles était accordé à de simples chrétiens dans la primitive Eglise, et saint Paul, voyant que plusieurs en tiraient vanité, écrivait aux Corin-

¹ S. Chrys., *In I Cor.*, Hom. vi, n. 2-3, trad. Vivès.

thiens : *Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ; et nous, nous prêchons le Christ crucifié : pour les Juifs, il est vraiment un scandale, et pour les Gentils, folie.* (I Cor., I, 22-23). Il y en a peut-être parmi nous qui imitent les Juifs dont parle l'Apôtre, et qui voudraient pouvoir accomplir des miracles ou même voir Dieu en accomplir en témoignage de leur foi, espérant ainsi convertir les pécheurs. Eh bien ! il y a un miracle qui est demandé à tous : c'est la santé de son âme, et que cette santé s'affirme par les bonnes œuvres.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ne cherchez donc pas des miracles, mais la santé de votre âme. Ne demandez pas à voir la résurrection d'un mort, vous qui savez que l'univers entier a été rappelé à la vie. Ne demandez pas à voir un aveugle qui ait recouvré la lumière ; considérez plutôt les hommes jouissant tous aujourd'hui d'une vue des choses plus claire et plus utile ; apprenez à regarder avec discrétion, et mettez un frein à vos regards. Ah ! si nous menions tous la vie qui nous est marquée, si notre vie était ce qu'elle doit être, elle inspirerait aux Grecs plus d'étonnement que ne leur en inspireraient nos miracles. Bien des fois, en effet, on ne verrait dans les miracles qu'une affaire d'imagination, ou quelque chose de pire, quoiqu'il n'en soit pas ainsi de nos miracles à nous ; une vie pure est, au contraire, supérieure à tout soupçon de ce genre, et toutes les bouches doivent se taire devant la réalité de la vertu. Que la vertu devienne donc l'objet de nos efforts ; grands sont les trésors qu'elle procure, grande l'admiration qu'elle excite. C'est la vertu qui donne la vraie liberté et qui nous la montre en spectacle jusque dans la servitude elle-même ; elle ne brise pas sans doute les fers de l'esclavage, mais elle confère aux esclaves une supériorité incontestable sur leurs maîtres, ce qui vaud mieux que de les rendre entièrement libres. La vertu ne rendra pas riche non plus celui qui est pauvre ; mais, tout en demeurant pauvre, ce dernier vivra dans une plus grande abondance que le riche. Si vous voulez tant opérer des prodiges, affranchissez-vous des péchés, et vous aurez accompli un prodige véritable. Ecoutez ce que disait Paul et combien il mettait la vertu bien au-dessus des miracles : *Désirez les grâces spirituelles, voici d'ailleurs que je vais vous montrer une voie plus parfaite.* (I Cor., XII, 31). Indiquant ensuite quelle est cette voie, il ne parle ni de morts ressuscités, ni de lépreux guéris, ni d'autre prodige semblable : il parle simplement de la charité. Entendez encore le Christ nous dire : *Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis ; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.* (Luc, x, 20). Il avait dit dans une autre circonstance : *Plusieurs me diront en ce jour : N'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé les démons et opéré de nombreux miracles ? Et je leur répondrai : Je ne vous connais pas.*

(Matth., VII, 22-23). Au moment de marcher à la croix, il appelle ses disciples et leur dit : *A cela les hommes reconnaîtront que vous êtes mes disciples, non pas si vous chassez les démons, mais si vous vous aimez les uns les autres.* (Jean, XIII, 35). Les miracles sont souvent utiles au prochain ; mais en revanche ils nuisent souvent à leur auteur, qu'ils précipitent dans l'orgueil, la vaine gloire ou tout autre péché. Rien de pareil à craindre des œuvres de la vertu ; elles servent également et à ceux qui les pratiquent et à une foule d'autres personnes. Appliquons-nous donc à ces œuvres avec toute l'ardeur imaginable. Si vous passez de l'inhumanité à la pratique de l'aumône, vous aurez rendu le mouvement à votre main auparavant desséchée. Si vous renoncez au théâtre pour venir à l'église, vous aurez guéri votre pied boiteux. Si vous détournez vos yeux des plaisirs et des séductions du siècle, vous aurez rendu à la lumière vos yeux aveugles naguère. Si, au lieu de chants sataniques, vous apprenez des cantiques spirituels, vous aurez rendu la parole à votre langue muette. Voilà les miracles les plus grands, voilà les signes vraiment prodigieux, et nous grandirons nous-mêmes en gloire et en mérite, nous attirerons les méchants à la vertu, et nous posséderons la vie à venir¹. »

II. — L'officier crut, lui et toute sa maison.

(Jean, IV, 53).

I. — Tel est le résultat, le fruit d'un miracle. Il y a donc des degrés dans la foi comme dans les autres vertus. Ici la foi de l'officier eut son commencement dans sa demande à Jésus ; il voyait en lui un grand prophète, un homme envoyé de Dieu. Elle prit de l'accroissement lorsqu'il entendit Jésus lui dire : *Allez, votre fils vit* ; car il n'insista pas pour qu'il vînt dans sa maison, et il crut simplement à la parole du Sauveur. Et voici que cette foi eut toute sa perfection lorsque les serviteurs lui confirmèrent la guérison de son fils. Alors il crut réellement le Messie envoyé de Dieu, il crut à la divinité du Sauveur, et toute sa maison, c'est-à-dire sa famille et ses serviteurs, partagèrent sa foi. La guérison corporelle du fils fut instantanée, la guérison spirituelle du père n'eut lieu que progressivement. Qui ne reconnaîtrait ici la bonté du Sauveur qui accueille et exauce une prière faite dans des dispositions imparfaites, afin d'arriver à implanter la foi dans les âmes ! Quant à nous, n'imitons pas l'officier qui attendit un miracle pour croire, mais sachons, quelle que soit l'issue de nos prières, attendre dans l'amour et la soumission les grâces qu'il plaira à Jésus-Christ de vouloir nous accorder. Sommes-nous délivrés de nos peines, remercions Dieu. Nous laisse-t-il dans les tribulations, rendons-lui grâces tout de même.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Comme

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxxii, n. 7-8, trad. Vivès.

l'officier descendait, ses serviteurs vinrent au devant de lui, disant que son fils se portait bien. Il leur demanda vers quelle heure il avait été guéri. Et ils lui répondirent : C'est hier, vers la septième heure, que la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit que son fils vivrait. Et il crut, lui, et toute sa maison. Voyez-vous comment le caractère miraculeux de cette guérison devint manifeste ? Ce ne fut pas accidentellement et n'importe comment que l'enfant fut rendu à la vie, mais sur-le-champ ; preuve que cette guérison était l'effet non de la nature, mais de la puissance du Christ. Arrivé, pour ainsi parler, au seuil de la mort, comme le reconnaît le père en disant : Descendez avant que mon fils soit mort, il est tout à coup délivré de tout mal. Les serviteurs eux-mêmes sont frappés de ce fait. Peut-être ne venaient-ils pas seulement au-devant de leur maître pour lui annoncer cette nouvelle, et estimaient-ils la présence de Jésus désormais inutile ; sachant qu'il venait, ils prirent le même chemin et le rencontrèrent. Le père déposant à son tour toute crainte, ouvre son âme à la foi, montrant par là que son voyage n'avait pas été sans résultat, et empressé de faire voir qu'il ne s'est pas mis inutilement en route. C'est pour cela qu'il s'informe scrupuleusement de toutes les circonstances. *Et il crut, lui, et toute sa maison.* Toute ombre de doute s'évanouissait devant un pareil témoignage. Les personnes qui n'avaient point assisté à l'entretien et qui n'avaient pas entendu les paroles du Christ, n'eurent pas plus tôt appris de la bouche du maître l'heure à laquelle le Sauveur avait guéri l'enfant, qu'elles acceptèrent cette preuve irrécusable de la puissance de Jésus et qu'elles crurent en lui. Quelle leçon devons-nous retirer maintenant de tout ceci ? Nous devons apprendre à ne pas attendre les miracles, à ne pas exiger les manifestations de la divine puissance. J'aperçois en ce moment plusieurs fidèles qui ont manifesté une piété plus grande lorsqu'ils ont obtenu quelque soulagement en faveur de leur enfant ou de leur parent malades. Or, même dans le cas où ils n'auraient rien obtenu, ils devraient persévérer dans la reconnaissance et les actions de grâces. C'est le propre des véritables serviteurs de Dieu, des âmes fermes et remplies d'un sincère amour envers le Seigneur, de venir se jeter à ses pieds dans l'épreuve comme dans la prospérité. Telles sont, en effet, les œuvres de la Providence du Créateur. *Celui que le Seigneur aime, il le châtie ; il frappe de verges ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* (Hébr., xii, 6). Quiconque ne sert le Seigneur que dans la prospérité ne l'aime pas beaucoup et n'est pas un serviteur dévoué du Christ. Et que parlé-je de richesses et de santé, de pauvreté et de maladie ? Fallût-il souffrir l'enfer ou tout autre mal extrême, vous ne devriez pas cesser pour cela de louer Dieu, vous devriez tout endurer pour son amour : ainsi doivent faire les serviteurs fidèles, les âmes dévouées. Quand on

est dans ces dispositions, la vie présente n'offre aucun obstacle qui arrête, on arrive à posséder les biens à venir, et l'on jouit d'un crédit considérable auprès de Dieu ¹. »

III. — D'ailleurs, une âme qui possède une vraie foi peut-elle souffrir quelque atteinte des biens présents ou des maux qui viennent des choses de ce monde ? Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous dit : *La foi est pour notre âme comme une ancre ferme et sûre, qui pénètre jusque dans le sanctuaire que cache le voile.* (Hébr., vi, 19). Ainsi nous ne sommes plus semblables à un navire qui puisse craindre l'agitation des flots ou la violence des vents. Nous voilà fondés et établis dans la vérité tant sur les choses visibles que sur les choses invisibles. Possédant une juste appréciation des biens présents et des biens à venir, que pouvons-nous craindre des vicissitudes continuelles dans lesquelles s'écoule notre vie ? Oui, c'est vrai, rien ne peut être pour nous un sujet d'affliction, nous le disons et même nous le croyons ; mais le jour où la tempête se déchaîne, l'heure où nous voyons nos espérances s'envoler, le moment où tout semble nous faire défaut, alors ce sont des tristesses et des désolations qui nous rendent semblables aux enfants du siècle, et nous ne paraissions aux yeux de tous que comme des hommes qui ne vivent que pour le temps. D'où vient cette transformation, ou mieux quelle est l'origine de cette faiblesse si fréquente parmi nous ? C'est que par les yeux de la foi nous ne voyons pas les choses invisibles, alors que nous ne voyons que trop les choses visibles par les yeux du corps.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Paul agissait autrement et il nous en donne le motif, disant : *Nous regardons non les choses visibles, mais les choses invisibles.* (II Cor., iv, 18). Mais quelle est cette foi qui aura la puissance de nous donner ce regard des choses invisibles ? Le mot foi désigne d'abord cette foi par laquelle les apôtres opéraient leurs prodiges, et de laquelle le Christ a dit : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé et que vous disiez à cette montagne : Va-t-en, elle s'en irait.* (Matth., xvii, 19). Une autre fois, les disciples n'ayant pu délivrer le lunatique du démon qui le tourmentait, et voulant en connaître la cause, le Sauveur leur indique le défaut de foi : *C'est, leur dit-il, à cause de votre incrédulité.* Paul disait aussi dans le même sens : *Si j'avais une foi capable de transporter les montagnes.* (I Cor., xiii, 2). Pierre est au moment d'être submergé en marchant sur les flots, le Christ lui adresse le même reproche : *Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté ?* (Matth., xiv, 31). Le mot foi signifie donc cette foi qui opère les miracles et les prodiges ; il s'applique encore à celle qui nous prépare à la connaissance de Dieu et qui fait que chacun de nous est fidèle. C'est ainsi que Paul écrivant aux Romains leur disait :

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. xxxv, n. 3, trad. Vivès.

Je rends grâces à mon Dieu, par Jésus-Christ, de ce que votre foi est célèbre dans le monde entier. (Rom., I, 8). Vous avez donné lieu aux progrès de la parole du Seigneur, écrivait-il encore aux Thessaloniens, non seulement en Macédoine, mais encore en Achaïe ; et de plus votre foi en Dieu est devenue partout célèbre. (I Thess., I, 8). Quelle foi l'Apôtre indique-t-il ici ? Evidemment, la foi de la connaissance. Ce qui suit le prouve : *Nous croyons, s'écrit-il, c'est pourquoi nous parlons.* Et que croyons-nous ? Que celui qui a ressuscité Jésus, nous ressuscitera nous aussi par sa puissance. (II Cor., IV, 14). Et pourquoi l'appelle-t-il l'esprit de foi et la range-t-il au nombre des grâces ? Si la foi est une grâce, si elle est un don du Saint-Esprit et non pas le fruit de nos mérites, les incrédules ne seront pas punis, ni les fidèles récompensés ; car telle est la nature des grâces, qu'elles ne méritent ni récompenses ni couronnes. Un don n'est point le fruit du mérite de quiconque le reçoit, mais une grâce de la libéralité du donateur. Mais si la foi est telle, si nous n'y sommes pour rien, si elle est uniquement une grâce de l'Esprit, laquelle se répand d'elle-même dans nos âmes, et si nous ne devons en retour recevoir aucune récompense, pourquoi donc l'Apôtre dit-il : *On croit de cœur pour obtenir la justice, on confesse de bouche pour obtenir le salut ?* (Rom., X, 10). Parce que la foi est le fruit de la vertu de celui qui croit. Et comment, ailleurs, indique-t-il la même chose et dit-il : *Quand un homme, sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice, si elle est uniquement une grâce de l'Esprit ?* (Rom., IV, 5). Comment ne cesse-t-il pas de combler de louanges le patriarche Abraham de ce que, s'élevant au-dessus du présent, il avait cru et espéré contre toute espérance ? — Pourquoi donc l'appelle-t-il *Esprit de foi* ? Pour nous enseigner que le commencement de la foi dépend de notre volonté et de notre empressement à répondre, quand nous sommes appelés ; mais ces fondements à la foi établis, nous avons besoin du secours de l'Esprit, pour qu'elle demeure à jamais invincible et inébranlable ¹. »

III. — Voilà la foi que nous devons chercher à obtenir de Dieu *le Père des lumières, d'où tout don parfait descend sur les hommes, car en lui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitude.* (Jac., I, 17). C'est de cette foi que le Seigneur parle en disant : *Le juste qui m'appartient vit de la foi.* (Hébr., X, 37). *Et sans cette foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il est et qu'il récompense ceux qui le cherchent.* (Ib., XI, 6). Il est vrai, cette foi ne possède pas la vertu de nous mettre en possession des biens dont elle est l'objet au moment même que nous pouvons désirer, mais quand il plaira à Dieu d'accomplir ses pro-

messes. Voyez tous les justes de l'Ancien Testament qui ont vécu de cette foi ; ont-ils, en ce monde, connues œuvres admirables que Dieu avait annoncées ? Ecoutez la réponse de saint Paul : *Tous sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les biens promis, mais les voyant et les sauvant de loin, et confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre.* (Ib., XI, 13). Ainsi en est-il des promesses que nous avons reçues nous-mêmes. Faut-il renoncer à y croire, et à espérer dans leur accomplissement ? Méditons la réponse de l'Apôtre.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « C'est une pressante exhortation qu'il nous adresse. Pour nous, dit-il, nous n'avons garde de nous retirer, pour notre perte ; mais nous demeurons fermes dans la foi pour le salut de nos âmes. (Ib., X, 39). Or la foi est le fondement des choses que nous devons espérer, et l'évidence de celles que nous ne voyons point. (Ib., XI, 1). Quel merveilleux langage ! L'évidence des choses que nous ne voyons point, c'est-à-dire la preuve infaillible de ces choses ; car on n'appelle évident que ce qui est manifeste au dernier point. La foi est donc la vue certaine des choses invisibles, elle nous en donne une certitude égale à celle que nous avons des choses visibles. Il n'est certes pas permis de ne point croire aux choses que l'on voit, et celui qui ne croit pas aux choses qui ne tombent pas sous la vue, plus fermement encore qu'à celles qu'il voit, n'a pas la foi. Les choses de l'espérance paraissent n'avoir pas d'existence réelle, c'est la foi qui la leur donne ; ou plutôt, elle ne la leur donne pas, mais il est de leur essence d'être ainsi. Par exemple, la résurrection n'a pas encore eu lieu, elle n'a pas de réalité, mais l'espérance fait qu'elle existe réellement dans notre âme. Telle est la substance des choses qu'on espère. Si la foi est l'évidence des choses que nous ne voyons point, lorsque nous voulons les voir dès à présent, nous nous éloignons de la foi et de la justice, puisque le juste vit de la foi. Si vous voulez les voir, vous n'êtes plus fidèles. Vous souffrez, dites-vous, vous combattez. J'en conviens. Mais attendez ; la patience est le propre de la foi. Ne cherchez pas en ce monde l'objet de vos espérances. Paul s'adressait aux Hébreux ; mais beaucoup de personnes de cette assemblée peuvent s'appliquer ses avis. Comment et en quoi ? En ce qu'il reprend la faiblesse et la pusillanimité. Quand l'homme pusillanime voit la prospérité des méchants et ses propres misères, il se plaint, il supporte sa condition avec peine, il désire que le méchant soit châtié, il demande pour lui-même la récompense immédiate de ses travaux. Saint Paul lui dit : *Encore un peu de temps, et celui qui devait venir viendra et il ne tardera point.* (Hébr., X, 37). Et nous disons à notre tour aux hommes de plaisir : Le châtiment sera complet, son heure viendra, déjà la résurrection frappe à nos portes. Où en est, dit-on, la preuve ? La voici. Jésus-Christ a fait de nombreuses prédictions. S'il y en a qui ne se soient point

¹ S. Chrys., *Hom. in illud* : « Habentes eundem Spiritum fidei, » II Cor., IV, 13, n. 4-5, trad. Vivès.

réalisées, ne croyez pas à celles-ci ; mais si les événements ont justifié toutes celles qui précèdent, pouvez-vous douter des autres ? Il serait bien plus difficile d'ajouter foi aux prédictions antérieures si aucune ne s'était accomplie, que de croire à celles qui doivent avoir lieu alors que tant d'autres ont été vérifiées¹. Mais imitons les anciens justes *qui voyaient ces biens et les saluaient de loin*. C'est ainsi qu'ils ont été les devanciers de tout ce qui a été dit touchant les biens futurs, la résurrection, le royaume des cieux et les autres vérités annoncées par Jésus-Christ, et qui sont les promesses de Dieu. Ou tel est le sens des paroles de l'Apôtre, ou elles signifient qu'ils ne reçurent pas ces promesses, mais qu'ils moururent y ayant une certaine confiance par intuition ; cette confiance leur venait de la foi seule. Voyant, dit-il, ces choses de loin, c'est-à-dire à travers quatre générations, car c'est après ce laps de temps que les Israélites sortirent d'Egypte, *ils les saluaient avec joie*. Ils étaient tellement persuadés de la réalisation qu'ils la saluaient, en quelque sorte. Il y a ici une image qui rappelle les navigateurs apercevant de loin les villes où ils désirent aborder ; avant d'y entrer ils en prennent possession, pour ainsi dire, par leurs cris joyeux. *Ils attendaient cette cité qui a un ferme fondement, dont Dieu même est le fondateur et l'architecte*. (Ib., xi, 10). Vous le voyez, avoir reçu les promesses consistait pour eux à en attendre avec confiance l'accomplissement. Si donc on peut recevoir par la foi, nous le pouvons comme eux. Ils ne furent pas mis en possession de ces biens, mais ils les contemplaient par le désir. Pourquoi ? Afin que nous ayons honte de voir qu'ils n'attendaient pas les biens de la terre, qui leur étaient promis, et qu'ils cherchaient la cité future : tandis que Dieu nous parle en toute manière de la céleste cité, et nous, nous cherchons les biens de ce monde². »

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

L'Éducateur

IV

LES BÉATITUDES

Pendant que Jésus choisit ses apôtres, la foule est restée au bas de la colline, puis s'est rapprochée peu à peu, intéressée par le mystère de ces quelques privilégiés groupés autour du Maître et qui paraissaient recevoir de lui une mission. Alors Jésus descend du sommet où il a passé la

nuit en prière et accompli l'un des plus grands actes de sa vie publique. Une grande multitude l'attend, *multitudo copiosa*, « venue de toute la Judée, et de Jérusalem, et de la côte maritime, et de Tyr et de Sidon, pour l'entendre et se faire guérir de ses diverses maladies. » (Luc, vi, 17). Elle vient à lui, et lui il va à elle. « Et tous cherchaient à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui qui les guérissait tous. »

I. — Il s'arrête sur un plateau où la foule s'est établie, peut-être sur la pente méridionale. « Un grand rocher s'y dresse comme un siège d'honneur, » écrit M. Le Camus. Il s'assied, ses disciples sont à ses pieds, le silence se fait parmi les rangs pressés, et il parle à tous ceux qui sont venus de si loin pour l'écouter, pour le voir, il les instruit, il poursuit à leur endroit, sans défaillir, sa mission d'éducateur du peuple.

Que lui demandent-ils, sinon de les entretenir de cette grande et palpitante question du bonheur qui préoccupe tout homme venant en ce monde ? Ils pensent sûrement, comme la plupart des humains, que les heureux ici-bas ce sont les riches, les puissants, les maîtres du jour, ceux qui jouissent, règnent et dominent orgueilleusement leurs semblables. Quelle surprise pour eux quand ils entendent tomber de sa bouche divine ces accents que le monde ne connaissait pas !

« Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est pour eux.

« Heureux les doux, car ils posséderont la terre.

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est pour eux.

« Vous serez heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront, diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez pleins d'allégresse, car votre récompense est grande dans le ciel. C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes venus avant vous. »

Tel est le début de cette nouvelle charte de l'humanité donnée au monde sur un nouveau Sinaï, mais sans éclairs ni terreur. Le Sauveur vient pour accomplir la loi. Or quelle est la fin de la loi ? Le ciel. Il vient indiquer aux hommes le moyen de l'atteindre : c'est la pratique des belles vertus qu'il énumère.

Il a devant lui des pauvres, des ouvriers, des malheureux qui ne sont pas assurés de leur pain du lendemain, qui souffrent, qui sont opprimés, méprisés et sentent naître dans leurs cœurs des espérances de félicité terrestre pour des temps

¹ S. Chrys., *Ad Hebr.*, Hom. xxi, n. 2, trad. Vivès.

² *Ibid.*, Hom. xxiii, n. 2.

meilleurs, gronder aussi d'impérieux désirs de vengeance. Il s'adresse à eux, mais il s'adresse également à tous les hommes, aux malheureux de tous les temps, et à son langage qui ne reconnaît en lui le Fils de Dieu ?

Le temps de la crainte est passé, il leur parle avec bonté, avec amour, de la question qu'ils se posent tous : « Où est le bonheur ? » Aussi comme toutes les oreilles se font attentives, comme toutes les âmes écoutent !

Jamais personne n'avait parlé au peuple avec cette douceur, cette tendresse persuasive, n'avait osé non plus développer devant lui ces vérités hardies : « Le bonheur, vous croyez qu'il existe ici-bas, vous le placez en terre et dans la prospérité glorieuse d'un Messie conquérant ; il est là-haut. Ecarter les espérances d'un royaume terrestre, il n'y a de félicité pour vous que dans le royaume des cieux. Vous vous plaignez parce que vous souffrez et que vous êtes infirmes, malheureux, écrasés, persécutés ; mais tout cela, c'est le vrai bonheur, si vous souffrez et travaillez sous le regard de Dieu qui vous voit. »

Comme ce langage nouveau fait tressaillir les cœurs de ses auditeurs et comme il va changer, réformer, régénérer la société ! Les pauvres, qui étaient l'immense majorité du genre humain, se méprisaient eux-mêmes parce qu'ils se voyaient pauvres, ils s'estimeront maintenant car ils sont riches, ils sont fils de Dieu, héritiers de ce magnifique royaume qui est le ciel, ils ne sont plus indignes, mais fils de roi et rois !

1. « Bienheureux les pauvres en esprit. » Que signifient ces paroles ? Pour en bien déterminer le sens, rappelons-nous l'histoire du jeune homme qui demande à Jésus « ce qui lui manque » pour être parfait. « Si tu veux être parfait, répond le Sauveur, va, vends tout ce que tu as, et donne tout aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Ensuite viens, suis-moi ! » Et le jeune homme s'en alla triste, car il était fort riche. (Matth., xix, 21). Les pauvres ce sont donc ceux ou qui se sont dépouillés de tout, ou qui, par la grâce de Dieu, se soumettent aux rigueurs de la pauvreté. Les bienheureux, les riches, les voilà, « ils ont un trésor dans les cieux. »

Les pauvres, ce sont encore ceux qui tout en possédant des richesses temporelles, vivent comme s'ils ne les possédaient pas, en demeurent absolument détachés, et dépouillés en esprit des pompes, des vanités, des frivolités mondaines, n'aiment que Dieu seul et sa très adorable volonté. Par conséquent les pauvres ce sont aussi les humbles, car si l'orgueil nous sépare de Dieu par la plus dangereuse des perversions morales, l'humilité nous unit à lui par le sentiment de notre misère et de sa grandeur. L'humble seul est pleinement détaché de tout, non seulement des biens terrestres, mais de lui-même.

Pourquoi le Sauveur a-t-il placé cette béatitude à la tête des autres ? C'est qu'elle est la plus parfaite et les résume toutes. Elle rétablit l'homme dans l'état d'innocence et de charité où Adam ne

possédait rien en propre, où n'existaient ni le tien ni le mien, cette source de toutes les querelles, de toutes les haines. « Les pauvres, dit saint Cyprien, sont les élus ; les superbes, les dédaignés... Le Christ pauvre méprise ses disciples riches. La mère pauvre, le fils pauvre, le pauvre asile offert à ceux qui, formés à cette école, combattent dans l'Eglise, sont une source d'enseignements efficaces ¹. » (*De Nativitate Christi*). Les premiers chrétiens, fidèles à ces enseignements, « n'avaient rien qui leur appartînt, mais tous leurs biens étaient communs entre tous. » (Act., iv, 32). L'on sait encore à quel héroïsme de perfection des saints, comme saint François d'Assise, portèrent la pratique de la céleste pauvreté. « Considérant combien le Fils de Dieu la chérissait, écrit saint Bonaventure, et qu'elle était repoussée de presque tout l'univers, François l'épousa avec un amour si fidèle que non seulement pour elle il abandonna son père et sa mère, mais distribua tout ce qu'il possédait. Nul ne fut avide d'or comme lui de pauvreté ; nul n'apporta plus de sollicitude à garder un trésor que lui à conserver cette perle évangélique. » (*De vita ejus*, cap. vii).

L'âme qui est animée de l'esprit de parfaite pauvreté ne tient plus à rien, et s'envole d'elle-même auprès de Dieu son seul amour.

2. « Bienheureux les doux. » Quand les vents s'apaisent, la mer redevient calme ; quand une âme est dépouillée de l'amour des richesses qui passionnent les hommes, en elle s'établit la douceur. Dieu se plaît à reposer en elle, tandis que l'âme turbulente, dit saint Jean Climaque, est le nid du diable.

Les doux supportent toutes les épreuves sans plainte, sans colère, sans impatience ni murmure. Ils n'aspirent point à se venger, aussi ils se concilient l'affection de tous, et jouissent d'une heureuse et puissante autorité. L'adversité ne les ébranle pas. Bons pour tous, ils se montrent doux même envers la mort. Ils possèdent les cœurs ici-bas et posséderont le ciel, la terre des vivants.

Cette nouvelle béatitude allait à l'encontre de toutes les idées juives : car l'opinion attendait un Messie conquérant, or la douceur n'est point la qualité favorite des conquérants. Il ne fallait rien moins qu'une parole divine pour faire accepter un tel enseignement qui était opposé et à la superbe pharisaïque et à l'orgueil national.

3. « Bienheureux ceux qui pleurent. » Vous pleurez parce que vous souffrez, que vous êtes dans la misère, accablé d'infortunes et d'infirmités : vous êtes bienheureux. Vous gémissiez parce que Dieu n'est pas connu, que ses temples sont désertés, son saint nom blasphémé, parce que l'amour n'est pas aimé ; puis faisant un retour sur vous-même vous vous attristiez des luttes intimes que la chair livre à l'esprit et vous vous écriiez avec saint

¹ *Pauperes electi, superbi neglecti; nec fastus, nec altus circa Christi discipulatum aliquem obtinent locum: Christus pauper discipulos divites aspernatur. Pauper mater, pauper filius, inops hospitium his qui in forma scholæ hujus in Ecclesia militant, præbent efficax documentum.*

Paul : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Vous pleurez avec ceux qui pleurent : vous êtes bienheureux, vous serez consolé même ici-bas, Dieu vous entend, il accourt à vos cris, il descend dans votre âme et l'inonde de ses douceurs spirituelles en attendant le ciel où il la comblera de la plénitude des consolations.

4. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » La justice c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu. Dieu veut le bien. Vous désirez que le bien s'accomplisse dans les âmes pour qu'elles glorifient Dieu et opèrent leur salut, dans les sociétés, dans les nations, dans l'Eglise, afin que le règne de l'Evangile s'étende partout et que la terre entière soit soumise au Sauveur : vous êtes bienheureux. Dieu ne veut pas le mal. Quand vous voyez que le mal triomphe, que l'Eglise est outragée, une indignation profonde vous remue, vous ne prenez jamais votre parti d'une injustice qui atteint votre frère, vous souffrez avec ceux qui sont écrasés : vous êtes bienheureux !

Il ne suffit pas de vouloir la justice, dit saint Jérôme, il faut en avoir faim. *Non nobis sufficit velle justitiam, nisi justitiæ paliumur famem.* Mais si vous sentez en vous cette faim sacrée, vous serez rassasié. Dieu n'abandonne pas ce monde aux caprices du hasard et des hommes ni à l'injustice, il y règne, et s'il n'y exerce pas sa justice complète, c'est qu'il se réserve quelque chose pour le jour des grandes justices. Courage cependant ! « Aimez la justice et haïssez l'iniquité, » devenez juste d'abord, accomplissez dans votre rayon et dans votre vie la volonté de Dieu, et vous serez rassasié de justice intérieure. Bientôt, à chaque événement, à chaque tournant des choses que Dieu conduit, vous verrez aussi que les injustices humaines sont châtiées en leur temps.

Saint Ambroise indique le lien qui unit ces quatre premières béatitudes : « J'ai déposé le péché, adouci mes mœurs, pleuré mes fautes ; je commence maintenant à avoir faim et soif de la justice. » Mais l'homme qui s'oppose autant qu'il est en lui aux injustices qui accablent le prochain éprouve pour celui-ci une sincère compassion, et une nouvelle félicité : de là cette cinquième béatitude :

5. « Bienheureux les miséricordieux. »

Dans une infirmité, une affliction physique ou morale, les Pharisiens voyaient un châtement. Ainsi quand l'aveugle-né les met à bout par ses vigoureuses réponses, ils s'écrient : « Quoi ! tu es tout entier né dans le péché et tu voudrais nous enseigner ! » (Jean, ix, 34). C'est pourquoi ils méprisaient tous les infortunés qui étaient atteints de maladies répugnantes et de difformités. Or ceux-ci se pressaient autour du Sauveur parce qu'en lui seul ils trouvaient un doux accueil. Jésus veut faire naître dans le cœur de l'homme cette vertu éminemment sociale qui s'appelle la miséricorde et qui est la compassion du cœur pour toute misère. Depuis ce jour les

corps sont pansés, les blessures guéries, les malades tendrement soignés, mais les âmes aussi sont relevées, instruites, les brebis errantes ramenées au bercail, ceux qui ont faim reçoivent du pain, ceux qui sont nus des vêtements, ceux qui nous ont offensés le pardon. Cette parole a enfanté les apôtres, les missionnaires, les Sœurs de charité, elle a enfanté la bonté ici-bas. Même les pauvres sont devenus riches, car s'ils ne peuvent donner leur obole ils distribuent le trésor immense de leur cœur.

Mais ceux qui se dévouent à toute souffrance, qui lavent les plaies des lépreux et rendent sa splendeur à l'âme pécheresse, se souviennent que Jésus leur a promis sa miséricorde infinie pour ces actions inspirées par lui et faites par amour pour lui. Ils sont certains d'être récompensés à l'infini : « Vois, dit saint Augustin, ce que fait l'usurier : il veut donner moins et recevoir plus. Fais comme lui. Donne peu, et reçois beaucoup. Vois dans quelle immense proportion s'accroît ton capital. Donne le temps, tu recevras l'éternité. Donne la terre, tu recevras le ciel ! ¹ »

6. Il n'y a de compatissants que les cœurs purs ; aussi « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur. »

Les Pharisiens se contentaient « de nettoyer l'extérieur de la coupe, » et l'intérieur était plein de rapine et d'impureté (Matth., xxiii, 25) ; ils s'enrichissaient aux dépens de la veuve et de l'orphelin ; et c'était là leur bonheur de paraître honnêtes tout en agissant comme des scélérats. Tel n'est pas l'enseignement nouveau. Le bonheur c'est d'avoir le cœur simple, sincère, droit, chaste et bon. L'âme pure ne s'arrête pas au mal, n'y croit pas, ne le voit pas. En elle tout est saint, elle ressemble à un beau ciel bleu que n'obscurcit aucun nuage. Les nuages sont les fautes, et elle ne s'applique qu'à obéir à Dieu, qu'à résister à ses mauvais penchants, par conséquent à chasser les nuages, afin que Dieu seul rayonne dans l'azur splendide de sa pureté.

Aussi elle voit plus distinctement Dieu, qui se reflète en elle comme le soleil dans un lac limpide, Dieu qui lui apparaît au dehors d'elle, dans les créatures, derrière ses œuvres qu'il conduit, gouverne et éclaire, et au dedans d'elle-même où il resplendit par sa grâce. Elle le voit mieux que les âmes souillées, comme celui qui est doué d'une vue perçante aperçoit clairement les objets lointains qui échappent aux myopes. Elle le verra surtout au ciel face à face et sans ombre, *Et videbunt faciem ejus.* (Apoc., xxii, 4).

7. Quand une âme est pure, elle est en paix avec elle-même, avec Dieu et s'efforce d'y être avec le prochain, c'est une félicité nouvelle plus grande encore et plus complète que les précédentes.

« Bienheureux les pacifiques. »

¹ Attende quod facit fenerator : minus vult dare et plus accipere. Hoc fac et tu. Da modica, accipe magna. Vide quam late crescat fenerator tuum. Da temporalia, accipe eterna. Da terram, accipe cœlum. (S. Aug., in Psalmum 36).

Misericordia est alienæ miseriæ quædam in nostro corde compassio. (S. Aug., de Civitate Dei, 9, 5).

Ils aiment la paix parce qu'ils sont les fils du Prince de la paix. Aussi méritent-ils « d'être appelés les fils de Dieu, » et le monde même n'aura pas assez d'éloges à leur décerner. Ils sont eux-mêmes des foyers de paix, mais des foyers qui rayonnent. Aussi cherchent-ils à l'étendre, à l'affermir, à empêcher qu'on ne la trouble, parce que c'est le bien suprême, et ils s'appliquent à éteindre les discordes. Cette chaleur bienfaisante gagne d'âme en âme, de famille en famille, et produit cette chose inestimable qui est la paix sociale.

Plus de races privilégiées, plus de nations méprisantes ou méprisées. Les pharisiens déclarent qu'il n'y a qu'un seul peuple choisi, les Juifs; les autres sont déchus, rejetés, ne comptent pas à leurs yeux. Erreur dangereuse qui est détruite par la vertu de cette parole. Tous les peuples sont frères, appelés à vivre ensemble sous la loi de l'Evangile, s'ils l'observent, dans une paix profonde et douce. Dieu alors, jetant un regard sur le monde qui lui obéit et qu'il récompense, se plaît à contempler dans les hommes qui s'accordent entre eux les fils de la paix, les fils du Christ, ses amis et ses enfants.

8. Cette doctrine est trop contraire aux passions humaines pour ne pas les irriter et soulever des persécutions. C'est alors la souveraine béatitude.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. »

Tel fut le bonheur des prophètes, puis des martyrs qui ont versé leur sang pour observer la loi divine, pour maintenir les droits de Dieu et ceux de l'Eglise, pour sauver ce qui reste d'honneur, de dignité et de liberté dans le monde. Ils étaient heureux parce qu'ils étaient plus intimement unis à Dieu, ils voyaient les cieux ouverts comme saint Etienne, et « jouissaient » même des bêtes féroces, comme saint Ignace d'Antioche. Leur conscience leur disait que c'était pour Dieu qu'ils souffraient, et leur âme était inondée d'une joie si profonde qu'il leur semblait éprouver un avant-goût des délices du paradis.

Telles sont les huit béatitudes, émises dans un ordre logique, rigoureux, si bien que chacune d'elles dispose à la suivante, est indispensable pour l'atteindre. Ce sont les huit degrés lumineux qui conduisent à la perfection évangélique, en partant du premier, la pauvreté d'esprit ou l'humilité, qui est le fondement de toute vertu.

II. — Saint Luc ramène les béatitudes à quatre seulement. On sent qu'il analyse un plus long discours et qu'il le fait à grands traits, plus saillants, plus nerveux en quelque sorte, avec une pointe d'actualité qui ne se trouve pas dans saint Matthieu. On croirait même qu'il fait allusion aux souffrances endurées déjà par les apôtres :

« Pauvres, vous êtes bienheureux, parce que le royaume des cieux est à vous.

« Vous êtes bienheureux, vous qui êtes maintenant affamés, parce que vous serez rassasiés.

« Bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez.

« Vous serez bienheureux quand les hommes

vous haïront, quand ils vous excommunieront et vous outrageront, et rejetteront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez d'allégresse, car votre récompense est grande dans le ciel. C'est ainsi que leurs pères faisaient aux prophètes. » (Luc, vi, 20-23).

En relisant ces paroles, les premiers disciples s'en faisaient l'application saisissante. C'étaient eux qui étaient vraiment pauvres, d'une pauvreté qui pouvait s'appeler dénuement. Ils se consolait parce qu'avec cette pauvreté ils pouvaient acheter le royaume des cieux. C'est cette pensée qui a inspiré cette belle page où saint Augustin met en scène Dieu et le fidèle. Dieu dit : « J'ai quelque chose à vendre. — Quoi, Seigneur? — Le royaume des cieux. — Avec quoi s'achète-t-il? — Ce royaume s'achète par la pauvreté, la joie par la douleur, le repos par le travail, la gloire par l'humilité, la vie par la mort ! » Ils étaient aussi les affamés qui avaient vraiment faim, car ils subissaient toutes les privations corporelles, ils seront rassasiés par les joies du bonheur céleste. Ils pleuraient dans leurs prisons et leurs cachots à la pensée du ciel, comme les Juifs à Babylone au souvenir de Jérusalem : l'allégresse éternelle les attend, comme sainte Paule, dont saint Jérôme a dit : « O bienheureux échange. Elle a pleuré afin de rire toujours ! » Enfin ils avaient assumé sur eux la haine du genre humain, c'est le mot de Tacite, ils étaient excommuniés, chassés des synagogues par les Juifs, et leur nom était universellement diffamé : ils étaient heureux en se rappelant les paroles de Jésus-Christ, qui leur avait prédit le sort des prophètes.

Saint Ambroise voit dans ces quatre béatitudes les quatre vertus cardinales : la justice, qui ne veut pas des biens d'autrui et se plaît dans la pauvreté; la tempérance, qui préfère la faim à la satiété; la prudence, qui aime les pleurs parce qu'ils assurent les joies du ciel; et la force, qui nous aide à supporter généreusement les persécutions. Elles seraient ainsi l'abrégé de tout un traité de morale.

A ces quatre béatitudes, le Sauveur oppose aussitôt ces quatre menaces :

« Mais malheur à vous, riches ! car vous avez reçu votre consolation.

« Malheur à vous, les rassasiés d'aujourd'hui ! car vous aurez faim.

« Malheur à vous qui riez maintenant ! car vous serez dans le deuil et vous pleurerez.

« Malheur à vous lorsque les hommes diront du bien de vous ! car c'est ainsi que leurs aïeux faisaient aux faux prophètes. »

Les riches qui ont joui de leurs biens en égoïstes

¹ Venale habeo. — Quid, Domine? — Regnum celorum. — Quo emitur? — Paupertate regnum, dolore gaudium, labore requies, vilitate gloria, morte vita. (In Ps. xciii).

² O beata rerum commutatio ! Flevit ut semper rideret, despexit lacus contritos ut fontem Dominum reperiret; vestita cilicio est ut nunc albis vestimentis uteretur... (Epitaphium S. Paulæ).

ont eu leur consolation dans ce monde, ils s'y sont rassasiés et amusés comme si leur fin dernière eût été la jouissance; ils seront dans l'autre vie malheureux, pauvres, ils auront faim, ils seront livrés à l'éternelle tristesse, au pleur qui ne finit point.

Mais il est encore une sorte d'hommes qui méritent l'anathème divin : ce sont les faux prophètes qui flattent le peuple par des enseignements agréables, relâchés et malsains, excusant ou autorisant les vices, sacrifiant les droits de Dieu, les principes de la morale aux applaudissements populaires, ceux dont parle Jérémie : « Ils prophétisaient le mensonge, et les prêtres applaudissaient à deux mains, et mon peuple aimait cela ! » A ceux-là aussi, malheur !

Il existe des différences réelles entre saint Luc et saint Matthieu. Elles s'expliquent facilement. D'abord il est possible, à la rigueur, que le Sauveur ait prononcé deux fois le même discours en exposant le même thème, mais avec des variations suivant le caractère de son auditoire. En admettant toutefois, ce qui paraît plus probable, qu'il n'y ait eu qu'un seul Sermon sur la montagne, on comprend encore que saint Luc n'en ait pris que ce qui convenait à son Evangile — l'Evangile de la miséricorde, — à ses lecteurs, aux chrétiens d'Antioche pour lesquels surtout il l'avait rédigé. Comme il arrive à tous ceux qui enseignent, Jésus a dû nécessairement répéter souvent les mêmes vérités, avec les mêmes expressions, pour les mieux graver dans la mémoire et dans le cœur du peuple, parfois avec des développements nouveaux, plus saisissants, suivant les auditeurs, les lieux, les circonstances. Saint Luc a recueilli ces enseignements, toujours les mêmes et toujours divers, et les a consignés dans son Evangile pour confirmer sa thèse touchant l'infinie bonté de Dieu et l'admirable tendresse de Jésus-Christ pour les malheureux, les pauvres, les pécheurs. Saint Matthieu s'adressant à des Juifs relève plutôt ce qui a trait à l'ancienne Loi que le Sauveur venait accomplir et perfectionner. Mais les deux évangélistes n'ont point composé eux-mêmes le Sermon sur la montagne; toutes les paroles qu'ils rapportent ont été prononcées par Jésus-Christ, sont sorties de sa bouche divine.

RÉCITS ET CAUSERIES

XV

LA PRIÈRE EN FAMILLE

— *Quel est l'acte principal de la vie de famille ?*

— C'est la prière.

— *Pourquoi ?*

— Parce que c'est Dieu qui a fondé la famille en unissant le père et la mère et en leur donnant des enfants. A tout seigneur, tout honneur ! Si Dieu est le roi de la famille, la famille doit l'honorer par la prière.

— *Ne suffit-il pas que chaque membre de la famille prie le bon Dieu en particulier ?*

— Assurément. Mais il y a de nombreux avantages à ce que la prière se fasse en commun.

— *Lesquels ?*

— D'abord on est plus sûr d'être exaucé; car Jésus-Christ a dit : « Que deux d'entre vous soient d'accord ici-bas, et, *quoi qu'ils demandent*, ils l'obtiendront de mon Père céleste.

« Partout, en effet, où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis présent au milieu d'eux. »

— *Quelle conclusion tirer de ces paroles ?*

— Qu'une famille où on ferait régulièrement la prière serait assurée par Jésus-Christ lui-même d'être bénie et heureuse.

— *N'y a-t-il pas d'autres avantages à la prière en famille ?*

— Beaucoup d'autres. D'abord, chacun est certain de ne pas oublier sa prière, puisque les autres l'y feront penser. Ensuite, on la fera beaucoup mieux. Enfin, il en résultera un grand bien pour la paix du ménage et l'éducation des enfants.

— *Quel bien en résultera-t-il pour la paix du ménage ?*

— Les époux, en s'agenouillant ensemble pour réciter *Notre Père*, se pardonneront mutuellement leurs petits torts et s'encourageront à bien supporter leurs épreuves.

— *Et les enfants ?*

— Ils recevront de leurs parents le bienfait de l'exemple, apprendront d'eux comment il faut prier Dieu, et les respecteront davantage en comprenant d'où vient leur autorité.

— *Et les défunts ?*

— Ils sont moins vite oubliés. On remplit à leur égard le devoir du souvenir et de la prière. Leur âme en est consolée et soulagée.

— *Où faut-il faire cette prière en commun ?*

— Dans la chambre où on vient de prendre le repas du soir.

— *Qui doit la réciter ?*

— Le père, la mère ou un des enfants. Ce qui importe, c'est que tous y assistent et y prennent part.

— *Cela se faisait-il autrefois dans les familles ?*

— Oui, dans toutes.

— *Et aujourd'hui ?*

— Aujourd'hui, il faut renouer les bonnes traditions du passé. Heureuses les familles qui répondent à cet appel !... Allons ! mes chers paroissiens, un peu de bonne volonté !... C'est pour le bon Dieu, pour vous et pour vos enfants...

(ECHO de La Chapelle Saint-Mesmin).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 10. octobris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — II. Parallèle entre le voyageur et le chrétien, 785. — III. Le ciel, 789. — IV. Le culte des saints, 792.

Petite instruction pour une fête d'apôtre. — Sur l'établissement de la foi, 794.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XXI. Pour la fête de la Toussaint : *Ce que nous ferons au ciel*, 795.

Récits et Causeries. — XVI. Le culte des morts, 799.

Plan de sermon pour le jour des morts. — Le spectacle de la mort, 800.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

II

PARALLÈLE ENTRE LE VOYAGEUR ET LE CHRÉTIEN

Peregrini sumus coram te et advenæ, sicut omnes patres nostri. Dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora.

Nous sommes comme des voyageurs et des étrangers devant vous, ainsi que l'ont été nos pères, ô mon Dieu ! Nos jours passent comme l'ombre sur la terre, et nous n'y demeurons qu'un moment. (I Paral., xxix, 15).

La vie de l'homme sur la terre, mes frères, est un voyage, un pèlerinage. « Nous ne sommes sur la terre que par entrepôt, pour un petit moment ; il semble que nous ne bougeons pas et nous marchons à grands pas vers l'éternité, comme la vapeur, » disait le vénérable curé d'Ars. Les minutes, les secondes qui s'écoulent sont comme autant de pas que nous faisons vers le tombeau. Les jours que nous avons déjà vécu sont comme le chemin que nous avons fait, et ceux que nous avons encore à vivre sont comme le chemin qui nous reste à parcourir. L'éternité bienheureuse pour les uns, malheureuse pour les autres, voilà le terme de ce voyage que l'on appelle la vie.

Pour nous rappeler que nous sommes des pèlerins, des voyageurs sur cette terre, que le ciel est notre véritable patrie, Notre-Seigneur dans la belle prière qu'il a enseignée aux hommes leur fait dire ces paroles : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » « Pour être vraiment chrétien, dit Bossuet, il faut sentir qu'on est voyageur, et celui-là ne le connaît pas qui ne court point sans relâche à la bienheureuse patrie. Ecoutez un beau mot de saint Augustin : « Celui qui ne gémit pas comme voyageur ne se réjouira pas comme citoyen. *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* ». »

En cette fête de la Toussaint où tout nous avertit que la terre n'est pas notre véritable patrie, que « nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente¹ », que nous ne sommes sur la terre que comme des voyageurs, comme « des pèlerins d'un jour en marche vers l'éternité, » je viens proposer à vos méditations un parallèle, une comparaison entre le voyageur et le chrétien.

Daignent ces saints et ces saintes de toutes les nations, de toutes les tribus, de toutes les langues, de tous les peuples, que l'apôtre saint Jean ravi en extase dans l'île de Patmos vit debout devant le trône de Dieu, des palmes à la main, nous obtenir à tous la grâce de mener comme eux à bonne fin le voyage de la vie ! Et vous, mes bien chers frères, veuillez me prêter une bienveillante attention.

I

Le voyageur a besoin de renseignements pour ne point s'égarer, pour ne point faire fausse route.

Aussi, voyez quelles précautions il prend pour connaître le chemin qu'il doit suivre, avec quel soin il interroge les poteaux indicateurs.

La vie du chrétien est un voyage vers le ciel. Mais, à côté de la voie étroite qui conduit à la patrie céleste, que de chemins séducteurs peuvent détourner le chrétien et le conduire à sa perte ! Que de fondrières ! Qui dira au chrétien par où il faut aller ? Qui l'avertira du péril ? La loi, les commandements, voilà le moyen que Dieu emploie pour guider le chrétien. « Les commandements de Dieu, dit le vénérable curé d'Ars, sont les enseignements que Dieu nous donne pour suivre la route du ciel, comme les écriteaux qu'on pose à l'entrée des rues et au commencement des chemins pour en indiquer les noms. » De même donc que le voyageur consulte avec soin les poteaux indicateurs afin de ne point s'égarer, afin de rester toujours dans la bonne voie, de même le chrétien doit consulter avec soin la loi de Dieu, les commandements, pour savoir ce qui lui est permis ou ce qui lui est défendu, quelle route il doit suivre pour ne point s'égarer.

Non content de consulter les poteaux indicateurs, le voyageur interroge les gens du pays, au besoin même il prend un guide.

Non content de consulter la loi de Dieu, les commandements, le chrétien, pour être plus sûr de ne point s'égarer dans son voyage vers le ciel, et surtout pour obéir à Dieu qui lui en fait une obligation, doit consulter des hommes expérimentés. Il doit prendre un guide, c'est-à-dire un confesseur, un directeur qui lui dira la route qu'il doit suivre, les dangers qu'il doit éviter, qui, en un mot, le soutiendra. « Il vaut mieux être deux ensemble que d'être seul, dit l'Esprit-Saint, car ils tirent avantage de leur société. Si l'un tombe, l'autre le soutient. Mais malheur à l'homme seul !

¹ Bossuet, Sermon pour la Toussaint.

¹ Hébr., xiii, 14.

Car, lorsqu'il sera tombé, il n'aura personne pour le relever¹. »

II

S'il arrive au voyageur de faire fausse route, de s'égarer, il cherche, aussitôt qu'il s'en aperçoit, à retrouver le bon chemin, et quand une fois il y est rentré il marche avec une ardeur nouvelle pour s'efforcer de regagner le temps perdu. Averti qu'il est par l'expérience du passé, quels soins, quelle vigilance, quelles précautions ne prend-il pas ensuite pour ne plus s'égarer, pour ne plus perdre de temps, pour s'épargner des fatigues inutiles !

Comme le voyageur, le chrétien, aussitôt qu'il s'aperçoit ou qu'on l'avertit qu'il fait fausse route, qu'il est dans une voie mauvaise, doit la quitter immédiatement, reprendre la bonne voie, et quand il y est rentré y marcher avec une ardeur nouvelle afin de racheter le temps perdu. Averti par l'expérience du passé, il doit mettre ensuite tous ses soins, employer toute sa vigilance pour ne plus retomber dans les mêmes égarements, pour s'épargner des fatigues inutiles et des peines cruelles, en ne faisant plus ce que saint Augustin, dans son énergique langage, appelle de grands pas hors de la bonne voie : *Magni passus extra viam*.

III

Le voyageur est entouré de toutes sortes de dangers. Au moment où il y pense le moins, sur les routes qu'il traverse pourraient surgir des malfaiteurs qui lui enlèveraient peut-être la vie ou qui, du moins, le dépouilleraient de tout ce qu'il possède et le laisseraient sans aucune ressource sur la terre étrangère. Aussi doit-il être continuellement sur ses gardes et ne jamais abandonner ses armes.

Comme le voyageur, le chrétien est entouré de périls. « Le démon, dit l'apôtre saint Pierre, rôde continuellement autour de lui, comme un lion rugissant, cherchant à le dévorer²; » le monde le flatte et l'appelle à ses plaisirs trompeurs, à ses fêtes enchanteresses qui n'ont d'autre but que de le dépouiller de ses mérites et de lui ravir son innocence ; ses passions lui font une guerre acharnée et ininterrompue. Aussi, comme le voyageur, le chrétien doit être continuellement sur ses gardes. Il doit surtout être bien armé. Or, les armes dont le chrétien doit se servir pour repousser les ennemis de son âme et de son salut, c'est d'abord une foi robuste : *Cui resistite fortes in fide*. C'est ensuite la prière. « La prière, dit saint Grégoire de Nysse, est le rempart de la pudeur, le sceau de la virginité, le frein de la colère, la répression de l'orgueil, l'oubli des injures reçues, la réconciliation des ennemis, la consolation des affligés, le soulagement de ceux qui pleurent. Sa force et son efficacité sont si grandes que lorsqu'elle entre une fois dans une âme, toutes les vertus y entrent avec

elle. » « La prière, dit Notre Saint Père le Pape Léon XIII dans son Encyclique *Exeunte jam anno*, la prière est l'arme la plus puissante contre les mouvements furieux des passions, contre les embûches des esprits mauvais : *Contra cupiditatum turbidos motus, contra malorum demonum insidias*. »

IV

Ce qui soutient le courage du voyageur au milieu des dangers et des fatigues, c'est la pensée, c'est la certitude que ceux dont il est séparé et qui lui sont si chers ne l'oublient point, qu'ils l'accompagnent de leurs vœux, qu'ils soupirent après son retour, c'est l'espérance de les revoir bientôt pour ne les quitter plus. Ce qui soutient ses forces, c'est le repos, c'est la nourriture, ce sont les provisions qu'il prend dans les hôtelleries çà et là rencontrées sur son chemin.

Ce qui soutient le courage du chrétien, c'est la pensée, c'est la certitude que dans la patrie vers laquelle il marche il a des amis, des parents qui s'intéressent à lui, qui ne cessent d'adresser à Dieu des prières en sa faveur, qui soupirent après son arrivée et lui crient : « Courage, courage ! Encore quelques jours de combats, encore quelques jours de victoire et puis nous serons réunis pour ne plus jamais être séparés, nous goûterons ensemble un bonheur infini, des délices sans fin ! »

Ce qui soutient encore le courage du chrétien comme celui du voyageur, c'est l'espérance. « Rien, dit un écrivain célèbre, n'approche du charme et de la douceur de l'espérance ; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés¹. » « Fille du ciel, l'espérance chrétienne est une douce compagne donnée à l'homme pécheur sur la terre d'exil pour l'aider à marcher vers le ciel. Elle le suit pas à pas, sèche ses larmes, relève ses défaillances, illumine de son divin sourire la sombre nuit de ses humaines tristesses². »

Comme le voyageur, le chrétien lui aussi a besoin d'entrer de temps en temps dans les hôtelleries afin de s'y reposer des fatigues de la vie, d'y prendre sa nourriture, d'y renouveler ses provisions, d'y panser ses plaies et de les guérir. Or, l'hôtellerie du chrétien, son lieu de repos par excellence, c'est l'église, où il doit venir de temps en temps, au moins tous les dimanches et les jours de fête d'obligation. C'est là qu'il trouve la nourriture dont il a besoin et qui lui est distribuée avec abondance. Cette nourriture c'est la parole de Dieu d'abord, c'est surtout la sainte Eucharistie, le pain qui rend fort contre le démon, le viatique par excellence : *cibus viatorum*. C'est là également qu'il trouve dans le sacrement de pénitence un remède tout-puissant, un baume salubre pour toutes les plaies de son âme.

Un jour, lisons-nous dans nos Livres Saints, le

¹ Eccles., iv, 9-10.

² I Petr., v, 8.

¹ Chateaubriand.

² Mgr Foucault, Mandement de carême 1898.

prophète Elie fuyant la colère de la reine Jézabel, qui en voulait à sa vie, s'engagea dans le désert. Pendant une journée entière il marcha sous un ciel de feu. Bientôt, accablé de lassitude, il s'arrêta à l'ombre d'un genévrier. Sous le poids de la fatigue et des maux qui l'affligeaient, il s'étendit à terre et s'endormit. L'ange du Seigneur le réveilla et lui dit : « Lève-toi et mange. » Elie regarda et aperçut près de lui un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Il mangea et but, puis s'endormit de nouveau. L'éveillant une seconde fois, l'ange du Seigneur lui dit encore : « Lève-toi et mange, car il te reste une longue route à parcourir. » Le prophète mangea ce pain céleste, et tout réconforté il marcha pendant quarante jours et quarante nuits et arriva sans défaillir au mont Horeb, la montagne élevée, la montagne de Dieu.

Ce pain apporté par l'ange au prophète Elie était une figure. C'était la figure de la sainte Eucharistie, le pain vivant descendu du ciel. Pauvres voyageurs qui souvent tombons de lassitude sur la route, à travers le désert de la vie, nourrissons-nous de ce pain et comme Elie, sans défaillir, nous marcherons vers la montagne de Dieu, c'est-à-dire vers le ciel.

V

Le voyageur ne devant pas séjourner dans les pays qu'il parcourt ou du moins ne devant y séjourner que fort peu de temps, ne s'attache à rien. Les fêtes, les plaisirs qui s'offrent à lui le touchent peu, car il ne cesse de penser aux fêtes et aux plaisirs de la patrie et de soupirer après eux. Son grand bonheur, sa grande consolation, c'est d'entendre parler de son pays, d'en recevoir des nouvelles.

Comme le voyageur, le chrétien ne doit s'attacher à rien ici-bas. C'est le conseil que lui donne l'apôtre saint Paul : « Le temps est court, écrivait-il aux Corinthiens, et ainsi il faut que ceux mêmes qui ont des épouses soient comme n'en ayant point, et ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point, ceux qui achètent comme ne possédant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe ¹. » Saint Pierre veut que nous nous regardions comme « des étrangers et des pèlerins, qui ne font que passer au milieu des créatures, sans y fixer leurs désirs, et qui ont sans cesse les regards tournés du côté de la patrie ². » Saint Jean, le disciple bien-aimé, vient à son tour nous dire et nous répéter : « N'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est point en lui, parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. Et le monde passe avec sa concupiscence. Mais celui

qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement ¹. » Et avant les apôtres, le divin Maître avait dit : « Si quelqu'un veut venir après moi et ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il ne peut être mon disciple ². »

Voilà ce que comprenaient les patriarches que l'apôtre saint Paul, dans le chapitre onzième de l'épître aux Hébreux, nous représente vivant sous des tentes mobiles, traversant le monde sans y prendre racine nulle part, et confessant qu'ils ne sont que des pèlerins et des passagers sur la terre, ne voulant comme Abraham n'avoir en propre et posséder qu'un champ pour y creuser leur tombeau et celui de leur famille.

Voilà ce qu'ont compris tant de religieux de l'un et de l'autre sexe qui, pour parvenir plus facilement à la patrie céleste, ont renoncé au monde et ont ajouté aux vœux d'obéissance et de chasteté celui de pauvreté.

Voilà ce que comprenait le plus jeune des frères de saint Bernard, à l'âge de sept ans. Comme ses grands frères s'en allaient tous dans la solitude, il pleurait en les voyant partir, et ceux-ci pour le consoler lui disaient : « Pourquoi pleures-tu ? Vois plutôt combien tu seras riche : nous te laissons toute la fortune, tous les prés, tous les biens, tous les héritages de nos pères. — Oui, répondit le petit frère, vous prenez pour vous le ciel et ne me laissez que la terre ! Oh ! le partage n'est pas égal ! »

Voilà ce que doit comprendre tout chrétien, car dit Bossuet, « toute la doctrine de l'Evangile, toute la discipline chrétienne est entièrement renfermée dans cette parole de Dieu au père des croyants : *Egrederet*, sors ! La vie du chrétien est un long voyage durant lequel quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous amuse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons à nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : « *Egrederet*, sors ! et nous ordonne de passer plus outre ³. »

Comme le voyageur ne trouve de véritable bonheur, de vraie consolation qu'à s'entretenir de la patrie, qu'à recevoir des nouvelles de la patrie, de même « ce qui doit adoucir les ennuis et les incommodités de notre exil, dit encore Bossuet, ce sont les lettres que nous recevons de notre bienheureuse patrie : vous entendez bien que c'est du ciel que je parle. Ces lettres, ce sont les Ecritures divines que notre Père céleste nous adresse par le ministère de ses saints prophètes et de ses apôtres, et même par son cher Fils qu'il a envoyé sur la terre pour nous apporter ici-bas des nouvelles de notre pays, et nous donner l'espérance d'un prompt et heureux retour. De sorte que si nous désirons ardemment de voir cette glorieuse cité dont nous devons être les habitants, si nous sommes vivement touchés de l'amour de notre patrie, où notre

¹ I Cor., vii, 30-31.

² I Petr., ii, 11.

¹ I Joan., ii, 15-17.

² Luc, xiv, 26.

³ Panégyrique de saint Benoît.

bon Père nous conserve un grand et éternel héritage, toute notre consolation doit être de lire ces lettres ; nous en devons baiser mille et mille fois les sacrés caractères, et surtout nous devons nuit et jour en ruminer le sens. C'est pourquoi le prophète David chantait à son Dieu, parmi les soupirs amoureux : « O Seigneur, voyez que je suis étranger sur la terre : du moins ne me refusez pas cette unique consolation de méditer votre sainte parole¹. »

Oui, mes frères, notre grand bonheur, notre grande consolation pendant les jours de notre pèlerinage, de notre exil, doit être de recevoir des nouvelles de la patrie céleste, d'en entendre parler, c'est-à-dire d'écouter et de lire les paroles du saint Evangile. Que le saint Evangile soit donc dans toutes les familles et que sa lecture soit la plus chère à vos cœurs !

VI

Plus le voyageur est proche du terme de son voyage, plus il a hâte de revoir la patrie, la maison paternelle, sa famille chérie. Oh ! de quelle douce émotion palpète alors son cœur ! comme les heures s'écoulaient lentement à son gré !

En voyant arriver le terme de son voyage, la fin de sa vie, le chrétien devrait éprouver le même empressement.

Cet empressement, un très grand nombre de saints l'ont ressenti. « Qui me délivrera de ce corps de mort ? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* » « Je désire mourir et être avec le Christ. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* », s'écriait l'apôtre saint Paul.

Saint Ignace martyr appelait de tous ses vœux le moment où il devait servir de pâture aux lions, afin d'aller rejoindre le Christ.

« L'heure est venue, mon cher époux, l'heure est enfin venue, s'écriait sainte Thérèse sur son lit de mort. Il est temps que nous allions enfin vous voir, oui, il est temps, allons, à la bonne heure, allons ! Notre bannissement est donc achevé, et nous jouirons bientôt de ce bien infini que nous avons tant désiré ! »

« Pourquoi ce chant si joyeux que je viens d'entendre et quel sujet de vous réjouir dans l'état de misère et de souffrance où je vous trouve ? disait un chasseur à un pauvre lépreux qu'il avait surpris dans les profondeurs d'une forêt chantant de ravissantes mélodies. — Je chante joyeusement, seigneur, répondit le lépreux, parce que je vois tomber pièce à pièce cette prison de boue qui me retenait ici-bas captif ; parce qu'après de dures épreuves et de longues journées d'attente, j'entends enfin sonner l'heure de ma délivrance, et voici que je vais entrer dans le royaume éternel de mon Dieu. »

« O mort, que tu es belle pour moi ! s'écriait l'illustre docteur de l'Eglise saint Jérôme. Je ne te reproche qu'une chose, ta lenteur à venir. Que tardes-tu, ma chère compagne ? Les hommes ont grand tort de te dépeindre si affreuse, tu ne l'es que pour les méchants. »

Ces sentiments qu'ont éprouvés la plupart des saints, tous nous devrions les éprouver à mesure que nous avançons dans le chemin de la vie. Mais non ! « A la plus légère indisposition, dit saint Jean Chrysostome, nous nous laissons gagner à la peur, qui nous fait croire que nous allons mourir. Faiblesse puérile par où la Providence nous punit de notre attachement à ce monde, au lieu de nous y regarder comme des étrangers qui marchons vers une meilleure patrie ! Nous avons l'air d'être des forçats que l'on arrache à leur cachot pour les trainer au supplice. Nous intervertissons l'ordre naturel des choses, gémissant là où nous devrions nous réjouir, tremblant à l'approche du tribunal où la sentence qui va être portée contre les méchants châtiara les crimes dont ils sont souillés¹. »

Vivons donc saintement, mes frères, pour n'avoir pas à la fin de notre vie à redouter Dieu comme un Juge, mais au contraire à le désirer comme un Père.

VII

Quand le voyageur commence à apercevoir le sol de la patrie, la maison paternelle, quand surtout il se trouve au milieu de ses proches et de ses amis, oh ! alors c'est un bonheur inexprimable. Voyez-vous ce jeune soldat depuis longtemps absent du foyer paternel, longtemps prisonnier sur la terre étrangère et rendu enfin à la liberté, le voyez-vous, malgré l'affaiblissement causé par de cruelles souffrances, par des chagrins déchirants et de longues privations, malgré les fatigues d'un long et pénible voyage, le voyez-vous courir à travers les sentiers de son enfance vers la maison paternelle, se jeter entre les bras de sa mère sans trouver une parole pour exprimer sa joie et son bonheur ! Oh ! comme il oublie alors ses souffrances, ses fatigues et ses privations, et combien il s'en trouve payé par ce moment de joie délirante !

« Quand j'arrivai en France sur un vaisseau qui revenait des Indes, raconte Bernardin de Saint-Pierre, dès que les matelots eurent distingué parfaitement la terre de la patrie, ils devinrent incapables de manœuvrer. Les uns la regardaient sans pouvoir en détourner les yeux ; il y en avait d'autres qui parlaient tout seuls ; d'autres qui pleuraient. »

Que sera-ce, mes frères, quand après le voyage de la vie nous apercevrons la patrie céleste ! Que sera-ce surtout lorsque nous nous trouverons entre les bras du bon Dieu ! « Alors, dit le vénérable curé d'Ars, nous dirons au bon Dieu : Mon Dieu je vous vois ! je vous tiens ! vous ne m'échapperez plus ! jamais ! jamais ! Oh ! comme alors nous

¹ Hom. sur le mélange des bons et des mauvais, 5^e dim. après l'Epiph.

² Rom., VII, 24.

³ Pilipp., I, 23.

⁴ Homélie sur l'Epître aux Hébreux.

paraîtront insignifiantes les souffrances, les fatigues, les persécutions que nous avons endurées pendant notre pèlerinage sur la terre ! Comme nous bénirons ces fatigues, ces souffrances, ces persécutions, puisque c'est à elles que nous devons ce torrent de délices au milieu desquelles nous serons plongés pour l'éternité tout entière ! O mères, quelle sera votre joie de revoir ces enfants chéris que vous avez perdus, sur la perte desquels vous avez versé tant de larmes, et qui vous seront rendus pour toujours ! »

« Non, dit l'apôtre saint Paul, l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, son oreille n'a jamais rien entendu, son cœur n'a jamais rien goûté qui soit capable de donner une idée du bonheur qui nous attend dans le ciel¹. »

Mes frères, ne nous considérons sur la terre que comme des voyageurs, des pèlerins, des étrangers ; détachons notre cœur des créatures, et libres de toute chaîne, impatients de tout retard, marchons avec ardeur vers la patrie céleste. Et si, dans le chemin de la vie, des épreuves, des tentations nous accablent, levons les yeux en haut, disons-nous à nous-mêmes : « Le ciel en est le prix ; » et cette pensée nous reconfortera. « Si la fatigue et la longueur de la route vous effraie, que la récompense vous encourage, » vous dirai-je avec saint Bernard : *Si labor terret, merces invitet*. Ainsi soit-il.

III

LE CIEL

Beati qui habitant in domo tua, Domine.

Bienheureux, mon Dieu, ceux qui habitent votre maison.

(Ps. LXXXIII).

L'Écriture, mes frères, donne parfois ce nom de maison de Dieu à différents lieux, à différentes choses qui révèlent d'une manière spéciale la puissance et la bonté divines, par exemple à l'univers, aux édifices consacrés pour le culte, à l'humanité de Jésus-Christ, à l'âme des justes, à l'assemblée des fidèles. Néanmoins, elle le réserve de préférence pour désigner le ciel, parce que c'est là surtout que Dieu se manifeste. « Dans la maison de mon Père, disait Jésus, il y a bien des places. » — « Nous savons, disait saint Paul, que quand notre maison de boue tombera, la maison de Dieu, qui n'a pas été faite de main d'homme, sera là pour nous recevoir. »

C'est de cette maison de Dieu, c'est du ciel que je veux vous entretenir aujourd'hui pour vous en faire la description. Le faire sera la meilleure façon de féliciter les saints qui l'habitent. Ce sera aussi le plus sûr moyen de ranimer notre espérance, car la maison de Dieu est devenue la nôtre depuis que le Sauveur nous y a payé notre place.

« Vous êtes, nous dit saint Paul, les enfants de Dieu, ses héritiers, les gens de sa maison. »

Prêtez-moi donc, mes frères, toute votre attention : c'est de votre maison de demain, de votre maison éternelle que je vais dresser l'inventaire.

Sans doute une parole de l'Apôtre semble m'interdire une pareille entreprise. Lui qui avait entrevu un instant les richesses de la maison de Dieu, déclare que notre œil ne peut les voir, ni notre langue les exprimer, ni notre oreille en entendre la description, ni notre imagination les concevoir. De sorte que la louange la plus vraie que l'on puisse faire du ciel est de dire qu'il dépasse toute louange. Il n'en est pas moins vrai pourtant que Dieu nous a fourni sur sa maison plusieurs données précieuses qu'il importe de recueillir. Les saintes Écritures, ces lettres que le Père céleste nous a adressées pour consoler notre exil, ne se contentent pas de nous indiquer le chemin de la maison où Dieu nous attend, elles en célèbrent maintes fois la félicité. C'est dans ces Lettres divines que nous allons lire la description du ciel. Pour mettre de l'ordre dans notre inventaire, nous dirons, à la suite des théologiens, *premièrement* quel est le bonheur essentiel dont on jouit au paradis, *deuxièmement* quels en sont les biens accessoires.

I

Le bien essentiel, la richesse par excellence du paradis, c'est la possession de Dieu.

Dieu, mes frères, pouvait récompenser ses fidèles serviteurs par des joies analogues à celles de la terre. Donnez, si vous le voulez, libre carrière à votre imagination, et prêtez à l'homme tout ce qui peut constituer un bonheur sans mélange. Pas de ténèbres dans l'intelligence, pas de révolte dans les sens, pas de douleur dans le corps, pas de mort à craindre, mais une vie douée d'une éternelle jeunesse s'écoulant dans les charmes d'un éternel printemps. Ce rêve, l'humanité l'a fait ; ce que je viens de décrire là, c'est le paradis de toutes les religions humaines, c'est-à-dire de toutes les fausses religions. Dieu pouvait se contenter pour l'homme de cet idéal, notre nature n'exigeait pas davantage. L'eût-il fait que le don était encore assez grand pour mériter d'éternelles actions de grâces.

Mais ce qui suffisait à la nature de l'homme n'a point suffi à l'amour de Dieu. Il a cru, dit saint François de Sales, que la nature est une nourrice trop chétive pour donner à l'homme, sa créature chérie, le lait de la félicité. Il n'a rien trouvé en dehors de lui-même qui fût capable de rendre l'homme aussi heureux qu'il le désirait. Il a donc voulu être lui-même notre récompense : *Ego ero merces tua*. Le ciel consiste avant tout à posséder Dieu par la vision et par l'amour, à voir Dieu comme il se voit lui-même, à l'aimer du même amour dont il s'aime.

Ce sont là, remarquons-le tout de suite, des actes si grands, si élevés au-dessus de toutes les

¹ I Cor., II, 9.

forces créées que l'homme, avec ses seules facultés naturelles, ne peut absolument pas les accomplir. Aussi, pour le rendre capable du bonheur céleste, Dieu commence-t-il par ajouter à sa nature des facultés naturelles et toutes divines. Pour faire fleurir le minéral, il faudrait lui communiquer la nature de la plante. Pour que la plante devienne capable de sentir, il faudrait lui infuser la nature de l'animal. Pour rendre l'animal capable de raisonner, il faudrait lui donner une nature intelligente. Dieu appelant l'homme à exercer au ciel des opérations divines, devait donc nécessairement lui communiquer d'abord sa propre nature, il devait le diviniser.

Commencée ici-bas par la grâce sanctifiante, cette déification de l'homme sera consommée là-haut par ce que la théologie nomme la gloire. La gloire n'est que l'épanouissement de la grâce. Elles diffèrent entre elles de degré et non de nature, la gloire étant à la grâce ce que la rose est au bouton, la moisson à la semence, le plein midi à l'aurore.

Les Pères de l'Eglise ont recours aux plus gracieuses comparaisons pour nous expliquer comment l'une et l'autre nous transfigurent et nous font participer à la nature même de Dieu. Le fer que l'on plonge dans le brasier ardent, nous disent-ils, acquiert les propriétés du feu sans rien perdre des siennes. Le cristal frappé par les rayons du soleil devient lui-même un autre soleil. Ainsi l'homme à qui Dieu communique sa nature ici-bas par la grâce, là-haut par la gloire, devient, c'est le mot de saint Jean, semblable à Dieu et capable de produire des actes divins.

Les actes dont il s'agit, je les ai déjà nommés : c'est la vision et l'amour.

Au ciel nous verrons Dieu. Sans doute nous ne le comprendrons jamais : le fini ne saurait contenir l'infini. Nous le verrons néanmoins tel qu'il est. Ici-bas nous entrevoyons, derrière le transparent des créatures, quelques traits de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté : ce que l'Ecriture appelle les franges de son vêtement. Au ciel, au contraire, nous le verrons face à face, tel qu'il est, sans voile. Ecoutez les promesses des saints Livres : « Maintenant nous voyons Dieu à travers le miroir des créatures, d'une manière obscure ; au ciel nous le verrons face à face. Aujourd'hui je le connais imparfaitement ; alors je le connaîtrai comme j'en suis moi-même connu. Ce que nous serons un jour, nous n'en avons pas l'idée. Nous savons seulement que, quand Dieu nous apparaîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. »

Que sera au juste cette vision de l'infinie beauté ? Combien de joie et de délices nous apportera-t-elle ? Nous ne le saurons bien qu'au jour où nous en jouirons. En attendant, le Saint-Esprit nous affirme qu'elle sera le plein rassasiement de nos désirs et qu'elle inondera notre âme d'un torrent de volupté : *Satiabor cum apparuerit gloria tua*. Certains esprits craignent que le ciel ne soit en-

nuyeux. Ils se le représentent, en effet, comme on nous le montre dans les images : un vaste théâtre où chacun demeure à sa place, hypnotisé par la contemplation d'un brillant soleil. Ah ! n'ayez point de ces sottes imaginations ni de ces craintes puériles. Nous avons entendu sur la terre des savants s'écrier avec transport après une découverte : « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! » Cependant ils n'avaient aperçu qu'un pauvre fragment de science, qu'une infime parcelle de la vérité. Mais Dieu est la vérité totale, infinie. Aussi, réunissez toutes les connaissances des plus grands génies qui ont vécu sur la terre et comparez-en la somme à la science du plus humble des élus : ce n'est pas même une goutte d'eau en face de l'océan. Loin donc de craindre que les bienheureux ne se lassent à contempler l'être infini de Dieu, il faudrait plutôt craindre que l'éternité ne leur suffise pas pour en passer en revue toutes les splendeurs.

Ajoutons que cette connaissance de Dieu ne sera pas une connaissance sèche et froide comme un pâle rayon d'hiver ; mais une connaissance ardente, souverainement délectable, qui engendrera dans le cœur un amour immense, irrésistible. En même temps que notre intelligence prendra possession de Dieu comme objet de science, notre cœur prendra possession de lui comme objet d'amour. La beauté se fait nécessairement aimer du cœur, quand elle a ravi l'intelligence. Or Dieu est la beauté infinie, et s'il se fait voir si parfaitement à ses élus, c'est pour s'en faire mieux aimer. « O mon Père, disait le Sauveur la veille de sa mort, je veux que mes élus participent à l'amour qui nous unit. »

Il ne nous est pas possible d'imaginer la joie dont les élus sont inondés par cette union intime avec Dieu. Rien sur la terre ne peut nous en donner une idée. Sans doute ici-bas nous aimons déjà Dieu, mais quelle différence entre l'amour de la terre et l'amour du ciel ! Le premier attend l'apparition du bien-aimé, il s'exprime par des soupirs et des gémissements. Le second jouit de sa présence et de ses embrassements, il se traduit par des transports et des cantiques. En ce monde, un simple rayon de la beauté divine tombant sur une créature la rend assez aimable pour entraîner et captiver les cœurs ; quel invincible attrait n'exercera donc pas au ciel la contemplation prolongée de l'infinie beauté ? Sur la terre, nous éprouvons une grande douceur à nous sentir aimés d'un de nos semblables, pauvre et chétive créature comme nous ; que sera-ce donc quand les trois personnes de la sainte Trinité emploieront leur toute-puissance à nous faire sentir leur amour ?

II

Je viens de définir en quoi consiste la richesse essentielle du paradis : une contemplation immédiate de l'infinie beauté, une perpétuelle extase d'amour. Je n'aurais rien à ajouter si mon âme

ne se posait avec inquiétude une question. Voici ce que je me demande. Dieu a donné à mes sens et à mon cœur une foule de désirs. Est-ce que ces désirs trouveront au ciel leur satisfaction ? Est-ce que je retrouverai en Dieu tous les agréments qui me charment dans les créatures ? — Ne dites pas que ma question est grossière et absurde. Dieu en effet l'a comprise et a voulu y répondre lui-même. En même temps qu'un bien principal, il nous montre au ciel des félicités accidentelles qui combleront toutes les aspirations de notre cœur. Souvent, dans l'Écriture, il compare les joies du ciel à celles de la terre, afin de nous bien assurer que tout ce qu'il y a de beau et d'aimable dans les créatures, nous le retrouverons en lui, nous le retrouverons au ciel, mais agrandi et divinisé. Royaume, patrie, festin, repos : telles sont les principales appellations qu'emploie le Saint-Esprit pour nous aider à comprendre l'éternelle félicité, pour nous bien assurer que tous nos désirs légitimes de la terre seront au ciel pleinement rasiés.

D'abord, le ciel nous est représenté sous le nom et la figure d'un *royaume*. Qui dit royaume dit richesse, puissance, gloire. Tels sont précisément les biens du ciel. C'est, suivant le mot d'Isaïe, une demeure opulente où se trouvent réunies toutes les ressources désirables. Là se trouve aussi la vraie puissance : pour avoir été fidèles dans les petites choses, les élus ont reçu de Dieu les pouvoirs les plus étendus. Enfin c'est là que réside la vraie gloire, non pas celle que distribuent l'erreur ou la flatterie, mais celle qui vient de Dieu et qui a pour fondement la vérité. Le ciel est donc véritablement un royaume, tous les saints y sont traités en rois. « Venez, leur dira Jésus au jour du dernier jugement, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

Le ciel est aussi appelé dans l'Écriture du nom de *patrie*. « Nous n'avons pas ici-bas, dit saint Paul, de demeure permanente ; notre patrie véritable est la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, l'innombrable société des anges, l'assemblée des premiers-nés dont le nom est inscrit au livre de vie. » Cette terre où nous subissons notre épreuve a été maudite par Dieu au jour du péché d'Adam, c'est un lieu d'exil, c'est une prison. Et cependant, qu'elle est encore belle à nos yeux ! Qu'il fait bon la voir à certains jours, avec sa robe de verdure, ses fleurs éclatantes, ses vastes océans, ses majestueuses montagnes, son beau soleil et cette voûte qui semble la couvrir comme d'une tente d'azur ! Mon Dieu, si vous avez fait si beau le lieu de notre exil, que nous réservez-vous donc dans le ciel, puisque vous l'appellez notre patrie ? Nous savons bien tout ce que ce mot dit au cœur de l'exilé. Dans la patrie, l'air est plus pur, le soleil plus joyeux, les fleurs plus parfumées ; dans la patrie se trouve tout ce qu'on connaît, tout ce qu'on aime, le toit paternel, les parents, les amis. Tout cela, nous le posséderons en vous.

Qu'est-ce encore que le ciel ? C'est un *festin*, un festin de noces. « Bienheureux, dit l'Apocalypse, ceux qui ont été invités au festin des noces de l'Agneau ! » Et Notre-Seigneur lui-même, après avoir institué pour la terre le festin eucharistique, gage et prélude du festin céleste, disait à ses apôtres qu'il allait leur préparer un autre banquet dans son royaume et qu'il les inviterait à sa table. Un festin, surtout un festin nuptial, a toujours été considéré comme une des jouissances de la terre. Pour être mieux compris, Dieu parle ainsi notre langue et nous promet la félicité éternelle sous la figure d'un festin. Mais en même temps il nous prévient que le banquet du ciel aura plus de charmes que ceux de la terre. Ceux-ci sont composés de mets grossiers ; à celui du ciel, c'est la divinité elle-même qui sera notre aliment. Nos banquets ne durent qu'une heure ; celui du ciel sera éternel. Les nôtres amènent vite la satiété et le dégoût ; à celui de Dieu, les plus vifs désirs s'uniront constamment à la plus douce ivresse. Aux festins de la terre, chaque année, chaque jour fait des absences et des places vides ; au grand banquet des enfants de Dieu, nul ne sera pour les autres une occasion de tristesse, et la perspective d'une prochaine séparation ne viendra jamais assombrir la fête.

Enfin le ciel est appelé le *repos*. « A tous ceux qui ont le bonheur de mourir dans le Seigneur, l'Esprit-Saint dira : Reposez-vous de vos fatigues. » Que ce mot de repos est agréable à entendre pour tous ceux qui travaillent, qui souffrent et qui combattent ! Or, le labeur, la souffrance, la lutte, voilà le pain quotidien de l'exil. Comme un laboureur, le chrétien est obligé de semer dans le travail et les larmes. Comme un soldat, il doit toujours avoir les armes à la main. Comme le Crucifié dont il est le disciple, il doit endurer bien des peines dans son âme, bien des tortures dans son corps. Sa vie, prise dans son ensemble, est une montée du Calvaire. Aussi, quelle joie, quel bonheur pour lui, quand Dieu l'introduira dans le repos éternel ! Suivant la parole de nos saints livres, Dieu essuiera lui-même en ce jour toute larme sur le visage de ses élus, et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur. Remarquez bien ici les expressions du texte sacré. Il n'est pas dit que les larmes seront séchées, ni que les élus s'essuieront eux-mêmes le visage : c'est Dieu lui-même qui s'est réservé cet office. S'il est doux pour un malade de sentir une main amie essuyer la sueur et les larmes qui inondent son visage, quelle joie sera-ce pour les élus de sentir sur leur front la main même de Dieu, main plus douce et plus caressante mille fois que la main d'une mère !

Mes frères, ce que je viens de balbutier sur les richesses de la maison de Dieu n'est rien auprès de la réalité. Cependant, j'en ai dit assez pour avoir le droit de conclure qu'il faut estimer le ciel et tout faire pour le mériter.

Quand même Dieu exigerait de nous les plus hé-

roïques sacrifices avant de nous y introduire, nous devrions les accepter avec joie. Mais non ! il ne nous demande que notre amour et quelques légers services qui lui sont déjà dus.

Cependant, qui le croirait ? bien des hommes, ô mon Dieu, ne veulent point, même à ce prix-là, de l'héritage que vous leur avez préparé et que Jésus, votre Fils, leur a si chèrement racheté. Encore s'ils avaient quelque espérance à mettre à la place des réalités éternelles ! Mais ils n'en ont pas. *Spem non habent.*

Ah ! ne partageons point, mes frères, l'aveuglement de ces hommes, afin de ne point partager leur malheur. Ne nous préoccupons pas outre mesure de notre demeure terrestre : c'est une hôtellerie d'où il faudra bientôt déloger. Mais préoccupons-nous avant tout de gagner le ciel : c'est la maison où Dieu nous attend, c'est le séjour de la complète et éternelle félicité.

IV

LE CULTES DES SAINTS

Mes frères, le culte des anges et des saints rentre dans le culte divin, comme l'amour du prochain dans l'amour de Dieu. Les anges et les saints sont les élus et les amis de Dieu, ils composent sa cour. On ne peut donc vénérer véritablement celui-ci, sans vénérer en même temps ceux-là.

La fête d'aujourd'hui étant spécialement consacrée par l'Eglise militante au culte de l'Eglise triomphante, il ne sera pas sans à propos de vous rappeler en quoi consiste ce culte. Tous les actes qu'il comprend se ramènent aux trois suivants : l'honneur, l'imitation, l'invocation. Les saints sont dans le ciel élevés à une éminente dignité : à cause de cela nous devons les *honorer*. Ils nous ont laissé de beaux exemples à suivre : à cause de cela nous devons les *imiter*. Ils peuvent intercéder puissamment pour nous auprès de Dieu : à cause de cela nous devons les *invoker*. Définir brièvement ces trois éléments du culte des saints sera tout l'objet de cette instruction.

I

Premièrement, nous devons *honorer* les saints.

Pour s'en convaincre, il suffirait de considérer qu'ils possèdent tout ce que les hommes honorent sur la terre. A quoi les hommes adressent-ils leurs hommages ? A la science ? Mais les saints ont possédé sur terre la science des sciences, qui est celle de bien vivre, et ils participent au ciel à la science infinie de Dieu. Au dévouement ? Mais la plupart des saints ont été d'insignes bienfaiteurs de l'humanité, ses sauveurs dans les occasions désespérées, ses guides dans les jours sombres. A la victoire ? Mais les saints ont remporté le plus beau des triomphes. A l'héroïsme ? Mais tous les saints ont lutté et un grand nombre sont

morts pour la justice et la vérité. Certes, quand nous n'aurions que notre raison, elle nous crierait assez haut : Honneur aux saints !

Mais c'est à la foi que nous devons demander le principal motif des hommages que nous leur rendons. Dieu les a faits semblables à lui, par la grâce d'abord et ensuite par la gloire. Il les a placés sur des trônes et les a couronnés d'un brillant diadème. Si donc nous aimons véritablement Dieu, comment pourrions-nous ne pas honorer ses amis les plus chers ? Tel est le principal motif des honneurs que nous rendons aux saints : c'est là ce qui donne à ces honneurs un caractère religieux.

Mais quels sont ces honneurs ? Célébrer des fêtes en souvenir des saints, dire leurs louanges, vénérer leurs reliques, peindre ou sculpter leurs images, donner leurs noms aux baptisés ou encore à des temples et à des chapelles : telles sont les principales pratiques par lesquelles l'Eglise honore les saints. Elle les a employées dès les premiers siècles, ainsi que l'attestent tous les monuments et tous les témoignages de la tradition. Je n'en citerai qu'un exemple entre mille autres. Voici comment saint Jean Chrysostome parlait aux chrétiens d'Antioche vers l'an 380 : « Tandis que le sépulcre des grands hommes est oublié, les tombeaux des serviteurs du Christ sont illustres dans la ville maîtressée. Personne n'ignore les jours de leur mort, qui sont devenus des jours de fête par tout l'univers. Oui, les tombeaux des serviteurs du Crucifié sont plus magnifiques que les palais des rois. Celui qui porte la pourpre dépouille son faste pour s'humilier devant ces tombeaux. Celui qui est ceint du diadème choisit un pêcheur ou un faiseur de tentes pour son patron. Direz-vous que Jésus-Christ est mort, lui dont les serviteurs, même après la mort, sont les protecteurs et les patrons des rois de la terre ? »

II

Notre second devoir envers les saints est celui de l'*imitation*.

L'homme, mes frères, est par nature un être imitateur. Dès la plus tendre enfance, il commence son éducation en faisant ce qu'il voit faire autour de lui. Et ce qu'il était enfant, il l'est toute sa vie : toujours il cherche quelqu'un à qui ressembler. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, on est disciple d'un maître, on suit un chef, on emboîte le pas derrière un autre. Ceux mêmes qui se croient les plus indépendants, qui se raidissent contre l'entraînement de l'exemple, qui pensent ne relever que d'eux-mêmes, sont voués comme les autres à l'imitation. C'est Dieu qui nous a faits ainsi, et Dieu ne fait rien sans raison. S'il nous a donné une nature moutonnaire, il nous en a indiqué le motif dans l'Evangile. Il veut que les hommes, solidaires les uns des autres, s'entraînent mutuellement au bien. Avant de donner des préceptes au monde, le Sauveur commença par donner des exemples. Et ce qu'il avait fait, il pres-

crivit aux siens de continuer à le faire. « Vous êtes, leur dit-il, la lumière du monde : faites briller vos bonnes œuvres devant les hommes, afin qu'eux aussi rendent gloire à Dieu. »

Commander aux saints de nous donner le bon exemple, n'est-ce pas en même temps nous prescrire de les imiter ? L'Eglise a compris cet ordre de son divin fondateur. Elle a recueilli les exemples des saints avec plus de respect encore que leurs reliques ; et elle nous les rappelle en temps opportun pour soulever nos âmes et les exciter à la vertu. C'est là un de ses plus précieux trésors. Il y a dans les flancs de la terre des réservoirs où les eaux s'amassent en la saison des pluies, pour alimenter les sources quand sont venues les sécheresses de l'été. Les exemples des saints jouent le même rôle dans l'Eglise de Dieu. C'est une précieuse réserve pour les temps mauvais. Sans elle, les sources du bien seraient souvent taries.

Heureux, mes frères, celui qui explore souvent cette réserve sacrée ! Son âme s'y vivifiera au contact du bon exemple ; bien vite il deviendra meilleur. Autrefois, la lecture de la vie des saints était comme le pain quotidien des familles chrétiennes. Aujourd'hui, cette lecture est presque totalement abandonnée, et remplacée par quoi ? Pour un sou, l'on achète un paquet de blasphèmes et l'on s'empoisonne. Ah ! revenez, revenez à cette lecture saine et réconfortante qui donnait à nos aïeux leurs robustes convictions et leur indomptable énergie ! Sans doute, en présence des saints, vous vous sentirez bien petits, bien dépayés ; votre vie, comparée à la leur, vous paraîtra comme une ébauche à côté des chefs-d'œuvre des grands maîtres. Mais cette humiliation vous sera salutaire. Vous entendrez les saints vous dire : « Nous étions faibles et tentés comme vous ; c'est la grâce de Dieu qui nous a fait triompher. » Et vous leur répondrez par ce mot de saint Augustin : « *Cur non potero quod isti, quod istæ ?* Moi aussi je serai un saint ! »

III

Notre troisième devoir envers les saints est celui de l'*invocation*.

Dans le ciel ils peuvent prier et prient en effet pour nous. La Tradition ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Elle nous apprend que dès l'origine de l'Eglise les chrétiens recouraient à l'intercession des saints. On a trouvé par exemple dans les catacombes, ces cimetières chrétiens des premiers siècles, d'innombrables inscriptions réclamant la prière des martyrs. Au témoignage de la Tradition se joint d'ailleurs celui de l'Ecriture. Le second livre des Machabées nous affirme que Jérémie, mort depuis des siècles, priait pour sa nation. Et puis l'Evangile ne nous dit-il pas que les anges se réjouissent de nos pénitences et présentent à Dieu nos prières ?

A défaut de la révélation, la raison toute seule pressentirait avec assez de certitude l'intercession des saints. Ils étaient puissants ici-bas par leurs

prières ; comment auraient-ils perdu leur crédit en se rapprochant de Dieu ? Sur la terre, ils étaient pleins de charité pour les hommes ; comment les auraient-ils oubliés en entrant dans le ciel ? L'Eglise militante est, par rapport à l'Eglise triomphante, dans les mêmes conditions qu'une armée faisant la guerre dans des pays lointains, par rapport à la patrie où règne la paix et la prospérité. Est-ce que l'armée n'a pas les yeux sans cesse tournés vers la patrie d'où elle attend les subsides et les renforts ? Est-ce que la patrie ne s'intéresse pas aux fatigues et aux souffrances de son armée ? Honte et malheur au pays qui oublie ses soldats ! Ce pays ne peut pas être le ciel. Dans le ciel, autant les saints sont assurés de leur bonheur, autant ils ont de sollicitude pour notre salut.

Si les saints prient pour nous, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que nous pouvons les invoquer. Le Concile de Trente l'a expressément défini dans sa xxv^e session. « Il est bon, dit-il, de supplier et d'invoquer les saints qui règnent avec le Christ ; il est utile de recourir à leurs prières et à leur protection pour obtenir de Dieu, par Jésus-Christ notre unique médiateur, les grâces dont nous avons besoin. »

Remarquez bien les paroles dont se sert le Concile : les saints nous *obtiennent* les bienfaits de Dieu *par Jésus-Christ*. Il y a donc une différence totale entre la manière dont nous prions Dieu et celle dont nous prions les saints. A Dieu nous demandons de nous donner ses grâces, aux saints nous demandons de nous les obtenir. Nous disons à Dieu : Ayez pitié de nous, écoutez-nous. Mais nous disons aux saints : Priez pour nous.

Remarquez aussi les expressions dont se sert le Concile pour nous recommander l'invocation des saints. Il ne nous en fait pas un précepte rigoureux, il nous la recommande comme une chose *bonne et utile*. Et ce qu'il dit de l'invocation doit s'entendre également des deux autres actes qui constituent le culte des saints. Ce culte renferme bien quelques parties obligatoires, mais dans son ensemble il est une chose de conseil et non de précepte. L'Eglise a pris soin de déterminer elle-même ce qu'il a d'obligatoire. Si nous honorons et invoquons d'une manière spéciale la sainte Vierge, si nous avons quelques pratiques pour notre ange gardien et nos saints patrons, si nous observons les fêtes d'obligation que l'Eglise a établies en l'honneur des saints, si nous célébrons de notre mieux en particulier la fête de la Toussaint, nous pouvons croire que nous remplissons le précepte. Mais n'oublions pas qu'en cette matière plus qu'en beaucoup d'autres, au delà du précepte existe le conseil. N'oublions pas que le culte des saints est la source des plus précieux avantages, et qu'honorer la sainteté chez les autres est un des meilleurs moyens de l'acquérir pour soi-même.

Entre toutes les choses qui sont de simple conseil dans le culte des saints, laissez-moi vous en

recommander une en finissant. Mes frères, ayez le culte des saints de votre famille. Ce soir et demain vous allez prier pour vos morts. Très bien. Mais souvenez-vous donc aussi que vous avez tous des saints parmi vos ancêtres, peut-être même parmi ceux que vous avez connus. Rendez hommage à leur dignité, rappelez-vous leurs vertus pour les imiter, enfin demandez-leur de prier pour vous. Il y a trois siècles, la mère de saint Louis de Gonzague put voir l'image de son fils sur les autels. Tout dernièrement, le frère du bienheureux martyr Perboyre eut une joie semblable. Nous envions le bonheur de ces personnes. Mais si nous n'avons pas dans nos familles de saints canonisés, nous en avons d'autres auxquels nous pouvons rendre un culte privé. Prions-les, mes frères, de nous tirer après eux, afin qu'après une séparation d'un jour nous allions les rejoindre dans l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

PETITE INSTRUCTION POUR UNE FÊTE D'APOTRE

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA FOI

Si l'un de vous, mes frères, eût vécu au temps où Notre-Seigneur était sur la terre, et que passant à Nazareth il se fût arrêté devant l'atelier de saint Joseph, charmé par la beauté, la grâce, la modestie d'un jeune charpentier qui y travaillait, ce jeune charpentier aurait pu lui dire : « Vous me regardez travailler, moi dont les mains manient ces rudes outils, dont les bras se fatiguent à façonner le bois, et dont la sueur arrose l'ouvrage : cependant c'est moi qui, sans le secours de rien, sans l'aide de personne, ai fait le ciel et la terre, les anges et les hommes, le soleil et les astres du firmament. Vous voyez cette femme occupée aux soins du ménage : cette femme c'est ma mère, et elle est la plus pure de toutes les vierges. »

A ces paroles, votre visage eût pris une telle expression de surprise et d'incrédulité que le charpentier eût ajouté : « Ah ! vous ne croyez pas ce que j'ai dit ? Eh bien ! je le ferai croire à bien d'autres que vous, aux empereurs, aux rois, aux philosophes, aux savants, et non seulement ce que vous venez d'entendre, mais bien d'autres faits aussi incroyables. Car je veux bien vous apprendre quelques-unes des choses qui m'arriveront. A la demande des prêtres et des sénateurs de mon pays, je serai un jour attaché et pendu honteusement à une croix comme un malfaiteur ; quand je mourrai sur ce gibet, je n'en gouvernerai pas moins le ciel et la terre avec tous les êtres qu'ils renferment. Trois jours après, je ressusciterai plein de vie, de santé, de beauté, de puissance, et je ne tarderai pas ensuite à monter au ciel. Mais auparavant, comme je veux habiter en

même temps et au ciel et sur la terre, j'en aurai trouvé le moyen, en me mettant tout entier sous l'apparence d'un morceau de pain, sans autre couleur, ni saveur, ni figure que celles du pain ordinaire.

« Voilà ce que je prétends faire croire et que je ferai croire, quoiqu'il vous paraisse impossible qu'on y ajoute foi. Ce n'est pas tout. Ecoutez ce que j'exigerai de ceux qui se décideront à accepter mes paroles comme la vérité. On leur dira de ma part : Si vous voulez être les disciples de l'homme crucifié, quand quelqu'un vous aura fait du mal, au lieu de le lui rendre, il faudra lui pardonner, l'aimer, lui souhaiter du bien, lui offrir vos services en cas de besoin. Quand des pensées de volupté, de plaisir s'élèveront dans votre cœur, malgré leur attrait il faudra les repousser avec horreur. Vos passions fussent-elles plus embrasées qu'une fournaise, au lieu de les contenter, il faudra en éteindre l'ardeur en maintenant votre corps par les austérités, le jeûne, l'abstinence. Et s'il vous arrive de commettre quelque péché honteux, infâme, ignoré de tous, quand même vous seriez prince, roi, empereur, il faudra aller vous mettre à genoux aux pieds d'un pécheur, ministre de l'homme crucifié, lui déclarer votre péché, le nombre, la grièveté de ce que vous avez fait, accepter de sa bouche la correction et une punition que vous exécuterez de point en point.

« Et à qui pensez-vous que je veuille persuader tout cela ? Peut-être à quelques gens simples, grossiers, ignorants, toujours prêts à admettre ce qui leur est dit ? Non, mais aux rois, si jaloux de leur puissance et de leur indépendance ; mais aux savants, aux philosophes, si enflés de leur science et de leur bonne opinion d'eux-mêmes ; mais aux habiles, aux politiques, si clairvoyants à discerner le fort et le faible dans les affaires ; mais aux voluptueux, si esclaves de la luxure et de la gourmandise ; mais à tous les hommes de toutes les provinces, royaumes et nations du monde. »

Pris de compassion pour le jeune charpentier dont les desseins vous auraient paru le fruit d'un esprit dérangé, vous eussiez peut-être essayé de le détromper en lui présentant vos objections : « Voilà, auriez-vous dit, de beaux projets, mais par quels moyens espérez-vous les faire réussir ? Avez-vous d'immenses richesses pour obliger tous les hommes à se soumettre, soit en les gagnant par l'argent, soit en les contraignant par la force des armes ? — Non, ni argent, ni soldats ne me sont nécessaires. Je me contenterai de douze ou treize disciples, si pauvres que quand je les prendrai je les trouverai occupés à raccommoder un vieux filet, toute leur fortune ; si pauvres que l'un d'eux, qui se nommera Paul, tout en prêchant pour moi, gagnera son pain et celui de ses compagnons en cousant ou en faisant de la toile. »

« Alors, ces douze hommes seront des hommes hardis, courageux, aguerris, donnant tête baissée dans tous les dangers ? — Non, ils seront timides,

lâches, fuyards, tellement que quand des soldats viendront s'emparer de moi, ils se sauveront tous; le plus ardent d'entre eux, pour me défendre, ira jusqu'à couper l'oreille à un domestique, mais après cet exploit il me reniera et jurera avec imprécations qu'il ne me connaît pas.»

« Ce seront donc de grands savants, de grands orateurs, de brillants esprits qui, par la force de leurs raisons, les charmes de leur éloquence, vous gagneront tous les cœurs? — Non, ce seront douze pêcheurs ignorants, grossiers, impolis, que j'aurai peine moi-même à supporter. »

« Mais de grâce, dites-moi donc par quel moyen vous espérez réussir! Quelles armes prétendez-vous donner à ces douze disciples pour vous assujettir tous les hommes, puisque vous ne voulez ni or, ni argent, ni soldats, ni savoir, ni courage, ni habileté, ni éloquence? — Ils réussiront en s'humiliant devant tout le monde, en endurant toute sorte d'affronts et d'injures, en vivant dans la pauvreté et l'austérité, en souffrant avec patience les persécutions et les mauvais traitements, en mourant très douloureusement et très honteusement. »

Après cette conversation, vous auriez continué votre route, vous disant à vous-même: « Quel beau jeune homme! La grâce découle de ses lèvres quand il parle, de ses mains quand il travaille. Quel dommage que son esprit soit dérangé et que son imagination s'égare en de si folles chimères! »

Et pourtant, oui ou non, ce qu'il vous aurait dit s'est-il réalisé? L'univers croit-il que Jésus-Christ le jeune charpentier de Nazareth est Dieu et que sa mère est la plus pure des vierges? Croit-il que Jésus-Christ a été cloué à une croix comme un malfaiteur, qu'il y est mort? Croit-il que Jésus-Christ est ressuscité, qu'il est monté au ciel? Croit-il que Jésus-Christ est aussi véritablement sur la terre sous les apparences d'un morceau de pain, qu'il est au ciel dans la gloire de Dieu son Père?

Comment la foi en ces vérités s'est-elle établie? Par quels moyens s'est opérée sous l'influence de ces croyances la transformation du monde, passant de toutes les voluptés du paganisme à toutes les austérités du christianisme? Avec saint Augustin je réponds: Ou ce changement extraordinaire s'est fait à l'aide de miracles, ou sans miracles. S'il s'est fait à l'aide de miracles, comme ils sont l'œuvre de Dieu seul, Dieu qui est la vérité même n'a pas pu favoriser ainsi la diffusion de l'erreur. De toute nécessité, il faut conclure que le christianisme établi par les miracles est la véritable religion et la seule véritable. Si l'on veut supposer que le changement se serait fait sans miracles, la conclusion reste la même, parce que dans cette supposition le miracle réparait. Vous vous trouvez en face du miracle des miracles, du plus stupéfiant miracle, à savoir: que douze hommes sans science, sans courage, sans éloquence, sans argent, en outre persécutés, em-

prisonnés, finalement mis à mort, aient réussi à imposer au monde entier une doctrine pleine de mystères incompréhensibles à la raison, de maximes inconciliables avec les passions.

Une dernière supposition, pour aider à comprendre ce qui vient d'être dit. Dans une grande ville, Paris par exemple, un homme vient de périr sur l'échafaud comme coupable des plus grands crimes. Douze hommes de cette ville, et je ne les prends pas parmi les ouvriers ni les pauvres, mais parmi les banquiers, les savants, les professeurs, les avocats, s'entendent ensemble et s'en vont publier sur les places, devant la foule, que ce guillotiné est Dieu, qu'il faut se mettre à genoux au pied de la guillotine et la vénérer, qu'il faut faire sur soi avec dévotion le signe de la guillotine, qu'il n'y a pas de salut à espérer en dehors de ce supplicié, en l'honneur duquel on jeûnera, on fera abstinence, etc. La journée se passera-t-elle, dites-moi, avant qu'ils ne soient hués, moqués, poursuivis, cueillis par la police et enfermés comme des fous? Et, certes, ils ne recommenceraient pas le lendemain.

Eh bien! les apôtres n'ont pas eu les avantages que nous avons accordés à ces douze. Eux aussi ils ont été hués, moqués, poursuivis, battus, emprisonnés, parce qu'ils prêchaient la foi au crucifié. Le lendemain ils ont recommencé, et le surlendemain et tous les jours de leur vie. Ils n'ont cessé de prêcher que quand la mort par le martyre les a arrêtés. Mais quand le dernier des douze, saint Jean, descendit dans la tombe, la foi chrétienne, la foi au charpentier de Nazareth, à Jésus-Christ, fils éternel de Dieu, était établie par toute la terre. En présence d'un tel résultat obtenu par de tels moyens, il ne reste autre chose à dire, sinon qu'elle est le miracle des miracles et vraiment l'ouvrage de Dieu, cette merveille présente devant nos yeux qui s'appelle l'établissement de la foi chrétienne dans le monde.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXI

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

Ce que nous ferons au ciel

O quam gloriosum est regnum, in quo cum Christo gaudent omnes sancti!

Oh! qu'il est glorieux le royaume où tous les saints se réjouissent avec le Christ! (Antienne de Vêpres).

Méditez-vous quelquefois sur l'éternité? Elle s'avance pour chacun de nous et elle arrivera certainement; seulement nous n'en savons ni le jour ni l'heure. Quelle pensée précieuse pour l'âme chrétienne, particulièrement pour l'âme qui

souffre ! pour vous surtout par conséquent, attendu que la vie de toute femme, de toute épouse, de toute mère chrétienne est avant tout une vie de douleur. Au milieu de nos angoisses l'éternité nous fait souvenir que nous ne sommes ici-bas que pour peu de temps, que nous serons ailleurs pour toujours, et qu'il nous faut mériter que ce « toujours » soit fait de bonheur. Elle nous dit encore que cette vie est trop courte pour que nous la passions dans la haine, les divisions, les jalousies ; que tout est grave dans ce monde, dans chacune de nos journées, puisque toutes nos actions doivent être pesées et concourir à former « ce poids éternel de gloire » qui est promis au juste, ou cet autre poids éternel de honte, de souffrance et d'indicible malheur qui est réservé aux méchants.

Je voudrais vous montrer aujourd'hui que *l'éternité existe*, et vous dire ensuite *ce que nous ferons* durant l'éternité glorieuse dont nous parle cette fête, dans ce royaume de félicité où « tous les saints se réjouissent avec Jésus-Christ, » où nous ont précédés tant de membres aimés de notre famille, tant d'amis qui nous attendent et qui gémissent sur nous parce que nous sommes dévoyés, parce que nous prenons, grâce à notre indifférence, à notre peu de foi, à notre perversité peut-être, l'autre chemin, celui qui mène à l'éternité malheureuse.

I

Que l'éternité existe, qu'après cette vie il y en ait une autre qui ne doit pas finir, entendez bien, jamais, jamais finir, et que notre âme vivra éternellement, c'est-à-dire toujours, sans fin, tant que Dieu sera Dieu, c'est une chose absolument certaine et indéniable.

1. Jésus-Christ l'affirme et le répète, lui le Maître, la Vérité même. « Quiconque entend ma parole et croit en moi, a la vie éternelle. » (Jean, v, 24). « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra éternellement. » Et quand il parle de ceux qui se présenteront devant lui les mains vides de bienfaits et de bonnes œuvres, il ajoute qu'il leur dira : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'ai été pauvre et vous ne m'avez ni visité ni secouru ; allez, maudits, au feu éternel ! »

Voilà ce que nous lisons dans l'Evangile, le livre de la parole de Dieu, livre de vérité et de miséricorde, qui ne diminue point la vérité, mais l'exprime nettement, dans toute sa force, l'expose dans toute sa clarté, sans souci de la rendre importune ou agréable ; et qui d'autre part, toujours plein de mansuétude et de suavité, ne rappelle les sévérités du dogme que parce qu'il le faut, parce que c'est vrai, parce qu'on ne peut retrancher un iota des enseignements divins. Dieu est bon, c'est pourquoi il nous récompense ; mais il est juste, c'est pourquoi il doit punir.

2. L'éternité existe, l'Eglise l'affirme à la suite de Jésus-Christ son fondateur et son Dieu. Elle l'affirme par son culte, ses prières, ses fêtes, ses offices et particulièrement par cette fête de la Toussaint, qui nous montre le ciel, et par la fête des âmes qui nous les fait voir souffrant en purgatoire comme en un lieu de douloureux exil d'où elles aspirent à sortir pour jouir de Dieu éternellement. Toutes les voix de l'Eglise nous répètent sans cesse la parole du Sauveur inscrite par les apôtres dans le Symbole : *Credo vitam æternam*. Je crois à l'éternité !

C'est la pensée de l'éternité et elle seule qui a engendré tous les dévouements, tous les héroïsmes, qui a soulevé les enthousiasmes et élevé les cœurs à la hauteur des plus grands périls, des plus nobles actions. Le soldat qui tombe sur les champs de bataille, le missionnaire qui va porter l'Evangile aux peuplades barbares, le médecin qui succombe au service des malades ou victime de ses travaux pour l'avancement de la science, la sœur de charité qui gagne le typhus dans les hôpitaux, le martyr qui donne son sang pour son Dieu, tous dans les tortures de la maladie, des supplices ou de l'agonie, lèvent les yeux vers le ciel et s'écrient : « Je crois à la vie éternelle ! »

Car il est une heure où l'homme croit toujours : c'est quand il va mourir. Vous l'avez remarqué souvent, vous qui avez l'habitude du chevet des malades. Vainement vous entourez de soins et de prévenances votre mari ou votre fils que l'aile de la mort a frappé, vainement vous cherchez à endormir son mal, à lui cacher à lui-même son état ; de temps à autre il devient soudain plus grave, il réfléchit, il s'entretient avec lui-même, il se dit : « Tout espoir est perdu maintenant, il faut penser à Dieu ! » Et il se met à prier plus que vous ne croyez, comme il a prié durant ses souffrances, depuis qu'il s'est senti atteint, plus que vous n'avez su. Il le cachait, par habitude de respect humain peut-être, et aussi par suite de cette fierté naturelle qui fait qu'on ne veut pas avouer que l'on faiblit, que l'on succombe sous le poids. C'est Dieu, c'est l'éternité qui l'appelle ; au tombeau il en emporte la conviction profonde, et il mourra comme sont morts des milliards de chrétiens en redisant dans leur cœur brisé mais embaumé d'espérance : « Je crois l'éternité ! »

3. Que dis-je, des chrétiens ? mais c'est toute l'humanité. Ne la jugez pas, je vous prie, cette humanité par son attitude, par ses paroles. L'homme se vante et il pose la plupart du temps ; il est d'assez bon ton aujourd'hui de poser pour l'incrédulité et il se déclare incrédule. La jeunesse a moins peur de Dieu que du gendarme, ce n'est là ni son honneur ni sa force. Mais qu'elle soit frappée, qu'elle souffre, clouée sur un lit de douleur, que la maladie qui épuise la conduise lentement vers le tombeau, vous avez toutes vu cela, elle devient plus sérieuse parce que la tristesse l'enveloppe prématurément, elle juge mieux des choses de la vie, elle les met étonnamment

au point, elle ne pose plus devant Dieu qui lui parle, et dans ses longues journées, dans ses nuits amères où elle médite et réfléchit, ce qui la préoccupe c'est la pensée de l'éternité. Prenez même le philosophe le plus païen, le plus viveur, l'athée, le libre-penseur, il a beau s'étourdir, s'irriter, chasser loin de lui les pensées attristées qui l'obsèdent, tôt ou tard le silence s'opère en lui-même, la voix de la raison se fait entendre, il écoute au moins l'instinct de son esprit et de sa nature. Il songe comme Platon, quand il est sur le point de quitter cette vie qui dure si peu, « au temps qui dure toujours. »

Et s'il a une intelligence un peu élevée il se dira avec saint Augustin : « O éternité ! ô infinité ! comment es-tu entrée dans nos âmes, toi que mes sens ne soupçonnent même pas ? » Toutes les expressions de notre langage répondent à un objet réel : cet édifice qui s'appelle une *église* existe, c'est pourquoi il répond au mot *église* ; je sais ce que c'est que l'espace, l'étendue, ces mots comme tous les autres expriment un objet que j'imagine, que je connais, que je vois, que je sens ; et seuls les mots de Dieu, d'éternité ne répondraient à rien de réel ! Ces mots seraient donc alors comme des corps sans âme, des mots morts ! Je vous vois, je vois votre corps qui se meut, qui est vivant, j'en conclus qu'il y a en lui une âme qui l'habite. Le mot c'est le corps de l'idée, il y a donc en lui l'idée, l'âme aussi qui l'habite, qui est vivante, qui répond au mot qui l'exprime et la traduit.

4. Si Dieu existe, l'éternité existe, car Dieu est juste et la justice complète n'est point de ce monde. Regardez donc l'injustice qui prévaut aujourd'hui comme au temps où David ne pouvait pas prendre son parti de la prospérité des méchants. Notre siècle surtout étale le triomphe de l'iniquité insolente, des richesses scandaleusement acquises, des nations prépondérantes par le nombre de leurs soldats et de leurs canons. Tout réussit aux uns qui foulent aux pieds toute probité et tout droit ; les autres au contraire, les faibles, souffrent, sont méprisés ou écrasés. Que d'applications se pressent dans mon esprit de ce déni outrageux de la justice ! Et Dieu juste laisserait faire cela, et les opprimés seraient ainsi perpétuellement accablés, sans espoir ni remise ? Et les pauvres resteraient misérables parce qu'ils sont honnêtes ; et les opulents les dédaigneraient superbement, les laissant mourir de faim devant leurs portes dorées ; et des hommes sans scrupules feraient massacrer des milliers de leurs semblables, égorger des citoyens paisibles qui ne demandaient qu'à rester dans leur foyer ignoré, ou des missionnaires qui ne sont que les humbles messagers de la paix, de la douceur, de la vérité, et Dieu n'interviendrait jamais ? Et il regarderait tranquillement du fond de son éternité ses serviteurs qui sont sous le pressoir, sans penser à leur porter secours ? Les affligés crieraient vers lui dans leur détresse, et il resterait sourd à

leurs plaintes légitimes ? Alors il ne serait donc ni bon, ni miséricordieux, ni juste !

Mais il voit tout, il entend les clameurs des malheureux qui sont victimes de la cruauté des hommes, victimes des événements, victimes de la vie, et il les écoute, et il se réserve un jour de les récompenser d'autant plus glorieusement qu'ils ont plus souffert. Dans ce monde il permet le mal, parce qu'il laisse à l'homme sa liberté, mais il ne laissera pas le juste éternellement livré aux tempêtes et aux persécutions. *Non dabis in eternum fluctuationem justo.*

C'est la raison même qui parle dans ces considérations lumineuses pour toute âme qui réfléchit. C'est elle encore qui nous montre le terme et qui nous dit : « Prenez garde d'être surprises ! La mort viendra sans vous prévenir, à l'heure où vous ne l'attendrez pas. Vous comparaitrez devant Dieu en cet état où elle vous aura trouvées, avec vos péchés, vos haines, vos négligences coupables, votre inconduite, comme avec vos bonnes œuvres. » L'arbre resté où il tombe, il ne se relève pas ; ainsi vous tomberez de la chute finale, frappées par la hache de la mort. Quel sera le dernier acte de votre volonté, un acte d'amour et de repentir, ou un acte d'irréflexion et d'endurcissement ? Réconciliées avec Dieu ici-bas, vous serez accueillies comme des réconciliées ; ses ennemies, vous serez reçues comme des ennemies. Etre ennemies de Dieu en ce monde, ses ennemies à l'heure de la mort, ses ennemies pendant l'éternité, quel épouvantable malheur ! Et pourtant c'est juste.

La raison nous le prouve, Jésus-Christ et l'Eglise l'affirment, des millions de martyrs ont versé leur sang pour attester la vérité de la vie et de la mort éternelle, l'humanité la croit. Qui donc ose nier ces imposants témoignages ? Qui sont-ils ceux qui s'inscrivent en faux contre cette attestation solennelle de toute l'humanité généreuse et pensante ? Quelques fanfarons qui se gardent bien de dire le fond de leur pensée, car ils posent ; ou bien des hommes méchants et tarés, des jouisseurs inutiles qui ont intérêt à croire qu'après cette vie c'est le néant, car l'éternité qui s'ouvrira pour eux sera une éternité vengeresse.

Et pour affirmer le néant, quelle violence ils sont contraints de se faire ! Car le néant est contre nature, nous sentons en nous-mêmes que nous vivrons, des voix puissantes et que nous ne saurions faire taire nous le crient sans cesse. Et quand à force de vous pervertir les idées et de vous étourdir la conscience, vous avez fini par vous dire : « Non, après cette vie, il n'y en a point d'autre, il n'y a plus rien, c'est le néant ! » une voix qui parle obstinément vous répond railleuse : « En êtes-vous bien sûr ? Qu'en savez-vous, en somme ? L'Eglise enseigne la vie éternelle, et elle apporte ses preuves. Où sont les vôtres ? »

Et si l'on n'est pas tout à fait dénué d'intelli-

gence ou possédé du démon, quels tourments intérieurs, quelles angoisses !

II

L'éternité existe, cette fête nous le rappelle, mais elle nous parle surtout de l'éternité bienheureuse du royaume céleste où les saints se réjouissent avec le Christ. Et vraiment il faut savoir gré à l'Eglise qui nous rassure et nous console en ses beaux offices de la Toussaint, car nous sommes inquiets plus que nous ne saurions dire, tourmentés du sentiment de l'*au delà*.

Vous êtes jeunes, vous vous étourdissez, vous vous plongez dans les jouissances extérieures, dans les joies séduisantes de cet âge qui croit à la joie. Mais bientôt cela ne vous satisfait plus, il vous manque quelque chose, et surtout il y a le lendemain, c'est-à-dire le dégoût, le remords souvent, puis la minute réelle où vous vous dites avec Salomon : « Cela aussi est de la vanité ! *Hoc quoque vanitas !* » Même si vous êtes riches, heureuses de posséder les biens de la terre, belles et admirées, la richesse passe, les années surtout. Vient le premier cheveu blanc, la première ride, la mélancolie des choses, et si vous n'êtes pas solidement chrétiennes il ne vous reste que le sentiment du vide de votre existence, l'amertume, puis le mépris des autres, chose facile et douloureuse, dangereuse surtout, car le mépris achève de tuer l'âme : c'est un poison, une volupté malsaine qui épuise et fait périr le cœur. Oh ! ne méprisez personne, ne haïssez personne ! En vous-mêmes au contraire développez les facultés miséricordieuses que Dieu vous a départies pour que vous répandiez sur ceux qui sont moins favorisés que vous la compassion, la douceur, la tendresse ! Autrement la vie vous pèserait, vous serait à charge, et n'en comprenant point le but élevé, vous vous diriez sans espoir, sans retour : « Tout cela n'était que vanité et affliction d'esprit ! »

Mais si votre âme est sincèrement chrétienne, elle aime l'ordre, le devoir, elle obéit à Dieu et à l'Eglise et trouve la paix dans cette obéissance. Si elle rencontre des sacrifices, loin de les fuir, elle les attend ; des misères et des désolations, elle leur tend la main. Elle aime l'homme pour l'amour de Dieu, et si elle subit les inévitables peines, les ingratitude des choses, elle pense : « Dieu compte tous mes déboires et toutes mes bonnes œuvres. Il sait que c'est pour lui que j'ai pitié de ses créatures malheureuses ; c'est lui qui se chargera de me récompenser durant l'éternité, au ciel. » Et cette pensée la reconforte, la remplit de joie, redouble ses forces pour faire le bien. Même en ce monde elle goûte quelque félicité ; mais c'est au ciel désiré que cette félicité sera parfaite, là où nous verrons Dieu, où nous l'aimerons, où nous chanterons notre amour pendant l'éternité.

Quel bonheur de revoir un père, une mère, un enfant, une amie qu'on n'a pas revus depuis longtemps ! Quel ravissement ce serait pour vous si

tout à coup les portes de cette église s'ouvraient pour laisser entrer un époux, un frère, une fille que vous pleurez ! Quelle joie, quels embrassements ! Eh bien ! cette joie, mais complète, vous est ménagée au ciel. Ils nous attendent là-haut, nos mort bien-aimés qui règnent au séjour de la vie, ils nous accueilleront avec un inexprimable bonheur. Même ici Dieu permet sans doute qu'ils nous regardent, qu'ils nous suivent, qu'ils s'attachent à nos pas, à nos démarches, et cherchent à connaître nos pensées intimes. Il me semble qu'ils sont ici, invisibles, ils voient les places vides, les cœurs ingrats, les âmes oublieuses des devoirs et de leurs recommandations suprêmes de la dernière heure.

Mais la grande félicité sera pour nous de contempler Dieu face à face, dans son essence, tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est*. Nous voyons quelque chose de son image dans ses créatures qui le reflètent et qui portent l'auguste marque de sa main élémentaire. Ce monde même est beau ; rien n'est splendide comme ces ravissantes journées d'automne, illuminées par un soleil grave et doux qui jette sur la forêt ses riches teintes, qui remplit l'atmosphère de je ne sais quelle tristesse qui est sans doute la nostalgie du printemps, mais sûrement aussi la nostalgie du ciel, l'aspiration vers un monde qui ne connaît plus d'hiver. Le déclin de la saison nous rappelle aussi le déclin de notre vie et nous fait songer à l'éternité. En attendant, nous admirons Dieu dans l'éclat de ses œuvres, nous élevons notre âme vers lui pour l'adorer, le prier, le remercier avec effusion.

Or, que sont toutes ces magnificences, comparées aux splendeurs du paradis ? Il est des hommes qui se sont demandé si au ciel, pendant les siècles qui ne finiront point, l'ennui ne viendrait pas nous gagner, au sein d'une félicité monotone. Mais quand même nous n'envisagerions que les beautés naturelles des astres que Dieu a jetés dans l'espace, l'immensité des cieux, des mondes créés, le nombre en quelque sorte infini des étoiles si éloignées de nous pour la plupart qu'il leur faut quelquefois des années pour nous faire parvenir leur lumière, et qui doivent être si curieuses à connaître, n'y aurait-il pas de quoi remplir l'éternité ? La science a déjà découvert cent trente-quatre millions d'étoiles dont elle a su fixer l'image sur ses appareils photographiques, comme sur une vaste rétine qui garderait les impressions reçues ; elle espère un jour en cataloguer quatre cents millions, et ce ne sera encore que le commencement du vaste inventaire de l'univers. Chacune de ces étoiles est un soleil autour duquel gravitent des planètes, des satellites, des terres comme la nôtre, car Dieu n'a pas créé les choses à demi, il a fait grand, il a fait immense, et nous verrons tout cela !

Chaque soir nous assistons à une brillante exposition de ces astres dont Dieu seul sait le nombre ; nous la visiterons en détail pendant l'éternité avec un ravissement toujours nouveau,

avec peut-être aussi l'humiliation de faire, nous, gens de la terre, triste figure à cette exposition universelle des mondes. Qu'il est douteux que nous y remportions les premiers prix, dans cet admirable concours où chacun apportera ses travaux et ses mérites ! Et pourtant nos rivaux n'auront pas eu comme nous la faveur incomparable de l'incarnation ; Jésus-Christ n'a pas arrosé de son sang ces astres merveilleux peuplés sans doute d'habitants meilleurs que nous, et s'il les a rachetés aussi, comme l'insinue l'Eglise dans une de ses hymnes, ce serait sur le Calvaire, sur la terre médiatrice¹. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, que sont nos plus beaux voyages d'ici-bas, si on les compare à cette vision des œuvres divines que nous parcourrons sans jamais épuiser notre admiration !

Et tout cela, ce sont les œuvres de Dieu, ce n'est pas encore Lui. Mais nous le verrons, Lui, dans sa complète et indéfectible beauté ; nous verrons Jésus-Christ dans son humanité glorieuse, avec son côté ouvert pour nous laisser regarder dans son cœur très aimant, avec ses plaies des mains et des pieds brillantes comme des diamants, comme des étoiles ; Marie immaculée, belle comme la lune radieuse des soirs, éclatante comme le soleil ; les anges et les saints, les amis de Dieu ; nous irons de félicité en félicité, de clarté en clarté, *de claritate in claritatem*.

Lorsque nous nous trouvons en face d'un spectacle vaste et varié, où une multitude de merveilles sollicitent nos yeux, nous sommes d'abord éblouis, puis peu à peu nous nous recueillons pour nous former une idée d'ensemble et nous orienter afin d'examiner ensuite chaque chose à loisir. Cette étude facile, parce qu'elle est lente et que rien ne nous presse, devient pour nous une jouissance, et quelles que soient la grandeur et l'étendue de ce spectacle, nous l'épuisons toujours. Mais comment épuiser la vision de Dieu qui est infini ? L'éternité ne suffira pas à envisager une seule des faces de ses ineffables attributs.

Un jour Notre-Seigneur permit à sainte Thérèse de contempler sa main divine, transfigurée et glorieuse. La sainte aussitôt entra dans une extase qui l'eût fait mourir de bonheur si Jésus ne l'eût arrachée à cette vue captivante de ses doigts plus radieux que le soleil, qui attirait son âme hors de son corps. Et ce n'était pourtant qu'une partie de son humanité transfigurée. Que sera-ce que la contemplation de son doux visage, de sa divinité, au ciel !

Nous verrons Dieu dans toute son adorable beauté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit avec leurs relations d'amour qui nous seront alors révélées, et avec Dieu, auprès de Dieu, nous verrons nos pères et nos mères, nos frères et nos sœurs, nos amis et nos parents. Nous l'aimerons, nous chan-

terons ses louanges, tous réunis, en famille. N'avez-vous pas lu en effet l'épître de la Toussaint où saint Jean nous montre les élus réunis par tribus, c'est-à-dire par familles ? Comment voulez-vous que Dieu séparé au ciel ceux qu'il a unis sur la terre et qui s'aimaient en Lui ?

Seuls nous pouvons opérer cette horrible séparation, si nous oublions nos devoirs, les avertissements de notre conscience, la voix maternelle et aujourd'hui si pénétrante de l'Eglise qui nous parle toujours, des cloches qui en cette fête ne cessent de sonner pour nous redire par leur concert universel les graves et éternels enseignements, si en un mot nous gardons nos yeux fixés en bas au lieu de les élever vers le ciel, si nous nous rapetissons à la mesure de la terre, si nous nous confignons dans la matière, dans la jouissance, dans la fange, au risque d'y périr étouffés honteusement. « Ah ! s'écriait un homme qui avait vécu loin de Dieu et qui se trouvait au bord de la tombe, désolé d'y descendre seul, sans une œuvre, sans une parole, sans un amour méritoire. Malheureux que je suis, je n'ai rien aimé d'immortel ! Tout ce que j'ai aimé, je l'ai pris dans le temps, et voici que cette fuite du temps et de tout ce que j'ai aimé dans le temps est pour moi comme le désespoir ! »

Quel bonheur au contraire, au jour de la séparation terrestre, si nous sommes vraiment chrétiens, si nous nous sommes aimés en Dieu et pour Dieu, et que nous puissions nous dire, en étreignant dans nos bras impuissants à les retenir ceux qui s'en vont nous attendre auprès de Dieu, devant l'appel, ou plus pressés ou plus tôt frappés que nous : « Ah ! ces êtres chéris, ces êtres préférés à qui j'ai donné le meilleur de mon cœur et le plus pur de mon amour, je sais qu'ils ne me manqueront jamais. Je sais que le même amour fera toujours battre nos cœurs et que nous nous aimerons éternellement ! »

RÉCITS ET CAUSERIES

XVI

LE CULTE DES MORTS

Bientôt viendra la fête des Trépassés. C'est une occasion de rappeler la doctrine si consolante de l'Eglise catholique sur nos devoirs envers ceux qui ne sont plus.

— *Est-ce que tout ne meurt pas à la mort ?*

— Non. Les plus nobles aspirations de notre cœur sont d'accord avec le catéchisme pour nous apprendre que la meilleure partie de nous-même survit à notre décès. Tandis que notre corps est conduit au champ du repos, notre âme paraît devant Dieu pour être jugée sur toutes ses œuvres. Quel moment décisif que celui-là !

¹ Terra, pontus, astra, mundus
Quo lavantur flumine.

² Le P. Félix, *Eternité*, p. 239-240.

— *Ne pouvons-nous pas faire quelque chose encore pour les trépassés ?*

— C'est notre plus cher désir, car comment nous résigner à ne plus aider en rien ceux auxquels nous sommes tant dévoués sur la terre ! C'est pour cela que tant de protestants se sont convertis, pour échapper aux rigueurs barbares de leur religion qui leur défend de prier pour leurs morts. Mais l'Eglise catholique, dépositaire de la vérité évangélique, n'agit pas ainsi. Elle nous dit que les âmes des justes avant d'entrer dans le ciel doivent expier leurs moindres imperfections dans le Purgatoire, et que nous pouvons abréger la durée de leur expiation par notre charitable intervention.

— *Que faut-il faire pour cela ?*

— Tout simplement offrir au bon Dieu, à cette intention, tout ce que nous faisons de bien. Citons entre autres choses, nos aumônes, nos souffrances et les prières que nous faisons ou que nous demandons pour nos défunts. La quête que l'on fait aux enterrements n'a pas d'autre but que d'offrir une occasion de faire une aumône à l'intention du trépassé. La recommandation de nos parents décédés au prône de la messe paroissiale est aussi une excellente institution, parce que leur souvenir est ainsi rappelé chaque dimanche et que toute l'assistance prie pour eux.

— *Quelle est la meilleure prière pour les défunts ?*

— C'est le saint sacrifice de la messe, où Notre-Seigneur lui-même daigne prier pour eux. Cela vaut mieux que de charger leur tombe de couronnes luxueuses, lesquelles servent fort peu à leur soulagement spirituel.

— *N'y a-t-il pas d'excellents motifs de prier pour les trépassés ?*

— Evidemment. D'abord, ils n'ont plus que nous. Ensuite, c'est peut-être à cause de nous qu'ils souffrent. Enfin, s'ils sont délivrés par nous, ils intercéderont pour nous et seront au ciel nos meilleurs protecteurs. Espérons que ces raisons seront comprises, et que toute la paroisse viendra, le 2 novembre prochain, prier sur la tombe de nos chers disparus et faire descendre sur leurs âmes le trésor des miséricordes divines.

(L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin).

PLAN DE SERMON POUR LE JOUR DES MORTS

LE SPECTACLE DE LA MORT

L'Eglise aujourd'hui quitte ses habits de fête pour revêtir ses habits de deuil, et au lieu des chants joyeux elle ne fait plus entendre que des chants tristes, des chants qui pleurent pour ainsi dire, qui s'échappent comme des plaintes et des sanglots. Elle évoque le souvenir de vos défunts et place sous vos yeux le spectacle de la mort.

Pourquoi ? 1° Pour faire tomber vos illusions ; 2° pour réveiller vos espérances ; 3° pour émouvoir votre pitié.

I. — *Le spectacle de la mort fait tomber nos illusions*

Quels spectacles la mort nous donne ! Aujourd'hui c'est le cercueil d'un *petit enfant* qui passe sous vos yeux. Il n'a fait que paraître pour sourire à ses parents et le voilà déjà passé, comme les fleurs qui couvrent sa dénouille innocente. — C'est un *jeune homme* pour lequel la vie s'ouvrait pleine de promesses ; le voilà arrêté par la mort au premier pas de sa carrière. — C'est une *jeune fille* qui brillait hier de tout l'éclat de ses dix-huit ans, aujourd'hui morte, éteinte, fanée. — Je pourrais poursuivre et vous montrer toutes ces choses qui vous captivent et qui vous enchantent, anéanties ainsi l'une après l'autre par la mort... Comprenez-vous maintenant l'immédiate caducité des choses d'ici-bas ? Etes-vous désabusés ? Ah ! revenez du cimetière plus graves, plus appliqués aux austères devoirs de la vie, après avoir fait à Dieu le sacrifice de quelqu'une de ces vanités qui vous ont séduits.

II. — *Le spectacle de la mort réveille nos espérances*

Quelle amère déception ce serait en effet que la vie, si la mort engloutissait tout ! Envelopper dans un drap mortuaire un enfant, une mère, une sœur, les embrasser une dernière fois et puis refermer la planche du cercueil et se dire : « Tout est fini, » ce serait vraiment trop affreux. Aussi ce n'est pas là ce que vous dit l'Eglise. Ecoutez-la plutôt dans les chants maternels qu'elle fait entendre sur la tombe de ses enfants. L'office est commencé..., toutes les voix ont fait silence..., celle du sous-diacre s'élève seule, à la fois triste et joyeuse, sous la voûte du sanctuaire : « Mes frères, vous dit-il avec saint Paul, ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Celui que vous avez perdu ressuscitera un jour avec Jésus-Christ, et un jour viendra où vous le retrouverez et où ensemble, entre les bras et sur le cœur de Dieu, vous oublierez les tristesses de la séparation... » Voilà les choses consolantes que l'Eglise vous dit aujourd'hui.

III. — *Le spectacle de la mort émeut votre pitié*

Avez-vous entendu à certains jours le *De profundis* ? Ce n'était d'abord qu'un chant sourd, comme une plainte étouffée, puis bientôt il éclatait comme un cri de détresse, comme une clameur immense... On eût dit que le purgatoire était entr'ouvert et que les gémissements des âmes qui y souffrent arrivaient jusqu'à nous. Ecoutez bien aujourd'hui les prières de l'Eglise, et à travers ces chants tristes, ces psaumes qui pleurent : *Ad Dominum cum tribularer clamavi... Levavi oculos meos in montes...* vous distinguerez comme des plaintes et des sanglots... C'est qu'en effet si l'Eglise espère pour vos morts les joies éternelles, elle n'est pas sûre qu'à l'heure présente ils y soient arrivés. Il est possible qu'ils achèvent de se purifier dans les flammes du purgatoire. L'Eglise veut donc émouvoir vos cœurs en leur faveur. Songez à les secourir, pendant ces jours surtout. Offrez pour eux prières, bonnes œuvres, sacrifices. Faites dire la messe à leur intention. Et les âmes que vous aurez ainsi délivrées seront vos protectrices dans le ciel. Elles seront près de vous pendant la vie, à votre lit de mort, et quand vous ne serez plus, que vous serez oublié peut-être, quand vous n'aurez plus ni famille, ni nom ici-bas, elles viendront encore, s'il en est besoin, inspirer pour vous à quelque âme pieuse un *Miserere* ou un *De profundis*.

‘ D'après Mgr Laroche.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 23^e et 24^e Conférences : La diffusion du dogme, 801 et 803. — 25^e et 26^e Conférences : La diffusion de la morale, 805 et 807. — 27^e Conférence : La diffusion de la grâce, 809. — 28^e Conférence : Les dévotions nouvelles, 812.

Pour la fête de la Toussaint. — V. L'immortalité chrétienne, 813.

Récits et Causeries. — XVII. Derrière la mort, 816.

Sur les Trépassés. — I. La mort, 817. — II. Les âmes du Purgatoire, 818.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XLII. La communion des saints, 820. — XLIII. La mort, 822.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLVIII. Pour le 21^e dimanche après la Pentecôte : *in Math.*, VII, 27 et 28 (d'après saint Bernard), 823.

Catéchisme de persévérance. — *La vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — DEUXIÈME ANNÉE : L'ÉDUCATEUR. — V. L'Évangile et la Loi, 829.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU XIX^e SIÈCLE

LES ŒUVRES

23^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*¹

§ 1^{er}. — LA DIFFUSION DU DOGME

Messieurs, pendant cette dixième année de conférences nous étudions les œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle ; et déjà nous avons épuisé les deux premiers chapitres de cette belle et intéressante étude. L'Eglise a agi sur la matière : c'a été le chapitre des constructions. L'Eglise a agi sur elle-même : c'a été le chapitre du recrutement, de la formation et de l'action du clergé contemporain. L'Eglise a agi sur les âmes : elle a multiplié les œuvres de sanctification pendant ce siècle. Ce troisième chapitre va nous faire entrer à fond dans la vie de l'Eglise catholique moderne.

Pour sanctifier les âmes, c'est-à-dire pour les conduire à leur éternelle destinée, il faut d'abord les éclairer, puis les moraliser, et enfin les surnaturaliser. Il faut leur infuser le dogme, la morale et la grâce.

1^o A quoi sert le dogme ? 2^o Il n'y a que l'Eglise qui ait des dogmes. Voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui.

I. — A quoi sert le dogme ?

Que Dieu existe et qu'il ait tout créé, — que le Fils de Dieu se soit fait homme et qu'il nous ait

rachetés par sa mort volontaire, — qu'il y ait un jugement futur, un ciel et un enfer éternels..., quelques-uns nous disent que cela importe peu. Et moi, Messieurs, je dis que tout cela importe beaucoup. Vous allez voir.

1^o D'abord, quand vous mourrez — et vous êtes bien d'avis que vous y passerez tous, — quand vous mourrez, le dogme se dressera devant vous comme le seul flambeau capable d'éclairer, de consoler et de transfigurer votre dernier soupir.

Un homme parti de très bas et parvenu très haut par le travail, un homme qui a rendu de grands services à l'humanité souffrante et qui a été une des personnalités les plus marquantes de la science contemporaine, le docteur Péan, s'appêtait naguère à mourir. Et de son œil pénétrant, voyant approcher l'heure suprême : « Je veux, dit-il, mourir dans la foi de mes pères. » Et après avoir reçu les derniers sacrements, après s'être associé en pleine liberté d'esprit aux prières liturgiques récitées à son chevet, il s'endormait « avec l'intime conviction, ajoutait-il, de retrouver ailleurs ceux qu'il avait aimés sur la terre. »

A quoi sert le dogme ? Il sert à bien mourir... C'est déjà quelque chose, c'est même beaucoup. Pourtant ce n'est pas tout. Le dogme sert encore à bien vivre.

2^o Un jour, Mgr Mermillod, voyageant sur une ligne ferrée du Dauphiné, s'approchait pendant un long arrêt du mécanicien, l'interrogeait avec bonté sur ses rudes fatigues, ses déboires, ses découragements. Et le mécanicien, enhardi par la familiarité cordiale de l'évêque, finit par lui dire : « Si je ne croyais pas en Dieu, il y a des jours où je serais tenté de jeter le train dans un précipice... C'est là ce qui me retient. »

Comprenez-vous que le dogme sert à quelque chose ? C'est une barrière. Parce que dans certains pays on a déboisé les montagnes, d'effroyables trombes ne rencontrant devant elles aucun obstacle, renversent tout sur leur passage : moissons, vignobles, maisons et habitants. De même, dans notre siècle, on a entrepris ou toléré un déboisement moral qui, lui aussi, a laissé sans digue et sans point d'arrêt le torrent des passions déborder. On a supprimé le dogme, c'est-à-dire la barrière, et les instincts pervers se sont précipités librement, promenant partout la révolte, la fange et la ruine. Le dogme est une barrière.

3^o Le dogme est une source. Avez-vous vu les cimes livides et glacées des Alpes ? On dirait le royaume sinistre de la mort. Et pourtant voici que sur ces sommets dénudés le soleil se lève, la neige étincelle, les glaciers dressent leurs splendides arêtes, les lacs limpides frémissent sur un fond éblouissant d'azur. Voici que de là-haut descendent les torrents écumeux, les cascades, les rivières et les fleuves qui vont porter partout la joie, la fécondité et la vie !... O grandes vérités chrétiennes, vous êtes les Alpes de l'âme humaine ! Vérités anciennes et toujours nouvelles, vous apparaissez mornes, stériles, dépouillées, on vous croit mortes et impuissantes. Non ! De vos profon-

¹ Une erreur nous a fait ranger sous un chapitre spécial les Conférences 16 à 22 (p. 737 et suiv.), tandis qu'elles ne sont en réalité que le n. III du ch. II : *Recrutement, formation et action du clergé pendant ce siècle.* Aujourd'hui seulement commence le vrai ch. III.

deurs mystérieuses, de vos cimes éblouissantes, jaillissent les fleurs qui portent au monde desséché la foi, l'amour, l'espérance et le réconfort. Tout vient du dogme. Les grandes vertus, les grands dévouements, les grands sacrifices sont provoqués par la croyance aux grandes vérités dogmatiques du christianisme. C'est parce qu'ils croient à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eucharistie, au paradis, à la justice et à l'amour de Dieu, que les martyrs versent leur sang, que les missionnaires s'expatrient, que les religieuses soignent l'enfance et la vieillesse abandonnées, que les saints jettent des torrents de bienfaits dans les abîmes de la misère. Retrancher nos dogmes, et du même coup vous tarissez toutes les conséquences de vertu et d'héroïsme qui en découlent. C'est si vrai que ceux-là mêmes qui répudient nos vieux dogmes chrétiens, continuent d'en vivre et de s'appuyer dessus.

4^o On ne s'appuie que sur ce qui résiste. Or il n'y a de solide, de résistant, de subsistant au milieu de nos agitations contemporaines que l'idée chrétienne. Nous en vivons tous. Ecoutez cette parole que Brunetière prononçait il n'y a pas un mois à Besançon : « Si d'honnêtes incrédules peuvent donner et donnent tous les jours quelques exemples de vertu, c'est que le christianisme habite en eux sans qu'ils le sachent et continue d'y produire ses effets. » Le dogme, tout repose là-dessus. C'est la base de toute vie honnête. Pas mal de gens qui se croient incrédules ne sont que des chrétiens inconscients. Ils doivent leur élévation morale aux vieilles croyances qui leur servent de piédestal, pendant qu'ils s'en disent affranchis et qu'ils en proclament le néant.

« Je n'ai pas besoin du dogme, dit celui-ci, pour pratiquer la fidélité conjugale. » — Pardon ! Vous croyez à la sainteté du mariage chrétien, lequel repose sur une institution divine écrite à la première page de la Bible et rétablie dans son pur éclat par Jésus-Christ. Vous croyez à la révélation de Dieu qui a fondé votre foyer sur l'unité et l'indissolubilité. Si vous étiez né dans la religion de Boudha ou de Mahomet, auriez-vous de telles pensées et de tels mœurs ? Evidemment non. — Donc, sans le savoir et sans le vouloir, vous vivez du dogme chrétien.

« Je n'ai pas besoin du dogme, dit celui-là, pour pratiquer la charité. Tous les hommes sont frères. Cela me suffit pour que la misère du pauvre trouve un écho dans mon cœur. La charité ne dépend d'aucun dogme. » — Vraiment ! Tous les hommes sont frères et cela vous suffit ! Mais cette idée de la fraternité humaine, où l'avez-vous prise sinon dans l'Evangile ? Croyait-on à la fraternité humaine dans l'ancien monde ? Y a-t-on cru pendant 4.000 ans ? Y croyait-on à Rome ? Y croyait-on en Grèce ? Y croirait-on encore aujourd'hui si les doctrines barbares qui donnent à l'homme une origine purement animale pouvaient prévaloir et porter leurs fruits ? Evidemment non. — Donc, sans le vouloir et sans le savoir, vous vivez du dogme chrétien et vous lui devez tout ce qu'il y a de meilleur en vous.

D'autres sont fiers et contents d'avoir inventé une nouvelle religion qu'ils appellent la *solidarité*, et on les entend dire : « La solidarité veut que l'individu se sacrifie au bien général, c'est-à-dire à ses semblables, à la patrie et à l'humanité. » — C'est bien. Mais c'est vieux. C'est tout simplement l'idée du sacrifice qui fait le fond du christianisme. Seulement, comme ils prétendent ne rien devoir au christianisme, ils prennent l'idée de sacrifice, et ils en retranchent tous les appuis et toutes les sanctions. Ils préconisent le sacrifice tout nu, tout sec, sans Dieu, sans promesse de récompense. « C'est inutile, disent-ils, c'est dégradant. Est-ce que l'homme a besoin de cela pour apaiser ses passions ? Même, y a-t-il des passions ? Ce doit être encore une invention de l'Eglise romaine ! » Messieurs, de deux choses l'une : 1^o ou bien la solidarité est chose sérieuse, et alors elle repose sur nos dogmes chrétiens, comme la statue sur son socle, comme la fleur sur ses racines ; — 2^o ou bien la solidarité n'est qu'une pure idole qui n'a ni base, ni tête, ni corps..., et alors c'est un vain mot, c'est de la badauderie à l'usage des beaux esprits librepenseurs.

A quoi sert le dogme ? Je viens de vous le dire. Il nous apprend à bien vivre et à bien mourir. Il est le flambeau qui éclaire le trépas, — la barrière qui arrête les passions, — la source d'où jaillit toute vertu, — la base où viennent s'appuyer la famille et la société.

II. — Il n'y a que l'Eglise qui ait des dogmes

1^o La science n'a pas de dogmes, elle ne peut pas en avoir. Elle ignore Dieu, l'âme, la destinée. Pour elle tout cela est l'inconnu, l'inconnaissable. Les mathématiques apprennent à faire des ponts et non à bien vivre. La physique et la chimie expliquent et décomposent les phénomènes matériels et ne nous disent rien sur les phénomènes spirituels. L'astronomie nous dit comment va le ciel, et non comment on va au ciel. La science n'a pas de dogmes, elle ne peut pas en avoir.

2^o La philosophie a-t-elle des dogmes ? La philosophie pose plus de problèmes qu'elle ne peut donner de solutions. Au lieu d'asseoir l'homme dans des convictions fermes, arrêtées, lumineuses, elle le promène pendant toute une vie de doute en doute et d'hésitation en hésitation..., et elle a bien de la peine à faire monter à ses lèvres mourantes une autre parole qu'un douloureux « Que sais-je ? » Voyez nos grands philosophes contemporains : Cousin, Caro, J. Simon. Pourquoi sont-ils restés à peu près isolés et impuissants ? Pourquoi nouveaux Charles Martel n'ont-ils pas refoulé l'invasion des nouveaux Sarrazins ? Pourquoi eux, si bien armés, si maîtres d'eux-mêmes et si charmeurs des autres, sont-ils morts glorieux mais vaincus ? Pourquoi ont-ils eu des admirateurs et presque pas de disciples ? En somme ils n'ont point été les véritables dirigeants de l'esprit humain, et le monde a continué de tourner sans eux. Pourquoi ? Ils ont fait

vaciller la lumière, ils ne l'ont pas montrée rayonnante. Ils ont eu des opinions..., point de dogmes.

3^o *Le protestantisme* a-t-il des dogmes? Pas davantage. Il a un livre, il a la Bible et l'Evangile. Mais, ce livre, il a cent manières différentes de le lire, de l'interpréter, d'en comparer les divers passages, d'en pénétrer le sens. Les pasteurs ne s'entendent pas. La Réforme s'égare ici dans les rêves d'une inspiration imaginaire, là dans la puérilité d'une critique incrédule. Et vous n'avez qu'à lire le dernier livre de M. Georges Goyau sur « l'Allemagne religieuse » pour voir où en est aujourd'hui le protestantisme en fait d'anarchie dogmatique et de croyances pulvérisées.

Conclusion

En somme il n'y a que l'Eglise qui ait des dogmes.

— De braves gens même lui en font un reproche. Ils veulent bien des dogmes, mais des dogmes changeants. Ils veulent bien qu'on leur prêche des vérités, mais pas des vérités permanentes. Pour respirer à l'aise, ils ont besoin absolument d'un horizon qui ne soit limité par rien, pas même par un arbre magnifique... Et ils ne circulent avec plaisir que sur le sol où nulle route n'est tracée. Avouez, Messieurs, que ce n'est guère raisonnable. Du moment que l'Eglise a des dogmes, ces dogmes sont et doivent être immuables, irréformables. Autrement ils ne seraient plus que des opinions, c'est-à-dire la fragilité et la vanité mêmes.

— D'autres reprochent à l'Eglise d'avoir des dogmes mystérieux. Ce n'est pas plus raisonnable. Un grand prédicateur du moyen âge rencontra un jour sur la route un jeune homme sorti récemment des écoles, qui, pour lui montrer sa pénétration d'esprit, se mit à dissertar subtilement sur Dieu. La vieillard l'écouta quelque temps en silence, puis plaçant la main sur son épaule : « Lève les yeux, lui dit-il, et regarde le soleil. » Le jeune homme tourna ses regards en haut, mais aveuglé par la lumière il dut courber la tête : « Insensé, lui dit le vieillard, tu ne peux pas regarder le soleil visible, et tu veux pénétrer Dieu qui est le soleil des âmes ! » Il disait vrai. L'orgueil veut tout comprendre et finit par douter de tout. L'humilité s'incline devant les mystères du dogme et voit son sentier tout inondé de lumière.

Il n'y a que l'Eglise qui ait des dogmes. Bénissons-la, et marchons à la clarté de ses divins rayons !

24^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 1^{er}. — LA DIFFUSION DU DOGME (suite)

Messieurs, nous étudions les œuvres de sanctification accomplies par l'Eglise pendant ce siècle. Et parce que pour sanctifier les âmes il faut d'abord les éclairer, nous avons établi ces deux propositions : 1^o le dogme est nécessaire, 2^o il n'y a que l'Eglise qui ait des dogmes.

Aujourd'hui, nous allons considérer l'Eglise contemporaine 1^o conservant le dogme, 2^o propageant le dogme. Je vous assure que ce n'est pas un phénomène vulgaire.

I. — L'Eglise pendant ce siècle a conservé le dogme

1^o Une remarque préliminaire est ici nécessaire. L'Eglise n'invente pas le dogme, elle le conserve. Le 8 décembre 1854, Pie IX s'adressant à la Ville et au Monde a dit : « Il faut croire que le Pape ne peut pas se tromper dans l'enseignement de la religion. » L'Immaculée Conception et l'Infaillibilité du Pape, sont-ce là des vérités nouvelles inventées par l'Eglise ? Pas du tout. Ce sont des vérités anciennes mises par l'Eglise dans un jour plus éclatant. Elles étaient latentes et confuses dans l'Ecriture sainte et dans la Tradition, l'Eglise les a tirées du nuage et de l'imprécision. Elle les a fait jaillir dans une définition qui, bien loin d'altérer la primitive intégrité de la foi, l'a rendue plus nette et plus impérieuse. Comprenez bien cela, Messieurs, pour pouvoir le dire à un tas de gens qui connaissent la religion à peu près comme les aveugles connaissent les couleurs... L'Eglise n'invente pas le dogme, elle le conserve. Le foyer de la vérité religieuse lui a été confié, elle le garde.

2^o Ce n'est pas une petite affaire. Tout s'use ici-bas, tout se détériore, tout se détruit. Si respecté de tous que soit un billet de banque, il ne dure qu'un certain nombre d'années. Les pièces d'argent ne sont pas inusables. Même les pièces d'or à force de rouler perdent leur intégrité. En cinq ou six ans, la Monnaie a dû opérer la refonte de 2.500.000 pièces de 20 fr. Et non seulement tout s'use, mais tout change : les idées, les mœurs, les lois, les constitutions publiques, les nationalités. Si nos ancêtres, dont nous avons remué les ossements là sur l'emplacement de notre vieille église, apparaissaient vivants sur ce sol où ils ont jadis habité, ils seraient désorientés et ahuris. Ils ne reconnaîtraient ni les visages, ni les habits, ni le langage, ni les hommes, ni les choses, rien ni personne... Je me trompe : en entrant dans cette église qui a germé sur leurs cendres, ils salueraient en vous, Messieurs, les dignes héritiers de leur foi, et joyeux de vous voir, fiers de vous entendre, tout de suite ils s'uniraient à vous dans le chant du *Credo*. Car tout change ici-bas, mais le dogme ne change pas !

3^o Depuis 19 siècles, l'Eglise conserve le dogme... au prix de quels combats ! C'est inénarrable. Que n'a-t-on pas nié ? De quoi n'a-t-on pas ri ? Impossible de raconter le nombre, la variété, la grandeur, la prouesse des attaques dirigées contre le dogme. L'Eglise a rencontré sur son chemin les négations les plus hardies, les interrogations les plus capiteuses placées quelquefois sur les lèvres d'hommes très intelligents et très forts. Elle a rencontré les subtilités du génie grec avec Arius, Nestorius et Eutichès, — l'éloquence à la fois sublime et triviale de Luther et la dialectique froide et serrée de Calvin et de Théodore de Bèze, —

les fines et pénétrantes plaisanteries de Voltaire et les sophismes de J.-J. Rousseau. L'Eglise a-t-elle cédé sur un seul point ? Non, jamais ! Il n'y a pas eu moyen d'en venir à bout. Ni le génie des peuples divers, ni la malice des hérésies, ni la critique des sciences, ni l'usure des temps, ni les révolutions qui ont déraciné les empires, ni les vents qui passent depuis 2000 ans sur le monde n'ont pu lui faire sacrifier un seul dogme, une seule syllabe de sa doctrine immuable et souveraine. Quand il ne reste plus trace de ce qui fut, l'Eglise demeure ce qu'elle est, avec son Symbole incorruptible, inentamable et inviolé. « Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, dit ici Pascal, mais que l'Eglise se soit toujours maintenue et inflexible, cela est divin. » Voilà le passé. Depuis dix-neuf siècles, l'Eglise conserve le dogme.

40 Et dans ce siècle où tout est si mobile, Messieurs, l'Eglise a gardé ses positions. Deux armées se sont battues tout le jour, et les blessés et les morts sont innombrables. La nuit tombe sur ce tableau de carnage. Qui est victorieux ? Personne n'en sait rien. Mais l'aube se lève. Une des deux armées s'en va, c'est l'armée vaincue. Pourquoi vaincue ? Parce qu'elle est partie. L'autre est restée là cramponnée au sol, c'est l'armée victorieuse. Pourquoi victorieuse ? Parce qu'elle est restée. Telle l'Eglise à la fin de ce siècle. Elle lutte depuis cent ans. Toutes les erreurs, tous les systèmes sont venus tour à tour, essayant de l'entamer et de la démolir. Elle n'a pas bougé. Elle a gardé ses positions. On a lancé contre son dogme les découvertes mal interprétées de la science, et on a dit : « La science tue la foi. » C'est faux, la jeune science n'a pas tué la vieille foi. Regardez ! Voici dans notre siècle des hommes qui ont été en même temps des savants de premier ordre et des chrétiens très convaincus : Ampère, Cauchy, Chevreul, Pasteur et tant d'autres. N'est-ce pas une preuve qu'il n'y a nulle incompatibilité entre la science et la foi ? Ecoutez ! Voici non pas un curé, ni un évêque, mais le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Brunetière, qui vient de dire : « Il y a seulement 25 ans, la négation du surnaturel passait pour la condition même de l'esprit scientifique. Mais on a reconnu depuis que la foi la plus sincère comme aussi la plus humble et la plus haute, la science la plus étendue, et, pour tout dire, la plus moderne, pouvaient coexister dans le même cerveau. Et si quelques vieux hommes sont encore tout gonflés de rationalisme, ils sont parmi nous les représentants d'un autre âge. » C'est clair, Messieurs !

L'Eglise, pendant ce siècle, a conservé le dogme. Mais pourquoi l'a-t-elle conservé, sinon pour le donner ?

II. — L'Eglise pendant ce siècle a propagé le dogme

La conservation du dogme est une merveille. La propagation du dogme en est une autre. Seulement il en est de ces merveilles comme du soleil, qui a

le tort de se lever chaque matin. Vous y êtes tellement habitués que vous n'y faites pas attention. Réfléchissez un peu.

40 Dans ce siècle qui ne veut croire qu'à ce qu'il comprend, l'Eglise a propagé le dogme, c'est-à-dire le mystérieux, l'incompréhensible.

Elle a prêché... quoi ? Qu'il y a un Dieu en trois personnes, égales, distinctes, et qui néanmoins ne font qu'un seul Dieu, — que tous les hommes naissent coupables, ennemis de Dieu, ayant tous péché en leur premier père, — que Dieu s'est fait homme dans le sein d'une vierge, — que Dieu est mort, — que Dieu est caché et présent sous les apparences d'un peu de pain, — qu'il y a un enfer et un pape infallible... O sages du monde, puissants philosophes, princes de l'esprit, vous avez tout pour vous, la raison, l'évidence, l'autorité, la critique, la science..., et vous ne pouvez pas fonder une école, et celles que vous avez essayé de fonder en ce siècle sont en pleine déroute ! L'Eglise, elle, a le dogme, c'est-à-dire l'incompréhensible, et selon quelques-uns l'absurde..., et avec cela elle met 300 millions d'hommes dans l'unité. Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas extraordinaire ? Voici qui est encore plus merveilleux.

20 Dans ce siècle qui ne veut accepter que ce qui lui plaît, l'Eglise a propagé le dogme par la seule puissance de la persuasion.

Constataz un instant le contraste entre le Christ volontairement crucifié et Mahomet imposant le Coran par le glaive. Mahomet s'est adressé à la peur et non à la conscience. Il a dit : « Crois ou meurs ! » il a ensanglanté l'histoire et il se présente au jugement des hommes chargé d'exécrables forfaits. Jésus-Christ qui prétendait au règne universel n'a pas prononcé une seule parole, une seule, qui montre qu'il ait voulu s'appuyer sur la force. Il n'a pas bouleversé le monde, il l'a ensemencé. Il a semé la vérité, et il est mort en arrosant de son sang les sillons où elle devait germer. Et il a commandé à ses apôtres de faire la même chose. Il ne leur a pas dit : « Allez et conquérez le monde le sabre ou le bâton à la main. » Il leur a dit : « Allez enseigner et conquérez le monde par la parole et par la persuasion. »

Et en effet, l'Eglise n'impose pas ses croyances, elle les propose. Nous appelons la foule au pied de nos chaires, vient nous entendre qui veut. Nous parlons, nous croit qui veut. Est chrétien qui veut. Comment entre-t-on dans la société chrétienne ? Par la liberté. « Voulez-vous être baptisé ? — Je le veux. » Comment en sort-on ? De la même manière, quand on veut. Catholique aujourd'hui, protestant demain, impie et athée après-demain, on est libre, sinon devant Dieu, du moins devant les hommes. Il y a des farceurs — comment puis-je les appeler autrement ? — qui nous reprochent de ne pas respecter la liberté des consciences ! Plaise à Dieu que tout le monde la respecte autant que nous. Nous invitons tous les hommes, nous n'en forçons aucun à nous suivre. Nous n'usons jamais de coaction extérieure, nous n'employons que la persuasion. Et dans de telles con-

ditions, où ne subsisterait pas pendant une heure la plus humble des sociétés, la petite royauté de Monaco qui elle au moins a une police et des tribunaux, l'Eglise vit... Société immense, universelle, par la seule puissance de la persuasion, elle ramasse 300 millions d'hommes dans l'unité de la même croyance.

L'Eglise pendant ce siècle a conservé le dogme : premier prodige. L'Eglise pendant ce siècle a propagé le dogme : second prodige. Que vais-je conclure de cela ?

Conclusion

Acceptez le dogme ! Croyez !

1^o *Parce que vous êtes des hommes.* Tout dans l'humanité repose sur la foi. Voyez le monde de l'industrie, il est fondé sur la foi. A chaque heure, des sommes gigantesques se risquent sur une simple signature et même sur quelques mots échangés, sur un acte de confiance à la parole humaine. Voyez le monde de la science, il est fondé sur la foi. Nous acceptons sur l'autorité d'autrui une foule d'axiomes scientifiques que nous ne pourrions personnellement prouver d'une manière rigoureuse. Voyez même le monde de la libre-pensée, il est fondé sur la foi. Que de libre-penseurs qui croient faire acte de jugement personnel et qui, cependant, ne sont que les disciples dociles d'un maître et d'un parti ! La foi est la loi de l'humanité. Acceptez-la donc dans l'ordre religieux comme vous l'acceptez dans toute autre sphère. Certes, le témoignage de l'Eglise vaut bien le témoignage de n'importe quel mortel. Croyez parce que vous êtes des hommes !... Croyez

2^o *Parce que vous êtes des hommes de la fin du XIX^e siècle.*

Les hommes de ce siècle, Messieurs, ont essayé de toutes les doctrines. Ils ont été tour à tour voltairiens, rationalistes, éclectiques, matérialistes, positivistes, sceptiques, naturalistes... que sais-je encore ? Allez-vous ressasser indéfiniment leurs objections tant de fois réfutées et reconstruire leurs théories écroulées et abandonnées comme des ruines ? Non. Vous en avez assez de toutes leurs fluctuations intellectuelles, sociales et religieuses. Vous en êtes las. Vous aspirez à la stabilité et à la lumière... Qu'y a-t-il de stable autour de vous, de lumineux devant vous ? Cherchez. Tout est fondrière et brouillard. Seule, l'Eglise catholique est un roc sous vos pieds et un soleil sur vos têtes. Le dogme catholique n'a été ni entamé ni voilé. Le *Credo* est debout et rayonnant. Il forme aujourd'hui le capital intellectuel de l'humanité. Hommes de ce siècle finissant, croyez !

Tenez, comme conclusion de ce discours, je vous laisse la belle parole que Royer-Collard, converti, adressait de son lit de mort à ses amis et à ses enfants. Il leur disait : « Mes enfants, il n'y a de solide au monde que les croyances catholiques. Si vous y êtes, restez-y ; si vous en êtes sortis, rentrez-y. »

25^e Conférence

§ 2. — LA DIFFUSION DE LA MORALE

Messieurs, nous continuons nos conférences sur les œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle. Pendant ce siècle, l'Eglise a agi sur la matière, et bien que très pauvre elle a beaucoup construit. Elle a agi sur elle-même, et de ses entrailles fécondes elle a tiré le clergé contemporain. Elle a agi sur les âmes, et sa main libérale leur a distribué le dogme, la morale et la grâce. Nous en étions il y a trois semaines à la diffusion de la morale.

1^o A quoi sert la morale ? — 2^o La vraie morale vient de Jésus-Christ. — 3^o C'est l'Eglise qui garde la morale chrétienne. Trois questions capitales, qui suffiraient à remplir un gros volume, et que je vais essayer de traiter substantiellement dans une conférence de vingt minutes.

I. — A quoi sert la morale ?

Pas n'est besoin ici de dissertations savantes. La morale c'est-à-dire la vertu est un bien essentiel.

Sans la vertu, l'*agriculture* languit. Pour travailler la terre il faut avoir des mœurs simples et frugales, et si tant de fils de paysans abandonnent aujourd'hui les champs, n'est-ce pas l'attrait de la vie facile plus encore que la nécessité qui les pousse à la ville ? La vertu est plus nécessaire que le pain, car c'est elle qui le donne.

Sans la vertu, l'*industrie* languit. Toute richesse industrielle, légitimement acquise, s'appuie d'abord sur le travail qui amasse des capitaux, et ensuite sur l'épargne qui les place sagement au lieu de les dépenser follement. Or pour être actif et économe il faut être vertueux.

Sans la vertu, le *commerce* languit. Le négoce repose sur l'honnêteté et la probité. Si cette base lui manque, que peut-il devenir sinon pour quelques-uns un enrichissement scandaleux et pour presque tous une ruine irrémédiable ?

Sans la vertu, la *liberté* tourne vite à la licence et la fraternité et l'égalité ne sont plus que de vains mots, des mensonges pompeux affichés avec ironie sur les monuments publics.

Sans la vertu, la *famille* prend un air de mauvais lieu. Entre un père et une mère qui ne savent ni se respecter, ni se supporter, ni s'aimer, on voit grandir des enfants désobéissants, ingrats et insolents, dont les vices sont la flétrissure du foyer.

Sans la vertu, la *nation* est en pleine décadence. Les peuples où meurt l'amour du bien sont des peuples finis. On dit qu'un homme au siècle dernier, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, entrevit au loin les noirs horizons où s'amoncelaient les orages et qu'étendant la main vers son auditoire ému, il dit en montrant l'autel : « Vous verrez là à la place de Dieu l'impudique Vénus recevant l'adoration des peuples. » Il avait entrevu la ruine de toutes les institutions avec l'adoration du vice et la prostitution de la vertu. Messieurs, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! si notre patrie

venait à périr, savez-vous quelle en serait la cause? Ce ne serait pas notre défaut de culture scientifique. Ce ne serait pas notre défaut de perfectionnement industriel et matériel. Ce ne serait pas même notre infériorité militaire ou financière. Qu'est-ce donc qui amènerait la perte de notre patrie si jamais elle devait périr? N'en doutez pas : une seule chose : notre amoindrissement moral, notre peu de vertu. Pour une nation qui ne veut pas mourir, la vertu est plus nécessaire que la banque, plus nécessaire que le canon, plus nécessaire que la science, plus nécessaire que le pain!

Sans la vertu, que deviennent *les âmes*? Je vous ai parlé du foyer et de la nation. Mais là n'est pas l'intérêt suprême. Les familles s'éteignent. La France a commencé, la France périra, ne fut-ce qu'au dernier jour. Des patries et des foyers il ne restera ni une fumée, ni une ombre, ni un souvenir. Que restera-t-il donc? Vos âmes... Quel est l'intérêt suprême? L'intérêt de votre âme... Or sans la vertu point de salut éternel pour l'âme. « A quoi pensez-vous? » demandait-on à un savant que sur son lit de mort la grâce avait rapproché de Dieu. — « Je pense, dit-il d'une voix émue, que l'enfer est plein de talents et le ciel plein de vertus. »

A quoi sert la morale? Vous le savez maintenant. Elle décide de notre bonheur là-haut et de notre bonheur ici-bas.

Mais où est la morale? Où la trouver?

II. — La vraie morale vient de Jésus-Christ

1^o Avant Jésus-Christ, il n'y avait plus de morale. La terre était devenue un temple d'idoles où tout était Dieu excepté Dieu lui-même. La terre était devenue un marché d'esclaves exploités par quelques milliers d'hommes libres. La terre était devenue un antre de corruption où régnaient librement l'infanticide, l'adultère, le divorce et la polygamie. Les savants, les lettrés, les intellectuels de ce temps-là ne valaient guère mieux que les autres hommes. S'ils connaissaient partiellement la vérité ils la tenaient captive. Et la société dont ils étaient les maîtres et les guides, pleine d'infamie autant que de cruauté, ressemblait à une mer de boue mêlée de sang. Avant Jésus-Christ il n'y avait plus de morale.

2^o C'est Jésus-Christ qui a restauré la morale. Il en est le type, il en est l'organe, il en est la source. Regardez-le : je vous défie de me citer une vertu dont il n'ait donné l'exemple, elles resplendissent toutes sur son front avec je ne sais quel charme qui attire, qui séduit, qui appelle l'imitation. Entendez-le : il ne méconnaît ni ne brise le Décalogue antique, il le maintient, il l'affermir, il le complète, il le perfectionne, il le transfigure pour les siècles des siècles. Et enfin cette loi morale qui avant lui n'était qu'une lettre morte, il la rend réalisable et possible par sa grâce qui vient en aide à la nature. C'est Jésus-Christ qui a restauré la morale... En voulez-vous une preuve certaine, tangible, topique?

3^o En dehors de Jésus-Christ, il n'y a pas de morale. Voyez les peuples infidèles que Jésus-Christ n'a pas touchés de son doigt, de sa parole, de la frange de son vêtement. Voyez la Turquie : en haut un prince sanguinaire et imbécile, en bas un peuple qui reçoit des coups de bâton et qui meurt de faim, et entre les deux, des pachas et des courtisans qui volent avec effronterie, des juges qui vendent la justice, des fonctionnaires qui rançonnent les faibles et qui mendient auprès des puissants. Voyez les portions du globe sur lesquelles n'a jamais lui ou a cessé de luire le soleil de l'Evangile : elles sont couvertes de plaies et de souillures, elles retardent de 20 siècles, elles sont en pleine barbarie. En dehors de Jésus-Christ, il n'y a pas de morale.

4^o Que si vous entendez certains hommes se dire affranchis de Jésus-Christ et prêcher cependant une très belle morale, ne vous laissez pas prendre à ce stratagème qui cache ou une inconscience ou un mensonge. Il est facile de dire qu'on ne doit rien au christianisme ; mais il est moins facile de se débarrasser de ce que 1800 ans de christianisme nous ont transmis de haute moralité. Beaucoup de beaux esprits qui se croient et se proclament indépendants de toute religion révélée ne sont que des plagiaires de l'Evangile. La pure morale dont ils sont fiers ne vient pas d'eux : elle est sur leurs lèvres, dans leurs livres et sous leur plume un reflet de la morale chrétienne. Ils ne prononcent plus le nom de Jésus-Christ, quelques-uns même l'ont renié, mais ils vivent de son influence, ils respirent l'air qu'il a répandu, ils jouissent de ses bienfaits, ils sont eux-mêmes son ouvrage. Si nous possédons la vraie morale, c'est à Jésus-Christ que nous la devons, et comme dit très justement Mme de Sévigné : « La morale est excellente, mais la morale qui n'est pas chrétienne est creuse, vide et inutile. »

Encore un mot. Où se trouve la morale chrétienne? Qui la conserve? Quelle est la main qui tient ce flambeau et l'institution qui l'empêche de s'éteindre?

III. — C'est l'Eglise qui garde la morale chrétienne

1^o La conscience toute seule ne peut pas garder la morale chrétienne. La conscience s'égare, se déforme, s'émousse. Tantôt elle ignore son devoir et tantôt elle le brave. Elle a besoin aujourd'hui d'être éclairée, demain d'être redressée, toujours d'être guidée.

L'opinion ne peut pas garder la morale chrétienne. L'opinion? On la surprend, on la corrompt, on l'entraîne, on la dénature. L'opinion varie avec les temps, les lieux et les circonstances. Elle est l'expression des mœurs d'un pays et d'un siècle, elle n'est pas la règle inflexible ni le souverain arbitre.

La loi ne peut pas garder la morale chrétienne. Hélas! ne savez-vous pas que souvent on a fabriqué des lois directement opposées à la morale du Christ!

L'Evangile lui-même ne peut pas garder la morale chrétienne. L'Evangile est un livre, et de ce livre mal entendu, mal interprété, le schisme, l'hérésie, les passions humaines ont fait et feront sortir des paraphrases sans précision, des contradictions choquantes, quelquefois des monstruosité. Cent fois on a vu l'Evangile corrompu, la loi défailir, l'opinion séduite, la conscience aveuglée... O morale chrétienne, parmi tant d'incertitudes, d'apostasies et de ruines, où es-tu ? Où es-tu, vierge très pure et très faible ? Quelle est la bouche infaillible qui veille sur ton intégrité ? Quelle est la divine institution qui protège ton immutabilité ?

2^o C'est l'Eglise catholique, apostolique et romaine, qui garde la morale chrétienne... La morale est nécessaire. La morale indépendante est une pure plaisanterie. La vraie morale vient de Jésus-Christ. Et la morale de Jésus-Christ repose sur les lèvres et dans les mains de la sainte Eglise.

L'Eglise ne peut pas se tromper dans l'enseignement de la morale, pas plus qu'elle ne peut se tromper dans l'enseignement du dogme. Elle n'a pas deux morales, l'une pour les hommes d'hier et l'autre pour les hommes d'aujourd'hui ; l'une pour les riches, l'autre pour les pauvres ; l'une pour les peuples civilisés, l'autre pour les peuples enfants ; l'une pour les lettrés, l'autre pour le vulgaire. Non, il n'y a qu'un Décalogue comme il n'y a qu'un Symbole. L'Eglise prêche la même morale dans tous les temps, dans tous les lieux, à tout le monde. Partout, toujours et devant tous elle condamne le blasphème et le parjure, le duel et le suicide, le divorce et l'adultère, le vol, l'usure, le mensonge, la pensée mauvaise et le désir coupable. Partout et toujours, devant tous elle exalte la piété, la sincérité, la justice, la charité, la pureté. Elle est l'organe de la morale chrétienne.

Elle en est le bouclier et le rempart. Que n'a-t-elle pas fait à travers les siècles pour protéger la sainte institution du mariage contre les brutales convoitises des sens et contre d'immondes théories ? Que ne fait-elle pas aujourd'hui pour affirmer, venger et rétablir les droits de Dieu et les droits de la conscience, les droits du capital et les droits du travail, les droits du père de famille et les droits de l'enfant ? Jésus-Christ lui a confié les tables du Décalogue éternel, elle ne les lâchera pas.

Conclusion

Un grand patriote espagnol tombé l'année dernière sous le fer de l'anarchie, Canovas del Castillo, était âgé de 70 ans. On lui conseillait de se reposer et de quitter le pouvoir : « Non, disait-il, j'y suis, il faut que j'y reste. L'Espagne a encore besoin de moi. Je ne m'en irai pas. » Ainsi l'Eglise. Gardienne infaillible de la morale chrétienne, elle est inflexible, rien ni personne ne la fera descendre de son poste inviolable. Le monde a besoin d'elle, elle ne s'en ira pas. Plus heureuse, d'ailleurs, que Canovas del Castillo ; on peut la blesser mais non la tuer. Elle n'est pas invulnérable, mais elle est immortelle. Elle a pris naissance dans les bras du

Christ ressuscité, avec Lui elle vit pour ne plus mourir : *Resurgens jam non moritur*.

Et sur la tombe de ce siècle expirant, entre les temps qui finissent et les temps qui commencent, la voilà portant dans ses mains ouvertes le dogme, la morale et la grâce, jeune au milieu d'un monde qui s'en va, plus aimée à mesure qu'elle est mieux connue, nullement émue des batailles du passé et sûre des triomphes de l'avenir ! Soyons fiers de lui appartenir, et allons chercher près d'elle les lumières et les énergies qui transfigurent la vie présente, les promesses et les certitudes qui garantissent notre éternelle destinée.

26^e Conférence

§ 2. — LA DIFFUSION DE LA MORALE (suite)

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé à la sanctification des âmes d'abord par la diffusion du dogme, ensuite par la diffusion de la morale. L'Eglise garde la morale chrétienne. Elle fait plus et mieux : elle la répand, elle la réalise, elle l'applique, non pas sans doute autant qu'elle le voudrait, mais autant qu'elle le peut.

1^o L'action moralisatrice de l'Eglise pendant ce siècle n'a pas été toute-puissante. 2^o Elle a été cependant sérieuse et profonde.

Voyons cela. Etudions sur le vif notre monde contemporain.

I. — L'action moralisatrice de l'Eglise pendant ce siècle n'a pas été toute-puissante

1^o Il ne faut pas nous en scandaliser. L'action moralisatrice de l'Eglise n'a jamais été et ne sera jamais toute-puissante, parce qu'elle a toujours rencontré et qu'elle rencontrera toujours... quoi donc ? La liberté humaine, qui, instinctivement, regimbe contre la loi morale. « La morale n'est pas faite pour moi, » disait Napoléon. Les cyniques qui disent cela tout haut sont rares ; mais ils sont légion, les êtres faibles ou mauvais qui murmurent tout bas le même refrain. Soyons sincères, Messieurs : qu'est-ce qui nous révolte le plus dans le christianisme ? Ce n'est pas la doctrine, le dogme, non... c'est la morale. Le dogme heurte quelquefois notre intelligence, mais la morale chrétienne soulève presque toujours dans notre cœur sensuel, dans notre volonté paresseuse, dans notre chair amollie, des oppositions secrètes, profondes, inavouées. Comment voulez-vous qu'une loi qui enjoint la vérité la plus absolue, la pureté, l'humilité, l'esprit de sacrifice, soit spontanément reçue par des êtres enclins à la corruption, au mensonge, à l'orgueil, à l'égoïsme ? Comment voulez-vous par exemple que la volupté, cette passion dévorante et indomptée, ne se cabre pas furieusement contre la morale chrétienne qui lui dit : « Non, tu ne passeras pas ! Arrête et recule ! » L'homme est libre, l'homme a des passions, donc

jamais l'action moralisatrice de l'Eglise n'a été ni ne sera toute-puissante.

2^o Et puis, dans notre siècle, il y a *des obstacles particuliers*, des habitudes prises qui empêchent l'Eglise de faire prévaloir complètement la morale chrétienne. Au commencement de ce siècle, l'Eglise était supprimée, et sans elle un monde nouveau a été construit dont vous connaissez les faits et gestes, les idées et les mœurs.

Dans ce monde nouveau, issu de la Révolution, on a vu apparaître deux inventions victorieuses : le *machinisme* et le *grand commerce*. Le machinisme détache les populations du sol et les entasse en agglomérations malsaines, où les plus belles joues pâlisent, où les plus fraîches vertus se flétrissent. Le grand commerce tue les petits magasins, c'est-à-dire des milliers de foyers heureux et indépendants, et il enrégimente et caserne des centaines de jeunes gens et de jeunes filles qui ne connaissent plus la vie de famille. Dans ce monde nouveau issu de la Révolution, on estime qu'il se fait par an trois milliards de dépenses superflues ou de dépenses pernicieuses : quatre cents millions de tabac, un milliard englouti dans le culte de Vénus et un milliard six cents millions consacrés à Bacchus, en tout trois milliards dépensés en pure perte.

Dans ce monde nouveau issu de la Révolution, regardez les registres des naissances dont les pages restent blanches, les registres des mariages dont les pages se déchirent, les registres d'érou des prisons dont les pages se noircissent... Dites, Messieurs, sur une terre encombrée de telles broussailles, a-t-il été facile à l'Eglise de faire germer la morale ? Si encore on était venu à son secours, ou si du moins on l'avait laissé travailler librement au sauvetage des mœurs ! Mais non !

3^o Plus d'une fois, pendant ce siècle, l'Eglise a été *délaissée et contrariée par le pouvoir civil*.

Que de lois qui, fabriquées à la légère ou méchamment, ont eu pour effet, sinon pour but, de démoraliser la nation ! La loi du divorce a altéré la sainteté des foyers. Les lois scolaires, en neutralisant l'éducation, ont paganisé le pays et vicié l'avenir dans le présent. La loi qui interdit la recherche de la paternité condamne à la misère et au vice la malheureuse qui a commis une faute. Les lois sur la presse ont laissé le poison circuler dans toutes les mains et l'ordure s'étaler à toutes les vitrines, les romans immondes et les publications obscènes guettent l'enfant au sortir de l'école et la jeune fille à la sortie de l'atelier. Avec le consentement de la loi, les débits de boissons se sont multipliés dans des proportions effrayantes (500.000) et ont semé partout des tentations et des embûches à la vertu des jeunes gens, des villageois et des citadins. Depuis cent ans le pouvoir civil tolère la licence quand il ne l'encourage pas. Que voulez-vous que fasse l'Eglise au milieu d'une telle entreprise de démoralisation publique ?

Et puis ce n'est pas tout. Autant, pendant ce siècle, les lois ont été bénignes pour le mal, autant elles ont été rigoureuses et restrictives à l'en-

droit du bien. On a restreint le plus possible la liberté de l'Eglise, la liberté de sa parole, de sa charité, de sa prière et de son enseignement. Cent fois on a essayé de lui garrotter les mains et de l'enchaîner dans les lacets d'une légalité savante. L'Eglise a eu beau dire : « Si vous voulez savoir tout le bien que je puis faire, ôtez-moi ces entraves et vous verrez, » ses ennemis lui ont répondu : « Non, Eglise ! Si tu étais libre tu serais plus forte que nous, tu ne seras pas libre. »

Etonnez-vous après cela, Messieurs, que l'action moralisatrice de l'Eglise pendant ce siècle n'ait pas été toute-puissante ! Pour moi, quand je vois les obstacles qu'elle a rencontrés dans la nature humaine, dans les habitudes et dans la législation des temps modernes, je n'en reviens pas des résultats qu'elle a obtenus.

II. — L'action moralisatrice de l'Eglise pendant ce siècle a été profonde

1^o Rappelez-vous comment a procédé Jésus-Christ et quelle a été l'originalité de son œuvre. Il n'a pas protesté contre l'esclavage antique et ses immoralités révoltantes, contre les lois qui asservissaient la femme et l'enfant, contre l'inégalité sociale qui pesait sur les pauvres, contre le gouvernement despotique qui écrasait le monde. Il n'a pas donné à la société une constitution et des lois nouvelles. Non, tout cela n'eût abouti à rien qu'à bouleverser le monde sans l'améliorer. Il a fait autre chose et mieux. Il a agi non pas à la surface, mais au dedans. Il a mis dans les profondeurs de la société païenne, c'est-à-dire dans l'âme humaine elle-même, un principe de pureté, de justice et d'amour qui, par sa force spirituelle, devait germer d'abord, puis ronger à leurs racines les iniquités, et enfin transformer les mœurs, les foyers et les lois.

Dans notre siècle paganisé, l'Eglise a repris cette vieille méthode qui est la bonne. *Elle a agi sur les âmes*, sur chaque âme en particulier. A ses yeux, l'individu a une valeur sacrée. Elle ne se meut pas dans la pâle et vague région des généralités, des abstractions, des théories. Comme Jésus-Christ son maître elle va à Marie-Madeleine, à Zachée, à l'enfant, au malade, au pauvre, au pécheur repentant, à toute âme d'homme qui ne repousse pas ses avances. Ne demandez pas combien d'âmes, pendant ce siècle, ont reçu d'elle une semence d'idéal et subi son action moralisatrice. elles sont innombrables. Quand le soleil levant embrase l'horizon et fait tressaillir la terre assoupie, comment voulez-vous que je compte toutes les cimes qui resplendent sous ses rayons de feu, toutes les plantes qui vivent de sa chaleur et de sa clarté ? Ainsi l'Eglise dépose un principe de vie morale dans des millions et des millions d'âmes.

2^o Et par les âmes elle atteint *les familles*. C'est la famille qui est la base granitique du monde. C'est la famille saine et chrétienne qui restaure les nations épuisées et raffermi les so-

ciétés croulantes. Or vous ne pouvez pas ignorer tout ce que l'Eglise met de moralité dans la famille. Voyons, est-ce l'Eglise qui dissout la famille par l'alcool, par la prostitution, par la séduction, par le divorce ? Ne faut-il pas être fou pour rêver une institution meilleure que la famille chrétienne ? Contemplez ce père chef du foyer : scrupuleux observateur de la loi religieuse, il est à la hauteur de tous les devoirs et de toutes les épreuves. Contemplez cette mère reine du foyer : chrétienne exemplaire, elle répand autour d'elle la joie, la pureté, le bon ordre. Contemplez ces enfants parure du foyer : abrités sous l'aile de la religion, ils ignorent les plaisirs dangereux, les attachements coupables, l'envahissement des concupiscences grossières. On dit que Mithridate jetait de l'or sur ses pas pour arrêter les poursuites des Romains : Jésus-Christ sème mieux que l'or dans nos familles, en y semant les vertus qui en font la paix et l'honneur.

3^e L'action moralisatrice de l'Eglise atteint les âmes, par les âmes les familles, et par les familles la nation.

Sans doute, Messieurs, il y a chez nous en haut et en bas de nombreuses défaillances qui attristent et inquiètent le cœur de tout patriote avisé. Et cependant nous sommes des saints, des sages, des anges, si l'on nous compare à ce qu'était le monde avant l'Evangile. A première vue tout paraît chez nous gâté et comme submergé dans la corruption. Non, il nous reste un fond de moralité, une provision de vertus ignorées..., semblables à ces épargnes péniblement amassées, qui aux heures de crises soutiennent la maison et la sauvent. Et d'où nous vient cette provision de vie morale, sinon de ce catholicisme que des insensés et des malfaiteurs voudraient détruire, sans rien avoir à mettre à sa place ?

4^e Ne m'objectez pas ici la corruption des peuples latins. Si les peuples latins se sont laissés envahir par la corruption, ce n'est pas parce qu'ils sont catholiques, mais bien parce qu'ils ne le sont plus assez. Et puis, y a-t-il plus de corruption à Paris et à Madrid qu'à Londres et à Berlin ? J'affirme que non et je l'affirme sur la foi de récits authentiques et de statistiques incontestables et incontestées. Le catholicisme est la religion qui demande et qui obtient le plus de sacrifices de la conscience humaine ; donc un peuple sérieusement catholique a plus de chances que tout autre de s'élever à une moralité imposante.

Ne m'objectez pas non plus la conduite irrépréhensible de certains chrétiens. De deux choses l'une : ou ces chrétiens sont sincères, ou bien ils ne le sont pas. S'ils ne sont pas sincères, je vous les abandonne, ils ne nous appartiennent pas, ils n'ont pris de la religion que l'uniforme, ils se sont glissés dans nos rangs comme des loups affublés de peaux de brebis, nous ne sommes pas responsables de leurs méfaits. Mais ces chrétiens sont sincères et cependant ils restent faibles, ils ont des défauts, des vices peut-être... Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

Cela ne prouve pas que la religion n'est bonne à rien. Il y a des malades soignés par les médecins et qui ne se portent pas mieux que les autres : donc la médecine est inutile. Il y a des terrains qui, arrosés par des ruisseaux, ne produisent pas plus que d'autres exposés à la sécheresse : donc l'eau est inutile. Il y a des enfants qui tournent vers le mal malgré les bons conseils de leur mère : donc les bons conseils sont inutiles. Il y a des gens qui ont de la religion et qui ne sont pas meilleurs que les autres : donc la religion est inutile. Voilà quatre raisonnements qui se valent, c'est-à-dire qui ne valent rien du tout. Non, la religion n'est point inutile. Si elle ne rend pas l'homme impeccable, elle le rend toujours moins pécheur ; et si tel homme fait des fautes quoique religieux, sans la religion il en ferait cent fois plus. Chrétien, il reste très imparfait ; impie, il deviendrait tout à fait mauvais.

Conclusion

L'action moralisatrice de l'Eglise n'est pas niable.

Un aumônier de prison adressait un jour à ses paroissiens ce petit discours : « Mes chers amis, vous avez souvent entendu dire du mal de la religion et des prêtres, et vous en avez probablement mal parlé vous-mêmes. Il est pourtant une chose dont aucun de vous ne doute : c'est que si vous aviez suivi ce que la religion vous commande, vous ne seriez pas ici. »

Messieurs, cette petite allocution est exquise et irréfutable. Elle vaut toutes les preuves et vous pouvez vous en servir à l'occasion pour fermer la bouche aux mécréants. La religion catholique moralise tous ceux qui sincèrement acceptent son influence. Cela suffit à prouver sa divinité. Elle est bonne, donc elle est vraie.

27^e Conférence

§ 3. — LA DIFFUSION DE LA GRACE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a sanctifié les âmes en leur distribuant le dogme, la morale et la grâce. Nous avons étudié la diffusion du dogme et de la morale. Il nous reste à étudier la diffusion de la grâce.

Le sujet est d'apparence un peu mystique. Ras-surez-vous, je ne vous dirai que des choses très lumineuses et très tangibles.

1^o Qu'est-ce que la grâce ? 2^o L'homme a besoin de la grâce. 3^o C'est l'Eglise qui distribue la grâce.

I. — Qu'est-ce que la grâce ?

La grâce est un secours surnaturel que Dieu nous donne par pure bonté en vue des mérites de Jésus-Christ pour nous aider à faire notre salut.

La grâce est une force mystérieuse qui descend du cœur de Dieu et qui vient se mêler à la subs-

tance même de l'humanité. Et là-dessus on nous dit : « Quelle est cette force dont la source et la direction sont cachées dans le ciel, dont les ressorts ne furent jamais vus sur la terre, et dont le calibre n'est point mathématiquement déterminé ? La grâce est-elle une réalité ? » Oui, Messieurs, la grâce est une réalité. Cachée dans sa source elle se manifeste dans ses effets.

A ne voir que les apparences, on ne distingue guère en ce monde un baptisé d'un infidèle, un saint d'un pécheur, ceux qui ont la grâce de ceux qui ne la possèdent pas. C'est ainsi qu'en hiver il est difficile de discerner les arbres vivants des arbres morts, mais au printemps on s'en aperçoit sans effort. De même dans la clarté printanière de l'autre vie il sera facile de reconnaître ceux qui auront eu la grâce aux fruits de vie qu'ils auront produits..., et alors les plus enragés positivistes seront obligés de constater que la grâce n'est point une mystification théologique et une invention des prêtres.

Il n'est point nécessaire d'ailleurs d'attendre l'éternité pour toucher du doigt la réalité de la grâce. La grâce s'affirme et éclate dans l'histoire et dans l'actualité. Il y a des masses de faits que vous ne pouvez pas expliquer sans elle. Par elle, les païens ont été convertis et des millions de martyrs ont donné leur sang comme une goutte d'eau. Par elle, la virginité a embaumé la terre et les apôtres ont évangélisé tous les peuples. Par elle, les pauvres sont honorés, les lépreux sont embrassés, les humbles de cœur sont multipliés, les ennemis sont pardonnés, les mœurs privées et publiques sont changées. La régénération de l'univers est son ouvrage.

La nature de la grâce est un mystère, mais ses effets tombent sous les sens ; quoique non pondérable, la grâce est vérifiable. Car elle agit dans les profondeurs de la conscience, et elle déploie dans l'humanité sa force moralisatrice et sanctifiante. La grâce est une réalité.

II. — L'homme a besoin de la grâce

1^o Il en a besoin *pour monter vers sa destinée* qui est la vision intuitive de Dieu au ciel. Cette fin sublime exige des moyens proportionnés. Si l'aigle n'avait pas ses ailes, comment pourrait-il franchir l'espace et monter jusqu'au soleil ? Ainsi l'homme sans la grâce. Il pourra peut-être se hausser jusqu'aux vertus de l'honnête homme, que Bossuet appelle des vertus de commerce ajustées à l'opinion et non à la règle. Il ne s'élèvera jamais jusqu'aux vertus surnaturelles qui, seules, ont le don de plaire à Dieu et de mériter la récompense éternelle. L'homme a besoin de la grâce pour monter. Je vais plus loin :

Il en a besoin pour marcher d'un pas ferme dans le sentier de *la simple morale naturelle*. Soyons sincères, Messieurs. Nous sommes des êtres faibles, des êtres déchus, des êtres blessés et malades. Pouvons-nous, sans que Dieu s'en mêle, ré-

primer en nous l'esprit d'orgueil, d'intérêt, de vengeance et de volupté ? Pouvons-nous, sans que Dieu s'en mêle, pratiquer la justice, la piété, la chasteté, la tempérance, toutes les vertus qui font l'homme intègre ? Pouvons-nous, sans que Dieu s'en mêle, être de parfaits honnêtes gens ? Non, pour monter haut et pour marcher droit, l'homme a besoin de la grâce.

Il en a besoin pour *se relever*. Il est facile de déchoir, mais il ne l'est point de remonter les abîmes descendus. Tomber est une faiblesse de nature, mais se relever est un triomphe qui la dépasse. A défaut d'un secours divin, l'homme qui a été blessé dans la lutte ne peut pas se guérir. Il connaîtra peut-être la lassitude, la déception, le découragement, le dégoût ; il ne connaîtra pas le repentir ni l'amendement dans le sens régénérateur attaché à ces mots.

Pour monter, pour marcher, pour se relever, l'homme a besoin de la grâce.

2^o Ecoutez *Jésus-Christ*. « Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire. Maître du monde, vous pouvez commander au monde si cela plaît à votre ambition, mais vous ne pourrez commander un jour durant à votre chair si cela ne me plaît pas. Peu vous importe sans ma grâce la pureté des principes ! Avec de nobles convictions vous n'aurez qu'une pitoyable vie. » L'homme a besoin de la grâce... Vous en doutez ?

Ecoutez les cris de détresse que poussent à travers les siècles *les plus grandes âmes et les plus nobles cœurs*. Ecoutez le gémissement d'un saint Paul, de cet apôtre géant, qui des hauteurs de son génie, de sa sainteté et de sa vie conquérante, nous jette cette clameur douloureuse : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera du mal qui m'opprime, des convoitises qui m'assiègent, des tentations qui me font rougir ? *Quis me liberabit ?* Qui me délivrera ? Qui ? La grâce de Dieu. *Gratia Dei.* » L'homme a besoin de la grâce... Vous en doutez encore ?

Ecoutez simplement *les consciences loyales*. J'ai lu que le vieux Dunois, le rude compagnon de Jeanne d'Arc, se rappelant sans doute la vertu inaltérée de l'héroïne et sentant jusque dans ses cheveux blanc des ardeurs mal éteintes, avait fait écrire sur les murailles de son hôtel cette belle parole : « Mon Seigneur Dieu, donnez-moi un cœur qui soit pur. » Messieurs, comme le vaillant Dunois, pour être forts mettons Dieu avec nous. L'homme a besoin de la grâce.

Je sais bien que les sots et les orgueilleux ont la prétention de se passer de Dieu et de se suffire à eux-mêmes, et je les vois draper leur misère dans l'emphase d'une morale soi-disant philosophique et indépendante. Mais je sais aussi que si les hommes se laissent prendre à l'enseignement, Dieu maudit les sépulchres blanchis..., et me réclamant de la parole du Christ, de ma propre expérience, de l'aveu des saints, des sages et des sincères, j'affirme une dernière fois que l'homme a besoin de la grâce... Où est-elle ? Qui nous la donne ?

III. — C'est l'Eglise qui distribue la grâce

Les sources lui en ont été confiées. Elle les garde, elle les fait jaillir et circuler à travers le monde. Ces sources sont multiples. Je vous signale les trois principales qui sont la prière, l'absolution et l'Eucharistie.

1^o *La prière.* « Chien de chrétien ! » répétait chaque jour un Bédouin à un officier français devenu son prisonnier. Un matin, cet officier lui dit avec colère : « Pourquoi m'appelles-tu chien ? Je suis ton prisonnier, mais je suis un homme comme toi et plus que toi. » — « Toi un homme ! lui répondit fièrement l'Arabe, non, tu n'es qu'un chien ; voilà six mois que je ne te vois pas prier ! » La prière est en effet, Messieurs, le grand devoir, le plus pressant besoin et le suprême honneur de l'homme. Mais en dehors de l'Eglise catholique, ou on prie mal, ou on prie peu, ou on ne prie pas.

Que fait l'Eglise ? Elle rappelle sans cesse la loi de la prière. Elle organise dans ses temples la prière publique presque ininterrompue. Elle institue des fêtes religieuses qui rendent la prière facile, imposante, entraînant. « Maître, est-ce là le ciel dont vous m'avez parlé ? » disait Clovis à saint Remy, en entrant dans la cathédrale de Reims, parée de tapisseries magnifiques, illuminée de cierges innombrables et toute remplie du parfum de l'encens. « Non, répondit l'évêque, mais c'est le chemin qui y conduit. »

Et puis, à côté de la prière toujours jaillissante, voici les sacrements.

2^o *L'absolution.* Attila disait : « L'herbe ne repousse plus où mon cheval a passé. » Et un général musulman : « Nos blessés ? nous les laissons mourir ! » Ainsi la philosophie. Elle n'a pas de baume pour guérir ceux qui ont été vaincus et blessés dans la lutte de la vie. Elle n'a aucune eau mystérieuse, divine, pour transformer les déserts en jardins, pour faire reverdir l'innocence dans les âmes ravagées par le péché. L'Eglise, elle, possède les sacrements qui ressuscitent et qui sauvent.

Elle possède le pouvoir d'absoudre, et par son absolution elle fait palpiter les ruines les plus invétérées, elle rend le mouvement et la vie aux âmes paralysées et mortes. Vous savez le mot que le général Desaix, agonisant, adressait à Bonaparte et qui décida de la victoire de Marengo : « Général, la bataille est perdue, mais nous avons le temps d'en gagner une autre. » — C'est ce que fait l'Eglise, elle absout les pécheurs, elle les relève, elle les ramène à la lutte, et à tous les Lazare immobiles et glacés elle dit : « Levez-vous, sortez du tombeau et marchez ! »

Messieurs, avez-vous pensé à cela ? Il y a dans l'Eglise une institution de clémence et de miséricorde où se rencontrent deux hommes, l'un qui s'accuse, l'autre qui absout. Et si depuis 19 siècles les âmes se sont relevées plus pures et plus fortes, si depuis 19 siècles le genre humain, dont c'est la loi de ne pouvoir être délivré du mal qu'à la condition de s'en décharger par l'aveu, a vu

s'accroître son patrimoine moral, ses trésors de vertu, de probité, de justice, de chasteté, de dévouement, de sainteté, sous quelque forme que ce soit, tous ces retours, tous ces renouvellements, toutes ces transformations spirituelles, toutes ces persévérances dans le bien ont été et sont encore l'œuvre de la confession, l'œuvre de l'absolution. Messieurs, *faisons les fiers tant que nous voudrons... nous sommes des pécheurs... nous avons besoin de la grâce du pardon... et il n'y a que l'Eglise qui puisse nous la donner !* Ça c'est plus qu'extraordinaire, c'est divin.

Louis VII de France à qui Henri II d'Angleterre faisait un reproche d'avoir donné un asile à Thomas Becket lui répondait : « C'est un des plus beaux fleurons de la couronne de France d'offrir un refuge aux exilés. » L'Eglise fait mieux : elle offre le pardon à ceux qui sont tombés. C'est un des plus beaux fleurons de son diadème. Mais voici le plus beau,

3^o *L'Eucharistie.* Là est la grâce, là est l'auteur de la grâce.

Ne niez pas, Messieurs, la force Eucharistique ! C'est elle qui soutient le prêtre dans son laborieux ministère. C'est elle qui envoie des missionnaires aux quatre vents du ciel. C'est elle qui renouvelle dans tous les hospices et au chevet de toutes les douleurs un peuple immense de vierges dont je vous défie d'expliquer l'héroïsme sans l'intervention d'un agent moral.

Ne niez pas, Messieurs, la force Eucharistique ! Ces femmes étonnantes qui, dans l'intérieur du foyer domestique, donnent l'exemple des plus sublimes vertus ; ces jeunes gens admirables de pureté qui vivent comme des anges dans une chair passionnée et dans un monde corrompu ; ces hommes qui traversent la vie sans y contracter de souillure ignominieuse, qui sont-ils sinon des convives de l'Eucharistie ?

Ne niez pas, Messieurs, la force Eucharistique ! C'est à elle que vous devez cette mère qui vous a prodigué tant de soins généreux et qui n'a peut-être recueilli, pour prix de son amour, que la plus noire ingratitude ; et cette sœur qui a renoncé à tout pour vous rendre plus riche et plus heureux et cette femme qui ne se plaint qu'à Dieu de vos mépris et de vos colères ; et cette fille, l'honneur de votre maison, dont le sourire éclaircit votre humeur sombre, et dont le regard, les paroles et les mains ont quelque chose de si caressant et de si doux.

Ne niez pas, Messieurs, la force Eucharistique ! Dom Bosco disait à lord Gladstone, émerveillé des résultats constatés dans son orphelinat : « Pour moi je ne connais que deux moyens d'éducation : la communion et le bâton. J'ai renoncé au bâton, je gouverne par la communion. »

L'Eglise pendant ce siècle a sanctifié les âmes. Elle leur a distribué le dogme, la morale et la grâce. L'Eglise a fait son devoir. Faisons le nôtre en profitant de son action bienfaisante et en y coopérant.

28^e Conférence

§ 4. — LES DÉVOTIONS NOUVELLES

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé à la sanctification des âmes en leur distribuant le dogme, la morale et la grâce.

Mais dans ce travail de sanctification apparaissent certaines particularités qu'il est important de signaler. Pour se sanctifier, les hommes de ce siècle sont obligés de lutter plus qu'autrefois. L'Eglise dans sa miséricorde a donc dû leur offrir des moyens de sanctification plus abondants et des ressources nouvelles... Il en est ainsi... Pendant ce siècle, nous avons vu se former certains courants spirituels, certaines dévotions particulières, dont je veux vous entretenir aujourd'hui brièvement.

I. — Dans l'histoire de l'Eglise

Dans l'histoire de l'Eglise, les dévotions se suivent et ne se ressemblent pas, si l'on peut ainsi dire. A chaque période importante correspond une dévotion spéciale.

Au début, dans les catacombes, pendant que les chrétiens sont brisés, broyés, foulés aux pieds, trainés sur les chevalets et sur les bûchers, la grande dévotion, c'est la dévotion à Jésus-Christ ressuscité, au divin Jonas sorti du ventre de la baleine, au divin Orphée qui charmera les bêtes féroces et qui construira l'Eglise au son de la lyre.

Constantin paraît, le christianisme monte sur le trône : c'est la dévotion à la Croix qui prévaut. La Croix sort de terre où on l'avait cachée depuis trois siècles. Aux populations que menace la décadence du Bas-Empire, aux Barbares qui arrivent pleins de brutalité et de violence, l'Eglise présente la Croix, la couronne d'épines, les clous, la colonne, les pieds et les mains du divin Sauveur percés par amour.

Puis, nous arrivons au moyen âge et une autre dévotion grandit à l'horizon : la dévotion à Jésus-Christ caché dans la sainte Eucharistie. Un pape ordonne d'élever à la messe la sainte hostie ; un autre pape établit les belles processions de la Fête-Dieu ; un troisième demande aux deux plus grands génies de son temps, saint Bonaventure et saint Thomas, de composer l'office du Saint-Sacrement. Renouvelée et comme rajeunie par ces splendeurs nouvelles, l'Eglise se prépare à entrer résolument dans les terribles épreuves qui se préparent.

Quelques siècles se passent ; voici une autre dévotion plus délicate encore, qui suppose les âmes plus intérieures, préparées par la sainte Eucharistie à comprendre toutes les délicatesses de l'âme de Notre-Seigneur : c'est la dévotion au Cœur de Jésus. Elle aussi elle descend du ciel et elle pousse des profondeurs de la terre. Elle vient à son heure, au moment même où le monde allait se refroidir dans les brumes du Jansénisme et dans les orages de la Révolution.

II. — Durant le XIX^e siècle

Après ce coup d'œil rapide jeté sur le passé, étudions le présent et voyons dans ce siècle s'épanouir et se multiplier les dévotions nouvelles.

La Passion, l'Eucharistie, la sainte Vierge, les âmes du Purgatoire, voilà les principaux objets de la dévotion catholique dans tous les temps. Or ces quatre grandes dévotions sont très populaires dans notre temps et elles ont pris parmi nous les formes les plus multiples. De même, le culte des saints a repris une faveur extraordinaire. Un exemple entre beaucoup d'autres en fournit la preuve : c'est le développement prodigieux qu'a pris en quelques années la dévotion à saint Antoine de Padoue invoqué à la fois comme pourvoyeur des pauvres et comme bienfaiteur de ceux qui les assistent.

En même temps qu'il demeurait fidèle ou qu'il revenait aux dévotions anciennes, notre âge en a créé de nouvelles qu'il serait difficile d'énumérer toutes. Citons-en quelques-unes.

La dévotion au Sacré-Cœur, qui est ancienne par les racines qu'elle a poussées dans le dogme, mais qui, dans son objet formel, ne remonte qu'aux dernières années du XVIII^e siècle. Cette grande dévotion n'a pris son essor que dans notre siècle.

Les différentes associations de prière, de pénitence et d'apostolat qui se multiplient et se diversifient sans cesse.

Les pèlerinages. La Terre sainte, où Chateaubriand promenait son ennui solitaire, revoit par milliers les pèlerins de France. — Nous voyons des caravanes prendre le chemin de Rome pour y aller vénérer le tombeau de saint Pierre et le palais qui sert de prison à ses successeurs. — Puis ce sont les vieux temples de la Gaule chrétienne vers lesquels on revient en foule, Notre-Dame de Chartres, — Notre-Dame du Puy, — Saint-Martin de Tours. — Et comme pour relier le présent au passé, c'est Paray-le-Monial, foyer primitif de la dévotion au Sacré-Cœur. Et, dans chaque province, dans chaque diocèse, combien d'autres pèlerinages ont retrouvé quelque chose de leur antique splendeur !

Mais que de nouveaux sanctuaires où affluent les multitudes !

Voici Montmartre, l'église votive et expiatoire ; Voici Lourdes surtout, Lourdes, c'est-à-dire l'évidence du surnaturel, Lourdes, théâtre il y a 39 ans d'un fait qui ne semble rien, qui s'est passé dans l'âme d'une enfant, qui paraît échapper à toute vérification humaine... Ce fait, Dieu ne permet pas qu'on le nie, ni qu'on en doute, ni qu'on s'en désintéresse. La parole de Bernadette remue tout un siècle, met en mouvement des multitudes, secoue l'indifférence, fascine les regards des amis et des ennemis de Dieu, rallume les ardeurs de la prière, et jette, comme un défi miséricordieux, à cette génération qui avait déclaré le miracle impossible, tout un faisceau d'indéniables miracles...

Et avec Lourdes, il convient de citer la Salette et Pontmain.

Il y a eu dans notre siècle une efflorescence de dévotions nouvelles... Il convient ici de noter quelques conclusions pratiques qui doivent diriger la conduite des catholiques.

Conclusions pratiques

1^o *Les dévotions sont des moyens et non des buts.* Elles sont des secours pour nous sanctifier, elles ne constituent pas notre sanctification elle-même.

Par exemple, je ne dis pas qu'on fréquente trop souvent les sacrements, mais je ne veux pas qu'on les fréquente en méconnaissant le vrai caractère de l'institution sacramentelle, qui est un moyen, non un but, un auxiliaire, non un équivalent de la vertu. Le christianisme est une vie, vie de l'esprit par la foi, — vie de la volonté par les œuvres, — vie du cœur par l'amour ; les sacrements et les différentes dévotions sont à l'égard de cette vie des aliments et des remèdes. Qui s'en éloigne dépérit ; mais à qui s'en approche, il reste le devoir d'en tirer parti, pour croire, pour obéir, pour aimer... Hélas ! que voit-on souvent ? Une religion qui s'absorbe dans la pratique, c'est-à-dire dans les moyens, et qui néglige le but, c'est-à-dire les vertus.

On cherche dans les sacrements comme une dispense de l'effort rendu inutile par la facilité du pardon. Le résultat est funeste à la cause de la foi, car en un temps où tout se mesure à l'utilité, que pensera le monde d'une doctrine qui offre à la conscience humaine le concours d'une vertu réputée divine et qui ne réussit pas à élever ceux qu'elle prétend nourrir de Dieu au-dessus du niveau moyen, c'est-à-dire de la commune faiblesse ?

2^o *On ne peut pas embrasser toutes les dévotions.* — Cette multiplicité absorbe toute la sève de l'âme, et ne lui laisse plus d'énergie pour la pratique de la vertu.

3^o *Les meilleures dévotions sont les plus anciennes :*

Dévotion à la Trinité, au Saint-Esprit.

Dévotion au Saint-Sacrement, à la Passion, au Sacré-Cœur.

Dévotion à la sainte Vierge, à saint Joseph.

Dévotion aux saints Anges, à l'Ange gardien, aux saints, à nos patrons et à ceux vers qui nous porte un attrait particulier de grâce.

Dévotion aux âmes du purgatoire.

quelques existences dont le cycle est relativement complet, avec son aurore, son midi et son couchant, combien d'autres ne sont que des lignes à peine commencées ! Sans l'immortalité, expliquez-moi ces milliers d'enfants qui ne naissent que pour mourir, et qui ne traversent la vie que pour passer d'un riant berceau dans un berceau dur et sombre qui s'appelle un cercueil... Expliquez-moi ces êtres chez lesquels l'intelligence n'est qu'à l'état de crépuscule, privés pour jamais de ce rayon qui fait la beauté d'un front humain, ou ces infirmes que les misères de leur corps assujettissent au plus dur des esclavages... Et là où se trouvent réunies toutes les facultés, toutes les forces humaines, expliquez-moi cet essor si riche de l'être physique et moral arrêté tout à coup par la main de la mort, qui semble épargner ailleurs une vie longue et inutile, funeste peut-être !... Expliquez-moi cette jeune mère perdant la vie au moment où elle la donne, cet époux et ce père ravi à la tâche sacrée de chef et de protecteur d'une nombreuse famille !... Expliquez-moi ces natures d'élite, désignées les premières aux coups de la mort, comme si le flambeau se consumait d'autant plus rapidement qu'il répandait plus d'éclat !... Et une énigme désespérante planerait à jamais sur ces destinées inachevées, et ces germes qui périssent dans le sillon terrestre n'iraient pas ailleurs préparer leur légitime moisson ?

2. Mais combien d'autres imperfections navrantes viennent confondre nos pensées ! Toutes les facultés de notre être moral dépassent, par leurs pressentiments et leurs aspirations, la réalité des choses. Tandis que la créature inférieure atteint ici-bas son plein développement, la vie de la créature spirituelle n'est que l'ébauche et comme le rêve de la vie. — Notre intelligence veut savoir, mais comme ses connaissances sont partielles, incomplètes ! Quel est l'objet, si humble qu'il soit, qu'elle parvienne à épuiser ? Ici, les plus savants sont les plus modestes ; il ne leur en coûte pas de faire l'aveu de leur ignorance et de convenir qu'ils n'ont épelé que quelques lignes ou quelques syllabes du livre universel. — Notre intelligence aspire au beau ; elle l'a entrevu, dans ses heures les plus brillantes ; elle a entendu des harmonies suaves, contemplé de magnifiques spectacles, dans ce monde de l'imagination auquel les poètes et les artistes demandent ces inspirations qu'ils ravissent au-dessus d'eux-mêmes. La foule les attend là-bas, dans la plaine ; elle les admire ; mais eux, comme la réalité les désempoie, comme ils se sentent impuissants à traduire leurs visions sublimes ! Les plus découragés dans le monde de la pensée, de la science ou de l'art, ce sont les hommes de génie, car le propre du génie c'est de mesurer douloureusement sa limite. — Notre intelligence aspire aux vérités supérieures, qui sont les fondements mêmes du monde moral. Mais comme ces vérités la dépassent ! Elle n'aperçoit qu'une face des questions, et s'arrête devant des contradictions insolubles ;

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

V

L'IMMORTALITÉ CHRÉTIENNE

Maintenant, je vais à Celui qui m'a envoyé.

(Ev. du 4^e dim. après Pâques).

1. Un rapide coup d'œil jeté sur la vie nous y révèle quelque chose d'imparfait et d'inachevé, qui est un suprême appel à l'immortalité. Pour

l'harmonie et l'unité se dérobent à ses recherches. — Et cette intelligence, humiliée par ses lacunes, mais grande par ses pressentiments, avez-vous pensé à sa fragilité ? Un jour, l'organe matériel auquel elle est liée se détériore, le cerveau se paralyse, et il suffit d'un instant pour détruire cette force qui exerçait son empire sur les autres et sur elle-même. Eh quoi ! tout serait fini par cet accident physique qu'un rien peut déterminer ? Il n'existerait pas, ce monde de l'harmonie que notre pensée a rêvé, ce faisceau des vérités qu'elle a pressenties, ce foyer ardent de lumière dont elle n'était qu'un rayon fugitif ? Et ce flambeau qu'un souffle peut éteindre n'irait pas se rallumer là-haut ?

3. Nous avons une conscience qui porte en elle la loi du bien et qui nous ordonne de l'accomplir. Mais où est sa force ? Comme elle est vaincue dans la pratique de la vie ! Nous sentons que le devoir attire ce qu'il y a de meilleur en nous, mais comme il coûte à notre lâcheté ! Nous reconnaissons que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau dans l'ordre moral, mais où sont ceux qui gravissent cette cime héroïque ? Encore ici, les meilleurs sont les plus découragés ; ils ont la notion, la volonté du bien, et ils se sentent les esclaves du mal. Que de luttes, que de défaites morales, que de regrets stériles ! Demandez-leur s'il ne leur faut pas une vie où ils seront délivrés de l'empire du mal, et où ils réaliseront l'idéal imprimé dans leur conscience.

4. D'ailleurs, sans l'immortalité, vaudrait-il la peine d'entreprendre les luttes que la conscience commande ? Eh quoi ! aujourd'hui, comme au temps de David, nous voyons « le méchant fleurir comme un laurier vert, » les naïfs et les généreux tombent dans les pièges des habiles et des forts, la fortune est souvent aux mains des iniques, le succès vient couronner et absoudre l'intrigue et la bassesse ! Qu'est-ce donc que cette loi du bien qu'aucune sanction n'accompagne ? Si ma conscience m'a trompé, je ferai comme le grand nombre, je m'abaisserai. Rêves de vertu sans tache qui m'êtes apparus au début de ma vie morale, immolations au devoir que j'ai accomplies dans mes heures d'enthousiasme juvénile, vous êtes des chimères généreuses auxquelles je n'irai pas désormais sacrifier les jouissances et les avantages de la vie présente, qui seuls sont des réalités !

C'est en présence de ces contradictions et de ces retards de la justice que nous sentons l'impérieux besoin de l'immortalité. Dieu règne, nous n'en doutons pas, et ses jugements passent quelquefois sur la terre, rapides, éblouissants, comme les éclairs d'un glaive. Mais que de fois aussi sa justice semble sommeiller ! Il n'est pas une époque de l'histoire qui n'ait vu quelque triomphe de la force heureuse, quelque noble cause vaincue. Et lorsqu'une iniquité séculaire tombe enfin sous les coups de la conscience publique, regardez quel sillon de larmes et de sang elle laisse à travers

l'histoire. Vous qui avez succombé, victimes silencieuses, dans ces luttes terribles, pour la liberté et pour la justice, et vous aussi qui avez donné votre sang pour la patrie vaincue, mais fiers de défendre le droit contre la force brutale, dites-nous s'il ne faut pas l'immortalité comme une glorieuse réparation à vos sacrifices !

5. Enfin nous avons un cœur, et ce cœur fait pour aimer veut être heureux en aimant. Mais comme l'égoïsme le rétrécit ! Offre-t-il aux autres tout ce qu'il peut donner, et reçoit-il en échange tout ce qu'il demande ? Nous ne méconnaissons pas les pures joies qui lui viennent de la famille et du commerce de l'amitié ; mais la source de ses joies n'est-elle pas aussi celle de ses douleurs ? Que de mécomptes, que de froissements ! Ici encore les meilleurs sont les plus à plaindre, parce qu'ils offrent plus de surface aux blessures de la vie... Et pourtant, nous étions faits pour le bonheur ; nous l'avions espéré au début de notre carrière, avec la naïve confiance de la jeunesse. Quelle distance entre la réalité et le rêve ! Nos biens les plus désirés, comme ils nous semblent bornés et étroits lorsque nous les possédons ! Comme ils s'épuisent vite, comme ils se flétrissent entre nos mains ! Et s'ils parviennent à contenter notre cœur, soyez-en sûrs, il y a dans ce cœur un point douloureux qu'une noble pudeur nous avertit de dérober à tous les regards, il y a une place secrète sur laquelle se concentre toute notre capacité de souffrir. Hélas ! il faut dire du bonheur avec le poète qu'il est toujours *là-bas, là-bas dans les nuages* !... Et lors même que nous n'aurions connu aucune déception dans nos affections de famille, aucune ingratitude dans le commerce des hommes, lors même que nous aurions aimé les êtres les plus dignes d'absorber un cœur, qu'importe, puisqu'il faut être quitté et tout quitter à son tour, puisque nul n'échappe à cette réalité inévitable, universelle, qui s'appelle la mort ? Nous sommes comme des passagers, partis ensemble sur un navire, par un vent favorable et un ciel riant. Mais, dans cette traversée fatale, nous sommes destinés à voir disparaître tous nos compagnons de voyage, et à disparaître nous-mêmes dans les flots de l'Océan.

Aussi, en présence de cette universelle déception de la vie, nous comprenons que l'humanité, par ses mythes les plus populaires, par ses représentants les plus illustres, par ses poètes les plus purs, ait laissé échapper de siècle en siècle un soupir ardent vers l'immortalité. Nous comprenons ce sage d'Athènes qui va porter à ses lèvres la coupe empoisonnée au moment où s'approche le vaisseau qui doit marquer l'heure de sa mort, rassemblant ses amis autour de sa couche et leur parlant de cette espérance dont il faut, dit-il, s'enchanter soi-même. Nous comprenons ce Romain illustre qui, ne pouvant survivre à la liberté vaincue, se fait lire, en s'ouvrant les veines, le *Dialogue* de Platon sur l'immortalité. Nous comprenons ces guerriers du nord, plaçant leurs frères

d'armes qui ont succombé à côté d'eux dans les combats, sur les nuages de leur ciel grisâtre d'où ils peuvent entendre encore les chants de la patrie. Nous comprenons cette pauvre Canadienne suspendant aux lianes des forêts le berceau de son enfant glacé par la mort et le balançant dans sa couche aérienne pourse donner l'illusion qu'il vit encore!...

Oui, obscure ou lumineuse, inférieure ou sublime, expression d'un rêve naïf ou d'un noble pressentiment, la croyance à l'immortalité est au fond de l'âme humaine, parce que sans elle la vie n'est qu'une énigme désespérante.

6. S'il est vrai que l'immortalité soit une réponse à tous nos besoins, une réparation de toutes nos infortunes, l'accueil que nous lui faisons est en réalité bien étrange! Pourquoi sommes-nous bouleversés par l'approche de cette mort qui brise nos chaînes, de « cette amie qui rend la liberté », selon la noble expression d'un poète? Pourquoi nous apparaît-elle comme un fantôme que nous repoussons avec effroi?... Vous dites : « C'est son cortège qui nous épouvante, c'est le passage de ce monde à l'autre qui est difficile à franchir. » Nous en convenons, le cortège est affreux et le passage sombre; mais si ce passage et ce cortège devaient nous ouvrir les portes d'une patrie riante et fortunée, il me semble qu'ils ne nous causeraient pas cette impression d'épouvante. La raison de nos craintes, la voici : Si l'immortalité est vraie, notre instinct naturel, notre raison, notre conscience, tout nous dit qu'elle ne peut être que sainte, et nous sommes pécheurs! Si nous sommes immortels, nous allons au devant d'un Juge, et nous avons violé sa loi! Voilà, sans artifice et sans subterfuge, la vraie cause de nos terreurs.

J'ai toujours été étonné que les philosophes spiritualistes, dont j'ai reproduit les principaux arguments en faveur de la vie future, puissent parler de cette vie avec tant de sérénité. Eux qui disent que l'éternité sera la moisson dont la vie présente est la semence, et que la loi qui nous régit ici-bas sera celle aussi qui nous jugera là-haut, comment ne tremblent-ils pas pour les autres et pour eux-mêmes? L'ont-ils observée cette loi parfaite? Et s'ils ne l'ont pas observée, quelle ressource ont-ils contre les conséquences de sa violation? Comme il est facile de voir qu'ils se meuvent dans le domaine de la théorie, et qu'ils dissertent dans une académie ou dans les livres! S'ils descendaient sur le terrain vrai et pratique, il me semble qu'ils ne parleraient pas avec cette assurance. En définitive, ne se trouve-t-il pas qu'ils n'ont fait que le poème, et si nous l'osions dire, le roman de l'immortalité?

Ne me dites pas que Dieu est trop loin pour me condamner! Ne me dites pas qu'il est indulgent pour la faiblesse humaine! Non, ce Dieu indifférent au mal n'est pas le vrai Dieu, car ma conscience réprouverait sa mollesse. Ma conscience ne connaît qu'un Dieu saint qui condamne le mal et qui ne peuple son ciel que d'âmes saintes et dignes de lui!

Que vais-je donc devenir en présence du « juste jugement de Dieu? » Si vous avez une ressource à m'offrir, une consolation à me faire entendre, parlez, sages de ce monde... Vous vous taisez?... Mais c'est dans ce silence de toute voix humaine que retentit la voix de l'Evangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Le Fils de Dieu est mort sur une croix il y a dix-huit siècles. Cette mort n'est pas un simple martyre, mais une mystérieuse expiation. Celui qui est cloué sur ce bois infâme, c'est le saint et le juste; c'est le seul qui, parmi les enfants des hommes, ait offert à Dieu le spectacle d'une vie sans tache. Ce n'est pas pour lui qu'il souffre, c'est pour nous. Il s'approprie, en prenant notre nature, toutes nos transgressions, tous nos péchés; il les fait siens par une solidarité sublime; il en ressent toutes les amertumes; il en porte dans son corps et dans son âme la peine effrayante, et c'est sous cet accablant fardeau qu'il succombe et qu'il meurt. Trois jours après, il brisé les liens de la mort, il se relève de la tombe, et il relève avec lui cette humanité qu'il a rachetée, et devant laquelle s'ouvrirent, comme elles vont s'ouvrir devant lui, les portes de la gloire!

Voilà l'Evangile, et voici l'ineffable consolation qu'il apporte à l'âme humaine. Ce même saint Paul qui écrivait ces amères paroles : « L'aiguillon de la mort c'est le péché, » jette maintenant à la mort désarmée ce victorieux défi : « O mort, où est ton aiguillon? O sépulcre, où est ta victoire? Grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ! » Et debout sur le rocher d'une confiance inébranlable, il s'écrie : « Qui accusera les élus de Dieu? C'est Dieu même qui les justifie. Qui les condamnera? Jésus-Christ est celui qui est mort, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, et qui intercède lui-même pour nous. »

Envisageons en face la réalité : « Après la mort suit le jugement », et la base du jugement c'est la loi de Dieu. Prenons cette loi dans son résumé sublime, dans son sommaire écrit à la fois sur les pages de la parole éternelle et sur les pages vivantes de notre conscience. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » Mon Dieu! vous ai-je ainsi aimé? Vous ai-je donné cette place souveraine dans mon cœur et dans ma vie?... Et mon indifférence, et mes oublis, et mes ingratitude, et ma triste facilité à me passer de Dieu dans mes projets, dans mes travaux, dans mes joies et presque dans mes peines! Et mes idoles que je lui préfère, et mes désobéissances sans nombre qui sont une offense permanente à celui que je dois aimer! — « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mon Dieu! est-ce ainsi que j'ai aimé mes frères?... Et mon égoïsme, et mon insensibilité, et mes paroles blessantes, mes sentiments d'envie, mes injustices, mes haines peut-être! Faut-il poursuivre?... Eh

bien ! cet examen qui nous trouble déjà, alors que l'éternité nous semble encore loin de nous, supposez que nous le fassions en face de cette éternité elle-même, sur un lit de maladie, au moment où nous croyons lire sur le visage de parents attristés des présages de mort... oh ! quelle angoisse, quel effroi ! Quelle expérience douloureuse de cette parole de saint Paul : « L'aiguillon de la mort c'est le péché, et la puissance du péché c'est la loi. » Oui, la loi, la sainte loi de Dieu constate notre péché ; elle en manifeste la gravité et l'horreur ; elle l'écrit en caractères de feu devant notre conscience ; et ce péché est l'aiguillon de la mort. C'est lui qui, plus que la souffrance, plus que les déchirements de la séparation, rend cette heure si redoutable et si amère ! Ah ! si aucun refuge ne s'ouvre alors à notre pauvre âme, je vous le demande, cette immortalité qui est notre privilège ne devient-elle pas notre tourment, cette source de consolation ne se change-t-elle pas en source de désespoir ?

RÉCITS ET CAUSERIES

XVII

DERRIÈRE LA MORT

Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer.

(LAMARTINE).

J'étais mort.

On m'avait enveloppé dans un linceul ; on m'avait couché à l'étroit entre quatre planches ; on m'avait descendu dans une fosse ; on avait planté sur ma tête une croix avec cette inscription : CI-GIT... UN TEL.

CI-GIT !.... Naguère, j'avais écrit aussi mon nom sur la façade de ma maison. La maison demeura ; le nom fut remplacé par un autre ; ... et moi, je passai... J'avais appartenu un instant à la ville des vivants, j'appartenais maintenant à la cité des morts : CI-GIT.

Et il s'opéra en moi un changement étrange.

Les vers s'étaient mis à dévorer mon cadavre. Et une poignée d'animalcules avait raison de celui qui fut un homme.

Et, peu à peu, toutes les parties de mon corps se désagrégaient les unes après les autres, les chairs se dissolvaient et abandonnaient les os, les os se disloquaient et se réduisaient en poussière, et leur poussière se mêlait à la poussière de la terre.

Plus de visage, plus d'yeux, plus de mains, plus de pieds, plus de corps !

Il est tel naufragé dont le cadavre peut-être, après avoir été rongé peu à peu par les flots de la mer, est venu échouer sur nos plages sous la forme de quelques grains de sable. Mêlé à l'arène du rivage, il se confond absolument avec elle, et la

veuve désolée qui réclame à l'abîme son époux depuis longtemps disparu, ne sait pas que cet époux est plus près d'elle qu'elle ne pense, et que sur la côte solitaire elle foule en ce moment sa cendre.

Au fond de la fosse où l'on m'avait descendu, j'étais quelque chose comme ce débris de naufragé. Quelques grains de poussière, c'était tout moi !

J'aurais tenu tout entier dans la main d'un enfant.

Et encore ce quelque chose diminua peu après.

Les eaux du cimetière portèrent ce qui restait de mon corps jusque dans le voisinage de la surface du sol. Une partie de ma substance fut absorbée par les herbes qui croissaient sur ma tombe. L'herbe se dessécha au souffle du vent, et les atomes de mon corps se dissipèrent dans l'espace.

La croix et l'inscription étaient brisées depuis longtemps. Mon souvenir n'existait plus dans la mémoire des hommes. Que restait-il de moi ? Rien, pas même l'ombre d'un petit nom : *Parvi nominis umbra*.

Et je fus cela pendant des siècles et des siècles.

Et tous ces siècles écoulés, je changeai d'une façon plus merveilleuse encore.

En un clin d'œil, au son de la trompette de l'ange, la terre qui m'avait recouvert tressaillit : toutes les parcelles de mon être, dispersées dans la poussière de ma tombe ou à travers les souffles des vents, se réunirent. Mon âme se rejoignit à mon corps, et je ressuscitai !

Et c'était bien là *mon corps*, l'antique compagnon d'exil de mon âme, que mon âme s'associait de nouveau !

Et, pourtant aussi, c'était un *autre* corps !

Mon corps avait perdu ce qu'il avait de matériel, de corruptible, de passible, de pesant, d'opaque, de ténébreux ; il était devenu spirituel, incorruptible, impassible, agile, subtil, lumineux.

Et il ne rampait plus sur la terre, et il s'envolait vers le ciel, et il parcourait les espaces, et il resplendissait comme un soleil, et il allait se perdre dans le sein de Dieu.

Et mes yeux voyaient Dieu, et mes oreilles entendaient Dieu, et tous mes sens s'enivraient de Dieu, et tout mon cœur se fondait en Dieu.

Et j'étais arrivé au terme du changement, et j'étais heureux pour l'éternité !

Alleluia ! Ceci n'est pas un rêve : c'est une espérance. Atome de poussière que je suis, je serai citoyen du ciel. Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que, au dernier jour, moi aussi je ressusciterai pour aller le voir. *Alleluia !*

(Le Semeur Vendéen).

SUR LES TRÉPASSÉS

I

LA MORT

Mes frères,

La Fête de la Toussaint a ravivé dans nos cœurs le souvenir de nos chers trépassés : l'Eglise tendue de deuil, les chants funèbres, les longues sonneries, les visites au cimetière, la prière sur le bord des tombes, il est impossible que tout cela ne nous ait pas remués, vivement impressionnés. Que de pensées graves, que de réflexions sérieuses ont dû nous venir à l'esprit pendant que nous acquittions nos dettes de reconnaissance et de piété filiale à l'égard de nos parents défunts ! Il nous faut garder les salutaires impressions que ces touchantes solennités ont laissées en nous, et en tirer profit pour la direction et l'amélioration de notre vie. Dans les desseins de Dieu, tout est ordonné pour procurer notre bien ; les leçons de la mort, plus que d'autres, ont la puissance de nous instruire et de nous désabuser. On l'a dit avec raison : les pieds sur la terre où dorment les morts, on juge mieux, on apprécie plus sainement les choses de ce monde ; on sait au mieux ce qu'elles valent et ce que nous pouvons attendre d'elles. Eh bien ! que doit-on penser, que doit-on se dire, quand on réfléchit au mystère de la tombe, quand recueilli et pensif on fait une station au cimetière ? On doit penser et se dire que la vie humaine est peu de chose, qu'elle est parfois brusquement interrompue et qu'il faut toujours en faire un bon emploi.

Ne trouvez pas mauvais que dans cette octave de deuil j'appelle votre attention sur ce grave sujet. Vous êtes assez souvent livrés à des pensées vaines et amollissantes, pour que vous ouvriez en ce temps votre cœur à des pensées sérieuses et préservatrices.

I

Qu'est-ce que la vie ? Dieu nous a dit ce qu'elle est, par la bouche de ses prophètes. La vie, c'est une ombre qui passe, une vapeur qui se dissipe, un songe qui s'évanouit. Il a suggéré aux hommes inspirés une multitude d'images saisissantes pour nous en découvrir l'incurable fragilité. Les eaux du fleuve qui s'écoulent rapidement sans pouvoir remonter vers leur source : image de notre vie ; la fleur qui s'épanouit le matin et qui le soir est déjà flétrie : image de notre vie ; l'éclair qui flamboie à l'horizon et qui s'éteint aussitôt : image de notre vie. Quand l'oiseau fend les airs, il vous est impossible de reconnaître la trace de son vol rapide ; quand le plomb meurtrier a passé en sifflant pour atteindre une proie, je vous défie de trouver le chemin qu'il a suivi : ainsi volent nos années, ainsi passent nos jours, s'enfuyant dans l'abîme de l'éternité.

Qu'est-ce que la vie ? Demandez-le non pas à l'enfant qui commence de vivre, il n'en sait rien,

mais à l'homme qui a longtemps vécu, au vieillard qui vous répondra que, pour lui, la vie est un rêve, tant elle s'est écoulée rapidement ! Il vous dira comme le roi Ezéchias : « J'ai à peine dressé ma tente que déjà il faut la replier, comme un voyageur pressé de partir dans une autre région ; je suis né ce matin, le soir vient et je vais mourir ! »

Qu'est-ce que la vie ? Demandez-le aux morts. S'ils pouvaient se mouvoir au fond de leur sépulture, ils prendraient avec leurs mains un peu de poussière et la jetant dans les airs ils vous diraient : « La vie est comme ces grains de poussière que le vent emporte et dissipe. »

Voyez en effet comme elle a peu de consistance. Les hommes ne sont pas plus solidement attachés à l'existence que les feuilles aux branches des arbres. Tout change sur la face du monde ; la génération qui grandit pousse de l'épaule la génération qui vieillit, et lui dit : « Faites-moi de la place ! *Fac mihi spatium.* » Regardez seulement autour de vous : des amis que vous avez connus, combien en comptez-vous sur qui la tombe s'est déjà fermée ? Mais, sans sortir du cercle de votre famille, que sont devenus votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs ? Où sont vos parents ? Hélas ! beaucoup d'entre vous pleurent leur absence et ne se consolent pas d'en être séparés.

La vie d'ici-bas a ses épreuves et ses tristesses. Si au moins nous étions sûrs de la prolonger jusqu'à la limite d'une vieillesse chargée d'années ! Mais non, personne n'a cette assurance, car la vie est souvent abrégée, et soudainement interrompue elle échappe au moment où on s'y attend le moins. Il n'est pas rare que la mort fasse d'effrayantes surprises.

Elle surprend dans la prière. Il y a quelque temps, le peuple assemblé au temple assistait au saint sacrifice, le prêtre officiant à l'autel chantait la préface, il prononçait les paroles : *Sursum corda*. A peine étaient-elles achevées qu'il tomba foudroyé et son âme alla continuer dans le ciel : *Habemus ad Dominum*.

Elle surprend dans le blasphème. Des hommes étaient réunis autour d'une table dans un hôtel et mêlaient à leur conversation des propos impies. Le maître de la maison intervient et demande poliment qu'on respecte le nom de Dieu. Aussitôt, un d'entre eux se lève, la colère sur le visage, le blasphème sur les lèvres : « Ton Dieu ! dit-il, mais s'il existe, qu'il le prouve, je veux souper avec lui ce soir ! » Et le malheureux n'a pas plutôt lancé cet insolent défi qu'il s'affaisse et expire sur-le-champ.

Elle surprend dans les plaisirs et les festins. Dans une ville de Belgique, une noble famille avait invité à dîner de nombreux amis pour fêter un doux anniversaire ; tous les convives se placent ; un siège reste vide : c'est le premier, celui de la maîtresse de la maison. Pourquoi tarde-t-elle à venir l'occuper ? Où est-elle ? On la cherche, on pénètre dans sa chambre, on trouve une femme renversée sur le parquet. Ce fut la mort qui présida le festin.

Elle surprend au sein de la famille, au foyer domestique. Un jour, deux jeunes gens dans la fleur de la santé se promenaient à la campagne. Le plus jeune engageait vivement son ami à se réconcilier avec Dieu et à profiter de la grâce du Jubilé que prêchaient alors d'éloquents missionnaires. « Qui sait, lui disait-il, si cette occasion passée il s'en trouvera une autre aussi favorable ? Crois-moi, ajoutait-il avec un accent suppliant, ne diffère pas plus longtemps. » Ce jeune homme resta inexorablement sourd à la voix de l'amitié. A quelques mois de là on apprenait que la mort était venu le surprendre jouant au coin du feu et arrêter sur ses lèvres un sourire qui n'était qu'à demi épanoui.

II

Puisque la vie est si courte et qu'elle est à tout instant menacée, que devons-nous en faire ? Il faut la bien employer ; il faut exploiter le temps qui nous est donné pour opérer le bien et amasser un trésor de mérites. C'est le grand apôtre qui nous y invite : « Pendant que le jour luit, multiplions nos bonnes œuvres, car la nuit vient, c'est-à-dire la mort, et nous ne pourrons plus rien faire. » Du berceau à la tombe, la distance est bientôt franchie ; entre ces deux extrémités si rapprochées l'une de l'autre, entre la naissance et la mort, entre le présent et l'avenir, ah ! mes frères que vous mettez de choses pourtant ! Vous mettez des affaires, vous mettez des intérêts, vous mettez des ambitions, vous mettez des projets et encore des projets, vous mettez des jouissances quand vous pouvez en trouver. Mais je vous en conjure, mettez-y donc des devoirs accomplis, des vertus pratiquées, des mérites généreusement acquis ; mettez-y des efforts soutenus, des sacrifices consentis, des obstacles surmontés, des tentations vaincues ; mettez-y des actes de fidélité, afin que vous n'ayez pas les mains vides quand vous passerez à l'autre rive de ce monde.

Et ce n'est pas dans quelques années, quand la vieillesse aura creusé des rides sur vos fronts, qu'il faudra commencer ; c'est aujourd'hui, c'est maintenant, puisque la mort est toujours à votre porte, puisqu'elle n'a pas promis de vous laisser vieillir. Il n'y a pas de temps à perdre, car elle fait vite son sinistre ouvrage : aujourd'hui c'est la santé, demain c'est la maladie, après-demain c'est le trépas. Voilà pourquoi il ne faut pas ajourner et renvoyer à une lointaine époque les devoirs qui s'imposent à nous ; voilà pourquoi il faut chaque jour correspondre à la grâce de Dieu, accueillir ces pieux mouvements, ces saintes inspirations, ces conseils intimes, ces impulsions surnaturelles, qui nous portent au bien et qui nous détournent du mal ; voilà pourquoi chaque jour, dans la distribution de notre temps, nous devons faire la part de Dieu et de notre âme et mener de front nos intérêts spirituels avec nos intérêts matériels.

Mes frères, ces graves résolutions que je vous recommande, vous viendraient à l'esprit si vous réfléchissiez chaque fois que vous faites une visite au cimetière ; ces pensées jaillissent en quel-

que sorte de la terre qui recouvre vos défunts. Si elles se présentent à vous, ne les repoussez pas, accueillez-les, utilisez-les ; car je ne sais rien de plus efficace pour nous désillusionner, amortir notre orgueil, rabattre nos prétentions, guérir nos infirmités morales, brider nos passions, éteindre nos colères. Quand vous voudrez vous faire une juste idée de la vie, venez vous asseoir un instant sur la pierre d'un sépulcre. Si un mauvais génie vous pousse à la colère, à l'exécution de criminels desseins, aux représailles de la vengeance, à la haine, venez demander conseil à la tombe de vos parents. Ceux-ci vous diront au cœur : « Renoncez à tous ces projets, fermez votre âme à ces inspirations funestes, la vie est trop courte ; vivez dans la paix, dans la charité, dans le support mutuel ; employez bien les quelques années que la Providence vous mesure ici-bas, et faites-vous une provision de mérites, car il n'y a que les bonnes œuvres que Dieu récompensera dans l'Eternité. » Ainsi soit-il !

II

LES AMES DU PURGATOIRE

Nous savions déjà que cette vie est une alternative de joie et de tristesse, et que les sentiments qui se pressent dans notre âme varient d'un instant à l'autre ; mais l'Eglise nous le fait particulièrement sentir aujourd'hui par ses pieuses et émouvantes cérémonies.

Ce matin, elle était à la joie ; ce soir, elle arrive à la peine. Tout à l'heure elle nous montrait le ciel ouvert, et dans le ciel les saints, nos frères, savourant un bonheur inexprimable, elle nous réjouissait par la perspective de ce bonheur qui nous est réservé ; et maintenant elle jette dans nos âmes une pensée de deuil et nous conduit au bord des tombes pour y pleurer et y prier. L'autel lui-même a pris des vêtements de deuil, et pour remplacer les splendeurs du matin, au milieu de nous s'élève un cercueil, tandis qu'à nos oreilles retentissent de lugubres clameurs à travers lesquelles nous distinguons ces paroles entrecoupées de sanglots : « Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi ! »

D'où nous viennent ces plaintifs accents, ces lamentables cris de miséricorde ? Certainement, ce n'est pas du haut du ciel, de la bouche de ces justes dont nous chantions tout à l'heure le triomphe et la gloire, car il n'y a chez eux ni crainte, ni soupir, ni douleur, mais ils jouissent d'un plein repos, d'un bonheur parfait.

Ce n'est pas non plus du fond de ces tombeaux où dorment les tristes restes de ceux que nous avons aimés, car la froide poussière qui les couvre demeure insensible à nos larmes, insensible à nos gémissements, auxquels elle ne répond que par un affreux silence.

Serait-ce du fond des enfers, où parmi des torrents de feu sont entassées comme dans une mer de supplices les malheureuses victimes de la réprobation ? Non : leurs cris de désespoir ne peuvent arriver jusqu'à nous ; ils viennent se briser contre le mur d'airain, contre l'infranchissable barrière que la justice divine a placée entre leur séjour et le nôtre.

C'est donc d'un autre lieu de supplices, d'un autre abîme de souffrances que nous parviennent ces tristes échos, ces cris déchirants. C'est du fond du purgatoire que, poussés par la douleur, ils montent vers nous pour nous attendrir et nous porter à la compassion.

Prêtons donc une oreille attentive à la voix de ces âmes souffrantes, puisque tout semble en ce moment se réunir pour nous rappeler leur mémoire, et la vue de leurs tombeaux que nous venons de visiter, et toutes ces images de deuil, ces emblèmes de la mort que l'Eglise nous remet devant les yeux, et ces chants plaintifs par lesquels elle nous communique sa maternelle douleur, et le tableau de leurs souffrances qu'elle propose à nos méditations. Tout cela, en nous rappelant leur souvenir, doit nous rendre sensibles à la rigueur de leur sort et nous inspirer la charitable pensée de les soulager.

Car la foi nous apprend qu'elles souffrent, ces âmes infortunées, d'incompréhensibles douleurs, des tourments si aigus qu'il est impossible à l'homme de s'en représenter l'image.

D'abord elles sont privées de la vue de Dieu. Cette privation peut nous sembler légère, si nous n'avons jamais aimé Dieu véritablement, mais elle devient pour elles le plus grand des supplices, car elles l'ont tendrement aimé. A leur dernier soupir, elles l'ont vu dans tout l'éclat de sa beauté, et alors transportées d'un nouvel amour à la vue de ses charmes, elles auraient voulu se jeter dans les bras de sa tendresse, dans cet océan de douceur et de bonté ; mais une inflexible justice les a impitoyablement repoussées de son sein. Loin de cet éternel objet de leur amour, elles gémissent, et dans l'impatience de leurs désirs, sans cesse elles s'élancent du fond de leurs cachots pour se précipiter dans les bras de Dieu ; mais l'invisible main toujours les arrête et toujours les replonge dans leurs sombres demeures.

Toutefois, ce n'est là qu'une partie de leurs tourments, car la foi nous enseigne qu'elles endurent aussi le supplice du feu. Elles sont plongées dans les flammes dévorantes d'un feu subtil et intelligent qui les pénètre sans relâche et les tourmente en proportion des fautes qu'elles n'ont pas suffisamment expiées sur la terre. Ainsi forcées d'habiter dans une prison ardente, elles éprouvent des souffrances si horribles, des tourments si affreux, que sans l'amour de Dieu qui les console, sans l'espérance qui les soutient, leur sort ressemblerait à celui des réprouvés.

D'ailleurs, elles ne peuvent rien pour leur soulagement, elles attendent leur salut de la charité

de leurs frères, et c'est nous qui pouvons les vider de leurs souffrances.

Nous le pouvons d'abord par nos prières, surtout par ces supplications que l'Eglise nous met sur les lèvres et qui sont si propres à fléchir la colère de Dieu.

Nous le pouvons ensuite par nos aumônes. Elles rachètent les péchés, délivrent de la mort et font trouver grâce devant Dieu. En nous voyant exercer la miséricorde envers nos frères de la terre, Dieu ne peut demeurer insensible aux prières que nous lui adressons pour nos autres frères du purgatoire.

Nous pouvons aussi les secourir par des œuvres de pénitence. Le jeûne, l'abstinence et la mortification sont comme autant de sources d'eau vive répandues sur leurs flammes pour les éteindre ou du moins en tempérer la cruelle ardeur.

Il nous reste encore un moyen plus efficace de les soulager : c'est l'offrande du saint sacrifice de la messe, qui les fait participer aux mérites infinis de Notre-Seigneur et les rapproche de plus en plus du lieu de repos, de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Si donc aujourd'hui vous pleurez au souvenir de ceux qui ne sont plus, songez que ces larmes, soulagement de votre douleur, ne peuvent amoindrir leurs souffrances. En visitant leurs tombeaux, n'oubliez pas de répandre sur leur poussière des paroles de paix et de bénédiction. La religion comme la nature nous en fait un devoir. Ecoutez leurs voix.

C'est un père qui s'est sacrifié pour vous, une bonne mère qui vous a trop aimé et dont tant de fois vous avez ressenti les douceurs, les soins, l'affection, la tendresse.

C'est un estimable frère, un ami fidèle qui fut toujours le confident de vos pensées, le charme de votre cœur, les délices de votre vie.

C'est un aimable enfant dont les bonnes qualités faisaient votre consolation, l'espoir de vos vieux jours.

C'est peut-être enfin un cher et tendre époux, qui vous a donné de nombreuses marques de sa fidélité et de son amour. Peut-être à son dernier soupir lui avez-vous promis que vous ne l'oublieriez jamais, et que toujours il aurait un souvenir dans vos prières. Tenez donc aujourd'hui votre promesse et ne l'abandonnez pas.

Nous tous aussi, mes frères, n'abandonnons pas les âmes de nos parents, qui, du milieu des flammes, crient vers nous pour nous attendrir. Pendant qu'ils étaient sur la terre, nous leur avons donné tant de marques d'attachement, nous les avons entourés de tant de soins ! Aujourd'hui qu'ils ne sont plus sous nos yeux, serions-nous assez durs pour les abandonner ? Ils n'exigent pas de nous de grands sacrifices : ils demandent seulement nos prières.

Prions donc pour eux, car il est dit dans l'Ecriture que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, afin de les délivrer de leurs péchés.

Pie Jesu, Domine, dona eis requiem sempiternam !

Pieux et compatissant Jésus, accordez aux âmes de nos parents, de nos amis et de tous les fidèles défunts, un séjour de paix et de repos éternel !

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XLII

LA COMMUNION DES SAINTS

Plan

1. Les trois parties de l'Eglise : triomphante, souffrante, militante.
2. En quoi consiste la communion des saints.
3. Dans l'Eglise militante : manière dont se communiquent les biens spirituels.
4. Communion de l'Eglise militante avec l'Eglise triomphante.
5. Avec l'Eglise souffrante.
6. Combien ce dogme est consolant.

Je crois la communion des saints.
(9^e art. du Symbole).

1. — Nous avons comparé l'Eglise à une armée organisée pour le combat de Dieu : l'Eglise est en effet l'armée de Jésus-Christ. Or, dans une armée qui combat et qui est assurée de la victoire, on peut distinguer trois parties : l'une qui a déjà vaincu pour sa part et qui jouit déjà de sa gloire ; l'autre qui combat encore, soutenue par l'exemple et les encouragements des premiers ; la troisième enfin composée des blessés qui se guérissent à l'ambulance, en attendant un glorieux repos. On applique encore cette nouvelle comparaison à l'Eglise, dont les membres se trouvent aussi en trois états différents, et l'on distingue l'*Eglise militante*, l'*Eglise triomphante* et l'*Eglise souffrante*.

L'*Eglise triomphante*, ce sont les saints du paradis. Ils ont courageusement accompli leurs devoirs, ils ont vaincu sur la terre, et Dieu les récompense dans le ciel d'un règne sans fin de bonheur et de gloire.

L'*Eglise souffrante*, ce sont les saints du purgatoire. Ce sont les âmes des fidèles qui ont aussi vaillamment combattu sur la terre ; mais, hélas ! leur service n'a pas été exempt d'imperfections et de faiblesses ; ils ont commis des fautes sans les expier suffisamment ; et il est nécessaire que les souffrances du purgatoire les purifient avant d'être admis au paradis, où rien de souillé ne peut entrer.

L'*Eglise militante*, ce sont les saints qui combattent encore ici-bas contre les ennemis du salut, contre le démon, le monde et les mauvaises passions qui nous entraînent. Tous, autant que nous sommes, nous faisons partie de cette Eglise, et quoique les pécheurs y abondent, l'apôtre saint Paul nous donne le nom de *saints*. Vous compre-

nez dans quel sens. D'abord nous avons tous été saints après notre baptême et cela a duré tant que nous n'avons pas commis de péché mortel ; ensuite tous ceux qui, purifiés par le sacrement de pénitence, ont recouvré la vie de la grâce, sont encore vraiment saints ; enfin, même ceux qui vivent en état de péché mortel sont appelés comme les autres à devenir des saints.

Quoique nous distinguons trois Eglises, au fond, nous l'avons déjà indiqué, il n'y a qu'une seule et même Eglise, l'Eglise de Jésus-Christ, qui embrassant à la fois le ciel, la terre et le purgatoire, se trouve en trois états différents.

2. — Cela posé, nous appelons avec les apôtres *communion des saints* l'union qui existe entre tous les membres de l'Eglise, union si étroite et si efficace qu'elle met en commun tous leurs biens spirituels. Le trésor spirituel de l'Eglise se compose, vous le savez, des mérites de Jésus-Christ, source de tous les autres, des sacrements et du saint sacrifice de la messe, des mérites de la sainte Vierge et des saints, de toutes les prières et de toutes les bonnes œuvres.

Il y a union des fidèles qui sont sur la terre entre eux, union des fidèles de la terre avec les saints qui sont dans le ciel, union des fidèles de la terre avec les saints du purgatoire.

3. — Comment les fidèles de la terre sont-ils en communion entre eux ? Tous nous sommes les enfants d'une même famille dont Jésus-Christ est le chef ; or, que se passe-t-il dans une famille bien réglée ? Les avantages et les profits se partagent entre tous ceux qui la composent. Tous nous sommes comme les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est la tête ; or, que se passe-t-il dans un corps vivant et agissant ? Lorsque la bouche mange et que l'estomac digère, tous les membres s'en ressentent et prennent des forces. Ce sont là des images frappantes de l'union qui existe entre les fidèles d'ici-bas. Toutes les grâces qu'ils reçoivent, toutes les vertus qu'ils pratiquent, toutes les bonnes œuvres qu'ils font, comme l'assistance au saint sacrifice de la messe, les confessions, les communions, les aumônes, les mortifications, les pénitences, les prières, servent dans une certaine mesure à tous ceux qui sont en état de grâce.

Mais cherchons à nous faire une idée plus exacte de la manière dont s'opère ce partage et dans quelle mesure il s'opère.

D'après la théologie, toute bonne œuvre faite en état de grâce produit trois effets. Le premier effet c'est le *mérite*. Le mérite est une augmentation de grâce dans la vie présente et, à la fois, une augmentation de gloire pour la vie future. C'est comme un nouveau grade ou la croix d'honneur que gagnerait un soldat courageux. Il suit de là que le mérite est un bien personnel, inaliénable, un bien propre à chacun et qui ne peut être communiqué à d'autres. Il suit de là encore que les saints du ciel et les saints du purgatoire ne peuvent plus rien mériter, parce qu'ils n'appartiennent plus à l'Eglise militante, à l'Eglise qui

combat sur la terre. Sur la terre même, vous le comprenez, le mérite n'est dû qu'au juste, qu'à celui qui est en état de grâce, et non au pécheur. Doit-on une récompense au soldat qui porte les armes contre son roi ? Or, un pécheur est un soldat qui a pris les armes contre Dieu et lui fait la guerre : par conséquent point de mérite pour lui. Au contraire, plus une âme est fervente et généreuse, plus elle acquiert de mérite, plus elle participe au trésor commun de l'Eglise.

Le second effet des bonnes œuvres, qu'on appelle *satisfaction*, consiste dans la remise des peines temporelles dues au péché. C'est comme si un général levait quelques punitions chaque fois qu'un soldat se distingue par une action d'éclat. Ainsi nous pouvons offrir le mérite satisfactoire de nos bonnes œuvres soit pour les âmes du purgatoire, soit pour les personnes dont le salut nous est cher ; pourvu que ces personnes soient en état de grâce, elles éprouveront certainement une diminution de leurs dettes. Mais que sont nos bonnes œuvres, que sont nos prières en comparaison de celles de tant d'âmes innocentes et pures qui mènent ici-bas la vie la plus parfaite ! Oh ! qu'il est avantageux de rechercher leurs suffrages et de vivre en union avec elles ! On peut dire alors, en toute vérité, que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres.

Le dernier effet, qu'on appelle *impétration*, consiste en ce que toute bonne œuvre, faite en état de grâce, obtient toujours de Dieu quelques biens qui peuvent se communiquer non seulement à tous les membres de l'Eglise, justes ou pécheurs, mais encore à tous ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise, les juifs, les infidèles, les hérétiques, les schismatiques. C'est le cas d'un souverain qui, à l'occasion de quelque heureux événement, serait disposé à accorder des faveurs à quiconque habite ses Etats, même aux étrangers et à ses ennemis. Oh ! qu'il est consolant de savoir que les pécheurs et même les plus grands coupables ne sont pas exclus de cette belle et bonne communion des saints ! Ils ne peuvent, il est vrai, participer à tous les avantages réservés aux justes, mais ils ne sont pas oubliés. Prions donc beaucoup pour eux, offrons pour leur conversion toutes les bonnes œuvres dont nous sommes capables, et nos instances obtiendront leur salut si cher à l'Eglise, si cher au cœur de Dieu. Prions aussi souvent pour la conversion des pauvres païens encore si nombreux sur la terre, et soyons heureux de nous associer à l'œuvre de la *Propagation de la foi*, qui a été établie tout exprès pour leur venir en aide.

Telle est l'union qui existe entre tous les membres de l'Eglise *militante*, telle est la manière dont ils partagent tous leurs avantages spirituels : chacun reçoit selon son travail et il y a pour ainsi dire des biens de réserve qui profitent à la communauté entière. Quelle belle et vraie fraternité ! Quel admirable communisme ! Et Dieu lui-même a voulu que cette charité fraternelle, qui doit nous unir ici-bas, fût constamment

présente à notre mémoire et à notre cœur. Dans la prière qu'il a daigné nous apprendre, tout est en commun avec tous nos frères : « *Notre Père qui êtes aux cieux... Donnez-nous notre pain de chaque jour... Pardonnez-nous nos offenses...* »

4. — Mais nous sommes aussi en communion avec les saints du ciel : de quelle manière ? Sans doute nous n'avons rien à demander pour eux, puisqu'ils ont Dieu lui-même pour récompense ; mais nous nous rappelons leurs exemples, les vertus qu'ils ont pratiquées, nous les prenons pour modèles, nous les honorons comme les amis de Dieu et nous les invoquons comme de puissants protecteurs. — Eux ne nous oublient pas de leur côté. La charité qu'ils avaient ici-bas pour leurs frères n'a pas diminué dans le ciel : au contraire, elle n'a fait que s'accroître auprès du Dieu qui est tout amour. Ils connaissent les ennemis redoutables qu'il nous faut combattre et ils prient pour nous, ils offrent pour nous leurs mérites et se servent de tout leur crédit auprès de Dieu pour nous obtenir les grâces dont nous avons besoin.

5. — Pendant que nous sommes secourus par les saints du ciel, voilà que d'autres âmes bien chères à Dieu implorent notre assistance : ce sont les fidèles trépassés, les âmes du purgatoire. Elles ne peuvent plus rien mériter, mais nous pouvons leur obtenir grâce et miséricorde. « C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, » a dit l'Esprit-Saint. Prions donc pour les âmes du purgatoire, offrons pour elles le saint sacrifice de la messe, faisons l'aumône, faisons de bonnes œuvres, en demandant à Dieu de leur en appliquer le mérite, et nous sommes sûrs d'obtenir sinon leur entière délivrance, au moins la remise d'une partie de leur peine, une diminution de souffrances et d'abondantes consolations. — De leur côté, ces saintes âmes ne manqueront pas d'être reconnaissantes : elles prient pour nous avec ardeur et nous rendront au centuple ce que nous aurons fait pour elles.

6. — Voilà en quoi consiste cette admirable *communion des saints* que nous croyons dès notre enfance. Quelle croyance plus douce et plus consolante ! Jusqu'ici peut-être ne l'avions-nous pas bien comprise, ne l'avions-nous pas appréciée comme elle le mérite. Vous savez maintenant que c'est le grand moyen pour tous les fidèles, même pour les plus pauvres des biens de la terre, de s'enrichir des biens célestes. Par elle, en effet, nous sommes étroitement unis avec nos frères de l'Eglise *militante* : nous avons part aux mérites de toutes les prières et de toutes les bonnes œuvres qui ont été faites et qui se font encore chaque jour dans le monde. Par elle, nous sommes étroitement unis avec nos frères de l'Eglise *souffrante*, que nous pouvons soulager, et étroitement unis avec nos frères de l'Eglise *triomphante*, qui nous aident de leur côté à mériter leur bonheur et leur gloire.

XLIII

LA MORT

Plan

1. Nous expliquerons ailleurs la rémission des péchés.
2. Nos quatre fins dernières.
3. La mort est le châtement du péché d'orgueil commis par notre premier père.
4. Il y a dans la mort deux choses *certaines* : elle n'épargne personne et elle est proche pour tout le monde.
5. Il y a deux choses *incertaines* : le moment de notre mort et notre état spirituel d'alors.
6. Trois leçons que nous donne la mort.
7. Nos devoirs envers les morts.
8. Cérémonies de l'Eglise pour les corps de ses défunts.

Je crois... la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle.

(10^e, 11^e et 12^e art. du Symbole).

1. — Par le 10^e article du Symbole : *Je crois la rémission des péchés*, nous reconnaissons que Jésus-Christ a donné à son Eglise le pouvoir de pardonner les péchés. Vous savez que c'est surtout au moyen des sacrements de baptême et de pénitence que l'Eglise exerce ce pouvoir. Nous en parlerons longuement quand nous expliquerons ce qui concerne les sacrements.

2. — Nous pouvons donc passer de suite aux 11^e et 12^e articles du Symbole : *Je crois la résurrection de la chair et la vie éternelle*. Ces deux articles embrassent nos fins dernières qui sont la *mort*, le *jugement*, le *paradis* et l'*enfer*. Rien de plus important à méditer que ces grandes vérités. « Souvenez-vous de vos fins dernières, a dit le Saint-Esprit, et vous ne pécherez jamais. » Aujourd'hui nous méditerons un peu sur la *mort*.

3. — Qu'est-ce que la mort ? C'est la séparation de l'âme d'avec le corps, séparation qui durera jusqu'à la résurrection générale. C'est le triste héritage que nous a transmis notre premier père en nous transmettant sa chair et son sang après la chute. Si Adam n'avait pas péché, ses descendants ne devaient pas mourir. D'un autre côté, les hommes ne devaient pas rester toujours sur la terre, qui aurait fini par ne plus pouvoir les contenir : que seraient-ils donc devenus ? Après avoir servi Dieu pendant un certain temps d'épreuve, ils auraient été transportés tout vivants dans le ciel.

La mort est donc la punition du péché. L'homme avait péché par orgueil, il fallait l'humilier et lui faire sentir son néant. Voyez en effet à quel état humiliant nous réduit la mort et jusqu'à quel point elle nous anéantit.

En séparant l'âme d'avec le corps, elle nous sépare complètement de ce monde. Il faut dire adieu aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs ; il faut dire adieu aux parents, aux amis, aux connaissances ; il faut non seulement les abandonner, mais en être soi-même abandonné. Vous croyez peut-être que vous vivrez toujours dans leur affec-

tion, dans leurs regrets, dans leur mémoire ? Attendez quelques jours seulement. Vos héritiers avides et ingrats ne parleront de vous que le temps nécessaire pour se disputer votre succession ; vos amis et vos parents eux-mêmes s'attacheront à d'autres et finiront par vous oublier comme un inconnu.

Mourir, c'est encore quitter sa maison dans un cercueil pour être mis dans une fosse étroite et profonde, c'est devenir la pâture des vers, c'est devenir enfin une poignée de poussière. « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière, » nous dit la sainte Eglise. Voilà notre sort à tous ! Quel état plus voisin du néant ! Quel châtement plus terrible le Seigneur pouvait-il infliger à l'homme coupable !... Ce n'est donc ni un péché ni une faiblesse de craindre la mort, c'est au contraire la chose la plus naturelle ; de grands-saints même l'ont redoutée. Ceux qui ne craignent point la mort sont des êtres à part, des êtres privilégiés ou qui ont reçu du ciel une grâce extraordinaire.

4. — Il y a dans la mort deux choses certaines et deux choses incertaines, qui méritent également notre attention.

a) Ce qui est certain d'abord, c'est qu'elle *frappe tout le monde*, les riches comme les pauvres, les rois comme les sujets, les jeunes comme les vieux. Chaque siècle, nos maisons, nos villes, le monde entier se peuplent de nouveaux habitants. Ainsi les générations se poussent les unes les autres dans le gouffre de l'éternité. La terre ressemble donc à une vaste prison qui ne renferme que des condamnés à mort, et l'œuvre de la justice divine s'exécute sans relâche. On a calculé qu'il meurt au moins une personne par seconde. Représentez-vous le balancier d'une horloge qui compte par ses battements l'existence de chacun : à chaque battement un homme cesse de vivre...

b) Non seulement la mort frappe tout le monde, mais encore elle est *prochaine pour tous*. Quel que doive être le nombre de vos jours, soyez sûrs qu'il sera toujours très petit. Combien d'années prétendez-vous vivre ? Voulez-vous cent ans ? Je vous les accorde. Qu'est-ce que cent ans ? Dix fois dix ans. Comme dix ans passent vite ! Mais pour parler exactement, il ne faudrait pas dire, ainsi que nous l'avons fait, que notre mort est prochaine, il faudrait dire que nous mourons tous les jours, à chaque instant. En effet chaque instant qui s'écoule nous enlève une partie de notre vie. Nous disons que nous avons vingt, trente, quarante ans, mais nous nous trompons : ces vingt, trente, quarante ans ne sont plus à nous, ce sont autant d'années de moins que nous avons à vivre, autant d'années que la mort nous a déjà prises. Ainsi nous avançons avec une rapidité effroyable vers le terme de notre carrière.

5. — Maintenant ce qui est incertain, c'est a) d'abord l'*époque de notre mort*. Nous mourrons tous prochainement, mais quand ? Sera-ce dans la jeunesse, dans l'âge mûr ou dans la vieillesse ?

Sera-ce demain ou aujourd'hui ? Nous n'en savons rien... De quelle manière mourrons-nous ? De mort subite, d'une maladie violente ou d'une maladie de langueur ? Nous n'en savons encore rien... Dans quel lieu ? Dans notre maison, au lit, à table, au jeu, en voyage ? Nous n'en savons toujours rien... Mais ce que nous savons très bien, par exemple, parce que Jésus-Christ lui-même nous l'a dit, c'est que la mort nous surprendra, c'est qu'elle viendra comme un voleur de nuit, au moment où nous y penserons le moins. De tous ceux qui nous ont quittés l'année dernière, en est-il un seul qui s'attendit à mourir sitôt ? Et de tous ceux qui mourront cette année, en est-il un seul qui ne se promette une longue vie ? Aussi, en nous avertissant de cette terrible surprise, Jésus-Christ nous recommande-t-il d'être toujours prêts.

Vous comprenez pourquoi Dieu nous a caché le moment de notre mort. C'est par bonté, par miséricorde. Si les hommes savaient l'heure de leur mort, un grand nombre se décourageraient, d'autres offenseraient davantage le Seigneur et s'abandonneraient à leurs passions déréglées, sous prétexte qu'ils ont le temps de faire pénitence.

Ici se présente une autre question : Quand on voit un moribond qui ne s'attend pas à mourir, faut-il l'avertir de sa fin prochaine ? Non, puisque Dieu nous cache le moment de notre mort, c'est qu'il veut ménager notre faiblesse. Il ne faut donc pas avertir directement et brusquement un moribond, pour ne pas le jeter dans le désespoir, mais il faut l'amener avec adresse et prudence à se préparer au grand voyage de l'éternité.

b) Seconde incertitude de la mort : en quel état nous trouvera-t-elle ? En état de grâce ou en état de péché ?... Nous passons des mois, des années entières dans l'éloignement de Dieu : attendra-t-elle patiemment que nous soyons convertis ?...

Ah ! dès aujourd'hui et puisqu'il en est temps encore, écoutons les leçons salutaires qu'elle nous donne et efforçons-nous de les mettre à profit. Tous les saints, tous les hommes sages et prévoyants ont trouvé dans le souvenir de la mort la source du bonheur dont ils jouissent à présent.

6. — La première leçon que la mort nous donne, c'est que tout ce qu'il y a sur la terre n'est que vanité. Vanité les richesses, vanité les honneurs, vanité les plaisirs ! Que reste-t-il aux rois, aux riches, aux grands du monde ? Ce qui reste au dernier mendiant : un mauvais drap pour linceul, quatre planches clouées ensemble et six pieds de terre.

La seconde leçon, c'est que nous devons nous efforcer de gagner les biens du ciel, puisque ceux de la terre ne sont rien. Par conséquent nous devons mener une vie chrétienne et servir Dieu avec fidélité, afin de bien mourir.

Enfin, quand nous serons arrivés, nous aussi, à notre dernière heure, quelle devra être notre meilleure disposition spirituelle ? C'est d'accepter la mort avec une entière soumission à la volonté divine et d'offrir à Dieu le sacrifice de notre vie. Cette soumission à la volonté de Dieu établit le

calme et la paix dans l'âme, et Dieu ne permettra pas, dit saint Alphonse de Liguori, que celui qui lui offre avec résignation le sacrifice de sa vie périsse pour toujours.

Telles sont les leçons que la mort nous donne à chacun.

7. — Mais nous avons aussi à remplir envers les morts des devoirs qu'il ne faut pas oublier.

Nous avons déjà dit que nous devons nous efforcer de procurer à nos chers malades les consolations si précieuses de la religion. Quand ils sont morts, pourquoi n'aurions-nous pas soin de les ensevelir nous-mêmes ? Savez-vous que la religion nous apprend que c'est une des œuvres de charité les plus agréables à Dieu et les plus méritoires ? Quoi ! vous aimiez cet ami, ce père, ce frère qui vient de mourir, et votre amour ne va pas jusqu'à lui rendre le dernier devoir ? Parce que la maladie a exercé ses ravages sur ce corps, vous en auriez peur ? Vous paieriez des mains étrangères pour l'ensevelir, bien souvent sans aucun respect ?...

8. — Voyez comme l'Eglise les traite avec respect et avec amour, ces corps inanimés des chrétiens. Elle les encense à plusieurs reprises, parce qu'ils ont été les temples du Saint-Esprit, parce que la chair et le sang de Jésus-Christ les ont sanctifiés. Elle veut autour d'eux des cierges allumés, pour nous apprendre qu'ils doivent ressusciter glorieux et qu'ils seront un jour revêtus de lumière. Elle veut qu'on jette sur eux de l'eau bénite, en priant Dieu de laver leur âme de toute souillure, afin qu'elle soit digne de paraître devant lui avec la pureté des anges et des saints. Elle veut que nous assistions avec recueillement et en prière à leur sépulture, que nous les accompagnions jusqu'à leur dernière demeure. Elle veut qu'ils soient déposés non dans une terre ordinaire, mais dans une terre bénite qu'elle appelle *cimetière*, c'est-à-dire *dortoir*, parce que la mort n'est qu'un sommeil et que le réveil se fera à la résurrection générale. Elle veut enfin que la croix soit plantée sur leur fosse comme un signe d'espérance et de salut... Puissions-nous tous mourir de la mort des justes ! Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLVIII

POUR LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECOTE

I. — Le maître de ce serviteur, ayant pitié de lui, le renvoya libre et lui remit sa dette.
(Matth., xviii, 27).

II. — Nous avons ici une figure de la miséricorde que Dieu nous témoigne, à nous tous qui sommes de pauvres pécheurs. Par suite de notre péché originel, nous étions condamnés à vivre en

ennemis de Dieu sur la terre ; il aurait pu nous précipiter dans l'abîme, comme l'ange rebelle, et il a eu compassion de nous ; mais il ne pouvait à cause de sa justice nous rendre libres envers lui de toute satisfaction. De plus, il y avait des hommes qui, au lieu de reconnaître leur malheureuse condition, l'aggravaient de plus en plus par de nouvelles iniquités. Quoi ! Dieu aurait-il créé l'homme et le laisserait-il courir à sa perte sans lui tendre une main secourable, sans lui offrir une grâce de salut ? S'il s'est montré bon et généreux le jour où il lui a reproché son péché, il faut maintenant qu'il lui dise : « Tu es du ciel, tu retourneras au ciel. » Mais cette parole d'espérance ne sortira du cœur de Dieu que le jour où l'homme viendra lui dire : *Ayez patience à mon égard, et je vous rendrai tout.* (Matth., XVIII, 26). O homme, prends garde de contracter envers ton Dieu des engagements que tu ne puisses remplir ! Et cependant voilà les hommes qui, depuis bien des siècles, ne cessent de redire cette parole à Dieu, et Dieu se laisse toucher au point de leur pardonner. Quelle est l'explication de la confiance de l'homme en sa prière, en la miséricorde de son Dieu ?

PAROLES DE SAINT BERNARD : « L'Apôtre nous répond : *La bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont paru dans le monde.* (Tit., III, 4). Grâces soient donc rendues à Dieu par qui nous recevons une si abondante consolation dans notre voyage, au sein de l'exil et au milieu de nos misères ! Tant que son humanité ne parut point, sa bonté demeura cachée, attendu que celle-ci existait avant celle-là, puisque la miséricorde du Seigneur est éternelle. Mais comment pouvait-elle être connue dans toute sa grandeur ? Elle était promise, mais on ne le sentait point encore, et voilà pourquoi tant d'hommes en doutaient. Dieu avait parlé autrefois en diverses occasions et en diverses manières par la bouche des prophètes (Hébr., I, 1), il avait dit : *Mes pensées sont des pensées de paix, non d'affliction.* (Jér., XXIX, 11). Que répondait l'homme, qui ne ressentait que son affliction et ignorait les douceurs de la paix ? Il disait à Dieu : *Jusques à quand nous direz-vous : La paix, la paix, lorsqu'il n'y a point de paix ?* (Ez., XIII, 10). Aussi les anges de paix versaient-ils des larmes amères en s'écriant : *Seigneur, qui est-ce qui croira nos paroles ?* (Is., XXXIII, 7). Mais que les hommes en croient du moins leurs propres yeux maintenant, car les témoignages de Dieu sont très dignes de créance. (Ps., XCII, 5). Et afin qu'elle ne pût échapper à leurs regards, Dieu a dressé sa tente en plein soleil. (Ps., XVIII, 5). Or, voici maintenant la paix non plus promise simplement, mais envoyée ; non plus différée, mais donnée ; non plus prophétisée, mais présentée. Voici que Dieu a envoyé sur la terre comme le trésor même de sa miséricorde, ce trésor, dis-je, dont la Passion doit briser l'enveloppe, pour en répandre le prix de notre salut qui y est caché ; pour être peu volumineux, il n'en est pas moins rempli, car si ce n'est qu'un tout petit en-

fant qui nous a été donné, en lui habite toute la plénitude de la divinité. Elle est venue dans la chair afin d'être visible par des yeux de chair, et afin qu'à la vue de son humanité on reconnût sa bonté ; car dès que l'humanité de Dieu apparaît, il n'est plus possible de douter de sa bonté. Comment, en effet, aurait-il pu nous mieux signaler sa bonté qu'en prenant notre chair, notre chair, dis-je, non point celle qu'Adam eut avant son péché ? Est-il rien qui prouve mieux sa miséricorde que de voir qu'il a pris notre misère ? Enfin où trouver un amour plus plein que dans le fait du Verbe même de Dieu se faisant pain pour nous ? *Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour faire tant de cas de lui, et pour que votre cœur s'attache à lui ?* (Job, VII, 17). Que l'homme apprenne par là quel soin Dieu prend de lui, quel bien il lui veut dans sa pensée, et quels sentiments il nourrit à son égard. Reconnais, ô homme, quel cas il fait de toi, par ce qu'il est devenu pour toi afin que tu puisses, en voyant son humanité, te convaincre de sa bonté. En effet, plus il s'est fait petit en se faisant homme, plus il s'est montré grand en amour, et plus il s'est fait humble pour moi, plus il est digne de mon amour. Oui, la bonté de Dieu notre Sauveur et son humanité ont apparu, mais immenses, mais manifestes ! Ce qui a rendu la preuve de sa bonté encore plus grande, c'est le nom de Dieu qu'il a voulu ajouter à son humanité¹. »

II. — Voilà donc la grande miséricorde de Dieu qui s'est affirmée par le mystère de l'Incarnation dans la personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe fait chair. Il est dans le monde en vertu des promesses qui avaient été faites. Le père du saint Précurseur le chantait, disant : *Comme Dieu a promis par la bouche de ses saints prophètes qui ont été dès les temps les plus anciens, de nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour accomplir sa miséricorde envers nos pères en souvenir de son alliance.* (Luc, I, 70-72). Et ce soleil qui est venu d'en haut brille encore de toute sa splendeur, répandant des bénédictions et des grâces de pardon sur toutes les âmes pécheresses. Car ce qu'il a été pour les enfants prodiges, pour tous ceux qui ont besoin de rémission, il l'est encore et il le sera toujours. Aussi toute âme peut lui dire : *Faites-moi entendre dès le matin la voix de votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous.* (Ps., CXLII, 8). Il en est tellement ainsi qu'il n'attend pas quelquefois que les âmes se reconnaissent débitrices envers lui pour leur faire rémission. Il lui suffit de voir leur honte et leur repentir pour qu'aussitôt sa miséricorde s'épanche sur elles. Jugez-en vous-mêmes en vous souvenant de ce qu'il a été pour la femme coupable.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « La voici devant lui, et Jésus-Christ dit aux accusateurs : *Que celui*

¹ S. Bern., *In Epiph. Domini*, Sermon I, n. 1-2, trad. Vivès.

d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. (Jean, VIII, 7). C'est là un mot bien court, mais plein de vie et d'efficacité, et qui pénètre dans l'âme comme un glaive à deux tranchants. Comme cette petite pierre réduit aisément en poudre ces fronts durs comme le roc, on va bientôt le voir à la rougeur de la honte qui va leur monter au visage et à la façon dont ils vont discrètement s'éclipser. Sans doute cette femme coupable mérite d'être lapidée, mais pour se hâter de la châtier il faudrait n'être pas soi-même dans le cas d'être puni; il n'y a que celui qui n'a point mérité le même châtiment qu'elle qui ait le droit de se montrer rigoureux pour elle; autrement, que ne commence-t-il par sévir sur le coupable qui est le plus près de lui, c'est-à-dire sur lui-même? La première chose qu'il a à faire, c'est de se juger lui-même et d'exécuter la sentence. Voilà quel fut le langage de la vérité. Mais, après tout, c'est là la moindre des choses. Pour avoir confondus les accusateurs de cette femme, la Vérité ne l'a point encore renvoyée absoute. Qu'il écrive donc encore, qu'il écrive la grâce, qu'il lise la sentence, et nous écoutons : *Femme, personne ne vous a condamnée ? Elle répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Ni moi, je ne vous condamnerai pas. Allez, et ne péchez plus.* (Ib., 10). O parole pleine de miséricorde, parole pleine de joie à entendre, parole de salut ! *Faites-moi entendre de bonne heure votre miséricorde, Seigneur, parce que j'ai mis mon espérance en vous.* (Ps., CXLII, 8). Il n'y a, en effet, que l'espérance qui ait des droits à la miséricorde auprès de vous; vous ne faites couler l'huile de la miséricorde que dans les vases de l'espérance. Il y a pourtant une espérance trompeuse qui ne renferme que des malédictions dans son sein : c'est celle qui vit dans le péché. Il n'y a que l'espérance vraie qui soit une consolation; mais quel besoin de consolation peut éprouver celui qui est heureux du mal qu'il fait, et est au comble de la joie dans les pires choses ? Prions pour qu'on nous dise nos iniquités et nos fautes; désirons qu'on nous ouvre les yeux sur nos crimes et nos délits; scrutons nos voies et nos sentiments, et pesons avec une attention scrupuleuse tous les périls qui nous menacent. Que chacun de nous répète au milieu de ses craintes : « Je vais aller jusqu'aux portes de l'enfer pour ne plus respirer que dans la miséricorde de Dieu. » L'espérance véritable pour l'homme est celle que la miséricorde ne repousse point, et dont parle le prophète quand il dit : *Le Seigneur se complait dans ceux qui le craignent et dans ceux qui espèrent en sa miséricorde.* (Ps., CXLVI, 11). Or, il n'y a point pour nous une cause petite de craindre, si nous nous considérons, et d'espérer, si nous avons les yeux élevés vers Dieu. Il est doux et bon, en effet, ses miséricordes sont abondantes, il est facile à l'égard de notre malice et il est bien porté à pardonner. Nous pouvons en juger par le fait même de ses ennemis, qui n'ont point trouvé d'autre motif de jeter le blâme sur lui. Ils se disaient, en effet : « Il aura pitié de cette pécheresse et il ne souffrira

pas, si nous la lui amenons, qu'on la mette à mort; on verra alors manifestement qu'il est l'ennemi de la Loi, puisqu'il aura absous une personne que la Loi condamne. » O pharisien ! votre malignité retombera tout entière sur votre tête. Vous ne connaissiez pas la miséricorde de notre Sauveur¹. »

III. — Mais cette miséricorde du Sauveur, nous chrétiens, nous la bénissons et nous vivons à son ombre au milieu des nations. Elle nous couvre et nous protège contre les défaillances de notre âme et nous relève lorsque nous sommes tombés. Car de même que la mort est entrée dans le monde par le péché et qu'elle y demeurera jusqu'à la consommation des siècles, ainsi la miséricorde de Dieu ayant paru subsistera à jamais, et même nous pouvons dire que dans le ciel elle resplendira comme un brillant soleil. C'est là seulement que nous en connaissons toutes les beautés et toutes les douceurs : *Je chanterai éternellement le Seigneur parce que vous avez dit, ô mon Dieu : Éternellement la miséricorde sera fondée dans les cieux.* (Ps., LXXXVIII, 1-2). Voilà notre espérance. Aussi Jésus-Christ voulant nous faire connaître la miséricorde sous tous ses aspects, n'est-il point allé immédiatement de son berceau sur la croix. Il a retardé, pour ainsi dire, sa marche, s'arrêtant tantôt ici, tantôt là, et chaque fois s'appliquant à nous révéler quelque chose de cette miséricorde dont nous avions besoin, afin que nous trouvant dans les mêmes circonstances, nous puissions y puiser des grâces et des consolations.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Il n'en est pas de la grâce de Dieu comme du mal arrivé par un seul homme qui a péché, au lieu que nous sommes justifiés par la grâce de Jésus-Christ après plusieurs péchés. (Rom., v, 14). Le Christ a donc pu nous remettre nos péchés parce qu'il est Dieu, mourir puisqu'il est homme, et payer en mourant notre dette à la mort, parce qu'il est juste. Et, d'un autre côté, la vie et la justice d'un seul ont pu suffire à tous par la même raison que le péché et la mort ont pu passer d'un seul homme dans tous les hommes. Mais ce n'est pas sans nécessité que l'Homme-Dieu retarda la mort et vécut pendant quelque temps parmi les hommes : c'était pour les exciter aux choses invisibles par de nombreux entretiens où il leur faisait entendre la parole de la vérité, pour établir la foi dans leur âme par la vue de ses œuvres merveilleuses, et pour les former à la vertu par l'exemple de sa conduite. L'Homme-Dieu a donc mené sous nos yeux une vie de tempérance, de justice et de piété, enseigné la vérité, opéré des merveilles, souffert des tourments qu'il n'avait pas mérités : aussi que nous a-t-il manqué pour le salut de ce côté ? Si à cela s'ajoute la rémission de nos péchés, je veux dire une rémission gratuite, il est évident que l'œuvre de notre salut est complète. Il n'y a pas à

¹ S. Bern., *In Annuntiat. B. M. Virg.*, Serm. III, n. 2-3, trad. Vivès.

craindre que pour remettre ainsi nos péchés la puissance ou la volonté manquent à Dieu, et surtout à un Dieu qui a souffert et tant souffert pour les pécheurs, pourvu qu'il nous trouve disposés à imiter, comme il est juste, les exemples qu'il nous a donnés, à respecter les miracles qu'il a faits, à croire à sa doctrine et à lui témoigner notre reconnaissance pour tout ce qu'il a souffert. Ainsi en Jésus-Christ tout nous a servi, tout a été salutaire pour nous, tout nous fut nécessaire, et sa faiblesse ne nous a pas été moins utile que sa grandeur, car si la vertu de sa divinité a écarté le joug du péché qui pesait sur nos têtes, c'est la faiblesse de la chair qui lui permit, par sa mort, de rompre la puissance de la mort. C'est ce qui faisait dire avec tant de raison à l'Apôtre : *Ce qui paraît une faiblesse en Dieu est une force plus grande que celle de tous les hommes.* (I Cor., I, 25). Et cette folie par laquelle il lui a plu de sauver le monde, quand, par exemple, tout Dieu et tout égal à Dieu qu'il fût formellement, il s'abaissa jusqu'à prendre la forme d'un esclave ; quand tout riche, grand, élevé et puissant qu'il fût, il se fit pour nous pauvre, petit, humble et faible ; quand il eut faim et soif, quand il ressentit la fatigue des voyages et le reste, non parce qu'il y était contraint, mais parce qu'il l'a bien voulu, cette espèce de folie de sa part ne fut-elle point pour nous la voie de la sagesse, la forme de la justice et l'exemple de la sainteté ? Voilà pourquoi encore le même apôtre a dit aussi : *Ce qui semble en Dieu de la folie est plus sage que toute la sagesse des hommes.* (Ib., 25). C'est donc la mort qui nous a sauvés de la mort, c'est la vie qui nous a tirés de l'erreur, c'est la grâce qui nous a délivrés du péché. Or, c'est par la justice que la mort a remporté sa victoire ; car en payant une dette qu'il n'avait point contractée, le Juste a acquis le droit de reprendre ce qu'il avait perdu. Quant à la vie, elle a accompli ce qui la concerne, par la sagesse qui est pour nous le miroir et la leçon de la vie et de la morale. Et pour ce qui est de la grâce, elle a effacé nos péchés par la vertu de cette puissance qui fait tout ce qu'il lui plaît. Ainsi la mort du Christ fut la mort de notre mort, puisqu'il n'est mort que pour nous assurer la vie. Comment, en effet, pourrait ne pas vivre celui pour qui la Vie même est morte ? Qui pourrait faire fausse route dans les voies de la morale ou dans les sentiers de la foi, s'il est guidé par la Sagesse elle-même ? Et enfin qui pourra voir un coupable en celui que la Justice par excellence a absous ? Or, Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, se présente comme étant la vie, en disant : *Je suis la vie.* (Jean, XIV, 6). Pour les deux autres titres, l'apôtre les lui attribue en ces termes : *Il nous a été donné de Dieu le Père pour être notre sagesse et notre justice.* (I Cor., 30) ¹.

II. — Ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; et l'ayant saisi, il l'étranglait, disant : « Rends-moi ce que tu dois. » (Matth., XVIII, 28).

I. — Qui oserait dire qu'il n'a jamais été le témoin d'une scène semblable entre chrétiens ? Car nombreux sont entre nous les froissements, les colères, les paroles amères, les médisances et même les calomnies. Il n'y a qu'à nous rappeler nos souvenirs pour constater que nous-mêmes en maintes circonstances nous avons contracté des dettes envers le prochain, comme le prochain à son tour en a contracté envers nous ; en sorte que nous sommes tous à l'égard les uns des autres des débiteurs et des créanciers. S'il n'en était point ainsi, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous aurait pas dit à tous, sans exception : *Remettez, et il vous sera remis. Car on usera pour vous de la même mesure dont vous aurez usé envers les autres.* (Luc, VI, 37-38). D'autre part, quel est le motif que Jésus-Christ nous a donné pour que nous obtenions de Dieu la rémission de nos péchés ? Nous le trouvons tout indiqué dans l'Oraison Dominicale : *Remettez-nous nos dettes*, nous a-t-il enseigné à dire à Dieu, *comme nous les remettons à ceux qui nous doivent.* (Matth., VI, 12). Aussi nous ne saurions trop nous appliquer à éviter tout ce qui peut nous porter à être le débiteur ou le créancier du prochain, et malheureusement c'est la condition qui nous est faite le plus souvent par suite de notre manque de charité. Combien cet état est préjudiciable au bien de notre âme !

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Conservez la paix parmi vous, et ne vous offensez point les uns les autres, ni par actions, ni par paroles, ni même par quelque signe que ce soit ; de peur que quelqu'un d'entre vous, se sentant aigri et abattu par sa propre faiblesse et par la persécution qu'il endure, ne soit obligé d'appeler Dieu à son secours contre ceux qui le blessent ou l'attristent, et n'en vienne à dire cette parole fâcheuse : *Les enfants de ma mère ont combattu contre moi.* (Cant., I, 5). Car, en péchant contre votre frère, vous péchez contre Jésus-Christ, qui a dit : *Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi-même que vous le faites.* (Matth., XXV, 45). Il ne faut pas seulement se donner garde des offenses considérables, telles que les injures et les outrages publics, mais encore des médisances secrètes et empoisonnées. Il faut encore éviter les fautes les plus légères, si toutefois on peut appeler léger ce qu'on fait contre son frère pour lui nuire, puisque, selon la parole du Sauveur, on est criminel au jugement de Dieu pour se mettre seulement en colère contre lui. (Matth., XV, 22). Et certes c'est justice, car ce que vous croyez léger et que, à cause de cela, vous dites avec moins de retenue, souvent un autre le prend tout autrement que vous, parce qu'il ne juge que ce qu'il voit et croit volontiers qu'un fêtu est une poutre et qu'une étincelle est une fournaise. Car l'esprit de

¹ S. Bern., *Lib. ad Milites Templi*, cap. XI, n. 25-27, trad. Vivès.

l'homme est naturellement plus porté à soupçonner le mal qu'à croire le bien. C'est ainsi qu'on devient le débiteur de son frère. Quels sont cependant les mouvements de votre cœur ? Comment pouvez-vous prendre quelque plaisir à la prière ou à quoi que ce soit, tandis que Jésus-Christ crie contre vous avec douleur dans le cœur de votre frère que vous avez attristé ? *Le fils de ma mère combat contre moi, et celui qui mangeait à ma table des mets délicieux m'a rempli d'amertume.* Si vous dites qu'il ne devait pas se troubler si fort pour un sujet si léger, je réponds que plus la chose est légère, plus il vous était facile de vous abstenir de la commettre, quoique, après tout, je ne sais comment vous pouvez appeler léger ce qui est plus que de se mettre en colère, puisque vous avez appris de la bouche même de votre juge que la seule colère doit s'attendre à subir la rigueur de son jugement. (Matth., v, 22). En effet, appellerez-vous léger ce qui offense Jésus-Christ et doit vous traîner devant le tribunal de Dieu, puisqu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ? (Hébr., x, 50). Lors donc que vous avez souffert une injure, et il est difficile que cela ne vous arrive pas quelquefois, ne vous hâtez pas aussitôt, comme les gens du monde, de la repousser par une réponse outrageuse à votre frère. N'ayez pas même la hardiesse, sous prétexte de le reprendre, de percer, par une parole piquante et amère, une âme pour laquelle Jésus-Christ a daigné être attaché à la croix, ni de gronder sourdement comme pour la blâmer, ni de murmurer entre vos dents, ni de prendre un air narquois, ni de ricaner en vous moquant de lui, ni de froncer les sourcils d'un air agressif et menaçant. Que votre émotion meure là où elle naît ; ne lui permettez pas de se montrer, car elle porte la mort avec elle, elle pourrait tuer quelque âme ; et vous pourriez dire avec le Prophète : *Emu de colère, je n'ai pas dit un seul mot.* (Ps., LXXXVI, 4) ¹.

II. — Voilà donc notre situation : nous sommes tout à la fois créanciers et débiteurs. Admettons que notre frère se soit manqué gravement ou légèrement à notre égard ; admettons encore qu'il continue à se montrer peu bienveillant et agressif. Quelle devra être notre conduite ? Devrions-nous imiter le serviteur qui, étant lui-même pardonné, s'en vient tout irrité vers son débiteur pour le maltraiter et exiger ce qui lui est dû ? Ah, loin de nous cette pensée ! Dieu ne nous a pardonné qu'à la condition que nous pardonnerons à notre tour. A ce sujet il n'y a point de doute. C'est ce qui ressort de la parabole où il est dit que le maître, apprenant les mauvais traitements auxquels il s'était porté envers son compagnon, le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. (Matth., XVIII, 34). Vous avez à peine reçu le pardon de vos péchés au tribunal de la pénitence, et vous cherchez à exiger du prochain le paiement de ce qu'il vous doit, vous ne laissez passer aucune occasion de lui faire sentir

qu'il vous a blessé, vos paroles, vos actions, tout annonce en vous qu'il y a encore du ressentiment dans votre cœur. Ce n'est point mettre en pratique le conseil du Sage qui vous dit : *Perdez le souvenir de toutes les injustices du prochain.* (Eccli., x, 6). C'est encore moins imiter l'exemple que Jésus-Christ nous a donné à l'heure où ses ennemis se réjouissaient de le voir mourir sur la croix.

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Au rapport de saint Luc, nous apprenons que Jésus, étant crucifié, disait : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34). O feuille verdoyante de notre vigne mystique ! ô parole digne du Verbe du Père souverain ! Il pratique, cet excellent docteur, ce qu'il avait enseigné. Il prie non seulement pour ceux qui le poursuivent et le calomnient, mais encore pour ceux qui le tuent. Mettez cette feuille dans le trésor de votre cœur afin que, lorsque vos ennemis vous feront sentir leurs rigueurs, vous puissiez vous rappeler le souvenir de l'abondance de la suavité de Jésus, opposant toujours cette feuille comme un bouclier aux attaques de vos adversaires. Jésus-Christ prie pour ses bourreaux, ne priez-vous point pour vos détracteurs ? Mais examinons avec plus d'attention cette prière. *Père*, dit-il. Pourquoi mettre ce nom de *Père* ? Les enfants ont coutume, lorsqu'ils veulent demander quelque chose avec plus d'affection, de prononcer le nom de leur père, dans le but de lui rappeler sa tendresse naturelle et d'obtenir par là plus facilement ce qu'ils sollicitent. Ainsi notre Rédempteur, bon et miséricordieux, patient et plein de compassion, et suave en toutes ses actions, bien qu'il sût que son Père l'exauce toujours, pour nous faire néanmoins comprendre avec quelle affection il faut prier pour ses ennemis, met en avant ce nom si aimé de Père. Comme s'il disait : « Par la dilection paternelle qui fait que nous sommes un, je vous en conjure, écoutez-moi et pardonnez à ces bourreaux qui m'arrachent la vie. Reconnaissez l'affection de votre cher Fils et faites grâce à ses ennemis. » Et il ajoute aussi le motif qui doit porter à accorder ce pardon : *Car ils ne savent ce qu'ils font.* Que dirons-nous aussi ? Ignoraient-ils qu'ils crucifiaient celui qu'ils attachaient à la croix ? Nullement, mais ils ne savaient pas quel était celui qu'ils crucifiaient. Car *s'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient ainsi maltraité le Seigneur de la gloire.* (I Cor., II, 8). Ils ne surent pas ce qu'ils faisaient, parce qu'ils ne savaient pas toute l'étendue de leur crime. C'est ainsi que vous devez penser, ainsi que vous devez prier, vous qui devez être appelé l'épouse de Jésus-Christ. Quand vos ennemis sont irrités contre vous, lorsqu'ils vous frappent au visage, bien plus, lorsqu'ils vous font périr, souvenez-vous de la feuille de votre vigne, rappelez-vous les sons de votre lyre, suivez, c'est-à-dire imitez votre Epoux et dites-lui de tout votre cœur : O Epoux, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. c'est-à-dire ils ne connaissent pas toute l'étendue de leur faute. S'ils savaient en

¹ S. Bern., *In Cant.*, Sermon. XXIX, n. 4-5, trad. Vivès.

effet quelle béatitude ils perdent, à quel malheur ils s'exposent en péchant, assurément ils ne pécheraient pas. Il faut donc leur pardonner, et en vue de notre salut, et à cause de leur ignorance. Mais il faut joindre la prière à ce pardon. Car le Seigneur exauce volontiers les autres dans une demande en laquelle il voulut, lui aussi, être exaucé. Quelle joie dans le ciel lorsque la victime conduit par ses prières son bourreau dans le ciel; quand celui qui a reçu le coup y amène celui qui l'a frappé! Quel tressaillement causa à saint Etienne la conversion de saint Paul qui, ramené par les prières du premier martyr, fut ensuite lapidé pour la foi comme il avait lapidé les autres, et souffrit pour l'amour du Christ les tourments nombreux qu'il avait fait supporter aux autres! Suivons de tels exemples et nous obtiendrons la vie éternelle et pour eux et pour nous¹. »

III. — Et maintenant prenons la place de débiteur à l'égard du prochain. Qui, sur le sujet de la charité, peut se dire sans péché? Quelle sera notre conduite? Ce sera simplement de donner toute satisfaction, et dans le cas où nous serions dans l'impuissance, il nous resterait à dire la parole du serviteur : *Ayez patience à mon égard, et je vous rendrai tout.* (Matth., xviii, 29). Si le prochain cependant envers lequel nous sommes redevable ne venait point à nous, écoutons Jésus-Christ nous disant : *Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et alors revenant vous offrirez votre don.* (Matth., v, 23-24). Non, vous ne pouvez vivre ainsi dans la division ou la méintelligence avec votre frère que vous avez blessé. Il faut donc que vous vous efforciez de vous accorder au plus tôt avec votre adversaire, de peur d'être jeté en prison. (Ib., 15). Mais si votre frère ne veut point se rendre à vos instantes prières, s'il persiste dans ses sentiments d'animosité, et si même il vous témoigne son irritation, que faut-il faire? Il ne vous reste qu'une ressource : c'est d'avoir recours à la charité, c'est-à-dire vous devez être d'autant plus charitable que vous l'avez blessé davantage ou qu'il est plus irrité. Comment! Dieu a cédé à l'amour qu'il avait pour Moïse, et un chrétien ne céderait pas à la charité?

PAROLES DE SAINT BERNARD : « Voici que nous trouvons sous le main la force de l'amour que nous cherchons; personne ne peut lui résister. Il se soumet à tout, il fait tout servir à ses progrès. Il dompte ses ennemis en les chrissant et même malgré eux il en fait des amis. Car bien qu'il ait des émules, il n'y a personne qui le haisse. Il n'a pas d'adversaire, celui qui ne sait avoir d'aigreur contre qui que ce soit. Comme l'amitié ne peut se trouver qu'entre deux amis, de même l'inimitié ne peut exister qu'entre deux ennemis. Qui hait celui qui l'aime, n'est pas tant ennemi qu'injuste.

Seule, la charité ne défaille pas dans l'adversité, parce qu'elle est *patienté*; elle ne rend pas les mauvais procédés, parce qu'elle est *bénigne*; le bonheur d'autrui ne la fait point souffrir, parce qu'elle *n'est pas jalouse*; la mauvaise conscience ne lui fait point sentir ses remords, parce qu'elle *n'agit pas à la légère*; les honneurs ne l'élèvent pas, parce qu'elle *ne s'enfle pas*; l'abjection ne la confond pas, car elle *n'est pas ambitieuse*; la cupidité ne la resserre pas, parce qu'elle ne cherche *pas ses propres intérêts*; les affronts ne l'excitent pas, parce qu'elle *ne s'irrite jamais*; les soupçons sinistres ne la souillent pas, car l'iniquité *ne lui cause aucune joie*; les erreurs ne l'aveuglent pas, parce qu'elle trouve la source de son allégresse dans la vérité; les persécutions ne la brisent pas, parce qu'elle *supporte tout*; la perfidie ne l'endurcit pas, car elle *croit tout*; le désespoir ne l'envahit pas, car elle *espère tout*; la mort même ne l'arrête pas, car elle ne *passé pas*. (I Cor., xiii) ¹. Mais n'est-ce pas l'amour qui prévalut par son énergie, lorsque Moïse s'opposa à la justice et à la puissance de Dieu? *Laisse-moi*, dit le Seigneur, *laisse éclater ma fureur contre le peuple.* (Ex., xxxii, 10). Ecoutez ce mot : *Laisse-moi*, et ne doutez point que Dieu était lié; ces liens n'étaient autres que ceux de la force de l'amour. De quel amour? De l'affection pour ce serviteur fidèle qui refuse d'être plus grand et plus honoré au milieu d'un peuple plus considérable, ne cédant point, comme c'est l'ordinaire, à des sentiments charnels, mais livré à la crainte que la gloire du Seigneur ne fût exposée aux traits envenimés des blasphémateurs : *Je vous en conjure*, s'écrie-t-il, *que les Egyptiens ne disent pas : Il les a fait sortir habilement pour les faire mourir sur les montagnes*, il n'a pu les conduire dans la terre qu'il leur avait promise. Quelle justice, quelle puissance ne céderait, là où une charité, partie d'un cœur si pur, adressait de telles prières, plus que cela, faisait des instances si pressantes? Cette violence que vous souffrez, ô Seigneur, c'est vous qui la produisez, vous qui la souffrez, être suprême, fort et tendre tout à la fois! La seule force qui puisse tenir le Seigneur, la seule qu'il veuille supporter, c'est la puissance de l'amour. Il se plaint par le prophète de ce que personne ne le retienne : *J'ai cherché parmi eux*, dit-il, *un homme qui établît une haie entre nous et qui s'opposât à moi pour m'empêcher de la détruire, et je n'en ai pas rencontré.* (Ez., xxii, 30). Dieu cherche quelqu'un qui s'oppose à sa colère, c'est son caractère propre d'avoir pitié, se venger est chose étrangère pour lui. *Le Seigneur se lèvera afin d'opérer son œuvre qui lui est étrangère.* (Is., xxviii, 21). Quelle œuvre? Le travail de la colère et de la vengeance². »

¹ S. Bern., *Vitis Mystica*, cap. viii, n. 32-33, trad. Vivès.

¹ S. Bern., *Tract. de charitate*, cap., i, n. 1, trad. Vivès.

² Ib., n. 4.

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

historique et apologetique

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS-CHRIST

II. — LA VIE PUBLIQUE

III. — Deuxième année

L'Éducateur

V

L'ÉVANGILE ET LA LOI

Comment peindre les sentiments de la foule échelonnée sur les pentes du mont Hattin, lorsqu'elle entendit Jésus parler du bonheur en ces termes nouveaux, émettre des idées si opposées à celles qui avaient cours dans le monde, dans les palais et même au temple ? Le bonheur, c'est le ciel, et il y a sept vertus qui y conduisent sûrement. Quand la persécution, les malédictions des hommes, les calomnies, les outrages leur apportent leur douloureux couronnement, alors c'est la perfection du bonheur. Saint François d'Assise dans ses entretiens ravissants avec Frère Léon n'a fait que développer en langage humain ces pensées divines.

I. — Les apôtres étaient au premier rang. C'est à eux que Jésus trace une ligne de conduite définitive, avant d'exposer au peuple la perfection de la loi. Ils ont une grande mission ; à eux de l'accomplir sans faiblesse et sans crainte, à eux de changer les âmes, les idées, les sociétés, l'univers, par l'influence puissante de la doctrine qu'ils vont prêcher.

« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa pleine saveur ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des passants. » (Matth., v, 13).

Le sel assaisonne les aliments et arrête la corruption. On croyait alors dans le peuple qu'il pouvait se dessaler. Jésus se sert de cette comparaison et de cette croyance populaire pour bien rendre sa pensée. Les apôtres devront mettre dans les âmes des fidèles les condiments divins qui les conservent, donner à leurs discours le sel de la grâce et de la sagesse. (Col., ix, 6). Mais s'ils manquent de ce sel salutaire, qui le leur procurera ? S'ils sont affadis et amollis, qui leur rendra la vigueur spirituelle ? Comment feront-ils accepter une doctrine qui manquera de goût et de vie ? Au milieu du monde perverti, ils doivent être le baume qui pénètre partout pour tuer les ferments putrides.

« Vous êtes la lumière du monde. Une cité ne peut se cacher quand elle est située sur une montagne. On n'allume pas une lampe pour la placer sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

Les Juifs avaient l'habitude de mettre une lampe la nuit sous un grand vase de terre, pour faire l'obscurité ; mais cette lampe était destinée à être placée sur le chandelier fixé au mur. De même la vocation des apôtres est de briller, de faire éclater

partout « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; » de paraître aux yeux de tous comme la cité qui couronne le sommet de la montagne.

Mais si le monde doit connaître leurs bonnes œuvres, ce n'est pas pour qu'ils s'en glorifient : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

Il faut que le bien soit connu parce qu'il attire, parce qu'il fait bénir le Père qui l'inspire et le commande, mais comme il faut que l'intention soit pure pour que la bonne action n'en soit pas dénaturée ! L'œuvre est produite en public pour la gloire de Dieu, dit saint Grégoire, mais l'intention secrète doit être uniquement de lui plaire.

II. — Cette doctrine si opposée aux pratiques de l'ancienne loi qui étaient tout extérieures, surprenait sans doute les apôtres et ils se demandaient si le Christ ne détruirait point la vieille législation mosaïque.

1. « N'allez pas croire, ajoute-t-il, que je suis venu abroger la loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu les abroger, mais les compléter. En vérité je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, pas un iota, pas un trait de la loi ne sera détruit que tout ne soit accompli. Celui qui supprimera un seul de ces préceptes même des moindres et qui enseignera aux hommes à le faire, sera le dernier dans le royaume des cieux. Celui qui les accomplira et les enseignera, celui-là sera grand dans le royaume des cieux. » (17-20).

L'ancienne loi était l'ombre, la figure, l'esquisse de la nouvelle. Le peintre qui fait un tableau commence par tracer des lignes flottantes ; à mesure il les précise, les accentue, leur donne une forme, une vie, une beauté spéciale. Quand le tableau est achevé avec son brillant coloris, avec ce visage qui respire, ces yeux qui rayonnent, ces traits animés, cette bouche qui va parler, l'esquisse n'a pas disparu cependant, l'artiste l'aperçoit encore sous les splendeurs du pinceau, et il sait bien, lui, que c'est à elle seule qu'il doit d'avoir accompli un chef-d'œuvre. Il ne la méprise pas, ne la répudie point : dans son long travail il ne l'a pas détruite, mais complétée, mise en honneur.

Ainsi en est-il de l'ancienne loi, l'esquisse divine de l'Évangile. Jésus-Christ l'a transformée, mais non supprimée. Elle était toute extérieure, composée de symboles sans vie ; c'était une lettre morte écrite sur la pierre et qui, par les rigueurs de son application, courbait les esprits et faisait des esclaves. Le Sauveur lui a communiqué un esprit vivant, afin qu'elle commande à l'âme, pénètre doucement dans le cœur, règne sur l'homme intérieur, produise des enfants de Dieu et des enfants de liberté, heureux de porter son joug et son fardeau, « car son joug est doux et son fardeau est léger. »

Il a supprimé les symboles pour les remplacer par la réalité ; aux préceptes rituels et aux sacrifices multiples a succédé le seul sacrifice de la messe qu'ils figuraient. Même les points les plus infimes

de l'ancienne loi survivent sous une autre forme. Ainsi la loi de Moïse portait : « Tu ne lieras pas la bouche du bœuf qui mange. » Saint Paul nous explique la vérité contenue sous ce précepte. Est-ce qu'il est question des bœufs ici ? dit-il. Nullement. C'est un symbole qui nous apprend qu'il ne faut pas reténir le salaire de l'ouvrier. (I Cor., ix, 9). La noix verte est amère, mais elle recèle l'amande qui est douce.

Le Sauveur voulait sûrement aussi dire aux apôtres et à tout le peuple qui l'écoutait : « Toutes les prescriptions mosaïques sont actuellement maintenues. » C'était la grande préoccupation de ses auditeurs. Que pensait-il de la loi de Moïse, lui qui enseignait une doctrine qui paraissait tant s'en éloigner ? Il pensait qu'il fallait l'observer jusque dans ses moindres détails. Et lui-même donnait l'exemple. Est-ce qu'il n'avait pas été circoncis, racheté au temple pour cinq sicles d'argent et deux colombes ? Est-ce qu'il ne se rendait pas à Jérusalem au temps de Pâques, suivant la loi ? S'il avait parlé autrement, il n'eût pas été compris, il eût scandalisé les foules profondément attachées à la loi mosaïque, et comment lui eût-il été possible de remplir sa mission, en se posant comme un rebelle et un révolté contre la loi divine ? Il ne parle qu'à des Juifs, d'ailleurs. Quand, plus tard, se posera la question de la circoncision et des rites judaïques aux Gentils qui se feront baptiser, la situation sera toute différente. Alors saint Paul dira à ceux-ci : « Vous n'êtes pas Juifs, les prescriptions légales ne vous touchent pas, c'est la loi évangélique et non la loi mosaïque qui vous oblige, la loi parfaite intérieure, et non l'ancienne, extérieure et imparfaite. Le Christ est venu compléter, perfectionner la loi de Moïse. »

Et cependant cette loi informe encore, Jésus veut que ses disciples l'observent non seulement dans la lettre, mais dans l'esprit :

« Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (20).

2. — Puis il montre quelle doit être leur « justice » en faisant le parallèle de l'ancienne Loi et de l'Evangile.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point. Quiconque tuera sera justiciable du tribunal. » Et moi je vous dis que quiconque se fâche contre son frère sera justiciable du tribunal ; et celui qui dira à son frère « Raca, » sera justiciable du sanhédrin ; et celui qui lui dira « Insensé » méritera le feu de la géhenne. » (21-22).

L'ancienne loi condamnait le meurtre, l'Evangile condamne même la colère ; il atteint non seulement l'effet extérieur, mais la cause intime. Et comme il y a des degrés dans la colère, Jésus détermine d'après les peines infligées par les tribunaux qui jugeaient alors, le degré de gravité des fautes de colère. Il y avait le tribunal de chaque cité (Deut., xvi., 18) qui condamnait à la mort par le glaive ; le sanhédrin, tribunal plus élevé, qui condamnait le coupable à être lapidé ; enfin aux insignes criminels, aux grands scélérats, on réservait la peine

du feu. Celui qui garde un sentiment de haine réfléchi envers son frère est coupable ; celui qui s'emporte en paroles injurieuses et lui dit « Raca » ou « imbécile », « tête vide », l'est davantage ; mais celui qui l'appelle « insensé », c'est-à-dire encore « impie ; révolté contre Dieu, » commet une faute beaucoup plus grave et qui sera châtiée d'une manière terrible. La vengeance divine rappellera les horreurs de la vallée de Géennom, de la géhenne, au sud de Jérusalem, où l'on offrait autrefois des enfants sur les bûchers de Moloch, vallée sinistre, exécrée des Juifs. On y brûlait les malfaiteurs, puis on jetait les cadavres des suppliciés à la voirie.

Non seulement les disciples de l'Evangile doivent ne point haïr leurs frères, c'est une obligation pour eux de les aimer et de se réconcilier avec leurs ennemis du fond du cœur :

« Si donc tu portes ton offrande à l'autel, au temple, et que là tu te rappelles que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère et tu viendras ensuite présenter ton offrande.

« Mets-toi d'accord au plus vite avec ton créancier pendant que tu es sur la route avec lui, de peur qu'il ne te livre au juge, le juge à l'exécuteur, et qu'on ne te jette en prison. En vérité je te le dis, tu n'en sortiras pas avant d'avoir payé le dernier liard. » (23-27).

Ce sont les premiers enseignements de l'Evangile de la charité.

3. — Après la charité, la pureté du cœur :

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne commettras pas d'adultère. » Et moi je vous dis : Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère dans son cœur.

« Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi ; mieux vaut pour toi que péricule un de tes membres et que ton corps tout entier ne soit pas jeté dans la géhenne.

« Et si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi ; mieux vaut pour toi que péricule un de tes membres et que ton corps tout entier n'aille pas dans la géhenne. » (27-31).

Le Sauveur exagère à dessein l'expression afin que se grave mieux cette pensée qu'il faut éloigner les occasions du péché même au prix des plus durs sacrifices. Il exige la sainteté intérieure, la sainteté du cœur et des désirs du cœur, et à ce propos il relève la grandeur du mariage qui est le foyer des bonnes ou des mauvaises mœurs :

« Il a été dit encore : « Que celui qui renvoie sa femme lui donne un acte de répudiation. » Et moi je vous dis : Quiconque renvoie sa femme, hors le cas d'adultère, lui fait commettre l'adultère ; et celui qui épouse la femme répudiée commet un adultère. » (31-32).

Plus tard, il s'expliquera plus longuement sur cette question qui divisait alors les deux grandes écoles juives. Cette fois, il indique seulement les éléments de la solution définitive. La loi de Moïse permettait le divorce, et comme le mari était seul juge de la cause qui pouvait y conduire, les Juifs

divorçaient avec une déplorable facilité. Il fallait une raison, suivant la loi ; Schammaï exigeait une faute grave, par exemple l'infidélité de l'épouse ; Hillel, plus tolérant, se contentait d'un motif plus léger, aussi sa doctrine demeurerait-elle en faveur.

Jésus établit en principe que le mari ne doit pas répudier sa femme, hors le cas d'adultère. La femme répudiée ne peut, en conscience, contracter un second mariage. Son mari est coupable parce qu'il l'expose à l'adultère, et celui qui l'épouse est coupable aussi parce qu'il commet un adultère. Tout cas autre que l'adultère rendant l'épouse indigne de vivre désormais avec son mari, autorise donc la séparation, mais jamais le divorce.

4. — La pureté du cœur a pour complément naturel la sincérité de la parole, qui est en quelque sorte la pureté de l'esprit. Dans une société d'hommes simples et droits, telle que le sera la société nouvelle, pas n'est besoin de rien affirmer par serment : la parole d'un honnête homme qui pense à Dieu suffit. Les Juifs abusaient du serment. La loi défendait bien le parjure, mais leurs docteurs avaient inventé des moyens frauduleux d'éluder la loi. Ils disaient : On est tenu à garder ses promesses et il y a parjure quand on a juré par Dieu lui-même. Mais si l'on jure par le ciel, la terre, la cité de Jérusalem, il n'y a pas serment et l'on n'est engagé à rien. C'est ainsi qu'ils se faisaient un jeu de duper de candides païens. Jésus rétablit énergiquement les droits de la vérité :

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne te parjureras pas, mais tu accompliras tous les serments que tu as faits devant Dieu. » Et moi je vous dis : « Ne jurez point du tout ; ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la cité du grand roi ; ni par ta tête, parce que tu ne peux rendre un seul de tes cheveux blanc ou noir.

« Mais que votre parole soit : Cela est ; cela n'est pas. Tout ce qu'on dit de plus vient du malin. » (33-38).

Le Sauveur ne entend pas interdire le serment, mais l'abus du serment. Les Juifs s'en servaient à tout propos, pour masquer et accomplir leurs mauvais desseins. Dans la pratique ordinaire de la vie la parole d'un honnête homme doit avoir la même autorité que si elle était appuyée sur le serment. Elle est dite en présence de Dieu, elle s'impose, elle est crue. Sa sobriété même et le caractère de l'homme lui confèrent une irrécusable crédibilité. Une société où le serment ne serait pas nécessaire serait l'idéal. Même la société chrétienne ne l'a pas encore atteint. Le serment demeure donc permis, et après tout c'est un honneur rendu à Dieu. L'innocence souvent n'a plus pour se justifier qu'un moyen, celui d'invoquer le témoignage de Dieu qui est l'ennemi du mensonge. Les sociétés en ont si bien compris la valeur qu'elles l'ont gardé pour les actes les plus graves de la vie, pour l'instruction d'une cause, lorsqu'il est question de l'honneur, de la réputation, de l'existence même. L'accusé, les témoins appellent Dieu en témoi-

gnage de la vérité de leurs dépositions, et le serment est encore le plus ferme soutien de l'édifice social.

5. — Restait la question de l'exercice de la charité, que Jésus avait touchée en passant, lorsqu'il avait dit : « Va te réconcilier à ton frère, tu viendras ensuite apporter ton offrande. » La loi ancienne fondée sur la justice rigoureuse exigeait « œil pour œil et dent pour dent. » C'était le juge tout-fois qui exécutait ses arrêts et non l'homme lésé. Celui-ci n'avait pas le droit de se venger. Jésus ici va remplacer la justice par la charité.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Œil pour œil et dent pour dent. » Et moi je vous dis de ne pas résister au méchant. Mais si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre.

« Et si quelqu'un veut plaider contre toi et prendre ta tunique, abandonne-lui encore ton manteau. Et si quelqu'un te contraint de faire mille pas avec lui, fais-en deux mille. Donne à qui te demande, et ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter. » (Matth., v, 38-43). « Et si l'on te prend ton bien, ne réclame pas. » (Luc, vi, 30).

Tous les Pères conviennent que ce sont là des conseils et non des préceptes. Ils préparent merveilleusement la perfection intérieure et individuelle, mais ne doivent être pratiqués extérieurement que lorsque l'exige la charité et la gloire de Dieu. Les martyrs l'ont pratiquée parce qu'ils se considéraient, ainsi que plusieurs l'écrivaient à saint Cyprien, « comme les collègues de la passion du Christ », qui avait souffert sans se plaindre ainsi qu'un agneau conduit à la boucherie. (Lib. v, Epist. 12). Saint Maurice avec sa légion thébaine se laissa massacrer sans se défendre, parce que le soldat se bat, mais non le martyr. Mais jamais la charité ne doit dégénérer en faiblesse ou laisser croire à un abaissement du caractère. Ainsi, Jésus lui-même, quand il recevra un soufflet du valet du grand-prêtre, répondra-t-il noblement : « Si j'ai mal parlé, montre-le ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » (Jean, xviii, 23). Saint Paul dira, avec plus d'apreté, au prince des prêtres Ananias, qui ordonne de le frapper au visage : « Dieu te frappera à ton tour, muraille blanchie ! Quoi ! tu es assis pour me juger suivant la loi et tu ordonnes de me frapper, ce qui est contre la loi ! » (Act., xxiii, 3).

Mais ces conseils n'en sont pas moins les éléments nécessaires d'une société idéale, parfaite. Si l'on vous donne un soufflet, tendez l'autre joue. Si l'on exige de vous votre tunique, le vêtement de dessous, cédez encore votre manteau, le vêtement de dessus, qui vous sert de couverture la nuit. Ainsi fit saint François d'Assise. Son père lui redemanda ses biens, il lui remit encore ses vêtements en disant : « Désormais je pourrai dire à Dieu avec plus de confiance : Notre Père qui êtes aux cieux. » Saint Luc suppose que c'est un voleur qui s'empare du manteau, et il fait dire à Jésus-Christ : « Ne le privez pas non plus de votre tunique. » Tout cela pour la paix qui est le plus dési-

nable des biens. « Combien est préférable, disait Bellarmin, une once de paix et de charité à une livre de victoire ! »

Les saints ont appliqué ces conseils à la lettre. C'est une sainte Elisabeth de Hongrie qui, dépouillée de tout, chassée de son château et réduite à la dernière des misères, s'en va prier dans une chapelle des franciscains et demande qu'on chante le *Te Deum*. C'est le bienheureux Juniper qui, poursuivi d'injures par un misérable, lui répond : « Jette-moi toutes ces perles. Je voudrais en être ainsi lapidé jusqu'à Rome. » C'est saint Philippe de Néri qui ne refusait jamais rien à personne, qui distribuait à tout venant ses conseils, ses secours, ses consolations, et son temps si précieux pourtant. « Un serviteur de Dieu, disait-il, doit être l'homme de toutes les heures, si bien qu'il ne se réserve pas un instant du jour, mais qu'il consacre tout son temps au prochain. Il appartient à tous, jamais à soi. »

6. — Enfin, Jésus apprend à ses disciples comment ils doivent aimer le prochain :

« Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. (Matth., 43-44). Bénissez ceux qui vous maudissent. (Luc, vi, 28). Priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les fils de votre Père qui est aux cieux, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir sur les justes et sur les injustes. (Matth., 44-45).

« Traitez les hommes comme vous voulez qu'ils vous traitent. Et si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en peut-on savoir ? Quelle récompense méritez-vous ? Est-ce que les publicains (Matth.) et les pécheurs ne le font pas ? Et si vous prêtez, espérant qu'on vous rendra, quel gré vous en savoir ? Car les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir autant qu'ils ont prêté. (Luc, vi, 31-35).

« Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus que les autres ? Est-ce que les païens ne le font pas ? (Matth., 46).

« Ainsi donc, vos ennemis, faites-leur du bien ; prêtez-leur, sans espoir d'être remboursés ; et votre récompense sera grande et vous serez vraiment les fils du Très-Haut qui est bon pour les ingrats et les méchants. Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. (Luc, vi, 35-36).

« Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Matth., v., 46).

La loi mosaïque n'ordonnait pas de haïr son ennemi, mais l'esprit de justice absolue y conduisait à l'esprit de haine. On devait haïr l'étranger. Le meurtrier d'un homme était tué par le plus proche parent de sa victime. (Num., xxxv, 19). C'était la loi. Jésus perfectionne et tempère l'esprit de justice par la loi d'amour. Plus d'ennemis, ou s'il en est, nous devons les aimer et leur faire du bien. Quelle admirable doctrine qui, si elle était pratiquée, changerait cette terre en un vrai para-

dis ; qui, si la malice humaine permettait de l'étendre aux relations de peuple à peuple, supprimerait le fléau le plus terrible de tous, parce qu'il attise les haines internationales, la guerre ! Ces prescriptions toutefois demeurent affichées en quelque sorte à la face et sous les yeux des peuples afin de leur montrer l'idéal chrétien auquel sans relâche ils doivent tendre.

Soyez parfaits comme votre Père céleste. « Si les hommes éprouvent de la joie et de la gloire d'avoir des fils qui leur ressemblent, dit saint Cyprien, et si le père s'applaudit davantage alors de les avoir mis au monde quand il retrouve dans ses enfants ses propres traits, quelle joie plus grande pour le Père céleste quand ses enfants spirituels célèbrent par leurs louanges et par leurs actions sa divine générosité ! » (Saint Cyp., *De zelo et livore*). « La perfection c'est l'unité de pensée et de volonté avec Dieu, ajoute saint Bernard. Vouloir ce qu'il veut, c'est être semblable à lui ; être dans l'impuissance de vouloir autre chose que ce que Dieu veut, c'est être déjà ce qu'est Dieu, en qui être et vouloir c'est tout un¹. »

Tel est le divin exposé de la loi nouvelle, le sublime parallèle qui fait ressortir l'admirable supériorité de l'Evangile. Saint Luc n'en a donné que l'abrégé. C'est lui qui rapporte cette parole touchant le prêt qui a été si diversement interprétée : « Prêtez sans rien espérer, » lisent les uns ; « Prêtez sans perdre l'espoir », pour ne décourager personne, *μηδὲν ἀπελπίζοντες*, lisent les autres. Il insiste toujours, à son ordinaire, sur la bonté. Saint Matthieu dit : « Priez pour vos ennemis et faites-leur du bien ». Saint Luc ajoute : « Bénissez ceux qui vous maudissent. » (28). Quand il écrivait son Evangile, déjà, il vivait dans une société de frères toute fervente et toute embaumée de la pure doctrine de l'Evangile. Aussi leur rapporte-t-il les paroles les plus suaves du Sauveur, il écarte jusqu'au mot de « publicains » qui rappelait des souvenirs odieux et n'écrit que le mot « pécheurs » (33) ; il termine enfin par ce mot où se résume l'esprit de son Evangile : « Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » (36).

¹ Velle enim quod Deus vult, hoc est jam similem Deo esse; non posse autem velle, nisi quod Deus vult, hoc est jam esse quod Deus est cui velle et esse idipsum est. (*Sermo ad Fratres de monte Dei*.)

IMPRIMATUR

Lingonis, die 24 octobris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour la fête de la Dédicace. — I. Comment il faut aimer son église paroissiale, 833. — II. La maison paternelle et l'église paroissiale, 835. — III. Les trois maisons de Dieu, 838.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — XLIX. Pour le 22^e dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, xii, 16 et 18 (d'après saint Augustin), 842.

Récits et Causeries. — XVIII. Aux femmes de La Chapelle, 847.

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

I

COMMENT IL FAUT AIMER SON ÉGLISE PAROISSIALE

Hic est domus Dei et porta cæli.

C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel.

Mes frères,

Dieu a donc ici une demeure ! Oui, cette église où nous sommes réunis, c'est sa maison à lui ; c'est là qu'il habite, là qu'il donne audience à ceux qui viennent le visiter : *Hic est domus Dei*. Quelle joie pour nous de vivre dans le voisinage de Dieu, à l'ombre de son habitation ! Aussi vous ne serez pas surpris de m'entendre dire que le premier sentiment que nous devons éprouver à l'endroit de nos églises, est un sentiment de vive affection.

Pourquoi devons-nous aimer notre église ? Et *comment* lui témoignerons-nous notre attachement ? La réponse à ces deux questions absorbera facilement le quart d'heure d'attention que vous m'accordez chaque dimanche.

I

Mes frères, dans ce coin de terre où s'écoule votre vie, dans ce groupe d'habitations, il en est une que vous devez préférer et que, sans aucun doute, vous préférerez à toutes les autres — et je ne parle pas encore de l'église ; — oui, il y a une maison que vous aimez plus que les autres : c'est la maison paternelle.

Instinctivement, on aime la maison familiale. C'est un élégant et solide édifice ou une pauvre et branlante masure, peu importe : le cœur s'y attache, on en sort avec peine, on y revient avec joie. Si on s'en est éloigné pendant quelque temps, le cœur a des battements émus quand on la revoit.

J'en appelle au témoignage du soldat. C'est lui qui nous dira bien ce qu'il a ressenti, quand, après plusieurs années d'absence, il rentre au pays et approche du foyer paternel. Oui, on s'attache irré-

sistiblement à ces murs, à ce toit, à ces appartements qui composent l'habitation des parents, et si on est amené à s'en dessaisir, si cette maison, mise en vente, devient la propriété d'autrui, on ne passe jamais devant elle sans se souvenir et sans dire : Voilà la maison paternelle !

Telle est, en un mot, cette affection que l'on ressent pour la demeure de la famille, que l'on est tenté de s'écrier avec le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Mais pourquoi cette affection si vive et si profondément sentie pour la maison paternelle ? Quelle en est la raison ? La raison ? Ah ! c'est que cette maison vient des aïeux, qui l'ont construite avec leurs laborieuses économies et y ont laissé leur souvenir empreint sur les murs ; c'est qu'elle est la demeure du père, de la mère, de ces chers parents dont l'existence est un long travail et un perpétuel dévouement ; c'est qu'elle est le foyer où frères et sœurs ont coulé leurs jeunes années, vivant de la même vie, mangeant le même pain, se réjouissant ensemble et ensemble s'attristant ; c'est qu'elle nous rappelle les plus émouvants souvenirs. Voilà pourquoi nous l'aimons, voilà pourquoi nous lui gardons, malgré l'âge, malgré l'éloignement, une immortelle affection.

Mes frères, c'est pour les mêmes raisons que vous devez aimer votre église. Car, dans un autre ordre d'idées, elle est vraiment une maison paternelle. Vous le comprendrez sans effort.

Vous aimez la maison familiale, parce qu'elle vient de vos pères qui l'ont bâtie, qui l'ont habitée et vous l'ont léguée toute embaumée de leur cher souvenir. Mais cette église n'est-elle pas l'œuvre de vos ancêtres qui l'ont construite, décorée et meublée ?... Ils dorment maintenant dans la tombe ; mais leur souvenir est ici et votre cœur le retrouve à cette place où ils s'agenouillaient pour prier et où vous êtes maintenant agenouillés ; voilà encore la table sainte où ils venaient chaque année accomplir le devoir pascal ; voilà l'autel devant lequel ils assistaient à la messe chaque dimanche ; voilà l'image vénérée de la Vierge au pied de laquelle les mères, tendrement soucieuses de l'avenir de leurs enfants, sollicitaient pour eux une efficace protection.

Vous aimez la maison paternelle, parce que vous avez la joie d'y voir vos parents, vos frères, vos sœurs. Eh bien ! regardez ici, avec les yeux de la foi : vous y trouverez sur la pierre de l'autel, dans l'ombre du tabernacle, sous le voile du Sacrement, le Dieu qui est à la fois notre père et notre frère ; plus loin, vous verrez la statue de Marie, de cette femme bénie entre toutes, qui vous fut donnée pour mère ; les images des saints et des saintes, nos frères et nos sœurs du ciel ; et à côté de vous, sur les mêmes bancs, devant les mêmes autels, vous trouverez des chrétiens et des chrétiennes, les frères et les sœurs de la terre, réunis dans le temple comme dans un foyer sacré, récitant les mè-

mes prières, écoutant la même parole, participant aux mêmes grâces. Oh ! comme l'église est bien la demeure de la famille chrétienne ! Ici, point d'étrangers, point de pauvres, point de riches : il n'y a que des frères réunis sous le regard de Dieu, de la Vierge et des Saints.

Vous aimez la maison paternelle, parce qu'elle a été ou qu'elle sera le témoin des principaux événements de votre vie : elle a vu votre naissance, elle a vu ou elle verra votre mariage, enfin elle verra votre mort. Eh bien ! pour le même motif, aimez votre église. N'est-elle pas le théâtre des grands événements de votre vie chrétienne ? Effectivement, elle a assisté à votre naissance surnaturelle. Vous passez à côté des fonts baptismaux avec indifférence ; et pourtant, c'est là qu'est le berceau de votre seconde vie ; c'est là que, par le sacrement régénérateur, vous avez acquis le titre d'enfants de Dieu et d'héritiers présomptifs du ciel. Les actes les plus solennels de votre vie, mais c'est dans le temple catholique qu'ils se sont accomplis. C'est ici, en effet, que sous les yeux de vos parents attendris, vous avez fait votre première démarche à la table sainte, et que vous avez reçu, dans un cœur pieusement préparé, la visite de Dieu ; c'est ici qu'arrivés au tiers de la vie et voulant fonder une famille, vous êtes venus chercher, dans les bénédictions du ciel, la consécration de votre alliance ; c'est ici que, tout en larmes et vêtus de deuil, vous avez apporté les restes encore tièdes de vos proches, pour appeler sur eux la miséricorde divine ; c'est ici que vous viendrez à votre tour, quand la mort vous aura couchés dans le cercueil, pour recevoir les dernières bénédictions de l'Eglise et recueillir le suprême adieu de ceux qui vous affectionnaient.

Vous aimez la maison paternelle, parce qu'elle vous rappelle les plus émouvants souvenirs. Eh bien ! entrons dans l'église ; et, après quelques minutes de recueillement, des souvenirs de toute sorte passeront et repasseront dans votre âme : souvenirs de joie, souvenirs de tristesse ; souvenirs de fête, souvenirs de deuil ; paix de la conscience retrouvée, inquiétude dissipée, espérance rajeunie, courage retrempe, à la suite d'une prière, d'une instruction, d'un office religieux, d'un sacrement reçu.

O église, ô demeure de mon Dieu ! Que de souvenirs touchants tu évoques ! Que d'événements tu rappelles ! Je comprends maintenant que l'on a mille fois raison de t'aimer, parce que tu es vraiment le foyer de la famille chrétienne, l'habitation qui abrite les enfants sous le regard de Dieu leur Père, le rendez-vous sacré du vieillard et du jeune homme, de l'époux et de l'épouse, du riche et du pauvre, de tous les âges et de toutes les conditions !

II

Vous aimerez donc votre église, mes frères, rien de plus naturel et de plus juste. Mais comment lui manifesterez-vous votre attachement ?

Vous témoignerez que vous l'aimez, en vous y choisissant une place.

La maison paternelle est de proportion modeste, parce qu'elle est destinée à n'abriter que quelques personnes. L'église, elle, a des dimensions plus larges ; elle est vaste, parce qu'elle doit offrir une place à tous les chrétiens qui vivent autour d'elle. Aussi, quand on construit une église, l'architecte en proportionne l'étendue au chiffre de la population.

Dans les paroisses bien chrétiennes, chaque fidèle tient à avoir sa place réservée à l'église, et voici les saintes traditions auxquelles on demeure attaché. La place d'église est très souvent une place de famille ; l'aïeul l'a occupée avant que le fils l'occupe, et les enfants l'occuperont à leur tour, quand le père aura disparu. La jeune fille tient à garder celle où sa bonne mère a si souvent prié pour elle. Les enfants ne s'éloignent pas de leurs parents, afin de rester sous leur surveillance. Il semble qu'on est mieux, qu'on se recueille plus aisément, qu'on adore mieux là où les ancêtres se sont recueillis et ont adoré.

En un mot, ce qui est le trait distinctif des chrétiens sérieux, c'est qu'ils s'honorent d'avoir une place attitrée à l'église.

Au fait, mes frères, avoir une place à l'église, c'est professer sa foi, c'est attester hautement que l'on aime la religion, que l'on veut s'associer à la prière, prendre part aux cérémonies du culte, et remplir ses devoirs de catholique.

Au contraire, n'avoir point de place, c'est dissimuler ses croyances, s'exclure des assemblées chrétiennes, dédaigner la religion, ou tout au moins manifester une indifférence profonde pour tout ce qui regarde le service religieux.

On me dira qu'il en coûte pour être locataire d'une place à l'église... Mes frères, laissez-moi évoquer un souvenir. Une troupe dramatique vous offrait, il y a quelque temps, la représentation de la Passion. Le prix des places, pour une seule soirée, était assez élevé ; mais vous avez consenti à ce sacrifice pour jouir des émotions que promettait une semblable représentation, et je suis sûr que vous ne l'avez pas regretté.

Mais, que faisons-nous ici, mes frères, tous les dimanches ? Que faisons-nous tous les jours ? Nous vous donnons, dans cette église, le spectacle renouvelé de la Passion de Jésus-Christ, car la messe n'est pas autre chose que la répétition de ce grand mystère, que la reproduction du sacrifice du Calvaire. Et, tous les dimanches, vous êtes conviés à ce spectacle divin dont ce temple est le théâtre. Quand il vous en coûterait quelque chose pour avoir votre place à ce spectacle, vous seriez dédommagés par les saintes pensées qu'il vous suggérerait, par les salutaires émotions qu'il éveillerait dans vos âmes, par les bienfaits qu'il répandra sur vous et sur vos familles.

Sans doute, on donne déjà une preuve d'attachement à son église paroissiale en s'y réservant une place ; mais, on en donne une meilleure preuve

encore en occupant cette place non pas seulement par hasard, d'une fête à l'autre, mais régulièrement, assidûment. En cette matière, le devoir du chrétien est nettement tracé : sauf empêchement grave, il est tenu de faire acte de présence à l'église tous les dimanches.

Mes frères, je reprendrai en finissant les paroles de mon texte. Le temple est la maison de Dieu, *domus Dei*. Il est appelé aussi la porte du ciel, le portique, le vestibule de l'éternité, *porta cæli*. Donc, pour entrer au ciel, il faut passer par ce vestibule, il faut ouvrir cette porte, non pas seulement cinq-fois par an, aux grandes fêtes, il faut l'ouvrir tous les dimanches, et alors vous pourrez un jour dire à Dieu cette parole : Seigneur, j'ai fréquenté les temples de la terre, donnez-moi une place dans le temple de l'éternité ; j'ai stationné dans le portique, laissez-moi pénétrer dans le palais du ciel ! Ainsi soit-il.

II

LA MAISON PATERNELLE ET L'ÉGLISE PAROISSIALE

*Quam dilecta tabernacula tua,
Domine virtutum ! Concupiscit
et deficit anima mea in atria
Domini.*

Que vos tabernacles nous sont chers, ô Dieu des vertus ! Mon cœur languit et soupire après la maison du Seigneur. (Ps. LXXXIII, 2-3).

« La maison paternelle, écrit un pieux auteur, a pour nous un puissant attrait. On ne s'y trouve jamais sans éprouver une satisfaction intime. Elle est le *chez nous* où l'on se sent à l'aise sous le regard et la protection de ceux sur qui on a le droit de compter toujours. Nous avons besoin souvent d'en respirer l'atmosphère vivifiante, de nous y ranimer, et c'est pour chacun de nous une joie et une force que de le faire. Cette joie et cette force, Jésus-Christ a voulu nous les ménager dans notre vie chrétienne ¹. » C'est pour cela, mes frères, que lui notre Père à tous s'est choisi au milieu de nous une demeure où nous sommes véritablement chez nous, où nous trouvons, à un degré plus éminent encore, ce que l'enfant le plus favorisé trouve dans la maison paternelle.

Elles sont touchantes et nombreuses, les analogies, les ressemblances qui existent entre la maison paternelle et l'église paroissiale. Aussi, en cette fête de la Dédicace de toutes les églises de France, fête qui a pour but de ranimer notre respect et notre amour envers notre église, j'ai cru ne pouvoir rien faire de mieux et de plus utile que de proposer à vos méditations un parallèle, une comparaison entre la maison paternelle et l'église paroissiale. Car plus on y réfléchit, plus on se con-

vainc que l'église paroissiale est véritablement pour le chrétien ce que la maison paternelle est pour chacun de nous.

I

A la maison paternelle nous avons reçu la vie du corps, et non seulement la vie, mais la nourriture en rapport avec notre âge et nos besoins.

A l'église paroissiale nous avons reçu la vie également et une vie bien plus précieuse que la vie du corps, la vie de l'âme. C'est là que, d'esclaves du démon que nous étions, nous avons été mis au nombre des enfants de Dieu. C'est là que nous avons reçu Dieu pour père, la sainte Vierge pour mère, les anges comme frères. C'est là que nous avons acquis nos droits à l'héritage du ciel. — Et pour entretenir cette vie surnaturelle et divine, nous recevons à l'église paroissiale une nourriture en rapport avec notre âge et nos besoins. Dans l'âge tendre nous y avons reçu, selon l'expression de l'apôtre saint Paul, le lait de la doctrine sur les bancs du catéchisme, et plus tard une nourriture plus forte. La nourriture de l'âme, c'est la prière, c'est la parole de Dieu, c'est surtout la très sainte Eucharistie. Or, c'est à l'église que les âmes trouvent cette triple nourriture. L'église paroissiale est en effet par excellence une maison de prière : « *Domus mea, domus orationis* ; ma maison est une maison de prière ¹, » disait Notre-Seigneur. L'église paroissiale est aussi le lieu où l'on distribue aux fidèles le pain de la parole de Dieu et la très sainte Eucharistie. « Il faut aussi que l'âme se nourrisse, disait le vénérable curé d'Ars. Où donc est sa nourriture ? Mes frères, la nourriture de l'âme, c'est Dieu. L'âme ne peut se nourrir que de Dieu ! Il n'y a que Dieu qui lui suffise ! Il n'y a que Dieu qui puisse la remplir ! Il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim ! Il lui faut absolument son Dieu !... Il y a dans toutes les maisons un endroit où l'on conserve les provisions de la famille : c'est l'office. L'église est la maison des âmes, c'est notre maison à nous qui sommes chrétiens ; eh bien, dans cette maison il y a un office, c'est le tabernacle. »

II

A la maison paternelle se trouve l'autorité la plus douce, l'égalité la plus parfaite, l'union la plus étroite qu'on puisse concevoir. — Entre les chrétiens en tant que chrétiens, comme entre les membres d'une même famille, tout est commun : l'origine, la nourriture, les biens, l'héritage. A l'église il n'y a plus ni pauvres ni riches, ni savants ni ignorants. Tous nous y sommes égaux, tous nous y sommes les enfants du même Père, des frères en Jésus-Christ. Tous nous avons part aux mêmes sacrements, nous recevons la même nourriture : la parole de Dieu et la sainte Eucharistie. A tous le même héritage est réservé : le ciel et ses biens infinis.

¹ Mgr Franqueville, évêque de Rodez, *Aimons notre Paroisse*, 1^{re} partie, ch. II, § 1.

¹ Matth., XXI, 13.

A la maison paternelle on trouve des cœurs toujours dévoués, toujours aimants dans l'affliction comme dans la joie, dans le malheur comme dans la prospérité. Viennent pour l'homme des jours d'épreuve, viennent des revers le frapper, viennent l'envie et la calomnie le noircir : ceux qui se disaient ses amis, ceux qui le recherchaient et lui souriaient, il les verra lui tourner le dos ou ne plus le recevoir que d'un air contraint. Quelle ressource lui restera-t-il alors ? Une seule, mais une grande : celle de secouer la poussière de ses pieds sur ces amitiés fragiles, fausses et intéressées, et d'aller frapper à la porte du foyer paternel où il trouvera des cœurs toujours ouverts, des amis compatissants, fidèles jusqu'à la mort. — Ce que la maison paternelle est pour l'homme aux jours de l'infortune, à l'heure de l'épreuve, l'église l'est bien plus encore pour le chrétien. « Que de fois, disait un homme tombé du faite des grandeurs dans l'infortune, que de fois après avoir cherché des consolations humaines je m'arrêtais en voyage dans une pauvre église de village ! J'y entraais, je m'y mettais à genoux, j'y priais longuement et je me disais : « Cette maison est la seule qui s'ouvre « toujours devant moi ici-bas, parce qu'elle est la « maison de Dieu. » — « Oh ! ajoutait-il, puissiez-vous ne jamais connaître les amertumes que j'ai éprouvées ! Mais s'il vous arrivait comme à moi d'être rebutés, abreuvés de fiel et de vinaigre, n'allez pas frapper aux maisons des hommes, mais venez ici, entrez à l'église, versez dans le sein de Dieu tous vos chagrins. Cette maison est la seule vraiment hospitalière parce qu'elle est la maison de Dieu qui est infiniment compatissant ¹. »

III

La maison paternelle est pour l'enfant l'objet d'une vive affection, d'un profond attachement. Jamais il ne la quitte sans un grand serrement de cœur, sans un profond chagrin. Quand par nécessité il l'a quittée, souvent il y reporte sa pensée, il soupire après le moment où il lui sera donné de revenir s'y reposer.

Au foyer paternel, quand pourrai-je m'asseoir ?

redit-il avec le poète ². Comme le héros d'Homère, il ne désire rien tant que de revoir la fumée du foyer domestique. Quelle que soit la beauté du pays où il se trouve, du palais qu'il habite, rien ne vaut pour lui la maison de ses ancêtres :

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeulx
Que des palais romains le front audacieux ³.

« Lorsqu'il fut question pour les chevaliers de la première croisade d'élire un roi de Jérusalem, après la prise de cette ville, on proposa en vain cette dignité à plusieurs des principaux chefs. Ils

la refusèrent énergiquement. Une couronne, sans doute, c'est beau ; mais revoir son pays, c'est si bon ! Cela vaut mieux que tout le reste. « Plût à « Dieu, s'écriait alors l'un d'eux, que je fusse à « Arras, dans ma maîtresse maison, et que je sentisse autour du cou les bras de mon fils ⁴. »

Comme l'enfant aime la maison paternelle et y est profondément attaché, de même le chrétien doit aimer son église paroissiale, avoir pour elle un grand attachement. Comme la maison paternelle, en effet, que de doux souvenirs l'église paroissiale n'éveille-t-elle pas dans l'âme ? Les fonts baptismaux, le confessionnal, le grand crucifix aux bras étendus, la chaire de vérité, l'autel, le tabernacle à la porte dorée, la table de communion, que de souvenirs, que d'agréables sentiments tout cela ne fait-il pas naître au cœur du chrétien ! Aussi avec quel bonheur le chrétien, s'il a été obligé de la quitter, revient vers l'église paroissiale, vers cette église où il a été baptisé, où tant de fois il a reçu le pardon de ses fautes, où il a fait sa première communion.

IV

Cet amour que l'homme a pour la maison paternelle, il le manifeste en l'entretenant avec le plus grand soin, en l'ornant de son mieux. Il veille pour qu'elle ne se détériore pas. Si elle tombe en ruines, il ne recule devant aucun sacrifice pour la restaurer. Il ne regarde pas comme inutiles et perdues les dépenses qu'il doit faire pour elle. Au contraire, il les fait de grand cœur, sachant bien qu'une réparation faite à propos et en temps utile évitera de grandes dépenses plus tard à lui-même ou à ses descendants.

De même, mes frères, l'amour, l'attachement que les chrétiens ont pour leur église paroissiale, ils doivent le manifester en l'entretenant avec le plus grand soin, en l'ornant le mieux possible. « Se peut-il rien d'assez beau pour la maison de votre amour, ô mon Dieu ? disait Raymond Brucker. Je voudrais qu'il fût possible de la tailler dans un seul diamant, la vasque où couleront les trésors de la charité infinie ! Et quand même les méchants la renverseraient, vos temples, ô mon Dieu, crient vers vous deux fois : quand ils s'élèvent et quand ils s'écroulent. »

Oui, mes frères, les églises crient deux fois vers Dieu. Quand elles s'élèvent, quand elles sont bien entretenues, bien ornées, elles crient vers Dieu pour appeler les bénédictions du ciel sur les peuples qui les élèvent, qui les entretiennent et qui les ornent. Lorsque, au contraire, elles sont mal entretenues, elles crient vers Dieu pour appeler les malédictions du ciel sur les peuples qui les laissent se délabrer et tomber en ruines.

Ne soyons donc jamais de ces mauvais chrétiens, de ces chrétiens sans cœur qui critiquent, qui murmurent toujours lorsqu'on fait une quête, une dépense pour l'église ; ne soyons jamais de ces

¹ *Ami du Clergé paroissial*, 1898, n° 40.

² Guiraud, *Le Petit Savoyard*.

³ Du Bellay.

⁴ Mgr Franqueville, *Op. cit.*, 2^e partie.

chrétiens qui ont l'air de dire que pour le bon Dieu c'est toujours assez bon. Aimons, au contraire, la beauté de la maison de Dieu, et contribuons-y dans la mesure de notre possible.

Qu'elle est belle la conduite des Israélites dans le désert! Lorsqu'il fut question de construire le tabernacle, les Israélites, lisons-nous au livre de l'Exode, offrirent au Seigneur avec une volonté prompte et pleine d'affection les prémices de leurs biens pour tout ce qu'il y avait à faire au Tabernacle du témoignage et pour tout ce qui était nécessaire au culte sacré. Les hommes avec les femmes donnèrent leurs chaînes, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues et leurs bracelets... Ceux qui avaient de l'hyacinthe, de la pourpre, de l'écarlate teinte deux fois, du fin lin, de l'argent et de l'airain, les offrirent au Seigneur avec des bois de sitim pour les employer à différents usages... Tous les hommes et toutes les femmes firent leurs offrandes de bon cœur... avec une pleine volonté. Les Israélites mirent tant de générosité dans leurs dons que Moïse fut obligé de faire proclamer par la voix d'un hérault : « Que nul homme et nulle femme n'offre plus rien à l'avenir pour les ouvrages du sanctuaire, parce que ce qui avait été déjà offert suffisait et qu'il y avait même plus qu'il n'en fallait. »

Si les Israélites, mes frères, mirent tant d'empressement, tant de générosité pour faire riche et belle l'Arche d'alliance qui ne devait contenir que les tables de la Loi, combien à plus forte raison, nous chrétiens, devons-nous mettre d'empressement, de bonne volonté, de générosité à rendre aussi belle et aussi riche que possible l'église où Jésus-Christ habite aussi véritablement que dans le ciel, où il réside en corps et en âme pour nous combler de ses biens et de ses faveurs! « Comment ne donnerait-on pas à Notre-Seigneur tout ce qu'on a de plus riche et de plus précieux? Quelle ingratitude ce serait de se montrer avare envers un Dieu qui se montre si prodigue! » disait le vénérable curé d'Ars.

V

Quand un enfant, quand un jeune homme, quand une jeune fille n'aime plus la maison paternelle, quand il ne s'y plaît plus, quand il la déserte, c'est fort mauvais signe. C'est signe qu'au cœur de cet enfant, qu'au cœur de ce jeune homme, qu'au cœur de cette jeune fille l'amour filial est éteint ou bien près de s'éteindre, et que ce noble sentiment est remplacé par une passion mauvaise quelconque qu'on veut satisfaire à tout prix sans être gêné par les remontrances paternelles. Voyez l'enfant prodigue. Rien ne lui manquait à la maison paternelle, son père et son frère aîné l'entouraient d'affection, il avait des mercenaires pour le servir. Pourquoi donc songe-t-il à partir? Pourquoi s'écrie-t-il : Je m'ennuie dans ce château, je m'ennuie avec les gens de ce pays?

Pourquoi demande-t-il à son père, exige-t-il de lui la part d'héritage que sa mère lui a laissée en mourant? Pourquoi, sans s'occuper de la douleur de son vieux père, s'en ira-t-il dans une région lointaine? Pourquoi? C'est pour y vivre plus tranquillement dans la débauche, sans être dérangé par les remontrances de son père et celles de ses proches.

De même, mes frères, quand un enfant, quand un jeune homme, quand une jeune fille surtout, quand un chrétien quel qu'il soit n'aime plus son église paroissiale, ne se plaît plus à la fréquenter, quand il la déserte, c'est fort mauvais signe. C'est signe qu'au cœur de ce chrétien l'amour de Dieu est remplacé par une passion mauvaise quelconque qu'on préfère à tout et qu'on veut satisfaire sans être troublé par les instructions du prêtre, par tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend dans l'église. Parfois même des pécheurs en arrivent à ne plus pouvoir souffrir la vue de la maison de Dieu, à entrer dans une sorte de rage rien qu'à entendre le son de sa cloche.

VI

Loin de la maison paternelle l'enfant est exposé à toutes sortes de dangers. Les mauvaises compagnies, les mauvais conseils, les excitations au mal ont sur lui bien plus d'empire. Il n'a plus rien pour le retenir, ni les exemples, ni les conseils, ni les supplications, ni les larmes d'un père et d'une mère vénérés, de frères et de sœurs dévoués. Il est abandonné à lui-même; il est seul pour résister à ses passions; il est seul pour résister aux mauvais exemples qu'il a continuellement sous les yeux; il est seul pour résister aux suppôts de Satan qui l'assiègent... et bientôt il succombe.

Comme l'enfant loin de la maison paternelle, le chrétien loin de l'église paroissiale est exposé à toutes sortes de dangers. Les mauvaises compagnies, les mauvais conseils, les exemples pernicious, les excitations au mal ont sur lui bien plus d'empire. Il n'a plus rien pour le retenir : ni les supplications et exhortations de son pasteur, ni les grandes vérités de la religion qui ne retentissent jamais plus à ses oreilles, ni la force des sacrements qu'il ne reçoit plus. Il est abandonné à lui-même, il est seul pour résister à ses passions, aux mauvais exemples, aux ennemis de son salut, aux ennemis de son âme... et alors il succombe, il s'enfonce de plus en plus dans le mal au fur et à mesure qu'il s'éloigne davantage de l'église paroissiale.

VII

Après ses égarements l'enfant qui rentre au foyer paternel reçoit toujours bon accueil. Un père, une mère ne savent que pardonner. La joie qu'ils éprouvent de voir revenir l'enfant qu'ils croyaient perdu à tout jamais les empêche de prononcer même une parole de reproche. Voyez encore l'enfant prodigue. Il est arrivé au dernier

¹ Exod., xxxv, 20-30.

degré de la misère, il fait un retour sur lui-même. Le voyez-vous, la tête entre les deux mains, livré à ses tristes réflexions ? Il songe à l'abondance qui règne, même pour les mercenaires, dans la maison de son père, à la bonté de ce père dont il a brisé le cœur. Tout à coup il prend une généreuse résolution : « *Surgam et ibo ad patrem*. Je me lèverai et j'irai trouver mon père, s'écrie-t-il. Je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, mais je vous en conjure, acceptez-moi au nombre de vos mercenaires. » Aussitôt il laisse là son troupeau et s'enfuit en courant dans la direction de la maison paternelle.

Ah ! qu'il est beau, mes frères, qu'il est touchant l'accueil qu'il y reçut ! Il était encore loin quand un vieillard dont les regards interrogent l'horizon l'aperçoit. Malgré son grand âge il accourt, car dans ce malheureux il a deviné son fils, et avant que le pauvre prodigue ait pu dire un mot, il le serre dans ses bras, il le presse contre son cœur, il le couvre de baisers. Enfin le jeune homme veut prononcer la demande de pardon qu'il a préparée, il commence en pleurant : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant... » Le vieillard l'interrompt, il se tourne vers les serviteurs accourus à cette scène touchante : « Vite, vite, leur crie-t-il, une robe, un anneau et des chaussures ! Tuez le veau gras, faisons une grande fête : mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. » Ainsi pas un mot de reproche, pas la moindre allusion à sa conduite passée ! Ce n'est pas seulement le pardon le plus complet, c'est une fête pour tous.

Après ses égarements le chrétien reçoit à l'église paroissiale le même accueil que l'enfant prodigue reçut à la maison paternelle. A son retour pas un mot de reproche ne lui est adressé, c'est le pardon le plus complet, c'est la joie, une joie indéfinissable pour le cœur de son pasteur. C'est fête non seulement sur la terre, mais dans le ciel. Jésus dit à ses élus : « Réjouissez-vous avec moi ! Mon fils était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. Vite, vite, rendez-lui la robe de son baptême, la chaussure de la grâce, l'anneau des enfants de Dieu ! » Les anges entonnent un cantique de joie et lui-même, le chrétien repentant, heureux d'un bonheur qui ne peut se décrire, chante les miséricordes du Seigneur.

VIII

La maison paternelle, toute demeure du reste, quelle qu'elle soit et quel que soit celui qui l'habite légitimement, est inviolable et sacrée.

Les lois ont garanti à chaque citoyen l'inviolabilité du domicile qu'il s'est choisi, et elles ont toujours considéré l'injure à lui faite dans sa propre maison comme une circonstance aggravante digne d'un plus grand châtement.

La nature elle-même a tellement fait sentir à

tout être vivant le droit d'un asile que jusqu'aux animaux veulent être respectés dans leurs antres et dans leurs tanières.

L'église qui est la maison de Dieu, la maison où Dieu habite aussi véritablement que dans le ciel, où Jésus-Christ est présent en corps et en âme, où les anges sont invisiblement prosternés devant lui, l'église, dis-je, plus que la maison paternelle, plus que toute autre demeure, est inviolable et sacrée.

L'église, en effet, est un lieu saint parce qu'il a été consacré avec le saint chrême par l'évêque ou tout au moins béni par un prêtre délégué par l'évêque ; c'est un lieu saint parce qu'il est habité par Jésus-Christ le Saint des saints ; c'est un lieu saint parce qu'on y offre le plus saint de tous les sacrifices, le très saint sacrifice de la messe ; c'est un lieu saint parce qu'il est sanctifié par l'administration des sacrements, par les prières et les cérémonies du culte divin ; c'est un lieu saint parce qu'il est la porte du ciel. Aussi quel respect profond devons-nous avoir pour l'église ! Comme nous devons y éviter la dissipation, les irrévérences ! Rappelons-nous donc ces paroles de nos Livres saints chaque fois que nous entrons dans l'église : « *Non est hic aliud nisi domus Dei et aula cæli* : Ce n'est rien autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel ¹. *Domus mea, domus orationis vocabitur* : Ma maison est une maison de prière ². *Pavete ad sanctuarium meum* : Tremblez à l'approche de mon sanctuaire ³. *Si quis violaverit templum Dei, disperdet illum Deus* : Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra ⁴. » — Imitons les premiers chrétiens qui, au dire de Tertullien, se tenaient à l'église comme se tiennent les anges dans le ciel. En un mot, aimons, respectons nos églises, et soyons fidèlement attachés à notre église paroissiale comme à notre maison paternelle. Ainsi soit-il.

III

LES TROIS MAISONS DE DIEU

Templum Dei sanctum est, quod estis vos.

Le temple de Dieu est saint ; et c'est vous-mêmes qui êtes ce temple.

(I Cor., III, 17).

Mes frères,

Tout l'univers est le temple de Dieu, parce que Dieu remplit tout de sa puissance et de sa majesté. « Si je m'élève dans les cieux, il y habite, dit le prophète ; et si je descends dans les abîmes, je l'y trouve encore. » Cependant il nous déclare, par la bouche de Moïse, qu'il a éta-

¹ Gen., xxviii, 17.

² Matth., xxi, 13.

³ Levit., xxvi, 2.

⁴ I Cor., III, 17.

bli plus particulièrement sa demeure sur la terre, et il nous affirme, sur les lèvres de David, que « ses délices sont au milieu des enfants des hommes. » Aussi, mes chers frères, dès les premiers âges du monde, les patriarches lui élèvent des autels. Les Hébreux lui offrent des sacrifices jusqu'au fond des déserts et au sommet des montagnes. Plus tard, Salomon lui dédie à Jérusalem le plus beau temple qui fut jamais bâti par la main des hommes.

Toutefois, mes frères, ces autels, ces sacrifices et ce temple si merveilleux n'étaient que des figures de nos temples de la nouvelle alliance; car Dieu n'avait point encore établi sa demeure permanente sur la terre. Mais aujourd'hui que le Verbe s'est fait chair et que nous avons vu sa gloire, il habite réellement au milieu de nous.

Or, c'est de ces temples de la loi nouvelle que l'apôtre saint Paul nous dit dans son épître : *Templum Dei sanctum est*, le temple de Dieu est saint; et c'est vous-mêmes, ajoute-t-il aussitôt, qui êtes ce temple : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*. Je voudrais donc aujourd'hui, en cette fête de la Dédicace de nos églises, vous interpréter cette parole de l'Apôtre, en vous montrant d'abord que *tout l'univers* est le temple de Dieu, mais que nous devons l'honorer plus particulièrement dans *nos églises* et dans *nos cœurs*.

I

J'ai dit, mes frères, que tout l'univers est le temple de Dieu, parce que Dieu remplit tout de sa majesté, l'univers, avec le firmament pour voûte, le soleil pour flambeau, la terre pour autel, et les hommes pour adorateurs. Le voilà, ce temple éternel, qui devait être l'unique, et durer jusqu'à la consommation des temps. Adam l'a vu à découvert dans toute sa magnificence, lorsque Dieu venait converser familièrement avec lui sous les délicieux ombrages du paradis terrestre. Mais hélas ! ce premier temple fut bientôt profané : le souffle du péché le transforma, selon la parole de Bossuet, en un temple d'idoles, et Dieu outragé se retira.

Dès ce moment nous voyons l'humanité maudite, mais aussitôt repentante, supplier Dieu, le long des âges, de lui rendre son ciel perdu, lui demander de pouvoir réédifier de ses propres mains, avec les plus beaux débris de ce temple qu'elle avait souillé, un temple nouveau qui lui rendit son Dieu, son soleil, sa joie et ses cantiques.

Dieu voulut bien concourir avec l'homme à cette œuvre de restauration ; et bientôt nous le retrouvons au milieu des patriarches, sous leurs tentes, parmi leurs troupeaux et au fond de toutes leurs solitudes, leur arrachant à tous, après les avoir entretenus, le cri de Jacob : « Le Seigneur est vraiment ici : je l'ai vu face à face, et je ne le savais pas. *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.* » (Gen., xxviii, 16). Et ces pieux patriarches élevaient une pierre, désormais consacrée, en souvenir de la vision divine, au lieu même où ils

en avaient été les témoins, et cette pierre mystérieuse était appelée la maison de Dieu : *Lapis iste vocabitur domus Dei.* (Ibid., 22). Suivez ainsi, mes chers frères, cette magnifique histoire des temples de Dieu sur la terre : vous les reverrez figurés par l'Arche d'alliance, l'agneau pascal, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, la manne du désert, l'eau du rocher, et surtout par ce temple merveilleux de Jérusalem, que l'ange de l'Apocalypse avait vu descendre des cieux tout brillant d'or et de pierres précieuses, paré comme une épouse pour son époux. (Apoc., xxi, 2).

Et cependant, toutes ces figures, si vivantes qu'elles étaient, ne suffisaient point encore aux aspirations indomptables de l'humanité : il lui fallait un temple réel, véritable, un temple où elle pût retrouver Dieu face à face, comme elle l'avait entrevu dans l'innocence et la gloire du paradis terrestre. Dieu donc enfin daigna se manifester en toute vérité sur la terre, et le temple de la terre fut relevé de ses ruines. Ecoutez saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire. *Et Verbum caro factum est... et vidimus gloriam ejus.* » (Joan., i, 14). Ecoutez saint Pierre sur le Thabor : « Oh ! qu'il fait bon ici ! *Bonum est nos hic esse !* » (Matth., xvii, 4). Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que l'apôtre soit plutôt dans le ciel que sur une montagne de la Judée?... Mais écoutez surtout ces foules entraînées, qui se grossissent à l'approche de Jésus, qui se suspendent à ses lèvres, qui le poursuivent le jour et la nuit, au désert, sur les montagnes, aux bords des lacs ; ces légions d'aveugles, de lépreux, de paralytiques, d'âmes pécheresses ou affligées ; tous ces hommes, publicains et pécheurs pour la plupart, chez lesquels il va se reposer ; ces enfants qui courent à sa rencontre, qui l'entourent, et qu'il prend sur ses genoux pour les caresser et les bénir ; écoutez, dis-je, le cri unanime de toutes ces multitudes : « *Mane nobiscum, Domine ! Seigneur, demeurez avec nous !* » (Luc, xxiv, 29). Et pour l'y contraindre, ce peuple lui fait un temple de tout lieu qu'il a visité et illustré : temple du puits de Jacob, temples du Jourdain et du Cédron, temples de Cana et de Béthanie, temples de Gethsémani, du Calvaire ou du Thabor. Toute la Judée en un mot était devenue un Thabor, un ciel, un temple, dont le sanctuaire était Jérusalem.

Néanmoins, ce temple, quoique réel, serait encore un jour profané et détruit : et l'humanité voulait un temple qui durât jusqu'à la consommation des siècles. Ce temple, le voici : « Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, et le maître de la maison vous ouvrira un grand cénacle, richement orné. » Puis, après avoir mangé la pâque avec eux : « Ma chair, leur dit-il, est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage ; » — il se réduit tout entier dans le mystère adorable de l'Eucharistie ; — et il ajoute enfin : « Faites ceci en mémoire de moi ; *Hoc facite in meam commemorationem* (Luc, xxii, 19) ; et voilà que je resterai désormais avec vous, tous les

jours, jusqu'à la consommation des siècles. » — Et aussitôt, mes frères, l'humanité lui éleva partout des temples, pour toute la suite des générations futures : l'Eglise de Dieu était fondée, toute la terre devenait elle-même un temple, que rien désormais ne pourrait plus ébranler ni détruire.

Le temps me manque, mes frères, pour vous faire ici l'histoire de ces innombrables basiliques, cathédrales, sanctuaires, tous plus majestueux et plus somptueux les uns que les autres, qui se sont succédé le long des âges chrétiens jusqu'à ce siècle, dans l'univers. Mais je ne finirai pas cette première partie de mon discours, sans laisser tomber de cette chaire un mot à la louange de cette superbe église paroissiale, dont vous pouvez être légitimement si fiers. Car, pour moi, mes frères, ces pierres parlent : *Lapides clamant*. Oui, elles proclament la grandeur et la majesté du Dieu qui l'habite ; elles proclament votre foi robuste et généreuse ; elles proclament enfin le zèle persévérant de deux pasteurs également vénérables, dont l'un avait tout préparé, comme le pieux David, et dont l'autre a tout conduit, avec la sagesse et l'opulence de Salomon. Le voilà, ce temple magnifique, maintenant achevé, à la gloire du Dieu qui le remplit, avec sa solidité qui défie les siècles, son architecture ogivale si gracieuse, ses colonnes imposantes, sa vaste nef, ses belles galeries, sa lumière, ses peintures et ses broderies somptueuses. Dans moins d'une heure, le Dieu de l'Eucharistie y descendra, aujourd'hui encore, comme il y descendait hier, comme il y descendra demain, et tous les jours, dans la nuée des anges. Je crois, mes chers frères, ou plutôt je suis sûr qu'il y fait ses délices, car tous ici, pasteurs et fidèles, vous avez aimé la beauté de la maison de Dieu. — Laissez-moi donc vous dire maintenant le respect, la vénération profonde qui doit vous pénétrer, lorsque vous franchissez le seuil de votre église paroissiale.

II

Templum Dei sanctum est. Oui, mes chers frères, le temple de Dieu est saint, parce que Jésus-Christ y renouvelle chaque jour, au milieu de nous, les prodiges de miséricorde et de salut qu'il opérait jadis dans la Judée. En effet, n'est-ce pas ici que se résume toute l'histoire de votre vie ? N'est-ce pas ici votre premier asile et votre dernier refuge ?

N'est-ce pas ici d'abord, mes frères, auprès de cette fontaine d'eau vive dont les ondes, dit le Psalmiste, réjouissent la cité de Dieu, que l'Eglise a versé la Foi, l'Espérance et la Charité dans votre âme ? Oui, au jour de votre baptême, les portes de ce sanctuaire se sont ouvertes devant vous : Dieu, du fond de son tabernacle, vous tendait les bras pour vous arracher à l'empire de Satan et vous envelopper de son admirable lumière.

Puis vous avez grandi ; et c'est encore ici que le Sauveur, voilé dans son ministre, vous a réunis à ses côtés, comme autrefois les petits enfants de la

Judée, pour vous enseigner, avec patience et mansuétude paternelle, les premières leçons de son Evangile. Or, mes frères, pourriez-vous donc revoir aujourd'hui, sans une filiale et religieuse reconnaissance, l'autel où vous avez adoré Dieu pour la première fois, la pierre où vous veniez vous agenouiller, la place même que vous occupiez au catéchisme ? Non, mes chers frères, tous ces pieux souvenirs demeurent profondément gravés dans vos âmes.

Et plus tard, quand le monde aurait déjà voulu vous enlacer dans ses chaînes et vous jeter au milieu de ses dangers, n'est-ce pas encore ici, dans cette église, que vous avez été recueillis, abrités, protégés contre les séductions extérieures ? Oui, mes frères, un jour, le plus beau jour de votre vie, vos pères ont eu la joie de vous voir assis, pour la première fois, parmi les anges, à la même place peut-être qu'ils avaient occupée avant vous, à la table sainte, tout enivrés des douceurs infinies de la maison de Dieu, tout imprégnés du sang divin du Sauveur, tout embaumés des parfums de l'encens du sanctuaire. Les voûtes de cette église ont redit vos serments et le livre des saints Evangiles qui les a reçus en est encore aujourd'hui le témoin. Ah ! mes frères, pourriez-vous donc vous rappeler sans émotion le jour mille fois béni de votre première communion ! Non, mes frères, ce n'est pas possible : j'en appelle à vous-mêmes, ingrats et parjures, vous qu'on n'a pas revus peut-être depuis à ce banquet sacré, et ce souvenir, réveillé par mes paroles dans votre cœur infidèle, vous impose à vous aussi pour cette église un respect invincible, un respect mêlé de remords.

C'est encore ici que le Sauveur, par la bouche de ses prêtres, vous fait entendre la voix de la vérité. Ah ! respectons le lieu où Jésus-Christ rend ses oracles, respectons le sanctuaire de la vérité ! La vérité ! vous le savez bien, mes frères, on l'a bannie de la terre, on l'a chassée du milieu des hommes. Où donc fait-elle entendre aujourd'hui sa voix, la vérité ? — Est-ce dans les assemblées du monde ? Non, mes frères ; elle y est partout, ou presque partout, détrônée par le mensonge. — Est-ce dans les chaires des sciences humaines ? Mais, que dis-je ! la science humaine, telle qu'on la donne aujourd'hui, n'est-elle pas le plus souvent la plus grande ennemie de la vérité ?... Non, la vérité n'a plus pour asile que nos temples ; et si vous me permettez de le dire, mes chers frères, ayons pour nos sanctuaires de la vérité quelque chose de cette vénération profonde que l'infidèle accorde aux temples de l'erreur. Combien de fois ne les ai-je pas vues, ces peuplades infidèles, prosternées la face contre terre, sur le pavé de leurs mosquées, immobiles comme des statues en adoration ! Et nous, la nation sainte, le peuple choisi,

¹ L'auteur de ce discours a passé un an en Algérie, au service de la France, avant de se donner au service de Dieu et de l'Eglise. (Note de la Rédaction).

nous oserions apporter dans nos églises une légèreté coupable, un insolent mépris!... Le jour viendra, mes chers frères, où nous serons confrontés avec ces pauvres aveugles que le démon tient enchaînés dans les ombres de l'erreur; et, en vérité, je vous le déclare, ils seront nos juges.

Et si un jour votre âme agitée, bouleversée par les passions humaines, a succombé un moment à la tempête; si le monde, après vous avoir promis le bonheur, ne vous a laissé que des tristesses et des amertumes; si enfin le remords vous a poursuivi partout, au sein de vos fêtes aussi bien que dans l'isolement et la solitude, dites-moi où vous avez retrouvé le calme et la paix de votre âme? Ah! c'est en vain que vous parcourrez le monde: vous ne retrouverez pas cette paix suave au milieu de l'agitation et des plaisirs du siècle; vous ne la retrouverez pas non plus dans le silence de la solitude: la voix du remords trouble aussi le calme du désert. Mais venez dans une église; oui, entrez, âmes gémissantes et brisées; c'est ici que la justice et la miséricorde vont se rencontrer sur votre tête, pour vous pardonner, vous consoler et vous bénir. Mais, que dis-je! combien de fois le pécheur n'a-t-il pas trouvé ici quelques consolations, alors même qu'il n'y apportait pas le repentir! Combien de fois l'homme du monde, qui n'était entré dans une église que pour s'y délasser un instant ou pour y chercher un abri, combien de fois, dis-je, n'a-t-il pas ressenti cette paix vague, indéfinissable, qui a reposé son cœur trop agité!... A cette heure surtout où les premières ombres de la nuit luttent avec la faible lumière de la lampe de l'autel, quand tout est silencieux dans l'église et qu'on n'y rencontre plus que quelques rares fidèles, prosternés et recueillis; oui, oh! alors, les flots tumultueux des passions s'apaisent, et si ce cœur malade ne revient pas au repentir et à la vertu, du moins il s'en va un peu soulagé, parce qu'il vient de sentir qu'il peut encore espérer.

Enfin, mes frères, viendra la mort: vous direz adieu à votre père, adieu à votre mère, adieu à vos frères et à vos sœurs, adieu à vos amis, adieu peut-être à de pauvres petits orphelins!... Et, lorsqu'après les avoir bénis de votre main défaillante, vous aurez rendu le dernier soupir de votre vie, on portera votre corps dans cette église. Or, n'est-ce pas encore ici, je vous le demande, qu'on priera le plus pour votre pauvre âme?...

J'avais donc bien raison de vous prêcher, avec l'apôtre saint Paul, le respect de la maison de Dieu. Mais comprennent-ils ce langage, ces indifférents que les cloches appellent en vain à nos saints offices? Le comprennent-ils, ces orgueilleux qui se découvrent à peine en entrant dans le lieu saint, qui fléchissent à peine le genou quand tout se prosterne, et le ciel, et la terre, et l'enfer? Le comprennent-elles, ces personnes distraites qui se comportent ici moins dignement que dans une habitation profane? Où donc ces chrétiens sans foi, sans pudeur, ont-ils appris qu'il est de mode

de venir insulter le Roi des siècles jusque dans son sanctuaire?... Ah! un jour on trainera leurs cadavres dans ce temple, et là, devant ces autels qu'ils auront outragés pendant leur vie, seront étendus ces êtres si fiers; là, un drap lugubre remplacera tout ce luxe superbe; là, ce corps gisant sur les dalles confessera que Dieu seul est grand et que l'homme, qui touche au néant de si près, doit s'abaisser devant sa majesté redoutable!

Pour vous, mes chers frères, vous respecterez toujours cette église qui vous rappelle de si pieux souvenirs; vous honorerez la grandeur suprême du Dieu qui l'habite. Que toutes vos familles donc s'élèvent à l'ombre de ce clocher! Que toutes viennent y respirer, le dimanche, un parfum de piété, de vertu et de joie! Que toutes en remportent au foyer, avec la consolation et le courage, la sainte habitude de prier Dieu tous les soirs, autour de la table commune ou au pied du crucifix!... — Mais ce serait mal comprendre l'esprit de cette fête que de s'arrêter à son objet matériel; et puisque l'apôtre saint Paul nous appelle à des considérations plus relevées encore, fixons désormais notre pensée sur l'enseignement spirituel de cette solennité.

III

Templum Dei sanctum est: le temple de Dieu est saint; et c'est vous-mêmes, ajoute l'Apôtre, qui êtes ce temple: *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*. Le Seigneur, en effet, mes frères, s'est choisi d'autres temples que ces édifices matériels consacrés à sa gloire. « Ne savez-vous pas, disait saint Paul aux Corinthiens, que vous êtes les temples du Dieu vivant et que son Esprit habite en vous? *Nescitis quia templum Dei estis?* » (I Cor., III, 16). Oui, l'âme du chrétien, mes frères, voilà le vrai temple de Dieu, dont tous les temples de la terre ne sont qu'une faible image; c'est là vraiment le sanctuaire qu'il s'est choisi pour y faire éclater sa gloire.

Nous lisons dans l'Écriture que les Hébreux, au retour de la captivité de Babylone, versaient des larmes au souvenir du temple de Salomon, reconstruit par Zorobabel. Ceux, nous dit Esdras, ceux qui avaient connu la magnificence du temple de Jérusalem et qui voyaient la désolation du second, élevé sur ses ruines, pleuraient amèrement. (I Esd., III, 12). Mais voici que le prophète Aggée vient consoler le peuple de Dieu. « Je remplirai ce temple de gloire, dit le Seigneur par sa bouche; je donnerai ma paix en ce lieu, et l'éclat de ce dernier sanctuaire sera plus grand que celui du premier. *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam primæ.* » (Agg., II, 10).

Or, mes frères, ne pouvons-nous pas dire de nos âmes ce que disait alors le prophète du second temple de Jérusalem? Oui, notre âme, elle aussi, est le tabernacle de Dieu, et le Seigneur, quand il l'habite, la remplit d'une gloire incomparablement plus grande que celle de nos églises: *Magna erit gloria domus istius novissimæ plus quam*

primæ. Je sais bien que notre cœur a été d'abord le temple de Satan ; mais Dieu, qui l'avait formé pour lui-même, y a bientôt repris son empire, relevé son autel ; car nos âmes, ainsi que nos églises, ont eu leur dédicace, leur consécration, au jour de notre baptême. Mais ce que j'ai honte de dire ensuite, mes frères, c'est que depuis elles sont devenues trop souvent des temples d'idoles. Combien de fois, hélas ! n'avons-nous point chassé Dieu de notre cœur ! Combien de fois ne l'avons-nous point détrôné, pour lui substituer les plus honteuses divinités ! Car c'est le péché, vous le comprenez sans peine, qui profane en nous le temple de Dieu : l'orgueil, la révolte, l'impudicité, la débauche, la haine, le mensonge, voilà, mes frères, autant d'idoles qui se sont emparées de notre cœur, qui en ont chassé le Seigneur, et qui nous courbent sous leur empire. Est-ce donc là ce temple que Dieu avait élevé lui-même, et qu'il avait consacré par sa grâce ?... Le voilà devenu le tabernacle de Satan, changé, selon la parole de Jésus-Christ, en une caverne de voleurs, où retentissent incessamment l'outrage et le blasphème, où le démon règne en maître et reçoit des hommages qui n'étaient dus qu'à Dieu seul. Ah ! écoutez le prophète : J'ai vu, s'écrie-t-il, j'ai vu dans l'âme du pécheur, dans ce sanctuaire où devaient rayonner la justice et la vertu, j'ai vu le temple de Dieu profané par la luxure et la débauche ; l'arche sainte a été foulée aux pieds et traînée dans la boue ; les pierres du sanctuaire ont été souillées et dispersées jusqu'au sommet des montagnes. Et les ténèbres se sont appesanties sur cette âme ; et les anges protecteurs de ce temple se sont écriés, comme au dernier jour de Jérusalem : Sortons d'ici !... Et ils se sont retirés ; et dans les profondeurs de cette âme désolée il s'est fait un lugubre silence, comme celui qui règne au fond d'un tombeau : le silence de la mort !... Ah ! malheur, trois fois malheur à celui qui profane le temple de Dieu, je veux dire qui souille son âme par le péché ! Dieu nous déclare qu'il le perdra : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus* ! (I Cor., III, 17).

Quoi donc ! mes chers frères, dans ces jours surtout où l'impiété redouble de fureur, dans ces jours où bientôt, peut-être, nos saints autels ne seront plus un asile assuré pour le Dieu qui les habite, où est-ce donc que Jésus ira chercher un refuge impénétrable à toutes les profanations extérieures ? N'est-ce pas dans les âmes des chrétiens ?... Là, du moins, il sera aimé, respecté, adoré, et caché dans cette humble retraite il n'aura plus à craindre les efforts des méchants. C'est ainsi qu'aux premiers jours de l'Evangile il se réfugiait dans les catacombes, pour se dérober aux outrages et aux sacrilèges de ses persécuteurs.

Mais, qu'ai-je dit, mes chers frères ? J'ai voulu vous attendrir au spectacle de cette profanation intérieure, par laquelle le pécheur déshonore le temple que Dieu s'était choisi au fond de son cœur. Mais n'aurons-nous point aussi des larmes pour ces attentats sacrilèges, qui, depuis plus d'un siècle

déjà, et plus fréquemment encore depuis trente ans, désolent tant d'églises et de tabernacles ? Ne les avons-nous pas vus tombés en des mains criminelles, forcés par les impies, envahis par les méchants ? N'avons-nous pas vu, il y a deux ans à peine, à Paris, la grande Babylone, les saints autels dépouillés, les objets du culte chrétien profanés, et Jésus-Christ, déjà victime de sa charité pour les hommes, devenu victime encore de leur perversité ?... Oui, pleurons, mes chers frères, parce que l'arche sainte a été prise par les ennemis : *Arca Dei capta est* (I Reg., IV, 24) ; unissons notre douleur à la douleur de l'Eglise, et effaçons, s'il est possible, par nos prières et nos expiations les outrages et les crimes dont nous avons été et dont nous sommes encore tous les jours les témoins.

O Jésus ! puisque vous ne pouvez plus rester dans vos tabernacles, venez dans nos cœurs : nous vous y gardons une place que les méchants ne sauraient atteindre ! Là du moins nous vous aimerons, nous vous bénirons, nous vous adorerons, nous vous défendrons jusqu'à notre dernier soupir !... Ouvrons donc nos cœurs, mes chers frères, à ce Dieu qui veut bien faire en nous ses délices ; ornons-les de l'éclat de toutes les vertus ; et ce Dieu si bon, que nous aurons reçu et honoré ici-bas, nous recevra, au jour de notre mort, dans ses tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

XLIX

POUR LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA
PENTECÔTE

I. — « Maître, nous savons que vous êtes vrai, que vous enseignez la vérité et que vous n'avez égard à qui que ce soit, car vous ne considérez point la face des hommes. »
(Matth., XXII, 16).

I. — C'est ainsi que parlent les flatteurs. Les scribes et les pharisiens, jaloux de Jésus-Christ, n'ayant pu le surprendre dans ses paroles, cherchent maintenant par la voie de la flatterie à lui arracher des réponses dont ils puissent se servir pour le faire condamner à mort. Tels les avait vus le prophète, lorsqu'il nous dit : *C'est une flèche blessante que leur langue ; elle a parlé tromperie. Chacun en sa bouche parle paix avec son ami, et en cachette il lui dresse des pièges.* (Jér., IX, 8). Les chrétiens passent, de nos jours comme dans les temps anciens, par ce nouveau genre de persécution qui porte les âmes à s'enorgueillir et à se croire remplies de mérites, alors qu'elles ne sont rien devant Dieu et quelquefois dignes de sa colère. Combien la flatterie est fu-

neste ! Rien ne corrompt aussi facilement les cœurs, rien ne frappe l'âme d'une blessure aussi traîtreusement agréable. De là, le mot du Sage : *Les paroles du flatteur paraissent douces, mais elles pénètrent jusqu'au fond des entrailles.* (Prov., xxvi, 22). Et le Seigneur dit par la bouche du prophète : *Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous devez marcher.* (Is., iii, 12). Voulez-vous connaître tous les dangers que peuvent vous faire courir les flatteurs ?

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Il y a deux genres de persécuteurs : ceux qui accusent et ceux qui flattent. Une langue adulatrice est plus redoutable qu'une main meurtrière ; car l'Ecriture l'appelle une fournaise ardente. Il est manifeste d'abord que l'Ecriture, parlant des persécutions, a dit des martyrs mis à mort : *Dieu les a éprouvés dans la fournaise comme l'or, et il les a reçus comme des victimes offertes en holocauste.* (Sages., iii, 6). D'autre part, remarquez, d'après un autre passage, que la langue des flatteurs produit le même effet : *L'argent et l'or sont éprouvés par le feu, et l'homme est éprouvé par la bouche de ceux qui le louent.* (Prov., xxvii, 21). La persécution est un feu, la flatterie est un feu ; il faut que vous sortiez sain et sauf de l'un et de l'autre. L'accusateur qui vous reprend vous a brisé ; vous avez été réduit en poudre dans la fournaise comme un vase d'argile. La parole vous avait façonné, la tribulation est venue vous éprouver ; il faut que le vase, après avoir été façonné, soit cuit par la flamme, on le passe par le feu pour que le feu le rende solide. C'est pourquoi le Sauveur disait, en parlant de sa Passion : *Ma force s'est durcie comme une tuile au feu.* (Ps., xxi, 16). La souffrance et la fournaise de la tribulation l'avaient rendu plus fort. D'un autre côté, si vous êtes loués des hommes qui vous flattent et vous approuvent servilement, si vous acceptez leurs adulations, cherchant ainsi comme les vierges folles à acheter de l'huile au lieu d'en porter avec vous (Matth., xxv, 3), la bouche de ceux qui vous louent sera la fournaise où votre argile sera réduite en poudre. Mais nous ne pouvons être exempts ni d'accusations ni de flatteries. C'est un double lieu de tentation où nous sommes forcés d'entrer et d'où il nous faut sortir ; passons donc et par certaines accusations des méchants et des injustes, et par certaines approbations menteuses des flatteurs : le tout est de bien franchir la difficulté. Prions celui dont il a été dit : *Que le Seigneur garde votre entrée et votre sortie* (Ps., cxx, 8), afin d'entrer intacts dans la tentation et d'en sortir également intacts. En effet, l'Apôtre a dit : *Dieu est fidèle et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces.* (I Cor., x, 13). Voilà l'entrée en tentation. Et en voici la sortie : *Il donnera même une telle issue à la tentation que vous puissiez la supporter.* (Ib.). *Que ceux-là donc soient rejetés aussitôt, qui me disent : Très bien ! Très bien !* (Ps., lxix, 4). Car pourquoi me louent-

ils ? Qu'ils louent Dieu ! Qui suis-je pour être loué en moi-même, ou qu'ai-je fait ? Que possédai-je que je n'aie point reçu ? L'Apôtre, craignant ces applaudissements des hommes et voulant être justement loué dans le Christ, refusait d'être loué pour le Christ. A ceux qui disaient : *Je suis à Paul*, il répondait dans la liberté du Seigneur : *Est-ce que Paul a été crucifié pour vous ? ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul ?* (I Cor., i, 12). Que les martyrs disent donc, même lorsqu'ils souffrent la persécution des flatteurs : *Que ceux qui me disent : Très bien, très bien ! soient aussitôt rejetés et rougissent de honte !* »

II. — Les flatteurs sont d'autant plus dangereux qu'ils louent davantage les hommes à cause de leurs péchés, et c'est ce qu'ils font tant par leurs paroles que par leur silence. De là ce mot du prophète : *Votre bouche est pleine de malice et votre langue a embrassé le mensonge.* (Ps., xlix). Il y en a qui, entendant les pécheurs raconter leur vie mauvaise, semblent les approuver ou se taisent au lieu de les reprendre. Aussi le Sage a-t-il dit : *Mieux vaut être repris par un sage que d'être trompé par les flatteries des insensés.* (Eccl., vii, 6). C'est se rendre coupable envers Dieu et manquer de charité, car tout en n'agissant pas soi-même, dès qu'on loue un péché, on s'en rend solidaire. C'est ce désordre dont parle David, lorsqu'il dit que le pécheur est loué dans les mauvais désirs de son âme et que l'on parle bien de celui qui vit dans l'iniquité. (Ps., x, 3). Il y en a enfin, et c'est le plus grand nombre, qui nous louent pour notre mal tout en nous disant de bonnes choses, mais avec de mauvaises intentions, ou qui louent le mal en nous pour nous tromper et par un sentiment de malveillance à notre égard. Et tous ces flatteurs, Dieu les réprovoque, parce qu'ils accomplissent une œuvre mauvaise, selon cette parole du Sage : *Celui qui justifie l'impie et celui qui condamne le juste sont tous deux en abomination auprès de Dieu.* (Prov., xvii, 15).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Si vous voyiez un larron, vous couriez vous joindre à lui, et vous entriez en société avec les adultères. (Ps., xlix, 18). Et vous direz peut-être : Je n'ai point commis de vol, je n'ai pas commis d'adultère. Qu'importe, si celui qui a commis ces crimes vous plaît ? En l'aimant, n'avez-vous point concouru à ses fautes ? En le louant, n'êtes-vous pas entré en partage de ses fautes ? Car c'est là se joindre au voleur et entrer en société avec le pécheur, parce que, tout en n'agissant pas par vous-même, dès que vous louez un fait, vous en devenez solidaire. Votre bouche a été pleine de malice et votre langue a embrassé le mensonge. (Ib., 19). Le Prophète parle ici de la malice et de la perfidie de certains hommes qui, par flatterie, bien qu'ils sachent que ce qu'ils entendent est mauvais, dans la crainte d'offenser ceux de la bouche desquels ils l'entendent, se font leurs complices, non seule-

¹ S. Aug., In Ps. Lxix, n. 5, trad. Vivès.

ment en ne les reprenant pas, mais encore en se taisant. C'est peu même pour eux de ne pas dire : « Vous avez mal fait ; » ils disent au contraire : « Vous avez bien fait, » et ils savent que l'on a mal fait. Mais leur bouche est pleine de malice et leur langue embrasse le mensonge. Le mensonge est une fraude dans le langage, penser d'une manière et parler autrement. C'est peu de faire le mal, vous vous y complaisez, vous louez le pécheur en face de lui, et vous vous moquez de lui en secret. Vous précipitez la chute d'un homme qui laisse voir sans réflexion tous ses vices, et qui, peut-être, ne sait pas que ce sont des vices ; et vous, qui le savez, vous ne lui dites pas : « Où courez-vous ? » Si, voyant un homme marcher sans précaution, au milieu des ténèbres, dans un lieu où vous savez qu'il y a un puits, vous gardiez le silence, quel homme seriez-vous ? Ne vous regarderait-on pas comme l'ennemi de sa vie ? Et cependant, s'il venait à tomber dans le puits, il ne perdrait que la vie de son corps et non la vie de son âme. Mais le pécheur se précipite dans le vice, il vous raconte ses mauvaises actions, vous savez qu'elles sont mauvaises et vous l'en louez hautement, bien qu'en secret vous vous moquiez de lui. Oh ! si celui que vous raillez en secret et que vous n'avez pas voulu reprendre, revenait un jour à Dieu, il dirait : *Que ceux-là rougissent qui me disent : Courage ! Courage !* (Ps., xxxix, 16)¹. En effet, il y a des hommes qui vous maudissent en leur cœur et ne vous disent que de bonnes choses, il y en a d'autres qui vous louent et ne vous disent que de mauvaises choses. Fuyez ces deux genres d'ennemis, gardez-vous de tous les deux. L'un vous moleste, l'autre vous flatte, tous deux sont dangereux. Que tous retournent en arrière, car ils vous donnent de fausses louanges. Ils disent : « Vous êtes un grand homme, un homme de bien, un lettré, un savant, mais pourquoi êtes-vous chrétien ? » Ils louent en vous ce que vous ne voudriez pas entendre louer ; ils blâment ce dont vous vous réjouissez. Et si par hasard vous leur dites : « Que louez-vous en moi, ô hommes ? Vous me louez d'être un homme vertueux, un homme juste ? Si vous le croyez, sachez que c'est le Christ qui m'a rendu tel, louez-le donc ; » ils vous répondront : « Non, ne vous faites pas injure, c'est vous-même qui vous êtes donné ces vertus. » Hâtez-vous de répondre à ces flatteurs : *Que ceux qui me disent : Très bien ! Très bien ! soient couverts de confusion* ².

III. — Les hommes, quand ils veulent nous flatter, s'attachent surtout à faire ressortir nos bonnes qualités, nos vertus, nos mérites. Pourquoi ne remontent-ils pas à la source de l'auteur du bien qui est en nous ? Jésus-Christ nous a dit : *Dieu seul est bon.* (Matth., xix, 17). Aussi le prophète qui le savait, disait : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom*

donnez gloire. (Ps., cxiii, 9). Telle est la réponse que nous devrions faire à tous ceux qui veulent nous séduire ou simplement nous faire plaisir par leurs flatteries. D'ailleurs si les flatteurs n'avaient point l'intention de nous abuser et voire même de nous tromper, est-ce qu'ils en viendraient à nous adresser des louanges ? Non, car ils n'ont point oublié cette parole de l'Apôtre : *Qu'est-ce qui vous discerne ? Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez pas reçu ?* (I Cor., iv, 7). Dites donc hardiment aux flatteurs : Voyez ce qui est en moi, tout cela que vous admirez ne vient pas de moi, comme ce que j'admire en vous ne vient pas de vous. Tout, à vous comme à moi, tout vient de Dieu. *Louez donc le Seigneur, parce qu'il est bon.* (Ps., cxxxiv, 3).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Je suis rempli d'une ineffable douceur, lorsque j'entends ces paroles : *Le Seigneur est bon* ; et si je considère, si j'étudie de toutes parts toutes les choses que je vois hors de moi, bien qu'elles me plaisent, comme elles sont de lui, je reviens à celui de qui elles sont, pour comprendre que le Seigneur est bon. Et quand je pénètre en lui, autant que je le puis, je le trouve au-dedans de moi et au-dessus de moi, car telle est la bonté de Dieu qu'il n'a besoin d'aucune créature pour être bon. Enfin, je ne saurais louer les créatures sans le louer ; mais lui, sans toutes les créatures, je le trouve parfait, riche, immuable, ne cherchant le bien de quelque être que ce soit pour s'agrandir, et ne craignant le mal de qui que ce soit pour s'amoindrir. Or les choses qui sont en ce monde, je les considère et je dis bonnes toutes les choses, mais en y joignant leur nom particulier : le ciel bon, l'ange bon, l'homme bon ; si ma pensée se porte sur Dieu, je ne vois rien de mieux à dire sur lui, sinon qu'il est bon. En effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *L'homme bon* (Matth., xii, 35), et il a dit aussi : *Nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul.* (Marc, x, 18). Ne nous a-t-il point, par là, excités à réfléchir et à distinguer ce qui est bon par la bonté d'un autre être bon, d'avec ce qui est bon par une bonté propre ? Combien donc est bon celui par qui tout est bon ! Vous ne trouverez nulle part quoi que ce soit de bon, qui ne soit bon par lui. De même qu'il est par lui-même l'être bon qui fait les choses bonnes, de même il est lui-même l'être souverainement bon. Etablissons une comparaison. On ne peut dire que les choses que Dieu a faites ne sont pas ; et ce serait lui faire injure que de dire que ce qu'il a fait n'existe pas. Car pourquoi les aurait-il faites, si ce qu'il a fait n'existe pas ? Les créatures qu'il a faites existent donc, mais quand il vient à les rapprocher de lui, il dit, comme s'il existait seul : *Je suis celui qui suis*, et : *Vous direz aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous.* (Ex., iii, 14). Il n'a pas dit : Le Seigneur, le Dieu tout-puissant, miséricordieux et juste ; et s'il le disait, il ne dirait assurément rien que de vrai. Eh bien ! laissant de côté tous les attributs qui

¹ S. Aug., In Ps. XLIX, n. 25-26, trad. Vivès.

² Ibid., n. 26.

pourraient servir à le nommer et à le faire reconnaître comme Dieu, il répond à Moïse qu'il se nomme l'Être. Eh bien ! de la même sorte il est l'Être bon, parce qu'il est le bon de tout ce qui est bon. Réfléchissez, et vous remarquerez que toute chose que vous louez en dehors de lui, vous la louez parce qu'elle est bonne. Celui-là est insensé qui loue ce qui n'est pas bon. Si vous louez un méchant en raison de ce qui le rend méchant, n'êtes-vous pas méchant vous-même ? Si vous louez un juste en raison de sa justice, ne participez-vous pas à sa justice en la louant ? En effet, vous ne loueriez pas ce juste, si vous n'aimiez la justice, et vous n'aimeriez pas sa justice, si vous n'aviez rien de commun avec elle. Si donc nous louons tout ce que nous louons en raison de la bonté, le Prophète n'a pu nous donner une meilleure et plus solide raison de louer Dieu que sa bonté. *Louez donc le Seigneur parce qu'il est bon*¹. »

II. — Jésus, ayant connu leur malice, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? » (Matth., xxii, 18).

I. — La question des pharisiens, précédée des louanges à l'adresse de Jésus-Christ, ne paraît point mériter, semble-t-il, cette réponse sévère du Sauveur. Il ne donne point le nom de disciples à ceux qui lui avaient donné le nom de maître, il les appelle hypocrites, et c'est justement parce que les pharisiens dans leurs interrogations voulaient paraître ce qu'ils n'étaient pas au dedans d'eux-mêmes. Et cependant Notre-Seigneur nous révèle encore ici sa bonté envers ceux qui le haïssent, car s'il les couvre de confusion devant tous, c'est pour les sauver, et sa sévérité ici leur est plus utile que la bienveillance et l'estime qu'ils voulaient acquérir aux yeux de tous en paraissant se déclarer les disciples de Jésus-Christ. Mais ils ne voulurent rien comprendre ni profiter de cet avertissement. Bien plus, ils ne remarquèrent pas que Jésus-Christ leur donnait, par sa réponse, une preuve de sa divinité, puisqu'il venait de pénétrer le secret de leurs cœurs, et les avertissait ainsi qu'ils devraient renoncer à leurs noirs projets contre lui. Aussi avait-il raison de leur dire dans une autre circonstance : *C'est vous qui vous justifiez devant les hommes ; mais Dieu connaît vos cœurs : car ce qui est grand aux yeux des hommes est en abomination devant Dieu.* (Luc, xvi, 15).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Hypocrite est un mot qui signifie trompeur ; il désigne l'homme mauvais au fond et qui se revêt des apparences du bien. Ce nom est tiré du déguisement que les acteurs revêtent au théâtre, où vous les voyez s'avancer le visage couvert, sous un masque bariolé de diverses couleurs, l'azur se mêlant à la blancheur de la neige, simulant les traits de la

face humaine ; ils sont amplement drapés dans de brillants costumes, souvent ils ont peint à la craie leur gorge et leurs mains pour tâcher d'imiter les nuances du corps et de tromper les yeux du peuple en jouant le rôle étudié ; ils représentent, selon les circonstances, tantôt un homme et tantôt une femme. On a transféré le nom de comédiens à ceux qui se couvrent d'un faux visage, qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas¹. Il est donc évident que les hypocrites n'ont point dans le cœur les sentiments qu'ils affectent aux yeux des hommes. Ils simulent, jouent le rôle de personnages qui leur sont étrangers, comme les acteurs au théâtre. En effet, celui qui joue le rôle d'Agamemnon dans la tragédie qui porte son nom, ou de quelque autre personnage qui fait partie du drame historique ou mythologique qu'on représente, n'est point réellement ce personnage, mais il s'efforce de le paraître et on l'appelle un comédien. Ainsi, dans l'Eglise comme dans la vie privée, celui qui veut paraître ce qu'il n'est pas est aussi un comédien, car il se couvre de l'extérieur du juste sans l'être en réalité, parce qu'il ne veut que les louanges des hommes pour tout fruit de ses bonnes œuvres, et que ces louanges peuvent être données aux hypocrites qui, en voulant paraître bons, trompent ceux dont ils veulent obtenir les éloges. Mais ils n'ont à attendre de Dieu, qui examine le fond des cœurs, d'autre récompense que le châtimement de leur fourberie². Hélas ! cette flétrissure de l'hypocrisie, il en est peu qui l'évitent, il n'en est presque pas ; car quiconque veut paraître ce qu'il n'est pas en réalité mérite le nom d'hypocrite. Celui qui publie ses aumônes au son de la trompette est encore un hypocrite ; celui qui prie dans les synagogues et les angles des places, un hypocrite ; celui qui veut capter l'estime des hommes, un hypocrite ; celui qui, jeûnant, affecté un air exténué pour qu'on lise bien sur son visage la mortification, un hypocrite. Pour résumer tout cela, disons que l'hypocrisie consiste à ne rien faire que dans le but d'acquérir la gloire humaine. A mon avis, celui-là n'est pas moins un hypocrite qui dit à son frère : *Permettez que j'enlève cette paille de votre œil.* (Luc, vi, 42). C'est par vaine gloire qu'il me paraît agir ainsi ; il veut qu'on le tiennne pour un juste. Et le Seigneur lui-même le lui dit : *Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil.* Ce n'est donc pas l'action vertueuse, c'est l'intention dont elle est animée qui mérite une récompense devant Dieu. Dès que vous êtes un peu sorti de la bonne voie, il n'importe guère que vous alliez à droite ou bien à gauche ; vous avez perdu votre chemin. De là vient qu'il est dit expressément : *Ils ont reçu leur récompense* ; leur récompense, non celle de Dieu. Ils ont reçu l'approbation des hommes, pour lesquels ils avaient pratiqué la vertu³. »

¹ S. Aug., *App. Serm.* LXII, n. 9, trad. Vivès.

² S. Aug., *De Serm. Domini in Monte*, Lib. II, cap. II, n. 5, trad. Vivès.

³ Id., *App. Serm.* LXII, *ut supra*.

¹ S. Aug., *In Ps.* cxxxiv, n. 4, trad. Vivès.

II. — Mais voulez-vous savoir combien l'hypocrisie mérite d'être réprouvée? Voici Job qui nous dit : *Les dissimulés et les astucieux provoquent la colère de Dieu, et ils ne crieront point lorsqu'ils seront enchaînés.* (Job, xxxvi, 13). Vous en avez un exemple dans les scribes et les pharisiens : leurs cœurs hypocrites ne renoncèrent point à leur fureur qui les porta à crucifier Jésus-Christ, et maintenant ils gardent le silence, tandis que le nom de leur auguste victime s'élève au-dessus de toutes les nations. C'est donc avec raison que Jésus-Christ a prononcé contre eux de si nombreuses malédictions, qui se sont accomplies et qui s'attachent aussi bien à tous ceux qui marchent sur leurs traces. Voici les premières : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux! Car vous n'entrez pas vous-mêmes et vous ne souffrez pas que les autres entrent.* (Matth., xxiii, 13). Et voici la conclusion que Jésus-Christ donne à toutes ces prédictions : *Comblez donc la mesure de vos pères. Serpents, races de vipères, comment fuirez-vous le jugement de la Géhenne?* (Ib., 32-33). Hélas! les Juifs ne comprirent point qu'ils avaient à renoncer à leur cœur double, ils descendirent jusqu'au fond de l'abîme en crucifiant le Sauveur qui avait déjà dit par son prophète : *Ils ont concerté de cacher des pièges. Ils ont dit : Qui les verra? Ils ont cherché avec soin des iniquités contre moi, mais ils ont défailli dans leurs recherches.* (Ps. lxxiii, 5-6).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Ils ont alimenté leur propre fièvre et repoussé le médecin ; tout ce que leur suggérait la fièvre, ils l'ont fait ; tout ce que leur ordonnait le médecin, ils l'ont négligé. Ils moururent donc et le Seigneur ne mourut pas, car la mort fut tuée en lui et l'iniquité vécut en eux. Or, l'iniquité vivait en eux, ils moururent par là-même. *Ils se sont concertés pour cacher leurs pièges et ils ont dit : Qui les verra?* Ils croyaient les cacher à celui qu'ils tuaient, les cacher à Dieu. Supposons un moment que le Christ fût un homme semblable aux autres hommes, il aurait pu ignorer les desseins formés contre lui ; mais Dieu pouvait-il les ignorer? O cœur humain ! Pourquoi vous êtes-vous dit : Qui me voit? Dieu les voyait, le Christ les voyait aussi, parce que le Christ est Dieu. Mais pourquoi leur semblait-il qu'il ne les voyait pas? Ecoutez ce qui suit : *Ils ont creusé l'iniquité; mais, en la sondant, ils ont succombé dans leurs recherches* (Ib., 6), c'est-à-dire dans leurs desseins les plus funestes et les plus insidieux. Ne le livrons pas, se sont-ils dit, ces hypocrites, que ce soit son disciple qui le livre ; ne le tuons pas, faisons-le tuer par le juge ; que tout soit notre ouvrage et que rien ne paraisse venir de nous. Et ce cri : *Crucifiez-le! Crucifiez-le!* (Luc, xxiii, 21), qu'en faites-vous? Etes-vous tellement aveugles que vous en deveniez sourds? Une innocence simulée n'est pas de l'innocence ; une équité simulée n'est pas de

l'équité ; elle n'est qu'une double iniquité, par iniquité d'abord et ensuite par dissimulation. C'est donc en cela qu'ils ont succombé dans leurs recherches d'iniquités. Plus ils croyaient mettre d'habileté dans leurs complots, plus grande était leur impuissance, parce que, s'éloignant de la lumière de la vérité et de la justice, ils tombaient dans les abîmes de leurs desseins criminels. La justice a une lumière qui lui est propre ; elle pénètre jusqu'au fond l'âme qui s'attache à elle et elle l'inonde de clarté ; mais quant à l'âme qui se détourne de la lumière de la justice, plus elle cherche d'expédients contre la justice et plus elle est repoussée loin de la lumière et plongée dans d'épaisses ténèbres. Il est donc certain que ces hommes, dans leurs calculs artificieux pour perdre le juste, s'éloignaient de la justice, et que plus ils s'éloignaient de la justice, plus ils tombaient profondément dans leurs recherches d'iniquités. Oh ! le beau témoignage d'innocence ! Quand Judas se repentit d'avoir livré le Christ et vint jeter à leurs pieds l'argent qu'ils lui avaient donné, ils ne voulurent pas le mettre dans le trésor du temple. (Matth., xxvii, 6). O hommes, quelle odieuse feinte d'innocence que de refuser de mettre dans le trésor le prix du sang, et de mettre sur sa conscience le sang lui-même ! Aussi, que leur est-il arrivé ? *Ils ont succombé dans leurs recherches d'iniquités.* (Ps., lxxiii, 6). Les hypocrites ! Ils croyaient que personne ne les découvrirait. Voyez ce qui arrive à l'âme perverse : elle s'éloigne de la lumière de la vérité, et parce qu'elle ne voit pas Dieu, elle s'imagine que Dieu ne la voit pas. C'est ainsi qu'en s'éloignant de la vérité, les Juifs tombèrent dans les ténèbres ; si bien que, ne voyant pas Dieu, ils se dirent : Qui nous voit ? Mais celui-là les voyait, qu'ils mettaient en croix ; tandis qu'eux-mêmes, plongés dans l'obscurité, ne voyaient ni lui qui était le Fils, ni le Père. Tel fut le malheur des Juifs hypocrites ¹. »

III. — Nous le savons, telle est encore parmi nous la doctrine des gens du monde. Ils voient les Juifs frappés des châtements les plus terribles à cause de l'hypocrisie qui les dominait, et malgré cet exemple ils marchent sur leurs traces ; car le reproche que Jésus-Christ adressait aux pharisiens, nous pouvons le leur redire en toute vérité : *Vous recevez la gloire l'un de l'autre, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul.* (Jean, v, 44). Quand on est dans ces dispositions, on sacrifie tout, même la vérité, et on dissimule tout ce qui serait une occasion d'humiliation ou qui nous éloignerait du but que nous poursuivons. C'est là l'origine, le principe de l'hypocrisie dont souffrent certaines âmes. Il en serait autrement, si elles s'appliquaient à chercher la gloire qui vient de Dieu. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple dans tout le cours de sa vie : *Celui*, disait-il, *qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là*

¹ S. Aug., *In Ps. lxxiii*, n. 10-12, trad. Vivès.

est vrai, et il n'y a point en lui d'injustice. (Ib., xvii, 18). Allons plus loin : ne cherchons pas non plus à ravir la gloire ou les mérites qui reviennent à nos frères, c'est-à-dire disons des autres et faisons-leur ce que nous voulons qu'on dise et qu'on nous fasse. (Matth., vii, 12).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Jésus-Christ disait un jour à ses disciples : *Gardez-vous du levain des pharisiens.* (Matth., vi, 6). Ils ne comprirent pas qu'il voulait leur parler de leur doctrine. Or quelle est la doctrine des pharisiens ? Celle qu'il a désignée en ces termes : *Vous recevez la gloire l'un de l'autre, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul.* (Jean, v, 44). C'est de ces hommes que l'apôtre saint Paul dit : *Je leur rends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais leur zèle n'est point selon la science.* (Rom., x, 2). Voici l'explication que l'Apôtre nous donne de ses paroles : *Parce que, ajoute-t-il, ne connaissant pas la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu.* (Ib., 3). Ainsi donc, ignorer la justice de Dieu et vouloir établir la sienne propre, c'est aimer à recevoir la gloire des autres et ne point rechercher la gloire qui vient de Dieu seul ; or c'est là le levain des pharisiens que le Sauveur nous ordonne d'éviter¹. Voyez comment votre Maître l'a évité. Il a pris la forme d'esclave, il s'est rendu semblable aux hommes. Or si le Christ a cherché ainsi la gloire de son Père et non la sienne, quelle doit être votre conduite, ô hommes, vous qui, lorsque vous faites quelque bonne action, vous en attribuez toute la gloire, tandis que si vous commettez le mal vous songez à en déverser injustement la responsabilité sur Dieu ! Considérez ce que vous êtes. Vous êtes une simple créature, reconnaissez votre créateur ; vous êtes serviteur, ne méprisez point votre maître ; vous avez été adopté, mais vous ne le devez point à vos mérites ; cherchez donc la gloire de celui à qui vous devez cette adoption, la gloire qu'a cherchée celui qui est le Fils unique de Dieu : *Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai.* (Jean, xvii, 18). Il en sera autrement de l'Antechrist, qui sera rempli d'hypocrisie et d'injustice, parce que la vérité ne sera pas en lui². Ecoutez donc le précepte que le Seigneur vous donne : *Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent.* Le sens propre de ces paroles est que vous devez aimer votre prochain comme vous-même. Notre Sauveur nous donne ce commandement afin que nous n'ayons pas un cœur double à l'égard de ceux pour qui le cœur peut demeurer caché, c'est-à-dire à l'égard des hommes. En effet, il n'est presque personne qui veuille qu'on agisse à son égard avec un cœur double. Or, il est impossible d'éviter cette duplicité et d'avoir ce cœur simple dans les rapports avec les hommes, si dans le bien

qu'on leur fait on n'exclut pas toute espérance d'avantages temporels, et qu'on n'agisse pas avec cette intention pure. L'œil ainsi purifié et rendu simple sera plus fort et plus capable de voir et de contempler sa lumière intérieure, car cet œil est l'œil du cœur. Or, cet œil pur et simple est le propre de celui qui, dans ses bonnes œuvres et pour leur conserver ce caractère véritable de bonté, n'a point pour but et pour fin de plaire aux hommes, et qui, s'il arrive qu'il leur plaise, cherche bien plutôt en cela leur salut et la gloire de Dieu que la satisfaction d'une vaine complaisance. C'est pourquoi tout le bien qu'il peut faire à ses semblables l'anime de cette intention qu'il désire voir dans ce qu'on fait pour lui, c'est-à-dire qu'il agit sans espérance d'aucun avantage temporel. Tel est le cœur pur et simple avec lequel il faut chercher et servir Dieu¹. »

RÉCITS ET CAUSERIES

XVIII

AUX FEMMES DE LA CHAPELLE

Vos maris, mesdames, sont trop délicats pour venir écouter ce qui vous est réservé. Je suis sûr qu'ils ne vous en demanderont même pas des nouvelles. Profitons-en pour parler ensemble d'un tas de choses où ces messieurs n'ont pas besoin de mettre le nez.

Vous savez bien le vieux proverbe :

On dit bien vrai qu'en chacune saison
La femme fait ou défait la maison.

Vous êtes la pierre angulaire du foyer. Quand la femme est travailleuse, rangée, propre, économe, même si le mari a tous les défauts possibles, la famille se soutient et même prospère.

Ces qualités-là, je sais que vous les avez. Je vous en félicite et j'en félicite de tout mon cœur vos maris et vos enfants.

Mais si vous faites tout ce que vous pouvez et tout ce que vous devez au point de vue matériel, en est-il de même au point de vue religieux ?

Pour vous permettre de répondre à cette question, faisons ensemble le petit examen de conscience suivant.

^{1o} *Qui est-ce qui doit apprendre la prière aux enfants ?* — Est-ce que ce n'est pas la mère de famille ?... Le faites-vous toujours ?... Vos enfants savent-ils se tenir comme il faut à l'église et suivre la messe dans leur livre ?... Leur avez-vous expliqué l'objet des principales fêtes ?... Leur avez-vous raconté les principaux faits de l'histoire sainte, la création du monde, Abel tué par Caïn,

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. ccxxix, n. 2, trad Vivès.

² Id., *In Joan.*, Tract. xxix, n. 8.

¹ Id., *De Sermon. Domini in Monte*, lib. II, cap. xxii, n. 75-76.

le déluge, la tour de Babel, Joseph vendu par ses frères, etc?... Leur avez-vous parlé de Jésus notre Sauveur, de sa naissance dans une étable, de son travail à Nazareth, de sa bonté pour les petits enfants, de sa mort sur la croix, et de sa résurrection?...

2^o *Qui est-ce qui doit veiller sur les enfants?* — N'est-ce pas encore la mère de famille?... Les faites-vous toujours?... Les mettez-vous en garde contre les mauvais camarades?... Les empêchez-vous d'avoir des expressions répréhensibles et surtout de blasphémer?... Pourquoi vos jeunes gens et vos jeunes filles ne viendraient-ils plus aux réunions de persévérance?

J'ai parfois rencontré des mamans qui m'ont dit : « A présent que mon fils a renouvelé, on ne peut pas lui demander d'aller à la messe tous les dimanches... » Et pourquoi, s'il vous plaît?... Est-ce que la loi de l'Eglise n'est pas formelle?...

On voit aussi des mamans qui, le samedi ou le dimanche matin, demandent à leur fils : « Faut-il encore apprêter tes habits pour aller à la messe?... » Est-ce que ces mamans-là remplissent leur devoir?... Non, assurément!... Une mère qui est vraiment chrétienne ne pose pas une question semblable. Elle ne veut pas avoir l'air de croire que son fils puisse manquer à son devoir, elle lui apprête ses habits et elle lui dit : « Viens avec moi. »

De même pour les jeunes filles.

Elles sont bien raisonnables, sans doute; mais cependant elles ont aussi leurs défauts. Pourquoi n'ose-t-on plus les reprendre quand elles ont quinze ou seize ans? Est-ce qu'on devrait, quand on est mère, souffrir que sa jeune fille réponde avec vivacité et n'en fasse qu'à sa tête?

C'est la maman qui doit au contraire être la conseillère et l'amie. Elle doit savoir ce que pense sa fille, l'encourager dans la piété, la mettre en garde contre la susceptibilité et la légèreté, lui interdire toute sortie imprudente, lui inspirer un grand souci de sa réputation, et surtout l'envoyer régulièrement aux offices et aux réunions de l'église et de l'école, où l'on s'efforcera toujours de lui être utile et agréable.

3^o *Et vos maris?* — J'entends que vous me répondiez : « Ah! vous savez... les hommes!... »

Eh bien! quoi?... les hommes?...

Est-ce qu'ils ne sont pas, à La Chapelle, d'excellents et très honnêtes travailleurs?... de bons pères et de bons époux?... Pourquoi y en a-t-il qui ne sont pas chrétiens?...

Voulez-vous que je vous le dise carrément?... Eh bien, mesdames, c'est votre faute!...

Voyons!... Est-ce que, quand vous vous voulez, vous n'obtenez pas tout ce que vous voulez?

Et si vous mettiez à poursuivre la conversion de ces messieurs la ténacité habile et persévérante que vous savez si bien employer pour les choses qui vous plaisent, avec ça que vous n'y arriveriez pas!...

Au contraire, qu'est-ce qu'on fait?...

On ne parle jamais à son mari du bon Dieu ni de son âme..., on ne lui demande pas de faire sa prière avec nous..., on se fait tirer l'oreille pour lui arranger ses affaires..., la chemise n'est pas repassée, le chapeau pas brossé, les boutons pas recousus...

J'ai connu une dame — ce n'était pas à La Chapelle — qui, un jour, renvoya son mari à la maison parce qu'il avait du plâtre dans le dos. C'était la deuxième fois qu'il venait à la messe. Le mari, pensant avec raison que sa femme aurait bien pu lui brosser son habit, revint chez lui et y resta. Cette dame-là a assumé une lourde responsabilité.

C'est pourtant si doux quand mari et femme ont la même foi!... Alors on se soutient mutuellement dans le devoir et dans l'épreuve, on s'aime mieux, on se rend meilleurs, on est plus heureux!...

Conclusion. — Mesdames, croyez-en votre curé, ou plutôt croyez-en le bon Dieu qui vous parle par sa bouche :

Vous n'êtes pas épouses et mères uniquement pour faire votre volonté, mais surtout pour faire celle de Dieu ;

Vous n'êtes pas épouses et mères uniquement pour donner la vie temporelle, mais surtout pour donner la vie surnaturelle ;

Vous n'êtes pas épouses et mères uniquement pour faire le bonheur terrestre de vos maris et de vos enfants, mais pour assurer leur bonheur éternel.

J'ai fait mon devoir en vous le disant :

Faites le vôtre en m'écoutant.

(*L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin*).

PENSÉES

Je suis louée à Dieu depuis ce matin, et c'est chez lui que je suis en journée.

Courage donc ; travaille, travaille encore ; il est si bon le Maître, et elle est si riche la récompense qui t'attend ce soir !

Veux-tu faire plaisir à Dieu ? Supporte, — travaille, — souris.

Il est trois choses que rien au monde ne pourra jamais m'enlever : le bonheur de prier, celui de souffrir, celui de me dévouer. Et je puis toujours et partout jouir de ces bonheurs.

Le bon Dieu me regarde à cette heure... Maître, voyez ; je suis où vous me voulez...

IMPRIMATUR

Lingonis; die 31 octobris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour l'Octave de la Dédicace. — L'église et le cabaret, 849.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Pre-mière partie : Le Dogme.* — XLIV. Le jugement particulier, 853. — XLV. Le ciel, 855.

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — L. Pour le 23^e dimanche après la Pentecôte : *in Math.*, ix, 20 et 23 (d'après saint Chrysostome), 856.

Catéchisme de première communion. — *Troisième partie. MOYENS DE SALUT.* III. Les sacrements. — B. *Les sacrements en particulier.* I. LE BAPTÊME : d. Sujet du baptême, 861.

Plan de sermon pour l'Immaculée Conception, 864.

POUR L'OCTAVE DE LA DÉDICACE

L'ÉGLISE ET LE CABARET

Dimanche dernier, je vous ai parlé de votre église paroissiale, en vous montrant les touchantes analogies qui la font ressembler à votre maison paternelle et doivent lui assurer votre respect et votre amour. Aujourd'hui, où nous fêtons l'octave de la Dédicace, je veux vous entretenir du mauvais cabaret, pour vous en inspirer une horreur profonde et vous persuader de l'éviter à tout jamais.

En soi, le cabaret n'est pas chose mauvaise. Dans les premiers siècles du christianisme, c'était même une maison de charité. Mais pour que le cabaret ne soit pas dangereux et mauvais, il faut quatre conditions : 1^o qu'on n'y tolère pas le mélange des sexes ; 2^o qu'on n'y reste pas après l'heure réglementaire ; 3^o qu'on n'y permette pas les lectures, les paroles et à plus forte raison les actions contre la foi ou les mœurs ; 4^o enfin qu'on n'y laisse jamais dépasser les bornes d'une juste modération.

S'il manque une seule de ces conditions, le cabaret devient dangereux, immoral et mauvais. A plus forte raison quand aucune de ces conditions n'est remplie.

Il n'y a pas dans un pays de plus grand fléau que le mauvais cabaret. Pour vous le faire comprendre, je ne peux rien trouver de mieux que de comparer le mauvais cabaret à l'église paroissiale et de vous montrer en lui une anti-église, une maison de Satan, un vestibule de l'enfer.

C'est sans appréhension aucune que j'aborde ce délicat sujet, car je suis convaincu que dans ma paroisse il n'y a pas de mauvais cabaret. Aussi le but de cet entretien c'est d'encourager de plus en plus ceux qui tiennent des cabarets à en bannir ce qui pourrait les rendre mauvais, en leur montrant quelle responsabilité ils ont devant Dieu, devant la famille, devant la société, devant la patrie. C'est

encore et surtout de déterminer ceux dont j'ai la charge à ne jamais mettre les pieds dans un mauvais cabaret, car s'il n'y a pas dans cette paroisse de mauvais cabarets, il peut y en avoir et il y en a sûrement ailleurs.

I

L'église paroissiale, vous le savez, mes frères, est une *école de vérité*. Dans toute église paroissiale, il y a une tribune qu'on appelle « la chaire de vérité », d'où le prêtre enseigne au peuple une doctrine qui n'est pas la sienne, mais la doctrine de Dieu, d'où descend une parole qui n'est pas une parole humaine, mais la parole de Dieu revêtue des apparences seulement de la parole humaine. Et cette doctrine qui dans l'église est enseignée du haut de la chaire, nous fait connaître l'exacte vérité sur Dieu, sur nous-mêmes, nos origines, nos devoirs et nos destinées.

Le mauvais cabaret, lui, est une *école de mensonge*. Ce que dans l'église on enseigne du haut de la chaire de vérité, dans le mauvais cabaret on le nie, on s'en moque, on le tourne en ridicule. Dans le mauvais cabaret on enseigne comme permis ce qui est défendu ; on invente les calomnies les plus infâmes contre ce qu'il y a de plus respectable au monde. Entrez dans un mauvais cabaret : vous y entendrez les erreurs, les mensonges, les calomnies les plus abominables contre la religion, contre les prêtres, contre tous ceux qui pratiquent la vertu, contre tous ceux qui aiment et qui servent Dieu ; vous verrez sur la table, ou entre les mains de ceux qui sont présents, le journal impie qui fait profession d'enseigner, de répandre l'erreur et le mensonge. La présence du mauvais journal, c'est là un indice certain que le cabaret est mauvais. N'allez donc jamais dans un cabaret où l'on reçoit un journal hostile à la religion et à la morale chrétienne.

II

L'église est une *école de moralité*. La parole de Dieu qui enseigne au chrétien la grande dignité, la sainteté du corps humain devenu par le baptême le temple de la divinité, la demeure du Saint-Esprit ; la présence de Dieu qui ne souffre rien de souillé devant lui ; la participation au plus grand, au plus saint, au plus redoutable de tous les sacrifices, au sacrifice de la messe ; les sacrements qui exigent de ceux qui veulent les recevoir, qui sont obligés de les recevoir, comme principale disposition la pureté de l'âme et du corps ; la représentation de la passion et de la mort de Jésus-Christ qui a expié par de cruelles souffrances non seulement les fautes extérieures, mais les fautes intérieures elles-mêmes, telles que les pensées et les désirs coupables ; tout dans l'église enseigne la moralité, l'innocence des mœurs, tout y porte à la vertu. Il n'est pas jusqu'aux statues, jusqu'aux tableaux, jusqu'aux verrières elles-mêmes qui, en retraçant les combats et les victoires des héros du christianisme, ne soient dans nos églises une leçon d'inno-

cence et de sainte vie. Si tous ceux qui fréquentent l'église ne se montrent pas tous purs et innocents dans leurs mœurs, c'est parce qu'ils sont rebelles aux enseignements qu'ils y reçoivent, c'est parce qu'ils résistent aux grâces qu'ils y trouvent.

Le mauvais cabaret est une *école d'immoralité*. Là, tout enflamme les passions : l'usage immodéré des liqueurs perfides qu'on y débite, les mauvaises compagnies, les conversations plus que légères, les chants impurs, la promiscuité des sexes, les provocations honteuses, les images et les tableaux indécents. Aussi ceux qui le fréquentent ne tardent-ils pas à se livrer à tous les désordres, à s'adonner à tous les vices.

III

L'église est une *école de tempérance*. A l'église, on enseigne que la mortification est une vertu, que la gourmandise au contraire est un vice capital, « que la gourmandise la plus dangereuse est l'ivrognerie qui fait perdre la raison et rend l'homme semblable à la brute ¹. » A l'église, on enseigne que les intempérants seront bannis du royaume des cieux comme les voleurs et les impudiques. A l'église, on enseigne les bienfaits de la tempérance, qui sont « de prolonger les jours ² », « de comprimer les vices, *vitia comprimis*, d'élever l'esprit, *mentem elevas*, d'aider à pratiquer la vertu et à obtenir la récompense du ciel, *virtutem largiris et præmia* ³. » Non seulement à l'église on enseigne les bienfaits de la tempérance, mais de plus on l'impose, au nom de Dieu, le vendredi de chaque semaine, aux Quatre-Temps, la veille de certaines fêtes et pendant tout le carême.

Le mauvais cabaret est une *école d'intempérance*. Là, en effet, on dépasse les bornes d'une juste modération, on s'encourage, on s'excite les uns les autres, on rivalise de gourmandise, on ne reconnaît et on n'adore « d'autre dieu que son ventre ⁴. » Les réglemens de police sur l'ivresse y sont lettres mortes ; on n'en tient aucun cas.

IV

L'église *ennoblit l'homme*. A l'église, l'homme devient par le saint baptême enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, héritier du royaume des cieux. Par la confirmation il y devient soldat de Jésus-Christ. Par la pénitence il y est lavé de ses souillures et rétabli dans l'état de dignité et d'innocence dont le péché l'avait fait déchoir. Par l'Eucharistie il s'y unit à la divinité de la manière la plus intime qu'on puisse concevoir, il y devient plus consacré que les calices et les patènes d'or, il y reçoit un gage de résurrection future et d'immortalité. Par le mariage il y est admis à participer à la paternité de Dieu. Tout ce que l'homme

voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il reçoit à l'église a pour but d'élever ses pensées, ses aspirations, ses sentiments, d'en faire un être grand, surnaturel, quasi divin.

Le mauvais cabaret *abrutit l'homme*. Tout ce qu'il voit là, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il fait le souille, le rabaisse. Voyez un homme qui fréquente habituellement le cabaret : il n'y a plus en lui rien de surnaturel, que dis-je ! il n'y a presque plus rien en lui d'humain. Plus un noble sentiment ne bat dans son cœur ; plus une noble aspiration n'habite dans son âme. Lorsqu'il parle, il ne parle plus que de ses grossiers plaisirs. Lorsqu'il travaille, c'est surtout dans le but de se procurer de quoi satisfaire ses vils instincts. Entre lui et la brute les points de ressemblance sont nombreux et frappants, et les différences qui existent sont loin d'être toutes à son avantage ! O homme créé à l'image de Dieu, ô homme fait pour connaître, aimer et servir Dieu, pour régner dans le ciel, dans quel bas-fonds es-tu tombé ! Voilà l'œuvre du mauvais cabaret.

V

L'église est le *meilleur soutien de la famille et de la société*. C'est à l'église, à la face des saints autels, en présence de Dieu, des anges et des hommes, que les époux chrétiens contractent une union indissoluble, qu'ils se jurent l'un à l'autre fidélité inviolable jusqu'à la mort, qu'ils puisent les grâces nécessaires pour rester fidèles à leurs serments sacrés et qu'ils posent ainsi les seules bases solides de la famille. C'est à l'église que les enfants apprennent à considérer dans leurs parents l'autorité de Dieu même et par conséquent à les respecter, à les aimer, à leur obéir ; qu'ils puisent dans le secours de la prière et des sacrements la force de pratiquer les vertus qui font le bonheur, la joie et la paix des familles. Ainsi, mes frères, des époux fidèles à leurs devoirs et à leurs serments, des enfants dociles et obéissants, des jeunes filles vertueuses et modestes qui font la joie de leur mère au lieu d'en faire la désolation, des fils rangés et laborieux qui respectent et assistent leur père au lieu de l'abreuver d'amertume, voilà des produits de l'Eglise.

Et ce n'est pas seulement de la famille que l'Eglise est le soutien, c'est aussi de la société, car on y enseigne que « tout pouvoir vient de Dieu » et qu'il y a obligation de respecter ceux qui gouvernent et de leur obéir en tout ce qui n'est pas contraire à la loi divine.

Le mauvais cabaret, au contraire, est le *destructeur de la famille et de la société*.

1. C'est lui surtout qui allume les passions qui font les époux infidèles. C'est lui, la plupart du temps, qui occasionne les querelles et les discordes dont le divorce est souvent la conséquence, qui trouble la paix des familles, et c'est avec raison qu'on lui a donné le nom de « brouille-ménage. » « A qui dira-t-on malheur ? » demande l'Esprit-Saint. « Au père de qui dira-t-on malheur ? Pour

¹ Catéchisme du diocèse d'Arras, p. 103.

² Eccles., xxxvii, 34.

³ Préface du Carême.

⁴ Philip., iii, 17.

qui seront les querelles ? Pour qui les précipices ? Pour qui les blessures sans sujet ? Pour qui la rougeur et l'obscurcissement des yeux ? sinon pour ceux qui passent leur temps à boire du vin et qui mettent leur plaisir à vider les coupes ¹. » Demandez à cette pauvre femme, à cette pauvre mère de famille pourquoi elle verse tant de larmes, et elle vous dira que la cause de tous ses cuisants chagrins c'est le cabaret que fréquentent son époux ou ses fils.

C'est lui qui détruit le respect de l'autorité paternelle. « On remarque, disait déjà le cardinal Giraud, que la puissance paternelle perd tous les jours de sa considération et de son autorité..... Si vous voulez en chercher la cause capitale, vous la trouverez dans l'éducation du cabaret ². »

C'est lui qui détruit l'économie et devient pour les familles une cause de ruine, de gêne et de misère. « On a compté ce que coûte l'alcool à l'individu, à la famille, à la nation et on arrive à des conclusions surprenantes. On arrive à ce résultat, qu'en France on dépense trois fois plus pour l'alcool que pour le pain, qu'on dépense environ autant pour l'alcool que pour le pain et la viande réunis ³. » On parle beaucoup aujourd'hui de la misère du peuple, et en effet elle est grande. « La cause de cette misère, dit le Souverain Pontife Léon XIII dans sa célèbre Encyclique sur la condition des ouvriers, c'est la destruction des corporations anciennes qui étaient pour les ouvriers une protection, l'isolement des travailleurs livrés sans défense à la merci des maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée, une usure dévorante, le monopole du travail et des effets de commerce devenu le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinité multitude des prolétaires tombés, à cause de cela, dans une situation d'infortune et de misère imméritée. »

A ces causes d'infortune et de misère ne peut-on pas, ne doit-on pas, mes frères, pour beaucoup en ajouter une autre, je veux dire le cabaret ? « On parle avec effroi du progrès du paupérisme, disait encore le cardinal Giraud : vous pourriez vous informer en remontant à la source du mal si ces troupes d'enfants nus, groupés autour de leurs pauvres mères, que nous voyons parcourir en tendant la main nos voies publiques, ne sont pas, pour la plupart, des innocentes victimes de l'intempérance du cabaret ⁴. »

Un directeur d'hospice disait dernièrement que sur huit pauvres qui venaient d'être admis, sept s'étaient ruinés par la boisson.

Un jour, un paysan en guenilles, autrefois l'un des plus riches du pays, s'arrêta sur la place publique, en face d'un cabaret. On le vit alors en mesurer la porte, puis il s'écria : « Deux mètres de

haut, un mètre et demi de large, ce n'est pas possible ! » Et il se mit à mesurer de nouveau et à répéter les mêmes paroles. Une troisième, une quatrième fois encore il mesura en s'écriant : « Deux mètres de haut, un mètre et demi de large, ce n'est pas possible ! » Quelques-uns de ses compatriotes, le croyant devenu fou, s'approchèrent et lui dirent : « Qu'est-ce donc qui n'est pas possible ? — J'avais des champs et des prés, répondit-il, j'avais des chevaux, des vaches et des bœufs, j'avais des troupeaux et des maisons, tout a passé par là, et cependant elle n'a que deux mètres de haut et un mètre et demi de large ! » Oui, tout avait passé par là ! Ses chevaux, ses maisons, ses champs, ses prés, ses troupeaux, tout avait été vendu et le prix de tout cela avait passé par la porte du cabaret.

L'église a des portes bien plus élevées et bien plus larges : avez-vous jamais ouï dire cependant que quelqu'un se soit ruiné en la fréquentant ?

C'est le cabaret qui détruit la santé et le travail, capital et revenu de la famille. « L'intempérance en a tué un grand nombre, dit l'Esprit-Saint, *Propter crapulam multi obierunt* ¹. ...L'intempérance, dit-il encore, a tué plus d'hommes que le glaive. » Que de fois n'entend-on pas dire de tel ou tel qui fréquente le cabaret : « Il est malade, il va mourir, il est mort d'avoir trop bu. » — Et encore si ceux qui fréquentent le cabaret ne détruiraient que leur propre santé ! Mais ils détruiraient par avance la santé de leurs enfants, car ils se rendent incapables d'engendrer, sinon des êtres chétifs et malingres. De mauvais maris, de mauvais pères, de mauvais fils, voilà trop souvent les produits du cabaret !

2. Et le mauvais cabaret est encore le destructeur de la société. Est-ce des églises que sortent « ces masses d'hommes sans foi ni loi qui apparaissent aux jours de désordres comme des hordes d'autrefois ? ² » Oh non, ce n'est pas des églises ! D'où sortent-elles donc sinon des tavernes, des mauvais cabarets ? Contre qui les défenseurs de la société, gendarmes et magistrats, doivent-ils exercer le plus souvent leurs fonctions ? Demandez-leur, et malgré peut-être leur peu de sympathie personnelle pour les gens d'église, ils seront obligés de vous avouer que c'est surtout contre ceux qui fréquentent les cabarets qu'ils sont obligés de défendre la société. Les statistiques officielles démontrent que les crimes se sont multipliés au fur et à mesure que se sont multipliés non pas les églises, mais les cabarets.

On a constaté que dans les prisons de l'Etat il y a un nombre beaucoup plus considérable d'hommes que de femmes. Pourquoi cela ? C'est parce que le nombre des hommes qui vont au cabaret est beaucoup plus considérable que celui des femmes ; c'est parce que le nombre des femmes qui vont à l'église est beaucoup plus considérable que celui des hommes.

¹ Prov., xxiii, 29-30.

² Instruction pastorale sur les dangers du cabaret, Œuvres, t. II.

³ Dr Lancry, *Justice sociale*, n° 340, 3 février 1900.

⁴ Op. cit.

¹ Ecclés., xxxvii, 34.

² Montalembert.

Il y a dans le jargon du cabaret un mot très à la mode aujourd'hui, c'est celui-ci : « Prendre des consommations. » Rien de plus vrai et de plus profond que ce mot, car il marque, en effet, en même temps que la consommation de la liqueur,

La consommation de la bourse,

La consommation de tous les nobles sentiments,

La consommation de la religion,

La consommation de la pudeur,

La consommation de la santé,

La consommation de la raison,

La consommation de la famille,

La consommation des générations à venir.

VI

L'église est la maison de Dieu, une maison de prière, la porte du ciel.

L'église est la maison de Dieu, parce que c'est un lieu consacré à Dieu d'une manière toute spéciale, parce que c'est là qu'on fait les œuvres de Dieu, surtout parce que Dieu y habite réellement, substantiellement, aussi réellement qu'il habite dans le ciel.

L'église est une maison de prière. « Ma maison est une maison de prière, » disait Notre-Seigneur¹. Que fait-on surtout à l'église ? A l'église on adore le bon Dieu, on chante ses louanges, on le remercie de ses bienfaits, on lui demande pardon, on implore les grâces dont on a besoin.

L'église est la porte du ciel, parce que pour aller au ciel il faut nécessairement passer par l'église. Il faut y passer pour rendre à Dieu le culte public qu'il exige de nous ; il faut y passer pour l'assistance à la messe du dimanche, pour la communion dont Dieu nous fait un grave devoir ; il faut y passer pour recevoir les sacrements qu'il a institués et dont il a fait la condition de notre salut ; il faut y passer pour y implorer et recevoir sa grâce sans laquelle il nous est impossible d'aller au ciel.

Oui, l'église est bien la maison de Dieu, une maison de prière, la porte et le vestibule du ciel.

Le mauvais cabaret, au contraire, est la maison de Satan, une maison de blasphème et la porte de l'enfer.

Le mauvais cabaret est la maison de Satan. Comme Dieu habite réellement dans l'église, on peut dire que le démon habite réellement dans le mauvais cabaret, qu'il y commande, qu'il y gouverne, qu'il y règne en maître. Comme dans l'église on fait les œuvres de Dieu, dans le mauvais cabaret on fait les œuvres de Satan.

Le mauvais cabaret est une maison de blasphème. Là, au lieu d'adorer et de remercier Dieu, on l'insulte et on le blasphème ; au lieu de lui demander pardon et d'implorer ses grâces, on provoque sa colère. « Tandis que le ministre de Dieu, dit le cardinal Giraud, immole dans le saint temple

l'Hostie sans tâche de propitiation, il est un autre autel où une jeunesse insensée offre ses vœux, il est un autre dieu auquel elle court sacrifier, et il est d'autres mystères qu'elle a hâte de célébrer, mystères de honte et d'ignominie... Là le blasphème au lieu de la prière ; là les chants dissolus à la place des saints cantiques...⁴ »

Le mauvais cabaret est la porte, le vestibule, le faubourg de l'enfer, la veille de la damnation. Là en effet, on apprend et on pratique tout ce qui mène droit à l'enfer : l'irréligion, le blasphème, la profanation du dimanche, l'homicide, l'impudicité de paroles et d'actions, le mensonge, la calomnie et la médisance, le manque de respect pour les parents, la colère, la paresse, l'intempérance et l'ivrognerie. Du mauvais cabaret on peut dire en toute vérité ce que l'Esprit-Saint dit de la maison de la courtisane, que c'est « le chemin de l'enfer, *vix inferi domus ejus*, chemin funeste qui pénétre jusque dans les profondeurs de la mort, *penetrantes in interiora mortis* ». Le mauvais cabaret est un enfer anticipé. Entre ceux qui le fréquentent et le démon la différence est bien petite. Ils ont la même haine pour la religion et pour le bien, ils font les mêmes œuvres, ils tiennent le même langage.

VII

Que conclure de tout cela, mes frères ?

Ce qu'il faut conclure, c'est qu'il faut aimer et fréquenter votre église paroissiale, parce qu'elle est une école de vérité, de moralité, de tempérance, parce qu'elle ennoblit l'homme, parce qu'elle est le meilleur soutien de la famille, de la religion, de la société, parce qu'elle est la maison de Dieu, la porte et le vestibule du paradis.

Ce qu'il faut conclure, c'est qu'il faut, à tout prix, fuir le cabaret, le mauvais cabaret surtout, parce qu'il est une école de mensonge, d'intempérance, d'immoralité, parce qu'il abrutit l'homme, parce qu'il est le destructeur de la religion, de la famille, de la société, parce qu'il est la maison de Satan, la porte et le vestibule de l'enfer, la veille de la damnation.

Et vous qui dans la paroisse tenez des cabarets, si, comme je l'espère et comme j'en suis convaincu, vous les tenez bien, recevez ici au nom de la religion, des familles et de la société remerciements et félicitations. Continuez, vous dirai-je en terminant, continuez à veiller à ce que vos établissements ne deviennent jamais des écoles de mensonge, d'intempérance, d'immoralité ; et pour cela, ne tolérez jamais chez vous le mélange des sexes, ne tolérez jamais chez vous le mauvais journal, c'est-à-dire celui qui attaque la religion, c'est-à-dire encore celui qui publie dans ses colonnes des histoires scandaleuses et des feuilletons immoraux ; ne tolérez jamais chez vous le blasphème et l'impiété ; ne tolérez jamais surtout l'immoralité de paroles

¹ Matth., xxi, 13.

⁴ Op. cit.

² Prov. vii, 27.

et d'actions. Bannissez de vos maisons ces tableaux qui prêchent l'amour profane et charnel, qui pourraient allumer dans les cœurs des pensées et des désirs coupables. Ne tolérez jamais qu'on dépasse l'heure réglementaire et les bornes d'une juste modération. Usez de toute votre autorité pour empêcher le mal, car Dieu vous demandera compte de tout le mal que vous aurez permis ou laissé faire; usez de votre autorité pour accomplir le plus de bien possible, car Dieu vous récompensera grandement du bien que vous aurez fait. En agissant ainsi vous ennoblirez vos fonctions, vous serez dignes d'estime, de respect, de sympathie, et vous aurez droit à la reconnaissance de tous. Ainsi soit-il.

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XLIV

LE JUGEMENT PARTICULIER

Plan

1. Destinée du corps et de l'âme après la mort.
2. Nécessité du jugement particulier.
3. Jugement de l'âme *coupable* : a) Compte exact et détaillé;
4. b) Vanité des excuses;
5. c) Absence de défenseurs;
6. d) Disposition du juge.
7. Jugement de l'âme *juste*.
8. Moyens de se bien préparer au jugement.

1. — Après la mort, notre corps tombera en corruption et en pourriture : les différentes matières dont il est formé, la chair, les os, le sang, se décomposeront et se réduiront presque à rien. Mais pour cela il ne cessera pas d'exister. Ce que Dieu a créé par sa toute-puissance ne peut être anéanti que par sa toute-puissance; or, loin de vouloir nous anéantir, Dieu a promis de rendre un jour à nos corps, en les ressuscitant, le mouvement et la vie.

Et notre âme, que devient-elle ? A l'instant même où elle quitte le corps, elle est citée au jugement de Dieu. « L'arrêt en est porté, dit l'apôtre saint Paul : tous les hommes mourront une fois et seront jugés aussitôt après. » Ce jugement qui suit la mort s'appelle le jugement *particulier*, parce qu'il se fait en particulier entre Dieu seul et l'âme seule. Comme Dieu remplit l'univers, comme il est partout, on est jugé dans le lieu même où l'on vient de mourir.

2. — Vous comprenez sans peine la nécessité du jugement particulier. Dieu ne serait pas juste, Dieu ne serait pas Dieu s'il traitait de la même manière ceux qui l'offensent et ceux qui le servent. Il faut donc que les bons et les méchants lui

rendent compte de leur vie, afin qu'il donne à chacun selon ses œuvres. — De plus, le jugement ne peut être différé : la vie finie, il n'y a plus moyen de travailler pour le ciel ; la vie finie, l'éternité commence, et l'éternité est la récompense ou le châtiment de la vie.

3. — Quel moment solennel que celui qui ouvre l'éternité ! Représentons-nous une âme dans ce moment décisif. La voilà seule, face à face avec son juge ; la voilà comme suspendue entre le ciel et l'enfer, tremblant dans l'attente de son sort éternel. Quelle position terrible si cette âme est coupable, lorsqu'elle entendra retentir comme un coup de tonnerre ces paroles foudroyantes : « Rends compte de toute ta vie, depuis le premier usage de ta raison jusqu'à ton dernier soupir. Rends compte de toutes les grâces que tu as reçues pour te sauver... Tu as reçu plus de grâces qu'il n'en faut pour convertir des milliers de païens : comment en as-tu profité ?... Rends compte de tout le mal que tu as fait par pensées, par paroles, par actions, par omissions... Rends compte de tout le mal que tu as laissé faire, quand tu pouvais et devais l'empêcher ; par conséquent rends compte de la conduite de tes enfants et de tes inférieurs... »

Cet interrogatoire sera si rigoureux que rien ne sera oublié, rien ! Tous nos péchés seront mis au grand jour, les plus petits comme les plus grands, ceux que nous aurons commis en secret comme ceux que nous aurons commis en public. Notre juge a la mémoire fidèle, il n'en oubliera aucun ; il en connaît le nombre, dit la sainte Ecriture, comme l'avare connaît le nombre des écus renfermés dans ses sacs. (Job, xiv, 17). Il portera lui-même le flambeau dans notre conscience, et l'âme ainsi divinement éclairée découvrira toute sa vie jusque dans ses moindres détails. Enfin les démons qui nous ont fait tomber viendront aussi nous accuser, nous rappeler toutes nos chutes et nous réclamer comme un esclave qui leur a toujours appartenu.

4. — Mais je me demande si un pécheur, devant le tribunal de Dieu, ne pourrait pas trouver quelques bonnes excuses pour justifier un peu sa mauvaise conduite. Examinons ensemble. — Le pécheur sera-t-il reçu à dire, par exemple, que c'est la vivacité de ses mauvais penchants ou des tentations qui l'a porté au mal ? Non. On lui répondra que, s'il se sentait entraîné vers le mal, il n'était pas pour cela forcé de le commettre ; que s'il s'était adressé au Seigneur par la prière, le Seigneur lui aurait accordé le secours de sa grâce pour résister énergiquement. — Pourra-t-il alléguer la force d'une mauvaise habitude ? Cette excuse sera encore rejetée. S'il est difficile, dit saint Augustin, de résister à une mauvaise habitude, cela n'est pas impossible. Si l'homme, au lieu de s'abandonner lâchement au péché, se recommande à Dieu, il doit, Dieu aidant, remporter la victoire. — Dira-t-il enfin que tout ce qu'il a fait, un grand nombre d'autres l'ont fait ? Hélas ! hélas ! c'est bien pour cela qu'un grand

nombre sera condamné ! c'est bien pour cela que l'Evangile nous apprend qu'il en est peu qui suivent la voie étroite, tandis qu'il en est beaucoup qui suivent la voie large.

5. — Le pécheur ne trouvera donc pas d'excuse qui vaille aux yeux de son juge infiniment éclairé. Mais ne pourra-t-il pas compter sur quelque défenseur puissant qui daigne plaider sa cause ? — Ah ! sans doute notre ange gardien sera encore là, à nos côtés, il y sera comme enveloppé dans un nuage de tristesse, mais que pourra-t-il dire ? La vérité, rien que la vérité : « Seigneur, j'ai pris grand soin de cette âme que vous aviez confiée à ma garde ; elle a constamment méprisé mes invitations et mes avis... » — Notre saint patron du baptême sera là aussi ; que dira-t-il ? « Seigneur, cette âme n'a pas voulu profiter des secours abondants que je lui ai obtenus pour se sauver. » — La sainte Vierge et les autres saints ne pourraient que tenir le même langage, si nous les invoquions dans ce moment terrible.

Pas de défenseurs, pas d'excuses ! Quelle honte accablante ! Quelle ignominie ! Quelle position affreuse, épouvantable, désespérée ! Malheureux pécheur, que vas-tu faire, que vas-tu devenir ?

6. — Ici-bas, quand un homme est évidemment coupable, quand il ne trouve plus rien pour sa défense, quand le supplice l'attend, il peut encore former un recours en grâce auprès du chef de l'Etat. Quelquefois le chef de l'Etat se laisse toucher, surtout si le coupable a donné de grandes marques de repentir ou s'il appartient à une famille qui mérite des égards. Mais après le jugement particulier, plus de recours en grâce : c'est fini. Prières, supplications, promesses, tout sera inutile. Le temps de la miséricorde est passé, et notre juge sera inaccessible à la pitié, notre Sauveur deviendra notre ennemi. « Je vous ai appelé si longtemps, nous dira-t-il, et vous n'avez pas voulu m'écouter. Comme la poule rassemble et réchauffe ses petits sous ses ailes, j'ai voulu vous donner une place dans mon cœur, vous réchauffer dans mon amour, et vous m'avez méprisé, vous m'avez renié. A mon tour je vous méprise et vous renie... » Encore une fois, quelle position épouvantable ! Encore une fois, malheureux pécheur, que vas-tu faire, que vas-tu devenir ?

Sur la terre, il reste au condamné une dernière planche de salut : c'est de briser ses liens, de tromper la vigilance de ses gardes, de s'évader et de se soustraire aux recherches de la justice. Mais avec un juge tout-puissant et dont la toute-puissance s'exerce partout, même cette dernière lueur d'espérance s'évanouit. Il faut donc que la sentence s'exécute, et quelle sentence ! Ecoutez cette voix effrayante : « Retire-toi de moi, maudit ! Vas au feu éternel ! » L'âme ne pourra pas s'éloigner, elle restera là, immobile d'épouvante, immobile de regret, immobile de désespoir ! Elle restera là... mais non ; voici venir la troupe des démons qui, après avoir accusé cette âme, attendaient avec impatience l'issue du jugement. Ils la

saisissent et l'entraînent malgré elle. Quels cris déchirants ! Ecoutez : « Adieu, beau ciel, paradis de délices, royaume éternel que je ne verrai jamais ! Adieu, Vierge Marie, saints et saintes du ciel ! Vous avez prié pour mon salut et je n'ai pas voulu me sauver ! Adieu !... » Ecoutez encore... Plus rien... L'enfer a pour toujours englouti sa victime.

7. — Tel sera le jugement du coupable, et plaise à Dieu que ce ne soit pas le nôtre ! Mais combien différent sera celui du juste ! Cette âme qui a vécu dans l'amour de son Dieu, dans la pratique du bien, dans l'éloignement du mal, dans la fidélité à tous ses devoirs, souvent au milieu des peines et des larmes, cette âme arrive enfin au terme de ses épreuves. Quel changement ! Elle découvre soudain toute la cour céleste, le chœur brillant des anges, le glorieux sénat des apôtres, l'armée triomphante des martyrs, la foule des confesseurs et des vierges. Son juge lui apparaît comme un père, comme un ami, avec un sourire ineffable sur les lèvres. Dans la lumière divine qui éclaire sa mémoire, elle aperçoit toute sa vie, et quel n'est pas son joyeux étonnement de retrouver mille bonnes pensées, mille bonnes paroles, mille bonnes œuvres, mille bons desirs dont elle ne soupçonnait pas l'existence ! Elle découvre aussi ses péchés passés, mais quelque grands qu'ils soient, cette vue ne l'effraie point. Elle comprend, elle sent qu'ils ont été effacés par ses larmes, son repentir, sa pénitence, ses bonnes œuvres unis aux mérites infinis du Sauveur. Oh ! qui pourra dire ses transports de bonheur et de joie quand elle entendra ces paroles ineffables : « Venez, enfant béni de mon Père, venez jouir du royaume qui vous a été préparé de toute éternité ! » Voilà que son Dieu lui tend les bras, la baise avec tendresse, lui met sur la tête une couronne immortelle et l'emmène en triomphe dans les cieux.

8. — Voulons-nous partager l'heureux sort du juste ? Voulons-nous éviter le jugement terrible du pécheur ? Jugeons-nous nous-même ici-bas, mais sérieusement et sévèrement, en faisant de temps en temps de bons examens de conscience sur nos principaux devoirs.

Si nous avons jamais offensé Dieu d'une manière grave, et qui ne l'a pas offensé gravement ? fléchissons notre juge par de dignes fruits de pénitence. Supportons dans ce but, avec patience et résignation, toutes les peines de la vie.

Enfin tâchons de nous maintenir à tout prix dans la paix d'une bonne conscience. Le moment du jugement particulier est aussi incertain que celui de la mort : soyons toujours prêts à rendre nos comptes et la justice de Dieu nous sera propice et douce, et nous mériterons d'entendre ces paroles si consolantes : « Venez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie du paradis. »

XLV

LE CIEL

Plan

1. Ce qui compose le bonheur du ciel : l'exemption de tous les maux.
2. La jouissance de tous les biens : biens de l'âme et biens du corps.
3. L'éternité de cet heureux état.

C'est une vérité indubitable : après la mort, nous paraîtrons devant Dieu qui nous jugera et qui rendra à chacun selon ses œuvres. Pour le juste, ce jugement sera consolant et suivi d'un bonheur éternel ; pour le coupable, au contraire, ce jugement sera terrible et suivi de supplices sans fin. Nous nous entretiendrons aujourd'hui du bonheur réservé au juste, du bonheur du ciel.

En quoi consiste ce bonheur ? Est-il bien grand ? Est-il parfait ?

Le bonheur du ciel consiste en trois choses : être exempt de tous les maux, jouir de tous les biens et demeurer éternellement dans cet heureux état.

1. — Quelle vie misérable que notre vie d'ici-bas ! Jamais nous ne sommes un seul instant sans souffrir ou de la faim ou de la soif, ou du froid ou du chaud, ou du travail ou de l'oisiveté ; les riches ont leurs souffrances comme les pauvres, les grands comme les petits ; cent maladies nous tourmentent, mille accidents fâcheux nous menacent sans cesse. Voilà pour notre corps. — Notre esprit est l'ignorance même : nous sommes entourés de mystères ; pour une chose que nous savons, il en est mille que nous ignorons ; quand nous voulons apprendre une science, un métier, que de difficultés, que de peines, que de temps ! — Notre cœur n'est jamais satisfait, jamais content ; il se sent comme affamé de jouir, d'aimer, et il ne trouve jamais ce qu'il cherche. — Je ne parle pas des chagrins, des inquiétudes, des tentations ; c'est l'assaisonnement de notre pain quotidien... Ah ! il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps pour comprendre les gémissements des saints qui s'écriaient chaque jour comme le saint roi David : « Que mon exil est long, Seigneur, que mon exil est long ! » Ils désiraient le bonheur du ciel.

Dans le ciel, en effet, plus de maux, plus de souffrances, plus de tristesses, plus de tentations. Les maladies et la mort ne peuvent en approcher, personne n'y peut nuire, les méchants n'y ont point d'accès, les démons en sont bannis... Réjouissez-vous donc à la pensée du ciel, vous tous qui êtes pauvres ici-bas : car si vous supportez avec patience, pour l'amour de Dieu, votre pauvreté et vos privations, vous jouirez d'une abondance sans mesure. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a promis... Réjouissez-vous à la pensée du ciel, vous qui êtes affligés ou malades : vos maux passeront bien vite, et si vous les offrez au Seigneur, vous serez éternellement fortifiés et consolés... Réjouissez-vous aussi à la pensée du ciel, vous qui êtes méprisés et rebutés sur la terre :

car un jour viendra où vous serez comblés d'honneurs... Réjouissez-vous enfin à la pensée du ciel, vous qui pleurez et gémissiez : car c'est Dieu lui-même qui a promis d'essuyer vos larmes.

2. — Le bonheur du ciel ne consiste pas seulement à être exempt de toutes sortes de maux, mais encore à jouir de tous les biens imaginables.

a) Quels sont les biens que nous pouvons désirer pour notre âme ? D'abord la *connaissance* d'une infinité de choses qui dépassent les bornes de notre intelligence et que nous avons grand'peine à concevoir ici-bas. Mais dans le ciel, notre intelligence sera agrandie et éclairée par la lumière de Dieu, comme le cristal est éclairé et pénétré par la lumière du soleil. Alors nous découvrirons toutes les merveilles de la nature : la structure et les justes proportions de l'univers, les lois admirables qui régissent les astres, la vie cachée des plantes, les secrets étonnants de l'instinct des animaux... Nous connaissons aussi tous les événements qui se passent sur la terre et qui sont capables de nous intéresser. Un pape qui est au ciel connaît ce qui regarde toute l'Eglise ; un évêque, ce qui regarde son diocèse ; un père, une mère, un ami, ce qui regarde ses enfants ou ses amis... Nous verrons à découvert tous les mystères de la religion que nous ne faisons qu'entrevoir ici-bas... Mais ce qui ravira surtout notre esprit, c'est la vue des perfections infinies de Dieu ; l'étendue de sa puissance, la grandeur de sa sagesse, les tendresses de sa miséricorde. — Cette connaissance si intime de Dieu produira nécessairement dans notre âme l'*amour* le plus ardent et le plus fort ; de sorte que nous aimerons sans mesure Celui dont la beauté et la bonté sont inépuisables. « O mon Dieu, s'écriait le saint roi David, les délices réservées à ceux qui vous craignent sont vraiment infinies. Oui, je serai pleinement rassasié quand je jouirai de votre gloire. »

b) Tels sont, du moins autant que nous pouvons le comprendre, les biens de l'âme dont nous jouirons dans le ciel. Pour les biens du corps, quelques-uns seront différés jusqu'à la résurrection générale ; mais nous ne perdrons rien à attendre. Voulez-vous *une magnifique habitation* ? Mais les plus beaux palais de ce monde ne sont que des mesures en comparaison de la demeure des bienheureux. Saint Jean, nous parlant de la ville qu'ils habitent, après l'avoir contemplée lui-même, dit que ses murs sont formés de pierres précieuses, ses portes faites de diamants, ses rues et ses places pavées d'un or pur et brillant comme le cristal, qu'elle n'a pas besoin du soleil, parce que la gloire de Dieu l'éclaire... Sans doute ce ne sont là que des images et des comparaisons imparfaites, mais qui suffisent pour nous faire comprendre que toutes les magnificences de la terre restent infiniment au-dessous de la beauté du séjour des bienheureux.

Voulez-vous *une compagnie douce et agréable* ? Mais dans le ciel se trouvent les créatures de Dieu

les plus parfaites, les personnes les plus vertueuses : les anges, les archanges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les vierges, des millions de saints de tous les temps, de tous les pays, de toutes les conditions. Quel bonheur et quelle consolation de les avoir pour frères et pour amis ! Quel bonheur d'être avec la sainte Vierge, la reine du ciel, de pouvoir approcher de son trône, de s'entretenir avec elle !... Quel bonheur d'être avec Jésus-Christ dans sa gloire, d'avoir accès auprès de son humanité sainte, d'en être accueilli avec amour, d'en recevoir sans cesse de nouvelles faveurs !...

Ce n'est pas tout : afin que rien ne manque à la pleine satisfaction de nos désirs, *chacun de nos sens* aura ses jouissances particulières. — Les yeux seront charmés par le spectacle ravissant du séjour des élus et des corps glorieux de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des autres saints. Notre-Seigneur ayant montré un jour une de ses mains glorifiées à sainte Thérèse, la sainte en éprouva une telle impression de plaisir qu'elle la ressentit toute sa vie. — Les oreilles seront réjouies par des chants et des concerts admirables. J'ai lu que saint François d'Assise entendit une fois, pendant quelques instants, l'harmonie d'une harpe touchée par un ange : il en fut si ravi qu'il se croyait dans un autre monde. — L'odorat sera embaumé de l'odeur des corps ressuscités plus exquise que tous les parfums de la terre. Nous savons d'une manière certaine que le corps de plusieurs saints répandit, après leur mort, une odeur si délicieuse que jamais on n'en avait encore senti une pareille. Or, s'il en est déjà ainsi de corps formés de chair et de sang, de corps mortels et corruptibles, que sera-ce quand ces corps seront devenus glorieux et immortels ! — Enfin nous désirons pour notre corps la santé, la beauté, l'agilité ; or, dans le ciel, tous ces biens nous seront donnés dans une mesure inexprimable.

Vous pouvez comprendre maintenant la vérité de ces paroles de l'apôtre saint Paul au sujet du ciel : « L'œil de l'homme n'a jamais rien vu, son oreille n'a jamais rien entendu, son cœur n'a jamais rien éprouvé de pareil au bonheur que Dieu réserve à ses élus. » Ce bonheur dépasse en réalité tout ce qu'on en peut dire, tout ce qu'on peut imaginer, et rien ici-bas ne saurait nous en donner une idée même imparfaite.

Toutefois la gloire, comme le bonheur des saints, ne sera pas égale pour tous : elle sera proportionnée aux mérites de chacun ; mais cette inégalité n'excitera aucune jalousie, aucun regret pénible et ne diminuera en rien la jouissance de personne. Tous seront contents, car chaque saint connaîtra de la manière la plus claire que Dieu le récompense en toute justice, en raison de ses vertus et de ses mérites.

3. — Enfin ce qui met le comble à ce bonheur incomparable, ce qui achève de le rendre parfait, c'est qu'il n'aura jamais de fin : il durera aussi longtemps que Dieu lui-même, c'est-à-dire éternellement. Des années et des millions d'années pas-

seront, des siècles et des millions de siècles, mais ce bonheur ne passera point. Quand il se sera écoulé autant d'années, autant de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de sable sur la terre et de feuilles sur les arbres, les saints du ciel ne seront qu'au commencement de leur bonheur. — Et ce qui est surtout admirable, c'est que les plaisirs que nous goûterons seront toujours nouveaux, toujours variés, sans causer jamais aucun dégoût ni aucun ennui. Ainsi éternellement nous serons heureux, pleinement heureux ; éternellement nous serons avec des heureux ; éternellement nous posséderons le bonheur même. Voilà la récompense promise aux justes ! Voilà la vie éternelle !

Peut-on avoir la foi et ne pas faire tous ses efforts pour arriver à un pareil bonheur ? Que ne fait-on pas tous les jours pour obtenir un emploi honorable, pour amasser un peu de fortune, pour conserver un peu de santé ! Et cependant, que sont tous ces avantages en comparaison du ciel ? Saint Augustin n'hésite pas à dire que quand on n'en devrait jouir qu'une heure, il faudrait l'acheter au prix de tous les sacrifices. Donc le ciel ! le ciel ! gagnons le ciel !... Vers le ciel toutes nos pensées, toutes nos affections, tous nos désirs !... Pour le ciel toutes nos paroles, toutes nos entreprises, toutes nos démarches !... Le ciel gagné, tout est gagné ! Ainsi soit-il !

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

L

POUR LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Une femme malade, s'approchant de Jésus, toucha la frange de son vêtement. Car elle disait en elle-même : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. » (Matth., ix, 20).

I. — Quelle bonté du Sauveur ! Il se rend à la demande de Jaire, ce chef de la synagogue, et voici qu'en chemin il guérit une femme malade, puis après avoir rappelé la jeune fille à la vie, il rendra la vue à des aveugles. En lisant l'histoire de ces miracles accomplis ainsi successivement, qui ne comprend cette parole de saint Jean, lorsqu'il dit à la fin de son Évangile : *Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites. Si elles étaient racontées en détail, je ne pense pas que le monde lui-même pût contenir les livres qu'il faudrait écrire.* (Jean, xxi, 25). C'est donc avec raison que saint Pierre, qui avait été le témoin de toutes ces merveilles, a pu dire en toute vérité : *Vous savez comment Jésus de Nazareth a passé en faisant le bien et en guérissant tous*

ceux qui étaient opprimés par le diable, parce que Dieu était avec lui. (Act., x, 38). Mais si la bonté et la puissance de Jésus-Christ sont admirables, les malades, d'autre part, avaient aussi une grande foi et leurs prières étaient parfaites. Jugez-en par cette femme malade qui, priant intérieurement, avait une confiance si touchante qu'elle pensait obtenir sa guérison par l'attouchement de la frange du vêtement de Jésus-Christ, et elle vit toutes ses espérances se réaliser pleinement.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « C'est la première fois qu'une femme vient trouver Jésus en public : elle avait appris qu'il ne se refusait pas à guérir des femmes et qu'il se rendait auprès d'une jeune fille décédée. D'autre part, quoique riche, elle n'osait pas l'appeler dans sa maison. Elle ne voulait pas non plus l'aborder en face. En conséquence, elle se contenta de toucher avec une foi vive ses vêtements. Chez elle, point d'hésitation ; elle ne dit point en elle-même : « Serai-je, ou non, guérie de mon mal ? » Sûre, au contraire, de la santé qui va lui être rendue, elle s'approche. Et que fait le Sauveur ? Il ne permet point qu'elle reste dans l'obscurité : il la produit en public, et, pour bien des motifs, divulgue ses intentions. Il l'interpelle donc et lui dit : *Ma fille, ayez confiance* (Matth., ix, 22) ; comme il avait dit au paralytique : *Ayez confiance, mon fils*. Parce que cette femme était intimidée, il lui dit d'avoir confiance et il l'appelle *ma fille*. C'est par la foi qu'elle était devenue sa fille et c'est pour cela qu'il lui décerne cet éloge : *Votre foi vous a sauvée*. Saint Luc nous donne bien d'autres détails sur cette femme. Quand elle se fut approchée du divin Maître et qu'elle eut été guérie, Jésus ne l'appela pas sur-le-champ, mais il dit auparavant : *Qui donc m'a touché ?* (Luc, viii, 45). Pierre et les autres disciples répondent : *Maître, la foule vous environne et vous presse, et vous demandez : Qui m'a touché ?* Preuve irrécusable de la matérialité de sa chair et du mépris qu'il avait pour toute distinction fastueuse, puisque la foule, loin de le suivre à distance, le pressait de tous côtés. Jésus insista et dit de nouveau : *Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu sortait de moi* ; réponse adaptée à l'intelligence et aux idées grossières de ses auditeurs. En parlant de la sorte, il se proposait d'encourager la femme à tout avouer. S'il ne la désigne pas immédiatement, c'est pour lui persuader, en montrant lui-même que rien n'échappait à sa science, de raconter tout de son propre mouvement et de publier le prodige accompli, de crainte que son témoignage à lui ne fût révoqué en doute. Voyez-vous la supériorité de la femme sur le chef de la synagogue ? Elle ne saisit pas le vêtement du Sauveur, elle ne le retient pas, il lui suffit de le toucher du bout des doigts, et, quoique venue la dernière, elle se retire la première guérie. L'un appelle dans sa maison le divin Maître ; il suffit à l'autre d'un simple contact, car, bien qu'enchaînée par la maladie, elle s'enlevait sur les ailes de la foi. Considérez

encore la consolation que Jésus lui donne en ces termes : *Votre foi vous a sauvée*. Or, s'il l'eût interpellée uniquement par ostentation, il ne lui eût point parlé de la sorte ; mais il voulait exciter le chef de la synagogue à croire, à glorifier cette femme, et en même temps lui procurer de grands avantages et une satisfaction non moins précieuse que la santé. Quant à la femme, si le Sauveur n'eût agi de cette manière, elle aurait dû se retirer inconnue et frustrée de ce magnifique éloge. Elle s'était approchée tremblante, et Jésus avait ranimé sa confiance ; à la santé corporelle il avait joint d'autres grâces par ces paroles : *Allez en paix*. (Ib., 48) ».

II. — C'est un grand exemple que cette femme malade nous donne ainsi par cette prière toute intérieure qu'elle faisait en elle-même. Elle croyait ne point être entendue par Jésus-Christ, et elle se trompait, car comment n'aurait-il pas connu les désirs de son cœur, Celui qui lit jusqu'au plus intime de l'âme nos plus secrètes pensées ? Il est raconté d'Anne, la mère de Samuel, qu'elle parlait en son cœur, que ses lèvres seules étaient en mouvement et que sa voix n'était point entendue (I Rois, i, 13) ; ainsi devait-il en être de cette femme malade. Mais Jésus-Christ, qui avait montré si souvent aux pharisiens qu'il lisait au fond de leurs cœurs, lisait aussi dans le cœur de cette pauvre affligée. Comment celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il pas ? Celui qui a formé l'œil ne voit-il pas ? (Ps., xciii, 9). Ames chrétiennes, vous qui souffrez, qui êtes courbées sous le poids de vos peines, vous vous êtes tournées vers le monde, vers la science ou la puissance, vers vos parents ou vos amis, pour recevoir quelque soulagement : vous cherchez la délivrance et vous ne la trouvez nulle part. Ah ! ayez recours à la prière, à cette prière du cœur qu'inspire la foi, et Dieu l'entendra, car il vous dit : *Il criera vers moi et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la tribulation, je le sauverai et je le glorifierai*. (Ps., xc, 15). La prière, voilà ce qu'il faut à votre âme.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ce que la lumière du soleil est pour le corps, la prière l'est pour l'âme ; si c'est un malheur pour l'aveugle de ne pas voir le soleil, quel malheur ne sera-ce pas pour le chrétien de ne pas prier sans cesse et de ne pas attirer, par sa prière, la lumière du Christ dans son âme ? Et cependant, qui ne considérerait avec saisissement et stupeur la charité que Dieu nous témoigne, et l'honneur qu'il fait aux hommes de les admettre à le prier et à converser avec lui ? Car c'est vraiment avec Dieu que nous parlons au temps de la prière, laquelle en outre nous réunit aux anges et nous élève bien au-dessus de la condition des brutes. La prière, c'est l'acte des anges ; elle surpasse même leur dignité, puisque la dignité angélique est inférieure à la dignité de l'entretien avec Dieu. Cette infériorité, du reste, ils nous l'apprennent par la crainte pro-

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxxi, n. 1-2, trad. Vivès.

fonde avec laquelle ils offrent leurs prières, nous instruisant nous-mêmes lorsque nous aurons à nous approcher de Dieu, à le faire avec crainte et avec joie : avec crainte, car nous pourrions être indignes de la prière ; avec joie, car nous devons en être remplis à cause de l'honneur incomparable qui nous est accordé, une race mortelle étant admise à une faveur si haute que de s'entretenir continuellement avec Dieu, et de s'élever par là au-dessus de la corruption et de la mort. Mortels par notre nature, par la familiarité avec Dieu nous nous rapprochons d'une condition immortelle. Aussi, quiconque s'entretient fréquemment avec Dieu, devient certainement plus fort que la mort et que la corruption. De même que nous n'avons rien de commun avec les ténèbres lorsque nous sommes éclairés par les rayons du soleil, de même celui qui jouit de la familiarité de Dieu doit être nécessairement supérieur à la mort. L'honneur éclatant dont nous sommes gratifiés nous conduit lui-même à l'immortalité. Si les personnes qui possèdent la considération de l'empereur ne peuvent tomber dans l'indigence, à plus forte raison est-il impossible que les âmes qui s'entretiennent et qui conversent avec Dieu soient soumises à la mort. La mort pour l'âme, c'est l'impiété et une vie de prévarications ; par conséquent, la vie pour l'âme consistera dans le service de Dieu et dans une conduite en rapport avec ce service. Or la prière sanctifie notre vie, la rend digne du culte de Dieu et amasse dans nos âmes d'admirables trésors. Que vous soyez épris de la virginité, que vous ayez préféré une union honorable, qu'il vous faille dompter le ressentiment, pratiquer la douceur, repousser l'envie ou pratiquer toute autre vertu, si la prière vous guide et vous aplanit le chemin, vous fournirez aisément et promptement la carrière de la piété. Il ne pourrait se faire, non, il ne pourrait se faire que l'on demandât à Dieu la chasteté, la justice, la douceur, la bonté, et qu'on ne fût pas exaucé. C'est pourquoi aucun bien, sans le secours d'en haut, n'entrerait dans notre âme. Dieu, par son assistance, partage nos peines et les allège singulièrement lorsqu'il voit que nous aimons la prière, que nous l'implorons assidûment et que nous espérons obtenir par cette voie toute sorte de biens. Quand je vois une âme qui n'aime pas la prière et qui n'a pas pour elle une affection vive et ardente, c'est une preuve pour moi qu'il n'y a rien dans cette âme. Quand je vois, au contraire, une âme qui ne se rassasie jamais d'honorer Dieu, et qui met au nombre de ses plus grands malheurs celui de ne pouvoir prier sans cesse, je découvre dans cette âme le culte solide de toutes les vertus et le temple même de Dieu. Si, d'après le sage Salomon, le vêtement d'un homme ; sa démarche, son sourire publient ce qu'il est, à plus forte raison les prières et la piété seront-elles un indice d'une parfaite justice : vêtements spirituels et divins, elles répandent sur nos âmes la grâce et la beauté, elles ordonnent la vie de chacun de nous, ne permettent pas qu'aucun sentiment de malice ou de folie règne dans

notre cœur ; elles nous pénètrent de respect pour Dieu et pour les hommes qu'il nous dispense, nous instruisent à repousser toutes les illusions de l'esprit pervers, à mettre en fuite les pensées insidieuses et nous inspirent à tous le mépris des plaisirs, et maintiennent notre âme dans la pureté et la liberté ¹. »

III. — Mais il ne faudrait point s'arrêter à ces prières intérieures faites dans le secret du cœur, loin des regards des hommes, et surtout prendre à la lettre cette parole de Jésus-Christ : *Quand vous priez, entrez dans la chambre, et la porte fermée, priez votre Père en secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous exaucera. Or, en priant, ne parlez pas beaucoup, comme les païens ; ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés.* (Matth., vi, 6-7). Jésus-Christ, loin de nous défendre de prier en public ou dans nos églises, veut nous parler ici des intentions que nous devons avoir lorsque nous nous livrons au saint exercice de la prière : c'est d'exclure la vaine gloire et de ne point attirer sur nous l'attention par la posture de notre corps ou l'élévation de notre voix. Car nous appartenons à une société que nous devons édifier par nos exemples de piété : ce sont les fidèles. De plus, la prière étant une bonne œuvre, est naturellement comprise dans cette parole du Sauveur : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* (Ib., v, 16). N'est-ce pas lui, dans la circonstance, qui a voulu que la foi et la prière de la femme malade fussent connues de la foule, tant pour exciter le chef de la synagogue à suivre son exemple que pour glorifier Dieu ?

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Voyez ce qui se passe au milieu de nous. Pendant les mystères redoutables, le prêtre fait des vœux pour le peuple, le peuple fait des vœux pour le prêtre. Car la prière d'actions de grâces est une prière commune faite par le prêtre et par tout le peuple. Le prêtre commence, le peuple s'unit à lui. Pourquoi vous étonnez-vous de voir le peuple mêler sa voix à celle du prêtre ? N'oubliez pas que nous ne formons ensemble qu'un seul corps, et que nous ne différons les uns des autres que comme les membres diffèrent des membres. Il faut donc que nous soyons tous dans l'église comme dans une maison commune ; nous devons y être impressionnés comme si nous ne formions qu'un seul corps. Nous n'avons qu'un même baptême, une même table, une même source, une même création, et aussi un seul Père ². C'est ce que constatait l'Apôtre, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : *Vous m'avez aidé de vos prières.* (II Cor., i, 14). Il ne leur attribue pas tout, de peur de leur inspirer de la vanité ; il ne les déclare pas non plus étrangers à la bonne œuvre, afin qu'ils redoublent de ferveur et qu'ils soient plus unis entre eux. C'est la raison pour

¹ S. Chrys., *De Precatione*, Hom. i, trad. Vivès.

² S. Chrys., *In II Ep. ad Cor.*, Hom. xviii, n. 3, trad. Vivès.

laquelle il reconnaît leur devoir son salut. Il n'est pas rare que Dieu se laisse comme vaincre par la honte quand un grand nombre de personnes le prient d'un commun accord, avec un sentiment unanime. Car la multitude pèse dans la balance, quand il y a de plus la vertu. L'Écriture le dit clairement : *L'Eglise ne cessait de prier Dieu pour lui.* (Act., XII, 5). Et sa puissance fut si grande que, malgré les portes et les verrous, malgré les chaînes et les gardes, qui ne quittaient pas le prisonnier durant même le sommeil, elle délivra Pierre, elle brisa toutes les entraves qui le retenaient. Tâchons donc de nous unir pour prier, prions les uns pour les autres, comme pour les apôtres priaient les disciples. Ainsi nous accomplissons un précepte et nous embrassons la charité. Or, en disant la charité, je dis tous les biens. Apprenons à rendre de plus vives actions de grâces. Ceux qui bénissent Dieu pour les biens accordés aux autres, à plus forte raison le béniront-ils pour les biens qu'ils auront eux-mêmes reçus. Ainsi faisait David, lui qui disait : *Glorifiez le Seigneur avec moi, exaltons son nom tous ensemble.* (Ps., XXXIII, 4). L'Apôtre ne cesse d'exprimer le même désir. Réalisons-le dans notre conduite, proclamons devant tous la bonté divine, afin qu'ils participent à nos louanges. Quand les hommes nous ont fait du bien, si nous le proclamons, nous les excitons à nous en faire davantage ; bien mieux nous attirerons-nous une plus grande bienveillance de la part du Seigneur, si nous aimons à publier ses faveurs. Nous voulons que les autres prennent part à notre reconnaissance quand elle s'adresse aux hommes : ne devons-nous pas à plus forte raison les appeler à partager notre reconnaissance envers Dieu ? Paul ne manquait pas à ce devoir, quoiqu'il fût plein de confiance ; pourrions-nous y manquer ? »

II. — Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef, et qu'il eut vu les joueurs de flûte et la foule tumultueuse, il disait : « Retirez-vous, car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Et ils se riaient de lui. (Matth., IX, 23).

I. — Voilà Jésus se rendant à la demande de Jaïre. Quelle bonté du Sauveur ! Le chef de la synagogue n'est point venu pour reconnaître en Jésus de Nazareth le Messie promis à ses pères. Il a appris seulement que le peuple l'appelle un grand prophète, parce qu'il a accompli des miracles et rendu la santé à une foule de malades, et s'il lui demande de venir imposer les mains sur sa fille, c'est parce que l'imposition des mains était regardée comme un geste qui exprimait la communication des grâces demandées. Bien qu'il n'y eût pas là de la part de Jaïre un acte de foi parfait, surnaturel, Jésus-Christ cependant se rend à ses désirs. Non, ce n'était point en vain qu'il avait dit : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (Matth., XI, 28). Quelle grande peine pour un père

de voir mourir sa fille et se reconnaître impuissant à lui conserver la vie ! Quel poids écrasant sur le cœur du père qui entrevoit le jour où il n'entendra plus la voix de son enfant bien-aimée ! Et c'est cette peine, c'est cette douleur que Jésus vient consoler, et il lui donnera une consolation telle que les hommes n'auraient jamais pu lui offrir, car il rendra la vie à sa fille, et Jésus accomplira ce miracle sans le secours de personne.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Jésus, étant entré dans la maison, vit les joueurs de flûte et une foule tumultueuse. Luxe bien digne des chefs de la synagogue que les flûtes et les cymbales pour exciter les gémissements ! Or, que fait le Christ ? Il chasse cette foule et introduit les parents ; de la sorte, on ne pourra point attribuer à un autre qu'à lui le miracle qui va s'accomplir. Avant que la jeune fille se lève, il la ranime par sa parole : *La jeune fille n'est pas morte, elle dort.* En plusieurs autres circonstances il fait de même. Sur la mer, il avait d'abord gourmandé ses disciples ; de même il commence ici par chasser le trouble de l'esprit des assistants, tout en montrant qu'il lui est facile de rappeler les morts à la vie ; ce qu'il fit également à propos de Lazare par ces paroles : *Lazare notre ami dort.* (Jean, XI, 14). Il leur apprend à ne point redouter la mort, vu que la mort n'était plus la mort, mais un sommeil. Comme il devait mourir lui aussi, il prépare ses disciples, en ressuscitant des corps privés de la vie, à compter sur sa parole et à ne pas s'alarmer de son trépas. En effet, depuis son avènement, la mort n'était plus qu'un sommeil. Cependant on se riait de lui. Mais il ne s'indigna pas de ce refus de confiance au prodige qu'il allait opérer, et il se garda bien de condamner ces sourires, afin que ces sourires eux-mêmes, ainsi que les flûtes, les cymbales et tout l'appareil funéraire, rendissent indubitable la mort de la jeune fille. Bien souvent les hommes refusent de croire aux miracles lorsqu'ils sont accomplis. C'est pourquoi le Sauveur prévient ouvertement les spectateurs. Moïse et Lazare nous en fournissent la preuve. Dieu dit à Moïse : *Qu'y a-t-il dans ta main ?* (Ex., IV, 2) ; et cela, pour que sa verge une fois changée en serpent, il n'oubliât pas ce qu'elle avait été d'abord, et que le souvenir de sa propre réponse lui fit comprendre la grandeur du prodige. De même, à propos de Lazare, le Sauveur demande : *Où l'avez-vous mis ?* afin que, après lui avoir répondu : *Venez et voyez. Il sent déjà mauvais ; car il est mort depuis quatre jours,* on ne pût plus douter de la réalité de cette résurrection. (Jean, XI, 34-39). Lors donc que Jésus eut aperçu les musiciens et la foule, il les fit tous sortir, et c'est en présence des parents qu'il accomplit son miracle. Il ne donna point au corps une âme différente, il se contenta d'y ramener celle qui en était séparée, et de la réveiller en quelque manière de son sommeil. Il prend d'abord la main de l'enfant : c'est une précaution de nature à faciliter par la voie des sens aux spectateurs la foi de la résurrection. Tandis que le père lui demande seulement d'im-

poser ses mains sur sa fille, Jésus fait davantage ; au lieu d'imposer ses mains à l'enfant, il prend la sienne, rend la vie au cadavre et prouve ainsi que rien ne lui coûte¹. »

II. — Nous voyons ici les pleurs et les gémissements remplir la maison du chef de la synagogue, tandis que Jésus-Christ y entre pour accomplir son miracle qui devait rendre sa fille à un père affligé. De nos jours, il est vrai, nous ne sommes point les témoins de ces démonstrations bruyantes de deuil et de douleur, mais n'est-il pas vrai qu'on dépasse souvent la mesure, c'est-à-dire qu'on se laisse dominer par une tristesse qui n'a rien de chrétien ? Au lieu de considérer les consolations que nous pourrions trouver dans la fin de ceux qui sont partis, nous ne pouvons détacher notre âme de cette pensée que nous ne verrons plus au milieu de nous ces êtres aimés qui nous entouraient de leurs soins ou de leur affection, et c'est ainsi que nous croyons par nos lamentations honorer nos défunts. C'est se tromper étrangement, car ils n'en retirent aucun avantage. Ayez plutôt recours à la prière et aux bonnes œuvres. C'est le seul moyen d'avoir une tristesse selon Dieu, puisque vous serez utile à vos défunts et à vous-même. D'autre part n'est-ce pas manquer de soumission envers Dieu que de manifester une semblable douleur, puisque la mort est la condition de notre nature ? Ah ! gardons nos larmes pour pleurer nos péchés. Voilà un sujet de douleur que nous devrions avoir toujours devant nos yeux.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Loin de moi de vouloir vous défendre de pleurer vos semblables ! Je ne suis pas insensible, je ne suis pas barbare, je sais que la nature s'émeut, et qu'elle réclame ceux qu'elle est accoutumée de voir et d'entendre chaque jour. Ne pas s'affliger est chose impossible ; l'exemple du Christ le prouve, car il versa des larmes sur Lazare. Faites de même vous aussi ; pleurez, soit, mais sans éclat, mais avec modestie et crainte de Dieu. Si vous pleurez de la sorte, vous ne pleurez pas comme un homme qui ne croit pas à la résurrection, mais comme un homme qu'une séparation désole. Nous pleurons bien les personnes qui nous quittent pour un long voyage, mais nous ne manifestons aucun sentiment de désespoir. Qu'il en soit de même de vos regrets, et considérez celui que vous perdez comme un voyageur qui vous précède en cette voie. Ce n'est point un commandement que je vous fais, c'est par condescendance que je m'exprime ainsi. Toutefois, si le défunt est un pécheur qui a commis envers Dieu de nombreuses offenses, alors il faut pleurer ; il ne faut pas même se borner à des pleurs, car des pleurs ne lui sont d'aucune utilité ; il faut s'appliquer aux œuvres capables de lui procurer quelque soulagement, telles que des offrandes et des aumônes. D'un autre côté, il faut se réjouir de ce qu'il n'aura plus lieu d'ajouter à ses fautes. Le défunt est-il un juste ? Réjouissez-vous parce qu'il est désormais en lieu sûr, et qu'il n'a

plus rien à craindre de l'incertitude de l'avenir. S'il est jeune, réjouissez-vous de le voir à l'abri des peines de la vie ; s'il est vieux, réjouissez-vous de ce qu'il est mort après avoir obtenu ce que l'on met au-dessus de tous les biens, des jours pleins et nombreux. Mais vous vous livrez, au contraire, à des démonstrations exagérées. Ce qui honore un défunt, ce ne sont ni les lamentations, ni les sanglots, mais les hymnes, le chant des psaumes, une vie passée dans la pratique du bien. Le juste, au sortir du monde, se trouvera dans la société des anges, alors même que personne ne suivrait ses funérailles ; la ville entière assistât-elle aux funérailles du méchant, cela ne lui sera d'aucune utilité. Voulez-vous honorer sérieusement ceux que vous pleurez ? Recourez à d'autres moyens, aux aumônes, aux services rendus au prochain, aux œuvres pieuses. Quel avantage revient-il de toutes vos larmes ? Ouvrons donc notre cœur aux actions de grâces, et notre peine sera bientôt calmée. Comment n'être pas affligé, demanderez-vous, lorsqu'on a perdu un fils, une fille, un époux ? Je ne prétends pas qu'il ne faille pas s'affliger, mais je dis qu'il ne faut pas s'affliger outre mesure. Pensons que Dieu le veut ainsi, que nous avions des parents mortels, et nous ne tarderons pas à être soulagés. L'indignation est le fait d'un homme qui exige des conditions au-dessus de la nature humaine. Vous êtes homme et sujet à la mort : pourquoi vous désoler de ce que la nature ait suivi son cours ? Vous affligez-vous donc de manger pour conserver votre vie ? Aspirez-vous à vivre sans prendre de nourriture ? Agissez de même à l'égard de la mort, et puisque vous êtes mortel, ne redoutez pas la mortalité. Les choses ont été irrévocablement établies de cette manière. N'allez pas vous lamenter et vous meurtrir de douleur ; supportez une loi qui atteint tous les hommes sans exception et pleurez, pleurons sur nos péchés, voilà une douleur excellente et pleine d'une admirable philosophie. Oui, pleurons nos péchés sans relâche, afin d'obtenir les joies du ciel par la grâce et la charité de Jésus-Christ¹. »

III. — D'ailleurs, remarquez-le bien, cette douleur exagérée que nous cause la mort de nos semblables, n'est-elle pas en opposition avec notre foi ? Chaque jour nous disons dans le Symbole : « Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle ; » et nous nous, pleurons nos défunts comme s'ils étaient à jamais perdus pour nous, comme s'il n'y avait pas de résurrection et de vie éternelle. Les Gentils eux-mêmes nous enseigneraient par leurs exemples à trouver des sujets de consolation. Enfin ne voyons-nous pas chaque jour ce que c'est que la vie présente, et la quitter n'est-ce pas une faveur ? Vous ne voulez point, à l'heure présente, mettre un terme à votre douleur, parce que la plaie est encore toute saignante, mais elle finira par se fermer avec le temps, et alors vous n'aurez plus le mérite d'accepter les sacrifices, les séparations que Dieu vous aura demandées. Prenez

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxxi, n. 2-3, trad. Vivès.

¹ *In Joan.*, Hom. lxii, n. 4, trad. Vivès.

exemple sur Jésus-Christ qui a souffert une mort horrible, mais en sachant que sa résurrection suivrait bientôt. Ainsi en sera-t-il de ceux que vous pleurez, ainsi en sera-t-il de vous-mêmes. Il vous reste donc à pleurer vos morts, mais en chrétiens qui doivent affirmer leur foi en la résurrection de la chair et en la vie éternelle.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Le Christ a vaincu la mort : pourquoi ces pleurs sans objet ? La mort est devenue un sommeil : pourquoi ces gémissements et ces larmes ? Les Gentils vous donneraient-ils ce spectacle, il vous faudrait en rire ; mais si un chrétien s'abaisse jusque-là, quelle excuse alléguera-t-il ? Comment justifier ceux qui oublieront jusqu'à ce point de folie ; et cela, au siècle où nous sommes, quand nous avons des preuves si manifestes de la résurrection ! Mais les Gentils eux-mêmes, quoique dans une complète ignorance de la résurrection, trouvent des raisons pour se consoler les uns les autres. Endurez avec courage ce malheur, disent-ils, vous ne changerez rien aux coups du destin, et vos pleurs ne ramèneront pas les choses à l'état où elles étaient précédemment. Et vous, aux oreilles duquel retentissent les maximes d'une bien plus noble philosophie, vous n'auriez point honte d'être encore plus pusillanime ? Sans doute, nous ne vous dirons pas : Endurez ce malheur avec courage ; mais nous vous dirons : Soyez ferme en face de cette perte ; car il est certain que votre enfant sera rendue à la vie, elle n'est pas morte, elle dort ; elle n'est point perdue, elle se repose. Ce qui l'attend, c'est la résurrection, une vie éternelle, l'immortalité, la condition des anges. N'avez-vous pas ouï les accents du roi-prophète : *Mon âme, retourne dans ton repos, car ton Dieu t'a comblée de bienfaits* ! (Ps., cxiv, 7). Eh quoi ! Dieu qualifie la mort de bienfait, et vous pleurez ! Et que feriez-vous de plus, si vous étiez l'ennemi et l'adversaire du trépassé ? C'est le diable qui doit pleurer, si quelqu'un doit pleurer. Qu'il gémisse, qu'il se lamente, puisque nous allons à une vie meilleure. Ces gémissements sont dignes de sa perversité ; mais ils sont indignes de vous qu'attendent les couronnes et le repos. C'est un port à l'abri des orages que la mort. Songez d'ailleurs aux maux nombreux dont la vie est semée ; songez combien de fois vous avez maudit l'existence présente. Toutes les choses empirent, et dès l'origine une terrible sentence nous a frappés : *Tu enfanteras tes fils dans la douleur, a-t-il été dit. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Vous aurez dans le monde bien des tribulations*. (Gen., iii, 16-17 ; Jean, xvi, 33). Mais pour les choses de la vie à venir, rien de pareil ; au contraire, là plus de douleur, plus de gémissement, plus d'affliction. *Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et ils se reposeront dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*. (Is., xxxv, 10 ; Matth., viii, 11). Là nous attend l'époux spirituel, là ces lampes inextinguibles, et le ciel pour séjour. Pourquoi donc dénaturer la condition véritable du trépassé ? Pourquoi vous mettez-vous à couvrir les pauvres et à demander aux prêtres

leurs prières ? Pour que le défunt obtienne le repos, dites-vous ; pour que son Juge lui soit propice. Et telle est la raison de vos gémissements et de vos pleurs ? Vous êtes donc en contradiction ouverte avec vous-même, puisque vous vous tourmentez à propos de ceux qui, d'après vous, sont rentrés au port. Que faire ? me répondrez-vous, car telle est la nature. Non, ce n'est la faute ni de la nature, ni de la marche des choses. Nous sommes trop amollis, nous qui agissons si peu raisonnablement ; nous trahissons les devoirs que notre dignité nous impose, et nous autorisons les infidèles à persister dans leur incrédulité. Si vous ne vous en rapportez pas à nos paroles, un jour viendra où vous serez consolés. Seulement, vous n'aurez plus de mérite ; car la multiplicité des jours vous aura seule consolés. Or, en vous rangeant maintenant du côté de notre philosophie, vous en retirerez deux très grands avantages : vous vous affranchirez des douleurs qui vous environnent, et vous recevrez de Dieu une plus riche couronne, car l'aumône, et une foule d'autres vertus, le cèdent en mérite à la patience dans l'adversité. Considérez encore que le Fils de Dieu est mort lui aussi ; il est mort pour vous, tandis que vous mourez pour vous-même. Sans doute il a dit : *Si c'est possible, que ce calice passe loin de moi* ! (Matth., xxvi, 39). Cependant, malgré sa tristesse, malgré ses angoisses, il n'a point fui la mort, et il l'a soufferte accompagnée des plus horribles tourments. Mais après sa mort, après que son corps eut été déposé dans le sépulcre, le Sauveur le reprit environné d'une gloire nouvelle : et de là les magnifiques espérances qui sont votre soutien. Si vous voyez là autre chose que des fables, plus de gémissements ; si vous estimez ces choses dignes de foi, plus de larmes ; car en continuant à pleurer, comment persuaderez-vous les Gentils de la sincérité de votre foi ? »

CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME PARTIE

Moyens de salut

III

LES SACREMENTS

B

Les sacrements en particulier

I. — LE BAPTÊME

d

Sujet du baptême

— *Sous quel terme théologique, Arthur, désigne-t-on celui qui reçoit ou peut recevoir un sacrement ?*

— On l'appelle le sujet du sacrement.

— *Qu'entendez-vous donc par le sujet du baptême ?*

— J'entends par sujet du baptême tout homme susceptible d'être baptisé.

⁴ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. xxxi, n. 3-4, trad. Vivès.

§ 1^{er}

Du sujet du baptême en général

— *Quel est, d'une manière générale, le sujet du baptême ?*

— Le sujet du baptême est, en général, tout homme qui n'a pas encore été baptisé, ou qui ne l'a pas été valablement.

— *Pourquoi avez-vous dit : tout homme non encore baptisé ?*

— Parce que le baptême est le moyen nécessaire de nécessité de moyen pour être sauvé.

Il est aussi le moyen nécessaire de nécessité de précepte pour entrer dans l'Eglise et recevoir les autres sacrements.

Si donc il y a nécessité pour tous de le recevoir, tout homme, sans exception aucune, peut être le sujet du baptême.

— *Vous avez ajouté : tout homme qui n'a pas encore été baptisé. Quelle en est la raison ?*

— C'est que le baptême ne peut être reçu qu'une fois.

— *Plusieurs erreurs ne se sont-elles pas produites touchant le sujet du baptême ?*

— Oui. 1^o Certains hérétiques, les manichéens, les pélagiens, les protestants, ont nié la nécessité du baptême, et par là-même contredit de quelque façon cette vérité que tout homme est le sujet du baptême.

2^o D'autres, les anabaptistes en particulier, ont nié que les petits enfants puissent être valablement baptisés.

3^o Quelques uns, comme les donatistes, ont exagéré les conditions requises pour la validité du sacrement.

— *Pour réfuter ces erreurs et exposer aussi complètement que possible la doctrine catholique sur le point qui nous occupe, nous traiterons séparément : 1^o du baptême des enfants, 2^o du baptême des adultes.*

§ 2

Du baptême des enfants

— *Dites-nous d'abord ce qu'enseigne l'Eglise touchant le baptême des enfants ?*

— Cet enseignement, qui d'après les Pères vient d'une tradition apostolique, est expressément renfermé et défini dans les décrets suivants du Concile de Trente où sont condamnées les erreurs contraires :

« Si quelqu'un dit qu'on ne doit baptiser personne qu'à l'âge où le Christ a été baptisé, ou même à l'article de la mort : qu'il soit anathème. » (Sess. VII, can. 12).

« Si quelqu'un dit qu'il ne faut pas compter au nombre des fidèles les enfants qui ont reçu le baptême, parce qu'ils sont incapables de l'acte de foi, et qu'on doit dès lors les rebaptiser quand ils ont atteint l'âge de discrétion, ou qu'il vaut mieux les laisser sans le baptême que de les baptiser seulement dans la foi de l'Eglise : qu'il soit anathème. » (Can. 13).

— *Que résulte-t-il de ces définitions ?*

— Il résulte que les enfants eux-mêmes sont aptes à recevoir le baptême avant qu'ils aient l'usage de la raison et soient capables de l'acte de foi.

— *N'a-t-on pas donné plusieurs raisons excellentes pour montrer que le baptême peut et doit leur être administré ?*

— On en a donné de nombreuses raisons, et il suffira de citer les principales.

— *La première ?*

— La circoncision, figure du baptême, se donnait aux enfants le huitième jour après leur naissance. Donc aussi le baptême, qui est la circoncision spirituelle de Jésus-Christ, leur est légitimement administré tout après leur naissance.

— *La deuxième ?*

— S'ils ne recevaient pas le baptême, les enfants venant à mourir avant l'âge de discrétion n'auraient aucun moyen de salut, alors que le Seigneur a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants (parvulos), parce que le royaume des cieux est pour eux et pour ceux qui leur ressemblent. »

— *La troisième ?*

— Les petits enfants meurent en Adam : à plus forte raison, d'après le raisonnement de saint Paul (Rom., v, 17), peuvent-ils être vivifiés en Jésus-Christ : ce qui n'existerait pas s'ils étaient incapables de recevoir le baptême.

— *La quatrième ?*

— Il convient de baptiser les enfants et de les instruire peu à peu des préceptes de la religion, afin que formés dès le plus bas âge aux habitudes de la vie chrétienne, ils y persévèrent avec plus de fermeté dans la suite.

— *Quelle obligation l'Eglise fait-elle aux parents touchant le baptême de leurs enfants ?*

— « Les fidèles, dit le Catéchisme du Concile de Trente, doivent être engagés fortement à porter leurs enfants à l'Eglise et à les faire baptiser solennellement, aussitôt qu'ils le pourront sans danger. Les enfants n'ont aucun autre moyen de salut que le baptême. Ce serait un grand crime de les priver plus longtemps que le besoin ne l'exige de la grâce de ce sacrement. D'ailleurs, la vie à cet âge est si faible qu'elle est exposée à une infinité de périls. »

— *Que ressort-il de ce texte ?*

— Deux choses :

1^o Que les parents sont tenus de présenter au baptême leurs enfants le plus tôt possible après leur naissance ;

2^o Qu'ils pécheraient gravement en différant le baptême pendant un temps notable sans une évidente nécessité.

— *Quelle était autrefois la pratique de nos paroisses chrétiennes par rapport à l'administration du baptême aux enfants ?*

— La pratique inviolablement suivie dans ces paroisses était de conférer le baptême le jour même de la naissance, ou, si quelque empêchement se présentait, de ne le pas différer au-delà du lendemain.

— *Cette pratique n'est-elle pas aujourd'hui encore observée en beaucoup d'endroits ?*

— Oui, l'usage existe encore en de nombreuses paroisses de faire conférer le baptême aux enfants soit le jour de leur naissance, soit un des jours suivants, au plus tard le premier dimanche qui suit.

— *Il en est qui prétendent que les parents n'ont pas le droit de faire administrer le baptême à leurs enfants, à moins que ceux-ci n'aient l'âge de raison et n'y consentent librement.*

Marguerite, que leur répondriez-vous ?

— Je leur répondrais que le baptême est un bienfait et une grande grâce ; et que si personne ne songe à reprocher aux parents d'assurer à leurs enfants des avantages temporels, à plus forte raison est-ce pour eux une obligation de leur assurer

autant qu'ils le peuvent des avantages spirituels bien autrement précieux, et avant tout le baptême.

— *Si un enfant naissait avec une infirmité grave, qui négligée le rendrait difforme pour le reste de ses jours, les parents pourraient-ils, avant d'avoir obtenu le consentement de l'enfant, en procurer la guérison ?*

— Très certainement.

— *Que faudrait-il penser des parents qui, pour respecter la liberté de l'enfant, négligeraient de le faire inscrire à l'état civil, afin qu'il puisse un jour choisir lui-même sa nationalité ?*

— Tout le monde les considérerait comme des insensés, comme des parents peu soucieux de l'avenir de leurs enfants et capables de les priver des bénéfices que confère l'inscription à l'état civil.

— *Je suppose qu'un héritage important échoit à un enfant : les parents seraient-ils admis à le refuser, sous prétexte qu'ils ne sont pas certains que l'enfant ratifiera un jour cette acceptation faite en son nom ?*

— En aucune façon ; et il n'est pas de parents qui ne s'empressent d'assurer à leur enfant la possession d'un riche héritage.

— *Que devons-nous en conclure par rapport au baptême ?*

— Qu'il est plus légitime, plus nécessaire encore pour les parents de faire sans tarder, sans attendre ni consentement ni ratification, conférer le baptême qui arrache l'enfant à la mort éternelle, l'incorpore à la société des enfants de Dieu, et lui assure dans le ciel un incomparable héritage.

— *N'y a-t-il pas une réponse plus péremptoire encore tirée de la comparaison de la vie naturelle avec la vie spirituelle ?*

— Oui, car si l'enfant a reçu sans pouvoir la demander la vie naturelle, pourquoi ne recevrait-il pas de même la vie spirituelle que lui donne le baptême ?

— *Mais n'est-ce pas attenter à la liberté de l'enfant que de lui imposer par le baptême une religion et des obligations qu'il pourra rejeter par la suite ?*

— Ce que nous avons dit prouve au contraire que loin d'attenter à la liberté de l'enfant, les parents ne font qu'en assurer un des plus légitimes usages. Car, s'il n'avait pas été baptisé, loin d'être libre plus tard de ne pas recevoir désormais le sacrement, il en aurait l'obligation très étroite, puisqu'il n'y aurait pas pour lui d'autre moyen de salut.

— *Nous avons suffisamment parlé des devoirs des parents catholiques, et même des parents quels qu'ils soient, catholiques ou non, par rapport au baptême de leurs enfants. Il ne nous reste plus à dire que quelques mots de certains cas particuliers, savoir : du baptême des enfants nés de parents infidèles, hérétiques ou impies.*

— *Est-il permis de baptiser les enfants des infidèles contre le gré de leurs parents ?*

— Si ces enfants ont l'usage de la raison et y consentent, il est permis de les baptiser, puisque chacun a tout droit dans les choses qui regardent le salut.

Dans le cas contraire, on ne doit pas les baptiser contre la volonté ou à l'insu de leurs parents, à cause du péril de profanation du sacrement et du danger de perversion pour les enfants ainsi baptisés, et aussi parce que ce serait léser le droit des parents.

— *Cette règle s'applique-t-elle aux enfants nés de parents juifs ?*

— Egalement.

— *Aux enfants nés de parents hérétiques ou impies ?*

— Bien que les parents hérétiques ou impies soient en vertu de leur baptême soumis à l'Eglise, et que l'Eglise ait en conséquence le droit de soustraire à leur autorité et de faire élever chrétiennement leurs enfants baptisés, en pratique néanmoins on n'a pas coutume et il n'est pas permis de baptiser ces enfants contre le gré des parents.

— *Cette règle ne souffre-t-elle pas des exceptions ?*

— Oui. Il faut excepter : 1^o le péril de mort, parce que dans ce cas de nécessité extrême, l'enfant est placé sous la tutelle de toute personne, et ce n'est pas faire injure à ses parents de le baptiser sans leur consentement ou même contre leur gré. Même la charité oblige strictement à procurer alors ce moyen de salut, si on peut le faire sans crainte d'un préjudice plus grave.

2^o Le cas où l'un des parents, étant catholique, donnerait son consentement.

3^o Le cas enfin où l'enfant serait abandonné par ses parents ou confié à une autre garde, sans espoir de retour auprès d'eux.

— *Ceux qui n'ont jamais eu l'usage de la raison ne sont-ils pas, pour le baptême, dans la même condition que les enfants ?*

— Ils sont dans la même condition, et il n'est rien requis de leur part ni pour la validité, ni pour les effets du baptême.

— *Mais comment agir à l'égard de ceux qui sont tombés en démence après avoir joui de leur raison ?*

— Pour qu'on puisse leur donner le baptême, il est nécessaire qu'ils aient eu autrefois et n'aient pas rétracté depuis l'intention de le recevoir.

§ 3

Du baptême des adultes

— *Quelle conduite faut-il tenir à l'égard des adultes qui, jouissant de l'usage parfait de la raison, demandent le baptême ?*

— Il faut les instruire d'abord des vérités chrétiennes, et les engager ensuite, les exhorter et les presser avec beaucoup de charité, d'embrasser la foi. S'ils se convertissent sincèrement au Seigneur, on les avertira de ne pas différer à recevoir le baptême au-delà du temps prescrit par l'Eglise.

— *Pourquoi l'Eglise prescrit-elle un certain délai avant de conférer le baptême aux adultes convertis ?*

— D'abord, comme l'Eglise doit prendre garde que personne ne recherche le baptême par un esprit de dissimulation et d'hypocrisie, elle connaît mieux, en différant, la sincérité de ceux qui demandent ce sacrement.

— *Pourquoi encore ?*

— Parce que ce retard donne la facilité de les mieux instruire des vérités de la foi dont ils doivent faire profession, et des vertus nécessaires au chrétien.

— *Pourquoi enfin ?*

— C'est pour honorer davantage ce sacrement, en l'administrant d'une manière solennelle, seulement à Pâques et à la Pentecôte.

— *N'y a-t-il pas quelquefois des raisons de ne pas différer le baptême aux adultes ?*

— Ces raisons existent, par exemple lorsque ceux qui demandent le baptême sont en danger de

mort, ou s'ils sont déjà parfaitement instruits des mystères de la foi.

— *Les apôtres n'ont-ils pas eux-mêmes agi de la sorte ?*

— Oui, car saint Pierre baptisa Corneille, et le diacre saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Ethiopie aussitôt qu'ils eurent déclaré qu'ils embrassaient la foi et sans aucun délai.

— *Comment s'appelle la préparation au baptême ?*

— Elle s'appelle *catéchuménat* (du mot grec *catechizein*, instruire), et ceux qui se disposent au baptême s'appellent *catéchumènes*.

— *Quelles dispositions sont requises des adultes pour recevoir le baptême ?*

— Pour le recevoir *validement*, les adultes qui ont l'usage de la raison, ou l'ont eu autrefois, doivent avoir l'intention ou la volonté au moins habituelle de recevoir ce sacrement.

Même, d'après quelques théologiens, l'intention implicite suffirait, par exemple celle qui serait renfermée dans la contrition et le regret de ses péchés.

— *Si l'intention suffit pour recevoir le sacrement validement, en est-il de même pour le recevoir avec fruit, c'est-à-dire avec tous ses effets ?*

— Non, mais outre l'intention, d'autres dispositions sont encore nécessaires.

— *Quelles sont ces dispositions nécessaires ?*

— 1^o *La foi*, selon ces paroles de Notre-Seigneur : « Celui qui croira et qui aura été baptisé, sera sauvé ».

2^o *L'espérance et un commencement d'amour de Dieu*.

3^o *La contrition*, ou le regret sincère de tous les péchés qu'ils ont commis auparavant, et une ferme résolution de ne plus pécher dans la suite. Cependant il n'est point nécessaire d'avoir la contrition parfaite, l'attrition suffit. « Faites pénitence, a dit saint Pierre, et que chacun de vous reçoive le baptême. »

4^o Enfin, « ceux qui se disposent à recevoir le baptême doivent commencer à mener une vie nouvelle, et garder les commandements de Dieu. » (Conc. de Trente, sess. iv, c. 6).

— *La confession et les œuvres satisfactoires doivent-elles être imposées avant le baptême ?*

— Ni la confession de ses péchés n'est exigée des adultes avant de recevoir le baptême, ni aucune œuvre satisfactoire, mais seulement la douleur surnaturelle des fautes commises et la ferme résolution de s'abstenir de tout péché à l'avenir.

— *Les hérétiques convertis ne doivent-ils pas être baptisés de nouveau pour être admis dans la vraie Eglise ?*

— S'il est certain que le baptême qu'ils ont reçu est valide, les hérétiques nouvellement convertis ne doivent pas être rebaptisés, pas même sous condition.

— *Mais si le baptême est douteux ?*

— On doit alors les baptiser sous condition.

— *Et si le baptême avait été certainement invalide ?*

— Il faudrait les baptiser sans condition, et se contenter de recevoir leur abjuration et leur profession de foi.

— *En pratique, que convient-il de faire ?*

— Il faut dans chaque cas particulier en référer à l'évêque et s'en tenir à sa décision.

— *Lorsque le baptême étant douteux doit être réitéré sous condition, quelles dispositions sont requises des nouveaux convertis ?*

— Les mêmes conditions que pour les autres adultes. Ils doivent de plus se confesser et être absous sous condition.

PLAN DE SERMON

POUR L'IMMACULÉE CONCEPTION

Exorde. — Rappelons-nous les gracieuses images dont l'Eglise s'est servie pour glorifier ce mystère de l'Immaculée Conception. C'est la blancheur du lis : *Sicut lilium inter spinas*. C'est une source pure et limpide : *Puteus aquarum viventium*. C'est l'astre des nuits répandant sur la terre sa douce clarté : *Pulchra ut luna*. C'est une aurore brillante : *Aurora consurgens*. En un mot, c'est une beauté qu'aucune tache ne dépare : *Tota pulchra*.

Le mystère de l'Immaculée Conception présente trois phases mémorables : 1^o *L'annonce* ; 2^o *l'accomplissement* ; 3^o *la manifestation*.

I. — L'annonce

Les mystères de Notre-Seigneur ont été annoncés. Il en est de même du mystère de l'Immaculée Conception. Les Pères et les interprètes ont vu ce mystère dans l'arche que les eaux du déluge qui inondaient la terre ne purent submerger, dans la colombe sans tache qui apporte à Noé le rameau d'olivier, dans la toison mystérieuse qui reçut seule la rosée du ciel, dans la porte fermée à tout autre qu'au Dieu d'Israël, etc... Bien plus, dans le paganisme, se perpétue la tradition d'une Vierge parfaitement pure qui doit mettre au monde le Messie promis et attendu.

II. — L'accomplissement

Il était digne du Fils de Dieu de se préparer une mère immaculée. Cette prérogative comporte avec elle : a) l'exemption de toute tache. En elle aucun désordre au moment de sa naissance, c'était la rectitude parfaite de ses facultés ; b) l'abondance des dons surnaturels. Si l'on excepte Jésus le Verbe incarné, aucune créature au ciel et sur la terre n'en fut et n'en sera jamais comblée au même degré ; c) l'affranchissement des mouvements de la concupiscence, de ces luttes intestines dont notre âme est le théâtre, de cette loi des membres qui faisait gémir saint Paul.

III. — La manifestation

Dieu a voulu que cette vérité fût d'abord couverte d'un voile. Il permit même qu'elle fût contestée et mise en doute, sans que l'autorité de l'Eglise intervint. Mais peu à peu la lumière se faisait. La pensée de l'Eglise se révélait d'une manière indirecte, mais sûre, par l'établissement d'une fête en l'honneur de la Conception de Marie. Enfin, répondant au vœu de l'Eglise entière, Pie IX définit ce dogme de l'Immaculée Conception.

Péroraison. — Deux conclusions se dégagent de ces considérations : ayons une dévotion spéciale à ce mystère, et appliquons-nous à participer à la grâce de pureté qu'il renferme¹.

¹ Brancheréau, *Méditations*, t. iv, p. 2. (Vic et Amat).

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Discours pour une fête de Confrérie de Laboureurs. (*Saint Eloi*). — Avantages de l'agriculture, 865.

Pour l'Immaculée-Conception. — I. Gloire pour Marie et joie pour le chrétien, 868.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements*. — XX. L'Extrême-Onction, 869.

Homélie pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile. — LI. Pour le 24^e dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, xiii, 31 et 33 (d'après saint Augustin), 870. — LII. Pour le dernier dimanche après la Pentecôte : *in Matth.*, xxiv, 29 et 35 (d'après saint Chrysostome), 876.

DISCOURS POUR UNE FÊTE DE CONFRÉRIE DE LABOUREURS (Saint Eloi)

AVANTAGES DE L'AGRICULTURE

*O fortunatos nimium, sua
si bona norint, agricolas !*

Les laboureurs seraient trop heureux, s'ils connaissaient leur bonheur.

C'est ainsi que le prince des poètes latins, l'aimable et tendre Virgile, commençait, il y a 1900 ans, un magnifique éloge de l'agriculture qui a fait l'admiration de tous les siècles et qui reste gravé dans la mémoire de tous les hommes d'études.

Messieurs, ne trouvez pas étrange que, prenant la parole devant vous, en un jour de solennité chrétienne, j'emprunte ces accents tombés des lèvres d'un païen. Non ! Les talents naturels, la science, le génie, l'inspiration poétique sont des dons de Dieu ; loin de les méconnaître, la religion les admire et les favorise, elle aime à emprunter, à s'approprier même, les œuvres de l'intelligence humaine, et en les empruntant, en les faisant siennes, elle les marque de son sceau, le sceau du surnaturel et de l'idéal ; et ainsi elle fait servir les dons de Dieu à leur destination dernière qui est la gloire de ce même Dieu et le bien des âmes.

Ces avantages de l'agriculture, ce bonheur de la vie champêtre que Virgile a célébrés avec le charme touchant de la poésie, la religion chrétienne les proclame, elle aussi, avec une éloquence moins poétique peut-être, mais assurément plus vraie ; elle sait même y ajouter des aperçus qui devaient échapper à l'âme du païen, mais que comprennent sans peine des cœurs chrétiens.

J'espère, Messieurs, répondre à votre attente et à l'esprit de cette fête, en m'entretenant avec vous de ce que vous aimez, et en vous apprenant à apprécier mieux encore les avantages de votre condition. Daigne votre patron, saint Eloi, bénir ma parole et la faire fructifier dans vos cœurs !

I. — Avantages naturels de la vie champêtre

On lit dans l'histoire qu'un jour des députés venaient annoncer à un grand de Rome son élévation à la dictature. Ils le trouvèrent occupé à labourer son champ. Touchante simplicité des mœurs antiques qui contraste singulièrement avec les préjugés de notre temps ! Je crois, Messieurs, que l'on ne trouverait guère aujourd'hui de présidents de république, de sénateurs ou de députés, courbés sur le manche de la charrue. Ils ont, j'imagine, de tout autres soucis. En sont-ils plus heureux ? Permettez-moi d'en douter. Je ne sais quelle folle ambition s'est emparée de notre génération : on ne rêve plus aujourd'hui que bureaux, carrières libérales, places plus ou moins lucratives dans les administrations. Le paysan gémit sur son sort : il en vient parfois à regarder sa situation comme infime et humiliante, et il n'est pas rare de l'entendre s'écrier : « Ah ! si j'ai des fils, je leur ferai prendre un autre état que le mien ! »

Messieurs, c'est là le langage de quelques agriculteurs, ce n'est pas le vôtre, j'en suis sûr. Vous, vous aimez votre condition, vous l'appréciez, et vous avez raison. Ah ! je suis loin de méconnaître ce qu'elle a de dur et de pénible. Depuis le jour où il fut dit à notre premier père : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » la malédiction a pesé sur la terre ; ce n'est qu'au prix de nombreux et de constants efforts, au prix de mille fatigues que l'homme en tire le fruit qu'il en attend, et parfois même ses espérances sont déçues.

Je sais, Messieurs, et je le déplore avec vous, que votre travail n'est pas toujours rémunérateur et qu'il faut bien des grains de blé pour faire tomber quelques pièces d'argent dans vos portemonnaie. Je sais que si vous êtes des ouvriers, ce n'est cependant pas à vous que s'adressent les faveurs du pouvoir : vous n'êtes pas assez turbulents pour inspirer l'attention et créer des soucis à ceux qui nous gouvernent !

Mais, Messieurs, il y a de plus grands maux que ceux-là, et vous avez bien quelques compensations aussi à vos souffrances. Oui, votre labeur est pénible, vous supportez le poids du jour et de la chaleur, vous n'êtes pas comme d'autres abrités contre les frimas et les vicissitudes des saisons. Mais en revanche, vous avez la vie au grand air, vous respirez une atmosphère pure et vivifiante, votre corps, vos membres se fortifient dans ces travaux de la campagne, vous avez la santé. Ah ! n'enviez pas le sort de ces malheureux condamnés à vivre comme des prisonniers dans l'atmosphère viciée des usines, ou resserrés entre les quatre murs d'un bureau, privés d'air, privés d'exercice, s'étiolant comme une plante dans une serre obscure, pauvres victimes de l'industrie ou de la bureaucratie !

Et, Messieurs, la vie à la campagne, c'est l'indépendance, c'est la liberté, bien que tout le monde réclame et dont si peu jouissent. Ah ! vous ne savez pas, vous qui n'avez jamais quitté votre campagne, ce que c'est que d'avoir constamment

derrière soi des inspecteurs, des contre-maîtres, des patrons, du bon plaisir desquels on dépend à toute heure, qui vous infligent le blâme, la punition, le renvoi même, pas toujours mérités !

Demandez donc à ces pauvres ouvriers des usines qui de six heures du matin à sept ou huit heures du soir en toute saison, sont astreints à une tâche d'autant plus pénible qu'elle est plus monotone, s'ils ne mènent pas vraiment une vie de galériens, traînant chaque jour leur boulet, devenus eux aussi des automates comme ces machines qu'ils font mouvoir ? Et ces malheureux employés, et ces fonctionnaires de tout ordre, soumis au bon vouloir de leurs chefs, exposés à des rapports parfois entachés de partialité, surveillés au bureau, dans leur vie de famille, dans leurs relations, dans leurs paroles, dans leurs opinions, obligés de tourner comme des girouettes à tous les vents de la politique, pour conserver à leurs femmes, à leurs enfants, le morceau de pain indispensable à la vie !

Messieurs, je n'insiste pas. Comparez votre existence à la leur et dites-moi laquelle vous semble préférable. Oui, encore une fois, remerciez Dieu de vous avoir donné avec ce qui procure la santé du corps, — l'air pur, une nourriture saine et frugale, — de vous avoir donné encore ce qui vaut mieux, l'indépendance et la liberté de vos actes, de vos paroles et de vos opinions.

Oui, à ces divers points de vue, vous justifiez le mot du poète : *O fortunatos nimium* ! Si vos travaux ne vous procurent pas la richesse, ils vous donnent du moins cette honnête aisance qui suffit au bonheur, ils vous donnent la vie de famille avec tous ses charmes. Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux.

Attachez-vous donc, Messieurs, à cette vie de la campagne, aimez-la, aimez les plaisirs purs qu'elle vous procure, aimez le calme et la tranquillité qu'elle vous fait goûter, aimez les travaux qui enfantent pour vous les douces espérances et les suaves jouissances de biens honnêtement acquis. Aimez-en tous les avantages et ne soyez pas de ces ingrats et de ces insensés qui rougissent de leur condition et qui ambitionnent pour eux ou leurs enfants les soucis et les déboires d'autres carrières, plus séduisantes en apparence, mais en réalité pleines de souffrances et de désillusions. Vos peines et vos sueurs sont la rosée qui féconde votre travail et lui fait produire des fruits de joie et de bonheur. *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.*

II. — Ses avantages au point de vue surnaturel

Mais, Messieurs, Virgile avec son âme pourtant si sensible n'avait pas compris tous les avantages de la vie champêtre : il est un point de vue qui a échappé au poète païen et que je voudrais envisager devant vous. Un philosophe, je ne sais plus lequel, a défini l'homme « un animal religieux », exprimant ainsi le besoin que l'homme a de croire en Dieu et de se tourner vers lui. Eh bien ! laissez-moi vous le dire, de tous les hommes,

celui qui doit être le plus naturellement religieux, c'est l'homme des champs. Qui donc, en effet, est plus souvent témoin des merveilles du Créateur ? Qui assiste plus fréquemment aux manifestations de sa Providence ? On va loin quelquefois pour contempler des miracles, et vous, vous avez constamment sous les yeux les plus étonnants miracles de la puissance de Dieu... Prenez ce grain de blé qui vous est si familier. Regardez-le... A l'extérieur, une écorce assez résistante pour le protéger contre les influences néfastes ; sous cette écorce, une partie plus molle, la farine, dont vous faites le pain qui vous nourrit. Puis à l'intérieur, enfoncé et caché au milieu de la substance, ce germe qui doit reproduire et multiplier le grain de blé. Cette disposition n'est-elle pas déjà digne d'admiration ?... Mais voici bien autre chose. Ce grain de blé, vous le jetez en une terre convenablement préparée et voilà qu'au contact de l'humidité du sol, il s'opère en lui une étonnante métamorphose. Le grain se décompose, il pourrit, mais cette décomposition même est l'origine d'une vie nouvelle. Le germe d'abord imperceptible, trouvant dans la substance amollie qui l'entoure la nourriture qui lui est propre, grandit et sort de la graine, bientôt il plonge son pied dans le sol dont les sucs se transforment pour lui en sève nourricière, et voilà que ce germe traversant la couche de terre qui l'enfermait, montre sa tête au-dessus du sillon. La tige grandit sous l'influence de la lumière et de la chaleur solaire, un peu plus tard elle s'épanouira en un épi qui, mûri, rendra au centuple à l'agriculteur le fruit qu'il avait déposé dans la terre. Eh ! Messieurs, est-il rien de plus étonnant que cette merveille qui passe inaperçue parce que nous la voyons tous les jours ? Oui, dans ce grain de blé mourant en donnant la vie, dans ce germe devenant une herbe, une tige et un épi, je vois la puissance de Celui qui est admirable dans les petites choses comme dans les plus grandes, dans le brin d'herbe comme dans l'immensité des cieux. — Et que serait-ce si, avec vous, je parcourais ces magnifiques spectacles dont vous êtes témoins tous les jours et si je faisais éclater à vos yeux quelques-uns des étonnants prodiges qu'ils renferment ? Ecoutez en quels magnifiques accents un de nos plus illustres poètes, le délicat et gracieux Racine, célébrait les grandeurs de Dieu dans les œuvres de la nature :

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, célébrons ses bienfaits !
Il donne aux fleurs leur aimable peinture,
Il fait naître et mûrir les fruits,
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçoit les rend avec usure.
Il commande au soleil d'animer la nature
Et la lumière est un don de ses mains.

Oui, Messieurs, la nature tout entière et spécialement la campagne est un livre qui raconte à chaque page et à chaque ligne les merveilles d'un Dieu Créateur. Lisez ce livre, cherchez à le comprendre et vous y verrez les plus éloquentes témoi-

gnages de la gloire, de la grandeur et de la magnificence divines... Ah ! que l'homme est petit à côté de la moindre des œuvres de Dieu ! Quand on songe que l'homme avec toute son intelligence, que les savants avec tout leur génie, après soixante siècles d'expérience, n'ont pas pu encore arriver à créer un brin d'herbe ! N'est-ce pas que la campagne avec toutes ses merveilles est bien propre à nous inspirer l'humilité et à nous faire chanter un hymne magnifique à la grandeur de Dieu ?

Elle est plus propre encore à exciter en nos cœurs la reconnaissance. Car si la puissance de Dieu éclate en ses œuvres, sa bonté ne s'y manifeste pas moins. Avez-vous jamais songé à l'étonnant concours de circonstances nécessaires pour que vos récoltes répondent à vos espérances ? Voyez, le grain est déposé dans le sol ; il a besoin pour germer d'un certain degré d'humidité : trop le rendrait infructueux, trop peu ne lui permettrait pas de se développer ; et voici que la pluie du ciel vient de temps en temps arroser la terre et lui rendre les sucres épuisés. Il faut que le sol soit amolli et friable pour que la frêle tige herbeuse puisse facilement le traverser sans être brisée par ses aspérités ; et voici que la gelée bienfaisante vient saisir la surface du sol, détruisant en même temps les ennemis trop nombreux de la jeune pousse, et lorsque au printemps la douce chaleur fera fondre la glace, les parcelles d'humus se trouveront disjointes, émiettées, et le sol ameublé laissera passer l'air et l'eau nécessaires à la plante. Mais en même temps que les sucres nourriciers, il faut de la chaleur ; et voici que le soleil, ménageant d'abord ses rayons, les envoie bientôt plus durables et plus intenses, jusqu'à ce que la plante verdoyante devienne un épi jaunissant qui tombe enfin, mûr et bien rempli, sous la faux du moissonneur.

Et qui donc, Messieurs, distribue ainsi avec mesure et en temps opportun l'air et l'eau, la lumière et la chaleur ? Quel est l'artisan de cet admirable travail ? Ce n'est pas l'homme, assurément, ce n'est pas vous, Messieurs. L'homme donne sa peine, c'est vrai, mais il ne produit rien par lui-même, et celui-là seul fait fructifier qui est le Maître du ciel et de la terre, le Maître des nuages et du soleil, de la lumière et de la chaleur.

Comment donc, Messieurs, à l'hymne de louanges que nous entonnions tout à l'heure, n'ajouterions-nous pas le chant de la reconnaissance ? Oui, Messieurs, ne l'oubliez jamais, c'est Dieu et Dieu seul qui féconde vos travaux, Lui seul qui fait croître et mûrir vos moissons, Lui seul l'auteur de tous vos biens, car Lui seul dispose des éléments dont le concours est nécessaire à les produire. A Lui donc, Messieurs, votre reconnaissance, à Lui vos plus sincères actions de grâces !

N'est-ce pas d'ailleurs pour vous faire mieux sentir cette vérité qu'il est votre suprême bienfaiteur, que Dieu permet parfois ces fléaux qui viennent anéantir vos espérances les mieux fondées ? Ah ! ne murmurez pas contre la main qui

vous frappe, car c'est une main paternelle. Si Dieu ne vous montrait pas de temps en temps qu'il est le maître, que tout vient de Lui, si tout réussissait à vos souhaits, ne seriez-vous pas tentés d'oublier l'auteur de vos biens et d'en jouir sans songer à remercier Celui de qui vous les tenez ? Ah ! lorsque vous voyez les nuages s'amonceler à l'horizon, lorsque retentit ce bruit sourd et continu qui présage la grêle, vos cœurs tourmentés par la crainte sentent bien que vous êtes impuissants et qu'un autre que vous tient en sa main le sort de vos champs. Si du moins à ce moment pénible, vous songiez à prier ce Dieu qui dispose des éléments, de déposer son tonnerre, d'écarter les grêlons funestes, peut-être exaucerait-il vos prières ! Nos pères le faisaient, à ces heures critiques ils accouraient à l'église, ils réclamaient de leur pasteur des prières auxquelles tous prenaient part, et plus d'une fois on vit les nuées menaçantes se séparer et se dissiper, et le fléau dévastateur s'écarter subitement de la contrée. Que de fois aussi les prières de l'Eglise, réclamées par les habitants, obtinrent la cessation de pluies désastreuses ou d'une sécheresse déolante ! Aujourd'hui, il en est qui sourient quand on leur parle de l'intervention de Dieu dans les affaires du monde. Ils se posent en esprits forts qui ne croient qu'à ce qu'ils voient. Vous, Messieurs, vous n'en êtes pas là, je le sais, vous ne pouvez pas en être là, car il vous faudrait pour cela nier l'évidence elle-même, étouffer la voix de cette nature qui vous crie à chaque pas et à tout instant qu'elle est en tout dépendante de son auteur, souverainement puissant et bienfaisant.

Enfin, Messieurs, et c'est par cette considération que je veux terminer cet entretien où je crains d'avoir abusé de votre bienveillante attention, il est encore une leçon que vous donne la campagne si vous voulez bien écouter sa voix. Elle vous dit : Si Dieu fait tant pour vous, laboureurs et agriculteurs, n'est-il pas juste que vous fassiez quelque chose pour Lui ? Dieu ne nous doit rien, car nous n'avons pas, je suppose, des droits à revendiquer à son égard, et cependant Il nous donne beaucoup. Nous, au contraire, nous devons beaucoup à Dieu, vous le comprenez suffisamment, je crois, et que Lui donnons-nous ? Dieu, cependant, n'est pas trop exigeant. Il nous demande d'observer sa loi, de respecter et de sanctifier le jour qu'Il s'est réservé, de revenir à Lui par la pénitence quand nous l'avons offensé, et de nous unir à Lui de temps en temps dans le sacrement de son amour. Un peu de fidélité et de bonne volonté en retour de ce qu'Il fait pour nous ici-bas et des biens ineffables qu'Il nous promet dans une autre vie, est-ce donc trop nous demander ? A vous, Messieurs, de répondre si vous accordez à Dieu cette juste satisfaction. C'est là une affaire de cœur, d'honneur et de justice.

Pour moi, j'ai toujours été frappé de cette remarque de nos Saints Livres. Lorsque les Israélites, le peuple choisi de Dieu, se montraient fidèles à son culte, lorsqu'ils l'honoraient et le ser-

vaient, les bénédictions célestes descendaient abondantes sur eux, leurs terres devenaient plus fertiles, leurs récoltes plus riches, leurs biens se multipliaient. Au contraire, abandonnaient-ils le culte de leur Dieu pour s'adonner à l'idolâtrie, négligeaient-ils la loi divine pour se livrer à leurs jouissances grossières, la famine et la peste s'abattaient sur eux, ils tombaient sous le joug de leurs ennemis jusqu'à ce qu'ils eussent crié miséricorde vers le Seigneur.

Je livre, Messieurs, ce fait à vos méditations. Peut-être pourrions-nous trouver dans les annales de notre pays plus d'un événement facilement explicable par cette conduite de Dieu. Je préfère laisser parler la voix de votre conscience; écoutez-la, Messieurs; elle vous fera sans doute quelques reproches sur le passé et vous suggérera pour l'avenir de sérieuses résolutions. Donnez-lui satisfaction : réparez le passé par la pénitence, assurez l'avenir par la fidélité à vos obligations religieuses, et alors vous réaliserez le mot du poète : *O fortunatos nimium... agricolas !* Car ainsi, vous vivrez heureux sur cette terre et vous assurerez votre bonheur pour l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

GLOIRE POUR MARIE ET JOIE POUR LE CHRÉTIEN

*Non pro te, sed pro omnibus
hæc lex constituta est.*

Ce n'est point pour vous, ô Marie, mais pour tous les autres que cette loi a été édictée.

Mes frères,

Toute créature humaine qui fait son apparition dans ce monde y vient avec une souillure sur l'âme. C'est notre commune destinée; c'est la loi générale; pas d'homme qui naisse à cette vie sans être marqué de la tache originelle. Une exception cependant a été faite pour la Vierge. Appelée, dans les conseils de l'éternité, à devenir la mère du Sauveur et la corédemptrice de l'humanité, Dieu voulut qu'elle échappât à l'étreinte de cette loi et qu'elle fût, dès le premier instant, ornée d'innocence et de pureté. Et par un privilège unique, Marie a été, dans sa conception, préservée de la tache commune. C'est ce mystère que l'Eglise nous rappelle aujourd'hui et dont il convient de dire quelque chose.

J'exprimerai en deux mots la substance de cet entretien : le privilège de la conception immaculée est une gloire exceptionnelle pour la sainte Vierge, et une joie pour l'esprit et le cœur du chrétien.

I

Avant d'aller plus loin, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler la notion de ce mystère. On oublie si aisément ce qui fait l'objet de la science

religieuse, que nous sommes obligés de revenir souvent sur les principales vérités de la foi, pour en donner la vraie et exacte définition.

Qu'est-ce donc que l'Immaculée Conception? C'est pour la sainte Vierge la préservation, l'affranchissement de la tache originelle.

Marie a été immaculée dans sa conception : c'est-à-dire que dès le premier moment de son existence, par une grâce toute spéciale qui n'a été accordée à aucun autre, elle a été préservée de ce péché qui est le vice de notre origine et dont nous subissons chaque jour les conséquences dans les infirmités de notre nature.

Et voyez, mes frères, l'excellence et l'étendue de ce privilège. En même temps que Dieu affranchissait la sainte Vierge de la souillure primitive, il la sanctifiait, il éteignait en elle le foyer du mal, les feux de la concupiscence; il la dotait d'une raison droite et pénétrante, il l'enrichissait de toutes les grâces, de tous les dons surnaturels, de toutes les vertus, et il la confirmait si puissamment dans le bien que, pendant tout le cours de sa vie, elle a conservé une innocence inviolée.

Ainsi, sanctification parfaite, large effusion de grâces, intelligence lumineuse, volonté affirmée dans le bien, telles sont en résumé les prérogatives qui ont été faites à la sainte Vierge et qui se rattachent au privilège de sa conception immaculée, pour relever son excellence et accroître sa dignité.

Ah! c'est qu'elle est éminente, la dignité de la sainte Vierge! Ce privilège en fait une créature à part, d'une grandeur surhumaine. Il ne faudrait rien de plus pour justifier le culte que nous lui rendons, les hommages que nous apportons à ses pieds, la confiance que nous lui témoignons.

Ineffable privilège que celui-là! C'est incontestable. Mais qu'en résulte-t-il? Pour la Vierge, une excellence hors ligne, je viens de le dire et je n'insisterai pas; mais pour nous, pour notre esprit et notre cœur, il en résulte une inexprimable satisfaction.

II

Une grande satisfaction pour l'esprit chrétien, comment cela? Mes frères, quand nous considérons notre nature dévastée par le péché originel, dépouillée des dons de la grâce; quand nous la regardons à travers les blessures qu'elle a reçues; quand nous la voyons sans prestige, sans gloire, amoindrie, découronnée, nous nous sentons humiliés, nous sommes pris de tristesse. Mais si elle nous apparaissait dans une créature d'élite, renouvelée, purifiée, ennoblie, est-ce que nous n'éprouverions pas à la contempler une joie bien légitime? Est-ce que notre esprit, qui rêve la perfection, qui est en quête d'idéal, ne serait pas pleinement satisfait?

Eh bien! mes frères, c'est ainsi qu'elle se révèle à nous dans la Vierge immaculée : elle y apparaît avec une richesse de dons, avec un cortège de perfections qui ravissent l'esprit.

Que voulez-vous, dans une créature, pour

qu'elle réalise l'idéal qui est dans votre esprit ? Une noble origine, une naissance sans tache ? Mais Marie est immaculée dans sa conception ; et les anges, la regardant du haut du ciel, ont pu lui appliquer ces paroles que l'Eglise répète aujourd'hui : « Elle est pure et toute pure, la Vierge bénie ; elle est blanche comme la neige, radieuse comme la lumière ; des taches, des ombres, vous en verrez dans le soleil, dans les astres : vous n'en trouverez point dans la sainte Vierge. »

Que voulez-vous encore dans cette créature, pour qu'elle soit à la hauteur de vos rêves ? Une vie à l'abri de toute défaillance ? Une existence illustrée par toute sorte de vertus ? Mais, au jour où Dieu a créé la Vierge immaculée, il l'a enrichie de tous les dons, il l'a ornée de toutes les vertus et il lui a donné une telle somme de grâces que jamais elle n'a commis une faute, même vénielle.

Voulez-vous enfin dans cette créature des titres éclatants ? La sainte Vierge n'en manque pas. Elle est la descendante des patriarches et l'héritière des rois. Dieu l'appelle sa fille, Jésus-Christ l'appelle sa mère, le Saint-Esprit l'appelle son épouse. Trouvez-moi un être en qui la nature humaine se montre avec plus de perfections !

Un jour, saint Louis, dans une conversation familière, demandait au sire de Joinville comment il définissait Dieu. « Dieu, répondit le naïf chevalier, Dieu c'est si bonne chose que meilleure ne peut être. » Réponse à la fois simple et sublime. Si vous me demandez ce qu'est la sainte Vierge, je vous répondrai à la manière du noble chevalier : « La sainte Vierge, c'est créature si excellente, si parfaite, qu'il n'y en a pas de plus excellente et de plus parfaite. » En somme, elle est le chef-d'œuvre de Dieu. Quelle satisfaction, quel ravissement pour l'esprit dans la contemplation de cette créature idéale ! Et j'ajouterai : quelle suavité pour le cœur !

Car dans le mystère de l'Immaculée Conception, s'il y a une joie pour l'esprit, il y en a une aussi pour le cœur. Car enfin — et vous allez le comprendre — cette créature, dont l'origine est si pure, dont la naissance est si sainte, cette créature si largement dotée des dons divins, si miraculeusement affranchie du mal, si élevée en dignité, ce n'est pas une étrangère, une inconnue pour moi ; c'est un être humain comme moi, c'est ma chair, c'est mon sang ; elle est de ma race et de ma famille, elle est ma sœur ; il y a un mot que je n'ai pas encore dit et qui m'attache encore plus étroitement à elle : non seulement elle est de ma famille, non seulement elle est ma sœur, mais la foi m'apprend qu'elle est ma mère, oui, ma mère ! Comprenez-vous alors que mon cœur se réjouisse des privilèges qui ont été conférés à ma mère ? Comprenez-vous qu'il se réjouisse de savoir qu'elle est pure, immaculée, et que jamais le souffle du mal n'a terni sa resplendissante beauté ? Je laisse les gens du monde se féliciter de compter parmi leurs ancêtres, des princes, des guerriers, des magistrats, qui ont illustré leur vie par d'éclatantes actions ; pour moi, je me plais à

contempler, au sommet de l'humanité, la Vierge immaculée, et je me sens une joie ineffable à la voir si pure et si sainte.

Mes frères, quand le pape Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée Conception, ce fut dans toute l'Eglise une manifestation de piété et de confiance envers la sainte Vierge. On fondait sur cet événement les plus belles espérances pour l'Eglise et pour la France ; on augurait un retour vers les saines idées, vers la religion. Que sont devenues ces espérances ? Que sont devenues ces prédictions de plusieurs grands serviteurs de Dieu ? Que sont devenus ces pressentiments de plusieurs grands écrivains ? Ne sommes-nous pas condamnés à dire avec le prophète : « Nous avons attendu la paix et il n'est rien venu de bon, *expectavimus pacem et non erat bonum*. Nous avons cru à une ère de réparation et voici le trouble plus que jamais, *tempus medelæ et ecce formido* !

D'où vient donc que nos espérances ont été trompées ? Est-ce parce que nous n'avons pas assez de confiance en la sainte Vierge ? Est-ce parce que la société persévère dans des voies qui ne sont pas celles de Dieu ? La vérité est que la société, profondément agitée, bouleversée comme l'Océan sous l'effort de la tempête, se précipite vers un avenir qui nous épouvante.

O Dieu ! que faites-vous ? O Marie ! que faites-vous ? Encore aujourd'hui nous prions pour la France ; nous prions pour qu'elle se souvienne enfin de sa vocation, pour qu'elle se débarrasse de l'impiété qui la ronge comme une lèpre hideuse, pour qu'elle revienne au christianisme qui a fait sa gloire dans les siècles écoulés. Mais qu'arrivera-t-il ? Si nous ne savions que les nations sont guérissables et que, aux pieds de Dieu, la Vierge immaculée a une toute-puissance d'intercession, si les livres sacrés ne nous disaient d'espérer, d'espérer toujours, nous fermerions notre âme à tout espoir... Mais nous savons que Dieu a souci des nations, et nous nous abandonnons aux desseins de sa Providence ; nous croyons à cette parole qui a été dite par un grand pape et que je vous laisserai comme une consolation au milieu de nos inquiétudes : « La France est le royaume de Marie, il ne saurait périr ! » Ainsi soit-il.

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XX

L'EXTRÊME-ONCTION

Dominus mortificat et vivificat.
Dieu est le maître de la vie et de la mort.
(I Rois, II, 6).

Dieu nous donne la vie et nous l'enlève : il en a le droit comme Créateur. Jésus-Christ son Fils sanctifie notre vie et notre mort : c'est son office comme Sauveur. Il sanctifie notre naissance par

le baptême, notre vie par plusieurs sacrements, notre mort par l'extrême-onction.

Le divin Sauveur avait fait pressentir l'extrême-onction, si tant est qu'il ne l'ait pas alors instituée, quand il envoya ses apôtres deux à deux prêcher la pénitence et guérir les malades en leur faisant des onctions et en leur imposant les mains. Jésus-Christ a institué ce sacrement comme tous les autres en sa qualité d'auteur, de maître et de dispensateur de la grâce. L'Evangile cependant ne nous dit pas quand et comment s'est faite cette institution. Ce que nous savons et ce qui nous suffit, c'est que dès les premiers jours de l'Eglise les apôtres administraient l'extrême-onction, et l'apôtre saint Jacques, dans une lettre adressée à tous les fidèles, nous en donne la constitution de la manière la plus précise : « Quelqu'un de vous est-il malade ? dit-il. Qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient sur lui en faisant des onctions d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade : le Seigneur le soulagera et s'il a des péchés ils lui seront remis. » (v, 14-15). Nous n'avons qu'à développer ce texte pour apprendre ce qu'il est nécessaire de savoir sur l'extrême-onction.

I. — C'est le sacrement du chrétien gravement malade, « en danger de mort, » dit le Concile de Trente, d'où on l'appelle sacrement des mourants. C'est que si nous avons besoin du baptême pour naître à la vie chrétienne, si nous avons besoin des autres sacrements pour vivre chrétiennement, il nous est très utile d'avoir le secours d'un dernier sacrement pour mourir en chrétiens. Celui-ci est comme un dernier remède, une dernière empreinte de la grâce disposant l'âme à la vie de la gloire.

II. — Ce secours est accordé par le ministère des prêtres, ministres ordinaires de la plupart des sacrements ; car c'est aux prêtres qu'est confié le soin des âmes dans leurs rapports avec Dieu. Jésus-Christ, auteur de la grâce, les en a fait les dispensateurs : à eux d'introduire et de maintenir les âmes dans l'Eglise, à eux de les préparer au paradis par l'extrême-onction. Ce dernier ministère n'est pas réservé à l'évêque, parce que ce sacrement n'élève pas le fidèle par l'impression d'un caractère à un degré particulier de perfection comme l'ordre et la confirmation ; il ne fait qu'aider chaque fidèle à conserver jusqu'à la fin le caractère de chrétien et la vie surnaturelle qu'il a reçue au baptême.

III. — Ce remède est appliqué à l'âme du malade par les onctions de l'huile sainte et par la prière du prêtre. L'huile d'olive, avant d'être employée à marquer du signe de la croix chacun des sens du mourant, a dû être sanctifiée par la bénédiction de l'évêque. Cette bénédiction n'est cependant qu'une préparation au sacrement, en séparant cette matière de tout usage profane et en la rendant apte à un usage saint.

L'application de cette huile bénite ne suffit pas pour lui faire produire son action sur l'âme. Il faut que ce que saint Jacques appelle *oratio fidei*, la prière de la foi ; il faut, dis-je, que la prière,

que la parole du prêtre vienne lui donner une sorte de vie, la puissance d'opérer ce qu'elle signifie ; car, comme dans tous les autres sacrements, la forme ici doit être jointe à la matière, et la forme est toujours une parole qui, sur les lèvres du ministre, n'est qu'un écho de la parole créatrice de Dieu par laquelle tout a été fait dans le monde matériel et par laquelle tout se fait dans le monde moral et surnaturel.

IV. — Nous avons appelé l'extrême-onction un remède. La pénitence aussi est pour l'âme un remède ; mais pendant que celle-ci rappelle le chrétien à la vie divine et lui est donnée pour bien vivre, celle-là lui est donnée pour bien mourir et le prépare à la vie de la gloire : c'est pour cela, dit saint Thomas, qu'on ne doit l'administrer qu'aux mourants. — Ce remède d'abord soulage l'âme, *alleviabit* ; il la reconforte devant la crainte de la mort, les reproches de la conscience, l'approche du jugement, l'appréhension des peines éternelles et les dernières attaques du démon. — Ce remède purifie l'âme de ses dernières souillures, et cela avec une telle puissance que, dans certains cas très graves, elle supplée même au sacrement de pénitence dont la réception serait impossible. C'est ce que dit saint Jacques : « Si le malade est en péchés, ils lui seront remis. » — Enfin, comme Jésus-Christ veut sauver l'homme à tout prix, si le salut de ce mourant peut s'obtenir ainsi, non seulement l'extrême-onction soulagera le corps par la paix qu'elle apporte à l'âme, mais elle le guérira, mettant ainsi ce chrétien à même de prendre un nouvel élan vers le paradis. C'est ce que dit le Concile de Trente : « Ce sacrement rend la santé du corps si elle est utile au salut. » Par suite, un catholique qui recule devant la réception de l'extrême-onction, mérite le reproche fait dans la sainte Ecriture à Asa, roi de Judée : « Dans son infirmité il n'a pas cherché Dieu, mais il a mis toute sa confiance dans l'art des médecins. »

Dans ce court entretien, mes enfants, nous n'avons tracé qu'une simple esquisse de ce précieux sacrement. Si le bon Dieu nous le permet, nous reviendrons sur un sujet si pratique et si consolant. Ce que nous venons de dire suffit pour nous faire comprendre comment notre divin Sauveur suit et poursuit nos âmes, qu'il veut à lui sur la terre, qu'il veut avec lui au ciel.

HOMÉLIES POUR LES DIMANCHES DE L'ANNÉE

SUR DES PAROLES DE L'ÉVANGILE

LI

POUR LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Jésus leur proposa une autre parabole, disant : « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénévé qu'un homme prit et sema dans son champ. » (Matth., xiii, 31).

I. — Cet homme qui prend du grain de sénévé et le sème dans son champ, c'est Notre-Seigneur

Jésus-Christ. Ce grain de sénévé, c'est lui-même ou la parole de Dieu, l'Evangile qu'il a prêché. Ce champ, c'était la Judée, où il est d'abord venu remplir sa mission de semeur, envoyé par son Père, et par conséquent il a cherché à semer ce grain, cette bonne nouvelle du royaume des cieux dans le cœur de tous les Juifs. Or, comme Jésus était venu dans l'humilité de notre nature, les Juifs n'ont pas voulu recevoir cette divine semence, ou pour le plus grand nombre, s'ils l'ont reçue, c'est en pure perte. Ce mystère de bonté de la part de Dieu et d'ingratitude de la part des Juifs, le prophète l'avait prédit, disant : *Il montera comme un rejeton d'une terre altérée; il n'a ni éclat, ni beauté; et nous l'avons vu, et il n'avait pas un aspect agréable, et nous l'avons regretté. Méprisé et le dernier des hommes, homme de douleurs connaissant l'infirmité, son visage était comme caché et méprisé, et nous l'avons compté pour rien.* (Is., LIII, 2-3). La prophétie s'est accomplie, car les Juifs n'ont pas voulu habiter dans les rameaux de ce grain de sénévé qui est devenu un grand arbre, puisqu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement. (Rom., XI, 25).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Il y a bien des siècles que le prophète a prédit de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ qu'il s'élèverait comme un arbrisseau et comme une racine qui sort d'une terre aride. (Is., LIII, 2). Pourquoi comme un rejeton ? *Parce qu'il n'a ni éclat ni beauté.* Il a souffert, il a été humilié, couvert de crachats. Il était alors sans beauté, on ne voyait en lui qu'un homme, alors qu'il était Dieu. Mais il était comme la racine qui n'a aucun éclat extérieur, et qui ne laisse pas d'avoir une vigueur intérieure qui fait toute sa beauté. Soyez attentifs et considérez la miséricorde de Dieu. Voici devant vous un arbre magnifique, d'un aspect agréable, couvert de feuilles verdoyantes et chargé de fruits. Vous êtes dans l'admiration. Vous vous faites un plaisir de cueillir de ses fruits, de vous asseoir sous son ombre et de vous y abriter contre les rayons brûlants du soleil ; toute cette beauté vous ravit. Mais si l'on vous montre la racine, vous n'y trouvez aucune beauté. Gardez-vous cependant de mépriser cette partie moins apparente, c'est d'elle qu'est sorti ce que vous admirez tant. *Il s'est élevé comme une racine qui sort d'une terre aride.* Considérez maintenant cet arbre dans tout son éclat. L'Eglise a grandi, les nations ont embrassé la foi, les princes ont été vaincus au nom de Jésus-Christ, pour être vainqueurs eux-mêmes par tout l'univers. Ils ont courbé la tête sous le joug de Jésus-Christ. Ils persécutaient auparavant les chrétiens pour défendre leurs idoles, ils renversent maintenant les idoles pour soutenir le culte du Christ. Dans toutes les tribulations, dans toutes les calamités, tous s'empressent de chercher un refuge dans le sein de l'Eglise. Le grain de sénévé s'est développé, il s'est élevé au-dessus de toutes les plantes, *et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les orgueilleux du*

siècle, viennent se reposer sous ses rameaux. (Matth., XIII, 31; Luc, XIII, 19). D'où lui vient tant de beauté ? Elle est sortie de je ne sais quelle racine et elle est rehaussée d'une gloire éclatante. Cherchons celui qui est cette racine. Il a été couvert de crachats et d'opprobres, il a été flagellé, attaché à une croix, percé de blessures, accablé de mépris. Ici donc il est sans beauté, mais c'est dans l'Eglise que la gloire de la racine brille d'un vif éclat. Mais, aujourd'hui, vous pouvez voir l'arbre qui est sorti de cette racine et qui a couvert toute la terre. Autrefois on disait : *N'est-ce pas le fils du charpentier ?* (Marc, VI, 3). Voyez comme il a dû être sans beauté pour que les Juifs aient osé lui dire : *N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes possédé du démon ?* (Jean, VIII, 48). Son nom mettait les démons en fuite et ils lui reprochent d'être possédé du démon ! Mais pourquoi ? *Nous l'avons vu, il n'avait ni éclat ni beauté.* Quelle n'est pas sa beauté dans ce sanctuaire intérieur, impénétrable aux regards de l'homme : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu !* (Jean, I, 1). Quelle est encore sa beauté ? *Lui, qui avait la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation de s'égaliser à Dieu.* (Philip., II, 6). C'était le dernier des hommes : avant les douleurs il était Dieu, après les douleurs il est homme-Dieu. Il a supporté les infirmités. Quelles infirmités ? Les infirmités de ceux qui le faisaient souffrir. Le médecin supportait les infirmités des frénétiques, et au moment même où ils le crucifiaient, il adressait pour eux à Dieu cette prière : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc, XXIII, 34). Appliquez-vous donc à l'aimer. Plus on nous le représente sans éclat et sans beauté, plus il doit nous être cher, plus il a de douceur pour nos âmes ¹. »

II. — Mais ce grain de sénévé, Jésus-Christ, devait être aussi semé dans le monde entier pour devenir un grand arbre, afin que les peuples pussent se nourrir de ses fruits. Ecoutez ce qu'il a dit lui-même à ses Apôtres : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et rapportiez du fruit et que votre fruit demeure.* (Jean, XV, 16). Puis, avant de les quitter pour retourner vers son Père, il leur renouvelle cette mission et leur fixe le champ qu'ils devront ensemen-
encer : Jésus leur parla, disant : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. (Matth., XXVIII, 18-20). Et les Apôtres qui avaient déjà reçu dans leur cœur ce grain de sénévé, Jésus-Christ, l'Evangile, sont partis comme des messagers répandant sur tous les chemins la bonne nouvelle. Combien il est

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. XLIV, n. 1-4, trad. Vivès.

petit, ce grain de sénévé ! Mais attendez encore quelques années et vous le verrez grandir en toute contrée de l'Ancien Monde. Jésus-Christ ne l'avait semé que dans le cœur des Juifs, les Apôtres le semèrent dans le cœur de tous les Gentils, Grecs ou barbares : *Le son de leur voix s'est répandu dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ps., XVIII, 5).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Comment ne pas croire à ce royaume des cieux, quand nous voyons que le genre humain a été éclairé tout à coup d'une lumière divine ; quand nous voyons les faux dieux abandonnés, leurs statues brisées partout, leurs temples détruits ou convertis à d'autres usages ; quand nous voyons extirpées les vaines superstitions qui s'étaient enracinées dans le cœur du genre humain, et que le seul vrai Dieu est adoré sur toute la terre ? Et cette révolution s'est faite par un seul homme, qui a été un objet de moquerie, qui a été pris, lié, flagellé, souffleté, couvert d'opprobres, crucifié, mis à mort. Ses disciples, qu'il a choisis comme des hommes sans lettres, sans science, parmi les pécheurs et les publicains, pour leur confier l'enseignement de sa doctrine, ont annoncé sa résurrection et son ascension, et remplis du Saint-Esprit, ils ont fait retentir la prédication de l'Evangile dans toutes les langues, qu'ils n'avaient jamais apprises. On les entendit, les uns crurent à leur parole, les autres, n'y croyant pas, devinrent furieux contre ces prédicateurs. Les fidèles combattirent jusqu'à la mort pour la vérité, sans rendre le mal, mais en le souffrant, et ils furent victorieux en recevant la mort sans la donner. Alors le monde s'est converti à cette religion ; tous les cœurs ont embrassé l'Evangile, les hommes, les femmes, les petits et les grands, les savants et les ignorants, les sages et les insensés, les forts et les faibles, les nobles et les gens du peuple, les puissants et les simples ouvriers. Alors l'Eglise s'est répandue parmi toutes les nations, au point que pas une secte opposée à la foi catholique, pas une sorte d'erreur, ne s'élève assez ennemie de la vérité chrétienne pour ne pas affecter et ambitionner de se mettre sous la protection glorieuse du nom du Christ ; et encore on arrêterait les progrès de l'erreur, si la contradiction n'était pas une condition de vie pour la saine doctrine. Comment le Crucifié aurait-il pu faire ce grand changement, s'il n'eût pas été Dieu ? Sans parler ici des prophètes. Mais ce grand mystère de la foi chrétienne ayant été prédit par les prophètes et s'étant accompli conformément à l'oracle divin, quel est l'homme assez insensé pour dire que les Apôtres ont menti en disant que le Christ était venu, comme les prophètes avaient annoncé qu'il viendrait, sans même garder le silence sur cette mission des Apôtres ? Car ils avaient dit : *Il n'est pas d'idiome, il n'est pas de langue dans lesquels on n'entende leur prédication. Le son de leur voix s'est répandu dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ps., XVIII, 4-5). Il est certain que nous voyons l'accom-

plissement de cette prophétie, quoique nous n'ayons pas le Christ sur la terre. Quel est donc l'homme assez aveugle ou assez opiniâtre pour ne pas croire ? Pour vous qui possédez cette foi ou qui commencez à la recevoir comme une nouvelle semence, faites qu'elle se développe et grandisse dans vos cœurs. Les temps que les prophètes avaient prédits de si loin sont venus ; les promesses que nous avons pour l'éternité s'accompliront aussi. Que personne ne vous séduise, ni les païens avec leurs vanités, ni les Juifs avec leurs faussetés, ni les hérétiques avec leurs subtilités, ni les mauvais chrétiens qui déshonorent la foi catholique, et qui sont d'autant plus nuisibles qu'ils sont des ennemis domestiques ¹. »

III. — Voilà le grain de sénévé que nous devons nous attacher à conserver. En effet, qui d'entre nous n'a pas reçu de Jésus-Christ la foi et la connaissance de l'Evangile ? Mais toutes ces belles et grandes choses, comment pourront-elles croître en nous et porter des fruits ? Voyez ce que c'est qu'un grain de sénévé dans l'ordre naturel. Le Sauveur l'a dit : *A la vérité, c'est la plus petite de toutes les semences, mais quand elle a crû, elle est plus grande que tous les herbages et devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses rameaux.* Eh bien ! nous aussi, cherchons à être petits et humbles à nos propres yeux et aux yeux de Dieu ; soyons comme la semence que nous avons reçue. Comme la semence encore, nous sommes destinés à croître et à devenir un arbre aux rameaux verdoyants et chargé de fruits. Or, ce n'est point en ce monde, sur cette terre, — la vie présente n'est qu'un hiver continu, — que nous arriverons à cet accroissement, ou mieux nous le deviendrons aux yeux de Dieu, à la condition que notre grain de sénévé restera extérieurement ce qu'il était dans le principe. Car, qu'est-ce que l'Evangile, si ce n'est la doctrine de Jésus-Christ, si ce n'est l'humilité ? Voilà la vertu qu'il nous faut acquérir pour recevoir et conserver en nous Jésus-Christ, la foi, la connaissance des divins mystères.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « C'est dans le Christ lui-même qu'on doit chercher les plus belles leçons et l'exemple le plus parfait. Or, voici la leçon qu'il nous donne et il nous en a donné l'exemple : *Apprenez de moi, dit-il, que je suis doux et humble de cœur.* (Matth., XI, 29). O doctrine salutaire ! O Maître et Seigneur des hommes qui ont bu dans la coupe de l'orgueil la mort qu'ils se transmettent les uns aux autres ! Il n'a pas voulu nous apprendre ce qu'il n'était pas ; il n'a pas voulu nous ordonner ce qu'il ne faisait pas lui-même. O bon Jésus ! Je vous vois avec les yeux de la foi que vous m'avez ouverts, je vous vois comme si vous disiez dans l'assemblée du genre humain : *Venez à moi et apprenez de moi.* Je vous en conjure, Fils de Dieu par qui tout a été

¹ S. Aug., *Lib. de Fide quæ non videntur*, cap. VII-VIII, n. 10-11, trad. Vivès.

fait, et qui parmi toutes ces choses vous êtes fait vous-même fils de l'homme ; que devons-nous donc apprendre en venant à vous ? C'est, dit-il, que *je suis doux et humble de cœur*. Quoi donc ! Tous les trésors de la sagesse et de la science (Colos., II, 3) qui sont cachés en vous se réduisent-ils à nous apprendre que *vous êtes doux et humble de cœur* ? Est-ce donc une chose si grande d'être petit, qu'on ne pourrait pas l'apprendre si vous, qui êtes si grand, ne vous étiez fait petit vous-même ? Oui, sans doute, car on ne peut trouver le repos de l'âme qu'en abaissant l'orgueil qui la remplit de trouble et d'inquiétude, et par lequel elle se croit grande, lorsqu'elle n'est pour vous que faible et malade. Qu'ils viennent à vous et vous écoutent, et qu'ils apprennent de vous à être doux et humbles de cœur tous ceux qui cherchent votre miséricorde et votre vérité, en vivant pour vous et non pour eux-mêmes. Qu'il écoute cette parole, ce pécheur (Luc, XVIII) qui est fatigué et tellement chargé du poids de ses péchés qu'il n'ose lever les yeux au ciel, ce pécheur qui frappe sa poitrine et qui, par là, s'approche de vous, quoiqu'il en soit éloigné. Qu'elle soit écoutée par le centurion *qui ne se croit pas digne que vous entriez dans sa maison*. (Matth., VIII, 8). Qu'elle le soit aussi par Zachée, ce chef des publicains, *rendant le quadruple du tort qu'il avait fait aux autres par sa faute*. (Luc, XIX, 8). Qu'elle l'écoute, cette femme pécheresse de Jérusalem (Luc, VII, 37), qui arrose vos pieds de larmes d'autant plus abondantes qu'elle se sent plus éloignée de vos traces. Que les courtisanes et les publicains l'écoutent, eux qui précèdent les scribes et les pharisiens dans le royaume des cieux. (Matth., XXI, 32). Que cette parole soit enfin écoutée par tous les malades avec lesquels on vous faisait un crime de boire et de manger, reproche, il est vrai, qui vous était fait par des gens qui, se croyant en bonne santé, ne cherchaient pas de médecin, tandis que ce n'était pas les justes, mais les pécheurs, que vous étiez venu appeler à la pénitence. (Matth., IX, 13). Toutes ces personnes, lorsqu'elles se convertissent à vous, deviennent facilement douces et humbles devant vous, en se rappelant l'iniquité de leur vie et la grandeur de votre miséricorde, parce que *là où il y a eu abondance du péché il y a eu aussi abondance de grâce*. (Rom., V, 20) ¹. Mais tous les chrétiens doivent pareillement observer l'humilité, puisqu'ils tirent leur nom du Christ lui-même, dont on ne saurait lire l'Evangile avec quelque attention sans reconnaître qu'il enseigne partout l'humilité. Ce sont surtout ceux qui l'emportent sur les autres par quelque bien qui doivent être les partisans et les gardiens les plus fidèles de cette vertu, et ne jamais perdre de vue cette parole du Sage : *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses et vous trouverez grâce devant Dieu*. (Eccli., III, 20) ². »

II. — « *Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait fermenté.* » (Matth., XIII, 33).

I. — C'est la même vérité qui nous a été présentée dans la parabole du grain de sénevé, que Jésus-Christ nous propose sous cette forme. Le levain, c'est Jésus-Christ ou sa grâce ; la farine, ce sont nos âmes ou le monde entier ; la femme qui prend et mêle le levain dans la farine, ce sont l'Eglise et les prédicateurs de l'Evangile. Or, de même que le levain change et modifie une grande quantité de farine, ainsi Jésus-Christ ou sa grâce dont nous recevons la connaissance ou la possession par le ministère de l'Eglise et de ses prêtres change nos âmes, en les faisant passer de l'état de péché à la justification qui nous vient des mystères de la passion et de la résurrection. *Jésus-Christ, disait l'Apôtre, a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification*. (Rom., IV, 25). Que serions-nous sans Jésus-Christ, sans le secours de sa grâce ? Serions-nous justifiés ? Hélas ! nous ne tarderions pas à connaître les effets désastreux de nos convoitises, de cet autre levain dont saint Paul nous dit : *Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle ; c'est pourquoi nous mangeons la Pâque, non avec un vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des azymes de sincérité et de vérité*. (I Cor., V, 7-8).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « La justification qui nous vient de la grâce de Jésus-Christ, c'est celle que nous devons conserver, si nous avons le bonheur de l'avoir, et il nous faut continuer de l'augmenter tant qu'elle est imparfaite, car elle ne recevra sa perfection que lorsque nous serons parvenus au jour où nous dirons : *O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?* (I Cor., XV, 55). Mais, tout ici vient de Dieu, non pas toutefois qu'il nous soit permis de nous endormir, de ne faire aucun effort ou de refuser le concours de notre volonté. Sans la coopération de votre volonté, vous n'aurez pas en vous la justice de Dieu. Il n'y a ici d'autre volonté que la vôtre, de même qu'il n'y a d'autre justice que celle de Dieu. La justice de Dieu peut exister sans votre volonté, mais elle ne peut être en vous indépendamment de votre volonté. On vous a parfaitement démontré ce que vous devez faire ; la loi vous le dit avec le ton du commandement, mais il vous faut demander à Dieu la grâce de l'accomplir, si vous connaissez la vertu de la résurrection de Jésus-Christ, *car il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification*. (Rom., IV, 25). Qu'est-ce à dire : pour notre justification ? Pour nous justifier, pour nous rendre justes. Vous serez l'œuvre de Dieu à un double titre, et parce que vous êtes homme, et parce que vous êtes juste. Il est bien plus avantageux pour vous d'être juste que d'être homme. Si donc, après que Dieu vous a fait homme, c'est vous qui vous faites juste, vous faites une chose supérieure

¹ S. Aug., *Liber de sancta Virginitate*, cap. XXXV, n. 35, trad. Vivès.

² *Ib.*, cap. XXXIII, n. 33.

à ce qu'a fait Dieu lui-même. Dieu vous a fait sans vous, car vous n'avez point donné à Dieu un consentement quelconque pour être créé par lui : comment donner le consentement, puisque vous n'existiez pas ? Il vous a donc fait sans que vous en eussiez connaissance, mais il ne vous justifie point sans que vous le vouliez. Cependant c'est lui seul qui vous justifie, afin que vous ne regardiez point cette justice comme votre œuvre, que vous ne retombiez point dans ce qui était pour vous une perte, un dommage et comme du fumier, et que vous soyez trouvé en lui, non pas avec votre propre justice qui vient de la loi, mais avec celle qui vient de la foi de Jésus-Christ, afin de connaître Jésus-Christ, la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances. Voilà ce qui sera votre vertu, voilà ce qui sera votre force : la participation des souffrances de Jésus-Christ. Mais comment y arriver sans la charité ? Ne voit-on pas, au milieu des plus cruelles tortures, des voleurs déployer une force corporelle si grande que non seulement ils ne veulent pas faire connaître leurs complices, mais qu'ils refusent même de dire leurs noms ? Ces voleurs obéissent comme hommes à je ne sais quel sentiment charnel. Mais quel que soit l'objet de leur amour, qu'ils aiment leurs complices ou qu'ils tiennent à ne point livrer le secret de leurs crimes, il faut que cet amour soit bien grand pour les empêcher de faiblir au milieu de cette affreuse torture. Si donc ces coupables, invincibles à la douleur, n'ont pu sans amour supporter d'aussi cruels tourments, comment pourriez-vous, sans amour, sans la grâce, participer aux souffrances de Jésus-Christ ? Il doit être, non pas un amour de convoitise, mais un amour de charité¹. »

II. — Les apôtres, en effet, que seraient-ils devenus sans la charité, sans la grâce de Jésus-Christ ? Ils avaient bien reçu l'enseignement du Maître qui avait semé dans leur âme le grain de sénévé. Mais les convoitises l'auraient bientôt étouffé, c'est-à-dire ce petit grain de sénévé, privé de l'accroissement qui vient de Dieu, ne serait point devenu un arbre, et nous aurions été privés de ses fruits. N'est-ce point aussi l'histoire de la farine à laquelle n'est point mêlé le levain ? Oui, le levain c'est-à-dire Jésus-Christ est nécessaire, mais encore faut-il qu'il soit mêlé dans notre cœur pour y détruire par sa vertu divine tout autre levain, le péché, la malice et les mauvaises inclinations. Comment ce travail s'accomplira-t-il en nous ? Ecoutez l'apôtre Paul nous disant : *La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.* (Rom., v, 5). Il en est tellement ainsi que les apôtres, bien qu'ils eussent reçu avant la Passion le grain de sénévé, n'étaient encore qu'une pâte molle, sans consistance, incapable de fermenter, c'est-à-dire ne pouvant nourrir les âmes ; mais dès qu'ils furent revêtus de la vertu de l'Esprit-Saint, ils furent

changés et modifiés au point de pouvoir travailler à changer et à modifier non seulement leurs auditeurs, mais le monde entier. Il nous faut donc la charité.

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Voulez-vous retirer quelque fruit de la participation aux mystères de Jésus-Christ ? Ayez la charité. Et comment aurez-vous la charité, ô faiblesse réduite à la dernière indigence ? D'où vous viendra la charité ? Voulez-vous que je vous l'apprenne ? Interrogez plutôt le gardien des greniers du Seigneur. Si vous avez en vous la charité de Dieu, vous entrerez en communion avec les souffrances de Jésus-Christ, et vous serez un véritable martyr. A quelle source donc puiserez-vous cette charité ? *Nous portons ce trésor*, dit l'Apôtre lui-même, *dans des vases de terre, afin que ce qu'il y a de sublime soit de la vertu de Dieu, et non pas de nous.* (II Cor., iv, 7). Comment donc avez-vous la charité ? N'est-ce point parce qu'elle a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné ? (Rom., v, 5). Voilà ce qui doit être l'objet de vos soupirs. Méprisez votre esprit, si vous voulez recevoir l'Esprit de Dieu. Que votre esprit ne craigne pas de se trouver à l'étroit dans votre corps, lorsque l'Esprit de Dieu aura fixé son séjour en vous. L'Esprit de Dieu habite dans votre corps, mais il n'en chassera point votre esprit, soyez sans crainte. Si vous donniez l'hospitalité à un riche, vous seriez on ne peut plus gêné, vous ne sauriez où demeurer, où préparer un lit à ce nouvel hôte, où placer votre femme, vos enfants, votre famille. Que vais-je faire ? diriez-vous. Où aller ? Où habiter ? Recevez en vous l'Esprit si riche de Dieu : loin de vous mettre à l'étroit, il agrandira votre demeure. *Vous avez élargi sous mes pieds la voie où je marchais*, dit le Prophète. (Ps., xvii, 37). Avant que vous fussiez avec moi, j'étais à l'étroit ; vous avez rempli ma demeure, et au lieu de m'en chasser, vous n'en avez banni que la gêne. En effet, lorsque l'Apôtre dit : *La charité de Dieu a été répandue*, cette diffusion seule de la charité emporte avec elle l'idée d'une grande étendue. Ne craignez point d'être à l'étroit ; recevez cet hôte. Ne le recevez point comme un hôte qui ne fait que passer : il ne peut rien vous donner s'il s'éloigne de vous ; il ne répandra ses libéralités dans votre âme qu'à la condition d'y fixer son séjour. Soyez donc à lui ; ne souffrez point qu'il vous abandonne, qu'il s'éloigne de vous ; retenez-le par tous les moyens possibles, et dites-lui : *Seigneur notre Dieu, que nous devenions votre possession !* (Is., xxvi, 13, juxt. Lxx) ¹. Alors Dieu réalise la promesse qu'il avait faite, disant : *Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël. Après ce temps-ci, dit le Seigneur, j'imprimerai mes lois dans leurs esprits et je les écrirai dans leurs cœurs.* (Jer., xxxi, 33). Le Seigneur donne donc sa loi, non comme elle a été donnée aux injustes et aux rebelles qui appartiennent à l'Ancien

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CLXIX, cap. xi, n. 13-14, trad. Vivès.

¹ S. Aug., *De Temp.*, Sermon. CLIX, cap. xii, n. 15, trad. Vivès.

Testament, sur des tables de pierre; mais comme elle est donnée aux saints enfants de la libre Jérusalem, c'est-à-dire de la Jérusalem céleste, aux enfants de la promesse, aux enfants de l'héritage éternel, en qui elle est écrite par le Saint-Esprit, comme par le doigt de Dieu, dans l'âme et dans le cœur; non pour qu'ils la sachent de mémoire et la négligent dans leurs mœurs, mais pour qu'ils la sachent en la comprenant, et qu'ils la pratiquent en l'aimant, dans la dilatation de leur cœur et non dans les angoisses de la crainte. Et ils diront avec le Prophète : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez eu dilaté mon cœur.* (Ps., cxviii, 32). Car cette dilatation du cœur signifie la charité qui, selon l'Apôtre, est la plénitude de la loi. » (Rom., xiii, 10) ¹.

III. — Qui donc ne reconnaîtrait la nécessité d'avoir la charité de Dieu ? En effet, tous les autres dons ne nous serviraient de rien, si l'Esprit-Saint ne venait la répandre dans nos cœurs. L'Apôtre le proclamait hautement en écrivant aux Corinthiens : *Quand je parlerais, dit-il, les langues des anges et des hommes, si je n'ai point la charité je suis comme un airain sonnante et une cymbale retentissante. Quand je pénétrerais tous les mystères, quand j'aurais le don de prophétie et toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité je ne suis rien.* (I Cor., xiii, 1-2). Quel acte de puissance dans la foi qui transporte les montagnes ! Oui, tous ces dons sont admirables, mais si nous les avons sans la charité, ils ne laissent pas d'être ce qu'ils sont, et nous ne sommes rien. Mais l'Apôtre voulant nous prouver l'absolue nécessité de la charité et montrer qu'elle est au-dessus de tout, même du martyre, nous dit encore : *Quand je distribuerais toutes mes richesses aux pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité tout cela ne me sert de rien.* (Ib., 3). Que l'Eglise donc nous obtienne sans cesse la grâce de l'Esprit-Saint, pour que nous puissions progresser. Car la femme qui prit du levain et le mêla à de la farine pour faire du pain, dut certainement recommencer ce travail, lorsque les enfants eurent encore besoin de manger. C'est pourquoi *renouvelez-vous dans l'esprit de votre âme. Et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité.* (Eph., iv, 23-24).

PAROLES DE SAINT AUGUSTIN : « Ajoutez la charité aux dons que nous recevons, et tous nous profitent; ôtez la charité, et tous nous deviennent inutiles. Que cette charité est un grand bien ! Quoi de plus précieux ? Quoi de plus éclatant ? Quoi de plus ferme ? Quoi de plus utile ? Quoi de plus assuré ? Beaucoup d'autres dons divins sont communs aux méchants, et ils diront eux-mêmes un jour : *Seigneur, nous avons prophétisé en votre nom, chassé les démons en votre nom, et fait*

beaucoup de prodiges en votre nom. (Matth., vii, 22). Et il ne leur répondra point : « Non, vous n'avez pas fait ces œuvres. » Car, en présence d'un si auguste juge, ils n'osent mentir, ni se vanter d'œuvres qu'ils n'auraient pas faites. Mais comme ils n'ont pas eu la charité, il leur répondra à tous sans exception : *Je ne vous connais pas.* Or, quelle charité, si faible qu'elle soit, peut-on supposer dans celui qui, tout convaincu qu'il est, n'aime point l'unité ? ¹ Aussi n'y a-t-il point de foi droite ni de ferme espérance, où il n'y a pas la charité. Il faut donc vous appliquer à la produire par des œuvres en toutes choses. C'est par elle et avec elle, sachez-le bien, que vous êtes destinés à posséder un jour le vrai bonheur, et sans elle nul ne verra Dieu. Aussi l'Apôtre nous la présente-t-il comme plus excellente que la foi et l'espérance, parce qu'elle survivra seule aux autres. A la foi succède l'espérance, à l'espérance le bonheur : la charité ne se transforme pas, il en reste la perfection. Elle est la citadelle de toutes les vertus, le royaume promis, la récompense suprême des saints dans le ciel : dans la joie éternelle, ils ne possèdent rien de plus agréable, rien de plus doux que l'amour parfait de Dieu, dont la présence rend leur amour plus suave et leurs jouissances plus douces. Remarquez que le premier de tous les commandements de Dieu, c'est la charité, sans la perfection de laquelle on ne peut lui plaire, selon le témoignage de saint Paul, qui montre que ni le martyre, ni le mépris du siècle, ni l'abondance des aumônes ne servent de rien sans son secours. Aussi le Seigneur répondit-il au scribe qui lui demandait quel est le plus grand commandement : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit*; ajoutant ensuite : *Et voici le second, semblable à celui-là : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes.* (Matth., xxii, 37-40). Par ces paroles : *De tout ton cœur, de toute ton âme, et de tout ton esprit*, il veut dire que c'est avec toute notre intelligence, toute notre volonté, toute notre reconnaissance que nous devons aimer Dieu. L'amour de Dieu consiste tout entier dans l'observation de ses commandements, comme il est dit ailleurs : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.* (Jean, xiv, 23). Aussi la Vérité elle-même dit-elle dans un autre endroit : *Tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (Ib., xiii, 35). De même l'Apôtre a dit : *L'amour est la plénitude de la loi.* » (Rom., xiii, 10) ².

¹ S. Aug., *De Temp.*, Serm. cxxxviii, cap. iii, n. 3, trad. Vivès.

² Id., *App. Serm.* cviii, n. 3-4.

¹ Id., *In. Ps.* cxviii, Serm. xi, n. 1.

LII

POUR LE DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

I. — Aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont et les vertus des cieux seront ébranlées. (Matth., xxiv, 29).

I. — L'Eglise vient de souffrir la dernière persécution. L'Antechrist, selon la parole de saint Paul, aura accompli son œuvre d'une manière conforme aux inspirations de Satan, avec toute la puissance, les signes et les prestiges du mensonge. (II Thess., ii, 9). Mais le Seigneur Jésus l'a renversé du souffle de sa bouche et l'a perdu pour tout jamais. (Ib., 8). Telle sera la victoire définitive et universelle que Dieu remportera sur ses ennemis. Et maintenant il appartient à Dieu de préparer par un bouleversement général, par la transformation de la création, la scène où le Souverain Juge doit apparaître pour juger tous les hommes. Combien cet avènement dernier de Jésus-Christ sera terrible et portera l'épouvante dans le cœur des méchants ! Il viendra, non plus pour souffrir de la part des pécheurs les outrages et les insultes, mais pour se faire reconnaître comme le Dieu fort et puissant, comme le Maître du ciel et de la terre devant qui tout genou doit fléchir. Ah ! oui, ce sera bien le jour où les hommes, saisis de frayeur, iront se cacher dans les cavernes et les rochers des montagnes. (Ap., vi, 15). Quel jour de deuil et de misère, de pleurs et de grincements ! O enfants du siècle, tout ce qui fait votre bonheur, vous séduit et prépare votre malheur, tout aura disparu ! Non, il n'y aura plus d'espérance pour vous.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Ecoutez les prophètes qui vous parlent de ce dernier avènement du Seigneur, autant qu'il est possible à l'homme de le dépeindre. L'un d'eux s'exprime en ces termes : *Dieu viendra dans tout son éclat, votre Dieu ; et il ne condamnera plus au silence ; un feu dévorant le précédera, autour de lui régnera une violente tempête ; du haut de son trône, il convoquera le ciel et la terre pour faire le discernement de son peuple.* (Ps., xlii, 3-4). Isaïe nous représente en ces mots le châtimement lui-même : *Voici venir le jour du Seigneur, ce jour d'implacable fureur et de colère, pour transformer en désert toute la surface de la terre et pour exterminer les pécheurs. Les étoiles du ciel, toutes les beautés du firmament auront perdu leur lumière ; le soleil restera ténébreux à son lever et la lune n'émettra plus ses rayons. Je déchaînerai tous les maux sur l'univers et je ferai retomber sur les impies leurs propres péchés ; je couvrirai de honte les pervers et j'abaisserai l'orgueil des superbes. Ceux qui resteront alors seront plus rares que l'or qui n'a pas vu le feu, et l'on fera plus de cas d'un homme que d'une pierre de saphir ; car le ciel sera secoué et la terre tremblera jusque dans ses fondements quand éclatera la colère du Seigneur, du Dieu*

Sabaoth, au jour de sa fureur toute-puissante. Puis il ajoute : Les portes du ciel s'ouvriront, et les fondements de la terre seront ébranlés ; la terre sera plongée dans le trouble, consumée par la faim ; elle éprouvera de vastes secousses et chancellera comme un homme ivre qui succombe dans l'orgie ; elle sera secouée comme la fragile cabane qu'on élève dans un verger ; elle croulera, elle ne pourra plus se relever ; car elle aura fléchi sous le poids de ses iniquités. En ce jour, Dieu étendra d'en haut sa main sur tous les ornements des cieux et sur tous les royaumes de la terre ; on rassemblera toutes les réunions dont elle est peuplée pour les jeter dans une prison et les renfermer dans une citadelle. (Is., xlii, 9-13 ; xxiv, 19-22). Malachie s'exprime à peu près de la même manière : *Voici que le jour du Seigneur vient enflammé comme une fournaise, et il les embrasera. Et tous ceux qui l'ont abandonné, et tous ceux qui ont commis le mal seront comme des roseaux ; le jour qui vient y mettra le feu : c'est la parole du Seigneur tout-puissant ; il n'en restera ni branche, ni racine.* (Malach., iv, 1). A son tour, l'Homme des désirs élève la voix, disant : *Mon esprit fut saisi d'horreur ; c'est moi-même, Daniel, qui frémis de tout mon être, et les visions de ma tête m'ébranlaient tout entier.* (Dan., vii, 15). Alors s'ouvriront toutes les portes des fournaises célestes ; bien plus, le ciel lui-même sera tout à coup enlevé. *Il sera roulé comme un livre.* (Is., xxxiv, 4). Il disparaîtra comme les peaux d'une tente, comme un pavillon qu'on replie, mais pour faire place à quelque chose de plus beau. Alors tout sera rempli d'étonnement, de tristesse et de frayeur. Alors une crainte immense s'emparera des anges eux-mêmes, et non seulement des anges, mais encore des archanges, des trônes, des principautés et des puissances. *Les vertus des cieux, est-il dit, seront ébranlées, et cela, parce que d'autres serviteurs du même Maître vont expier les péchés commis dans la vie présente¹.* »

II. — La scène est préparée. Que le Souverain Juge paraisse donc dans toute sa splendeur, revêtu de son manteau de gloire ! Au jour de son Ascension, les anges chantaient : *Elevez vos portes, ô princes, et vous, élevez-vous, portes éternelles, et le roi de la gloire entrera !* (Ps., cxlvi, 7). Et maintenant s'accomplit cette parole : *Le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.* (Matth., xvi, 27). Lors de son avènement temporel, le prophète avait parlé à la fille de Sion, disant : *Voici que ton roi viendra à toi, juste et sauveur, lui-même pauvre et monté sur une ânesse et sur un poulain le petit d'une ânesse.* (Zach., ix, 9). Ainsi l'ont vu les Juifs dans son entrée triomphale à Jérusalem. Mais il est dit de son dernier avènement : *Le voici qui vient sur les nuées, et tout œil le verra, et même ceux qui*

¹ S. Chrys., *Ad Theodor. laps. Exhort.* i, n. 12, trad. Vivès.

l'ont percé. Et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine à cause de lui. (Apoc., I, 7). En sorte qu'il viendra de la même manière qu'il est monté au ciel. Ah ! dans ce grand jour puissons-nous, au lieu de gémir et de pleurer comme les pécheurs, nous écrier dans la joie et l'amour : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* (Matth., XXI, 9).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « *Comme l'éclair part de l'Orient et brille jusque dans l'Occident, ainsi rayonnera l'avènement du Fils de l'homme. Partout où se trouvera le corps, là se réuniront aussi les aigles.* Comment paraît l'éclair ? Il n'a pas besoin de se faire annoncer, rien ne le précède ; il brille à la fois partout ; ceux qui sont renfermés dans leur maison, ou même dans leur lit, l'aperçoivent. Ainsi sera cet avènement : on le verra de tous les points du monde, tant sera vif le rayonnement de sa gloire. Le Sauveur vous en donne un autre signe : *Où sera le corps seront aussi les aigles*, ce qui s'applique au chœur des anges, des martyrs et de tous les saints. *Alors paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme* (Matth., XXIV, 30), c'est-à-dire la croix plus éclatante que le soleil, car le soleil s'obscurcit et se cache, tandis que la croix rayonne, ce qui n'aurait pas lieu si la lumière qu'elle répand n'était pas plus brillante que celle de cet astre. Mais pourquoi ce signe est-il déployé ? Pour confondre pleinement l'impudence des Juifs. C'est avec un tel instrument de justification et de gloire que le Christ vient s'asseoir sur son tribunal ; avec ses blessures, il étale à tous les regards sa mort ignominieuse. *Alors les tribus gémiront.* Il ne sera plus nécessaire de dresser leur acte d'accusation : dès qu'elles auront aperçu la croix elles gémiront, parce que la mort du Sauveur aura été stérile pour elles, parce qu'elles ont crucifié celui qu'il fallait adorer. Voyez-vous sous quelles sombres couleurs il peint son avènement ? Voyez aussi comme il relève l'âme de ses disciples. Après avoir d'abord présenté des choses lugubres, il déroule un spectacle de joie pour les consoler et les raffermir. Il rappelle de nouveau sa résurrection, il réhabilite la croix d'une manière éclatante, afin de dissiper en eux toute honte et toute douleur, puisque lui-même vient précédé de ce signe, ériger cet étendard. Un prophète avait dit : *Ils verront celui qu'ils avaient transpercé.* (Zach., XII, 10). Voilà pourquoi les tribus gémiront, ne pouvant pas douter qu'il ne soit le même. Après avoir ainsi mentionné la croix, il ajoute : *On verra le Fils de l'homme venant*, non sur la croix, mais sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. (Ib., 30). De ce que l'image de la croix vous est offerte, n'allez pas vous représenter ici quelque chose de triste, semble dire l'historien sacré : *Il viendra avec une grande puissance et une grande majesté.* Si la croix le précède, c'est pour que l'iniquité des hommes soit par là-même condamnée : tel un homme frappé d'un coup de pierre montre la pierre elle-même ou ses vêtements ensanglantés. Il descendra sur les nuées : il

était monté de même. A cet aspect, les tribus gémiront. Là ne s'arrêtera pas leur malheur ; elles gémiront, parce qu'elles prononceront elles-mêmes leur jugement et leur condamnation. L'Évangéliste reprend : *Il enverra ses anges avec une grande trompette, et des quatre vents ils réuniront les élus, d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.* (Ib., 31). En entendant cela, songez au supplice de ceux qui seront laissés ; c'est une aggravation de leurs peines éternelles. Mais pourquoi convoque-t-il les justes par le ministère des anges et avec un tel éclat ? C'est encore un honneur qu'il leur fait. Paul ajoute qu'ils seront enlevés dans les nuées. (I Thess., IV, 15). Ainsi donc, après la résurrection, les anges réuniront les élus, et les nuées les enlèveront ; tout cela dans un instant, en un clin d'œil. Le Juge ne se tient pas là-haut, se contentant de les appeler : il descend lui-même au son de la trompette. Mais pourquoi ces trompettes et ce bruit ? C'est le réveil, c'est le triomphe des élus ; et c'est aussi la stupeur et le désespoir de ceux qui seront laissés ¹. »

III. — Voilà donc les malheureux damnés séparés des élus et bientôt ils seront précipités dans l'enfer. Il y aura donc un jour, un moment qui nous séparera les uns des autres, nous tous qui vivons ensemble pendant le temps de cette vie présente, et cette séparation sera éternelle. Chaque ange gardien cherchera le juste qu'il avait reçu mission de protéger, pour le placer à la droite du Seigneur, tandis que les démons se précipiteront comme des bourreaux sur les pécheurs qu'ils auront fait tomber dans le mal, pour les rejeter à la gauche du Seigneur. *Alors de deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé. De deux femmes qui moudront ensemble, l'une sera prise et l'autre laissée.* (Matth., XXIV, 40). Quelle terrible incertitude pèse sur notre âme ! Qui n'est point saisi d'épouvante en portant ses regards sur l'image de cette désolante séparation que le Sauveur nous présente ? Ah ! voulons-nous vivre dans l'espérance d'être placés à la droite du Seigneur ? Vivons conformément à cette maxime que Jésus-Christ nous a donnée : *Quiconque cherchera à sauver son âme la perdra, et quiconque la perdra lui donnera la vie.* (Luc, XVII, 33). Et la chose qui vous est demandée pour être du nombre des justes est bien petite et bien légère !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Bien court est le temps de la vie présente, bien petit le travail qu'il nous faut accomplir, et nous manquons de courage, et nous restons dans l'apathie. Vous combattez sur la terre, et la couronne est dans les cieux ; vous êtes persécuté par les hommes, et Dieu vous comble d'honneur ; vous avez à courir deux jours seulement, et votre palme brillera dans les siècles des siècles ; la lutte a lieu dans un corps qui se dissout, et la gloire est dans l'incorruptibilité. Indépendamment de cela, songeons que nous

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LXXVI, n. 3-4, trad. Vivès.

refuserions en vain de souffrir quelque chose pour le Christ, et que nous n'échapperons nullement à la nécessité de la souffrance. Si vous ne mourez pas pour le Christ, vous ne serez pas immortel pour cela ; si pour le Christ vous ne répandez pas vos richesses, n'espérez pas pour cela les emporter avec vous. Il ne vous demande que ce que vous donneriez également d'une manière inévitable, parce que vous êtes mortel. Il veut que vous fassiez de votre plein gré ce que vous ferez toujours forcément. La seule chose qu'il exige, c'est que vous le fassiez pour lui, tandis que la nature elle-même vous oblige à cette succession d'épreuves et de douleurs. Voyez donc comme la lutte est facile. Ce qu'il vous faut nécessairement souffrir, dit le divin Maître, consentez à le souffrir pour moi ; ajoutez simplement cette condition, et je tiendrai cela pour une obéissance méritoire. Lorsque vous emprunteriez à d'autres, recevez-le de moi, vous le posséderez avec plus de fruit et de sécurité. La milice que vous exerceriez sous un autre drapeau, exercez-la sous le mien, et la récompense que je vous donnerai l'emportera de beaucoup sur vos fatigues. Partout ailleurs, qu'il s'agisse de prêt, d'achat, de milice même, vous préférez celui qui donne le plus ; vous ne repoussez que le Christ, qui cependant donne infiniment plus que les autres. Quelle est donc cette antipathie ? Quelle est cette résistance ? Quelle indulgence méritez-vous ? Comment pourriez-vous justifier votre conduite, quand les choses qui vous font préférer l'homme à l'homme ne vous déterminent pas à préférer Dieu à l'homme ? Pourquoi confiez-vous à la terre votre trésor ? Déposez-le dans mes mains. Ne vous semble-t-il pas que le Seigneur vous offre plus de garantie que la terre ? Celle-ci se borne à vous rendre le dépôt, souvent même elle ne vous le rend pas ; le Seigneur ajoute à ce dépôt la récompense qu'il a lui-même méritée en vous le conservant. Tel est l'amour qu'il a pour nous. Voulez-vous prêter à usure ? il est toujours disposé à recevoir ; semencer ? de même ; bâtir une maison ? il vient à vous en disant : Bâissez sur mon fonds. Pourquoi vous réfugier auprès des pauvres, frapper à la porte des hommes qui sont des mendiants comme vous ? Courez à Dieu qui pour de légers sacrifices vous donnera de grands biens. Mais voilà des leçons que nous ne supportons même pas ; nous refusons de les entendre, et nous nous précipitons vers tout ce qui produit les querelles et les combats, les hostilités de tout genre, les haines et les calomnies. N'est-ce donc pas avec justice que Dieu se détourne et se venge, puisqu'il ne cesse de s'offrir à nous pour essayer de continuel refus ? Tout le monde en conviendra sans peine ¹. »

II. — « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (Matth., xxiv, 35).

I. — Depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, combien de choses ont passé sur la terre,

sont disparues pour ne plus être ! Et nous n'avons vu aucune de ses paroles démentie par les événements. Nombreuses sont ses paroles annonçant l'établissement de l'Eglise, la mission des apôtres, la conversion du monde, la destruction du temple de Jérusalem, l'aveuglement du peuple juif, et tant d'autres prophéties qui se sont accomplies et continuent de s'accomplir au milieu de nous. Il en sera de même des grandes tribulations et du dernier avènement du Seigneur. Mais ce jour terrible, qui viendra certainement, sera d'autant plus terrible pour nous que nous aurons un compte plus sévère à rendre au Souverain Juge. Mais le dernier jour du monde, si effrayant fût-il, ne serait rien sans le jugement qui doit suivre ; car il est dit que *toutes les choses qui se font, Dieu les appellera en jugement*. (Ecclé., xii, 14). Et voyez quelle sera l'étendue de cet examen, c'est Jésus-Christ qui nous le dit : *Toute parole oiseuse que les hommes auront dite, ils en rendront compte au jour du jugement*. (Matth., xii, 36). La conclusion est évidente : « A plus forte raison tous les péchés que les hommes auront commis. » Or, si les paroles des hommes ne passent pas, c'est-à-dire sont retenues par Dieu pour être jugées, combien davantage ne passeront pas les paroles de Jésus-Christ !

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Non, ce n'est pas tout cet appareil du dernier avènement de Jésus-Christ qui me fait trembler ; c'est ce qui vient immédiatement après dans l'Evangile, la parabole des vierges, celle des talents à faire valoir, celle du mauvais serviteur. Voilà pourquoi je pleure, en considérant de quelle hauteur nous tomberons, quels biens nous aurons à jamais perdus ; et par notre faute incessante, pour n'avoir pas voulu montrer un peu de zèle. S'il fallait subir un long et pénible travail, si la loi nous imposait un joug difficile à porter, encore devrions-nous mettre tout en œuvre. Mais enfin la négligence semblerait avoir quelque excuse, frivole en réalité, plausible néanmoins en apparence : elle invoquerait la rigueur des préceptes, le poids accablant du labeur, la longue durée de l'épreuve. Les choses étant ce qu'elles sont, nous ne pouvons rien prétexter de pareil ¹. C'est pourquoi la *tribulation et l'angoisse seront à l'âme de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord et puis du Grec*. (Rom., ii, 9). Quelque opulent qu'il puisse être, serait-il consul ou même monarque, il sera soumis au jugement ; on ne tiendra compte alors d'aucune distinction ni d'aucune dignité. Après avoir donc exposé la violence et la cause de la maladie, cause qui n'est autre que l'indolence, Paul reporte aussitôt l'accusation sur les Juifs en première ligne. Rien de plus juste ; car plus on a reçu d'instructions, plus on sera rigoureusement puni quand on agit mal. C'est donc selon la mesure de notre intelligence et de notre pouvoir que nous expierons nos prévarications. Si vous êtes riche, on exigera de vous

¹ *Ibid.*, n. 4-5, trad. Vivès.

¹ S. Chrys., *In Matth.*, Hom. LXXVI, n. 4, trad. Vivès.

une plus grande obéissance ; si vous êtes investi du pouvoir, des œuvres plus éclatantes ; en tout vous devez contribuer selon la mesure de vos forces ¹. Vous le voyez, notre religion ne se renferme pas dans les limites du présent ; elle s'étend à toutes les époques et même au delà de ce monde. *Dieu jugera les secrets des hommes.* (Rom., II, 16). Que chacun, rentrant dans sa conscience et passant en revue ses péchés, se demande un compte rigoureux à lui-même, afin que nous ne soyons pas plus tard condamnés avec le monde. Plein d'effroi sera ce jugement, redoutable le tribunal, terrible le compte à rendre. Là coulera le fleuve de feu. *Le frère ne rachète pas, est-ce que l'homme rachèterait ?* (Ps., XLVIII, 8). Rappelez-vous ce que nous en dit l'Evangile, et les anges allant de tous côtés, et la chambre nuptiale désormais interdite, et les lampes qui sont encore allumées, et les bourreaux entraînant les coupables dans la fournaise. Faites une supposition : si quelqu'un de nous devait s'entendre reprocher aujourd'hui une faute secrète dans cette église seulement, n'aimerait-il pas mieux mourir, descendre dans les entrailles de la terre, que voir sa honte établie devant tant de spectateurs ? Que ne souffririons-nous donc pas quand tout sera mis sous les yeux du monde entier, de ceux qui nous connaissent comme de ceux qui ne nous connaissent pas, rien ne devant demeurer caché sur ce vaste et lumineux théâtre ! ² »

II. — Bien malheureux celui qui, ne croyant point à la parole du Seigneur, se rit de ses jugements et remet à d'autres temps le soin d'y penser. Jésus-Christ nous dit précisément au sujet de son retour dans le monde, quand il viendra juger tous les hommes : *Tenez-vous sur vos gardes, veillez et priez, puisque vous ne savez pas quand le temps viendra.* (Marc, XIII, 33). Si Notre-Seigneur parlait ainsi à ses apôtres, que dirait-il à nous tous ? Aussi nous devons prendre pour nous le conseil que saint Jude donnait aux premiers chrétiens, disant : *Souvenez-vous des paroles qui ont été dites déjà par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient qu'à la fin des temps viendront des imposteurs, marchant selon leurs désirs dans l'impiété.* (Jud., 17-18). N'en voyez-vous point autour de vous, de ces hommes qui ne croient point aux paroles de Jésus-Christ ! Quant à nous, bien que nous ne semblions pas destinés à voir la fin du monde, nous avons à craindre du moins les surprises de la mort et par là-même le jugement qui a lieu tout aussitôt après. Ne soyons point comme les hommes qui vivaient dans les jours de Noé et de Loth. Malgré les avertissements qu'ils avaient, ils ne firent rien pour conjurer les châtements dont ils étaient menacés. Ils furent tous surpris, les uns par le déluge, les autres par la destruction de Sodome. (Luc, XVII, 26).

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Nous ne pouvons pas douter qu'il n'y ait une assemblée universelle où seront exposées nos bonnes ou mauvaises œuvres. La parabole des brebis et des boucs nous l'enseigne, de même que les paroles du bienheureux Paul : *Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive conformément au bien ou au mal qu'il aura fait en son corps.* (I Cor., X, 10). Et le jour est proche, oui, il est bien proche le temps des comptes à rendre. *Le Seigneur est proche*, disait à ce sujet l'Apôtre, *soyez donc sans sollicitude.* (Philip., IV, 5-6). Seulement, à vous, il faudrait peut-être dire le contraire : Le Seigneur est proche, soyez dans la sollicitude. Aux Philippéens, l'Apôtre pouvait dire à bon droit : Soyez sans sollicitude, parce qu'ils vivaient au milieu des épreuves, des afflictions et des combats. Mais à ceux qui vivent au sein de l'injustice et de la mollesse, et qui sont exposés à de graves châtements, il convient mieux de dire : Le Seigneur est proche, prenez garde à vous. — Du reste, nous ne sommes pas loin de la fin des temps et le monde est sur le penchant de sa ruine. Ce qui nous le prouve, ce sont les guerres, les épreuves, les tremblements de terre dont nous sommes témoins ; ce qui le prouve, c'est l'affaiblissement général de la charité. Une infinité de douleurs assiègent le corps qui va rendre le dernier soupir ; quand une maison va s'écrouler, bien des fragments se détachent soit du toit, soit des murailles ; de même, c'est parce que la fin du monde est à nos portes que les calamités l'envahissent de toutes parts. Si au temps de Paul le Seigneur était proche, à plus forte raison l'est-il maintenant. Si, quatre cents ans avant le moment actuel, l'Apôtre parlait déjà de la plénitude des temps, à plus forte raison pouvons-nous en parler aujourd'hui. Peut-être quelques-uns voient-ils en cela une raison de ne pas y croire. Raison de plus, au contraire, pour y croire. Comment savez-vous, ô hommes, que la fin des temps n'est pas proche, que les châtements annoncés ne nous accableront pas dans quelques jours ? — Veillons donc sur nous-mêmes, cherchons notre bonheur dans la crainte de Dieu. Si nous vivons dans l'insouciance, dans l'indifférence et sans songer à l'avenir, l'avènement du Sauveur nous surprendra tout à coup. C'est Jésus-Christ qui nous le dit : *Comme il arriva aux jours de Noé, aux jours de Loth, ainsi en arrivera-t-il pour la fin du siècle.* (Matth., XXIV, 37). Lorsqu'ils diront : *Paix et sécurité*, écrivait Paul, *la mort fondra soudain sur eux, comme la douleur sur une femme enceinte.* (I Thess., V, 3). Que signifient ces mots ? Plus d'une fois les femmes enceintes joueront, dîneront, seront au bain, sur la place publique, ne songeant aucunement à ce qui peut arriver, lorsqu'elles seront assaillies par les douleurs de l'enfantement. Telle étant notre condition, soyons toujours prêts. Les avertissements ne retentiront pas toujours à nos oreilles ; nous n'aurons pas

¹ S. Chrys., *In Epist. ad Rom.*, Hom. V, n. 3, trad. Vivès.

² *Ib.*, n. 6.

toujours la facilité que nous avons à l'heure présente ². »

III. — Mais quelle est la veille que Jésus-Christ nous demande, afin d'être toujours prêts quand il viendra pour le jugement? C'est d'y penser, de considérer les signes qui peuvent nous faire présager son arrivée; c'est d'être semblables au serviteur dont il est parlé dans l'Evangile, que le maître, à son retour, trouve accomplissant ses ordres et se montrant fidèle en toutes choses. (Matth., xxiv, 45). Ainsi doit être le chrétien établi dans la maison de Dieu pour faire le bien et éviter le mal. Voyons! Si vous étiez menacés d'un danger touchant votre vie, votre santé ou bien votre fortune, est-ce que vous n'y penseriez pas sans cesse, soit pour vous préparer à supporter cette adversité, soit pour chercher les moyens de changer en un heureux événement ce qui pourrait être une ruine pour vous? Or, vous le savez, vous êtes destinés à passer par les jugements de Dieu, et vous pourriez l'oublier, alors que de la sentence qui sera prononcée sur vous, dépend votre bonheur ou votre malheur pour toute l'éternité? Pensez donc que vous aurez pour juge Celui qui est aujourd'hui votre Sauveur, et qu'il viendra, non pour expier vos péchés, mais pour vous récompenser ou vous punir selon les œuvres que vous aurez faites.

PAROLES DE SAINT CHRYSOSTOME : « Représentons-nous vivement ce tribunal redoutable, supposons que nous y sommes déjà, que le moment est venu de rendre nos comptes. Que chacun donc discute sa conscience, comme s'il était devant le souverain Juge et sur le point de voir tout mettre à découvert; car nous ne devons pas seulement comparaître, nous devons être manifestés. N'êtes-vous pas couverts de honte et frappés de stupeur? Si devant la simple image, quand la réalité n'est pas encore là, la conscience toute seule nous inflige un mortel supplice, que ferons-nous quand le jour aura paru, quand nous serons en face du monde entier, quand les anges et les archanges déploieront leurs légions, parcourant l'univers, s'élevant dans les nuées, répandant partout l'épouvante, quand les trompettes se répandront, quand éclateront de concert ces grandes voix? N'existerait-il pas d'enfer, que ce serait encore un supplice affreux d'être rejeté, d'être confondu dans une circonstance aussi solennelle. Quand l'empereur fait son entrée avec une suite brillante, chacun de nous considérant son propre dénuement, prend moins de plaisir à voir cette pompe extérieure qu'il n'éprouve de peine en pensant que rien de tout cela n'est à lui, qu'il ne saurait même approcher du monarque. Que sera-ce alors? Pensez-vous que ce soit une légère torture de n'être pas admis dans le chœur sacré, de ne point participer à cette gloire ineffable, de n'avoir aucune part à ce triomphe, à ces biens que la parole ne saurait exprimer, d'être jeté dehors et bien loin de la cour suprême? Ajoutez à cela les ténèbres extérieures,

les grincements de dents, le ver qui ne meurt pas, les feux inextinguibles, la désolation et les angoisses, une langue dévorée par la soif, comme celle de ce riche, des gémissements auxquels personne ne prête attention, des cris et des rugissements que rien n'apaise, des regards désespérés qui cherchent en vain une consolation, de quelque côté qu'ils se tournent. Que dirons-nous de ceux qui subiront un tel sort? Que peut-on concevoir de plus affreux et de plus lamentable? Vous le voyez, un zèle infatigable nous est constamment nécessaire pour éviter ce malheur. Notre destinée n'est pas renfermée dans les bornes de la vie présente; au sortir de ce monde une nouvelle vie nous attend, il nous faudra comparaître devant un redoutable tribunal. *Tous*, dit l'Apôtre, *devons comparaître devant le tribunal du Christ, afin de recevoir chacun ce que nous aurons mérité par les actes de notre corps, soit en bien, soit en mal.* (II Cor., v, 10). Ayons sans relâche ce tribunal devant les yeux, et nous persévérons alors dans la pratique de la vertu. Si le fidèle qui a chassé de son âme le souvenir de ce jour est semblable au coursier qui, ses freins brisés, roule dans le précipice, vu que, selon le mot de l'Ecriture : *Ses voies sont souillées en tout temps*, et cela parce que *vos jugements*, dit le Psalmiste, *ne sont plus présents devant sa face* (Ps., ix, 27); par contre, celui que retient cette crainte marchera prudemment. *Souvenez-vous de vos fins dernières*, est-il écrit, *et vous ne pécherez jamais.* (Eccli., vii, 40). Nous aurons alors pour juge celui qui aujourd'hui nous remet nos péchés; celui qui est mort pour nous jugera dans un grand appareil en ce jour la création entière. *La seconde fois il apparaîtra non pour expier le péché, mais pour sauver ceux qui l'ont accueilli.* (Hébr., ix, 28). Gravons cette vérité dans nos âmes ². »

LAUS DEO DEIPARÆQUE VIRGINI MARIE.

Fin des Hométiés

¹ S. Chrys., *In II Ep. ad Cor.*, Hom. x, n. 3, trad. Vivès.

² Id., *In Joan.*, Hom. xxxix, n. 1.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 14 novembris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis.*

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ S. Chrys., *In Joan.*, Hom. xxxiv, n. 3, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 29^e Conférence : Les nouvelles méthodes d'apostolat, 881. — 30^e Conférence : Le clergé d'avant-garde, 883. — 31^e Conférence : L'apostolat laïque pendant ce siècle, 885. — 32^e et 33^e Conférences : Les saints pendant ce siècle, 887 et 889. — 34^e Conférence : La sanctification du peuple chrétien par le prêtre, 891.

Pour l'Immaculée-Conception. — II. Fidélité de Marie à la grâce, 893.

Récits et Causeries. — XIX. Le pain bénit, 896.

Retraite de Première Communion. — Instruction d'ouverture, 897.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XXII. Pour la fête de l'Immaculée-Conception : *Dévotion solide, dévotion consolatrice*, 898.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XLVI. L'enfer, 903. — XLVII. Le Purgatoire, 905.

Réflexions sur des passages de l'épître. — I. Pour le 1^{er} dimanche de l'Avent (*in Rom.*, xiii, 12-13), 907. — II. Pour le 2^e dimanche de l'Avent (*in Rom.*, xv, 5), 909.

Récits et Causeries. — XX. Le dimanche, 912.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU XIX^e SIÈCLE

LES ŒUVRES

29^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification* (suite)

§ 5. — LES NOUVELLES MÉTHODES D'APOSTOLAT

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé à la sanctification des âmes, en leur distribuant le dogme, la morale et la grâce. Mais ce travail de sanctification présente des caractères particuliers sur lesquels je dois appeler votre attention.

Je viens vous signaler les aspects modernes de l'apostolat catholique. 1^o L'Eglise, pendant ce siècle, a dû instituer de nouvelles méthodes d'apostolat. 2^o L'Eglise, pendant ce siècle, a employé de nouvelles méthodes d'apostolat. Ne vous effrayez pas de ces deux propositions.

I. — L'Eglise pendant ce siècle a dû instituer de nouvelles méthodes d'apostolat

1^o Dans sa longue histoire de dix-neuf siècles, l'Eglise a diversifié ses méthodes d'apostolat. Toujours et partout elle a distribué le même dogme, la même morale et les mêmes sacrements, mais elle les a distribués différemment. Elle n'a pas changé la religion, mais pour la répandre et la faire pratiquer, elle s'est accommodée aux temps et aux circonstances. Cela devait être.

Voici d'abord l'Eglise au milieu du monde romain, puis au milieu du monde barbare. Subitement tout change, les familles, les provinces, les états, les mœurs, la législation.

Voici l'Eglise en plein moyen âge. Tout est remis en question et de nouvelles transformations sociales s'opèrent.

Voici l'Eglise dans la période de la Renaissance, de la Réforme, de Louis XIV, de la Révolution. Quelles nouveautés dans les idées, dans les sentiments, dans la langue, dans les arts, dans les lois !

Ajoutez à cela que l'Eglise est universelle, qu'elle va de l'Orient à l'Occident, qu'elle a fait le tour du monde, que le soleil ne se couche pas sur son empire et que sur sa route elle a rencontré les peuples les plus divers, tout ce qu'il y a de plus fier avec tout ce qu'il y a de plus humble, tout ce qu'il y a de plus civilisé avec tout ce qu'il y a de plus sauvage. L'Eglise est intelligente, l'Eglise est maternelle, elle a diversifié à l'infini ses méthodes d'apostolat. Donc aussi,

2^o Pendant ce siècle elle a dû instituer de nouvelles méthodes d'apostolat. Il ne pouvait pas en être autrement. Tout est nouveau dans notre siècle :

L'état matériel. — Les inventions scientifiques ont abrégé et supprimé les distances et transformé l'industrie et le commerce. On va vite, on produit beaucoup, on se déplace facilement. Il y a plus de bien-être qu'autrefois... Tout est nouveau dans notre siècle :

L'état social. — Les rapports des hommes entre eux sont gouvernés par de nouveaux principes, par un nouveau droit, par un nouveau code, si bien que pour exprimer cette incroyable transformation on dit communément : « Tout date de 1789. » Prenez par exemple les rapports du travail et du capital dans l'ancienne société et dans la nouvelle... Quelle différence!... Quel abîme!... Tout est nouveau dans notre siècle :

L'état politique. — Autrefois le peuple était gouverné, aujourd'hui il gouverne. Le pouvoir était héréditaire, il est électif. Les citoyens font l'opinion, ils font le gouvernement, ils font la loi... Tout est nouveau dans notre siècle :

L'état moral et religieux. — Autrefois il y avait une religion d'Etat, aujourd'hui il n'y en a plus, l'unité religieuse est brisée. La religion n'est plus protégée, elle est censément libre... Hélas ! pour les trois quarts des hommes cette liberté n'est qu'un leurre. Que d'hommes qui n'ont pas de dimanche ou qui n'ont qu'un dimanche tronqué ! Que d'hommes sont éloignés presque fatalement de la religion, ou par des séductions trop dangereuses et quasi invincibles, ou par la crainte malheureusement trop fondée de se compromettre, eux et leur famille ! Que d'hommes enfin qui sont puissamment enchaînés par le respect humain, lequel, chassé des classes bourgeoises, règne encore souverainement dans la masse de la nation !

La situation matérielle, sociale, politique, morale et religieuse n'est plus du tout ce qu'elle était il y a cent ans, il y a cinquante ans, il y a seulement vingt-cinq ans.

3^o Aussi j'entends les plus hauts représentants de l'Eglise qui demandent pour des besoins nouveaux de nouvelles méthodes d'apostolat.

Déjà, il y a vingt-neuf ans, Mgr Dupanloup disait dans son admirable Lettre sur le ministère à l'égard des hommes : « Ce qu'il faudrait, ce qu'il faut, c'est une réforme profonde ; tranchons le mot, c'est toute une révolution dans le fond du ministère... »

Et, depuis plusieurs années, combien de fois le grand pape Léon XIII n'a-t-il pas indiqué et demandé au clergé une orientation nouvelle ! Combien de fois ne nous a-t-il pas dit : « Sortez des vieilles habitudes, devenues insuffisantes, et allez au peuple ! »

Et, l'année dernière, le cardinal Gibbons, s'adressant aux prêtres d'Amérique, se servait de cette comparaison ingénieuse : « Que dirait-on d'un fermier qui de nos jours rejetterait avec dédain charrues à vapeur, machines à semer, moissonneuses et autres instruments aratoires perfectionnés, sous prétexte que ses ancêtres cultivaient la terre aussi bien que lui, n'ayant à leur service pourtant que leurs charrues à bras au temps des semailles et leurs faucilles pour la moisson ? » La comparaison vaut en France aussi bien qu'en Amérique.

Nous ne vivons pas au xviii^e siècle, mais à la fin du xix^e. Depuis deux siècles, depuis cinquante ans même, le monde s'est transformé. A des besoins nouveaux il faut appliquer des méthodes nouvelles. Dans le mouvement de la vie les âmes évoluent sans cesse. Celles de notre temps sont fermées aux procédés auxquels s'ouvraient celles d'autrefois. C'est plus qu'évident.

L'Eglise, pendant ce siècle, a donc dû instituer de nouvelles méthodes d'apostolat. Elle devait le faire. Et elle l'a fait, au moins dans une certaine mesure. Voyons cela.

II. — L'Eglise pendant ce siècle a employé de nouvelles méthodes d'apostolat

L'Eglise est une société très ancienne, très hiérarchisée, elle est surtout de tradition et d'autorité. C'est sa force, mais c'est aussi son danger. Les ministres de l'Eglise sont généralement enclins à obéir aux impulsions qui viennent du passé ou qui descendent d'en haut, et facilement ils se défient des innovations. Cependant, sous la pression des nécessités modernes, et dans ces dernières années, sous la pression d'un pape providentiel, Léon XIII, qui a renouvelé l'apostolat évangélique, le clergé a senti le besoin de se mettre le plus possible en contact avec l'humanité contemporaine... Laissez-moi vous signaler quelques-unes des manifestations nouvelles de l'apostolat pendant ce siècle.

1^o *Les écoles*. La nécessité de l'école chrétienne est évidente. « A Dieu ne plaise, disait le grand cardinal Manning, que je mette une pierre à la cathédrale de Westminster tant qu'il y aura encore un enfant catholique dans les écoles protestantes ! » Ainsi ont parlé les catholiques belges qui, il y a vingt ans, alors que la franc-maçonnerie voulait imposer aux petits Belges une éducation sans Dieu, se sont écriés : « Vous ne l'aurez jamais, l'âme de nos enfants ! » Et jusque dans les plus petits hameaux, ils ont construit à côté de l'église une école chrétienne. Ainsi ont parlé les catholiques de France qui, depuis vingt ans, dépensent des millions et des millions pour abriter l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse. Les écoles chrétiennes sont un lourd fardeau pour les catholiques, mais elles sont nécessaires : donc elles doivent vivre, donc elles vivront.

2^o *Les catéchismes* ont été aussi pendant ce siècle l'objet d'une attention très particulière de la part de l'Eglise. Ils ont été renouvelés, perfectionnés, ils ont pris la proportion d'une institution solennelle et essentielle. Les plus grands évêques, Mgr Dupanloup en particulier, s'en sont préoccupés extrêmement. Petits catéchismes, catéchismes de première communion, catéchismes de persévérance..., ce sont là des œuvres rédemptrices, dans lesquelles le clergé contemporain doit dépenser son temps, ses forces, et si je puis ainsi dire, toute la moelle de son dévouement.

Est-ce assez ? Non, l'Eglise n'a pas cru que l'école et le catéchisme suffisaient aux besoins de la jeunesse... Elle a institué

3^o *Les patronages*. « En France, disait Pie IX, on prépare très bien les enfants à la première communion, mais après cela on n'en fait pas assez pour la persévérance. » — « Les œuvres de jeunesse, disait Mgr Dupanloup, sont le principal et peut-être l'unique moyen désormais pour conserver à Dieu et à la vertu les adolescents. » — Et Léon XIII s'adressant au T. H. Frère Joseph, supérieur général des Frères, lui disait : « L'œuvre des patronages est capitale, sans les œuvres de persévérance le long et pénible travail de l'école serait presque toujours compromis, parfois même anéanti. » — Toutes ces graves paroles ont été comprises. Depuis quelques années nous voyons germer un peu partout des patronages de jeunes gens et de jeunes filles, patronages religieux qui sauvent du même coup la foi et la vertu de la jeunesse... Dans cette ville en particulier il y en a un très grand nombre, et vraiment si tant de jeunes gens et de jeunes filles perdent vers 15 ou 17 ans l'innocence avec la piété, la faute en est non pas à la sainte Eglise, qui s'épuise à les protéger, mais aux parents aveugles ou insouciantes qui, avec une légèreté coupable, se désintéressent trop facilement de l'avenir moral et religieux de leurs enfants.

Pour atteindre les âmes pendant ce siècle, l'Eglise a fait autre chose. Elle a multiplié

4^o *Les associations*. Sur le terrain des choses

spirituelles, les associations créées pendant ce siècle ont été nombreuses et je renonce à les énumérer. Les confréries de pénitence, de zèle, sont innombrables. On ne peut pas dire qu'il y en a trop, mais on peut dire qu'il y en a assez... et toute âme qui aspire à s'unir à d'autres âmes pour se mieux sanctifier n'a que l'embarras du choix entre les différentes œuvres pieuses ou charitables qui se disputent la sève des catholiques contemporains.

Sur le terrain des affaires temporelles, le clergé est en retard, mais il s'y met; et, obéissant aux besoins de son temps, non moins qu'aux indications de son Chef, voilà qu'il encourage les associations économiques, les œuvres de prévoyance et de mutualité, les œuvres sociales qui ont pour but de soulager les classes laborieuses. Ce mouvement d'ailleurs n'est pas si nouveau qu'il en a l'air. Il n'est qu'un retour aux vieilles traditions de notre histoire religieuse. Est-ce que, jadis, laboureurs, vigneron, orfèvres, n'étaient pas unis par des liens de confraternité chrétienne en même temps que par des intérêts d'assistance réciproque? Est-ce que les groupements corporatifs n'ont pas été un des plus puissants éléments de la vie catholique au moyen âge? L'Eglise n'a pas la prétention de ressusciter les formes usées du passé; mais elle voudrait en faire revivre l'esprit, l'idée, c'est-à-dire l'association des chrétiens sur le terrain de leurs intérêts matériels comme sur le terrain de leurs intérêts spirituels.

Et, enfin, nous ne sommes plus au temps où tout le peuple chrétien venait de lui-même aux rendez-vous ordinaires et réguliers de la religion dans nos temples. Beaucoup de brebis ne viennent plus au bercail. Il faut cependant les atteindre, il faut les reconquérir. L'Eglise va les chercher où elles sont. Elle a institué

50 *La presse et les conférences.* C'est encore une méthode nouvelle d'apostolat. Chose étonnante! Quelques catholiques s'en montrent effarouchés et presque scandalisés. Ils ont tort. Les mécréants ont une peur terrible, eux, de notre presse religieuse et de nos conférences religieuses, et ils ont raison d'avoir peur. Car il est bien certain que si la religion et les catholiques avaient conscience de leur force et s'ils savaient faire la lumière par la parole et par la plume, la cause de la religion retrouverait bien vite une popularité et une vitalité extraordinaires. Le jour où les catholiques, sortant de leur torpeur, auront partout une tribune dressée et une presse bien outillée, les politiciens de l'impunité n'auront qu'à bien se tenir, et ils succomberont bien vite sous le verdict de l'opinion publique.

Voilà, Messieurs, quelques-unes des méthodes nouvelles d'apostolat employées par l'Eglise pendant ce siècle. Mais encore une fois, il faut s'y mettre! Les méthodes valent par les hommes qui s'en servent. A l'œuvre donc, Messieurs! Accomplissons notre devoir, tout notre devoir..., et que Dieu protège la Société et la Religion, la France et l'Eglise!

30^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 6. — LE CLERGÉ D'AVANT-GARDE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé activement à la sanctification des âmes. De nouvelles méthodes étaient nécessaires: elle a institué et employé de nouvelles méthodes. Et pour appliquer ces nouvelles méthodes il lui a fallu un clergé innovateur et entreprenant, un clergé d'avant-garde: elle a trouvé ce clergé... J'ai l'intention de vous en parler ce matin. Je vous dirai des choses qui peut-être paraîtront audacieuses à quelques-uns. Mais que voulez-vous? Le sujet l'exige. Marchons!

I. — Il doit y avoir dans l'Eglise un clergé d'avant-garde

Qu'est-ce qu'un clergé d'avant-garde? — Est-ce un *clergé téméraire*. Non. La prudence est une vertu excellente, et elle doit toujours faire partie de l'armure du prêtre et du catholique. La cause de l'Eglise touche à de si hauts, de si grands, de si vastes intérêts qu'il ne faut jamais la compromettre dans des luttes inutiles ou des entreprises impossibles. Arrière les téméraires qui recherchent la gloire de braver le péril en courant le risque de le faire naître!... Qu'est-ce donc qu'un clergé d'avant-garde?

Est-ce un *clergé infailible et impeccable*? Pas davantage. Le pape seul est infailible et uniquement dans l'enseignement de la religion. Impeccable, personne ne l'est dans l'Eglise, ni le petit vicaire, ni le gros curé, ni l'évêque, ni le Souverain Pontife. Non, aucun ministre de l'Eglise n'est impeccable. C'est là une merveille de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui choisit des organes infirmes pour un ministère sublime et qui ne veut pas que l'efficacité de sa grâce dépende de la sainteté ou de l'indignité du prêtre. Non, un clergé d'avant-garde n'est pas un clergé impeccable... Qu'est-ce donc?

Est-ce un *clergé qui réussit*? Oh! non! Messieurs, n'ayons pas cette vilaine habitude de mesurer les hommes au succès de leurs entreprises. Même dans le domaine des choses temporelles, ce ne sont pas toujours les meilleurs qui réussissent, et souvent les vaincus sont plus estimables que les victorieux. Mais dans le domaine des choses religieuses et surnaturelles, jamais les résultats ne doivent dicter notre jugement. Dieu éprouve plus que les autres les serviteurs qu'il aime; et il lui plaît de leur envoyer au sein de l'activité la plus féconde les motifs les plus amers de découragement. Dieu ne demande jamais à ses prêtres de réussir; il permet souvent qu'ils échouent au moins en apparence... Qu'est-ce donc qu'un clergé d'avant-garde? Je vais essayer de vous le dire.

C'est un clergé qui affronte les responsabilités,

les contradictions, les périls. Il sort du rang, des habitudes prises, de la méthode ambiante, il va de l'avant.

Et d'abord, Messieurs, *il prend des responsabilités.* L'homme, dit Lacordaire, n'est pas un être méchant mais un être faible. Oh ! comme c'est vrai ! Et pour lors il est bien plus facile de s'appuyer sur un autre que de se tenir debout tout seul. Ils sont rares, ceux qui ne craignent pas d'assumer des responsabilités ! Le clergé d'avant-garde fait cela.

Et aussitôt, presque fatalement, *il rencontre des contradictions.* Qui donc, Messieurs, qui dans le monde laïque ou dans le monde ecclésiastique a essayé de faire quelque chose en dehors de la routine, sans avoir vu des mains se lever contre lui, des accusateurs méconnaître ses intentions et ses actes ? On s'accommode aisément de ceux qui ne font rien, de ceux qui ne bougent pas, de ceux qui ne dérangent aucune habitude prise..., mais quand je parcours l'histoire de ceux qui ont été des inventeurs, des initiateurs, je les vois à certains jours, solitaires, incompris, méconnus... Moïse, Isaïe, Jean-Baptiste, Paul... Oui, plus tard, sans doute, la foule est venue élever à ces grands prophètes de la vérité des sépulchres magnifiques, elle a entouré leur nom d'une glorieuse auréole, elle s'est vantée d'accepter leur héritage, mais au jour du travail et de l'épreuve elle les avait laissés seuls ! Tel le clergé d'avant-garde. Il prend des responsabilités. Il rencontre des contradictions.

Il brave les périls. La timidité qui se dit prudente suspend l'action et bat en retraite..., et le courage qu'on accuse d'être téméraire, savez-vous ce qu'il fait ? Un jour, pendant les guerres de la Révolution, Kléber voulut sauver son armée entourée par des forces supérieures. Il dit à un chef de bataillon qu'il aimait : « Tu vas aller au défilé que tu vois à l'extrémité de cette plaine ; tu arrêteras l'ennemi pendant deux heures, tu te feras tuer, et tu sauveras l'armée. — Oui, mon général, » répondit le commandant. Et il marcha vers le défilé et se fit tuer en sauvant l'armée.

Ainsi faut-il à l'Eglise des soldats d'avant-garde. Il en faut dans toutes les armées. Il y avait dans chaque croisade des religieux militaires qui se tenaient aux premiers postes, l'épée au poing et le visage tourné vers l'ennemi. Tout le monde n'approuva pas toujours leur conduite, même certains sages ou prétendus sages les trouvèrent plus d'une fois imprudents : il n'en est pas moins vrai qu'ils frayèrent la route, et que l'armée put toujours sans crainte dresser ses tentes partout où ils avaient passé.

Les soldats d'avant-garde sont le petit nombre. On n'est pas obligé de les suivre jusqu'au bout. Ils peuvent quelquefois aller trop loin. Mais on en a besoin. L'Eglise en a toujours eu.

Qu'étaient-ce que ces quelques bateliers de la Judée qui se dressèrent seuls contre la civilisation sensuelle de l'Orient, de la Grèce et de Rome, et lui montrèrent l'image du Crucifié en lui disant :

« Voilà votre Dieu » ? C'était un clergé d'avant-garde.

Qu'étaient-ce au moyen âge que ces papes, Grégoire VII, Alexandre III et Innocent III qui arrêtaient les usurpations de l'empire germanique et sauvèrent l'honneur et la liberté de l'Eglise au prix d'une lutte atroce ? C'était un clergé d'avant-garde.

Qu'étaient-ce que ces évêques comme Charles Borromée au ^{xvi}^e siècle, — ces prêtres comme Vincent de Paul et M. Olier au ^{xviii}^e siècle, — ces missionnaires comme Grignon de Montfort au ^{xviii}^e siècle ? C'était un clergé d'avant-garde.

Il doit y avoir, et il y a toujours eu dans l'Eglise un clergé d'avant-garde.

II. — Pendant ce siècle l'Eglise a eu un clergé d'avant-garde

Remarquons d'abord que le clergé d'avant-garde peut se recruter indifféremment soit dans les chefs de la sainte Eglise, soit parmi les simples prêtres. Tantôt le grand Condé jette son bâton de commandement au milieu des rangs ennemis et s'élance le premier pour aller le reprendre, et tantôt un modeste sous-officier ou un simple soldat s'empare d'un point stratégique important et entraîne l'armée à la victoire. Ainsi en est-il dans l'Eglise. Tantôt c'est un pape ou un évêque qui prend les devants et qui dit au clergé et au peuple chrétien : « Suivez-moi ! » Et tantôt c'est un modeste curé, un humble religieux qui inaugure une tactique nouvelle, une œuvre grandiose. Le plus souvent même les grands mouvements partent d'en bas... et les chefs hiérarchiques n'ont plus qu'à les sanctionner, les encourager, les régulariser.

Ceci dit, je vais vous signaler les soldats d'avant-garde qui ont surgi pendant ce siècle et qui ont rendu à l'Eglise d'importants services.

C'a été d'abord la phalange de l'*Avenir* et de Lamennais. Emportés par le fiévreux désir de rendre à l'Eglise son action sur leur pays, les disciples de Lamennais ont abordé de plein vol tous les sommets que nous cherchons douloureusement à gravir. Ils ont agité et résolu tous les problèmes qui nous partagent encore aujourd'hui. Ils ont été des initiateurs. Sans doute, ils ont été hardis jusqu'à la témérité, et ils ont eu le tort de vouloir entraîner l'Eglise à leur suite sur des chemins mal frayés et de confondre les principes avec les faits. Ils ont manqué de mesure. Qu'importe ! Ouvriers de haute stature et précurseurs puissants, ils ont marqué d'un doigt levé la direction du lendemain. Ils sont morts à la tâche..., mais ils ont relevé en France et dans le monde le prestige et la popularité de l'Eglise.

A leur suite, et nés de leurs cendres, voici les lutteurs pour la liberté de l'enseignement, évêques, prêtres, religieux, laïques. Encore des soldats d'avant-garde ! Pendant vingt ans, ils sont sur la brèche, dans la presse, à la tribune, et leurs

efforts gigantesques ont abouti à la loi de 1850. Nous vivons de cette loi. Par elle, nous avons vu se transformer l'éducation publique, le christianisme reprendre possession de la bourgeoisie, la jeunesse croyante peupler les carrières de l'Etat, le respect humain disparaître et la foi s'affirmer au grand jour. Saluons les Montalembert et les Veillot, les Dupanloup et les Parisis, Ravignan et Falloux!... Ils ont été des soldats d'avant-garde. Ils sont morts à la tâche, mais par la conquête si durement achetée de la liberté d'enseignement, ils ont chassé l'incroyance des classes élevées de la nation, et grâce à eux nous avons été mis en état de lutter avec avantage contre l'irréligion officielle.

A l'heure présente, l'Eglise a encore des soldats d'avant-garde. Ce sont en Amérique ces grands prélats, dont le franc parler respectueux et l'obéissance sans obséquiosité ont exercé à la cour de Rome une puissante et progressive influence. Ce sont en Angleterre les Newman et les Manning, qui ont déterminé chez leurs compatriotes un retour si accentué vers le catholicisme. Ce sont en Allemagne ces petits vicaires, ces curés, qui ont fait capituler Bismarck, qui ont créé une presse religieuse étonnamment populaire et puissante, et qui prenant contact avec les masses laborieuses ont constitué partout des œuvres sociales et économiques. Ce sont en Belgique, en Hollande, en Autriche, en Italie et en France, tous ces abbés à qui on a pu reprocher parfois quelques imprudences, quelques excès de langage (eh! ceux qui ne font rien ne se trompent jamais; et un moyen sûr de ne pas tomber est de rester toujours couché ou assis!)... les abbés dont je parle ont peut-être de temps en temps dépassé la mesure..., mais en somme les chefs de l'Eglise ne les ont pas désavoués. Ils ont eu le courage de porter haut et loin le drapeau de l'Evangile, et plus tard on racontera avec reconnaissance les combats livrés par eux pour la vérité et la justice.

Oui, l'Eglise pendant ce siècle a eu des soldats d'avant-garde, et à la fin de ce siècle, le pape qui la gouverne, Léon XIII n'est-il pas lui aussi, lui surtout, un pape d'avant-garde? Du haut de ses 90 ans il domine nos agitations et nos discussions. Il marche à notre tête avec la vigueur d'une jeunesse que l'âge ne peut entamer. Plus tard on chantera ses gloires, son intuition de l'avenir et on dira: « Ce n'était pas seulement un saint, c'était un prophète. C'est lui qui a préparé le règne de la justice et la reviviscence du catholicisme dans le siècle qui l'a suivi. »

En 1429, dans notre chère France déchirée par les factions et livrée à l'Anglais, on vit apparaître un soldat d'avant-garde, lequel, ô prodige! chassa l'Anglais, délivra Orléans, fit sacrer le roi à Reims,... et ce soldat d'avant-garde était une femme, une jeune fille, Jeanne d'Arc! Mais ne l'oublions pas, Jeanne d'Arc en sauvant la patrie n'a dispensé personne de s'armer, de chevaucher, de se battre. Elle n'a pas suppléé au courage public, elle l'a ranimé et enflammé par son exem-

ple. Il y a eu, avec la mission de Jeanne d'Arc, le courage, les épreuves, les sacrifices de tout le pays.

Levez-vous donc et marchez, Messieurs, et unis à votre clergé travaillez du même coup à la prospérité de la Religion et au salut de la Patrie!

31^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 7. — L'APOSTOLAT LAÏQUE PENDANT CE SIÈCLE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle, pour mieux travailler à la sanctification des âmes, a employé de nouvelles méthodes, et on a vu le clergé sortir de ses vieilles habitudes, élargir et extérioriser son ministère, et recruter parmi les fidèles de nombreux et puissants auxiliaires. Je viens vous parler aujourd'hui de l'apostolat laïque.

I. — L'Eglise pour faire son œuvre a besoin de l'apostolat laïque

1^o *Les laïques doivent aider l'Eglise.* Que je vous signale là-dessus une première erreur. Beaucoup de catholiques en ce pays surtout disent tout bas: « Les affaires de l'Eglise ne sont pas mes affaires. » Ils laissent l'Eglise enseigner, prier, confirmer, absoudre, sanctifier, conduire les âmes du berceau jusqu'à la tombe; ils acceptent assez docilement ce que l'Eglise fait pour eux; et ils se déchargent sur elle de toute leur responsabilité religieuse. C'est vite fait, mais ce n'est pas conforme à l'esprit de l'Evangile. Les chrétiens sont le sel de la terre et le christianisme sera, Messieurs, ce que vous serez. En vain vous voudrez échapper à cette responsabilité solennelle et la rejeter sur d'autres: nul n'a le droit de vous la prendre et vous n'avez pas le droit de la quitter. En vain vous voudriez, chrétiens laïques, la faire reposer sur nous, vos prêtres... Vous auriez tort. L'avenir de la religion et de la vérité en ce moment dépend de vous autant que de nous. Nous sommes les matelots et vous êtes les passagers, et parce que la barque qui nous porte ressent toujours le souffle de la tempête, vous, laïques, vous devez toujours faire la manœuvre avec nous.

Il ne suffit pas de prier et de dire: « Maintenant, à Dieu de prendre soin de ses affaires et de son Eglise! » La prière est louable, nécessaire, indispensable, mais la vraie prière doit aboutir à l'action. La vieille parole « Aide-toi, le ciel t'aidera! » est un adage chrétien, ne l'oublions pas. On n'est pas catholique uniquement pour sauver son âme et pour payer sa place à l'Eglise. Les laïques doivent travailler, parler, agir, selon les besoins de la cause religieuse. Les laïques doivent aider l'Eglise... Mais le peuvent-ils? Oui.

2^o *Les laïques peuvent aider l'Eglise.* Quelques-uns ont du temps et de l'argent à donner aux

œuvres saintes. Le clergé, au moins dans les grands centres, est écrasé par son ministère quotidien, il a peu ou point de loisir; le clergé n'a qu'un maigre budget. Que de laïques qui ont des heures et des journées libres! combien d'autres qui ont des ressources pécuniaires!

Et combien d'autres encore qui ont des facilités particulières pour agir plus efficacement que le clergé, pour pénétrer dans des régions où le clergé ne peut pas s'aventurer, pour atteindre des âmes qui nous demeurent inaccessibles! Nous, prêtres, est-ce que nous pouvons habituellement nous mêler à la vie intime et journalière de notre peuple? Est-ce que nous pouvons facilement l'aborder sur les places publiques, le rencontrer dans ses ateliers, sur ses chantiers, dans ses usines, dans ses cafés? Vous, laïques, vous vivez avec vos frères de tout âge et de toute condition et vous les couvoyez partout. Le monde s'agit autour de vous et vous êtes une parcelle de ce monde. Par vous la vérité arrive là où nous ne pouvons pas la porter. Par vous nos moyens d'action sont décuplés et les portes s'entr'ouvrent qui nous étaient fermées. Les barrières s'abaissent et Dieu passe... Les laïques peuvent et doivent aider l'Eglise.

II. — L'apostolat laïque pendant ce siècle n'a pas manqué à l'Eglise

Il ne lui a jamais manqué, et il serait facile de vous montrer là-dessus les exemples que nous a laissés la tradition chrétienne. A quoi bon? C'est toute l'histoire de l'Eglise qu'il faudrait vous raconter. Citons seulement quelques faits choisis au milieu de beaucoup d'autres, dans notre histoire moderne.

Qu'étaient-ce qu'Ozanam et les jeunes gens groupés autour de lui pour soulager les pauvres dans les Conférences de Saint-Vincent de Paul? Qu'étaient-ce que ces vaillants catholiques qui, par la puissance de la charité et du dévouement, travaillaient à la résurrection de la foi, qui prouvaient la vérité de leurs croyances par la sainteté de leurs œuvres? C'étaient des apôtres laïques.

Qu'étaient-ce que Montalembert, Cochin, Falloux, Foisset et tant d'autres qui, par la parole et par la plume, dans la presse et à la tribune, défendaient les droits de Dieu et de l'Eglise et rendaient à la religion une vitalité, une autorité, un prestige incomparables? C'étaient des apôtres laïques.

Qu'était-ce que M. de Melun, lequel, dès 1837, a inauguré chez nous les œuvres de jeunesse, les patronages, les sociétés de secours mutuels, lequel a dépensé son esprit, son cœur, son temps, sa bourse au service des classes laborieuses? C'était un apôtre laïque.

Et aujourd'hui, qu'est-ce que de Mun et Harmel qui se dévouent corps et âme à l'action sociale chrétienne, qui, ayant la claire vision des exigences modernes, s'adressent sans respect humain à l'âme populaire pour l'éclairer, la soulager et la

délivrer? Ce sont des apôtres laïques... Tenez, ne montons pas si haut :

Que sont ces jeunes gens et ces jeunes filles, ces hommes qui acceptent le rôle obscur de catéchistes volontaires auprès de malheureux enfants qui, à l'école, n'entendent jamais parler de Dieu? On a banni des écoles publiques le catéchisme, cet admirable petit livre que Lamartine appelait « l'alphabet de la sagesse divine, » il nous faut des catéchistes volontaires : on en compte à Paris 2.000 qui groupent annuellement 22.000 enfants. Voilà des apôtres laïques... L'apostolat laïque pendant ce siècle n'a pas manqué à l'Eglise.

Conclusion

Messieurs, soyez apôtres !

1^o *Qu'est-ce à dire?* Pour être apôtre, il faut avoir une croyance, un souci, une passion. — Ayez cette croyance, Messieurs, que l'homme n'est point un chiffre dans l'immense addition, un rouage dans l'immense engrenage; que l'homme, fils de Dieu, a une âme immortelle et que si petit ou si dégradé qu'il soit, il est votre frère d'origine, de nature et de destinée. — Partant de cette croyance, ayez le souci de ses intérêts temporels et éternels. Ne vivez pas pour vous seuls. Préoccupez-vous des autres. Ne souffrez pas que votre assiette soit pleine quand celle de votre voisin est vide. Non contents d'avoir la foi, pensez à tant d'hommes qui ne l'ont jamais eue ou qui l'ont perdue. Et parce que c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que s'opère le relèvement spirituel de l'humanité, et indirectement son relèvement matériel, ayez le souci des intérêts de l'Eglise, de ses besoins, de son présent et de son avenir, de sa liberté et de son prestige au milieu du monde. — Ce n'est pas assez encore : ayez la passion du bien. Les méchants ont la passion du mal; c'est leur force. Combien y a-t-il de catholiques qui aient la passion du bien? Il y en a quelques-uns, sans doute, il n'y en a pas assez. C'est par là que nous sommes faibles. Nous avons peu d'apôtres, c'est-à-dire peu de chrétiens passionnés pour le bien... Soyez apôtres, Messieurs !

2^o *Pourquoi?* D'abord c'est votre intérêt personnel. Si vous payez de votre personne pour la cause de Dieu et des âmes, vous serez les premiers convertis de votre apostolat. En faisant du bien autour de vous, vous décuplez votre foi. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, et c'est en christianisant les autres qu'on se christianise soi-même. Il y a tels hommes ici qui sont devenus d'excellents chrétiens parce que dans la sphère de leurs relations quotidiennes et de leur influence possible, ils ont été de vrais apôtres.

Soyez apôtres ! Pourquoi? Parce que l'Eglise a besoin de vous. Quand jadis l'Etat protégeait l'Eglise, les catholiques, jusqu'à un certain point, pouvaient dormir en paix et s'en remettre à la puissance séculière du soin d'arrêter l'erreur et le vice, et de promouvoir les progrès de la morale et de la religion. Aujourd'hui, ce n'est plus cela.

Les gouvernements ne protègent plus l'Eglise, et raisonnablement on ne peut guère leur demander que de la laisser libre. Eh bien ! qui donc fera ce que l'Etat ne fait plus ? Qui ? Les catholiques ! L'Etat renonce à soutenir les droits de la vérité : à vous de prendre sa défense. L'Etat ne protège plus le culte : à vous de le garantir. L'Etat n'élève pas chrétiennement l'enfance : à vous de l'élever. A vous de faire quelque chose, beaucoup, le plus possible, pour les intérêts de la religion : sur le terrain de la bienfaisance, — sur le terrain des œuvres sociales, — sur le terrain de l'éducation populaire, — sur le terrain de la diffusion des bons livres et des bons journaux, — sur le terrain de la gestion des affaires publiques.

Soyez apôtres ! Pourquoi ? Parce que *la société* ne peut plus se passer de vous. Il y a des hommes qui ont dit : « Nous ferons de la morale sans l'Evangile. Nous protégerons l'ordre, l'autorité, la liberté sans l'Eglise. Nous sauverons la famille et la propriété sans les curés. Nous ferons marcher la société sans la religion. » Ils se sont trompés, grossièrement trompés... Messieurs, soyez apôtres !

3^o J'en entends qui me disent : « *A quoi bon ?* » Ils me montrent du doigt l'état des esprits, la démoralisation des cœurs, l'étendue des besoins, et inclinés vers ces abîmes, ils disent : « Que sert de jeter ma faible parole dans ce tumulte ? Que sert d'émietter mon pain sur la surface de cet immense océan ? » A cela, Messieurs, je réponds que Dieu demande à chacun de nous de sauver non pas le monde tout entier, mais la petite portion du monde qui est placée devant nous. Tenez ! qu'a fait Jésus-Christ ? Lui qui se sentait assez d'amour et assez d'envergure pour sauver l'humanité tout entière, il commence d'abord à guérir, à sauver ceux qui l'entourent. Aucun d'eux ne lui paraît au-dessous de son attention, et c'est à propos des plus petits de la terre qu'il fera entendre les enseignements les plus sublimes. Faisons de même. Agissons dans l'humble milieu où Dieu nous a placés. Accomplissons notre tâche individuelle et ne disons pas « *A quoi bon ?* » Car une obole même n'est jamais perdue, et ne fussions-nous qu'un grain de sable, ce grain de sable mis dans la balance peut la faire incliner du côté du vrai et du bien et changer les destinées de l'humanité... Messieurs, soyez apôtres !

4^o Mais il y en a encore qui ne sont pas convaincus et qui me disent : « *Que faire ?* »

Ah ! que faire ? D'abord, il faut faire quelque chose et ne pas s'en tenir au proverbe turc qui dit : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. »

Ah ! que faire ? Messieurs, vous n'avez que l'embaras du choix entre les différentes sortes d'apostolat... Parlez ! Que de choses vous avez à dire, et que de bien vous pouvez faire par une parole de foi, par une parole de courage !... Vivez ! Que d'exemples vous avez à donner et que de bien vous pouvez faire par votre vie sincèrement chrétienne ! ... Agissez ! Que d'œuvres saintes vous avez à poursuivre et que de bien vous pouvez faire par un bon

livre, par un bon journal, avec une pièce de monnaie, avec une poignée de main, dans un patronage, dans un cercle, dans une société de coopération, de prévoyance, de mutualité !

Soyez apôtres, Messieurs !... Ce n'est pas assez que les prêtres le soient, il faut que les laïques le redeviennent. Et ce peuple, pâture abandonnée aux missionnaires de l'impiété et du mal, sera reconquis à la religion de Jésus-Christ. Ce n'est pas nous, peut-être, qui verrons ce miracle. Mais qu'importe ? Nos neveux en jouiront. Soyez apôtres et semez les bonnes paroles, les bons exemples, les bonnes œuvres. La terre est ingrate, le vent violent, les épines sans nombre ; mais il restera quelques bons grains et ils produiront la glorieuse moisson du siècle qui va venir !

32^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 8. — LES SAINTS PENDANT CE SIÈCLE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé à la sanctification des âmes. Elle leur a distribué le dogme, la morale et la grâce. Et pour mieux accomplir cette tâche elle a employé de nouvelles méthodes, elle a utilisé son clergé d'avant-garde, elle a fait appel à l'apostolat laïque... A-t-elle réussi ? A-t-elle formé des saints ? En a-t-elle produit beaucoup ? Je viens répondre à cette question, et je dis : 1^o qu'il faut à l'Eglise des saints ; 2^o que l'Eglise pendant ce siècle a eu des saints.

Aujourd'hui je ne traiterai que la première partie : il faut à l'Eglise des saints.

I. — Qu'est-ce qu'un saint ?

Messieurs, assez facilement nous nous imaginons que les saints sont des personnages qui appartiennent à peine à l'humanité, tant ils s'élèvent au-dessus d'elle, — qu'ils ne sont pas bâtis comme nous et que dès lors ils n'ont rien à nous apprendre... Détrompons-nous ! Les saints sont de notre race, de notre pays, de notre famille, de notre voisinage, de notre sang. Seulement ils ont un idéal, une élévation, une ténacité que nous n'avons pas au même degré qu'eux.

Un idéal. Nous autres, nous vivons habituellement dans l'actuel et dans le visible. Les saints poursuivent les réalités invisibles et vivent en vue de l'éternité.

Une élévation. Nous autres, nous nous traînons péniblement à la recherche de la gloire humaine, du plaisir et de la fortune : autant de vrais fantômes qui vont s'évanouir demain. Les saints sont tourmentés de la noble et généreuse ambition de pratiquer la perfection, et ils obéissent à la voix mystérieuse qui leur crie sans cesse : « Plus haut ! Toujours plus haut ! » Ils ont un idéal, ils y marchent avec

Une ténacité extraordinaire. Nous autres, quand nous entreprenons quelque bien et que le succès ne vient pas tout de suite couronner nos efforts, nous nous décourageons vite, et facilement nous disons : « Il n'y a rien à faire ! » Les saints jamais ! Voici un homme qui appuyé sur Dieu a commencé une œuvre sainte. Des obstacles, des difficultés sans nombre surgissent devant lui, des humiliations douloureuses pleuvent sur sa tête, le vide se fait autour de lui et nul ne veut rester solidaire de son aberration. Des voix amicales lui conseillent de mettre un terme à une lutte impossible... Rien n'y fait. Cet homme, qui s'est appelé tour à tour Isaïe, Jérémie, Paul, et dans nos temps modernes, Vincent de Paul, Ozanam, Garcia Moreno, cet homme marche jusqu'au bout. Il meurt, traité d'insensé peut-être par la sagesse humaine, jusqu'au jour où chacun voit ce que lui seul avait cru, et où la folie de la veille devient la vérité de l'avenir.

Les saints, Messieurs, sont des illuminés : ils ont un splendide idéal. Les saints sont des détachés : leur élévation est sans cesse grandissante. Les saints sont des obstinés : ils ont pour Dieu et pour leurs frères une ténacité de dévouement que rien ne lasse. Ils vivent à côté de nous, mais autrement et mieux que nous. Ils ont plus de prudence, plus de justice, plus de force, plus de tempérance que nous. Ils montent plus haut que nous dans la foi, dans l'espérance et dans la charité. Disciples de Jésus-Christ comme nous, ils sont de cet adorable modèle une copie vivante.

II. — Il faut à l'Eglise des saints

L'Eglise a trois choses à faire ici-bas : elle doit glorifier Dieu, sanctifier les âmes, et concourir au bonheur temporel de l'humanité voyageuse ici-bas. Or c'est par les saints qu'elle exerce ce triple ministère. Les saints en effet intercèdent auprès de Dieu, entraînent les âmes à la vertu, et couvrent le monde de bienfaits.

1^o *Ils intercèdent auprès de Dieu.* Dieu a droit à nos hommages et à nos services. Or voyez comment se comporte le monde à l'égard de Dieu. Le monde oublie Dieu, quand il ne l'insulte pas ; le monde prie peu, et pèche beaucoup. Qui donc offrira au ciel les justes compensations qu'il réclame ? Qui ? Les saints... Dix justes suffisaient au rachat de Sodome, Dieu épargne tout Israël à cause du seul David son serviteur, et une lame de sainte Thérèse, un jeûne du curé d'Ars ont peut-être couvert toutes les iniquités de leur temps.

Les saints de la terre *prient*... Et ils obtiennent pour nous l'assistance divine qui conjure les fléaux et guérit les infirmités humaines, la consolation qui soulage les cœurs affligés, la patience qui fait les douleurs méritantes, la force qui soutient le chrétien dans les luttes de la vie, la lumière qui éclaire ses pas à travers les ténèbres de l'er-

reur, l'onction qui calme ses trop vives passions, les saints désirs qui le poussent à la perfection, les coups de grâce qui brisent les cœurs endurcis et les préparent au drame sacré du repentir et du pardon. Ce n'est pas l'éloquence inspirée de l'orateur sacré qui fait les conversions : c'est le plus souvent la prière inentendue d'une âme ignorée qui met le ciel en émoi et obtient de Dieu des grâces extraordinaires... Et non contents de prier,

Les saints de la terre *expient*... N'ayant jamais à expier pour leur compte personnel que des fautes légères, ils expient pour le compte d'autrui les iniquités qui surabondent. Voyez-vous ces apôtres qui s'épuisent dans d'écrasantes fatigues, — ces martyrs qui donnent leur sang, — ces solitaires qui se crucifient volontairement, — ces angéliques vierges, — ces milliers de vies innocentes ignorées des hommes et connues de Dieu seul ? Tout cela peut-il demeurer sans emploi ? Tout cela est-il perdu ? Non, tout cela sert à payer nos dettes de péché, tout cela monte jusqu'à Dieu pour apaiser sa justice et pour provoquer sa miséricorde.

Par leurs prières et par leurs sacrifices, les saints intercèdent auprès de Dieu.

2^o *Par leurs exemples ils entraînent les âmes à la vertu.* Sans doute, Jésus-Christ se présente à nous comme le type achevé de toutes les vertus. Mais sa perfection suréminente nous éblouit et nous surpasse. Que fait-il pour nous rassurer, nous encourager et nous exciter ? Il tempère l'éclat de sa sainteté en la tamisant dans des vertus et dans des œuvres moins sublimes que les siennes, dans les vertus et les œuvres des saints. Nous regardons les saints, ces hommes faits de chair et d'os comme nous ; et les voyant supérieurs à la vanité, à la richesse, au plaisir, voués à l'humilité, à la pauvreté, à la pureté, nous nous écrions comme saint Augustin converti : *Cur non potero quod isti et istæ ?* Les saints sont sur le chemin de la vertu des soldats d'avant-garde. Ils entraînent avec eux le troupeau des âmes timides, molles et nonchalantes. Leur vie est comme un évangile en action. Sont-ce des hommes utiles ? Oui, certes !

3^o *Ils couvrent le monde de bienfaits.*

D'abord, si l'on tient compte de l'importance de notre vie morale, les saints sont, de tous les membres d'une société, les plus utiles, puisque, par leurs exemples héroïques, ils entretiennent parmi les hommes la pratique des vertus qui honorent l'humanité.

Mais je vais plus loin et je dis qu'ils travaillent plus efficacement que n'importe qui à la gloire et au bonheur temporel des peuples. Parce qu'ils regardent en haut, ils n'oublient pas les besoins d'en bas. Ne furent-ils pas des hommes utiles, ces millions de confesseurs de la foi qui affranchirent la conscience humaine, — ces papes, ces évêques et ces prêtres qui civilisèrent les Barbares et abolirent l'esclavage, — ces infatigables moines qui défrichèrent les déserts et les âmes, et sauvèrent les lettres, les sciences et les arts, — ces vaillants

chevaliers qui arrêtaient les flots de la barbarie musulmane, — tous ces saints qui fondèrent d'innombrables institutions de charité ?

A tous les points de vue, au point de vue surnaturel, au point de vue moral, au point de vue matériel, les saints sont le salut du monde et la gloire de l'Eglise. Pour glorifier Dieu, pour sanctifier les âmes, pour assurer le bonheur temporel des peuples, il faut à l'Eglise des saints.

III. — L'Eglise a toujours eu des saints

Elle en a eue dans tous les siècles. — Elle a enfanté des millions d'apôtres, intrépides et généreux propagateurs de la vérité dans tous les âges et sous tous les climats, race immortelle à qui l'Orient et l'Occident doivent leur conversion. — Elle a enfanté des millions de martyrs, hommes, femmes, enfants, patriciens et plébéiens, savants et ignorants, riches et pauvres, signant de leur sang chaque article du *Credo* catholique. — Elle a enfanté des millions de confesseurs aux vertus héroïques, rois, mendiants, pécheurs qui expient leurs fautes par d'effrayants châtiments, innocents qui aiment la croix jusqu'à la folie. — Elle a enfanté des millions de vierges qui ont renoncé aux noces terrestres pour se vouer au culte de l'Epoux céleste ou pour dépenser sur les misères humaines les dévouements d'une chaste maternité. — Elle a enfanté des millions de saints, en qui on a vu resplendir des vertus réservées, des vertus surhumaines, en qui souvent on a vu éclater la divine puissance du miracle. L'Eglise a toujours eu des saints.

Et c'est par la multitude de ses saints qu'elle a sauvé le monde de la décadence. C'est par la médiation des saints que la terre a été protégée. Interrogez chaque restauration sociale, elle porte le nom d'un saint. Quand il s'est fait des ruines dans une patrie chrétienne, ce n'est pas un sophiste que Dieu a appelé pour les relever, mais il a dit à un saint : « Verse-lui ta parole, laisse tomber là une étincelle de ton amour, » et c'est ainsi que s'est ranimé sans cesse le sépulcre des nations baptisées.

Il faut à l'Eglise des saints. L'Eglise a toujours eu des saints.

Conclusion

Un jour, dans notre première assemblée révolutionnaire, Barnave était à la tribune. Il défendait une mauvaise cause, et par moment sa façon de titubait. « Arrête ! Barnave, arrête ! » lui crie Mirabeau, « il n'y a pas de divinité en toi ! » Ainsi pourrait-on dire à notre siècle. Il n'y a plus Dieu en lui. Il faut lui redonner Dieu. Et parce que Dieu est présent et visible dans ses saints, ce sont des saints, de grands saints, des saints nombreux qu'il faut procurer à ce siècle.

Il y en a eu, pas assez sans doute, mais enfin il y en a eu. Nous le verrons dimanche.

33^e Conférence

Chapitre III. — Les œuvres de sanctification

§ 8. — LES SAINTS PENDANT CE SIÈCLE (suite)

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a travaillé à la sanctification des âmes. A-t-elle réussi ? A-t-elle formé des saints ? Il le faut. Le christianisme ne peut se propager que s'il est réalisé par ceux qui l'annoncent. D'autres causes peuvent réussir plaidées par des rhéteurs, des marchands de paroles ; celle de l'Evangile ne le peut pas. Supposez une Eglise possédant les orateurs les plus puissants, les plus habiles apologistes, les plus profonds raisonneurs ; si cette Eglise est sans sainteté, elle restera sans influence.

Or, l'Eglise catholique, pendant ce siècle, a-t-elle possédé des saints ? Oui ! Je vois en elle non seulement des vertus *communes*, mais des vertus *réservées* et des vertus *héroïques*.

I. — Des vertus communes

Comparons le présent au passé, notre époque à certains siècles qui l'ont précédée. Y a-t-il aujourd'hui sur la terre autant de mérites, de vertus, autant de justes, et surtout autant d'âmes qui se sauvent que dans les meilleurs siècles chrétiens, sans en excepter le *xiii^e* ? Je réponds carrément : *Oui*.

Sans doute, le moyen âge peut se prévaloir sur nous de trois supériorités importantes : 1^o il possédait l'unité religieuse et il ignorait les périls de l'incrédulité ; 2^o il jouissait d'une organisation sociale foncièrement chrétienne, et il n'avait pas à redouter l'athéisme du pouvoir ; 3^o il a produit beaucoup de puissantes individualités, beaucoup de saints de premier ordre.

Mais, d'autre part, il est sûr que : 1^o le clergé de notre siècle, dans son ensemble, est infiniment plus régulier, plus irréprochable que le clergé du moyen âge. 2^o Les moyens de sanctification, les foyers de vie chrétienne sont plus abondants aujourd'hui qu'au moyen âge. Les associations spirituelles, les groupements pieux, les dévotions nouvelles ne se comptent plus dans notre siècle : c'est en même temps une attestation et un aliment de la ferveur des catholiques. 3^o En raison de la nécessité où nous sommes de lutter davantage contre les courants opposés, nous avons plus qu'autrefois, sinon de grands saints, au moins des saintetés correctes, des qualités moyennes, des âmes généreuses qui honorent le christianisme par la dignité de leur vie.

Non, les vertus communes n'ont pas manqué à l'Eglise pendant ce siècle ! Elle a eu, elle a aujourd'hui, plus qu'il y a cinquante ans, des chrétiens à ciel ouvert, des chrétiens tout d'une pièce, qui ne cachent rien, qui n'amoindrissent rien, hommes d'œuvres, femmes dévouées qu'on ignore souvent pendant leur vie, qu'on préconise à leur mort et qui

embaument la terre des parfums du ciel. — Soldats à la caserne, hommes d'affaires à leurs comptoirs, jeunes gens immaculés, ouvriers à leurs fabriques, paysans à leurs champs, mères de famille dans leur ménage, jeunes filles à côté de leurs mères,... qui n'a connu et ne pourrait nommer ces saints et ces saintes du foyer domestique, ces fidèles qui pratiquent dans le monde la loi de l'Evangile ?

Je salue, Messieurs, tous ces sacrifices que nul ne peut compter, tous ces dévouements que personne ne remarque, toutes ces prières qui sont perdues en apparence, tous ces actes qui ne semblent rien et qui portent tout ! Ce n'est rien que les imperceptibles grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; pris un à un, c'est à peine s'ils font osciller une balance. Mais ce sont eux pourtant qui, rapprochés les uns des autres, brisent l'élan des vagues et disent à l'Océan dans sa furie : « Tu n'iras pas plus loin ! » Ainsi, en jetant un regard superficiel sur le monde, nous ne voyons que les grandes luttes et les grands triomphes. Regardons-y de plus près, allons au fond des choses, et reconnaissons que la trame de la vie humaine se forme d'humbles devoirs loyalement acceptés et de vertus communes généreusement pratiquées.

L'Eglise cependant, l'Eglise de ce siècle a mieux à nous offrir. J'admire en elle

II. — Des vertus réservées

Remarquez ceci, Messieurs, — c'est une particularité glorieuse qu'on ne trouve que dans l'Eglise catholique : — elle ne se contente pas de sanctifier une foule d'individus isolés, elle crée de grandes familles spirituelles d'hommes et de femmes qui sont comme des collèges de sainteté, elle fait de la sainteté un état public.

Les *ordres religieux*, au milieu des tempêtes de ce siècle, se sont multipliés d'une façon merveilleuse. On a vu renaître les anciennes formes de la vie monastique. Et il est difficile de compter les instituts nouveaux créés pour les besoins des temps présents. Jamais les vocations n'ont été plus nombreuses qui arrachent de jeunes existences aux promesses du bonheur terrestre pour les plier à la loi du sacrifice. C'est un fait constaté que notre siècle à son déclin compte deux fois plus de religieux et quatre fois plus de religieuses que n'en comptait la France à la veille de la Révolution. Il y a cent ans, en France, nous avions 30.000 religieuses, nous en avons à l'heure qu'il est 130.000 ; et celles-là, toutes volontaires, toutes enchaînées à leur règle par le seul lien de l'amour.

Et quels fruits de sainteté mûrissent dans ces jardins mystiques où l'Eglise rassemble ses meilleurs enfants ? Je me rappelle ici une belle parole de Grégoire le Grand assiégré par les barbares et délaissé du monde romain : « J'ai à Rome, disait-il, trois mille vierges recueillies des monastères ruinés d'Italie. Leur vie est sainte, elles prient,

elles jeûnent, et versent de si abondantes larmes que si elles n'étaient pas là, nul de nous n'aurait pu tenir sous le fer des Lombards. » L'Eglise pendant ce siècle a pu dire la même chose. Aux blasphèmes de l'impiété, aux oublis de l'indifférence, à tous les crimes privés et publics qui provoquaient les châtiments de la justice divine, elle a opposé la perpétuelle prière des contemplatifs, la constante immolation des victimes volontaires du cloître, les libres supplices des âmes consacrées, les vertus réservées de ses ordres religieux.

L'Eglise contemporaine n'a pas eu de saints?... Pardon ! N'est-ce pas une armée de saints et de saintes que ces milliers d'hommes et de femmes qui se dévouent à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse et au culte des pauvres, des malades, des convalescents, des incurables, des orphelins, des vieillards, des flétris, de tous les abandonnés qui réclament des soins, du pain, des consolations, des affections, de l'estime et de la réhabilitation ? N'est-ce pas un saint que cet homme qui, en pleine jeunesse, quitte son foyer et sa patrie et s'en va mourir avec joie pour Jésus-Christ et pour les âmes sur quelque plage de l'Asie ou de l'Afrique, soumis à la voix de son chef comme le soldat à l'appel de la discipline ? Il y a là, Messieurs, autre chose que les seules inspirations de la nature. N'est-ce pas une sainte que cette jeune fille chrétienne, élevée au milieu de toutes les délicatesses et de toutes les élégances et qui renonce à tout cela, oublie jusqu'à son nom, se couvre de bure et va s'enfermer dans quelque école ignorée d'un faubourg ou subir tous les jours le contact de la maladie et de la misère dans les hôpitaux ? Regardez-la ! Victime crucifiée, elle porte sur son visage une auréole de paix que les mondaines ne possèdent pas.

Messieurs, je salue dans l'Eglise de ce siècle un épanouissement extraordinaire, une moisson luxuriante de vertus réservées. Il y a plus encore : j'admire en elle

III. — Des vertus héroïques

Grâces soient rendues à Dieu ! Notre siècle si égaré n'est pas déshérité de la première de toutes les gloires : celle de produire des saints, qui ne sont pas canonisés, qui ne le seront peut-être jamais, mais qui se montrent au niveau des plus belles âmes de l'antiquité chrétienne.

Le P. Chanel et le P. Perboyre, deux martyrs de la foi en ce siècle, ont été mis sur les autels,... et parmi les otages de la Commune, n'y en a-t-il pas un certain nombre qui sont peut-être destinés à enrichir les diptyques de l'Eglise future ?

Le P. Damien, Jeanne Jugan, le curé d'Ars, Bernadette, don Bosco, madame Barat..., n'est-ce pas la sainteté éminente ? N'est-ce pas la foi, la pureté, la charité catholiques ? Cela suppose un certain nombre de détachements qui sont des actes de sainteté véritable.

Est-ce que nous n'avons pas toute une pléiade de saints que j'appellerai intellectuels : Ozanam,

Lacordaire, le P. Olivaint, Mgr d'Hulst, Henri Perreyve, Mgr Dupanloup, Montalembert, Augustin Cochin, Ravignan et bien d'autres ? Tous ces hommes ont prouvé que la sainteté est possible chez les personnages de notre siècle éminents par la science et le talent.

Nous pouvons encore citer parmi les saints contemporains Garcia Moreno, homme d'une piété, d'une humilité, d'une activité prodigieuses, et qui est mort vrai martyr sous le fer de la franc-maçonnerie en poussant ce cri sublime : « Dieu ne meurt pas ! » — M. Dupont, le saint homme de Tours dont le procès de béatification est commencé ; — M. de Melun, qui n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres ; — le général de Sonis, qui fut l'idéal même de l'héroïsme militaire appuyé sur la perfection intérieure du chrétien ; — le P. Hecker, l'illustre fondateur des Paulistes en Amérique, — et tant d'autres, dont les noms ne me reviennent pas !

Oui, Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a produit des vertus communes, des vertus réservées, des vertus héroïques. Elle a produit des saints...

Conclusion

Redisons en terminant le beau mot de Lacordaire : « Mon Dieu, donnez-nous des saints ! » Si vous me demandez, Messieurs, comment la vie de l'Evangile peut se développer dans nos milieux modernes, je vous dirai : Par la sainteté, qui est la forme complète et parfaite du christianisme ! On ne comprimerait pas une génération de saints. Il n'est pas, dans le monde moral, de force comparable à la sainteté. Tenez, une preuve historique.

Qu'est-ce qui a restauré la France chrétienne au commencement du XVII^e siècle ? Un groupe de saints : les François de Sales, les Olier, les Bérulle, les de La Salle, les Vincent de Paul, les sœurs de saint Vincent de Paul, les Frères de la Doctrine chrétienne, les Sulpiciens, les Lazaristes et tant d'autres congrégations de cette époque heureuse.

Et pourquoi, sur la fin du XVIII^e siècle, la société chrétienne s'est-elle décomposée ? Manquait-elle de savants, d'orateurs, de grands esprits, de beaux génies ? Non certes ! Mais elle n'avait plus de saints ; la France corrompue par la régence appartenait à Voltaire, et le XVIII^e siècle était fait... tellement que lorsque la philosophie souffla sur la France comme un vent de tempête, elle n'a rencontré devant elle aucun rempart qui pût l'arrêter.

Il nous faut des saints. Il n'y a pas de franc-maçonnerie qui tienne devant une telle puissance. Un groupe de saints aurait tôt fait de vaincre les ennemis de l'Eglise et du bien. Ils mettraient en circulation des idées et des sentiments qui renouvelleraient la France et créeraient des œuvres qui dureraient des siècles.

34^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 9. — LA SANCTIFICATION DU PEUPLE CHRÉTIEN PAR LE PRÊTRE

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a agi sur les âmes. Elle les a sanctifiées. Comment ? Par le prêtre. C'est ce que je voudrais vous dire aujourd'hui très brièvement.

Nous assistons à la première messe d'un nouveau prêtre. Je salue ce jeune lévite qui a été mon élève et qui devient mon frère dans le sacerdoce ! Je salue le cortège de parents, d'amis, de voisins qui se pressent autour de lui dans ce sanctuaire ! Je vous salue tous, chers hommes à qui mon cœur et ma vie appartiennent, et en présence du spectacle qui vous est offert je viens vous dire : Réjouissez-vous, parce que *vous avez* des prêtres, parce que vous en avez *partout*, parce que vous en avez *toujours* !

I. — Vous avez des prêtres

Avez-vous vu hier, à la cathédrale, ce solennel moment où le jeune lévite, revêtu de l'aube, s'est avancé vers l'autel d'un pas résolu, et s'est couché de toute la longueur de son corps mortifié aux pieds de son évêque, pour immoler à Dieu, à l'Eglise et aux âmes les désirs de la chair et les rêves de l'ambition purement humaine ? Quand il s'est relevé, le front pâle et les yeux mouillés de larmes, peut-être quelques profanes ont-ils murmuré tout bas : « C'est une virginité stérile ! » Et moi j'ai dit et je répète devant vous : « Quelles noces fécondes ! quelle splendide paternité ! Ames qui attendez la naissance spirituelle, réjouissez-vous ! Voici le Père que Dieu vous donne pour vous aimer, pour vous servir, pour vous sauver ! »

Voilà le prêtre, Messieurs, le voilà dans son essence et dans sa mission ! Il renonce à l'honneur de la paternité temporelle pour être père dans l'ordre spirituel. Il enfante les âmes à la foi, à la grâce, à la vie éternelle, tirant les unes de l'incrédulité, les autres de l'ignorance, les unes du péché, les autres de la tiédeur. Il enfante les âmes dans sa jeunesse sacerdotale par l'activité et par le zèle, dans son âge mûr par une action tempérée de prudence et de conseil, dans sa vieillesse par les larmes et les lamentations de sa prière enfermée au fond du sanctuaire.

Le prêtre est père. Enfants, jeunes gens, vieillards, hommes, femmes, jeunes filles, vierges consacrées au Seigneur, tous nous appellent de ce beau titre. Vous nous confiez vos secrets et vos chagrins, vous nous abordez sans embarras, vous nous sollicitez sans détour, parce que vous savez que nous ayons pour vous une âme paternelle, que nos soins, notre temps, nos efforts, notre vie, tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons, est à vous !

Le prêtre est père. Et alors, bien qu'il soit pau-

vre, on réserve sa place au milieu des grands de ce monde ; — bien qu'il soit jeune, on lui attribue la sagesse d'un vieillard ; — bien qu'il soit faible, on lui attribue la puissance d'un Dieu ; — bien qu'il soit consacré d'hier, on lui abandonne avec une aveugle confiance les impérissables destinées de son âme immortelle... Vous avez des péchés ? C'est le prêtre qui les efface. — Vous avez des doutes ? C'est le prêtre qui les dissipe. — Vous avez des larmes à verser ? C'est le prêtre qui les recueille. — Vous avez des enfants à élever ? Demandez au prêtre de vous aider. — Vous avez des malades ? Allez chercher le prêtre : *Infirmatur quis in vobis ? Inducat presbyteros.* — La patrie chancelle ? Ce ne sont pas les politiciens qui la sauveront, c'est le prêtre !... Le prêtre est père. Le monde, sans lui, est un orphelin. Réjouissez-vous, Messieurs, et bénissez Dieu : vous avez des prêtres !

II. — Vous en avez partout

Plus de 500 ans avant Jésus-Christ, un prophète avait vu les prêtres de la nouvelle alliance se recruter dans toute langue et dans toute tribu, remplir le monde, prendre leur vol jusque dans les îles les plus lointaines, et du couchant à l'aurore offrir à Dieu un sacrifice sans tache. Et, en effet, voyez ! Sur tous les points de la terre, les prêtres sont debout à l'autel, et le sang divin répandu par leurs mains ne cesse de purifier d'un pôle à l'autre tous les continents, toutes les mers, tous les mondes, en rejaillissant jusqu'aux astres, inondés eux-mêmes dans le déluge de la grâce...

Vous avez des prêtres partout. — Vous en avez dans vos maisons d'éducation chrétienne, pour initier vos jeunes gens à la vertu et à la science, pour sauver l'avenir dans le présent, pour préparer des recrues à la religion et à la patrie. — Vous en avez dans vos hôpitaux, pour ouvrir le ciel à tant d'infortunés que la souffrance torture et à qui la terre n'a plus rien à donner. — Vous en avez dans vos monastères et dans vos couvents, pour guider ces innombrables religieuses dont l'héroïsme inexplicable à la nature vient se renouveler sans cesse au contact du sacerdoce. — Vous en avez dans vos villes, où ils confessent, où ils prêchent, où ils se dépensent sans compter pour ceux qui sont vêtus de pourpre et pour ceux qui sont vêtus de bure, où ils organisent des œuvres de sanctification, des œuvres de zèle, des œuvres de charité. — Vous en avez dans vos villages, où ils travaillent à la gloire de Dieu et au salut des âmes, où ils protègent l'Evangile contre l'ignorance, contre l'oubli, contre les blasphèmes, contre les passions... Toutes les charges, toutes les dignités, toutes les cérémonies, toutes les réputations, si hautes soient-elles, pâlissent à côté de la simplicité et de la grandeur d'une telle fonction !... Oh ! bénissez Dieu d'avoir des prêtres partout !

« Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, disait le curé d'Ars, et on y adorera les bêtes. » Le curé d'Ars a été trop charitable. Quand un peuple

se sépare du prêtre, il tombe au-dessous de l'idolâtrie. Il adore les êtres les plus ignobles qui personifient ses vices, et il va d'un pas accéléré à la barbarie et à la mort. Rassurez-vous, Messieurs ! La race sacerdotale a la vie dure, parce que c'est dans le ciel même qu'elle a ses racines, et quand on croit l'avoir chassée, elle est déjà revenue et debout à son poste de travail et de dévouement. Vous avez des prêtres, vous en avez partout !

III. — Vous en aurez toujours

Les chênes et les prêtres sont éternels.

D'abord, le passé prophétise l'avenir. Or, *regardez le passé !* Les prêtres ont survécu à tout, au glaive des Césars, à la raillerie des philosophes, à la ruse des légistes, aux fureurs de l'opinion, à la plume de Voltaire, à la spoliation, à l'exil et à la mort. Il y a seize siècles que les prêtres instruisent, civilisent et honorent ce pays, — seize siècles qu'ils partent de ses rivages pour aller porter au loin la foi du Christ et le nom de la France, — seize siècles qu'ils s'immolent pour Dieu et pour la patrie, — et après une si longue expérience, après tant de croisades, après tant de missions, vous redouteriez de voir le peuple chrétien dire à son clergé : « Va-t-en ! il n'y a plus rien de commun entre toi et moi ! » Non, Messieurs ! Les misérables avortons qui chantent nos funérailles seront morts avant nous, et demain, le pardon dans le cœur et sur les lèvres, nous irons prier sur leurs cendres refroidies et impuissantes... Vous aurez toujours des prêtres !

Voyez le présent ! Que n'a-t-on pas fait depuis vingt ans pour nous humilier et nous anéantir ? Les journaux pornographes et impies se sont constitué toute une clientèle en déchirant notre manteau et en nous jetant de la boue à la figure. L'opinion abusée nous a prodigué les épithètes les plus sottes et les plus méchantes. La loi a essayé de tarir les sources de notre recrutement. Chose étonnante : nous avons plus de vocations que jamais ! Les enfants du peuple continuent de venir à nous nombreux et empressés, et, comme aujourd'hui, nous nous inclinons respectueux et attendris sous la bénédiction de leurs mains nouvellement consacrées. Plus qu'autrefois, les fils de la bourgeoisie et des classes prépondérantes viennent demander, eux aussi, l'honneur du sacerdoce. C'est bon signe.

Vous avez des prêtres, vous en avez partout, vous en avez de plus en plus, vous en aurez toujours. Je ne crains pas *pour l'avenir !* Tant qu'il y aura sur la terre une âme à instruire, à éclairer, à sanctifier, il y aura un prêtre au service de cette âme ; et sur les ruines du monde écroulé le dernier prêtre viendra chercher le dernier pécheur pour le jeter, avec le cri du dernier pardon, entre les bras de la croix qui descendra du ciel pour juger les hommes... Je ne crains pas pour l'avenir ! Tant qu'il y aura une patrie française, il y aura des prêtres qui germeront dans son sein, qui élèveront ses enfants, qui travailleront à son bonheur

et à sa gloire et qui guideront ses pas dans le chemin de la justice, de l'honneur et de la vérité.

Réjouissez-vous, Messieurs, et bénissez Dieu : vous avez des prêtres, vous en avez partout, vous en aurez toujours !

Conclusion

Et maintenant, prêtre de Jésus-Christ, mon fils d'hier et mon frère d'aujourd'hui, montez au saint autel, offrez la victime du salut, distribuez l'Eucharistie aux âmes avides de la recevoir ! Bénissez les entrailles fécondes de votre mère et les mains calleuses de votre père ; bénissez ce peuple ouvrier où repose votre berceau et qui, pour revenir à la religion, n'aurait besoin que de la connaître ; bénissez cette paroisse dont vous êtes l'enfant et qui se réjouit de recueillir les prémices de votre jeune sacerdoce ; bénissez tous ces hommes qui sont venus faire à votre première messe un cortège si imposant et si honorable ! Bénissez-nous tous, et demain entrez avec joie, avec élan, dans cette belle vie sacerdotale et apostolique qui glorifie Dieu et qui sauve le monde !

Et vous, Messieurs, emportez de cette réunion une profonde impression religieuse, une invincible confiance en Jésus-Christ, en son Eglise immortelle, un attachement très sincère et une filiale docilité à l'égard du sacerdoce. Le prêtre est votre ami et votre serviteur. Mettez votre main dans la sienne, et ensemble vivons et travaillons pour Dieu jusqu'au jour où, prêtres et laïques, nous irons jouir de lui dans les splendeurs de l'immortalité bienheureuse !

POUR L'IMMACULÉE-CONCEPTION

II

FIDÉLITÉ DE MARIE A LA GRACE

Gratia Dei in me vacua non fuit.

La grâce de Dieu n'a pas été inutile en moi.

(I Cor., xv, 10).

Mes frères, un jour que la multitude acclamait Jésus pour ses sublimes enseignements et ses étonnants miracles, une femme, ne pouvant retenir ses transports, lui cria du milieu de la foule : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! Heureux le sein qui vous a nourri ! » — « Oui, sans doute, répondit Jésus ; mais appelez plutôt bienheureux ceux qui écoutent et observent la parole de Dieu. » — Par cette réponse, Jésus ne repoussait pas l'éloge donné à sa mère, il le motivait autrement : « Proclamez ma mère bienheureuse, semble-t-il dire, rien, de mieux : elle s'y attend, elle y a droit, elle l'a prédit. Mais ce n'est pas pré-

cisement des grâces reçues qu'il faut la féliciter ; c'est du bon usage qu'elle en a fait. »

Cet avertissement du Sauveur s'est présenté à mon esprit au moment où je méditais un éloge du premier privilège de Marie, l'éloge de sa conception immaculée. J'ai tenu compte de cet avertissement. C'est pourquoi ce que je vais louer aujourd'hui en Marie, c'est le bon usage qu'elle a fait de la grâce sanctifiante.

Aussi bien, chrétiens, c'est un sujet dont la méditation peut nous être fort utile. Nous aussi, nous avons reçu au baptême une faveur comparable au splendide privilège que nous honorons aujourd'hui en la sainte Vierge. Dans ce sacrement de notre conception spirituelle, Dieu nous a conféré, bien qu'à un degré moindre, la même grâce qu'à Marie. Nous y sommes devenus les enfants de Dieu, les héritiers du ciel, les temples vivants du Saint-Esprit. Envers cette grâce de notre baptême, nous avons des devoirs. Eh bien ! l'usage que la sainte Vierge fit de la grâce sanctifiante nous apprendra celui que nous devons en faire nous-mêmes.

Deux mots me semblent résumer la fidèle correspondance de Marie à cette grâce : *elle ne la perdit jamais, elle la développa sans cesse.*

I

Etablie par Dieu dans la vie de la grâce dès le premier instant de son existence, Marie n'en est jamais déchuë. C'est le péché mortel qui détruit en nous la vie divine, et le péché véniel l'affaiblit. Or, Marie n'a jamais péché, même véniellement. C'est la doctrine de l'Eglise, doctrine sinon définie du moins clairement enseignée par plusieurs conciles, en particulier par celui de Trente. « La sainte Eglise, dit celui-ci en sa sixième session, tient pour certain que la bienheureuse Marie, par un privilège spécial de Dieu, n'a pas commis, pendant tout le cours de sa vie, un seul péché véniel. »

Cet enseignement de l'Eglise s'appuie d'ailleurs solidement sur la sainte Ecriture et la Tradition. Ce que l'Evangile nous montre surtout en la sainte Vierge, c'est une volonté inébranlablement attachée à la volonté divine. Tout ce que le livre sacré nous apprend d'elle peut se résumer dans la réponse qu'elle fit à l'ange Gabriel, au jour de l'Incarnation : « Je suis la servante du Seigneur, que sa parole s'accomplisse en moi. » — Quant à la Tradition, elle a constamment proclamé que Marie fut impeccable par privilège, comme Jésus son fils l'était par nature. « Quand il s'agit du péché, dit saint Augustin, je veux pour l'honneur de Jésus-Christ qu'il ne soit pas même question de la sainte Vierge. » Et tous les Pères de l'Eglise emploient les plus gracieuses comparaisons pour nous faire entendre la même vérité. Marie, disent-ils, est plus pure que la pureté, plus lumineuse que la lumière. Elle est le palais de Dieu : celui-ci ne saurait supporter de tache dans sa maison. Elle est le paradis du Verbe incarné : dans ce paradis, les épines du péché ne poussent pas.

La sainte Vierge fut donc exempte de tout péché actuel, aussi bien que du péché originel. Jamais la faute la plus légère ne ternit la pureté de son âme. Par là, mes frères, elle nous enseigne notre premier devoir à l'égard de la grâce sanctifiante : c'est de la conserver précieusement, c'est de ne jamais la perdre par le péché mortel.

Hélas ! où sont-ils les enfants d'Adam qui ont toujours gardé la grâce de leur baptême ? Depuis la chute originelle, il n'y a eu qu'une seule âme immaculée dans sa conception : c'est le privilège de Marie, il ne sera pas donné à un autre. Mais tous du moins nous devrions être immaculés dans la route qui s'étend entre le baptême et la mort. David, dans un de ses psaumes, célèbre le bonheur de ces immaculés de la route : *Beati immaculati in via !* Mais l'Eglise n'ose appliquer ce psaume qu'aux seuls enfants moissonnés par la mort au berceau, tout après leur baptême. Pour tous les autres, à la fin du terrestre voyage elle prie Dieu de fermer les yeux sur leurs péchés : *Si iniquitates observaveris !* O Dieu ! c'est qu'ils sont rares les baptisés qui ont conservé toute leur vie la grâce du baptême. Un grand nombre l'estiment encore assez pour ne pas vouloir mourir sans elle, mais l'estiment trop peu pour vouloir vivre avec elle. Ils la sacrifient donc pour une bagatelle, cette grâce que Jésus-Christ leur a acquise au prix de son sang. Ils se flattent, les insensés, que Dieu voudra leur donner au dernier jour la robe nuptiale, après qu'ils l'auront dédaignée toute leur vie. — D'autres l'estiment davantage ; mais, parce qu'ils manquent de courage, leur vie est un perpétuel va-et-vient de Dieu au péché et du péché à Dieu. Leur pauvre âme ressemble à ces citernes rompues dont parle l'Ecriture et qui ne peuvent plus contenir l'eau : *Cisternæ dissipatæ non valent retinere aquas.* — D'autres enfin sont arrivés à fixer la grâce dans leur cœur. Mais un souvenir amer les poursuit : il y a dans leur passé telle ou telle époque où ils ont préféré un misérable plaisir à Dieu, à sa grâce, à son paradis. — Encore une fois, où sont-ils les immaculés dans le voyage de la vie ?

Je sais bien ce que vous m'alléguerez comme excuse, si je compare votre conduite à celle de Marie. Vous me direz qu'elle avait des secours extraordinaires, qu'elle n'était pas portée comme nous au mal par la concupiscence. — C'est vrai. Mais moi aussi j'ai quelque chose à vous dire. C'est que Marie a employé tous les moyens possibles pour conserver la grâce, tandis que nous ne prenons aucune précaution. Continuellement elle méditait les grandes faveurs que Dieu lui avait faites, continuellement elle était sur ses gardes pour éviter le péché ; et nous, avec nos faiblesses et nos passions, nous ne réfléchissons jamais, et nous nous permettons toutes les témérités.

La sainte Vierge, dis-je, méditait sans cesse le prix infini des faveurs divines. Je le sais par saint Luc, lequel devait le tenir de Marie elle-même. Cet évangéliste nous affirme que Marie conservait dans son cœur le souvenir des grandes choses

opérées en elle, et qu'elle s'en entretenait sans cesse. Ah ! mes frères, si les hommes d'aujourd'hui se montrent si froids et si indifférents à l'égard de la grâce, s'ils nous écoutent à peine quand nous leur parlons de leur adoption divine, s'ils font bon marché de leur titre d'enfants de Dieu, s'ils ne savent plus en être fiers, c'est qu'ils ne réfléchissent plus à la dignité de leur baptême et à la grandeur de leur destinée. Pour quiconque veut y penser, il n'est sur terre aucune gloire comparable à celle où nous élève la grâce sanctifiante. Qu'est-ce qu'un roi de la terre, à côté d'un héritier de la couronne céleste ? Peut-être aux yeux des hommes ce n'est qu'un pauvre ouvrier vivant péniblement de son travail, une pauvre femme, comme Marie de Nazareth, sans gloire et sans influence, un mendiant méconnu et dédaigné. Mais pendant que les hommes passent à côté de lui sans le regarder, le ciel le contemple ; Dieu le considère comme son enfant bien-aimé et met en lui ses complaisances ; son ange gardien s'incline devant son âme en répétant les paroles de l'ange à la Vierge : *Ave gratia plena !* Et lui peut dire en son cœur avec effusion, comme Marie : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

Comme Marie aussi, le juste veille avec un soin jaloux sur ce trésor de la grâce. Que Marie ait été vigilante, l'Evangile nous le dit assez. Il nous la montre toujours humble de cœur, prudente d'esprit, grave dans ses discours, sobre dans ses entretiens, réservée dans ses paroles, modeste dans ses regards. A tel point que saint Ambroise a pu formuler cette saisissante affirmation : « Marie n'a été confirmée dans la grâce que parce qu'elle avait été confirmée dans la défiance d'elle-même. » Voilà ce que fit la sainte Vierge, toute exempte qu'elle était de l'inclination au mal. Et nous, pauvres pécheurs, pleins de faiblesses et de tentations, nous sommes téméraires à l'excès ; nous jetons étourdiment notre trésor au milieu des dangers de toute sorte. Quand un voyageur, chargé d'or, doit traverser une route infestée de brigands, il prend mille précautions pour ne point se laisser dévaliser. Chrétiens, nous sommes nous aussi des voyageurs en route vers la patrie, et nous portons avec nous, dans le vase fragile de notre cœur, le précieux trésor de la grâce de Dieu. Or, il y a le long du chemin une foule de voleurs qui ont juré de nous le ravir. Ah ! tremblons ! soyons sur nos gardes pour le conserver !

Conserver la grâce : telle est la première leçon que nous donne l'exemple de Marie. J'ai dit qu'elle nous en donne également une seconde : elle nous apprend à faire grandir en nous cette grâce et à la faire fructifier.

II

Quand Dieu eut créé sur la terre les êtres vivants, il ne considéra pas son œuvre comme terminée ; il leur donna l'ordre de croître et de se multiplier. Il en est de même après la production de la vie surnaturelle dans le monde des âmes.

Tout n'est pas fini quand Dieu a mis sa grâce dans une âme. La vie divine est un germe qui doit se développer et grandir, un bouton qui doit s'épanouir, une semence qui doit produire une moisson.

Vous voyez parfois, au commencement du printemps, le jardinier se promener autour de ses arbres, interroger d'un œil attentif les mystérieuses enveloppes que va gonfler et déchirer bientôt la sève bouillonnante. Vers la même époque, le laboureur va voir si ses blés promettent une bonne moisson. Tel nous pouvons nous représenter Dieu, jardinier des âmes : « *Pater meus agricola est.* » (Joan., xv, 1). Quand il a jeté en elles sa grâce, il attend que ce germe divin s'épanouisse et produise des fruits : « *Expectavi ut faceret uvas.* » (Is., v, 4). Or, mes frères, nous ne devons point contrarier ces grands desseins de Dieu sur nous. Si la graine jetée dans le sol par le laboureur avait conscience des énergies qui dorment en elle, elle rêverait, dans le sillon obscur où on l'ensevelit, de devenir un bel épi tout plein de grains d'or, se balançant sous le soleil du bon Dieu. O chrétien ! ô mon frère ! tu as conscience, toi, de la vie divine dont le germe fut déposé en ton âme au jour de ton baptême. A toi de le développer librement et de le faire fructifier.

Faut-il te rappeler, l'Écriture à la main, le commandement que Dieu t'en donne ? « Le juste, nous dit-elle, ressemble au cèdre du Liban dont les rameaux s'étendent au large pendant que sa cime monte vers les cieux. Il germe comme le lys dont les bulles se multiplient et les fleurs se renouvellent constamment. *Justus ut palma florebit. Germinabit sicut lilium.* (Is., xxxv). Son âme gravit une échelle mystérieuse dont les degrés sont des vertus : *Ascensiones in corde.* (Ps., lxxxiii). Il ressemble à un astre éblouissant qui croît depuis son aurore jusqu'à son midi : *Quasi lux splenscens crescit in diem perfectum.* (Prov., iv, 18). — Jésus-Christ s'exprime plus clairement encore : « Soyez parfaits, nous dit-il, comme votre Père céleste est parfait. » — Et l'apôtre saint Paul reprend, pour les expliquer, les paroles du Maître : « Que celui qui est juste se justifie toujours ; que celui qui est saint se sanctifie encore. »

Tel est le dessein de Dieu sur nous, mes frères, tels sont ses ordres. Or nul n'y répondit mieux que Marie. Dès sa conception, elle était ornée, en même temps que de la grâce sanctifiante, de toutes les vertus et de tous les dons surnaturels qui en sont le cortège inséparable. Eh bien ! elle employa toute sa vie à augmenter cette grâce et à la faire fructifier. D'Eve à Marie, les âmes semblaient maudites comme la terre. Frappées comme celle-ci de stérilité, elles ne produisaient pour le divin jardinier que des épines et des ronces. Mais voici qu'enfin l'hiver est passé avec sa stérilité ; les fleurs commencent à apparaître sur notre terre. De l'âme de Marie Dieu a fait un paradis où toutes les vertus s'épanouissent et donnent leur parfum, fleurs célestes dont le divin

seigneur y avait répandu les germes. *Florete flores et frondete in gratiam !* (Eccli., xxxix, 19). C'est l'humilité qui rend chère à la fille de tant de rois la pauvreté d'une chaumière ; c'est une patience invincible dans les épreuves les plus cruelles ; c'est une douceur inaltérable au milieu des contradictions ; c'est la tranquillité d'âme en face des plus grands périls ; c'est une foi vive qui lui vaut de devenir mère de Dieu ; c'est une espérance plus tenace et plus héroïque que celle d'Abraham après la mort de son fils unique Jésus ; c'est une charité incomparable qui fait du cœur de Marie un ardent foyer allumé par l'amour de Dieu et l'amour des hommes ; c'est en un mot toute cette luxuriante et incessante floraison qui arracha au Très-Haut cet éloge sans pareil à l'adresse de la sainte Vierge : « Bien des filles d'Adam ont amassé des richesses de grâce ; mais vous les avez toutes surpassées. » (Prov., xxxi, 29).

Pour nous, mes frères, ne nous contentons pas de louer Marie pour les merveilleux progrès qu'elle a faits dans la sainteté. Imitons-la dans la mesure du possible. Souvenons-nous bien qu'il n'y a point de vie sérieusement chrétienne sans un effort continu vers une perfection plus haute. Loin de nous la pensée vaniteuse du pharisien qui admirait sa perfection : « Mon Dieu, disait-il, je suis meilleur que les autres, et je vous en rends grâces. » Le Christ, notre maître, nous prescrit de tout autres sentiments. Il a maudit le figuier stérile, simplement parce qu'il ne produisait pas de fruits ; il a condamné le serviteur à qui on avait remis un talent, simplement pour ne l'avoir pas fait fructifier. Persuadons-nous donc bien que Dieu a le droit d'être servi par nous, infiniment mieux qu'il ne l'est. Toujours mieux, toujours plus haut ! telle doit être notre devise. Toujours monter, toujours progresser ! tel doit être l'objet de nos incessants efforts. Au service de Dieu, on cesse d'être bon du moment qu'on cesse de vouloir être meilleur.

Je serais désolé, mes frères, si le parallèle que je viens de faire entre la fidélité de la sainte Vierge et notre inconstance, vous enlevait quelque chose de votre confiance envers elle. Parmi les hommes, je le sais, les plus compatissants sont généralement ceux qui ont le plus souffert, et il n'y a tel pour avoir pitié des misérables que ceux qui ont connu la misère. Il en va tout autrement pour Marie. A une pureté sans tache elle joint une compassion sans mesure. Digne mère du Rédempteur, elle partage les sentiments de son fils : pour n'avoir pas connu le péché, elle n'en a que davantage pitié des pécheurs. O Marie immaculée ! ayez donc compassion de nous, puisque nous sommes pécheurs. Permettez-moi de vous le dire avec humilité : les péchés des hommes vous ont été en quelque façon profitables. Sans ces péchés, peut-être ne seriez-vous pas devenue la mère de Jésus, tout au moins du Jésus rédempteur que nous connaissons ; sans eux vous seriez moins élevée au-dessus de nous. Eh bien ! qu'en retour

votre privilège nous soit profitable ! Vous êtes la Vierge puissante en même temps que la Vierge fidèle. Obtenez-nous donc par vos prières de reproduire, dans la mesure permise à notre faiblesse, le privilège de votre immaculée conception, en conservant en nous le don précieux de la grâce, en le faisant croître et fructifier. Puissions-nous, aidés par votre intercession, paraître devant Dieu à notre dernier jour ornés de la grâce sanctifiante et comblés de mérites, afin d'entendre comme vous de la bouche du souverain Juge ces douces paroles : « Il n'y a pas de tache en vous, venez pour que je vous couronne. » Ainsi soit-il !

RÉCITS ET CAUSERIES

XIX

LE PAIN BÉNIT

A mon arrivée dans cette paroisse, il y a déjà plus de quatre ans, la première chose qu'on me demanda fut de rétablir le pain bénit.

Je n'ai pas oublié qu'une humble et excellente paroissienne, pauvre d'argent, mais riche de foi, vint alors me trouver et m'offrit, à condition de conserver l'anonyme, de donner l'exemple. Cela était d'autant plus méritoire que son tour devait bientôt venir et qu'elle entendait bien ne pas le laisser passer.

D'autres instances du même genre m'ayant été faites, le jour de l'Assomption 1896 j'annonçai en chaire mes désirs à ce sujet.

Le soir même, la lettre suivante m'arrivait :

COMMUNE
de
La Chapelle St-Mesmin

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

La Chapelle Saint-Mesmin,
le 15 août 1896.

Cher Monsieur le curé,

J'apprends qu'aujourd'hui, au prône, vous avez fait appel à vos paroissiens pour rétablir dans votre église un usage qui paraît déjà lointain et oublié.

Permettez-moi, Monsieur le curé, de me faire inscrire un des premiers pour la présentation d'un pain bénit, afin de donner un bon exemple à mes concitoyens.

Veuillez agréer, M. le curé, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

DRUPIN, maire de La Chapelle.

Cette lettre ne m'étonna pas de la part d'un homme de cœur comme le regretté M. Drupin, qui, tout le monde le sait, n'avait en vue que le bien de notre chère commune.

Il avait compris, ce magistrat éclairé, toutes les raisons qui militent en faveur de cet usage si profondément chrétien :

Le pain bénit est le symbole de l'union qui doit exister entre tous les habitants d'une paroisse ;

Le pain bénit est un honneur pour ceux qui le présentent ;

Le pain bénit est une fête de famille ;

Le pain bénit est un gage de la protection de Dieu.

Cela, toutes les personnes vraiment chrétiennes l'ont compris, et voilà pourquoi, depuis plus de quatre ans, le pain bénit n'a pas cessé d'être présenté dans notre église.

Quelles seraient, en effet, les raisons qui pourraient faire hésiter à l'accepter ?

Je n'en vois qu'une seule qui soit à peu près plausible : la dépense.

Mais : 1^o cette raison n'arrêterait pas nos ancêtres. Je sais, en effet, un de nos anciens qui me disait : « Monsieur le curé, quand notre tour est venu, nous étions jeunes mariés et nous n'étions pas riches, mais plutôt que de refuser le pain bénit, nous avons emprunté le vin nécessaire à la petite fête de famille. » Ce foyer-là a prospéré, grâce à Dieu.

2^o Cette dépense est rare, puisque le pain bénit ne revient qu'après de longs intervalles. Il y a plus de dix ans qu'il n'a passé dans nos hameaux.

3^o Cette dépense est minime, car, très sagement, nos habitudes à ce sujet sont devenues modestes. J'ai cité l'exemple de ce ménage qui n'a déboursé pour le pain bénit que 1 fr. 50... Qui donc n'a jamais dépensé trente sous plus mal à propos?... D'ailleurs, presque tout le monde a un four chez soi, et c'est une grande source d'économie.

4^o Cette dépense est comparable à celle de la semence. Quand nous jetons le blé dans nos champs, nous n'y regardons pas, parce que la moisson en dépend et nous récompensera au centuple. De même, le léger sacrifice causé par le pain bénit est amplement compensé par la bénédiction de Dieu attirée sur toute une famille.

5^o Je déclare que je serai très heureux d'aider ceux qui seraient empêchés par la question pécuniaire.

Cette difficulté de la dépense une fois résolue, quel motif pourrait-il y avoir de ne pas se conformer à l'usage si louable de nos ancêtres?... Il peut se faire qu'il y en ait, mais j'avoue que je n'en vois pas.

C'est bien ce que me disait tout dernièrement un notable de la commune : « Vraiment, remarquait-il, à présent le pain bénit est devenu si facile qu'avec un peu de bonne volonté tout le monde peut l'accepter aujourd'hui. »

Me sera-t-il permis d'ajouter un mot personnel ?...

Tout le monde, je crois, me rendra le témoignage que je n'ai depuis quatre ans négligé ni temps, ni peine, ni argent, pour procurer le bien de la paroisse. Je suis bien décidé à continuer toujours, coûte que coûte. Merci, de tout cœur, à tous ceux qui jusqu'ici m'ont aidé ! Merci, de tout cœur, à tous ceux qui m'aideront dans l'avenir !

(L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin).

RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

INSTRUCTION D'OUVERTURE

Estote parati in diem tertium.

Soyez prêts pour le troisième jour.

(Exod., xx, 15).

Mes chers Enfants,

Ces paroles sont celles que Moïse adressa jadis aux Israélites, lorsque le Seigneur voulut promulguer sa loi sur le mont Sinaï.

Vous connaissez les détails de cet événement mémorable, raconté dans l'Histoire Sainte. L'air retentit du roulement des tonnerres ; des éclairs étincelants sillonnèrent la nue ; une sorte d'épais brouillard se répandit autour de la montagne. Puis, on entendit comme un bruit de trompette éclatante. Enfin le Seigneur descendit sur le sommet du Sinaï et dicta ses commandements à Moïse, en le chargeant de les annoncer au peuple¹.

Ce fut donc pour préparer les enfants d'Israël à la venue de Dieu que Moïse leur dit : « *Estote parati in diem tertium*. Tenez-vous prêts : ce sera dans trois jours. »

Moi aussi, chers enfants, de la part du Seigneur, qui m'envoie vers vous, je viens vous dire, ce soir, les mêmes paroles : « *Estote parati in diem tertium*. » Soyez prêts, préparez-vous, car, dans trois jours, le Seigneur va venir. Il va venir, non plus dans l'appareil formidable d'autrefois, dans la splendeur de sa majesté et de sa puissance, au milieu des éclairs et des tonnerres, mais, au contraire, dans l'humilité de sa présence sacramentelle, sous la modeste apparence d'un peu de pain, sous le vêtement sans éclat de l'hostie de votre première communion.

Mais qu'importe, après tout, la forme sous laquelle il vient à vous ! Ici comme là, aujourd'hui comme jadis, c'est Lui qui vient. « *Estote parati !* »

Oui, soyez prêts, préparez-vous, chers enfants : *c'est de la plus haute convenance*.

Car c'est la *Majesté* royale de Dieu qui va s'abaisser jusqu'à vous. C'est la *Sainteté* infinie de Dieu qui va s'unir sacramentellement à vous !

Préparez-vous à recevoir le Roi du ciel et de la terre. Vous savez comment, il y a quelques années à peine, la France reçut le czar et la czarine de Russie qui venaient la visiter. Cette visite fut un événement qui mit en ébranlement la France entière. Je n'ai pas à vous dire — la plupart d'entre vous s'en souviennent encore — quels préparatifs somptueux furent faits, quelle réception triomphale fut ménagée aux souverains alliés pour honorer dignement leur auguste caractère !

N'est-il pas juste d'en faire autant pour recevoir le Roi des rois, le Souverain des souverains ? Vous

savez quelle magnifique réception lui fut faite aux jours de sa vie mortelle, par les Juifs, lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, trois jours avant de mourir sur le Calvaire. Dans leur respect pour sa majesté sainte, les foules accourues au-devant de lui jetaient sur son passage des rameaux d'olivier et même leurs vêtements, accompagnant ce témoignage de leur vénération des cris mille fois répétés : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David ! » Inspirez-vous de cet exemple. A défaut de rameaux d'olivier, prosternez devant Jésus qui vient, vos désirs fervents, vos actes d'adoration, d'humilité, d'amour. Tout cela lui dira, aussi bien et mieux encore que tous les hommages extérieurs et les manifestations sensibles, votre intention de l'accueillir comme il le mérite.

« *Estote parati !* » Préparez-vous à recevoir le Dieu du ciel, Celui devant qui les anges se prosternent, en se voilant la face de leurs ailes, Celui qu'ils adorent, louent et bénissent, disant et redisant sans cesse : « Saint, saint, saint est le Seigneur notre Dieu ! »

Si ces purs esprits se reconnaissent indignes de se tenir en sa présence, quels sentiments ne devront pas être les vôtres, pauvres enfants conçus dans le péché, et qui, tant de fois peut-être, depuis votre naissance, en avez contracté la souillure ! Ah ! n'est-ce pas de la plus haute convenance que vous vous prépariez à la venue de ce Dieu d'infinie pureté ?

Je parle de *convenance*. Il y a plus encore. Ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes enfants, l'impérieuse *nécessité* de cette préparation ?

Si je vous disais : « Mes enfants, je vais monter à l'autel, ouvrir le tabernacle, prendre le saint ciboire, puis vous vous approcherez de la Table de communion, et je déposerai tour à tour sur vos lèvres une des hosties contenues dans ce ciboire, et alors, vous aurez fait votre première communion ; » si je vous disais cela, vous seriez surpris, n'est-ce pas ? vous seriez troublés d'une semblable invitation ; vous ne pourriez vous défendre de me répondre :

— Non, non, pas encore ! Nous ne sommes pas prêts, il faut auparavant nous préparer.

— Vous préparer ? Mais vous êtes prêts, mes enfants. D'ailleurs, que manque-t-il à votre préparation ? Vous savez votre catéchisme et vous êtes suffisamment instruits sur l'adorable et doux mystère auquel vous allez bientôt participer. Voilà plusieurs mois que sans cesse vous pensez au grand jour. Votre esprit est, pour ainsi dire, tendu vers cette heure, mémorable entre toutes, de votre première rencontre avec Jésus ; vos cœurs sont remplis de désirs saintement impatients. Vous êtes prêts, vous dis-je, et rien ne manque à votre préparation.

Mais ce langage ne parviendrait peut-être pas à vous rassurer. « A notre préparation, me répondriez-vous, il manque encore bien des choses. Nous ne sommes pas assez recueillis ; nous n'avons pas

¹ Exod., xix.

assez prié ; nous n'avons pas fait des efforts suffisants pour aplanir les voies au Seigneur. Surtout, nous ne sommes pas assez purs. Dans nos cœurs, il y a encore des souillures. Nos consciences nous reprochent des fautes dont nous devons auparavant obtenir le pardon. »

En parlant de la sorte, mes enfants, vous prouveriez que tous vous avez compris l'impérieuse nécessité d'une préparation plus spéciale au grand événement qui va s'accomplir en votre faveur, d'une préparation immédiate à la grâce insigne dont vous allez être honorés dans trois jours.

Béni soit le Seigneur qui vous fournit lui-même le moyen d'effectuer cette préparation ! La retraite qui commence ce soir va vous être ce moyen.

Il m'est particulièrement doux, mes enfants, d'avoir reçu de Dieu la mission de vous aider en cette préparation et de remplir auprès de vous les mêmes fonctions que Moïse, autrefois, auprès du peuple de Dieu. « Va, lui avait dit le Seigneur, va vers ce peuple et sanctifie-le aujourd'hui et demain ; qu'ils lavent tous leurs vêtements, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour, car, au troisième jour, le Seigneur descendra devant tout le peuple sur la montagne du Sinaï ¹. »

Ai-je besoin d'ajouter, chers enfants, que si vous faites bien cette retraite, vous ferez bien votre première communion ?

Vous n'avez pas de peine à le comprendre, car non seulement vous aurez, durant ces jours bénis, réparé le passé, avec ce qu'il peut avoir de défectueux et de coupable, mais vous aurez encore préparé l'avenir, votre avenir temporel et votre avenir éternel.

On prête à saint Louis de Gonzague ces remarquables paroles : « Le jour de ma première communion a marqué le plus grand pas que j'aie fait vers le ciel. » Ainsi pourrez-vous dire vous-mêmes, si vous apportez à la retraite qui commence les plus ferventes dispositions de vos cœurs. Et, en réalité, il en sera ainsi : votre première communion bien faite aura été comme le point de départ d'une vie nouvelle, vie de fidélité à Dieu, vie de progrès dans la vertu, vie de persévérance et, par conséquent, d'acheminement certain vers le ciel.

Mes chers enfants, il y a en vous des imperfections, des défauts, des tendances plus ou moins mauvaises que vous avez peut-être négligé de redresser jusqu'ici.

Eh bien ! la première communion va être pour vous l'occasion d'attaquer sérieusement ces défauts, de redresser ces tendances, de remplacer ces imperfections par des vertus. En sorte que l'on pourra dire de vous ce que M^{me} de Maintenon disait, il y a trois siècles, de Mgr le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et frère de Louis XV : « Depuis la première communion de Mgr le duc de Bourgogne, nous avons vu disparaître peu à peu tous les défauts qui, dès son enfance, nous donnaient de graves inquiétudes

pour l'avenir. Sa piété l'a tellement métamorphosé que, d'emporté qu'il était, il est devenu doux, modéré, complaisant. On dirait que c'est là son caractère et que la vertu lui est naturelle. »

Et comme on félicitait le jeune prince d'un si heureux changement : « Comment, répondit-il, pourrai-je être encore le même après avoir reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à lui ? C'est sa douceur infinie qui a corrigé l'âpreté de mon humeur. Priez-le donc de me conserver tel que je dois être pour lui plaire. »

Ainsi pourrez-vous bientôt dire vous-mêmes. Ce sera là, mes enfants, le fruit béni de votre première communion et de la retraite par laquelle vous vous y serez préparés.

Une dernière recommandation avant de finir.

Tout à l'heure, je vous parlais de saint Louis de Gonzague et vous citais une parole mémorable de lui. Connaissez-vous une belle image, publiée ces dernières années, sur laquelle cet aimable patron de la jeunesse est représenté, revêtu de la soutane et du surplis, à genoux entre deux anges, les bras ouverts, le regard fixé sur la sainte Hostie exposée sur l'autel ? L'angélique adolescent est en extase devant cette Eucharistie qui contient Jésus, et qui a ravi son cœur...

Inspirez-vous de cette image, chers enfants qui, dans trois jours, serez les heureux convives de l'Eucharistie. Comme Louis de Gonzague, entrez, pour ainsi dire, en extase ; ne perdez pas de vue un seul instant l'hostie de votre première communion !

Cette pensée toujours présente rendra plus fervente votre préparation.

Alors, à la parole de nos saints Livres que je vous citais tout à l'heure : « *Estote parati*, soyez prêts, préparez-vous ; » tous vous pourrez répondre : « *Paratum cor meum*¹, mon cœur est prêt ; » et lorsque sonnera l'heure si désirée, tous vous pourrez dire encore : « *Paratus sum et non sum turbatus*² ; je suis prêt, et mon âme est sans crainte. » Ainsi soit-il !

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXII

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Dévotion solide, dévotion consolatrice

*Regina sine labe concepta,
ora pro nobis,*

O Reine conçue sans péché,
priez pour nous !

C'est en 1839 que les évêques de Gand et de Forlì obtinrent du pape Grégoire XVI l'autorisation d'ajouter aux litanies de Lorette cette invo-

¹ Exod., xix, 10-11.

² Ps. cvii, 2.

³ Ps. cxviii, 60.

cation : « O Reine conçue sans péché, priez pour nous ! » En formulant leur pieuse demande, ils ne faisaient qu'obéir à la pression de la foi catholique, de la piété universelle qui se sentait plus invinciblement que jamais portée vers Marie. Ce qui séduisait les fidèles, c'était le charme élevé de ce dogme, avec le sentiment que c'était la dévotion nouvelle qui sauverait les sociétés chancelantes ébranlées par la Révolution.

Nulle fête de la sainte Vierge, en effet, ne résume d'une manière aussi admirable, aussi complète, les perfections de Marie. Son Immaculée Conception, c'est son privilège incomparable, la gloire unique qu'elle ne partage avec personne, pas même avec le plus brillant des séraphins, la prérogative merveilleuse qui couronne toutes les autres et les enveloppe dans son rayonnement. Aussi rien qu'à la méditer, notre piété, notre amour, notre reconnaissance éclatent pour notre Mère si pure, si grande et si bonne.

Cette dévotion à l'Immaculée Conception, en même temps élève l'esprit ébloui par la beauté de Marie qui a ravi les siècles, et elle réjouit le cœur qui, parmi les luttes désespérées du temps, se reprend à espérer. En un mot, c'est une *dévotion savoureuse et solide* à la fois, et une *dévotion consolatrice*.

I

Quelle créature plus parfaite que Marie ? Saint Thomas, en considérant les dons splendides dont Dieu l'a ornée et que l'ange Gabriel a exprimés d'un mot : « Vous êtes pleine de grâce », commente ainsi cette parole : « Marie a obtenu une telle plénitude de grâce qu'elle est aussi proche que possible de l'auteur de la grâce¹. » En quoi il ne fait que répéter la pensée de saint Epiphane : « Dieu seul excepté, elle est supérieure à tous, plus belle par nature que les chérubins eux-mêmes et que toute l'armée angélique². »

1. Mais pourquoi cette grandeur, cette élévation au-dessus de toutes les choses créées ? C'est que Dieu voulait à son Fils une demeure digne de lui, un palais divin dans une chair terrestre, par conséquent un corps sans tache, une âme sans souillure sur laquelle il pût reposer doucement ses yeux. C'est pour cela que Marie élue mère de Dieu, ajoute saint Augustin, a été choisie d'avance plutôt que toute autre créature, fécondée de toutes les grâces, remplie intérieurement de toute vertu et de toute sainteté, pour que d'une Mère très pure naquit un Fils très pur, et que ce Fils ayant dans le ciel un Père immortel eût aussi sur la terre une Mère exempte de toute corruption³.

¹ Virgo tantam obtinuit gratiæ plenitudinem ut esset auctori gratiæ propinquissima. (S. Th., Opusc. 8).

² Solo Deo excepto cunctis superior existit; natura formosior et ipsis cherubim, seraphim et omni exercitu angelico. (S. Epiph., in Sermon. de laud. Deip.).

³ Propterea Maria electa est et super omnes creaturas præelecta, omnibus gratis fecundata, omni virtute et sanctitate in utero repleta, ut de mundissima Matre mundissimus Filius nasceretur, et sicut in celo Filius habet Patrem immortalem et æternum, sic et in terra haberet Matrem omni corruptione carentem. (S. Aug., Sermon. 20 ad Fratres in eremo).

Voyez-vous la sainte Vierge comparée au Père céleste lui-même ? Elle devait donc apporter en elle toutes les grâces de splendeur immaculée que pouvait contenir une œuvre de Dieu.

Car elle devient la mère de Dieu, non pas la mère d'un homme : la personnalité humaine n'a jamais existé en Jésus-Christ, le corps et l'âme de Jésus-Christ ont toujours été le corps et l'âme de la personne divine, c'était le corps d'un Dieu, le cœur d'un Dieu, l'âme d'un Dieu. Vous savez, vous, mères chrétiennes, l'intimité qui existe entre un enfant et sa mère durant ce temps de bonheur où ils vivent de la même vie, du même souffle et du même sang. Vos enfants ne pensent pas alors, ils ne sentent pas, mais ils sont vivants, vous le savez, et cette seule assurance suffit pour vous remplir d'une indicible félicité. Ainsi combien vous l'aimez par avance cet enfant qui n'est pas né encore, qui fait partie de vous-même, dont la personnalité est à peine distincte de la vôtre !

Cependant vous n'oseriez alors comparer votre état à celui de Marie. Le fruit de ses entrailles vit en elle, doué d'une pleine raison ; il l'aime de tout son cœur d'homme et de tout son amour de Dieu. Entre eux il y a une communication sublime de sentiments, elle lui parle et il lui répond par une abondance de consolations intérieures ; elle l'adore, elle s'humilie devant lui, elle se déclare indigne de cet immense honneur, toutefois du moins elle peut dire à son Fils : « Vous êtes dans une chair fragile, mais non dans une chair souillée. Je suis une créature qui n'ose comparaître devant son Créateur, mais si infime soit-elle, du moins elle est sans tache, elle ne vous a pas communiqué la honte, l'humiliation, le déshonneur, le stigmate du péché ! »

Comprenez-vous que le Fils de Dieu descende dans le sein de Marie et qu'il la trouve sous le joug du démon ? Mais ce serait se placer lui-même sous la domination de Satan, et le seul énoncé de cette idée est un blasphème !

Quoi ! Eve qui nous a perdus est sortie des mains de Dieu toute radieuse de son innocence originelle, et Marie qui nous a rachetés nous aurait apparus dans une chair de péché, n'aurait prêté au Fils de Dieu qu'un sang corrompu et vicié par la faute primitive ?

Car cette chair de Marie, suivant l'expression de saint Bernardin de Sienne, c'est identiquement la chair de Jésus⁴.

« Non, s'écrie saint Denys d'Alexandrie, Dieu a gardé sa mère sans tache, bénie des pieds jusqu'à la tête, ainsi qu'il lui convenait à lui qui seul connaît le mystère intime de sa conception et de son apparition au monde⁵. »

Aussi saint Anselme conclut-il dans ces termes pleins d'admiration : « O notre Reine, rien ne

⁴ Virgo fuit vicinissima Filio Dei per carnis identitatem, quia eadem caro quæ fuit virginis Mariæ fuit caro Filii Dei. (Sermon. 1 de Nativ. Mariæ).

⁵ Et matrem incorruptam a pedibus usque ad caput benedictam servavit sicut ipse solus novit modum conceptus et ortus sui. (Epist. Dionysii apud Paulum Samosat.).

vous égale, rien ne vous est comparable ! Tout ce qui existe est au-dessus ou au-dessous de vous : au-dessus de vous, Dieu seul ; au-dessous de vous, tout ce qui n'est pas Dieu ¹. »

Elle vivait durant l'éternité dans la seule pensée de Dieu, qui n'avait point révélé son adorable secret. Les anges avaient été créés, et une multitude d'entre eux s'étaient perdus par leur faute. L'homme avait été créé, et il s'était effondré dans une lamentable ruine. Une grande anxiété régnait au ciel. Est-ce que Dieu abandonnerait ainsi ses créatures ? Quel mode mystérieux emploierait-il pour les relever ? Et les anges demandaient à connaître ces heureuses ressources de sa bonté infinie, car ils se souvenaient des foudres de sa justice qui avait frappé Lucifer, qui avait frappé Adam.

« Un jour, dit saint Pierre Damien, il voulut enfin révéler ses desseins de miséricorde, il réunit les habitants des cieux et leur exposa son plan, son dessein touchant la restauration des anges, la rédemption des hommes et la rénovation de toutes choses. Et comme tous étaient dans la stupeur de l'adoration et dans l'extase de la joie, le Seigneur fit aussitôt sortir des trésors de la divinité le nom de Marie, et il déclara que tout ce mystère s'accomplirait par elle, en elle et avec elle, *per ipsam, et in ipsa, et cum ipsa* : en sorte que si rien n'a été fait sans le Fils de Dieu, rien non plus sans la Mère de Dieu n'a été refait ². »

Je vous le demande, y a-t-il une dévotion plus solide, mais en même temps plus savoureuse, plus suave à l'âme que celle-là ?

2. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours cru à l'Immaculée Conception de Marie. Les Eglises d'Orient sont même plus riches encore en témoignages de leur foi et de leur piété que l'Eglise romaine, parce qu'elles buvaient à la source prochaine de la tradition. Dès le dixième siècle cette croyance est répandue dans tout l'univers. Or, dit Mgr Parisi, « c'est une vérité généralement admise par tous les docteurs, que toute croyance qui se trouve reçue et célébrée en même temps dans toutes les contrées du monde catholique sans que personne puisse indiquer nulle part l'époque de son introduction, remonte à l'origine de l'Eglise. » La foi en l'Immaculée Conception est donc contemporaine des Apôtres qui nous l'ont transmise. Aussi de toutes parts s'élèvent des sanctuaires en son honneur. C'est un principe encore cependant qu'on ne peut faire la solennité d'une chose qui n'est pas sainte, *de re non sancta non est solemnizandum* ³.

¹ Nihil tibi Domina æquale, nihil comparabile ; omne quod est, aut supra te aut infra te est ; supra te, solus Deus ; infra te, omne illud quod Deus non est. (S. Anselm., de Concept. Virginis).

² Evocatur statim cælestis ille conventus, et juxta Prophetam Deus init consilium, facit sermonem cum angelis de restauratione eorum, de redemptione hominum, de elementorum renovatione, ac illis stupentibus et mirantibus, præ gaudio, de modo redemptionis, statim de thesauro Divinitatis nomen Mariæ evolvitur, et per ipsam, et in ipsa, et cum ipsa totum hoc faciendum decernitur, ut sicut sine illo nihil factum, ita sine illa nihil reffectum est. (S. Petr. Dam., Serm. de Annuntiat.).

³ Richard de Saint-Victor, Dist. 3, art. 1, quest. 1, argument. 3.

Il existe même une église à Ségovie, en Espagne, où l'on célèbre l'Immaculée Conception depuis les temps apostoliques, depuis Hiérothée, disciple de saint Paul et premier évêque de cette cité. Une inscription gravée sur ses murs atteste la vérité de ce culte non interrompu ainsi que la dévotion de cœur et d'esprit de cette Eglise en la pureté originelle de la Vierge Marie, mère de Dieu ⁴.

Les ordres religieux établissent des fêtes pour célébrer cette magnifique prérogative de Marie. Les Prémontrés portent le vêtement blanc, « en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie et de sa très pure conception ⁵ ; » les religieux de la Merci les imitent ; les Franciscains d'Espagne, réunis à Ségovie en Chapitre général en 1621, s'engagent par serment à défendre ce dogme : « Nous faisons serment et vœu à Dieu, disent-ils, à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, à notre séraphique Père François et à tous les saints, de croire, de soutenir et d'enseigner, en public et en particulier, que la Vierge, Notre Dame, fut conçue sans le péché originel et préservée de ce péché par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur, et nous prendrons soin autant qu'il sera en nous que cette dévotion soit enseignée au peuple chrétien ⁶. » Il n'est pas un diocèse important qui n'ait son office de l'Immaculée Conception.

3. La foi en l'Immaculée Conception a fait les délices des âmes saintes de tous les temps. Sainte Gertrude, sainte Mechtilde, sainte Brigitte surtout a été favorisée à ce sujet d'heureuses révélations que les Souverains Pontifes ont approuvées. L'Eglise déclare expressément dans l'oraison de sa fête, que Dieu a révélé à cette pieuse veuve « les secrets célestes, » et plusieurs papes ont porté ce jugement sur elle, que « ses révélations sont authentiques et pleines de vérité, » que tout ce qu'elles renferment est compénétré « de lumière et de sainteté. ⁷ » Les plus grands Docteurs, comme saint Bernard et saint Anselme, aimaient à méditer sur ce dogme et à se représenter Marie avec son corps très pur, son âme très sainte, sans cesse protégée par les anges qui la gardaient ⁸. Aussi le Concile de Trente, bien qu'il n'ait pas défini la vérité de l'Immaculée Conception, parce qu'il était obligé de courir au plus pressé et de frapper d'abord l'hérésie protestante, n'en appelle pas moins Marie « la Bienheureuse et Immaculée

⁴ Voici cette inscription qui date du commencement du xviii^e siècle : « A tempore Ierothæi, B. Pauli discipuli, et hujus civitatis primi præsulis, illibatam Conceptionem sanctissimæ virginis Deiparæ Mariæ toto cordis et mentis affecta hæc Ecclesia et tuetur et celebrat, et tandem firmavit voto et juramento 8^o die decembris, anno 1621. »

⁵ « In honorem B. Virginis et suæ purissimæ Conceptionis. » Aussi cet institut religieux s'appela l'« Ordre de la Conception de la Bienheureuse Vierge de Prémontré. »

⁶ ... Quod hæc sancta devotio populo christiano doceatur et ita promittimus et juramus.

⁷ Authenticas et veritate plenas. (Urbain VI)... Sanctitate plenum, perlucidum atque perfectum. (Grég. IX).

⁸ Nulli dubium castissimum corpus et sanctissimum animam ejus funditus fuisse ab omni macula peccati jugi angelorum custodia protecta. (S. Ans., De excellent. B. M. V.).

Vierge, mère de Dieu, *Beatam et immaculatam Virginem Mariam, Dei genitricem.* »

Comment l'idée pourrait-elle venir à un chrétien que Marie soit née comme chacun de nous, avec la tache originelle ? « Naître dans le péché, s'écrie encore Mgr Parisi, c'est un fait tellement triste en lui-même que l'Eglise semble, dans son langage solennel, indiquer que pour nous tous, s'il n'eût été réparé, le néant serait préférable. Non, dit-elle, naître ne nous eût servi de rien, si nous n'eussions dû être rachetés ¹. » Cette chose triste, comment Dieu l'eût-il infligée à sa mère bien-aimée, d'autant mieux que la souillure, que l'infamie en eût rejailli sur lui ?

II

Cette dévotion douce à l'âme est surtout éminemment consolatrice.

1. Nous le savons, elle remonte aux apôtres, et cependant c'est notre siècle seulement qui a vu son plein épanouissement. Pourquoi l'Eglise a-t-elle donc attendu si longtemps pour la proposer officiellement à la foi du peuple chrétien ?

Il entre dans l'économie divine de nous ménager les vérités de la foi suivant les besoins des siècles, des esprits et des cœurs. Les vérités saintes, voilà les perles de ce splendide écrin dont nous ne connaissons toutes les richesses qu'en paradis. Mais de temps à autre Dieu tire une de ces perles nouvelles, dont nous ignorions la valeur et l'éclat, il nous la montre et nous sommes ravis. Car notre esprit faible et borné se lasse de tout, même des plus belles choses : l'habitude se prend qui nous empêche de les goûter, de les apprécier, tant elles nous sont devenues familières. Chaque jour le soleil se lève, avec une magnificence sans égale : nous n'y pensons pas ; les merveilles de l'aurore nous semblent toutes naturelles, parce que nous les voyons tous les matins. Et cependant nous ne saurions nous les expliquer, les causes nous en échappent. Ainsi en est-il des vérités divines : nous les connaissons, nous les croyons, nous les savons infiniment précieuses, mais nous n'y prêtons plus attention. Alors pour réveiller en nous la foi qui se ferait routinière et indifférente, l'Eglise nous propose des vérités, non point nouvelles, mais qui jusque-là avaient passé plus inaperçues. Notre esprit les admire, notre cœur en jouit, notre dévotion s'en nourrit, et Dieu est plus glorifié, plus aimé.

Mais pour ce qui regarde la sainte Vierge, il est remarquable que dans toutes les grands crises de l'Eglise, sa dévotion s'est développée, montrée sous un jour nouveau, pour réchauffer les âmes, les courages, les énergies et les espérances. Et toujours elle a remporté d'étonnantes victoires. Au treizième siècle, le matérialisme le plus effronté menaçait de pervertir le peuple chrétien : voici saint Dominique qui accourt, son rosaire à la main pour le combattre. Quatre cents ans après, c'est l'islamisme qui se précipite sur l'Europe pour l'asservir, la stériliser, la ravager et surtout

pour réduire les âmes en esclavage et peupler l'enfer : voici Marie « secours des chrétiens » qui intervient et qui inflige aux musulmans à Lépante une défaite aussi décisive qu'inespérée.

2. Qui oserait dire que notre époque n'est pas une époque de lutte pour la vie morale, plus encore que pour la vie matérielle ? Jamais depuis les siècles païens les âmes n'ont été plus exposées, les consciences plus persécutées, les courages plus affaiblis. Marie a regardé nos efforts, elle a vu nos bras qui tombent, elle a volé à notre secours.

Le 27 novembre 1830, à cinq heures et demie du soir, une novice des Filles de la Charité priait à Paris dans la chapelle de la maison-mère, aux pieds d'une statue de Marie. Tout à coup la sainte Vierge lui apparut, debout sur le globe de la terre qu'elle dominait, les mains ouvertes, les doigts allongés par des rayons lumineux, avec ces mots autour de son front rayonnant : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Comme la jeune novice, qui s'appelait Catherine Labouré, contemplait dans l'extase de la joie et de la piété cette magnifique apparition, elle entendit une voix qui disait : « Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes. » Puis la voix se tut, mais pour reprendre bientôt : « Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle. Tous ceux qui la porteront et réciteront cette prière, jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu. »

Cette prière recueillie par une humble religieuse fut bientôt redite par toutes les lèvres chrétiennes et, sur la sollicitation des Eglises particulières, ajoutée aux litanies. Car, dès longtemps, les évêques suppliaient les papes de définir le dogme qu'elle exprimait. Quand Pie IX chassé de Rome par la Révolution dut s'exiler à Gaète, il songea à celle qui a écrasé les hérésies dans le monde entier, comme autrefois elle a écrasé la tête du serpent. « Le principal appui de notre espérance, écrivait-il à tous les évêques catholiques, c'est la bienheureuse Vierge, celle que l'immensité de ses mérites élève par dessus les chœurs des anges jusqu'au trône de Dieu, celle qui, placée entre Jésus-Christ et l'Eglise, qui, toute suave et toute pleine de grâce, a toujours arraché le peuple chrétien à toutes les plus extrêmes calamités, l'a délivré des embûches et de la fureur de tous ses ennemis, l'a préservé de la mort. Nous avons la confiance que prenant en pitié, dans l'immense et habituel amour de son cœur maternel, nos tristes et lamentables infortunes, nos cruelles angoisses, nos douleurs, nos détresses, elle voudra par sa très miséricordieuse et très puissante médiation auprès de Dieu, et détourner les fléaux de la colère divine dont nos péchés ont attiré sur nous les châtiments, et apaiser et dissiper les tempêtes furieuses qui, à notre inexprimable douleur, agitent et troublent partout l'Eglise, et changer enfin notre deuil en joie ⁴. » Et en même temps, il

⁴ Encyclique *Ubi primum*, 2 février 1849, datée de Gaète.

leur demandait quelle était la foi de leurs Eglises touchant l'Immaculée Conception.

Vous savez quelle fut la réponse, unanime et comment le 8 décembre 1854 Pie IX proclamait solennellement que Marie a toujours été exempte de tout péché, même de la souillure originelle.

Cette définition du dogme de l'Immaculée Conception, le pape l'avait méditée dans son exil ; elle fut le cri de sa prière et de sa foi, la consolation de son cœur. A peine les évêques ont-ils reçu sa lettre encyclique, que ses douleurs sont calmées, que son exil s'achève, et qu'il rentre triomphant dans « sa Rome » délivrée des excitations révolutionnaires.

Marie voulut donner à ce dogme de sa pureté parfaite une sanction plus éclatante encore, et témoigner son contentement à Pie IX, à l'Eglise catholique, à tout le dix-neuvième siècle. Un peu plus d'un an après la proclamation du dogme qui avait ravi la piété des fidèles, un jour elle daigne apparaître, non plus à une religieuse, mais à une humble enfant des champs ; elle se présente à Bernadette, non point comme la mère de Dieu et des hommes, comme la reine du ciel et de la terre... non, ces titres, semble-t-il, tout admirables qu'ils sont, lui tiennent moins au cœur. Elle dit simplement à la petite fille de Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception ! »

Voyez quel esprit de suite dans les desseins de Dieu. Pendant dix-huit siècles, depuis saint André qui a écrit : « Comme c'est d'une terre immaculée qu'a été formé le premier homme, il était nécessaire que l'homme parfait naquît d'une Vierge immaculée », jusqu'à Pie IX qui recueille dans tout l'univers les traditions relatives à cette vérité des temps anciens qui éclaire les temps nouveaux, jamais cette idée n'a été abandonnée de celui qui conduit toutes choses avec force et suavité, et c'est sur nous que s'est levée la lumière consolatrice de l'Immaculée Conception, lorsque nous nous sommes crus tout près du naufrage.

3. Nous connaissons maintenant les desseins de Dieu touchant cette admirable prérogative de la sainte Vierge, et nous savons ce qu'elle désire de nous. Elle veut que nous honorions son privilège d'Immaculée. Sainte Thérèse nous parle d'un pécheur qui s'était converti par l'intercession de Marie « parce qu'il était très dévot à sa Conception et qu'il en célébrait très bien la fête ». Et combien d'autres ont dû leur salut à cette dévotion, dans les dangers de la vie privée ou sur les champs de bataille ! Portez sa médaille miraculeuse, faites-la porter à vos enfants, à vos maris, même à leur insu, si vous le jugez bon. Apprenez à vos petits enfants et redites vous-mêmes souvent, surtout dans vos peines et dans vos angoisses, la prière de

l'apparition de 1830 : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Elle viendra alors sûrement à votre aide. Quand une mère sait que son fils, que sa fille est bien malade, est-ce qu'elle n'accourt pas tout de suite à son chevet, pour lui prodiguer ces doux soins qu'elle seule sait donner, pour passer des nuits auprès de lui, auprès d'elle, avec une constance, une vaillance qui défie la fatigue ? Et vous voudriez que nous appelions Marie et qu'elle ne vienne pas ?

Courage ! Ne désespérez jamais, ce serait lui faire injure. Lorsque vous souffrez beaucoup, moralement ou physiquement, et que vous êtes tentés de vous dire dans la tristesse de votre âme : « Tout est perdu ! Dieu ne m'écoute pas ! Je ne vois aucune issue à ma situation ! » croyez qu'elle est là invisible auprès de vous, elle accourt à vos plaintes, elle protège votre vie, elle veille sur votre famille, elle adoucit vos chagrins, elle calme vos agonies. Pour ceux qui l'aiment, la souffrance est une grâce nouvelle, parce qu'elle force Marie à descendre auprès d'eux, elle est un signe certain de sa présence : je souffre, donc elle est là !

L'Immaculée Conception, c'est à coup sûr une des faveurs les plus signalées que la Providence ait départies à notre temps. Parmi nos erreurs en effet nous avons senti deux élans extraordinairement puissants qui nous portaient l'un vers la sainte Vierge, l'autre vers l'unité, unité de foi, unité de liturgie, unité romaine. Mais c'est le premier qui a produit le second. Le 8 décembre 1854 a trouvé tous les évêques réunis au pape dans la définition du dogme de l'Immaculée Conception : c'était le prélude de la définition nécessaire du dogme de l'infailibilité du pape. Ces deux dogmes sont connexes et le second a été la récompense du premier. Aussi quels puissants résultats ! Il nous suffit aujourd'hui de connaître la pensée du pape, même sur une ligne de conduite et sur des événements qui paraissaient de prime abord toucher de plus près à la politique qu'à la religion, pour qu'aussitôt, et sans récriminations, nous la fassions nôtre et que nous suivions la direction qui nous est indiquée.

Cette unité s'est tellement affirmée que nos ennemis mêmes nous feraient un crime de ne pas obéir au pape toutes les fois qu'il nous signifie sa volonté par un document public. Non pas que les instructions qu'il nous donne doivent sûrement nous conduire à la victoire, mais quand une bataille est perdue il faut craindre la déroute, et l'on a vu des retraites prudentes plus triomphantes que d'éclatants succès. C'est l'une de ces retraites que le Souverain Pontife tient à diriger, afin que l'Eglise militante reconquière par la discipline et par l'obéissance à ses chefs de nouvelles positions inexpugnables. Que deviendrions-nous sans cette unité sous les coups de la Révolution et du socialisme ?

Et quand même la société actuelle sauterait, derrière la poussière des batailles et la fumée des incendies on apercevrait une phalange intacte, unie,

¹ Et propterea quod ex immaculata terra creatus fuerat primus homo, necesse erat ut ex immaculata Virgine nasceretur perfectus homo. (*Epist. de passione S. Andree*). — Ces actes ont été cités par saint Pierre Damien qui leur attribue une grande autorité, et insérés en partie dans le bréviaire romain.

² Vie de sainte Thérèse par elle-même, ch. iv.

ferme comme la Légion fulminante, qui barrerait le passage aux nouveaux barbares. L'Eglise réunirait tous les débris d'honnêteté et de justice immanents dans l'âme humaine et elle referait un monde nouveau. Seule, elle resterait debout, parce qu'elle garderait seule l'unité de foi et l'unité d'action.

Mais cette précieuse unité lui vient de l'union des cœurs qui s'est fortifiée par la dévotion à Marie Immaculée. Notre siècle est corrompu, mais Marie toute pure nous dit : « Imitez-moi, soyez pieux, soyez chastes ! » Nous sentons que nous avons lassé la patience de Dieu, mais Marie nous protège. C'est pourquoi nous espérons et nos âmes sont consolées. Si Marie est pour nous, qui sera contre nous ?...

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XLVI

L'ENFER

Plan

1. L'existence d'un enfer éternel est prouvée par la croyance universelle du genre humain ;
2. Par l'enseignement des saintes Ecritures.
3. Un seul péché mortel suffit pour conduire en enfer.
4. Les peines de l'enfer : La peine du sens (le feu) ;
5. La peine du dam (la privation de Dieu).
6. Réponse à trois objections contre l'existence de l'enfer.
7. Le nombre des damnés est très probablement inférieur à celui des sauvés.

Nous connaissons la destinée du juste : au sortir de ce monde, il prend possession du bonheur du ciel. Non seulement tous ses maux sont finis, mais il entre encore en jouissance de tous les biens imaginables. Tout ce qu'il peut désirer pour son esprit et pour son cœur, pour son corps et ses sens, lui est accordé sans mesure ; et cet heureux état doit durer éternellement, c'est-à-dire autant que Dieu même. Telle est notre foi, telle est notre espérance.

Parlons à présent de la destinée des méchants. Que deviendront-ils après le jugement de Dieu ?

1. — L'Eglise nous enseigne, comme article de foi, qu'ils vont en enfer où les attendent des supplices éternels. L'existence d'un enfer, et d'un enfer éternel, pour punir les méchants, c'est là une de ces vérités fondamentales que Dieu a pris soin de révéler au premier homme et de conserver dans l'esprit de ses descendants. Aussi la retrouvons-nous au nombre des croyances de tous les peuples, anciens et modernes, sauvages et civilisés. Et ce fait est d'autant plus frappant que nous avons tous intérêt à repousser cette idée, à nous convaincre que l'enfer n'est qu'une fable. Evidemment une croyance si opposée à nos passions et

néanmoins si générale ne peut être que l'expression de la vérité.

2. — Pour nous chrétiens, qui croyons aux Livres saints, qui croyons à l'Evangile, rien de plus souvent enseigné, rien de plus clairement révélé de Dieu, rien de plus certain que l'existence d'un enfer éternel. Ecoutons Jésus-Christ lui-même : « Les méchants, nous dit-il, iront dans le feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges. » — « Le feu qui les brûlera, dit-il ailleurs, ne s'éteindra jamais et le ver qui les rongera ne mourra point. » — « Les méchants, dit-il encore, iront dans un supplice éternel et les justes à la vie éternelle. » Mais il y a plus : Notre-Seigneur, pour nous remplir d'une crainte salutaire, a daigné lui-même nous décrire les peines de l'enfer, en nous racontant l'histoire d'un damné. Ecoutez :

« Il y avait un homme riche qui était vêtu d'habits magnifiques et se nourrissait délicatement. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare étendu à sa porte, tout couvert de plaies, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lécher ses ulcères. Or il arriva que ce pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham (c'est-à-dire dans le séjour de paix où se trouvait Abraham avant d'entrer au ciel à la suite de Notre-Seigneur). Le riche mourut aussi et eut l'enfer pour tombeau. »

3. — Qu'avait donc fait ce riche pour tomber dans l'enfer en mourant ? Avait-il donc commis une multitude de crimes épouvantables ?... L'Evangile ne parle que d'un seul péché, assez commun : ce riche n'avait pas fait l'aumône. On peut donc aller en enfer pour un seul péché, quand ce péché est grave, capable de nous faire perdre la grâce et l'amitié de Dieu. Il n'y a pas à en douter, et du reste ce n'est pas là une chose qui choque la raison. Est-ce que nos lois ne condamnent pas à la peine de mort, par conséquent à la plus grande peine qu'on puisse infliger ici-bas, pour un seul crime, par exemple pour un assassinat ?... Mais de ce qu'on peut être damné pour un péché mortel, il ne faudrait pas en conclure, comme le font quelques personnes, qu'il vaut autant en commettre un millier qu'un seul. Dieu est juste, dans les châtements comme dans les récompenses. Or, quoique les tourments de l'enfer soient éternels pour tous, ils peuvent être plus ou moins douloureux pour chacun.

4. — « Mais tandis que le mauvais riche était dans les tourments, il arriva, par une permission de Dieu, que levant les yeux en haut, il vit de loin Abraham et Lazare qui partageait son bonheur. Et s'écriant, il dit ces paroles : Mon père, Abraham, ayez pitié de moi et envoyez-moi Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre horriblement dans cette flamme ! »

« Je souffre horriblement dans cette flamme ! » Il y a donc du feu dans l'enfer. Ce feu est-il semblable à celui que nous avons sur la terre ? Nous l'ignorons ; mais le récit de l'Evangile nous in-

dique un feu réel, un feu qui fait terriblement souffrir ses victimes, sans les consumer, sans les anéantir ; un feu pour ainsi dire intelligent, qui cause de plus grandes souffrances aux plus grands pécheurs et qui tourmente chaque damné selon la manière dont il s'est rendu coupable. Ainsi ce mauvais riche qui nous occupe, au lieu de faire l'aumône, n'avait songé qu'à la bonne chair, qu'à flatter constamment sa langue et son palais : et voici que, dans l'enfer, sa langue et son palais sont dévorés par une soif brûlante. — Le feu, un feu allumé par la colère divine et dont celui de la terre n'est qu'une faible image, voilà donc une des peines de l'enfer ; mais ce n'est pas la plus grande. Continuons notre histoire.

5. — « Abraham répondit au damné : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu votre bonheur sur la terre et que Lazare n'y a eu que des maux ; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et vous dans les tourments. Et de plus il y a entre vous et nous un abîme infranchissable. »

Il y a un *abîme infranchissable* entre le ciel et l'enfer ; par conséquent, les damnés sont à tout jamais et complètement séparés de Dieu. Cette privation de Dieu surpasse tous les supplices qu'on peut imaginer. L'âme de l'homme ne peut être satisfaite que par la possession de Dieu, qui est le souverain bien ; elle a été créée pour lui, elle ne peut s'en passer. Ici-bas, les créatures occupent notre cœur, prennent nos affections et nous empêchent de sentir, dans toute son étendue, la privation de l'amour de Dieu ; mais une fois séparée du corps, l'âme comprend que Dieu seul avec ses beautés infinies peut la rendre heureuse. Alors, elle voudrait le voir, elle voudrait l'aimer, elle voudrait en jouir ; à chaque instant elle s'élance vers lui, et à chaque instant une force invincible la repousse : « Retire-toi de moi, maudit ! » Elle s'élance encore et toujours, mais inutilement : le cœur du damné n'aimera jamais Dieu : l'amour opérerait l'union, et l'abîme qui les sépare est *infranchissable* ! Quel malheur accablant ! quel supplice affreux ! Et ce supplice en produit une infinité d'autres : la tristesse, le remords de la conscience, le regret, le désespoir, la rage ; tous ces tourments augmentés encore par l'horreur du lieu, par la société des démons et des autres damnés...

6. — Cependant le mauvais riche adresse encore une demande à son père Abraham : « Je vous supplie d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, où j'ai laissé cinq frères, afin qu'il les avertisse, de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. » Abraham lui répondit : « Ils ont entre les mains les Livres Saints : qu'ils les écoutent. — Non, dit-il, Abraham, mon père, mais si quelqu'un des morts va les trouver ils feront pénitence. »

Ce malheureux damné connaissait ses frères aussi mauvais que lui ; il les avait scandalisés, et il craignait que ses tourments ne fussent encore aggravés par leur perte ; il se rappelait tous les méchants propos qu'ils avaient tenus ensemble,

toutes leurs moqueries au sujet de l'enfer. Car, à cette époque, on disait déjà comme aujourd'hui : *Dieu est trop bon pour nous damner ! — Dieu est trop juste pour punir sans fin un péché d'un moment ! — Personne n'a vu l'enfer ; personne n'est revenu de l'autre monde pour nous en parler.* (Sap., II, 20).

a) « *Dieu est trop bon pour nous damner !* » — C'est très vrai : aussi n'est-ce pas lui qui nous damne, mais nous-mêmes qui nous damnons. Dieu a tout fait au contraire pour nous sauver éternellement : il a lui-même expié nos péchés, et pour nous soutenir dans la voie du bien, il nous donne sa grâce, il nous promet le bonheur du ciel, il nous menace de l'enfer ; mais, après tout, il nous laisse libres, il s'en rapporte à notre choix. Si donc nous voulons à toute force nous damner, il ne nous sauvera pas malgré nous. « Dieu qui nous a créés sans nous, dit saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. »

b) « *Dieu est trop juste pour punir d'un supplice sans fin une faute d'un moment !* » — Mais voyez donc ce qui se passe devant nos tribunaux. Est-ce qu'on ne condamne pas à mort un assassin pour un crime qui n'a duré qu'une minute ? Or, la condamnation à mort est une peine éternelle de la part de la société, puisque le coupable est à jamais retranché du nombre des vivants. On ne doit donc pas mesurer la grandeur d'une faute sur le temps qu'il a fallu pour la commettre, mais bien sur l'importance de la loi violée. Et qui oserait dire que les lois de Dieu ne sont pas toutes très importantes ?

c) « *Personne n'a vu l'enfer ; personne n'est revenu de l'autre monde pour nous dire ce qui s'y passe.* » — C'était là sans doute le raisonnement qui avait contribué le plus à la perte de notre malheureux damné, puisqu'il demande avec instance que quelqu'un des morts soit envoyé vers ses frères pour les avertir de faire pénitence. Que lui fut-il répondu ? « S'ils n'écoutent pas les Livres saints et la voix des prophètes, ils n'écouteront pas non plus quelqu'un des morts. » Ce qui me dépasse, c'est qu'il y ait des chrétiens qui répètent encore ces raisonnements vieux et usés, comme si Notre-Seigneur n'était pas venu de l'autre monde, comme s'il ne savait pas ce qui s'y passe, Lui qui nous a raconté avec tant de détails précis l'histoire qui nous occupe et qui l'a fait écrire dans l'Evangile pour notre instruction ! Si l'on n'ajoute pas foi à sa parole, comment croirait-on un mort ? On dirait que c'est un fantôme ou une illusion des sens, et on ne changerait en rien sa conduite.

7. — Il nous reste à étudier une dernière question : Le nombre de ceux qui vont en enfer est-il bien grand ? — Personne n'en sait rien ; mais ce qui est sûr, c'est que l'Eglise ne se prononce sur la damnation de personne et qu'elle permet aux fidèles de prier, au moins en particulier, pour tous ceux qui sont morts, même pour les plus coupables. Nous pouvons donc croire, avec des théologiens très instruits, que le plus grand

nombre des hommes seront sauvés. On lit dans l'Evangile, il est vrai, qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus; mais on y lit aussi qu'il y a beaucoup d'habitants dans le royaume du ciel, par conséquent beaucoup d'habitants. Jésus-Christ lui-même compare les justes au bon grain et les méchants à l'ivraie : or, dans un champ bien cultivé, le bon grain l'emporte toujours sur le mauvais. Il compare encore les justes et les méchants aux brebis et aux boucs d'un troupeau : or, on n'a pas coutume de nourrir dans un troupeau plus de boucs que de brebis... Quelle que soit notre croyance sur ce point, nous ne devons négliger aucun moyen d'éviter l'enfer. Or, voulez-vous savoir un secret infaillible, que les saints nous indiquent, pour éviter l'enfer après la mort ? C'est d'y penser tous les jours pendant sa vie. Ainsi soit-il.

XLVII

LE PURGATOIRE

Plan

1. L'existence du purgatoire est prouvée par la croyance universelle du genre humain;
2. Par l'enseignement des Saintes Ecritures.
3. Nature des peines du purgatoire : la privation de Dieu; le regret des péchés; la peine du feu.
4. Nous pouvons secourir les âmes du purgatoire.
5. De graves motifs nous engagent à le faire : l'amour de Dieu; l'amour de l'Eglise; la charité, la reconnaissance ou même la justice; et enfin notre propre intérêt.

1. — L'Eglise nous enseigne, nous l'avons vu, que ceux qui meurent exempts de toute faute et après avoir fait suffisamment pénitence sur la terre, jouissent du bonheur éternel du paradis; que ceux qui meurent coupables, ne fût-ce que d'un seul péché mortel, sont condamnés aux peines éternelles de l'enfer. Mais quel est le sort de ceux qui ne sont ni assez saints pour entrer de suite au ciel, ni assez coupables pour mériter l'enfer ? Elle est nombreuse, très nombreuse, la classe des chrétiens imparfaits, vivant dans l'éloignement des grandes fautes, mais peu soucieux d'éviter les moindres. Elle est nombreuse, très nombreuse, la classe des chrétiens qui, après avoir mené une conduite peu régulière pendant leur vie, se convertissent à la mort, sans avoir le temps de faire pénitence. Que deviennent-ils au sortir de ce monde ? N'y a-t-il pas pour ces âmes un lieu d'expiation où elles puissent achever de se purifier avant d'être admises à contempler face à face le Dieu trois fois saint ? L'Eglise nous apprend que ce lieu existe, et vous l'avez déjà nommé, c'est le purgatoire.

L'existence d'un purgatoire est encore du nombre de ces grandes vérités admises par tous les peuples de la terre. Tous les peuples, en effet, même les plus anciens et les plus barbares, ont eu des prières, des sacrifices, des cérémonies expiatoires pour les morts. Or, on n'a jamais prié pour

les morts qu'on croyait dans le séjour des bienheureux, ni pour ceux qu'on croyait condamnés à des tourments éternels.

2. — Si nous consultons les livres de l'Ancien Testament, nous y trouvons de touchants exemples de piété envers les morts. Un saint homme nommé Tobie, qui vivait il y a plus de deux mille ans, recommandait à son fils de déposer sur la tombe des morts des aliments et des aumônes destinés aux pauvres; on croyait donc que ces offrandes pouvaient soulager les trépassés. — Un autre saint de l'ancien temps, Judas Machabée, général célèbre chez les Juifs, après avoir remporté une victoire, songe aussitôt à ses morts restés sur le champ de bataille. Il envoie une partie de son butin à Jérusalem, pour faire offrir un sacrifice à leur intention; car, dit l'historien sacré, *c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.*

Le Nouveau Testament nous offre aussi des preuves frappantes de l'existence d'un purgatoire. Jésus-Christ nous parle de certains péchés qui seront remis difficilement soit dans ce monde, soit dans l'autre : ce qui suppose qu'il y a des péchés qui sont remis ou expiés après la mort. Mais cette rémission n'a pas lieu dans le ciel, où rien de souillé ne saurait entrer, ni dans l'enfer, où il n'y a plus de rédemption; il faut donc qu'il y ait un lieu d'expiation intermédiaire. — Saint Paul enseigne la même chose en nous disant que les âmes imparfaites ne seront sauvées qu'après avoir passé *comme par le feu*. Cette manière de parler de saint Paul nous montre de plus que les peines du purgatoire ne sont que passagères et non pas éternelles, comme celles de l'enfer. Mais combien de temps doivent-elles durer ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles sont plus ou moins longues, selon que les âmes sont plus ou moins redevables à la justice de Dieu.

3. — Occupons-nous à présent de la nature de ces peines.

a) La plus grande souffrance des âmes du purgatoire, c'est d'être séparées de Dieu. Cette privation de Dieu ne ressemble pas, il est vrai, à celle qu'éprouvent les damnés. Les damnés n'aiment pas Dieu et n'en seront jamais aimés; pour eux, plus d'espoir de posséder le ciel; pour eux, des supplices terribles, sans adoucissement et sans fin. Les âmes du purgatoire, au contraire, aiment Dieu et sentent qu'elles en sont aimées; elles aiment toute la cour céleste qui les aime également; elles savent que leurs peines finiront; elles sont pour ainsi dire à la porte du ciel, certaines de le posséder un jour. Quelle immense consolation ! Mais cette consolation, toute immense qu'elle soit, n'empêche pas la souffrance : elle l'aiguillonne au contraire et ne fait que l'entretenir. N'attendre que Dieu, ne désirer que Lui, ne vivre que de Lui, n'avoir pas d'autre objet, pas d'autre idée, pas d'autre distraction que cette beauté suprême, et l'attendre des jours, des mois, des années, des siècles peut-être !

Oh ! ce doit être là un supplice d'amour, un tourment du cœur dont rien ne peut nous donner une idée ici-bas.

b) A cette peine crucifiante du cœur s'en ajoute une autre non moins sensible : le regret d'avoir offensé Dieu, la bonté infinie. Si quelquefois sur la terre on a vu des personnes mourir de douleur à la vue de leurs fautes, que ne doivent pas souffrir les âmes du purgatoire, qui sentent bien mieux que nous la malice du péché et l'injure qu'il fait à Dieu ?

c) Ici se présente tout naturellement une question : Est-il vrai que les âmes du purgatoire souffrent la peine du feu ? Nous n'avons sur ce point aucune décision, aucun jugement de la part de l'Eglise ; par conséquent, on peut croire le contraire sans offenser la foi. Il est même des théologiens qui n'admettent en purgatoire d'autre feu que la douleur brûlante d'avoir péché, dont nous avons parlé. Cependant la plupart enseignent qu'il y a en purgatoire un feu réel ou du moins une peine semblable à celle du feu. Leur opinion s'appuie surtout sur les paroles de saint Paul où il enseigne, comme nous l'avons dit, que les âmes imparfaites seront sauvées, mais après avoir passé *comme par le feu*. Quoi qu'il en soit, rappelons-nous que, selon saint Augustin et saint Thomas, les peines du purgatoire surpassent toute peine de cette vie.

4. — Les âmes du purgatoire souffrent donc beaucoup, il n'y a pas à en douter : et nous savons d'autre part que nous pouvons les secourir et même abrégier leurs souffrances. Nous avons vu en effet, en parlant de la *communion des saints*, que Dieu veut bien leur appliquer et leur passer en compte toutes les œuvres méritoires que nous lui offrons pour elles : les prières, les communions, les jeûnes, les aumônes, le travail, le soin des malades, les indulgences, le saint sacrifice de la messe.

5. — Puisqu'il en est ainsi, laissez-moi plaider leur cause auprès de vous, en vous exposant quelques-unes des raisons les plus pressantes qui doivent nous engager à les secourir.

a) C'est d'abord l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Dieu aime ces âmes saintes, dont quelques-unes sont ornées des plus belles vertus et destinées à la plus grande gloire, Dieu les aime et ne désire rien tant que de les récompenser comme elles le méritent. Il lui tarde aussi de recevoir leurs hommages, leurs adorations, leurs louanges. Le purgatoire est pour lui un état de violence... Si donc il nous a donné tant de moyens, tant de facilité pour les secourir, ce ne peut être que pour nous engager à le faire, que pour nous montrer le grand désir de son cœur.

b) Voulons-nous aussi aimer l'Eglise et nous montrer ses véritables enfants ? Eh bien ! imitons-la. Elle ne termine aucune de ses prières sans envoyer un souvenir à ses chers défunts, sans les recommander vivement à la divine miséricorde : « Que les âmes des fidèles trépassés, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix ! » Tous les jours au saint sacrifice de la messe, en présence de

l'auguste victime, elle conjure le Seigneur de ne pas oublier ses serviteurs et ses servantes « qui nous ont précédés avec le caractère de la foi. » Enfin, pour mieux nous rappeler nos chers défunts, elle a composé tout exprès un office des morts et des chants plaintifs, elle a des habits de deuil, des cloches qui pleurent.

c) Mais ce ne sont pas les seuls motifs qui doivent nous toucher : la charité, la reconnaissance et même la justice nous pressent aussi de secourir les âmes du purgatoire.

En effet, ce sont des chrétiens, des frères, pauvres, malheureux, souffrants, qui ne peuvent plus rien faire, rien mériter pour eux-mêmes et qui ne peuvent recevoir de soulagement que de nous. Entendez leur voix plaintive : « Ayez pitié de moi, âmes charitables, ayez pitié de moi, parce que la justice de Dieu m'a frappé. » Resterons-nous insensibles à leur malheur ?... — Ce sont des parents, un père, une mère, qui ont tout sacrifié pour nous et qui, peut-être, ne souffrent que pour nous avoir trop aimés, trop flattés, trop enrichis... — Ce sont des bienfaiteurs qui nous ont tendu la main et secourus dans nos besoins. Ne serions-nous pas des monstres d'ingratitude si maintenant nous refusions quelque soulagement à leur détresse ?... — Ce sont des âmes qui ont peut-être péché pour nous, que nous avons peut-être portées au mal par nos actions ou nos paroles. Est-ce qu'elles n'ont pas un droit rigoureux à tous les efforts dont nous sommes capables pour les sortir de la prison où elles gémissent ?

d) Enfin nous avons le plus grand intérêt à prier pour les morts. Si nous prions pour eux, Dieu qui nous l'inspire inspirera à d'autres de prier pour nous. Les âmes que nous aurons délivrées seront dans le ciel nos protectrices dévouées, parce que dans le ciel il n'y a ni oubli, ni ingratitude. Mais elles n'attendent pas ce moment pour nous témoigner leur reconnaissance : leur prière s'élèvera en notre faveur, du sein du purgatoire, vers le trône de Dieu et Dieu s'empressera de les exaucer. Oh ! quelle pensée douce et consolante ! Grâce à cet échange de prières, la mort elle-même devient impuissante à nous séparer complètement de nos parents, de nos amis, de tous ceux que nous avons aimés. Grâce à cet échange de prières, nous pouvons continuer à vivre en famille avec ces chères âmes : nous pouvons leur parler partout et toujours, en voyage, en ville, à la campagne, leur raconter nos chagrins, leur confier nos peines, nos espérances, les consulter dans nos tentations et nos doutes. Si elles ne nous répondent pas, Dieu nous répondra pour elles. Qui pourrait dire toutes les grâces, toutes les faveurs obtenues par la dévotion aux âmes du purgatoire ? Ayons cette dévotion et nous mériterons de partager avec ces saintes âmes le bonheur du ciel. Ainsi soit-il.

RÉFLEXIONS SUR DES PASSAGES DE L'ÉPÎTRE

I

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

I. — Rejetons les œuvres des ténèbres

Sous le nom de ténèbres, la sainte Ecriture désigne les péchés dont nous nous rendons coupables. En effet, d'une part, on n'aime point être vu quand on commet le péché, et d'autre part, le péché nous conduit à ces ténèbres extérieures où fut jeté le serviteur négligent. (Job, xxiv, 15; Matth., xxii, 13). Aussi devons-nous rejeter tout péché, afin de participer avec fruit aux divers avènements du Sauveur.

a) D'abord, comment pourrions-nous célébrer dans l'amour l'anniversaire de sa naissance temporelle, si nous gardons en nos âmes les péchés dont il nous a délivrés ? Comment lui témoignerions-nous notre reconnaissance, portant encore les chaînes de notre esclavage ? N'aurait-il pas le droit de nous dire : *Pourquoi racontez-vous mes justices ? Pourquoi votre bouche annonce-t-elle mon alliance ?* (Ps., xlix, 16). Ce serait certainement s'exposer à mériter le reproche qu'il adressait aux Juifs : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* (Matth., xv, 8).

b) Quant à son avènement spirituel dans nos âmes par sa grâce ou la sainte communion, qui croirait y participer avec fruit en demeurant dans l'état de péché ? *Les pensées perverses, est-il dit, séparent de Dieu ; la sagesse n'entrera pas dans une âme malveillante, et elle n'habitera pas dans un corps assujéti au péché.* (Sages., i, 3-4). Mais écoutez l'Apôtre : *Quoi de commun entre la justice et l'iniquité ? Ou quelle alliance entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre le Christ et Bélial ?* (II Cor., vi, 14-15).

c) Enfin, qui voudrait attendre le jour du dernier avènement du Seigneur pour rejeter les péchés dont il s'est rendu coupable ? *Quand le Fils de l'homme viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté, tous le verront. Alors il rendra à chacun selon ses œuvres ; il éclairera ce qui est caché dans les ténèbres et il manifestera les pensées secrètes des cœurs, et chacun recevra de Dieu sa louange.* (Luc, xxi, 27 ; I Cor., iv, 5). Malheur à tous ceux qui, au jour du jugement, paraîtront devant leur Juge avec le vêtement des œuvres des ténèbres ! Jésus-Christ leur dira : *Je ne sais d'où vous êtes, retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.* (Luc, xiii, 27).

Travaillons donc à nous dépouiller de tous nos péchés, et ainsi nous arriverons à être trouvés dignes de participer aux divers avènements du Seigneur, qui concourent tous à nous mettre en possession du salut éternel qui nous a été promis. — Prenons aussi la résolution d'expier nos

fautes et de ne plus les commettre dans l'avenir. *Avez-vous péché ? Ne recommencez pas de nouveau, mais priez pour vos fautes anciennes, afin qu'elles vous soient remises.* (Eccli., xxi, 1). Hâtons-nous d'entrer dans ces dispositions : ce sera rejeter les œuvres des ténèbres et donner à notre espérance un libre essor pour aller au-devant du salut qui vient à nous.

SAINT BERNARD : « Pourquoi, au lieu que le Fils de Dieu vienne à nous, n'est-ce point nous qui sommes allés à lui ? Car ce n'est pas l'habitude des riches d'aller trouver les pauvres, même quand ils veulent leur faire du bien. C'est vrai, c'était bien à nous à aller vers lui, mais nous en étions doublement empêchés. D'abord nos yeux étaient bien malades ; or, il habite une lumière inaccessible. (I Tim., vi, 16). Et puis nous étions paralysés et gisant sur notre grabat, nous ne pouvions donc nous élever jusqu'à Dieu qui demeure si haut. Voilà pourquoi le bon Sauveur et doux médecin de nos âmes est descendu de là-haut où il habite et a voilé l'éclat de sa lumière pour nos yeux malades ¹. — Mais s'il est venu une fois sur la terre, dans une chair visible, pour opérer notre salut, il vient encore tous les jours invisiblement et en esprit pour sauver nos âmes à tous, selon ce qui est écrit : *Le Christ, Notre-Seigneur, est un esprit devant nos yeux.* Non, ô homme, tu n'as pas besoin de passer les mers, de t'élever dans les nues, de gravir les montagnes ; et la route qui t'est montrée pour aller au-devant de ton Dieu n'est pas longue à parcourir : tu n'as qu'à rentrer en toi-même, car sa parole est dans ta bouche et dans ton cœur. Va donc au moins au-devant de lui jusqu'à la componction du cœur et à la confession de la bouche, si tu veux sortir du fumier sur lequel ta malheureuse âme est étendue, car il n'est pas convenable que l'auteur de toute pureté s'avance jusque-là. Tel est cet avènement dans lequel il daigne éclairer nos âmes par son invisible présence ². »

II. — Revêtons-nous des armes de la lumière

Après avoir rejeté les œuvres des ténèbres, il faut nous revêtir des armes de la lumière. Ce sont les vertus, et il n'y en a aucune qui doive nous être étrangère, car l'Apôtre disait aux Ephésiens : *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches de Satan.* (Eph., vi, 11). Remarquez qu'il s'agit d'armes et non de vêtements. Pourquoi ? C'est que la vie chrétienne est une milice. Jésus-Christ est notre chef et il voudrait nous conduire à la victoire ; il est lui-même revêtu de toutes ces armes qui nous sont présentées. Savez-vous quelle serait notre condition sans la foi, l'espérance et la charité, ainsi que toutes les autres vertus ? Nous serions semblables à un soldat sans armes sur le champ de bataille. N'hésitons donc pas à nous en revêtir.

¹ *In Advent. Domini*, Sermon. I, n. 8, trad. Vivès.

² *Ib.*, n. 10.

Mais appliquons-nous surtout à être armés, dans la prospérité et dans l'adversité, de cette soumission à la volonté divine que rien ne peut surmonter. Car le Seigneur est *le bouclier de tous ceux qui espèrent en lui*. (II Rois, xxii, 31). Que notre raison, en nous enseignant à nous servir de ces armes, les fasse briller et les perfectionne : *La voie des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît*. (Prov., iv, 18). Que nos actes vertueux ou méritoires revêtent un caractère lumineux, car il est dit : *Celui qui accomplit la vérité vient à la lumière*. (Jean, iii, 21).

D'ailleurs, quelle est l'action du soleil sur notre corps dans l'ordre naturel ? Il l'enveloppe de lumière pour qu'il apparaisse aux regards. Il en est de même de notre âme dans l'ordre surnaturel, lorsqu'elle est illuminée par la grâce de Dieu. Aussi Jésus-Christ nous parle-t-il de nos bonnes œuvres comme d'une lumière qui éclaire les hommes. *Que votre lumière, dit-il, luise devant les hommes*. (Matth., v, 16). Malheur au chrétien qui vivrait sans chercher à acquérir des vertus ! Ce serait un soldat exposé à tous les traits de ses ennemis, sans avoir les moyens de se défendre ; il serait condamné à ne subir que de honteuses défaites.

Il faut donc nous tourner vers Dieu, car c'est lui qui nous donne la puissance du vouloir et du faire. C'est ce que reconnaissait le prophète, lorsqu'il disait : *Le Seigneur m'a revêtu du vêtement du salut et du manteau de la justice*. (Is., lxi, 10). Et Jésus-Christ : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*. (Jean, xv, 5). Tombez donc à genoux pour demander les vertus dont vous avez besoin, et vous les obtiendrez : *Demandez et il vous sera donné*. (Matth., vii, 7).

SAINT CHRYSOSTOME : « Ne soyez pas effrayés parce qu'on vous parle de combat et de lutte. S'il est peu aimable, s'il est pénible de revêtir une armure matérielle, il est aimable, il est désirable de revêtir l'armure spirituelle. C'est une armure de lumière : conséquemment, vous devenez ainsi plus éblouissants que le soleil, et, tout en resplendissant de clartés, vous n'en jouissez pas moins d'une sécurité parfaite. Ce sont des armes, mais des armes lumineuses, qui vous communiquent l'éclat qu'elles projettent. Qu'est-ce à dire ? Sommes-nous donc dispensés de combattre ? Non, car il est indispensable de combattre ; mais il ne l'est pas de se briser de peine et de fatigue. La guerre que nous avons à soutenir est moins une guerre qu'une fête et qu'une récompense. Telle est la vertu de ces armes, telle est la vertu du chef qui nous mène. De même que l'époux sort de sa chambre nuptiale dans ses plus beaux vêtements, ainsi en est-il de quiconque est couvert de ces armes : il est à la fois époux et soldat. Prenons donc ces armes de la lumière que Dieu nous présentes ¹. — Tout nous démontre qu'il dépend de nous de pratiquer la vertu. Comment cherchons-nous, pour la plupart, à nous leurrer nous-mêmes

par de vaines excuses et d'insipides raisonnements qui, bien loin de nous concilier l'indulgence, aggravent notre châtement ? Ah ! nous devrions plutôt avoir devant les yeux le jour redoutable et nous adonner pleinement au bien, afin d'obtenir, après de légers labeurs, les couronnes incorruptibles. Ce que vous dites ne vous servira de rien ; tous les pécheurs seront condamnés par ceux de leurs frères dont la vie fut l'opposé de la leur, l'homme sans pitié par l'homme de miséricorde, le méchant par celui qui est bon, l'insolent par le modeste, le jaloux par l'homme généreux, l'ami de la vaine gloire par l'ami de la sagesse, le paresseux par le diligent, l'impudique par le chaste ¹. »

III. — Marchons avec honnêteté comme durant le jour

Ainsi armés, ne restons pas oisifs, ne cherchons pas non plus à nous complaire en nous-mêmes, mais allons vers l'ennemi. Et le meilleur moyen de nous assurer la victoire, c'est de garder la décence qui convient à des chrétiens. Il faut que tout révèle en nous la vocation à laquelle nous avons été appelés, et par conséquent nous ne devons plus *marcher comme les Gentils qui marchent dans la vanité de leurs pensées*. (Eph., iv, 1, 17).

Regardez la voie qui s'ouvre devant vous : *Marchez comme des enfants de la lumière. Or, le fruit de la lumière consiste en toute bonté, justice et vérité, examinant ce qui est agréable à Dieu*. (Ib., v, 2, 8). — Remarquez ces dernières paroles : *Examinant ce qui est agréable à Dieu*. Voilà le travail qui vous est demandé pendant votre voyage. Ne vous arrêtez à rien autre qu'à ce qui plaît à Dieu. Or, vous plairez à Dieu quand vous ne serez point du nombre de ceux *qui marchent en ennemis de la croix du Christ, dont la fin sera la perdition, dont le Dieu est leur ventre, et qui n'ont du goût que pour les choses de la terre*. (Philip., iii, 18-19). Marchez donc avec honnêteté. *Vous êtes tous des enfants de lumière et des enfants du jour. Non, nous ne sommes point de la nuit ni des ténèbres. Ne dormons point comme tous les autres, mais veillons et soyons sobres*. (I Cor., xiv, 40). Considérez le jour qui vous éclaire, le jour de la grâce qui vient de Jésus-Christ ; appliquez-vous à être bien en toute chose, afin de paraître avec décence devant les hommes pour leur montrer que vous marchez vers le salut qui vous a été promis.

C'est pendant le jour que l'homme marche, et non pendant la nuit. Aussi faut-il vous avancer toujours davantage du bien au mieux, en faisant des progrès dans la vertu, et vous rapprocher sans cesse du jour de la béatitude éternelle dont vous portez l'espérance en vos cœurs. Ayez donc cette décence que l'apôtre vous demande, et qui n'est autre chose que la pureté dans vos actions, dans vos paroles, dans vos désirs et surtout

¹ In Epist. ad. Rom., Hom. xxiv, n. 1, trad. Vivès.

¹ In I Epist. ad Cor., Hom. ii, n. 3.

dans toutes vos intentions. Il en résultera cette beauté qui attire Dieu en nous, selon cette parole du Psalmiste : *Le roi concevra de l'amour pour votre beauté.* (Ps., XLIV, 12).

SAINT BERNARD : « En quoi consiste la beauté de l'âme ? N'est-ce point dans l'honnêteté ? Or, l'honnêteté paraît dans la conduite extérieure, non qu'elle en soit la cause, mais parce que c'est par elle qu'on la connaît. Sa demeure et son origine sont dans la conscience, qui ne tire son éclat que du témoignage qu'elle se rend. Il n'y a rien de plus resplendissant que cette lumière, rien de plus glorieux que ce témoignage, lorsque la vérité brille dans l'âme et que l'âme se voit dans la vérité. Mais comment s'y voit-elle ? Chaste, modeste, retenue, circonspecte, dégagée de tout ce qui peut obscurcir la gloire d'un témoignage si avantageux, ne se sentant coupable de quoi que ce soit qui puisse lui faire craindre la présence de la vérité, et qui l'oblige à détourner son visage en rougissant, comme si elle ne pouvait soutenir l'éclat trop vif de la lumière de Dieu. C'est là cette beauté que Dieu prend plaisir à regarder plus que tous les autres biens de l'âme. — Mais lorsque la splendeur de cette beauté s'est répandue avec plus d'abondance jusque dans le plus profond du cœur, il est nécessaire qu'elle se produise au dehors. De sorte qu'il s'en fait une effusion sur le corps, puis le corps la distribue par tous ses membres et par tous ses sens, si bien qu'elle paraît dans ses actions, dans ses paroles, dans ses regards, dans son sourire, si tant est qu'elle sourie, ce qu'elle ne fait qu'avec gravité et retenue. Lors donc que tous les mouvements du corps, tous ses gestes, toutes ses démarches sont graves, purs, modestes, éloignés de toute licence, de toute légèreté, de toute mollesse, de toute indécence, alors la beauté de l'âme est visible, pourvu qu'il ne se cache point d'hypocrisie en elle. Car il peut se faire que toutes ces choses soient feintes, et ne partent pas de l'abondance du cœur. Et pour mettre cette beauté dans tout son lustre, définissons-la en disant : C'est une candeur de l'âme qui a soin de joindre une réputation avantageuse avec une bonne conscience, ou, selon l'Apôtre, *de faire le bien non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes.* » (II Cor., IX, 24) ¹.

II

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVEC

I. — Que le Dieu de patience

Une espérance qui ne serait pas soutenue par la patience ne saurait subsister dans nos cœurs ; elle ne tarderait point à succomber sous les coups de l'adversité, et même à la suite d'une attente trop

longue. Voyez Job : croyez-vous qu'il aurait conservé son espérance en Dieu, s'il n'avait pas souffert patiemment ? (Job, XIII, 15). Voyez d'autre part quel est le malheur des vierges folles : n'ayant pas supporté les heures de l'attente, elles trouvèrent la porte du festin fermée. (Matth., XXV). De là le souhait que l'Eglise forme pour nous : *Que le Dieu de patience, c'est-à-dire que Dieu, modèle et source de toute patience, vous soutienne pour que vous continuiez à vivre dans l'espérance du salut qui vous a été promis.*

Hélas ! Il y a en nous et autour de nous tant de choses qui contrarient nos espérances, que nous devons craindre à chaque instant de faire naufrage. Aussi faut-il que nous nous appliquions à imiter Dieu, qui se montre envers nous d'une patience admirable, puisqu'il supporte nos contradictions et nos ingratitude dans l'espérance de nous voir revenir à lui. C'est donc avec raison que Judith disait aux habitants de Béthulie : *Puisque Dieu est patient, faisons pénitence.* (Judith, VIII, 14). David le savait bien, lui qui disait : *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience.* (Ps., LXX, 5). Donnons donc la patience pour base à notre espérance, elle établira notre âme dans une fermeté convenable, et elle nous conservera la libre possession de nous-mêmes, tout en laissant notre raison libre d'agir selon les inspirations de la grâce. Alors nous arriverons par la patience à faire passer dans nos paroles, dans nos gestes, dans notre maintien, l'espérance qui vit en nos cœurs. Ce sera l'heure où s'accomplira cette parole de l'Apôtre : *La tribulation produit la patience ; la patience, l'épreuve ; et l'épreuve, l'espérance.* (Rom., V, 3-4).

Considérez le chrétien qui porte en son cœur l'espérance du salut. Voici que la douleur fond sur lui, que la tristesse l'accable, que les contradictions s'efforcent de l'arrêter dans sa marche vers le bien invisible ; c'est la lutte, c'est l'ennemi qui est venu le surprendre. Eh bien ! soyez sans crainte pour lui, s'il possède son âme par la patience. (Luc, XXI, 19). Tout se bornera pour lui à essuyer de rudes tempêtes, qui peut-être l'agiteront, mais son gouvernail et son pilote, la patience, le conduiront sûrement à travers les écueils et le préserveront du naufrage. Puis viendra le jour où après l'avoir sauvé en cette vie, la foi et l'espérance disparaîtront, la charité seule subsistera. La patience aura remporté sa dernière victoire.

SAINT AUGUSTIN : « Gardez-vous bien d'arrêter vos regards sur les choses visibles, mais portez-les sur les choses invisibles. Les premières sont passagères, les secondes sont éternelles. (II Cor., IV, 18). Or, comme nous espérons ce que nous ne voyons pas encore et ce que nous attendons par la patience, le Psalmiste nous dit : *Attendez le Seigneur, agissez avec courage, que votre cœur soit ferme dans l'attente du Seigneur.* (Ps., XXVI, 14). Les promesses du monde sont toujours trompeuses ; les promesses de Dieu ne trompent jamais. Mais comme le monde paraît

¹ In Cant., Serm. LXXXV, n. 10-11, trad. Vivès.

donner ici-bas, dans cette terre des mourants, ce qu'il promet, tandis que Dieu se réserve de nous donner dans la terre des vivants les biens qu'il nous a promis, beaucoup se lassent d'attendre l'effet de ces promesses divines. C'est de ces infortunés qu'il est dit dans l'Écriture : *Malheur à ceux qui ont perdu la patience et qui se sont égarés dans des voies criminelles !* (Eccli., II, 40).

« Or, ces fils de la mort éternelle ne cessent d'insulter aux âmes courageuses qui attendent d'un cœur ferme l'effet des promesses du Seigneur ; ils vantent ces joies passagères, qui ne flattent un instant le palais par leur fausse douceur que pour devenir ensuite plus amères que le fiel. « Où sont, nous disent-ils, les promesses qui vous sont faites après cette vie ? Qui en est revenu, pour nous certifier que vos espérances reposent sur la vérité ? » Gardons-nous bien de ces discours qui détruiraient nos espérances, affaibliraient notre patience et nous entraîneraient dans des voies mauvaises. Soyons plutôt de ces hommes humbles et doux qui suivent les voies droites que nous enseigne le Seigneur. Personne, en effet, au milieu des travaux de cette vie, ne peut conserver la patience, sans laquelle on ne saurait garder l'espérance de la vie future, à moins de pratiquer l'humilité et la douceur, et de ne pas résister à la volonté de Dieu, dont le joug est doux et le fardeau léger, mais seulement pour ceux qui croient en lui, qui espèrent en lui et qui l'aiment de tout leur cœur ¹. »

II. — Que le Dieu de consolation

S'il nous faut vivre dans la patience afin de garder en nos cœurs l'espérance du salut, il nous faut encore être consolés au milieu des peines que nous rencontrons sur notre chemin : *Nombreuses sont les tribulations des justes.* (Ps., XXXIII, 20). Croyez-vous qu'Abraham aurait espéré contre toute espérance, si Dieu ne lui avait dispensé ses consolations dans ses différentes apparitions ? (Rom., IV, 18 ; Gen., XV et XVII). Croyez-vous que David, s'il n'avait pas été consolé, serait sorti sain et sauf de cette mer d'afflictions dans laquelle Dieu se plaisait à le laisser ? Écoutez ce qu'il lui disait : *Seigneur, selon la multitude de mes douleurs, vos consolations ont réjoui mon âme.* (Ps., XCIII, 19). Non, l'homme ne pourrait supporter les peines de cette vie, s'il ne recevait quelque consolation du côté de Dieu ou de la part des créatures. *L'homme est rempli de beaucoup de misères.* (Job, XIV, 1). Et c'est précisément de l'espérance d'en être délivrés ou soulagés que nous viennent les consolations.

D'autre part, comme toute consolation réellement bonne ne vient que de Dieu, l'Eglise forme encore ce souhait pour nous en disant avec l'Apôtre : *Que le Dieu de consolation, c'est-à-dire que celui qui est la source de toute consolation, vous sou-*

tienne en vous faisant goûter dès ici-bas quelque chose de cette joie que vous attendez, et dont vous espérez jouir dans la possession des biens qui vous ont été promis. C'est cette vérité que saint Paul rappelait aux Corinthiens, disant : Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que nous puissions nous-mêmes par l'encouragement que Dieu nous donne, consoler aussi ceux qui sont sous le poids de toute sorte de maux. (II Cor., I, 3-4).

Aussi, quand une âme souffre et s'unit à Jésus-Christ par ses propres tribulations, c'est son espérance du salut qui s'accomplit par sa patience. Alors nous pouvons parler à cette âme comme l'Apôtre aux Corinthiens : *Ce qui nous donne une ferme espérance pour vous, c'est qu'ayant part aux souffrances, vous l'aurez aussi à la consolation.* (II Cor., I, 3, 7). Voyez David : il était dans l'affliction, et il disait à Dieu : *Combien sont nombreuses et pénibles les tribulations que vous m'avez montrées !* mais il ajoute tout aussitôt : *Vous avez multiplié votre magnificence, et vous m'avez consolé.* (Ps., LXX, 20-21). Il en sera de même pour nous : quand Dieu nous montre des tribulations, il nous montre en même temps la récompense qui sera le prix de nos souffrances, et c'est là notre consolation.

SAINT CHRYSOSTOME : « Sachez comment dès ici-bas la vertu devient sa propre récompense, avant celle qui l'attend ailleurs. Prenons un exemple. Voyez celui qui jouit d'une santé parfaite, qui n'éprouve pas la plus légère indisposition ; il est par là-même dans les délices avant de chercher ce qu'on appelle de ce nom. Il y a un plaisir inséparable de la santé. Quand on la possède, on ne craint ni les intempéries de l'air, ni le chaud, ni le froid, ni l'exiguité de la table, ni aucune autre chose du même genre : on est comme revêtu d'une armure qui met à l'abri de telles atteintes. De même pour la vertu. Voilà pourquoi Paul, alors qu'il était persécuté, battu, accablé de maux sans nombre, s'abandonnait à la joie et disait : *Je me réjouis dans mes souffrances à cause de vous.* (Coloss., I, 24). Ainsi donc, ce n'est pas uniquement dans le royaume céleste qu'est le prix de la vertu, il est aussi dans la souffrance elle-même : souffrir pour la vérité, c'est une magnifique récompense. Cela nous explique pourquoi les apôtres sortaient du conseil des Juifs en se félicitant, non du droit qu'ils pouvaient avoir au royaume de Dieu, mais de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'être insultés pour le nom de Jésus. En effet, cela même est une source intarissable de joie. Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse.

« Ce n'est pas un léger combat, c'est une chose rude et terrible d'avoir à supporter la calomnie, surtout quand elle s'exerce par des accusations aussi graves que celle dont on a prétendu nous accabler. Voulant exprimer ce qu'il y a de cruel dans cette lutte, Salomon dit : *J'ai vu les calom-*

¹ De Temp., Serm. CLVII, cap. III, n. 1-2, trad. Vivès.

nies qui se font sous le soleil, j'ai vu les larmes des calomniés, et personne n'était là pour les consoler. (Ecclé., iv, 1). Si le combat est grand, comme il l'est en réalité, évidemment il doit être récompensé par une brillante couronne. C'est pour cela que le Christ impose l'ordre de se réjouir et de tressaillir d'allégresse à ceux qui combattent ce pénible combat avec la patience qu'il exige : *Réjouissez-vous, dit-il, et tressaillez d'allégresse, lorsque par mensonge on dira contre vous toute sorte de mal à cause de moi, parce que votre récompense est grande dans les cieux.* (Matth., v, 11-12). Voyez-vous le bonheur, la récompense, les pures délices que nous procurent ces attaques ? Ne serait-ce pas une chose contraire à la raison que le mal que les hommes n'ont pu vous faire, et alors que leurs efforts ont eu un résultat tout opposé, vous eussiez à le souffrir par un effet de votre propre volonté ? Pourquoi donc craignez-vous ? pourquoi gémissiez-vous, alors que depuis longtemps vous êtes prêt à donner la vie, si c'est nécessaire ? — Vous désirez voir la fin des maux qui vous entourent. — Cela viendra, soyez-en sûr, Dieu ne permettra pas que vous attendiez longtemps encore. Réjouissez-vous, reposez en paix au souvenir de vos actions, et ne perdez jamais l'espérance ¹. »

III. — Que Dieu vous donne d'être unis de sentiments les uns aux autres selon Jésus-Christ !

Voilà le fruit béni que Dieu doit opérer en nos âmes par la patience et la consolation qu'il nous accorde. Le Dieu de la paix et de la concorde veut que nous ne formions tous qu'un seul et même corps. C'est bien Jésus-Christ qui est notre paix et qui des deux peuples n'en a fait qu'un seul, afin qu'ayant les mêmes sentiments nous vivions dans l'union d'un consentement unanime par la foi et la charité. *C'est lui qui est notre paix, lui qui des deux peuples n'en a fait qu'un, détruisant dans sa chair le mur de séparation, leurs inimitiés ; abolissant par sa doctrine la loi des préceptes, afin de faire en lui-même un seul homme nouveau de ces deux peuples, de faire la paix, et de les réconcilier à Dieu tous deux en un seul corps par sa croix, détruisant en lui-même les inimitiés.* (Eph., ii, 14-16). Or, quelle est cette doctrine de Jésus-Christ par laquelle il a aboli la loi des préceptes ? Il nous l'a révélée : *Voici mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* Et lorsqu'il eut célébré la Cène, il dit à ses disciples : *Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres ; mais que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés.* (Jean, xv, 17 ; xiii, 34). Ayant donc tous un même baptême, une même foi et partant une même espé-

rance, nous devons tous avoir un même amour les uns pour les autres. De là résultera cette union admirable des cœurs et des volontés, qui nous portera à nous aimer les uns les autres comme Jésus-Christ nous a aimés.

Or, croyez-vous être unis les uns aux autres selon Jésus-Christ, lorsque vous vivez dans des sentiments d'antipathie ou de haine les uns contre les autres ? Non, vous n'êtes pas les fils de l'espérance et de la dilection. Ecoutez saint Jean : *Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haisse son frère, c'est un menteur. Car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?* (I Jean, iv, 20). Et nous, nous vous disons : Celui qui dit : « Je mets ma confiance en Dieu, j'espère en son amour, je vis dans l'attente de ses promesses, » et qui professe en même temps du mépris ou de la haine pour son prochain, eh bien ! celui-là se trompe : il n'a qu'un amour extérieur pour Dieu, qu'une espérance vaine du salut qui lui a été promis ; il n'est pas sauvé en espérance, puisqu'il ne marche point sur les traces de son maître.

SAINT CHRYSOSTOME : « Soyons unis entre nous. Si quelqu'un veut être hostile, ne vous éloignez pas de lui, et ne dites pas cette insipide parole : « Je l'aimerais s'il m'aime ; si mon œil droit ne m'aimait pas, je l'arracherais. » Ce sont là des propos diaboliques, dignes des publicains, et qui rappellent les haines des Gentils. Appelés que vous êtes à de plus hautes destinées, inscrits dans le livre des cieux, vous devez suivre des lois tout autrement parfaites. Ne parlez donc pas ainsi, mais témoignez d'autant plus d'amour qu'on vous en témoignera moins, et ne perdez pas l'espérance de ramener celui qui est votre membre ; car, lorsqu'un membre est à demi détaché par accident du reste du corps, nous mettons tout en œuvre pour l'y rattacher, et dès lors il devient l'objet d'une plus tendre sollicitude. Si vous parvenez à gagner celui qui ne voulait pas de vous, vous aurez une plus belle récompense. S'il nous est recommandé d'inviter à notre table celui qui ne peut pas nous payer de retour, beaucoup mieux devons-nous appliquer ce principe à la charité. D'un motif de zèle ne faites donc pas une cause de torpeur. Ne tenez pas ce langage : « Puisqu'il est malade, je ne m'en occuperai pas. — Sa maladie consiste précisément dans le refroidissement de sa charité, et c'est à vous à réchauffer son âme. — Mais s'il n'acquiert aucun degré de chaleur ? — Continuez à faire ce qui dépend de vous. — Et s'il devient de plus en plus hostile ? — Il augmente de plus en plus votre récompense, il sert d'autant mieux à faire voir que vous êtes l'imitateur du Christ. » L'amour fraternel est la marque des disciples : *Tous vous reconnaîtrez pour mes disciples, si vous vous aimez réciproquement.* (Jean, xiii, 33). Que sera-ce alors, je vous le demande, d'aimer ses ennemis ? Notre Seigneur aimait ceux qui le haïssaient, il les exhortait au bien ; plus il les voyait faibles, plus il avait soin d'eux ; on l'entendait

¹ *Ad Olympiad., Ep. vii, n. 4, trad. Vivès.*

s'écrier : *Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, ce sont les malades.* (Matth., ix, 12). Aussi consentait-il à manger avec les publicains et les pécheurs ; il avait pour eux autant d'attentions et d'égards que le peuple juif leur témoignait de mépris, et beaucoup plus encore. Travaillez donc à l'imiter. Il ne s'agit pas ici d'un bien sans importance, puisqu'un martyr même ne saurait, en dehors de cela, plaire à Dieu. (I Cor., xiii, 3). Ne dites pas non plus : « Je suis un objet de haine, aussi je n'aime pas. » — C'est la raison pour laquelle vous devriez surtout aimer. Ajoutez qu'un homme, serait-il une bête féroce, finira par aimer celui qui l'aime. Ainsi font les publicains et les gentils. (Matth., v, 46-47). Si nous donnons notre affection à qui nous donne la sienne, comment refuserait-on d'aimer celui qui ne refuse pas son amour à ses ennemis mêmes ? Montrez-vous tel, et ne cessez de dire : Je vous aimerai toujours, quelle que soit votre haine contre moi¹. »

RÉCITS ET CAUSERIES

XX

LES DEUX DIMANCHES

(C'est le dimanche...

J'ai vu Jean-Luc, j'ai vu Jean-Paul.

C'est le dimanche, jour de repos.

Mais pour Jean-Luc, jour de travail, de blaspème et d'ivresse.

Jean-Luc a travaillé jusqu'à onze heures, histoire de gagner quelques sous de plus. Il ignore, le malheureux, que *le travail du dimanche* ne profite jamais.

A onze heures, il s'est fait la barbe, puis s'est dirigé tout pimpant vers l'auberge.

Il n'a point entendu le son des cloches, il n'a entendu que le cliquetis des verres.

Jusqu'à la nuit tombante et au-delà, il a respiré l'atmosphère des tavernes.

Il a bu rasades sur rasades, bouteilles sur bouteilles, *consommations* sur *consommations*.

Oh ! le joli mot moderne : *consommation* ! *Consommation* de la liqueur, *consommation* de la bourse, *consommation* de la raison, *consommation* de la santé, *consommation* de la pudeur, *consommation* de la famille, *consommation* des générations et de la société à venir.

Oh ! le joli mot, la jolie chose !

— Garçon ! vite une *consommation* !

Et le malheureux a entonné, entonné, entonné.

— Oh ! la poésie de l'entonnoir !...

Il a bavardé, crié, chanté, hurlé.

— Oh ! la musique des buveurs ! le chant de l'ivrogne !...

Et les camarades riaient !

— Oh ! l'épanouissement de la bêtise humaine !...

Complément du tableau : pendant que l'homme buvait à l'intérieur de l'auberge, un cheval aussi buvait à l'intérieur de la cour.

Et quand elle eut avalé quelques gorgées, — ce qu'il fallait seulement pour apaiser sa soif, — la noble bête s'arrêta.

La bête s'en retourna *humainement* à son gîte, l'homme s'en retourna *bêtement* à sa demeure... où sa femme pleurait.

Et voilà le dimanche de Jean-Luc !

Et voilà comme quoi il arrive que certaines bêtes ont plus d'esprit que certaines gens...

C'est le dimanche, jour de repos.

Jean-Paul, lui, a déposé ses outils dans un coin : « Dormez, leur a-t-il dit, dormez pendant vingt-quatre heures : c'est aujourd'hui jour de repos et de prière. »

Il a pris sa femme par le bras et ils sont allés à la messe avec les enfants endimanchés. Ils ont remercié Dieu pour la semaine qui s'en va ; ils l'ont prié de bénir la semaine qui arrive ; ils ont laissé leur âme quitter un instant la terre et remonter vers le ciel, avec les nuages d'encens, avec les beaux chants d'église.

Et le reste de la journée ils ont joui ensemble de leurs enfants ; ils se sont conté leurs peines, leurs désirs et leurs espérances ; ils ont lu une page de l'Evangile ; ils ont embaumé leur demeure de la pensée du bon Dieu.

Ils ont visité et reçu leurs amis ; ils se sont épanouis avec eux dans une douce gaieté.

Et il y a eu des échanges charmants de sourires aimables, de regards francs et honnêtes, de poignées de mains cordiales, une communication mutuelle de paix suave et de joie pure.

J'ai vu Jean-Luc, j'ai vu Jean-Paul.

Oh ! laissez-moi reposer mon âme dans le souvenir de Jean-Paul !

(*La Vérité populaire*, n° 239).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 21 novembris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

¹ In *Ep. ad Rom.*, Hom. xxvii, n. 3, trad. Vivès.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Retraite de première communion. — PREMIER JOUR. — Avis avant l'instruction, 913. — 1^{re} Instruction : Qui est-ce qui vient ? Le Seigneur, 913. — *Entretien dans la matinée* : Le secret des bonnes retraites, 915. — *Entretien de l'après-midi sur l'Eucharistie* : I. La présence réelle, 916. — 2^e Instruction : Qui est-ce qui vient ? Le Sauveur, 919.

Réflexions sur des passages de l'épître. — III. Pour le 3^e dimanche de l'Avent (*in Philip.*, iv, 4-5), 921. — IV. Pour le 4^e dimanche de l'Avent (*in I Cor.*, iv, 3-4), 924.

Dialogues enfantins pour le temps de la Sainte Enfance. — I. Les petits garçons de Bethléem à la crèche, 926.

RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

PREMIER JOUR

AVIS AVANT L'INSTRUCTION

On dit que les enfants sont curieux. A peine sont-ils capables de parler, ils accablent leurs parents et, en général, tous ceux qui les entourent, de questions sur tout ce qu'ils voient.

La curiosité est un vilain défaut. Toutefois, s'il y a des questions indiscrètes, il y en a qui sont permises et qui honorent ceux qui les font. Il y en a même qui sont nécessaires, parce qu'en les faisant, on s'instruit sur les choses qu'il faut savoir.

Ayez en horreur, mes enfants, la curiosité à l'égard des choses qu'il vaut mieux ignorer, je parle de celles qui sont contraires à la religion ou à la vertu ; mais ayez la curiosité des choses qui concernent votre âme, votre salut éternel.

Trois questions devront tenir votre curiosité en éveil, durant ces jours bénis, et être la principale préoccupation de votre esprit.

Qui est-ce qui vient ?

A qui vient-il ?

Pourquoi vient-il ?

C'est à ces trois questions que je répondrai, à chacun des jours de la retraite.

1^{re} Instruction

QUI EST-CE QUI VIENT ? — LE SEIGNEUR

Mes enfants, la première question qu'il faut vous poser, au commencement de cette retraite, est celle-ci : *Qui est-ce qui vient ?* Ecoutez la réponse : *C'est Dieu.*

Oh ! la grave réponse ! et qu'elle mérite d'être comprise !

C'est Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, l'immense, l'infini, le Saint des saints ! Dieu, dont le nom seul fait trembler le démon, et jette les

anges dans une extase d'admiration et d'adoration perpétuelle !

C'est Dieu, le Créateur de toutes choses, Celui devant qui tout front doit s'incliner, ici-bas comme au ciel !

C'est Dieu, le Maître absolu, le Seigneur universel ! *Magister ! Dominus !*

Le Maître ! le Seigneur ! voilà, mes enfants, ce qu'il vous importe de bien comprendre ; voilà la grande vérité dont il faut vous bien pénétrer et qui devra, maintenant et tous les jours de votre vie, régler vos rapports avec Dieu et exercer une influence continuelle sur toute votre conduite.

Or, savez-vous bien ce que c'est qu'un maître ? Quelle idée vous en devez-vous faire ? Comment doit-on se comporter à l'égard d'un maître ?

Laissez-moi vous le dire ; vous saurez mieux alors ce qu'est *Celui qui vient*, et quels sont vos devoirs envers lui.

I

Un maître, c'est quelqu'un *qui est placé au-dessus* des autres par sa condition ou par la volonté de ceux qui l'ont fait leur supérieur.

Voici un roi : il est maître par sa naissance même, qui le fait plus grand que ses sujets. Voici un homme riche, un négociant, un industriel : vous voulez le servir, devenir son employé ; il est votre maître, et, par conséquent, il est placé au-dessus de vous, comme l'indique le mot latin *magister* (*major stare*) ; il vous domine, comme l'indique aussi le mot *dominus*.

Un maître, c'est quelqu'un qui a *l'autorité*, c'est-à-dire le droit de commander, d'imposer sa volonté, de donner des ordres et de formuler des défenses ; — c'est-à-dire aussi le droit de voir ses ordres exécutés, ses défenses respectées, sa volonté suivie par ceux dont il est le supérieur.

N'est-ce point là, mes enfants, l'idée que vous vous faites d'un maître ?

Or, cette idée vous devez l'appliquer à Dieu, avec cette différence toutefois, que Dieu est, non pas *un maître* quelconque, mais *le Maître*, le souverain et, à vrai dire, l'unique Maître.

Sachez bien ceci, mes enfants : les autres maîtres tiennent de lui leur autorité ; lui ne la tient de personne autre que de lui-même.

S'il est maître, s'il est notre maître, ce n'est pas simplement parce qu'il nous plaît qu'il le soit, qu'il nous domine et nous commande. Non, non, mes enfants : que nous le voulions ou non, Dieu a sur nous l'autorité. Car nous sommes ses créatures, et, comme telles, nous dépendons de lui absolument, en tout, partout, toujours !

Nous pouvons bien lui dire, — et nous le devons dire : « Je vous reconnais comme mon maître, *Dominus meus et Deus meus !* » Il l'est sans cela, et son autorité ne dépend point de nous : elle existe avant nous, elle existe malgré nous !

Remarquez encore, mes enfants, en quoi ce maître diffère de tous les autres. Ceux-ci, les

maîtres humains, ne sont pas exempts d'imperfections, ni même de défauts. Parfois ils exercent leur autorité avec hauteur, dureté : ils peuvent être exigeants, injustes, cruels, à l'occasion.

Tel n'est pas, mes enfants, le maître auquel nous appartenons. Il est un maître équitable et juste, bienveillant et indulgent ; il ne nous demande rien qui ne soit possible. Lui-même nous affirme que « son joug est suave et son fardeau léger. » Si, d'une part, il nous propose sa loi à observer, de l'autre, il nous offre sa grâce pour nous aider à pratiquer ce que cette loi nous ordonne.

Les autres maîtres, on les craint souvent plus qu'on ne les aime : on les respecte et on les sert par intérêt plutôt que par dévouement.

Lui, c'est le « Bon Maître, » digne d'être aimé autant que servi, aimé plus encore que craint. Lui-même prétend à cet amour, car s'il nous dit : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, » il a soin d'ajouter : « Vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. »

Et en même temps qu'il nous demande de le servir et de l'aimer, il nous promet, lui aussi, un magnifique salaire. Notre intérêt trouve ainsi son compte, et ce n'est pas en pure perte que nous servons et aimons le *Bon Maître*.

Le salaire qu'il promet, ou plutôt qu'il accorde ici-bas à ses serviteurs fidèles, c'est la paix de la conscience, la vraie joie du cœur, les grâces qui adoucissent les peines et allègent le poids des épreuves de la vie. « Seigneur, s'écriait un pieux solitaire, vous m'avez trompé ! Lorsque je quittai le monde pour entrer à votre service, vous ne m'aviez fait entrevoir que croix et privations, sacrifices de toutes sortes. Mais depuis que je vis dans cette solitude, je ne goûte que délices et mon cœur surabonde de joie. Seigneur, encore une fois, vous m'avez trompé ! »

Heureuse déception que celle-là ! Puisse-t-elle être la vôtre, mes enfants ! Et elle le sera, si vous servez Dieu fidèlement et si vous l'aimez constamment.

Et après le salaire du temps, viendra le salaire suprême de l'éternité ; après les grâces de la terre, la béatitude sans mélange et la gloire sans fin du ciel !

Tel est, mes enfants, le Maître auquel nous appartenons. Et voilà ce qu'est *Celui qui vient*, Celui qui va s'unir à vous, voilé sous les humbles apparences d'une hostie. Ah ! sachez-le bien, si petit, si effacé qu'il paraisse, il ne cesse pas d'être le Très-Haut, le Maître universel du ciel et de terre, Celui en qui réside tout pouvoir et toute autorité, comme il l'a déclaré lui-même : « *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra*¹. »

Or, à ce Maître, que lui devez-vous ?

II

Que doit-on, mes enfants, à un maître ordinaire ?

Vous le savez : on lui doit le respect, l'obéissance, la soumission ; et si l'on est affectionné à ce maître, on lui doit le dévouement qu'inspire l'amour.

C'est aussi là, mes enfants, ce que vous devez tous à Dieu, votre maître. Et à quel titre plus pressant, dans quelle mesure plus abondante qu'à l'égard de tous ceux qui ont ici-bas autorité sur vous !

Vous devez le servir, et le servir en lui *obéissant*.

Dieu vous commande par sa loi. Obéissez à sa loi ; accomplissez-la en chacun de ses points, sans condition, sans exception, quoi qu'il vous en coûte. Car où serait le mérite, s'il ne vous en coûtait rien pour observer les diverses prescriptions de cette loi ?

Dites-vous bien que tout ce que cette loi vous ordonne, tout ce qu'elle vous défend, est l'expression exacte de la volonté du maître dont vous êtes les serviteurs. Dites-vous encore que ce qu'il vous commande, comme aussi ce qu'il vous défend par sa loi, n'a d'autre but que votre bien ici-bas et votre bonheur là-haut. Et n'en serait-il pas ainsi, qu'importe ! N'est-il pas le Maître ? N'est-il pas votre maître ? Et vous, enfants chrétiens, n'êtes-vous pas ses serviteurs ? Donc servez-le en lui obéissant !

Servez-le encore en *l'aimant*.

Aimer Dieu, mes enfants, c'est faire tout en vue de lui plaire. Et ce qui lui plaît, c'est tout ce qui est vrai, tout ce qui est pur, tout ce qui est bon. Jésus, notre divin modèle, disait, aux jours de sa vie mortelle : « Je fais en tout ce qui plaît à mon Père céleste. *Quæ placita sunt ei facio semper*². » Ainsi devez-vous dire et faire, mes enfants ; et, par là, vous prouvez à Dieu votre amour.

Aimer Dieu, c'est lui être dévoué ; c'est savoir, pour lui plaire, s'imposer des sacrifices, renoncer à sa propre volonté, pour accomplir la sienne. C'est ainsi que lui-même nous a aimés. « *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*³ ; il nous a aimés, et il s'est livré pour nous » aux humiliations de la crèche, aux souffrances et à la mort de la croix.

Aimez-le, en vous inspirant de ses exemples. Sinon, votre amour pour lui ne sera qu'un vain mot, et, tandis que vos lèvres lui diront : « Seigneur, je vous aime ! » votre conduite démentira cette formule, et Dieu pourra vous répondre : « Non, vous ne m'aimez pas ! »

Mes chers enfants, je résume dans un mot la grave et importante instruction que vous venez

¹ Matth., xxviii, 18.

² Joan., viii, 29.

³ Eph., v, 2.

d'entendre : Celui qui vient, c'est Dieu. Et Dieu, *c'est le Maître*. S'il vient à vous, s'il vient en vous, au jour béni de votre première communion, c'est pour prendre plus pleinement possession de vous-mêmes, pour devenir à jamais le Maître unique, respecté et aimé de vos cœurs.

Voilà la vérité qui doit illuminer votre vie tout entière ! Voilà le principe fondamental de tous vos rapports désormais avec Dieu, avec le Dieu de votre première communion ! Ce principe, s'il est toujours présent à votre esprit, vous maintiendra fidèles au plus essentiel de vos devoirs. Vous servirez Dieu comme de bons serviteurs doivent servir leur maître ; vous l'aimerez et lui serez dévoués !

Tu solus Dominus ! Vous êtes mon seul Maître ! Que ce soit là, mes enfants, la protestation que, dans trois jours, vous ferez au Dieu de l'Eucharistie dans vos cœurs où il sera présent ! Que ce soit là votre devise, le cri incessant de votre âme : « *Servus tuus sum ego* ¹, je suis votre serviteur. »

Servus tuus ! Serviteurs de Dieu ! Quel honneur, mes enfants, quel incomparable honneur ! Les soldats du premier Empire se faisaient un titre de gloire d'avoir servi dans l'armée du grand Napoléon. Et vous, qui servez sous les ordres de Dieu, n'avez-vous pas plus de motifs d'être fiers ?

Vous êtes jeunes ! Soyez-en heureux, car Dieu aime les prémices, c'est-à-dire l'offrande d'une vie qui commence, l'amour d'un cœur de dix ans. En vous accoutumant à le servir, dès votre enfance, vous garantissez votre persévérance et votre salut éternel. Vous donnez à Dieu la satisfaction qu'il attend et réclame de vous ; car vous savez bien que s'il vous a créés et mis au monde, c'est pour que vous mettiez tous vos soins à le servir. Vous êtes jeunes ! Ecoutez ces belles paroles d'un jeune homme de seize ans, le marquis de Fénelon. Il demandait à être enrôlé, en qualité de volontaire, dans les armées du roi de France. Louis XIII, auquel on le présentait, lui objectait sa trop grande jeunesse : « Je suis jeune ! » répondit-il. Eh bien ! Sire, tant mieux ! Je pourrai ainsi servir plus longtemps ma patrie et mon Roi. »

Cette réponse, faites-la vôtre, chers enfants. Et que chacun de vous répète : « Je suis jeune ! Eh bien ! tant mieux ! Je pourrai servir plus longtemps mon Maître et Seigneur, Jésus-Christ ! »

Entretien dans la matinée

LE SECRET DES BONNES RETRAITES

Mes chers enfants, tous, je n'en doute pas, vous voulez faire une excellente retraite, parce que tous vous voulez faire une excellente première communion. Vous avez trop bien compris que l'une est la condition et la garantie de l'autre, pour n'avoir pas à cœur de bien faire celle-là, afin de bien faire celle-ci.

Eh bien ! laissez-moi, pour vous aider à obtenir ce résultat si désirable, vous livrer *le secret des bonnes*

retraites, ou, en d'autres termes, vous dire ce qu'il vous faudra faire pour que votre retraite soit bonne.

^{1o} La première condition d'une bonne retraite, c'est *le désir sincère d'en profiter*. Ah ! mes enfants, on n'a qu'une fois douze ans, on ne fait qu'une fois sa première communion, et l'on ne fait qu'une fois la retraite qui y prépare ! Malheur à qui ne profite pas de ce temps, si favorable aux divines préparations ! Malheur à qui laisse passer, sans se mettre en peine de la recueillir, cette grâce décisive, transformatrice, de la retraite !

Or, pour profiter de ce temps, pour recueillir cette grâce, il faut, je le répète, en avoir un sincère désir. Qu'est-ce à dire ? sinon qu'il vous faut être disposés à faire tout ce qui sera à faire, pour que l'action de Dieu ne soit point vaine en vos âmes. D'une façon générale, cela se nomme *la bonne volonté*. Celui-là donc aura le mieux fait sa retraite qui, arrivé au terme de ces pieux exercices, pourra se rendre ce témoignage : « J'ai fait tout ce que j'ai pu. »

On raconte que M^{lle} de la Vallière, renonçant un jour aux splendeurs de la cour de Versailles qu'elle avait tristement illustrée, vint frapper à la porte du monastère des Carmélites, à Paris. Et lorsqu'elle fut en présence de la prieure, elle tomba à ses pieds disant : « Ma mère, voici ma volonté avec laquelle, hélas ! j'ai fait tant de mal. Prenez-la et gouvernez-la ! »

En disant ces paroles, la mondaine, devenue pénitente, mettait sa *bonne volonté* au service de Dieu. Elle garantissait par là-même sa persévérance. Il en est ainsi, mes enfants, de quiconque, au début d'une retraite, dit au Seigneur, d'un cœur sincère : « Mon Dieu, voici ma volonté, ma *bonne volonté* ! Prenez-la et gouvernez-la vous-même, durant ces jours bénis. »

^{2o} Mais pour tirer de ces saints exercices le plus grand profit possible, il faut aussi, mes enfants, vous établir dans *le recueillement*.

Que faut-il entendre par ce mot ? Il faut entendre ce qui est opposé à la dissipation, à la légèreté de l'esprit. Oh ! la funeste disposition que la légèreté ! D'un esprit léger et dissipé que peut-on bien attendre ? Avez-vous vu ce qui arrive dans une chambre où sont placées, sur une table, diverses feuilles de papier, lorsqu'on ouvre les portes et les fenêtres, de façon à établir un courant d'air ? Aussitôt, ces feuilles sont soulevées et dispersées en désordre dans tous les coins de la chambre. Image fidèle de ce que la dissipation produit dans un esprit ouvert à tous les *courants d'air*, c'est-à-dire aux pensées inutiles, aux préoccupations frivoles. C'est par les portes et les fenêtres ouvertes des sens, par les yeux trop curieux, par la bouche trop bavarde, que la dissipation pénètre dans l'âme. Alors tout est en désordre ; impossible de faire quoi que ce soit de bon...

Recueillez-vous donc, chers enfants, et pour cela, tenez bien closes les portes et les fenêtres :

¹ Ps., cxviii, 125.

vos yeux, en pratiquant la modestie; votre bouche, en observant le silence, en vous interdisant toute parole superflue; votre mémoire, votre imagination, en rejetant tout souvenir inutile, toute représentation dangereuse. — *Dieu et moi!* Que cette pensée vous suffise et vous aide à ramener votre attention sur Dieu et sur vous-mêmes : sur Dieu, pour entendre sa parole intérieure; sur vous-mêmes, pour vous occuper sérieusement de vos intérêts éternels.

3^o Mes chers enfants, la prière est une autre condition indispensable de toute bonne retraite. Prier est notre obligation incessante, car incessamment nous avons besoin du secours de Dieu, lequel s'obtient par la prière. Mais ce besoin est bien plus grand et plus pressant, pendant une retraite. Car c'est le moment des grandes choses : des désirs fervents, des résolutions généreuses, des conversions décisives.

Priez donc, priez mieux que jamais. Multipliez vos prières, vos oraisons jaculatoires. « Celui-là, dit saint Augustin, a commencé de bien vivre qui a commencé de bien prier. *Ille cœpit bene vivere qui cœpit bene orare.* »

Priez, car la prière vous obtiendra tout ce dont vous avez besoin : lumière, force, pardon, stabilité dans le bien. « Tandis que notre prière monte au ciel, dit encore saint Augustin, la miséricorde divine en descend, pour soulager notre misère. *Ascendit oratio, et descendit miseratio.* »

4^o A la prière, joignez la réflexion. Elle est une des formes, en même temps qu'un des fruits du recueillement dont je vous parlais tout à l'heure. Quiconque se recueille se rend capable de réfléchir.

Réfléchir, c'est arrêter, concentrer sa pensée sur une vérité dont on veut pénétrer son âme. Il en est de celui qui réfléchit comme de celui qui, le soir, lorsque la nuit est venue, regarde le ciel et, à force de tenir son regard fixé sur l'immensité profonde qui s'étend au-dessus de sa tête, finit par y voir reluire des milliers d'étoiles lointaines qu'il n'avait tout d'abord pas aperçues.

Arrêtez donc ainsi votre pensée, regard de votre âme, sur les vérités proposées à vos réflexions, sur la parole de Dieu, que l'on vous prêche pendant la retraite.

Arrêtez-la aussi sur votre conscience, pour en rechercher et en découvrir les imperfections, les souillures.

Arrêtez-la sur votre vie tout entière, afin d'en constater, dans un examen attentif, loyal et sincère, tout ce qui, dans le passé, demande à être réparé.

L'Esprit-Saint nous déclare que « la terre est désolée, ravagée par le mal, parce que personne ne prend la peine de réfléchir et de rentrer en soi-même. *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* » Vous, du moins, chers enfants, vous réfléchirez durant ces jours de saint recueillement. Malgré la légèreté de votre

âge et la mobilité de votre esprit, vous arrêterez vos pensées sur les choses sérieuses qui vous seront dites de la part de Dieu, et la terre de votre âme, fécondée par les réflexions salutaires de la retraite, produira les fruits les plus consolants de ferveur et de vertu.

5^o Une dernière recommandation, mes enfants. Rien de sérieux, à plus forte raison, rien de vertueux, ne se fait sans efforts. Tout effort que nous faisons dans l'ordre du bien mérite le nom de sacrifice; car, pour cela, il nous faut renoncer à quelque chose de cher : notre repos, notre liberté, nos goûts; plus souvent, à quelque chose de nous-mêmes : notre esprit, notre cœur ou notre volonté. En agissant ainsi, nous montrons que nous sommes véritablement chrétiens; nous pratiquons l'esprit du christianisme, qui est essentiellement un esprit de mortification et de pénitence.

Enfants, montrez donc que vous êtes chrétiens ! Durant cette retraite, embrassez courageusement, acceptez généreusement tout ce qui, plus ou moins, contrariera votre nature, vous imposera de la gêne, exigera de vous des efforts, vous fournira l'occasion de faire des sacrifices.

Oh ! comme ces sacrifices seront agréables à Dieu ! Avec quel empressement et quel bonheur votre bon ange, chargé de compter tous vos pas, d'enregistrer tous vos mérites, composera de tous ces efforts généreux de votre retraite une belle gerbe, ou plutôt un bouquet odorant qu'il offrira en votre nom, que vous pourrez offrir vous-mêmes au jour de votre première communion, à Celui pour l'amour de qui vous les aurez multipliés !

Faites ainsi, chers enfants, et vous réjouirez le cœur de Dieu. Vous aurez aussi rendu heureux celui qui vient de vous livrer le secret des bonnes retraites.

Entretien de l'après-midi sur l'Eucharistie

I. — LA PRÉSENCE RÉELLE

Mes chers enfants, cette retraite n'a pas d'autre but que de vous préparer à recevoir, pour la première fois, le sacrement de l'Eucharistie.

L'Eucharistie ! Vous savez ce que ce mot signifie. Si je vous interrogeais successivement, vous n'hésiteriez pas à m'en donner la définition apprise dans le catéchisme : *C'est un sacrement qui contient, réellement et en vérité, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin.*

Bien des fois déjà, mes enfants, on vous a expliqué cette définition et exposé le sens de chacun de ses termes.

Puis-je me flatter que vous l'avez bien comprise et que tous, sans exception, vous savez parfaitement ce qu'est l'Eucharistie, cette Eucharistie que, dans trois jours, vous aurez le bonheur de recevoir ?

N'est-il pas nécessaire, tout au moins ne sera-t-il pas utile de vous rappeler sommairement ce qu'elle est ; puis, de vous dire quels sont vos devoirs envers elle et de quelle façon vous devez vous comporter à son égard ? Car enfin, mes enfants, ne perdez pas de vue ceci : votre première communion va vous mettre en rapports nécessaires avec l'Eucharistie et vous créer vis-à-vis d'elle des obligations nouvelles, que vous remplirez d'autant mieux que vous aurez mieux compris ce qu'elle est.

Soyez donc attentifs à ce qui va vous être dit.

I

Avant tout, mes enfants, sachez, de façon à n'en jamais douter un seul instant, sachez que l'Eucharistie n'est pas simplement *quelque chose*, mais qu'elle est *quelqu'un*. Sachez que si nos yeux corporels ne voient extérieurement en elle qu'une chose, en réalité, sous les dehors de cette chose, il y a *quelqu'un*, quelqu'un que les yeux de notre âme, éclairés par la lumière de la foi, doivent découvrir ; quelqu'un de vivant, quelqu'un d'agissant, quelqu'un d'aimant : Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur des hommes.

Voilà la grande vérité dont vous devez pénétrer vos âmes, à laquelle il vous faut et faudra toujours croire inébranlablement. Oui, mes enfants, sous l'apparence d'une frêle hostie réside véritablement et réellement notre Dieu et notre Sauveur. C'est lui, et non pas seulement quelque chose de lui. Il y a ici plus qu'un souvenir, une représentation symbolique de Jésus-Christ. Il y a Jésus-Christ en personne. Lui-même nous le déclare : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; c'est moi tout entier, moi qui vous aime et qui, par amour pour vous, fais mes délices de vivre avec les enfants des hommes, moi qui suis avec eux tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Cette déclaration doit vous suffire. Car Celui qui a parlé de la sorte est Celui-là même qui ne se trompe pas et qui ne trompe personne, parce qu'il est la Vérité indéfectible et éternelle. Il est aussi la toute-puissance, en même temps que la sagesse et l'amour infinis. Tout est donc possible à sa sagesse et à son amour. Donc il est là ! Donc c'est lui !... Et devant ce mystère, qui est aussi une réalité, l'homme, le chrétien n'a qu'à s'écrier : « Je crois, Seigneur, je crois ! *Credo, Domine* ! Oui, je crois que vous êtes là, comme je crois que vous êtes au ciel ; car tout vous est possible ; et si vous êtes le roi des anges, vous êtes aussi l'ami et le Sauveur des hommes. Vous êtes là, voilà, mais présent. J'ai votre parole. Cette parole me suffit. *Credo* ! »

Mais s'il est là, mes enfants, il ne peut qu'être vivant. S'il était mort, il n'y aurait là qu'une partie de lui-même, son âme serait séparée de son corps : c'est une loi absolue, c'est la condition

commune à tout homme ici-bas. Mais il est là, tout entier : corps et âme, humanité, divinité sont réunis indissolublement, ne formant qu'un seul tout : Jésus-Christ.

Dès lors qu'il est vivant, il est là pour agir. L'action est la conséquence et la manifestation de la vie. Comprendriez-vous que son activité fût suspendue et, en quelque sorte, enchaînée, lui qui a dit pendant sa vie mortelle : « Mon Père céleste agit sans cesse, et moi aussi j'agis ! *Et ego operor* !¹ »

Que fait-il donc dans les tabernacles de nos églises, dont il a fait sa résidence terrestre ? Que fait-il ? Ce qu'il a fait à Bethléem, à Nazareth ; ce qu'il a fait à travers la Judée et au Calvaire ; ce qu'il fait au ciel de sa gloire. Il pense à nous, il prie pour nous, il veille sur nous, il nous offre ses grâces, il nous console, il nous éclaire, il nous soutient, il nous sanctifie, il nous sauve. C'est à cela qu'est employée cette vie sacramentelle, mystérieusement cachée sous les apparences d'un être sans vie : les apparences du pain. Jour et nuit, il travaille à l'œuvre de notre salut. Nous rendre saints ici-bas, nous rendre éternellement heureux là-haut, c'est sa préoccupation incessante, le but de tous ses desirs, de tous ses sacrifices, de sa vie eucharistique.

Enfants, sachez cela ; pensez-y ; et alors vous n'aurez pas de peine à comprendre quels sont vos devoirs envers cette Présence réelle, vivante et aimante, de Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement de l'autel.

Quoi qu'il en soit, je vais vous énumérer ces devoirs, afin de les mieux fixer dans votre mémoire et surtout de vous exciter à les bien remplir.

II

Pour bien comprendre de quelle façon vous devez vous comporter envers la sainte Eucharistie, recourons, si vous le voulez bien, à une *leçon de choses*. Ce procédé nous sera, je crois, très utile.

Je suppose que la cloche sonne et vous invite à vous rendre à la chapelle pour le salut ou la visite au Très Saint Sacrement. A ce signal, vous vous êtes ébranlés et rangés en ordre, vous vous dirigez vers le lieu saint. Au moment où vous allez en franchir le seuil, je vous arrête pour vous dire : « Enfants, attention ! où allez-vous ? » Peut-être n'y aviez-vous même pas pensé, tellement vous vous êtes habitués à faire machinalement cet exercice. Eh bien, je vous dis : « Vous allez dans la maison du Seigneur : *Non est hic aliud, nisi domus Dei* ». Vous allez vous présenter devant la majesté divine et royale de Jésus-Christ. C'est le moment de faire appel à votre foi, à votre *esprit de foi*, afin de vous bien pénétrer des sentiments de respect et de dévotion que doit exciter en vous la présence réelle du Fils de Dieu dans la sainte Eucharistie. » Alors, mes enfants, de venir auprès de lui, ce ne vous sera pas un exercice ennuyeux, une corvée

¹ Joan., v, 17.

² Gen., xxviii, 17.

pénible, mais, au contraire, un sujet de joie chrétienne. Vous direz, sous l'influence de la foi : « *Lætatus sum*, je suis heureux, car je vais dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu ! *in domum Domini ibimus* !¹ »

Vous voilà maintenant entrés dans le lieu saint. A votre portée se trouve un bénitier, vous invitant à plonger vos doigts dans l'eau sainte et à tracer sur vous, en entrant, *le signe de la croix*. Ce signe est pour vous rappeler que vous êtes chrétiens, et que vous venez accomplir une action chrétienne.

Faites-le bien, chers enfants, et, en le faisant, renvoyez loin de vous les distractions, la dissipation, les préoccupations d'étude ou autres. Imitiez saint Bernard, disant aux pensées d'affaires qui auraient pu le suivre dans la maison de Dieu : « Restez à la porte ; je vous reprendrai, s'il y a lieu, en sortant. »

Vous vous êtes avancés vers l'autel, vous voilà en présence du tabernacle. L'Eglise, votre mère, vous prescrit de faire *la genuflexion*. A ses yeux, c'est là un hommage de religion et de soumission rendu à la divine majesté de son royal époux, Jésus-Christ, caché sous les voiles eucharistiques. « Le Maître est là, vous dit-elle, saluez-le ! »

La genuflexion est, en effet, le salut adressé par le chrétien à Dieu, à Jésus-Christ. Oh ! mes enfants, faites bien ce salut. Vous savez de quelle façon les soldats saluent leurs chefs ; plus ces derniers sont haut placés, plus il y a de solennité et de respect dans le salut qu'on leur adresse. Certes, Celui que vous saluez mérite bien que vous le fassiez avec toute la religion dont vous êtes capables. Pas de routine, pas de mépris dans l'accomplissement de cet hommage à la fois si simple et si grand. Montrez que vous croyez que vous êtes en présence de *quelqu'un*, et non pas seulement de *quelque chose*. Souvenez-vous, au besoin, de ces paroles adressées au pape saint Pie V par un ministre protestant, indigné de la façon irrévérencieuse dont beaucoup de catholiques se comportaient dans les églises envers la sainte Eucharistie : « Mais ces gens-là ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ ! S'ils y croyaient, ils se tiendraient autrement ! »

Puisque je parle du respect qui est dû à cette adorable présence, laissez-moi, mes enfants, vous recommander *le silence* dans le lieu saint. Devant un supérieur, le silence est de rigueur et d'instinct. Dans les palais des grands, des rois de la terre, à Rome, dans les antichambres du Vatican, malgré le nombre toujours considérable des personnes qui vont et viennent, un silence majestueux règne habituellement... Une pensée domine tout : « Le roi est là ! Le pape est là ! » Par respect pour eux, on se tait, on évite tout bruit.

Mes chers enfants, sachez-le bien, il y a ici plus

qu'un roi, plus qu'un pape : il y a le roi du ciel et de la terre, le monarque suprême, il y a Dieu : *Ecce Deus* ! Donc, silence en sa présence ! Bannissez absolument, je dirai plus, impitoyablement, de vos lèvres, tout propos, toute parole qui ne serait pas nécessaire ou utile... On rapporte qu'un roi du Japon, récemment converti au catholicisme, condamna à mort un de ses pages pour avoir parlé dans l'église. Ah ! mes pauvres enfants, si pareille sanction avait été appliquée à tous ceux d'entre vous qui se sont permis de parler sans raison dans le lieu saint, je crois bien qu'il ne resterait guère de survivants ! Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle terrible hécatombe !... Ah ! du moins, jeunes chrétiens, évitez bien à l'avenir, même sans avoir rien à craindre des hommes, toute parole inutile en présence de la majesté du Dieu de l'Eucharistie.

Joignez à l'hommage du silence celui de *la bonne tenue*, de la modestie des regards et du recueillement des sens. Mettez-vous en garde, de bonne heure, contre le sans-gêne déplorable d'un trop grand nombre, hélas ! de catholiques, qui se permettent envers Notre-Seigneur ce qu'ils n'oseraient point se permettre envers leurs semblables.

Habituez-vous, dès à présent, à ne voir que Jésus-Christ sur l'autel, comme autrefois les disciples sur le Thabor : « *Neminem viderunt nisi solum Jesum* ». Alors vous n'éprouverez pas le désir, le besoin de satisfaire la curiosité ou la dissipation, en laissant vos regards errer de côté et d'autre ; vous aimerez à vous entretenir avec Celui dont la présence vous sera, en quelque sorte, devenue sensible, sous l'influence de la foi et de l'amour...

Que direz-vous à Jésus pour l'entretenir ? Ah ! vous lui direz tout ce que votre confiance filiale vous inspirera de lui dire. *Vous le prierez*, selon l'étendue de vos besoins. Il se plaignait jadis à ses apôtres, leur reprochait de ne savoir rien lui demander : « *Usque modo non petistis quidquam* !² » Ne vous exposez pas à semblable reproche. Demandez et vous recevrez. « *Petite et accipietis* ».³ Demandez pour vous, demandez aussi pour les autres.

Et si vous n'avez rien à demander, ah ! du moins *consolez Jésus* ! Consolez-le de l'indifférence, de l'oubli, du mépris, des ingratitude dont il est l'objet de la part de ceux qu'il aime et pour lesquels il s'est condamné à toujours rester là, dans sa demeure eucharistique, devenue, hélas ! une prison ! — Un jour, on surprit un petit enfant de huit ans, Pierre Julien Eymard⁴, qui, monté sur un escabeau, portant une corde au cou et un cierge allumé à la main, priait devant le tabernacle. — « Que fais-tu là, petit Julien ? » lui demanda-t-on. Et lui

¹ Matth., XVII, 8.

² Joan., XVI, 24.

³ *Ibid.*

⁴ Devenu, plus tard, fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement. Mort en 1868. La cause de sa béatification a été introduite à Rome en 1898.

de répondre : « Je console Jésus. » Oh ! l'aimable modèle ! Oh ! la touchante rencontre de l'innocence et du repentir dans un cœur d'enfant !

Mes jeunes amis, notre *leçon de choses* touche à sa fin. Deux recommandations pourtant me restent encore à faire. Vous allez quitter la maison de Dieu et prendre congé de Celui qui l'habite. Vous lui avez demandé beaucoup. Ah ! sans doute, son cœur s'est ouvert et les grâces sollicitées par vous s'en sont épanchées. A vous maintenant de lui donner, de lui laisser quelque chose. Que lui donnerez-vous ? Si peu que ce soit, donnez, donnez-lui ! Un jour, le roi de Perse, Xerxès, revenait d'Athènes, après une éclatante victoire. Le peuple, accouru à sa rencontre, le félicitait et lui offrait des présents. Un mendiant était là, spectateur ému de cette ovation populaire ; désireux de s'y associer, il s'approcha d'une fontaine, remplit d'eau le creux de sa main et, s'avancant vers le triomphateur : « Voilà, lui dit-il, voilà mon présent ; c'est peu, mais c'est le don du cœur. »

Et vous aussi, chers enfants, à défaut de grandes vertus, d'éclatants mérites, offrez à Jésus vos modestes efforts, vos humbles sacrifices. Ce sera peu, mais ce sera le don du cœur !

Voici ma dernière recommandation. Vous avez quitté votre place, vous avez salué une dernière fois l'invisible Ami du tabernacle, vous allez vous retirer. Votre visite est achevée. C'est bien, vous vous êtes comportés comme il convient envers Celui qui en a été l'objet. Mais c'est le cas de vous redire ces paroles qu'on lit à Rome sur le fronton d'une église, celle, je crois, de Saint-Yves des Bretons : « *Egredere, sed non omnis*. Sortez, mais non tout entier. » Laissez donc quelque chose de vous-mêmes aux pieds de Jésus-Christ. Laissez-y votre esprit, laissez-y votre cœur.

C'est aussi le cas de répéter ces autres paroles que saint Philippe de Néri, l'apôtre de la dévotion eucharistique et de l'adoration dite des *Quarante-Heures*, en Italie, adressait à ses compagnons à la fin de leur adoration : « Mes amis, l'heure d'adorer Jésus-Christ est terminée, mais celle de le servir n'est point finie. » Et vous aussi, mes chers enfants, si vous le voulez, vous pourrez rendre interminable votre visite à Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement de l'autel. En lui restant unis, par la pensée et par le cœur, en ne perdant jamais de vue sa présence réelle, vous vivrez sans cesse dans le rayonnement salutaire de cette présence, dans une union constante avec la sainte Eucharistie.

Oh ! comme tout, dans votre conduite, se ressentira de l'influence salutaire exercée sur vous par cette pensée entretenue, par ce regard continu sur Jésus, le divin Ami de vos âmes !

Votre vie sera, en vérité, une vie eucharistique, c'est-à-dire soutenue, dirigée, sanctifiée par l'Eucharistie. Essayez donc de la rendre telle. Tous, vous le pouvez ! Tous, vous devez donc le vouloir !

2^e Instruction

QUI EST-CE QUI VIENT ? — LE SAUVEUR

Ce matin, mes enfants, à la première question de votre retraite : *Qui est-ce qui vient ?* J'ai répondu : *C'est le Seigneur*. Ce soir, je renouvelle la question, et j'y réponds en ces termes : *C'est le Sauveur*.

Qu'est-ce qu'un sauveur ? On donne ce nom à celui qui vient au secours de son prochain et l'arrache au besoin, à la détresse, au péril, à la mort.

Un incendie éclate. Un cri l'annonce : « Au feu ! au feu ! » De tous côtés on accourt. Dans la maison en flammes on entend des plaintes arrachées par l'affolement et la douleur... Un homme de cœur s'élance dans le brasier ardent et disparaît... Moment d'indicible angoisse pour les spectateurs, long comme un siècle ! Soudain, cet homme reparaît, portant dans ses bras un enfant ou un vieillard qui, sans lui, aurait péri dans le feu... Voilà un sauveur.

Des enfants s'amuse sur le bord d'un étang... L'un d'eux fait un faux pas, tombe dans l'eau, se débat, disparaît, reparaît, se débat encore, mais ne parvient pas à se maintenir à fleur d'eau et à regagner la rive... Il va périr... Alors, un de ses camarades, sans souci du danger auquel il va s'exposer lui-même, se jette à l'eau, nage, saisit l'infortuné et le ramène sur la berge, au péril de sa vie... Voilà un sauveur.

Une armée ennemie menace d'envahir le territoire de la patrie... Déjà elle s'est emparée des villes frontières. C'en est fait du pays !... Mais voilà qu'un grand capitaine s'est levé, au milieu de la consternation générale. Il électrise ses troupes par la parole et l'exemple, et les entraîne à la victoire. L'ennemi est refoulé... La patrie est délivrée de ses envahisseurs... Voilà encore un sauveur.

Eh bien ! mes enfants, ce titre de sauveur, nul n'y a droit plus que Jésus-Christ. Vous venez d'admirer, avec raison, les actes héroïques de dévouement que je vous ai cités. Mais Jésus-Christ les a égalés ; que dis-je ? il les a surpassés, dans son amour pour chacun de vous.

En effet, le péché vous avait mérité le feu éternel de l'enfer... Et voilà que Jésus-Christ vous en a arrachés.

Le péché vous avait entraînés vers le gouffre de la damnation éternelle ; emportés par les flots tumultueux des passions, des tentations, vous alliez périr... Et voilà que Jésus-Christ vous a retirés de l'abîme.

Satan, l'ennemi de Dieu et de vos âmes, avait envahi le territoire sacré de vos consciences... Et voilà que Jésus-Christ en a expulsé Satan, et vous a délivrés de son joug oppresseur.

Voilà votre sauveur ! *Ecce Deus, Salvator meus !*¹

Vous connaissez, mes enfants, l'histoire, à la fois si touchante et si instructive du salut du

¹ Is., XII, 2.

genre humain par Jésus-Christ. Mais il ne vous sera pas inutile d'en entendre retracer, ce soir, les principaux traits, afin de concevoir pour ce miséricordieux Sauveur les sentiments de reconnaissance, d'amour et de dévouement qu'il mérite.

I

Mes chers enfants, essayez de vous faire une idée de l'état du monde après le péché. Etat de déchéance et de dégradation; état désespéré, car l'homme pécheur était irrémédiablement voué à la malédiction éternelle. Dieu, outragé par le péché, ne pouvait pas le laisser sans châtement. Et le châtement, c'était l'enfer. Tel était donc l'unique sort réservé à l'homme prévaricateur.

Mais Dieu nous aime : « *Dilexit nos*¹ » Il nous aime d'un amour infini, excessif : « *Propter nimiam charitatem*²; » et cet amour lui a fait concevoir le dessein de nous sauver. « J'épargnerai, a-t-il dit, ceux qui m'ont offensé : au lieu de périr, ils vivront. » C'est ainsi, mes enfants, que Dieu a aimé le monde : « *Sic Deus dilexit mundum*³. »

Mais comment a-t-il réalisé le dessein de son éternelle miséricorde ? Ecoutez. Le Verbe s'est fait chair : « *Verbum caro factum est*⁴. » Le Fils unique de Dieu, en tout égal à son Père, s'est fait homme; le Très-Haut s'est abaissé, anéanti jusqu'à prendre la forme d'un pauvre petit enfant qui vient de naître et d'un serviteur qui obéit : « *Semetipsum exinanivit, formam servi accipiens*⁵. » Il a grandi dans la soumission et le travail, « *Et erat subditus illis*⁶, » gagnant son pain à la sueur de son front, connaissant, dès ses plus tendres années, les rigueurs d'une vie pauvre et pénitente : « *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea*⁷. » Puis, lorsque l'heure sonna pour lui de se montrer aux foules, on le vit passer en faisant le bien, « *Pertransivit benefaciendo*⁸, » instruisant les ignorants, consolant les affligés, guérissant les malades et ressuscitant les morts.

Mais il était venu pour sauver. Certes, il pouvait sauver le monde à des conditions faciles. Une larme de ses yeux, une prière sortie de ses lèvres, un acte d'amour échappé de son cœur, auraient suffi, à cause de leur valeur infinie. Mais il a voulu nous sauver au prix des plus grands sacrifices.

« Personne, dit-il, ne peut pousser l'amour plus loin que de donner sa vie pour ceux qu'il aime. » Lui a tenu à nous donner cette preuve de son amour. Et voilà pourquoi, mes enfants, il s'est livré pour nous à l'humiliation, à la souffrance et à la mort : « *Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis*⁹. » Voilà pourquoi il a été, jusqu'à la mort, obéissant et soumis, lui, le maître du monde et le monarque universel : « *Factus obediens usque ad mortem*¹⁰. » Voilà pourquoi il a été blessé et, en quelque sorte, écrasé sous les coups de la dou-

leur : « *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*¹. » Voilà pour quoi il a souffert, il a été crucifié et il est mort : « *Passus, crucifixus et sepultus est*². »

Ah ! mes enfants, pouvait-il faire plus, ce Sauveur de nos âmes ? Pouvait-il faire mieux pour nous prouver son amour et assurer notre sort éternel ? Le pouvait-il ? Demandez-le lui. Il vous répondra : « Oui, je le pouvais. Ce que j'ai fait une fois, je pouvais le recommencer, le continuer jusqu'à la fin des siècles, « *omnibus diebus, usque ad consummationem seculi*³. » Je le pouvais : dès lors, je l'ai voulu faire; et voilà pourquoi j'ai institué le sacrement de l'Eucharistie; voilà pourquoi je suis avec vous : « *Ecce enim vobiscum sum*⁴; » voilà pourquoi je fais mes délices de vivre avec vous : « *Et deliciae meae esse cum filiis hominum*⁵. »

« Venez donc, enfants des hommes, nous dit-il, venez ! Ceci est mon corps, qui a été livré à la mort, immolé sur la croix pour votre salut et qui, pour votre salut, est encore immolé sur l'autel et transformé en aliment pour vos âmes : « *Hoc est corpus meum quod pro vobis traditur*⁶. » Recevez-le, mangez-le et nourrissez-vous-en : « *Accipite, et comedite*⁷. » Car ma chair est une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage : « *Caro enim mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus*⁸; » et quiconque mange ce pain, qui est ma propre chair, a la vie en lui, il possède le gage du salut et de la vie éternelle : « *Qui manducat hunc panem... vivet in aeternum*⁹. »

Voilà, mes enfants, résumée à grands traits, l'histoire du Sauveur, de Celui qui, dans trois jours, va s'unir pour la première fois à vos âmes. Tout ce qu'il a fait, depuis le moment béni de sa naissance à la crèche jusqu'au moment précis où je vous parle, n'a eu qu'un seul but : vous sauver ! C'a été là sa préoccupation constante et le motif déterminant de ses humiliations, de ses travaux, de ses larmes, de ses souffrances, de sa mort et, au-delà de la mort, de cette vie eucharistique à laquelle il va, dans trois jours, vous faire participer.

II

Et maintenant, mes enfants, dites-moi : Ne ferez-vous rien pour témoigner à ce divin Sauveur votre reconnaissance, et le payer d'un juste retour ? Serez-vous insensibles à ce qu'il a fait pour vous, et ne compterez-vous pour rien ces sacrifices ?

Si l'un de vos semblables vous avait, au péril de sa vie, arrachés à la mort, ne lui voueriez-vous pas une reconnaissance éternelle, une affection souveraine ? Et n'estimeriez-vous pas que ce serait le payer trop peu, à ce prix ?

Ah ! ce que vous ne refuseriez pas à l'un de vos semblables, ne le refusez pas à Jésus-Christ !

¹ Eph., v, 2. — ² Eph., ii, 4. — ³ Joan., iii, 16. — ⁴ Joan., i, 14. — ⁵ Philip., ii, 7. — ⁶ Luc., ii, 51. — ⁷ Ps., lxxxviii, 16. — ⁸ Act., x, 38. — ⁹ Eph., v, 2. — ¹⁰ Philip., ii, 8.

¹ Is., liii, 5. — ² Symb. Nyss. — ³ Matth., xxviii, 20. — ⁴ Ibid. — ⁵ Prov., viii, 31. — ⁶ I Cor., xi, 24. — ⁷ Matth., xxvi, 26. — ⁸ Joan., vi, 56. — ⁹ Joan., vi, 59.

A lui donc votre reconnaissance ! Entretenez-la dans vos cœurs, par le souvenir toujours présent de sa vie, de sa mort, de son Eucharistie.

A lui votre amour ! Prouvez-le lui en imitant ses exemples, en mettant en pratique ses divins enseignements, en faisant un digne usage des grâces qu'il vous a acquises par le don de tout lui-même.

On rapporte qu'un petit enfant écoutait le récit de la vie du Sauveur que lui faisait sa mère. Et, en entendant les détails de la mort de Jésus sur la croix, il sentait une pieuse émotion pénétrer son cœur, et des larmes abondantes coulaient de ses yeux... Soudain, un trait miraculeux part du côté d'un crucifix suspendu à la muraille et vient s'enfoncer dans le cœur de l'enfant... Dès ce moment, Josaphat — c'était son nom — fit des progrès étonnants dans la vertu et devint un objet d'admiration pour les enfants de son âge. L'amour de Dieu, en pénétrant dans son cœur, n'en sortit plus jamais. Et, après une jeunesse des plus vertueuses, Josaphat devint un évêque exemplaire, versa son sang pour la foi, et l'Eglise, après sa mort, le mit au rang des saints et des martyrs¹.

Puisse, mes chers enfants, l'amour de Jésus, Sauveur de vos âmes, pénétrer si avant dans vos jeunes cœurs, comme dans celui de Josaphat, qu'il vous pousse dans la voie de la vertu et de la sainteté !

RÉFLEXIONS SUR DES PASSAGES DE L'ÉPÎTRE

III

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'ÂVENT

I. — Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur : je le dis encore, réjouissez-vous.

L'espérance de posséder un bien qu'on aime produit la joie, et cette joie est d'autant plus vive qu'on aime davantage le bien qu'on attend. De là cette vérité que toute joie a sa source, son principe dans l'amour. Voulez-vous donc répondre à cette invitation de l'Eglise ? Appliquez-vous à aimer le salut que vous espérez, et dans la mesure où vous l'aimerez, vous vous réjouirez. C'est à cette fin que *la charité de Dieu est répandue en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* (Rom., v, 5) ; car l'Esprit-Saint, en répandant la charité dans nos cœurs, y fait naître la joie : *Le royaume de Dieu ne consiste pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne l'Esprit-Saint.* (Ib., xiv, 17).

Mais cette joie est double. Il y a d'abord *la joie parfaite* que la charité nous fera goûter dans la patrie, et celle-là personne ne pourra plus nous la ravir, car elle consistera dans la possession et la jouissance du salut qui nous a été promis. (Jean, xvi, 22). Il y a en second lieu *la joie im-*

parfaite ou commencée, qui se repose en Dieu comme devant être lui-même notre suprême béatitude et qui produit dès ici-bas un avant-goût de la récompense future. Elle est le fruit tout à la fois de la charité et de l'espérance : de la charité par la joie que nous trouvons à aimer Dieu, et de l'espérance en tant que nous vivons dans l'attente de posséder Dieu dans le ciel. De même qu'on éprouve une certaine joie à attendre le fruit d'un arbre, et qu'on éprouve encore une joie plus grande à le cueillir, quand il a mûri ; de même nous devons nous réjouir dans l'attente du salut, et nous nous réjouirons pleinement quand il sera venu. C'est pourquoi l'Apôtre disait : *Nous nous réjouissons dans l'espérance.* (Rom., xii, 12).

C'est cette joie que nous devons éprouver durant les semaines de l'Âvent. Mais cette joie n'est point exempte de tristesse, car notre espérance du salut rencontre tant d'obstacles en nous-mêmes et autour de nous que parfois nous nous croyons abandonnés de Dieu ou placés dans la condition de ne pouvoir arriver au terme de nos desirs. De là cette parole de Jésus-Christ : *Vous pleurerez et gémirez, vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie.* (Jean, xvi, 20). Aussi cette tristesse, loin d'éteindre en nous le principe de notre joie, c'est-à-dire la charité et l'espérance, doit au contraire nous exciter à accomplir les œuvres de la justice qui peuvent nous rendre plus proche le salut promis. De là pour nous la nécessité de mépriser les joies qui viennent du monde et de nous réjouir avec le Seigneur et dans le Seigneur.

SAINT AUGUSTIN : « L'Apôtre nous recommande de nous réjouir dans le Seigneur et non dans le monde, *car celui qui voudra être l'ami de ce monde, dit l'Écriture, se rend par là-même ennemi de Dieu.* (Jac., iv, 4). De même qu'un homme ne peut servir deux maîtres (Matth., vi, 24), il ne peut non plus placer à la fois sa joie dans le Seigneur et dans le monde. Ces deux joies ont un caractère tout différent et sont même absolument contraires. La joie du monde exclut la joie du Seigneur, de même que la joie du Seigneur est incompatible avec la joie du monde. Que la joie du Seigneur soit donc victorieuse de la joie du monde, jusqu'à ce qu'elle soit anéantie ! Que la joie du Seigneur s'augmente de jour en jour, et que la joie profane aille toujours en s'affaiblissant, jusqu'à son entière destruction ! Si je vous parle de la sorte, ce n'est pas que nous devions être sans joie aucune tant que nous sommes en ce monde ; au contraire, nous devons, dès cette vie même, nous réjouir dans le Seigneur⁴.

« Mais de quoi se réjouit-on dans le monde ? On se réjouit de l'iniquité, du vice, d'actions honteuses et infâmes. Voilà l'objet de la joie du monde. Or, tout cela n'existe que par la volonté des hommes. Il est des choses que les hommes font volontairement, il est d'autres qu'ils souffrent malgré eux. Que les hommes se livrent à la

¹ Brev. Rom., die xiv Nov., Lect. iv, II noct.

⁴ De Temp., Sermon. CLXXI, n. 1, trad. Vivès.

débauche, aux plaisirs, aux frivoles amusements des spectacles, qu'ils se plongent dans les excès de l'ivresse, qu'ils se souillent de toutes les infamies, qu'ils n'aient rien à souffrir : voilà la joie du monde. Que les crimes ne soient pas châtiés ni par la famine, ni par la crainte de la guerre, ni par quelque autre appréhension, ni par la maladie, ni par les adversités ; que les hommes aient tout en abondance, avec la tranquillité extérieure et la sécurité d'une conscience coupable : voilà encore la joie du monde. Mais les pensées de Dieu sont bien différentes des pensées des hommes ; c'est pour lui un acte de grande miséricorde de ne point laisser le crime impuni, et de le châtier ici-bas par les fléaux de cette vie, pour n'être pas forcé de le condamner aux châtiments de l'enfer¹. C'est pourquoi réjouissez-vous dans le Seigneur, et non point dans le monde ; réjouissez-vous dans la vérité, et non point dans l'iniquité ; réjouissez-vous dans l'espérance de l'éternité, et non dans les fleurs éphémères de la vanité. Que telle soit votre joie, en quelque lieu que vous soyez, et tant que vous vivrez². »

II. — Que votre modestie soit connue de tous les hommes

La modestie, qui est une vertu, prend différents noms selon les différentes circonstances où elle agit sur les sentiments de notre âme et nos actions extérieures. Elle prend le nom d'*humilité*, lorsqu'elle tempère notre mouvement intérieur qui nous porte à nous élever, et qu'elle le contient dans les bornes de la raison. C'est la *studiosité*, quand elle modère notre désir de savoir en inclinant notre volonté à n'apprendre que ce qui est convenable selon l'état et la profession que nous exerçons. Si elle s'applique à régler les actions extérieures, tant celles qui ont pour objet nos devoirs que celles qui regardent nos plaisirs et nos amusements, nous l'appelons *décence* ou *honnêteté*. Enfin, si elle apporte une sage retenue, une modération convenable, une bienséance en rapport avec notre condition tant dans nos vêtements que dans nos démarches, nos gestes et nos paroles ainsi que dans tous les détails de la vie, elle est désignée sous le nom de *simplicité*. Il résulte donc de ces diverses définitions de la modestie que c'est une vertu qui, sous le commandement de la raison, guide des vertus morales, met l'ordre et la convenance dans notre conduite extérieure, de manière à ce que la beauté de notre vie soit un reflet, un rayonnement, une manifestation de la beauté de notre âme tant par rapport à nous-mêmes que par rapport au prochain³.

Or, comme il s'agit ici de la joie que fait naître en nous l'espérance du salut, la modestie qui nous est demandée consisterait à réprimer en nous les mouvements subits qui nous éloigneraient de notre fin dernière, car celui qui manque de modération dans son espérance s'égare dans les illu-

sions de la ferveur ou dans les folies de la présomption, comme il se laisse facilement entraîner par la tiédeur et le relâchement, et tombe ainsi dans le péché. Cette modestie ou modération n'était point en saint Pierre lorsque le Seigneur lui dit : *Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois*. (Luc, xxii, 61).

L'Apôtre veut peut-être nous marquer aussi la différence qui existe entre la joie que nous goûtons dans l'espérance de notre salut et celle que nous cherchons dans les créatures. C'est la modestie qui nous porte même à nous réjouir dans nos peines et à dire avec saint Paul lui-même : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations*. (II Cor., vii, 4). En effet la joie selon Dieu est douce, patiente, tranquille et bonne pour le prochain, tandis que la joie selon le monde s'épanche au dehors, éclate en paroles et en gestes désordonnés au point de s'irriter contre les obstacles qu'elle rencontre, et va même jusqu'à blesser le prochain.

Bien que nous puissions admettre ces différentes interprétations, nous croyons que l'Eglise, en nous redisant l'invitation de l'Apôtre, voudrait nous voir manifester au dehors la joie qui nous vient de l'espérance de notre salut, de manière à la faire partager aux hommes. C'est nous dire : Réjouissez-vous, mais *veillez et priez* en même temps, dans l'espérance de votre salut.

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE : « Dans le chrétien, les impulsions intérieures n'ont rien de condamnable lorsque la raison les tempère et les dirige. A quoi lui servirait la hardiesse ? La vie ne pouvant amener pour lui aucun événement formidable, ni la tribulation aucune angoisse qui l'arrache à l'amour du Seigneur, le chrétien parfait n'est jamais en péril. Que ferait-il de l'allégresse ? Il ne tombe jamais dans la douleur, soutenu dans la conviction que tout est bien. Jamais il ne s'irrite : qui pourrait soulever les flots de la colère dans celui qui aime toujours Dieu, qui n'a de pensées que pour Dieu, et par conséquent ne saurait haïr aucune créature de Dieu ? Le sentiment de l'émulation, il ne le connaît point, parce qu'il chérit le Créateur dans la créature.

« Emporté vers Dieu sur les ailes de l'amour, le chrétien, bien que son enveloppe charnelle demeure encore sur la terre, arrive à soustraire son âme à l'influence des passions, et il vit libre sur les ruines de toutes les convoitises. D'autre part il n'embrasse point l'avenir par des conjectures incertaines à la manière de la plupart des hommes ; mais les lumières de la foi et de la connaissance éclairent pour lui ce qui est obscur pour les autres ; la charité qui l'anime lui rend l'avenir présent, car le don de la promesse est entre ses mains. Aussi a-t-il l'inébranlable persuasion qu'il obtiendra les trésors véritables. Toutes ses prières sont pour que Dieu lui conserve cette foi qui réalisera ses vœux.

« Il souhaite en outre que le plus grand nombre possible de fidèles soient semblables à lui pour accroître la gloire de Dieu, qui éclate surtout par

¹ *Ib.*, n. 4.

² *Ib.*, n. 5.

³ S. Thom., 2^a 2^{ae}, q. CLX, a. 1-2.

la connaissance. Car quiconque ressemble au Sauveur, autant du moins qu'il est permis à la nature humaine d'en approcher, par l'accomplissement irréprochable des divins préceptes, est lui-même une sorte de sauveur. Le voilà, sous l'inspiration de la modestie ou de la modération, réglant sa marche à travers les choses humaines, à peu près comme ces navigateurs qui interrogent l'étoile avant de lancer le navire. Il est toujours prêt à faire le bien ; il s'élève au-dessus des revers qui peuvent troubler l'âme¹. »

III. — Le Seigneur est proche

Quelle bonne parole ! Si l'espérance du salut remplit notre cœur d'une grande joie, que sera-ce lorsque nous le posséderons ? Ecoutez Jésus-Christ : *Voilà que je viens bientôt et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.* (Ap., xxii, 12). O Jésus, nous le savons, vous viendrez à la consommation des siècles avec une grande gloire et une grande puissance ! Mais n'êtes-vous point *en marche* pour venir habiter dans nos âmes, et n'est-ce point cette annonce que l'Apôtre nous a faite ? Et Jésus dit à toutes les âmes chrétiennes : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons notre demeure en lui.* (Jean, xiv, 23).

Ah ! pour réaliser cet ineffable mystère, quelle distance n'a-t-il pas dû franchir ! C'est Dieu lui-même qui est descendu jusqu'à nous par le mystère de l'Incarnation, en contractant une alliance avec notre chair : *Vous, dit l'Apôtre, qui étiez autrefois éloignés de lui, vous êtes devenus proches par le sang de Jésus-Christ.* (Eph., ii, 13). — Puis, il se rapproche de chacun de nous en particulier par sa grâce : *Approchez-vous de Dieu et il s'approchera de vous.* (Jac., iv, 8). — Mais il y a une heure où nous nous trouvons tout pénétrés de Dieu, tout remplis de lui-même, de sa présence invisible, de ses richesses ; alors il n'est plus proche, mais il est en nous, il habite en nous. C'est l'Apôtre qui nous découvre cette grande joie des âmes chrétiennes : *Vous êtes le temple du Dieu vivant, comme Dieu le dit : J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.* (II Cor., vi, 16 ; Lévi., xxvi, 12). Regardez donc sur le chemin de l'observation des divins préceptes, et à mesure que vous y marcherez, le Seigneur Jésus se rapprochera de vous. — Enfin viendra le moment fortuné où il dira : *Il demeure en moi et moi en lui.* (Jean, vi, 57). Voilà l'avènement mystérieux qui s'accomplit par la sainte communion. Et tous ceux qui y participent redisent avec la Vierge Marie : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.* (Luc, i, 46-48). C'est l'œuvre de l'amour : l'amour de Dieu pour sa créature, et l'amour de la créature pour son Dieu.

Appliquez-vous à vous rendre plus proche le Seigneur par votre amour, et vous y arriverez si l'Esprit-Saint habite en vos âmes pour y répandre la charité. Et s'il n'y était pas, hâtez-vous de l'appeler par votre humilité et votre repentir !

SAINT AUGUSTIN : « Nous avons les prémices de l'Esprit, et nous pouvons nous approcher par lui de l'objet de notre amour et avoir un avant-goût, bien faible il est vrai, de cette nourriture divine que nous devons manger et boire un jour avec avidité ! Comment le prouverons-nous ? Car enfin ce Dieu qu'on nous commande d'aimer, dans lequel nous devons mettre toute notre joie, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni la terre, ni le ciel, ni cet éclat du soleil, ni tout ce qui brille dans le ciel ou ce que la lumière inonde de ses rayons sur la terre, Dieu n'est pas un corps quel qu'il soit, c'est un esprit. Aussi les adorateurs de Dieu, nous dit-il, doivent l'adorer *en esprit et en vérité.* (Jean, iv, 22). Ce n'est pas dans un lieu occupé par les corps, parce qu'il n'est pas un corps ; ce n'est pas sur une montagne élevée, dont la hauteur, ce semble, vous rapprocherait de Dieu : *Le Seigneur est élevé, mais il abaisse ses regards sur ce qui est humble et ne connaît de loin ce qui s'élève.* (Ps., cxxxvii, 6). Ne cherchez donc point de haute montagne au sommet de laquelle vous vous croiriez plus rapproché de lui. Si vous vous élevez, il s'éloigne de vous ; si vous vous humiliez, il s'abaisse jusqu'à vous : *Le Seigneur est proche de tous ceux qui ont le cœur brisé.* (Ib., cxxxiii, 19). Le publicain se tenait au loin, et Dieu se rapprochait bien plus facilement de lui ; il n'osait pas lever les yeux vers le ciel, et il avait déjà au dedans de lui-même le Créateur du ciel.

« Comment Dieu peut-il être l'objet de notre joie, s'il est si loin de nous ? — C'est de vous qu'il dépend de rapprocher ou d'éloigner la distance qui le sépare de vous. Aimez-le, et il s'approchera de vous ; aimez-le, et il habitera en vous. *Le Seigneur est proche, n'ayez aucune inquiétude.* (Philip., iv, 5-6). Voulez-vous une preuve que Dieu habite avec vous si vous l'aimez ? *Dieu est charité !* (I Jean, iv, 8). Pourquoi laisser égarer au loin les fantômes de votre imagination et vous demander : Savez-vous ce qu'est Dieu et quelle est sa nature ? Il n'est rien de ce que votre imagination vous représente, il n'est rien de ce que votre pensée peut concevoir. Mais pour vous faire goûter tant soit peu ce qu'il est, je vous dirai : *Dieu est charité !* Me demanderez-vous : Qu'est-ce que la charité ? La charité, c'est ce qui vous fait aimer. Et quel objet offre-t-elle à votre amour ? Un bien ineffable, le bien source de tout bien, le bien créateur de tous les biens. Mettez votre joie dans celui de qui vous tenez tout ce qui vous charme dans les créatures. Je ne parle pas du péché, car c'est la seule chose que vous ne teniez pas de lui. A l'exception du péché, c'est de lui que vous tenez tout ce que vous avez¹. »

¹ Stromat., lib. vi, cap. ix, *passim*.

¹ De Temp., Serm. xxi, n. 2, trad. Vivès.

IV

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

I. — Pour moi, je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit.

Les Corinthiens s'érigeaient en juges des vertus et des mérites des ministres de Dieu. L'Apôtre leur en fait des reproches et leur déclare que leurs critiques ont peu d'importance à ses yeux. Cette leçon, nous devons la prendre pour nous-mêmes tant par rapport à nos jugements sur le prochain que sur ceux dont nous sommes l'objet. Hélas ! combien de fois, ayant une poutre devant les yeux, nous prenons le temps de découvrir dans l'œil d'autrui ce qui n'est en réalité qu'une paille ! De là cette parole de saint Paul : *Qui es-tu, toi qui juges le serviteur d'autrui ?* (Rom., xiv, 4). En effet nous n'avons pas une connaissance suffisante du prochain pour le juger, et d'autre part nous nous arrogeons un droit qui n'appartient qu'à Dieu. Il est donc dangereux de prononcer des sentences sur les actions dont nous sommes les témoins, parce que nous ignorons les motifs qui font agir nos frères, et qui peuvent les excuser ou les justifier devant Dieu.

Mais si ces jugements sont de peu d'importance par rapport à nous, ils doivent cependant attirer notre attention par rapport à ceux qui s'en rendent coupables. C'est la doctrine de saint Paul : *Songez à ne pas mettre devant votre frère une pierre d'achoppement ou de scandale.* (Ib., 13). C'est nous dire : Si votre conduite donne à votre frère une occasion de vous juger témérairement ou qu'il s'en scandalise, ayez compassion de sa faiblesse et faites disparaître cette pierre qui se trouve dans la voie de la justice que vous suivez ensemble. Si au contraire il vous juge témérairement à l'occasion de votre observation de la loi, ne vous en inquiétez point, quoique le prochain prenne de cette action matière de scandale. C'est dans ce sens qu'il écrivait aux Corinthiens : *Pour moi, je me mets peu en peine d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit.* (I Cor., iv, 3).

Et nous aussi qui accomplissons des bonnes œuvres en vue du salut qui vient à nous, gardons-nous bien de tenir compte des différentes appréciations dont nous sommes l'objet de la part des pécheurs. Nous nous éloignerions certainement de la voie droite, nous rechercherions plutôt la gloire qui vient des hommes que le salut qui vient de Dieu. Que chacun de nous dise donc en face des détracteurs de ses bonnes œuvres et des pervers qui se plaisent à nous poursuivre de leurs soupçons, de leurs critiques et de leurs calomnies : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais point serviteur du Christ.* (Gal., i, 10). Mépriser ainsi les jugements téméraires, ce n'est pas de l'ostentation, c'est de la vertu.

SAINT JÉRÔME : « Nul ne peut usurper la palme du Christ et juger les hommes avant que vienne

le jour du jugement. Si l'Eglise est déjà purifiée, que laissons-nous à faire au Seigneur ? *Il est une voie qui paraît droite à l'œil humain ; mais elle aboutit en définitive aux profondeurs de l'enfer.* (Prov., xiv, 12). Quelle sentence équitable et sûre pouvons-nous espérer d'un jugement aussi sujet à l'erreur ?¹ Aussi Jésus-Christ nous propose l'apologue de la paille et de la poutre. (Matth., vii, 3-5). Il parle de ceux qui, esclaves eux-mêmes du péché mortel, ne supportent point les moindres faiblesses chez leurs frères ; ils écartent un moucheron, tandis qu'ils avalent un chameau. Ils n'ont donc que l'apparence de la justice, et c'est bien avec raison qu'ils sont appelés hypocrites². Méprisant donc leurs jugements, que leurs louanges ne nous enflent pas d'orgueil, et que leurs critiques ne nous attristent pas ; mais entrons dans la voie droite, dans les sentiers foulés par les saints prophètes et entendons ce mot de Jérémie : *Arrêtez-vous sur les chemins, et considérez, et interrogez les anciens sentiers du Seigneur pour connaître la bonne voie, et marchez-y.* (Jér., vi, 16). Que si parfois nous errions, si, comme les hommes, nous prenions la mauvaise route, attendons les promesses du Seigneur : *Je leur donnerai une autre voie et un autre cœur.* (Ez., xxxvi). Mais les méchants ont perverti et détruit la voie du Seigneur, afin qu'ayant la clef de la science, ils n'entrassent pas eux-mêmes et ne permissent pas au peuple d'entrer ; ils lui ont fait au contraire perdre la voie de la vérité, qui parle ainsi dans l'Evangile : *Je suis la voie, la vie et la vérité.* (Jean, xiv, 6). Mais voici que le Seigneur se lève pour juger, et il se lève pour juger les peuples. (Is., xiii, 13). Le peuple qui a été trompé à cause de sa simplicité et de son impéritie, est encore appelé peuple de Dieu, et s'il est jugé, c'est pour être sauvé³. »

II. — Je ne me juge pas moi-même

Voici que l'Apôtre, après avoir refusé aux autres le droit de le juger, reconnaît qu'il ne lui appartient pas de se juger lui-même. Et cependant il dira plus tard : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés.* (I Cor., xi, 31).

Pour expliquer cette apparente contradiction, remarquons qu'il y a plusieurs sortes de jugements. — D'abord le jugement de discussion, et chacun doit se l'appliquer à lui-même, selon cette parole du Psalmiste : *Je m'entretenais avec moi-même, et mon esprit était agité.* (Ps., lxxvi, 8). — Il y a encore le jugement de condamnation et de réprimande. Nous l'exerçons, lorsque, le mal étant manifeste, nous disons comme Job : *J'exposerai mes voies en la présence du Seigneur.* (Job, xiii, 15). — Enfin il y a un jugement tout personnel auquel nous sommes enclins par notre nature, qui consisterait à nous juger nous-mêmes pour nous

¹ *Contra Lucifer. Dialog.*, n. 22.² *In Matth.*, cap. vii, 3.³ *In Is.*, lib. ii, cap. iiii, n. 58.

absoudre ou nous innocenter de nos fautes. C'est l'orgueil, la présomption, l'amour de la gloire des hommes qui nous portent à nous regarder comme exempts de tout péché.

C'est ce dernier jugement que l'Apôtre ne veut point exercer sur lui-même. Et nous aussi nous n'avons pas à nous en rapporter à nous-mêmes pour savoir si nous sommes justifiés, si nous suivons la bonne voie, si nous accomplissons des œuvres en rapport avec l'espérance du salut que nous avons reçue. De là cette parole de l'Esprit-Saint : *Ne vous appuyez point sur votre prudence. Ne soyez pas sage à vos propres yeux. Craignez Dieu, et éloignez-vous du mal.* (Prov., III, 5-7). Nous le savons bien par une triste expérience : les illusions, les intérêts, les passions et toutes les choses qui s'agitent en nous sont autant d'obstacles à ce que nous puissions porter sur nous-mêmes un jugement vrai et conforme à la vérité. Il faut que nous ayons recours aux lumières et à la direction d'un homme plus saint que nous : *Soyez assidu*, nous dit le Sage, *auprès d'un homme saint, lorsque vous aurez connu quelqu'un qui garde la crainte de Dieu, dont l'âme sera selon votre âme, et qui, lorsque vous chancellez dans les ténèbres, prendra part à votre douleur.* (Eccli., xxxvii, 15-16).

Aussi le Seigneur a fait pour nous ce qu'il avait fait pour le peuple juif, disant : *J'ai établi sur vous des sentinelles.* (Jér., vi, 17). Pour le peuple chrétien, c'est l'Eglise, ce sont les prêtres qui ont le droit de nous juger et de nous indiquer le chemin à suivre pour marcher dans la voie qui mène au salut. Dans l'Ancien Testament, Dieu se servait des anges ou des prophètes pour préparer son peuple à recevoir l'accomplissement des promesses qu'il leur avait faites. Et même dans les jours du Messie, il suscita Jean-Baptiste pour qu'il le montrât du doigt pour ainsi dire à tous les Juifs, en disant : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde.* (Jean, I, 29). Acceptons donc la direction de ceux qui sont chargés par Dieu de nous conduire vers le salut qui vient à nous.

CASSIEN : « Allons vers ceux que Dieu a établis nos supérieurs pour nous diriger. Il ne faut pas que l'ignorance et la légèreté de quelques-uns, dont l'ennemi se sert pour nous tromper, parviennent à nous détourner de la voie et de la tradition des anciens. Nous devons, au contraire, bannir une fausse honte, aller leur découvrir nos blessures afin d'en recevoir des remèdes, et prenons-les avec confiance pour les régulateurs et les modèles de notre vie et de notre conduite. Nous en retirerons d'utiles secours, si nous les écoutons sans orgueil, et si nous ne suivons en rien notre propre jugement.

« Dieu approuve tellement cette règle de conduite, qu'il s'est plu à la consigner dans les saintes Ecritures. Il avait choisi le jeune Samuel, mais il ne voulut pas le former directement dans ses divins entretiens ; il le soumit à la direction d'un vieillard qui l'avait cependant offensé, et, quelle que

fût la grandeur de sa vocation, il le fit obéir à un supérieur, pour éprouver, par l'humilité, celui qu'il appelait à un saint ministère, et pour donner ainsi aux plus jeunes l'exemple de son obéissance. (I Rois, III). Lorsque Notre-Seigneur appela Paul et lui parla lui-même, il pouvait lui enseigner sur-le-champ la voie de la perfection ; mais il préféra l'adresser à Ananie, qui devait lui apprendre la vérité : *Lève-toi, lui dit-il, et entre dans la cité ; on te dira ce qu'il faut faire.* (Act., ix, 7). Il l'envoie à un ancien, et il reçoit de lui la doctrine, plutôt que de Notre-Seigneur lui-même, afin que ce qui se serait fait pour Paul ne fût pas pour les chrétiens à venir une occasion de croire qu'il valait mieux écouter Dieu seul que de suivre la direction des supérieurs. L'Apôtre nous montre, non seulement par ses écrits, mais par ses œuvres et ses exemples, combien il faut détester cette coupable présomption ; car il se rendit à Jérusalem pour consulter les apôtres qui l'avaient précédé dans la foi, lui qui avait reçu déjà la grâce du Saint-Esprit et qui avait prêché l'Evangile aux nations, en faisant tant de miracles. (Gal., II, 2). Qui sera assez présomptueux et assez aveugle pour se fier à son jugement et à sa prudence, lorsque ce vase d'élection déclare qu'il voulait consulter les autres apôtres ?

« Il est donc manifeste que Dieu ne montre pas la voie de la perfection à celui que quelqu'un peut instruire, et qui méprise la doctrine et les exemples des anciens, en tenant peu compte de ce précepte qu'il faut garder avec tant de soin : *Interroge ton père, qui t'enseignera, et les anciens, qui t'instruiront.* » (Deut., xxxii, 7) ¹.

III. — Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié : c'est le Seigneur qui me juge.

Saint Paul nous donne le motif qui doit nous porter à ne point nous juger nous-mêmes. En effet, l'homme peut-il savoir s'il est digne d'amour ou de haine ? L'Esprit-Saint nous dit : *Il y a des justes et des sages, et leurs œuvres sont dans la maison de Dieu ; et cependant l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais toutes choses sont réservées pour l'avenir, étant incertaines dans le présent, parce que tout arrive également au juste et à l'impie.* (Eccl., ix, 1-2). Job le savait bien lorsqu'il disait : *Si j'entreprends de me justifier, ma bouche me condamnera, et si je me regarde comme innocent, elle me prouvera que je suis coupable.* (Job, ix, 20). Et cependant il disait d'autre part : *Mon cœur ne me reproche rien dans toute ma vie.* (xxvii, 6).

Oui, âmes chrétiennes, admettons que vous soyez semblables à Job ou à saint Paul, que votre conscience ne vous reproche rien ; mais serez-vous justes, ou du moins pourrez-vous le dire ? Saint Paul ne se croyait pas pour cela justifié, et le Psalmiste se posait cette question : *Qui connaît ses fautes ?* (Ps., xviii, 13). Non, il ne suffit pas

¹ Collat., II, cap. xiii-v.

que vous vous donniez comme justes, parce qu'il peut y avoir en vous quelques péchés cachés dont vous n'ayiez pas connaissance. Et même auriez-vous la certitude que vous n'avez aucun péché véniel, vous devez toujours redire avec Job : *Quand même je serais juste, mon âme l'ignorera.* (Job, ix, 21). De là cette conclusion évidente que saint Paul formule en ces termes : *C'est le Seigneur qui me juge.*

Et nous, dont la conscience est couverte de blessures et ne nous rend point le témoignage que la sienne rendait à saint Paul, oserons-nous dire que nous sommes justifiés, et que pour arriver au salut il nous suffit d'en conserver l'espérance dans nos cœurs ? Mais le Seigneur va venir et c'est lui qui doit nous juger. Quel compte rigoureux n'aurons-nous pas à lui rendre ? Nous sommes coupables, c'est évident, et nous pourrions ainsi attendre le jour du jugement sans chercher à nous y préparer ? Regardez sur le chemin que vous suivez, et vous apercevrez Jésus-Christ qui s'avance vers vous. Ah ! ce n'est pas pour exercer un jugement de justice qu'il va se présenter devant votre âme, c'est en sauveur qu'il vous demande de le recevoir, afin de vous délivrer de vos péchés ; et si vous entrez dans ses desseins, il prononcera sur vous un jugement de miséricorde qui vous mettra à l'abri des rigueurs de sa justice au jugement dernier.

SAINT BERNARD : « Il y a deux sortes de jugements de Dieu : l'un par lequel les hommes sont jugés en cette vie, l'autre par lequel ils le sont en l'autre. Il y a des hommes qui se soumettent à ce jugement ici-bas par les infirmités, la pauvreté et les tribulations de ce monde, afin de n'être point jugés dans le siècle à venir. Les peines temporelles contribuent à purifier un certain nombre de personnes ; pour d'autres, la damnation commence ici-bas et une perdition complète les attend dans l'autre vie. Plusieurs sont jugés en ce monde par la tribulation, d'autres, dans le siècle futur, seront jugés par le feu. Devant le tribunal du Juge sévère, la justice même ne sera point en sûreté.

« Aussi Job dit-il, en parlant du Seigneur : *Il consume lui-même l'innocent et l'impie.* (Job, ix, 22). L'innocent est consumé par le Seigneur quand l'innocence recherchée avec scrupule et comparée à la sainteté divine se réduit à rien du tout. L'impie l'est également quand son impiété est scrutée avec soin et qu'il est condamné à cause du bien dont il s'est écarté. Dans le jugement, Jésus-Christ, selon la diversité des mérites, se montrera doux et bon pour les élus, et terrible pour les réprouvés. En ce jour, chacun aura son juge selon l'état de sa conscience, en sorte que le Christ, restant immuable en sa tranquillité, ne se montrera redoutable qu'à ceux qui seront accusés par leur mauvaise conscience. Aussi devons-nous, avant le jour de ce jugement, prévenir son arrivée par l'aveu de nos fautes et placer nos larmes sous ses yeux. C'est dans cette vie que se trouve le temps favorable, et le jour du salut. De là cette invitation : *Cherchez le Seigneur tandis que vous*

pouvez le trouver, invoquez-le tandis qu'il est proche. (Is., lv, 6). Dans cette vie, il ne se montre pas juge, et il est proche ; et dans l'autre, il se fera voir comme juge, et il sera loin.

« Voilà pourquoi il nous faut chercher Dieu de tout notre cœur dans cette vie, si nous voulons le trouver dans l'autre. Si ici-bas nous le cherchons avec toute sorte de dévotion, si nous nous éloignons des œuvres mauvaises, nous en obtiendrons miséricorde au jour du jugement, parce qu'il est bon et compatissant : *Le Seigneur est suave pour vous, et ses bontés s'étendent sur toutes les œuvres de ses mains.* (Ps., cxliv, 9). C'est pourquoi prions avec larmes et dévotion le juge terrible et très juste de ne point nous rendre au jour de son jugement selon nos iniquités, mais plutôt de nous traiter selon ses miséricordes, et de ne point permettre que nous soyons condamnés avec les impies, mais de nous appeler au contraire à aller régner avec lui dans les siècles des siècles ¹. »

DIALOGUES ENFANTINS POUR LE TEMPS DE LA SAINTE ENFANCE

I

LES PETITS GARÇONS DE BETHLÉEM A LA CRÈCHE

SCÈNE I

Joseph. — Mon cher Abel, tu me parais tout chose ce matin ! Toi si gai, si rieur, tu as pris une mine grave et sérieuse qui m'étonne !

Abel. — Il est vrai que je songe moins à m'amuser qu'hier... Vois-tu, Joseph, il y a des choses qui sont bien de nature à vous changer les idées...

Simon. — Qu'est-ce que tu nous contes là ? Est-ce qu'une mauvaise mouche t'aurait piqué, par hasard !... Allons, Abel, laisse là tes sornettes, amusons-nous, c'est l'heure ; tu perds notre temps à parler comme un docteur de la loi.

Abel. — Amuse-toi et pousse tes billes tout seul, si tu veux ! Moi je n'ai pas le cœur à jouer, et avant de te moquer, tu ferais mieux de m'expliquer le songe que j'ai eu cette nuit.

Simon. — Oh ! oh ! Serais-tu un nouveau Pharaon ou un nouveau Nabuchodonosor ? En tout cas, je ne suis, moi, ni un Joseph ni un Daniel, et tu t'adresses mal pour le service que tu désires... Mais encore, ça doit être quand même intéressant ! Raconte-nous un peu ça, que nous voyions.

Tous. — Oui ! Allons, va !... Abel, dépêche-toi, parle, nous sommes tout oreilles pour t'écouter.

Abel. — Hier soir, avant de me coucher, j'avais, comme me l'a appris ma mère, mais avec plus de cœur que d'habitude, récité cette prière : « Seigneur, envoyez votre Messie, envoyez l'Agneau qui doit régner sur toute la terre. »

¹ *Lib. de modo bene vivendi*, cap. LXXI, n. 166-167, trad. Vivès.

Eliacin. — Petite sœur et moi, nous la disons tous les jours aussi, cette prière.

Benjamin. — Maman me répète sans cesse que le Messie va venir et qu'il faut demander à Dieu de hâter sa venue.

Jacques. — Désormais je vous imiterai, et peut-être que Dieu réalisera plutôt les promesses qu'il a faites à nos pères Abraham, Isaac et Jacob.

Abel. — C'était précisément l'objet du songe que j'ai eu. Je m'étais endormi avec ce grand désir de voir ce béni Sauveur apparaître. — Car, vous savez que Bethléem, d'après les prophètes, doit être le lieu de sa naissance.

Simon. — Quel bonheur s'il venait sous les traits d'un petit enfant ! Peut-être consentirait-il à se faire le compagnon de nos jeux !

Benjamin. — C'est cela. Tu ne penses, toi, qu'à jouer et à t'amuser. Est-ce que tu crois que le Messie n'aura pas des occupations plus sérieuses à accomplir ?

Abel. — Bon, ne vous disputez pas ! Car tous deux vous avez raison.

Simon. — Quoi, ce serait vrai que...

Abel. — Ce qui est vrai, c'est que vers le milieu de la nuit, tout à coup je me suis vu au milieu d'une lumière éblouissante. Cependant je n'avais pas peur. Mais il me sembla que je me tenais à genoux, prosterné comme devant une apparition céleste.

Aussitôt, une mélodie, plus douce que les chants de nos pères, vint frapper mes oreilles. Jamais je n'avais entendu musique plus belle.

Jacques. — C'était sans doute un chant du ciel. Peut-être que les anges...

Abel. — Précisément, comme notre père Jacob en la nuit bénie de son départ vers Laban, j'apercevais une multitude d'anges descendant du ciel. Leurs vêtements étaient blancs comme la toison de nos petits agneaux. Il y avait tant de joie sur leurs visages, que je sentis mon cœur se fondre aussi d'un plaisir inexprimable.

Benjamin. — Et que disaient-ils les anges dans leurs cantiques ?

Abel. — « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre ! »

Jacques. — Oh ! je n'ai rien lu de plus beau dans Moïse et les prophètes.

Simon. — Un tel langage ne peut venir que du ciel.

Benjamin. — N'ont-ils rien ajouté ?

Abel. — En ce moment, il me sembla que j'étais dans les vertes prairies de Bethléem avec nos pasteurs. Je vis ceux-ci tout surpris et déconcertés de cette lumière et de ces chants. Leur frayeur était grande. Et l'ange ajouta : « N'ayez pas peur. Je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand signe de joie. Aujourd'hui même vous est né le Sauveur, le Messie, et c'est ici, dans la cité de David, que vous le trouverez sous les traits d'un enfant. » Aussitôt la vision disparut. Mais je n'ai pu dormir le reste de la nuit. Depuis ce moment, ce songe me poursuit et rien ne peut me l'ôter de devant les yeux.

Benjamin. — Et tu t'imagines que nous allons t'expliquer cela, nous ?

Jacques. — C'est trop beau pour que ce soit vrai.

Lévi. — Au contraire, c'est si beau, donc c'est divin.

Simon. — Le Messie un petit enfant ! Quel bonheur, quelle chance ! Quels jeux intéressants il va nous apprendre ! Qu'il me tarde de le voir grand comme nous !

Eliacin. — Le Messie sera raisonnable et l'Esprit de Jéhovah sera sur lui dès sa naissance. Si vous croyez qu'il consentira jamais à jouer, à courir les champs, à jeter des pierres dans les vitres, à attacher des chaudrons à la queue des chiens, à commettre toute sorte de fredaines avec vous, mes bons amis, vous vous mettez quelque chose dans l'œil !

Lévi. — Aussi, moi, je me promets bien d'être très sage comme lui, afin qu'il consente à se faire mon ami.

Abel. — Tu ne seras pas seul, Lévi. Nous serons déjà au moins deux.

Benjamin. — Je serai le troisième.

Jacques. — Moi, le quatrième.

Eliacin. — Et moi, le cinquième.

Simon. — Je vous approuve, mes amis. Mais le loup ne devient pas agneau en un jour. Vous ferez bien de commencer dès aujourd'hui.

Tous. — Mais certainement, nous le voulons ainsi.

Simon. — Donc, désormais, plus d'espiègleries, plus d'écoles buissonnières, plus de sauts de murs, plus d'escapades à travers champs, plus de pommes dérobées, plus de petits oiseaux dénichés, plus de chats plongés dans les mares, plus de casseroles aux queues des chiens, plus de carreaux cassés, plus de pierres dans la hotte de la pauvre mère Michel, et plus d'œils pochés entre nous ni d'échancrures à nos culottes !

Jacques. — Mais, à la place, obéissance exacte à nos parents, assiduité à l'école, silence observé à la synagogue, respect pour les vieillards, soin de nos habits, nos petites économies données aux pauvres !

Simon. — Fort bien ! Mais avant de prendre d'aussi sérieuses résolutions, il me vient une idée. Si nous allions consulter d'abord le fameux rabbin Hillel sur le songe d'Abel ? Je suis sûr qu'il nous en donnerait la claire explication et lèverait tous nos doutes.

Tous. — C'est cela ! Allons d'abord chez Hillel !

SCÈNE II

Tous. — Salut, maître !

Hillel. — Qu'est-ce qui vous amène à cette heure matinale, mes enfants ?

Jacques. — Une question, maître, que seul vous pouvez résoudre.

Hillel. — Je vous félicite d'être déjà, à votre âge, appliqués à pénétrer le sens caché de nos divines Ecritures. Cela me touche au delà de ce

que vous pouvez croire. Quelle est la sentence de nos saints Livres sur laquelle vous venez me consulter ?

Abel (à part à ses camarades). — Si je parle de mon songe, il croira que nous nous moquons de lui, et il nous mettra à la porte.

Jacques. — Maître, nous voudrions apprendre de vous quand doit paraître le Messie promis à nos pères.

Hillel. — Aucune question ne peut m'être plus agréable. Plus j'étudie nos divines Ecritures, plus je sens que l'heure du Messie est très proche.

Abel. — Ne serait-elle pas déjà arrivée ?

Jacques. — Père m'a raconté qu'il avait assisté, à Hébron, il y a déjà plusieurs mois, à la naissance d'un petit enfant dont on disait des merveilles, et que peut-être il était le Messie.

Hillel. — Que disait-on, mon enfant ?

Jacques. — On disait que cet enfant, fils de Zacharie et d'Elisabeth, semblait prédestiné dès le sein de sa mère ; qu'il reçut un nom à part, le nom de Jean ; que Zacharie, au jour de sa naissance, recouvra l'ouïe et la parole dont il avait été privé neuf mois auparavant ; qu'il fut doué alors du don de prophétie, et qu'il chanta un cantique sublime. Et tous à ce spectacle s'écrièrent : « Que sera donc cet enfant ? »

Simon. — Ce pourrait bien être là le Messie...

Hillel. — Le Messie doit naître non à Hébron, mais à Bethléem ; ainsi que les prophètes l'ont prédit : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les principautés de Juda ; car c'est de toi que sortira le chef qui régira mon peuple d'Israël. »

Benjamin. — Et alors cet enfant serait... ?

Hillel. — Cet enfant pourrait bien être le Précurseur annoncé par cette parole du prophète : « Voici que j'envoie mon ange devant vous. »

Eliacin. — Et pourquoi le Messie doit-il avoir un Précurseur ?

Hillel. — Afin que les voies lui soient préparées et les cœurs disposés à le recevoir.

Abel. — Comment le Précurseur lui préparera-t-il les voies ?

Hillel. — En prêchant la pénitence, sans doute ; car c'est la pénitence qui ramènera les hommes à Dieu.

Joseph. — Lui-même ne devra-t-il pas mener une vie très austère, pour que les hommes croient à sa parole ?

Hillel. — Cela paraît encore évident. Les sages et les prophètes ont tous été de grands pénitents.

Benjamin. — Mais si le Précurseur est déjà venu, le Messie ne saurait beaucoup tarder ?

Hillel. — Cette parole est sage. Voilà que Dieu rend éloquentes même les langues des enfants ! Non, Seigneur, mes pressentiments ne me trompaient pas ! Celui que vous devez envoyer est proche.

Nathanaël, disciple d'Hillel. — Maître, une grande et joyeuse nouvelle court à travers la ville. Je m'empresse de venir vous en informer.

Hillel. — Quelle nouvelle ?

Nathanaël. — Cette nuit même et avant qu'elle ait achevé la moitié de sa course, les pâtres qui gardaient les troupeaux dans la vallée ont vu une brillante lumière. Un ange leur a apparu. Il leur a dit que le Messie venait de naître.

Hillel. — Quoi ! les anges apparaître à d'ignorants bergers ! est-ce croyable ? Si encore c'était aux docteurs de la loi, aux membres du vénérable sanhédrin, ou bien au grand-prêtre... Pourtant, tu as raison, Nathanaël, Isaïe a prédit que le Messie viendrait évangéliser les pauvres... Et que s'est-il passé ensuite ?

Nathanaël. — « Voici, ajouta l'ange, le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Hillel. — Ceci paraît contraire à toute la tradition. Une crèche, une étable, est-ce par là que doit préluder celui qui sera assis sur le trône de David et dont le règne n'aura point de fin ?

Nathanaël. — Cependant nos bergers y sont allés. La parole de l'ange était vraie. Eux-mêmes ont vu, et ils ne tarissent pas de raconter à tous les merveilles dont ils ont été témoins.

Hillel. — Jamais je n'accepterai leur témoignage ! Le Messie, quand il viendra, se choisira d'autres hérauts, s'il veut nous convaincre.

Abel. — Oh ! père est juste et ne saurait mentir ! Il était de garde cette nuit. Ce qu'il a vu et raconté, est vrai, je l'affirme.

Simon. — Tu ne dis pas, Abel, que pendant ton sommeil tu as vu en songe ce qui s'est passé dans la vallée à l'apparition des anges.

Abel. — Cela ne fait pas de doute pour moi...

Tous les enfants. — Ni pour nous non plus.

Abel. — Mais que peut ajouter le faible témoignage du fils, si celui du père est rejeté ?

Jacques. — La concordance, cependant, est parfaite.

Joseph. — On ne peut refuser de voir là le doigt de Dieu.

Hillel. — Enfants, je le reconnais, vous êtes aujourd'hui plus sages que les maîtres. La science était trop orgueilleuse, Dieu la dédaigne aujourd'hui pour se révéler aux simples. Adorons ses desseins et soumettons-nous à sa volonté sainte !

Benjamin. — Nos pères et nos frères sont allés vénérer le divin Enfant dans sa crèche. Je me sens pressé de faire comme eux. Et vous, mes amis ?

Abel. — Moi aussi, un attrait impérieux m'y pousse.

Jacques. — Courons, volons-y tous !

Hillel. — Je ne vous retiens pas davantage, mes enfants, car Celui qui s'est fait si petit pour nous, ne peut manquer d'aimer et d'appeler à lui les plus petits d'entre les siens.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Pour la fête de Noël. — I. Les contradictions que Jésus-Christ éprouva durant sa vie mortelle, et celles qu'il éprouve aujourd'hui dans son Eglise, dans son sacerdoce, et dans l'Eucharistie, 929.

Pour une Adoration perpétuelle le jour de Noël. — L'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la crèche et à l'autel, 933.

Souhaits de bonne année. — I, 936.

Réflexions sur des passages de l'Épître. — V. Pour le dimanche dans l'octave de la Nativité (*in Gal.*, iv, 4), 937. — VI. Pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie (*in Rom.*, xii, 1), 939.

Dialogues enfantins pour le temps de la Sainte Enfance. — II. Le massacre des Saints Innocents (*dialogue pour petites filles*), 942.

Récits et Causeries. — XXI. Qu'il y a mille et une manières de passer son jour de l'an, 944.

POUR LA FÊTE DE NOËL

I

LES CONTRADICTIONS QUE JÉSUS-CHRIST ÉPROUVA DURANT SA VIE MORTELLE, ET CELLES QU'IL ÉPROUVE AUJOURD'HUI DANS SON ÉGLISE, DANS SON SACERDOCE, ET DANS L'EUCCHARISTIE

Mes frères 1,

Rome avait fait la conquête du monde. Auguste, son empereur, pour connaître la grandeur de sa puissance et le nombre de ses sujets, avait ordonné un recensement général. Toute la Judée était en

¹ Cette instruction pourra très bien servir également pour la fête de la Purification en prenant l'exorde ci-dessous :

Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum... et in signum cui contradicetur.

Cet Enfant est né pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre... et il est un signe auquel on contredira.

(Luc, ii, 34).

Le quarantième jour après la naissance de Jésus, la très sainte Vierge Marie sa mère, pour se conformer à la Loi, le présenta au temple afin de le consacrer à Dieu. Il y avait alors à Jérusalem un saint vieillard, nommé Siméon, qui attendait la venue du Messie et à qui l'Esprit-Saint avait promis qu'il ne mourrait point sans l'avoir vu.

Poussé par l'Esprit de Dieu, il était venu au temple au moment même où Jésus s'y trouvait. Une inspiration soudaine lui apprit que le Sauveur était cet enfant qu'une pauvre femme présentait au prêtre. Il s'élança aussitôt, le prit dans ses bras, le pressa contre son cœur et, dans le transport de sa joie, il fit éclater l'admirable cantique du départ : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser partir en paix votre serviteur, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu le Sauveur envoyé de vous pour le monir à toutes les nations du monde. »

Mais à peine a-t-il achevé ce cantique, qui jette Marie et Joseph dans le ravissement, le malencontreux vieillard, ainsi que l'appelle Bossuet, lance, comme un trait acéré dans le cœur de Marie, ces étonnantes et douloureuses paroles qu'elle n'oubliera jamais : « Cet enfant est né pour la ruine et pour le salut d'un grand nombre, et il sera un signe auquel on contredira. »

Cette prophétie ne tarda pas à s'accomplir. A peine le Sauveur commence-t-il à paraître..

mouvement. Il avait été réglé que chaque Juif se ferait inscrire non dans le lieu où il résidait, mais dans le lieu de son origine. Joseph et Marie étaient issus de la famille de David, et la famille de David était elle-même de Bethléem. Ils quittèrent donc leur pauvre demeure de Nazareth et se rendirent à Bethléem.

Quand ils arrivèrent, la petite ville était pleine de mouvement et de bruit. En vain Joseph et Marie vont frapper à toutes les portes ; en vain ils demandent un coin obscur dans les hôtelleries. Toutes les places sont prises : *Non erat his locus in diversorio*. Ils sortent, le cœur plein de tristesse.

La nuit est venue, il est impossible d'aller plus loin. Ils aperçoivent un enfoncement dans le roc : c'est une grotte qui sert d'étable aux troupeaux. Joseph et Marie s'y rendent, et là s'accomplit le plus grand événement de l'histoire. Les promesses faites à Adam, à Abraham, aux patriarches et aux prophètes se réalisent, les collines de Juda s'illuminent, les anges chantent leur cantique dans le ciel, le Fils de Dieu fait son entrée dans le monde.

Où, regardez bien ce petit enfant qui a froid et qui pleure, ce petit pauvre que sa mère enveloppe de misérables langes, ce délaissé à qui on ne peut offrir pour berceau qu'un peu de paille dans une crèche. C'est celui qui a allumé les astres, qui a creusé l'Océan, qui fait jaillir de la terre les moissons et les fleurs. C'est celui qu'ont chanté les prophètes, celui que le monde attend depuis quatre mille ans, c'est le Messie.

Quoi ! Dieu dans une étable ! Dieu sur un peu de paille ! Dieu et des ténèbres ! Dieu et des langes !... Oui, mes frères, c'est lui.

« Mais pourquoi, » dites-vous, « pareille naissance ? Pourquoi, s'il est Dieu, des humiliations pareilles ? Pourquoi ne vient-il pas dans tel état, dans telle puissance qu'il force la terre entière à courber les genoux ? » Je ne sais qu'une réponse : « C'est qu'il vous aime ! » Il aurait pu vous racheter sans passer par la mort et la mort de la croix. Mais l'amour, l'amour infini ne calcule pas. Il a voulu faire pour vous plus que ne fera jamais une créature humaine et par là émouvoir, s'il est possible, votre cœur et l'attirer à lui.

A-t-il réussi ? Quel accueil lui a fait la terre à sa naissance, et quel accueil lui fait-elle encore chaque jour ?

A peine le Sauveur commence-t-il à paraître que les contradictions éclatent de toutes parts à son sujet : contradictions sur sa personne, contradictions sur sa doctrine, contradictions sur ses œuvres. Et toute sa vie mortelle, depuis le berceau jusqu'à la tombe, depuis la crèche jusqu'au Calvaire, n'a été qu'une longue suite de contradictions. Après l'étable ce sera l'exil, le pain amer de l'étranger ; après l'exil, ce sera le travail dans un atelier, ce sera la pauvreté, le pain gagné péniblement, à la sueur du front. Et puis, à trente-trois ans, on le verra monter la pente d'une colline, escorté d'une populace en fureur, les épaules chargées d'une lourde croix ; on le verra, la tête cou-

ronnée d'épines, les pieds et les mains percés de clous, expirer au milieu des huées.

Est-ce tout? Hélas! mes frères, les contradictions n'en ont pas fini avec le Sauveur du monde! Jésus-Christ, vous le savez, est toujours au milieu de nous. — Il est au milieu de nous par son Eglise, cette admirable société qu'il a fondée lui-même pour continuer son œuvre. — Il est au milieu de nous par son Evangile, qui contient sa doctrine, sa parole, ses enseignements, sa loi. — Il est au milieu de nous par le prêtre, que saint Augustin appelle un autre Jésus-Christ, à qui il a donné tous ses pouvoirs, qui est son représentant auprès des peuples et de qui il a prononcé lui-même ces graves paroles: « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise ¹. » — Il est au milieu de nous surtout par l'ineffable sacrement de l'Eucharistie, où il est présent tout entier, véritablement et réellement, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité.

Eh bien, mes frères, les contradictions auxquelles Jésus a été en butte pendant sa vie mortelle, nous les retrouvons à l'égard de l'Eglise, de l'Evangile, du prêtre, de l'Eucharistie, et ainsi Jésus continue à être au milieu de nous un signe auquel on contredit et un sujet de ruine pour un grand nombre.

Ce sont, mes frères, les contradictions que Jésus-Christ a éprouvées pendant sa vie mortelle et celles qu'il éprouve dans la société actuelle, que je viens mettre en parallèle et proposer à vos méditations, afin de vous inspirer, avec la grâce de Dieu, la généreuse résolution de ne jamais y prendre part, mais au contraire de travailler, autant qu'il est en vous, à les faire disparaître et à les réparer.

I. — *L'incroyance*

I. — Aussitôt que Jésus fut né dans l'étable de Bethléem, il se vit en butte à toutes sortes de contradictions de la part des hommes qu'il venait racheter.

Malgré l'apparition de l'ange aux bergers, malgré les cantiques célestes dont avaient retenti les plaines de Bethléem, malgré l'étoile miraculeuse qui était apparue au-dessus de son berceau, malgré la venue des rois de l'Orient qui déposèrent à ses pieds l'or, la myrrhe et l'encens, un très grand nombre refusent de le reconnaître pour le Messie promis. Comprenant mal ou plutôt interprétant au gré de leurs vœux ambitieuses les paroles des prophètes, les Juifs s'étaient fait du Messie l'idée d'un roi guerrier et conquérant dont la mission ne devait avoir pour but que de les combler de prospérités temporelles. Au lieu de ces biens impatientement attendus, que trouvent-ils? Une crèche, une pauvre femme, un enfant portant le cachet de la misère la plus profonde. A cette vue les Juifs orgueilleux se refusent à reconnaître cet enfant pour le Messie prédit, ils se scandalisent, ils ne veulent pas se prosterner et lui offrir leurs hom-

mages, ils en font l'objet de leurs railleries, ils le rejettent, et ainsi Jésus qui était venu pour les sauver, pour leur offrir le salut, à cause de leurs contradictions, de leur aveuglement et de la dureté de leur cœur, Jésus est devenu la cause de leur ruine et de leur damnation.

II. — Dans la société actuelle, dites-moi, mes frères, ne se passe-t-il pas quelque chose d'à peu près semblable? N'y a-t-il pas aujourd'hui des hommes qui refusent de reconnaître la divine origine de l'Eglise et de l'Evangile, qui ne veulent pas du ministère du prêtre, qui nient l'Eucharistie?

Ah! si l'Eglise était une société brillante où l'on trouve les honneurs, les plaisirs, les richesses, si l'Evangile enseignait une morale moins austère, volontiers ils accueilleraient l'Eglise et croiraient à l'Evangile! Mais comme l'Eglise n'offre ni les honneurs, ni les plaisirs, ni les richesses, comme au lieu de recevoir les faveurs des puissants de ce monde, elle est persécutée, comme l'Evangile n'a pas une morale conforme à leurs goûts et à leurs passions, ils rejettent et l'Eglise et l'Evangile.

Si le prêtre était riche et puissant, s'il n'avait pas une naissance si obscure, une vie si simple et parfois si pauvre, si son ministère avait pour but de procurer les biens temporels au lieu des biens spirituels, volontiers ils accueilleraient le prêtre et useraient de son ministère! Mais comme le prêtre ne répond pas à leurs vœux ambitieuses, ils lui tournent le dos et en font l'objet de leurs dérisions.

Si Notre-Seigneur présent au très saint Sacrement de l'autel, au lieu de se cacher, de s'anéantir sous les espèces d'un peu de pain, d'un peu de vin, se montrait dans l'appareil de la grandeur et de la richesse, si, au lieu d'apporter aux âmes la paix et les dons de la grâce il versait l'or à pleines mains, avec quel empressement on courrait à lui, on se prosternerait en sa présence! Mais comme Notre-Seigneur se cache dans l'Eucharistie, comme il se fait pauvre, misérable, comme il se réduit à rien, comme il ne donne que des biens spirituels, combien d'hommes dans notre société le rejettent, ne croient pas à sa présence, malgré sa parole, malgré l'exemple de tous les saints, malgré les nombreux et incontestables miracles, malgré l'autorité de l'Eglise qui affirment cette présence!

Et ainsi, mes frères, l'Eglise, l'Evangile, le prêtre, la sainte Eucharistie, qui offrent le salut aux hommes, qui ont pour mission de leur procurer la vie éternelle, deviennent, à cause de l'incroyance d'un grand nombre, un sujet de contradiction, une cause de mort éternelle.

II. — *La haine*

I. — A la venue de Jésus-Christ sur la terre, non seulement il y eut des hommes qui refusèrent de croire à sa divinité, qui refusèrent de l'adorer, il y en eut même qui le poursuivirent de leur haine, qui voulurent le mettre à mort.

Aussitôt qu'Hérode eut appris la naissance d'un nouveau roi, immédiatement il trembla pour son

¹ Luc, x, 16.

trône et il résolut de faire mourir celui qu'il redoutait comme un futur compétiteur. On lui apprend que c'est à Bethléem que se trouve son berceau : il y envoie des soldats avec l'ordre, pour ne pas manquer son coup, de faire mourir tous les enfants âgés de moins de deux ans. Rien ne l'arrête, ni l'innocence des victimes, ni les larmes et le désespoir des mères ! Le sang coule dans Bethléem, et si le Messie ne reçut pas à peine né la mort de ceux qu'il venait sauver, c'est parce qu'un ange envoyé par Dieu vint avertir en songe son père nourricier de fuir en Egypte avec l'enfant et sa mère.

Pendant sa vie publique, même haine. De toutes parts on lui dresse des embûches. « Les pharisiens tiennent conseil pour le surprendre dans ses paroles¹ ; » ils le traitent de « Samaritain² possédé du démon³, » ils s'arment de pierres pour le lapider, mais ils ne réussissent à le mettre à mort qu'au moment choisi et accepté par lui.

II. — Dans la société actuelle, on retrouve à l'égard de l'Eglise, à l'égard du prêtre, à l'égard de l'Eucharistie, les mêmes contradictions. Dans la société actuelle, ne se trouve-t-il pas des hommes en grand nombre qui ont juré une haine à mort à l'Eglise, au prêtre, à la sainte Eucharistie ?

Est-ce que l'Eglise, qui est une société parfaite fondée par Jésus-Christ pour continuer son œuvre et avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la consommation des siècles, est-ce que l'Eglise qui est une société indépendante de toute autre société, infiniment supérieure à toute autre société, n'est pas traitée en esclave ? Est-ce qu'on ne s'efforce pas de l'écraser, de la faire disparaître ? Et si elle n'avait pas une origine divine, si elle n'avait pas reçu les promesses de la vie éternelle, il y a longtemps que cette société aurait succombé aux attaques sans cesse renouvelées de ceux qu'elle veut sauver !

Oh ! oui, il y a longtemps qu'elle aurait succombé aux attaques de la science orgueilleuse et impie, aux attaques de l'esprit révolutionnaire qui pousse les peuples à secouer tout joug, à commencer par celui de Dieu ! Il y a longtemps qu'elle aurait succombé aux attaques des passions mauvaises et des intérêts matériels ! Mais toutes ces attaques ne font que la grandir, comme les contradictions n'ont fait que grandir son divin fondateur.

Et le prêtre, ne lui a-t-on pas, à lui aussi, juré une haine à mort ? « Quand on veut détruire la religion, disait un sublime ignorant, le vénérable curé d'Ars, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre il n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion. » Les sectaires de nos jours l'ont bien compris. Aussi voyez avec quel acharnement ils font la guerre au prêtre. Toutes les armes leur sont bonnes, mais il en est une surtout qu'ils affectionnent d'une manière toute particu-

lière et qu'ils manient avec une suprême habileté : c'est la calomnie, l'arme des lâches. Ils fouillent dans la vie privée des prêtres et si, à un moment donné, ils peuvent en trouver un qui semble compromis, ah ! quelle savoureuse et longue pâture à leur cœur haineux et à leur imagination dépravée !

Et la sainte Eucharistie, échappe-t-elle à la haine des hommes de notre société ? Pas davantage ! Non content de nier l'Eucharistie, on la profane. On voit des scélérats briser la porte des tabernacles pour en arracher les saintes hosties, les fouler aux pieds et les jeter dans des lieux honteux ! On voit, à notre époque, permettre dans les rues de certaines villes et de certains villages les exhibitions les plus immorales, et en même temps on en chasse le Dieu de l'Eucharistie, le Roi de l'univers, qu'on veut retenir claquemuré dans ses temples ! Et combien, dans notre société, n'entrent dans nos églises que pour outrager Celui qui y demeure ! Combien, de propos délibéré, introduisent le Dieu de l'Eucharistie dans leur cœur souillé par le péché mortel, et font ainsi que Jésus, qui devait procurer leur salut, devient la cause de leur éternelle damnation !

III. — L'indifférence

Pendant la vie mortelle de Jésus-Christ, beaucoup, sans aller jusqu'aux contradictions de la haine, se contentèrent des contradictions de l'indifférence.

Il en est de même dans la société d'aujourd'hui. Que d'hommes n'ont aucune haine, aucune hostilité envers l'Eglise, envers le prêtre, envers la sainte Eucharistie, que d'hommes ne disent jamais une parole tant soit peu blessante pour nos saints mystères, mais sont neutres, c'est-à-dire ni pour, ni contre ! Mes frères, cela ne suffit pas. Notre-Seigneur demande davantage. Il ne se contente pas de n'être pas insulté, il veut être adoré, il veut régner en maître dans les cœurs, dans les familles, dans la société, et il répète aujourd'hui comme autrefois : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi¹. »

Et ainsi, de même que l'indifférence des contemporains du Christ fut la cause de leur ruine et de leur damnation, de même la neutralité, l'indifférence des hommes de nos jours est et sera la cause de leur ruine et de leur damnation.

IV. — La désobéissance

I. — Après les contradictions sur sa personne, Jésus eut à subir des contradictions sur ses exemples, sur ses œuvres, sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Jésus, pendant sa vie mortelle, a donné l'exemple de l'humilité, de la chasteté, du mépris des richesses. « Bienheureux les pauvres ! disait-il. Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !...²

¹ Luc, xx, 20.

² Joan., viii, 48.

³ Marc, iii, 22.

¹ Matth., xii, 30.

² Malth., v, 3-11.

Malheur au monde ! « ... Malheur aux riches ! » — Et à la vue des exemples qu'il donnait, en entendant la doctrine qu'il professait et qu'il prêchait, des clameurs, des contradictions s'élèvent de toutes parts. « Ecrasons le juste, s'écrient les impies, car il est contraire à nos œuvres ! *Opprimamus justum, quia contrarius est operibus nostris* ! » ... C'est un possédé ! « ... C'est un fou ! ... Pourquoi l'écouter davantage ? » — « Ah ! leur répondait Jésus, je sais bien pourquoi vous me haïssez : c'est parce que je rends témoignage contre vous en disant que vos œuvres sont mauvaises ¹. »

II. — Dans la société actuelle, les mêmes contradictions continuent. L'Eglise, l'Evangile, le prêtre, la sainte Eucharistie qui sont le prolongement de l'Incarnation, qui sont Jésus-Christ toujours présent au milieu de nous, subissent des contradictions du même genre.

L'Eglise, s'adressant aux hommes de notre société, leur dit : « Les dimanches messe entendras et les fêtes pareillement... Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an... Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement... Vendredi chair tu ne mangeras..., » et en présence de ces préceptes, des clameurs s'élèvent de toutes parts contre l'assistance à la messe du dimanche, contre la confession, contre la communion, contre le jeûne et l'abstinence.

Le prêtre, de qui Jésus-Christ a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie... Allez, enseignez toutes les nations... Celui qui vous écoute m'écoute, » le prêtre, avec l'Evangile, se présente au monde. Il prend la parole et il répète les enseignements du Sauveur : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ! Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ! Malheur au monde à cause de ses plaisirs, de ses scandales, de ses fêtes corruptrices ! Ni les avarés, ni les voleurs, ni les impudiques, ni les profanateurs du dimanche, ni les calomnieux, ni les médisants n'entreront dans le royaume des cieux. » A ces paroles du prêtre, comme autrefois aux paroles de Jésus, écoutez les réponses de contradiction !

Des pharisiens d'un nouveau genre tiennent conseil pour prendre le prêtre dans ses discours. On les voit épier ses démarches, écouter ses discours avec attention, non pour en profiter, mais pour les critiquer et les tourner en ridicule. Au sortir du temple, au lieu de mettre en pratique les enseignements qu'ils ont entendus, on les voit, ces pharisiens et ces pharisiennes, pleins d'orgueil et d'hypocrisie, attaquer le prêtre, dénaturer ses paroles, les détourner de leur vrai sens, lui faire dire ce qu'il n'a jamais dit, ce à quoi même il n'a jamais pensé, lui prêter des intentions indignes

qu'il n'a jamais eues. Ah ! comme le prêtre peut leur répondre avec Jésus-Christ : « Je sais bien pourquoi vous me haïssez : c'est parce que je rends témoignage contre vous, en disant que vos œuvres sont mauvaises, » ou avec l'apôtre saint Paul : « Voulez-vous que je vous dise pourquoi je suis devenu votre ennemi ? C'est parce que je vous dis la vérité ! *Ergo inimicus factus sum vobis, verum vobis dicens* ¹. »

Comme l'Eglise et le prêtre, Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie subit ces contradictions. Les exemples qu'il nous donne dans la sainte Eucharistie sont les mêmes que ceux qu'il a donnés pendant sa vie mortelle, les vérités qu'il y prêche sont les mêmes, les vices qu'il y condamne sont les mêmes. Aussi, que de contradictions ne continue-t-il pas à y subir ! Du fond du tabernacle il appelle à lui toutes les classes de la société. « Venez, s'écrie-t-il, venez tous à moi, car je suis la voie, la vérité et la vie ! » Venez, car « sans moi vous ne pouvez rien faire ! » Venez, classes dirigeantes, venez, je vous apporte la sagesse, la lumière et la force ! Venez, riches, venez, je vous apporte les belles vertus de justice et de charité ! Venez, pauvres, mes bien-aimés, venez ! N'ai-je pas connu avant vous le dénûment ? Ne suis-je pas Celui qui disait : « Les oiseaux du ciel ont leur nid, les renards ont leur tanière, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ! » Oseriez-vous vous plaindre quand votre Dieu a subi les mêmes épreuves que vous ? Venez donc vous prosterner devant mon tabernacle ! Je vous enseignerai la résignation, sur vos blessures je répandrai un baume bienfaisant, et au fond de vos cœurs je déposerai la douce espérance ! Venez, jeunes époux, venez apprendre près de moi à rester fidèles à vos serments, à conserver l'honneur et la paix de votre foyer ! Venez, petits enfants, mes amis, venez, je vous conduirai dans la crèche de Bethléem, dans la maison et dans l'atelier de Nazareth, et là je vous enseignerai à honorer vos parents et vos maîtres, à voir en eux l'autorité de Dieu même, à leur être soumis en toutes choses comme moi-même je fus soumis en tout à Joseph mon père nourricier, et à Marie ma mère ! Venez, jeunes gens et jeunes filles, venez, je vous nourrirai de ma chair et de mon sang, je vous ferai reposer sur mon cœur comme Jean le disciple bien-aimé, j'éteindrai en vous les feux de la volupté pour y allumer ceux de l'amour divin, je vous apprendrai à pratiquer la chasteté qui fera de vous des anges sur la terre, l'honneur de vos familles et les sauveurs de votre patrie ! Venez, venez tous, tous ! »

A cet appel de Jésus, les classes dirigeantes, les riches, les pauvres, les époux, les enfants, les jeunes gens, pour la plupart, demeurent sourds. Et ainsi, mes frères, malgré tout le désir, toute la volonté que l'Homme-Dieu a de sauver tous les hommes,

¹ Matth., xviii, 7.

² Luc, vi, 24.

³ Sap., ii, 13.

⁴ Joan., viii, 48.

⁵ Joan., x, 20.

⁶ Joan., vii, 7.

⁷ Luc, x, 16.

¹ Gal, iv, 16.

² Joan., xiv, 6.

³ Joan., xv, 5.

⁴ Matth., viii, 20.

beaucoup, abusant de la liberté qu'il a bien voulu leur laisser, beaucoup ne répondent à sa grâce que par l'insensibilité, l'indifférence, l'ingratitude; et dès lors, ce qui devait servir à leur salut ne sert qu'à leur perte; dès lors, ce Jésus, qui devait être pour eux un principe de résurrection, une source de bonheur, ce Jésus n'est plus pour eux qu'un principe de ruine, qu'une source de malheur!

En présence de ces contradictions, quels sont nos devoirs, mes bien chers frères?

Le premier, et le plus important, c'est de ne jamais nous rendre coupables d'une seule de ces contradictions ni envers l'Eglise, ni envers l'Evangile, ni envers la sainte Eucharistie, ni envers le prêtre.

Le second, c'est de faire disparaître et de réparer autant qu'il est en nous ces contradictions, car elles causent une immense douleur à Jésus. « Tout le jour, nous dit-il par la bouche de son prophète, j'ai tendu les mains vers mon peuple incrédule et contradicteur! *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem*¹. »

Soyons fidèles à ces deux devoirs, mes frères, et alors, au lieu d'être pour vous ce qu'ils seront pour un grand nombre, une cause de ruine et de damnation, l'enfant de Bethléem, l'Eglise, l'Evangile, la sainte Eucharistie, le prêtre, seront pour vous une cause de résurrection et de salut. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE LE JOUR DE NOEL

L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LA CRÈCHE ET A L'AUTEL

Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.

La bonté de notre Sauveur et son amour pour les hommes nous sont montrés.

(Tit., III, 4).

Qu'il est grand, mes frères, l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ témoigne aux hommes dans la crèche de Bethléem! Et cependant celui qu'il nous témoigne dans la sainte Eucharistie est bien plus grand encore.

Pour nous en convaincre, nous allons aujourd'hui les comparer l'un à l'autre, et le résultat de cette comparaison sera de nous faire conclure que si nous devons être remplis d'admiration, de reconnaissance et d'amour envers Notre-Seigneur à cause du bienfait de l'Incarnation, nous devons plus encore être remplis d'admiration, de reconnaissance et d'amour à cause du bienfait de l'Eucharistie. Pour l'un comme pour l'autre, le cri qui doit s'échapper de notre cœur est celui du poète qui a composé

cette hymne admirable de l'*Adeste fideles* que vous entendrez chanter tout à l'heure :

« *Sic nos amantem quis non redamaret?* Quel est donc celui qui n'aimerait pas en retour un Dieu qui le premier nous a tant aimés? »

Oui, c'est bien à l'incarnation du Verbe, à sa naissance miraculeuse dans l'étable de Bethléem, que conviennent ces paroles de saint Paul que je vous citais en commençant : « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*. La bonté de notre Dieu Sauveur et son amour pour les hommes nous sont montrés. » Et saint Bernard, parlant du même prodige, disait à son tour : « Celui qui était au-dessus de nous tous s'est fait l'un d'entre nous. Qui a fait cela? C'est l'amour qui oublie sa propre dignité, qui est riche en miséricorde, très puissant dans ses affections, très éloquent à persuader. *Amor dignitatis nescius, dignatione dives, affectu potens, suasu efficax.* »¹

I. — *Amor dignitatis nescius*

I. — L'amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans son incarnation est tel qu'il lui fait oublier toute dignité : *Amor dignitatis nescius*.

Jésus-Christ dans le ciel est grand, il est puissant, il est glorieux. Les anges sont prosternés en sa présence, ils font entendre en son honneur le chant de triomphe : « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant! » et ils se voilent la face ne pouvant soutenir l'éclat de sa beauté. Eh bien! ce Dieu si grand, si puissant, si beau, si heureux au séjour de la gloire, ce Dieu nous a tant aimés que pour nous il a consenti à quitter le ciel, à se faire petit enfant, à n'avoir, lui qui a tout fait et à qui tout appartient, à n'avoir que ce que les hommes veulent bien lui laisser : une étable exposée à toutes les intempéries de la saison rigoureuse, un peu de paille et quelques pauvres langes. « La majesté, dit saint Léon, reçoit l'humilité, la puissance reçoit l'infirmité, et l'éternité reçoit la mortalité. *Suscipitur a majestate humilitas, a virtute infirmitas, ab æternitate mortalitas.* »

« Ah! mon Jésus, mon souverain Seigneur et vrai Dieu! qui vous a porté à descendre du ciel et à naître dans une grotte, sinon votre amour pour les hommes? Qui vous a arraché du sein de votre Père éternel et vous a placé dans une crèche? Qui vous a réduit à quitter votre trône élevé au-dessus des astres pour être couché sur la paille? Qui vous a attiré du milieu des chœurs des anges pour vous trouver entre deux animaux? Vous embrassez d'ardeur les séraphins, et voilà que vous tremblez de froid dans cette étable! Vous donnez le mouvement aux cieus et au soleil, et voilà que vous ne pouvez changer de place sans qu'on vous porte dans les bras! Vous pourvoyez de nourriture les hommes et les animaux, et voilà que vous avez besoin d'un peu de lait pour soutenir votre vie! Vous êtes l'allégresse du ciel, et voilà que je vous entends pleurer et gémir! Dites-moi, qui vous a

¹ Rom., x, 21.

¹ Sermo 64 in Cant.

réduit à tant de misères? *Quis hoc facit?* Ah! répond saint Bernard : *Fecit amor!* C'est l'amour que vous avez pour les hommes! ¹ »

« Entrez donc, âmes chrétiennes, venez voir dans cette crèche sur un peu de paille ce tendre enfant qui pleure! Voyez comme il est beau! Voyez la lumière qu'il répand, l'amour qu'il inspire! Ses yeux lancent des traits de feu aux cœurs qui le désirent, ses vagissements sont des flammes qui pénètrent ceux dont il est aimé; l'étable même, la crèche même nous crient d'aimer celui qui nous aime tant! *Clamat stabulum, clamat præsepe* ². »

II. — Comme dans l'Incarnation et à la crèche, voici que dans l'Eucharistie, à l'autel, nous apparaissent la bonté et l'amour de Notre Sauveur Jésus-Christ notre Dieu : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei*. A l'autel comme à la crèche, dans l'Eucharistie comme dans l'Incarnation et plus que dans l'Incarnation, Jésus-Christ nous aime tant que pour nous témoigner son amour il oublie toute dignité.

Dans l'Eucharistie, en effet, il ne se contente pas comme dans la crèche de prendre la forme d'un esclave, de se faire petit enfant, mais il prend, ô mystère, la forme d'un peu de pain, la forme d'un peu de vin! Plus que dans l'Incarnation, plus qu'à la crèche, dans la sainte Eucharistie, à l'autel le Fils de Dieu descend jusqu'aux dernières profondeurs de l'abaissement. Lui, l'être infini et immense, devient une toute petite hostie, se renferme sous les apparences d'un peu de pain : *Suscipitur a majestate humilitas*. Lui le Verbe de Dieu se rend muet; Lui, le tout-puissant « par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait ³ », se rend immobile dans le tabernacle, se condamne à ne pas faire un seul mouvement sans le secours du prêtre : *Suscipitur a virtute infirmitas*. Lui, l'éternel, l'auteur de la vie, se condamne à un état de mort apparente : *Suscipitur ab æternitate mortalitas*.

Dans l'église comme auprès de la crèche, tout prend une voix pour nous crier : « Voyez comme Jésus vous aime! » L'autel du sacrifice, le tabernacle à la porte dorée, la table de communion aussi bien que l'étable de Bethléem, aussi bien que la paille et que les langes de la crèche, tout cela n'a qu'une voix pour nous dire : « Voyez comme Jésus vous aime! »

« O Jésus, disait le vénérable curé d'Ars, vous connaître c'est vous aimer! Si nous savions comme le Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés! »

II. — *Amor dignatione dives*

I. — L'amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans son Incarnation est un amour riche en miséricorde : *Dignatione dives*.

Vous le savez, mes frères, à cause du péché de nos premiers parents l'homme devait être à tout jamais banni du ciel, il devait sur la terre mener une vie de souffrances, puis mourir, et après sa mort partager dans l'enfer le sort épouvantable des anges rebelles. Ses larmes et son repentir ne pouvaient rien changer à son sort affreux, car l'offense que l'homme fait à Dieu par le péché étant infinie ne pouvait être réparée par une créature finie. Mais l'amour que Notre-Seigneur a pour nous est tellement grand qu'il a pris un corps semblable au nôtre, qu'il s'est chargé de nos péchés, assujéti à nos misères; c'est pour nous et pour notre salut, *propter nos homines et propter nostram salutem*, qu'il s'est fait homme : *Et homo factus est*, qu'il s'est, selon l'expression énergique de Tertullien, plongé dans les hontes de la nature humaine, *per omnes naturæ humanæ contumelias volutatus*, et cela afin de réparer nos fautes et de nous donner le droit de pouvoir encore prétendre au ciel.

II. — Ce que Jésus-Christ a fait dans son Incarnation, il le fait encore dans l'Eucharistie, car l'Eucharistie, dit saint Augustin, « c'est l'extension et la perpétuité de l'Incarnation. » Dans l'Eucharistie, « il est toujours vivant pour interpeller pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*, » dit saint Paul ⁴. Là continuellement il remplit par amour, par miséricorde pour nous, l'office de pontife, de souverain prêtre en adorant pour nous, en priant pour nous, en remerciant pour nous, surtout en expiant pour nous, car, dit saint Jean « lui-même est propitiation pour nos péchés : *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris* ⁵. » Là, par ses humiliations il expie notre orgueil; par son dénuement absolu, il expie notre attachement désordonné aux biens de la terre; en un mot, par sa passion mystiquement renouvelée, il expie toutes nos fautes. « O mes enfants, disait le doux apôtre saint Jean, ô mes enfants, gardez-vous bien de commettre le péché! Mais si vous l'avez commis, ne vous découragez pas, car nous avons un avocat puissant auprès de Dieu, Jésus-Christ le juste! *Advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* ⁶. »

III. — *Amor affectu potens*

I. — L'amour que Notre-Seigneur nous a témoigné dans l'Incarnation, dans la crèche de Bethléem, a été un amour très puissant en ses affections : *Affectu potens*.

Il y a entre Dieu et nous une disproportion beaucoup plus grande, une distance beaucoup plus étendue que celle qui existe entre l'homme et l'insecte le plus petit, entre un roi et un ver de terre. Cette distance, le Fils de Dieu, par amour pour nous, l'a franchie! Devant son amour, tous les obstacles, toutes les difficultés, toutes les impossibilités ont dû disparaître. Les miracles les plus

¹ Saint Alphonse de Liguori, *Amour des âmes*, 2^e Médit. pour la neuvaine de Noël.

² *Ibidem*, Discours pour la nuit de Noël, 3^e Partie.

³ Joan., I, 3.

⁴ Hebr., VII, 25.

⁵ I Joan., II, 2.

⁶ I Joan., II, 1.

grands, les plus incompréhensibles, il les a accomplis pour arriver à ses fins. Lui, le Dieu du ciel et de la terre qui remplit tout de son immensité, il n'a pas eu horreur de s'enfermer dans le sein d'une Vierge : *Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum*¹ ; Lui à qui tout appartient, il n'a pas craint de naître dans une étable, de n'avoir pour dormir qu'un peu de paille, pour se vêtir que de pauvres langes ! Oh oui ! l'amour que Notre-Seigneur nous a témoigné dans son Incarnation et dans la crèche de Bethléem est vraiment un amour puissant en ses affections : *Amor affectu potens*, un amour plus puissant que tous les obstacles.

II. — Dans l'Eucharistie, à l'autel, l'amour que Notre-Seigneur nous témoigne est plus encore un amour puissant en ses affections.

C'est ici surtout qu'il accomplit les miracles les plus grands, les plus nombreux, les plus incompréhensibles, pour arriver à ses fins, à tel point qu'un des plus grands docteurs de l'Eglise, saint Augustin, dit que « bien qu'il soit tout-puissant il ne peut faire davantage, » et que l'apôtre saint Jean, en parlant de l'Eucharistie, dit que Notre-Seigneur nous y a aimés jusqu'à la fin : *In finem dilexit*, c'est-à-dire jusqu'aux dernières limites, jusqu'à l'infini. Rien ne l'arrête, il renverse toutes les difficultés, il triomphe de tout. « L'amour, dit saint Bernard, triomphe de Dieu même. *Amor de Deo triumphat* ».

Sa justice, sa sagesse, sa sainteté lui disaient :

« — Pourquoi, Seigneur, pourquoi demeurer ainsi parmi les hommes jusqu'à la fin des siècles ? Quel besoin avez-vous d'eux ? » — Et sa bonté répondait : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes et de me communiquer à eux ».

« — Mais au moins, Seigneur, si vous voulez être parmi les hommes, demeurez-y d'une manière digne de votre gloire, habitez des palais splendides, revêtez-vous d'habits somptueux, manifestez-vous dans tout l'éclat de votre royauté. — Non, répondait sa bonté, si je ne me cache, les hommes, surtout les enfants et les pauvres, qui sont mes amis de prédilection, n'oseront s'approcher de moi et je ne pourrai m'entretenir avec eux. »

« — Mais, Seigneur, demeurer caché, anéanti sous les apparences d'un peu de pain, y songez-vous ? Songez-vous aux insultes que vous aurez à subir de la part des impies et des incrédules ? Songez-vous à l'indifférence, à l'ingratitude de tant de mauvais chrétiens qui dédaigneront même de venir vous adorer le dimanche ? Songez-vous à la solitude affreuse dans laquelle on vous laissera ? Songez-vous aux profanations sacrilèges dont vous serez l'objet ? — J'y songe, répondait sa bonté, et j'en souffre... Mais puis-je pour cela abandonner tant d'âmes fidèles qui m'aimeront d'amour, qui se feront un bonheur de me visiter, de m'adorer en assistant pieusement au saint sacrifice de la messe,

qui purifieront souvent leur cœur dans le sacrement de pénitence afin de pouvoir s'unir à moi par la communion, qui viendront près de moi chercher lumières, secours et consolations ? Oh ! non, à cause de la malice et de l'ingratitude des méchants je ne puis abandonner les fidèles ! Du reste, parmi ces méchants il y en aura, je l'espère, un grand nombre qui finiront par se laisser toucher de mon amour, qui finiront par correspondre à mes grâces et qui m'inonderont de joies ineffables en revenant vers moi faire l'aveu de leurs fautes, demander et recevoir leur pardon comme l'enfant prodigue. »

Ainsi, mes frères, l'amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie triomphe de tout, car c'est un amour puissant dans ses affections : *Amor affectu potens*, un amour plus puissant que tous les obstacles.

IV. — *Amor suasu efficax*

Enfin, dans l'Eucharistie comme dans l'Incarnation, à l'autel comme à la crèche, l'amour que Notre-Seigneur nous témoigne est un amour très éloquent pour persuader : *Amor suasu efficax*.

Et que nous persuade-t-il, sinon de lui rendre amour pour amour, sinon de l'aimer en retour, lui qui nous a tant aimés le premier ? « Pourquoi se donne-t-il à nous ? demande Bossuet. N'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte ? Ne diriez-vous pas, chrétiens, que ne pouvant plus souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents ? Comment donc excuserons-nous notre négligence ? Mais où se cachera notre ingratitude ? Après cela n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème ! » Sentence d'autant plus juste que formidable. Oui certes il doit être anathème celui qui n'aime pas Jésus-Christ ! La terre devrait s'ouvrir sous ses pas et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer, le ciel devrait être de fer pour lui, toutes les créatures lui devraient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Aimons donc Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il nous a tant aimés dans son Incarnation, dans la crèche, puisqu'il nous aime tant dans la sainte Eucharistie, à l'autel. Prouvons-lui notre amour non seulement par des paroles, mais par des actes. « Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur, qu'il le prouve en accomplissant ma loi. » Pour montrer à Notre-Seigneur que nous l'aimons, soyons donc fidèles à la loi qu'il nous impose : prions, sanctifions le saint jour du dimanche, ne blasphémions jamais, pardonnons à ceux qui nous veulent ou qui nous font du mal, soyons chastes, justes, vrais, respectons nos parents et nos maîtres, obéissons à l'Eglise, et ainsi, après avoir joui sur la terre de l'amour de Notre-Seigneur, après lui avoir

¹ Hymne *Te Deum*.

² Sermo 64 in Cant.

³ Prov., VIII, 31,

⁴ Sermon sur la Pentecôte.

rendu ici-bas amour pour amour, nous mériterons de le voir, de le posséder et de l'aimer pendant toute l'éternité dans les délices du paradis. Ainsi soit-il.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

I

Mes frères,

L'année 1900 a épuisé la série des jours qu'elle devait nous mesurer, et elle vient de disparaître, nous laissant au cœur des sentiments, des impressions, des souvenirs, qui ne sont pas les mêmes pour tous.

Souvenirs de bonheur pour les privilégiés que la Providence a comblés de ses dons et qui ont vu le succès couronner leurs entreprises, sans que rien vienne troubler la paix de leur foyer et la jouissance de leur bien-être.

Souvenirs de tristesse pour ceux que la maladie, que la souffrance n'a pas épargnés, pour ceux que l'épreuve a visités, que les revers et les mécomptes ont découragés.

Souvenirs de deuil pour les familles que la mort a désolées, en leur prenant des créatures aimées, en les privant d'un appui, d'un dévouement, d'une affection, dont elles avaient si grand besoin.

Sentiments de mélancolie, dont personne ne peut se défendre, quand on réfléchit et qu'on se dit : « Encore une année de plus à ajouter à celles que j'ai déjà vécues, et une année à retrancher de celles qui me restent à vivre ! »

En effet, pour toute personne sérieuse, une année finie est chose grave. C'est une portion de notre vie écoulée, c'est un acompte reçu sur le temps que nous devons passer ici-bas, c'est une nouvelle étape faite sur le chemin qui mène à la tombe.

Pour un chrétien, une année achevée, c'est plus grave encore : car c'est une somme de grâces épuisée, une source de bonnes inspirations tarie, un foyer de lumière éteint, une série de bienfaits close. C'est à jamais fini : ce qui est fait est fait, ce qui est négligé est négligé. Il n'y a plus de profits à attendre d'une année qui est tombée dans l'éternité.

N'est-il pas naturel que nous éprouvions alors des sentiments de regret ? Mais nous ne déplorons peut-être pas assez ce qui devrait provoquer nos plus vifs regrets. Nous regrettons la jeunesse qui se déflore, le plaisir qui nous échappe, la vie qui s'en va, — lorsqu'il faudrait regretter, avant tout et par dessus tout, les fautes commises, les grâces dédaignées, les commandements transgressés ; lorsqu'il faudrait gémir sur le mauvais emploi des jours que Dieu nous a accordés, sur la stérilité de notre vie au point de vue chrétien, parce que nous avons méconnu nos obligations, parce que nous n'avons pas fait à Dieu la part qui lui revient, parce que nous avons appliqué nos pen-

sées, notre activité aux plaisirs, aux affaires, et que nous avons délaissé nos intérêts spirituels.

L'année 1900 nous laisse donc des regrets.

Une nouvelle année se lève : que sera-t-elle ?

Quand on regarde un enfant au berceau, une pensée anxieuse vient à l'esprit. Que deviendra cet enfant ? *Quis, putas, puer iste erit ?* Sera-t-il une médiocre intelligence ou un esprit distingué ? Sera-t-il la joie de sa mère ou l'opprobre de sa famille ? Sera-t-il un honnête homme ou un bandit ? Sera-t-il un saint ou un réprouvé ?

Et je comprends l'inquiétude des parents, quand ils cherchent à pronostiquer l'avenir de leurs enfants.

Eh bien, mes frères, à la naissance d'une année, on se demande également ce qu'elle sera. Sera-t-elle bonne ou mauvaise ? Que nous apportera-t-elle ? Est-ce la santé ? Est-ce la maladie ? Est-ce le succès ? Est-ce l'adversité ?

C'est le secret de Dieu et il nous est impossible de le pénétrer. Devant cette obscurité, devant ces incertitudes qui enveloppent l'avenir, nous devons confesser notre impuissance, et sentir le besoin de recourir à Dieu, à Dieu qui est le maître des événements et les dirige à son gré, à Dieu qui tient à ses ordres le bonheur et l'infortune.

Nous ne pouvons rien promettre, nous ne pouvons rien assurer. Nous faisons des vœux, nous exprimons des souhaits ; mais il appartient à Dieu de les réaliser.

Oui, faisons des vœux à l'intention des personnes qui nous sont chères ; faisons des vœux pour que cette année ne soit pas *trop* troublée, car le bonheur sans intermittence, le bonheur sans mélange est un rêve ; mais n'oublions pas de mêler à nos vœux la pensée de Dieu et de lui en confier la réalisation.

Les souhaits du monde ne sont guère que des formules de politesse, des protestations d'amitié, de sympathique souvenir. Les choses de l'âme, les regards vers le ciel en sont exclus, Dieu n'y entre pour rien.

Les souhaits qu'échangent les vrais chrétiens sont plus que des témoignages de sympathie. Ce sont des prières, des prières affectueuses par lesquelles ils demandent à Dieu, pour ceux qu'ils aiment, les dons de la nature et les dons de la grâce, le bonheur du temps et le bonheur de l'éternité.

Tels sont, mes frères, les souhaits que je renouvelle aujourd'hui pour mes chers paroissiens et que je veux exprimer sous la forme d'une supplique.

O mon Dieu ! que votre sagesse nous inspire, que votre justice nous dirige, que votre puissance nous protège ! Donnez-nous une foi plus vive, une espérance plus ferme, une charité plus ardente ! Que vos lois soient mieux respectées ! Que votre église soit plus fréquentée ! Donnez à l'ouvrier du travail, au pauvre du pain, au riche un cœur compatissant et généreux ; à ceux qui sont dans la

joie et la prospérité, la modération ; à ceux qui sont dans la peine, la patience et le courage ; aux justes la persévérance, et aux coupables le repentir. Donnez aux enfants le respect, la docilité, la reconnaissance ; donnez aux parents la vigilance, le dévouement. Donnez à tous des grâces de sanctification qui nous aident à conquérir le ciel. Ainsi soit-il !

RÉFLEXIONS SUR DES PASSAGES DE L'ÉPÎTRE

V

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA
NATIVITÉ

I. — Lorsqu'est venue la plénitude du temps

L'Apôtre désigne ainsi l'époque où Jésus-Christ a paru dans le monde pour nous délivrer du péché et nous réconcilier avec Dieu.

Cette expression se prend d'abord pour le temps où se sont trouvées réalisées les prophéties qui annonçaient la venue du Messie. Lors de sa naissance, le sceptre de Juda était sorti de sa postérité, et c'était Hérode l'Iduméen qui régnait sur Israël (Gen., XLIX, 10) ; l'empire romain étendait sa domination en toute contrée, et le prophète avait prédit que dans les jours de ce royaume, Dieu fonderait un royaume qui ne serait jamais détruit ni donné à un autre peuple (Dan., II, 44) ; enfin il avait été annoncé que le Messie publierait la paix aux nations (Zach., IX, 10), et voici que les anges chantent à l'heure de la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* (Luc, II, 14). Cette plénitude du temps, qui ne doit point être regardée comme une nécessité fatale, mais fixée dans les décrets divins, marquait ainsi aux hommes les préparations qu'ils devaient apporter à l'avènement du Sauveur.

D'autre part Jésus-Christ, venant comme médecin, devait aussi trouver les hommes convaincus de leur impuissance, et même amenés par l'expérience à reconnaître que la loi de nature et la loi écrite ne les avaient pas délivrés de leurs infirmités. C'est ainsi que de toutes parts on appelait le Sauveur que Dieu avait promis. De là cette parole que les prophètes ne cessaient de redire au peuple juif : *Il viendra le Désiré des nations.* (Agg., II, 8).

Enfin nous pouvons entendre cette expression de plénitude du temps dans un double sens qui se complète l'un l'autre. — Quand Jésus-Christ est venu, c'était le plein accomplissement de toutes les figures de l'ancienne loi, selon cette parole qu'il a dite lui-même : *Je ne suis pas venu détruire la loi et les prophètes, mais les accomplir.* (Matth., V, 17). — C'était aussi la plénitude

de toutes les grâces, car Dieu ayant pour ainsi dire épuisé tous les trésors de sa miséricorde, il ne lui restait plus pour sauver l'homme qu'à envoyer son divin Fils sur la terre. *Seigneur, vous avez visité la terre, et vous l'avez enivrée, vous avez multiplié ses richesses. Le fleuve de Dieu a été rempli d'eaux, vous avez par là préparé la nourriture aux hommes.* (Ps., LXXIV, 9). Allez à Bethléem, et Jésus vous dira : *Je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel.* (Jean, VI, 51).

Et maintenant, quelle autre chose Dieu fait-il, sinon de redonner à chacun de nous ce qu'il a donné aux hommes lors de l'avènement temporel du Sauveur ? En sorte que cette plénitude du temps de la grâce et de l'amour dure encore et subsistera jusqu'à la consommation des siècles. C'est pour chacun de nous que cet enfant est né et que ce fils a été donné.

SAINT BERNARD : « Par rapport à l'abondance de la grâce, Jésus-Christ est la plénitude de tous les biens, car il est rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu et de toute grâce. De plus, *en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité.* (Colos., II, 9). Les apôtres l'ont vu plein de grâce et de vérité, et ont tous reçu quelque effusion de sa plénitude. C'est au point que le dernier, saint Paul, répandait en tous lieux de la plénitude qu'il avait reçue, disant : *Voici déjà arrivée la plénitude du temps.* Né dans le temps, comment l'auteur du temps n'aurait-il pas apporté la plénitude du temps ? Quand les cieux laissaient tomber leur rosée, que les nues faisaient pleuvoir le Juste et que la terre germait le Sauveur, comment l'annonce d'une telle bénédiction n'aurait-elle pas donné la fécondité à toute la terre ? Et qui, à moins d'être ingrat, nierait la plénitude du temps ? Quel âge d'or eut jamais quelque ressemblance avec la plénitude de ce temps qui voit le pain des anges placé devant tous les hommes ? »

« D'autre part, la foi, qui est le premier âge du monde et comme son enfance dans les patriarches qui parurent aux premiers jours de la naissance de l'Eglise, et son adolescence dans les prophètes, est arrivée à la plénitude de sa force dans les apôtres, quand elle fit éclater l'énergie de sa vigueur dans les triomphes si remarquables et si fameux des légions innombrables des martyrs. C'est cet âge mûr et plein de la foi que l'Apôtre nomme la plénitude. Alors ceux qui étaient sous la conduite de la loi, comme sous un pédagogue, et ne différaient en rien des esclaves tant qu'ils étaient enfants, devenus grands ils ont reçu la liberté des enfants par le moyen du Fils unique du Père. (Gal., IV, 4). Pour qu'aucune plénitude ne manquât à son temps, ce Fils adorable vient autant rempli de grâce que de vérité, afin de faire accomplir par sa grâce les préceptes de la loi, et d'accomplir par lui-même, par la vérité, les promesses qui s'y trouvent contenues, en sorte que tout ce qui avait été fait ou dit mystiquement

¹ *In Nativ. Domini*, Sermon IV, n. 1, trad. Vivès.

dans les siècles passés, se trouvât réalisé plus véritablement et plus pleinement en cette plénitude¹.

II. — Dieu a envoyé son Fils

Voilà la plénitude des donations que Dieu a faites aux hommes. C'est la plus belle et la plus grande manifestation de son amour, et c'est ce que Jésus-Christ disait lui-même à Nicodème : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle.* (Jean, III, 16). Regardez ce petit enfant porté dans les bras de sa mère : c'est le Fils de Dieu, le don du Père, qui plus tard sera attaché sur une croix et mourra pour notre salut. — Il l'a envoyé sans qu'il fût séparé de lui-même, car il a été envoyé en ce sens qu'il s'est uni la nature humaine sans cesser d'être dans le sein de son Père : *Personne n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître.* (Jean, I, 18). — Bien qu'il soit descendu en s'unissant notre chair, il est cependant dans le ciel : *Personne n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel.* (Ib., III, 13). — Dieu encore l'a envoyé, non pas afin qu'il fût où il n'était pas auparavant, car il était déjà dans le monde par sa présence comme Dieu : *Il était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu* (Ib., I, 10) ; mais il est venu dans son propre héritage par sa présence dans sa chair mortelle : *Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.* (Ib., 11). — Dieu ne l'a point envoyé comme son ministre, mais comme son Fils, parce que sa mission consistait à s'unir la nature humaine et non à se dépouiller de sa propre majesté.

Admirez ici la bonté de notre Dieu. Il nous a envoyé son Fils pour nous guérir et nous délivrer des ténèbres de l'ignorance : *Il leur a envoyé son Verbe, et il les a guéris, et il les a tirés des ténèbres de la mort* (Ps., CVI, 20) ; — pour délivrer l'homme de la puissance du démon, en nous aidant contre notre faiblesse à secouer le joug de notre esclavage : *Dieu leur enverra un Sauveur qui les délivrera* (Is., XIX, 20) ; — pour qu'il nous servît de remède contre la peine de la mort éternelle qui avait été prononcée contre nous : *Je les délivrerai de la main de la mort, je les rachèterai de la mort ; je serai la mort, ô mort !* (Os., XIII, 14) ; — enfin, pour nous sauver de nos péchés : *Dieu n'a point envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui.* (Jean, III, 17)².

Malheur à celui qui ne recueillerait point tous ces fruits de salut qui nous viennent de Jésus-Christ ! Il méconnaîtrait l'amour du Père pour les hommes et se rendrait indigne de participer au salut.

SAINT CHRYSOSTOME : « Voyez avec quelle énergie Jésus-Christ accentue la déclaration qu'il a faite à Nicodème.

« Les mots *Dieu a tant aimé le monde* expriment un immense amour. En effet, une distance infinie séparait le monde et Dieu : l'Etre qui n'a ni commencement ni fin, l'Etre infiniment grand, d'un côté ; de l'autre, des créatures tirées de la poussière et de la cendre, chargées de péchés, toujours prêtes à l'offenser. Ces créatures ingrates, voilà celles que Dieu a aimées.

« Ce qui suit n'offre pas moins de force. Il les a tant aimées qu'il a donné son Fils unique, non pas un ange, non pas un archange, non pas un de ses serviteurs. Jamais un père n'a fait pour un fils ce que Dieu a fait pour de méchants esclaves. Nous voyons donc ici obscurément, non encore clairement annoncée la passion du Sauveur.

« Les fruits merveilleux qui en résulteront sont exprimés de la façon la moins équivoque : *Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle.* Comme le Seigneur venait de parler de son exaltation et qu'il avait laissé entrevoir sa mort future, il ne voulut pas que ce langage décourageât ses auditeurs, ni qu'ils se fissent de lui une idée purement humaine en considérant sa mort comme le terme de son existence. Pour prévenir ce danger, il déclare qu'il est le Fils de Dieu qui a été donné, c'est-à-dire, le principe de la vie et de la vie éternelle. Or, celui qui par sa mort devait donner la vie aux autres ne devait pas demeurer longtemps sur la croix. Si ceux qui croient au Crucifié ne périssent pas, comment le Crucifié lui-même pourrait-il périr ? Celui qui éloigne des autres tout danger, en sera certainement exempt lui aussi ; celui qui donne la vie aux autres, se la donnera infailliblement à lui-même. Remarquez combien la foi est partout indispensable. Jésus dit que la croix sera une source de vérité. Malaisément la raison acceptera cette proposition, et nous en avons pour preuve les Grecs, qui la reçoivent avec un rire moqueur ; mais la foi s'élève au-dessus de la faiblesse de la raison, accepte et garde volontiers cette doctrine.

« Pourquoi Dieu a-t-il à ce point aimé le monde ? Ne cherchez pas d'autre explication que sa seule bonté. Soyons confondus en présence de la charité du Seigneur. Dieu n'épargne même pas à cause de nous son Fils unique ; et nous épargnons nos biens temporels contre nos véritables intérêts. Dieu livre pour nous son propre Fils ; et nous ne pouvons nous résigner au moindre sacrifice. Est-ce là une conduite digne d'excuse ? »

III. — Formé d'une femme et assujéti à la loi

L'Apôtre, après avoir montré l'amour du Père dans la donation de son divin Fils, nous révèle toute l'étendue de l'anéantissement du Fils lui-même. Le meilleur commentaire que nous puissions faire, c'est de rapporter cette autre parole de l'Apôtre lui-même, écrivant aux Philippiens : *Jésus-Christ, étant dans la forme de Dieu, n'a pas cru que ce fût une usurpation de se faire*

¹ Ib., n. 3.

² S. Thom., *Expos. in Ep. ad Gal.*, Lect. II, cap. IV, 4.

¹ In Joan., Hom., XXVII, n. 2-3, trad. Vivès.

égal à Dieu ; mais il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave, ayant été fait semblable aux hommes, et reconnu pour homme par les dehors. Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort de la croix. (Philip., II, 7-8).

Regardez Jésus-Christ vivant parmi les hommes. A quelque époque que vous le considériez, vous le verrez toujours ayant été en tout fait semblable à nous, excepté le péché ; et malgré ces apparences, nous ne pouvons pas dire que ce n'était qu'un pur homme et qu'il avait pris de la Vierge le principe de l'être. Aussi lorsque l'Apôtre dit : *Formé d'une femme*, il n'entend pas dire que la personne de Jésus-Christ est formée de nouveau, mais seulement que la nature humaine lui est nouvellement unie, comme il arrive au corps, lorsque sans mutation essentielle il lui survient accidentellement quelque chose. Et s'il donne le nom de *femme* à la sainte mère du Seigneur, c'est ce qu'a fait avant lui saint Matthieu, lorsqu'il l'appelle l'épouse de Joseph ; c'est ce qu'a fait le Seigneur lui-même, lorsqu'il la reprend comme une simple femme ; car il n'était pas nécessaire de lui donner toujours le nom de vierge, lorsque d'ailleurs le nom de femme exprime plutôt le sexe que l'union maritale ¹. Enfin l'Apôtre se sert de cette expression : *Formé d'une femme*, pour démontrer que Marie est réellement mère du Fils de Dieu, car celui qui est formé d'une femme est bien fils de cette femme, Jésus-Christ, ayant pris de la Vierge la matière de son corps, est devenu par là-même le fils de Marie.

Et maintenant voici la dépendance du Fils de Dieu qui nous a été envoyé : *Assujetti à la loi*. Qu'est-ce à dire ? Si on entend cette parole dans ce sens que Jésus-Christ a été assujetti à la loi, puisqu'il a été circoncis et présenté au temple, on est dans la vérité. Il l'a dit lui-même : *Je ne suis pas venu détruire la loi et les prophètes, mais les accomplir.* (Matth., v, 17). Mais si on entend dire que Jésus-Christ a été sous la loi, opprimé par la crainte de la loi, nous ne pouvons l'admettre, parce que dans ce sens, ni Jésus-Christ, ni les hommes spirituels ne peuvent être réputés assujettis à la loi ².

SAINT HIPPOLYTE DE PORTO : « Dans le mystère de l'Incarnation, le Christ a uni sa divinité avec la chair, et quoiqu'il se soit incorporé à la matière, c'est toujours un Dieu qui s'est manifesté. Car ce n'est pas la chair qui est devenue une divinité transformée, étant faite la chair d'un Dieu ; mais elle est restée chair humaine, quoique unie à la divinité, c'est-à-dire une chair faible, sujette à la souffrance et aux infirmités. Il a fait et souffert sans péché les choses qui étaient de la nature de la chair, fortifiée qu'elle était par les prodiges de sa divinité. C'est pour cela que le Dieu de l'univers s'est fait homme, afin que, souffrant dans une chair sujette à la douleur, il rachetât ainsi toute l'espèce humaine, qui était dévouée à

la mort par le péché, et lui rendit, par l'effet de la merveilleuse union de sa divinité impassible avec la chair, le don de l'immortalité dont elle était déchu depuis son alliance avec le démon. C'est ainsi que le mystère de son Incarnation devait à jamais fixer la destinée des substances intelligentes qui peuplent le ciel, et les rendre impeccables ; ce qui est, en effet, le résultat et le couronnement de tous ses travaux. (Eph., I, 10). Il a donc, même après son Incarnation, conservé le caractère de sa divine immensité, sans contredire sa nature, qui pouvait descendre et se plier à l'acte de l'Incarnation, qu'elle contenait en principe, et qui s'est manifesté miraculeusement dans sa chair. En opérant le salut du monde par l'intervention d'une chair sujette à toutes les infirmités, il a voulu donner une nouvelle preuve qu'il était Dieu ¹.

« C'est pourquoi nous devons croire, selon la tradition des Apôtres, que le Verbe de Dieu est descendu des cieux dans le sein de la Vierge Marie, qu'il s'y est incarné, qu'il y a pris une âme humaine, participant toutefois de la divinité, et prenant part à tout ce qui est de la nature humaine, excepté le péché, et tout cela pour réparer la déchéance d'Adam, et pour donner le bonheur de l'immortalité à ceux d'entre les hommes qui croiraient sincèrement en lui. Né du Saint-Esprit et de la sainte Vierge, il a donc paru sur la terre comme un homme nouveau, participant de la divinité parce qu'il tient de son Père, comme son Verbe ; participant de la terre, comme descendant d'Adam, par l'incarnation dans le sein de la Vierge. Ainsi, il a été ici-bas un Dieu corporel à la fois et un homme parfait ; car il a été réellement fait homme, sans fiction et sans modification ². »

VI

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

I. — Je vous conjure par la miséricorde de Dieu d'offrir vos corps

L'Apôtre nous demande de rendre grâces à Dieu à cause de la miséricorde dont il nous a prévenus pour nous sauver. *Dieu, dit saint Jean, nous a aimés le premier, et il a envoyé son Fils, propitiation pour nos péchés.* (I Joan., I, 10). De là pour nous l'obligation de venir lui dire dans des sentiments d'amour et de gratitude : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Vous avez rompu mes liens, Seigneur ! C'est à vous que je sacrifierai une hostie de louanges, et j'invoquerai le nom du Seigneur.* (Ps., cxv, 12, 16, 17).

¹ S. Hieron., *Ad Gal.*, Cap. iv, 4.

² S. Thom., *Ad Gal.*, Lect. II, cap. iv, 4.

¹ *Ex serm. De Theologia et Incarnat.*, Fragmenta II Migne, *Patrol. Græc. Latin.*, t. VII.

² *Id.*, *Contra Hæresim Noeti*, cap. XVII.

Nous le savons bien, il y a parmi nous un sacrifice qui est offert à Dieu en témoignage de notre reconnaissance, et qui n'est autre que le sacrifice de la Croix, renouvelé sur nos autels d'une manière non sanglante, mais non moins réelle. C'est à cette hostie sans tache et toute divine que nous devons nous unir par nos propres sacrifices, et c'est ce que saint Paul nous demande disant : *Je vous conjure d'offrir vos corps.*

Comment répondre à cette invitation ? — D'abord en exposant nos corps aux souffrances et à la mort pour Dieu, pour le devoir, pour la vertu, et c'est en cela que nous devenons les imitateurs de Jésus-Christ, *qui s'est livré lui-même pour nous, comme une oblation et une victime pour Dieu.* (Eph., v, 2). — Nous pouvons encore offrir nos corps, lorsque nous nous mortifions par les jeûnes et les veilles en vue d'expier nos péchés et de plaire à Dieu. C'est ce que faisait saint Paul, et il l'écrivait aux Corinthiens, disant : *Je châtie mon corps et le réduis en servitude.* (I Cor., ix, 27). — Enfin nous offrons nos corps, lorsque nous employons nos membres, notre être tout entier aux œuvres de la justice et au culte divin, selon cette parole : *Faites servir vos membres à la justice pour votre sanctification.* (Rom., vi, 13).

Vous le voyez, ce ne sont pas les moyens ni les occasions qui nous manquent d'offrir nos corps à Dieu en sacrifice de suave odeur. En effet, s'il ne nous est pas donné de souffrir ou de mourir pour Dieu à l'exemple des martyrs, il nous reste toujours la voie de la mortification qui est ouverte devant nous ; il nous reste encore à pratiquer des œuvres de justice tant à l'égard de Dieu que de notre prochain ; en sorte que notre vie ne devrait être qu'un acte continu d'actions de grâces envers Dieu, et c'est ce qui portait saint Paul à écrire aux Colossiens : *Soyez pleins de reconnaissance.* (Coloss., iii, 15).

SAINT CHRYSOSTÔME : « Ce serait bien déraisonnable que, jouissant chaque jour des bienfaits du Seigneur, nous ne voulussions pas lui témoigner notre reconnaissance par une simple parole, si nous songeons principalement que cet hommage de gratitude est pour nous la source d'un grand bien. Dieu n'a pas besoin des choses qui nous appartiennent, c'est nous qui sommes dans l'absolu besoin de son secours. Nos actions de grâces n'ajoutent rien à son bonheur ; mais elles nous unissent plus étroitement à lui. Quand nous nous souvenons du bien que les hommes nous ont fait, nous ressentons pour eux un plus ardent amour ; à plus forte raison, si nous repassons fréquemment dans notre mémoire les bienfaits que le Seigneur a répandus sur nous, nous stimulerons notre zèle pour l'accomplissement de sa loi. La meilleure sauvegarde d'un bienfait, c'est le souvenir fidèle de ce même bienfait, une infatigable reconnaissance. Voilà pourquoi ces mystères si redoutables et si salutaires à la fois que nous célébrons dans chacune de nos collectes, s'appellent Eucharistie, action de grâces : c'est la commémoration de tous les bienfaits divins,

la manifestation capitale de la divine bonté, la suprême impulsion de la reconnaissance. — Le Seigneur ne s'est pas contenté de nous donner ce qu'il avait de plus cher, son Fils unique, alors cependant que nous étions ses ennemis, il nous le sert encore en nourriture. Il n'est rien qu'il ne fasse pour nous. En nous faisant le don il nous en inspire la reconnaissance. L'homme en général est ingrat ; aussi Dieu nous rappelle-t-il sans cesse notre devoir en disposant tout pour notre bien. Ce qu'il faisait envers les Juifs en consacrant le souvenir de ses bienfaits par les lieux, les temps et les solennités, il le fait envers nous, mais par un seul sacrifice, qui résume tous les bienfaits divins et nous en impose l'éternelle mémoire¹. »

II. — En hostie vivante, sainte et agréable à Dieu

L'Apôtre nous indique ici les conditions qui doivent distinguer notre offrande. — L'hostie qu'on immolait à Dieu devait d'abord être entière et sans corruption. *Maudit, est-il dit, le fourbe qui a dans son troupeau un animal vigoureux, et qui, pour accomplir son vœu, sacrifie au Seigneur une victime débile.* (Malach., i, 14). Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : *Une hostie vivante, c'est-à-dire que l'hostie de notre corps soit vivante par la foi et la charité : Quand j'aurais toute la foi, au point de transporter des montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.* (I Cor., xiii, 2). — La seconde condition, c'est que l'hostie offerte à Dieu doit être sainte, c'est-à-dire sanctifiée dans l'immolation même, selon cette parole : *Tout homme de votre race qui est souillé et qui s'approchera des présents consacrés, sera exterminé en présence du Seigneur.* (Lev., xxii, 3). Il faut donc que notre corps participe à la sainteté de notre âme, et c'est ce que Dieu demandait à son peuple, disant : *Sanctifiez-vous et soyez saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu.* (Ib., xx, 7). De là la nécessité pour nous de travailler à vivre pour Dieu par la justice de la foi et à mourir aux convoitises de la chair : *Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous.* (Coloss., iii, 5). — La troisième condition, c'est que l'hostie de votre corps soit *agréable à Dieu*. Il est dit que *le Seigneur regarda Abel et ses dons. Mais Caïn et ses dons, il ne les regarda pas.* (Gen., iv, 4-5). C'est nous dire que Dieu considère d'abord notre intention avant de considérer le présent que nous lui offrons. Or si notre intention est droite, notre offrande lui sera certainement agréable. Tel fut aussi le sacrifice que Noé lui offrit au sortir de l'Arche, et dont il est dit que *le Seigneur en sentit l'odeur suave.* (Gen., viii, 21). Ayez donc une intention conforme à la sainteté de votre vocation, et votre sacrifice spirituel aura la vertu d'apaiser Dieu et d'être en même temps une source de grâces pour que vous puissiez *marcher dans la lumière des vivants.* (Ps., lv, 13).

¹ In Matth., Hom. xxv, n. 3 et 4, trad. Vivès.

SAINT CHRYSOSTOME : « Comment pouvons-nous faire de nos corps une hostie ? — Que vos yeux ne regardent rien de mauvais, et vous aurez offert un sacrifice ; que votre langue ne profère aucun honteux propos, et une offrande aura eu lieu ; que votre main ne commette pas d'iniquité, et vous aurez accompli un holocauste. Ce n'est pas encore assez : il faut ajouter à cette abstention de tout mal des œuvres de vertu : que la main distribue des aumônes, que la bouche réponde aux injures par des bénédictions, que l'oreille se prête assidûment à écouter la divine parole. — Dans l'hostie, il n'y a rien d'impur ; une hostie, ce sont les prémices en toutes choses. Conséquemment, offrons à Dieu nos mains, nos pieds, notre bouche, offrons-lui tous nos sens comme autant de prémices : cette hostie sera certainement aussi agréable au Seigneur que les hosties des Juifs lui paraissaient impures. *Leurs sacrifices*, disait un prophète, *sont pour eux un pain amer*. (Os., ix, 4). Il n'en est pas de même de nos hosties. — Les hosties juaiques offraient à Dieu une victime privée de vie, nos hosties lui offrent une victime vivifiée par elles, car la mortification communique à nos membres la vie véritable. C'est donc un sacrifice singulier et nouveau que notre sacrifice. — Aussi nous faut-il un feu tout particulier. Ce feu n'a besoin pour être alimenté ni de bois, ni d'autres matières ; ce feu subsiste en lui-même, et, loin de dévorer la victime, il l'anime d'une vie plus parfaite. — Depuis longtemps, Dieu réclame ce genre de sacrifice : *Le sacrifice que Dieu préfère*, s'écriait un prophète, *c'est un cœur contrit*. (Ps., l, 19). Mais remarquez la précision des expressions employées par l'Apôtre. Il ne dit pas : Faites de vos corps, mais : *Offrez*. Désormais qu'il n'y ait rien de commun entre vos corps et vous, puisque vous ne les possédez plus. Aussi devons-nous, avant de les offrir, les rendre purs et saints. C'est au roi de l'univers, à Dieu même que nous les offrons, non seulement pour défendre sa cause, mais pour lui servir de trône. Il faut donc que nous les purifions de toute souillure si nous voulons que Dieu les accepte comme une hostie sainte et agréable ¹. »

III. — Que votre culte soit raisonnable

Que faut-il entendre par cette expression : *culte raisonnable* ? L'Apôtre veut simplement nous dire : Offrez à Dieu avec discrétion vos corps, comme des hosties, soit par le martyre, soit par l'abstinence, soit par quelque autre œuvre de justice, et que parmi vous tout se fasse avec décence et selon l'ordre. (I Cor., xiv, 4). En effet, autre est la conduite du juste dans les actes intérieurs par lesquels il honore Dieu ; autre est sa conduite dans ses actes extérieurs, car ce qui est en lui bien et justice consiste principalement dans les actes intérieurs par lesquels l'homme croit, espère et aime. Or si nous ne devons mettre aucune mesure

dans les actes intérieurs qui ont pour objet la fin que nous avons à atteindre, nous devons néanmoins garder une mesure dans les actes extérieurs qui sont destinés à nous faire atteindre la fin proposée. C'est ainsi qu'un médecin procure la santé autant qu'il le peut, et qu'il administre des médicaments non pas sans doute autant qu'il le peut, mais autant qu'il le juge expédient pour rendre la santé. De même l'homme, dans la foi, l'espérance et la charité, ne doit mettre aucune mesure ; il est d'autant plus parfait qu'il croit, qu'il espère et qu'il aime davantage. C'est pour cette raison qu'il est écrit : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force*. (Deut., vi, 5). Mais dans les actes extérieurs, il y a une mesure de discrétion à observer, par rapport à la charité, et cette discrétion, qui nous est nécessaire dans la pratique de la vie chrétienne, n'est pas un présent petit et passager, mais bien un don précieux de la grâce divine. (I Cor., xii, 10). Quiconque ne ferait point tous ses efforts pour l'obtenir finirait par s'égarer dans le culte qu'il doit rendre à Dieu tant par ses sacrifices que par la pratique des vertus.

CASSIEN : « La discrétion est la vertu principale qui conduit à Dieu et règle nos rapports avec lui. Elle est l'œil et la lumière dont le Sauveur parle dans l'Evangile : *La lumière de votre corps est votre œil. Si votre œil est clair, tout votre corps sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux*. (Matth., vi, 23). Lorsqu'elle discerne, en effet, toutes les pensées et toutes les actions de l'homme, elle voit parfaitement tout ce qu'il faut faire ; mais si cet œil intérieur est mauvais, si l'âme manque de science et de jugement, elle se laisse surprendre par l'erreur et la présomption. Alors tout notre corps sera ténébreux ; notre esprit et nos actes deviendront obscurs, parce qu'ils seront aveuglés par les vices et enveloppés par les ténèbres des passions ; car il est dit : *Si la lumière qui est en vous est ténébreuse, dans quelles ténèbres serez-vous !* (Ib.). Lorsque le cœur s'égare dans les jugements et qu'il est plongé dans la nuit de l'ignorance, comment douter que toutes les pensées et les actions qui dépendent du discernement de la discrétion, ne soient de plus en plus remplies des ténèbres du péché ? Celui que Dieu avait jugé digne de régner le premier sur le peuple d'Israël fut privé de son royaume, parce qu'il n'eut pas cet œil de la discrétion, sans lequel tout le corps devient obscur ; il se laissa tromper par l'erreur d'une fausse lumière, en s'imaginant que ses sacrifices seraient plus agréables à Dieu que son obéissance aux ordres de Samuel, et il se perdit au lieu de plaire à la Majesté divine, qu'il espérait se rendre favorable. Le défaut de discrétion égara également Achab, le roi d'Israël, après la grande victoire que Dieu lui avait accordée. Il pensa que la miséricorde valait mieux que l'exécution rigoureuse d'un commandement qui lui paraissait trop cruel ; il faiblit en voulant tempérer par la clémence une sanglante victoire ; mais cette fausse compassion

¹In Ep. ad Rom., Hom. xx, n. 1, trad. Vivès.

le plongeait dans les ténèbres, et lui mérita une mort irréparable. Aussi la discrétion n'est pas seulement la lampe de notre corps, c'est elle encore qui gouverne notre vie, selon cette parole : *Ceux qu'elle ne garde pas tomberont comme des feuilles*. C'est pourquoi la discrétion nous est tellement nécessaire que, sans son aide, beaucoup, malgré tous leurs efforts, ne peuvent parvenir au sommet de la perfection ; car la discrétion est la mère, la gardienne et la directrice de toutes les vertus ¹. »

DIALOGUES ENFANTINS POUR LE TEMPS DE LA SAINTE ENFANCE

II

LE MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS

(Dialogue des petites filles de Bethléem)

ACTE I

Marie. — Dis-moi, Rachel, est-ce que tu as vu ces grands personnages qui sont arrivés avant-hier dans notre ville?... Comme ils étaient richement habillés ! Et puis leur escorte, les dromadaires qui leur servaient de montures, c'était admirable !

Rachel. — Si je les ai vus !... Ils ont passé par notre rue, où je m'amusaïs avec mon petit frère. Tu penses si nous les avons suivis !

Esther. — Maman m'a dit que c'étaient des mages venus d'Orient.

Lia. — Où sont-ils donc allés ?

Rachel. — Jusqu'à cette maison qu'habitent deux étrangers dont j'ignore les noms.

Marthe. — Ces étrangers s'appellent Joseph et Marie, et quoiqu'ils semblent être de simples artisans, ils sont pourtant de la race et de la famille de David.

Esther. — Sais-tu ce que les mages allaient faire dans cette maison ?

Rachel. — Oui !... Petit frère et moi nous les avons suivis jusque-là. Ils avaient renvoyé leur escorte qui s'en alla se loger au khan de la ville. Aussitôt je me mis à regarder par le trou de la serrure...

Lia. — Petite curieuse, va !

Rachel. — Curieuse tant que tu voudras, mais j'étais si aise de voir ! Et puis, si tu avais été à ma place, tu aurais fait tout comme moi !

Marie. — Lia ? Elle serait entrée avec les mages, pour mieux voir encore !

Lia. — Bien sûr, et ç'aurait été plus poli que d'écouter aux portes et de regarder par le trou de la serrure.

Esther. — Mais tu ne nous dis toujours pas ce que faisaient les mages !

Rachel. — Il y avait là Joseph et Marie. Marie tenait sur ses genoux son petit enfant.

Judith. — Oh ! ce petit enfant, c'est Jésus dont

papa m'a raconté la naissance en la nuit du 25 décembre : le chant des anges, une clarté éblouissante, et puis la visite des bergers à l'étable où il était né et où sa mère l'avait enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Esther. — Papa y était aussi, va, et il m'a dit tout cela.

Lia. — Savez-vous le nom de cet enfant ?... On répète tout bas, car on a peur d'Hérode, que c'est le Messie attendu, le roi des Juifs

Toutes. — Nous ne le connaissons pas.

Lia. — Moi je le sais.

Toutes. — Dis-le nous donc !

Lia. — Cet enfant s'appelle Jésus.

Marie. — Oh ! qu'il est gentil ce nom-là !...

Esther. — Et bien doux...

Judith. — Plus doux que le miel de nos abeilles.

Rachel. — Plus suave aussi que le parfum des lis et des roses.

Marthe. — Plus harmonieux que les sons de la harpe.

Lia. — Comme il me semble que je l'aimerais bien, ce cher petit Jésus, rien qu'à cause de son nom !

Esther. — Mais, Rachel, continue donc ton histoire.

Rachel. — Les mages, une fois entrés, semblaient comme tout interdits à la vue de l'enfant. Tout à coup leurs visages graves et sérieux s'illuminèrent d'une grande joie, mêlée pourtant d'un profond respect. Aussitôt les voilà qui se prosternent dans l'attitude de l'adoration...

Lia. — Et le petit Jésus, comment les reçut-il ?

Rachel. — Il parut alors tout transfiguré. Une majesté plus qu'humaine et vraiment divine pénétrait son corps si frêle mais si gracieux auparavant. Puis il laissa tomber sur les mages un sourire si ravissant qu'au ciel même les anges ne peuvent en avoir de plus beau. On aurait dit qu'il parlait. Aucun son pourtant ne parvenait à mes oreilles... C'étaient sans doute de ces paroles que le cœur seul entend.

Esther. — Et alors ?

Rachel. — Alors les mages se relevèrent et offrirent des présents à l'enfant.

Lia. — As-tu pu voir quels étaient ces présents ?

Rachel. — Tout ce qu'il y a de plus précieux.

Marie. — Quoi donc ?

Rachel. — De l'or...

Marthe. — Mais c'est le présent que l'on offre à un roi.

Rachel. — De l'encens.

Marthe. — On l'offre à Dieu seul.

Rachel. — De la myrrhe.

Marthe. — Ah ! je ne comprends plus !

Esther. — La myrrhe, qui sert pour les sépultures, est l'emblème de notre mortalité.

Marie. — Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Rachel. — Que, dans l'enfant Jésus, les mages ont reconnu et vénéré un roi qui est à la fois Dieu et homme.

Marthe. — Ce Jésus serait donc vraiment le Messie ?

¹ Collat., II, cap. II-IV.

Rachel. — Impossible d'en douter.

Lia. — Mais que sont devenus les mages?... Je m'étais levée de bon matin pour les voir, pensant qu'ils visiteraient notre ville aujourd'hui. Etant allée au khan, je n'ai plus trouvé personne.

Esther. — On dit qu'ils sont partis précipitamment l'autre nuit.

Marie. — Sait-on pourquoi ils sont partis si vite?

Marthe. — Je n'en ai pas entendu parler.

Marie. — C'est peut-être parce qu'on ne les a pas assez bien reçus... De grands personnages comme eux doivent être exigeants!

Esther. — Au contraire, ils se montraient très satisfaits de l'accueil qu'on leur a fait.

Lia. — Mais alors?...

Marie. — C'est à donner sa langue aux chiens. Devine qui pourra!

Marthe. — Ne devinons pas, et attendons. Peut-être qu'on le saura plus tard.

Rébecca (arrivant). — Connaissiez-vous la grande nouvelle?

Toutes. — Quelle nouvelle?

Rébecca. — Oh! j'en tremble encore et j'en suis tout effrayée!

Marie. — Mais enfin, qu'y a-t-il donc?

Rébecca. — Une troupe de soldats arrive par le chemin de Jérusalem. Mon frère aîné, qui se trouvait à la porte de la ville, vient de donner l'alarme dans tout Bethléem.

Marie. — Dieu! Qui est-ce qui envoie ces soldats, et pourquoi faire?

Rébecca. — On craint que ce ne soit Hérode.

Lia. — Le cruel et sanguinaire Hérode!

Esther. — Qui a déjà immolé tant de nos frères!

Rachel. — J'ai bien peur...

Judith. — Et de quoi as-tu peur?

Rachel. — Que le méchant Hérode ne veuille nous faire du mal...

Lia. — Qu'il ne fasse mettre à mort tous les Bethléemites et brûler la ville...

Judith. — Il n'oserait pas commettre un pareil crime! Dieu le punirait!

Lia. — Il a bien osé des choses aussi abominables.

Marie. — Moi, je crois autre chose...

Rachel. — Ah! vraiment!... Qu'est-ce que tu crois?

Marie. — Il se sera sans doute trouvé un traître pour lui dire qu'ici était né le Messie, le futur roi d'Israël, et c'est bien sûr pour s'emparer de lui qu'il envoie tous ces soldats.

Lia. — Oh! ce serait affreux!

Judith. — Si nous allions avertir ses parents et leur dire de cacher l'enfant ou de fuir avec lui?

Rébecca. — Il n'est plus temps... Entendez-vous les pas des chevaux, le bruit des sabres?... Voici les soldats... Sauvons-nous!...

ACTE II

Marie. — Tu pleures, Rachel?

Rachel. — Je pleurerai toujours!... Maman dit que plus jamais ne cesseront ses larmes.

Marie. — Ton petit frère a donc été du nombre des victimes?

Rachel. — Non seulement mon frère plus grand qui allait atteindre sa deuxième année, mais mon tout petit frère né depuis quelques jours. Maman dit qu'elle en mourra.

Lia. — Oh! le méchant, le cruel Hérode!

Rébecca. — Dis donc que c'est un monstre comme jamais la terre n'en a porté!

Rachel. — Qu'il soit maudit et que son nom soit exécré à jamais!

Esther. — Raconte-nous, Rachel, comment ça s'est passé.

Rachel. — Mon frère Ruben, celui qui avait ses deux ans, jouait auprès de ma mère, et le plus jeune était couché dans son berceau. Un soldat entre: « Par ordre d'Hérode! » s'écrie-t-il... Aussitôt il saisit notre petit Ruben. Ma mère pousse un cri terrible. Déjà mon pauvre petit frère était à terre baignant dans son sang. Ma mère se précipite sur le berceau; elle enlève l'enfant et le cache dans son sein, toute frémissante de colère et de désespoir. Le soldat recule, puis s'avance et, arrachant mon petit frère des bras de maman, lui plonge aussitôt son glaive à travers le corps, pendant que maman tombe évanouie sur les cadavres de mes deux frères et que je me cache dans un coin pleurant et criant. Je croyais que mon tour était arrivé et qu'il allait aussi me tuer. Mais voilà qu'il sort. J'étais sauvée. Hélas! mes pauvres petits frères!...

Esther. — Pauvre Rachel!

Lia. — Dis aussi: Pauvre Lia! Car moi aussi j'ai perdu mon unique frère. Je vois encore ma mère le défendre: « Barbare, cruel, disait-elle, je te défends de toucher mon enfant!... Songe à ta mère, à tes frères!... Perce-moi, tue-moi si tu veux, mais épargne ce que j'ai de plus cher, épargne mon enfant!... Prends tout, mais encore une fois, de grâce, laisse-moi mon enfant! »

Marie. — Eh quoi! il n'a pas été touché?... Il n'avait donc point de cœur!

Lia. — Plus dur que le tigre, il ne répondit rien, mais aussitôt il donna un coup d'épée à travers le cou du pauvre petit qui lui souriait et dont le sang teignit le visage et les vêtements de ma mère.

Judith. — Et dire que cette scène s'est renouvelée vingt et trente fois en l'espace de quelques instants!

Marie. — Oh! l'horrible et abominable carnage! Jamais je ne l'oublierai!

Rébecca. — Et jamais non plus je n'oublierai les lamentations des malheureuses mères, les cris de rage et les menaces de vengeance des pères impuissants à défendre leurs enfants!

Lia. — Mais pourquoi nous a-t-on épargnées, nous, pendant qu'on égorgeait nos petits frères?

Esther. — Et pourquoi n'a-t-on fait aucun mal à ceux qui avaient plus de deux ans?

Marie. — Je crois comprendre ce mystère. Moins de deux ans, c'est juste l'âge de l'enfant du miracle, de ce Jésus que les mages sont venus ado-

rer. Qui sait si Hérode, l'infâme tyran, n'a pas voulu atteindre et perdre cet enfant ?

Judith. — C'est cela, et pour mieux l'atteindre, il aura ordonné de massacrer tous ceux du même âge. Quelle odieuse perfidie !

Esther. — Dieu ne peut-il pas déjouer les desseins des méchants ?...

Marie. — Oui... Savez-vous ce qu'est devenu le petit Jésus et quel fut son sort parmi tant de victimes immolées à cause de lui ?

Lia. — On est allé à la maison de Joseph et de Marie. Il n'y avait plus personne. Il ne restait même plus rien du tout de ces pauvres gens.

Rebecca. — C'est sans doute qu'ils avaient été avertis par un ange envoyé de Dieu et qu'ils avaient pu s'enfuir avant l'arrivée des soldats.

Marie. — O Providence divine ! Le tyran a donc souillé son âme d'un crime inutile et sans effet !

Rachel. — Aussi, loin de plaindre nos petits frères, nous devons envier leur sort.

Lia. — Oui, le divin Messie pour qui ils ont donné leur vie ne peut manquer de leur accorder en retour la plus magnifique des récompenses.

Rachel. — Je les vois, les Innocents, jouer avec leurs palmes et leurs couronnes devant le trône du Très-Haut.

Lia. — Je les entends entonner avec les anges le céleste cantique : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! »

Rachel. — Ils seront un jour associés à la gloire du Christ.

Lia. — Et l'assemblée des saints célébrera à jamais leur mémoire.

Rachel. — Cessons nos larmes !

Lia. — Et chantons dans l'allégresse le bonheur de nos frères morts à cause du Christ !

Toutes. — En eux nous saluons les prémices du règne messianique, les fleurs des martyrs !

Rachel. — Allons maintenant consoler nos mères !

Lia. — Allons leur dire ces merveilles de la bonté et de la miséricorde divines !

Rachel. — Et toutes ensemble bénissons et exaltons Dieu à jamais admirable dans ses saints !

RÉCITS ET CAUSERIES

XXI

QU'IL Y A MILLE ET UNE MANIÈRES DE PASSER
SON JOUR DE L'AN

Nous citerons en particulier :

— *La manière du pochard*, qui ne songe qu'à enfler rasades sur rasades. « Faut bien boire un coup ! C'est pas tous les jours premier de l'an, et surtout le premier du siècle ! » — Beau jour de l'an pour la femme qui pleure et pour les enfants qui meurent de faim !

Manière du pochard : HONTEUSE MANIÈRE.

— *La manière des enfants mal élevés*, qui consiste à penser uniquement aux étrennes et aux bonbons : « Si ma marraine ne m'achète pas ceci, je ne l'aimerai plus ! » etc.

Manière des enfants mal élevés : MAUVAISE MANIÈRE.

— *La manière des gens sélects et des lèvres pincées*, qui consiste en belles paroles, en beaux compliments, dont souvent on ne croit pas le premier mot.

Manière des gens sélects et des lèvres pincées : RIDICULE MANIÈRE.

— *La manière des têtes légères*, qui passent toute leur sainte journée sans qu'une seule pensée sérieuse vienne effleurer leur esprit. Rêves de plaisirs, rêves de fortune, rêves de vanité : voilà tout ce que fait naître pour elles l'apparition du nouvel an.

Manière des têtes légères : PITOYABLE MANIÈRE.

— *La manière des braves gens*, qui y vont « à la bonne façon », qui s'aiment sincèrement et se font des compliments sincères : « Bonne année ! Bonne santé ! Que nous puissions en dire autant l'an prochain ! »

Manière des braves gens : BONNE MANIÈRE.

— *La manière des gens sérieux*, qui réfléchissent sur la rapidité du temps qui les emporte. « Tout de même, je prends des années !... Et mes comptes pour l'autre vie ne pourraient-ils pas être mieux en règle ? Allons, cette année je vais mieux faire. »

Manière des gens sérieux : TRÈS BONNE MANIÈRE.

— *La manière des bons chrétiens*, qui pensent à souhaiter la bonne année surtout devant Dieu. « Nos vœux, nos souhaits, tout cela n'aboutit à rien si le bon Dieu ne s'en mêle, » disent-ils. — Et les voilà qui prient : « O Dieu, bénissez l'année qui commence, et tous les jours de cette année ! Bénissez ceux que nous aimons ! » Et les voilà qui, tout en se donnant à leur famille, savent se donner encore mieux au bon Dieu. Prières ferventes, assistance à la sainte messe, sainte communion, offrandes, aumônes, etc., ils ne négligent rien pour que le Maître souverain de la vie et de la santé vienne donner l'efficacité à leurs souhaits.

La manière des bons chrétiens, voilà l'EXCELLENTE MANIÈRE.

(L'Echo des Familles, n° 4).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 5 decembris 1900.

† SEBASTIANUS, *Episcopus Lingonensis*.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Conférences opportunes : L'Eglise au XIX^e siècle. — LES ŒUVRES. — 35^e Conférence : L'expansion de l'Eglise pendant ce siècle, 945. — 36^e et 37^e Conférences : L'expansion de l'Eglise par la France, 947 et 949. — 38^e Conférence : Le jour de la sanctification, 951.

Retraite de Première Communion. — DEUXIÈME JOUR. — 1^{re} Instruction : A qui vient-il ? A des pécheurs, 953. — *Entretien dans la matinée* : Le secret des bonnes confessions, 955. — *Entretien de l'après-midi sur l'Eucharistie* : II. Le Saint-Sacrifice, 957. — 2^e Instruction : A qui vient-il ? A des pécheurs repentants, 959.

Pastorale pour Noël, 961.

Pour la fête de Noël. — II. Les avances de Dieu pour conquérir nos cœurs, et les réponses de l'humanité, 963. — III. Les richesses de l'Incarnation, 967.

Pour le dernier dimanche de l'année. — Comment employer la nouvelle année, 969.

Souhaits de bonne année. — II, 971.

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne. — *Première partie : Le Dogme.* — XLVIII. La résurrection générale et le jugement dernier, 972.

Allocutions de mariage. — VI, 974.

Récits et Causeries. — XXII. La fin de l'année, 975.

Plan de sermon pour la fête de saint Jean l'Evangéliste. — Saint Jean vierge, docteur et martyr, 976.

CONFÉRENCES OPPORTUNES : L'ÉGLISE AU XIX^e SIÈCLE

LES ŒUVRES

35^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification* (suite)

§ 10. — LA SANCTIFICATION DES PEUPLES NON CATHOLIQUES

1^{re} L'expansion de l'Eglise pendant ce siècle

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a agi sur la matière, et je vous ai montré les nombreuses constructions sorties de son génie créateur. L'Eglise pendant ce siècle a agi sur elle-même, et de ses entrailles fécondes est sorti le clergé contemporain. L'Eglise pendant ce siècle a agi sur les âmes. Il me reste à compléter ce troisième chapitre.

L'Eglise catholique moderne n'a pas seulement agi sur les âmes qui lui appartiennent. Elle a essayé d'atteindre, et elle a atteint en effet une multitude d'âmes qui vivent en dehors d'elle. Il faut que je vous montre brièvement son expansion dans le passé, dans le présent, et plus particulièrement dans la race anglo-saxonne. Je vais condenser en une seule conférence la matière de plusieurs volumes.

I. — L'expansion de l'Eglise dans le passé est un fait notoire

D'abord, remarquez bien ceci : Jésus-Christ est venu pour l'humanité tout entière. Si ses bras se sont ouverts sur la croix, c'est pour y embrasser le monde. L'Evangile est essentiellement universaliste. Il l'est quant au temps : car c'est l'éternité qu'il revendique. Il l'est quant à l'espace : car il veut être prêché dans tous les lieux de la terre. Il l'est quant aux races : car il n'en est pas une qu'il rejette, et s'il épouse toutes les nations il ne se donne exclusivement à aucune d'elles. Il l'est quant au degré de culture : car les plus pauvres et les plus ignorants sont ses prosélytes prédestinés. Il l'est même quant au degré de moralité : car il n'est point de créature, si bas qu'elle soit tombée, qu'il dédaigne ou qu'il répudie. Jésus-Christ est venu, a agi, a parlé, a souffert et est mort pour tous les hommes : et de ceux mêmes que le monde ignore ou méprise, il fait ses trophées et les joyaux les plus précieux de sa couronne. La religion est universaliste... Voyez plutôt.

Le jour de la Pentecôte, les apôtres convertissent trois mille hommes de toute race et de toute langue. Puis, ils partent, ils vont, ceux-ci vers l'orient et ceux-là vers l'occident, les uns au nord, les autres au midi. L'expansion de l'Eglise commence pour ne plus s'arrêter... Voici l'ère des persécutions. Pendant trois siècles le glaive des Césars frappe la superstition juive. Mais du sang des martyrs germe une moisson plus florissante de croyants. L'expansion de l'Eglise marche... Voici l'ère des invasions. Les Barbares inondent les Gaules et l'Italie. Ils sont partout. Partout aussi apparaissent les évêques et les moines qui plantent la croix à la place des menhirs druidiques, et qui font fleurir les plus belles vertus et la plus étincelante civilisation là où l'ignorance et le vice semblaient enracinés pour jamais. L'expansion de l'Eglise marche... Voici l'ère du Moyen âge. Les fils de saint Dominique pénètrent en Russie, en Tartarie, en Ethiopie et dans les Indes ; les Franciscains pénètrent chez les musulmans, plus loin encore : à la fin du XIII^e siècle, ils fondent une mission en Chine. L'expansion de l'Eglise marche toujours... Voici l'ère du protestantisme. L'expansion de l'Eglise ne s'arrête pas. On lui prend la moitié de la vieille Europe : elle traverse les mers, et elle envahit le nouveau monde. Elle suit les explorateurs, quelquefois elle les devance, et on la voit porter la croix dans les forêts du Canada et sur les bords du Mississipi... Pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle l'élan ne se ralentit pas. La société des Missions étrangères prend naissance et vient travailler à côté des anciens ordres religieux partout répandus... La Révolution française ébranle le monde et arrête un moment le mouvement de l'apostolat. Mais bientôt, à l'aurore des temps nouveaux, l'expansion de l'Eglise reprend son cours. Notre siècle a commis de grandes fautes. Mais il aura plus qu'aucun autre la gloire de l'apostolat, et il méritera

tera sans doute, plus tard, le beau titre de « siècle des Missions. » Contemplons

II. — L'expansion de l'Eglise dans le présent

Le soldat croit la bataille perdue quand il voit son régiment criblé par l'ennemi et presque délogé de ses positions. Ainsi nous, catholiques de France, nous sommes tentés de croire que l'Eglise recule sur toute la ligne, parce que dans notre pays elle a subi une heure d'écrasement. Non ! Pendant ce temps, sur d'autres points, d'autres troupes ont marché, gagné du terrain et finalement assuré la victoire du drapeau.

En Asie, le catholicisme se maintient et se propage. Il se maintient chez les Turcs, malgré les horribles persécutions que vous savez. Il se propage en Chine et en Indo-Chine où il compte soixante évêques, deux milliers de prêtres et plusieurs millions de fidèles. Il se propage au Japon, avec ses évêques qui, il y a cinq ans, célébraient à Tokio un concile provincial.

En Océanie, le catholicisme avance à pas de géant depuis un demi-siècle. Rien qu'en Australie, nous comptons une vingtaine de diocèses ou vicariats apostoliques.

En Afrique, où le catholicisme n'est-il pas ? Il est à Alger, il est à Tunis, il est à Madagascar, il est au Dahomey et au Sénégal, il est sur les bords inhospitaliers du Nyanza, du Tanganika, de l'Ouganda, du Congo, sous les feux d'un climat encore moins meurtrier que les hommes.

Revenons en Europe. Là sans doute, chez les vieilles races latines, l'Italie et la France, de grandes apostasies se sont produites. Mais ce ne sont que des apostasies gouvernementales. Le pouvoir s'est montré athée : mais la nation dans son fond est restée chrétienne, et ce n'est pas de sitôt qu'on la fera renier son baptême et renoncer à Jésus-Christ. — Et puis, à côté de ces défections partielles, passagères et superficielles, que de fidèles inébranlables, que de retours marquants, que de progrès sérieux dans le sens de la justice et de la vérité ! Le catholicisme renaît en Danemark, en Suède, en Norvège. En Hollande, le catholicisme est en pleine efflorescence. Cette heureuse nation est devenue dernièrement la terre de refuge de nos congrégations religieuses prosrites. En 1800, il n'y avait en Hollande que 300.000 catholiques. Ils sont maintenant presque deux millions sur une population de quatre millions. Au siècle prochain, ils seront la majorité..., et les riches colonies hollandaises bénéficieront de cette prédominance des idées catholiques dans la métropole. En Allemagne depuis vingt ans le catholicisme fait splendide figure. Les dix-sept millions de catholiques ont lutté courageusement contre les trente-deux millions de protestants. Vainement Bismarck s'est écrié : « Nous n'irons pas à Canossa ! » Les catholiques ont fondé 450 journaux, ils ont fondé je ne sais combien d'associations économiques populaires, ils ont vaincu Bismarck.

Non, l'Eglise n'est ni morte ni mourante ! L'expansion de l'Eglise dans le passé est un fait notoire. L'expansion de l'Eglise dans le présent est un fait également notoire. Elle s'étend, elle progresse, elle avance dans toutes les parties du monde. Elle s'acclimate et s'implante chez toutes les races. Mais en terminant j'appelle votre attention sur un fait particulièrement intéressant :

III. — L'expansion de l'Eglise dans la race anglo-saxonne

Les *Etats-Unis*, il y a cent ans, recevaient leur premier évêque, pauvre pasteur d'un modeste troupeau d'environ 40.000 fidèles. Aujourd'hui il y a aux *Etats-Unis* 10 millions de catholiques, 75 évêques, 10.000 prêtres, 27 séminaires, 650 collèges catholiques, 4.000 écoles libres, une grande université, toutes nos congrégations religieuses qui fleurissent là-bas librement comme la végétation d'une forêt vierge. Certes, tout n'est pas à louer aux *Etats-Unis*. Cependant il faut voir ce qui est. Or il est plus qu'évident que l'Eglise catholique progresse en Amérique, qu'elle y tient une belle place, qu'elle y exerce une véritable influence, et que l'on peut prophétiser sans trop de témérité son triomphe probable dans un avenir prochain.

Et l'Angleterre ! Il y a cent ans, elle n'avait que 100.000 catholiques. Elle en a aujourd'hui 2 millions avec 20 évêques, 4.000 prêtres, 41 pairs à la Chambre haute et 73 membres à la Chambre des communes. Dans le mouvement de retour à l'unité catholique, l'aristocratie anglaise tient la tête ; et des cimes de la nation la lumière descendra dans les bas-fonds des classes populaires. C'est la loi. La conversion d'hommes tels que Newman, Wiseman, Manning, est un fait d'une importance considérable...

Si l'Angleterre se convertissait, quel événement ce serait au point de vue catholique ! Imaginez ce qu'est l'Angleterre avec ses vaisseaux, ses colonies, le rayonnement de sa langue, de son industrie et de son commerce, de son administration et de sa politique. Ses vaisseaux !... L'année dernière, au jubilé de la reine Victoria, elle a pu mettre en ligne neuf lieues de vaisseaux. Pendant l'année 1896 ont traversé le canal de Suez : 160 navires français, 260 navires allemands, 2.262 navires anglais. — Où la race anglo-saxonne n'est-elle pas ? Elle domine en Amérique par les *Etats-Unis* et le Canada. Elle domine l'Afrique par l'Egypte et le Cap. Elle domine en Asie par l'Inde et la Birmanie, en Océanie par l'Australie et la Nouvelle Zélande. Elle domine l'Europe et le monde entier par son commerce, par son industrie, par ses câbles transatlantiques, par ses agents, par ses touristes, par ses explorateurs, par ses administrateurs. Son empire colonial compte plus de 340 millions d'habitants. Il s'étend sur la sixième partie de la terre habitable. Seul, l'empire occidental de la Russie est aussi vaste, seul l'empire Chinois est aussi peuplé ; mais avec quelle différence ! La puissance anglaise est un phénomène inouï dans

l'histoire. L'empire anglais est quatre fois et demi plus considérable que l'empire romain, aussi bien comme étendue que comme population; et celui-ci n'a jamais eu la vingtième partie des richesses de celui-là.

Aussi ai-je bien raison de dire : « Si l'Angleterre se convertissait, quel événement ce serait au point de vue catholique ! » Or, pourquoi pas ? Depuis soixante ans, par la seule force de la liberté, de la conviction et de l'étude, le catholicisme exerce en Angleterre sa puissance conquérante. Il a fait de magnifiques recrues. Les vieilles colères contre le papisme sont éteintes. Des relations de bienveillance sont établies avec le Saint-Siège. Un mouvement prononcé de retour vers nos rites, nos traditions et nos prières s'est emparé des parties les plus intelligentes de la nation. Le grand pape pacificateur Léon XIII vient d'orienter puissamment vers l'Eglise romaine les esprits anglo-saxons. Oui, l'Angleterre se convertira, et ce jour-là sera un jour d'efflorescence magnifique pour le catholicisme.

Saluons, Messieurs, saluons avec transport l'expansion de l'Eglise dans le passé, son expansion dans le présent et particulièrement dans la race anglo-saxonne ! Saluons son expansion dans l'avenir !

Conclusion

Qu'on ne nous dise pas, Messieurs, qu'il y a conflit, conflit irréductible, entre le catholicisme et telle ou telle race. Non, le catholicisme n'est point affaire de race. Il est pour tous les temps, pour tous les lieux, pour tous les pays, pour tous les peuples. Il est pour les fils de l'Orient et pour les fiers enfants de l'Occident. Il est pour les hommes de l'ancien et du nouveau monde.

Allez donc, apôtres de l'Evangile, allez et enseignez toutes les nations ! Allez ! partout où il y a des hommes, là il y a place pour l'Eglise catholique ! Allez, abordez sur les plus lointains rivages ; et quand sous des cieux inconnus vous aurez découvert une région où l'on ne pêche plus, où l'on ne connait plus l'angoisse ou le remords, où le cœur n'ait plus ses déchirements et la mort ses formidables mystères, alors, vous vous arrêterez et vous direz à la croix du Christ : « Dessèche-toi, tombe en poussière, nous pouvons nous passer de toi ! » Cette région, Messieurs, n'existe pas ! L'Eglise catholique est faite pour tous les hommes, et son expansion est illimitée !

36^e Conférence

Chapitre III. — Les œuvres de sanctification

§ 10. — LA SANCTIFICATION DES PEUPLES NON CATHOLIQUES (suite)

2^e L'expansion de l'Eglise par la France

Messieurs, l'Eglise pendant ce siècle a agi sur les âmes, même sur les âmes qui vivent hors de

son sein. Elle a rayonné partout ; et dans ce mouvement d'expansion, la France a été sa fidèle servante et sa puissante coopératrice.

Etudions aujourd'hui l'expansion de l'Eglise par la France, et voyons la France mettant au service de l'Eglise à travers le monde ses *enfants*, son *or*, son *protectorat*.

I. — La France met au service de l'Eglise ses enfants

Ce sont les meilleurs enfants de la France qui vont porter l'Evangile à l'étranger. Qu'est-ce que l'Europe apporte la plupart du temps au monde païen, aux pauvres infidèles ? Des armes pour s'entre-détruire, de l'eau-de-vie ou de l'opium pour s'abrutir et se dégrader. Mais voici : il s'est trouvé, et il se trouve parmi ces conquérants plus barbares que leurs victimes, il se trouve des hommes et des femmes qui ont au cœur un étrange amour. Ils viennent à ces païens ; ils leur disent qu'il y a dans le ciel un Père qui les aime et sur la terre des frères qui voudraient les sauver ; ils leur racontent la merveilleuse histoire du Fils de Dieu fait homme ; ils plantent dans ces cœurs plus abruptes que le rocher la croix de Jésus-Christ. On les persécute, on les raille, on les tue, mais d'autres leur succèdent, et bientôt sur la terre arrosée de leur sang, on voit fleurir des chrétiens prospères et étonnamment ferventes. — Quels sont ces hommes et ces femmes qui vont ainsi moraliser et civiliser le monde barbare en le christianisant ? Ce sont des missionnaires français et des religieuses françaises, ce sont les meilleurs enfants de la France.

C'est nous qui envoyons aux peuples païens le plus de *missionnaires* et les meilleurs, « les plus hardis, les plus gais, les plus entreprenants, les plus féconds, » comme disait Pie IX. C'est toujours à la France que s'adressent les évêques de Chine, de l'Océanie, de la Corée..., à la France qu'ils demandent des prêtres. Notre diocèse en fournit peu, parce qu'on ne va pas chercher des infidèles au delà des mers quand on en trouve à sa porte. Mais d'autres régions sont plus riches que la nôtre en vocations. C'est ainsi que Nantes a près de 200 prêtres dans les missions, Besançon en a une cinquantaine, Lyon 80, Gap 40, Rodez plusieurs centaines. — Où les missionnaires français ne sont-ils pas ? Ce sont eux qui ont introduit et acclimaté le catholicisme aux Etats-Unis ; et aujourd'hui encore le clergé américain est instruit et préparé par des Sulpiciens français. Au Japon les missionnaires français ont eu l'honneur et le mérite, en ce siècle, de devancer les marins et les soldats, les ingénieurs et les marchands de tous pays pour introduire dans cette terre, jadis immobile et impenétrable, le vrai principe de la civilisation : le christianisme. Et en Afrique ? Ce sont encore nos missionnaires qui précèdent ou accompagnent nos explorateurs et nos soldats.

Et à côté du prêtre français qui annonce la parole de Dieu et qui administre les sacrements, partout se rencontre la *religieuse* française, qui soigne les

malades, secourt les pauvres, élève les orphelins et instruit les enfants. La plupart des fondatrices des ordres religieux en Amérique sont parties de nos plages, et quoique maintenant leurs héritières soient des américaines, elles ont continué, Sœurs de Saint-Vincent, Dames du Sacré-Cœur, Petites Sœurs des Pauvres, elles ont continué de revêtir un costume français, de suivre une règle française, d'obéir de loin à une supérieure française... Voici par exemple la congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Elle est répandue partout, surtout dans les colonies françaises et dans les populations nègres. Elle a été fondée en 1806, par une femme, Mme Javouhey, morte en 1848, et dont Chateaubriand a pu dire : « Cette femme est un grand homme ! » Quel grand homme en effet que cette fille d'un simple cultivateur bourguignon qui fonde 125 établissements dont 42 en Afrique, aux Antilles, en Asie, en Océanie, qui porte d'un pôle à l'autre le nom de Jésus-Christ et le nom de la France, et qui enseigne aux pauvres nègres l'agriculture en même temps que la religion !

Messieurs, à la vue de tant de femmes grands hommes qui, non contentes de combattre la barbarie en Europe, vont l'attaquer aux extrémités du monde, on ne peut s'empêcher de dire : « Si malade que soit la France, elle ne peut ni périr ni faiblir à sa haute mission dans l'œuvre de la restauration universelle. » On a dit : « Le maître futur de la France fume probablement son cigare dans un corps de garde. » Moi j'inclinerais plutôt à croire que dans le pays de Jeanne d'Arc, le héros qui contribuera le plus à relever le prestige du génie national, ce sera... savez-vous qui ? Une de ces petites filles à qui une mère chrétienne inspire un grand amour de Dieu et de la sainte Vierge, une de ces petites filles que les mâles exemples paternels préparent à la magnanimité du sacrifice !

Ce sont les meilleurs enfants de la France, ces religieuses et ces missionnaires français qui vont porter l'Evangile à l'étranger. Et comment, de quoi vivent-ils, là-bas sur les plages lointaines ? Le gouvernement anglais envoie tous les ans des millions à ses colporteurs de Bibles. Nos missionnaires se contentent de peu et n'ont pas une famille à nourrir, comme les prédicants anglais. Cependant ils ont beau se réduire au strict nécessaire et vivre à la sauvage, il faut de toute nécessité que l'Europe vienne à leur secours. Ici encore apparaît en première ligne le dévouement de la France. Elle leur fournit

II. — Son or

C'est l'or de la France qui soutient les missions catholiques. L'œuvre de la *Propagation de la Foi* est une œuvre essentiellement française. Elle a été fondée en 1820 par une humble fille de Lyon, Pauline-Marie Jaricot. Elle demande à ses associés un sou par semaine ; et ce petit sou de l'homme du peuple et de l'ouvrier, multiplié par la charité, a produit depuis 1820 plus de 300 millions dont 200 ont été recueillis en France. L'année même où la

France payait des milliards à l'Allemagne victorieuse, elle donnait un million de plus pour l'extension des missions. L'année dernière, sur les 6 millions de recettes de la *Propagation de la Foi*, la France a donné plus de 4 millions. Cet or généreux, Messieurs, est un prêt fait à Dieu, et notre confiance est qu'à ce prix Il nous rendra à nous la foi que nous procurons si libéralement aux autres... Et, remarquez-le bien, dans cette charité princière il n'y a rien d'officiel, rien d'imposé, rien de gouvernemental. Ce n'est pas l'Etat qui va chercher dans la poche des contribuables l'argent dont vivent les missions. Ce sont les catholiques riches et pauvres qui librement versent leur obole pour l'évangélisation des infidèles. On nous parle de solidarité ? Je n'en connais pas de plus sérieuse, de plus belle, de plus grande que celle qui fait que nous nous intéressons à ce qui se passe à nos antipodes, que nous prions pour des âmes dont des milliers de lieues nous séparent, que nous sentons pour des païens inconnus une irrésistible pitié, et que pour eux nous faisons des sacrifices. O splendeur de la charité catholique ! L'épargne d'une pauvre apprentie sert à procurer à un sauvage de l'Afrique le pain du cœur et de l'intelligence !

L'œuvre de la *Sainte-Enfance* est encore une œuvre essentiellement française. Elle a été fondée en 1843 par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy. Elle a pour but d'intéresser tout particulièrement les enfants chrétiens de France au salut des enfants païens, et elle ne demande à ses jeunes associés qu'un sou par mois. Dans ces dernières années, une campagne abominable de presse a été menée contre cette œuvre si aimable. On accusait les catholiques de calomnier les Chinois ; l'abandon des enfants était une fable inventée par les missionnaires ! L'Œuvre a triomphé de la timidité des uns et des calomnies des autres. Elle est aujourd'hui florissante. Elle a recueilli depuis 50 ans 90 millions, dont presque la moitié est sortie de la bourse de nos enfants de France sous la forme d'un petit sou par mois. Et ce n'est pas tout :

L'œuvre des *Ecoles d'Orient* est encore une œuvre française. Elle a été fondée au lendemain de la guerre de Crimée par le baron Cauchy et Montalembert, pour affermir en Orient l'influence catholique et l'influence française, inséparables l'une de l'autre. C'est en 1859, au moment du massacre des Maronites par les Druses, que cette œuvre est devenue populaire et prospère. L'abbé Laviegrerie, son directeur, se rendit à Damas pour distribuer des aumônes au nom des catholiques et du gouvernement français, et depuis nous entretenons là-bas, dans le Levant, plus de 500 écoles où sont instruits 40.000 jeunes Orientaux. Nos pères, par leurs vaillants coups d'épée, se sont acquis et ont acquis à la France une gloire immortelle en Orient : par l'œuvre des *Ecoles d'Orient*, nous faisons une croisade plus pacifique, mais non moins méritoire, non moins belle, non moins féconde. Que les ressources grandissent et l'Orient sera bientôt catholique..., et s'il est catholique il sera Français.

Ai-je eu raison de dire, Messieurs, que la France pendant ce siècle a travaillé puissamment à l'expansion de l'Eglise dans le monde ? Ce sont les meilleurs enfants de la France qui vont porter l'Evangile à l'étranger. C'est l'or de la France qui soutient les missions catholiques. Encore un mot :

III. — Son protectorat

C'est le protectorat de la France qui accrédite partout le catholicisme. Messieurs, nous avons dans le monde une grande clientèle, la clientèle catholique ; et tous les politiques qui ne sont pas des insensés, qui ont encore un grain de bons sens et de patriotisme, comprennent qu'il faut garder et étendre cette clientèle. Gambetta lui-même, qui faisait de l'anti-cléricalisme un moyen de règne à l'intérieur, a déclaré que l'anti-cléricalisme n'était pas un article d'exportation. — Prenons garde, Messieurs ! Nous avons à l'étranger de puissants rivaux qui nous disputent notre vieille clientèle catholique. Le protectorat de la France a été et est encore fortement battu en brèche, en Chine par l'Allemagne, en Orient par la Russie, en Abyssinie par l'Italie. Heureusement notre grand ami Léon XIII ne se laisse ébranler par aucune compétition. Il vient de rétablir en Abyssinie les Lazaristes français. Il fait reconnaître le prestige de la France dans les Lieux saints. Il maintient le protectorat séculaire de la France sur les missions de la Chine, malgré les intrusions de l'Allemagne. La France depuis vingt ans a beaucoup fait pour lasser la mansuétude de Léon XIII : Léon XIII ne s'est pas découragé. Il nous aime, et il ne cesse d'affirmer aux yeux du monde nos droits de fils aînés de l'Eglise.

Conclusion

Gardons notre mission, Messieurs, et accomplissons-la. Elle est belle, très belle.

Newman a dit : « On ne peut rien faire de grand sans la France. » C'est vrai. Sa langue, son épée, son dévouement sont nécessaires au monde. Une idée n'a sa forme complète que lorsqu'elle s'est fondue dans une phrase française : alors elle passe partout. De même, partout où la civilisation chrétienne fait une conquête, nous sommes au premier rang, ouvrant la route et donnant le premier coup d'épée.

Et puis, nous sommes désintéressés. D'autres sont plus habiles que nous et tirent de leurs conquêtes un profit matériel et tangible. La France n'a pas toujours cette sagesse anglo-saxonne. Elle est l'apôtre infatigable et désintéressée du progrès. Elle tient avant tout à porter la lumière dans les ténèbres, la liberté dans les servitudes, la vie dans les tombeaux..., et on la paie assez quand on l'aime pour ce qu'elle apporte... Cette mission, Messieurs, est très belle. Puissions-nous toujours et partout la bien remplir !

37^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 10. — LA SANCTIFICATION DES PEUPLES NON CATHOLIQUES (suite)

2^e L'expansion de l'Eglise par la France (suite)

Messieurs, dans son mouvement d'expansion à travers le monde, l'Eglise a été pendant ce siècle servie et aidée par la France. Prenons garde ! A l'heure présente, le protectorat que la France assure au catholicisme est fortement battu en brèche par les races rivales qui protègent les autres confessions chrétiennes. C'est de ce très grave sujet que je viens vous entretenir aujourd'hui.

Je vous montrerai : 1^o le danger qui menace l'Eglise, et 2^o le devoir qui incombe à la France.

I. — Le danger qui menace l'Eglise

Messieurs, l'énorme masse humaine immobilisée dans la Chine, dans l'Inde, dans l'Afrique, soit 1.350 millions d'hommes, sont à conquérir. Question redoutable ! Comment se lotira cet immense héritage d'hommes ? Il est probable que le lotissement politique de ces multitudes humaines influera puissamment sur leur lotissement religieux. Or, les plus grandes chances d'avenir sont pour les nations européennes qui ont le plus d'expansion coloniale.

Là est le grand danger du catholicisme. Sa prépondérance dans le monde est menacée par l'expansion toujours croissante de la race anglo-saxonne, de la race allemande et de la race slave.

Regardons en face ce péril.

1^o *La race anglo-saxonne* est étonnamment puissante et grandissante. L'Angleterre d'abord, sur un territoire qui ne représente que les deux tiers de la France, entretient une population égale à la nôtre. — Son empire colonial compte comme sujets ou comme protégés 340 millions d'habitants — Elle joint à cela la diffusion, sur tous les points du globe, de sa langue nationale. — Elle jette dans la balance la supériorité de son émigration, de son industrie, de son commerce, de sa marine, de ses réseaux télégraphiques qui enserrent pour ainsi dire le globe, de ses chemins de fer. — Enfin ses émigrants ne sont pas seulement nombreux, ils sont armés pour la lutte, ils sont riches, ils sont cultivés, ils sont entreprenants... Depuis 80 ans, 14 millions d'Anglo-Saxons ont essaimé hors de la Grande-Bretagne. Au point de vue catholique, Messieurs, il y a là, ce n'est pas niable, un immense danger. Sans doute, les conversions individuelles en Angleterre sont depuis 50 ans aussi éclatantes que nombreuses, mais l'Angleterre dans son ensemble reste foncièrement protestante. Les émigrants Anglo-Saxons portent partout avec eux les idées antipapistes de la Mère-Patrie, et l'expansion britannique n'est pas prête de ne plus s'exercer contre le catholicisme.

Il est bien vrai que depuis un siècle le catholicisme a fait des progrès prodigieux et incessants aux Etats-Unis. Il est bien vrai que nous sommes dix millions où nous n'étions que 40.000 il y a cent ans. Mais, faisons ici deux remarques importantes. 1^o Si le catholicisme s'est magnifiquement accru dans la grande république nord-américaine, les autres confessions se sont accrues elles aussi. 2^o L'émigration européenne aux Etats-Unis s'effectue généralement au bénéfice du protestantisme. C'est ainsi qu'en 1894 sont venus d'Europe aux Etats-Unis 110 mille catholiques contre 180 mille dissidents. Au Canada même, qui est foncièrement catholique étant français d'âme, l'anglicanisme a pris pied, il y a 20 diocèses, et je recevais ces jours-ci la visite d'un prêtre canadien qui m'expliquait avec terreur les progrès des anglo-saxons protestants au Manitoba. En somme, dans l'Amérique du Nord, les progrès des catholiques sont à peu près balancés par ceux de leurs émules, et la puissance de la race anglo-saxonne constitue pour l'Eglise un très sérieux danger.

2^o La *race allemande*, de son côté, depuis vingt ans surtout, devient de plus en plus envahissante, et à l'heure qu'il est elle menace sur plus d'un point la race britannique. Entre les Anglais et les Allemands c'est une lutte à outrance, une guerre sans merci. Or, qui ne voit que ce développement, redoutable pour l'Angleterre elle-même, de la race et de la puissance allemandes, accroît l'influence universelle de la Prusse luthérienne, laquelle est encore plus l'antagoniste du catholicisme que la religion anglicane? Sans doute l'Allemagne n'a guère que 7 millions de sujets ou de protégés dans ses colonies; mais son effort d'expansion, sa sphère d'influence à l'extérieur est quand même très considérable. Les six millions d'émigrants qui ont essaimé d'elle depuis 80 ans ont propagé dans tous les mondes leur luthérianisme national.

3^o Reste enfin la *race slave*. Nul prosélytisme catholique n'est possible chez elle, ni chez les peuples qu'elle domine. C'est donc, dès maintenant, une masse de 120 millions d'hommes soustraits à tous les efforts et à toutes les atteintes de l'apostolat catholique. Et l'on sait d'autre part que l'accroissement numérique aussi bien que le développement politique de la Russie n'a pas d'égal parmi les nations européennes pour la rapidité et l'importance des résultats.

Je résume. Quand on considère leurs ressources, leur puissance politique, leur développement économique et leur expansion coloniale, on est effrayé de ce que peuvent les trois races anglo-saxonne, allemande et slave, chez elles, en Europe, et dans les pays encore autonomes et non encore christianisés. On est effrayé de leur influence possible et probable dans un avenir peu éloigné. Voilà, Messieurs, le grand péril de l'Eglise! Au cours du xxe siècle, le catholicisme placé en présence des forces adverses que je viens de signaler devra défendre, maintenir et étendre son actuelle suprématie. Comment fera-t-il? Ici apparaît

II. — Le devoir qui incombe à la France

Qui, dans le monde, peut et doit balancer la prépondérance des races rivales qui représentent et accréditent les autres confessions chrétiennes : l'anglicanisme, le luthérianisme et le schisme grec? — La France et la France seule.

1^o Les autres peuples catholiques, ou bien n'ont pas de champ d'expansion extérieure : telle l'Autriche; — ou bien sont impuissants à mettre suffisamment en valeur les champs d'expansion qu'ils possèdent : tels, le Portugal, l'Espagne, la Belgique même. Au point de vue surnaturel, la confiance de l'Eglise dans l'avenir est à jamais inébranlable, fondée qu'elle est sur d'authentiques et formelles promesses de Dieu. Mais au point de vue humain, pour justifier ses espérances d'hégémonie religieuse au cours du xxe siècle, l'Eglise ne peut compter que sur la France. La France seule peut lutter avantageusement contre l'expansion religieuse et politique des trois races anglo-saxonne, allemande et slave. La France est la seule nation qui puisse sauvegarder l'avenir du catholicisme dans le monde.

Son devoir est donc tout tracé. Ce qu'elle peut faire, elle doit le faire. Elle doit travailler très activement à l'expansion de l'Eglise à l'extérieur. Elle doit se chercher des colonies, les bien choisir, y envoyer des colons. Elle doit apprivoiser, civiliser, christianiser, et s'attacher les races inférieures qu'elle y rencontre. Elle l'a fait dans le passé. Pourquoi ne le ferait-elle plus aujourd'hui, aujourd'hui que les peuples civilisés s'en vont à travers le globe chercher des champs nouveaux à leur activité?

Si la France se tenait en dehors de ce courant universel et inéluctable, a) elle manquerait à sa vocation. Elle cesserait d'avoir part aux destinées du genre humain. Elle ne serait plus la nation initiatrice et apostolique qu'elle a toujours été. b) Elle paraîtrait de plus en plus rapetissée. N'avançant pas, elle reculerait. Sa situation internationale serait encore amoindrie. Et pour avoir refusé ses services au catholicisme, elle verrait du même coup pâlir son prestige et sa puissance diminuer.

2^o L'intérêt de la France, Messieurs, est ici essentiellement conforme à son devoir. En propageant le catholicisme, la France se propage elle-même. Elle popularise son nom, sa langue, son influence. Quand même elle n'accaparerait pas de vastes terres, riches en toutes sortes de produits, quand même elle n'assurerait pas à son commerce et à son industrie des débouchés et des privilèges précieux, quand même elle ne s'enrichirait pas..., elle moissonnerait dans sa marche une part assez belle pour qu'elle n'en veuille pas d'autre : je veux dire l'honneur devant les hommes et devant Dieu.

Servante du catholicisme à travers le monde, la France dissipe la barbarie, relève les races inférieures, civilise les peuples nouveaux. Elle mérite bien de l'humanité. Elle acquiert parmi les na-

tions cette bonne renommée qui vaut mieux que ceinture dorée. Elle se revêt d'un prestige qui vaut mieux que les gros sous des Anglo-Saxons. Il y a mieux : en ne poursuivant que la gloire, elle trouve la plupart du temps son intérêt.

La France, à l'heure présente, a le droit et le devoir d'être préoccupée de ses intérêts matériels. Voyez où elle en est. Notre population a cessé de croître ; si peu que ce soit, elle commence à décroître. Pareillement, notre richesse n'augmente plus et risque de décliner. Nous sommes serrés entre deux courants, l'anglais et l'allemand, qui nous laissent en arrière et se disputent entre eux le marché du monde. Et dans le vaste effort que fait l'Europe pour pénétrer le reste du globe, y planter ses colonies et le façonner à son image, ce n'est pas nous qui marchons à grands pas... Que la France sorte donc de l'engourdissement qui l'énerve ! Qu'elle aille porter au loin ses enfants et ses croyances, ses foyers et ses autels, son drapeau et sa religion !... Et en travaillant à la diffusion de l'Evangile, elle travaillera du même coup à la diffusion de son commerce et de son industrie, c'est-à-dire à son agrandissement et à son enrichissement. Est-ce que, si on le voulait, nos missionnaires catholiques ne seraient pas les plus aptes et les plus empressés à nous renseigner sur tous nos intérêts coloniaux, à favoriser l'expansion extérieure de notre industrie et de notre commerce national ? Ils sont partout précédant ou accompagnant nos agents, nos soldats et nos fonctionnaires. Ils font des séjours très prolongés et parlant très instructifs là où d'autres ne font que passer à la poursuite de la renommée, de la fortune, de l'avancement, des honneurs. Ils connaissent la langue du pays. Ils sont désintéressés. Ils ne sont pas isolés ; c'est là leur plus grande force. Où donc trouver un personnel plus sûr, plus de vitalité et par conséquent plus de vérité ?

A Madagascar, ce sont nos missionnaires catholiques qui sont les plus utiles auxiliaires de l'influence française. Ils apprennent notre langue aux fonctionnaires indigènes. Ils nous préparent des interprètes qui nous rendent d'inappréciables services. Ils forment des ouvriers agricoles et industriels. Ils dressent la carte du pays. Ils viennent de fonder à Tananarive un observatoire astronomique.

En propageant le catholicisme, la France travaille pour elle-même autant que pour l'Eglise.

Conclusion

En somme, les intérêts de la France sont inséparables des intérêts de l'Eglise. « Partout où j'ai passé, disait Brunetière il y a un mois ou deux, j'ai pu constater que le catholicisme c'était la France, et la France c'était le catholicisme. Tel est aujourd'hui l'état du monde civilisé qu'un Français ne saurait rien faire contre le catholicisme qu'il ne le fasse au détriment de la grandeur de la France, pour le plus grand avantage de quelque puissance ennemie... ; et réciproque-

ment dans le monde entier, que ce soit en Chine ou au Canada, tout ce que l'on fait dans l'intérêt du catholicisme, on le fait, ou du moins on l'a fait jusqu'ici dans l'intérêt de la France elle-même. » Donc, Messieurs, ne séparons pas ce que Dieu et les siècles ont uni. Soyons bons catholiques, nous n'en serons que meilleurs Français. C'est la grâce que je vous souhaite, à vous et à tous nos frères !

38^e Conférence

Chapitre III. — *Les œuvres de sanctification*

§ 11. — LE JOUR DE LA SANCTIFICATION

Messieurs, depuis un an, je vous raconte les œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle. Je vous ai montré l'Eglise agissant sur la matière et, bien que très pauvre, faisant sortir du sol de multiples constructions : c'a été notre premier chapitre. Je vous ai montré l'Eglise agissant sur elle-même et tirant de son sein fécond le clergé contemporain : c'a été notre second chapitre. Je vous ai montré l'Eglise agissant sur les âmes et multipliant pour elles les œuvres de sanctification.

J'achève aujourd'hui ce troisième chapitre, en vous parlant du jour qui est par excellence le jour de la sanctification. Nous allons nous placer en présence du grand mal social de la profanation du dimanche, et nous nous demanderons : qu'y a-t-il à faire ?

I. — La profanation du dimanche est un mal social, évident et redoutable

1^o *Un mal social évident.* Nous n'avons qu'à consulter les mœurs et les lois : elles sont, à ce point de vue, on ne peut plus révélatrices.

Regardons autour de nous. Beaucoup travaillent, vendent, achètent le dimanche comme les autres jours de la semaine. Parmi ceux qui se reposent et qui s'abstiennent de faire du commerce, beaucoup ne vont pas à la messe. Et parmi ceux qui satisfont au précepte de l'Eglise, beaucoup se contentent d'un minimum, c'est-à-dire d'une petite messe basse furtivement entendue, et emploient le reste de leur journée à des plaisirs frivoles, souvent dangereux, quelquefois mauvais. Toutes ces déductions faites, combien reste-t-il de vrais chrétiens ? — Dans les paroisses rurales, un chiffre infiniment petit... Et dans les paroisses de ville, un nombre plus considérable sans doute, mais encore bien insuffisant si on le compare au chiffre de la population. Voilà le mal de notre époque. Il n'est pas niable. Il s'étend à tous les diocèses de France et même aux provinces demeurées jusqu'ici les plus religieuses.

Et, remarquez-le, ce mal a le caractère d'un crime national, car il est toléré, j'allais dire encouragé par les lois. Il y a cent ans, la loi civile protégeait le repos dominical. La Révolution mit bon ordre à un pareil abus, et elle essaya même de substituer au dimanche le décadi. C'était idiot autant qu'impie. Le dimanche reprit ses droits,

et, en 1814, une loi fut portée qui rétablissait l'obligation du repos pour tout le monde. Cette loi était restée à peu près lettre morte, lorsque, en 1880, on sentit le besoin de l'abroger officiellement. A l'heure même où les ennemis de la religion faisaient revivre de vieilles lois non appliquées qu'ils appelaient « lois existantes » pour s'en servir contre nous, ils abolissaient la loi de 1814 sur le repos du dimanche. Et quelques années après, en 1888, quand on stipula dans une loi que les enfants et les femmes des établissements industriels ne travailleraient que six jours par semaine, on refusa intentionnellement de désigner que le jour du repos serait le dimanche. C'était un outrage à toutes les convenances sociales et religieuses. Cet outrage fut commis.

N'ai-je pas raison de dire que la profanation du dimanche est un mal social évident, passé dans les mœurs et ratifié par les lois ? J'ai ajouté :

2^o *Un mal social redoutable.* Il entraîne après lui tous les malheurs.

D'abord, comment voulez-vous que Dieu bénisse une société qui viole officiellement, habituellement, publiquement, le jour qu'il s'est réservé ? Il n'y a pas d'« autre vie » pour les sociétés, et c'est sur cette terre que sont punis les peuples prévaricateurs qui ne respectent pas le jour du Seigneur. Vous en doutez ? Voyez plutôt.

a) La profanation du dimanche ruine la santé morale et physique des *individus*.

La santé physique. D'où vient que tant d'hommes sont vieux et décrépits avant l'âge, sinon parce qu'ils dépassent la mesure de travail que le Créateur a assignée à nos membres ? « Tu travailleras six jours, dit l'Exode, mais tu te reposeras le septième pour laisser refroidir ton fils et ton serviteur, ton cheval et ton âne. » C'est vrai, Messieurs, la Compagnie des omnibus de Paris accorde à ses chevaux un jour de repos sur quatre ou cinq jours de travail. L'homme qui travaille le dimanche est moins favorisé. Mieux vaudrait pour lui être cheval !

Et la santé morale, que devient-elle sans dimanche ? Sans dimanche, l'homme ne s'aperçoit plus qu'il a une âme, il oublie la dignité de sa nature et finit par s'identifier à la terre, à l'outil, au comptoir, à la machine. Il s'abaisse, il s'abrutit, il se matérialise. Sans dimanche, l'homme ne sait plus qu'il a un Dieu à servir, une religion à pratiquer, des devoirs à remplir, un ciel à mériter, et privé de toute lumière supérieure, du frein religieux et des consolations de la foi, il va se réfugier ou dans le vice ou dans le désespoir. La profanation du dimanche tue du même coup le corps et l'âme, la vigueur physique et la dignité morale des individus.

b) Elle ruine la vie des *familles*. Sans dimanche, les membres de la famille n'ont presque plus l'occasion de se rencontrer, de se voir, de se connaître, de se soutenir, de s'aimer. Il n'y a plus de vie de famille. Quel immense malheur ! La véritable molécule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est

la famille. Or la famille est dispersée par le travail de la semaine, elle ne se reconstitue que le dimanche. Ce jour-là, le travailleur détend, en même temps que ses muscles, son cerveau, son cœur et son âme. Au lieu d'appartenir au patron, au métier, il s'appartient et il appartient à son cher entourage, à sa femme et à ses enfants. La famille s'affirme et s'étale dans la beauté morale et dans la salubrité bienfaisante... La profanation du dimanche ruine la santé morale et physique des individus. Elle ruine la vie de famille.

c) Elle ruine la *nation* tout entière. Les affaires ne prospèrent pas, Messieurs, dans un pays, si le dimanche n'y est pas respecté. Le curé d'Ars disait : « Je connais deux moyens de se ruiner : c'est de prendre le bien d'autrui et de travailler le dimanche. » C'est vrai. J'en prends à témoins les plus grands industriels : J'en prends à témoin l'Angleterre, qui est très riche et très respectueuse du repos dominical. J'en prends à témoin la France. Le travail du dimanche l'a-t-il enrichie ? Non ! En 1879, on était fidèle à observer le dimanche, il y avait en France quatre millions de pauvres sur vingt-six millions d'habitants. Aujourd'hui, le dimanche est violé, et sur trente-cinq millions d'habitants il y a sept millions de pauvres. Soyons loyaux, Messieurs. Quel est l'homme qui a été ruiné pour avoir suspendu son travail ou son commerce le dimanche ? Le travail du dimanche ne peut qu'appauvrir la nation. — Et, ce qui est plus grave encore, il la démoralise. Il n'y a plus de dimanche ? C'est le jour de Satan qui le remplace. L'église abattue ou déserte (au fond c'est la même chose), quelle maison dans votre cité lui succède ? Le cabaret hideux : A la place du prêtre, vous aurez l'orateur du club ou de la société secrète ; à la place de l'Evangile, l'ignoble pamphlet ; à la place du Symbole, la chanson obscène. Mon Dieu, mon Dieu ! où allons-nous de ce train ? Un demi-siècle encore d'un pareil mépris de vos lois, et tout sera prêt pour l'Antechrist, et nous aurons cessé d'être un peuple ! La profanation du dimanche est un mal social évident, un mal social redoutable.

II. — Que faire ?

Y pouvons-nous quelque chose ? Oui.

1^o D'abord soyons *personnellement* fidèles à garder le jour du Seigneur. Qu'importe que nous soyons le petit nombre ? Il y a là un devoir à remplir. Ne bronchons pas. Et puis, s'il y avait eu dix justes à Sodome, Sodome n'aurait pas péri dans les flammes. C'est un fait certain que souvent la société est préservée de grands malheurs et de justes châtements à cause de la fidélité des bons. Ce sont les minorités saintes qui protègent le monde... et qui le convertissent. Non contents d'observer le dimanche,

2^o Amenons les autres hommes à l'observer eux-mêmes.

Donner l'exemple, c'est déjà quelque chose.

Et puis, ne faisons pas travailler le dimanche. Que de fois, sans y penser, on prive un ouvrier,

un fournisseur, un domestique, un commerçant du repos dont ils ont besoin ! Pensons-y. Que le rangement de l'atelier se fasse le samedi soir, et non pas le dimanche matin : rien n'est plus facile quand on le veut. N'achetons le dimanche que les objets de première nécessité : il suffit pour cela d'un peu de prévoyance. Que si nous sommes obligés d'imposer le dimanche à nos serviteurs ou à des ouvriers des œuvres serviles inévitables, ayons soin de leur ménager dans la matinée la liberté d'une demi-heure ou de trois quarts d'heure pour assister à la messe.

Demandons aux compagnies de chemins de fer et aux magasins de ne jamais nous faire de livraisons le dimanche. Nous en avons le droit et le devoir. Ah ! si les catholiques voulaient, que ne feraient-ils pas ! Que ne feraient-ils pas s'ils adoptaient sur le terrain civique, sur le terrain commercial, sur le terrain religieux, une ligne de conduite conforme à leurs convictions, à leurs devoirs, à leurs vrais intérêts sagement entendus !

Organisons, Messieurs, une grande, sainte, pacifique croisade en faveur de la sanctification du dimanche.

Ne disons pas : « Que m'importe ? » Il n'est permis à personne de rester à l'écart de la chose publique, de s'isoler comme un Siméon Stylite, sur sa tour hautaine, pour regarder en spectateur curieux, mais passif, se dérouler à ses pieds le flot des événements. Le jour de ce dilettantisme sceptique est passé. Bon gré mal gré, par sentiment de solidarité humaine ou par calcul et par besoin de conservation sociale, il faut s'occuper d'autrui, de ses souffrances, et discerner dans ses revendications celles qui sont légitimes pour leur donner satisfaction. Or, parmi ces revendications légitimes, il n'en est pas qui le soient davantage que celles qui ont trait au repos du dimanche.

A l'œuvre donc ! A l'œuvre, avec courage et entrain !

Il y a dans la cathédrale de Châlons une pierre sépulcrale qui porte pour inscription ces mots : « Souvenez-vous de sanctifier le dimanche. » Sous cette pierre repose le corps de Mgr de Prilly. Le vénérable prélat, après avoir exhorté toute sa vie ses diocésains à la sanctification du dimanche, avait voulu leur prêcher encore ce devoir du fond de sa tombe.

Sur votre tombe, Messieurs, je fais le vœu qu'on puisse un jour écrire ces autres paroles : « *Et requievit die septimo et sanctificavit eum.* » Cet homme s'est toujours reposé le septième jour et il l'a toujours sanctifié ¹. »

¹ M. l'abbé Gibier a traité cette question capitale de *La profanation du dimanche* dans une série de onze conférences que nous avons publiées en janvier et février derniers. — Nous suspendons ici, à la fin du chapitre III, les conférences sur les *Œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle*, afin de laisser à M. Gibier le temps de remplir le plan qu'il s'est tracé dans la 3^e conférence (p. 563). En attendant la suite, nous donnerons à nos lecteurs, dans les premiers n^{os} de 1901, une vingtaine de conférences du même auteur sur *La désorganisation de la famille*. Nous sommes sûrs du bon accueil qui les attend.

RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

DEUXIÈME JOUR

1^{re} Instruction

A QUI VIENT IL ? — A DES PÉCHEURS

Mes chers enfants, hier nous avons répondu à la question qui devait, avant toute autre, se présenter à notre esprit, au commencement de cette retraite : *Qui est-ce qui vient ?* Et la réponse a été celle-ci : C'est le *Seigneur*, auquel nous devons respect, obéissance, soumission affectueuse ; et, en même temps, c'est le *Sauveur*, auquel nous devons reconnaissance, amour, fidélité.

Aujourd'hui c'est à une nouvelle question que nous allons répondre : Ce Seigneur, ce Sauveur, *à qui vient-il ?*

Est-ce à des anges, à ces purs esprits qui ne savent qu'aimer Dieu et reproduire en eux ses perfections infinies ?

Ah ! certes, il le faudrait, car Celui qui vient est la pureté et la sainteté même. Pour oser l'approcher ne faut-il pas lui ressembler ?

Mais non, ce n'est pas à des anges qu'il vient. A qui donc alors ? Est-ce à des hommes que leurs vertus, leurs mérites ont rendus dignes de le recevoir ?

Est-ce à des élus, qui ont acquis un droit certain, définitif à la récompense éternelle ?

Non encore ! C'est à des hommes, voyageurs ici-bas, pèlerins du temps à l'éternité, à des hommes déchus, hélas ! et pécheurs, indignes, par conséquent, de l'honneur qui leur est offert.

Mais que dis-je ? à des hommes ? vous n'avez que douze ans, vous n'êtes encore que des enfants, ô vous à qui le Seigneur et le Sauveur va venir. Des enfants ! Quoi de plus naïf, de plus candide et de plus pur ! Quoi de plus aimé du Bon Maître, qui voit se refléter en eux les vertus préférées de son cœur !

— Hélas ! me dites-vous, nous sommes des enfants, il est vrai, mais des enfants pécheurs ! Nous n'avons d'enfants que le nom, mais nous n'avons pas, nous n'avons plus la naïveté, la candeur de l'enfance. Comme saint Augustin, au souvenir de ses premières années, nous pouvons dire : « *Tantillus puer et tantus peccator !* » Si jeunes et déjà si coupables ! si petits par l'âge, et si grands par la malice de nos fautes !

A cette pensée, mes enfants, vous êtes tentés de vous écrier encore, comme l'apôtre saint Pierre : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un pécheur ! *Exi a me, quia homo peccator sum, Domine !* »

Mais non, vous répond le Seigneur, non, je ne m'éloignerai pas ! Ignorez-vous donc que je suis venu pour rendre la vie à ceux qui l'avaient per-

¹ Luc, v, 8.

due, pour chercher les pécheurs et non les justes? « *Non veni vocare justos, sed peccatores* »¹.

Ne craignez donc pas, jeunes pécheurs, car je vous apporte la grâce même du pardon. Mais encore faut-il que, vous reconnaissant indignes de l'union que je désire contracter avec vos âmes, vous compreniez ce que c'est que le péché, afin de le regretter, de le détester, de le réparer et de l'éviter désormais à tout prix.

I

Qu'est-ce donc que le péché?

Pour répondre à cette question, laissez-moi vous rappeler celle d'hier : Qui est-ce qui vient? — C'est le Seigneur, ai-je dit; c'est le Sauveur.

Or, le péché est, avant tout, une désobéissance à ce Seigneur et maître. — Une désobéissance, c'est-à-dire le refus à Dieu de faire ce qu'il ordonne, c'est-à-dire encore l'accomplissement d'un acte qu'il défend. Dieu nous commande et nous défend par sa loi sainte. Il a le droit absolu de nous manifester son autorité d'une façon comme de l'autre. C'est le maître, c'est le souverain maître. A nous de lui obéir. Ne pas le faire, c'est méconnaître ses droits; c'est mépriser son autorité; c'est, en un mot, faire acte de désobéissance.

Désobéir à un maître quelconque, c'est mal; mais combien plus est-ce mal de désobéir à un tel maître! La désobéissance, en ce dernier cas, est d'autant plus grave qu'elle a pour objet la Majesté la plus auguste et, tout à la fois, la paternité la plus tendre.

Souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier de ce maître, de sa bienveillance et de sa douceur, de sa justice et de sa libéralité à l'égard de ceux qui le servent. Songez à tout cela, et vous comprendrez mieux ce qu'il y a de souverainement inconvenant à désobéir à Dieu par le péché.

Qu'importe que vous n'y ayez pas pensé en commettant l'acte de cette désobéissance! Ne savez-vous pas, et ne devez-vous pas songer, en tout temps, que Dieu est votre maître, et qu'à ce maître est due la plus entière soumission? Concevez-vous ce qu'il y a d'insolent, de la part de l'homme, à répondre à Dieu qui lui dit, par sa loi : « Tu feras ceci. » — « Je ne le ferai pas! » — « Tu ne feras pas cela. » — « Je le ferai quand même! »

N'est-ce pas là ce que vous avez dit, bien des fois peut-être, mes enfants? Si ce n'a pas été des lèvres, c'a été par vos actes, par l'opposition de votre conduite à la juste autorité de votre maître des cieux.

Ah! comprenez donc qu'il y a dans cette résistance un inqualifiable désordre. Dans les rapports purement humains, un maître ne le supporterait pas de la part de son serviteur, un patron de la part de son employé, un chef de la part de ses subordonnés. Et vous, ce n'a pas été une fois,

mais dix fois, mais vingt fois et plus encore, que vous avez infligé à Dieu, votre souverain maître, le refus odieux de lui obéir! Songez, à l'avenir, à ses droits infiniment respectables, et respectez-les en lui étant soumis.

Et, en même temps que le péché est une désobéissance à Dieu, notre maître, il est un mépris, aussi ingrat qu'insolent, des enseignements et des exemples de Jésus-Christ, notre divin Sauveur; un mépris de sa vie et de sa mort, et de tous les bienfaits qu'il nous a acquis par ses fatigues et ses souffrances, durant les trente-trois années de son existence mortelle.

En effet, mes enfants, tout péché est un oubli de ce que Jésus-Christ a dit ou a fait pour notre instruction et notre sanctification; car, par le péché, on fait tout le contraire de ce que Jésus-Christ a pris la peine de nous apprendre, tout le contraire des exemples qu'il a proposés à notre imitation. Sachez-le bien, tout péché, quel qu'il soit, est une contradiction à l'un des enseignements et des exemples de notre divin Sauveur. « Soyez humbles, soyez doux, soyez obéissants, comme je l'ai été, nous dit Jésus-Christ; » et le pécheur, au lieu d'être humble, est orgueilleux; au lieu d'être doux, est violent et dur; au lieu d'être obéissant, n'écoute que son caprice et se révolte contre Dieu.

Et, à mesure qu'il multiplie ses fautes, il ne fait que rendre plus grande et plus manifeste son ingratitude envers le Sauveur. Et Jésus peut dire alors : « A quoi bon ma naissance à la crèche? A quoi bon ma vie pauvre et laborieuse à Nazareth? A quoi bon mes prières, mes fatigues, mes larmes, mes veilles? A quoi bon mes sacrifices, mes souffrances, mon sang, ma mort? A quoi bon tout cela, puisque le pécheur n'en tient pas compte, le rend inutile?... »

Ah! mes enfants, que de fois peut-être notre bon Sauveur a pu dire cela de vous, en voyant que vous faisiez si peu de cas de ses bienfaits! Ne dites pas : « Je n'y ai pas pensé. » Tout vous rappelle sans cesse autour de vous ses bienfaits. Eco-liers chrétiens, ici présents, le crucifix est partout dans les maisons où vous êtes élevés : à la chapelle, en classe, au réfectoire, au dortoir. Vous avez à côté de vous, au milieu de vous, le Crucifié lui-même, Jésus, l'Agneau de Dieu, la douce Victime toujours immolée sur l'autel, toujours présente au tabernacle. La seule vue de l'image du Sauveur, la seule pensée de sa présence eucharistique devrait entretenir en vous, avec le besoin de l'aimer, la crainte de lui déplaire. Et puis, dites-moi, pour aimer son père et sa mère, est-il besoin d'y penser, d'avoir recours à des raisonnements? Est-ce que l'amour filial n'est pas un sentiment naturel, instinctif? Et ce que vous n'oseriez pas refuser à vos parents, vous le refuseriez à votre miséricordieux Sauveur?

Hélas! oui, vous l'avez osé, je le répète, et bien souvent, n'est-ce pas?...

¹ *Ibid.*, 32.

II

Que vous reste-t-il à faire, mes enfants, après avoir constaté votre triste condition de pécheurs ?

Il vous reste à vous frapper humblement la poitrine et à faire sincèrement votre *mea culpa*. Oui, c'est bien par votre faute que vous avez offensé Dieu, car c'a été malgré les avertissements de votre conscience, malgré les nombreuses grâces reçues, malgré la facilité que vous aviez d'éviter le péché. Pleurez donc vos fautes ! Laissez les larmes couler de vos yeux, si vous les y sentez venir. Ces larmes seront une attestation du regret que vous avez de ces fautes. Pleurez-les comme le plus grand des malheurs. Et, à défaut des larmes, laissez le repentir pénétrer dans vos âmes et les remplir d'une salutaire douleur. Vous savez bien que Dieu ne rejette pas le cœur contrit et humilié. Eussiez-vous multiplié contre lui les offenses, il n'en serait pas moins disposé à vous les pardonner, en voyant votre regret sincère de les avoir commises.

A ce regret, mes enfants, joignez le ferme propos de ne plus retomber dans ces fautes, d'en supprimer absolument les causes, d'en éviter soigneusement les occasions, d'entretenir en vous l'horreur du péché. Le péché ! ah ! puissiez-vous le haïr tellement, que vous soyez prêts à tout endurer, la mort même, plutôt que de le commettre encore !

Connaissez-vous le beau trait de la vie de saint Jean Chrysostome ? L'impératrice Eudoxie voulait se venger des graves reproches que lui avait adressés le saint évêque. — Envoyez-le en exil, disaient certains ministres de la souveraine. — Non, disaient d'autres ; jetez-le en prison et faites-le périr de faim. — D'autres encore lui disaient : Il faut le faire mourir par le fer ou le feu. — Vous n'y entendez rien, reprit un dernier. Voulez-vous punir l'évêque de Constantinople et le faire souffrir plus que par l'exil, par la faim, par le fer et le feu ? Obligez-le à commettre un péché, car je vous le déclare, il n'y a en ce monde que le péché qu'il craigne, « *nihil aliud timet nisi peccatum*. » Puisse-t-on, chers enfants, dire de vous la même chose !

La première communion, vous le savez, est une époque solennelle, décisive : elle apporte des grâces de renouvellement dont l'effet doit s'étendre à la vie tout entière. Puisse-t-elle vous engager si bien dans la bonne voie, vous inspirer tant d'amour pour le bien, que vous ne songiez jamais plus à faire le mal, ou, si la pensée vous en vient, que vous y résistiez énergiquement et constamment, disant et redisant cette fière et chrétienne devise de nos anciens chevaliers : « *Potius mori quam fœdari* ! Plutôt mourir que contracter la souillure du péché ! »

Et s'il vous arrivait de pécher encore, si votre volonté venait à éprouver, dans l'avenir, quelque nouvelle défaillance, vite, vite, chers enfants, vous la répareriez aussitôt par une sincère confession. Vous n'accepteriez pas de rester, ne fût-ce

qu'une heure, par votre faute, dans l'état humiliant du péché.

Laissez-moi vous citer, en terminant, ces paroles de saint Augustin, qui résument admirablement la pensée que vous venez d'entendre : « Pécher est hélas ! le fait de l'homme, *humanum est peccare* ; sortir du péché, c'est le fait du chrétien, *christianum est a peccato desistere* ; persévérer dans le péché, c'est le fait du démon et de tous ceux qui veulent lui ressembler, *diabolicum est in peccato perseverare*. »

Entretien dans la matinée

LE SECRET DES BONNES CONFESSIONS

Mes chers enfants, une retraite est un temps de conversion. La conversion, c'est le passage du péché à l'état de grâce. Et ce passage, vous le savez, s'effectue au moyen de la confession.

Hier, je vous ai dit dans quelles dispositions vous deviez passer les jours bénis qui vous séparent de votre première communion ; en d'autres termes, je vous ai livré le *secret des bonnes retraites*. Aujourd'hui, qui est le jour de l'examen et de la purification sacramentelle de vos consciences, je voudrais vous livrer le *secret des bonnes confessions*.

I

Avant tout, mes enfants, ce qui fait une confession bonne, c'est la *sincérité* des aveux faits au confesseur. C'est là, sachez-le bien, une condition essentielle, indispensable, sans laquelle la confession est... — oh ! que ce mot est pénible à dire ! — la confession est *sacrilège* !...

La sincérité consiste à accuser ses fautes, toutes ses fautes, telles qu'on les a commises, sans chercher à en déguiser ni la nature, ni la malice, ni les circonstances, ni le nombre.

Or, laissez-moi vous le dire, mes enfants, afin de vous prémunir contre le malheur d'une confession mauvaïse, il n'est rien que le démon cherche tant à empêcher que cette sincérité de l'aveu après la faute. Tous ses efforts sont dirigés vers ce but. Voyez plutôt quelle est sa tactique. Avant que la faute soit commise, pour y pousser celui qu'il tente, il lui dit : « Eh quoi ? tu crains de faire ceci ou cela ? Mais il n'y a pas de mal à le faire... Allons donc ! Pourquoi hésiter ?... D'ailleurs, lorsque tu verras le mal, tu l'arrêteras pour ne pas le commettre... » Et, séduit par le langage perfide du tentateur, on va de l'avant, et l'on tombe dans le piège qu'il a tendu, sans même avoir eu le temps de l'apercevoir et de l'éviter. Alors sa tactique change. Ce qui, tout à l'heure, n'était rien, selon lui, est maintenant devenu une énormité. « Quoi ! dit-il, tu as osé faire pareille chose ! Mais c'est horrible ! Cache bien cela ; cache-le ! Que penserait, que dirait de toi ton confesseur ? »

Et c'est ainsi, mes enfants, que le démon s'efforce, par la fausse honte qu'il inspire, d'empêcher l'aveu des fautes commises, aveu qui est la con-

dition essentielle de leur rémission. « Le démon, dit saint Augustin, fait comme le loup qui pénètre dans un troupeau. Lorsqu'il veut ravir une brebis, il la saisit par la gorge, afin qu'elle ne puisse pas crier ; car si le berger entendait ses cris, il viendrait à son secours. De même, le démon, lorsqu'il veut perdre une âme, fait tout son possible pour l'empêcher d'appeler à son secours le bon pasteur, c'est-à-dire le prêtre, auquel elle avouerait ses fautes et qui la sauverait de la mort. »

Il fallait, mes enfants, vous dénoncer cette ruse de l'ennemi de vos âmes, afin que, étant prévenus, vous vous teniez, à l'avenir, sur vos gardes, et n'écoutez pas son langage trompeur. « *Vade retro, Satana!* ¹ Arrière, Satan! arrière! » C'est ainsi que vous lui répondrez, à l'exemple de Jésus tenté au désert, lorsqu'il viendra vous détourner de faire de vos fautes un aveu sincère.

— Mais, direz-vous, comment faire pour être sincère? On peut avoir le désir, la volonté de dire toutes ses fautes, de les bien dire, et ne pas savoir comment s'y prendre. Certaines fautes plus graves, plus honteuses, sont difficiles à expliquer. Comment les confesser?

Mes chers enfants, rien n'est plus facile. Je suppose que vous avez commis une de ces fautes dont la seule pensée vous fait rougir. Vous ne savez pas comment la déclarer. En ce cas, priez votre confesseur de vous interroger. Dites-lui que vous avez sur la conscience *quelque chose qui vous gêne*; demandez-lui de vous aider à en faire l'aveu. Votre confesseur, en vrai père de vos âmes, vous questionnera, et vous n'aurez qu'à lui répondre : oui ou non, en toute sincérité, humilité et confiance.

Peut-être sera-ce la honte qui vous arrêtera. Vous savez bien comment il faudrait dire; mais vous n'osez pas le dire de vive voix à votre confesseur. En ce cas encore, mes enfants, un moyen également fort simple vous est offert. Ecrivez ce péché dont l'aveu vous gêne, écrivez-le sur une feuille de papier que vous présenterez à votre père spirituel, en lui disant : Mon Père, je me confesse de cette faute.

Grâce à ce moyen, il connaîtra le véritable état de votre conscience. Vous aurez été sincères : votre confession sera bonne, vos péchés vous seront pardonnés.

Ah! mes enfants, ne vous laissez jamais dominer par cette crainte funeste qui arrêterait sur vos lèvres un aveu sans lequel il faut désespérer du pardon. — « *Aut confitendum, aut ardendum!* » dit saint Augustin : ou avouer humblement et sincèrement les fautes commises, ou aller expier, dans les feux éternels de l'enfer, cette lâcheté, cette honte qui pousse au pire des crimes : le sacrilège.

Il en coûte de faire certains aveux? — Soit! Mais qu'est-ce, après tout, mes enfants, qu'est-ce

que la confusion que vous pourrez avoir à faire connaître vos péchés à *un seul* homme, au prêtre, représentant du Dieu des miséricordes, comparée à celle que vous éprouverez, au jour du jugement suprême, en les voyant manifestés au monde entier?

Ne dites pas, ne dites jamais : « Plus tard, je confesserai ces fautes ; j'attendrai une circonstance plus favorable, un moment où je serai mieux disposé. » Non, mes enfants, ne remettez jamais à plus tard ce que vous pouvez, ce que vous devez faire sur l'heure. L'avenir ne vous appartient pas. Dieu seul est le maître de votre vie; il peut en prolonger ou en abrégier les jours, selon qu'il lui plaît. N'imposez pas ainsi des conditions et des délais à Dieu. Il pourrait bien ne pas attendre. *Plus tard*, ce serait peut-être *trop tard*!

Chers enfants, enfants peut-être déjà gravement coupables, quels que soient le nombre et la malice des fautes que vous avez commises, ayez confiance en la miséricorde divine, et soyez prêts à acheter votre pardon au prix d'un aveu sincère et complet!

Et puis, prenez, dès à présent, l'habitude, lorsque vous allez à confesse, de déclarer *avant tout* les péchés les plus graves, de vous décharger tout d'abord du fardeau le plus lourd.

Dites vos fautes, telles qu'elles ont été commises; seuls ou avec d'autres; si vous y avez été entraînés ou si c'est vous qui avez entraîné vos camarades; si ces fautes ont été commises en pensées, ou en paroles, ou en désirs, ou en actions.

Dites-en, autant que possible, le nombre exact, tout au moins, le nombre approximatif.

De cette sorte, mes enfants, vos confessions seront sincères. Elles auront la première qualité indispensable pour que vos péchés vous soient pardonnés.

II

Ce qui fait encore une confession bonne, c'est qu'elle soit accompagnée d'un vrai *regret* des fautes commises, et du *ferme propos* de ne les plus commettre à l'avenir.

En vous disant cela, mes enfants, je ne fais que vous rappeler une chose que vous savez tous, mais dont tous, peut-être, vous ne tenez pas assez compte.

Même en supposant que toutes vos confessions passées aient toujours été sincères, y aurait-il témérité à supposer qu'elles n'ont pas toujours été animées des deux dispositions dont je viens de parler? Pourquoi, mes enfants, après avoir sincèrement accusé vos fautes, avez-vous recommencé, presque aussitôt peut-être, à en commettre d'autres, aussi graves et aussi nombreuses que les premières?

Sans doute, il faut l'attribuer à la faiblesse de votre nature, à la légèreté de votre âge, à l'entraînement de vos passions naissantes, à l'inconstance de votre volonté et à bien d'autres causes en-

¹ Marc., VIII, 33.

core. Mais il faut aussi l'attribuer à l'insuffisance du *regret* que vous avez eu des fautes commises, et aussi à l'insuffisance du *ferme propos* de n'y plus retomber à l'avenir.

Est-ce à dire que vous n'avez pas regretté d'avoir offensé Dieu ? que vous n'avez pas pris la résolution de ne plus l'offenser ? Non, certes ; mais que ce regret a été faible, et cette résolution superficielle et vague ! Mes chers enfants, vous pleurez avec une étonnante facilité à l'occasion de la moindre contrariété qui survient dans votre vie... Et vous n'avez pas la moindre larme pour pleurer vos péchés ! Et le souvenir de l'injure que, par eux, vous avez faite à Dieu, de la peine que vous avez causée à son cœur si bon, vous laisse indifférents et insensibles ! Et, pour lui faire oublier cette injure, pour lui adoucir cette peine, vous ne savez pas vous imposer la moindre gêne, faire le plus petit effort !

Croyez-moi, mes enfants, là est, en grande partie, la cause de vos rechutes fréquentes et de cette facilité avec laquelle vous recommencez à offenser Dieu, après vous être confessés.

Ah ! désormais, comprenez mieux le mal que le péché fait à Dieu, sans oublier celui qu'il fait à votre âme. N'infligez pas à votre Père des cieux la peine de vous voir préférer à sa satisfaction celle de vos caprices et de vos passions mauvaises. Et, s'il vous arrive de l'offenser encore, de violer sa loi, d'abuser de sa grâce, de souiller votre âme, soit par faiblesse, soit par surprise, soit même par résistance momentanée à la voix de votre conscience, oh ! vite, vite, rejetez de votre cœur toute affection au mal accompli, regrettez-le, détestez-le, appliquez-vous sans retard à le réparer, et mettez, tous vos soins à l'éviter dans l'avenir.

Puis, lorsque vous viendrez implorer, aux pieds du prêtre, le pardon de vos fautes, apportez-y la douleur renouvelée d'avoir offensé Dieu, la ferme résolution de lui être inébranlablement fidèles. C'est là, mes enfants, ce que j'ai nommé le *secret des bonnes confessions*.

Entretien de l'après-midi sur l'Eucharistie

II. — LE SAINT SACRIFICE

Mes chers enfants, vous croyez au fait inexprimablement consolant de la présence réelle, vivante et permanente de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur, dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie.

Tous ici vous comprenez l'obligation sacrée où vous êtes, non seulement de croire fermement à cette présence, mais encore d'y être sensibles, de l'honorer et de vivre sous sa continuelle influence.

Mais cette présence est le fruit d'un sacrifice, du plus grand des sacrifices, car elle résulte de l'acte en vertu duquel Jésus-Christ lui-même s'immole volontairement et très réellement sur l'autel, par le ministère des prêtres, et renouvelle en faveur des hommes le sacrifice accompli par lui jadis au Calvaire.

Voilà, mes enfants, la vérité, ou, si vous le voulez, le second fait auquel *vous devez* croire, et dont il vous sera utile de vous bien pénétrer. Après quoi il vous faudra comprendre les devoirs qui découlent pour vous de ce fait et vous montrer résolu à les remplir fidèlement, à partir de ce jour.

I

Or, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, Jésus-Christ, pour se rendre, ou plutôt, en même temps qu'il se rend sacramentellement présent dans l'Eucharistie, s'immole sur l'autel comme au Calvaire.

Ce sacrifice du Calvaire avait satisfait pleinement à la justice divine et payé surabondamment les dettes de l'humanité coupable, pour laquelle il a été offert. A n'envisager les choses que du côté de Dieu, il n'y avait pour Jésus-Christ aucune nécessité de le renouveler.

Mais si on le envisage au point de vue des hommes, que de motifs pressaient notre divin Sauveur de rendre ce sacrifice perpétuel ! Opposer sans cesse l'action bienfaisante de sa passion et de sa mort à l'action malfaisante du péché sans cesse renouvelé dans le monde ; mettre sous les yeux des hommes l'exemple de la religion, de la soumission et de l'amour dus à Dieu, afin d'empêcher les hommes d'oublier Dieu et de se révolter contre lui ; leur rappeler sans cesse le souvenir de sa mort au Calvaire, source et cause de leur salut ; leur en appliquer les fruits précieux par une sorte de rédemption renouvelée : tels sont quelques-uns des motifs qui ont porté notre miséricordieux Sauveur à reproduire et à perpétuer sur nos autels, jusqu'à la fin des siècles, le sacrifice de la Croix.

Ici comme là, c'est, en réalité, la même immolation, avec la seule différence qu'au Calvaire elle s'est accomplie dans l'effusion du sang de la Victime, tandis que sur l'autel la Victime immolée ne répand point son sang. C'est aussi pour les mêmes fins qu'au Calvaire que cette immolation a lieu. Si le Fils de Dieu s'est rendu présent, il y a dix-neuf siècles, ici-bas sous une forme humaine, c'a été pour sauver les hommes en les rachetant du péché. S'il se rend présent à l'autel sous la forme sacramentelle ou eucharistique, c'est pour continuer l'œuvre de la rédemption du monde, commencée à sa naissance et consommée au Calvaire.

Comprenez-vous, mes enfants, combien est grande envers nous la charité du Sauveur ? « Personne, dit l'apôtre saint Jean, ne peut pousser la charité envers ceux qu'il aime plus loin qu'en donnant sa vie pour eux ¹. » Jésus-Christ est allé jusque-là ; mais — chose que nul homme n'a faite et ne fera jamais, — ce don de sa vie, il le renouvelle incessamment pour nous, en s'immolant sur l'autel.

Voilà le fait prodigieux de l'amour infini de notre Dieu et Sauveur Jésus ; le fait autour duquel convergent tous les mystères de notre sainte

¹ Joan., xv, 13.

religion, et qui est comme la clé de voûte du monument de ses merveilles que le Dieu des miséricordes a édifié ici-bas, au prix de sa vie et de sa mort.

II

Eh bien ! ce fait, il faut l'avoir en haute estime. Ce sacrifice, offert chaque jour et à chaque instant du jour, sur des milliers d'autels, d'une extrémité du monde à l'autre, il faut, mes enfants, vous en faire une grande idée. C'est le premier de vos devoirs envers l'Eucharistie, envisagée sous le nom de *saint sacrifice de la messe*.

Le vénérable curé d'Ars disait, dans un de ses catéchismes : « Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la messe est l'œuvre de Dieu. » — « Le martyr lui-même, ajoutait-il, n'est rien en comparaison. C'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie. La messe, c'est le sacrifice que Dieu fait à l'homme de sa chair et de son sang. » Et le saint curé s'écriait, les yeux remplis de larmes : « Ah ! si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour ! »

Mes chers enfants, si vous avez de la messe la grande et haute idée qu'elle mérite, vous y viendrez toujours volontiers, jamais par force.

En fait, vous y venez tous les jours, chers écoliers élevés dans des maisons d'éducation chrétienne. Tous les jours ! Quelle grâce ! Il le comprenait bien, cet homme qui eut nom Napoléon I^{er}, et qui, ayant remarqué sur le règlement du pensionnat d'Ecouen qu'il visitait, un article prescrivant aux élèves l'assistance à la messe deux fois par semaine, fit effacer cet article et ordonna que l'on mît à la place : « Les élèves assisteront à la messe *tous les jours*. »

Hélas ! mes enfants, si l'on vous demandait ce qu'il faut faire de l'article de votre règlement qui vous prescrit aussi l'assistance quotidienne au Saint Sacrifice, ne s'en trouverait-il pas parmi vous qui volontiers bifferaient cet article et se contenteraient de la messe du dimanche ?...

Ah ! si c'était pour assister à une tragédie, à un drame, fût-ce plusieurs fois par semaine, quel empressement ! Quelle joie ! — Une tragédie ? un drame ? mais c'est le drame, c'est la tragédie du Calvaire qui se renouvelle chaque matin sur l'autel ! Hélas ! hélas ! la foi manque, la foi est trop faible, et voilà pourquoi on n'aime pas assister à la messe ; voilà pourquoi, lorsque rien n'y contraint, on va même jusqu'à s'affranchir de l'obligation imposée par l'Eglise d'y assister.

Quel malheur ! Oui, un grand malheur, car on se prive par là des grâces sans nombre qui découlent de ce divin sacrifice...

Et, en même temps, quel mépris injurieux infligé à Jésus-Christ ! Quelle ingratitude à son égard ! Quelle odieuse méconnaissance du plus grand des bienfaits !

Ah ! mes enfants, si du fond des prisons de flammes où elles expient leurs négligences terres-

tres, les âmes du Purgatoire pouvaient faire arriver leur voix jusqu'à vous, elles vous crieraient : « Oh ! si l'on nous était donné d'entendre une messe ! » Et les damnés qui, malgré leur haine envers Dieu, savent quelle est la valeur de cet adorable sacrifice, s'écrieraient, eux aussi : « Que n'avons-nous mieux compris ce que c'est qu'une messe ! »

Vous, du moins, enfants chrétiens, qui pouvez assister à ce divin sacrifice, comprenez votre bonheur et sachez en profiter.

III

Comment profiter de la messe ? — En y assistant avec piété. — Mes chers enfants, on s'habitue vite aux meilleures choses et, si l'on n'y prend garde, elles finissent par ne plus faire que peu ou point d'impression ; par suite, on n'en retire que peu ou point de fruit.

Si, une fois tous les dix ans, comme à Oberammergau, la tragédie du Vendredi-Saint se renouvelait, non pas en représentation, mais en réalité, avec quelle religieuse émotion vous y assisteriez, n'est-ce pas ! Mais pourquoi seriez-vous moins touchés en la voyant se reproduire tous les jours sous vos yeux ? Cette répétition d'un sacrifice qui est la preuve renouvelée d'un amour héroïque, d'un dévouement sans pareil, ne devrait-elle pas, au contraire, vous impressionner plus profondément encore ? Ah ! venez donc à la messe comme vous seriez allés, comme vous iriez au Calvaire ! Alors vous en retirerez un profit abondant.

Entendez-la en suivant dans un livre les prières si belles de la liturgie sacrée, si vous êtes capables de les comprendre ; sinon, contentez-vous de lire les réflexions pieuses et les prières contenues dans la plupart des paroissiens et manuels de piété.

En tout cas, unissez-vous, d'esprit et de cœur, au prêtre qui célèbre. Voyez comme il est attentif, recueilli, tout absorbé par les saints mystères qu'il accomplit... Entendez-le vous dire : « Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, *qui est aussi le vôtre*, soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant. » C'est donc une invitation à vous associer à lui, à ne faire qu'un avec lui.

Le prêtre offre cet adorable sacrifice pour ses besoins personnels, pour ceux des fidèles, en général, et, en particulier, aux intentions des âmes qui lui sont recommandées à un titre spécial. Imité-le, chers enfants, en recommandant vous-mêmes à la miséricorde divine vos besoins, ceux de vos parents, de vos amis, de l'Eglise militante et ceux aussi de l'Eglise souffrante. Ah ! combien les âmes du Purgatoire réclament ardemment l'aumône de ce souvenir eucharistique ! Le saint curé d'Ars disait qu'il connaissait un prêtre dont un parent était mort. Ce prêtre était fort en peine sur l'âme du défunt, dont il désirait vivement le salut. Or un jour qu'il célébrait le saint sacrifice, après l'élévation, il fit à Dieu cette prière : « Père éternel, faisons un échange : donnez-moi l'âme de ce parent, voici votre Fils bien-aimé que je vous offre. » Sa prière fut aussitôt exaucée, car ce

prêtre vit l'âme qu'il venait de recommander à Dieu sortir du Purgatoire et entrer, radieuse et triomphante, dans le ciel.

Tout chrétien, mes enfants, a le même pouvoir sur Dieu, car lui aussi dispose de Celui qui s'est fait notre rançon et dont les mérites, devenus notre bien, satisfont à toutes nos dettes. Qu'elle était admirablement vraie, la prière à la fois humble et sublime qu'adressait, chaque fois qu'elle assistait au saint sacrifice, une pauvre vieille paysanne, dépourvue de toute instruction, mais très versée dans les choses de Dieu : « Père éternel, voici votre Fils : payez-vous et rendez-moi le reste ! »

IV

Encore un mot, mes enfants, pour compléter ce que je viens de vous dire.

A la messe, Jésus s'immole et se constitue dans un état de victime. Cet état, il le faut honorer ; et comment l'honorerez-vous ? En vous efforçant de le reproduire. Je m'explique.

Jésus, en s'offrant à l'autel, vient de vous donner une grande et salutaire leçon : la leçon du sacrifice. A tout chrétien qui assiste à la messe, Jésus-Christ peut dire : « Je viens de m'immoler : à vous d'en faire autant. Ma messe est finie : à vous de commencer la vôtre. La messe, pour vous, ce sera l'acceptation de toutes les occasions de vous gêner et de vous renoncer qui s'offriront à vous au cours de la journée. Souvenez-vous que si quelqu'un veut être mon disciple il doit faire abnégation de lui-même, prendre sa croix, la porter et me suivre¹. »

Mes chers enfants, prenez bien garde de négliger cette si importante leçon. Que l'esprit de sacrifice soit, chez vous, le fruit béni de toutes les messes auxquelles vous aurez assisté. C'est l'esprit qui convient à toutes les conditions et à tous les âges, car, partout et toujours, il y a plus ou moins à souffrir. Heureux celui qui aura appris la science du sacrifice à l'école du Calvaire et de l'autel ! Celui-là sera le vrai disciple de Jésus-Christ, le serviteur fidèle qu'il associera un jour à sa joie et à sa gloire, après l'avoir eu ici-bas comme compagnon de ses humiliations et de ses souffrances.

2^e Instruction

A QUI VIENT-IL ? — A DES PÉCHEURS REPENTANTS

Mes chers enfants, vous avez péché ! Et, en péchant, vous avez méprisé l'autorité de Dieu, votre Maître ; vous avez oublié les enseignements et les exemples de Jésus-Christ, votre Sauveur ; vous avez rendu inutiles ses sacrifices, ses souffrances, ses mérites, ses grâces... Vous avez été à la fois des révoltés et des ingrats !

Tous vous avez compris cela, tous vous l'avez reconnu d'un cœur sincère. Bientôt vos lèvres l'avoueront au prêtre, ministre des divines mis-

ricordes, et, après avoir fait l'aveu, elles implore-
ront le pardon.

Je vous l'ai dit, mes enfants, ce pardon ne vous sera pas refusé. Mais, pour qu'il soit réel, efficace, pour que, après l'avoir reçu, vous redeveniez ce que vous n'auriez jamais dû cesser d'être, il faut vous bien pénétrer de la gravité de vos torts envers Dieu ; il vous faut regretter sincèrement votre conduite passée, avoir un vrai repentir de tous les péchés commis par vous jusqu'à ce jour.

Et c'est afin de vous aider à concevoir ces sentiments, que je viens, dans l'instruction de ce soir, vous proposer deux modèles, aux garçons : *L'Enfant prodigue*, et aux filles : *Marie-Madeleine*. L'un et l'autre vous apprendront quelle conduite on doit tenir lorsqu'on veut sortir du mal, revenir à Dieu, se convertir et persévérer dans sa conversion.

I

L'Enfant prodigue ! Vous connaissez sa triste histoire. Vous savez comment, emporté par son amour de la liberté et du plaisir, il se sépara brusquement de son père et s'en alla gaspiller au loin, dans de honteux excès, la part de biens qu'il avait insolemment revendiquée.

Vous savez à quelle humiliante et douloureuse extrémité il fut réduit, après que, ayant dissipé tout son avoir, pressé par le besoin, mourant de faim, il dut se mettre au service d'un maître qui exploita son indigence en faisant de lui le gardien d'un vil troupeau.

C'est là, mes enfants, l'histoire, hélas ! trop réelle de la plupart des pécheurs, la vôtre peut-être. Dans un funeste désir de liberté et de jouissance, on se sépare de Dieu, on s'égare dans la région lointaine du péché, on gaspille les dons reçus de la munificence divine, on s'abandonne aux plus honteux excès ; on devient, par les aspirations de son cœur et par les actes dégradants auxquels la volonté se porte, semblable aux animaux immondes...

Pauvres enfants prodiges, si nombreux dans la grande famille humaine, ah ! revenez, revenez, par le repentir et la conversion, au Père infiniment bon dont vous vous êtes éloignés !

Le Prodigue de l'Evangile commence par rentrer en lui-même. Il examine sa vie ; il songe au passé, à son heureuse enfance, à la maison de famille, aux serviteurs de son père qui ont du pain en abondance. Il songe à sa déchéance morale : il mesure la profondeur de sa misère et de son indignité ; il se fait horreur à lui-même. Puis, pris de dégoût à la vue de tant d'abjection, résolu à mettre un terme à une si triste façon de vivre, comptant sur la miséricorde de son père, assuré d'avance de son pardon, il se dit : « Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché envers le ciel et envers vous ; je ne mérite plus de m'appeler votre fils ; traitez-moi désormais comme l'un de vos serviteurs. »

Tels sont, mes enfants, les sentiments qui animèrent jadis le fils prodigue, et tels sont les

¹ Matth., xvi, 24.

actes par lesquels il s'achemina vers une entière conversion.

Ces sentiments et ces actes doivent être aussi les vôtres. Alors même que vous ne seriez pas allés aussi loin que le Prodigue de l'Evangile dans la voie des égarements, vous n'en devriez pas moins vous inspirer de ses exemples et revenir, par la même voie que lui, à Dieu votre Père dont le péché vous a éloignés.

Rentrez donc en vous-mêmes. Réfléchissez, vous aussi, au bonheur que vous éprouviez, à la paix qui régnait dans votre âme lorsque vous aimiez le Seigneur, et que le péché n'avait pas encore produit cette séparation, cet éloignement, qui sont si pénibles, si douloureux et surtout si funestes à l'âme chrétienne, à cette âme que Dieu a faite pour lui.

Voyez à quel triste état le péché vous a réduits : vous, naguère encore, si riches des biens de la grâce, vous voilà dépouillés ; vous, si libres, vous voilà asservis au joug du démon ; vous enfin, si grands et si nobles, vous voilà déshonorés, réduits au rang des bêtes sans raison, qui ne savent qu'obéir à leurs instincts grossiers.

Ah ! comme le Prodigue, n'éprouverez-vous pas, à cette vue, des sentiments d'humilité, de regret, de répulsion à l'égard du péché ? Comme lui, ne prendrez-vous pas la résolution de sortir de ce triste état, et de mériter, par votre repentir, que le Seigneur vous pardonne ?

II

Et maintenant, chères enfants qui m'écoutez, laissez-moi vous montrer, en la personne de Marie-Madeleine, un modèle de vraie pénitence.

Vous savez ce que le saint Evangile nous dit à son sujet. Elle était tristement célèbre, par sa conduite coupable, dans la ville où elle habitait ; en la voyant, on la désignait sous un nom flétrissant. « C'est la pécheresse qui passe, » disait-on avec mépris. Et sa vie n'était qu'une suite de scandales.

Mes chères enfants, aucune de vous, j'en suis certain, n'a suivi Madeleine dans la voie de ses honteux égarements. Aux yeux de vos parents, de vos maîtresses, de vos compagnes, vous avez peut-être toujours paru des jeunes filles irréprochables. Mais aux yeux de Dieu et de ses anges, en a-t-il toujours été ainsi ? N'y a-t-il pas eu, dans votre vie, des jours, des heures où vous avez offensé Dieu et où, en vous voyant, Dieu et ses anges auraient pu dire de telle ou telle d'entre vous : « Voici la pécheresse ! »

C'est assez, mes enfants, pour que, vous inspirant de l'exemple de Madeleine, vous répariez, comme elle, le mal que vous avez fait en péchant.

Or, l'Evangile nous apprend que Marie-Madeleine ayant eu connaissance de la présence de Jésus dans la maison de Simon le Pharisien, aussitôt, se sentant éclairée d'une lumière surnaturelle, irrésistiblement poussée par une grâce intérieure, elle vint dans la maison du Pharisien, s'agenouilla devant Jésus dont elle arrosa les

pieds de ses larmes, les essuyant ensuite avec sa chevelure. Enfin, elle brisa sur les pieds du Sauveur un vase de parfum précieux primitivement destiné à satisfaire sa vanité personnelle.

Voyez-vous comment, par cette conduite, la pécheresse affirme les dispositions de son âme ? Et n'admirez-vous pas la promptitude de sa docilité à la grâce dont le Sauveur l'a prévenue ; l'humilité de son attitude ; le repentir qu'expriment ses larmes ; la sincérité de son amour, manifesté par les baisers qu'elle dépose sur les pieds de Jésus ; la générosité de son renoncement aux vanités du monde, aux causes et occasions de péché, par le mépris qu'elle fait de sa luxuriante chevelure ; enfin, dans ce parfum dont l'odeur suave remplit la maison, ne découvrez-vous pas un symbole expressif des vertus que la pécheresse, devenue pénitente, pratiquera désormais, et des saints exemples qu'elle donnera à tous en remplacement de ses scandales ?

Oh ! l'admirable modèle de pénitence, et qu'il mérite, chères enfants, d'être étudié et imité !

Ai-je à vous dire les biens qui en résulteront pour vous tous ? L'Evangile est là pour vous les faire connaître. Il met sous vos yeux le spectacle de la réhabilitation si magnifique et si touchante, aussi bien du fils prodigue que de la Madeleine.

Le fils est reçu par son père qui lui ouvre ses bras, l'attire sur son cœur, lui rend la robe première des beaux jours d'autrefois, l'anneau de l'alliance définitive, les chaussures qui distinguent les maîtres des esclaves ; il fait tuer en son honneur le veau gras pour le manger au milieu de réjouissances extraordinaires.

Madeleine est vengée par Jésus des insinuations méprisantes des pharisiens ; elle est publiquement pardonnée à cause de la direction honorable et sainte qu'elle vient de donner aux affections de son cœur ; elle est proposée à l'admiration de tous les siècles, qui ne prononceront jamais son nom sans se souvenir qu'il est synonyme d'amour repentant.

Tel est aussi le sort qui vous attend, chers enfants, qui avez erré comme le Prodigue et péché comme Madeleine... Ah ! que cette pensée vous soit un stimulant salutaire ! Et qu'elle soutienne, en même temps, votre confiance, ce sentiment si nécessaire à des pécheurs. Saint Augustin, en souvenir des péchés de sa jeunesse, s'écriait : « *Videbam magnam miseriam* : je ne voyais que grande misère ; » mais il ajoutait aussitôt : « *Et videbam magnam misericordiam* : je voyais aussi une très grande miséricorde. La grande misère était en moi, et la très grande miséricorde était en Dieu. »

Chers enfants, hier encore pécheurs, aujourd'hui repentants, cette miséricorde va vous être manifestée et s'exercer envers vous. Sachez-le bien, si grande que soit votre misère, cette miséricorde est encore plus grande, car elle est infinie !

PASTORALE POUR NOËL

SCÈNE I

Marie, Jésus

(Au fond, l'atelier de saint Joseph, à Nazareth. — Devant un petit établi, Jésus travaille; la sainte Vierge tient une quenouille et file).

Marie. — Mon fils, combien je souffre de vous voir ainsi manier cette lourde varlope dans vos mains délicates !

Jésus. — Souffririez-vous moins, ô ma mère, de me voir passer dans l'oisiveté les heures si précieuses du jour ? Ne faut-il point d'ailleurs que je me rende utile à vous et à mon vénéré père ?

Marie. — Il est si heureux de travailler pour vous... pour nous !... Il est allé jusqu'à Séphoris porter une charrue, et ne rentrera qu'à la nuit.

L'ombre des sycomores s'allonge, et c'est l'heure de préparer le repas du soir. Allez, mon enfant, renouveler la provision d'eau fraîche. (Jésus ôte son tablier, quitte l'atelier, et va chercher une cruche). O adorable obéissance !... Et je commande, moi, pauvre femme, à Celui qui a créé le ciel et la terre, et les anges et les hommes ! (Elle l'embrasse). Allez et revenez bientôt, mon fils, mon Bien-Aimé !

SCÈNE II

Rachel avec ses enfants : Lia, Ruben et Simon

Rachel (à ses compagnons). — Voilà un enfant à qui je vous souhaite de ressembler ! C'est le modèle de la cité.

Lia. — Oh ! pour cela, mère, c'est bien vrai ! Toujours docile, toujours content. Tout le monde l'admire.

Ruben. — Pour moi, j'aime beaucoup jouer avec lui. C'est le plus aimable des camarades.

Simon. — Et le plus obligeant.

Rachel. — Heureuse mère que Marie ! Pas l'ombre d'une imperfection dans son enfant ! On dirait qu'il n'est pas de la terre. Qu'il est beau, qu'il est gracieux ! Et comme tous les jours on le voit grandir en science et en sagesse.

Ruben. — C'est à qui d'entre nous voudra jouer avec lui.

Simon. — Aussi, frère, te souviens-tu que l'autre jour nous l'avons proclamé notre roi, et nous l'avons porté en triomphe sur nos épaules à travers les rues !

Ruben. — C'est qu'aussi bien il est le plus savant et le plus adroit parmi nous tous. C'est lui qui apaise les disputes, lui qui calme les emportés, redresse les tricheurs. Quand il est là, tout va bien et nous sommes tous heureux.

Rachel. — Eh bien ! mes enfants, imitez-le, marchez sur ses traces, pratiquez les vertus dont il vous donne l'exemple, et votre mère sera la plus heureuse des mères d'Israël.

SCÈNE III

Les mêmes, Nephtali, Noémi

Nephtali (chantant dans le lointain) :

Où t'en vas-tu, Dieudonné,
Avec ta mandore,
Ayant tout abandonné
Sans voir le jour éclore ?
— Je vais voir un Roi qui nous est né,
Afin que je l'adore.

Lia. — Qui chante ainsi ?

Rachel. — Sans doute quelque berger ramenant ses brebis au bercail.

Noémi (chantant aussi dans le lointain) :

J'en veux être, mes amis.
Partons avec l'aurore,
Cherchons le Sauveur promis,
Et que chacun l'adore.
Où est-il ce petit, ce cher fils ?
Le verrons-nous encore ?

Ruben. — C'est plaisir d'entendre si bien chanter.

Nephtali :

Il est né en Bethléem,
Ville autant renommée
Et plus que Jérusalem,
Ou ville de Judée.
Y est-il, dis vrai, Mathusalem,
Est-il dans la contrée ?

Noémi :

La mère de ce poupon
Doit être tout aimable,
Son père sage et bon
Et même vénérable.
Où est-il ce petit, ce mignon,
Ce Sauveur admirable ?

Nephtali (apparaissant en scène). — Avec vous soit le Seigneur, braves Nazaréens !

Rachel. — Avec vous aussi, berger et bergère !

Nephtali. — Voulez-vous bien me dire où demeure Joseph le charpentier ?

Rachel. — Ici même. Mais il est sorti, et son fils est allé à la fontaine. Vous le connaissez ? Oh ! qu'il est charmant !

Nephtali. — Oui, c'est un ange et plus qu'un ange que j'ai vu naître à Bethléem.

Simon. — Ah ! vous êtes de son pays ?

Nephtali. — Et même j'eus l'honneur d'entendre le Gloria in excelsis chanté par les anges... Je fus un des premiers adorateurs de la crèche et je chantais, il m'en souvient :

Compagnons, arrêtons-nous !
O Dieu ! quelle lumière !
Je vois des gens à genoux
Dans l'étable en prière.
Est-ce ici cet enfant, cet époux
Que mon âme révere ?

Rachel. — Le voici justement... Enfants, retirons-nous... Adieu, jeune homme... Mais vous, bergère, venez donc avec nous.

SCÈNE IV

Jésus, Nephtali

Nephtali. — C'est donc là la maison de mon Dieu ! Combien cette humble demeure est préférée.

nable au temple de Jérusalem ! En puis-je croire mes yeux ? Ces outils sont les siens... Il les manie de ses mains divines !

Jésus (il s'approche en chantant) :

Quand l'aube blanchit la terre,
L'oiseau te dit sa chanson ;
Moi, je célèbre, ô mon Père,
Les gloires de ton saint Nom !

Nephtali. — C'est lui !.. Il vient, ô bonheur !

Jésus :

Vole, vole, ma prière,
De la terre jusqu'aux cieux !
Monte, monte vers mon Père
Au séjour des Bienheureux !

Nephtali (se prosternant). — Je vous adore, ô mon Maître, ô mon Roi !

Jésus. — Relève-toi, Nephtali.

Nephtali. — Qui vous a dit mon nom ?

Jésus. — Viens dans mes bras, ô mon cher Nephtali, et ne m'appelle plus roi ni maître, mais ton ami.

Nephtali. — Que vous êtes bon !... Oh ! que j'ai souffert depuis six ans ! Je vous savais en exil et j'attendais votre retour avec impatience. Dieu a comblé mes vœux, puisque je vous revois.

SCÈNE V

Les mêmes, Marie,

Nephtali (à Marie qui entre). — O mère, ô douce mère !

Marie. — Vous ici, cher Nephtali !... Que vous êtes grandi, comme un cèdre du Liban !

Nephtali (montrant Jésus). — Et lui, comme un lis au milieu des lis de la vallée !

Marie. — Mais vous devez être exténué de fatigue ! Car il y a loin de Bethléem jusqu'ici !... Asseyez-vous et partagez notre frugal repas.

(Jésus apporte une table, y place du pain, des fruits, une coupe, la cruche d'eau).

Nephtali. — Vraiment, je n'oserais... Je suis tout confus d'être servi par vous, moi pauvre que je suis !

Jésus. — Et qui donc, si ce n'est mon Père qui est là-haut, pourvoit aux besoins de toute créature ?

Nephtali. — Il est vrai que le Psalmiste dit : « Vous ouvrez votre main, Seigneur, et nourrissez tout ce qui vit. »

Jésus. — Allons, à table, mon ami !

Marie. — Et qu'avez-vous fait durant notre exil ?

Nephtali. — Croyez bien que je n'ai pas cessé un seul jour de penser à vous.

Marie. — Vous êtes un brave cœur !... Soyez béni, Nephtali.

Jésus. — Cher ami, prends ces figues et ces dattes.

SCÈNE VI

Les mêmes, Rachel, Lia

Rachel. — Permettez que je vous offre ces fruits de mon verger et ce miel de mes ruches... Ouvre ton panier, Lia.

Marie. — Que vous êtes bonne ! Merci, Rachel, merci, Lia ! Que le Seigneur vous le rende !

Rachel et Lia (à genoux). — Bénissez-nous, s'il vous plaît, cher enfant Jésus.

Nephtali (soulèvant une grappe). — Oh ! quels beaux raisins ! Nous n'en avons pas d'aussi beaux dans le jardin de Salomon.

Rachel. — Aussi, quand vous serez de retour en votre pays, vous pourrez dire que le proverbe a menti, qui dit que de Nazareth il ne sort rien de bon. *(Elle désigne du doigt Jésus et sort avec sa fille. Marie les accompagne).*

SCÈNE VII

Jésus, Nephtali

Jésus. — Eh bien ! mon ami, parle-nous donc de Bethléem !

Nephtali. — Que vous en dirai-je ?... Pour moi, je n'ai cessé un seul jour depuis votre départ si précipité de visiter la grotte où vous êtes né, Seigneur, et j'ai mis tout mon plaisir à l'orner et à l'entretenir déceimment.

Jésus. — Et ces pauvres mères dont Hérode fit mourir les enfants, sont-elles consolées ?... Dis-leur que leurs chers Innocents formeront là-haut la garde d'honneur.

Nephtali. — Et vous, que faisiez-vous en Egypte ?

Jésus. — Sur notre passage, les statues des faux dieux s'écroulaient d'elles-mêmes, et la Providence daigna nous protéger plusieurs fois par miracle contre la faim, la soif, les voleurs et les bêtes féroces.

Nephtali. — Oh ! que j'aurais voulu être là pour vous prêter secours et main forte au besoin !

Jésus. — Bon Nephtali, je sais que je puis compter sur ton amitié... Mais tu ne manges ni ne bois !

Nephtali. — C'est que, voyez-vous, le bonheur rassasie, comme on dit, et je suis si heureux de vous retrouver, de vous voir, de vous entendre !

Jésus. — Ah ! Nephtali, dis bien à nos amis de me rester fidèles et de s'armer de courage, car un jour viendra où ils auront à partager avec moi mon calice d'amertume. Souviens-toi alors de cette parole : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » *(Il sort).*

SCÈNE VIII

Nephtali, Noémi, Judith

Noémi. — Nous sommes heureuses de vous rencontrer un instant, Nephtali. Au nom du ciel, vous, l'ami de Jésus, dites-nous donc ce que vous savez de cet enfant admirable ! Car jusqu'à présent sa mère n'a rien voulu nous dire.

Nephtali. — Vous ignorez donc ce que nous avons vu, nous, à Bethléem, il y a huit ans ?

Judith. — Expliquez-vous, de grâce.

Nephtali. — Tout Juda sait que vers le milieu de la nuit où Jésus vint au monde, des chœurs

angéliques firent entendre dans les cieux ce cantique : « *Gloria in excelsis Deo!* » Or, sur les coteaux de Beit-Saour, nous étions plusieurs bergers veillant sur nos troupeaux. Tout à coup un ange se détacha du groupe aérien et nous dit : « Ne craignez point, pasteurs, je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout Israël. Dans la ville de Juda, un Sauveur vient de naître, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche : c'est lui. »

Judith. — Et vous, vous l'avez vu ?

Nephtali. — En toute hâte nous nous rendîmes au lieu indiqué et nous trouvâmes, en effet, l'enfant divin enveloppé de langes, reposant sur la paille, réchauffé par le souffle d'un bœuf et d'un âne. Nous lui offrîmes, avec nos adorations, les petits présents que nous avions apportés.

Noémi. — Que vous avez dû être fiers d'être ainsi admis les premiers à présenter vos hommages à ce nouveau Roi !

Nephtali. — Fiers et heureux, oui certes !

Judith. — Ça vous fend le cœur de penser que ce cher enfant était là, en pleine nuit, dans une grotte ouverte à tous les vents !... Et dire qu'il y a eu des sans-cœur assez durs pour refuser un abri à Marie, à Joseph, des gens si bons, si obligeants !

Nephtali. — Il est vrai que ce jour-là toutes les places avaient été retenues pour les officiers de l'empereur.

SCÈNE IX

Les mêmes, Marie

Noémi (à Marie). — Nous savons maintenant que vous êtes l'élu du Seigneur et bénie entre toutes les femmes.

Marie. — Et qui vous a révélé ?...

Noémi (désignant Nephtali). — Lui !

Marie. — Vous, mon fils ?

Nephtali. — Pardon, ô mère ! Mais pouvais-je supposer que le Fils de Dieu fût venu au milieu des siens sans en être encore connu ? Pouvais-je croire que le divin Soleil eût voilé ici tous ses rayons ?

Marie. — Et moi qui désirais tant vivre ignorée dans la solitude !

Judith. — Ne vous attristez pas, nous respectons votre pieux désir !

Marie. — Voici mon fils !

SCÈNE X

Les mêmes, Jésus, Lia, Ruben, Simon

Marie. — Que signifie cette argile que je vois dans vos mains ?

Ruben. — Nous allons façonner des petits oiseaux pour nous amuser, et vous donnerez le prix à celui qui aura le mieux réussi.

Marie. — Je laisse ce soin à Nephtali.

Judith. — Je veux faire une fauvette.

Ruben. — Et moi un roitelet.

Lia. — Et moi une gentille hirondelle.

Simon. — Et moi un joli rossignol.

Rachel. — C'est plaisir de voir comment ce petit monde travaille !

Noémi. — Et babille... Ecoutez !

Nephtali (chantant) :

Tâchons de l'imiter
Tant qu'il nous fera vivre,
Si nous voulons le suivre
Et ne point le quitter.
Tant qu'il nous fera vivre,
Tâchons de l'imiter.

Lia. — C'est fait.

Simon. — J'ai fini.

Nephtali. — Ce roitelet est trop petit... Cette hirondelle n'a qu'une aile... Ce rossignol qu'une patte... Regardez donc ce rouge-gorge entre les doigts de Jésus !

Jésus. — Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez son saint nom ! Bénissez-le, petits oiseaux qui chantez dans l'azur ! (*Il laisse échapper de ses mains un petit oiseau qui s'envole.*)

Judith. — O miracle !

Noémi. — Celui-là est vraiment le Messie promis à nos pères et que nous attendions depuis si longtemps.

Tous (chantant) :

Salut, divin triomphateur,
A toi nos chants d'amour et d'espérance !
Salut, ô notre Rédempteur,
Par toi, Jésus, nous vient la délivrance !

Nous proclamons roi de nos jeux,
Roi de nos cœurs, le doux Fils de Marie !
Dans ton beau royaume des cieux
Place-nous près de ta Mère chérie !

Salut, divin triomphateur,
A toi nos chants d'amour et d'espérance !
Salut, ô notre Rédempteur,
Par toi, Jésus, nous vient la délivrance !

POUR LA FÊTE DE NOEL

II

LES AVANCES DE DIEU POUR CONQUÉRIR NOS
CŒURS, ET LES RÉPONSES DE L'HUMANITÉ

Diliges Dominum Deum
tuum.

Mes frères,

J'ai lu quelque part qu'un anachorète, blanchi par les ans et par les austérités, rêva, sur ses vieux jours, de devenir savant. Il se présenta donc au seuil d'une célèbre académie, où la culture des lettres, des sciences et des arts était en honneur, et demanda à être admis au nombre des disciples. A peine était-il entré qu'un docteur, montant en chaire, posa cette question : « *Utrum Deus sit ex toto corde diligendus?* » Faut-il aimer Dieu de tout son cœur ? »

Jusque-là, le solitaire, dans sa naïve simplicité, avait pensé que l'âme, par un élan spontané, irrésistible,

sistible, monte vers Dieu, comme la fumée de l'encensoir monte vers la voûte du temple ; jusque-là il avait cru qu'il est aussi naturel à l'homme d'aimer Dieu qu'il est naturel au soleil de projeter sa lumière, à la fleur d'exhaler son parfum, au fleuve de descendre vers l'Océan ; et vous pensez qu'il fut grandement surpris, — ce n'est pas assez dire, — il fut scandalisé de voir mettre en question une chose si simple, si évidente ; et ce fut à ce point qu'il se leva, sans hésiter, quitta l'école, et retourna à sa grotte.

Au fait, c'est presque faire injure à des chrétiens que de leur démontrer qu'il faut aimer Dieu, et si j'aborde cette question, c'est plutôt pour vous faire sentir combien nous serions inexcusables si nous ne l'aimions pas. Ce sujet ne vous semblera pas déplacé en un anniversaire qui vous rappelle le plus éclatant bienfait de Dieu, et la plus concluante raison que nous ayons de l'aimer.

Mon plan est bien simple. — Dieu veut être aimé de nous et il a tout fait pour gagner nos cœurs : c'est la première pensée que je développerai. — Après quoi, je montrerai comment l'humanité a répondu aux avances de Dieu.

I

I. — Pour conquérir nos cœurs, Dieu devait d'abord, mes frères, écarter les obstacles qui se dressaient entre lui et nous et qui nous empêchaient de l'aimer.

J'en aperçois trois principaux : Dieu est *invisible*, Dieu est *éloigné*, Dieu est *maître*. Invisibilité, éloignement, supériorité : telles sont les difficultés que Dieu va aplanir pour arriver jusqu'à nous.

1. — On ne désire point, on n'aime point ce que l'on ne connaît pas : *Ignoti nulla cupido* ; c'est un mot de la sagesse antique. Mais, pour connaître, il faut voir. Or, Dieu est invisible : comment le verrons-nous ?

Moïse avait demandé au Seigneur de voir sa face, de contempler son visage. Cette joie lui fut refusée ; elle est refusée à tout homme vivant sur la terre ; elle est réservée aux anges et aux saints dans les splendeurs du ciel.

Mais alors, comment pourrions-nous aimer Dieu s'il ne se montre pas à nous, s'il demeure invisible ?

Invisible, mes frères, Dieu ne l'est pas totalement ; car il se révèle dans ses œuvres, sur lesquelles il a mis son empreinte, un rayon de sa gloire, un vestige de sa puissance. Effectivement, la création est un voile derrière lequel il se cache et se laisse deviner, un voile assez transparent pour que l'œil de la foi le pénètre.

Toutes les âmes chrétiennes, avec le cœur, avec la pensée, savent remonter des choses visibles aux choses invisibles et découvrir le Créateur dans la créature.

Quelques jours avant la mort de Monique, Au-

gustin se trouvait avec elle dans sa maison d'Ostie. Tous deux étaient là, un soir, regardant le ciel, la mer et la campagne ; et leurs pensées, suivant leurs regards dans les profondeurs du firmament, par delà les étoiles, atteignaient Dieu et le contemplaient dans un muet ravissement.

C'était l'habitude des saints. A l'encontre de ce philosophe qui voyait toutes choses en Dieu, eux voyaient Dieu en toutes choses ; ils le voyaient dans l'astre qui étincelle, dans le nuage qui passe, dans le grain de sable qu'ils foulaient de leurs pieds, dans la petite fleur dont sainte Thérèse disait que c'est le sourire du bon Dieu.

Mais ce n'est pas assez de cette vision de Dieu à travers les créatures. Un jour, dans la terre de Judée, on vit un homme extraordinaire, guérissant les malades, ressuscitant les morts, faisant du bien à tous. C'était Dieu, Dieu incarné, rendu visible à l'œil de l'homme. « Faites-nous un Dieu qu'on puisse voir, » disaient les Hébreux à Aaron. Eh bien ! le voilà ! On l'a vu, on l'a entendu et l'Apôtre a pu dire en toute vérité : « Dieu a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire. *Vidimus gloriam ejus.* »

Pour nous, mes frères, nous ne l'avons pas vu dans la réalité de sa chair ; mais nous pouvons le voir en quelque sorte dans les personnes qu'il a chargées de le représenter ici-bas, dans les œuvres qu'il a fondées, et surtout dans cette institution qui a déjà vécu dix-huit siècles, qui vivra autant que le monde, et qui s'appelle l'Eglise catholique.

Voilà déjà une première difficulté vaincue. Dieu l'invisible, pour se faire connaître de nous, s'est rendu visible : visible dans la création, visible dans l'Incarnation, visible dans l'Eglise.

2. — Une seconde difficulté, c'était l'éloignement. Tout à l'heure je citais une parole de l'antique sagesse : *Ignoti nulla cupido*. Je retrouve dans mes souvenirs un mot populaire qui atteste que l'éloignement, l'absence, altèrent et ruinent les sentiments affectueux. Vous connaissez ce vieux proverbe : *Loin des yeux, loin du cœur !* Ah ! je sais bien qu'il y a des exceptions et je les fais ; je sais bien que l'absence de l'être aimé, loin d'étouffer l'affection, la rend quelquefois plus vraie, plus ardente ; mais le proverbe reste vrai : on oublie facilement les éloignés, les absents. En voulez-vous une preuve ? Pourquoi l'oubli descend-il si promptement sur ceux qui dorment dans le cimetière ? Pourquoi leur souvenir, autrefois si doux, si vif, est-il maintenant si fade et si éteint ? Ah ! c'est parce que nos chers défunts sont loin, c'est parce que la mort a mis entre eux et nous la distance de l'éternité. Eh bien ! si Dieu reste dans son ciel, s'il reste dans les profondeurs inaccessibles de son royaume, si entre nous et lui il y a un espace incalculable, nous ne pouvons pas l'aimer, il est trop loin ! S'il veut que nous l'aimions, il faut qu'il se rapproche, qu'il vienne près de nous.

Mais, qu'a donc fait Dieu, mes frères ? Cela

même : il s'est approché de nos premiers parents sous les ombrages de l'Eden ; il s'est approché des patriarches pour les bénir ; il s'est approché des prophètes pour toucher leur grande âme des rayons de sa sagesse ; il s'est approché des Hébreux, dans le désert, pour leur donner sa loi et pour diriger leur course aventureuse.

Il était loin, dans les profondeurs des cieux... Plus tard, qu'a-t-il fait ? Il a incliné les cieux et il est descendu ; il a jeté un pont sur cet abîme qui sépare le ciel de la terre ; il a rapproché ces deux extrémités et il a fait son apparition parmi nous, et depuis ce temps il est toujours resté avec nous ; car, au fond des tabernacles, l'Eucharistie nous le garde toujours vivant, toujours présent à deux pas de notre porte. En sorte que, mes frères, si l'éloignement est une cause de froideur, vous ne pouvez plus vous couvrir de ce prétexte, puisque Dieu a perpétué sa présence sur la terre, puisqu'il est là près de nous : *Dominus prope est*.

3. — Mais voici un autre obstacle qui se dresse entre Dieu et nous et qui nous éloigne de Lui. J'ai nommé la supériorité. Dieu est notre maître, et un maître d'une majesté infinie. Le sentiment dont nous sommes saisis en face d'un maître comme Dieu, qui a la puissance, l'autorité, la gloire, la sagesse à un degré infini, c'est un sentiment de crainte ; nous avons peur de Dieu, et la peur repousse au lieu d'attirer.

Mais voici que Dieu, pour arriver jusqu'à nous, pour diminuer nos appréhensions, vient de faire le sacrifice de sa majesté ! Sachant que l'amitié ne peut exister qu'entre égaux, il est descendu de son piédestal de gloire ; il s'est fait l'égal de l'homme et, allant au-devant de lui, il lui a dit : « Tu as peur ? Mais, regarde : j'ai quitté les sommets du ciel ; j'ai laissé là-haut ma gloire, ma félicité, et je suis venu au milieu de vous comme l'un des vôtres... Tu as peur ? Mais regarde donc : je n'ai ni grandeur, ni majesté, ni puissance ; je me suis raccourci à la taille d'un enfant, mes mains ne savent pas manier la foudre, mes lèvres ne savent pas prononcer des paroles terrifiantes... Tu as peur ? Mais regarde encore : j'ai dédaigné le prestige de la majesté humaine pour rassurer ta timidité ; j'ai laissé l'éclat de l'opulence pour me mettre plus à la portée de tes misères et de tes faiblesses, pour approcher de plus près mon oreille et ma main de ton cœur, afin d'en écouter les battements et d'en compter les blessures... Tu as peur ? Mais regarde enfin : je suis ton frère, ton ami, ton Sauveur, et j'oublie que je suis ton Dieu ! »

II. — Les barrières sont tombées, les difficultés aplanies, et nous pouvons déjà admirer les efforts de Dieu pour se frayer un chemin vers notre cœur.

Maintenant, allant droit au but, Dieu va essayer de nous gagner par les moyens qui aboutissent, dans le monde, à un infaillible succès. Les hommes s'attachent leurs semblables par les qualités dont ils sont doués, par des paroles sympathiques et par des bienfaits.

Mais quand Dieu sollicite notre affection, il se présente à nous comme étant l'être le plus parfait, le plus beau, le plus aimable, celui qui possède à un degré infini, sans limite et sans ombre, toutes les perfections imaginables ; celui qui est le ravissement, la volupté des saints.

Pour l'aimer, vous voulez qu'il vous donne des témoignages de sympathie, qu'il vous dise des paroles aimables. Eh bien ! ouvrez les saints Livres, au hasard, à la première page : vous y trouverez des paroles qui révèlent sa bonté, sa charité, son cœur. Des paroles aimables, il en a eu pour vous, pour les grands et pour les petits, pour les riches et les pauvres, pour les enfants et les vieillards ; il en a surtout pour les affligés, pour les méprisés, pour les souffrants.

Et s'il faut des bienfaits pour gagner votre affection, comptez, si vous le pouvez, ceux que vous tenez de la libéralité divine : bienfait de la vie, bienfait de la conservation, bienfait de la Rédemption, bienfait de votre vocation au christianisme ; force dans la santé, secours dans la maladie, abondance dans les biens terrestres, aide dans la misère, consolation dans les tristesses, courage dans l'infortune, larmes dans le repentir, conseils salutaires, direction sage, tentations vaincues, obstacles détruits, périls évités, demandes accordées, entreprises bénies... Mais il faudrait lire à toutes les pages de votre vie et à toutes les pages de votre cœur, pour faire le compte des grâces que vous avez reçues et qui permettent à Dieu de vous dire, comme il disait à son peuple : « Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'ai pas fait ? »

Mais j'ai lu autre chose encore dans les saints Livres. J'y ai lu que Dieu, pour vaincre notre froideur, s'est abaissé au langage de la prière.

Entendez cette parole touchante sur les lèvres de Dieu : « O mon fils, ô mon enfant, ô ma créature, toi que j'ai fait à mon image et que j'ai enrichi de mes dons, j'ai une prière à t'adresser, j'ai une chose à te demander : mon fils, donne-moi ton cœur ! *Probe, fili, cor tuum mihi*. » Voyez-vous Dieu, mes frères, après tant d'efforts pour nous attirer à lui, après tant de bienfaits et de grâces, prendre l'attitude et le langage d'un suppliant, se mettre en quelque sorte à genoux devant nous et, comme un pauvre, mendier notre affection ? Oh ! voilà un grand mystère ! Comment, à nous, misérables créatures d'un jour, existences chétives et décolorées, fleurs éphémères qui n'attendent pas même le soir pour se flétrir, Dieu nous fait l'incomparable honneur de solliciter notre amitié ! Du haut de son éternité, lui, qui a les anges pour l'adorer, les soleils étincelants pour lui servir de parure, daigne s'incliner jusqu'à nous et nous supplier de l'aimer ! Ah ! c'est trop de bienveillance, c'est trop de charité, et nous ne devons pas et nous ne pouvons pas y rester insensibles !

Et pourtant, mes frères, Dieu semble craindre que sa prière soit repoussée ; il a peur que le cœur de l'homme, notre pauvre cœur, lui échappe ; il

paraît prévoir que ce cœur, enlacé aux choses mondaines, affolé des joies sensuelles, rivé à la terre, ne montera pas vers lui, ne s'attachera pas à lui, ... et alors que fait-il ? Il fait une loi, il prend le ton du commandement, il parle d'autorité, il appelle Moïse sur le Sinaï tremblant, et il lui dit : « Descends et va dire à mon peuple ceci : Vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : je le veux, je l'ordonne. » Et ce commandement fut porté aux Juifs, et quand le Seigneur Jésus annonça son Evangile, il le rappela à ses disciples et l'indiqua comme le premier et le plus grand des commandements.

Que vous en semble, mes frères ? Que pensez-vous de ces tentatives, de ces efforts de Dieu pour entrer dans notre cœur ? Avez-vous bien compris ?

On dirait que Dieu a besoin de nous, de notre affection, pour être pleinement heureux ! Le voilà, en effet, qui écarte toutes les difficultés, abaisse toutes les barrières ; qui se montre à nos yeux, s'approche de nous, obscurcit sa gloire, multiplie ses bénédictions sur notre tête, sollicite notre charité avec des paroles suppliantes ; et qui, pour nous forcer dans nos derniers retranchements, ajoute à ses dons, à ses prières, une loi positive, un précepte formel !

Que vous en semble, mes frères ? Et quelle sera l'attitude de l'humanité envers ce Dieu qui veut être aimé et qui a tout fait pour arriver à cette fin ?

II

Mes frères, l'humanité ne saurait prendre devant Dieu que l'une de ces trois attitudes et dans des proportions inégales : l'attitude de l'indifférence, l'attitude de la haine et l'attitude de l'amour. C'est-à-dire que, parmi les hommes à qui Dieu demande de l'aimer, les uns diront, oui ; les autres, non ; et le reste ne répondra pas.

1. — Voici d'abord les indifférents, et ils sont nombreux de par le monde ! Voici les cœurs froids, insensibles ; cœurs de bronze, qui n'ont pour lui aucune affection. On ne peut leur parler de l'amour de Dieu, sans avoir l'air de leur débiter une fable ou de leur faire une exhortation importune. Ils aimeront une fleur, un parfum, un bout de ruban, quelques centimètres d'étoffe, une éphémère créature, un animal domestique ; mais Dieu ! Ah ! Dieu ! moins qu'une fleur, moins qu'un parfum, moins qu'une étoffe, moins qu'un animal domestique..., ils ne l'aimeront pas. C'est en vain qu'il les a aimés ; pour lui, ils n'auront pas un regard le matin, pas un battement de cœur le soir, pas un souvenir pendant le jour. Ni les bruits du ciel, ni les événements de la terre, ni les sollicitudes du sacerdoce, ni les approches de la mort, ni les menaces de l'éternité ne les ramènent à Dieu. Dieu est pour eux le grand oublié, le grand abandonné.

2. — Il y a un sentiment beaucoup plus abominable que l'indifférence, à l'endroit de Dieu : c'est la

haine ! La haine de Dieu, mes frères, profond et ténébreux mystère ! La froideur pour Dieu, je la comprends encore : il y a des cœurs qui sont tellement absorbés par la matière que la source des divines affections y est complètement tarie. L'indifférence, je la comprends. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la haine ! Hair Dieu ! détester Dieu ! Dieu qui est sagesse, vérité, miséricorde, bonté ; Dieu qui est notre père, notre maître, notre providence, notre rédemption, notre salut ! Hair Dieu ! est-ce possible ? Hélas ! oui, il y a certainement des cœurs haineux, des hommes en qui la haine est comme une fièvre qui les dévore ; l'adorable nom de Dieu sur leurs lèvres est comme un fer chaud sur la chair vive ; il leur fait jeter des cris, il leur arrache des injures, des blasphèmes empruntés au dictionnaire de Satan. C'est une haine implacable, brutale, — j'allais dire un mot..., pourquoi ne le dirai-je pas ? — c'est une haine enragée, à ce point que si Dieu prenait à nouveau les livrées de notre humanité, se faisait homme encore une fois et renouvelait le mystère de son Incarnation, ils feraient sur lui le coup de feu ! Ils ne diraient pas comme au temps des Juifs : « Crucifiez-le ! » parce que le supplice de la croix est aboli, mais ils diraient : « Fusillez-moi cet homme-là ! » Je vous étonne peut-être, mais n'a-t-on pas entendu dire, il y a plusieurs années, à quelques échappés de collège, qu'ils voudraient crever le ciel comme on creve un plafond de papier pour en faire descendre Dieu ? Ah ! le sang bout dans les veines quand on entend ou qu'on lit de pareils blasphèmes !

3. — Voilà les cœurs haineux, ceux qui disent à Dieu : « Non, je ne vous aimerai pas, je vous détesterai ! » Je les laisse et je me retourne vers cette partie de l'humanité qui aime Dieu ; je me tourne vers vous, mes frères, car j'ai la confiance que vous tous, tant que vous êtes, vous aimez Dieu, au moins dans une mesure quelconque, et que si le Seigneur Jésus apparaissait dans cette assemblée et vous disait comme à Pierre : « M'aimez-vous ? » vous vous lèveriez et vous diriez : « Oui, Seigneur, je vous aime ! »

Je ne parle pas de cet amour sensible qui se traduit par des émotions douces et des ravissements de cœur. Heureuses les âmes qui jouissent de ce privilège ! il n'est pas donné à tous d'avoir cette charité brûlante. Mais il y a un amour de Dieu qui est commandé à tous et dont voici les marques : se souvenir de Dieu, vouloir ce qu'il veut, observer sa loi, lui donner habituellement la préférence sur toutes les affections, repousser le péché, se relever de ses faiblesses sans abattement, expier ses fautes et recommencer chaque jour le noble travail de sa sanctification... Vous êtes obligés à cet amour, et si vous l'avez, vous devez désirer qu'il s'agrandisse, qu'il s'épure, qu'il se fortifie et qu'il se rapproche de l'amour des saints.

Ah ! l'amour des saints pour Dieu ! J'en veux dire un mot en finissant, puisque le nôtre doit lui

ressembler. Ce sera vous montrer la perfection à laquelle nous devons aspirer.

Quelle force, quelle délicatesse, quelle suavité, quelle profondeur dans la charité des saints! C'est un enivrement, une passion! — David a parlé du chevet solitaire où, dans la nuit, ses larmes coulaient goutte à goutte comme la rosée, ou par torrents comme une pluie d'orage; et de sa poitrine émue il a laissé échapper des cris, oh! mes frères, des cris auxquels rien ne ressemble dans le langage humain. « Dieu, ô mon Dieu, dès l'aurore je me suis éveillé; mon cœur et ma chair ont tressailli et bondi vers toi; j'ai soif de ta beauté infinie! » — Voulez-vous entendre saint Paul? Il défie la tribulation, l'angoisse, la faim, la persécution, de le détacher de son Dieu. — L'amour de Dieu était si violent dans le cœur de Stanislas, que ce saint jeune homme était obligé de rafraîchir avec de l'eau le feu qui dévorait sa poitrine. — François d'Assise passait des journées entières à contempler l'image du Sauveur, à l'inonder de ses larmes, à couvrir de ses baisers ses pieds et ses mains; son âme semblait se détacher de son corps et passer tout entière dans cette image adorée. — Vous nommerai-je encore sainte Thérèse, qui a prononcé sur le démon ce mot: « Le malheureux! Il ne peut plus aimer! » — Saint François de Sales, qui disait: « Si je savais qu'il y eût dans mon cœur une fibre qui ne fût pas pour Dieu, je l'en arracherais aussitôt! » — Et de nos jours, le vénérable curé d'Ars, qui semblait écouter une mélodie et savourer un parfum chaque fois qu'il prononçait le nom de Dieu. — Il faudrait les nommer tous, mais j'achève!

Mes frères, il a paru, il y a quelques années, un livre qui a pour titre ce mot plein de tristesse: *Jésus n'est pas aimé!* Dieu n'est pas aimé! Si nous avions à faire la statistique des âmes qui peuplent cette ville, au point de vue de la charité, nous aurions bientôt compté celles qui aiment Dieu d'un amour vrai et sincère. Il nous faudrait plus de temps pour faire le recensement de celles qui, fascinées par les brillantes vanités du monde, s'en vont à leurs joies et à leurs plaisirs, sans s'inquiéter de Dieu; et ce sont des âmes baptisées, des âmes chrétiennes! Mais prenez garde, mes frères, il y a une parole sévère, une malédiction écrite dans l'Evangile contre celui qui n'a pas la charité! Le Seigneur Jésus dit ouvertement que celui qui n'aime pas Dieu demeure dans la mort: *Qui non diligit, manet in morte*. Ah! c'est que, quand il s'éloigne de Dieu, quand il descend de ces pures régions et de ces sommets élevés où le cœur se rapproche de Dieu dans un doux et familier commerce, l'homme s'abat dans les jouissances et les voluptés de la chair, il perd le sentiment de tout ce qui est grand, de tout ce qui est noble, de tout ce qui est vertueux, il s'inféode à la matière, et alors c'est la mort, la mort dans l'éloignement de Dieu, la mort dans un abject matérialisme. *Qui non diligit, manet in morte*.

Laissez-moi donc vous dire, à vous qui ne vou-

lez pas mourir de cette mort, à vous qui ne voulez pas voir l'effacement, la destruction de vos meilleurs sentiments, de vos plus nobles aspirations, laissez-moi vous prier d'aimer Dieu, de retirer vos cœurs des choses périssables, s'ils y sont engagés, et de les porter en haut; laissez-moi vous prier de détacher vos pensées et vos affections de la terre et de les orienter vers le ciel, d'aimer Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces, et alors vous échapperez aux menaces divines, vous ne serez pas dans la mort, vous serez dans la vie, vous vivrez, et vous vivrez éternellement. Ainsi soit-il!

III

LES RICHESSES DE L'INCARNATION

Transeamus usque Bethleem
et videamus hoc verbum quod
factum est, quod fecit Dominus
et ostendit nobis.

Accompagnons les bergers et entrons avec eux dans l'étable de Bethléem, pour y voir la merveille qui s'y passe aujourd'hui, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Hâtons-nous, mes frères, et nous y trouverons Marie et Joseph avec un enfant couché dans la crèche.

Le grand Apôtre appelle ce mystère adorable de l'Incarnation: *Inscrutabiles divitias Christi*. Je veux vous faire voir une partie des richesses que le Verbe fait chair nous communique au jour de sa naissance, en vous montrant 1^o que la naissance temporelle du Fils de Dieu sur terre fortifie *notre foi* et en augmente le mérite; 2^o qu'elle relève *notre espérance* et nous console dans nos afflictions, et 3^o qu'elle anime *notre charité* et allume dans nos âmes l'amour de Dieu. Ce sera tout le sujet de mon discours.

I

Je dis donc que le mystère adorable de l'Incarnation fortifie notre foi, puisque c'est en ce divin mystère que s'accomplissent les promesses que Dieu avait faites au patriarche Abraham, que le Messie naîtrait de sa race.

Aujourd'hui se vérifient toutes les prédictions faites par les prophètes. Isaïe avait dit que le Sauveur du monde devait naître d'une vierge, et que lorsqu'il viendrait au monde toute la terre jouirait d'une paix profonde; Michée avait annoncé qu'il devait naître à Bethléem; Zacharie avait prédit sa pauvreté, son humilité, sa douceur. Et Jésus-Christ naît d'une vierge; Jésus-Christ vient au monde alors que toute la terre jouit d'une paix profonde; Jésus-Christ naît à Bethléem; Jésus-Christ naît pauvre, humble, doux, aimable et débonnaire. En un mot, tout ce que les prophètes avaient prédit du Sauveur est accompli dans ce mystère ineffable.

Et voilà comment le mystère de l'Incarnation fortifie notre foi et nous affermit dans la croyance des choses que Dieu nous a révélées.

Mais il fait plus : il en augmente encore le mérite.

La foi, dit l'apôtre saint Paul, est *sperandarum substantia rerum, argumentum non apparen-tium* ; de sorte que le mérite de notre foi augmente à proportion que l'objet que Dieu nous propose à croire est plus élevé au-dessus de notre raison et de nos connaissances. Voilà pourquoi le même Apôtre parlant de la foi, dit (II Cor., x, 5) que nous devons captiver notre entendement, renoncer à toutes sortes de raisonnements pour croire simplement les mystères de notre religion. Et plus les mystères de notre religion paraissent opposés aux raisonnements des hommes, plus il y a de mérite à les croire.

Mais si cela est vrai pour tous les mystères en général, à combien plus forte raison le devons-nous dire pour celui-ci, où tout paraît si opposé au raisonnement humain !

Un Dieu fait homme ! Sa puissance infinie, sa sagesse incompréhensible, sa majesté immense, Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir, qui a créé d'une seule parole tout ce grand univers, en un mot, toutes les perfections de Dieu renfermées sous la forme d'un petit enfant ! Ah ! mes frères, quel mérite pour ceux qui croient fermement et sans hésiter cet ineffable et incompréhensible mystère !

Puis donc qu'il ne tient qu'à nous d'augmenter le mérite de notre foi en croyant ce mystère de l'Incarnation, ne refusons pas la grâce que Dieu nous présente.

Mais comme il ne suffit pas de croire en son cœur, et qu'il faut témoigner sa foi par des actes extérieurs, approchons-nous de la crèche, adorons-y un Dieu fait homme pour l'amour de nous, le Créateur du ciel et de la terre renfermé dans une petite créature, le Tout-Puissant sous la forme d'un faible enfant, le Roi des rois devenu le plus pauvre des hommes, le Souverain Maître du ciel naissant dans une étable et couché sur un peu de foin !

Rendons-lui nos actions de grâces, comme à celui qui est la source de tout notre bonheur, et j'ajoute : à celui qui vient au monde pour relever nos espérances.

II

Nous étions tous perdus sans ressource, et il nous était impossible de sortir de l'abîme de malheur où notre premier père nous avait plongés, par sa désobéissance et par son péché. Tous les hommes étaient au désespoir de ne pouvoir obtenir le pardon de leurs péchés, si Dieu, par un excès de miséricorde, ne nous avait donné un moyen efficace pour en sortir. Il y avait une trop grande distance entre Dieu et les hommes, et le péché nous avait trop éloignés de lui pour pouvoir nous en rapprocher par nous-mêmes ; car il n'était

pas au pouvoir de tout l'univers, et même de mille mondes plus parfaits que celui-ci, de satisfaire à la Majesté de Dieu offensée, outragée et méprisée par les créatures.

Mais la Sagesse infinie de notre Dieu a trouvé un moyen pour nous réconcilier avec lui. Il nous a donné un médiateur pour nous procurer accès auprès de sa divine Majesté, et ce médiateur n'est autre que le Fils de Dieu fait homme. Il unit sa nature divine à la nature humaine pour relever notre espérance abattue depuis si longtemps, depuis le péché de notre premier père.

C'est donc aujourd'hui, mes frères, que nous commençons à respirer et à concevoir de meilleures espérances pour notre salut, puisque c'est aujourd'hui que nous voyons naître notre Médiateur, notre Libérateur, notre Sauveur, qui n'a épousé notre nature et ne s'est fait homme que pour nous ouvrir la porte du ciel et nous rendre participants de sa nature divine.

Donc, pécheurs, si endurcis que vous soyez, si enracinées que soient vos mauvaises habitudes, et si désespérés que vous vous trouviez, approchez avec confiance de la crèche, prosternez-vous aux pieds de votre Libérateur, humiliez-vous devant lui, reconnaissez et détestez vos péchés, demandez-lui en très humblement pardon, et puisqu'il est Médiateur entre Dieu et vous, suppliez-le d'apaiser sa colère et de faire votre paix auprès de lui. Car il ne vient au monde que pour vous remettre en grâce avec son Père et pour vous donner la paix : *Et in terra pax hominibus* ! Et cette paix, il veut nous la donner par le moyen de la charité et de l'amour qu'il allume dans nos cœurs.

III

Il nous est assez naturel d'aimer les petits enfants, et nous voyons par expérience que l'humilité est un moyen de gagner l'affection de toutes sortes de personnes. Et auprès de Dieu, cette vertu est si puissante qu'elle désarme entièrement sa justice. Ecoutez cet exemple fameux que j'emprunte à la sainte Ecriture. Il y est raconté que Dieu ayant résolu de détruire la grande ville de Ninive à cause de ses crimes, cependant cette ville s'étant humiliée devant les yeux de Dieu, toucha sa miséricorde, et voyant ce peuple changé, Dieu changea aussi la sentence de mort qu'il avait prononcée contre lui. Tant il est vrai que l'humilité a une merveilleuse efficacité pour gagner l'affection de Dieu et des hommes !

Cela prouvé, mes frères, qu'y a-t-il au monde de plus puissant et de plus fort pour allumer dans nos cœurs le feu de la charité et nous engager à l'amour de Dieu, que de le voir humilié, presque anéanti sous la forme d'un petit enfant ? Et ce qui nous presse encore davantage de l'aimer de tout notre cœur, c'est qu'il ne se réduit en cet état que pour l'amour de nous. *Charitas Christi urget nos*.

Cet excès de charité dans le Sauveur du monde est un puissant aiguillon pour nous pousser à son

amour. Admirez, mes frères, admirez l'amour de Dieu pour les hommes et considérez si l'on peut faire quelque chose de plus que ce qu'il a fait pour nous engager à l'aimer. *Quid debui ultra facere et non feci?* nous dit-il par la voix de son prophète. Qu'est-ce que Dieu aurait pu faire, qu'il n'a pas fait pour vous ? Il s'anéantit sous la forme d'un petit enfant, il se rend le plus pauvre de tous les hommes pour nous enrichir de ses grâces, il verse des larmes pour nous laver de nos fautes, il souffre les rigueurs du froid, il naît dans une étable, il gémit pour nous mériter le pardon de nos péchés, il prend la forme d'un esclave pour nous délivrer de la captivité du démon et nous faire entrer en la liberté des enfants de Dieu : que peut-on imaginer de plus fort, de plus pressant, de plus puissant pour nous porter à l'aimer ? *Charitas Christi urget nos.*

Après tant de témoignages de l'amour de Dieu pour les hommes, et pour des hommes pécheurs qui étaient ses ennemis, pourrait-il se rencontrer encore quelque malheureux, quelque cœur de marbre ou de bronze qui ne se laisse pas toucher et qui ne commence, du moins à présent, à aimer un si aimable Sauveur ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Ah ! je ne m'étonne plus, grand Apôtre, que vous ayez fulminé l'anathème contre ceux qui n'auraient point d'amour pour notre divin Sauveur ! *Qui non amat Dominum Jesum, anathema sit !*

Mes frères, voulez-vous éviter ce malheur ? Aimons Jésus, mais aimons-le de tout notre cœur, et pour témoigner que nous voulons l'aimer, observons tous ses divins commandements. L'amour, dit un saint Père, trouve ou rend les amis semblables. Eh bien ! voulez-vous montrer que vous aimez le Sauveur du monde ? Imitiez-le et ressemblez-lui en pratiquant les vertus que lui-même nous prêche aujourd'hui dans sa crèche.

Il nous prêche par son humilité, par sa pauvreté, par ses larmes.

Soyons donc humbles et soumis dans notre foi. Soyons détachés des biens de la terre pour mettre toute notre ambition, toute notre espérance dans les richesses du ciel. Enfin, versons aussi des larmes de repentir à la vue de nos ingratitude, et gémissons d'avoir offensé un si bon et si généreux Sauveur, qui ne demande qu'à faire notre bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il !

POUR LE DERNIER DIMANCHE DE L'ANNÉE

COMMENT EMPLOYER LA NOUVELLE ANNÉE

Mes frères,

Qu'est-ce que nous rappellent le renouvellement d'une année, le commencement d'un siècle ? Hélas ! que nous avançons de plus en plus vers le moment décisif de notre heureuse ou malheureuse

éternité ! Les jours passent, les années s'écoulent, notre vie tend à sa fin, et qui songe à se préparer à faire une bonne mort ? Bientôt nous entrerons dans les années éternelles comme nous entrons aujourd'hui dans une nouvelle année, et alors plus de renouvellement d'année, plus de fin d'année !

Mes frères, il est encore temps d'y penser, à ces années de l'autre monde, à ces siècles éternels ; il est encore temps de s'y préparer, et c'est pour cela que le Seigneur, par une faveur particulière, nous accorde cette année 1901 que nous allons bientôt commencer.

Tâchons d'en faire un saint usage en l'employant à *réparer le passé, à ménager le présent* et à *prévoir l'avenir*. Ainsi nous profiterons du bienfait de Dieu.

I

Réparons le passé ! Nous ne pouvons, il est vrai, faire revenir le temps passé, mais nous pouvons le réparer ou plutôt, selon l'expression de saint Paul, le racheter. « Vivez, disait-il aux Ephésiens, vivez non comme des insensés, mais comme des hommes sages, en rachetant le temps perdu. » Racheter un fonds dans le commerce, c'est payer pour le retirer le prix qu'on en avait reçu lors de la vente. Notre malice a, pour ainsi dire, vendu au monde et au démon le temps passé, qui était un fonds que le Père de famille nous avait confié. Pour le racheter, il faut, au dire de saint Augustin, que notre vive piété le dégage et le mette en liberté.

Réparer le passé, comme dit saint Anselme, ce n'est donc pas, mes frères, remplir seulement ses devoirs présents, c'est encore y joindre le bien qu'on aurait dû faire autrefois, c'est payer les arrérages présents et les arrérages passés, en redoublant de ferveur dans l'accomplissement des bonnes œuvres.

Vous devez donc, mes frères, à l'exemple du roi Ezéchias, dont les jours, contre toute espérance, furent prolongés, vous devez repasser devant le Seigneur, dans l'amertume de votre âme, toutes les années que vous avez vécues : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.*

« Je ne vois, » pouvez-vous dire sans doute, « je ne vois dans les premières années de ma vie que des désirs insatiables pour toutes sortes d'amusements, qu'une aversion extrême pour tous les devoirs de la religion ; je n'aperçois dans ma jeunesse que dérèglements du cœur, qu'erreurs de l'esprit. Mon cœur, qui n'est créé que pour servir Dieu, s'est assujéti à la plus tyrannique des passions ; mon esprit, qui n'est créé que pour connaître la vérité, s'est laissé éblouir par les prestiges du mensonge : je dévorais avec avidité des livres empoisonnés, je reléguais au rang des esprits faibles tous ceux qui n'étaient pas devenus, comme moi, incrédules, j'attaquais par d'horribles blasphèmes et l'Evangile et l'Eglise et la vertu. — Et que vois-je dans un âge plus avancé ? J'ai embrassé un état de vie n'ayant consulté que la chair et le sang, que la

fortune et les avantages matériels ! Combien je reconnais d'injustices, de jalousies, d'emportements et bien d'autres vices ! »

En repassant les années de votre vie, vous entendrez aussi une voix semblable à celle du sang d'Abel demandant vengeance, la voix du sang de Jésus-Christ foulé aux pieds par vos rechutes et vos sacrilèges... Vous entendrez la voix de vos scandales pernicieux à tant d'âmes et réclamant une vengeance encore plus grande.

Il aurait fallu alors que vous fussiez pénétrés de cette douleur qui engendre la vraie contrition, il aurait fallu effacer ces taches par les larmes de la pénitence, satisfaire à la justice divine par des peines proportionnées à vos offenses... Hélas ! vous pouvez dire en vous-mêmes : « Je n'ai rien ou presque rien fait jusqu'ici ! »

Mais puisque le Seigneur vous donne encore le temps et la grâce de réparer vos désordres passés, dites généreusement : « Oui, je veux en profiter, je vais redoubler d'efforts pour vous dédommager, Seigneur, des injures que je vous ai faites. Et puisque j'ai beaucoup à réparer, tous mes moments sont donc à ménager. »

II

Ménager le présent, c'est n'en rien laisser perdre, c'est l'employer entièrement à s'acquitter de ses devoirs. Le présent est un dépôt précieux dont il faut rendre compte, c'est un talent de valeur dont il faut tirer profit. Ainsi, mes frères, tandis que vous jouissez de ce temps présent, travaillez au salut de votre âme ; le présent étant seul à votre disposition, n'en laissez pas échapper la moindre partie. *Particula boni doni non te prætereat !* Quel est, en effet, le regret des réprouvés dont parle Salomon dans le livre de la Sagesse ? Celui de n'en avoir pas profité ! Mais, hélas ! regrets trop tardifs, regrets inutiles !

Profitez donc de leur triste expérience, et tandis que nous jouissons du présent, travaillons à sauver notre âme.

Nous ne devons plus, c'est vrai, appliquer sur une chair rebelle le glaive de la circoncision judaïque, mais nous devons porter le glaive de la circoncision chrétienne sur notre esprit, réglant la légèreté de ses pensées, retenant la témérité de ses soupçons et le maintenant dans une soumission respectueuse aux vérités de foi ; — sur notre cœur, en étouffant, dès leur naissance, tout penchant aux plaisirs criminels et en renonçant à toute sensualité, à toute affection déréglée ; — sur notre corps, en détournant nos yeux de tout objet de scandale, en fermant nos oreilles aux discours obscènes, calomnieux ou impies. En un mot nous devons retrancher en nous tout ce qui pourrait nous porter au péché, et nous pourrions alors travailler avec plus de fruit au salut de notre âme, faisant ainsi un bon usage du temps présent, l'avenir étant si incertain qu'il faut être prévoyant.

III

Oui, prévoyons l'avenir, car il est incertain. La connaissance de l'avenir appartient à Dieu seul. « Il ne vous appartient pas, dit Jésus-Christ, de savoir les temps et les moments que mon Père tient en son pouvoir. *Non est vestrum nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* »

Puisque l'avenir ne dépend pas de nous, nous devons agir comme si nous n'avions pas d'avenir devant nos mains. Pécheurs, y aura-t-il un avenir pour vous ? — « Je penserai à mon salut dans ma vieillesse, » dites-vous : y aura-t-il une vieillesse pour vous ? — « J'y penserai l'année prochaine » : mais y aura-t-il une année prochaine pour vous ? — « J'y penserai à Pâques » : mais verrez-vous cette fête ? — « J'y penserai demain » : mais ce demain l'aurez-vous ? C'est donc aujourd'hui, en ce moment même, qu'il faut travailler au salut de votre âme.

L'avenir est incertain. Vous commencez l'année : la finirez-vous ? Combien, au commencement de l'an dernier, croyaient la fin de leur vie fort éloignée et qui maintenant reposent dans la tombe ! Les uns mettaient leur assurance sur la vigueur de leur jeunesse, les autres sur la force de leur tempérament, et cependant la mort les a moissonnés ! Peut-être furent-ils surpris, sans préparation, sans repentir, sans penser à eux-mêmes, sans penser à Dieu qu'ils avaient outragé, sans avoir reçu le secours des derniers sacrements.

L'avenir est incertain. Probablement plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui dormiront l'an prochain du sommeil de la mort. Peut-être que l'an prochain, à pareil jour, un autre occupera votre place, et peut-être aussi la mienne !

Comment donc, mes frères, allez-vous employer cette année ? Quels souhaits formerez-vous après-demain ?

Il y a des souhaits formulés par les pécheurs et des souhaits formulés par les justes.

Les pécheurs, s'occupant uniquement des biens de la terre, ne désirent pour les leurs et pour eux-mêmes que de longues années qui leur fournissent l'occasion de goûter les plaisirs qui charment leurs sens.

Les justes, s'élevant au-dessus des choses terrestres, désirent avant tout, pour les autres et pour eux, le ciel, la vertu et tout ce qui conduit au ciel.

Quels sont les souhaits que vous ferez après-demain ? Imités les sentiments des justes, car ceux-là seuls sont agréés par le Seigneur.

Vous connaissez maintenant, ô mon Dieu, nos sentiments ! Nous voulons, avec le secours de votre grâce, réparer tant d'années perdues ; nous voulons employer à vous servir tous les moments de cette année ; nous retrancherons de notre vie tout ce qui ne tendrait pas à votre gloire et à notre salut.

Bénissez donc, Seigneur, nos résolutions ! Bénis-

sez tous les jours et toutes les nuits de l'année qui va commencer après-demain !

Daignez, ô Père commun des fidèles, combler vos enfants de paix et de joie dans la foi, dans la pratique fidèle et complète de votre sainte religion ! *Deus spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo !* Ainsi soit-il !

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

II

Mes frères,

L'apôtre saint Paul, écrivant aux fidèles qu'il avait évangélisés, leur adressait toujours, au commencement de ses lettres, ce vœu tout surnaturel : « La paix soit avec vous avec la grâce de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Et aujourd'hui, mes frères, en ce jour où, suivant un pieux et touchant usage, on s'aborde en se faisant part mutuellement des bons sentiments que l'on éprouve les uns à l'égard des autres, il m'a semblé que je ne saurais mieux faire, pour vous exprimer mes souhaits de bonne année, que d'emprunter les paroles de l'Apôtre et de vous redire : « La paix soit avec vous, avec la grâce de Dieu, au nom de notre commun Maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ !

Paix sur la terre ! C'est le vœu apporté du ciel par les anges. Ce sont les premières paroles du cantique qu'ils faisaient entendre auprès du berceau de Jésus naissant. « *Gloria in excelsis Deo !* Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » disaient-ils tout d'abord, et aussitôt après ils ajoutaient : « *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

La paix soit avec vous ! C'est la parole que Jésus répétait à ses apôtres, avant de leur confier le pouvoir de rendre au cœur troublé du pécheur cette paix que lui donne le pardon de ses fautes. Et c'est cette paix chrétienne que je vous souhaite, mes frères, parce qu'elle est la source du véritable bonheur. Elle nous vient, en effet, de la fidélité à obéir aux préceptes de la Loi : et c'est la paix avec Dieu, par l'éloignement du péché. Elle vient encore de l'union des esprits et des cœurs, par le bon accord, la sympathie, le dévouement : et c'est la paix avec le prochain, par la charité fraternelle. Elle vient enfin de ce bon usage de la raison qui « modère les passions, tient les sens dans le devoir, apaise les mouvements déréglés, rend l'homme maître en lui-même : » et c'est la paix avec nous-mêmes, dans ce calme admirable que donne le témoignage d'une bonne conscience.

La paix soit avec vous, ai-je dit, *avec la grâce de Dieu*, et c'est, vous le savez, le devoir du prêtre, et particulièrement du prêtre qui a charge d'âmes, de prier Dieu pour ces âmes qui lui sont confiées et d'obtenir de sa bonté de nouveaux bienfaits. Le prêtre, en effet, reçoit au jour de son ordination

des pouvoirs sublimes qu'il ne doit exercer qu'avec crainte, mais il en est un cependant dont il use toujours avec joie et consolation. Si l'évêque lui dit : « Il vous faudra offrir le saint sacrifice, prêcher la parole de Dieu, administrer les sacrements, mission redoutable aux anges eux-mêmes, » il lui dit aussi : « Il vous faudra bénir, » il vous faudra bénir, c'est-à-dire souhaiter du bien, attirer par vos prières les grâces de Dieu, et il lui confère pour cela une puissance nouvelle.

C'est cette mission, mes frères, que je suis particulièrement heureux de remplir en ce premier jour de l'année. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, soyez donc bénis ! Que Dieu écarte de notre paroisse tout danger, tout malheur ; qu'il donne à vos champs la fertilité, à vos travaux leur récompense, à vos peines une consolation, à vos souffrances un soulagement ! Qu'il répande sur toutes les familles la paix, l'union et le bonheur ! En un mot, qu'il réalise toutes vos justes et légitimes espérances, et qu'ainsi l'année qui commence soit vraiment, suivant l'antique formule, « bonne et heureuse ! »

Toutefois, mes frères, mes vœux ne s'arrêteront pas là. Votre cœur de chrétien vous le dit : nos espérances doivent s'élever plus haut et nous ne devons jamais perdre de vue le ciel. Qu'est-ce, en effet, que ce peu d'années que nous avons à vivre ici-bas, comparées aux siècles sans nombre qui nous restent à passer dans l'éternité ? C'est pourquoi je souhaite encore et je demande à Dieu qu'il éclaire vos intelligences et qu'il vous fasse la grâce de comprendre de plus en plus que les biens de la terre ne sont rien auprès des biens du ciel, que les prospérités temporelles ne doivent pas nous suffire, que ce sont les bonnes actions et non les bonnes récoltes qui compteront au tribunal de Dieu, que si nous travaillons beaucoup pour gagner notre pain quotidien, nous devons travailler aussi pour mériter la vie éternelle.

Avoir souvent cette pensée présente à l'esprit, c'est déjà être heureux, car que peut l'adversité contre celui qui met toute sa confiance en Dieu et qui jette au ciel « l'ancre sacrée » de son espérance !¹

Puissions-nous, mes frères, nous attacher de plus en plus étroitement à cette consolante vérité ! Et alors, quoi qu'il arrive, l'année qui commence sera bonne, bonne parce qu'elle se passera sous le regard de Dieu, dans la soumission à sa sainte volonté, dans la pratique de ses commandements ; bonne parce qu'en même temps que nous croîtrons en âge, nous croîtrons aussi en sagesse chrétienne et en vertu ; bonne enfin parce qu'elle nous aura rapprochés du moment où se réalisera pour tous, je l'espère, le plus ardent de mes vœux : le paradis à la fin de nos jours. Ainsi soit-il !

¹ Cf. Bossuet, *Panégyrique de sainte Thérèse*. (Lebarq, II, 374).

COURS D'INSTRUCTIONS POPULAIRES SUR L'ENSEMBLE DE LA RELIGION

PAR UN CURÉ DE CAMPAGNE

Première partie : Le Dogme

XLVIII

LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE ET LE JUGEMENT DERNIER

Plan

1. La certitude de la *résurrection* est prouvée par l'Evangile.
2. Elle est prouvée aussi par des raisons de convenance.
3. La *résurrection* est possible : exemples tirés de la nature.
4. Etat des corps ressuscités.
5. Elle aura lieu à la fin du monde.
6. Signes avant-coureurs de la fin du monde.
7. Il convient qu'il y ait un *jugement général*.
8. Manière dont il s'effectuera : réveil des morts, venue de Jésus-Christ, séparation des justes d'avec les pécheurs, manifestation des consciences, prononcé de la sentence.
9. La vie éternelle.

Pour terminer l'explication du Symbole, il ne nous reste plus à exposer que deux vérités importantes et étroitement unies : la *résurrection des morts* et le *jugement général* qui doit la suivre.

1. — Lorsqu'en récitant notre Symbole nous disons : *Je crois la résurrection de la chair*, nous reconnaissons qu'à la fin du monde tous les hommes ressusciteront avec les corps qu'ils auront eus en cette vie. Ce point de notre croyance est un des principaux enseignements de l'Evangile. Ecoutez quelques-unes des paroles de Notre-Seigneur : « Ceux qui ont fait le bien, dit-il, ressusciteront pour jouir de la vie éternelle, et ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour leur condamnation. » — « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il encore, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » — Il dit ailleurs : « La volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite tous au dernier jour. » Jésus-Christ ne s'est pas borné à nous enseigner cette vérité, il a voulu encore affermir notre foi par des exemples : il a ressuscité plusieurs morts et s'est ressuscité lui-même de la manière la plus éclatante.

2. — Pour peu qu'on y réfléchisse, on découvre la sagesse et la justice de cette œuvre merveilleuse de la *résurrection*. En effet, l'homme doit être puni ou récompensé tel qu'il est, tout entier ; or, l'homme est composé d'un corps et d'une âme ; si donc Dieu récompensait l'âme sans le corps, il ne récompenserait qu'une partie de l'homme. Et pourquoi le corps ne serait-il pas aussi récompensé ou puni ? Est-ce qu'il n'a pas sa part dans toutes nos actions ? Or, le serviteur qui a agi de concert avec son maître doit partager son sort ; c'est la justice qui le demande. Enfin, sans la *résurrection*, on ne pourrait pas dire que la mission du Sauveur a été pleinement remplie. Qu'est-il venu faire ici-bas ? Réparer le mal qu'Adam nous avait causé ; mais le plus funeste effet du péché

d'Adam, c'est la mort ; Dieu doit donc rendre à notre corps l'immortalité pour laquelle il avait été créé aussi bien que notre âme.

3. — Il est des personnes qui s'embarrassent pour Dieu : elles croient, il est vrai, la *résurrection*, puisque c'est l'enseignement de l'Eglise catholique ; mais la chose est si étonnante qu'elles se demandent si Dieu est assez puissant pour la faire et comment il pourra s'y prendre pour rassembler une poussière éparpillée peut-être aux quatre coins du monde. Eh quoi ! la *résurrection* est-elle donc une œuvre plus difficile que la création ? Or, si Dieu a pu faire de rien tout l'univers, comment ne pourrait-il pas rassembler les restes de nos corps, quelque disséminés qu'on les suppose, et leur donner une vie nouvelle ? Cette œuvre de la *résurrection* ne s'opère-t-elle pas tous les jours sous nos yeux ? Chaque année nos arbres se dépouillent de leurs feuilles et semblent réduits à un état de mort ; mais bientôt après voilà qu'ils revivent et qu'ils poussent en abondance des feuilles, des fleurs et des fruits. Cette semence que vous jetez en terre y pourrit d'abord, mais bientôt il en sort une tige verdoyante qui s'élève vers le ciel. Voyez encore ce vil insecte, ce ver qui rampe et qu'on nomme chenille : il se déforme, se dessèche et semble détruit. Attendez un peu, et brillant insecte, léger papillon, il se jouera dans les airs aux rayons du soleil. Ainsi Dieu a multiplié dans la nature les images sensibles de notre *résurrection* future, pour nous apprendre qu'elle n'est nullement au-dessus de sa puissance.

4. — Tous les hommes ressusciteront, les réprouvés aussi bien que les justes : c'est certain, Jésus-Christ l'a dit. Mais il y aura une grande différence entre les uns et les autres. Les *justes* s'étant rendus sur la terre semblables à Jésus-Christ, leurs corps seront refaits à l'image et sur le modèle du corps glorieux du Sauveur, dit saint Paul, qui leur assigne quatre qualités merveilleuses. — Ils seront brillants de clarté et resplendissants comme des astres. Rappelez-vous le miracle de la transfiguration du Sauveur sur la montagne du Thabor : son visage devint brillant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la neige. — Ils seront impassibles, incorruptibles, inaltérables : plus de maladies, plus de douleurs, plus de difformités, plus aucun besoin. La sainte Ecriture nous apprend que le corps de Jésus-Christ ressuscité ne peut plus souffrir. — Ils seront pleins d'agilité et de force. Ils pourront se transporter d'un lieu à un autre avec la rapidité de l'éclair et mouvoir sans peine les masses les plus énormes. Quand Jésus-Christ s'éleva au ciel en présence de ses apôtres, il n'eut qu'à vouloir, pour traverser en un clin d'œil des espaces immenses. — Enfin ils seront subtils et pénétrants comme des esprits. Ils pourront passer à travers les objets les plus durs, comme les rayons du soleil passent à travers le cristal. Vous vous rappelez que le corps glorieux du Sauveur sortit du tombeau sans l'ouvrir et entra dans les maisons les portes étant fermées.

Mais combien différents seront les corps des *réprouvés* ! Les méchants ressusciteront, dit Notre-Seigneur, pour la condamnation et l'opprobre éternel : par conséquent leurs corps seront dignes de l'âme affreuse qui doit les animer, dignes de l'affreux séjour qu'ils doivent habiter. Représentez-vous les corps les plus hideux, les plus dégradés, les plus lourds, les plus infects : vous n'aurez qu'une faible image de la laideur des réprouvés.

Telles sont les choses que nous savons touchant la résurrection générale. Nous savons encore cependant qu'elle arrivera à la fin du monde, lorsque Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts.

5. — Ici se présente tout naturellement cette fameuse question : *Quand est-ce qu'arrivera la fin du monde ?* question qui excite au plus haut point la curiosité, question qu'une foule de gens ont essayé de résoudre, sans pouvoir y réussir, et l'on n'y réussira jamais, parce qu'il a plu à Dieu de nous cacher cette époque si importante. Les apôtres, eux aussi, auraient bien voulu la connaître, et un jour que Jésus-Christ leur parlait de la résurrection et du jugement dernier, ils crurent l'occasion favorable pour lui demander : *Quand donc arrivera la fin du monde ?* Notre-Seigneur répondit que son Père ne l'avait révélé à personne, pas même à ses anges.

6. — Mais si Dieu nous a caché l'époque de la fin du monde, il a daigné nous faire connaître quelques-uns des signes qui la précéderont. D'abord le *règne de l'Antechrist* : on verra régner sur la terre un *homme de péché*, un tyran orgueilleux et redoutable, qui suscitera contre l'Eglise les plus violentes persécutions. Puis l'apparition de deux grands prophètes, *Henoch et Elie*, qui doivent venir du ciel pour soutenir les élus par leur prédication. Des bouleversements dans les astres, sur la terre et dans la mer : bouleversements qui rempliront les peuples de frayeur. Un incendie général, qui fera probablement périr les derniers hommes, car vous savez que tous les hommes doivent mourir. Enfin un renouvellement merveilleux du ciel et de la terre pour le bonheur des élus.

7. — Alors les temps seront finis : le jugement général va s'accomplir. Tout à coup, au milieu du profond silence qui règne partout, des anges s'élancent dans l'espace et font retentir aux quatre vents le son éclatant de la trompette. O merveille ! A ce signal le ciel et la mer rendent leurs morts. Voici que la poussière s'agite et se transforme ; les ossements se rapprochent et reprennent leurs jointures ; des nerfs et des chairs les recouvrent ; une peau s'étend et les enveloppe ; l'esprit et la vie y rentrent ; ils revivent et en un clin d'œil des armées innombrables se trouvent sur pied. Ainsi toutes les générations d'hommes qui se sont succédées depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, se lèveront d'un mouvement unanime pour le jugement général.

Vous savez déjà pourquoi aura lieu le jugement

général, qui est aussi appelé le jugement *dernier*, parce qu'il n'y en aura plus d'autre. Jésus-Christ le fera pour manifester sa justice et sa puissance, pour glorifier les bons et humilier les méchants, pour réformer tous les faux jugements des hommes et pour démasquer les hypocrites.

8. — Alors Jésus-Christ paraîtra plein de gloire et de majesté sur une nuée lumineuse, environné des anges et des saints et précédé de sa croix plus brillante que le soleil. Cependant il ordonne à ses anges de parcourir toute la multitude et de séparer les bons d'avec les méchants. Lui-même, comme un pasteur vigilant, préside à cette séparation du troupeau : il appelle les brebis à sa droite et envoie les boucs à sa gauche. Au surplus, l'erreur n'est pas possible : les bons sont déjà revêtus d'un corps glorieux, tandis que les méchants traînent le cadavre hideux des réprouvés. O quelle séparation cruelle ! Le père est séparé de son fils, la mère de sa fille, l'ami de son ami, l'époux de son épouse, le frère de son frère. O que de pleurs ! que de gémissements ! que de cris lamentables !... Ce n'est pas tout : Dieu doit, nous l'avons dit, montrer combien il est juste envers tout le monde ; c'est pourquoi il mettra au grand jour, il dévoilera à la face du genre humain le bien et le mal que chacun aura fait. O quelle honte accablante pour les méchants ! quelle honte accablante pour les hypocrites ! Ils croyaient leurs crimes, leurs tromperies, leurs turpitudes ensevelis dans l'oubli, enveloppés de ténèbres ; et voilà que tout le monde peut lire dans les replis les plus secrets de leur hideuse conscience !

Après cela doit venir la sentence solennelle, conignée dans l'Evangile. Jésus-Christ, s'adressant aux bons placés à sa droite, leur dira avec tendresse : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » Puis, se tournant à sa gauche et lançant des regards terribles sur les méchants, il leur dira : « Allez, maudits, au feu éternel. » Aussitôt les abîmes s'entr'ouvrent et les réprouvés y tombent, en poussant ce cri de désespoir : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. » Ils sont là pour toujours. Pour toujours aussi les justes s'élancent dans les joies du paradis, dans la gloire de la vie éternelle.

9. — *La vie éternelle !* C'est le dernier mot de notre Symbole. L'Eglise a voulu que nous eussions toujours présent à l'esprit ce bonheur infini du ciel que nous devons mériter. *La vie éternelle !* Oh ! j'aime à penser que nos entretiens du dimanche vous l'ont mieux fait connaître et apprécier. Du moins je n'ai pas eu d'autre but en vous exposant les vérités que nous devons croire. Puissiez-vous tous la posséder un jour, cette vie éternelle ! C'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

Fin du Dogme

ALLOCUTIONS DE MARIAGE ¹

VI

Mon cher ami,
Mademoiselle,

Il y a dans la vie de l'homme sur la terre des moments solennels où il semble faiblir sous le poids de l'honneur qu'il reçoit ou des obligations qu'il contracte. Mais Dieu est là pour soutenir sa faible créature ; et chacun de ces instants est marqué, le plus souvent, par quelque auguste sacrement.

A son entrée dans le monde, l'homme reçoit le baptême qui le rend chrétien, disciple du Sauveur et lui ouvre les portes du ciel.

Plus tard, au moment où son intelligence quitte les langes de l'enfance et commence à entrevoir la vie, là, au seuil de l'adolescence et des périls qu'elle cache, Jésus-Christ notre Rédempteur vient au devant de nous et se donne lui-même à nous pour être, nouveau Raphaël, notre guide et notre soutien dans le voyage difficile de la vie. C'est l'époque de la première communion, cette union ineffable de l'homme avec Dieu, qui doit nous rappeler que Lui seul est le but de notre vie.

Voilà la première union du chrétien avec son Dieu, ce doit être aussi la dernière : car, l'âme fidèle ne retournera vers son Créateur que pour Lui être unie pendant toute l'éternité.

Mais quoique cette union de l'homme avec son Dieu soit la principale, la première et la dernière de toutes, si elle suffit à certaines âmes choisies, elle n'est cependant point la seule.

Un temps vient où l'homme devenu grand éprouve comme un besoin d'indépendance et de vie particulière. Il peut se suffire à lui-même. Mais il sent en même temps la vérité de cette parole de Dieu au paradis terrestre : « Il n'est pas bon pour l'homme de vivre seul. » Et c'est alors qu'il unit sa vie à une autre vie.

Après l'union avec Dieu, cette union de deux âmes que seule la mort pourra rompre est l'union la plus sainte, l'acte le plus important de la vie de l'homme.

Jusqu'alors il n'était qu'un enfant dans la famille, vivant sous la direction, la garde et la protection de ses parents. Par le mariage, il quitte cette position plus humble, il monte plus haut, il devient à son tour chef de famille et commence une nouvelle existence qui ne finira qu'au tombeau.

A la vue des graves obligations qu'on s'impose alors, des devoirs que l'on contracte, au moment où l'on va se donner à un autre pour être son inséparable compagnon sur la terre, en face de cet acte décisif et irrévocable d'où dépend notre sort pour la vie et peut-être même pour l'éternité,

je comprends que l'âme s'émeuve et tremble. Mais Dieu est là encore et vient au secours de l'homme. Il fait du mariage la chose la plus sainte qui soit au monde, il en fait un sacrement, c'est-à-dire une source de grâces qui, se répandant sur toute la vie des époux chrétiens, y adoucissent les amertumes de ce monde et y feront fleurir la véritable joie des enfants de Dieu.

Ah ! puissent ces amertumes du monde passer loin de vous !

Cependant, quoi qu'on fasse, toute vie a ses peines ; car, comme le dit si bien saint François de Sales : « Dans cette vallée de larmes, pour une rose que l'on cueille, on a la main déchirée par cent épines. » Mais la douleur partagée par un cœur affectueux et aimant est à moitié soulagée. Quant à la joie, elle ne se partage point alors, elle se double.

Parcourant le chemin de la vie, appuyés l'un sur le bras de l'autre, vous en supporterez plus facilement les tristesses ; et vous connaîtrez encore plus d'un jour de bonheur si vous voulez faire fleurir à votre foyer la paix et la religion !

La paix ! « Supportez-vous les uns les autres, » disait l'apôtre saint Paul à ses fidèles chrétiens. Et qui donc n'a pas ses défauts ? Mais avec un peu de bonne volonté, de prévoyance, de patience, de pure et tendre affection, ils disparaissent vite, ou du moins passent inaperçus.

La religion surtout ! C'est à elle qu'est due la place d'honneur à tout foyer chrétien. Elle sera, je l'espère bien, la reine du vôtre. D'ailleurs, n'ayez crainte, elle amène toujours avec elle un précieux accord et une profonde joie.

Et quand il plaira à Dieu de vous confier quelques jeunes âmes à élever et former ici-bas, vous les accueillerez toutes avec joie, et vous vous souviendrez dans leur éducation que tout enfant est avant tout l'enfant de Dieu et doit être un jour son élu.

Unis par une tendre et douce affection, passant votre vie dans la religion, la paix et le travail, puissiez-vous la passer longtemps ensemble dans le bonheur ! C'est du moins la prière que je fais à Dieu du fond de mon cœur, c'est la prière que font ensemble pour vous tous ces parents et amis qui vous entourent.

Tout mariage est, en effet, un mystère d'avenir sur lequel nous ne saurions trop appeler les bénédictions de Celui qui tient nos destinées entre ses mains souveraines. Mais lorsqu'un jeune homme chrétien et une jeune fille vertueuse viennent au pied de l'autel demander à Dieu de les unir par son sacrement, le prêtre appelle avec confiance la bénédiction du ciel sur cette union, persuadé qu'alors s'accomplissent les promesses faites à la vertu.

Ces promesses, Dieu lui-même les a écrites dans les Livres Saints : « C'est, dit-il, un heureux partage qu'une femme vraiment bonne, elle sera donnée à l'homme vertueux comme récompense de sa bonne conduite. »

¹ Voir le *Paroissial* du 19 avril, du 17 mai et du 4 octobre.

Il vous est permis de prendre pour vous ces paroles et de vous croire, l'une, la bonne épouse dont Dieu fait l'éloge, l'autre, l'homme de bonne conduite à qui elle est donnée en récompense. Car la jeunesse n'a pas été pour vous le temps de l'oubli de Dieu et de la religion, le temps des dissipations et amusements criminels.

Car vous, mon cher ami, vous avez été fidèle aux dernières recommandations et aux exemples de votre bon père. En ce moment, son souvenir vous est plus particulièrement présent; son âme bienheureuse est, nous l'espérons, auprès de vous et sa paternelle bénédiction repose affectueusement sur votre tête.

Pour lui obéir, vous n'avez cessé de témoigner une tendre et filiale soumission à votre pieuse mère.

Pour lui obéir, vous n'avez point oublié, au milieu de l'indifférence universelle de la jeunesse, vos obligations de chrétien : la prière, l'assistance aux offices, le devoir pascal.

Vous avez fait plus encore. Le souvenir de ces belles crèches, de ces mois de Marie qui faisaient l'admiration des visiteurs, de ces beaux reposoirs dessinés et élevés par vos mains, me restera longtemps. Vous faisiez ainsi retourner à la gloire de Dieu ce talent et ce bon goût qu'Il vous a donnés.

Vous y mettiez surtout un dévouement qui m'édifiait. Le jour étant consacré à votre travail ordinaire, vous preniez, sans calculer, sur la nuit et sur votre repos. L'amitié est surtout faite d'estime. C'est là que je vous ai connu, estimé, et ainsi aimé davantage.

Et c'est pour vous donner un témoignage de cette estime et de cette affection que je suis heureux de venir aujourd'hui bénir votre union.

Quant à vous, Mademoiselle, vous n'avez point non plus, dans votre jeunesse, recherché les joies et les divertissements, le luxe et les vanités de ce monde. Votre vie a été surtout consacrée au travail et à la vertu. Vous avez longtemps aussi porté, dans vos mains pieuses, l'image de la vierge Marie, et vous n'avez cessé de porter son amour dans votre cœur.

Vous continuerez cette vie de travail et de vertu. Vous les embaumerez plus que jamais de cette tendre et solide piété qui adoucit la vie en préparant l'éternité, qui donne à chaque chose son prix, et sans laquelle tout ne sert de rien.

Vous formerez ainsi tous deux, dans ma paroisse, une nouvelle famille bien chrétienne qui donnera le bon exemple, car Dieu y sera aimé et servi fidèlement, sans peur ni reproche.

En retour, Il vous donnera l'union, le bon accord, l'affection, les prospérités spirituelles et temporelles, un avant-goût du ciel, en sorte que ceux qui en seront les témoins ne pourront s'empêcher de répéter ces paroles que l'on va chanter sur vous à la messe : « *Ecce sic benedicetur omnis homo qui timet Dominum*. Ah ! voyez donc comme sont bénis ceux qui ont la crainte du Seigneur ! »

Mon cher ami,
Mademoiselle,

Elevez en ce moment votre esprit et votre cœur vers Dieu, car il va bénir à l'instant votre alliance, la consacrer par son sacrement, la sceller de son sceau divin et ineffaçable, et la sanctifier par sa grâce.

Unis à jamais sur la terre, puissiez-vous l'être encore éternellement dans le ciel et nous tous avec vous !

RÉCITS ET CAUSERIES

XXII

LA FIN DE L'ANNÉE

— *Quels sont les trois mots que nous devons dire à cette fin d'année ?*

— Les voici : Merci, pardon, oui.

— *Pourquoi « Merci » ?*

— Parce que le bon Dieu nous a comblés de beaucoup de grâces dans cette année qui vient de finir.

— *Quelles sont ces grâces ?*

— Dans l'ordre matériel : la vie, la santé pour nous et notre famille, le succès, les bonnes récoltes, le pain quotidien, les vêtements, le logement, etc. — Dans l'ordre moral : l'affection de nos parents, de nos frères et de nos enfants ; la joie de les voir autour de nous sages et laborieux ; et puis toutes les connaissances que nous avons acquises, toutes les belles choses que nous avons vues ou entendues et qui nous ont fait du bien ; l'estime de nos concitoyens et l'appui qu'il nous ont prêté dans nos embarras ; enfin tous les services que nous avons pu rendre. — Dans l'ordre surnaturel, ce sont toutes les prières que nous avons faites, toutes les actions que nous avons offertes à Dieu, toutes nos peines bien supportées, tous les sacrements que nous avons reçus, en un mot, tous les biens que Dieu a accordés à notre âme.

— *Pourtant, nous avons eu des peines de toutes sortes, pendant l'année 1900...*

— Oui, mais ces épreuves sont elles-mêmes des bienfaits de Dieu par lesquelles des maux beaucoup plus grands ont été ou évités ou réparés.

— *Pourquoi « Pardon » ?*

— Parce que nous avons commis beaucoup de fautes et que souvent nous n'avons répondu aux bontés divines que par l'ingratitude. Que de journées nous avons passées sans penser à Dieu ! Que de prières omises ou mal faites ! Que de blasphèmes et de manques de confiance ! Combien de fois avons-nous manqué, le dimanche, à la sainte loi du repos ou de l'assistance à la messe !... Si nous voyions devant nous l'amoncellement de nos infidélités, nous serions effrayés. Rendons-nous en compte, comme de bons commerçants qui font

soigneusement leur inventaire, et réparons notre déficit par un bon acte de contrition.

— Pourquoi « Oui » ?

— C'est pour l'année qui commence... Quelles épreuves nous réserve-t-elle ? Nous l'ignorons. Mais puisque c'est Dieu, notre Père, qui les enverra, disons : *oui!*... Et nos devoirs religieux ? Il y a peut-être longtemps que nous différons de les accomplir. Cette année, disons : *oui!*... Et les sacrifices que nous refusons de faire et que Dieu nous réclame. Il est notre Maître, disons : *oui!*... Disons *oui* au travail, à la prière, à la fidélité, à la probité, à la bonne conscience, à toutes ces choses que Dieu bénit et qui seront les meilleures richesses de notre âme... Disons un *oui* très généreux et très chrétien, sachant bien que pas un cheveu ne tombera de notre tête sans la permission de Dieu, et qu'il veille sur nous avec plus de tendresse qu'une jeune mère penchée sur le berceau de son nouveau-né... Disons un *oui* très spontané et très confiant pour que Dieu, à son tour, dise *oui* à tous nos besoins et à toutes nos prières.

— Quelle sera la récompense de ceux qui agissent ainsi ?

— Ce sera la bénédiction de Dieu sur toutes leurs entreprises, et comme tous nous voudrions avoir cette bénédiction, nous pourrions, avec le poète, dire à l'aurore de cette année 1901 :

Espérons cette année moissonner quelque rose ;
Espérons voir la paix demeurer dans nos rangs ;
Espérons tous en Dieu, dont le pouvoir dispose
De l'enfant au berceau, de l'homme aux cheveux blancs !

(L'Echo de La Chapelle Saint-Mesmin).

PLAN DE SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

SAINT JEAN VIERGE, DOCTEUR ET MARTYR

Exorde

1^o La vie est un combat. (Job., vii, 1). — Le vainqueur seul sera couronné (I Cor., ix, 24-25; Jac., i, 12; I Pet., v, 4).

2^o La vie est un triple combat, car l'homme a trois ennemis à vaincre (I Joan., ii, 16) : — a) la chair (Rom., vii, 23); — b) le démon (I Pet., v, 8); — c) le monde (Joan., xv, 19).

3^o Le vainqueur d'un de ces ennemis sera couronné d'une couronne spéciale, d'une *auréole*.

a) Définition de l'auréole : « Privilegium præmium privilegiatæ victoriæ respondens. » (S. Thom.).

b) Trois auréoles : *blanche*, pour le vainqueur de la chair, le *vierge* (Apoc., xiv, 1-5); — *de feu*, pour le vainqueur du démon menteur, le *docteur* (Dan., xii, 3); — *rouge*, pour le vainqueur du monde, le *martyr* (Apoc., vi, 10; xix, 2).

Division

Saint Jean a été *vierge, docteur et martyr*.

I. — Saint Jean vierge

Jésus aime Jean, parce qu'il est vierge. Il en fait son disciple, son ami, son prêtre, son apôtre.

Il lui donne des témoignages particuliers d'affection : Jean est témoin de la résurrection de la fille de Jaïre et de la transfiguration ; il repose sur la poitrine de Jésus à la dernière Cène ; il est le témoin de l'agonie de Jésus ; il reçoit le plus riche trésor de Jésus : Marie.

II. — Saint Jean docteur

Il est à la fois *évangéliste, apôtre* de la charité et *prophète*.

1^o Évangéliste.

a) Saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, sont évangélistes *historiens*; saint Jean est évangéliste *théologien*. Il combat les hérésies naissantes, en montrant dans son Évangile la *divinité de Jésus*. (Joan., xx, 31).

b) Ceux qui sont purs voient Dieu (Matth., v, 8), et Jean est pur. Aussi il s'élève jusqu'à Dieu, comme l'aigle (qui est son emblème) il s'approche du soleil et fixe sur lui ses regards. C'est pourquoi Jean commence l'histoire de Jésus-Christ par sa génération éternelle du Père. (Joan., i, 1). Il a reposé sur la poitrine de Jésus, mais il semble avoir encore reposé, comme le Fils, sur le sein du Père qui est la source de toute science. (Joan., i, 18).

2^o Apôtre de la charité.

c) Il prêche la charité dans ses écrits.

Dans son *Évangile*. — Il y raconte l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. — Il nous rapporte le testament d'amour de Jésus-Christ, son discours de la dernière Cène. (Joan., xiii, xiv, xv). — Il a reposé sur le sein de Jésus. — Il en a pénétré les sentiments les plus intimes.

Dans ses *Épîtres*. — Il y prêche uniquement l'amour de Dieu et du prochain.

b) Il prêche la charité par sa vie.

Il prêche l'*amour de Jésus*. — Il quitte tout pour le suivre. (Matth., iv, 22). — Par son zèle, il mérite le nom de « Fils du tonnerre. » — Il accompagne Jésus, pendant sa Passion, jusqu'à la croix. — Il court plus vite que Pierre au tombeau. (Joan., xx, 4). — Son amour lui fait reconnaître Jésus ressuscité. (Joan., xxi, 7). — Sa vie apostolique, son martyre, sa mort.

Il prêche l'*amour du prochain*. — Sa vie apostolique. — Amour pour son disciple devenu brigand : il le ramène au droit chemin. — Paroles, mille fois répétées; son dernier sermon : « Aimez-vous les uns les autres ! »

3^o Prophète.

Son Évangile, théologique, remonte à la génération éternelle du Verbe. — Son Apocalypse, prophétique, nous décrit la Jérusalem nouvelle. (Apoc., xxi, 2).

III. — Saint Jean martyr

Son martyre devant la Porte Latine. Il sort de la chaudière d'huile bouillante « purior et vegetior. » Il ne meurt pas. — Les paroles de Jésus à propos de Jean (Joan., xxi, 23) vont-elles se réaliser au sens où les apôtres les ont entendues ?... Mort naturelle de saint Jean. Il avait interprété les paroles de Jésus autrement que les autres apôtres : « Non dicit : Non moritur. »

Péroraison

Demande de Salomé à Jésus pour ses deux fils. (Matth., xx, 20-23). Cette demande est exaucée : place de saint Jean près de Jésus sur cette terre et au ciel.

Gloire de saint Jean : couronne des élus ; les trois auréoles du vierge, du docteur et du martyr.

Pouvoir. — A la dernière Cène, saint Pierre se recommande à Jean pour connaître le traitre, car saint Jean seul a entrée libre jusqu'aux secrets, comme jusqu'aux trésors de Jésus.

Prions-le ; imitons-le.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

I

SOMMAIRE

Souhaits de bonne année. — III. Il faut se souvenir, 977.

Pour la fête de l'Épiphanie. — I. L'exemple des Mages, 980. — II. Les noces de Cana, 982.

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes. — XXIII. Pour la fête de l'Épiphanie : *De la correspondance à la grâce*, 985.

Réflexions sur des passages de l'épître. — VII. Pour le 2^e dimanche après l'Épiphanie (*in Rom.*, XII, 9-11), 989.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les Sacrements.* — XXI. Cérémonies de l'Extrême-Onction, 991.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

III

IL FAUT SE SOUVENIR

Je pensais aux jours d'autrefois, aux années des temps passés.
(Ps., LXXVII, 6).

Lorsque, avec quelques compagnons, pendant de longues heures, plusieurs journées peut-être, vous avez parcouru quelque route des Alpes ou plusieurs vallées étagées les unes au-dessus des autres ; lorsque vous avez gravi une des pentes abruptes qui terminent la plus haute de ces vallées ; lorsqu'enfin, après bien des haltes, bien des impressions gaies ou tristes éprouvées en commun, bien des incidents, vous êtes arrivés au col supérieur qui devait vous introduire dans une contrée nouvelle, alors vous vous êtes retournés une dernière fois vers les monts échelonnés au loin, comme pour en emporter une fidèle image.

Parvenus aujourd'hui à l'un de ces moments qui est comme un col entre deux vallées, entre deux étapes du chemin de la vie, entre l'année qui finit et celle qui commence, arrêtons-nous, mes frères, et jetons ; nous aussi, un regard en arrière. Recueillons-nous ! Souvenons-nous !

Il faut se souvenir !... Il ne faut pas que nos années s'écoulent, se succèdent, se multiplient, sans que nous prenions la peine de lier par le souvenir la gerbe de nos expériences. Sans le souvenir, en effet, notre vie ne laisserait nulle trace dans notre âme ; elle s'effacerait à mesure que nous vivrions, comme des caractères écrits par la main d'un enfant sur le sable ; elle s'éparpillerait comme des feuilles jaunies sous un vent âpre de novembre, et nous serions dépouillés des leçons de tout un passé qui doit nous instruire.

Il faut se souvenir !... Mais comment ? Mais de quoi ? C'est ce que je voudrais vous dire, avant de conclure par quelques paroles de fraternelle exhortation.

Comment faut-il se souvenir du passé pour en tirer un vrai profit moral, un profit chrétien ? Comment devons-nous nous souvenir de l'année qui vient de s'achever et de celles qui l'ont précédée ? Il vaut la peine de poser ces questions, car il y a plusieurs façons de se souvenir, et, parmi ces façons diverses, il en est qui ne valent rien et d'autres qui ne valent guère.

Il est des gens qui semblent ne se souvenir du passé que pour s'en faire un piédestal. A les entendre, en telle année, à telle date, ils ont accompli cet exploit, ils ont donné cette preuve éminente de leur sang-froid, de leur courage ou de leurs talents. Ils n'ont pas oublié cela. Mais combien d'autres choses ils semblent avoir oubliées, entre autres ce précepte du sage hébreu : « Qu'un autre te loue, et non ta propre bouche !... » Est-il besoin de le dire, mes frères, ce n'est pas cette façon fanfaronne de se souvenir du passé que je viens vous recommander.

D'autres se souviennent du passé pour en faire revivre, non plus les titres d'honneur prétendus ou réels, mais les coupables faiblesses et même les hontes. Par exemple, avec leurs intimes, dans l'épanchement de la causerie, on les entendra se vanter des mensonges, des ruses qui leur ont admirablement réussi. Ou bien on les entendra rappeler avec ravissement les flacons innombrables vidés par eux, au milieu de propos risqués, jusqu'à l'heure où l'aurore fait pâlir les étoiles. D'autres rappelleront des amusements et des plaisirs que le respect de mon ministère et de mon auditoire ne me permet pas de désigner en termes plus précis. En évoquant ces souvenirs, on s'anime graduellement, on se repaît et l'on se grise des jouissances autrefois goûtées. On voudrait, semblable-t-il, autant qu'il est possible, les arracher au passé qui les a englouties et en embellir le présent. On se souvient avec passion, mais avec la passion désordonnée de la chair en révolte contre la loi divine. Arrière ces souvenirs peut-être séduisants, mais surtout séducteurs ! Arrière ces souvenirs colorés, embrasés d'une flamme qui souille et qui dévore l'âme !

Chez un grand nombre, le souvenir revêt presque toujours la forme sentimentale du regret. « Ah ! s'écrie-t-on après avoir rappelé le passé avec complaisance, c'était là le beau temps ! C'était le temps heureux ! » Ces regrets, maintes fois on les a mis en vers, on les a chantés en romance. Certains esprits, portés à la mélancolie, y trouvent un charme tout spécial, une amère douceur. Dieu me garde de me poser en censeur rigoriste d'innocents et d'inévitables regrets, vis-à-vis d'un cher passé disparu ! Qui de nous n'éprouve parfois de semblables regrets ? Et qui pourrait les condamner ? Qu'il me soit permis cependant d'observer que mon but, ici, n'est pas de faire avec vous de la poésie sentimentale. Si je vous parle aujourd'hui des souvenirs du passé, c'est en chrétien et en

prêtre que je dois le faire. Souffrez donc que je vous rappelle que vous avez des devoirs vis-à-vis de vos souvenirs ; souffrez que je vous engage à vous souvenir en chrétiens.

Nous souvenir en chrétiens, c'est tout d'abord voir toutes choses, dans le passé comme dans le présent, non sous les couleurs spécieuses dont les revêtent nos passions, ni à travers les brumes dorées d'une certaine sentimentalité poétique, mais à la lumière transparente et sincère de notre conscience éclairée par la loi divine. Medirez-vous peut-être que vos souvenirs, vus à cette lumière, vous apparaîtront sous un jour bien sévère et bien froid, bien dénué de poésie et de toute espèce de charme ? Je vous répondrai que la lumière de votre conscience et de la loi divine, c'est celle de la vérité, du devoir et de la justice, choses qui, vous en conviendrez, méritent bien quelque considération... Et si vous me répétez que c'est bien froid, bien glacial, que cela donne le frisson et que vous ne pouvez vous empêcher de regretter la chaude lumière que vos passions, même désordonnées, jetaient sur le passé, je vous dirai : Rassurez-vous, car le souvenir chrétien a sa poésie lui aussi, il a son charme, il a sa chaleur et ses émotions.

Je n'ai pas tout dit en effet, car on ne peut tout dire à la fois ; mais je vais essayer de me compléter. Nous souvenir en chrétiens, c'est sans doute, ainsi que je l'ai dit, envisager le passé sous les saintes clartés de la loi divine et de nos consciences ; mais c'est aussi l'envisager sous les chauds rayons de la foi, dans l'amour du Père céleste qui nous a donné Jésus-Christ.

Nous avons un Père dans le ciel, un Père infiniment glorieux, puissant et bon, et ce Père nous aime ! Voilà la sainte passion, voilà la grande poésie qui doit illuminer et réchauffer les souvenirs du chrétien, et qui le fera cent fois mieux que d'aveugles passions et des regrets stériles.

Au moment de jeter un coup d'œil sur le passé, spécialement sur l'année qui vient d'expirer, à l'horizon de tous vos souvenirs, voyez se dresser la figure aimante de Jésus-Christ qui vous connaît, vous cherche du regard, vient à vous et vous attire à Lui ; voyez se dresser la croix sur laquelle Jésus-Christ a donné pour vous sa vie et son sang ; voyez le soleil de l'amour de Dieu briller sur cette croix qui vous l'atteste. Se souvenir en chrétiens, c'est se souvenir au pied de la croix... Qu'on cesse de nous dire qu'une telle façon de se rappeler le passé est froide et glaciale !

II

Nous venons de voir comment le chrétien doit se souvenir. Il nous reste à dire de quoi.

Souvenez-vous d'abord, ô mes frères, des grâces reçues. Appliquez-vous, suivant la recommandation du psalmiste, à n'oublier aucun des bienfaits de l'Eternel⁴, pas même les moindres.

Dans les inventaires de fin d'année, le commerçant ne néglige pas les moindres valeurs, pas même les centimes, et il a raison : des centimes additionnés pendant toute une année en longues colonnes finissent par faire une somme. Dans l'inventaire des bienfaits de Dieu envers nous, imitez l'exactitude d'un habile comptable. N'oubliez pas les menus bienfaits, les grâces ordinaires et habituelles, ces petites fleurs du chemin de la vie dans lesquelles notre ingratitude est portée à voir une dette dont nous serions en droit d'exiger en notre faveur le paiement intégral et constant. N'oubliez pas les longues années de santé auxquelles celle qui finit vient de s'ajouter. N'oubliez pas le don de la lumière douce aux yeux, douce à l'âme. N'oubliez pas le don de ce salon splendide que Dieu, dans les beaux jours, ouvre à chacun de nous, avec le ciel bleu pour plafond, avec les grands arbres pour éventail au dessus de nos têtes, avec la fauvette et le rossignol pour orchestre, avec la féerie des campagnes pour décor magnifique. N'oubliez pas la sympathie de vos amis, leurs serremments de mains, leurs paroles, leurs lettres qui réchauffent vos cœurs. N'oubliez pas, à votre foyer même, l'affection d'une femme, d'un mari, de parents bien-aimés, de fils et de filles qui ont soif de votre bonheur et qui vous le prouvent en étant aux petits soins pour vous.

Si vous devez vous souvenir des bienfaits journaliers du Seigneur, souvenez-vous à plus forte raison de ses grâces extraordinaires : vous, de cette guérison, de ce danger redouté un instant et qu'une main divine a éloigné ; vous, de cette faveur tant désirée, tant demandée, longtemps inespérée et enfin accordée.

Souvenez-vous spécialement, mes chers frères, des appels de Dieu pendant l'année qui vient d'expirer. Nous ne comptons pas assez les appels que Dieu nous adresse ; mais Dieu les compte, Lui. Nous les oublions trop ; mais Dieu s'en souvient et nous les rappellera un jour. Apprenons donc, nous aussi, à les compter, à nous les rappeler. Rappelez-vous, ô mon frère, ô ma sœur, ce jour de l'année dernière où vous avez entendu, à ne pouvoir vous y méprendre, l'appel de votre Dieu, l'appel de votre Père et de votre Sauveur, l'appel à rompre enfin avec de fâcheuses habitudes, avec une liaison coupable ou dangereuse, avec une passion que vous seriez porté à ménager, mais qui pourrait vous perdre. Rappelez-vous l'appel de votre Dieu à vous convertir et à vivre enfin, au lieu de végéter, au lieu d'être mort en vivant, mort pour Dieu, pour son ciel et pour sa justice... Je ne vous dirai pas où ni à quel moment vous avez entendu cet appel retentir dans le fond de votre être. Vous le savez mieux que moi... Au nom du Seigneur, je me borne à vous répéter : Rappelez-vous l'appel divin !

Outre les grâces reçues et les appels entendus, nous devons, sur le seuil d'une nouvelle année, nous rappeler aussi les épreuves subies. Avez-vous connu d'anciens soldats qui aient vu le feu, qui

⁴ Ps., ciii, 2.

aient été blessés en face de l'ennemi? Avez-vous connu d'anciens marins, de vieux loups de mer qui aient manœuvré maintes fois au plus haut du grand mât, sous le vent furieux, sous la pluie, sous la lame qui tombe en paquets, par une mer mauvaise, hurlante, démontée? Si vous avez connu de tels hommes, vous aurez été frappés de leur air d'énergie, de sang-froid et de décision. Vous aurez aussi remarqué comme ils aiment à parler campagnes, combats, coups de vent, journées de péril et de gloire... Eh bien, nos jours de combat, de victoire — ou de défaite, hélas! — nos jours d'orage et de gros temps, les jours où nous avons à nous comporter vaillamment, ce sont nos jours d'épreuve, à nous, soldats du Christ, ou appelés à l'être; à nous, marins, qui naviguons sur un océan plus fécond en tempêtes que les plus redoutés parages des mers les plus mal famées.

Souvenons-nous de nos jours d'épreuve pendant ces douze derniers mois! Souvenons-nous en pour nous demander comment nous les avons traversées, en braves ou en lâches, faisant face au découragement, à l'esprit de murmure et de révolte, forçant ces ennemis mortels à reculer devant notre attitude décidée; ou bien refusant le combat, nous abandonnant à la tentation qu'il aurait fallu repousser sans hésitation, nous courbant jusqu'en terre sous le vent de l'adversité, au lieu de nous redresser devant elle, de lutter et de vaincre avec le concours de Jésus, notre chef invincible.

Parmi les souvenirs qu'une année laisse derrière elle, il n'en est pas de plus désagréable, de plus humiliant que le souvenir de nos fautes; mais il n'en est pas non plus de plus salutaire, si ce souvenir éveille en nous les sentiments qu'il doit. Souvenons-nous donc de nos fautes et de nos péchés de l'année écoulée: laisser-aller, négligences, infractions positives à la loi sainte; péchés dans la famille par manque de douceur, de support et d'amour; péchés dans la vie publique par manque de courage, de sincérité, de dévouement cordial aux intérêts qui nous sont confiés; péchés dans notre vie intime par manque de communion avec Celui loin duquel nous restons sans force pour le bien. Souvenons-nous de toutes ces fautes, non pour les couvrir du manteau complaisant de notre vanité, car ce serait perpétuer le mal; non pour les avouer en désespérant d'en triompher jamais, car nous serions alors vaincus d'avance; mais souvenons-nous en au pied de la croix du Calvaire. Là, mieux que partout ailleurs, nous verrons ces réalités les plus consolantes de toutes: à côté du mal, le remède; à côté de nos torts indéniables, le pardon scellé du sang du Juste; à côté de notre faiblesse tant de fois déplorée, un Allié fidèle et fort; à côté de notre impuissance à nous changer nous-mêmes, un Libérateur, un Sauveur capable de nous élever au-dessus de nous-mêmes.

III

J'ai dit comment et de quoi le chrétien doit se souvenir lorsqu'il jette un regard sur le temps

écoulé. Permettez-moi maintenant de laisser parler mon cœur en m'adressant à ceux qui sont venus chercher pour l'année qui commence un mot d'ordre divin, mieux que cela, une impulsion d'en haut, un entraînement vers le bien.

Vous qui êtes à l'âge heureux où l'on espère plus qu'on ne se souvient, sans renoncer à l'espérance qui fleurit si spontanément dans vos âmes, apprenez à recueillir dès maintenant les leçons des années que vous traversez, de ces belles années de semailles qui comptent double dans la vie par leurs conséquences incalculables en bien ou en mal, apprenez à vous souvenir!

Que sont les examens exigés de la plupart d'entre vous à l'entrée de votre carrière, sinon une mise en demeure de vous souvenir de ce qui vous a été enseigné? Eh bien, que le passage d'une année à une autre vous invite au plus important de tous les examens et de tous les souvenirs: à l'examen et au souvenir de vous-même et de ce qu'il y a de meilleur en vous-même.

Pour vous faciliter cet examen, laissez-moi vous recommander un essai que beaucoup de jeunes gens ont fait avec profit, l'essai d'un journal où devant Dieu, devant Dieu seul, — ceci est capital, — vous consigneriez, jour après jour, le résultat de vos efforts pour devenir des hommes, de vrais hommes, à l'image du Fils de l'homme. Souvenez-vous en tout cas de votre âme; souvenez-vous de votre Créateur; souvenez-vous de votre Sauveur, de votre Ami céleste, dès les jours de votre jeunesse!

Et vous, mes frères, qui êtes engagés en pleine mêlée de la lutte pour l'existence, âpre, exigeante et absorbante, vous voyez les années passer avec une rapidité toujours croissante, semble-t-il. Elles se pressent, elles se poussent, elles se précipitent. Les dizaines d'années succèdent aux dizaines. Un nouveau siècle va remplacer celui qui nous a tous vus naître et dont la fin, il y a quelques années, nous paraissait si éloignée encore. En même temps que les années se précipitent, elles nous précipitent sûrement, quoique insensiblement, vers le terme toujours plus proche de notre existence terrestre. Mais si pressantes sont vos affaires que vous n'avez plus guère d'attention que pour elles et que la fuite du temps qui, autrefois, vous impressionnait vivement, vous laisse aujourd'hui presque indifférents... Il y a là pour vous un immense danger: le danger de vous laisser envelopper, envahir et enliser par la matière, le danger de ne plus apercevoir l'âme au-dessus du corps, le ciel au-dessus de la terre, l'éternité au-dessus des années qui s'enfuient, Dieu au-dessus des hommes. Réagissez, mes frères, contre ce péril méconnu et d'autant plus à craindre. Souvenez-vous, pendant qu'il en est temps, des biens éternels et divins qui vous sont offerts par l'Evangile.

Vous les heureux du jour, ou que le monde estime tels, vous qui ne songez qu'à jouir, qu'à effeuiller les roses de la vie sans vous piquer à leurs épines, souvenez-vous de Celui qui n'a porté ici-bas que la couronne d'épines, mais à qui Dieu là-haut a donné

la couronne de la gloire éternelle. Souvenez-vous qu'aux yeux du Dieu d'amour, la pire des fautes, le pire des malheurs pour un être humain, c'est de se plonger, de s'enfouir dans les délices, sans souci de ceux qui souffrent et de ceux qui périssent. Souvenez-vous que, dans un monde où tant de malheureux font appel à notre pitié, la loi divine et sainte de notre humanité n'est pas délices, mais sacrifice.

Vous enfin qui, loin de jouir, loin d'effeuiller des roses, gémissiez au contraire sous un pesant fardeau; vous pour qui l'année qui s'en va a été une année de tristesse et de larmes, de misère et de privations, et qui vous demandez avec anxiété si l'année qui vient ne sera pas pour vous pire encore que sa devancière, que vous dirai-je?... Souvenez-vous qu'il n'est, après tout, qu'un seul malheur sans compensation, sans espoir : c'est de perdre la foi en l'amour du Père céleste et de Jésus. Souvenez-vous que rien ne nous rend aussi forts, aussi bons, aussi compatissants, aussi semblables à notre divin Maître, que la douleur; souvenez-vous que rien ne nous rapproche autant de Dieu; que par conséquent, quelque étrange que cela semble, rien ne nous rapproche autant du vrai bonheur qu'une grande épreuve vaillamment et chrétiennement supportée. Souvenez-vous de cela et prenez courage!

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

I

L'EXEMPLE DES MAGES

Mes frères,

Que de grandes et salutaires leçons se dégagent du récit évangélique que vous venez d'entendre!

Cet astre merveilleux qui paraît subitement, ces Juifs qui n'ont qu'à ouvrir leurs livres des prophètes pour connaître le lieu où naîtra le Messie, ces rois puissants qui se prosternent devant un enfant : voilà des faits bien dignes de remarque, c'est le commencement de cette série de prodiges qui se déroulera pendant tout le cours de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce sont de véritables miracles, auxquels les âmes de bonne volonté ne devaient pas se méprendre.

Mais il est encore d'autres faits, plus capables peut-être de nous édifier et de nous porter au bien, et c'est sur ceux-là que je voudrais aujourd'hui attirer votre attention. Nous admirons les Mages se mettant en marche aussitôt que le signe mystérieux leur est apparu, surmontant avec courage les obstacles qui se dressent devant eux à leur arrivée à Jérusalem, déposant au pied de la crèche l'or, l'encens et la myrrhe. Or, il me sera facile de vous montrer dans cet entretien, comment, dans bien des circonstances de notre vie, nous devons donner à Dieu de nombreux témoignages de cette

grande bonne volonté, de ce courageux mépris du respect humain, de cette foi vive et généreuse, dont la conduite des Mages nous offre en ce jour un si bel exemple.

I

Au moment où Notre-Seigneur Jésus-Christ descendit sur la terre, le monde entier était dans l'attente de quelque grand événement. Déjà depuis longtemps, il est vrai, la venue du Messie avait été annoncée aux Juifs, mais en dehors même de la Judée, en Italie, en Grèce, dans la plus grande partie de l'Occident, c'était (au témoignage des historiens païens) une croyance universellement répandue que de l'Orient devaient sortir des hommes qui feraient la conquête du monde.

Les Mages avaient connaissance de cette tradition. Aussi dès que paraît le phénomène céleste qui leur fait connaître que les temps sont accomplis, ils partent aussitôt, comme ils le disent simplement en arrivant à Jérusalem : « Nous avons vu l'étoile et nous sommes venus. » Ils reconnaissent là un signe divin et ils obéissent sans balancer. Ils ne cherchent pas à savoir, ils ne s'inquiètent pas si le chemin est long et le voyage périlleux; ils ne se demandent pas s'il leur faudra faire de grandes dépenses ou rester longtemps absents, si par là-même leurs affaires n'en souffriront pas quelque dommage. Non, aussitôt l'appel de Dieu connu, ils obéissent, ils font leurs préparatifs de départ.

Belle conduite, mes frères, que nous n'imitons peut-être pas toujours. Dieu nous appelle à lui, comme il appelait les Mages, d'une manière plus pressante et plus évidente encore, et cela bien souvent. Le dimanche, par exemple, la cloche sonne à nos oreilles, comme l'étoile brillait aux yeux de ces Rois. Apportons-nous autant de bonne volonté à répondre à cet appel? Nous faisons-nous un devoir de partir aussitôt, sans chercher de prétexte pour garder notre demeure, sans nous demander si quelque travail ne nous sollicite pas ailleurs, sans nous préoccuper ni du temps, ni de la distance, ni de ces mille petits riens auxquels une conscience délicate dédaignerait de s'arrêter un seul instant? Imitant les Mages, nous mettons-nous en marche sans hésiter pour nous rendre à l'église, comme ils se dirigèrent vers la crèche?... Ou bien encore, au temps des Pâques, nous entendons proclamer, expliquer cette loi de l'Eglise qui nous fait une obligation de répondre au désir tant de fois exprimé par Notre-Seigneur, en nous approchant de la Sainte Table : ici, comme pour la messe, ne cherchons, ne trouvons-nous pas mille fausses raisons pour nous excuser, pour nous dérober à l'accomplissement de ce devoir?

Et cependant, mes frères, nous connaissons la volonté de Dieu mieux encore que ne la connaissaient les Mages. Pour une étoile que voyaient ces pieux pèlerins, que ne voyons-nous pas? Pour un miracle qui frappa leurs yeux, combien en pourrions-nous citer? Pour un appel qu'ils entendirent, combien en avons-nous entendus? Nés et élevés

dans le christianisme, nous avons pour marcher beaucoup plus de lumières qu'il n'en possédaient. C'est la grâce du saint baptême et des autres sacrements, ce sont les conseils et les exemples d'une mère chrétienne, les leçons du catéchisme, c'est le souvenir d'une bonne première communion, c'est la parole de Dieu si souvent lue ou entendue, ce sont les bonnes pensées, les pieuses résolutions que l'Esprit-Saint nous suggère pendant un office, pendant une prière... L'étoile pour nous, c'est la doctrine du Christ si pure, si belle, si féconde, que les esprits droits et élevés qui cherchent sincèrement la vérité ne peuvent s'empêcher de lui rendre hommage. L'étoile pour nous, c'est l'Eglise, tellement fidèle aux promesses d'immortalité qui lui ont été faites, tellement ferme au milieu des tempêtes, lorsque tout croule autour d'elle, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître un signe divin. Pour peu que nous voulions y réfléchir, mes frères, nous reconnaitrons tous volontiers que nous avons plus de motifs que n'en avaient les Mages pour répondre à l'appel de Dieu, et pour montrer nous aussi une grande bonne volonté à son service.

II

Cependant, c'est plus que de la bonne volonté que Dieu nous demande. Ou du moins, il ne faudrait pas confondre cette bonne volonté avec une certaine velléité de faire le bien, qui se réduit souvent à n'éviter que ce qui semble tout à fait mal. Plusieurs se disent peut-être : « Mais la soumission, la résignation que nous montrons dans nos épreuves, dans nos travaux, les sentiments de respect que nous avons à l'égard de la religion, ne témoignent-ils pas suffisamment de nos bonnes intentions ? » Non, mes frères, ce qu'il faut surtout, c'est manifester au dehors ces bons sentiments en rendant publiquement à Dieu le culte qui lui est dû, en observant sans crainte toutes les lois qu'il nous a données. Et ici encore, la conduite des Mages nous est d'un bel exemple.

Voyez-les arrivant à Jérusalem. L'étoile qui devait les conduire à la crèche se déroba à leurs yeux : ils n'en sont pas moins fidèles à rechercher le Messie ; et ils le cherchent, remarquons-le bien, avec un généreux mépris de tous les respects humains, avec une liberté vraiment digne de la religion que nous professons. Jérusalem ne désirait alors aucun changement politique, le roi Hérode était même très jaloux de son autorité : néanmoins les Mages s'en vont partout, demandant, comme nous le dit l'Evangile : « Mais où est donc le nouveau Roi des Juifs ? » Sans aucune précaution, sans le moindre ménagement, ils déclarent qu'ils viennent pour l'adorer. Uniquement occupés de cette pensée, ils comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourraient refroidir leur zèle. Que le roi Hérode s'en offense et s'en trouble, que les autres chefs des Juifs s'en scandalisent et en murmurent, qu'on pense et qu'on dise tout ce que l'on voudra, peu leur importe : ni les murmures des Juifs, ni la malignité d'Hérode, ni la crainte

de déplaire, ni même les dangers qui les menacent, rien ne les empêchera de rendre à ce Sauveur et à ce Dieu naissant les hommages qu'il réclame¹.

Et nous, mes frères, est-ce ainsi que nous l'honorons ? Est-ce ainsi que nous pratiquons les devoirs de notre religion ? Est-ce ainsi que nous sommes, quand il faut l'être, libres et sincères adorateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Combien de fois au contraire le respect humain n'a-t-il pas enchaîné notre bonne volonté ? Combien de fois la crainte de paraître chrétien n'a-t-elle pas mis obstacle à la manifestation de nos meilleurs sentiments ? Combien de fois, par peur d'être remarqué, n'a-t-on pas renoncé à la pratique des obligations les plus saintes, et foulé aux pieds les devoirs les plus sacrés ? Et pour en revenir encore à cette grave question du dimanche, sans doute, un jour de fête de Noël, on assiste volontiers aux offices, mais bien souvent, pourquoi n'y vient-on pas plus régulièrement, pourquoi ne se fait-on pas un devoir de n'y manquer jamais ? Ce n'est pas par ignorance : la loi est claire et évidente. Ce n'est pas par impiété : on croit aux vérités de la foi, on ne voudrait pas être hérétique, encore moins apostat, on veut vivre et mourir dans la croyance de ses pères. Il suffirait d'un léger effort pour trouver facilement le temps et les moyens d'obéir à ce précepte ; mais on redoute une remarque, une critique : remarque à laquelle il serait aisé de répondre d'un mot, critique qui ne nous arrêterait pas s'il s'agissait d'une affaire où nos intérêts matériels fussent quelque peu engagés ; mais néanmoins remarque et critique qui nous effraient et qui nous empêchent de nous montrer aussi chrétiens que nous voudrions l'être. Et combien d'autres circonstances dans lesquelles ce triste respect humain nous rend timides et compromet notre conscience et nos plus chers intérêts ! Que de fois, par exemple, dans une réunion, dans une veillée, la conversation s'engage sur des sujets dangereux, soit pour la foi, soit pour les mœurs ! C'est une chanson, une histoire, une lecture : il suffirait souvent d'un mot pour détourner cette conversation, ou imposer silence : beaucoup y pensent bien, ce mot il est sur presque toutes les lèvres, mais personne ne le prononce. Pourquoi ? Ce n'est pas qu'on ne voie pas le mal, ou qu'on manque d'autorité pour l'arrêter ; c'est, hélas ! par respect humain : parce que l'on a peur de passer pour trop consciencieux, pour trop vertueux. Et plaise à Dieu que cette crainte du bien n'aille pas quelquefois jusqu'à nous faire paraître plus mauvais que nous ne sommes et n'arrive pas à nous faire tomber dans de graves excès ! Les Mages nous montrent comment notre conduite doit toujours être conforme à nos croyances, et cela sans ostentation, mais courageusement et comme il convient à de vrais chrétiens.

III

Enfin, aux exemples de courage et de bonne

¹ Cf. Bourdaloue, *Sermon sur la Fête de l'Epiphanie*.

volonté, ils joignent ceux d'une foi vive et généreuse.

Quel étonnement pour eux en arrivant à Bethléem et en pénétrant près du Fils de Dieu fait homme ! Ils s'attendaient sans doute à entrer dans un somptueux palais, à être admis en la présence de quelque personnage considérable, et que voient-ils ? un pauvre enfant, qui ne parle pas encore, étendu sur un peu de paille, dans une étable ouverte à tous les vents, n'ayant auprès de lui que sa sainte mère et son père nourricier. Quel spectacle pour des rois ! Mais sous ces dehors si méprisables, ils reconnaissent le Sauveur. Bien loin que cet état où ils le trouvent trouble leur foi, ils en sont touchés, ils sont édifiés ; et pénétrant le mystère, ils découvrent, sous ces voiles obscurs, le Messie promis au monde, ils se prosternent et ils adorent.

Pour nous aussi, mes frères, notre foi peut être mise à l'épreuve par les voiles sous lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ s'offre à nos adorations dans la sainte Eucharistie. Là, en effet, à part quelques rares miracles, il manifeste, comme à Bethléem, sa bonté et son amour pour nous, plutôt que sa puissance. Convenons cependant que notre foi a moins de mérite que celle des Mages.

En effet, lorsqu'ils viennent à Bethléem présenter leurs hommages à Jésus naissant, c'est dans une étable et devant une crèche qu'ils se prosternent ! Nous, quand nous nous agenouillons pour adorer Jésus présent dans le Saint Sacrement, c'est parfois dans un de ces édifices les plus beaux que l'on ait imaginés et construits depuis que l'homme bâtit, c'est toujours dans un temple où l'impression qui vous saisit en entrant est telle que l'on se sent vraiment dans la maison d'un Dieu.

Ils venaient après des bergers ! Nous, c'est à la suite des saints, des savants, des artistes, des hommes de génie les plus illustres et les plus bienfaisants que le monde ait vus depuis plus de dix-huit siècles.

Ils étaient seuls ou presque seuls ! Nous, c'est de concert avec trois cent millions de chrétiens, avec les habitants de tous les pays civilisés.

La foi donc nous est facile ; et si cette foi n'a pas autant de mérite que celle des Mages, qu'elle soit du moins aussi généreuse. Vous connaissez les riches et symboliques présents qu'ils apportaient : et nous aussi nous devons bien à Dieu quelque offrande. Dans ces bons vieux Noël que l'on chantait autrefois, de naïfs récits nous montrent nos pères se rendant, à l'exemple des Mages, à Bethléem, et chacun y allant de son petit présent : le marchand portant son drap, le vigneron son vin, le cultivateur son blé. Personne n'eût osé se présenter les mains vides. Ce ne sont là sans doute que de gracieuses légendes, mais qui peuvent, qui doivent nous servir de leçons. Nous le chantions tout à l'heure :

Huc afferte munera
Voluntate libera,
Sed munera cordium.

« Ici apportez vos présents, apportez-les en toute liberté, mais que ce soit surtout l'offrande de votre cœur. » C'est bien là, en effet, ce que Jésus nous demande ; oui, une promesse, une promesse venant d'un cœur reconnaissant et fidèle : promesse d'une assistance plus régulière aux saints offices ; promesse de vigilance plus active dans l'éducation chrétienne de vos enfants ; promesse d'un courage plus constant dans la pratique de tous vos devoirs de chrétiens. Ce seront (l'expression est de circonstance) les étrennes que nous offrirons à l'enfant Jésus au commencement de cette nouvelle année. Puis nous serons fidèles à remplir consciencieusement ces promesses, et Dieu, infailliblement, nous donnera ce que lui-même nous a promis : la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

II

LES NOCES DE CANA

Tribus miraculis ornatum
diem colimus.

Mes frères,

Pour nous convaincre de la divinité du Dieu fait homme et nous amener à plier devant lui nos genoux et notre volonté, l'Eglise, parmi les miracles innombrables opérés par la puissance de son bras et la bonté de son cœur, l'Eglise aujourd'hui nous en rappelle trois. C'est d'abord cette épiphanie du Christ dans la grotte de Bethléem aux yeux des Mages amenés par l'étoile miraculeuse ; c'est en second lieu sa manifestation sur les bords du Jourdain, lorsque la voix de Dieu le Père le proclama son Fils, devant toute une foule étonnée ; c'est enfin aux noces de Cana le changement de l'eau en vin, qui signale le commencement de la vie publique du Sauveur.

Je ne veux m'arrêter qu'à ce dernier miracle.

Aussi bien, mes frères, vous avez tous présent à la mémoire le récit évangélique. J'aurai donc plus vite fait de recueillir, pour les faire servir à la sanctification de votre vie, quelques-unes des hautes et touchantes leçons qu'il renferme.

I

Nous voyons tout d'abord le bon Sauveur descendre avec une gracieuse amabilité aux désirs des nouveaux époux, en assistant à leurs noces.

De ce premier détail se dégage déjà un point doctrinal. « De même, dit un pieux auteur, que Jésus-Christ est entré dans le Jourdain, fleuve de la pénitence, pour sanctifier l'eau, destinée, en devenant la matière du baptême, à produire notre régénération spirituelle ; ainsi traverse-t-il cette fête nuptiale pour honorer à jamais le mariage, cet autre sacrement bien grand aussi, qui devait purifier et sanctifier la source même de la vie ¹. » En honorant de sa présence les noces de Cana, déjà le divin Maître prélude au grand acte qu'il

¹ Louis Veuillot, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

effectuera positivement un jour, quand il élèvera le pacte conjugal à la dignité la plus haute entre toutes, à la dignité sacramentelle.

II

L'excellente inspiration qu'eurent les jeunes fiancés d'appeler le Sauveur à leur nocce! Grâce à cette divine présence, il ne s'y passa rien que de parfait et d'édifiant, tout y fut heureux.

Ainsi toujours en sera-t-il, mes frères, là où Jésus-Christ sera également convié.

Or, la place de Jésus-Christ est marquée de plein droit dans chacune des circonstances de la vie d'un chrétien. Rien ne s'y doit faire sans lui, puisque tout lui appartient en propre et que, au point de vue du salut et de l'éternité, rien n'y peut valoir que par lui. But final de toute existence chrétienne, le Christ doit en pénétrer aussi toute la texture, en soutenir toute la trame.

Hélas! pourquoi faut-il cependant qu'un grand nombre, un très grand nombre, tout en reconnaissant Jésus-Christ pour leur maître, pour leur Dieu, tiennent dans la pratique journalière si peu compte de lui, si peu compte des droits de son autorité et des intérêts de sa gloire? Parmi les actes mêmes qui revêtent le plus de gravité, d'où peuvent sortir les conséquences les plus sérieuses et les plus décisives par rapport au bonheur du temps et à celui de l'éternité, tels que l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, le choix d'une carrière, la formation de ce lien conjugal qui, une fois serré par Dieu et l'Eglise, ne pourra plus être jamais rompu, pour n'importe quelle raison et par aucune puissance terrestre quelle qu'elle soit, — parmi ces actes, dis-je, parmi ces importantes déterminations, combien n'en voyons-nous pas où l'on néglige de faire intervenir la sainte influence de Jésus-Christ, d'où parfois on va jusqu'à l'exclure par principe et par système, alors au contraire que ce serait à lui, rigoureusement à lui, d'y jouer le rôle prépondérant!

Que d'entreprises eussent abouti à de plus heureux résultats, si la bienfaisante action de la religion, si la divine intervention de Jésus avaient été tenues moins à l'écart de leurs débuts, si la prière, la sainte communion surtout, avaient été appelées, comme il convenait, à en bénir et féconder les commencements! Oh! que l'on gagne, mes frères, et sous tous rapports, à vivre dans l'union avec Jésus, à agir de concert avec Jésus et sous l'influence de l'esprit de Jésus! Les joies ne sont-elles pas plus savoureuses au cœur, quand on les goûte dans une atmosphère chrétienne? Mais qu'il est meilleur encore de sentir Jésus près de son âme, à l'heure où l'humiliation, la souffrance, les mécomptes, les épreuves, le deuil viennent broyer cette pauvre âme et en déchirer cruellement les fibres les plus délicates! N'a-t-on pas vu des chambres d'agonie s'ensevelir de plus vives clartés de l'espérance et resplendir des joies du ciel, parce que ces chambres d'agonie, ces chambres sur lesquelles planait la mort, Jésus les

avait visitées par sa grâce, par son ministre ou par son sacrement? Ce qu'apporte de bonheur, même à cette heure lugubre, la présence du divin Maître, il le savait bien ce bon religieux qui, tout près d'expirer, disait le sourire aux lèvres: « Vraiment non, je n'aurais pas cru qu'il pût y avoir tant de suavité à mourir! »

Si la vie du monde, alors même qu'y affluent comme à l'envi toutes les satisfactions naturelles, laisse dans le cœur un si grand vide, — n'est-ce pas, avant tout, parce que le vin des divines consolations y fait défaut, *vinum non habent*, — n'est-ce point, mes frères, parce que Jésus y manque?

L'auteur de l'*Imitation* a bien pu le dire sur la foi de l'expérience: « *Quando Jesus adest, totum bonum est*. Avec Jésus, tout va bien. » Et encore: « *Ditissimus est qui vivit cum Jesu*. On est riche, bien riche, quand on a Jésus avec soi. »

III

Donc, Jésus avait été invité aux noces de Cana: *Vocatus est autem Jesus ad nuptias*. Et combien les mariés ne durent-ils pas s'applaudir d'avoir cédé à cette inspiration, lorsque leur provision de vin se fut épuisée! Mais ici, à côté de Jésus, j'aurais dire comme complètement obligé de Jésus, nous voyons Marie, elle aussi, entrer en scène. Et dans cette circonstance, c'est encore un enseignement bien consolant de la religion qui, sous l'écorce d'un fait, resplendit à nos regards. Saisissons-le avec empressement, et gardons-nous d'en rien perdre.

Marie, l'Evangile nous le fait expressément remarquer, était aux noces de Cana avec son Fils. Partout, en effet, où le Christ se plaît à manifester la bonté de son cœur, c'est une loi, une loi constante et formelle, qu'on rencontre, qu'on sente aussi du même coup la bienfaisante action du cœur de sa mère.

S'il est vrai que Jésus seul est la source d'où s'épanche la grâce, il ne l'est pas moins que, dans l'économie du christianisme, Marie est le canal, le canal nécessaire, par lequel doivent passer les eaux de la source pour arriver jusqu'à nos âmes. Plan magnifique, touchante disposition de la Providence, dont saint Bernard traçait avec tant de justesse la formule, quand il disait: « La volonté de Dieu, c'est que dans l'ordre surnaturel tout nous doive être donné par Marie. *Sic est voluntas Dei qui totum nos habere voluit per Mariam*. »

Quand les Mages furent arrivés près du grand Roi qu'ils cherchaient, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère: *Invenerunt puerum cum Maria matre ejus*. Et, je ne saurais trop le répéter, car ce fait, d'ailleurs fréquemment rapporté dans l'Evangile, a pris et revêtu dans le plan chrétien les proportions d'une loi, jamais Jésus ne se sépare de Marie. Dans l'étable de Bethléem, comme au festin nuptial de Cana, comme partout ailleurs, Marie et Jésus nous apparaissent étroite-

ment associés, on pourrait presque dire entrelacés. Et ce constant rapprochement de leurs personnes sacrées dans la succession des mystères évangéliques nous offre une exacte et frappante image de celui que notre amour doit leur assurer et leur faire trouver dans l'intime de nos cœurs. Ce que Dieu s'est complu à unir si parfaitement, il siérait mal à l'homme de vouloir le disjoindre. Souvenons-nous en bien toujours, et appliquons-nous à faire croître en nos cœurs dans une progressive corrélation et la piété envers le Fils et la dévotion pour la Mère. Par Marie, nous serons sûrs d'arriver à Jésus, en même temps que par Marie arriveront infailliblement à nous les grâces de Jésus.

Voyez plutôt. Lorsque le vin manqua, la sainte Vierge, dont la sollicitude maternelle a l'œil sans cesse ouvert sur les moindres besoins de tous ceux qui l'accueillent et qui l'aiment, s'aperçut aussitôt de ce contre-temps, sans qu'il ait été aucunement nécessaire de le signaler à son attention. D'elle-même, avant le moindre appel adressé à son entremise, elle n'hésita point à provoquer, pour y remédier, la toute-puissance de son divin Fils. Et vous savez le reste, et comment grâce à la requête de Marie une eau vulgaire se trouva subitement changée en un vin délicieux.

Or, mes frères, saisissons bien cette légitime déduction, si bien faite pour nous inspirer une immense confiance : si dans cette circonstance on a pu voir l'obligeante Mère du Sauveur prévenir toute sollicitation, si d'autre part il lui suffit alors d'exposer à son Fils un besoin relativement, après tout, peu important, pour obtenir de sa puissance qu'elle y pourvût, au prix même d'un prodige, à combien plus forte raison avons-nous droit d'espérer que la sainte Vierge s'intéressera et intéressera le cœur de Jésus à nos nécessités, quand ces nécessités auront trait à l'affaire bien autrement grave de notre salut, et que nous les lui aurons nous-mêmes exprimées par un cri de détresse dans une supplication brûlante !

« Ils n'ont plus de vin, » fait observer Marie. Privation, en somme, d'une gravité toute secondaire ; mais, exposée par la bouche de Marie, elle n'en suffit pas moins pour déterminer aussitôt Jésus-Christ à y remédier par un grand miracle. Ah ! mes frères, dites-moi, croyez-vous que Jésus doive témoigner moins d'empressement, n'aurait-il pas, au contraire, plus de bonheur encore à exaucer le désir de sa Mère, quand celle qui est le refuge des pauvres pécheurs, étalant sous ses regards divins la misère morale de ses clients, poussera en même temps vers son cœur un cri de déchirante angoisse : « Mon Fils, ils n'ont plus la grâce, ils ont perdu votre amour ! »

On a pu le dire avec raison : le prodige de Cana est de la part de Jésus le miracle de la piété filiale, comme plus tard la résurrection de Lazare sera le tribut payé par le divin thaumaturge aux douces exigences de l'amitié. En accordant ce miracle à la prière de Marie, Jésus semble vouloir com-

menter déjà pratiquement, dès le premier acte de sa vie publique, cette parole si pleine de profondeur qu'un jour, en la terminant, il laissera tomber de sa croix : « Chrétiens, voilà votre mère. *Ecce Mater tua*. Voilà celle dont le rôle sera d'intercéder sans cesse pour votre salut, celle aux moindres prières de laquelle j'obéirai toujours comme à des ordres, fallût-il pour cela changer le cours habituel de la nature. »

IV

Ce fut, mes frères, une véritable transformation de substance qui s'opéra, quand à Cana l'eau fut changée en vin. « Dieu, dit saint Ambroise, a ainsi coutume et semble affecter de procéder par changement de substance, lorsqu'il veut s'affirmer comme l'auteur et le maître suprême des choses créées. »

Mais dans le changement apporté par Jésus-Christ à la nature de l'eau matérielle, quand il la convertit en vin, nous serait-il malaisé de reconnaître comme la prophétie d'un autre changement que sa divine puissance se préparait à accomplir bientôt après dans la nature de l'âme humaine ?

C'est encore le même miracle que Jésus opérera, et d'une façon bien autrement merveilleuse, quand, sur le point de remonter au ciel, il donnera à ses disciples la vraie intelligence des Ecritures, leur faisant trouver un délicieux enivrement dans l'étude de ces oracles qui si longtemps les avait laissés froids, indifférents, presque sceptiques même. Une ligne de saint Luc nous révèle dans un laconisme saisissant le grand travail d'illumination qui allait faire de ces aveugles les prodigieux éclaireurs de tout l'univers : « *Tunc aperuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas*. Alors, dit l'évangéliste, Jésus leur ouvrit l'esprit, les rendant capables de comprendre les Ecritures. » Comme s'il eut ainsi parlé : Puisez maintenant ; puisez en plein dans la lumière de ce qui n'avait été jusqu'alors pour vous que ténèbres, et cette science lumineuse des plus hautes vérités, portez-la par toute la terre aux peuples, dont je vous ai institués les flambeaux. *Haurite nunc et ferte*.

Autre transformation non moins admirable, peut-être même en un sens plus miraculeuse encore. Sous l'influence de la grâce chrétienne, on allait bientôt voir les impudiques embrasser la chasteté, les orgueilleux devenir humbles et doux, les vices les plus grossiers céder la place à une floraison des plus sublimes vertus ; on allait voir enfin des hommes à qui précédemment le moindre danger faisait peur, se sentir au cœur assez de vaillance et de force pour confesser leur foi jusque sous le glaive des tyrans. L'heure n'était plus loin où, aux ouvriers de ce travail de géants qui s'appelle la conversion du monde païen, Jésus-Christ devait dire : Dans vos âmes transformées par ma grâce, puisez maintenant de larges effluves de sainteté, et répandez-les partout et sur tous. *Haurite nunc et ferte*.

Comment surtout, dans ce miracle de Cana, ne pas saluer par avance, avec une reconnaissante émotion, le mystère des mystères qui déjà s'y laisse entrevoir comme derrière un voile, je veux dire la très sainte Eucharistie, cette merveille par excellence entre toutes les merveilles du bon Dieu ? Par la conversion de l'eau en vin, nous fait observer un saint Père, Jésus a voulu faire comme un exercice anticipé du pouvoir divin qui, la veille de sa mort, devait, pour l'immense gloire et le bonheur sans pareil de l'humanité, le déterminer à changer la substance du pain en celle de son corps, et la substance du vin en celle de son sang.

Changement profondément incompréhensible, mais absolument réel, qui en devait à son tour produire un second également mystérieux, mais non moins réel. Au communiant qui se relève de la Table sainte, la foi dit en effet : « En vérité, tu es un Dieu, et voici que la nature divine s'est incorporée à la tienne. *Diū estis... Divinæ consortes naturæ*. La chair même, la véritable chair du Christ est devenue ta chair, et c'est son vrai sang qui circule dans tes veines. » Prêtres de la sainte Eglise catholique, nous bénissons Dieu qui, ayant mis en nos mains le dépôt de ce divin trésor, daigne permettre qu'après y avoir puisé pour nous-mêmes à longs traits le salut et la vie, nous les en fassions jaillir à flots dans les âmes de nos frères. *Haurite nunc et ferte*. Ainsi soit-il.

NOUVELLES CONFÉRENCES AUX FEMMES CHRÉTIENNES

XXIII

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

De la correspondance à la grâce

Stella ista sicut flamma coruscant et Regem regum Deum demonstrat. Magi eam viderunt...

Cette étoile brille comme une flamme et montre Dieu le roi des Rois. Les Mages l'ont vue...

(Antienne des Vêpres).

Le grand mérite des Mages, c'est d'avoir vu l'étoile et de s'être aussitôt mis en route dans la direction qu'elle leur indiquait. « Nous avons vu, disent-ils avec une sublime simplicité, et nous sommes venus. *Vidimus et venimus*. » Ils accourent à Jérusalem, dans un pays inconnu, par des routes difficiles, et ils tombent dans des pièges où leur naïveté devait sombrer. Mais Dieu les récompense de leur bonne volonté, de leur énergie et de leur dévouement, en leur envoyant de nouvelles lumières victorieuses, et ils regagnent tranquillement leur patrie.

Quelle est cette étoile qui brille aux yeux des rois Mages, sinon la grâce qui vous éclaire toujours,

qui vous parle, qui vous sollicite comme ces astres étincelants qui, le soir, semblent entrer en communication avec nous, s'intéresser à nos âmes, tant leur lumière scintillante est vivante, animée, j'allais dire intelligente et parlante ! Oui, la grâce divine sans cesse resplendit au-dessus de vous, pénètre votre esprit, émeut doucement votre cœur, vous montre que Jésus-Christ est le fils de Dieu et le roi des rois, le roi immortel des siècles, et qu'il faut l'écouter, suivre la voie qu'il vous trace, consulter votre conscience et observer l'Évangile.

Refuser de la voir et de l'entendre, c'est lui résister. Alors elle s'éloigne et vous laisse dans les ténèbres, dans les difficultés et les périls, sans appui, sans conseil.

Laissez-moi vous rappeler aujourd'hui que votre devoir et votre avantage, c'est d'imiter les Mages dans leur prompte bonne volonté, leur énergie dévouée dans le bien. Regardez l'étoile, écoutez la voix de Dieu, marchez en toute confiance devant vous, confiez-vous à la Providence et les embûches d'Hérode ne vous arrêteront pas, vous ne vous laisserez point prendre aux séductions et aux mensonges d'un monde qui voudrait pervertir vos idées et vos sentiments.

I

L'étoile apparut au ciel des Mages en son temps. Durant de longs siècles, eux et leurs pères avaient contemplé chaque soir le firmament dans l'espérance d'y reconnaître l'astre annoncé par Balaam, et ils s'attristaient de voir le salut du monde indéfiniment différé. Les nuits étaient brillantes, constellées de lumières diverses : il y manquait l'étoile attendue, l'étoile consolatrice. Cependant ils ne se lassèrent point d'y regarder.

Ainsi du ciel de nos âmes. Dieu est infiniment bon, mais il n'est pas à nos ordres, c'est nous qui sommes aux siens. Nous vivons habituellement dans cette pensée que Dieu, parce qu'il est miséricordieux, attend que nous voulions bien songer à lui, le consulter, lui prêter attention. Ce seraient les rôles renversés. Dieu gouverne le monde et il n'en est pas gouverné ; il a ses heures à lui pour se révéler à nous, pour converser plus particulièrement avec nous, comme un monarque a ses heures d'audience.

A nous donc de les épier, comme les Mages épiaient la venue de l'étoile, de nous appliquer à connaître « le temps favorable et les jours de salut. »

1. Quand sonne l'heure de Dieu, ayons l'oreille ouverte pour l'entendre. Alors il nous parle par la grâce actuelle.

Parfois vous vous arrêtez songeuses : vous réfléchissez à vos responsabilités comme mères de famille, vous passez en revue, dans votre esprit, les âmes de vos maris, de vos enfants qui vous sont confiées, et vos obligations vous apparaissent plus impérieuses que jamais vous ne les aviez senties. Votre mari demeure éloigné de Dieu, il ne comprend point les principes chrétiens, il ne vient pas à l'église et au lieu de recevoir les enseignements

de l'Evangile, il se nourrit d'autres enseignements faux, impies, hostiles au bien, terre à terre, et ses préjugés vont chaque jour grandissant.

Vos enfants non plus ne sont pas des catholiques éclairés ni fervents ; ils désertent les offices, ou ils y assistent sans goût, sans piété, sans foi. Aussi n'ayant plus la religion comme-frein, comme préservatif, ils fréquentent des amis qui sont les ennemis de leur âme ; il vous semble même qu'en cachette ils lisent des livres que vous brûleriez s'ils vous tombaient dans les mains ; et sans doute aussi que leurs mœurs commencent à se dépraver. Ils ne soutiennent plus avec la même assurance votre clairvoyant regard, leurs yeux se ferment ou se troublent, de peur que vous ne puissiez lire jusqu'au fond de leur conscience qui s'y reflète.

Tout cela vous inquiète, jamais vous n'aviez été autant frappées de ces observations, de ces pensées, et vous vous dites : « Que répondrai-je à Dieu le jour où il me redemandera leur âme ? N'ai-je pas contribué moi-même à leur indifférence, à leurs écarts, à leur ruine ? »

Oh ! ne rejetez pas alors ces réflexions qui vous obsèdent ! Elles sont pénibles sans doute, mais salutaires. C'est l'heure de Dieu qui est venue, c'est sa voix qui vous parle, c'est l'étoile qui brille au firmament de votre cœur de mère. Laissez-vous impressionner par ces graves considérations, et puisque Dieu vous parle, *écoutez-le*.

2. Vous poursuivrez ensuite votre examen de conscience, et vous direz à Dieu : « Continuez à parler, Seigneur, votre servante écoute ! Eclairiez-moi, instruisez-moi. Que faut-il que je fasse ? »

Et il achèvera de vous instruire : « Avez-vous fait tout votre devoir ? Avez-vous donné l'exemple de toute vertu, de toute observation des commandements de Dieu et de l'Eglise ? Avez-vous été assez fermes pour bien élever vos enfants ? Avez-vous placé Dieu au commencement de tous vos travaux, de toutes vos préoccupations ? Car la pensée de Dieu, l'amour de Jésus-Christ c'est tout. Une âme qui en est possédée et en quelque sorte imprégnée, en gardera toujours la direction, le souvenir, le parfum. »

Voilà les heures précieuses à l'envi de celle où pour la première fois les Mages virent l'étoile dont la lumière resplendissait au ciel.

3. Ecouter ne suffit pas encore, il faut *agir*. Les Mages ne se contentèrent point de regarder, de deviser entre eux. Je me les figure, réunis un soir dans les immenses plaines de la Chaldée. Ils voient poindre cet astre nouveau qui grandit et bientôt change la nuit en jour. Ils sont éperdus d'abord, ils s'interrogent, et l'un d'eux rappelant la prophétie antique s'écrie : « Cette lumière est le signe que le roi annoncé, la lumière du monde, vient de naître. Courons à son berceau, hâtons-nous de lui offrir nos présents ! »

Et le lendemain ils partent pour la Judée.

Ils pouvaient rester tranquilles chez eux, au milieu de leur opulente famille et de leurs amis ; ils pouvaient demeurer indifférents, ou mieux rire

de cette étoile qui s'avisait d'apparaître après des siècles et qui d'ailleurs ne leur intimait aucun ordre positif. Mais leur conscience a compris la volonté de Dieu et ils n'ont d'autre souci que de lui obéir. Ils font à la hâte leurs préparatifs, détournent de riches présents pour l'enfant, car rien n'est trop beau pour lui, rien n'est pleinement digne de lui, et sans se préoccuper des dangers de la route ils s'en vont.

4. Oh ! imitez leur prompte bonne volonté qui leur a conquis tant d'admiration parmi les chrétiens et tant de gloire au ciel. A vous, chrétiennes, la voix divine se fait entendre plus distincte, plus puissante, plus éclatante qu'à leur âme simple et peu instruite, « n'endurcissez point vos cœurs, » *nolite obdurare corda vestra*. Entendez, écoutez, agissez, éclairez, car vous êtes dans vos maisons la lumière du Christ. Vous le connaissez mieux, vous vivez plus en contact avec Lui en quelque sorte, vous êtes plus instruites des choses religieuses, parce qu'à l'instruction théorique du catéchisme a succédé pour vous l'instruction pratique de la vie. Ah ! c'est la pensée et l'amour de Jésus-Christ qui vous ont soutenues durant les épreuves de la maternité, les duretés de l'existence, et quand vous teniez vos petits enfants sur vos genoux, leur apprenant à réciter leurs prières et leur inculquant déjà les convictions qui feraient d'eux des chrétiens courageux, des chrétiennes dévouées, vous songiez à Marie élevée par sainte Anne et vous demandiez aussi à Jésus de reproduire dans votre famille l'image de la Sainte Famille. Auprès de vos enfants, vous vous sentiez plus près de Dieu.

5. Et c'est pour rester plus intimement unies à lui que vous vous approchez des sacrements réparateurs, afin de vous maintenir en état de grâce... Etre en état de grâce, jouir de la présence de Dieu, sentir qu'il est avec vous et que vous êtes doucement avec lui, que sa vie est devenue la vôtre, n'est-ce pas un commencement du paradis ? Oui, et mon expression n'est point exagérée, elle est classique même, attendu que la grâce est le germe, le commencement de la gloire. Oh ! restez en état de grâce, afin d'entendre toujours la voix de Dieu, et si vous aviez eu le malheur de la perdre, vous savez comment la recouvrer, mais ne demeurez jamais dans le doute, dans le trouble, dans cette cruelle incertitude qui vous fait dire : « Ma conscience est-elle pure ? Le bon Dieu me considère-t-il d'un œil favorable ? Est-il content de moi ? » Car alors vous ne verriez plus, vous n'entendriez plus, vous ne seriez plus la lumière brillante de votre maison. Or c'est à vous que Jésus s'adresse quand il dit : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos œuvres bonnes et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux¹. » Ils ont vu tant d'œuvres mauvaises qu'ils ont perdu la notion du bien, et si ces œuvres mauvaises ils les reconnaissaient en vous, au lieu de glorifier Dieu, ils le blasphémeraient.

¹ Matth., v, 16.

Vous obéirez donc comme les Mages avec une entière bonne volonté, avec promptitude, attentives à écouter la voix divine qui résonne en vous sans cesse, puisque vous êtes en état de grâce ; et quelquefois plus vivement, plus profondément par les grâces actuelles ; vous chercherez à connaître l'heure de Dieu. Oh ! ne la laissez point passer sans y répondre, sans vous réveiller, vous lever et dire : « Me voici ! » Que serait-il advenu si les bons Mages n'avaient pas aussitôt suivi l'étoile ? L'enfant Jésus ne devait sans doute rester à Bethléem qu'un temps limité ; quand ils seraient arrivés, ils ne l'auraient plus trouvé. Quel désespoir pour eux, surtout qu'ils auraient dû s'avouer : « C'est notre faute, nous avons tardé trop longtemps ! » Ils seraient rentrés tristes chez eux, ils auraient manqué leur mission et compromis leur salut. Sûrement ils ne seraient pas devenus ces grands saints que nous honorons et qui donnent à cette fête un cachet si puissant de fraîcheur, de candeur et de foi. Leur privilège admirable sera comme le vôtre d'avoir pu s'écrier, dans la simplicité de leur âme : *Vidimus et venimus*.

Ai-je besoin de vous expliquer que l'heure de Dieu, c'est l'heure du devoir, et que pour vous elle sonne à chaque instant, plus souvent même que les heures de vos horloges : le devoir de créer de belles familles, de leur communiquer la foi, pour Dieu, pour Jésus-Christ, pour le ciel ; le devoir de la paix dans vos ménages, de la conduite dans votre vie, du travail, de la prière, de la douceur envers vos maris, de la surveillance de vos enfants ? N'est-ce pas qu'elles sonnent toujours, ces heures graves et bénies, et que devant Dieu vous êtes comme ces bonnes servantes qui demeurent les yeux fixés sur leurs maîtresses, attendant leurs ordres et toujours prêtes à répondre à leurs vœux, même à leurs simples signes ? La fête de ce jour m'amène même à vous comparer à ces étoiles dont parle l'Ecriture, que Dieu appelle et qui lui disent : « Nous voici ! » *Adsumus* ! Et aussitôt elles apparaissent dans le ciel, tout heureuses de briller en l'honneur de Celui qui les a créées ¹.

II

Ce qui caractérise encore les Mages, c'est, avec leur bonne volonté, leur énergie. Ils ont confiance en Dieu qui leur indique ce qu'il demande d'eux, et ils marchent, assurés d'avance qu'il leur donnera *les moyens* de triompher. Croyez bien qu'il leur en coûte de s'éloigner de leur pays, bien que le devoir commande, et de s'en aller ainsi à l'aventure, renonçant à leurs familles, à leurs amis, à leurs aises, à leur propre volonté. Pensez-vous qu'ils ne devront pas aussi lutter contre l'opinion, la braver même, et rencontrer parmi leurs compatriotes des moqueries, des persiflages et des mépris ? Peut-être leur dit-on ouvertement que leur entreprise est une pure folie et qu'eux-mêmes sont

des insensés. Cela ne les arrête point et ils se mettent en route avec courage, l'œil fixé sur l'étoile qui leur sourit pendant que les hommes les accablent. Or cette étoile même, un jour elle vient à leur manquer, elle s'*éclipse*, les laissant en proie au doute, à mille embarras, chez des peuples étrangers, à la terreur peut-être. Leur énergie les soutient encore malgré tout, et ils continuent à se diriger vers Bethléem, vers le berceau de l'enfant. Aussi combien est douce leur récompense et profond leur bonheur quand ils se prosternent devant le Sauveur, qu'ils l'adorent de toute leur âme, l'aiment de tout leur cœur et répandent à profusion leurs présents à ses pieds !

Eh bien ! dans ces diverses épreuves des Mages, je vois la description exacte et complète des vôtres, et en nous portant avec les Mages vers Bethléem, nous ne ferons guère qu'opérer une petite excursion dans votre vie.

1. Vous connaissez le but, le grand devoir de la vie, vous l'avez entrevu à la clarté de la grâce ; mais vous redoutez les obstacles. Allez en toute confiance, *les moyens* ne vous manqueront pas pour les surmonter. Ne vous défiez donc pas de la grâce de Dieu ! Est-ce que Dieu n'est pas là qui est prêt à agir en vous, qui vous donne « le vouloir, » vous sollicite, en attendant qu'il vous donne « d'accomplir » l'acte ? L'enfant est si heureux de s'appuyer sur sa mère et de marcher avec elle ! Serait-il moins doux à l'âme de s'appuyer sur le sein de Dieu, de céder à sa voix et à son impulsion ? Il n'attend que votre volonté, un acte d'énergie pour vous aider. « Lui qui fait en nous tout ce qu'il veut, dit Mgr Gay, n'y veut rien achever sans nous. Pour qu'un enfant naisse en ce monde, il faut de toute nécessité le concours d'un père et d'une mère ; et de même, pour qu'une œuvre chrétienne soit produite, il faut nécessairement le concours de ce père qui est Dieu et de cette mère qui est notre volonté libre. Il y a là un ordre inviolable et très sage où la dignité de Dieu s'accorde avec la nôtre, ou plutôt, fonde la nôtre et la maintient ¹. »

2. Je le veux, il vous en *coûtera*, ... mais est-ce qu'il est rien d'impossible avec la grâce ? Et puis, est-ce vous qui viendriez vous en plaindre ?

Tout coûte dans la vie, tout effort est pénible. On fait bien un travail en passant, on le fait même avec joie. Mais quand le même travail se présente encore le lendemain, et tous les jours, et pendant des mois et des années, alors on commence à trouver qu'il est dur et que la vie est longue. Il en coûte de se lever le matin, de faire régulièrement ses prières, de vaquer à tous les soins du ménage sans y apporter de négligence, de veiller constamment sur sa maison. Il en coûte d'avoir des enfants, de sentir toujours à cette heure douloureuse que la malédiction portée aux premiers jours du monde subsiste encore et que la loi du péché garde son plein effet. Il en coûte ensuite de les élever, de les

¹ Baruch, III, 35.

¹ Conférences aux mères chrétiennes, 30^e Conférence.

former à la vertu, de les soigner dans leurs maladies. Il en coûte de les perdre.

Vous les aviez enfantés dans la douleur, mais vous pensiez : « Maintenant que Dieu me les a envoyés, je vais jouir d'eux, je les verrai toujours à mes côtés, je serai témoin de leurs jeux innocents, j'écouterai leurs réparties charmantes, ils grandiront sous mes yeux, je goûterai le bonheur d'être mère. » Vous formiez d'aimables projets pour eux ; sur leurs jeunes têtes, vous bâtissiez déjà un avenir de félicité rayonnante : vous vieilliriez auprès d'eux, ils vous remplaceraient un jour, ils s'élèveraient pendant que vous pencheriez vers votre déclin, et ils vous fermeraient les yeux.

Voilà quels étaient vos rêves. Et puis c'est vous qui leur avez dû fermer les yeux durant une nuit inoubliable où leur dernier regard éperdu a rencontré le vôtre angoissé. Alors il vous a paru que quelque chose se brisait dans votre cœur et qu'on vous en arrachait une partie. L'Eglise pendant ce temps chantait : « *Laudate pueri Dominum !* Petits enfants, louez le Seigneur ! » En vous aussi il y avait des voix qui chantaient, les voix de la foi, car, vous en étiez sûres, vous aviez envoyé au ciel un petit ange qui parlait de vous à Dieu, et qui vous bénissait parce qu'il vous devait tout son bonheur ; mais il y avait aussi dans votre âme des voix déchirantes, des voix d'agonie qui dominaient les autres. Et Dieu ne vous trouvait pas répréhensibles, lui qui un jour, ému de compassion à la vue des larmes d'une mère, lui ressuscita son enfant. Il sait les douleurs des mères, et il se réserve de les récompenser, de les couronner dans une proportion de gloire qui vous ravira pendant toute l'éternité.

Ce n'est donc pas à vous qu'il faut apprendre ce que coûte la vie et comme elle est pavée, hérissée d'épreuves. La vie d'une mère est un renoncement perpétuel à sa volonté et à ses aises. Ce qu'il faut vous redire toutefois, c'est qu'avec la grâce de Dieu tout devient supportable d'abord, puis rempli d'une suavité qui n'a rien de terrestre et qui vous fait vivre dans une tristesse surnaturelle, infiniment douce, comme cette nostalgie qu'éprouve l'exilé lorsqu'il est certain de revoir bientôt les siens, dans sa patrie.

Ici encore, les Mages sont vos modèles encourageants. En quittant leur pays ils accomplissent un dur sacrifice, ils s'exposent à toutes les privations, car ils partent en plein hiver, et cependant leur décision est prise, rien ne saurait les arrêter, ni leurs femmes, ni la parenté, ni leurs amis qui les retiennent, ni l'opinion qui les blâme de leur étrange détermination.

3. « Vous aurez beau faire, disait saint François de Sales à une dame qui se plaignait des sévérités de l'opinion, le monde causera toujours. » L'opinion est fausse parce qu'elle n'est pas chrétienne, et elle est méchante parce qu'elle manque de charité. Ne vous en préoccupez point. Elle vit de haine, de mensonges, de calomnies, d'histoires et de récits que la pudeur réprouve. N'espérez pas

son silence : le jour où elle se tairait, c'est que vous lui plairiez, et ce serait attristant, car vous ressembleriez à ce monde mauvais pour lequel Jésus-Christ a refusé de prier.

Pour une certaine opinion qui menace ça et là de devenir prépondérante, c'est un crime d'être chrétienne, de remplir ses devoirs religieux, de se confiner dans sa maison et de rester éloignée des fêtes mondaines ; c'est une exagération de communier plusieurs fois l'an ; surtout c'est une folie d'avoir beaucoup d'enfants, et de se préparer ainsi beaucoup de peines, de labeurs et de sollicitudes pour l'avenir.

Déjà saint Paul flagellait la sagesse mondaine de son temps, et il se vantait hautement d'être du nombre des fous. Ma folie, disait-il, c'est la folie de la croix. Ayez aussi la sainte folie du devoir, vous rappelant que, suivant le même apôtre, la prudence de la chair, c'est la mort : *Prudentia carnis mors est*.

Dieu ne vous demandera pas, quand vous paraîtrez devant lui, si vous avez écouté l'opinion, mais si vous avez fait votre devoir de femme et d'épouse chrétienne. Il n'y a qu'une seule sagesse : c'est d'obéir à Dieu, de suivre l'étoile directrice de la vie qui est la conscience formée par l'Evangile.

4. Cette étoile même subit aussi ses éclipses, ce sont les heures découragées. Vous les connaissez bien. Rien n'est instable comme l'homme, mais surtout comme la femme. Aujourd'hui vous êtes aimables, heureuses, indulgentes, vous voyez tout en beau ; demain c'est tout le contraire, les choses vous apparaissent à travers un voile sombre, vous n'avez confiance ni dans les hommes ni dans l'avenir. Les choses n'ont pas changé pourtant, mais votre humeur ; l'étoile qui brillait en vous au ciel de votre âme a disparu, et vous hésitez, vous doutez, vous ne savez plus si vous êtes dans votre voie, vous vous en prenez à tout le monde, même à Dieu.

Là encore je ne dirai pas que vous êtes grandement coupables, car votre humeur ce n'est pas toujours vous, et il est aussi difficile de la maîtriser que de conduire un cheval capricieux. Toutefois il est une chose qui est au dessus de l'impression mauvaise et fugitive : c'est votre volonté, comme le gouvernail demeure le maître des flots qui rugissent contre lui. Priez, ayez patience, la lumière reparaitra pour vous comme pour les Mages, et vous vous humilierez ensuite d'avoir été si peureuses, inconséquentes, femmes de si peu de foi. Dieu qui vous conduit vous a promis de vous mener au port, mais non de vous épargner les orages de la traversée.

5. Enfin, après vous être montrées énergiques comme les Mages, comme eux montrez-vous généreuses.

Les Mages apportent à l'Enfant Dieu leurs présents symboliques qu'ils lui donnent sans mesure. Déjà ils lui ont offert des présents beaucoup plus précieux : ceux de leur bonne volonté, de leur confiance, de tout leur cœur. A ses pieds ils

renouvellent ces magnifiques offrandes, et c'est avec l'effusion reconnaissante et parfaite de leur âme qu'ils se prosternent devant lui pour l'adorer, lui disant : « Seigneur, nos richesses, nos biens, nos personnes, notre vie, tout vous appartient! *Et procidentes adoraverunt eum* » (Matth., II, 11), car l'acte d'adoration, c'est le sacrifice complet de soi-même. Aussi bien, plus tard, ce sacrifice ils l'accompliront tout entier. Sacrés évêques par saint Thomas, si l'on en croit la tradition, ils donnèrent au Sauveur du monde le témoignage de leur sang et nous les honorons comme martyrs.

Vous irez vous prosterner aussi devant le petit Enfant qui vous attend dans sa crèche, et, généreuses à leur exemple, vous vous donnerez tout entières à lui, vous, votre cœur, vos maisons, vos enfants, tout, sans réserve. Méditez pieusement à ses pieds, et demandez-lui les sacrifices de détail qu'il exige de vous. Je vous préviens qu'il exigera beaucoup. Saint Augustin nous peint les passions qui réclament toujours et qui, jamais assouvies, ne cessent de dire : « *Affer! Affer!* Encore ceci et encore cela ! » Jésus aussi vous dira, quand vous descendrez au fond de votre conscience : « Sacrifiez-moi cette vanité, puis cette négligence à prier, cette tiédeur, cette haine, cette rancune, cet esprit de vengeance, cette lâcheté dans le devoir, cette mauvaise habitude, et encore, et encore ! » Tout ce qu'il vous demandera vous le lui accorderez, sans calculer non plus, car vous savez ce que Jésus en entend faire, de ces présents, de ces défauts que vous venez lui immoler. Il veut les transformer en autant de couronnes de mérite dont il ceindra votre front au ciel ; il veut qu'ils disparaissent de votre âme comme des taches qui la déshonorent, afin que vous soyez pures, belles, resplendissantes devant les anges du ciel qui vous regardent ; il veut que par ces multiples immolations, vous goûtiez les douceurs les plus délicieuses de la conscience ici-bas, les douceurs du renoncement.

Mais n'oubliez pas que vous allez à Bethléem, c'est-à-dire à la maison du pain, comme l'explique saint Jérôme. Il ne suffit donc pas que vous adoriez l'enfant, pour que vous soyez les bienvenues : il convient que vous mangiez le pain qu'il vous a préparé dans sa maison. Ainsi les joies de l'Épiphanie ne sauraient aller sans celles de l'Eucharistie. Bénissons l'Enfant Jésus qui daigne agréer nos présents, et qui en retour, parce que nous nous sommes un peu donnés à lui, veut se donner tout entier à nous !

RÉFLEXIONS SUR DES PASSAGES DE L'ÉPÎTRE

VII

POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

I. — Que la charité soit sans déguisement ; ayez le mal en horreur, attachez-vous au bien.

Saint Paul nous marque ici les qualités de la charité, cette vertu sans laquelle toutes les autres seraient inutiles devant Dieu.

Or, la première, c'est qu'elle soit vraie, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas seulement en paroles, ou extérieure, mais qu'elle ait son principe dans une véritable affection du cœur et se manifeste par des œuvres : *N'aimons pas seulement en parole ou de langue, mais par les œuvres et en vérité.* (I Jean, III, 18).

Elle doit encore produire en nous un autre sentiment : l'horreur du mal. Ainsi notre affection sera pure, quand nous n'aimerons pas le prochain pour le mal, et que nous aurons ses vices en aversion. David le savait bien, lui qui disait : *Seigneur, j'ai eu en haine les hommes iniques, et j'ai aimé votre loi* (Ps., cxviii, 113) ; et saint Paul : *Attachez-vous au bien*, c'est-à-dire dès l'instant que vous haïrez le mal, vous aimerez le bien, et votre charité aura de cette manière cette qualité qui vous fera aimer le prochain pour le bien de la vertu, selon cette parole : *Attachez-vous aux bons, pour le bien, en tout temps.* (Gal., iv, 18).

Telle est cette charité dont il est dit : *Je suis la mère du pur amour.* (Eccli., xxiv, 4). Quelle mère que la charité ! Elle réchauffe les faibles dans son sein, elle exerce les forts, elle gourmande les turbulents, elle aime tous ses enfants d'un amour égal, lors même qu'elle agit différemment à leur égard. Ses reproches ne sont pas sans douceur, et ses caresses sont sans arrière-pensée. Elle sait allier l'affection à la sévérité et la simplicité aux louanges ; sa colère est patiente et son indignation est sans hauteur. Mère des hommes et des anges, elle fait régner la paix sur la terre de même que dans les cieux. C'est elle qui a réconcilié Dieu avec les hommes et les hommes avec Dieu ¹.

Qui donc ne voudrait être les enfants de la charité ? Nous y arriverons sûrement si nous savons aimer le prochain comme Jésus-Christ nous a aimés. Pouvait-il avoir pour nous un amour plus vrai et plus sincère, puisqu'il s'est livré à la mort pour nous délivrer du mal qu'il voyait en nous et pour nous rendre le bien que nous avions perdu ?

SAINT CHRYSOSTOME : « La charité met le comble à tous les dons, elle en est la mère. *Que votre charité soit sans déguisement.* Avec une charité sincère, vous ne vous apercevrez ni de vos dépenses, ni de vos fatigues, ni des ennuis de la conversation,

¹ S. Bern., *Ad Fulcon.*, Ep. II, n. 1.

ni de vos sueurs, ni des services rendus à autrui ; tout cela, vous le supporterez avec courage pour venir en aide au prochain, soit par vous-même, soit par votre argent, soit par vos paroles, soit de toute autre manière. Comme il a réclamé avec la générosité la simplicité, avec l'autorité le zèle, avec l'aumône la joie (Rom., xii, 7-8), Paul exige maintenant aussi qu'à la charité soit jointe la sincérité, la charité excluant tout artifice. Que cette condition existe, et toutes les autres se produiront sans effort. Le fidèle qui exercera la miséricorde, le fera joyeusement, car il bénéficiera le premier de son acte de vertu ; celui qui exercera son autorité, l'exercera d'une façon vigilante, car il prendra de la sorte ses propres intérêts ; celui qui fera l'aumône, la fera généreusement, car il se la fera à lui-même.

« Mais, comme on trouve de l'amour jusque dans le mal, par exemple chez les impudiques, chez les hommes qui sont unis par la même passion de la rapine et de l'injustice, chez les hommes qu'attirent invinciblement la bonne chère et la débauche, Paul éloigne les fidèles d'un amour pareil et leur dit : *Haissez le mal* ; haissez-le, non d'une haine ordinaire, mais haissez-le tout à fait. Il y a bien des gens qui, sans commettre le mal, tournent leurs désirs de ce côté : à ceux-là de le *haïr vigoureusement*. Notre âme doit être pure de toute attache au mal, elle doit poursuivre l'iniquité d'une haine irréconciliable et la combattre sans merci. Si je vous ai recommandé de vous aimer les uns les autres, dit ici l'Apôtre, ce n'est pas dans le but de vous porter à vous prêter dans le mal une mutuelle assistance ; je vous le recommande formellement : n'ayez rien de commun avec le mal, en affection comme en acte. Ce ne serait même pas assez de n'avoir pas d'affection à ce sujet, il faut encore professer pour le mal une haine et une aversion profondes.

« Mais Paul ne s'arrête pas là ; il indique les œuvres vertueuses auxquelles nous devons nous livrer, par ces paroles : *Attachez-vous au bien*. Il ne veut donc pas qu'on se borne à l'œuvre, il exige de l'affection ; et c'est là ce qu'il réclame de nous tous ¹. »

II. — Vous aimant mutuellement d'un amour fraternel, vous honorant les uns les autres avec prévenance.

L'Apôtre nous indique maintenant ce que notre charité doit être à l'égard du prochain.

Elle doit être d'abord intérieure, c'est-à-dire aimons nos frères non seulement par la charité, mais aimons même la charité qui nous les fait aimer et nous fait aimer d'eux. Si la charité nous est chère à ce point, nous ne la laisserons pas facilement se briser. C'est ce que l'Apôtre écrivait aux Hébreux, disant : *Conservez toujours la charité envers vos frères*. (Hébr., xiii, 1). Alors nous ne reculerons devant aucun sacrifice. L'homme don-

nera tout ce qu'il possède par la charité et croira n'avoir rien donné. (Cant., viii, 7).

Mais cette charité fraternelle intérieure doit aussi produire des fruits, et c'est ce que l'Apôtre nous recommande : *Prévenez-vous mutuellement par des témoignages d'honneur*. Il est évident qu'on doit environner le prochain de respect, ce qui constitue l'honneur ; car on ne peut aimer véritablement celui que l'on méprise : *Que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi*. (Philip., ii, 3). Il en est ainsi lorsque chacun considère d'une part ses propres imperfections, et de l'autre les qualités du prochain. Remarquons toutefois que, sous la dénomination d'honneur, on comprend non seulement le respect, mais encore le secours qu'on doit au prochain, selon cette parole : *Ne détournez pas vos yeux de celui qui manque de secours, et ne laissez pas ceux qui demandent vous maudire en arrière*. (Eccli., iv, 5).

De plus, l'effet de la charité doit être réciproque : *Que votre main ne soit point ouverte pour recevoir et fermée pour donner. Dans les partages, donnez et recevez*. (Eccli., iv, 36 ; xiv, 8).

Enfin notre charité doit être prompte et rapide : *Ne dis pas à ton ami : « Va et reviens, demain je te donnerai, » lorsqu'à l'instant tu peux donner*. (Prov., iii, 28).

SAINT CHRYSOSTOME : « L'Apôtre nous donne les motifs de cet amour que nous devons avoir les uns pour les autres : *Aimez-vous tous d'un amour fraternel*. Vous êtes frères, vous êtes sortis de la même couche ; il est donc convenable que vous vous aimiez. Ainsi parlait Moïse aux Hébreux qui se disputaient en Egypte : *Vous êtes frères, pourquoi vous injurier entre vous ?* (Ex., ii, 13). Quand il est question de rapports avec les idolâtres, Paul s'exprime en ces termes : *Si c'est possible, autant qu'il dépendra de vous, vivez en paix avec tous les hommes*. (Rom., xii, 18). Quand il est question des fidèles : *Aimez-vous tous d'un amour fraternel*. Dans un cas il demande que nous écartions tout sentiment d'aversion, d'hostilité, de haine ; dans l'autre, que nous nous aimions, non d'un amour ordinaire, mais d'un amour ardent. Il ne suffirait pas d'une affection tout extérieure ; il faut une affection qui soit tout ardeur, tout feu, toutes flammes. Vous aurez beau sincèrement aimer ; qu'importe, si vous aimez froidement ? De là le précepte : *Aimez-vous tendrement les uns les autres*, avec chaleur. N'attendez pas que votre frère commence : devancez-le, allez à lui ; ce sera, pour vous, ajouter à votre mérite celui de son amitié.

« Le motif de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres étant indiqué, Paul nous enseigne le moyen de mettre cet amour à l'abri du changement : *Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur*, ajoute-t-il. De cette manière, la charité n'éprouve aucune peine à naître, aucune peine à se maintenir. A coup sûr, il n'est rien qui soit aussi propre à entretenir l'amitié que de s'appliquer à combler le prochain d'égards. Il en résulte non seulement une affection

¹ In Ep. ad Rom., Hom. xxi, n. 2, trad. Vivès.

plus vive, mais une estime plus profonde. Les sentiments dont il a été précédemment question ont pour principe la charité; la charité a pour occasion les égards que l'on témoigne au prochain; et de nouveaux égards sont ensuite le fruit de cette charité¹. »

III. — Sans paresse pour le devoir, fervents d'esprit, servant le Seigneur.

L'Apôtre nous marque ici ce que notre charité doit être à l'égard de Dieu.

Il parle d'abord de l'activité même de la charité, en disant : *Sans paresse pour le devoir*, ou bien, comme d'autres interprètes traduisent : *Ne soyons point paresseux dans notre sollicitude*. Il s'agit ici du service de Dieu dont le prophète nous dit : *Hommes, je vous montrerai ce qui est bon, ce que le Seigneur vous demande*, et il continue, disant : *C'est de marcher avec crainte en la présence de votre Dieu*. (Mich., VI, 8). L'Apôtre de son côté écrivait à Timothée : *Mettez-vous en état de paraître devant Dieu comme un ministre digne de son approbation*. (II Tim., II, 15).

Et cette charité envers Dieu doit avoir un caractère : la ferveur. De là cette parole de l'Apôtre : *Soyez fervents d'esprit*, à savoir, dans l'amour de Dieu. Or la ferveur procède de l'abondance de la chaleur; on appelle donc ferveur de l'esprit l'abondance du divin amour qui porte l'homme à se donner tout entier à Dieu. Il est dit en ce sens qu'Apollon prêchait avec un zèle ardent (Act., XVIII, 25); et l'Apôtre disait aux Thessaloniens : *N'êteignez point l'esprit*. (I Thess., V, 19).

Mais nous devons à Dieu un culte extérieur qui lui est propre et qui nous est marqué par cette parole : *Servant le Seigneur*, c'est-à-dire : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul*. (Deut., VI, 13). Et ce culte que nous rendons à Dieu doit avoir aussi la crainte pour principe, qui est le commencement de la sagesse. De là cette parole du Psalmiste : *Servez le Seigneur dans la crainte*. (Ps., II, 11).

C'est cette charité animée par la ferveur qui porte le serviteur à veiller dans l'attente de son maître pour être toujours prêt à le recevoir. C'est cette charité qui porta Zachée à se hâter de descendre de l'arbre pour recevoir Jésus-Christ. (Luc, XIX, 5). C'est cette charité qui faisait dire à David : *Seigneur, j'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur*. (Ps., CXVIII, 32).

SAINT CHRYSOSTOME : « L'Apôtre nous enseigne que nous ne devons pas nous borner à nous honorer mutuellement, mais qu'il faut encore que nous soyons empressés dans notre sollicitude. C'est une cause favorable à la charité que la sollicitude jointe aux égards pour nos frères; ces deux choses réunies, des égards et de la sollicitude, sont une source des plus fécondes de l'affection. Il ne faut pas se contenter d'aimer, il faut y joindre ces

deux autres choses; quoique, à dire le vrai, ces choses naissent de la charité, comme d'elles naît la charité, les unes et les autres se prêtent un mutuel appui : bien des gens aimeront de cœur, qui ne tendront jamais à leur frère une main secourable. Voilà pourquoi l'Apôtre insiste toujours sur les sentiments propres à entretenir la charité.

« Comment éviter dans notre sollicitude toute paresse? *En étant remplis d'une ferveur spirituelle*. Toujours vous l'entendez réclamer la ferveur. Donnez, leur dit-il; mais donnez avec largesse. Faites du bien au prochain; mais faites-le avec sollicitude. Exercez la miséricorde; mais exercez-la joyeusement. Honorez le prochain; mais de plus venez-lui en aide. Aimez-le, mais sans dissimulation. Eloignez-vous du mal; mais de plus ayez pour le mal des sentiments de haine. Attachez-vous au bien; mais attachez-vous y de manière à ne plus vous en séparer. Aimez vos frères; mais aimez-les d'une affection remplie de tendresse. Soyez pour eux plein d'attention; mais évitez toute torpeur. Que l'Esprit garde votre âme; mais l'Esprit dans toute sa ferveur, en sorte que vous soyez toujours ardent et zélé pour la vertu. A ces conditions, vous ferez descendre sur vous l'Esprit. Si vous persévérez dans les premiers de ces sentiments, les autres ne tarderont pas à naître en vous; l'amour et l'Esprit vous faciliteront toutes choses, dès que vous en serez animé. Qui est-ce qui essaierait de résister aux taureaux sur la croupe desquels sont attachées des torches enflammées? Vous ne serez pas moins irrésistible au démon, si vous portez en votre cœur cette double flamme.

« *Servez le Seigneur*; ce qui vous deviendra facile par toutes ces vertus. Tout ce que vous ferez pour votre frère, vous le ferez pour le Seigneur; et il vous en récompensera comme s'il avait bénéficié du bien que vous avez procuré à votre semblable. N'est-ce point là une manière admirable d'élever les sentiments du chrétien fidèle à toutes ces prescriptions? »

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XXI

CÉRÉMONIES DE L'EXTRÊME-ONCTION

Ungebat oleo multos ægros et sanabant.

Les apôtres faisaient des onctions d'huile sur de nombreux malades et les guérissaient. (Marc, VI, 13).

Pour compléter ce que nous avons dit de l'extrême-onction dans un précédent entretien, il me semble à propos, mes enfants, d'ajouter quelques explications sur les cérémonies de ce sacrement, à savoir les onctions d'huile sainte.

¹ *Ibid.*, n. 2 et 3, trad. Vivès.

¹ *Ibid.*, n. 3, trad. Vivès.

I. — Le prêtre fait ces onctions *sur chacun des sens* du malade et en même temps il demande à Dieu par les paroles de la forme de pardonner les péchés commis par chacun de ces sens. Au moment où ce chrétien va paraître au jugement de Dieu, l'Eglise inspirée par Jésus-Christ veut qu'il se présente devant lui comme le soldat devant son chef, dans une tenue irréprochable, pour que rien dans sa personne ne blesse les regards de sa souveraine sainteté et majesté. Déjà les sacrements de pénitence et d'eucharistie ont atteint le péché dans sa source, la volonté ; dans son siège, l'âme. Pour être complète, cette œuvre de relèvement devra s'étendre à ce qui le plus souvent a servi d'instrument au péché, les sens du corps ; car le corps lui aussi se présentera un jour au jugement de Dieu. Voilà pourquoi la main du prêtre trace avec l'huile sainte sur les sens de ce corps la croix, signe de la Rédemption. Cette onction leur fait l'application des mérites que Jésus-Christ nous a acquis en souffrant dans sa chair mortelle ; car de même que son âme a souffert, expié et mérité pour nous dans toutes ses facultés, ainsi il n'est pas un seul des membres de son corps, il n'est pas un de ses sens dans lequel il n'ait souffert, par lequel il n'ait mérité également pour nous. En résumé, les onctions de l'huile sainte sur les sens du mourant les purifient de l'abus qu'il en a fait par le péché, et pour cela elles leur appliquent les mérites des actes extérieurs et surtout des souffrances de la vie, de la passion et de la mort du divin Sauveur. C'est ce que le prêtre exprime en disant : « Par cette sainte onction et par sa compatissante miséricorde, que le Seigneur te pardonne les péchés que tu as commis par la vue, par l'ouïe... » Et ainsi pour chacun des sens.

II. — Ces onctions sont faites *avec l'huile*. Pourquoi ? Vous savez, mes enfants, que les sacrements sont des signes sensibles de la grâce, qu'en procurant la grâce à nos âmes intérieurement ils la manifestent extérieurement, que par les actes extérieurs du ministre nous comprenons ce qui se fait au dedans par l'action du Saint-Esprit. Appliquons ce principe à l'huile comme matière de l'extrême-onction. — L'huile appliquée comme remède sur les plaies diminue la douleur. Ainsi fait sur l'âme la grâce de l'extrême-onction au moment où, à la lumière de la foi, aux lueurs de l'éternelle justice qu'elle entrevoit, souvent aussi sous l'action du démon qui voudrait la pousser au désespoir, cette âme sent plus vivement l'aiguillon du remords auquel viennent se joindre l'amertume du péché même pardonné, l'ennui, les tristesses, les souffrances, les terreurs de l'agonie. La grâce de l'extrême-onction en effaçant les restes des péchés, véritables plaies de l'âme, donne à ce mourant des forces contre les horreurs de la mort et par suite diminue les souffrances de l'âme. — L'huile a un second effet : c'est d'alimenter la flamme qui éclaire dans les ténèbres. De même la grâce de l'extrême-onction éclaire l'âme et lui fait entrevoir les horizons du ciel au mo-

ment où la lumière du jour va pour elle céder la place aux ténèbres de la mort. — L'huile, remède et source de lumière pour le corps, symbolise donc la grâce qui adoucit les souffrances de l'âme pour la préparer à sa fin dernière, et l'éclaire pour l'y faire parvenir.

Une question intéressante, c'est de savoir pourquoi l'huile de l'extrême-onction produit intérieurement dans l'âme ces effets dont elle est le signe extérieur. Sans doute elle a cette vertu par la force des paroles de la forme qui sont un écho tout-puissant de la toute-puissante parole de Dieu. Mais encore ne pourrait-on pas trouver pour l'huile de l'extrême-onction un principe de sainteté découlant d'un certain contact avec la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? On enseigne généralement que le divin Sauveur a sanctifié l'eau et l'a prédestinée pour le baptême en voulant que l'eau du Jourdain coulât sur son corps sacré. On pourrait, ce semble, trouver dans l'Evangile quelque chose d'analogue par rapport à l'huile sainte des sacrements. Cette huile doit nécessairement être extraite du fruit de l'olivier : or n'avez-vous pas remarqué la prédilection de Jésus-Christ pour le jardin des Oliviers ? « Il y venait fréquemment avec ses disciples, » dit saint Jean. Il aimait à y prier pendant les trois années de sa vie publique ; il voulut s'y préparer à la mort par la prière ; il voulut y subir les tristesses, les angoisses de l'agonie ; y commencer sa passion par une sueur de sang. C'est au jardin de Gethsémani, c'est-à-dire suivant l'hébreu, *le jardin du pressoir d'huile*, que notre Sauveur répand dans sa passion les premières gouttes de son sang pour les péchés des hommes sous le pressoir de la justice divine ; et cette sueur de sang coule jusqu'à terre, et ce sang arrose, fertilise, sanctifie cette terre où l'olivier puise la sève qui le nourrit et qui forme son fruit. Il nous est donc permis, mes enfants, de voir dans ce fait évangélique le principe de la vertu divine attachée à l'huile des sacrements, surtout pour celui qui doit nous consoler, nous fortifier dans notre dernière agonie et achever, compléter l'œuvre de notre sanctification. Croire cela, ce n'est pas tomber dans un mysticisme exagéré ; car tout ce qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, touche à Jésus-Christ, est marqué de l'empreinte de sa toute-puissante bonté.

Oui, Jésus a pensé à nous dans son agonie pour sanctifier notre agonie, comme il a pensé à nous dans sa vie et dans sa mort pour sanctifier notre vie et notre mort ; et la vraie source de la vertu de l'huile sainte ne doit pas être cherchée ailleurs que dans son divin cœur. — Aimons ce divin Sauveur dans la vie, aimons-le dans la mort pour l'aimer dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

L'Ami du Clergé Paroissial

SOMMAIRE

Retraite de Première Communion. — TROISIÈME JOUR. — 1^{re} Instruction : Pourquoi vient-il ? 993 — *Exercice dans la matinée* : Pour préparer à l'absolution, 996. — *Entretien dans l'après-midi* : Le secret des bonnes communions, 997. — *Le soir* : Allocution après la confession, 1001.

Explication familière de la doctrine chrétienne. — *Les sacrements*. — XXII. L'ordre, 1002. — XXIII. Le mariage, 1003. — XXIV. L'état religieux comparé au mariage, 1004.

Pastorale pour l'Épiphanie. — 1005.

Récits et Causeries. — XXIII. Ohé, là-bas ! 1008.

RETRAITE DE PREMIÈRE COMMUNION

TROISIÈME JOUR

1^{re} Instruction

POURQUOI VIENT-IL ?

Telle est, mes enfants, la troisième question à laquelle il nous faut répondre, en ce dernier jour de votre Retraite.

A cette question plusieurs réponses peuvent être faites.

Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur de vos âmes, vient à vous parce qu'il vous aime, et qu'il veut vous donner de son amour le plus éclatant témoignage.

Il vient à vous, parce que c'est le propre de ceux qui aiment, de ceux qui s'aiment, de se rapprocher, de s'unir, de vivre les uns avec les autres.

Mais une autre réponse peut être faite à la question qui vient d'être posée. Cette réponse, écoutez-la bien : Jésus-Christ vient à vous *pour vous rendre capables de devenir ce que vous devez être.*

I

Or, que devez-vous être ? Vous le comprendrez après que j'aurai répondu à cette autre question préalable : *Qu'est-ce que la vie ?*

Me trompé-je, mes enfants, en affirmant que, jusqu'ici, vous ne vous êtes guère préoccupés de savoir ce que c'est que la vie ? N'est-il pas vrai que vous vous êtes contentés de vivre, de jouir du bonheur de vivre ?

La vie vous est apparue, sans doute, comme une partie de plaisir, comme une fête continuelle...

Eh bien ! non, mes enfants, la vie n'est point cela. Vous voilà arrivés à un âge où il est utile, nécessaire même, de dissiper vos illusions, de

corriger votre ignorance, de vous bien dire toute la vérité sur cette importante question.

Qu'est-ce donc que la vie, mes enfants ? Écoutez la réponse de l'Esprit-Saint : « La vie, nous dit-il par la bouche du saint homme Job, la vie est une lutte. *Militia est vita hominis super terram* ¹. »

La vie est une lutte ! Une lutte contre quoi ? Une lutte contre qui ? — C'est une lutte contre la mort physique qui, sans cesse, nous menace ; une lutte contre les maladies, les infirmités, les accidents qui conduisent à la mort.

C'est surtout une lutte contre la mort spirituelle, et contre les causes diverses qui la produisent.

Cette mort, vous le savez, n'est autre que celle qui provient du péché, et la damnation qui en résulte. L'une est la mort pendant le temps, l'autre est la mort durant l'éternité.

La vie est une lutte contre Satan, contre ses tentations, contre ses illusions, contre ses séductions.

La vie est une lutte contre nos passions, nos mauvais penchants, notre nature perverse ; une lutte contre notre égoïsme, notre mollesse, notre sensualité, notre amour désordonné du plaisir ; une lutte contre notre orgueil et notre vanité, contre notre tiédeur et notre paresse spirituelle.

La vie est une lutte contre l'esprit, les maximes, les exemples, les attraites, les pièges, les assauts du monde, cet auxiliaire habile et puissant du démon.

Le vie, enfin, est une lutte contre le découragement qui menace de nous envahir et qui provient des difficultés, des épreuves de la vie, des sacrifices inhérents au service de Dieu, au renoncement à nous-même...

Si donc la vie est une lutte, que devez-vous être, mes enfants ?

Vous devez être des lutteurs, des *soldats*. Aussi l'Apôtre saint Paul vous dit-il, au nom du Seigneur : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu !* Que chacun de vous se comporte comme un bon soldat de Jésus-Christ ! ². »

Vous l'entendez, enfants chrétiens : l'Apôtre ne vous dit pas seulement : « Comportez-vous en *soldats*... » mais : « Comportez-vous en *bons soldats* : *Sicut bonus miles*. »

II

Or, que faut-il au soldat pour qu'il mérite d'être appelé et qu'il soit *bon soldat* ?

Trois choses. La première, *qu'il connaisse sa théorie*. — Vous savez qu'on nomme ainsi l'ensemble des lois qui régissent les divers exercices et mouvements militaires. Tout soldat doit s'en pénétrer, les connaître à fond, s'il veut devenir un vrai, un bon soldat : « *bonus miles*. »

Vous aussi, pour devenir de bons soldats de Jésus-Christ, vous devez savoir votre *théorie*. La

¹ Job., VII, 1.

² II Timoth., II, 3.

théorie du soldat chrétien est contenue dans le *catéchisme*. C'est là, en effet, que sont tracées les lois de la stratégie et de la milice chrétienne. Sachez bien votre catéchisme, et vous aurez la première condition requise pour être de bons soldats de Jésus-Christ.

La théorie du soldat chrétien, c'est encore le *saint Evangile*, ce livre divin qui contient les enseignements, les instructions de Jésus-Christ votre maître et votre chef. Affectionnez-vous, chers enfants, à la lecture de ce livre incomparable, vrai manuel du soldat chrétien ; et, tandis que vous étudiez tant d'autres livres qui ne vous sont, en définitive, que d'une utilité secondaire, lisez, étudiez et sachez celui-là, de première et universelle utilité.

La deuxième condition pour être un bon soldat consiste à savoir manier les *armes*. L'arme du soldat, c'est le fusil. En sachant bien se servir du fusil, un soldat est à même de se défendre, et de repousser l'ennemi.

Le soldat chrétien, lui aussi, a son arme, qui est la *prière*. Par elle, il puise au ciel la grâce nécessaire pour résister au démon et repousser tous les ennemis du salut. Enfants, priez, et vous vaincrez, et n'oubliez jamais que la prière est l'arme toute-puissante des bons soldats de Jésus-Christ.

Enfin, pour être bon soldat, il ne suffit pas de connaître la théorie et de savoir manier les armes. Pour que le soldat marche à l'ennemi, pour qu'il fournisse l'étape sans défaillance, et qu'il défende vaillamment le drapeau de la patrie, il lui faut son *pain de munition*. Sans quoi, ses forces le trahiront ; il tombera sur la route, il se livrera à l'ennemi, il sera mauvais soldat.

Jeunes chrétiens, soldats de Jésus-Christ, vous avez, vous aussi, votre *pain de munition*. C'est celui que l'Eglise votre mère vous présentera demain, en vous disant : « Voici le pain vivant descendu du ciel. Celui qui en mange ne mourra pas. » Non, il ne mourra pas, il ne défaillera pas, car c'est le pain des vaillants et des braves. C'est le pain destiné à entretenir dans les âmes la vie, les forces de la vie.

Ces forces, vous savez à quoi elles doivent être employées : à repousser d'abord la mort spirituelle, et toutes les causes d'affaiblissement de la vie surnaturelle ; — à exercer ensuite les actes qui tendent à développer en nous cette vie. — C'est donc à la lutte contre le *mal* et à la lutte pour l'acquisition du *bien*, du Souverain Bien, à la lutte pour la conquête du royaume des cieux, que les forces communiquées par ce *pain vivant* doivent être consacrées.

Et maintenant, mes enfants, à la question posée tout à l'heure : Pourquoi le Seigneur et le Sauveur de vos âmes, Jésus-Christ, va-t-il venir à vous, sous la forme du pain eucharistique ? je réponds, en résumant tout ce qui vient de vous être dit : Il

vient pour vous mettre en possession du *pain de munition* dont vous aurez besoin pour soutenir les bons combats de la foi, et vous comporter en bons soldats de Jésus-Christ : « *Labora sicut bonus miles Christi Jesu.* »

Jusqu'ici, peut-être, vous n'avez pas eu à repousser des assauts bien redoutables, ni à résister à des ennemis bien dangereux. Mais l'heure de l'épreuve et de la lutte sonnera bientôt pour vous, jeunes chrétiens. C'est votre foi que vous aurez à défendre contre le doute et l'incrédulité, votre vertu contre les sollicitations du mauvais exemple et les désirs déréglés de vos cœurs, votre fidélité à Dieu contre l'inconstance et la lâcheté d'une volonté plus portée vers ce qui plaît que vers ce qui coûte. Pour triompher de tant d'influences malfaisantes, de tant d'inclinations perverses, il vous faudra la force des soldats de Jésus-Christ, celle que Jésus-Christ peut communiquer... Cette force est dans le pain qu'il vous offre, le *pain de munition* destiné à ses soldats.

Ah ! dès lors, venez avec empressement recevoir ce pain et en nourrir vos âmes, chers adolescents, jeunes recrues de la milice chrétienne. A partir du jour mille fois béni de votre première communion, prenez la salutaire habitude de venir vous approvisionner fréquemment de ce pain. Au milieu des luttes et des difficultés de la vie, parmi les orages des passions, dans la crise de la première jeunesse, à l'heure des épreuves et du découragement, n'oubliez pas de recourir à l'aliment qui soutient et qui restaure. Soldats de Jésus-Christ, mangez votre *pain de munition* !

Entretien dans la matinée sur l'Eucharistie

III. — LA SAINTE COMMUNION

Mes chers enfants,

Si Jésus-Christ s'immole sur l'autel, s'il demeure jour et nuit au saint Tabernacle, ce n'est pas seulement pour être auprès de nous un compagnon de notre exil, un conseiller dans nos doutes et un consolateur dans nos peines ; ce n'est pas seulement pour offrir à son divin Père ses mérites infinis et nous en appliquer les fruits, au moyen de la messe, reproduction permanente du sacrifice du Calvaire. C'est encore, et je dirai même : c'est surtout, pour venir jusqu'au dedans de notre être et nous communiquer sa propre vie.

L'autel et le tabernacle ne sont, en définitive, que des étapes dans le voyage que le Fils de Dieu fait à travers l'humanité, depuis dix-neuf siècles qu'il s'est incarné. Le terme terrestre de ce voyage, ce sont les cœurs des chrétiens. Ces cœurs sont les véritables autels où il désire être offert, les vivants tabernacles où il veut prendre son séjour de prédilection. Car « ses délices sont d'être avec les enfants des hommes », non seulement à côté d'eux, mais encore et surtout en eux.

¹ Prov., VIII, 31.

Voilà pourquoi, mes enfants, notre divin Sauveur a institué la sainte Eucharistie sous la forme sensible, expressive, du pain. Qu'est-ce que le pain ? A quoi sert-il ? Vous le savez : le pain est un objet de consommation ; il n'a pas d'autre destination que d'être mangé et de servir à l'alimentation journalière de l'homme.

Jésus-Christ est notre vie, la vie véritable, la vie éternelle. Il est venu « pour que tous aient la vie, » et, voulant que nous l'eussions « en abondance¹, » il ne s'est pas contenté de nous laisser les enseignements et les exemples de sa vie mortelle, les mérites de sa passion et de sa mort ; il a encore voulu rester parmi nous, afin de nous continuer ces enseignements, de remettre sans cesse sous nos yeux ces exemples, de nous appliquer à tous et à chacun ces mérites. Plus encore, il a voulu devenir lui-même l'aliment de cette vie surnaturelle dont nous devons être animés. « Je suis, dit-il, le Pain vivant, descendu du ciel. Quiconque mange ce Pain vivra, il vivra éternellement². »

Voilà, mes chers enfants, la déclaration divine sur laquelle vous devez appuyer votre foi en l'Eucharistie. Voilà aussi le dernier mot sur ce mystère de sagesse, de puissance et d'amour infinis. C'est le pain des anges devenu pain de l'homme, voyageur du temps à l'éternité. C'est le pain de la vie : de la vie de la grâce dans le temps, gage certain de la vie de la gloire dans l'éternité.

Or à l'égard de la sainte Eucharistie, envisagée sous son troisième aspect, en tant qu'elle est la sainte communion, vous êtes tenus à un double devoir : devoir de *la recevoir*, et devoir de *la bien recevoir*.

I

Vous avez d'abord à la *recevoir*, car Jésus-Christ vous dit : « *Accipite : Recevez-la*³. » Elle est le don de Dieu par excellence. Ce don est fait sous forme de nourriture. Or, je l'ai dit plus haut, la nourriture est faite pour être mangée : elle n'a pas d'autre raison d'être.

Il faut donc la recevoir, d'autant que ce n'est qu'à cette condition que le chrétien peut vivre dans l'ordre surnaturel ; sans elle, du moins, il est fort à craindre qu'il ne puisse conserver intacte cette vie de la grâce qu'il tient de Dieu et que Dieu seul peut entretenir en lui. « Si quelqu'un mange de ce pain, nous déclare Jésus-Christ, celui-là vivra de cette vie⁴. » Au contraire, « si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous⁵. » Quoi de plus formel que ces paroles ? C'est donc, vous le voyez, mes enfants, une question capitale, de vie ou de mort.

Pourquoi ferions-nous difficulté d'accepter les avances divines ? Quel plus grand honneur Dieu

peut-il nous faire que de s'abaisser jusqu'à notre misère et notre néant, que de s'unir à nous et de nous unir à lui, au moyen de la communion ?

Avec plus de raison encore que le saint roi David, comment ne pas s'écrier : « Qu'est donc l'homme, Seigneur, pour que vous daigniez ainsi vous souvenir de lui, et appuyer ainsi votre cœur sur lui ?⁶ »

Et si cet honneur nous effraie à cause de notre indignité si profonde, songeons qu'il nous est fait par Celui qui, nous connaissant mieux que personne, ne dédaigne pas de s'unir à nous. Dès lors, c'est un devoir pour nous de lui dire : « Seigneur, puisque vous le voulez, nous le voulons aussi. Puisque vous nous appelez, nous répondons à votre invitation miséricordieuse, nous viendrons nous asseoir à votre banquet divin. »

D'ailleurs, n'avons-nous pas, pour répondre à cet appel, une raison souveraine ? Comme chrétiens, nous devons vivre de la vie même de notre chef, Jésus-Christ. Mais combien, hélas ! cette vie est faible en nous, sujette à de fréquentes défaillances, exposée même à des atteintes mortelles ! C'est donc un devoir pour nous de la garantir, d'en entretenir et d'en accroître la vigueur, d'en réparer l'affaiblissement : et c'est en recevant « le pain vivant descendu du ciel pour être la vie du monde. » A défaut de mérites, nous n'avons qu'à faire valoir nos besoins, sachant qu'aux yeux de Jésus-Christ ils sont pour nous un motif suffisant de recevoir le pain qu'il nous offre. « Seigneur, » pouvons-nous donc lui dire, « à quel autre que vous irions-nous ? N'avez-vous pas les paroles de la vie ? N'êtes-vous pas vous-même cette vie qu'il faut à nos âmes ? »

II

Mais pour vivre de la vie de la grâce dont l'Eucharistie est l'aliment, il ne suffit pas, mes enfants, de la recevoir, il faut encore la *bien recevoir*.

Qu'est-ce à dire ?

C'est-à-dire qu'il faut la recevoir de telle façon qu'elle profite à ceux qui la mangent.

De quoi servirait, en effet, de participer à un festin si l'on devait ensuite s'en trouver indisposé ? Et puisqu'il s'agit d'un tel festin, de quoi servirait d'y prendre part, si l'on ne devait en devenir meilleur ?

Aussi bien, la principale préoccupation du chrétien qui s'approche de la Table sainte doit-elle être de retirer de la manducation du pain céleste un réel profit spirituel.

Pour cela, que faut-il ?

Mes chers enfants, je me propose de répondre à cette importante question dans un prochain entretien. Qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir, d'une façon générale, que les conditions n'en sont pas, et n'en sauraient être difficiles. Jésus-Christ, qui s'est montré si libéral envers les hommes dans

¹ Joan., x, 10.

² Joan., vi, 51, 52.

³ Luc, xxii, 17.

⁴ Joan., vi, 52.

⁵ Joan., vi, 53.

⁶ Ps., viii, 5.

ce sacrement, ne pourrait pas nous attirer vers lui d'une main et nous repousser, en quelque sorte, de l'autre. C'est ce qui arriverait si nous supposions que les conditions pour bien communier ne sont réalisables que par une certaine élite de chrétiens. Non, non, mes enfants, rassurez-vous, le don fait à tous doit être facilement accessible à tous. Ayez seulement à cœur de recevoir de votre mieux l'Hôte divin que la sainte communion introduit dans ce temple spirituel et vivant qui se nomme votre âme ; et de seconder, selon votre pouvoir et de vos efforts personnels, l'action sacramentelle de Jésus-Christ en elle.

Je finis sur ces simples indications générales, me réservant de les compléter bientôt.

Exercice dans la matinée

POUR PRÉPARER A L'ABSOLUTION

Mes chers enfants, vous avez, dès le premier jour de cette retraite, entrepris sérieusement l'œuvre nécessaire de la purification de vos âmes. Vous êtes rentrés en vous-mêmes, vous avez examiné votre vie, interrogé vos consciences ; vous avez compté vos fautes, vous en avez compris la malice.

Puis, d'un cœur humble et sincère, vous êtes venus en faire l'aveu au prêtre, ministre des divines miséricordes... Tout à l'heure, vous irez de nouveau vous agenouiller à ses pieds, et implorer le pardon de toutes ces fautes, lui demander de rendre à vos âmes leur pureté primitive, cette belle innocence du baptême qu'elles auraient dû conserver toujours.

Voulez-vous, mes enfants, qu'avant la réception de cette grâce de pardon, d'un prix infini, afin d'exciter en vos cœurs les sentiments d'une contrition aussi parfaite que possible, je vous fasse accomplir trois stations, qui vous prépareront merveilleusement à recevoir le pardon de vos péchés ? Ces trois stations se nomment le *ciel*, l'*enfer* et le *Calvaire*.

I

Montons d'abord au ciel par la pensée. Le ciel, c'est le séjour de Dieu, des anges et des saints. Le ciel, c'est le lieu par excellence de la paix, de la gloire, de la sainteté, du bonheur infini... Entendez les chants d'allégresse qui sans cesse retentissent dans cette incomparable cité où il n'y a plus ni douleur, ni larmes, ni deuil. Voyez la multitude innombrable des élus de Dieu qui, maintenant et à jamais, recueillent dans la joie, dans une joie que plus rien n'altère, le fruit de leurs efforts, de leurs travaux et de leurs mérites.

Il y a là des enfants de votre âge : il y en a qui sont morts peu après leur première communion, dans toute leur pureté baptismale conservée ou reconquise, dans toute leur fidélité aux promesses de ce grand jour. Tous occupent des trônes disposés autour de celui de Dieu ; et ils règneront avec

lui pendant l'éternité... Et à côté des trônes occupés par eux, il y a des trônes vides, réservés aux chrétiens qui sont encore sur la terre... Il y en a un pour chacun de vous !

Voulez-vous occuper ce trône ? Si vous veniez à mourir après cette retraite, aujourd'hui même, pourriez-vous y prétendre ? Mes enfants, il faut être si pur pour entrer au ciel !...

Supposez donc que l'ont vint vous dire : « Vous allez mourir dans un instant. Voulez-vous prendre possession du trône que Dieu vous réserve ? Dites, à l'instant même, un acte de contrition parfaite... » Oh ! avec quelle ferveur vous le diriez, n'est-ce pas ?

Eh bien, mes enfants, à genoux, dites-le, disons-le ensemble : et vous serez dignes du ciel.

(Acte de contrition).

II

Et maintenant, descendons en enfer, dans ce séjour des démons et des damnés, dans ce lieu de la souffrance et de l'humiliation éternelles, loin de Dieu, sans aucun espoir de jamais contempler sa face adorable.

Entendez les cris de douleur et de désespoir, les blasphèmes horribles qui sans cesse y retentissent. Là-haut, dans les splendeurs des cieux, c'est la clameur de l'amour ! là-bas, dans l'abîme sans fond de la justice vengeresse, c'est la clameur de la haine ! Là-haut, c'est la félicité sans mélange ! là-bas, c'est l'amertume du remords stérile, c'est le ver rongeur d'un irrémédiable regret !

Voyez le feu allumé par la toute-puissance de Dieu, juste en ses jugements et dans ses châtiments, comme il l'est dans ses récompenses.

Au sein de ces brasiers inextinguibles, créés pour torturer sans merci les damnés, il y a aussi des enfants, des enfants hélas ! infidèles aux promesses de leur première communion... Parmi eux il s'en trouve même dont la première communion fut sacrilège !...

Dans ce royaume de la souffrance, de l'humiliation et de la mort, il y a aussi des sièges, mais ce sont des sièges de feu, de vrais sièges de torture. Et il y en a aussi de vides : ils attendent qu'on vienne les occuper...

Pour qui seront ces sièges ? Pour vous peut-être ! Un saint solitaire eut un jour une effroyable vision, la vision de l'enfer. Et dans ce gouffre horrible il aperçut des démons occupés à construire une sorte de trône avec des briques enflammées. Et le trône était presque achevé... Il n'y manquait plus qu'une seule brique. « Pour qui ce trône ? » demanda le solitaire. — « Il est, lui fut-il répondu, pour un pécheur dont les fautes sont représentées par les briques dont il se compose. Encore un péché, plus qu'un seul, et ce pécheur viendra s'asseoir sur ce trône. »

Mes enfants, ce pécheur, ne serait-ce pas l'un ou l'autre d'entre vous ? Oh ! l'affreuse pensée : « Je serai peut-être damné !... » Voulez-vous ne pas l'être ?

Si je vous disais : « Vous allez mourir !... Vous êtes damné ; mais Dieu vous fera grâce si vous

récitez un acte de contrition sincère après une sincère confession, » ah ! comme vous le diriez d'un cœur rempli d'aversion pour le péché ! Eh bien ! récitons-le tous ensemble une fois encore. Récitez-le, chers enfants, toutes les fois que vous aurez eu le malheur de tomber dans le péché. Et l'enfer vous sera à jamais fermé !

(Acte de contrition).

III

Terminons notre pieux pèlerinage par la station au Calvaire. Nous voici en présence de la croix à laquelle Jésus est suspendu, par les mains et par les pieds.

Contemplez l'auguste victime dans l'acte de son sacrifice suprême. Voyez le sang qui achève de s'écouler par les plaies de tout son corps, la pâleur qui se répand sur son visage, comme un indice de la mort qui approche. Entendez les gémissements plaintifs que la souffrance arrache, par moments, à l'Agneau de Dieu immolé pour les péchés du monde. Puis, auprès de la croix, considérez Marie, les yeux gonflés de larmes, la poitrine oppressée par une incomparable douleur ; Jean, qui unit son affliction à celle de la divine Mère ; enfin, à genoux, accablée par le repentir de ses fautes, Madeleine, naguère pécheresse, aujourd'hui pénitente...

Ah ! vous aussi qui, comme elle, avez été pécheurs, comme elle repentez-vous ! comme elle, humiliez-vous ! comme elle, exprimez à Jésus votre regret de l'avoir mis en croix !

Au pied de cette croix, qui est le symbole de la miséricorde infinie, criez, dans un dernier acte de contrition, grâce et pardon à Celui qui n'a voulu y mourir que pour obtenir aux hommes pécheurs le pardon de leurs crimes !

(Acte de contrition) ¹.

Entretien dans l'après-midi

LE SECRET DES BONNES COMMUNIONS

Mes chers enfants, on a souvent dit que le jour de la première communion est le plus beau jour de la vie. Dans cette affirmation, il y a du vrai ; mais il s'y mêle aussi quelque inexactitude.

Il est vrai que la première communion est le plus beau jour de la vie, en ce sens que, avant ce jour, on n'en avait pas connu de plus beau. Le jour de notre baptême a sans doute été un des beaux jours de notre vie, mais si le baptême nous a faits enfants de Dieu, la première communion a fait de nous les temples vivants du Dieu incarné, nous a mis en possession, non seulement de la grâce divine, mais de l'auteur même de cette grâce ; et, ainsi envisagée, elle est le plus beau jour de notre vie.

¹ Pour que cet exercice soit profitable à ceux auxquels on le fait faire, il est nécessaire que le Prédicateur veille à la récitation lente, grave et pieuse de ce triple acte de contrition. Sans cela, on pourrait craindre que les enfants n'y trouvent, jusqu'à un certain point, une occasion de dissipation.

Mais, en se plaçant à un autre point de vue, il n'est pas exact d'affirmer cela, car il est pour nous, chrétiens, un jour plus beau que celui de notre première communion : c'est celui de notre deuxième communion. Celui de notre troisième l'est plus encore, et ainsi des jours de communion qui ont suivi celui, si beau pourtant, de notre première. Et la raison en est bien facile à comprendre. Le jour de notre deuxième communion, nous avons reçu ce que nous avions reçu le jour de notre première. C'était donc la somme de bonheur précédemment reçue qui nous était renouvelée et qui devait s'accroître dans la suite à proportion des communions faites.

Ainsi en sera-t-il de vous, mes chers enfants. Et j'estime qu'il y a là pour vous un puissant motif de vous affectionner à la sainte communion et d'en faire l'une des pratiques les plus chères de votre vie chrétienne.

C'est, d'ailleurs, le désir très exprès de la sainte Eglise votre mère. Aussi nous a-t-elle fait, à nous ses ministres, une obligation formelle d'exhorter ses fidèles enfants à la fréquente réception de la sainte Eucharistie.

Peut-être, mes amis, la seule idée de la fréquente communion vous effraie-t-elle. Car, dites-vous, « il ne suffit pas de communier souvent : il faut aussi communier bien. » Loin de moi la pensée de contredire à cette déclaration !

Mais laissez-moi bien vite vous rassurer en vous disant, à mon tour, qu'il n'est nullement difficile de bien communier, même en communiant fréquemment. Laissez-moi ajouter que la communion fréquente est elle-même un excellent moyen de bien communier.

Voilà ce que j'ai grandement à cœur de vous démontrer dans cet entretien. Si j'y réussis, avec l'aide de Dieu, je vous aurai livré, durant cette retraite, un troisième secret : le secret des bonnes communions.

Avant tout, je dois vous rappeler, mes enfants, que dans la communion il y a trois choses à considérer : la *préparation* à la communion, l'*acte* proprement dit de la communion, et l'*action de grâces* après la communion. Or, par rapport à ces trois choses, voici ce que j'ai à vous conseiller pour rendre vos communions bonnes et fructueuses ¹.

I

En quoi consiste la préparation à la sainte communion ?

En trois choses : dans l'état de grâce, dans l'absence ou la diminution des péchés véniels, et dans la pratique des actes de vertu.

¹ Ce sujet a déjà été traité par moi dans un ouvrage intitulé : *Retraites évangéliques : Le Jeune homme riche*, pp. 179 et suiv. (Paris, J. Brigue). — J'ai même publié une petite brochure de propagande sous le titre : *Le secret des bonnes communions*.

Cet entretien n'est qu'une reproduction à peu près intégrale de cette brochure, qui n'est elle-même qu'un extrait de l'ouvrage mentionné plus haut. Je n'ai rien trouvé de plus pratique et de plus complet sur la question.

1^o L'état de grâce est la condition essentielle et absolument indispensable. N'oubliez pas, mes enfants, que l'Eucharistie est un *sacrement des vivants*. Il faut vivre de la vie de la grâce pour recevoir ce sacrement.

Or l'état de grâce se conserve par la communion elle-même ; si bien que l'on peut dire que nulle préparation à la communion n'est meilleure que la communion elle-même. Car l'effet propre de la communion en ceux qui la reçoivent est d'augmenter en eux la grâce sanctifiante, c'est-à-dire la vie surnaturelle de l'âme.

Or, comprenez bien ceci, mes enfants : dès l'instant que la vie est augmentée, la mort est écartée en proportion. Quand je dis : « la mort, » j'entends parler du péché qui cause la mort spirituelle de l'âme, et de tout ce qui mène au péché et affaiblit la vie surnaturelle.

Sachez encore que l'Eucharistie, en nous unissant à Jésus, nous unit à l'auteur de la vie et au vainqueur de la mort. Elle est donc une préservation puissante et une protection salutaire.

De plus, elle nous unit à la vie même de Jésus. En pénétrant en nous, cette vie communique à notre âme une force, un surcroît de force qu'elle emploie à se défendre des atteintes du mal et à repousser les assauts du démon. La communion est donc pour nous la meilleure garantie de l'état de grâce ; dès lors aussi, elle est la meilleure garantie de cette première et indispensable préparation qui consiste dans l'absence du péché mortel.

2^o L'absence ou la diminution des *péchés véniels* est comme le second élément de la préparation à la réception de la sainte Eucharistie. Or, c'est encore le propre de la communion de nous faire éviter ou de diminuer le péché véniel.

Comment cela ? Vous allez le comprendre.

La communion augmente en nous la grâce sanctifiante, appelée aussi charité surnaturelle ou amour de Dieu. L'amour de Dieu pratique se nomme la *piété*, la piété filiale envers Dieu. Dans l'ordre purement humain, vous savez ce que fait faire la piété filiale. Elle porte l'enfant qui en est animé à éviter, non seulement ce qui pourrait être une offense grave, un sujet de peine profonde pour ses parents, mais même ce qui pourrait leur causer tant soit peu de peine. Tel est aussi l'effet de la piété envers Dieu, piété qui est elle-même un fruit béni de la sainte communion. Elle porte et elle pousse le chrétien à éviter tout ce qui pourrait, gravement ou non, offenser Dieu son Père : le péché véniel tout aussi bien que le mortel.

Ajoutons qu'en augmentant la charité surnaturelle dans celui qui la reçoit, l'Eucharistie détruit en lui les fautes vénielles qui peuvent déparer son âme.

3^o Enfin la préparation à la communion consiste aussi dans la *pratique des actes de vertu* qui précèdent chaque communion. C'est encore le propre de l'Eucharistie, de porter le chrétien non plus

seulement à éviter ce qui déplaît à Dieu, mais à faire ce qui lui plaît, selon l'exemple donné par Jésus-Christ, aux jours de sa vie mortelle : « *Quæ placita sunt ei facio semper*. Je fais en tout ce qui plaît à mon Père. »

Par elle, dès lors, les *vertus chrétiennes* sont plus facilement pratiquées, puisque l'effet direct de l'Eucharistie est de perfectionner le chrétien en l'unissant à Dieu, et de l'exciter à manifester par des actes les habitudes vertueuses qui sont en lui.

Sans insister davantage sur ces données préliminaires, qui sont peut-être un peu trop élevées pour vos jeunes intelligences, laissez-moi vous indiquer, mes chers enfants, les conséquences pratiques qui en découlent.

Préparez-vous à la communion par la communion elle-même. Rapprochez le plus possible vos communions : votre *préparation* y gagnera sous tous rapports. Dans son pittoresque et expressif langage, Mgr de Ségur, ce grand ami de la jeunesse, disait : « Lorsqu'on a fait la lessive et que le linge est bien propre, on l'étend sur des cordes soutenues par des piquets ; et afin que les cordes ne fléchissent pas et que le linge ne tombe pas par terre, on rapproche les piquets... De même, si vous voulez garder votre âme bien pure, bien dégagée des souillures terrestres, *rapprochez les piquets*, rendez fréquentes vos communions. »

Vivez de ces deux pensées : de la pensée de la communion faite, et de celle de la communion à faire. Que ces deux pensées soient comme les deux pôles de votre vie, comme le soleil qui l'illumine et l'échauffe. « J'ai communie : c'est mon plus doux souvenir !... Je dois communier : c'est ma plus chère espérance ! » Que ce soit là votre refrain de tous les instants, la pensée dominante de vos journées chrétiennes.

Sous l'influence bienfaisante, stimulante, de cette pensée, embrassez généreusement toutes les observances de votre vie écolière : devoirs à faire, leçons à apprendre, règlement à pratiquer, récréations, rapports journaliers avec les maîtres et les condisciples ; il y a là pour vous, incontestablement, de nombreuses occasions de *sacrifices* et, par conséquent, de *mérites*. Oh ! quelle riche moisson spirituelle peut présenter à Dieu, à la fin de chacune de ses journées, un écolier qui a courageusement accompli tous ses devoirs et, coûte que coûte, a su profiter de toutes les occasions de sacrifier ses goûts, ses préférences, ses répugnances, en un mot, de mortifier sa nature ! Voilà la vraie *préparation*, ce que je nomme la *préparation active, effective et vitale* à la communion.

Quant aux fautes vénielles qui peuvent échapper à votre faiblesse ou bien à votre légèreté, quant à ces fautes qui vous inquiètent et vous font hésiter, parfois même renoncer à vous approcher de la Table sainte, sachez, mes enfants, que les *sacramentaux*, c'est-à-dire certaines prières, le signe de la croix fait avec de l'eau bénite, un acte d'amour de Dieu, ont la vertu de nous en puri-

fier. Voici, d'ailleurs, une recette toute *divine* pour vous débarrasser de ces souillures vénielles. Un jour, sainte Gertrude, sur le point de communier, déplorait devant Notre-Seigneur son indignité et gémissait des nombreuses imperfections qu'il lui semblait découvrir dans son âme. Et elle hésitait à venir recevoir Jésus. Notre-Seigneur lui dit alors intérieurement : « Ma fille, je connais ton indignité, je vois ces imperfections, mais elles ne doivent pas être un obstacle à l'union sacramentelle que je désire contracter avec toi. *Ne laisse pas vieillir ces imperfections en ton âme.* Aussitôt que tu les aperçois, désavoue-les, sans te troubler; répare-les sans tarder par un acte ou un sentiment opposé; et ces imperfections disparaîtront de ton âme. »

Faites de même, chers enfants : *ne laissez pas vieillir* en vous les fautes légères qui échappent à votre nature. Réparez-les aussitôt, soit intérieurement, par un acte de repentir, d'amour de Dieu, si elles n'ont eu que Dieu pour témoin ; soit extérieurement, par un sacrifice, une légère mortification, ou par l'exemple contraire, si elles ont pu malédifier le prochain. Et il n'en restera pas trace. Et vous serez, en tout temps, préparés à la communion.

II

Voici arrivé l'instant béni de cette communion préparée *par votre vie tout entière*. Comment accomplirez-vous cet acte si important ?

Avant tout, ayez *toujours* une ou plusieurs intentions de communion, bien précises, bien pratiques. La communion gagne en ferveur lorsqu'elle est faite dans le but d'obtenir une grâce particulière.

Communiez pour vous, d'abord : pour obtenir la victoire sur tel défaut, telle mauvaise habitude, pour acquérir et pratiquer telle vertu, pour connaître votre vocation et vous y montrer fidèles.

Communiez pour vos parents. Vous leur devez de l'amour, de la reconnaissance ; et quelle meilleure façon de payer votre dette envers eux que de solliciter de Dieu les grâces qui leur sont nécessaires ? Grâces de conservation de leur santé et de leur vie ; grâces de conversion, pour les membres de votre famille qui vivent loin de Dieu et négligent leurs devoirs de chrétiens ; grâces de résignation dans les épreuves auxquelles il plaît à Dieu de soumettre tels ou tels autres de vos parents.

Chers écoliers, communiez pour vos condisciples : ils sont vos frères en Jésus-Christ, et leurs intérêts doivent être, dans une certaine mesure, les vôtres. Leur présent, leur avenir, leurs besoins connus et leurs besoins inconnus, leur vocation : tout cela doit exciter votre charité et vous porter à leur venir en aide, dans l'ordre spirituel, comme vous devriez le faire à l'occasion dans l'ordre temporel.

Communiez aussi pour vos maîtres. Ils vous

sont dévoués. Leur vie est tout entière consacrée à votre formation intellectuelle, morale, religieuse. Ils n'ont au cœur qu'une seule ambition : faire de vous des hommes et des chrétiens. Dans ce but, ils vous donnent leur temps, leur savoir, leur sollicitude, leur liberté, leur personne, leur existence. Ah ! ne voudrez-vous pas les payer d'un pareil don, en les aimant sans doute, mais aussi en priant et en communiant pour eux ? En somme, de tous les témoignages que vous leur pouvez donner de votre affection et de votre reconnaissance, c'est incontestablement celui-là qu'ils préfèrent.

Voilà certes, mes enfants, des intentions variées de communion. Mais il est en votre pouvoir, je dirai plus, il est de votre devoir d'en élargir le cercle. Pour cela, vous dirai-je, soyez apôtres, ayez des intentions apostoliques de communion.

Communiez pour la sainte Eglise, votre mère, pour son auguste chef, le Souverain Pontife, pour les pasteurs des diocèses et les pasteurs des âmes. Pour tous demandez lumière, sagesse, prudence, fermeté, zèle, sainteté.

Communiez pour le recrutement du clergé, afin que, malgré tous les efforts déployés par les ennemis de l'Eglise pour tarir la sève apostolique, pour empêcher les élus du sanctuaire de s'élever à la sainteté de leur vocation, le nombre de ces derniers se multiplie pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et qu'ainsi l'Evangile soit annoncé jusqu'aux extrémités du monde, que les pécheurs se convertissent, que les justes sanctifient leurs voies et reproduisent les vertus du modèle universel, Jésus-Christ.

Communiez pour la France. Mes chers enfants, vous aimez votre patrie, et, quoique bien jeunes encore, pour elle, n'est-il pas vrai ? vous verseriez votre sang, vous donneriez votre vie.

C'est bien, mais il y a mieux à faire pour la France. Il y a à solliciter pour elle l'indispensable secours de Dieu, afin qu'elle puisse résister aux nombreux et puissants ennemis qui conspirent contre sa foi, ses traditions et sa vie catholiques ; péril autrement redoutable que celui de la violation des frontières nationales et de l'envahissement du territoire. Eh bien ! faites venir le Dieu du ciel en vous-mêmes, et là, dans ce sanctuaire intime, offrez-lui les supplications ardentes d'un cœur dévoué aux vrais intérêts de sa patrie.

Communiez pour ceux qui ne sont plus de ce monde, pour les âmes de vos parents, de vos amis, de ceux qui vous furent chers à quelque titre ; indigentes et impuissantes, ces âmes attendent de vous l'aumône libératrice d'une communion qui leur ouvrira la porte du ciel.

Enfin, vous dirai-je encore, communiez pour Jésus-Christ. Qu'est-ce que communier pour Jésus-Christ ? C'est communier pour le dédommager des froissements et des oublis de tant de chrétiens indifférents et ingrats, pour réparer les outrages de toutes sortes dont il est la silencieuse victime

dans le Sacrement de son amour. Quelle douce pensée, pour un pauvre chrétien, de pouvoir se dire : « Par cette communion, je rends à Jésus la gloire que lui ravissent les pécheurs et les sacrilèges !... »

Par l'énumération que je viens de faire, il vous est aisé, mes enfants, de comprendre l'utilité de la fréquente communion. Ainsi envisagée et pratiquée, elle devient un très saint, très opportun et très louable apostolat.

Ayant donc formulé votre intention ou vos intentions particulières de communion, venez, approchez-vous de la Table sainte. Venez-y, *malgré* vos misères spirituelles : défauts, imperfections, fautes vénielles. Venez-y précisément à cause de ces misères, de ces imperfections et de ces fautes, sachant bien que l'Eucharistie n'est pas pour le ciel, mais pour la terre ; n'est pas pour les anges, mais pour les hommes ; n'est pas la récompense du mérite et de la sainteté, mais le moyen d'y parvenir. Venez-y comme le faible vient au secours, le malade au remède, l'indigent au trésor, celui qui a faim à la nourriture. Venez-y avec une confiance invincible.

Que vous dirai-je encore, mes enfants ? Venez communier en union avec Marie, Notre-Dame du Très Saint-Sacrement, Notre-Dame de la sainte Table, sous ses auspices et son patronage. Empruntez-lui sa foi, sa pureté, son amour. Priez-la d'être tout à la fois votre *supplément* et votre *complément* auprès de son divin Fils, c'est-à-dire de suppléer à l'insuffisance de vos dispositions et de compléter celles qui sont en vous en les rendant meilleures encore. Présentés à Jésus par Marie, vous n'en serez que mieux accueillis par Lui.

III

La communion est faite. Jésus s'est uni sacramentellement à vous. Qu'allez-vous faire ?

« L'action de grâces, » me dites-vous. — Très bien ; mais remarquez, je vous prie, l'expression dont vous venez de vous servir. Vous dites : l'action de grâces. C'est une *action* ; il faut donc agir et ne pas rester simplement passif ; il faut donner et ne pas seulement recevoir. Il faut enfin produire des *actes*.

Quels actes produirez-vous ? Est-il nécessaire de vous les énumérer ? Possédant au dedans de vous-mêmes le Roi des rois, le Dieu du ciel, votre miséricordieux Sauveur, ne sentirez-vous pas le besoin de faire des actes de foi, d'adoration, de remerciement, d'amour, de ferme propos, d'offrande, de demande à Jésus présent et vivant dans vos cœurs ?

Mais ces actes, autant que possible, faites-les *de vous-mêmes*, sans recourir à des formules rédigées par d'autres que vous. « Je n'aime pas, disait dans un de ses catéchismes le vénérable

curé d'Ars, je n'aime pas, lorsqu'on vient de communier, que l'on se mette aussitôt à lire dans les livres. » Pourquoi, en effet, mes amis, vouloir emprunter aux livres des formules qui, très souvent, ne répondront pas à vos dispositions actuelles ou traduiront mal les vrais sentiments de vos cœurs, vous feront dire des choses que vous ne pensez pas, ou promettre des choses que vous n'accomplirez pas ?

Soyez donc *vous-mêmes*, en cela comme en toutes choses ; et, à moins d'un besoin réel, pour occuper votre esprit distrait, pour fournir à votre cœur aride quelque sentiment pieux, faites selon votre manière les actes dont je parlais tout à l'heure. Inspirez-vous de vos dispositions, de vos besoins réels du moment, pour les promesses à faire ou les demandes à exposer à Notre-Seigneur présent en vous. Croyez-moi, vos actions de grâces en seront mieux faites et vos communions plus fructueuses.

Le temps de l'action de grâces est écoulé. Allez, jeunes chrétiens, allez où le devoir vous appelle. Mais emportez Jésus, qui n'est venu en vous que pour demeurer avec vous. Soyez, pour ainsi dire, les *ostensoirs* de Jésus. Répandez autour de vous la *bonne odeur* de Jésus. Que l'on voie, que l'on sente que vous avez communiqué, alors même qu'on l'ignorerait.

Oh ! chers amis, de grâce, faites honneur à Jésus, votre hôte royal ! Gardez l'impression de son passage, mieux que cela, de son séjour en vos âmes. Ayez à cœur de ne pas *déprécier* la sainte communion. Prenez garde, par votre dissipation, votre irrégularité, votre paresse, de faire dire à vos camarades : « A quoi sert la communion, puisque ceux qui communient n'en sont pas meilleurs que d'autres ? »

Mes chers enfants, voulez-vous que d'un mot je vous dise comment vous conserverez cette impression de la communion faite et comment, en général, la communion exercera sur toute votre vie une influence éminemment sanctifiante ? Ce mot, le voici : *Faites le compas*.

Faire le compas, qu'est-ce à dire ? Vous savez bien que le compas est un petit instrument à l'aide duquel on trace des cercles. Pour tracer un cercle, on assujettit à un point déterminé l'une des tiges dont est muni le compas et, en faisant tourner l'autre tige, on trace le cercle qu'on voulait faire. Ainsi, mes amis, devez-vous faire dans l'ordre spirituel. Après que Jésus, par la sainte communion, est venu se fixer au centre de votre cœur, allez en étude, en classe, en récréation, au réfectoire, en promenade : ce sont là comme les cercles d'un compas. Et de même que, si l'une des tiges du compas reste bien assujettie au point déterminé, l'autre tige tracera des cercles bien ronds, bien réguliers, de même si vous restez unis, inséparablement unis à Jésus, tout dans votre vie d'écoliers, de séminaristes, de jeunes chrétiens en un mot, sera aussi parfaitement régulier et irrégulier.

prochable. *Faites donc le compas.* Il y a, vous le voyez, dans ce mot, tout un programme de vie chrétienne, de vie eucharistique.

Ce programme, il vous sera facile de le réaliser. A vous de vous exercer à entretenir cette union constante avec Jésus, cette communion spirituelle de tous les instants.

Ah ! dès lors, quelle influence salutaire n'exercera pas sur vous la communion sacramentelle ainsi pratiquée et, ajouterai-je, ainsi complétée ! Quelle admirable transformation n'opérera-t-elle pas dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos actes, dans votre vie tout entière !

« *Hoc fac et vives* ¹. » Faites comme il vient de vous être dit, et vous vivrez de la vie véritable, de celle qui puise en Dieu toute son activité ; et la communion deviendra, à la lettre, *la vie de votre vie* ; et du Christ Jésus que la communion vous livre, vous pourrez dire : « *Super ipsum efflorescit sanctificatio mea* ². C'est en lui que ma vie puise sa sève pour s'épanouir en fleurs de vertu et en fruits de sainteté. »

Le soir

ALLOCUTION APRÈS LA CONFESSION

Mundi estis !

Vous êtes purs !
(Joan., XIII, 10).

Mes chers enfants, Jésus, parvenu au terme de sa vie mortelle, sur le point d'instituer l'adorable sacrement de l'Eucharistie, ce gage suprême de son amour envers les hommes, venait de laver les pieds à ses douze apôtres.

Il avait voulu les préparer, en quelque sorte, extérieurement à ce sacrement nouveau qu'ils allaient recevoir pour la première fois. Cette purification de leur corps n'était qu'un symbole de celle de leur âme. Dans leur âme, il n'y avait, à cette heure solennelle, que pureté, que foi, que amour, que saints désirs...

Et Jésus, tout à l'heure agenouillé devant ses apôtres, s'était relevé. Son visage rayonnait d'une joie visible, qui était comme l'irrésistible épanouissement de son cœur ; et de ses lèvres émues tombèrent ces expressives paroles : « *Mundi estis !* Vous êtes purs ! »

Vous êtes purs, voulait-il leur dire, purs en dehors, et purs au dedans, tels qu'il faut se présenter au Dieu de pureté, à Celui qui se complait parmi les lys ; vous êtes purs, et, par conséquent, capables de recevoir avec profit les grâces que vous apporte ce sacrement de ma puissance et de ma bonté. « *Mundi estis !* »

Et vous aussi, chers enfants, vous êtes purs ! Et si en ce moment Jésus avait à rendre témoignage,

de chacun de vous, il n'aurait pas d'autre parole à dire : « *Mundi estis !* »

Naguère, il est vrai, dans vos âmes il y avait des souillures : le péché avait terni cette pureté baptismale qui est la plus belle parure de l'homme ici-bas... Mais de ces souillures il ne reste plus trace : le péché a été banni de vos âmes. Le sang de Jésus-Christ les a lavées ; la grâce du sacrement de pénitence les a totalement purifiées.

« *Mundi estis !* » Vous êtes purs : purs dans vos pensées, purs dans vos désirs, purs dans vos affections, purs en tous vos sens. Votre âme est un miroir qui reflète l'image de Dieu.

Aussi Dieu vous aime, comme il aime tout ce qui est pur. Les anges, vos frères, vous admirent ; Marie, votre mère Immaculée, vous sourit et vous bénit. Demain, vos parents, vos camarades, vos maîtres, s'écrieront, en vous voyant : « Oh ! qu'ils sont beaux ! » non à cause de votre toilette de fête, mais à cause de ce rayonnement céleste que la pureté aura mis autour de vos personnes. « *Mundi estis !* »

Mais, après avoir dit ces paroles, qui traduisaient si bien la satisfaction de son divin cœur, Jésus ajouta, cette fois, avec un accent d'indicible tristesse : « *Sed non omnes !* Mais vous n'êtes pas tous purs ! » Vous savez que ces mots n'exprimaient pas une crainte vaine. Hélas ! ils signalaient, en les flétrissant indirectement, l'imposture et la scélératesse de Judas qui, bientôt, après avoir, sous le dehors de l'amitié et de la piété, participé à la Pâque nouvelle, s'en irait trahir son bon Maître et le livrer à ses ennemis.

Mes chers enfants, faut-il la répéter ici, ce soir, cette lugubre parole : « *Sed non omnes !* » Eh quoi ! serait-ce possible ?... Y aurait-il parmi vous un Judas ?...

Serait-ce donc en vain que la grâce de la retraite lui aurait été offerte ? en vain qu'aurait retenti à son oreille cette invitation du premier jour : « *Estote parati*, préparez-vous » ? en vain que la parole de Dieu lui aurait été si souvent adressée par le prêtre ? en vain qu'auraient été faites, depuis trois jours, tant de prières, accomplis tant de pieux exercices ? en vain que Dieu aurait ouvert son cœur, promis le pardon, fait briller à ses yeux l'espérance d'une paix et d'une joie sans pareille, la paix et la joie qui résultent de l'humble aveu de ses fautes, et qui sont comme le fruit béni de la purification de l'âme repentante ?....

Loin, loin de moi une semblable pensée ! Seigneur Jésus, vous avez trop aimé ces enfants, pour qu'aucun d'eux ose abuser de votre amour et retourner contre vous vos bienfaits ! Non, non, jeunes chrétiens, « *Mundi estis !* Vous êtes purs ! » aussi purs qu'il est possible à qui marche parmi les fanges de la terre.

Puissez-vous, chers et heureux enfants, rester toujours ainsi purs, garder cette blancheur virgine de vos âmes, ne connaître jamais plus, s'il se

¹ Luc, x, 28.

² Ps., cxxxii, 18.

peut, dans la suite, la souillure humiliante du péché !

Oh ! combien votre récompense sera belle !

« Qui montera sur la montagne du Seigneur, qui franchira le seuil des parvis éternels ? Celui qui a des mains innocentes et un cœur pur ! » — « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu ! » — « Les vierges suivront l'Agneau partout où il ira ! »

Telles sont les radieuses promesses faites à cette pureté que le Sauveur Jésus contemple, en ce moment, avec sa Mère et ses anges, dans vos âmes !

Ces promesses, puissiez-vous, chers enfants, mériter d'en voir tous un jour la bienheureuse réalisation !

EXPLICATION FAMILIÈRE DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

Les Sacrements

XXII

L'ORDRE

*Omnis pontifex... constituitur
in iis quæ sunt ad Deum.*

Tout prêtre est établi pour ce
qui regarde le culte de Dieu.
(Hébr., v, 1).

Après avoir établi cinq sacrements pour donner aux hommes et développer en eux la vie surnaturelle, Jésus-Christ, mes enfants, a institué deux autres sacrements pour les tenir unis en lui par un lien surnaturel ; car si tous les hommes sont faits pour vivre en société, il doit en être de même des chrétiens, qui doivent être unis dans la famille chrétienne et dans l'Eglise. Pour la famille, Jésus-Christ a établi le sacrement de mariage ; pour l'Eglise il a institué celui de l'ordre. Parlons aujourd'hui de ce dernier.

« L'ordre, dit saint Thomas, est une marque, un signe, *signaculum*, par l'impression duquel l'Eglise confère un pouvoir spirituel à celui qui le reçoit. » Les autres sacrements donnent une grâce ; l'ordre donne un pouvoir, celui de communiquer la grâce. C'est que celui qui le reçoit, le prêtre, n'est pas fait prêtre pour lui-même, mais pour les autres. Considérons sur qui et comment s'exerce le pouvoir donné au prêtre par le sacrement de l'ordre. — Il s'exerce sur le corps naturel de Jésus-Christ pour le consacrer, l'offrir et le distribuer. Il s'exerce aussi sur le corps mystique du même Jésus-Christ pour le sanctifier, le régir et le gouverner. C'est ce que nous allons expliquer.

I. — Le corps naturel de Jésus-Christ né de la Vierge Marie, cloué sur la croix, glorifié dans sa

résurrection et dans son ascension, ce corps divin est au ciel où Jésus-Christ comme Dieu et comme homme reçoit les adorations des anges et des saints. Or, au jour de l'ordination du prêtre, l'évêque en lui faisant toucher la patène et le calice avec le pain et le vin lui a dit : « Reçois le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu et de célébrer la messe tant pour les vivants que pour les défunts. » La messe, vous le savez, mes enfants, c'est le sacrifice par lequel Jésus-Christ s'offre à Dieu son Père sous les espèces du pain et du vin ; c'est l'offrande sans cesse renouvelée sur l'autel de cette vie divine sacrifiée de fait une fois pour la rédemption des hommes. Mais le sacrifice et le sacerdoce, dit le saint Concile de Trente, dans l'ordre divin sont inséparables. Point de sacrifice sans sacrificateur, c'est-à-dire sans prêtre ; ajoutons : sans victime. Ici la victime c'est Jésus-Christ qui va renouveler invisiblement l'offrande de sa vie en se mettant sur l'autel dans un état de mort. Mais Jésus-Christ est au ciel. Qui l'en fera descendre ? Qui donc aura la puissance d'attirer cette sainte victime sur l'autel et de l'y mettre dans un état de mort par la séparation des espèces du pain et du vin qui voilent son corps et son sang ? Qui donc aura la puissance de faire visiblement à Dieu le Père l'offrande de ce corps et de ce sang divins que Jésus-Christ fait d'une manière invisible ? Qui donc aura la puissance, comme dans tous les sacrifices, de faire participer les assistants à ce sacrifice en leur distribuant la chair de la victime ? En un mot, qui a le pouvoir de consacrer le pain et le vin, de les changer au corps et au sang de Jésus-Christ, d'en faire ostensiblement l'offrande à Dieu, enfin de communier les fidèles ? Qui ? — Le prêtre. S'il lui plaît, il parle, et Jésus-Christ vient se mettre entre ses mains, j'allais dire en sa puissance. Il l'élève vers le ciel pour l'offrir à Dieu ; il le présente aux adorations des chrétiens ; il se communique lui-même ; il communie les fidèles, après quoi il le dépose et l'enferme dans le tabernacle où il le garde comme sa chose et son trésor. C'est qu'il a reçu au sacrement de l'ordre un pouvoir divin qui s'exerce en premier lieu sur le corps naturel de Jésus-Christ pour le consacrer, l'offrir et le distribuer.

II. — Ce pouvoir s'exerce aussi sur le corps mystique de Jésus-Christ, sur l'Eglise dont Jésus-Christ est le chef, la tête, et dont tous les chrétiens sont les membres. Ce corps mystique, l'Eglise, est une société. Or toute société a besoin de chefs qui la régissent et la gouvernent, qui maintiennent ses membres à leur place, chacun dans son rôle, et les aident à atteindre le but pour lequel la société a été établie ; et comme le but de l'institution de l'Eglise est le culte et la gloire de Dieu par la sanctification de ses membres, le devoir de ses chefs est de travailler à les sanctifier. Tel est le rôle du prêtre. C'est lui qui a le pouvoir et le devoir de donner la vie surnaturelle aux âmes par le Baptême, de l'entretenir et de l'augmenter par l'Eucharistie, de la rendre ou de la

¹ Ps., xxxiii, 3.

² Matth., v, 8.

³ Apoc., xiv, 4.

ranimer selon les cas par la Pénitence, d'en procurer le couronnement par l'Extrême-Onction. Le prêtre est l'homme de l'Eglise pour lui assurer des fidèles à qui il enseigne les vérités à croire, la morale à suivre, les pratiques religieuses à observer; des chrétiens qu'il fait vivre de la vie de Jésus-Christ, leur donnant la foi par la prédication de la parole de Dieu et la grâce par l'administration des sacrements. — Tel est le second pouvoir dont il est revêtu par le sacrement de l'ordre lorsque l'évêque lui donne le Saint-Esprit et le pouvoir de remettre les péchés. Et personne n'échappe à ce pouvoir. Quiconque veut être membre de l'Eglise et rester uni à Jésus-Christ son chef doit recourir à ce ministère, à n'importe quelle époque de sa vie; car le sacerdoce est un fleuve de grâces qui, prenant sa source dans le Cœur sacré de Jésus, se répand sur les âmes par les sacrements pour vivifier et sanctifier l'Eglise tout entière.

Tout pouvoir vient de Dieu, mes enfants, saint Paul nous le dit. Que le pouvoir s'exerce sur la famille, sur la société ou sur l'Eglise, il est toujours divin dans sa source. Mais le pouvoir conféré par le sacrement de l'ordre a ceci de particulier qu'il est divin dans son objet et dans ses effets, puisqu'il permet à un homme de donner Dieu aux autres hommes et de conduire ceux-ci à Dieu. C'est vous dire ce qu'il a de redoutable pour ceux qui en sont revêtus, et ce que lui doivent de respect ceux au bénéfice de qui il s'exerce.

XXIII

LE MARIAGE

Honorabile conjugium in omnibus.

Le mariage est digne de respect en tous points.
(Héb., XIII, 4).

Jésus-Christ, qui a institué le sacrement de l'ordre pour unir par un lien surnaturel les membres de l'Eglise, a établi de même un lien surnaturel pour unir les membres de la famille, en élevant le mariage à la dignité de sacrement. En traitant ce sujet devant vous, mes enfants, je désire vous montrer comment le bon Dieu vous a mis dès votre entrée dans la vie sur le chemin du paradis, en vous préparant à l'avance des parents chrétiens. Puissé-je par là exciter dans vos cœurs une vive reconnaissance des grâces que Dieu leur a ménagées pour vous et des bénédictions qui par eux sont retombées sur vous! Il me suffira pour cela de vous exposer pourquoi le mariage est digne de respect en tous points, selon le mot de saint Paul.

I. — D'abord parce que Dieu l'a institué. C'est Dieu qui, ayant créé l'homme, dit aussitôt : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; donnons-lui un aide de même nature que lui. » C'est Dieu qui forma la femme d'une côte d'Adam et qui, la lui

présentant, leur dit : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. » Ce jour-là le mariage fut institué par la volonté toute-puissante de Dieu; le contrat en fut consenti par l'acceptation mutuelle d'Adam et d'Eve, et, en principe, la famille fut fondée, la famille dont les trois personnes, le père, la mère et l'enfant, forment un être moral, une sorte de trinité humaine, dans laquelle chacun des membres distinct des autres possède cependant la même nature, comme dans la très sainte et adorable Trinité chacune des personnes divines a la même nature divine, en conservant sa personnalité distincte. Il semble, mes enfants, que Dieu ait voulu imprimer à la famille sa ressemblance, comme il l'avait fait pour l'âme humaine. Toujours est-il que du fait de l'institution divine, le mariage, fondement de la famille, est infiniment digne de respect.

II. — Digne de respect aussi, parce que Jésus-Christ l'a rappelé à sa sainteté première et l'a muni de grâces particulières en l'élevant à la dignité de sacrement. Le péché, en souillant le cœur de l'homme, avait corrompu la famille dans sa source. Les lois les plus essentielles du mariage ne tardèrent pas à être méconnues et oubliées. Le peuple juif lui-même, dépositaire de la loi et des promesses de Dieu, sans tomber dans tous les désordres des Gentils, s'était singulièrement éloigné des conditions voulues de Dieu dans l'institution de cet état et dans la formation de la famille. Jésus-Christ, parlant de ce relâchement à propos du divorce toléré chez les Juifs en quelques cas, rappelle qu'au commencement il n'en fut pas ainsi : « *Ab initio autem non fuit sic.* » Puis il affirme l'indissolubilité du mariage dans des termes qui ne permettent pas de la discuter. En toute occasion, il traite cette question du mariage de manière à rappeler ce contrat à la sainteté de son institution. Il fait plus : il l'élève à la dignité de sacrement. Saint Paul nous l'apprend en disant que c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en l'Eglise. — En quelle circonstance Jésus-Christ a-t-il institué ce sacrement? On l'ignore. Aux noces de Cana peut-être, d'après quelques-uns. Quoi qu'il en soit, en honorant par sa présence et son premier miracle cette fête de famille, Jésus-Christ a prouvé une fois de plus que le mariage, fondement de la famille, est éminemment digne de respect.

III. — Digne de respect encore dans sa fin. Dans le mariage naturel, tel qu'il était avant Jésus-Christ, Dieu disait à deux êtres humains : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre, » et ainsi il faisait d'eux les instruments et les continuateurs de son action créatrice. — Dans le mariage religieux sanctifié par le sacrement, Jésus-Christ dit à deux chrétiens : « Croissez, multipliez vous et remplissez le ciel, » prolongeant par leur moyen, à travers les siècles, les fruits de son Incarnation et de sa Rédemption, but divin qui élève infiniment le mariage, fondement de la famille, et le rend éminemment digne de respect.

IV. — Digne de respect également dans sa constitution comme sacrement. — De par l'institution divine, les contractants, les époux, en sont les ministres. Si, d'après le Concile de Trente, l'Eglise exige la présence du prêtre, il n'est là que comme témoin. Dieu, pour la circonstance, revêt les intéressés d'une sorte de sacerdoce, et leur parole est une parole sacrée. Dieu leur a fait cet honneur en instituant le mariage, et Jésus-Christ n'a fait que le confirmer en faisant de ce contrat un sacrement. — La matière est non moins digne de respect. Ce n'est plus, comme dans les autres sacrements, une créature inanimée, l'eau, l'huile ou le pain et le vin : ce sont deux êtres humains, deux chrétiens qui se donnent l'un à l'autre. — Quant à la forme du sacrement, c'est la manifestation de l'acceptation mutuelle de cette mutuelle donation, et cette acceptation libre est un acte de la plus noble faculté de l'âme humaine, de la libre volonté. — Tout ce côté extérieur du sacrement n'est que le signe sensible de la grâce que Dieu y attache, pour aider ces deux chrétiens à porter le joug commun, *conjugium*, à vivre dans une sainte union, à fonder une famille chrétienne et à se maintenir, eux et leurs enfants, dans l'amour et dans la crainte de Dieu.

Comme tout cela est supérieur aux vues et aux pensées du monde ! Comme tout cela est divin et souverainement digne de respect !

Remarquons, en terminant, qu'il n'en est pas de ce contrat comme des contrats ordinaires que les contractants peuvent rompre d'un consentement mutuel. Dans le mariage, le contrat n'est complet que par la sanction de Dieu. Ces deux chrétiens qui se sont rapprochés, c'est Dieu qui leur a mis la main dans la main, c'est Dieu qui a mis le sceau à leur union ; or, ce que Dieu a uni, l'homme ne peut le séparer. Tenter de le faire, c'est aux yeux de Dieu et de l'Eglise un péché et un scandale ; car la sanction de Dieu, en rendant le mariage indissoluble, a établi la famille sur un fondement solide souverainement digne de respect.

Je n'ai fait qu'ébaucher ce sujet, mes enfants. J'en ai dit assez pour éveiller en vous une sorte de culte pour la famille, de respect chrétien pour vos parents, de profonde reconnaissance envers Dieu qui en a fait auprès de vous les instruments de sa toute-puissante et miséricordieuse Providence.

XXIV

L'ÉTAT RELIGIEUX COMPARÉ AU MARIAGE

Si vis perfectus esse, veni, sequere me.

Si tu veux être parfait, viens, suis-moi.

(Math., xix, 21).

Jésus-Christ, Sauveur des hommes, aime tous les hommes, il désire ardemment le salut de tous, et il facilite à tous le chemin du ciel. Mais il est

des âmes qu'il regarde d'un œil de prédilection, comme le jeune homme de l'Evangile, des âmes qu'il veut plus près de lui. A celles-là aussi il dit : « Si vous voulez être parfaites, venez, suivez-moi. »

Le père de famille qui cultive son domaine, qui l'ensemence, qui lui fait produire cent pour un, a bien le droit, comme dit un prédicateur moderne, « de se réserver près de sa demeure un coin de terre moins vulgaire que la plaine féconde, où la verdure des bosquets et les fleurs des parterres réjouiront son regard et lui enverront des ondées de parfum pour le reposer. » L'Eglise est le domaine de Jésus-Christ. Divin agriculteur, il cultive et multiplie les âmes pour ses greniers du ciel dans l'état du mariage sanctifié par la grâce du sacrement, et dans ce but il a fait de cet état la vocation du grand nombre. Mais lui aussi s'est fait des réserves où il se complaît, et par la sainte virginité, surtout dans la vocation religieuse, il rapproche les âmes de sa majesté sainte et s'assure de plus parfaits hommages. — Sans doute, mes enfants, la perfection chrétienne n'est pas le privilège exclusif de l'état religieux. Grâce à Dieu, il y a au milieu du monde, soit dans la virginité, soit dans le mariage, des âmes de haute vertu. Mais celles-ci ont marché dans la voie de la perfection quoiqu'elles soient restées dans le monde ; les autres, parce qu'elles avaient quitté le monde. Les premières ont suivi la voie extraordinaire ; les secondes, la voie ordinaire de la perfection. — Jésus-Christ a eu pour les unes et pour les autres un regard et un amour de prédilection. Aux dernières seules il a dit : « Venez et suivez-moi » dans la voie d'un entier détachement des biens du monde par la pauvreté, de la mortification de la chair par la chasteté, du renoncement à la volonté propre par l'obéissance.

Vous exposer les conditions essentielles de l'état religieux, ce sera, mes enfants, le moyen de vous en faire comprendre l'excellence au point de vue de la foi. Ce sera aussi vous montrer en quoi il diffère de l'état des âmes appelées à vivre dans le monde, en quoi il diffère surtout de l'état du mariage. Dans cet exposé, je suivrai pas à pas le docteur angélique saint Thomas, qui fut et un grand théologien et un grand saint.

I. — L'essence de la perfection religieuse, dit-il, consiste dans les trois vœux de la religion. Voici son raisonnement. On peut considérer l'état religieux sous trois aspects : vie de charité, d'amour de Dieu ; vie de paix, de calme intérieur ; vie d'holocauste, de sacrifice. Or les trois vœux de religion favorisent et développent ces trois états d'âme. C'est ce que nous allons expliquer le plus brièvement possible.

Vie de charité, d'amour de Dieu. Pour la développer il est important d'écarter ce qui peut empêcher l'âme de se porter vers Dieu et vers Dieu seul, ce qui est la perfection de la charité. — L'attachement aux biens de la terre détache de Dieu, éloigne de Dieu : la pauvreté volontairement

acceptée, aimée et pratiquée, rapproche l'âme de Dieu en brisant les liens qui la rattachent à la terre. Les satisfactions, les plaisirs des sens, surtout les jouissances coupables faisant prédominer la chair sur l'esprit éloignent l'âme de Dieu qui est esprit : la chasteté religieuse, faisant prédominer l'esprit sur la chair, attire Dieu vers l'âme et l'âme vers Dieu. La volonté de l'homme en abusant de sa liberté devient trop souvent vis-à-vis de Dieu une volonté ennemie : l'obéissance acceptée librement sans retour fonde la volonté de l'homme avec la volonté de Dieu bonne, pleine d'attraits et parfaite en tous ses desseins. — Ainsi détachée de la terre, de la chair et d'elle-même, l'âme est un fruit mûr pour le ciel, qui ne tient plus à l'arbre et que Dieu cueillera à son heure.

Cette vie de charité est aussi une vie de paix et de calme intérieur dont devront être écartés les soucis, les préoccupations, les inquiétudes qui agitent l'âme, la troublent et l'éloignent de Dieu, car Dieu ne se plaît pas dans l'agitation, *non in commotione Dominus*. — Le vœu de pauvreté coupe court à la passion du gain, à la crainte de perdre, aux mille soucis de la fortune à acquérir ou à conserver. Le vœu de chasteté délivre l'âme religieuse des préoccupations de la famille et ne lui laisse d'autre souci que celui de travailler pour Dieu, que celui de plaire à Dieu. Le vœu d'obéissance la délivre de cet état d'anxiété morale, si commun aux chrétiens du monde, dans lequel il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire. — Et ainsi débarrassée de toute sollicitude étrangère à celle de Dieu, l'âme marche en paix dans le chemin du ciel, avec un avant-goût du paradis.

Le plus beau caractère de la vie religieuse, c'est d'être une vie de sacrifice et d'holocauste par l'offrande et l'abandon de ce qu'on a et de ce qu'on est. — Les biens de ce monde, l'âme s'en dépouille ou y renonce par la pauvreté volontaire. Elle fait à Dieu l'hommage de son corps en renonçant, par une perpétuelle chasteté, aux inclinations de la chair même dans ce qu'elles ont de légitime. Enfin par l'obéissance elle soumet à Dieu son âme, en lui faisant l'abandon de la volonté, faculté maîtresse qui domine et régit toutes les autres facultés. — Ainsi dépouillée de tous les biens de la nature, l'âme n'a rien qui l'empêche d'être enrichie des dons de la grâce. Elle a creusé en elle un vide que Dieu seul peut combler et qu'il comblera.

II. — Ce rapide exposé, où il n'est question que de Dieu et de l'âme dans leurs rapports mutuels, pourrait faire croire que l'état religieux est pour le monde chrétien un ornement inutile. Il n'en est rien. Il y a plus d'une manière d'être utile. Je ne puis que signaler brièvement trois grands services de la vie religieuse.

D'abord l'exemple. La pratique journalière des conseils évangéliques démontre à tous la possibilité d'observer les commandements. — En second lieu la prière. Celle du religieux est un contre-poids à la négligence de ceux qui ne prient pas,

qui prient mal ou qui prient trop peu. Sans cette compensation, la vie sociale serait sans cesse tourmentée par les visites de la justice divine. — Enfin le dévouement. Oh ! je le sais, le dévouement n'est pas un monopole, pas plus que la prière et l'exemple ; mais dans l'état religieux il est une profession, et il serait difficile, sinon impossible, de dire sur quel théâtre des besoins et des misères humaines il ne s'est pas exercé.

Je m'arrête, mes enfants. Pour compléter ce tableau, il y aurait à montrer l'estime que l'Eglise en fait et la haine dont le diable la poursuit, double titre d'honneur pour les services exceptionnels que l'état religieux rend aux âmes et à l'Eglise pour la plus grande gloire de Dieu. Mais j'en ai dit assez pour vous faire comprendre l'excellence de la vocation religieuse.

FIN

PASTORALE POUR L'ÉPIPHANIE

Acte I

(La scène se passe chez Melchior dans un palais oriental. Sur une table, des instruments d'astronomie).

SCÈNE I

Melchior

Melchior. — Chose étrange ! Je n'ai pu fermer l'œil cette nuit... Je ne sais quel pressentiment m'agite et me trouble... Vers minuit je suis monté à la tour où j'ai coutume d'examiner les astres, ces astres innombrables qui chantent à ravir la gloire du Seigneur et proclament sa puissance. Et ce spectacle toujours ancien me semble toujours nouveau et toujours plus beau. Que j'aime à le contempler dans le silence des nuits ! Et comme les heures passent vite dans cette étude du firmament où il me semble apercevoir en lettres de feu le nom de Jéhovah ! Mais cette nuit, qu'ai-je donc vu ? Est-ce un rêve ? Ai-je cru voir se réaliser l'espérance qui demeure là, si vivante au fond de mon âme, ou l'ai-je vu réellement ?... Mais voici justement que viennent ici mes amis Gaspard et Balthasar.

SCÈNE II

Melchior, Gaspard, Balthasar, pages

Melchior. — Entrez, entrez, messeigneurs... Je vous avais fait mander tout exprès pour me tirer d'un doute qui m'obsède. N'auriez-vous point cette nuit aperçu... ?

Gaspard. — Une étoile nouvelle, là, à la hauteur de l'Ourse, brillante comme un rubis ! En la voyant je ne savais à quel sentiment m'arrêter, frayeur ou joie, tant j'étais ému.

Melchior. — Tout comme moi, cher prince.

Balthasar :

N'est-ce point la planète
Que nous avait prédit
Balaam le prophète,
Quand il présage et dit,
En sûre prophétie :
« Que quand le grand Messie
En ce monde naîtrait,
Un astre apparaîtrait ? »

Melchior. — La chose est certaine, mon cher Balthasar.

Gaspard. — Votre parole nous met hors de peine et confirme notre première opinion.

Melchior. — N'est-il pas écrit que c'est en Judée, parmi le peuple hébreu, que doit naître le Fils de Dieu, et ne sommes-nous point précisément à l'époque prédite par les prophètes ?

Gaspard. — Vous avez raison, cher Melchior. N'est-il point temps d'ailleurs que Dieu vienne à notre secours ? Entendez-vous ces gémissements qui d'un bout du monde à l'autre s'élèvent de toutes les poitrines humaines pour demander un Rédempteur ?

Melchior. — « Cieux, ouvrez-vous pour laisser tomber votre rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste. »

Balthasar. — Ne vous semble-t-il pas que cette étoile nous appelle, que c'est Dieu lui-même qui l'envoie pour nous conduire au berceau de son Fils ? Faisons donc vite apprêter nos dromadaires, chargeons-les de vivres et de présents, et mettons-nous en route au plus tôt.

Gaspard :

Pour le Nouveau-né, sire,
J'ai l'encens parfumé.

(*A Balthasar*) :

Vous avez de la myrrhe
Dans vos champs plantureux.
Faisons-en un hommage
A ce grand personnage.

(*A Melchior*) :

Et vous, grand Melchior,
Vous offrirez votre or.

SCÈNE III

Les mêmes, les anges

Chœur des anges :

Partez, Mages, partez,
Vous et vos secrétaires ;
Au plus vite montez
Dessus vos dromadaires.
Contre vos pavillons
Une étoile est levée,
Qui tourne ses rayons
Du côté de Judée.

Que de concert tous trois,
Vous alliez en personne
Au pouvoir de ses lois
Soumettre vos couronnes ;
Et que soir et matin,
Un sillon de lumière
Vous trace le chemin
Que vous avez à faire.

Acte II

(La campagne de Bethléem, au puits des trois Rois).

SCÈNE I

Les Mages

Melchior. — Arrêtons-nous ici un instant, et reposons-nous près de ce puits où les bergers de Jacob ont sans doute plus d'une fois abreuvé leurs troupeaux.

Gaspard. — Nous voici hors de Jérusalem, et j'en suis bien aise. Hérode ne m'inspire aucune confiance. Avez-vous remarqué son air faux et dissimulé ? Je crains bien qu'il n'y ait de l'hypocrisie dans ces dernières paroles qu'il nous a dites en nous congédiant au seuil de son palais : « Allez, cherchez le nouveau roi des Juifs, et quand vous l'aurez trouvé, venez m'en informer afin que j'aie, moi aussi, l'adorer... »

Melchior. — En effet, Hérode a la réputation d'être un souverain jaloux, cruel et ambitieux, et il doit voir d'un mauvais œil celui que les prophètes proclament comme devant régner sur la Judée.

Balthasar. — Ses docteurs ont pourtant bien dit que les soixante-dix semaines de Daniel étaient accomplies, et que le Messie ne devait pas tarder à paraître.

Melchior. — Ils ont bien aussi trouvé, en compulsant les Ecritures, qu'un astre nouveau paru en Orient l'annoncerait au monde, et c'est bien celui qui nous a guidés jusqu'à la Ville sainte. Mais d'où vient qu'il n'est plus reparu ? Nous voilà plongés dans la plus grande anxiété. De quel côté allons-nous désormais diriger nos pas ?

SCÈNE II

Les Mages, les bergers

Bergers (chantant dans la coulisse) :

Pierrot :

J'entends un grand bruit dans les airs,
Ecoute, Jeannot, ces concerts.
Tout retentit dans les déserts.
Voyons quelle est cette merveille ;
En fut-il jamais de pareille ?

Jeannot :

Ne savez-vous pas qu'en ces lieux
Un ange est descendu des cieux,
Qui nous a dit d'un ton joyeux :
« Ecoutez-moi, troupe fidèle,
J'apporte une bonne nouvelle. »

Elias :

Jeannot, puisque ce nouveau-né
Est comme un pauvre infortuné,
De tout le monde abandonné,
Et que sur la paille il repose,
Il faut lui porter quelque chose.

Melchior. — Ce sont sans doute des pasteurs de la montagne qui vont, comme nous, présenter leurs hommages au Messie. Si nous les appelions !... Hé ! bonnes gens ! (*Les bergers entrent*).

Pourriez-vous nous indiquer le chemin de Bethléem ?

Pierrot. — Mais vous y êtes, mes chers Messieurs... Encore une heure à peine et vous serez dans la cité de notre grand roi David.

Gaspard. — Savez-vous la grande nouvelle ?

Pierrot :

Je leur disais qu'est né
Ce désiré Messie
Que Dieu a destiné
Pour nous sauver la vie.

Jeannot. — Est-ce que tu l'as déjà vu, toi ?

Pierrot :

Quoi donc ! Jeannot, ne sais-tu pas
Qu'un Dieu vient de naître ici-bas ?
Qu'il est logé dans une étable ?
Il n'a ni langes ni drapeaux,
Et, dans cet état misérable,
On ne peut voir,
On ne peut voir rien de plus beau. (*Bis*).

Elias :

Qui t'a rendu certain
Si c'est celui-là même
Qui doit le genre humain
Oter de peine extrême ?

Pierrot :

Ce sont les chants des anges réjouis,
Qui dans ce saint lieu sont ouïs.
Gloria in excelsis !

Balthasar. — Eh bien ! mes amis, si vous le voulez, nous irons tous ensemble l'adorer et lui offrir nos présents et nos vœux.

Elias :

Pour moi, puisque ce Dieu sauveur
Doit être un jour aussi pasteur,
Je veux lui donner ma houlette,
Ma panetière avec mon chien,
Mon flageolet et ma musette,
Et mon sifflet,
Et mon sifflet, s'il le veut bien. (*Bis*).

Melchior. — Dieu soit béni ! Voici qu'a reparu l'astre bienfaisant que nous avons vu en notre pays. De nouveau il brille au-dessus de nos têtes. Sans aucun doute, il va nous guider au terme du voyage. Marchons sans plus tarder.

Acte III

(Au fond, la ville de Bethléem. A droite, la crèche avec l'enfant Jésus, Marie, Joseph, le bœuf et l'âne).

SCÈNE UNIQUE

Mages et bergers

Chœur des anges (dans la coulisse) :

Un Dieu vient de naître
Pour vous rendre heureux.
A ce divin Maître
Portez tous vos vœux.
Son amour extrême
Doit vous enflammer ;
Autant qu'il vous aime
Il vous faut l'aimer.

Les Bergers :

Seigneur, à toutes vos bontés
Nous sommes redevables
D'être ici nous tous appelés
A vous voir dans l'étable.
Nous venons en dévotion,
O Vierge mère du poupon !
Que Joseph votre époux chéri
Soit toujours notre ferme appui.

Les Mages :

Gloire au Ciel, au Fils de l'Eternel
Qui devant nous a placé son étoile !
Gloire au Ciel, au Fils de l'Eternel
Qui devant nous apparaît sans voile !

Pierrot :

Nous voici, mon divin Sauveur,
Prosternés d'esprit et de cœur
Pour adorer votre grandeur.
Recevez nos profonds hommages :
Nous voulons tous être à vos gages.

Jeannot :

Nous sommes de simples bergers
Que de célestes messagers
Ont fait quitter champs et vergers
Pour venir vous voir dans la crèche,
Couché sur de la paille sèche.

Elias :

Jésus, dans vos besoins pressants,
Recevez nos petits présents.
Et pour que nous soyons contents,
Daignez nous bénir, je vous prie,
Vous et l'admirable Marie.

Les trois Mages :

Nous sommes trois souverains princes
De l'Orient,
Qui voyageons de nos provinces
En Occident,
Pour honorer le Roi des rois
Dans sa naissance
Et recevoir les douces lois
Que donne son enfance.

Melchior :

Serait-ce, hélas ! ce pauvre lieu
Où sur la dure
Logerait le Verbe de Dieu
Prenant notre nature ?

Gaspard et Balthasar (aux bergers qui se retirent à l'arrière-plan) :

Ah ! faites-nous un peu de place,
Nos chers amis !
Présentez-nous au Roi de grâce,
S'il est permis.
Nous arrivons d'un cœur content
De l'Arabie,
Pour voir le Fils du Tout-Puissant
Et l'Auteur de la vie.

Melchior :

Nous avons dans ces cassolettes
Quelques présents,

Balthasar :

D'aromates les plus parfaites,

Melchior :

D'or.

Gaspard :

Et d'encens.

Melchior :

Du métal que je te donne
Ta couronne
N'a jamais pris la splendeur.
Je confesse, Roi suprême,
Que toi-même
Tu fais toute ta grandeur.

Gaspard :

L'encens que ma main tremblante
Te présente
Prouve ta divinité.
C'est l'amour qui s'humilie
Et s'allie
Avec notre humanité.

Balthasar :

Ah ! que mon présent m'afflige !
Il m'oblige
A te voir comme un mortel.
Cette myrrhe te déclare
Qu'on prépare
Un tombeau pour ton autel.

Chœur des anges :

Peuples, imitez ces rois mages
Qui viennent de l'Orient
Pour apporter leurs hommages
Au Dieu fait petit enfant !

RÉCITS ET CAUSERIES

XXIII

OHÉ, LA-BAS !

Ohé, là-bas, Gaspard !... Je vous fais mes compliments.

Voilà au moins un garçon avisé... Gaspard a fait, il ne sait comment, une tache à son pantalon des dimanches. Et le voyez-vous maintenant qui frotte, qui frotte ! Mais ça ne suffit pas pour Gaspard : il faut aller chez le dégraisseur.

Gaspard a soin de son pantalon.

C'est un garçon prudent et sage : mes compliments à Gaspard.

Ohé, là-bas, Mlle Fanchon !... Ah ! vous les avez mis dans un bel état, les rubans de votre chapeau ! Mais aussi, pourquoi sortez-vous sans parapluie par un temps d'orage ? Faudra changer ces rubans, ma fille, ou votre chapeau est perdu.

Et tout aussitôt Mlle Fanchon a rapporté son chapeau chez la modiste et, moyennant quelques francs, d'autres rubans tout frais et coquets s'étaient sur le chapeau de Mlle Fanchon.

Mlle Fanchon a soin de son chapeau.

C'est une jeune fille prudente et sage : mes compliments à Mlle Fanchon.

Ohé, là-bas, mère Nicolas !... Qu'on a du plaisir à entrer chez vous, car chaque chose y est à sa place et un brin de poussière, vous ne le supporteriez guère plus sur vos meubles que dans votre oeil !

Mère Nicolas, vous avez un soin merveilleux de votre intérieur. Vous êtes une ménagère prudente et sage : mes compliments, mère Nicolas.

Ohé, là-bas, père François !... Ah ! vous veniez payer cette note... mais ça ne pressait pas... Vous l'auriez bien payée plus tard... Ah ! mais c'est vrai que vous n'aimez pas à vous coucher le soir avec des dettes sur la conscience.

Père François, vous avez soin de vos affaires.

Vous êtes un homme prudent et sage : mes compliments, père François.

Ohé, là-bas, monsieur Edouard !... Pourquoi ce mouchoir blanc autour de votre tête et où allez-vous donc de ce pas ?

— J'ai une rage de dents et je m'en vais chez le dentiste.

— A la bonne heure, je comprends cela, monsieur Edouard.

Vous avez soin de vos dents, monsieur Edouard.

Vous êtes un garçon prudent et sage : mes compliments, monsieur Edouard.

Ohé, là-bas, mon ami Félix !... Qu'astiquez-vous donc si soigneusement à cette heure ?

— Je nettoie ma bicyclette.

Et mon ami Félix a passé sa matinée entière devant les pièces de son *vélo*.

Mon ami Félix a soin de sa bicyclette.

C'est un jeune homme prudent et sage : mes compliments à mon ami Félix.

Ohé, là-bas, monsieur le propriétaire !... Vous paraissiez bien absorbé ce soir, à quoi pensez-vous donc ?

— Ah ! je pense aux affaires... L'avenir me préoccupe... les placements sont peu sûrs... les rendements sont maigres... Au temps où nous sommes, il faut s'attendre à tout.

— Vous avez raison, monsieur le propriétaire.

Vous vous préoccupez de l'avenir.

C'est d'un homme prudent et sage : mes compliments, monsieur le propriétaire.

Mais vous, Gaspard, qui veillez si bien sur votre pantalon, veillez-vous aussi bien aux taches de votre âme ? Car vous avez une âme, Gaspard, et qu'est-ce que votre pantalon à côté de votre âme ?

Et vous, Mlle Fanchon, qui avez si grand soin de votre chapeau, avez-vous autant de soin de votre âme ? Car vous avez une âme, Mlle Fanchon, et qu'est-ce que votre chapeau à côté de votre âme ?

Et vous, mère Nicolas, qui êtes si attentive à faire disparaître de vos meubles la moindre poussière, êtes-vous aussi attentive à faire disparaître la poussière de votre âme ? Car vous avez une âme, mère Nicolas, et que sont vos plus beaux meubles à côté de votre âme ?

Et vous, père François, qui mettez tant d'ordre dans vos affaires, en mettez-vous autant dans les affaires de votre âme ? Car vous avez une âme, père François, et que sont les affaires du temps à côté de celles de l'éternité ?

Et vous, monsieur Edouard, qui prenez tant de précautions pour guérir un petit mal de dents, en prenez-vous autant pour guérir les maux de votre âme ? Car vous avez une âme, M. Edouard, et que sont les maladies du corps à côté de celles de l'âme ?

Et vous, mon ami Félix, qui astiquez si bien votre bicyclette, nettoyez-vous aussi bien les pièces de votre âme ? Car vous avez une âme, mon ami Félix, et qu'est-ce qu'un vélo à côté de votre âme ?

Et vous, M. le propriétaire, qui vous préoccupez si justement de l'avenir de vos capitaux, vous préoccupez-vous un peu de l'avenir de votre âme ? Car vous avez une âme, M. le propriétaire, et qu'est-ce que l'avenir de votre argent à côté de l'avenir de votre âme ?

(*La Vérité populaire*, n° 241).

Imprimatur : † SEBASTIANUS, Episcopus Lingonensis.

Le gérant : J. MAITRIER.

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

DOUZIÈME ANNÉE DE L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT A L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1900)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons pour les fêtes de l'année

I. — Fêtes de Notre-Seigneur et des saints

NOUVEL AN : Allocutions	936, 971, 977
— Comment employer la nouvelle année	969
EPIPHANIE : L'exemple des Mages	980
— Les noces de Cana	982
— La correspondance à la grâce	985
SAINT JOSEPH : Humble et homme d'action	169
VENDREDI SAINT : Sermon sur la Passion	161
PAQUES : La résurrection de Jésus-Christ	257
ASCENSION : « Suis-moi ! »	321
— Ce que Jésus-Christ laisse au monde (plan)	320
PENTECÔTE : La vie	375
— L'Esprit-Saint dans l'Eglise (plan)	384
FÊTE-DIEU : L'Eucharistie et la vie humaine (plan)	446
— Les trois bienfaits eucharistiques (plan)	447
SACRÉ-CŒUR : Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie (plan)	448
TOUSSAINT : Après la lecture du <i>Pastoral</i> le dimanche précédent	769
— Obligation de la sainteté	770
— Parallèle entre le voyageur et le chrétien	785
— Le ciel	789
— Le culte des saints	792
— Ce que nous ferons au ciel	795
— L'immortalité chrétienne	813
— Nos devoirs envers l'Eglise triomphante (plan)	752
TRÉPASSÉS : La mort	817
— Les âmes du purgatoire	818
— Le spectacle de la mort (plan)	800
DÉDICACE : Comment il faut aimer son église paroissiale	833
— La maison paternelle et l'église paroissiale	835
— Les trois maisons de Dieu	838
— L'église et le cabaret	849
NOËL : Les contradictions éprouvées par Notre-Seigneur durant sa vie mortelle et aujourd'hui	929

— L'amour qu'il nous témoigne à la crèche et à l'autel	933
— Les avances de Dieu pour conquérir nos cœurs, et les réponses de l'humanité	963
— Les richesses de l'Incarnation	967
SAINT JEAN : Vierge, docteur et martyr (plan)	976

II. — Fêtes de la sainte Vierge

PURIFICATION : Visite d'une femme chrétienne à l'église	19
ANNONCIATION : Deux femmes et deux anges	204
— Humilité de Marie	206
NOTRE-DAME DES NEIGES : La neige, la sainte Vierge et la pureté (plan)	544
ASSOMPTION : Parallèle entre les grandeurs de Jésus et celles de Marie	577
— Ce que Dieu couronne en Marie (plan)	527
— La royauté de Marie (plan)	528
NATIVITÉ : La naissance de Marie annonce de joie	625
SEPT-DOULEURS : La douleur est un bienfait	241
— Marie victime	641
ROSAIRE : Réponse à deux reproches adressés à la dévotion du Rosaire	694
— Le meilleur manuel de piété (plan)	704
MATERNITÉ : Parallèle entre la mère et la très sainte Vierge Marie	721
IMMACULÉE-CONCEPTION : Gloire pour Marie et joie pour le chrétien	868
— Fidélité de Marie à la grâce	898
— Dévotion solide et consolatrice	898
— Les trois phases de ce mystère (plan)	864

Panégyriques

Saint Eloi	865
Saint Jean	976
Saint Joseph	169
Saint Vincent	25, 26

Cours d'instructions populaires sur l'ensemble de la Religion, par un curé de campagne (suite)

PREMIÈRE PARTIE : LE DOGME (fin)

VI. — La création : <i>Les anges gardiens</i>	23
VII. — — <i>La lumière, le firmament, les mers</i>	35
VIII. — — <i>La terre, les astres</i>	53
IX. — — <i>Les poissons, les oiseaux</i>	90
X. — — <i>Les animaux</i>	102
XI. — — <i>L'homme</i>	118
XII. — — <i>Le paradis terrestre, création d'Eve, bonheur originel</i>	137
XIII. — Chute d'Adam et péché originel	268
XIV. — Promesse d'un Sauveur. Caïn et Abel.	277
XV. — Le déluge. La tour de Babel.	293
XVI. — Le peuple de Dieu. Abraham, Isaac, Jacob	309
XVII. — Histoire de Joseph, figure de Jésus-Christ	327
XVIII. — Prophétie de Jacob. Moïse et les plaies d'Egypte	345
XIX. — L'agneau pascal. La sortie d'Egypte	357
XX. — La manne. Publication de la Loi	389
XXI. — La Terre promise	404
XXII. — David.	437
XXIII. — Salomon.	439
XXIV. — Les prophètes	452
XXV. — Le mystère de l'Incarnation	454
XXVI. — La naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ	474
XXVII. — Adoration des bergers et des mages	481
XXVIII. — Circoncision et Présentation au temple	483
XXIX. — Depuis la fuite en Egypte jusqu'au baptême de Notre-Seigneur.	501
XXX. — Le Précurseur. Baptême de Notre-Seigneur. Son jeûne. Sa tentation	516
XXXI. — Prédication de l'Evangile. Jésus prouve qu'il est le Messie et Fils de Dieu.	548
XXXII. — Passion et mort de Jésus-Christ	551
XXXIII. — Le mystère de la Rédemption.	587
XXXIV. — Sépulture et Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	602
XXXV. — Vie glorieuse de Jésus-Christ. Son Ascension.	627
XXXVI. — Le Saint-Esprit.	629
XXXVII. — La conversion du monde par les Apôtres	678
XXXVIII. — L'Eglise : <i>Sa constitution</i>	692
XXXIX. — — <i>Son enseignement</i>	726
XL. — — <i>Caractères de la véritable Eglise</i>	756
XLI. — — <i>Obligation d'appartenir à l'Eglise</i>	773
XLII. — La communion des saints.	820
XLIII. — La mort	822
XLIV. — Le jugement particulier.	853
XLV. — Le ciel	855
XLVI. — L'enfer.	903
XLVII. — Le purgatoire	905
XLVIII. — La résurrection générale et le jugement dernier.	972

Explication familière de la doctrine chrétienne

LES SACREMENTS (fin)

VII. — <i>L'Eucharistie</i> : Sa nature.	107
VIII. — Ses mystères	120
IX. — Ses raisons	155

X. — Ses effets.	207
XI. — Dispositions à la communion	316
XII. — La Messe : Sa nature	317
XIII. — Sa raison d'être	334
XIV. — Ses fins	351
XV. — La <i>Pénitence</i> : Ses raisons.	426
XVI. — La contrition.	427
XVII. — La confession.	508
XVIII. — La satisfaction.	553
XIX. — L'absolution.	650
XX. — <i>L'Extrême-Onction</i>	869
XXI. — Cérémonies de l'extrême-onction	991
XXII. — <i>L'Ordre</i>	1002
XXIII. — <i>Le Mariage</i>	1003
XXIV. — L'état religieux comparé au mariage.	1004

Prônes catéchétiques (suite)

LES SACREMENTS

L'Eucharistie (fin)

IX et X. — La sainte communion ; ses effets.	5, 41
XI. — La préparation et l'action de grâces	55
XII. — La communion indigne.	103
XIII. — Le précepte de la communion annuelle. La communion fréquente.	121
XIV. — Le viatique. La communion spirituelle	173
XV. — Notion du sacrifice. Les sacrifices de l'ancienne Loi	265
XVI. — Le sacrifice de la croix dans ses rapports avec celui de la messe	341
XVII. — Institution du saint sacrifice de la messe.	391
XVIII et XIX. — Ses quatre fins	401, 449
XX. — Valeur, efficacité, fruits du saint sacrifice de la messe.	470
XXI. — Ce qui est requis pour célébrer la messe	513
XXII. — Prières et cérémonies de la messe : <i>Du commencement à l'offertoire</i>	529
XXIII. — — <i>De l'offertoire au canon</i>	545
XXIV. — — <i>Les prières du canon</i>	589
XXV. — — <i>La communion et l'action de grâces</i>	609

Homélies pour les dimanches de l'année sur des paroles de l'évangile (fin)

2 ^e dimanche après l'Epiphanie : Jean, II, 1-3 (saint Chrysostome).	8
3 ^e — Math., VIII, 2-3 (saint Augustin).	28
4 ^e — Math., VIII, 21 et 25 (saint Chrysostome).	37
5 ^e — Math., XIII, 25 et 30 (saint Augustin).	58
Septuagésime : Math., XX, 4 et 8 (saint Bernard).	92
Sexagésime : Luc, VIII, 10 et 11 (saint Augustin).	108
Quinquagésime : Luc, XVIII, 36-38 et 41-42 (saint Augustin).	124
1 ^{er} dimanche de Carême : Math., IV, 1-3 (saint Bernard).	140
2 ^e — Math., XVII, 4 et 9 (saint Bernard).	156
3 ^e — Luc, XI, 17 et 26 (saint Chrysostome).	188
4 ^e — Jean, VI, 11 (saint Chrysostome).	220
Dimanche de la Passion : Jean, VIII, 47 et 50 (saint Augustin).	245
Rameaux : Math., XXI, 6, et XXVI, 1 (saint Bernard).	250
Pâques : Marc, XVI, 6 et 7 (saint Augustin).	260
1 ^{er} dimanche après Pâques : Jean, XX, 19 et 29 (saint Chrysostome).	278
2 ^e — Jean, X, 11 et 14 (saint Augustin).	283

3 ^e —	Jean, xvi, 20 et 22 (saint Chrysostome).	295
4 ^e —	Jean, xvi, 7 et 13 (saint Bernard) . . .	311
5 ^e —	Jean, xvi, 23 et 24 (saint Chrysostome).	329
Dimanche dans l'octave de l'Ascension : Jean, xv, 26 et 27 (saint Augustin)		347
Pentecôte : Jean, xiv, 26, 27 et 29 (saint Augustin).		359
1 ^{er} dimanche après la Pentecôte : Luc, vi, 37 et 38 (saint Chrysostome)		364
2 ^e —	Luc, xiv, 16 et 17 (saint Augustin). . .	394
3 ^e —	Luc, xv, 2 et 10 (saint Bernard). . . .	406
4 ^e —	Luc, v, 4 et 5 (saint Bernard).	440
5 ^e —	Math., v, 22 et 23 (saint Augustin) . .	456
6 ^e —	Marc, viii, 2 et 8 (saint Bernard) . . .	476
7 ^e —	Math., vii, 17 et 21 (saint Chrysostome).	485
8 ^e —	Luc, xvi, 2 et 9 (saint Chrysostome).	503
9 ^e —	Luc, xix, 42 et 46 (saint Augustin) . .	519
10 ^e —	Luc, xviii, 11 et 13 (saint Bernard) . .	533
11 ^e —	Marc, vii, 36 et 37 (saint Chrysostome)	554
12 ^e —	Luc, x, 33 et 36 (saint Augustin) . . .	597
13 ^e —	Luc, xvii, 15 et 17 (saint Chrysostome).	614
14 ^e —	Math., vi, 30 et 33 (saint Chrysostome).	631
15 ^e —	Luc, vii, 12 et 13 (saint Augustin). . .	645
16 ^e —	Luc, xiv, 9 et 10 (saint Chrysostome) .	680
17 ^e —	Math., xxii, 37 et 39 (saint Bernard). .	695
18 ^e —	Math., ix, 2 et 3 (saint Chrysostome) .	728
19 ^e —	Math., xxii, 2 et 7 (saint Augustin) . .	758
20 ^e —	Jean, iv, 48 et 53 (saint Chrysostome).	775
21 ^e —	Math., viii, 27 et 28 (saint Bernard). .	823
22 ^e —	Math., xxii, 16 et 18 (saint Augustin) .	842
23 ^e —	Math., ix, 20 et 23 (saint Chrysostome)	856
24 ^e —	Math., xiii, 31 et 33 (saint Augustin). .	870
Dernier —	Math., xxiv, 29 et 35 (saint Chrysostome).	876

Réflexions sur des passages de l'épître

1 ^{er} dimanche de l'Avent : Rom., xiii, 12-13.	907
2 ^e — Rom., xv, 5.	909
3 ^e — Philipp., iv, 4-5.	921
4 ^e — I Cor., iv, 3-4.	924
Dimanche dans l'octave de Noël : Gal., iv, 4.	937
1 ^{er} dimanche après l'Épiphanie : Rom., xii, 1.	939
2 ^e — Rom., xii, 9-11	989

Petit Carême sur le patriarche Joseph

I ^{re} Instruction : <i>Memento, homo</i>	97
II ^e — La chasteté des deux Joseph en regard des mœurs actuelles.	99
III ^e — De la crainte de Dieu.	113
IV ^e — Du culte privilégié qui est dû à saint Joseph dans l'Eglise	115
V ^e — De la dévotion aux Sept douleurs et aux Sept allégresses de saint Joseph. — Première douleur et première joie : L'Incarnation.	129
VI ^e — Deuxième douleur et deuxième joie : Bethléem	131
VII ^e — Troisième douleur et troisième joie : La Circoncision	145
VIII ^e — Quatrième douleur et quatrième joie : La prophétie de Siméon	147
IX ^e — Cinquième douleur et cinquième joie : L'exil en Egypte.	149
X ^e — Sixième douleur et sixième joie : L'avènement d'Archélaüs	177

XI ^e — Septième, douleur et septième joie : Les trois jours d'absence de Jésus	179
XII ^e — Mort de saint Joseph	182
XIII ^e — <i>Nolumus hunc regnare super nos!</i>	193
XIV ^e — Joseph vendu par ses frères : le Christ vendu par Judas.	195
XV ^e — Hypocrisie des frères de Joseph et des ennemis de Jésus : simplicité chrétienne	198
XVI ^e — Joseph calomnié par la femme adultère : le Christ par la Synagogue	209
XVII ^e — Joseph renié par le grand échanson : Jésus par le chef des apôtres.	211
XVIII ^e — Joseph entre deux condamnés : Jésus entre deux criminels	214
XIX ^e — Les greniers d'Égypte : les tabernacles eucharistiques.	225
XX ^e — La Croix, mystère de substitution.	228
XXI ^e et dernière. — Le triomphe final du Juste.	232

Sermons de Carême sur les Sept paroles de Jésus en croix

I. — <i>Pater, dimitte illis</i>	134
II. — <i>Hodie mecum eris in paradiso</i>	152
III. — <i>Ecce filius tuus... Ecce mater tua</i>	185
IV. — <i>Deus meus, ... ut quid dereliquisti me?</i>	201
V. — <i>Sitio!</i>	217
VI. — <i>Consummatum est</i>	234
VII. — <i>Pater, in manus tuas</i>	238

Instructions sur les fins dernières (suite)

LE JUGEMENT (suite)

II ^e — Dieu nous fera passer par divers jugements :	
I. <i>Nous serons jugés par Dieu à la fin de notre vie et à la fin du monde</i>	69
II. <i>Le juge, les accusations et les sentences seront toujours les mêmes dans les divers jugements que nous aurons à subir</i>	74

Conférences opportunes

La profanation du dimanche

I. — Le fait de la profanation du dimanche (<i>par le travail</i>).	1
II. — (<i>par l'indifférence et la débauche</i>).	3
III. — La profanation du dimanche au point de vue religieux	17
IV. — La profanation du dimanche et le niveau moral	33
V. — La profanation du dimanche et les besoins du corps.	49
VI. — La profanation du dimanche et la vie de famille.	51
VII et VIII. — La profanation du dimanche et l'intérêt national.	81, 83
IX et X. — Que faire?	85, 86
XI. — Conclusion.	88

Les Œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle

I. — Combien il importe de s'instruire de la religion	561
---	-----

II. — Comment s'instruire de la religion.	563
III. — Le chemin parcouru et à parcourir	564

CHAP. I. — LES CONSTRUCTIONS MATÉRIELLES

IV. — L'Eglise, pendant ce siècle, a beaucoup construit.	567
V. — Les constructions de l'Eglise prouvent sa vitalité.	569
VI. — Une objection : « L'Eglise demande toujours de l'argent ».	571
VII. — La beauté des constructions de l'Eglise	573
VIII. — Leur utilité	657
IX. — Combien elles sont populaires.	659

CHAP. II. — RECRUTEMENT, FORMATION ET ACTION DU CLERGÉ

X. — L'Eglise, pendant ce siècle, a trouvé des prêtres malgré tout.	661
XI. — Elle en a trouvé partout.	663
XII. — Est-ce à dire qu'elle en a trouvé assez ?	664
XIII. — Les petits séminaires	666
XIV. — Les grands séminaires.	668
XV. — Les Ordres religieux pendant ce siècle.	670
XVI. — Les mauvais prêtres.	737
XVII. — Les idées rétrogrades et les empiétements du clergé contemporain.	739
XVIII. — Ce que c'est qu'un vicaire	741
XIX. — Ce que c'est qu'un curé.	743
XX. — Ce que c'est qu'un évêque.	745
XXI. — L'action surnaturelle et divine du clergé	747
XXII. — Son action humaine et sociale.	750

CHAP. III. — LES ŒUVRES DE SANCTIFICATION

XXIII et XXIV. — La diffusion du dogme	801, 803
XXV et XXVI. — La diffusion de la morale	805, 807
XXVII. — La diffusion de la grâce	809
XXVIII. — Les dévotions nouvelles.	812
XXIX. — Les nouvelles méthodes d'apostolat.	881
XXX. — Le clergé d'avant-garde	883
XXXI. — L'apostolat laïque	885
XXXII et XXXIII. — Les saints pendant ce siècle	887, 889
XXXIV. — La sanctification du peuple par le prêtre	891
XXXV. — L'expansion de l'Eglise pendant ce siècle.	945
XXXVI et XXXVII. — L'expansion de l'Eglise par la France	947, 949
XXXVIII. — Le jour de la sanctification	951

Récits et Causeries

I. — Histoire d'un blanc-bec	255
II. — Devoir, Pouvoir, Vouloir.	256
III. — Le semeur.	288
IV. — La première communion.	304
V. — Le baptême.	399
VI. — Les malades.	416
VII. — Sulfatez ! sulfatez !	445
VIII. — La plaque.	464
IX. — Aux pères et aux mères de famille.	575
X. — La religion est une affaire de cœur	608
XI. — Une histoire pour les petits et peut-être aussi pour les grands.	623
XII. — Un suicide épouvantable	640
XIII. — Si... si... si...	688

XIV. — Les catéchismes	719
XV. — La prière en famille.	784
XVI. — Le culte des morts.	799
XVII. — Derrière la mort	816
XVIII. — Aux femmes de La Chapelle.	847
XIX. — Le pain bénit	896
XX. — Les deux dimanches.	912
XXI. — Qu'il y a mille et une manières de passer son jour de l'an	944
XXII. — La fin de l'année	975
XXIII. — Ohé, là-bas !	1008

Entretiens sur les paraboles évangéliques (suite)

XXX. — Le juge inique et la veuve.	465
XXXI. — Le pharisien et le publicain	580

L'Eglise et la civilisation (suite)

Essais de conférences apologetiques

V. — L'Eglise et la vérité	490
VI. — L'Eglise et les sciences	523
VII. — Langues et littérature.	618

Les Litanies de la Sainte Vierge (suite)

Entretiens à des jeunes filles

XXIV. — <i>Virgo potens</i>	273
XXV. — <i>Virgo clemens</i>	289
XXVI. — <i>Virgo fidelis</i>	323
XXVII. — <i>Speculum justitiæ</i>	337
XXVIII. — <i>Id.</i> (suite)	353
XXIX. — <i>Sedes sapientiæ</i>	385

Nouvelles conférences aux femmes chrétiennes (suite)

XII. — <i>Purification</i> : Visite d'une femme chrétienne à l'église.	19
XIII. — Saint Joseph humble et homme d'action.	169
XIV. — <i>Sept-Douleurs</i> : La douleur est un bienfait.	241
XV. — <i>Sainte Monique</i> : L'éducation de la conscience par la mère	305
XVI. — La mère de saint Louis de Gonzague.	433
XVII. — <i>Sainte Anne</i> : Deux sortes de stérilité.	497
XVIII. — La conversion de saint Augustin.	593
XIX. — <i>Sept-Douleurs</i> : Marie victime.	641
XX. — <i>Anges gardiens</i> : La mère, ange de la famille.	705
XXI. — <i>Toussaint</i> : Ce que nous ferons au ciel.	795
XXII. — La dévotion à l'Immaculée Conception est à la fois solide et consolatrice	898
XXIII. — <i>Epiphanie</i> : De la correspondance à la grâce.	985

Retraite à des religieuses

La religieuse, image de J.-C. dans sa vie intérieure.	369
La religieuse et l'oraison.	370
La religieuse, image de J.-C. dans sa vie extérieure.	372
La religieuse et la perfection des actions ordinaires.	373
— l'obéissance	417
— la chasteté	419
— l'humilité	420
— la correction de l'humeur	421
— les consolations et désolations spirituelles.	422

La religieuse et la fidélité aux règles de sa congrégation	423
Les religieuses dominicaines garde-malades des pauvres	424

Retraite de première communion

Instruction d'ouverture	897
<i>Premier jour.</i> — Avis avant l'instruction	913
Qui est-ce qui vient ? Le Seigneur	913
Le secret des bonnes retraites	915
La présence réelle	916
Qui est-ce qui vient ? Le Sauveur	919
<i>Deuxième jour.</i> — A qui vient-il ? A des pécheurs	953
Le secret des bonnes confessions	955
Le saint sacrifice de la messe	957
A qui vient-il ? A des pécheurs repentants	959
<i>Troisième jour.</i> — Pourquoi vient-il ?	993
Exercice pour préparer à l'absolution	996
Le secret des bonnes communions	997
Allocution après la confession	1001

Courtes instructions pour la prière du soir (suite)

XXXVIII. — Entretien de Jésus avec Nicodème	44
XXXIX. — Jean-Baptiste rend une dernière fois témoignage à Jésus-Christ	63
XI. — Jésus et la Samaritaine	138
XLI. — <i>Id.</i> (suite)	335
XLII. — Jésus guérit le fils d'un officier de Capharnaüm	382
XLIII. — Jésus enseigne dans la synagogue de Nazareth	414
XLIV. — Jésus appelle les premiers apôtres, qui laissent tout pour le suivre	494
XLV. — La pêche miraculeuse sur le lac de Tibériade	538
XLVI. — Guérison d'un possédé dans la synagogue de Capharnaüm	559

Sujets de circonstances

Saint Vincent, patron des vignerons	25, 26
Saint Eloi : Avantages de l'agriculture	865
Allocutions de mariage : 299, 378, 379, 380, 765	974
Sermon de charité : Le riche et le pauvre devant l'aumône	411
— En faveur d'une école libre	673
Pour un dimanche d'été : La théologie du soleil	612
A propos de l'Exposition	763
Remise d'un drapeau : Le Drapeau et la Croix	636
Pour la bénédiction d'une statue de saint Antoine de Padoue : Les leçons de saint Antoine à notre siècle	651
Rentrée des classes : Aux parents	689
— Aux enfants	691
Après la rentrée des catéchismes : Importance du catéchisme	709
— La confession des enfants	711, 713
Adoration perpétuelle : La sainte communion source de vie	714
— L'amour de N.-S. J.-C. dans la crèche et à l'autel	933
— Trois plans de sermons	446, 447, 448
Aux hommes : L'homme de caractère	753
— Faut-il gouverner sa vie d'après l'opinion ?	754
Pour une fête d'apôtre : Sur l'établissement de la foi	794

Pour le dernier dimanche de l'année	969
Allocutions pour le jour de l'an	936, 971, 977

Dialogues et Pastorales

Les petits garçons de Bethléem à la Crèche	926
Le massacre des Saints Innocents	942
Pastorale pour Noël	961
— Pour l'Épiphanie	1005

Plans de sermons

ASCENSION : Ce que Jésus-Christ laisse au monde	320
PENTECÔTE : L'Esprit-Saint dans l'Eglise	384
FÊTE-DIEU : L'Eucharistie et la vie humaine	446
— Les trois bienfaits eucharistiques	447
SACRÉ-CŒUR : Le Sacré Cœur et l'Eucharistie	448
NOTRE-DAME DES NEIGES : La neige, la sainte Vierge et la pureté	544
ASSOMPTION : Ce que Dieu couronne en Marie	527
— La royauté de Marie	528
ROSAIRE : Le meilleur manuel de piété	704
TOUSSAINT : Nos devoirs envers l'Eglise triomphante	752
TRÉPASSÉS : Le spectacle de la mort	800
IMMACULÉE CONCEPTION : Les trois phases de ce mystère	864
SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE : Vierge, docteur et martyr	976

Catéchisme de première communion

TROISIÈME PARTIE

MOYENS DE SALUT (suite)

III. — Les sacrements (suite)

A. — Des sacrements en général

a) Première notion des sacrements	12
b) Sacrements de la Loi ancienne	13
c) Nature des sacrements de la Loi nouvelle	14
1° Signe sensible	15
2° Institution divine	46
3° Production de la grâce	47
d) Nécessité et convenance des sacrements	270
e) Nombre et distinction	301
1° Nombre de <i>sept</i> et pourquoi	301
2° Ordre et distinction	318
f) Matière et forme	428
1° Nature	428
2° Institution par N.-S. J.-C.	429
3° Application et union	430
4° Altérations	431
5° Matière et forme certaines ou douteuses	432
6° Forme conditionnelle	432
g) Ministre des sacrements	461
1° Définition et distinction des ministres des sacrements	461
Ministre en général	461
— principal	461
— secondaire	462
2° Conditions requises de la part du ministre	509
Pour l'administration valide	509
— licite	511
h) Sujet des sacrements	539
1° Dispositions requises pour la réception valide	540
2° Pour la réception licite	542
i) Effets des sacrements	604

1° Production de la grâce sanctifiante. . .	604
2° La grâce sacramentelle.	605
3° La grâce actuelle.	606
4° Le caractère sacramentel.	606
5° Effets extraordinaires	607
7) Les cérémonies des sacrements.	638

B. — Les sacrements en particulier

1. — Le baptême

a) Du baptême en général	685
1° Nature et définition	685
2° Figures et prophéties	686
3° Institution.	687
b) Matière et forme du baptême.	717
1° Matière éloignée et prochaine.	717
2° Forme.	718
c) Ministre du baptême.	767
d) Sujet du baptême	861

1° En général	862
2° Les enfants	862
3° Les adultes	863

Catéchisme de persévérance

DEUXIÈME PARTIE (suite)

JÉSUS-CHRIST

II. — *La vie publique* (suite)2. Première année : *Le Semeur* (fin)

IX. — Saint Mathieu. — Les Synoptiques	65
--	----

3. Deuxième année : *L'Éducateur*

I. — Le paralytique à la piscine de Béthesda . . .	658
II. — Les épis rompus.	700
III. — Vocation des apôtres	733
IV. — Les Béatitudes.	780
V. — L'Évangile et la Loi	829

TABLE ANALYTIQUE

Abel. — L'innocent Abel tué par son frère, 278.

Abraham. — Il est le père du peuple juif, 309. Pour obéir à Dieu, il est prêt à immoler son fils, 310.

Absolution. — Voir *Confession*.

Adam. — Il est consolé par la promesse d'un Rédempteur, 277. — Voir *Création*.

Adoption divine. — Elle est gratuite et elle nous impose des obligations, 245. Adoptés par Jésus-Christ, 246, nous devons lui ressembler, 247.

Adoration perpétuelle. — L'amour de Jésus dans l'Incarnation et dans l'Eucharistie lui fait oublier sa propre dignité, 933. C'est un amour riche en miséricorde, puissant dans ses affections, 934, et très éloquent à persuader, 935. — Voir page 1013, 1^{re} col.

Agneau pascal. — Célébration de la Pâque avant la sortie d'Égypte, 357, figure de la sainte Eucharistie, 358.

Agriculture. — Avantages naturels de la vie champêtre, 865. Avantages surnaturels, 866.

Air. — Son utilité, 36.

Ame. — Le souci du salut de l'âme, 1008. — Nature de l'âme, 118. Ses privilèges, 119.

Amour de Dieu. — Ses motifs, 695. Les œuvres saintes sont la meilleure preuve de la charité, 697. — Voir *Charité*.

Amour du prochain. — Sa règle et sa mesure, c'est l'amour de Dieu, 698. Ordre qui doit régner dans l'amour du prochain, 699. Cet amour est un lien de perfection, 699. Précepte rappelé dans la parabole du serviteur sans pitié, 826.

An (Premier jour de l'). — Souhaits, 936. Comment employer la nouvelle année, 969. La paix source du bonheur, 971. Il faut savoir se souvenir du

passé pour en tirer profit, 977. Plusieurs manières de passer le jour de l'an, 944. Trois mots à dire à la fin d'une année, 975.

Anges gardiens. — Services qu'ils nous rendent pendant la vie et après la mort, 23. Nos devoirs envers eux, 23. Ils nous font entendre l'appel de Dieu, 205. Joie des anges à la conversion des pécheurs, 409. Ministère de miséricorde qu'ils exercent à notre égard, 410.

Anne (Sainte). — Après une longue épreuve, elle obtient la grâce de la maternité, 497.

Annonciation. — Message de l'ange, 204. Humilité de Marie, 206.

Antoine de Padoue (Saint). — Il a donné au monde une triple leçon d'humilité, de mortification et de charité, 651.

Apostolat. — Nouvelles méthodes d'apostolat inventées par l'Eglise, 881. Apostolat laïque pendant le XIX^e siècle, 885.

Apôtres. — Vocation des douze apôtres, 733.

Apparitions de Jésus. — A saint Thomas, 231 ; aux disciples, 627 ; aux deux pèlerins d'Emmaüs, 628.

Ascension. — *Sermons* : Jésus nous appelle à le suivre, 321. — Jésus laisse au monde la vérité, la grâce et l'espérance (plan), 320. — Splendeurs du triomphe du Sauveur, 628.

Assomption. — A l'exemple de son Fils, Marie, avant de naître, a été annoncée, figurée, symbolisée, 577. Sa vie immaculée mérite le privilège d'une résurrection anticipée, 578, et d'un crédit puissant auprès de Dieu, 579. — Dieu couronne en Marie son innocence et sa dignité de mère (plan), 527. — Marie reine du ciel, de l'Eglise et de la France (plan), 528.

Augustin (Saint). — Double obstacle à sa conversion : la difficulté de la vertu, 593, et les exigences des vieilles passions, 595.

Aumône. — Sa nécessité, 366. Exemple de Jésus-Christ, 367. Son obligation pour tous, 411. Il faut faire des économies, 368. Réponse aux objections, 412. Devoirs des pauvres soulagés, 413. Nous devons nous faire des amis avec nos richesses, 505. Obliger un pauvre, c'est obliger Jésus-Christ lui-même, 507.

Aveuglement spirituel. — Châtiment de l'orgueil, 125.

Aveugle-né. — Sa guérison, 124.

Babel. — Construction de la tour de Babel, 294.

Baptême. — Sa nécessité, 399. — Voir p. 1014.

Béatitudes. — Sermon sur la montagne, 780.

Béthesda. — Guérison d'un paralytique à la piscine de Béthesda, 653.

Bonheur. — Voir *Ciel*.

Bons et méchants. — Voir *Iraie*.

Brebis perdue. — Parabole, 409.

Cabaret. — C'est une source de ruines nombreuses. 851. C'est la maison de Satan, 852.

Cana. — Les noces de Cana, 8. La présence de Jésus dans les événements les plus importants de la vie, 982. Intervention de Marie qui obtient un miracle, 983.

Capharnaüm. — Guérison du fils de l'officier, 382. Appel des premiers apôtres aux bords du lac, 494.

Caractère. — Absence de l'énergie morale, 753. Grandeur de l'homme de caractère, 754, qui ne se laisse pas conduire par l'opinion, 754.

Carême. — Sermon d'ouverture : Nous devons retourner à la poussière, 97, et de là au ciel, 98.

Catéchisme. — Son importance, 709. On ne peut le remplacer par aucun autre livre, 710. Son utilité, 720.

Cendres. — Sermon pour le jour des Cendres, 97.

Centurion. — Guérison de son fils, 775.

Charité. — Qualités de la charité : elle doit être sans déguisement et produire en nous l'horreur du mal, 989. Elle doit être active à l'égard de Dieu, 991. Les qualités de l'amour du prochain, 990.

Chasteté. — Délicatesse de cette vertu dans les deux Joseph, 99. Lâches compromissions des mœurs actuelles, 100.

Chrétien. — Comparé à un voyageur, il a besoin de consulter le Décalogue pour ne pas s'égarer, 785 ; il est soutenu par le désir de revoir ses parents, 786. Son détachement, 787 ; la violence de ses desirs à mesure qu'il approche du but, 788.

Ciel. — Son bonheur, 96. La possession de Dieu, 789 ; d'un royaume, d'une patrie, du repos, 791. Certitude de la vie éternelle, 796. Contemplation de l'essence divine, 798. Exemption de tous les maux et possession de tous les biens, 855, pour toujours, 856.

Civilisation. — Voir *Eglise*.

Clergé. — Il est nécessaire à l'Eglise, qui a trouvé des prêtres dans ce siècle, 661, au sein des classes laborieuses comme au sein des classes riches, 663. — Insuffisance du nombre des prêtres pour suffire à tous les besoins des âmes, 664. — Education du clergé dans la famille et au petit séminaire, 668. — Réponses aux calomnies : le clergé ennemi de la science et du progrès, 739. Le clergé ambitieux, 740. — Le clergé d'avant-garde. Sa nécessité, 883. Les services qu'il a rendus, 884. — Sévérité de l'Eglise contre les mauvais prêtres, 737. Les mauvais prêtres relativement peu nombreux en notre siècle, 738. — Le prêtre est l'homme de la vérité et de la grâce, 747. — Le clergé agit sur les mœurs, 750, honore une nation, 751.

Colère. — Châtiments réservés à la colère, 456. La crainte de ces châtements est utile pour éviter les péchés dont la langue est la source, 457.

Commandements de Dieu. — Comparés à une plaque indicatrice (récit), 464. Ils sont un bienfait et un honneur pour nous, 488.

Communion. — Voir *Eucharistie*.

Communion des saints. — Sa nature, 820 ; en quoi consiste la communication des biens spirituels, 821.

Communion pascalle. — Récits : Le blanc-bec, 255 ; Devoir, pouvoir, vouloir, 256. — Obligation des Pâques, 121. — Causes de l'abstention : l'incrédulité, 132 ; les passions, 133.

Communion (Première). — *Retraite préparatoire* : Sermon d'ouverture, 897. — Celui qui vient : le Seigneur, 913. — Secret des bonnes retraites, 915 ; des bonnes confessions, 955 ; des bonnes communions, 997. — Celui qui vient : Le Sauveur, 919. Il vient à des pécheurs, 953 ; à des pécheurs repentants, 959. Pourquoi vient-il ? 993. — Entretiens sur la présence réelle, 916 ; sur le saint sacrifice, 957 ; sur l'absolution, 996. — Allocution après la confession, 1001.

Importance d'une bonne première communion, 304. — Renouvellement des promesses du baptême, 21.

Confession. — C'est un moyen de salut, 31. Sa nécessité, 508. L'absolution, 650. La confession exerce une heureuse influence sur les enfants par les différents actes qui la composent, 711 ; par les conseils du prêtre, 713 ; par la salutaire impression qui en résulte, 714.

Constructions matérielles. — Voir *Eglise*.

Contrition. — Sa nature et sa nécessité, 427.

Crainte de Dieu. — C'est une vertu rare, 113. Ses espèces : la crainte servile, 114 ; la crainte filiale, 115.

Création. — Œuvre des six jours, 35 ; merveilles de la mer, 36 ; richesses de la terre, 53 ; les astres lumineux, 54 ; les poissons, 90 ; les oiseaux, 91 ; les animaux, 102. Création du corps et de l'âme, 118. Adam reçoit l'empire sur la nature, 137 ; dons naturels et surnaturels dont Adam est enrichi, 138.

Crucifiement. — Les sept paroles de Jésus en croix : Amour des ennemis, 134. — Le paradis promis au bon larron, 152 ; récompense de son humble conversion, 153. — Jésus donne sa mère aux hommes, 185 ; Marie accepte sa nouvelle maternité, 187. — Le cri de détresse, 201 ; causé par les souffrances de la croix, 202. C'est un cri d'amour de Dieu et des hommes, 203. — La soif naturelle, 217 ; la soif du salut des âmes, 219. — Tout est consommé, 234. Les figures et les prophéties sont réalisées en Jésus, 235 ; qui accomplit dans son sacrifice toutes les conditions de la Rédemption, 236. La nouvelle alliance, 237. — Je remets mon âme entre vos mains, 238. Sens mystérieux de cette parole, 239. — Voir *Passion*.

Curé. — Utilité du curé de campagne, 743. Nombreuses charges du curé de ville, 744.

Daniel. — Sa mission, 453.

David. — Il terrasse le géant Goliath, 437. Sa piété, sa chute et son repentir, 438.

Déluge. — Châtiment terrible, 294.

Démon. — Il nous tente par envie, 99 ; sa révolte au ciel, 193, continuée sur la terre, 194.

Dévotions nouvelles. — Dans le passé et dans le siècle présent, 812. Ce sont des moyens et non des buts, 813.

Dialogues. — Voir *Sainte-Enfance*.

Dimanche. — Le travail voulu de Dieu, 1 ; il a toujours été défendu le septième jour depuis la création, 2. — Le travail ininterrompu paralyse la vie morale et spi-

- rituelle, 33, et cause la ruine de l'instruction religieuse, 34.
- Le dimanche profané par l'indifférent qui ne prie plus et qui s'amuse, 3 ; par le débauché qui va au cabaret ou dans les lieux de plaisirs, 4. — Cette profanation est la ruine de la foi, des habitudes et des idées religieuses, 17. Seul le dimanche sanctifié donne au peuple la notion du vrai, du beau et du bien, 18. — C'est aussi la ruine de la vie de famille, 51, qui n'est guère possible que le dimanche, 52.
- La profanation du dimanche est un mal social évident, 81, 83, 951. — Moyens divers de guérir ce mal, 85, 86, 952.
- Le repos périodique est nécessaire à tous les êtres, 49 ; réponse aux objections, 50. L'excès du travail abrutit, démoralise, 81 ; empêche l'union des cœurs dans une fraternité chrétienne, 82 ; devient une cause de ruine pour les peuples, 83, 951. Prospérité des nations où le dimanche est respecté, 84.
- Moyens de restaurer la loi du dimanche : l'exemple de l'Etat, 85, et des grands services publics, 86 ; l'exemple des industriels et des commerçants, 87 ; le concours des individus : ne pas acheter le dimanche, 88 ; les patrons donneront le dimanche aux ouvriers, qui devront ne pas en abuser, 89.
- Le travailleur du dimanche est un voleur, 496. — Les deux dimanches, 912.
- Les pharisiens sont scandalisés en voyant Notre-Seigneur guérir un malade le jour du sabbat, et les disciples rompre des épis, 700.
- Dogme.** — Seule, l'Eglise a des dogmes, 802 ; elle les conserve, 803, et les propage, 804. Leur utilité, 801.
- Douleur.** — Ses avantages pour le salut, 241 ; elle donne des armes pour les luttes de la vie, 243.
- Drapeau.** — Allocution pour la remise d'un drapeau, 636.
- Ecoles chrétiennes.** — Leur nécessité, 882. — Voir *Enseignement scolaire*.
- Econome infidèle.** — Parole, 503. Terrible compte que nous avons à rendre au tribunal de Jésus-Christ, 504. — Voir *Jugement*.
- Education.** — La religion et la vertu sont les deux fondements de la véritable éducation, 387 ; l'instruction seule est très insuffisante, 388. L'éducation doit être religieuse, 689, et apprendre aux enfants à servir Dieu, 691. — Causerie aux parents, 575. Sulfatez ! 445.
- Eglise.** — Sa nature, 692 ; sa divine constitution, 693. Triple condition de l'infailibilité pontificale, 727. Notes de l'Eglise : l'unité, 756 ; la sainteté, la catholicité, 757. Nécessité d'appartenir à la société de l'Eglise, 773. Sort de ceux qui vivent hors de l'Eglise, 774.
- L'Eglise catholique calomniée, 210, a aidé l'intelligence dans la conquête de la vérité, 490, et favorisé le progrès intellectuel, 492 ; en conservant les sciences, 524 ; en les développant, 526 ; en cultivant les belles-lettres, 618 ; en fondant des Universités, 621. — Œuvres de l'Eglise au XIX^e siècle, 565. Constructions matérielles, 567. L'or demandé à la piété populaire, 571, pour restaurer les monuments anciens et construire de nouvelles églises, 573, qui sont une gloire pour Dieu et la nation, 657, l'œuvre du peuple et ses palais, 659. Œuvres morales. Utilité de la morale, 805, qui vient de Jésus-Christ, 806, et qui est conservée par l'Eglise, 807, pour agir sur les âmes, la famille, la société, 808.
- L'expansion de l'Eglise dans les âges passés, 945, et dans le présent, 945. L'expansion de l'Eglise par les missionnaires, 947, et l'or français, 948. Dangers qui menacent l'Eglise par l'expansion croissante des races anglo-saxonnes et allemandes, 949. Devoir qui incombe à la France, 950.
- Bienfaits que l'Eglise procure, 623.
- Les noces du roi, figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, 759 ; châtiments mérités par ceux qui refusent l'invitation d'entrer dans l'Eglise, 760. Les envoyés du roi sont martyrisés, 761. Ils supportent les persécutions, 762.
- Eglise paroissiale.** — Nous devons la fréquenter pour nous instruire, 521 ; l'aimer, 833 ; manifester notre attachement pour elle, 834. C'est la maison paternelle où nous avons reçu la vie spirituelle, 835. Nous devons aimer à l'orner, 836 ; craindre de la quitter, 837 ; y revenir après nos chutes, 837.
- Dieu a trois temples : l'univers, 838 ; l'église, 840 ; et notre cœur, 841. — L'église est une école de moralité, 849 ; le meilleur soutien de la famille, 850 ; une maison de prière, 852.
- Enfer.** — Preuves de son existence, 908. Peines endurées par les damnés, 904.
- Enseignement scolaire.** — Il doit être religieux, 673. Dangers de la neutralité scolaire, 675. Résultats funestes de l'enseignement neutre, 676.
- Envie.** — Vice très répandu, 160. Rien ne l'arrête dans ses débordements, 188. Il sème les divisions, 189 ; il est opposé à la charité, 190.
- Epiphanie.** — Pastorale, 1005. — Voir *Mages*.
- Epreuves.** — Leur utilité, 40, 241.
- Espérance.** — Ses avantages, 909.
- Esprit-Saint.** — Sa nature divine, 629 ; ses opérations dans l'Eglise, 630. — Les apôtres attristés à l'annonce du départ de Jésus, 311, sont consolés par la promesse du Saint-Esprit, 312.
- Dispositions pour recevoir l'Esprit-Saint, 313.
- Ses effets variés : il enseigne la vérité, 313 ; dirige la volonté, 314 ; éloigne le mal, 315.
- Existence de l'Esprit-Saint, 347 ; la distinction des personnes, 348. Effets de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, 349, 359, 678 ; qui sont transformés, 361 ; et ne craignent plus la persécution, 679. Transformation du chrétien, 362, qui reçoit ses dons, 363.
- Eucharistie.** — Elle est annoncée à l'avance, 225 ; promise et réalisée au Cénacle, 226. La transsubstantiation à l'autel, 120, 227. Raisons de son institution, 155.
- Le sacrifice.** Notion, 265. Sacrifices anciens, 267. Sacrifice de la nouvelle alliance, 334. Le sacrifice de la croix réunit les caractères de tous les sacrifices anciens, 341. Il est continué à la messe, 343. — Voir *Messe*.
- L'Eucharistie et la vie humaine (plan), 446. — Bienfaits eucharistiques (plan), 447. — L'Eucharistie et le Sacré-Cœur (plan), 448.
- La communion.** Préparation ; le jeûne, 55 ; l'état de grâce, 56, 316 ; l'amour et les résolutions, 57. — L'action de grâces, 58.
- Ses effets : union intime entre Jésus-Christ et l'âme, 5 ; merveilleux caractère de cette union, 6 ; augmentation de la grâce sanctifiante, 7 ; le progrès dans la vertu, 8.
- Source de joie, 41 ; la communion fortifie et préserve des fautes mortelles, 43 ; elle est un gage de la vie éternelle, 44, 716.
- Source de vie, 714, elle produit des œuvres surnaturelles, 715. Aliment divin, 107, nécessaire à l'entretien de la vie de l'âme, 108, et à l'acquisition de la gloire éternelle, 208.
- La communion figurée par le festin des noces, 395 ; la robe nuptiale, 396 ; indifférence des invités au festin, 398.
- Obligation grave de communier à la mort, 173. Cérémonies du viatique, 174. Ses précieux avantages, 175.
- La communion spirituelle, 176.

La communion sacrilège, 104. Sa malice, 105. Ses causes, 105. Ses effets, 106.

La communion fréquente, 122. Ses conditions, 123. Objections, 124.

Évangile. — Sublimité de sa doctrine qui perfectionne l'ancienne loi, 829; prêche la charité, 830, et l'amour des ennemis, 832.

Evêque. — Il gouverne et s'immole, 746; il combat, 747.

Exposition universelle. — Elle offre une leçon aux croyants, 763, et montre la magnificence de Dieu, 764.

Extrême-Onction. — Sa nature et ses effets, 869. Ses cérémonies, 991.

Famille. — La vie de famille menacée, 51. Elle se conserve par le dimanche sanctifié, 52. — La prière en famille, 784.

Femmes chrétiennes. — Voir *Mères chrétiennes*.

Festin des noces. — Parole, 394. — Voir *Eucharistie*.

Flatteurs. — Ils sont dangereux, 842. Jésus se montre sévère pour eux, 845. Châtiments qui les attendent, 846.

Foi. — Elle est nécessaire au salut, 282; bonheur que procure la foi, 127; qui doit être accompagnée de l'espérance et de la charité, 128. La foi donne la force de supporter les épreuves, 778, et soutient la confiance, 779. — La foi s'est propagée au moyen de faibles instruments, 794.

France. — La profanation du dimanche, crime national, 2. La France et sa mission civilisatrice, 950.

Gloire de Dieu. — Obligation de travailler à glorifier Dieu, 159. A l'exemple de Jésus, nous ne devons pas chercher notre propre gloire, 247. Il n'y a en nous aucun sujet de nous glorifier, 248.

Gloire (Vaine). — Voir *Orgueil*.

Grâce. — La correspondance à la grâce, 985, malgré les obstacles, 987. Sa nécessité, 441. Confiance que nous devons avoir, 442, connaissant la volonté divine, 443, à laquelle il faut obéir, 444. Nature de la grâce, 809. L'homme en a besoin, 810. Seule l'Eglise la distribue, 811.

Habitude. — Déplorable état de celui qui vit sous l'empire d'une mauvaise habitude, 190. Remède : une bonne habitude, 191.

Hémorroïsse. — La confiance dans la prière est exaucée, 856.

Humilité. — C'est le fondement de l'édifice spirituel, 535. Pratique de cette vertu, 536. Exemple de Jésus, 682. Cette vertu est le principe du mérite et de la gloire, 684.

Hypocrisie. — Les pharisiens scrupuleux dans les pratiques secondaires négligent les devoirs essentiels, 198; cachent les vices sous les dehors de la vertu, 199. Remède à ce vice : la simplicité chrétienne, 200.

Idolâtrie. — La connaissance du vrai Dieu dénaturée par la malice des hommes, 300.

Imitation de Jésus-Christ. — C'est un devoir rigoureux, 557. Sa pratique extérieure et intérieure, 558.

Immaculée Conception. — *Sermons* : Gloire exceptionnelle pour Marie; sujet de joie pour nous, 868. Marie fut fidèle à la grâce, 893, et ne cessa de l'augmenter, 894. La dévotion à l'Immaculée Conception est une dévotion savoureuse et solide, 899; et consolatrice, 901. Annonce, accomplissement et manifestation de ce privilège (plan), 864.

Incarnation. — Deux natures et deux volontés en Jésus-Christ, 454. La mère de Dieu incarné, 455. La naissance humiliée du Sauveur, 474, pour guérir les trois plaies de l'humanité : la sensualité, la cupidité et l'orgueil, 475.

Les noces du roi, figure de l'union hypostatique, 758.

Jésus naît dans la plénitude des temps, 937; manifestation de la bonté divine, 938, figurée dans la parabole du serviteur sans pitié, 824.

Ingratitude. — Des lépreux guéris, 615.

Innocents (Saints). — Massacre des saints innocents, 501. Dialogue, 942.

Instructions populaires (Cours d'). — *Sur l'ensemble de la religion*, par un curé de campagne. — Voir p. 1010, 1^{re} col.

Isaïe. — Sa mission, 453.

Ivrerie. — Mêlée au bon grain, figure du mélange des bons et des méchants, 58. Dieu supporte patiemment les mauvais pour notre utilité spirituelle, 61, et afin de nous rappeler le devoir de la miséricorde, 62.

Jacob. — Il est substitué à Esau, 228. Le droit d'aïnesse, 311.

Jaïre. — Guérison de sa fille, 859. En face de la mort de nos infirmes, 408. Salut des sociétés et des individus, 146; contradictions qu'il rencontre, 148.

Jean-Baptiste (Saint). — Dernier témoignage qu'il rend à Jésus, 63. *Oportet illum crescere*, 64. Baptême de Jésus, 517. Martyre de saint Jean, 518.

Jean (S.) l'Evangéliste. — Plan de sermon, 976.

Jésus-Christ. — Adoration des bergers, 481, des mages, 482. La circoncision, 483. Présentation au temple, 484. Jésus perdu dans le temple, 502.

Bonté de Jésus pour les pécheurs, 407. Il prend sur lui nos infirmités, 408. Salut des sociétés et des individus, 146; contradictions qu'il rencontre, 148.

Jeunes filles. — Entretiens sur les litanies de la sainte Vierge. — Voir p. 1012, 2^e col.

Joie. — Moyen de posséder la vraie joie, 158. Tristesse salutaire, 295, qui est le vrai bonheur, 296, et mérite la joie éternelle, 297.

L'Esprit-Saint fait naître la joie en nous, 921. Dieu doit être l'objet de notre joie, 923.

Jonas. — Sa mission, 453.

Joseph (Le patriarche). — Ses songes prophétiques, 327. Son élévation aux plus hautes dignités, 328. Le pardon accordé à ses frères, 329. Sa mort, 345.

Joseph (Saint). — Dévotion aux sept joies et aux sept douleurs de saint Joseph, 129. L'incarnation, 130. La nuit de Noël, 131. La circoncision, 145. La prophétie du vieillard Siméon, 147. La fuite en Egypte, 149. Le retour à Nazareth, 177. La perte de Jésus au temple, 179. Mort heureuse de saint Joseph, 182; c'est le patron de la bonne mort, 184.

Le culte de saint Joseph privilégié à cause de sa dignité, 115, et de ses titres à l'affection de Jésus et de Marie, 117. — Saint Joseph, humble malgré sa grandeur, 170, fut un homme d'action, 172.

Josué. — Il conduit les Juifs dans la Terre promise, 406.

Judas. — L'avarice le conduit à la trahison, 196.

Jugement des hommes. — Nous ne devons pas nous juger nous-mêmes, 924.

Jugement général. — Sa certitude : c'est la foi de l'Eglise, 70, 973, c'est la croyance de tous les peuples, 71, c'est la voix de la conscience, 72, et du remords, 73. — Signes avant-coureurs, 973. Appareil imposant de ce jugement, 876. Révélation publique des consciences, 78. Nous devons nous préparer à ce jugement par une vie chrétienne, 877, et la crainte de la justice divine, 880.

Jugement particulier. — Sa certitude, 69. Le juge, c'est Jésus-Christ, 74, qui exercera sa puissance judiciaire, 76. Examen détaillé, 77, 503; rigoureux, 853. Absence de défenseurs, 854. Sentence irrévocable rendue par le juge, 79.

Juifs. — Vocation du peuple juif, 228. Substitution des païens aux Juifs endurcis, 230.

Justification. — Voir *Grâce*.

Larron (Bon). — Jésus pardonne à son repentir, 152.

Lépreux. — Sa guérison doit exciter la confiance du pécheur repentant, 28. Le lépreux figure du pécheur pardonné, 30, au moyen d'une bonne confession, 31, et de la satisfaction, 32. — Les dix lépreux guéris, 614; l'ingratitude, 615.

Limbes. — Nature, 588.

Litanies de la sainte Vierge. — Voir p. 1012, 2^e col.

Louis de Gonzague (Saint). — Influence de sa mère sur son éducation.

Lucifer. — Sa révolte, 193. Il tente Eve, 204. — Voir *Démon*.

Lumière. — Sa beauté, 35.

Mages. — Ils adorent l'Enfant-Dieu, 482. — Ils nous donnent l'exemple de la bonne volonté pour répondre à l'appel de Dieu, 980, du courage, 981, et d'une foi vive et généreuse, 982.

Malades. — Devoirs à remplir à l'égard de leurs âmes, 416.

Manne. — Figure de l'Eucharistie, 389.

Mariage. — Les motifs qui président à la préparation du mariage sont souvent en opposition avec la vertu, 9. Festins et réjouissances qui suivent la célébration du mariage, 9, 1003. — L'épouse doit être soumise à son mari, 10. Celui-ci doit aimer son épouse, 11, qui aura pour lui une crainte respectueuse, 12. — Modèle du mariage chrétien : Mariage de Tobie et Raguel, 765.

Allocutions pour des mariages, 299, 378, 379, 381, 766, 974.

Marie (Très sainte Vierge). — Reine puissante à cause de son humilité, 273; de son union avec Dieu, 275. — Grande miséricorde de Marie, 289; toujours prête à nous défendre, 290; parce qu'elle est femme, 291, et mère, 292. — Royauté de Marie, 528.

Marie fidèle à Dieu, 323; fidèle à ceux qui l'invoquent, 325. — Miroir immaculé, 337, que nous devons reproduire en nous, 338. — Miroir des trois vertus théologiques, 339. — Son humilité, 353; son obéissance, 354, et sa modestie, 355.

Marie trône de la sagesse, 385. Moyens de faire entrer la sagesse en nous, 386.

Maternité de la sainte Vierge. — Parallèle entre la mère et Marie. Comme la mère, Marie donne la vie, 721; elle nourrit ses enfants de sa substance, 722; les protège, 723; veut leur bonheur, 724, et ne les abandonne jamais, 725.

Mathieu (Saint). — Sa vocation, 65. Composition de son Evangile, 67.

Méditation. — Vice dangereux, 21.

Mer. — Merveilles cachées dans son sein, 36.

Mer rouge. — Authenticité du passage, 359.

Mères chrétiennes. — Souvenirs que doit leur rappeler l'église paroissiale, 19. — Saint Joseph est leur modèle par sa vie humble, 170, et active, 172. — La mère reine du foyer par ses vertus domestiques, 433; reine du cœur de son mari, 435. — Puissance d'une mère pour éviter la stérilité morale dans ses enfants, 499.

La mère doit être pour ses enfants l'ange Raphaël, 705; leur inspirer la crainte de Dieu, 707; préparer leur mariage, 708; et former leur conscience, 305.

Examen de conscience des mères, 847.

Messe. — Sa nature, 317. Ses quatre fins, 352. Adoration, 401; action de grâces, 403; propitiation, 449; impétration, 451. La messe est un véritable sacrifice, 391. Ses divers fruits, 470; qui sont limités dans les créatures, 471.

Liturgie de la messe : le prêtre, 513; l'autel, le calice, 514; les ornements, 515; le missel, 516; les cérémo-

nies depuis l'*Introïbo* jusqu'à l'évangile, 529; de l'offertoire à la préface, 545; le canon, 589; la communion, 609. — Voir *Eucharistie*.

Messie. — Promesse faite à Adam, 277. Sa divinité prouvée par les miracles, 549; par ses affirmations, 550.

Michée. — Sa mission, 453.

Miracles. — Ils doivent nous porter à l'amour de la vertu, 557. Ils étaient nécessaires autrefois, 776. Les œuvres saintes sont plus utiles, 777.

Missionnaires. — Leur utilité, 947 et suiv.

Modestie. — Vertu qui convient à la jeune fille, 355; sa nature et ses noms divers, 922.

Mœurs. — Frivolité des mœurs actuelles, 101.

Moïse. — Sauvé des eaux, 345. Sa mission auprès de Pharaon, 346. Sortie d'Egypte, 357. Passage de la Mer rouge, 358; le mont Sinaï, 390. Les envoyés dans la Terre promise, 404. Mort de Moïse, 405.

Monique (Sainte). — Elle forme la conscience de son fils, 305, et prépare son mariage pour l'arracher aux désordres, 307.

Morale. — Voir *Eglise*.

Mort. — Ses surprises, 817. Il faut se préparer à la mort, 818. Sa certitude et ses incertitudes, 822. La tristesse sans espérance est défendue, 647. Nous ne devons pas cesser de prier pour les défunts, 649. Culte des morts, 799. Derrière la mort, 816.

Mortification. — Voir *Satisfaction*.

Multiplication des pains. — Préparation à la communion, 220; la conscience pure, 223. Amour de Jésus, 222, et sa compassion pour la foule des pécheurs, 476. Dispositions requises pour communier, 478. Convenances de l'Eucharistie, 480.

Naïm. — Résurrection du fils de la veuve de Naïm, 645. Leçons morales suggérées par les cérémonies funèbres, 646.

Napoléon. — Affirme la divinité de Jésus-Christ, 550.

Nativité de Marie. — Cette fête apporte la joie au ciel, aux limbes et sur la terre, 625.

Nazareth. — Nul n'est prophète dans son pays, 414.

Neiges (Notre-Dame des). — La neige, symbole de la pureté de Marie (plan), 544.

Nicodème. — Son entretien avec Jésus, 44.

Noé. — Sa famille sauvée du déluge, 293.

Noël. — *Sermons* : Les contradictions éprouvées par Jésus dans sa vie mortelle, dans son Eglise, et dans l'Eucharistie, 929. — L'incroyance et la haine, 930. — L'indifférence et la désobéissance, 931. — Avances de Dieu pour conquérir nos cœurs, 963. Réponses de l'humanité, 966. — La naissance de Jésus fortifie notre foi, 967, relève notre espérance et anime notre charité, 968. — Dialogue, 926.

Œuvres (Bonnes). — Nécessité pour le salut, 485. La foi sans les œuvres est morte, 487. Facilité des bonnes œuvres, 489. Humilité dans l'accomplissement des bonnes œuvres, 486.

Œuvres de miséricorde corporelle. — Importance de ces œuvres, 600.

Opinion. — Sa puissance et ses divers caractères, 755.

Ordre. — Nature de ce sacrement, 1002.

Orgueil. — La curiosité, principe de ce vice, 533. Cause : l'ignorance de soi-même, 534. Orgueil racine de tous les maux, 680. Folie de ce vice, 681. Remèdes, 682. Danger de la vaine gloire, 554. Passion difficile à combattre, 555. Vice odieux à Dieu, 536.

Pain bénit. — Causerie, 896.

Paix. — Elle est promise aux enfants de Dieu, 519. Elle consiste dans la pratique de la justice, 520.

Pâques. — Authenticité du fait de la résurrection de

- Jésus, 257. Réponse aux objections, 258. Sans ce miracle, la transformation morale des apôtres et de la société est impossible à expliquer, 259.
- Notre foi en la résurrection doit être accompagnée de la charité, 261. Ce miracle est le gage de notre résurrection, 262.
- Paralytique.** — Sa guérison un jour de sabbat, 654. Guérison de l'âme, premier remède aux peines de cette vie, 728.
- Pardon des injures.** — C'est la mesure de la miséricorde de Dieu envers nous, 364. Exemple de David, 366. Parabole des deux débiteurs, 827.
- Pardon des péchés.** — Jésus donne aux Juifs cette preuve de sa divinité, 730, et à ses prêtres le pouvoir d'effacer les péchés, 731.
- Parole de Dieu.** — Voir *Semence*.
- Passions.** — Puissance des passions mal gouvernées, 195. Après d'heureux commencements elles peuvent conduire à une mauvaise fin, 197.
- Passion du Sauveur.** — Tristesse de Jésus au jardin des Oliviers, 161, 551. Jésus au tribunal de Caïphe, 163, 209 ; devant Pilate, 164, 552 ; sur le chemin du Calvaire, 166 ; crucifiement, 168. Mort de Jésus, 232. Marie au pied de la croix, 602. Sépulture de Jésus, 603. Le démon inspire aux Juifs la haine contre le Sauveur, 193. Jésus victime expie à la place des coupables, 230, et satisfait pour tous, 253. — Triomphe de Jésus, 195. Sa résurrection, 233, 603. — Voir *Crucifiement*.
- Pasteur.** — Parabole du bon pasteur, 283. Son amour immense, 285. Il connaît et défend ses brebis, 286.
- Patience.** — Sa nécessité, 909. Ses avantages, 910. Elle produit l'union, 911.
- Patriarches.** — Leur genre de vie, 310.
- Patronages.** — Leur nécessité, 882.
- Pauvres.** — Voir *Aumône*.
- Pêche miraculeuse.** — Parabole, 441, 538.
- Péché originel.** — Tentation et chute, 268. Effets et transmission de ce péché, 269.
- Pénitence.** — Sa nécessité pour obtenir le pardon du péché, 426.
- Pentecôte.** — Promesse de la vie, 375. — Action de l'Esprit-Saint sur l'Eglise (plan), 384.
- Persévérance.** — Nécessité de la persévérance dans la prière, 465. Parabole du juge inique, 467.
- Peuple juif.** — Voir *Juifs*.
- Pharisiens.** — Parabole du pharisien et du publicain, 580. Condamnation de la justice des pharisiens, 583, qui est incomplète, 584. — Voir *Orgueil*.
- Pierre (Saint).** — Son triple reniement, 164, 212. Son repentir, 213. Saint Pierre délivré de la prison par un ange, 24.
- Possédés du démon.** — Leur guérison, 559. Les cas de possession plus rares aujourd'hui, 560.
- Première communion.** — Voir *Communion*.
- Prêtre.** — Voir *Clergé*.
- Prière.** — Sa facilité, 329. Sa puissance, 330. Ses effets, 331. Ordre à mettre dans nos prières, 332. La prière doit être soutenue par les œuvres saintes, 39, et sortir d'un cœur qui aime son prochain, 40. Ses qualités : la persévérance, 465 ; la confiance, 856 ; l'humilité, 585.
- Prophètes.** — Leur mission, 452. Raisons des prophéties, 453.
- Providence.** — Dans l'ordre naturel, 631 ; dans l'ordre surnaturel, 632. Elle nous défend toute sollicitude exagérée, 633, et nous commande de reléguer au second rang le souci des affaires temporelles, 634.
- Publicain.** — Cette fonction était méprisée par les juifs, 65, 582. — L'humilité cause de la justification du publicain, 535, 585.
- Purgatoire.** — Existence du purgatoire et peines qu'on y souffre, 905. Ces peines sont soulagées par nos prières, 818, 906.
- Putiphar.** — Jalousie de la femme de Putiphar contre Joseph, 209, qui est jeté en prison, 211.
- Rameaux.** — Entrée pacifique de Jésus à Jérusalem, 250. Les humiliations qui suivent le triomphe, 251.
- Réconciliation.** — Obligation et qualités, 459.
- Reconnaissance.** — Elle est due pour les bienfaits, 614 ; même pour les épreuves, 615. Danger de l'ingratitude, 617, qui a causé la ruine du peuple juif, 618. La reconnaissance exige l'offrande de nous-mêmes, 939, comme une hostie agréable à Dieu, 940.
- Rédemption.** — Elle nous prêche la grandeur de l'amour de Dieu et la malice du péché, 587. Nécessité et universalité de la rédemption, 588.
- Religieuses.** — Retraite à des religieuses : La vie intérieure, 369. La vie d'oraison, 370. La vie extérieure, 372. Perfection des actions ordinaires, 373 ; ses conditions, 374. L'obéissance, 374. La chasteté, 419. L'humilité, 420. La correction de l'humeur, 421. Les consolations et les désolations, 422. La fidélité aux règles, 423. L'amour pour les pauvres malades, 424.
- Religieux (Ordres).** — Leur utilité : ils réparent le mal, 671 ; et les religieux sont les exemples vivants du bien et les amis du peuple, 672.
- Religion.** — Frein et levier pour la vie morale, 34. Malheur d'ignorer ou de mal connaître la religion, 562. Moyen de la connaître, 563.
- La religion est une affaire de cœur, 608. Prétextes pour s'en dispenser, 688.
- Remords de la conscience.** — C'est une grâce de Dieu, 73.
- Repos dominical.** — Voir *Dimanche*.
- Respect humain.** — Obstacle au devoir, 45.
- Résurrection de Jésus.** — Voir *Pâques*.
- Résurrection future.** — Sa certitude, 972.
- Retraite.** — Voir *Communion* (Première), *Religieuses*.
- Rosaire.** — Réponse à quelques objections au sujet de cette dévotion, 694. — C'est le meilleur manuel de piété, (plan), 704.
- Sacré Cœur.** — Rapports entre le Sacré Cœur et l'Eucharistie (plan), 448.
- Sacrements.** — Les sacrements de la loi ancienne, 12, différaient des sacrements de la loi nouvelle, 13. Etymologie des sacrements, 14. Leur nature, 15. Institution divine, 46. Ils sont les signes efficaces de la grâce.
- Leur nécessité, 270, de convenance par rapport à Jésus-Christ et à la nature humaine, 271. — Leur nombre, 301. Leurs raisons, 302. Ordre naturel et de dignité, 318. Ordre de nécessité, 319. — Matière et forme, 428. Union de la matière et de la forme, 430. Forme douteuse, conditionnelle, 432.
- Ministre principal et secondaire, 461. Conditions d'une administration valide, 509, ou licite, 511.
- Le sujet des sacrements, 539. Ses dispositions, 540.
- Effets des sacrements : grâce sanctifiante, 604 ; grâce sacramentelle, 605 ; caractère sacramental, 606.
- Cérémonies, 638. Livres liturgiques, 639.
- Baptême.** — Sa nature, 685 ; figures et prophéties, 686. Son institution, 687. Matière éloignée, 717 ; prochaine, 718. Ministre ordinaire, 767 ; extraordinaire, 768. Sujet du baptême, 861. Baptême des enfants, 862 ; des adultes, 863.

Sacrifice. — Voir *Eucharistie*.

Sacrilège. — Voir *Eucharistie*.

Sagesse. — Marie modèle de la sagesse, 385 ; elle doit être le fondement de notre vie, 386.

Sainte-Enfance. — Les petits garçons de Bethléem à la crèche, 926. Le massacre des saints Innocents, 942. Pastorale pour Noël, 961. Pastorale pour l'Epiphanie, 1005.

Sainteté. — Elle est obligatoire, 770, et possible à tous, 771. — Elle consiste à rejeter les œuvres de ténèbres et à nous revêtir des armes de la lumière, 907.

Saints. — Le culte des saints est un culte d'honneur et d'imitation, 792 ; d'invocation, 793. Qu'est-ce qu'un saint ? 881. Les saints nécessaires à la vie de l'Eglise, 882. Les vertus communes, 883 ; les vertus réservées et héroïques, 884.

Salomon. — Sa sagesse, construction du temple, 439. Ses richesses, sa gloire, 440.

Samaritain. — Parabole, 597. Le bon Samaritain figure du Sauveur venu pour guérir l'homme blessé, 598, et le déposer dans l'hôtellerie de l'Eglise, 599.

Samaritaine. — Parabole de la Samaritaine, 138. *Da mihi bibere*, 140. Les adorateurs en esprit et en vérité, 335.

Satisfaction. — Sa nécessité, 553. Moyen de réparer le péché, 32.

Science. — L'Eglise gardienne de la science, 524. qu'elle propage, 618.

Science religieuse. — Elle est préférable à toute autre science, 46. Rien n'est plus utile que la science de Jésus-Christ crucifié, 253.

Semence. — Parabole, 108. Il faut comprendre la parole de Dieu, 108, et la mettre en pratique, 111. — Récit du semeur, 288.

Senevé. — Parabole du grain de senevé, figure de Jésus-Christ, 870 ; de l'Eglise et de l'Evangile, 872 ; de la grâce, 873 ; de l'amour de Dieu, 874.

Sept-Douleurs. — Utilité de la douleur, 641. Marie, modèle proposé à ceux qui souffrent, 643. — Voir *Douleur*.

Serpent d'airain. — Remède aux morsures des serpents dans le désert, 405.

Serviteur infidèle. — Parabole du serviteur sans pitié, 824.

Siméon (Vieillard). — Sa prophétie, 484.

Simplicité chrétienne. — Elle est sincère à l'égard de

soi-même et du prochain, 209.

Sinaï. — Publication de la loi de Dieu, 390.

Soleil. — Théologie du soleil, 612.

Sourd-muet. — Sa guérison, 554.

Suicide. — Conséquence du manque de religion, 640.

Synoptiques. — Systèmes imaginés pour expliquer la composition des Evangiles, 67.

Tempête apaisée. — Figure des dangers qui menacent la foi, 39 ; l'Eglise, 38. La prière obtient le triomphe, 39.

Temple spirituel. — L'âme est le temple de Dieu, 522.

Tentation. — Tentation de Jésus au désert, 140, 518. Nécessité et utilité des tentations, 141. Remèdes, 143. Variété des tentations, 143.

Terre promise. — Moïse y envoie des explorateurs, 404.

Tibériade. — Beautés de ce lac, 494, où eut lieu la pêche miraculeuse, 538.

Tobie. — La vie chrétienne comparée à son voyage, 705. Son heureux mariage préparé par l'ange, 708.

Toussaint. — Souvenirs qui rappelle cette fête, 769. Bienfaits et avantages qu'elle nous procure, 770. — Nos devoirs envers l'Eglise triomphante, 752. — Voir *Sainteté*.

Transfiguration. — Jésus se montre à ceux qui croient, 156.

Travail. — Sa dignité, 1. — Voir *Dimanche*.

Trépassés. — Utilité du spectacle de la mort (plan), 800.

Tristesse. — Voir *Joie*.

Union hypostatique. — Elle est indissoluble, mais ses effets peuvent être suspendus ou modifiés, 202.

Vérité dogmatique. — Voir *Dogme*.

Viatique. — Voir *Eucharistie*.

Vicaire. — Son utilité, 741. Son action, 742.

Vie future. — Elle est exigée par les imperfections qu'on rencontre ici-bas, 813 ; par la justice incomplète sur cette terre, 814. Cette croyance est consolante, 815.

Vigne. — Parabole. Invitation à travailler au salut de l'âme, 92. Récompense promise, 94.

Vincent (Saint). — Patron des vigneron, 25. Moyens de mériter ses faveurs, 26. — L'irréligion attire les fléaux, 27. Remède : le retour aux pratiques religieuses, 28.

Vocation religieuse. — L'état religieux comparé au mariage, 1004.



GTU Library

3 2400 00252 9471



v.22
1900
suppl.

CBPa0

v.22
1900
suppl.

41226

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

